Martha Blackley.

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE.

H. Blachley Gift of her friend & former R. M. Guat.

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ET D'ÉLOQUENCE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS,
PAIR DE FRANCE, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR, PAR M. SAINTE-BEUVE, ET D'UNE ÉTUDE SUR LE COURS DE LITTÉRATURE, PAR M. SILVESTRE DE SACY.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1840

ESSAI

SUR

LES OUVRAGES ET LA VIE DE M. VILLEMAIN.

M. Abel-François Villemain, né à Paris le 10 juin 1791, fit de ces bonnes et excellentes études classiques, qu'il eût, en tout cas, réparées avec sa rare promptitude, si elles avaient été insuffisantes, mais dont l'heureuse et précoce facilité eut une grande part dans sa carrière littéraire. Sans être trop assujetti à une discipline régulière et rigoureuse qui alors n'existait pas (car il y avait quelque chose de très-libre et de paternel dans les études renaissantes), il se trouva en pension chez un maître bien connu, qui savait parfaitement le grec, M. Planche; et le jeune Villemain dut au secours qu'il rencontra, d'acquérir d'abord et sans peine ce fonds exquis, si favorable ensuite à toute culture. Vers l'âge de douze ans, il jouait la tragédie en grec à sa pension, dans les exercices de la fin de l'année; il sait encore et récitait naguère à nos oreilles un peu déconcertées tout son rôle d'Ulysse, de la tragédie de *Philoctète*. Geoffroy avait été invité à l'une de ces représentations qui ne rappelaient pas mal, dans l'Université renaissante, les thèses en grec de MM. Rollin et Boivin le cadet, si fameuses dans l'ancienne Université, ou mieux encore les exercices de MM. Le Pelletier fils et du jeune abbé de Louvois. Émerveillé de ce qu'il venait d'entendre, il fit, au sortir de là, un article intitulé *le Théâtre d'Athènes*. Ces libres mais fortes études prédisposaient avec bonheur l'esprit de l'enfant à ce qu'il devait être dans la suite, en lui ouvrant facilement et pour toujours les grandes et limpides sources primitives. M. Villemain, dans ses appréciations des écrivains et des poëtes, remarque souvent, et il en a le droit plus que personne, l'importance durable de ces jeunes et antiques études, de ces études qu'avaient, en se jouant, Racine et Fénelon, qui eussent si bien contenu et affermi le beau génie de Lamartine, que M. de Chateaubriand se donna à force de vouloir, mais que si peu ont le courage ou la ressource de réparer, et que doivent regretter avec larmes ceux qui en chérissent le sentiment et à qui elles ont fait faute. Racine, dans la prairie de Port-Royal, lisait et savait par cœur *Théagène* en grec, comme nous écoliers, aux heures printanières, nous lisions *Estelle* et *Numa;* mais le livre jeté ou confisqué, il lui restait de plus le grec qu'il savait à toujours, l'accès direct et perpétuel d'Euripide et de Pindare.

Le jeune Villemain, indépendamment de ses exercices à la pension de M. Planche, suivait les cours du Lycée impérial (Louis-le-Grand); il y rencontra, pour professeur de rhétorique latine M. Castel, et de rhétorique française, Luce de Lancival, deux universitaires qui passaient pour poëtes, deux maîtres du moins assez fleuris et assez mondains, dégagés de la vieille rouille. Lui-même, son cours d'études étant terminé avec éclat, sans prix d'honneur pourtant (en quoi ses camarades disaient qu'on l'avait triché), il donna des leçons au Lycée impérial, tandis que d'ailleurs il entamait le Droit avec zèle et facilité, comme toutes choses. La connaissance qu'il en prit dès lors ne lui fut pas inutile plus tard dans les discussions de lois et d'affaires auxquelles il fut mêlé. Mais l'Université et la littérature l'attirèrent bien vite et se l'approprièrent. Ayant eu occasion de voir chez M. Luce M. Desrenaudes, et par suite de connaître M. Roger et M. de Fontanes, ce dernier lui donna une chaire de rhétorique à Charlemagne. Un petit discours, prononcé sur la tombe de Luce, fit ad-

mirer chez le naissant orateur le talent de bien dire, dont alors les moindres témoignages, dans le silence de la presse et de la tribune, étaient si curieusement relevés et sentis. Comme écrivain, il allait s'annoncer à tous. L'*Éloge de Montaigne*, écrit en huit jours par ce jeune homme de vingt ans [1812], et couronné par l'Académie dans un concours auquel prenait part un disciple studieux et ardent de l'école républicaine et philosophique, le redoutable Victorin Fabre, en possession jusque-là assurée du triomphe, fut un événement littéraire très-vif. Parmi les vaincus, outre Victorin Fabre, qui obtint dans le rapport une mention singulière, on remarque plus d'un nom connu : Droz, Biot, etc. L'ouvrage, qui ravit avec tant d'aisance un prix si disputé, est demeuré un morceau précieux et charmant, sans trace aucune de hasard ni d'inexpérience. Toutes les grâces naturelles et vives du talent de M. Villemain s'y sont du premier coup rassemblées.

M. Villemain, à la différence de Victorin Fabre, se rattachait au dix-huitième siècle littéraire et philosophique aussi peu qu'il était possible à un jeune homme de son temps. Nourri des Grecs, des anciens, préférant en style parmi les modernes Pascal et Fénelon, il était frappé et choqué surtout, dans les écrivains sérieux déjà nommés, que nous avait légués le dix-huitième siècle, de certaines phrases lourdes, chargées, abstraites, et trop dénuées de l'analogie rapide et naturelle. Il ne se sentait attiré avec charme que vers cette première fleur du beau siècle de l'éloquence. La tradition des principes philosophiques et de l'enthousiasme politique par où débutèrent tant de jeunes esprits d'alors ne lui arriva point. Bien des anecdotes piquantes de Suard et de Fontanes lui offrirent, avant tout, des coins d'arrière-scène et quelque dessous de cartes, plus qu'elles ne lui inspirèrent le culte de certains hommes et de certaines idées. Ce qu'il connut bien vite, ce qu'il goûta et saisit aisément du dix-huitième siècle, ce fut le côté mondain, la façon spirituelle, sceptique, convenable toujours, l'aperçu vif, court, net, délibéré, léger quelquefois, sensé en courant, moqueur avec grâce; en un mot, M. Villemain de bonne heure entendit causer et causa. Sur ce point une part de l'héritage de Delille est en lui. Le comte Louis de Narbonne l'avait pris en grande amitié; chez lui, chez la princesse de Vaudemont, dans ce monde, le jeune *écolier* qu'on savait si docte, qu'on trouvait de propos si étourdi et si piquant, était fort goûté et n'avait qu'à recueillir des succès dus tout entiers à l'esprit. Lorsqu'il fut devenu aide-de-camp de l'empereur, M. de Narbonne voulut lui être un protecteur actif. Il alla un jour l'entendre à une des conférences de l'École normale. En 1813, l'éloge de Duroc fut commandé à M. Villemain, comme celui de Bessière à Fabre : « Puisqu'il « ne veut rien, avait dit l'empereur de ce dernier, au « moins il ne me refusera pas cela. » M. Villemain, qui cédait de meilleure grâce à la faveur, ne gardait pas moins sa liberté de saillie et sa capricieuse allure. Un jour M. de Narbonne lui parlait de quelques mots jetés à l'empereur sur l'éducation du roi de Rome; une autre fois il lui touchait une idée qu'avait l'empereur de réformer les auteurs classiques, semés de maximes et de principes qu'il faudrait élaguer avec art : « Dites-lui « donc, répliquait le jeune homme de goût, que César « ne s'avisa jamais de donner d'édition abrégée de Cicé- « ron. » Et il ne fut plus reparlé de cela. A M. de Fontanes attristé en 1813 et prédisant déjà le retour de l'anarchie au bout du désastre de l'empire : « Eh bien! « non, répondait-il; nous aurons la liberté anglaise. » Il aimait dès lors et pressentait le genre d'éloquence anglaise, parlementaire, par instinct d'orateur et par besoin d'une honnête liberté dans la parole. Fontanes reprenait : « Mais que reste-t-il de vos orateurs an- « glais? pas une page! » Et lui, répondait : « Il reste « l'Amérique. » Il est vrai que l'Amérique n'était pas et n'est pas encore une page bien littéraire, ce qu'appréciait le plus Fontanes.

Le jeune panégyriste de Montaigne débuta sans témoigner de passion dominante; je me trompe : il avait celle de la belle littérature, le culte de l'imagination, l'amour des grands écrivains et de leurs formes immortelles. Dans ses trois morceaux académiques couronnés, l'*Éloge de Montaigne*, le *Discours sur la Critique*, l'*Éloge de Montesquieu*, ce sentiment domine. Toutes les parties, même philosophique et politique, sont traitées convenablement; l'appréciation littéraire est déjà consommée et supérieure. Ces discours, par leur façon nette, leste, piquante, et leur tour d'imagination dans la louange, rappelleraient assez le genre de Champfort, n'était ce sentiment exquis d'admiration littéraire que le dix-huitième siècle n'eut jamais. La Harpe était d'un ton plus uni, moins relevé en saveur que cela.

A propos du style de Montaigne qui, parlant avec image des abeilles et de leur miel composé de mille fleurs, ajoute : « Ce n'est plus ni thym ni marjolaine; » le panégyriste s'écrie : « Voilà tout Montaigne! » c'est que lui-même il est de ces esprits doués comme l'abeille; il va tout d'abord au point odorant, il extrait d'emblée la chose flatteuse. Ce n'est pas sa manière naturelle, à lui, d'entrer dans les choses par les épines; il lui faut, pour y venir, être averti, poussé du dehors. Sa pente serait plutôt celle du poli brillant, celle des routes *gazonnées et doux fleurantes*. Mais ne vous hâtez pas de juger : il se fortifie avec son siècle; il a vaincu, réparé cette disposition première contre laquelle il est en garde; il ne lui est resté que l'agrément. Cet agrément consiste, au milieu de tant d'autres qualités sérieuses, à ne pouvoir toucher la science, traverser l'érudition, la grammaire, aucun coin aride de la critique, sans l'égayer à l'instant d'un reflet animé. Si dans Ticho-Brahé qu'il effleure, dans Leibnitz, dans Gibbon, n'importe où, à côté de lui, il y a un mot, un détail qui prête à l'imagination, à l'émotion du critique, soyez sûr qu'il ne le manque pas; il le dégage comme le point à faire saillir et à éclairer. Avec lui jamais d'ennui ni de pesanteur.

Le Discours sur la Critique montre à quel degré le jeune écrivain en avait déjà le génie pour toute la partie du style et des convenances. Il y loue, il y distingue Marmontel et La Harpe, en homme qui au début les égale en ne leur ressemblant pas, et qui doit les faire oublier. Shakspeare y est nommé avec des restrictions, mais avec une bienveillance précoce; c'est un germe

déposé que plus tard, la saison aidant, il développera. Delille, qui vient de mourir, y reçoit de fines critiques s'exhalant dans des hommages, et cet habile et inexprimable mélange dénotait bien celui qui saurait, sans refuser l'admiration, maintenir la dignité et la malice délicate de la critique devant les poëtes. M. Villemain, qui avait lu deux ans auparavant quelque chose de son Éloge de Montaigne à une séance de l'Académie, en présence de Delille, lut, en 1814, un morceau de son Discours sur la Critique, dans une séance à laquelle assistaient les souverains alliés. Il se ressouvint honorablement, en 1824, de cette circonstance, le jour où dans sa chaire il éleva la voix pour son éloquent collègue, alors prisonnier de la Prusse. Ainsi chez M. Villemain, même dans l'ordre des sentiments publics et nationaux, gradation par nuances avec les années, acquisition croissante sans rupture, modification en mieux sans disparate et sans oubli.

La première partie de la carrière littéraire de M. Villemain s'étend assez naturellement jusque vers 1833 ou 1824, époque où il reprit son cours à la Faculté des Lettres après diverses interruptions. En 1814 il avait quelque temps été suppléant de M. Guizot pour l'histoire moderne et avait professé sur le quinzième siècle. En 1816 il eut la chaire de littérature française et d'éloquence. Le titre de sa chaire fut tout d'abord justifié par lui; il introduisit dans la critique, la vivacité, l'imagination, la biographie, l'histoire; plus ses études s'élargirent et ses idées se fortifièrent, plus son élégante et vive parole, toujours passionnée du culte de l'esprit, grandit véritablement à l'éloquence. Engagé dans la politique avec M. Decazes, chargé en 1819 de la division des lettres au ministère de l'intérieur, et maître des requêtes, M. Villemain sortit des affaires avec son patron et donna alors des preuves de cette honorable fidélité à des amitiés politiques, qui est devenue bientôt de la fidélité à des principes. Il ne perdit pourtant sa position de maître des requêtes qu'en 1826, destitué pour cause de manisfestation au sein de l'Académie touchant la loi de la presse. Nommé conseiller d'État après la chute du ministère Villèle, il donna sa démission au 8 août. Il dut à cet apprentissage précoce des affaires sous M. Decazes ce que le grand usage du monde avait commencé de lui donner, cette merveilleuse faculté de garder, au milieu des distractions et des emplois divers, et à travers mille occupations graves ou épineuses, un esprit vif, alerte, détaché, toujours présent, jamais obscurci, tout au plus capricieux par moments et fugitif; c'est à lui sa seule manière d'être préoccupé et appesanti. Ainsi rompu à tous les exercices d'intelligence et se jouant sous des contentions de divers genres, on le voit à la Chambre des Pairs, au Conseil d'État, à l'Université, à l'Académie enfin, être actif et suffire à tout, sans perdre une pointe de son agrément ni la moindre fraîcheur de sa littérature. Pour peu qu'on y pense, cette fleur gardée intacte n'est pas moins prodigieuse que la fermeté d'esprit d'un Cuvier écrivant de la science et de l'anatomie entre deux affaires. Chez les anciens, Cicéron, Sénèque et Pline le jeune nous offrent seuls des exemples comparables d'une littérature à la fois si abondante et si délicate dans de pareils empêchements, *in frigidis negotiis*, disait Pline, *quæ simul et avocant animum et comminuunt*. Mais Pline disait cela avec regret, avec doléance; M. Villemain ne s'en plaint qu'à la légère, et sa littérature sans effort se joue de l'obstacle bien autrement que celle de Pline.

M. Villemain avait publié *Cromwell* en 1820; il fut reçu en 1821 à l'Académie, y remplaçant, à vingt-neuf ans, M. de Fontanes. Mais c'est au pied de sa chaire que nous avons hâte de venir. Il y avait été suppléé dans ses absences par M. Pierrot qui professait le seizième siècle avec sérieux et succès, et dont les leçons analysées ont été dans le temps recueillies. Une fois rentré dans ses fonctions d'enseignement, M. Villemain y demeura jusqu'en 1830. On a gardé le souvenir des brillantes excursions du professeur dans la littérature italienne, dans les jardins du Tasse, et, entre autres leçons, d'un dialogue supposé entre deux Italiens, dont l'un était académicien de la Crusca. M. Berryer assistait à cette plaidoirie d'un nouveau genre, et applaudissait à ces rôles singulièrement animés, à ces répliques piquantes et subtiles que se donnait tour à tour la même éloquence.

Vers 1827, par le silence à peu près absolu des autres chaires et la disette de toute parole publique dont on était affamé, par la gravité des circonstances qui allaient jusqu'à menacer l'expression de la pensée littéraire, et par les développements croissants du professeur, le cours de M. Villemain avait pris une influence immense; chacune de ses leçons était un événement et une fête. On peut aujourd'hui dans cette lecture, apprécier la marche du critique, le procédé savant des tableaux, la nouveauté expressive des figures, cette théorie éparse, dissimulée, qui est à la fois nulle part et partout, se retrouvant de préférence dans des faits vivants, dans des rapprochements inattendus, et comme en action; cette lumière enfin distribuée par une multitude d'aperçus et pénétrant tout ce qu'elle touche. Mais, malgré la révision de l'auteur, combien de qualités mobiles, de composés pour ainsi dire instantanés, ont disparu, ou du moins se sont modifiés en se fixant, et dont ceux qui ont assidûment entendu le maître peuvent seuls rendre aujourd'hui témoignage! Il y a l'accent qui insinuait, le geste qui achevait, la saillie qui osait, qui se reprenait et s'apaisait aussitôt, qui, comme une vague échappée et prête à faire écume, rentrait tout à coup au sein du discours avec grâce, et la nuance de plaisir et de pensée, et l'impression née de cet ensemble; il y a l'orateur, la merveille elle-même, comme disait moins poliment le rival vaincu du grand Athénien.

L'originalité de M. Villemain dans sa critique professée, ce qui lui constitue une grande place inconnue avant lui et impossible depuis à tout autre, c'est de n'avoir pas été un critique de détail, d'application textuelle de quatre ou cinq principes de goût à l'examen des chefs-d'œuvre, un simple praticien éclairé, comme La Harpe l'a été à merveille dans les belles parties de son Cours; c'est de n'avoir pas été non plus un *historien* littéraire à proprement parler, et dans ce vaste pays mal défriché, dont on ne connaissait bien alors que quelques grandes capitales et leurs alentours, de ne s'être pas choisi un sujet circonscrit, tel ou tel siècle

antérieur, y suivant pied à pied ses lignes d'investigation, y élargissant laborieusement son chemin, y instituant une littérature historique, scientifique en quelque sorte, ne reculant pas devant l'appareil de la dissertation, comme fait M. Fauriel pour prendre un excellent exemple, comme doivent faire et font les jeunes et savants professeurs qui, succédant dans la carrière à M. Villemain, veulent être originaux et utiles après lui. Son procédé est autre et tout complexe. M. Villemain, nourri de l'histoire, de l'antiquité et des littératures modernes, de plus en plus attentif à n'asseoir son jugement des œuvres que dans une étude approfondie de l'époque et de la vie de l'auteur, et en cela si différent des critiques précédents qui s'en tiennent à un portrait général au plus, et à des jugements de goût et de diction, ne diffère pas moins des autres appliqués et ingénieux savants; sa manière est libre en effet, littéraire, oratoire, non asservie, à l'investigation minutieuse et à la série des faits, plus à la merci de l'émotion et de l'éloquence. L'histoire, chez lui, prête sa lumière à l'imagination, le précepte se fond dans la peinture. Cette admirable position, qu'il a tenue pendant six années ininterrompues, était singulièrement appropriée au cadre même de la Restauration, à ces générations mixtes, brillantes, excitées en tous sens, à cette jeunesse empressée d'érudition hâtive et renaissante, d'imagination pleine d'espoir, et de générosité trop tôt satisfaite ou déçue.

Quel art chez M. Villemain construisait à chaque moment, soutenait et rendait vivante cette composition d'enseignement toujours libre et renouvelée? Comment cet assemblage indéfinissable de tant d'éléments divers et fugitifs ne faisait-il jamais faute, et, pareil aux divins trépieds, s'animait-il de lui-même? Comment se recréait-il sans cesse avec nouveauté et fraîcheur, après la sixième année comme au premier jour, aux regards émerveillés? C'est là l'incomparable talent, le génie propre de M. Villemain, son *art* et son *œuvre* dans un sens aussi vrai qu'on le peut dire des poëtes.

M. Villemain, quand il écrit, gagne sans doute en perfection, en poli, en pensée plus nourrie et mieux ménagée, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est lui écrivain, il n'est pas lui orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de personnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec, il s'émousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie ou que dans le tête-à-tête ou que devant tous. Devant tous l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit. Dans cette chaire où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe, avec un manque apparent de gravité qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le! sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le préoccupe pas trop, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire sans doute, mais c'est de tous alors et non de quelques-uns. Son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, fermé et *ramassé* en soi comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé; — non; — il ne ramène pas à lui impérieusement son auditoire sur un point principal, autour de la monade *moi*, comme faisait dans sa manière différemment admirable M. Cousin. Mais penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant alentour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée; quel spectacle amusant et actif, quelle étude délicieuse que de l'entendre! Quelle révélation, pour qui sait les saisir, sur les secrets de naissance de la pensée littéraire! Et là où il faut se souvenir, sa mémoire vaste, distincte, actuelle, et qui a un certain tour d'invention, devient un nouvel étonnement. De même que son érudition classique est sans calepin, sa mémoire d'orateur porte tout avec elle; elle égale, je le parierais, celle d'Hortensius; elle n'a pas l'air de se rattacher du tout aux compartiments du plafond comme Quintilien le raconte de Métrodore. Si le passage de l'auteur à citer ne se trouve pas assez tôt sous la main, elle le sait tout entier et le récite; elle est inexorable aussi pour les mauvaises phrases et les citations moqueuses; dans l'entraînement de la parole, à force de présence d'esprit, elle lui a joué plus d'une malice. Car son irrésistible naturel s'échappe alors; il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur (*dicta*, *sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue que son masque expressif et spirituel accompagne; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût!), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grâce.

Un de nos critiques, caractérisant cette sorte d'éblouissement causé par la parole de M. Villemain, ajoute avec la vivacité pittoresque qui lui est propre: « Mais « lorsqu'on est aguerri au feu, si j'ose ainsi parler, « c'est alors qu'on est frappé de la fécondité, de la sa- « gacité, de l'étendue et de la justesse des vues du « professeur. » Benjamin Constant, dans un charmant portrait de femme, a parlé de ces traits d'esprit, qui sont comme des coups de fusil tirés sur les idées et qui mettent la conversation en déroute. S'il fallait s'aguerrir au feu spirituel et éblouissant de M. Villemain afin de bien saisir ce qui était derrière, l'idée et le sens du discours n'en souffraient jamais. Pour le prendre au complet et embrasser à fond toute l'étendue de ses ressources dans ce genre de composition oratoire si mobile et si mélangé, notons quatre points principaux et comme quatre grands camps de réserve qu'il avait su asseoir à distances convenables et où il puisait sans cesse. Déjà maître de l'antiquité et des sources grecques si mal fréquentées en général, ayant derrière lui pour fond de scène ces cimes sacrées, il s'était fait dans l'étude des Pères un autre fond d'antiquité plus rapproché, et d'une comparaison plus neuve. Introduit pour la première

fois à cette lecture à l'occasion d'un *Essai sur l'Oraison funèbre*, qui complète l'*Essai sur les Éloges* de Thomas, il était toute d'abord allé, selon la nature de son esprit d'abeille, au miel contenu dans le tronc de ces vieux chênes. Il nous en a donné un extrait précieux dans d'éloquentes pages sur les Pères du Christianisme; mais en ne cessant de les relire et de les étudier, il y découvrait chaque jour davantage, et peut-être une *Histoire des premières sociétés chrétiennes* en pourra plus tard sortir. Voilà déjà deux belles et puissantes positions occupées par M. Villemain, l'antiquité classique et l'antiquité chrétienne. La troisième fut l'Angleterre, Milton, Shakspeare et les orateurs anglais. Ce nouveau choix est habile. L'Allemagne convenait peu à M. Villemain, il n'a pas mal fait de l'ignorer ou du moins de ne la savoir que par ouï-dire; les questions sur ce terrain mouvant sont peu commodes à aborder; on se perd dans des restes de Forêt-Noire. L'esprit net et concis du grand professeur y répugnait et avec raison. En transportant le débat en Angleterre, sur un sol circonscrit et autour de monuments irréguliers quelquefois, mais mesurables et visibles par tous les points, il pourvoyait à sa supériorité de critique, à sa sécurité de juge. Enfin, comme quatrième et essentielle position, M. Villemain se porta au cœur du moyen-âge par ses études sur Grégoire VII. La gloire historique, qui, d'après l'exemple d'Augustin Thierry, le tente noblement, et qui est en effet le seul vœu d'agrandissement légitime qu'il ait à former, lui suggéra ce sujet et ces travaux, d'où il retira incidemment tant de profit pour sa critique littéraire. On conçoit donc qu'avec ces quatre réserves ainsi ménagées sur une base étendue, M. Villemain, critique et professeur, put se procurer, à tout instant, de quoi qu'il s'agît, le secours de maintes comparaisons, de maints rapports piquants ou lumineux : sa célérité volait d'un camp à l'autre; il s'y repliait sans peine au besoin, et, pour dire un mot qui n'est guère de sa langue choisie, il s'y ravitaillait toujours. Chez beaucoup de critiques de coup-d'œil ferme d'ailleurs et pénétrant, les spécialités trop isolées ou trop ramassées ne donnent pas autant de champ et d'horizon. Si sur quelques-uns de ces points isolés, d'art principalement, M. Villemain ne nous semble ni assez prompt, ni assez formel, c'est que le parfait critique, comme Cicéron l'a dit de l'orateur, est impossible à trouver.

Dans le plein du succès de M. Villemain, un jour d'été de 1827, vers la fin du ministère Villèle, un auditeur s'était glissé dans la foule, quelques instants avant l'entrée du maître; mais il s'était mal dérobé aux regards, en s'asseyant bien vite sous la statue de Fénelon. M. de Chateaubriand entendit M. Villemain parler de Milton, de ce *Paradis perdu* dont il nous a donné une traduction. Une ou deux allusions bien naturelles et inévitables jaillirent du front du grand aveugle biblique sur celui du chantre des chrétiennes amours. Des applaudissements inextinguibles solennisèrent ce moment, où tant de jeunes yeux brillaient d'étincelles et de larmes; c'était aussi un serment de liberté et d'avenir. La salle entière se leva, la statue de Fénelon dénonçait l'idole. Fontanes, de quelque endroit du plafond, regardait ses deux amis, et jouissait, mais s'étonnait de tant d'audace.

M. Villemain n'est pas poëte; il a probablement fait autrefois de jolis vers latins. Je ne sais de lui que deux vers français, et encore, comme c'est un début en vers croisés, ils ne riment pas. Mais, comme tous les grands critiques, il a son poëte, et ce poëte c'est M. de Chateaubriand. Après l'antiquité grecque ou chrétienne, après son moyen-âge et Shakspeare, il est un lieu où M. Villemain, professeur, a toujours aimé toucher, vers la fin du discours, comme on arrivait avec joie près du temple de Delphes, sur ce terrain sacré où cessaient les guerres. Tout ce culte de l'imagination, qui est la vertu, la foi, l'éloquence du critique, il le transporte, parmi les contemporains, sur M. de Chateaubriand. M. de Lamartine seul a partagé quelquefois les honneurs de ces citations toujours certaines et applaudies. M. Villemain aime donc M. de Chateaubriand, et c'est un trait de son talent de critique. On est heureux, dit-il, de le connaître, de vivre de son temps. On comparait je ne sais plus quel style de nos jours à celui-là : « Oh! ne touchez « pas, s'écria-t-il, aux armes de Roland. » Après quelque intervalle, quelque refroidissement peut-être, dû à la politique, à la première rencontre, en entendant de nouveau des accents de cette *prose cadencée* dont parla si bien Fontanes, tout est oublié, tout se ravive; l'admiration refleurit plus jeune. Il dirait volontiers, comme Pline : « Mais ne serait-ce pas une indignité, « qu'on ne pût admirer à son aise et tout haut un « homme digne d'admiration, parce qu'il nous arrive « de le voir, de le connaître et de le posséder? »

Je ne crois pas utile de noter ici quel fut le rapport exact de M. Villemain avec la jeune école dite romantique, qu'il côtoya sans trop la coudoyer jamais, et en l'accostant quelquefois. Cette école ne fut d'ailleurs qu'à peine touchée dans son Cours, et il l'éluda dans sa charmante et judicieuse leçon sur André Chénier. Il fut d'ordinaire, à l'égard de cette tentative, non répulsif, attentif plutôt, bienveillant, légèrement douteur, ou même moqueur gracieux.

Nous ne terminerons pas par des chicanes qui ne porteraient, au surplus, que sur des détails très-secondaires dans le développement et l'œuvre si riche de M. Villemain. A qui conviendrait-il mieux d'en reconnaître l'influence et le profit, qu'à nous en particulier, qui de plus, dans notre faible rôle, l'avons rencontré toujours si ami, si indulgent? Combien de fois, au temps même de ces cours nourrissants où nous nous rafraîchissions avec toute la jeunesse, vers 1829, encore émus de sa parole que nous venions de quitter si éloquente, ne l'avons-nous pas retrouvé, esprit tout divers et inépuisable de grâce dans des causeries nouvelles? J'ai souvenir de quelques promenades d'alors et de bien des discours sensés, fleuris, mélancoliques un peu, car il était triste, par ses yeux souffrants encore, par les désirs contrariés d'un bonheur qu'il a depuis trouvé dans le mariage, par les circonstances publiques enfin. Ce n'était ni verve ni saillie éblouissante, mais quelque chose de plus doux; une pensée perpétuelle sans effort, de l'animation sans fumée ni flamme, la proportion juste des idées, chaque objet saisi à son point et avec détachement, tout le nonchaloir des loisirs. Des souvenirs bien assortis, des citations piquantes ornaient le sérieux sans le rompre. Rencontrait-on en passant

des roses odorantes, il lui échappait quelque distique de Martial sur les roses, et l'entretien reprenait, assez pareil, je me figure, si on avait su y donner la réplique, à ces belles formes de conversations morales, entremêlées aussi de vers, qu'affectionne Cicéron, pendant les intervalles du Forum, pendant les heures tristes de la patrie.

M. Villemain n'a pas fondé d'école, à proprement parler. Ce mélange, cette construction élégante et savante d'idées, de faits nombreux, d'aperçus et de rapprochements, n'avait d'unité qu'en lui, et s'est comme dispersée au moment où il s'est tu. Mais tous ceux qui en étaient dignes y ont participé par quelque endroit précieux, et quiconque l'a entendu est son élève.

Outre le *Cours de Littérature française* qui se trouve renfermé ici dans un seul volume in-8°, et son *Histoire de Cromwell,* M. Villemain a publié, on le sait, différents autres ouvrages composés de mélanges historiques, politiques et littéraires qui forment plusieurs volumes, et fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* dont il fut l'un des plus actifs et des plus savants collaborateurs. N'oublions pas aussi de mentionner son *Essai sur les romans grecs*, morceau qui jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la civilisation byzantine, et qui a été réimprimé à la suite de *Lascaris*.

En 1835, M. Villemain a mis en tête du nouveau Dictionnaire de l'Académie un discours qui touche à une infinité de questions. Jamais il n'a mieux réussi et n'a nulle part plus ingénieusement combiné les connaissances de tous genres, les ménagements et les prévisions intelligentes. Il y a dans ce petit chef-d'œuvre quelque chose du secret des artistes, l'arrangement qui échappe à toute décomposition, cet enchâssement créateur que les anciens comparaient volontiers au bouclier de Minerve.

Ses graves occupations depuis la révolution de 1830 ne lui ont pas permis de livrer à l'impression son *Histoire de Grégoire VII*, dont quelques fragments lus à l'Académie ont révélé des découvertes historiques les plus curieuses, retracées avec toute la magie d'un style inimitable.

Nous n'avons fait qu'effleurer l'homme politique. Personne n'ignore que M. Villemain s'est montré, à toutes les époques de sa vie, le partisan sincère d'une sage liberté. Les principes qu'il a professés, soit dans sa chaire, soit à la tribune politique, soit dans ses écrits, le ministre de l'instruction publique saura les mettre en pratique avec cette hauteur de vues, cette intelligente fermeté et surtout avec cette consciencieuse probité qui en ont fait l'un des plus beaux caractères de la France.

Sainte-Beuve.

PRÉFACE.

Je ne m'excuserai pas de ne donner qu'aujourd'hui la première partie d'un Cours dont la fin a paru depuis longtemps. Si cette fin est oubliée, mes explications seraient fort inutiles; si elle ne l'est pas, je suis encore à temps pour la compléter, et pour y joindre ce qui en fait un ouvrage.

Ces leçons, prononcées avant d'être écrites, ont immédiatement précédé l'époque où la présence de deux professeurs célèbres vint tout à coup répandre tant d'éclat sur l'enseignement de la Faculté des Lettres de Paris. Je profitai alors de cet éclat, et de la curiosité croissante qu'excitaient deux rares talents, dont l'un marquait déjà le rang élevé qu'il devait prendre dans la politique. A la nombreuse jeunesse qui m'écoutait vint se mêler une foule nouvelle, à la publicité de la parole celle de la presse. Cette publicité, fort redoutable, quand elle est continue, me prit où j'en étais de mon Cours; et, pendant deux ans et demi, nos leçons, imprimées chaque semaine, à mesure qu'elles étaient dites, furent connues en France et au dehors.

On juge bien que cet effort et toutes les études qu'il exige ne me laissaient guère le loisir de revoir mes travaux précédents, et de les réunir à ma tâche de chaque jour. C'était beaucoup pour moi de suffire à celle-ci, et de suivre d'un pas inégal mes deux savants collègues.

J'achevai ainsi tout d'une haleine cinq volumes qu'on a lus, et dans lesquels, après avoir terminé le tableau du dix-huitième siècle, j'entreprenais sur le *moyen âge* une nouvelle étude de littérature comparée, que j'ai conduite jusqu'au quinzième siècle.

De bien grandes choses survinrent alors, qui dérangeaient les recherches paisibles, et laissaient peu d'attention pour y songer. De graves devoirs me furent imposés, et à plusieurs reprises m'occupèrent tout entier, sans

célébrité, mais avec honneur. C'est après ces devoirs publics, et à travers de douloureuses diversions de ma vie, que j'ai pu reprendre un travail qui se liait à ma première carrière, et que j'avais besoin de finir, pour la continuer.

J'avais les matériaux et les essais improvisés de ce travail exactement recueillis : je les ai revus avec soin, corrigés souvent pour le fond, abrégés pour la forme, conservant surtout ce qui, dans ces années de préoccupation studieuse, m'avait été inspiré par mon jeune auditoire. *Si quid est in libellis meis quod placeat, dictavit auditor.*

La partie du Cours de 1828 qui me restait ainsi à publier était précisément la plus importante de mon sujet : c'était la grande moitié littéraire du dix-huitième siècle ; c'était l'époque même de création et de génie, dont plus tard je décrivis le déclin et la transformation puissante. Cette première époque, qui gardera toujours une si haute place dans les annales de l'intelligence, je devais l'exposer avec étendue. Au point de perspective où les esprits se trouvaient déjà placés, elle n'était plus matière de controverse, mais d'histoire.

Vingt ans auparavant, à l'issue de la révolution, au commencement de l'empire, le débat contradictoire sur la littérature du dix-huitième siècle avait été une dernière arène laissée à demi ouverte par la main qui fermait toutes les autres. Là, s'étaient donné rendez-vous tous les procès d'opinion que traîne à sa suite un grand changement social; et, comme il n'y avait plus de politique ailleurs, il y en avait eu beaucoup dans la critique littéraire. De remarquables écrits sur le dix-huitième siècle n'étaient que des plaidoyers pour ou contre. De là il était arrivé qu'il n'y avait pas encore de postérité pour ce siècle mémorable, et qu'à son égard le blâme et l'éloge s'exprimaient avec une partialité toute contemporaine. Voltaire, trente ans après sa mort, trouvait des critiques et des admirateurs plus passionnés que de son vivant. C'est que, de part et d'autre, on le rendait responsable de plus de choses même qu'il n'en avait fait, et qu'on lui imputait à faute ou à gloire, non-seulement ses écrits, mais les actes de son temps et du nôtre.

A l'entrée du dix-neuvième siècle, la protestation indirecte d'une partie de la société contre la victoire souvent irrégulière et violente du grand nombre, la lutte plus timide de l'esprit de liberté contre l'excès du pouvoir se réfugiaient également dans la controverse sur les écrivains du dix-huitième siècle. Leurs noms étaient un symbole. Le regret ou l'aversion du passé, l'admiration ou la défiance du présent exagéraient également le blâme ou l'éloge de ces écrivains : car, par une circonstance remarquable, bien qu'elle s'explique aisément, l'ancien et le nouveau pouvoir étaient devenus solidaires dans cette question ; et la dictature, née de la révolution, n'était pas moins mécontente des libres penseurs de l'ancien régime, que la monarchie jadis ébranlée par eux. D'autre part, ce qui restait de l'esprit généreux de 1789, trompé dans ses espérances, calomnié par ses revers, réduit à l'inaction sous le pouvoir absolu, semblait n'avoir plus d'autre gage de lui-même que les écrits et les vœux de l'âge précédent. Il s'y attachait d'autant plus; il les défendait, et il se défendait par eux, plus qu'il ne les jugeait. C'est en ce sens, peut-être, qu'à une époque déjà éloignée, le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle* était demandé par la seconde classe de l'Institut. Depuis, les vicissitudes sociales ont plus d'une fois ranimé la même controverse. Plus d'une fois encore, les noms célèbres du dix-huitième siècle, exaltés ou rabaissés à dessein, sont devenus des instruments de guerre politique entre les partis. La réaction ressuscitait l'erreur ; et tel philosophe justement oublié, Helvétius ou d'Holbach, reprit quelque importance, grâce au crédit renaissant des Jésuites.

La vérité ne peut changer cependant, au gré de ces aspects divers ; et un jugement im-

partial sur le caractère du dernier siècle devait insensiblement se former. La question d'art et de goût devait se dégager de la question sociale, et celle-ci se diviser, de manière à ne pas confondre les deux choses qui se ressemblent le moins, le scepticisme et la liberté.

Enfin, il restait à marquer l'influence que la littérature du dix-huitième siècle avait exercée sur l'Europe et sur le monde. Dans la gloire de l'empire, on semblait oublier que le règne de nos idées avait précédé celui de nos armes; on eût craint, pour ainsi dire, que l'un ne fît tort à l'autre. On parlait à peine de ce privilége qu'avaient eu les livres français de dominer au loin, dans l'inertie politique de l'ancien gouvernement, et de représenter à eux seuls toute l'activité extérieure de la France.

Ce point de vue devait s'offrir plus tard à qui retracerait, dans un tableau complet et détaillé, l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. C'est ainsi que la dernière partie de ce cours avait pu comprendre plusieurs points de littérature et d'histoire étrangère; c'est ainsi que j'avais montré les idées de la France agissant sur les institutions des autres États, avant de se réaliser dans les nôtres, et le génie spéculatif de nos écrivains agrandissant l'éloquence politique des peuples libres, avant qu'il y eût parmi nous une Assemblée nationale. Ces digressions apparentes n'avaient été qu'un exemple nécessaire de l'influence des lettres françaises au dix-huitième siècle.

Dans la publication actuelle, je retrace tout ce qui a précédé cette influence, et la rendait irrésistible. Je fais voir combien l'esprit français, au commencement du dix-huitième siècle, emprunta lui-même à l'étranger, et que de choses il rendit puissantes, en les répétant. J'ai à décrire l'essor du génie dans la décadence sociale, le mélange d'erreurs hardies et de vérités fécondes qui se produisirent tout à coup, sous un gouvernement trop faible pour résister aux unes et pour profiter des autres; enfin le caractère nouveau que prit notre littérature, considérée, non plus comme le premier des arts, mais comme la première des puissances, dans un siècle où toutes les autres avaient faibli.

L'histoire littéraire du dix-huitième siècle, si souvent traitée, et quelquefois avec une précision supérieure, n'était pas épuisée, et ne le sera pas après ce livre. On la recommencera. Aujourd'hui même, elle anime d'un intérêt nouveau, sous le point de vue moral, les vives et spirituelles leçons d'un professeur de la Faculté des Lettres, dont j'aime encore plus le succès que je ne redoute sa concurrence; et, il y a peu de temps, elle inspirait, dans une chaire du Collége de France, de brillantes improvisations devenues un livre de philosophie sur l'influence politique de la France en Europe.

C'est que le dix-huitième siècle, quoiqu'il ait malheureusement plus détruit que fondé, a laissé partout des traces durables. Ses idées, ses opinions, ses espérances, en partie corrigées, en partie réalisées, forment le fonds principal de la société présente. On pourra donc souvent blâmer ou contredire les écrivains de cette époque; mais on ne peut cesser de s'occuper d'eux : et l'opinion indépendante qui les juge atteste leur puissance. En introduisant, même au prix de l'erreur, la libre discussion, en la portant partout, ils préparaient la loi de notre temps, cette loi qui doit ramener le sentiment religieux par la plus complète liberté de conscience, et la stabilité sociale par le plus haut degré de liberté civile.

Ils ont surtout marqué par leur exemple, par leur ascendant démesuré, comme par les fautes et la dégradation des pouvoirs de leur temps, quelle place l'intelligence a besoin d'occuper à la tête de cette nation, et combien l'active réalité des institutions est nécessaire à la pensée des Français, autant qu'à leurs intérêts et à leurs droits.

Toutes les choses qui rappellent cette vérité devaient plaire beaucoup, il y a dix ans, et ne

sont jamais inutiles. En les reproduisant, comme je les ai dites, et en les mêlant aux questions de goût et de morale, à l'examen comparé des génies français et étrangers, à l'histoire de la civilisation étudiée dans l'histoire de l'art, je ne me flatte pas de retrouver l'intérêt vif et passager qui s'attachait à ces séances littéraires. La voix vivante n'y est plus. L'auditoire dispersé serait aujourd'hui plus sévère : l'âge et les événements l'ont mûri.

Je serai content si, parmi tant de jeunes gens d'alors, aujourd'hui citoyens utiles, quelques-uns hommes célèbres, il en est qui, jetant les yeux sur ce livre, ne rougissent pas trop de ce qu'ils applaudissaient autrefois, et qui, pardonnant aux fautes, ou peut-être aux corrections du style, pour le fond même du travail, veuillent bien reconnaître ici des sentiments qu'ils conservent encore, et des conseils dont ils ont profité. C'est à eux que je dédie cet ouvrage.

24 mars 1838.

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

TABLEAU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Première Partie.

1827.

PREMIÈRE LEÇON.

Vue générale de ce Cours.

Messieurs,

Nous commençons ensemble une grande étude, le dix-huitième siècle, époque de décadence et d'empire, où le génie français a dominé l'Europe et préparé le changement du monde. Fidèles au titre de ce cours, nous ne chercherons le dix-huitième siècle que dans les lettres, dans les œuvres de l'art et de la pensée; mais les lettres, alors, étaient tout, et comprennent l'histoire de la société, dont elles devenaient la seule puissance. En parcourant avec vous ce vaste sujet, déjà traité par d'habiles écrivains, sous l'impression du grand procès politique et religieux que le dix-huitième siècle avait laissé à ses premiers successeurs, nous ne voulons ni réveiller des controverses, ni essayer une lutte inégale. Mais dans le cadre plus étendu de ces libres entretiens, nous pouvons développer ce que d'autres ont abrégé, rappeler ce qu'ils ont omis; et surtout, nous montrerons par un tableau comparé ce que l'esprit français avait fait des littératures étrangères, et ce qu'il leur rendit. Une analyse plus étendue sera nécessairement plus impartiale; et la vérité naîtra pour nous des détails.

Le génie littéraire du dix-septième siècle s'était formé sous trois influences: la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses, et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte, sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du dix-huitième siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes, et la réforme politique. Rien de plus opposé, et pourtant, rien de plus lié que ces deux époques: la grandeur et les abus de la première devaient enfanter l'autre.

Toutefois, Messieurs, et c'est le point qui nous occupera d'abord, le passage ne fut pas soudain et immédiat.

De même que dans l'ordre matériel les altérations les plus profondes s'opèrent par degrés insensibles, ainsi ce prodigieux changement des esprits fut d'abord graduel; mille symptômes l'avaient annoncé; et il se produisit par nuances successives. Les deux époques, si disparates, ont des points où elles se confondent. Chacune d'elles a vu naître des talents mixtes qui ont quelques caractères de l'autre. L'esprit d'innovation, la liberté sceptique qui marqua le dix-huitième siècle avait eu des précurseurs contemporains de Bossuet; et le goût antique des grands écrivains du dix-septième siècle se reproduisit dans quelques hommes épars au milieu d'une société bien différente. Mais ce qu'il importe de retracer, c'est le mouvement général des esprits, et l'influence des grands talents.

Le dix-huitième siècle, dans la chronologie morale, a commencé du jour de la première pro-

testation, d'abord timide et discrète, contre la splendeur monarchique de Louis XIV, contre la domination religieuse de Bossuet, et contre l'autorité classique de l'antiquité, trois choses de nature bien diverse, réunies et assimilées dans l'esprit du dix-septième siècle. En ce sens, il faut dater le dix-huitième siècle de ce fameux Bayle (né en 1647), qui, substituant l'ironie philosophique à l'âpreté sectaire, commença contre la théologie cette guerre de doute et de raillerie, où Voltaire prit toute sa force. Critique, comme Rabelais avait été moraliste, soulevant, remuant ce poids immense de l'érudition philologique, historique, théologique du seizième siècle, et faisant circuler dans cette masse un esprit moqueur et léger, un souffle sceptique qui agite toutes les feuilles poudreuses de ces *in-folio*, Bayle découvre à nu l'incertitude des faits, la vanité des doctrines, les petitesses du génie, ébranle en se jouant toute certitude, et met en pièces la crédulité et la gloire.

Circonspect envers le pouvoir, mais d'une hardiesse illimitée contre les doctrines, Bayle, assez froid sur l'indépendance politique défendue par ses frères de Hollande, et ne voulant que la liberté philosophique, annonce et caractérise la première école du dix-huitième siècle : anecdotier de l'univers, compilateur et dialecticien à la fois, le plus penseur des érudits, son livre, vaste magasin de savoir et d'incrédulité, était tout fait pour dispenser d'études et fournir d'arguments un siècle ingénieux. Mais l'innovation de Bayle, réfugiée dans un pays de tout temps ennemi de Louis XIV, était étrangère, lointaine, et ne pouvait que par contre-coup influer sur une révolution, dont elle était le plus hardi symptôme.

Le changement des esprits, et l'annonce d'une ère nouvelle, se marqua dans les hommes mêmes qui semblaient continuer le plus scrupuleusement les traditions du siècle de Louis XIV. L'éloquence de la chaire conservait presque son éclat; mais elle commençait à remplacer la foi par la morale, la charité purement religieuse par un esprit de douceur et de justice sociale. Massillon, dans la chapelle de Versailles, parlait de l'élection des rois et des droits du peuple.

La poésie, affaiblie et pure, suivait encore les leçons de Boileau; mais elle y mêlait le goût des hardiesses étrangères. Le poëte élégant et timide, fils du grand Racine, traduisait avec enthousiasme Milton, que Boileau peut-être n'avait jamais entendu nommer.

A l'imitation du sublime religieux se mêlait la licence effrénée des mœurs. Rousseau composait à la fois ses psaumes et ses épigrammes, avouant ainsi que le sublime religieux n'était pour lui qu'une forme de style étrangère à l'âme. Mais par là même, dans la pureté savante de ses premières poésies, il marquait déjà la décadence de l'art. Cette décadence était plus sensible encore dans quelques novateurs ingénieux qui s'étaient élevés du vivant même du grand siècle; mais là elle avait sa force, elle était le premier signe d'une transformation, elle indiquait le passage du siècle des arts au siècle du doute.

En apprenant l'élection de Fontenelle à l'Académie, Boileau écrivait d'un ton chagrin : « L'Académie va de mal en pis. » Fontenelle cependant n'était rien moins que le précurseur de Voltaire. Douteur aussi hardi que fin et timide parleur, cachant sa hardiesse, d'une part sous la science, de l'autre sous la coquetterie de salon, il préludait par l'*Histoire des Oracles* et par *les Mondes* à toute la philosophie du dix-huitième siècle. Avant lui, l'esprit de foi qui caractérise le temps de Louis XIV avait été ébranlé par un écrivain trop dédaigné, Perrault, qui n'eut de talent, il est vrai, que dans les contes de fées, mais dont l'esprit actif et curieux remua beaucoup de questions. Ne l'oublions pas, le *croire* et le *douter* ont chacun une longue série, dont tous les points se touchent et s'ébranlent à la fois. Quand Perrault, et après lui Lamotte et Terrasson faisaient la guerre aux anciens, ils préparaient la liberté de penser sur des questions plus sérieuses. Ils se trompaient quelquefois lourdement : leur indépendance d'esprit contre Homère n'était que défaut d'imagination, assujettissement aux usages modernes, et impuissance de concevoir cette libre et rude originalité d'un autre temps. Ils faisaient une fausse application de la justesse, prétendant y soumettre tous les mouvements de la pensée poétique; mais ils exerçaient une précieuse faculté, celle de juger, au lieu de croire.

A côté de ces premiers paradoxes littéraires, faibles commencements de la grande révolution des esprits, se conservaient encore les anciennes doctrines, l'ancienne manière de penser et d'écrire, et, il faut le dire, la vieille langue dans sa pureté nerveuse, et son tour abondant et simple. Ce n'est pas une vaine question, messieurs, que celle du langage. Il serait curieux de rechercher cette loi des esprits qui veut qu'à certaines époques, le point de maturité d'un idiome soit arrivé, et qu'à partir de là, on ne rencontre plus ni la même vérité, ni le même naturel; que la propriété des termes périsse; que leur élégance se farde, que leur force s'énerve ou s'exagère, et que le vice du temps devienne celui des hommes, même les plus rares. Le spirituel et savant Courier nous disait : *En fait de langue, il n'est femmelette du siècle de Louis XIV qui n'en remontrât aux Rousseau et*

aux Buffon. Courier, le plus indépendant des esprits, n'avait pas une seule des opinions du dix-septième siècle, et, par étude, il en avait le langage. Mais cet archaïsme ne peut devenir général. Les langues muent à chaque saison de la vie d'un peuple.

> Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
> Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas.

Seulement, la comparaison du poëte n'est pas aussi exacte que riante. Les idiomes changent, sans rajeunir ; ou du moins, tandis que leur feuillage se renouvelle moins frais et moins pur, leur tige appauvrie se dessèche.

Quoi qu'il en soit, la belle langue du siècle de Louis XIV, un peu trop raffinée par Fontenelle et Lamotte, se conservait abondante, expressive et simple dans quelques écrivains de cette époque intermédiaire : Rollin, Vertot, Prévost, Lesage. Au second rang d'une grande époque, ils en ont le caractère ; et les deux derniers sont arrivés une fois au génie, l'un par la passion, et l'autre par le naturel et la gaîté.

Toutefois, Messieurs, ce second rang d'écrivains eût peu fait pour la gloire et l'influence de la nation ; et c'est avec raison que Voltaire écrivait : « Vers la fin du siècle de Louis XIV, la nature parut se reposer, » si lui-même ne datait de cette époque : Voltaire, en qui se retrouve le génie du siècle des arts, et la curiosité sceptique, la vivacité, la hardiesse du dix-huitième siècle ; Voltaire, le plus puissant rénovateur des esprits depuis Luther, et l'homme qui a mis le plus en commun les idées de l'Europe par sa gloire, sa longue vie, son merveilleux esprit et son universelle clarté. Mais vous le savez, Messieurs, si personne n'a rendu ses idées plus populaires, personne n'a emprunté davantage aux idées d'autrui. Il imita du dix-septième siècle sa pompe élégante et poétique, du théâtre anglais ses hardiesses, des sceptiques anglais toute sa philosophie, des mœurs de son temps toute sa licence. Cette flexibilité de nature, cette infatigable mobilité, ce composé d'air et de flamme qui jamais ne s'arrête, comme le coursier d'Arioste, c'est là son génie même : l'imitation fait partie de son être original. Avant d'étudier en lui la révolution de l'esprit français, nous consulterons les sources étrangères dont il s'est servi, nous chercherons dans l'Europe ce qu'il en reçut, avant d'exercer sur elle une si rapide action.

Au commencement du dix-septième siècle, l'influence du midi sur la France avait été puissante, et s'était mêlée dans Corneille à l'inspiration de l'antiquité. C'était le réveil de l'esprit poétique. Au commencement du dix-huitième siècle, le midi, rapproché de la France par l'alliance des souverainetés, était sans action morale au dehors. L'Italie, à laquelle Louis XIV était apparu comme un grand protecteur de la foi et des lettres, malgré sa fierté nationale réfugiée toute dans les arts, avait étudié les langues modernes : son poëte Métastase imitait dans une langue plus harmonieuse le génie de Racine. A Naples, l'érudition historique, pour résister à l'Église romaine, empruntait l'esprit de nos *Controversistes gallicans*, depuis le jurisconsulte Pithou jusqu'à Bossuet. En Espagne, après la victoire des armes françaises, quelques rayons de nos arts avaient paru pénétrer, mais s'étaient bientôt éteints dans la lourde atmosphère de l'Escurial. Un petit-fils de Louis XIV, un élève de Fénelon avait sommeillé sur le trône, entre d'insipides frivolités et de bizarres manies, sans souci de rien d'honorable. L'Espagne, en arrière de la politique même de Louis XIV, était bien plus loin encore de l'esprit nouveau qui commençait pour la France ; elle ne devait que longtemps après en recevoir le contre-coup lointain, et s'ébranler dans ses gothiques entraves. C'était du nord seul, et du protestantisme, que pouvait arriver à la France un secours d'idées nouvelles ; mais l'Allemagne, au commencement du dix-huitième siècle, semblait chercher sa littérature et son génie. Arriérée d'un siècle dans les arts, elle écrivait encore en latin : il n'apparaissait d'elle au dehors que le génie métaphysique de Leibnitz ; et elle était trop éloignée de l'esprit français, pour lui fournir aucun modèle.

Restait l'Angleterre, plus avancée et plus hâtive, forte de deux révolutions, dont l'une avait conservé et rectifié l'autre, jouissant des formes d'un gouvernement libre, devant le pouvoir absolu de Louis XIV, et maîtresse de tout penser et de tout dire en politique et en religion. Sa littérature avait été comme toute l'Europe, d'abord surprise et possédée par le merveilleux éclat de la nôtre. Les événements publics avaient secondé ce prestige ; et les écrivains des règnes de Charles II et Jacques II avaient imité notre goût et notre théâtre, n'y mêlant de national que la licence des mœurs. Mais des controverses religieuses et politiques qui précédèrent la chute de Jacques II, était sortie bientôt une école nouvelle, unissant à l'imitation du goût français un *libre penser* indigène. Cette école sera pour nous un grand sujet d'étude et comme un préliminaire de notre dix-huitième siècle. Elle eut ses excès, ses erreurs ; elle fut très-diverse dans ses formes : ici sceptique sans restriction, là théiste et religieuse ; tantôt satisfaite de modérer le pouvoir et de le défendre, tantôt voulant ébranler la société même. Mais, dans ces nombreuses variétés, la lit-

térature anglaise de cette époque offre toujours cette hardiesse d'examen, cette facile intelligence des intérêts politiques qui avaient trop manqué à notre dix-septième siècle, et qui veulent pour s'exercer l'usage habituel de la liberté. « Un homme « né chrétien et français, avait dit La Bruyère, est « embarrassé pour écrire : les grands sujets lui « sont défendus; il les entame quelquefois, et se « détourne ensuite sur de petites choses, qu'il re- « lève par la beauté de son génie et de son style. » Les Anglais ne connaissaient pas cette contrainte. Depuis leur révolution, nul grand sujet ne leur était interdit. Déjà formés par la lutte des sectes à toutes les témérités de la controverse, aguerris en matière de religion à tous les paradoxes de la croyance individuelle, ils avaient reçu de la révolution de 1688 la liberté légale de la presse, et le droit illimité de discussion. De là sans doute cette profusion d'écrits sceptiques qui marqua le dix-huitième siècle anglais, et qui reflua sur le nôtre avec tant de violence et d'empire. Mais là aussi se manifeste tout ce qu'il y a de puissance conservatrice dans la liberté, quand elle est un droit reconnu, constamment exercé. En Angleterre, où tous les dogmes religieux, tous les principes politiques pouvaient être attaqués, sans autre répression que la loi et le jury, les doctrines sceptiques proclamées avec tant de hardiesse par Thomas Chubb, Wollaston, Tindal, Bolingbroke, Shaftesbury, trouvèrent dès l'origine une forte résistance, et n'eurent jamais l'empire. Il y eut combat égal entre les opinions, avec ce suffrage de faveur que trouvent dans les âmes des traditions antiques et consolantes. Une révolution politique même ne jeta pas un poids nouveau dans la balance. Les *wighs* du *Spectateur* défendirent à la fois la constitution libre de 1688 et les dogmes du christianisme.

En France, au contraire, où les opinions sceptiques étaient mutilées par la censure, et ne se produisaient que dans des ouvrages furtifs et poursuivis, elles régnèrent sans partage; elles ne trouvèrent pas, durant un demi-siècle, un seul contradicteur dont la voix eût quelque force. Elles ravagèrent tout, précisément parce qu'elles n'étaient pas libres : elles mêlèrent d'absurdes théories à des vérités généreuses, précisément parce qu'elles n'étaient pas soumises à l'épreuve d'un combat régulier, et qu'elles ne trouvaient en face que l'autorité, et non la discussion.

Ce contraste entre les deux pays est vraiment mémorable. En Angleterre, vous voyez Swift, ce moqueur de la vie humaine, dont les satires amères avaient précédé de cinquante ans le *Candide* de Voltaire, défendre le christianisme contre les attaques impunies des sceptiques. En présence de Bolingbroke et de tout le parti des sceptiques anglais, les Warburton, les Lardner, les Clarke publient de pieux ouvrages, entourés d'une grande faveur publique; et souvent, ils accablent leurs adversaires. Leurs ouvrages agissent sur l'opinion, comme des plaidoiries puissantes; et, dans quelques occasions, les écrits qu'ils avaient combattus sont condamnés par des *verdicts* légaux approuvés du pays.

Quels étaient à la même époque et plus tard, les combats que rendait le clergé français contre des périls semblables? que faisait-il pour sa foi? quelle philosophie élevée, savante, religieuse opposait-il à l'invasion du scepticisme excommunié dans ses mandements? Aucune. Le haut clergé de France, qui avait persécuté les Jansénistes, était impuissant contre les philosophes : il abandonnait sa cause aux faibles apologistes. Il eut encore quelques prédicateurs ingénieux, dont l'éloquence mondaine, recherchée, sententieuse, était un hommage à l'esprit du temps qu'ils affectaient de combattre. Mais des hommes savants et convaincus, parlant avec autorité, avec passion, on n'en vit pas alors dans la chaire chrétienne. Le missionnaire Bridaine, à la fin du siècle, seul des hommes d'église, remua les esprits, comme une grande et hardie nouveauté. Du reste, pendant toute cette époque où s'était élevée contre le christianisme une guerre de raisonnement si redoutable, une persécution de sarcasmes, et d'ironie, plus amère que celle de Julien, on comptait à peine deux esprits remarquables parmi ses défenseurs : le jésuite Guénard, cartésien éloquent, et l'abbé Guénée, qui rendit quelquefois à Voltaire ses plaisanteries avec usure. Mais le génie, la vogue, la puissance étaient aux idées nouvelles, à un besoin de licence dans les mœurs et de réforme dans le pouvoir, à la passion du théâtre, à l'apothéose des lettres et du plaisir. Échappé aux ennuis, aux malaises, à l'hypocrite décence des dernières années du grand siècle, la France, enivrée de la folle régence, semblait se préparer pour une fête. Puis des idées sérieuses, de hardis essais dans les sciences économiques se mêlaient à cette pompe bruyante et frivole : on inventait la théorie du crédit, tout en faisant banqueroute; on travaillait au progrès de la raison, au milieu de la ruine des mœurs.

Voltaire, tout jeune encore, sorti d'un collége de Jésuites, doté par un souvenir de la vieille Ninon, et accueilli dans les soupers du Temple, fut le héros de cet esprit français qui allait essayer tant de voies nouvelles et se plier à tant de formes. D'abord, il prendra du siècle dernier l'éclatante parure de son langage; il imitera le vers de Racine, et croira même imiter les Grecs : mais la

hardiesse de l'esprit nouveau percera dans les sentences de sa première tragédie; puis tout spirituel flatteur, tout ami des grands qu'il peut être, comme sa vive nature est emportée par une ingouvernable malice, et par le courage de dire tout haut ce que pensait son siècle, il sera bientôt, du milieu de ses succès de cour et de théâtre, en guerre avec tous les pouvoirs de cette société, qu'il domine en l'amusant; malgré sa gloire et l'idolâtrie qu'obtenait le talent, il sentira sous un ignoble outrage la profonde inégalité des rangs qui pesait sur la France, et qui, reniée par le sentiment public, s'étayait par l'arbitraire. Voltaire, le jeune et grand poëte, le favori des Richelieu, des Sully, et se croyant leur camarade de plaisir, bâtonné un jour par les valets d'un homme de nom, est exclu du droit commun de l'honneur, comme d'un privilége, puis mis à la Bastille, par précaution contre son juste ressentiment. Sorti de là par faveur, il passe en Angleterre où l'on était libre, où l'on disait le bien et le mal impunément, où l'on ne craignait ni les ministres ni les maîtresses de roi. Là Voltaire trouvait, sous Georges I^er^, en 1726, le gouvernement parlementaire établi, la controverse illimitée, la littérature sérieuse puissante sur l'opinion, ou partageant le pouvoir; il trouvait le pays tout fier et tout éclairé des immortelles découvertes de Newton; il put assister aux funérailles de ce grand homme, et voir ses restes portés dans Westminster par les premiers personnages de l'aristocratie anglaise, tandis que le poëte Thompson célébrait l'inventeur du système du monde en vers sublimes et populaires, que n'a point surpassés l'épître à Uranie. Voltaire, possédé d'une insatiable ambition de gloire et d'esprit, s'enivra du spectacle de liberté, de grandeur et d'intelligence qu'offrait alors l'Angleterre; il vit ses savants, ses poëtes, Clarke, Pope, Congrève, le vaporeux Young, qui lui adressa des vers. Jusque là, imitateur de Racine, il connut un genre de tragédie nouveau, désordonné, que le goût, alors un peu français, des beaux esprits d'Angleterre admirait médiocrement, mais qui semblait au jeune poëte une mine de diamants bruts à polir. Puis cette variété de sectes et de clubs, ces mille originaux qui naissaient du droit de tout faire, ravissaient son esprit moqueur, et lui fournissaient à la fois la satire de l'indépendance anglaise dans ses fantasques boutades, et de la servitude française sous *les mandements et la censure*.

Au milieu de Londres, Voltaire attentif à tout, mêlé à tout, homme de travail et de monde, vivant avec les grands seigneurs et visitant les sages dans leurs retraites, puisait toutes les inspirations, hormis celle du poëme épique, dont l'âge était passé pour les Anglais comme pour nous. Lorsqu'il en revint avec sa tragédie de Brutus, ses *Lettres philosophiques* et ses souscriptions pour *la Henriade*, que trouvait-il en France? Un gouvernement faible et tyrannique dans les petites choses, l'esprit tout puissant sur l'opinion, et ne pouvant passer qu'en contrebande. Il lui fallait mille fuites et mille détours pour publier les observations de son voyage; et lorsque, se faisant géomètre et calculateur pour penser impunément, il veut donner à la France les éléments de Newton, le chancelier d'Aguesseau refuse son visa au *Système du Monde*. Préoccupé d'un scrupule chrétien, ce respectable et noble esprit avait cru que reconnaître au monde des lois matérielles, inviolables, toutes-puissantes, c'était rendre inutile une cause suprême. Il n'avait pas songé que la sagesse et la puissance primitives sont bien mieux prouvées par la perfection inaltérable de la loi même, que par l'action toujours présente du législateur pour amender son ouvrage; et le brillant cardinal de Polignac, poëte latin du grand monde, combattait, dans son *Anti-Lucrèce*, la découverte de Newton, comme une réminiscence dangereuse de Démocrite et d'Épicure : tant la vérité, même géométrique, a parfois de peine à s'établir.

Mais combien ces entraves du pouvoir, ces résistances du préjugé ne devaient-elles pas irriter le bon sens hardi et le génie moqueur de Voltaire? Quelle tentation pour lui de secouer à la fois tous les liens qui le garottent, et de confondre, dans son impatience, le sentiment religieux et le joug ecclésiastique! Obligé de tout invoquer à son aide, jusqu'aux vices de son temps, n'a-t-il pas quelquefois flatté la corruption pour dominer les esprits, et propagé sa philosophie par sa morale? Préoccupé d'une lutte contemporaine, n'en a-t-il pas porté les passions et l'esprit railleur dans l'histoire des vieux temps? Ami sincère de l'humanité, de la justice, et de tout ce qui embellit la vie, n'a-t-il pas miné la société par un scepticisme épicurien, qui vaut encore moins pour la liberté que pour le pouvoir? Cette grande gloire est bien mêlée; cette statue d'or a des pieds d'argile; et cependant la pierre détachée de la montagne, ou plutôt le bouleversement même du sol ne l'a pas ébranlée : la puissance de Voltaire sur l'esprit humain ne peut être méconnue.

La France, disait Napoléon, est de la religion de Voltaire; et plusieurs fois il exprima, par des mots amers, la jalousie qu'il ressentait dans le passé contre cet autre dominateur, dont il retrouvait près de soi la trace et l'empire.

Cette puissance, Messieurs, qui fut prodigieuse,

nous essaierons de la suivre et de l'expliquer sous toutes ses formes, et de marquer sur chaque point la révolution qu'elle a faite.

Nous analyserons Voltaire poëte, essayant tous les genres de poésie, et naturel dans un seul, Voltaire philosophe, historien, critique, polygraphe et partout novateur; et nous tâcherons de définir ce qu'il eut de grand, et ce qui lui manque au cœur.

Près de cette gloire bruyante, qui retentit sur tout le dix-huitième siècle, s'élevait une renommée plus paisible, qui reçut les mêmes influences et employa parfois les mêmes séductions. Est-ce, en effet, par la science ou même par la philosophie des lois, que Montesquieu eût d'abord agi sur les esprits? N'oublions pas qu'il vivait à l'époque où Fontenelle parut le premier écrivain de France, parce qu'il était le plus bel esprit de salon. N'oublions pas que cette liberté, la source de toute nouveauté, n'existait alors en France ni dans les institutions ni dans les sectes, mais seulement dans les salons, où elle pouvait tout dire avec grâce; que là, au dix-huitième siècle, fut la seule aristocratie indépendante, aristocratie de femmes et d'hommes d'esprit. C'était la puissance à laquelle il fallait plaire, pour arriver jusqu'à la nation. Il fallait qu'un publiciste profond eût en même temps beaucoup d'esprit, et qu'il saisît la gloire, en s'abandonnant à la mode. Ne vous étonnez donc pas qu'un président à mortier, qu'un homme qui par état était juge, et par diversion philosophe, ait fait d'abord les *Lettres persanes*. L'émule d'Aristote et de Tacite imitant *le Siamois* de Dufresny, c'est un trait distinctif du temps.

Mais cet esprit pénétrant et nerveux, qui, même dans un livre frivole, avait déjà montré son goût des hautes spéculations, se fortifia par des voyages, et surtout par de profondes études. Pour lui, comme pour Voltaire, l'Angleterre fut une école; mais il y étudia la liberté, Voltaire le scepticisme. Il en rapporta des vues politiques sur la nature des gouvernements, et par cela même une disposition indulgente à les comprendre et à les juger. Son goût, d'ailleurs, fut ramené vers l'antiquité par de continuelles lectures. Rome et l'Angleterre, sans cesse méditées, lui rendirent en sérieux ce qui manquait à son premier ouvrage; et par cette forte éducation, son esprit fut plié à l'observation et à la vérité.

A côté de ces deux génies originaux empreints de la philosophie et de la liberté anglaise, l'esprit de scepticisme et de réforme empruntait encore à l'Angleterre l'idée d'une grande entreprise, d'un puissant levier d'amélioration, *l'Encyclopédie*. C'était le principe *d'association* appliqué à la littérature, la force du nombre substituée à celle du talent. Mais les deux chefs de cet immense travail, d'Alembert et Diderot, étaient des hommes rares, qui ont une supériorité distincte de leur entreprise.

Cette vaste machine de guerre, qu'ils élevaient avec des milliers de bras, est un chaos. L'exécution a manqué presque partout; mais, il y avait quelque grandeur dans le projet de tracer un inventaire de tout ce que l'esprit humain croyait savoir; et le plan esquissé par d'Alembert est d'une main ferme et sûre. Voltaire et Montesquieu furent enrôlés dans la milice des travailleurs; et, l'on ne peut contester la puissance de Diderot, qui s'y multipliait, prodiguant l'érudition, le paradoxe; écrivain parfois obscur, capricieux, emphatique, mais esprit vaste, et portant dans beaucoup de détails un rare degré de précision et de vigueur. Tandis que le mouvement encyclopédique entraînait, avec des hommes supérieurs, une foule d'esprits subalternes, hardis par imitation, deux génies originaux prenaient une place à part. L'un, savant et philosophe pour son compte, portant dans l'étude de la nature une pénétration puissante et une éloquence nouvelle, ne donnait d'ailleurs aucun appui aux opinions sceptiques : c'était Buffon, avec sa noblesse, son crédit et sa grande fortune, ménageant la cour, la Sorbonne et les philosophes. L'autre, affranchi de tous les liens, était sorti du mouvement philosophique, et le continuait en le combattant. Il avait été d'abord un des collaborateurs de Diderot, non à titre de philosophe, mais pour des articles sur la musique dans *l'Encyclopédie*; puis, s'étant élevé à cette âpre éloquence du discours sur *l'inégalité des conditions parmi les hommes*, son âme, froissée par le malheur et par la société, voulut une autre philosophie que l'épicuréisme de son temps. Il retourna ses attaques du pouvoir contre l'opposition, du culte, contre la philosophie; ou plutôt il entreprit une double guerre, faisant face aux archevêques et aux philosophes, et dans ses amères allusions, ne ménageant pas plus Diderot que Louis XV. Beaucoup des hardiesses de Rousseau sont devenues lieux communs. Une part de sensibilité déclamatoire qui plaisait si fort à son temps, est tombée pour nous; mais il nous est facile de ressusciter par la pensée son prodigieux succès, et de comprendre la puissance attachée au rôle qu'il avait pris, ce rôle d'ennemi des lettres dans un pays affolé de littérature, ce rôle de misanthrope et de sauvage spéculatif dans un monde blasé de politesse et d'élégance sociale, ce rôle de démocrate sous une vieille monarchie absolue et sous une aristocratie lassée d'elle-même; enfin,

nous ne voulons pas dire ce rôle, mais cette conviction, cette dévotion de théiste et de spiritualiste au milieu de l'écroulement des croyances, de l'incertitude des âmes, et de la fatigue des systèmes.

Donnez maintenant à l'homme qui rencontre de telles occasions une parole vive, éclatante, philosophique et sensuelle, qui rudoie et qui flatte, qui caresse les penchants, dont elle fait rougir; qui, en exaltant la vertu, ne l'impose pas, et permet de s'acquitter avec elle par l'imagination; et vous concevrez sans peine le ravissement d'enthousiasme et de faveur qui suivait Rousseau, l'autorité de ses écrits et l'influence qu'il exerça sur les passions et les idées de notre révolution. Expliquer son talent et sa puissance, l'un par sa vie, l'autre par son siècle, est une étude qui doit intéresser cet auditoire.

A lui s'arrête la race de ces écrivains dominateurs qui, de la France, ont agi sur l'Europe, et qui jetèrent dans son sein tant de principes nouveaux. Mais cette influence même qu'ils ont exercée au dehors sera l'objet d'un autre et non moins curieux examen. Nous la chercherons d'abord en Angleterre, d'où elle avait emprunté ses doctrines, et où elle les reportait plus vives, plus dégagées, plus populaires. La seconde époque de la littérature anglaise au dix-huitième siècle, est en effet toute française dans sa philosophie, ses jugements historiques, ses formes de langage. Ce n'est plus cette métaphysique sectaire des Collins et des Tindal, et ces formes à demi théologiques dans l'incrédulité même. Disciple extrême de Locke, Hume a, dans ses *Essais philosophiques*, l'agrément et la facile netteté de Voltaire. Il est pénétré du même esprit dans l'histoire, comme lui dédaigneux du passé, comprenant peu les passions fortes et les temps demi-barbares, coloré sans être pittoresque. Le grave et sage Robertson lui-même est encore un élève de Voltaire. Gibbon l'est aussi, malgré sa fastueuse et emphatique élégance.

C'est une étude piquante d'observer, à cette époque, l'action mutuelle et, pour ainsi dire, le feu croisé des deux pays l'un sur l'autre. La liberté anglaise profite de notre hardiesse d'esprit. Un échange d'idées philosophiques se renouvelle sans cesse entre les deux pays, comme si l'un exploitait et polissait les produits de l'autre. La philosophie de la *sensation*, grave, circonspecte, diffuse, parfois indécise dans Locke, retourne en Angleterre vive, nette, amusante sous la plume de Voltaire, impérieuse, hautaine, affirmative dans les écrits de Diderot et d'Helvétius. Chose remarquable, au reste : la France avait pris, et même exagéré une grande partie des opinions de l'Angleterre, et elle résistait encore à son goût. Nous avions des sceptiques plus hardis que Hume, surtout nous n'avions pas de moralistes religieux comme Richardson; et nous repoussions la libre vivacité du style anglais. Nous avions grande peine à nous accoutumer, je ne dirai pas aux défauts, mais souvent même au sublime de Shakspeare. Le sentiment pittoresque de Thompson, et sa poésie de nature, étaient altérés dans nos élégantes descriptions. Ces divers points de vue, ces rapprochements, ces contrastes entre les deux nations, nous essaierons de les mettre en relief pour l'histoire des opinions et des lettres.

Partout, à la fin du dix-huitième siècle, se retrouvent les idées françaises. Elles sont dans l'académie de Berlin, dans la cour de Catherine, dans les conseils de Joseph II. Elles ne sont pas seulement matière de littérature et de goût; elles influent sur les gouvernements; elles transforment l'esprit des sociétés. A Milan, sous la conquête autrichienne, elles dirigent l'administration éclairée, bienfaisante du comte de Firmian; elles inspirent l'âme de Beccaria. A Naples, elles suscitent des réformateurs et des philantropes comme Filangieri, de libres et cyniques penseurs comme Galiani. En Espagne même, dans ce pays de tenace routine et d'obédience monacale, elles font pénétrer de salutaires changements dans l'administration et les mœurs; elles forment trois ministres réformateurs, le courageux d'Aranda, qui vainquit les Jésuites sur leur terrain de prédilection; le sage et savant Compomanès, que l'on peut appeler le Turgot de l'Espagne; et même Florida Blanca, politique estimé de M. Pitt, ennemi de la France en 1792.

En Portugal, ces mêmes idées françaises, en partie adoptées et poussées à l'excès par un esprit violent, apôtre de la philosophie, comme Ximenès l'avait été de la foi, produisent les résultats les plus étranges. Le marquis de Pombal, dans sa longue dictature, éteint les bûchers de l'inquisition, puis les rallume contre les prêtres. Il fait traduire en portugais Voltaire et Diderot; mais, entouré d'ennemis, il établit les plus rigoureuses entraves sur la presse et la poste. L'expulsion des Jésuites, leur fastueuse maison transformée en hospice, de grands travaux d'industrie, une protection habile des intérêts commerciaux, sont cependant des titres qui recommandent avec éclat le souvenir du despotique Pombal. La réforme qu'il tenta dans le Portugal, et qui fut trop souvent intervertie et détournée par ses passions personnelles, ses cupidités, ses vengeances, a déposé dans ce pays des germes durables. C'est un des traits caractéristiques de la puissance que la France

exerça trois fois sur une grande partie de l'Europe, d'abord au siècle de Louis XIV, par son goût littéraire, ses beaux monuments, sa splendeur sociale; puis, au dix-huitième siècle, par ses libres opinions, ses théories d'amélioration sociale; enfin, au commencement du dix-neuvième, par ses armes. Les Romains ne civilisèrent que ce qu'ils ont conquis. On peut dire de la France que ses conquêtes seules, et la crainte qu'elles inspiraient, retardèrent l'influence communicative de civilisation qui appartient à son génie.

Cette influence, qui s'étendait presque également sur le nord et sur le midi de l'Europe, et qui presque partout était une mode de cour et d'aristocratie encore plus qu'un besoin des peuples, est une partie de la gloire des lettres françaises. Ensuite, nous exposerons leur déclin, et celui de la vieille société, dont elles éclairèrent si vivement les contradictions et les vices. Il ne sera pas sans intérêt de rechercher les derniers efforts d'une littérature qui, à la veille d'un grand changement social, offrait le contraste de l'extrême frivolité et de l'extrême hardiesse. Ses productions sont des médailles curieuses pour l'histoire, et non pour l'art.

L'art, en effet, était dégénéré; le goût se perdait au milieu des analyses de la critique; et la critique elle-même, plus attentive à des conventions et à des formes qu'à la philosophie des lettres, ne paraissait pas s'appuyer sur des recherches assez étendues. Toutefois, Messieurs, depuis Voltaire et Vauvenargues jusqu'à Chénier, la critique occupe dans le dix-huitième siècle un rang élevé qu'on ne peut méconnaître. Thomas, Marmontel, La Harpe, Champfort, inférieurs dans leurs productions oratoires, ou dans leurs tentatives poétiques sur les pas des grands maîtres, ont en littérature, par le goût et le style, un mérite remarquable trop méconnu de nos jours; et le savant Barthélemy a fait le plus agréable ouvrage de l'érudition moderne.

La poésie, même dans les dernières années de la monarchie, jeta de vives lumières. Ducis heureux et applaudi, Gilbert et Malfilâtre dans l'infortune, montrèrent un talent original. Mais un souvenir qui devra surtout nous occuper, c'est celui des derniers publicistes, dont les ouvrages attestent toute la faiblesse de l'ancien ordre social, et toutes les illusions qui devaient se mêler au courage des premiers réformateurs. Nous honorerons les Turgot, les Necker, les Malesherbes, et nous chercherons dans leurs écrits ce que la vertu et les intentions généreuses ajoutent au talent.

Ici, Messieurs, ce fréquent parallèle de l'Angleterre et de la France se reproduit pour nous. Au moment de voir la littérature créant la tribune, et la liberté passant des salons et des académies dans une assemblée nationale, nous nous arrêterons devant les grands spectacles que la tribune et la liberté donnaient chez un peuple voisin. Là se placeront les deux Pitt, Fox, Shéridan, Burke, qui appartiennent à l'histoire de l'esprit humain comme à celle de la politique anglaise. En même temps nous montrerons Mirabeau, ce puissant destructeur qui aspirait à reconstruire une monarchie où il eût place.

Nous n'irons pas plus loin dans les annales de nos assemblées; ce serait entreprendre une histoire qui est faite.

Mais quand cette immense tempête sera calmée, quand une société nouvelle reparaîtra sur l'ancien sol, agrandi par la victoire, alors s'élèveront dans les lettres de nouveaux monuments qu'il importe d'étudier. Les lettres n'ont plus cette puissance qu'elles avaient au dix-huitième siècle pour changer le monde social. Cette fois c'est dans un camp qu'il s'est reformé; et le génie des arts ne reçoit pas le mot d'ordre militaire. La supériorité se retrouvera donc surtout dans quelques talents à part qui ont poussé çà et là, au milieu des orages de la révolution, et que n'aura pas courbés l'Empire. Un jeune émigré de 1790, deux tribuns éliminés, une femme bannie par le vainqueur de l'Europe, un vieux gentilhomme de Chambéry écrivant en français à Saint-Pétersbourg, ce sont là, dans des degrés inégaux, les esprits qui garderont le plus de vigueur et de nouveauté. La puissance parut quelque temps déplacée : le sceptre de l'opinion était passé aux mains de la force. Cet état de choses s'est brisé par son excès même. Le despotisme de la victoire et du génie a fait place au règne des lois, sous un pouvoir que ses titres antiques et renouvelés doivent rassurer devant l'action légale des libertés publiques. Le débat politique, premier principe de notre ordre actuel, ne peut rester stérile pour les lettres. Quelquefois, il est vrai, on semble les oublier, dans la vive préoccupation des intérêts sociaux; mais elles gagnent bien plus qu'elles ne perdent à une discussion qui leur renvoie des âmes plus élevées, des esprits plus sévères. Ce n'est pas seulement un genre nouveau de littérature, une forme oratoire, une tribune au lieu d'une chaire, qui sort pour nous des institutions représentatives; c'est un esprit de vie, un ferment nouveau qui se mêle à toutes les parties des lettres, les transforme et les rajeunit. De là, des points de vue nouveaux dans la philosophie, l'histoire, la critique.

Rien ne change plus un homme que de le rendre libre : que sera-ce d'un peuple! et combien, dans

ce concours d'esprits qui s'éveillent et s'exercent, dans cette prime d'ascendant et de popularité toujours offerte, n'y a-t-il pas de chances pour que les talents se multiplient par l'émulation et la liberté? Que cette pensée, jeunes gens, vous soit présente! qu'elle vous anime de longues et patientes études! Dans ce nombreux auditoire, réuni de toutes les parties de la France, il y a bien des cœurs émus de tous les nobles sentiments, bien des intelligences ouvertes à toutes les idées; et il y a, certes, plus d'une nature heureuse et inconnue d'elle-même qui, dans la magistrature, à la tribune, dans les lettres, sera quelque jour l'honneur du pays. Si ma faible voix cultive en vous ces sentiments, éclaircit pour vous ces idées, et si les grands souvenirs des études comparées qui vont passer devant vous, avertissent et appellent quelque jeune talent, je ne serai pas mécontent de ma tâche, Messieurs; et je la commence avec ardeur, dans cette espérance.

DEUXIÈME LEÇON.

Résumé de l'état des lettres françaises à la mort de Louis XIV. — Décadence de la poésie. — Jean-Baptiste Rousseau, sa vie et ses psaumes. — Réflexions générales. — De l'inspiration lyrique dans l'antiquité, et dans les premiers temps de la foi chrétienne. — Études lyriques en Italie, en France et en Angleterre. — Caractère factice de quelques-unes des plus belles odes de Rousseau. — Imitation déplacée de la grande poésie. — Novateurs anti-poétiques. — Procès de la prose contre les vers. — De La Motte. — La Faye.

MESSIEURS,

Le roi est mort ce matin à huit heures un quart, écrivait, le 1er septembre 1715, l'exact Dangeau, sans ajouter une syllabe d'éloge ou de regret pour ce roi dont il avait enregistré, depuis cinquante ans, les grandeurs et les minuties. A partir de cette date, Messieurs, commence pour nous le dix-huitième siècle. Louis XIV avait été précédé dans la tombe par presque tous les génies ses contemporains; et, avant d'y descendre, il avait pour ainsi dire mené le deuil de son siècle. Fénelon, demeuré le dernier, et qui semblait attendre une autre époque, était mort lui-même, quelques mois avant le roi. Selon le précepte de Vespasien, Louis était resté debout jusqu'à la fin; mais on peut voir, dans les lettres de sa compagne de pouvoir et d'ennuis, madame de Maintenon, combien la vieille cour, en pesant sur tout le monde, était lasse d'elle-même, et combien ces dernières années d'une époque si brillante furent ternes et sombres. Tout dépérissait comme le roi; ou plutôt, sous ce monotone appareil d'étiquette et de gravité qu'il maintenait encore, bouillonnaient déjà des mœurs nouvelles, plus licencieuses qu'élégantes, et un ardent dégoût du passé. Les persécutions tracassières du confesseur Letellier, la démolition de Port-Royal, cette école de savoir et de piété, les lettres de cachet multipliées, *pour jansénisme*, avaient attristé au dedans ce règne humilié par des revers et des défaites. Ce poids du pouvoir absolu, qui, allégé par le goût des arts, annobli par la gloire, ou évité par l'indépendance religieuse, n'avait pas gêné, dans les beaux jours du dix-septième siècle, les Molière, les Boileau, les Racine, les Fleury, les Bossuet, était devenu plus lourd, en même temps que les talents devenaient plus rares et plus faibles; et cet âge mémorable de la langue et des lettres françaises se terminait, sous le vieux roi, dans les tracasseries théologiques et la stérilité.

Dressons cependant l'inventaire du petit nombre de talents que conservait la France, à la mort du monarque dont l'habile orgueil les avait tant protégés. Et d'abord, parmi ses plus vieux contemporains, lui survivait un poëte dont la voluptueuse philosophie avait annoncé, sous son règne, l'incrédulité du siècle prochain. C'était Chaulieu, le dernier interprète de cette société des Bernier, des Hesnault, des Ninon, des Saint-Evremont, des Charleval, qui, dans un coin du dix-septième siècle, avait caché le plus hardi scepticisme, sous le goût des agréables entretiens et des plaisirs, société qui, parfois, avait inspiré Molière, et qui écoutait les graves commentaires de Gassendi sur *l'atomisme* d'Épicure. A côté de ce reste de libres penseurs, qui avait, à petit bruit, traversé la monarchie de Louis XIV, pour se rejoindre, dans de spirituelles orgies de grands seigneurs, au génie naissant de Voltaire, florissait le poëte Rousseau, habile élève de Boileau, mais sans bonne foi dans son art, et cynique par les mœurs, plutôt qu'indépendant par la pensée. Crébillon, inculte et négligé, avait jeté quelques traits d'une verve nouvelle dans des tragédies selon la mode ancienne, applaudies du public, mais dont le mauvais style désespérait Boileau dans ses vieux jours. Louis Racine, avec la vocation du nom plutôt que celle du génie, s'étudiait à composer de bons vers. Voltaire, auquel il en était échappé dès le collége, entrait dans le monde à vingt ans.

Tandis que la belle poésie française n'était soutenue que par Rousseau, qui, selon le sort des talents imitateurs, avait fait dans sa première jeunesse ses plus élégants ouvrages, deux hommes ingénieux, sentant le peu de poésie du siècle et d'eux-mêmes, voulaient y suppléer par l'artifice. L'examen de leurs essais résumera sans peine tout

ce que l'on peut dire sur la décadence où était tombé ce grand art des vers, et sur l'impuissance des systèmes pour le renouveler. Par le progrès même de la réflexion et de l'étude, la prose se soutenait mieux, non qu'elle n'eût perdu aussi cette vivacité de grâce et d'élégance, et surtout ce sublime, donné si rarement; mais elle était saine, abondante et pure. Les mêmes beaux esprits qui faisaient la guerre à la poésie, écrivaient en prose avec une expressive et correcte élégance; et l'idiome était parvenu à son point de maturité, avant les hommes qui lui donnèrent un nouvel éclat dans le dix-huitième siècle. Plus même ils sont rapprochés de cette époque, plus leur style est naturel et vrai. Montesquieu avait vingt-quatre ans à la mort de Louis XIV; et c'est six ans après qu'il publia le mieux écrit de ses ouvrages, les *Lettres persanes*, chef-d'œuvre de style, dans le sérieux comme dans la plaisanterie.

Mais reprenons, Messieurs, cette histoire de la poésie française, pure mais faible au commencement du dix-huitième siècle, et déjà dominée par l'imitation traditionnelle et l'innovation systématique. Sans doute nous ne voulons pas médire de cette enthousiaste et savante imitation, qui transporte le poëte dans d'autres temps et d'autres mœurs, et l'enrichit des beautés d'une autre langue. Nous croyons qu'elle supplée souvent à ce que n'offre pas l'état des mœurs modernes, qu'elle ajoute au génie, qu'elle lui donne le mouvement et la force. Que n'a pas dû Milton à la Bible et à Homère? Et le plus libre, le plus capricieux, le plus charmant des poëtes, Arioste, que n'a-t-il pas pris à l'antiquité? Mais quand l'imitation est une étude de langue et de style sur des modèles indigènes, elle ne produit, quel que soit l'art de l'écrivain, qu'une perfection apparente. C'est le caractère de Rousseau, dans ses plus beaux ouvrages. On y reconnaît le disciple exactement fidèle, et partant inférieur de Racine et de Boileau. Prenez-vous ses *poésies sacrées?* Il dit lui-même, dans sa prose un peu lourde, que s'il a jamais senti *ce que c'est qu'enthousiasme, ça été principalement en travaillant à ces cantiques*. Eh bien! le vers en est harmonieux et fort, le tour expressif, le mètre habilement varié; mais tout cela vous fait souvenir de la poésie bien autrement sublime, ou gracieuse, des chœurs d'Esther, d'Athalie. Dans ces chœurs, du moins, ce qui s'est perdu de l'esprit de feu du Prophète, à travers les changements de siècles et d'idiomes, est suppléé par l'intérêt du drame et l'émotion des personnages. Mais les psaumes de Rousseau, qui ne se lient à aucune action, et ne sortent pas de l'âme du poëte, qui ne sont ni l'intermède d'un drame, ni un élan de piété, que vous offrent-ils? une élégante paraphrase du génie hébraïque. La version latine de saint Jérôme, ce langage demi-barbare, bigarré d'ellipses et d'orientalismes, vous en dit bien davantage, et porte avec soi plus d'émotion.

Quelle était en effet la disposition d'esprit du poëte? le désir de faire de beaux vers. Il n'avait pas, comme Luther, cette foi ardente qui a jeté tant de poésie dans sa version de la Bible. Autour de lui, rien du sérieux et de la passion que la controverse et la guerre civile ont communiqués à quelques-uns même des psaumes de Marot, à ces chants rudes et simples entonnés sous la mousqueterie des guerres de la Ligue. Né dans la plus humble condition, dans la boutique d'un cordonnier, Rousseau, après d'excellentes études chez les Jésuites, s'était produit auprès des grands, par l'esprit, le goût des plaisirs, et le talent des licencieuses épigrammes. Comme il avait moins d'invention que de goût, il s'attachait à polir avec soin quelques pièces de peu d'étendue sur des sujets sérieux.

Il avait tenté le théâtre sans succès. Ses comédies, correctes mais froides, sans gaîté, et, ce qui surprend, même sans malignité, *le Capricieux, le Flatteur, les Aïeux chimériques*, étaient tombées, ou à peu près; ses opéras de même. L'ode lui restait, négligée depuis Malherbe, et malencontreusement essayée par Boileau. Il s'en saisit par calcul, imita David, Pindare, Horace, et se commanda l'inspiration lyrique, dans un temps où toute poésie semblait décliner et faiblir. Puis des querelles, des procès, des malheurs viennent gâter sa vie et son talent. Ce poëte correct et soigneux, qui, moins passionné qu'habile, avait besoin de travailler beaucoup ses ouvrages, et de vivre à la meilleure école de savoir et de goût, fut jeté hors de France, et réduit à flatter, dans les cours d'Allemagne, quelques petits princes, et un grand homme qui aimait peu les vers.

On conçoit sans peine que, dans cet exil, son goût s'altéra, et que ses ouvrages n'eurent plus la pureté sévère qui faisait la meilleure part de son génie. Faut-il pénétrer plus loin, et chercher, dans le caractère et la vie de Rousseau, des torts qui expliquent les inégalités de son talent? A-t-il en effet, pour se venger de tracasseries littéraires, composé les couplets diffamatoires et immondes dont il accusa un de ses ennemis, et pour lesquels il fut banni lui-même? On ne sait. Le procès fut long et obscur; et Rousseau protesta toute sa vie de son innocence. Toutefois il ne semble pas qu'il ait ennobli son malheur par la manière de le supporter. Ses lettres sont pleines de récriminations souvent peu fondées, et de jalousies amères. Mal-

gré le soin qu'il eut de ménager, en France, l'amitié de quelques hommes respectables et purs, comme Rollin, Racine le fils, rien, il faut le dire, dans ses pensées habituelles et dans sa vie, n'était fait pour nourrir cette pureté d'âme et cette élévation qui s'uniraient si bien à la poésie religieuse. Son caractère, aigri par le malheur, paraît amer et égoïste. La dévotion assez douteuse de ses dernières années semble une vengeance, plutôt qu'une consolation. Mais passons aux ouvrages de Rousseau.

L'ode, l'inspiration lyrique, est en décadence déjà depuis des milliers d'années. Peut-on la concevoir en effet séparée de son origine et de sa forme première? Un grand événement accompli pour un peuple, une victoire, un salut miraculeusement opéré, une fête triomphale et religieuse, tous les cœurs émus d'enthousiasme, et la voix d'un chantre inspiré, qui s'élève, le cantique de Débora la prophétesse, le chant de Moïse après le passage de la mer Rouge, voilà l'ode. Pindare lui-même dégénère de ce premier sublime. Il y a bien encore l'appareil de la fête, l'enthousiasme de la foule, la musique, les chants, le vainqueur, et le poëte animant tout de sa voix: mais, quelle que fût la passion des Grecs pour leurs courses de chars, il est visible que, pour eux-mêmes, ce spectacle si fréquent ne suffisait plus à l'inspiration lyrique, et que le poëte la créait par mille artifices et mille efforts. On la sentirait davantage peut-être dans quelques-unes de ces odes sans fête, sans peuple, sans théâtre, où, solitaire et passionnée, Sapho exhale son âme, en invoquant la cruelle déesse qui la fait mourir. On la sent surtout dans ses beaux chœurs tragiques, si bien liés à l'origine religieuse du drame chez les Grecs. Là, le chœur est tantôt le héros de la pièce, comme dans *les Suppliantes* d'Eschyle, tantôt le témoin, le confident de l'action, tantôt le poëte lui-même animé par sa propre fiction. Si quelque chose approche, pour le mouvement et la hardiesse, du chant de victoire des Hébreux après le passage de la mer Rouge, ce sont les chants de deuil des Perses, dans Eschyle. L'hymne religieux, la prière fervente et calme se retrouve, avec une pureté presque chrétienne, dans les chœurs d'*OEdipe à Colonne*, et dans l'*Hippolyte* d'Euripide.

Chez les Romains qui n'avaient pas de jeux consacrés aux arts, ni surtout de grands poëtes tragiques, l'ode eut peu de place pour se produire. Dans les cérémonies du culte, on redisait les chants des vieux prêtres saliens peu compris de la foule; mais la voix du poëte n'était pas nécessaire pour animer les fêtes de ce peuple sérieux et guerrier. La poésie qu'il goûta d'abord, celle d'Ennius, était historique, et retraçait longuement les actions du champ de bataille. Quand le goût se perfectionna, et que, par imitation, Rome voulut se donner toutes les formes du génie grec, les beaux jours de la gloire et de la liberté romaine étaient déjà passés. Que pouvait être l'ode alors? une œuvre d'élégance et de grâce, où l'enthousiasme lyrique n'est vrai que dans l'expression de la volupté; car il n'y a plus même d'amour.

Mais quoi! n'était-ce pas un sujet plus inspirateur que les jeux d'Olympie ou de Némée, cette fête de la naissance de Rome, qui revenait tous les cent ans, et qu'a chantée le poëte favori d'Auguste? Je ne sais quel eût été ce poëme dans le vieux temps de Rome républicaine, lorsqu'on croyait aux dieux du Capitole. Mais l'incrédulité vint à Rome presque avec la poésie. Elle date d'Ennius qui avait écrit, d'après le grec Evhemère (1), l'histoire humaine des dieux, et traduit la cosmogonie philosophique d'Empedocle. D'Ennius à Horace, le scepticisme s'était bien accru, et les passions de la liberté avaient péri. Le *Carmen sæculare* d'Horace, chanté à double chœur par l'élite de la jeunesse romaine, n'est qu'une prière élégante où nul grand souvenir n'est évoqué.

Les autres odes d'Horace, mythologiques, flatteuses, galantes, philosophiques, ou même littéraires, comme sa magnifique ode sur Pindare, ont plus d'éclat et d'art que de réel enthousiasme. Il lui manque l'amour des grandes choses. Il ne croit ni aux dieux ni à la liberté; il abandonne une seconde fois, dans ses vers, les amis mourants qu'il avait désertés sur le champ de bataille de Philippe. Quelquefois, le retentissement de la lyre grecque à son oreille et le charme des vers le ravit jusqu'au délire; mais il en rit bientôt lui-même, et nous avertit de ne pas le croire. Épicurien, il plaisante à demi les dieux qu'il célèbre; et l'on sent bien qu'il est incrédule à l'apothéose même d'Auguste.

En lui, cependant, est toute la poésie lyrique des Romains; car nous ne comptons pas une ou deux pièces de Stace, en vers laborieux et recherchés; et les chœurs des tragédies de Sénèque n'ont rien de la hardiesse et du libre mouvement de l'ode. Non: le vrai génie de l'ode, c'est-à-dire l'émotion d'une âme ébranlée et frémissante comme les cordes d'une lyre, ne reparut, après plusieurs siècles, que dans les hymnes souvent irréguliers des chrétiens. En revenant à la prière, et à une prière plus exaltée et plus pure, l'homme avait retrouvé l'inspiration lyrique. En adorant Dieu dans

(1) Qui coluntur ut Dii homines fuerunt, et iidem primi ac maximè reges, etc., etc. Evhemerus ac noster Ennius, eorum omnium natales, conjugia, progenies, imperia, res gestas, obitus, simulacra demonstrant. LACT.

ses ouvrages, il s'élevait à la poésie par l'enthousiasme.

Entendez-vous, au quatrième siècle, un poëte anonyme soupirer d'une voix mélodieuse quelques vers sur le massacre des *innocents*, cette première et touchante légende du christianisme :

> Salvete, flores martyrum,
> Quos lucis ipso in limine
> Christi insecutor sustulit,
> Ceu turbo nascentes rosas.
> Vos, prima Christi victima,
> Grex immolatorum tener,
> Aram antè ipsam, simplices,
> Palmâ et coronis luditis.

Salut! fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil même de la lumière, l'ennemi du Christ a frappés, comme un tourbillon enlève les roses naissantes! Vous, première hostie du Christ, troupeau de tendres victimes, au pied même de l'autel, dans votre simplicité, vous jouez avec les palmes et les couronnes.

Voilà cette grâce émue, ce charme d'enthousiasme et de foi qui fait la beauté lyrique. On retrouve le même génie dans ces hymnes de Prudence, qui se chantaient à la première heure du jour. On le retrouve dans cette foule de chants chrétiens, et jusque dans ces *Proses* à demi barbares, ouvrage d'un siècle ignorant, mais d'une ardente foi; et je ne m'étonne pas que, dans nos raffinements modernes, un grand poëte ait emprunté de puissants effets de théâtre à la religieuse terreur de ce latin rimé,

> Dies iræ, dies illa
> Solvet sæclum in favillâ.

qui, commenté par un malin esprit, bouleverse l'âme de Marguerite, comme il épouvantait les chrétiens du cinquième siècle, par ses terribles images et ses lugubres sons. Il n'y avait plus de lettres alors; mais il y avait une haute poésie, une imagination, une harmonie dominatrice des âmes, dans les paroles mêmes de la religion; c'était l'ode de David et d'Orphée que l'on entendait chaque jour à la messe.

Quand l'Europe, redevenue barbare, se débrouilla, et que l'esprit du Dante flotta sur ce chaos, la poésie lyrique, en sortant du temple, resta cependant toute chrétienne et religieuse. Les plus beaux hymnes en langue vulgaire sont épars dans le *Purgatoire* et le *Paradis*, sur ces routes semées d'étoiles, entre ces soleils, au pied de ce trône de Dieu qu'a vu le poëte. C'est de là, c'est de ces sources de *Sapience et d'Amour* que tombe, par une bouche profonde, le fleuve immense dont parlait Horace. Mais vous savez quel a été le Dante; quelle foi dans son âme, quelles passions agitèrent sa vie! que de religion, que de patriotisme, que de haine! vous savez ses combats, ses bannissements; vous avez lu la généreuse lettre retrouvée par un proscrit moderne, où il refuse de rentrer par grâce dans une patrie que cependant il aimait chèrement. Voilà l'homme qui devait retrouver cette poésie de sublime et d'action, soudaine maîtresse des âmes, et qu'on appelle *lyrique*. Elle est partout dans ses chants.

Sur un ton plus faible, mais d'une ravissante douceur, l'harmonieux Pétrarque conserva cette gloire à la langue italienne. Ses *Triomphes* de la *mort*, du *temps*, de la *divinité*, respirent un calme et une pureté céleste, qui semble la poésie de la loi nouvelle, en contraste avec l'impétueuse ardeur de la lyre hébraïque.

La langue des Provençaux, si naturellement musicale, avait eu sa poésie chantée, même avant l'Italie; mais l'idiome français, rude et de forme peu poétique, n'était pas fait pour l'ode. Elle ne vint que tard chez nous, par imitation érudite. Ce fut le malheur de Ronsard. Ce poëte gracieux et même facile dans quelques odes-chansons, et dans quelques sonnets, ne pouvait faire qu'une caricature d'enthousiasme et de poésie, lorsqu'il essayait d'importer à la fois la mythologie, les digressions et presque les mots grecs de Pindare. En Italie même, dans une langue déjà travaillée par des chefs-d'œuvre, l'imitation de Pindare, tentée avec une merveilleuse souplesse d'expression et de rhythme, n'a pas inspiré d'œuvre nationale. Les odes de Chiabrera, plus vantées que lues, ne sont pas dans toutes les mémoires, comme les vers d'Arioste et du Tasse. Vers la même époque, dans cette langue anglaise, abondante, nerveuse et devenue le moule des pensées de Bâcon et de Shakspeare, la forme lyrique de Pindare fut essayée par Cowley. Cette imitation, non pas étrange et pédantesque, comme celle de Ronsard, mais diffuse et maniérée, avait tous les défauts de l'*Euphuïsme* anglais. Ce n'est pas que l'auteur manquât de force et d'imagination; il est poëte, même en prose, dans sa vision sur Cromwell : mais de son temps, et dans son pays, il n'y avait point de place pour un enthousiasme d'artiste à mettre dans des odes imitées du grec. La poésie lyrique de cette époque, c'était le retentissement de la Bible, et le chant des psaumes, avant et après la victoire; c'est celle qu'entendit, et que répéta Milton. Hors de là, il n'y a que vain luxe d'images, et fausse poésie dans les odes pindariques de Cowley.

L'inspiration est rare, mais plus vraie, dans notre vieux Malherbe, que l'on félicitait autrefois d'avoir *dégasconné* la langue, et que l'on accuse maintenant de l'avoir appauvrie. En travaillant avec un soin si sévère, Malherbe fait parfois jaillir

la flamme de son enclume. Rousseau, dans ses premières odes, imita de Malherbe et de Boileau la correction et l'élégance soutenue du langage. Je ne veux pas copier ici les remarques de goût que d'habiles critiques ont faites sur le mécanisme et l'harmonie de ses vers. Un seul point de vue nous occupera. Rousseau donne-t-il l'idée de cette poésie lyrique, accent le plus sublime de la foi religieuse, et dont la beauté première était affaiblie déjà dans les fêtes de la Grèce? Nullement. Mais n'a-t-il pas porté à un haut degré cette ode artificielle et savante qui charmait les oreilles des Grecs, et qui faisait dire à un Romain plus sérieux, qu'il ne trouvait pas dans la vie assez de loisir pour étudier les poëtes lyriques? On ne peut le nier, je crois. A défaut d'un vif enthousiasme, il y a bien de l'art et de l'élégance dans Rousseau.

J'ai tâché, dit-il quelque part, de donner, dans la plupart de mes odes des 3e et 4e livres, une idée de la poésie de Pindare, dont tout le monde parle et que personne de ceux qui en parlent le plus n'a bien connue.

Cette intention nous semble surtout marquée dans l'ode au comte du Luc, où d'habiles critiques ont admiré le talent tout pindarique de cacher sous des flots de poésie la nullité du fond. De quoi s'agit-il en effet? Rousseau, dans son exil, avait été accueilli, secouru par le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse, et diplomate fort peu cité dans l'histoire. Rousseau veut le remercier, le louer, et lui souhaiter une meilleure santé. Pour cela, comparaison de l'enthousiasme poétique avec le vieux Protée et la prêtresse d'Apollon, exemple d'Orphée forçant les rives sombres, désir de l'imiter, illusion du poëte qui, rêvant sa descente aux enfers, répète l'hymne suppliant qu'il adresserait aux Parques pour obtenir à son ami de plus longues années; retour du poëte sur la vanité de son espoir; impuissance où nous sommes de corriger les maux de la vie, qui sont comme la condition des biens qu'elle nous offre; gloire et travaux du comte du Luc que le poëte désespère de célébrer dignement, etc.; tout cela par des détours faciles et bien suivis, et avec l'appareil constant du langage mythologique, le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, Apollon, les doctes Sœurs, le gendre de Cérès, les trois fières déesses, l'auguste Cybèle, Lachésis, Éole, les filles de Mémoire, etc.

Quand on a dans la pensée le régulier désordre et les beaux vers de cette ode, ne trouvera-t-on pas quelque intérêt à la rapprocher d'une pièce analogue de Pindare?

Ce n'est pas un ambassadeur, mais un roi que loue le poëte grec. Du reste, digression semblable. Hiéron malade n'a pu recevoir le prix qu'avait gagné son coursier aux jeux pythiques. Le poëte commence par le vœu que le centaure Chiron, ce monstre ami des hommes, puisse être rendu à la vie, tel qu'autrefois il régna sur les rochers du Pélion, nourrissant un demi-dieu, Esculape, dans l'art de préserver la vie des hommes, et d'écarter d'eux toutes les souffrances. Entraîné par ce souvenir, il raconte la naissance d'Esculape, tiré, sur le bûcher même, des flancs inanimés de la nymphe Coronis, morte infidèle au dieu qui l'avait rendue mère, puis les merveilles d'Esculape, puis sa mort sous la foudre de Jupiter. Alors seulement il revient à son sujet.

Si le maître d'Esculape, dit-il, habitait encore cet antre sauvage, et si la douceur de nos hymnes avait un charme puissant sur son âme, je lui persuaderais d'offrir aujourd'hui même aux hommes vertueux le soulagement de leurs maux; et, sur un navire fendant la mer d'Ionie, j'irais à la source d'Aréthuse, près du roi hospitalier de l'Etna, pasteur de Syracuse, prince affable aux citoyens, généreux pour les bons, et père des étrangers. Je lui porterais deux trésors, la santé dorée, et cet hymne, dont l'éclat rayonne sur les palmes qu'a remportées naguère son coursier vainqueur dans Cyrrha. A travers la profonde mer, je viendrais à lui, comme l'astre du jour, au matin, se lève de l'Océan. Bien plus; je veux aussi prier pour lui la mère des dieux, l'auguste déesse dont, chaque nuit, près de ma demeure, les jeunes filles chantent les louanges avec celles du dieu Pan.

Mais, ô Hiéron! si tu as su atteindre la cime élevée de la sagesse, tu connais cette maxime : Les immortels donnent aux hommes deux maux pour un bien. L'insensé ne peut les supporter avec calme; mais le sage n'en est pas ébranlé.

Vous reconnaissez la pensée des vers de Rousseau :

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlée de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Et nos biens et nos maux.

Mais combien la marche du poëte thébain est plus libre, son invention plus simple, sa morale plus expressive et plus courte! On sent qu'il a été involontairement saisi d'une belle légende poétique, rappelée par le nom d'Esculape; c'est une croyance pour lui : tout est vrai dans cette mythologie; il invoque en faveur de Hiéron la déesse, dont le temple touche à sa demeure; il mêle, pour ainsi dire, sa voix aux nocturnes concerts des vierges de Thèbes. Puis, se souvenant que l'on ne doit pas tout demander aux dieux, il se réduit, en disciple de Pythagore, à ce vœu modeste paraphrasé par le poëte français :

Un bien pour deux maux.

Abondance de souvenirs et de poésie dans les récits, brièveté sublime dans les réflexions, voilà le génie du poëte thébain. Mais son imitateur moderne ne pouvait procéder ainsi. La mythologie

qu'il emprunte, il l'abrége, il la réforme, il la réduit à des noms et à des symboles; la morale, il la délaie. De là le souffle imperceptible de froid qui s'est glissé dans ses beaux vers et son élégante fiction. L'exagération des termes ne fait pas l'enthousiasme; la mythologie n'est pas la poésie. Rousseau a beau, en appelant le comte du Luc une âme céleste, et en promettant à ses négociations un souvenir immortel, mettre les dieux en mouvement pour lui, rien n'est sérieux dans cette mythologie; elle était, je le sais, pour Rousseau une théorie qui faisait partie de son art, à laquelle avait cru le vieux Corneille et qu'avait enseignée Boileau. Bossuet, qui n'examinait la chose qu'en théologien, donnait un meilleur conseil de goût, lorsque, par scrupule, il interdisait à Santeuil d'employer, même en vers latins, les divinités de la fable. Rousseau tient beaucoup à ces vieilles fictions; mais la manière dont il en justifie l'usage prouve assez combien le temps en était passé, même à titre de croyances littéraires et de naïve érudition. Il ne les défend pas, comme Santeuil, en homme possédé du langage antique, et païen, par illusion de savant. Les muses sont pour lui

> Ces déités d'adoption,
> Synonymes de la pensée,
> Symboles de l'abstraction.

Puis vient une décomposition des signes du langage; nous voilà loin de l'ode.

Rousseau n'en a pas moins fait dans ses cantates un gracieux emploi de la mythologie, et porté l'élégance au degré le plus rare. C'est par là qu'elles enchantèrent un autre Rousseau, plus grand que le premier, lorsque, jeune et errant, il les lut à Soleure, dans la modeste chambre qu'avait occupée quelque temps le poëte exilé. Cette lecture et la ressemblance des noms éveillèrent dans J.-J. Rousseau la première ambition de célébrité; et quoiqu'il se méprît d'abord en faisant aussi des vers, et même, je crois, une cantate de cour, la belle et savante mélodie de sa prose fut plus tard un heureux souvenir de ce premier modèle. N'oublions donc pas, Messieurs, le talent de Jean-Baptiste; on pourra le surpasser pour la hardiesse du style, et surtout l'expression rêveuse, accidentelle, des fantaisies, des émotions de l'âme. De tous les poëtes classiques par l'élégance, il est incontestablement celui à qui l'on peut reprocher le plus de mauvais vers; mais sa gloire ne périra pas tant que durera notre langue.

On conçoit cependant qu'un petit nombre de vers habilement faits aient eu peu d'influence dans le mouvement d'esprit qui emportait le dix-huitième siècle. Rousseau demeura le chef et l'idole d'une école peu nombreuse, opposée à l'esprit nouveau du temps, et qui, de degrés en degrés, disparut sous la gloire et sous les plaisanteries de Voltaire. Cette école était enthousiaste des anciens, en les imitant avec peu de naturel et de verve.

Elle avait pour premiers adversaires des sceptiques timides, et des novateurs sans invention. Tel était de La Motte, qui fit des poëmes de tous les genres, et n'eut de talent que dans ses préfaces. Il ne fut pas seulement l'antagoniste de Rousseau par le débat judiciaire qui mêla leurs noms; il le fut par toute sa vie et toutes ses pensées. Homme doux, prudent, philosophe, raisonneur précis et fin, poëte inhabile et négligé, de La Motte, en 1772, avait lu ses vers à Boileau et entretenu sur des questions de goût une correspondance avec Fénelon. Aveugle dès la jeunesse, il était cependant homme du monde, presque homme de cour. Il était en même temps fort bien accueilli du régent et de la duchesse du Maine.

Il y avait beaucoup d'esprit, de folle licence, de verve incrédule à la cour du régent; mais on s'y souciait peu des lettres. Ce que ce prince, d'un esprit si facile, aimait surtout, c'étaient les études de physique, de chimie, et même, il faut le dire à la honte de son scepticisme, les curiosités astrologiques, où l'on espérait entrevoir l'avenir. Du reste, s'il protégeait Massillon, c'était pour le faire *assistant* au sacre profanateur de Dubois, intrus dans la chaire pontificale de Fénelon; et s'il pensionnait Voltaire, c'était pour sa brillante et cynique gaîté, plutôt que pour l'espérance de son génie naissant. Ce fut l'ambitieuse et faible antagoniste du régent, la duchesse du Maine, qui, tout en espérant disputer aussi le trône, se hâta de recueillir cet héritage de la protection des lettres, qui avait tant honoré Louis XIV. Les soupers trop célèbres du régent avaient remplacé les fêtes de Versailles; mais le palais de la duchesse du Maine, sa belle terre de Sceaux, était devenu l'asile des plaisirs délicats de l'esprit. Seulement, l'esprit s'était rapetissé, et avait pris une nuance d'affectation et de subtilité, tout en servant à cacher de sérieuses et actives intrigues. Il ne nous reste des brillants entretiens de Sceaux que les *Mémoires* d'une femme de chambre de la duchesse. Mais, dans le tissu fin de ses récits, dans son expression ingénieuse et réservée, dans sa ferme raison et sa pruderie coquette, on peut retrouver sans peine les prétentions et les idées qui s'agitaient au milieu de cette cour, où l'on conspirait entre les discussions savantes et les madrigaux métaphysiques. Il y avait là plus de savoir et d'esprit que de poésie, plus de finesse que d'éloquence.

De La Motte, avec l'invention subtile de ses fa-

bles et l'ingénieuse sécheresse de ses vers, était le poëte des *soirées* de Sceaux; quelquefois même, en exprimant pour la reine de ce beau séjour une passion parfaitement privée d'espérance, dit Fontenelle, la finesse d'esprit lui donna la grâce. Mais ses odes n'en étaient pas moins frappées d'un froid mortel; et on sait ce qu'il a fait d'Homère, et ce qu'il en a dit.

Jamais la témérité systématique n'entreprit plus que ne fit de La Motte. Le poëme épique, le drame, l'ode, la fable, rien ne lui coûtait. Ne voyons pas seulement ici une méprise personnelle, une grande erreur de goût ou d'amour-propre; attribuons quelque chose à l'esprit du temps, qui faisait dégénérer la littérature en art que l'on pourrait apprendre. A cet égard, de La Motte, par sa malheureuse universalité poétique, est pourtant remarquable. Il annonce et prépare la même et plus habile ambition dans Voltaire. Le parallèle serait ridiculement injuste; mais le point de départ est le même: c'est également l'esprit qui veut s'approprier toutes les formes de l'inspiration; c'est la fine expression de l'élégance sociale, qui se croit la vérité poétique.

Dans ce point de vue, La Motte n'hésita pas à traduire Homère. Imagination et passion, mœurs rudes et barbares, vives peintures des objets naturels, tout cela est pour La Motte une barbarie qu'il faut adoucir et corriger. Vous avez lu dans Homère cette allégorie de l'injure et des prières, qui est à la fois un drame et un tableau. De La Motte ne voit là qu'une sentence à mettre en rime.

On irrite les dieux; mais, par des sacrifices,
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

« De La Motte, dit Voltaire, traduisit mal Homère; mais il l'attaqua fort bien. » Ses critiques cependant tenaient toutes à ce faux point de vue, le moins philosophique de tous, qui ne conçoit l'âme humaine que sous une forme de raffinement social. C'est substituer l'étiquette à l'imagination, et la politesse à l'éloquence. Voilà ce que Fénelon indiquait avec une grâce inimitable, dans quelques lettres à de La Motte. Mais madame Dacier, femme de talent, quoi qu'on en dise, gâta les choses par sa violence trop antique. Elle rudoya La Motte, et prétendit qu'Homère était le vrai type de la perfection sociale. De La Motte répondit en prouvant qu'Achille et Agamemnon avaient peu de bienséance, et de modération dans le langage.

Après avoir attaqué l'imagination et la grande poésie dans Homère, l'ingénieux écrivain voulut détruire les vers en général: c'était une naïveté, la seule peut-être qui soit échappée à La Motte. Au fond, depuis tant d'années qu'il faisait métier de poëte, les vers n'avaient été pour lui qu'une petite entrave, un mécanisme importun, un instrument rebelle dont il jouait à faux: il n'y voyait pour les autres que ce qu'il en avait tiré lui-même, et il en demandait de bonne foi la suppression. Émotion de l'âme, rendue par la parole et doublée par l'harmonie, éclat des images, musique de l'éloquence, tout cela lui était inconnu; et dès lors il n'avait pas besoin de vers. Son athéisme poétique, spirituellement déduit et appuyé de ses odes, eut assez d'autorité : rien dans les mœurs et l'esprit du temps n'y était opposé. Lui-même avait dit autrefois :

Les vers sont enfants de la lyre;
Il faut les chanter, non les lire:
A peine aujourd'hui les lit-on.

Les raisonnements de La Motte étaient lus davantage, et le vers pompeux de Rousseau ne suffisait pas à rendre la poésie populaire.

Heureusement un homme de talent, qui faisait peu de vers, se chargea de défendre la poésie, et fut inspiré par elle.

Quoi! de l'ode, dont Polymnie
A ses amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers!
Pindare, Anacréon, Horace
Ont donc abusé le Parnasse
Par leurs immortelles chansons?
J'entends Malherbe qui soupire
De voir qu'on ose de sa lyre
Dédaigner les aimables sons.

Savez-vous ce que fit La Motte, pour répondre à cet élégant adversaire? Il mit en prose les strophes de cette ode, soutenant qu'elle n'y perdait rien. Le défenseur de la poésie avait, par une gracieuse image, comparé aux élancements d'un jet d'eau l'essor que la contrainte du vers donne au talent poétique :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse,
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans les canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

De La Motte répondit par un petit raisonnement de physique. « Ce ne sont pas les canaux seuls qui « font que l'eau s'élève, c'est la hauteur du lieu « d'où elle tombe qui fait la mesure de son élévation. » La discussion ne devait pas aller plus loin : il était clair que La Motte avait le droit de médire de la poésie, puisqu'il ne la sentait pas.

TROISIÈME LEÇON.

Importance du théâtre dans l'histoire des lettres et des mœurs. — Décadence de la tragédie française, au commencement du dix-huitième siècle. *Manlius* de Lafosse comparé à *Venise sauvée*. — Fausse imitation du genre classique : Lagrange-Chancel. — Crébillon n'innove pas, mais exagère. — Son *Atrée et Thyeste* comparé à celui de Sénèque. — Innovation systématique de La Motte. — Son attaque aux unités et à la poésie. — Ses tragédies timides et routinières.

Messieurs,

De tous les genres de poésie, le plus instructif pour l'histoire qui nous occupe, celle de l'esprit humain manifesté par les arts, c'est le poëme dramatique, soit qu'il exprime les mœurs présentes et familières de la société, soit qu'il invente des fictions tragiques. Là, en effet, le poëte est aux prises avec la foule. Ce que les anciens disaient de l'influence souveraine du peuple sur l'orateur se reproduit pour l'auteur du drame, dans nos sociétés sans Forum :

> Id sibi negoti poeta tantùm credidit dari
> Populo ut placerent, quas fecisset, fabulas,

disait l'élégant Térence, fidèle image d'une société qui se polissait par la victoire et les lettres. Plaire au peuple, voilà l'œuvre du théâtre. Mais quel fut ce peuple, dans les diverses époques de notre littérature? D'abord, une foule ignorante et confuse qui se pressait aux mystères; puis la portion la plus curieuse et la plus instruite de ce pays qu'avaient agité les guerres civiles et nobiliaires domptées par Richelieu; puis un roi majestueux, une cour polie, et un public dominé par elle; puis quelques amateurs d'un art longtemps cultivé, les oisifs d'une grande ville et ces dames de cour qui, du temps de la régence, se plaisaient si fort aux spectacles licencieux de la foire. Longtemps plaisir aristocratique mêlé d'un peu de démocratie, la tragédie était devenue un plaisir de convention pour des spectateurs blasés de chefs-d'œuvre; et elle devait se corrompre ou languir tant qu'il n'y aurait pas quelque cause de renouvellement social.

Le dix-septième siècle, dans sa durée, avait vu la naissance, les progrès éclatants, plusieurs formes diverses et la décadence de cet art sublime. L'imitation avait succédé au génie; on avait marché dans la même voie, répété la même passion: l'art était devenu lieu commun. Racine lui-même, avec cette liberté d'esprit qu'ont tous les inventeurs, avait conçu quelquefois la tragédie sans amour; mais, comme cette passion était l'âme de sa poésie et figurait dans toutes les pièces de Corneille, elle fut constituée règle du théâtre français. Les autres formes qu'avaient habituellement observées les grands maîtres, l'exposition, les longs et fréquents récits, la dignité mythologique ou du moins antique des personnages, la noblesse soutenue du dialogue devinrent un usage invariable, au nom duquel on les blâmait eux-mêmes, lorsqu'ils s'en étaient écartés par naturel ou par génie. Et comme la société, moins forte et moins sérieuse que dans le dix-septième siècle, restait paisible sous les mêmes lois, et n'était pas éveillée à des passions nouvelles, elle applaudit au théâtre les faibles imitations des grands modèles. Si parfois un homme de talent, sorti de la foule des imitateurs, entrevoyait quelques grands effets tragiques dans la vérité de l'histoire, ou dans la libre hardiesse d'un théâtre étranger, il les ramenait aux conventions de notre scène; et, au milieu même d'une pensée originale, il évitait toute nouveauté dans les formes extérieures du drame, tandis qu'à d'autres époques on a recherché l'originalité dans les accidents et les caprices de costume. L'auteur de *Manlius* avait un esprit élevé, connaissait bien le théâtre antique et la littérature étrangère; il est expressif et pathétique dans les sentiments de son drame, qui sont de tout pays. Mais il n'a pas osé laisser à ce drame le naturel des personnages modernes, et près de nous, il lui a fallu la toge pour les ennoblir; il a fallu que le capitaine aux gages de Venise devînt Manlius, et que Jaffier, le conspirateur infidèle, l'ami traître, parce qu'il est amoureux, s'appelât Virginius.

Ce n'est pas tout : comme le grand Corneille, au lieu de mettre la conspiration sur la scène, avait fait répéter par Cinna, devant Emilie, un extrait de son discours aux autres conjurés, l'auteur de *Manlius* fait de même. On ne voit pas, comme dans Otway, sur le théâtre, les complices s'animant à la voix du chef, et, dans la foule, un d'eux plus froid, plus indécis, et, par son trouble, dénonçant d'avance son infidélité. Notre ancienne tragédie, si habilement dialoguée, n'avait que peu de personnages, et elle ne mettait pas en scène ce que les mœurs du temps ne connaissaient pas, les passions d'une assemblée factieuse. Lafosse n'a donc pas l'idée de placer Virginius sous les regards pénétrants de ses complices, de le faire pâlir aux images qui les transportent, et de préparer le dénoûment par cette torture morale, si dramatique pour les spectateurs. La réserve de notre théâtre lui interdit également un amour naïf, abandonné comme celui de Bevildera. Sa Valérie est une Romaine de Corneille, et n'a rien de cette séduction passionnée qui change le cœur de Jaffier. Que vous dirai-je, enfin? Le récit de la mort des deux amis, qui, dans les bras l'un de l'autre, se précipitent de

la roche Tarpéienne, est fort noble sans doute; mais cela est loin, pour la terreur tragique, du supplice ignominieux de Jaffier et de ses complices. *Manlius*, Messieurs, n'en est pas moins une œuvre rare, admirable quand elle était animée de naturel par un grand acteur, et sublime dans quelques parties.

Mais quand les imitateurs furent moins heureux, le théâtre français, toujours astreint à ces formes bienséantes et convenues, devint singulièrement froid et déclamateur. C'est le caractère qu'il a dans les ouvrages d'un poëte élevé pourtant par Racine, et qui ne manquait pas de verve et de passion, Lagrange-Chancel, né en 1676, et mort au milieu du siècle suivant. Ses premiers ouvrages précédèrent ceux de Crébillon; il nous apprend lui-même dans ses préfaces, qu'à l'âge de seize ans, élevé dans l'hôtel de la princesse de Conti, souvent il y reçut les conseils de Racine. Il croit être fidèle à l'école de ce grand maître: il observe exactement les règles du théâtre; et dans la fable un peu romanesque de ses pièces, il conserve toujours l'étiquette et la dignité; mais c'est en lui qu'on aperçoit combien notre théâtre, dégénéré des modèles qu'il croyait imiter, devenait faussement classique. Si Racine n'avait pas observé la vérité des mœurs grecques, il avait eu de l'antiquité la passion et la poésie. Mais les tragédies de Lagrange-Chancel, toutes grecques par le sujet, *Oreste et Pylade*, *Méléagre*, *Amasis*, *Alceste*, sont le plus étrange défigurement des mœurs et de l'imagination antique. Cette politesse moderne que Racine avait mêlée aux sujets grecs, et que l'on oublie dans le charme naturel de sa belle poésie, est devenue ici tout l'art et tout l'objet du poëte. Oreste, Amasis, Alceste, et je crois même Ino et Mélicerte sont des personnages de cour qui gardent toutes les bienséances de leur rang, et parlent d'ailleurs en assez mauvais vers. On ne peut rien concevoir de plus fade et de plus froid; et on se demande comment de pareilles pièces étaient applaudies dans cette même cour de Sceaux, où le savant Malézieux, un Sophocle à la main, en rendait toutes les beautés dans une version littérale et passionnée. C'est que Sophocle n'intéressait cette cour, éprise de petites choses, qu'à titre de singularité. Mais en fait, on avait perdu tout sentiment de ce beau naturel. On ne l'eût pas souffert dans une œuvre nouvelle. On se croyait fidèle au bon goût, en observant les bienséances et les règles qui n'avaient été qu'un accessoire du génie de Racine; et l'art se perdait par l'imitation même des modèles.

Il n'y a veine de poésie dans ce théâtre prétentieux et régulièrement romanesque de Lagrange-Chancel; et, pour trouver en lui quelque étincelle de verve, il faudrait chercher dans ses chants satiriques contre le régent. Il y a là du moins les passions du temps, la haine de cour, et la licence de mœurs. Le poëte n'a pas peur des plus affreuses images; et ses vers calomnieux, qui arrachèrent des larmes à l'insouciance même du régent, ont une empreinte brûlante. Mais, sans cette inspiration de pamphlétaire, la poésie de Lagrange-Chancel est trop morte pour animer la fable surannée de ses drames.

Un esprit, doué de vigueur native, vint jeter enfin dans cet ancien moule quelques statues nouvelles. Homme inculte, original de caractère plutôt que de talent, Crébillon devait se tenir involontairement au modèle qui était devant ses yeux et sous sa main. Il se moque quelque part des auteurs tragiques qui, « au lieu de rester fidèles aux « exemples de nos grands maîtres, allaient, dit-il, « *gueuser* chez les nations étrangères. » Crébillon n'a garde de le faire; car il ne connaissait, je crois, de toute littérature, que nos anciens romans, puis le théâtre antique, tel qu'on le voit dans Corneille et dans Racine. L'idée qu'ils en donnent avait, dans son esprit, effacé et remplacé l'idée même de l'antiquité. Pour lui, les règles anciennes, c'était le type français de tragédie; et dans la préface de son *Électre*, il se vante de n'avoir rien emprunté de Sophocle, et croit volontiers avoir fait une pièce plus régulière que lui, sans doute à cause de cette double intrigue d'amour qu'il a mêlée à l'horreur classique du sujet. Crébillon ne fut donc en rien réformateur ou novateur. Assez sauvage et fantasque de nature, il est plus humblement soumis que personne à toutes les lois du théâtre. Exposition, oracle, songe, récit, amour de prince et de princesse, unité de temps et de lieu, il n'a pas songé un moment à déroger à toutes ces lois, et s'il est incorrect, ampoulé, demi-barbare, c'est de la meilleure foi du monde, et sans intention de violer aucune règle établie. Mais dans cette simplicité peu systématique, il eut un coin de génie. En même temps que la plupart de ses pièces marquent l'écueil de déclamation et de faux goût auquel était exposée notre tragédie régulière et pompeuse, quelques-unes des beautés qu'il y a jetées montrent assez qu'il n'est pas de forme usée, ni de bornes étroites pour un talent vigoureux. Dans une partie du théâtre de Crébillon, on retrouve, à la correction près, cette enflure, cette pompe monotone des tragédies de Sénèque, qu'il ne connaissait peut-être que par les fautes de Corneille. C'est le même vide, le même défaut de vérité. On peut comparer l'*Atrée et Thyeste* de l'un et l'autre, et dans la diversité des plans on retrouvera cette ressemblance.

Quant à l'horreur tragique de Crébillon, elle n'était pas une nouveauté, après le cinquième acte de *Rodogune;* mais elle parut trop forte aux mœurs élégantes de son temps; et aujourd'hui elle serait faible devant la profusion de meurtres qui jonchent notre scène. Crébillon, classique selon le sens vulgaire de ce mot, a d'ailleurs placé sa terreur dans le lointain grec et mythologique, Électre, Atrée et Thyeste, ces vieilles fables qui ne font plus peur. Il assure, toutefois, dans une préface, que l'illusion d'épouvante fut si forte, qu'elle lui fit tort à lui-même.

On s'éleva contre moi, dit-il, on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée; et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre.

A ce compte on serait aujourd'hui fort en péril. Mais l'analogie était très-mal fondée; Crébillon, paisible, solitaire et paresseux, liseur de romans, était l'homme le plus doux du monde : seulement il avait voulu acheter par l'horrible quelques effets de théâtre. « Corneille, disait-il, a pris le ciel, Ra« cine la terre; il ne me restait plus que l'enfer : je « m'y suis jeté à corps perdu. » Malheureusement il n'est pas aussi infernal qu'il le croit. La terreur primitive des situations qu'il emprunte est souvent énervée par ce langage romanesque et factice des imitateurs de Racine. Il y a beaucoup de fadeurs dans ce rude et inculte Crébillon. Quel lieu que cette maison d'Atrée pour des vers tels que ceux-ci :

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi!

Ou bien,

Ah! rendez-vous, seigneur! je vois que la nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure.

Horace, lorsqu'il parle en critique de la fable d'Atrée et Thyeste, ne la permet qu'avec la précaution :

Neve humana palam coquat exta nefarius Atreus;

et l'on sent bien que ce hideux sujet, quoique mis en scène par son ami Varius, lui fait bondir le cœur. C'est qu'une tradition de la Grèce, au temps où elle était barbare et cannibale, n'était déjà qu'une incroyable horreur pour la civilisation romaine. Un siècle plus tard, cependant, lorsque les imaginations étaient perverties et forcenées par la tyrannie, ce dégoût n'arrêta point un déclamateur latin; il met en scène Thyeste, repu d'une effroyable nourriture, demandant ses fils et écoutant les horribles équivoques d'Atrée, qui lui répond :

Ils sont ici, ils y resteront; nulle portion de ta famille ne te sera retirée; je te donnerai les têtes chéries que tu souhaites; je comblerai le père de la possession des siens : tu en seras rassasié, ne crains pas.

Dégoûtant spectacle qui aurait assez bien convenu dans une fête de Néron, mais qui, sans doute, ne fut jamais représenté, et resta enseveli sur les tablettes de l'auteur! Toutefois, ce poëte avait eu le bon sens de ne pas altérer l'horrible légende grecque par un épisode d'amour. Les contrastes qu'il a cherchés sont d'une autre nature, et ne manquent pas quelquefois d'un charme sévère. Ce sont les chants du chœur enviant une vie obscure; c'est la joie mélancolique de Thyeste revoyant sa patrie, le palais de ses pères, et le stade où il a couru dans sa jeunesse. Il hésite, il craint de se confier à des choses trop incertaines, son frère et le pouvoir. Je ne sais; mais, en parcourant cette pièce, je suis tenté d'y reconnaître la main de Sénèque lui-même, et un sinistre reflet de la cour de Néron. Je songe à Britannicus en relisant ces vers :

. . . . Irâ frater abjectâ redit
Partemque regni reddit : et laceræ domûs
Componit artus. . . . .
Nil timendum video, sed timeo tamen.

Ces paroles de Thyeste à son fils ont aussi pour moi un autre intérêt qu'une déclamation élégante :

Crois-moi, on se complaît faussement aux grandeurs; on redoute à tort l'adversité. Quand j'étais élevé, je n'ai pas cessé de trembler. Oh! quel bien de ne faire obstacle à personne! Le crime ne visite pas les chaumières; on y trouve sur une table étroite des mets innocents. Dans l'or on boit le poison. Je parle d'après l'expérience: la mauvaise fortune vaut mieux que la bonne. Je ne vois pas au-dessous de ma demeure, bâtie sur la crête d'un mont menaçant, trembler une ville humiliée; l'ivoire ne brille pas sous mes hauts lambris; une garde ne défend pas mon sommeil; je n'envoie pas des flottes pêcher la mer; je ne la refoule pas sous le poids des môles jetés dans ses ondes. Nous ne dévorons pas les tributs des peuples; nos champs ne s'étendent pas au-delà même des Scythes et des Parthes; nous ne sommes pas adorés avec l'encens; nous n'avons pas usurpé les autels de Jupiter; les ombres d'une forêt ne se balancent pas sur nos toits, et nos lacs ne rayonnent pas, enflammés de mille flambeaux; nos jours ne sont pas donnés au sommeil et nos nuits au vin; mais, en revanche, nous ne sommes pas redoutés; sans défense, notre demeure est sûre; et notre humble fortune jouit d'un repos profond.

Que vous en semble, Messieurs? Ce n'est pas là, je crois, un lieu commun moral, une sentence traduite d'Euripide; tous les détails sont étrangers à la Grèce : c'est la maison d'or de Néron; ce sont ses lacs artificiels, ses fêtes au flambeau : c'est l'effroi que l'empire inspirait à Sénèque.

Du reste, à part cet anachronisme d'allusion, la fable grecque est laissée dans sa monstrueuse simplicité. Nul obstacle, nul doute n'arrête la vengeance d'Atrée; il tient, comme il le dit lui-même, sa proie dans ses rets, et il en dispose. Une sorte de confident cherche à calmer sa fureur; et dans ses réponses il semble qu'on reconnaisse encore le génie du palais des Césars.

Ne crains-tu pas, dit le confident d'Atrée, l'opinion du peuple? — ATRÉE. Le premier bien de la puissance, c'est que le peuple soit forcé tout à la fois de souffrir et de louer les actes du maître, etc. — LE CONFIDENT. Que le roi veuille des choses justes, personne ne voudra le contraire. — ATRÉE. Là où les choses justes seulement sont permises au maître, il ne règne qu'à demi.

Atrée développant alors les motifs de sa vengeance et de sa haine, le confident s'écrie que Thyeste doit mourir.

C'est la fin du supplice, répond Atrée; moi je songe au supplice. Qu'un maître clément tue. Sous mon pouvoir, la mort est une grâce qu'il faut obtenir.

C'est le mot de Tibère, se plaignant qu'un suicide s'était dérobé au châtiment.

On le voit donc : il y avait dans les souvenirs et les mœurs de l'empire quelque chose d'analogue à l'horrible légende mise en scène par Sénèque; et tout absurde qu'elle est, son siècle lui donnait des couleurs pour la peindre. Mais, qu'avait de commun ce sujet avec la politesse sociale du dix-huitième siècle? De là, ce coloris romanesque emprunté par le poëte, ce déguisement de Thyeste et de sa fille, l'amour du prince Plisthène pour la belle étrangère, la reconnaissance du père et du fils, et tous ces lieux communs d'inventions.

Crébillon n'en est pas moins tragique dans quelques intentions et dans quelques vers de sa pièce toute moderne. L'interrogatoire de Thyeste est d'un grand effet; la coupe sanglante imitée de Sénèque rend possible sur la scène un dénoûment affreux, que le poëte latin avait surchargé de dégoûtants détails mêlés à ce trait sublime :

Natos et quidem noscis tuos?
Agnosco fratrem,

si bien rendu par Crébillon :

Reconnais-tu ce sang? — Je reconnais mon frère.

Du reste, nous n'irons pas, après un habile critique, recueillir tous les vers incorrects ou faibles de la pièce française. Ce qu'il importe de remarquer, c'est ce degré d'horreur insoutenable dans les mœurs modernes, et pallié par de faux ornements. Crébillon, en imaginant sa fable de Plisthène, élevé comme le fils d'Atrée, pour immoler Thyeste, son propre père, s'était défié de l'horreur primitive de son sujet, et avait voulu en ajouter une autre, que lui a empruntée Voltaire.

Tout semblait réserver, dans ce jour si funeste,
Ma main au parricide et mon cœur à l'inceste,

s'écrie Plisthène, quand il apprend que Thyeste est son père, et que la belle étrangère est sa sœur. Vous reconnaissez le vers et le dénoûment de Mahomet :

L'inceste était pour nous le prix du parricide.

Crébillon continua de traiter les vieux sujets grecs, avec ces accessoires de romans modernes qui leur conviennent si peu. Il choisit Électre, l'Électre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, la filiale, la fraternelle Électre, celle dont l'âme farouche n'était adoucie que par le souvenir d'Oreste, qu'elle avait, enfant, porté sur son sein; et il la rendit sensible à la passion du prince Ithis, fils d'Égiste :

Le vertueux Ithis, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
. . . .
. . . .
Non, je ne te hais point! je serais inhumaine,
Si je pouvais payer tant d'amour par la haine.

Et enfin au dénoûment :

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

Et il s'applaudit de cette incroyable création, et il plaint Sophocle de n'en avoir pas su faire autant. Ce langoureux épisode, qui n'est pas le seul de la pièce, traverse et défigure l'horrible tradition du théâtre grec. Il faut subir les déclarations et le désespoir du prince Ithis, et la passion de Tydée pour la sœur d'Ithis. Il faut entendre, au dernier moment, à la nouvelle du meurtre d'Égiste, Ithis, qui se trouvait aux genoux d'Électre, s'écrier :

On assassine Égiste, ah! cruelle princesse!

et il faut avouer que ce théâtre *français-grec*, inventé par le merveilleux art de Racine, cet habile mélange de la poésie d'Athènes avec les mœurs bienséantes de notre scène, produisait, dans de maladroits imitateurs, le dernier degré du ridicule et du faux. Hâtons-nous de rappeler cependant qu'au milieu de cette partie carrée d'intrigues amoureuses, jetée entre Oreste et les furies, le poëte a des traits de naturel et de force, et que l'on sent chez lui plutôt le vice du système que l'absence du génie. C'est que, privée de toute la réalité religieuse qui animait le théâtre grec, l'œuvre tragique, réduite à ne plus être qu'un amusement de l'esprit, avait perdu toute règle, hormis celle des unités, et qu'il n'y avait plus de bornes à la dégénération artificielle de ces types inventés par l'antique poésie. Mieux valait cent fois y renoncer, que de les masquer à notre mode.

En effet, le seul ouvrage durable et vrai de Crébillon est celui qu'il écrivit loin des souvenirs grecs, sous une inspiration d'histoire et de roman que la vie commune peut offrir. *Rhadamiste et Zénobie*, joué en 1711, quand il ne restait plus de la belle poésie du dix-septième siècle d'autre représentant que Boileau, chagrin et mourant, voilà le seul ouvrage de génie qui ait immédiatement précédé Voltaire, et qui annonçât une nouvelle époque dans l'art du théâtre. Zénobie est, après Pauline,

une de ces physionomies de femmes belles et pures, d'une vertu plus touchante que ne peut l'être la passion. C'est ainsi que, dans l'épuisement de l'art, une source d'émotions tragiques naîtra, non d'incidents forcés et de passions exagérées, mais de la simplicité même d'un caractère habilement saisi. La frénésie impitoyable de Rhadamiste complète ce caractère; et le rôle de Pharasmame, dessiné avec tant de vigueur, mêle l'éclat du coloris historique à des scènes d'amour qui, cette fois, ne sont pas un lieu commun de théâtre, mais une création naïve et vraie. Hormis le premier acte, mal écrit, parce qu'il est sans passion, cette pièce, éloquente et tragique, marque tout ce que le talent pouvait faire encore dans les limites de notre ancien théâtre. Elle fut un accident heureux pour Crébillon, qui reprit, dans ses tragédies historiques, *Xercès, Pyrrhus, Catilina,* l'insipide habitude des grandes passions et des déclarations d'amour. On sait jusqu'où ce ridicule fut porté dans son *Catilina*, en présence des succès et des réformes théâtrales de Voltaire.

A côté des efforts d'un talent peu cultivé, et d'un faux goût traditionnel, il faut voir ce que l'esprit et la théorie pouvaient tenter pour piquer la curiosité publique et rajeunir le théâtre. Ce fut l'œuvre de La Motte, moins remarquable par son talent que par ses vues, et dont les idées, trop faiblement exécutées pour faire une révolution dans l'art, fournissent une date à la critique. La Motte eut un grand tort; il n'était novateur que par le raisonnement. Ses tragédies sont régulières et même timides : toute la hardiesse de l'auteur est dans la préface. Ainsi, dès son premier ouvrage, en tête des *Machabées*, il s'attaque aux trois unités :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli;

cette loi, que le grand Corneille commente si ingénûment dans ses discours sur la tragédie, et qu'il avait respectée avec tant de génie dans *Polyeucte* et dans *Cinna*. Après cet exemple, après la soumission de Racine, il ne tombait dans l'esprit de personne que l'on pût faire autrement, et l'on n'eût pas souffert le héros d'un spectacle grossier, *enfant au premier acte, et barbon au dernier*. Les libertés de l'opéra sur ce point ne tiraient pas à conséquence; on ne songeait pas même à la ressemblance que ce drame lyrique et musical peut avoir avec l'ancienne tragédie grecque. On cherchait bien moins encore si cette liberté, frivole à l'opéra, ne pourrait pas, dans la tragédie historique, favoriser de grands effets de coloris et de vérité. La Motte toucha nettement la question, en disant toutefois qu'il hasardait un paradoxe. Il prouva d'abord, et la chose était facile, que, dans nos meilleures pièces, l'unité de lieu coûtait beaucoup à la vraisemblance; qu'il fallait des hasards impossibles, pour amener toujours les différents personnages dans le même lieu qui sert aux entretiens du prince, au complot des conspirateurs, à la confidence des amants; puis, il soutint que si les spectateurs se prêtaient à une première supposition qui les transportait dans Athènes et dans Rome, leur imagination ne résisterait pas davantage aux changements de lieu, d'acte en acte. L'unité de temps ne lui parut pas plus raisonnable; il dit tout ce que nous savons sur l'invraisemblance d'une intrigue complexe, nouée et dénouée en quelques heures, et sur l'ennui des récits préliminaires.

> Je ne serais pas étonné, continue-t-il, qu'un peuple sensé, mais moins ami des règles, s'accommodât de voir l'histoire de Coriolan distribuée en plusieurs actes.—Dans le premier, ce sénateur, accusé par les tribuns, défendu par les consuls et les citoyens qu'il a sauvés, et enfin condamné par le peuple à un exil perpétuel; dans le second, le désespoir de sa famille, et la douleur sombre et effrayante avec laquelle il s'en sépare; dans le troisième, l'audace magnanime qu'il a de se présenter au général des Volsques, qu'il a vaincu tant de fois, et de lui abandonner sa vie, s'il ne veut s'associer à sa vengeance; dans le quatrième, ce héros aux portes de Rome qu'il assiége, les députations des consuls et des prêtres, et enfin les prières et les larmes d'une mère qui obtient grâce pour Rome, etc.

La Motte s'arrête là; et j'ignore pourquoi il ne montre pas dans un cinquième acte, Coriolan condamné, dans Antium, par ceux dont il a trahi la vengeance. Il ne savait pas, au reste, que le cadre si naturel, copié par lui sur l'histoire, était rempli dès longtemps par un grand poete, dans un pays à quelques lieues du nôtre.

A vrai dire, on a regret au préjugé de paresse ou de dédain qui laissait notre littérature si fort ignorante de celle de nos voisins. La Motte, occupé de raisonner sur un art cultivé en France avec tant d'éclat, ne s'inquiète pas seulement de savoir s'il existe, de cet art, quelques modèles étrangers. La poésie dramatique espagnole, connue et goûtée en France, au commencement du dix-septième siècle, y était maintenant tout à fait oubliée; et nulle littérature étrangère ne l'avait remplacée dans notre préférence. On savait vaguement que, depuis Charles II, les auteurs anglais tâchaient d'imiter les nôtres; mais on n'avait nul souci de leurs ouvrages. Le nom de Waller et de quelques poetes de cour nous était parvenu. Quant à Shakspeare, on n'y songeait pas, et je crois que La Motte, singulièrement académique et bienséant, au milieu de ces systèmes d'audace, eût été effrayé d'un tel exemple, s'il avait pu le connaître. A la vérité, il y eût vu les unités de temps et de lieux encore mieux enfreintes qu'il n'osait le souhaiter : Corio-

lan, haï du peuple, battant les Volsques au premier acte; vainqueur et plus envié que jamais, au second; accusé, jugé, condamné, au troisième; puis, au quatrième acte, son départ de Rome, son arrivée au foyer d'Aufidius, les inquiétudes de Rome menacée; au cinquième, le Forum et le camp des Volsques, Coriolan d'abord inflexible, puis vaincu par sa mère, son retour dans Antium, et sa mort par la jalousie d'Aufidius; tout cela dans un mélange de prose et de vers, selon le caractère et l'émotion des personnages.

Mais qu'eût dit l'élégant et discret La Motte de cette rude imitation des mœurs populaires, et de ce langage injurieux et grossier qui remplit le *Coriolan* de Shakspeare? Ce n'était pas ainsi qu'il entendait les choses. En demandant l'abolition des *unités*, il respectait d'ailleurs toutes les étiquettes de cour, et n'eût pas conçu qu'on y manquât, ni qu'on représentât sur la scène des personnages de moindre condition que princes et princesses. S'il y déroge dans *les Machabées*, c'est en considération du titre de tragédie sainte; mais il n'en introduit pas moins, dans la pièce, selon l'usage, une intrigue d'amour. Il s'y plaint du joug des *unités* qu'il n'ose rompre; et il ne sent pas le prodigieux ridicule de donner à Misael, le plus jeune des Machabées, une passion partagée pour Antigone, la favorite d'Antiochus. Il était impossible de rapetisser davantage ce grand sujet, et de mieux montrer que le poëte ne comprenait pas la liberté dramatique qu'il demandait.

Qu'importe également qu'il supprime l'exposition, et montre, dès les premiers vers, Antiochus ordonnant le supplice des Machabées, et menaçant leur mère? le drame n'en va pas plus vite, retardé qu'il est par d'interminables entretiens, et par les déclarations d'Antigone et de Misael. Que si, sortant de la règle étroite des vingt-quatre heures, le poëte eût fait voir d'abord, dans Antiochus, la puissance et l'enivrement de ces rois de Syrie surnommés *dieux*, et adorés par terreur; qu'ensuite il nous eût conduits à Jérusalem, près d'une famille sainte, pratiquant avec plus de ferveur la loi de Dieu, dans l'esclavage de sa patrie; qu'une circonstance imprévue rapproche ces jeunes Hébreux des regards du grand roi; qu'un d'eux, comme ce centurion nommé dans l'histoire de Julien, déchire son vêtement souillé d'une goutte d'eau lustrale jetée pendant le passage du prince; qu'il soit saisi, torturé, sans être vaincu; que le despote d'Orient, offensé de sa mort opiniâtre, cherche au-delà une seconde victime, dans la même famille; qu'une horrible lutte soit ainsi engagée entre la cruauté de l'orgueil et le courage de la foi; que l'obstination du peuple hébreu, renaissant sous ses défaites, soit personnifiée dans ces sacrifices réitérés pour la même cause; que la mère, désespérée et invincible, soit soutenue par la religion, jusqu'à la perte du dernier de ses fils, et meure pour le suivre, on conçoit la grandeur de ces scènes jetées à travers un drame irrégulier. Le temple de Jérusalem, où l'on s'entretient du courage des jeunes frères, et où la mère vient puiser sa force, aurait contrasté avec le palais d'Antiochus. Des entretiens populaires pouvaient marquer d'abord la terreur inerte des Hébreux, puis leur colère excitée par la pitié et l'exemple, puis leur prophétique espoir de vengeance : ainsi ce sang versé pouvait devenir fécond pour le ciel et pour la terre, et servir à délivrer le peuple de Dieu, comme à témoigner de sa foi.

Mais aucune idée dans cet ordre historique et religieux ne se présente au poëte. Il voulait rompre les *unités* pour demeurer exactement sous la loi des lieux communs et de l'étiquette de théâtre.

Il supprime les récits du premier acte; mais ce n'est pas pour y substituer une action qui s'explique d'elle-même. La tragédie s'ouvre par ces paroles d'Antiochus :

> Faites à l'échafaud conduire ces Hébreux;
> Nos dieux vont recevoir ou leur sang ou leurs vœux.

Puis la mère des Machabées entre tout à coup, brave Antiochus, et le traite de tyran et d'impie.

> Je vais de vos enfants ordonner le supplice,

répond le tyran.

> — Ah! comble tes bienfaits; qu'avec eux je périsse!

s'écrie Salmonée. Et la pièce serait finie, n'était la passion de la favorite pour un des jeunes Machabées, son intercession, ses prières, la jalousie d'Antiochus, le refus opiniâtre du jeune Hébreu. Pour un homme qui voulait innover au théâtre, c'était jeter ses idées dans un moule bien étroit et bien vulgaire.

La Motte, après avoir blâmé les unités, sans oser les enfreindre dans une action large et libre, voulut remédier à un autre vice de notre théâtre.

> Je désirerais, dit-il dans un discours sur la tragédie, à l'occasion de Romulus, qu'on tendît à donner à la tragédie une beauté qui semble de son essence, et que pourtant elle n'a guère parmi nous; je veux dire, ces actions frappantes qui demandent de l'appareil et du spectacle. La plupart de nos pièces ne sont que des dialogues et des récits. Les Anglais ont un goût tout opposé; on dit qu'ils le portent à l'excès : cela pourrait bien être.

Et il indique les défauts de nos récits, ou trop poétiques pour être naturels, ou trop circonstanciés, trop exacts, pour convenir à la passion. Et il se plaint que, dans la plupart de nos pièces, le spectateur assiste non à des événements, mais à

des discours. Malheureusement, malgré le spectacle prodigué dans *Romulus*, malgré le grand-prêtre, le sacrifice et l'autel où jurent les deux rois devant les deux armées, la pièce est d'une froideur mortelle; et La Motte put éprouver que faire assister le spectateur à des événements n'est rien, s'il n'entend des paroles éloquentes et passionnées. Ce langage n'était pas au pouvoir de notre ingénieux dissertateur, surtout dans ces sujets morts de l'antiquité, qui ne peuvent être ravivés que par une grande force d'imagination. Son *Romulus* n'est qu'une parodie romaine, enchevêtrée d'une rivalité d'amour, la plus ridicule du monde.

Mais, dans un sujet moderne, et d'un pathétique familier pour nous, dans *Inès*, La Motte trouva, sans système, quelques accents du cœur. La Motte ne devint pas grand poëte : cette métamorphose était au-dessus de son art; mais, lorsqu'au dernier acte, Inès dit, en s'adressant tour à tour à ses deux enfants et au roi, son persécuteur :

> Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels.
> D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre;
> N'y voyez pas mon sang, n'y voyez que le vôtre.
> Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris,
> La grâce d'un héros, leur père et votre fils?
> Puisque la loi trahie exige une victime,
> Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.
> Épuisez sur moi seule un sévère courroux;
> Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux.

Il y a là cette expression tendre et vraie qui fait la beauté du drame, et que ne remplacent ni la force des combinaisons, ni l'éclat pompeux du spectacle. Cette lueur de naturel et de poésie ne brille qu'un moment sur Inès; mais elle a fait vivre l'ouvrage, et elle montre à l'esprit de système quelle source de nouveautés, toujours prête à s'ouvrir, est cachée dans le cœur. Malgré la faiblesse du style, Inès ravit les spectateurs. Ce fut la gloire de La Motte, qui, poursuivant toujours son idée d'une réforme théâtrale, se félicite surtout, dans un discours à l'occasion d'*Inès*, d'avoir, dans cette pièce, supprimé les confidents. Vous savez l'impatience qu'ils inspiraient à Alfieri, et comment il les a partout remplacés par des monologues, sans profit pour la vérité. La Motte, qui blâmait également ces deux monotones ressources de notre théâtre, s'est bien gardé de prodiguer l'une à la place de l'autre. Inès, dans un moment de trouble et de rêverie, s'adresse à peine quelques vers à elle-même; et on ne peut du reste qu'approuver l'art délicat du poëte, qui ne lui a donné nulle confidente de son secret, surpris et deviné de toutes parts.

Après avoir fait une tragédie touchante, ce qui surpasse tous les raisonnements, La Motte reprit avec plus d'ardeur son projet de révolution théâtrale, toujours si faiblement essayé dans ses pièces, et si bien exposé dans ses préfaces. Il avait attaqué les unités, les expositions, les récits, les confidents, les monologues : il crut n'avoir plus à se prendre qu'aux vers; et, par une erreur singulière dans un homme de tant d'esprit, les croyant une règle d'habitude et de préjugé, il en proposa la suppression. Ce n'est pas qu'il fût injuste et dédaigneux pour nos grands poëtes : personne n'a mieux analysé que lui ce qu'il appelle la raison et l'élégance continue de Racine.

> A l'égard du langage, dit-il, par une intelligence singulière de la valeur des termes, Racine s'en est fait un qui n'appartient qu'à lui. Il est tellement éloigné du langage commun, qu'il n'en paraît pourtant pas moins naturel. Combien d'alliances de mots inusitées jusqu'à lui, dont on n'a presque pas aperçu l'audace! Ce qu'il inventait semblait plutôt manquer à la langue que la violer.

Mais comme, pour La Motte, l'art des vers n'était que la rime et le nombre imposés à l'expression ingénieuse et précise de ses pensées, il faisait peu de cas de cet art qui lui semblait accessoire; il n'en concevait pas la puissance. Et pour le prouver, il déconstruit les vers de Racine, s'étonnant alors qu'il y manque quelque chose, et concluant que ce charme, qui n'est ni dans les pensées, ni dans les tours, ni dans les mots, est chose bien futile.

A l'appui de ce raisonnement, La Motte fit un *OEdipe* en vers, et un *OEdipe* en prose. Les deux pièces se valaient, et laissaient la question indécise. Vous le savez, la poésie se peut nier, comme la musique, comme la peinture, comme tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus délicat dans les arts; tous veulent des sens et une âme pour les saisir; leur privilége est d'être indémontrables par la seule abstraction.

La Motte, cette fois encore, innovait à côté de la vérité. Il croyait rajeunir la tragédie en lui ôtant les vers; et il la faisait parler en prose, avec tous les défauts de nos médiocres tragédies en vers, la pompe, la fadeur, la périphrase. La prose de son *OEdipe* semble du *Campistron* dégagé de l'hémistiche et de la rime. Il n'a pas senti d'ailleurs que la forme poétique était liée à ces sujets pris de l'antiquité, qui nous apparaissent dans le lointain, et qu'il était impossible de choisir plus mal le sujet de sa prosaïque épreuve. C'est que l'innovation était cherchée, non dans un retour à la nature si bien connue des anciens, mais dans une forme de langage. La Motte restait subtil et froid, tout en parlant en prose. OEdipe, Jocaste s'entretiennent comme deux personnes bien élevées de nos romans :

> Cruel époux, croyez-vous donc pouvoir disposer de vos jours sans l'aveu de Jocaste? — Je ne suis que trop sensi-

ble à vos craintes, madame, et l'intérêt de mon peuple disparaît presque, en ce moment, devant le vôtre.

Toute cette mystérieuse horreur du drame de Sophocle se discute ainsi très poliment.

La Motte avait eu la théorie de tous les changements extérieurs que peut éprouver la forme du drame tragique; mais il avait eu, moins que personne, dans ses ouvrages, hormis quelques vers d'*Inès*, le sentiment de vérité qui peut la rajeunir. Ainsi l'art du théâtre allait en décadence au milieu des raisonnements de la critique qui analyse et ne crée pas : on attendait un homme de génie.

QUATRIÈME LEÇON.

Début de Voltaire. — Sa tragédie d'*OEdipe*, fort classique dans le sens *français*, comparée à l'ouvrage de Sophocle. — Fautes graves contre le génie des mœurs grecques, et la théorie la plus élevée de l'art. — Autres essais dramatiques de Voltaire. — Première ébauche du poème de la Ligue. — Vie de Voltaire dans le grand monde. — Il quitte la France.

MESSIEURS,

Pendant que l'ingénieux de La Motte dissertait sur l'art dramatique, un jeune homme, sorti de chez les Jésuites, où il avait entendu les spirituelles leçons et joué les petits drames latins du père Porée, le jeune Arouet, jeté dans le monde avec l'étourderie de son âge, déjà fameux par son esprit et par un séjour de quelques mois à la Bastille, avait trouvé, à vingt-trois ans, cette tragédie que cherchait La Motte.

Pour rendre le contraste plus piquant, il avait choisi ce même sujet d'OEdipe tant de fois traité; mais il y avait jeté son brillant coloris et quelque chose de cette élégante parure de langage qui plaît en France, et qu'on n'y voyait plus depuis Racine. Le jeune Arouet, quelque hardiesse d'esprit qu'il se sentît déjà, n'avait aucun système, aucune théorie nouvelle sur la tragédie; il croyait de bonne foi à Corneille et à Racine, les admirait beaucoup plus que les Grecs qu'il entendait moins bien, et avait, d'ailleurs, sur la dignité et les bienséances théâtrales, toutes les traditions de la cour de Louis XIV. Il n'hésita donc pas à mettre dans OEdipe, sinon une passion, au moins une réminiscence d'amour, pour occuper la scène et varier l'intérêt. Plus tard, il s'est beaucoup moqué de ce ridicule et des tendres paroles du prince Philoctète à la reine Jocaste; il en rejette le tort sur le faux goût du public, et paraît croire, à cela près, l'ouvrage irréprochable. La Harpe est du même avis, et trouve que Voltaire a, du reste, perfectionné le drame de Sophocle. Sa manière de raisonner est simple; tout ce qui, dans la pièce française, est orné, brillant, selon le goût moderne, lui paraît supérieur à l'éloquente simplicité du grec. Il ne songe ni à la couleur antique, ni à la gravité que demande la religieuse terreur du sujet. Le marbre divin de Sophocle lui paraît une pierre brute qu'il a fallu polir, et il remercie Voltaire d'avoir pris ce soin.

Ce n'est pas ainsi que pensait Racine lorsque, dans ses admirables imitations, il s'abstenait du théâtre de Sophocle, comme d'un modèle trop immuable et trop pur. Aux yeux du critique français, quelques artifices de scène, et parfois quelques coquetteries de langage ajoutés au drame grec, sont un progrès incontestable de l'art dramatique. Voltaire lui-même croyait avoir fort surpassé Sophocle, que dans ses préfaces il traite avec une extrême légèreté; car le jeune et brillant poëte, qui bientôt défendit le goût français contre La Motte, ne comprenait pas alors mieux que lui le goût antique.

Cherchons, Messieurs, dans un court parallèle, si Voltaire, en effet, perfectionnait Sophocle. Et d'abord, avouons-le, cette supériorité d'une œuvre d'imitation sur l'œuvre originale, ce perfectionnement d'une pensée antique par des combinaisons modernes, nous paraît en soi chose impossible. Dites, si vous voulez, que cette seconde façon, travaillée par une main habile, est plus rapprochée de vos idées, de vos mœurs, vous plaît davantage; mais n'affirmez pas qu'elle vaut mieux : il y a chance, au contraire, pour que ce mélange d'esprits opposés, ce double travail sur un même fond, ait produit quelque chose de moins parfait et de moins pur. Prenons pour exemple le plus admirable, le plus inspiré des imitateurs du génie grec, Racine. Est-ce dans ses tragédies grecques-françaises qu'il faut chercher son chef-d'œuvre? Ce qu'il change, ce qu'il mêle, ce qu'il ajoute à ses modèles, dans *Phèdre* ou dans *Iphigénie*, est-ce un progrès ou un expédient de l'art? Quelques-uns des artifices dont s'est servi Racine pour rapprocher de nos mœurs ces fabuleux sujets ne les altèrent-ils pas, n'en affaiblissent-ils pas le pathétique et la vérité relative? Pour l'effet tragique, la délivrance et l'heureux mariage d'Iphigénie, annoncés par Racine, valent-ils la simplicité terrible de la légende grecque? Pour la vérité des personnages, la fière résignation de la jeune princesse de Racine vaut-elle les plaintes touchantes, la douleur naïve et l'effroi de jeune fille dépeints par Euripide? Enfin, ces gardes, cette cour, ce majestueux accueil que reçoit Clytemnestre, cela vaut-il, pour le spectacle et l'intérêt, le char où Clytemnestre arrive avec sa fille près d'elle, le petit Oreste endormi sur

ses genoux, et descend au milieu d'un chœur de femmes grecques, qui seules pouvaient la recevoir et l'approcher? Et dans *Phèdre*, la conversation de Théramène et d'Hippolyte, est-ce un début comparable à cette entrée du jeune héros grec, libre, pur, farouche, une couronne de fleurs sur la tête, animant ses compagnons aux rudes plaisirs de la chasse, et dévouant son cœur à la chaste Diane dans une hymne d'une ravissante douceur? Qu'est-ce que la flamme d'Aricie, semblable à tant d'autres, au prix de cet amour idéal et de la scène sublime où la déesse, se révélant, console par une vision céleste l'agonie douloureuse d'Hippolyte?

Tout cela, soit dit avec adoration du génie de Racine. Mais la vraie grandeur de son art se montre surtout dans les pièces qu'il a tirées de l'histoire, où elles attendaient la vie poétique. Quand la statue était faite et animée par le ciseau grec, la défaire et la recomposer, c'était en altérer la grâce primitive; il eût mieux valu, peut-être, en faire une simple et fidèle copie, sans autre nouveauté que l'expression; mais le goût du siècle voulait se retrouver dans ces remaniements de l'imagination antique. Admirons Racine de ce qu'il a fait ou suppléé; mais ne prenons pas ses changements pour des progrès, dans le point de vue éternel de l'art. Le goût du dix-huitième siècle imposait à Voltaire, dans une œuvre semblable, un esprit plus moderne encore. Le respect de l'antiquité classique s'était fort affaibli, et certaines conventions de théâtre avaient pris plus de force. Aussi quand le bon M. Dacier, qui vivait encore, apprenant que le jeune poëte s'occupait d'*OEdipe*, lui conseilla de ne rien oublier de Sophocle, et de traduire les beaux chœurs de la tragédie grecque, Voltaire se prit à rire. Il y avait cependant alors chez madame la duchesse du Maine un homme savant, son chancelier, je crois, M. de Malézieux, qui faisait la plus vive impression sur cette brillante et spirituelle société, en traduisant parfois devant elle, avec une extrême fidélité, le livre grec à la main, une pièce de Sophocle ou d'Euripide.

On se souvenait aussi d'une anecdote d'Auteuil. Là, Racine, devant Boileau, Nicole et quelques amis, la conversation étant tombée sur l'*OEdipe* de Sophocle, l'avait pris, et traduit de verve sur-le-champ. « Il s'émut tellement, écrivait un témoin « bien des années après la mort de Racine, que « tout ce que nous étions d'auditeurs, nous éprou« vâmes tous les sentiments de terreur et de com« passion sur quoi roule cette tragédie. J'ai vu nos « meilleurs acteurs sur le théâtre, j'ai entendu nos « meilleures pièces; mais jamais rien n'approcha du « trouble où me jeta ce récit; et au moment même « où je vous écris, je m'imagine voir encore Racine « avec son livre à la main, et nous tous consternés autour de lui. »

Voilà un témoignage vivement senti; et Voltaire ne parle pas avec moins d'enthousiasme des traductions improvisées de M. de Malézieux; mais il ne serait venu à l'esprit de personne de produire simplement sur la scène ce qui ravissait à la lecture. Voltaire se mit donc à l'œuvre pour accommoder Sophocle au goût du temps: il substitua le personnage épisodique de Philoctète à Créon, l'adversaire naturel d'OEdipe; il remplaça Tirésias par un grand-prêtre; il ne donna pas d'enfants à OEdipe; il suspendit avec un art plus apparent la révélation de sa destinée; il adoucit son désespoir; il ne le montra pas aux spectateurs les yeux crevés, et sanglants: il répandit sur le tout un vernis d'élégance et de philosophie.

Mais où était ce grand spectacle qui ouvre la tragédie grecque, ces enfants, ces vieillards, ces prêtres avec des bandelettes et des rameaux, priant aux autels des dieux, près du palais d'OEdipe, et espérant dans ce roi qui les accueille et les console? Quelle exposition que cette hymne de reconnaissance qu'ils lui adressent, dans l'excès même de leurs maux! quel contraste entre cette invocation de son secours, et la fatalité dont il sera bientôt frappé! quel intérêt croissant dans l'arrivée soudaine de Créon, revenant de Delphe, la couronne de lauriers sur la tête! quelle gravité religieuse, quelle émotion populaire dans les chants du chœur qui suivent le récit de Créon!

Il faut l'avouer, l'entrevue du voyageur Philoctète avec un Thébain, son ami, le récit fait à Philoctète de tout ce qui s'est passé dans Thèbes, remplacent bien faiblement ces sublimes beautés. Dans la seconde scène, il est vrai, Voltaire a conservé quelques traces du chœur; mais au lieu des longues et touchantes prières, il met dans sa bouche une sorte de désespoir et de défi tout à fait étranger au génie antique:

Frappez, Dieu tout-puissant, vos victimes sont prêtes:
O monts! écrasez-nous; cieux, tombez sur nos têtes! etc.

Puis OEdipe tient une assemblée du peuple, comme dans Sophocle; seulement, ce qui aurait bien étonné les Grecs, il a près de lui, dans cette assemblée, la reine Jocaste, qui prend la parole devant le peuple, Jocaste, pour laquelle Philoctète nous a fait connaître ses feux dans la première scène. Certes, sans parler même de la couleur locale, Sophocle avait fait preuve d'un art plus délicat, en ne montrant Jocaste que tard, et peu de temps sur la scène.

Dans la tragédie grecque, dès que l'affreux mystère est soupçonné d'OEdipe, Jocaste disparaît; et

de scène en scène, on apprend sa solitude désespérée, ses gémissements, sa mort; mais on ne la voit plus. Le poëte, qui ne craint pas d'étaler sur la scène le spectacle de la souffrance physique, a cru cette horreur morale trop forte, et l'a soustraite aux yeux. Dans la tragédie française, au contraire, Jocaste est partout : elle parle au peuple; elle s'entretient avec une confidente; elle écoute une redite d'amour du prince Philoctète; elle lui donne rendez-vous pour une seconde explication, quand il est accusé, et le défend avec ce reste d'intérêt que laisse un ancien amour. Quand le grand-prêtre a désigné OEdipe, elle assiste en tiers à l'entretien de Philoctète et d'OEdipe; enfin, après les scènes de confidence entre les deux époux, si bien imitées de Sophocle, elle reparaît encore sur la scène; elle parle de son fils :

> Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.

Elle y prononce, en se donnant la mort, les derniers mots du drame: .

> Au milieu des horreurs dont le destin m'opprime,
> J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Pensée dans le goût de Lucain, bien éloigné de la simplicité du génie grec. Certes, Messieurs, il n'y a pas besoin du progrès moral qu'ont amené les siècles pour sentir combien, dans la vue la plus élevée de l'art, cet emploi répété d'un tel personnage est inférieur à la sévère discrétion de Sophocle : je le dirai même, cette faute n'est échappée au génie de Voltaire que parce que le sujet du drame n'était pas sérieux pour lui, et qu'il ne pouvait entrer dans la primitive et religieuse inspiration de Sophocle; mais alors même la bienséance moderne aurait dû l'avertir, s'il avait cherché autre chose qu'un texte à de beaux vers.

Nous voilà, sans le vouloir, Messieurs, bien loin du critique célèbre qui jugeait que Voltaire avait perfectionné les détails de Sophocle, avait ménagé des *nuances délicates*, avait observé des *convenances relatives à la personne et à la situation, et bien plus sensibles et plus fréquentes chez les modernes que chez les anciens* (1).

Non, Messieurs, l'art, comme le génie, est du côté de Sophocle. Il faut en donner quelques preuves. Dans la scène si dramatique où les deux époux s'interrogent sur le passé, La Harpe admire les ornements ajoutés par Voltaire à la réponse de Jocaste. OEdipe, déjà troublé de quelques indices, s'écrie :

> Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.
>
> JOCASTE.
>
> Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux,
> Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
> Ses yeux brillaient encor du feu de la jeunesse.
> Son front cicatrisé, sous ses cheveux blanchis,
> Imprimait le respect aux mortels interdits;
> Et si j'ose, seigneur, dire ce que je pense,
> Laïus eut avec vous assez de ressemblance;
> Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
> Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.

(1) La Harpe, *Cours de Littérature*.

Voilà, sans doute, des vers élégants et polis; mais, bon Dieu! que font ces douceurs conjugales, ces madrigaux domestiques dans un sujet terrible? Comment OEdipe, lorsqu'il a déjà marqué son affreux doute, peut-il les entendre, et Jocaste les dire? Le poëte et le critique ne devaient-ils pas sentir qu'il n'y avait place là que pour le mot nécessaire, pour le mot le plus expressif et le plus court, entre ces deux âmes haletantes d'inquiétude, et que tout ornement de langage, toute politesse de cour, est un contre-sens insupportable? O combien Sophocle a plus d'art dans sa simplicité! Le voici mot à mot, sans la traduction improvisée de Racine.

OEdipe, agité des premiers souvenirs sur le lieu où périt Laïus, s'écrie :

> O Jupiter! que veux-tu donc faire de moi?
>
> JOCASTE.
>
> Mais toi, quelle est donc ta pensée, OEdipe?
>
> OEDIPE.
>
> Ne m'interroge pas encore. Mais Laïus, quelle taille avait-il? parle; quel âge avait-il?
>
> JOCASTE.
>
> Il était grand. Sa tête commençait à blanchir; ses traits, d'ailleurs, n'étaient pas fort différents des tiens.
>
> OEDIPE.
>
> Hélas! malheureux! il semble que, sans le savoir, je me suis précipité sous la malédiction terrible.
>
> JOCASTE.
>
> Que dis-tu? j'hésite à te regarder, ô roi!
>
> OEDIPE.
>
> Je tremble que le devin n'ait été clairvoyant. J'en serai plus sûr, si tu ajoutes un mot.

Ailleurs, La Harpe trouve une vraie grandeur, un caractère héroïque dans le témoignage que Philoctète rend à l'amitié. Sans doute, ce sont de belles sentences et des vers brillants :

> Qu'eussé-je été sans lui? rien que le fils d'un roi,
> Rien qu'un prince vulgaire; et je serais, peut-être,
> Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

Rien que le fils d'un roi dut être fort applaudi. Mais où est la vérité antique, dans ce souvenir d'Alcide transformé en un guide austère, par qui

> l'âme éclairée,
> Contre les passions se sentit assurée.

La fable a sa couleur, qui est sa vérité; on peut la rejeter comme surannée; mais l'altérer ainsi n'était pas un progrès de l'art; et que tout cela est loin du pathétique et de la poésie de Sophocle! Il y avait cependant un don précieux, inestimable dans le début dramatique de Voltaire : c'était la pre-

mière fraîcheur d'un grand talent, cette vivacité, ce coloris d'élégance, qu'il tenait de l'étude et de la jeunesse. Un poëte était né, non pas tel que l'imagination peut le rêver de préférence, enthousiaste, naïf, original.

> . . . . Vatem
> Hunc qualem nequeo monstrare, et sentio tantum
> Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
> Impatiens, cupidus sylvarum. . . . . . .

Le poëte du dix-huitième siècle, au contraire, est un homme des villes, léger, railleur, ami et flatteur ironique des grands, habile à se jouer des travers, et à répéter les grâces et les vices d'une société élégante. Sa poésie n'éclatera pas d'images empruntées à la nature; elle n'aura pas de grandeur simple, et souvent elle se plaira dans une pompe un peu factice. En quelque lieu, en quelque temps que la fiction la transporte, elle sera toujours philosophique et pleine d'allusions modernes; car elle est un instrument de la pensée du poëte, plutôt qu'elle n'est cette pensée même. Elle ne sera donc tout à fait originale et vraie que là où elle peut librement se confondre avec les penchants et le langage même du dix-huitième siècle, et devenir, dans une satire ou une épître, la plus vive expression de ce monde épicurien et sceptique.

Mais le temps de la Régence, fort peu poétique par les habitudes et les mœurs, attachait un respect de tradition aux formes les plus sérieuses de l'art. La célébrité, la gloire ne s'obtenaient qu'en les observant. Aussi Voltaire, en achevant OEdipe, commençait un poëme épique sans songer si, dans les habitudes de son temps et de son propre génie, il trouvait cette grande vocation : il voulait la gloire, le bruit, la première place dans les lettres. Depuis OEdipe, il la cherchait au théâtre avec des revers et des succès douteux, dans *Artémire, Ériphile, Marianne*. Il était à la fois très-laborieux et très-dissipé, répandu dans le monde et à la cour, aimant avec passion les vers, les plaisirs et même le jeu, voyageant sans cesse de château en château, travaillant sur les routes, s'occupant de tout, même de sa fortune, et à travers un poëme épique, faisant de bonnes affaires avec les traitants, par le crédit des maîtresses de princes. Il pratiquait déjà cet art de flatter pour oser impunément; il adressait de Cambrai même des louanges à l'indigne successeur de Fénelon, au cardinal Dubois; mais la vue d'Amsterdam et de La Haye lui arrachait un cri d'indépendance : « Ici, pas un oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit personne qui ait de cour à faire; on ne se met pas en haie pour voir passer un prince; on ne connaît que le travail et la modestie. »

Bientôt, cependant, il revenait aux grands seigneurs de la cour de France, aux Villars, aux Sully, aux Richelieu. Il était des voyages de Fontainebleau; il faisait des vers pour madame de Prie, avait pension sur la cassette, et était assez content de la jeune reine, qui pleurait à *Marianne*, riait à *l'Indiscret*, et l'appelait, dit-il, *mon pauvre Voltaire*.

Déjà une édition de *la Henriade* avait paru, furtive, incomplète, mais saillante de pensées, et pleine de beautés d'autant plus au goût du siècle qu'elles étaient moins épiques. Malgré son adresse et ses amis, le jeune poëte, suspect de témérité philosophique, n'avait pu la dédier au roi. On murmurait dans le haut clergé contre certains endroits du poëme; on parlait d'une censure de Sorbonne; mais la faveur publique était grande et protégeait le poëte, quand tout à coup il fut averti cruellement de l'odieuse inégalité que les rangs et l'arbitraire laissaient encore dans la société française. Un homme de grande naissance, dont il avait relevé l'impertinence par une épigramme, à table chez le duc de Sully, s'en vengea peu de jours après par un lâche guet-à-pens : Voltaire, attiré, sur un prétexte, à la porte de l'hôtel Sully, où il dînait encore, est saisi et bâtonné par quelques laquais déguisés du chevalier de Rohan. Il ne trouve auprès de son ami le duc de Sully que froideur pour cette injure, et sympathie de grand seigneur pour celui qui l'a faite.

Voltaire disparaît, s'enferme, apprend jour et nuit l'escrime et l'anglais, pour se préparer une vengeance et un asile; puis, sortant de la retraite, il envoie un cartel au chevalier de Rohan. Celui-ci ne répondit point par le mot que l'ingénieux auteur d'*Édouard* a placé dans une situation semblable : « Je ne puis, monsieur; j'en ai bien du regret : vous n'êtes pas gentilhomme. » Il accepta pour le lendemain; mais, dans la nuit, sur un ordre de M. le duc, premier ministre, Voltaire fut mis à la Bastille pour six mois, puis exilé. Libre, il revint furtivement à Paris, pour chercher encore son ennemi, qu'il ne trouva pas; puis il quitta la France. Sa retraite naturelle était l'Angleterre : il en connaissait déjà l'esprit libre penseur. En France même, il s'était lié, depuis plusieurs années, avec un illustre Anglais, lord Bolingbroke, banni aussi de son pays, mais par bon acte du parlement, après un glorieux ministère, et pour avoir essayé sans succès un changement de dynastie. Voltaire avait admiré dans Bolingbroke, avec cet air du grand monde et ces goûts épicuriens qu'il aimait, une érudition philosophique, une immensité de

lecture, une science d'incrédulité toute nouvelle à ses yeux. Il avait joui avec délices de ces entretiens dans la belle retraite que Bolingbroke s'était choisie en Touraine et qu'il venait d'abandonner en 1726, pour rentrer amnistié dans son pays. Voltaire, sorti de la Bastille, vint l'y rejoindre, et resta trois ans près de lui.

Ce fut l'époque où le jeune président de Montesquieu fit le même voyage sous les auspices de lord Chesterfield. L'Angleterre, de 1727 à 1730, fut donc ainsi l'école des deux premiers génies de notre dix-huitième siècle. Plus tard, Buffon commença ses grandes recherches de la nature, par l'étude et la traduction des découvertes anglaises. L'esprit le plus actif du dix-huitième siècle, après Voltaire, Diderot, emprunta de l'Angleterre ses premières études philosophiques et son premier essai d'Encyclopédie. Rousseau tira des ouvrages de Locke une grande partie de ses idées sur la politique et l'éducation; Condillac toute sa philosophie. Il semble donc, Messieurs, qu'avant d'aller plus loin dans l'histoire littéraire de notre patrie, c'est le moment de nous arrêter au tableau des lettres et de la civilisation anglaises dans leur rapport avec la France, et d'indiquer rapidement ce qu'elles nous avaient emprunté, et les exemples qu'elles nous rendaient.

CINQUIÈME LEÇON.

Littérature anglaise à la fin du dix-septième siècle. — Imitation de la France après la restauration des Stuarts. — Poetes anglais formés sous cette influence. — Part d'originalité qu'ils conservent. — Waller, Butler, Dryden, Rochester. — Dryden, études sérieuses. — Progrès des esprits dans la philosophie naturelle. — Newton, Halley [1686]. — Métaphysique religieuse et politique. — Révolution de 1688. — Nouvel essor des esprits. — Persistance du goût français; comment ce goût est modifié par les mœurs et la liberté anglaises. — Aristocratie lettrée, Temple, Halifax, Dorset, Somers, Granville, Bolingbroke, Oxford, Chesterfield. — Plébéiens portés aux affaires par les lettres: Rowe, Addison, Tickell, Steele, Congreve, Prior, Swift, considérés comme hommes politiques.

Messieurs,

La littérature anglaise, si fort ignorée du siècle de Louis XIV, avait, plus qu'aucune autre, éprouvé l'influence de cette grande époque. Quand la restauration des Stuarts vint assoupir, par le pouvoir absolu et la licence des mœurs, ce bouillonnement des imaginations qu'avaient excité la religion, la guerre civile et Cromwell; quand la voix rude du peuple anglais se tut devant la cour de Charles II, allié de Louis XIV et soutenu par ses subsides, la pompe et l'esprit de France prévalurent d'abord à Londres sur le vieil esprit du pays, divisé, mécontent de lui-même, harassé de tant de mécomptes, et affaibli par le contact des crimes commis en son nom. L'aristocratie anglaise, revenant d'outre-mer, ou sortant d'une obscure retraite pour se presser autour du trône qui lui était rendu, ne songeait qu'à effacer dans les fêtes et les plaisirs la tristesse des temps qu'elle venait de subir. Le luxe semblait un gage de loyauté, le goût et l'imitation de la France une marque de fidélité monarchique. On croyait à White-Hall, parmi tant de sanglants et récents souvenirs, ne pouvoir trop se rapprocher de Versailles; il n'y avait fête agréable sans modes et parures venues de France; on parlait français à la cour: on y citait nos auteurs; et le plus indiscipliné des poetes, comme le plus déréglé des hommes, Rochester, cet homme d'esprit fou, ce grand seigneur toujours ivre, se piquait d'être disciple de Boileau.

Le facile Davenant, Denham, Roscommon, et quelques autres seigneurs ou beaux esprits, avaient ce même goût français, ou du moins croyaient l'avoir; car il s'y mêlait une forte veine d'originalité, ou plutôt de licence anglaise, qui fait, je vous assure, qu'un élève comme Rochester aurait singulièrement effarouché un maître comme Boileau. La cour de Charles II chargeait les vices élégants qu'elle imitait; le jeune roi surtout était aussi loin de Louis XIV dans ses faiblesses que dans sa politique. Avec beaucoup d'esprit, du courage et de longs malheurs bien supportés, il n'avait et ne pouvait inspirer rien de grand. Les mœurs et les aventures de sa cour se reproduisaient dans la licence du théâtre comique, auquel tout scandale était permis, tandis que la plus tyrannique censure pesait sur les écrits utiles. Wicherley, élevé en France pendant le protectorat de Cromwell, en rapporta l'admiration de notre théâtre naissant, et, dans la suite, imita les chefs-d'œuvre de Molière, mais en les accommodant au goût du public anglais par un renfort de situations libres et de paroles cyniques. En même temps, le théâtre tragique de Londres copiait du nôtre les amours romanesques, sans perdre cependant son ancienne indécence.

Des écrivains de la république et du protectorat, il ne paraissait plus que Waller qui, après avoir été tour-à-tour partisan de la révolution, conspirateur royaliste, poete de Cromwell, saluait le retour de Charles II par des vers non moins élégants, mais moins mérités que ses stances au protecteur. Dès sa jeunesse et au milieu de la guerre civile, Waller avait eu dans sa poésie une pureté continue, une douceur, un tour facile et nombreux dont les meilleurs vers de notre Racan peuvent donner l'idée. L'élégance d'une cour comme celle de Charles II devait ranimer ce talent; mais, quoi qu'en ait dit le poete, il n'y avait plus pour lui cette inspiration de grandeur et d'orgueil national que lui avait don-

née Cromwell : la vérité manquait. La renommée poétique de Waller resta très-grande cependant.

Saint-Évremont, qui vécut tant d'années à Londres en véritable *émigré* français, n'apprenant pas un mot de la langue et de la littérature du pays, croyait Waller un grand poëte, et le célèbre dans ses lettres. La Fontaine même en entendit parler, et répéta son nom :

Eh ! qui ne recevrait Anacréon chez soi?
Qui n'admettrait Waller et La Fontaine?

Les noms de Rochester et de Denham, comme nobles cavaliers qui faisaient des vers, passèrent aussi de la cour d'Angleterre à celle de France. Ils y furent vantés par Hamilton, écrivain de génie dans les choses frivoles, qui, sans doute, eût été le plus spirituel auteur anglais de son temps, s'il ne se fût avisé de se faire Français. Un autre poëte, plus constant dans son zèle royaliste que Waller, était le vieux Cowley, qui pendant la révolution avait passé plusieurs années à Paris comme agent de la reine Henriette et de Charles II. Son goût un peu bizarre, mêlé d'originalité anglaise et d'affectation italienne, remontait à l'époque qui avait précédé la guerre civile; mais une empreinte française se mêle à ses derniers ouvrages. Elle est également marquée dans ceux de Waller, de Denham et de Davenant; elle appartient à presque tous les poëtes de cette époque, hormis Butler, le parodiste des passions républicaines ou religieuses, et Milton, leur poëte, Milton, reste sublime d'un autre temps, qui vieillissait aveugle et pauvre, attendant un immortel avenir avec la même foi que le *Millenaire Overton*, son ami, attendait le règne du Christ.

Sous cette adoption du goût et de l'esprit français, qui se prolongea plus d'un demi-siècle, il se conservait cependant une forte sève d'humeur et d'imagination anglaises; et il y a lieu d'étudier ici, moins les effets de l'imitation que le curieux mélange de deux génies opposés. Rochester, qui avait également pris pour modèles Horace et Boileau, a cependant une forme de satire à lui, où paraît au plus haut degré l'allure impétueuse et sans gêne de l'esprit anglais. La moitié de sa *Satire de l'homme* est prise à Boileau; mais le reste n'aurait pu être imaginé dans la France de Louis XIV: c'est une débauche de misanthropie moqueuse, c'est un feu de poésie cynique qui n'étaient permis qu'à un poëte grand seigneur, à qui ses services et son ivresse habituelle donnaient le droit de tout dire, dans la cour de Charles II.

Il en est de même des deux poëtes qui se partagèrent la scène tragique pendant la durée de ce règne, Dryden et Otway. Tous deux ont beaucoup imité la France, quelquefois même avec peu de discernement. Mais Dryden, malgré les idées et même les paroles françaises semées dans toutes ses préfaces, est un poëte singulièrement national pour le tour et la forme; et Otway, dans son travail précipité, dans sa vie courte et misérable, terminée par la faim, a eu quelques beaux traits de poésie naturelle et passionnée.

L'idiome anglais touchait alors à sa plus heureuse époque: il se polissait, sans s'appauvrir; il avait toute sa riche collection de termes indigènes, énergiques, concis, comme les vieilles langues du Nord; il y avait mêlé une forte teinte de simplicité et d'imagination biblique. Du reste, quoiqu'il prît en courant beaucoup de mots français, il ne les employait, pour ainsi dire, que comme des noms-propres ou des termes de mode, et n'altérait en rien la vieille originalité de ses constructions précises, elliptiques, et l'énergie de ses innombrables métaphores; il ne se modelait pas, à cet égard, sur des langues moins régulières et moins poétiques, il avait toute sa vigueur et sa physionomie propre. De là le beau style poétique de Dryden, quoique ce poëte manquât de génie dramatique, et qu'il ait parcouru pendant vingt ans une carrière qui n'était pas la sienne, accumulant les beaux vers et les récits déclamatoires, les inventions poétiques et les situations fausses.

Charles II, en prenant de Louis XIV l'exemple de la pompe et des plaisirs monarchiques, n'imita pas ce prince dans sa munificence à récompenser les lettres. La littérature n'avait, sous son règne, que les entraves du pouvoir absolu, et s'adressait à un public souvent distrait par de sourdes inquiétudes et des mécontentements. Dans les premières années de la restauration, le poëme de Butler, qui jetait une dérision piquante sur le zèle farouche et minutieux des puritains, était un service rendu à la cause royale. Il y avait peu de générosité dans le poëte à frapper un parti vaincu, dont les derniers chefs expiaient leur fanatisme sur l'échafaud; il y avait encore moins de noblesse dans la manière dont ce poëte satirisait, sous son nom propre, la famille de sir Luck, où il avait été recueilli et où il avait vécu. Mais tels étaient la haine et le dégoût qu'avait laissés dans les esprits la rude et fanatique domination des sectaires, telle était la crainte qu'ils excitaient encore, qu'on accueillit avec le plus vif empressement le poëme d'*Hudibras*. Nul ouvrage, sous Charles II, n'était plus lu, plus cité. Il servit sans nul doute à décréditer ce rigorisme, cette tristesse puritaine qui se maintenaient comme une forme d'opposition et une menace à la nouvelle cour. Sous ce rapport, Charles II devait au poëte une reconnaissance dont il ne s'acquitta, qu'en lui citant parfois des vers d'*Hudibras*. Butler, félicité

et oublié, mourut pauvre, laissant un ouvrage original, qui, par malheur, est intraduisible, et qui même a vieilli pour les Anglais.

On a comparé son *Hudibras* à *Don Quichotte*. L'imitation n'est pas douteuse. Le chevalier puritain et son écuyer Ralfo furent évidemment inspirés par les deux personnages de Cervantes; mais le poëte anglais n'a pas l'élégance, l'imagination, la variété de l'Espagnol. Hudibras surtout n'est pas amusant pour tout le monde, comme Don Quichotte. La fidélité même de ses parodies traîne avec soi quelque chose de l'ennui qui s'attachait aux originaux puritains. Le poëte se moque bien, mais longuement. Ses plaisanteries sont instructives pour l'histoire; mais qu'est-ce que des plaisanteries qu'il faut étudier? Le chevalier Hudibras est une bonne copie des pédants réformateurs; mais qu'il est loin de l'aimable et admirable fou Don Quichotte! Et quant à l'indépendant Ralfo, bien qu'il soit poltron et souvent battu comme Sancho, ses arguments de prêche et de régiment n'égalent pas les proverbes du bon écuyer. Ce n'est donc pas au chef-d'œuvre de Cervantes qu'il faut comparer *Hudibras*, mais plutôt à notre satire *Ménippée*. C'est le même bon sens goguenard et le même savoir original: la peinture des puritains vaut celle des ligueurs. Mais *Hudibras* n'avait pas, comme la *Ménippée*, le mérite de venir pendant le combat, et d'aider à la victoire. Les chants de ce poëme ne furent publiés qu'en pleine restauration, de 1663 à 1677. Les plaisanteries de l'auteur sur la basse extraction des principaux personnages de la révolution, ses bons mots perpétuels contre les bouchers, les brasseurs et les savetiers venaient bien tard, quand la restauration avait dispersé les restes de Cromwell, et qu'Harrison, Bradshaw et tant d'autres étaient morts dans les supplices. Il fallait un grand fonds de gaîté aristocratique pour rire encore du défaut de naissance de ces hommes.

Le grand et populaire succès d'*Hudibras* est à cet égard un indice curieux pour l'histoire, autant que le livre en lui-même abonde en traits de mœurs, dont elle peut profiter. Le jacobite Samuel Johnson, qui donne à Butler le nom de grand, regarde son poëme comme un des monuments de la langue anglaise. Ce livre a du moins l'incontestable avantage d'être tout indigène par le sujet, les mœurs, les détails. A ce titre, il occupe une place à part dans la littérature du temps; il a l'esprit du règne de Charles II, sans aucune trace d'esprit français. Vous savez même que Butler n'aimait pas nos vers, trouvant qu'il y en avait toujours un pour la rime, un pour le sens.

Mais revenons à l'école française du temps des Stuarts. Elle eut pour chef un écrivain auquel on ne peut refuser un facile et beau génie, Dryden. Né en 1631, ses premiers vers un peu célèbres furent des stances héroïques sur le feu lord protecteur. Il est vrai qu'un an après il publiait un poëme sur l'heureuse restauration et le retour de sa très-sacrée majesté Charles II, et qu'il ne cessa, dès lors, de louer et de servir la monarchie des Stuarts, jusqu'au point de se faire catholique sous Jacques II.

A part Milton, dont le génie n'est pas de cette époque, Dryden était le plus grand poëte qu'ait eu l'Angleterre, depuis Shakspeare. Plein de l'étude des anciens et des Français, il entreprit de polir, d'élever, d'enrichir la poésie anglaise gâtée par les affectations de Cowley, et qui, hormis Shakspeare et quelques vers choisis de Waller, était encore inculte, négligée, diffuse. Malheureusement la parcimonie de Charles II pour les lettres força Dryden de porter son génie vers le genre dramatique, peut-être épuisé dès lors pour l'Angleterre. Poëte lauréat avec cent livres sterling et une pièce de vin par an, Dryden, pauvre et dépensier, composa dans un intervalle de vingt-cinq ans, et à travers beaucoup d'autres ouvrages, vingt-sept pièces de théâtre, comédies, tragédies, opéra, toutes remplies de beaux vers et d'inventions ingénieuses, mais oubliées aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'il n'ait beaucoup réfléchi sur son art. Un de ses premiers ouvrages fut un traité de la poésie dramatique, où les exemples des Grecs, des Français, du vieux théâtre anglais, sont habilement comparés et défendus tour à tour. Dryden, déjà connu par quelques drames, écrivit cet ouvrage à l'époque où la peste de Londres avait fait fermer tous les théâtres. Il y suppose un entretien littéraire entre lui, sous le nom de *Crites*, et *Eugène*, *Lisidé*, *Néandre*, trois hommes, dit-il, d'esprit et de qualité. C'étaient lord Buckurst, longtemps après ministre de Guillaume III; sir Charles Sedley, homme de cour et poëte ingénieux; sir James Howard, dont Dryden avait épousé la sœur, et qui faisait des tragédies médiocres. Toutes les questions de l'art sont discutées dans ce dialogue à peu près comme on le ferait aujourd'hui. *Crites* célèbre la perfection du théâtre grec et de la comédie latine. Il y trouve ces fameuses règles que les Français, dit-il, appellent *les trois unités*, et cette autre règle que Corneille a nommée *la liaison des scènes;* et il termine en proposant à l'admiration Ben Johnson, comme un élève et un imitateur des anciens.

Un des interlocuteurs n'a pas de peine à répondre que les anciens, et même Térence, n'ont pas toujours observé les *unités;* et il les trouve inférieurs à Shakspeare pour le pathétique. Mais la

grande question est celle du goût français, dont l'amour-propre anglais souffrait avec peine l'influence. Sir John Sedley déclare qu'il y a quarante ans, on n'aurait pas agité la question de prééminence entre le théâtre anglais et celui de France. « Mais depuis ce temps, dit-il, nous avons été si « mauvais Anglais, que nous n'avons pas eu le « loisir d'être bons poëtes. Fletcher, Beaumont, « Ben Johnson venaient de quitter cette vie, « comme si, dans l'âge de sang qui se préparait, « ces belles et douces études n'avaient plus eu « rien à faire parmi nous. Les muses, qui suivent « toujours la paix, allèrent se fixer dans un autre « pays. C'est alors que le grand cardinal de Richelieu les accueillit, et que, par ses encouragements, Corneille et quelques autres réformèrent le théâtre français, qui, jusque là, était « autant inférieur au nôtre, qu'il le surpasse maintenant, et qu'il surpasse ceux du reste de l'Europe. » Sedley continue, en louant les Français « d'observer avec scrupule les *unités*, de ne pas « mettre une double intrigue dans chaque pièce, « de ne point mêler le pathétique et la gaîté, de « ne pas encombrer le théâtre d'événements. En « s'attachant à l'unité d'un sujet, dit-il, les Français ont gagné plus de liberté pour la poésie. Ils « ont le loisir de s'arrêter sur ce qui mérite intérêt, et d'exprimer les passions, véritable « œuvre du poëte, sans être brusquement emportés d'une chose à l'autre, comme on le voit dans « les pièces de Caldéron. » Enfin, il approuve les longs et fréquents récits de la tragédie française. « Par là, dit-il, les Français évitent sur le théâtre « le tumulte auquel nous sommes exposés en Angleterre par nos représentations de duels, de « batailles et autres incidents qui rendent notre « scène semblable à une arène, etc... Car quoi « de plus ridicule que de figurer une armée avec « un tambour et cinq ou six hommes derrière, ou « de voir un duel, et l'un des combattants tué « avec un ou deux coups d'un mauvais fleuret. « J'ai observé que dans toutes nos tragédies, l'auditoire ne pouvait s'empêcher de rire, quand les « acteurs sont à mourir : c'est l'endroit le plus « comique de toute la pièce. Toutes les passions « peuvent être représentées au naturel sur le « théâtre, si, au talent qui les a bien exprimées, « l'acteur ajoute une voix habilement conduite, « et des gestes naturels sans efforts; mais il y a « des actions qui ne peuvent être imitées dans leur « grandeur : mourir, entre autres, est une chose « qu'un gladiateur romain pouvait seul rendre au « naturel sur la scène, quand, au lieu de l'imiter « et de la jouer, il la faisait réellement. Par ce « motif, il vaut mieux ne pas la représenter : les « paroles d'un bon écrivain qui la décrit vivement « feront sur nous une impression plus profonde « qu'un acteur qui a l'air de tomber mort, devant nous. » L'ingénieux interlocuteur félicite encore les poëtes français de ne jamais finir les pièces par ces brusques conversions, ces changements de volonté sans motif, communs au théâtre anglais, et de n'avoir ni scènes superflues, ni personnages inutiles. Enfin, il vante leurs vers rimés, comme bien préférables aux vers blancs des Anglais.

Néandre avoue sans difficulté ces mérites du théâtre français; mais il les trouve secondaires, extérieurs, beautés de statue et non d'homme. Il reproche à notre tragédie, réformée par le cardinal Richelieu, ces longues harangues introduites, dit-il, pour plaire à la gravité d'un homme d'église. *Cinna* et *Pompée* lui paraissent, non des pièces de théâtre, mais des discours sur la raison d'État, et *Polyeucte* une musique d'orgue. Après ces impertinences, il dit des choses assez sensées et cent fois répétées sur les inconvénients qu'entraîne la rigoureuse observation des *unités;* et il conclut qu'il est plus aisé d'écrire une pièce française régulière qu'une pièce anglaise irrégulière, comme Fletcher et Shakspeare.

Car notez bien, Messieurs, Shakspeare n'était pas encore l'homme à part, unique, incomparable. On le nommait avec Fletcher, et Beaumont, avec Ben Johnson, ce compilateur des anciens, qui compose une tragédie de longs fragments recousus. Dryden comprit la différence; et il a tracé de Shakspeare, dans ce même dialogue, un portrait où respire un véritable et judicieux enthousiasme.

« Je commence par Shakspeare, dit-il : c'était « de tous les modernes, et peut-être de tous les « anciens poëtes, l'homme qui avait l'âme la plus « vaste et la plus compréhensive. Toutes les images de la nature lui étaient présentes; et il les reproduisait sans effort et par inspiration. Quand « il décrit quelque chose, vous faites plus que la « voir, vous la sentez. Ceux qui l'accusent d'avoir « manqué d'instruction lui donnent le plus grand « des éloges. Il savait d'instinct; il n'avait pas besoin des livres pour lire la nature : il regardait « en dedans, et il la trouvait là. Je ne puis dire « qu'il soit partout égal à lui-même : s'il l'était, je « lui ferais injure de le comparer même aux plus « grands hommes. Il est souvent plat, insipide; sa « verve comique dégénère en grossièreté, son élévation sérieuse en enflure; mais il est toujours « grand, lorsqu'une grande occasion lui est offerte. Personne ne peut dire que Shakspeare, « trouvant un sujet convenable à son génie, ne

« se soit pas élevé au-dessus des autres poetes,

« Quantum lenta solent inter viburna cupressi. »

Malheureusement Dryden, en raisonnant avec finesse sur les procédés de l'art, et en admirant avec enthousiasme le génie de Shakspeare, ne paraît pas avoir eu le sentiment de ce naturel dramatique, de cette vérité des caractères qui peut se retrouver dans tous les systèmes, dans toutes les formes de composition, et qui anima si souvent l'admirable élégance de Racine, comme elle éclate dans une poésie plus inculte et plus rude. Dryden est un artisan de beaux vers, qui les applique où il peut, sans fortes conceptions, sans émotions profondes; il est dénué de cette imagination qui invente des personnages, ou les ressuscite d'après l'histoire; il allait où l'appelaient les noms sonores et les grandes images, Montézuma, Cortez, la conquête de Grenade, Don Sébastien. Mais toutes les physionomies qu'il met sur la scène sont indistinctes; partout c'est la même abondance de métaphores, les mêmes sentences à fleur d'âme, sans rien qui touche et qui pénètre. Nous croyons cependant que Voltaire, dans son théâtre, a beaucoup profité de ce brillant poete. Il y a des ressemblances assez marquées entre la pompe de son *Alzire*, de sa *Sémiramis*, et ces belles tirades rimées de Dryden, surchargées d'images élégantes, mais un peu communes. Cette fausse magnificence, cette hardiesse qui n'est que dans le langage, fut pour le poete français un modèle qui le trompa peut-être sur l'emploi que son art pouvait faire des richesses, alors nouvelles, de la scène anglaise. Dans *Zaïre*, dans *la Mort de César*, il cache parfois, en croyant le corriger, le génie de Shakspeare sous les ornements de Dryden.

Mais revenons aux tragédies de Dryden, et à la poésie anglaise du temps de Charles II. L'imitation du théâtre français fut complète, hormis deux points: l'exacte observation des règles, et la vérité du pathétique. Les Anglais formèrent, d'après le modèle commun de nos tragédies, ce que Dryden appelle les pièces héroïques, dont le succès, dit-il, était dû tout entier à l'approbation et à l'appui de la cour. Il n'y avait plus la grossière licence de Shakspeare, ni ses anachronismes, ni ses mélanges disparates d'horreur et de bouffonnerie; mais il n'y avait plus de nature, plus de situations fortement tragiques, plus d'invention, plus d'histoire.

Dryden, en particulier, ne paraît pas s'être douté du puissant intérêt qui s'attache à la vérité d'un caractère dessiné d'après les faits; son Cortez est un galant chevalier épris d'une fille de Montézuma, qui soupire pour lui, et offre, dans sa timidité, plusieurs traits de l'*Iphigénie* de Racine. Shakspeare, au lieu d'un tel personnage, aurait pris dans la vieille chronique espagnole cette Maria, jeune Indienne d'obscure naissance, mais d'un esprit ferme et hardi, maîtresse de Cortez, parce qu'elle était sa compagne de gloire et de péril, et servait à ses desseins comme Catherine à ceux de Pierre-le-Grand. Dans Dryden, Montézuma rappelle tout à fait la pompe de nos Romains de théâtre; les mots profonds et pathétiques que donnait l'histoire sont négligés par le poete, ou perdus dans un amas d'élégance. Qu'il mette sur la scène Aurenzeb, Antoine, Ferdinand, c'est toujours le même luxe de langage, le même éclat de fausses couleurs.

Aussi Dryden n'hésita pas à retoucher les ouvrages de deux génies naturels qu'il admirait, mais qu'il croyait embellir, Shakspeare et Milton. Il refit *la Tempête*, et il composa un drame du *Paradis perdu*; ce fut même le premier succès de ce pauvre et sublime Milton, d'être pillé et rimé par un poete célèbre. En faisant un opéra du *Paradis perdu*, en 1673, l'année même de la mort de Milton, Dryden proclama l'ouvrage qu'il imitait un des plus grands et des plus sublimes poèmes qu'ait produits son siècle et sa nation. C'était dire beaucoup alors; car un auteur tragique estimé de cette époque, Nathaniel Lee, dont le *Brutus* n'a pas été inutile à Voltaire, félicitait poétiquement Dryden d'avoir poli l'or brut de Milton, et fait briller la lumière de son génie sur ce monde grossièrement ébauché par le vieux barde. Dryden n'avait fait cependant qu'encadrer dans des scènes les inventions, les idées, souvent même les expressions de Milton, en les gâtant un peu par l'élégance et l'antithèse. Mais cela même servit à la gloire du poème original, dont les beautés furent ainsi plus rapprochées du goût contemporain. On peut juger, par cet exemple, de la fausse pompe que Dryden portait dans le genre dramatique et dans la haute poésie.

Pour compléter ce caractère artificiel de son théâtre, il le fit plus d'une fois servir à des allusions du moment, remplaçant sur la scène la tragédie romanesque par la satire politique. Admirable poete, mais homme sans caractère, son talent, si souvent exercé par les panégyriques et les dédicaces, devint un instrument de cour et de parti.

Marqué d'abord par une réaction sanglante, puis par une honteuse corruption, puis par un progrès de despotisme qui ne s'arrêta que devant la crainte de son dernier succès, ce temps de persécutions politiques et de fêtes, de conspirations et de controverses, entre une cour, une église, un peuple, qui se faisaient peur l'un à l'autre et avaient tous peur du catholicisme, ce temps, dis-je, ne laissait pas le poete libre et maître de lui-même. Les let-

tres, d'ailleurs, et la poésie n'avaient pas encore pris rang pour leur compte dans la société. Quelques seigneurs les cultivaient, au moins pour s'en faire une arme de scandale et de moquerie. Mais un poëte était encore à la merci du pouvoir et des bienfaits de tout personnage un peu considérable. Dryden, pauvre, était payé comme un artiste qui joue dans un concert; et cette dépendance devait ajouter pour lui au poids que le pouvoir absolu faisait peser sur tout le monde.

Il faisait donc des pièces de théâtre, tantôt contre les catholiques accusés de la conspiration des *Poudres*, tantôt contre les presbytériens suspects de vouloir un changement de dynastie. Ces ouvrages n'appartiennent pas à l'art, mais à l'histoire polémique du temps. La passion docile qui les inspirait à Dryden servit mieux son talent lorsque, laissant les allusions du théâtre, il se livra sans détour à la satire politique.

Le bill d'exclusion porté contre le duc d'York comme un avertissement pour Charles II, les intrigues de Shaftesbury, l'ambition du jeune Monmouth, tenaient l'Angleterre dans une sourde et orageuse anxiété. Charles II chassa le parlement, exila Monmouth, et embrassa, autant que le permettaient son insouciance et sa légèreté, la politique, qui plus tard mise à découvert par un esprit court et violent, perdit les Stuarts. Mais il y eut un premier moment de victoire pour la couronne. Dryden le célébra par son admirable poème d'*Absalon et* d'*Achitopel*. Dans le silence du parlement et la liberté violente, mais douteuse, indirecte, anonyme qu'avait alors la presse, ce poème, étincelant de verve moqueuse et de beaux vers, frappa vivement les esprits et donna pour quelque temps au parti de la cour une autre supériorité que celle des places et du pouvoir. Dryden, courageux dans son dévoûment un peu servile, poursuivit cette guerre contre tout le parti *wigh*, opposant de piquantes satires aux démonstrations populaires, et mettant plus d'une fois, dans cette défense officielle d'une mauvaise cause, les rieurs de son côté. Ce zèle s'accrut sous le règne de l'imprudent Jacques II. Non content de flatter le roi par ses vers, Dryden fut du nombre de ceux qui changèrent de religion pour lui plaire. Soit intérêt, soit faiblesse, soit entraînement logique du parti même où il s'était jeté, l'auteur du *Moine espagnol*, de cette *comédie-libelle* contre Rome, se fit catholique; et telle était la vigueur souple et hardie de son talent, qu'elle résista et parut survivre à cette inconséquence.

Mais durant cette même époque de littérature brillante et servile, l'Angleterre nourrissait dans son sein une haute école de philosophie, qui devait bientôt puissamment servir aux progrès de la raison générale et de la liberté. L'année même du retour de Charles II avait été marquée par la fondation de la Société royale de Londres, tant vantée par Voltaire aux dépens de nos académies, mais qui certainement fut encore une imitation de la France. Les académies ne font pas le génie : cette vérité est trop claire et trop simple pour que l'on y cherche un lieu commun d'épigramme; mais elles répandent l'instruction, mettent en commun les idées, et, par cela seul, elles multiplient les chances pour que le génie s'éveille et se produise. La Société royale, conçue d'après un mode plus libre que nos académies, sans pensions, et sans dépendance de la cour, fut, pendant les années orageuses de la restauration, un asile ouvert aux libres penseurs. C'est un curieux contraste que ce travail paisible de la philosophie anglaise, entre les derniers cris de détresse des partis vaincus, les vengeances du pouvoir, les conspirations des fanatiques, les fausses conversions des hypocrites, et tous ces maux qui infestèrent le règne des derniers Stuarts. Il semble que le libre penser, le bon sens dans le savoir, entourés de tant d'obstacles alors, n'aient été que plus excités à se frayer une route loin de la foule. Ils la chercheront d'abord dans les sciences naturelles, moins comprises et moins suspectes.

La Société royale de Londres joignait, il est vrai, aux géomètres, même des poëtes. Elle compta Dryden parmi ses premiers membres; mais elle n'en eut pas moins ce caractère particulier, digne du pays de Bacon, d'être consacrée surtout aux recherches et aux expériences, à la philosophie naturelle, selon la belle expression du temps. On lisait dans ses séances fort peu de vers, et beaucoup de savants mémoires. Ce fut là que Robert Boyle fit connaître ses découvertes, que Harvey démontra la circulation du sang, que Wren et Wallis exposèrent leurs savants calculs, Halley ses découvertes astronomiques; enfin, ce fut là que Newton trouva des auditeurs et des témoins de son génie. La cour, tout en autorisant la Société royale de Londres, s'en souciait assez peu : le public ne la comprenait pas; mais il en rejaillissait cependant un curieux respect de la science, un sentiment d'orgueil national qui se complaisait en elle, et que l'on trouve dans des vers de Dryden à un médecin du temps, auteur d'un traité sur la pierre. Ce mouvement ne se ralentit pas durant les plus mauvais jours. Le *Livre des Principes* de Newton est daté de l'année 1686, de l'époque même où le pouvoir arbitraire faisait ses derniers efforts, enlevait les chartes des villes, et ensanglantait l'Écosse par tant de cruautés. Au milieu de ce délire des passions humaines, Newton achevait son œuvre sublime, comprise

d'un petit nombre, mais déjà vénérée comme la gloire du pays. Cette impression est marquée dans de beaux vers que l'astronome Halley publiait en tête du *Livre des Principes*. Notre La Fontaine avait dit pour des découvertes plus douteuses :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu.

Halley retrace avec autant de précision que de poésie les vérités même du système du monde, telles que les a faites l'éternel géomètre :

Voici, dit-il, la règle du ciel, le calcul de Dieu, les lois que le souverain Créateur, quand il fit le commencement des choses, voulut respecter, et les fondements sur lesquels il éleva ses ouvrages. Les sanctuaires intimes des cieux sont ouverts; et on connaît la force qui fait tourner les globes les plus lointains. Le soleil immobile contraint tous les astres à graviter vers lui; il ne souffre pas qu'ils se meuvent en ligne droite, à travers le vide immense; mais il les emporte tous dans un cercle régulier, dont il est le centre. Déjà, se voit quelle route est tracée aux comètes effrayantes; déjà, nous n'admirons plus les apparitions de cet astre chevelu. Nous avons appris pourquoi la lune argentée suit un cours inégal, pourquoi, ne s'étant soumise jusqu'à présent à aucun astronome, elle rejette le frein des nombres, pourquoi ses nœuds reviennent, pourquoi son disque augmente. Nous avons appris par quelle force la changeante Phœbé, tantôt refoule la mer qui laisse à nu les sables, et tantôt la jette sur ses bords: merveilles qui tant de fois tourmentèrent la pensée des sages! Nous voyons tout à découvert : la science a dissipé le nuage. Levez-vous, mortels, laissez les soins terrestres, et connaissez désormais la force de votre esprit né du ciel..... Célébrez avec moi, par des chants, le révélateur de ces vérités mystérieuses, Newton, cher aux muses..... Il n'est pas donné à un mortel d'approcher plus près des dieux.

Malgré la mythologie qui, selon l'usage du temps, se mêle à ces vers, on y voit le premier essai du grand art de peindre poétiquement les découvertes de la science, cet art que Voltaire a porté si loin dans sa belle épître sur Newton.

Mais cette investigation du monde matériel n'était pas la seule voie (1) où marchât l'esprit philosophique chez les Anglais. Il en était une autre, plus périlleuse, qu'avait ouverte la première révolution, et que suivaient encore quelques esprits indépendants : c'était celle du scepticisme, ou plutôt du rationalisme religieux et politique. Le doute, en matière de culte et de gouvernement, était demeuré comme le résidu et la cendre éteinte de cet incendie qui avait embrasé l'Angleterre. Dans le feu même de la guerre civile et du fanatisme puritain, parmi les querelles et les démentis de sectes, l'incrédulité religieuse s'était glissée; et la révolution avait eu, avec ses déistes lettrés, les Sidney, les Challoner, une secte d'incrédules assez grossiers, sous le nom de *Nulli-fidiens*. Toutefois, l'esprit religieux, la puissance de la Bible surtout, devenue le *Koran* des sectaires armés, avait exclusivement prévalu. Mais depuis 1688, la dérision jetée sur les fanatiques commença d'affaiblir sérieusement la foi chrétienne, embrouillée par les contradictions des sectes.

Au seizième siècle, les persécutions religieuses et la ligue avaient fait en France bien des incrédules. La fin du dix-septième siècle vit en Angleterre, au-dessus des deux grands partis qui s'étaient choqués pour le pouvoir et pour la liberté, se former le parti des *douteurs*, recruté dans les deux camps. Le royaliste Hobbes avait été plus incrédule encore que le républicain Sidney. Les plus spirituels courtisans et les premiers seigneurs du royaume donnaient presque tous le même exemple. L'étroit bigotisme du duc d'York excitait ce zèle des *libres penseurs :* contre lui l'incrédulité parut une défense. Le célèbre Shaftesbury, ce vétéran de tous les partis, qui, après avoir été le confident de Cromwell, était devenu grand-chancelier sous Charles II, est le premier patron de ces libres penseurs. Il avait dans sa maison le sage Locke, qui, à la même époque où Newton trouvait le *Système du Monde,* écrivait ses belles, mais insuffisantes recherches sur l'entendement humain.

Shaftesbury, renversé par un dernier effort de l'esprit *jacobite,* avait fui en Hollande. Il y passa quelques années dans l'attente d'une révolution nouvelle, dont il eût été le plus habile artisan, Mais la mort le prévint.

Cependant le gouvernement de Jacques II continua d'étendre aux amis de Shaftesbury la haine et la défiance qu'il portait à cet homme d'état. Locke lui-même en fut victime. L'anecdote est curieuse dans ses détails.

En 1684, le principal ministre Sunderland, le même qui trahit Jacques II, écrivit à l'évêque d'Oxford : « Le roi est informé qu'un certain M. Locke, « qui appartient au feu comte de Shaftesbury, et « qui, dans plusieurs circonstances, a témoigné « un esprit d'opposition et de désobéissance, tient « une classe au collége de Christ-Church; Sa Majesté m'ordonne de vous instruire qu'elle voudrait lui faire perdre sa place, et que vous ayez « à m'indiquer ce qu'il faut faire pour cela. » L'évêque, qui était en même temps doyen du collége, répondit « que, connaissant M. Locke pour un « homme suspect, il avait eu l'œil sur lui depuis « plusieurs années, mais que M. Locke était si bien « sur ses gardes, qu'on n'avait jamais entendu de « sa bouche un seul mot contre ou même sur le « gouvernement. Vainement, ajoute l'évêque, on « a souvent et à dessein parlé devant lui, et en « particulier, de la disgrâce de son protecteur et de

(1) Dans sa préface, Newton disait admirablement : « Toute « la difficulté de la philosophie consiste à rechercher, d'après les phénomènes du mouvement, les forces de la nature, et à démontrer, d'après ces forces, les autres phénomènes. »

« la ruine de son parti, il a été impossible de découvrir dans ses paroles ou dans ses regards le moindre signe d'intérêt ou même d'attention. » L'évêque n'en offrait pas moins son zèle et celui du chapitre pour expulser M. Locke, s'il plaisait au roi; mais il eût souhaité qu'on attendit un peu, M. Locke ayant un congé pour maladie. « Je lui ai « fixé le 1er janvier pour son retour, ajoutait l'évêque; et, s'il n'est pas revenu à cette époque, « je serai en droit de procéder à son expulsion. » Mais on répondit aussitôt de White-Hall par l'ordre suivant: « Nous sommes informés de la conduite « déloyale et séditieuse de M. Locke; et nous vous « ordonnons, en conséquence, de le priver immédiatement de sa place, ainsi que de tous les droits « et avantages qui en dependent. La présente vous « servira de garantie. De par le roi: *Sunderland.* »

L'ordre fut aussitôt exécuté, et M. Locke chassé, suivant l'expression de l'évêque dans sa réponse. On peut juger cette politique qui, au mépris des priviléges de *corporation*, frappait avec tant de violence un mérite si paisible et si désarmé.

Locke se retira dès lors en Hollande, où il trouvait une école de libres penseurs, les uns encore enveloppés d'érudition, n'écrivant qu'en latin, comme le médecin Vandal; les autres mettant la philosophie dans des feuilles périodiques, plus sérieuses que les gros ouvrages de nos jours. Ces derniers formaient la littérature dissidente de France, Bayle, Basnage, Leclerc, sceptiques érudits, examinateurs hardis des premiers temps du christianisme, et se servant pour cela des deux voies les plus populaires, la langue française et les journaux.

Locke, poursuivi, même dans cette retraite, par la réaction *jacobite*, en attendait paisiblement la fin. Au mois de janvier 1688, il publiait, dans la *Bibliothèque universelle* de Leclerc, les idées générales, et comme le programme de son Essai sur l'entendement humain. A la même époque, partait des ports de la Hollande une bien autre réponse pour les aveugles persécuteurs qui opprimaient l'Angleterre. Guillaume, prince d'Orange, était débarqué à Torbay.

Locke revint dans sa partie sur le vaisseau de la princesse d'Orange, et servit avec zèle la cause qui faisait triompher, même au profit d'un ambitieux habile, les lois et les libertés de l'Angleterre.

Jacques II se trouva seul et déchu, abandonné même de ses enfants. Le principe de la souveraineté du peuple, proclamé et ensanglanté par Cromwell, puis enseveli pendant vingt-huit ans, reparut pour donner une couronne. Le pouvoir parlementaire, que les Stuarts n'avaient jamais sincèrement admis, et qui venait de subir une dernière suspension de huit ans, devint le principe et l'âme du gouvernement sous un prince étranger. La liberté de la presse, restreinte d'abord par l'impérieuse influence de Guillaume, passa bientôt tout à fait dans les institutions et les mœurs. Un reste des rudes principes de 1640, mitigés, et, pour ainsi dire, blanchis par le temps, par les tactiques légales de l'opposition, sous Charles II, et enfin, par la politique abstraite et modérée de Locke et de ses disciples, fonda, dans l'Angleterre, un nouvel esprit de liberté qui s'étendit à tout, et dut changer la face des lettres.

Le dégoût profond qu'avaient exécuté les entreprises et les vengeances du zèle religieux tourna beaucoup d'esprits à l'indifférence et au scepticisme, comme il était arrivé déjà dans le feu même de la première révolution et sous la tyrannie des puritains. Ce fut le second âge incrédule, non plus partisan de la force et du pouvoir absolu, comme l'avait été Hobbes, mais zélé pour la liberté civile, et inclinant à la démocratie. Alors parut Herbert, comte de Shaftesbury, Wollaston, Collins, Tindal, et tant d'autres, dont les doctrines se retrouveront bientôt dans la philosophie française du dix-huitième siècle. Le roi Guillaume, homme de guerre et homme d'affaires, triste, dur, occupé sans cesse de sa rude tâche contre Louis XIV, contre les partisans des Stuarts, et contre les *Wighs*, auxquels il devait sa couronne, ne favorisa les lettres que par la liberté générale dont elles profitaient, ou du moins, quand il fit quelque chose pour elles, c'était dans un intérêt tout politique. Les grands écrivains, à ses yeux, étaient ceux qui faisaient des pamphlets pour sa cause.

La révolution de 1688, mémorable à tant d'égards, nous intéresse ici surtout dans son influence philosophique, dans la hardiesse et l'essor qu'elle donnait aux opinions que recueillit la France. Comme toute révolution, en brisant d'odieuses entraves, elle rompit plus d'un lien salutaire. Après le règne bigot et sanglant de Jacques II, il y avait soif de liberté. Malgré la fausse tolérance que ce prince avait promise à tous les cultes, pour n'en favoriser qu'un, tous ayant eu peur de l'Église romaine, avaient repris contre elle une haine dont les coups portaient plus loin, et frappèrent sur la racine même du christianisme.

Guillaume fut accueilli d'abord avec joie, non-seulement par l'église nationale, qu'il délivrait, mais par toutes les sectes, y compris la secte des incrédules, née de la folie des autres. Le petit troupeau même de Français réfugiés à Londres, pour vivre et penser librement, la duchesse de Mazarin, Saint-Évremont, ces restes de la société de Ninon, saluèrent avec transport l'avénement de

Guillaume. Quant à lui, élevé dans l'indifférence hollandaise, en protégeant l'église nationale, il n'avait d'ailleurs aucune répugnance des opinions sceptiques, et pensionna plus d'un incrédule qui écrivait pour lui. Les ouvrages irréligieux furent innombrables à cette époque et sous le règne suivant. Il y avait à cet égard commerce assidu, émulation active, entre l'Angleterre et la Hollande.

En 1696, Toland avait publié son *Christianisme sans mystères*. Il ne cessa dès lors d'attaquer le christianisme, et même quelques-uns des dogmes de la loi naturelle, dans son *Nazaréen* et son *Panthéisticon*. Il proposait la formation d'une église de libres penseurs, dont le rituel ironique est en partie publié dans le journal français de Leclerc. Tindal, qui avait été catholique sous Jacques II, n'attaquait pas avec moins de force l'église d'Angleterre et le christianisme tout entier. Toland et Tindal étaient des théologiens érudits, devenus ennemis de leur culte. Collins et Shaftesbury sécularisaient davantage l'incrédulité, en l'appuyant sur l'élégance du génie et des mœurs. Tous deux, disciples de Locke, avaient dépassé leur maître, qui, pour arrêter les conséquences tirées de ses principes, publiait sans succès son *Christianisme raisonnable*.

Ce travail des esprits sceptiques trouva d'habiles contradicteurs, mais ne fit que s'accroître. Dans les années où nous touchons, à l'époque du voyage de Voltaire à Londres, Wollaston publiait avec grand éclat ses discours contre les *miracles de Jésus-Christ*, et le jeune voyageur français avait sous les yeux le spectacle de cette hardiesse, applaudie, appuyée par un grand nombre d'Anglais, mais poursuivie devant un jury, qui condamna le hardi novateur. A la vérité, de ce droit légal de tout dire, exercé par les sceptiques anglais, au risque de quelques amendes, naissaient aussi d'honorables défenses du culte établi. L'incrédulité puissante n'était pas maîtresse. Il y avait combat régulier sur la vérité du christianisme, sur l'existence même de Dieu; car rien n'était excepté du libre penser d'alors.

Sous le règne de Charles II, le savant Robert Boyle avait assuré, par une dotation, un cours religieux dans l'église de Saint-Paul à Londres. La métaphysique la plus haute s'employait à la défense de la religion. L'illustre Clarke démontra dans la chaire de Saint-Paul, avec une puissance singulière de logique, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et enfin la religion révélée, dont à la vérité il n'admettait pas tous les mystères. D'autres théologiens savants, Pearce, Lardner, Warburton, épuisaient leur érudition pour la défense de la foi; mais leur manière même de combattre était philosophique; et quoique leurs écrits, solides et pieux, retinssent un grand nombre d'âmes, quoique la littérature mondaine même fût généralement religieuse, comme on le voit dans *le Spectateur*, les opinions sceptiques prenaient grande influence; et il n'est aucun des raisonnements les plus hardis de la philosophie française au dix-huitième siècle qu'on ne trouve dans l'école anglaise du commencement de ce siècle. Bolingbroke la résumait en lui. Dans sa jeunesse dissipée, dans ses grands emplois sous la reine Anne, dans son exil, il n'avait cessé de se livrer aux recherches d'une érudition antichrétienne. C'était ce curieux savoir qui charmait et confondait Voltaire, dans ses entretiens avec Bolingbroke, en Touraine. Là, au lieu de ce scepticisme libertin, sa première école et la seule philosophie des Vendôme et des Chaulieu, il trouvait une incrédulité savante, polyglotte, qui avait pour elle l'autorité d'un érudit, et celle d'un homme d'état.

On conçoit assez comment les reflets de cette érudition, les confidences de ce hardi scepticisme, cette essence d'irréligion qui s'exhalait de tant de livres que Voltaire lut rapidement, importés en France où il n'y avait qu'une douane impuissante pour les arrêter, et nulle influence morale pour les combattre, durent exercer un incalculable empire.

Dans cette débauche d'esprit philosophique qui suvit la révolution de 1688, le goût français continuait cependant d'agir sur les lettres anglaises. L'hostilité des deux pays n'arrêtait pas cette influence : la haute civilisation du siècle de Louis XIV était plus forte que la politique et les armes; elle dominait au loin les vainqueurs du vieux roi. Dans la cour simple et sévère de Guillaume, on se moquait, il est vrai, des fades louanges prodiguées autrefois à Louis XIV; et on faisait chanter par dérision quelques-uns des prologues de Quinault, si cruellement démentis. Mais nos grands écrivains étaient beaucoup lus par les meilleurs esprits de l'Angleterre; leur méthode solide, leur correcte et élégante énergie servaient de modèle. A mesure que l'Angleterre devenait plus sociable, plus éclairée, plus riche, elle se rapprochait, dans sa littérature, du bon goût et du bon sens français. Ce progrès allait croissant; et quoique, depuis la révolution de 1688, la différence fût devenue plus grande entre les institutions des deux pays, le rapport entre les deux littératures était plus sensible et plus marqué : c'est que la question n'est pas tout entière dans les formes politiques. Sous le règne absolu de Charles II, l'Angleterre avait copié sans goût la littérature française du dix-septième siècle : sous le pouvoir légal et modéré de la reine Anne, elle atteignit à l'élégance que la cour de

Louis XIV avait communiquée à son siècle. Dans la poésie, elle vit s'élever une école ingénieuse et savante, dont Pope fut le Boileau. Dans la philosophie, elle eut ces défenseurs habiles du christianisme, ces spiritualistes éloquents, qui luttaient contre la levée d'armes si libre et si hardie des pyrrhoniens et des sceptiques. Descartes, Pascal, Fénelon, La Bruyère, Bossuet même dans quelques-uns de ses ouvrages, ont visiblement servi à former, à nourrir la forte logique et l'excellente discussion des Clarke, des Lardner, des Tillotson. Ainsi le génie religieux de notre dix-septième siècle se réfléchissait avec éclat sur cette portion de la littérature anglaise, au moment même où elle nous envoyait son scepticisme; et pendant que Voltaire allait étudier les hardiesses de la scène anglaise, Pope s'illustrait, en égalant la pureté didactique de notre poésie.

Toutefois, Messieurs, cette époque de la reine Anne et le règne suivant offrirent dans les lettres, avec une réunion de talents et une pureté de goût que l'Angleterre n'avait pas connus jusqu'alors, d'heureux caractères d'originalité nationale et individuelle. C'était un temps de belle et riche littérature que celui où Temple, Arbuthnot, Walsh, discutaient les théories du goût, d'après la France et l'antiquité; où le vieux Dryden, survivant à la restauration, improvisait son ode à sainte Cécile; où Congrève composait des comédies spirituelles, en s'aidant de Molière; où Prior, Parnell, Thompson, Young, revêtaient de poésie quelques-uns des problèmes philosophiques de leur temps; où Addison écrivait les pages élégantes et traçait les caractères originaux du *Spectateur;* où Swift était le premier des satiriques philosophes, et donnait aux pamphlets politiques la durée d'une œuvre de génie; où Pope, si correct, si précis, quelquefois si passionné, interprétait tour à tour en beaux vers la passion d'Héloïse et les systèmes de Leibnitz.

En même temps que le goût s'épurait, la condition des hommes de lettres tendait à s'ennoblir. La révolution de 1688, malgré son caractère aristocratique, avait dû faire une part à l'esprit lettré, jusque là considéré comme un amusement. Les écrits avaient eu grande influence pour la préparer ou la soutenir. Si l'on excepte le brillant et inculte Marlborough, qui ne savait que la guerre et l'intrigue, les plus grands seigneurs et les principaux ministres de cette époque étaient des esprits très-cultivés, ayant le goût et le talent des lettres, Buckingham, Halifax, Dorset, Sommers, Granville, Oxford : ils appelaient, ils employaient dans les affaires qui leur ressemblait. En France, on arrivait à la politique par l'église, la magistrature, mais jamais par les lettres. Destouches était le seul exemple d'un poëte et d'un lettré que l'on eût cru capable d'une fonction publique.

Mais en Angleterre, à partir de 1688, on voit la littérature plébéienne associée partout à la noblesse savante et lettrée qui tenait les grands emplois. Prior, obscur de naissance, et assez ignoble de mœurs, mais poëte et penseur piquant, représenta l'Angleterre à la cour de Louis XIV; le poëte tragique Rowe et Congrève occupèrent des places considérables; Locke fut à la tête du bureau de commerce; Newton, membre du parlement, et directeur des monnaies; Steele se fit redouter, au point d'être éliminé de la chambre des communes; Addison devint ministre; Swift, éloigné du pouvoir par son caractère ecclésiastique, et suspect au clergé par le scandale irréligieux de son conte du *Tonneau*, exerça par ses écrits la plus haute influence, et domina souvent le ministère de la reine Anne.

Et, remarquez-le bien, ce n'était pas le talent des lettres, transformé en éloquence de tribune, qui exerçait ce pouvoir : Swift n'entra jamais dans le parlement; Addison n'y parlait pas; et on sait l'histoire de cette phrase improvisée, qu'il recommença trois fois et ne put jamais finir. Plus tard, nous verrons les lettres créer pour la tribune les Chatam, les Burke, les Sheridan, les Canning; mais alors leur puissance chez les Anglais était toute en elle-même, et tenait d'une part à l'éclat que le siècle de Louis XIV avait répandu sur les arts de l'esprit en général, et de l'autre, à l'action puissante que la liberté de la presse donnait à la pensée.

SIXIÈME LEÇON.

Influence de la révolution de 1688 sur les lettres anglaises. — Mœurs toutes politiques. — Littérature correcte, mais peu inventive. — Temple, Congrève, Rowe. — Mort de Guillaume III et de Jacques II. Caractère du nouveau règne. — Grande influence des lettres sur les affaires. — Swift, Addison, Steele.

MESSIEURS,

Que la liberté soit l'âme des lettres, qu'elle ait créé l'éloquence et souvent inspiré la poésie, qui n'est qu'une éloquence plus idéale et plus pure, c'est, je crois, une vérité reconnue, et presque un lieu commun inoffensif. Distinguons cependant. Il fut, dans l'antiquité, une liberté héroïque, qui façonnait les âmes au sublime, et passait de la vie civile dans les œuvres de l'art et de la pensée. Les passions qui naissaient d'elle étaient éloquentes et poétiques. Il n'en est pas toujours ainsi d'une autre liberté plus restreinte et plus sage, liberté

régulière et formaliste, telle que l'admet dans nos sociétés modernes la monarchie constitutionnelle, et telle qu'on la vit se développer en Angleterre après la révolution de 1688.

Cette liberté fait naître plus de tracasseries que de grandes luttes, plus d'intrigues que de grandes passions. Sans doute, par ses effets éloignés, par son contre-coup, elle sert à la dignité de l'intelligence, comme au bien-être national; mais, tandis qu'elle s'établit et s'organise, c'est une machine trop laborieuse et trop complexe pour ne pas abîmer dans mille détails l'attention publique, et pour laisser aux âmes cette vigueur originale, et cette indépendance solitaire qui fait les grands talents dans les lettres et dans les arts. Le ménage d'un gouvernement constitutionnel, s'il est permis de parler ainsi, occupe trop l'esprit pour être fort utile au génie. Il ne lui donne ni les passions et la grandeur de la liberté républicaine, ni les loisirs d'une monarchie splendide et paisible.

Sous ce point de vue, le gouvernement parlementaire de 1688, très-favorable aux hommes de lettres et de talent, dont il élevait la fortune et créait l'influence, parut l'être moins d'abord aux progrès des lettres. Sans doute, il leur assura cet inappréciable avantage de la liberté d'écrire, que nous avions eue au seizième siècle, mais il le donna mêlé de tout ce que les petitesses de secte et de parti, les intrigues et la vénalité peuvent offrir de plus honteux. Guillaume, par son caractère et son génie, aimait peu les lettres: et son règne, longue chicane de toutes les ambitions contre la sienne, de tous les partis contre sa volonté, ne laissait de prise sur les esprits qu'aux intérêts de secte, aux manœuvres d'assemblées, aux intrigues de cabinet. L'œuvre même de Guillaume, l'établissement de la monarchie constitutionnelle par les chambres, la liberté de la presse et le crédit public, cette fondation qui dure et grandit depuis un siècle et demi, n'était pas saisie par les contemporains dans toute sa grandeur : elle était surtout pour eux une victoire de secte, une grande bataille gagnée par l'intérêt protestant contre le pape et contre Louis XIV. Dans une moitié de la nation, ce qui dominait, c'était la peur du *Prétendant*, bien plus qu'une vive intelligence et une noble passion de la liberté légale.

La révolution qui avait appelé Guillaume étant tout aristocratique, bien qu'elle eût employé des passions populaires, elle semblait pouvoir se détruire par les mêmes forces et les mêmes noms qui l'avaient faite. De là, de perpétuelles intrigues, et, sous le jeu public du gouvernement parlementaire, le jeu caché des hommes de cour, des hommes d'église, des sectaires, voulant, les uns, rappeler les Stuarts qu'ils avaient rejetés, les autres, maintenir Guillaume contre lequel ils luttaient. De là aussi, le prodigieux effort de Guillaume, n'ayant que des appuis infidèles ou turbulents, gardant près de lui des hommes qui avaient changé de religion pour rester ministres de Jacques II, et forcé d'opter sans cesse entre les services douteux des *Tories* et la tyrannique alliance des *Wighs*. Mais, durant un tel règne, la nation, toute préoccupée du travail difficile de son nouvel établissement, tout affairée de politique, avait peu de temps et d'attention pour les lettres, à moins qu'elles ne se fissent l'instrument de quelque intérêt de secte et de parti. Ainsi, beaucoup de pamphlets, et peu de grands ouvrages; souvent un déplorable goût d'allusion, qui rapetissait aux querelles du temps les œuvres même d'imagination.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, par le défaut de munificence du roi Guillaume que la poésie languit alors. Un des ministres du roi, Halifax, poëte médiocre, mais zélé Mécène, favorisait les lettres plus que ne le fit jamais Colbert. Mais l'enthousiasme manquait dans cette révolution toute d'habileté politique et d'influence aristocratique, accomplie avec le flegme hollandais. L'éloquence, la franchise, la grandeur se trouvaient peu dans les tactiques habiles et intéressées de ces parlements qui soutenaient et gênaient Guillaume. S'il y avait trace quelque part de ce feu de génie qui avait animé Milton, c'était dans les réunions obscures de quelques sectes, mécontentes de l'église anglicane et du nouveau roi. Mais la littérature en crédit avait quelque chose de roide et d'uniforme, et n'était vraiment originale que dans l'histoire politique, sous la plume de Burnet, complice si passionné et si intelligent spectateur des choses qu'il raconte. Les mémoires de Burnet sont un livre à part, où l'on sent l'homme qui avait écrit des pamphlets à bord de la flotte de Guillaume, mais où l'on reconnaît aussi un esprit merveilleusement droit, juste, supérieur à ses passions par sa sagacité. C'est dans ce livre qu'il faut étudier la révolution de 1688; mais, en le lisant, on comprendra que, dans un temps si politique, il dut y avoir bien peu de place pour les choses de goût et le génie des lettres.

L'esprit du siècle, d'ailleurs, esprit critique dans l'ordre religieux et civil, devait porter le même caractère dans la littérature. Nos controverses littéraires de la fin du dix-huitième siècle se reproduisaient, à la même époque, et comme d'elles-mêmes, dans l'Angleterre, qui avait tant d'autres objets de distractions et de soins.

Le chevalier Temple, homme d'état célèbre, ancien ambassadeur des Stuarts, et dans sa retraite souvent consulté par le roi Guillaume, discutait la

question de la prééminence des anciens et des modernes, comme avaient fait La Motte et Fontenelle: seulement sa conclusion fut différente. Il n'y avait pas, en Angleterre, cette satiété d'un demi-siècle de chefs-d'œuvre, et ce besoin systématique de nouveauté. Jusque là les lettres anglaises n'avaient produit que deux génies puissants, épars à grande distance l'un de l'autre dans la vie de la nation, et qui n'étaient pas encore bien connus d'elle : Shakspeare et Milton. Il n'y avait pas eu de groupe intellectuel formé, et de réunion d'hommes de génie, avec ces diversités originales et ce type commun de grandeur et de simplicité qui marquent une époque complète dans l'histoire des arts. Il n'y avait donc pas encore de décadence, ni de système pour remplacer l'inspiration.

Le chevalier Temple, dans son livre, fut tout partisan des anciens. Sa thèse était précisément l'extrême opposé des paradoxes de La Motte et de Fontenelle; il péchait par l'excès contraire, proclamant, dans la patrie de Bacon, dans le siècle de Newton, la supériorité des anciens, même pour les sciences naturelles. Mais il admirait avec justice leur histoire, leur poésie, leur éloquence; et, philosophe, homme d'État, esprit grand et libre, il donnait de cette admiration des raisons beaucoup meilleures que celles de madame Dacier. Cette opinion était alors, en Angleterre, celle de tous les hommes qui s'occupaient d'études. La littérature, qui avait été successivement populaire, biblique, licencieuse et courtisanesque, devint donc classique dans l'acception ordinaire de ce mot : elle se forma surtout par l'exemple de l'antiquité et de la France, avec une sève propre de libre bon sens et d'humeur nationale. C'est le caractère de l'époque désignée sous le nom de *la reine Anne*, et dont Voltaire reçut et importa l'esprit, puissant sur le nôtre, par ses analogies, comme par ses différences.

Ce siècle de la reine Anne a commencé bien avant elle, et s'annonce dans l'activité même du règne de Guillaume. Tout ce qui n'était pas alors pamphlet politique ou religieux prit un caractère de correction et de régularité. Le théâtre, ce témoin des mœurs publiques, s'épura beaucoup, et parut encore licencieux aux moralistes du temps. C'est l'époque de Congrève, le classique de la comédie anglaise. A vingt-sept ans, il avait fait jouer un drame et quatre comédies. On ne peut guère, à cet âge, avoir appris la vie que dans les livres, et écrire la comédie que d'après Molière. On le sent aux pièces de Congrève, d'ailleurs pleines d'esprit et conduites avec art, *le Trompeur, Amour pour amour, le Train du monde*. Ce sont d'excellentes études d'après l'école française, sans copie servile. « On y trouve, dit Voltaire, le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripons, ce qui prouve que Congrève connaissait « bien son monde, et vivait dans ce qu'on appelle « la bonne compagnie. » Comparées au cynisme du théâtre de Charles II, les comédies de Congrève sont, en effet, remarquables par la bienséance du langage; mais il n'y a pas autant de vérité que de décence. Les mœurs y sont empruntées à notre théâtre, et l'intrigue à des romans. Jamais poëte, au reste, ne se lassa plus vite des succès du théâtre, et n'en fut mieux récompensé que Congrève. Appelé par le roi à une place considérable, il ne fit plus, le reste de sa vie, que de courts fragments de traductions poétiques, ou des vers officiels.

Il y avait plus de fonds et de verve dans Prior. Un des premiers actes de Guillaume fut de le récompenser d'une satire anti-jacobite par quatre cents guinées de pension; mais, ayant démêlé sa grande habileté pour les affaires, il ne lui demanda plus de vers, et ne l'employa que dans des traités de commerce. Prior, *Tory* d'inclination, épicurien de principe, homme d'État par habitude et par souplesse d'esprit, composa quelques poésies d'un tour heureux et d'une philosophie hardie, entre autres son *Histoire de l'âme*. Puis, en se moquant des louanges de Louis XIV, il chantait celles de Guillaume, qui s'en souciait peu.

Vers le même temps, un poëte tragique, sur lequel avait jailli quelques étincelles du génie de Shakspeare, eut l'idée malheureuse de faire, sous les noms de Tamerlan et de Bajazet, une tragédie toute en allusions à Guillaume et à Louis XIV. Cette pièce fut jouée dans l'année même où Guillaume, prématurément épuisé de fatigues et d'efforts, devait achever sa glorieuse carrière. On l'applaudit avec enthousiasme, et longtemps après on la représentait chaque année à l'anniversaire du jour où ce prince était débarqué sur la côte d'Angleterre. Mais un ouvrage de ce genre ne peut compter parmi les mouvements de l'art, et je ne présume pas qu'il ait beaucoup servi à la gloire de Guillaume.

Ce personnage, extraordinaire dans l'histoire, n'était pas matière à poésie. Les circonstances mêmes de son élévation, cette prise de possession si hardie à la fois et si formaliste, mélange de conquête et de procédés parlementaires, n'avait pas ce qui frappe le plus l'imagination du peuple et du poëte. Le nom de la reine Marie, joint au sien, et cette idée d'une fille détrônant et remplaçant son père, jetaient, sur la gloire même de Guillaume, une sorte de tristesse, amèrement relevée par ses ennemis d'Angleterre et de France. Vous vous

rappelez l'invective de La Bruyère, et le *nouvel Absalon*, le *nouvel Hérode* du grand Arnauld. Quelle réponse ne pouvait-on pas faire à ces injures au nom du peuple anglais? Mais, en Angleterre même, les partis, froissés par l'imperturbable fermeté de Guillaume, ne lui pardonnaient pas ce que, dans leur première ardeur, ils avaient fait pour lui. *Wighs* et *Tories* couvraient tour à tour, par leurs murmures, la voix de l'admiration et même de la justice envers le seul rival de Louis XIV et le défenseur intéressé, mais fidèle, de la liberté de l'Europe. La portion même d'héroïsme qui était dans Guillaume, cette hauteur d'une âme si froide en apparence, cette ambition stoïque et capable, par fierté, de renoncer au pouvoir, avait plus de grandeur cachée que d'éclat. Les prêches seuls des ministres protestants de Hollande retentissaient de dignes éloges de ce prince; et Saurin fut son Bossuet. Mais, en Angleterre, son génie, contrariant pour tout le monde, trouva peu d'enthousiastes; et sa vie se consuma dans ces luttes qui préparent la gloire, mais n'en laissent pas jouir.

Le 16 septembre 1701, Jacques II, sous le poids de l'âge et de l'ennui, était mort dans le château de Saint-Germain, léguant à son fils son droit divin sur trois couronnes, et la protection de Louis XIV. Quatre mois après, Guillaume, vainqueur et affermi, reconnu roi par toute l'Europe, y compris la France, mourait de consomption, au comble de la grandeur. La scène s'ouvrait pour de nouveaux acteurs sur le trône et dans l'exil; c'était une faible femme, pieuse, agitée, timide, qui succédait à ce fardeau, sous lequel venait de plier l'infatigable Guillaume. L'élévation de la reine Anne, également accueillie par les espérances diverses des partis, parut leur donner quelque calme à tous, et fut d'abord comme une sorte de trève favorable aux arts de la paix. Puis, les succès militaires que Guillaume, avec ses grands talents de général, avait obtenus, rares et disputés, vinrent de toutes parts aux armées de la reine, conduites par Marlborough; et l'Angleterre fut enivrée de la gloire, si coûteuse pour elle, de faire la loi sur le continent.

Anne, *Tory* de cœur, et *Jacobite* si elle n'eût été reine, fut cependant forcée d'abord de laisser le pouvoir aux mains de la puissante aristocratie des *Wighs*, que soutenait le vœu populaire. La nation était satisfaite et confiante, les esprits pleins d'ardeur, les arts encouragés; l'Angleterre atteignait à la politesse de notre dix-septième siècle.

Congrève, Addison, Prior, Parnell, Swift, florissaient à la fois, et Pope préludait à sa gloire. En même temps que l'Angleterre, humiliant la vieillesse de Louis XIV, entamait ses provinces, et disputait l'Espagne à son fils, elle semblait aussi attirer à soi cette belle civilisation des lettres qui avait marqué notre plus glorieuse époque, et nous dépouiller de nos arts comme de nos victoires. On sait avec quel enthousiasme fut ressentie par les Anglais la victoire de Blenhein [1704], et les magnifiques récompenses qu'elle valut à l'insatiable Marlborough. Addison la célébra dans sa fameuse *Campagne*, gazette rimée, semblable au *Fontenois* de Voltaire, et dans son opéra de *Rosamonde;* car la mode française prévalait au point de faire, pour un général *Wigh*, les mêmes apothéoses d'opéra si longtemps prodiguées et reprochées à Louis XIV.

Ce goût de louanges officielles dominait fort dans la poésie classique du temps, et produisait parfois d'étranges disparates. C'est fort bien de ne pas dénigrer Pindare, comme faisait de La Motte; mais que penser de Congrève, qui, sur le modèle de la première olympique, compose une ode à grandes images, dont le héros est Godolphin, ministre de la trésorerie, et l'épisode, les chevaux qui promenaient dans Hyde-Park la calèche du noble lord? Pindare, je le sais, faisait grand cas de l'or et des vainqueurs qui payaient bien : mais cela disparaît pour nous dans le lointain magique de l'antiquité; tandis que, dans nos temps modernes, en France, en Angleterre, on rira toujours un peu d'une ode pindarique adressée au ministre des finances. Le duc de Marlborough pouvait mieux supporter cet appareil; et toutefois les odes pindariques que lui décerne Congrève me choquent toujours par ce placage de couleurs antiques sur l'homme moderne, le courtisan gagneur de batailles, doté de grosses pensions par ses amis du parlement. Toute la poésie anglaise de ce temps, correcte, élégante, rapprochée du goût français, me paraît avoir tour à tour l'inconvénient d'ennoblir à faux les idées modernes par des imitations de l'antiquité, et d'affaiblir la simplicité antique par une élégance de cour: voyez Addison, voyez Congrève, voyez l'Iliade de Pope. Mais laissons un moment la poésie, pour étudier le mouvement général des esprits en Angleterre.

L'autorité des *Wighs* commençait à peser au pays. La guerre glorieuse, qu'ils faisaient soutenir par les armes anglaises, semblait longue et stérile. Il se fit un retour d'opinion : on invoquait contre la domination légale et parlementaire des ministres jusqu'aux vieilles maximes de l'obéissance passive envers le trône; on résistait en flattant. Un prédicateur fanatique, le docteur Shaverell, en prêchant le pouvoir absolu à Saint-Paul, et dans plusieurs comtés d'Angleterre, excitait un enthousiasme extraordinaire, et comme une émeute de servitude. La portion même du public anglais la moins faite pour céder à ce prestige, beaucoup d'amis de la

constitution se réunissaient aux *Tories* par cette défiance et cette jalousie contre l'armée, si naturelle dans un État libre. A toutes ces causes publiques de changements se mêlaient des impatiences de femme, qu'avait excitées, dans l'esprit si longtemps docile de la reine Anne, l'impérieuse fierté de la duchesse de Marlborough.

Enfin, après la suppression du parlement d'Écosse et la réunion politique des deux royaumes, la reine se sentit assez maîtresse pour se passer des *Wighs*, qui, par cette mesure, avaient fortifié le pouvoir du trône, en croyant n'opposer qu'une barrière au *Prétendant*. Elle changea son ministère. Alors vint l'administration *tory* de Bolingbroke et d'Oxford, marquée par des victoires, et qui faillit l'être par une révolution. C'était, à travers bien des transformations, le dernier combat rendu par l'esprit de l'ancienne monarchie anglaise; et il est remarquable que cet effort impuissant ait concouru avec la fin même du règne de Louis XIV, et ait paru placé sous l'influence de son génie mourant.

Dans cet intervalle, la paix d'Utrecht fut signée; l'Angleterre brilla de tout l'éclat de la politesse et des arts. Les luttes des partis se dessinèrent sous des formes plus savantes et plus modérées. La haute littérature devint la haute politique.

Swift, un simple ecclésiastique anglican, d'une paroisse d'Irlande, protégé dans sa jeunesse par le célèbre Temple, et venu à Londres avec le goût des vers et le talent de la polémique, fut le principal conseiller du ministère. Avec lui commence en Angleterre la grande autorité des écrits périodiques et cet usage de traiter dans les journaux la politique, la religion, la morale, usage qui est aux livres imprimés ce que les livres imprimés furent à l'écriture.

Il avait paru, pendant la révolution de 1640, plusieurs journaux anglais, le *Mercurius politicus*, le *Mercurius aulicus*, *rusticus*; mais cette mode n'avait été, comme la publication même des discours du parlement, qu'un droit momentané, et pour ainsi dire une licence de guerre civile. Cromwell et les Stuarts avaient ramené la censure; elle dura même pendant les six premières années de Guillaume.

Plus tard parurent deux recueils puritains, la *Revue* de Foë, l'auteur de *Robinson*, *l'Observateur* de Lestrange, et *la Répétition*, journal jacobite.

Enfin, Steele commença *le Babillard*, plus littéraire que politique, et Addison son *Spectateur*, généralement dicté par la saine philosophie et le bon goût. Mais, pour la verve politique, rien n'est comparable à *l'Examinateur* de Swift, qui parut en 1710, et était destiné à humilier Marlborough, au profit du ministère qui se servait de ses victoires pour préparer la paix.

La reine, en effet, avait tout changé dans son gouvernement, excepté le général qui battait les ennemis de l'Angleterre; et Marlborough, dont le parti était déchu du pouvoir, avait consenti sans peine à rester à la tête de l'armée. Mais là, contredit, surveillé, soupçonné, il éprouvait mille amertumes. Ses amis politiques cherchaient à le consoler, en exagérant ses services et l'ingratitude du pouvoir. L'ami du ministère, Swift, répondit et n'épargna nulle vérité à l'avide et ambitieux Marlborough. Citons ce rare exemple d'une satire politique dont le temps n'a pas émoussé la piquante ironie: vous y reconnaîtrez cette *humour*, cette gaîté originale et sérieuse que s'attribuent les Anglais. Swift prend au mot les *Wighs* qui comparaient le duc de Marlborough aux plus grands généraux romains; il suit le parallèle, en opposant au modeste appareil du triomphe antique les marques substantielles de reconnaissance qu'a recueillies Marlborough :

A Rome, dit-il, au plus haut point de sa grandeur, un général vainqueur, après l'entière soumission des ennemis, avait en récompense un triomphe, peut-être une statue dans le Forum, un bœuf pour le sacrifice, une robe brodée pour la cérémonie, une couronne de laurier, un trophée monumental avec des inscriptions. Quelquefois cinq cents ou mille médailles étaient frappées à l'occasion de la victoire, dépense qui, étant faite en l'honneur du général, doit, nous l'admettons, compter dans les frais; enfin, quelquefois il avait un arc de triomphe. Voilà, autant que je puis me le rappeler, toutes les récompenses que recevait un général vainqueur, au retour de ses plus belles expéditions, après avoir conquis un royaume, traîné captifs le roi, sa famille et ses grands, fait du royaume une province romaine, ou du moins un État dépendant et humble allié de l'empire. Maintenant, de toutes ces récompenses, je n'en trouve que deux qui fussent un profit réel pour le général, la couronne de laurier qui était faite et envoyée aux dépens du public, et la robe garnie. Encore je ne puis découvrir si cette dernière dépense était payée par le sénat, ou par le général. Cependant, je veux adopter l'opinion la plus large; et, quant au reste, j'admets tous les frais du triomphe comme argent comptant dans la poche du général; et d'après ce calcul, nous allons établir deux comptes curieux, celui de la reconnaissance romaine et celui de l'ingratitude anglaise, et nous ferons la balance:

RECONNAISSANCE ROMAINE.	L.	S.	D.
Encens et pot de terre pour le brûler.	4	10	»
Un bœuf pour le sacrifice.	8	»	»
Une robe garnie.	50	»	»
Une couronne de laurier.	»	»	2
Une statue.	100	»	»
Un trophée.	80	»	»
Mille médailles de la valeur d'un sol pièce.	2	1	8
Un arc de triomphe.	500	»	»
Un char de triomphe du prix d'un carrosse moderne.	100	»	»
Dépenses casuelles du triomphe.	150	»	»
Total	994	11	10

INGRATITUDE ANGLAISE.	liv.
Woodstock.	40,000
Blenheim.	200,000
Prélèvements sur les postes.	100,000
Mildenhem.	30,000
Tableaux, diamans.	60,000
Concession de Palmal.	10,000
Emplois.	100,000
Total	540,000

C'est ici le compte des profits avoués de chaque côté.

Supposons que le général romain eût fait de plus quelques acquisitions, on peut aisément les déduire; et la ba-

lance sera encore loin d'être égale, si nous considérons que tout l'or et l'argent des sauve-gardes et des contributions, et toutes les prises de quelque valeur faites à la guerre, étaient exposés à tous les yeux dans le triomphe, et ensuite placés au Capitole, pour le service public. Ainsi, somme toute, et les choses mises au pire, nous ne sommes pas aussi ingrats que les Romains, lorsqu'ils étaient le plus généreux.

Swift poursuivit cette controverse jusqu'à la paix d'Utrecht, admis chaque jour dans la confidence des ministres, les protégeant de son esprit, et leur faisant supporter les caprices de son caractère. C'était chose nouvelle dans les mœurs anglaises que cette alliance sur le pied d'égalité entre un écrivain politique et des ministres grands seigneurs, chefs d'un parti puissant. Elle s'explique sans peine. D'une part, ces ministres voulant résister eux-mêmes à leur parti, devaient chercher secours dans une raison supérieure qui sût se faire écouter du public; et de l'autre, Bolingbroke, homme d'esprit éminent lui-même, littérateur, écrivain, sentait dans les autres la dignité du talent, et le prix inestimable d'un tel appui, quand il se donne à la conviction et à l'amitié. Ministre des affaires étrangères et de la guerre, il partageait, avec Swift, la rédaction de *l'Examiner*, comme Swift, sans fonction et sans titre, partageait souvent avec Oxford et avec lui les secrets du cabinet.

Au milieu de ces soins politiques, Swift, bel esprit dans toute la force du terme, était fort préoccupé des intérêts de la langue et du goût. Il publia, dans cette pensée, une lettre à lord Oxford, où, déplorant la corruption et l'instabilité de l'idiome anglais, il proposait, pour remédier au mal, l'établissement d'une académie, sur le modèle de la nôtre, et qui ferait, comme elle, un dictionnaire officiel de la langue. On se récria contre ce joug, surtout contre le danger que la nouvelle académie ne fût toute composée de *Tories*, et le projet n'eut pas de suite.

Peu importait au reste: les bons écrits font plus pour la langue que les académies; et il en paraissait beaucoup alors, sous ces formes abrégées et concises, qui plaisent à un peuple occupé d'affaires.

En face de Swift et de Bolingbroke, si véhéments et si spirituels dans la polémique, il faut placer Steele, que ses pamphlets portèrent à la chambre des communes, et qui en fut arbitrairement chassé par une colère de majorité, pour un dernier pamphlet intitulé *la Crise*, dans lequel il réclamait la démolition des forts de Dunkerque, alors au pouvoir de l'Angleterre. Imprudent et irrégulier dans sa vie, grave et austère dans ses écrits, Steele, avec moins d'art et de finesse qu'Addison, dont il respectait le génie, était un contradicteur plus vif, plus amusant, plus amer. Vrai patriote anglais, il défendait toujours les intérêts et les libertés du pays, indépendamment des passions de son parti; et il eut, à cet égard, plus de constance ou de lumières qu'Addison. Mais cette polémique si nerveuse et si sensée de Steele, ses piquants écrits sur l'état de l'Europe, la guerre, la paix, la succession protestante, sa belle défense du nombre illimité des pairs dans un intérêt de liberté, tout cela est maintenant question oubliée, talent perdu, verve éteinte, selon la loi éternelle de ces controverses politiques qui passionnent si vivement les contemporains. Ce qu'on lira toujours de Steele, ce sont quelques excellents chapitres de mœurs ou de littérature, qu'il a jetés dans *le Spectateur*, où ils forment une nuance du naturel élégant d'Addison. On y trouve, avec une forte teinte nationale, la même imitation du goût français, ou du moins la même affinité avec le jugement et l'imagination saine de nos bons écrivains; c'est quelquefois la piquante satire de La Bruyère, avec une pensée plus libre. Le défaut du *Spectateur* est d'avoir eu les inégalités d'un journal, et de mêler à des pages heureusement originales d'assez fréquents lieux communs et de médiocres dissertations.

Quoi qu'il en soit, *le Spectateur*, distribué deux fois par semaine à trois mille exemplaires, succès prodigieux dans cette enfance des journaux, eut une grande influence sur la société anglaise, et en offre la plus juste et la plus spirituelle peinture. L'intention de l'ouvrage n'était pas, comme on l'a dit, de détourner les esprits de la politique. Tel ne pouvait être le calcul d'un parti tombé du pouvoir, comme celui des *Wighs*, et obligé, à quelques égards, de regagner l'opinion. La politique agit partout dans *le Spectateur*, lors même qu'elle semble s'effacer; mais elle est adroite, mesurée, conciliante; elle cherche à corriger par le ridicule l'âpreté des vieilles haines de parti, et à ôter aux *Wighs* leur raideur républicaine, pour mieux battre les préjugés des *Tories*. Un autre caractère de ce recueil, c'est le rang qu'y prennent les femmes, leurs intérêts, leurs passions, et jusqu'à leurs modes. C'était le signe d'un progrès de politesse sociale, et peut-être un hommage indirect à la souveraine.

Il faut l'avouer, au milieu de ces élégants artifices, on ne retrouve pas d'abord, dans *le Spectateur*, les héritiers de ces terribles puritains, dont les principes inflexibles avaient fondé la liberté à travers tant de luttes sanglantes. Ils ont l'air d'être devenus académiciens et hommes de cour. Regardez de près cependant: le même esprit s'est conservé; vous pouvez le reconnaître à l'empreinte religieuse et presque sermonnaire jetée sur tant de chapitres du *Spectateur*; il est pour quelque chose

dans cette admiration si vive, et d'ailleurs si juste, du grand poème de Milton; enfin ce même esprit a dicté la haine du pouvoir arbitraire, les maximes de tolérance religieuse et de liberté semées partout dans l'ouvrage. Sous ces rapports de philosophie et de vérité, *le Spectateur* était plus avancé que notre littérature : c'était l'avantage des institutions. Mais, dans ce qui touche au goût et à l'art d'écrire, il était en grande partie formé sur elle. Nulle part, Boileau n'est cité avec plus de respect; nos grands tragiques y sont hautement admirés, et Shakspeare blâmé avec une irrévérence classique. Le tumulte, la confusion sanglante de la scène anglaise est l'objet de fines et sévères critiques. Que diraient nos novateurs des jugements que voici?

La tragi-comédie, telle que l'a faite le théâtre anglais, est une des plus monstrueuses inventions qui ait jamais passé par la tête d'un poëte. On pourrait aussi bien imaginer d'enchevêtrer dans un même poème les aventures d'Énée et celles d'Hudibras.

Et ailleurs :

Je serais charmé de nous voir imiter les Français, en bannissant de notre théâtre le bruit des tambours, des trompettes, des huzza, qui est parfois si grand que, lorsqu'il y a bataille au théâtre de New-Market, on peut l'entendre à l'autre bout de la ville.

Addison et ses amis ne s'élèvent pas avec moins de force contre cette profusion de meurtres qui jonche la scène anglaise, tout cet attirail de mort qu'elle a dans ses magasins, et qui a passé dans ceux de notre théâtre. Il est curieux de les voir opposer Sophocle à Shakspeare; et cet exemple prouvera du moins que tout n'est pas à faire dans la critique, et que l'ancienne régularité de notre théâtre s'appuyait sur une savante analyse du cœur humain.

Oreste, dit Addison, était dans la même situation où Shakspeare place Hamlet. Sa mère a tué son père, et s'est emparée du royaume, de complicité avec son amant. Le jeune prince, résolu de venger la mort de son père, s'introduit, par une ruse d'un grand effet, dans l'appartement de sa mère pour la tuer; mais, comme un tel spectacle aurait été révoltant pour les spectateurs, cette terrible résolution est exécutée derrière la scène. On entend la mère qui demande pitié à son fils, et le fils qui lui répond qu'elle n'a pas eu de pitié pour son père; puis, elle s'écrie qu'elle est blessée; et la suite du drame nous apprend qu'elle est morte. Je crois qu'il y a dans ce formidable dialogue entre la mère et le fils, derrière le théâtre, quelque chose d'infiniment plus impressif que ne pouvait l'être toute exécution matérielle sur la scène. Oreste, aussitôt après, rencontre l'usurpateur à la porte du palais; et, par un art du poëte, il évite aussi de le tuer devant les spectateurs, lui disant qu'il le laisse vivre encore quelques heures dans l'amertume de son âme, et lui ordonnant de se retirer dans la partie du palais où a péri Agamemnon, dont le meurtre doit être vengé sur le lieu même du crime.

Voilà donc, Messieurs, la critique anglaise conduite, par l'étude de l'antiquité, à l'adoption des règles et des bienséances de notre théâtre. Que fallait-il pour achever cette réforme? une œuvre de génie dans le goût classique. En littérature, vous le savez, les bonnes résolutions ne sont rien, sans l'âme qui les vivifie. Éviter les fautes est peu de chose, si vous ne savez émouvoir par de grandes beautés. Addison, après avoir blâmé l'irrégularité barbare du théâtre anglais, avait à faire une tragédie régulière et pathétique: il fit jouer *Caton*.

C'etait en 1713, dans le déclin du ministère *tory* et la popularité renaissante des *Wighs*. Entre deux partis animés, tout était allusion dans la pièce. Les *Tories* applaudissaient, contre Marlborough, les invectives adressées au dictateur; et les mots de patrie, de liberté et de sénat faisaient trépigner d'enthousiasme les *Wighs*. Mais ce prestige enlevé, que restait-il à la nouvelle tragédie pour remplacer le vieux culte de Shakspeare? Elle était fort régulière, sans doute, et conforme aux trois unités; elle renfermait des choses éloquentes et nobles, que la passion du moment pouvait saisir avec enthousiasme; mais, en général, elle était froide. Caton dissertait trop dans son petit sénat.

L'amour de sa fille Martia pour le roi des Numides, Juba, était insipide, jusqu'au moment où il devenait ridicule; et cela tardait peu. Un traître, Sempronius, qui, après avoir essayé sous main de livrer la ville, avait su garder la confiance de Caton, prend le costume et l'appareil du roi Juba, pour enlever la belle Martia. Heureusement le vrai Juba survient, et tue son perfide Ménechme. Martia, qui avait fui et qui reparaît aussitôt, trompée par les vêtements du faux Juba étendu mort, laisse éclater sa passion, et se penche même vers lui pour l'embrasser. Le vrai Juba, qui l'aperçoit, tombe à ses pieds, et lui rend grâces du secret qu'il a surpris.

Ces fadeurs, il faut l'avouer, déparaient bien l'austérité républicaine du sujet de Caton, et auraient pu prêter à rire aux partisans du vieux théâtre national; mais on ne riait pas. La pièce avait pour elle un puissant intérêt politique; et elle s'avançait, la voile haute, poussée par le vent de deux factions contraires.

L'ouvrage renfermait d'ailleurs quelques beautés neuves. C'était Caton rencontrant le corps de son fils, qui vient d'être tué à une des portes de la ville :

Salut! mon fils; ici, mes amis; déposez-le en plein sous mes yeux; que je puisse voir à loisir ce corps sanglant, et compter ses glorieuses blessures! Que la mort est belle, quand elle est achetée par le courage! Qui ne voudrait être ce jeune homme? Quelle pitié que nous ne puissions mourir qu'une fois pour notre pays! Pourquoi cette tristesse sur vos fronts, mes amis? J'aurais rougi de honte, si la maison de Caton était demeurée entière et florissante en temps de guerre civile. Porcius, regarde ton frère, et souviens-toi que ta vie n'est pas à toi, quand Rome la demande. Hélas! mes amis, pourquoi pleurez-vous ainsi? qu'une perte particulière n'afflige pas vos cœurs; c'est Rome qui a droit à nos larmes. La maîtresse du monde, la nourrice des héros,

le délice des dieux, celle qui a humilié les tyrans de la terre et affranchi les nations, Rome n'est plus! O liberté! ô vertu! ô mon pays!

Vous devinez, Messieurs, les applaudissements qu'un auditoire anglais, ému d'orgueil et de patriotisme, à la fin de la guerre contre Louis XIV, au milieu de l'inquiétude nationale sur la succession protestante, devait prodiguer à ces beaux vers, qui ne sont pas tous fort vrais; car Rome n'a jamais affranchi les peuples.

Un autre ordre de beautés, que le génie de Shakspeare avait devancé, mais dont l'effet dut être grand, c'était le monologue de Caton sur l'immortalité de l'âme, et cette délibération solennelle avant le suicide.

En tout, cette tragédie offrait, avec quelques beautés neuves, une imitation correcte, mais affaiblie, de la manière de Corneille. Conduite avec peu d'art, dans sa régularité, elle fut un effort remarquable, mais impuissant, pour changer la forme du théâtre anglais, une œuvre de critique, et non de fondateur. Elle ne fut pas inutile à Voltaire, pour le choix des ornements qu'il a jetés dans ses pièces romaines, *Brutus*, *Catilina*, *la Mort de César*, *Rome sauvée*. Il en a même emprunté littéralement quelques beaux traits.

Ces vers de *la Mort de César* :

Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit,

ne rappellent-ils pas ceux-ci?

Tout ce que la vertu romaine avait conquis est à César. Pour lui, les Décius, se dévouant eux-mêmes, sont morts, les Fabius ont péri, et le grand Scipion a vaincu; Pompée même a combattu pour César.

Pendant que le parti des *Wighs*, chassé des affaires, triomphait au théâtre, une révolution politique se préparait pour lui. On sait combien furent agitées les dernières années de la reine Anne, par le projet de laisser en mourant le trône à son frère, et de rétablir, après elle, la ligne directe de Jacques II : projet impossible, qu'une illusion de cour et de famille rendait vraisemblable. Les ministres, favoris de la reine, se divisaient ou sur le but même, ou sur les moyens. Après de longues luttes, Oxford fut sacrifié. Bolingbroke, plus jeune, plus hardi, plus confiant, resta maître du pouvoir; mais la reine, à bout de ses forces, mourut trois jours après, sans avoir achevé. La puissance revint aux *Wighs*, contre lesquels les *Tories* pouvaient lutter, mais non les *Jacobites*. La succession protestante fut déclarée, et Georges appelé d'Hanovre au trône d'Angleterre.

Quelque temps avant cette crise, Swift, nommé par Oxford au riche doyenné de Saint-Patrice en Irlande, s'était mis en route pour son canonicat. Bolingbroke se hâta de le rappeler.

Le comte d'Oxford, lui écrivait-il, a été éloigné mardi; la reine est morte samedi. Qu'est-ce que ce monde? et comme la fortune se raille de nous!..... J'ai perdu tout par la mort de la reine, excepté mon courage. Les *Wighs* sont un tas de *Jacobites;* ce sera le cri public dans un mois, si vous le voulez.

Malgré tout ce que Bolingbroke espérait des fascinations de son malicieux ami, celui-ci ne revint pas, et s'enveloppa dans sa riche prébende. Tombé du ministère, Bolingbroke fut alors poursuivi et décrété pour la chose même qu'il avait souhaitée plutôt qu'entreprise. Sa fuite le sauva, tandis qu'on accusait son rival, Oxford, d'avoir été son complice, et Prior de les avoir servis tous deux. La littérature se tut dans ce conflit. Georges I^{er} monta sur le trône; les *Wighs* s'établirent au pouvoir; et l'auteur de *Caton* devint ministre d'État.

SEPTIÈME LEÇON.

Résumé sur Addison. — Génie de Pope. — Retour de Bolingbroke en Angleterre.—Réunion des trois amis. — Nouveaux écrits de Swift. — Séjour prolongé de Voltaire à Londres. — Ses études; impressions qu'il dut recevoir. — Poésie anglaise appliquée aux sciences naturelles et à la métaphysique.—Pompe funèbre de Newton, et hymne à sa louange. — Retour de Voltaire en France.

Messieurs,

Addison, et j'en ai bien du regret, fut un très-médiocre ministre d'État. Cet esprit élégant, qui jugeait si finement les partis, manquait tout à fait de force et d'assurance pour les combattre en face dans une assemblée. Membre de la chambre des communes, Addison essaya vainement d'ouvrir la bouche sur un bill en discussion; il ne put jamais achever sa première période, et resta muet devant une plaisanterie de l'opposition. Il paraît que son goût sévère et circonspect, son purisme de diction ne le servaient pas mieux dans le cabinet qu'au parlement. Il ne pouvait se résoudre à signer, sans les refaire, des lettres de bureau; et quoique les hommes d'État anglais en soient moins chargés que les nôtres, rien ne s'expédiait dans son ministère. Ajoutez qu'Addison, homme d'étude avant tout, et ambitieux seulement parce qu'il était vain, manquait de cette décision de caractère et d'esprit que demandent surtout les affaires, et sans laquelle un homme ne compte pas en politique. Sa grande réputation littéraire et sa fidélité à son parti l'avaient porté au gouvernement; mais elles l'y laissèrent incapable.

Il le sentit bientôt lui-même ; et au bout d'un an, il se retira du ministère avec une pension de seize cents guinées. Il donna pour motif sa mauvaise santé. Addison, d'un caractère inquiet et jaloux, malgré ses principes sévèrement religieux, paraît avoir été toute sa vie victime de son amour-propre. Pour donner un appui à sa fortune politique, il avait longtemps recherché la main de la comtesse de Warwick, douairière de haute naissance et d'humeur difficile, dont il avait, dans sa jeunesse, élevé le fils. Cette union inégale ne fut pas heureuse. Humilié dans sa famille, comme au parlement, le philosophe qui avait écrit tant de piquantes et sévères censures des faiblesses humaines, mourut de langueur et de chagrin à quarante-huit ans.

Sa réputation poétique lui a peu survécu; il n'était pas fait pour les grands ouvrages, et n'avait pas les hautes parties du génie littéraire. Mais sa prose vivra dans la langue anglaise, par la correction facile, la pureté, l'élégance. Les peintures générales de mœurs, les caractères originaux, enfin les fragments de critique jetés par lui dans *le Spectateur* n'ont jamais été surpassés, malgré tant d'essais semblables : c'est le style anglais dans sa perfection. Goldsmith en Irlande, Franklin en Amérique l'ont pris pour modèle. Sans doute, depuis Addison, la critique littéraire est devenue plus métaphysique, plus raffinée, plus savante ; elle a pris le beau nom d'*esthétique*. Mais a-t-elle rien fait de préférable aux gracieux et élégants chapitres du *Spectateur* sur l'imagination? Le style anglais est devenu tour à tour plus méthodique ou plus hardi. Blair, à la fin du dernier siècle, rapprochant sa phrase de la logique rigoureuse de Condillac, trouvait beaucoup à reprendre dans la diction facile d'Addison. Mais ce style froid et roide de Blair, dans sa forme cosmopolite et demi-française, approche-t-il de la langue expressive et indigène du *Spectateur?* et la pompe de Johnson, ou, de nos jours, la verve inégale et les exagérations fantastiques d'Hazzlitt ne sont-elles pas bien loin de cette raison supérieure et fine? Laissons donc à Addison la gloire d'avoir été moraliste ingénieux, critique spirituel et sensé, surtout excellent écrivain : c'est beaucoup pour une vie partagée entre la politique et les lettres.

Telle n'a pas été la vie de Pope : jamais vocation ne fut plus uniformément littéraire. Fils d'un père catholique qui, en 1688, avait quitté le commerce et Londres pour aller vivre à Benfield, dans la forêt de Windsor, sur un fonds de vingt mille guinées qu'il emportait avec lui, Pope ne prit jamais part aux affaires publiques. Élevé au milieu des livres, avec un instinct poétique qui s'éveilla dès l'enfance, il n'eut jamais d'autre occupation sérieuse que les vers. Si des impressions de famille et d'illustres amitiés l'attachaient aux *Tories*, sa vie n'en fut pas moins exempte de passions politiques, et tourmentée seulement par les haines littéraires.

A douze ans, il avait composé quelques stances pures et gracieuses sur la solitude ; à seize ans, ses élégantes églogues, auxquelles il ne manquait rien que la simplicité des champs et l'émotion de la nature ; à vingt ans, le poème sur la critique, écrit dans le style d'Horace; puis la belle églogue du Messie, empruntée de Virgile et d'Isaïe ; la Boucle de cheveux enlevée, badinage d'une imagination si brillante et si coquette; enfin, l'Épître d'Héloïse, où la perfection de l'art simule tout le désordre de la passion. Jamais poëte ne sut atteindre si jeune au plus haut degré de son art. A la mort de la reine Anne, il était, à vingt-cinq ans, le premier poëte de l'Angleterre, de l'aveu même du jaloux Addison.

Alors, averti sans doute par une voix intérieure que la gloire des grandes compositions originales lui était refusée, il entreprit la traduction en vers de l'Iliade. On sait quel en fut le succès. Au temps où La Motte s'efforçait de rapetisser Homère dans sa traduction, les beaux vers de Pope donnèrent au vieux récit de la muse grecque un éclat nouveau qui ravit les compatriotes de Milton.

Toutefois, Messieurs, ne nous y trompons pas, Pope était peut-être plus rapproché de La Motte que de l'antiquité grecque ; et je ne m'étonne pas si madame Dacier, avec son intolérance et sa sagacité de femme passionnée, crut démêler dans les préfaces admiratives de Pope un enthousiasme trop froid pour le génie d'Homère, et lui en écrivit amèrement. A vrai dire, Pope était peu fait pour sentir le grand naturel des poëmes homériques, et cette aimable simplicité du monde naissant, comme dit Fénelon. Il était philosophe sentencieux, bel esprit, admirateur de l'élégance sociale. Ce qu'il avait au-dessus de La Motte, c'était l'imagination de style et le don d'écrire en vers. Il était l'élève de cette belle école poétique de Racine et de Boileau que dénigrait La Motte ; il avait étudié, dans leurs ouvrages et dans Virgile, le grand art de l'élégance continue, de la grâce correcte. A cela, il joignait un tour particulier de concision et de finesse : jamais poëte ne mit plus d'esprit dans les allusions et dans les contrastes; mais il s'agissait de traduire Homère.

Essayons d'étudier, dans quelques détails, cette moderne restauration d'un temple antique. Quelle place doit-elle occuper dans l'histoire de l'art? Les critiques anglais reconnaissent que le vers de Pope réunit la force et l'élégance, la précision et l'harmonie ; que son expression est prise aux sources les plus pures de l'idiome anglais, et que, dans ce long

travail, la verve ni l'art ne faiblissent. Quelle objection pourra faire un étranger? une seule, mais générale.

L'*Homère* de Pope passe pour admirable; mais il n'est pas du tout homérique. Cette diction primitive, aux images éclatantes, sans périphrases et sans antithèses, disparaît dans la versification habile et symétrique du traducteur anglais. Les mœurs, les pensées, les détails sont les mêmes (Pope n'avait pas songé comme La Motte à refaire l'Iliade); mais le langage, cette vie extérieure, cette physionomie de l'âme est tout autre; et de là, je crois, un pénible mécompte pour l'homme de goût qui lit cette traduction tant vantée. Cette faute est la seule de l'ouvrage; mais elle y est à toutes les pages. Homère dit :

Le fils de Jupiter et de Latone, irrité contre le roi, suscita dans l'armée un mal destructeur; et les peuples mouraient.

Pope traduit :

Et pour la faute du roi, les peuples mouraient.

Homère dit au sujet de l'hécatombe qu'il s'agit d'envoyer à Chrysa, pour apaiser le dieu :

Peut-être, l'ayant rendu propice, le persuaderons-nous.

Pope traduit avec une intention philosophique :

Peut-être, à force de sacrifices et de prières, le prêtre pourra pardonner, et le dieu laisser vivre.

Homère fait dire à son Achille :

Je n'ai rien à redemander aux Troyens; car ils n'ont jamais enlevé mes génisses ni mes chevaux; ils n'ont jamais ravagé les moissons dans la terre de Phtie, féconde et guerrière; entre nous, il y a trop de montagnes chargées de forêts, et la mer retentissante!

Pope traduit dans une paraphrase :

Les lointains habitants de Troie ne m'ont jamais offensé; ils n'ont pas conduit de troupes ennemies dans le royaume de Phtie; mes coursiers belliqueux paissent en sûreté dans ses vallons; au loin la mer retentissante et les remparts des rochers garantissent mon empire natal, dont une moisson abondante décore le sol fertile, riche de ses fruits et de sa race guerrière.

Il serait inutile et minutieux de dire comment cette version détruit la grandeur et la simplicité d'Homère. Voulons-nous voir ailleurs le fond même des sentiments, la passion altérée par l'élégance du poëte moderne? Dans Homère, Priam, aux pieds d'Achille :

Souviens-toi de ton père, Achille, semblable aux dieux, de ton père, du même âge que moi, et au dernier terme de la vieillesse. Peut-être, en ce moment, ses voisins le menacent; et il n'a personne pour repousser la guerre et la ruine. Mais, te sachant plein de vie, il se réjouit dans le cœur, et espère chaque jour de voir son fils arrivant de Troie.

Pope enjolive cette simplicité sublime :

Toi, le favori des puissances divines, songe à la vieillesse de ton père, et prends pitié de la mienne. En moi, reconnais cette image révérée d'un père, ces cheveux blancs, cette tête vénérable; vois ses membres tremblants et sa faiblesse; il est mon semblable en tout, excepté en malheur; et toutefois, en ce moment peut-être, quelque coup du destin le renverse de sa paisible prospérité. Songe que tu le vois fuir loin de quelque ennemi puissant, et demander secours avec un faible cri. Cependant, une consolation peut naître dans son âme : il apprend que son fils vit encore pour réjouir ses yeux, et il peut espérer encore qu'un jour meilleur t'enverra vers lui, pour chasser cet ennemi.

Où est Homère, où est Priam au milieu de tout ce jeu de paroles? Conçoit-on que cette prière si forte et si simple :

Souviens-toi de ton père du même âge que moi!

soit devenue cette verbeuse, cette longue allusion, sans sérieux et sans pathétique. Que les mots anglais soient élégants et les vers harmonieux, il n'importe; c'est une faute de style en deçà des paroles, et qui tient au plus intime de l'âme

Je ne poursuivrai pas plus longtemps cette critique : elle indique ce qui manque au grand art de Pope, et trop souvent à la poésie du dix-huitième siècle. Racine, sous la gène des bienséances de son temps, avait orné la simplicité d'Homère, pour les costumes et les détails; mais il ne l'eût pas altérée pour la passion. Pope farde tout à la fois les sentiments et les images.

Le même reproche s'appliquait encore plus à la version de l'Odyssée que Pope, las de traduire, n'acheva pas lui-même. Quelques vers de La Fontaine, dans Philémon et Baucis, nous donneraient bien mieux l'idée de la poésie originale de l'Odyssée, que l'art de Pope et de ses poëtes auxiliaires. Toutefois cette grande entreprise achevée assura la gloire et la fortune du poëte.

Depuis quelques années, il avait quitté la forêt de Windsor, et s'était retiré avec ses vieux parents au hameau de Twickenham, le Tibur d'Horace, ou plutôt l'Auteuil de Boileau; car, à vrai dire, je ne sens pas, dans les vers de Pope et dans sa vie, ce goût des champs, du petit bois et de la source voisine, qu'exprimait si bien Horace :

Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm sylvæ super his foret.

Le souvenir le plus champêtre qui nous soit resté de Twickenham, c'est la jolie grotte de rocailles et de coquilles formée au bout du jardin, dans un passage souterrain sous la grande route, et ornée de miroirs où se reflétait la Tamise. Cela n'est-il pas bien rustique?

Le hameau de Twickenham avait offert dès l'abord au poëte une société non moins mondaine et non moins parée que sa retraite. Les beaux esprits de Londres s'y réunissaient souvent. La célèbre

lady Montague, revenue de l'ambassade à Constantinople avec tant de poétiques et curieux souvenirs, habitait ce village une partie de l'année. Elle était depuis longtemps l'admiratrice de Pope, et lui avait écrit d'Orient de spirituels billets, en réponse à ses prétentieuses épîtres. Entourée de la plus brillante noblesse du parti *wigh*, elle n'en accueillit pas le poëte *tory* avec moins de faveur; elle écouta ses vers, et lui montra ceux qu'elle faisait elle-même avec plus de correction et de causticité que de grâce.

Dans ce commerce d'esprit, Pope fut ébloui; et la vanité lui fit oublier quelques désavantages personnels que la gloire ne pouvait effacer. Il en fut puni par des plaisanteries, et se vengea par des traits de satire grossière, auxquelles lady Montague répondit, en nommant son calomniateur *la méchante guêpe de Twickenham*. La liberté politique et les haines de parti laissaient dans l'élégance anglaise une sorte de rudesse, dont la belle ambassadrice et le poëte ont trop abusé.

Troublé dans sa retraite, et de toutes parts en butte aux critiques, aux sarcasmes, aux injures de l'envie, Pope ne trouva de consolation et d'appui que dans le retour de Bolingbroke. Ce célèbre homme d'État, tout plein des souvenirs de l'antiquité, au milieu de sa vie emportée par l'intrigue et le plaisir, s'était appliqué à lui-même ce que Dolabella écrit à Cicéron :

Tu as satisfait pleinement au devoir et à l'amitié; tu as satisfait à ton parti et à cette forme de gouvernement que tu préférais. Ce qui reste à faire, c'est de nous placer où est aujourd'hui la république, plutôt que de nous exposer, en la poursuivant sous son ancienne forme, à ne la trouver nulle part (1).

Belles paroles, qui peuvent, selon les circonstances, diriger le patriotisme, ou excuser la faiblesse.

En conséquence, après avoir été banni comme *Jacobite*, et avoir accepté le reproche en se faisant garde-des-sceaux du *Prétendant*, Bolingbroke, bientôt disgracié dans l'exil même par le parti qu'il voulait servir, s'était retourné vers les *Wighs* vainqueurs, et avait sollicité de Georges I[er] son rappel en Angleterre. Il l'attendit longtemps, et l'avait acheté bien cher. Mais enfin, en 1723, à l'expiration du parlement qui avait porté un bill d'*attainder* contre lui, il fut rappelé par amnistie royale, sans être pourtant rétabli dans ses droits politiques et civils. Quelque faible que fût cette grâce qui le ramenait désarmé dans son pays, il la saisit avec joie, et quitta sa belle retraite de Touraine et les hardis entretiens de Voltaire, pour venir embrasser Pope et le peu d'amis fidèles à sa cause.

Un d'eux, Swift, confiné, depuis la chute de Bolingbroke et d'Oxford, dans son doyenné de Saint-Patrice, avait su tirer de cette condition une influence nouvelle et sans exemple jusqu'à lui. Le sceptique auteur du conte du *Tonneau* n'avait plus été qu'un prêtre irlandais, plein de zèle et de charité pour ses frères; l'esprit politique avait reparu dans sa manière de les servir. On sait combien l'Irlande, accablée depuis tant d'années par des lois oppressives, était inculte et arriérée. Un petit nombre de seigneurs, attaché à la religion dominante, y vivait dans l'insolence et dans un luxe grossier. Le peuple était pauvre, et tous les efforts de l'industrie nationale ruinés par la concurrence anglaise. Le doyen de Saint-Patrice, usant à Dublin de la liberté de la presse comme il l'avait fait à Londres, devint le défenseur du commerce de l'Irlande. Par ses pamphlets, il décrédite les produits étrangers, et apprend à l'Irlande à se suffire à elle-même, et à s'enrichir, en n'achetant pas aux Anglais. Le gouvernement fit poursuivre ses écrits, et condamner son imprimeur. Mais Swift porta bientôt la guerre sur un autre point. Le parlement avait autorisé pour l'Irlande l'émission d'une petite monnaie de cuivre de bas aloi, qui devait remplacer, dans les ateliers et le commerce, un papier dès longtemps en usage. Swift dénonça ce monopole d'un genre nouveau dans ses lettres du *Drapier*, et le fit échouer par la défiance universelle.

Dès lors il fut l'idole du peuple de Dublin : on célébrait sa fête dans les familles et dans les réunions publiques; des acclamations s'élevaient sur son passage; les corporations de métiers se soumettaient à ses avis; on demandait son choix pour les élections municipales; et ce philosophe malicieux et misanthrope était vénéré comme un génie bienfaisant.

A cet ascendant de popularité le doyen de Saint-Patrice savait unir une autre influence délicate et mystérieuse. Par sa brillante imagination, par son esprit tour à tour enjoué et sévère, par les caprices même de son humeur égoïste, mais passionnée, il avait singulièrement l'art de plaire aux femmes et de captiver leur esprit. Il était entouré de leurs assiduités; elles écoutaient avidement ses paroles amères ou gracieuses; elles transcrivaient ses vers, et entretenaient pour lui, dans la haute société de Dublin, le même enthousiasme qu'il avait excité dans le peuple.

Cependant Bolingbroke, après huit ans d'exil, rendu à l'Angleterre par la tolérance d'un ennemi puissant, avait attendu deux ans un bill qui fit ré-

(1) Satisfactum est jam à te, vel officio, vel familiaritati : satisfactum etiam partibus et ei reipublicæ, quam tu probabas. Reliquum est, ut ubi nunc est respublica, ibi simus potiùs quàm, dùm illam veterem sequamur, simus in nullâ.

gulièrement cesser à son égard l'interdiction civile dont l'avait frappé le parlement de 1716.

Enfin, écrivait-il à Swift, voilà ma restauration accomplie aux deux tiers : ma personne est sauve; et mon patrimoine, avec toute autre propriété que j'ai acquise ou que je peux acquérir, m'est garanti; mais le bill d'*attainder* est soigneusement et prudemment maintenu, de peur qu'un membre aussi gâté que moi ne revienne dans la chambre des lords, et, par son mauvais levain, n'aigrisse cette masse douce et pure.

On conçoit en effet la précaution. Walpole voulait bien amnistier un ennemi, mais non relever un rival; et tel était le génie puissant et séducteur de Bolingbroke, que, même après tant de fautes, au milieu de tous les partis dont il avait trompé l'espérance, on craignait encore qu'il ne s'ouvrît, à force de rétractations et d'éloquence une nouvelle carrière d'ambition. Un député du parti de Walpole, peu rassuré par l'exclusion antérieure qui ne s'appliquait qu'à la pairie, proposa même d'insérer dans le bill qui rendait à Bolingbroke le droit d'hériter et d'acquérir, une clause spéciale pour le déclarer inhabile à siéger dans l'une ou l'autre chambre. Mais la disposition parut superflue, et on s'en tint aux conséquences réservées de l'ancien bill.

A Bolingbroke, exclu des deux chambres, restait la liberté de la presse. Mais il n'essaya pas d'abord de s'en servir, et parut tenté d'une vie plus paisible. Il acheta dans le comté de Middlessex, près de Londres et de Twickenham, une terre qu'il appelait sa ferme, et s'y retira, méditant sur les systèmes philosophiques, conversant avec Pope, et faisant ses foins. Du fond de cette retraite, il appelait Swift à grands cris, soit pour philosopher, soit pour attaquer le ministère; mais le doyen de Saint-Patrice avait pris quelque humeur du scepticisme irréligieux de son ami. Bolingbroke crut avoir besoin d'apologie près de lui.

Je dois, lui écrivait-il, rectifier en vous une opinion que je serais désolé de vous voir plus longtemps à mon égard. Le terme d'*esprit fort*, en anglais *libre penseur*, me paraît appliqué d'ordinaire à des hommes que je regarde comme les pestes de la société, parce que leurs efforts tendent à en relâcher les liens et à ôter un frein de la bouche de cette bête féroce que l'on appelle homme, tandis qu'il vaudrait mieux lui en mettre encore une demi-douzaine d'autres..... Mais si par *esprit fort* vous entendez seulement un homme qui fait un libre usage de sa raison, qui cherche la vérité sans passion et sans préjugé, et la suit inviolablement, à mes yeux, c'est là un sage et honnête homme, tel que je m'efforce de le devenir. Vous ne pouvez, même dans votre caractère apostolique, improuver de tels *libres penseurs*. Leur christianisme est fondé sur la meilleure base, celle que saint Paul lui-même a établie : *Omnia probate, quod bonum est tenete.*

Puis, après quelques traits satiriques contre les abus de la religion, il termine par ces paroles sérieuses :

Je ne puis douter que vous ne soyez maintenant convaincu de mon orthodoxie, et que vous ne renonciez à me nommer avec *Spinosa*, dont je méprise et abhorre le système sur *l'infinie substance*, ce que j'ai le droit de faire, parce que je puis montrer pourquoi je le méprise et l'abhorre.

Bolingbroke, je le crois, se défendait moins du scepticisme avec les beaux esprits de France, qu'il avait enchantés de son érudition, et il ne leur eût pas cité *saint Paul*. Toutefois, il faut avouer que, dans cette lettre, se retrouvent les mêmes principes qu'a défendus Voltaire, et la même distinction insurmontable entre les *libres penseurs* et les athées. Je ne sais si elle suffisait à Swift. Mais Pope était mécontent de l'irréligion de Bolingbroke, tout en admirant son génie et sa métaphysique. La libre philosophie de Bolingbroke ne trouvait donc pas d'appuis, même dans ses deux amis : il revint à la politique. Swift avait enfin quitté l'Irlande pour lui faire une visite à Londres. Il apportait avec lui l'ouvrage de quelques années de retraite, ses *Voyages de Gulliver*, cette piquante satire de la société, conte de fées pour les enfants, triste et amère parodie pour les hommes. Le succès en fut prodigieux à Londres; les *Wighs* en rirent comme les *Tories*, et Walpole essaya, mais inutilement, de disputer Swift à l'amitié de Bolingbroke.

Gulliver parut à la même époque où Daniel de Foë, le vieux pamphlétaire puritain du roi Guillaume, publiait son immortel *Robinson*. Rapprochés par la forme de voyage, et, à quelques égards, par la savante et vraisemblable minutie des détails, ces deux romans offrent les deux extrêmes de la narration candide et de l'allégorie fabuleuse, de la bonne foi et de l'ironie sceptique : tous deux vivront comme œuvres originales. Mais *Robinson Crusoë* est une œuvre morale, une exhortation au travail et à l'espérance en Dieu; *Gulliver* est souvent une dérision frivole ou désespérante, qui, en ravalant l'espèce humaine, ne lui laisse, pour se relever, ni la vertu ni la science. Voltaire a dit que c'était un Rabelais dégagé de fatras, un Rabelais perfectionné. Il n'y a pas dans Swift, nous le croyons, l'intarissable invention et l'éloquence de Rabelais. Son ouvrage, non plus, ne venait pas aussi à propos que celui de Rabelais; il n'avait pas tout ce reste oppressif du moyen âge à diffamer par de sourdes risées; il avait affaire, tout compris, à la société la plus raisonnable du monde, à celle qui renfermait dans son sein la liberté politique, la liberté de penser, les recherches de Locke et les découvertes de Newton. Aussi le Rabelais anglais frappe-t-il souvent à faux dans ses bizarres attaques, et mérite-t-il parfois le ridicule qu'il veut jeter sur la science !

Mais quel feu, quelle vivacité, quel mélange d'imagination et de sarcasme ! quelle gaîté dans la misanthropie ! Retranchez l'île Volante et les habi-

tants de Laputa; restez à Lilliput, ou bien allez chez ces honnêtes chevaux, si sobres, si modérés, si sages. Quelle amère et ingénieuse satire! Je ne crois pas non plus que la contemplation des misères humaines, que la misanthropie, que le spleen aient jamais dicté de pages plus éloquentes que l'histoire de cette misérable race d'immortels, les *Snulbrug*. En traçant ce tableau mélancolique, l'âme de Swift avait-elle une seconde vue, un frisson avant-coureur de le défaillance où il tombe bientôt lui-même? Ce hardi moqueur languit les dernières années de sa vie comme un véritable *Snulbrug*, abruti sous les maux du corps, et mourut imbécille. Mais n'anticipons pas sur ce triste avenir, et voyons encore Swift dans l'éclat de son génie, appelé à Londres par Bolingbroke qui espérait l'associer à sa polémique, et par Pope qui veut lui lire ses vers.

Swift jouit quelque temps de cette réunion, et de la célébrité nouvelle que lui donnait, à Londres, son *Gulliver* et l'opposition qu'il avait faite en Irlande. Les trois amis se voyaient souvent. L'homme d'état mécontent reprenait ses vastes études d'histoire et de pyrrhonisme. Le poëte recueillait des idées, qu'il ornait d'images pour son *Essai sur l'homme;* et le philosophe, si l'on doit donner ce nom à Swift, songeait tristement qu'il n'aurait plus de ministres à conseiller ou à défendre, et qu'il lui faudrait bientôt retourner en Irlande. Ces trois hommes, comblés des dons du génie, étaient-ils heureux? Non, sans doute; mais ils offraient une réunion de talents bien rare dans l'histoire des lettres, et devant laquelle on aime à s'arrêter. Rien n'égalait l'abondance de vues, la chaleur soudaine, la parole heureuse de Bolingbroke; mais cette éloquence qui eût dominé le parlement, il l'exhalait en thèses métaphysiques dans les petites allées du jardin de Twickenham. Swift repartit pour aller assister aux derniers moments de cette Stella, dont il avait été si tendrement aimé. Bolingbroke publia des lettres politiques, et appuya de ses écrits l'opposition que l'éloquent Pulteney dirigeait, dans la chambre des communes, contre l'heureux Walpole. Pope, aussi mécontent des critiques et des libraires que Bolingbroke l'était des ministres, se mit à composer sa *Dunciade*.

Autour de ces hommes illustres se réunissaient d'autres noms moins célèbres dans les lettres: Gay, poëte correct et pur, auteur de fables assez froides, et d'un célèbre opéra, *le Mendiant*, applaudi pour la hardiesse démocratique plus que pour la poésie; Arbuthnot, critique plein de goût; Congrève, devenu oisif depuis qu'il était riche; Thompson, arrivé d'Écosse, pauvre et sans appui, avec le plus beau chant du poème des *Saisons;* Young, faisant des tragédies médiocres et de pompeuses dédicaces, sans soupçonner encore la profondeur de tristesse et de poésie que l'âge et le malheur devaient révéler en lui.

Ce fut vers ce temps, et dans ce monde, que Voltaire, fuyant la Bastille et la France, arrive à Londres, au mois d'août 1726.

Accueilli par les amis de Bolingbroke, il se retira d'abord à Wandsworth, à deux lieues de Londres, dans la maison d'un riche négociant, M. Falkener, à qui dans la suite il dédia *Zaïre*. Ce fut là qu'il vécut deux années, dans l'étude des lettres anglaises et le commerce des hommes les plus célèbres du temps. Malheureusement il y eut alors lacune dans cette correspondance infatigable, le plus curieux et le plus piquant de ses ouvrages. On ne peut assez regretter que, pendant ce long séjour, il ait à peine écrit trois ou quatre fois à ses amis de France. Que de choses il leur eût dites qui ne sont pas même dans ses *Lettres philosophiques* sur les Anglais, et qu'il faut chercher jusqu'à la fin de sa vie dans les réminiscences quelquefois un peu effacées qui remplissent ses derniers écrits! car ce voyage, ce noviciat anglais a puissamment agi sur tout Voltaire. Son imagination en resta colorée d'une teinte plus libre et plus vive, et sa raison en devint plus hardie. Les études qu'il fit alors se retrouvent partout dans l'histoire de son génie. S'il en rapporta d'abord des formes de tragédie et de poésie morale, bien des années après il y puisait la maligne philosophie de ses contes, et l'érudition de ses pamphlets sceptiques.

Aujourd'hui, tout lettré français qui passerait deux années en Angleterre, la visiterait en tous sens, s'arrêterait près des lacs et sur les monts d'Écosse, et ferait une description complète du pays, sous tous les rapports pittoresques et politiques, commerciaux et littéraires. Voltaire ne paraît guère avoir bougé de la fumée de Londres et de sa banlieue: il n'y a trace dans ses souvenirs des beaux sites d'Angleterre et d'Écosse. Quant à la constitution politique du pays, il n'en rendit qu'un compte fort sommaire, pour s'en moquer, autant que pour la louer. Que fit-il donc à Londres pendant deux ans? que rapporta-t-il avec lui? Ce qui fut son caractère, son privilége, ce qui manquait à l'Europe du continent, la liberté de penser, loin de cette fausseté convenue que le préjugé, l'habitude, l'étiquette de cour, l'esprit de corps maintenaient en France. C'est par là que l'Angleterre le frappa dans ses théâtres, ses livres, ses sermons, ses journaux; c'est par là que cet esprit élégant se complut à la foule d'originaux dont l'Angleterre abondait à ses yeux, et qui choquaient d'abord son goût délicat et moqueur.

Le mouvement, la vie d'une société libre, voilà ce qu'il avait entrevu dans l'activité d'Amsterdam, et ce qu'il retrouvait avec délices, sous une forme plus brillante, dans le luxe et la richesse de Londres. Il n'y vit pas la cour cependant. Bolingbroke, son ami, était, nous l'avons dit, le chef d'une opposition à demi *jacobite*, à demi républicaine, qui luttait contre l'ascendant habile et corrupteur de Walpole. Voltaire sortit peu de ce cercle, dont il aimait les hardis entretiens, sans partager ses passions. Il vit Congrève, et s'indigna de le trouver plus gentilhomme que poete, et plus flatté de ses emplois publics que de ses anciens succès au théâtre. Il rechercha Pope, et surtout étudia ses écrits.

Vers ce temps, comme Pope revenait un soir de la ferme de Bolingbroke, dans le carrosse de son noble ami, les chevaux, en passant sur un pont demi-rompu, le versèrent dans la Tamise. Le poete faillit se noyer (1); mais, grâce à sa petitesse, on le tira de la voiture à travers la glace brisée d'une des portières. Il fut ramené chez lui l'épaule démise et la main blessée par les éclats du verre. Voltaire s'empressa de lui écrire avec une affectueuses inquiétude. Les deux poetes se virent; mais la gravité caustique et prude du poete anglais goùta peu la fougue brillante et la gaîté de Voltaire. Un jour, à table chez Pope, Voltaire ayant plaisanté sur le catholicisme, Pope, qui versifiait les idées de Bolingbroke, sans être incrédule comme lui, se leva d'impatience et sortit avec humeur. Le bruit se répandit que ce jeune Arouet, qui parlait si étourdiment et si haut, avait quelque mission secrète du ministère de France, et qu'il fallait s'en défier. Il n'en était rien. Le cardinal de Fleury ne l'eût pas choisi pour agent; et Voltaire, qui aimait fort les affaires d'État, n'eut jamais de mission qu'auprès du roi de Prusse. Mais on conçoit sans peine que l'intimité de Bolingbroke, suspect par tant de rôles qu'il avait joués, et cette alternative de faveurs royales et de disgrâces qu'avait éprouvée Voltaire, pouvait jeter quelque doute sur lui.

Voltaire, d'ailleurs, prêtait à ces calomnies par une certaine affectation de crédit à la cour de France. On le voit, à la même époque, offrir à Swift, qui voulait visiter Paris, une lettre de recommandation pour notre ministre des affaires étrangères, M. de Morville, personnage politique fort oublié, que Voltaire, dans cette lettre, accable de louanges, en lui adressant le malin auteur de *Gulliver*.

Retenu par Bolingbroke, Swift ne partit pas, et Voltaire, qui ne négligeait rien, lui demanda bientôt à son tour de recommander en Irlande son poème de la Ligue, qu'il réimprimait sous le titre de *Henriade*. Il lui écrivait pour cela de jolies lettres, en assez bon anglais, et lui envoyait dans la même langue son *Essai sur les guerres civiles de France*.

Je n'ai pas vu, lui disait-il dans une de ces lettres, M. Pope cet hiver, mais j'ai vu le troisième volume des *Mélanges* (1), et plus je lis vos ouvrages, plus je suis honteux des miens.

Je ne sais si *la Henriade* eut de nombreux souscripteurs en Irlande; mais, parmi la haute société de Londres, cette publication fut très-favorisée; et Voltaire, qui, avec son goût habituel d'entreprises financières, venait d'aventurer beaucoup d'argent sur la mer du Sud, se vit dédommagé par sa *spéculation épique*.

Ce qui valait mieux pour le poete, c'était l'inspiration qu'il recevait de l'Angleterre. Avec l'esprit de liberté, il voyait partout à Londres le sentiment de la dignité des sciences, et le respect des lumières. Il faut en convenir, les minces faveurs que le talent et la gloire pouvaient obtenir en France, une invitation à Fontainebleau, une pension sur la cassette, une place à l'académie, tout cela devait paraître peu de chose à Voltaire, en comparaison des récents souvenirs du ministère d'Addison, de la diplomatie de Prior et de l'influence de Swift.

Pendant son voyage même, Voltaire avait pu voir un autre exemple des grands honneurs que l'Angleterre réservait au génie. Newton mourut le 20 mars 1727. Après que son corps eut été exposé aux flambleaux sur un lit de parade, comme le corps d'un souverain, on le porta dans la sépulture royale de Westminster, suivi d'un immense cortége où marchaient les plus grands seigneurs de l'Angleterre, le chancelier, les ministres, et qu'entourait le respect public. Voltaire, qui dès lors étudiait les grandes découvertes de Newton, en même temps que le théâtre anglais, fut sans doute frappé de ce glorieux spectacle et de cette apothéose décernée au génie par la raison d'un peuple éclairé. On ne peut douter même qu'il n'ait gardé souvenir des beaux vers que fit alors le poete Thompson, pour honorer la mémoire de Newton; on y trouve la première pensée, et, pour ainsi dire, l'accent de la belle épître à madame du Châtelet; et on conçoit sans peine que, tout ému de ces funérailles de Newton, il ait jeté dans sa *Henriade* la magnifique explication du système du monde.

Les obsèques presque royales d'un homme qui n'avait été grand que par les sciences, l'orgueil d'un libre patriotisme mêlé à l'enthousiasme pour le génie, tout cela était étranger à notre France, d'où

(1) He might have been drown, if one of my men had not broke a glass, and pulled him out through the window. Bolingb. letter.

(1) Recueil mêlé de pièces de Pope et de Swift.

Descartes avait fui, et où ses cendres même n'avaient pu obtenir d'éloges publics; à notre France où Corneille était mort pauvre, Racine disgracié, Molière sans sépulture. Tout cela était noble, grand, devait charmer une âme éprise de la gloire, et qui sentait sa force. Essayons de traduire le chant funèbre ou plutôt triomphal du poëte anglais sur la tombe de Newton : vous jugerez quelle inspiration en reçut Voltaire :

La grande âme de Newton quittera-t-elle la terre, pour se mêler aux astres son domaine ; et les Muses, frappées de silence, craindront-elles de soulever une telle gloire? Mais que peut notre faible voix? A cette heure même, les fils de la lumière, par de sublimes accents unis à la lyre céleste, célèbrent sa présence sur le rivage de l'éternelle félicité. Je n'y renonce pas cependant; que le sujet soit grand et chanté sur la harpe des anges; flammes éthérées, j'aspire à me joindre à vous dans ce concert de la nature!

Et maintenant qu'il est vôtre, quelles merveilles inconnues pourrez-vous montrer à celui qui, même sur ce point obscur où les mortels travaillent enveloppés de poussière, avait suivi à la trace, d'après les lois simples du mouvement, l'invisible main de la Providence agissant à travers la machine universelle ?.....

OEil tout intellectuel, pénétrant d'abord notre système solaire par les forces mêlées de la gravitation et de la projection, il le voit accomplir son tour dans une muette harmonie. Cachées au regard de l'homme, ces lunes nombreuses, dont la clarté réjouit des planètes lointaines, ont apparu à Newton, dans tous leurs cercles entrelacés. Il a fixé le cours de la reine errante de nos nuits, soit que son orbe à peine formé ne rende qu'un faible éclat, soit que, large flambeau, elle inonde doucement les cieux de sa pâle lumière. Discernant chacun de ses mouvements, il les coordonna dans leurs rapports avec ceux de la mer, et enseigna pourquoi la masse de l'onde se gonfle irrésistible, et se penche sur les rocs brisés, comme un fleuve qui déborde, jusqu'au moment où le reflux laisse de nouveau derrière soi un désert de sable jaune et stérile.

De là, il prit son vol ardent à travers l'azur infini; et toutes les étoiles que la voûte éclairée d'une nuit d'hiver épanche sur nos yeux, ou que le tube de l'astronome va tirer de l'obscur abîme des airs, et celles que plus loin dans les étages successifs des cieux on avait crues isolées, s'allumèrent en soleils à son approche, devenant chacune le centre vivant d'un système organisé, toutes combinées et régies sans erreur, par l'unique pouvoir qui attire une pierre projetée vers la terre.

O magnificence divine sans profusion! ô sagesse vraiment parfaite! produire ainsi d'un petit nombre de causes un ensemble de résultats, des effets si variés, si beaux et si grands, un univers complet! O bien-aimé du ciel, dont l'œil épuré, perçant ce voile mystérieux, vit au dedans se lever et se mouvoir un si vaste assemblage! Le premier, il poursuivit la comète dans son ellipse immense; il dirigea sa route autour de mondes innombrables, jusqu'au point où, reparaissant sur le front de notre ciel du soir, la flamboyante merveille brille de nouveau, et secoue la terreur sur les nations tremblantes. Tous les cieux sont à lui, ramenés de la chimère barbare des tourbillons et des sphères circulantes à leur première et sublime simplicité.....

La lumière elle-même, qui rend tout visible, brillait inaperçue, jusqu'à ce que son génie plus lumineux eût déplié tout entière la robe éclatante du jour, et, tirant de cette masse indistincte de blancheur chaque espèce de rayon, eût produit à l'œil enchanté le riche appareil des couleurs primitives. D'abord jaillit l'ardent *écarlate*, puis la teinte sombre de *l'orangé*, puis le *jaune* gracieux, près duquel tombèrent les doux rayons du *vert* qui rafraîchit la nature; ensuite le *bleu* pur, qui gonfle les cieux d'automne, se joua dans les airs; et sous une nuance plus triste parut *l'indigo*, couleur d'un ciel du soir obscurci de frimas; enfin, les derniers rayons de la lumière réfractée s'évanouirent en une teinte fugitive de *violet*. Telles, quand les nuages distillent leur rosée, brillent les couleurs distinctives de l'arc-en-ciel. Pendant qu'au-dessus de nos têtes l'humide apparition est suspendue avec grâce, s'évaporant sur nos campagnes, des myriades de nuances mélangées se forment de ces couleurs, et des myriades restent encore à naître : source infinie de beauté toujours jaillissante, toujours nouvelle! Rien de si beau fut-il jamais imaginé par le poëte rêvant sous les bosquets de l'Hélicon, ou par le prophète dont l'enthousiasme fait descendre le ciel? En ce moment même le coucher du soleil et les teintes variées des nuages, vues de tes gracieuses collines, ô Greenwich! attestent combien la loi de la réfraction est véritable et belle.

O vous! âmes chargées de ténèbres et sans espérances, vous qui, n'ayant pas la conscience de ce sublime essor, de cet élan vers une immortelle vie, osez combattre le plus noble privilége de l'humanité, dites, une âme douée d'une puissance si vaste, si profonde, si prodigieuse, peut-elle n'être qu'un souffle plus choisi d'esprits vitaux qui s'agitent quelques moments dans leurs tubes, et ont à jamais disparu dans le vide? Mais, silence! je crois entendre une voix qui, solennelle, comme à l'approche d'un grand changement, retentit dans le monde : c'en est fait, la mesure est comblée, je résigne ma tâche.....

Que des pleurs efféminés ne soient pas versés pour lui! La vierge moissonnée dans sa fleur, le folâtre jeune homme, le petit enfant chéri, voilà les tombes qui réclament des larmes et des élégies. Mais Newton appelle des chants de félicitation; car il est errant à travers ces mondes innombrables que d'ici-bas il avait si bien décrits; il les admire, et, dans son admiration, il célèbre leur auteur avec les heureux habitants du ciel. O gloire de la Bretagne, soit que tu converses avec les anges, devenu leur égal et admis à leurs bonheurs, soit que, monté sur les ailes des chérubins, tu suives dans ta course le mouvement des sphères, comparant les êtres avec les êtres, perdu dans le ravissement et la reconnaissance pour cette lumière si abondante qui rayonnait dans ton âme, du sein de la lumière. Oh! regarde avec pitié l'espèce humaine, cette race fragile et pleine d'erreurs; relève l'esprit de ce bas univers; préside à ta patrie déchue, et sois nommé son génie tutélaire! Relève ses arts, corrige ses mœurs, inspire sa jeunesse; car cette patrie, bien que corrompue et affaiblie, elle t'a donné naissance, et se glorifie dans ton nom; elle te montre à tous ses enfants, et leur dit de regarder ton étoile, tandis que, dans l'attente de cette seconde vie qui commence, quand le temps aura cessé, ta poussière sacrée dort avec celle des rois et ennoblit leurs tombeaux.

Voilà, Messieurs, la source un peu surabondante de la belle et neuve poésie que Voltaire, quelques années plus tard, adressait à madame du Châtelet, interprète de Newton. Vous reconnaissez les pensées, les images :

Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit; les mouvements renaissent.
. . . .
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?

Vous voyez ce qu'apprenait Voltaire à l'école de l'imagination et de la philosophie anglaise. Londres

était pour lui une Athènes un peu sérieuse, où il puisait la force et l'étendue des connaissances plutôt que le goût et la grâce; mais quel trésor d'idées et d'images s'ouvrait devant lui! quel nouvel élan pour cet esprit si libre! Il n'est presque aucun écrit de Voltaire où l'on ne trouve la marque de ces trois années de séjour à Londres. Nulle part sa vie ne fut plus laborieuse, plus affranchie du monde, plus occupée de réflexions et d'études: « Je mène la vie d'un Rose-Croix, écrivait-il, toujours ambulant, toujours caché. » Son *grand œuvre*, c'était de former, d'exercer ce génie si varié, érudit, léger, historique, sceptique, dramatique, fait pour amuser et dominer l'Europe. Pas un moment perdu : il refaisait *la Henriade*, tout en lisant Newton; d'un entretien métaphysique de Bolingbroke, d'une lecture de Pope ou de Swift, il allait aux pièces de Shakspeare méditer ce pathétique terrible qu'il appelait *barbare*, et dont il reporta l'émotion dans son élégant théâtre. Il étudiait dans Milton et Butler le sublime et le burlesque anglais, et méditait l'esprit encyclopédique dans Bacon. Il s'inquiétait peu du parlement, alors fermé au public; mais parfois, quittant sa solitude de Wandsworth, il se glissait dans quelqu'une des réunions de sectaires, communes à Londres, et dont l'enthousiasme un peu bizarre amusait son incrédulité.

Au milieu de cette vie de poëte et d'observateur, Voltaire entrevit avec joie l'occasion de rentrer en France. Sa moisson était faite. S'il aimait la liberté anglaise, il voulait la France pour y vivre, pour y être applaudi, en dépit de la censure et de la Bastille. Un nouveau ministre, le jeune Maurepas, leva la défense qu'un caprice avait fait mettre; et Voltaire accourut à Paris avec l'édition de *la Henriade*, et vingt projets d'ouvrages, rêvant ses *Lettres philosophiques*, ses *Éléments de Newton*, *Brutus*, *Zaïre*, *la Mort de César*, et tout le dix-huitième siècle.

HUITIÈME LEÇON.

Retour de Voltaire en France. — Nouvel éclat de son nom. — Sa grande composition poétique, *la Henriade*. — Du caractère et de l'époque des poëmes épiques. — Affinités de *la Henriade* avec *la Pharsale*, malgré la différence de génie. — Idées qui prédominent dans les deux ouvrages; esprit de controverse, scepticisme. — Défauts et beautés neuves de *la Henriade*.

Messieurs,

Voltaire retrouvait la France sous la léthargique domination du vieux cardinal de Fleury; c'était le même train de choses, une cour brillante, un premier ministre économe et modeste, qui gouvernait despotiquement, et distribuait avec douceur des milliers de lettres de cachet; une grande ville, où le goût des plaisirs de l'esprit et du luxe allait croissant, et n'attendait plus l'exemple de la cour; enfin, au lieu de cette aristocratie hautaine, active, occupée, qui formait le gouvernement et l'opposition d'Angleterre, une noblesse oisive, hors du champ de bataille, et dont la vanité, comme le bon goût, se plaisait aux lettres.

Voltaire se reprit à ces sociétés aimables; et, commensal familier de Richelieu, ami des seigneurs et des financiers, bientôt amant de la marquise du Châtelet, il fut, plus que jamais, l'écrivain célèbre et lu dans le grand monde. Mais, revenu d'Angleterre avec un sens plus hardi et plus mûr, cette faveur qu'il aimait ne lui suffit pas. Le grand poëte voulait une gloire brillante et populaire. Cette pensée lui avait, tout jeune, inspiré *la Henriade*, qu'il rapportait maintenant du pays de Milton, corrigée, agrandie, épique enfin, autant qu'elle pouvait l'être.

« Lorsque j'entrepris cet ouvrage, dit-il quelque « part, je ne comptais pas le pouvoir finir, et ne « savais pas les règles du poëme épique. » J'ignore s'il les apprit plus tard, et quelles sont ces règles. Qu'un poëme épique commence par le milieu, et que l'exposition vienne après dans un récit,

. . . . In medias res,
Haud secùs ac notas, auditorem rapit,

cet ordre peut plaire dans *l'Énéide;* mais ce n'est pas plus une règle, que le songe ou le récit de nos tragédies. Voltaire, d'ailleurs, ne s'est que trop conformé à ces usages, à ces routines épiques, dont il affecte l'ignorance : c'est le défaut même de *la Henriade*, de ressembler à tout ce qui précédait, et surtout à *l'Énéide*, d'avoir une tempête, un récit, une Gabrielle quittée comme Didon, une descente aux enfers, un Élysée, une vue anticipée des grandeurs et des maux de la patrie, et même un *Tu Marcellus eris*, qui s'applique au dauphin.

La chose dont aurait dû s'inquiéter Voltaire, ce ne sont pas les règles prescrites à l'épopée, mais les conditions sociales qui lui permettent de naître. Il y a des époques d'enthousiasme, de mœurs naïves et de vertus guerrières, qui ne peuvent s'exprimer et se peindre que dans une épopée. Il y a des époques de corruption fine, d'élégance et de frivolité, qui se résument dans une satire et dans une chanson. Un grand récit en vers veut s'adresser à des imaginations encore neuves, que l'on puisse surprendre et émouvoir avec cette simplicité sans laquelle les longs ouvrages sont insupportables. Là où les imaginations ont perdu cette première candeur, le poëte épique ne saurait naître; il appartient à la jeunesse des nations et des

idiomes : seulement, si la nation est rude et l'idiome grossier, on a ces longs récits en vers qui amusaient nos aïeux; si, au contraire, la nouvelle langue est belle et forte dès son origine, on entend la voix du Dante.

Un peuple, une civilisation ne porte en soi, peut-être, qu'un sujet d'épopée. Pour que l'inspiration revienne, il faut un autre culte, une autre société, un monde renouvelé. L'épopée véritable des temps modernes, notre *Iliade*, c'était l'expédition des croisés. Tous les peuples de l'Europe avaient contribué, de leur sang et de leur foi, à faire naître cette palme glorieuse : un seul a su la cueillir, le peuple même d'où était partie la guerre sainte, et qui la ranimait sans cesse par la voix de ses pontifes. Le Tasse était inspiré de Grégoire VII et d'Innocent III; et l'Italie lettrée du seizième siècle chantait ce qu'avaient fait, dans l'ardeur de leur foi, les prêtres italiens du moyen âge. La *Jérusalem délivrée* avait dû naître sur la terre privilégiée du catholicisme.

Le christianisme renfermait encore un autre sujet, immense et sans date, contemporain de l'humanité, plutôt que d'une époque. Le génie le féconda et le fit éclore, au feu d'une guerre religieuse qui ressuscitait, dans toutes leurs violences, les traditions hébraïques. Le coloris de Milton est aussi vrai et aussi durable que celui d'Homère. L'érudition du poëte a disparu sous la foi du sectaire biblique; il a revu, par l'imagination, le monde primitif, et retrouvé la simplicité par la tradition religieuse.

Ailleurs, un petit peuple de l'Europe chrétienne a-t-il tout à coup porté ses vaisseaux au-delà des mers atlantiques, conquis des royaumes aux bords du Gange, dans l'orgueil et l'éblouissement de ces découvertes, un poëte se rencontre pour les chanter : Vasco de Gama et les rivages de Mélinde seront célébrés par *le Camoëns*. Ainsi naît le poème épique, plus rare encore que cette fleur qui ne couronne qu'une fois dans un siècle la cime de l'aloès.

Cela nous jette bien loin de ces épopées érudites, faites à froid, comme une élégie sans amour, pour imiter le passé, ou traduire ce qu'on n'a pas senti. La Grèce, sur son déclin, eut beaucoup de ces poèmes, et a produit peut-être le chef-d'œuvre de ce genre faux, les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Sans doute, le poëte est trop loin de son sujet; il n'a pas l'enthousiasme de la découverte; son merveilleux est une mythologie d'antiquaire; on sent le grammairien d'Alexandrie. Mais, si la couleur épique est recherchée, il y a du naturel dans la peinture de ces passions qui sont de tous les temps. Le poème est artificiel, mais le drame est vrai. L'amour et les combats de Médée sont rendus avec une éloquence digne d'inspirer Virgile. Le poème a d'ailleurs cette brièveté que le goût indiquait, dans un âge qui n'était plus celui des naïfs et longs récits. Il forme, à cet égard, un parfait contraste avec les chants de Nonnus, où tous les vices et tout l'ennui de la fausse épopée sont étalés avec diffusion.

Sans supposer, comme Niebuhr, que les premiers temps de Rome aient vu naître de grands poèmes épiques, dont son histoire fabuleuse garde les lambeaux, je croirai volontiers qu'il était passé dans Ennius quelque chose de l'âme d'Homère. Le vieux poëte, avec les trois langues qu'il parlait, eut surtout l'avantage d'être Romain de cœur et d'accent, et de prêter sa voix à l'enthousiasme des siens. Rome fut son *Iliade*. Il chanta ses guerres, comme les exploits d'un héros, et n'eut d'autre unité que la gloire de ses concitoyens.

Horrida Romuleùm certamina pango duellùm.

A voir quelques fragments épars, on peut juger que non-seulement ses vers, mais ses inventions, étaient épiques. Il suffit d'indiquer le songe où Ilia, la mère des Romains, contemple sa postérité. Un doute seulement; le merveilleux, sincère, naïf, fait une grande part du poème épique; et je ne sais si Ennius et son peuple n'étaient pas déjà trop avancés pour y atteindre. Ennius, recevant le scepticisme de la Grèce vieillie, avait traduit le livre d'Évhemère sur l'origine et la destinée mortelle des dieux. Comment alors les faire agir en poëte homérique?

La grande œuvre des muses romaines, ce fut l'épopée didactique, l'épopée sans dieux, sans héros, et sans autre fiction que le merveilleux de la nature, le poème de Lucrèce. Il en devait être ainsi, sans doute, pour un peuple que la philosophie avait saisi au sortir de la barbarie, et dont elle avait intercepté la jeunesse poétique. Lucrèce rappelle Homère; il en a la grandeur et la magnificence transportées dans un autre ordre d'idées, dans un autre âge de l'esprit humain. Les images des dieux d'Homère ne sont égalées peut-être que par les démentis de Lucrèce, et sa révolte contre leur pouvoir.

Humana antè oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub religione,
Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans,
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà,
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum, sed eò magis acrem
Virtutem irritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergò vivida vis animi pervicit, et extrà
Processit longè flammantia mœnia mundi.

« Quand l'humanité gisait honteusement abat« tue sous la religion qui, montrant la tête du « haut des cieux, dominait les mortels de son ter« rible aspect, un Grec le premier osa lever à l'en« contre ses regards mortels, et lui résister en « face. Ni la renommée des dieux, ni leur foudre, « ni le ciel au menaçant murmure ne l'arrêta. Son « courage d'esprit s'en accrut, dans le désir ar« dent de briser le premier les barrières étroites « de la nature. Ainsi la force vive de sa pensée « vainquit, et s'élança bien loin par-delà les murs « enflammés de l'univers. »

Quel spectacle illimité pour l'imagination, quel enthousiasme de poëte! Cela ne pèse-t-il pas en sublime autant que la chaîne d'or à laquelle sont suspendus tous les dieux et qu'enlève Jupiter.

Cette supériorité de la poésie didactique chez les Romains se retrouve dans l'admirable génie et l'art savant de Virgile. *L'Énéide* ne fut pas son œuvre native et inspirée ; et c'est pour cela que le grand poëte désespérait de son ouvrage, et s'accusait de l'avoir entrepris follement : *Tantum opus penè vitio mentis ingressus.*

Il y a cependant une passion vraie dans *l'Énéide*, l'amour de Rome et de sa gloire. La mythologie du poëte est froide et timide ; le scepticisme l'avait devancée. En décrivant un conseil des Dieux dans l'Olympe, il songeait à la parodie que le vieux satirique Lucile avait déjà faite des assemblées célestes, et il en imitait même quelques vers ; mais il croit sérieusement au génie de Rome et à tous les souvenirs de cette grande patrie. De là, ces neuves et touchantes peintures des antiquités du Latium. Le génie simple et mélancolique du poëte se retrouve à l'aise sous le toit de chaume du roi Évandre ; il se plaît à peindre ses troupeaux errants, aux mêmes lieux où seront les comices et et les palais de Rome :

Romanoque foro et lautis mugire carinis.

Ainsi *l'Énéide*, admirable copie de l'art grec dans les premiers livres, est un monument indigène, une épopée nationale dans les derniers. Seulement une nuance d'érudition se mêle à l'inspiration du poëte ; il a recherché, il a découvert des antiquités, plutôt qu'il ne chante involontairement des traditions. Par là, même dans la partie la plus épique de son ouvrage, il est moins vrai qu'Homère, que le Dante, ou même que le Camoëns. Comme son style est une exquise imitation de diverses époques, et qu'il tient à la fois d'Homère et du Muséum d'Alexandrie, il a la simplicité que donnent l'art et le goût, mais non cette naïveté primitive des anciens récits. Rien n'était possible au-delà : le siècle d'Auguste était trop raffiné pour être épique. Je le suppose, par les jugements mêmes du temps ;

. . . . forte epos acer
Ut nemo Varius ducit.

Et ailleurs :

Valgius, æterno proprior non alter Homero.

Ce *Varius*, qui fait marcher mieux que personne la grande épopée, ce *Valgius*, qui égale l'éternel Homère, et qui, dès le siècle suivant, était oublié comme *Varius*, n'est-ce pas une raison de croire que, dans la riche élégance de cette époque, on n'avait pas l'idée vraie de la grande tradition chantée, qui vit dans la mémoire des hommes et traverse les âges? Cette idée ne vint pas plus tard aux Romains; ils perdirent la politesse du goût, sans remonter au naturel. Nous ne parlerons pas de ces poëmes de Petrone, de Stace, qui sont à des récits épiques ce que des exercices de rhéteur sont à l'éloquence.

Il n'importe que Stace ait travaillé douze ans sa *Thébaïde*, et qu'il ait adoré la trace de Virgile :

. . . . . Nec tu divinam Eneida tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adora ;

rien de plus antipathique à la grande poésie de récit que cette versification laborieuse et recherchée de la décadence romaine. Avec plus de choix et de sobriété dans les ornements, Valerius Flaccus n'est pas moins dénué de naturel épique ; ses formes concises, sa mythologie souvent abstraite, ses sentences philosophiques ne ressemblent pas au langage du poëte qui raconte. Disons vrai : pour trouver un peu de veine épique, il faut s'arrêter à Lucain.

Parmi toutes les objections faites à son ouvrage, le choix d'un sujet historique et récent n'est pas celle qui me paraît fondée ; au contraire, c'est par là que sa *Pharsale* a plus de grandeur et de vie que les épopées artificielles de la décadence ; c'est par là qu'il l'emporte sur Stace, son émule en poésie déclamatoire. Au fond, c'est le procédé naturel de l'épopée ; ainsi chantait le vieil Ennius ; ainsi nos poëtes du moyen âge ; ainsi l'auteur espagnol du beau fragment sur le Cid. Seulement, l'époque récente, choisie par Lucain, était bien politique et bien raffinée pour prêter à la fiction. Mais quel grand spectacle n'offrait-elle pas? la révolution de Rome et du monde ; et quels hommes pour animer le tableau !

A mon avis, c'est le fond tout historique de *la Pharsale*, c'est la partialité du poëte qui a fait vivre son ouvrage, et l'a sauvé du sort destiné aux épopées savantes, nées dans l'arrière-saison des peuples. Les théories de l'art n'y font rien. *La Pharsale* peut manquer aux conditions du poëme

épique; elle en a d'autres qu'elle remplit et qui en font une œuvre à part.

On a souvent remarqué quel intérêt les récits de Tacite empruntent à la pensée secrète de l'historien, à son opiniâtre et douloureux souvenir de la liberté romaine. Il y a là une passion, c'est-à-dire une éloquence : elle est distincte du grand talent d'écrire; elle y ajoute un caractère de plus; et quelquefois, dans la stérilité des événements, lorsque le sujet s'abaisse ou manque, elle supplée au sujet par l'émotion toujours présente de l'écrivain; elle rend dramatique même la nullité du sénat, en s'indignant d'avoir si peu de chose à raconter.

La même passion est dans Lucain : elle vit sous l'emphase et le faux goût du poëte; elle l'inspire parfois admirablement; elle l'anime toujours, et elle est partout un curieux symptôme de l'esprit romain. Je sais tout ce que le bon sens peut alléguer contre le poëte, tout ce que la philosophie de l'histoire peut opposer à la conception même de son ouvrage. La philosophie, surtout dans ses théories récentes, n'aura point de peine à prouver que la passion du poëte est étroite, son héros mal choisi; que l'intérêt social était du côté de César; que César était le représentant d'un progrès de l'humanité; qu'il devait vaincre, puisqu'il a vaincu, et qu'il était le plus grand et le plus utile au monde, puisqu'il devait vaincre. Peu importent ces tardives explications. Le sentiment qui règne dans *la Pharsale* est grand et poétique. C'est le dernier soupir, le dernier vœu de la liberté romaine accusant César sous Néron, et flétrissant l'empire jusque dans son héroïque fondateur.

Que les faiblesses et le courage avorté de Lucain aient trahi, dans sa vie et dans sa mort, les généreux sentiments qu'il ressuscitait dans ses vers; qu'une vanité de poëte plutôt qu'une colère de citoyen l'ait fait conspirateur; qu'il ait mis sous l'invocation de Néron divinisé son hommage à la république romaine, ces contradictions d'une époque dépravée, ces misères d'une âme jeune et vaine ne détruisent pas le sentiment qui est au fond du poëme. Là est l'intérêt et le pathétique de *la Pharsale*.

Une autre source d'effets hardis pour la pensée, c'est l'incrédulité philosophique du poëte, cette incertitude tout ensemble, et ce fatalisme des époques avancées. Rien de moins épique, selon la loi du merveilleux; mais le domaine de l'imagination se rajeunit par les contraires. Lucain, comme de nos jours Byron, fait sortir la poésie du scepticisme qui la détruit. Enfin, il est éloquent à la manière des rhéteurs, je l'avoue (il n'y avait plus d'autre éloquence), mais en corrigeant leurs fausses couleurs par des traits d'un naturel hardi et par la grandeur réelle des choses qu'il exprime. De là ces sentences, ces portraits, ces discours, où, parmi les exagérations du faux goût, éclate un sublime digne d'être recueilli par Corneille.

Malgré les différences entre les âges d'une nation moderne et les époques analogues de la vie romaine, malgré les différences plus marquées entre la raison poétique de Voltaire et la verve peu réglée de Lucain, on sent assez que, si *la Henriade* est un poëme épique, elle ne peut l'être que sous peine de ressembler beaucoup à *la Pharsale*, d'offrir plus de philosophie que de poésie, plus de réflexions que d'images. Voltaire, dans *la Henriade*, c'est Lucain abrégé, tempéré, calmé, Lucain sans figures outrées, sans déclamations, mais aussi moins énergique et moins éblouissant. Le poëte français a, comme le romain, sa passion de controverse. Le catholicisme est pour l'un ce que l'empire était pour l'autre. Tous deux parfois flattent leur ennemi; mais ils se plaisent aux allusions, aux souvenirs qui le décréditent et l'offensent. Aussi le chant de la Saint-Barthélemy est-il le plus beau de *la Henriade*. Mais cette passion même du poëte s'accorde peu avec le dénoûment forcé de son ouvrage, l'abjuration de Henri.

Même contradiction entre les maximes sceptiques dont il sème ses vers, et le merveilleux chrétien qu'il emploie. Le dieu impartial du Bonze et du Brachmane enverrait-il saint Louis pour convertir Henri IV au milieu d'un assaut?

A cet égard, il y a moins d'unité dans *la Henriade* que dans *la Pharsale*, et cependant, la philosophie répandue dans *la Henriade* est au fond la plus grande beauté de l'ouvrage. C'est la seule chose qui vienne naturellement au poëte, qu'il sente et qu'il croie. Tout le reste, voyages, batailles, combats singuliers, exploits de héros, est pour lui une sorte de cérémonial épique dont il s'ennuie, et qu'il abrége le plus qu'il peut. Mais, par cela même, il le rend d'un médiocre intérêt pour le lecteur : tandis que la description précise du système planétaire jusqu'au vers admirable,

> Par-delà tous les cieux le Dieu des cieux réside;

le tableau de la grandeur anglaise fondée sur la liberté, le commerce et les arts, la satire éloquente de Rome catholique, d'autres traits dans la manière de Tacite, pour peindre une cour digne de Néron, voilà les grandes beautés poétiques de *la Henriade*.

Maintenant, Messieurs, on peut y noter mille défauts cachés sous l'élégance, y relever des vers faibles, de nombreux plagiats de style, un chant d'amour sans passion, des personnages sans drame. Il n'importe; une part d'originalité est acquise à *la Henriade*, et la conservera dans l'avenir, au-dessous

de *la Pharsale*. Car le stoïque et silencieux Mornay n'égale pas Caton refusant à Labienus de consulter l'oracle :

> Quid quæri, Labiene, jubes, nùm liber in armis
> Occubuisse velim, potiùs quàm regna videre?
> An sit vita nihil?

La brillante peinture du caractère de Guise n'atteint pas ces touches fières et libres qui frappent dans les portraits contrastés de César et de Pompée. Les deux poëtes sont sceptiques; mais il y a dans le scepticisme de Lucain une inquiétude ardente, une agitation douloureuse qui a son pathétique. Le scepticisme de Voltaire est plus raisonnable et plus froid. A défaut des dieux homériques, qui n'interviennent plus dans l'action, Lucain reçoit de son temps une croyance vague aux visions, aux apparitions, aux prodiges, une sorte de mysticisme païen.

C'est le spectre de la patrie, apparaissant éplorée à l'autre rive du fleuve que va passer César :

> Ingens visa duci patriæ trepidantis imago,
> Clara per obscuram, vultu mœstissima, noctem.

C'est Marius levant la tête au-dessus de son tombeau brisé, et mettant les laboureurs en fuite :

> Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas,
> Agricolæ fracto Marium fugere sepulcro.

C'est l'ombre de Julie troublant de ses prédictions fatales le sommeil de Pompée.

On sent que l'imagination de Lucain croit même à la magie, dernière religion d'un siècle dépravé. Le sacrilége Néron y avait ajouté foi; et il avait épuisé les ressources de son génie prodigue et cruel à poursuivre les secrets de cet art menteur. Du temps de César, il n'y avait plus de croyance aux oracles des temples; mais Sextus Pompée va consulter une magicienne dans les forêts de Thessalie. Elle ranime et fait parler un cadavre ramassé dans la foule des morts. Que de mélancolie et de terreur dans cette fiction! Comme ce merveilleux matériel et magique frappe les sens par l'horreur des détails :

> Percussæ gelido trepidant sub pectore fibræ,
> Et nova desuetis subrepens vita medullis,
> Miscetur morti. Tunc omnis palpitat artus;
> Tenduntur nervi.

Ce prophète, tiré du tombeau, raconte que la guerre civile de Rome a troublé les mânes des vieux Romains. Il y a là de beaux traits :

> Tristis felicibus umbris
> Vultus erat : vidi Decios, natumque patremque,
> Lustrales bellis animas, flentemque Camillum.
> . . . .
> Abruptis Catilina minax fractisque catenis
> Exsultat; Mariique truces, nudique Cethegi.

La place de Pompée est marquée parmi les âmes heureuses : mais tous, vainqueurs et vaincus, vont bientôt mourir.

> Veniet quæ misceat omnes
> Hora duces; properate mori; magnoque superbi
> Quamvis è parvis animo descendite bustis,
> Et Romanorum manes calcate Deorum.
> Quem tumulum Nili, quem Tibridis alluat unda,
> Quæritur, et ducibus tantùm de funere pugna est.

Ensuite cet homme, las d'avoir un moment revécu, reste immobile et triste, et redemande la mort :

> Sic postquàm fata peregit,
> Stat vultu mœstus tacito, mortemque reposcit.

Il y a sans doute du bizarre et de l'outré dans quelques traits de cette fiction; mais elle remue fortement l'âme.

Voltaire, en essayant de créer aussi un merveilleux sans mythologie, est loin d'atteindre à cette puissance de coloris et d'illusion. Prenons pour exemple le sacrifice magique des *Seize*, dans le sixième livre. Cette fiction était conforme au temps. Ce mélange de superstition et de scélératesse, ces meurtres lâches que l'on croyait impunément commettre en frappant l'image d'un ennemi, tout cela prêtait à la poésie.

Voltaire a bien rendu le trait principal :

> De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc.
> Avec plus de terreur, et *plus encore de rage*,
> De Henri, sous leurs pieds, ils renversent l'image,
> Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
> Va transmettre à ce roi l'atteinte de leurs coups.

Mais, dans le reste du tableau, rien d'expressif et de fortement coloré :

> Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
> Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
> Portent de mer en mer leur misère profonde,
> Et d'un antique amas de superstitions
> Ont rempli dès longtemps toutes les nations.
> . . . .
> L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème;
> Il invoque l'abîme et les cieux, et Dieu même.

On le sent, l'imagination du poëte n'a été ni complice, ni effrayée de ce qu'elle raconte : elle fait des vers élégants, d'ingénieux contrastes.

Le dénoûment de cette scène magique a le même caractère :

> Les Seize osent du ciel attendre la réponse :
> A dévoiler le sort ils pensent le forcer.
> Le ciel pour les punir voulut les exaucer :
> Il interrompt pour eux les lois de la nature.

On dirait que le poëte s'excuse d'avoir un prodige à raconter, et qu'il veut le rendre tolérable à la raison de ses lecteurs.

> Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
> Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
> Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
> Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire.
> Des lauriers couronnaient son front noble et serein;
> Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.

L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
L'autel, couvert de feux, tombe et fuit sous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Voilà, sans doute, de nobles expressions, et un fait merveilleux, tel que l'ont cru voir quelquefois de mystiques conspirateurs, au second siècle de notre ère, du temps de Valens et de Julien, dans le combat des cultes et les révolutions de l'Empire. Mais la verve épique n'anime pas cette fiction.

Voltaire n'a pas mieux réussi dans le merveilleux allégorique. Combien sa Discorde, occupée de courir de Paris au Vatican, est loin d'avoir le naturel et la vie de cette Discorde que Boileau représente

Encore toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour entrer aux Minimes.

Le portail du Fanatisme a plus de vigueur; mais c'est encore une abstraction décrite, plutôt qu'une image sensible.

Voltaire n'emploie avec succès que la simple allégorie de langage, celle qui n'est qu'une métaphore plus vive.

L'enfer est sous leurs pieds, la foudre est sur leurs têtes;
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

C'est l'expression et le mouvement de Valerius-Flaccus :

Tu sola animos mentemque peruris,
Gloria! Te viridem videt, immunemque senectæ,
Phasidis in ripâ stantem, juvenesque vocantem.

Voltaire n'avait pas lu l'*Argonautique*. Mais l'épuisement de la fiction rejetait vers les mêmes formes le talent des deux poetes.

Voltaire avait à sa disposition le merveilleux chrétien. Mais le poete du dix-huitième siècle pouvait-il en bien user? Le sujet même en comportait-il l'heureux emploi? *Paris vaut bien une messe. — C'est demain que je fais le saut périlleux.* Ce sont là des mots de caractère qui ne permettaient guère d'entourer de miracles la conversion toute politique de Henri. La pensée intime du poete, le but philosophique de son ouvrage le permettait encore moins. Cette contradiction à part, il faut admirer la belle fiction de saint Louis apparaissant sur la brèche des remparts de Paris pour arrêter le vainqueur. Le langage est vraiment épique :

Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :
O fatal habitant d'un invisible monde,
Que viens-tu m'annoncer? . . . . . .
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père.
. . . .
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence et non de ta valeur.

En dehors de ces fictions, il y a, dans la théologie même du christianisme, un merveilleux bien fait pour tenter la poésie. Ce n'est pas l'avis de Boileau, je le sais; mais Boileau n'avait vu cette œuvre essayée que par le père Lemoine et Chapelain. Leur mauvais style l'en rebutait; et, d'autre part, sa foi, sérieuse et janséniste, ne concevait pas la religion sous un point de vue d'art et de poésie.

Racine n'osait toucher aux mystères chrétiens que dans une version des hymnes. Voltaire n'avait pas les mêmes scrupules; mais son incrédulité était un autre obstacle : elle ne l'empêchait pas d'exprimer en vers didactiques, avec le mérite de la difficulté vaincue, quelques dogmes chrétiens; mais elle lui refusait l'enthousiasme qui eût animé ces abstractions de la foi. Dans la préface de sa *Henriade* de Londres, il justifiait avec une circonspection maligne l'exactitude de ses expressions théologiques. La plaisanterie pouvait être piquante; mais ces détours ingénieux ne mènent pas à la haute poésie.

On a beaucoup loué ces vers sur Dieu :

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant le temps, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

J'ai honte de le dire: Chapelain, une fois dans sa vie, l'a presque emporté sur Voltaire.

Aux premiers vers que je viens de lire, ne préférez-vous pas les expressions du poete tant moqué par Boileau?

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
Sans bornes est rempli de sa propre grandeur.
Une triple personne en une seule essence,
Le suprême pouvoir, la suprême science,
Et le suprême amour, unis en trinité,
De son règne éternel forment la majesté.

A *la Henriade*, où manque l'imagination religieuse, restait la grandeur historique et la poésie élégante et réfléchie, qui appartient au second siècle d'une littérature. Là viennent se placer les portraits, les caractères, les sentences politiques frappées en vers heureux. C'est là surtout que Voltaire se rencontre avec Lucain; et s'il le surpasse pour la raison et pour le goût, jamais, comme lui, il n'atteint au sublime.

Lucain a mille défauts; ses descriptions de la nature, ses récits des événements abondent en fausses images; mais il peint les hommes avec grandeur, d'un trait vif et rapide. Sa concision est alors admirable.

Faut-il résumer la fortune et le génie de César

et de Pompée? Quelques mots ineffaçables lui suffisent pour dessiner une situation, achever un caractère :

. . . . Solusque pudor non vincere bello.
. . . . . Stat magni nominis umbra.

Vous avez devant les yeux les deux rivaux, et le secret de leurs fortunes diverses.

J'avoue que Lucain ne fait pas parler ses héros aussi bien qu'il trace leur caractère : il leur donne à tous sa propre éloquence, outrée, déclamatoire. La simplicité de César, l'impérieuse brièveté de ses paroles, ne se retrouvent guère dans les discours que le poëte met dans sa bouche. Il rend Caton même rhéteur. Mais de quels traits admirables il peint les mœurs stoïques, et l'âme de ce Romain qui, sans haine et sans amour entre les deux rivaux, n'est ému que sur le sort de Rome et du monde!

. . . Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.
. . . .
. . . Urbi pater est, urbique maritus,
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti,
In commune bonus : nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Mornay est le Caton de *la Henriade*. Mais il y a loin de son portrait antithétique et de son rôle de Mentor dans les jardins d'Anet, aux beaux vers de Lucain.

Le portrait seul de Guise est tracé avec vigueur et nouveauté, mais dans un récit hors de l'action du poëme, dont les personnages secondaires n'offrent aucun de ces traits éclatants qui laissent un grand souvenir.

Et cependant, Messieurs, après les épopées originales, *la Henriade* occupe une première place, et elle vivra dans notre langue. Tant est grande la difficulté de l'art! Tant il est beau d'avoir approché de quelques degrés vers sa sublime hauteur!

La Henriade, soutenue par le nom de Voltaire et de Henri, traversera les siècles. Elle n'a pas enrichi le trésor de l'imagination; elle n'apporte pas avec elle quelques-unes de ces physionomies que le poëte ajoute à la liste des êtres qui ont vécu, une Béatrix, une Clorinde, une Armide, un Renaud, un Tancrède. Souvent même elle n'a pas égalé l'histoire; elle est au-dessous des faits.

L'ingénieuse élégance du dix-huitième siècle ne pouvait rendre, avec leur expressive rudesse, les mœurs de la Ligue; et Voltaire dédaigne et flétrit ces temps, plutôt qu'il ne les décrit dans leur sanguinaire grandeur. Mais il a de beaux mouvements de poésie, et il est inspiré par un sincère amour de l'humanité. Son poëme est, après tout, le monument d'une époque florissante. Le feu du génie n'y brille que par intervalles; mais une civilisation élevée, un art ingénieux s'y fait partout sentir.

Quelle beauté, quelle majesté triste et sévère dans ce début du troisième chant!

Quand l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes,
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux et vit ses attentats.

Comme la pensée philosophique se mêle à l'intérêt du récit dans ce vers!

Aisément sa pitié succède à sa furie.

Quelle vérité de pensée et quel coloris dans la peinture un peu anticipée des Anglais!

Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.

Combien cet ordre d'idées et d'images était nouveau dans notre poésie! Le grand Corneille avait admirablement traduit, sur la scène, le génie de Rome républicaine, et les époques du despotisme romain. Mais la politique moderne, les institutions, les lois de l'Europe étaient matière inconnue de la poésie. Voltaire fit servir la poésie aux vérités sérieuses de la vie sociale.

Telle est *la Henriade*, monument d'un art ingénieux et d'une époque florissante. Elle a fait mieux connaître un grand roi, dont la gloire était restée dans l'ombre, pendant la longue apothéose de Louis XIV régnant. Bossuet, à la vérité, dans une lettre *de direction*, disait à Louis XIV d'admirables choses sur la bonté de cœur de Henri et son amour du peuple; mais c'était un éloge secret. La chaire chrétienne, les grands écrivains du dix-septième siècle parlaient peu de Henri. Je ne sais s'ils lui avaient encore pardonné son hérésie. Voltaire le premier fit briller ce nom d'un éclat nouveau, et en opposa les bienfaisants souvenirs à la gloire onéreuse du dernier règne.

Le succès fut grand et retentit dans toute l'Europe. *La Henriade* fut critiquée, vantée, réimprimée sans cesse. Le roi de Prusse voulut en être l'éditeur, et, dans une préface admirative, la mit à côté de *l'Énéide*.

La postérité a réduit beaucoup cette louange; mais *la Henriade*, sans être une création originale, conserve un caractère distinct et une place à part parmi tant d'essais d'épopée.

Une revue anglaise, après un examen fort attentif d'un poëme épique nouveau, couronnait ses criti-

ques et ses éloges par ces mots : « A tout prendre, « le poème épique dont nous venons de donner « l'analyse est un des meilleurs qui aient paru dans « l'année. » Tel est le fleuve d'oubli qui emporte les épopées modernes. Le *Léonidas* de Glover, la *Colombiade* du poëte américain, les épopées italiennes de nos jours sont déjà bien loin : *la Henriade* ne passera pas de même; elle a la marque d'une époque et d'un génie.

Voltaire en avait fait le premier instrument de sa mission philosophique; il y avait employé la poésie, surtout à plaire à l'opinion; il y avait gravé, en beaux vers, des principes de liberté politique et religieuse. Ce qui faisait la nouveauté hardie de l'ouvrage en est encore la beauté sérieuse et dernière.

Le monde a beaucoup changé depuis le temps où Voltaire, jeune encore, annonçait, dans un poème épique, son apostolat de réforme universelle. Une révolution terrible a dépassé de bien loin les premières espérances du poëte, et même tous les vœux de son amère et cynique vieillesse. Elle a brisé, près du catholicisme un moment détruit, la statue de Henri IV, et traité la mémoire du héros protestant comme celle des rois persécuteurs. Une réaction des événements et des esprits a de nouveau tout changé : ce qui était tombé est debout; la religion a repris son empire; la royauté est rétablie; et parmi les souvenirs et les noms qu'elle accuse de ses malheurs, aucun ne lui est plus suspect que celui de Voltaire. Et cependant, Messieurs, quand cette royauté antique, pour inaugurer son retour, vient de relever sur nos places publiques la statue guerrière de Henri IV, le témoignage qu'on a joint au monument, le mémorial qu'on a renfermé dans le marbre nouveau, c'est un exemplaire de *la Henriade*. C'est le génie de Voltaire qui paraît encore aujourd'hui le plus durable gardien de la gloire de Henri.

NEUVIÈME LEÇON.

Tragédies de Voltaire, depuis son retour de Londres. — A-t-il profité de Shakspeare, comme le grand Corneille des poëtes espagnols? — *Brutus*. — *Éryphile*. — *Zaïre*. — *La Mort de César*.

MESSIEURS,

Dans le riche album de philosophie, de poésie, d'histoire, que Voltaire rapportait de Londres à Paris, il y avait des notes sur Shakspeare, piquantes et curieuses. Ce fut le texte d'une de ces fameuses *Lettres sur les Anglais*, dont la publication furtive excita tant de rumeur. Voltaire nous y faisait le premier connaître Shakspeare, comme Newton, comme Locke, comme l'inoculation, comme tant d'autres choses, vulgaires au-delà du détroit, nouvelles et hardies pour la France de 1732.

Ce n'était pas que Voltaire eût jugé et employé Shakspeare comme on le ferait aujourd'hui, si ce grand poëte était encore à découvrir, et si on venait l'apporter tout à coup au milieu des débats et des entreprises de notre esprit d'aventure littéraire. Nullement; Voltaire était toujours élève de Racine, en étudiant le théâtre anglais : non-seulement les les *unités*, si favorables à la beauté sévère du drame, mais toute l'élégance, toute l'étiquette sociale, adaptées à la scène par l'imitation d'une grande cour, lui paraissaient une loi essentielle de l'art. L'idée ne lui venait pas d'appeler la barbarie une *forme*, d'hésiter entre elle et le goût, de la préférer, même par système, et de l'imposer comme un exemple. Bien plus, il ne se demandait pas si cette barbarie éloquente ne pouvait pas être merveilleuse au théâtre, quand il s'agissait de reproduire et de réaliser des temps et des hommes barbares eux-mêmes, et si elle ne devenait pas une partie de la vérité. On ne songeait pas alors à la fine observation qu'a faite un critique étranger, lorsqu'il oppose le style de l'*Iphigénie* de Racine même au sujet de la pièce, et qu'il se demande si cette exquise politesse de langage et cette pompeuse bienséance s'accordent avec des *sacrifices humains*. L'incomparable esprit de Voltaire était dominé par l'usage. Lui qui trouvait Corneille, même dans ses beaux ouvrages, trop rude et trop négligé, il n'avait garde d'admirer avec excès les beautés plus incultes de Shakspeare. Ses éloges du poëte anglais, éloges dont il s'est repenti dans sa vieillesse, n'étaient que justice rigoureuse, mêlée de moquerie, et parfois un cri d'admiration échappé à la sensibilité du grand artiste.

Il faut l'avouer, en considérant ces migrations, ces mélanges qui agissent sans cesse d'une littérature sur l'autre, et parfois développent l'originalité à la suite de l'imitation même, nous regrettons que Shakspeare n'ait pas eu en France un autre introducteur que Voltaire, qu'il ne nous ait pas été connu plus tôt, à une époque moins avancée de la langue et du goût; enfin, qu'il ne se soit pas assimilé à nous, comme un des éléments de notre création théâtrale, au lieu d'être invoqué pour la détruire. Qui de nous, lisant Shakspeare, n'a regretté parfois que Corneille n'ait pas eu ce plaisir, et ne s'est dit que l'art peut-être y aurait gagné? Pensez, en effet, Messieurs, à ce prodigieux mouvement d'invention et d'énergie théâtrale qui marqua la fin du seizième siècle, et fut comme le contre-coup poétique de la vie de ce temps, si forte, si agitée, si violente.

Corneille n'en vit qu'un côté; il échauffa son puissant génie à la flamme de Calderon, de Lopez de Véga, et même de ces poëtes sans gloire, Diamante, Guillen de Castro, Roxas, feux errants du ciel espagnol; il leur prit *la merveille du Cid*, don Sanche, Héraclius. S'il se fût également approché du théâtre anglais, si, lorsqu'il commençait à languir, après ses grandes créations, il eût été touché par Shakspeare, avec quelle énergie l'inventeur de Rodogune aurait-il pu reproduire lady Macbeth? Même sur les Romains, n'eût-il pas appris quelque chose dans le *Coriolan* de Shakspeare? et quelles vues sur la forme tragique des sujets modernes son génie neuf et hardi n'aurait-il pas recueillies dans *Richard III*, dans *Henri VIII*? Avec quelle inspirante émulation il se serait reconnu lui-même, il aurait retrouvé son sublime, dans la scène mémorable de Talbot et de son fils? Corneille n'avait pas le préjugé de délicatesse qui domina plus tard. Il ne dédaignait pas l'obscurité de nos temps barbares, et la rudesse de ces noms qu'on affectionne trop aujourd'hui. Mais, au lieu d'user les restes de son génie à mettre en scène, dans un sujet mal choisi, Rodelinde et Grimoald, que n'a-t-il pu s'aider d'un emprunt à Shakspeare, et d'une lutte contre lui?

Dans un temps où la langue était plus maniable, les formes du théâtre moins arrêtées, l'imitation de Shakspeare aurait ouvert de nouvelles sources tragiques. Il n'en fut pas ainsi pour Voltaire. Au théâtre de Londres, il avait été saisi de quelques grands effets de spectacle et de pathétique. Il avait entendu *avec ravissement*, ce sont ses termes, Brutus un poignard à la main, haranguer le peuple romain. Sa philosophie s'était plue au monologue sceptique de Hamlet, à ce doute inquiet sur la vie à venir; et une traduction en vers de ce morceau fut une des hardiesses qui, dans ses *Lettres sur les Anglais*, effarouchèrent *la censure*. Mais Voltaire n'eut pas d'ailleurs l'idée d'importer sur notre théâtre une composition de Shakspeare. Les scènes populaires, le naturel énergique et bas, les horreurs sanglantes qui remplissent les drames du poëte anglais, lui semblaient intolérables. La violation de ces mêmes *unités*, qu'il avait défendues contre La Motte, ne le choquait pas moins. Il voulut donc, non pas imiter Shakspeare, mais composer dans le goût anglais, comme il le dit lui-même. Il entendait par là une certaine liberté de pensée, une hardiesse républicaine, et non cette imagination irrégulière et forte, cette action sans règles et sans limites, qui anime le théâtre de Shakspeare.

C'est dans cette vue qu'il écrivit la tragédie de *Brutus*, jouée l'année même de son retour de Londres. Cette œuvre de l'inspiration anglaise paraîtrait aujourd'hui bien timidement classique. Dans sa préface, adressée à lord Bolingbroke, et semée d'ingénieuses critiques de notre théâtre, Voltaire se vante d'avoir introduit sur la scène les sénateurs en robes rouges allant aux opinions. En vérité, la hardiesse était médiocre. Nous avons vu dans nos assemblées la vive impression, et, comme dit le journal, la *sensation inexprimable* que produit parfois le dépouillement d'un scrutin. Mais au théâtre rien de plus froid que ces votes muets, après lesquels Publicola dit à Brutus :

Je vois tout le sénat passer à votre avis.

Au théâtre, point d'hommes assemblés, point de peuple, si vous n'en faites sortir des traits de passion et de naturel. C'est le grand art de Shakspeare: voyez chez lui une émeute, un forum, un camp, et dites si cette foule n'est pas vivante, et si elle n'est pas un personnage de plus, ou mieux plusieurs personnages sans nom, mais reconnaissables à la passion qu'ils expriment.

Voltaire, dans *Brutus*, a conservé toute la dignité convenue de notre théâtre : rien de domestique ni de populaire, ni le foyer de Brutus, ni la place publique; des sentiments républicains, un langage noble et ferme qui pouvait s'apprendre à l'école de Corneille, et auquel manque seulement la rude simplicité et le sublime des *Horaces*.

L'exposition de Brutus n'en est pas moins pleine de grandeur : le langage est élevé, la situation dramatique, et le nœud de la pièce commence dès la première scène. Les premières paroles de Brutus, son orgueilleux empressement à recevoir dans le sénat l'ambassadeur du roi d'Étrurie, le discours d'Arons, la réponse de Brutus, tout me frappe et me plaît, hormis le silence du sénat. Mais après ce grave début d'une pièce patriotique, fallait-il retomber dans les fadeurs romanesques tant blâmées par Voltaire, et rencontrer tout d'abord un épisode d'amour? Cet épisode est lié artistement à la pièce. L'ambassadeur de Porsenna vient redemander la fille de Tarquin, restée dans Rome comme captive ou comme ôtage. Elle est aimée du fils de Brutus; elle devient le mauvais génie qui le force à conspirer. Tout cela est suivant la vérité du théâtre et n'a rien d'impossible en soi. Mais, je ne sais, Tite-Live offrait quelque chose de plus neuf et de plus vrai pour expliquer la conspiration des fils de Brutus : c'était le mécontentement et l'ennui que l'austérité d'une république naissante donnait à des jeunes gens, alliés à la famille de Tarquin, accoutumés à vivre d'une façon royale et regrettant la licence et le faste de leurs anciens plaisirs. Pour un peintre d'histoire et de nature comme Shakspeare, il y avait là, peut-être, le germe de grandes beautés,

Voltaire s'est arrêté à un lieu commun d'amour : le jeune Titus brûle pour Tullie ; cette passion, portée jusqu'à l'idolâtrie, peut seule l'entraîner. Mais alors comment supposer l'engagement de son frère dans le même complot, sans le même amour, et même sans aucun motif indiqué sur la scène? N'y avait-il rien de mieux à imaginer dans un sujet où pouvaient se montrer les vagues espérances, les repentirs des ambitions mal satisfaites, les velléités de révolution nouvelle, et tout ce chaos enfin qui bouillonne le lendemain d'une révolution? Il eût été beau de peindre là Brutus inébranlable, et les mécontentements qui fermentent autour de lui, et ses deux fils entraînés, par les corruptions diverses de l'orgueil et du plaisir, dans un complot contre la liberté qu'a fondée leur père.

Mais, dans le drame de Voltaire, les intrigues de l'ambassadeur Arons, et les déclarations, les refus, les coquetteries de Tullie occupent trop de place. Il n'y en a plus pour le tableau politique même que Voltaire a voulu tracer, « pour ce drame qui « doit plaire, disait-il, à un auditoire patriote et « républicain. »

Ce n'est pas que le titre de la pièce, et quelques maximes dont elle est semée ne l'aient fait passer pour un ouvrage hardi. Fréron la dénonçait comme dangereuse pour la monarchie ; et dans les mauvais jours de notre révolution, elle fut reprise avec ardeur. La censure de la terreur y fit même un singulier changement : Brutus dit quelque part :

> Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
> C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.

La maxime parut tirer à conséquence, dans un temps où l'on emprisonnait tant de monde au nom de la liberté ; et les deux vers furent remplacés par ceux-ci sur le théâtre de la *république :*

> Arrêter un Romain sur un simple soupçon,
> Ne peut être permis qu'en révolution.

Il eût mieux valu, si la chose était possible, faire d'autres changements, et remplacer les amours de Tullie par la vraie peinture des périls et des erreurs d'une liberté nouvelle. Mais il n'importe ; *Brutus*, tout affadi qu'il est par cette tradition d'amour romanesque dont Voltaire accusait notre théâtre, n'en a pas moins de grandes beautés, quand le poëte touche à ce pathétique des sentiments naturels si fécond pour lui. Les derniers adieux de Brutus et de son fils sont d'une éloquence admirable, au-dessus de l'art, égale aux émotions du cœur. Un poëte anglais, contemporain de Dryden, avait traité ce sujet ; et, dans une scène bien chargée de longueurs, il avait jeté quelques mots touchants :

> O Titus! laisse-moi te serrer encore une fois sur mon sein, murmurer à ton âme un adieu éternel, au lieu de larmes, pleurer du sang, pleurer le sang de mon cœur sur mon enfant ; car tu dois mourir, mon cher Titus, mon fils, tu dois mourir.

Mais Voltaire l'avait-il lu? avait-il besoin de le lire? et n'est-ce pas d'une veine de son génie tragique qu'ont jailli ces beaux vers?

> O Rome ! ô mon pays!
> Proculus..... à la mort que l'on mène mon fils.
> Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse ;
> Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse ;
> Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner ;
> Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
> Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
> Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
> Va, ne t'attendris pas ; sois plus Romain que moi,
> Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Avec ces beautés et ces défauts, la tragédie de *Brutus* ne donnait aucune idée du vrai théâtre anglais, du théâtre de Shakspeare. Ce qu'elle imitait réellement, c'était un modèle copié lui-même sur les nôtres ; c'était le style élégant et précis d'Addison, et cette dignité fière, qu'on peut appeler le langage de la cour de la république. L'essai fut d'abord peu goûté : *Brutus* n'obtint qu'un succès médiocre.

Voltaire, en artiste infatigable, voulut tenter une autre voie. Je suis persuadé qu'il songeait aux spectres du théâtre anglais, en essayant le terrible sujet d'*Éryphile*, le même que celui d'*Oreste* et d'*Hamlet ;* mais l'imitation était déguisée, lointaine. Évidemment, le poëte français, s'il prenait à l'*Hamlet* de Shakspeare quelques impressions de terreur mélancolique, croyait avoir besoin de les relever, de les anoblir par le merveilleux mythologique, et la pompe des traditions grecques. A ce prix, il osait se passer d'amour, en demandant grâce pour cette innovation, dans un ingénieux prologue.

Éryphile a été abandonnée par l'auteur lui-même. Il a traité cette œuvre comme un monument mal bâti, dont les matériaux et les ornements seraient enlevés pour servir à une construction nouvelle. Mais soit *Éryphile*, soit *Sémiramis*, il est curieux de voir comment le poëte classique est tombé dans une faute que Shakspeare n'avait pas faite.

Vous avez en souvenir (car cela ne s'oublie pas), l'exposition de la tragédie d'*Hamlet*, cette heure de minuit, cette plage déserte, ces sentinelles qui causent, et se font peur du revenant, qui apparaît enfin ; puis, à cette vue, la prière, la conjuration d'Hamlet effaré :

> Anges, et ministres de grâce, défendez-nous. Que tu sois un esprit de salut, ou quelque démon damné, que tu apportes avec toi un souffle du ciel ou une vapeur d'enfer, que ton vouloir soit malfaisant ou charitable, tu viens sous un si étrange aspect que je veux te parler. Je t'appelle par ton nom, Hamlet, mon roi, mon père, roi de Danemarck ; ah! réponds-moi : ne laisse pas mon âme se briser dans l'ignorance : dis-moi pourquoi tes os, ensevelis en terre sainte,

ont forcé leur cercueil..... Que signifie cela, que toi, cadavre revêtu d'une armure, tu viennes revoir les pâles lueurs de la lune, et rendant la nuit plus hideuse, secouer si horriblement nos esprits, à nous pauvres fous, par des pensées au-delà des forces de notre âme? Parle; qu'y a-t-il? pourquoi? que devons-nous faire?

Alors, loin des regards, sur la cime nue du rocher, entre le ciel et la mer, commence cette révélation formidable du père au fils :

Je suis l'esprit de ton père, condamné pour un temps à errer la nuit, et confiné pendant le jour dans des feux expiatoires, jusqu'à ce que les crimes et les souillures de ma vie soient consumés.

Je ne sais; mais ce langage chrétien donne à toute la vision une vérité terrible. Hamlet apprend le crime secret de sa mère; mais la mission qu'il reçoit n'est pas impitoyable comme celle d'Oreste :

Quoi que tu fasses pour venger cette action, lui dit l'ombre, ne souille pas ton âme; ne permets pas à ton esprit de rien projeter contre ta mère : abandonne-la au ciel et à ses remords.

Certes, Messieurs, quand cela fut joué devant les spectateurs pieux et crédules du seizième siècle, l'illusion de la terreur dut être portée bien loin, et nos imaginations sceptiques même doivent en sentir la force. Qu'a fait Voltaire de cette apparition merveilleuse, aidée par la terreur de la nuit et de la solitude? Une scène à grand spectacle : Éryphile, dès longtemps coupable du meurtre de son époux, conduit en pompe à l'autel son fils Alcméon, qu'elle ne connaît pas, et qu'elle veut épouser. Tout à coup l'ombre d'Amphiaraüs apparaît devant le peuple, à la porte du temple.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux.

ÉRYPHILE.

Amphiaraüs lui-même! où suis-je?

ALCMÉON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale?
Quel est ce sang qui coule, et quel es-tu?....,

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMÉON.

Eh bien! mon bras est prêt; parle : que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.....

ALCMÉON.

Et de qui?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMÉON.

Ma mère.... que dis-tu? quel oracle confus.....
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.

O Voltaire! brillant génie, prodigieux esprit, quelle leçon de goût n'auriez-vous pas dû recevoir ici de l'inculte Shakspeare?

Est-il rien de plus froidement invraisemblable que ce merveilleux devant tout un peuple et en plein midi? est-il rien de plus faible que les paroles d'Alcméon? Où est la terreur, la solitude, l'égarement d'Hamlet?

Cependant Voltaire, dans *Sémiramis*, a fait de nouveau reparaître cette ombre en grande compagnie et encouru les plaisanteries de Lessing.

Loin d'accuser Voltaire d'avoir pillé le théâtre anglais, avouons qu'il en a parfois méconnu les richesses. Il n'y voyait qu'une idée à prendre, une étincelle à faire jaillir du caillou brut. Un art plus hardi et plus neuf en aurait tiré davantage.

Toutefois, le reproche doit tomber devant l'heureuse, la ravissante invention de *Zaïre*.

Malheureux dans le sujet d'*Éryphile*, Voltaire revint à l'amour, à l'amour furieux, passionné jusqu'au crime. Il donna *Zaïre*, le chef-d'œuvre de son art, le plus applaudi de ses ouvrages, la pièce enchanteresse, comme la nommait Rousseau. Je ne veux ni discuter son jugement, ni copier l'élégante analyse que La Harpe a donnée de *Zaïre*. *Zaïre* est dans toutes les mémoires; jamais la poésie de Voltaire n'eut plus de grâce et de vivacité! Jamais la faiblesse assez fréquente de son expression ne fut mieux cachée aux yeux éblouis. *Zaïre*, c'est l'*Athalie* de Voltaire; c'est l'inspiration la plus heureuse d'un génie qui n'était pas fait pour la perfection.

Comment l'idée lui en vint-elle? J'imagine Voltaire lisant l'*Othello* de Shakspeare, et tout révolté de ces figures outrées, de ces bassesses de langage, de cette férocité d'Othello : quelles images à présenter aux esprits polis du dix-huitième siècle, et à ces belles pleureuses des premières loges! comme disait Rousseau. Voltaire avait entrevu cependant le profond pathétique du sujet, et voulait en profiter. Mais pour cela, il faut tout changer, tout anoblir : le Maure de Venise, l'officier de fortune, vieilli sous les armes, deviendra le soudan de l'Asie, le jeune et brillant Orosmane. Cette intrigue obscure de garnison que fomente la jalousie d'Othello, le poëte la remplace par les plus beaux noms et les souvenirs les plus poétiques de notre histoire : saint Louis, la croisade, Lusignan détrôné et mourant dans les fers. Desdémone si soumise, si dévouée à son amour, a disparu devant Zaïre, captive respectée dans le sérail même, fille des rois de Jérusalem, fière avec Orosmane, et lui disant :

Demain, tous mes secrets vous seront révélés.

Il y a loin de cette dignité coquette à Desdémone, fugitive de chez son père et suivant son époux au tribunal de Venise et à la guerre! Mais la beauté

tragique du sujet n'a-t-elle rien perdu à ce changement? Le pathétique du drame anglais, n'est-ce pas que cette jeune fille qui a tout donné, tout quitté, aimé malgré tous les obstacles, aimé le Maure de Venise, soit tuée par lui comme infidèle? Mais, a-t-on dit, la jalousie d'Othello n'est pas raisonnable après tant de sacrifices. Eh quoi, si elle est née de ces sacrifices mêmes, si elle se nourrit par la comparaison inquiète de tant de beauté, de jeunesse, d'amour, et du front noir et ridé d'Othello? Avec quel art, d'ailleurs, quelle science dramatique, Shakspeare a jeté le germe du mal au cœur d'Othello, à l'instant même de son triomphe, et par cette malédiction désespérée du père de Desdémone :

Prends garde à elle, Maure, si tu as des yeux pour voir. Elle a trompé son père, et elle peut te tromper (1).
— Ma vie sur sa foi, répond le généreux Maure. Viens, Desdémone, je n'ai qu'une heure pour te parler d'amour, des affaires du monde, et de mes conseils.

Ce langage est d'une galanterie moins gracieuse que les vers :

Je vais donner une heure au soin de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Mais n'y a-t-il pas là quelque science de passion et de vérité?

Je ne serais pas étonné d'entendre un critique anglais soutenir qu'entre les deux pièces, l'art le plus profond, l'art des préparations, des développements, des vraisemblances est du côté de Shakspeare. Trouvez-vous, dirait-il, beaucoup d'habileté à faire connaître Orosmane par une solennelle déclaration qu'il adresse à Zaïre sur sa politique, ses desseins, les exploits des soudans, ses aïeux :

Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain, etc...

Et n'y a-t-il pas, au contraire, un art admirable dans la défense d'Othello, disant aux sénateurs de Venise comment il a gagné le cœur de Desdémone, par le récit de ses combats et de ses périls? Quelle exposition que ce plaidoyer!

La Harpe voit à peine, dans le drame de Shakspeare, quelques traits épars dignes d'être empruntés et corrigés par Voltaire. Une étude plus curieuse serait de chercher dans les deux poëtes la marche de la passion qu'ils veulent décrire, pour juger où est le naturel, l'ardeur, la vérité. J'oublie Lusignan, et cet admirable épisode enlacé dans la tragédie française; je cherche le sujet même : la jalousie du maître et de l'amant. Je la vois naître, comme dans Othello, de quelques faibles indices.

(1) Crois-moi, veille sur elle; une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
DUCIS.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle?
Il soupirait, ses yeux se sont tournés vers elle.....
Les as-tu remarqués?.....

Loin de ressembler au méchant Iago, Corasmin répond :

Que dites-vous, seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

Et Orosmane s'écrie en beaux vers :

Moi jaloux?.... qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr!
. . . .
Je ne suis point jaloux; si je l'étais jamais.....
Si mon cœur.... Ah! chassons cette importune idée.
D'un plaisir pur et doux mon âme est possédée.

Et dans ces paroles de joie, on sent que son cœur est blessé. Mais, je le demande, cela n'est-il pas léger, superficiel, faible, si on le compare au savant début de la jalousie d'Othello? Il survient à l'heure où le suppliant qu'il a disgracié s'éloigne de Desdémone par respect et par la crainte. Iago, son mauvais génie, dit à cette vue :

Ah! je n'aime pas cela!...

Et Desdémone, qui n'a rien à feindre ou à cacher, nomme tout d'abord Cassio, commence à solliciter pour lui, et prolonge ses demandes avec une obstination naïve, presque enfantine. Othello hésite; il élude, il est inquiet; il cède pourtant; car il aime. Mais le ver a piqué son cœur; et dès qu'il est seul avec Iago, le trouble de son âme se montre dans ces mots :

Pauvre enfant... que la damnation saisisse mon âme, s'il n'est vrai que je t'aime!....

Mais quelqu'un est là, comme l'écho fatal de sa pensée intérieure. Iago la fait éclater par la plus insignifiante parole :

Mon noble maître!....

Othello troublé, le presse de questions; il répète ce mot d'Iago :

Je n'aime pas cela!

Il en veut savoir le sens; et on voit avec quelle agitation il a porté ce mot dans son âme, tout le temps que Desdémone lui parlait.

Alors viennent les réticences, et les malignes insinuations d'Iago :

Oh! gardez-vous, seigneur, de la jalousie!

Othello répond comme Orosmane :

Penses-tu que je voudrais traîner une vie de jaloux, changer de soupçons avec les phases de la lune? Non!.... si je doute une fois, je suis décidé. Il ne suffit pas pour me rendre jaloux de dire que ma femme est belle; qu'elle aime le monde; qu'elle parle librement; qu'elle chante, et danse bien. Là où est la vertu, tout cela devient vertueux; et mon peu de mérite ne me donnera pas la moindre crainte, le moindre soupçon de son infidélité; car elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Iago, il faudra que je voie, avant

de douter; mais le doute sera preuve pour moi; et alors il n'y a plus rien au-delà que de rompre du même coup avec l'amour et avec la jalousie.

La blessure est faite : Iago l'aigrit lentement par des doutes, des demi-mots, de perfides souvenirs :

Elle a trompé son père, en vous épousant; et quand elle semblait craindre et fuir vos regards, c'est alors qu'elle les aimait le plus.

Et après de nouvelles piqûres, de nouveaux circuits autour du cœur d'Othello, la vipère s'éloigne et le laisse à lui-même, à ce soliloque si vrai :

Peut-être.... car je suis noir, et je n'ai pas le doux langage des jeunes damerets; peut-être.... car je suis sur le déclin de la vie..., pas encore cependant.... Elle est perdue; je suis outragé, et mon seul soulagement doit être de la haïr. O malédiction du mariage! etc.... Desdémone vient; si elle est fausse, oh! alors, le ciel lui-même se moque de nous!

La douce parole de Desdémone, ses soins pour soulager l'abattement d'Othello, ce mouchoir dont elle veut presser sa tête malade, et qui, rejeté par lui, tombe sur la scène, tout cela est loin de notre ancienne étiquette théâtrale; mais pour la jalousie, le mouchoir perdu vaut bien la lettre de Zaïre; et combien j'aime ces interruptions apparentes du mal d'Othello, ces distractions qui nous le renvoient plus malheureux!

Le voilà qui reparaît avec son unique et funeste idée :

Ah! perfide pour moi! pour moi!...

Iago l'attendait, et le reçoit :

Quoi! encore, général! ne songez plus à cela.

Et Othello éclate :

Va-t'en, fuis! tu m'as mis sur la roue; je le jure; il vaut mieux être tout à fait trompé, que d'être informé à demi.

Et dans sa torture d'incertitude, il s'écrie :

Oh! maintenant, pour jamais adieu la tranquillité d'âme! adieu le contentement! adieu les escadrons aux brillants panaches, et la guerre orgueilleuse qui fait de l'ambition une vertu! Oh! adieu le coursier hennissant, le cri de la trompette, le tambour qui excite le courage, la royale bannière, et tout l'orgueil, la pompe et l'appareil des glorieux combats!.... La tâche d'Othello est finie.

— Est-il possible, seigneur?

reprend Iago, avec cette froideur de scélérat consommé, si bien saisie par Racine dans le rôle de Narcisse. Et Othello lui répond avec cette fureur aveugle qui donne tant de pouvoir à celui qu'elle menace :

Misérable! fais ton compte de me prouver que mon amie est une prostituée...; fais ton compte de cela; mets la preuve sous mes yeux.... ou, j'en jure par mon âme immortelle, mieux vaudrait pour toi être un chien que d'avoir à satisfaire à ma rage!....

Alors commence ce récit d'Iago, dont s'est tant moqué Voltaire; récit immodeste, grossier, mais où figure avec art l'incident du mouchoir perdu. De là, Othello retombe devant Desdémone qui lui demande encore avec une innocente obstination la grâce de Cassio, jusqu'au moment où, tout hors de lui, il redit vingt fois avec fureur ces mots :

Le mouchoir! le mouchoir!

que la situation a rendus si terribles.

Aimez-vous mieux, Messieurs, les nobles bienséances, les susceptibilités délicates de la pièce française? Orosmane disant à Zaïre :

Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant.
. . . .
Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre.
. . . .
Que j'aime à triompher de ce noble embarras!

Et Zaïre hésitant, cherchant des excuses, nommant les chrétiens, et demandant que cette union soit différée? Orosmane, irrité, ne dit qu'un mot: « Zaïre! » Et quand elle s'éloigne épouvantée, il confie de nouveau sa jalousie au fidèle Corasmin :

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite?
Si c'était ce Français! quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance....
Un barbare, un esclave aurait cette insolence!....
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien!
Mais parle; tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage;
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur... Tu trembles... tu frémis....
C'en est assez.

Le confident d'Orosmane, aussi insignifiant que celui d'Othello est infernal, excite cependant la colère du soudan.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes....
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive....

Orosmane s'écrie :

A cet affront je serais réservé!

Et il justifie Zaïre! il veut croire en elle, et il dit ce vers si dramatique :

Écoute : garde-toi de soupçonner Zaïre.

Le bon Corasmin fait cependant, sur la seconde entrevue de Zaïre et de Nérestan, une réflexion qui rend au sultan toute sa colère :

Qu'il revînt, lui, ce traître!
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître!
Oui, je le lui rendrais... mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle; et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante!

À cette réminiscence d'un vœu atroce d'Othello, Voltaire ajoute :

Non! c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon.
Non! son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissements sont indignes de moi.

Ces raffinements de fierté délicate conduisent à l'explication d'Orosmane et de Zaïre, aussi noble, aussi gracieuse, aussi parée que le dialogue de Desdémone et d'Othello est terrible et vrai.

Mais, à ne considérer que le but éternel et les formes diverses de l'art, l'œuvre de Shakspeare n'était point surpassée, n'était point reproduite. Bien que le génie du poëte anglais soit un type infiniment moins pur que le génie grec de Sophocle, *Othello* n'a pas gagné plus qu'*OEdipe* aux ornements du goût moderne. Le dirai-je même? l'art tragique, le développement des passions, est moins savant dans *Zaïre* que dans *Othello*, la catastrophe moins vraisemblable, et, partant, moins terrible. Ce soudan si gracieux, si tendre, ce bienfaiteur si généreux, il passe, en un moment, au dernier transport de la fureur, sur la foi d'un billet, sur un soupçon qu'il n'éclaircit pas. Combien, dans le drame anglais, la passion est plus profonde et prise de plus loin! Elle a son origine dans l'excès même du bonheur d'Othello, dans l'amour trop abandonné, trop facile de la jeune Desdémone; elle est préparée par ce retour secret sur soi-même, ce lendemain triste et inquiet, qui suivent une union d'âge trop inégal; elle est fomentée par un infernal artifice; elle s'accroît des imprudences qui échappent à la candeur même de Desdémone; elle passe par tous les degrés du soupçon, de l'inquiétude, de la fureur; elle s'envenime des blessures de l'orgueil et de l'ambition, lorsque Othello se voit destitué de son rang militaire, et remplacé par le rival qu'il soupçonne; enfin elle ne connaît plus de bornes, quand la surprise du meurtre de Cassio arrache à Desdémone, par la seule émotion d'une vive pitié, des larmes et des cris, qui semblent un aveu d'amour. Alors celle dont il a tout reçu, celle qui a sacrifié pour lui son honneur et son père, celle qu'il a déjà maudite, insultée, frappée, Othello peut la tuer : l'horreur tragique est excessive; mais elle n'a rien de fortuit, ni d'invraisemblable.

Encore un mot sur le dénoûment subit que Voltaire oppose à cet art profond du barbare Shakspeare. Qu'Orosmane soit accablé par l'innocence de Zaïre, aussitôt que Zaïre est morte,

Ah! Zaïre! ah! ma sœur!

l'effet théâtral est grand, malgré cette exclamation assez froide :

Sa sœur!... Qu'ai-je entendu?

Mais combien est plus belle, dans l'original anglais, la conviction de l'erreur d'Othello, par la bouche de la pauvre suivante Emilia, de cette femme vulgaire que l'excès de l'indignation et de la pitié, sur le meurtre de sa jeune maîtresse, emporte jusqu'au sublime, et qui se fait tuer, en attestant la vertu de Desdémone! Vraie poésie, vraie science du cœur, qui sait ainsi, d'un caractère commun et subalterne, faire jaillir le pathétique, par la force du sentiment moral, et par ce cri de vérité dont toute nature humaine est capable!

Othello n'a plus qu'à mourir. Son désespoir est calme :

Je vous prie, dit-il à ceux qui l'entourent, quand vous allez raconter dans vos lettres ces funestes actions, montrez-moi tel que je suis; ne déguisez, n'altérez rien; parlez de moi comme d'un homme qui n'a pas aimé sagement, mais qui a trop aimé, qui ne fut pas aisément jaloux, mais qui, poussé et entraîné perfidement, tomba dans une extrême violence. Dites encore qu'une fois, dans Alep, un méchant Turc, frappant un Vénitien et insultant la république, je pris à la gorge ce chien de circoncis, et le frappai comme cela.

Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse,
Dont le ciel ait formé les innocents appas;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États.

J'aime mieux, je l'avouerai, les expressions ardentes et les mouvements d'âme d'Othello.

Mais, hâtons-nous de le dire : si, dans le fond même, emprunté de Shakspeare, la jalousie et le meurtre, Voltaire est inférieur, pour le pathétique et pour l'art, s'il est moins énergique, moins naturel, moins vraisemblable, il a cependant jeté dans *Zaïre* un charme et un intérêt sans égal. Ce qu'il a créé dédommage de ce qu'il a faiblement imité; et quoique Voltaire ait cru plaisanter, en comparant cette pièce à *Polyeucte*, c'est l'épisode chrétien, c'est Lusignan et la croisade qui fait l'immortelle beauté de *Zaïre*.

Après le succès enivrant de cet ouvrage, Voltaire revint à son idée d'une tragédie plus austère, et voulut réaliser ce drame patriotique et républicain qu'il avait admiré sur le théâtre de Londres, et imparfaitement essayé dans *Brutus*. Il supprima les intrigues d'amour, les personnages de femme, et composa dans le goût anglais, dit-il, *la Mort de César*. Les pensées en sont élevées; le langage élégant et fort : c'est une belle étude d'après Corneille et Shakspeare.

Mais là même Voltaire a-t-il perfectionné ce qu'il emprunte au poëte anglais? A-t-il eu, dans toute la force du terme, plus d'art que Shakspeare? Nous en doutons encore. Le dictateur César aspirant à la royauté, l'aristocratie romaine réduite à un assassinat, l'âme de Brutus, son sacrifice de César, rien de si grand que cette tragédie toute faite dans l'histoire. On dirait que Shakspeare en a simplement découpé les pages, en y jetant son expression éloquente, et ses contrastes habituels de sublime et de grossièreté.

Toutefois, le drame ainsi conçu, avec une liberté sans limites, fait admirablement comprendre

les causes et l'inutilité du meurtre de César. Ces plébéiens oisifs de la première scène nous préparent à ce peuple de Rome entraîné par Antoine, après avoir applaudi Brutus, et plus touché du testament de César que de la liberté. Depuis le jeune esclave, réveillé de son paisible sommeil par les insomnies de Brutus, jusqu'au poëte Cinna, massacré dans la rue pour une ressemblance de nom, chaque incident, chaque personnage est un trait de la vie humaine dans les révolutions. Le costume, le langage antique est souvent altéré par ignorance; mais la nature toujours devinée.

Voltaire fait autrement: il choisit dans l'histoire; il la transforme, il invente au-delà. Ce vague soupçon que Brutus était fils de César, devient le nœud même et l'intérêt dominant de son drame; la grande lutte du sénat contre l'empire se cache dans un parricide. Voltaire affirme ce que ne croyait pas Brutus, lorsque, dans son admirable lettre contre le jeune Octave, il s'écriait:

Puissent les dieux me ravir toutes choses, plutôt que la ferme résolution de ne point accorder à l'héritier de l'homme que j'ai tué ce que je n'ai pas supporté dans cet homme, ce que je ne permettrais pas à mon père lui-même, s'il revenait au monde, le droit d'avoir, par ma patience, plus de pouvoir que les lois et que le sénat.

Sans doute, Fontenelle et mademoiselle Barbier avaient eu grand tort de faire ensemble une tragédie de *la Mort de César*, et d'y représenter Brutus et César amoureux et jaloux. Mais fallait-il tout réduire, dans un tel sujet, à des entretiens de conspirateurs? L'histoire ne pouvait-elle donner quelque physionomie de femme pure et passionnée, qui se mêlât avec tendresse à ces vertus féroces, et montrât la vie intime du cœur et la paix domestique engagées dans les luttes sociales?

Shakspeare n'y a pas manqué. Près de la conspiration de Brutus, il a placé l'amour conjugal de Porcia. Cette scène, inspirée de Plutarque, me paraît d'une beauté sublime. Brutus s'est levé dans la nuit, tout agité de son projet. Porcia l'a suivi, le presse, l'interroge sur sa santé, sur son silence.

Non, cher Brutus, vous avez quelque chose dans l'âme; je dois le savoir, au nom de mes droits sur vous; et je vous le demande à genoux, par ma beauté que vous vantiez autrefois, par tous vos serments d'amour, et par ce grand vœu qui nous a inséparablement unis l'un à l'autre, dites-moi vous-même, à moi, votre moitié, quel trouble vous accable, et pourquoi des hommes, ce soir, sont venus près de vous! Ils étaient six ou sept, cachant leur visage, même à la nuit.

BRUTUS.

Levez-vous, noble Porcia.

PORCIA.

Je n'aurais pas besoin de vous supplier à genoux, si vous étiez généreux. Dans le contrat de notre union, dites-moi, Brutus, a-t-il été fait cette réserve que je ne connaîtrais pas les secrets qui vous appartiennent? mon lot est-il seulement de m'asseoir à votre table, de partager votre lit, de vous parler quelquefois? Si cela est, et rien davantage, Porcia est la concubine de Brutus, et non sa femme.

BRUTUS.

Vous êtes ma vraie, mon honorable femme, aussi chère pour moi que les gouttes de sang qui remontent à mon triste cœur.

PORCIA.

S'il est vrai, je dois alors connaître ce secret. Je l'avoue, je suis une femme, mais une femme que Brutus a prise pour épouse; je l'avoue, je suis une femme, mais une femme de bonne renommée, la fille de Caton. Croyez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, ayant un tel père et un tel époux? Dites-moi vos projets; je ne les trahirai pas. J'ai fait une forte épreuve de ma constance, en me blessant moi-même volontairement ici, à la cuisse. Ayant pu souffrir cela patiemment, ne pourrai-je porter les secrets de mon mari?

BRUTUS.

O vous, dieux! rendez-moi digne de cette noble femme. Écoute, on frappe. Porcia, viens un moment; et ton sein va recevoir les secrets de mon cœur.

Ce n'est pas là, je crois, un amour qui rapetisse la grandeur historique du sujet.

La pièce de Shakspeare et celle de Voltaire sont trop connues, pour permettre une analyse suivie. Marquons seulement quelques différences.

Voltaire, qui n'a pas craint de porter jusqu'au parricide le dévoûment civique de Brutus, respecte d'ailleurs le précepte de ne pas ensanglanter la scène; et, dérobant aux yeux tout ce qui se passe dans le sénat, il ne fait connaître le meurtre de César que par le cri lointain des conjurés, et le retour de Cassius, un poignard à la main. Car, il n'a pas osé sans doute ramener devant le spectateur, Brutus couvert du sang de son père. Mais cette précaution même accuse le faux calcul du poëte d'avoir rendu évident et formel ce qui, dans l'histoire, est enveloppé d'un doute sinistre. Pour avoir exagéré l'horreur du drame, il est obligé d'en cacher le héros. Il n'y a plus ce beau contraste de Brutus et d'Antoine, enlevant tour à tour le cœur des Romains. Tout manque de motifs et de vraisemblance. On conçoit mal pourquoi Cassius, qui n'était pas l'ami de César, cède la parole à Antoine, dont il se défie, et qu'il accuse devant le peuple romain.

Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
. . . .
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

La magnanime confiance de Brutus, sa tendresse de cœur, comme dit Plutarque, sa faiblesse pour la mémoire de César, pouvaient seules expliquer la faute qu'il fit alors, en laissant parler Antoine, qu'il avait laissé vivre, contre l'avis des autres conjurés.

C'est en cela que Shakspeare a merveilleusement

conservé, par la vérité de l'histoire, celle du drame. Brutus a reçu les soumissions et le message d'Antoine. Brutus, après avoir frappé le grand homme qu'il aimait, veut que ses restes soient honorés. Il s'adresse d'abord aux Romains, pour expliquer son douloureux devoir; mais il introduit lui-même Antoine, et le recommande, pour ainsi dire, de ses dernières paroles. Voilà ce qui rend sublime la péripétie de ce drame oratoire. Et puis, quelle vérité dans le langage, quelle intime communication avec le peuple! et comme le peuple parle naturellement à son tour!

BRUTUS.

S'il est dans cette assemblée quelque ami cher de César, je lui dirai que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. Si cet ami demande pourquoi Brutus s'est armé contre César, voici ma réponse: ce n'était pas que j'aimasse peu César; mais j'aimais Rome davantage. Souhaiteriez-vous de voir César vivant, et vous tous esclaves, plutôt que César mort, et de vivre en hommes libres? César m'aimait; je le pleure. Il était vaillant; je l'honore. Il était heureux; j'applaudis à sa fortune. Mais il était ambitieux; je l'ai tué.... Quelqu'un est-il assez bas pour souhaiter d'être esclave? S'il est ici, qu'il parle; car je l'ai offensé. Quelqu'un est-il assez stupide pour ne pas vouloir être Romain? quelqu'un est-il assez vil pour ne pas aimer son pays? S'il est ici, qu'il parle; car je l'ai offensé. Je m'arrête pour attendre la réponse.

TOUS.

Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi, je n'ai offensé personne. Je n'ai pas fait plus à César que vous ne feriez à Brutus. Voici le corps de César dont le deuil est mené par Antoine, qui, bien qu'il n'ait pas mis la main dans cette mort, en recueillera l'inestimable prix de vivre dans une république. Qui d'entre vous n'en profitera pas de même? Je termine par ces mots: j'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome; je garde le même poignard pour moi-même, quand il plaira à ma patrie de demander ma mort.

Voltaire a traduit presque entièrement ce discours, mais, en le plaçant avec moins de vérité dans la bouche de Cassius. Et que fait-il répondre par le peuple?

Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

Cela vaut à peu près, pour le naturel, l'antithèse admirative que La Motte faisait répéter en chœur par l'armée grecque, après la réconciliation d'Achille et d'Agamemnon:

Tout le camp s'écriait, dans une joie extrême:
Que ne vaincra-t-il pas, il s'est vaincu lui-même!

Oh! ce n'est pas ainsi que le poëte anglais s'y prend pour donner une âme à la foule, et compléter le drame avec des personnages sans nom. Voici son peuple romain, après le discours de Brutus:

TOUS.

Vive! vive Brutus!

PREMIER PLÉBÉIEN.

Conduisez-le en triomphe à sa maison!

SECOND PLÉBÉIEN.

Donnez-lui une statue parmi ses ancêtres!

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Faisons-le César!

Faire Brutus César! voilà désormais comment la république est comprise, comment la liberté est reçue par le peuple romain. Sa reconnaissance n'a plus d'autre hommage que sa servitude.

Cependant, autorisé et appelé par Brutus, en mémoire de César, Antoine monte à la tribune. On s'écrie autour de lui:

Ce César était un tyran! nous sommes heureux d'en être délivrés. — Écoutons Antoine.

ANTOINE.

Amis, Romains, compatriotes, écoutez-moi. Je viens pour inhumer César, et non pour le louer. Le mal que font les hommes leur survit; le bien reste enseveli souvent avec leurs cendres. Qu'il en soit ainsi pour César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux: si cela était, c'était une grande faute; et César en a grandement porté la peine.

Je l'avoue, le sublime de l'art me paraît, cette fois encore, du côté de Shakspeare. Voici le début d'Antoine dans Voltaire:

. . . . . Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque, de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous, en effet, n'eût expiré pour lui?

Antoine, dans Shakspeare, me paraît d'abord plus touchant et plus simple. Puis, il s'anime. Il rappelle les exploits de César, la couronne trois fois offerte, trois fois refusée. Était-ce de l'ambition? En parlant ainsi, Antoine se trouble, verse des larmes; et, pendant qu'il s'arrête, le peuple raisonne à sa manière.

UN PLÉBÉIEN.

Remarquez-vous ces paroles? César ne voulut pas prendre la couronne: donc, il est certain qu'il n'était pas ambitieux.

Admirable logique!

Antoine continue. Il ne va pas, comme l'Antoine de Voltaire, accuser Brutus de parricide.

Chers amis, je succombe, et mes sens interdits....
Brutus, son assassin! ce monstre était son fils!
Brutus! où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!

Rome, qui pouvait abandonner Brutus, mais qui l'estimait, n'eût pas souffert ce langage. Antoine, dans Shakspeare, est artificieux, et non pas déclamateur. Il répète sans cesse que Brutus et Cassius sont des hommes honorables, qu'il ne veut pas leur faire dommage.

Mais voici un papier scellé du sceau de César. C'est sa volonté dernière, son testament. Antoine l'annonce, et ne veut pas le lire. Le peuple de toutes parts demande la lecture.

Nous voulons entendre la volonté de César!

ANTOINE.

Prenez patience, chers amis. Je ne veux pas vous faire cette lecture : il n'est pas bon que vous sachiez à quel point César vous aimait. Vous n'êtes pas de pierre ou de bois. Vous êtes hommes; et si vous entendez lire le testament de César, cela vous irritera, vous rendra furieux. Il vaut mieux que vous ne sachiez pas qu'il vous a faits ses héritiers. Car, si vous deviez.... Oh! qu'en adviendrait-il?

UN PLÉBÉIEN.

Lisez-nous le testament; nous devons l'entendre, Antoine, vous devez nous lire le testament, le testament de César.

ANTOINE.

Serez-vous patients? resterez vous immobiles quelques moments? Je crains de faire tort aux hommes honorables dont les poignards ont assassiné César.

UN PLÉBÉIEN.

C'étaient des traîtres... Eux des hommes honorables? — Le testament! le testament! la volonté dernière de César! lisez-nous le testament!

ANTOINE.

Vous me forcez à lire le testament. Alors, faites un cercle autour du corps de César; et laissez-moi vous montrer celui qui a fait le testament.

Alors il étale la robe sanglante de César, compte et décrit les blessures, nomme chacun des assassins; et les cris du peuple éclatent.

Vengeance! — Courons. — Brûlons. — Cherchons. — Massacrons. — Ne laissons pas un traître en vie.

Et c'est Antoine qui paraît les arrêter.

Mes bons amis, mes chers amis, que ma voix ne vous emporte pas à ce mouvement soudain. Ceux qui ont fait cette action étaient honorables. Quelles injures particulières ils avaient à venger, hélas! je ne le sais pas. Ils auront sans doute des raisons à vous donner. Je ne viens pas, mes amis, pour surprendre vos cœurs : je ne suis pas un orateur comme Brutus; mais, comme vous le savez bien, je suis un homme simple et franc qui aime mon ami, et ils le savent bien, eux qui me donnent permission publique de parler de lui. Je n'ai ni l'esprit, ni les paroles, ni l'art du débit, ou le pouvoir de l'éloquence pour exciter les passions des hommes. Seulement, je dis vrai; je vous dis ce que vous-mêmes vous savez. Je vous montre les blessures de votre bien-aimé César; et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais Brutus, Brutus avec le cœur d'Antoine, j'enlèverais vos âmes, et de chaque blessure de César, je ferais sortir une voix qui exciterait jusque dans les pierres de Rome le soulèvement et la révolte.

TOUS.

La révolte! — Brûlons la maison de Brutus! en avant! — Courez! cherchez les conspirateurs!

Cependant, l'artificieux Antoine les arrête encore, pour leur réciter le testament de César, les legs qu'il fait au peuple, les dons en argent qu'il assure à chaque citoyen. Il a gardé l'intérêt pour dernier aiguillon de la fureur; et il laisse partir enfin, ou plutôt il lance le peuple déchaîné.

Ce n'est donc pas, Messieurs, un *diamant brut* que Voltaire a taillé, un essai barbare dont il a fait sortir un chef-d'œuvre. Il a sans doute ajouté quelques traits éclatants à son modèle; mais il n'égale point, dans cette scène, la gradation habile et véhémente de Shakspeare, ni surtout ce dialogue de l'orateur et de la foule, ce concert admirable des ruses de l'art et du tumulte des passions populaires.

Qu'après ce beau mouvement,

Dieux! son sang coule encore!

Antoine s'écrie :

Il demande vengeance.
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix; éveillez-vous, Romains!
. . . .
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des débris du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés.
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.

Ce sont là d'assez beaux vers, mais un discours comme tant d'autres. Combien plus originale, dans Shakspeare, cette hypocrite modération d'Antoine, qui fait éclater des cris de mort, sans en proférer aucun, et qui précipite ce peuple qu'elle a l'air de retenir!

Voltaire n'a donc pas corrigé Shakspeare, comme on le disait. Peut-être même, dans l'impatience de son goût délicat et moqueur, n'en a-t-il pas senti toutes les beautés : du moins, ne les a-t-il pas reproduites. Toutefois cette étude fortifia son génie. Il y puisa quelque chose de ces grands effets de théâtre, de cette manière éloquente et passionnée qui animent ses drames, et en font un grand poëte, après Racine.

DIXIÈME LEÇON.

Tradition religieuse du dix-septième siècle conservée dans le dix-huitième.—École janséniste.— D'Aguesseau. — Rollin; ses disgrâces; visites domiciliaires.—Succès de ses ouvrages. — Sa correspondance avec Frédéric. — Ses amis : Mesanguy, l'abbé d'Asfeld.—Louis Racine élève de Rollin. — Sa vie, ses ouvrages de critique. — Le duc de Saint-Simon, janséniste à la cour. — Ses Mémoires.

MESSIEURS,

Le nom de Voltaire nous a d'abord entraînés; il semble que lui seul nous apparaisse dans ce dix-huitième siècle, qu'il a partout sillonné de sa lumière. Nous le voyons, dominant, par la poésie, un temps et une civilisation peu poétiques, élégant et timide dans l'épopée, puissant et pathétique au théâtre, fidèle aux traditions du goût, et rejetant toutes les autres. La poésie favorite de Voltaire, celle dont nous parlons le moins, cette poésie sceptique et moqueuse, qu'il osa dès sa jeunesse et qui ne vieillit pas chez lui, est l'image du dix-huitième siècle. Comme la poésie sérieuse de Voltaire, elle avait un autre but que l'art même : elle servait au triomphe d'une opinion; elle flattait la mollesse des mœurs, comme *la Henriade*, *Alzire* et *Mahomet* l'indépendance de la raison.

Car Voltaire, choqué des abus et non des vices de son temps, eut pour règle singulière de propager la réforme par la licence, et de corrompre les mœurs pour enhardir les opinions.

Mais, en marquant cette influence, qui, parée de poésie, d'imagination, d'esprit, grandissait presque seule dans la société française, nous ne devons pas cependant négliger ou méconnaître une autre école qui se maintenait encore par le bon sens et la pureté morale, bien plus que par le génie. Cette école avait d'autant plus de force qu'elle se liait à un parti religieux. C'était le dernier reste de Port-Royal. Histoire, philosophie, littérature variée, poésie, cette école, peu nombreuse, avait tout embrassé. Elle se composait de quelques hommes de bien, dans des situations fort diverses, le chancelier d'Aguesseau, au ministère, ou dans sa retraite de Fresne, Rollin, dans sa petite maison d'ancien recteur, Racine le fils, dans ses obscurs emplois de finance, le duc de Saint-Simon, dans l'entresol de Versailles, d'où ce caustique et profond contemplateur a vu passer Louis XIV et la régence.

Ces hommes semblent les débris épars d'un autre monde, tout différent du monde sceptique, raisonneur, frivole, où régnait Voltaire, ainsi annoncé dans Saint-Simon : « C'était le fils du no« taire de mon père, M. Arouet, que j'ai vu bien « des fois lui apporter des actes à signer, et qui « n'avait jamais pu rien faire de ce fils libertin, « dont le libertinage a fait enfin la fortune, sous « le nom de Voltaire, qu'il a pris pour déguiser « le sien. »

Ce n'est pas tout, Messieurs : à côté de ces hommes qui conservaient, en plein dix-huitième siècle, les mœurs graves et les pieuses traditions de l'âge précédent, il y avait une autre école, qui sans être du dix-huitième siècle, par la foi et les mœurs, lui appartenait par la simplicité du bon sens, la haine des nouveautés et une soumission modeste et bourgeoise aux autorités établies, et aux usages reçus, lors même qu'elle n'y gagnait rien. C'était le parti des libres penseurs qui n'étaient pas philosophes, des Crébillon fils, des Prévost, des Le Sage. Nous y viendrons tout à l'heure. Mais voyons d'abord ceux qui n'étaient ni philosophes, dans l'acception nouvelle du mot, ni libres penseurs.

Et, d'abord, pourquoi cette classe d'hommes, honorée par des vertus et des talents remarquables, eut-elle alors si peu de pouvoir? Ce ne fut pas seulement par l'impulsion contraire du siècle; mais le génie lui manqua, hormis à Saint-Simon, qui ne s'en servit que pour des Mémoires posthumes. Prenez, en effet, le chancelier d'Aguesseau? Quelle éducation plus complète, sous la discipline d'un père vertueux! quelle science des affaires et de la législation! quelles vastes études de philosophie, d'histoire, de littérature comparée! quels grands emplois noblement occupés, plus noblement quittés! Que manquait-il au chancelier d'Aguesseau? le génie; et par là même, le goût lui a quelquefois manqué. Son esprit, enrichi de tant de souvenirs, avait peu de vues et d'idées. Son éloquence, tant vantée au Palais, n'était qu'une rhétorique élégante. Son savoir et sa piété se consumèrent en vaines querelles sur une bulle, et ne servirent pas à défendre les grands principes que des mains hardies commençaient d'ébranler. D'Aguesseau fut respecté, sans être puissant : il n'arrêta rien, il ne fit obstacle à aucune innovation. Si l'on parcourt ses lettres sur des questions de philosophie et de littérature, on n'y trouve rien d'original. Son ouvrage de prédilection, le Discours sur la vie de son père, est sans doute une précieuse image de ces vertus héréditaires dans quelques familles de l'ancienne magistrature. Les faits racontés ont même un intérêt historique, et peuvent éclairer quelques parties de l'administration de Louis XIV. On y sent ce caractère d'homme de bien, cette fermeté douce que fortifie la religion.

Mais le dirai-je? un ouvrage dicté par des sentiments si purs est écrit cependant avec peu de naturel, dans un style à la fois trop oratoire et trop raffiné. Le savant et grave chancelier tombe dans le bel esprit. Son expression ornée et un peu languissante, devient parfois d'une singulière affectation. A-t-il rappelé que son père fut nommé maître des requêtes au conseil d'État? il ajoute, avec une gravité coquette : « Les maîtres des re« quêtes ressemblent aux désirs du cœur humain; « ils aspirent à n'être plus; » c'est-à-dire, sans doute, à devenir conseillers d'État.

On a quelque honte de ces mièvreries dans un si grave personnage; et pourtant les dernières pages de ce Discours sont belles et touchantes : c'est la mort d'un chrétien digne des anciens jours. Mais auprès de ce lit funèbre, entouré des cérémonies saintes et des larmes d'une pieuse famille, apparaît déjà l'esprit nouveau qui devait partout pénétrer. « Mon père, dit le chancelier, après avoir « donné la bénédiction à mon frère, et avoir prié « pour lui, ajouta quelques paroles pour lui re« commander de n'être pas trop philosophe. »

Ce frère du chancelier ne tint compte des avis de son père. Plein d'esprit et de savoir, mais indifférent à tout, il continua cette vie libre et obscure, alors très à la mode, et qui préparait le règne des esprits forts.

La supériorité de d'Aguesseau, c'était d'avoir

vécu dans le dix-huitième siècle, d'en avoir connu les grands hommes, d'avoir entendu leur parole. Comme la plupart d'entre eux, il était attaché à cette espèce de réforme orthodoxe et mitigée, qui naissait de l'Église gallicane, et était désavouée par elle. Arnaud et Nicole sont les maîtres de raisonnement et de morale qu'il cite de préférence; et quoiqu'il ait faibli parfois, et que sa douceur de caractère fût mêlée d'indécision, il était janséniste, autant qu'un ministre peut l'être. Mais qu'avait à faire cette vertu timide, entre un fripon comme Dubois, et un corrupteur comme le régent? Il était tour à tour leur victime et leur instrument. Créé chancelier, puis bientôt privé des sceaux, et exilé dans sa terre, pour s'être opposé au système de Law, il fut rappelé deux ans après, pour mettre par sa probité de l'ordre dans la banqueroute qu'il avait prévue. Il poussa la complaisance jusqu'à soutenir l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, qu'il avait refusé, même à Louis XIV. Dans cette cour de la régence, sa faiblesse ne sauva pas sa vertu d'un nouvel exil. Rappelé sous le cardinal Fleury, il fut impuissant à prévenir la persécution religieuse que des intrigants et des hypocrites faisaient éprouver, pour soupçon de jansénisme, à des gens de bien opiniâtres, peut-être les seuls chrétiens d'alors. Mais, renfermé dans le devoir de sa charge législative autant que judiciaire, il fit de belles ordonnances dont s'est enrichi notre droit civil, et donna le modèle de tous les talents et de toutes les vertus, hormis le talent politique et le courage civil.

A la même époque, dans une condition beaucoup moins élevée, un autre homme de bien défendait, avec plus de force et de persévérance, les principes qu'il empruntait, comme le chancelier, aux traditions de Port-Royal. C'était l'auteur du *Traité des Études*, Rollin, un professeur, un principal, oui Rollin, que nous croyons avoir fort surpassé par nos méthodes nouvelles, mais à qui Racine recommandait l'éducation de son fils, en disant : « M. Rollin en sait bien plus que moi là-dessus; » Rollin que le roi de Prusse, le moqueur et incrédule Frédéric, lisait avec goût, et auquel Voltaire lui-même a porté respect :

> Non loin de là Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse;
> Et quoiqu'en robe on l'écoutait.

Qu'il me soit permis, Messieurs, peut-être en expiation de mon enseignement, et de bien des choses qui m'échappent, de m'arrêter sur l'éloge, c'est-à-dire sur la vie, sur les écrits, sur la vocation unique et touchante de Rollin, sur le souvenir de ce maître si cordialement ami de la jeunesse, si vertueux par bonté de nature et par goût des lettres, véritable Saint de l'*enseignement*, qui, mieux que personne, a consacré l'alliance des bonnes études et des bonnes mœurs, des belles-lettres, comme on disait alors, etd es beaux sentiments.

Aujourd'hui nous sommes tous profanes, même dans notre dévoûment à l'instruction de la jeunesse: notre esprit est préoccupé, distrait de mille autres pensées, ambition, vanité littéraire, succès de monde ou de parti. Mais Rollin, l'éducation de la jeunesse, et par elle le progrès des mœurs publiques, était toute sa pensée. Personne ne fut jamais meilleur citoyen, sans le dire, sans le savoir. Le mélange naïf de l'antiquité et du christianisme, les vertus républicaines de ces grands hommes de Plutarque, les vertus soumises et douces de l'Évangile, l'enthousiasme pour le beau littéraire dans l'Écriture sainte, dans Homère, dans Bossuet, la tendresse attentive et paternelle pour l'enfance, l'affection grave et pleine d'espérance pour la vive jeunesse, toutes ces émotions, réunies dans une âme saine et pure, au milieu de la vie la plus simple, de la plus décente pauvreté, voilà comment s'est formé Rollin, écrivain inimitable, sans être un écrivain de génie. Sa gloire même, sa gloire qui nous est chère, est la dernière et la plus utile leçon qu'il nous ait donnée. Elle montre jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent.

Vous savez que Rollin était fils d'un pauvre coutelier, qu'il obtint une bourse, fit d'excellentes études, une rhétorique brillante au collége du Plessis, sous le célèbre Hersan, devint professeur lui-même, recteur, principal du collége de Beauvais; et, sans entrer dans le sacerdoce, en eut toutes les vertus et toute la ferveur. Vous savez aussi qu'il écrivit tard, à soixante ans, pour achever son œuvre, et pour continuer jusqu'à la fin son apostolat près de la jeunesse. Cependant, Messieurs, sa vie n'est pas là tout entière. Rollin fut persécuté, on le destitua; on le tint pour suspect. L'Académie française, qui estimait ses travaux, n'osa l'adopter. A sa mort, il n'obtint pas d'éloge public. Je vous l'ai dit, il appartenait à ce parti de gens de bien qui furent persécutés comme hérétiques sous l'incrédule régent.

Du temps de Louis XIV, Rollin n'avait pas échappé à l'inquisition religieuse qui attrista les dernières années de ce beau règne. Admirateur d'Arnaud, aimé du cardinal de Noailles, lié à la querelle de l'Université contre les jésuites, il fut poursuivi comme janséniste. On le força, en 1712, de quitter la direction du collége de Beauvais. Il se retira dans une chétive maison du faubourg Saint-Marceau, où il avait un petit jardin, dont il décrit, dans une de ses lettres, le berceau de ver-

dure, les deux allées, le petit espalier couvert de *cinq abricotiers et de dix pêchers.* C'est là qu'il vécut pour Dieu et pour l'étude, et que, déjà sur le déclin de la vie, il commença ses ouvrages de critique et d'histoire. Son premier travail, ce fut le *Traité des Études,* monument de raison, de goût, et l'un des livres le mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie. Cet excellent style français, toujours fort rare, était chose inouïe dans l'Université, exclusivement célèbre alors par les harangues latines. Aussi d'Aguesseau, en remerciant Rollin de son bel ouvrage, lui écrivait-il : « Vous parlez le français, comme si c'était votre « langue naturelle. »

Je n'analyserai pas, Messieurs, cet ouvrage si connu, mais un peu négligé de nos jours, comme si on avait, depuis Rollin, découvert des méthodes nouvelles pour former l'intelligence et le cœur. Hélas! il n'en est rien : on n'a pas fait un pas; on ne fera pas un meilleur *Traité des Études.* Nulle part, l'éducation par les lettres, la seule éducation complète de l'homme moral, n'a été rendue plus utile et plus aimable. Je n'hésite pas à le dire : avec le *Traité des Études* bien compris et heureusement appliqué, vous formerez dans votre élève un cœur droit et pur, un jugement ferme et sain, une imagination ornée, et animée par les plus naïves impressions du beau.

Rollin, dans ce livre, renversait l'échafaudage des anciennes rhétoriques, et tout cet artifice de procédés oratoires que le génie grec lui-même avait trop réduit en système, et qui était devenu la plus fausse et la plus puérile des sciences. A ces règles arbitraires, qu'on l'accusa de négliger, il substituait l'intelligence et la vive admiration des grands modèles; il ramenait l'art au bon sens et aux expériences du génie.

Rousseau dit quelque part : « Figurez-vous d'un « côté mon Émile, et de l'autre un polisson de col« lége lisant le quatrième livre de *l'Énéide*, ou « *Tibulle* ou le *Banquet de Platon;* quelle dif« férence! Combien le cœur de l'un est remué de « ce qui n'affecte pas même l'autre? » Je ne sais si la lecture de *Tibulle* est bien choisie, et j'ai quelque doute à cet égard ; mais j'admets encore moins le dédaigneux contraste que fait ici Rousseau; et j'opposerais volontiers à son *Émile,* le *polisson* du collége de Beauvais, l'élève de Rollin. Il n'aura pas été formé à grands frais par un maître destiné pour lui seul, avec des circonstances artificielles, et de petits coups de théâtre habilement ménagés; il ne recevra pas de leçons d'un faiseur de tours, aposté par son précepteur ; il n'ignorera pas jusqu'à quinze ans son Dieu et son âme ; il n'apprendra pas la géométrie avant le catéchisme. On ne l'a pas entouré d'un monde fait pour lui, sous prétexte de lui apprendre à se mieux passer de tout : il est jeté dans la foule, il s'y débat, il y grandit sous la loi d'une vigilante discipline, sous la garde de la religion, partout présente à son jeune cœur, et mêlée à toutes ses études par l'imagination et l'éloquence ; il étudie avec une ardeur salutaire les modèles de grâce et de sublime que l'on met sous ses yeux ; il est à la fois instruit et candide; et la préoccupation même du savoir prolonge son innocence. Il n'a pas, comme on le dit, appris seulement des mots, mais toutes les vérités intellectuelles, toutes les nuances morales que renferme la perfection du langage. Il a étudié dans le travail de la *traduction* la méthode pour penser. Il a recueilli, ainsi le voulait Rollin, mille notions de philosophie, d'histoire, de sciences naturelles, qui sont comme la matière de l'art de penser et d'écrire. De plus, encore enfant par le cœur, il a déjà commencé la vie d'homme par un noviciat de travail assidu. Il a fait avec zèle et persévérance son état d'étudiant, comme il remplira plus tard quelque devoir public. C'est qu'il est élevé pour la société, et non pas hors d'elle, comme l'Émile de Rousseau; et il apprend, dès le jeune âge, à quel prix elle donne son estime.

Ces maximes d'éducation, Rollin les avait puisées dans son expérience et dans le commerce de quelques amis vertueux. Son *Traité des Études* est une continuation de l'enseignement de Port-Royal. Seulement son âme affectueuse adoucit l'austérité de l'ancienne école janséniste, et rend la même pureté plus aimable. Il emprunte aussi à cette grande école, sur laquelle Pascal a jeté sa lumière, un goût de sciences et de recherches qui devait étendre l'instruction de la jeunesse. En cela, il était secondé par deux hommes dont le souvenir, effacé sous le torrent des opinions du dernier siècle, mérite d'être rappelé. L'un était Mesenguy, condamné par la cour de Rome en 1761, auteur d'excellents ouvrages de religion et de controverse. Rollin l'avait recueilli dans son collége de Beauvais. C'est sous ses yeux que Mesenguy composa ses beaux extraits de l'ancien Testament, et son *Exposition de doctrine chrétienne,* précédée de trois entretiens, où l'on retrouve cette grâce éloquente de quelques-uns des Pères, alliée à des notions précises sur les sciences naturelles. Mesenguy avait tracé dans un de ces dialogues religieux l'exacte description physiologique, dont s'emparait Voltaire dans une épître :

> Demandez à Sylva par quel secret mystère,
> Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
> Se transforme en un lait doucement préparé;
> Comment, filtré toujours par des routes certaines,
> En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;

A mes sens épuisés rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau.

Mais, on le reconnait au dernier trait de ce passage, la science qui fortifiait la foi de Mesenguy, armait l'incrédulité de Voltaire. Les livres de Mesenguy sont une des meilleures études qu'on puisse indiquer à la jeunesse. Une méthode parfaite, un style élégant et pur y servent à l'exposition de grandes vérités; et la religion s'y montre partout appuyée du raisonnement.

Un autre ami de Rollin, le compagnon de ses promenades et de ses lectures, ce fut l'abbé d'Asfeld, frère du maréchal de ce nom, qui contribua si glorieusement à la victoire d'Almanza, et parut seul digne de remplacer Berwick. Rollin vécut dans l'intimité des deux frères inséparablement unis. Il allait chaque année passer de longues vacances à leur terre de Colombe, lisant Plutarque et la Bible avec l'abbé d'Asfeld, et écoutant curieusement le maréchal sur la politique et la guerre. L'abbé d'Asfeld, comme Rollin, comme Mesenguy, comme Duguet, qu'il avait aidé dans la composition de quelques ouvrages, était *janséniste;* et malgré la gloire de son frère et ses vertus, il n'échappa point aux *lettres de cachet* sous le ministère *moliniste* du cardinal de Fleury.

Arraché à tous les siens, l'abbé d'Asfeld passa plusieurs années d'exil dans une campagne éloignée. Témoin de la tristesse du maréchal et de sa famille, Rollin fut ébranlé, et engagea son ami à quelques soumissions, pour obtenir un rappel momentané. L'abbé, regardant son exil comme un ordre de la Providence, et craignant que son retour ne parût un abandon de sa foi, refusa, quoique avec douleur. « Puis-je, après tant d'années, « répondait-il à Rollin, rétracter sans infidélité un « sacrifice dont l'éloignement de mes proches a « fait la portion la plus sensible et la plus méritoire? « Puis-je renoncer à une promesse qui m'assure de « la vie éternelle, pour avoir quitté mon frère et « ma sœur? » On dédaigne aujourd'hui les querelles religieuses; mais qui ne s'intéresserait à cette fermeté de conscience et de foi?

L'abbé d'Asfeld soutint avec sérénité son exil, par la prière, la lecture, et cette contemplation des œuvres du Créateur qui inspirait, à la fin du dix-huitième siècle, les *Études de la nature.* C'est le sujet d'une lettre charmante, où il raconte à Rollin l'emploi de sa vie solitaire, ses courses à travers la neige, le secours qu'il donne dans les champs aux pauvres femmes qui ramassent des ramées et des feuilles, et aux petits enfants du village. On croirait lire quelques pages des rêveries du *Promeneur solitaire,* n'était plus de simplicité, et une paix du cœur que n'avait pas le philosophe dans la retraite, et que le vertueux prêtre a conservée dans l'exil.

La cause *janséniste,* à cette époque, était malheureusement bien pis que persécutée : elle tombait dans le fanatisme et le ridicule. C'était le temps du diacre Pâris, et de ses miracles défendus par la police, et chansonnés par le public. Des hommes graves, des savants, des magistrats croyaient à ces miracles, dans l'espoir d'y trouver une protestation contre la bulle *Unigenitus* et la cour de Rome, à peu près comme Racine et tout Port-Royal avaient, en haine des jésuites, adopté le miracle de la Sainte-Épine. Rollin partagea cette crédulité de conscience ou de parti.

Les miracles n'étaient pas la seule arme des jansénistes. Ils composaient force brochures, et les publiaient furtivement, comme avaient paru jadis *les Provinciales.* On accusa Rollin de ces infractions à la censure; et le cardinal de Fleury ordonna des visites dans sa maison et dans ses caves, que *le lieutenant de police* appelait des *souterrains.* La recherche fut inutile, comme on peut le croire; et Rollin, justement offensé, se plaignit au premier ministre, du ton d'un honnête homme qui croit mériter qu'on se fie à sa parole. Le ministre, en mêlant à quelques termes assez flatteurs des reproches indirects sur les assiduités de M. Rollin à Saint-Médard, exprimait le regret de voir un homme de lettres tel que lui ne pas se borner aux choses *qui sont de sa sphère.* C'est un raisonnement commode, et que le pouvoir applique parfois à d'autres matières que la théologie.

Le bon Rollin, sans désavouer aucune de ses opinions, répondit en opposant à tous les reproches sa vie retirée et ses ouvrages. « J'écarte, disait-il, « avec une rigide sécurité tout ce qui peut m'en « distraire. Je ne fais ma cour à personne; je n'importune point les puissances; je ne sollicite point « de grâces, vous le savez, monseigneur. Il n'y a « point de place, quelque lucrative ou honorable « qu'elle puisse être, qui soit capable de me tenter : « il n'est pas nécessaire de m'en fermer la porte; « je m'en exclus moi-même, pour vaquer sans partage à un travail qu'il semble que la Providence « m'a imposé. » C'était son *Histoire ancienne,* dont les volumes se succédaient rapidement et avec la plus grande faveur publique. Le cardinal se le tint pour dit, et laissa Rollin tranquille, sans persécution ni grâces de cour.

La récompense lui vint d'ailleurs. « Un honnête « homme, écrivait Montesquieu, M. Rollin, a, par « ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est « le cœur qui parle au cœur. On sent une secrète « satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est « l'abeille de la France. » Ce succès ne se borna

pas à la France. Le nom de Rollin devint célèbre en Europe. On le félicitait de toutes parts; et il est curieux de voir, en 1730, le jeune prince royal de Prusse lui adresser presque les mêmes avances et les mêmes hommages qu'à Voltaire. Était-ce estime sincère et goût naturel pour le bon sens et le bon style de Rollin? Était-ce désir de ménager et d'honorer une réputation chère au public? Je ne sais. Mais il y a loin de cette correspondance à d'autres lettres de Frédéric. Le jeune prince, à chaque nouveau volume qu'il reçoit, remercie Rollin en termes un peu emphatiques, le compare à Thucydide, le félicite de préparer pour la France un peuple de héros, un peuple de savants, loue sa morale et sa probité, et lui souhaite de pouvoir rendre les rois hommes, et les princes citoyens. Rollin, touché de cet honneur, se prit à son tour d'une vive affection pour Frédéric; et, lorsque le prince devint roi, il fut des premiers à saluer son avénement.

Pendant que Voltaire adressait au jeune roi ses flatteuses épitres,

> Quoi! vous êtes monarque, et vous m'aimez encor!
> . . . .
> Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
> Surtout dans les plaisirs, tous les *ics* de la terre!
> Théodoric, Ulric, Genséric, Alaric.

Rollin, sur un ton plus modeste, se félicitait de voir les lettres et les sciences monter, en quelque sorte, sur le trône avec Frédéric, et lui rappelant l'obligation de faire le bonheur des peuples que la Providence lui avait confiés, priait Dieu de le rendre un roi selon son cœur. Frédéric ne put se défendre de quelque ironie, en remerciant son cher, son vénérable Rollin. « J'ai trouvé, disait-il, dans votre « lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une « nourrice, et l'empressement d'un ami. » Mais le bon Rollin ne vit que les paroles obligeantes, et ce qu'il appelait l'amitié du roi. Il en était tendrement ému, et l'en remerciait avec effusion de cœur : « Les « rois, lui écrivait-il, ne se piquent pas d'ordinaire « d'avoir des amis; et il est rare qu'ils en aient de « véritables. Votre Majesté n'en use pas ainsi. Elle « descend du trône jusqu'à son serviteur, et par là « trouve le moyen de se mettre de niveau avec lui, « pour en faire son ami. Oui, Sire, je le serai toute « la vie. Mais c'est trop peu pour moi; que me « reste-t-il encore à vivre? Je souhaite l'être pen- « dant toute l'éternité : cet unique vœu dit beau- « coup de choses. »

Que la pieuse candeur de cette expression est touchante! L'incrédule Frédéric n'en a-t-il pas souri? Mais combien ce langage est supérieur aux lettres où, trente ans plus tard, Frédéric et d'Alembert vieillis se lamentent sur leurs maux d'estomac, sans grand intérêt l'un pour l'autre, et voient dans les infirmités qu'ils se racontent le gage de leur prochaine rentrée dans le néant.

La pure et sublime croyance qui brilla sur la vieillesse et sur toute la vie de Rollin, est aussi l'âme de son ouvrage. C'est elle, c'est la foi à la Providence, à l'immortalité, à la vertu, qui a répandu dans ses récits un charme singulier de douceur et de gravité. On sait combien il traduit les anciens, combien il copie même parfois les modernes; et cependant sa composition est une et animée. Il manque de critique et même d'érudition; il ne choisit pas toujours bien ses autorités; il ne connaît pas l'art ingénieux de tirer, par conjecture, des moindres textes, quelques inductions pour l'histoire. On dirait même qu'il a quelquefois ignoré ou négligé de précieux détails, clairement indiqués dans les monuments antiques. Loin d'avoir le plus léger doute sur la série des rois de Rome, qui, de nos jours, sont devenus des mythes ou symboles, il prend tous les faits comme les donne Tite-Live; il suppose Porsenna et les Gaulois vaincus, sans souci des textes contraires de Pline et de Polybe. Enfin, si la simplicité abondante et la candeur de sa diction semblent s'allier heureusement aux couleurs primitives d'Hérodote et aux temps qu'il décrit, on ne peut nier qu'elles ne rendent faiblement la vie guerrière et agitée des républiques anciennes, et qu'elles n'altèrent ces fortes vertus et ces grands caractères par un ton habituel de bonhomie modeste.

Toutefois, son *Histoire ancienne* et ce qu'il a composé de l'histoire romaine donnent une idée généralement vraie de l'antiquité, à peu près comme M^me^ Dacier fait mieux sentir Homère que ne le font des traducteurs plus exacts ou plus éloquents. Conseillez donc à la jeunesse de lire les longues histoires de M. Rollin; ne les abrégez pas : les détails avivent le souvenir, et sont la poésie en même temps que la vérité de l'histoire.

Le plus célèbre élève de Rollin fut Louis Racine, le bon versificateur, fils du grand poëte, comme a dit Voltaire. Nous ne le considérons, en ce moment, que sous le point de vue de l'érudition et de la critique. Il a été, dans les lettres, comme dans la morale, un des derniers et des meilleurs héritiers de Port-Royal. Aux traditions les plus pures du goût, il mêlait une curieuse variété d'étude. Versé dans l'antiquité et les langues modernes, connaissant Lopez de Vega et Shakspeare, comme Sophocle, il avait beaucoup comparé, sans théorie subtile et sans admiration paradoxale.

Ses réflexions sur *la poésie* et sur *l'art dramatique* sont écrites avec un grand charme de simplicité. On voit que l'auteur aimait avec passion la chose dont il parle. Dans son admiration des beautés de l'art, il entre souvent aussi un intérêt de cœur,

une piété filiale. Cet exemple n'était pas inconnu dans l'histoire des lettres. Dante a été commenté par son fils; et on recherche encore avec intérêt cette interprétation domestique. Bien que ce commentaire, un peu sec et dogmatique dans la forme, s'occupe surtout de théologie, on y reconnaît parfois l'héritier du sang, à la vive intelligence des pensées du poëte; et tous les commentaires si savants, si subtils, que les beaux esprits des âges suivants ont accumulés sur la *Divina Comedia*, sont restés bien loin de cette glose première et naïve.

Dans l'analyse que Louis Racine fait du théâtre de son père, la critique n'est pas fort élevée, fort étendue. L'attention aux formes du style peut sembler minutieuse. Dans un siècle rude et prétentieux, on doit surtout dédaigner cette critique, comme on a perdu le secret de cette langue admirable. Mais l'homme de goût trouvera, dans les remarques simples et modestes de Racine, plus à apprendre et à méditer que dans les théories conjecturales de l'art : c'est le génie commenté par cette justesse de sens et cette vérité d'impression qui lui sont analogues, même en restant loin de lui.

Ces réflexions diverses, ces remarques de style et de goût sont précédées des Mémoires sur la *vie de Jean Racine,* monument de famille qu'a lu la postérité. Quoique Louis Racine fût encore dans l'enfance quand il perdit son excellent père, un souvenir plein d'attendrissement anime toute cette biographie. On y voit la vie de ces grands hommes du siècle de Louis XIV, à partir de Port-Royal, leur école. De tels Mémoires sont purs et sévères, comme le cœur qui les dictait; et le respect filial n'y pouvait rappeler aucune anecdote sur la jeunesse passionnée de Racine, quand même l'austérité janséniste aurait permis de tels souvenirs. Mais quelques mots, à demi voilés, ont un grand charme.

« Oui, mon fils, il était né tendre; et vous l'en-« tendrez dire assez. Mais il fut tendre pour Dieu, « dès qu'il revint à lui. La passion des vers égara « sa jeunesse, etc. »

On peut sourire des pieux efforts de Louis Racine pour faire croire, et se persuader à lui-même, que son père n'a jamais cédé à la passion de l'amour, et que la vive sensibilité qui anime ses ouvrages n'était qu'un prodigieux talent d'imitation. Il faut l'entendre nous prémunir sur ce point contre le témoignage imprudent de madame de Sévigné. Combien cette discrète pudeur est préférable au minutieux étalage des confessions modernes, et à cet enregistrement historique des moindres faiblesses d'un homme illustre! Combien même n'a-t-elle pas plus de vérité! car c'est la puissance d'une âme passionnée, et non le facile empressement à céder aux passions, qui sert bien le génie.

Corneille, dans une vie étroite et bourgeoise, a trouvé les plus sublimes accents de l'héroïsme et de l'amour. Racine, avec une âme tendre, contenue par une vie studieuse, par l'ardeur de la gloire, et par le joug à demi rejeté des leçons de Port-Royal, mit plus de feu et de passion dans ses vers que n'en donnaient à Byron les courses d'une vie aventureuse et l'emportement du plaisir. Et quand Racine eut renoncé, par scrupule, aux peintures ordinaires du théâtre, un autre ordre de sentiments et de poésie n'est-il pas né pour lui de la simplicité même de sa vie chrétienne et retirée?

« Mon père, dit Louis Racine, était de tous nos « jeux. Je me souviens de processions, dans les-« quelles mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé; « et l'auteur d'*Athalie,* chantant avec nous, por-« tait la croix. »

N'est-ce point dans la candeur de ces amusements que Racine a trouvé ces vers si nouveaux?

> . . . . . Quelquefois à l'autel
> Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
> J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
> Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Les détails de cette vie de Racine, si simples, et, comme nous dirions, si prosaïques, reçoivent un nouvel intérêt de quelques peintures de cour qui s'y trouvent mêlées. De Mme Racine, qui, belle et pieuse, ne connaissait pas un vers des tragédies de son mari, on passe à l'altière Wasthy, surprenant, au chevet du lit de Louis XIV, Mme de Maintenon, qui écoutait seule avec le roi une lecture de Racine. Un personnage qui anime la scène de ces Mémoires, et qui est là comme le censeur public, c'est Boileau, avec son inflexible probité d'homme et de critique, sa franchise sans gêne, sa droiture étourdie, même à Versailles. Il fait d'autant mieux ressortir l'exquise élégance, le charme d'imagination et de douceur, qui brillait dans chaque parole de Racine, et en faisait, hors des lettres même, un autre Fénelon, non moins délicat, non moins fier, également touché des malheurs du peuple, également disgracié, pour cet amour du bien qu'on appelle chimère.

On a souvent rapporté l'anecdote de ce Mémoire politique composé par Racine, et qui fit dire à Louis XIV avec humeur : « Parce qu'il est grand « poëte, veut-il être ministre? » Louis Racine nous raconte le chagrin et les inquiétudes que ce mot répété donnait à son père. Pauvre Racine! il n'était plus reçu dans le cabinet du roi; il n'allait plus chez Mme de Maintenon. Déjà suspect de jansénisme, il se voyait accablé sous un tort plus grave et plus rare, le tort d'avoir osé réfléchir sur les affaires du temps. Se promenant un jour tristement dans le parc de Versailles, il put enfin s'approcher de Mme de Maintenon, qui le reçut avec

bonté et lui promit son appui. Mais Racine, mêlant ses pensées pieuses et ses regrets de cour, prenait peu d'espérance. « Je sais quel est votre crédit, « Madame, disait-il; mais j'ai une tante qui m'aime « d'une façon bien différente. Cette sainte fille de- « mande toujours pour moi des disgrâces, des hu- « miliations et des sujets de pénitence; et elle aura « plus de crédit que vous. » A ce moment de l'entretien, on entendit le bruit d'une calèche. « C'est « le roi qui se promène, s'écria madame de Main- « tenon; cachez-vous. » Racine se cacher au passage du roi dont il avait illustré le règne! Il obéit, comme à l'accomplissement des pieuses prières de sa tante, la sainte religieuse de Port-Royal; mais il revint de Versailles la mort dans le cœur.

Les derniers moments de Racine, son testament, sa sépulture à Port-Royal, l'effroi conservé dans sa famille pour la gloire des lettres, la comparution de Louis Racine devant Boileau, quand le jeune homme est soupçonné par sa mère de se déranger jusqu'à faire des vers, tout cela fait des Mémoires sur Racine un tableau de mœurs inimitable. C'est un filon de l'or pur du dix-septième siècle qui se prolonge dans l'âge suivant.

Resté sans fortune, avec l'amour des lettres, Louis Racine, marié de bonne heure, passa vingt-cinq ans dans les emplois de finance. Il n'y avait plus pour la poésie cette protection magnifique de Louis XIV; et le nom glorieux de Racine servait moins au jeune poëte que la note de *jansénisme* ne pouvait lui nuire. Il vécut loin de la faveur et de la cour, dans l'intimité de quelques hommes pieux et lettrés.

Le plus illustre de ses appuis était d'Aguesseau. Un moment, Louis Racine, accusé de quelque faiblesse de jeune homme, craignit le refroidissement de cette noble amitié. On ne peut lire sans émotion, dans la correspondance du chancelier, la lettre qui rappelle Louis Racine à Fresnes; car d'Aguesseau n'était plus à la cour; et c'était de la maison d'un exilé que le jeune poëte tremblait d'être exclu.

Racine trouva dans la noblesse parlementaire un autre ami également attaché aux traditions littéraires et religieuses du dix-septième siècle. C'était Lefranc de Pompignan, que la terrible raillerie de Voltaire rendit presque ridicule, et qui fut cependant un magistrat aussi indépendant qu'éclairé, et un citoyen courageux. Lefranc de Pompignan avec sa *Didon* se crut un moment le rival de Voltaire, et l'illusion était grande; mais il n'en fut pas moins un homme de talent et de goût, auteur de quelques vers admirables, et l'un des hommes du dix-huitième siècle qui connut le mieux l'antiquité.

Jusqu'ici les écrivains que nous rencontrons dans le dix-huitième siècle, fidèles aux doctrines de l'âge précédent, se recommandent plutôt par la sagesse d'esprit et la pureté de goût, que par l'éclat du talent. Mais à la même époque écrivait, dans la langue et l'esprit du dix-septième siècle, un des génies les plus originaux de notre littérature, le premier des satiriques en prose, inépuisable en détails de mœurs, et qui peint d'un mot, comme Tacite, créateur d'une langue tout à lui, et, sans correction, sans ordre, sans art, admirable écrivain.

Cet homme est le duc de Saint-Simon, avec son ardente curiosité, sa fièvre de cour, et sa justesse de coup-d'œil dans le feu de la passion. Il complète notre esquisse morale de cette colonie janséniste, conservée dans le dix-huitième siècle. Il n'est pas plus entaché des souillures de la régence, qu'il ne s'était courbé sous le sceptre de Louis XIV. Il va d'un siècle à l'autre, la tête haute, l'esprit libre, ou dominé seulement par les préjugés de son choix. Il est pétri de contradictions. Il aime le *jansénisme* à Port-Royal, le hait au parlement, déteste le pouvoir absolu, même dans Louis XIV, et ne conçoit la liberté que pour les *ducs et pairs*. Il se trompe souvent, quand il agit, quand il conseille; mais quel connaisseur des hommes, quand il ne faut que les peindre! De Fénelon jusqu'à Dubois, que de caractères du vice et de la vertu, que de contrastes, que de nuances admirablement saisis, que de surprises faites à notre nature! Comme il se complaît, comme il se dilate dans l'approfondissement d'une âme humaine! Comme sa verve d'indignation le rend attentif à tout, et comme sa malignité devine juste, même en exagérant!

Vous figurez-vous ce spectateur si intelligent et toujours ému, assistant à soixante années de cour, de fêtes, d'intrigues, déchiffrant sans cesse les intentions, et copiant, avec une ardeur toujours égale, les personnages si divers qui posent devant lui?

Le fade et froid Dangeau s'était occupé du même travail, et avait écrit chaque soir, pendant cinquante ans, son journal de la cour. Mais il faut voir comme Saint-Simon ressuscite toutes ces figures mortes sous la plume du vieux courtisan. Lisez les notes que Saint-Simon a jetées à la marge du journal de Dangeau : son expression électrique met en mouvement tout cet ossuaire de cour.

Quant aux propres Mémoires de Saint-Simon, formant des annales suivies, même dans une publication incomplète et par extraits, ils ont offert la plus expressive histoire du dix-septième siècle, et, pour ainsi dire, une nouvelle forme, une variété caractéristique de son admirable littérature. On y trouve, en effet, une éloquence de plus, l'éloquence qui manquerait encore, même après Pascal, Bossuet et Sévigné, le style de cour dans un homme de génie, le style sans frein dans un homme plein

d'honneur et de vertu; enfin, ce qui est plus rare, cette entière sincérité de l'écrivain, cette âme mise à nu par le récit dans un travail solitaire qui ne s'adresse qu'à l'avenir.

Ce sont là, en partie, les mérites des notes et des Mémoires de Saint-Simon. Il avait quarante ans à l'époque où mourut Louis XIV. C'est depuis cette époque surtout qu'il écrivait ses souvenirs, qui restèrent inédits et sans influence sur l'opinion jusqu'aux dernières années du dix-huitième siècle. Voltaire, presque seul, en avait eu connaissance, et avait promis en bon courtisan de les réfuter. Après lui, Marmontel en tira quelques demi-pages originales, pour animer ses languissants Mémoires de la Régence. Et, enfin, dans ce grand éclat de publicité de 1789, on en fit paraître plusieurs volumes confusément extraits. Puissions-nous un jour les posséder entiers, sans retranchements et sans cartons!

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle.

Les archives même du Vatican, le saint des saints en fait de diplomatie, sont venues à Paris, et chacun a pu les consulter. Les archives de nos affaires étrangères ne garderont pas indéfiniment leurs trésors. La censure, qui n'est jamais bonne, est surtout bien inutile envers le passé. A la distance d'un siècle et d'une révolution sociale, les indiscrétions et les médisances n'ont aucun danger; et elles renferment souvent une portion de vérité, qui n'est plus que de l'instruction sans scandale (1).

ONZIÈME LEÇON.

Autres prosateurs de l'ancienne école dans le dix-huitième siècle. — Romanciers classiques, moralistes : Lesage. — Prévost. — Madame de Tencin. — Mademoiselle de Launay.

MESSIEURS,

Dans son catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, Voltaire a jeté le nom de Lesage avec ces mots d'une brièveté tant soit peu dédaigneuse : « Son roman de *Gil-Blas* est resté, parce qu'il y a « du naturel. » La première partie de *Gil-Blas* parut, en effet, l'année même de la mort de Louis XIV; mais par le génie, plutôt que par la date, ce livre appartient à l'âge litttéraire dont il marquait la fin. Lesage doit être compté parmi les écrivains les plus purs et du goût le plus vrai dans notre langue. Si c'est là ce que Voltaire a voulu dire, l'éloge est juste : « Son roman de *Gil-Blas* est resté, parce « qu'il y a du naturel; » oui, du naturel, ce don précieux qui manquait à plusieurs hommes de talent du dix-huitième siècle.

A cet égard, Lesage, dans sa vie obscure et modeste, sans prétention de secte ou de parti, fut un modèle à part, un classique de bonne plaisanterie et de bon sens, qui descendait en droite ligne de Molière, et avait emprunté la judicieuse et fine observation de La Bruyère, avec plus de simplicité dans l'expression.

Mettons-le donc à part, comme un de ces prosateurs de l'ancienne école qui, dans le dix-huitième siècle, conservèrent le goût du siècle précédent.

Né en 1668, à Vannes en Bretagne, Lesage, après d'excellentes études chez les Jésuites de cette ville, et quelques années perdues dans un obscur emploi de finance, vint à Paris chercher fortune, et fit, parmi d'autres essais littéraires, une traduction des lettres d'amour du *sophiste grec Aristenète,* singulier début d'un écrivain si naturel. Bientôt, par le conseil d'un ami, il étudia la langue et la littérature espagnole, mine abandonnée depuis Corneille. Il n'en tira d'abord que de petites comédies, bien écrites, mais d'un effet médiocre, et une traduction de la mauvaise suite de *don Quichotte*, par Avellaneda.

Soit que l'amour du plaisir, ou les embarras de fortune, ou le goût de libres études, ou peut-être toutes ces choses à la fois aient occupé la jeunesse de Lesage, il fut de ces hommes dont le talent ne parut que dans leur maturité. Il avait quarante-cinq ans quand il publia *le Diable boiteux*, et cinquante quand il fit jouer *Turcaret*.

Dans la langueur et l'ennui où s'éteignaient les dernières années du siècle brillant de Louis XIV, la vive satire du *Diable boiteux* eut un prodigieux succès; le titre et le fond étaient pris de l'espagnol, mais rajeunis par des allusions toutes contemporaines. L'édition fut enlevée rapidement; et deux jeunes seigneurs se disputèrent, l'épée à la

(1) Ce vœu, si souvent exprimé, s'est accompli avant même la nouvelle révolution qui a donné plus d'essor à toute publicité. En 1829 parurent les premiers volumes de la belle et complète édition des *Mémoires de Saint-Simon*, recueil incomparable, dont l'ensemble renferme beaucoup de parties égales ou supérieures à tous les fragments choisis qu'on en avait tirés jusque là. C'est le vrai *siècle de Louis XIV :* l'ouvrage de Voltaire n'est qu'une brillante esquisse et un panégyrique. Je n'ai pas voulu cependant allonger ici mes anciennes observations sur Saint-Simon, de peur de répéter et d'affaiblir ce qu'a dit cette année un jeune et célèbre professeur dans plusieurs de ses spirituelles et piquantes leçons. Je souhaite seulement de voir publier toutes les notes de Saint-Simon sur Dangeau, comme nous avons maintenant tous ses *Mémoires*. La publication que M. Lemontey a faite de ces notes n'en renferme qu'une partie, choisie avec goût, mais dans une intention presque unique : et tout ce qu'a écrit Saint-Simon, en fait de peintures de mœurs et d'anecdotes, mérite également d'être connu. On peut négliger seulement quelques *Dissertations* et *Considérations* où son génie l'abandonne, où son expression s'embrouille et languit; car il est bien moins publiciste que peintre de mœurs et grand écrivain.

main, dans la boutique du libraire, le dernier exemplaire de ce livre, où la cour était si bien peinte.

Animé par cette faveur publique, Lesage fit son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de la comédie-roman, *Gil-Blas*. Puis, en vieillissant, il traduisit ou imita de l'espagnol *Gusman d'Alfarache*, *Estevanille*, *le Bachelier de Salamanque*. De là, sans doute, le procès littéraire fait à Lesage sur la propriété de son meilleur roman; car, de nos jours encore une prétention nationale lui dispute son Gil-Blas, en disant: « Il nous a pris même « ses plus médiocres ouvrages; à plus forte raison « son chef-d'œuvre, » raisonnement d'après lequel les Espagnols pourraient soutenir que Lesage, ayant emprunté d'eux ses petites comédies du *Point d'honneur* et de *Don César*, il a dû leur prendre aussi *Turcaret*.

Un mot, Messieurs, sur cette controverse qui, bien comprise, est un honneur sans exemple pour Lesage. Jamais, en effet, dans ces simulations de mœurs étrangères, ces contrefaçons de costumes, admises en littérature, on ne vit l'art porté si loin, que le peuple imité se prétendit lui-même l'auteur de l'imitation, et prit la fiction à la lettre. C'est là pourtant ce qui est arrivé de *Gil-Blas* et des Espagnols. Dans le siècle dernier, un homme d'esprit de cette nation, le Père Isla, bon prédicateur et assez bon romancier, soutint que l'ouvrage de Lesage avait été volé d'un manuscrit espagnol inédit, et pour grande preuve, le retraduisit sous ce titre fanfaron et bien espagnol: « Les « aventures de Gil-Blas de Santillane, volées à l'Es« pagne par M. Lesage, restituées à leur patrie et « à leur langue naturelle par un Espagnol zélé, « qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. » Le Père Isla n'indique pas, à la vérité, le manuscrit original; il n'emploie que des inductions, et parfois les plus contradictoires.

Lesage a-t-il admirablement peint le duc de Lermes et le comte d'Olivarès : « Voyez, s'écrie le « Père Isla, le vol est évident. Un Espagnol seul pou« vait si bien connaître nos ministres! » Lesage est-il tombé dans quelqu'une de ces erreurs de lieux et de distance, dont les livres seuls ne préservent pas : « Voyez, dit le Père Isla, quelle ruse pour « cacher son vol, pour en effacer la trace : c'est « l'artifice de Cacus. »

De tout cela, Messieurs, il faut conclure seulement l'admirable vérité et le succès universel du *Gil-Blas*, traduit dans toutes les langues, revendiqué pour espagnol en Espagne, et reconnu indigène en France pour la vivacité, le naturel et la gaîté.

Ce n'est pas que, dans cette affaire, nous prétendions tout à fait nier la dette envers l'Espagne, mais elle est autre qu'on ne le dit. Notre *Gil-Blas* n'est pas volé, quoi qu'en ait dit le Père Isla, et tout récemment le docte Llorente. Il n'y a pas eu de manuscrit mystérieux trouvé par Lesage, et caché pour tout le monde; mais nul doute que Lesage n'ait habilement recueilli cette plaisanterie sensée, cette philosophie grave avec douceur, maligne avec enjouement, qui brille dans Cervantes et dans Quevedo, et dont quelques traits heureux se rencontrent toujours dans les moralistes et les conteurs espagnols. A cette imitation générale et libre, Lesage mêle le goût de la meilleure antiquité: il est, pour le style, l'élève de Térence et d'Horace.

Lesage a été dignement loué, de nos jours, par Walter-Scott. L'inventeur du roman historique, celui qui a rafraîchi l'imagination de notre vieille Europe, en évoquant tous les souvenirs du moyen-âge, toutes les singularités des coutumes locales, des superstitions populaires, a senti le prodigieux mérite d'un roman qui occupe, divertit, intéresse avec les incidents de la vie commune, où tout est neuf et près de nous, où l'homme de notre société, l'homme d'hier, l'homme d'aujourd'hui est sans cesse devant nos yeux. Le merveilleux, l'extraordinaire a sans doute un grand charme, surtout à deux époques, quand la réalité est encore mal connue, et quand elle est épuisée; mais, dans l'intervalle, il est un point où ce qui plaît surtout, ce qui est invention, c'est le vrai, découvert avec justesse et vivement exprimé.

Walter-Scott, par souvenir de lui-même dans sa notice de Lesage, a loué surtout l'expression pittoresque et le talent de description du romancier français. Par exemple, il admire le site agreste et le minutieux inventaire de la grotte où se cachait don Raphaël, sous un habit d'ermite. La description est heureuse en effet, et surtout sans longueurs; mais ce genre de beautés est secondaire pour Lesage : il n'a nul besoin de prestige des lieux et de la surprise faite à l'imagination par quelque spectacle ou quelque personnage mystérieux. Le cours ordinaire des choses est son meilleur théâtre; il ne tire ses incidents et sa nouveauté que du cœur de l'homme.

Dans *le Diable boiteux*, il n'avait écrit que des anecdotes et des fragments sur la vie humaine. C'était la forme naturelle de l'ouvrage, cadre ouvert aux portraits satiriques, aux réflexions morales, aux épigrammes, à la rêverie. Il y avait toutefois de l'unité et quelque invention dans le caractère du *Diable*, pris de l'espagnol, mais fort perfectionné. Lesage en avait fait le diable *bon homme*, lui donnant cette nature friponne et dé-

liée, malicieuse plutôt que méchante, qui domine dans son personnage de Scipion, et dont Gil-Blas lui-même a quelques traits. Asmodée est resté le génie familier de tous les héros de Lesage, le démon de la bonne plaisanterie. Asmodée est bien supérieur au diable Chrysal, diable d'ailleurs fort spirituel, qu'a imaginé, d'après *le Diable boiteux*, un romancier anglais, enlevant pour lui les toits des maisons royales et des palais ministériels. Le roman de *Chrysal* était une excellente satire politique qui ne se comprend plus guère aujourd'hui; le roman de Lesage, une satire morale encore piquante. L'auteur y a pris tous les tons, même celui d'une grave et religieuse éloquence. Son chapitre sur les tombeaux est presque une méditation d'Hervey, n'étaient quelques bons traits de maligne satire qui se mêlent à la morale et préviennent la monotonie.

Mais enfin ce ne sont là que les notes et l'*album* de voyage du grand peintre de la vie humaine. C'est dans *Gil-Blas* qu'il l'a décrite par une fiction fort simple, celle d'un spectateur qui s'est mêlé à tout, a passé par toutes les conditions, depuis celle de valet jusqu'à celle de premier commis et de sous-ministre, et a fait connaissance avec tous les vices, tous les travers, tous les ridicules, par l'exemple d'autrui, et souvent par le sien. Cette forme a été partout imitée. On a fait le *Gil-Blas* de chaque pays; et le meilleur livre que nous ayons sur l'Orient, l'*Anatase* de M. Hope, est une espèce de Gil-Blas, racontant par quelle succession d'aventures il a tour à tour essayé toutes les conditions de la vie grecque et musulmane. Mais en Orient, cette variété de tableaux ne peut naître que d'une foule de vicissitudes violentes et romanesques. Dans notre civilisation paisible, c'est une suite d'événements fort simples qui nous montre la société sous tous les points de vue. Aucun incident pris à part n'est rare ni singulier. Quant au personnage principal, comme acteur et comme témoin, il est également tiré de la *moyenne* de l'humanité. Il n'a ni vertu ni talents extraordinaires.

> . . . . Quemvis mediâ erue turbâ,
> Aut ab avaritiâ, aut miser ambitione laborat.
>
> Nam vitiis nemo sine nascitur; optimus ille est
> Qui minimis urgetur.

Aussi le tout est conté d'un ton si simple et si vrai, qu'après avoir lu le livre, on connaît, et parfois dans le monde on retrouve les personnages. Gil-Blas, par exemple, « c'est un homme « d'esprit, né pour le bien, mais facilement en« traîné vers le mal, profitant de l'expérience qu'il « acquiert à ses dépens pour tromper à son tour « les hommes qui l'ont trompé, se livrant sans « trop de scrupule à cette représaille, et quittant « volontiers le parti des dupes pour celui des fri« pons; capable cependant de repentir et de re« tour; conservant jusqu'au bout le goût de la « probité, et se promettant bien de redevenir « honnête homme à la première occasion. »

Ce n'est pas moi, Messieurs, qui ai tracé cet ingénieux portrait; je le prends comme résumé historique dans un éloge de Lesage. Quant au docteur Sangrado, au poëte Fabrice, et même à l'archevêque de Grenade, ils sont tellement connus qu'il n'y a plus à les décrire : leur nom est leur portrait.

Un seul reproche sérieux a été fait au roman de *Gil-Blas*, c'est l'absence trop marquée de toute élévation de sentiments. L'égoïsme, la poltronnerie, la servilité y sont peints avec indulgence, a-t-on dit; et on s'y plaît avec les fripons. Nous l'avouons, il y a peu d'exaltation morale dans *Gil-Blas*. C'est la marque du temps où il fut écrit. Il appartient à l'école de ces écrivains libres penseurs, mais non philosophes, qui dans leur hardiesse un peu bourgeoise, riaient sous cape des vices du siècle, mais prenaient tout doucement le monde comme il est, sans espoir de le réformer. De ce nombre étaient Crébillon fils, Piron, et plus tard Collé. Lesage eut sur eux l'inestimable avantage de respecter toujours les mœurs. Il est moins idéal, mais non moins pur que Walter-Scott. Du reste, fort honnête homme pour son compte, et d'un caractère noble et désintéressé, il est sans colère contre les malhonnêtes gens. Les côtés peu nobles de notre nature, l'égoïsme, l'intérêt, la complaisance servile, le défaut de courage, ne le choquent pas assez; il en rit, et parfois les excuse. Un critique célèbre a vivement blâmé cette habitude d'esprit qu'il appelle *prosaïque*. Nous y voyons surtout la marque du temps, l'esprit de ces dernières années du règne de Louis XIV, qui se fondent si bien avec les premières de la régence, époque de corruption sourde, de religion sans foi, de bassesse, de vénalité. Lesage ne s'indigne pas de vices si communs sous ses yeux; mais il les rend, pour toute punition, avec une vérité parfaite.

Quand il peint l'ébranlement de la vieille monarchie espagnole, les sottes obstinations des ministres, les friponneries des premiers commis, évidemment il songeait à la France. Les touches sont légères et prudentes. Lesage n'est pas philosophe; il n'aime pas les novateurs, même en littérature. Cest un libre penseur du vieux temps, qui, loin de la cour et du grand monde, content des douceurs d'une vie obscure, rit tout bas de ce qui se passe audessus de lui. Ce point de vue était tout autre que celui de La Motte, de Fontenelle, de Voltaire, nova-

teurs, mais courtisans, sceptiques en religion, mais ménageant fort les cardinaux premiers ministres.

Lesage, très-sévère pour Fontenelle et les esprits subtils qui veulent changer la *langue du blanc au noir*, n'épargne pas davantage le génie tragique de Voltaire. Non content de s'en moquer sur le théâtre de la Foire, où venaient les grandes dames de la régence avec le même empressement que leurs laquais, c'est Voltaire qu'il a mis dans *Gil-Blas*, sous le nom du poëte Gabriel Triaquero, dont les vers, *farcis de maximes et mal rimés, font fureur à Valence*, et sont préférés à ceux du sublime Lopez de Vega et du moelleux Caldéron. Voltaire sans doute aussi s'est souvenu de ce passage, lorsqu'il a parlé trop légèrement de Lesage, dont il aurait dû beaucoup admirer la prose, aussi nette et aussi vive que la sienne.

Lesage, éloigné du monde, passa ses dernières années dans une retraite moins agréable que le château de Lirias, à Boulogne-sur-Mer, chez un de ses fils devenu chanoine. Son autre fils s'était fait comédien. Dans la vieillesse et la surdité, Lesage conserva l'esprit et la gaîté du conteur le plus aimable, et mourut respecté de tous ceux qu'il avait fait rire.

La vie de Lesage, comme celle de quelques autres moralistes, s'écoula sans événements, et ne fut pas agitée de vives passions. Il avait pris pour devise le mot de La Bruyère, et s'y renferma : « Le philo« sophe use ses esprits à démêler les vices et le ri« dicule des hommes. »

Il n'en est pas ainsi d'un autre romancier célèbre du même siècle, qui, dans ses fictions, prit le côté tragique de la vie humaine, dont il avait pour son compte éprouvé toutes les passions et tous les orages.

Le savoir-faire dans le monde, la justesse du sens et la modération des goûts, assez de bonté, nulle sensibilité romanesque, voilà ce qui plaît à Lesage. L'abbé Prévost (1) est, au contraire, tout romanesque, mais vivement, naturellement. Ses aventures, source de ses écrits, commencèrent au sortir de l'enfance. C'était un des hommes les mieux doués de tous les dons extérieurs et de toutes les qualités brillantes de l'imagination et de l'esprit. Une sorte d'inertie rêveuse, d'insouciance monacale se mêlait en lui à des passions ardentes ; et sa vie s'écoula dans ces agitations, ces alternatives de faiblesses et de remords, qui donnent peu de dignité au caractère, mais servent bien le talent.

Né, en 1697, à Hesdin, dans l'Artois, d'un père magistrat estimé, Prévost, élevé chez les jésuites de la ville, fut d'abord fervent novice. Puis, à seize ans, il quitta le collége, et s'engagea dans l'armée, comme volontaire. Il se lassa bientôt de cette vie bruyante, ennemie de l'étude ; il revint chez les Pères Jésuites, avec une ferveur de repentir et de noviciat que le talent qu'il annonçait fit sans peine accueillir. Mais bientôt ce ne fut plus l'inconstance d'esprit, ce fut une passion plus forte qui tourmenta Prévost, et vint le disputer au cloître. Il quitta de nouveau les Pères, rentra dans l'armée avec un grade, et goûta vivement la vie libre et dissipée d'un jeune officier. Dans l'emportement de faciles plaisirs, il avait conçu cependant une profonde passion pour une personne qui lui fut enlevée avec des circonstances obscures. « La fin « d'un engagement trop tendre, dit-il lui-même « dans une lettre, me conduisit au tombeau. C'est « le nom que je donne à l'ordre respectable où j'al« lai m'ensevelir, et où je demeurai quelque temps « si bien mort, que mes parents et mes amis igno« rèrent ce que j'étais devenu. »

Cet ordre était celui des Bénédictins de Saint-Maur. Prévost, qui n'avait encore que vingt-deux ans, ne tarda pas d'y prendre la prêtrise, et fut choisi par ses supérieurs pour prêcher un carême dans la ville d'Évreux. Sa belle imagination ravit l'auditoire. Mais il ne remonta plus dans la chaire, et fut envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, pour travailler aux *collections savantes*. Il n'avait pas sans doute plus de goût pour ces arides études que n'en avait eu jadis le P. Mallebranche. L'ennui du cloître réveilla bientôt dans son cœur le souvenir du monde : et, en compilant son volume de la *Gallia christiania*, il commença son premier roman. Son imagination, qui avait besoin de se répandre, animait les soirées d'hiver du couvent par de longs récits d'aventures qu'il faisait sur-le-champ, à la demande de ses pieux confrères ; et parfois le jour surprit la savante congrégation dans ces veilles d'une nouvelle espèce.

Cependant, ni les plaisirs de l'imagination, ni l'étude ne pouvaient remplacer ce qu'il avait perdu. « Le sentiment me revint, a-t-il avoué quelque part ; « et je connus que ce cœur si vif était encore brû« lant sous la cendre. » Mais Prévost s'était lié cette fois pour jamais. Ne pouvant espérer la liberté, il souhaita du moins une captivité plus douce, et fit demander en cour de Rome sa translation à Cluny, monastère dont la règle était moins rigoureuse. Elle lui fut accordée. Mais l'évêque d'Amiens, auquel le bref était confié, refusa de le publier. Prévost, qui, dans son impatience, avait brusquement quitté Saint-Germain-des-Prés, se trouva sans asile, et s'enfuit en Hollande, évasion qui lui attira,

(1) Un homme de talent, poëte et critique plein d'imagination, vient d'écrire sur l'abbé Prévost quelques pages qui auraient dû faire supprimer celles-ci.

même de Voltaire, le titre fâcheux de *moine défroqué*. Il faudrait savoir, avant de le juger, tout ce que cet homme, né tendre et passionné, avait souffert dans la sécheresse et les tracasseries du cloître, et combien il avait besoin de respirer l'air libre, au prix même du malheur et de la disgrâce publique.

Il vécut quelque temps à La Haye, et y publia les *Mémoires d'un homme de qualité*, son premier ouvrage. Les passions, qu'il peignait si vivement, n'avaient pas cessé pour lui. Dans la société de quelques familles réfugiées, il connut une jeune personne protestante, aussi belle que malheureuse. Il l'aima, s'en fit aimer, et prodigua tout pour elle, sans vouloir cependant l'épouser, par un souvenir de ses anciens vœux. Elle le suivit en Angleterre, où il entreprit un journal littéraire, *le Pour et le Contre*, et fit paraître, en 1732, *Cléveland* et *Manon Lescaut*.

Les aventures de Prévost commençaient à devenir célèbres, en même temps que ses ouvrages. Un érudit français très-caustique, Lenglet Dufresnoy, publia que l'abbé Prévost venait d'être enlevé par une femme, qu'il changeait de religion en changeant de pays, et allait bientôt se faire Turc, pour devenir muphti. Prévost se défendit du ridicule d'avoir été enlevé, et répondit aux autres reproches, en se représentant comme un homme d'études, « qui passe quelquefois des semaines entières sans « sortir de son cabinet; civil par éducation, mais « peu galant; d'une humeur douce, mais mélanco- « lique; sobre, enfin, et réglé dans sa conduite. » Et malgré les écarts de sa vie, rien n'oblige de douter que ce portrait ne soit en grande partie véridique.

Après plusieurs années passées à Londres dans cette vie équivoque et laborieuse, Prévost, dont la réputation s'étendait chaque jour en France, obtint d'y rentrer. Il fut dispensé de ses vœux de bénédictin, et restant prêtre séculier, fut choisi pour aumônier par le prince de Conti, qui goûtait fort ses romans. Dans cette situation plus libre et plus heureuse, Prévost continua *le Pour et le Contre*, et publia *le Doyen de Killerine*, et d'autres ouvrages. Sa vie fut encore troublée. Accusé d'avoir pris part à une gazette qui déplut à la cour, il n'évita une lettre de cachet qu'en se retirant à Bruxelles. Il en revint bientôt; et, sous la protection du chancelier d'Aguesseau, entreprit sa grande collection de l'*Histoire des Voyages*, en partie traduite de l'anglais, en partie composée par lui avec un talent quelquefois très-remarquable, et qui laisse bien loin l'incomplet et fautif abrégé de La Harpe.

En même temps, il naturalisait dans notre langue les beaux romans de Richardson, et aidait ainsi cette influence du goût anglais que Voltaire avait commencée parmi nous.

On sait quel accident funeste termina prématurément la vie de l'abbé Prévost. Comme il traversait le bois de Chantilly, pour retourner à une petite campagne qu'il avait, il fut frappé d'évanouissement. Trouvé au pied d'un arbre et rapporté sans connaissance, il expira sous le scalpel d'un chirurgien de village, à l'âge de soixante-quatre ans.

Il avait écrit plus que Voltaire; et on peut fort justement lui appliquer ce que Voltaire disait de Dryden : « Qu'il manquait à cet homme, pour jouir « d'une grande renommée, de n'avoir fait que le « quart de ses ouvrages. » Une partie de ceux de l'abbé Prévost est, en effet, ou compilée pour des libraires, ou composée trop vite, sans recherches savantes et sans choix. Mais il eut deux grands mérites, la passion et le naturel. Il n'invente pas toujours heureusement; il se jette dans de faciles récits d'aventures; mais il occupe, il attache, il est éloquent. « La lecture des malheurs imaginaires « de Cléveland, dit Rousseau, faite avec fureur et « souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, « plus de mauvais sang que les miens. »

Dans les combinaisons si variées du roman moderne, on remarquera qu'il n'y a guère de source d'intérêt, de forme de nouveauté que n'ait ressentie et que n'ait essayée Prévost. Il a devancé le plus célèbre des romanciers de nos jours, par la manière habile dont il mêle à ses personnages, dont il enlace dans ses fictions des noms et des souvenirs historiques. Il a peint non-seulement les caractères de la vie commune, mais les intrigues des partis, les passions des sectes, les fanatiques d'Angleterre, les catholiques d'Irlande, la colonie protestante qu'il rêve à l'île de Sainte-Hélène. Son imagination dispose avec candeur du monde entier. Le premier il a fait entrer sur la scène de l'humanité la vie sauvage, et tiré de nouveaux effets, non de l'exagération factice des caractères, mais de la diversité des mœurs et des climats.

Prévost est aujourd'hui moins lu que Lesage. Ses inventions ont fait leur temps, et ne seraient plus assez piquantes et assez neuves pour nous. Mais, quand elles succédaient à la grave littérature du dix-septième siècle, quand l'auteur ouvrit tout à coup ce monde d'aventures à l'imagination, je ne m'étonne pas qu'il ait enchanté les esprits, et obtenu le même succès que Walter-Scott de nos jours. Peut-être même a-t-il un avantage sur le grand romancier de notre siècle, c'est d'être moins antiquaire, moins artiste, moins habile à découper dans l'histoire le cadre de son roman, et plus occupé de s'y placer lui-même, avec ses passions et ses souvenirs. C'est là ce qui jette, au milieu de

tant d'aventures, parfois peu naturelles et peu liées, un grand air de vérité. Ses personnages ont quelque chose de lui-même : ils ont de grands intervalles de folle passion et de solitude mélancolique; ils sont tendres et studieux; ils passent par le cloître, ou ils y reviennent. Le héros des *Mémoires d'un homme de qualité,* Cléveland, Patrice dans *le Doyen de Killerine*, tous ces personnages sont empreints de la physionomie de l'abbé Prévost, qui, suivant l'expression de Voltaire dans un moment de justice, « n'était pas seulement un auteur, « mais un homme ayant connu et senti les passions. »

Cette impression de ressemblance ne peut-elle pas se soupçonner aussi dans le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, son roman impérissable, où un intérêt si touchant naît de personnages en apparence si dégradés, et où le vice même se rachète et se transforme par la passion? Je ne voudrais pas faire tort à la jeunesse de l'abbé Prévost, ni supposer qu'il s'est jamais autant écarté de l'honneur que le chevalier Desgrieux; mais j'ai peine à croire que plus d'une situation si bien peinte dans ce roman n'ait pas été sentie et éprouvée par l'auteur. Cette passion irrésistible du chevalier, cette fuite de la maison paternelle, ces retours vers l'étude et la théologie, cette évasion de Saint-Lazare, tout cela me paraît bien ressembler aux noviciats interrompus de Prévost, et à sa brusque sortie de Saint-Germain-des-Prés. L'homme vertueux du roman de *Manon Lescaut,* l'abbé Thiberge, ce prêtre indulgent, ce modèle des amis généreux, était un personnage réel, connu sous ce nom même, et dont Prévost avait peut-être éprouvé pour son compte la sagesse et l'amitié.

Sans admettre en tout cette conjecture, on ne peut douter que, dans ce roman, bien des choses ne soient peintes d'original, et que Prévost, dans sa vie d'aventures, n'ait rencontré cette femme si légère, cette coquette charmante et pernicieuse, que l'excès du malheur rend si noble et si tendre. Par là, ce livre, dont le début annonçait une aventure vulgaire, dont les détails offrent souvent des mœurs dégradées, s'élève, en finissant, au sublime de la passion. Cette jeune courtisane devient une épouse admirable, et sa mort, dans les solitudes d'Amérique, n'est pas une scène moins éloquente que la mort d'Atala.

L'imagination n'est pas tout ici. Prévost avait souffert quelques douleurs semblables. Ce sont là ces anciens chagrins dont il parle, et qui avaient laissé, dit-il, une empreinte durable sur son visage.

Malheureusement, lorsque l'homme de talent trahit à demi dans ses ouvrages quelque triste mystère de sa destinée, les conjectures des oisifs vont au-delà; et, si son imagination attristée se plaît à des fictions sinistres, on finit par soupçonner sa vie. Byron avouait des fautes et des regrets : on lui a supposé des crimes (1). La vérité des peintures mélancoliques de l'abbé Prévost fut également expliquée par une lugubre calomnie. On imagina qu'il était poursuivi d'un affreux souvenir; que jeune, dans un transport d'amour et de fureur, voulant venger sa maîtresse, il avait repoussé son père avec une violence qui causa la mort du vieillard. Rien dans la réalité n'accrédite cette fable odieuse; elle désespéra longtemps l'abbé Prévost, sans le détourner des tristes peintures où le portait son génie, et qui ont fait sa renommée. Tout semble attester d'ailleurs que cet écrivain mélancolique était un excellent homme, du caractère le plus doux et le plus aimable, tendre, généreux, sincère, prodigue pour les autres. Seulement la pauvreté le réduisit parfois à d'humiliantes démarches; et on souffre à la lecture d'une lettre où il sollicite un prêt d'argent de Voltaire, en lui offrant des éloges. L'abbé Prévost, du reste, ne fut jamais ni le détracteur du génie de Voltaire, ni le partisan de ses opinions. Malgré les aventures de sa jeunesse et son séjour de Hollande et d'Angleterre, il paraît même avoir toujours le cœur touché de la religion. Il projetait, dans ses dernières années, de grands ouvrages pour la défendre; et il ne lui a manqué, pour être fort édifiant, que de n'avoir pas été prêtre.

Dans le même temps, une autre personne, également échappée aux vœux monastiques, portait, dans la peinture de l'amour, un art plus délicat, et non moins de passion. C'était madame de Tencin, phénomène moral, qui réunit les plus étranges contrastes : une vie d'intrigues, de séductions intéressées, et un talent pur, sensible, passionné, la prostitution au cardinal Dubois, et l'amitié de Montesquieu.

Madame de Tencin fut une des personnes qui ont pratiqué les premières avec succès le grand art d'arriver à la considération, sans estime. Petite religieuse dans un couvent de province, elle réussit à tout, à sortir de son couvent d'abord, à devenir dame chanoinesse, puis à faire annuler ses vœux, à vivre à Paris dans le grand monde, s'appuyant des dévots et des philosophes, se mêlant de bulles et de galanteries. Condamnée, comme femme, à n'avoir d'ambition que pour autrui, elle fit de son frère, abbé médiocre et fripon, un évêque, un archevêque, un cardinal, un ministre; elle l'eût fait pape, si Dubois eût régné plus longtemps.

(1) Voyez un article littéraire et psychologique de Gœthe, où Byron est représenté comme coupable d'un assassinat.

Mais cette excellente sœur fut mère dénaturée, et, par bienséance, fit exposer furtivement son enfant au berceau, son enfant qu'une pauvre vitrière adopta et qui devint d'Alembert. Madame de Tencin ne fut pas tourmentée pour cette faute, comme l'était à Londres la mère moins coupable peut-être du poete Savage. D'Alembert ne daigna jamais se plaindre, ni réclamer son nom.

Le cœur de madame de Tencin fut mis à d'autres épreuves. Un amant jaloux se tua chez elle, à ses pieds. Elle fut arrêtée et poursuivie criminellement pour cette mort, dont pourtant elle se justifia très-bien.

Ces incidents ne troublèrent qu'une part de sa vie. Le reste s'acheva dans une heureuse retraite, au milieu des plaisirs de l'esprit et de l'intimité assidue des premiers hommes du temps. Ce règne paisible, ce gouvernement des beaux esprits, qu'elle appelait ses *bêtes*, dura jusqu'à l'époque où madame Geoffrin lui succéda, comme une bourgeoise à une princesse

Quoi qu'il en soit, dans les agitations ou le calme de sa longue vie, madame de Tencin écrivit quelques romans pleins de charme. Il n'y a besoin de dire que l'amour en est le sujet et l'âme. C'est, du reste, l'élégance et l'imagination sensible de madame de Lafayette, mais quelque chose de moins réservé, de moins sage

Dans celui de ses romans qui remonte à une époque assez éloignée, *le Siége de Calais*, on remarque parfois ce défaut de simplicité, et ces ornements de cour que notre belle littérature jetait sur le moyen âge. Mais, pour le goût, la passion, le naturel, rien ne surpasse les *Mémoires du comte de Comminges*. On y sent, comme dans les ouvrages de l'abbé Prévost, le contre-coup de la solitude et l'émotion du cloître. La dernière scène est d'un pathétique admirable. Un jeune frère de la Trappe, mourant et couché sur la cendre, fait sa confession à haute voix, devant la communauté assemblée. Ce jeune frère est une femme : elle était libre, elle meurt; et ses dernières paroles sont entendues par celui que le désespoir de l'avoir perdue avait conduit dans le même monastère, et qui est là, près d'elle, sous le vêtement qu'elle-même avait pris. Depuis que la religion est surtout employée comme effet dramatique, et mise en lutte avec l'amour, a-t-on jamais imaginé situation plus touchante? L'auteur a mis dans une fiction autant de passion et d'éloquence que mademoiselle de Lespinasse dans des lettres véritables, témoignage d'un amour qui lui coûta la vie.

Le roman du *Comte de Comminges*, qu'une anecdote obscure a voulu ôter à madame de Tencin pour le donner à M. d'Argental, est resté le plus beau titre littéraire des femmes dans le dix-huitième siècle. La pureté délicate de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves* s'y retrouve, avec une simplicité plus libre et plus animée. Surtout, on n'y voit rien de ces grâces un peu maniérées, fort à la mode dans la société même de madame de Tencin. Tout est naturel et ingénu dans cet ouvrage d'une personne qui l'était si peu.

A la même époque, une autre femme de beaucoup d'art et d'esprit, qui avait aussi mêlé dans sa vie les intrigues de la politique et celles de l'amour, écrivait non pas des romans, mais des *Mémoires* assez peu sincères. C'était mademoiselle de Launay, femme-de-chambre de la duchesse du Maine, sans grâce et sans beauté, mais recherchée, pour son esprit, par les hommes les plus distingués du temps, chantée par Chaulieu, admirée par Fontenelle, flattée par Voltaire, et ayant eu l'honneur d'être mise en prison pour conspiration de cour avec une princesse du sang.

Les écrits de mademoiselle de Launay sont curieux à plus d'un titre, et surtout parce qu'ils marquent une époque de la langue et du goût, un certain art de simplicité mêlée de finesse, d'élégance discrète et de bienséance ingénieuse. C'était le ton de la cour de Sceaux. C'était le style net et fin qui plaît dans La Motte, auquel Fontenelle ajouta de nouvelles grâces, que Mairan, madame de Lambert, Maupertuis employèrent avec goût, que Montesquieu mêla parfois à son génie, et dont quelques nuances se retrouvent dans la concision piquante de Duclos, et dans la subtilité prétentieuse de Marivaux. Sous la plume de mademoiselle de Launay, ce style est à son point de perfection, poli, enjoué, facile, et parfois, lorsque son cœur est engagé dans ce qu'elle raconte, vif et coloré, en dépit de la modestie de l'expression.

Il y a peu de choses dans ces *Mémoires*, peu de choses dans la vie de mademoiselle de Launay, vie de couvent et de petite cour, sèche, bienséante, contenue. Fontenelle, qui avait beaucoup connu l'auteur, a dit du livre : « Cela est écrit avec une « élégance agréable; mais cela ne valait pas la peine « d'être écrit. — Les femmes sont de votre avis, « lui répondit-on ; mais les hommes n'en sont pas. « — Les femmes ont raison, reprit Fontenelle; il « est vrai que ce n'est peut-être pas par raison. » La forme de ce jugement ressemble au tour d'esprit dont il fait la critique. Ce sont des contrastes ingénieux, quelque chose d'épigrammatique et de poli, un jeu calculé d'expressions, qui marquent des différences délicatement saisies entre les idées. A-t-on jamais mieux peint, par exemple, la froide et tyrannique amitié des grands, que dans ce peu de mots sur la duchesse du Maine : « Cette prin-

« cesse, qui avait le malheur de ne pouvoir se « passer des personnes dont elle ne se souciait pas. » Et de pareils traits se rencontrent sans cesse et sans effort, dans le style de mademoiselle de Launay.

Souvent l'esprit coûte quelque chose à la justesse: c'est une vive saillie, un caprice amusant. Dans mademoiselle de Launay, l'esprit c'est la plus fine justesse de pensée et d'expression. Aussi avait-elle étudié, comme madame de Grignan, la philosophie de Descartes et un peu de géométrie. Elle tirait de cette science certaines analogies qu'elle appliquait même à l'amour. C'est ainsi que, fort jeune, elle fit une remarque digne d'Euclide, sur une personne qui lui donnait souvent la main, pour la ramener le soir à son couvent : « Il y avait une grande place « à passer, et dans les commencements il prenait « son chemin par les côtés de cette place. Je vis « alors qu'il la traversait par le milieu : d'où je « jugeai que son amour était au moins diminué de « la différence de la diagonale aux deux côtés du « carré. » Mademoiselle de Launay ne porta pas toujours cette précision scientifique dans les affections du cœur : elle aima, même sans être aimée.

Mais son plus grand malheur fut la servitude où elle vécut, avec un esprit d'observation qui lui rendait le joug insupportable. De là aussi, dans ses *Mémoires*, quelques tableaux de mœurs vivement sentis, et peints de même. Mademoiselle de Launay a fait, pour une société de cour, deux comédies assez froides et presque ennuyeuses, malgré beaucoup d'esprit. Mais il y a, dans ses *Mémoires*, des scènes d'un excellent comique; par exemple, sa présentation à tout Versailles, par une grande dame, qui s'est engouée d'elle, l'accable d'éloges, et la fait tenir debout dix heures durant, lui demande son horoscope, et une lettre d'affaires pour son procureur. « Voilà, dit la grande dame, en « traînant sur ses pas sa protégée, cette personne « dont je vous ai entretenue, qui a un si grand « esprit, qui sait tant de choses. Allons, made- « moiselle, parlez. Madame, vous allez voir comme « elle parle.— Elle vit que j'hésitais à répondre, et « pensa qu'il fallait m'aider, comme une chanteuse « qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on désire « entendre. — Parlez un peu de religion, dit-elle; « vous direz ensuite autre chose. » Il y aurait eu de quoi embarrasser Voltaire lui-même. Mademoiselle de Launay se tira pourtant de cette épreuve.

Présentée chez la duchesse du Maine, elle y fut d'abord femme-de-chambre, dans la rigueur du mot et des fonctions. Puis une lettre à Fontenelle, sur un petit événement du jour, courut les salons et la rendit célèbre. Elle entra dans les plaisirs d'esprit et les fêtes de Sceaux. L'abbé Chaulieu, qui devenait aveugle, s'éprit d'amour pour elle, et lui adressa de jolis vers. Fontenelle compta son suffrage. Le savant Dacier, qui venait de perdre madame Dacier, songea sérieusement à l'épouser; et enfin la princesse qu'elle servait daigna lui parler.

Cette haute faveur lui devint fatale : et c'est là le point curieux de l'ouvrage. On y voit cette conspiration de Cellamare, tramée par une princesse bel esprit, avec les plus grands projets du monde et les plus petits ressorts. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'une grande ligue du nord et du midi, du rétablissement des Stuarts, tout cela pour arriver à renverser le régent, et à rétablir M. le duc du Maine dans tous ses priviléges de bâtard légitimé, qu'il avait perdus, sans mot dire, à la séance du parlement. Saint-Simon a fait un récit incomparable de cette séance et du piètre rôle qu'y joua le duc du Maine. C'est l'hymne du parti vainqueur. Mademoiselle de Launay nous donne les mémoires secrets du parti vaincu, et on ne s'étonne pas de sa défaite. Jamais conspiration de femmelette bel esprit ne fut plus étourdiment conduite. La duchesse, dans son dépit de voir échapper à son mari l'héritage de Louis XIV, consulte tour à tour des érudits, des devineresses, des intrigants faiseurs de mémoires politiques, puis enfin s'arrête à l'idée de faire demander par l'Espagne la convocation des états-généraux en France. La découverte de ce plan, la saisie de force mémoires à l'appui, l'emprisonnement de la duchesse du Maine et de son mari, sont des événements historiques assez connus. Le régent, tout engourdi qu'il était par les plaisirs, avait une grande supériorité sur de pareils conspirateurs. Il n'y eut plus pour mademoiselle de Launay d'autre rôle et d'autre sujet de récit qu'une prison bien supportée, puis un retour dans le palais désormais attristé de la duchesse du Maine réduite à ne plus être que la reine de Sceaux.

La vie et le style de mademoiselle de Launay caractérisent parfaitement cette école spirituelle, bienséante, parfois maniérée, toujours un peu sèche, dont La Motte était le poete, et dont Fontenelle fut le Voltaire. Il est impossible de songer moins à sa mère et à sa sœur que ne le fait mademoiselle de Launay; et elle paraît aimer fort médiocrement la princesse même, à qui elle s'était dévouée. Mariée un peu tard, et uniquement pour avoir le droit de monter dans les carrosses, à un officier suisse, M. de Staal, elle resta dans la petite cour de Sceaux, qui se consolait par le bel esprit de ses revers politiques.

C'est là qu'elle vit et qu'elle a malignement dépeint Voltaire et madame du Châtelet, venant jouer la comédie. Ils dérangèrent un peu les allures concertées et les amusements officiels du palais; et ma-

demoiselle de Launay trouva que c'étaient des *non-valeurs* dans une société. Elle ridiculise tant qu'elle peut leur conduite inusitée, et les livres d'algèbre, et la toilette de madame du Châtelet. Elle adressait ses peintures satiriques à madame du Deffant, qui n'était pas plus indulgente qu'elle, quoique jeune alors. Avec beaucoup d'esprit et d'élégance, mademoiselle de Launay a le pli de sa condition : c'est une soubrette de cour, mais une soubrette; toutefois, pour la langue, le goût et l'histoire des mœurs, il faut lire ses *Mémoires*. Leur frivolité même est un curieux témoignage de l'esprit du temps.

DOUZIÈME LEÇON.

Retour à la poésie du dix-huitième siècle. — Influence et supériorité de Voltaire dans tous les genres, hormis le lyrique et le comique. — Pourquoi ces deux formes de l'art lui ont-elles manqué? — De l'école poétique, anti-philosophique. — Louis Racine; Lefranc de Pompignan. — Destouches; Piron; Gresset.

MESSIEURS,

Malgré le passage de Voltaire dans le palais de la duchesse du Maine, nous étions là bien loin de la poésie. Cette cour de Sceaux était la miniature du Versailles de Louis XIV. On y sentait, en fait de goût, un peu de bâtardise. Il y avait beaucoup de politesse et de luxe, mais nulle grandeur; et Voltaire lui-même y venait composer et jouer une comédie fort peu plaisante, qu'on ne cherche guère dans ses œuvres. Quand on voit cependant quel était alors le goût des esprits délicats du grand monde, on admire d'autant plus le génie poétique conservé par Voltaire, au milieu d'une société si peu faite pour la poésie. Dans le dix-huitième siècle, avec tant d'esprit, rester poëte, ce n'est pas la moindre originalité de Voltaire! Ni les fausses théories du temps, ni la distraction d'études sévères, ni les premières atteintes de l'âge n'affaiblirent, dans Voltaire, cette source féconde. Depuis sa retraite à Ciray, entre deux géomètres, Kœnig et madame du Châtelet, quelles inspirations de poésie lui viennent encore! *Alzire, Mahomet, Mérope, Catilina, Oreste, Nanine,* quelle suite d'ouvrages éclatants!

Tout cela ne permet nullement de proclamer Voltaire,

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

ni de le juger *le plus tragique de nos poëtes*, comme a fait La Harpe. Le temps, ce critique souverain, a déjà montré que les ouvrages dramatiques de Voltaire avaient rarement ces fortes teintes qui gagnent à vieillir. Nulle pièce de Corneille, même *le Cid*, n'avait été plus applaudie, à sa naissance, que dans la reprise de gloire qu'eut ce grand homme, il y a vingt ans, un siècle et demi après sa mort. Alors aussi, quelques-uns des chefs-d'œuvre de Racine excitaient un universel enthousiasme: et, je le crois, malgré le paradoxe et la satiété, ces retours du goût public se verront encore. Mais l'épreuve ne fut pas aussi favorable à Voltaire. Plus rapproché de nous par la date, il était cependant moins compris, moins aimé. Ses grands effets de théâtre et ses sentences philosophiques semblaient usés; sa bruyante éloquence de théâtre ne saisissait pas les âmes, comme le génie du vieux Corneille et la perfection passionnée de Racine. On démêlait dans son éclat beaucoup de ces fausses couleurs qui ne tiennent pas.

Voltaire dit quelque part : « Il y a des beautés « de sentiment, et des beautés de déclamation. » Rien ne se vérifie mieux par son exemple. Sans cesse il tombe dans ce genre de beautés déclamatoires. On en est étonné pour cet esprit si juste, si naturel, si vif. Mais c'est, je crois, que la grande poésie, le tragique, était un rôle de convention qu'il prenait à son gré, et dont il riait dans la coulisse. Voyez sa *correspondance :* comme il s'y joue de son fracas théâtral et de sa pompe poétique! Corneille et Racine travaillaient avec plus de bonne foi, et leurs beautés sont plus sérieuses.

Voltaire a voulu enhardir et animer la scène, multiplier les effets de théâtre. Il y a souvent réussi; mais, pour la grandeur et la nouveauté des caractères, ce qui est la vie même du drame, a-t-il approché de ses deux modèles? A-t-il rien de comparable à ces créations originales et neuves de don Diègue, de Pauline, de Sévère, de Burrhus, d'Acomat, de Joad? Sa diction, dramatique par le mouvement et la chaleur, l'est-elle autant par la vérité? Égale-t-elle la poésié de Racine ou de Corneille, quand il est Corneille? Et la perfection de la poésie n'est-elle pas une partie nécessaire de notre théâtre sévère et régulier?

Contre les sophismes de La Motte et de Fontenelle, Voltaire avait défendu la poésie, comme son bien et son domaine. Mais plus tard il se mit à l'aise dans cet héritage qu'il avait conquis, et où il régnait seul. Il s'attacha de moins près au grand art de Racine, son premier modèle. Son vers, moins travaillé, se remplit de paroles plus sonores qu'expressives; et sur le style poétique, il prit insensiblement quelques-unes des opinions qu'il avait combattues. Après s'être moqué de la peine qu'avait prise La Motte de mettre en prose une scène de Racine, il soutint que les bons vers ne devaient être que de la prose bien faite, à laquelle on ajoutait la mesure et la rime; et partant de ce principe, qui demandait moins de soins et d'efforts, il fut souvent prosaïque

et négligé dans ses vers. Il eut peu de ces formes hardies, de ces tours originaux, de ces vives images qui sont l'accent même de la poésie.

Il n'en était pas moins fidèle à l'étiquette de notre théâtre; il en exagéra même la pompe habituelle et les périphrases bienséantes, sans les corriger par ces tours naïfs que Corneille trouvait dans la langue de son temps, et que Racine mêlait artistement à celle de la cour. Par là, il fut à la fois moins poétique et moins simple, moins vrai que ses grands devanciers.

Voltaire n'en exerça pas moins sur son siècle la puissance prestigieuse du poëte. Par une rare exception, il la garda même toujours, sachant la transformer selon les âges de la vie, et laissant échapper, à quatre-vingts ans, quelques-uns de ses plus heureux vers. Il est vrai que ces vers étaient dans un style familier, sur le ton sceptique d'un vieillard qui se permet tout; et cette liberté était peut-être plus favorable au naturel d'un poëte qui n'était pas né, comme Racine, pour la perfection de l'art et n'avait pas la patience d'y atteindre.

Je ne m'étonnerais donc pas, Messieurs, d'entendre préférer aux plus éclatantes tirades, aux plus belles scènes de Voltaire, son *Épître à Horace*, ou ses *Stances à madame du Deffant*.

Là, Voltaire est poëte à sa manière, et poëte original. Ailleurs, il est imitateur, et surpassé. Qu'on lise dans la tragédie de *Mahomet* cette vive apostrophe :

> Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
> Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose ;
> Ibrahim, dont le bras, docile à l'Éternel,
> Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
> Étouffant pour son Dieu les cris de la nature.

Le mouvement de ces vers entraîne; mais, pour juger combien les couleurs poétiques en sont faibles et communes, cherchez la même pensée sous l'expression de Racine :

> N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
> Où le père des Juifs, sur son fils innocent,
> Leva sans murmurer un bras obéissant,
> Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
> Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
> Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
> Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé?

Trop inférieur à la perfection de Racine, Voltaire, dans la souplesse de son génie, s'est quelquefois heureusement approprié la mâle gravité de Corneille. Ce caractère est surtout remarquable dans sa tragédie de *Catilina*, œuvre de son âge mûr, qu'il avait fortement travaillée, et dont il joua lui-même le principal rôle sur le théâtre de Sceaux. L'antiquité raconte la ruse pathétique d'un acteur qui avait mis les cendres de son propre fils dans l'urne d'Oreste, pour être ému d'une vraie douleur en recevant cette urne sur la scène. C'est ainsi que Voltaire ne jouait pas un rôle, mais était lui-même, quand il s'écriait par la bouche de Cicéron :

> Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire,
> Des travaux des humains c'est le digne salaire;
> Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

Cette gloire qu'il poursuivait depuis quarante années, partout et sans cesse, par les grands travaux et les essais frivoles, par les plus belles inspirations de l'art et par la licence, il l'avait, il en jouissait, malgré toutes les calomnies et toutes les haines. Les lettres régnaient sur l'Europe, et Voltaire sur les lettres. Son nom était le premier nom du siècle, après celui du vainqueur de Dresde, qui se faisait son disciple et lui demandait la gloire. Le pays le plus vanté par lui, l'Angleterre, lui rendait hommage; et un de ses plus grands poëtes lui disait en beaux vers :

« A toi, Voltaire, il est donné de plonger dans « l'abîme des temps, d'élever les exploits des héros, « d'agrandir le nom du monarque! à toi le drame, « le drame renouvelé! à toi la trompette épique! »

Rien ne manquait à Voltaire, même la faveur ou du moins les bienfaits de la cour. Mais, parvenu au comble de ses vœux, ayant épuisé la gloire poétique, il était gêné en France, pour cette liberté d'opinion qu'il sentait croître en lui par le déclin même de l'âge. Mieux valait pour un philosophe être l'hôte et l'ami de Frédéric, que le protégé de madame de Pompadour. Il partit donc pour Berlin, quelques mois après la mort de madame du Châtelet. Là, Frédéric, guerrier, philosophe, et ennemi du christianisme comme Julien, vivait comme lui, sans cour et sans luxe, dans la compagnie de quelques lettrés. Mais les transports de Julien, courant hors de son palais recevoir Libanius, ne pouvaient surpasser la joie qu'eut Frédéric en prenant possession de Voltaire qu'il fit son chambellan. On sait que l'enchantement dura peu : les amours-propres s'aigrirent, les tracasseries survinrent. Frédéric était, en amitié même, despotique et moqueur. Voltaire médisait du roi, et même du poëte. Ce n'est pas seulement une querelle au sujet de Maupertuis qui les brouilla. Voltaire, en composant à Potsdam son poème sur *la Loi naturelle*, y glissait des vers tels que ceux-ci :

> Assemblage éclatant de qualités contraires,
> Écrasant les humains et les nommant ses frères;
> . . . .
> Pétri de passions, et cherchant la sagesse,
> Dangereux politique et dangereux auteur,
> Mon patron, mon disciple et mon persécuteur.

Frédéric le sut, et ne le pardonna pas. De là, Messieurs, après dix-huit mois de séjour *dans le palais d'Alcine*, bien des lectures, des confidences poétiques, des soupers philosophiques, des tracasseries et des ruptures, l'évasion de Voltaire

échappé de sa chaîne, et son avanie dans Francfort, où il est arrêté, rançonné, fouillé par un commissaire prussien qui lui redemande les *poeshies du roi son maître*.

A partir de cette époque commence la retraite et la puissance de Voltaire sur le territoire neutre qu'il s'était assuré. Comme la Hollande, au dix-septième siècle, Ferney devint un arsenal de libres opinions pour l'Europe ; et Voltaire affranchi par l'âge, *extremâ senectâ liber*, osa tout contre les préjugés, mais beaucoup trop contre la religion et les mœurs.

C'est alors qu'il écrivit les derniers chants du poème frivole et licencieux dont il était, depuis vingt ans, obsédé comme d'une tentation. Mais c'est alors aussi que, dans une joie d'indépendance qui épure et ennoblit sa pensée, il laisse échapper ces beaux vers :

La liberté ! j'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité, répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales,
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit. . . . . . .

Il y a dans ces vers, inspirés par les Alpes et l'histoire, une verve lyrique accordée rarement à Voltaire. C'est que le poëte était ému. Les vives impressions, les saillants contrastes se multipliaient dans sa pensée.

Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Éternel boulevard, qui n'a pas garanti
Des Lombards le beau territoire.

Ces mots *et de neige et de gloire* portent en un moment nos souvenirs sur la vanité de l'ambition humaine. C'est un genre de beauté familier à Voltaire, mais dont quelquefois il abuse.

Au reste, que Voltaire, avec sa facilité si prompte, sa piquante justesse qui lui interdisait de se passionner pour des formules poétiques, ait été médiocre et gêné dans l'ode, et soit resté bien au-dessous d'un rival qu'il dédaignait, on le conçoit sans peine. Mais il semble que le spirituel prosaïsme de ses vers aurait dû s'appliquer à merveille au dialogue comique ; et on peut s'étonner que l'auteur de tant de piquantes épîtres, et du *Pauvre Diable*, n'ait pas compris, dans l'universalité de sa gloire poétique, le talent d'écrire la comédie en vers, que tant de poëtes ont eu parmi nous.

Voltaire n'a été bon plaisant que dans son propre rôle, comme il n'a été grand poëte que dans la poésie sceptique et mondaine. La comédie et l'ode lui manquaient également. Mais, dans la comédie, le dix-huitième siècle, à défaut de Voltaire, compta plus d'un talent heureux et facile. Dans la haute poésie, Voltaire n'eut que des rivaux malheureux, qu'il écrasait tantôt de ses ouvrages, tantôt de ses critiques ; et, quoiqu'il fût loin d'atteindre à la perfection de l'art, il resta le modèle, et tint l'imagination de son siècle au degré que lui-même ne dépassait pas. Son vers tragique ne fut point égalé ; il n'y eut d'épopée après *la Henriade* que *la Pétréide*, qui ne fut pas achevée, et dont les fragments même paraissent longs à la lecture. Et quant aux odes, si Voltaire en fit de bien médiocres, les meilleures du même temps n'avaient pas beaucoup plus de succès que les siennes.

Deux hommes cependant cultivèrent alors avec talent cette poésie morale et lyrique, dont le dix-huitième siècle était peu touché. Dans leur élégance correcte et leur gravité, Louis Racine et Pompignan furent classiques, autant qu'on peut l'être sans génie. Louis Racine était bien loin de chercher la redoutable concurrence de Voltaire. Par scrupule religieux, autant que par modestie, il s'interdisait d'écrire pour le théâtre. La poésie à elle seule ne lui semblait déjà que trop dangereuse : il voulait au moins la sanctifier par le but. Ses premiers vers, inspirés par sa pieuse éducation, étaient bien étrangers au monde du dix-huitième siècle ; il chantait *la Grâce*, à l'imitation de saint Prosper.

Louis Racine a plus d'élégance et de goût que son modèle ; mais il n'a pas cette ardeur et cette imagination du christianisme naissant. Il est théologien où saint Prosper était enthousiaste. Son mérite est de traduire en vers harmonieux, avec une douceur élégante, quelques beaux passages des *Confessions de saint Augustin*. On regrette que Louis Racine n'ait pas été averti par cet exemple même des sources où il devait puiser la poésie, et qu'il se soit réduit trop souvent à la sécheresse didactique. Né avec une âme tendre, il lui a manqué d'oser en avoir le langage. Par là, il a failli dans un plus grand et plus heureux sujet, *la Religion*. Que l'on compare les chants de son poème aux chapitres du *Génie du Christianisme ;* c'est dans le livre de critique littéraire et d'histoire qu'apparaît la beauté du sujet essayé par Racine, et que se montre la poésie de la religion. Toutefois cette différence ne tient pas au génie seul ; mais on sent que la pensée du poëte est enchaînée sous sa foi. Il n'ose employer que les raisonnements et les paroles consacrés par la tradition.

Le plan de Louis Racine est net et régulier : d'abord il combat les athées par le spectacle de la création ; puis les déistes, les anciens philosophes, les philosophes modernes, leur opposant à tous

la foi chrétienne comme vérité nécessaire, vérité sublime, vérité consolante. Les événements d'un tel poème, c'étaient l'âge héroïque du christianisme, les souffrances des martyrs, la vie bienheureuse des solitaires, la chute des temples idolâtres, le renouvellement du monde, l'Église et les barbares. Malheureusement, le poëte si bien nourri par l'étude et la foi dans les anciens temps du christianisme, abandonne ces grandes images pour le raisonnement. Tout est chez lui dogmatique et sévère; nulle peinture naïve des temps apostoliques; nulle description touchante des combats du cœur; point de Cymodocée, point de Velleda.

Malgré l'immense richesse du sujet, le poème est court et monotone. L'auteur est occupé de glaner et d'extraire les pensées des défenseurs du christianisme; mais il ne représente pas le christianisme même dans le cours de sa merveilleuse histoire. Et puis, il quitte les grandes faces de son sujet; il se détourne de la colonne lumineuse pour tomber dans de petites querelles d'école.

Ce sont là de graves fautes de goût dans un écrivain si pur. Voltaire avait donné jadis au poème de *la Grâce* quelques louanges mêlées d'épigrammes, reprochant à l'auteur d'être janséniste et trop peu soumis à l'Église. Plus tard, il fit une ingénieuse critique du poème de *la Religion*, sans y méconnaître la correction, et parfois la beauté des vers. Racine garda le silence. Voltaire, non content de ces critiques, voulut faire la contre-partie de l'ouvrage de Racine; et il écrivit le poème sur *la Loi naturelle*, élégante profession de foi théiste, où ne manquent pas les bons raisonnements et les bons vers, mais qui laisse l'esprit incertain de sa route, et ne peut suffire ni à l'explication de notre nature, ni au besoin de notre cœur. Toutefois, dans le dix-huitième siècle, la poésie modeste et sévère de Louis Racine restait bien effacée par le brillant coloris de Voltaire. Il n'avait de supériorité que dans quelques hymnes tirées de l'Écriture, où le souffle de son père semble descendu sur lui.

Lefranc de Pompignan, son ami, le suivit dans cette carrière, après avoir essayé celle du théâtre. Il y avait réussi par sa médiocre tragédie de *Didon;* et il avait entrepris, sous le titre de *Zoraïde*, le sujet que Voltaire a si poétiquement traité dans *Alzire*. Mais il y renonça, pour ne plus s'occuper que de poésie morale et d'odes sacrées. Son vers, pur et froid, reproduit heureusement la grave simplicité des *Gnomiques* grecs. Mais il faut l'avouer, ces vieilles vérités, simplement exprimées, étaient un peu fades au goût du dix-huitième siècle, à côté des discours en vers de Voltaire, si libres dans leur allure, et si piquants de scepticisme et de nouveauté. On lut peu les épîtres morales de Pompignan, encore moins ses cantiques sacrés.

Et pourtant il y avait parfois dans ces poésies une élévation et une harmonie digne de nos premiers maîtres. L'âme de l'auteur était capable d'enthousiasme. C'est par là que, dans son ode sur la mort de Rousseau, il a été accidentellement si grand poëte, et fait quelques vers impérissables qui nuisent peut-être à sa renommée; car ils sont si beaux qu'on n'en cite jamais d'autres de lui.

Nul homme, dans le dix-huitième siècle, ne connaissait mieux les anciens et n'avait une littérature plus variée. Malgré sa sévérité de goût et de principes, il a mis en vers quelques scènes de Shakspeare, et la prière universelle de Pope, comme il a traduit Eschyle, et le poème chrétien de Grégoire de Nazianze. Nul secours ne manquait à son talent, ni l'étude, ni le loisir, ni la passion; car il était animé d'une vive haine contre la philosophie nouvelle, bien qu'il fût, par caractère, ennemi des abus et indépendant du pouvoir. Mais, depuis le succès d'*Alzire* jusqu'aux facéties des *mais*, des *si*, des *quand* et des *pourquoi*, il resta toujours accablé sous l'astre prédominant de Voltaire. On sent qu'il est mal à l'aise dans le siècle où règne celui-ci. Il a tout l'embarras, toute la maladresse d'une vanité souffrante. Il ne sut pas se résigner à un second rang, et il fit plus et moins qu'il n'aurait dû faire.

L'élégance travaillée de ses vers et l'ordre sérieux de ses idées ne pouvaient tenir contre l'éclat, l'agrément infini et la hardiesse de Voltaire. On ne chercha pas ce que ses ouvrages pouvaient offrir de sensé, d'ingénieux et parfois d'admirable. Vanté seulement par son ami le marquis de Mirabeau, ce novateur féodal, cet économiste anti-philosophe, il fut mal apprécié de son temps, et ne sera point vengé par l'avenir. Toutefois, l'homme de goût qui voudra parcourir ses cantiques, ses odes, ses épîtres, et jusqu'à sa traduction des *Géorgiques*, y trouvera des beautés et de l'art.

Dans l'histoire des opinions et des mœurs, les œuvres de Pompignan sont plus curieuses encore. Il représente un parti vaincu, et qui, sur quelques points, avait raison, le parti qui voulait une réforme sans révolution, le soulagement du peuple, et non la ruine du culte et des mœurs.

Mais son esprit n'avait pas assez de force et d'éclat pour une telle lutte. Il attaquait la philosophie nouvelle dans des préfaces et dans des *opéra*. Un homme de goût de notre temps a fait un ingénieux commentaire sur le *Prométhée* d'Eschyle, où il retrouve le type de la liberté de penser et de la civilisation opprimée par le pouvoir arbitraire. Dans une vue tout opposée, Pompignan fit de la même

tragédie une imitation lyrique dirigée contre la philosophie, ou plutôt contre Voltaire, qu'il appelle Prométhée. Thémis elle-même accuse son fils Prométhée.

Tes arts ont pris la place et des lois et des dieux,

lui dit-elle. Prométhée n'en tient compte; et, tout en servant les humains, il continue de braver les dieux. Sa statue est couronnée dans une sorte d'apothéose, que lui décernent des *artistes* et des citoyens. Il paraît que Pompignan avait deviné le triomphe de Voltaire à la représentation d'*Irène*. Mais tout à coup le tonnerre éclate et tombe sur les trophées. La ville est en feu, les édifices s'écroulent. Malheureusement cette allégorie prophétique est médiocre et sans verve. Pour attaquer l'abus des arts, il aurait fallu transporter dans un tel sujet quelque chose de l'éloquente âpreté de Rousseau.

Pompignan survécut à Voltaire; mais il passa ses vingt dernières années dans la retraite, loin des échos bruyants qui renvoyaient alors la célébrité. Son orgueil était au-dessus de son talent, et ce fut la plaie de sa vie. Mais son talent n'en est pas moins digne d'estime, et son courage de respect; car il lutta contre le plus fort.

C'était la destinée de tous ceux qui voulaient, dans le dix-huitième siècle, résister au torrent de l'esprit philosophique. Le combat n'était jamais égal; et cela ne tenait pas seulement à l'inégalité des talents. Mais les défenseurs des anciennes maximes, dans ce qu'elles avaient de pur et d'utile, étaient adossés à un rempart croulant de despotisme et d'abus. Il y avait derrière eux les lettres de cachet pour soupçon de jansénisme, les scandales de cour, les persécutions ecclésiastiques, la censure. Dans un pays libre comme l'Angleterre, on a vu l'esprit moral et religieux se ranimer et grandir par les attaques de l'esprit sceptique, les talents se partager dans les deux camps rivaux, et, à plusieurs reprises, les écrivains religieux et spiritualistes l'emporter par l'éloquence, l'érudition et la faveur publique; mais en France, le scepticisme, réprimé, au lieu d'être réfuté, pointait toujours victorieusement, et domina seul, du moins jusqu'au *schisme* de Rousseau. Les exceptions à cette règle étaient rares, et quelques-unes peuvent étonner. Le parti religieux était recruté par des poëtes comiques, Destouches, Gresset, et jusqu'à Piron, qui faisait des épigrammes fort zélées contre les philosophes.

Cette singularité s'explique d'elle-même pour Destouches : ce poëte tenait, par le goût et l'esprit, au temps passé. L'excellent comique Regnard, et même l'ingénieux Dufresny, sont restés, par la date, dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle, dont ils avaient exploité les ridicules après Molière. Destouches, né plus tard, tient de la même école; mais il n'a pas la même verve et la même gaîté; et sa vie, mêlée de politique et d'affaires, annonce une époque nouvelle, comme ses ouvrages offrent un nouveau genre d'imitation étrangère.

Il paraît que sa première jeunesse n'avait pas été sans orage, et qu'après ses études, il avait tour à tour servi comme volontaire dans nos guerres d'Espagne en 1703, et pris parti dans une troupe de comédiens. Ce dernier point cependant fut contesté longtemps après par la délicatesse de sa famille. Mais, qu'il ait été comédien ambulant à Lausanne, ou qu'il ait joué la comédie chez l'ambassadeur de France, M. de Puisieulx, le fait certain, c'est qu'il passa de cet emploi de sa vie errante dans les bureaux de l'ambassade.

Il faisait en même temps des vers, et les envoyait à Boileau, qui, tout en y blâmant quelques rimes, y trouvait, dit-il dans sa réponse, beaucoup de facilité, de feu, et surtout de religion. Nous ne connaissons pas, du reste, ces vers pieux; et nous ne pouvons juger de la poésie de Destouches que par son théâtre.

Il fit des comédies pour les sociétés devant lesquelles il avait joué. La première, *le Curieux impertinent,* fut applaudie d'abord en Suisse. Mais elle réussit également à Paris; et le jeune secrétaire d'ambassade donna successivement *l'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant.* Ces titres mêmes annoncent que Destouches aspirait à la haute comédie, celle qui trouve et peint des caractères. Mais le choix n'était pas heureux : *l'Ingrat* était odieux et triste, *l'Irrésolu* devenait monotone par le retour prévu de ses incertitudes, et n'était vraiment comique qu'au dernier vers du dénouement. *Le Médisant* n'était qu'une nuance du méchant, et n'avait rien de Shéridan ni de Gresset. Ces trois pièces cependant, écrites avec goût et pureté, suffirent à la réputation poétique du jeune diplomate et servirent à sa fortune. Le régent n'avait pas le préjugé commun alors en France sur l'incapacité des gens de lettres dans les affaires, et en 1717, il fit passer Destouches à Londres pour une mission fort délicate, en le mettant, il est vrai, sous la tutelle de l'abbé Dubois.

La diplomatie, à cette époque, et sous un pareil chef, était sans doute une école où le poëte moraliste aurait pu beaucoup profiter; et tout ce qu'il apprit, soit comme assistant de Dubois, soit comme son successeur à Londres, quand Dubois fut roi de France sous le régent, devait offrir des leçons d'un piquant et vigoureux comique. Mais

Destouches était discret; et nulle indignation de ce qu'il avait vu n'a transpiré dans ses écrits. Il négocia l'appui du roi d'Angleterre pour faire nommer Dubois à l'archevêché de Cambrai, sans songer peut-être qu'il n'inventerait jamais rien de si comique et qui peignît autant les mœurs du siècle.

Le séjour de Destouches à Londres ne fut pas sans influence sur sa vie littéraire : il y étudia la langue et le théâtre anglais, douze ans avant Voltaire. A la vérité, ce ne fut pas pour enhardir notre scène; mais l'impression de la verve dramatique anglaise sur l'esprit bienséant et sage de Destouches n'en est pas moins curieuse à rechercher, et nous en dirons quelques mots.

Après six ans de résidence diplomatique, Destouches avait quitté Londres; et, soit qu'il eût fait encore pour le cardinal Dubois quelque négociation secrète, ou rendu par son esprit juste et fin des services plus importants à l'État, il revenait à la cour avec grande faveur. Mais ce crédit ne lui valut guère qu'une place à l'Académie; et la cour, ayant changé de face par la mort du régent, il renonça pour jamais à l'ambition, et se retira dans une petite terre près de Melun, où il vécut heureux par la modération de ses désirs et le succès de ses comédies. Une des plus applaudies et des meilleures fut *le Philosophe marié*, emprunté à sa propre histoire. Il est assez singulier que ce soit une anecdote vraie qui ait fourni le type d'un caractère si peu vraisemblable. On ne conçoit guère un homme jeune encore qui rougit d'être marié à une femme aimable. Cette manie de *l'incognito* dans le mariage est plus forcée que plaisante. Mais enfin Destouches a tiré quelques effets dramatiques d'une situation par laquelle il avait passé; et il paraît qu'il a mis sur la scène non-seulement sa femme dans le personnage aimable de Mélite, mais la sœur de sa femme, belle et capricieuse Anglaise, qui fut très-blessée du portrait. La pièce est d'ailleurs agréable par les détails. C'est le mérite de Destouches. Il n'a pas de force comique, mais il a cette douceur de style dont parle César :

> Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
> Comica!

et il a dessiné avec grâce des personnages de femmes, même dans quelques pièces oubliées, telles que *les Philosophes amoureux*, qui succédèrent au *Philosophe marié*. Ce qui manque à Destouches après la gaîté, c'est la vérité des caractères. Les siens sont presque toujours exagérés et faux. Ici nous croyons reconnaître l'imitation du théâtre anglais, dont les touches sont si souvent outrées. De son aveu, Destouches lui a emprunté quelques bonnes caricatures, comme celle de *M. Pincé*, l'homme aux trois raisons; mais ce n'est pas tout. Indépendamment de cette traduction presque littérale d'une petite pièce d'Addison, Destouches, si peu gai, a voulu souvent imiter la gaîté anglaise.

Ce n'est pas qu'il ne soit très-choqué des énormes libertés que les auteurs comiques se donnent en Angleterre, et qu'il n'ait vu avec surprise à Londres des dames vertueuses et modestes assister à des pièces si licencieuses, avec la faible ressource d'en rougir sous un éventail; mais s'il laisse aux Anglais l'indécence, il emprunte d'eux l'exagération du comique. Dans ses préfaces, en louant beaucoup les excellentes choses du théâtre anglais, les caractères plaisants, bien soutenus, le dialogue vif, agréable, énergique, le ridicule merveilleusement copié, il ne nomme, à la vérité, que Ben Johnson, Dryden et Congrève; mais on ne peut douter qu'il n'eût aussi fort étudié Shakspeare, et ne l'imite sans mot dire. Lisez la préface du *Dissipateur*. Destouches, après avoir rappelé que Molière a imité *l'Avare* de Plaute, se vante, lui, de n'avoir travaillé sur aucun modèle. Mais lisez *le Dissipateur*, vous y reconnaissez avec l'exagération anglaise, dans le rôle de l'honnête friponne, bien des traits affaiblis du *Timon* de Shakspeare.

La Harpe fait honneur à Destouches de la scène où un valet fidèle apporte le peu qu'il possède à son maître abandonné de tout le monde; mais ce n'est que le pâle extrait d'une piquante et admirable scène de Shakspeare :

> Ah! ce trait-là m'accable!
> Voilà le seul ami qui me demeure, ingrats!
> Et cet exemple-là ne vous confondra pas!
> Va-t-en. . . . .
> . . . . Va, sors,
> Et tu m'obligeras.

Ce langage du dissipateur est faible et contradictoire. Mais quand Timon répond à une offre semblable de son intendant, quelle verve amère, quelle ironie pathétique!

> J'avais un intendant si sincère et si droit, et aujourd'hui si secourable! Cela change presque ma sauvage haine. Laisse-moi te regarder en face. Excusez, ô dieux! ma fureur générale, universelle, perpétuelle. Je proclame l'existence d'un honnête homme; entendez-moi bien, d'un seul; rien de plus, je vous prie; et c'est un intendant!

Puis, il s'en défie, l'interroge encore, s'attendrit, s'irrite, le chasse enfin.

La Fausse Agnès, la seule comédie de Destouches qui fasse rire, et *l'Homme singulier*, qu'on ne lit guère, sont aussi parsemées d'imitations anglaises. On le remarque seulement parce que sa froide régularité est si fort en contraste avec l'excessive vivacité de ses modèles. Au reste, même chose est arrivée à Voltaire, qui a tiré de la plus piquante pièce de Wicherley son insipide comédie de *la Prude*.

Quant à Destouches, malgré ce que l'étude ajoute à son esprit juste et fin, ce poete, que Voltaire nomme, tantôt le moins comique des comiques, tantôt *mon cher Térence*, ne fût pas resté au théâtre, et serait oublié sous le nombre de ses pièces médiocres, s'il n'eût enfin rencontré un sujet heureux, un de ces sujets qui élèvent le talent au-dessus de lui-même, en lui donnant à peindre ce qu'il sait le mieux. Il essaya d'abord le sujet de *l'Ambitieux*, dont le modèle avait souvent posé devant lui dans sa vie d'ambassade; mais, soit défaut de vigueur, ou réserve habituelle, il ne saisit aucun des traits marquants du personnage, et ne fit jamais œuvre moins dramatique, et qui justifiât mieux les deux vers d'un poete de la Foire :

> Le comique écrit noblement,
> Fait bâiller ordinairement.

Mais l'idée du *Glorieux* lui vint, et il eut enfin pour titre une excellente pièce. C'est qu'il avait frappé au vif sur un ridicule présent qui datait du bon temps de notre comédie, et qui n'avait fait que croître et s'épanouir, la mésalliance avide et dédaigneuse de la noblesse avec la richesse. Molière avait pris ce grand fonds de comique, à l'origine, au moment où l'homme de cour emprunte au bourgeois son argent et sa maison, mais ne se confond pas encore avec lui. Les choses avaient mûri depuis. Dans les dernières années de Louis XIV, les traitants s'étaient enrichis et enhardis. La puissance de l'argent avait grandi à côté de celle des *titres*. Il y avait pour le poete comique double moisson de ridicule : d'une part, la condescendance comique et forcée des grands; de l'autre, la vanité croissante et les prétentions des nouveaux riches. Il ne suffisait plus d'emprunter et de ne pas payer; il fallait *s'encanailler* pour avoir la dot, comme dans *l'École des Bourgeois*. M. Jourdain, devenu plus opulent et plus rusé, sans être moins vaniteux, ne prêtait plus qu'à bonnes enseignes. Le roi lui-même en fit l'épreuve, et en donna le spectacle à sa cour. On vit ce prince, si superbe et si jaloux de l'étiquette, promener en personne, à Marly, Samuel Bernard, et lui montrer ses jardins avec mille coquetteries royales, dont s'indignait Saint-Simon. Le duc et pair ne pouvait supporter cette *prostitution* d'un roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Samuel Bernard. Mais quoi? le surintendant des finances Desmarets ne savait plus de quel bois faire flèche. Le roi payait si mal, que personne ne voulait lui prêter, le riche Bernard pas plus que les autres. Mais Bernard était fou de vanité, disait-on, et capable d'ouvrir sa bourse, si le roi daignait le flatter. Un bon ridicule tenait lieu de crédit public.

Bernard fut encore plus fêté sous Louis XV, maria sa fille au premier président Molé, et vécut avec les grands, qui supportaient à leur tour ses hauteurs de banquier et ses brusqueries d'homme d'affaires. Ce grand modèle n'était pas le seul. Les opérations financières de la Régence avaient multiplié les pauvretés et les fortunes subites, en même temps que le goût du luxe et du plaisir s'était accru pour tout le monde. Le rapprochement de la noblesse et de la richesse, leurs chocs, leurs alliances, leurs ridicules mutuels, et les vices qu'elles se communiquaient en devinrent plus fréquents et plus comiques. C'est le point qu'a saisi Destouches, et qu'il met en saillie dans ces deux personnages du noble, altier, fastueux, impertinent, et du riche, libertin, dur, sottement familier. Seulement, on peut trouver que Destouches n'a pas tenu la balance très-exacte entre les deux caractères principaux, et qu'il traite plus favorablement la noblesse que la richesse. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, par égard pour l'orgueil du comédien Dufresne, qui ne voulait pas être humilié dans son personnage. C'était une préférence naturelle à l'esprit de l'auteur, et d'accord avec ses opinions et sa vie.

Le portrait satirique où Destouches s'est complu, qu'il a vivement et hardiment tracé, c'est celui du bourgeois, riche, insolent, vicieux,

> Et seigneur suzerain de deux millions d'écus.

Il y a de l'excellent comique dans le rôle en soi, et dans son contre-coup sur *le Glorieux*. Ce dernier personnage n'est pas manqué, comme l'a dit Voltaire : il est seulement flatté. Il n'en offre pas moins d'heureux traits de naturel et même de bonne plaisanterie, surtout dans la scène où le père du glorieux passe pour son intendant. Il n'y a pas faute dans le dénoûment, comme on l'a dit encore, et le mariage du comte ne détruit en rien la leçon. Aurait-elle profité davantage si l'insolence de la richesse eût congédié à la fin l'insolence du nom? Nullement. Il valait mieux prolonger le conflit des deux ridicules, les mettre au supplice l'un par l'autre, et enfin les mettre d'acord, par besoin mutuel, et sauf la correction que chacun d'eux a pu recevoir. C'était la vérité, et ce qui se passait dans les mariages d'intérêt et de vanité, si communs alors en France, entre la finance et la robe ou l'épée. Destouches a fait une excellente pièce, parce que le comique en est à la fois anecdotique et durable, selon les mœurs d'une époque, et selon le cœur humain. L'orgueil, tel qu'il le peint, n'est pas seulement un vice de caractère, mais un vice d'époque et d'institutions. Il serait difficile de bien comprendre les anciennes distinctions de la société en France, sans songer au *Glorieux* de Destouches. Voilà pour la vérité.

Sous le rapport de l'art, l'ouvrage n'est pas moins habilement dessiné. Ce qu'il y a d'imprévu, et, si l'on veut, de romanesque, dans le personnage de Lycandre, le père du glorieux, est placé à propos, nettement expliqué, et amène l'émotion croissante du drame, jusqu'au sublime de ces vers :

J'entends, la vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

On ne peut guère blâmer que la caricature un peu forte du rôle de Philinte, bien que plusieurs traits de sa doucereuse politesse ne soient pas sans piquant et sans grâce. Quant au style de l'ouvrage, il est partout élégant, naturel, vif même, et varié suivant les personnages; et ce chef-d'œuvre inespéré de Destouches est un des chefs-d'œuvre de la scène.

Il faut s'arrêter là, en parlant d'un poete qui n'eut pas, une seconde fois dans sa vie, pareille bonne fortune de talent. Destouches continua jusqu'à soixante ans de faire des comédies, toujours peu plaisantes, et dont quelques-unes touchaient tout à fait au drame. Dans l'une d'elles, *la Force du naturel*, il cherchait à relever la noblesse, et la faisait presque d'institution divine.

Mais, las du théâtre et peu content du public, il ne fit pas représenter ses derniers ouvrages; et, renonçant à une comédie de *l'Esprit fort*, qu'il avait projetée contre les philosophes, il se réduisit à les attaquer par des épigrammes, qu'il envoyait au *Mercure galant*, et même par des dissertations théologiques dont il remplissait ce journal. Ces traits, il faut l'avouer, étaient fort émoussés; et il n'avait pas aussi beau jeu contre l'érudition de Bayle, les réticences de Fontenelle et les malignes insinuations de Voltaire, que Palissot l'eut dans la suite contre Diderot et La Mettrie. La cour de Louis XV cependant lui sut gré de son zèle; et, après sa mort, on fit au Louvre une magnifique édition de toutes ses comédies. La postérité en gardera deux ou trois; et *le Glorieux*, qu'on ne joue plus, doit vivre autant que notre langue.

Destouches avait incliné au drame sérieux dans la comédie. Mais ce qu'il avait fait pour quelques scènes devint systématique pour des ouvrages entiers. Nivelle de La Chaussée, qui écrivait avec pureté des vers prosaïques, introduisit au théâtre le genre qu'on a nommé *comique larmoyant*, dont Diderot s'empara dans la suite, en supprimant seulement les bienséances et la rime. Toute une question de goût, de mœurs, de vérité, fut attachée à cette prétendue création; et on y cherche encore le principe moderne qui doit rajeunir la tragédie.

Sans réveiller ce vieux débat, nous nous étonnons que le dix-huitième siècle ait cru inventer ce qui est partout, et pris pour un genre nouveau les fautes de goût, l'emphase et l'affectation qu'il jetait dans un cadre aussi ancien que la vie humaine. Cela venait de l'idée singulière qui n'admet la tragédie qu'entre rois et princes, ou du moins personnages héroïques. Mais la tragédie court les rues, comme disait Ducis. Il faut seulement bien choisir celle qu'on arrête au passage. Il faut qu'elle soit à la fois pathétique et instructive. Il n'est pas impossible que le comique se montre à côté d'elle, et fasse ressortir encore l'expression de ses traits; mais cela doit être naturel, involontaire, amené par les chances probables de la vie, et non par un contraste artificiel. Le *Barnwell* de Lillo, ce drame où la séduction des sens et la passion du jeu dans un jeune homme aboutissent au crime et au meurtre, est, malgré le rang obscur des personnages et la familiarité des détails, une vraie et terrible tragédie. Il y a un drame anglais plus attendrissant que *Zaïre*, bien qu'on n'y voie ni Orosmane ni Othello; c'est l'ouvrage d'un contemporain de Shakspeare, Thomas Heywood, peu lu et peu cité même des critiques anglais. Il a mis sur la scène un mari outragé qui se sépare de sa femme sans fureurs, sans menaces, et la fait partir pour sa campagne. Tous les détails sont simples, prosaïques, empruntés à la vie commune. Le mari, M. Frankford, seul avec un ami et un domestique, parcourt la chambre nuptiale que sa femme vient de quitter, et où il ne veut rien garder qui soit à elle; il trouve dans un coin son luth qu'il lui renvoie et qu'elle brise sur la route. Arrivée à la maison de campagne qu'elle doit habiter, bientôt on l'y voit mourante du regret de sa faute impunie. Ses paroles à son lit de mort, la présence, les adieux, le pardon de son mari, sont du plus touchant pathétique. Voilà bien cette tragédie bourgeoise, ce drame vrai, que Diderot se vantait d'avoir trouvé. Mais la beauté d'un tel ouvrage tient à la naïveté même avec laquelle il a été conçu par Heywood, qui appelle tout simplement *tragédie* ce qu'il sent et ce qu'il exprime avec attendrissement, sans souci d'ailleurs du rang des personnages et de la simplicité vulgaire des incidents.

Cette idée ne venait pas au dix-huitième siècle. Il laissait à la tragédie son royal domaine; mais comme il concevait aussi des souffrances vulgaires et des douleurs bourgeoises à mettre sur la scène, pour tout concilier, il appela d'abord ce tableau comédie. Tels furent les ouvrages de La Chaussée. Il n'y a pas l'ombre de comique dans la plupart de ses pièces, et les plaisanteries qui s'y trouvent ne sont qu'un hors-d'œuvre dans le sujet, comme dans le talent de l'auteur. Mais il y a de la vérité dans la peinture des mœurs. Ce sont quelques côtés tristes de la comédie du monde. *Le Préjugé à la mode* attaque un défaut social du dix-huitième

siècle, l'espèce de défaveur jetée sur le mariage. *Mélanide* montre une des situations tragiques qui peuvent naître des liaisons irrégulières du monde, la rivalité et le duel imminent d'un père et de son fils. Il y a des sentiments délicats, des vers heureux, mais des nuances trop fréquentes de cette sensibilité fade qui plaisait au dix-huitième siècle. En s'occupant des sentiments naturels et des douleurs domestiques, le poëte ne les voit et ne les retrace que dans un monde fort restreint et très-artificiel. Son pathétique est, en général, un pathétique de salon, poli, complimenteur, exagéré. On doute qu'il y eut dans son âme une source vive d'émotion, surtout quand on pense qu'il composait des parades licencieuses avec la même facilité que des comédies attendrissantes. Ce n'est pas la confusion des genres que nous reprochons à La Chaussée, c'est d'avoir rendu le drame à peu près aussi artificiel que la tragédie, c'est d'être revenu au naturel par le romanesque, et d'avoir prêché une bonne morale en termes doucereux. La décence qu'on a fort louée dans le théâtre sérieux de ce poëte, et qu'il oubliait volontiers dans d'autres pièces, tient surtout à l'étiquette; et malgré l'*odeur de vertu* que d'Alembert trouve dans ses pièces, la plus morale, à tout prendre, nous paraît celle où La Chaussée introduit quelques intentions plaisantes, *l'École des Mères*.

A dire vrai, le défaut de La Chaussée n'est pas dans le mélange de quelques scènes attendrissantes, avec des images ou des situations comiques, mais dans le caractère de ce mélange, c'est-à-dire dans la langueur un peu maniérée de la tristesse, et dans le tour contraint de la gaîté. En soi la souffrance, les regrets sont une part trop grande de la vie commune pour ne pas trouver place dans le poëme qui en est la représentation. Cela même est un des charmes de Térence. La première scène de *l'Andrienne* n'offre-t-elle pas un tableau plein de mélancolie, au milieu des apprêts d'une intrigue comique? On y décrit une cérémonie funèbre, des femmes en pleurs qui la suivent :

Funus interim
Procedit; sequimur : ad sepulchrum venimus;
In ignem posita est : fletur.....

Adcurrit præceps, mulierem ab igne retrahit,
Mea Glycerium, inquit, quid agis? cur te is perditum?
Tum illa, ut consuetum facilè amorem cerneres,
Rejecit se in eum flens quàm familiariter.

Fénelon admirait le pathétique ingénu qui respire dans ces vers. On le retrouve partout chez Térence. Voyez, dans *l'Hécyre*, cette scène où une femme, rudoyée par son mari, veut se sacrifier au bonheur de son fils, et céder la place à sa bru. Quelle émotion simple et résignée.

Je ne veux pas, dit le fils, que tu quittes pour moi tes amis, tes parentes et nos fêtes. — Non, répond la mère, ces choses-là ne me donnent plus de plaisir. Tant que l'âge le permettait, je les ai goûtées : mais j'en suis lasse. Mon premier soin maintenant, c'est que la longueur de ma vie ne soit gênante pour personne, et qu'on n'attende pas ma mort. Ici je suis odieuse, sans l'avoir mérité. Il est temps de me retirer.

. . . . Nihil jam mihi istæc res voluptatis ferunt.
Dum ætatis tempus tulit, perfuncta satis sum : satias jam tenet
Studiorum istorum : hæc mihi nunc cura est maxima, ut ne cui meæ
Longinquitas ætatis obstet, mortemve expectet meam.
Hic video me esse invisam immerito : tempus est concedere.

Qui ne serait attendri de ce langage si naturel? Le goût et la délicatesse du poëte, c'est de n'avoir pas poussé à l'extrême l'intérêt de cette situation. La haine dont se plaint la mère n'était qu'apparente, et tout finit heureusement. Cette autre pièce où Térence nous montre un père inconsolable d'avoir éloigné son fils par sa rigueur, et s'en punissant lui-même dans les privations d'une vie solitaire et dure, n'est-ce pas le modèle du drame attendrissant et l'image de cette tragédie que cache souvent l'intérieur des familles? En fera-t-on un reproche au poëte que César appelait un demi Ménandre? y verra-t-on le signe prématuré de la confusion des genres et de la décadence? Il est vraisemblable, au contraire, que cette belle comédie grecque, dont Térence n'était que l'écho pur et affaibli, offrait elle-même ces nuances de pathétique, sans lesquelles on n'aurait qu'une moitié du tableau de la vie.

Depuis que la parodie politique et la satire personnelle avaient été interdites au théâtre d'Athènes, on conçoit en effet que la comédie, dans une société moins artificielle, moins divisée, moins complexe que la nôtre, aurait eu peine à varier et à renouveler ses portraits, si elle avait évité tout ce qui tient aux émotions fortes et touchantes de la vie commune. Les ruses et les plaisanteries des esclaves, les séductions folâtres des courtisanes, l'avarice et la duperie des pères, tout cela n'aurait pas défrayé le théâtre de Ménandre, et suffi à ce génie d'éloquence qu'on admirait en lui. A voir les titres ou quelques vers épars des comédies de Ménandre, on ne peut douter que son drame ne rassemblât toutes les couleurs de la destinée humaine, et n'offrît souvent des teintes de tristesse. N'est-ce pas dans une de ses comédies qu'on trouvait cette maxime touchante et chrétienne :

Celui que les dieux aiment meurt jeune.

N'est-ce pas lui encore qui a tracé ces vers d'une si profonde mélancolie :

Le plus heureux, je le dis, ô Parmenon, c'est l'homme qui, sans chagrins dans la vie, ayant contemplé ces beaux spectacles, le soleil, l'eau, les nuages, le feu, s'en est retourné

bien vite d'où il était venu. Ces choses, qu'il vive cent ans ou un petit nombre d'années, il les verra toujours les mêmes, et il ne verra jamais rien de plus beau qu'elles. Regarde ce qu'on appelle le temps comme une foire étrangère, un lieu d'émigration pour les hommes; foule, marchés, voleurs, jeu de hasard, hôtelleries où l'on s'arrête. Si tu pars le premier, ton voyage est le meilleur; tu t'en vas avec ton argent, et sans avoir d'ennemis. Celui qui tarde, périt après avoir souffert; et, vieillissant avec malheur, il est toujours privé de quelque chose. Il rencontre quelque part les ennemis qui lui dressaient des piéges. On ne sort pas de la vie par une mort heureuse, quand on y reste trop longtemps.

Est-ce Ménandre (1), est-ce Bossuet qui a tenu ce langage?

Ce n'est pas le pathétique dans la comédie qu'il faut blâmer, mais c'est l'espèce de pathétique fade qu'y porta le dix-huitième siècle. La Chaussée n'a pas créé un genre nouveau, comme le disait Voltaire; mais il a gâté souvent, par l'affectation et la monotonie, un genre d'intérêt qui avait pu toujours se mêler à la comédie. Il fallait que l'influence du temps à cet égard fût bien forte, puisque les talents le plus faits pour la vivacité piquante et l'enjouement du dialogue n'échappèrent pas à la manie langoureuse du drame.

Piron a débuté par la triste pièce des *Fils ingrats;* et Gresset a mis sur la scène comique la mélancolie et les tristes vapeurs d'un suicide.

Mais ces ouvrages ne sont que l'exagération d'une forme naturelle de l'art; et ce n'est pas là qu'on peut trouver les vraies créations de la poésie dramatique après le dix-septième siècle; cherchons-les tout simplement dans la mine déjà fouillée, mais inépuisable, la comédie de mœurs, la comédie qui fait rire.

Les exemples, il est vrai, en sont rares au dix-huitième siècle; et ce rire même n'est plus celui de Molière : il a plus d'esprit que de gaîté. La haute comédie, la comédie naturelle et poétique n'en compte pas moins deux chefs-d'œuvre depuis *le Glorieux*. Nous ne parlons pas du reste. Le point de vue de la postérité abrége beaucoup l'histoire littéraire; les réputations qui ont survécu un siècle ou un demi-siècle sont dégagées de tous les titres douteux ou médiocres, et ne gardent plus que la parcelle d'immortalité qui s'y mêlait. Les œuvres de Piron, aujourd'hui, c'est *la Métromanie*. Piron a vécu quatre-vingt-quatre ans; il a fait beaucoup de vers durs et négligés; il s'est essayé avec des succès fort inégaux dans tous les genres, depuis ceux qu'on ne nomme pas jusqu'à la traduction poétique des hymnes de l'Église. Il n'importe: de tout cela reste un monument, une épitaphe indestructible, une œuvre de génie. Par là, Piron, personnage peu régulier, peu grave, qui n'a soigné ni ses ouvrages ni sa vie, dédaigné dans son temps par le grand monde et par l'Académie, licencieux sans savoir être philosophe, se trouve bien au-dessus de tant d'hommes de talent et de beaux esprits. Il est en tête, il va seul. Il sera nommé quand on ne répétera plus que sept ou huit noms de ce dix-huitième siècle où tant d'hommes furent célèbres. Ce n'est pas que, de son vivant même, il n'ait eu pendant quelques années l'avant-goût de cette destinée. L'envie, qui est parfois fort louangeuse, imagina de l'opposer à Voltaire et de prétendre qu'il l'égalait au moins pour la tragédie et pour les bons mots. Piron lui-même eut la bonhomie de tremper dans cette rivalité; et quand les comédiens, pour obtenir le changement de quelques vers de ses pièces en répétition, lui citaient l'exemple de M. de Voltaire, si prodigue de corrections et de variantes, il répondait fièrement: « M. de Voltaire travaille en marqueterie; et moi je jette en bronze. »

Ces bronzes n'ont pas duré, sauf *la Métromanie*. Ce n'est pas que dans *Callisthène*, *Gustave*, *Fernand Cortez*, on ne puisse trouver çà et là quelques scènes dramatiques, quelques vers assez beaux, quoique durs. Mais ce sont des ouvrages comme beaucoup d'autres; c'est la suite d'une école. Il n'en est pas ainsi des épigrammes de Piron; quelques-unes sont excellentes de correction et de verve. Mais Piron a abusé du genre; et là aussi il devenait auteur par métier, comme dans ses pièces de la Foire et ses *opéra*.

Heureusement pour son génie, cet homme avait une passion prédominante, une idée fixe, les vers et la vie libre des anciens rimeurs. Après des études mal faites, où ses maîtres l'avaient déclaré, nous dit-il, atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle, Piron, dont la fougueuse jeunesse scandalisait sa famille de bons bourgeois de Dijon, ne voulant être ni abbé, ni commis de finances, ni avocat, ni médecin, s'enfuit à Paris pour être poëte. Il y fut d'abord très-malheureux, copiant des rôles d'écriture pour vivre; puis faisant des pièces au théâtre de la Foire, comme il avait fait des copies. Enfin, il s'élève jusqu'au Théâtre-Français, et, à travers les succès et les chutes, fait retentir son nom et vit de son talent dans une joyeuse et libre pauvreté. C'est là, c'est dans les agitations de la vie de poëte qu'il imagine de

(1) L'*Hécyre* était elle-même imitée de Ménandre, bien que le poëte romain n'en dise mot dans son prologue; mais nous l'apprenons par le témoignage d'un évêque des Gaules, qui, au cinquième siècle, lisait Térence et Ménandre dans une ville d'Auvergne: « Dernièrement, dit Sidoine « Apollinaire, moi et mon fils nous repassions *l'Hécyre* de « Térence. Je l'aidais dans son travail, me souvenant de la « nature et oubliant ma profession; et pour qu'il saisît plus « complétement les vers du poëte comique, j'avais à la « main une autre pièce sur le même sujet, *le Choix des* « *Arbitres*, de Ménandre. (*Sid. Apoll.*, épît. 4.)

prendre cette vie même pour sujet, et conçoit un ouvrage sérieux et gai, enthousiaste et plaisant, dont le héros est l'auteur, jouant au naturel dans sa passion, et y sacrifiant tout. Jamais ce qu'on appelle verve n'avait été si bien l'âme de l'écrivain; jamais l'illusion du naturel n'avait été si complète.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Ce mot d'une situation de la pièce est la devise de la pièce entière. Voilà pourquoi *la Métromanie* est une comédie à part, un chef-d'œuvre, sans que Piron soit peut-être un grand poëte comique. Il n'avait que cette pièce en lui; c'était lui-même. Seulement, ne disons pas, avec un critique célèbre, que la supériorité de cette comédie est moins admirable, parce que le sujet en est plus rare, plus détourné, et ne présente pour ainsi dire qu'un ridicule d'exception. Ce serait faire à une œuvre originale un tort de son originalité même. La perfection de l'art, c'est d'avoir personnifié avec tant de naturel et de vie la passion de la poésie, de telle sorte qu'on l'admire en riant, et que le ridicule soit mêlé de grâce et d'intérêt. Mais, dira-t-on, cette fois la comédie ne corrigera pas; le métromane est peint en beau; il y a de quoi séduire à la poésie, au lieu d'en détourner. L'inconvénient nous paraît léger. Nous croyons peu à l'influence réformatrice du théâtre; et cet attrait pour la vie de poëte, cette complaisance de l'auteur pour le ridicule qu'il attaque, fait, en revanche, la vive inspiration de l'ouvrage, le naturel, l'élégance, la vivacité du style. On ne parle si bien que d'une chose passionnément aimée.

L'autre comédie originale du dix-huitième siècle est prise à l'extrémité opposée de l'art. Elle n'est pas inspirée par la fantaisie solitaire et la vive préoccupation du poëte, mais écrite sous la dictée du monde, et comme un calque brillant et fidèle des salons du dix-huitième siècle. Un mot à cet égard sur le talent original de Gresset, qu'il siérait mal de louer longuement.

Doué d'une singulière flexibilité d'élégance, sans force d'invention, Gresset paraît avoir eu le privilége de reproduire dans d'heureuses esquisses chacune des scènes de la vie à laquelle il fut mêlé. D'abord, élève et affilié des jésuites, la vie du collége, les occupations et les ridicules des cloîtres le frappèrent, et il les rendit avec autant de poésie que de gaîté; puis, échappé de la cellule, accueilli, pour ses jolis vers, dans les salons du beau monde, il en saisit avec une admirable justesse les tons malicieux et légers. Enfin, jeune encore, retiré dans sa ville natale, n'ayant plus que des ennuyeux à peindre, il prit quelque peu l'empreinte de son sujet. Il rima longuement *le Parrain magnifique*, et un autre poème contre un vieux médecin, lecteur de gazettes, jetant toujours sur l'insipidité du fond le coloris de quelques jolis vers marquetés d'épithètes brillantes. N'accusons pas trop cette vieillesse prématurée de son esprit; il nous en avait prévenus:

Mais apprenez que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie;
Et que sans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans.

C'est en effet avant cet âge qu'il avait achevé ses charmants badinages, *Vert-Vert*, *la Chartreuse*. Mais, après avoir vu le monde, il fit *le Méchant*, léger et immortel monument de ce siècle où l'esprit de société, le talent de converser occupa tant de place.

Le Méchant est la médaille des salons du dix-huitième siècle. Leur physionomie est là, comme la vive allure et la facile conscience des jeunes seigneurs de la Fronde se retrouve dans les *Mémoires de Grammont*. Voltaire lui-même ne vous donnerait pas toute la langue spirituelle du dix-huitième siècle, si vous n'aviez *le Méchant* de Gresset. Jamais toutes les grâces du monde, cette flatterie maligne, cette amertume mêlée d'insouciance, ces exagérations si vives, cette verve de dédain, cette franchise d'égoïsme qui veut être gaie, cette raillerie apparente sur soi-même pour se moquer des autres, ce sacrifice de toutes choses à l'esprit, et cette satiété de l'esprit qui jette dans le paradoxe, cette légèreté enfin qui n'est souvent que le défaut d'attention et de raison, n'ont été si bien rendus; et l'effet poétique est né de cette peinture si fidèle d'une société sans âme et sans poésie. Cléon, copié sur un modèle du temps, est une création dans la langue de la comédie.

On dit que le grand Frédéric, qui se donnait tant de peine pour être poëte français, goûtait peu et ne saisissait qu'à demi le style du *Méchant*. Ce style, en effet, est le dernier raffinement d'une langue à part, qui ne s'apprend pas dans les livres, la langue des salons. L'art merveilleux de Gresset, c'est d'avoir donné une vie durable à des nuances si fugitives, et fixé les fantaisies de la mode en les imitant. Ce style n'a pas la force comique du style des grands maîtres; mais il est à la fois une création originale et un tableau de mœurs. Je ne sais si par ce motif Gresset a dû se passer d'une intrigue dans sa pièce; mais on s'aperçoit peu de ce défaut; et par l'expression seule, il a fait à ravir ce que Voltaire lui reproche d'avoir manqué,

Des mœurs du temps le portrait véritable.

Bien que Gresset, ennuyé du collége et du cloître, eût reçu avec vivacité les impressions du monde,

et pris d'abord les idées sceptiques et épicuriennes de son temps, on peut juger par *le Méchant* qu'il s'arrêta bientôt. Il a déjà dans cette pièce d'excellents traits pour peindre les froids calculs de l'intérêt personnel :

> La parenté m'excède, et ces liens, ces chaînes
> De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
> Tout cela, préjugés, misères du vieux temps;
> C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
> . . . .
> . Chacun n'est que pour soi.

Voilà bien, dans l'application usuelle, la philosophie du dix-huitième siècle, quoique, à l'époque du *Méchant*, elle n'eût pas encore été érigée en système par Helvétius et tant d'autres. Gresset, qui avait été quelque peu philosophe chez les jésuites, redevint religieux dans la société. Il s'éloigna d'abord du théâtre. La veine de corruption et de ridicule, si bien effleurée dans *le Méchant*, pouvait encore beaucoup fournir au poëte; mais de bonne heure devenu grave, retiré et marié en province, on peut croire que la délicatesse de son goût s'émoussa, en même temps que sa conscience devint plus timorée. Il avait achevé cependant quelques comédies dont le titre promettait : *l'Esprit à la Mode*, et *le Monde tel qu'il est*. Mais son scrupule s'étant fort augmenté dans les entretiens de l'évêque d'Amiens, il les brûla; et ne croyant pas que la comédie pût se sanctifier même en attaquant les philosophes, il ne réserva d'une pièce qu'il avait faite contre eux que quelques vers, pour les employer à la même fin dans un poëme qui n'a jamais paru. Voltaire sans doute en fut la cause. Gresset avait annoncé son pieux repentir, et le petit *auto-da-fé* qu'il faisait de ses comédies, par une lettre publique. Mais cette lettre, où le poëte parlait des vérités lumineuses de la foi, et rétractait d'un ton solennel jusqu'aux hardiesses de *Vert-Vert*, venant à tomber au milieu des salons oisifs et moqueurs de Paris, eut fort peu de succès; et bientôt on répéta les vers malicieux de Voltaire :

> Gresset se trompe, il n'est pas si coupable, etc.

Celui-ci n'engagea point le combat, et resta dans sa ville et ses bois de Picardie, d'où il ne sortit que quinze ans après pour faire, comme directeur de l'Académie française, alors toute philosophique, un discours froid et prétentieux contre le style à la mode. L'ingénieux poëte avait vieilli; son discours n'était que la caricature de sa charmante comédie du *Méchant*. Il n'osait pas dire tout ce qu'il avait dans l'âme contre la philosophie de son temps; et, sur le reste, son langage était devenu puéril ou suranné. Mais qu'importe un discours? Gresset fut poëte, peu de temps il est vrai, et sur peu de sujets, mais assez; car il vivra toujours. Il ferme cette première moitié du dix-huitième siècle, où le grand art des vers se soutenait par tradition; et il égale Voltaire dans le seul genre où Voltaire fut grand poëte. L'imagination va changer de place : de longtemps, il n'y aura plus de poëte que Buffon et Rousseau.

TREIZIÈME LEÇON.

Fontenelle. — Application du bel esprit aux sciences. — Nouvelle école de prose; ses défauts, son influence. — Mairan. — Terrasson. — Marivaux.

MESSIEURS,

Nous avons réservé jusqu'ici un écrivain unique, sans être grand, auquel il a été donné d'être contemporain de deux siècles mémorables, qui siégea dans l'Académie près de Racine et de Boileau, fit même contre eux des épigrammes, et fut trente ans le rival de Voltaire et l'ami de Montesquieu; qui prit part à la vieille querelle des anciens et des modernes, et donna des conseils pour *l'Encyclopédie*. Je me souviens d'avoir ouï dire à M. Suard qu'à son arrivée à Paris, il avait entendu dans le salon de madame Geoffrin M. de Fontenelle, debout devant la cheminée, conter la peine qu'il avait eue en 1674, à soutenir, tout jeune qu'il était, la dernière pièce de son oncle le grand Corneille, la tragédie de *Surena*, contre laquelle cabalaient les amis de M. Racine. « Mon oncle, ajoutait Fontenelle, dans les dix années qu'il vécut encore, m'apprit tout ce que je sais sur la poétique, et m'indiqua, pour mon premier essai lyrique, le sujet de Psyché qu'il avait traité lui-même en commun avec M. Molière, dont il était fort ami. » M. Suard, vieillard aimable et de l'esprit le plus fin, ressuscitait pour nous Fontenelle; et nous semblions toucher à cet âge héroïque des lettres françaises, où Corneille, Racine et Molière illustraient le théâtre que Bossuet et Bourdaloue excommuniaient avec tant d'éloquence.

Ce n'est pas que Fontenelle ait eu également le génie des deux époques auxquelles il assista; mais enfin, dès le temps même où il n'était encore qu'un bel esprit accusé de mauvais goût, et dépeint malignement par La Bruyère, il se ménageait une sorte de gloire nouvelle, en appliquant l'art du style à la science, et le doute philosophique à l'étude des lettres. Plus tard, après avoir été le novateur discret et timide du dix-septième siècle, il fut le sage du dix-huitième, dont il avait prévu plutôt que hâté le mouvement. Sans être un homme de génie, il fut original; sans ardeur et sans esprit de système, il exerça beaucoup d'influence sur les esprits, et fut le créateur d'une école en littérature.

Fontenelle avait étudié d'abord chez les Jésuites de Rouen, et fait là beaucoup de vers latins et

même de vers grecs aussi beaux que ceux d'Homère, dit-il ; *car ils en étaient*. Il prit ensuite la profession du barreau ; mais il s'en dégoûta bien vite, comme on peut croire ; et, après une cause perdue, vint à Paris chercher fortune dans les lettres.

Il y vécut d'abord obscur, de cette vie heureuse et occupée que vous savez, avec quelques jeunes compatriotes, studieux comme lui. Un d'eux était l'abbé de Saint-Pierre, plus célèbre dans la suite par ses rêveries que par ses talents. Cet abbé, qui avait une espèce de richesse pour un étudiant, dix-huit cents livres de rente, en avait donné trois cents à un jeune géomètre nommé Varignon, et s'était logé avec lui dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. Fontenelle et Vertot venaient les voir souvent. « Nous nous rassemblions, dit Fontenelle, avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la « première ardeur de savoir, fort unis, et, ce que « nous ne comptions pas alors pour un assez grand « bien, peu connus. » Qui n'est touché de ce souvenir, Messieurs ? Et, parmi ceux qui m'écoutent, n'en est-il pas plusieurs, dont le soir, dans ce même quartier Saint-Jacques, on aperçoit la lampe qui éclaire leurs veilles laborieuses et leurs conférences d'étudiant, d'où sortiront un jour quelques hommes célèbres, des Bichat, des Dupuytren, des Thierry?

Fontenelle n'avait pas cependant cette ardeur opiniâtre à l'étude qui fait les grands monuments ; il prenait un peu de tout dans les sciences avec mesure et facilité. Nul homme ne réalisa mieux la pensée de Tacite, *retinuit, quod est difficillimum, ex sapientiâ modum*. Il ne s'enfonça pas dans le calcul et la géométrie, mais il en apprit assez de Varignon et des livres, pour en parler avec justesse et clarté. Il n'étudia l'anatomie que dans ce cours fait par Duverney pour le Dauphin, et assidûment suivi par Bossuet. Il ne fit aucun voyage savant, pas même une course de botaniste ; mais il recueillit de toutes les sciences naturelles des notions exactes et simples qu'il rendait avec grâce.

Malgré ce goût dominant pour la philosophie, comme on disait alors, Fontenelle étant d'une famille de poëtes, et voyant la poésie fort prisée dans le siècle de Louis le Grand, fit d'abord des vers, et, qui pis est, des tragédies. Une épigramme de Racine nous apprend le sort de son *Aspar ;* et son *Brutus* ne vaut pas mieux. Toutefois, plus discret que La Motte, il ne médit pas de l'ancienne forme poétique, ni même de la rime. Il composa jusqu'à des églogues, afin de montrer sans doute qu'un homme d'esprit peut tout faire ; et on a cité de lui celle d'*Ismène*, qui n'est pas sans élégance et sans grâce. Mais en même temps il publiait des lettres galantes, dont Molière se fût moqué autant que des précieuses ridicules ; et même, dans ses *Dialogues des Morts*, le premier ouvrage où il eût réussi, il jetait mille traits d'affectation et de faux goût.

Voltaire, qui certes avait plus d'esprit que Fontenelle, car il en affecte moins, a fait de ces *Dialogues des Morts* une vive et saine critique. Il relève le rapprochement artificiel et forcé des personnages, la mignardise des pensées et du style. Il n'a pas de peine à montrer le ridicule de Faustine se comparant à Brutus, Julie de Gonzague à Soliman, et Diane de Poitiers à César. Et toutefois Voltaire semble avoir emprunté un peu de cet ouvrage sa manière d'expliquer les grands effets par les petites causes, et de rabaisser à plaisir les événements et les caractères, en prenant, comme il le dit, les deux hémisphères en ridicule. Au fond, ce langage est plus déplacé dans l'histoire que dans une composition factice et satirique, comme des *dialogues des morts*. Lucien, peut-être l'inventeur du genre, l'avait fait servir à la parodie de l'antiquité, dans un temps de scepticisme et de décadence. Les *Césars* de l'empereur Julien, autre dialogue des morts, ne sont également qu'une satire. Le tort de Fontenelle, c'est que la sienne est sans but moral, toute composée de paradoxes qu'il ne croit pas, et de jeux d'esprit parfaitement inutiles.

L'auteur fut plus heureux dans une autre forme de dialogue, que l'antiquité avait ornée de toutes les grâces du génie, le dialogue philosophique ; il le fit servir à l'exposition même des sciences. Galilée, un esprit créateur, avait donné cet exemple dans ses *Dialoghi delle scienze nuove*. Fontenelle n'invente pas ; il ne fait pas même un choix sévère entre les inventions des autres ; et il aime de la science le merveilleux, le singulier, autant que le vrai. Son mérite est dans un agrément, une coquetterie de style, qui attire et amuse le lecteur. Le premier, il traduisit en langue vulgaire le système du monde, tel qu'alors on le connaissait du moins, encore à demi enveloppé de la vapeur des tourbillons, incomplet, obscur sur quelques points, mais tout étincelant, par intervalle, d'une immortelle lumière. Plus tard, et dans la pleine clarté de science, on préférera plus de simplicité, et on pensera que ce qu'il y a de plus grand dans la réalité et pour l'imagination, l'astronomie, n'a pas besoin des petits ornements et des mièvreries galantes du bel esprit. On aimera mieux quelques pages de Fourrier sur Herschel, ou quelques paroles nettes et précises d'Arago, dans une leçon de l'Observatoire, que toutes les dissertations de Fontenelle sur les *beautés blondes* et les *beautés brunes*, au sujet de la lune. Mais souvenons-nous des vers de Boileau contre les femmes qui étudiaient l'astronomie, et même contre l'astronomie, et nous excuserons peut-être Fontenelle.

La frivolité du cadre et des digressions n'empêche pas d'ailleurs qu'il n'expose avec beaucoup de justesse ce qu'il sait bien, et ne démontre, comme un savant de nos jours, que le soleil est immobile, et que la lune n'a pas d'atmosphère. Il en mesure même les montagnes, d'après Cassini; et quant à la supposition d'êtres animés dans cette planète, sauf les galanteries qu'il leur prête, il n'a rien dit en cela de contraire aux découvertes récentes.

A la vérité, l'antiquité avait dit même chose. « Il « y a, suivant trois vers orphiques, cités par Proclus, « une autre terre immense, que les immortels nom- « ment *Séléné*, que les hommes appellent *Mené*, et « qui a beaucoup de montagnes, beaucoup de villes, « beaucoup de palais. » On ne croit plus aujourd'hui à ces palais; mais on voit dans la lune plus de montagnes que jamais. Un autre Grec, Xénophane, auteur d'un système admirablement restauré ou deviné par un philosophe de nos jours (1), avait affirmé qu'il existait dans l'orbe de la lune une autre terre, et là une autre race d'hommes qui vivaient de la même manière que nous ici bas, et qui, la nuit, recevaient la lumière d'un autre globe, comme nous recevons celle du leur (2). Le progrès moderne, c'est, non de ruiner tout à fait cette opinion, mais de la rectifier, en prouvant, par une statistique détaillée de la lune, que ses habitants ne peuvent avoir aucune de nos conditions d'existence, point d'eau, point de fluide, point d'air respirable, nulle végétation.

Mais Fontenelle avait lui-même aperçu cette différence, et il en tirait tout à la fois un raisonnement et une précaution : « Elle regarde ces gens « scrupuleux et difficiles à contenter, dit-il dans sa « préface, qui pourront s'imaginer qu'il y a du dan- « ger, par rapport à la religion, à mettre des habi- « tants ailleurs que sur la terre, etc. » Mais la science vient ici au secours de la science; et Fontenelle prouve déjà très-bien que ces habitants de la lune ne sont et ne peuvent être en rien semblables aux habitants de la terre. C'est l'idée sur laquelle Voltaire a bâti son *Micromégas*, en raillant Fontenelle et en le copiant un peu.

En tout, cet ouvrage et le ton de la préface, que nous venons de rappeler, annonçaient une autre innovation que celle du sujet et de la forme. On y sentait une certaine liberté de penser, et même un commencement d'ironie sceptique, que Fontenelle porta bientôt de la science dans l'érudition. Nul doute que, par son esprit et son caractère, il n'appartînt à ce parti raisonneur et peu chrétien, qui n'avait jamais cessé tout à fait sous Louis XIV. Il était lié avec les savants de Hollande, correspondait avec Basnage, et lui envoya, dans une lettre, cette petite relation de l'*Ile de Bornéo*, satire allégorique du catholicisme, accueillie par Bayle, et qui remplit une page in-folio de son journal. Cette page, imprimée en Hollande, faillit compromettre gravement Fontenelle. D'Argenson, déjà fort en crédit, le sauva du Père Le Tellier : et Fontenelle continua ses discrètes excursions de libre penseur.

Ayant reçu de Hollande le livre latin du docte Van Dael, sur les *Oracles* du paganisme, il imagina d'en faire un ouvrage amusant et de facile lecture. Au fond, rien de plus piquant que l'érudition; et c'est par le préjugé des lecteurs ou la faute des écrivains, qu'elle passe souvent pour ennuyeuse. L'objet du livre de Van Dael, c'était de prouver que les oracles n'avaient pas cessé, comme on l'avait dit souvent, à l'avénement du Christ, et qu'ils n'étaient pas le prodige du démon, mais la fourberie des prêtres païens. Je ne sais si un médecin anabaptiste, écrivant sur ce sujet en Hollande, n'avait pas quelque double intention de satire; mais la thèse qu'il soutient était d'ailleurs conforme au bon sens et à l'histoire. Il n'y avait, pour la religion même, nul intérêt à prétendre que le diable avait été prophète, et à justifier l'erreur du paganisme par des prestiges surnaturels. Mais plusieurs Pères de l'Église avaient donné dans cette illusion; et des docteurs modernes y tenaient encore. Cependant, Lamotte-le-Vayer, dès le commencement du siècle, en avait fait justice dans une lettre sur les *Oracles* (1), où il attribuait leur cessation à des causes tout humaines, tout historiques, et leur long empire à la fourberie, à l'équivoque et à la démence. Mais Lamotte-le-Vayer avait passé pour incrédule; et on sent, jusque dans la manière dont Fontenelle soutient la même opinion, certaine ironie discrète et un ton de badinage universel qui parut très-hardi. La prétention d'être toujours léger, mondain, y nuit un peu à l'érudition. Le style, agréable et piquant, est parfois gâté par les sous-entendus, les demi-mots et les petites grâces de salon.

Malgré ces réserves et cet air de frivolité, l'histoire des *Oracles* ayant été vivement attaquée par le jésuite Baltus, Fontenelle, qui tenait bien plus à son repos qu'à une opinion, ou même qu'à un trait d'esprit, se détourna tout à fait des recherches de critique et d'histoire, et s'enferma dans l'Académie des Sciences, dont il devint le secrétaire vraiment perpétuel en 1699. Vous savez qu'il remplit seul et

(1) M. Cousin.

(2) Dixit Xenophanes intra concavum lunæ sinum esse aliam terram, et ibi aliud genus hominum simili modo vivere, quo nos in hàc terrâ vivamus. Habent igitur illilunatici homines alteram lunam, quæ illis nocturnum lumen exhibeat, sicut hæc exhibet nobis; et forta ssè noster hic orbis alterius inferioris luna sit. (CICERO.)

(1) Tom. XIII, p. 157

sans cesse, pendant quarante-trois ans, cette belle et noble fonction, aujourd'hui partagée entre deux savants. Il s'en démit à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, pour être un peu plus libre et achever quelques pièces de théâtre.

Ce demi-siècle, donné à la culture des sciences par un esprit si pénétrant et si juste, a produit la belle *Histoire de l'Académie*, formée des *Analyses* de ses travaux et des *Éloges* de ses membres. Les *Éloges* sont connus et partout publiés; mais les *Analyses* sont demeurées dans le recueil de l'Académie, où personne ne les lit plus. On ne peut cependant parcourir cette immense série de rapports sur des objets si divers, sans être émerveillé du génie facile de Fontenelle. Physique générale, anatomie, chimie, botanique, mathématiques, astronomie, optique, hydrographie, acoustique, mécanique, il rend compte de tous les points de ces sciences traités dans les discussions, la correspondance ou les Mémoires de l'Académie. La description précise d'un fait d'histoire naturelle succède à un exposé fort net de l'arithmétique binaire inventée par Leibnitz, et retrouvée dans une antiquité chinoise. Vous êtes entretenu par le même homme d'une comète aperçue à Pékin, d'une aurore boréale visible trois années de suite à Paris, des taches du soleil et de la cataracte, du calcul des infiniment petits et des forces motrices de la vapeur, d'un système de musique et d'une roue ou d'une *vis* de forme nouvelle, des quatre lunes de Saturne et de la digestion.

C'est bien là, et dans un homme seul, le premier essai de cet esprit encyclopédique auquel aspira le dix-huitième siècle, et qui, plus tard, pour mieux embrasser toutes les sciences, en partage l'étude entre des observateurs différents. Ajoutons que ces extraits, ces résumés, ce procès-verbal universel que Fontenelle rédigea pendant quarante ans, porte partout son caractère, partout la même netteté de sens, le même tour négligé, quand il n'y a point de place pour l'esprit, la même réflexion délicate et fine, dès qu'elle peut se montrer.

Que beaucoup de notions dont il parle fussent encore naissantes, beaucoup d'observations qu'il reproduit, incomplètes et fautives, que la science de son temps fût bornée et qu'il ne la possédât pas tout entière, que sa clarté soit souvent superficielle et plaise en instruisant peu, il n'importe. On sentira, sous le rapport de la méthode et du goût, le seul qui nous occupe en ce moment, quelle philosophie, quelle intelligence générale des choses il avait dû puiser dans cet ensemble de vues comparées. On y voit aussi quel genre de supériorité il portait avec lui, et le charme singulier et célèbre attaché à sa conversation autant qu'à ses écrits. Il ne contait que des choses nouvelles. Il était le seul interprète entre l'obscurité de connaissances inaccessibles, et la curiosité du monde; il rendait simple ce qu'on n'avait pas même compris jusqu'alors; et à la simplicité de l'exposition, il ajoutait les recherches délicates de la pensée. Il faisait en même temps ressortir avec art l'utilité positive qui se mêlait au merveilleux des sciences, et il intéressait le bon sens comme le bel esprit. De là son succès prodigieux et son influence.

Un monument immortel en est resté, ses *Éloges*, où il a fait pour les savants ce que Plutarque avait fait pour les guerriers et les politiques. Il les a montrés dans leur génie, dans leur caractère, dans la simplicité de leur vie privée. Il les a fait comprendre, il les a fait aimer. « L'histoire d'une Académie, avait-il dit en commençant, ne saurait être que l'histoire de ses pensées. » A cette abstraction continue, les *Éloges* sont venus mêler un intérêt réel, varié, une passion et des personnages. Grâce à la libre composition de l'Académie, cette belle revue offre tour à tour des noms de tous les pays, des représentants de la science sous toutes les formes et dans toutes les fortunes, souverains, généraux, hommes de guerre et d'action, contemplateurs paisibles, vastes génies qui ont tout parcouru, en jetant la lumière, opiniâtres et patients esprits, qui n'ont éclairé que quelque coin obscur du champ des découvertes. L'unité du recueil, c'est l'amour de la science, le spectacle de ses progrès et l'avantage qu'elle apporte à la vie humaine. Bien des réputations qu'on y célèbre sont effacées, bien des travaux tombés dans l'oubli. Mais avec quel intérêt on y retrouve souvent, dans l'éloge d'un savant à peine nommé de nos jours, le germe ou le premier essai de nos inventions et de nos entreprises modernes; tantôt l'application du calcul des probabilités aux choses morales et politiques, tantôt le premier emploi d'un alphabet télégraphique (1), pour communiquer en quelques heures de Paris à Rome.

Mais, à vrai dire, les notions positives éparses dans ce recueil n'en sont pas le premier mérite. On y trouve consignées autant d'erreurs que de découvertes; elles y traitent d'égal à égal : la chimère des tourbillons y va de pair avec la loi de la gravitation. Souvent aussi, les résultats de la science y sont ramenés à une généralité superficielle, qui se comprend sans étude, mais qui n'instruit pas. Le prix de cet ouvrage est donc surtout dans le style, dans l'art plein d'agrément avec lequel l'auteur raconte. Ce n'est pas que, même à cet égard, son goût soit irréprochable, et qu'il ait renoncé à toutes les affectations du bel esprit. Tantôt il les cherche dans le contraste d'un terme familier avec une idée sa-

(1) *Éloges* de Jacques Bernouilly et d'Amontons.

vante, d'une expression galante et mondaine avec de sérieuses études. Tantôt il rend avec subtilité une pensée commune, ou fait une plaisanterie froide et contournée. Quelquefois même il est obscur, à force de finesse. Il a ce caractère particulier, remarqué dans d'autres littératures, d'avoir gâté la diction avant la langue, et de composer souvent des phrases recherchées avec des expressions très-pures et des tours indigènes.

Sous ce rapport, il marque la même décadence que Pline ou Sénèque. Mais en même temps, et cette différence est due tout à la fois à l'influence des sciences et à la supériorité de sa raison, il a souvent une belle et heureuse netteté que l'esprit orne avec discrétion et ne surcharge pas. Il est même quelquefois simple, oui, simple, quoique Fontenelle. Dirai-je plus? il est quelquefois touchant; il a presque de l'onction, en décrivant l'uniformité candide et silencieuse de quelques vies du dix-septième siècle, toutes partagées entre Dieu et la botanique, ou l'anatomie. Quand il entre dans le détail de certaines pratiques austères et minutieuses, on entrevoit sur ses lèvres un léger sourire d'homme du monde; mais il redevient aussitôt sérieux et attendri, autant qu'il peut l'être, sur des vertus dont profite la science. Car il aime la science; il conçoit l'ardeur qu'elle inspire. Et le calme avec lequel il juge l'enthousiasme des autres ne semble en lui qu'une supériorité de raison et de lumières.

Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere, et servare beatum.

Un autre mérite des *Éloges*, c'est la philosophie dans le sens ordinaire du mot. Malgré la subtilité trop fréquente du style, je ne sais dans quel ouvrage on pourrait recueillir plus de pensées justes pour l'usage de la vie, plus de vues morales sur le caractère des hommes. Seulement, le vrai, dans Fontenelle, est toujours ingénieux et un peu détourné de la voie commune. Il s'y mêle aussi une sorte d'ironie légèrement sceptique. Fontenelle semble une intelligence dégagée de ce qu'elle raconte, spectatrice de la vie, comme de la science, et qui ne s'y met jamais tout entière.

De là, ces portraits inimitables de tant de savants solitaires, silencieux, timides, auxquels le peintre ressemble si peu et qu'il comprend si bien. Ayant l'air de savoir au juste les bornes de leur esprit, et presque celles de l'esprit humain, il les interprète, les juge, les devine, voit le faible de la science et celui du savant, et donne pour dernière leçon de philosophie les petitesses des philosophes; le tout, sans amertume, sans satire, avec cette supériorité bienveillante qui connaît à fond notre nature et qui lui pardonne. Il y a là, pour le goût et le style, un tempérament merveilleux qui ne s'est point retrouvé, malgré tout ce qu'un Condorcet, un Cuvier ont jeté d'instruction solide et de vues philosophiques dans des sujets semblables. Fontenelle peut donc être considéré comme le modèle d'une éloquence à part, châtiée sans être sévère, qui n'emprunte rien à la poésie et s'interdit la passion. Elle a quelque chose de cette pureté délicate et de cette précision que les anciens, si grands maîtres de la tribune, admiraient dans Lysias. Mais elle joint le bel esprit à l'atticisme.

A cet égard, elle eut un privilége bien rare; elle ne perdit rien par les années, ou plutôt elle s'accrut avec la vieillesse de l'orateur. Comme la chaleur du sang et les vives images des objets agissaient peu sur lui, sa pensée resta la même, ingénieuse et calme; et l'âge donna parfois à son langage, ingénieux et poli, quelques teintes attendrissantes. C'est à quatre-vingt-cinq ans qu'il eut le plus d'éloquence, en parlant au nom de l'Académie française, dont il était membre depuis cinquante années, et qu'il avait vue se renouveler plusieurs fois : « Il m'est permis, disait-il à ses con« frères, d'avoir pour vous une espèce d'amour « paternel, pareil cependant à celui d'un père qui « se verrait des enfants fort élevés au-dessus de lui, « et qui n'aurait guère d'autre gloire que celle qu'il « tirerait d'eux. » A quatre-vingt-douze ans il fut encore l'orateur de la même Académie, en recevant le successeur du cardinal de Rohan; et ses pensées, ses expressions avaient gardé le même éclat tempéré, la même finesse élégante. Plus concis que Nestor, auquel il se compare, il n'avait pas un langage moins persuasif et moins doux. C'est par là qu'il fut l'idole d'une société polie, toujours fêté, et plein d'esprit et de grâce jusqu'à cent ans.

On connaît sa prudence craintive et sa circonspection. L'âge sans doute n'avait pas dû l'en corriger. Quelquefois même, il eut des ménagements qu'on pourrait appeler d'un autre nom. Courtisan du cardinal Dubois, pour lequel il écrivait des manifestes, il le reçut à l'Académie, en le louant avec une exagération qui fait sourire la postérité, dont il promettait les suffrages au cardinal.

Dubois succédait au bon M. Dacier. Fontenelle ne manque pas d'y voir un grand honneur pour M. Dacier, « dont le nom, déjà lié par ses travaux à ceux de Platon, de Plutarque, de Marc-Aurèle, le sera désormais à celui du cardinal Dubois. » Cela est bien fort pour un philosophe, et dit en face à ce Dubois, que Saint-Simon a fouetté et marqué si justement.

Ce n'est pas tout : Fontenelle s'émeut. « Les ap« plaudissements que nous vous devions, dit-il, « seront désormais non pas plus vifs, mais plus

« tendres. Dans un concert de louanges, il est facile « de distinguer les voix de ceux qui admirent et de « ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenue « la nôtre... Le régent du royaume a pensé; son « ministre a pensé avec lui, et a exécuté. Les siècles « suivants en sauront davantage : fiez-vous à eux, « Monseigneur. »

Fontenelle sans doute, comme un contemporain, et un contemporain bien traité par le ministere, ne savait pas toute la vérité; mais il devinait ce qu'on a mieux su dans la suite, la grande habileté que Dubois porta dans les affaires. Peut-être aussi, nous le disons avec regret, le calme sceptique du philosophe voyait-il avec trop d'indulgence ce qui ne blessait que la morale. Peut-être enfin, avait-il ce faible d'admiration que des gens d'esprit, parfaitement sages dans leur conduite, ont souvent pour les gens d'esprit hardis et corrompus. Quoi qu'il en soit, Fontenelle se montra fidèle à la mémoire de Dubois; et quelques mois après la mort de ce ministre, il le louait encore à l'Académie, au risque de n'être, cette fois, applaudi par personne.

Dans son extrême vieillesse, Fontenelle, tout en restant attaché à la théorie des *tourbillons* de Descartes, ne s'occupa plus que de littérature et de *poésie légère*, comme dans sa jeunesse. Son génie n'était pas là; il n'a pas le goût vrai dans la critique. Ses grandes louanges de Corneille semblent une vanité de famille et une malice contre Racine, plutôt qu'une admiration vivement sentie. On sait quel jugement il portait de Théocrite; le poete Eschyle lui paraissait une espèce de fou; enfin, il avait défini le *naïf*, une nuance du *bas :* ce qui montre assez comment il sentait la nature. Fontenelle fut donc, en théorie et en pratique, un corrupteur du goût. Il fit même toute une école de décadence. Mais, ayant eu le bonheur d'appliquer son talent à des sujets instructifs, dont il a ingénieusement tempéré la sécheresse, et qui ont contenu et corrigé l'affectation naturelle à son esprit, il a élevé un monument immortel; et il mérite la première place dans notre littérature, après les hommes de génie.

On a fait une grande hyperbole académique, en le supposant le promoteur de tout le dix-huitième siècle. Il n'avait été d'abord que l'écho assez discret des libres penseurs de Hollande. Sa hardiesse se bornait à quelques allusions délicates et malignes; et il s'arrêta de bonne heure. Mais, selon toute apparence, il n'en jugeait pas moins tout ce qui se préparait autour de lui. En 1743, il écrivait dans la préface de ses comédies : « Nous sommes dans « un siècle où les vues commencent sensiblement à « s'étendre de tout côté. Tout ce qui peut être « pensé ne l'a pas été encore. L'immense avenir « nous garde des événements que nous ne croirions « pas aujourd'hui, si quelqu'un pouvait les pré« dire. » Voyait-il déjà les conséquences extrêmes des opinions sceptiques, et les dernières années du dix-huitième siècle? Sa réserve alors ne nous paraîtrait pas seulement prudence, mais vertu; et nous lui saurions gré de n'avoir pas aidé à cette grande destruction, où les vérités religieuses et morales étaient emportées avec les abus.

Fontenelle eut des disciples de ses opinions et des imitateurs de son style. On les reconnaît, à leur égal éloignement de l'orthodoxie soumise du dix-septième siècle, et des témérités du dix-huitième. On les retrouve dans la philosophie et la théorie des arts, dans les sciences et dans les lettres. Ce ne sera pas l'abbé Trublet, son plagiaire, plutôt que son élève; mais ce seront des hommes d'un esprit rare, Terrasson, Mairan, Marivaux, et, à quelques égards, Montesquieu lui-même, si l'histoire et l'antiquité ne l'eussent pas ramené bientôt à une école plus sévère.

Terrasson avait emprunté beaucoup de choses à Fontenelle, mais non l'art d'amuser. Il était *Cartésien* comme lui, contempteur d'Homère, c'est-à-dire de la grande et naturelle poésie, comme lui fort épris des sciences, et les mêlant aux lettres. Mais, au lieu d'écrire, comme Fontenelle, quelques pages fines et spécieuses, sur les anciens et les modernes, il fit deux gros volumes au sujet de *l'Iliade;* et puis il voulut la remplacer par un poème épique en prose, où les découvertes modernes seraient cachées sous les emblèmes de l'antique Égypte. De là *Séthos*, le *Télémaque* de l'Académie des Sciences, ouvrage ennuyeux, malgré beaucoup de savoir et d'esprit.

L'abbé Terrasson, qui ne rêve pas, dans Séthos, un gouvernement moins idéal que celui de Salente, ne s'était pas cependant toujours tenu loin de la vie réelle et des affaires humaines. Comme Fontenelle, il était fort bien accueilli du régent. Il écrivit même une brochure en faveur du système de Law. Le système fut utile à son défenseur. Terrasson fit tout à coup fortune, prit voiture et disait gaîment de soi-même : « Je réponds de moi jusqu'à un million. » Mais ruiné bientôt, comme il s'était enrichi, il revint à *Séthos* et à l'antiquité.

Voltaire a fort loué dans *Séthos* l'éloge funèbre de la reine Nephté. Les dix livres de ce roman, plus érudit que poétique, offriraient encore d'autres beautés remarquables, des traits de mœurs bien saisis, des vues morales éloquemment rendues. Mais l'ensemble est froid, dans un genre de composition qui ne peut vivre qu'à force d'imagination et de génie. Séthos est entraîné par le même oubli que *Télèphe* et *les Incas*. *Télémaque* et *les Martyrs*,

voilà nos seuls poëmes épiques. Terrasson n'en sera pas moins compté, au-dessous de Fontenelle, parmi les précurseurs de l'esprit philosophique, au dix-huitième siècle, et les hommes qui renouvelèrent par système cette union des sciences et des lettres, que Descartes et Pascal avaient faite de génie, et dont Buffon tira son éloquence.

L'abbé Terrasson, en prenant à l'école de Fontenelle l'esprit de critique et le goût des sciences, avait eu le tort d'ambitionner, en même temps, les succès de l'imagination. Un autre émule de Fontenelle, qui lui ressembla par les agréments de l'esprit, le calme du caractère, et presque la longue vie, eut le bon sens de se renfermer dans le cercle des sciences. Ce fut Mairan, mort en 1771, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, après une vie passée dans l'étude et dans les salons. Comme Fontenelle, il fut membre des trois Académies, fort aimé du régent, philosophe discret et spirituel écrivain. Mais il n'était pas seulement, comme Fontenelle, l'interprète élégant des sciences; il en avait le génie. Au lieu de commencer par des opéra et des lettres galantes, pour appliquer ensuite le bel esprit aux sciences, il s'était annoncé d'abord par des *observations* précises. On le vit tour à tour appliquer la science à des objets d'utilité pratique, ou l'étendre par de belles et neuves expériences. Géomètre, physicien, astronome, il découvrit, là où Fontenelle avait agréablement parlé.

Mais le goût du temps et la réputation même de Fontenelle l'avertirent de mêler aux recherches pour les savants l'art de plaire pour le public. Des mémoires sur la *réflexion* des corps, sur la *rotation* de la lune, sur le *froid* et sur le *chaud*, n'auraient pas suffi pour cela. Il choisit un sujet agréable par le nom seul et par l'espèce de merveilleux qui s'y mêle à la science; il fit l'histoire complète de ces *Aurores boréales*, dont Fontenelle avait marqué quelques récentes apparitions. C'est à la fois le livre d'un physicien, d'un érudit, d'un homme de goût; et l'hypothèse scientifique en fût-elle erronée, comme on l'a dit depuis, le choix et l'examen des traditions, l'esprit philosophique, la clarté, l'agrément, n'en font pas moins de cet ouvrage un modèle de justesse et de goût : c'est Fontenelle corrigé de quelque affectation.

Il est vrai que Mairan n'a pas conservé toute l'ingénieuse fécondité et toute la finesse d'observation morale de son modèle, dans les éloges des savants qu'il fit après lui. Il ne sait pas, comme Fontenelle, démêler, dans l'uniformité de la vie la plus simple, de curieux traits de nature, et les mettre en relief avec une sorte de malice enjouée. Il laisse un peu sec et nu ce qui est sans intérêt par soi-même. Mais, quand le sujet a quelque grandeur scientifique, il le présente dignement et le remplit tout entier. On le sent à l'éloge de Halley, de ce digne compatriote et ami de Newton, qui fut érudit, géomètre, grand astronome, célèbre navigateur. Avec quel intérêt retrace-t-il cette belle vie de contemplations et d'aventures tout à la fois, ces courses savantes de Halley, qui, revenu de l'île Sainte-Hélène, où il était allé examiner un point du ciel, repart pour Dantzick, afin de causer de sa découverte avec le célèbre Hevelius, astronome et premier magistrat de cette ville. « Il y arriva le 26 mai 1679, dit avec simplicité « Mairan; et, sans autre préliminaire, les deux « astronomes observèrent ensemble, le même soir, « comme gens qui se connaissaient depuis long« temps, et qui s'étaient vus dans cette commune « patrie vers laquelle ils dirigeaient leurs regards. »

J'ai nommé Sainte-Hélène, Messieurs. Ce nom, qui vous a frappés, était alors noté pour la première fois par la science. Halley avait fait le voyage de Sainte-Hélène pour compléter la liste des étoiles fixes et observer celles qui ne sont visibles qu'auprès de l'équateur et de l'hémisphère australe. Il en reconnut plusieurs déjà signalées; il en découvrit d'autres qu'il nomma de nouveaux noms, empruntés à l'histoire de son pays et de son temps, et qu'a maintenus la science moderne. L'une d'elles, entre autres, fut appelée par lui *le Chêne de Charles*, en mémoire de l'arbre touffu qui avait caché dans son feuillage le jeune roi poursuivi par Cromwell. Napoléon aura retrouvé ce souvenir de la science à Sainte-Hélène; et, pendant les nuits brillantes de l'équateur, ce remplaçant des rois, bien plus grand que Cromwell, aura pu reconnaître, dans le ciel même de son exil, une image de la royauté légitime rétablie par sa chute, et rêver à la durée éphémère des empires, sous la pâle lueur de la constellation de Charles II.

Mairan ne garda que trois années le poste difficile où il avait si bien remplacé Fontenelle. Comme lui, il s'en démit, passé quatre-vingts ans, pour jouir librement de sa vieillesse. Son esprit, non moins étendu que pénétrant, s'était porté sur toutes choses. Aussi bon helléniste qu'habile géomètre, il était fort zélé pour les travaux de l'Académie des Inscriptions, qu'avait un peu négligés Fontenelle. Sa *dissertation* sur la fable de *l'Olympe* montre un esprit orné des plus riants souvenirs de la poésie grecque. Ses trois *lettres* au Père Parennin sont, pour le temps, une divination. C'est là que, pour la première fois, est nettement expliquée la singularité de la langue et de l'écriture chinoise. Mairan compare cette écriture à nos chiffres arabes, également compris par les peuples qui expriment diversement ce que ces chiffres indiquent. Il avait saisi entre l'Égypte et la Chine

d'ingénieux rapports, contestés dans la suite, mais dont la première vue a mis peut-être sur la trace d'une grande découverte de nos jours. Enfin, Mairan est partout un délicat observateur, un philosophe ingénieux, un écrivain précis, élégant et de bon goût. Voltaire, qui, dans la ferveur de ses études mathématiques, avait souvent consulté ce maître habile, lui porta toujours grande estime, sans oser pourtant le préférer à Fontenelle, dont Mairan n'a pas les défauts, mais dont il n'a pas le piquant et la grâce.

Le succès qui s'attacha, dès l'origine, aux *Éloges* de Fontenelle avait mis à la mode ce genre de composition. L'Académie des Inscriptions, d'abord uniquement occupée de devises modernes et de médailles antiques, eut aussi son historien qui, sous des formes un peu sèches, alliait l'urbanité du monde à l'érudition. L'école accréditée par Fontenelle se reconnaît jusque dans le froid et sévère M. de Bose, parlant de Montfaucon et de Mabillon. C'est quelque chose de discret plutôt que de simple, de tenu plutôt que d'élégant. Parfois même, la précision exacte des idées et du style devient subtilité; et l'art, quoique un peu nu, n'est pas exempt de cette affectation que Barthélemy porta longtemps après dans son agréable et savant ouvrage. Toutefois, l'ami des lettres ne peut lire sans un vif attrait ces premiers mémoires biographiques sur une compagnie qui a soutenu sans décadence la gloire de l'érudition française, et d'où sortent encore, de nos jours, tant de précieux travaux.

Un des caractères de la supériorité de Fontenelle, ce fut la diversité de son influence. Elle ne polit pas seulement le langage des sciences et de l'érudition; elle créa dans les choses mêmes d'imagination, une école nouvelle, école qui manque parfois de goût à force de finesse, mais qui, sans nulle poésie, a quelque invention, et offre çà et là des nuances originales. L'ingénieuse madame de Staal était de cette école, et la contenait dans un juste milieu de précision et de délicatesse. Marivaux en exagéra le caractère, la renforça d'une teinte métaphysique et subtile, la corrompit quelquefois jusqu'au jargon, mais y mêla des beautés véritables.

Arrêtons-nous, Messieurs, sur cet écrivain, qui, malgré sa prétention d'être né de lui-même, se trouve rangé dans la descendance de Fontenelle, mais à part, et comme un disciple inventeur. Nul doute que Marivaux n'ait d'autant plus emprunté à Fontenelle, qu'il travaillait beaucoup sa propre manière, et se fit original à la sueur de son front. Ses premiers écrits le montrent clairement. Né à Paris en 1688, élevé avec soin dans le goût des lettres, son premier ouvrage, une comédie, *le Père prudent et équitable*, n'était que froid et médiocre. C'est plus tard, par l'éducation du monde et des lettres, que son esprit et son style acquirent la subtilité prétentieuse qui les a rendus célèbres. D'abord même Marivaux ne tira du scepticisme et de l'esprit novateur que le mépris pour l'antiquité, et le goût assez bizarre d'en faire la parodie. On sait qu'il commença par celle d'Homère. La traduction de La Motte suffisait pour cela. C'était une parodie innocente, en vers secs et froids. Marivaux, qui avait réellement beaucoup d'humeur contre la gloire d'Homère, le travestit, mais ennuyeusement. Puis de *l'Iliade*, il porta ses rimes burlesques sur *Télémaque*, dont La Motte et Fontenelle faisaient plus de cas que d'Homère, et qu'il traita de même. Ce goût de la parodie, vraiment singulier dans un esprit qui se pique d'être original, le conduisit à travestir aussi le chef-d'œuvre de Cervantes, oui, *Don Quichotte*, c'est-à-dire l'épopée de la parodie, la seule parodie sublime qu'on ait jamais faite. Tous ces efforts-là, ce me semble, étaient bien malheureux, même en y joignant une tragédie d'*Annibal*, qui fut fort applaudie, et où le vieux capitaine carthaginois disait à Laodice, fille de Prusias:

> Hélas! un doux espoir m'amenait dans ces lieux,

et disputait tendrement le cœur et l'hymen de la princesse à l'ambassadeur romain Flaminius. Tout cela était bien ridicule sans doute. Heureusement, les écrits et la conversation de Fontenelle avertirent Marivaux de son talent; et il chercha, dans une prose ingénieusement travaillée, l'effet et le coloris qu'il demandait bien inutilement à la poésie.

Fontenelle avait lui-même appliqué à la comédie le mélange de familiarité coquette et de finesse qui caractérise sa manière habituelle. Ses pièces de théâtre, qu'on n'a guère jouées, et qu'on ne lit plus, ont, pour le tour du dialogue, la subtilité des sentiments et la recherche de naïveté maligne, un air de parenté avec le théâtre de Marivaux. Il y manque l'intrigue et cette invention de scène qui soutient l'attention du spectateur. Marivaux eut au contraire ce mérite, et par là il devint le créateur d'un genre nouveau, fort dégénéré de la bonne comédie, mais éloigné du drame, et amusant parfois, sans être gai. Cette comédie, que Voltaire appelait métaphysique, et qui semble plutôt sensuelle avec subtilité, était conforme au temps, et vraie par la recherche même du langage. Il y eut, dans les mœurs du dix-huitième siècle, un côté de licence qui passait la comédie régulière. Mais la partie élégante et ostensible de ces mœurs n'eut pas d'interprète plus piquant et plus fidèle que Marivaux. C'est là qu'il apprit ces analyses de sentiments, ces grâces maniérées et ces éter-

nelles surprises du cœur qui remplissent son théâtre. C'était de l'amour à l'usage de la bonne société.

La révolution des mœurs influa peu sur cette comédie artificielle. On sait combien elle était applaudie, il y a vingt-cinq ans, sous l'empire. Elle a sans doute exagéré la nature, comme tous les types expressifs; mais elle fait partie de l'histoire morale du dernier siècle; et il suffit de la désigner ainsi sans critiquer en détail ce que Voltaire appelait les *drames bourgeois* du *néologue* Marivaux, et ce qui paraîtrait aujourd'hui d'une pureté classique à bien des gens.

A notre avis cependant, ce n'est pas au théâtre que Marivaux est vraiment supérieur. Il est plus à son aise dans le roman. Il ne prête pas son genre d'esprit à tous ces personnages : il s'en sert pour raconter. Il est peintre moraliste; il est souvent pathétique, et trouve, dans un vif sentiment des misères humaines, une éloquence naturelle. C'est par là qu'il a mérité tant de lecteurs, avec deux romans qui ne sont pas même finis, *Marianne* et *le Paysan parvenu*. Ce sont les seuls ouvrages de notre langue, où, pour la peinture de la vie, la sensibilité morale de Richardson soit égalée, sans dessein de l'imiter : c'est la belle innovation de Marivaux; c'est son génie. Il est expressif et touchant par les détails, pris dans la vie la plus simple, la condition la plus obscure. C'est le genre de mérite qui doit faire vivre quelques fragments de son *Spectateur*, ouvrage oublié. Avez-vous lu sa lettre d'un père qui se plaint d'un fils ingrat? Il n'y a pas une affectation, pas un effort : ce sont des circonstances toutes simples, senties par une âme vive; et rien n'est plus éloquent. Marivaux ne tenait pas du calme sceptique de Fontenelle. Il était fier, délicat, sensible; et par là, dans l'insouciante gaîté du dix-huitième siècle, il eut un tour d'imagination à part. Son esprit pourrait se confondre avec celui de son temps, et n'en serait qu'une forme exagérée et souvent factice : son humeur est à lui, et elle a empreint quelques pages d'un cachet qui ne s'effacera pas.

QUATORZIÈME LEÇON.

Montesquieu; sa jeunesse. — De l'esprit de société dans le dix-huitième siècle. — Les *Lettres persanes*. — Voyages de Montesquieu; sa liaison avec lord Chesterfield; son séjour en Angleterre. — *La Grandeur et la Décadence des Romains*. — Niebuhr. — De *l'Esprit des lois*.

Messieurs,

Je vous prie de considérer que l'enseignement classique et même technique doit occuper la plus grande part de nos séances. Il ne faut donc pas que quelques-uns de nos jeunes auditeurs soient attirés ici par l'espérance d'entendre des généralités hardies et nouvelles pour eux, sur la politique et l'histoire. Je me les interdis, au contraire. Peut-être même je m'attacherai, pendant quelques séances, à être plus spécialement ennuyeux, pour déconcerter les conjectures et les reproches. Cependant, à part la facilité qu'on a toujours de prendre cette dernière précaution, il est certain que le sujet n'y prête nullement; car jamais intérêt plus vif, spectacle plus piquant, plus varié, ne fut offert à la curiosité; jamais littérature ne répéta plus vivement époque plus spirituelle.

Un point de vue qu'il ne faut pas oublier, c'est le caractère mélangé, complexe de notre littérature, et les emprunts qu'elle fait au passé et à l'étranger. Par là, elle n'est pas seulement l'expression de la société, comme on l'a dit; elle est souvent le reflet du monde entier. C'est un foyer où rayonnent les lumières de tous les âges. Ce qui domine au dix-huitième siècle, c'est l'élégance sociale, la légèreté mondaine, l'esprit épicurien et sceptique, la mollesse des mœurs et la hardiesse des idées. Il n'y en a pas moins place, dans la même époque, pour le génie de l'antiquité, et pour une éloquence qui le reproduit ou qui l'égale.

Mais voyons d'abord l'influence des mœurs, avant celle de l'étude.

Un jeune président à mortier du parlement de Bordeaux, doué, comme son compatriote Montaigne, de cette imagination fantasque et vive qui appartient au pays, mais contraint, par devoir d'état, à pâlir sur le *Digeste* et à écouter des plaideurs, cherche une distraction dans des études plus libres. La philosophie lui suffirait bien; et la controverse, même théologique, ne lui déplairait pas. Le premier fruit de ses lectures et son premier ouvrage fut un traité pour établir que les Païens n'étaient pas de plein droit frappés de damnation éternelle, opinion adoptée de nos jours par un prélat fort orthodoxe, et qu'on retrouve dans saint Justin et dans beaucoup d'autres Pères.

A la controverse semi-théologique, l'esprit du jeune magistrat mêlait, avec la même ardeur, des recherches de philosophie naturelle. Il était un des fondateurs d'une Académie des Sciences dans Bordeaux, et il y lisait des mémoires sur les glandes rénales, sur la cause de l'écho, sur la pesanteur des corps, sur leur transparence, précieux témoignage de cette curiosité universelle qui agitait les esprits, après le grand siècle des lettres. Il projetait même, sous le rapport géologique et physique, une histoire générale de la terre. On en trouve l'annonce dans les journaux du temps, avec prière à tous les savants de l'Europe d'envoyer leurs obser-

vations et leurs mémoires *à Bordeaux, rue Margaux, chez M. de Montesquieu, président au parlement de Guyenne, qui en paiera le port.*

Mais en même temps, à travers sa grave profession et ses savantes études, Montesquieu, à peine âgé de trente ans, achevait les *Lettres persanes*, le plus profond des livres frivoles, ce livre si bien écrit, si vif, si moqueur, si fait pour amuser le public, après l'ennui des dernières années de Louis XIV, et pour le faire réfléchir, après l'orgie de la régence. Si Voltaire lui-même le trouve peu sérieux, n'oublions pas quel était le goût du temps et ce qu'il fallait pour lui plaire. Souvenons-nous que Fontenelle fut pendant vingt-cinq ans le premier écrivain de France, parce qu'il était le plus bel esprit de salon.

Il fallait qu'un homme aussi grave que Montesquieu eût en même temps infiniment d'esprit, qu'il saisît la gloire, en s'abandonnant à la mode; il fallait qu'il débutât dans la carrière du génie par l'agrément et la satire légère, afin d'acquérir le droit de devenir aussi sérieux qu'il devait l'être pour le besoin de sa pensée. Ne vous étonnez donc pas qu'un magistrat, qu'un publiciste, qu'un homme qui, lorsqu'il faisait son état, était au moins un juge, et qui, lorsqu'il sortait de son état, était un esprit spéculatif, un écrivain de l'école de Platon, ait commencé par un livre que nous ne pouvons pas lire ici. Cela s'explique par les mœurs du temps, et ce tribut que les plus grandes intelligences paient à l'opinion commune.

Voltaire veut que les *Lettres persanes* soient empruntées du *Siamois* de Dufrény. Il y a bien en effet quelques expressions sur la robe et l'épée, et une plaisanterie sur les jeunes marchandes du Palais, qui ont passé du poëte comique au président. Mais ce n'est pas la fiction vulgaire de Dufrény, et ses observations fort superficielles que Montesquieu avait, je crois, envie d'imiter. Ce qu'il imite, ou plutôt ce qu'il égale, c'est La Bruyère, pour la vivacité piquante des portraits, l'hyperbole moqueuse, la verve de peintre moraliste; c'est Pascal, dont il a souvent l'expression nerveuse et hardie, avec les teintes élégantes d'une autre époque, et une licence sceptique, une imagination sensuelle dont Pascal aurait frémi. Dans ce style si amusant, si net et si coloré, il y a toutes les opinions de Fontenelle, mais rien de sa manière. C'est plus tard que Montesquieu y tomba quelquefois, par le désir d'orner un peu trop ce qui est assez beau de soi-même, la justice et la vérité. Ici, le fond seul est frivole; tout est mûr, vigoureux, précis dans l'expression.

Au reste, ce qui dominait dans ce premier écrit, épicurien et moqueur, c'était le goût des études politiques, et la philosophie de l'histoire, chose alors bien nouvelle en France. C'est là que se portait évidemment le génie de l'auteur. En ce sens, on peut dire que tous ses ouvrages se tiennent, se suivent, et qu'il y a, dans les *Lettres persanes*, le germe de *l'Esprit des lois*.

On ne songeait pas, il y a un siècle, à examiner en quoi les peuples modernes diffèrent des anciens sous les rapports statistiques. Ce mot même n'était pas inventé. On n'avait pas non plus agité vingt autres questions relatives aux éléments de l'état social, à l'influence des lois sur les mœurs, à l'industrie qui n'avait pas encore de nom collectif, et n'était qu'une dépendance obscure de négoce. Cette Angleterre même, qui, suivant l'expression de Montesquieu, mêle le commerce avec l'empire, n'avait pas encore remarqué que son empire naissait de son commerce; et en France, Colbert seul l'avait deviné.

Tout à coup un livre frivole, amusante satire du dernier règne et de la société présente, pose hardiment toutes ces questions, les résume avec profondeur, les résout par des épigrammes, et mêle des pensées de Tacite et de Machiavel à quelques peintures dignes du *Sopha* de Crébillon. On conçoit le prodigieux succès d'une tel livre, publié six ans après la mort de Louis XIV, dans cette France égayée, remuée, ruinée par la régence. Tout s'y trouvait spirituellement dit, paradoxes et vérités piquantes, système de Law et jansénisme, salons de Paris et politique de l'Europe.

Quoique cet ouvrage jurât un peu avec la profession de l'auteur, le ton en était si fort au goût du siècle, que Montesquieu fit ensuite paraître le *Temple de Gnide*, qu'il n'avait écrit, disait-il, que pour des têtes bien frisées et bien poudrées : tant l'homme de génie, le penseur original avait besoin de se concilier d'abord la bonne compagnie et les gens à la mode! Il en était fort accueilli dans ses fréquents voyages de Bordeaux à Paris; et il voulut s'en rapprocher, en quittant Bordeaux, où sa charge de président l'ennuyait un peu. « Je n'entendais pas la procédure, dit-il; ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait, pour ainsi dire. » Il vendit donc sa charge, en 1726, et ne fut plus qu'homme du monde et homme de lettres: ce qui semblait encore, dans ce temps, une petite dérogation, pour un président à mortier, né baron et seigneur de château. Pour achever son établissement d'homme de lettres, il ne lui manquait plus que l'Académie. On l'y porta tout d'une voix, après quelques désaveux qu'il fallut faire au cardinal de Fleury, pour les *Lettres persanes*. On rejeta quelques hardiesses de ces *Lettres* sur le compte

des éditeurs de Hollande; on fit lire au vieux cardinal une édition expurgée; et Montesquieu fut académicien, sans qu'on osât, en le recevant, trop parler de l'ouvrage même qui lui donnait un si grand titre.

Ce fut alors que ce génie, qui jusque là s'était formé entre deux influences bien diverses, l'étude des anciens et les salons de Paris, voulut regarder au-delà, voir l'Europe, connaître les peuples chez eux. Il partit pour Vienne, où il retrouvait, à la cour et dans la société du prince Eugène, toute la politesse de France. Mais il considérait en même temps les mœurs indigènes du pays; et il alla jusqu'en Hongrie surprendre les derniers traits de cette vigueur féodale, qu'il a si vivement dépeinte dans quelques lignes de *l'Esprit des lois*. De là, il vint en Italie regarder les arts et les constitutions de ces villes libres, sans indépendance, qui semblaient un musée de petites républiques. Il s'arrêta quelque temps à Florence, en admiration devant un pouvoir absolu qui ne pesait à personne. « Un « objet des plus agréables pour moi, dit-il, ce fut « de voir le premier ministre du grand-duc sur une « petite chaise de bois, en casaquin et en chapeau « de paille, devant sa porte. Heureux pays où le « premier ministre vit dans une pareille simplicité « et dans un pareil désœuvrement ! »

Mais de là il vint à Venise. Il paraît que ce célèbre et mystérieux gouvernement, qui n'était plus déjà qu'un vieil épouvantail, frappa l'imagination de Montesquieu, au point de lui faire peur. On fait ce conte du moins. Montesquieu, à Venise, examinait tout avec grand soin, et vivait beaucoup avec un autre voyageur, lord Chesterfield, le plus spirituel et le plus Français des Anglais de ce temps. Les deux amis discutaient sur toutes choses, même sur une bien vieille question, la prééminence entre les deux peuples. Chesterfield avouait que les Français avaient plus d'esprit; mais il soutenait que les Anglais avaient infiniment plus de bon sens; et Montesquieu n'en convenait pas. A travers ces petites discussions, Montesquieu reçoit un jour, dans son cabinet, la visite d'un inconnu, d'assez pauvre apparence, qui lui dit : « Je viens, Monsieur, vous révéler un important secret. Votre qualité d'étranger, et vos recherches, vos questions pour tout connaître à Venise, vous ont rendu suspect au gouvernement. Par ordre du conseil des Dix, vos papiers vont être saisis, et vous arrêté dans la nuit. » Puis l'inconnu se retire, sans plus de détails. Montesquieu, fort troublé, ne perd pas de temps pour mettre ordre à ses papiers, jette au feu ses notes les plus hardies sur l'inquisition vénitienne, et fait demander des chevaux de poste pour minuit. Lord Chesterfield rentrant le trouva dans tout l'émoi de ce départ précipité. L'Anglais écoute le récit de l'avertissement singulier qu'a reçu Montesquieu; puis il fait à ce sujet quelques objections de bon sens. Quel homme est cet inconnu? quel intérêt peut-il porter au voyageur? Comment peut-il savoir les secrets du conseil des Dix? Est-ce un espion, un agent des inquisiteurs? Pourquoi les trahirait-il *gratis?* Et de doute en doute, il fait sentir que Montesquieu a cru trop légèrement et brûlé ses papiers trop vite.

Après cette petite épreuve, les deux amis partirent pour la Hollande, qui leur offrait, mieux que Venise, l'image de la liberté industrieuse et des mœurs républicaines. De Hollande, Montesquieu s'embarqua pour l'Angleterre, sur le yacht de son ami lord Chesterfield, le 31 octobre 1729. Il y a tout à l'heure cent ans. Cent ans, Messieurs! quel court espace dans la vie de l'univers! et cependant quelle vaste révolution, quel changement de mœurs a rempli cet intervalle! que de choses sont nées et se sont développées! que d'opinions ont grandi et sont devenues des puissances, depuis que Montesquieu venait étudier l'Angleterre, examinait ses lois et jugeait sa constitution, qu'un siècle de grandeur n'avait pas encore consacrée, et qui, mal comprise sur le continent, n'y paraissait qu'un vain simulacre ou un essai turbulent de liberté, sorti de la guerre civile et tout froissé par elle!

Depuis ce temps, que de choses l'Angleterre a faites! Alors, elle avait, en Amérique, des colonies naissantes et soumises. Puis, ces colonies ont grandi rapidement, et sont devenues si fortes, que, séparées tout à coup de leur impérieuse métropole, elles ont jeté dans le monde un nouveau monde politique. L'Angleterre avait alors une compagnie de marchands, qui négociait dans l'Inde, et commençait à lever de petites armées pour défendre ses comptoirs. Puis, ces armées sont devenues de grandes armées, recrutées par une partie des vaincus. Un commis aux écritures du *Comptoir* de Madras, devenu général, a renouvelé la conquête d'Alexandre, et préparé la domination de sa patrie sur cent millions de sujets. Un second empire britannique, avec son luxe, ses immenses richesses, sa race conquérante et ses peuples conquis, pèse sur toute l'Asie. Et cette Angleterre, que n'a-t-elle pas fait encore? Elle avait longtemps disserté sur les axiomes : *mare clausum, mare liberum;* elle s'était longtemps bornée à établir le domaine souverain de la Grande-Bretagne sur les mers d'Écosse et d'Irlande. Maintenant elle a jeté des garnisons menaçantes depuis Malte jusqu'à Sainte-Hélène, et depuis Corfou jusqu'à Ceylan; elle a mis partout des gardes aux barrières de l'Océan. (*Applaudissements.*)

Je ne sais quelle joie cela vous donne. Ce n'est pas au reste le panégyrique d'un peuple étranger,

mais un fait que nous retraçons ; et il ne s'agit pas seulement ici de ces prodigieux succès, devenus au dehors l'éclatante couronne de la constitution anglaise. Au dedans s'est accru le principe vital de cette constitution. Montesquieu était d'abord en doute à cet égard : vous le voyez aux notes négligemment jetées, à l'époque de son voyage. La licence des papiers périodiques le frappait singulièrement ; et, tout en expliquant cette illusion bruyante de la presse, qui fait croire que le peuple va se révolter demain, parce qu'il crie, dans un pays libre, ce qu'on pense ailleurs, il en paraît lui-même étourdi. « Les choses ne peuvent demeurer long-« temps comme cela, dit-il. » Il prévoit une république en Angleterre ; il la redoute pour la France. « Elle agirait par toutes ses forces, ajoute-il ; au « lieu qu'avec un roi, l'Angleterre agit avec des « forces divisées. »

Sa pensée n'allait pas plus loin ; et il ne songeait pas au danger de l'exemple pour notre vieille monarchie. Seulement il enviait tout bas pour elle quelques-unes des libertés anglaises ; et peut-être espérait-il les trouver dans nos parlements, malgré le doute moqueur de son ami lord Chesterfield, qui lui disait, bien à faux, je veux le croire : « Vous « autres Français, vous savez élever des barricades ; « mais vous n'élèverez jamais de barrières. »

Après deux ans de séjour à Londres, Montesquieu revint, enrichi, comme Voltaire, de tout un ordre d'idées nouvelles, mais sans empressement de les produire. Au contraire, comme s'il n'eût recueilli dans ce voyage que des matériaux pour l'étude et pour la méditation, il se retira paisiblement à la Brède, et y mûrit son traité sur *la Grandeur et la Décadence des Romains*.

C'est une chose remarquable que ce besoin de solitude qui préoccupa les grands esprits du dix-huitième siècle, toutes les fois qu'ils voulurent élever un monument durable. Voltaire, le dieu de la mode et de la société, s'exila sans cesse de Paris. C'est dans une petite chambre à Rouen, c'est dans des auberges où il passait inconnu, c'est dans le tranquille séjour de Cirey, qu'il fit ses plus beaux ouvrages. C'est à Montbar, dans le dédain des frivolités de salon, que Buffon poursuivit ses grands travaux et leur imprima, dans les longues heures de la retraite, quelque chose de la durée et de la majesté de la nature. Enfin, Rousseau lui-même, malgré sa vie errante, ses passions, ses querelles, la pauvreté lui donna la solitude. Montesquieu la chercha. Quoiqu'il n'eût rien à craindre, sous l'inquisition à la fois molle et ombrageuse de cette époque, et que, pour lui du moins, l'esprit eût réhabilité la hardiesse, il s'éloigna du monde, pour mériter la gloire.

On peut voir encore le château de Montesquieu, non moins vénéré que celui de Montaigne. Tout y est simple, et rappelle l'ancien temps. Cette tourelle, où le philosophe a tant médité, avait servi, un siècle auparavant, pour canarder les ennemis qui infestaient la plaine. Voici le bureau noir sur lequel écrivait Montesquieu, son vieux fauteuil, et le chambranle de la cheminée, usé à une seule place, par le pied qu'il y posait en travaillant, étendu dans ce fauteuil. Voici le grand verger où son jardinier lui demandait, avec l'accent gascon, des nouvelles de ses amis, l'*abbat Guasco* et l'*abbat Cerati*. En dehors, étaient ses bois et ses champs, qu'il n'avait pas accrus, qu'il n'avait pas diminués, et dont rien n'est resté aux héritiers de son nom.

Ainsi, à la même époque où Voltaire, revenu de Londres, jetait au public ses *Lettres anglaises*, si légères et si malignes, Montesquieu, se détournant des sujets modernes, appliquait la philosophie de l'histoire à l'inoffensive antiquité, et ajournait pour bien des années ce bel éloge de la constitution anglaise, qui remplit un livre de *l'Esprit des lois*, et s'y trouve amené dans la revue impartiale de toutes les formes de gouvernement. En attendant, il écrit sur les Romains : *uberiorem securioremque materiam*. Là même, il n'est point critique hardi et novateur : nourri du génie des grands historiens de Rome, il les égale pour le style, et il profite pour le reste de Machiavel et de Bossuet.

Vous avez lu Machiavel sur *Tite-Live* ; vous connaissez le caractère de son ouvrage. Rien n'est moins paradoxal et moins spéculatif. Machiavel est un penseur pratique ; il lisait Tite-Live, comme le cardinal de Retz lisait tous les récits de conspiration, afin de faire ses études de conspirateur. La grande science du temps était la politique, non la science des principes et des droits, mais la politique d'action et d'expérience, l'art de dominer, honnêtement ou non. Machiavel suit du reste à la lettre l'histoire des Romains ; il ne fait pas d'objections conjecturales sur la vérité des faits ; il les prend pour bons, et passe à l'application. « Brutus a eu raison de faire périr ses fils ; car, de nos jours, voyez ce qu'il en a coûté à Soderini, pour avoir épargné ses neveux, qui avaient conspiré contre lui. » Et ainsi va Machiavel, montrant la raison des choses dans leur durée ou dans leur succès.

Bossuet, si éloigné de cette politique charnelle, comme il aurait dit, suit pourtant une méthode qui revient à peu près au même. Il ne raffine pas sur les probabilités historiques ; il croit ce qu'on a raconté ; et, après avoir fait la grande part de Dieu et de ses desseins, il explique tout par les passions des hommes.

Au retour d'Angleterre, où il avait vécu dans

cette société de politiques et de raisonneurs, qui se mettaient à rire, dit-il, au mot de réligion, l'auteur des *Lettres persanes* était bien loin sans doute du point de vue historique de Bossuet; mais son esprit n'en était pas plus éveillé au doute, sur l'histoire même. Ouvrez son livre. Il admet, avec une confiance que rien ne semble affaiblir, la suite des premiers rois de Rome. Il prend ce récit à la lettre, sans y voir de mythes ou d'emblèmes, comme on ferait de nos jours. Nulle invraisemblance ne l'arrête. Son imagination de poëte et d'orateur le tire d'une difficulté par un mot éloquent.

La critique moderne demanderait, dès les premières pages, comment il peut se faire qu'un peuple pauvre et grossier, qu'une bande de pâtres et de brigands, ait construit dans sa ville nouvelle ces immenses égouts, dont un art si hardi a courbé les voûtes formées de vastes pierres qui, sans lien et sans ciment, s'unissent et se soutiennent en se touchant. Montesquieu se borne à dire : « On commen« çait déjà à bâtir la ville éternelle. » Et ce trait d'imagination oratoire est sa seule réflexion.

De nos jours, un Allemand, jurisconsulte, philologue, antiquaire, ayant longtemps vécu parmi les monuments et les textes latins, et déchiffré quelques lambeaux de palimpsestes, a découvert, dit-on, une autre histoire romaine. Son scepticisme est ingénieux et savant. Témoignages négligés ou mal compris avant lui, étude comparée de la civilisation naissante chez les divers peuples, explication de l'antiquité par le moyen âge, notions ou preuves de l'histoire empruntées à la science du droit, il emploie tout habilement. Il a vu, par exemple, qu'en Espagne, en Écosse, en Scandinavie, partout, des espèces de ballades héroïques avaient précédé l'histoire. Il a lu les *Chants populaires*, récemment recueillis, des Serviens et des Grecs modernes. Il en conclut que l'histoire des premiers temps de Rome n'est que le recueil fait en prose de chants semblables conservés dans le pays.

L'histoire de Romulus lui paraît, à elle seule, toute une épopée. Dans Tullus-Hostilius, les Horaces, et la chute d'Albe, il voit un autre poëme épique. L'arrivée de Tarquin-Priscus à Rome, l'enfance de Servius, Tarquin-le-Superbe et sa parricide épouse, Brutus et sa feinte folie, la mort de Lucrèce, la guerre de Porsenna, la bataille près du lac Régille, annoncée sur la place publique de Rome, par Castor et Pollux, qui rafraîchissent leurs chevaux haletants à lá fontaine d'Apollon, ne sont-ce pas des fragments de traditions chantées, des anneaux épars d'un cycle épique mutilé ou perdu? Ne voyez-vous pas ces vieux récits populaires tomber de bouche en bouche jusqu'à la prose éloquente de Tite-Live, où Niebuhr croit reconnaître quelque part les mètres de l'*Horrendum carmen*, comme Thierry retrouve, dans le début pompeux de la loi salique, les restes d'un vieux chant national?

A dire vrai, et sauf un certain dogmatisme dans le doute, cette critique de Niebuhr n'est pas nouvelle. Dans le sixième volume des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, je trouve déjà l'authenticité des premiers siècles de l'histoire romaine fort savamment attaquée. Seulement, le critique, au lieu de chants populaires, voit partout des copies de traditions grecques. Ainsi, il retrouve l'épisode des Horaces et des Curiaces dans un fragment des *Arcadiques* de Démarate; et Scévola n'est que l'imitation d'un récit d'Agatharchide. Un autre érudit français, M. de Beaufort, avait, d'une manière plus curieuse encore, discuté les premiers temps de l'histoire romaine; et il n'est pas une objection de Niebuhr qu'il n'ait entrevue ou démontrée.

Montesquieu n'avait pas pris de tels soucis. Il n'approfondit pas même toujours ces institutions, auxquelles il attribue la grandeur de Rome. Il peint, d'après Tite-Live, le sénat et le peuple. Mais il n'explique pas des choses en apparence contradictoires, la fidélité des *Clients* qui tous étaient des plébéiens, et les révoltes du peuple qui devait être composé de *Clients*. Sur l'organisation du patriciat, son origine sacerdotale, sur les familles romaines, il n'avait rien éclairci, là où Niebuhr a jeté tant de lumière. C'est dans l'auteur allemand qu'il faut voir la société romaine se former du mélange de plusieurs peuples, avec des droits divers. C'est lui qui, par des exemples pris à la Grèce, au moyen âge, à des hommes de nos jours, nous fait comprendre bien des choses de l'histoire romaine sur lesquelles on passait sans y regarder. Voyez l'Écosse, nous dira-t-il; avant que la civilisation eût aplani les mœurs comme les montagnes, et que les aspérités de ce poétique sol eussent disparu sous les canaux et les chemins de fer, elle comptait des *Clans* nombreux, puis un peuple distinct de ces *Clans*. C'est ainsi qu'à Rome il existait des plébéiens, qui n'avaient pas de famille, de clan, *vos gentem non habetis*, et des familles civiles, des clans, *Gentes*, qui réunissaient des hommes sans parenté naturelle, et de rang inégal, patriciens et plébéiens.

A travers les digressions et les longueurs, Niebuhr explique admirablement plusieurs points semblables. Mais ne se trompe-t-il pas, en cherchant toujours dans les récits vulgaires une tradition poétique ou une allégorie? N'abuse-t-il pas de la symbolique, quand il veut absolument ne voir, dans le rapt des Sabines, qu'un symbole, attestant que le droit de *connubium* n'existait pas entre les deux villes unies? Est-ce donc chose incroyable, dans les mœurs barbares, que des femmes enle-

vées? et le savant historien, qui compare ailleurs la cité de Rome naissante à un village de Souli, ne trouverait-il pas, dans l'histoire des Grecs modernes, plus d'enlèvements que de symboles?

Il y a donc excès à tout nier, comme à tout adopter dans l'histoire. Mais l'investigation du passé par la critique, l'intelligence des monuments comparés n'en ont pas moins fait de véritables progrès depuis Montesquieu. Cela même tourne à sa gloire. Son livre sur les Romains n'est pas une source d'instruction complète. Bien des choses ont été dites depuis, auxquelles il n'avait pas songé. Mais ce livre est un monument du grand art de composer et d'écrire. C'est ainsi que le triomphe des dons propres de l'imagination et de la pensée éclate encore dans ces défaites inévitables, que le progrès du temps fait éprouver au génie. S'il est vaincu parfois, dans ce qui appartient à la patience des recherches, au hasard des découvertes, il l'emporte, dans ce qui appartient à lui-même, la méthode et la pensée. Se fût-il trompé sur quelques détails, sur quelques vérités historiques même, il n'a pas failli à cette vérité intellectuelle, cette beauté de l'expression, qui produit une œuvre vivante et durable, un bien propre et à toujours, comme disait Thucydide, κτῆμα εἰς ἀεί, et non un jeu d'esprit pour amuser en passant.

On ne peut trop admirer la riche brièveté de l'ouvrage, et cette concision de génie, dans un sujet immense. Niebuhr, avec trois volumes de recherches et de digressions, vous conduit jusqu'à l'établissement des décemvirs; et il vous laisse, pour fruit d'une laborieuse recherche, beaucoup de doutes et quelques vues neuves. Montesquieu, en deux cents pages, résume et peint à la fois toute l'histoire politique des Romains, c'est-à-dire du peuple auquel avait abouti l'antiquité et d'où est sorti le monde moderne.

On a supposé plusieurs modèles à ce livre original. On a cité les *Considérations* de Saint-Évremont, le *Traité du puritain Walter Moyle sur le gouvernement de Rome*. Montesquieu, dans le fait, n'a eu que deux sortes de maîtres, les anciens et Bossuet. De là, le caractère élevé, le style grave, simple, nerveux de son ouvrage. C'est une étude antique, pour la forme comme pour le sujet. Il y a seulement la différence de la vie toute spéculative de Montesquieu à la vie active de l'antiquité.

Un Thucydide, un Polybe, un Salluste, un Tacite avaient manié les affaires humaines dans les camps et dans les conseils. Thucydide s'était mêlé aux factions d'Athènes, avait eu l'avantage d'être général, de commander des flottes, d'être banni. Tacite avait occupé de grandes charges, et traversé les périls de la vie sénatoriale sous l'empire. Montesquieu, par la destinée de son temps, fut seulement un sage oisif, *un homme de lettres,* comme il disait lui-même avec quelque regret, en se plaignant des institutions, ou plutôt du défaut d'institutions de son pays. Son livre est une œuvre d'étude, conçue loin des affaires, loin des passions, loin des cours, loin de tout ce qui avait animé ou éclairé Machiavel, Guicciardin, de Thou. Et cependant, quelle profonde sagacité, quelle justesse vigoureuse, quelle assimilation naturelle de sa pensée à celle de ces grands historiens pratiques de l'antiquité! que de choses étrangères à la mollesse heureuse du dix-huitième siècle il voit par le génie, et réalise par la peinture, soit la perpétuité de l'esprit de conquête dans le sénat, soit la première révolte du monde barbare dans Mithridate, soit les proscriptions, soit la longue et orageuse décadence de l'empire! Combien sa philosophie contemplative devient éloquente et passionnée, lorsqu'il s'écrie à ce dernier tableau :

> C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts!....

Dans la foule de faits et d'idées, de généralités et de détails qu'a rapidement condensés Montesquieu, on peut nier quelques points : je n'en choisirai qu'un. Après avoir montré l'empire qui se rétrécit, et l'Italie qui devient frontière, Montesquieu accuse Constantin d'avoir hâté la ruine de l'empire, en le transférant à Bysance. Mais n'était-il pas beau d'aller au-devant de l'ennemi, de le repousser par une nouvelle capitale, et de se couvrir du Bosphore quand on perdait le Rhin? La grandeur de cette politique ne paraît-elle pas dans la faiblesse même de cet empire grec, qui, si décrépit et si attaqué, s'est traîné pourtant jusqu'à la fin du moyen âge, et presque jusqu'à nous, tandis que la ville de Rome, débarrassée de l'empire, et ne gardant que le pontificat, sert de passage de la civilisation antique aux temps modernes, et empêche que, dans cette grande révolution, il y ait un seul jour de barbarie absolue pour l'Europe?

Peut-être aussi relèvera-t-on, dans cet ouvrage si plein et si rapide, quelques traits de cette exagération un peu théâtrale qui se mêle à l'énergie et au pathétique du dialogue d'Eucrate et du fragment sur Lysimaque. C'est le cachet du temps : il se retrouve même dans *l'Esprit des lois*. Et cependant quel admirable ouvrage!

Je voudrais en parler brièvement, pour ne pas me copier moi-même. Je dirai surtout ce qui peut en faciliter et non en épargner l'étude. Mais pour cela, il faut, par quelques recherches, confronter cet ouvrage avec le passé et avec l'avenir qu'entrevoyait Montesquieu et qui s'est accompli. Puis nous laisserons les commentaires, et nous vous renverrons à *l'Esprit des lois*, qui, comme tout livre original, excite la pensée autant qu'il la satisfait, et est plus fécond, plus il est étudié.

Le sujet par lui-même est le plus grand que puisse se proposer l'esprit humain, la philosophie des lois, la science des principes et des règles qui font exister les États. Cette science fut le plus grand effort des sages, si nous remontons au temps où il y avait des sages, c'est-à-dire des hommes qui, méditant loin de la foule pour la gouverner, remplaçaient par leur raison solitaire et épurée, ce qu'on appelle aujourd'hui la raison publique. Il nous est resté, sous les noms d'Archytas, de Sthenida, de Zaleucus, quelques préambules qui attestent le caractère tout religieux et tout moral des premières lois. Ce caractère se retrouve à l'origine de tous les peuples. Plus tard, au lieu de faire la législation, les sages ne firent plus que des spéculations sur les lois. Ce fut l'œuvre de Platon, œuvre hautement avouée dans les deux grands traités de *la République* et des *Lois*, mais également reconnaissable dans presque tous ses écrits ; car partout que cherche-t-il? une vérité, une justice, une sainteté qui ne dépende pas des conventions humaines, mais de l'idée éternelle des choses, et qui résulte, non pas de la volonté d'un pouvoir, mais de l'expression d'un droit antérieur. Seulement Platon, sur cette doctrine de son maître Socrate, élève les belles utopies de sa propre imagination, et conçoit une société toute factice et tout arbitraire, d'après le modèle du juste et du beau qu'il se propose.

A côté de cette philosophie des lois, toute théorique, il s'en formait une autre, tout expérimentale, concluant le droit du fait, et trouvant la raison des choses dans leur établissement et leur durée. Il y a deux mille ans qu'a été fixé le premier cadre de *l'Esprit des lois* : c'est Aristote qui l'a tracé, et qui l'a rempli par l'analyse comparée de tous les gouvernements qu'il connaissait, et dont il avait rassemblé les cent cinquante-huit constitutions. On est frappé de voir que ce jeune et étroit univers de la Grèce, d'une portion de l'Asie, de la côte septentrionale d'Afrique et de quelques îles, avait déjà épuisé toutes les combinaisons politiques et tous les systèmes qui se sont produits dans notre monde agrandi et vieilli. Monarchie absolue, mixte, tempérée, république variée sous toutes les formes, influence du climat sur les mœurs et sur le gouvernement, influence des lois politiques sur les lois civiles, quel point de vue moderne ne trouve-t-on pas déjà dans Aristote?

Pendant qu'Aristote résumait ainsi les législations du monde grec et barbare, soumis par Alexandre, Rome avait grandi ; et elle portait déjà des hommes dignes, selon Tite-Live, d'arrêter la fortune d'Alexandre, s'il se fût détourné vers l'Italie. Les lois des douze Tables existaient, ces lois que Cicéron préfère, pour la sagesse et l'utilité, à tous les recueils des philosophes, et que Tacite appelle le complément de l'équité, *finis æqui juris*, première origine et fondement de cet amas de lois, sous lequel peinait le monde romain : *ut ante hæc flagitiis, ita tunc legibus laborabatur*. Que les premières lois romaines aient été ou non empruntées d'Athènes, on sait que plus tard la philosophie grecque pénétra dans ces lois, mais une philosophie assortie elle-même à l'âpreté de l'esprit romain, et qui donnait à ses rigueurs instinctives l'appui de la méthode et du raisonnement. Les jurisconsultes de Rome appartenaient presque tous à la secte stoïque. On en retrouve la trace dans leur argumentation et leur langage, aux plus belles époques de la civilisation romaine.

Mais l'esprit de nationalité et l'esprit de secte réunis sont peu favorables à l'étude comparative des divers systèmes de lois. Rome ne concevait et n'approuvait que Rome. Cela paraît même dans l'esprit le plus universel qu'elle ait produit, Cicéron. Son livre *des lois* n'est qu'un commentaire admiratif des anciennes lois, des anciens rites de la partie. Quant à son traité *de la république*, dont la découverte récente nous a tous un peu trompés, surtout moi qui en traduisais avec ardeur les feuillets mutilés, les recevant un à un de Rome, je crois, autant qu'il est permis de conjecturer sur des fragments, que Cicéron y jetait peu de vues nouvelles. Il louait Rome, et imitait Platon. Il reproduisait cette idée (1) du gouvernement mixte, cette théorie des trois pouvoirs que l'on rencontre dans le Pythagoricien Hippodame, et que Montesquieu va chercher dans les bois de Germanie. Varron, Nigidius, Sulpicius, d'autres contemporains célèbres de Cicéron, furent des antiquaires et des jurisconsultes; mais il n'y eut pas de publiciste romain.

Plus tard, et durant la décadence romaine, l'esprit fut absorbé dans la pratique et le détail des lois. Il n'y eut plus ombre de droit politique; et le droit civil même fut corrompu par la servitude. Le respect de la vie du citoyen, qui avait autrefois

(1) Placet esse quiddam in republicâ præstans et regale; esse aliud auctoritati principum partum ac tributum, esse quasdam res servatas judicio voluntatique multitudinis.

rendu les lois si douces, ayant cessé, elles devinrent atroces. Seulement, de cet abîme de maux et d'oppression, sortait un droit nouveau, une législation toute pénitentielle et médicinale, celle de l'Église chrétienne. Il faut le dire, dût cette parole déplaire, le droit canonique a été la première émancipation de l'esprit humain : car, émanciper l'homme, ce n'est pas le soustraire à toute règle, à toute loi; c'est le faire passer du joug de la force à celui de la morale, de l'obéissance aveugle à la croyance, du supplice au repentir.

En cela les publicistes chrétiens, dès le commencement, furent admirables. C'est dans une lettre de saint Augustin qu'on trouve la première protestation contre la peine de mort, même à l'égard de meurtriers convaincus. L'évêque d'Hippone écrit au tribun Marcellin pour lui demander la vie de quelques sectaires, qui avaient tué deux prêtres catholiques. « Il faut, dit-il, que ces hommes su- « bissent la prison, au lieu du supplice, afin d'être « ramenés d'une énergie malfaisante à quelque tra- « vail utile, et de la folie du crime à la raison et « au repentir. » C'est, vous le voyez, le système pénitentiaire de la philanthropie moderne anticipé de quinze siècles par la foi chrétienne. Ces idées, que la religion opposait à la loi romaine, dominèrent souvent les lois barbares. Non-seulement le droit canonique, considéré comme droit spécial, fut un grand progrès de douceur et d'équité; mais, chez plusieurs peuples, il se fondit avec le droit commun et le transforma. On reconnaît surtout cette influence dans le code célèbre adopté, à la fin du septième siècle, par le concile de Tolède, et qui, sous le titre de *fuero juzgo*, gouverna longtemps la Castille. Le préambule et les axiomes généraux de ce code rappellent le caractère moral et philosophique des lois de Zaleucus. C'était de nouveau le pouvoir législatif exercé par les sages.

Cependant, après la chute de l'empire romain, et au milieu de la survivance de l'Église, l'Europe, délivrée et envahie, restait soumise à une foule de *coutumes* contradictoires et barbares. La tradition des lois romaines, qui n'avait jamais été complétement effacée dans les États du midi, y reprit, dès le treizième siècle, un grand empire, comme raison écrite ; et du chaos même des coutumes barbares sortit de nouveau, par le fait et par le besoin, la science comparée des lois, la philosophie sociale. On en voit partout des traces, dans les docteurs du temps, dans les scolastiques, dans les poëtes. Le Dante discute, dans son livre *de Monarchiâ*, ces questions de droit politique que la querelle du sacerdoce et de l'empire avait soulevées dès le onzième siècle. Saint Thomas les résout par la souveraineté du peuple, dans son traité *de Regimine principum ;* et il éclaire en même temps toutes les parties du droit civil, par des inductions tirées de la vérité morale.

A la même époque, la France eut un publiciste dont les idées, reproduites plus de deux cents ans après par Bodin, n'ont pas été inutiles à Montesquieu. C'était un moine italien, Gilles de Rome, appelé en France pour l'éducation de Philippe-le-Bel, et nommé par lui archevêque de Bourges. Les deux premiers livres de son ouvrage *de Regimine principum* ne sont qu'une direction de conscience à l'usage des rois. Mais le troisième est un traité de droit politique, où l'auteur examine les diverses formes de gouvernement et les lois civiles qui s'y rapportent, discute les opinions d'Aristote, de Platon, et même ce fragment d'Hippodame, si curieux et si peu connu. Gilles de Rome est grand adversaire de la servitude personnelle, et ne reconnaît de royauté que celle qui se conforme aux lois éternelles de la justice. Il est même partisan de la république, dans les petits États du moins. Ce livre est un exemple de plus du degré singulier de culture qui se conserva toujours dans quelques esprits du moyen âge.

Vous savez quelle grande place la science du droit occupa dans le travail immense du seizième siècle. Enseignée depuis trois siècles, avec éclat, dans les écoles de Bologne, de Padoue, de Florence, elle prenait en France, plus de précision et de vigueur, en s'y mêlant à l'action réelle des parlements. La science du droit écrit avait servi la domination allemande et les prétentions de l'Empire dans l'Italie, pleine de républiques : elle fut, en France, sous la monarchie, le meilleur instrument de liberté. Budé porta dans cette étude sa profonde érudition, et fut un grand archéologue; mais Cujas fut un législateur, tout en ne faisant que disposer et éclaircir les vastes monuments de la jurisprudence romaine. L'esprit du publiciste et du citoyen anima les travaux des autres grands jurisconsultes du même siècle : Brisson, le martyr des *Seize*, qui mourut en demandant vainement quelques jours pour achever son dernier ouvrage sur le droit romain; Dumoulin, que d'Aguesseau appelle un profond génie; Guy-Coquille, le savant et courageux député aux états-généraux, qui a montré l'intime union des lois et de la vie d'un peuple, dans son *Histoire du Nivernais ;* Loisel, qui retrace si bien les graves études et l'esprit de liberté du barreau ; Pasquier, La Roche-Flavin, Du Tillet, qui ne sont que des antiquaires, mais des antiquaires nationaux; L'Hospital enfin, sage et modéré novateur, dans son beau traité de *la réformation de la justice*.

Tant de travaux divers sur la science du droit devaient naturellement conduire à la recherche des fondements de la société ; et tout y poussait les esprits dans la France du seizième siècle, où les diverses formes du gouvernement, l'hérédité, l'élection, la république aristocratique, la démocratie n'étaient pas seulement mises en présence par la spéculation et la controverse, mais se heurtaient par le combat. Chercher les principes dans ce chaos fut l'œuvre essayée par Bodin dans ses six livres sur la *République*. Bodin, qui compile plus qu'il ne raisonne, était cependant mieux qu'un érudit : il avait l'âme d'un citoyen. Député aux états-généraux de Blois, il y soutint avec fermeté les droits populaires, sans esprit de faction ; et, plus tard, il défendit les droits du prince contre les sectaires et les ligueurs qui voulaient le déposer. Mais alors même il réclamait des limites à l'autorité royale, et refusait au roi le pouvoir de lever des impôts, sans le consentement du peuple. Sur ce point, et sur beaucoup d'autres que Montesquieu lui-même n'a pas touchés assez librement, Bodin n'a fait que commenter notre vieux droit public ; car, en France, c'est le despotisme qui est l'innovation.

L'ouvrage de Bodin avait de plus un autre caractère qui excita vivement l'attention du seizième siècle : c'était la généralité des vues et la variété des exemples. Son livre était une sorte de théâtre politique, où passaient toutes les religions, tous les gouvernements, toutes les coutumes diverses, au grand étonnement des hommes si passionnés alors pour leur foi antique, ou leur nouvelle croyance. Bodin reproduisait le premier cette vieille idée de l'influence des climats, tant répétée depuis : il voulait la substituer à l'influence des astres, alors très-accréditée, et dont il attaquait le ridicule empire, quoiqu'il crût lui-même aux sorciers. Il fut tour à tour accusé d'athéisme ou de magie. Mais son livre, traduit dans plusieurs langues, commença à répandre quelques idées de droit public en Europe. Il fut le Montesquieu du seizième siècle. Mais sans vues originales, et ne marquant d'aucune empreinte la langue informe dont il se sert, il n'avait rien du génie qui aurait pu donner une vie durable à son ouvrage.

C'est dans Rabelais, dans la satire Ménippée, dans Montaigne, qu'on trouvera des principes de justice sociale, des idées de réforme exprimées avec autant de profondeur que d'éloquence. Elles y sont éparses, cachées par la bouffonnerie dans Rabelais, tempérées par l'insouciance philosophique dans Montaigne ; mais elles attestent tout ce que l'étude de l'antiquité, les luttes religieuses et la guerre civile mettaient d'idées politiques en mouvement.

La grande histoire du président de Thou marquait au plus haut degré l'esprit de liberté légale sous la monarchie. Calvin avait été le législateur despotique d'une démocratie. Cependant la réforme suscitait partout les questions de liberté civile enfermées dans la question même de liberté religieuse ; et comme les gouvernements du moyen âge étaient nés de l'Église, les novateurs politiques naissaient des théologiens dissidents.

Ce fut un curieux spectacle donné par l'Europe du seizième siècle. A mesure que la souveraineté pontificale faiblissait dans les esprits, la souveraineté du peuple grandissait ; et bientôt les catholiques mêmes l'invoquèrent. Le droit positif fut considéré dans un nouvel esprit, et la spéculation devint plus hardie. Un catholique zélé, Thomas Morus, donna l'exemple de ces libres contemplations, dans sa célèbre *Utopie*. C'était l'idéal de Platon, sous une autre forme, et la censure allégorique, non plus de la démocratie d'Athènes, mais de la royauté féodale.

Dans la première partie de cet ouvrage, Thomas Morus, qui n'était pas encore chancelier, blâmait avec force la rigueur des lois anglaises, la mort appliquée au vol, et la prison à la mendicité ; et il cherchait le remède à ces maux de la société dans une répression plus humaine et une meilleure économie sociale. Puis, il touchait aux questions politiques, et mettait en scène un voyageur philosophe, revenu de cette Amérique récemment découverte, où les imaginations d'Europe rêvaient tant de merveilles, et où cet homme disait avoir vu la merveille plus rare encore d'un parfait gouvernement. Peut-être l'Amérique avait-elle déjà, dans l'antiquité, fourni une place à ces illusions des sages ? La ville des Atlantes, décrite par Platon, a de singulières ressemblances avec Mexico. Quant à l'île d'Utopie, la description géographique en est aussi fabuleuse que l'histoire ; ou si elle ressemblait à quelque chose, ce serait à l'Angleterre même.

Il n'y a, du reste, dans cette île, ni cour fastueuse, ni seigneurs entourés d'un nombreux cortége, ni métiers du luxe à côté de la misère publique. Les biens sont presque également partagés. Le commerce et l'agriculture occupent tous les habitants : ils y sont formés dès l'enfance dans les écoles publiques. D'autres écoles sont, à certaines heures, toujours ouvertes aux adultes. Les magistrats sont électifs et annuels. Le roi est choisi, au scrutin secret, par le sénat, entre quatre candidats désignés par le peuple ; et son autorité est à vie, s'il n'est déposé pour tendance à la tyrannie. Il n'y a pas d'armée ; mais tout le peuple sait manier les armes, et déteste la guerre. Tous les cultes sont

libres en restant paisibles, depuis l'idolâtrie jusqu'au pur déisme. Mais les hommes qui, en prêchant leur religion, excitent une révolte, sont bannis; et on voit, dans le récit de l'auteur, un chrétien, qui a donné cet exemple, subir cette loi.

Je ne sais ce qu'Henri VIII pensait d'un tel ouvrage, et si cette innocente rêverie, qui n'empêcha pas Thomas Morus d'être fait chancelier d'Angleterre, ne fut pas, comme le traité *de Clementiâ* de Sénèque, un fâcheux ressouvenir pour le prince devenu tyran. Mais on doit reconnaître dans ce livre, fort admiré par les contemporains, un curieux indice du travail et du vœu des esprits.

Sous le règne brillant et absolu d'Élisabeth, on n'écrivit plus d'utopie politique; et le droit public de la nation, si abandonné par les parlements, ne trouva pas d'autres organes pour le défendre. Bacon détournait timidement son génie de ces questions redoutables; et, quand il ne le consacrait pas aux sublimes découvertes des sciences naturelles, il le retenait dans l'examen des points de droit civil et de procédure parlementaire. Les publicistes du pouvoir absolu parurent avec Jacques Ier; mais toutes les doctrines de liberté entées sur les vieilles lois anglaises, et développées par le protestantisme, se produisaient également. Elles eurent leurs théoriciens inflexibles et leurs jurisconsultes, dans Pyme, dans Selden, dans Sidney, leurs enthousiastes et leurs spéculatifs dans Milton et dans Arringhton. *L'Océana* est une seconde utopie, faite contre la démocratie militaire, comme celle de Morus contre la royauté féodale. En face de cette utopie populaire, le despotisme fit aussi la sienne. Filmer, dans *le Patriarchat*, Hobbes, dans le traité *du Magistrat et de la Puissance civile*, établissent le pouvoir absolu, l'un sur le droit divin, l'autre sur la force. Une révolution nouvelle hâtée par ces sophismes les fit disparaître; et l'Angleterre, redevenue libre sous un roi, traita hautement toutes les questions interdites à la France de Louis XIV.

La Hollande les discutait aussi, mais avec plus d'érudition que de liberté; et le républicain Grotius semblait ne pouvoir secouer le joug des codes de l'Empire. En Italie, la science du droit continuait d'être une étude de savant, d'antiquaire, mais non de citoyen. Gravina cependant y jetait de vives lumières par la supériorité de l'esprit philosophique, en même temps que Vico en ébranlait les fondements par ses hardis systèmes.

En France, la tâche du chevalier Filmer échut à Bossuet. Ce grand homme fut le publiciste du siècle de Louis XIV, comme il en était le prédicateur et le théologien. Sa *politique*, tirée de l'Écriture sainte, a pour type une royauté absolue et paternelle. Tout, dans Bossuet, depuis cette imagination qui se laissait ravir aux splendeurs royales, jusqu'à ce bon sens qu'il appelle le maître de la vie humaine, favorisait l'établissement d'un pouvoir ferme et régulier. Il n'avait pas sans doute l'âme servile; mais il vivait à Versailles, et ne concevait, dans une société bien ordonnée, qu'un roi chrétien, maître de tout, et des peuples soumis. Louis XIV n'admettait pas d'autre doctrine. Fénelon, presque seul alors, rappelait l'ancien privilége des états-généraux de voter les subsides, et se plaignait de l'autorité absolue que les rois avaient prise. *Salente* était son *Atlantide*. Durant ce règne, toutefois, si le droit politique était suspendu, le droit civil profita de tous les accroissements de l'esprit humain. Domat fut justement nommé *le restaurateur de la raison dans la jurisprudence;* et l'esprit équitable et modéré du législateur dicta les belles ordonnances rédigées par Lamoignon. La France avait toutes les lumières du génie, pour éclairer la science des lois; il ne lui manquait encore que cette liberté, dont l'absence faisait dire plus tard à Montesquieu, en tête de son ouvrage : *Prolem sine matre creatam*.

QUATORZIÈME LEÇON. (SUITE.)

Suite des considérations sur *l'Esprit des lois*. — Premiers publicistes du dix-huitième siècle. — Essai d'une Académie des Sciences morales et politiques. — L'abbé de Saint-Pierre; le marquis d'Argenson. — Divisions de *l'Esprit des lois*. — Quelques objections à ce sujet. — Voltaire; M. de Tracy. — En quoi la théorie de Montesquieu est véritable et appuyée par des faits nouveaux. — De la monarchie de Louis XV, et des États-Unis. — De l'opinion de Montesquieu sur l'influence des climats. — Passage d'Hippocrate. — Exemples nouveaux. — Réponse à quelques autres critiques de *l'Esprit des lois*. — Caractère distinctif et utilité actuelle de cet ouvrage. — Résumé sur la personne, le génie et l'influence de Montesquieu.

MESSIEURS,

La fin du règne de Louis XIV, en affranchissant les esprits sur tant de points, les tourna vers la politique. Ces idées de réforme et de liberté que Fénelon avait proposées dans des mémoires confidentiels, étaient devenues l'entretien de tous les esprits éclairés. Le régent trompa, détourna quelque temps cette disposition nouvelle : Fleury parut la ménager d'abord, mais pour l'endormir. Sous son ministère et de son aveu, il se forma deux sociétés de sciences morales et politiques, l'une il est vrai, présidée par un Jésuite, et siégeant à l'hôtel de Rohan; mais l'autre, plus hardie, et connue sous le nom de *club de l'entresol*, comptait parmi ses membres l'abbé de Saint-Pierre, le marquis d'Argenson, ce ministre patriote perdu dans le règne de Louis XV, et Bolingbroke, qui, bien que Jaco-

bite, était, par ses habitudes de liberté anglaise et de scepticisme, un grand révolutionnaire pour Versailles. Ces réunions, que le vieux cardinal-ministre finit par craindre et supprimer, attestent l'esprit nouveau et le goût d'études politiques que rencontra Montesquieu, et dont il anima son génie.

On peut placer parmi les précurseurs de *l'Esprit des lois* cet abbé de Saint-Pierre, moqué par Voltaire, et traduit en beau français par Rousseau. Et d'abord, il fut le martyr de la foi nouvelle, en fait de liberté. Vous savez que l'Académie française le raya solennellement de sa liste, pour avoir, dans un discours à la louange des conseils d'administration établis par le régent, critiqué le gouvernement du feu roi. L'abbé de Saint-Pierre, qui était homme de qualité, n'en fut que plus hardi à professer ses idées de réforme politique. Louis XIV avait jugé Fénelon le plus bel esprit et l'esprit le plus chimérique de son royaume. Les gens de cour trouvaient l'abbé de Saint-Pierre rêveur, mais bon homme. On le laissa dire; et, hormis sa disgrâce académique, la liberté de la presse exista pour lui seul. Il écrivit contre les faveurs de cour et l'aveugle distribution des emplois. Il proposa l'établissement d'une Académie divisée en deux classes, dont la plus élevée fournirait une triple liste de candidats, sur laquelle le roi choisirait ses ministres. Cela n'était-il pas remarquable, douze ou quinze ans après Louis XIV? et n'était-ce pas un singulier prélude au régime constitutionnel, et aux ministères de majorité?

L'abbé de Saint-Pierre allait frappant çà et là sur les abus de l'ancienne monarchie, et proposait des réformes à tout. On riait des réformes souvent impraticables; mais l'abus était décrédité, et le profond changement de l'état social apparaissait sous les naïvetés impunies du bon abbé. Par exemple, dans le titre seul d'un de ses écrits : *Projet pour rendre les ducs et pairs utiles*, on pouvait reconnaître le vice d'une société qui gardait une aristocratie de cour, et n'avait point d'aristocratie politique. L'abbé de Saint-Pierre prenait ainsi un à un tous les rouages du gouvernement d'alors : lits de justice, lettres de cachet, impôts excessifs donnés à bail à des traitants, vénalité des charges; et sur toutes choses, il envoyait des mémoires aux ministres, sauf à n'être pas lu; il publiait même de temps en temps quelque forte vérité entourée de rêveries qui la faisaient passer à la censure. La *paix perpétuelle* est le seul de ses plans dont on se souvienne aujourd'hui : et on conçoit que ce plan n'ait pas choqué le cardinal de Fleury, ministre d'humeur fort pacifique, malgré la déplorable guerre dans laquelle, à quatre-vingt-neuf ans, il jeta la France. Mais l'abbé de Saint-Pierre touchait à bien d'autres questions politiques et religieuses. Il était de la race de ces hommes doux et opiniâtres qui suivent patiemment leurs idées jusqu'au bout, et n'en changent jamais. La collection de ses écrits, la plupart, il est vrai, publiés après sa mort, est un programme complet de révolution sociale, dont la hardiesse étonnait même Jean-Jacques Rousseau.

Dans la petite Académie de *l'entresol*, comme à Versailles, l'abbé de Saint-Pierre avait toujours passé pour un rêveur, plutôt que pour un politique : on y contredisait ses plans par des notions précises de droit public et d'histoire; et il donnait à rire à Bolingbroke. Il n'en était pas de même d'un autre membre de cette société qui devint ministre, et qui avait le portefeuille des affaires étrangères, à l'époque de Fontenoy, le marquis d'Argenson. Voltaire, son ami, l'a renvoyé, je le sais, à être *secrétaire d'État dans la république de Platon;* mais Voltaire adressait ce jugement à Richelieu; et il flattait quelque peu le vieux maréchal, en se moquant d'un grand seigneur populaire et d'un ministre homme de bien. Sans doute, le marquis d'Argenson avait l'esprit réformateur; mais ses vues n'étaient nullement chimériques.

Le marquis d'Argenson n'en était pas même encore à la théorie du gouvernement représentatif; il n'approuve pas la constitution d'Angleterre; il lui reproche de rendre les rois nuls, et la juge peu durable. Ce qu'il conçoit pour la France, c'est la monarchie absolue s'appuyant sur des institutions municipales; c'est l'unité du pouvoir politique et la liberté des communes.

« Tout l'art du gouvernement, dit-il, ne consista « jamais que dans la parfaite imitation de Dieu. Les « politiques ont épuisé leurs réflexions à donner ou « à retrancher du pouvoir de celui qui gouverne en « faveur de ceux qui sont gouvernés. La puissance « tribunitienne chez les Romains, le droit des parle« ments chez les Anglais, celui des États nationaux, « provinciaux ou de remontrances, chez nous, de « tous ces remèdes mal appliqués, il ne résulte que « des maux; ils partagent la puissance, tandis « qu'elle doit être une et décidée. »

Il aurait pu ajouter surtout qu'elle doit être éclairée; mais, comme vous le voyez, le marquis d'Argenson, dans cet ouvrage plus cité que bien connu, était fort monarchique, et paraissait même peu goûter cette monarchie mixte, dont l'unité se forme par transaction.

Il prend pour devise *une foi, un roi, une loi.* Mais si l'on se reporte aux abus de l'ancienne monarchie, qu'il décrit en quelques pages, de la manière la plus énergique et la moins déclamatoire, ce plan si simple n'en était pas moins une grande révolution; car c'était l'introduction du droit com-

mun dans la France toute hérissée de priviléges et d'inégalités.

Tel est le caractère d'une espèce de constitution que le marquis d'Argenson avait rédigée sous forme d'ordonnance royale, et que, dès 1739, il montrait confidentiellement à ses amis. Là, plus de priviléges féodaux, plus de redevances seigneuriales, plus de terres privilégiées et exemptes d'impositions envers l'État; enfin, pour toute la France, égalité de charges et de droits, toutes les provinces devant être plus libres que ne l'étaient, par exception, quelques pays d'États. Les provinces étaient partagées en *districts*, qui se divisaient en villes, bourgs et arrondissements, dont les administrateurs, élus chaque année, devaient répartir l'impôt, assurer la police, et se réunir en session de quinze jours pour former l'assemblée du *district*. Chaque province avait de plus une assemblée des États, formée d'un certain nombre de députés des *districts*, et de quelques propriétaires, qui siégeraient de plein droit, mais sans former une chambre à part, et sans votes prépondérants. Ces États provinciaux devaient entendre, chaque année, l'exposé des besoins du royaume, mais sans qu'il fût à leur option d'accorder ou de refuser, de restreindre ou de modifier la part des charges que leurs provinces auraient à supporter.

Avec les priviléges nobiliaires, le marquis d'Argenson supprimait cette foule de charges vénales et lucratives qui couvraient la France; et il mettait partout à leur place une administration gratuite et locale; car il est ennemi de la centralisation presque autant que du privilége. Il veut que les communes fassent beaucoup par elles-mêmes, et qu'il ne faille plus un arrêt du conseil *pour réparer un mauvais pas, ou reboucher un trou*. Vous voyez, Messieurs, que la révolution n'a pas renouvelé tout en France: l'égalité est venue; mais la centralisation n'a pas cessé. Le marquis d'Argenson, du reste, laissait au roi tout le pouvoir législatif, sauf une communication consultative aux cours souveraines: mais point d'assemblées nationales, point de triple pouvoir, point de gouvernement de majorité. Le roi et des communes; le roi et des *conseils généraux* électifs.

Pourquoi tous ces détails, Messieurs? pour mieux comprendre *l'Esprit des lois*. Nul grand écrivain n'est né de lui-même. Tout a préparé le livre de Montesquieu, son temps, comme ses études. Le gouvernement pouvait paraître encore absolu: il y avait lettres de cachet et censure; mais le libre examen était entré dans la société. Les querelles de sectes et le doute philosophique, le jansénisme et la régence, la vertu et les mauvaises mœurs l'avaient également favorisé.

Le cardinal Fleury, doux, économe, absolu avec modestie, avait fait de son mieux pour assoupir la France. Il avait amorti la contradiction des parlements, triomphé des intrigues de cour; mais il n'avait pu atteindre le libre penser, réfugié dans les lettres, d'où il devait tout regagner. Après Fleury, avait enfin régné un jeune prince, qui parut annoncer des qualités brillantes, et fut d'abord aimé du peuple. Mais, faible, inappliqué, voluptueux, il n'était bon qu'à acheminer lentement la vieille monarchie vers sa ruine. Despotique comme Louis XIV, il arrêtait une humble remontrance du parlement de Paris par les mots, *taisez-vous*. Mais il ne prenait ce poids immense du pouvoir absolu, que pour l'abandonner à des ministres et à des maîtresses. La gloire militaire cependant vint donner un éclat inattendu au règne de ce prince engagé dans des guerres impolitiques; mais enfin, c'étaient des guerres, et cela charmait la France. Celle de 1733 nous avait acquis la Lorraine; celle de 1740 nous valut la glorieuse journée de Fontenoy, couronnée par la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, l'année même où parut *l'Esprit des lois*.

Montesquieu, qui avait commencé cet ouvrage vingt années auparavant, et l'avait poursuivi à travers un circuit d'immenses lectures, sentant la vie s'avancer, avait pressé le travail, et passé trois ans de suite à la Brède, pour finir. Maintenant, il fallait publier. Pour échapper à la censure, l'ouvrage fut imprimé à Genève, et rapidement répandu en France, en Angleterre, en Italie. On en fit vingt-deux éditions en dix-huit mois. Les questions du gouvernement civil, si longtemps cachées à tous les regards, étaient devenues le plus grand objet de la curiosité de l'Europe.

La publication de *l'Esprit des lois*, en 1748, coupe en deux le dix-huitième siècle par une date mémorable. Nul ouvrage neuf et de génie ne pouvait être écrit avec plus de modération et de réserve; nul esprit indépendant ne fut moins novateur que Montesquieu. L'étendue même de ses études et de son esprit le disposait à l'impartialité; et, par caractère, il n'avait pas cette conviction ardente, intraitable, qui fait les réformateurs. Il a dit quelque part qu'il n'éprouva jamais de chagrin dont une demi-heure de lecture ne l'ait distrait.

Le marquis d'Argenson, qui, sans avoir son génie, sentait plus vivement, le juge de même. « M. de Montesquieu, dit-il, ne se tourmente pour « personne; il n'a point pour lui-même d'ambi- « tion; il lit, il voyage, il amasse des connaissan- « ces; il écrit enfin; et le tout uniquement pour « son plaisir. » Aussi, d'Argenson, tout en parlant avec admiration du grand travail de Montesquieu, prédit « que ce ne sera pas le livre qui nous

« manque, bien qu'on y doive trouver beaucoup « d'idées profondes, de pensées neuves, d'images « frappantes, de saillies d'esprit et de génie, et « une multitude de faits curieux, dont l'applica- « tion suppose encore plus de goût que d'étude. » Cette prédiction, Messieurs, ne serait-elle pas aujourd'hui même un assez bon jugement?

Autrefois, je l'avouerai, j'avais cru voir dans l'ouvrage de Montesquieu une composition savante, complète dans toutes ses parties; et j'en avais essayé l'analyse. Tout m'y paraissait méthodique et lumineux : en l'étudiant davantage, je l'ai moins compris. J'ai cru du moins y remarquer des contradictions, des lacunes, et plus d'un problème sans réponse.

Peu de livres, au reste, ont été plus contredits que *l'Esprit des lois*, pour l'ensemble et pour les détails. On y a relevé des divisions arbitraires, de fausses conséquences, des faits inexacts. Il a subi les plus rudes atteintes de l'esprit et de la logique, depuis Voltaire jusqu'à M. de Tracy. La révolution française l'a tout d'abord dédaigné et outrepassé; l'idéologie l'a mis en pièces; la science politique l'a laissé en arrière, et s'est enrichie d'expériences qu'il ne connaissait pas. Et cependant, malgré ces attaques et ces progrès, le monument n'a rien perdu de son prix, et subsiste tout entier. C'est qu'il a le mérite d'être surtout historique; c'est que les vues générales en sont vives et justes, et qu'il n'y a guère que des erreurs partielles : ce qui, dans les ouvrages de génie, ne compte pas plus que les fractions dans un grand calcul. Montesquieu n'a pas fait une théorie pour guider le législateur, un système de réforme future, mais une étude comparée du passé; il a expliqué les lois comme des faits. Par là son livre est demeuré si instructif et si fécond. Des idées conjecturales auraient passé plus vite.

Deux philosophies, qui sont nées toujours dans le loisir des nations polies, le scepticisme et l'épicuréisme, envahissaient le dix-huitième siècle. Elles y tenaient vingt écoles dans des salons célèbres; elles y pénétraient les mœurs de la cour et de la ville, et formaient le caractère des écrits les plus agréables au public. De ces doctrines était partie, à la fin de l'âge précédent, la puissance de Bayle, ce précurseur de l'Encyclopédie. C'était le premier prestige de Voltaire lui-même; c'était l'arme presque unique et la séduction de beaucoup d'écrivains médiocres, comptés pour de hardis penseurs.

Montesquieu jugea et dédaigna ces systèmes. Il avait pour ami le jeune Helvétius, épris avec candeur de tout le matérialisme du temps. Il lui confia son ouvrage près de paraître. Helvétius en fut mécontent, le trouva faible, arriéré, dénué de grandes vues, et, tremblant pour la gloire de son ami, le détournait de le publier. Mais où sont aujourd'hui les théories d'Helvétius, et les nouveautés hardies qu'il écrivait pour les salons à la mode? Elles sont rayées de la philosophie, et servent seulement d'appendice à l'histoire morale du dix-huitième siècle. Le livre de Montesquieu, au contraire, en admettant ces expériences positives et cette étude physique de l'homme, à laquelle tendait le dix-huitième siècle, est remonté à des principes plus élevés et plus durables. Malgré quelques expressions jetées çà et là, et, suivant nous, inexactes par leur matérialisme même, le caractère de son livre est une métaphysique généreuse. Succédant au scepticisme et à l'épicuréisme léger, brillant, de la première moitié du dix-huitième siècle, *l'Esprit des lois* commence la réaction spiritualiste que continua Rousseau.

Montesquieu traite d'abord la question de la justice absolue, de cette justice qu'avaient niée Carnéade et les sophistes grecs, tant copiés par Bayle. Il reconnaît des rapports d'équité antérieurs à toute loi positive, et même à toute existence humaine; et il ajoute ces paroles : « Dire qu'il n'y a « rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent « ou défendent les lois positives, c'est dire qu'a- « vant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons « n'étaient pas égaux. » Voltaire ne voit là que l'ancienne querelle des *réalistes* et des *nominaux*, une subtilité métaphysique. Mais cette subtilité, qu'est-ce autre chose que l'idée même du devoir et de la vérité morale? Oui, il y a une justice antérieure; et c'est pour cela que les lois justes sont possibles; car l'homme ne crée rien; et il ne saurait créer la justice; il ne peut que la déduire d'un type éternel.

Ce principe agira sur l'ouvrage entier; il en est toute la morale, au milieu de cette infinie variété de lois artificielles, arbitraires, que Montesquieu parcourt comme autant de faits historiques, dont il cherche la cause et les conséquences, mais qu'il n'approuve pas. Dans ce point de vue, beaucoup d'objections faites à *l'Esprit des lois* disparaissent. Commençons par celle qui porte sur la division célèbre des gouvernements.

On a trouvé cette division tour à tour vulgaire ou fausse. Voltaire nie que le despotisme soit une forme de gouvernement distinct et durable. L'habile dialecticien de nos jours, qui a commenté pied à pied *l'Esprit des lois*, M. de Tracy, renverse d'abord cette division, et propose d'y substituer celle des gouvernements *spéciaux* et des gouvernements *nationaux*, les premiers, quelle que soit leur forme, qui sont fondés sur un autre droit que la volonté générale; les seconds, où cette volonté

agit soit par elle-même, soit en confiant ses pouvoirs à un seul homme, même à vie, même héréditairement, même d'une manière illimitée.

Mais, en bonne foi, cette division nouvelle n'a guère le droit de blâmer l'ancienne. N'est-ce pas, en effet, une dérision que de réunir sous le même titre, au nom d'une volonté nationale antérieure, et la république la plus libre, et le despotisme le plus illimité? N'est-ce pas se payer d'un mot, et méconnaître les faits et les principes, que de mettre, d'un côté dans une même classe, le gouvernement impérial et les États-Unis d'Amérique, et, de l'autre, l'aristocratique Angleterre et l'apathique Espagne? Cela rappelle certaines classifications de Linnée, où les êtres les plus disparates, l'homme et l'unau-aï, se trouvent réunis sous la même espèce, à cause de quelques conformités secrètes aperçues par la science, et perdues pour le vulgaire dans une profonde dissemblance.

Dans l'ordre moral, ce rapport sur un seul point, quand il y a opposition sur tous les autres, ne fait souvent qu'accroître l'intervalle; et le gouvernement absolu d'un seul, qui se dit national, n'est qu'un despotisme plus fort et plus aveuglément obéi. C'était celui des empereurs romains, auxquels une loi avait, dit-on, transmis tous les pouvoirs du peuple, et qui étaient ainsi les successeurs uniques du forum, comme le forum avait été l'impitoyable roi du monde.

Je croirais donc la vieille division adoptée par Montesquieu plus claire et plus vraie que celle des gouvernements *spéciaux* et des gouvernements *nationaux*, qui deviennent fort spéciaux quand ils sont tyranniques.

Les conséquences que Montesquieu attache à sa division en États monarchiques, républicains, despotiques, n'ont pas été moins contestées que cette division même. Qu'est-ce que l'honneur, a-t-on dit, dans ces monarchies dont vous avez peint avec tant de force les vices et la vénalité? Qu'est-ce que cette vertu dont vous faites l'apanage des républiques, si souvent factieuses et corrompues? Quant à la crainte, on ne discute pas; et on la laisse volontiers au despotisme.

Montesquieu avait fait comme M. de Tracy: il ménageait dans sa théorie le pouvoir contemporain, et lui laissait une place honorable, ne rangeant pas, comme Machiavel, la France dans le même ordre de gouvernement que la Turquie. Au fond, c'était justice : il fallait bien reconnaître cette monarchie pure, mais non despotique, où le souverain peut tout, mais ne veut pas tout ce qu'il peut; où l'obstacle n'est pas dans la loi, mais dans la conscience, le point d'honneur, l'usage. Comment concevoir autrement les belles années du règne de Louis XIV, et tant de génie sans liberté? C'est qu'il y avait, pour beaucoup d'esprits du moins, de l'honneur dans l'obéissance, et de l'élévation morale dans le dévouement. On servait un maître; mais on en était fier. A ce sentiment, reste épuré d'une monarchie militaire, Montesquieu voulait joindre une autre force morale, l'indépendance de la magistrature. Il la trouvait également dans l'histoire : c'était encore l'honneur, sous une autre forme.

Quant à la vertu qu'il demande aux républiques, qu'est-ce autre chose, sinon un principe de simplicité et d'égalité, un amour du pays, un attachement à ses lois? Cette condition est si essentielle, qu'on la remarque aux époques les plus diverses de l'histoire. Montesquieu ne cède pas, comme l'a dit Voltaire, à des admirations de collége pour l'antiquité. Voyez, au treizième siècle, dans les vers du Dante, la description de Florence: n'est-ce pas la même image de patriotisme et de simplicité, la même vertu que dans les meilleurs temps des républiques dépeintes par Plutarque? Voyez au seizième siècle : à part la différence de la civilisation et du culte, Calvin est législateur dans le même esprit que Lycurgue. Voyez au dix-septième : à l'origine des institutions démocratiques qui fondèrent les États-Unis d'Amérique, on retrouve le même asservissement de la vie privée à la vie publique, le même esprit de renoncement et de privation, la même police morale que dans ces constitutions de l'antiquité, dont M. de Tracy tourne en dérision la rigueur monacale. Les colons puritains du Connecticut et du Massachusetts, ces premiers fondateurs de la république américaine, ressemblent à des Spartiates, sauf l'incomparable supériorité du christianisme. Leur vie entière était placée sous la sanction publique; leurs lois réglaient minutieusement leurs actions, et frappaient le péché comme le crime. Il était interdit de voyager le dimanche; la paresse, l'ivrognerie, le mensonge, étaient punis de l'amende et du fouet; l'adultère était puni de mort. Et maintenant que ces mœurs rigides se sont adoucies, que les arts industriels, le commerce, l'amour du gain dominent les États-Unis, leur démocratie subsiste, parce que l'esprit du christianisme, de cette religion pure et réprimante, est encore la vertu publique du pays.

Ce grand exemple s'est développé depuis *l'Esprit des lois*. Montesquieu ne connaissait encore des législateurs de l'Amérique que Georges Penn; mais il remarquait déjà : que « l'Angleterre, aimant « à donner à ses colonies la forme de son gou« vernement propre, et ce gouvernement portant « avec lui la prospérité, de grands peuples se for-

« maient *dans les forêts qu'elle envoyait habiter.* »

Après la définition des gouvernements et de leurs principes, ce qu'on a le plus attaqué dans *l'Esprit des lois,* c'est l'influence attribuée aux climats. Les hommes pieux s'effrayèrent de cette idée, et accusèrent l'auteur de tomber, sur ce point, dans le matérialisme du temps. Voltaire, par un autre motif, traita cette influence de chimère, et y opposa l'exemple de la Grèce esclave, et des Récollets chantant au Capitole. Plus tard, l'esprit de révolution la méconnut, en se flattant de ranger tous les peuples sous le niveau de la même démocratie. Voyons cependant si cette observation n'est pas en général aussi juste qu'elle est ancienne.

Nous lisons dans Hippocrate (1) un beau passage, qu'on peut traduire ainsi :

« Si les Asiatiques sont plus inhabiles à la guerre et de mœurs plus douces que les Européens, la cause en est surtout aux saisons, qui, chez eux, ne sont point marquées par de grands changements de chaleur ou de froid, mais offrent une température presque égale. Il n'y a pas alors ces vives secousses de l'âme, et ces fortes révolutions du corps, qui naturellement effarouchent l'humeur, et la rendent plus indocile et plus violente qu'elle ne le serait dans une situation uniforme. Car ce sont les brusques passages d'un extrême à l'autre qui excitent le moral des hommes, et ne le laissent pas en repos. C'est par ces causes, ce me semble, que les Asiatiques sont pusillanimes; et de plus, par leurs lois. La plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois; et là, où les hommes ne sont pas maîtres d'eux-mêmes et libres, mais régis despotiquement, ce n'est pas raison pour eux de s'exercer à la guerre, mais bien plutôt de cacher leur courage; car le danger qu'on leur propose n'est pas également partagé : on les contraint d'entrer en campagne, de souffrir et de mourir pour des maîtres, loin de leurs enfants, de leurs femmes et de leurs amis. Tout ce qu'ils feront de courageux et de viril élève et enracine leurs maîtres; et pour eux, ils ne moissonnent que le péril et la mort. De plus, il est inévitable que la terre de ces pauvres gens soit dévastée par les ennemis et par l'inaction. C'est pourquoi, s'il naît parmi eux quelqu'un de courageux et d'énergique, il est détourné de son génie naturel par les lois. Voici une grande preuve de cette vérité : tous ceux qui, dans l'Asie, Hellènes ou Barbares, ne sont pas soumis à des maîtres, mais libres sous leurs propres lois, et travaillant pour leur propre compte, tous ceux-là sont très-braves. Les périls qu'ils courent, ils les courent pour eux-mêmes; ils emportent eux-mêmes les prix de leur valeur, comme ils souffriraient eux-mêmes la peine de leur lâcheté. »

On voit bien que ces paroles sont échappées de l'âme d'un Grec; on y sent l'orgueil de cette liberté qui avait vaincu le grand roi. Seulement Hippocrate, en donnant aux climats tant d'influence sur l'énergie des hommes, accorde aux lois une puissance plus grande encore; et il néglige de rechercher si la nature même de ces lois n'a pas été déterminée par celle des climats, et si, par exemple, les peuples libres de l'Asie n'étaient point placés dans des régions montagneuses et froides.

Montesquieu va plus loin, et fait partout dominer l'influence du climat sur les lois mêmes. C'est à nous de juger si l'expérience ne confirme pas la théorie, et s'il est vraisemblable que la république se fonde à Naples, et que le gouvernement représentatif s'affermisse au Mexique. Sans doute, la loi morale, le droit primitif, n'est pas transformé par les climats; et cela même est une preuve de son absolue vérité. Un degré de méridien n'y change rien, quoi qu'en ait dit Pascal. Mais combien les mœurs, les coutumes, les usage civils, et partant les institutions politiques, ne sont-ils pas soumis à cette influence? Avec les neuf mois glacés de Saint-Pétersbourg, vous pouvez avoir des révolutions de palais et quelques émeutes terribles; mais un gouvernement libre, des comices populaires, jamais. Montesquieu, en portant fort loin l'influence du climat, l'a cependant soumise, sur quelques points, à la religion; et il nous montre le christianisme qui, dans l'Éthiopie, transforme les mœurs données par le climat. Mais combien, sans doute, ce christianisme d'Éthiopie nous semblerait étrange, s'il était vu de près? Le plus grand exemple de l'efficacité cosmopolite de l'Évangile, ce fut dans les premiers siècles, alors que Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Carthage étaient chrétiennes, comme Rome et Constantinople. Mais cette première conquête d'une foi nouvelle fut successivement repoussée par l'influence naturelle des lieux : et le christianisme, perdant tour à tour ces terres brûlantes et barbares qu'il avait gagnées, fut rejeté en Europe. Mais de là, par la science et les arts, il doit reprendre et dominer toutes les parties du monde. Déjà, sous ses formes les plus diverses, il possède l'Amérique. Ce sont trois prêtres catholiques qui ont successivement soulevé l'Amérique méridionale; et, dans les libres États de l'Amérique du nord, règnent toutes les communions chrétiennes. Du fond de l'Angleterre et de la Russie, la Bible, traduite dans toutes les langues, se répand incessamment chez tous les peuples de l'Asie, et jusque dans les Steppes les plus barbares de la Tartarie et les îles les plus lointaines du grand Océan. Et bien que ce ne soit pas la propagande religieuse, mais le commerce, la civilisation, la conquête, qu'on se propose pour premier but, la loi chrétienne s'avance à la fois par toutes les routes de l'activité humaine, et envahit l'univers sur tous les points. C'est la révolution que verra l'avenir. Dans ces grandes usines de la civilisation, à Londres, à Paris, le christianisme a été souvent discuté, méconnu, renié; mais au loin il s'étend avec la civilisation même; et, qu'elle le veuille ou non, il est inséparable de son triomphe. Comme elle, il couvrira successivement le monde; et, lorsque le génie de nos arts viendra seconder la nature dans ces contrées barbares, au milieu de toutes

(1) περί ἀέρων, ὑδάτων τόπων.

les puissances de l'industrie humaine, s'établira de soi-même la religion de la race européenne.

Mais combien les esprits étaient loin de cette vue du christianisme, dans le dix-huitième siècle, entre la première ferveur du scepticisme et les restes de l'oppression religieuse! Montesquieu, en aimant la religion, avait encore à combattre pour la tolérance. S'il n'eût fait que plaider cette grande cause, son œuvre se confondrait avec celle de son siècle, et ne servirait plus à instruire le nôtre. Un service plus durable, et toujours nécessaire, qu'il a rendu à l'espèce humaine, c'est d'avoir revendiqué, sous toutes les formes, et développé, sous la plus parfaite, les principes de la liberté politique et civile.

Voltaire lui-même, qui osa tant de choses, n'avait hasardé, dans ses fameuses *Lettres* sur les Anglais, qu'un assez froid éloge de la constitution britannique. Au fond, la liberté le touchait peu. Dans un pays tel que la France, où nulle puissance politique n'existait, hors de la cour, il était la première puissance spirituelle; et ce rôle ne lui permettait pas d'en regretter un autre. Aussi, le voit-on toujours beaucoup plus sceptique sur la religion que sur le pouvoir, s'accommodant assez bien des faveurs d'une monarchie absolue, goûtant assez la politique arbitraire de son vieil ami, le maréchal de Richelieu, aimant mieux les ministres et les favorites que les parlements, et même, à la fin, célébrant le coup d'état du chancelier Maupeou. Malgré la circonspection politique de Voltaire, ses *Lettres anglaises* avaient été saisies, par défiance contre ce pays de révolutions et d'hérésies. Quinze ans plus tard, le sage Montesquieu fait de la constitution anglaise, admirablement expliquée, un modèle et un objet d'envie pour l'Europe. On dirait qu'il la comprend mieux que les Anglais eux-mêmes, et qu'il en révèle le bienfait à ceux qui le possèdent. La différence des points de vue a dû l'aider, il est vrai. Pour les Anglais, la constitution était une affaire et un combat de tous les jours. Le jeu même de cette constitution, en divisant le peuple anglais en hommes de parti, y avait laissé peu d'esprits assez désintéressés et assez calmes pour en bien étudier les effets et les ressorts. Les philosophes avaient subi cette loi, comme les autres. Locke, par exemple, disciple flegmatique des vengeurs armés de la liberté aux prises avec le roi, interprétait la constitution anglaise, comme les Puritains et Sidney l'avaient défendue. En traitant du *gouvernement civil*, au lieu de montrer les sages tempéraments des lois de son pays, il en exagérait le principe avec une rigueur à la fois technique et violente.

Dans l'époque qui suivit, en Angleterre, les querelles des partis, non plus sanglantes, mais assidues et tracassières, n'étaient nullement propres à favoriser le jugement éclairé d'un peuple sur ses propres lois. Le tory Swift s'appliquait bien plus à diffamer ses adversaires qu'à faire aimer la constitution de son pays; et il ne comptait guère pour liberté précieuse que le droit de se moquer des *Whigs*. Les *Whigs* eux-mêmes, que le caractère de leurs opinions devait plus particulièrement attacher à l'étude et à la défense des droits du pays, en faisaient un sujet de controverse plutôt que de méditation. Leur meilleur écrivain, Addison, formé par l'esprit français, académicien spirituellement démocrate, vantait Guillaume III et Milton, bafouait le prétendant, ridiculisait avec grâce la fureur des haines politiques, mais s'occupait fort peu de l'admirable mécanisme qui fonde à la fois la liberté et la puissance anglaise. Bolingbroke lui-même, cet homme qui avait le génie du monde, des affaires et de l'étude, n'a nulle part, dans ses écrits, indiqué les vrais caractères de la constitution anglaise. Toujours les nuages de l'esprit de parti, de la colère, de l'ambition trompée, ont offusqué cette vive intelligence. Il n'est rien, dans les lois de son pays, qu'il n'ait attaqué, rien qu'il n'ait défendu, selon le temps, la passion, l'intérêt.

Parlerai-je des jurisconsultes anglais, qui se sont plus spécialement occupés des formes mêmes et des procédés de la constitution? Serez-vous fort avancés, quand vous aurez étudié, chez eux, le développement de ces trois propositions: *Potestas parlementaria est secundùm originem antiquissima, secundùm dignitatem reverendissima, secundùm scientiam capacissima?* La méthode pédantesque de cette théologie qui avait ensanglanté les trois royaumes semblait s'être transmise aux publicistes anglais. Et toutefois, dans le raisonnement étroit et judaïque de ces vieux docteurs, dans leur application littérale de la loi ou de la coutume, dans leur attachement opiniâtre à certaines formes, sans raisonnement théorique à l'appui de ces formes, réside la grande vertu de la constitution anglaise. La liberté y est partout armée; elle a sa procédure et ses secours, qu'elle a gagnés successivement, et qu'elle ne perd jamais. Elle n'est pas le fruit d'une théorie; mais elle ne se modifie pas d'un jour à l'autre, au gré d'une théorie nouvelle. Le jury, pour toutes les causes, indépendant et unanime; la liberté de la presse; la garantie effective, et non pas simplement la déclaration de la liberté individuelle; le droit de plainte judiciaire, dans tous les cas et contre toute personne: ce sont là des choses acquises, invariables, dont les publicistes anglais constatent seulement les règles et l'usage, et qui

valent mieux pour la liberté d'un pays que les grandes maximes de nos constitutions successives. Mais revenons : cette minutie légale, cet esprit traditionnel de liberté, qui caractérise les jurisconsultes anglais, était bien loin cependant de s'élever à l'intelligence complète et au tableau politique et moral de l'Angleterre. Ce que Montesquieu a écrit sur ce sujet, il en est l'inventeur ; il l'a fait d'après la vérité. Personne, avant lui, pas plus en Angleterre qu'ailleurs, ne s'était avisé de réunir tous les faits principaux de l'ordre politique, de les expliquer l'un par l'autre, et tous par les mœurs et la situation du peuple auquel ils s'appliquent. Cette *utopie*, composée d'après la réalité, est le plus bel hommage qu'ait reçu la monarchie anglaise et lui survivra.

Rien de technique, ni de conjectural dans l'analyse de Montesquieu : il pénètre aux sources de vie de la constitution anglaise ; il la fait voir et sentir en action. Il n'a prononcé nulle part les mots de *jury*, de *responsabilité des ministres*, de *liberté individuelle*, d'*habeas corpus*, de *gouvernement représentatif*, et tant d'autres qu'on répète. Mais il décompose admirablement les idées de ces mots ; et tout le droit politique anglais se trouve expliqué en quelques pages par la seule force des conséquences. Il vous montre comment la liberté du peuple n'est pas le pouvoir du peuple : il cherche avec vous les causes et les effets de cette liberté ; il les déduit comme des vérités nécessaires ; et vous trouvez tout le droit public anglais, depuis la liberté sous caution jusqu'à l'inviolabilité du roi, sans laquelle il n'y aurait plus de liberté pour personne. Quelle intelligence du passé, et quelle prévoyance ! Les esprits ordinaires, les grands esprits même, pour peu qu'ils aient les passions de leur temps, n'attaquent et ne redoutent que l'abus ou le danger dont ils sont témoins. Montesquieu voit au-delà : sous la royauté du dix-huitième siècle, et en la blâmant, il conçoit la tyrannie des assemblées. « Tout serait perdu, dit-il (1), si le même « homme ou le même corps des principaux, des « nobles, ou du peuple, exerçait les trois pou- « voirs, celui de faire des lois, celui d'exécuter « les résolutions publiques, et celui de juger les « crimes. »

Cette accumulation de pouvoirs ne fit-elle pas en effet le despotisme de la Convention ? Et le génie de la constitution anglaise, n'est-ce pas de les avoir divisés, de telle sorte que l'on craigne la magistrature, et non pas les magistrats, que les tribunaux ne soient pas fixes, et que les jugements le soient, comme un texte précis de loi ; que la puissance exécutrice soit, dans les mains d'un monarque, le contrôle, et l'influence dans les assemblées ?

Je sais que, pour des esprits ardents, cette division semble une vieillerie. Quelques politiques n'y croient pas non plus ; et pour eux la puissance législative n'est qu'une apparence, une forme à travers laquelle le pouvoir exécutif doit tout entraîner. D'autres enfin, en donnant beaucoup à la puissance législative, ne la conçoivent que par élection, et sans concours d'hérédité. L'avenir jugera ces opinions, que Montesquieu n'eût pas admises. A ceux qui, raillant la division des pouvoirs, ne conçoivent qu'une législature souveraine, sans le contre-poids d'un monarque inviolable, il répondrait qu'ils auront *une république non libre ;* et notre révolution l'a prouvé. A ceux qui veulent une législature dépendante, ou un simulacre de législature, il rappellerait sa belle théorie des trois pouvoirs, qui, forcés d'aller par le mouvement des choses, sont forcés d'aller de concert. Mais à la vérité, pour la force même de cette législature, il voudrait une nature diverse, une double origine. A côté de l'élection, il maintiendrait l'hérédité, convaincu que, sans ce principe, la législature sera, selon les temps, trop faible ou trop forte contre le pouvoir exécutif.

Enfin, à toutes les opinions il rappellerait que le danger des gouvernements libres est dans les armées, qu'on ne corrige pas ce danger en voulant les faire dépendre immédiatement du pouvoir législatif, mais en réduisant leur nombre et leur force ; et il ajouterait à son chapitre de *l'Esprit des lois* cette prédiction trouvée dans ses papiers : « L'Europe se perdra par les gens de guerre. »

Dans cet examen rapide d'une œuvre immense, ne pouvant tout apprécier, il faut choisir au moins quelques sujets d'étude. Le droit politique, qui est la partie la plus élevée de l'histoire, a dû nous occuper. Le droit civil est une science à part ; et nous ne pouvons disserter ici sur la législation qui régit les contrats ou les héritages, bien qu'une loi des successions, en particulier, puisse être toute une institution politique ou tout un changement social. Mais il est une autre partie du droit, témoignage visible de l'état des mœurs et objet de la spéculation des sages, qui peut doublement nous instruire : c'est la législation pénale.

Cherchons ce qu'elle doit à Montesquieu, quelles idées avaient précédé celles de ce grand homme, ce qu'il a reçu, et ce qu'il a donné.

J'ouvre *l'Esprit des lois*, et je lis une énumération de quatre sortes de crimes, « contre la reli- « gion, les mœurs, la tranquillité, la sûreté ; » puis, cette interprétation du droit de punir : « C'est une « espèce de talion qui fait que la société refuse la

(1) *Esprit des lois*, liv. VI, c. VI.

« sûreté à un citoyen qui en a privé, ou en a voulu « priver un autre. Cette peine est tirée de la na- « ture de la chose, puisée dans la raison, et la « source du bien et du mal. Cette peine est comme « le remède de la société malade. Lorsqu'on viole « la sûreté à l'égard des biens, il peut y avoir « des raisons, pour que la peine soit capitale. » Eh quoi ! une espèce de talion, et, dans certains cas, la mort pour vol, était-ce là le principe le plus équitable où la justice humaine se fût élevée dans le dix-huitième siècle? N'avait-elle pas une meilleure raison à donner d'elle-même que le talion, cet instinct de la force brutale, qui faisait dire aux peuples barbares : œil pour œil! dent pour dent!

A ces tâtonnements d'un génie si ferme, à ces expressions indécises et contradictoires, il est évident que la question était neuve encore, et que Montesquieu n'avait pas cherché le principe de la pénalité ; car le talion n'est pas un principe; et Montesquieu d'ailleurs ne s'y renfermait pas, puisqu'il admettait la mort pour le vol. C'est là, Messieurs, qu'on peut reconnaître le procédé de ce grand esprit qu'aucune théorie ne domine, et pour qui la philosophie des lois n'est qu'une expérience. Depuis un demi-siècle, on est allé beaucoup plus loin. Un scrupule inconnu s'est élevé dans le monde; la légitimité de la peine de mort a été mise en doute; on s'est demandé quel était le droit de la société sur la vie du coupable présumé (car un jugement même n'est que la plus grande des présomptions), et s'il convenait à notre justice d'appliquer une peine irréparable. En admettant même que la peine de mort ait pu être légitimée par le besoin social et l'impuissance d'obtenir autrement une répression suffisante, on s'est demandé encore si cette légitimité n'était pas conditionnelle et temporaire, et si elle ne devait pas cesser, quand l'état des mœurs rendrait efficace une pénalité moins sévère.

Un regard jeté sur les siècles antérieurs nous fera comprendre comment ces grandes questions sont nées si tard, et pourquoi le génie lui-même ne s'en avisait pas. L'antiquité, dont Montesquieu admirait les vertus et les lois, avait partout consacré la plus grande des injustices, l'esclavage domestique. De cette première violation du droit naturel était sorti un cortége d'autres injustices, et d'abord des lois terribles contre les esclaves. Cet homme qu'on avait fait esclave, pour ne pas le tuer, suivant l'étymologie du mot et le raisonnement de Grotius, on le tuait volontiers, parce qu'il était esclave, et que le malheur de sa condition lui inspirait souvent des sentiments que la mort seule pouvait réprimer. De là toutes ces tortures, et ce supplice de la croix dont il est parlé dans les comédies latines. Mais tandis que la nature humaine était si fort rabaissée par un culte sans morale, et par l'atrocité permanente de l'esclavage, le droit politique vint à son aide. Le sentiment de la liberté suppléa celui de l'humanité. Ainsi, dans Rome, la peine de mort, barbarement prodiguée contre l'homme simple, contre l'esclave, frappait rarement le citoyen. Et lorsque, après longues années, pendant lesquelles la tête d'aucun Romain n'était tombée sous la hache, les lois Porcia et Sempronia, protectrices de ce grand privilége, parurent impossibles, on les éluda par une sorte de fiction, qui était un dernier hommage au nom de citoyen romain. Le meurtrier, l'incendiaire, avant de subir le supplice, était dépouillé de ce caractère, de ce sceau d'inviolabilité, que l'institution politique avait mis sur lui ; on le déclarait *servus pœnæ*, esclave de la loi pénale; alors on le tuait, il n'était plus rien; il n'était plus qu'un esclave; il n'était plus qu'un homme.

Le monde conserva ou regretta de telles lois pendant plusieurs siècles. La philosophie d'un Cicéron, d'un Tacite, l'aménité de mœurs d'un Pline le Jeune n'imaginaient rien au-delà; et les supplices, devenus si fréquents sous l'empire, n'excitaient l'indignation que parce qu'ils frappaient sur des chevaliers et des sénateurs. Quant à la vie des esclaves, elle n'était pas comptée.

Il en fut autrement lorsque le christianisme parut dans le monde. Tout à coup, ce privilége unique du citoyen, maintenant violé par l'empire, et cet abaissement uniforme où étaient tombés les Grecs, les Gaulois, les Africains, les Romains eux-mêmes, est remplacé par l'élévation générale du caractère humain, si je puis parler ainsi. Il n'y a plus, dans l'opinion religieuse, ni citoyen, ni étranger, ni maître, ni esclave, ni vainqueur, ni vaincu; les mystères mêmes du christianisme, indépendamment de ses maximes, ce salut de l'homme par le sang d'un Dieu, ce prix inestimable de la créature humaine, ces pensées, en apparence toutes théologiques, devinrent des pensées publiques ; et cette religion si humble fut la première qui commença à rehausser le prix de la vie de l'homme, de l'homme non plus enveloppé dans la toge de citoyen, mais esclave, dépouillé, coupable même. De là, une grande révolution dans les idées. Cette peine de mort, dont l'homme n'avait été préservé quelque temps que par le caractère de citoyen, c'est-à-dire par la souveraineté même, et qui, depuis, sévissait indistinctement sur un monde d'esclaves, est diffamée tout ensemble, et bravée par les chrétiens. Ils la souffrent, ils l'acceptent avec ardeur pour eux-mêmes; mais ils

la déclarent inique et sacrilége envers tous les hommes.

Entendez-vous ces premiers *Apologistes*, Saint-Justin, Athénagoras, Théophile. Voyez quelle horreur ils témoignent pour ces supplices dont le paganisme avait fait des jeux publics. « Les chré« tiens, disent-ils, n'assistent jamais à la punition « des criminels, même condamnés selon les lois; « ils se croiraient souillés par la vue seule du sang « humain. » Combien ce religieux scrupule ne dut-il pas s'accroître dans la société chrétienne, par la longue expérience du martyre! Ainsi, sous le règne de Constantin, on vit les mêmes doctrines marquer d'abord la victoire du christianisme. La première idée qui se présenta, c'est que la qualité de prêtre, ou même d'initié au sacerdoce, était incompatible avec l'exercice du droit de mort. L'ancienne fiction de la loi romaine était retournée, pour ainsi dire. La loi, pour frapper du glaive un citoyen, avait eu besoin d'abord de le déclarer esclave : la religion ne pouvait tuer aucun de ces hommes, qu'elle déclarait rachetés du sang d'un Dieu. Aussi, voyez-vous, dans le troisième siècle, comment saint Ambroise, que l'enthousiasme populaire veut nommer évêque, essaie d'échapper à cette grande dignité? Il vient, comme juge, prendre part à une procédure où la question est infligée à quelques accusés; et, par cela seul, il semble qu'il se profane lui-même et se rend inhabile à l'épiscopat. Bientôt, malheureusement, ces idées sublimes s'altérèrent. L'Empire, avec cette habitude féroce de tyrannie, qui se déplaçait, mais ne se corrigeait pas, jeta sa hache dans la balance chrétienne, et décréta la peine de mort contre les idolâtres et les hérétiques. La pureté de la foi devint le seul privilége, comme l'avait été jadis le nom de citoyen romain; et le sang des idolâtres, des hérétiques, de ceux qui n'étaient que des hommes, fut impitoyablement prodigué.

Il est beau cependant d'étudier, dans saint Augustin, la protestation de l'esprit évangélique contre l'emploi du glaive et la rigueur des supplices. Nous avons rappelé sa lettre au tribun Marcellin; elle atteste que si, dans quelque autre occasion, le saint évêque a reconnu au pouvoir civil le droit de frapper de mort les hérétiques, c'était une contradiction dans sa doctrine : c'était l'Empire qui corrompait l'Église. Il ne s'agit pas dans cette lettre de sectaires qui dogmatisent et qui prêchent, mais de sectaires qui ont tué ou blessé des prêtres catholiques; et Augustin cependant repousse, à leur égard, la peine du talion, comme une loi injuste, qui ne console pas la victime, et qui rabaisse le juge. Il propose de condamner seulement les meurtriers à la prison, « pour les rame« ner d'une énergie malfaisante à quelque travail « utile, et de l'égarement du crime au calme et au « repentir. »

Mais tandis que la foi chrétienne proclamait ces idées sublimes, au milieu du déclin de l'Empire, toute civilisation périssait; et le monde, déchu de la douceur grecque et de l'urbanité romaine, voyait reparaître l'atrocité des supplices avec la tyrannie des empereurs et l'invasion des barbares. Lorsque les Goths, les Vandales, les Huns, accourus du fond du Nord, renversèrent, noyèrent dans le sang l'ancienne société, brûlèrent à la fois les églises et les temples, les prétoires et les cirques, du milieu de cette société nouvelle où le christianisme, plus ou moins altéré, resta tel qu'un levain précieux, sortirent des législations cruelles comme les peuples qu'elles régissaient.

Ne prenez pas, en effet, pour un signe d'humanité ces dispositions des lois bourguignonnes et ripuaires, qui permettaient d'échanger contre de l'argent la peine de mort. Loin d'attester l'estime pour la vie de l'homme, c'était une marque du mépris qu'on en faisait : elle paraissait si peu de chose qu'on la rachetait pour quelques sous d'or. Mais, en même temps, cette législation, qui transigeait si facilement sur l'homicide, prodiguait, dans d'autres cas, la peine de mort, sans permettre le rachat. Elle n'était indulgente que pour le meurtre, parce qu'elle le commettait sans cesse elle-même.

Quoi qu'il en soit, le rachat de la peine fut aboli, et la rigueur des supplices demeura seule. On sait combien elle a duré, à quels crimes imaginaires elle s'appliquait. A peine, de siècle en siècle, quelques voix réclamèrent-elles. Nous avons cité Morus dans son utopie; il faut y joindre Montaigne. Mais, au commencement du dix-septième siècle, quand tout s'élevait et se polissait, la législation pénale parut s'endurcir; c'est que le despotisme croissant apportait plus de rigueur dans les lois que le progrès de la société n'introduisait d'humanité dans les mœurs. Voyez le code pénal écrit sous la dictée de Richelieu. Les dispositions sanguinaires y sont multipliées non pas seulement contre les crimes politiques, mais contre toute espèce de délits. On sent que ce pouvoir a voulu être terrible, là même où il n'était pas inquiété. Nous avons dit comment le règne de Louis XIV atténua cette rigueur, et quels précieux travaux de législation furent achevés alors. Nous bénissons encore la mémoire de Lamoignon, qui ne voulut pas qu'une seule voix de majorité fût suffisante pour condamner. Mais, dans ces célèbres ordonnances de Louis XIV, combien la peine de mort est encore prodiguée! Et voyez-vous, dans les esprits les plus élevés et les plus délicats du même siècle, avec quelle indifférence on s'entre-

tient des exécutions prévôtales, et « de ces paysans « bretons *qui ne se lassent pas de se faire pendre?* »

Que de temps, Messieurs, pour en revenir à cette philanthropie chrétienne de saint Augustin! Le dirai-je? c'est dans l'écrit d'un de ses disciples, dans la fameuse lettre de Pascal sur l'homicide, qu'on voit paraître au plus haut degré, avant Montesquieu, le respect de la vie de l'homme. C'est de ce point qu'il faut apprécier *l'Esprit des lois*, et tant de vues si belles et si neuves alors sur la modération des peines, les ménagements dus à l'accusé, le droit de la défense.

Voltaire n'avait rien dit encore de ces graves sujets, et Beccaria n'écrivit qu'après Montesquieu et sous son influence. Montesquieu seul a plus fait que tous ceux qui l'ont suivi. Selon l'allure de son génie, prudent et modéré, il n'a pas prétendu restreindre le pouvoir pénal de la société; mais il inspirait un esprit général de douceur et d'équité; et, dans son siècle, la Toscane vit abolir la peine de mort.

De nos jours, et tout récemment, on a repris la même question, tour à tour par des arguments spéculatifs et par la précision des détails techniques. Nos philanthropes répètent l'évêque d'Hippone. Son idée de calmer une énergie malfaisante par la prison et le travail, et d'améliorer le coupable par la peine, est aujourd'hui le but de la législation des États-Unis. Et vous le savez, elle ne s'y réalise qu'à la faveur et par l'assidu dévouement du même zèle religieux qui la proclamait il y a quinze siècles. Sans lui, la prison, le *confinement solitaire* devient une peine terrible comme la mort, et se terminerait par la folie. Nous ne discuterons pas ici, Messieurs, ce problème laissé à la civilisation croissante de l'Europe. Qu'il nous suffise de rappeler, sur une question si haute, le premier vœu du christianisme à son entrée dans le monde social, puis la sanglante et longue interruption qu'y apporta la barbarie, puis la renaissance du même vœu sous une autre influence, quand le progrès des temps et des arts eut effacé les dernières traditions du moyen âge, puis alors le débordement d'une autre barbarie, d'une grande révolution politique avec ses crimes et sa puissance, qui, de même que la barbarie du cinquième siècle avait donné démenti aux charitables espérances du christianisme, vint donner démenti aux spéculations de la philosophie.

En effet, au sortir de ce rêve de philanthropie qui avait succédé à *l'Esprit des lois*, après ces théories d'indulgence et d'humanité qui avaient occupé les Beccaria, les Filangieri, les Turgot, les Condorcet et d'autres indignes d'être nommés, vous avez à traverser une mer épouvantable de sang, où cette vie de l'homme, qu'on déclarait inviolable, est impitoyablement sacrifiée. Puis vous revoyez des hommes généreux s'occuper encore à élever cet édifice qui a été deux fois, à quinze siècles de distance, si cruellement dispersé, tantôt par la tempête de la barbarie sauvage, tantôt par la tempête de la barbarie politique.

Cette œuvre sera lente encore; plus d'une fois peut-être elle paraîtra s'arrêter : mais il y a, dans le droit pénal, des choses désormais acquises à l'humanité et qu'elle ne perdra plus. Montesquieu est un de leurs gardiens. Le premier, surtout, il a posé cette idée féconde que la nature de la peine peut, et dès lors doit s'adoucir, à mesure que la société devient plus paisible et plus éclairée.

Je m'arrête dans cette analyse, qui pourrait être infinie; car c'est assurément le livre du dix-huitième siècle où il y a le plus d'idées, et, malgré la réserve de l'auteur, le plus d'idées qui appartiennent à l'avenir. Souvent, il est vrai, sa pensée ne s'applique qu'à des choses passées et mortes, l'histoire des fiefs, par exemple, jetée on ne sait pourquoi à la fin de l'ouvrage, dont elle n'est ni la conclusion ni le résumé, quoiqu'elle soit un chef-d'œuvre d'érudition précise et de sagacité; mais souvent aussi, cette pensée est toute vivante et contemporaine, tant elle a bien pénétré les lois éternelles des sociétés! et Washington a pu, comme il le disait, apprendre tout ce qu'il savait de politique dans ce livre fait pour l'ancienne Europe. Aussi *l'Esprit des lois*, à sa première apparition, fut-il peu compris. Il dérangeait l'expérience, et il ne pouvait être complétement loué que par elle. Je ne parle pas de la foule des critiques, mais de Voltaire. Il fit sur cet ouvrage une phrase éloquemment ingénieuse et beaucoup de notes critiques, la plupart fausses ou minutieuses. Mais il parut compter pour peu de chose les grandes vues de l'auteur, et prendre seulement pour de l'esprit de profondes vérités dites spirituellement.

Montesquieu portait ainsi la peine d'une qualité distinctive de son génie. Si nul écrivain n'a plus de trait et de saillies, nul publiciste n'a plus de sens et de justesse. Mais sa vive expression, son tour ingénieux trompaient les lecteurs français sur le sérieux et la solidité de ses réflexions. Le lourd Crévier le trouvait frivole; et madame Du Deffand croyait avoir le droit de le juger par un bon mot.

Montesquieu était arrivé avec effort au terme de son ouvrage. « Je suis accablé de lassitude, écri« vait-il. Je compte me reposer le reste de mes « jours. » Sa vue, de tout temps faible, était presque entièrement épuisée par ses grandes lectures. Ce fut une joie pour lui d'apprendre que le mal qui s'était formé sur son bon œil était une cataracte. Il en parlait gaiement. « Mon Fabius Maximus,

« écrivait-il, M. Gendron, me dit qu'elle est de « bonne qualité, et qu'on ouvrira le volet de la fe- « nêtre. » En attendant, Montesquieu jouissait du repos à la Brède, qu'il avait fort embellie. Il y soignait ses prés et son vin. Il le vendait lui-même, et recommandait fort de ne pas le mêler à d'autres vins. « Lord Elliban, écrivait-il, peut être sûr qu'il « l'a immédiatement, comme je l'ai reçu de Dieu : « il n'est pas *passé par les mains des mar- « chands.* »

Dans les années qui suivirent la publication de *l'Esprit des lois*, Montesquieu crut remarquer que les *commandes* de l'Angleterre sur ses vignobles devenaient plus considérables; et il en était doublement flatté. « On me demande, écrivait-il en 1752, « une commission pour quinze tonneaux. Le succès « que mon livre a eu dans ce pays-là contribue, à « ce qu'il paraît, au succès de mon vin. » *L'Esprit des lois*, en effet, fut très-goûté des Anglais. Mais on peut s'étonner que lord Chesterfield, ami de l'auteur, et qui avait lu trois fois cet ouvrage, recommande surtout à son fils le chapitre sur la politesse et le bel usage du monde. C'était la marque du siècle dans toute l'Europe. La France avait plus d'influence par l'empire de ses modes que l'Angleterre par l'exemple de ses lois.

Parmi les juges du génie de Montesquieu à l'étranger, il y avait l'ancien ami de Voltaire, le roi de Prusse. « Je sais qu'il est dans le monde un roi « qui m'a lu, écrivait Montesquieu; et M. de Mau- « pertuis m'a mandé qu'il avait trouvé des choses « où il n'était pas de mon avis. Je lui ai répondu « que je parierais bien que je mettrais le doigt sur « ces choses. » Je le crois bien, un despote, même philosophe, doit trouver beaucoup à dire à *l'Esprit des lois;* et Montesquieu n'était pas de ceux qui prenaient l'incrédulité du prince pour une liberté publique. D'autre part, la Sorbonne était encore plus mécontente que Frédéric, et songea plusieurs fois à une censure, que pourtant elle ne fit pas. L'ouvrage n'eut donc à subir, avec les critiques des philosophes, des financiers et des gens du monde, que les attaques du gazetier ecclésiastique, dernier et faible dépositaire de l'esprit janséniste. Montesquieu, pour lui répondre, secoua la fatigue et la langueur que lui avaient laissées les dernières recherches de son ouvrage; et, à soixante-trois ans, il fut plus que jamais vif, moqueur, étincelant d'imagination et de malice. La défense de *l'Esprit des lois* est un chef-d'œuvre de logique et de plaisanterie. Ce grand homme cependant touchait au terme de sa vie. Il mourut le 10 février 1755, au milieu du calme de la monarchie absolue, jouissant du respect public et de la familiarité des grands. Ses obsèques furent suivies par des philosophes, qui, dans leurs vœux secrets, surpassaient déjà de bien loin ses sages idées de réforme; et Voltaire, survivant au seul homme qui opposait à sa gloire une renommée plus paisible et presque aussi éclatante, régna sans partage sur la société française, jusqu'à l'avénement tout démocratique du génie de Rousseau.

QUINZIÈME LEÇON.

Moralistes de l'école philosophique : double tendance. Vauvenargues, Duclos ; leurs rapports divers avec la société de leur temps. — Quelques détails sur la vie de Vauvenargues. — Caractère touchant de ses écrits ; élévation de ses maximes. — Duclos, peintre de mœurs, plus licencieux que hardi.

Messieurs,

Je vous ai presque fatigués de Montesquieu; vous vous dédommagerez en l'étudiant. Vous y trouverez bien des choses que je n'ai pas su vous dire; car, je cherche moins à vous donner mes pensées qu'à susciter les vôtres. Par la lecture et la critique, j'essaie de reconstruire à vos yeux le dix-huitième siècle. Je vous montre ces œuvres d'un art tantôt sublime, tantôt mesquin et corrompu, ces hautes et rares colonnes devant lesquelles nous nous arrêtons, ces ornements sans nombre qui remplissent leurs intervalles. Partout il y a deux choses distinctes à observer dans cette grande époque, l'action de quelques hommes de génie, et le mouvement de la société même, qui se confond avec le caractère général de la littérature et la riche diversité des talents secondaires.

Quelques écrivains de génie font la gloire d'une époque. Mais que l'art d'écrire ait été puissant et à la mode, que l'esprit des lettres ait fait partie de l'esprit du monde et qu'il l'ait à la fois reproduit et excité, c'est le trait distinctif du dix-huitième siècle, c'est le fond de son histoire; et, par là, dans cette histoire, les noms mêmes qui ne sont pas placés au premier rang offrent un intérêt curieux, et sont une partie nécessaire du tableau.

Aujourd'hui je ramènerai votre souvenir sur deux écrivains qui, séparés par de grandes différences de caractère, d'esprit et de destinée, représentent, avec une égale fidélité, la double tendance de la philosophie morale dans le milieu du dix-huitième siècle. Peintres de cette époque, ils en témoignent, par la manière dont l'un d'eux la subit, et dont l'autre y résiste : ce sont Duclos et Vauvenargues; le bourgeois, homme d'esprit, introduit par les lettres et le plaisir dans la société des gens de cour, plus licencieux que philosophe, se faisant à peu de frais une réputation de hardiesse qui ne coûte rien à sa faveur, et sera bientôt surpassée; le gentil-

homme, sans pouvoir et sans protection, s'adressant aux lettres pour obtenir la gloire qu'elles seules pouvaient donner, aimant la philosophie par élévation de cœur, mais la voulant sévère et presque religieuse. Ce fut là son originalité; et, comme il y joignait le goût des modèles les plus purs et un naturel heureux pour l'éloquence, cette originalité lui a inspiré quelques belles pages de notre langue. Vauvenargues n'est pas, comme on l'a dit, un disciple de Voltaire, quoiqu'il ait été le premier admirateur éloquent de son génie. Non, Vauvenargues est bien plutôt un disciple du siècle précédent, un studieux amateur de Pascal et de Fénelon. Il n'a du dix-huitième siècle que ce qu'il ne peut pas ne pas en avoir, la haine de la persécution, et le doute sur le dogme. Mais combien il est loin de cet épicuréisme, qui, avec toutes les variantes de grâce frivole et de sécheresse dogmatique, d'indifférence et de cynisme, de froid calcul et d'exaltation sensuelle, de prudence ou d'emportement, est la croyance uniforme du dix-huitième siècle, depuis Fontenelle jusqu'à Mirabeau? Comment s'était-il formé hors de cette influence? Il avait évité Paris, où la morale pratique du dix-huitième siècle était surtout en usage. Il n'y vint que malade, solitaire, pour y travailler, et pour y mourir à trente-deux ans. Il n'avait connu ni ces orgies de princes où fut fêté Voltaire, ni ces débauches de jeunes seigneurs qu'imitait fort bien la bourgeoisie, ni ces cafés bruyants et raisonneurs où s'exerça Duclos, ni enfin toute cette vie de luxe et d'industrie qu'avait créée l'agiotage, ni ces sociétés de bel esprit que présidaient quelques femmes sans mœurs. Figurez-vous dans une noble famille de Provence, à Aix, un jeune homme né avec le goût de la méditation et des lettres, mais destiné par sa naissance au métier des armes. Après de faibles études, il est entré officier dans un régiment. Il fit d'abord la campagne d'Italie, puis la guerre de la sucession en 1741; et il était sous le maréchal de Belle-Isle à cette périlleuse retraite de Prague, que Voltaire a comparée à la retraite des Dix Mille sans pouvoir la rendre aussi célèbre. Il y souffrit d'un froid excessif et en resta malade et affaibli.

Mais au milieu des épreuves de la vie militaire, son talent même s'était formé. Son premier écrit fut sans doute l'éloge funèbre d'un jeune officier, son ami, son compatriote, qu'il avait vu mourir près de lui, sous la rigueur du ciel de Prague. Cet éloge a quelque chose d'antique, ou d'inspiré par Fénelon. « Aimable Hippolyte, dit-il à l'ombre de « son ami, aucun vice n'infectait encore ta jeu- « nesse; tes années croissaient sans reproche, et « l'aurore de ta vertu jetait un éclat ravissant. La « candeur et la vérité régnaient dans tes sages dis- « cours avec l'enjouement et les grâces; modéré « jusque dans la guerre, ton esprit ne perdait ja- « mais sa douceur et son agrément. » Puis, à ce langage orné, mais candide, d'une vraie douleur, se mêlent l'incertitude sur l'avenir qui suit la mort, et toutes les agitations d'une philosophie nouvelle.

Vauvenargues porta ces pénibles problèmes le reste de sa vie. Nous avons cru sentir quelquefois, dans les pensées mêmes de Pascal, le tourment d'un doute semblable. Mais Pascal avait, pour contrepeser ce doute, et la tradition de son siècle, et les habitudes de sa vie, et le travail de son esprit, et sa volonté tout entière. Le jeune Vauvenargues, au contraire, était poussé de toutes parts au doute, et n'avait, pour s'en défendre, que la pureté de son âme mécontente des solutions grossières qui bornent la vie aux sens et aux plaisirs. La douleur, cette rude institutrice, qui fait réfléchir les esprits qu'elle ne brise pas, le portait à méditer sur les fins de l'homme et sur son être: aussi, malgré les passions inséparables de la jeunesse, comme il dit quelque part, et malgré les infirmités, on le voit, dans le bruit d'une garnison, écrivant un traité sur le *libre arbitre*, et le conciliant avec la justice et la providence de Dieu. On peut sans doute porter dans ces questions un savoir plus étendu, une méthode plus précise et plus sévère; mais combien cette élévation métaphysique était alors rare et délaissée! Rapprochez-la de l'ironique essai publié par Voltaire sous le titre du *Philosophe ignorant*, et vous saurez gré à ce noble et jeune esprit des méditations qu'il s'imposait. Cette étude morale, faite sans autre guide que les grands écrivains du siècle précédent, se confondait, pour Vauvenargues, avec la leçon de goût et de style. Il puisait à la même source l'amour de la spiritualité et du beau. Il était chrétien par les lettres, comme saint Jérôme s'accusait d'être païen par elles, au quatrième siècle de notre ère.

Je ne sais même si, dans Vauvenargues, cette influence ne pénétra pas jusqu'au fond de l'âme, et je doute, que superficielle et extérieure, elle rende suffisamment compte de quelques fragments tels que sa *Méditation sur la foi*, sa *Prière à la Trinité*. On a dit que ces épanchements religieux n'avaient été qu'un jeu d'esprit, une gageure philosophique, pour jeter le doute sur la sincérité même de Bossuet, et montrer qu'on pouvait parler majestueusement de la religion sans y croire. Je répugne à cette anecdote, qui me gâterait la candeur de Vauvenargues, et que démentent d'autres passages de ses écrits, où se trouvent, non pas des témoignages aussi apparents de piété, mais ces retours, ces velléités et, pour ainsi dire, ces tentations de la foi qui décèlent les combats de l'esprit

en nous. Il en coûterait de prendre pour une réserve et une précaution ce qui semble la préférence naturelle de cette âme tendre et ingénue. N'oublions pas aussi que ce ne fut pas un rapport d'opinions irréligieuses, une communauté de hardiesse qui le rapprocha d'abord de Voltaire. Le bon goût dans les lettres fut leur premier lien.

Un jour, Voltaire, dans l'éclat de sa gloire et préparant *Mérope,* reçoit de M. le marquis de Vauvenargues, capitaine en garnison à Nancy, une lettre élégante et ingénieuse sur Corneille et sur Racine. Voltaire répond avec sa grâce et ses louanges accoutumées, en blâmant doucement le jeune critique d'être trop sévère pour Corneille. Vauvenargues, dans une nouvelle lettre, insiste, en se corrigeant un peu; et il envoie à Voltaire quelques courts et précieux essais de critique sur Bossuet, Pascal et Fénelon, ces trois grands classiques.

A la même époque, Vauvenargues, d'une santé faible, et fatigué de la vie des camps, aurait voulu trouver l'emploi de ses réflexions et de ses études dans une autre carrière utile à l'État. Comptant sur le mérite qu'il sentait en lui, et croyant que sa naissance et ses services pouvaient se passer de protection, il avait adressé au roi Louis XV et à son ministre des affaires étrangères, M. Amelot, une de ces lettres candides et fières qui ne sont pas lues jusqu'au bout, et qui n'obtiennent rien. Voltaire, informé de cette ambition d'honnête homme, s'entremit avec chaleur, parla du jeune capitaine éloquent et philosophe à M. le duc de Duras, et sollicita pour lui M. Amelot, dont il était fort courtisan, et pour lequel il rédigeait des manifestes. « M. Amelot, écrivait-il à Vauvenargues, sait son « Démosthènes par cœur : il faudra qu'il sache son « Vauvenargues. »

Malgré le zèle de Voltaire, M. Amelot ne se pressa pas. Le jeune officier, las d'attendre, se démit de son grade et se retira dans sa famille, après avoir écrit au ministre une nouvelle lettre très-noble, qui, grâce à Voltaire, fut enfin suivie d'une réponse favorable ; mais Vauvenargues n'en put profiter. La petite vérole, après avoir mis ses jours en péril, le laissa plus affaibli que jamais, languissant, défiguré et presque privé de la vue.

C'est après tant de mécomptes amers que ce jeune homme, fait pour la gloire, et qui aurait voulu la chercher sur toutes les routes, se rejeta vers la seule espérance de l'étude. Pour la goûter avec plus de fruit et d'émulation, il vint à Paris. Il y passa les deux dernières années de sa vie, connu de peu d'amis et souvent visité, dans sa modeste demeure de la rue du Paon, par Voltaire revenant de Versailles.

Voltaire était alors dans un de ces rapides instants de faveur, gagnés à force de gloire, et perdus presque aussitôt par quelques hardiesses ou quelques flatteries trop familières. Il venait enfin d'être reçu à l'Académie, à cinquante-deux ans. Le roi l'avait nommé historiographe, et chargé de faire un opéra pour le mariage de monseigneur le dauphin. Il était protégé par madame de Pompadour, et reçu à la toilette de la reine, où il fit un jour grand éloge de Vauvenargues.

Mais malgré ce zèle et ce crédit de Voltaire, rien de sa faveur tardive ne se détourna sur un jeune gentilhomme de province retiré du service, infirme, sans fortune, et qui écrivait dans les intervalles de ses souffrances quelques pages sérieuses. Mais Voltaire fit plus pour Vauvenargues : il l'honora, le consola, et par ses louanges aimables et vives, prodiguées cette fois avec justice, il fut pour lui la gloire, cette gloire tant souhaitée par le noble jeune homme, et que tout semblait lui refuser.

Vauvenargues, en effet, modeste jusque dans son ardeur de célébrité, avait voulu concourir pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie. Vous savez que, même au milieu du dix-huitième siècle, le sujet de ces prix était toujours quelque *maxime* tirée de l'Écriture sainte. En 1745, l'Académie avait choisi cette parole des Proverbes : « Le riche « et le pauvre se sont rencontrés ; le Seigneur a « fait l'un et l'autre. — *Dives et pauper obviaverunt sibi ; utriusque operator et Dominus.* » — Texte sublime où se cache le terrible problème que Rousseau devait agiter vingt ans plus tard, avec tant de hardiesse et d'éclat, et que la société ne résoudra jamais! Vauvenargues essaya de le traiter. Son discours, qui ne fut pas couronné, est encore une preuve des religieuses inclinations de son esprit.

Il est curieux d'y voir comment la sagesse de Vauvenargues semble avoir pressenti, et refuté d'avance les inductions exagérées d'une misanthropique éloquence. En quelques lignes, il a réduit d'avance à sa triste nudité la vie sauvage, dont Rousseau devait offrir aux salons de Paris la chimérique apothéose; et il y renvoie, pour trouver cette égalité, qui n'était fondée, dit-il, que sur la pauvreté et l'oisiveté communes. A ce tableau, il oppose l'inégalité des talents développée par l'activité même de la vie sociale, l'égalité des peines dans les conditions diverses, la nécessité inviolable de l'aumône et la certitude d'une autre vie. La raison moderne peut trouver l'ouvrage incomplet et faible; mais, dans les formes mêmes empruntées à la chaire chrétienne, on sent une émotion vive.

Quoi de plus éloquent que ces dernières paroles : « Dans tous les états de la vie, s'il nous fal-

« fait attendre nos consolations des hommes, dont « les meilleurs sont si changeants et si frivoles, si « sujets à négliger leurs amis dans la calamité, ô « triste abandon ! Dieu clément ! Dieu vengeur des « faibles ! Je ne suis ni ce pauvre délaissé qui lan- « guit sans secours humain, ni ce riche que la « possession même des richesses trouble et em- « barrasse. Né dans la médiocrité, dont les voies « ne sont pas peut-être moins rudes, accablé d'af- « flictions dans la force de mon âge, ô mon Dieu ! « si vous n'étiez pas, ou si vous n'étiez pas pour « moi, seule et délaissée dans ses maux, où mon âme « espérerait-elle? Serait-ce à la vie qui m'échappe, « et me mène vers le tombeau par les détresses? « Serait-ce à la mort, qui anéantirait, avec ma vie, « tout mon être? »

Ce fut dans cet état de souffrance et d'affliction que Vauvenargues, faisant un choix dans les essais qui l'avaient occupé jusque-là, publia, quelques mois avant de mourir, une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, *suivie de réflexions et de maximes*. L'année même de sa mort, cet ouvrage reparut avec les corrections préparées par lui, sous les yeux de Voltaire. Bien longtemps après, en 1797, quelques autres petits écrits de Vauvenargues furent retrouvés et imprimés. Et enfin, il y a sept ou huit ans seulement, on a publié, sous le titre d'*OEuvres posthumes*, les variantes, les ébauches de ses premiers écrits, et quelques morceaux inédits, entre autres dix-huit *dialogues des morts*, qui rappellent, avec moins de force, le bon sens et la simplicité des *Dialogues* de Fénelon.

Nous avons donc maintenant sous les yeux tout Vauvenargues. Nous pouvons suivre, sur ses brouillons mêmes, le travail de cet esprit élégant et pur, et surprendre en même temps le secret de son âme.

Sans avoir la hauteur du génie de Pascal, Vauvenargues a eu cette ressemblance avec lui de n'être pas un philosophe qui observe à loisir, mais un homme qui souffre, qui écrit pour le soulagement de son cœur. Critique supérieur, sans beaucoup de littérature, et seulement par la vive intelligence de quelques excellents livres, il fut moraliste profond, sans beaucoup de connaissance des hommes, et surtout par l'étude de lui-même et le travail assidu sur son âme. C'était un soin dont ne s'avisait guère la philosophie raisonneuse et sensuelle du dix-huitième siècle. Ce fut là ce qui distingua Vauvenargues et fit sa vertu. Cherchons dans Vauvenargues, non pas cette variété d'expériences et cette riche diversité de portraits qui plait dans La Bruyère. Vous n'avez pas affaire à un spectateur spirituel et désintéressé de la vie, mais à une âme aux prises avec la douleur, et qui s'est améliorée par elle. De là l'intérêt et le charme sérieux de cette lecture.

Ce jeune homme mal élevé, mais plein d'honneur, jeté dans la vie militaire, en avait partagé d'abord la dissipation et la licence. Il y mêlait pourtant déjà le goût des lettres. Il faisait, sur les plaisirs de son âge, des vers dont il rougissait plus tard, en les envoyant à Voltaire, juge peu redoutable de pareilles erreurs. « Je manquais beaucoup « de principes, dit-il, quand je hasardai ces pièces « déshonnêtes. » La réflexion de la souffrance lui en donnèrent bientôt. L'amour de la gloire entra dans son âme. Philosophe, il resta fier d'avoir été soldat. C'est à sa campagne de Bohème qu'il songe en écrivant ces mots : « Le contemplateur molle- « ment couché dans une chambre tapissée, invec- « tive contre le soldat qui passe les nuits d'hiver le « long d'un fleuve, et veille en silence pour le salut « de la patrie. »

Mais, soldat, il avait été plein de pitié; c'est peut-être sa propre histoire qu'il raconte dans le portrait du jeune homme, qui, moqué par ses amis pour sa bonté, même envers le vice, leur répond : « Mes amis, vous riez de trop peu de chose; le « monde est rempli de misères qui serrent le cœur; « il faut être humain. Le désordre des malheureux « est toujours le crime des riches. » Tout cela, dans une garnison, avait dû lui donner cet air d'originalité qui appartient à la vertu. Les traits qui, dans ses écrits, peignent ce caractère, sont excellents; et il les a tous résumés dans le beau et mélancolique portrait de Clazomène, qui n'est autre que le sien.

« Clazomène a fait l'expérience de toutes les « misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé « dans son enfance, et l'ont sevré, dans la fleur « de son âge, de tous les plaisirs. Né pour des cha- « grins plus secrets, il a eu de la hauteur et de « l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu, dans ses « disgrâces, méconnu de tous ceux qu'il aimait. « L'injure a flétri sa vertu; et il a été offensé de « ceux dont il ne pouvait prendre vengeance. Ses « talents, son travail continuel, son attachement « pour ses amis n'ont pu fléchir la dureté de sa « fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des « fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne « méritait pas, et celui que son imprudence lui a at- « tiré. La mort l'a surpris au milieu d'une si pénible « carrière, etc., etc. Le hasard se joue du travail « et de la sagesse des hommes; mais la prospérité « des hommes faibles ne peut les élever à la hau- « teur que la calamité inspire aux âmes fortes; et « ceux qui sont courageux savent vivre et mourir « sans gloire. »

Vous n'en doutez pas, c'est à lui-même que Vauvenargues pensait en écrivant ces derniers mots; c'est sur sa blessure qu'il avait la main. Il aima passionnément la gloire dans le siècle de la vanité; et cependant, au fond de l'âme, il prisait plus la vertu que la gloire. C'est là ce qui lui a inspiré, quelque part, une pensée à la fois fière et modeste, qui achève son portrait: « On doit se « consoler de n'avoir pas les grands talents, comme « on se console de n'avoir pas les grandes places. « On peut être au-dessus de l'un et de l'autre, par « le cœur. »

L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'est pas un titre de gloire. A côté de quelques vues fines, il y a bien des choses inexactes et faibles. L'ouvrage n'est pas achevé, et n'est pas même fortement conçu. Ce sont des ruines, mais où ne se retrouve pas, comme sous la main de Pascal, la grandeur du monument projeté. Le génie de Vauvenargues, c'est-à-dire le caractère touchant et rare que son âme donnait à son talent, se réduit donc à quelques pensées détachées sur la morale et à quelques jugements sur le goût. On en ferait un petit nombre de pages, mais exquises et dignes des grands maîtres. Le beau n'y paraîtrait, comme le voulait Platon, que la splendeur du bon, réfléchie dans les arts. Par là, sans études, sans théories savantes, Vauvenargues prend d'abord une grande place parmi nos critiques. Il vient après Fénelon. Il a cette sensibilité que l'admiration rend éloquente. Peu importe même que ses opinions ne soient pas toutes assez impartiales, qu'il ait mal jugé Corneille et trop admiré le théâtre de Voltaire. Il est bien d'être faible et partial pour une gloire contemporaine; et puis Voltaire n'avait fait alors, ou du moins publié que ses œuvres les plus pures. Vauvenargues l'admirait avec tendresse, tout en saisissant avec une vérité presque malicieuse ses torts de caractère, qui n'étaient peut-être chez lui que les accidents nécessaires de son infatigable et perpétuelle activité. Mais enfin cet enthousiasme pour Voltaire ne fut pas pris sur d'autres renommées. Vauvenargues resta l'adorateur des grands génies chrétiens, dont la gloire et la croyance importunaient Voltaire; et c'est à leur école qu'il écrivit ses *Maximes morales*, quoique dans un esprit nouveau d'indépendance. C'est par là qu'elles se séparent de toute la philosophie du dix-huitième siècle, et forment un code à part, stoïque, spiritualiste, religieux. Je sais bien que Voltaire en a choisi quelques-unes dans un autre sens. Il n'est pas de livre suivi, où quelque contradiction ne rompe l'unité. Que sera-ce dans un recueil divers et sans suite? Toutefois, cette réforme morale, ce travail sur lui-même, qui occupait Vauvenargues, ramène toutes ses pensées à quelques points invariables: la vertu, l'amour de la gloire, Dieu, la soumission à sa providence. Sous ce rapport, ses *Maximes* sont encore une confession indirecte de sa vie.

Dans ces maximes: « On n'est pas né pour la « gloire, lorsque l'on ne connaît pas le prix du « temps; — Les premiers feux de l'aurore ne « sont pas si doux que les premiers regards de la « gloire, » je retrouve les efforts et les espérances de sa jeunesse. Dans celles-ci: « Nos talents sont « nos plus sûrs et nos meilleurs protecteurs; — « Le lâche a moins d'affronts à dévorer que l'ambi« tieux, » je reconnais son honnête fierté, cause de sa disgrâce. Dans cette autre maxime: « Tout « le monde empiète sur un malade, prêtre, mé« decin, etc., etc.; et il n'y a pas jusqu'à sa garde « qui se croie en droit de le gouverner, » je vois la langueur et le tourment de ses derniers jours. Et dans cette autre enfin: « Le désespoir est la « plus grande de nos erreurs, » je reconnais la constance de son âme, dont je surprends les agitations dans cette autre pensée: « L'intrépidité d'un « homme incrédule, mais mourant, ne peut le « garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi: « je me suis trompé mille fois sur mes plus palpa« bles intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur « la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force « de l'approfondir, et je meurs.... »

Ce doute mélancolique a bien l'air d'avoir tourmenté toute la vie de Vauvenargues, et d'être un de ses malheurs, senti d'autant plus vivement que son âme était plus délicate et plus pure. Évidemment, il se roidit contre l'incrédulité de son siècle, comme Pascal, par moment, se soulevait en dehors des croyances du sien, pour y retomber de plus haut. Sans la même force, Vauvenargues est battu des mêmes vents contraires. Tantôt, il s'arrête, il se piétine sur la pente, en s'attachant à Dieu et au spiritualisme; tantôt il roule vers l'abîme d'un doute illimité, tantôt il se rejette en arrière vers la foi qu'il invoque, plutôt qu'il ne l'adopte. Ce combat est visible. Dira-t-on que vingt passages où vous le retrouvez sont seulement des *études de style* et des imitations littéraires? Quand il jette cette réflexion si simple: « New« ton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à« dire les hommes de la terre les plus éclairés, « dans le plus philosophe de tous les siècles, et « dans la force de leur esprit et de leur âge, ont « cru Jésus-Christ, » fait-il un pastiche oratoire? N'est-ce pas un cri qui lui échappe pour adjurer ces grands génies contre Voltaire et contre lui-même? Ailleurs, en effet, son esprit agité ne recule devant aucune des conséquences extrêmes de la

philosophie naturelle; il va même jusqu'à tirer des découvertes de Newton, si religieux, la négation possible d'une cause première; il écrit ces paroles :

« La cause occulte de M. Newton est celle qui « produit la pesanteur et l'attraction des corps; « mais il n'est pas impossible peut-être que cette « pesanteur et cette attraction ne soient à elles-« mêmes leur propre cause; car il n'est pas néces-« saire qu'une qualité que nous apercevons dans « un sujet y soit produite par une cause; elle peut « exister par elle-même. On ne demande pas pour-« quoi la matière est étendue; c'est là sa manière « d'exister; elle ne peut être autrement. Ne se « peut-il pas faire que la pesanteur lui soit aussi « essentielle que l'étendue? Pourquoi non? Il n'est « aucune portion de matière qui ne soit étendue : « l'étendue est donc essentielle à la matière. Mais « s'il n'y a aucune portion de matière qui ne soit « pesante, ne faudrait-il pas ajouter la pesanteur « à l'essence de la matière? Si le mouvement n'est « autre chose que la pesanteur des corps, nous « voilà bien avancés dans le secret de la nature. »

Ce dernier mot du panthéisme était-il sorti des entretiens de Vauvenargues avec Voltaire, lui expliquant Newton? Mais Vauvenargues, s'il conçut cette opinion, ne s'y arrêta pas. Son âme avait besoin d'une loi religieuse à suivre et d'une providence à adorer. Ce qu'il appelle la demi-profondeur de Bayle lui déplaisait. Dans la préférence déjà marquée de son siècle pour les vérités mathématiques, il déclara que les vérités morales n'avaient pas moins de certitude et d'évidence, et s'employa tout entier à les épurer et à les défendre, en les donnant pour but à la philosophie et pour inspiration à l'éloquence et aux lettres. Il attaqua dans les mœurs la doctrine de l'intérêt personnel, qui n'était pas encore passé dans les principes. Il eût été, s'il eût vécu plus longtemps, le Fénelon de la philosophie moderne.

A la même époque s'élevait un moraliste d'un caractère fort différent, ou plutôt un peintre de mœurs, et peintre bien assorti au dix-huitième siècle; car il mit de la philosophie dans des contes de fées, et de la licence sans amour dans des romans. Ce fut Duclos, honnête homme d'ailleurs, et fort estimé de son temps. Nul exemple ne marque mieux le rôle des lettres au dix-huitième siècle, et l'importance qu'elles donnaient, même séparées de l'éclat du génie.

Né en 1704, d'une petite famille bourgeoise de Dinan, et envoyé à Paris pour faire d'abord ses études, puis son chemin, s'il le pouvait, Duclos, doué de beaucoup d'esprit et d'un esprit libre et caustique, après une jeunesse fort mêlée, revint aux lettres par la bonne et par la mauvaise société, qui en avaient également le goût, et, par les lettres, arriva promptement à la considération et à la fortune. Protégé à la cour, assez redouté des ministres, populaire dans sa petite ville, qui le nomma député aux États de Bretagne, Duclos, sans travailler beaucoup, fit du caractère d'homme de lettres une puissance. Indépendant, mais circonspect jusque dans sa vivacité bretonne, il fut l'ami du cardinal de Bernis et des encyclopédistes. Il fut ménagé par Voltaire, sans être son disciple, ni son flatteur; et il ne se brouilla pas même avec J.-J. Rousseau. A la vérité, un recueil (1), récemment publié, gâterait fort ce portrait de Duclos, et ferait de lui un égoïste sans mœurs, un homme faux et tracassier, pire que le *Méchant* de Gresset. Mais outre que les médisances posthumes méritent peu de foi, ce n'est pas le caractère privé de Duclos que nous cherchons, c'est son caractère public d'homme de lettres.

Duclos avait commencé des *Mémoires* de sa vie, qui devaient être son meilleur ouvrage. Malheureusement, ces *Mémoires*, qu'il écrivait dans sa vieillesse, s'arrêtent trop tôt, et ne conduisent l'auteur que jusqu'au seuil des salons, où il entra plus tard. On peut y joindre, pour supplément, le piquant récit de son voyage à Rome, et de son séjour en Italie. Mais ce n'est qu'un intervalle de six mois; et il reste dans la vie de l'auteur, contée par lui-même, une lacune de plus de trente ans. Il faut, pour la remplir, consulter ses autres écrits. On y verra que Duclos vécut dans le monde, surtout avec les gens d'esprit et de plaisir qui avaient du crédit. D'abord, il écrivit pour eux, et ce qu'il leur voyait faire. De là les *Confessions du comte de ****, longue galerie d'aventures uniformes par la promptitude du dénoûment, suite de portraits quelquefois assez piquants, mais sans passion et sans grâce, confessions un peu scandaleuses de la bonne société du temps.

Grâce à cette vérité, le peintre n'a pas de frais d'invention à faire. Seulement, il accumule jusqu'à l'invraisemblance la même espèce d'incidents. Tous les états, la noblesse, la robe, la finance, la simple bourgeoisie, y passent à leur tour. C'est déjà l'égalité dans le vice. Sans doute, la corruption ne datait pas, en France, du dix-huitième siècle; et on peut de Duclos renvoyer à Brantôme. Mais le progrès des mauvaises mœurs, c'est qu'elles étaient devenues philosophiques et raisonneuses. Un mari, homme grave et respecté, qui disserte d'un ton léger sur sa honte avec un de ceux qui la causent, une femme abstraite et calme dans le désordre, qui explique ses faiblesses comme le ferait Helvétius, voilà des personnages nouveaux que Duclos met en scène, et auxquels il a bien l'air de donner raison,

(1) *Mémoires de madame d'Épinay.*

tant il les peint avec complaisance! Ce décri sérieux et raisonné du mariage est un des traits de mœurs du dix-huitième siècle. L'honneur réduit à un préjugé, le ridicule jeté sur la pudeur appartient à la même époque. C'est l'intention qui a dicté le meilleur roman de Duclos, comme le petit conte de *Cosi-Sancta,* malignement tiré par Voltaire d'un cas de conscience posé par saint Augustin. Mais ce roman, *la Baronne de Luz*, commencé par ironie, devient parfois pathétique. En cela, une certaine droiture d'âme avait élevé l'écrivain au-dessus du monde poli, auquel il emprunta plus d'un modèle, et qui même passait pour mettre la main à ses ouvrages.

De ce monde étaient des ambassadeurs étrangers, devenus par un long séjour beaux esprits français, quelques hommes de cour, Maurepas, Bernis, Pont de Vesle, et quelques riches amateurs des lettres et de l'érudition. Le petit conte d'*Acajou* peut donner l'idée du genre de littérature qui charmait cette société. Il fut composé d'après quelques gravures assez libres, dont le premier texte, écrit de main de grand seigneur, avait été perdu ou supprimé. C'est une gageure de salon. L'auteur l'a remplie avec beaucoup d'esprit : mais ce n'est pas le naturel et le badinage exquis d'Hamilton. Le tour en est trop sententieux pour un conte de fées, et les épigrammes trop travaillées pour une plaisanterie. Le meilleur de l'ouvrage est la préface, qui, par l'air cavalier et dédaigneux pour le public, semblait partir d'un auteur homme de cour.

Mais, si Duclos prit en cela les airs de la société où il vivait, il n'empruntait le talent de personne. Il s'est même beaucoup moqué de ces hommes dont l'oisiveté forme, pour ainsi dire, l'état, qui s'empressent, conseillent, veulent protéger, et croient naïvement ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages et aux succès de ceux qu'ils ont *incommodés de leurs conseils*.

Mais, avant que Duclos réclamât ainsi contre ces vaniteuses amitiés, il s'était vu porté par elles à l'Académie des Inscriptions, où il entra sur la réputation de savoir que lui avaient faite ses entretiens de salons. Duclos, en effet, sans être fort savant, avait d'excellentes études à la disposition d'un esprit méthodique et nerveux; et les *Mémoires* qu'il composa pour l'Académie sont au nombre des meilleurs et des plus courts du recueil. Mais ce fut un emploi passager de son esprit. Il fit de l'érudition, comme il fit même des vers. Son talent particulier était de saisir vivement ce qu'il avait devant les yeux, et de résumer ses conversations dans un livre, en gravant par l'expression la remarque de mœurs qui s'oublie, ou le trait d'esprit qui passe. C'est le mérite des *Considérations* de Duclos.

N'allez pas les comparer aux *Caractères* de La Bruyère. Il y a bien moins d'art, d'invention, d'éloquence, je dirai même de hardiesse. Duclos était un sage de son temps. Il ne fronde qu'à demi et à coup sûr; il a de l'humeur sans passion; et, comme il le disait plus tard, il ne veut ni se déshonorer par la flatterie, ni se perdre par la vérité. Aussi Louis XV, qui lisait peu, lut les *Considérations sur les mœurs*, et les appela l'ouvrage d'un honnête homme. Je le crois bien! aucune des plaies profondes de la vieille monarchie n'y était touchée assez au vif pour réveiller l'indolent monarque.

Cependant, ces réticences sont elles-mêmes fort expressives. Si, par exemple, le mot de *femme* ne se trouve qu'une seule fois, et d'une manière presque insignifiante, dans le livre des *Considérations*, ce n'est pas seulement réserve et prudence sur des scandales de cour; mais l'auteur voulait être décent et sérieux; et à cette époque, il ne le peut qu'en se taisant. Afin de réparer cette omission volontaire, il fit un supplément aux *Considérations*, qu'il appela *Mémoire sur les mœurs du dix-huitième siècle;* mais, pour le sujet et pour les détails, ce supplément n'est qu'une suites aux *Confessions du comte de****. L'amour n'y a d'autre forme que la fatuité, la licence et l'intrigue.

Mais revenons aux *Considérations sur les mœurs*, qu'on peut citer plus aisément.

Duclos ne les publia qu'après l'*Histoire de Louis XI*, et déjà membre de l'Académie. C'est l'œuvre de sa maturité. En l'écrivant, il pouvait dire : *J'ai vécu*. Et, en effet, il excelle à faire comprendre la vie, c'est-à-dire le savoir-faire et le savoir-causer du dix-huitième siècle. Il n'a pris de l'esprit philosophique ni le prosélytisme ni l'emphase; et quoiqu'il dise dans sa préface : « J'userai en citoyen de la liberté « dont la vérité a besoin, » il est, en général, fort discret dans ses censures. Il loue les hommes de cour, dont il s'était bien trouvé pour sa considération et pour sa fortune. Il ne parle ni des parlements, ni des jansénistes, ni des jésuites. Il se plaint même de l'esprit de licence, et réclame, dit-il, en faveur des préjugés. Cependant, sous cette réserve, se découvrent bien des innovations, à commencer par le mot de *citoyen*, que Jean-Jacques n'avait pas encore accrédité. A tout prendre, si Duclos est un libre penseur modéré, c'est par fermeté naturelle de sens autant que par esprit de conduite. Il n'aime pas plus le joug des coteries que celui du pouvoir, ne se soumet pas plus à la philosophie qu'à l'Église. Seulement, il évita toute rupture éclatante avec les philosophes; et il prit de la philosophie ce qu'elle avait de net et de sensé, comme aussi, je le crains, ce qu'elle avait de pratique et d'égoïste. Peintre de mœurs, et non conseiller

moral, il fait comprendre à merveille la révolution qui s'était faite dans la société, et qui en préparait une autre dans l'État.

« Les mœurs, dit-il, font à Paris ce que l'esprit « du gouvernement fait à Londres. Elles confondent « et égalent les rangs dans la société. Tous les « ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce « que tous les citoyens ont besoin les uns des autres: « l'intérêt commun les rapproche. Les plaisirs pro- « duisent le même effet à Paris. Tous ceux qui se « plaisent se conviennent; avec cette différence « que l'égalité, qui est un bien quand elle part d'un « principe du gouvernement, est un très-grand « mal quand elle ne vient que des mœurs, parce « que cela ne vient jamais que de leur corruption. »

C'était voir de loin et finement.

Ce que Duclos a peint le mieux dans son ouvrage, c'est ce qu'il a peint d'après lui-même : les gens du monde et les gens de lettres. Du reste, il est bien moins varié, bien moins fécond que La Bruyère; surtout il ne relève pas, comme lui, par l'imagination et l'art, les vérités d'observation les plus simples; et quand il rencontre les mêmes idées que ce grand maître, il est, par comparaison, singulièrement sec et froid. « Je n'ai point de coloris, « avait-il dit, mais je serai lu. » Il se fait lire, en effet, comme un homme se fait écouter, pour son caractère autant que pour son esprit. Ce qui lui tient lieu de coloris, c'est un certain tour vif et brusque, une sorte d'impatience caustique. « Le ca- « ractère, avait-il dit, est la forme distinctive d'une « âme d'avec une autre, sa différente manière d'être. « Les hommes sans caractère sont des visages sans « physionomie. » Duclos n'était pas de ces hommes; et son caractère a passé dans son style. Il était brusque et fin, et, comme il dit lui-même, « très- « colère, nullement haineux, et, ce qui est rare parmi « les gens de lettres, sans jalousie. » Par là, son livre est un livre de bonne foi : ni fausse sensibilité, ni faux bel esprit, ni prétention de générosité ou d'indépendance. Ses maximes expliquent sa vie.

Voulez-vous savoir pourquoi Duclos, qui se ménageait si bien avec les grands, et revenait de sa session des États de Bretagne dans la voiture du gouverneur, défendit si vertement La Chalotais contre le ministère et la cour? Il vous le dira lui-même dans ses *Considérations :* « Il n'y a per- « sonne qui n'ait quelquefois occasion de faire une « action honnête, courageuse et toutefois sans « danger. Le sot la laisse passer, faute de l'aperce- « voir; l'homme d'esprit la sent et la saisit. » Il y a là franchise et modestie. L'esprit seul ne juge pas toujours bien ce qu'il peut oser; et, quand il est sans cœur, il lui échappe parfois des lâchetés inutiles. Aussi Duclos dit-il ailleurs fort bien : « La « probité sans courage n'est digne d'aucune con- « sidération; elle ressemble à l'attrition qui n'a « pour principe qu'une crainte servile. »

Le livre de Duclos, qui grondait le dix-huitième siècle, sans le blesser au vif et surtout sans l'ennuyer d'une longue morale, eut le plus grand succès de vogue et d'estime. Les gens de cour qu'il avait loués le vantèrent, et les philosophes, encore timides, lui surent gré d'être plus hardi que Fontenelle. La seconde édition du livre fut dédiée à Louis XV, traité de grand roi dans la dédicace. Madame de Pompadour venait de faire nommer Duclos historiographe de France, à la place de Voltaire, qui s'était démis de cette fonction, mais écrivait *le Siècle de Louis XIV*. Duclos la garda toute sa vie, mais ne l'exerça pas, du moins pour le public. Il eut cependant toute facilité pour bien voir et bien juger. Les portefeuilles lui furent ouverts. Archives de ministères, confidences de ministres et de favorites, rien ne lui manqua : mais cela même, sous Louis XV, devait réduire l'histoire aux proportions de *Mémoires secrets*. Duclos a été le Procope de ce temps, mais sans avoir fait, comme l'historien bysantin, une contre-partie officielle et flatteuse : il n'a écrit que les *Anecdotes*. C'était son tour d'esprit, son attrait; et, sous ce rapport, les deux volumes qu'il a laissés sur Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV, nous paraissent moins un livre d'histoire qu'une suite de tableaux de mœurs. Dans ce genre, du moins, ce livre est très-remarquable et très-piquant, et n'a guère perdu que par l'écrasant voisinage de Saint-Simon.

Là, en effet, Duclos, avec son style net, vif, coupé, n'a jamais ni cette forte imagination, ni cette éloquence de haine ou de mépris qui anime Saint-Simon, cet autre Bossuet mondain et négligé. Mais il excelle à saisir le ridicule et à conter certaines scènes qui tiennent plus de la chronique privée que de l'histoire. Il ne peint guère, mais il définit ou résume, avec une concision expressive, qu'une humeur d'honnête homme anime et rend originale. Le sacre de l'abbé Dubois, ce qui le précède, ce qui le suit, est là de main de maître. Saint-Simon, qui l'avait vu, n'a pas mieux dit. Il en est de même du contrat de mariage de ce même abbé, et de vingt autres historiettes non moins bonnes. Mais, dans aucun temps, même dans le plus vicieux ou le plus frivole, ces minuties ne sont l'histoire. Il y a toujours, à travers tout cela, des choses sérieuses, plus ou moins bien conduites, des caractères, des talents; ou, s'ils manquent, il y a des causes inévitables de destruction, et une ruine continue, que l'historien doit discerner et peindre. Duclos n'y songe pas.

Il serait impossible, en le lisant, de comprendre un mot du système de Law, si bien éclairci de nos jours. La politique de Dubois n'y est pas mieux expliquée; et rien n'y fait soupçonner la suite et les vues que cet homme, faux et vénal, mais habile, porta dans le traité de la *triple-alliance*.

Rien également ne fait connaître quels étaient, à la mort de Louis XIV, les forces, les ressources, les impôts, les dépenses. C'était bien le moment de dresser l'inventaire de la monarchie, après un règne si long. Mais Duclos, qui remonte assez en arrière dans ce règne, n'y glane que des anecdotes, quelques-unes fort curieuses, mais sans suite et sans lien. Ce n'est pas traiter dignement même la fin d'une grande époque et la vieillesse d'un grand roi. On s'étonne que l'historien, auquel tous les dépôts étaient ouverts, ait négligé ou ne connaisse pas tant de pièces originales sur le gouvernement de Louis XIV, dans ses dernières années et jusqu'à la minute du discours qu'il avait préparé pour une convocation des états-généraux, à laquelle il crut être, un moment, réduit. Tant cette laborieuse machine du pouvoir absolu faisait défaut, même à son auteur !

Le récit épigrammatique et morcelé de Duclos convient mieux aux temps qui suivent la mort de Louis XIV; et les intrigues qui furent parfois alors tout le gouvernement y sont rendues avec un mépris fort plaisant. Duclos profite peu des documents de diplomatie et d'affaires qu'il avait eus sous les yeux; mais il conte toujours à ravir, ou indique exactement de petites anecdotes, qui, par le contraste avec de grands événements, sont des traits d'histoire.

Savez-vous comment et où furent décidés le traité et la guerre qui sauvèrent Marie-Thérèse, mirent en péril Frédéric, et attirèrent tant de défaites sur la France? Duclos vous dira que ce fut dans une conférence entre madame de Pompadour, l'abbé de Bernis et l'ambassadeur comte de Staremberg, tenue le 22 septembre 1755, à la petite maison de *Babiole*, lieu bien digne du principal plénipotentiaire. L'historien, qui, malgré sa rudesse, était fort admirateur du brillant abbé de cour, raconte même comment il fut lui-même un peu de la négociation, en prêtant son logement du Luxembourg pour la suite des conférences, où fut arrêté ce qu'on ferait vouloir au roi Louis XV et à son conseil.

De pareils souvenirs sont caractéristiques, et achèvent le tableau des mœurs du temps.

Duclos soutient, il est vrai, que le plan de l'abbé de Bernis fut gâté par madame de Pompadour, qu'elle le rendit plus offensif, et par là perdit tout. Ce qu'il y a de certain, du moins, c'est qu'en voulant la guerre, elle disgracia le général qui pouvait la faire, et choisit ce prince de Soubise, si cruellement battu à Rosbach, puis le nomma maréchal de France, apparemment pour le consoler de sa défaite.

Duclos est surtout choqué du renvoi de l'abbé de Bernis, qui avait fait, dit-il, tout ce qu'il devait à l'égard de madame de Pompadour, et qui n'avait pas été le plus vif partisan du traité, quoiqu'il l'eût signé. Il nous donnerait volontiers pour un grand ministre ce courtisan d'une favorite, ce poëte médiocre et vain, qui, dans les motifs de guerre, fit entrer pour quelque chose une plaisanterie jetée contre ses vers par le roi de Prusse, plus mauvais poëte que lui, mais grand politique et grand capitaine :

> Évitez de Bernis la stérile abondance.

Cette partialité, que Duclos garda toute sa vie, le rend injuste pour le seul homme qui, sous Louis XV, releva au dehors la politique de la France, le duc de Choiseul, successeur de Bernis dans le ministère. Pour rabaisser ce ministre, qui joignait à la noblesse du sang celle du cœur, Duclos descend même à des injures de coterie. « Avant qu'il jouât un rôle, dit-il du duc de Choiseul, je l'ai vu écarté de plusieurs maisons. Il s'en fallait peu qu'on ne le regardât comme une *espèce*. » Ce jargon, pas plus que ce jugement, n'est digne de l'histoire.

Plus loin, il reproche au duc de Choiseul et la paix nécessaire de 1763, et jusqu'au *Pacte de famille*. C'est user de malheur d'avoir méconnu le seul homme d'État de cette époque, celui qui chassa les jésuites, sans plier devant les philosophes, donna la Corse à la France, malgré l'Angleterre, nous rendit une marine et une armée, suspendit la ruine de la Pologne, et en aurait prévenu le désastreux partage, si la vigueur de ses desseins eût été comprise et suivie. Qu'il parût d'ailleurs vain, léger, occupé de séductions frivoles, cette marque des mœurs du temps devait être relevée dans un homme d'État; mais il ne fallait pas y réduire tout son caractère et tout son rôle.

Duclos, qui, du reste, travaillait sans gêne et à ses heures, se borne à un exposé fort sec de la guerre, dont il avait si bien conté les causes anecdotiques; et il ne pousse pas ses mémoires au-delà, quoique sa vie se soit prolongée jusqu'en 1772, et qu'il eût gardé jusqu'au dernier moment la vivacité piquante de son esprit.

Homme du monde et secrétaire de l'Académie, il consuma beaucoup de temps et d'esprit en conversations piquantes, ou en travaux obscurs de

grammaire et de goût. Sa qualité de Breton, et ce caractère de loyal frondeur qu'il avait pris, l'ayant, comme nous l'avons vu, soulevé contre les procédés arbitraires du duc d'Aiguillon, il reçut le conseil de quitter quelque temps Paris, et fit, en 1766, son voyage d'Italie, qui complète ses peintures de mœurs ; car vous pensez bien qu'il n'y allait pas, à soixante ans, étudier les antiquités et les arts, quoiqu'il y ait beaucoup vu et pratiqué Winckelmann. Non, là comme dans ses *Considérations*, ses romans, ses mémoires ; il ne s'attache qu'aux traits de mœurs et aux anecdotes, décrivant par un mot les Italiens de Rome, et ne peignant de toute l'Italie que les hommes. Duclos, dans ce voyage, éprouva le plus sensible chagrin de sa vie, la perte de sa mère, qu'il avait conservée jusqu'à cent ans, et qu'il regrette avec une émotion bien rare dans ses écrits.

De retour à Paris, il écrivit son piquant voyage, et continua d'être, sous le ministère du duc d'Aiguillon, redouté pour son caractère, et inviolable pour son esprit. Mort en 1772, il laissa, comme il se le promettait, une mémoire chère aux gens de lettres, et parmi les hommes d'esprit une place à part, qui ne fut pas remplie.

SEIZIÈME LEÇON.

Nouvelle face de l'histoire dans le dix-huitième siècle. — Progrès de l'esprit critique et obstacles qu'il rencontre. — Ce qui manque à l'*Histoire de Louis XI* par Duclos. — Voltaire, en quoi il est supérieur comme historien. — Examen de ses principaux ouvrages. — Frédéric II historien ; ses *Mémoires* militaires. Comparé à Napoléon.

MESSIEURS,

En 1745, Voltaire, alors à Paris, dans le tourbillon de sa vie brillante et laborieuse, écrivait à Duclos, qui venait de lui envoyer l'*Histoire de Louis XI* : « J'en ai déjà lu cent cinquante pages ; « mais il faut sortir pour souper. Je m'arrête à ces « mots : *Ce brave Huniade Corvin, surnommé* « *la terreur des Turcs, avait été le défenseur de* « *la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le* « *roi.* Courage, il n'appartient qu'aux philosophes « d'écrire l'histoire ; » et, suivant une formule qu'il a fort prodiguée depuis, « bonsoir, Salluste, » ajoutait-il.

Je ne sais si Voltaire donnait sérieusement cet éloge. Mais l'exemple qu'il cite, le trait dont il est frappé, indiquent assez le nouveau point de vue de l'histoire dans le dix-huitième siècle. Longtemps timide et asservie, elle devenait épigrammatique, et, dans ce genre même, se contentait d'abord à peu de frais.

Il faut l'avouer, sauf l'incomparable génie de Bossuet dans une œuvre à part, et malgré l'excellent style de Saint-Réal et de Vertot, l'histoire, sous Louis XIV, était bien dégénérée du grand caractère que lui avait imprimé le seizième siècle ; ou du moins, pour le garder, elle se cachait dans la liberté de mémoires posthumes. Hors de là, elle était officielle et menteuse, même dans le passé le plus lointain. C'était une tradition, une habitude, non-seulement de taire ou d'altérer certains faits par circonspection politique, mais de falsifier la couleur générale des événements et des mœurs, par respect pour le temps présent. On n'osait juger librement Charles IX ou Henri III. Cette contrainte, aggravée sous les dernières années de Louis XIV, dura même après sa mort, et dans la licence qui suivit.

En 1715, l'homme qui devait illustrer l'érudition française au dix-huitième siècle, Fréret, était mis à la Bastille pour avoir avancé, dans un Mémoire sur l'origine des Français, que les *Francs* ne formaient pas une nation à part, et que leurs premiers chefs avaient reçu de l'empire romain le titre de *Patrice*.

On ne peut juger par ce zèle rigoureux pour la légitimité primordiale de la monarchie, à quel point les questions plus récentes et plus vives sur l'administration et les impôts devaient être interdites à qui n'était pas *rêveur privilégié*, comme l'abbé de Saint-Pierre.

En 1731, l'Histoire même de Charles XII, bien qu'elle ne touchât en rien à l'arche sainte du gouvernement de France, et malgré l'éloge fort exagéré du roi Stanislas, père de la reine, n'avait pu se produire que furtivement, à Rouen, à Lyon, et grâce aux stratagèmes de Voltaire et à l'activité des contrefaçons.

Cependant, à travers cette routine d'entraves inutiles, l'esprit de scepticisme, qui s'élevait en France, devait s'appliquer à l'histoire, et bientôt la renouveler, sans la porter encore au vrai point de la critique. A cet égard, l'homme qui, dans ses immenses recherches avait amassé à la fois tant de doutes et d'anecdotes suspectes, Bayle, avait eu d'abord la principale influence. De savants hommes opposaient à cette influence une profonde étude des monuments de notre histoire, soigneusement recueillis, mais timidement interprétés. L'érudition fut invoquée contre l'esprit novateur. C'était la pensée du chancelier d'Aguesseau dans les doctes conférences, et les publications qu'il encouragea. Cette grande école d'érudition se soutint pendant toute la durée du dix-huitième siècle, mais circonspecte et craintive, au milieu du bruit que faisait l'école philosophique. Elle n'en produisit pas moins des trésors de recherches, depuis les profonds Mé-

moires de Fréret, qui renferma dans la chronologie et l'antiquité l'indépendance de son esprit, jusqu'aux fines critiques de Foncemagne, aux découvertes de De Guignes et aux collections de La Porte Dutheil.

Fréret, dans son beau Mémoire *sur la certitude historique*, marqua dès lors les limites où devait s'arrêter l'école critique dont il était le chef, et il se plaignit que le caractère de son siècle semblait être de ramener tout au doute absolu, tandis que le degré dans le doute, pour arriver au vrai, est la science de l'historien. Cet art dont il posait le principe, Fréret en donna le modèle dans une foule d'écrits sur des points obscurs d'histoire ancienne ou orientale. Mais le souvenir de la Bastille l'éloignait des sujets modernes; et quoique excellent écrivain par la méthode et la lumière, il n'était lu que des savants. Voltaire même ne l'a guère cité que pour lui attribuer des ouvrages qui n'étaient pas de lui, et que la polémique anti-chrétienne plaça furtivement sous son nom, après sa mort.

En admirant les travaux de ce grand critique, trop savant pour douter de tout, ce n'est pas à lui qu'il faut reporter la forme nouvelle que reçut l'histoire dans le dix-huitième siècle; car son impartialité, sa réserve méthodique égalent la profondeur de ses recherches. Revenons donc à l'homme qui remuait tout, dans tous les genres, à Voltaire.

Sa première entreprise historique, *Charles XII*, est un chef-d'œuvre de narration; et le héros, les faits, l'époque, ne voulaient pas un autre mérite. Voltaire commença cette histoire, à la fin de son voyage d'Angleterre, en relisant Quinte-Curce, et en faisant causer le chevalier Dessaleurs, qui avait longtemps suivi le service aventureux de Charles XII. L'Europe était encore pleine du bruit de ce roi. L'historien recueillit, en courant, des détails et des témoignages; et il écrivit dans quelques mois de retraite profonde à Rouen, avec cette vitesse qui faisait partie de sa verve, et tout en composant à la fois *Éryphile* et *la Mort de César*.

Mais, s'il mêlait les travaux, il ne confondait pas les tons : il ne jeta sur Charles XII rien de la pompe un peu factice qu'il donnait à ses Romains de théâtre. L'ouvrage est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Pour les choses sérieuses, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César, bien plus que de Quinte-Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. On voit les hommes agir; et les événements sont expliqués par le récit. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien. Nulle part notre langue n'a plus de prestesse et d'agilité; nulle part on ne trouve mieux ce vif et clair langage, que le vieux Caton attribuait à la nation gauloise, au même degré que le génie de la guerre : « *Duas res gens* « *gallica industriosissimè persequitur, rem* « *militarem, et argutè loqui.* »

Ce livre a cependant rencontré deux sérieux critiques. L'un est le grand capitaine qui repassa plus désastreusement sur quelques-unes des traces de Charles XII en Russie. Napoléon, dans sa funeste campagne de 1812, en touchant aux lieux qu'a nommés Voltaire, trouvait son récit inexact et faible, et le jetait pour prendre le journal militaire d'Adlerfeldt. On conçoit, en effet, que les descriptions devinées par l'historien, d'après des cartes et des livres, n'aient pas satisfait la rigueur de la géographie militaire, la plus exacte de toutes, par le but décisif qu'elle se propose. Voltaire cependant eut, un des premiers, l'art de mêler l'image des lieux à celle des événements, pour l'intelligence et l'effet du récit; témoin sa description si bien placée du climat de la Suède, sa vue des plaines de la Pologne et des forêts de l'Ukraine, sa route tracée vers Smolensk. Mais cette géographie de peintre, avec ses brillantes perspectives, ne suffit pas au général qu'une erreur de quelques lieues peut fatalement tromper; ce n'est pas là cette carte historique qui ressemble à un plan de bataille, cette topographie de conquérant, que Napoléon voulait, et qu'il a jetée lui-même en tête du récit de sa campagne d'Italie, comme le cercle magique où il enfermait sa proie. Un autre défaut de *l'Histoire de Charles XII*, lue surtout pendant la campagne de Russie, c'est que le récit, toujours si net, et d'un coloris si pur, manque parfois de sérieux, et n'a jamais cette mâle tristesse et cette austérité qui peint et fait sentir les grandes catastrophes, même sans les déplorer.

L'autre critique qu'a rencontré Voltaire, c'est Montesquieu, qui, tout en trouvant admirable le récit de la retraite de Schullembourg, morceau des plus vifs qu'on ait écrits, dit-il, ajoute sèchement : « L'auteur manque parfois de sens. » Montesquieu n'ayant pas dit en quoi Voltaire manquait de sens, je n'essaierai pas de le suppléer, et je verrai là plutôt une de ces décisions outre-cuidantes que les génies contemporains ne s'épargnent pas entre eux.

Dans le fait, *l'Histoire de Charles XII*, si amusante à lire, est plus vraie qu'on ne croit. Le chapelain Norberg, qui nomme Voltaire un *archimenteur*, ne l'a convaincu que rarement d'inexactitude; et il n'ajoute, dans ses trois volumes in-4°, que bien peu de détails importants au récit pressé de Voltaire : tant la diffusion est stérile, et l'art d'écrire laconique! Le héros suédois ne vaut pas

Alexandre ; mais Voltaire est bien supérieur à Quinte-Curce.

L'exemple donné par Voltaire n'était qu'à son usage, et fut peu suivi. L'histoire moderne, en devenant philosophique, ne prit pas plus d'intérêt : elle n'eut ni la belle composition des annales antiques, ni le naturel de nos vieux récits. Loin de croire alors que le talent dût emprunter les formes de nos chroniqueurs, on ne daignait pas remarquer ce qu'ils ont d'expressif et d'original. On laissait chez eux la vie de l'histoire ; on n'en tirait que des restes arides. L'étude des monuments semblait propre à éclaircir les faits ; mais on ne soupçonnait pas qu'elle pût y jeter la vérité de mœurs et la passion qui fait lire un récit.

Avez-vous lu cette *Vie de Louis XI*, dont Voltaire remerciait Duclos ? vous serez de mon avis. L'auteur avait eu sous les yeux d'excellents travaux. Un abbé, Legrand, docte bibliothécaire, avait passé trente ans à réunir les pièces de cette histoire, et en avait extrait lui-même un récit analytique et suivi. Duclos n'eut qu'à semer dans ce défrichement ; et rarement l'œuvre de l'historien avait été mieux préparée. Mais cela ne suffit pas. Le bon abbé Legrand, dans ses patientes recherches, avait une passion, un but, l'admiration pour Louis XI, en tant que prince absolu. Duclos n'a pas pris ce préjugé. Il distingue le bien et le mal ; il n'aime pas la tyrannie : mais il est froid ; et, soit qu'il blâme ou qu'il approuve, son récit est frappé d'une mortelle langueur. On voit d'ailleurs qu'il n'a pas vécu, par l'imagination, dans ce temps qu'il décrit, dans ce reste de moyen âge, encore grossier, confus, et déjà si astucieux et si fin. Tous ces personnages dont il parle, ces grands vassaux, ces ministres, ce prévôt, ce barbier de Louis XI, sont figures mortes et effacées. De là, malgré la méthode, les dates, les détails, l'histoire est obscure : elle est obscure, parce qu'elle n'intéresse pas.

Il s'agit de grands événements, d'une révolution dans la politique et les mœurs. La féodalité, qui avait tout couvert, se retire avec la puissante maison de Bourgogne. La France unie devient plus forte. Le commerce et la richesse s'acheminent des républiques d'Italie vers les royaumes mieux gouvernés. L'imprimerie s'établit en France, sous la protection d'un despote. Vous êtes aux commencements de la monarchie absolue et de la bourgeoisie, au point de départ lointain de Richelieu, à l'origine plus lointaine encore et plus obscure de la France de 1789. Vous avez des personnages de toutes sortes, oppresseurs cruels, opprimés courageux, loyaux chevaliers, courtisans pervers, prêtres enthousiastes, et le peuple même qui commence à prendre vie et se mêle à tout. Et cependant, rien ne vous saisit et ne vous attache.

Sont-ce les faits qui manquent ou qui résistent à l'historien ? Mais quoi ! lorsque, de nos jours, un vrai peintre, un homme éclairé de cette seconde vue qui est le sens intime de l'histoire, intéresse si vivement le lecteur, il lui suffit d'un fait isolé, d'un événement accompli souvent sur un obscur théâtre. La commune de Noyon, ou celle de Vézelai, les révolutions d'une petite ville de province, la tyrannie d'un évêque, la grandeur d'âme oubliée de quelques obscurs citadins lui donneront un récit plein d'instruction et de chaleur, dont tous les détails préoccupent, dont tous les personnages sont distincts et reconnaissables. C'est donc le talent qui fait, c'est-à-dire qui retrouve l'histoire. La vie humaine est toujours féconde ; tout sujet réel a sa physionomie. Mais les yeux qui la saisissent à travers le temps, l'imagination qui sait la peindre, se trouvent rarement.

Revenons à Duclos. Il ne s'agit pas de le comparer à l'homme d'état et d'expérience, à l'historien pratique du quinzième siècle, Comines, dont le récit, tronqué ou dissimulé parfois, est pourtant si caractéristique et si bien assorti aux personnages. Il ne nous rappelle pas non plus l'historien lettré de Louis XI, ce Mathieu, qui, dans son français du seizième siècle, chargé d'imitations antiques, a des traits dignes de Tacite, et quelque vigueur de haine empreinte dans le style. Enfin Duclos se rapproche encore moins de cette manière de nos jours, qui, pour peindre les vieux temps, en imite les récits négligés, la bonhomie et le langage. Il est homme du dix-huitième siècle, à la déclamation près, étudiant le passé avec un peu de dédain, et le décrivant avec justesse et froideur. Son récit, plein de détails de guerre, de négociations et d'intrigues, nous dit tout, excepté ce qui frapperait l'âme et laisserait un long souvenir. Il vous contera fort tranquillement le procès du duc de Nemours, jugé par commission et sous les verroux. « Lorsque ce procès fut instruit, dit-« il, le roi s'en fit rendre compte. Ayant appris « qu'on avait fait sortir le duc de Nemours de la « cage où il était, pour l'interroger, il blâma l'in-« dulgence des juges, ordonna que le prisonnier « fût interrogé dans sa cage, et fixa lui-même la « forme de l'interrogatoire. »

Il y a là bien peu d'indignation de philosophe, et même d'homme. Vous ne voulez pas déclamer, dirai-je à l'historien : à la bonne heure ; mais du moins soyez exact. Citez-nous la lettre de Louis XI, et nous verrons comment il fixait la forme de l'interrogatoire.

« Monsieur de Saint-Pierre, je ne suis pas con-« tent de ce que ne m'avez averty qu'on lui a osté

« les fers des jambes, et qu'on le fait aller en autre « chambre pour besogner avec lui... Gardez-bien « qu'il ne bouge plus de sa cage, et qu'on ne le « mette jamais dehors, si ce n'est pour le géhenner, « et qu'on le géhenne en sa chambre : et vous prie « que, si jamais vous avez voulenté de me faire « service, *vous me le faites bien parler*. »

Tacite n'eût pas perdu ces paroles naïves de tyran, il les eût mises dans l'histoire, comme il rapporte le journal du geôlier qui gardait et torturait les fils de Germanicus. Duclos poursuit avec le laconisme impassible de Suétone : « On fit un « échafaud pour le duc de Nemours, et on mit « dessous les enfants du coupable, afin que le sang « de leur père coulât sur eux. » S'il ne s'indigne pas, qu'il se taise du moins après de telles horreurs, et qu'il n'ajoute pas, en finissant, que « Louis XI « fut également célèbre par ses vices et par ses ver« tus, et que, tout mis en balance, c'était un roi. »

Dans un seul chapitre de son *Essai sur les mœurs*, Voltaire a bien autrement caractérisé Loui XI, et vengé l'humanité, sans méconnaître l'esprit d'un temps encore barbare, et l'habileté d'un méchant prince, qui fit parfois servir ses crimes au bien public.

Ce souvenir me conduit au plus important ouvrage historique du dix-huitième siècle, à celui où sont réunis, avec le plus d'éclat, les lumières et les préjugés de la nouvelle école qui racontait à son tour le passé. Ce n'est pas, en effet, par un chef-d'œuvre de narration amusante et vive, tel que *Charles XII*, ni par un élégant et sage tableau, comme le *Siècle de Louis XIV*, que Voltaire pouvait introduire ses opinions dans l'histoire. Il lui fallait un cadre plus vaste et plus libre : il avait à faire aussi son Discours sur l'histoire universelle.

Cet *Essai*, qu'il a retouché, étendu, enhardi, gâté, pendant vingt années, il l'avait entrepris et presque achevé dans la force de l'âge et dans la vive ferveur de ses études si diverses. On le sent, presque partout, à la correction précise et à l'élégance animée du style. Ce fut à Cirey qu'il en composa la plus grande partie, dès 1740, pour madame du Châtelet, dont l'esprit mathématique goûtait peu l'histoire. Il y jeta quelque chose de tout ce qui le préoccupait à la fois, sciences exactes, philosophie sceptique, littérature. S'il faut l'en croire même, l'étude comparée de la poésie tenait une très-grande place dans son premier plan. Il avait traduit, dit-il, plusieurs morceaux de la poésie arabe, et les plus grands traits de tous les poëtes originaux, depuis le Dante. Mais ce premier travail lui fut dérobé; et il n'en aurait gardé que les vers sur la chute de Barmécide, et la délicieuse traduction de quelques stances de Pétrarque. Nous ne sommes pas certains de cette anecdote. Les vers de Voltaire ne se perdaient pas; et peut-être confond-il ici, dans un souvenir un peu vague, bien des imitations de poëtes anglais et italiens, qu'il destinait d'abord à cet essai historique, et qu'il a dispersées dans ses autres ouvrages.

Quoi qu'il en soit, cet ornement, jusque-là si négligé dans l'histoire, était un des traits de la physionomie nouvelle que Voltaire donnait à cette grande étude. Les imitateurs sont venus en foule; mais il était beau alors, même après le président de Thou, de chercher, le premier, dans la naissance et le progrès des arts de l'esprit, l'unité d'une histoire générale. Le moyen âge et les siècles suivants, si pénibles à étudier, si chargés de faits incohérents, obscurs, mal contés, devenaient clairs, rapides, agréables à lire. Une lumière apparente se répandait sur toutes les parties de cet immense récit. La nouveauté des premiers chapitres de Voltaire sur la Chine, l'Inde, l'Arabie, en suppléant aux omissions de Bossuet, ouvrait d'une manière remarquable la continuation, ou plutôt la contre-partie du travail de ce grand homme, qui s'était arrêté au règne de Charlemagne, quoiqu'il voulût embrasser tout le reste. Nous avons même de la main de Bossuet le programme de cette seconde partie. C'est une suite de notes bien sèches, par ordre de dates, jusqu'en 1661, des phrases à peine faites, et çà et là quelques réclames de génie, échappées dans ce travail ingrat d'une table de matières. Bossuet, comme il l'indique dans une lettre au pape, avait l'intention de traiter avec étendue, dans cet ouvrage, l'histoire de Mahomet, de l'islamisme. Que n'eût-il pas dit sur tant d'autres grands hommes et tant d'autres grands faits du monde moderne? Mais il ne commença pas; et, sur ce terrain qu'il avait divisé et mesuré, d'autres mains bâtirent un édifice bien différent. Ce n'est pas que Voltaire, dans cet ouvrage, ait partout brûlé ce que Bossuet eût adoré. Il est encore impartial par moments, capable d'admiration, et même de gravité; témoin les beaux portraits du pape Léon IX et de saint Louis. Ce n'est pas aussi que là où il professe des idées de liberté civile et religieuse, contraires à celles de Bossuet, il n'ait raison devant notre siècle et l'avenir. Mais, dans une partie de cet ouvrage, et surtout dans les additions qu'il y faisait, en devenant plus vieux et plus libre, sa vue moqueuse du christianisme altère la vérité de l'histoire, en détruit l'intérêt, et substitue des caricatures au tableau de l'esprit humain.

L'ingénieux, l'éclatant Voltaire, à l'abord du moyen âge, éprouve, et nous le concevons, la même répugnance que le politique Machiavel. C'est une sorte de colère contre les grossiers des-

tructeurs de l'ancienne civilisation, un ennui profond de ces temps nouveaux, mais barbares, de ces superstitions sans art et sans génie, de ces noms obscurs ou durs, de ces *Pierre* et de ces *Jean*, qui remplacent les *César* et les *Pompée*, comme disait Machiavel. Voltaire est même éloquent, pour peindre cette décadence universelle ; et, dans quelques mots énergiques, il grave toute la pensée qui a inspiré Gibbon. « Vingt jargons « barbares succèdent à cette belle langue latine, « qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. « Au lieu de ces sages lois qui gouvernaient la « moitié de notre hémisphère, on ne trouve plus « que des coutumes sauvages. Les cirques, les « amphithéâtres, élevés dans toutes les provinces, « sont changés en masures couvertes de paille. Ces « grands chemins si beaux, si solides, établis du « pied du Capitole jusqu'au mont Taurus, sont cou- « verts d'eaux croupissantes. La même révolution « se fait dans les esprits; et Grégoire de Tours, le « moine de Saint-Gall, Frédégaire, sont nos Polybe « et nos Tite-Live. »

Mais dans ce chaos, énergiquement dépeint, aperçoit-il une lueur nouvelle? Suit-il les générations à la trace, et montre-t-il l'appui qui les soutient? Il ne le peut; car la religion chrétienne lui semble le symbole et la cause de cette barbarie, que seule elle adoucit et qu'elle doit détruire.

Aussi Voltaire se hâte de quitter les premiers temps du moyen âge, où l'imagination ne se plaît qu'en s'y arrêtant; il rejette les détails par ennui; et mille choses piquantes et sérieuses seraient sorties de ces détails mêmes. Il déclare que l'histoire de ces premiers siècles de l'ère moderne ne mérite pas plus d'être écrite que *celle des ours et des loups*. Et cependant l'homme est là tout entier, avec sa grandeur, ses passions, ses idées, sa métaphysique; car le moyen âge est une forme de civilisation à part, plutôt qu'une barbarie. Il s'y conserva toujours de singuliers restes de la politesse romaine. Le christianisme, héritier plutôt que destructeur de la société antique, en avait sauvé les plus précieux débris, à travers l'inondation des barbares du Nord; et, dès qu'ils s'arrêtèrent un moment sur le sol conquis, l'intelligence humaine se trouva d'elle-même en voie d'apprendre et d'inventer; et la trame fut reprise.

C'est ce rayon dans la nuit que l'historien aurait dû reconnaître et suivre. Mais, pour cela, il fallait être juste envers l'Église, et étudier, sans aversion et sans moquerie, ce culte et cette vie religieuse, où s'étaient longtemps réfugiées toute l'intelligence et la liberté humaines. Cela nous est facile aujourd'hui; facilement même nous embellissons ce passé, longtemps méconnu; et nous y supposons un chimérique âge d'or de poésie. Mais, au temps de Voltaire, et pour Voltaire, le moyen âge est un ennemi dont il lui semble que la société nouvelle n'est pas encore assez débarrassée.

Cette époque fut donc plus haïe que jugée, plus satirisée que dépeinte. On poursuivait sur elle la réforme de plusieurs lois barbares, encore subsistantes, et l'abolition de cette foule d'abus aggravés depuis qu'ils étaient sentis. Le dix-huitième siècle, lorsqu'il avait encore sous les yeux les cardinaux scandaleux, les prélats mondains, les riches bénéficiers oisifs, se souciait-il de reconnaître qu'autrefois, à partir d'Ambroise et d'Augustin, les évêques avaient rempli un ministère admirable, unique, impossible pour tout autre? Et les ennemis des couvents inutiles du dix-huitième siècle s'inquiétaient-ils de savoir si on n'avait pas dû aux couvents du moyen âge l'inviolabilité de tout ce qui restait de vie morale et studieuse, la culture renaissante des beaux-arts, la tradition des lettres, et de nouvelles découvertes dans les sciences ?

Le plan de Voltaire, le titre même de son ouvrage auraient voulu de telles recherches. Peut-être les avait-il commencées; mais son imagination n'est pas assez impartiale pour en profiter. Cet esprit, si élégant et si vif, était trop choqué de la rudesse ou de la subtilité des écrits du moyen âge, pour démêler tout ce qui s'y cachait de sens et d'originalité. De même, dans les héros de cette époque, incultes ou superstitieux, il lui en coûte de remarquer et de faire ressortir les qualités du génie. Ainsi, cet historien philosophe, qui prétend s'occuper moins du détail des événements que de l'esprit des nations, et qui, pour juger cet esprit, recueille çà et là quelques échantillons de poésie, ne s'avisera pas de consulter et de citer les lettres de Grégoire VII et d'Innocent III, ce monument extraordinaire de l'esprit humain dans le onzième et le douzième siècle. Il jugera ces temps fanatiques et barbares. Mais comment l'étaient-ils? Quel degré de génie, d'habileté, de profondeur se mêlaient à ce fanatisme et à cette barbarie? Voilà ce qu'il néglige; et cela de bonne foi, par l'impatience naturelle d'un esprit délicat, autant que par le dédain d'un incrédule.

Cette faute, si c'en est une pour vous, est fréquente dans l'*Essai sur les mœurs*. L'auteur n'aime pas son sujet; il l'a en pitié, il le méprise; et par cela même il s'y trompe assez souvent, malgré tant de sagacité et même d'exactitude.

Car ne supposez pas Voltaire généralement inexact. Ce que l'*Essai sur les mœurs* renferme d'études est immense. Il est peu de livres où se trouvent moins d'erreurs de dates et de faits; et

sans érudition affectée, Voltaire remonte souvent aux sources les plus sûres. Ce qui manque seulement à son ouvrage, c'est la chose même qu'il promettait, la philosophie, c'est-à-dire le jugement impartial de toutes les époques.

On reproche aussi à Voltaire de n'avoir pas d'unité, dans un cadre si vaste, de ne pas marcher vers un but, de prendre plaisir à montrer les choses humaines conduites au hasard. Cela ne nous paraît pas fondé. Sans doute, Voltaire, qui était jeté si loin du point de vue providentiel de Bossuet, n'a pas non plus le point de vue systématique de quelques modernes. Il aurait été bien étonné d'entendre dire que la barbarie même du sixième siècle était une époque de progrès; et Herder ne lui aurait guère paru moins mystique que Bossuet. Il a cependant aussi son unité, son but à travers quelques disparates. Ce but, c'est le zèle de l'humanité et l'amour des lettres, qui adoucissent les mœurs et ornent la vie. Aussi, à mesure que son récit se dégage de la barbarie et monte vers la lumière, il est plus éloquent et plus vrai. Le mouvement du seizième siècle, le lever des arts sur l'Europe, les grands événements accomplis sous Charles-Quint, Henri IV, Richelieu, l'influence de quelques grands hommes et le progrès continu de la société, tout cela est rendu avec une vive simplicité, une facilité de génie, qui laisse paraître les choses sans les orner.

Rien de semblable avant Voltaire; et, depuis lui, rien qui ait effacé son ouvrage. Ferguson, dans l'histoire de la *Société civile*, Robertson, dans son Coup-d'œil général sur l'Europe, avant Charles-Quint, ne sont que des élèves de Voltaire, avec plus de gravité que leur maître. Le talent de notre siècle pour les études historiques, en reproduisant, avec plus de profondeur et de vérité, diverses parties de ce tableau, ne l'a pas surpassé dans son ensemble. Encore aujourd'hui, il n'y a pas, sur l'histoire générale du monde moderne, un autre livre durable que l'*Essai* de Voltaire.

Peut-être un ouvrage de ce genre ne doit-il pas être tenté de nouveau; et le sentiment même de la vérité historique doit en détourner les plus heureux talents. Dans le moyen âge, où le monde était si peu connu, on commençait les annales d'une ville ou d'un monastère par un abrégé de l'histoire universelle. A la Renaissance, lorsque le monde, traversé en tous sens, se découvrait à lui-même, la curiosité se porta naturellement sur l'histoire comparée des peuples, dans le siècle qui voyait naître de si grandes choses. Théodore d'Aubigné, de Thou, Walter Ralegh écrivirent, avec beaucoup de détails, l'histoire universelle de leur temps. Aujourd'hui, que le monde est mieux connu, un écrivain (les compilateurs ne comptent pas) n'essaiera pas de raconter seul l'histoire universelle; mais des esprits élevés seront tentés de chercher et de déduire les lois générales de l'histoire, science encore à faire, si elle peut être faite.

Voltaire a voulu seulement en résumer le tableau, en recueillir les anecdotes, sans souci d'ailleurs d'y trouver une loi générale, et en cherchant moins le rapport que le contraste des effets et des causes. Il a gardé le mérite de la clarté, du récit intéressant et rapide, et cette louange d'avoir été quelquefois peintre dans un abrégé. Lors même qu'il ne l'est pas, il omet rarement les détails nécessaires.

Raconte-t-il l'invasion de Guillaume le Conquérant et la journée de Hastings, il n'a pas sans doute ces fortes couleurs d'un historien de nos jours; il ne décrit pas, comme lui, avec une vivacité homérique, l'armée des envahisseurs qui s'assemble, et les promesses du chef, et l'espoir de chacun, et la flotte qui appareille, et le vent qui gonfle ses voiles, et la descente et la bataille. Il ne montre pas le camp fortifié des Saxons, près de Hastings, leurs grandes haches, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles, les Normands repoussés, et Guillaume, cru mort, qui se jette au-devant des fuyards et leur barre le passage, les menaçant et les frappant de sa lance. Il ne raconte pas les accidents variés et le drame de la journée; et surtout, à la blessure et à la mort de Harold, au carnage des siens, il ne fait pas succéder cette histoire de deux moines saxons, qui viennent demander les restes du roi vaincu, bienfaiteur de leur couvent, le cherchent sous l'amas des corps, dépouillés d'armes et de vêtements, et ne le reconnaissant pas, tant ses blessures l'avaient défiguré! se font aider par une jeune femme. « Elle s'appelait « Édithe, et on la surnommait la belle au cou de « cygne. Elle consentit à suivre les deux moines, et « fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de « celui qu'elle avait aimé. »

Cette touchante anecdote, qu'un artiste célèbre a récemment empruntée à l'historien, jetée ici à la fin d'un énergique et terrible récit, forme un contraste que le goût ne peut trop admirer. C'est là ce grand art, imité de l'antique, et qui fait du récit un poème et un tableau, où l'imagination sert à trouver la vérité et à fixer le souvenir. Rien n'est plus expressif et plus rare.

Voltaire, dans une histoire générale et une narration rapide, n'a pas de telles beautés; mais il est net et précis; et pour l'exactitude, il a souvent prévenu nos recherches. Il y avait doute, parmi les savants, sur le lieu du départ de la flotte normande. Était-ce Saint-Valery en Caux, ou Saint-Valery sur Somme? Thierry se décide pour le

dernier, d'après un manuscrit récemment découvert. Mais Voltaire avait rencontré juste, et deviné le manuscrit. Il n'a point omis non plus le chantre de bataille Taillefer, et sa chanson de Rolland ; et il marque même que Taillefer, après avoir entonné son chant, se jeta dans la mêlée et y fut tué, souvenir qu'a négligé Thierry, dans un récit plus étendu et si supérieur pour l'éclat et la vérité.

Voltaire a presque toujours cette exactitude. Il connaissait les textes originaux, que si rarement il indique. On le voit par ces grandes et rapides esquisses de la domination des Portugais dans l'Inde, et de la conquête des Espagnols en Amérique. Barros, Herrera, Garcilasso, Las-Casas ont fourni bien des traits et des couleurs à ce récit ; et c'est là que se retrouvent les traces heureuses de cette étude presque universelle où Voltaire avait été poussé par toutes les ambitions de son génie. La singulière épopée espagnole *l'Araucana*, étudiée, ou du moins parcourue pour en parler à l'occasion de *la Henriade*, lui a donné plusieurs teintes historiques pour caractériser les compagnons de Pizarre.

En tout, l'*Essai sur les mœurs*, en faisant lire ce qui était illisible sous la plume des compilateurs, et ce que le dix-huitième siècle ne cherchait pas dans les chroniques, créa l'étude de l'histoire moderne.

Quelques passages, ajoutés surtout dans la vieillesse de l'auteur, choquent les esprits graves par d'indécentes plaisanteries. Ce défaut est encore plus marqué dans la *Philosophie de l'Histoire*, dont Voltaire fit, après coup, l'introduction à son *Essai sur les mœurs*. Et puis l'historien n'est pas là maître de son sujet. Il avait médiocrement étudié l'antiquité, dont il veut donner une idée sommaire, après Bossuet. Les erreurs de noms et de dates, les citations tronquées, et, il faut le dire, les ignorances abondent dans sa prétendue critique de l'histoire ancienne.

Guénée, Larcher en prirent avantage. Ils prouvèrent fort bien à Voltaire qu'il ne savait ni l'hébreu ni le grec, et avait lu fort légèrement les anciens ; ils le convainquirent de fortes méprises. Guénée même l'attaqua parfois avec ses propres armes, et fut plaisant contre ce prince des moqueurs, comme l'appelle madame de Staël. Voltaire redoublait ses bons mots. Mais ce n'était plus de l'histoire. Il retombait alors dans son merveilleux génie pour le pamphlet et la parodie ; et ce n'est pas cela que nous cherchons, mais le degré d'élévation et de lumière qu'il a porté dans l'histoire moderne.

Son plus beau titre, à cet égard, est le *Siècle de Louis XIV*. Là, on ne peut plus lui reprocher une sorte de partialité moqueuse contre son sujet : au contraire, son admiration va jusqu'à la complaisance ; et, de nos jours, l'histoire philosophique a chicané bien plus sévèrement la gloire de Louis XIV. Mais Voltaire, par l'imagination, les habitudes et le goût, appartenait à cette monarchie dont il a si peu les opinions. Cela même fait l'originalité, et, si on peut le dire, la candeur de son ouvrage. On voit que son cœur est gagné à cette époque de l'éloquence, des beaux vers, des palais superbes et de la société polie. Ce n'est pas par précaution qu'écrivant à Potsdam il loue tant le gouvernement et la cour de Louis XIV. C'est qu'au fond, il ne préfère rien à ce pompeux édifice de gloire et de luxe. Il n'en voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit religieux, qui était alors si intimement lié à tout ce qu'il admire. A cet égard même, il contient, cette fois, sa passion habituelle ; et l'Église a profité, à ses yeux, de la splendeur que le génie des lettres répandait sur elle.

Cet ouvrage de Voltaire est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien, qui prend assez souvent le ton d'un contemporain, ne voit pas cependant, d'un seul coup-d'œil, les faits, les caractères, les mœurs se développer devant lui. Il aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstedt, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, puis les affaires ecclésiastiques, le jansénisme, les querelles religieuses, etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, et l'un et l'autre sans l'esprit général du gouvernement. Tout, dans l'intérieur, n'avait-il pas précédé et préparé cette action si libre et si forte de Louis XIV au dehors ? On voudrait voir grandir, au milieu de la Fronde, ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. Mais ce n'est qu'au second volume, après toutes les conquêtes et toutes les défaites de Louis XIV, que vous racontez sa visite menaçante au parlement de Paris, et ce coup d'État qu'il fit, si jeune, en habits de chasse et en bottes fortes. Cette révolution dans le gouvernement est reléguée parmi les *anecdotes*.

La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. L'activité multiple et continue de ce règne en est le caractère : il fallait donc la mettre constamment sous les yeux du lecteur. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout. On aurait suivi, sous toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain

et de la nation, puis leur déclin et leur dernier effort. On s'étonne que Voltaire, qui voulait, dans l'histoire, une exposition, un nœud et un dénoûment, comme dans une tragédie, n'ait pas saisi ce plan si dramatique et si simple que lui offrait la suite même des faits. Quel est le dénoûment de son ouvrage? comment résume-t-il ce grand règne? par où finit-il? par un chapitre sur la querelle des Dominicains et des Jésuites, au sujet des cérémonies chinoises, et par une plaisanterie sur une croix apparue dans l'air à la Chine. Mais où est votre jugement sur le siècle? Quelle idée complète et dernière en donnez-vous? Comment meurt Louis XIV? et comment la faiblesse et l'aveuglement du pouvoir absolu paraissent-ils dans son vain effort pour mettre son royaume sous la garde de ses bâtards? Quel est l'état de la France à sa mort? Quel sentiment public accompagne ses funérailles? Voyez, dans Tacite, à l'ouverture des *Annales*, avec quel art, en peu de pages, revivent tous les souvenirs du règne et du génie d'Auguste!

Ce vice de composition, vraiment extraordinaire, n'empêchera pas que l'ouvrage de Voltaire ne soit un monument durable du siècle qu'il décrit. On portera plus de critique dans le même sujet; mais on ne montrera pas mieux le génie de cette société puissante et polie, dont Voltaire avait vu la dernière splendeur, et dont il parlait la langue. C'est par là que son récit est original, et ne peut plus être surpassé.

Le même caractère ne s'attache pas au reste de ses travaux historiques. La bonne foi ne lui était pas possible dans ce qu'il a nommé le *Précis du règne de Louis XV;* et dans sa préface de l'*Histoire de Pierre-le-Grand,* il établit ce singulier principe, que les faiblesses des princes ne doivent pas être toujours divulguées, et que l'histoire doit cacher quelque chose. Cicéron conseillait mieux l'historien: *Ut ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.*

Voltaire, qui se plaint si souvent des *mensonges historiques* et en a découvert un assez bon nombre, finit malheureusement par réduire l'histoire au panégyrique et au pamphlet. Ce libre génie obéissait à mille petites passions. Il se recommandait à madame de Pompadour de tous les ménagements qu'il avait eus en parlant des maîtresses de Louis XIV; et il n'était pas fâché de plaire à madame Dubarry, en composant une fautive et satirique *Histoire du parlement de Paris.* Enfin, lorsqu'il écrivit, avec plus d'esprit que jamais, les *Mémoires de sa vie,* mêlé souvent à la politique, il surpassa, en parlant du roi de Prusse, la licence de Procope ou de Suétone.

Voltaire a donc parcouru tous les tons de l'histoire, depuis les recherches savantes jusqu'aux anecdotes cyniques. Ses *Annales de l'Empire* prouvent qu'il était capable même d'un travail aride de dates et d'analyse, sans un trait d'esprit ou de hardiesse, sans une épigramme.

Que si maintenant, d'un seul coup-d'œil, nous repassons tant d'ouvrages historiques de Voltaire, puis son infatigable controverse pour les défendre, ses critiques de Mézerai, de Daniel, du président Hénault, de La Beaumelle et de tant d'autres, nous trouverons que, s'il a souvent altéré l'histoire, il l'a du moins émancipée; que, s'il a parfois rapetissé de grands événements, méconnu de grandes vertus, il a fait disparaître beaucoup de fausses traditions et d'erreurs; que, le premier, sans peindre au vrai le moyen âge, il l'a dégagé de la pompe factice des écrivains modernes, et, en se moquant de ses mœurs barbares, a préparé les esprits à les mieux connaître. Là, comme ailleurs, Voltaire a plus détruit que créé. Mais, par le scepticisme, il a frayé la route à la saine critique; et, par la prévention philosophique, substituée à la prévention religieuse, il a ramené à cette vive justice envers le passé, qui sert à le mieux comprendre et à le peindre.

Voltaire eut, du reste, peu d'imitateurs de sa manière d'écrire l'histoire. On répéta ses opinions; mais on n'atteignit pas à cet art de conter si net et si vif; on en perdit même tout à fait la trace; et nos historiens philosophes du dix-huitième siècle furent, en général, languissants ou déclamateurs.

Exceptons Frédéric II, si malheureux élève de Voltaire, en poésie, mais qui devait apprendre plus facilement de lui cet art d'écrire l'histoire, auquel ses propres actions le préparaient. Mais d'abord, et avant que la guerre eût développé tout son génie, il avait composé, dans le goût et avec la manière de Voltaire, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg.* L'historien de Charles XII passa même pour avoir travaillé beaucoup à ces *Mémoires;* et, à vrai dire, quelques réflexions, quelques portraits semblent çà et là déceler sa touche élégante et légère. Il s'en est d'ailleurs fort défendu, déclarant, disait-il, à la face de l'Europe, qu'il n'avait été, pour cet ouvrage, que le grammairien du roi.

S'il en est ainsi, le grammairien n'a pas toujours fait son devoir. Le style est fort inégal, quelquefois agréable et vif, quelquefois très-plat. Mais les causes des événements sont habilement marquées, les faits bien exposés, et la politique décrite de main de maître. L'auteur, qui publia lui-même cet ouvrage, parmi les œuvres du *Philosophe de Sans-Souci,* y garde, dans le style, une bienséance qu'on ne retrouve pas dans ses œuvres posthumes. Il faut

avouer même que, malgré l'impartialité qu'il affecte en jugeant les princes de sa famille, la rusticité des vieilles mœurs allemandes disparaît un peu trop sous l'étiquette et la politesse française ; et les Mémoires bien autrement naïfs de la princesse Wilhelmine sont nécessaires, pour ajouter à la peinture de la cour et de la famille de l'Électeur la dose de barbarie qui manque dans les récits de Frédéric.

Du reste, ce n'est pas là que le talent historique du roi de Prusse se montre le plus à son avantage. C'est dans l'histoire de ses *Campagnes* qu'il faut le chercher, au risque de vous abîmer dans les retranchements et les manœuvres. C'est là qu'apparaît le génie de la tactique moderne, et souvent aussi l'âme du grand homme aux prises avec de grandes épreuves. Les meilleurs vers de Frédéric, ou plutôt les seuls bons, parmi tant d'insipides qu'il a faits, lui ont échappé dans une nuit d'angoisse militaire, après une bataille perdue, et sous l'approche de quatre armées ennemies. Capitaine ou poëte, c'était le péril qui donnait l'élan à son génie. Historien, il a dû s'animer, surtout en racontant ses propres campagnes et les crises désespérées de sa fortune.

Son style, que Voltaire ne corrigeait plus, est fort négligé, et souvent d'un homme qui, malgré tant de prose et de vers français, ne sut jamais l'orthographe de notre langue. Mais quelle clarté, quel ordre, quelle ardeur contenue ! Et quelle modestie, quel désintéressement de soi-même, en décrivant ses plus grandes victoires ! Il ne manque au récit que cette simplicité facile et forte, cette vigueur correcte où excelle César, et qui ressemble aux attitudes élégantes et nerveuses du gladiateur antique, ou plutôt à la marche svelte et sûre du soldat romain. Frédéric, malgré ses études françaises, est Allemand. Il a dans sa narration plus de sécheresse que de simplicité, plus de négligence sans goût que de naturel. Et puis, les détails purement militaires surabondent ; et qui n'est pas tacticien le suit avec peine dans les vicissitudes de son héroïque stratégie. Aussi, les Mémoires sur la guerre de Sept Ans et sur celle de 1798 ne seront pas lus comme ceux de César, et gagnent à être abrégés par Napoléon, dans les admirables notes qu'il jetait, à Sainte-Hélène, sur les campagnes classiques des grands capitaines.

Un autre ouvrage de Frédéric, l'*Histoire de mon temps*, n'est pas seulement militaire et technique. L'auteur y disserte librement sur le progrès du déisme en France. Mais, ce langage, quelque curieux qu'il soit de la part d'un roi, replace cette histoire dans la foule des livres philosophiques du temps, et atteste moins le génie de l'auteur que les opinions dominantes. Plus opiniâtre et plus heureux capitaine que Napoléon, auquel il a arraché de si glorieux éloges, Frédéric lui est inférieur comme écrivain. Admirable pour avoir su jouir des profits de la guerre, gardé ses conquêtes, et fait succéder à tant de combats sanglants une longue et heureuse paix, Frédéric, dans le repos de ses études et la pleine jouissance de sa gloire, n'a rien écrit sur ses *Campagnes* qu'on puisse comparer aux pages que Napoléon, captif et mourant, dictait à Sainte-Hélène.

Il n'est besoin de dire que ce parallèle est ici bien impartial. Publiés par fragments, dans un ordre assez confus, les Mémoires de l'Empereur n'ont été que peu lus en France. La faute en est sans doute à la sévérité du fond, qui, tout stratégique et militaire, n'offrait rien aux passions du moment. La forme même, si précise et si grave, ne devait pas attirer la foule des lecteurs. Mais qu'on étudie quelques parties de ce monument incomplet, la campagne d'Italie de 1797, la guerre de la Vendée, la campagne d'Égypte, quelle vigueur et quelle simplicité de coloris ! quelle profondeur et quelle gravité dans l'expression ! Parfois même, quel éclat, quelle grandeur d'imagination !

Il serait curieux de prendre le passage où Frédéric, dans les *Mémoires de son temps*, décrit d'un ton malicieux et moqueur le déclin des croyances chétiennes chez les peuples lettrés de l'Europe, et de le comparer à ce fragment où Napoléon rêve Paris devenu la capitale du catholicisme, et la chaire de Saint-Pierre transférée à Notre-Dame. La différence des deux hommes, encore plus que celle des deux époques, est là bien visible. Du reste, Napoléon, qui n'aimait pas Tacite, par instinct de despote, l'égale quelquefois pour la majesté du style historique. Nous n'en citerons qu'un exemple :

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir, lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné ; lorsqu'enfin, à sa nullité au dedans, l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite ; et promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein ; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe ; il faut qu'il soit connu ; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes ; l'inertie du grand nombre protége le gouvernement nominal : et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent point contre lui. Mais que ce sauveur impatiemment attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple, volant sur son passage, semble dire : Le voilà !

Telle était la situation des esprits en France, en l'année

1799, lorsque, le 9 octobre, les frégates *la Muiron*, *la Carrère*, les chebecks *la Revanche* et *la Fortune* vinrent, à la pointe du jour, mouiller dans le golfe de Fréjus (1).

Rien de semblable à ce morceau, rien de si grave et de si animé, de si profond et de si fier, ne se rencontre dans Frédéric, ni même dans César. C'est l'imagination de Tacite, colorant la pensée de Richelieu. Frédéric est loin de là; et malgré sa passion pour les arts de l'esprit, il restera, dans ce qu'il a écrit sur lui-même, à une égale distance au-dessous de César et de Napoléon, moins simple, moins élevé, moins parfait que le premier, bien moins grand que le second. Peut-être même, de tous les ouvrages de ce roi auteur et philosophe, la postérité ne connaîtra-t-elle que quelques *lettres* à d'Alembert et à Voltaire; et trop asservi à leurs opinions, son génie ne viendra qu'à leur suite.

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, tom. 1er, p. 51.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Continuation de l'ancienne école historique. — Comment elle est modifiée. — Le président Hénault. — Mably. — Travaux du président de Brosses sur l'histoire romaine. — Les continuateurs de Rollin; Crevier; Lebeau. — Controverse historique; l'abbé Guénée.

Messieurs,

L'histoire, ce premier chant national et ce dernier travail littéraire des peuples, doit occuper tant de place dans notre siècle qu'on nous pardonnera de rechercher avec un peu d'étendue ce qu'elle a fait dans le siècle précédent. Elle n'y fut pas seulement philosophique; elle y eut aussi son école, amie du passé, et liée par système à l'ancienne monarchie, école qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, où elle soutient par le paradoxe ce qu'elle tâchait d'établir alors par l'érudition. Cette école eut même, dans le dix-huitième siècle, assez de crédit, grâce à l'influence d'un homme d'esprit, le président Hénault, « fameux par ses soupers et « sa chronologie, » disait Voltaire.

Son *Abrégé de l'Histoire de France*, table de matières fort sèche, entremêlée d'anecdotes et de réflexions fines, fut réimprimé sans cesse au dix-huitième siècle. C'est un livre exact et curieux. Le président Hénault, homme riche et homme de plaisir, surintendant de la maison de la reine, et ancien ami de madame du Châtelet, fut, dans son temps, une espèce d'Atticus, qui se ménageait avec art entre les ministres et le parlement, la cour et les philosophes. Nous n'avons rien des écrits d'Atticus; mais l'idée que nous en donne son ingénieux biographe justifie ce parallèle. « Il fut, dit « Cornelius Nepos, grand imitateur des usages de « nos pères, et fort amateur de l'antiquité, la con-« naissant si bien qu'il en a donné le tableau com-« plet dans le livre où il retrace la succession des « magistratures. Il n'est pas une loi, une paix, « une guerre, une affaire mémorable du peuple « romain qui ne s'y trouve marquée à sa date; et, « ce qui était fort difficile, il y a tellement lié l'his-« toire des familles, que nous en pouvons tirer les « généalogies de tous les hommes illustres (1). »

Ce travail, que, dans le déclin de la république mourante, Atticus faisait, à ses heures de loisir, pour consoler la vieille aristocratie romaine, le président Hénault l'avait entrepris pour l'honneur de l'ancienne monarchie, de toutes parts ébranlée par les opinions nouvelles et le progrès même de la société. Il est aussi fort soigneux des anciens usages, et fort attentif à la généalogie des anciennes maisons. Atticus avait essayé de la poésie, mais en la faisant servir à l'histoire par de petites inscriptions de quatre ou cinq vers, mises au bas du portrait des grands hommes, dont elles renfermaient toute la vie abrégée (2). Le président Hénault ne fit de vers que des chansons fort gaies; mais il tenta ce qui a réussi de nos jours, l'histoire mise en drame. Il manquait pour cela d'imagination et de feu; et quoiqu'il admire et veuille imiter Shakspeare, jamais esprit ne fut moins fait pour cette terrible poétique. Son *François II* est une histoire en dialogue, plus ennuyeuse encore qu'un froid récit. Le style même en est flasque et monotone, tandis que, dans les formes étroites d'un abrégé, le président écrit avec une netteté pleine de sens et une concision piquante. On lit peu maintenant son ouvrage; et toutefois il n'est point de livre sur notre histoire où se trouvent réunis et condensés tant de curieux détails.

Au premier abord, la multitude des dates, les paragraphes secs et sans suite rebutent le lecteur; mais poursuivez : l'instruction viendra, et avec elle le plaisir que peuvent donner la justesse et la sagacité. Beaucoup de points sont éclaircis. Les changements des mœurs et des lois sont habilement marqués; et l'auteur, sans jamais peindre les événements, et presque sans les raconter, les fait bien comprendre. Les chapitres qui terminent l'histoire de la première et de la seconde race renferment,

(1) Moris etiam majorum summus imitator fuit, antiquitatisque amator : quam adeò diligenter habuit cognitam, ut eam totam in eo volumine exposuerit, quo magistratus ordinavit. Nulla enim lex, neque pax, neque bellum, neque res illustris est populi romani, quæ non in eo, suo tempore, sit notata; et, quod difficillimum fuit, sic familiarum originem subtexuit, ut ex eo clarorum virorum propagines possimus cognoscere. (Corn. Nepos, *in Att.*, cap. XVIII.)

(2) Attigit quoque poeticen;..... ità, ut sub singulorum imaginibus facta magistratusque eorum non ampliùs quaternis quinisve versibus descripserit. (*Ibid.*)

en peu de mots, beaucoup de saine érudition. Le président a parfois des résumés pleins de force et des portraits habilement touchés. Il avait beaucoup étudié un des modèles du genre, Velleïus Paterculus; et il l'imite, tout en restant plus naturel et plus simple. Il suffit de rappeler son portrait du cardinal de Retz, ingénieux autant qu'expressif, et tout parlant de ressemblance.

Le président, par ses traditions de famille, son éducation, ses études, était un homme du siècle de Louis XIV. Aussi, dans ses réflexions sur cette grande époque, a-t-il des traits singulièrement heureux et justes. Quant à la philosophie, si, dans l'histoire, on entend par ce mot l'indépendance de jugement et l'esprit de liberté, ne lui en demandez pas. Malgré sa robe de magistrat, il incline visiblement pour le pouvoir absolu, et il en regarde les empiétements illimités comme autant de droits inaliénables, suspendus dans les mauvais jours du moyen âge, mais que les rois de la troisième race, depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XV, ont successivement et heureusement reconquis. Ainsi, peu de souci des libertés municipales, peu de détails sur les états-généraux, nul penchant pour la réforme. C'est le contre-pied de l'ouvrage, plus patriotique, mais beaucoup moins savant, de Thouret.

Dans les dernières éditions de son *Abrégé*, le président Hénault hasarda même quelques attaques contre la philosophie nouvelle. En relevant la barbare contradiction de Calvin, qui, devenu persécuteur, fit brûler Michel Servet, comme hérétique, l'historien ajouta cette singulière phrase : « Le tolérantisme est toujours la prétention du parti le « plus faible. » Le vieux sang de Voltaire s'anima dans ses vieilles veines; et il écrivit une admirable lettre au président sur ce mot *tolérantisme*, et cette complaisance pour la persécution. Voltaire avait raison; mais il avait eu tort de prétendre que la religion catholique avait seule persécuté, et que le paganisme romain avait été fort tolérant pour le christianisme. C'était nier l'histoire; et, sur ce point, Voltaire fut battu par le président.

Cependant, grâce aux anciens éloges de Voltaire, Hénault avait attiré l'attention sur notre histoire nationale, longtemps inaccessible ou négligée. Son *Abrégé chronologique* avait popularisé le goût des recherches. Parmi les hommes qui s'y livrèrent, et reprirent, dans un esprit nouveau, les questions qu'au dix-septième siècle le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos avaient paradoxalement agitées, il faut compter, au premier rang, Mably, écrivain à part dans le dix-huitième siècle, novateur fort érudit, philosophe ennemi des philosophes, et, dans l'étude de l'histoire en particulier, à la fois classique et réformateur.

Né à Grenoble en 1709, et frère de l'abbé de Condillac, Mably était allié, par sa famille, au cardinal de Tencin. Après de bonnes études chez les Jésuites de Lyon, ayant pris le petit collet ecclésiastique, sans vocation, il vint à Paris pour se livrer aux lettres. Accueilli dans le salon de madame de Tencin, où il connut Fontenelle et Montesquieu, il publia, en 1740, son premier ouvrage, le *Parallèle des Français et des Romains*. Les doctrines de ce livre, reniées dans la suite par Mably, étaient très-favorables au pouvoir absolu. Aussi, le cardinal de Tencin, devenu ministre, et plus exercé à l'intrigue qu'aux affaires, employa beaucoup en secret le jeune abbé son parent, et se fit donner par lui force notes et mémoires dont il se parait au conseil du roi.

D'un caractère vif et haut, Mably ne s'accorda pas longtemps avec le cardinal, qu'il servait par besoin du travail et curiosité des affaires, plutôt que par calcul d'intérêt ou d'ambition; et il rompit avec lui, ne remportant de cette intime liaison que beaucoup de connaissances sur la diplomatie. Il en composa le premier ouvrage qui ait un peu divulgué cette science privilégiée. Son livre *du Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, parut hors de France, la même année que *l'Esprit des lois*.

Mably n'avait rien de ce tour piquant et de cette vive imagination qui faisaient lire Montesquieu. Mais, écrivain modeste, en même temps que hardi penseur, travaillant pour ses propres idées, et non pour la vogue ou la gloire, il ne craignit pas de traiter les mêmes sujets que ce grand homme, et de revenir après lui sur les Romains et sur l'analyse des lois. Ses vues, sans être originales, étaient distinctes de celles de son temps, et ne furent pas sans influence sur les commencements orageux du nôtre. Mably ne pensait ni comme Voltaire, ni comme Montesquieu, sur les arts, le luxe, le commerce, et toute cette vie moderne qu'on a nommée civilisation. Il préférait les institutions des républiques anciennes. C'était le contraire des doctrines à la mode sur la *perfectibilité*.

Les *Entretiens de Phocion*, que Mably opposait à l'ingénieux et candide ouvrage de Chastellux sur la *Félicité publique*, sont une censure sévère du dix-huitième siècle. A cette censure, il est vrai, manquait l'expression éclatante et passionnée qui donna tant d'admirateurs à Rousseau. Mably n'en est pas moins le précurseur du philosophe genevois. Il dit, avant lui, avec beaucoup de savoir, les mêmes choses; mais il les dit sans éloquence; et quoique assez âpre, il était peu lu. Son enthousiasme pour les vertus patriotiques et les mœurs de Sparte serait resté enseveli dans ses livres, si l'imagination de Rousseau n'avait mis le

feu à ce rêve paisible de logicien et de savant. Avec l'aide puissante de ce conducteur électrique, les idées et le nom de Mably ont agi dans notre révolution ; mais ce n'est pas à lui-même qu'en appartient l'honneur ou le blâme. Il n'était pas fait pour un succès populaire. Son mérite réel et le titre qui recommandera son nom, c'est une étude sérieuse et sagace des monuments de notre histoire, expliquée surtout par la législation et les coutumes.

Dans ses *Observations sur l'histoire de France,* Mably a fait ce que ni Mézerai ni Daniel n'avaient su ou osé faire ; et il a commencé les vraies annales de notre pays, indiquant avec justesse ce perpétuel anachronisme par lequel nos historiens, en racontant le passé, n'avaient jamais peint que les *mœurs, les préjugés et les usages de leur temps* (1). Ce n'est pas sans doute que Mably ait évité lui-même ce défaut; et que parfois il ne façonne, d'après les théories modernes, les institutions et les hommes des vieux temps de la monarchie. Par exemple, il nous assure que Charlemagne connaissait les droits imprescriptibles du peuple, et avait pour lui cette compassion mêlée de respect, avec laquelle les hommes ordinaires voient un prince fugitif et dépouillé de ses États. J'ai quelque doute à cet égard, et je crois aussi que, dans les courtes sessions du Champ-de-Mai, les députés du peuple avaient fort peu de crédit. Mais les recherches de Mably n'en sont pas moins curieuses et profondes.

Mably reproche à Voltaire d'avoir parlé des *capitulaires* sans les avoir lus. Pour lui, il n'a négligé aucun des monuments législatifs de notre histoire; et c'est par là que son livre est remarquable. Malheureusement, le style est faible et diffus; et, je ne m'étonnerais pas qu'on préférât au texte de Mably les notes et les citations qui terminent chacun de ses volumes. Mais souvent l'auteur fausse ou exagère la portée de ces pièces, pour antidater de quelques siècles les idées qui lui sont chères; et, de même qu'avant lui une érudition servile avait mal interprété les vieux monuments de notre histoire, pour leur faire mentir la servitude, ainsi souvent Mably leur fait mentir la liberté; et d'une formule insignifiante il tire tout un principe, toute une théorie, que les faits ne justifient pas. Quoi qu'il en soit, on s'instruit avec Mably. Le chapitre où il cherche par quelles causes le gouvernement a pris en Angleterre une autre forme qu'en France, était aussi neuf que hardi. L'ouvrage entier respire un sentiment élevé, qui n'est jamais déclamatoire.

Mably, malgré son libre penser en politique, n'était pas du parti encyclopédiste. D'Alembert le dénonce, dans une lettre à Voltaire, comme un dissident, un ennemi de la philosophie; ce qui lui paraît étrange, « personne, dit-il, n'ayant plus affiché, « dans ses discours et dans ses ouvrages, les maxi- « me anti-religieuses et anti-despotiques qu'on re- « proche aux philosophes. » La remarque n'est pas tout à fait juste : Mably est surtout anti-despotique. Il n'aime aucun joug, et pas plus la tyrannie d'une opinion que celle d'un pouvoir. Il avait du sérieux dans l'esprit, de la simplicité dans les mœurs, de l'austérité dans le caractère. Tout cela pouvait fort bien, et sans contradiction, lui rendre antipathique le mélange de licence et de servilité, commun à quelques philosophes. Il goûtait peu les grâces vives et mondaines de Voltaire; et, en histoire, il lui reproche nettement ce qu'il appelle sa mauvaise politique et sa mauvaise morale.

Mably, qui n'a rien emprunté de l'éloquence des anciens, en était d'ailleurs l'admiratenr exclusif, et ne vante que Thucydide, Xénophon, Salluste et Tite-Live. La supériorité, selon nous très-fondée, qu'il leur donne sur tous les historiens modernes, était encore une dissidence que la vanité contemporaine ne lui pardonna pas. Rigoriste plutôt que novateur, croyant au passé plutôt qu'à la perfectibilité, Mably, en politique, en morale, en littérature, fit donc une secte à part; et par là il mérite d'être lu, quoique son caractère ait été plus original que son talent, et qu'il eût dans l'esprit plus de fermeté que de vues.

Vous savez qu'à l'époque où la malheureuse Pologne, mourant par l'inertie de la politique française, demandait des constitutions aux philosophes de France, comme un malade désespéré appelle des empiriques, Mably fut consulté en même temps que Rousseau. Avant de répondre, il partit pour Varsovie, et étudia pendant un an la nation qu'il avait à rétablir, et dont l'Autriche, la Prusse et la Russie attendaient avidement les lambeaux. Nous parlerons ailleurs de ce vain effort de politique spéculative, en rapprochant Mably de Rousseau. Ici, nous avons voulu marquer seulement ses travaux historiques. Estimables en eux-mêmes, ils n'eurent pas d'action immédiate sur la science, et fournirent plus tard seulement quelques maximes et quelques mots à l'esprit de révolution. Mais, de son temps, Mably, opposé souvent aux philosophes, tout en servant au même but, obtint peu d'influence, comme tout dissident qui se sépare à la fois du pouvoir et de l'opinion dominante.

On trouve quelque chose de ce caractère et de cette destinée dans un autre écrivain, que Voltaire et l'école philosophique repoussèrent constamment de l'Académie, et qui n'en était pas moins un habile historien, et un érudit aussi indépendant qu'é-

(1) Préface de Mably,

clairé. C'est le président de Brosses, né en 1709, à Dijon, et mort en 1777, à la tête du parlement de Bourgogne, dont il faisait partie depuis plus de quarante ans. Au milieu d'un siècle si chargé de talents secondaires, le président de Brosses nous paraît un de ces hommes rares, qui, ayant eu, dans le tour de leur esprit, dans le caractère de leurs études, un coin d'originalité, doivent être placés les premiers après les hommes de génie. Son nom retentit peu dans le dix-huitième siècle, quoiqu'il ait composé plusieurs excellents morceaux pour l'Encyclopédie. Profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, esprit sagace et libre, mais écrivain circonspect, il ne traita guère que des sujets obscurs, ou détournés du chemin de la foule, le *culte des dieux fétiches*, le *mécanisme des langues*, *l'histoire des navigations dans les mers du Nord;* et il travailla trente années sur Salluste avec une minutie qui semblait d'un commentateur plutôt que d'un écrivain philosophe. Il n'en a pas moins fait un des meilleurs livres d'histoire du dix-huitième siècle, et presque un livre original, bien que tout composé de pièces de rapport.

Comme Montesquieu, les lois romaines, auxquelles il s'appliquait par état, l'avaient conduit, dès la jeunesse, à méditer l'histoire de Rome. Il voulut l'étudier sur les lieux mêmes. A trente ans, il partit pour l'Italie, et y passa deux ans. Les lettres qu'il écrivait de Rome à ses amis sont fort libres, et ne ménagent pas le temps présent. Mais le jeune sceptique était de plus antiquaire; et il mit son séjour à profit pour prendre, dans l'aspect des lieux et des ruines, cette vive intelligence du passé, sans laquelle on compile, mais on n'écrit pas. Il donna la première idée de son curieux savoir par des *Lettres*, publiées en 1750, sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum; puis il entreprit, à travers d'autres études, de ressusciter historiquement la république romaine, comme les fouilles savantes exhumaient Herculanum.

Ce travail se lia pour lui, à l'étude, à la traduction, à la restauration de Salluste, dont il était à l'excès épris, peut-être par quelque analogie secrète d'humeur et de génie. En effet, malgré le prodigieux intervalle entre la vie paisible d'un *président de chambre* et les agitations d'un tribun, d'un préteur romain, d'un confident de César, en étudiant le président de Brosses, on lui trouve plus d'une ressemblance avec Salluste, un certain cynisme d'expressions, allié à la rigueur des principes, l'éloge des vieilles mœurs et le goût du libre penser, la profondeur d'esprit, et dans le style une rudesse un peu surannée. Par là, de ce travail à la Freinsheimius, de ce supplément où il encadrait en mosaïque les parcelles conservées du récit de Salluste, le président de Brosses a fait un ouvrage neuf, intéressant, animé. C'est l'*Histoire de la république romaine*, pendant treize années seulement. Mais quelles années! celles où Rome, à peine émancipée de Sylla, eut à lutter, parmi les révoltes ou les lâchetés de ses magistrats, contre Sertorius, Spartacus, Sylla, jusqu'au moment où elle vint tomber de lassitude dans les bras de Pompée. On sent de quel pinceau Salluste avait dû retracer cette histoire. Quelques touches en restent encore empreintes sur divers fragments.

Avant d'essayer de les mettre en ordre, et de les compléter, de Brosses voulut d'abord traduire ce qui restait entier de Salluste; et il fit paraître, en latin et en français, *Catilina, la Guerre de Jugurtha*, les deux *lettres à César*. Nulle part Salluste n'a été mieux compris : et pourtant cette traduction, souvent lourde et languissante, ne doit être à nos yeux qu'une étude. De Brosses avait trop peu d'art dans la diction, et pensait trop, peut-être, pour bien traduire. Mais, dans cette œuvre mixte d'imitation, de recherches conjecturales et d'inductions hardies, qu'il se proposa sur la grande histoire de Salluste, il fit un livre vraiment remarquable. Ces petits fragments, ces mots épars de Salluste, qu'il a tous employés, l'ont guidé d'une manière étonnante, et se trouvent replacés dans le récit avec une justesse qui parfois confond. Une foule d'autres notions, recueillies de toutes parts, ont formé le corps du récit. Rarement la géographie a été mieux adaptée à l'intelligence de l'histoire. Les trois grandes guerres qu'il raconte sont éclaircies par l'exacte description des lieux, depuis les ville de l'Espagne romaine jusqu'aux terres barbares du vaste empire de Mithridate; et quand il s'agit de l'Italie et de la guerre servile, cette exactitude, plus précise encore, explique, en même temps qu'elle peint la longue résistance et la singulière tactique de Spartacus.

Plein de souvenirs antiques, animé par cette ardeur d'érudition qui attache du prix à tout, ne néglige aucun détail, ne perd aucun indice, l'historien nouveau de Rome ne réussit pas moins à mettre en scène les hommes qu'à montrer les lieux.

Avec les fragments épars de Salluste, et une foule d'indices minutieusement recueillis dans toute l'antiquité et jusque dans la chronique arménienne de Moïse de Chorène, alors peu déchiffrée, il a reconstruit toute l'histoire de Mithridate. Dans l'ordre des temps, il n'avait à raconter que sa troisième guerre contre les Romains. Mais, aux causes et aux événements de cette guerre, il réunit tout ce qui peut éclairer les obscurs accroissements du roi barbare, et faire comprendre sa puissance et son génie.

Salluste, dans une phrase conservée, parle d'Artaban, premier fondateur du royaume que Mithridate reçut de ses aïeux. L'écrivain moderne indique savamment toute cette descendance; et arrivé à Mithridate Eupator, il dépeint son enfance cultivée, mais cruelle, déjà capable de crimes, et s'emparant du trône par l'empoisonnement de sa mère, puis sa jeunesse solitaire et sauvage, nourrie dans les bois, à la poursuite des bêtes féroces, et à l'étude des plantes vénéneuses et des antidotes.

Sans affirmer, comme l'a fait de nos jours un érudit célèbre, que Mithridate eût, avant l'âge de dix-huit ans, achevé plusieurs guerres, il le montre quittant ses États pour voyager presque sans suite, comme Pierre-le-Grand, avec lequel il a plus d'une ressemblance, par le génie, l'impétuosité des passions, et cet art de commander à des barbares, en étant soi-même à la fois barbare et civilisé. Il le montre trahi pendant son absence, et sur le bruit de sa mort, puis reparaissant implacable pour Laodice, sa femme et sa sœur, et pour les principaux de sa cour, mais aimé des peuples, et agrandissant chaque jour son empire par des conquêtes sur les Scythes et les Grecs du Bosphore, gagnant ou dépouillant ces petits rois de Bythinie, de Paphlagonie, de Cappadoce que protégeait Rome, et se préparant de longue main à la combattre elle-même par la révolte de tous les peuples qu'elle avait asservis. Ce jour arrive enfin. Mithridate chasse les légions romaines de leur province d'Asie, laisse égorger par les peuples cent mille de ces étrangers, et, revenant en armes sur l'Europe, montre tout à coup à la Grèce son farouche libérateur.

Il était difficile de mieux éclaircir l'histoire et de mieux peindre la physionomie de ce nouvel Annibal, de cet Annibal roi, dont Salluste avait raconté les campagnes contre Lucullus et Pompée. Arrivé à ce point de l'ouvrage perdu, l'imitateur de Salluste redouble les efforts de son industrieuse érudition. Le siége opiniâtre de la ville de Cyzique, la retraite forcée de Mithridate, la perte de sa flotte, son royaume héréditaire envahi, sa fuite dans les déserts et jusqu'aux gorges du Caucase, pour y ramasser de nouvelles armées, tout cela forme un récit énergique et curieux, fait à neuf avec les ruines et parfois avec la poussière de l'antique monument. Guidé par quelques mots de Salluste, le président de Brosses a pensé qu'une description détaillée des lieux avait dû trouver place dans cette partie de la narration originale; et il entreprend d'y suppléer par un tableau géographique des contrées riveraines de l'Euxin, curieux et savant travail, mais dont l'étendue vient rompre toutes les proportions de l'histoire.

Après avoir repris son récit par l'ambassade inutile de Mithridate à Tigrane, le président de Brosses, comme Salluste l'avait fait sans doute, se hâte d'achever le récit de la guerre servile, et de la mort de Sertorius; et il n'a plus à peindre que le dernier ennemi survivant des Romains. Il ne continue pas même jusqu'à la fin de Mithridate. Dans la tâche un peu fantasque qu'il s'est imposée, il a voulu borner son récit au même point que Salluste; et il s'arrête au retour de Lucullus à Rome, parce que Salluste avait, dit-on, fini là son histoire. Mais l'avant-dernière campagne de Mithridate contre Lucullus, l'indocilité des légions romaines, le courage désespéré du vieux roi sont admirablement décrits. On sent tout le parti que l'historien moderne a dû tirer d'une des pièces les plus curieuses de l'antiquité, la lettre de Mithridate au roi des Parthes. Il n'y voit pas une fiction d'orateur, mais un manifeste, un témoignage, d'où il emprunte des lumières pour l'histoire. Soutenu par ce reste d'antiquité, il y égale parfois son récit; et tel est, chez lui, l'effet d'une érudition vraie et d'un vif enthousiasme, que, malgré la contrainte d'une composition formée de pièces de rapport, il est souvent énergique, rapide, éloquent. Au-dessous de Bossuet et de Montesquieu, il n'y a pas, dans notre langue, un plus beau fragment d'histoire ancienne que cette restauration d'après l'antique.

Avec moins d'art et d'étendue, le président de Brosses appliqua son érudition et son style expressif à quelques autres sujets romains. Son *Mémoire sur Scaurus*, sa *Vie de Salluste* sont d'excellents morceaux de critique. On ne peut dire à quel point tout ce qu'il a fait dans ce genre est supérieur aux faibles et inexacts travaux qu'ont essayés sur les lettres latines d'Alembert, Marmontel, La Harpe; et il faut plaindre Voltaire d'avoir repoussé de l'Académie française un si savant homme, un si ferme et si piquant esprit, parce qu'ils avaient eu procès ensemble pour quelques cordes de bois, enlevées indûment par Voltaire sur le domaine de Tournay dont il avait acheté la jouissance à vie. Spirituel et profond observateur, philologue du premier ordre, antiquaire, historien, il n'a manqué au président de Brosses, pour être fort célèbre dans son siècle, que de vivre à Paris, et de se dire philosophe, autant qu'il l'était. Ses ouvrages méritent d'être mieux goûtés de notre temps; et le beau travail surtout, que Voltaire nomme peu plaisamment *sa Sallusterie*, devrait être réimprimé avec la suite de fragments originaux recueillis pour le composer, et qui manquent la plupart dans toutes les éditions de Salluste.

A ce goût passionné, à ce soin de l'érudition dans un homme de beaucoup d'esprit, il faut reconnaître que le président de Brosses datait d'un

autre temps que celui où il vécut. C'est un libre penseur et un libre écrivain, à la façon du seizième siècle plutôt que du dix-huitième. J'imagine qu'il eût mieux tenu son coin parmi les auteurs de la satire Ménippée qu'avec ceux de l'Encyclopédie. Aussi ne passe-t-il pas à Voltaire ses plaisanteries contre l'érudition ; et il faut voir comme il le relève, pour avoir traité de pédant le docte Saumaise. Fort admirateur de son génie, et goûtant, je crois, sans scrupule son amusante licence, il ne lui épargne cependant pas quelques bonnes vérités. Nous citerons, par exemple, cette réflexion qu'on lit à la fin de la Vie de Salluste, au sujet de la décadence du goût chez les Romains : « Les hommes « se ressemblent dans tous les temps, et nous « voyons aujourd'hui le beau style du siècle de « Louis XIV altéré par la fausse imitation de deux « des plus beaux esprits de notre siècle, par l'affectation d'avoir voulu ci-devant copier de l'un « sa manière spirituelle et galante, ses traits fins « et délicats, quelquefois peu naturels et trop « recherchés, de vouloir aujourd'hui prendre de « l'autre le ton philosophique, la manière bril« lante, rapide, superficielle, le style tranchant, « découpé, heurté ; les idées mises en antithèse et « si souvent étonnées de se trouver ensemble. Mais « celui-ci, le plus grand coloriste qui fut jamais, « le plus agréable et le plus séduisant, a sa ma« nière propre qui n'appartient qu'à lui, qu'il a « seul la magie de faire passer, quoiqu'il emploie « toujours la même à tant de sujets divers, lors« qu'ils en demanderaient une autre : c'est un ori« ginal unique, qui produit un grand nombre de « faibles copistes. »

C'était d'une main flatteuse toucher au vif cependant ; et Voltaire en eut peut-être autant d'humeur que de l'assignation pour les cordes de bois. Il n'importe ; ce que nous avons voulu marquer, c'est l'indépendance d'esprit du président de Brosses, autant que son érudition et son talent historique.

De son temps, et après lui, l'histoire romaine n'est plus écrite, en France, que par des compilateurs, et le pyrrhonisme de Voltaire a beau jeu pour les attaquer. Ce n'est pas que le froid disciple de Rollin, Crevier, soit sans mérite, et n'écrive d'un style naturel et sain. Ce n'est pas non plus que l'habile latiniste Lebeau n'ait fait dans son *Histoire du Bas-Empire*, un immense et précieux travail. Mais le premier, qui comprit si peu Montesquieu, n'était pas fait pour profiter de Tacite ; et après l'avoir copié maladroitement, dans une partie de son histoire, quand cet appui lui manque, il est trop dénué à la fois de coloris et de critique. Lebeau cherche le coloris jusqu'à l'affectation ; mais il est savant, et ne manque point de critique. Toutefois, au point de vue du dix-huitième siècle, de tels travaux, inspirés par toute la candeur de la foi chrétienne, sans être soutenus de la vraie philosophie de l'histoire, qui aurait rendu aux principes et aux combats de cette foi toute leur grandeur, devaient disparaître devant l'admiration qu'inspira bientôt la savante incrédulité de Gibbon.

La vieille école historique, admiratrice des anciens, peu critique, peu libre, allait donc s'affaiblissant, et semblait reléguée dans les colléges.

Lebeau fut peu lu ; et cependant ses recherches étaient les plus curieuses et les plus étendues qu'on eût faites jusqu'alors. Il les avait portées même sur l'art militaire, autant du moins qu'un érudit peut l'essayer avec des livres. Il avait soigneusement consulté la législation, qui occupe tant de place dans l'histoire de l'empire romain. Il distribue les événements avec ordre, et raconte avec intelligence et vivacité. Il est assez impartial, bien que zélé croyant. Il juge Constantin, et peint fidèlement Julien. L'histoire assez obscure des guerres de Rome dans l'Orient, et contre les Parthes, est habilement exposée, quoiqu'il y mêle à tort quelques harangues de rhétorique, dans la bouche de Bendoës ou d'Hormisdas. Arrivé aux bas siècles, dans la confusion et la barbarie des matériaux de l'histoire, il choisit avec discernement et conserve à son récit un ton d'élévation et de noblesse qui n'est que trop uniforme. En tout, cet ouvrage, qu'un savant de nos jours a rectifié dans quelques parties, est un monument remarquable, et doit attacher au talent de l'auteur une estime que méritaient ses vertus et son amour de la science.

Lebeau n'est désigné, dans Voltaire, que sous le nom du *sieur Lebeau*, qui fournit à la Sorbonne embarrassée une phrase latine pour sa censure de l'abbé de Prades. Mais l'homme qui savait le mieux en France, de son temps, la langue et la littérature latine, l'auteur des curieux *Mémoires* sur la légion romaine, l'historien du Bas-Empire, avant Gibbon, ne doit être jugé ni sur les plaisanteries de Voltaire, ni sur le dédain affecté de quelques érudits étrangers. Le seul grave reproche qu'on peut lui faire, c'est, en épuisant toutes les difficultés de son vaste sujet, d'en avoir négligé la principale beauté, c'est de n'avoir pas fait d'avance la contre-partie de Gibbon, de ne s'être pas arrêté plus longtemps sur la peinture de ces colonies du christianisme, qui remplissaient le monde romain et de ces saints hommes, qui étaient les seuls grands hommes d'alors.

Le pieux écrivain du dix-huitième siècle subissait-il, sans le vouloir, l'influence de son temps? jugeait-il trop peu historiques les choses mêmes qu'il vénérait? Je suis tenté de le croire. Par là,

il a perdu tant de beaux et touchants détails que saint Basile, saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Augustin, Salvien lui offraient sur la vie de leurs siècles et l'histoire du monde romain. Par là, il a perdu tant de grands et singuliers tableaux de la conversion des Barbares sur tous les points de l'Empire envahi, et tout ce trésor de vérités de mœurs caché dans les légendes. Il s'est beaucoup occupé de la religion, mais là où elle était officielle et corrompue, mêlée aux querelles des eunuques du palais, menaçante et impitoyable dans les édits de quelques empereurs, puérile et tracassière dans les interminables controverses de l'église de Bysance. Sage et modeste chrétien, il a tout raconté, tout admiré du christianisme, excepté sa grandeur, sa charité conquérante, et son génie, qui créait un monde nouveau sur les ruines de l'Empire.

Mais que faisait cet oubli au dix-huitième siècle, et que lui importait un livre savant, qui n'était pas philosophique?

Un seul écrivain du parti religieux se faisait lire avec quelque attrait, précisément parce que, dans son élégance soignée, il dissimulait un peu et fardait la cause qu'il défendait. C'était l'abbé de La Bletterie, très-infidèle traducteur de quelques livres de Tacite, mais auteur d'une *Vie de Julien*, faite avec goût, sinon avec force, et qui fut beaucoup lue dans le dix-huitième siècle. Grâce à cet ouvrage, où l'originalité du sujet n'est nullement sentie, l'abbé de La Bletterie eut même quelque temps, et partout, la réputation d'un bon historien. Les philosophes lui savaient gré d'avoir un peu ménagé Julien, c'est-à-dire de n'avoir fait ressortir ni sa passion, ni son génie. Les croyants le louaient d'avoir défendu la foi chrétienne, et développé dans une note le prodige des feux souterrains qui empêchèrent la reconstruction du temple de *Jérusalem*, au témoignage d'Ammien Marcellin lui-même.

Malheureusement, l'abbé de La Bletterie, dans sa gloire, avait blessé Voltaire. Dès lors, mille traits piquants tombèrent sur lui, sur son Tacite, sur quelques expressions un peu bourgeoises qui lui étaient échappées; et il se tut devant ce redoutable adversaire.

Dans le monde, et parmi les lettrés qui n'étaient pas des érudits, Voltaire régnait seul, sur l'histoire comme sur le goût. Sa critique ou plutôt sa plaisanterie faisait loi. On sait avec quelle prédilection il l'appliquait à une partie longtemps inaccessible et sacrée des annales humaines. Il n'est besoin de rappeler tout ce que, dans sa vieillesse, il a écrit contre la Bible, et que de doutes insidieux, que de sarcasmes et d'intarissables bouffonneries il a tirés souvent, de quoi, Messieurs? de ses distractions, de ses contre-sens, de ses propres ignorances.

Longtemps, dans cette carrière, il n'eut pas d'adversaires sérieux; et surtout il n'eut pas d'adversaires amusants et piquants comme lui-même. Un homme, par ses grandes connaissances dans les langues et dans l'histoire, et par la causticité de son esprit, eût été, pour Voltaire historien et antiquaire, le critique redoutable qui lui a manqué. Mais cet homme, le président de Brosses, était, sur les points les plus graves, sceptique comme Voltaire; et quant à Nonnotte, Burigny, Houteville, et tant d'autres, qui s'attachèrent à le combattre, ils étaient ridicules par le défaut de talent, lors même qu'ils avaient raison.

Cette prodigieuse inégalité entre l'attaque et la défense eut de graves conséquences pour la religion : et tandis que, dans la libre Angleterre, chaque levée d'armes des sceptiques suscitait une vive représaille des orthodoxes, et que de savants hommes, d'habiles écrivains se formaient dans les deux camps, Voltaire, prohibé, mais non réfuté, ébranlait chaque jour, par la fausse érudition et le sarcasme, une croyance que les prêtres ne savaient plus défendre.

Où étaient, en effet, dans le clergé mondain, et parmi les prélats de cour du dix-huitième siècle, les hommes armés d'une foi savante, tels que furent, en Angleterre, Lardner, Sherloke, Warburton? Quels dignes athlètes avait chez nous le christianisme? Son principal défenseur était, je crois, Fréron. Ce délaissement d'une grande cause entre des mains indignes, cet abandon du temple par ses lévites ne sont pas assez comptés parmi les événements de cette époque. Rien ne favorisa plus puissamment la victoire des opinions nouvelles. Le clergé français ne sut pas, comme le clergé anglican, réparer par la science les pertes de la foi. Partagé entre l'intolérance et la frivolité, voulant arrêter les opinions du siècle et se laissant entraîner trop souvent à ses mœurs, invoquant contre le scepticisme les rigueurs décréditées d'un pouvoir corrompu, au lieu de le combattre par la science et le talent, il demeura faible, et dépassé de toutes parts, au milieu du grand mouvement des esprits.

Quelques exceptions cependant peuvent et doivent être marquées, à cet égard, dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. L'érudition irréligieuse, dont Bayle avait été le plus subtil intepréte, et que Voltaire rendait si contagieuse par la plaisanterie, rencontra enfin dans les rangs du clergé un spirituel et savant contradicteur: ce fut l'abbé Guénée, l'auteur des *Lettres* publiées sous le nom *de quelques Juifs*.

Ainsi, ce grand corps religieux et savant du dix-

huitième siècle, cette Église gallicane, divisée en plusieurs écoles rivales, mais qu'un cri d'alarme réunissait contre l'ennemi du dehors, en était venue à ne plus compter qu'un seul défenseur un peu célèbre. L'épiscopat avait encore des hommes de bien, et même des saints, tels que Beaumont, l'archevêque de Paris; mais il n'avait plus de prédicateur éloquent. Cette Société puissante, qui avait produit Bourdaloue et tant de savants hommes, avait péri sous la haine excitée par son intolérance et ses intrigues. Elle laissait après elle quelques érudits paisibles et dispersés, et un écrivain dont l'éloquence, attestée par un seul discours, s'est ensevelie sous les ruines de son ordre. Cet autre parti religieux, cette confrérie laïque, ennemie des Jésuites, et qui triompha de leur chute, après être descendue, par degrés, de la hardiesse et du génie de ses fondateurs au mérite modeste et au zèle laborieux de ses derniers disciples, s'était, nous l'avons dit, décréditée par les folies des *convulsionnaires*, et semblait ne plus être qu'une secte assez obscure d'hommes de collége opiniâtres, et de légistes mécontents.

Cependant Voltaire, harcelant de citations, de raisonnements, d'invectives et d'épigrammes ce que, dans l'*Essai sur les mœurs*, il avait attaqué par la réticence et l'ironie, multipliait sous toutes les formes sa guerre haineuse et frivole aux antiquités, à l'histoire, aux dogmes du christianisme. Ses ouvrages, lus dans toute l'Europe, et réfutés, sur quelques points, en Angleterre, par de graves et sérieux docteurs, ne rencontraient en France aucune réponse qui se fît lire. Le savant Larcher l'avait bien convaincu de quelques erreurs sur le grec et sur Hérodote; mais Larcher ne défendait pas la Bible contre lui. Non réfuté, ou mal réfuté, sans combats sérieux, sans contradicteurs écoutés du public, Voltaire répétait à son gré les mêmes plaisanteries et les mêmes erreurs matérielles, déconcertait une réfutation maladroite par un bon mot, et dominait les esprits, sans même se donner la peine de discuter avec eux.

C'est alors qu'il reçut, dans sa faible armure d'érudition ecclésiastique et hébraïque, la seule flèche qui ait porté coup.

Un Juif bordelais, M. Pinto, homme d'esprit, auteur de quelques essais d'économie politique, et selon toute apparence, fort rapproché des opinions philosophiques du temps, s'était ennuyé des plaisanteries et des injures dont Voltaire accablait les anciens Hébreux, et, par contre-coup, leurs descendants. Il en réfuta quelques-unes dans une lettre assez bien écrite et fort respectueuse, qu'il lui envoya. Voltaire, touché des éloges, fit une réponse gracieuse, s'accusa d'injustice, promit un *carton*, qu'il ne fit pas, et, dans ses Questions encyclopédiques et dans ses écrits, malmena plus que jamais les Juifs et toute leur histoire. M. Pinto n'était pas de force à l'en faire repentir, et se tint à l'écart. Mais il eut alors un habile successeur, l'abbé Guénée, dont il faut parler plus longuement.

Né en 1717, et mort en 1803, à quatre-vingt-six ans, l'abbé Guénée a vu, dans sa longue carrière, les progrès irrésistibles, le débordement, et, après le débordement, le retrait inespéré de l'opinion irréligieuse qu'il avait combattue. Il a vu le christianisme assailli pendant un demi-siècle d'arguments et de sarcasmes, aboli par une révolution, restauré par un conquérant. Il a vu l'œuvre de Voltaire naissante, victorieuse, démentie. Quelles ne devaient pas être les pensées de ce vieillard, qui avait défendu contre le génie moqueur de son siècle l'authenticité des traditions hébraïques et chrétiennes, lorsque ces saintes traditions, longtemps avilies, reniées et comme anéanties sous la fange et le sang, reparurent tout à coup, ramenées à Notre-Dame par Bonaparte, tout brillant de souvenirs et de la pompe de cet Orient où elles avaient pris naissance! Quel miraculeux retour aux yeux du prêtre fidèle! et combien il devait croire à la cause qu'il avait soutenue jadis, et qui se relevait ainsi contre toute espérance!

Mais redescendons de ces grands spectacles à l'époque même où le pieux abbé Guénée, dans le repos et la licence de la seconde moitié du dix-huitième siècle, avait entrepris sa guerre contre l'idole toute puissante de la France lettrée. Personne alors, nous l'avons dit, ne repoussait avec quelque talent les raisonnements insidieux, les ironies voilées, les diatribes véhémentes dont Voltaire, anonyme ou pseudonyme, poursuivait, sous mille formes, le christianisme et son histoire. La seule et détestable réponse qu'on y faisait, en France, c'était le supplice barbare infligé à un jeune étourdi que les facéties anti-chrétiennes, goûtées de la ville et de la cour, avaient enivré jusqu'au délire, mais qui ne méritait qu'une réprimande, au lieu de la torture et de la roue.

Hors de France, Voltaire avait rencontré un redoutable contradicteur, mais trop savant pour la France d'alors, et donnant, par ses témérités paradoxales, des armes même à l'incrédulité qu'il foudroyait. C'était Warburton, l'ami de Pope, le profond et diffus auteur de la *Divine Légation de Moïse*.

Warburton avait lui-même soulevé, par la première publication de ce livre, bien des scandales théologiques. Par une assertion un peu hardie et une conséquence fort bizarre, il soutenait, dans tout son ouvrage : 1° que Moïse n'avait annoncé

nulle part l'immortalité de l'âme, et que ce dogme n'entrait pas dans la première révélation faite aux hommes ; 2° que cela même attestait la divine mission de Moïse, qui avait pu se passer d'un dogme si nécessaire et si naturel à l'homme.

Voltaire, charmé de la première assertion, trouva d'abord très-savant le livre de Warburton, et répéta que la Bible était matérialiste, et que les Juifs n'avaient aucune idée de l'âme immortelle, avant la captivité de Babylone. Mais Warburton, qui, dans son pays, avait été vivement contredit par le docteur Lowth et d'autres érudits, était lui-même fort zélé pour la foi chrétienne, et ne supportait pas qu'on abusât contre elle de son candide paradoxe. Il reprit donc amèrement Voltaire. Il se moqua du poëte qui faisait l'érudit, releva ses bévues d'orientaliste, et parla de *l'égout d'impiété* où il ramassait ses arguments.

Surpris de rencontrer un adversaire aussi outrageux que lui-même, Voltaire s'emporta contre l'évêque de Glocester à une fureur vraiment bouffonne, l'accablant d'injures, et le tutoyant dans un pamphlet sous le nom de Vadé, et bien digne de cette invocation. C'était un des mille tours de Voltaire, dans sa polémique anti-chrétienne, de poursuivre Warburton comme un écrivain sans religion, sans morale, et de l'appeler gravement le *commentateur de Shakspeare, et le calomniateur de Moïse*. Warburton ne répondit pas. Il avait percé à jour la fausse érudition de Voltaire. Mais il n'était pas lu en France. Pour combattre Voltaire avec succès, d'ailleurs, il fallait, avec la même érudition, plus d'esprit et de goût. L'abbé Guénée avait ce triple mérite.

Nourri dans les meilleures traditions de l'école de Rollin, il avait occupé, vingt ans, au collége du Plessis, l'ancienne chaire de ce maître illustre. Comme lui, aux études latines, il alliait un sentiment exquis de notre langue. Plus que lui, il connaissait la haute antiquité ; et, par l'activité d'un esprit curieux et pénétrant, il était passé de l'étude du grec à celle de l'hébreu, et avait joint à la connaissance approfondie des lettres anciennes l'étude alors négligée des principales langues modernes.

L'Angleterre avait fourni à Voltaire des maîtres et des exemples de scepticisme : l'abbé Guénée y trouva des érudits religieux, des philosophes chrétiens, et traduisit d'abord quelques écrits, tels que l'ouvrage de lord Littleton sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, les discours de Seed sur l'excellence de la Bible, la réponse de West aux arguments incrédules de Woolston. Puis, ayant remarqué sans doute que la méthode un peu lente du dogmatisme anglais n'avait point faveur en France, il chercha pour son compte une forme plus vive et plus piquante, et commença ses *Lettres à Voltaire*, sous le nom de Juifs polonais et allemands, c'est-à-dire de ceux mêmes que M. Pinto avait un peu sacrifiés, dans la réponse où il défendait le reste de sa nation. L'abbé Guénée imita de lui cependant le ton de respect et d'admiration envers Voltaire; mais la critique et la raillerie même n'y perdirent pas.

Les rôles furent changés. C'était de Voltaire qu'on pouvait rire. Les nouveaux Juifs, avec beaucoup de politesse, lui montraient ses contradictions, ses légèretés, ses ignorances. Avait-il nié l'authenticité du Pentateuque, alléguant l'impossibilité d'écrire un si long ouvrage du temps de Moïse, où, dit-il, on ne gravait que sur la pierre et en hiéroglyphes, une discussion nette et savante se jouait de toutes ses objections ; elle lui indiquait déjà le double usage des hiéroglyphes, tantôt signes de l'objet, tantôt lettres phonétiques, et faisait ressortir l'absurdité de prétendre qu'on n'avait pu former des caractères sur le papyrus, le lotos, les feuilles de palmier, quand on savait les tailler dans la pierre. Ailleurs Voltaire avait-il trouvé, dans quelques paroles d'Ézéchiel, un texte inépuisable d'immondes plaisanteries sur le déjeuner du prophète, une explication précise, confirmée depuis par les récits de Volney, montrait dans ce passage du texte hébraïque un incident habituel de la vie pauvre du désert, l'usage de faire cuire un maigre gâteau d'avoine sous la fiente desséchée des chameaux. Accusait-il enfin le peuple juif d'avoir été antropophage, la réponse était simple : il avait fait un contre-sens énorme, et pris, dans le latin de la Vulgate, ce qui s'adressait aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie, pour une invitation faite aux Hébreux.

Presque partout, c'est la même manière de réfuter, accablante et modérée. Sur quelques points, toutefois, l'esprit du lecteur n'est pas satisfait ; car il y a, dans les livres saints, des choses insolubles à la raison. Mais alors ce n'est pas l'objection qui a créé la difficulté, c'est le fait même ; et on regrette seulement que l'ingénieux apologiste ait voulu ne manquer jamais de réponses et d'explications. En voulant tout rendre croyable, d'après les vraisemblances vulgaires, il tombe parfois dans un détail technique, dont Bossuet se fût indigné. Telle est, par exemple, une exposition des procédés possibles pour la fonte du veau d'or. Bossuet se fût aussi étonné d'entendre citer, en preuve de la beauté patriarcale de Sara, l'exemple de Diane de Poitiers, et même de Ninon de Lenclos, qui faisait de grandes passions à soixante ans. Cette défense lui aurait paru *peu sérieuse*, et peu *digne d'un prêtre*, comme il disait.

L'abbé Guénée a beaucoup d'esprit; mais il veut trop en avoir. Cela le rend parfois mondain, subtil et presque de mauvaise foi. Il use de ménagements, de détours, et ne sait pas avouer avec force ce qu'il croit. Ce n'était pas défaut de foi, mais influence du temps et respect humain. Il n'y a pas d'ardeur dans ce livre. C'est une défense habile, plutôt qu'une confession haute et sincère. Par là même, l'ouvrage plut au siècle qu'il ne heurtait pas. L'évêque Warburton, traitant avec outrage *le poëte Voltaire*, et lui reprochant ce qu'il appelle ses blasphèmes, n'eût pas réussi en France. L'abbé Guénée, savant et poli, fut beaucoup lu. En continuant ses *Lettres*, et en répondant aux répliques de Voltaire, il s'anima. Supérieur dans les détails par la connaissance profonde des langues et de l'antiquité, il n'eut pas moins d'avantage sur quelques points élevés du dogme et de la morale. Le chapitre où il traite de l'intolérance religieuse chez les anciens est un chef-d'œuvre de discussion; et sa démonstration de la croyance des Juifs à l'immortalité de l'âme, opposée aux doutes et aux variations de Voltaire, est solide autant qu'éloquente. Voltaire lui-même en fut frappé, et après les épithètes ordinaires d'*ignorant* et d'*imbécille*, dont il affublait ses ennemis, il en revint à convenir que *le secrétaire des Juifs* avait de l'esprit, et un style pur; qu'il était poli, mais mordait un peu fort. Il lui répondit sur ce ton dans le pamphlet: *Un Chrétien contre six Juifs*, où, sans détruire une seule objection un peu forte, sans prouver qu'il ne s'était pas trompé sur les langues, la géographie, l'histoire, sans défendre ou sans corriger une seule de ses méprises, il amuse et étourdit les lecteurs par les mille fascinations de son esprit et de sa gaieté.

L'abbé Guénée ne pouvait atteindre jusque là, tout ingénieux qu'il était; mais il répondit, en ajoutant de nouvelles *Lettres* fort remarquables sur les points principaux de la législation mosaïque. On peut regretter qu'ayant plus d'une fois, dans cette querelle savante, traduit des passages du texte hébreu avec une énergie qui leur donnait un jour nouveau, il n'ait pas étendu ce travail, et combattu les faux jugements de Voltaire sur l'éloquence et la poésie des livres saints. Cela eût mieux valu pour la cause de la religion que certaines subtilités de controverse, où il s'arrête souvent. Il eût fait, en homme de talent et de goût, ce que le docteur Lowth a fait en érudit seulement, et ce que La Harpe a tenté avec plus de zèle que de science; et vous connaîtriez davantage son ouvrage, le meilleur que nous ayons sur un sujet qu'on ne peut trop étudier.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Progrès et popularité croissante de la philosophie nouvelle. — Ce qu'elle avait emprunté aux sciences mathématiques. — Maupertuis, précurseur et maître de Voltaire dans l'explication des découvertes de Newton. — Conséquences de ces découvertes dans l'ordre métaphysique. — Diverses écoles de philosophie française formées à l'étranger: matérialisme; théisme; christianisme rationnel. — Les ouvrages de La Mettrie. — L'Académie de Berlin. — Les *Lettres* d'Euler à une princesse d'Allemagne. — Philosophes genevois; Abauzit, Charles Bonnet.

MESSIEURS,

Le caractère de la philosophie française, dans le dix-huitième siècle, fut d'être universelle, de prendre toutes les formes, de se mêler à tout. Je ne crois pas, du reste, qu'elle ait découvert beaucoup de vérités, ou même inventé beaucoup d'erreurs. Mais ce qui était dispersé à différentes époques de l'histoire de l'esprit humain, elle le réunit et le reproduisit à la fois, reprenant sous d'autres noms les paradoxes sceptiques des sophistes grecs, depuis Carnéade jusqu'à Lucien, et mêlant les rêveries d'Épicure au théisme de Socrate et à l'animosité de Julien. Surtout elle fut une secte, une opinion active, encore plus qu'une science. Comprimée d'abord en France, elle eut, au dehors, des missionnaires et des prosélytes; et bientôt, par sa colonie de Berlin, elle anima ses disciples de Paris. C'est ce point de vue que nous étudions de préférence, et qui fait le mieux ressortir l'état des lettres et de la société.

En effet, que la philosophie produise par l'observation une nouvelle analyse des facultés humaines, ou qu'elle donne une nouvelle démonstration de la loi morale, ces précieux et austères travaux peuvent être longtemps le partage d'un petit nombre d'esprits, et rester sans influence sur la foule; car cela veut être étudié pour être bien compris, et ne peut agir que par une lente réflexion. Mais les opinions qui affranchissent d'un joug, qui détruisent une croyance, se répandent bien plus vite; et si, en ébranlant quelques grandes vérités, incommodes aux passions, elles attaquent aussi des préjugés et des abus que le bon sens ne peut défendre, quelle faveur, quel appui ne doivent-elles pas trouver! Ainsi, dans la France du dernier siècle, chaque jour devait s'accroître et se précipiter le mouvement de la philosophie nouvelle, licencieuse et réformatrice, épicurienne et amie de l'humanité, mêlant des choses contraires et même incompatibles, mais flattant par-dessus tout l'indépendance de l'esprit.

Nous avons vu comment cette philosophie s'était produite d'abord, à la suite et à l'abri des sciences

mathématiques et avec l'ingénieuse circonspection de Fontenelle; puis, comment Voltaire l'avait enhardie à se moquer de tout, et avait attaqué les croyances avec le secours des vices élégants du monde; et comment un autre génie, plus patriotique et plus sage, avait tourné la liberté de penser vers un but plus noble, l'empire des lois, le respect des institutions, le décri du pouvoir arbitraire. Mais combien d'autres efforts l'esprit philosophique n'avait-il pas tentés dans cet intervalle! Nous le chercherons d'abord dans la route que Fontenelle avait ouverte, celle des sciences mathématiques rendues intelligibles et populaires.

Descartes, si grand comme philosophe, avait été inventeur dans les sciences; mais il avait mêlé les systèmes aux découvertes, et régné sur les esprits, à la fois par l'erreur et par la vérité. L'impartial Fontenelle lui-même fut exclusivement cartésien, et se montra tel jusque dans l'éloge de Newton. Après Fontenelle, qui avait répandu tant de lumières et d'agrément sur les sciences, il restait donc à énoncer encore en langue vulgaire leurs plus grandes et leurs plus récentes découvertes.

L'exposition complète de la philosophie naturelle de Newton fut, pour la France, une nouveauté hardie, dont Voltaire eut le principal honneur, mais qu'un autre avait préparée. Ce rival malheureux du grand poëte qui chanta et expliqua clairement *l'attraction et la gravitation,* ce fut Maupertuis, homme plutôt singulier que supérieur, qu'on ne peut comparer ni à Fontenelle ni à Mairan, mais qui doit garder une place dans la philosophie scientifique du dix-huitième siècle.

Né en 1698, d'une famille noble de Saint-Malo, et d'abord mousquetaire, puis officier de cavalerie, et studieux, comme Vauvenargues, dans le loisir des garnisons, un goût vif pour les mathématiques et l'astronomie lui fit quitter promptement l'état militaire, et lui mérita, dès vingt-cinq ans, une place à l'Académie des Sciences. Il y fut le premier défenseur des principes de Newton, et y composa quelques mémoires estimés dans le temps. Il fit le voyage de Londres pour se fortifier dans la *philosophie naturelle,* comme on disait alors, au lieu où elle était le plus avancée et le plus libre. Il y fut avant tout autre Français, reçu membre de la Société royale, et il en revint plein de l'esprit de ces grandes découvertes, alors peu connues et suspectes en France. Son *Discours sur la figure des astres* précéda de six ans les *Éléments* de la philosophie de Newton, publiés par Voltaire; et on ne peut douter que Maupertuis n'ait aidé, dans la composition de cet ouvrage, l'auteur de *Zaïre,* dont il était alors l'ami, et qui se plaisait à le nommer son maître.

Un voyage plus lointain venait de jeter sur Maupertuis un grand éclat de faveur publique. Il était parti en 1736, avec le savant géomètre Clairault, et deux autres membres de l'Académie, pour mesurer, sous le cercle polaire, un degré du méridien, tandis que de La Condamine allait prendre une mesure semblable sur les montagnes du Pérou. Le but de ces observations était de connaître l'exacte dimension de la terre, en vérifiant si elle était aplatie vers les pôles. Maupertuis, à son retour, accueilli à Versailles, et célébré par Voltaire, fit un savant et ingénieux récit de son voyage et du travail de ses associés; et il jouit quelque temps de la plus grande faveur dans les salons brillants de Paris.

Ce fut à cette époque sans doute que, familier dès longtemps avec les recherches mathématiques de Newton, il revit l'élégante analyse qu'en faisait Voltaire, entre sa tragédie d'*Alzire* et les entretiens de madame du Châtelet. Imprimé à l'étranger en 1738, le livre de Voltaire ne pénétra pas sans quelques obstacles en France; mais il y répandit promptement la gloire de Newton et l'idée générale de ses immortelles découvertes. Les Anglais ne se méprirent pas cependant sur l'influence qu'avait eue Maupertuis à cet égard. Un de leurs écrivains, que nous citons parce qu'il n'était en cela que le témoin de l'opinion commune, Goldsmith (1), écrivait en 1760 :

« M. de Maupertuis est le premier à qui les philosophes anglais sont redevables de l'admiration « du reste de l'Europe... La philosophie de Newton « et la métaphysique de Locke avaient paru; mais, « comme toutes les vérités nouvelles, elles rencontraient à la fois de l'opposition et du dédain. En « Angleterre cependant, elles étaient étudiées, comprises, et par conséquent admirées. Il n'en était « pas ainsi sur le continent. Fontenelle, qui semblait présider la république des lettres, ne voulant pas reconnaître qu'il avait consumé toute sa « vie dans une philosophie erronée, et unissant sa « voix à la désapprobation universelle, les philosophes anglais restèrent presque entièrement « inconnus. Maupertuis cependant les étudia. Il « crut pouvoir attaquer les opinions de son pays « sur la physique, et n'en être pas moins bon citoyen. Il défendit nos compatriotes; il écrivit en « leur faveur; et enfin, comme il avait la vérité de « son côté, il fit triompher sa cause. Les écrits de « Maupertuis étendirent la réputation de son « maître Newton, et associèrent sa renommée à « celle de notre grand prodige. »

Aujourd'hui, le *Discours sur la figure des*

(1) Goldsmith's Miscellaneous Works, t. IV, p. 130.

astres par Maupertuis est à peine connu, même des savants : Voltaire seul est cité. Mais on conçoit que, dans un temps où les découvertes de Newton étaient encore combattues, le suffrage d'un géomètre ait été plus compté par les Anglais que celui d'un poëte.

Maupertuis, d'ailleurs, avait donné, dans ce discours, le modèle d'une exposition nette et précise, moins ornée que celle de Fontenelle. Mais il n'avait pas cette vivacité, cet agrément naturel qui suit partout Voltaire et le fait toujours lire. De plus, il n'avait adopté les découvertes de Newton qu'avec une sorte de circonspection scientifique. Voltaire les proclamait comme une hardiesse philosophique, et n'était pas fâché d'inquiéter les orthodoxes avec cette puissance nouvelle de *l'attraction* communiquée à la matière. Ce n'est pas que Voltaire ne crût en Dieu, et qu'il n'ait placé cette croyance à la tête de son analyse de Newton; mais il faut avouer que, dans ce premier chapitre, il est un disciple trop peu fervent de Newton, et que, tout en reproduisant ses preuves de l'existence de Dieu, il en affaiblit presque la force.

Ainsi, après avoir reconnu, avec Newton, la nécessité d'un être intelligent pour première cause, il ajoute : « Cet être intelligent est-il absolument distinct du grand tout qu'il anime? existe-t-il à part? » Et plus loin : « La philosophie nous montre qu'il y a un Dieu; elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est;... s'il est dans la matière, ou s'il n'y est pas. » Et ailleurs encore, il convient que, dans le système qui admet un Dieu, il y a de grandes difficultés à surmonter; tout en ajoutant que, dans les autres systèmes, on a des absurdités à dévorer.

Ce Dieu qui serait dans la matière ressemble bien au *monde éternel* de Pline : *æternus, immensus, totus in toto, immò verò ipse totum.* C'est le matérialisme même; et cela est bien loin des idées pures et sublimes que Newton se fait de la Divinité, en appuyant l'induction morale sur les faits mêmes de la science. Pourquoi Voltaire, au lieu de ces petits arguments épars et déchiquetés, n'a-t-il pas traduit le sublime épilogue du livre des *Principes?*

Les corps célestes persisteront dans leur mouvement circulaire par les lois de la gravitation ; mais ils n'ont pu, dans l'origine, recevoir de ces lois mêmes la place régulière de leurs orbites.... Les révolutions des six planètes principales qui tournent autour du soleil, et des dix lunes qui tournent autour de la terre, de Jupiter et de Saturne, tous ces mouvements invariables ne proviennent pas de causes mécaniques, puisque les comètes font un circuit tout à fait excentrique, et se portent librement dans toutes les parties des cieux. Cette belle coordination du soleil, des planètes et des comètes, n'a pu se former que par la sagesse et par l'empire d'un être intelligent et puissant(1). Et si les étoiles fixes sont des centres de systèmes semblables, tous ces systèmes, construits avec une sagesse semblable, seront soumis à l'action d'un seul maître. La lumière des étoiles fixes étant de même nature que la lumière du soleil, et tous les systèmes envoyant réciproquement la lumière à tous les systèmes, pour que les étoiles fixes ne soient pas précipitées l'une sur l'autre par leur poids, c'est encore lui qui a mis entre elles un immense intervalle. C'est lui qui régit tout, non pas comme l'âme du monde, mais comme le maître de toutes choses; et à cause de sa souveraineté, on le nomme ordinairement le *seigneur Dieu* (1), le *Tout-Puissant*.

Ce mot de Dieu n'est qu'une expression relative, et prise dans le point de vue de ceux qui le servent; sa divinité, c'est sa domination, non sur sa propre substance, comme le croient ceux pour qui Dieu est l'âme du monde, mais sur tout ce qui lui est soumis. Dieu est un être éternel, infini et absolument parfait. Mais un être, quelque parfait qu'il soit, s'il n'a pas de sujets, n'est pas le seigneur Dieu. Nous disons, en effet, mon Dieu, votre Dieu, le Dieu d'Israël, le seigneur Dieu; mais nous ne disons pas mon éternel, votre éternel, l'éternel d'Israël; nous ne disons pas mon infini, mon parfait. Ces appellations ne sont pas relatives à celui qui sert. Le mot Dieu signifie généralement maître; mais tout maître n'est pas Dieu. La domination d'un être spirituel constitue Dieu.

De cette domination véritable, il suit que le vrai Dieu est vivant, intelligent et puissant; de ses autres perfections, il suit qu'il est souverainement parfait. Il est éternel et infini, tout-puissant et tout-sachant. Il dure de l'éternité à l'éternité; il assiste de l'infini à l'infini. Il n'est pas la durée et l'espace; mais il dure et il assiste; il dure toujours; il assiste partout (2); et, par son existence continue et universelle, il fait la durée et l'espace. Comme chaque parcelle de l'espace existe toujours, et que chaque moment indivisible de la durée existe partout, pour le créateur et le maître de toutes choses, il n'y a pas de *jamais*, il n'y a pas de *nulle part*.

Toute âme qui perçoit, dans des temps divers, avec des appareils divers de sens et de mouvement, est une personne une et indivisible. Des parties se succèdent dans le temps, et coexistent dans l'espace; mais ni l'un ni l'autre n'a lieu dans la personnalité de l'homme, ou dans son principe pensant, et bien moins encore dans le *principe pensant* de Dieu. Tout homme, en tant qu'il perçoit les choses, est un seul et même homme, dans tous et dans chacun de ses organes, tant que sa vie dure. Dieu est un seul et même Dieu, toujours et partout. Son omni-présence n'est pas seulement une faculté virtuelle, mais une réalité; car la faculté ne peut subsister sans la réalité. En lui sont contenues et se meuvent toutes choses, mais sans contact réciproque. Dieu n'est pas affecté par les mouvements des corps; les corps ne rencontrent aucun obstacle de l'omni-présence de Dieu. Que Dieu soit un être souverainement nécessaire, c'est une chose avouée; et par la même nécessité, il est toujours et partout.

De là il est en tout semblable à soi, tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras, tout entier puissance de sentir, de comprendre et d'agir, mais d'une façon nullement humaine, d'une façon nullement corporelle, d'une façon absolument inconnue pour nous. De même que l'aveugle n'a pas l'idée des couleurs, ainsi nous n'avons pas l'idée des modes par lesquels la souveraine sagesse de Dieu sent et comprend toutes choses. En effet, il est dépourvu de toute forme, de toute figure corporelle; il ne peut être vu, senti, touché; et il ne doit être honoré sous l'image d'aucun attribut corporel.

(1) Elegantissima hæcce solis, planetarum et cometarum compages non nisi consilio et dominio entis intelligentis et potentis oriri potuit. (*Philosophiæ naturalis Principia.*)

(1) Hic omnia regit, non ut anima mundi, sed ut universorum dominus; et propter dominium suum dominus Deus Παντοκράτωρ dici solet. (*Ibid.*)

(2) *Æternus* est et *infinitus*, *omnipotens* et *omnisciens*, id est durat ab æterno in æternum, et adest ab infinito in infinitum, omnia regit et omnia cognoscit quæ fiunt aut sciri possunt. Non est æternitas vel infinitas, sed æternus et infinitus; non est duratio et spatium; sed durat et adest. Durat semper, et adest ubique. (*Phil. nat. princ.*)

Nous n'avons nulle idée de ses attributs; mais nous ignorons quelle est la substance de quelque chose que ce soit. Nous voyons seulement des formes extérieures des corps et leurs couleurs, nous entendons seulement les sons, nous touchons seulement les superficies, nous respirons seulement les odeurs, nous goûtons seulement les saveurs : quant aux substances mêmes, nous ne les pénétrons par aucune action des sens, par aucun effort de la réflexion; et nous avons bien moins encore l'idée de la substance de Dieu. Nous le connaissons seulement par ses propriétés et par ses attributs, par la sagesse et l'excellence de ses œuvres, et par les causes finales qu'il s'est proposées. Nous l'admirons pour ses perfections, nous le révérons et nous l'honorons pour sa puissance, nous l'honorons comme ses sujets; car Dieu, sans sa souveraineté, sans la providence et les causes finales, n'est pas autre chose que la fatalité et la nature (1).

Non-seulement Voltaire n'a pas rendu l'ensemble, et, par conséquent, la force de cette belle démonstration ; mais, à une analyse peu fidèle, il joint, selon son usage, des anecdotes douteuses. « Plusieurs personnes, dit-il, qui ont beaucoup vécu avec Locke, m'ont assuré que Newton avait avoué à Locke que nous n'avons pas assez de connaissance de la nature pour oser prononcer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter le don de la pensée à un être étendu quelconque, c'est-à-dire à la matière. » La matière pensante! la matière capable de vouloir et de réfléchir, comme de graviter, comme de végéter, comme de croître! Voilà le principe qu'insinuait dès lors Voltaire, qu'il ramenait sans cesse, et qui régna, plus ou moins avoué, jusqu'à la protestation de Rousseau.

Mais cette prétendue confidence de Newton à Locke n'est-elle pas démentie par tous les ouvrages du premier, depuis les plus sublimes jusqu'à son Commentaire de l'Apocalypse? Quoi! Newton, presque mystique, n'aurait pas même été spiritualiste? Quoi! il aurait si faussement appliqué la règle sublime qu'il avait découverte? De ce que la matière gravite sous la loi de *l'éternel géomètre*, y a-t-il motif de conclure que, divisée en fractions, elle raisonne, elle veuille, elle soit un être moral? N'est-ce pas là une contradiction dans les termes, ou une dénégation insignifiante? Car, si, par ce don de penser, ajouté, communiqué à la matière, vous entendez, non pas une faculté dont elle est douée, mais une personnalité distincte qui s'unit à elle, n'est-ce pas l'âme elle-même que vous avez nommée, en voulant la méconnaître?

En attaquant l'immatérialité de l'âme, Voltaire, par une conséquence naturelle, supprimait la liberté de l'homme, et arrivait au fatalisme, toujours à l'occasion des découvertes de Newton, le plus religieux des philosophes. Maupertuis, qui avait précédé Voltaire dans l'intelligence de la philosophie newtonienne, était loin d'en tirer un semblable corollaire; mais il en abusait autrement. L'attraction, démontrée comme la loi du mouvement des corps célestes, lui parut le principe universel, applicable à la formation de tous les êtres. Il en fit donc la base d'un système sur la *génération*, qui fut très-contesté. Maupertuis, en guerre avec les savants, comme Voltaire l'était avec les hommes religieux, se lassa plus vite. Il n'avait pas assez le génie des sciences, pour y être inventeur; et il n'était pas assez habile écrivain pour plaire toujours, comme Fontenelle, en rendant compte des inventions d'autrui. Son voyage au cercle polaire passa de mode au bout de quelque temps.

Ne pouvant pas, comme Voltaire, rajeunir à chaque instant la curiosité publique par quelque création nouvelle, il aima mieux changer de théâtre; et lorsque Frédéric, en 1740, reconstitua l'Académie qu'avait fondée Leibnitz à Berlin, il se laissa facilement attirer en Prusse par le monarque, qui cherchait dans toute l'Europe des savants et des lettrés, comme le roi son père y avait longtemps recruté, à tout prix, des hommes de six à sept pieds. Maupertuis, d'abord, plut beaucoup à Frédéric, qu'il suivit à la guerre pendant deux campagnes. Après cet apprentissage, renonçant à la France, quoique toujours pensionné de Versailles, il épousa une noble dame de Poméranie, et s'établit tout à fait à Berlin. Fontenelle, lorsque le régent avait voulu le faire *directeur perpétuel* de notre Académie des Sciences, s'était excusé, disant : « Ah! Monseigneur, pourquoi voulez-vous m'ôter « la douceur de vivre avec mes égaux? » Maupertuis, moins sage, et dont l'amour-propre avait souffert de trouver à Paris beaucoup d'égaux, et quelques supérieurs, se fit nommer par le roi de Prusse *président perpétuel* de l'Académie de Berlin ; et il en fut réellement le chef.

On sait comment sa domination, d'abord assez paisible, fut troublée par Voltaire, devenu son commensal aux soupers de Potsdam. Maupertuis était-il ingrat, tracassier et jaloux, comme le prétend Voltaire? peu importe ; et nous ne le savons pas. Le mathématicien Koenig, qu'il fit rayer de l'Académie, avait-il supposé la lettre de Leibnitz, où était pressenti et réfuté le principe de la *moindre action* dont Maupertuis se disait l'inventeur? nous ne summes pas juges à cet égard. Mais, ce qui tient à la peinture du dix-huitième siècle, c'est que de là sortit la moins philosophique de toutes les querelles, Voltaire publiant contre Maupertuis un pamphlet qu'il désavouait sous serment, Maupertuis dénonçant avec fureur Voltaire au roi, et le roi, dans une lettre colère et mal orthographiée, écrivant à Voltaire : « Si vos ouvrages vous méri-

(1) Deus enim sine dominio, providentiâ et causis finalibus, nihil aliud est quàm fatum et natura.
(*Phil. nat. princ.*)

« tent des statues, votre conduite mériterait des « chaînes. » O philosophie, ô douce égalité entre un sage couronné et de libres penseurs, où étiez-vous?

Ce qui reste de ce débat, c'est que Frédéric, dans sa petite cour littéraire, rappelait la fable du léopard jouant *à la main chaude*, et frappant à son tour de pair à compagnon, n'était le sang qui coule sous la griffe royale. Quant à Voltaire, on lui donne raison, sinon pour la forme, au moins pour le fond, en lisant Maupertuis.

Les écrits de Maupertuis contre Koënig, ses *Lettres* sur le progrès des sciences sont là pour justifier la diatribe du *docteur Akakia*, que Frédéric fit brûler par la main du bourreau sur les places publiques de Berlin. On y rencontre plusieurs vues bizarres, qui prouvent ou que la géométrie n'empêche pas de déraisonner, ou que l'orgueil du paradoxe fausse étrangement l'esprit. Tantôt l'auteur avance que l'âme, qui, dans l'état ordinaire, voit le présent, pourrait, dans un état plus exalté, voir clairement l'avenir; tantôt que, si on trouvait l'art de ralentir la végétation de nos corps, on augmenterait de beaucoup la durée de notre vie, comme on conserve longtemps les oignons dans une cave, en les empêchant de germer. Ailleurs, l'auteur espère un peu la pierre philosophale; ailleurs, il voudrait qu'on creusât une immense cavité pour pénétrer dans l'intérieur de la terre; puis il propose de faire sauter avec de la poudre une des pyramides d'Égypte, pour voir ce qu'elle renferme. Tous ces projets, assez ridicules, le parurent encore plus, commentés par les plaisanteries de Voltaire.

Mais une chose vraiment incroyable, autant que révoltante, c'est la proposition que voici, pour tourner au profit de la science le supplice des criminels: « Peut-être, dit Maupertuis, ferait-on bien « des découvertes sur cette merveilleuse union de « l'âme et du corps, si on osait en aller chercher « les liens dans le cerveau d'un homme vivant? « Qu'on ne se laisse pas émouvoir par l'air de « cruauté, qu'on pourrait croire trouver ici. Un « homme n'est rien, comparé à l'espèce humaine; « un criminel est encore moins que rien. »

Disséquer des cerveaux vivants pour prendre la pensée sur le fait, cela passe encore la barbarie de ces rois d'Égypte qui livraient au scalpel les criminels condamnés à mort, afin que la médecine pût mieux observer sur le vif le mouvement interne des organes et le jeu des nerfs (1). Cette froide et cruelle folie, écrite par Maupertuis, méritait à elle seule la diatribe du *docteur Akakia*.

(1) Longè optimè fecisse Herophilum et Erosistratum, qui nocentes homines, à regibus ex carcere acceptos, vivos inciderint, considerarintque, etiamnum spiritu remanente, ea quæ natura antè clausisset. (CELS. lib. 1.)

A ces bizarreries, le président de l'Académie de Berlin joignit peut-être un autre tort, aux yeux du roi : il n'était pas athée; et il mêlait à ses paradoxes scientifiques une sorte d'imagination religieuse. Son *Système de la nature*, ou *Essai sur la formation des corps organisés*, a partout pour objet d'établir la nécessité d'une première cause intelligente et active. Cet écrit remarquable, publié en 1751, d'abord en Prusse, et à côté des immondes ouvrages de La Mettrie, fut combattu, en France, par Diderot, que nous verrons, à cette époque, commencer son fervent apostolat de matérialisme. Maupertuis, après avoir banni Voltaire de Potsdam, s'y trouvait donc déplacé lui-même. Sa santé s'altéra; son humeur inquiète devint une mélancolie profonde. Il se plaignait du fardeau de la vie; et l'Académie, Potsdam, Berlin lui étaient insupportables. Le roi le laissa partir pour un climat plus doux. Il erra quelque temps, revit son pays natal, s'arrêta en Provence, et vint mourir en Suisse, *entre deux capucins*, dit Voltaire, qui ne l'épargne pas même à l'agonie.

Ce ridicule, jeté sur les derniers moments d'un ennemi, était odieux et faux. Le tour d'imagination de Maupertuis, le caractère même de sa philosophie expliquaient assez d'ailleurs les sentiments religieux qui ont marqué sa fin. S'il montra souvent un amour-propre inquiet et exigeant, son âme n'en était pas moins disposée aux affections vives. Il fut longtemps inconsolable de la mort de son père, comme on le voit par une lettre de Montesquieu, dont l'esprit calme et libre prenait plus doucement les chagrins de la vie.

Ses écrits, malgré quelques paradoxes bizarres, avaient eu, dès l'origine, un caractère moral et spiritualiste. Il y avait persévéré à la cour de Frédéric, bien qu'il dût lui en coûter beaucoup de contredire le roi et d'encourir son ironie. Aux soupers pyrrhoniens de Potsdam, il avait défendu la cause qui n'était pas le plus en faveur, celle de Dieu et de l'âme immortelle. La Mettrie, avec son matérialisme médical, d'Argens, avec son érudition anti-chrétienne, et jusqu'au baron de Polnitz, avec l'histoire de ses trois ou quatre apostasies, amusaient davantage le roi : car il y avait là le courtisan athée, comme, du temps de La Bruyère, le courtisan dévot.

C'est un incident remarquable dans l'histoire que cet appui donné par un souverain au scepticisme le plus destructeur. Les livres de La Mettrie sont, en eux-mêmes, d'une grande médiocrité, et monstrueux sans être saillants. Les uns, comme *l'Art de jouir* et le *Discours sur le bonheur*, n'offrent qu'une grossière licence, et seraient insipides parmi les mauvais livres. Les autres, où l'auteur veut rai-

sonner, tombent encore au-dessous. *L'Homme machine*, le *Traité de l'âme* ne font que ressasser, en termes assez plats, les sophismes que Lucrèce avait animés d'une si belle poésie. La Mettrie s'efforce de voir dans les organes l'homme tout entier; il le rapproche du singe, de la brute; et il ne s'aperçoit pas même que, plus ce rapport de l'organisation physique est marqué, plus est merveilleuse la différence incalculable des deux êtres, plus éclate dans l'homme la présence d'un principe supérieur, descendu sur la matière. Ce n'est pas tout de mal raisonner. Ce qui rend infâmes les livres de La Mettrie, c'est qu'il corrompt systématiquement toute morale, qu'il veut détruire toute conscience. Lucrèce, dans sa négation de la divinité, avait paru croire encore à la vertu, et en faire un principe de bonheur. Le lecteur du roi de Prusse écrivait qu'il n'y a pas de remords, et que l'homme doit se livrer au vice et au crime, si le vice et le crime le rendent heureux.

Quand on lit ces choses dans des ouvrages imprimés à Berlin sous la protection du roi, et tout remplis de plates invocations à son génie, on se demande où Frédéric voulait mener l'Europe, et si c'était en lui calcul de despotisme pour avilir et dégrader les hommes, ou simplement débauche d'esprit philosophique.

Mais Voltaire lui-même, qui blâme ces écarts du *libre penser*, et qui nomme quelque part La Mettrie un *philosophe ivre*, n'avait-il pas trempé parfois dans ces complots contre la dignité de l'espèce humaine? On peut le croire, en lisant certain Traité de métaphysique, qu'il avait achevé dès 1736, mais qu'il ne publia pas de son vivant. Là, Dieu est encore conservé; la nécessité d'une première cause paraît démontrée: mais toutes les vérités morales sont méconnues. Là, Voltaire, au fond, et sauf les grâces de l'esprit et du langage, argumente comme La Mettrie. En affectant le doute, il va jusqu'à la négation absolue de la spiritualité de l'âme. Après avoir affirmé que l'âme ne pense pas toujours, « il est donc absurde, « dit-il, de reconnaître en l'homme une substance « dont l'essence est de penser. » De là, il part naturellement pour refuser toute liberté à l'homme, pour le soumettre à la loi des sens, les seuls maîtres de son intelligence, et pour supprimer toute relation entre le Dieu qu'il a reconnu et la créature intelligente qu'il dégrade. Il supprime aussi le remords, et met à la place le gibet et la roue, dont il menace les méchants.

Voltaire, à la vérité, se contredit dans cet ouvrage. Après avoir tourné en ridicule les idées innées, et répété l'axiome que toutes les idées viennent par les sens, il reconnaît dans l'homme des dispositions instinctives. « La bienveillance pour « notre espèce est née, par exemple, avec nous, » dit-il. Et ailleurs: « Quoique ce qu'on appelle vertu « dans un climat soit précisément ce qu'on appelle « vice dans un autre, et que la plupart des règles « du bien et du mal diffèrent comme le langage et « les habillements, cependant il me paraît certain « qu'il y a des lois naturelles, dont les hommes sont « obligés de convenir par tout l'univers, malgré « qu'ils en aient. » C'est-à-dire que cet esprit si net et si juste ne peut, *malgré qu'il en ait*, aller jusqu'au bout du matérialisme qu'il adopte. Il en abandonne les dernières conséquences, répoussées par le fait comme par le raisonnement; et il se fâche, quand elles sont reprises par la logique grossière de La Mettrie. Mais, s'il y échappait lui-même par une contradiction, il n'en a pas moins posé le faux principe d'où sortent ces conséquences. La vérité morale est la loi des intelligences immortelles; les nier, c'est nier cette vérité même. Et lorsque ensuite, forcé de la reconnaître, vous la comparez à l'instinct de l'abeille, et que vous assimilez une abstraction sublime ou un sentiment pur aux alvéoles d'une ruche, vous ne faites que matérialiser l'idée du bien et du mal, comme vous avez matérialisé l'âme; vous faites un non-sens, dont se moquait à son tour La Mettrie.

Quoi qu'il en soit, Frédéric, qui s'était amusé souvent du débat des deux opinions, paraît avoir incliné de préférence vers le matérialisme complet et conséquent. Il ne rougit pas de composer un éloge funèbre de La Mettrie. Cependant la pensée du roi ne prévalait pas, sur ce point, devant sa propre Académie, où il fit lire cet éloge. Soit indépendance d'opinion, nécessaire aux lettres, soit candeur allemande, il s'y était formé un parti de philosophes chrétiens. Deux hommes célèbres, entre autres, Lambert et Euler, appliquaient à la démonstration des vérités religieuses les découvertes et la méthode de la science.

Nous ne citons que sous ce point de vue Lambert, qui, bien que né à Mulhausen, en France, appartient exclusivement à l'Allemagne par sa langue. Ses *Lettres Cosmologiques* sont un nouveau Traité de l'existence de Dieu, démontrée par la grandeur et la régularité de l'univers *newtonien*. Le mathématicien et poete, dans le ravissement que lui donnent ces prodigieux calculs, ces distances infinies, ces soleils innombrables, ces myriades de mondes, et cette lumière en route depuis plusieurs milliers d'années avant d'arriver jusqu'à nous; et, du milieu de cet infini, il élance son âme vers le Créateur, dont il surprend partout la puissance dans la merveille de ses œuvres. L'ouvrage de Lambert est l'hymne de la science, et le plus bel exemple de l'appui qu'elle peut donner au sentiment religieux,

Euler démentit de plus près encore la philosophie française du dix-huitième siècle, tout en lui empruntant sa langue pour la combattre. Ce n'est pas seulement l'existence de Dieu, la nécessité d'une cause première qu'il entreprit de défendre dans ses *Lettres*, écrites en français, à la nièce du roi de Prusse, la princesse d'Anhalt : quelques-unes de ces lettres sont une complète profession de foi spiritualiste et chrétienne. Je sais que, de nos jours, on les a trop vantées peut-être, dans la joie qu'on éprouvait à trouver si orthodoxe un savant, un géomètre. Il semblait que ce suffrage comptait double, et qu'on ne pouvait le priser trop haut. A vrai dire cependant, il suffisait de remonter un peu en arrière, pour rencontrer partout cette alliance de l'esprit mathématique et de l'esprit religieux, dans Pascal, dans Fermat, dans Kepler, dans Tycho-Brahé, dans Galilée; et c'était le génie du siècle, bien plus que celui de la science, qui avait rendu ce rapport si singulier et si rare.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous frappe dans la métaphysique d'Euler, c'est sa persuasion même, plutôt que les motifs de cette persuasion. Attaque-t-il, par exemple, les philosophes « qui se sont « imaginés que la matière pourrait être douée de « la faculté de penser, » il se borne à leur objecter que « les propriétés des corps sont l'étendue, « l'inertie et l'impénétrabilité. » Il ne dit rien de l'attraction et de la gravitation; il n'explique point la différence entre les propriétés et les lois de la matière, entre les qualités qu'elle a, et l'action qu'elle peut recevoir. Ailleurs, il assure que le siége principal de l'âme est dans *le corps caleux* (1); ou bien, pour en donner l'idée, il la compare au point géométrique, qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Puis il blâme cette comparaison, sans y rien substituer.

Euler n'était pas entré dans cette belle voie de l'observation intérieure qui suit les phénomènes de l'âme, et démontre son essence par son activité. En reportant, comme tout le dix-huitième siècle, l'origine des idées à la sensation, il ajoute : « La « liaison que le Créateur a établie entre notre âme « et notre cerveau est un si grand mystère que nous « n'en connaissons rien autre chose, sinon que « certaines impressions faites dans le cerveau, où « est le siége de l'âme, excitent en elle certaines « idées ou sensations ; mais le *comment* de cette « influence nous est absolument inconnu. » Plus loin, cependant, il soupçonne qu'après la faculté de sentir, après la mémoire, après les idées simples et composées, il y a encore une autre faculté de l'âme, qu'on appelle l'attention. Puis, de cette faculté, qui précède toutes les autres, car sans elle la sensation même est imperceptible ou confuse, il dérive *l'abstraction*, qu'il appelle une nouvelle faculté, et qui le conduit au *jugement*. Toute cette marche est sans doute assez défectueuse ; et une dissertation, mi-partie algébrique, sur les signes et les procédés du langage, nous paraît ajouter peu de lumière à ces premières notions. Mais viennent ensuite de belles choses, dites avec simplicité, sur le bien et le mal dans l'ordre physique, sur la destination de l'homme, enfin sur la foi chrétienne même et les vertus qu'elle inspire. En tout, cet ouvrage, dans sa forme négligée, était une noble protestation devant Frédéric et le dix-huitième siècle.

(1) Tome II, page 60.

Cette espèce de réaction, ou de dissidence, qui créait un parti religieux dans la philosophie même, ne fut sensible que hors de France, du moins jusqu'à Rousseau, qui lui-même était un étranger. Nous ne parlons plus de l'Angleterre, où ce contrecoup avait dû plusieurs fois se produire, à la faveur même du droit de discussion. Mais à Genève il parut très-marqué. A la place des théologiens dogmatiques, on y vit de pieux contemplateurs de la Providence, si méconnue dans les cercles philosophiques de Paris. Tels furent, à des degrés différents, Abauzit et Charles Bonnet, libres penseurs religieux, purs et vertueux moralistes.

Abauzit ne fut guère connu en France que sur la parole de J.-J. Rousseau, et par une note de la *Nouvelle Héloïse*, où il était comparé à Socrate. Voltaire ensuite s'empara de son nom, et lui attribua quelques hardiesses du *Dictionnaire philosophique*. Abauzit, dont la famille remontait, dit-on, à un médecin arabe du moyen âge, était né à Uzès, vers le milieu du siècle de Louis XIV. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut, dans son enfance, arraché à sa mère, qui était protestante, et mis dans un collége catholique. Sa mère parvint à l'en retirer, le fit passer à Genève, et s'y réfugia près de lui. Ces prémices de persécution avaient dû inspirer au jeune homme l'esprit de tolérance et de liberté, en même temps qu'une grande variété d'études favorisait en lui le libre penser. Mais il n'en resta pas moins religieux. Il prit part à la traduction française de l'Évangile, publiée à Genève; et pendant le cours de sa longue vie, il ne cessa jamais de s'occuper de théologie et de critique sacrée. Rien, dans ses travaux, ne porte le caractère du scepticisme. Il y a plus de charité que de dogme, mais souvent le langage d'une persuasion vive, bien éloignée de la polémique anti-chrétienne. Voltaire l'a nommé quelque part le *chef des Ariens de Genève ;* et il paraît en effet incliner au sentiment des Unitaires : mais avec quelle réserve et quelle gravité religieuse! Ses deux écrits, *sur la con-*

naissance du Christ, et sur l'honneur qui lui est dû, ont inspiré les belles pages qui, dans la profession de foi du *Vicaire savoyard,* choquaient si vivement Voltaire, comme une inconséquence et un désaveu d'incrédulité.

Admirable dans la modestie et la simplicité de ses mœurs, et possédant son âme en paix jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, Abauzit fut, à Genève, le vrai et silencieux modèle de ce christianisme philosophique, dont nous verrons Rousseau devenir, par moments, l'incomparable orateur.

Un autre écrivain de Genève, Charles Bonnet, eut bien plus de célébrité en Europe. Sa renommée s'appuyait sur l'étude approfondie de l'histoire naturelle. Cette science, qui, au dix-huitième siècle, parut s'absorber tout entière dans la gloire de deux hommes aussi différents par le but que par le génie, un grand classificateur et un philosophe éloquent, Linné et Buffon, avait produit, à la même époque, de pénétrants observateurs, qu'on a tort de ne pas compter parmi les écrivains. Tel fut Réaumur, dont les recherches sur l'histoire des insectes font partie de la science, et, lues par fragments, peuvent offrir à l'ignorance même un vif intérêt de curiosité.

Charles Bonnet se forma par les écrits de Réaumur, et avait reçu comme lui le génie de l'observation. Né à Genève en 1720, d'une famille riche et patricienne, et n'ayant jamais quitté les pittoresques contrées de la Suisse, ses premières études se portèrent sur la botanique et l'*entomologie*. Il y fit de précieuses découvertes, qui n'intéressaient pas les savants seulement. Le célèbre historien Müller, admis, dans sa jeunesse, près de ce docte naturaliste, écrit à son ami Bonstetten : « Bonnet fait imprimer ses nouvelles observations sur les insectes : « cela est beau comme un roman ; l'araignée surtout « vous étonnera. »

C'est qu'en effet le naturaliste genevois, à la patiente sagacité de l'observateur joignait l'imagination et la sensibilité. Par là, dans la diffusion un peu incorrecte de son style, il est cependant écrivain ; et, soit qu'il étudie la création dans les *infiniment petits*, ou dans les phénomènes du règne végétal, soit qu'il décrive la reproduction merveilleuse du *puceron hermaphrodite,* ou la formation et la texture des feuilles, il étonne, il attache ; il parle aux yeux et à l'âme.

En lui, comme dans Haller, l'étude des sciences naturelles avait nourri le sentiment religieux ; et lorsque la fatigue de l'observation microscopique le tourna vers d'autres travaux, son esprit fut tout préoccupé de méditations métaphysiques et religieuses. Il les appliqua d'abord à l'étude de sa science favorite, dans deux ouvrages d'une haute généralité, les *Considérations sur les corps organisés*, et la *Contemplation de la nature*, ouvrages dont l'illustre Cuvier a loué la méthode et la profondeur. Puis il se vit amené à l'objet principal de la métaphysique, l'étude et l'analyse des facultés de l'âme ; mais il y porta nécessairement les habitudes de l'observation physique.

Par là sa philosophie parut singulièrement se rapprocher de celle de Locke, et des théories qui expliquent tout par l'*organisme*, ou par la faculté de penser communiquée à la matière. Le but cependant était fort différent ; car il n'y eut jamais d'écrivain plus religieux, et, en dernier résultat, plus spiritualiste que Bonnet. Seulement, dominé par ses études de naturaliste, et moins exercé à l'observation interne, à l'étude de l'âme sur elle-même, qu'aux procédés de l'inspection anatomique, il ne conçoit la pensée que comme une *fibre intellectuelle*. L'âme est pour lui une nature mixte et indestructible, dont la vie est l'épreuve, et la mort le perfectionnement. Ces idées allaient mal au dix-huitième siècle. Quelques théologiens orthodoxes y trouvaient un reste de matérialisme. Les sceptiques, et Voltaire à leur tête, s'en moquaient comme d'une rêverie mystique. Bonnet se défendit avec candeur contre les premiers ; et il s'expliqua pour tous, dans sa *Palingénésie philosophique,* belle spéculation qui se termine à une pure et savante profession de la foi chétienne.

Ce n'est pas que cet ouvrage n'offre de singulières opinions. L'anatomiste métaphysicien expliquait la permanence du principe pensant par celle d'un petit corps organique impérissable, « vrai siége « de l'âme, dit-il, et qui est comme la monade de « la pensée. » Cette immortalité qu'il assure à l'homme, il ne peut la refuser même aux animaux. Il s'occupe de leur état futur, et prévoit pour eux une seconde vie, plus parfaite par le développement du petit corps organique de matière éthérée, qui renferme aujourd'hui leur âme, et qui doit la perpétuer. Dans cette perspective, il ne craint donc pas d'écrire : « L'homme transporté dans un autre « séjour, plus assorti à l'éminence de ses facultés, « laissera au singe et à l'éléphant cette première « place qu'il occupait parmi les animaux de notre « planète. Dans cette restitution universelle, il « pourra se trouver, chez les singes et chez les éléphants, des Newton et des Leibnitz. »

L'imagination de l'auteur, en même temps qu'elle voit la brute monter, dans une vie à venir, au rang de l'homme, se demande si la plante ne passera pas également de l'être végétal à l'être animé. Il appuie cette idée de poëte par de savantes observations sur les nuances successives, les dégradations imperceptibles qui rapprochent les divers règnes de la création. Dans ce rêve d'une âme bienveillante,

il y aurait de l'avancement pour tout le monde; tout, dans la nature, monterait par degrés vers la sensation, la vie active, l'intelligence, la béatitude.

Nous nous arrêtons; et bien qu'il y ait, dans cette théorie, quelque chose qui appartient à Leibnitz, à ce Leibnitz, *dont les erreurs mêmes sont comptées parmi les titres de gloire de l'esprit humain*, nous avouons que tout cela est bien étrange. L'ouvrage de Bonnet n'en est pas moins une belle et curieuse lecture; la dernière partie surtout ne doit pas souffrir des illusions qui précèdent; et elle mérite d'être étudiée à part, comme un des plus curieux efforts de l'esprit philosophique, remontant, par le raisonnement, vers la foi. L'examen de l'Évangile surtout, d'après les probabilités ordinaires des témoignages, est un chef-d'œuvre d'induction originale.

Cet homme, qui s'était ainsi partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix, dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. Comme ce vieux solitaire de la Trappe interrogé sur l'emploi de sa vie, il aurait pu répondre : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* Mais, à cette sublimité rêveuse, il avait mêlé la pratique de toutes les vertus sociales. « Cet « homme est un être presque divin : je n'ai ren« contré ni dans le monde, ni dans l'histoire, un « plus vrai philosophe, un caractère plus noble et « plus aimable. » Voilà le témoignage que lui rendait le sceptique Müller, après avoir passé plusieurs mois près de lui et de sa femme, dans sa campagne de Genthod, agréable retraite d'où sont datés ses principaux ouvrages. Genthod, modeste habitation d'un sage, tu n'as point rivalisé avec ce bruyant Ferney, où Voltaire, à la même époque, attirait les grands et les philosophes, où il déclamait le rôle de Lusignan, et écrivait *Candide;* tu seras moins célèbre aussi, dans l'avenir, que cet autre château du voisinage, illustré par les noms de Necker et de Staël : mais l'ami de la science et de la vertu ne t'oubliera pas en traversant la Suisse !

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Progrès de l'école sceptique en France. — Elle devient tout à fait dogmatique. — Son influence sur la morale et sur le goût. — Diderot. — Ses écrits philosophiques; ses romans licencieux. — D'Alembert. — Reflet de son génie mathématique sur ses études littéraires. — Sa philosophie et sa critique. — Réforme de la philosophie matérialiste. — Philosophie de Condillac, considérée dans ses principes, sa méthode. — Influence qu'elle exerce.

MESSIEURS,

Les écoles françaises de Berlin et de Genève, en reproduisant nos opinions sceptiques, travaillaient à les réformer et à les combattre. Il y avait doute et partage dans les esprits : chez quelques-uns, le sentiment religieux renaissait du libre examen; et la philosophie expérimentale était ramenée, à travers les recherches les plus hardies, aux vérités instinctives du spiritualisme. Mais, à Paris, le scepticisme, peu contredit, devenait dogmatique; et il avait toute l'autorité et l'intolérance de la mode. Bientôt sa doctrine ne fut pas seulement une négation, mais une foi; aux doutes discrets, aux insinuations malignes, aux attaques partielles, à la raillerie qui respectait du moins quelques grands principes, succédait une destruction sérieuse et systématique de toute croyance religieuse et morale. Voltaire était dépassé, et restait en arrière, non-seulement comme trop timide dans ce qu'il disait, mais comme trop faible au fond de l'âme, et gardant encore le préjugé de Dieu. La doctrine contraire commença d'être prêchée avec hauteur. Il y avait l'apostolat de l'athéisme.

L'homme qui remplit cette mission avec le plus de talent et d'ardeur, fut Diderot, esprit vaste, mais inconséquent, peu d'accord par sa nature avec ses propres opinions, enthousiaste et sceptique, bon homme exprimant parfois des vœux atroces, capable de vertu, et destructeur de toute morale. En Diderot se résume une école entière. Il n'en était pas seulement le chef avoué, mais le travailleur le plus actif; et indépendamment de tout ce qu'il a fait seul, elle n'a rien publié où il n'ait mis la main. Avec lui, nous avons eu tant d'écrits, graves ou licencieux, techniques et déclamatoires, sortis de sa plume, sous son nom, et tant d'écrits ou adoptés par d'autres, ou furtifs et sans aveu, *le Système de la nature*, *le Code de la nature*, toute la bibliothèque polémique de d'Holbach, et les chapitres les plus hardis d'Helvétius, et ce qu'il y a de plus éloquent dans l'histoire philosophique de Raynal, ou de plus curieux dans la correspondance de Grimm.

Diderot représente une seconde époque du dix-huitième siècle, le passage du déisme à l'athéisme, de la licence aristocratique du *Mondain* au cynisme des *Bijoux indiscrets*, de la liberté frondeuse et de l'indépendance raisonnable à la haine de tout pouvoir, enfin du libre examen à l'abolition de tout principe.

Diderot, le plus remarquable de tous les hommes qui secondèrent ce mouvement, appartenait à la classe laborieuse. Né à Langres, en 1712, d'un père honnête coutelier, il commença, grâce aux institutions du temps, d'excellentes études au collége des Jésuites de sa ville, et vint ensuite les achever à Paris, par des cours de philosophie et de sciences. Comme presque tous les écoliers spi-

rituels et sans fortune, il était destiné à l'état ecclésiastique : son père l'y engageait ; et les Jésuites d'abord, puis l'Université, tâchèrent de l'attirer. Mais son frère seulement devint un assez bon chanoine. Pour lui, une autre ardeur l'entraînait ; il secoua le joug, et vécut à Paris de petits secours envoyés par sa mère, de leçons de mathématiques, et de tous les expédients d'un pauvre jeune homme.

Un de ces expédients fut de dire à un religieux en crédit qu'il voulait entrer dans son ordre et se consacrer à Dieu, mais qu'avant de quitter le monde, il avait des dettes à y payer. Le religieux l'accueillit, et lui prêta plusieurs fois de l'argent, sur sa conversion future ; mais comme les demandes se renouvelaient, enfin il refusa. « Vous ne voulez plus me prêter d'argent? lui dit alors le néophyte. — Non, assurément. — Eh bien ! je ne veux plus être carme. » Cette feinte nous paraît moins piquante et moins bonne que ne le croit un admirateur de Diderot. Elle semble annoncer déjà l'art qu'eut souvent ce philosophe de prendre avec emphase des rôles un peu factices, et de s'imposer parfois à autrui, au nom de la philanthropie, de la vertu, de l'amitié.

Quoi qu'il en soit, les privations de sa jeunesse ne furent pas soutenues sans courage. Il étudia et travailla beaucoup, faisant des traductions pour les libraires, des sermons pour les prédicateurs, parfois même des mandements pour les évêques. Il s'était marié, et il avait une femme et une fille à nourrir. Cependant, au milieu de ce travail obscur et forcé, et des dissipations d'une vive jeunesse, son talent se formait, et ne tarda point à paraître.

La littérature anglaise était alors la grande ressource de Diderot ; il y prenait ses premières vues encyclopédiques, et des idées nouvelles en critique et en philosophie. Goldsmith raconte quelque part une soirée, où, dans son voyage à Paris, vers 1740, il entendit Fontenelle, Diderot et Voltaire discuter sur la littérature de son pays. Fontenelle, qui la connaissait assez peu, l'attaqua finement et sévèrement. Diderot en prit la défense, longuement et avec plus d'ardeur que de justesse, au jugement même d'un témoin intéressé. Voltaire le laissa dire ; mais lorsque, bien tard dans la soirée, Voltaire prit ensuite la parole et soutint la même thèse, sans exagération, sans emphase, avec un choix exquis de souvenirs et d'expressions, ce fut un charme qui retint tout le monde éveillé une partie de la nuit. Évidemment, c'est à l'Angleterre bien étudiée, c'est à Richardson, c'est à Lillo, c'est à la liberté de la scène anglaise que Diderot emprunta plus tard son drame moral, et l'expressive familiarité de ses récits. Mais il n'écrivit d'ouvrages d'imagination que dans sa maturité ; et il ne chercha d'abord chez les Anglais que l'érudition et la hardiesse philosophique. On le voit par son imitation assez littérale du traité de Shaftesbury *sur le mérite et la vertu*. En donnant parfois plus de vigueur et d'éclat aux raisonnements de cet ingénieux sceptique, Diderot le suit pourtant à la trace, et, comme lui, s'arrête encore à la croyance de Dieu. Mais cet ouvrage, fondé sur les principes d'un théisme presque chrétien, n'exprimait pas l'opinion vraie de Diderot ; et on ne peut y chercher que le talent d'écrire, et une forme à la fois logique et brillante.

Bientôt il se montra plus hardi dans un recueil de *Pensées philosophiques*, publiées sous l'anonyme. Là, Diderot est encore théiste ; et de l'existence du monde, il conclut le Créateur. Mais, sur tout le reste, il fait au dogme et à la morale une guerre assez ouverte ; et, sous le prétexte de ramener les hommes à la religion naturelle, il attaque déjà tous les cultes. Écrites d'un style vif et brusque, avec un mélange d'imagination et de saillies, ces *Pensées* eurent un grand succès, et furent attribuées à Voltaire, dont la moquerie plus circonspecte n'avait pas osé tant de choses en quelques pages.

Diderot redoubla, et fit paraître sa *Lettre sur les aveugles*, qui lui attira cette détention à Vincennes, date célèbre du premier écrit de Rousseau. La *Lettre sur les aveugles* était moins claire que les *Pensées philosophiques ;* et je ne sais si elle eût été beaucoup lue, sans la persécution de l'auteur. Il y avait cette alliance de conjectures arbitraires et d'observations physiques dont Diderot a souvent abusé. Le but de l'auteur était obscur ; les déductions longues et embarrassées. Il avait fait un grand pas cependant ; il arrivait à l'athéisme : mais en vérité, c'était par l'hypothèse la plus absurde. Certes, si la pensée humaine brille à nos yeux dans toute son activité immatérielle et spontanée, si nous sentons la force de cet axiome, *je pense, donc je suis*, c'est surtout quand nous voyons l'intelligence suppléant à l'imperfection des sens, et se passant parfois des plus précieux organes.

Si un homme aveugle-né a compris la lumière, et fait des leçons publiques sur la théorie de l'optique et la décomposition des couleurs, il y a là un des efforts de l'intelligence, qui en marquent le mieux la sublime origine. Et cependant c'est un témoin de ce genre, c'est le célèbre Saunderson que Diderot s'avise de produire en preuve contre Dieu ; c'est dans la bouche de ce géomètre aveugle qu'il met ses objections à l'existence du Créateur.

Historiquement, l'anecdote a été démentie par un compatriote de Saunderson, par le ministre anglican qui assistait ses derniers moments: mais le raisonnement était encore plus faux que l'anecdote. Saunderson, l'ami, l'élève de Newton, se fût-il montré aussi ferme et aussi bon athée que le veut Diderot, il faudrait peser sur ce point non pas son autorité, mais ses objections; et celles que lui attribue la *Lettre sur les aveugles* sont bien faibles. « Vous me citez des prodiges que je « n'entends pas, dit-il, suivant cette lettre; si « vous voulez que je croie en Dieu, il faut que « vous me le fassiez toucher. » Pour faire un argument de cette force, l'exemple de Saunderson n'était pas nécessaire; un clair-voyant pouvait dire de même: « Si vous voulez que je croie en Dieu, « il faut que vous me le fassiez voir. »

Hors de là, le raisonnement que Diderot prête à son philosophe aveugle se réduit à la vieille supposition que la matière en mouvement a pu se débrouiller d'elle-même par une multitude d'essais successifs; que les êtres informes ont péri, et qu'enfin quelques formations accidentellement régulières et viables ont duré. Voilà le grand mot de la *Lettre sur les aveugles*.

Cet athéisme a son corollaire naturel, la destruction de toute morale. Suivant l'auteur, les idées même les plus purement intellectuelles, les idées de vice et de vertu, sont, comme le reste, toutes dépendantes du corps. En voulez-vous la preuve? Les aveugles ne conçoivent pas la pudeur; donc la pudeur dépend de la vue: ils ont grande aversion du vol, aversion qui, selon Diderot, naît en eux de deux causes, de la facilité qu'on a de les voler sans qu'ils s'en aperçoivent, et plus encore peut-être de celle qu'on a de les apercevoir, quand ils volent: donc apparemment les clair-voyants devraient être des fripons. Mais Diderot, sans s'embarrasser des conséquences diverses attachées à ces deux exemples, s'écrie gravement: « Ah! madame, « que la morale des aveugles est différente de la « nôtre! que celle d'un sourd différerait encore de « celle d'un aveugle, et qu'un être qui aurait un « sens plus que nous trouverait notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis! »

Ainsi, point de Dieu, point de vérité absolue, point de morale. Nous voilà tombés bien bas et bien loin de cette sphère élevée où nous plaçait Montesquieu reconnaissant une raison primitive et une justice antérieure aux êtres qui la reçoivent et l'appliquent. La matière organisée d'elle-même, et tout l'ordre moral soumis à la matière, ou plutôt point d'ordre moral! Diderot s'enfonça dans ce chaos, de toute l'activité de son ardent génie. Là il rampe, il guée, il nage, et quelquefois il monte et s'élance, comme un météore, pour prendre toutes les expressions du poëte.

L'inutilité d'une cause première, la négation de la divinité, la matière vivante et créatrice, l'absence ou l'incertitude de la loi morale, voilà ce qu'il croit, ce qu'il veut, ce qu'il affirme ou ce qu'il insinue dans sa *Réfutation de Maupertuis*, dans son *Interprétation de la nature*, dans ses *Romans*, plus contagieux que ses *Traités*, dans sa *Promenade du sceptique*, dans son *Rêve de d'Alembert*, cynique ébauche où le *matérialisme* est mise en thèse et en action avec une impudence d'images égale à l'absurdité du raisonnement.

L'Interprétation de la nature était imitée de Bacon, pour le titre et pour quelques formes philosophiques; mais, à travers l'éblouissement des grands mots, on recueille peu d'instruction de cette lecture.

Bacon avait dit avec grandeur et vérité: « Ministre et interprète de la nature, l'homme n'agit, « et ne connaît qu'en proportion de ce qu'il a ob« servé de l'ordre même de la nature. Il n'a pas « d'autre science; il n'a pas d'autre pouvoir. On ne « commande à la nature qu'en lui obéissant. Ni la « main seule, ni l'intelligence laissée à elle-même « n'ont beaucoup de force. Il faut des instruments; « ils ne sont pas moins nécessaires pour l'intelli« gence que pour la main. Les instruments de la « main produisent ou règlent le mouvement: les « instruments de l'esprit aident l'intelligence, ou la « prémunissent. Il serait insensé et contradictoire « en soi d'espérer que les choses, qui n'ont jamais « été faites, puissent se faire, si ce n'est par des « méthodes qui n'ont jamais été tentées. »

Diderot exagère et parodie ce langage. « La vé« ritable manière de philosopher, écrit-il, ce serait « d'appliquer l'entendement à l'entendement et « l'expérience aux sens, les sens à la nature, la « nature à l'investigation des instruments, les ins« truments à la recherche et à la perfection des « arts, qu'on jetterait au peuple, pour lui ap« prendre à respecter la philosophie. » Rien, dans Diderot, ne réalise ce fastueux programme; et personne moins que lui n'a observé cette première règle d'appliquer l'entendement à l'entendement; car ces paroles, si elles ont un sens, ne pourraient désigner que l'observation interne, l'étude attentive des phénomènes de l'âme; et c'est précisément ce que Diderot néglige ou méconnaît, pour chercher tout dans l'organisation physique.

Diderot ajoute qu'il existe une philosophie rationnelle et une philosophie expérimentale. Mais donne-t-il, comme Bacon, quelques règles précises et sûres, pour diriger l'expérience? Nullement. Il entasse quelques hypothèses sur l'origine

des êtres, et n'exprime un peu distinctement que *l'atomisme* d'Épicure. C'est à ce sujet qu'il combat Maupertuis, ou plutôt que de la théorie de ce philosophe sur les forces vivantes qui concourent à l'ordre du monde, il tire de nouveau le vieux système du *Panthéisme*, dont il semble l'obscur Hiérophante. Maupertuis avait tout subordonné à l'existence et à l'action de Dieu : Diderot n'admet d'autre Dieu que la matière, incessamment transformable et vivante. La conclusion qu'il en tire, c'est de conseiller aux hommes de laisser là ces questions futiles sur l'origine des choses, pour s'occuper seulement des recherches relatives à leur bien-être; et le conseil serait bon, si le bien-être de l'homme était possible, sans la culture de l'âme, et sans l'idée de Dieu, du devoir et de la vertu. Mais autant les hypothèses cosmologiques sont inutiles et inaccessibles à l'homme, autant lui importe et lui appartient la méditation sur lui-même, sur son Dieu et sur sa fin. Pour cela, les instruments sont en lui : la lumière est à sa portée; il voit dans son âme. Mais c'était cette lumière que le philosophe venait éteindre, en ne laissant ni Providence, ni loi du devoir dans le monde. Car c'est là ce qui sort, plus ou moins avoué, de la métaphysique de Diderot, et ce qui règne dans sa morale.

Cette *Interprétation de la nature*, confuse et déclamatoire, n'a d'importance que comme le manifeste d'un parti. Ce fut le *novum organum* de l'athéisme au dix-huitième siècle; et Diderot se chargea lui-même de le commenter et de l'étendre, par ses conversations et par les écrits qu'il inspirait. Qu'y a-t-il, en effet, dans le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature*, le *Code de la nature*, *l'Age de la raison* de Thomas Payne, et cent autres pamphlets contre Dieu? L'affirmation de ce que Diderot avait jeté comme un doute profond et mystérieux, savoir que la matière, active par elle-même, produit dans ses états successifs toutes les formes de l'être, le mouvement, la vie, l'intelligence.

Sans doute, des esprits différents tiraient de cette doctrine commune des conséquences fort diverses. Et de même que Spinosa, dans son système de l'infinie substance, voyant, et, pour ainsi dire, touchant partout ce monde animé, seul Dieu qu'il reconnaisse, en parle avec une pieuse extase, dont les expressions ressemblent au pur amour de Fénelon pour la suprême intelligence; ainsi, dans le dix-huitième siècle, quelques esprits, conduits, par la perversion du raisonnement, à ne voir dans l'homme que matière, étaient pénétrés cependant d'un affectueux respect pour l'humanité. Mais une doctrine se juge par ses inductions naturelles, et non par quelques inconséquences; et le résultat logique de l'athéisme, c'est l'anéantissement de la loi morale.

Quelques philosophes de bonne ou de mauvaise foi ont soutenu le contraire. Quand Dieu n'existerait pas, ont-ils dit, l'homme n'en est pas moins obligé d'être juste et bon. Obligé? devant qui? et par quelle loi? « Le patriarche (c'était Voltaire) ne « veut pas se départir de son rémunérateur ven-« geur; il raisonne là-dessus comme un enfant, » écrit quelque part Grimm, l'ami et le complice d'athéisme de Diderot. Voltaire pourtant n'allait pas encore assez loin. Ce n'est pas seulement comme *rémunérateur* et *vengeur* que Dieu est nécessaire à la morale; c'est comme source de toute intelligence, comme règle de toute justice. S'il n'y a pas une intelligence supérieure, qui a tout précédé, si l'idée humaine du bien et du mal ne dérive pas d'une idée éternelle qui repose en Dieu même, si elle n'est qu'une convention terrestre, née ici bas de nos intérêts et de nos besoins, elle n'est rien : elle n'a pas le droit de maîtriser l'homme, quand il peut y échapper; et elle ne le maîtrisera pas. C'est en ce sens que j'entendrais le mot extraordinaire de Mallebranche : « Dieu est le lieu des « esprits, comme l'espace est le lieu des corps. » Pour qu'il existe une vérité absolue, une vérité intellectuelle, il faut qu'il existe un Dieu.

Rien ne prouve mieux que les ouvrages de Diderot la justesse de cette déduction. Comme il a rejeté d'abord Dieu, il n'y a pas ensuite de principe qu'il n'ait mis en doute et attaqué. Nous l'avons vu, dans la *Lettre sur les aveugles*, faire varier la morale avec le nombre et la qualité de nos sens. Dans l'*Entretien d'un Père avec ses enfants*, dialogue fort piquant d'ailleurs, Diderot arrive à conclure qu'il n'y a pas de loi pour le sage. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, la pudeur est déclarée préjugé, et l'inceste chose indifférente. Et non-seulement les vertus sociales, la foi, la probité, mais les sentiments, les instincts de nature sont mis en poussière. Diderot a écrit cette phrase : « Dites-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il « y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'ai-« mât mieux perdre son enfant que sa fortune et « l'aisance de sa vie? »

O philosophe, qui aviez une fille dont vous parliez souvent, acceptez-vous cette indigne supposition pour vous-même? Auriez-vous donné la vie de votre enfant pour conserver la pension que vous faisait cette impératrice de Russie, comblée de vos louanges, quoiqu'elle eût fait assassiner son mari?

Vous savez que l'école où régnait Diderot était principalement établie chez le baron d'Holbach, fort petit seigneur allemand, mais homme d'esprit et homme riche, tenant maison ouverte à Paris.

C'est lui que l'abbé Galiani nommait le *maître d'hôtel de la philosophie*, parce qu'il a, pendant quarante ans, donné, deux fois par semaine, de fort bons dîners aux gens de lettres les plus célèbres, et surtout aux libres penseurs. J'ai connu, Messieurs, des personnes qui avaient passé leur vie dans cette société; car nous y touchons. Il n'y a guère que soixante ans, le salon d'Holbach était dans sa plus grande ferveur de hardiesse; et on y discutait le programme métaphysique de la révolution de 1789, aux crimes près. Il n'est pas une théorie de réforme, pas une innovation, pas une destruction qui n'ait été là rêvée, prédite, préparée.

L'abbé Morellet, homme fort paisible et grand ami de l'ordre, assure que nul de cette société si hardie n'était capable d'entrer dans le moindre projet de troubler le gouvernement. Cela est juste, à quelques égards. Les convives du baron d'Holbach n'étaient pas de vrais réformateurs politiques. des Harrington, des Sidney. Quelques-uns même n'avaient d'indépendance que sur la religion et sur la morale, l'abbé Galiani, par exemple, qui se piquait de ne reconnaître, en politique, d'autre maître que Machiavel, et d'autre principe que le despotisme *bien crû, bien vert*. Mais, dans quelques autres, fermentait une ardeur aveugle de liberté, qui parfois s'exhalait en vœux sinistres. Ce n'est pas à tort qu'on a reproché à Diderot d'avoir, même dans une espèce de saturnale philosophique, ou de rêverie dithyrambique, déclamé ces étranges vers :

> Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
> A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Voilà, dans le vœu et l'image, ce cynisme de cruauté qui marqua plus tard des temps affreux, et semblait les annoncer. D'autres écrits, et Diderot prit part à tous, la *Morale universelle*, le *Système social*, renfermaient, avec quelques principes vrais de droit public et de liberté, une passion d'indépendance irrégulière et violente. C'est par là que la philosophie déplut à Frédéric, et que ce roi en vint lui-même à la réfuter. Mais ces premières rumeurs de l'esprit anarchique étaient encore enveloppées et comme couvertes par l'explosion irréligieuse. En fait, on ne conspirait pas contre le gouvernement de cette époque, vicieux à tant d'égards; mais on conspirait contre le fondement sacré de tout ordre social, le fondement de la justice, de la morale, de la liberté raisonnable, encore plus que du pouvoir, la foi à l'existence de Dieu et à la spiritualité de l'homme. Cette conspiration, toute spéculative, toute déclamatoire, tenait ses conciliabules chez le baron d'Holbach.

« C'est là, nous dit l'abbé Morellet, que Diderot, « que le docteur Roux et le bon baron lui-même « établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, « avec une persuasion, une bonne foi, une probité « édifiantes. »

Ajoutons même qu'il y avait une opposition déiste, qui soutenait le choc de son mieux, et n'était pas toujours battue, quand elle avait pour se défendre un certain argument moitié sérieux, moitié bouffon de l'abbé Galiani. Mais, en général, c'était l'athéisme qui répandait son souffle glacial dans cette atmosphère de savoir et d'esprit, que traversa Rousseau, et d'où il s'enfuit indigné et plus éloquent.

Il nous resterait à chercher dans les ouvrages de Diderot, et dans le caractère même de son talent, les conséquences de cette doctrine dont il fut le plus ardent apôtre. Malheureusement, il est une partie de ses ouvrages qui sont jugés sous le point de vue moral, par cela seul qu'on ne peut les nommer ici.

Mais quel était le talent de cet homme, qui, en face de génies bien supérieurs à lui, exerça beaucoup d'empire sur son temps, et en conserve sur la littérature du nôtre, écrivain remarquable, dont la verve ne resta pas accablée sous les *in-folio* de l'Encyclopédie, ne parut pas diminuée par tant d'emprunts qu'on lui faisait sans cesse, ni desséchée par l'aridité des études techniques, ni dissipée dans la stérile agitation des entretiens, mélange du sophiste et du philosophe, du déclamateur et du savant, corrupteur de la morale avec une sorte d'effusion de cœur et de bonhomie, corrupteur du goût avec une éloquence remplie parfois de vigueur et de simplicité ?

Le rapport même des doctrines philosophiques de Diderot avec son goût et son style serait curieux à étudier. Dans le roman, dans le drame, dans la théorie de l'art, son imagination est matérialiste comme sa philosophie. Ce qui domine en lui, c'est une sorte de chaleur des sens. Son style coloré, sanguin, nu, effronté, n'a rien de cette beauté intellectuelle qui reproduit, à travers des images transparentes, les plus pures abstractions de l'âme. Chez lui, tout parle au corps. Sa poétique théâtrale prodigue la réalité jusqu'à la minutie, tout en y mêlant la déclamation. Ses jugements sur les arts du dessin sont vifs, mais outrés, et dépassent la nature, en prétendant toujours y ramener.

Et toutefois, il est deux genres de composition où Diderot a vraiment excellé, où il a été original et judicieux, nouveau et vrai. Le premier de ces genres, Messieurs, quel nom lui donnerai-je? Je ne sais. Ce sera, si vous le voulez, le conte moral, mais non pas mondain et fardé comme celui de Marmontel, le conte moral, bourgeois, populaire, le récit familier, *les deux Amis de Bourbonne*, par exemple, cette histoire touchante où tout est

si rude et si simple ; ou bien encore *l'Histoire de mademoiselle de La Chaux et du docteur Gardeil*. Cela était nouveau dans notre langue. C'est l'abondance de détails, l'exactitude pittoresque et sensible de Richardson, avec une expression plus serrée, plus nerveuse. Personne n'a mieux conté dans le dix-huitième siècle, non pas même Voltaire.

On peut aussi, dans les grands romans de Diderot, dans ceux dont je ne parle pas, détacher quelques pages marquées de cette même empreinte, mais à travers combien de longueurs et de turpitudes !

Je reviens à un autre genre, la critique littéraire, où il a porté parfois une sorte d'invention aussi rare que piquante, et jeté en courant de petits chefs-d'œuvre. Ce n'est pas que là aussi Diderot n'ait été fort inégal, et, par moments, faux et de mauvais goût. Il a surtout contribué à donner aux jugements littéraires cette chaleur extatique, cet engouement fantasque, ces emportements d'admiration ou de dédain, souvent éprouvés ou affectés depuis, et qui ne sont pas la vraie éloquence du genre, celle dont Cicéron, Fénelon, Voltaire ont animé la critique. Diderot, dans ses écrits, ressemble toujours à un homme de talent et d'humeur qui improvise. Il y a beaucoup à rabattre de ce qu'il dit, beaucoup à retrancher ; mais il y a déjà le fond et la forme, la sagacité, la vivacité et le hasard heureux de l'expression.

Diderot, comme critique, a quelque chose de la liberté de l'école allemande, quelque chose aussi de ses affectations. Ce qu'il veut, ce qu'il admire, c'est le naturel, le spontané, le simple, un homme enfin, et non pas un auteur. Ce qu'il est dans ses jugements, c'est un homme passionné et original, qui ne juge ni par règles, ni avec méthode, mais sous les impressions qu'il reçoit, ou par des vues de l'esprit qui lui sont propres. Mais ce qu'il est naturellement, il affecte encore plus de l'être. Il prétend toujours que sa critique soit neuve. De là bien des recherches. Parle-t-il de Thomas et de son *Essai sur les Femmes?* « Quand on veut écrire « sur les femmes, s'écrie-t-il, il faut, monsieur « Thomas, tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et « secouer sur sa ligne la poussière des ailes du pa« pillon. Il faut être plein de légèreté, de délica« tesse et de grâce ; et ces qualités vous manquent. « Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois « qu'on secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des « perles ; et il n'en tombe aucune de la vôtre. » La *patte* de Thomas, cela peut sembler plaisant ; mais pour cette *plume,* cet *arc-en-ciel* et ces *ailes de papillon,* c'est du critique qu'il faut rire.

Il y a bien aussi des choses ridicules, de l'enthousiasme à froid, des naïvetés d'apparat, de l'exagéré, du faux, dans l'éloge que Diderot a fait de Richardson ; mais il y a de la grâce et de l'éloquence. La fin est ravissante. On voit Diderot, oisif et passionné, perdu dans la rêverie de ces beaux romans qui hantent sa vive imagination :

Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination ; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clarisse m'apparaît ; je vois marcher devant moi Grandisson ; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Émilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent ; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi aux temps à venir.

Diderot est un critique supérieur, bien qu'il manque souvent d'une exacte justesse. Mais il sent ce qu'il juge ; il analyse avec éloquence. Son imagination se colore de celle d'autrui ; il prend le langage et l'accent des choses qu'il veut louer. Vous le croyez emphatique et déclamateur, c'est qu'il dissertait sur Sénèque. Mais lisez quelques pages qu'il a écrites sur Térence : on n'est pas plus simple, plus élégant, plus net ; on n'a pas plus de goût. Térence l'a frappé ; il en conserve l'image, comme un œil irritable qui s'est fixé sur une vive et distincte couleur, en garde l'empreinte, et la porte quelque temps avec soi.

Diderot, dans ses causeries de salon, avait un jour parlé de Térence, comme il parlait de tout, avec feu, avec ravissement. Puis, il s'était enthousiasmé pour autre chose. M. Suard, homme d'esprit et qui faisait un journal, aurait bien voulu saisir au passage la première partie de l'entretien ; et il pria Diderot de la mettre par écrit. Diderot promit pour le lendemain, et les mois s'écoulèrent sans qu'il remplit cet engagement sans cesse rappelé. Enfin, un jour, de grand matin, arrive chez Diderot le domestique de M. Suard, qui vient chercher l'article sur Térence attendu, dit-il, pour finir le journal sous presse. Diderot pour la vingtième fois, renvoyait au lendemain. Mais le messager déclare qu'il a l'ordre de rester, et ne peut revenir sans *copie,* sous peine d'être chassé par son maître. Diderot pressé s'illumine de Térence ; et, en quelques heures il le réfléchit dans le délicieux fragment : « *Térence était esclave....* etc. »

Diderot, à la vérité, vous paraîtra bien moins heureux dans sa longue dissertation sur la poésie dramatique : c'est que là il est inspiré non plus de Térence, mais de lui-même. Il écrit sous le reflet de ses propres drames, du *Père de Famille,* et du *Fils naturel.* Il devient lourd et maniéré ; il fait une poétique fausse pour un genre faux. Il tombe dans une sorte de matérialisme théâtral : il

en vient à donner aux minuties extérieures, à la mimique des choses insignifiantes une importance ridicule; et après avoir pris l'insipidité pour le naturel, il y ajoute le jargon et l'emphase. Les prétentions de l'auteur ont gâté le sens du critique. L'un a voulu créer, dans la peinture de la vie, en ramassant ce que les maîtres avaient dédaigné; et l'autre transforme en théorie ces expédients nés du défaut d'invention dramatique.

Là cependant la critique de Diderot se montre encore ingénieuse et neuve, dans quelques réflexions épisodiques sur les anciens, sur Homère, sur Térence, sur Lucrèce. Diderot connaissait l'antiquité; il en avait particulièrement étudié les philosophes. C'est lui qui, dans notre littérature, a, le premier, fait une place à l'histoire de la philosophie; et quoiqu'il ait surtout travaillé d'après Brucker, il a sa part de vues originales. Sans doute, on ne trouvera pas, dans son analyse des écoles grecques, la précision savante, la méthode de restauration inventive, qui caractérisent quelques fragments sur la philosophie ancienne publiés de nos jours. Mais il a parcouru, dans ce genre, une immense carrière, embrassant, pour l'Encyclopédie, tous les âges de la philosophie grecque, depuis les systèmes d'Héraclite et d'Anaxagore jusqu'au syncrétisme d'Alexandrie, et ensuite reprenant le travail de l'esprit humain dans le moyen âge, depuis les premiers scolastiques jusqu'à Vanhelmont, vaste Babel, dont il est l'interprète un peu confus. Et cependant, comment n'être pas frappé de cet amas de connaissances et de cette active sagacité?

Érudit et original, Diderot, malgré l'erreur de ses principes, peut-il être relégué, comme le veut La Harpe, dans la classe des sophistes? et après les quatre génies du dix-huitième siècle, son nom ne doit-il pas venir le premier peut-être parmi les lettrés de son temps? Il n'en fut pas ainsi cependant. Sa réputation souffrit de ses doctrines; son talent resta en partie offusqué par le genre de ses travaux. Longtemps ami et associé de d'Alembert, il ne sut pas, comme lui, se ménager une considération assurée; il ne put même entrer à l'Académie, malgré l'ascendant du parti philosophique, et toutes les lettres de Voltaire, qui prétendait, pour cette bonne œuvre, employer madame de Pompadour et l'abbé d'Olivet.

Cependant, depuis la *Lettre sur les aveugles*, nulle persécution ne vint le distraire. Entre le baron d'Holbach et quelques amis dont il était l'oracle, il poursuivit sans obstacle sa prédication d'athéisme, jusqu'à son voyage triomphal à la cour de Russie, dans l'été de 1773. Lorsqu'Euler, qui avait aussi vécu dans cette cour, l'eut quittée pour Berlin, une jeune princesse de Prusse s'étonnait de sa timide réserve: « Madame, lui dit le géomètre, « c'est que je viens d'un pays où on est pendu, « quand on parle. » Diderot n'en parla pas moins devant Catherine. Du reste, cette philosophie épicurienne et vague n'avait rien d'incommode pour la conscience de la coupable souveraine. Elle combla de présents le philosophe, dont elle admirait, écrit-elle à Voltaire, l'imagination intarissable, et elle le renvoya vanter dans les salons de Paris les lumières et l'humanité de Saint-Pétersbourg.

Diderot vieillissait; et un voyage précipité, un séjour de quinze mois sous le ciel de Russie avaient altéré sa forte constitution. Il languit depuis son retour; mais son talent gardait la même vigueur. Une des pièces les plus originales qu'il ait écrites, *le Neveu de Rameau*, ce dialogue spirituel, déclamatoire, cynique, moral, censure ou apologie du vice, appartient à ses dernières années. Jusqu'à sa mort, en 1784, il continua de causer et d'écrire en sceptique, ou plutôt en athée dogmatique; excellent homme, d'ailleurs, pour tout ce qui ne contrariait pas son plaisir ou son goût, charitable, confiant, affectueux, et en tout un des hommes les plus extraordinaires du dix-huitième siècle, pour le savoir et la verve. Seulement c'est un regret amer de songer que des dons si rares, une intelligence si active et si cultivée, un naturel si riche, n'aient servi qu'à la prédication des plus désolantes doctrines. Diderot a fait, en cela, beaucoup de mal. Insidieux logicien et peintre corrupteur, il appelle la licence au secours du sophisme. Diderot ne s'est pas fait moins de tort à lui-même. Malgré son rare talent, il devint lourd et monotone par l'obsession d'une seule idée. Et quelle idée! l'action indéfinie de la matière, et son passage de l'état inerte à tous les phénomènes de la vie et de l'intelligence. Voilà ce qu'il ramène sans cesse, en y mêlant, sous toutes les formes, l'image de la jouissance physique, et en tâchant d'ennoblir ce culte du corps par un prône de vertu et de bonté, contradictoire et démenti.

Dans l'ordre moral, Diderot ne saurait être trop blâmé; car il a fait servir au ravalement de l'homme la chaleur même de l'imagination et de l'éloquence. Sous le rapport du goût, il ne pèche pas moins, comparé surtout à Voltaire: c'est Diogène, au lieu d'Aristippe. Là où Voltaire a passé, jetant quelques traits libres, Diderot professe longuement la corruption. Sa licence même devient doctorale et déclamatoire. Il a donné l'exemple funeste de se passer à la fois de raison et de pudeur; et par là, si son nom et son talent doivent vivre, sans cesse on doit protester contre l'erreur de ses principes, et la contagion de sa parole.

Rien de plus opposé à cette nature intempérante

de Diderot que le caractère et l'esprit d'un autre écrivain, qui fut vingt ans son coopérateur et son ami : vous avez déjà nommé d'Alembert, l'auteur du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. L'influence réunie de ces deux hommes dut être d'autant plus grande que leurs talents étaient plus divers, et que la méthode, la précision, la justesse de l'un corrigeait l'abondance irrégulière de l'autre. Il y a longtemps déjà, lorsque Napoléont fit placer la statue de d'Alembert dans un lieu public, on disputa pour savoir si cet honneur était rendu au philosophe ou au géomètre. La question ne sera pas douteuse pour la postérité. Créateur de plusieurs découvertes partielles et d'une grande application de la science, d'Alembert, nous le savons par ses successeurs, est un homme de génie dans les mathématiques. Il ne peut prétendre au même rang dans la philosophie et les lettres, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur ses doctrines. Toutefois, par la partie, sinon la plus incontestable, du moins la plus connue de sa gloire, par son esprit, par son influence, il occupe une grande place dans la révolution intellectuelle du dix-huitième siècle; et sa personne, non moins que ses écrits, doit nous occuper.

D'Alembert, comme un célèbre poëte anglais de la même époque, était né hors de la société, et sous la disgrâce qui s'attache à la violation d'une de ses lois. Fils naturel de madame de Tencin et du commissaire de marine Destouches, il fut désavoué, dès sa naissance, comme l'avait été le malheureux Savage, fruit des amours illégitimes de lord Rivers et de lady Macclesfield. Plus maltraité même encore par l'indifférence de sa coupable mère, il fut exposé dans ses langes sous le portail d'une église, et recueilli par la pitié d'une pauvre femme. Mais Savage resta toute sa vie sous le poids de son origine, errant, proscrit; et ne pouvant, par la célébrité littéraire, rentrer dans cette société d'où il était tombé par l'injuste hasard de la naissance, il languit dans l'humiliation et le vice. En vain, dans son poëme énergique du *Bâtard,* il dénonça et réclama sa mère. D'Alembert, sans jamais se plaindre de la sienne, par la seule force du talent, et par le caractère affable et bienveillant de la société française, trouva partout un honorable accueil : tant, il faut l'avouer, l'amour des lettres, l'ascendant de l'esprit avaient mêlé, dans notre ancien régime, d'heureuses compensations à l'inégalité des rangs!

Arrêtons-nous un moment sur cette destinée, qui appartient à l'histoire des mœurs comme à celle des sciences.

L'enfant de madame de Tencin n'était pas tout à fait oublié dans l'abandon où il avait été jeté. Son père, sans pouvoir le reconnaître, lui assura du moins une pension qui permit plus tard à sa pauvre nourrice de le faire élever avec soin. Il fit d'excellentes études à l'Université, et obtint même, très-jeune, le titre de maître ès-arts. Si les Jésuites avaient eu l'envie de s'attacher Diderot, il paraît que les Jansénistes espérèrent quelque temps attirer d'Alembert. Un de ses professeurs, fort zélé pour la secte, en voyant avec joie l'esprit vif et caustique du jeune élève, attendait de lui de nouvelles *Provinciales*. Un goût passionné pour les mathématiques, tout en marquant mieux la ressemblance avec Pascal, changea fort cette vocation promise. D'Alembert, après les études classiques, essaya du droit et de la médecine, pour avoir un état; mais en vain. Ce qu'il avait entrevu de mathématiques, dans le cours de philosophie du collége, lui avait montré la science pour laquelle il était né. Il s'y dévoua tout entier, sans maîtres, et presque sans secours, allant consulter dans les bibliothèques publiques les livres dont il avait besoin, et y retrouvant parfois les démonstrations qu'il avait déjà devinées.

Ce n'est pas ici, et à nous, qu'il convient de parler de dynamique, de calcul des différences partielles, de précession des équinoxes : nous ne pouvons un peu connaître que le philosophe et l'écrivain. Et si, sous ce rapport, le talent ne paraît pas égal à la renommée, l'influence que ce talent exerça n'en mérite pas moins d'être notée dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle.

Un savant célèbre de nos jours, parlant avec admiration du génie mathématique de d'Alembert, lui reprochait seulement de manquer d'élégance dans le calcul. Mais là d'Alembert était inventeur. Il n'en est pas de même dans ses autres écrits. Hors de la géométrie, l'originalité l'abandonne; et même, lorsqu'il ne prend que la philosophie des sciences, vous ne lui trouvez ni cette étendue ingénieuse de l'esprit de Fontenelle, ni cette belle clarté de Mairan, ni cette facile et éloquente démonstration de quelques savants nos contemporains. Son style est toujours froid et contraint. Quoique occupé de grandes choses (qu'y a-t-il de plus grand que d'avoir créé une science et médité sur toutes?), il manque de force et d'élévation dans l'expression. On a dit que c'était un système de sa part, et qu'à ses yeux le langage des sciences voulait une sévère simplicité. Ce n'est pas la simplicité que nous lui reprochons; c'est parfois quelque chose de plus. D'Alembert s'ennuyait du style de Buffon, et le trouvait fastueux et déclamatoire. Consulté sur ce jugement, un homme d'esprit répondit : « Que voulez-vous? il n'est pas donné à tout le « monde d'être sec. »

Le scepticisme qu'avait adopté d'Alembert, et qui se montre si fort à nu dans sa correspondance intime avec Frédéric, n'était pas fait pour corriger cette disposition naturelle de son esprit; et la réserve qu'il s'imposa d'ordinaire, les précautions dont il enveloppait souvent ses pensées les plus hardies, devaient nuire également au naturel et à la vivacité de son style. Toutefois, lorsque, déjà célèbre en Europe par ses grands travaux mathématiques, et un peu rassasié de cette gloire par vingt ans d'études et de succès, il se tourna vers les lettres, son coup d'essai fut une œuvre de maître, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Publié à peu d'années de l'*Essai sur les mœurs*, de l'*Esprit des lois* et des premiers écrits de Rousseau, cet ouvrage eut son éclat dans le midi du dix-huitième siècle.

La méthode et plusieurs idées étaient empruntées de Bacon. Mais le tableau de tout ce que les sciences avaient fait de grand depuis Bacon, une exposition plus précise, et cet ensemble de vues comparées qui naît du progrès général, suffisaient à la gloire du nouveau travail: seulement, on n'y sent pas assez ce qui domine dans Bacon, ce qui couvre ses omissions et ses erreurs, l'enthousiasme de la science. Ce n'est pas que l'âme de d'Alembert ne fût noble, plus désintéressée que celle de Bacon, et plus exclusivement éprise de la gloire des sciences. Mais on dirait qu'il appliquait à tout les procédés rigoureux des mathématiques, au lieu de porter, dans cette science même, l'imagination élevée du métaphysicien. De là, ce péristyle de l'Encyclopédie, correct et bien distribué, ne frappe pas les yeux par cet air de grandeur qui saisit à l'ouverture du livre de Bacon, *sur la Dignité et les accroissements des connaissances humaines*.

Dans la première partie de ce discours, après avoir établi que l'homme doit toutes ses idées aux sensations, sauf cependant une loi naturelle qui se trouve au-dedans de lui, exception très-fondée, mais qui détruit le principe, l'auteur esquisse la généalogie des sciences, en commençant par les notions intellectuelles du vice et de la vertu, de la spiritualité de l'âme et de l'existence de Dieu, et en passant successivement aux connaissances qui ont pour objet les besoins du corps, et la nature physique exploitée, comparée, mesurée. Il est à remarquer que, dans cet enchaînement, et dans ce point de départ, d'Alembert s'éloigne tout à fait de Diderot et exprime une toute autre croyance: « Les propriétés que nous apercevons dans la matière, dit-il, n'ont rien de commun avec la faculté « de vouloir et de penser. » Ailleurs il reconnaît une égale certitude aux vérités morales et aux vérités géométriques. En tout, le caractère de ce discours est une philosophie judicieuse et ferme, qui n'a rien du scepticisme amer et découragé, fréquent chez d'Alembert.

Du reste, la généalogie des sciences qui remplit cette première partie n'est qu'une nomenclature plus ou moins arbitraire. L'éloquence y figure parmi les sciences d'observation, la poésie, que les anciens appelaient une éloquence plus sainte et plus auguste, *sanctiorem augustioremque eloquentiam*, parmi les arts d'imitation, à la suite de la peinture, de la sculpture, et même de l'architecture, « qui, dit-il, n'est, aux yeux du philosophe, « que le masque embelli d'un de nos plus grands « besoins. » On n'en doit pas moins étudier avec soin cette espèce d'inventaire, où, sous les divers numéros de *mémoire*, *imagination*, *raison*, se rangent tous les efforts et tous les produits de l'intelligence.

La seconde partie du discours est plus remarquable encore. Elle dut frapper vivement les contemporains. Elle les éblouissait de leur gloire, en retraçant les progrès de l'esprit humain, en France et en Europe, depuis le seizième siècle et le point d'élévation où il était parvenu. Ce tableau était distinct de l'Encyclopédie, répertoire nécessairement indigeste et médiocre, par son immensité même. Aussi, nous l'en avons détaché, pour le considérer à part, et en marquer le noble et nouveau caractère.

D'Alembert n'eut pas, dans la suite, une pareille occasion de talent. Les nombreux *éloges* d'académiciens qu'il a composés sont instructifs, pleins d'esprit et d'anecdotes, mais ne répandent pas sur les lettres l'intérêt et l'agrément que Fontenelle savait attacher aux sciences même les plus austères. Quelques *Essais* de d'Alembert, sur des questions de littérature, manquent d'éclat, et parfois de justesse, au moins de cette justesse du goût qui n'est pas celle de la géométrie, comme l'a remarqué Pascal. Sa traduction des fragments choisis de Tacite a de la concision sans force, et n'est, en général, ni éloquente ni fidèle. D'Alembert avait, du reste, dans l'esprit et dans l'humeur, une verve caustique, dont son style a quelquefois profité. Nous le verrons aux prises, sans trop de désavantage, avec Rousseau même; et son livre *sur la Destruction des Jésuites*, sans être écrit du style de Pascal, comme le prétend Voltaire, est un vif et piquant récit où l'impartialité même a sa malice.

Mais tout ce qu'on peut lire aujourd'hui de d'Alembert n'est qu'une image affaiblie de lui-même. Ses écrits ne donnent pas l'idée de la considération puissante et paisible qu'avait obtenue dans le monde cet homme qui n'était pas un sage, ni peut-être un grand caractère; mais qui eut, au

plus haut degré, dans son temps, la dignité d'homme de lettres, avec beaucoup d'esprit pour la faire valoir, et une illustration à part dans les sciences pour la soutenir. On voit quelque chose de cette influence dans son *Essai sur les gens de lettres et sur les grands*. Elle s'y marque surtout par l'épigramme; mais il faut la chercher dans sa vie, où elle se montrait bien mieux par le désintéressement, l'honneur, l'amitié fidèle et la fierté délicate. D'Alembert, refusant tour à tour la présidence de l'Académie de Berlin, près d'un roi qu'il aimait, et le magnifique emploi de gouverneur du grand-duc à la cour de Catherine, d'Alembert, réduit à une modique pension d'académie, et recevant à ses petites soirées, dans son entresol du Louvre, d'anciens ministres, comme le duc de Choiseul, et des grands seigneurs parfois gens de beaucoup d'esprit, d'Alembert, sans place, sans faveur, sans fortune, sans famille, était un des personnages les plus importants de Paris. C'était un triomphe du mérite pur, du mérite personnel, triomphe que permettait l'ancien régime, avec tous ses abus, et qui ne se retrouverait pas dans l'égalité de nos temps plus libres, où la politique ne laisse guère de grande place hors d'elle.

D'Alembert jouissait beaucoup de cette estime, son unique bonheur, dans une vie laborieuse et simple, qui ne fut pas exempte de quelques tourments de cœur; car il souffrit des passions, comme sa spirituelle et oublieuse mère avait su les peindre. Tous les mémoires du temps et les lettres de mademoiselle Lespinasse nous ont dit combien l'amour de d'Alembert fut malheureux et soumis. Sa douleur, après la perte de celle qu'il aimait, fut inconsolable; et on la sent dans le témoignage de ses regrets, malgré je ne sais quelle affectation qui s'y mêle. C'est un spectacle triste de voir, dans les dernières années de sa vie, cette belle et vive intelligence languir sous les infirmités physiques, sans la distraction de l'étude, sans l'espérance de l'avenir, et presque sans la douceur de l'amitié, n'ayant plus guère de consolation que les lettres assez rares et la froide philosophie de Frédéric.

D'Alembert, du reste, très-éloigné du prosélytisme de Diderot, n'avait prêté au scepticisme qu'un secours indirect; et, en vantant surtout la méthode des sciences, il avait voulu décréditer la métaphysique, plutôt que la corrompre. Une place restait à prendre dans la philosophie, entre les anciennes doctrines appuyées sur la religion et les théories du matérialisme. Un homme s'y destina vers l'époque où Diderot et d'Alembert avaient commencé leur renommée. Fondateur d'une école, l'analyse de ses écrits pourrait être l'histoire d'une science. Il ne nous appartient pas de le considérer ici sous un tel point de vue. Ce qui nous est permis, c'est d'esquisser une différence, de marquer un contraste, et d'indiquer l'effet extérieur d'une doctrine, plutôt que d'en discuter dogmatiquement les principes. Je parlerai donc peu de Condillac, après ce qui en a été dit, et par les ingénieux continuateurs qui l'ont corrigé, et par les maîtres célèbres qui l'ont combattu.

Né à Grenoble, en 1715, dans une famille de robe, Condillac, élevé pour être abbé, devint philosophe, selon la destinée commune à la plupart des vocations ecclésiastiques du temps. Mais sa philosophie, au lieu d'être exclusivement novatrice et militante, se tourna toute en recherches spéculatives; et il parut moins vouloir servir une cause, que fonder une science. L'objet de cette science était grand : l'analyse de l'esprit humain. Il y consacra toute sa vie ; car ses ouvrages sur divers sujets, psychologie, logique, histoire, calcul, ne furent que des applications réitérées de la méthode suivie dans le premier, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*. C'est le point de vue qui occupa pendant quarante ans Condillac, et d'où il a tiré une philosophie que sa clarté apparente et sa simplicité ont rendue justement célèbre.

Cette philosophie affecte surtout d'écarter les systèmes, et de s'appuyer sur l'observation et le raisonnement. Elle parle une langue précise et sans images, mais agréable par la justesse. A ce titre seul, et par l'influence qu'elle exerça sur les lettres, elle doit fixer notre attention. Elle le doit bien plus sous un autre rapport. Elle marquait un point d'arrêt et un schisme dans le dix-huitième siècle. Condillac fit douter sérieusement le matérialisme. Il cherche, examine, distingue, là où le dix-huitième siècle affirmait; il voit la double nature de l'homme dans ce que Diderot, Helvétius, d'Holbach expliquaient par la fermentation de la matière et le jeu des organes. Comme eux, il part de l'action des sens; mais dans sa marche, il devient *idéaliste;* et cet interprète de la *sensation* a péché, pour ainsi dire, par trop de spiritualisme, en attribuant à l'esprit le pouvoir de créer les formes et les couleurs qu'il aperçoit.

Cependant, comme les hommes, et ceux même qui étudient la philosophie, se paient souvent d'apparences, Condillac a surtout été jugé sur les premiers mots de sa doctrine; et c'est ainsi qu'il est appelé un odieux philosophe par le fougueux spiritualiste M. de Maistre, et qu'il est attaqué, de nos jours, comme le père du *sensualisme*.

Le caractère et les conséquences naturelles de sa philosophie avaient pourtant, dès l'origine, frappé les yeux des vrais matérialistes; et la différence entre eux et lui avait tout d'abord éclaté. Diderot,

en le louant publiquement pour quelques articles donnés à l'Encyclopédie, s'indignait de certains passages de ses écrits, et le trouvait *scolastique et idéaliste*. C'est même, en partie, pour le combattre qu'il se jeta dans ses explications physiologiques de la pensée. Pour beaucoup d'autres, cependant, moins absolus et moins clairvoyants que Diderot, Condillac parut un adversaire utile de la métaphysique religieuse, un observateur favorable au scepticisme; et il fut aussi loué que Bonnet de Genève était décrié, bien que leurs doctrines se touchent par plusieurs points. Il succéda presque, en France, à la grande réputation que Voltaire avait faite à Locke, comme fondateur d'une nouvelle et libre philosophie.

Condillac cependant ne suivait pas Locke d'aussi près qu'on l'a dit. Dès son premier ouvrage, il s'en sépare, et quelquefois pour les choses mêmes que Voltaire avait le plus louées dans le philosophe anglais. « Je ne sais, dit-il, comment Locke a pu « avouer qu'il nous sera peut-être éternellement « impossible de connaître si Dieu n'a pas donné à « quelque amas de matière disposée d'une certaine « façon la puissance de penser. Le sujet de la pensée « doit être *un* : or, la matière n'est pas *un*. » Et tout ce qui suit établit avec force la distinction des deux substances. Condillac rejette également bien loin l'opinion de Locke, qu'il n'y a pas de morale innée, et ses tristes efforts pour montrer que les coutumes les plus barbares ont prévalu chez quelques peuples, comme bonnes et saintes. Faux et vain travail, pourrait-on dire à Locke, démenti par vous-même qui le faites, et qui prétendez conclure de la monstruosité de ces coutumes l'absence du sentiment moral, à l'instant même où ce sentiment vous révèle qu'elles sont monstrueuses !

Condillac, sur bien des points encore, contredit les opinions du philosophe anglais; et il ne l'avoue jamais pour son maître. Je ne doute pas cependant qu'il ne l'ait beaucoup étudié, dans la traduction du moins; car il ne savait pas l'anglais. Mais il a choisi entre ses pensées, et corrigé sa méthode.

Quant à la base même de cette philosophie, l'influence des sens sur la pensée, vous connaissez l'axiome antique : *Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu*. Mais vous savez aussi que Leibnitz a magnifiquement complété cet axiome par ces mots : *Nisi intellectus ipse*. « Il n'y a rien « dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans « les sens, si ce n'est l'intelligence elle-même. » La théologie chrétienne avait compris cette vérité avant Leibnitz. « L'entendement humain, dit saint « Thomas, dans l'état présent, ne conçoit rien sans « images sensibles. » *Nihil intelligit sine phantasmate*. Mais saint Thomas ajoutait : « Les sens « sont étrangers à toute idée spirituelle; ils igno« rent même leur propre opération. La vue ne « pourrait se voir, ni voir qu'elle voit. » Et ainsi, dans la prédominance même des sens, il montrait la nécessité du principe intellectuel.

Condillac n'a pas d'autre but. Il redit sans cesse : « L'âme seule sent à l'occasion des organes. » Il a même écrit cette phrase étonnamment idéaliste : « Les modifications de l'âme deviennent les qualités « de tout ce qui existe hors d'elle. » Mais suivez-le dans ses déductions détaillées et dans son analyse des sens, l'activité de l'âme disparaît. Il reproche à Locke d'avoir reconnu deux sources de nos idées, les sens et la réflexion. Il lui reproche d'avoir fait des facultés de l'âme autant de qualités innées, tandis qu'elles tirent leur origine de la sensation elle-même. La sensation transformée est tout : elle devient tour à tour attention, comparaison, jugement. Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations; et cependant leur âme n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. A cette objection, que répond Condillac? « C'est, « dit-il, que l'organe du tact est moins parfait dans « les bêtes. Or, c'est le tact qui surtout excite « l'attention, et fait naître la réflexion. » Diderot n'eût pas mieux dit; et voilà où le philosophe idéaliste est tombé par l'abus de sa méthode et sa prétention d'avoir tout découvert dans l'analyse unique de la sensation transformée.

Mais il ne suffit pas d'une seule clef pour ouvrir l'esprit humain. La dualité même de notre nature ne permet pas qu'un seul procédé d'observation rende compte de tout notre être; et c'est ainsi que la philosophie de Condillac, faible et vulnérable par les côtés mêmes qui longtemps l'avaient rendue populaire, a vu tomber son influence, reniée d'abord dans le pays d'où elle avait tiré ses plus fortes armes, puis attaquée en France par un homme éloquent, qu'a suivi toute une école.

Une grande part lui reste cependant. Si les ouvrages de Condillac ne suffisant pas à l'interprétation psychologique de notre nature, si le philosophe a, plus d'une fois, dévié de son but, son travail du moins est instructif et fécond en précieuses expériences. Condillac a beaucoup profité de deux esprits plus puissants que le sien, Hobbes et Locke, mais il observait et pensait beaucoup par lui-même.

Pour son principal ouvrage, le *Traité des sensations*, il fut encore aidé par les ingénieux entretiens d'une personne douée, dit-on, du génie des spéculations métaphysiques, mademoiselle Ferrand. La mort lui enleva cette amie; et il écrivit seul l'ouvrage médité en commun. Mais peut-être, dans la forme délicate de ce livre, est-il resté quelque

trace d'une semblable association d'idées. Par là, le *Traité des sensations* offre une agréable et piquante lecture, bien qu'on puisse ne pas admettre cette fiction d'une statue animée sur laquelle l'auteur essaie et conjecture l'action successive des sens, qu'il ne connaît lui-même que par une épreuve simultanée. Deux choses ont surtout occupé Condillac dans son étude expérimentale de l'esprit humain, l'association des idées et la puissance des signes. Ce qu'il en a écrit a fait naître une science tout entière, ou du moins une école, *l'idéologie*. Mais, avant Condillac, Hobbes avait eu cette opinion, que les mots sont nécessaires pour la conception des idées. C'est lui qui avait dit, dans son latin barbarement expressif : *Homo, animal rationale, quia orationale*. Et ailleurs, il définit ainsi l'intelligence : « Une certaine représen« tation des choses qui se forme d'après la signi« fication convenue des termes (1). » Et ailleurs : « Une chose nommée, dit-il, est toute chose qui « peut être conçue par la pensée, ou dénombrée « par le calcul. » Voici l'exemple qu'il en donne :

« L'emploi des mots, dit-il, pour écrire les pen« sées, n'est nulle part aussi visible que dans les « nombres. En effet, l'idiot, qui ne peut énoncer « de mémoire les chiffres *un*, *deux*, *trois*, peut « cependant remarquer chaque coup successif d'une « horloge, et dire chaque fois *un*. Mais il ne sait « pas quelle heure a sonné (2). »

Condillac a pris de Hobbes toute cette théorie, dont il s'est dit l'inventeur; et après s'en être servi pour expliquer, non pas seulement l'action, mais presque la formation de l'intelligence, il en a déduit, en général, ses principes sur la logique et l'art d'écrire. J'en demande pardon à Hobbes et à Condillac. Mais n'ont-ils pas interverti l'ordre des faits, et commis, sur la question des signes, la même erreur que sur celle des sens? N'ont-ils pas pris une seconde fois le moyen pour la cause, en supposant que les signes précèdent la pensée, tandis qu'elle les a précédés, puisqu'elle les a faits. Le caractère, la vertu propre de l'esprit humain, c'est évidemment d'imposer les noms, parce qu'il perçoit les idées des choses; et Adam le nomenclateur, Adam, nommant les êtres que le Créateur amène devant lui, n'est peut-être, dans la Genèse, qu'une sublime allégorie de cette puissance innée de l'esprit humain.

(1) Est intellectus imaginatio quædam, sed quæ datur ex verborum significatione constitutâ.

(2) Verborum usus in cogitationibus conscribendis nusquam ita manifestus est ut in numeris. Stultus enim naturalis qui ordinem verborum numeralium, unum, duo, tria, memoriter pronuntiare non potest, observare tamen potest singulos ordine ictus horologii, et annuens dicere unum, unum, unum. Sed quota hora sonuit scire non potest.

Condillac, comme le prouve son *Traité des systèmes*, était fort sévère pour les conjectures des philosophes. Il avait grand dédain pour les *Archétypes* de Platon, et pour les idées innées. Mais, substituer à ces idées la puissance des signes, en faire dépendre uniquement notre intelligence, c'est reculer la difficulté, sans la résoudre; c'est se tromper en fait : car l'esprit conçoit la chose avant le nom; il la conçoit pour l'exprimer, et non parce qu'il l'exprime. Il n'est pas vrai de dire que les signes fixent le souvenir, font la pensée. Les langues elles-mêmes ne sont qu'une tachygraphie qui résume les qualités des choses qu'a perçues l'intelligence. Elles la servent, mais ne la forment pas. En admirant cet instrument, nous n'y verrons donc que la première et la plus adroite production de la pensée, qui, semblable à un grand ouvrier, invente les outils dont elle a besoin pour la composition de ses plus délicats ouvrages. Le philosophe, au lieu d'indiquer ce double rapport, ne s'est-il pas trop arrêté à l'analyse de l'instrument même?

En nous avertissant de l'importance des *signes*, Condillac n'avait pas dissimulé qu'il y liait toute sa méthode philosophique; et, dès son premier ouvrage, il exprimait à cet égard un vœu, qu'il eut occasion de satisfaire. Il souhaitait que ceux qui se chargent de l'éducation des enfants n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'esprit humain. « Si « un précepteur, disait-il, connaissant parfaite« ment l'origine et le progrès de nos idées, n'en« tretenait son disciple que des choses qui ont le « plus rapport à ses idées et à son âge, s'il lui appre« nait à se faire des idées précises, et à les fixer par « des signes constants, si, même en badinant, il « n'employait jamais que des mots dont le sens se« rait exactement déterminé, quelle netteté, quelle « étendue ne donnerait-il pas à l'esprit de son élève? »

Devenu célèbre par cet *Essai sur les connaissances humaines* et par son *Traité des sensations*, Condillac fut appelé à faire l'expérience qu'il souhaitait. La cour de Parme lui confia l'éducation de l'infant, petit-fils de Louis XV; et c'est pour ce jeune prince que le philososophe écrivit dès lors tous ses ouvrages. Malheureusement, la philosophie de la *sensation* et l'analyse des procédés du langage ne furent pas plus puissantes pour former un grand prince, que ne l'avait été, dans la bouche de Bossuet, le génie de la religion et des lettres. On sait ce qu'était devenu le grand dauphin, après ces beaux livres de métaphysique et d'histoire, composés pour lui, et ce beau plan d'études classiques tracé dans une lettre latine au pape. L'infant de Parme, élevé pendant dix ans par les instructions et les livres de l'abbé de Condillac, ne fut pas moins médiocre que le grand dauphin

et n'eut de remarquable qu'une extrême dévotion, résultat fort innocent de cette éducation analytique et philosophique. Le public n'en lut pas moins avec fruit quelques-uns de ces ouvrages, dont le prince avait trop peu profité.

Le *Traité de l'art d'écrire*, entre autres, est un bon livre sur un sujet usé. Dans un temps où la déclamation et le faux goût gâtaient déjà notre belle langue, ce livre n'était pas l'application la moins utile de la philosophie de l'auteur. On y trouve, comme dans cette philosophie même, plus de clarté que de profondeur. En annonçant qu'il ramène tout l'art d'écrire à la netteté et au caractère, Condillac faisait une de ces divisions simples et tranchées qui n'instruisent pas beaucoup : car qu'est-ce que le caractère, et que ne peut-on pas comprendre sous ce mot? En mettant un grand prix à la liaison des idées, il donnait sans doute un excellent conseil de critique et de goût; mais en ne concevant cette liaison que sous la forme philosophique, il méconnaissait souvent cette logique plus intime de l'imagination et de la passion, qui occupe tant de place dans l'éloquence et la poésie; et, à force de précision, sa critique devenait parfois inexacte et fausse.

Condillac, aimé des philosophes, sans leur être asservi et protégé de la cour, fut nommé à l'Académie française en 1768 : il n'y vint qu'une fois. Il y remplaçait un représentant modeste du dernier siècle, l'abbé d'Olivet, si bon grammairien, sans ombre de métaphysique, et si bon écrivain, sans aucune imagination, et par le seul art d'employer avec goût la belle langue du dix-septième siècle. Avec d'Olivet s'en allait la vieille Académie. Condillac, par sa belle méthode, faisait de l'étude même de la langue une partie de la philosophie; et il était, par de nouveaux motifs, le défenseur de la bonne tradition littéraire et du goût, bien que parfois ses remarques sur nos grands écrivains du dix-septième siècle rappellent un peu les procédés techniques de Blair, corrigeant et gâtant la phrase heureuse et libre d'Addison.

Dans ses écrits d'histoire et d'économie politique, Condillac a été fort surpassé. Son *Traité de commerce* fut oublié, quand on put lire Smith. Sa philosophie sera-t-elle également effacée? On peut en douter.

Il y a deux choses dans l'homme : l'esprit et les ouvrages. Lors même que le temps, les recherches nouvelles, le progrès de la science ôtent beaucoup aux ouvrages, l'esprit garde son rang, s'il eut des qualités éminentes. L'esprit de Condillac eut, dans un haut degré, la justesse, la pénétration, la clarté. Sa méthode vaut par elle-même, indépendamment du faux ou du vrai qu'elle a trouvé. Par là, sans doute, il sera lu; et quand disparaîtront peu à peu, sur cette mer du dix-huitième siècle, quelques renommées encore flottantes, la sienne vivra et sera comptée dans l'histoire de la philosophie.

Sauf une querelle de métaphysique avec Buffon, et quelques liaisons d'amitié avec Duclos, d'Alembert, Diderot, il fut peu mêlé au mouvement philosophique du siècle. Il revint de la cour de Parme, pour vivre dans la retraite, à sa terre de Flux. Il y mourut, occupé de son livre sur la *Langue des calculs*, le meilleur de ses ouvrages, s'il faut en croire le plus ingénieux (1) philosophe de son école, et le plus habile héritier de son pur et savant langage.

VINGTIÈME LEÇON.

Retour vers la poésie. — Quelle influence elle recevait des opinions dominantes. — Dernier éclat de Voltaire. — Poésie dramatique. — Saurin, De Belloy, Lemierre. — Théâtre comique. — Poésie descriptive. — Ce qui manque à Saint-Lambert, comparé aux poëtes anglais. — Commencements de Delille. — Poésie mondaine. — Poésie anti-philosophique. — Malfilâtre; Gilbert,

MESSIEURS,

Parmi ces savantes analyses de l'esprit humain, que devenait la poésie? Je ne dirai pas que la philosophie l'avait tuée : ce serait calomnier l'une et l'autre. Comment la philosophie, sans laquelle Cicéron ne concevait pas d'éloquence, serait-elle mortelle à la poésie? Un exemple célèbre ne prouve-t-il pas que la doctrine même la plus contraire à l'enthousiasme, l'épicuréisme, le matérialisme, s'est rencontré avec la plus éclatante poésie, dans une civilisation jeune encore? Où trouverez-vous plus d'enthousiasme que dans les beaux vers de Lucrèce, colorant de son imagination les sophismes de la Grèce incrédule? Je ne conçois pas l'anathème d'un poëte mécontent du dix-huitième siècle :

> . . . . Maudit le froid puriste,
> Qui le premier nous dit, en prose d'algébriste :
> Pensez, ne peignez pas. . . . .

Il faut et penser et peindre. Et nous avons pu remarquer déjà quel ordre de hautes pensées la philosophie de Newton communiquait au poëte, par la nouveauté même des images qu'elle découvrait à sa vue. Que la philosophie soit religieuse et morale avec Cléanthe, ou incrédule et voluptueuse avec Lucrèce, qu'elle vienne enhardir et dénouer l'enfance d'une langue, ou qu'elle ranime le déclin d'une langue vieillie, elle peut également former des poëtes : car le libre penser est ami de l'imagination.

Lorsque, dans la gravité du siècle de Louis le

(1) M. La Romiguière.

Grand, à côté de cette poésie correcte et majestueuse, le brillant abbé de Chaulieu laissait échapper, dans des vers pleins de négligence et de feu, ces rêves d'une vie libre et douce, et opposait presque seul à la philosophie religieuse du temps sa philosophie sensuelle, il était poëte aussi. Un élève le suivit, et le devança dans la route hardie qu'il avait ouverte. Ce merveilleux élève fut Voltaire. Mais, malgré son génie, et à part quelques ouvrages où il fut inimitable, la poésie, nous l'avons vu, déclinait autour de lui, et quelquefois sous sa main. La composition était moins pure, le vers moins savant et moins fort, l'imagination moins hardie, quoique l'esprit fût plus libre. Cela tenait à l'état social. L'histoire publique et privée de la Franee, pendant un demi siècle, nous dira comment la poésie n'y pouvait naître, hormis cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée, dont Voltaire était le souverain modèle, et à laquelle sa vieillesse même donna parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôtait de coloris.

Mais à côté de cette vraie poésie de Voltaire, celle de son esprit, de son caractère et de son temps, il y avait sa poésie convenue, sa poésie théâtrale, et les nombreux imitateurs qu'elle avait faits. C'est là que se marque la décadence, et qu'on peut en étudier utilement les différents caractères. C'est là que notre tragédie classique, en gardant même règle, mêmes formes, même dignité, perd toute vérité. La comédie dégénère beaucoup moins; et, de plus, comme elle est une image du temps, sa décadence même mérite d'être étudiée; ce qui n'ajoute pas à l'art profite du moins à l'histoire des mœurs.

Puis, de la satiété du genre héroïque, mais sans inspiration nouvelle, nous verrons naître un genre nouveau, le genre descriptif, qui n'est que l'art de peindre, sans savoir composer un tableau. Rien, dans ce genre en France, n'aura le caractère que le goût vrai des champs, et que des mœurs plus sages donnaient à quelques poëtes d'Allemagne et d'Angleterre.

Pour trouver encore de la poésie en France, il faudra la demander à l'homme qui la faisait jaillir depuis soixante ans, et la prendre à cette source de dérision mondaine qu'il avait surtout exploitée. Vers 1770, c'est encore le vieux Voltaire qui fera les meilleurs vers ; car il les fera naturels, aisés, rapides, dans *la Tactique, le Russe à Paris,* et surtout dans *l'Épître à Horace.*

Puis, pour dire vrai, ce qui se fera de bon encore, ce sont quelques vers faits à cette école, par des amis ou des ennemis, une pièce ingénieuse de Rulhière, quelques bonnes scènes dans une froide comédie de Palissot, puis enfin les deux satires et quelques odes de ce malheureux jeune homme qui fit à l'hôpital, et près de mourir, ses plus beaux vers, et qui avait été le disciple de sa haine contre Voltaire, comme tous les autres l'étaient de leur enthousiasme. Tant Voltaire a régné sur toute la poésie de ce siècle!

Jamais nous n'aurons passé si vite sur tant de sujets. Mais nous faisons cette fois plutôt l'histoire d'une époque de la poésie, que la biographie des poëtes.

Avant la vieillesse de Voltaire, et dans son école dramatique, nous rencontrons les débuts de Saurin et sa tragédie d'*Aménophis,* toute en allusions contre le despotisme des prêtres sur les rois. Voltaire en fut charmé. « Vous êtes donc de « notre tripot? écrivait-il à l'auteur; et vous faites « de fort beaux vers, monsieur le philosophe; je « vous en félicite, et vous en remercie. Les prê- « tres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous. »

Curieuse vicissitude des mœurs! Le grand évêque de Meaux s'était donné bien de la peine pour attirer en France et ramener au catholicisme un jeune ministre protestant de Hollande; il l'avait eu longtemps pour commensal, pour ami, et l'avait encouragé dans des études qui le firent entrer à l'Académie des Sciences. Un demi-siècle plus tard, le fils de ce ministre converti par Bossuet, trouvait le même appui dans Helvétius; et pensionné par le financier son ami, il composait pour le théâtre des pièces philosophiques.

Ce caractère qui fit leur succès leur ôte maintenant toute vérité: témoin la meilleure pièce de Saurin, son *Spartacus.* Le poëte ne s'est pas contenté de donner à son héros une générosité naturelle, qui, mêlée aux emportements de sa vengeance, et en contraste avec la barbarie de ses compagnons, pouvait ressortir avec plus d'éclat. Il en fait un philosophe cosmopolite, un sage épris de l'amour de l'humanité. Ce n'est pas tout : il a voulu l'ennoblir encore par la passion romanesque d'Émilie, fille du consul, qui, deux fois prise par les soldats du *Gladiateur,* et deux fois renvoyée par ses ordres, revient, on ne sait comment, causer familièrement avec lui dans sa tente, et y est, à la fin, surprise par le consul vainqueur. L'invraisemblance va même ici jusqu'au ridicule lorsque, Émilie cherchant à justifier son inconcevable visite, Crassus lui répond:

> Non, j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise;
> Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer.

L'entreprise de venir causer tête à tête avec Spartacus! et un père qui, par prudence, feint de l'ignorer! Cette étonnante explication, oubliée par La Harpe dans son jugement sévère sur la pièce, indique assez tout ce qui manque ici de bienséance.

et de vérité. Mais cet ouvrage offre du moins, dans un genre qui touche à la déclamation, quelques traits d'éloquence.

Saurin, que l'on peut placer au premier rang des imitateurs de Voltaire, emprunta, comme lui, au théâtre anglais. Sa tragédie de *Blanche et Guiscard* est tracée sur le modèle du *Mariage de vengeance*. Mais, malgré quelques vers énergiques et même simples, elle est loin d'atteindre au pathétique de l'ouvrage anglais; et elle appartient à cette décadence de l'art, où les situations sont violentes et l'expression faible.

A la même époque, la palme tragique était poursuivie par un homme qui, s'il n'eut pas tout le talent du poëte, en eut au moins la passion et le caractère.

Au théâtre, Lemierre ne fit d'abord qu'imiter de Voltaire les sentences philosophiques et les tirades, à l'élégance près. Même le beau sujet de *Guillaume Tell* ne l'avait pas enhardi à sortir des formes convenues de notre tragédie; et sa pièce paraît bien sèche, bien froide, bien timide, si on la compare au libre et vaste drame où Schiller a si vivement dépeint et les mœurs féodales, et la tyrannie étrangère, et la vie du chasseur et du pâtre de la montagne, et cette naïve conjuration de Rutli. De ces différentes scènes données par l'histoire, ou devinées par le poëte indigène, Lemierre n'osa reproduire que la situation pathétique de Tell, abattant la pomme sur la tête de son fils; et il n'essaya même cette hardiesse qu'à la reprise de sa tragédie, que de généreux sentiments et beaucoup de sentences déclamatoires avaient fait applaudir.

C'est ici que vient se placer, dans le point de vue de l'art, une tentative nouvelle, ou plutôt une apparence de nouveauté, qui fut, si l'on peut parler ainsi, politique plus que littéraire. Un homme d'esprit, qui connaissait le théâtre en littérateur et en comédien, De Belloy, fit représenter, en 1765, *le Siége de Calais*, et obtint, à la cour, à Paris, dans toute la France, ce succès brillant, universel, qui semble appartenir au génie ou à l'extrême nouveauté. *Le Siége de Calais* fut applaudi comme *le Cid* à sa naissance.

Cet ouvrage pourtant ne marquait pas un progrès dans l'art d'approprier à la scène les sujets modernes ou nationaux. La fable en était pénible, les caractères exagérés, le style factice et contourné. La forme sententieuse y était prodiguée, comme dans le drame de Voltaire; mais le but était différent. C'était l'esprit monarchique, au lieu de l'esprit philosophique. Cette intention était la grande nouveauté du poëme. Depuis *OEdipe*, et à travers la mythologie même, le théâtre était philosophe, prêchant la tolérance religieuse, l'égalité des rangs, l'indépendance des hommes. Ici, au contraire, le dévoûment au prince, la foi monarchique se trouvaient portés aux nues dans un poëme à l'honneur national; car, sous ce rapport, le sujet était choisi et traité avec beaucoup d'art. Les sentiments mêmes d'opposition que l'auteur avait à combattre étaient flattés dans son ouvrage. L'apothéose était pour le roi; la gloire pour la bourgeoisie. Ce maire de Calais, que le poëte faisait parler en vers si emphatiques et si durs, plaisait à l'esprit nouveau. La noblesse était honorée, même un peu adulée, dans le personnage chevaleresque d'Harcourt : la royauté, relevée par le dévouement dont elle recevait l'offrande, brillait, quoique inactive. Une sorte d'enthousiasme répandu dans toute la pièce couvrait l'un par l'autre le patriotisme et l'esprit de cour. La scène retentissait de ces mots vivement applaudis :

> Mais que voyais-je en France? un roi maître suprême,
> Des grands que son pouvoir a seul rendus puissants,
> Du bras qui les soutient appuis reconnaissants,
> Un peuple doux, sensible, une famille immense,
> A qui le seul amour dicte l'obéissance.

Quelques autres vers semblaient une allusion contre l'esprit philosophique et cosmopolite.

> Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
> Qui, voyant les malheurs dans une paix profonde,
> S'honorent du grand nom de citoyen du monde.

Ces vers étaient médiocres, mais plaisaient fort à la cour.

D'autre part, l'esprit d'opposition entendait avec joie les maximes de liberté que les chevaliers d'Édouard proféraient au nom du parlement d'Angleterre; et le nom si nouveau de citoyen, répété presque aussi souvent que le nom du *maître qu'on adore*, flattait les oreilles du public.

Ainsi, cet ouvrage, fait avec plus d'industrie que de talent, mais agréable à tous par quelque côté, à la fois officiel et populaire, enlevait un immense succès, en paraissant aux uns la victoire de la monarchie sur l'Encyclopédie, pendant que, pour les autres, il flattait, sous le faste des grands mots d'amour et de fidélité, l'esprit naissant de liberté publique et d'égalité. Ce mélange se retrouve jusque dans les adulations de la dédicace à Louis XV, que De Belloy ne craint pas d'appeler *l'âme la plus vertueuse de son empire*.

Enfin, l'époque où cette pièce fut représentée, et l'espèce de courtisanerie nationale dont elle était remplie, en faisait une sorte de consolation venue fort à propos pour l'amour-propre français. C'était à l'issue de la guerre de *sept ans*, après une paix nécessaire, dont nos ennemis et nos alliés profitaient également, et qui nous laissait avec des sacrifices sans résultat et sans gloire. Mais, ces res-

sorts étrangers à l'art une fois écartés, il ne reste plus, dans cette tragédie tant applaudie, qu'un grand trait de notre histoire, surchargé d'incidents romanesques, quelques beaux mouvements et quelques vers heureux.

La fille du gouverneur, cette Aliénor qu'Édouard voudrait faire vice-reine de France, en la mariant avec d'Harcourt, ne jette un peu de variété dans l'ouvrage qu'aux prix de toute vraisemblance. Hors de là, il n'y a plus que la situation des bourgeois de Calais, qui vont et reviennent, ballotés entre la grâce et le supplice. L'idée de les sauver un moment, à la faveur de la joie qu'un cartel envoyé par le roi de France donne au roi d'Angleterre, est assez bizarre, et ne sert qu'à cette exclamation du poëte, par la bouche d'un personnage :

. . . . Apprenons aux Français qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent.
Peuple, ton souverain veut s'immoler pour toi ;
Et l'on te blâme en core d'idolâtrer ton roi !

Le cartel ne tenant pas, Édouard ordonne le supplice des six bourgeois. Délivrés alors par la ruse généreuse d'Harcourt, ils reviennent volontairement, et force est au roi de faire grâce à ce double héroïsme.

Tout cela ne vaut pas, je crois, le simple dévouement conté par Froissart, lorsqu'il montre, dans l'assemblée du peuple, les six bourgeois donnant leurs noms l'un après l'autre, chacun avec son parent ou son compère, puis allant d'un ferme courage, « la hart au col, » devant Édouard. Que parlons-nous de Froissart? On dirait que le poëte ne l'a pas lu. Et cependant, à défaut de vérité, il y a, dans ce drame du *Siége de Calais*, de la chaleur et du prestige. Dès le premier acte, la scène d'Eustache de Saint-Pierre et de son fils revenant blessé du combat est vive et saisissante. L'épisode du transfuge d'Harcourt n'est pas sans éclat dramatique. Eustache de Saint-Pierre lui-même, quoique trop déclamateur, excite un puissant intérêt. On conçoit la vertu de ces noms et de ces souvenirs : c'était un dernier triomphe pour l'esprit de la vieille monarchie; et elle s'en applaudissait, sans voir combien cet esprit même était changé.

De Belloy se hâta de choisir un autre sujet dramatique dans nos annales, et il mit en scène *Gaston* et *Bayard*, les noms les plus aimables et les plus glorieux de la chevalerie historique.

Le Bayard de cette tragédie ne ressemble guère, il faut l'avouer, à celui des Mémoires du *bon serviteur*, à Bayard tel qu'il est dépeint par son fidèle écuyer, depuis le jour où il sortit de *Page* jusqu'à sa mort. Les circonlocutions, l'emphase et les sentences ont remplacé le bref et cordial langage du chevalier *sans peur et sans reproche*. Là encore, il faut reconnaître cependant, à travers un romanesque assemblage de conspiration et d'amour, je ne sais quel mouvement de scène qui plaît et intéresse.

La rivalité d'amour de Bayard et de son jeune général, son duel, son repentir et un fameux vers,

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste,

sont célèbres à force d'avoir été critiqués. Mais c'est un beau langage que celui de Bayard blessé, et disant à ses soldats :

Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte ;
Retournez à l'assaut; près de votre étendard,
Placez au premier rang les restes de Bayard.

Toutefois cette pièce, et ce que fit encore De Belloy dans sa *Gabrielle de Vergy*, et ce qu'il projetait dans ses préfaces, ne relevait pas le drame tragique en France. L'innovation se bornait au titre et au sujet. Dans le reste, dans la forme, dans le style, il n'y avait d'autre innovation que la décadence. Un mot expliquera notre pensée.

Cette dignité soutenue qui fait le caractère du drame de Racine, et qui s'alliait si bien à la perspective lointaine des sujets antiques, De Belloy la reporte dans les sujets nationaux et modernes. Seulement, au lieu de l'exprimer avec la pureté de diction des grands maîtres, il la contrefait dans un langage incorrect et monotone. La tragédie nationale, avec l'éloquence naturelle des temps et des hommes, cette tragédie, telle que Shakspeare l'a faite pour ses compatriotes, continuait de manquer à notre pays; et les tentatives qu'un homme d'esprit et de talent faisait pour l'introduire, étaient moins des créations durables que des expédients pour amuser la satiété publique. Ainsi s'abaissait ce grand art du théâtre, qui avait été la plus haute poésie de notreFrance; et ses plus nouveaux comme ses plus pathétiques accents étaient encore ceux que le vieux Voltaire avait fait entendre dans les belles scènes de *Tancrède*.

Ce déclin était moins marqué dans la comédie, bien que tout ait paru déclin après Molière. Mais l'élégante et ingénieuse comédie des premières années du dix-huitième siècle devenait plus rare.

Ce n'était pas sans doute qu'il y eût moins d'esprit et moins de sociabilité ; mais la comédie veut autre chose que de l'esprit. La plaisanterie même n'est pas le comique ; et le monde le plus raffiné n'est pas le plus favorable au peintre comique. Dans le progrès de l'élégance et de la corruption, les défauts saillants s'effacent ; et il ne reste plus que des vices, ou cachés, ou trop hardis pour être mis sur la scène. C'est ainsi que la vraie, la forte comédie du dix-huitième siècle, sous le libre pinceau de Collé, ennemi des philosophes et commen-

sal des grands seigneurs, quitte la publicité du théâtre pour le huis-clos des petits appartements, et atteste doublement les mœurs de la société privilégiée qui fournissait le sujet des pièces, et les acteurs de la représentation.

En dehors de ces peintures, la comédie régulière et ostensible gardait encore la finesse et l'agrément. Quelques-uns même de ses défauts de goût lui donnent une vérité de plus. Dans la subtilité et l'élégance fardée de *la Coquette corrigée* de Lanoue, on reconnait l'influence de l'esprit d'analyse sur les mœurs, même les plus frivoles; et cette comédie, dont la critique a sévèrement noté les fautes de style, est pour l'histoire un ingénieux crayon du monde du dix-huitième siècle.

Parmi les comédies de la même date, où ce défaut du temps est en partie corrigé par le talent de l'auteur, il faut nommer *les Fausses infidélités* et *la Mère jalouse* de Barthe, ingénieux écrivain, qui remplit supérieurement un cadre étroit.

Dans *les Fausses infidélités*, comédie charmante parmi les pièces qui ne font pas rire, mais sourire, on reconnait cette société où les rangs se sont rapprochés, non plus pour se heurter, mais pour se confondre, où la gaieté vive a pris la forme de l'ironie, où les prétentions de l'esprit commencent à remplacer celles du rang, où la seule passion vive est la vanité, où l'on est las de tout, même de l'amour et du plaisir. Pour une telle société la pièce est écrite dans un excellent goût; et elle a fixé, par le style, une nuance de la langue et de l'esprit du monde.

Le même cachet se montre dans quelques scènes heureuses d'une grande comédie de Desmahis, homme du monde qui faisait avec goût des vers faciles, et mourut jeune, après avoir brillé dans les sociétés, où se taisait Rousseau. On retrouve çà et là le même agrément sous la plume d'un auteur plus fécond qu'inventif, Boissy. On ne peut l'expliquer en lui, que par ce goût général de conversation élégante, ce jeu habituel de l'esprit, cette prestesse de formes ingénieuses, qui appartenait au *Paris* du dix-huitième siècle, et en était comme la langue vulgaire. Boissy, très-exercé à la versification facile de la comédie, est bien loin de la vivacité légère et du coloris de Gresset. Il était d'ailleurs auteur par métier, souvent malheureux et pressé. Et toutefois, sous ce reflet de l'esprit et du temps, sa comédie des *Dehors trompeurs* offre des scènes écrites avec un goût exquis d'aisance et de persiflage. Un jour, il faudra les étudier dans notre langue devenue moins spirituelle et plus rude; mais elles resteront perdues dans ces œuvres complètes qu'on ne lit plus.

Cette comédie du *grand monde* nous laisse loin de la haute comédie, de la comédie à caractère, celle qui est vraiment œuvre de poete. Barthe l'avait tentée dans un beau et difficile sujet, *l'Égoïste*. Manquait-il de modèles ou de talent pour le traiter? non, sans doute. Toutefois l'ouvrage, bien conçu, écrit avec art et semé de traits énergiques, n'est plus joué. Cela ne tiendrait-il pas au sujet même, plus triste que comique, et n'ayant pas, comme le *Tartufe*, un côté plaisant qui couvre l'odieux du fond? Et puis, l'égoïsme, fortement tracé, se confond avec la perversité même, et n'en est plus distinct. L'homme personnel de Barthe n'est au fond que le malhonnête homme, dur, avide, fourbe, inhumain. Il eût fallu bien du génie peut-être pour adoucir à la fois et marquer ces nuances, et faire que *l'Égoïste* fût ridicule autant que puni. Il eût fallu surtout éviter les scènes de bel esprit, les thèses élegantes, ou du moins les lier à l'action, en faisant de la philanthropie ce que Molière avait fait de la religion. Cela même était difficile; c'était entreprendre un nouveau *Tartufe*, Quoi qu'il en soit, la comédie de Barthe, à la gaieté près, mérite une place à part. Elle porte à la fois la marque du temps et de l'esprit de l'auteur, je n'ajouterai pas, celle de son caractère; car je trouve qu'il a calomnié même l'égoïste. On raconte toutefois que, très-préoccupé de son ouvrage, étant venu le lire au chevet de Dorat, qui, fort jeune, se mourait de chagrin et d'épuisement, le malade, après avoir fait effort pour l'écouter, lui dit : « C'est très-bien, mon ami; mais vous avez oublié un trait dans votre caractère principal, celui d'un homme qui vient lire une pièce en cinq actes à son ami mourant. »

Le théâtre, sous les formes les plus diverses, le rire et les larmes, semble avoir quelque chose de commun, puisque plusieurs génies ont réussi à la fois dans ces genres opposés. Cette double tentative doit se multiplier dans les époques de décadence et d'imitation. Aussi, malgré l'exemple de Voltaire, si malheureux dans la comédie, presque tous ceux qui, dans le dix-huitième siècle, avaient fait des tragédies, firent aussi des comédies, ou du moins des opéra-comiques, comme Marmontel. L'auteur de *Spartacus* ne se refusa pas à cette épreuve, et il y porta plus de naturel que dans ses tragédies. Marié, dans un âge mûr, à une personne spirituelle et belle, il était fort répandu dans le monde. Ami des opinions spéculatives d'Helvétius, il en trouvait la pratique fort peu philosophique, et la blâmait dans les mœurs du siècle, avec une douce et piquante raillerie. C'est le caractère de deux jolies comédies qu'il écrivit en prose, *le Mariage de Julie* et *les Mœurs du temps*. Un trait des mœurs de l'époque lui fournit encore sa petite

pièce de *l'Anglomanie*, esquisse en vers libres sur un sujet un peu faiblement conçu. Saurin, du reste, en cela, suivait encore Voltaire, devenu fort mécontent de l'influence anglaise qu'il avait appelée sur notre littérature.

A défaut de ce que le raffinement de la société, dans le dix-huitième siècle, ôtait de verdeur et de nerf à la comédie, il semble que l'esprit de secte ou de parti pouvait lui venir en aide. Mais cet esprit, on le sait, n'est pas le plus favorable au bon choix et à l'expression vraie du ridicule. Presque toujours il manque le but, en le passant. Et puis, quand la société est partagée par quelque grande scission philosophique ou politique, il n'y a pas, pour la satire comique, de succès universel. Le ridicule est nié toujours par une moitié du public. C'est ainsi que la guerre faite à quelques abus de la philosophie enrichit assez peu la comédie du dix-huitième siècle.

Un homme d'esprit se rencontra cependant, pour entreprendre cette œuvre, au risque de s'attirer pour représailles, non pas les comédies, mais les pamphlets de Voltaire. Ce fut Palissot, dont la longue carrière, d'abord agitée de querelles, s'est terminée très-paisiblement de nos jours. Né à Nancy, en Lorraine, il avait débuté, fort jeune, par une petite comédie satirique contre Rousseau et son premier discours. Puis, il voulut s'en prendre à l'armée philosophique tout entière, sauf le général cependant, trop redoutable pour être attaqué. Notez que Palissot, en frappant un parti, n'appartenait pas à l'autre. Il était, comme il le dit un jour, un de ces incrédules, qui ne sont pas philosophes. Son protecteur, le duc de Choiseul, si souvent loué par Voltaire, était aussi, dans le fond, de l'avis des philosophes, en tout ce qui ne touchait pas la cour et le ministère; mais, embarrassé ou blessé par quelques libertés qu'on prenait sur ces deux points, il commanda vengeance à Palissot, dont il s'était déjà servi contre le roi de Prusse. De là, Messieurs, la comédie des *Philosophes*, jouée en 1760 sur le Théâtre-Français, dans ce même but de défense monarchique, qui donna tant d'éclat au *Siége de Calais*.

La comédie des *Philosophes* réussit comme un pamphlet piquant; et elle a passé de même, quoique écrite avec finesse et pureté : mais elle manque de plan et de verve. En effet, l'intrigue est celle des *Femmes savantes*, avec une noirceur de plus dans le dénoûment; et le style n'est qu'élégant. On y rencontre quelques bons vers de satire, plutôt que de comédie, c'est-à-dire des vers où parle l'auteur, mais non le personnage. Palissot, avec beaucoup de malice spirituelle, avait peu d'invention. La meilleure scène de sa pièce, celle où un philosophe, en conséquence des théories fort indépendantes qu'il vient d'exposer sur la propriété, est à l'instant même volé de sa bourse par son valet, n'est que la copie d'une excellente historiette des *Lettres provinciales*. Et, satiriquement parlant, la situation et le dialogue sont faibles, comparés à une scène des *Nuées*, où le grand maître en calomnie, Aristophane, fait paraître un fils libertin, qui, au retour de l'école de Socrate, bat son père, et prouve qu'il fait bien. Quel feu, quelle cuisante ironie! et cela contre Socrate! Dans la scène si folle, si outrée du poëte grec, il y a toute la vraisemblance de la logique, et tout l'art insidieux du sophisme. Mais, dans la pièce française, quand le valet, pris sur le fait, balbutie pour s'excuser :

> . . . . . . L'intérêt personnel,
> Ce principe caché, monsieur, qui nous inspire,
> Et qui commande enfin à tout ce qui respire,

il ne fait qu'une caricature d'expressions. L'attaque contre la doctrine ne semble pas sérieuse; et, pourtant, combien elle pouvait l'être! Palissot médit moins heureusement qu'Aristophane n'avait calomnié. La pièce française n'en irrita pas moins un parti puissant. Palissot, vengeur peu sérieux de la morale, avait mêlé, dans ses attaques, les hommes les plus dignes d'estime; et, sous un régime encore absolu, il y avait abus de pouvoir à livrer ainsi au théâtre, sous leurs noms, des personnes vivantes. On s'indigna de toutes parts; et le pouvoir despotique, mais faible, qui avait suscité l'attaque, permit une représaille, qui, préparée d'avance, tombait sur Fréron. On le vit diffamé dans *l'Écossaise*, en même temps que Diderot l'était dans *les Philosophes*. Mais, dans ces allusions trop faciles, l'art disparaissait : elles ne servent plus qu'à l'histoire de la société. Quelques traits de la comédie de Palissot sont instructifs à cet égard. Il peint surtout à merveille ce personnnage de femme philosophe qu'on peut remarquer dans les Mémoires du temps. La manière dont Cidalise juge son mari en parlant à sa fille, est parfaite :

> Votre père! il est vrai que je n'y songeais guère.
> Plaisante autorité que la sienne, en effet!
> L'être le plus borné que la nature ait fait :
> Nul talent, nul essor, espèce de machine,
> Allant par habitude et pensant par routine.

Cela rappelle quelques jugements de madame d'Épinay sur son mari. Et quand Cidalise parle ensuite d'un ouvrage qu'elle fait,

> Qui doit être en morale une encyclopédie,
> Et que Valère appelle un livre de génie,

la ressemblance est plus grande encore.

Le ridicule qu'avait touché Palissot était trop puissant pour céder à une seule atteinte. Le parti philosophique, qui, comme tous les partis, comptait bien des hommes médiocres, garda sa morgue

et son engouement, assez bien attaqués dans une autre comédie, celle des *Prôneurs*. L'auteur de cet ouvrage, Dorat, écrivain facile, quoique affecté, ambitieux de tout, et ne manquant ni de finesse, ni d'humeur caustique, fut repoussé de la scène. Palissot se la vit également fermée. Il imagina d'y faire jouer *incognito* une pièce qui, par le titre, *l'Homme dangereux*, semblait sa propre satire. Il triomphe, dans sa préface, de l'ingénieuse méprise qu'il avait ainsi préparée; et il se désole d'avoir été découvert quelques jours trop tôt, et d'avoir perdu le plaisir de faire applaudir par ses ennemis sa comédie, à titre de satire contre lui-même. Demanderez-vous maintenant pourquoi Palissot, avec beaucoup d'esprit, manque de verve comique? Ses procédés par trop subtils suffisent pour l'expliquer. L'art veut quelque chose de plus franc et de moins cauteleux.

A part la diversion tentée par Palissot et Dorat, le théâtre, bon ou mauvais, resta philosophique. Le théâtre est toujours de l'opinion dominante, depuis les *autos sacramentales* de Lopez et de Calderon, jusqu'aux vaudevilles philanthropiques de Sédaine.

Sédaine, car nous arrivons à lui, n'avait rien des écrivains que nous venons de nommer. Il n'était pas lettré; il versifiait mal; et on ne peut certes le nommer, en parlant de poésie, que parce qu'il avait de l'invention; et il en eut beaucoup. Cet homme, qui fit des épîtres, des poèmes, une foule de pièces de théâtre applaudies, et quelques scènes où il y a du génie dramatique, avait été, dans sa jeunesse, ouvrier maçon. Il le dit lui-même dans ses épîtres; et il rappelait, le jour de sa réception à l'Académie, qu'il avait taillé des pierres dans la cour du Louvre.

Jean-Jacques aussi avait été ouvrier, ou du moins apprenti, mais toujours étudiant, et élevé à lire le *Plutarque* d'Amiot. Sédaine est, dans le dix-huitième siècle, le seul homme parvenu sans culture à la célébrité littéraire. Cela même suppose en lui une force originale. Malheureusement cette éducation, qu'il n'avait pas reçue de l'étude, il la reçut de son temps; et il devint parfois prétentieux, affecté, déclamateur, comme s'il eût été lettré. Il n'apprit point à écrire, sauf ce que l'instinct dramatique lui donna de vérité dans le dialogue. Mais il recueillait ce qu'on disait autour de lui.

Voltaire ne goûtait pas sa jolie comédie de *la Gageure imprévue*. Il demandait si cette pièce était faite par un serrurier. Ne pensez pas à Molière, mais à l'élégance oisive et aux fantaisies de la société du dix-huitième siècle; et cette *Gageure* vous plaira. L'ouvrage de Sédaine, le plus admiré par Diderot, *le Philosophe sans le savoir*, marque encore bien mieux le dix-huitième siècle. Il y a tout de cette époque, la réalité et l'esprit romanesque. La révolution des mœurs paraît dans l'importance qu'a prise le commerce, et dans le bon sens un peu fastueux du principal personnage. Cette pièce annonçait l'émancipation de la bourgeoisie en France; et, en même temps, elle offrait une sorte de poésie bourgeoise, pour ainsi dire, le sérieux de la passion dans une jeune fille de boutique, l'enthousiasme dans un comptoir. Là remontent beaucoup de choses de nos mœurs actuelles; là commence la transformation même de la société.

Un critique célèbre, La Harpe, a vivement attaqué la philosophie des opéra-comiques de Sédaine. Mais d'abord cette philosophie, au style près, est excellente sur plusieurs points, lorsqu'elle attaque des préjugés de vanité, ou des barbaries de législation. Et puis, ce qui nous importe dans l'histoire littéraire, c'est le fait même que blâme La Harpe, cette popularité dramatique donnée à des idées de réforme sociale, et cette philosophie qui agit par le vaudeville, comme par l'Encyclopédie.

Le déclin de la poésie française, au milieu du dix-huitième siècle, se marquait dans les autres genres encore plus qu'au théâtre, n'était Voltaire, plus poëte dans l'*épître à Horace* que dans *la Henriade* ou dans *Sémiramis*. Mais, au-dessous de lui cependant, il y eut un art et des talents qu'il serait injuste d'oublier. Diderot dit quelque part en critiquant *les Saisons* de Saint-Lambert: « Dans « une cinquantaine d'années, lorsqu'un homme de « goût tirera ce poème de l'oubli dont il est me- « nacé, il citera... etc., etc. » Je ne sais si l'homme de goût viendra; mais la seconde partie de la prédiction est accomplie. Quel homme et même quel apprenti poëte lit aujourd'hui *les Saisons!* Il y a trente ans, sous l'Empire, le nom de Saint-Lambert retentit encore. Il s'agissait de son *Catéchisme moral*, proposé pour un des prix décennaux. Mais son poème était déjà peu lu, quoique le genre descriptif fût en grande faveur. Depuis, le genre a passé de mode; et le poème est descendu de plusieurs degrés dans l'oubli. De son vivant, Saint-Lambert avait été vaincu, dans sa propre manière, par un maître bien plus brillant et plus habile; et il ne pourrait aujourd'hui retrouver une place, quand celle de Delille est menacée.

Les renommées secondaires sont sujettes à ces disgrâces, que prononcent le caprice et la mode, en faveur d'autres idoles qui ne sont pas toujours préférables. Et puis, cette élégance de Saint-Lambert n'est pas la belle et classique direction; elle n'en a que l'apparence; elle n'en a pas l'âme et la vie. Les mots sont purs, le tour assez harmonieux; souvent de la noblesse, nulle passion; quelquefois

de la magnificence dans l'expression; de beaux vers un peu froids; jamais d'éloquence. Diderot y avait noté, dit-il, beaucoup d'épithètes oisives ou mal choisies, de mauvaises expressions, de tours prosaïques. On était alors plus sévère qu'aujourd'hui; on croyait que les détails font l'ensemble, et qu'il n'y a pas de bon style avec beaucoup de fautes. Saint-Lambert peut en effet prêter à cette critique directe. Mais ses fautes sont surtout négatives. Il versifie bien; mais il manque les occasions d'être poëte. A côté de ce qu'il dit, une imagination même vulgaire entrevoit des choses qu'il aurait pu dire. Sous le travail, on sent une sorte d'aridité; et sous l'élégance, on trouve l'ennui. Je n'imputerai pas ce défaut à la philosophie du poëte, quoiqu'elle l'ait trop privé d'émotions, et trop réduit aux images matérielles. Quelle passion et quelle poésie Lucrèce n'a-t-il pas mêlées aux dogmes d'Épicure! Avec quelle inimitable énergie et quel sombre pathétique n'a-t-il pas décrit la formation et les souffrances de la société! Saint-Lambert a rencontré le même sujet dans son quatrième chant; mais où est la poésie de Lucrèce? où est même celle de Thompson? où sont ces vers qu'on n'oublie pas, ces expressions qui animent la nature, et cette sensibilité qui la divinise pour le poëte athée? Le fond du poëme latin est une argumentation philosophique; les peintures des champs n'y sont qu'un épisode, une allusion: mais la poésie en est fraîche et riante, comme cette jeunesse de l'année qu'aime à décrire le poëte.

Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque domos avium canere undique sylvis.

Le poëte donne un sentiment à tout:

. . . . Desiderio perfixa juvenci
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis.
Usque adeo quidquam notum propriumque requirit!

S'agit-il des hommes, il est tendre, compatissant pour les chagrins du cœur et les deuils de la famille. Il écrit ces vers sublimes de douceur et de mélancolie:

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacitâ pectus dulcedine tangent.
. . . .
. . Miser! o miser, aiunt, omnia ademit,
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.

Oui, c'est là ce que l'Épicurien de Rome avait dit sur les mêmes pensées qui ont inspiré deux froids distiques à Saint-Lambert.

Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il devient étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Oh! que Lucrèce était un grand poëte!

Thompson est loin de ce génie. Il n'a ni la précision, ni la grandeur antique. Mais son cœur s'épanche à la vue des champs. Il abonde en images vraies et en émotions naïves. Il a cette poésie du foyer domestique où les Anglais ont excellé, et il la mêle à toutes les beautés de la nature, qui ne sont elles-mêmes pour lui que l'ombre de la main du Créateur. Religieux et peintre, comment ne serait-il pas poëte? Cependant, il écrivait dans le même siècle que Saint-Lambert, peu d'années avant lui, dans un pays plus philosophe que la France. D'où vient cette différence entre les deux poëmes? Elle ne tient pas seulement à l'inégalité des deux talents. Mais le poëte anglais, à travers le luxe et la philosophie de Londres, est venu, dans la campagne que, pauvre, il parcourait à pied, respirer les mœurs pures de la vieille Angleterre. Quoiqu'il dédie son ouvrage à une grande dame, il sent avec le peuple, le peuple riche et fier de sa libre patrie. Il est, comme lui, nourri de souvenirs bibliques. Il aime, comme lui, ses pâturages, ses forêts et ses flottes. De là jaillit sa verve; de là, sous un ciel brumeux et dans un âge philosophique, sa poésie encore si fraîche et si colorée.

Rien de semblable pour Saint-Lambert. Né dans un château, vivant à la petite cour de Lorraine, ou dans la haute société de Paris, il ne jette sur la campagne qu'un regard d'amateur. Il y porte les raisonnements et les passions de la ville. L'hiver, qui montre à Thompson les plus terribles images de la nature et les plus grandes luttes de l'homme, rappelle surtout à Saint-Lambert les tragédies de Voltaire, l'opéra et les soupers en ville. Il peint tout cela dans son poëme, avec une élégance ingénieuse, mais froide. Il peint le seigneur de village ou galant ou philosophe. Il s'élève avec force contre d'odieux abus; mais il ne dit rien, sur la misère des habitants de la campagne, qui vaille quelques lignes profondément pathétiques de La Bruyère. Puis, il est épicurien autant que philosophe: il prêche la jouissance avant le travail et les mœurs.

Tandis qu'un homme du grand monde chantait ainsi *les Saisons*, un poëte de profession, Lemierre, imaginait de décrire, comme Ovide, *les Fastes* de l'année. Ce poëme, on n'en connaît aujourd'hui que quelques beaux vers sur le *clair de lune:* mais on pourrait en extraire beaucoup d'autres, élégants, poétiques, ingénieux: car Lemierre, homme bizarre et ridicule, disent les contemporains, avait de l'esprit en vers. Mais quel sujet il avait choisi! Je ne sais si, dans les beaux temps de la foi chrétienne, ces pieuses traditions, ces fêtes, ces légendes, que ramène le cours de l'année, n'auraient pas inspiré un poëte aussi élégant et plus grave qu'Ovide. Mais Lemierre a soin d'avertir, dans sa préface, qu'il a passé très-vite sur de tels souvenirs.

Et, en effet, la plus gracieuse des solennités antiques adoptées par le christianisme, *la Fête des Rogations*, est à peine indiquée dans ses vers. Mais il décrit longuement et fort bien *le Carnaval* et *le Bal masqué*. *Les Fastes*, si l'auteur pensait et sentait davantage, se rapprocheraient de cette poésie à la fois descriptive et morale qu'ont tentée avec succès Cooper et Woodsworth. L'âme du poëte ferait l'unité de l'ouvrage. Mais *les Fastes* ne sont qu'un recueil de vers, parmi lesquels il y en a d'excellents, qu'on ne lit pas.

Le même talent distingue son poëme sur *la Peinture*, sujet difficile, traité avec plus de connaissances et moins d'art par Watelet, un de ces amateurs ingénieux dont abondait le dix-huitième siècle.

Partout cependant déclinait la poésie. L'inspiration, la pensée lui manquaient; et l'expression avait faibli. Le dirai-je? la langue même semblait devenir moins poétique. C'était, à quelques égards, une des influences de Voltaire. Non qu'il faille se plaindre de l'incomparable netteté de sa prose; mais dans son commentaire de Corneille, sa critique, souvent minutieuse, en faisant la guerre aux gallicismes un peu vieillis, aux ellipses, aux figures hardies, appauvrissait notre idiome poétique, et le réduisait à l'élégance qu'il a trop négligée depuis.

Sans doute, cette élégance brillait alors d'un vif éclat dans Colardeau, dans Léonard, dans Delille surtout. Mais combien elle était loin de la hardiesse et de la force vraiment classique! D'autre part, les dissidents, ou les novateurs en poésie, étaient souvent barbares, témoin beaucoup de vers de Lebrun. Voltaire, en lisant sa propre apothéose dans l'ode de ce poëte sur la petite nièce de Corneille, avait dû bien rire de ce langage emphatique et figuré : c'est que déjà notre idiome, au lieu d'être une argile souple à toutes les formes, était devenu, sous la main des grands maîtres, un marbre sculpté, dont les contours et les lignes ne pouvaient plus s'altérer sans effort et sans brisure; c'est aussi que l'étude de l'antiquité, origine et type de notre langue, était négligée, c'est que le goût classique se perdait; c'est qu'enfin le génie était rare et l'affectation commune.

Rendons honneur cependant à cet effort qui fut tenté pour ranimer la poésie du dix-huitième siècle. Avant Ducis et ses succès au théâtre, Lebrun, sans être au rang des grands poëtes, comme l'a cru Ginguené, fut parfois un habile travailleur en expressions poétiques.

Malfilâtre était bien plus, si l'espérance publique, trompée par sa mort, n'a pas exagéré son talent. Il ne cherchait pas seulement, comme Colardeau, la douceur et la mélodie du langage. Il ne s'exerçait pas seulement à rendre le mécanisme du vers plus ductile et plus souple, afin de pouvoir appeler poésie tout ce qu'il exprimait heureusement, la description d'un paysage, ou celle d'une partie de *tric-trac*. Malfilâtre aspirait aux grandes beautés dans la composition et dans le style. Ses fragments traduits de Virgile, ébauches mutilées et parfois incorrectes, semblent l'essai d'un art antique et nouveau, qui ramène notre langue aux hardiesses de Racine, et fait paraître un peu timide la versification de Voltaire. Son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus*, la seule chose qu'il ait achevée, respire une mollesse de langage et une naïveté d'élégance, préférable aux efforts de la plus savante poésie. Enfin, il avait l'accent lyrique, si rare de son temps, et il a fait, pour l'Académie de Rouen, une ode admirable sur le système *planétaire*. Tout cela n'était rien encore. Il voulait enhardir notre poésie par un grand et merveilleux sujet, la découverte et la conquête du Nouveau-Monde. Eut-il réussi? eut-il été Camoëns au dix-huitième siècle? Le malheur, l'abandon, la souffrance prévinrent sa noble ambition. Il mourut en 1767, à trente-quatre ans, peu célèbre encore, et sans avoir été jamais cité par Voltaire, si prodigue de louanges pour les jeunes écrivains.

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

disait un poëte, d'un talent moins facile, et d'une destinée non moins malheureuse, Gilbert. Une place est due à Gilbert dans l'histoire du dix-huitième siècle; car il osa, presque seul, lutter contre une opinion puissante.

Les plaisanteries de Palissot, et les vers quelquefois piquants de Dorat, dans sa comédie des *Prôneurs*, n'avaient fait qu'effleurer le dix-huitième siècle. Gilbert le perça plus au vif; et si parfois son invective littéraire est injuste, autant que poignante, il a, sur le scandale des grands et les vices de la cour, plus d'un trait qui rappelle la véracité de Tacite et la colère de Juvénal. Mais ce sont quelques vers remarquables : le goût n'est pas encore formé; l'effort se mêle à l'énergie, et la déclamation à la verve originale. On sent, à la recherche de certains tours, que le style n'est pas fondu d'un seul jet. Vous apercevez la roideur des muscles, la saillie des nerfs, et les formes trop prononcées, comme dans une esquisse d'académie. Que n'a-t-il été donné à ce jeune homme de travailler et de survivre! que n'a-t-il trouvé quelque ami qui l'ait consolé! Il était poëte dans la satire et dans l'ode; il avait de l'amertume et de l'enthousiasme. Vous trouvez des mouvements et des images sublimes dans ses odes sur *le Jugement dernier*, sur *le Combat d'Ouessant*. Ses plus beaux vers, les seuls vers admirables qu'il ait faits,

respirent une sensibilité aussi douce que l'expression en est éloquente. Gilbert, mourant à l'hôpital, à trente-deux ans, suicide involontaire dans un accès de folie, est une perte douloureuse pour les amis des lettres. Il y avait du courage et du génie dans ce jeune homme.

Les qualités diverses de Malfilâtre et de Gilbert, la grâce poétique et l'indignation violente, l'élégie et l'iambe, devaient se réunir dans un seul poëte, mais encore condamné à mourir dès la jeunesse. Nous le rencontrerons plus tard, et le verrons disparaître, tué par l'échafaud, comme Malfilâtre et Gilbert l'avaient été par la misère et l'indifférence.

Ainsi déclinait, dans le dix-huitième siècle, ce bel art de la poésie, que l'étranger a contesté parfois à la France. Enthousiasme, élévation lyrique, accent de la muse épique, rien ne pouvait durer ou naître; et les vers n'étaient pour nous que l'expression la plus piquante de l'élégance d'esprit et de l'ironie. Voltaire était, jusqu'à la dernière heure, le modèle inépuisable et charmant de cette poésie mondaine. Ses élèves tâchèrent de l'imiter, et furent parfois ingénieux. Un homme d'esprit, qui n'était pas poëte, Rulhière fit, dans le même goût, des vers excellents, et si bien travaillés qu'ils semblaient faciles. *Les Disputes*, *l'A-propos*, sont deux pièces légères, pleines de finesse et de grâce. Mais où était la poésie? dans Voltaire; et enfin, il allait mourir!

VINGT-UNIÈME LEÇON.

Buffon. — Caractère de son génie. — Son éducation; ses voyages, ses premiers travaux. — Buffon se consacre à l'histoire naturelle. — Comparé aux anciens. — De l'étude de la nature à l'époque de *la renaissance*. — Philosophie de Buffon. — Vue générale de ses ouvrages. — Son éloquence. — Son influence et sa vie dans le dix-huitième siecle.

Messieurs,

Il est temps de remonter vers les grands objets, vers les grands travaux qui feront du dix-huitième siècle une date éternelle dans l'histoire du génie de l'homme. Pendant que l'imagination du poëte allait s'épuisant, et que l'art, énervé par la mollesse des mœurs, faiblissait chaque jour, cherchons à quelle hauteur s'élevait l'éloquence appuyée sur les sciences naturelles ou spéculatives, et comment l'horizon des lettres s'étendait avec l'immensité de la nature et les espérances indéfinies de réforme sociale. Nous avons à parler de Buffon et de Rousseau.

L'éloge de Buffon ne nous est accessible que par un côté de sa gloire. Mais, bien qu'il nous faille admirer l'écrivain, sans apprécier le naturaliste, et que la science, se dérobant à nous, semble ne nous laisser que son vêtement dans les mains, nous essaierons de rassembler sur cet homme illustre quelques vues et quelques souvenirs.

Au-dessus de toute science particulière, même de la plus vaste, il est une science générale qui la dirige, l'éclaire, et qui en est distincte. Cette philosophie de la science a son langage, l'éloquence, qui répand l'intérêt et la vie, là où l'esprit philosophique a porté l'ordre et la lumière.

Ce fut, dans l'activité du dix-huitième siècle, un événement mémorable que l'apparition des trois premiers volumes de *l'Histoire naturelle*, en 1749, un an après *l'Esprit des lois*, comme si le génie français eût voulu marquer sans intervalle son ambition de tout soumettre à l'analyse, de tout embellir par la parole. Toutefois, ce premier essai d'un ouvrage immense rencontra de graves objections dans les esprits sérieux faits pour l'étudier. L'admiration universelle ne vint qu'à la longue, et par cette imposante succession de travaux poursuivis pendant quarante ans. C'est à ce point de perspective qu'il faut juger l'influence de Buffon; c'est dans ce long terme qu'il a fondé sa gloire, non par la dispersion de sa pensée sur mille sujets, comme Voltaire, mais par l'unité d'une même production, comparable, pour l'éclat et la durée, à ces belles *stalactites* qu'achève lentement la nature, dans le silence des grottes d'*Antiparos*.

Le génie de Buffon s'était formé, comme il s'exerça, par un long et patient effort. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-trois ans qu'il prétendit ouvertement à la renommée d'écrivain.

Buffon était né à Montbar, le 7 septembre 1707, de Benjamin Le Clerc de Buffon, conseiller au parlement de Bourgogne, et de dame Emmeline, femme de beaucoup d'esprit et de mérite, souvenir qu'il aimait à rappeler, par tendresse de fils et par induction de naturaliste. Élevé avec soin et succès, rien ne montra d'abord en lui cet instinct passionné pour les recherches physiques, remarqué dès l'enfance dans Boerhaave, Tournefort, Linné et d'autres savants célèbres. Ses premières études furent toutes de lettres et d'antiquités. Il les fit au collége de Dijon, avec les conseils du docte président Bouhier, vers le même temps que Charles de Brosses, et quelques autres jeunes gens d'esprit, qui soutinrent plus tard cette tradition de savoir et de bon goût, héréditaire dans le parlement de Bourgogne.

Sur la fin de ses études, dans l'année de philosophie, Buffon prit goût aux mathématiques; et sa vocation parut marquée pour cette science. La tendresse et la fortune de ses parents lui permettaient de ne pas se presser de choisir un état. Le premier usage qu'il fit de cette liberté fut de voyager. S'é-

tant lié d'amitié avec un jeune Anglais de haute naissance, le duc de Kingston, et avec son gouverneur, homme fort savant, il les suivit à leur départ de Dijon, et visita en commun plusieurs parties de la France et de l'Italie. Cette course fut assez rapide; et on regrette de ne trouver dans ses écrits presque aucune trace du seul voyage qu'ait fait ce grand observateur de la nature. Il le termina par un séjour de quelques mois à Londres, où il accompagna son ami, et vint se livrer avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques, sur lesquelles la Société royale de Londres jetait alors tant d'éclat.

De retour en France, et près de sa famille, Buffon vint fréquemment à Paris, où l'attiraient à la fois la curiosité de la science et le goût de la haute société. Doué d'un tempérament infatigable et d'un grand empire sur lui-même, sa jeunesse était à la fois très-laborieuse et très-dissipée, et la part qu'il faisait à l'étude, comme celle qu'il abandonnait au plaisir, invariablement déterminée. Dans les derniers temps de sa vie, on voyait encore près de lui le vieux domestique qui, depuis soixante années, avait charge de le réveiller chaque jour à six heures du matin. Cette tâche, devenue facile à la longue, et grâce au court sommeil de la vieillesse, avait été fort rude d'abord, mais toujours exactement remplie. Malgré les veilles des soupers et du jeu, toujours debout à la même heure, Buffon prolongeait son travail une grande partie du jour; et souvent il a raconté que, dans sa plus vive jeunesse, nulle séduction, nul attrait de plaisir ne lui faisait avancer d'un moment l'heure de loisir qu'il s'était réservée. Cela suppose sans doute moins de passion que de volonté. Mais par là s'explique le prodigieux travail de Buffon, le caractère de ce travail, et peut-être aussi l'idée générale qu'il se faisait du génie, en le définissant une *longue patience*.

Ce fut dans cette vie qu'à la suite d'une querelle de jeu, il se battit en duel avec un voyageur anglais, incident qui ne nuisit pas à sa faveur dans le grand monde. Cependant ses travaux, opiniâtrement continués, commencèrent à attirer l'attention des savants. Il avait publié la traduction de la *Statique des végétaux* de Hales, et celle du *Traité des fluxions* de Newton. Reçu peu de temps après à l'Académie des Sciences, Buffon y traita quelques sujets techniques. Il fit, entre autres, plusieurs mémoires sur la croissance et la durée des bois, dont il s'était fort occupé, dans l'intérêt de ses propres domaines en Bourgogne. Mais rien dans ces études et ces travaux d'observation ne révélait l'invention scientifique. Le génie de l'écrivain paraissait moins encore, quoiqu'on ait pu le soupçonner à quelques pages de préface en tête de ses premières traductions. Là même ce génie était simple, sans éclat, reconnaissable seulement à l'extrême précision des termes et à la mâle sévérité du style. Rien n'annonçait encore ces riches couleurs et ce luxe d'élégance, dont Buffon fut si prodigue dans sa maturité.

Une occasion particulière vint, non pas sans doute susciter le grand talent de Buffon, mais en réunir les forces, en diriger l'emploi. Le Jardin du Roi, cet ancien apanage du médecin de Louis XIV, avait paru enfin mériter une intendance à part. On en avait chargé le savant Dufay. A sa mort, Buffon, désigné par lui, et connu de la cour par sa considération dans le monde, obtint cette direction scientifique, confiée de nos jours à la réunion des professeurs du Muséum. Dès lors, l'ardeur de Buffon se fixa sur un seul objet : étudier, enrichir les dépôts d'histoire naturelle du Jardin du Roi, et, à côté de ces échantillons toujours si incomplets de la nature, décrire la nature elle-même, en raconter l'histoire, en expliquer les lois, en retracer les monuments.

Je ne doute pas que Buffon, quand il se proposa lui-même cette tâche immense, n'ait été saisi d'un enthousiasme dont l'empreinte se retrouve dans la solennité de son langage, et qui fit de lui un si éclatant promoteur de la science.

Il faut que ce sentiment ait eu bien du pouvoir sur l'imagination des contemporains : car voici ce que nous raconte Hume de l'impression que fit en lui la partie la plus conjecturale des ouvrages de Buffon, la *Théorie de la Terre :* « J'étais, dit-il, « arrivé par mes réflexions, à un état de scepti- « cisme complet, lorsque je reçus ce livre; et ce « me fut une surprise extraordinaire de voir que le « génie de cet homme donnait à des choses que « personne n'a vues une probabilité presque égale « à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des « plus grands exemples de la puissance de l'esprit « humain. »

Cette grandeur imposante, et si bien attestée par l'étonnement naïf de Hume, nous paraît le signe caractéristique du génie de Buffon. Par là aussi Buffon appartient bien plus à la famille des philosophes anciens, qu'à celle des savants et des nomenclateurs modernes. Il commencerait volontiers son ouvrage comme Empedocle, par ces mots : « J'écris de l'univers. » Ni l'infini du monde réel, ni l'infini du possible n'effraient son imagination. Il entreprend de tout raconter, en remontant aux causes de tout; et dans une tâche où l'immensité des faits accable, il ajoute sans crainte l'immensité des hypothèses.

Cette affinité de Buffon avec les anciens sera le premier trait de sa physionomie. Sans doute, en ce

qui concerne l'histoire naturelle, le génie propre aux anciens avait été corrigé par le génie particulier d'Aristoste; et ce grand homme a quelquefois anticipé sur l'exactitude de l'esprit moderne, comme Buffon a rétrogradé vers le sublime conjectural de l'imagination antique. L'examen du monde matériel, le génie appliqué non plus à la création d'idées sorties de lui-même, et inspirées par le spectacle de la société, mais à l'analyse, à la description d'êtres étrangers à l'homme, c'est là un travail d'arrière-saison pour l'intelligence humaine; c'est une tâche qui appartient à l'âge de la réflexion. Ce n'est pas seulement parce que la conquête de l'Asie ouvrait à la Grèce un nouveau monde, qu'Aristote et Théophraste se portèrent avec tant d'ardeur aux sciences naturelles. Il y avait quelque chose de plus impérieux dans le cours même du génie grec, que ses travaux antérieurs poussaient vers de nouvelles recherches. Pline nous dit (1) qu'Aristote composa ses livres sur les animaux pour satisfaire Alexandre, qui, dévoré d'une soif immense de savoir, avait chargé des milliers d'hommes de parcourir les forêts et les mers, afin de rassembler, pour le philosophe, des échantillons de tous les êtres. Aristote obéissait à une volonté plus puissante encore que celle d'Alexandre, à une loi de l'esprit humain qui, après tout ce que la Grèce avait fait dans l'imagination et dans les arts, depuis trois siècles, ne lui laissait à scruter que la nature.

Ses travaux à cet égard sont d'une supériorité philosophique plutôt que technique; et par cela même ils peuvent avoir plus de juges et d'admirateurs. Ouvrez son *Histoire des animaux,* vous n'y trouvez pas une science à part, une langue artificielle. Pour être compris tout entier, le livre n'a besoin que d'être lu dans l'ordre même où il a été conçu : tant les faits se touchent et s'éclairent! Aristote, si habile nomenclateur dans les sciences du raisonnement, n'a pas fait de catégories dans la science de la nature, peut-être parce qu'il la voyait trop vaste et trop nouvelle encore pour être mesurée. Mais s'il n'a pas établi de genres, de classes, de familles, entre les êtres, il indique les rapports entre les parties des êtres; s'il n'a pas les procédés de la méthode moderne, il en a le génie; et dans cette antiquité, où les études anatomiques étaient gênées par tant d'obstacles, il avait créé déjà cette science de l'*anatomie comparée,* la gloire de notre époque.

On dirait que la grandeur même de l'œuvre d'Aristote lui a fait dédaigner tout ornement de langage. On ne peut citer de son ouvrage que des choses; on ne peut en détacher une pensée qui ne soit liée à tout le reste. Il a pour ainsi dire écrit les *aphorismes de la nature,* comme Hippocrate ceux de la médecine; et il réduit la postérité la plus savante à lui emprunter plus qu'elle n'ajoute à ses écrits. Il s'est dit : Quels sont les organes et les actes de la vie? Il les a comptés, définis, comparés dans tous les êtres différents. Puis il a pris un type, l'homme par exemple; il l'a décomposé, et il en a fait un point universel de comparaison, indiquant, à l'occasion de chaque partie de l'homme, les analogies et les différences que lui offrait la collection des êtres : de manière qu'il n'y a, dans cet ouvrage, pas un fait répété, pas un fait inutile, pas un fait qui n'en explique beaucoup d'autres.

Dans un tel travail, le génie d'Aristote a plus fait sans doute que le génie de son temps. Mais, après lui, le même rapport nous frappe dans le choix des époques où sont cultivées les sciences naturelles. C'est dans le déclin de la haute poésie, de l'éloquence, et de la liberté qui les emportait toutes deux avec elle, que s'élève Pline, compilateur curieux, comme Aristote était observateur inventif, n'ayant pas un Alexandre qui lui envoyât des échantillons de toute la nature, et lui dit : « Fais le catalogue de tous les êtres vivants que renferment « mes conquêtes; » mais ayant Rome pour spectacle, avec ses richesses enlevées à tous les peuples, son luxe raffiné, son sanguinaire amphithéâtre, son cirque de bêtes féroces, ses antiquités et ses bibliothèques. Lorsque Pline composa son livre, que restait-il aux Romains, privés d'existence publique, et ayant passé l'âge le plus heureux du génie? Il leur restait de regarder ce monde extérieur qu'ils avaient conquis. A côté de cette passion de savoir, de cette curiosité infatigable qui semble remplacer dans Pline les passions de la vie publique, je remarque aussi un sentiment nouveau, inconnu aux beaux temps de la liberté grecque et romaine. C'est une sorte d'affection et d'intérêt pour l'humanité; c'est le nom d'*homme* substitué à celui de *barbare;* c'est le reproche adressé à César pour le sang qu'il a versé, et la grande injure qu'il a faite au genre humain; c'est l'éloge accordé à Tibère lui-même, pour le soin qu'il a eu d'abolir en Germanie et en Afrique des superstitions homicides; c'est un esprit de philosophie cosmopolite et tolérante, à laquelle se mêlent pourtant un scepticisme amer et mélancolique.

Cet état moral, si marqué dans l'ouvrage de Pline, présente plus d'un trait commun au dix-huitième siècle. Aussi, c'est surtout par des ressemblances avec Pline que Buffon se rapproche de l'antiquité.

Avec plus de goût, c'est la même imagination pompeuse et tant soit peu monotone; avec moins

(1) Pline, *Hist. nat.*

de hardiesse, c'est le même éclat de langage, la même richesse d'imagination descriptive. Dans la philosophie, ce rapport est plus sensible encore; et nous y reviendrons. Mais il faut achever cette revue rapide des prédécesseurs de Buffon.

Si l'observation scientifique a besoin, pour se produire, que les premières fleurs de l'imagination aient été cueillies, et que l'homme ait épuisé la première source de poésie qu'il porte en lui-même, la barbarie, qui suit la décadence, n'est pas moins mortelle aux sciences qu'aux beaux-arts. Après l'abréviateur Solin, on ne voit qu'ignorance de la nature dans le moyen âge, jusqu'au livre de l'empereur Frédéric sur la *fauconnerie*, et aux compilations de Vincent de Beauvais.

Sicuti regionum, ita temporum sunt eremi et vastitates. Vous pouvez, du cinquième siècle au quinzième, parcourir ces déserts dont parle Bacon, vous y trouverez quelques oasis, et quelques terres fécondes pour l'enthousiasme et la poésie. Mais, bien que cette époque ait recueilli, par transmission, par hasard ou par découverte, de merveilleux secrets dans les sciences physiques, l'histoire naturelle y fut presque entièrement négligée.

Ce n'est qu'à la renaissance qu'on voit cette belle étude reprise enfin, plutôt par l'érudition que par l'observation. L'étude de la nature ne fut d'abord que l'étude d'Aristote et de Pline; puis l'esprit de découverte s'éleva; et la science parut avec l'érudition. Au seizième siècle, l'histoire naturelle fut écrite en latin par Aldrovande de Padoue, dont le vaste recueil est encore cité. Mais la France eut dès lors la gloire de produire des observateurs de la nature, qui voyaient et pensaient par eux-mêmes, tels que Belon, le savant voyageur, un des écrivains les plus expressifs de notre vieille langue descriptive, et Bernard de Palissy, ce pauvre potier, sans éducation et sans lettres, qui, par ses essais opiniâtres, parvint à fabriquer le plus bel émail, conçut les premières théories sur l'état antérieur du globe, et écrivit avec génie l'histoire de ses souffrances et de ses découvertes.

Bientôt, l'Allemand Gessner, plus d'un siècle avant Linné, allait créer les méthodes modernes et la nomenclature scientifique de la nature. Mais, ce qui manquait encore, c'était cette élévation de vues qui fait le sublime de la science, et qui suppose un culte ardent pour elle, *ardorem quemdam amoris*, comme disait Cicéron. Une des premières âmes où reparut, dans les temps modernes, cet amour puissant et créateur, c'est Bacon. En parcourant ses essais d'histoire naturelle, sa *Silva silvarum*, je vois le précurseur de Buffon. Bacon a dit quelque part : « Il y a dans le monde trois genres d'am« bition : le premier, c'est de régir un peuple, de « le dominer par son ascendant, et d'en faire l'ins« trument de ses desseins; le second, c'est d'é« lever son pays et de le rendre dominant parmi « tous les autres; le troisième enfin, et le plus « grand, c'est d'élever l'espèce humaine tout en« tière, et d'accroître le trésor de ses connaissan« ces. » Quand je lis ces belles paroles, je crois reconnaître la source de cette ardeur paisible et patiente qui anima Buffon, qui le soutint, pendant une longue vie, au même degré de zèle pour l'étude, et d'indifférence pour le reste. Là se trouve, avec son secret, celui de quelques âmes privilégiées et faibles. Une seule chose leur paraissant digne d'effort, une chose abstraite et spéculative, le progrès des connaissances, elles ne portent dans la vie réelle rien du sentiment élevé que suppose la vérité philosophique. Sublimes par un côté, elles sont timides et terrestres par l'autre. Elles traversent la vie, sans y trouver matière à d'autres sacrifices que ceux qu'elles font à l'étude, et sans éprouver d'autre enthousiasme que celui de la science.

A ce caractère qui ne heurtait aucune opinion dominante, et se ménageait les faveurs du pouvoir, Buffon joignit l'éloquence, c'est-à-dire une expression égale à la hauteur de ses pensées et de ses études. Par là, il donna tout à coup une face nouvelle au spectacle de la nature, et dut frapper vivement l'imagination des contemporains. Sans doute, ce n'était pas une chose inconnue que l'alliance de l'imagination et de la philosophie naturelle. L'invention, même dans les sciences positives, a toujours besoin d'imagination et d'enthousiasme. Le mathématicien Kepler a parlé quelquefois comme un prophète; et Descartes est plus poëte que géomètre dans son *Système du monde*. Mais, dans notre dix-septième siècle, jusqu'à Fontenelle du moins, l'étude de la nature était demeurée contenue par celle de la théologie, comme s'en plaint Pascal lui-même. Et lorsque, dans l'âge suivant, au milieu de l'affranchissement général des esprits, Buffon entreprit cette histoire générale de la nature, dont Tournefort et d'autres n'avaient essayé que quelques parties, la nouveauté de la matière accrut la gloire de l'écrivain.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici Buffon sous le point de vue scientifique, ni même de reproduire les objections que le goût de la science qu'il avait illustrée inspirait, de son temps, à des hommes du monde. Vous savez que Malesherbes avait assez approfondi l'histoire naturelle, pour faire d'excellentes critiques sur les premiers volumes de Buffon, et défendre habilement contre lui les divisions de Linné. Mais nous n'entrerons pas dans cette controverse, que le temps a vieillie.

Linné, que Buffon attaquait si vivement, a vaincu en principe : sa nomenclature, refaite et complétée, règne sur la science. Mais le génie de Buffon a survécu à son défaut de méthode. Cela même fait sa gloire ; car on s'approprie les méthodes, et non le génie. Cherchons seulement quelle est la partie de ce génie qui peut tomber sous nos éloges.

Dans les sciences positives, il y a toujours un côté difficile, étranger à la foule même intelligente, et un côté plus ou moins connu et populaire. Seulement la proportion à cet égard change avec le temps. Ce qui était réservé d'abord au domaine de la science, cent ans plus tard, entre dans le domaine public. Les découvertes montent ; une sommité nouvelle est atteinte par la science, et reste inaccessible aux notions vulgaires. Ainsi, quoique la foule s'éclaire, la supériorité scientifique se maintient et s'élève. Viendra-t-il un moment où toute science sera populaire? Toute vérité dérogera-t-elle jusqu'à être comprise par tout le monde? Ce qu'il nous importe de considérer, c'est le nombre de vérités que l'éloquence de Buffon enlevait à l'observation, pour les mettre dans le commerce courant de la pensée. Par là, tout à la fois, il a enrichi l'intelligence commune et hâté les progrès de la science. Ainsi, lorsqu'il publiait, avec les commencements de son *Histoire des animaux*, sa *Théorie de la terre*, brillante ébauche d'une science qui n'était pas faite, non-seulement il popularisait une foule d'observations négligées jusque-là, non-seulement il devinait de génie ce que la science démontre aujourd'hui, par exemple, la combustion centrale du globe ; mais, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, il agitait les esprits, il appelait de loin les découvertes, il créait ce qu'il ne savait pas encore.

N'oublions pas qu'à l'époque où il énonçait son système, Voltaire, par une vue philosophique, qui n'en était pas plus savante, se moquait de toute idée de déluge universel. « Que la mer ait couvert de « hautes montagnes, disait-il, c'est une idée qui « choque toutes les lois de la gravitation et de l'hy-« drostatique. » Et quant à ces immenses débris de coquillages qui sont répandus partout dans le monde, il en expliquait l'existence sur les Alpes par les coquilles que portait et qu'avait pu laisser dans leur passage la foule des pèlerins. Ne croirait-on pas que des siècles, que des révolutions stellaires se sont écoulés entre une pareille explication donnée par Voltaire et le temps où l'illustre Cuvier a dévoilé le monde antédiluvien, reconstruit les races perdues, et, d'après une parcelle d'ossement incorporée dans la pierre, retrouvé l'organisation, la forme, l'histoire des existences qui n'appartiennent plus à cet univers? Non, Messieurs, dans l'intervalle, il y a eu Buffon, son génie et son exemple.

Les études géologiques, plus mêlées alors de conjectures que d'expériences, avaient été le premier essai de Buffon dans la contemplation de la nature. Dès 1744, il écrivait son *Discours sur l'histoire et la théorie de la terre ;* et en raillant les hypothèses fantastiques de ses prédécesseurs avec une sévérité de raison, qu'il a plus tard encourue lui-même, il joignait du moins à ses propres systèmes quelques vues profondes et confirmées par la science. Il voyait déjà ce que démontre Cuvier, que le bassin des mers s'est déplacé, que l'Océan a séjourné plusieurs fois sur nos continents, qu'à l'époque la plus ancienne il nourrissait des espèces sans analogues connus dans la création actuelle, que plus tard il avait laissé sur une couche plus élevée du même sol des produits pareils à ceux qu'il roule aujourd'hui dans ses eaux, mais transportés alors des mers de l'Inde sous nos climats. Ce n'était pas seulement d'après les belles recherches déjà faites par Bernard Palissy, par Woodward, par Bourguet, par Réaumur, que Buffon exposait cette théorie. Elle était un des points trop rares qu'il avait découverts ou vérifiés par lui-même, en traversant plusieurs fois les Alpes (1), l'Apennin, et en observant, soit dans les chaînes montagneuses de la Bourgogne, soit dans les carrières et les mines (2) de divers lieux, la configuration et la nature du sol.

Ce genre d'observations même, cette recherche des révolutions antiques du globe convenait mieux à la grandeur de son esprit que l'examen minutieux de l'ordre actuel du monde et des espèces vivantes. Il se sentait plus à l'aise dans l'infini de la création et du temps. Aussi, même sans le secours des faits, il toucha de génie à la grande découverte de nos jours (3).

Que n'a-t-il été donné à Buffon de pouvoir démontrer ce qu'il indiquait, de voir réunis tant d'échantillons du passé successivement apparus à Camper, à Pallas, à Blumenbach, et surtout de posséder ce merveilleux instrument de *l'anatomie comparée*, qui a rendu Cuvier inventeur là où beaucoup d'autres avaient découvert avant lui, et qui lui a valu la gloire de porter dans l'inconnu même le génie des méthodes, en reconstituant, d'après quelques fragments épars, des espèces

(1) Voir *Théorie de la terre*, pag. 161.

(2) *Id.*, pag. 163.

(3) « Il peut se faire qu'il y ait eu de certains animaux « dont l'espèce a péri : les os fossiles extraordinaires qu'on « trouve en Sibérie, au Canada, en Irlande, semblent con-« firmer cette conjecture. » (*Id.*, pag. 185.)

anéanties, et en retrouvant, d'après ces espèces, trois âges successifs de l'univers antérieurs à l'homme! O magnificence de la nature et de la vérité, plus merveilleuse que tous les systèmes! Avec quelles paroles Buffon n'eût-il pas décrit cette histoire réelle du monde, attestée par des ossements, ce premier état du globe, rude et chargé de grossiers produits, d'énormes fougères pour toutes plantes, d'immenses reptiles, de lézards grands comme des baleines, pour tous habitants; puis cette seconde époque de la vie, ces végétations plus complexes, et ces premiers essais de quadrupèdes, ces races de *palæotherium*, dont Cuvier décrit la nature et les instincts avec une certitude sublime; puis cette autre végétation distincte et rapprochée de la nôtre, et ces races gigantesques d'animaux, souveraines du globe en l'absence de l'homme, ces *mammouths*, ces *mastodontes*, ces *megatherium*, détruits par une dernière révolution que leurs débris attestent, et qui semble avoir précédé dans ce monde l'avénement de l'homme, et le règne de l'intelligence sur la matière enfin soumise et réglée!

O combien ces prodiges authentiques auraient encore mieux inspiré l'éloquence de Buffon que tout ce qu'il suppose, après Leibnitz, sur la formation du globe! Que les planètes soient des fragments arrachés au soleil par le choc d'une comète; que la terre tombée de cet astre, comme un morceau de lave, ait bouillonné pendant trente-cinq mille ans; que cette fluidité primitive soit encore attestée par la forme même de la terre, par son renflement sous l'équateur et sa dépression vers les pôles; que plus tard, en s'attiédissant, elle ait attiré les gaz et les vapeurs rejetés d'abord de sa surface brûlante, et qu'ainsi se soient formées les mers; qu'au bout de vingt-cinq mille ans encore elle ait commencé à jouir d'une chaleur plus tempérée sous les pôles, et que le septentrion, d'abord seul habitable, ait eu pendant quinze mille ans les plantes et les animaux de l'orient, ce sont là des conjectures dont quelques parties sont aujourd'hui reproduites par la science. Mais, quelle que soit leur grandeur, l'imagination n'en avait pas besoin; et il lui eût suffi d'avoir à dépeindre les trois âges antédiluviens authentiquement retrouvés par Cuvier.

Il n'est guère cependant de plus belles lectures que ces hypothèses de Buffon; et rien dans notre langue ne surpasse, pour l'élévation et la gravité philosophique, son livre des *Époques de la nature*, et les divisions, les détails, le style de cette histoire conjecturale. Le tableau de la cinquième époque, lorsque les éléphants ont habité les terres du nord, semble, au premier coup-d'œil, joindre l'évidence à la grandeur, et fortifier par des témoignages incontestables le système du refroidissement de la terre. Mais une remarque bien simple détruit cet édifice par les faits mêmes qui l'appuient. Ces dépouilles de *la zone torride*, transportées en Sibérie, ces éléphants découverts sous la glace s'y trouvaient sains et entiers, revêtus encore de leur chair et de leur peau: ils avaient donc péri par un cataclysme soudain, par un déluge glacial, et non par un refroidissement successif.

Ce qui n'importe pas moins, et ce qu'on a quelque peine à démêler, c'est le principe même d'où dérivaient les théories de Buffon. Ce principe, il le cache sous la majestueuse circonspection de son langage; et vous savez même qu'il poussait fort loin la déférence pour le pouvoir ecclésiastique du temps. Toutefois, la philosophie atomistique semble avoir au fond dominé son esprit. Faut-il en croire tout à fait sur ce point Hérault de Séchelles (1), qui, surprenant les confidences et les faiblesses de l'illustre vieillard, lui fait dire: « J'ai « toujours nommé le Créateur; mais il n'y a qu'à « ôter ce mot, et à mettre à la place la puissance « de la nature, l'attraction et l'impulsion. »

Il en coûterait de croire que les magnifiques invocations à Dieu, répandues dans les livres de Buffon, n'aient été que des ménagements pour les hommes: le peintre de la nature doit être le témoin de la divinité. On ne peut s'empêcher cependant, à part même les confidences anecdotiques, de remarquer dans le système général de Buffon une opinion fort voisine du panthéisme de Pline. Ce sont parfois les mêmes expressions; c'est la même idée de cette nature, ouvrage vivant et ouvrier tout ensemble: *Idemque rerum naturæ opus, et rerum ipsa natura*. Bien plus, par sa théorie des molécules organiques vivantes, il arrive au système des générations spontanées. « Si « tout à coup, dit-il, la plus grande partie des êtres « était supprimée, on verrait paraître des espèces « nouvelles, parce que les molécules organiques, « qui sont indestructibles et toujours actives, se « réuniraient pour composer d'autres corps orga- « nisés (2). » C'est l'atomisme d'Épicure; c'est le vieux système que Cuvier a si bien combattu par ses belles observations sur la constance des races. Enfin, cette hypothèse de la terre détachée du soleil par le choc d'une planète peut paraître une manière de se passer du Créateur. Mieux inspiré, Newton, en découvrant les lois mathématiques du monde, attestait d'autant plus l'existence du Dieu suprême, que Platon avait nommé par pressentiment l'*éternel géomètre*.

(1) *Voyage à Montbar*, 1785.
(2) *Époques de la nature.*

Quoi qu'il en soit, le doute ou l'incrédulité de Buffon n'abaisse pas son génie, tant qu'il s'agit de concevoir les grandes catastrophes de la nature, ou d'en retracer les tableaux. Il a tout à la fois beaucoup de splendeur dans l'imagination et de généralité abstraite dans les vues. Par là comme par les doctrines, il a plus d'un trait d'affinité avec le poëte Lucrèce, cet Homère didactique; mais, comme lui, il tombe dans la sécheresse et l'obscurité. Il a plus de grandeur apparente que d'âme, plus de pompe que d'émotion. Le dirai-je? Malgré l'ardeur constante et la contemplation assidue qui domina sa vie, l'enthousiasme qui dut inspirer et soutenir sa longue entreprise semble manquer à son éloquence: le Dieu n'y est pas.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés entre les deux ouvrages de Buffon sur l'histoire immémoriale du globe; et ce long intervalle il l'avait rempli par ses recherches de tout genre et ses compositions lentement travaillées sur l'histoire des animaux. Le plan, qui manquait de méthode, était vaste comme la nature. Après l'étude de notre monde planétaire, la géologie de notre planète et la théorie de la génération, il ne s'agissait de rien moins que de parcourir toute la création, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. La botanique même, négligée par Buffon, est discutée, sous le rapport de la classification, dans son premier discours sur l'étude de l'histoire naturelle; et son dernier travail fut un *Traité sur l'aimant.*

Ce cercle immense, Buffon n'en a sans doute parcouru que quelques rayons; et là même, il a choisi sa part de travail, et s'est fait aider pour le reste. Le règne végétal, les poissons, les insectes ne l'ont pas occupé, sauf quelques inductions générales. Pour l'histoire des quadrupèdes, il a eu, dès le commencement, un coopérateur savant et scrupuleux, qui prêtait à son pinceau la précision des détails, et dont l'exactitude est encore admirée de nos jours. Plus tard, dans l'histoire des oiseaux, il fut aidé par des élèves qui ne lui offraient pas seulement des recherches utiles, mais un coloris formé sur le sien, et dont l'éclat parut quelquefois un reflet de son éloquence.

Malgré ces omissions et ces secours, l'effort de Buffon n'en fut pas moins prodigieux. Dans cet effort, ce qu'il y a d'éminent et de rare, ce sont les considérations générales, la philosophie de la science, et l'art de peindre, le génie de l'expression. Par les premières, nous n'entendons pas seulement les hypothèses de Buffon, ses systèmes sur l'origine du monde. Nous touchons à ce qui a le mieux marqué la force de son esprit, ses vues profondes sur la topographie du globe, sur les différences entre les animaux des deux continents, sur leur dégénération, sur le mécanisme des espèces inférieures, sur l'unité de l'espèce humaine, vues neuves et indépendantes, les unes favorables, les autres contraires à la philosophie de son temps, mais toujours par des raisons originales.

Qui donc, avant lui, en saisissant de si haut et d'un regard si ferme toute la configuration du globe, ces glaces croissantes des pôles, ces vastes mers coulant toujours de l'orient à l'occident, ce nouveau monde contigu à l'ancien par le nord de l'Asie, ces îles, montagnes surnageantes de continents ensevelis, ces hautes chaînes de montagnes, arêtes osseuses de la surface du globe, avait en même temps découvert et expliqué les rapports de toutes les espèces vivantes avec les accidents et les divisions naturelles des climats? C'est là surtout que Buffon semble sublime. C'est là que ses généralités paraissent non des conjectures, mais un ensemble de vérités aperçues et comparées d'un seul coup de génie.

Est-il vrai maintenant qu'à ces grandes vues sur le monde matériel, Buffon ait mêlé une métaphysique parfois obscure et indécise? L'histoire naturelle de l'homme conduisait au problème fondamental sur lequel le dix-huitième siècle hésitait, entre le matérialisme de Diderot, le scepticisme de Voltaire, et la doctrine de Condillac sur la sensation transformée. La pensée de Buffon à cet égard fut soupçonnée de se rapprocher de celle d'Helvétius; et on put croire que le hardi et frivole auteur du livre de *l'Esprit* avait puisé quelques-uns de ses arguments dans les entretiens du château de Montbar, où il séjourna souvent. Cette pensée, c'est que l'ordre de prééminence entre les espèces, l'homme compris, tient au degré du développement et de l'action des sens dans chacune d'elles. Un éloquent panégyriste de Buffon, Vicq-d'Azir, mêlant à cet égard ses idées avec celles de son maître, en a conclu que l'homme instruit par le toucher, qui est un sens profond, doit être attentif, sérieux et réfléchi. Helvétius, partant de ce principe, avait dit que l'homme doit tout à la forme de sa main, et que si les chevaux avaient une main au lieu d'un sabot, ils bâtiraient des maisons. Mais on ne saurait attribuer un tel raisonnement au génie de Buffon. Quand l'homme emploie le toucher pour rectifier un autre sens, quand il passe sa main sur le bâton en apparence incliné par le mouvement de l'eau, est-ce le toucher qui fait naître l'intelligence? ou plutôt n'est-ce pas l'intelligence qui se sert du toucher, et qui s'atteste elle-même par le choix de son instrument? Buffon le savait mieux que personne, et il était loin de tomber à cet égard dans l'erreur d'un disciple célèbre de Condillac, qui suppose que notre intelligence s'accroîtrait indéfini-

ment par une action plus étendue de nos sens. Buffon a dit au contraire en propres termes, en comparant l'homme à l'animal : « L'homme n'en « est pas plus raisonnable, pas plus spirituel pour « avoir beaucoup exercé ses oreilles et ses yeux; « on ne voit pas que les personnes qui ont le « sens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odo- « rat détruit ou insensible, aient moins d'esprit « que les autres : preuve évidente qu'il y a dans « l'homme quelque chose de plus qu'un sens inté- « rieur animal! » Et dans son beau discours sur l'homme, il revient à cette idée avec une grande force, affirmant que « l'âme existe, qu'elle est « d'une nature différente de la matière ; qu'elle n'a « qu'une forme très-simple, très-générale, très- « constante, la pensée ; qu'elle est dès lors, comme « la pensée même, indivisible et immatérielle. » En un mot, il paraîtrait, si on peut le dire, plus convaincu de la spiritualité de l'âme que de l'existence même de Dieu, car sa croyance à cet égard est fondée sur l'observation même des faits ; et une simple précaution de langage n'irait pas jusque-là.

Ce que Buffon avait établi par le raisonnement, ce qu'il répète dans sa belle description de *l'homo duplex*, il le met encore poétiquement en action dans sa peinture du premier homme s'éveillant à la vie, et faisant par tous les sens à la fois l'essai de sa grande et noble existence, et comme le déploiement de son âme. Ajoutons que plus il avait réduit au simple mécanisme les autres animaux, plus il lui était imp ossible d'expliquer, par les causes physiques seules, l'organisation supérieure de l'homme.

Condillac a souvent pris en défaut la série de mouvements, de sensations, d'idées, que Buffon prête à sa *Statue animée*. Mais Condillac avait-il mieux réussi dans son hypothèse d'une statue qu'il animait par degrés, et par la communication d'un seul sens à la fois? Les deux philosophes ne rencontraient-ils pas le même écueil, en voulant juger un état inconnu par une expérience qui ne peut lui ressembler, et deviner avec la raison développée par les sens ce que les sens donnent à la raison? Il y a là quelque chose qui préexiste et qu'on ne peut analyser ; c'est la pensée même. Buffon satisfait-il à cette vérité, en attribuant à l'homme deux ordres de sensations, les unes corporelles, les autres spirituelles, et en appelant les idées des sensations comparées? Condillac le suit, et le presse à travers son langage plein de métaphores; et il semble le convaincre parfois de n'avoir pas voulu, ou de n'avoir pas su exprimer toute sa pensée.

Buffon ne repoussa point, et parut à peine remarquer les attaques de cet habile adversaire. Il continua, sans s'interrompre, la partie la plus belle, ou du moins la plus populaire, de son travail, ses descriptions des animaux. Vous savez comment elles se succèdent, sans être assujetties à la méthode des classes et des genres, qu'il reprochait à Linné, et où il relevait de grandes erreurs corrigées de nos jours (1). Dans ce magnifique dépôt du Jardin des Plantes, agrandi par lui, Buffon avait sous les yeux presque tous les échantillons de la nature ; il les voyait disséqués, analysés par l'exact et fidèle Daubenton; et l'esprit frappé de ce travail, il écrivait. Sans doute, ce secours étranger devait laisser place aux erreurs. « L'histoire de « l'éléphant, dit Cuvier, est moins exacte dans « Buffon que dans Aristote. » Mais si Buffon a mérité ce reproche, souvent renouvelé par le plus célèbre de ses successeurs, il n'en a pas moins tracé des peintures durables, qui seront étudiées autant que la science même, dont elles sont les ornements. Il a pu méconnaître ou confondre quelques espèces, mal définir certains caractères. Mais avec quelle force il exprime ce qu'il sait, et comme il fait voir ce qu'il a vu!

On a détaché de son ouvrage quelques descriptions brillantes, qu'on admire à part. C'est lui faire tort; le mérite même de ses *Vies* des animaux, c'est l'ensemble, c'est la manière dont la tradition, l'observation, le récit, la critique sont réunis et mêlés. A l'élégance trop pompeuse de quelques débuts, vient se joindre la précision des détails et la simple netteté du récit ; et c'est là surtout qu'il est excellent écrivain.

La peinture vraie ou conjecturale des mœurs des animaux, la description des lieux qu'ils habitent, et ce contraste, ce mélange de la nature vivante et de la nature inanimée, offraient de vives couleurs. Pline les a quelquefois saisies dans leurs plus grandes diversités. Qu'il décrive le lion ou le rossignol, il est tour à tour énergique et brillant. Avec le même éclat, Buffon est plus égal, plus élevé, plus pur. Pline appartenait à cette école d'imagination plutôt que de goût, qui produisit dans Tacite un peintre incomparable, mais qui partout ailleurs est empreinte de déclamation et de subtilité. Homme de lettres, bien plus que de sciences, Pline jette souvent sur des fables ou des idées fausses un style recherché. Buffon, éclairé des lumières de la science moderne, est sévère et précis dans ses descriptions même les plus ornées. Sa diction, plus irréprochable que celle de Rousseau, n'a pas les affectations qui se mêlent parfois au style si français de Montesquieu. Par un autre privilége bien rare, pendant quarante années on n'aperçoit pas de déclin, ni de fatigue dans son talent; et si l'on excepte quelques circonlocutions inutiles,

(1) *Voyez* le bel éloge de M. Cuvier, par M. Flourens.

quelques phrases pompeuses, tout dans ses écrits semble également jeune et mûr, vigoureux et poli. Souvent avec une préoccupation savante, qui n'est pas moins expressive que la naïveté du fabuliste, il transporte à la peinture morale des animaux plus d'un trait emprunté à la nôtre; et il décrit leurs forêts et leurs déserts par la force de l'imagination, comme s'il les avait parcourus. Quoi qu'en ait dit un illustre écrivain, la bonté de cœur n'est pas étrangère à ses récits. S'il a oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité, il n'est aucun bon sentiment qu'il ne cultive et ne rappelle, l'amour de la paix, du travail, de la vertu, de la gloire.

Heureux de ses études, de sa fortune, de sa grande renommée, s'accommodant doucement des mœurs de son temps, il n'a ni cette misanthropie, ni cette verve amère de quelques philosophes; mais il n'en est pas moins ami de l'humanité, sans déclamation; et quoiqu'il fût seigneur un peu fastueux dans sa terre de Montbar, il exprime souvent des idées touchantes et praticables pour le soulagement du pauvre et l'amélioration du sort des peuples. Par là, Buffon, malgré sa réserve, figure dans cette mission philosophique du dix-huitième siècle, mission qui eut ses erreurs de zèle, ses imprudents apôtres et ses faux prosélytes, mais qui n'en fut pas moins grande dans l'intention comme dans les effets, et dont l'influence a transformé la société française, et s'est étendue même sur les gouvernements absolus qui s'en plaignent. Au milieu du mouvement intellectuel de son siècle, le pouvoir de Buffon fut dans son éloquence; et cette éloquence, exempte de passions et de querelles, tenait en grande partie à l'élévation même de ses études et au calme de sa vie.

Marmontel, dans ses Mémoires, reproche à Buffon d'avoir quitté par orgueil les salons philosophiques de Paris, où, dit-il, on ne lui accordait avec raison que le mince éloge d'élégant écrivain et de grand coloriste. Permis à Marmontel de compter pour peu cet éloge; mais, en vérité, si le mot de grand *coloriste*, inconnu dans la langue de Bossuet et de Racine, signifie quelque chose, on concevra difficilement plus grande louange pour un écrivain qui veut peindre la nature. Le langage métaphysique de Buffon a manqué parfois de précision, parce que sa pensée sur ce point n'était pas complétement nette et libre. Mais lorsque, saisi par les objets mêmes, tirant ses idées de ses perceptions, et les réalisant par la parole, il a peint les formes extérieures et les grâces sauvages, les instincts et les habitudes des êtres divers, lorsqu'en les étudiant il a pris tour à tour pour eux des sentiments d'intérêt, d'affection, d'horreur, alors son style est inimitable; et le grand coloriste est l'homme de génie qui peint avec force la réalité.

Buffon, à cet égard, n'est pas seulement un écrivain à part, mais le créateur d'un genre nouveau, de cette éloquence descriptive qui doit succéder à l'épuisement des grands sujets religieux, moraux, politiques. Dans cette voie, Buffon arrivant le premier, avec une imagination juste et un esprit élevé, et trouvant sous ses yeux une nature encore nouvelle pour le peintre philosophe, n'a point exagéré les couleurs. Mais bientôt sont venus les imitateurs, les élèves que Buffon, malgré son orgueil, ou peut-être au nom de cet orgueil même, croyait assez inspirés par son génie, assez créés par sa présence, pour pouvoir achever ses tableaux. Mais lui seul était peintre. Ses plus ingénieux continuateurs n'étaient que des rhéteurs descriptifs; non peut-être qu'il ne soit rigoureux de désigner ainsi Guéneau de Montbelliard, mort trop jeune, et dont les pages brillantes furent confondues par le public avec celles de son modèle. Mais il est vrai cependant que, sous sa plume, et plus tard sous celle de M. de Lacépède, l'histoire naturelle prend un luxe d'images, un éclat de couleurs, que ne soutient plus la correction du dessin, la pureté du trait. On a dérobé le *gros rouge*, dont se servait quelquefois le maître; on l'a prodigué sans mesure; et on a laissé sur sa palette tant d'autres nuances que seul il savait distribuer avec art et admirablement ménager.

Cet art était pour Buffon l'étude de sa vie entière; et, s'il définissait le génie, comme nous l'avons dit, une longue patience, c'était au travail de son style, plus encore qu'à la conception de ses systèmes, qu'il appliquait cette expression. Son hypothèse de l'origine du monde, en effet, il la conçut assez légèrement sur quelques vraisemblances, et jamais avec cette conviction d'inventeur que Newton avait acquise sur d'autres matières, en y pensant toujours. Mais son style, l'ordonnance, la forme, l'expression de sa pensée l'occupaient sans cesse.

Ses contemporains ont dit comment il travaillait, retiré dans ses châteaux de Montbar ou de Buffon : ils ont décrit cette tour solitaire de Saint-Louis, environnée de jardins, où il s'enfermait dès le point du jour, ce cabinet sans livres et sans autre ornement qu'une gravure de Newton, cette table verte où il écrivait. C'est là que Buffon méditait profondément, et composait avec une lente inspiration ses belles périodes, écrivant, effaçant, récitant à haute voix, et ne pouvant se satisfaire lui-même que par le plus haut degré d'élégance et d'harmonie. Après trente ans de ce labeur, il disait encore dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours

« à écrire ; » et il ajoutait avec un naïf orgueil : « Il y a dans mes derniers ouvrages infiniment « plus de perfection que dans les premiers ; » et ce témoignage est vrai au moins pour les *Époques de la nature*, qu'il écrivait à soixante-dix ans, et qu'il avait dix-huit fois recopiées.

Longtemps auparavant, il avait, vous le savez, donné dans une occasion solennelle la théorie de ce grand art, qu'il cultivait avec un soin si religieux. Reçu à l'Académie française après la publication de ses premiers volumes, il ne laissa pas languir sa parole dans un remercîment, ou dans le panégyrique exagéré d'un obscur prédécesseur ; et il saisit tout d'abord son auditoire du sujet même que sa présence rappelait, l'éloquence, la perfection du style.

En général, un grand écrivain, dans les questions de goût, a pour type involontaire son propre talent. Les grands écrivains n'en sont pas moins les meilleurs critiques à étudier. Chacun d'eux ne donne qu'un point de vue de l'art ; mais ces points de vue divers sont supérieurs ; et en les comparant, vous avez l'art tout entier. Ainsi, sur l'éloquence, après Aristote, Platon, Cicéron, Tacite, Bossuet, Fénelon, il y avait quelque chose à dire encore pour un homme de génie, qui ne leur ressemble pas. Ce sera le discours de Buffon sur le style. Fort admiré de son temps, ce discours parut surpasser tout ce qu'on avait conçu jamais sur un tel sujet, et on le cite encore aujourd'hui comme une règle universelle de goût. Ce n'est cependant que la confidence un peu apprêtée d'un grand artiste, et non la théorie de l'art, dans sa belle et inépuisable variété.

Dès le commencement, Buffon, par une singulière préoccupation de lui-même et de son siècle, met, pour ainsi dire, la puissance oratoire en dehors de l'éloquence ; ou, du moins, l'éloquence qu'il conçoit lui paraît bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. « Ces hommes, dit-il, sentent vivement, s'affec« tent de même, le marquent fortement au dehors ; « et, par une impression purement mécanique, « ils transmettent aux autres leur enthousiasme et « leurs affections. »

Est-ce donc si peu de chose ? sentir et transmettre l'enthousiasme ! mais cela même est l'éloquence. Ainsi l'entendait Démosthène, ce sublime et véhément logicien. Buffon veut que l'éloquence ne s'adresse qu'au petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, « comme vous, dit-il à l'Académie, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots. Il leur faut, ajoute-t-il, des choses, des pensées, des raisons ; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner. Il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux ; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. » Mais cela même rentre dans les règles de cette éloquence communicative et populaire que Buffon dédaignait tout à l'heure, et dont Cicéron disait si bien : *Res verba rapiunt ;* « Les choses emportent les paroles. » Il disait encore : *Quid est eloquentia, nisi continuus animæ motus ?* Définition d'orateur, à laquelle l'écrivain solitaire a dû substituer celle-ci : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on « met dans ses pensées. »

Buffon donne ensuite d'excellents et de vieux préceptes sur la nécessité de la composition et du plan. Oui, sans doute, pour bien écrire, il faut avant tout posséder pleinement son sujet : *Nisi res subest percepta et cognita, inanis et irridenda verborum volubilitas.* Mais si Buffon ajoute : « Il faut former dans son esprit une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir, » je l'avoue, ce conseil rigoureux et cette image exactement compassée me paraissent mal convenir à la verve de travail qui suit la méditation. Je doute que l'auteur lui-même, qui donne un semblable précepte, ait pu s'y conformer toujours ; et j'y trouve peut-être la cause de la roideur monotone mêlée parfois à son beau langage. Exprimer sa pensée, c'est la produire, c'est la sentir dans toute sa force ; et par là même, c'est souvent la transformer, l'agrandir, et non pas seulement colorer d'une teinte visible des caractères rangés dans un ordre immobile.

A cette règle que Buffon prétend dictée par le génie, il en joint une autre dont il offre surtout le modèle ; c'est le scrupule sur le choix des expressions, l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux. Grand sujet de débat, Messieurs ! c'est le précepte qu'on reproche à l'école classique, et qu'on a trop méconnu depuis elle. Mais il ne faut donner ni dans un excès, ni dans l'autre. Notre dix-septième siècle, si bienséant et si magnifique dans son langage, n'avait, vous le savez, nulle crainte de la propriété des termes : témoin Pascal, Corneille, Bossuet, Boileau lui-même, qui sans cesse ont usé du mot expressif et simple, du mot de la chose, *Verba quibus deberent loqui*, et n'ont cherché les termes les plus généraux, que lorsque l'imagination ou la pudeur

s'en accommodait mieux. D'autre part, si le précepte de Buffon, appuyé sur son propre exemple, est trop exclusif, il faut avouer aussi qu'une crudité basse qui se sert du mot propre, pour indiquer des objets ou des images indignes d'être offerts à la pensée, n'est pas une richesse pour la langue et pour le talent. Changeons, s'il le faut, quelque chose à la catégorie des termes nobles ou bas. Le progrès de l'état social et des mœurs a déjà fait beaucoup pour cela. Il y avait une fausse roture du langage, comme des hommes; il y avait des choses moralement fort nobles, qui n'avaient point place dans le style noble. C'était un mauvais scrupule, qui devait disparaître. Mais que ce qui rappelle des objets immondes, ou des idées obscènes, soit retranché de l'idiome des arts; qu'on n'imite point par raffinement le cynisme des temps grossiers. C'est un bon préjugé auquel le goût et la vérité gagneront. « Le style est la physionomie de l'âme, disait heureusement un philosophe antique: *Oratio vultus animi est.* » N'est-ce pas un motif de conserver toujours à l'expression cette décence qui fait la dignité avec les autres, et avec nous-mêmes? Dans ce mot, du reste, Messieurs, vous retrouverez l'axiome tant cité de Buffon : « Le style est l'homme même ; » résumé naturel de son discours à l'Académie et de son génie tout entier.

Oui, Messieurs, en effet, si vous voulez retrouver l'image de cet homme à part dans le dix-huitième siècle, grave et même un peu fastueux, épris de la gloire avec circonspection, philosophe respectant tous les pouvoirs et presque tous les préjugés, gentilhomme cher à ses vassaux, comme dit Saint-Lambert, et paraissant devant eux le dimanche en habit doré, ayant plus de dignité dans les manières que de délicatesse dans les goûts, plus de bonté que d'émotion, toutes ces nuances morales peuvent se démêler dans le caractère même de son style, si soigné, si noble, si paré. Le mot est plus vrai encore dans un sens plus littéral, et pour exprimer la personnalité même de l'auteur. L'ensemble des connaissances des sentiments, des idées, des erreurs de Buffon forme, avec ses expressions, un tout indestructible qui appartient à l'avenir. Sans le style, ses découvertes partielles, et à plus forte raison ses erreurs ne vivraient plus que dispersées dans vingt ouvrages. Par le génie de l'expression, il s'est fait une place durable dans l'instabilité progressive de la science; et ses ouvrages ont pu cesser d'être utiles, sans cesser d'être admirés.

La vie de Buffon, cette vie égale et puissante, s'écoula sans autres événements que ceux du travail. A quarante-six ans, jeune encore, et remarquable par son grand air et la dignité de ses traits, il s'était marié à une belle personne, dont il fut adoré. Ni cette union, ni ses places qui se confondaient avec ses études, ni les soins d'un crédit habilement ménagé ne dérangèrent les heures de son assidu travail. Deux maladies seulement éprouvèrent cet homme, qui, comme Voltaire le lui écrit, avait l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète. A l'âge de trente-cinq ans, sa vue, naturellement courte, avait été affectée d'un phénomène bizarre et tenace, qui pourtant se dissipa. Beaucoup plus tard, après la publication d'une grande partie de son *Histoire naturelle*, il tomba pendant deux années dans une langueur, qui lui ôta toute force de travail, et troubla de mélancolie cette âme si sereine et si calme. « Cette abréviation dans ma vie, dit-il à ce sujet, en a produit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner, dans les deux ans que j'ai perdus, deux ou trois volumes de l'Histoire des Oiseaux. » Car il ne comptait la vie que par le travail. Mais, cette épreuve passée, Buffon reprit une ardeur que la vieillesse ne suspendit plus.

Sa renommée allait s'accroissant; cher au public, honoré par le pouvoir, il avait tous les avantages de la faveur et de la popularité. Le Jardin du Roi et Montbar fixèrent pendant quarante ans l'attention des savants de l'Europe. Les ouvrages de Buffon servirent au succès de Linné lui-même, en attirant la curiosité générale sur cette étude de la nature, où le savant professeur d'Upsal portait ses nomenclatures et ses méthodes, et que le philosophe français illuminait de son génie. Au milieu des querelles qui agitaient le dix-huitième siècle, Buffon jouissait paisiblement de sa gloire. De toutes les parties du monde, on lui envoyait en tribut ce qui pouvait éclairer ses recherches. Durant la guerre maritime de 1777, des corsaires anglais ayant pris un navire qui portait des caisses adressées de l'Inde à M. de Buffon, elles lui furent respectueusement envoyées à Paris. Fier de tous ces dons, il ne s'en réservait rien que l'honneur d'enrichir le précieux dépôt placé sous sa garde, et qu'il avait transformé.

Il voyait, en vieillissant, non-seulement ses découvertes, mais ses hypothèses grandir dans l'opinion. Un homme célèbre par ses talents, avant de l'être par son martyre, Bailly, l'auteur trop orné, mais éloquent, de l'Histoire de l'Astronomie, appuyait d'ingénieuses conjectures, dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, le système du refroidissement progressif de la terre et de l'ancienne température méridionale du septentrion. Bailly, admirateur dévoué de Buffon, lui rendait encore un autre hommage par la forme même de sa composition et de son style, qui, avec plus de luxe que de goût, paraissait inspiré par les belles pages de *l'Histoire naturelle*. D'autres élèves se formaient sous ses yeux, dans le même culte de son génie, la même

imitation de son style. Gardant l'éclatante primauté de ses systèmes et de son langage, il dominait tous les travaux qui venaient s'ajouter aux siens ; il en parlait avec grandeur, dispensant la gloire en homme qui la possède. Ainsi, à la réception de La Condamine, en rappelant les voyages de ce courageux ami des sciences, il fut sublime dans un compliment d'académie.

Au dehors, sa gloire, moins vive et moins bruyante que celle de Voltaire, était plus universellement respectée. Il n'était point d'hommage qu'il ne reçût des savants et des souverains, et les égards, les respects qu'obtenait son nom s'adressant à la science elle-même, en secondaient l'accroissement. En France, l'insouciant Louis XV, qui faisait attendre une pension de douze cents livres à d'Alembert, avait voulu confier à Buffon *l'intendance des eaux et forêts*, et ordonnait, malgré son économie pour les choses utiles, de ne rien refuser aux dépenses du Jardin des Plantes. Du vivant de Buffon, et sous ses yeux, sa statue était placée à l'entrée du Muséum, avec cette magnifique inscription :

Majestati naturæ par ingenium,

Ni personne, ni surtout Buffon lui-même, ne s'étonnait de tels honneurs.

Dans le nord, cette impératrice Catherine, si attentive à flatter les écrivains de France, comme pour acheter leur silence et la séduction de la postérité sur ses crimes, lui adressait les plus rares produits de la nature dans ses vastes États. Il y a surtout une lettre d'elle à Buffon, avec de semblables présents et son portrait orné de diamants, peu de mois après le meurtre du jeune Ivan, dernière suite de l'attentat qui couronnait Catherine. Buffon ne sentit que l'enivrement de cette flatterie royale. En remerciant l'impératrice de ses dons magnifiques, il lui écrivait à son tour : « J'ai pensé « que c'était un présent de souverain à souverain, « et que si ce pouvait être de génie à génie, j'étais « encore bien au-dessous de cette tête céleste digne « de régir le monde entier. » En même temps, il envoyait à Pétersbourg son fils, jeune officier aux gardes, sa vivante effigie, porter à l'impératrice son buste de marbre. Ce qui fâche un peu dans ce commerce d'admiration mutuelle, ce n'est pas seulement l'apothéose de Catherine, déjà tant louée par Voltaire, c'est de voir Buffon invoquer une nouvelle descente du nord vers le midi sous l'étendard moscovite, et pour accomplir, dit-il, *la réhabilitation de cette partie croupissante de l'Europe*. Quinze ans plus tard, les Russes en Italie n'ont que trop réalisé ce singulier vœu !

La longue vie de Buffon nous conduirait presque à la fin du dix-huitième siècle ; et nous avons à remonter plus haut, pour décrire tout un caractère de cette époque, auquel il fut étranger. Cet homme si paisible et tout à fait de l'ancienne monarchie, toucha presque à nos grands troubles civils, dont il ne soupçonnait pas l'approche. Il eut dans sa vieillesse pour admiratrice et pour amie madame Necker ; et le dernier témoin de ses studieuses retraites à Montbar, son indiscret biographe, est un jeune homme qui devait bientôt porter une funeste ardeur dans notre révolution. Sans doute, il entra dans la destinée heureuse et complète de Buffon de mourir à la veille de ce grand mouvement qui eût confondu ses idées et épouvanté sa vieillesse. En proie depuis plusieurs années aux douleurs de la pierre, qu'il soutenait avec force d'âme, mais dont il ne voulut jamais essayer la périlleuse guérison, calme et laborieux, presque jusqu'à sa dernière heure, Buffon mourut à Paris, le 16 avril 1788. Et au milieu de la vive attente et du souffle de mille passions qui agitait déjà les esprits, ses funérailles furent la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans après. C'est que le nom de Buffon était grand et populaire par la direction nouvelle des esprits. Il résumait, il illustrait toute la pensée scientifique du dix-huitième siècle, comme Rousseau en représentait avec énergie la pensée politique.

Même au milieu des temps formidables qu'on allait traverser, le goût de l'histoire naturelle créé par Buffon se soutint, se marqua par des institutions, des travaux de tout genre. Et quand le tremblement de terre social eut cessé, la science se retrouva plus avancée dans les voies qu'avait ouvertes ou indiquées son génie. L'installation de la grande École normale de l'an III retentit d'un hymne à sa gloire (1). Sa science fut partout cultivée jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie ; et, ce qui en dit bien plus sur l'impulsion puissante qu'il avait donnée, il s'éleva un nouveau grand homme dans cette science.

Si la culture plus générale de l'histoire naturelle fit découvrir beaucoup d'erreurs dans Buffon, si des méthodes plus exactes prévalurent, sa gloire même scientifique a gagné cependant plus qu'elle ne perdait peut-être. Quelques-uns des grands faits qu'il avait soupçonnés plutôt que prouvés, et que, suivant sa belle expression, il apercevait par la vue de l'esprit, avant le témoignage des recherches, sont devenus par l'observation plus certains ou plus probables. Un esprit inventeur de nos jours, M. Fourrier, disait que, dans les applications du calcul aux lois qui régissent la chaleur, il avait

(1) *Éloge de Lacépède*, par M. Cuvier.

été guidé par les conjectures de Buffon. L'illustre Cuvier ne lui fut pas moins redevable. Buffon restera donc à jamais parmi les grands noms de la France : car il a laissé des monuments immortels et une influence féconde.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Rousseau, représentant et contradicteur de la philosophie de son temps. — Comment s'est formé son génie. — Ses influences opposées de moraliste et de publiciste. — Caractère tout politique de ses premiers écrits. — Ses erreurs sur la société et sur la liberté. — Comparé à Sidney et à Locke. — Sa puissance sur la révolution française.

MESSIEURS,

Je vais toucher un sujet grave et difficile, la philosophie du dix-huitième siècle, dans ce qu'elle eut de plus salutaire, et dans ce qu'elle eut de plus hardi. Nous avons vu le génie des lettres brillant, profond, sceptique, corrupteur : nous allons le voir doublement novateur, voulant à la fois épurer la morale et transformer l'ordre politique. Un homme que ses premières impressions et sa vie aventureuse, son malheur et son génie avaient préparé pour ce rôle, s'en saisira hautement ; et, à travers ses exagérations et ses erreurs, il le remplira souvent avec une imposante raison, toujours avec une une vive éloquence. Vous avez nommé Rousseau.

Je ne veux, vous le croyez bien, ni l'admirer par tradition, ni le blâmer par convenance, mais, si je puis, l'expliquer et le juger. Ne prodiguons pas les mots de *doctrine funeste, anti-sociale ;* cherchons comment le mal et le bien, l'égoïsme épicurien et l'amour de l'humanité, l'esprit vague de licence et l'esprit généreux de réforme se sont trouvés parfois confondus. Étudions surtout comment la philosophie du dix-huitième siècle, instable, multiple, parlant des langues diverses, s'est combattue et corrigée elle-même ; et voyons si, malgré ce qu'on lui reproche de faux principes et de fausses conséquences, ce n'est pas d'elle que sont sortis un meilleur ordre politique, une législation plus équitable, des mœurs plus douces, l'égalité civile et la liberté publique de la pensée, ces grandes choses, en un mot, maintenant obtenues, ou demandées ou souhaitées par tous les peuples civilisés.

Que si, pour atteindre ce terme, longtemps inconnu ou mal déterminé, la spéculation s'est souvent méprise et égarée, souvenons-nous que tout est mêlé parmi les hommes, et que c'est beaucoup d'arriver à la vérité, après un long circuit d'erreurs. Les sectes religieuses qui ont bouleversé l'Angleterre, au milieu du dix-septième siècle, avaient mis en avant bien des théories insensées ; et cependant c'est d'elles, et de leurs opinions refroidies et calmées, que sont venus les plus heureux progrès de la liberté et du caractère britanniques. Le parti philosophique, qui n'a pas exercé moins de puissance dans un autre temps, a conduit également, à travers bien des faux systèmes, la société française vers un état plus digne de l'homme. Peut-être la raison et la modération seules sont-elles impuissantes à faire les grands changements, dont le monde a parfois besoin. Montesquieu avait montré, dès le milieu du dix-huitième siècle, le point de sagesse et de justice où devaient revenir, après tant d'années, tous les efforts de réforme sociale. Rousseau n'avait ni la même profondeur, ni la même réserve ; mais il eut cette vive émotion qui commande aux âmes et se fait obéir. Il fut l'orateur du dix-huitième siècle, sous l'ancienne monarchie : ce mot résume son influence et sa gloire.

De Montesquieu à Rousseau, quel immense intervalle ! quel contraste de vues et d'idées ! Et cependant l'un de ces hommes suscitait l'autre ; ou plutôt ils étaient appelés tous deux par leur siècle, dont ils représentaient deux époques successives. Les abus et l'affaiblissement de l'ancien pouvoir, le respect d'habitude qu'il inspirait encore, l'indépendance d'esprit, à défaut de liberté civile, la curiosité des choses politiques, le commerce intellectuel avec l'Angleterre avaient appelé Montesquieu. Il travailla sur ces idées de son temps ; il les mûrit, il les éleva par vingt ans de méditation. Et lorsque son grand ouvrage fut achevé, cet ouvrage, accueilli avec tant d'admiration en Europe, semblait à peine assez hardi pour l'opinion de la France : tant l'ancien édifice de la monarchie s'était insensiblement affaissé sur lui-même !

Alors parut Rousseau ; et à son premier ouvrage, deux ans après *l'Esprit des lois*, à cette satire des lettres et de la mollesse sociale, au milieu du monde le plus enchanté par tous les plaisirs de l'esprit et de l'élégance, on pouvait comprendre qu'un nouveau personnage était entré sur la scène, qu'une classse nouvelle, pour ainsi dire, avait pris enfin la parole, avec des passions plus fortes, en les couvrant toutefois encore de l'élégance et de la pompe exigées pour plaire. Ce n'est plus l'opposition fine et modérée de quelques académiciens ; ce ne sont plus les épigrammes profondes, mais discrètes de *l'Esprit des lois ;* ce n'est plus cette indépendance qui flattait parfois les vices de la cour et ne lui demandait que d'être favorable aux lettres. Sous le beau langage de Rousseau perce une rancune démocratique, qui s'en prend à la philosophie comme aux abus, aux lettrés comme aux grands seigneurs, et frappe les premiers pour mieux atteindre les seconds.

Il n'y a pas seulement dans ce Discours, comme le dit La Harpe, le dépit de n'avoir pas été invité chez madame Dupin, le jour où elle donnait son dîner de gens de lettres : la blessure de Rousseau remonte plus loin. On sent l'irritation d'un homme supérieur tenu longtemps en dehors de la société; il y a le souvenir de sa misérable jeunesse d'apprenti, de sa fuite sans asile et sans pain, de sa conversion forcée, de ses métiers de laquais, de séminariste, de pauvre musicien, de truchement d'un moine quêteur, de copiste, de secrétaire, et enfin de commis de caisse à Paris, sans pouvoir arriver à rien, qu'à vivre à force de travail. Tant de peines et de mécomptes avaient agi sur l'âme de Rousseau, et éclataient en lui par un blâme amer qui répond à des passions que trop souvent la société ignore, bien qu'elles fermentent dans son sein. Ce n'étaient pas les lettres qui déplaisaient à Rousseau. Quel homme les aima plus que celui qui, tout enfant, pleurait en lisant Plutarque, qui, dans sa jeunesse errante et pauvre, étudiait partout, et qui, d'un âge déjà mûr, sans soupçonner encore son génie, s'exerçait dans les allées du Luxembourg à retenir par cœur les *Églogues de Virgile* qu'il avait lues cent fois? A vrai dire, ce que Rousseau attaque bien plus que les lettres mêmes, c'est l'esprit général du dix-huitième siècle. Sa dissidence est déjà marquée dans son début. Par là, ce Discours commence la mission politique de Rousseau.

Singularité remarquable dans l'histoire intellectuelle du dix-huitième siècle! tout y était à la fois frivole et sérieux. Le premier cri de l'âme véhémente de Rousseau, sa première attaque contre la dégradation politique du temps partira du milieu d'une thèse académique, telle que s'en proposaient les rhéteurs de l'Empire : « Le progrès des lettres « et des arts a-t-il contribué à épurer ou à cor« rompre les mœurs? » Question qui n'en est pas une; car il faut en sortir pour y répondre; et elle ne renferme pas les vrais termes du problème. Qu'est-ce, en effet, que les arts, et surtout que les lettres, séparés des sentiments et des idées qui les font naître? Ne faut-il pas que les mœurs d'un peuple aient précédé sa littérature? Et cette littérature même n'est-elle pas un produit et une forme de ses mœurs? La littérature est mauvaise, quand la société est mal constituée, faible, corrompue; de même qu'un homme dit de mauvaises choses, quand il a un esprit faux et un mauvais cœur. Au lieu de résoudre une question mal posée, il eût mieux valu la retourner ainsi : « Quelle est l'in« fluence de l'état social et des mœurs sur le pro« grès ou l'abaissement des lettres et des arts? » Alors, au lieu de ce blâme ingrat et déclamatoire jeté sur les lettres en général, il eût fallu les montrer souvent pures et sublimes, sauve-garde des mœurs qui les inspirent, et gloire de la nation qui les cultive.

Le programme de l'Académie de Dijon se conçoit pourtant. La littérature avait tant d'éclat en France, qu'on s'accoutumait à la regarder comme une puissance qui existait par elle-même. L'Académie était le seul corps politique de la nation; et Voltaire régnait sur les esprits. Sa domination n'était souvent que l'art de plaire, en caressant à la fois les penchants des grands et ceux de la foule. Il semblait cependant, à voir son brillant et facile empire, qu'il gouvernait son siècle, au lieu de le flatter. D'autre part, quand Diderot, esprit vigoureux et fait pour de hautes études, prostituait sa plume aux détails d'un roman obscène, on pouvait se demander si les lettres n'étaient pas le mauvais génie qui gâtait les mœurs. Mais en voyant le souverain flatté dans ce livre, à chaque page, comme par une sorte d'alliance entre la licence de la cour et celle de l'écrivain, il fallait avouer que, là comme partout, c'était l'état des mœurs qui se reproduisait dans les lettres.

Quoi qu'il en soit, la question sophistique posée par l'Académie de Dijon dut frapper Rousseau par l'allusion facile aux vices du temps. Depuis 1741 qu'il était venu s'établir à Paris, avec une invention nouvelle pour noter la musique, et un projet de machine pour voler dans l'air, il avait vu des académiciens, des savants, des artistes, des financiers, des grands seigneurs, essayant tout, et ne faisant au fond qu'une chose, apprendre le grand art d'écrire. Il avait été fatigué du spectacle de bien des médiocrités littéraires, que soulevaient un moment l'esprit de parti et la mode. Lié par hasard avec un jeune Allemand, qui, sifflé, comme auteur, dans son pays, était venu, comme amateur des lettres, chercher fortune en France, Rousseau, d'abord ami de Diderot et du parti encyclopédique, était mêlé, quoique obscur, à la vie philosophique du temps. Il vit les lettres en elle, et de bonne foi il les attaqua.

Je ne croirai pas qu'il ait eu besoin de ses visites au donjon de Vincennes, et du conseil de Diderot, pour prendre la question comme il le fit, et dire devant ce siècle amoureux des lettres : « Les lettres sont la perte des mœurs. » Il lui suffit pour cela d'un peu d'humeur et d'un coin de vérité. Longtemps nourri dans la solitude, arrivé tard aux lettres, avec cette teinte d'originalité que fortifie le malheur, trop indépendant de caractère pour adopter un symbole d'opinions, ayant trop souffert pour n'être pas religieux, et appelé, par l'imagination du moins, au sentiment de la vertu, il ne pouvait admirer l'épicuréisme qui faisait le fond et

la parure de tant d'ouvrages du dix-huitième siècle. Indépendamment de cette nature d'orateur qui éclatait en lui, et que la contradiction devait tenter, il fut, je n'en doute pas, très-sincère dans son Discours. La littérature du dix-huitième siècle, tout en luttant contre le pouvoir, s'imposait elle-même à tout le monde, avec ses préjugés, ses engouements, sa mode. Il se révolta : c'était un *radical* qui frappait sur les *whigs ;* et sa révolte fit en partie son génie. Il eût langui dans une apothéose de la philosophie et des lettres. Dès ce premier Discours, il commençait la double attaque, qu'il mena de front contre le pouvoir et contre l'opposition, contre la Sorbonne et contre Ferney.

Ne parlez donc pas du paradoxe de Rousseau ; ne voyez pas dans ce Discours un caprice, un calcul, mais son génie même, ce génie fait pour préparer à la fois une révolution politique, et une réforme morale.

Maintenant, le but expliqué, parlerons-nous du Discours? on le connaît assez. Qu'il suffise d'y remarquer la censure amère des écrits scandaleux du temps, le blâme jeté sur les écrivains qui vont saper les *fondements de la foi*, l'apostrophe au célèbre Arouet, « à qui le goût du temps pour les « petites choses en a coûté de grandes, » enfin le conseil ironique donné aux souverains de protéger les lettres, qui cachent la servitude ou qui en dédommagent, et vous ne serez pas étonnés que ce premier ouvrage ait paru anti-philosophique à Voltaire, et démocratique à la cour.

Voltaire répondit en trois pages, par une historiette. *Timon le misanthrope*, après avoir bien déclamé contre les lettres, est, en sortant de chez lui, dépouillé par des voleurs, dont aucun ne savait lire, et se voit heureusement recueilli dans une maison de gens d'esprit fort lettrés qui lui donnent un excellent souper, et une plume et de l'encre pour achever sa thèse.

D'autres adversaires, M. Bordes, bel esprit lyonnais, le bon roi Stanislas, firent des réfutations en règle. Rousseau continua, dans ses vives et adroites réponses, de faire porter sur les lettres en général le reproche qu'il destinait à son siècle. Mais son schisme était commencé, en même temps que sa célébrité. Le premier succès fut immense. C'était un paradoxe inattendu dans le dix-huitième siècle, une nouveauté piquante, un réveil des conversations qui commençaient à s'endormir. Diderot écrivit à son ami : « Votre ouvrage prend tout pardessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un succès « pareil. »

Si maintenant, assurés de la conviction, nous voulons juger le talent, il était tout formé dès ce premier essai. Ce sont les études d'une vie entière tout à coup produites et jetées dans un ouvrage. Rousseau n'avait pas reçu l'éducation régulière, comme on l'entend ; mais son esprit avait eu de bonne heure, et toujours, une forte culture.

Né à Genève, le 28 juin 1712, d'une mère, jeune femme distinguée, qu'il perdit en venant au monde, et d'un père, simple horloger, mais homme d'esprit et d'humeur entreprenante, vous savez qu'il fut élevé à lire des romans et les *Vies de Plutarque,* et que, tout enfant, il se passionnait à ces lectures. A l'âge de sept ou huit ans, privé de son père par l'exil, comme il l'avait été de sa mère par la mort, il commença, sous un bon ministre de campagne, ses études de latin. Puis vint sa vie d'apprenti, et, dans ce mauvais temps même, cette passion continue pour la lecture, qui marquait et hâtait à la fois le développement précoce de son esprit ; puis, dans sa fuite, ses controverses de catéchumène à Turin, ses études d'italien et de latin dans la maison d'un grand seigneur de Savoie, son année de séminaire à Annecy, sous cet abbé Gaime qui lui servit de modèle pour son éloquent *Vicaire Savoyard;* sa passion tenace pour la musique, ses efforts pour l'apprendre seul ; enfin quatre ou cinq années de loisir laborieux à Chambéry et aux Charmettes, ces pénibles études recommencées à plus de vingt ans, ce latin appris de nouveau avec tant d'obstination et de patience : ce sont là, j'en conviens, des classes singulièrement faites ; mais elles n'en valaient pas moins pour l'originalité du talent ; et sauf quelques souvenirs déplorables, cette vie de lecture et de travail, coupée par tant d'incidents romanesques et de courses aventureuses, avivait bien autrement l'imagination et la rêverie qu'un cours régulier d'études au collége du Plessis.

Rousseau, dans ses *Confessions* mêmes, ne fait pas assez connaître ce travail de sa jeunesse. Il les écrivait à distance, et en se dévoilant, comme on se drape, pour le public. Un témoignage de la même date que ses études en dit peut-être davantage ; c'est une *épître* fort mal versifiée, mais qui renferme le curieux catalogue de ses lectures. On y voit qu'il ne se bornait pas aux livres du *Père Lamy*, et qu'il étudiait tous les grands ouvrages de philosophie et de science.

> Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche et Newton,
> Je monte ma raison sur un sublime ton ;
> J'examine les lois des corps et des pensées.
> Avec Locke je fais l'histoire des idées ;
> Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Pascal,
> Je devance Archimède, et je suis L'Hospital.

Pour la littérature et la morale, ses auteurs favoris, les compagnons de sa promenade, au lever du jour, étaient Montaigne et La Bruyère, qui peuvent remplacer tant de livres. Mais il étudiait

beaucoup d'autres ouvrages, nommés dans son épître avec une confusion assez plaisante.

O vous, tendre Racine, ô vous, aimable Horace !
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place :
Laville, Saint-Aubain, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai;
Et vous, trop doux La Motte, et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture, à mon cœur, restera toujours chère.

Vous me demandez peut-être quels sont Laville et Saint-Aubain, si étrangement accolés à Plutarque; et vous reconnaissez là ces erreurs du goût provincial qui admire parfois des ouvrages mort-nés à Paris. A vrai dire cependant, le marquis de Saint-Aubain, tout à fait inconnu de nos jours, n'est pas un auteur sans mérite. Son traité de *l'Opinion*, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, est plein de recherches parfois originales; et, ce qui n'est pas sans intérêt, on y trouve la plupart des objections de Rousseau contre la culture des lettres.

L'office de précepteur rempli pendant une année à Lyon, chez M. de Mably, avait terminé les études solitaires de Rousseau; et un Mémoire qu'il écrivit, à cette époque, sur les méthodes d'éducation, annonçait déjà l'exactitude et la pureté du style, mais sans éclat, sans chaleur. C'est de là que, venu à Paris, avec son système pour noter la musique, il vit pour la première fois les hommes célèbres du temps, et s'approcha de cette gloire littéraire pour laquelle il ne savait pas qu'il fût né.

Mais, bien que les années suivantes nous le montrent ou toujours occupé de musique, ou secrétaire d'ambassade à Venise, ou copiste et faiseur de recherches scientifiques, aux gages de madame Dupin et de M. Francueil, fermier-général, ce qui fermentait le plus dans son esprit actif et laborieux, c'était le goût de la philosophie et des lettres. A Venise, secrétaire, et, comme il le dit dans ses lettres, *domestique* d'un ambassadeur, il projetait déjà le plan d'un ouvrage sur les *institutions politiques*. A son retour d'Italie, malgré sa dose nouvelle d'ardeur musicale, sa vie précaire, ses fonctions dépendantes, ce qui domine en lui, c'est l'étude de ce grand art d'écrire, auquel il n'ose ouvertement prétendre. On le voit assez par sa correspondance de cette époque, et surtout par une première lettre à Voltaire, aussi élégante et aussi précise que flatteuse. Sa liaison avec Diderot, esprit si inspirant et si facile, devait fortifier encore plus ce goût pour les lettres; et on peut regarder les cinq ou six années que Rousseau passa dans cette société, avant d'être célèbre, comme une préparation à tous ses ouvrages. Là, il s'enthousiasmait pour Richardson, dont il devait un jour copier faiblement les caractères et surpasser le style. Là, il discutait déjà les théories d'un traité sur l'éducation. Là, il se nourrissait de toutes les spéculations de la philosophie moderne, et s'exerçait à la controverse sous toutes les formes. Il avait même, dès cette époque, esquissé le premier cahier d'une feuille dans le goût du *Spectateur*, qu'il devait publier avec Diderot.

Mais à ce talent ainsi préparé, agité dans tous les sens, il manquait une occasion. Que cet esprit ardent et sérieux trouve enfin, ou croie trouver un sujet digne de sa conviction, vous aurez un homme éloquent. Le bois du sacrifice est amassé sur l'autel : vienne une étincelle d'en haut pour l'allumer ! L'éloquence est à la fois un don naturel et un grand art. Rousseau n'avait négligé aucune partie de cet art. L'étude de la philosophie, et surtout des philosophes de génie, lui avait donné ce fonds précieux d'observations et d'idées qui enrichit l'orateur. Quelques notions de mathématiques laborieusement acquises avaient fortifié la précision naturelle de son esprit. L'amour des champs, les souvenirs d'une vie errante avaient nourri sa vive imagination. Son goût s'était formé dans la solitude, loin des préjugés d'école et de parti. Enfin, il n'était pas jusqu'à sa langue qui ne fût excellente, malgré quelque peu d'origine exotique. Cette langue de Genève, il l'avait renouvelée aux sources abondantes de notre idiome, dans le français d'Amyot, dans Rabelais, Montaigne, Charron, dans tous nos vieux auteurs naïvement expressifs, que l'élégance moderne faisait chaque jour oublier davantage. Enfin, à la beauté de l'expression il joignait, par son instinct musical et presque italien, ce sentiment de l'harmonie si recommandé par les anciens, et chez nous presque inconnu des écrivains qui ne sont pas orateurs. Ajoutez cette verve d'humeur et de mépris contre le siècle, cette fierté républicaine, empruntée à des souvenirs de patrie et d'étude, et qui charmait notre mollesse monarchique en la faisant rougir.

Tous ces caractères eurent bientôt l'occasion de se marquer plus fortement. L'Académie de Dijon, encouragée par la célébrité de son *lauréat*, voulut renchérir de hardiesse, et choisit pour programme d'un nouveau prix, « l'origine et les causes de l'inégalité parmi les hommes. » C'était ou la plus haute question, ou le lieu commun le plus vulgaire. Rousseau la saisit sous ces deux aspects, tantôt observateur profond, tantôt énergique déclamateur. Dès ce second ouvrage, il parut tout entier; son génie était trouvé, son parti était pris, sa politique déjà faite. Comme il avait attaqué les lettres en haine d'une société trop spirituelle et trop amollie, il méconnut l'institution de la société civile, par mépris pour la monarchie de Louis XV. Mais ce n'est pas l'abus du raisonnement que nous de-

vons regarder ici, c'est l'influence de l'ouvrage.

Elle fut réelle; car elle appuyait la plainte du pauvre contre le riche, de la foule contre le petit nombre. Elle était particulièrement secondée par l'état de la société française, dans laquelle l'inégalité, irrémédiable parmi les hommes, était à la fois plus grande qu'il ne faut, et trop sentie pour être longtemps supportée. Ce discours, sombre et véhément, plein de raisonnements spécieux et d'exagérations passionnées, eut, je n'en doute pas, plus de prosélytes encore que de lecteurs. Il en sortit quelques axiomes qui, répétés de bouche en bouche, devaient retentir un jour dans nos assemblées nationales, pour inspirer ou justifier à leurs propres yeux les plus hardis niveleurs, les ennemis de toute hiérarchie, depuis le droit arbitraire du rang jusqu'au droit inviolable de la *propriété*.

Rousseau, l'ami sincère de la morale et de la justice, n'avait rien souhaité, rien prévu de semblable. Au fond, ce qu'il attaquait, c'était le despotisme, cette monstrueuse usurpation par laquelle un homme substitue son caprice, sa passion, ses vices, je ne dirai pas seulement aux volontés, mais à l'intérêt, au bien-être d'un peuple. Et on a rarement écrit d'aussi belles pages que celles où il retrace la naissance et le progrès d'un pouvoir semblable, et le zèle servile de ceux qui se pressent pour le soutenir, et l'abjection de ceux qui le souffrent. C'est une admirable contre-partie à la peinture que Platon a faite des folies tyranniques de la multitude.

Mais pour arriver là, Rousseau avait prodigieusement forcé toutes les autres parties de sa thèse. On ne sait si c'est audace ou artifice; mais, au lieu de toucher la vraie question qu'offrait le dix-huitième siècle, il cache sous une négation de toute société le besoin de réformer la constitution sociale de France. De là cet éloge de la vie sauvage, cette admiration et ce regret d'une vie antérieure même à la vie sauvage, alors que les hommes, nus et muets, erraient isolés sur la terre inculte, ou que parfois deux êtres de sexe différent se rapprochaient par un instinct passager, sans souvenir et sans souci des fruits de leur union. Prétendre que c'était là pour l'homme un état vraiment humain, et que depuis cette époque il dégénère, on ne saurait abuser davantage du paradoxe et de l'humeur misanthropique. A des traits semblables, on pourrait bien révoquer en doute la sincérité de Rousseau, ou croire du moins qu'il fut tenté, sans le savoir, par le plaisir amer de dire à cette société élégante et raisonneuse : « Un sauvage, un homme à demi brute, un Caraïbe aplatissant la tête de ses enfants pour les rendre imbécilles, est plus sage et plus heureux que vous. »

Cela ne réussit d'abord qu'à demi, devant le public ingénieux du dix-huitième siècle. On se récria de toutes parts. Voltaire, en remerciant Rousseau de son ouvrage, lui écrivait : « Il prend envie de marcher à quatre pattes, en vous lisant. » Buffon plus sérieux, dans un des beaux discours de son Histoire naturelle, réfutait le philosophe, qu'il appelle « un des plus fiers censeurs de notre humanité; » et ne pouvant admettre ce long état de stupidité primitive supposé par Rousseau, il faisait admirablement remarquer que la constitution même physique de l'homme, la durée et la faiblesse absolue de sa première enfance exigent la famille et la société, et qu'en un mot l'union des pères et mères avec les enfants est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Rousseau ne répondit pas; et il avoue quelque part l'exagération de plusieurs traits de son Discours, en les attribuant à la philosophie chagrine et athée de son ami Diderot.

Mais ce qu'il n'a pas désavoué, et ce qui était, non pas une hypothèse lointaine, mais un menaçant principe, c'est le bizarre anathème jeté par lui sur l'origine de la propriété. « Le premier qui, « ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est* « *à moi*, et trouva des gens assez simples pour le « croire, fut le vrai fondateur de la société civile. « Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de « misères et d'horreurs n'eût point épargnés au « genre humain celui qui, arrachant les pieux ou « comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes « perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, « et que la terre n'est à personne! »

Voltaire ne badina point sur ce passage. « Quelle « est donc, écrivait-il, l'espèce de philosophie qui « fait dire des choses que le sens commun ré- « prouve du fond de la Chine jusqu'au Canada? « n'est-ce pas celle d'un *gueux* qui voudrait que « tous les riches fussent volés par les pauvres, afin « de mieux établir l'union fraternelle entre les « hommes? »

Que Voltaire, du haut de son château et de ses cent mille livres de rente, traite ainsi Rousseau, cela est assez triste pour la philosophie et les lettres. Mais ces deux hommes qui eurent tant d'influence sur leur siècle étaient faits pour se heurter, et non pour se corriger l'un l'autre. L'exagération sérieuse de Rousseau, sa conviction ardente et erronée, son éloquence même, et ce qu'elle avait parfois de déclamatoire et d'outré, impatientait la vive netteté d'esprit et le bon sens moqueur de Voltaire. Les injures et les railleries que Voltaire faisait pleuvoir, du milieu de son opulence, sur le pauvre Jean-Jacques, l'irritaient d'autant plus contre cette belle civilisation, dont Voltaire semblait le promoteur

et l'ornement. Le contraste de ces deux hommes, et leur mutuel repoussement, a jeté plus d'une fois Rousseau dans l'excès et l'abus de sa propre opinion.

Le *Discours sur l'inégalité*, qu'on aurait pu renvoyer à la philosophie purement spéculative, recevait une application plus directe par la dédicace que l'auteur en fit *aux citoyens de Genève*. Ce morceau d'une éloquente fierté, ce magnifique éloge d'une république voisine, ces mots de *patrie*, de *citoyens*, de *liberté*, de *suffrage public*, de *souveraineté du peuple*, frappaient comme une hardie nouveauté. Voltaire, à la vérité, plaisantait sur *les magnifiques seigneurs de Genève*, et sur cette république *de deux lieues d'étendue*. Mais Calvin avait déjà montré ce que peut un petit centre d'opinion actif et libre.

Ce que Calvin avait fait avec le secours de Genève, Rousseau le fit avec le nom seul de cette ville, et quoique désavoué par elle. Sans doute, il y avait, dans ce langage républicain, quelque chose d'un peu factice. Mais ce rôle applaudi prenait beaucoup d'empire. Montesquieu, avec sa haute raison et son imagination impartiale, avait vivement décrit le mal, comme le bien des républiques anciennes. Mably les avait pédantesquement prônées. Rousseau seul, et le premier, en parlait avec une ardeur enthousiaste; et l'exemple moderne de république heureuse qu'il invoquait sans cesse, Genève, dont il était redevenu citoyen et coreligionnaire, donnait une sorte de réalité présente à ses souvenirs antiques et à ses utopies. On se prenait de goût pour Genève à Paris, comme vingt ans plus tard, à Versailles même, on se passionna pour l'affranchissement de l'Amérique.

A la vivacité de sa parole Rousseau joignait ce qui impose le plus, la rigueur apparente des déductions et des axiomes. C'est par là que, sans étude profonde de l'histoire et des lois, avec peu de science et nulle pratique, il a exercé tant d'influence, et que ses ouvrages ont eu tant de part aux résolutions de nos premières assemblées nationales.

Mais cette sérieuse et populaire influence de Rousseau était pour longtemps cachée dans l'avenir, et devait être précédée par l'engouement du beau monde et de la société polie. C'est encore un trait caractéristique de cette époque, comme du génie même de Rousseau.

Dans l'intervalle entre ses deux Discours contre les lettres et la société, la cour et la ville avaient applaudi avec ravissement aux paroles ingénues et à la mélodie si pure de son *Devin du village*. Le roi avait voulu le voir; et madame de Pompadour, après avoir parlé de lui à sa toilette, lui avait envoyé cinquante louis qu'il accepta. Il n'en faut pas rire; la vogue d'un opéra, comme plus tard celle d'un roman d'amour, préparait cette prestigieuse puissance qu'exerça Rousseau sur les plus graves questions. Là aussi fut consommé son schisme philosophique, autre cause de son ascendant réformateur.

Par la magie de son talent, Rousseau a rendu célèbres les moindres et parfois les plus fâcheux détails de sa vie. Nous n'avons pas à les redire après lui, mais à en détacher ce qui sert le mieux à l'intelligence de ses écrits. Que Rousseau, après ses deux Discours et son opéra, soit allé à la campagne, et y ait passé même l'hiver, l'incident paraît bien léger; et on peut croire qu'il fallait toute la frivolité causeuse du siècle pour nous laisser tant de pages sur ce sujet. Mais cette fuite était une première rupture, et en préparait une autre. En quittant Paris, Rousseau se séparait de Diderot, de Grimm, de la maison d'Holbach, et enfin de cette armée encyclopédique dans laquelle il était enrôlé, quoique dissident. Il échappait au joug des entretiens, à cette autorité de l'opinion et de la mode qui domine toujours un peu les esprits les plus fermes; et il se retrouvait où son génie s'était formé, aux champs et dans la solitude. Il y était sans autre dépendance qu'un peu de musique à copier pour vivre, et en pleine liberté de penser et d'écrire.

Le monde est admirable pour aiguiser l'esprit, pour donner de l'esprit; mais l'inspiration durable, le génie veulent la solitude. Hors d'elle, rien de grand, excepté ces œuvres rares d'une éloquence soudaine, dont la condition même est de s'animer et d'éclore au foyer des passions populaires, et sous l'haleine brûlante des assemblées émues. Mais cela n'est pas le monde : c'est le *forum*. Et par quelle solitude austère s'y préparait l'orateur antique! Les salons si raisonneurs et si ingénieux du dix-huitième siècle devaient, dans cette perpétuelle fusion de pensées, emporter une part de l'originalité de chacun. Aussi, voyez comme ceux qu'ils admiraient le plus les ont fuis! Buffon y avait goûté les vives distractions de la jeunesse; mais, une fois épris de la gloire, il n'y reparut pas; et il achevait ses travaux dans le silence de ses jardins de Montbar. Montesquieu, si brillant d'esprit et de saillies, se retirait au loin pour écrire, et passait des années entières dans ses bois et ses vignes de la Brède. Il n'est pas jusqu'à Voltaire, le génie à la mode, l'écrivain du siècle et du jour, qui, malgré ses richesses et son parti, n'ait fui sans cesse Paris pour le dominer, et n'ait cherché la retraite pour enchanter le monde.

Quant à Rousseau, malgré sa gloire naissante, le malheur et la pauvreté lui donnaient la solitude. Il en profita bien. Quel actif et merveilleux emploi

de son temps que ces six années de l'Ermitage et de Montmorency, marquées par la *Lettre à d'Alembert, la Nouvelle Héloïse,* les deux traités extraits de l'abbé de Saint-Pierre, *Émile, le Contrat social,* et quand il fut arraché de son asile, sur la route même de sa fuite, *le Lévite d'Éphraïm!* Ce fut comme l'époque courte et féconde où s'étaient amassés, à leur plus haut degré de puissance, le génie, les passions et le travail de Rousseau. Dans cette retraite, le cœur tout rempli du monde qu'il reniait, il sentit avec force la haine et l'amour. Il désavoua sans retour les *philosophes;* et il alla plus loin qu'eux. Il vécut en amitié avec des gens de cour et des grands; et il porta, par ses théories, à l'ordre social du temps, les plus rudes coups qui en aient préparé la ruine. Ensemble singulier, mélange de principes et d'actes qui peut surprendre! Mais ce n'est pas de contradictions que nous prétendons absoudre le génie de Rousseau.

Un autre reproche, celui de mauvaise foi, de méchanceté, d'ingratitude, lui a été jeté par d'anciens amis; et ses apologies mêmes ne l'en justifiaient pas aux yeux de tout le monde. Mais aujourd'hui, que tant de *Correspondances* ont été publiées, et qu'on peut lire des lettres qui sont des confessions involontaires de chaque jour, il faut avouer que les amis de Rousseau, Diderot, Grimm, d'Holbach étaient souvent fort durs et fort tracassiers avec lui; que leur espionnage tyrannique méritait sa défiance; que, sans être jaloux de son génie peut-être, ils voulaient l'approprier tout entier à leurs opinions, l'employer à leur guise, et ne purent lui pardonner son indépendance envers eux, qui doubla sa force contre tous.

Justice et pitié pour le génie de Rousseau! La société, ou plutôt sa propre condition, pesa beaucoup sur lui. En s'épuisant d'abord d'un travail subalterne, en se livrant plus tard à son inspiration, il ne put soulever le poids de la pauvreté; et sans être assez pur pour la faire respecter toujours, il fut assez fier pour ne pas vouloir l'échanger contre la dépendance des bienfaits. De là, pour lui, de durs sacrifices et des fautes déplorables, une indigne union, des enfants abandonnés, tout ce qu'un cœur tel que le sien n'aurait pas dû faire et dut expier par bien des larmes.

Mais n'hésitez-vous pas à le condamner trop sévèrement, lorsque, dans une lettre à son ancienne bienfaitrice, avec un faible présent qu'il lui envoie, il écrit ces mots: « Je voudrais vous en envoyer « davantage; mais tout est si cher ici, et surtout « le pain! » Que ce mot est expressif, prononcé par Rousseau, dans ce Paris si élégant, si frivole, si amoureux des arts! Ne concevez-vous pas qu'il soit resté de là, dans son âme, quelques préjugés contre l'ordre social du temps, et une rancune amère qui n'est pas la justice?

Il en convient lui-même. Mais il remarque aussi que les hardiesses politiques poursuivies dans ses derniers ouvrages étaient déjà toutes dans le *Discours sur l'inégalité.* Cela est vrai. Rien de moins étendu, de moins varié que les théories sociales de Rousseau. Par là même elles furent puissantes. Elles ont cette unité, cette inflexibilité abstraite qui fait les symboles et agit sur les masses. Le *Contrat social* se résume en cette idée, qu'il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous; qu'elle ne peut être ni aliénée, ni partagée, ni représentée; qu'elle est à la fois toute puissance et toute justice; qu'elle ne peut pas se tromper, ou plutôt que, si elle se trompe, elle n'en doit pas être moins obéie.

Après la révolution anglaise de 1640, un esprit logicien et nerveux, Hobbes, avait été conduit à proclamer aussi la nécessité d'une force simple, irrésistible, absolue. Il la plaçait dans la volonté d'un seul, auquel il donnait tout pouvoir dans l'ordre civil et l'ordre religieux. Le *Léviathan*, le *de Cive* n'ont pas d'autre but.

En présence de l'arbitraire et de la mollesse qui précédaient notre révolution, Rousseau n'imagine autre chose que de retourner le système de Hobbes, de déplacer le despotisme, en l'attribuant à la multitude. « Le souverain, dit-il, n'étant formé que « des particuliers qui le composent, n'a, ni ne peut « avoir d'intérêt contraire au leur; par consé- « quent, la puissance souveraine n'a nul besoin de « garant envers les sujets. »

Ainsi, nul recours contre cette force dominante qui s'appellera le peuple, nulle barrière contre le souverain, nulle réserve d'indépendance individuelle.

De là sortent des conséquences que ne refuse pas Rousseau, et d'abord l'intolérance religieuse. Il « y a, dit-il, une profession de foi purement civile, « dont il appartient au souverain de fixer les arti- « cles, comme sentiments de sociabilité, etc., etc. « Sans pouvoir obliger personne à les croire, il « peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas; « il peut le bannir, non comme impie, mais comme « insociable, comme incapable d'aimer sincèrement « les lois, etc., etc. Que si quelqu'un, après avoir « reconnu ces dogmes, se conduit comme ne les « croyant pas, *qu'il soit puni de mort:* il a com- « mis le plus grand des crimes; il a menti devant « les lois. »

Ainsi, tandis que la sagesse moderne proclame, par la voix de Montesquieu, qu'il faut honorer la divinité et ne la venger jamais, et que le sentiment religieux, obligatoire devant la conscience, ne l'est pas devant la loi, Rousseau veut une *reli-*

gion de l'État, impérative pour chacun, sous prétexte qu'elle est décrétée par tous. Il reconnaît au souverain le pouvoir d'infliger pour ce motif le bannissement, et même la mort. Oui, la mort, comme Calvin avait fait pour Michel Servet!

Par le même principe, et sous prétexte qu'un peuple ne peut se faire de mal à lui-même, et que, s'il le voulait, on n'aurait pas le droit de l'en empêcher, il consacre le plus monstrueux despotisme dans les jugements, en permettant qu'ils soient prononcés sous la forme législative.

Rousseau, sous ce rapport, n'est qu'un élève de l'antiquité. Il rétrograde vers ces institutions des républiques anciennes, qu'il admirait dans Plutarque; et il ne songe pas même à élever contre elles l'objection des philosophes anciens, lorsqu'à la souveraineté du peuple, ils opposaient la souveraineté antérieure de la justice. Il y a, sur ce point, un chapitre admirable dans les *Dits mémorables de Socrate*. Rien de tel dans Rousseau. A la vérité la situation avait changé. Dans la Grèce, à Athènes, où le peuple était souverain, c'était contre le peuple que les philosophes formaient l'opposition. Dans nos États modernes, c'était contre les abus du pouvoir d'un seul que la philosophie avait à réclamer; et son opposition devait être toute démocratique. Aussi, ce qu'on peut blâmer dans Rousseau, ce n'est pas d'avoir relevé le principe de la souveraineté populaire, c'est de n'avoir pas su en limiter l'usage; c'est qu'à la grandeur souvent inapplicable des exemples antiques, il joint une certaine rigueur de logique qui va jusqu'au bout du principe abstrait, dût-il en faire sortir la négation ou l'excès du pouvoir.

Sous ce rapport, *le Contrat social* est inférieur aux ouvrages de Sidney et de Locke, auxquels Rousseau a beaucoup emprunté, sans le dire. Les ouvrages politiques de Sidney et de Locke, écrits au milieu d'une guerre civile et d'une révolution, posent le principe de la résistance populaire au nom de la justice, mais avec des conseils de prudence contre la victoire du peuple, c'est-à-dire contre la domination de ceux qui règneraient en son nom. Sidney, qui devait périr pour ses principes, sous le despotisme royal, concevait la souveraineté du peuple par le maintien des anciennes libertés, des droits populaires, et non par l'emploi d'un autre despotisme appelé *national*. C'est le même esprit qui se fait sentir dans *le Gouvernement civil* de Locke. Il réclame pour le peuple le droit de se défendre: mais il prévoit le moment où la victoire devient oppression; et indépendamment de toute souveraineté populaire, il réclame certains principes de liberté, de justice, de morale politique qui doivent exister toujours, et dont le maintien est nécessaire pour légitimer la souveraineté même du peuple. Mais Locke et Sidney sont peu lus. L'ouvrage du premier est méthodique et froid; et Sidney, dont nous avons une lettre comparable pour l'éloquence à la fameuse lettre de Brutus, a composé ses trois Discours sur le gouvernement civil, plutôt en théologien qu'en publiciste, et les a hérissés de formes scolatiques et de citations.

En prenant beaucoup d'idées à l'ouvrage de Sidney, qu'il connut surtout, je crois, par la réfutation latine du chevalier Philmer, Rousseau donnait à ses emprunts une forme neuve et piquante. La division en courts chapitres, le style impérieux et précis, les axiomes tranchants, le mélange de dialectique et d'humeur, d'abstractions et de saillies amères firent beaucoup lire *le Contrat social*. La révolution y puisa des principes, et toute une nomenclature politique. Depuis la déclaration des droits de l'homme jusqu'à la constitution de 1793, il n'est aucun grand acte de cette époque où vous ne trouviez l'influence bien ou mal comprise de Rousseau. C'est lui, et non pas l'éducation des colléges, comme on l'a dit, qui avait créé cet enthousiasme de l'antiquité, fécond en parodies et en crimes. Que de fois, en parcourant les annales de la tribune d'alors, on trouve les principes, les pensées, les phrases de Rousseau imités, commentés, copiés, et souvent par quels hommes! Rousseau fut à quelques égards la Bible de ce temps.

Une telle influence n'est pas celle qui convient au caractère et aux progrès de la liberté moderne; et de nos jours un célèbre publiciste (1) a pu dire, sans être démenti: « Je ne connais aucun système « de servitude qui ait consacré des erreurs plus « funeste que l'éternelle métaphysique du *Contrat* « *social*. » Mais ne reprochons pas trop ces erreurs à l'homme qui déclarait que la révolution même la plus juste serait, à ses yeux, trop achetée par le sang d'un seul citoyen. Si Rousseau avait inexactement défini et laissé sans limites la souveraineté populaire, ou plutôt, s'il n'avait pas songé à se précautionner contre elle, alors qu'elle n'était qu'une spéculation et un principe, en la voyant réalisée, ou plutôt usurpée par une force démagogique, il en eût détesté les violences, comme celles du despotisme même; et sans renoncer aux droits des peuples, il n'eût pas placé l'infaillibilité dans la foule.

(1) Benjamin Constant, *Cours de politique constitutionnelle*, tom. 1er, pag. 329.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

Philosophie morale de Rousseau. — Conséquences de sa rupture avec l'École encyclopédique. — *Lettre sur les spectacles.* — *Héloïse.* — *Émile.* — Des révolutions de l'éducation. — De l'éducation nationale; de l'éducation sophistique; de l'éducation ecclésiastique. — Beauté et utilité du livre d'*Émile.* — Persécution.

Messieurs,

Je n'ai pas craint de tenter un peu la foi des jeunes admirateurs de Rousseau. J'ai opposé quelques simples objections à toute l'éloquence dont il a revêtu ses systèmes politiques. Cet examen peut se hasarder impunément. La raison publique a mûri l'enthousiasme. Le beau langage de Rousseau ne couvre plus ses erreurs, et de célèbres défenseurs de la liberté les ont indiquées eux-mêmes. Ainsi, nous nous sommes vus entraînés d'abord à étudier Rousseau comme publiciste : car ses deux premiers Discours renfermaient déjà toute sa théorie politique.

Quelque puissance qu'elle ait exercée sur les âmes, cette partie de sa gloire ne sera ni la plus durable, ni la plus pure. Elle doit perdre à l'établissement même de la liberté, qui remplace les utopies abstraites par des principes applicables et des droits bien définis. *Le Contrat social* de Rousseau a été souvent invoqué dans les débats de cette Amérique méridionale, si dénuée des lumières de la vraie liberté, et si impuissante à fonder un gouvernement équitable et pondéré. Mais on ne l'entend guère citer dans les assemblées des États-Unis, si ce n'est quelquefois par la bouche de ces députés du Sud, qui, en défendant l'institution de l'esclavage domestique, ont rappelé ce mot, *peut-être faut-il des esclaves*, dont Rousseau fait quelque part le corollaire de la liberté antique.

Je sais bien que Rousseau, comme moraliste, n'est pas non plus à l'abri du reproche. De nos jours, on a dit que sa morale était un appel à la passion contre le devoir; ou plutôt qu'il avait voulu mener les devoirs comme les passions nous emportent, par élan, par instinct. Que cette objection, si l'on veut, s'adresse à la vie même de Rousseau, qu'elle explique les abaissements et les chutes de cette vertu dont il se vantait, et qu'il osait offrir aux regards de Dieu, à la bonne heure : mais le reproche ne doit pas atteindre la morale de ses écrits, surtout quand on la compare à celle de son siècle. Ce fut là, nous l'avons dit, la seconde partie de sa tâche, non moins grande que la première.

S'il a été le plus hardi, et par contre-coup le plus populaire des logiciens politiques, il a été, en même temps, le plus véhément et le plus habile adversaire des doctrines épicuriennes et sceptiques. Sa manière même d'attaquer le dogme était religieuse; et son libre penser était une profession de foi salutaire pour son temps. En philosophie, il est novateur contre les novateurs : à ceux qui prétendaient tout expliquer par l'organisation de la matière, l'influence de l'habitude, et l'instinct de la conservation, il oppose l'activité de l'âme, la conscience innée du bien et du mal, et la loi du devoir. Il revendique l'homme moral contre l'homme de la *sensation transformée* et de *l'intérêt bien entendu*.

Toutefois ce dissentiment qui séparait Rousseau d'une secte puissante n'éclata tout à fait qu'après sa passion pour madame d'Houdetot, et sa sortie de l'Ermitage : car malheureusement les faiblesses du cœur et les tracasseries du monde figurèrent dans ce schisme philosophique. Cette fuite de l'Ermitage à Montlouis fut la véritable hégire de Rousseau : en l'affranchissant, elle le rendit apôtre; et dès lors son opposition à la philosophie parut tout entière dans la *Lettre sur les spectacles*. Nulle part, elle ne pouvait être plus saillante. Le théâtre était l'idole du temps; on le prenait au mot, on y croyait; et Voltaire était sérieux, lorsque, dans un de ses plus jolis contes, les héros et les héroïnes qui parlent un si beau langage sur le théâtre de Persépolis lui paraissent les *vrais prédicateurs de l'Empire*.

Revenir contre un tel préjugé public était chose hardie et piquante. L'occasion s'offrit naturellement; et je crois qu'elle fut saisie de bonne foi par Rousseau. On sait qu'il s'agissait de Genève et de l'Encyclopédie. D'Alembert, à l'article *Genève*, conseillait l'établissement d'un théâtre dans cette ville. D'Alembert était un des chefs de l'opinion la plus antipathique à Rousseau. On pouvait lui appliquer cette phrase assez curieuse d'Aristote : « Les « mathématiques sont devenues pour les hommes « de notre temps la philosophie même. » Le rôle de *citoyen* qu'avait pris Rousseau se mêlant à ses souvenirs d'antiquité et à son amertume contre les amusements et le ton de Paris, l'enthousiasme le saisit; et il écrivit sa belle réponse à d'Alembert, manifeste de sa rupture avec Diderot et les encyclopédistes qui ne lui pardonnèrent pas, et avec la belle société de Paris qui devint plus que jamais folle de ses ouvrages.

Rousseau avait eu de célèbres précurseurs dans sa haine pour les spectacles, et d'abord tous les docteurs chrétiens. Il serait curieux de rapprocher sur ce point le langage du dernier Père de l'Église, Bossuet, et celui du philosophe de Genève. Bossuet avait trouvé dans sa foi l'exemple et la tradition d'un tel blâme. Il renouvelait les anathèmes des

premiers chrétiens contre le théâtre immonde de l'Empire ; et tout en les appliquant à son siècle, il était dominé par les réminiscences d'une indignation plus forte que le mal qui lui restait à combattre. Au contraire, Rousseau, sans rien emprunter à l'orthodoxie chrétienne, ni au zèle non moins ardent du puritanisme, prenait toute sa colère dans l'état présent des mœurs, et tirait toutes ses maximes de l'antiquité républicaine. Raisonnant avec une rigueur que n'avait pas Bossuet lui-même, sa censure démocratique était plus sévère que la censure épiscopale ; car Bossuet, dans ses vives paroles contre les séductions du théâtre, n'avait pas frappé d'anathème le *Misanthrope ;* et tout en damnant les comédiens, il n'avait pas accusé leur profession d'être une école de friponnerie.

Un mot sur cette question du théâtre, pour mieux apprécier le point de vue de Rousseau.

Que l'Église l'ait d'abord excommunié, je le crois bien : le théâtre était la succursale du temple païen, et une portion même de l'ancienne idolâtrie. Puis, il était horrible. Figurez-vous cet immense amphithéâtre de Rome où se succédaient les cruautés religieuses, les représentations de débauche, et les scènes de meurtre : car les jeux des gladiateurs étaient un drame, où le peuple tout entier était acteur aussi par ses cris, ses regards avides, ses gestes homicides. Un gladiateur vaincu tombait-il, le peuple était interrogé. Assise sur les gradins du Cirque, la vierge modeste, comme dit un poete chrétien (1), ordonnait d'un signe que ce mourant fût achevé.

> . . . . Consurgit ad ictus,
> Et quotiès victor ferrum jugulo inserit, illa
> Delicias ait esse suas : pectusque jacentis
> Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Des pompes scéniques encadraient ces sanglantes réalités. Un dieu, Mercure, traversait les rangées de cadavres étendus sur l'arène, et, par une effroyable pantomime, touchait et explorait ces morts de son caducée de fer. Puis venait Pluton (2), un marteau à la main, pour conduire les morts, et comme pour enlever cette desserte sanglante du repas funèbre auquel avait été convié le peuple romain. Il y avait là, mais à large dose, et l'affreux plaisir dont la foule de nos villes se repaît devant l'échafaud, et l'émotion des vicissitudes d'un combat, et l'amusement d'une pompe fantastique.

Ensuite la scène était ouverte aux représentations, chantées ou parlées. Dans les mimes de Lentulus et d'Hostilius, Diane était fouettée sur la scène ; on lisait un testament burlesque de *défunt Jupiter*. Le christianisme, qui triomphait de ces dérisions, comme d'un aveu, ne pouvait toutefois souffrir ce spectacle toujours mêlé d'impures images, et souvent, comme dans les comédies d'Afranius, souillé par la peinture du vice le plus infâme. Pour le christianisme naissant, le théâtre était le temple de tous les démons, et l'abomination même. A son tour, le théâtre haïssait les chrétiens, encore plus, pour ainsi dire, qu'il n'en était haï. C'était là que leur culte était incessamment bafoué ; c'était du milieu de cette foule ivre de sang, parmi les éclats de ces rires immondes, que jaillissait le cri : *Les chrétiens aux lions !* C'était là les comices populaires où on votait leur mort, et les gémonies où on les jetait vivants. L'Église répondait à ces cris par des anathèmes sans cesse renouvelés, jusqu'à la ruine des théâtres.

Lorsque, dans la splendeur du siècle de Louis XIV, le théâtre, aussi épuré que sublime, fut devenu le premier plaisir des esprits éclairés, on réclama contre cette ancienne condamnation qui n'était plus faite pour lui. Racine vengea le théâtre, même contre Port-Royal. Un religieux, le Père Caffaro, entreprit une défense de la comédie dans un discours latin, dont Boursault publia quelques extraits pour les gens du monde. Mais Bossuet, comme si cette indulgence eût renfermé toute une hérésie, se leva pour combattre. Sa lettre au Père Caffaro et ses *Maximes* sur la comédie ne sont guère de notre temps ; mais dans l'austérité du blâme évangélique, on y peut admirer la profonde connaissance du cœur humain et la vive peinture de ses nuances les plus délicates.

Comment, soixante ans plus tard, dans une époque et des mœurs si différentes, Rousseau devient-il le continuateur de Bossuet ? Cela ne s'explique pas seulement par le goût du paradoxe, comme on l'a dit : les paradoxes qui plaisent tiennent à quelque vérité. La *Lettre sur les spectacles* est une attaque aux mœurs du siècle, un appel de l'esprit du monde à l'esprit de famille. Elle précède naturellement la belle morale d'*Émile ;* elle marque la mission réformatrice de Rousseau.

Sans doute, il eût mieux valu n'avoir pas fait des comédies, et, qui pis est, des comédies froides, avant de proscrire le théâtre. Sans doute, dans cette proscription même, il y a rigueur injuste et excessive. Un bel ouvrage dramatique est le plus noble plaisir des hommes assemblés. Mais la morale spéculative et la morale pratique veulent quelque chose de plus et de mieux que le théâtre ; et les spectacles ne font pas la grandeur et la vertu d'un peuple. Sur tout cela, Rousseau raisonne très-sensément, et avec quel feu, quelle élégance, quelle grâce ! En combattant l'admiration exagérée pour le théâtre, il venge et défend plus d'un principe

(1) Prudentii lib. post., v. 617
(2) Tertul. Apologet.

méconnu. Quand on a lu Diderot et madame d'Épinay, on sent tout le prix des belles réflexions qui échappent à Rousseau sur le sentiment inné de la pudeur. L'ouvrage tout entier respire une élévation spiritualiste, en contraste avec beaucoup d'écrits du même temps. La thèse académique a disparu : le sentiment moral prédomine. Souvenirs de l'antiquité et des Vies de Plutarque, mœurs pures de quelques peuples modernes, pauvres et simples, vertus républicaines, vertus domestiques, douces vertus de famille, de combien d'heureux et touchants tableaux vous remplissez ces pages, écrites par un solitaire, dans le dépit des passions et l'amertume du cœur !

D'Alembert répondit avec beaucoup de logique et de spirituelle malice; Marmontel disserta; Voltaire plaisanta. Mais tout le beau monde de Paris, toute cette société éprise du théâtre fut encore plus charmée des piquants sarcasmes de Rousseau et de cette austérité qui semblait une agacerie pour son siècle. D'Alembert, dans sa réfutation, avait malignement loué Rousseau de sa vertu, et semblait avoir mis quelque part le doigt sur le cœur de ce prétendu sage, encore tout blessé de l'amour. Cela même ne faisait qu'exciter l'engouement et la curiosité; et lorsqu'on apprit que l'ennemi du théâtre écrivait un *roman*, tout le monde accourut espérant trouver dans ce roman l'histoire de l'auteur.

Ce n'est pas ici que nous pouvons juger *la Nouvelle Héloïse*. Ce livre plein de talent, sans invention, séduisit deux grandes puissances, les femmes et les jeunes gens. Il valut à Rousseau, séparé des philosophes, les suffrages de la cour; et il l'enhardit à tenter la réforme du sentiment religieux, comme celle de la morale. Hâtons-nous d'arriver à l'ouvrage où s'est marqué ce double effort.

Émile est le monument de Rousseau, son œuvre de génie, sa création éloquente. *Émile* a fait partie de l'influence politique de Rousseau; et les doctrines de cet ouvrage sont entrées pour beaucoup dans l'esprit de rénovation sociale qui s'est mêlée parmi nous à la réforme politique. Qu'on le blâme ou qu'on l'admire, on ne peut donc trop l'étudier. Sous le rapport de la théorie et de l'art, *Émile* est encore l'ouvrage où Rousseau paraît suivre de plus près ce divin Platon, auquel on le compare, mais dont il n'a pas l'atticisme et les grâces. Le sujet du livre, quoique vulgaire, était grand, l'éducation de l'homme. Les opinions de l'auteur étaient à leur plus haut point de maturité : haine des philosophes et des intolérants, morale spiritualiste, déisme presque chrétien. La forme du livre, sans être irréprochable, était heureusement mêlée de réflexions, de scènes dramatiques et de récits personnels.

Ce n'est pas que là, comme ailleurs, Rousseau ne soit souvent imitateur. Mais c'est là surtout qu'il a répandu le plus d'idées neuves, et le mieux orné les idées des autres. C'est là que cette passion qu'il avait dans l'âme, il l'a produite avec le plus d'éclat et de pureté, en l'appliquant non pas à des choses passionnées d'elles-mêmes, mais à des choses utiles, longtemps frappées de froideur et d'ennui. Avait-on jusque-là porté l'intérêt et le charme sur les soins dus à la première enfance? Avait-on trouvé des expressions impérieuses et touchantes, pour persuader aux mères de nourrir leurs enfants? Avait-on fait verser des larmes de sympathie sur un jeune homme de quinze ou seize ans, et employé pour parler à son cœur la plus haute éloquence? Cette manière de concevoir et de sentir l'éducation était chose nouvelle : c'était l'œuvre même du génie.

L'époque où Rousseau composa son ouvrage ajoutait à l'importance du sujet. La philosophie épicurienne était dominante; l'ancienne société éprouvait dans ses opinions, ses mœurs, un changement profond. Une corporation puissante et vivace, mais moins indestructible que les *Lettres provinciales*, la Société des Jésuites, si longtemps maîtresse d'une partie de l'éducation publique, était enfin supprimée. De toutes parts, on faisait de nouveaux systèmes d'éducation, en attendant qu'on pût faire de nouveaux systèmes de gouvernement. Tous ces écrits sont oubliés. *Émile* a survécu, parce qu'il avait cette vie de l'éloquence qui ne s'éteint pas. Le livre était le signe d'une révolution dans les esprits. Quelques circonstances de la publication attestent encore mieux le pouvoir qu'avaient pris les idées nouvelles. *Émile* fut imprimé en Hollande : mais c'était M. de Malesherbes qui recevait les feuilles, et les faisait passer sous son cachet de directeur de la librairie. Évidemment la société était changée, quoique ses lois ne le fussent pas. L'opposition philosophique avait pénétré dans le gouvernement : tant elle était puissante dans la nation !

Mais, par cela même qu'elle commençait à vaincre, la philosophie se divisait. A côté de l'école tout à fait incrédule, s'élevait un parti spiritualiste, dont Rousseau fut l'apôtre, et qui réclamait du moins le sentiment religieux, à la place du dogme. C'était comme une ancre dernière, à laquelle s'attachèrent bientôt les défenseurs de l'ancienne monarchie, et tous ceux qui voulaient la sauver, en la réformant, depuis Malesherbes jusqu'à Necker. On pardonnait à Rousseau sa démocratie, en faveur de son ardent déisme. L'ennemi de Diderot et de d'Holbach devint l'ami du duc de Luxembourg et du prince de Conti. *Émile*, cet ouvrage si hardi, dont le parle-

ment devait décréter l'auteur, fut composé dans le parc de l'héritier des Montmorency; et Malesherbes en corrigeait complaisamment les épreuves. Dans une société ainsi faite, au milieu de tant de contradictions, quel ne devait pas être le pouvoir d'un homme éloquent, qui osait et qui voulait tout dire!

Mais, à part même l'intérêt d'une telle crise sociale, Rousseau ne pouvait choisir un sujet plus philosophique et plus attachant que celui d'*Émile*, tel qu'il l'a conçu.

Dans l'antiquité, il semble que l'éducation était la politique même. Dans ces villes grecques où la puissance absolue de l'être collectif appelé peuple ne laissait rien à l'existence individuelle, et où la place publique était comme le foyer domestique de l'État, l'éducation réelle ne devait avoir, et la théorie même ne pouvait se proposer qu'un seul but, dans l'enfant former le citoyen, l'homme qui doit agir, parler, combattre pour la patrie. Sparte n'était qu'une école pratique, un gymnase rigoureux pour la vie entière; de même que, suivant la remarque de Rousseau, la *République* de Platon n'est qu'un traité d'éducation. Xénophon travailla sur ce modèle dans sa *Cyropédie*, où, traçant un tableau fictif des mœurs de la Perse pour corriger celles d'Athènes, il fait l'utopie d'une éducation militaire et patriotique.

Il y eut dans Athènes deux éducations, celle de l'État, évidemment fort relâchée, et celle des philosophes, fort diverse et fort contradictoire. A Rome, il n'y eut d'abord sans doute d'autre éducation que celle de la pauvreté commune et de la guerre, bien que l'histoire nous montre, au temps des Décemvirs, des écoles publiques, même pour les jeunes filles. Puis vinrent les écoles des rhéteurs et des maîtres de danse, et toutes les frivolités des arts de la Grèce. Bientôt l'éducation ne fut que littéraire, et cessa tout à fait d'être politique et morale. Nous voyons dans Pline le jeune que son oncle avait fait un ouvrage en huit livres, dans lequel il prenait l'orateur au berceau, et le conduisait jusqu'à la perfection de son art. Ces soins si délicats que Rousseau prescrit pour les premières années de l'enfance, Quintilien les conseille aussi, mais par une autre raison. Il songe à former l'orateur; et il recommande surtout, d'après Chrysippe, de n'avoir pas de nourrice qui parle mal: *Ne sit vitiosus sermo nutricibus*. L'auteur d'*Émile* cherchera quelque chose de mieux que la correction du langage, quand il demandera pour l'enfant le lait de sa mère. On sait ce que, dans la décadence de l'Empire, devint cette éducation, bornée tout entière à l'art de la parole, alors qu'il n'y avait plus de tribune. Les discours des panégyristes, les édits des empereurs nous attestant combien cette éducation comptait de maîtres célèbres et de disciples; les annales de l'Empire, combien elle était impuissante à former des hommes.

Mais en face de ces écoles, une autre éducation commençait, celle de la famille chrétienne et de l'Église. Avec des liens non moins étroits, une discipline non moins austère que celle de Sparte, cette éducation était plus naturelle et plus pure; et, dans la chute de toute vertu civique, elle élevait du moins des hommes pour l'humanité et pour le ciel. Combien cela n'est-il pas marqué dans quelques anecdotes! Je ne citerai que Chrysostôme, instruit jusqu'à vingt ans par sa mère, jeune veuve chrétienne, puis admis à l'école de Libanius qui, après l'avoir interrogé sur cette éducation domestique, s'écrie en se tournant vers son auditoire: « O dieux de la Grèce, quelles femmes parmi ces « chrétiens! » Il y aurait un long récit, ou plutôt un ouvrage à faire sur cette transformation morale de l'éducation par le christianisme. Elle dura, elle s'étendit dans les derniers siècles de l'Empire; elle devint exclusive. L'enfant appartint à l'Église, comme dans quelques États libres il avait appartenu à la cité. Le prêtre chrétien fut le précepteur non-seulement de la foi, mais de la science. Cette éducation avait été bonne pour lutter contre la corruption des vieilles mœurs païennes, et le flot de la barbarie nouvelle. Elle adoucit ces peuples sauvages qui détruisaient tout en passant. L'école de la cathédrale ou du monastère fut seule inviolable: on ne pouvait étudier nulle part; on étudiait là.

Ce n'est pas tout. Le chrétien lettré portait dans l'instruction même un autre sentiment que le sophiste. L'exemple de saint Augustin peut nous l'apprendre. Nous le voyons d'abord rhéteur comme tant d'autres, sans autorité sur la jeunesse, sans fruit moral dans son enseignement. Il parle et il est applaudi: voilà tout. Mais, après sa conversion, cherchez-le dans cette campagne solitaire, où il instruit quelques jeunes gens; c'est un autre maître, c'est une autre école. Quelle attentive surveillance de tous les penchants du cœur! comme il craint, en excitant l'émulation, de laisser naître l'orgueil et la jalousie! Je ne sais quelle thèse où deux jeunes gens s'étaient piqués d'amour-propre, comme des philosophes, il la termine par d'admirables conseils sur l'amour de la vérité pour elle-même, et en versant des larmes, il leur dit: Soyez bons; *Boni estote*.

Un nouveau principe de morale est entré dans le monde, ou plutôt l'ancienne leçon de l'Académie et du Portique a été reprise avec plus de douceur, au nom du christianisme. Cette éducation qui traversa la barbarie en reçut l'empreinte: elle devint dure comme les mœurs, et sophistique comme l'est

souvent l'ignorance. Son pouvoir n'en fut pas moins étendu. Pendant plusieurs siècles, elle renferma, non-seulement l'instruction des enfants, mais toute la science des hommes. Les universités, au moyen âge, étaient à la fois les écoles, les académies, la puissance littéraire et l'opinion politique du temps. Abélard, saint Thomas, Albert le Grand, ces docteurs célèbres dont la voix réunissait d'innombrables auditeurs, qu'on suivait hors des villes, autour desquels on campait pour les entendre, s'adressaient à des hommes. Gerson, le sage et vertueux chancelier de l'Université de Paris, fut un des premiers qui reporta l'attention sur l'enfance, dans son beau traité : *De Parvulis ad Christum ducendis*. Rivaux des Universités, les ordres mendiants, puis enfin les Jésuites comprirent dans leur mission l'enseignement public à tous les degrés.

En même temps, des esprits libres et hardis commencèrent à ébranler l'ancien système d'éducation cléricale. Le premier réformateur fut Rabelais, réformateur profond et judicieux sous ses bouffonnes fantaisies. L'éducation de *Gargantua* est une utopie, comme celle d'*Émile;* et elle offre un plan d'exercices et d'études admirablement ménagés, pour fortifier le corps, mûrir le jugement, étendre les connaissances. Montaigne fut, en fait d'éducation, un autre réformateur, d'abord par l'exemple de sa première enfance, si doucement et librement élevée, puis par tant de sages réflexions semées par ses *Essais*. Un siècle plus tard, Port-Royal, si fort attaqué de nos jours par M. de Maistre, fit une grande réforme dans l'éducation, en substituant l'étude approfondie de la langue nationale aux tragédies latines des Jésuites, et la méthode de Descartes à la scolastique.

A ce progrès il faut joindre l'exemple que donna dans l'Université de Paris un homme dont la gloire, modeste comme son caractère, doit être souvent rappelée. Rollin, dans sa douceur, dans la simplicité de ses paroles, a pourtant quelque chose de la forte croyance et du courage d'esprit qui inspirait Arnauld : il descend de Port-Royal ; il en est le dernier disciple, ou plutôt le dernier maître. Il n'y a pas une idée juste, pour le bonheur et le bon emploi du premier âge, qu'il n'exprime avec la tendresse du père le plus éclairé. Il n'y a pas une saine méthode d'enseignement qu'il n'ait indiquée ou pressentie. Surtout, il est admirable pour le goût de la vertu et la culture de l'âme. Mais il fut persécuté, et ne resta pas longtemps chargé de l'éducation de la jeunesse. Le caractère des écrits de Rollin, c'est de séculariser l'éducation, tout en la rendant sévère et religieuse. Il a pour but de former l'homme, et même le citoyen ; car ce dernier mot ne l'eût pas effrayé.

La même influence ecclésiastique qui dirigeait l'éducation en France, avait régné sur toute l'Europe. L'Angleterre était le pays où de bonne heure l'éducation fut le plus libre, sans être pour cela fort diverse. Quand Milton traite ce sujet dans sa Lettre à Hartlib, il n'y voit guère d'important que l'étude du latin et du grec. Locke, qui remuait tant de choses avec son doute modeste, proposa seul un système nouveau d'éducation complète. Mais il n'eut pas autant de pouvoir contre les universités, qu'il en avait eu contre les *idées innées*.

En France cependant, l'ancienne éducation avait décliné, comme les mœurs. Cette corporation, longtemps si redoutable, qui avait régné par ses colléges comme par le confessionnal des rois, n'était plus qu'intrigante, tracassière, et bonne à être chassée. Elle venait de l'être, quand Rousseau publia son *Émile*. Sous le point de vue seul de l'éducation et des intérêts de l'enfance, le livre devait exciter une vive attention. Mais Rousseau avait fait bien plus : il avait ramené à son sujet toutes les questions de mœurs et de croyances, et engagé dans le débat la société entière.

Ses conseils sur la nourriture des nouveaux-nés étaient à la fois une vive censure de son temps, et la marque d'un progrès dans les idées morales. Avec le sentiment de l'humanité s'accroissait le prix attaché à la vie de l'enfant. Longtemps à cet égard, malgré le cœur des mères, les habitudes de famille avaient eu quelque dureté. Tantôt par rudesse, tantôt par dissipation mondaine, on s'occupait fort peu des petits enfants. « J'en ay perdu deux ou « trois en nourrisse, nous dit légèrement Mon« taigne, sinon sans regret, au moins sans fas« cherie. » Un savant du seizième siècle, Scévole de Sainte-Marthe, avait, il est vrai, fait un poëme latin, où sont décrits tous les soins que l'enfant réclame dans le sein de sa mère, et où des détails de maillot sont embellis souvent par une expression gracieuse et touchante. Il n'y a pas seulement dans cet ouvrage d'excellents conseils pour l'hygiène de la mère : les maladies qui désolent la première enfance y sont savamment décrites, et les remèdes indiqués. Je ne sais si le poëte était habile en médecine, mais il était père ; et une tendresse attentive, une sensibilité que rien ne rebute répand l'intérêt dans son ouvrage, dédié à sa femme, qui allaitait son petit enfant. Car le poëte ne veut pas que cette joie soit cédée par la mère à une autre :

> Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
> Et primas voces, et blææ murmura linguæ?
> Tune fruenda alii potes ista relinquere demens,
> Tantique esse putas teretis servare papillæ
> Integrum decus, et juvenilem in pectore florem?

Mais un poëme latin, même au seizième siècle,

devait avoir peu d'influence sur les mœurs ; et mille traits, dans les mémoires du temps, attestent combien la première enfance était parfois négligée. Cela se retrouve encore dans la politesse et la gravité du dix-septième siècle. Les mœurs du siècle suivant ne devaient pas corriger cette disposition. La révolution vint par les idées. Dans le désir général d'élever, d'améliorer la condition de l'homme, on s'occupa de l'enfance. Au seizième siècle, Marguerite de Valois avait été toute surprise de voir la femme du grand-bailli du Hainaut allaiter elle-même son enfant, avec une tendresse de bonne et naïve Flamande. Au dix-huitième siècle, un livre de philosophie, l'*Émile* de Rousseau, mit tout à coup cette tendresse à la mode parmi les grandes dames. Buffon, par des motifs d'hygiène, avait conseillé aux mères de nourrir leurs enfants. Rousseau le prescrivit au nom de la nature et du devoir. Ses réflexions sur la nécessité d'être mère tout à fait, de nourrir de son lait celui qu'on a formé de son sang, ses considérations morales sur l'influence d'un lait étranger, sur l'influence plus grave encore d'une habitude, d'une tendresse étrangère qui se substitue à la tendresse maternelle, tout cela était dit, il y a bien des siècles, par le bon Plutarque, et par le philosophe Favorin (1), que cite longuement Aulu-Gelle. Mais tout cela était oublié ; et Rousseau le renouvelait avec sa mordante parole, et cet art de dire des injures qui plaisent et qu'on écoute. Il réussit, et fit un changement salutaire, en rapprochant davantage de la nature les soins qu'on donne à la première enfance.

Malheureusement préoccupé de ses premières objections contre la vie sociale, il se faisait sur beaucoup de points une idée fausse de la nature, regardant tout ce que l'homme essaie, pour la régler, comme un effort qui tend à la pervertir. De là, dès qu'il a passé le bégayement et l'imbécillité du premier âge, cet effort, non pour faire apprendre des choses utiles à l'enfant, mais pour l'empêcher d'apprendre. De là, dans les années où l'intelligence commence à naître, ce singulier scrupule qui lui fait différer longtemps la notion de Dieu, et qui retranche un sentiment salutaire, de peur que l'idée abstraite qui s'y joint ne soit pas assez comprise : précaution systématique bien vaine, le vrai ne pouvant être connu par nous que dans des proportions limitées, et à travers des ombres, depuis celles que la raison naissante de l'enfant mêle à l'idée de Dieu, jusqu'à celles que la raison imparfaite de l'homme y mêlera toujours.

Mais résumons les belles parties d'*Émile*, de cet ouvrage cité souvent comme paradoxal, et qui renferme tant de vérités de détail. Il y a longtemps que Montaigne avait dit : « Ce n'est pas assez de lui « roidir l'âme, il lui faut ausssi roidir les muscles ; « elle est trop pressée, si elle n'est secondée. » Rousseau a merveilleusement saisi cette vérité. Les pages où il décrit l'enfant au maillot, corrige les soins mal éclairés qu'on lui donne, en indique de nouveaux, épie ses premiers instincts, l'expose à des fatigues calculées pour le fortifier, tout cela est admirable. Locke s'était occupé des mêmes choses, et n'avait pas craint les minuties parfois un peu bizarres. Par exemple, pour prémunir les enfants contre les rhumes, il conseille de les laisser marcher en toute liberté avec des souliers troués ; mais il veut qu'on leur défende de se coucher sur l'herbe quand ils ont chaud. En vérité, puisqu'il faut toujours une précaution, il vaudrait autant leur tenir les pieds secs. En profitant des idées de Locke, Rousseau les corrige et les élève.

Un homme d'esprit, longtemps l'ami du philosophe genevois, prétend qu'ils avaient imaginé ensemble un autre plan d'un roman d'éducation, mieux conçu que l'*Émile*, dont il fait quelques bonnes critiques. On ne peut nier que Rousseau, si éloquent et si vrai dans ses considérations sur la première enfance, réussit moins dans la seconde partie. Quoiqu'il répète sans cesse : « Voyez com- « bien mon élève est supérieur aux vôtres ! » le rapport entre le résultat et les moyens ne paraît pas aux yeux du lecteur. Rousseau promène beaucoup son élève ; et cela est excellent : mais les qualités morales qu'il lui suppose, on ne voit pas comment il les fait naître en lui. Il attaque mieux les méthodes ordinaires qu'il ne prouve la bonté de la sienne. Cette méthode est-elle, en effet, que l'élève invente les sciences, au lieu de les apprendre? Il n'en est pas de moins raisonnable, ni au fond de moins possible. Car on voit toujours le maître qui souffle la leçon, qu'elle vienne des choses ou des personnes, d'une promenade où l'on s'égare, faute de savoir s'orienter, ou du jardinier Robert dissertant sur la propriété.

Ici même, disons-le, se trahit un grand défaut dans le système de l'auteur : c'est l'artifice de cette éducation si naturelle ; ce sont les rôles distribués, les personnages apostés pour y concourir. Rousseau ne veut pas que son élève étudie dans les livres qui sont menteurs ; il ne lui permet que *Robinson*, livre admirable, il est vrai : mais que penser de toutes les petites scènes dramatiques qu'il arrange à l'usage de cet élève, et qui sont encore moins

(1) Sine eam totam integram esse matrem filii sui, etc. Imperfectum atque dimidiatum matris genus peperisse, ac statim ab se abjecisse, etc. neque multo minor amandati ad nutricem aliam filii quàm morte amissi oblivio est : ipsius quoque infantis affectio animi, amoris, consuetudinis, in eà solà, unde alitur, occupatur. (*Aul. Gel.* lib. XII, cap. II.)

vraies que les livres? que penser de ces détours et de ces leçons indirectes, par exemple, de ce charlatan de village, si habile et si bien disant, qui est employé pour donner à Émile une leçon de physique et de modestie? Ne sait-on pas que les enfants ont un merveilleux instinct pour démêler les petites ruses qu'on leur fait, et voir si on agit sérieusement avec eux? Quand ils surprennent l'artifice, c'est bien alors que l'éducation est perdue : et Rousseau, dans son plan, est toujours à côté de ce danger.

Rousseau définit admirablement l'âge qui s'écoule entre la fin de la première enfance et la puberté. Mais quel emploi fait-il de cet âge? Il y place, non l'étude des langues, mais la géographie, la sphère, la géométrie, et surtout force leçons morales en action. C'est en partie le plan même de Locke. Mais, si l'esprit humain se montre tout entier dans l'artifice du langage, pourquoi ne pas faire de l'étude d'une langue le premier exercice qui dénoue notre intelligence? pourquoi ne pas y appliquer la mémoire si vive de l'enfance? Cette étude bien dirigée ne peut-elle pas renfermer toute une culture morale? La géométrie, qui, suivant Rousseau, vous donnera la mesure de l'intelligence de votre élève, convient-elle à un enfant de douze ans? La méthode géométrique est un emploi du jugement; ce n'est pas le jugement même, cette qualité première et générale qu'il s'agit de cultiver, et qu'on voit poindre dès l'enfance.

Au reste, par combien de vues neuves ou d'attachants détails Rousseau ne corrige-t-il pas ce qu'il y a d'inexact ou d'incomplet dans cette partie de son ouvrage? que de lumières jetées sur les premières années et sur la croissance morale de l'homme? On reproche à Rousseau d'avoir voulu supprimer le sentiment de l'émulation. Mais il y substitue l'amour du bien, l'émulation de l'âme contre elle-même; et, dans l'éducation isolée qu'il a conçue, il ne pouvait trop développer ce principe de perfectionnement qui suit l'homme partout.

Nous approchons du point où l'intérêt de l'ouvrage et le génie de Rousseau s'élèvent également. La grande beauté de l'*Émile,* ce qui en fait un livre salutaire, c'est le soin religieux apporté à l'époque décisive, à la révolution qui finit la première adolescence, et détermine souvent toute la vie morale de l'homme. La religion y avait songé sans doute, en réservant pour ce temps d'émotion et de passage une sauve-garde sacramentelle, dont Voltaire lui-même décrit quelque part l'influence sur des âmes jeunes et vives. Mais, lorsque l'ancienne foi candide ou dogmatique avait faibli, que pouvait-on offrir à la raison de meilleur et de plus utile qu'un livre comme l'*Émile?* Quelle impression s'attache à ce premier réveil du sentiment religieux, qui se rencontre avec le développement même de l'homme et les premiers symptômes de la jeunesse!

Je me contredis, je le sais, Messieurs; car j'avais blâmé Rousseau d'avoir retranché jusque-là de son système d'éducation toute idée religieuse, et de n'avoir pas voulu que l'habitude, si puissante sur l'âme, lui rendît familier de bonne heure ce qu'elle doit vivement sentir, pour le mieux comprendre. En cela je le blâme encore. Mais comment n'être pas frappé du sublime emploi qu'il fait enfin de cette idée de Dieu, en saisissant par elle le cœur de son élève, au moment où ce jeune cœur a le plus besoin d'être gardé et prémuni contre lui-même? N'y a-t-il pas ici dans l'omission de Rousseau, et dans sa manière de la réparer, quelque chose de semblable à ces grands effets de l'art dramatique, achetés par une invraisemblance, et qui la font oublier? Quel intérêt dans cette double initiation à la croyance en Dieu et à la jeunesse! quel pathétique dans la simplicité même et dans l'obscurité des personnages! Peut-on lire sans agitation ce début : « Il y a trente ans, dans une ville d'I-« talie, un jeune homme expatrié, etc.; » puis, après quelques pages d'un récit indirect et contenu, ce cri de l'âme, par lequel Rousseau se nomme et s'avoue dans le jeune fugitif? On regrette seulement à la réflexion que ce langage si abandonné, si touchant, qui semble le premier essai des *Confessions* de Rousseau, ne s'y rapporte pas exactement et qu'il offre des circonstances personnelles évidemment fictives : tant il était donné, ce semble, à Rousseau d'être ému sans être véridique, et tant son imagination était encore romanesque, lors même qu'elle semblait n'exprimer que ses souvenirs et ne montrer que son âme!

Mais laissons là ce doute, pour nous livrer au charme et à la grandeur de la belle scène morale qu'a tracée l'écrivain.

Où retentissait alors un pareil langage? où trouver cette éloquence qui touche et qui convertit? dans la chaire chrétienne? elle ne savait, elle n'osait plus parler des grands sujets; elle prêchait sur l'*affabilité*, sur l'*égalité d'humeur,* sur l'*amour de l'ordre;* elle tâchait de se faire pardonner sa mission par une sorte de complaisance mondaine. L'orateur religieux du temps, ce fut Rousseau. Dans cette société charmante, tantôt séduite par un scepticisme épicurien et moqueur, tantôt ébranlée par une incrédulité dogmatique, tantôt maladroitement aigrie par des retours d'intolérance sans foi, il élève une voix éloquente, qui rétablit avec empire les vérités primitives, obscurcies ou déniées autour de lui. Cet homme, quelques années auparavant, timide et presque flatteur dans le

salon du baron d'Holbach, le voilà qui seul accuse et instruit la philosophie de son temps, par la voix de son Vicaire savoyard.

La première partie de cette profession paraît à Grimm et à Diderot *un cahier de philosophie scolastique*. Il est vrai, les arguments n'en sont pas nouveaux ; ils remontent à Socrate, à Platon ; ils reproduisent ce premier travail de l'esprit humain, ayant conscience de lui-même, s'élevant du sentiment de sa propre essence à la perception du monde extérieur et de la Divinité, retrouvant l'idée éternelle du juste et du beau, comme le modèle et la mesure de sa propre essence, et se sentant libre, actif, immortel. Mais sur cette route autrefois lumineuse, que de nuages amassés depuis un siècle! que d'objections et de doutes, depuis Bayle jusqu'à d'Holbach! La démonstration était redevenue neuve; et Rousseau la renouvelait mieux encore par la précision, l'enchaînement et la vigueur passionnée du langage. Partant de lui-même pour arriver de son âme à Dieu, et de Dieu à la loi morale, il dit d'abord à l'école de la *sensation :* « Juger et « sentir ne sont pas la même chose ; je ne suis pas « simplement un être sensitif et passif, mais un « être actif et intelligent ; et quoi qu'en dise la phi« losophie, j'oserai prétendre à l'honneur de pen« ser. » Contre Diderot, d'Holbach, et tout le vieil athéisme récrépi par eux, il déduit de l'existence même de la matière la nécessité d'un moteur intelligent et suprême. Il le voit partout ; il le sent en soi ; et de cette perception même il tire une preuve nouvelle de la spiritualité de l'homme. C'est alors que, répondant à Helvétius et à tant d'autres, il réhabilite dignement la nature humaine : « Qu'on « me montre un autre animal sur la terre qui sache « faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. « Quoi! je puis observer, connaître les êtres et « leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'or« dre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, « m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer « le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! « Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend « semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'a« vilir ; ton génie dépose contre tes principes ; ton « cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus « même de tes facultés prouve leur excellence en « dépit de toi. »

Platon l'avait dit; Cicéron l'avait répété. Vous pouvez lire, en ouvrant le *De Officiis :* « *Unum hoc* « *animal sentit quid sit ordo, quid deceat.* » Mais les lettres de ce symbole inné étaient comme effacées. Quelle lumière les avive de nouveau et frappe les yeux de l'esprit et du cœur ! Voltaire avait affirmé Dieu, et douté sur le reste : Rousseau affirme à la fois Dieu et l'âme. Rejetant la réserve bizarre de Locke, qui conçoit la matière pensante, comme elle est palpable et étendue, il voit, dans les lois mêmes de l'esprit, son essence, sa liberté, son activité, son immortelle nature.

Qu'après cette profession de foi, si pleine et si éloquente, Rousseau multiplie les objections et les doutes, qu'il attaque le symbole catholique par la réforme de Calvin, et la réforme de Calvin par les arguments des unitaires, la réaction religieuse n'en était pas moins marquée dans cet écrit. La Sorbonne et le Consistoire de Genève ont pu s'y méprendre. Mais, pour notre siècle, il y a bien plus loin de l'*Encyclopédie* à l'*Émile* que de l'*Émile* au *Génie du Christianisme*. Rousseau avait osé dire: « La « philosophie ne peut faire aucun bien que la reli« gion ne le fasse encore mieux, et la religion en « fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire. » Dans le vrai, cette maxime inspire tout son livre. Au fond, et malgré quelques disparates, c'est la morale chrétienne qui sert de règle à l'éducation d'Émile.

Ce qui suit la *profession de foi* est admirable, et semble encore animé du souffle de cette éloquente parole. Jamais conseils plus salutaires, sur le chaste et sobre emploi de la jeunesse, ne furent donnés par la religion. Jamais ne fut mieux exposée cette méthode sainte de faire servir l'ardeur contenue des sens à la force et à la pureté de l'âme. L'enthousiasme moral est là comme une sorte de culte qui prescrit et qui défend ; et la jeunesse devient un sanctuaire où le cœur, pour se préserver, s'enflamme d'innocence. Rousseau n'eût-il écrit que ces pages, il faudrait le bénir et l'honorer.

En général, tout ce qu'il dit, sous l'impression de cette salutaire idée, nous paraît le plus beau traité de philosophie pratique. Les études, les goûts, les plaisirs mêmes par lesquels tour à tour il excite et retient son élève, offrent un admirable choix de sages conseils et de tableaux enchanteurs. C'est là surtout qu'on ne peut lui comparer le philosophe anglais. Attentif et ingénieux avec l'enfance, Locke n'a rien à dire à la jeunesse. Il est alors froid et sec, et ne donne que des conseils de prudence vulgaire pour l'âge de l'ardeur et du dévouement. « L'es« crime, dit-il, par exemple, semble un bon exer« cice pour la santé ; mais elle est dangereuse pour « la vie, la confiance que donne l'adresse poussant « à des querelles ceux qui croient avoir appris à « manier l'épée... Un homme qui ne sait pas faire « des armes sera plus soigneux d'éviter la com« pagnie des breteurs et des joueurs, et ne sera de « moitié aussi pointilleux, ni aussi disposé à faire « une insulte, ou à soutenir avec hauteur celle qu'il « a faite, source ordinaire des querelles. D'ailleurs, « quand un homme est sur le pré, une médiocre

« habileté dans l'escrime l'expose plus à l'épée de « son ennemi qu'elle ne l'en préserve; et certaine« ment un homme de courage, qui ne sait pas du « tout faire des armes, et qui par conséquent « voudra en finir d'un seul coup, et non s'occuper « de parer, a des chances contre un adversaire de « force moyenne dans les armes, surtout s'il est « habile dans la lutte. En conséquence, s'il faut se « précautionner contre de tels accidents, et si on « doit préparer son fils pour les duels, j'aimerais « mieux que le mien fût devenu bon lutteur, que « d'une force moyenne à l'escrime. »

Cela est fort sensé; et on peut citer à l'appui les duels à coups de poing de M. Western, dans *Tom Jones*. Mais un autre ordre de sentiments inspire Rousseau. Il a toutefois emprunté à Locke cet établi de menuisier auquel il met son élève, et dont Voltaire s'est tant moqué. Locke ne cherchait là qu'une distraction pour son gentilhomme campagnard. Rousseau, mécontent de l'état social et convaincu qu'on approchait du siècle des révolutions, voulait un métier, un gagne-pain pour Émile. Trente ans plus tard, il aurait eu raison. Que de gentilshommes français, ruinés et errant sans secours en Europe, se seraient trouvés bien de savoir le métier d'Émile! L'insistance de Rousseau sur ce point, les scènes qu'il arrange dans la boutique du menuisier, maître d'Émile, n'en paraissaient pas moins à son siècle plutôt un sarcasme qu'une leçon utile. Et quand il a voulu justifier sa prévoyance dans la suite de l'*Émile*, il ne l'a fait que par un roman peu vraisemblable, et en défigurant les caractères que lui-même avait tracés.

Le charme et la dernière leçon d'*Émile*, c'était le choix d'une compagne. Rousseau, s'il ne formait pas son élève pour une société civile qu'il dédaignait, devait au moins le préparer et le conduire à la société domestique. L'éducation de Sophie complétait celle d'Émile. Mais là, peut-être le sujet, quoique traité moins souvent, était moins neuf; et je ne sais si Rousseau, peintre passionné des femmes, a compris leur caractère aussi bien que Fénelon. Il avait sous les yeux les sociétés de Paris, telles que les montre son ami Duclos, dans les *Confessions du comte de*..... Privé de sa mère dès le berceau, il n'avait pas eu dans la vie le bonheur d'apprendre à connaître les femmes par une compagne aimable et vertueuse.

D'ailleurs, ce qu'on a dit de l'influence du christianisme sur l'éducation s'applique surtout à l'éducation des femmes : il les instruit et les préserve, comme il les a jadis émancipées. C'est là ce qui donne tant de vérité au petit livre de Fénelon, à part même la supériorité et la délicatesse de son génie. Rien de plus simple en apparence; et la perfection même du langage disparaît sous la grâce facile. Mais est-il un conseil qui soit oublié, une précaution qui ne soit prise, un défaut qui ne soit indiqué? surtout, on sent cette extrême pureté de la pensée, cette pudeur de l'imagination, que rien ne peut remplacer dans un tel sujet. Fénelon cependant ne se propose pas une éducation de couvent et de solitude; il n'affecte dans son plan rien de particulier et de rare. On voit même qu'il songe surtout à l'éducation des nobles demoiselles; il les élève pour être dames châtelaines, ou du moins pour avoir quelque jour les revenus d'une grande terre: car il donne le conseil un peu étrange pour nous de leur faire bien connaître ce que c'est que *dîmes, lods et ventes, droits de champart,* et autres redevances féodales. On n'en est que plus étonné de trouver dans ce livre tant de vues judicieuses pour toutes les conditions de la vie, et tant de conseils encore vrais de nos jours, et dans un état social si différent du dix-septième siècle.

Rousseau est loin tout à la fois de cette raison sévère et de cette pureté délicate. Il ne respecte pas assez son sujet. Souvent il choque la décence et le goût par des détails trop physiologiques, et que Fénelon n'eût pas compris. Le principe même qu'il donne à l'éducation de la femme ne semble pas sans objection et sans péril; c'est, avant tout, le désir de plaire, le soin de *faire effet*. Mais faut-il n'enseigner que ce qui vient de soi-même? et si les jeunes filles ont par instinct l'art d'être gracieuses et le goût de la coquetterie, est-ce un motif de redoubler une leçon si bien donnée par la nature? et ne vaut-il pas mieux y mêler de bonne heure le sentiment des devoirs sérieux, en les allégeant par la douceur et l'affection?

Là, peut se remarquer le contraste absolu des deux systèmes. L'un veut qu'on se livre en tout à la nature; l'autre avertit de s'en défier, de s'en servir et de la corriger. Rousseau semble surtout élever la femme pour charmer les sens de l'homme par l'agrément et la beauté, Fénelon pour captiver son âme par la pudeur, la raison et la vertu. Rousseau élève une maîtresse qui saura plaire; Fénelon une épouse et une mère. Fénelon savait pourtant aussi ce que vaut la grâce; il ne peut s'en défendre, jusque dans sa sévérité. En blâmant les modes façonnées de son temps, il rappelle la noble simplicité qui paraît dans les statues de femmes grecques et romaines; et il donne quelques conseils même de parure, mais d'une parure bienséante et simple. « Les véritables grâces, dit-il, « suivent la nature, et ne la gênent jamais. » Mais cet amour-propre féminin, que Rousseau veut exclusivement cultiver comme un germe heureux d'éducation, Fénelon, tout en le permettant quel-

quefois, le redoute. « Ne craignez rien tant, dit-il, « que la vanité dans les filles; elles naissent avec « un désir violent de plaire. » Au lieu de vouloir agacer leur esprit, il les prémunit de candeur, de modestie et de piété.

Rousseau, du reste, conçoit aussi l'utilité de ce dernier secours; il ne veut pas retarder pour Sophie toute instruction religieuse aussi longtemps que pour Émile, et lui faire attendre l'idée de Dieu jusqu'à quinze ans. La raison qu'il en donne est assez bizarre : c'est que les filles sont encore moins en état de comprendre cette idée que les garçons, et que par conséquent il faut la leur donner de meilleure heure. Sans chicaner sur le motif, approuvons le changement de méthode. Seulement, cette instruction religieuse, que Rousseau réserve à la jeune fille, n'étant qu'un déisme élevé, on peut se demander quelle en sera la preuve et la sanction pour cet esprit novice? Elle le croira, parce que sa gouvernante le lui dit. Mieux vaudrait le catéchisme et ces merveilleuses histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont Fénelon veut remplir la mémoire et le cœur des enfants.

Sur tout cela, le philosophe est moins sage que le prêtre chrétien. Peut-être l'a-t-il senti lui-même, et en a-t-il fait l'aveu involontaire par le dénoûment qu'il a plus tard ajouté à son *Émile*. Sophie, ce modèle des jeunes filles, cette chaste élève de la nature et de la vérité, succombe à la première séduction, comme une femme vulgaire, et n'est défendue par aucune vertu, quand elle ne l'est plus par l'amour.

Mais, si la théorie de Rousseau peut prêter à la censure, le drame, le récit devaient plaire. Il y a dans ce court épisode d'*Émile* et de *Sophie*, quelques scènes délicieuses; et l'idée même en est charmante. Pourquoi faut-il qu'on y cherche en vain dans les expressions cette chasteté délicate du peintre d'*Antiope*, retrouvée par le peintre de *Virginie?* Rousseau n'a point assez préservé son langage de ce matérialisme qu'il reproche si amèrement à la philosophie de son temps. Mais que de choses belles, touchantes! quel charme naïf dans la passion d'Émile!

Je sais qu'il serait facile de noter aussi des propositions étranges, des traits forcés et bizarres. Voltaire ne peut s'en tenir. Les mots les plus outrageux lui échappent, moitié par animosité, moitié par bon sens. « Un je ne sais quel charlatan « sauvage, écrit-il, a osé dire, dans un projet d'é« ducation, qu'un roi ne doit pas balancer à don« ner en mariage à son fils la fille du bourreau, si « les goûts, les humeurs et les caractères se con« viennent. » Avec non moins de colère et plus de justice encore, il relève une note vraiment inconcevable, où Rousseau semble dire que le meurtre sans duel peut devenir dans certains cas la juste représaille d'un affront ou d'un démenti. Ces taches, ces bizarreries déparent le livre d'*Émile*. La fin languit entre les discours un peu longs de l'instituteur et l'heureux mariage de l'élève. Mais dans quel ouvrage du dix-huitième siècle trouver plus de choses instructives et belles pour la conduite de l'homme, et un plus heureux mélange de la morale et de la passion?

A ce livre, qui réunissait tant de causes d'intérêt, il restait d'être poursuivi par les pouvoirs du temps, et d'attirer la persécution sur l'auteur. A peine avait-il paru, que les protecteurs mêmes qui en avaient aidé la publication furent effrayés. Le parlement, récent vainqueur des Jésuites, voulut n'en paraître que plus zélé pour l'Église. L'auteur d'*Émile* fut décrété, et secrètement averti de quitter la France. Cette condamnation, cette fuite, le nouvel anathème qu'il devait rencontrer à Genève, sa vie errante et ses controverses allaient accroître dans toute l'Europe son influence et sa célébrité, et commençaient pour lui, par l'exil et le malheur, cette espèce de tribunat qui n'existait pas dans les institutions.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Écrits polémiques de Rousseau. — Sa réponse au Mandement de l'archevêque de Paris. — Ses *Lettres de la montagne*. — Sa rupture avec Hume. — Ses derniers ouvrages politiques. — Trouble et vigueur de sa raison. — Ses *Confessions*; les *Rêveries du promeneur solitaire*. — Dernier rôle de Rousseau dans Paris. — Mort de Voltaire. — Influence diverse de ces deux hommes : Voltaire a plus agi sur les opinions; Rousseau sur les talents. — Affinité de Rousseau avec quelques hommes célèbres de notre siècle.

MESSIEURS,

Rousseau ne fut pas seulement novateur spéculatif en politique; il ne fut pas seulement moraliste éloquent dans des ouvrages d'imagination ou de théorie : il eut au plus haut degré le génie de la controverse et de l'à-propos; il fut écrivain polémique, et par là, surtout, il eut une irrésistible influence. Il y avait sous son beau style quelque chose qui tenait à l'école austère et dogmatique de Genève. Nourri dès l'enfance de débats théologiques, controversiste dès l'âge de quinze ans, Rousseau garda toujours cette ardeur de discussion, cette dialectique armée qui fait l'orateur dans les États libres, et qui, dans le déclin des monarchies, annonce et appelle le jour de la liberté politique.

Étudier sa puissance à cet égard, ce sera, plus que nous ne l'avons fait encore, étudier son siècle. Le caractère d'un temps se réfléchit surtout dans

les controverses de ce temps. Un ouvrage d'imagination et de goût se conçoit et s'explique à part; mais dans l'éloquence polémique, sous les paroles et le talent, vous avez la vie réelle et les événements d'une époque. Rousseau controversiste nous montre le grand intérêt, la grande poursuite du dix-huitième siècle. C'était l'émancipation religieuse et la liberté civile.

La lutte pour obtenir la première était commencée en France depuis plus de deux siècles. La tentative avait d'abord été combattue par des châtiments terribles. Les premiers qui prêchèrent les dogmes de Calvin furent pendus et brûlés. On pouvait cependant apprendre, par l'exemple même de l'ancien christianisme et les merveilles de son avénement, que le glaive et le feu sont impuissants contre les doctrines, non pas seulement si ces doctrines sont une vérité, mais par cela seul qu'elles sont une œuvre de la pensée. Car, c'est le privilége de notre nature que la force n'ait point de prise sur la pensée, et qu'au contraire la pensée devienne d'autant plus puissante que la force a tenté contre elle une violence inutile et méprisée.

Mais cet exemple fut oublié, ou ne fut pas compris; et le christianisme vainqueur se servit à son tour de la force contre la pensée. Au quinzième siècle, cette lutte, commencée par les bûchers, aboutit à la guerre civile; et la guerre civile amena non pas la tolérance, mais un armistice. Le cardinal de Richelieu devait haïr la réforme, non pas seulement comme une dissidence religieuse, mais comme une révolte. Aussi tourna-t-il contre elle cette main qui avait écrasé l'aristocratie féodale. Mais, content de l'avoir vaincue sur le champ de bataille, il ne l'attaqua point dans les consciences. Il démantela les villes des protestants; il n'essaya pas de démolir leurs temples. Il leur laissa des prêches libres, des assemblées libres, la jouissance des droits civils, et l'égalité devant la justice.

Sous Louis XIV, cette transaction devait s'altérer au préjudice du plus faible. Ce ne fut pas seulement l'ouvrage de la puissance du prince. Le prodigieux éclat que jetait, à cette époque, l'Église de France, ces grandes lumières dont elle fut éclairée, ce réveil de l'enthousiasme des Basile et des Chrysostôme, au milieu de la politesse moderne, Bossuet, Fénelon, Fleury, tant d'autres, le génie de la foi et le génie du siècle conspirant au même but, donnaient en France au catholicisme une persuasion souveraine. Cependant la liberté du débat fut d'abord maintenue; Bossuet lui-même en donna l'exemple. Cet homme puissant, dont la pensée devait être absolue, impérieuse, quand même sa foi ne l'eût pas été, soutenait de paisibles discussions contre les docteurs de la réforme, depuis Paul Féry jusqu'au fameux Claude. Mais, après les grands succès du règne de Louis XIV, les fanatiques et les flatteurs dirent à ce prince qu'il pouvait changer la conscience même d'une partie de ses sujets, et qu'il le devait. Louis XIV, plus pieux qu'éclairé, commença d'ébranler l'édit de Nantes. La corruption, l'autorité, la violence furent successivement mises en usage. D'abord, sur la caisse des *économats* on donnait un secours à tout protestant converti, puis, ces conversions mercenaires se rétractant bientôt, le roi, par un édit de 1669, ordonna que ceux qui, après avoir abjuré, *dans l'espérance de participer aux sommes* distribuées par ses ordres, retourneraient à la religion prétendue réformée, subiraient la confiscation et le bannissement. Puis, vinrent les dragonnades, et, comme on disait alors, la *mission bottée*. Les réunions furent dispersées, les temples abattus, les prêtres mis aux galères. Enfin, après tant de brèches à la paix des consciences, la révocation de l'édit de Nantes fut proclamée en 1685, et célébrée par toutes les voix, depuis Bossuet, à qui sa soumission pour le pouvoir inspirait une intolérance qu'il n'avait pas d'abord trouvée dans sa foi, jusqu'à Fontenelle, qui, tout sceptique qu'il était, fit des vers en l'honneur du triomphe de la religion sous Louis-le-Grand.

Qu'arrivait-il cependant? La religion avait reçu de l'excès même de sa victoire le coup le plus funeste. Les exils, l'émigration, les lois tyranniques contre cette émigration, la tolérance furtive, tantôt rendue de guerre lasse aux protestants, tantôt remplacée par la persécution, créèrent en France un état de choses inique et contradictoire, qui se montra tout entier à la mort de Louis XIV. Il y eut à la fois scepticisme et tyrannie religieuse; la licence des mœurs fut en crédit; et la liberté de conscience opprimée.

Cette bizarrerie, qui ne fut pas sans influence sur toute la controverse philosophique du temps, devait particulièrement blesser Rousseau, protestant d'origine. De là, sans doute, il eut dans sa liberté de penser quelque chose de plus sérieux et de plus grave. Si l'on songe que, pendant qu'on était si gaiement sceptique dans les soupers de Paris, parfois encore dans les provinces on traitait les hérétiques selon la lettre des édits, et que, par exemple, en 1746, deux années avant *l'Esprit des lois*, quarante gentilshommes protestants furent condamnés à mort par le Présidial d'Auch, pour avoir assisté de nuit à une prédication *au désert*, on conçoit le langage de Rousseau, réclamant le droit de libre discussion religieuse, et son indignation sur l'injuste partage que nous faisions de la rigueur et de la tolérance.

Ce sentiment respire dans la Lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris. On y sent le protestant, bien plus que l'incrédule. Mais cette prise à partie directe n'en parut pas moins hardie. Songez en effet combien l'ancienne hiérarchie était encore puissante et honorée, et combien était faible, au génie près, un Genevois transplanté à Paris, vivant à peine de sa musique et de ses livres, sans protection avouée, sans parti. Considérez l'autorité du parlement, encore si forte par ses traditions, et si redoutée de Voltaire. Joignez-y l'autorité de l'archevêque de Paris, alors grand seigneur, grand dignitaire, et de plus homme vertueux, d'un caractère respecté, d'une vie simple, d'une charité inépuisable. Ces deux pouvoirs ont condamné le livre d'*Émile*. Précédé par un arrêt judiciaire, le mandement de l'archevêque n'est pas seulement une censure théologique; il frappe toute la personne de Rousseau, et est assez habilement préparé pour le convaincre devant le siècle d'inconséquence, bien plus que d'irréligion. Personne ne défend Rousseau fugitif. Les philosophes trouvent du bon dans le mandement de l'archevêque; et les magistrats de Genève, prononçant comme le parlement de Paris, décrètent aussi l'ouvrage de Rousseau, qui se trouve à la fois condamné par les deux cultes.

Voyez maintenant ce fugitif qui s'arrête, ce banni de deux patries qui s'adresse à l'Europe, et qui devant elle attaque l'archevêque de Paris dans un écrit plein de logique et d'éloquence. Voltaire peut en rire, et compter cette controverse parmi les ridicules du temps :

Beaumont pousse à Jean-Jacques, et Jean-Jacques à Beaumont.

Mais cet appel public, ce combat direct pour la liberté de conscience, substitué aux plaisanteries, aux allusions, aux pamphlets furtifs, était un événement social. La question de la liberté religieuse était gagnée; la puissance tribunitienne de Rousseau consacrée par un grand exemple.

La rudesse même du titre qu'il prenait, et de ses premières paroles à l'archevêque, n'était pas sans effet et sans calcul; et tout l'ouvrage respirait un orgueil d'opprimé, une fierté populaire, qui annonçait à la France l'avénement d'un pouvoir nouveau.

Nous ne relirons pas ici cette réponse qui tomba tout à coup de Suisse et de Hollande dans les salons de Paris, et frappant sur la Sorbonne, le Parlement, l'Archevêque, regagna les philosophes, sans les ménager. Rarement on vit dans un écrit plus adroit mélange de hauteur et d'humilité, de véhémence et d'insinuation.

Mais ce qu'il faut reconnaître, ce n'est pas seulement le génie de Rousseau : c'est le contre-sens social que marque cet ouvrage ; c'est la révolution intérieure qu'il met à découvert. Il est manifeste que l'ancienne société religieuse et civile est prise en flagrant délit de contradiction et de faiblesse; que les lois ne sont d'accord ni avec la raison, ni avec les mœurs, que le pouvoir religieux et civil, attaqué de toutes parts, paraît également faible lorsqu'il discute, et inconséquent lorsqu'il menace. Rousseau n'a pas de peine à démontrer que sa profession de foi est plus religieuse que son temps ; et, se nommant lui-même le défenseur de la cause de Dieu, il remplit cette mission avec une force et une dignité que n'affaiblissent pas quelques traits d'arrogance et de mauvais goût. On ne peut résister à cette insidieuse et ardente logique. Rousseau met en pièces les objections du mandement; il fait, ou se fait illusion sur sa propre croyance même, et parle de l'Évangile avec un respect de chrétien, en même temps qu'il continue d'ébranler le dogme et le culte.

La composition de l'écrit est admirable pour l'enchaînement et la variété des formes. Les détails personnels, la discussion, le récit, le pathétique, la plaisanterie, l'invective s'entrelacent et se succèdent. Rousseau semble, dans cet écrit, rivaliser avec Voltaire et Montesquieu. A l'un il prend sa plaisanterie mordante et facile, dans le dialogue qu'il imagine entre l'Archevêque et un *janséniste* certificateur de miracles. Il imite de l'autre, mais avec plus de naturel, le discours de la jeune juive au dernier auto-da-fé de Lisbonne. Mais ce qui n'appartient qu'à Rousseau, à son génie, à la passion croissante du temps, c'est la vivacité de cette défense et la récrimination altière contre le puissant. En repoussant les noms d'impie et d'imposteur, qui lui étaient adressés dans le style un peu traditionnel du mandement, Rousseau les renvoie à l'archevêque lui-même, avec une irrévérence hardie qui n'est pas seulement un mouvement oratoire: il poursuit; et vous entendez un accent de rancune démocratique, inusité jusque-là, et comme le bruit sourd du flot qui monte.

« Vous me traitez d'impie! Et de quelle impiété « pouvez-vous m'accuser?... Les impies sont ceux « qui font lire des libelles dans les églises.

« Que vous discourez à votre aise, vous autres « hommes constitués en dignité! Ne reconnaissant « de droits que les vôtres, ni de lois que celles que « vous imposez, loin de vous faire un devoir d'être « justes, vous ne vous croyez pas même obligés « d'être humains. Vous accablez fièrement le « faible, sans répondre de vos iniquités à personne; « les outrages ne vous coûtent pas plus que les « violences; sur les moindres convenances d'in-

« térêt ou d'état, vous nous balayez devant vous « comme une poussière. Les uns décrètent et brû- « lent, les autres diffament et déshonorent sans « droit, sans raison, sans mépris, même sans co- « lère, uniquement parce que cela les arrange, et « que l'infortuné se trouve sur leur chemin. »

Cela était-il complétement vrai? Non; et le coup n'en était pas moins redoutable. Les hommes en dignité ménageaient fort Rousseau; Malesherbes avait été le confident de son ouvrage; le maréchal de Luxembourg se disait son ami; le prince de Conti était son protecteur. La cour ne savait trop que faire à son égard; et en le poursuivant, on aurait eu peur de le juger. Il n'y avait ni persécution sérieuse, ni martyre. Nous disons les choses comme elles sont. Il faut que nul enthousiasme trompeur, nulle réminiscence exagérée ne vienne altérer pour vous la vérité dont vous êtes dignes par votre âge, et par l'époque où vous vivez. Il faut encore moins, sous la Charte, s'indigner comme Rousseau sous le *bon plaisir;* et pour être juste, on doit reconnaître que dans ce bon plaisir même il y avait souvent plus d'indécision et de faiblesse que de tyrannie.

Une persécution plus sérieuse l'attendait hors de France. Condamné à Genève, chassé de toute la Suisse, Rousseau ne trouve d'asile que dans la principauté de Neufchâtel, sur les terres du roi de Prusse, qu'il craignait d'avoir blessé par un passage de son *Émile*. C'est de là que, dans l'intervalle de ses courses paisibles pour herboriser, il écrivit *les Lettres de la montagne*, chef-d'œuvre de polémique, auquel il n'a manqué qu'un plus grand sujet. Les premières peuvent être rapprochées de la *Réponse à l'archevêque de Paris*, et forment avec cet écrit la subtile défense où Rousseau prétend établir, par ses objections au christianisme, la preuve même qu'il est chrétien. Jamais le prestige de la dialectique, l'illusion de la parole ne furent poussés plus loin. La peinture du théisme évangélique de Rousseau, de sa foi chrétienne *à la façon de saint Jacques*, comme il dit, est une des choses les plus éloquentes qu'on puisse lire; et à côté de cette imagination et de ce pathétique, vous avez la controverse la plus serrée et la plus pressante sur la procédure et les droits du Conseil de Genève.

Du procès particulier, Rousseau s'élève à la réforme politique avec une précision, une vigueur d'esprit polémique où n'atteignirent jamais ni *Wilkes* ni *Junius*. On sait quelle fut la puissance de cet écrit; il arma les citoyens, comme une harangue de tribun. Mais le théâtre du combat était petit; et l'esprit d'innovation, encore tout spéculatif, attacha peu de prix à cette discussion ardente et pratique sur des faits et des droits mal connus. D'Alembert en parle avec indifférence, et ne conçoit rien à toute cette tracasserie de *représentants*, de *grand* et de *petit conseil*. Voltaire n'y voit qu'un texte de plaisanteries, qu'il a noyées parfois dans ses médiocres vers de la *Guerre de Genève*. Dans nos mœurs nouvelles, au contraire, cet ouvrage ne saurait être trop prisé et trop lu. Avec une admirable intelligence de cette discussion méthodique et légale qui convient à la liberté moderne, il y a ce feu vivifiant de la parole, qui dit à des ossements arides: Levez-vous, et marchez. Organes de la presse, candidats de la tribune, relisez beaucoup cet ouvrage; vous y apprendrez plus, pour notre temps, que dans Cicéron même.

Pendant que cette pierre de scandale tombait au milieu de Genève, Rousseau, inquiété dans son triste asile de Moitiers, fuyait de nouveau à travers les excommunications des pasteurs, et les pamphlets outrageux de Voltaire; et il ne trouvait enfin quelque repos que sur le lac de Bienne, dans cette petite île de Saint-Pierre dont il a laissé une si délicieuse peinture. Bientôt exclu de cet asile par un ordre du Sénat de Berne, il ne lui restait plus de refuge que Berlin; mais une lettre de Hume, et les conseils de deux jolies femmes de Paris le déterminèrent à suivre le philosophe anglais dans son pays.

Pour cela, malgré l'arrêt du parlement, Rousseau, sans nul obstacle, traversa la France, sa vraie patrie, sa patrie de gloire et d'adoption; et, logé par le prince de Conti dans l'enceinte privilégiée du Temple, comblé des hommages et des caresses de la belle société de Paris, il prépara tranquillement son départ pour Londres, avec Hume, qu'il nommait alors *le plus illustre de ses contemporains*.

Les suites de ce voyage et de cette amitié furent assez tristes pour la philosophie. Sans contester les torts de Rousseau, on peut croire que, des deux parts, l'union était trop mal assortie pour ne pas mal finir. Le pyrrhonien systématique, le tory, le ministériel n'avait au fond nul rapport avec le fervent apôtre du spiritualisme et de la liberté. Tout en voulant du bien à Rousseau, il ne s'était fait nul scrupule de tremper dans une plaisanterie célèbre dirigée contre lui, cette prétendue lettre de Frédéric se moquant des persécutions imaginaires de Rousseau, et offrant de lui procurer, en sa qualité de roi, des malheurs plus réels. Que Rousseau ait été ombrageux, bizarre, blessé parfois des bons offices comme d'une injure, je le crois. Mais Hume fut bien pressé de se plaindre aux ennemis mêmes de Rousseau, et d'accuser publiquement de noirceur et de scélératesse l'homme illustre et malheureux qu'il avait pris sous sa garde.

Rousseau, après un séjour de treize mois à Wootton, où son temps ne fut pas perdu, puisqu'il y composa les six premiers livres de ses *Mémoires*, quitta brusquement l'Angleterre pour revenir en France. Il y fut errant d'abord, mais sans être persécuté. Il habita tour à tour chez le marquis de Mirabeau, à Trye, château du prince de Conti, à Lyon, à Grenoble, à Bourgoing et dans quelques autres lieux du Dauphiné. Puis il revint tout simplement à Paris loger rue Plâtrière. Rousseau n'a pas raconté cette dernière époque de sa vie; et on ne peut la connaître que par ses lettres et quelques récits de contemporains.

Depuis son retour, huit ans s'écoulèrent encore pendant lesquels, sans se refuser tout à fait aux hommages et à la curiosité de ses admirateurs, il parut renoncer à cette profession d'auteur, qu'il méprisait, dit-il. Les copies de musique et de botanique semblaient occuper tout son temps. Solitaire au milieu de Paris, à peine accessible à quelques curieux opiniâtres qu'il repoussait bientôt, et parfois cependant, se livrant encore au grand monde, il avait, au milieu des nuages croissants de son humeur, gardé tout son génie. Il suffit de rappeler ce qu'il écrivit à soixante ans sur le *gouvernement de Pologne*.

Non que cet ouvrage soit d'une politique aussi sensée qu'on l'a dit. Rousseau, par sa théorie de la souveraineté, n'était point fait pour trouver le remède à l'anarchie. Il ne se départ point de cette théorie, en raisonnant sur la Pologne de 1772, déjà mourante par le vice de ses lois, l'iniquité de ses voisins et l'imprudente inertie de l'Europe. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est qu'il ne se forme dans ce malheureux pays un centre d'administration qui opprime le souverain, c'est-à-dire le peuple. Il redoute aussi beaucoup l'hérédité du trône; et il pense qu'une couronne élective, avec le plus absolu pouvoir, vaudrait encore mieux pour la Pologne qu'une couronne héréditaire, avec un pouvoir même borné. Enfin, au danger d'une guerre civile, excitée par chaque vacance du trône, il oppose l'expédient de tirer la couronne au sort. Beau préservatif sans doute contre l'invasion et la conquête! Toutefois, dans cet ouvrage, si faux à quelques égards, il y a une grande vérité que Mably n'avait pas aperçue dans son voyage d'observateur philosophe, et que Rousseau a sentie tout d'abord: c'est que le salut de la Pologne eût été dans le maintien de ses vieilles mœurs, bien plus que dans la réforme de ses lois.

Pendant que Mably disserte à perte de vue sur la forme des pouvoirs, Rousseau se borne à dire: « Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse « jamais devenir un Russe, je vous réponds que la « Russie ne subjuguera pas la Pologne. » C'est par le développement de cette idée, c'est par la juste importance qu'il attache aux mœurs, aux usages, aux préjugés d'un peuple, que Rousseau marque réellement sa raison politique. On doit lui savoir gré de cette clairvoyance, si on songe surtout qu'à la même époque la philosophie trompée applaudissait à l'hypocrite intervention de Catherine en faveur des *dissidents*, et célébrait l'oppression d'un peuple au nom de la tolérance. Consulté tour à tour par les Corses et par les Polonais, Rousseau put éprouver que le rôle des législateurs antiques était fini, et qu'il n'appartenait plus à un sage d'instituer ou de rétablir un peuple. Pendant qu'il écrivait, la Corse était réunie à la France, et la Pologne toute sanglante, arrachée en lambeaux par les despotes voisins.

Rousseau renonça dès lors aux méditations politiques, et ne s'occupa plus que de sa propre histoire, de ses chagrins et de ses malheurs. C'est sous ce point de vue peut-être qu'il est le plus original. Philosophe et publiciste, il n'offre qu'un degré plus rare d'imagination et d'éloquence, appliqué à des vérités connues avant lui, ou à des systèmes en partie erronés; et il a plus de passion et d'autorité dans le langage que de création dans les vues. Comme peintre de son propre cœur, comme écrivain égoïste et rêveur, il eut une grande nouveauté et une grande puissance. Il a empreint la littérature de ses couleurs pendant plus d'un demi-siècle et à travers la plus grande des révolutions sociales. Il a préparé, en France et en Europe, ce qui fait la poésie de notre temps, cette mélancolique contemplation de l'homme, dernier fruit des lumières et de la satiété.

En tête de ses *Confessions*, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise; mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse, et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout d'ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique. Son repentir est pieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine; il remonte

aux plus anciens souvenirs, à ces premiers instincts d'orgueil et de colère, qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue, il s'écrie, plein de trouble : « Si j'ai été conçu « dans l'iniquité, et si ma mère m'a nourri sous le « péché dans son sein, où et quand, ô mon Dieu! « je vous prie, mon âme a-t-elle pu jamais être in« nocente? »

Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau volant des pommes à son maître, n'inspire à saint Augustin que cette sérieuse réflexion : « J'ai « voulu commettre un larcin, et je l'ai commis « sans nécessité, sans besoin, mais par le dégoût « du bien et l'attrait du mal. J'ai dérobé ce que j'a« vais déjà en abondance et meilleur: ce n'était pas « de la chose obtenue par le larcin que je voulais « jouir; c'était du larcin lui-même et du péché. »

Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais à côté de cette austère théologie, quelle délicate observation du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvements de la pensée! Avec quel charme il vous raconte sa peine pour apprendre le grec, qui était le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile, qu'il entendait sans effort! Mais tout à coup la voix sévère du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice. « Malheur à « toi, fleuve de la coutume! qui peut te résister? « ne seras-tu jamais tari? jusques à quand rou« leras-tu les fils d'Ève vers ce grand et redoutable « abîme que traversent à peine ceux qui sont mon« tés sur la croix? » Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples : « Je n'accuse pas les paroles, dit-il, qui étaient là « comme des vases choisis et précieux, mais le vin « de l'erreur qu'on nous y versait par la main de « maîtres enivrés eux-mêmes. »

Je ne sais; mais il y a là pour moi un mélange de grâce et de sévérité, un tour d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais plus noble, où l'âme, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

Les *Confessions* de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au cinquième siècle. Mais quelle élévation morale, quelle effusion de charité! Rousseau, moins humilié de ses fautes, qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis, à force de talent, le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour soi. Rien de haineux dans sa tristesse, ni d'orgueilleux dans son repentir. Il n'étale pas de ces tableaux où l'âme, en recherchant curieusement ses vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous. Il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche; et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie longtemps égarée est un livre édifiant.

Ce n'est pas que les sentiments naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alipe et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas, et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a là quelque chose d'une grâce ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme. On le sent à la manière dont il raconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son âme; comment il se lassa de ce qu'il apprend, comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les Manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvements du cœur, que celle d'Augustin, disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les Manichéens et les astrologues pour Platon, et de Platon s'élevant à l'idée de christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Égypte, et tout à coup saisi d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie.

« Ainsi je souffrais, et je me torturais, m'accusant moi-même plus amèrement que jamais, et me roulant dans ma chaîne, jusqu'à ce qu'elle fût brisée tout entière, cette chaîne qui ne me retenait plus que d'une faible étreinte, mais qui me retenait encore... Je me disais au dedans de moi : « Tout à l'heure, cela sera fait; cela va l'être; » et en parlant, je croyais avoir achevé; et je n'achevais pas. Je ne voulais pas cependant retomber dans mes fautes passées; mais j'étais sur le bord, et je respirais... Les frivoles délices, les vanités des vanités me retenaient encore, comme de vieilles maîtresses; et elles me tiraient par ma robe de chair, et me disaient tout bas: « Nous renvoies-tu? et, dès ce moment, ceci, cela ne te sera-t-il plus à jamais permis? » Et quelles choses me suggéraient-elles alors, ô mon Dieu! puisse ta miséricorde les détourner de la pensée de ton serviteur! Quelles indignités elles m'offraient! quelles souillures! »

Cette crise violente est décisive. Augustin quitte le monde des rhéteurs pour la solitude chrétienne; il est baptisé par Ambroise. Mais, dans cette vie nouvelle, les affections du cœur n'ont pris que plus de force sur lui. Quelle tendresse pour son fils

Adéodat! quelle religion pour sa mère! Laissez-moi, je vous prie, en traduire mot à mot quelque chose, et vous lire un page des *Confessions* d'Augustin. Ce sera dans le chapitre intitulé : *Entretien avec ma mère sur le royaume des cieux*. C'est au moment où cette mère, qui est venue d'Afrique le chercher à Milan, espère le ramener avec elle dans leur patrie commune.

« A l'approche du jour où elle devait quitter la vie, de ce jour, ô mon Dieu ! que, dans mon ignorance, toi seul connaissais, il arriva, par ta volonté secrète, je le crois, qu'elle et moi nous étions sans témoins, appuyés contre une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison qui nous avait reçus au port d'Ostie, et où, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous reprenions des forces pour passer la mer. Nous étions là donc, seuls, conversant avec une grande douceur; et, oubliant le passé pour regarder devant nous, nous cherchions de concert, et auprès de toi, ô mon Dieu ! quelle doit être pour les saints cette vie éternelle que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. Nous aspirions de toute notre âme aux sources de cette fontaine de vie, qui est près de toi. »

Là, commence un entretien, ou plutôt une extase mutuelle entre ces deux âmes qui s'élèvent au-dessus des sens, pour remonter vers Dieu, à travers la création. Bientôt elles écartent ces symboles; elles font taire ce bruit des cieux et du monde, pour n'entendre que Dieu lui-même, dans le silence de la nature. Il leur semble alors que, d'une rapide pensée, elles montent jusqu'à la sagesse éternelle, que toute autre vision disparaît, que seule cette sagesse les ravit et les absorbe dans sa propre contemplation, et que, dans la joie de ce moment d'intelligence, elle leur donne l'avant-goût de l'idée d'une éternelle béatitude. *Ut talis sit sempiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ.*

Voilà sans doute des beautés bien nouvelles pour la langue romaine, une éloquence que ne soupçonnait pas Cicéron. Mais ce qui me ravit, c'est de voir combien ce sublime est mêlé de choses humaines et simples.

« Alors, poursuit Augustin, ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me regarde, je ne suis plus touchée de rien dans cette vie; je ne sais ce que j'y ferais encore, et pourquoi j'y reste, après avoir consommé mon espérance. Il y avait une chose, pour laquelle je désirais m'arrêter quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique, avant que je meure. Cela, mon Dieu me l'a donné avec surabondance, en m'accordant de te voir aussi mépriser tous les biens de la terre, pour ne servir que lui. Que fais-je encore ici? » Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas assez bien; mais, à cinq ou six jours de là, elle se mit au lit avec la fièvre; et un jour, dans sa maladie, elle perdit connaissance, et fut un moment enlevée à tout. Nous accourûmes; elle revint bientôt elle-même; elle nous regarda moi et mon frère, et nous dit, comme en nous interrogeant : « Où étais-je tout à l'heure? » Puis, nous voyant muets de douleur : « Vous laisserez ici, dit-elle, votre mère. » Je me taisais, et je retenais mes larmes. Mon frère dit quelques mots qui semblaient exprimer le vœu qu'elle finît sa vie, non en terre étrangère, mais dans son pays. Elle l'entendit; et, le visage ému, le blâmant des yeux de penser ainsi, puis me regardant : « Vois comme il parle, » me dit-elle; et elle ajouta : « Déposez ce corps partout; n'en ayez aucun souci qui vous trouble; je vous demande seulement de vous souvenir de moi, à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. »

Là s'arrête la confession historique d'Augustin. Les quatre derniers livres de son ouvrage ne renferment plus de récits et d'aveux, mais seulement des méditations, des prières, des *soliloques*, pour emprunter le titre d'un autre de ses écrits.

Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtements plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles*, il a beau même annoncer sa réforme intérieure, on la sent faiblement; et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage, et d'autres écrits de Roussseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition morale, nouveau dans notre langue. Là, Rousseau a excellé dans deux choses, le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois et le pathétique familier, la mélancolie dans les petites choses. Ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

Avant lui, vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde. Bossuet lui-même, le génie le plus élevé, l'homme de la plus libre éloquence, est une portion de la monarchie de Louis XIV, et en représente la dignité et la grandeur, par son langage, autant que par la place qu'il y remplit. Il en est de même de presque tous les grands écrivains de cette époque, hormis La Fontaine. Plus tard, Voltaire, si novateur dans ses principes, était cependant assujetti, plié sur bien des points à l'ordre social du temps. Il n'y avait plus, au dix-huitième siècle, un roi puissant et respecté pour lui-même; mais il y avait encore la cour : et, de même que Bossuet et Racine, avec leur gravité magnifique ou leur noble élégance, ont quelque chose d'assorti à Louis XIV, ainsi Voltaire pouvait paraître le poëte naturel de cette cour licencieuse et spirituelle, qui garde les abus dont elle se moque, et profite encore des choses qu'elle ne croit plus.

Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles, et ces jets d'eau de Chantilly, « qui ne se taisaient ni jour ni nuit (1). » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance in-

(1) Bossuet, oraison funèbre du prince de Condé.

terdisait aux écrivains du dix-septième siècle. En étant plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve; en s'arrêtant à plus de détails infimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade, plutôt que d'un homme en santé. Sa sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire avec une subtilité ennemie de lui-même quelques-uns de ces mauvais sentiments qui traversent l'âme et s'enfuient bien vite. Il les arrête, pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là, devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supporter, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins pur, le langage déjà moins sévère ne s'offensaient pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à sa diction forte et colorée; et ses mouvements, son harmonie saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans la prose. Par là, il était l'orateur du dix-huitième siècle : il l'était non-seulement dans les causes débattues par la société, mais dans sa propre cause, dans l'histoire de ses petitesses, de ses malheurs. Il avait donné le même droit à sa personne qu'à ses écrits; il avait fait de sa misanthropie réelle ou affectée un titre pour plaire à son temps, et habitué la société à admirer en lui un de ces hommes supérieurs et mécontents qui se séparent d'elle, pour la dominer.

Tandis qu'il achevait ce rôle ou cette destinée, vivant presque solitaire à Paris, s'occupant de son herbier, et faisant de longues promenades auxquelles Bernardin de Saint-Pierre était parfois admis, Voltaire venait au même lieu recevoir la couronne de sa vie entière, et contempler la révolution qu'il avait faite. *Irène* est une bien faible tragédie, Messieurs, mais une date mémorable. Voltaire, le grand poëte, le philosophe populaire, celui qui pouvait dire :

> J'ai plus fait dans mon temps que Luther et Calvin,

après vingt ans d'exil à Ferney, au milieu des hommages de l'Europe, venait enfin triompher à Paris. « Non, dit un contemporain, l'apparition d'un re« venant, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'au« rait pas causé plus de surprise et d'admiration, « que l'arrivée de M. de Voltaire. » Je le crois bien; tout cela Voltaire l'était pour le dix-huitième siècle. La longévité de son infatigable intelligence semblait le seul miracle approprié à la foi de ce temps, sa toute-puissante raillerie, l'apostolat de cette société spirituelle et légère, et sa présence victorieuse, adorée, l'accomplissement des prophéties du scepticisme contre celles de l'Église. Le génie seul n'aurait pas enlevé tant d'hommages. Mais à l'enthousiasme qu'il inspire se mêlait ici l'esprit de réforme et la ferveur de parti, le zèle de l'humanité et l'amour de la licence, le bien, le mal, la défense de Calas et la dérision de l'Évangile, les beaux vers et les vers obscènes. Tout venait pêle-mêle dans ce triomphe; et l'hymne de la gloire était chanté par le vice.

C'est ainsi que, le 30 mars 1778, Voltaire, sortant du vieux Louvre et de l'Académie, traversa le Carrousel, aux applaudissements d'une foule immense, pour aller au Théâtre-Français jouir de la sixième représentation d'*Irène*. Vêtu à l'ancienne mode, avec sa grande perruque poudrée et ses longues manchettes de dentelle, il portait une magnifique fourrure de zibeline, présent de cette coupable impératrice trop célébrée par lui. Un feu extraordinaire brillait encore dans ses regards; et les mots ingénieux lui échappaient sans cesse. *Irène*, ou plutôt Voltaire, excitait l'enthousiasme qui jadis avait salué le *Cid*. Le peuple applaudissait dans la rue; des hommes de cour remplissaient le parterre; et les femmes parées, debout dans les loges, battaient des mains. Et quand, après la représentation, le buste du poëte, fut couronné sur la scène, ce fut un nouveau délire. Voltaire était enivré, plus qu'un jeune auteur à sa première pièce applaudie, et il disait avec vérité : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir? » Deux mois après cette apothéose, le 30 mai 1778, Voltaire cessait de vivre; sa merveilleuse et frêle nature, épuisée par tant d'émotions, s'était enfin brisée.

Un mois après cette mort bruyante et entourée, le rival de Voltaire, si Voltaire en eut un, Rousseau, à peine âgé de soixante-six ans, terminait, le 3 juillet, une vie dont il fut soupçonné d'avoir lui-même rejeté le fardeau.

Ces deux spectacles si rapprochés semblaient dire ce qui avait manqué à la philosophie de ces deux grands écrivains. L'un, passionné pour le bruit, le monde, le théâtre, jusque dans l'extrême vieillesse, avait hâté sa mort, en déclamant les vers d'une dernière tragédie, plus faible encore qu'*Irène*. L'autre, solitaire, farouche, la raison troublée, avec un génie encore plein de vigueur, s'était peut-être frappé de sa propre main, ou mourait consumé d'une inquiétude sans cause, et d'un orgueil sans bornes.

Quoi qu'il en soit, ainsi disparaissaient les deux plus actives puissances du dix-huitième siècle; ou

plutôt leur mort permettait de voir plus clairement l'influence de leurs opinions, et tout ce qu'ils laissaient après eux. Je n'admets pas, à cet égard, les termes du parallèle tel qu'on a voulu l'établir; je ne croirai pas au contraste providentiel que suppose Bernardin de Saint-Pierre, et qui lui montre dans Voltaire et dans Rousseau le *mauvais* et le *bon* génie du dix-huitième siècle. Chacun d'eux a pris sa part de ce double rôle; et cette part, plus ou moins inégale, se retrouve dans toute l'histoire de notre société présente.

L'action de ces deux hommes cependant fut, à quelques égards, aussi diverse que l'étaient leurs génies. Voltaire eut plus d'influence sur l'opinion commune; Rousseau sur les caractères et les talents. Voltaire n'eut pas d'élèves originaux, ne suscita pas d'hommes supérieurs; il n'eut pour disciples que la France, dont il était l'organe, et l'Europe qu'il éblouissait des idées de la France. Par cette ironie sceptique et ce zèle d'humanité, par ce goût d'indépendance et de bien-être qu'il trouvait et qu'il excitait dans son temps, il a, plus que personne, préparé l'esprit du nôtre, et le contraste singulier de nos idées et de nos mœurs. Son admirable justesse d'esprit, qu'une seule passion avait faussée sur le point le plus important du problème social, fait encore le fond des opinions en France, et domine ceux mêmes qui repoussent son nom.

Rousseau n'a pas exercé sur les esprits un aussi durable pouvoir. Hormis les temps de crise sociale, où ses doctrines furent commentées par des passions furieuses, il est resté dans la classe des écrivains spéculatifs et des hommes éloquents qui ne persuadent pas. Quoiqu'il ait légué des expressions à nos publicistes, et des formes mêmes à nos institutions, ses théories ont perdu leur empire absolu sur les esprits; et, après avoir troublé violemment le monde politique, il n'a plus eu qu'une école littéraire, qui, par contre-coup, il est vrai, agit encore sur la société même. Mais sa double influence, aux approches de notre révolution, inspirait à la fois Bernardin de Saint-Pierre et Mirabeau, le contemplatif et le tribun, le peintre élégant de la nature et l'impétueux orateur armé de colère et de génie. Bientôt, dans le bouleversement social, elle animait les études errantes d'un jeune officier français, jeté de son pays en feu parmi les sauvages de la Louisiane, et retombé du fond des déserts dans le camp de la guerre civile, et de là, dans l'isolement barbare d'une grande ville étrangère; elle nourrissait de tristesse et d'espérance ce fugitif alors inconnu, et le soutenait par l'exemple de ce que peut le génie contre l'infortune et l'obscurité.

On voit dans le premier ouvrage de M. de Chateaubriand, sous la date de 1796 et de Londres, combien, malgré l'originalité native de son esprit, il était alors imprégné des idées et des sentiments de celui qu'il nommait *le grand Rousseau*, et qu'il plaçait au nombre des cinq grands écrivains qu'il fallait étudier. Son admiration pour cette vive éloquence semblait presque le disputer en lui à l'impression si récente qu'il remportait des scènes sublimes de la nature sauvage; et, dans la hardiesse de ses riches couleurs, il gardait quelques traces de la mélancolie du *Promeneur solitaire*. Elles se retrouvent encore dans la création si originale de *René*. Mais on sent qu'entre la rêverie vaporeuse du philosophe mécontent et le dégoût ardent du jeune homme, tout un monde social s'est brisé, et n'a pu reprendre encore à la vie et au calme. La puissance de cette émotion immédiate a fait du roman de *René* un livre incomparable pour la profondeur et la poésie. Ce grand art d'écrire, qu'on avait tant admiré dans Rousseau, ce prestige d'une parole savante, harmonieuse, cette poésie de la prose reparaissait avec un éclat inconnu, un trésor d'images étrangères, et parfois un retour vers des modèles plus antiques et plus simples. Le disciple de Rousseau était devenu son éloquent adversaire; ou plutôt le peintre du christianisme, en reprenant le combat contre le scepticisme au point où l'avait laissé Rousseau, poussait plus loin la victoire, et rappelait vers l'Église épurée par tant de malheurs l'indépendance des esprits généreux, l'imagination des femmes, la raison des politiques, l'espérance de tous.

Pour lui, la nature s'était enrichie d'horizons nouveaux. A quelques sites de la Suisse ou du Piémont, à quelques bouquets de bois merveilleusement décrits, mais vulgaires et voisins des villes, le peintre voyageur substituait l'Océan, l'Amérique, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Judée, tous les grands points de vue de la terre et de l'histoire. Cette solitude, artificiellement rêvée par Rousseau, un autre l'avait surprise et contemplée vivante dans les déserts de l'Amérique. Cette vie sauvage, abstraitement défigurée par le philosophe, un autre la faisait entrer dans la poésie, et l'ajoutait comme une nouvelle scène au drame inépuisable du cœur. Quelle vaste carrière d'imagination! quel éclat de génie! Et, pour marquer encore un point de ressemblance, quelle union de l'éloquence la plus ornée, la plus brillante, avec la précision sévère du style politique!

L'influence de Rousseau n'est pas moins sensiblement marquée dans les ouvrages du grand poëte anglais de notre époque. Mais elle y est gâtée, bien plus que corrigée. En fortifiant chez Byron cette haine contre la société, qui n'est pas le jugement

de l'homme vertueux et du sage, elle s'empreint d'un alliage de scepticisme. De là, cette poésie mélancolique et pourtant sensuelle, amère sans être sérieuse, empruntant au spectacle de la nature les plus riches couleurs, et comme illuminée de cet éclat physique du monde, mais n'y portant pas l'émotion morale qui en serait la grandeur et la vie. Le génie de Rousseau n'en a pas moins une grande part dans les impressions qui ont formé le poétique égoïsme du peintre de *Childe-Harold* et de *Lara*, comme Voltaire dans l'éducation philosophique du peintre de *Don Juan*. Byron avait dans la mémoire et devant les yeux le bosquet imaginaire de *Clarens* (1), comme les bords enchanteurs et tant de fois parcourus du *Léman ;* et Rousseau lui a donné plus d'une inspiration de misanthropie et d'amour.

Enfin, si, de nos jours encore et dans notre langue, une poésie nouvelle, qui semble née d'elle-même, a cependant été redevable à la prose éloquente, si ce chant religieux qui s'élevait naturellement d'une âme jeune et tendre a reçu de l'étude quelques inflexions étrangères, on ne peut méconnaître dans les *Méditations* de M. de Lamartine, et dans la ravissante douceur de ses vers, çà et là quelques sons embellis du *Vicaire savoyard* et du *Promeneur solitaire*. Peut-être même, dans l'emploi que cette poésie mélodieuse fait des mots les plus simples, dans les détails familiers où se plaît cette élégance si noble, on sent que, s'il y a beaucoup de la langue divine de Racine, il y a plus encore de l'abondance pittoresque de Rousseau. La source de cette abondance d'émotions et d'images est la même chez le philosophe et le poëte ; c'est le spiritualisme et l'amour. Mais cette source doit jaillir de l'âme, et ne s'emprunte pas. Heureux celui qui l'a découverte en soi dès les premiers ans, l'a gardée sans mélange, et la répand sur tout le cours d'une noble vie! son génie aura ce que la perfection savante de l'art ne donne pas ; et l'originalité naîtra pour lui de la pureté morale et de la grâce.

L'influence littéraire de Rousseau se retrouve aussi dans un des plus véhéments contradicteurs que ses écrits aient rencontrés de nos jours. Le célèbre auteur de *l'Indifférence,* dans sa logique hardie et tranchante, dans son style impétueux et travaillé, offre plus d'un trait de ressemblance avec le peintre d'*Émile,* dont il a peut être trop vanté l'élocution enchanteresse. On voit qu'il s'est formé d'abord à cette école, bien plus qu'à celle des Pères. Il a, comme l'Hébreu fugitif, enlevé les armes de l'Égyptien, pour le combattre. L'imitation du style est parfois si marquée, qu'elle rappelle ces ouvrages de *la Renaissance* où un moderne s'appropriait, sous un cadre chrétien, soit *Florus,* soit *Térence*. Quant au fond même des opinions, si le prêtre du dix-neuvième siècle réfute avec une grande hauteur les contradictions et l'insuffisance du théisme de Rousseau, on démêle pourtant je ne sais quelle prédilection dans l'hostilité même. On reconnaît la leçon oratoire du maître dans les rudes coups que lui porte l'élève ; et on retrouve même sa leçon philosophique dans quelques opinions (1) hardies, indociles, que garde cet élève prosterné sous la foi. On sent que l'éloquent apôtre de *l'autorité* a été l'assidu lecteur du *Contrat social,* et que cet ardent esprit pourrait passer encore d'un extrême à l'autre.

Mais je m'arrête, et je ne voudrais pas juger nos contemporains, pour achever l'analyse de Rousseau. Qu'il nous suffise d'avoir marqué les principaux caractères de ce grand écrivain, publiciste erroné, mais puissant, moraliste inégal, mais souvent sublime et salutaire. Ce qu'on peut lui reprocher tombe devant le bien qu'il a fait. De même que l'antiquité, en divinisant ses héros, les séparait de tout ce qu'ils avaient eu de faible et de terrestre ; ainsi, dans cette apothéose que fait la gloire, les erreurs de l'homme s'effacent par ses services. A ce titre, Rousseau conservera des droits à l'admiration, comme écrivain de génie, malheureux, par son génie même, comme sage et utile ami des premières années de l'enfance, comme éloquent défenseur du sentiment religieux dans un siècle de scepticisme, comme interprète formidable de principes populaires qui devaient se rectifier après lui, et contribuer par leur excès même à fonder la liberté sur les lois.

(1) Clarens sweet Clarens, birth-place of deep love, etc.
(*Child-Harold*, cant. III.)

(1) *Essai sur l'Indifférence en matière de religion,* page 411.

TABLEAU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Deuxième Partie.

1828.

PREMIÈRE LEÇON.

Rapport de l'Angleterre et de la France. — Influence respective des deux littératures l'une sur l'autre. — État moral et social de l'Angleterre au commencement du dix-huitième siècle. — Les lettres y étaient moins considérées et moins puissantes qu'en France à la même époque. — Réveil du sentiment religieux et poétique. — Thompson. — Young. — Caractères de ces deux poëtes.

MESSIEURS,

Depuis la dernière séance, j'éprouve une espèce de remords, que vous trouverez peut-être trop fondé. Je crains de vous avoir ennuyé, et d'avoir fatigué votre attention par des détails qui n'offraient ni beaucoup d'instruction ni beaucoup d'intérêt. Que voulez-vous? Lorsque je parle de Rousseau, en mêlant à des observations sévères, quelquefois dures, le langage de l'admiration qu'il est impossible de lui refuser, on me reproche, dans des écrits publics et violents, d'avoir fait l'apothéose *de ce vil, de cet infâme Rousseau* (mouvement). J'ai donc cessé d'en parler ; et je serai ennuyeux, parce que cela est plus orthodoxe. Et cependant, Messieurs, vous savez, je ne dis pas avec quelle sévérité (car l'expression de la conscience n'est ni de la sévérité, ni de l'indulgence; elle est involontaire, elle est impérative pour celui qui la ressent et qui la manifeste); vous savez avec quelle conscience j'ai dit le bien, le mal, j'ai longtemps appuyé sur les erreurs qui avaient souvent obscurci, dans Rousseau, l'éclat d'une imagination forte et d'une âme naturellement portée aux choses élevées; vous savez comment j'ai même emprunté, à l'histoire de son siècle, tout ce qui pouvait expliquer plutôt que justifier les torts où fut entraîné son génie. Et bien! tout cela ne suffit pas. Cependant, ce n'est pas ma faute, si sa parole, puissante comme le glaive et comme le feu, agitait les âmes de ses contemporains ; je ne suis pas un homme de son siècle ; je ne suis pas M. de Malesherbes ; je n'ai pas dans mon enthousiasme corrigé secrètement les épreuves de l'*Émile;* je n'étais pas M. de Luxembourg, ou le prince de Conti; je n'ai pas, malgré les préjugés du rang et les scrupules de la croyance, accueilli dans mon château J.-J. Rousseau, philosophe démocrate et libre penseur; je n'ai point consolé ses revers, idolâtré sa gloire présente et factieuse, dit-on. C'est après soixante ans que, par curiosité, par étude, ouvrant un livre dont les pages sont encore animées d'une éloquence qui ne passera pas, je rends compte des impressions d'enthousiasme, d'étonnement, de doute, de blâme, que ce livre fait naître en moi; je vous les communique sans art ; vous les jugez vous-mêmes : je ne veux ni vous imposer l'admiration, ni vous défendre la censure ; je vous ai dit seulement la vérité; et c'est la vérité qu'on accuse (applaudissements).

Aujourd'hui, Messieurs, que j'ai en partie acquitté cette tâche si difficile, si contestée, lors même que l'accomplissement en est le plus impartial et le plus sincère, je vais tourner mes recherches vers un pays étranger, vers une autre littérature. Cependant, ce n'est pas une désertion timide de mon sujet qui me conduit en Angleterre ; non! Je vous ai souvent indiqué, et j'ai toujours tâché de faire ressortir cette analogie, soit d'imitation, soit d'opposition, qui rapproche deux grands peuples.

Lorsque Périclès voulut faire l'éloge des guerriers d'Athènes morts dans un combat, il employa près de la moitié de son discours à parler indirectement des Lacédémoniens. Entre deux peuples qui se sont élevés à la fois, entre deux nations prédominantes et voisines, il y a, pour ainsi dire, une liaison intime qui ne permet ni que les destinées de leur gloire, ni que les torts de leur génie soient distincts et séparés. Une foule de points de vue curieux, de perspectives intéressantes pour l'histoire de l'esprit humain, se lient d'ailleurs à ce rapprochement. On voit que l'un des deux pays reçoit alternativement l'influence de l'autre ; on voit que presque toujours, lorsqu'une influence commence à faiblir dans le pays qui l'a vu naître, elle est encore et générale et puissante dans le pays qui l'a reçue, par contre-coup et par imitation.

C'est là, Messieurs, le contraste qui lie pour ainsi dire l'histoire littéraire des deux pays, et qui

nous permet sans digression, sans désordre, et avec cette espèce de méthode qui n'est pas de la prudence (on rit), de passer en ce moment de l'un à l'autre.

Je vous ai parlé des lettres philosophiques de Voltaire, de ce livre où tant d'assertions au moins douteuses étaient exprimées avec une grâce et une nouveauté de hardiesse si piquantes et si amusantes. Tandis que la France imitait ainsi la témérité philosophique de ses libres voisins, l'Angleterre, au commencement du dix-huitième siècle, vers les années 1720, 1730, s'attachait à reproduire la régularité du théâtre français. Aujourd'hui nous sommes un peu injustes, ingrats pour la gloire de notre théâtre. Nous faisons des raisonnements pleins de finesse et d'esprit pour blâmer les admirations que nous avons si longtemps imposées à nos voisins. Alors les Anglais recevaient de bonne foi notre théâtre ; ils imitaient Molière, Racine, Corneille, Voltaire.

Si quelque chose peut vous donner l'idée d'une tragédie française sans génie, mais avec cette régularité, et, il faut le dire, cette formalité qui altère beaucoup parmi nous la vérité grecque, et encore plus la vérité du moyen âge, c'est une tragédie de Thompson ou de Young. Remarquez bien la puissance fatale de l'imitation. Ce sont deux esprits originaux que je choisis, deux de ces hommes que je vais tout à l'heure signaler comme les restaurateurs de la poésie anglaise, comme ceux qui ont ranimé le sentiment poétique et religieux que la philosophie semblait avoir desséché. Eh bien! lorsqu'ils ont fait des ouvrages sans la permission de la nature, lorsqu'ils ont imité le théâtre français, ils ont fait de pauvres tragédies ; ils ont tout du théâtre français, excepté cette grâce admirable de diction qui brille dans *Esther* ou *Iphigénie*, cet éclat de coloris qui fait que le faux même de Voltaire a sa vérité poétique.

La première tragédie qui se présente dans cet ordre d'imitation est une pièce de Thompson, *Edwards et Éléonore*. Elle ne fut pas jouée, parce qu'à cette époque la censure dramatique commençait à fleurir en Angleterre. Cette pièce avait, suivant moi, deux défauts littéraires : l'un d'être une imitation du théâtre français, de n'être pas indigène à l'Angleterre ; l'autre d'offrir une longue allusion à la politique. Or, je crois que les allusions à la politique contemporaine sont une faute dans l'art ; ce n'est pas la censure qui doit les empêcher, c'est la critique. Cette pièce de Thompson, qui devait nous transporter dans les mœurs poétiques du moyen âge, qui devait montrer un roi d'Angleterre à la croisade, sous les murs de Ptolémaïs, nous fait penser à Georges I^{er}, au prince de Galles, et même à Walpole. Il y a telle scène que l'on croirait une page de Pulteney mise en vers. Du reste, la pièce est faite comme une tragédie française du second ordre, à la fois romanesque et régulière, assez bien emboîtée dans les limites de temps et de lieux, et n'offrant guère d'invraisemblable que les caractères, les sentiments et les actions des personnages.

Figurez-vous une quatrième, une cinquième réverbération de Voltaire, si l'on peut parler ainsi ; supposez une série d'imitations successives qui vous auraient fait descendre à une pièce de De Belloy; et puis traduisez en anglais, et vous aurez une idée assez exacte de la pièce de Thompson, et de beaucoup d'autres tragédies anglaises du même temps.

Mais, Messieurs, une tragédie, une œuvre quelconque de l'imagination et de l'esprit n'est pas un accident qui se produise un matin, parce qu'on a lu un écrivain étranger et qu'on veut l'imiter. La littérature, le théâtre surtout, se lient à tous les accidents qui font la vie sociale. Quand la littérature est insignifiante, elle témoigne de l'état de la société, comme les médailles grossières du quatrième et cinquième siècle annoncent le temps où elles furent frappées, et sont expressives par leur imperfection même.

Si le théâtre anglais était faux et faible au dix-huitième siècle, il y avait quelque chose qui le voulait ainsi ; ce n'était pas seulement la difficulté de trouver des Shakspeare tous les cent ans. Il y avait une autre cause réelle et générale.

Ici, Messieurs, nous ne pouvons nous défendre de jeter un coup-d'œil bien rapide sur l'état de l'Angleterre, depuis 1710 jusqu'en 1750. A cette époque, la société avait subi, en Angleterre, de grandes révolutions, de grands changements. La plus décisive des vicissitudes que puisse éprouver un peuple, la mutation du pouvoir fondamental et souverain avait passé sur l'Angleterre. Mais la société anglaise n'avait pas partagé ce mouvement de rénovation qui, même sous la monarchie absolue, se développait en France avec rapidité. C'est une chose singulièrement curieuse d'examiner ce qu'était alors la société en Angleterre, et ce qu'elle était en France. En France, le pouvoir était souverain, illimité; mais l'opinion était singulièrement libre et novatrice. En Angleterre, le pouvoir était contesté ; son droit même naissait d'une action démocratique ; et cependant il y avait dans les formes générales quelque chose de régulier, de hiérarchique, de dominant, qui semblait asservir et intimider les esprits, au milieu même de l'indépendance politique qui leur était laissée. Cela devait être : une révolution avait été faite en Angleterre par une aristocratie toute puissante, que ce grand

essai de sa force avait rendue plus impérieuse. Les wighs avaient changé le pouvoir en Angleterre; mais ils n'avaient pas changé le pouvoir des wighs. La royauté avait été déplacée par la noblesse; il restait donc une imposante coalition de toutes les grandes fortunes et de tous les grands noms de l'Angleterre; et au-dessous de cette autorité prédominante, s'agitait avec plus de bruit que de puissance le flot populaire.

Des exemples vous feront mieux sentir ce que je cherche à exprimer. En France, depuis Louis XIV, qui prit plaisir à élever sa nation, sans rien abandonner de son pouvoir, et même en l'exagérant, les lettres avaient commencé à devenir une dignité. Louis XIV disait à Boileau : « Souvenez-« vous que j'aurai toujours une demi-heure à vous « donner. » Et je ne sais quel est le seigneur de la cour auquel il aurait dit davantage.

La protection accordée aux lettres était un éclat pour le trône. Les lettres elles-mêmes étaient la seule liberté publique, alors autorisée. En Angleterre, au contraire, la liberté publique étant réelle pour les pouvoirs politiques, on s'inquiétait fort peu de la demander aux lettres. Les plus grands poëtes de l'Angleterre, au lieu d'être admis à l'entretien de la reine Anne ou de Georges I^er, recevaient d'un ministre une pension sèchement accordée.

Telles étaient les mœurs, qu'il ne paraissait pas mal séant à un poëte anglais du dix-huitième siècle, de présenter à quelque lord une bien respectueuse dédicace, que j'allais appeler une pétition; puis de recevoir directement, métalliquement, un salaire de son humble hommage.

Citons un exemple entre mille. Thompson, ce poëte naturel et vrai, ce premier chantre des montagnes d'Écosse, né pauvre, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais bientôt au milieu de la controverse, saisi de je ne sais quel mouvement poétique qui lui fait un jour traduire en beaux vers un psaume, au lieu de le commenter théologiquement, Thompson est conduit à Londres par cet instinct, cette vague espérance du talent; il nous raconte lui-même qu'il manquait de souliers, et n'avait pas d'asile. Il était cependant porteur de ce chant de l'Hiver, le plus beau de ses *Saisons;* il trouve à grande peine un libraire qui consente à l'imprimer; et il le dédie à sir Spencer Compton. On était si préoccupé des affaires politiques, si dédaigneux de la poésie, que les vers admirables de Thompson restèrent d'abord ignorés du public et du protecteur que le poëte avait invoqué. Enfin l'ouvrage fut lu, vanté; et Thompson, enhardi par ce commencement de succès et par sa misère, se décide à se présenter chez sir Spencer. Il faut l'entendre lui-même raconter son audience (1) :

Je vous ai écrit l'autre jour que j'avais vu sir Spencer samedi matin. Quelqu'un, sans m'en prévenir, lui avait parlé de moi. Il répondit que je n'étais jamais venu le voir. Alors on lui demanda s'il lui serait agréable que je me présentasse chez lui. Il répondit que oui; on me donna une lettre d'introduction. Sir Spencer me reçut avec ce qu'on appelle des manières polies, me fit quelques questions sur des lieux communs, et me donna vingt guinées. Je ne manquai pas de répondre que ce présent avait plus de valeur que mon ouvrage, et que j'en devais avoir obligation à sa générosité plutôt qu'à mon mérite.

Si vous songez, Messieurs, quel rang occupait en France la littérature au dix-huitième siècle; combien on ménageait Voltaire, même en décrétant ses livres; quelle considération s'attachait à Duclos et à d'Alembert: si vous vous rappelez les Mémoires de Marmontel, l'admiration que Marmontel inspirait, et les égards qu'il trouvait dans le monde, ne serez-vous pas frappés d'un grand contraste entre la France et l'Angleterre? C'est qu'en France, à défaut de toute liberté légale, la littérature était devenue un pouvoir politique: la mode, l'engouement venaient s'y joindre dans une société spirituelle et désoccupée. De là, ce culte pour le talent, et cette admiration que l'on avait dans le dix-huitième siècle pour une foule d'hommes célèbres maintenant ignorés, ou du moins très-peu lus. Sous ce rapport, le dix-huitième siècle, si remarquable en France par le mouvement général des esprits et la présence de quelques rares génies, fut l'âge d'or de la littérature médiocre.

On peut donc le dire, si les hommes de lettres ont travaillé, comme on les accuse, à altérer la forme de l'ancienne monarchie, ils ont véritablement conspiré contre eux-mêmes. Car il n'y a pas de doute que là où des intérêts politiques publiquement et légalement défendus autorisent un talent qui efface le talent littéraire, qui passionne bien autrement les esprits, qui les intéresse bien plus utilement, qui leur paraît une force et un droit, au lieu d'un amusement oisif, le bel esprit doit perdre beaucoup. Pour se soutenir avec avantage, il faut qu'il se transforme et qu'il s'élève.

Dans le dix-huitième siècle, les hommes de lettres en France avaient quelque chose du rang des lettrés de la Chine; ils étaient le grand corps, le corps dominant; on leur savait gré de leur docilité, et on avait peur de leur résistance. Sous la monarchie absolue, ils avaient une indépendance privilégiée, dont ils usaient quelquefois avec une hauteur applaudie par le public. Sous l'aristocratie anglaise, au contraire, la littérature nous paraît, à la même époque, timide et respectueuse. Thompson, et Thompson pauvre et encore in-

(1) Ce récit est emprunté d'une spirituelle notice de M. de Barante sur Thompson.

connu, ne sera pas le seul exemple de cette humilité du génie devant la richesse et le crédit. Je choisirai le plus mélancolique, le plus austère des poëtes anglais, ce religieux Young, qui semble à notre imagination avoir passé sa vie dans les tombeaux, n'avoir médité que sur la vanité des grandeurs humaines. Faut-il le dire? Young employa grande partie de son temps et de sa verve à composer une multitude de dédicaces; il débuta par en adresser une au duc de Wharton, lord-lieutenant d'Irlande, que Pope a désigné comme le plus scandaleux des hommes puissants. Avec une sorte de candeur, le simple, le timide, mais ambitieux Young, adresse à Wharton d'incroyables flatteries.

L'imagination mélancolique de Young semble prédominée par ce besoin de servitude et de complaisance. Il consacrait des vers et des panégyriques à toutes les grandes familles d'Angleterre; et il a trouvé le secret de flatter jusque dans un poëme sur le jugement dernier. Il y place l'apothéose de la reine Anne qui vivait encore. Plus tard, il composa même une longue pièce à la gloire de Walpole, ce modèle des ministres despotiques et corrupteurs; et il s'écriait en finissant : « Ah! combien je « souhaiterais, enflammé par un si grand sujet, de « lancer ton nom dans les profondeurs de la gloire « et de l'éternité! Mon cœur, ô Walpole! brûle « d'un feu reconnaissant; les flots de ta munifi- « cence dirigés vers moi sont venus rafraîchir l'a- « ride domaine de la poésie. » (On rit.) Vous le voyez, Messieurs, ôtez les métaphores orientales, il reste quelque chose de bien matériel et de bien humble.

Que conclure de tout cela, Messieurs? c'est que, dans la liberté anglaise du dix-huitième siècle, la puissance toujours conservée d'un hautain patronage, la forme exclusive et prédominante des pouvoirs et de la hiérarchie aristocratique effaçaient tout, faisaient disparaître les supériorités mêmes du talent et de la pensée. La France, au contraire, que l'on accusait alors d'être si fort arriérée, cette France que trop souvent les écrivains qui naissaient au milieu d'elle, ont sévèrement jugée, avait, malgré les formes d'un gouvernement moins favorable à la liberté, quelque chose de naturellement plus libre et plus noble. Montesquieu a fait de l'honneur un supplément très-salutaire à la liberté. Vous ne trouvez rien de semblable dans les habitudes de l'Angleterre. L'argent y dominait tout, même la liberté donnée par les lois.

Quelle devait être cependant l'influence de ces mœurs sociales sur les ouvrages où l'expression de ces mœurs ne se retrouve pas visiblement empreinte, mais qui en ont nécessairement reçu le reflet? Croyez-vous que cette espèce de servilité, de timidité d'esprit puisse s'accorder avec les grandes, les nobles inspirations? Je ne le pense pas. Toutes ces pièces de Young, empreintes d'une uniforme et vulgaire flatterie, sont frappées en même temps de froideur et d'insignifiance. Les ouvrages où Thompson n'a pas été inspiré par une passion forte et vraie, où il n'a fait que de la littérature de cabinet sont également médiocres. L'imitation étrangère, l'imitation servile de la France, et l'ascendant d'une impérieuse hiérarchie sociale, telles étaient donc les causes qui, dans l'Angleterre de cette époque, restreignaient l'effort du génie. Toutes les fois qu'il s'en laissait dominer, sa marche était faible et contrainte. Il ne s'élevait qu'en découvrant quelque nouvel horizon, où il fût affranchi de cette double subordination de la pensée.

Essayons de le suivre : cherchons comment le génie a pu se frayer, en Angleterre, des routes inconnues jusqu'alors; quel a été enfin le principe d'originalité qui est venu se mêler à cette littérature si timide et si factice.

Messieurs, c'est ici que vont se présenter des questions qui reviennent sans cesse aux esprits, et qui ne seront décidées que par les productions des grands écrivains, et jamais par les raisonnements plus ou moins ingénieux des critiques, ces questions de nouveauté dans les arts, de vérité dans les sentiments; ces questions de littérature du Nord et de littérature du Midi; ces questions de littérature classique et de littérature libre, si on veut l'appeler ainsi. Qu'avait-il manqué au dix-huitième siècle? Quel genre de beauté pouvait encore être créé par une imagination forte et vraie? Quel caractère avait eu la poésie en France? Que pouvait-elle devenir ailleurs?

La poésie en France et dans Voltaire, qui fut toute la poésie du dix-huitième siècle, était singulièrement l'expression d'une société élégante, polie, brillante. Voltaire ne s'est jamais occupé de la mélancolie, par exemple; si le mot eût été fort à la mode de son temps, il s'en serait moqué; dans la pratique, il n'y a jamais songé pour lui-même. S'est-il occupé davantage de la campagne? Je ne le crois pas; et on a dit assez spirituellement que dans son poëme épique de *la Henriade*, il n'y avait pas seulement de l'herbe pour les chevaux.

On trouve dans *la Henriade* une éloquente, une brillante, une judicieuse traduction en vers du système de la gravitation. La doctrine de la tolérance est très-habilement développée dans le ciel chrétien, où saint Louis conduit Henri IV. Toute cette poésie appartient au monde des idées; du reste, Voltaire ne semblait pas avoir regardé la nature extérieure.

En effet, Messieurs, l'esprit de l'homme est tel-

lement faible, même dans les plus grands génies, qu'il ne peut se fixer, sans s'absorber, être dominé par une prédilection, sans que les autres intérêts, les autres perspectives ne disparaissent et ne s'effacent pour lui. La société était si brillante dans le dix-huitième siècle; elle était si spirituelle, qu'elle était à elle-même son unique point de vue; les salons avaient tant de grâce, qu'on n'ouvrait pas la fenêtre pour regarder les champs.

Voyez l'abbé Delille lui-même, ou, pour mieux dire, voyez surtout l'abbé Delille: il a senti, à la fin du dix-huitième siècle, qu'il y avait un nouveau genre à exploiter. Il semble qu'il ait fixé les yeux sur la carte des productions de l'esprit, et qu'il ait aperçu un pays par lequel on n'avait pas passé depuis longtemps: c'étaient les champs, la nature. Alors, par un calcul de l'expérience et du goût, il a dit: il faut aller là, c'est une terre neuve. Mais a-t-il chanté la campagne parce qu'elle ravissait son âme? Hélas! non! Dans son poème sur *les Jardins*, il peint les impressions, et, si l'on peut le dire, les *sites* de la ville. Dans son *Homme des champs*, il décrit une partie de trictrac beaucoup plus longuement qu'un verger, un ruisseau. Il n'a pas cette émotion de Virgile, cet amour des champs. Ses retours, ses apostrophes, ses élans de l'âme, appartiennent toujours aux souvenirs, aux passions, aux idées du monde, de la cour. Souvent ce sont des sentiments nobles et doux qui l'ont animé; mais enfin c'est la vie sociale, et non la vie champêtre qui le préoccupe.

Virgile serait, au besoin, un maître de botanique. Ouvrez Virgile, vous ne trouverez pas une épithète qui ne prenne la nature sur le fait.

. . . . . Cùm vere rubenti
Candida venit avis longis invisa colubris.

Au sortir de cette enceinte, vous pourrez vérifier l'expression du poëte, en voyant sur les arbres du Luxembourg poindre et *rougir* les premiers bourgeons, indices du printemps. Delille n'a rien de semblable dans ses vers. Il ne peint que le monde, et n'est inspiré ni par la nature ni par la solitude.

Ce sentiment de tristesse religieuse, cette rêverie de l'âme qui n'a point de place dans la composition dramatique, où le poëte s'efface et disparaît, avait aussi presque manqué à la poésie de nos deux grands siècles. La Fontaine avait eu l'amour de la solitude; Racine l'aurait eu, si la cour de Louis XIV ne l'avait pas si vite enchanté, et s'il s'était promené plus longtemps dans les vergers de Port-Royal que dans les parcs de Versailles, où il y a tant d'art qu'il n'y a plus de nature; mais la vive impression des champs sur l'âme du poëte n'en était pas moins presque étrangère à notre poésie élégante et pompeuse. Sous un ciel moins heureux, la muse anglaise s'empara de ce beau sujet, dédaigné par nos mœurs; ce ne fut ni calcul ni théorie. Thompson devint poëte des champs, comme Virgile l'avait été. Virgile avait passé une partie de ses jours à la campagne; c'était la vie romaine, la guerre et le labourage. Les malheurs mêmes des guerres civiles avaient donné quelque chose de plus touchant à cette prédilection pour les asiles si souvent violés par la force militaire, au milieu des partages que commandait la victoire, tantôt de Sylla, tantôt d'Auguste. Aussi Virgile offrait-il dans ses vers deux caractères originaux: le goût des champs qui appartenait à la vie romaine, et un sentiment de tristesse qui a quelque chose de nouveau dans les mœurs brillantes du polythéisme méridional, et qui lui était donné par les temps malheureux où il a vécu.

Mais dans l'antiquité et dans quelques beaux génies du siècle de Louis XIV, le sentiment mélancolique se montre quelquefois, et n'est pas le fond même de la poésie. C'est une impression forte, rapidement effacée, ou par cette existence heureuse et vive, sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie, ou par ces formes régulières d'une vie sociale, pompeuse et savante. Ce n'est donc pas seulement la différence du nord et du midi, comme le veulent d'ingénieux écrivains, qui détermine les caractères de la littérature; c'est tout l'ensemble social. La splendeur imposante du siècle de Louis XIV ne permettait pas ces longs repos de l'âme sur elle-même; ou du moins, si de telles impressions pouvaient naître, elles appartenaient tout entières à la religion. Elles avaient besoin de se séparer du domaine de la vie commune et vulgaire. C'était au fond de l'oratoire, au pied des autels, que la mélancolie venait se réfugier, sous le nom sacré de Religion.

Au contraire, dans un âge beaucoup plus détaché des formes austères de la religion, la mélancolie vint comme un supplément à ce besoin de l'homme, de s'élever par la méditation. La mélancolie fut une sorte d'idéalisme tourné en religion, exaltant l'âme sans la guider, lui donnant des émotions si prolongées, qu'elles devenaient monotones, et semblaient bientôt factices.

De même cet amour des champs qui, dans Virgile, est si spontané, si facile, qui s'unit au sentiment d'un si beau climat, et au plaisir de respirer la lumière presque orientale d'Italie, en passant sous le ciel du nord, devient plus sévère et plus triste.

Maintenant quelles beautés véritables rachètent cette différence? Quelle part d'originalité, quel charme nouveau pour l'imagination peut offrir cette

poésie mélancolique et champêtre, qui, dans l'Angleterre du dix-huitième siècle, inspira Thompson et Young, et qui fut d'abord accueillie par nous comme une mode étrangère en échange de notre théâtre?

Lorsque la traduction du poème des *Saisons* parut en France, quoique tous les esprits fussent préoccupés de philosophie, de vers et de littérature, qu'il n'y eût qu'une société raisonneuse et une société aimable, cependant ce climat du nord, cette joie que donnent la tempête et l'orage, cette admiration pour les glaces qui couvrent les sommets des montagnes d'Écosse, tout cela charma comme une nouveauté, tout cela séduisit singulièrement les esprits et les prépara à cette admiration plus grande encore qu'inspira quelque temps après la poésie factice d'Ossian.

Mais ce qui charme à titre de nouveauté des esprits blasés, est-il pour cela essentiellement beau, essentiellement vrai? C'est ici que nous allons entrer dans un detail bien court, qui sera peut-être un peu technique, mais qui aspirerait à être une leçon de goût, s'il est possible.

Ce qui caractérise Virgile, ce grand poëte pour lequel notre admiration est émoussée par les redites du collége, et que l'on sent moins peut-être, parce que cette émotion même semble un lieu commun; ce qui caractérise Virgile, c'est une admirable sobriété de détails, c'est la puissance de peindre, d'émouvoir et de passer rapidement; c'est à la fois un haut degré d'imagination et de précision. Virgile dit :

> O fortunatos nimium sua si bona nôrint
> Agricolas!

votre âme achève, si elle veut; votre âme rêve sur ces paroles, sur ces paroles si mélodieuses, et qui passent si vite; le poëte ne vous retient pas, ne vous arrête pas longtemps, bien moins à la contemplation qu'à l'anatomie de la nature.

Maintenant, voyez Thompson, qui cependant est un grand poëte. Je traduis mal; n'importe; vous apercevrez l'anglais. « *O le plus heureux des hommes, s'il connaissait son bonheur, celui qui, loin des fureurs civiles, retiré dans un vallon, vit avec un petit nombre d'amis choisis, et boit les purs plaisirs de la vie champêtre!* » Il y a là trop de poésie, et dès lors, il n'y en a pas assez. Au lieu de ces expressions charmantes et naturelles, *sua si bona nôrint,* vous avez une phrase d'auteur, *boit les purs plaisirs de la vie*... Il ne faut pas croire que la poésie soit toujours d'employer les images; elle consiste souvent à se servir du mot le plus simple; car elle est encore plus une âme qu'un langage.

Bien qu'il n'ait pas un magnifique palais, dont la porte orgueilleuse vomit chaque matin la foule rampante des flatteurs qui mentent, et auxquels on ment à leur tour. Cela n'ajoute rien au *manè salutantum totis vomit ædibus undam,* et cela est moins rapide. Le poëte n'a pas besoin de tout dire; il faut qu'il laisse penser, sentir; le poëte éveille votre âme; mais il ne la fatigue pas.

Bien qu'il n'ait pas une robe brillante, dont les couleurs reflètent tout l'éclat de la pourpre orientale, et sont à la fois l'orgueil et l'admiration des sots. Il y a là surcharge de philosophie. Le poëte n'est pas un philosophe; il ne commente pas les sentiments; il les donne; il n'est pas un moraliste épigrammatique; il est ému, et vous l'êtes avec lui.

Je ne prolongerai pas ce parallèle; il suffit d'un commencement de critique achevé par votre goût. Cela n'empêche pas Thompson d'avoir par moment du génie. Mais quand nous comparerons sa richesse surabondante à cette pureté du goût virgilien, à cette imagination à la fois si poétique et si réservée, nous sentirons quelle distance sépare cette poésie diffuse, nous ne dirons pas de la poésie classique, mais de la poésie grecque. Elles se ressemblent comme une statue grecque, si élégante et si vive, exprimant la force et le mouvement par sa seule attitude, ressemble à ces statues de l'Inde, où l'artiste a multiplié les bras, pour signifier la force. C'est l'âme qui fait tout dans un ouvrage grec; et c'est pour ainsi dire la représentation matérielle qui veut tout dire dans un ouvrage d'Asie. Telle est la différence entre ces deux *poésies,* dont l'une est aussi simple et aussi vraie qu'elle est forte et naturelle, et dont l'autre supplée à la vérité, à la simplicité, par la surcharge des ornements, et ne veut rien laisser échapper, parce qu'elle n'a pas l'instinct et le bonheur de trouver d'abord ce qui remplace tout et suffit à l'imagination.

Quelle est donc la beauté qui cependant charme dans les vers de Thompson? Ce sont quelques élans de l'âme; c'est une passion, la vérité du sentiment des champs et la vérité du sentiment religieux. Ce n'est pas un poëte vulgaire qui commence ainsi la description de l'hiver :

> Soyez les bien-venus, ténèbres chéries, ombres propices! Combien de fois, au matin de ma vie, lorsque, nourri par l'innocente solitude, je chantais la nature dans une extase sans fin, combien de fois n'ai-je point erré avec ravissement au milieu des tempêtes, foulant les neiges de nos montagnes, moi-même aussi pur, aussi blanc qu'elles!

Il y a là dedans un sentiment de cette piété puritaine et candide; il y a quelque chose de cette exaltation naïve de l'Écosse, qui s'anime par l'amour de la patrie, et d'une patrie du nord, par le souvenir attachant de ce rude climat et de ces montagnes solitaires, et qui supplée par le sentiment

religieux à ce qui manque à cette scène imparfaite de la nature.

Sous le beau ciel du midi, la religion est trop souvent une formalité. Sous le ciel du nord, elle a quelque chose de plus sérieux, de plus mélancolique. Comme le spectacle matériel du monde n'est pas assez beau pour séduire, pour arrêter les yeux, l'homme s'élève vers le créateur de ce spectacle; il demande au fond de son âme, dont il fait le temple de Dieu, ce qu'il ne voit pas dans ces aspects si tristes, dans ce ciel noir et courroucé qui semble s'interposer entre son Dieu et lui.

Depuis Thompson, tout le monde a été mélancolique, tout le monde a entendu rugir les vents, les torrents grossis se précipiter; mais la création poétique appartenait à ceux qui, les premiers, ont rendu avec force ces impressions; ou plutôt elle appartient à tous ceux qui les éprouveront encore; car bien que ce genre d'impressions soit plus borné, plus monotone par lui-même, il y a cependant une telle puissance dans la vérité, que, même sur les sujets les plus restreints, l'émotion actuelle, immédiate, personnelle, vous rend l'originalité.

Il n'est pas besoin de dire que les parties du poëme de Thompson où il a célébré des aspects moins nouveaux pour nous, où il s'est arrêté sur une nature moins accidentelle, s'il est permis de parler ainsi, ont bien moins de charmes et de puissance; il a cependant toujours une passion, l'amour de la patrie. Il y a vingt endroits de son poëme où, au souvenir de la gloire de l'Angleterre, de ses flottes qui, dès le temps d'Élisabeth, cherchaient le passage nord, à la pensée de cette patrie, si puissante dans les arts, si industrieuse, si habile, si agitée dans sa liberté, son âme s'élève et laisse échapper des expressions pleines de force et de grandeur.

Mais surtout la gravité du sentiment religieux se mêle à ses pensées et consacre ses descriptions.

A-t-il détaillé avec toute la richesse de l'imagination pittoresque les accidents de l'hiver et comme les symptômes de cette mort de la nature? il s'arrête, et dans une pieuse mélancolie, compare ce spectacle à la fin même de l'homme. Puis, du milieu des glaces et de la destruction, il prédit le printemps comme une image de la résurrection des êtres, comme une faible aurore de ce jour éternel qui doit être le printemps du monde, de cette seconde création, qui, lorsque ce globe terrestre aura passé, fera paraître devant Dieu toutes les âmes, et, suivant leurs vertus ou leurs vices, les appellera à la peine ou à la récompense.

La poésie semble prendre ici le langage de la chaire chrétienne agrandie par Bossuet. Ce langage enthousiaste et sublime est, en Angleterre, étranger à la prédication. Le prêtre y semblerait craindre d'appeler les terreurs de l'imagination à l'appui de la foi. Il raisonne et ne peint pas; il n'essaierait pas, comme Bossuet, de décrire avec un effrayant détail le travail progressif du tombeau. La poésie anglaise s'est saisie de ces dépouilles de notre éloquence sacrée.

L'immatérialité et l'avenir de l'âme, la mort, le tombeau, la résurrection éternelle, devinrent la méditation de ces poëtes anglais, qui avaient faiblement imité les formes de notre théâtre. Ce caractère, déjà marqué dans Thompson, est bien plus sensible dans Young, et fit la gloire du seul de ses ouvrages qui lui ait survécu. Ces deux écrivains ont d'ailleurs plus d'un rapport.

De même que Thompson, au milieu des images plus graves que riantes de la nature champêtre dans le nord, est naturellement conduit aux vérités religieuses les plus solennelles et les plus terribles, Young mêle toujours dans ses poésies lugubres l'image des champs et un faible ressouvenir de ce qu'il a vu dans ce monde qu'il a quitté.

Nous devons, Messieurs, nous arrêter à cette poésie mélancolique. Sa puissance dure encore, et se retrouve dans les vers de Byron. Le scepticisme de Byron a sa passion, sa religion, s'il est permis de parler ainsi, comme la foi de Thompson ou de Young. C'est le sentiment mélancolique transposé, dénaturé; mais c'est toujours cette même agitation de l'âme rêvant à sa destinée future. Au lieu d'un mélancolique religieux, vous avez un mélancolique sceptique et égoïste; vous avez la passion du doute, au lieu de la passion de la croyance. Excusez cette digression, je reviens à l'auteur des *Nuits*.

A l'époque où Thompson venait de ranimer la poésie anglaise par son beau poëme des *Saisons*, ce docteur Young, dont je ne vous ai parlé que pour vous dire qu'il faisait un grand nombre de dédicaces, fut tout à coup appelé à une autre poésie. A l'âge de près de soixante ans, il lui vint un nouveau génie, parce qu'il lui vint une passion de tristesse, une infortune véritable qui, en remuant son âme, le faisait passer du rang d'écrivain factice au rang d'homme éloquent. Young vit mourir, en peu de mois, sa femme, sa fille et un jeune homme auquel il l'avait promise. Ces trois pertes rapides, les tristes détails de son malheur, ses soins furtifs pour ensevelir sur une terre étrangère et catholique les restes de cette fille chérie; tout cela vint agiter l'âme de Young, et lui communiquer quelque chose qu'il n'avait pas connu. Son deuil le rendit grand poëte.

Ce n'est pas, Messieurs, que cette poésie de Young, qui a tant excité d'admiration en France, et dont l'empreinte se conserve dans les vers de plus d'un poëte moderne, ce n'est pas, dis-je, que

cette poésie me paraisse la plus vraie, la plus naturelle des poésies, que cette douleur si profonde me paraisse même la plus vraie de toutes les douleurs dans les formes qu'elle emploie. Il semble qu'il appartienne aux sentiments profonds de ne pas être si verbeux. Bien que la civilisation chrétienne ait développé dans l'homme des sentiments que l'antiquité polythéiste négligeait, ou plutôt auxquels l'antiquité polythéiste ne parvenait pas; bien que la religion ait ajouté une corde de tristesse à notre âme, il semble cependant que la vraie douleur ne trouve pas tant de paroles.

Lorsque Young, réfléchissant à la fragilité de notre nature, à cette vie si périssable, à ces espérances si souvent trompées, à tous ces lieux communs qui sont d'épouvantables vérités, s'est écrié éloquemment : *Où est la poussière qui n'a pas vécu!* je n'imagine pas qu'il ait besoin d'employer deux cents vers à répéter sous toutes les formes ce qu'il a déjà dit avec tant de force et d'originalité.

Toute cette mythologie de spectres, de sommeil, de songes, de nuit sur son char d'ébène, invoquée par Young me touche moins que les vers simples de Gilbert mourant à l'hôpital, pauvre, sans secours, délaissé même de la gloire.

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour, et je meurs.
> Je meurs.... et sur la tombe où lentement j'arrive,
> Nul ne viendra verser de pleurs.
> Adieu, champs que j'aimais, adieu, douce verdure,
> Adieu, riant exil des bois,
> Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
> Adieu pour la dernière fois.

Ici les expressions n'ont rien de forcé; les sentiments sont beaucoup plus vrais, et la douleur beaucoup plus éloquente.

Voilà mon objection contre Young : c'est une imagination forte et monotone; c'est un écrivain mélancolique et factice. Il a des hardiesses singulières; il est Anglais, il est né sous le ciel de Shakspeare : comme lui il bouffonne sur les tombeaux : il mène la Mort au bal. (Le traducteur a ôté cela; il a eu peur de tout le dix-huitième siècle.) Young habille la Mort d'ornements pompeux; je crois même qu'il la fait danser.

Mais après ces caprices d'imagination, ces saturnales de mélancolie, s'il est permis de parler ainsi, il reprend une pompe monotone; et les mêmes idées reviennent lourdement et longuement développées.

Quand je lis une lettre de Bourdaloue, du respectable, du vertueux Bourdaloue écrivant à son supérieur : « Je sens que mon corps s'affaiblit et « tend vers sa fin; j'ai achevé ma course, et plût « à Dieu que je pusse ajouter : j'ai été fidèle... » je suis touché, ému. Quand je lis les paroles du religieux, qui, interrogé sur l'emploi qu'il a fait de sa longue solitude, répond : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui*, je vois tout un infini s'ouvrir à ma pensée.

Quand j'entends, à un siècle de distance, Bossuet parler de ses cheveux blancs, de sa voix qui tombe et de son ardeur qui s'éteint, ce pressentiment de la mort dans cet auguste vieillard, cette pieuse vocation qu'il réserve à ses dernières années me saisit d'attendrissement et de respect. Je n'ai pas besoin qu'il m'inonde de ses larmes, qu'il fasse incessamment retentir à mon oreille des paroles sépulcrales. L'idée de la mort est assez terrible; l'imagination achève dans le silence et la crainte.

La morale littéraire de ces réflexions, c'est que la satiété tue, c'est qu'en tout, il faut la sobriété du goût; c'est que la passion de la tristesse ne doit pas être épuisée plus qu'une autre; c'est qu'il suffit de montrer, d'indiquer, d'exprimer une fois, d'une manière forte et vraie, et qu'il ne faut pas traîner les âmes sur le spectacle de la même idée. Je suis convaincu que la gloire de Young, qui s'affaiblit en Angleterre, s'affaiblira encore davantage, et que les productions dans lesquelles on renouvellera cette monotonie sépulcrale n'atteindront pas l'avenir; car pour toucher l'âme de l'homme, il faut l'émouvoir, sans la fatiguer.

Je vais citer, pour finir, un poëte contemporain. Ces impressions mélancoliques ont dû naturellement s'offrir à l'imagination de notre siècle; il y a par conséquent à la fois imitation et vérité, l'exemple peut venir du dehors; mais l'impression nous était naturelle. En effet, les grands spectacles de nos troubles civils, les violentes agitations qu'ont ressenties les âmes depuis quarante ans, tant d'augustes infortunes, de si affreux mécomptes, de si grandes vertus immolées, de si grands talents égarés, tout ce redoublement de la fragilité humaine que manifeste le spectacle des révolutions, ne préparait que trop les esprits à la réalité de cette mélancolie, impuissante, lorsqu'elle est factice.

Ainsi, le goût des études sérieuses est l'esprit de notre époque. Quelque chose de triste, d'austère, de religieux, en est la passion. Tous les temps ont un esprit et une passion. L'esprit seul fait les choses ordinaires de la vie active; c'est la passion qui fait les grandes pensées. L'esprit fait les hommes qui agissent sur la scène du monde; la passion fait les poëtes, les grands écrivains, les philosophes même. La passion de la foi, je vous demande pardon de cette expression, le sentiment religieux élevé ou abaissé à la passion, dominait l'âme de Fénelon, de Bossuet : ils lui devaient leur éloquence.

Eh bien! l'esprit religieux aussi, mais sous une autre forme, l'esprit méditatif, mélancolique, sera

la passion de notre âge. Les plus beaux ouvrages de notre époque portent l'empreinte de cet esprit. Ainsi, le roman célèbre de *René*, que je nomme dans une vue toute philosophique, est peut-être le plus beau livre d'imagination produit depuis un demi-siècle. Pourquoi? Parce que c'est un homme de génie qui l'a écrit, et que c'est tout le monde qui l'a fait. C'est le genre d'originalité permis à notre siècle, c'est l'inquiétude rêveuse naturelle à une civilisation avancée, qui se montre dans toutes les expressions de ce drame singulier. Ce sont des idées qu'on n'eût pas comprises auparavant. Au quatrième siècle, je vous demande pardon de ces digressions et de ces secousses de mon esprit, au quatrième siècle, il y avait dans les ouvrages des chrétiens quelque chose d'une passion nouvelle, d'une insatiable curiosité sur les destinées de l'homme, d'un dédain de la terre, d'un élancement vers le ciel; c'est ce qui brille dans les ouvrages de Grégoire de Naziance, d'Augustin. A la fin du dix-huitième siècle, sous une autre forme, c'est le même dégoût de la vie commune, c'est la même espérance de je ne sais quelle perfection; c'est enfin, tout à la fois, l'agitation et l'ennui qui prédominent les âmes. Je crois donc que cette nature d'émotions vraie, réelle, n'étant plus une passion de cabinet, doit se communiquer nécessairement à la poésie, et que rien d'élevé, de vrai dans les arts d'imagination, dans l'éloquence, dans la poésie, ne paraîtra sans être marqué de ce caractère.

Mais quoique cette forme de composition nous soit maintenant indigène, qu'elle ne vienne plus seulement d'Angleterre, en copiant des pages d'Young, il faut qu'elle soit toujours dominée par cette convenance et cette vérité qui bannissent les longueurs. Ce qui est monotone est toujours faible. Si vous vous arrêtez trop longtemps sur ces émotions tristes, vous ne pénétrez plus au fond de l'âme. Je préférerais aux *Nuits d'Young*, ce morceau touchant et court dans lequel un poëte a jeté quelques-uns des sentiments de son âme, s'est occupé, en passant, de la vie et de la mort, de Dieu et de l'avenir, non pas avec la gravité orthodoxe d'un théologien, mais avec l'agitation d'une âme jeune, curieuse, mélancolique. Ce sont des élans du cœur, ce ne sont pas des traités; si c'étaient des traités, longs comme *les Nuits d'Young*, il pourrait y avoir du génie par accident; mais cela me fatiguerait plus que cela ne me toucherait. J'y verrais une espèce de spleen littéraire qui pourrait bien finir par le suicide du talent.

Je ne raisonne plus, et je vais citer (1) :

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance, etc.

(1) Lamartine, *Méditations poétiques*.

voilà, suivant moi, la poésie mélancolique dans sa plus touchante expression. La voilà naturelle, éloquente plus remplie de grâce encore que de tristesse, et surtout très-courte et très-rapide, donnant à l'âme une émotion, et ne lui faisant pas le long commentaire de sa propre douleur, ne la prêchant pas sur sa souffrance.

DEUXIÈME LEÇON.

Deuxième époque littéraire du dix-huitième siècle en France, en Angleterre et en Italie.—Originalité du génie anglais.— Richardson; détails sur sa vie. — Quelques mots sur Paméla. — Clarisse; grand caractère de ce roman. — Jugements de Voltaire et de Diderot. — Art admirable de Richardson. — Citation de quelques passages.

MESSIEURS,

Nous allons maintenant étudier la seconde époque littéraire du dix-huitième siècle, en France, en Angleterre et en Italie, trois pays si voisins et si divers, qui se sont communiqué leurs inspirations et leurs idées. En France, sous le nom de seconde époque, je désignerai le temps où les quatre génies créateurs du dix-huitième siècle n'agissent plus seuls sur la littérature, et sont remplacés ou entourés par ce nombre assez grand d'esprits inférieurs, mais brillants, qui concoururent à donner aux lettres françaises un caractère de popularité dans toute l'Europe.

En Angleterre et en Italie, cette seconde époque doit nous offrir encore des esprits d'un ordre élevé, des hommes dont les pensées agissent beaucoup sur l'esprit français. Une sorte de réaction s'accomplit; et, de même qu'au commencement du dix-huitième siècle, l'Angleterre avait réfléchi le génie de la France, ainsi dans cette époque la France à son tour réfléchit l'Angleterre. Notre esprit, d'abord si brillant, devint imitateur; notre littérature, d'abord imitée des anciens, devint copiste des modernes, même en cherchant la gloire de l'innovation et du paradoxe. L'innovation, si l'on peut parler ainsi, se plaça seulement dans la singularité de l'imitation.

C'est surtout l'Angleterre qui devint alors le modèle privilégié de la France. Les grands génies même du dix-huitième siècle l'avaient imitée; les esprits secondaires devaient l'imiter bien davantage. Ainsi, Messieurs, le développement naturel de notre cours, ce rapport, cette correspondance, que nous marquons sans cesse entre les peuples principaux de l'Europe se communiquant par la pensée, nous obligent à nous arrêter quelque temps sur l'Angleterre.

Nous avons déjà parlé de ses poëtes. En effet, quand il s'agit d'imagination et de génie, les poëtes

ont le droit d'être en tête du mouvement; ce sont eux qui agitent les premiers l'esprit de leur nation, qui jettent sa pensée dans des routes nouvelles, qui éveillent et développent ses sentiments. Ainsi, dans la Grèce, Homère, ou toute l'école poétique qui s'appelait Homère; ainsi, dans l'Italie, quelques-uns de ces vieux poëtes, que Virgile n'a fait oublier qu'en morcelant leurs vers dans les siens; ainsi, dans l'Europe du moyen âge, ce Dante, si grand théologien pour son siècle, et si grand poëte pour le nôtre, ce Dante qui créa à la fois toute une mythologie et toute une langue, ont les premiers remué l'esprit de leurs contemporains, et donné le mouvement aux siècles à venir.

Ainsi, en Angleterre, Shakspeare a tout fait naître à la fois, la hardiesse, le sublime du langage, l'imagination dramatique, soit dans le pathétique, soit dans la comédie. Ainsi, notre Corneille, venu plus tard, quand la langue française était déjà dénouée par le génie de Montaigne, eut peut-être une influence moins universelle, moins éclatante, remua moins de choses à la fois; et cependant, sa trace se trouve dans tout ce que l'esprit humain a fait de grand en France au dix-septième siècle.

Mais ces grands hommes, ces poëtes qui mènent la pensée de leurs contemporains, qui la poussent en avant, il ne faut pas les espérer à toutes les époques même de splendeur littéraire. Young, Thompson, que j'ai nommés, dont j'ai caractérisé les principales beautés, n'ont pas eu cette puissance sur leur siècle; ils appartenaient seulement à cette vaste galerie littéraire que nous parcourons, par l'influence qu'ils ont particulièrement exercée sur l'esprit et le goût français.

Une autre révolution, une autre influence est visible en Angleterre. Elle s'est formée indépendamment de la poésie contemporaine, quoiqu'on y reconnaisse la trace de la vieille poésie de Shakspeare; c'est celle de l'imagination jointe à la morale, dans une prose éloquente.

A ce titre, personne de vous ne sera étonné de me voir fixer quelque temps votre attention, sur quoi? Sur des romans. Et pourquoi non? Le roman moral, ce genre de littérature presque absolument inconnu à l'antiquité, est presque l'expression la plus vivante et la plus fidèle de notre civilisation moderne : il est l'histoire privée de la société, tandis que l'histoire elle-même n'est que la peinture des hommes publics et des événements extérieurs. De plus, ce reproche fait par un homme d'esprit à la nation française, de n'avoir pas la tête épique, appartient un peu à tous nos peuples modernes, si enfoncés dans les intérêts matériels de la vie, si entravés, si préoccupés de tous les soins de leur civilisation élégante et industrieuse. Il faut le dire, Messieurs, le roman éloquent, le roman passionné, le roman moral et vertueux, est, sous certains rapports, le poème épique des nations modernes. Sans doute ce nom ne sera réservé que pour un bien petit nombre de romans privilégiés; mais ils le méritent. De même que chez les peuples poétiques de l'antiquité, au milieu de cette vie toute musicale qui les transportait sous leur beau climat, les chants conservés de quelques Bardes ravissaient les imaginations; ainsi dans notre vie à la fois plus sociale et plus oisive, ainsi dans nos mœurs de salon substituées aux mœurs de *l'Agora* et du *Forum*, quelques-unes de ces inventions savantes, ou spirituelles, ou passionnées, qui règnent dans les romans, préoccupent tous les esprits, et produisent presque l'impression, que ces chants populaires des premiers temps faisaient sur les âmes plus naïves des nations antiques.

Messieurs, ces paroles sont une espèce de prologue, et si vous voulez d'apologie, pour me donner le droit de vous entretenir d'un romancier anglais qui a puissamment agi sur la littérature française du dix-huitième siècle, qui a excité l'enthousiasme de plusieurs écrivains célèbres, et dont l'influence se retrouve dans toutes les innovations dramatiques méditées alors, et heureusement tentées aujourd'hui. Cet écrivain, c'est Richardson, homme qu'il est permis de nommer ici, et même avec respect; car, quelle que fût la vivacité séduisante de son imagination, quel que soit le coloris trop véhément et trop hardi de plusieurs de ses peintures, nul écrivain n'a fait aimer davantage la vertu, nul écrivain ne l'a sentie plus au fond de son cœur. Cet éloge, je le justifierai par la sentence, même assez sévère, de l'un de ses contemporains, de l'un de ses compatriotes. « Richardson, dit le « docteur Blair, est le plus moral de tous les ro- « manciers; ses intentions sont toujours vertueuses « et pures; on ne peut lui refuser du génie, quoi- « qu'il ait eu le malheureux talent d'allonger sans fin « des ouvrages d'amusement. »

La sévérité littéraire de ce jugement laisse toute sa force à l'éloge moral donné par un homme d'un esprit grave et d'une profession sainte. D'intéressantes observations viendront d'ailleurs se lier à l'examen de cet auteur célèbre; il est pour nous l'exemple le plus éclatant de ces révolutions quelquefois inégales et contradictoires qui s'opéraient dans l'esprit des deux peuples. Ainsi l'Angleterre, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, avait été remarquable par une sorte d'emportement sceptique et épicurien; je parle du caractère de ses principaux écrivains. Les ouvrages des Collins, des Tindal, des Bolingbroke, affichaient, il faut le dire, le plus spirituel et quel-

quefois le plus coupable mépris des lois austères de la religion et de la morale. On ne peut dissimuler que, dans les égarements semblables où fut entraîné le génie de plusieurs écrivains célèbres du dix-huitième siècle, l'imitation anglaise est frappante et continue : singulier phénomène, synchronisme moral, qu'il importe de remarquer! Au moment où l'imitation de licence anglaise agissait avec tant d'empire sur les beaux esprits de la France, et recevait un nouvel éclat, un vernis plus séduisant de la vivacité, de la légèreté naturelle à notre nation, l'Angleterre semblait se repentir de l'exemple qu'elle avait donné, et contredire sa propre influence : un retour vers les idées sévères de la morale s'opérait de toutes parts. Tandis qu'ici les ouvrages même de pure philosophie s'imprégnaient trop souvent d'un *sensualisme* grossier et peu philosophique, en Angleterre, les fictions, les romans mêmes, se remplissaient de morale et de religion. Il importe, Messieurs, d'examiner ces vicissitudes, ces alternatives de l'esprit humain. Parmi les auteurs de cette révolution mémorable dans la littérature anglaise, se place au premier rang Richardson, tout à la fois par l'éclat de son talent et par la popularité de ses ouvrages.

Nous allons entrer ici dans quelques détails sur la vie de Richardson, afin de mieux comprendre ses écrits.

Richardson était né à la fin du dix-septième siècle, au milieu même de cette époque de scepticisme anglais dont il devait démentir les exemples et les doctrines. Les premières années de sa jeunesse furent obscures et pauvres; l'essor de son talent fut tardif. Cependant ce talent était reconnaissable dès son enfance; mais, retenu d'abord par les soins d'une profession laborieuse, celle d'apprenti imprimeur, il attendit au milieu d'un travail modeste et lucratif, l'âge de cinquante ans, pour écrire et pour mériter cette réputation qui porta son nom dans toutes les parties de l'Europe. Nous lui demanderons à lui-même les premiers aveux, les premiers pressentiments de son talent. Voici ce qu'il raconte dans une lettre : « Je me souviens que, dès mon jeune âge, on remarquait en moi le don de l'invention; je n'aimais pas à jouer comme les autres écoliers; mes camarades me nommaient le *sérieux* et *M. Gravité*. Cinq d'entre eux surtout se plaisaient à sortir avec moi, soit pour nous promener, soit pour aller chez leurs pères ou chez le mien, et ils me demandaient de leur conter mes histoires, comme ils disaient. Je leur en contais quelques-unes de vraies que j'avais lues, et d'autres que j'inventais, et qui souvent les touchaient beaucoup, etc. Toutes mes histoires, je suis fier de le dire, étaient d'une excellente morale. »

Ce ne fut pas la seule étude de Richardson. Avec cette familiarité décente, commune dans les mœurs anglaises de cette époque, il passait une partie de ses heures de loisir, dans la compagnie de jeunes filles nées de pauvres et honnêtes familles comme la sienne; il leur racontait ses histoires, qu'il rendait alors encore plus touchantes. De plus, il avoue lui-même qu'il se faisait quelquefois le secrétaire de ces jeunes personnes, et se préparait ainsi à composer ces lettres, souvent un peu trop longues, qu'on lit dans *Paméla*, dans *Grandisson* et dans *Clarisse*.

Quoi qu'il en soit de cette première éducation de son talent, ce fut surtout par la méditation, par une sorte de taciturnité réfléchie, particulière aux Anglais, que Richardson amassa ce trésor de connaissances, d'idées et de nuances morales, qui font le charme et l'intérêt de ses livres. Sa condition pauvre, à une époque où la haute société anglaise était encore très-fière de ses priviléges et très-séparée du reste de la nation, devait l'éloigner du grand monde; mais une circonstance particulière le rapprocha d'un des modèles les plus originaux et les plus scandaleux que pouvait offrir cette société brillante qui lui était interdite. Imprimeur, Richardson se trouva engagé à publier les pamphlets politiques du duc de Wharton, intrigant plein d'audace et de talent, affichant scandaleusement le mépris de tous les principes, homme d'esprit au plus haut degré, depuis peu tombé du pouvoir, et alors écrivant.

Le duc de Wharton était, sous quelques rapports, il en faut croire les contemporains, digne de servir de modèle à ce héros de l'esprit et de la corruption, que la main de Richardson a tracé avec de si vives couleurs, et dont le nom est devenu, pour ainsi dire, une personnification du vice élégant. Richardson, pour prix de ses communications avec lord Wharton, se trouva judiciairement poursuivi comme imprimeur; cependant il ne perdit pas son brevet; et, dans la suite, sir John Onslow, président de la chambre des communes, auquel le mélancolique Young a adressé tant de dédicaces flatteuses, chargea Richardson de l'impression, beaucoup plus paisible et moins compromettante, des procès-verbaux de la chambre des communes.

Messieurs, je vous donne ces détails pour vous rassurer sur l'existence de Richardson : vous êtes bien avertis que, par l'exercice d'une industrie modeste, de pauvre il était devenu riche, et que vers cinquante ans il put se livrer à ces mouvements d'imagination, à ces vagues inspirations de cœur, à ce besoin de penser, de sentir et d'écrire, qui le tourmentaient depuis sa jeunesse, et qu'il avait

ajournés, afin de s'occuper d'abord du sérieux et du *prosaïque* de la vie.

Voilà donc, à cinquante ans, Richardson, jusque-là imprimeur comme le fut Franklin, essayant enfin de faire des livres, au lieu de publier seulement les livres des autres. Ce talent de conter et d'écrire des lettres, première occupation de sa jeunesse, lui revint naturellement; ses études n'étaient pas variées; il ne savait pas le latin, non plus que Shakspeare, non plus qu'Homère. Ainsi, quand vous trouverez dans ses romans de longues citations latines, sous la plume de quelque correspondant pédantesque, sachez bien qu'il les recevait probablement de quelques-uns des auteurs dont il imprimait les ouvrages.

C'est donc surtout dans les souvenirs et la vocation de ses premières années, c'est dans cet esprit sérieux et moral, dans cette gravité religieuse, que les mœurs de famille et les controverses si communes en Angleterre ont également concouru à entretenir, c'est dans la réflexion solitaire ou le spectacle de la vie que Richardson puisa cette abondance d'idées et de sentiments qui remplissent ses ouvrages. Mais ce qui le caractérisait surtout, c'était une ardeur, une vivacité de préoccupation qui seule peut expliquer le puissant intérêt, le charme de réalité attaché à ses longues fictions.

Je parlerai peu de *Paméla*, ouvrage dont le sujet, d'une part, n'est pas assez sérieux, et, de l'autre, n'est pas assez pathétique pour nous; car ce qu'un sujet aurait de profane à nos yeux serait couvert et corrigé par ce qu'il aurait de pathétique: nous y assisterions comme à une tragédie; et cela deviendrait innocent. Paméla ne nous donne pas cet avantage. Mais, pour l'étude de l'art, et sous un point de vue dont la plus austère bienséance ne saurait s'alarmer, nous pouvons approcher sans crainte de cette riche, de cette brillante, de cette touchante invention de Clarisse. Je ne dis pas que nous aurons le droit ni le bonheur d'éprouver l'enthousiasme contagieux de Diderot; je n'ose me le promettre; mais enfin, nous dirons nos impressions sur ce livre, qui a si vivement touché le dernier siècle, qui est certainement trop oublié aujourd'hui, et qui renferme des beautés immortelles, et surtout une puissance de naturel, de pathétique, que rien peut-être n'a surpassée dans la littérature anglaise.

Rappelons d'abord, comme indice, comme témoignage du grand talent qui éclate dans cette composition et la préoccupation de l'auteur, et celle des contemporains et des lecteurs. Richardson avait publié les quatre premiers tomes de *Clarisse*. Malgré la grosseur des volumes, l'ouvrage était encore bien peu avancé. Cependant l'intérêt des lecteurs était déjà puissamment agité: on lui écrivait de toutes parts, on lui demandait pour ainsi dire des nouvelles de ces personnages, dont l'histoire n'était pas encore développée tout entière dans son esprit: un vif intérêt, une sorte de passion s'attachait à leur destinée. Les uns, touchés de la sublime innocence de Clarisse, de cette ingénuité si pure, si élevée, si charitable, de cette chasteté d'âme unie à tant d'élévation, à tant de sagacité d'esprit, le suppliaient de faire que jamais ce beau modèle ne fût altéré; d'autres lui demandaient au moins que sa vie fût sauve, qu'elle fût un jour rendue au bonheur; d'autres enfin s'intéressaient à Lovelace. Il y a des lettres écrites et précieusement conservées, où l'on voit des âmes de femmes qui ont demandé à Richardson avec une sorte d'indiscrétion, s'il m'est permis de parler ainsi, et en même temps de piété presbytérienne, que si Lovelace était bien coupable, il le punît en ce monde, mais qu'au moins il sauvât son âme.

Richardson, dans l'obsession de sa pensée, était lui-même inquiet, agité; au seul nom de Clarisse, il hésitait quelquefois à déshonorer, même indirectement, ce modèle qu'il avait conçu si chaste et si pur; il hésitait à combler l'infortune d'une vertu si digne du bonheur; puis une meilleure réflexion lui faisait sentir que la plus haute vertu ne peut pas recevoir sa récompense sur cette terre; et, par respect pour elle, il poussait son malheur jusqu'aux dernières limites.

Enfin, de nouvelles supplications venaient encore, après le cinquième et le sixième volume, demander en grâce à l'auteur de sauver Clarisse, de conserver Clarisse au monde; Richardson fut inflexible.

Eh! Messieurs, sans cette innocente erreur de l'écrivain, sans cet enchantement que lui donnent à lui-même ses propres idées, comment voulez-vous qu'il ait le droit d'agir sur l'esprit des autres, comment voulez-vous qu'il vous touche, qu'il vous fasse pleurer, qu'il domine votre âme, si lui-même n'a pas été agité de toutes les impressions qu'il veut vous imposer? C'est là, en partie, le secret, la magie du talent de Richardson.

Eh bien, ce talent, cette magie, était alors toute nouvelle en Angleterre, et presque dans la littérature européenne. Jusque-là, qu'avait-on vu? Des romans tout à fait romanesques, semblables à ces fictions des Grecs dégénérés; des histoires qui ne peignaient ni la vie réelle et intérieure de l'homme, ni même les costumes accidentels de la société, ces longs, ces insipides, quelquefois ces amusants romans, produits par l'imagination de mademoiselle Scudéry et de la Calprenède; ces romans élégants, ingénieux, délicats, inspirés par l'âme et le goût

de madame de La Fayette ; romans dans lesquels il y a toujours une sorte de contradiction entre les mœurs des personnages et l'époque où on les place; romans qui ne sont que des reflets affaiblis de l'élégante urbanité de la cour de Louis XIV. Mais le roman profondément moral, le roman qui prend l'âme et la suit dans toutes ses nuances, le roman qui prend la vie dans toutes les conditions, qui laisse à chaque condition son caractère, son intérêt, sa passion, son langage, le roman qui est un immense drame, n'existait pas. Ainsi, par exemple, lorsqu'une femme d'esprit du dix-huitième siècle en France avait écrit l'histoire du siége de Calais, croyez-vous qu'elle eût cherché dans les chroniques du temps la vérité des mœurs et du langage? Point du tout. Elle avait prêté aux héros historiques de son roman les sentiments de fidélité de cour, qui pouvaient exister au temps où elle écrivait. Voilà ce qui arrivait pour les romans historiques. Quant aux romans tout à fait inventés, ils étaient continuellement, quelle que fût l'époque et le nom des personnages, la reproduction de l'élégante politesse du dix-septième siècle; ils ne dérogeaient pas jusqu'à la vérité.

Richardson au contraire, précisément parce qu'il était tout préoccupé des êtres qu'il a créés, leur conserve, leur trouve une foule de nuances vraies qui ne ressemblent pas seulement à ce qu'on voit dans telle ou telle société, dans telle ou telle époque, mais qui ressemblent à l'homme en général. C'est, sous ce rapport, le plus grand et peut-être le plus involontaire imitateur de Shakspeare; comme lui il est attentif surtout au développement des nuances infinies que renferme le cœur de l'homme, dans toutes les conditions. Ces nuances, il les voit d'autant mieux qu'il s'est passionné pour les personnages qu'il imagine, que ses personnages sont devenus une des formes de sa propre existence; que c'est lui qu'il sent en eux. Et ce don du poete, plus étonnant peut-être dans le poëte dramatique, parce qu'il n'a qu'un moment pour le montrer, Richardson le développe lentement, plus à son aise, mais avec plus d'illusion, de vraisemblance dans les longs volumes d'un roman où rien ne l'arrête, où sa plume court et s'égare librement comme sa pensée. Mais vous me direz que toutes les imaginations ne sont pas aussi vives à la fois et aussi patientes, que bien des gens se lasseront de suivre la composition et le développement de ces êtres que forge Richardson, et dont il raconte l'histoire en dix volumes.

Ici vient encore une autre observation. Non-seulement la littérature reproduit les mœurs de la société, mais encore elle dépend, dans ses formes, de certains accidents de cette société. Alors l'Angleterre politique, animée par ses débats, avait cependant dans ses mœurs quelque chose de domestique, de grave, de solitaire, qui permettait et les longues réflexions et les longues lectures. La science, l'esprit, le talent n'étaient pas encore des choses commodes, expéditives, qu'on veut acquérir en une heure, pour en user aussitôt. Dans la solitude des nombreux châteaux qui peuplaient l'Angleterre, dans la paix de ces familles qui semblaient autant de *clans*, de tribus, pendant les longues soirées d'hiver, on lisait lentement un roman; on était encore moins pressé que l'auteur; on le suivait volontiers dans tous ses détours, on se désennuyait par ses longueurs. Mais lorsqu'une civilisation plus avancée abrège également les travaux et les plaisirs de l'esprit, lorsqu'on fait tant de résumés, même des histoires les plus sérieuses, il faudrait faire un résumé des romans : la fiction n'a pas le droit de se faire écouter si longtemps, quand la vérité peut à peine trouver audience. Ce sont là des accidents de la société qu'il importe de constater; puis, il faut les oublier un moment, quand on examine, dans la vue de l'art, un monument élevé par un homme de génie.

M'arrêtant donc à *Clarisse*, après avoir caractérisé la puissance générale de préoccupation et d'émotion qui appartient à l'auteur, je saisirai quelques-uns des traits de cet ouvrage; je les ferai ressortir; je les rapprocherai de quelques imitations essayées en France.

J'ai dit que le génie de Richardson avait quelque chose de commun avec celui de Shakspeare. Le plus grand trait de cette ressemblance est dans l'art et dans la complaisance qu'ils ont tous deux, lorsqu'il s'agit de tracer avec une minutieuse fidélité des caractères de femmes. Chose singulière! ce Shakspeare, souvent cynique, vivant au milieu d'un siècle grossier, dont quelquefois même il exagérait la licence, a trouvé des couleurs d'une admirable pureté pour dessiner des personnages de femmes : Cordelia, modèle de piété filiale, Imogène, Desdemona, Ophélie, Jessica, toutes physionomies pures et gracieuses, à peine altérées par quelques traits d'un faux goût, et où respire une douceur inconnue dans le siècle de Shakspeare, et qui semble nous étonner davantage sous le pinceau d'un si rude et si mâle génie. Dans une civilisation meilleure, Richardson a le même talent. Henriette Byron, Clémentine, Paméla, Charlotte, Clarisse, miss Howe, toutes physionomies d'une admirable pureté, où brille le beau idéal de l'âme humaine, parée de grâces et de vertus. Voilà le premier trait qui semble le distinguer comme créateur de caractères, comme ayant ajouté des êtres que vous reconnaissez à ceux qui existent dans le

monde. Un autre attribut de son génie, c'est la puissance et la variété des inventions secondaires qui doivent faire ressortir une pensée principale. A la vérité, cette puissance et cette variété sont achetées par des longueurs dont se moque ou s'impatiente Voltaire :

« J'ai lu *Clarisse*, dit-il, pour me délasser de mes travaux pendant ma fièvre ; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle Clarisse aime un débauché nommé monsieur de Lovelace. Je disais : Quand tous ces gens-là seraient mes parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume, pour les vendre. »

Et ailleurs, au moment même où il était au milieu des horreurs de son *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Allemagne*, faisant des recherecherches dans de gros volumes, il s'écrie : « Vient un roman de *Clarisse* en six volumes, que des anglomanes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage ; je suis assez fou pour le lire; je perds mon temps et le fil de mes études. »

Il perdait le fil de ses études; ainsi la distraction était forte. Voilà comment le plus brillant des esprits du dix-huitième siècle, comment l'admirable et le profane Voltaire jugeait *Clarisse*. Voyons comment le sceptique et pourtant enthousiaste Diderot pensait du même livre :

« Cet ouvrage m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure ; quelquefois l'on s'en aperçoit, et l'on me demande : Qu'avez-vous? Vous n'êtes pas dans votre état naturel ; que vous est-il arrivé? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. O mes amis ! Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible, je laissais là le devoir et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir (1). »

Voilà un enthousiasme bien vif, un peu singulier même ; car figurez-vous un homme qu'on interroge sur sa santé, sur sa fortune, et qui vous répond : O mes amis ! Paméla.... (On rit).

Ce n'est pas tout : Diderot, qui, avec un talent vif et fécond, a cependant écrit peu de pages durables, Diderot avoue lui-même que Richardson était une des séductions qui le détournaient du travail : il lui impute tout le temps qu'il a perdu.

Ainsi voilà un ouvrage bien diversement jugé par le génie du dix-huitième siècle, par le dix-huitième siècle personnifié, Voltaire, et par un esprit fort et brillant, Diderot. Et nous, quel jugement allons-nous essayer? Nous jugerons peu, nous raconterons; surtout nous abrégerons, et puis nous citerons quelques traits, et puis nous prendrons Voltaire lui-même à partie; nous le saisirons au passage, un jour qu'il a imité Richardson, et nous lui montrerons qu'il est resté bien loin de ce grand maître de pathétique et d'éloquence. Oui, sans doute, il y a de prodigieuses longueurs dans Clarisse ; oui, sans doute, pour me faire connaître toute la famille Harlowe, pour me faire connaître et Lovelace et ses amis, pour me peindre toute cette société, non pas factice, mais très-réelle, qui, au milieu du dix-huitième siècle, étalait en Angleterre le scandale de sa corruption aristocratique, Richardson remplit bien des pages, écrit bien des lettres. Mais était-il possible d'arriver à cette complète et minutieuse peinture de la vie, en étant plus rapide et plus court? La forme épistolaire, adoptée par l'auteur, n'était-elle pas à la fois le seul moyen de rendre cette peinture si fidèle et si vraie, et l'inévitable moyen de la rendre si longue?

Lorsque, dans une fiction morale, les pensées intimes de chaque personnage vous sont transmises par un personnage à part et pour vous trop connu, c'est-à-dire l'auteur, il y a là sans doute un grand mensonge; mais il y a peu d'illusion. N'aimeriez-vous pas mieux croire lire vous-même ce qui se passe dans chacune des âmes? Après les *confessions* qui sont si rares, rien ne peint mieux l'homme que les lettres. Dans la vie réelle, les lettres, quoiqu'elles mentent quelquefois, sont, à tout prendre, les mémoires les plus authentiques sur les personnages célèbres de l'histoire. Quand vous lisez les *Lettres de Jean Sobiesky*, vous le voyez conquérant tracassé par une femme hautaine ; vous le voyez de la tente du grand-visir, du milieu des trésors qu'il a conquis, écrivant à cette épouse dont il ménage l'orgueil, dont il flatte la coquetterie, et lui promettant les riches dépouilles du harem du visir ; vous le surprenez recommandant de faire mettre un bon article sur sa victoire dans la *Gazette de Vienne*. Sobiesky même, écrivant des Mémoires, eût-il dit cela? Si, dans la vie réelle, les lettres sont ce qui met le plus l'homme à nu, il me semble que, dans le roman, l'adoption du style épistolaire est la plus puissante, et, pour ainsi dire, la plus vraie des illusions.

Maintenant, quel doit être l'art de l'écrivain pour que les répétitions soient évitées, pour qu'un rapport ou un contraste entre les divers correspondants

(1) Éloge de Richardson, par Diderot.

fasse ressortir les faits, les idées qu'expriment leurs lettres! Cet art est admirable, et jamais auteur ne l'a porté plus loin que Richardson. Quelques exemples suffiront pour indiquer ma pensée.

S'agit-il de raconter les derniers moments de la vertueuse, de l'admirable, de la désolée Clarisse, quel sera l'homme qui, par son caractère et son nom, jettera sur ce qu'il raconte un intérêt, une originalité nouvelle? Ce sera l'ami de Lovelace, ce sera l'admirateur de ses vices, ce sera l'imitateur de ses corruptions, ce sera un second Lovelace, touché de repentir et converti par le respect et la douleur. S'agira-t-il encore de peindre les horreurs du deuil qui suit la mort de Clarisse? S'agira-t-il d'entrer dans l'intérieur de la famille Harlowe, de retracer toute cette scène lamentable, qu'est-ce qui écrira? Ce sera le colonel Morden, un homme de guerre, le vengeur destiné de la malheureuse Clarisse. Le poëte, car Richardson est poëte, le poëte l'a senti; les anciens avaient tort avec leurs pleureuses à gage qui suivaient les funérailles. Ce n'est point par les cris et les pleurs de quelques femmes, que l'on peut honorer assez cet héroïsme d'innocence et de pureté; il faut faire tomber une larme des yeux stoïques d'un homme de guerre, d'un homme de sang. C'est ainsi que, par un admirable contraste entre le fait et le témoin, Richardson met toujours deux intérêts dans ses lettres: celui du récit et celui du narrateur.

Avec un art non moins habile, Richardson a tellement entrelacé les lettres de ses personnages, qu'elles vous jettent incessamment de la crainte à l'espérance, et vous agitent encore, quand vous n'espérez plus. Ainsi, lorsque l'inflexible, l'orgueilleuse famille des Harlowe est enfin attendrie sur le sort de Clarisse, Clarisse meurt; et après le récit de ses derniers moments, arrive une série de lettres amicales et conciliantes, comme un vain cérémonial, comme une procession de politesses mondaines, pour louer, pour rassurer, pour consoler celle qui n'est plus, et qu'on a laissée mourir par ingratitude et par insensibilité. Création de grand écrivain! L'inutilité même de ces lettres en fait le pathétique.

Tel est, pour la composition, l'art que l'on peut remarquer dans cet ouvrage; ensuite, ou plutôt bien avant, il faut placer la morale et le style. Par style, j'entends la passion, le naturel, l'âme mise en dehors par la parole.

La morale.... Oh! c'est là surtout que le génie de Richardson brille d'un immortel éclat. Soit que vous considériez la morale comme l'expression des devoirs, soit que vous la considériez comme la science des caractères; que le moraliste devienne un prédicateur de vertu, ou seulement un observateur du cœur humain; sous ces deux rapports, il est impossible de porter plus haut que Richardson la sagacité qui devine, et l'éloquence qui touche.

Ainsi cette foule de personnages que le poëte a rassemblés, tous ces acteurs qu'il fait concourir à son but, ont tous des physionomies distinctes et des traits qui s'accordent. Leurs paroles, leurs actions, leurs passions, leurs intérêts, sont dans une étroite correspondance; vous reconnaissez chacun d'eux, lorsqu'il parle; vous le devinez, lorsqu'il ment.

En même temps il n'est peut-être pas de livre sérieux dont la lecture vous laisse une émotion plus touchante en faveur de la vertu. Toutes les idées de morale et de religion y sont ramenées, tantôt par les blasphèmes de ceux qui les nient, tantôt par les sacrifices et les adorations de celle qui les embrasse, comme son seul appui dans le monde.

Voltaire, Messieurs, je vous l'annonçais tout à l'heure, doit paraître devant vous comme imitateur de ce livre dont il s'est moqué. En effet, dans un de ses ouvrages que je ne nommerai pas, il a tracé la peinture d'une jeune femme coupable d'une faute involontaire, mourant déchirée de remords. Quelle scène a-t-il imaginée? Quelles expressions a-t-il trouvées? Un mélange de pathétique et de bouffonnerie. Cela est bien anglais; mais le goût anglais se le défend quelquefois; et vous le verrez tout à l'heure sous la plume de Richardson. Auprès du lit de cette jeune femme mourante, Voltaire a placé un philosophe ému, mais qui raisonne comme un physiologiste, et dit: « Quel est ce mécanisme incompréhensible qui porte le désordre dans notre sang, qui fait que nous mourons pour une idée? etc., etc. » Cependant Voltaire représente la jeune victime mourant avec plus de douceur que de résignation; et il peint, par ces belles et insuffisantes paroles, tout ce qu'elle souffre et tout ce qu'elle inspire:

« Elle ne se parait pas d'une vaine fermeté; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins: Elle est morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans son époux, sa vie, et ce qu'on appelle *l'honneur*, sans regrets et sans déchirements? Elle sentait toute l'horreur de son état, et le faisait sentir par ces mots et par ces regards mourants qui parlent avec tant d'empire. Enfin elle pleurait comme les autres dans les moments où elle eut la force de pleurer. »

Eh quoi! Messieurs, pas un mot dans cette peinture ne rappelle une émotion religieuse, si naturelle à la faiblesse et au malheur, si naturelle à l'innocence et au repentir! Est-ce ainsi que le génie de Richardson avait conçu sa Clarisse? Voulait-il

qu'au moment où elle quittait la vie, aucune espérance céleste ne vint voler autour d'elle? Voulait-il que ce lit de mort si triste et si lamentable ne fût entouré d'aucune consolation? Au lieu de réserver cette absence de tout sentiment religieux à l'heure de la mort, pour en faire la punition du crime, aurait-il osé en faire l'état naturel, et pour ainsi dire la récompense d'une âme tendre et pure?

Si Voltaire a été conduit par les impressions de son scepticisme personnel, il aurait encore, comme artiste, commis la plus grande des fautes. Mais je rougis de traiter ainsi la question. Richardson, au contraire, dans la peinture qui a servi de modèle à Voltaire, a réuni les émotions religieuses à côté de toutes les menaces de la mort; il a fortifié le cœur de la jeune fille par une ardente piété; il rend ainsi son courage plus touchant et plus vrai; sa mort semble une solennité sainte.

« La mourante avait gardé le silence depuis quel-« ques minutes, etc., etc. »

Voilà ce qu'a méconnu Voltaire; et cependant il avait fait Zaïre!

Encore une remarque, Messieurs, sur la touchante et religieuse peinture tracée par Richardson. Le récit est dans la bouche d'un témoin profane, quoique ému. Richardson vous en fait souvenir par un trait; car il n'oublie jamais ses personnages. Celui qui raconte reconnaît à peine quelques-unes des prières chrétiennes murmurées par la bouche mourante de Clarisse; il croit seulement les avoir entendues une fois à des funérailles.

Il y a, Messieurs, dans ces sentiments tristes, dans ce pathétique religieux et mélancolique, quelque chose qui fuit pour ainsi dire la foule et le monde. Mais dans cette vue secondaire, sans être frivole, qui nous préoccupe, dans cette espèce de contemplation théorique du beau, dans cette recherche studieuse de toutes les richesses, de toutes les variétés de l'art appliqué au triomphe de la morale, ne sommes-nous pas frappés de la puissance qui s'attache à cette peinture si naïve et si religieuse, et de ce qui manque à la peinture tracée par Voltaire?

Maintenant le dernier mérite qui me reste à indiquer rapidement dans *Clarisse*, c'est la variété, ce mérite qui est le génie même, ce mérite qui est inséparable de la vivacité, de l'imagination, de la fécondité des pensées.

Voulez-vous parcourir les deux extrémités de la pensée humaine, vous élancer tout à coup aux extrémités de la joie et de la tristesse, aux extrémités de la pureté d'âme et de la corruption hautaine et violente? parcourez quelques-unes de ces lettres: ce sont des pays, des horizons opposés que vous allez franchir. Si vous entrez dans la famille des Harlowe, vous voyez toutes leurs douleurs avec des nuances prodigieusement distinctes. Quelques pages plus loin, vous retrouvez la vivacité impétueuse de Lovelace, son incorrigible folie, et cette gaieté non plus du vice, mais du remords, qui cherche à s'étourdir, à se distraire, à s'enlever à lui-même. Cette variété amène nécessairement les caractères et les nuances de style les plus fortement marquées et les plus originales.

Richardson n'est pas, comme Rousseau, un écrivain savamment artificiel, un grand maître de la parole oratoire. Non : les critiques anglais lui trouvent souvent un défaut de goût, lui reprochent une sorte de diffusion, de négligence; il n'est éloquent que lorsqu'il est profondément ému; il l'est, comme le voulait Pascal, nous disant: *On est tout étonné et ravi lorsque, dans un livre, au lieu d'un auteur, on rencontre un homme.* C'est là le mérite de Richardson. Ainsi, par ce don de l'émotion et du pathétique, les images les plus fortes, les plus hardies arriveront naturellement sous sa plume; il sera d'une éloquence admirable par moment, par accident, comme le personnage est ému. Lorsque tous les longs détails des funérailles de *Clarisse* seront racontés par l'intrépide et fier colonel Morden, vous trouverez sous la plume de cet homme de guerre, touché de la mort de son innocente cousine, des expressions pathétiques, ardentes, et parfaitement simples et vraies. Il vous dira, et cette fois je traduis sur l'anglais; je ne suis pas très-content des traductions, et vous ne serez peut-être pas très-contents de la mienne:

« *Une heure du matin.* — En vain j'ai essayé « de prendre du repos; vous m'avez dit de vous « donner beaucoup de détails; il me serait impossi-« ble de me les défendre; ce sujet mélancolique « remplit toute mon âme. Il est minuit; je vais con-« tinuer mon récit. A six heures, le char funèbre est « arrivé à la porte de la cour du château; l'église de « la paroisse est à quelque distance; mais le vent « soufflait avec tant de force, qu'il nous apporta « de loin le bruit des cloches, et qu'il fit sentir à la « désolée famille un redoublement de deuil et d'an-« goisse, avant même que le char funèbre n'eût « paru: nous apprîmes que le bruit de ces cloches « était un témoignage de respect donné à la mé-« moire de la chère défunte par les habitants de la « paroisse. Jugez maintenant, par notre tristesse « dans l'attente de ce moment funèbre, combien « elle dût être plus grande lorsque le char arriva. « Un domestique vint pour nous apprendre ce que « le bruit sourd des lourdes roues du char sur le pavé « de la cour nous avait dit d'avance; il ne parla pas, « il ne pouvait parler; il nous regarda, il s'inclina, « et il sortit. Je me levai; il n'y avait que moi

« qui pût se lever; son frère cependant me suivit. »

Ce qui vous frappe dans ce récit, ce sont ces expressions si vives, si originales, et en même temps si naturelles; c'est ce vent froid du nord, qui apporte d'avance le bruit de la cloche, qui fait sentir la douleur avant que le deuil lui-même ne soit là, cette énergique vérité de détails étendue à tout, qui fait que ce domestique n'a point de paroles, qui fait de son silence une annonce si pathétique.

Si l'on suivait les détails, si nous pouvions avoir ici la patience d'un lecteur solitaire, quelle science prodigieuse de douleur n'apercevrions-nous pas dans toutes les nuances par lesquelles le poete a gradué le désespoir de ses personnages! comme il a marqué diversement une douleur de frère, une douleur de sœur, une douleur de père, une douleur de mère! comme il a diversifié le remords et le repentir! comme il a diversifié le regret du mécompte et la douleur de la faute commise! comme ensuite, il a eu soin de ne pas placer la douleur de la mère devant une épreuve trop forte pour elle, c'est-à-dire devant le corps de sa fille! il garde ce spectacle à celle qui devait beaucoup en souffrir et pouvait le supporter plus qu'une mère, à l'aimable et jeune amie de Clarisse, miss Howe. Sa douleur va jusqu'au délire: c'est Ophélie, c'est Clémentine; mais ces traits sont si touchants, que je craindrais de les profaner par la publicité de cette lecture.

Prenons donc une autre extrémité, touchons une autre corde du cœur, allons ailleurs; voyons non plus le moraliste pathétique et touchant, mais le moraliste profond et accusateur; voyons l'homme non pas qui se complaît à peindre les pieuses douleurs et le sublime de la vertu; mais qui pénètre dans une âme perverse et mobile et la dévoile tout entière.

L'exemple que je prendrai, c'est une lettre de Lovelace.

Le remords a déchiré son âme; mais ne l'a point changée. Ainsi, par cet art anglais que nous prenons quelquefois pour de la barbarie, et que l'abbé Prevost avait eu trop soin d'effacer, après des lettres déchirantes où le cœur de Lovelace semble torturé par les furies de l'enfer, on l'a vu retomber à ses joies profanes, à ses plaisanteries scandaleuses; on l'a vu redescendre à lui-même.

Mais ici la situation est encore changée. Comme le péril approche, son âme reprend quelque élévation; elle reste perverse; mais elle est forte, hardie; il y a de la haine contre lui, mais il n'y a plus de mépris; il va chercher la mort avec quelque chose de léger, d'insouciant, qui n'ôte pas le prix du courage, mais qui donne une sorte d'originalité à son dédain de la vie; et puis de pénibles souvenirs, quelque chose de son crime et de son repentir paraît encore au milieu de ces joies à fleur d'âme, par lesquelles il veut se tromper lui-même.

— « Demain doit être le jour qui, selon toute apparence, enverra une ou deux ombres pour faire cortége aux mânes de ma Clarisse. Je suis arrivé ici hier; j'ai demandé un gentilhomme anglais du nom de Morden. J'ai trouvé très-vite le logement du colonel: il était depuis deux jours dans la ville; il avait laissé partout son nom, afin qu'on me l'indiquât. Il était sorti à cheval; je laissai mon nom, et lui désignai le lieu où il me trouverait. Le soir, il me rendit visite; son air était funeste et sombre; le mien ne l'était pas du tout. Cependant il me dit que je m'étais montré homme de cœur dans ma lettre, et que j'avais agi avec honneur, en lui donnant si vite l'occasion de me rencontrer. Il ajouta qu'il aurait bien voulu que je fusse le même sous d'autres rapports, et qu'alors nous aurions pu nous rencontrer dans une meilleure occasion qu'aujourd'hui. Je lui dis qu'on ne pouvait révoquer le passé, qu'il y avait aussi des choses que je voudrais n'avoir jamais été faites, mais que récriminer était aussi offensant qu'inutile. J'ajoutai que je lui donnerais de grand cœur l'occasion de faire succéder les effets aux paroles. — Votre choix, M. Lovelace, de temps, de lieu, d'armes, sera mon choix. — Comme vous voudrez, M. Morden; le temps, demain, ou le jour suivant, s'il vous plaît. — Le jour suivant, M. Lovelace. Demain nous sortirons dès le matin pour fixer le lieu. — D'accord, monsieur. — Bien; maintenant, M. Lovelace, choisissez les armes.

« Je lui dis que je croyais que nous serions sur un pied plus égal en nous servant seulement de l'épée, mais que je n'avais pas d'objection contre l'emploi du pistolet. Il me répondit que les chances seraient plus égales à l'épée, mais qu'au reste il avait apporté des pistolets. Il ajouta que depuis qu'il savait se servir d'un pistolet, il n'avait jamais manqué personne à distance. Je lui dis qu'il parlait dignement, mais que je pouvais aussi me servir de la même arme. En effet, à moins d'un tour de mon mauvais génie, il serait bien singulier que moi, qui ai fendu une balle en deux sur la lame d'un couteau, je ne touchasse point un homme. Ainsi, je n'ai point d'objection, au pistolet, si c'est votre choix. Il n'y a pas d'homme qui ait la main et l'œil plus sûrs que moi. »

Il ajoute négligemment quelques détails; puis il continue, parlant d'une promenade qu'ils ont faite le lendemain, pour trouver le lieu du combat:

« Je lui redis de nouveau que je me croyais si

sûr de mon adresse à l'épée, que j'aurais voulu le choix d'une autre arme. Il me dit que l'épée était l'arme d'un gentilhomme, et que celui qui ne savait pas s'en servir ne méritait pas ce nom. Ainsi, mon ami, vous voyez que je n'ai pas pris d'avantage sur lui; mais mon mauvais génie me trompe, si demain, à dix heures du matin, il ne reçoit pas de moi ou la vie ou la mort, etc.

« Ainsi, Belford, l'affaire est arrangée: un grain de pluie ne m'a laissé rien autre chose à faire que de t'écrire; et dès lors j'ai fait cette lettre. Je pense cependant que j'aurais pu aussi bien la renvoyer à demain à midi; car je crois que je serai très en état de t'écrire, et de me dire tout à toi. »

Après cette lettre si vive, si fière, si sûre de la victoire, quel touchant contraste, lorsque vous tournez la page de ce livre, où les événements, dit-on, arrivent si lentement! C'est un domestique qui écrit humblement: « J'ai à vous informer d'une triste nouvelle, par l'ordre de M. Lovelace, à l'instant de sa mort. »

Le combat est raconté avec l'exactitude triste et naïve d'un témoin, et dès lors avec une parfaite éloquence; celle des faits, celles des choses.

« Le chevalier jura qu'il n'était point atteint : « c'était une piqûre d'épingle, dit-il, et aussitôt « il fit une passe contre son antagoniste. Celui-ci, « avec une dextérité merveilleuse, la reçut par-des- « sous son bras, et s'élança sur mon cher maître, « et le frappa au milieu du corps. Le chevalier « tomba, en disant : La chance est pour vous, « monsieur. O Clarisse!... Il prononça encore au « dedans de lui-même trois ou quatre paroles; son « épée tomba de sa main. M. Morden jeta la sienne « et courut à lui en disant en français : Ah! mon- « sieur, vous êtes un homme mort, recommandez- « vous à la miséricorde de Dieu. »

Il n'y a pas d'éloquence au-delà de ce récit; c'est la nature retrouvée par le génie du peintre. Un domestique a pu l'écrire, s'il était témoin, s'il y a eu un duel, si Lovelace a existé, s'il a eu un serviteur fidèle et enthousiaste de ce nouveau Don Juan qu'il a suivi, qu'il a vu mourir, et dont il raconte la mort. Si tout cela est une fiction du poete, il a fallu un homme de génie pour deviner les paroles qu'aurait dites le domestique. Voilà souvent quel est le triomphe de l'art.

Le temps me presse d'achever. Je m'oublie dans mes longueurs, comme Richardson dans les siennes, et je n'ai pas la même excuse.

TROISIÈME LEÇON.

De Hume considéré comme imitateur de l'école française. — Détails biographiques. — Séjour de Hume à Paris. — Ses relations avec Rousseau. — Vues générales sur la composition historique. — Application de ces principes à l'ouvrage de Hume.

MESSIEURS,

Dans cette vaste revue que j'essaie avec vous, l'ordre naturel pour moi, c'est la variété; et ma seule progression, c'est le changement de sujet. Image fidèle des libres mouvements de l'esprit humain, cette longue histoire que je vous raconte doit s'élever, s'abaisser, s'empreindre de mille couleurs, ou riantes ou sévères. Je vous parlerai tour à tour d'un poete, d'un orateur, d'un romancier, d'un historien, d'un moraliste. Sous ces formes diverses, je cherche toujours les plus vives manifestations de l'âme et de la pensée humaine; je saisis, de plus, des rapports, des analogies, qui me permettent de rallier autour de la France tous les pays qui ont reçu l'impression de son génie, ou qui lui ont communiqué quelque chose du leur.

J'ai choisi Richardson, comme inspirateur de Rousseau, et comme premier modèle du pathétique familier, exagéré par Diderot. Maintenant je cherche dans l'école historique anglaise l'empreinte de Montesquieu et de Voltaire, et cette liberté philosophique, cette raison supérieure dont ils donnèrent l'exemple.

Le premier écrivain qui se présente parmi leurs imitateurs, celui qui généralisera pour toute l'Europe l'histoire philosophique, qui portera dans ce genre, encore nouveau, beaucoup d'élévation, d'élégance, de noblesse, d'art enfin, sera Hume. En parlant de Hume, il me faudra, je l'avoue, écarter une portion de mon sujet, ne pas l'embrasser tout entier; je ne verrai cet écrivain célèbre que dans son rapport avec la France et dans ses études historiques. Cependant, il me serait difficile de ne pas me souvenir un peu de ce qu'il a fait, de ce qu'il a essayé dans la carrière du scepticisme, et de ne pas entrevoir fugitivement une affinité secrète entre sa propre philosophie et ses formes historiques.

C'est d'ailleurs un grand et premier point de vue que cette action de l'esprit français, qui tout à coup, dans l'Écosse puritaine, dans un pays dont on n'entendait pas parler en France au dix-septième siècle, fait briller une littérature nouvelle, pensante, libre, philosophique. En effet, Robertson lui-même, le sage, le religieux Robertson, comme le sceptique et le spirituel Hume, suit partout la trace de Montesquieu et de Voltaire. Je me répète, Messieurs; j'éprouve en ce moment quelque trouble; vous

m'avez accoutumé à cette nombreuse affluence; mais elle a quelque chose aujourd'hui que je redoute davantage.

Je vais, pour sortir d'embarras, me jeter d'abord sur la biographie; c'est un moyen même d'éclairer les questions générales; et, raconter soutient toujours un peu.

Ce n'est pas tout, Messieurs, de vous montrer la France avec sa civilisation littéraire, qui était tout pour elle, liberté, droits, puissance; de vous la montrer agissant sur toute l'Europe, ayant des disciples sur les trônes, Frédéric faisant la cour, non pas à Voltaire, c'était presque tout simple, mais aux moindres beaux esprits du dix-huitième siècle; l'impératrice Catherine s'occupant à traduire, non pas les meilleurs auteurs français, mais Bélisaire, en distribuant les chapitres à quatorze personnes de sa cour, et gardant le plus beau pour elle. Ce n'est pas tout de vous montrer cette immense popularité, cette vogue du génie français au dix-huitième siècle; il faut chercher quelques-unes de ses influences plus sérieuses; il faut le voir agissant sur l'esprit libre, sagace, laborieux des savants d'Édimbourg.

Les livres de Voltaire, de Montesquieu, et la philosophie subalterne du dix-huitième siècle, propagés par la gloire et par le scandale, ont couru l'Europe, et sont arrivés en Écosse aussi bien qu'ailleurs. Voici un jeune homme, Hume, qui, dès vingt ans, est saisi par ses études hardies. On lui donne à lire, pour faire son droit, Voët et Vinnius; mais studieux imitateur de l'antiquité classique, il dévore Cicéron et Virgile, puis les écrivains français: c'était la nouveauté, la grande création du temps. Ce culte des lettres que la France avait au plus haut degré, qu'elle portait, communiquait partout, était si vif alors, qu'un Anglais ayant devant lui le spectacle de la liberté publique et des grands intérêts qu'elle fait naître, des nobles passions qu'elle excite et des récompenses qu'elle prépare, était cependant bien plus séduit par cette gloire toute littéraire, toute libre de la pensée. Hume vous le dit lui-même, il n'aspira pendant trente ans de sa vie qu'à être un homme de lettres; il ne voit rien de plus beau que de perfectionner dans la solitude, éloigné des affaires et du monde, ce grand instrument de la pensée, avec lequel la littérature française semble agiter l'Europe, beaucoup plus que ne pouvait le faire le parlement d'Angleterre avec tous ses discours. Ainsi, le voilà dévoué sans retour aux études philosophiques et littéraires, n'ayant pas d'autre ambition, d'autre perspective pour l'avenir. Cette même admiration pour les écrivains français le conduit de bonne heure en France, où, sous un gouvernement absolu, il espérait trouver du repos, je ne sais quelle aise et quelle facilité de vivre qui semblaient faire le caractère de la France au dix-huitième siècle.

Après cette première éducation de Hume dans les écrivains français, il en cherche une seconde sur le sol de France. Il vient se retirer en Anjou, à la Flèche; et là il étudie la métaphysique; il l'étudie, sous l'inspiration de Locke, aiguisé, enhardi, s'il est permis de parler ainsi, par Voltaire; il l'étudie, plus sceptique, moins spiritualiste qu'elle ne l'était dans l'origine; et par ce travail d'un esprit vigoureux qui n'est pas contenu dans les idées des autres, ni même dans ses propres idées, se lassant de cette doctrine trop étroite de la *sensation*, il se jette dans un idéalisme illimité, qui, pour lui, n'est qu'un scepticisme plus complet. Il arrive à la négation des effets extérieurs et à la négation de la cause. Ce sont là les pas les plus hardis que peut faire le plus pyrrhonien de tous les esprits. Quand il en est là, il s'arrête, en dépit de soi.

Ces premiers travaux de l'intelligence de Hume étaient soutenus par le même principe qui les avait fait naître, par l'amour de cette gloire littéraire alors si puissante dans toute l'Europe. Impatient d'écrire et d'être célèbre, il fait un traité *de la nature humaine*. Il revient bien vite à Londres pour le publier; mais on était si occupé des intérêts politiques, des débats parlementaires, de la chute de lord Chatam, tombé du pouvoir et pouvant y remonter, que son traité ne fut pas même lu. « Je n'eus pas « même la joie, dit-il, de scandaliser les dévots. » Il y a peu de véritable philosophie dans ce regret. Malgré ce revers, Hume, toujours fidèle à sa vocation, reprend à la campagne, auprès de son frère et de sa mère, une vie tranquille, exempte de soins et d'ambition, et toute dévouée à la poursuite de ses études et de la gloire qu'elles semblaient lui promettre, et qu'elles lui faisaient attendre un peu: il passa ainsi plusieurs années. Ensuite, ce besoin, non pas d'avancement, mais de fortune, auquel il est si difficile d'échapper, lui fait accepter une chaîne. Il est quelque temps précepteur d'un grand seigneur anglais; puis, quelque temps, secrétaire du général Saint-Clair, qui devait aller au Canada, et qui n'y va pas; il le suit plus tard à la cour de Vienne et de Turin. Au milieu des douceurs de cette vie nouvelle dont le philosophe s'accommodait volontiers, il s'occupait de refaire son *Traité de la vie humaine,* sans pouvoir le rendre assez sceptique, assez scandaleux pour réveiller l'apathie de l'orthodoxie anglicane.

Après ces expéditions sur le continent, il vint se fixer à Édimbourg, sa patrie, et y continuer de sérieuses études sur la morale: il publie divers traités. Enfin son talent, sa réputation deviennent assez

éclatants pour inquiéter sur ses doctrines ; on s'aperçoit combien il est hardi, sceptique. Le clergé presbytérien d'Écosse, qui, pour être indépendant, n'en a pas moins sa petite portion d'intolérance, se scandalise, s'anime ; et Hume, qui, revenu des tentations honorifiques du monde, n'avait accepté que la place de gardien de la bibliothèque des avocats d'Édimbourg, fut contraint de la quitter. Une autre ambition l'avait tenté un moment; il avait voulu obtenir la chaire de philosophie morale qui venait d'être élevée à Édimbourg ; mais ses doctrines sceptiques ayant trouvé un antagoniste plus zélé que redoutable dans le docteur Balfour, celui-ci fut récompensé de l'orthodoxie de ses ouvrages par la place qu'avait espérée Hume. Ces désappointements décourageaient le philosophe, lui faisaient regretter la France, où l'esprit philosophique semblait si accrédité , au milieu même des commencements de persécution qu'il éprouvait. Cependant la libre disposition qu'il avait eue de la vaste bibliothèque d'Édimbourg, avait tourné son esprit vers les études historiques. Et avec ces préparations purement sceptiques, avec ces préliminaires de pyrrhonien dont nous avons parlé, il se détermine à écrire l'histoire.

Vous savez qu'il a raconté lui-même naïvement la mésaventure de ses premiers volumes : « Wighs, Torys, Anglicans, non Conformistes, Courtisans patriotes, tout le monde éleva, dit-il, une clameur de blâme et de haine contre mon ouvrage. « On ne put me pardonner d'avoir donné une larme « généreuse à Strafford et d'avoir plaint Char« les Ier. » Ainsi voilà, par une erreur du goût contemporain, l'ambition de Hume encore une fois trompée. La plus intéressante partie de sa grande histoire passe sans aucun succès. Cependant, par une sorte de confiance et de sécurité opiniâtre qui lui était naturelle, il reprend, il continue hardiment son entreprise. L'élévation de vues qui caractérisait son ouvrage, l'élégance noble et soignée du style finissent par vaincre l'indifférence publique. D'ailleurs, les idées philosophiques, venues d'abord d'Angleterre en France, réagissaient alors de la France sur l'Angleterre : les esprits commençaient à être singulièrement flattés de ce dégoût pour les controverses théologiques, de cette haine, de ce dédain des vieilles querelles du puritanisme qui remplissaient l'histoire de Hume. Aussi son succès s'accroît rapidement; il commence à sentir tous les plaisirs de cette célébrité qu'il avait tant cherchée, et qu'il préférait, je le crains, à la vérité elle-même, aux intérêts sacrés de l'humanité et de la liberté. Des citations justifieront la témérité de mes premières paroles.

Mais le succès qu'avaient obtenu les derniers volumes de l'histoire de Hume en Angleterre, n'était rien en comparaison du succès que lui-même devait trouver en France. La ferveur des opinions philosophiques y était bien autrement vive, précisément parce qu'elle était combattue, et combattue par un mélange d'arbitraire et de faiblesse. L'ouvrage de Hume, en arrivant en France, avait excité un concert d'enthousiasme. On croyait voir la manière de Voltaire, en partie reproduite, en partie surpassée.

Une circonstance heureuse le conduisait d'ailleurs en France, sous les plus favorables auspices pour l'amour-propre et le succès; il fut nommé secrétaire d'ambassade. Il faut que vous sachiez de lui-même comment il fut reçu en France ; et dans une lettre curieuse, que je suis enchanté d'avoir découverte hier, vous en apprendrez plus sur le caractère du dix-huitième siècle, sur la coquetterie du pouvoir envers le talent, sur l'état des idées et des mœurs, que je ne pourrais vous en dire par un long récit. J'ai traduit cette lettre, et j'apporte avec moi l'original anglais, comme pièce à l'appui.

Hume écrit à Robertson, de Paris, sous la date du 1er décembre 1765 :

Me demandez-vous, cher Robertson (1), quel est mon train de vie? Voici tout ce que je puis vous dire : Je ne me nourris que d'ambroisie , ne bois que du nectar, ne respire que l'encens, et ne marche que sur des fleurs. Tout homme que je rencontre, et encore plus toute femme, croirait manquer au plus indispensable des devoirs, si elle ne m'adressait un long et ingénieux discours à ma gloire.

Ce qui m'arriva la semaine dernière, où j'eus l'honneur d'être présenté aux enfants du Dauphin, à Versailles, est une des scènes les plus curieuses où je me sois encore trouvé. L'aîné de ces jeunes princes, le duc de Berri, un enfant de dix ans, s'arrêta droit devant moi, et me dit combien j'avais d'amis et d'admirateurs dans ce pays, ajoutant qu'il se mettait lui-même du nombre, par le plaisir qu'il avait trouvé dans la lecture de beaucoup d'endroits de mon ouvrage. Quand il eut achevé, son frère, le comte de Provence (Louis XVIII, Messieurs), de deux ans plus jeune, prit la parole, et me dit que j'avais été longtemps et impatiemment attendu en France, et qu'il espérait pour son compte un grand intérêt de la lecture de ma belle histoire. Mais, ce qui est plus curieux, quand je fus devant le comte d'Artois, qui n'est âgé que de quatre ans, je l'entendis balbutier avec grâce quelques mots qui me parurent faire partie d'un compliment qu'on lui avait sans doute appris, et que l'enfant n'avait pas retenu tout entier.

On conjecture que cet honneur m'était rendu par l'ordre exprès du Dauphin, qui, dans toute occasion, ne m'épargne pas les louanges.

Ce Dauphin, Messieurs, était le prince vertueux et tant regretté, dont Thomas a célébré la mémoire dans un éloge un peu emphatique, mais plus naturel qu'à lui n'appartient, grâce à l'impression vive de la douleur publique.

Du reste, à la lecture de cette lettre vraiment historique, notre esprit se fait plus d'une question. N'y avait-il pas quelque contradiction entre les rigueurs alors exercées contre Rousseau, et ces sé-

(1) *Life of David Hume by Edward Ritchie*, page 153.

ductions aimables que la puissance voulait indirectement employer, par les organes les plus ingénus et les plus augustes, pour flatter, pour captiver un philosophe anglais, non moins hardi et bien plus irréligieux que Rousseau?

Cela tient à l'incertitude sociale de tout le dix-huitième siècle, partagé entre d'anciennes habitudes et de puissantes nouveautés, hésitant, pour ainsi dire, à chaque pas, entre les réminiscences du pouvoir, les traditions du siècle de Louis XIV, que rien ne soutenait plus, et cette indépendance de la pensée qui sortait de toutes parts, de la France, de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Italie même. Ainsi le pouvoir se montrait tantôt menaçant, tantot séducteur, toujours sans force et dominé lui-même par les opinions qu'il voulait réprimer.

C'est par là, Messieurs, que le séjour de Hume en France est intéressant à nos yeux, et non parce que le philosophe écossais y fut secrétaire d'ambassade, ou même *chargé d'affaires*, après le départ de l'ambassadeur.

Ce fut, sans doute, de plus, l'époque et la cause de sa liaison avec ce célèbre, ce malheureux Rousseau, pour lequel on me reproche une admiration exagérée, quoique j'en aie fait des critiques vraiment exagérées elles-mêmes.

Depuis trois ans Hume était en France, où, comme vous le croyez bien, il se plaisait infiniment, à tel point qu'il en devenait ingrat pour son pays : « *Je veux rester ici*, écrivait-il à Robert- « son; *les gens de lettres et les lettres y sont bien « mieux traités qu'au milieu de nos turbulents « barbares de Londres.* » J'imagine que par ces mots il entendait les Wighs et même les Torys, quoiqu'il fût un peu Tory lui-même; mais il désignait surtout le parti religieux qui s'était à la fin réveillé au bruit des succès de Hume, et qui, par l'organe de l'impétueux Warburton ou de ses disciples, lui adressait des censures aussi amères de style que fortement raisonnées.

Cependant, après trois ans de séjour et de faveur publique en France, Hume se résolut à retourner en Angleterre. Je ne sais s'il remarqua lui-même la contradiction qu'offrait sa faveur à la cour, et le bannissement de Jean-Jacques, et s'il se fit un scrupule, un remords de conscience d'être si bien accueilli, lui pyrrhonien déterminé, lui incrédule incorrigible, lorsque Jean-Jacques, ardent défenseur du théisme et du spiritualisme, était proscrit, chassé par toute l'Europe. Quoi qu'il en soit, il offrit généreusement à Rousseau de lui procurer un asile en Angleterre, et se chargea de l'y conduire.

Ici, Messieurs, je ne veux pas abuser de cette facilité de détails biographiques; je ne veux pas vous raconter de nouveau la querelle de Jean-Jacques et de Hume : je croirai volontiers que Rousseau se fâcha trop vite, qu'il était trop ombrageux, trop irritable, injuste même. Je remarquerai seulement qu'il y avait une antipathie primitive et naturelle, non pas entre Rousseau et Hume, si l'on veut, mais entre les doctrines élevées de Rousseau et les doctrines de Hume, tout imprégnées de la philosophie d'Holbach.

De plus, tout ce parti encyclopédique et épicurien, que Rousseau avait attaqué, qu'il avait humilié de son génie, tout ce parti, qui, disons-le, avait la dévotion de l'athéisme, et en avait par conséquent l'intolérance, vit avec humeur, avec colère, Jean-Jacques amené triomphalement à Londres, et accueilli par les membres les plus considérables des deux chambres, comme Rousseau n'a pas manqué de le dire.

On écrivit de Paris, à Hume, qu'il devait se défier du caractère inquiet, haineux de Rousseau; on lui dénonçait Rousseau presque comme un apostat de la vraie philosophie, de celle qu'on prêchait dans la maison du baron d'Holbach. Je m'imagine qu'entre deux esprits plus ou moins orgueilleux, comme l'étaient alors les gens de lettres, plus ou moins jaloux, comme sans doute ils ne le sont plus, de petits mécontentements devaient sans peine éclore. De plus, Hume, depuis qu'il n'était pas simplement philosophe, depuis qu'il avait été *chargé d'affaires* en France, avait les précautions, les méticulosités d'un homme de cour. Il voulut faire donner à Rousseau une pension par le roi d'Angleterre, mais une pension secrète, pour ne heurter personne. D'une autre part, Rousseau voulait que la pension fût honorablement et publiquement donnée. Autre cause de dissidence et d'amertume entre les deux amis.

Après cela, Rousseau, depuis sa querelle, raconta mille choses singulières. Il prétend que Hume voulut le perdre dans la bonne société anglaise; il prétend qu'un jour, ayant manqué la visite qu'il devait faire à un grave théologien anglais, au musée britannique, Hume, pour l'excuser, eut la malice de dire : « Que voulez-vous? M. Rousseau a « mieux aimé aller hier au spectacle avec madame « Garrick, on ne peut aller partout. »

Ce sont là de grandes pauvretés, Messieurs. Un homme plein d'esprit et de goût, M. Suard, a cependant exposé tout ce débat; les correspondances du dix-huitième siècle en sont remplies; je vous les donne comme un échantillon de la petitesse d'esprit que le dix-huitième siècle mêlait à sa hardiesse. En France, on n'était si fort occupé de tracasseries que parce qu'on n'avait pas d'institutions.

Mais oublions cette malheureuse querelle. Ne citons pas même une lettre de Hume à Horace Walpole, peu généreuse, et qui semble accuser la franchise du philosophe écossais; ne rappelons pas sa complaisance pour les coteries parisiennes, ennemies de Rousseau; et l'amertume de ses écrits contre un ami chagrin et malheureux, à qui la persécution et la célébrité avaient un peu tourné la tête. Laissons tout cela, et disons qu'après cet incident, qui a peu dérangé la tranquillité philosophique de sa vie, Hume fut appelé encore une fois aux honneurs : il fut sous-secrétaire d'état dans le ministère du général Conway. Cette administration eut d'ailleurs peu d'éclat; car j'ai cherché dans beaucoup de livres avant de découvrir à quel département Hume fut attaché; c'était le département des affaires du Sud, c'est-à-dire des colonies d'Amérique. Lui-même ne paraît pas avoir mis une grande importance à sa participation aux affaires; il se contente de dire qu'il en revint avec plus d'argent et de revenu. Cette remarque serait une minutie, si je ne devais pas en tirer une conséquence sérieuse : c'est que ce grand esprit resta tout français dans les habitudes de sa vie. Il n'eut pas le sentiment sérieux des institutions de son pays, et l'amour de la gloire politique dans un État libre. Les affaires ne furent pour lui qu'un passage heureux, qui servit à améliorer sa fortune et à faciliter son indépendance. Il ne mit pas sa réputation dans le parlement de Londres, mais dans les salons de Paris. Il était moins un patriote anglais qu'un concitoyen de ces philosophes français, dont les écrits enchantaient toute l'Europe. Il est vrai qu'au dix-huitième siècle, l'importance politique s'était réellement déplacée; et bien que le bonheur des institutions semblât la mettre en Angleterre, l'ascendant prodigieux de l'esprit de Voltaire et le charme d'une innovation puissante, la reportait en France.

Cependant au milieu de cette vie, Hume avait élevé son grand monument. J'ai différé jusqu'à présent de l'examiner en lui-même; j'ai voulu faire connaître l'homme avant d'étudier l'ouvrage. Que de réflexions vont se présenter ici, et combien je me sens, combien je m'avoue inférieur à cette partie de ma tâche?

Le docteur Samuel Johnson, accusant la stérilité de l'Angleterre en historiens, donnait dans le genre historique la première place au docteur Knolles. Avez-vous lu, Messieurs, le docteur Knolles? Vous ne l'avez pas lu, ni moi non plus. Seulement, d'après quelques citations, et d'après le caractère même du talent de Johnson, je m'imagine que le docteur Knolles est un écrivain emphatique, assez semblable au Père Maimbourg. Son ouvrage est une *Histoire des Turcs*. Je suis convaincu que dans cette *Histoire*, il n'y a pas un détail naïf et vrai, rien de local, rien de pittoresque, mais des phrases vagues et pompeuses, comme les faisait le Père Maimbourg, et comme les aime assez le docteur Jonhson.

Rien donc, Messieurs, dans la littérature anglaise, au milieu du dix-huitième siècle, n'avait atteint ou même approché ce grand caractère de la composition historique, dont l'antiquité nous a laissé de si admirables modèles.

Quels en sont les traits, Messieurs? Essaierai-je de les indiquer tous? me demanderai-je ce qui nous manquait avec Hume? quelles ont été les tentatives de l'esprit moderne? en quoi ces tentatives sont plus difficiles que celles des anciens? quelle variété d'éléments divers doit concourir à la création de l'œuvre historique parmi nous? quels sont les défauts que lui impriment nos mœurs modernes? comment éviter ces défauts? quel est le caractère de composition historique le plus vrai, ou s'il y en a plusieurs également vrais? comment on peut les réunir? quels ont été les grands rénovateurs du génie historique dans nos temps modernes? quels progrès nouveaux, quel développement ce génie peut encore atteindre?

Je ne vous ferai pas, Messieurs, un lieu commun sur les historiens de l'antiquité. Je ne vous parlerai pas même du *Traité de Lucien, sur la manière d'écrire l'Histoire*. Lucien est le plus spirituel des rhéteurs, un rhéteur qui se moque des autres; mais enfin c'est un rhéteur. Il n'est attentif qu'aux procédés du langage; et dans cette revue si piquante, si maligne qu'il a faite des historiens de son temps, il ne voit que la forme extérieure, que le vêtement de l'histoire.

Dans nos temps modernes, avant Voltaire et la rénovation historique qu'il a faite, et que Hume a suivie, trois hommes me paraissent avoir laissé une trace profonde dans la carrière de l'histoire, Machiavel, de Thou, Bossuet. Ces trois hommes sont trois types prodigieusement divers; et aucun d'eux, ce me semble, n'est le type qui conviendrait à notre époque.

De là cette conséquence naturelle que l'histoire n'est assujettie à aucune forme nécessaire et précise, qu'elle est de tous les genres peut-être le plus varié, le plus multiple; qu'elle laisse toujours une place nouvelle au talent; que, suivant le point de vue où se place l'écrivain, suivant le caractère de son génie, de son époque, ou le but spécial qu'il se propose, l'histoire change, se transforme, et se présente également vraie de divers côtés.

Machiavel est à la fois moderne et antique : voilà son originalité. A l'antiquité, il emprunte cette vigueur d'âme, cette expression énergique qui grave plus qu'elle ne peint : il lui emprunte ces discours

éloquents qu'il déplace, qu'il met dans la bouche d'un Albizzi, d'un conspirateur de Florence, transformé presque en citoyen de Rome. Mais il a en même temps cette sagacité pénétrante et cette exactitude que donnent les temps modernes. Par la nécessité de son sujet, il est conduit à cette vue rapide du passé, à ces résumés vastes et philosophiques qui réunissent sous un seul coup-d'œil tous les caractères d'une nation, d'une époque. Rien de plus beau, sous ce rapport, que le premier livre de l'*Histoire de Florence*. Là, toute la barbarie du moyen âge est condensée pour ainsi dire en quelques pages, sans que la profondeur de la réflexion ôte rien à la vérité des couleurs.

Après lui, se distingue de Thou par d'éminentes qualités que j'appellerai toutes modernes; car l'impartialité consciencieuse, le calme de raison et de justice qu'on remarque en lui, étaient des mérites presque inconnus aux anciens, et presque impossibles pour eux. Les passions des républiques anciennes, ces querelles si vives entre tant de petits États de la Grèce, et entre les partis qui formaient autant d'États dans chaque démocratie, semblaient exclure cette intégrité, cette indépendance, où la philosophie élève de Thou, dans un temps de fanatisme et de fureur.

Après ce grand homme de bien s'élève Bossuet, supérieur par le génie. Ce que l'expérience du monde, ce qu'une connaissance pratique et dédaigneuse de la vie commune avait donné à Machiavel, la pensée chrétienne le donne à Bossuet, sous une autre forme. Du haut de sa chaire d'évêque, plutôt que de son pupitre d'historien, il résume, rassemble les histoires des peuples; il fait passer devant lui les races humaines, il les pousse, il leur dit: Marche! marche! selon l'éloquente allusion de l'un de ses plus ingénieux panégyristes. Il les précipite vers l'abîme, et semble avoir prédit ce qu'il raconte. Quelque chose de grand, de solennel, est attaché à cet air de prophète: ce n'est pas la vocation de l'historien, mais la puissance, et, si vous le voulez, le prestige de l'orateur.

Combien ces trois formes sont diverses, et combien elles sont loin cependant d'avoir épuisé, entre elles trois, la variété infinie du génie historique!

Je m'imagine, Messieurs, que si l'on voulait choisir et dénombrer les qualités morales et les qualités intellectuelles de l'historien, on serait effrayé de tout ce qu'il faut lui demander. Cicéron s'est donné bien des peines pour former son introuvable orateur; il lui a imposé bien des conditions onéreuses de science, de facilité, de génie; il lui a commandé bien des études et bien des talents à la fois. Je crois que le devoir de l'historien n'est pas moins vaste, ni moins difficile à remplir. Ainsi, pour les qualités morales, je lui demanderais d'abord l'amour de la vérité, c'est-à-dire, le zèle de l'exactitude, la patience portée jusqu'au scrupule et à la passion. Dans cet amour de vérité, je comprendrai non-seulement le besoin de connaître la vérité sèche et morte, enterrée dans les cartons diplomatiques, mais la force de retrouver, de sentir, de refaire la vérité contemporaine et locale, de dessiner de nouveau les physionomies des personnages, de les mettre en mouvement, sans se souvenir du temps où l'on vit soi-même, et en leur rendant leurs passions et leurs costumes. Voilà donc une qualité du caractère qui devient elle-même, dans l'historien, une qualité du talent.

Après cela je lui demanderai l'amour de l'humanité ou de la liberté; vous voyez que je ne suis pas exigeant. Je conçois que, suivant la diversité des temps ou des pays, il est certains sujets où l'amour de la liberté, trop manifeste dans l'historien, est une espèce d'anachronisme et de disparate, au milieu des personnages et des faits qu'il décrit.

Je demande donc à l'historien l'amour de l'humanité ou de la liberté. Sa justice impartiale ne doit pas être impassible. Il faut, au contraire, qu'il ait un intérêt, une passion; il faut qu'il souhaite, qu'il espère, qu'il aime, qu'il souffre ou soit heureux de ce qu'il raconte. Voyez Tacite, il est le plus grand des historiens, parce que, en étant le plus intègre, il est, j'ose le dire, le plus passionné; parce qu'il discerne comme un juge, et dépose comme un témoin encore tout ému et tout en colère de ce qu'il a vu. (Applaudissements.)

Enfin, je demande encore à l'historien, dans certaines occasions du moins, l'amour du pays.

Je ne pense pas, comme Lucien, qu'il doive être un étranger sans patrie, sans autels; je ne pense pas, comme un écrivain du dix-huitième siècle, qu'il doive n'être d'aucun pays, d'aucun parti, d'aucune religion. Non!.... Vous devez croire à l'historien; et comment croirez-vous à celui qui ne croit rien lui-même? Il faut que l'historien ait une foi à lui; il ne vous l'imposera pas; mais il vous rassurera, parce qu'il a cette foi; et, si du milieu des croyances qui lui sont propres, vous sentez une raison ferme et élevée qui reconnaît et proclame le vrai, alors l'historien vous entraîne tout ensemble et vous éclaire.

Voilà pour les qualités morales de l'historien. Quant aux qualités intellectuelles, elles me paraissent effrayantes, infinies. C'est une chose injuste qu'il soit encore plus difficile d'avoir des talents que des vertus; et cependant cela est vrai.

Ainsi, Messieurs, pour nos temps modernes surtout, chargés de tant de faits, de tant de science, pour cette Europe qui renferme tant de grands

États dont chacun est un monde, et qui, elle-même, s'agite dans un Univers qu'elle touche et domine par tous les points; au milieu de cette multiplicité infinie de lois politiques et civiles, d'institutions plus ou moins perfectionnées, dans cette complication de guerre, de marine, de finances, de biographie sociale, s'il est permis de parler ainsi, et de biographie privée, je suis épouvanté de tout ce que l'historien doit avoir de connaissances acquises et de capacité intelligente et docile. Car l'intelligence universelle, pour ainsi dire, la connaissance de tout et de chaque détail dans tout, me paraît presque la qualité de rigueur dans l'historien. Comment fait-on des histoires cependant? C'est qu'on les fait, comme moi, avant d'avoir pensé à cela.

De plus, quand l'historien aura reçu ces qualités morales dont je fais l'âme de son talent; quand il aura réuni ces connaissances infinies dont je viens de parler; quand il aura cette souplesse, cette ardeur, cette facilité d'intelligence, toujours prête à concevoir et à apprendre, il n'a pas encore achevé sa tâche; il lui faut le talent de la composition; il lui faut l'art de distribuer, de graduer ces trésors de connaissances et d'idées; il lui faut l'intérêt et la progression. Je sais bien que c'est une chose convenue, pour ainsi dire, non pas comme le prétend Cicéron : *Que l'histoire amuse, de quelque manière qu'elle soit écrite*, mais que l'histoire a droit d'être ennuyeuse, sans qu'on puisse s'en plaindre.

Prenez, en effet, ces multitudes d'histoires écrites jusqu'au dix-huitième siècle. Prenez Mézerai, le servile et fanatique Daniel, le savant, mais diffus et froid Rapin de Thoiras. Quelle que soit la grandeur des événements, à l'exception de quelques moments où la réalité a été plus forte que l'historien, vous êtes fatigués, rebutés; et cependant l'histoire, qu'est-ce autre chose que le tableau de la vie? et qu'y a-t-il de plus animé, de plus intéressant, de plus fait pour les regards de l'homme que le spectacle de la vie? Pourquoi sommes-nous sans cesse spectateurs si curieux, si passionnés des événements contemporains? et pourquoi ces mêmes événements ensevelis dans un livre d'histoire, sont-ils si souvent pour notre pays comme pour les autres, fastidieux et rebutants? La faute en est aux historiens sans doute : mais pour échapper à cette faute, je suis effrayé de tout le talent qu'il faudrait. Ce talent, je le réduis, je le résume tout entier sous ce mot : *l'art de la composition*, c'est-à-dire l'art de disposer de la réalité, comme l'imagination elle-même dispose de ce qu'elle invente; l'art de se servir d'un terrain que vous ne pouvez changer de place, comme la poésie orientale dispose de ces fabuleuses contrées qu'elle se plaît à créer dans le vide des airs.

La vie humaine est un procès dont tous les détails intéressent les contemporains, mais qu'il faut abréger pour l'avenir. L'historien doit choisir dans ce nombre infini de faits, ce qui mérite de survivre, ce qui est durable, c'est-à-dire dans un rapport éternel avec la nature de l'homme, et dans un rapport anecdotique avec la nature des hommes à telle ou telle époque.

Reste maintenant le style; mais, nous l'avons dit souvent, il ne faut pas croire que le style soit une chose à part qu'on puisse en quelque sorte enlever ou remettre, et qui ne tienne pas à toute la pensée. Dans le quatrième siècle, les écrivains chrétiens s'imaginèrent un moment que, pour détruire le Paganisme, il fallait enlever le style d'Homère et de Ménandre, et le transporter sur des sujets chrétiens. De nos jours, une adroite industrie détache de la voûte et des murailles des temples les chefs-d'œuvre de la peinture, et les dépose sur une toile, qui les conserve. Mais dans les choses de la pensée, cette superficie de style n'est rien. Les ouvrages artificiels, que les premiers Chrétiens composèrent ainsi de pièces de rapport, ennuyaient ceux pour qui même on les faisait. Lorsqu'au contraire les Chrétiens ne séparaient pas leur style de leurs pensées, ni leurs pensées de toute leur existence; lorsqu'ils faisaient seulement des discours pour exhorter ceux-ci au martyre, ceux-là au repentir, ils étaient sublimes, et ils trouvaient un style qu'on ne pouvait non plus enlever, et qui était intimement uni à la pensée, comme le sont l'âme et le corps.

Voilà, Messieurs, ma manière de concevoir le style. Je n'en parlerai donc pas isolément : il découlera de toutes ces qualités de l'esprit et de l'âme que nous avons indiquées. Ainsi, de cette intégrité sévère, de ce besoin, de ce zèle de la vérité dans tous ses détails, de cette imagination amoureuse, de tout ce qui peut compléter pour elle l'image du vrai, naîtra la chaleur de l'expression, l'intérêt du coloris.

De cette distribution savante et graduée entre toutes les parties d'un ouvrage, de cette immensité de connaissances qui vous aura permis de réunir tous les détails de mœurs, d'arts, de sciences, toute la variété enfin de la vie humaine, naîtront le mouvement, la grâce, la nouveauté de la diction.

Ainsi, le style sera compris dans toutes les vertus et les talents que j'ai demandés à l'historien : mais sa condition n'en est pas pour cela plus facile.

Maintenant venons à l'application. Hume a-t-il réalisé ce type que j'essaie de tracer? Il s'en faut de beaucoup. Sa raison est élevée, son esprit plein

de sagacité, son style élégant et pur; mais presque aucune des fortes qualités de l'âme ne se trouve dans son ouvrage. Ce zèle ardent d'exactitude, Hume ne l'a pas; il se satisfait aisément. Les documents transmis par des historiens intermédiaires ne lui laissent pas le besoin de remonter aux sources primitives. Il dit lui-même qu'en France on lui offrit de consulter quatorze volumes des Mémoires manuscrits de Jacques II, et toute la correspondance de nos ambassadeurs à Londres, et que, préoccupé des plaisirs de Paris, il a tout à fait négligé cette précieuse occasion.

Aussi, dans Hume, vous trouverez souvent des erreurs matérielles, qu'il aurait facilement rectifiées, s'il avait eu la curiosité d'aller feuilleter lentement les procès-verbaux de la chambre des communes. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? C'est que Hume, dans quelques parties de son ouvrage, avait le dédain de son sujet.

Il a écrit qu'il ne conçoit pas la puissance de Cromwell sur les assemblées, parce que Cromwell s'énonçait comme un paysan grossier; ce sont ses paroles. Son goût académique, pardonnez-moi ce mot, choqué de quelques expressions grossières, véhémentement théologiques, qui sortaient de la bouche de Cromwell, n'apercevait pas cette verve ardente et sombre qui brûlait au fond de ses paroles. Il trouvait ridicule que Cromwell dît : *Je ne me suis pas appelé moi-même à cette place; d'autres m'ont appelé à cette place*, etc., subdivisant son discours en trois parties, comme un sermon. Mais si, sans être choqué de quelques expressions dures ou pédantesques, il eût pénétré plus avant, il eût senti la puissance vibrante qui agissait sur les âmes, et il eût tour à tour expliqué la parole de Cromwell par sa puissance, et sa puissance par sa parole.

Je ne trouve pas non plus dans Hume, au degré où je le souhaiterais (j'hésite et je m'humilie dans ces critiques, Messieurs, d'autant plus que le dix-huitième siècle regardait Hume comme le premier des historiens, et que cette opinion est encore répandue); mais enfin je ne crois pas assez voir dans Hume l'amour de l'humanité et de la liberté. Hume, sans doute, aime la liberté des discussions, l'existence des Chambres, la liberté de la presse; ce sont des lieux communs en Angleterre; il n'y a pas de ministre même qui ne pense ainsi; mais il les aime par convention, par habitude, et non avec cet instinct énergique et pur qui se nourrit de lui-même. Il raconte les iniquités dures et prolongées du règne d'Élisabeth, du règne de Charles I^er^, en les analysant, mais sans paraître en souffrir; il est inattentif à ce mouvement sourd et continu de la liberté anglaise, qui se démêle à travers tant de formes gothiques, qui soulève tantôt un poids, tantôt un autre, qui quelquefois repoussée, mais bientôt reprenant pied, avance sans cesse. Il ne voit pas ce mouvement; il reproche même à quelques-uns de ses *critiques* d'en avoir supposé l'existence. C'est une erreur de l'historien, une erreur de l'érudit, une erreur de l'homme. Il ne l'a pas vu ce mouvement, parce qu'il n'y prenait pas intérêt, qu'il ne se plaisait pas à reconnaître le principe de sentiments généreux et de droits sacrés, même sous des formes grossières et surannées. N'est-ce pas Hume qui vous dit, pour expliquer toute la révolution d'Angleterre: « Les offenses qui surtout enflammèrent le « parlement et la nation, surtout la nation, furent « les surplis, les balustrades autour de l'autel, les « révérences exigées pour en approcher, la litur- « gie, la violation du dimanche, les chapes bro- « dées, les manches de linon, etc. C'est pour cela « que les partis travaillaient à jeter l'État dans de « si violentes convulsions. »

C'est la manière de Voltaire, c'est Voltaire qui a dicté cela; mais cela n'en est pas plus vrai. Ces choses, décrites ironiquement par Hume, étaient la forme extérieure, l'habit de la révolution. Mais des passions violentes, réelles, profondes, s'agitaient en dessous; il y avait des regrets, des désirs, de nobles ambitions, des ambitions coupables; il y avait toute la nature humaine en mouvement; il n'y avait pas seulement des chapes et des surplis.

C'est la méthode de Voltaire, dans l'*Essai sur les Mœurs*, de s'amuser du genre humain, de le supposer toujours dupe, et, pour cela, de faire sortir sans cesse un grand effet d'une petite cause; mais cela est-il la vérité?

Cet amour du pays dont je faisais une vertu de l'historien, je ne le trouve pas non plus assez dans Hume. Je ne voudrais pas certainement de déclamations; mais j'aimerais à sentir l'âme d'un vieux Anglais; j'aimerais à la voir s'attachant à son pays, comme à un ami dont on suit la fortune au milieu de tous les hasards de la vie; qu'on voit grandir, se développer, arriver à la gloire, à l'importance dans le monde. Ainsi, j'aurais voulu le voir assister, tantôt avec tristesse, tantôt avec orgueil, avec joie, à la fortune de l'Angleterre, au développement de cette grande et imposante souveraine. J'aurais voulu voir cela; je ne le vois pas.

Maintenant, pour suivre ma division, qui est presque aussi régulière que celle du sermon de Cromwell, sans doute les qualités de l'esprit sont plus marquées dans l'ouvrage de Hume que les qualités de l'âme. Il a une haute intelligence; mais cette intelligence est de raison, et non pas d'imagination; il explique très-bien tous les faits maté-

riels, il expose avec netteté, il distribue avec ordre, avec méthode. Pénètre-t-il avec une profonde sagacité dans les passions humaines? J'ose en douter; j'ose croire que toutes ces âmes républicaines et royalistes, déployées, mises en mouvement, mises en présence par la révolution anglaise, n'ont pas été toujours comprises par Hume. Il prétend que les Wighs lui ont reproché d'avoir pleuré Strafford; mais je crois qu'il n'a pas suffisamment senti peut-être l'âme de cet homme, et que ses larmes même, s'il a pleuré, ne rendent pas une entière justice à Strafford. En effet, Hume vous a-t-il raconté la généreuse résolution de Strafford, qui pressa le roi de souscrire à la condamnation portée par la chambre des pairs, lorsqu'il ajoute ces paroles: « Peut-être Strafford espérait-il que cette « marque singulière de générosité engagerait plus « fortement le roi à le protéger; peut-être aban- « donnait-il sa vie, parce qu'il la jugeait perdue « sans retour; et, se voyant dans les mains de ses « ennemis, il désespérait absolument d'échapper « aux périls multipliés qui l'entouraient de toutes « parts. » Ainsi l'offre de Strafford était un calcul, une espèce d'expérience faite sur la volonté du monarque, ou bien la résolution désespérée d'un homme qui abandonne ce qu'il ne peut pas garder. Non!.... et les Wighs eux-mêmes n'ont pas, j'ose le dire, proféré contre Strafford un plus injuste anathème que cette supposition, dont Hume lui-même cependant n'a pas compris l'offense. Il a cru justifier la prudence de Strafford, et il ne s'est pas aperçu qu'il insultait à un grand caractère. C'est ici que l'on surprend peut-être une fâcheuse liaison entre les habitudes sceptiques du philosophe et ses points de vue en histoire. Avec cette doctrine de l'intérêt personnel, que Hume a désavouée dans un de ses traités, mais où toute sa philosophie semble aboutir, il y avait un peu d'embarras pour comprendre le dévouement désintéressé de Strafford et son abandon héroïque de la vie: aussi Hume l'a-t-il méconnu.

Enfin, Messieurs, cette qualité générale de la composition, je ne crois pas que Hume la porte assez loin, malgré sa haute intelligence des faits et des événements. Ici ma critique sera plus exclusivement littéraire: Hume me paraît imiter tout à fait la manière de Voltaire, qui, tout grand homme qu'il est, n'a pas été heureux dans la distribution des parties d'un ouvrage historique. A son exemple, Hume morcelle l'intérêt, divise par chapitres la vie humaine et la vie des nations; jetant isolément d'un côté les arts, le commerce, la littérature, les sciences sous toutes les formes, et puis mettant de l'autre les hommes et les événements. Une citation très-courte expliquera ma pensée.

A la fin du règne de Jacques II, comme à la fin du règne d'Élisabeth, il s'arrête; et, en tête d'un long chapitre qui porte le titre d'appendice, il vous dit: « Il convient ici de faire une pause, et de prendre une vue générale du royaume sous le rapport du gouvernement, des mœurs, des finances, de l'art militaire, du commerce, des sciences. Si on ne se fait pas une juste notion de tous ces détails particuliers, l'histoire peut difficilement être instructive; et à peine peut-elle être intelligible. »

Qu'avez-vous donc fait jusque-là? Ce récit qui précède a donc manqué d'instruction et de clarté? Je suis étonné qu'un grand esprit ne se soit pas préservé d'un tel défaut.

Sans doute la distribution de toutes les parties de la vie humaine et de la vie sociale, arrangées dans l'ensemble et dans la progression d'un récit, est infiniment difficile; il faut au talent de l'historien des ressources singulières pour varier à ce point l'attention, sans l'éblouir: mais c'est une méthode imparfaite et grossière, de jeter ainsi à part ce qu'on n'a pas su placer, de reléguer dans un coin du livre ce qu'on aurait dû encadrer au milieu du sujet même, et de rendre compte de ce qu'on aurait dû montrer vivant et agissant au milieu de la réalité des choses humaines.

Croyez-vous, par exemple, que lorsque, dans le chapitre des arts, je trouve une demi-page de critique sur Shakspeare, je conçois aussi bien le règne d'Élisabeth que si, dans quelque endroit du récit, on m'avait montré Shakspeare jouant, sous les yeux d'Élisabeth, sa tragédie de *Henri VIII*, où Catherine d'Arragon, l'épouse légitime sacrifiée à la mère d'Élisabeth, est présentée sous les traits d'une vertu sublime et résignée?

Pourquoi n'ai-je pas ailleurs entendu ce vers du poëte, applaudi par le public, où, pour flatter Élisabeth, il la nomme la belle vestale assise sur le trône d'Occident! Si l'historien eût ajouté quelque part que la prude, la sévère Élisabeth demandait à Shakspeare de lui remettre sous les yeux le personnage un peu cynique de Falstaff, cette anecdote ne m'en eût-elle pas dit plus sur Shakspeare et son temps qu'un morceau de critique littéraire? Mais Hume a dédaigné ces anecdotes qui peignent les mœurs et font la variété du récit.

Je n'ai pris que l'exemple le plus simple pour indiquer, toujours craignant de me tromper moi-même, combien cette méthode adoptée par Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, et qui consiste à morceler l'imitation de la vie, à diviser, et arbitrairement, ce qui a été compact et réel, est éloignée de l'intérêt dramatique qu'on doit chercher dans l'histoire et qu'avait connu l'antiquité.

Il me reste encore une observation à faire. Le

style de Hume est élégant, pur, noble, ingénieux avec mesure. Mais toutes ces qualités que je demande à l'historien, et toutes ces formes qu'il doit prendre à vos yeux, auraient communiqué à son style une variété que le langage de Hume est loin d'offrir.

Sur les époques si diverses de l'histoire d'Angleterre, il a jeté presque indifféremment la noble monotonie de la même élégance. La vie barbare, la vie rude, irrégulière, des premiers temps, ne lui a guère donné d'autres couleurs que la vie élégante et civilisée de l'époque même où il écrivait : il me paraît donc avoir tout à fait manqué de cette intelligence de la vie barbare, qui se manifeste autant par le langage que par les vues de l'historien.

De nos jours, un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans un ouvrage étranger à l'histoire, a le premier, ce me semble, saisi ces vives et fortes couleurs, par lesquelles on met sous les yeux la réalité de ces mœurs barbares, qui ne vous plaisent plus si vous les adoucissez, dont l'originalité tout entière est dans leur rudesse, et qui doivent être repoussantes pour intéresser.

Depuis, un jeune écrivain, M. Thierry, dans l'Histoire des Normands (et la comparaison avec Hume est ici naturellement appelée par la conformité des sujets), s'étant pénétré fortement de ces temps barbares, s'étant associé, par une imagination érudite et intelligente, à ces mœurs dures, à cette vie aventureuse, à toute cette existence de révolte et de pillage qui semble l'état social du temps, a ressuscité pour nous des mœurs originales et des peuples perdus ; je vous demande pardon, c'est une redite de louanges; mais ce pauvre M. Thierry est si éloigné du monde, si privé d'assister à ses propres succès, que j'aime du moins à répéter son nom, à raviver son image dans votre souvenir. (Applaudissements.)

Messieurs, il me resterait à vous présenter quelques considérations sur des points de vue historiques ouverts par le talent de Hume. Je dois surtout vous entretenir encore de cette hauteur de raison qui distingue le célèbre historien écossais, et qui, lorsqu'elle s'applique aux époques les plus modernes, est une supériorité analogue au sujet. Mais le temps me manque, et je borne ici cette première esquisse.

J'ai quelques mots à vous dire maintenant sur un fait personnel. Il y a quelques mois, je me suis plaint beaucoup d'être sténographié; je me suis opposé à la publication de ces leçons improvisées. Maintenant j'ai autorisé à mon égard l'emploi de ce que j'avais blâmé. On a, dans le temps sténographié mes objections contre la sténographie. Je suis donc exposé à paraître en contradiction avec moi-même. Je pourrais dire peut-être comme bien des gens que tout simplement j'ai changé d'opinion; mais je veux expliquer mon changement. Je crois toujours, Messieurs, qu'il est très-fâcheux d'être pris en flagrant délit de toutes ses paroles. Je crains toujours cette épreuve. Mais je l'avais remarqué, ma résistance et mon refus n'empêchaient pas la reproduction plus ou moins incomplète des idées et des expressions que je vous soumettais ; on m'accusait même, d'après ces exposés infidèles. Dès lors, j'ai dû préférer ma réputation morale à ma réputation littéraire ; je me résigne à laisser paraître des choses fort incorrectes sans doute, mais innocentes du moins. Moi qui n'aspirais guère qu'à un certain mérite de pureté, qui avais à cet égard une sorte de droit académique, me voilà frappé au cœur. Mais si l'on voit mes expressions dans leur négligence, on les verra dans leur impartialité, dans leur loyauté. Ce sera là mon excuse, et peut-être mon titre d'honneur. Un autre motif, Messieurs, m'a déterminé : c'était le désir de ne point me séparer d'une association qui m'est honorable et chère. La solidarité avec de tels collègues m'a paru, s'il est possible, plus flatteuse encore que la comparaison n'était effrayante.

QUATRIÈME LEÇON.

Nouvelles observations sur l'histoire. — De l'esprit philosophique et de la vie sociale du dix-huitième siècle dans leurs rapports avec le talent historique. — Trois formes principales : Histoire conjecturale, critique, complète.—De Robertson, considéré comme imitateur de Voltaire.—Défauts de son ouvrage. Comparaison de Brantôme et de Robertson, racontant la catastrophe qui termina les jours de Marie Stuart. — L'historien doit être poète, pour être vrai.

MESSIEURS,

L'histoire est un genre de littérature si élevé, si profitable, si particulièrement conforme à l'esprit et à la vocation de notre temps, que vous me pardonnerez quelques développements sur un tel sujet.

Je l'avoue, je suis embarrassé de tout ce que j'aurais à dire. Cet embarras fait même une partie de ma leçon, en ce sens qu'il exprime la prodigieuse quantité de vues diverses et d'observations qu'il faudrait réunir, pour avoir et pour donner une complète intelligence de la forme historique... Pardonnez, Messieurs ; mais nous ne sommes plus entre nous ; il y a trop de personnes célèbres, de trop hautes supériorités qui m'écoutent.

Messieurs, dans la dernière séance, j'ai rapidement exposé quelques points de vue sur les qualités de l'historien ; je vous ai soumis quelques critiques, quelques doutes plutôt, sur la forme historique adoptée par Hume.

Je pourrais continuer cette tâche, examiner en-

core cet historien tant admiré dans le dix-huitième siècle, chercher ce qui manque à son talent, quelles en sont les hautes parties, en quoi ce talent peut servir de modèle; mais je me demande auparavant s'il est possible d'imiter une forme dans l'histoire, ou plutôt si chaque forme ne doit pas naître, tout à la fois, de la nature particulière du sujet, de l'époque de l'écrivain, et de son propre talent; et si dès lors l'histoire n'est pas nécessairement de tous les genres le plus libre, le plus varié, le plus incapable d'être assujetti à aucune règle, à aucun calcul d'imitation.

De cette idée, doit-on conclure l'inutilité d'un cours littéraire appliqué à l'histoire? Non, sans doute; mais on y voit un nouvel exemple de cette vérité, chaque jour plus vivement sentie, que la littérature, science expérimentale au plus haut degré, s'étend, se renouvelle, se rajeunit suivant tous les accidents de la pensée humaine, sans pouvoir jamais être encadrée dans un type de principe, ou dans un type d'exécution, fait par le génie des hommes qui ont précédé. L'histoire est peut-être le champ le plus heureux pour cette éternelle indépendance du talent.

Malgré notre admiration pour le génie des historiens antiques, ce ne sont pas eux que nous proposons pour modèle exclusif.

Malgré notre admiration pour les grands talents historiques du seizième siècle, ce ne sont pas eux qui peuvent nous présenter la forme le mieux assortie à notre époque.

Mais un caractère essentiel à l'histoire, et qui doit s'y retrouver sans cesse, c'est la liberté d'esprit, c'est une vue de la vérité, indépendante de toutes les considérations secondaires et des préjugés de la passion ou de la servitude. C'est là, sans doute, la gloire de Hume; c'est là l'éloge que l'on peut opposer à toutes les critiques, à toutes les tentatives de critique que j'ai faites sur son ouvrage. Ce n'est pas seulement par le mot *esprit philosophique* que j'exprimerai ce genre de supériorité. Je ne crois pas qu'on ait besoin, comme Raynal, d'intituler son livre : *Histoire philosophique de l'établissement et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Je ne crois pas que le mot *philosophique* inscrit en tête d'un ouvrage ajoute rien au caractère du livre. Si la philosophie n'est que la liberté d'esprit, elle n'affecte pas un titre particulier, elle se révèle sous mille formes; elle n'est pas dans l'adoption de tel ou tel système; elle est partout répandue; elle est inscrite dans la narration elle-même; elle est l'âme de l'écrivain et la puissance qui agit sur le lecteur, et qui lui communique à la fois l'intérêt et la confiance.

Voilà souvent la haute qualité de Hume. Après cela, que préoccupé de l'esprit de son temps, dédaigneux des controverses théologiques, il n'ait pas toujours compris la révolution d'Angleterre; que les pensées de liberté politique cachées sous les formes religieuses aient inspiré une sorte de répugnance à son esprit sceptique, j'en conviens. Que son âme raisonnable et froide ne se soit pas suffisamment animée des faits qu'il raconte, pour en conserver l'impression fidèle et vivante, qu'il ait parfois manqué de vérité, parce qu'il manquait d'imagination, j'en conviens encore.

Mais il est une autre cause d'infériorité, qui ne tient pas à son talent, qui tient à son époque, qui ne lui est pas personnelle, mais qui s'étend aux historiens du même siècle. Essayons de l'indiquer. S'il est un genre de littérature où l'homme, pour ainsi dire, domine l'écrivain, où la vie active ait besoin de fortifier et d'éclairer les méditations du cabinet, certes, c'est l'histoire. Tous les historiens de la Grèce étaient hommes publics, excepté peut-être Hérodote, sorte de poëte à une époque où la poésie était la puissance politique du temps, s'il est permis de parler ainsi, à une époque où Solon, pour faire changer une loi, venait réciter une élégie sur la place publique d'Athènes.

A partir de ces temps éloignés, partout, dans la Grèce, vous rencontrez des hommes à la fois orateurs, généraux et historiens. Leur talent de peindre et de raconter naît de tous les autres talents, de tous les autres exercices de leur esprit, au milieu d'une vie publique et agitée. Même caractère à Rome; même caractère dans ce seizième siècle, curieux mélange d'imitation antique, d'imitation servile quelquefois, et d'originalité naïve et féconde; singulière époque où l'on écrivait en latin par habitude, où l'on se transformait en citoyen de Rome, et où cependant on avait au plus haut degré cette ardeur de science, cette soif de curiosité, cette jeunesse de la nation et de l'individu, ce mouvement progressif de l'esprit humain dont se vante notre siècle, et qui portait alors tant de grands hommes à tant d'entreprises aventureuses, à tant de découvertes dans la pensée, lorsqu'ils n'en pouvaient faire dans la réalité, comme Christophe Colomb : car l'esprit d'aventure, réalisé d'une manière sublime par la découverte de Colomb, est le caractère non-seulement de l'action, mais de la pensée au seizième siècle.

Les noms des historiens que cette époque nous présente, Machiavel, Guichardin, Davila, Fra-Paolo, de Thou, rappellent l'idée de la vie active, mêlée à la spéculation littéraire. Tous furent hommes d'État, ambassadeurs, généraux, acteurs enfin dans les événements de leur temps.

Au contraire, depuis cette grande époque d'ordre

et de régularité, qui s'appela le siècle de Louis XIV, et qui s'étendit plus ou moins sur toute l'Europe, par l'influence du pouvoir ou par celle de l'imitation, l'activité politique devint presque toujours étrangère aux écrivains. Dans les pays mêmes qui conservaient les formes de la liberté, quelque chose de méthodique et de régulier est substitué aux passions du seizième siècle; les lettres, dans leur audace même, semblent une profession isolée et paisible. Il y a de l'esprit d'aventure philosophique, mais sans mélange de vie active. Les hommes qui pensent ne sont plus les mêmes que ceux qui agissent; lors même que l'état social leur donne l'action, ils la refusent, ils la dédaignent; ils se font hommes de lettres de préférence à tout; et l'homme de lettres se regarde comme un penseur en titre d'office, comme un oisif privilégié qui doit agir sur l'esprit des contemporains, seulement par la supériorité de la raison et l'éclat du talent.

Eh bien! cette disposition d'esprit, commune à tout le dix-huitième siècle, ne me paraît pas favorable à la perfection du talent historique. Dès lors, en effet, le travail littéraire, le soin du style, doit, chez l'écrivain, prédominer sur tout autre soin; l'intelligence des passions violentes doit lui manquer. Comment, d'un cabinet ou d'une académie, entendrait-il les cris du forum? Comment distinguera-t-il ce qu'il y a de constant ou d'accidentel dans les passions populaires? Étranger aux scènes d'une vie tumultueuse, ne sera-t-il pas naturellement conduit à dédaigner, du haut de sa raison, tout ce qui ne ressemble pas à sa raison?

Ce défaut, visible dans Hume, tenait pour ainsi dire à la civilisation élégante et paisible, à tout le loisir littéraire du dix-huitième siècle. Je le trouve dans Robertson comme dans Hume. J'admire cette école écossaise, cette belle colonie savante qui se forme tout à coup dans le nord, cette élite d'esprits éclairés, qui établissent à Édimbourg une société libre, véritable académie, non de mots, mais de pensées, dans laquelle on s'exerçait sur tous les objets de l'intelligence humaine, en appliquant à cette noble étude le talent de la parole. Mais, malgré mon respect pour ces réunions savantes, je n'y trouve pas tout ce qui peut donner l'intelligence des passions et l'expérience du monde politique.

Je vois s'y former le talent d'un Dugald Stewart et d'un Smith, plutôt que le génie d'un Thucydide, d'un Salluste, d'un Tacite; il n'y a pas assez d'activité dans cette vie studieuse; il n'y a pas assez de contre-coup des passions humaines. Il y a trop de calme, trop de bonheur, trop de sécurité, quelque chose de trop régulier dans la vie d'un ministre d'Édimbourg, comme Robertson, ou d'un philosophe d'Édimbourg, comme Hume, pour que j'espère rencontrer dans leurs écrits la vive peinture des passions qu'ils n'ont jamais connues, l'intelligence profonde des révolutions qu'ils n'ont ni vues de près, ni redoutées dans l'avenir.

Au contraire, dans certaines périodes voisines des grandes mutations sociales, l'intelligence historique appartient pour ainsi dire à tout le monde, et seulement est plus vive chez les hommes de talent, devenus les interprètes de la pensée commune.

Je ne dis point cela, Messieurs, pour flatter une vanité d'individu, ni même une vanité d'époque; car souvent on vante son époque pour se vanter soi-même, parce que nécessairement on y est compris. Toute prétention à part, il est certain que vingt ans, trente ans après la révolution d'Angleterre, dans l'ébranlement qui agitait encore les âmes, on devait entendre très-bien tout ce qui tenait au génie des troubles civils; on reconnaissait très-bien les passions politiques, habillées en formes religieuses. Voyez plutôt le livre de Burnet et celui de Clarendon.

De même, de nos jours, après cette commotion terrible de la France, après ces grands spectacles, si voisins de nous, dont la puissance a frappé toutes les imaginations, et subsiste toute vivante dans la pensée même de ceux qui n'en parlent pas, une intelligence politique nous a été donnée par cette rude école des événements; c'est une sorte de rapide instinct et de facilité, à comprendre dans l'histoire les passions analogues à celles dont le retentissement se prolonge encore pour nous par le souvenir. Par-là, nous sentons mieux ce qui trouble et bouleverse les États, que toute la philosophie du dix-huitième siècle n'aurait su le faire, à moins que l'imagination, la première des puissances après la réalité, ne fût venue la suppléer. Mais l'imagination était précisément la qualité qui manquait à ces hommes supérieurs, à Hume, à Robertson; l'un et l'autre n'avaient que l'étude et la raison; et ils n'étaient pas aidés par le spectacle de grands événements. Or, l'étude et la raison, en l'absence de la réalité, ne sont pas assez puissantes pour retrouver l'impression contemporaine, pour rendre la vie à ce qui est mort, pour créer le grand, l'immortel historien.

Robertson, Messieurs, est un homme d'une âme pure, d'une vie honorable et calme. Fils d'un ministre presbytérien d'Édimbourg, après de fortes études, il entra dans le ministère ecclésiastique, se dévoua sans relâche à des devoirs modestes, et cultiva toutes les vertus de famille, s'occupant à élever six jeunes frères qu'il avait. Je me trompe, Messieurs; dans cette carrière si paisible, il lui arriva cependant un événement politique. Au milieu de la paix du dix-huitième siècle, vous savez que

l'entreprise, plus hardie que sérieuse, du prince Édouard, fit soulever une partie de l'Écosse. Dans sa chaleur de conviction presbytérienne, Robertson, quoiqu'attaché au ministère ecclésiastique, se crut obligé d'aller combattre pour la maison régnante : il quitta Édimbourg et courut s'enrôler dans l'armée royale. Mais l'expédition du prince Édouard, précisément parce qu'elle ne trouvait plus de passions assez violentes pour la soutenir, précisément parce qu'elle était une sorte d'anachronisme dans le dix-huitième siècle, était déjà tombée avant que Robertson eût appris à faire l'exercice.

Après cet essai de la vie active, si court, si promptement abandonné, le jeune Robertson reprit les travaux paisibles auxquels il était destiné par goût, par état. Il s'exerça beaucoup à la controverse, mais non plus avec la vieille ardeur puritaine et cette véhémence de Knox qui jadis avait agité toute l'Écosse et mis en feu l'Angleterre. Cette éloquence paraissait alors une passion hors d'usage. Robertson, au contraire, imitait la sage régularité et le bon goût d'expression des prédicateurs français. En même temps, écrivain soigneux et correct, il s'attachait à épurer son style de ces idiotismes écossais qu'affecte aujourd'hui le célèbre romancier d'Édimbourg ; du fond de l'Écosse, il se modelait sur le langage des écrivains tout à fait anglais qui vivaient au milieu de la ville de Londres.

Ainsi, Messieurs, et la nationalité presbytérienne, si l'on peut parler ainsi, et la nationalité écossaise, Robertson les perdait dans cette vie tranquille, dans ce goût de lecture cosmopolite, plus favorable à la supériorité de la raison qu'à l'énergie du talent et à l'éloquence.

Je ne parlerai point ici de Robertson comme orateur religieux. Il importe cependant de rappeler un de ses sermons, qui semblait déceler en lui le goût des études historiques : c'est un tableau de l'état du monde à l'avénement du christianisme. Ses grandes vues, à ce sujet, sont peu d'accord avec l'esprit sceptique et dédaigneux qui animait la littérature historique du temps et ne faisait comparaître le passé devant la raison moderne que pour s'en moquer et le juger de haut. Mais Robertson, en cela séparé de Voltaire, n'en est pas moins un disciple de ce maître célèbre, un de ceux qui ont étendu l'influence de l'école française dans l'histoire en lui donnant plus de gravité. C'est là, Messieurs, le titre particulier de Robertson ; c'est là son genre d'originalité. Il a rendu sérieuse, mais un peu froide, une forme historique, sur laquelle le brillant génie de Voltaire avait jeté tant de grâce, de vivacité légère et moqueuse.

Ici je m'adresserai quelques questions nouvelles. Je ne chercherai plus, comme je l'ai fait dans la dernière séance, les qualités personnelles qui sont nécessaires à l'historien ; je considérerai les diverses formes d'histoire possibles, d'après la nature des circonstances et des sujets. Sous ce rapport, je conçois trois formes historiques : la forme que j'appellerai conjecturale, c'est-à-dire celle qui convient à l'histoire des temps antiques, sur lesquels il nous est parvenu un petit nombre d'ouvrages incomplets et mutilés, sans qu'on puisse y suppléer par des monuments originaux et primitifs : car je ne parle pas ici des compilations historiques. Prendre des pages dans Tite-Live et dans Tacite, et les mettre en prose française, c'est traduire ; ce n'est pas écrire l'histoire.

Mais cette antiquité qui nous arrive, sans autres monuments que les créations des hommes de génie, peut offrir à la pensée un travail ingénieux et original ; c'est l'application de cet esprit moderne si exact, si investigateur, si curieux, à l'intelligence et à la critique de ces récits éloquents, mais rapides, incomplets, qu'a faits le génie de l'antiquité. Ainsi, lorsqu'un homme supérieur comme Niebuhr, s'appuyant sur l'étude d'un petit nombre de passages négligés ou mal compris, empruntant des conjectures, des analogies, des inductions, à la connaissance des lois qui occupaient une si grande place dans la vie du peuple romain, cherche à refaire une partie de l'histoire romaine, j'appelle ce travail une histoire conjecturale. J'admets, dans ce travail de hautes qualités de l'esprit, la sagacité, la divination du bon sens et celle de l'érudition ; mais c'est un genre d'histoire à part : quand on devine, on ne peut pas décrire ; quand on conjecture, on ne peut pas conter avec naturel, avec aisance. On a trop besoin de l'appui d'une preuve, pour se livrer au mouvement du récit et pour détailler avec confiance ce qu'on n'a découvert soi-même qu'avec un mélange de doute. Cette forme convient à notre époque, toutes les fois qu'on voudra raisonner sur l'antiquité, et refaire, avec l'esprit d'exactitude particulier à nos âges modernes, l'histoire des peuples qui ne sont plus.

Le second genre de littérature historique, suivant moi, c'est l'histoire critique ou savante : je la distingue de l'histoire conjecturale ; je l'applique spécialement à ces époques à la fois mal connues et remplies de monuments, où la vérité a besoin d'être cherchée, mais non pas d'être devinée ; je l'applique à ce moyen âge, par exemple, que l'on a généralement si mal compris, si mal raconté, si défiguré par un vernis moderne, mais qui cependant existe tout entier, si on veut le trouver ; car les sources ne manquent pas. Une foule de vies des Saints, de recueils théologiques, renferment, si vous savez y

lire, toute l'image du temps. On est accablé, pour ainsi dire, par le nombre des monuments : là seulement, il faut que la sagacité de l'écrivain refasse l'histoire avec des matériaux qui n'étaient pas destinés à cet usage. Il faut que le critique soit d'autant plus pénétrant, d'autant plus attentif, que les témoins ont été plus négligents, plus inhabiles, plus insouciants du véritable intérêt de la vie humaine. Le travail de l'historien ressemble alors à celui du magistrat, qui, dans les dépositions les plus confuses ou les plus passionnées, surprend la vérité à laquelle le témoin ne pense pas, qu'il ne veut pas, que souvent il ne sait pas bien lui-même. Je donne à cette histoire le nom de critique, ou de savante, à cause des recherches infinies qu'elle demande.

A Dieu ne plaise cependant que je lui refuse d'autres qualités. Elle peut même déguiser habilement son véritable caractère, elle peut se transformer, et au lieu de *savante*, paraître naïve, pittoresque. Mais, remarquez-le bien, c'est l'étude seule des monuments primitifs, c'est le soin minutieux des détails qui fera la substance et l'originalité de cette histoire. De nos jours, par exemple, l'histoire d'un pays qui a disparu, d'une puissance qui n'a pas laissé de traces, a été vivement et heureusement racontée en dix volumes. Personne ne trouve le livre trop long. Les mêmes faits, abrégés par une autre plume, auraient peut-être lassé l'attention du lecteur.

L'intérêt alors vient tout entier des détails ; ces détails disséminés, dans le chaos du moyen âge, sont réunis par une adroite et ingénieuse érudition. L'œuvre du critique se cache et disparaît ; on ne voit plus que l'œuvre du peintre.

Ce qu'il importe, c'est que par une imagination toute locale, toute passionnée pour les circonstances les plus indifférentes, mais en même temps les plus réelles d'un temps qui n'est plus, vous nous fassiez comprendre, sentir, voir, ce que la critique seule a pu démêler dans les monuments si nombreux et si confus du moyen âge.

Enfin, j'arrive à une histoire que j'appellerai l'histoire *complète*, celle où vous êtes assez rapproché des événements pour que la critique ne soit plus de l'érudition, et que vos recherches ne soient plus égarées dans un dédale de documents incertains, contradictoires, bizarres : ce sont les temps qui nous touchent, ce sont les temps écoulés depuis le quinzième siècle, depuis la découverte de l'imprimerie. A partir de cette époque, la civilisation s'est assez perfectionnée, même en gardant des traces de barbarie, les secours de la science sont devenus assez nombreux, tous les faits de la vie des peuples ont été assez soigneusement enregistrés, pour que l'intelligence, aidée par le travail, découvre la vérité : depuis cette époque aussi, le degré de certitude des faits a commandé la multitude des détails à l'écrivain. Les détails n'ont plus été un ornement pittoresque, un moyen de vérité locale, mais une portion indispensable de l'histoire elle-même.

Ainsi, Messieurs, histoire *conjecturale*, histoire *critique*, histoire *complète*, voilà les trois formes principales que la diversité des sujets et des temps peut indiquer à l'écrivain.

L'histoire conjecturale n'a pas de règles précises ; elle est toute dans la pensée de l'écrivain. Les applications en seront fort rares ; autrement, elles seraient souvent capricieuses et fausses. Le bon sens rigoureux de Robertson n'a rien tenté de semblable.

L'histoire critique ou savante, c'est-à-dire le dépouillement de matériaux infinis, rebutants, barbares, mais qui renferment la vérité positive, était plus faite pour plaire à son esprit intelligent et laborieux. Mais on peut traiter ce genre d'histoire de deux manières fort opposées, ou par le développement à la fois le plus judicieux et le plus détaillé, ou par des résumés exacts et rapides qui suppriment tout détail inutile à la connaissance de la vérité, qui ne gardent que ce que l'esprit de l'écrivain lui-même a créé, en le faisant sortir de l'immense variété de ses notions et de ses souvenirs.

C'est la forme que le dix-huitième siècle préférait ; c'est l'entreprise de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Cet ouvrage, fort vanté par les critiques anglais, par Blair en particulier, est le modèle qu'a suivi Robertson. Mais Voltaire lui-même, Messieurs, n'avait pas rempli tout le dessein de son ouvrage. Il y a une sorte de contradiction entre le titre et la forme de son livre. En effet, décrire les mœurs et l'esprit des nations, ce n'est pas raconter les événements historiques, tantôt avec éloquence, tantôt avec une ironie rapide et superficielle, puis s'arrêter, et vous avertir qu'à cette époque on avait tel usage singulier, telle habitude bizarre, telle superstition absurde. La véritable peinture des mœurs, c'est celle qui, fondue tout entière dans le récit, se manifeste sans que l'historien vous le dise, et vous saisit par l'originalité plus qu'elle ne vous instruit par l'érudition.

Ce qui a trop manqué, même à Voltaire, Robertson ne l'a pas eu. On admire, on loue beaucoup son *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint*. Certes, il y a dans cet ouvrage un calme de raison, une sage distribution de parties, quelque chose de régulier et de progressif tout à la fois, qui plaît à la pensée. Mais cette introduction est accompagnée d'un volume de notes ; et, chose remarquable,

c'est dans les notes que vous trouvez tous les détails originaux. Il semble que l'écrivain ait oublié cette vérité si simple, que, pour être court, il faut être *caractéristique;* que, si vous dites peu de paroles, ces paroles doivent avoir quelque chose qui frappe et laisse un long souvenir. Vous supprimez beaucoup de circonstances : réservez-en donc quelques-unes de tellement vives, de tellement singulières, que la pensée ne puisse s'en délivrer jamais.

Tout au contraire, Robertson nous dira que tel peuple barbare, envahisseur de l'Europe civilisée, avait au plus haut degré la passion et le fanatisme de la guerre. Voilà ce qu'il place dans son récit; mais les caractères de cette férocité sauvage, cette peinture si singulière du camp des Barbares, cette multitude qui se presse autour d'un barde de la forêt, chantant des vers belliqueux, ces vieillards et ces enfants pleurant de ne pouvoir suivre leurs fils ou leurs pères au combat, tout ce détail enfin, raconté par l'ambassadeur romain, par Priscus, avec la terreur qu'il en a reçue et qu'il a rapportée à la cour de Bysance, voilà ce que Robertson rejette dans ses notes, et ce qui manque dans son livre. Ce n'est pas avec des auditeurs tels que vous que j'ai besoin d'insister davantage. Un exemple suffit.

Ce n'est pas tout encore : Robertson, cet esprit si judicieux, si sage, a fait d'autres omissions, d'autres oublis qui ne nuisent pas seulement à la vérité locale et pittoresque, mais à l'intelligence complète des événements. Je citerai le plus grand de tous, les croisades. Robertson les juge comme Voltaire; et il ne les explique pas assez, précisément parce qu'il les juge ainsi. Il vous dira d'abord: « Tous ceux qui revenaient de la Palestine ra- « contaient les dangers qu'ils avaient courus en « visitant la Terre-Sainte, et ne manquaient pas « d'exagérer la cruauté et les violences des Turcs. » Puis il ajoutera: « qu'un moine fanatique conçut « l'idée de réunir toutes les forces de la Chrétienté « contre les Infidèles, et qu'on doit attribuer à son « zèle l'exécution de cette bizarre entreprise. »

Ainsi, la cause, c'étaient les pèlerins qui revenaient de la Palestine; le moyen, c'était un moine fanatique; le résultat, une bizarre entreprise. Cependant, Messieurs, que de choses avant les croisades, qui les appelaient, qui les préparaient! Et parmi toutes ces choses, comment l'écrivain oublie-t-il une de ces grandes physionomies qui seules caractérisent toute une époque de l'histoire? Comment oublie-t-il Grégoire VII? Comment ne s'est-il pas souvenu qu'avant les croisades une tentative de suprématie religieuse et politique, une tentative de *Califat* chrétien avait été faite, en opposition à ce *Califat* mahométan qui avait conquis l'Asie? Comment a-t-il oublié que Grégoire VII avait prêché une croisade, qu'il avait écrit à tous les mécontents de l'Europe, à tous les ducs en révolte contre les princes, à tous les princes en révolte contre l'empereur, qu'il s'était offert pour chef de cette croisade; et que, s'adressant à Henri IV lui-même, il lui écrivait : « Les Chrétiens d'outre-mer, dont un « grand nombre est chaque jour massacré comme « des troupeaux, ont envoyé humblement vers « moi, pour me prier de secourir nos frères, afin « que la religion chrétienne ne soit pas de nos jours, « ce qu'à Dieu ne plaise, tout à fait anéantie. Et « moi, touché d'une vive douleur jusqu'à désirer « la mort, car j'aimerais mieux mourir que de les « abandonner, et de commander à l'univers au gré « d'un orgueil charnel, j'appelle, j'anime tous les « Chrétiens à défendre la loi du Christ, à sacrifier « leur vie pour leurs frères, et à faire briller la no- « blesse des enfants de Dieu. Les Italiens et les « ultramontains ont, par l'inspiration de Dieu, « accueilli mes conseils. Déjà plus de cinquante « mille hommes sont prêts, s'ils peuvent m'avoir, « dans cette expédition, pour chef et pour pontife, « à se lever en armes contre les ennemis de Dieu; « et ils veulent, sous sa conduite, parvenir jus- « qu'au tombeau du Seigneur. »

Certainement, quand de pareils manifestes se faisaient à une époque où on n'en faisait pas beaucoup, vous voyez combien cette idée des croisades, que Pierre l'Ermite a réalisée vingt ans plus tard, était déjà vivante. Au lieu d'appeler Pierre l'Ermite un moine fanatique, il fallait peut-être remarquer ce mouvement des esprits, constant sous diverses formes, qui fait qu'une idée s'exécute lorsqu'elle est devenue populaire, contagieuse; lorsqu'après avoir été le projet de l'homme de génie placé en haut, elle devient la passion de la foule. La croisade! Un pape l'avait prêchée inutilement, malgré sa toute-puissance; il la voulut, sans pouvoir la faire, quoiqu'il fût Grégoire VII. Mais que cette idée fermente et mûrisse, vingt ans plus tard un simple ermite l'exécute!

Je demande pardon de ces remarques; mais c'est surtout dans un ouvrage rapide et condensé, comme l'*Introduction* de Robertson, qu'il importait de saisir les causes, les traits caractéristiques des événements. Vous n'avez pas le droit de vous substituer à la vérité, de mettre des opinions à la place des faits, ni surtout d'oublier Grégoire VII.

Voilà quelques essais de critique sur le bel ouvrage de Robertson. Que quelques-uns de mes plus jeunes auditeurs, les seuls que je puisse appeler un peu mes élèves, veuillent bien le relire dans cette pensée, et se demander si l'écrivain philoso-

phe qui abrège et qui résume, leur tient lieu de la réalité des monuments originaux. S'il n'en est pas ainsi, il a tort; il n'a le droit d'abréger que sous la condition de tout dire.

Telle fut, en Angleterre, l'application du talent et de la philosophie à ce genre d'histoire, que j'appelle plus particulièrement *critique et savante*.

Si nous venons maintenant à l'histoire complète et détaillée, à celle qui embrasse des époques assez rapprochées de nous, pour que les circonstances en soient bien connues et bien comprises, nous verrons qu'elle impose à l'historien de grands devoirs, et nous nous demanderons si l'école anglaise les a parfaitement remplis. Le premier de ces devoirs, c'est encore la vérité locale, c'est que l'histoire, en étant détaillée, devienne du moins une image entière et fidèle des temps qu'elle décrit. Pour cela, il faut un grand effort; il faut que l'historien se sépare de son propre temps et des habitudes qui l'entourent. En effet, ne croyez pas, Messieurs, qu'il n'appartienne qu'au dix-septième siècle d'avoir commis la faute de donner sa propre couleur à toutes les époques. Sans doute, dans le dix-septième siècle, cet éclat même de la civilisation française, cette vive et orgueilleuse préoccupation que la France avait d'elle-même, cette espèce d'égoïsme, qui, de Louis XIV, était passé à toute sa nation, et qui nous faisait croire que nos idées étaient la raison même, qu'on ne pouvait pas la concevoir autrement, tout cela devait fausser pour nous la vérité dans l'histoire. Il y eut une tentative involontaire de répandre sur tous les temps l'uniforme étiquette de cette époque. Chose singulière! les historiens se croyaient tous, en conscience, dans l'obligation d'atténuer ce qui était rude et grossier. Fleury, par exemple, le plus candide, le plus intègre des historiens, aurait dû, ce me semble, quand il raconte les premiers temps de l'Église, puiser dans l'admiration chrétienne le respect de la vérité locale. C'est ainsi que Racine avait peint les mœurs juives avec bien plus d'exactitude que les mœurs grecques. Mais cette même impression n'a pas empêché Fleury d'altérer le caractère des évêques du quatrième siècle, pour les rapprocher du type adopté dans la cour de Louis XIV. Saint-Chrysostome avait bien moins de convenance que Bossuet. Fleury fait passer une couche d'élégance et de régularité uniforme sur ces aspérités des grands hommes et des grands caractères d'une époque de renouvellement.

De même, Messieurs, en Angleterre, l'école historique éprouvait le besoin de donner à toutes choses, non pas la régularité formaliste du dix-septième siècle, mais une sorte de justesse philosophique. De même notre temps a peut-être la tentation et l'habitude d'imprimer à toutes les époques une sorte de *rationalisme* politique, si je puis m'exprimer ainsi.

A ce sujet, je hasarde une remarque sur l'ouvrage d'un homme que j'honore infiniment, M. de Sismondi. Par la même préoccupation qui faisait que l'abbé Vély donnait à la cour de Chilpéric quelque chose de l'élégance et des pompes de la cour de Louis XIV, M. de Sismondi donne à la monarchie de Hugues-Capet quelque chose de la division administrative de notre temps; il éprouve le besoin de porter la réminiscence de notre organisation politique, de nos formes de gouvernement et de liberté, dans des temps rudes et barbares, où la liberté même était un accident, où rien n'était volontaire ni prémédité.

Lorsqu'on voit, à des époques éclairées, des hommes de talent tomber, sous une influence fort diverse, dans une faute analogue, on doit sentir combien la tentation qui nous pousse à cette faute est puissante et presque inévitable. Elle me frappe dans Robertson. J'en vais citer un exemple : c'est l'histoire de Charles-Quint, sujet heureusement choisi et qui me paraît favoriser ce que j'appelle le développement de l'histoire complète, de l'histoire à la fois authentique et très-détaillée, parce que les monuments sont rapprochés et innombrables. Cette histoire de Robertson, parmi tant de beaux épisodes et d'événements singuliers, nous présente à la fois l'Amérique et la réforme.

Le dix-huitième siècle s'est écrié : Quel admirable historien que Robertson! comme il a été impartial en racontant l'histoire de la réforme! comme il a fait exactement la part de Léon X et de Luther! et tout le monde d'applaudir.

Messieurs, la réforme a changé le monde; elle est née de causes probablement inévitables; mais elle a été déterminée par des hommes qui ajoutent quelque chose à la fatalité même, qui en sont l'instrument le plus actif, et qui partagent son empire. Sans les causes antérieures, on ne concevrait pas les actions de ces hommes; et sans ces hommes, les causes paraîtraient encore impuissantes et seraient ajournées dans leurs effets. Peignez-moi donc les hommes! Il ne suffit pas que Robertson se montre à moi impartial envers Luther et Léon X; il faut que son récit soit assez complet, assez personnel, assez local, pour qu'en le lisant je conçoive et le rôle des deux personnages, et la puissance qu'ils ont exercée l'un et l'autre.

J'ouvre ce livre, et je trouve le moment décisif de la bulle publiée par Léon X contre Luther :

La publication de cette bulle, en Allemagne, dit l'historien, fit naître des sentiments divers, etc.

Luther ne fut ni déconcerté, ni intimidé par cette sentence, à laquelle il s'attendait depuis quelque temps. Après

avoir renouvelé son appel au Concile général, il publia des remarques sur la bulle d'excommunication; et persuadé pour lors que Léon avait été tout à la fois coupable d'injustice et d'impiété dans ses procédés contre lui, il déclara hautement que ce pape était l'homme de péché, ou l'Antechrist, dont l'apparition était prédite dans le Nouveau-Testament : il se déchaîna contre sa tyrannie et ses usurpations avec plus de violence que jamais; il exhorta tous les princes à secouer ce joug si ignominieux, et s'applaudit publiquement du bonheur d'avoir mérité d'être l'objet de l'indignation ecclésiastique, pour avoir osé réclamer et défendre la liberté du genre humain.

Voilà ce que dit Robertson de Luther; mais, s'il en est ainsi, Luther est un homme fort raisonnable, fort calme; comment a-t-il agité si violemment les âmes? Luther parle comme Robertson lui-même l'aurait fait. Si Luther a eu la fantaisie d'appeler le pape l'Antechrist, cette expression singulière se trouve comme perdue et cachée dans une phrase grave de l'historien.

Voulez-vous savoir ce que c'était que Luther? pourquoi il agitait l'Allemagne avec des thèses latines? Vous le savez mieux que moi. Cependant je vais vous le dire.

D'abord l'érudition du quinzième siècle et les fortes études de ce temps peuplaient toute l'Allemagne d'une génération de jeunes étudiants pleins d'ardeur, pour lesquels la langue latine était à la fois une langue sacrée et populaire. Ainsi, quand Luther écrivait des thèses en latin, il parlait à un peuple ardent et passionné. Ce n'est pas tout : est-ce que ces thèses offraient des raisonnements pleins de gravité, comme aurait pu les faire Robertson lui-même, pour réclamer la liberté du genre humain? Cette idée-là devint puissante trois siècles plus tard; elle n'était pas née du temps de Luther. Ces thèses, quoique Luther soit un homme de génie, étaient bien rudes, bien grossières : il y avait à la fois une verve théologique et une verve populacière; c'était Rabelais en chaire, mais Rabelais plein de haine et de violence; il ne publiait pas des remarques contre la bulle du Pape; il lançait un pamphlet latin que tous les gens passionnés du temps pouvaient lire et comprendre; ce pamphlet était intitulé : *Contre la Bulle exécrable de l'Antechrist*. Voilà ce qui saisit les esprits; cela s'entend. Que disait-il dans cet écrit singulièrement intitulé? Il ne réclamait pas la liberté du genre humain; au contraire, il concluait de ses doctrines sur la grâce et la prédestination, qu'il ne fallait pas faire la guerre aux Turcs, afin de contrarier le Pape, qui, à cette époque, voulait qu'on la leur fît. Puis il disait : « Le Pape est un loup possédé du malin esprit; il faut rassembler tous les villages et tous les bourgs pour lui courir sus. » Ces paroles étaient accompagnées de quolibets latins : *satanissimus*, *sanctissimus*, comme en aurait fait Rabelais. Ces quolibets étaient commentés par des écoliers de vingt-cinq ans, dans les cabarets à bière d'Allemagne. Au milieu de ces bouffonneries, comme Luther avait une âme grande et hardie, comme c'était un homme de génie et un fondateur qui déguisait le sublime de l'audace sous le burlesque, il disait de ces paroles qui retentissent dans toutes les âmes fortes : « On m'appelle à « Rome. J'attends, pour y comparaître, que je sois « suivi de vingt mille hommes de pied et de cinq « mille chevaux. »

« On m'a appelé à la diète de Worms; j'y suis « allé. Le diable sait bien que ce n'est point par « crainte. Lorsque j'ai paru à Worms devant l'em« pereur, rien n'aurait été capable de m'effrayer, « quand même j'aurais été sûr de trouver autant « de diables qu'il y avait de tuiles sur les maisons. »

Messieurs, croyez-vous que lorsqu'on a corrigé Luther, comme Ducis corrigeait Shakspeare, quand on l'a réduit dans des formes académiquement dessinées, on a conservé Luther? Ces paroles cachées dans de gros in-folio, et qui alors ont retenti dans toute l'Allemagne, ces paroles sont inséparables de Luther; c'est à l'histoire de les faire revivre. Autrement on n'a pas d'idée de cette éloquence qui, comme il le dit lui-même, ravageait les monastères. Si, au lieu de cela, on met des expressions froidement régulières, si on me donne une espèce de compte-rendu au lieu d'un récit vivant, je ne vois plus l'homme, je n'entends plus sa parole, je ne conçois plus sa puissance.

Voilà, Messieurs, ma plus grande objection contre Robertson; cet esprit si sage, si éclairé, si raisonnable, cède involontairement au besoin de corriger ce qu'il raconte; il répand une couleur de régularité, de justesse, sur les caractères les plus violents, sur les temps les plus âpres, les plus désordonnés. Il en résulte que la forme du récit n'étant plus en rapport avec la violence des événements, on ne conçoit pas que quelque chose de si paisiblement raconté ait ébranlé le monde. Ainsi l'infidélité naît du malheur qu'a l'historien de n'avoir pas assez d'imagination et de passion. Un autre exemple va justifier cette remarque : dans un ouvrage justement estimé, l'*Histoire d'Écosse*, Robertson a raconté la mort de Marie Stuart. Là, tous les souvenirs nationaux se présentent à lui; il n'avait plus besoin de retrouver par l'érudition une époque éloignée de lui; la tradition populaire avait conservé en Écosse mille souvenirs de Marie Stuart; une jalousie anti-anglaise faisait que la haine religieuse, d'abord attachée à la jeune et belle reine, était remplacée par un sentiment d'intérêt et de pitié. Cependant je veux prendre dans Robertson le récit de la catastrophe qui termina les jours de Marie Stuart, puis le relire dans un historien que

vous croyez bien peu pathétique, bien peu fait pour sentir et pour plaindre le malheur, dans ce scandaleux Brantôme; et vous verrez comment le sentiment de la vérité, comment l'imagination passionnée donne à Brantôme plus de goût, plus d'éloquence que la sage et philosophe impartialité du talent ne pouvait en donner à Robertson. Je prends ce qui est caractéristique dans les deux récits :

Le 7 février, les deux comtes arrivèrent à Fotheringay, et demandèrent à voir la reine. Ils lurent en sa présence l'ordre de l'exécution, et lui dirent de se préparer à mourir de lendemain matin. Marie les entendit jusqu'à la fin sans émotion; et faisant le signe de la croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, « une âme, dit-elle, n'est pas « digne des joies du ciel, lorsqu'elle s'afflige parce que le « corps doit endurer la main du bourreau; et quoique je ne « dusse pas attendre que la reine d'Angleterre donnerait le « premier exemple de violer la personne sacrée d'un prince « souverain, je me soumettrai à ce que la Providence a dé« crété pour moi. » Mettant alors la main sur la Bible qui était près d'elle, elle protesta solennellement qu'elle était innocente de la conspiration qu'on lui imputait contre la vie d'Élisabeth, etc..... Ses domestiques, pendant cette conversation, étaient baignés de pleurs; et, quoiqu'effrayés par la présence des deux comtes, ils cachaient avec peine toute leur douleur. Mais ils ne furent pas plutôt retirés, qu'ils coururent à leur maîtresse, et éclatèrent en expressions passionnées de tendresse et de douleur. Marie, cependant, non-seulement retenait un calme parfait d'esprit, mais elle s'efforçait encore de modérer leur excessive douleur; et, tombant à genoux avec ses domestiques, elle remercia Dieu de ce que ses souffrances touchaient à leur fin, etc.

L'auteur ajoute quelques détails; je ne choisirai que ceux où il y aura contraste entre les deux récits :

Le lendemain, Marie est conduite au supplice. Le doyen de Péterborough commença alors un long discours convenable à la situation présente, et offrit ses prières à Dieu, en faveur de Marie; mais elle déclara qu'elle ne pouvait en conscience l'écouter et se joindre à lui; et, tombant à genoux, elle répéta une prière latine. Quand le doyen eut fini ses dévotions; d'une voix qu'on entendit de toutes parts, Marie recommanda en anglais à Dieu l'Église affligée, et pria pour la prospérité de son fils et pour le long règne d'Élisabeth, etc...... Ensuite elle se prépara pour l'échafaud, en ôtant ses voiles et ses vêtements. Un des exécuteurs ayant voulu, avec rudesse, l'aider dans ce soin, elle le reprit avec douceur, et elle lui dit avec un sourire, qu'elle n'était pas accoutumée à se déshabiller devant tant de spectateurs, ni à être servie par de tels valets.

Singulière occupation de la pensée, qui fait que ces grands désastres, après plusieurs siècles, deviennent un sujet d'étude pour l'imagination, et qu'on peut, sans ridicule, raisonner sur le degré de talent et de vérité qui en reproduit l'image! Ce récit a-t-il conservé Marie Stuart tout entière? Voyez-vous là et ce qui rend sa mort si touchante et ce qui l'explique? voyez-vous là cette ironie de femme et de reine, cette finesse moqueuse d'esprit, qu'au milieu de sa détresse elle a conservée jusqu'au dernier moment? Voyez-vous en même temps cette ardeur de la foi catholique et de la foi presbytérienne, ces deux croyances mises en face l'une de l'autre, et se signalant, par des persécutions, et par des martyres? Vous expliquez-vous ces profondes antipathies qui faisaient que la belle, que la jeune, que la catholique Marie devait périr par un ordre de la moins belle, de la moins jeune, de la protestante Élisabeth? Voyez-vous ces choses dont Walter-Scott, avec son beau talent, vous a donné l'idée dans ce roman de *l'Abbé*, qui est plus vrai que l'histoire?

Vous en trouverez la trace dans Brantôme, esprit aussi frivole que Robertson était sérieux, mais qui avait vécu dans le temps de Marie, et qui sentait, par l'impression contemporaine, tout ce que la gravité studieuse et solitaire de Robertson n'a peut-être pas bien entendu :

Le dix-septiesme donc de febvrier l'an mil cinq cent cinquante-sept, arrivant au lieu où estait la reyne prisonnière, chasteau appellé Fotheringay, les commissaires de la reyne d'Angleterre, par elle envoyez (je ne diray point leurs noms, car il ne serviroit de rien), sur les deux ou trois heures après midy, et estant en la présence de Paulet, son gardien ou geoslier, font lecture de leur commission touchant l'exécution à leur prisonnière; lui déclarant que le lendemain matin ils y procéderoient, l'admonestant de s'apprester entre sept ou huict.

« Elle, sans s'estonner aucunement, les remercia de leurs bonnes nouvelles, disant qu'elles ne pouvoient estre meilleures pour elle, pour voir maintenant la fin de ses misères, et que dès long-temps elle s'estait apprestée et résolue à mourir depuis sa détention en Angleterre; suppliant pour temps les commissaires de luy donner un peu de temps et de loysir pour faire son testament et donner ordre à ses affaires, puisque cela gisoit à leur volonté, comme leur commission portait. A quoi le comte de Shrewsbury lui dit assez rudement : Non, non, Madame, il faut mourir; tenez-vous preste demain entre sept et huict heures du matin. On ne vous prolongera pas le délay d'un moment.

Cela me paraît plus expressif, je l'avoue; cela rend mieux la vérité que l'espèce de réponse officielle, placée, par Robertson, dans la bouche de la spirituelle et maligne Marie : « Quoique je ne « pensasse pas que la reine d'Angleterre donnerait « le premier exemple de violer la personne sacrée « d'une princesse souveraine, je me soumets à ce « que la Providence a décrété pour moi. » Au lieu de cette phrase si grave sur les droits des têtes couronnées, Marie avait répété plusieurs fois : « Je vois ce que fait pour moi ma bonne sœur. »

Brantôme n'a pas oublié ce mot; il rapporte également un détail bien touchant dont le génie de Schiller a tiré un merveilleux parti, et que Robertson a négligé. Mais poursuivons ce parallèle.

Vous avez vu ce que Robertson a dit de ce ministre presbytérien qui adresse à Marie un long discours convenable à la situation présente. Mais pouvait-il y avoir un discours convenable à la situation de Marie, dans la bouche du valet théologien de ses persécuteurs? Fallait-il que Robertson ne se souvînt que de son attachement à l'église presbytérienne? Fallait-il qu'il ne conçût pas la nature humaine? N'était-il pas naturel que l'âme de Marie, non-

seulement par sa foi, mais par sa colère, se soulevât tout entière contre ces prières hérétiques pour elle, et prononcées par l'homme qui approuvait sa sentence, et qui allait bénir sa meurtrière?

On lui amena un ministre pour l'exhorter, mais elle luy dict en anglais : « Ah! mon amy, donne-moi patience, » lui déclarant qu'elle ne voulait communiquer avec luy, ni avoir aucuns propos avec ceux de sa secte, et qu'elle estait aprestée à mourir sans conseil, et que telles gens que luy ne luy pouvaient apporter aucune consolation ou contentement d'esprit.

Ce néanmoins voyant qu'il continuait ses prières en son barragouin, elle ne laisse de dire les siennes en latin, eslevant sa voix pardessus celle du ministre; et puis redit qu'elle s'estimait beaucoup heureuse de verser la dernière goutte de son sang pour sa religion, plus que de vivre si longuement, et qu'elle ne pouvait s'attendre que nature parachevast le cours ordinaire de sa vie, et qu'elle espérait tant en celui qui estait représenté par la croix qu'elle tenait en sa main, et devant les pieds duquel elle se prosternait.

On voit là, ce que Robertson n'a pas dit, toute l'émotion, toute la chaleur de la foi catholique opposée à la foi protestante; on voit cette rudesse, cette vivacité d'antipathie, qui rend insupportables, à la douce Marie, les paroles du ministre protestant, et les lui fait repousser avec une impression de haine et de dégoût si bien rendue par la triviale énergie de Brantôme.

Quel est le résultat littéraire de toutes ces réflexions? C'est qu'en rendant justice à l'école écossaise du dix-huitième siècle, en honorant au plus haut degré cette impartialité, cette liberté d'esprit, née en partie du bonheur des institutions anglaises, en partie de l'imitation de notre littérature, nous regrettons qu'il lui ait manqué un sentiment plus vif de la vérité. Ajoutons de plus que l'imagination, qui se compose à la fois de vivacité et de sensibilité, cette imagination qui voit ce qui n'est pas devant ses yeux, qui est touchée de ce qu'elle n'a pas senti elle-même, est une qualité nécessaire du grand historien; et l'on peut dire en ce sens qu'il a besoin d'être poëte, non-seulement pour être éloquent, mais pour être vrai.

CINQUIÈME LEÇON.

Suite de l'examen des historiens anglais formés à l'école française. — Gibbon. — Sa jeunesse studieuse. — Son scepticisme. — Nullité de sa vie parlementaire. — Séjour de Gibbon à Paris. — Observations sur son ouvrage. — Sa vue fausse des premiers temps du christianisme. — Citation de saint Justin. — Réflexions diverses.

Messieurs,

On m'a fait l'honneur de m'écrire deux lettres critiques, mais bienveillantes: dans l'une, on m'accuse de juger trop vite les plus célèbres historiens de l'Angleterre; dans l'autre, de m'écarter trop longtemps de la France. Il me faut une double excuse pour ce double reproche: je parle brièvement des écrivains anglais, parce que je dois surtout en parler sous le rapport de l'influence que la philosophie française exerçait sur leur génie; je m'éloigne de la France, parce qu'au dix-huitième siècle la France est partout, que sa littérature agit dans toute l'Europe, comme puissance intellectuelle et comme puissance politique. On donnerait, Messieurs, une idée incomplète et fausse du génie français au dix-huitième siècle, si on le séparait de l'Europe, si on ne saisissait pas le lien et le rapport qui l'unissaient à tous les efforts tentés ailleurs par l'intelligence humaine, si on ne cherchait point partout la trace et les monuments de son action.

Mais en même temps j'éviterai toute digression qui ne se lie pas, qui ne se rapporte pas à la France. Il est quelques historiens anglais que je négligerai, parce que leurs talents et leurs ouvrages remarquables en eux-mêmes, ne justifient pas ces rapports d'imitation et d'analogie que je cherche entre la France et les autres nations de cette époque. Fergusson, auteur d'une savante et curieuse histoire de la république romaine, ne nous occupera pas: Fergusson, qui s'appelle trop modestement un compilateur, n'est point un élève de l'école française, n'écrit pas sous l'inspiration de la philosophie promulguée par Voltaire.

Mais un des plus célèbres historiens anglais, un de ceux qui ont traité à la fois avec science et avec talent un vaste sujet, Gibbon, doit attirer nos regards. Il est, au plus haut degré, élève de l'école française. Il réunit à une érudition du Nord l'indépendance, les vues, les préjugés, les formes de style même, que la philosophie française affectait au dix-huitième siècle. Nulle part cette influence n'est plus sensible, et dans ce qu'elle a de libre, d'instructif, et dans ce qu'elle a de faux pour la critique et pour le goût.

Ici je suis encore singulièrement frappé des difficultés de l'examen que je me propose. Embrasser, en effet, dans un court espace, avec des notions incomplètes, cet immense spectacle du monde romain analysé, décrit par Gibbon, apprécier tant d'efforts d'érudition et de sagacité, énoncer un jugement, même timide, sur le travail d'une vie tout entière et d'une si haute intelligence, c'est de ma part une tentative à peine excusable. Cependant l'ouvrage de Gibbon est un monument historique d'un ordre si élevé, la vie, les principes littéraires et philosophiques de Gibbon sont un événement si remarquable dans le dix-huitième siècle, et tellement lié à l'histoire de la littérature française, qu'il me serait impossible de ne pas m'en occuper avec vous.

L'Angleterre s'était illustrée dans la carrière

historique par ces ouvrages de Hume et de Robertson, qu'avait inspirés le génie de la France. Une place restait encore à prendre : c'était dans l'histoire savante et critique appliquée à l'antiquité. Hume et Robertson avaient écrit les faits du moyen âge et les faits modernes ; mais ce travail d'érudition et de conjecture qui démêle l'antiquité, cette histoire exacte d'un passé lointain restait encore à faire.

Cherchons d'abord quelle vocation naturelle et quelles études destinaient Gibbon à cette noble tâche. Vous ne me reprocherez pas, Messieurs, de mêler ainsi la biographie aux vues générales de critique et de littérature. C'est par la vie entière d'un homme, par le tableau de son caractère, de ses pensées habituelles que l'on peut acquérir la complète intelligence de ses ouvrages et de son talent.

Gibbon me paraît, dès sa jeunesse, avoir été appelé à cette grave et difficile mission de l'histoire philosophique. Je le vois, dès l'âge de quinze ans, préoccupé vivement, quoiqu'il eût une âme froide, de ces controverses théologiques, si attachantes pour les esprits qui ont quelque force et quelque curiosité. Un des premiers événements de la vie du sceptique, de l'indifférent Gibbon, c'est d'avoir changé de religion, non point par hasard, par pauvreté, par caprice, comme Rousseau, mais par réflexion et par conviction. A quinze ans, Gibbon qui, dans le calme de la maison paternelle, avait déjà commencé des recherches historiques, avait médité une histoire critique, de quoi? du règne de Sésostris, Messieurs; Gibbon, saisi par la lecture de l'éloquent ouvrage de Bossuet, sur les *Variations* des églises protestantes, se fait catholique.

Son père, élevé dans les habitudes de l'église établie, fut très-mécontent de cette érudite et soudaine conversion. Pour punir Gibbon, l'enlever à l'influence de quelques docteurs catholiques de Londres et le remettre dans le sein de l'église protestante, il l'envoie à Lausanne.

Là, Gibbon, dans un apprentissage à la fois assez rude et assez instructif, revint ou se laissa ramener à son ancienne foi. Son âme était peu faite pour la résignation aux sacrifices pénibles et la résistance à l'autorité. Il nous dit lui-même que la vie assez triste, et même la table assez mauvaise de la maison où il était retenu, hâtèrent sa conversion. Pardonnez, Messieurs, cette minutieuse circonstance; mais l'homme qui a débuté ainsi dans la vie et dans la carrière théologique, ne me paraît pas bien disposé à concevoir l'enthousiasme désintéressé des martyrs.

Cependant, après sa conversion, le jeune Anglais prolongea son séjour à Lausanne. Un autre intérêt, le goût de la littérature, de l'érudition, l'attachait vivement. Il se livra sans fin, sans repos, à d'immenses études.

Messieurs, tous les sentiments saisis avec sincérité, avec ardeur, sont des bienfaits pour l'âme; et peut-être aucun ne mérite mieux ce nom que l'amour de l'étude. L'amour de l'étude, à votre âge, renferme en lui seul plusieurs vertus ; car il épargne bien des fautes, éloigne bien des faiblesses. Gibbon, instruit des langues anciennes et modernes, passa cinq années à Lausanne, lisant et faisant un journal de ses lectures. Il l'écrivit en français. Rien n'est plus intéressant qu'un journal de voyage, où chaque petit fait, chaque impression des lieux, chaque souvenir est naïvement déposé. Quelque chose de nouveau, qui semble avoir aussi son intérêt et son mouvement, c'est un journal *de lecture*, où sont enregistrés les faits, les vues que présente le cours d'une longue étude. On se plaît à voir un esprit attentif et laborieux, qui, comptant chaque jour le nombre de pages qu'il a lues, consigne dans une rapide analyse les idées qu'il recueille, les impressions qu'il reçoit, et pour ainsi dire les accidents, les rencontres de ce voyage intellectuel. Ainsi, Gibbon, dès l'âge de vingt ans, lut successivement d'immenses recueils dont s'effrayerait notre paresse actuelle: par exemple, les antiquités de Grævius, ouvrage qui, dans l'origine, n'avait que vingt-cinq volumes in-folio, mais qui, heureusement, fut augmenté de quinze autres, par Gronovius; puis il lut l'*Histoire de l'Italie antique* de Cluvier, ouvrage très-court, qui n'a que deux volumes in-folio, et qui cependant l'occupa plusieurs mois; puis tous les poëtes latins; mais il les lisait avec cette attention, avec cette sagacité qui déjà révélaient l'historien s'attachant à tout étudier, les détails de mœurs, les singularités de costume, enfin cherchant l'histoire dans la littérature.

Vous savez que Lausanne est une ville toute française. Il n'y manque, Messieurs, que notre domination. L'usage familier de la langue française jetait naturellement Gibbon dans l'étude de notre littérature. La disposition sceptique de son esprit le préparait encore mieux à goûter les écrivains français du dix-huitième siècle. Aussi, parmi ces lectures si graves et si savantes, que Gibbon marque sur les feuillets de son journal, après Spanheim, Nardini, Cluvier, on voit paraître un pamphlet de Voltaire ou un discours académique de Thomas. La candeur de l'étranger et du studieux disciple se montre dans l'admiration excessive que lui inspirent tous les beaux esprits de la France. A propos de Thomas, il écrit sur son journal :

« J'ai achevé l'*Éloge du duc de Sully*. M. Thomas est un « grand orateur. Quelle force dans la pensée! quelle rapi- « dité dans le style! Il a l'âme d'un citoyen, l'esprit d'un

« philosophe et le pinceau d'un grand peintre. C'est Démos-
« thène, mais Démosthène qui a sacrifié aux Grâces. »

Voltaire, le prince des gens d'esprit et des moqueurs, ne trouve pas que Thomas *sacrifie aux Grâces*. Dans une de ces lettres, où il jette des vers charmants avec la même facilité que des lignes de prose, il écrivait :

« J'ai lu cet éloge éloquent
« Que Thomas a fait savamment
« Des dames de Rome et d'Athène.
« On me dit : Partez promptement ;
« Allez aux rives de la Seine,
« Et vous en direz tout autant,
« Avec moins d'esprit et de peine. »

Mais Gibbon prenait l'élégance un peu affectée de Thomas pour de la grâce ; comme il a cru lui-même, avec sa plaisanterie un peu lourde, atteindre la vivacité légère et gracieuse de l'esprit français. C'est encore une note pour l'examen de son ouvrage. Souvent, nous le verrons, il a mis une raillerie froide et pesante, une ironie à la fois insipide et cruelle, à la place de cette gaieté brillante, hardie, capricieuse de Voltaire.

Mais nous n'en sommes pas moins frappés de cette ardeur érudite, de cette investigation de l'antiquité, de ces études si assidues, si variées, qui occupaient la jeunesse de Gibbon ; et nous nous souhaitons à tous la même force et la même patience.

Après cinq ans de lecture à Lausanne, car la lecture était la vie de Gibbon, il revint en Angleterre, où son père le trouva savant et converti. Là, ses premiers travaux indiquèrent à quel point et le goût des lettres et le goût de la langue française avaient préoccupé son esprit. Il écrivit un livre en français. La littérature se produisait, pour ainsi dire, à ses yeux, sous la forme de notre langue et de notre esprit. Cet ouvrage n'était d'ailleurs que l'expression du goût exclusif de l'auteur. Il avait pour titre : *Essai sur l'étude de la littérature*. Je ne dirai point que ce soit un bon livre. On y trouve peu de vues, nulle originalité surtout, mais une grande passion littéraire, l'amour des recherches savantes et du beau langage. Gibbon, il nous l'apprend, cherchait alors à calquer son style sur deux écrivains, dont il n'a guère égalé la nerveuse et rapide concision, Pascal et Montesquieu ; mais il travaillait à copier, à reproduire les formes de leur langage.

Ce livre de Gibbon n'eut pas, comme vous le pensez bien, grand succès à Londres. Le goût national ne s'accommodait pas beaucoup de cette importation, non-seulement des idées, mais des mots mêmes de la langue française. On répéta de tous côtés, à Gibbon, ce qu'Horace s'était dit à lui-même, pour ne plus écrire en grec :

In silvam ne ligna feras.

Quelque temps après ce début qui n'avait pas été favorable à la gloire du jeune écrivain, son goût pour l'érudition le conduisit en Italie. Vous concevez bien que cette passion de lecture dont il avait été saisi dès la première jeunesse, dut s'animer encore en approchant de cette Italie, espèce de monument vivant et perpétuel de l'antiquité. Son journal de voyage se confondit cette fois avec son journal de lecture. Je crois que de tous les voyageurs qui regardent les lieux et observent les monuments, Gibbon est celui qui a le plus songé aux textes des auteurs.

Telle était encore cependant l'incertitude de son esprit sur l'étude à laquelle il se fixerait de préférence, telle était sa curiosité universelle, que nous voyons dans son livre de poste des lectures indiquées à la date de Gênes et de Florence, et qui ont pour objet les antiquités du nord et la mythologie scandinave. A Florence, il lisait l'*Edda* du savant Mallet.

Enfin il arrive à Rome ; et c'est alors que toute cette studieuse ardeur qui, depuis dix ans, le préparait à l'intelligence de l'antiquité, c'est alors que ces lectures si longues de Grævius, de Gronovius, et de tous ces hommes qui avaient fouillé dans les décombres de Rome, agissent en lui, et qu'en présence des lieux, la pensée d'un grand ouvrage se révèle à son esprit. Il faut l'écouter lui-même :

« Ce fut à Rome (1), le 15 d'octobre 1764, que, « rêvant assis parmi les ruines du Capitole, à « l'heure où des moines, pieds nus, chantaient les « vêpres dans le temple de Jupiter, la pensée de décrire la décadence et la chute de cette ville s'éleva « tout à coup dans mon esprit. »

Un écrivain rempli de talent et de lumières, qui, fort jeune, a revu et enrichi de notes précieuses la traduction de Gibbon, s'est arrêté sur ce passage remarquable ; et, dans cette impression de Gibbon, il aperçoit la source de quelques-uns des préjugés qui ont trop dominé son ouvrage. Il lui semble que Gibbon, préoccupé de ce contraste entre les triomphateurs romains et quelques moines qui chantaient vêpres, n'a pas assez aperçu la grande, la salutaire influence d'un culte qui changea le monde, et fit sortir du milieu même de la barbarie tout le génie moderne.

Quoi qu'il en soit, cette vue immédiate des lieux saisissant un esprit qui avait reçu déjà toutes les notions de l'étude, Gibbon semblait mûr pour commencer son grand ouvrage. Mais, revenu à Londres, il s'arrête longtemps encore ; il reprend la collection de tous les écrivains de l'antiquité romaine ; il les relit dans une intention d'artiste et de savant tout à la fois ; il étudie dans tous les historiens grecs et latins, les belles formes de la composition

(1) Gibbon, *Memoirs of my life and writings*, p. 100.

et du langage; et, la plume à la main, il parcourt de nouveau poëtes, orateurs, critiques, jurisconsultes, glossateurs, cherchant partout les moindres éléments, les moindres indices de la vérité, pour servir à ce grand ouvrage qu'il préparait sans le savoir depuis si longtemps, et que la vue de Rome lui a pour ainsi dire commandé.

Je m'arrête avec complaisance sur cette ardente vocation, et à la fois cette patiente préparation du talent. C'est un bel exemple à suivre; et si tout à l'heure nous voyons que tant de travail, tant d'études, que cet enthousiasme de curiosité savante n'a pas suffi encore pour élever le monument historique à toute sa hauteur, combien l'idée que nous avons cherché à vous donner des devoirs de l'historien, ne semblera-t-elle pas encore s'agrandir dans votre esprit!

Mais, Messieurs, nous l'avons dit, nulle part l'homme ne domine plus l'écrivain que dans la composition historique; nulle part l'inspiration de l'âme n'est plus nécessaire que dans ce travail, où il faut tant d'art et tant d'étude.

Nous avons vu jusqu'à présent Gibbon, studieux disciple des anciens, des modernes, portant au plus haut degré la curiosité littéraire. Mais quand il revient dans son pays, n'a-t-il pas autre chose à faire? sa vie tout entière sera-t-elle celle d'un homme de cabinet, d'un contemplatif, d'un philosophe, d'un indifférent laborieux enfin?

La naissance de Gibbon, la fortune de son père, lui permettaient d'aspirer au parlement; mais il avait peu de goût pour les devoirs politiques. Il s'excusa d'abord, en disant qu'il était étranger aux passions de pays et de parti, qu'il n'était pas bon patriote, et il se replongea dans ses études. Quelque temps après cependant, on lui offrit, c'est l'expression de sa lettre, *un siége indépendant*, et il l'accepta. Il entra donc à la chambre des communes en 1764; il y vit une grande époque du parlement britannique. Jamais depuis un demi-siècle de plus grands hommes n'avaient paru dans cette arène; jamais de plus grands intérêts n'avaient inspiré la conviction et l'éloquence : il s'agissait des débats touchant l'Amérique, de l'insurrection généreuse des colonies, des lois arbitraires et violentes qui les avaient opprimées et poussées au désespoir, du démembrement qui menaçait l'Empire. Que fit Gibbon? il resta silencieux et ministériel... (On rit.) A Dieu ne plaise, Messieurs, que, par ces paroles, je prétende jeter sur lui trop de défaveur. Cependant, il me semble que, pour un homme dont la vocation était l'étude de l'histoire et des grands intérêts de l'humanité, jamais plus pressante occasion ne s'était offerte de prendre part à la vie active; jamais plus grave et plus haute question n'avait dû passionner son âme et réveiller tout ce qu'il y avait en elle de chaleur et de talent.

Certes, Messieurs, devant ces grandes colères de lord Chatam, tantôt s'irritant contre la barbarie politique d'un ministère qui soulève des hordes sauvages pour dévaster les colonies britanniques, tantôt s'indignant qu'après tant de violences, on finisse par la faiblesse, qu'on démembre l'empire de la Grande-Bretagne, et qu'on reconnaisse l'entière indépendance de cette Amérique qu'on a si longtemps opprimée, certes, il y avait là plus d'un moment, plus d'une inspiration pour le patriotisme et l'éloquence. Aussi Gibbon fut-il tenté plusieurs fois de parler. Il raconte, dans une lettre datée de 1775, qu'il assistait exactement à de bien longues séances, depuis dix heures du matin, par exemple, jusqu'à trois ou quatre heures du matin le jour suivant. « J'aime, dit-il, ces distractions « d'affaires mêlées à mes études. Quant à savoir si « la chambre des communes (1) peut devenir pro- « fitable à moi ou au pays, c'est une autre ques- « tion. Je reste encore *muet* pendant le débat de « nos affaires d'Amérique : j'ai eu quelquefois la « tentation de parler; mais quoiqu'assez bien pré- « paré pour le fond, j'ai craint ne pas réussir dans « la forme, et je suis demeuré sur mon banc, sain « et sauf, mais sans gloire. En tout, bien que je « me flatte encore d'en faire l'épreuve, je doute « que la nature, dont je n'ai pas à me plaindre « sous quelque rapport, m'ait donné les talents « d'un orateur, et je sens que je suis entré au par- « lement beaucoup trop tard pour les exercer. »

Cependant, Messieurs, il n'avait pas encore quarante ans; il n'avait que trente-huit ans.

Quel parti donc tira-t-il de sa présence au parlement? Il reçut du ministère la place de lord-commissaire du commerce, place, dit-il, honnête et commode.

Voilà pour l'utilité positive. Quant à l'utilité morale, il l'indique aussi. « Après quelques flatteuses « illusions, dit-il, la prudence me condamna à « rester dans l'humble rang de *muet*. Je n'étais pas « armé par la nature ou par l'éducation de cette « énergie de pensée et de voix :

Vincentem strepitus et natum rebus agendis.

« La timidité était en moi fortifiée par l'orgueil, « et le succès même de mes écrits me décourageait « d'essayer ma voix. Cependant je profitai beau- « coup de cette assistance habituelle aux débats « d'une assemblée libre. Huit sessions que je passai « dans le parlement furent une école de cette science « politique, la première et la plus essentielle qua- « lité de l'historien. »

(1) *Gibbon's letters*, p. 354.

J'ai toujours quelque peine de songer qu'un homme qui, par sa profession d'historien, était voué à l'indépendance et à la vérité, ait assisté si longtemps au parlement d'Angleterre, sans que, malgré les craintes et les hésitations de l'amour-propre, le cœur lui ait dit de parler; et puis, si je vois que cet homme, pour prix de son assiduité et de son silence, était devenu lord-commissaire du commerce, sous le ministère de lord North, de ce ministre à la fois despotique et malhabile qui violenta l'Amérique et la perdit; de ce ministre dont Fox a dit qu'il égalait en sens inverse les conquêtes d'Alexandre, c'est-à-dire qu'il avait perdu plus de pays que le héros macédonien n'en avait conquis, j'éprouve alors quelque regret. Je commence à craindre que Gibbon n'ait eu l'âme un peu molle, un peu froide; et je doute que ce soit une disposition favorable pour le rigide et noble ministère de l'historien.

Cependant, Messieurs, au milieu de ces assiduités parlementaires, Gibbon avait enfin achevé la première partie de ce grand ouvrage, préparé par le spectacle des lieux et par des études si profondes: deux volumes de son livre avaient paru. Vivement accueilli, vivement critiqué, la réputation de cet ouvrage s'était répandue au loin. Gibbon vint donc en France recevoir le prix du succès; car c'était en France que l'on distribuait les couronnes. A cette époque, la France était comme cette Athènes pour laquelle Philippe et Alexandre faisaient la guerre, et dont le suffrage donnait la gloire.

Vous vous attendez, n'est-ce pas, à voir le philosophe Gibbon aussi bien accueilli que le philosophe Hume? Au risque de me répéter, je vais vous lire, d'après lui-même, le procès-verbal de sa réception; vous y reconnaîtrez cet esprit français du dix-huitième siècle, si séduisant pour les étrangers:

« J'ai vu, dit-il, le duc de Choiseul; j'ai dîné *par accident* avec Franklin; j'ai causé avec l'empereur; j'ai été présenté à la cour, et successivement, ou plutôt très-vite, je me trouve lié avec tout ce qu'il y a de plus considérable dans Paris. Ils prétendent qu'ils m'aiment; et je les crois sincères. Pour moi, je me sens heureux et à l'aise dans leur société, et je regrette seulement de n'être pas venu deux ou trois mois plus tôt. Chaque jour, je suis contrarié par le départ des personnes que je commençais à connaître beaucoup...

« Deux mots vous donneront une idée de ma journée.

« Je vais aller à la Bibliothèque du Roi, où je resterai jusqu'à midi. Au retour, je m'habillerai pour dîner chez le duc de Nivernais. De là, j'irai à la Comédie-Française, dans la loge grillée de la princesse Beauvau; et je n'ai pas encore décidé si je souperai chez madame du Deffant, chez madame Necker, ou chez l'ambassadrice de Sardaigne (1). »

Voilà cette vie élégante, douce, oisive, ce grand salon littéraire et philosophique de Paris, que Gibbon venait chercher, et pour lequel on quittait le parlement d'Angleterre, surtout quand on n'y parlait pas. (On rit.)

Enfin Gibbon, après cette excursion si brillante à Paris, retourne à Londres; il continue avec une grande assiduité, une vive patience, ce vaste travail qu'il avait si fort avancé. Lord North tomba du ministère; Gibbon tomba par contre-coup de sa place du commerce, et il se retira peu de temps après à Lausanne. C'est là qu'il a terminé sa grande tâche historique; c'est là que nous le verrons reparaître à son avantage; c'est là que cette passion pure et vive pour les lettres, que cet enthousiasme de l'étude qui, dans une âme douée de peu d'élévation et d'énergie, faisait germer du moins un noble sentiment, l'environnent à nos yeux d'une sorte d'éclat, qu'on ne lui trouve pas au milieu des distractions du monde et des abaissements de la servitude au pouvoir : c'est là que j'aime à considérer Gibbon. La vérité des impressions qu'il éprouve alors lui communique une sorte d'éloquence touchante, et de sensibilité bien rare sous sa plume. Je crois que vous aimerez les dernières paroles de ses Mémoires, où il annonce la fin de son ouvrage :

« Ce fut, dit-il, le jour ou plutôt la nuit du 27 juin 1787, entre onze heures et minuit, que j'écrivis les dernières lignes de ma dernière page, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir posé ma plume, je fis quelques tours dans une allée couverte d'acacias, d'où la vue domine sur les champs, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein; le disque argenté de la lune se réfléchissait dans les eaux, et toute la nature était dans le silence. Je ne dissimulerai pas que j'avais une première émotion de joie en ce moment qui me rendait ma liberté, et peut-être allait établir ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt abaissé, et une humble mélancolie s'empara de moi, à la pensée que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quelle que fût la durée où parviendrait mon ouvrage, les jours de l'historien seraient désormais bien courts et bien précaires (1). »

Dans cette mélancolie touchante d'un homme qui vient d'achever l'ouvrage de trente ans d'étude, qui espère un peu la gloire et qui songe à la brièveté de la vie, il y a quelque chose d'éloquent et même de naïf que jamais Gibbon n'a surpassé dans les endroits les plus ornés et les plus brillants de son ouvrage.

Nous venons, Messieurs, de parcourir la vie de l'historien; nous savons à quel homme nous avons à faire; et cette précaution n'est pas inutile; car un historien est une espèce de guide, de *cicerone* qui vous conduit dans le passé. Avant de vous fier à lui, de le croire sur sa parole, d'adopter ses opinions, de partager ses passions, il faut que, par une sorte de familiarité intime, vous l'ayez bien connu : telle erreur de son caractère vous prémunira contre une erreur de ses récits.

Jusqu'ici dans Gibbon nous n'avons reconnu

(1) *Letters*, t. I, p. 525.

(1) *Memoirs of my life and writings.*

qu'un seul noble et grand sentiment, la passion de l'étude. Ainsi, tout ce qui dépendra de ce sentiment sera remarquable dans son ouvrage : profonde connaissance des monuments, lecture immense et soigneuse, recherche des matériaux les plus inconnus, comparaison ingénieuse de toutes les données que peut offrir l'histoire, reconstruction du passé par le travail et le calcul; nous pouvons espérer chez lui ces rares mérites; mais cela ne suffit pas encore. Gibbon avait entrepris une des plus grandes tâches que puisse se proposer l'esprit moderne : il racontait à la fois la fin de l'antiquité, le moyen âge, et tous les commencements du monde nouveau. Une foule de talents divers, indépendamment des talents nécessaires à l'historien, lui étaient commandés par l'immense variété de son ouvrage. Tantôt il lui fallait cette élévation antique qui convient à la peinture de ces temps reculés que l'éloignement nous fait paraître dans une sorte de perspective magique; tantôt il lui fallait l'intelligence forte et naïve du moyen âge; tantôt des couleurs graves et pompeuses; tantôt une peinture simple et familière; quelque chose d'un Romain et quelque chose d'un Gaulois; enfin il lui fallait, comme dans toute œuvre humaine, un principe d'unité, une pensée première qui l'inspirât et fût l'âme de son ouvrage. Cherchons quelle fut cette pensée.

Je le dirai, Messieurs, il me semble que l'esprit de Gibbon, si peu sensible aux institutions de son pays, si peu frappé de l'heureuse image d'une nation libre, se gouvernant par ses propres lois, s'est trompé sur le véritable point de vue du sujet qu'il avait choisi. L'Empire romain, tel que le despotisme et la force militaire l'avaient fait, lui parut le chef-d'œuvre de la civilisation. L'Empire romain, gouverné par un bon et sage despote, lui parut le modèle désirable pour le genre humain. Le christianisme lui-même fut à ses yeux une espèce d'accident barbare, qui dérangeait cette harmonie de domination et de servitude paisible. Voilà le point de départ de Gibbon. Tout ce qu'il y aura de contraire à cette prépondérance regulière, à cette hautaine dictature de l'Empire romain, tous les mouvements libres et sublimes de la pensée, toutes les hardiesses du dévouement, toutes les magnanimités du sacrifice, le choqueront, le blesseront; il ne se dira pas que, depuis trois siècles, un joug de fer, bien rarement allégé par la volonté passagère d'un bon prince et d'un grand homme, pesait sur le genre humain. Il ne se dira pas que jamais les hommes n'avaient si misérablement obéi. Non, il lui paraîtra qu'il y avait une puissance militaire forte et disciplinée, une obéissance entière et rapide, des préteurs, des préfets, des généraux, des empereurs, une cour, et qu'à tout prendre, les hommes étaient heureux, puisqu'on les dominait. Voilà sa vue de l'histoire romaine.

Il ne lui semblera pas que le christianisme était un contre-poids donné à l'esclavage du monde; il ne remarquera pas cette révolution, qui faisait que la liberté, chassée du forum et du sénat, s'était réfugiée dans le stoïcisme; que, chassée du stoïcisme, et devenant plus populaire, plus cosmopolite, elle s'était réfugiée dans l'Évangile. Il ne sera nullement touché de cette revendication que la pensée humaine fait d'elle-même. Non, les Chrétiens lui paraîtront des perturbateurs; il lui semblera juste qu'on les immole; il sera sans pitié pour eux. Il vous dira qu'à tout prendre les lois de l'Empire étaient rigoureuses, mais sagement exécutées. A ses yeux, la philosophie de Pline le jeune excusera les rigueurs exercées par ce proconsul de Bithynie contre les Chrétiens; il ne sera pas frappé de la profonde dégradation où était tombé l'esprit humain, pour qu'un homme tel que Pline fît conduire au supplice des hommes qu'il jugeait innocents, et qu'un prince tel que Trajan approuvât cette barbarie, et écrivît à Pline : *Vous avez tenu la marche qu'il fallait tenir*. Ce flegme de la tyrannie, ces ordres hautains qui tombent du trône des Césars, qui commandent une exécution, qui autorisent une proscription, tout cela paraît à Gibbon un élément de cette grande et vaste prospérité de l'Empire romain.

Eh bien! Messieurs, j'avoue que je ne connais pas dans l'histoire une erreur plus grave et plus offensante pour la raison. Je ne parle pas ici dans une vue théologique; je considère l'esprit humain en lui-même; j'observe cet instinct de liberté morale qui se transforme, sans jamais périr, tantôt énergique et hardi dans le forum, tantôt solitaire et contemplatif dans le cabinet du stoïcien, tantôt ardent, passionné, enthousiaste dans les catacombes des martyrs. Partout je reconnais la grandeur de la pensée humaine, partout j'aperçois quelque chose qui élève l'homme, quelque chose qui commande le respect, l'admiration; et lorsqu'il me semble que l'écrivain se met du parti des bourreaux contre les victimes, lorsqu'il me semble que, par un préjugé philosophique, préjugé comme un autre, il jette une dérision froide et cruelle sur des hommes qui enfin n'avaient d'autre tort et d'autre crime que de mourir pour leur croyance, que de ne pas sacrifier leur foi à leur vie, j'entre dans une espèce de colère contre l'historien qui fait servir l'érudition et le talent à fausser, à méconnaître la véritable dignité de la nature humaine. (Vifs applaudissements.)

Voilà, Messieurs, le côté moral de cette grande question; les autres vues sont inférieures et secon-

daires; elles n'intéressent que l'art et le goût. Toutefois, je dois vous faire remarquer, sous le rapport de la composition, le défaut du système adopté par Gibbon. Il retarde jusqu'au troisième volume l'exposition des progrès du christianisme; il concentre dans deux chapitres tous les faits, toutes les vues que lui présente cette grande révolution. Mais n'auriez-vous pas éprouvé, pour l'intérêt comme pour la vérité, un vif et profond plaisir à voir plus tôt ce grand avénement du christianisme? Pourquoi ne pas me montrer, dès le règne de Marc-Aurèle, les Chrétiens dans un coin du tableau? Ils étaient déjà nombreux et puissants; ils présentaient des suppliques à l'empereur. Quel intérêt d'ailleurs dans ce spectacle d'un prince philosophe, généreux, et de ces hommes purs, innocents, persécutés sous son règne! Quelle leçon de tolérance sur les erreurs de l'esprit humain! Un monarque sage et bienfaisant était sur le trône, et les Chrétiens gémissaient dans les cachots, dans les mines. Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle avaient un amour élevé de la vertu, l'enthousiasme du devoir et du sacrifice; les Chrétiens, obscurs et dédaignés, nourrissaient, sous les symboles de leur culte, les mêmes sentiments; mais la forme séparait ceux qui devaient réunir l'instinct et la vertu : le maître généreux persécutait les sujets innocents.

J'ouvre ce volume de saint Justin, et j'y lis ces paroles : « A l'empereur Tite Ælie Antonin-le-Pieux, Auguste, César, à son fils, très-véridique et philosophe, à Lucius, fils de César par la nature, et d'Antonin par l'adoption, à l'assemblée sacrée du sénat et au peuple romain, au nom de ceux qui, parmi tous les hommes, sont injustement haïs et persécutés, moi, l'un d'eux, Justin, fils de Priscus, habitant de la ville Néapolis dans la Palestine, j'adresse ce discours et cette prière. »

N'y a-t-il pas dans ce début si simple et si ferme, dans cet exorde du malheur, quelque chose qui me fait connaître, bien plus que les raisonnements de Gibbon, la puissance prodigieuse que devaient prendre ces hommes dans une société où la conquête et le despotisme avaient entassé tant de malheureux, de mécontents et d'esclaves? Ainsi, Messieurs, la fidélité dramatique eût été la fidélité historique. Gibbon oublie ce langage si sublime et si naïf; il me dit que *les Pères de l'Église versaient les flots impétueux de leur diffuse éloquence*. Ces expressions, dédaigneusement et frivolement critiques, ne me donnent aucune idée de cette éloquence simple et populaire, qui était le grand instrument de la réforme chrétienne. Je crois donc, Messieurs, qu'au lieu de réunir dans une dissertation ses vues et ses remarques sur l'influence du christianisme, l'historien aurait mieux fait de présenter les Chrétiens dès qu'ils ont paru dans le monde; de faire incessamment contraster leurs progrès, leurs opinions, leurs souffrances avec le reste de l'Empire, avec la domination des Césars.

Mais la dissertation tardive et froide que l'historien a voulu substituer à ce vivant tableau, est-elle au moins complète? Je ne crois pas qu'elle indique toutes les causes des progrès du christianisme, en les résumant ainsi : l'intolérance des Chrétiens, la croyance d'une vie à venir, l'existence ou la supposition de faits miraculeux, les vertus chrétiennes et la forte constitution de l'Église primitive. Et d'abord, sommes-nous ici dans l'histoire? Cette manière mathématique d'énumérer les causes me fait-elle connaître, sentir, toucher les événements? N'est-ce pas un travail arbitraire de l'historien? Que m'importe la longue réflexion qu'il ajoute :

> Dans les caractères les plus vertueux et les plus honnêtes, il est facile de démêler deux penchants bien naturels, l'amour du plaisir et l'amour de l'action... Si l'amour du plaisir est épuré par l'art et la science, s'il est embelli par les charmes de la société, et qu'il soit modifié par les justes égards qu'exigent la prudence, la santé et la réputation, il produit la plus grande partie du bonheur que l'homme goûte dans la vie privée. L'amour de l'action est un principe d'une espèce plus forte, et dont les effets ne sont pas si certains.... Nous pouvons donc attribuer à l'amour du plaisir la plupart des qualités aimables; à l'amour de l'action la plupart des qualités respectables et utiles. Un caractère sur lequel ces deux puissants mobiles agiraient de concert et dans une juste proportion, semblerait constituer l'idée la plus parfaite de la nature humaine.

Et que me fait cette homélie semi-stoïcienne, semi-épicurienne? A-t-on jamais regardé l'amour du plaisir comme l'un des principes de la perfection morale? Et de quel droit faites-vous de l'amour de l'action et de l'amour du plaisir, les seuls éléments de l'être humain? Est-ce que vous faites abstraction de la vérité, en elle-même, de la conscience et du sentiment du devoir? Est-ce que vous ne sentez point, par exemple, que le sacrifice du *moi* à la justice et à la vérité, est aussi dans le cœur de l'homme; que tout n'est pas pour lui action ou plaisir, et que, dans le bien, ce n'est pas le mouvement, mais la vérité qu'il cherche?

Et puis, Messieurs, dites-moi, Thucydide, Tacite, ces maîtres de l'histoire, ont-ils jamais introduit dans leurs récits un fragment de dissertation sur *le plaisir* et sur *l'action?* Messieurs, sous le seul rapport de la vérité philosophique, l'écrivain, que je suppose, que j'admets sceptique, devait, pour expliquer cette prodigieuse influence, ce rapide progrès du christianisme, me retracer d'abord la profonde dégradation morale où était tombé l'Empire. Il fallait me peindre cette décrépitude des anciennes croyances; et pour cela, me montrer cette vaste paix du monde romain, à peine

troublée par quelques misérables guerres à l'extrémité des frontières; puis au milieu de cette paix, la sourde agitation d'un peuple immense, qui, n'ayant plus ni liberté, ni institutions, voyait devant ses yeux les tyrannies fantasques et honteuses des princes, les vices des grands, les misères des esclaves, les rêveries des sophistes, et attendait dans une oisive anxiété quelque chose de nouveau dans le monde; puis, il me fallait rendre compte de ce besoin de la nature humaine, de cet amour du grand, du beau, de cette passion du sacrifice qui est innée dans l'homme, et qui veut que la vie matérielle, de toutes parts satisfaite, que l'aisance, la richesse, le repos, le plaisir le tourmentent bientôt, et qu'il s'élance d'une force indicible vers quelque chose d'inconnu, de vague, d'illimité...

Après que l'historien m'aurait montré ce caractère de l'homme, et combien il était froissé, dégradé par le misérable état de l'Empire romain, il fallait qu'au lieu de se moquer de quelques hyperboles, de quelques métaphores orientales dont je ne me soucie pas, il se dît: Voyons ce que faisaient ces Chrétiens; que sentaient-ils? que disaient-ils? tandis qu'il y avait un philosophe qui bavardait dans son école, un préteur qui commandait d'injustes et cruels supplices, un maître qui torturait ses esclaves, des lois barbares approuvées par Pline le jeune, et qui voulaient que, si un maître était assassiné dans sa maison, tous ses esclaves fussent mis à mort, au milieu de cette abjection du genre humain, arrivent des hommes qui s'écrient hardiment:

« Continuez, magistrats, condamnez, frappez, tourmentez, exterminez nos corps. Votre injustice est une preuve de notre innocence: naguères, en condamnant une vierge chrétienne à la prostitution, vous avez confessé vous-mêmes que pour nous la souillure du vice était plus affreuse que tous les supplices et tous les trépas. Du reste, votre cruauté la plus inventive est sans pouvoir. Elle devient un attrait pour les âmes courageuses. Nous nous multiplions à mesure que nous sommes moissonnés: les Chrétiens naissent du sang des martyrs. Plusieurs de vos sages, Cicéron, Sénèque, ont exhorté à la patience contre les douleurs et contre la mort; mais leurs discours font moins de disciples que nos exemples. Cette obstination même que vous nous reprochez est une instruction. Quel homme, à ce spectacle, n'est pas agité par le besoin d'en connaître la cause? Qui ne veut s'approcher de nous? et, après s'être approché de nous, qui ne veut souffrir comme nous, pour obtenir la miséricorde de Dieu, et mériter, au prix de son sang, le pardon de ses fautes? Aussi, nous bénissons vos arrêts de mort, instruits qu'il y a maintenant opposition entre le ciel et la terre, et qu'à l'instant où vous nous condamnez, Dieu nous absout et nous couronne. (Applaudissements.) »

Voilà pour le côté moral. Maintenant, le point de vue historique échappe également à Gibbon. Il ne s'aperçoit pas de la puissance prodigieuse que ce culte nouveau, ainsi propagé par la douleur et l'enthousiasme, exerçait dans le monde; il fait des calculs arithmétiques; il compte qu'il y avait dans Rome probablement vingt fois plus de Païens que de Chrétiens; il ne s'aperçoit pas que la puissance, que la domination, que le nombre presque est dans l'ardeur du zèle, dans la grandeur des motifs qui vous inspirent, et du dévouement qui vous immole. Le savant historien néglige cela. Comment ne pas voir, cependant, que la vieille société tombait? comment croire que des supplices pouvaient l'étayer, lorsque, dès le second siècle, un des orateurs du christianisme adressait ces paroles au gouverneur romain:

« Une nuit et quelques torches suffiraient pour nous venger, s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal. Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine se venge par les armes terrestres et refuse des souffrances qui sont une épreuve pour elle.

« Que si, dédaignant une vengeance timide et furtive, nous voulions nous montrer ennemis à découvert, le nombre, le pouvoir nous manquerait-il? Croyez-vous que les Numides, les Marcomans, les Parthes, et tout autre peuple renfermé dans les limites d'un seul territoire, soient plus nombreux que nous, peuple du monde entier? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons tout ce qui est à vous, les cités, les îles, les forteresses, les assemblées, les camps, les tribus, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples.

« Nous qui donnons notre vie de si grand cœur, quelle guerre, quel combat n'aurions-nous pas soutenu, même à force inégale, si, dans notre sainte loi, il n'était pas ordonné de mourir plutôt que de tuer les autres? Mais bien plus, sans nous armer, sans nous défendre, nous aurions pu vous accabler, en nous séparant de vous. Si tout ce peuple nouveau, brisant ses nœuds, se retirait loin de vous, dans quelque contrée de l'univers, votre empire ne pourrait survivre à la perte de tant de citoyens, quels qu'ils soient: vous resteriez tremblants de votre solitude; et au milieu du silence et de la stupeur de cette grande cité qui semblerait frappée de mort, vous chercheriez en vain sur qui vous pouvez régner. »

Quelle cause a produit l'erreur de Gibbon? est-ce un retour sur le christianisme de son temps? Rien n'était moins juste. Sans doute, quelqu'un qui, aujourd'hui, animé d'un sentiment vrai d'enthousiasme pour cette époque héroïque de l'Église primitive, conclurait qu'il faut admirer le monachisme bysantin du quinzième siècle, ou le monachisme ultramontain de nos jours, cet homme se tromperait étrangement; mais il faut que l'impartialité de l'historien et du sage distingue les époques, qu'il admire ce qui était grand, sublime à son origine, et qu'il blame ce qui n'en est que la faible, l'impuissante, l'hypocrite parodie. (Applaudissements.)

Il me serait facile, Messieurs, de multiplier mes remarques sur les deux célèbres chapitres de Gibbon; je pourrais relever cette espèce de complaisance avec laquelle il explique, il justifie toujours les rigueurs du gouvernement romain. Je pourrais même relever le paradoxe bizarre par lequel il cherche à atténuer, quoi? la proscription de Néron. Et que lui importe la bonne renommée de Néron? en quoi s'étonne-t-il que le fléau du genre humain ait été le fléau des Chrétiens? Ah! que ces para-

doxes sont bien réfutés d'avance par Tertullien, quand il dit, dans son langage inimitable, que je n'essaierai pas de traduire :

Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur. Qui enim scit illum, intelligere potest non nisi grande aliquod bonum à Nerone damnatum.

Oui, c'était sans doute un grand bienfait pour le genre humain que cette croyance proscrite par Néron.

Je ne m'arrêterai pas non plus à discuter quelques-unes des erreurs dans lesquelles une partialité bien étonnante a entraîné l'érudition non moins étonnante de Gibbon. Je ne m'arrêterai pas à le voir discutant le martyre de saint Cyprien, et trouvant que parce qu'on lui a seulement coupé la tête, et qu'on a laissé recueillir son sang par les Chrétiens, le gouvernement romain était très-indulgent et très-sage. Je ne suivrai pas non plus Gibbon, lorsqu'il nous dit ailleurs, que les Chrétiens étaient très-passablement dans les mines, dans les cachots, qu'ils avaient l'espérance d'être délivrés à l'avénement d'un nouvel empereur. Eh quoi! de ce que la barbarie de la politique et la barbarie même du fanatisme sont forcées de s'arrêter quelquefois, de ce qu'elles ont leur lassitude involontaire, de ce qu'elles ne peuvent pas tuer toujours, vous concluez qu'il faut être indifférent au sort des victimes, et vous les trouvez bien heureuses de n'être pas tout à fait mortes! (Applaudissements.)

Enfin, Messieurs, après avoir relevé ces erreurs d'un grand esprit, d'un savant homme, d'un studieux historien, je devrais aussi, pour compléter cette portion pénible de ma tâche, indiquer certaines fautes de goût dans lesquelles il est tombé. Cette froideur d'âme, cette espèce d'insensibilité sèche et moqueuse, se mêlent trop souvent en lui à une expression lourde et maladroite. Je ne puis me faire à Gibbon (je vous demande pardon), disant que les évêques instituaient les prêtres, et que cette génération spirituelle les dédommageait du célibat qui leur était imposé. Ah! combien il eût été plus intéressant et non moins philosophique de rappeler ce qui s'était passé au concile de Nicée, de montrer les évêques discutant sur la loi du célibat, et, au milieu de la foule des rigoristes, un vieillard vénérable, un martyr, Paphnutios, l'un des confesseurs des églises égyptiennes, élevant la voix et leur disant : « Prenez garde, il ne faut pas que le cœur de l'homme soit trop dénué d'affections! » Combien ces peintures naïves et vraies du christianisme étaient à la fois plus favorables à la tolérance, et plus d'accord avec la vérité que les lourdes épigrammes de Gibbon! Il imitait Voltaire, me dira-t-on. Au bas des pages de Voltaire, je lis cette inscription de l'Arioste : *Ne touchez pas aux armes de Roland :* n'allez pas, avec un esprit savant, laborieux, mais sans grâce, sans chaleur, n'allez pas saisir les flèches légères de ce brillant génie; votre scandale sera sans excuse et sans charme. Puis-je me faire à Gibbon me racontant avec une froideur insultante le sac de cette malheureuse Bysance, de cette Bysance qui, j'espère, n'est occupée que provisoirement par les Turcs, quoiqu'elle le soit depuis trois siècles? (Applaudissements réitérés.) Puis-je me faire à Gibbon, au milieu des désastres de cette ville prise d'assaut, disant avec une gaieté qui fait mal : « Que parmi les « jeunes vierges des monastères, traînées captives « par les soldats, quelques-unes sans doute devaient « préférer les grilles du sérail à celles de leur cloître?»

En vérité, il faut que vous ayez un bien grand fonds de gaieté, une ironie bien inépuisable, pour rire ainsi au milieu des ravages de la force, du sang et des morts. Vous le dirai-je, Messieurs, comme l'a éloquemment remarqué mon collègue et ami, M. Guizot, c'est surtout pour décrire les triomphes matériels de la force brutale, que l'historien réserve la pompe fastueuse de son langage. Il semble qu'il s'extasie quelquefois, comme un historiographe de Tamerlan, en présence des épouvantables exploits de ce destructeur. Ah! je voudrais qu'il eût gardé son enthousiasme pour les triomphes, pour les combats, pour les souffrances de la vie morale, qu'il eût moins admiré la force matérielle, et un peu mieux senti l'âme et la pensée.

Je sens que la parole m'emporte. Ces critiques sont justes, sont vraies, je le crois, puisque je les énonce. Cependant, elles auraient leur injustice, si elles fermaient nos yeux sur le grand mérite du travail de Gibbon, si elles nous faisaient méconnaître ce qu'il y a d'élevé, de fort, de progressif dans cette composition, dont quelques parties sont irrégulières et mal ordonnées. Non, sans doute, il faut admirer en lui un esprit rare, un talent qu'il est beaucoup plus facile de censurer que d'égaler. Si Gibbon, sous quelques rapports, est commentateur de Montesquieu, qui, peut-être un peu systématique et un peu théâtral dans la première partie de *la Grandeur et de la Décadence des Romains*, est admirable dans la seconde, il a cependant aussi sa part de création et d'originalité. Donnons-lui donc une gloire littéraire assez haute; reconnaissons en lui plusieurs des grands dons du talent, ceux qu'il a souhaités surtout; et, s'il lui a manqué les dons de l'âme, la chaleur, l'enthousiasme, la sensibilité, ajoutons qu'il ne paraît pas les avoir cherchés; et mon dernier reproche, c'est de lui dire qu'il ne serait peut-être pas assez offensé de ce qu'on les lui refuse.

SIXIÈME LEÇON.

Essai de littérature nationale en Écosse. — Poëmes d'Ossian. — Macpherson. — Discussion sur l'authenticité des chants ossianiques. — Jugements divers sur le mérite de ces chants. — Résumé.

MESSIEURS,

Nous avons vu l'imitation du génie français agissant sur l'Angleterre et sur l'Écosse; nous avons vu dans l'histoire un genre nouveau s'élever à Édimbourg, inspiré tout à la fois par la philosophie et par l'élégance françaises. Le style même de Robertson et de Hume portait la trace de cette influence, et souvent reproduisait jusqu'aux formes, jusqu'aux habitudes, jusqu'aux idiotismes de notre langue.

Il était difficile d'abdiquer davantage le caractère indigène, pour s'élever ou peut-être pour descendre à ce caractère étranger, cosmopolite, que recherchent les littératures des sociétés vieillies. Cependant, à cette même époque, une grande tentative d'originalité nationale et indigène allait se faire en Écosse.

Dans cette espèce de panorama littéraire où nous nous plaçons, vous n'éprouvez ni mécompte ni surprise à passer rapidement d'un sujet à l'autre; et j'ose croire même que vous apercevez le lien secret, la logique naturelle, qui rapprochent par la ressemblance ou par le contraste les accidents variés de cette scène mobile que j'ouvre devant vos yeux.

Ainsi, après que le méthodique et sage Robertson, l'élégant et sceptique Hume, le savant, l'habile, le rhéteur Gibbon, ont passé sous vos yeux, vous ne serez pas étonnés que je vous entretienne d'une espèce de résurrection de la barbarie primitive, au milieu de l'Écosse du dix-huitième siècle.

Nous avons vu ce que la raison, ce que la science, faisaient dans l'histoire; nous avons vu l'innovation de l'art et de l'étude. Cette innovation toute philosophique avait dépouillé l'histoire du charme d'imagination qui complète la réalité même, et sans lequel il n'y a pas de vérité pittoresque.

L'Écosse, l'Angleterre, la France, toute l'Europe, avaient applaudi à ce travail d'une raison supérieure et calme. Eh bien! l'imagination est un besoin si naturel à l'homme; l'imagination a tant de puissance, même dans l'état social le plus raffiné et le plus savant, que, du milieu du scepticisme, on est toujours prêt à lever les yeux au moindre rayon de lumière nouvelle qu'elle fait briller devant nous. On apprend tout à coup que, dans les montagnes d'Écosse, se conservaient les chants d'un vieux Barde qui aurait vécu au deuxième ou au quatrième siècle de notre ère. Ces chants paraissent incultes et sauvages; ils semblent ne respirer que des sentiments naturels et primitifs, le fanatisme de la guerre, l'amour des combats, une sorte d'héroïsme rude et naïf; ils ne retracent que des images simples : l'Océan, les bruyères, les pins des montagnes, les sifflements de la bise de mer. Ces choses si simples et si monotones deviennent une nouveauté, une variété piquante et originale pour un siècle rassasié de raisonnement et de philosophie; et là commence la grande fortune des poésies d'*Ossian*. On sait quelle a été leur influence parmi nous.

De même que l'esprit français avait inspiré la littérature anglo-écossaise, ainsi le génie de cet Ossian, quel qu'il soit, a puissamment agi sur la forme poétique de la littérature française à la fin du dix-huitième siècle. Ossian, d'ailleurs, s'il y eut jamais un Ossian, rappelle tout à coup à notre pensée les noms de ses célèbres admirateurs et de ses juges sévères. L'enthousiasme qu'il excita fut un événement curieux dans l'histoire des lettres. Il appartient, par l'époque de sa fictive renaissance ou de sa réelle origine, à la littérature du dix-huitième siècle : Voltaire en a parlé. Il appartient, sous d'autres rapports, à cette littérature de notre âge, empruntant aux troubles politiques qui l'ont précédée, quelque chose de mélancolique, de calculé, de réfléchi.

Le conquérant de l'Italie, de l'Égypte et de la France, était un grand admirateur d'Ossian; et, à l'époque de sa première élévation, ses flatteurs (car il a eu des flatteurs) le louaient beaucoup de cet enthousiasme pour Ossian, et ne manquaient pas même de trouver un rapport, une affinité secrète entre l'héroïsme simple et rude des guerriers calédoniens et la simplicité, la candeur d'héroïsme qu'ils attribuaient au heros moderne.

Disons-le de plus sans détour, une grande partie de la poésie et de la prose poétique de notre temps a reçu, jusqu'à certain point, la couleur et l'empreinte de ce génie vague, mélancolique, rêveur, sentimental, qui règne dans les ouvrages publiés sous le nom d'Ossian.

On n'a pas oublié cette vogue pour ainsi dire populaire, qui s'attachait encore, il y a quelques années, aux réminiscences des poëmes d'Ossian. Il fut une époque (c'était dans ma jeunesse, qui commence à s'éloigner) où les distributions de prix retentissaient sans cesse des noms d'Oscar, de Malvina, de Témora, de ces noms harmonieux que l'imagination des parents substituait aux noms plus simples que donne le calendrier.

Un ouvrage qui domine ainsi les esprits par un enthousiasme à la fois grave et puéril, mérite d'être

étudié. Ce n'est pas, Messieurs, qu'en touchant à ce sujet que je ne puis éviter, je n'éprouve quelque embarras, quelque inquiétude. La variété est une bonne chose; mais je crains de la pousser aujourd'hui trop loin; et je vais tomber de la littérature dans les discussions philologiques. Toutefois, j'essaierai de vous ennuyer le moins possible; et l'intérêt d'un problème historique et littéraire couvrira l'aridité de quelques détails.

Rappelons d'abord les circonstances de cette réapparition prétendue des ouvrages si longtemps inédits d'un Barde écossais du deuxième siècle, qui, dans ses chants incultes, respire cependant une sorte de générosité sublime, une élévation et une pureté singulière de sentiment.

En 1758, un jeune homme né dans les montagnes d'Écosse, Macpherson, qui semble avoir eu de bonne heure beaucoup d'esprit, et un esprit à la fois capable d'enthousiasme et d'adresse, était précepteur dans la maison d'un comte de Graham, de la famille de ce Claverhouse que Walter-Scott a dessiné pour l'histoire; il y vit M. Home, littérateur écossais, assez bon poëte, auteur d'une tragédie de *Douglas*. En s'entretenant avec lui, Macpherson, qui déjà s'était essayé dans la poésie, et avait publié sans succès un poëme du *Montagnard*, parla des chants populaires qu'il avait, dans son enfance, entendus sur la montagne où il était né. Il en traduisit quelques passages; et bientôt excité par l'admiration que cette poésie rude et simple donnait à l'esprit cultivé de Home, il multiplia ses essais. Un premier volume parut sous le titre de *Fragments de poésie ancienne*, *recueillis dans les montagnes d'Écosse, et traduits de la langue erse ou gaelic*.

Ce volume ravit tout le public littéraire d'Édimbourg. Un célèbre poëte anglais, qui cherchait l'originalité par calcul de goût, plus qu'il ne l'avait par instinct, esprit à la fois imitateur et curieux du nouveau, Gray témoigna surtout le plus vif enthousiasme pour cette poésie singulière. Je crois même que ce furent ces premiers chants qui dès lors inspirèrent à Gray une de ses plus belles odes: celle où il déplore le massacre des Bardes du pays de Galles, qu'Édouard I^er^ fit tous égorger, afin d'affermir sa conquête, incertaine et menacée, tant qu'il restait des hommes pour chanter l'ancienne liberté du pays. L'entreprise de Macpherson, qui devait trouver plus tard de vives oppositions, fut accueillie avec un zèle extrême et presque une passion de parti.

La littérature aujourd'hui, Messieurs, n'est qu'un intérêt secondaire qui ne divise pas les esprits. D'autres causes d'agitation et de querelle nous sont également inconnues. Une civilisation uniforme rapproche tous les habitants de la France. Nous ne soupçonnons pas ce que c'est qu'une jalousie de province à province, une jalousie de petit royaume à petit royaume. Dans l'Angleterre et dans l'Écosse du dix-huitième siècle, ces sentiments subsistaient encore avec une force singulière: la vanité nationale d'abord, et puis, s'il est permis de parler ainsi, la vanité provinciale étaient poussées à l'excès. Il n'est pas inutile de le remarquer: les Écossais qui avaient fait, sous le drapeau du prince Édouard, une entreprise assez malheureuse, qui plus tard avaient eu la satisfaction de voir un Écossais de naissance devenir premier ministre du roi d'Angleterre, nourrissaient toujours contre les Anglais une jalousie qui s'étendait à la littérature comme à la politique. La pensée qu'autrefois avait vécu dans leurs montagnes un grand poëte dont les vers, inédits pendant quinze siècles, reparaissaient au jour, cette pensée flatta la vanité de toute la Haute-Écosse. Aussitôt que Macpherson eut publié ses *Fragments*, des souscriptions furent ouvertes, et on le pria d'aller dans les montagnes pour recueillir encore quelques-uns de ces débris qui devaient élever si haut la gloire poétique de l'Écosse. Macpherson partit, consulta de vieux ministres puritains du pays, erra dans les montagnes, entendit chanter quelques ballades, recueillit, dit-on, quelques lambeaux de manuscrits, revint, traduisit, ajouta, changea, créa, et, au bout de quelques années, fit paraître le poëme de *Fingal*, puis le poëme de *Temora*. Jusque là, Messieurs, tout allait bien; on n'avait pas le chagrin, en admirant des chants poétiques, d'admirer un contemporain. (On rit.) Il y avait une satisfaction sans mélange à lire de belles choses et à n'être pas obligé d'en savoir gré à quelqu'un qui fût là présent.

Mais cette jalousie nationale, si facile à réveiller, ou plutôt toujours existante entre deux pays voisins et rivaux, suscita bientôt en Angleterre des contradicteurs à la gloire de l'Homère retrouvé dans les montagnes d'Écosse. Le docteur Johnson surtout, le plus grand critique de cette époque, homme singulièrement âpre, qui conservait, au milieu du dix-huitième siècle, quelque chose de la virulence des savants du seizième, des Scioppius et des Scaliger, attaque violemment Macpherson et le traite de fourbe et de faussaire. Rien ne peut vous donner une idée plus juste de l'animosité des esprits dans cette question littéraire, qu'une réponse du docteur Johnson à Macpherson, qui s'était plaint avec hauteur de l'injurieux scepticisme du critique anglais:

« MONSIEUR JAMES MACPHERSON,

« J'ai reçu votre folle et imprudente lettre. Je ferai de « mon mieux pour repousser toute violence tentée contre

« moi ; et, ce que je ne pourrai faire moi-même, la loi le « fera pour moi. J'espère n'être jamais détourné de dévoiler « une fourberie par les menaces d'un gueux.

« Quelle rétractation voudriez-vous de moi? J'ai cru votre « livre une imposture ; je le crois une imposture encore. A « l'appui de cette opinion, j'ai donné au public des raisons « que je vous mets à défi de réfuter. Je méprise votre rage. « Vos talents, depuis la publication de votre Homère, ne « paraissent pas fort redoutables; et ce que j'entends dire « de votre caractère me porte à tenir compte, non de ce que « vous direz, mais de ce que vous prouverez. Vous pouvez « imprimer cette lettre, si vous voulez. »

Pour l'intelligence de quelques mots de cette lettre, je ne dois pas oublier, Messieurs, de vous dire que Macpherson, enchanté et enrichi par le succès de son *Ossian*, avait essayé de traduire Homère. Ce même coloris romantique et sauvage qui brillait dans les vers de l'ancien Barde écossais, Macpherson l'avait reporté sur les chants du poëte grec. Je ne sais si le public était déjà rassasié des images à la fois fortes et monotones qui remplissaient la version d'*Ossian*. Je ne sais si le contraste entre ce qui restait de grec et ce que Macpherson avait ajouté d'écossais dans la traduction anglaise d'Homère, nuisit à l'illusion des lecteurs; mais enfin l'ouvrage fut universellement décrié; et tandis qu'on admirait le compilateur des chants ossianiques, on se moqua du traducteur d'Homère.

Ayant ainsi un grand succès sous le nom d'un autre, et un grand revers en son propre nom, Macpherson changea de rôle. Il partit comme secrétaire du gouverneur de la Floride. Il gagna dans cette place plus d'argent encore que par sa publication des poëmes d'Ossian; puis, il revint en Angleterre; il fit de nombreux pamphlets fort bien écrits pour le ministère, et il s'enrichit encore davantage. (On rit.) Enfin, avec un mélange d'habileté pour les affaires et d'éloquence appliquée à tout, Macpherson se fit l'agent, l'avocat d'un nabab de l'Inde. Vous savez quelle était, Messieurs, la puissance de la Compagnie des Indes, quelle était cette dictature politique et commerciale que des marchands anglais exerçaient sur un pays de cinquante millions d'hommes. De pauvres petits princes de l'Inde, tout chargés d'or, tâchaient de trouver à Londres quelqu'un qui voulût défendre leurs intérêts auprès de l'envahissante et redoutable Compagnie, et ils payaient les moindres services avec des diamants et des rubis. Dans cette fonction, sans autre travail que de plaider quelquefois devant la Compagnie des Indes, Macpherson amassa d'immenses richesses, en défendant son *nabab*. Il acheta un magnifique château, changea son nom, et devint une espèce de grand seigneur. Dans cette brillante fortune, vous sentez qu'il ne s'inquiétait plus de défendre l'authenticité de son *Ossian*. Il laissait croire aux uns que c'était lui-même, aux autres que ce n'était pas lui; et il jouissait de sa prospérité, de sa splendeur, de toute la renommée qu'il avait acquise comme écrivain de talent, comme habile homme, et même comme homme riche; car la richesse est aussi un titre à la renommée.

Au milieu de cette heureuse destinée, Macpherson mourut, laissant la question indécise. Après lui, les débats se ranimèrent. Samuël Johnson avait discuté plutôt avec colère, avec haine, qu'avec un parfait discernement. Il avait fait cependant un voyage dans les îles Hébrides et dans la Haute-Écosse; mais il avait entrepris ce voyage comme on commence souvent beaucoup de choses, avec la résolution de n'être point éclairé par les faits, et sachant d'avance ce qu'il voulait croire à la fin de ses recherches. Ce voyage produisit seulement un livre assez agréable, où le docteur Johnson traite en passant la question des poëmes d'Ossian; il raconte qu'on lui a montré quelques vieux Bardes qui lui ont paru des imbéciles, et qui ne savaient pas lire. Il ajoute qu'il ne peut y avoir de manuscrit dans un pays où on n'écrit pas, et qu'on ne peut avoir conservé de poëme épique dans un pays où on ne trouverait pas cinq cents lignes d'ancienne écriture; qu'il est possible, tout au plus, que dans quelques vieilles ballades barbares retentissent quelques noms de lieux et de personnes, dont Macpherson s'est emparé. Du reste, il répète les expressions de vol, de fourberie et même de crime.

Une autre objection fut élevée contre l'authenticité des poëmes d'Ossian par un savant Écossais, mais un Écossais des basses-terres, ce qui est bien important; car de même que les Anglais étaient ennemis des Écossais, ainsi les Écossais des basses-terres étaient rivaux implacables des Écossais de la montagne. Cet Écossais des basses-terres, Malcolm-Laing, dans un ouvrage savant sur l'histoire de son pays, ne manqua pas d'insérer une dissertation contre les poëmes d'Ossian, et, quelque temps après, il publia un recueil sous ce titre : *les Poëmes d'Ossian, contenant les œuvres en vers et en prose de sir James Macpherson, avec des notes et des éclaircissements*. Là, Malcolm-Laing, avec une très-grande et très-amusante érudition, retrouve partout les inspirations du poëte du deuxième siècle. La Bible, les poëtes grecs, Virgile, les poëtes anglais, tout le monde enfin lui a donné des traits de poésie, des expressions qui lui semblent avoir été habilement compilées par Macpherson pour faire sa mosaïque celtique.

Mais la gloire nationale ne s'endormit pas. Les Écossais des hautes-terres avaient une académie... Cette académie nomma une commission; et cette commission fit un voyage dans les montagnes,

pour retrouver le texte des poésies d'Ossian, s'il était possible.

Les Anglais et les Écossais ont quelque chose d'excellent : c'est le goût, l'habitude et jusqu'à la minutie des formes légales. Ainsi, dans cette espèce de vérification littéraire, ils ont tâché de porter toute l'exactitude d'un greffier.

Les commissaires se sont transportés, avec des instructions très-détaillées, presque diplomatiques, dans les villages des montagnes; là, ils ont entendu successivement un ministre puritain, un aveugle (car les aveugles, depuis Homère, sont en possession de faire des vers, ou du moins de les chanter), un artisan, un paysan, une vieille femme, un gentilhomme retiré dans son manoir, qui, dans sa jeunesse, avait entendu chanter des ballades. Toutes ces dépositions, faites la plupart en langue gaëlicque, ont été recueillies et dûment certifiées par les juges de paix de l'endroit. Les commissaires sont revenus avec le procès-verbal de leur enquête poétique; et alors la société a publié un mémoire savant et complet qui a été rédigé par la plume élégante de Mackenzie.

Maintenant, Messieurs, me demanderez-vous quel est le résultat de ce mémoire? car enfin, avant d'admirer Ossian, nous sommes obligés de savoir quel il est. Il ne faut pas, comme Laharpe, expliquer les défauts d'Ossian par son siècle, si par hasard son siècle a été le dix-huitième; il ne faut pas nous extasier sur la rudesse poétique de ses images, en disant : Voyez les mœurs des peuples incultes! voyez la littérature primitive! si nous devons être conduits à découvrir dans Ossian une composition artificielle, où le génie et l'industrie d'un moderne ont su réunir et corriger les matériaux bruts des anciens jours!

La commission a donc rassemblé dans un gros volume in-4° les pièces de la procédure, c'est-à-dire plusieurs lambeaux poétiques ramassés dans les montagnes, et qui figuraient, plus ou moins altérés, dans l'ouvrage de Macpherson; la description d'un char, d'un combat, d'un bouclier, quelques vers, quelques mots isolés : mais, il faut le dire, presque aucun de ces passages n'a plus de quinze ou vingt vers.

La commission, après un travail contentieux, très-méthodique, fut obligée, sans doute à regret, de conclure son rapport par les questions et les réponses suivantes :

1. A-t-il anciennement existé dans la Haute-Écosse une poésie connue sous le nom d'Ossianique, et quel en était le mérite?

2. La collection publiée par Macpherson est-elle authentique?

Sur le premier point, la commission répond sans difficulté que cette poésie a existé, qu'elle était généralement répandue, qu'elle avait un caractère touchant et sublime.

Sur le second point, la Société avoue qu'il lui est difficile de répondre catégoriquement. Elle déclare avoir recueilli cependant des fragments de poèmes qui renferment souvent la substance et quelquefois presque les expressions mêmes de passages contenus dans les poèmes dont Macpherson a publié la traduction, mais aucun poème identique par le titre et par le sujet. Elle croit que cet écrivain avait pour habitude de remplir les lacunes, de lier des fragments épars, d'insérer des passages nouveaux, d'élaguer des phrases, d'adoucir quelques incidents, de polir le langage, enfin de changer ce qui lui paraissait trop simple ou trop rude pour une oreille moderne, et de relever ce qui lui paraissait au-dessous de l'idéal de la poésie. La commission ajoute qu'il lui est impossible de déterminer jusqu'à quel point Macpherson a usé de ce genre de liberté.

Voilà, Messieurs, un aveu qui, sorti de la bouche de juges éclairés, consciencieux, et cependant animés d'une sorte de partialité patriotique, a sans doute une grande force contre l'authenticité des poèmes d'Ossian. Aussi l'amour-propre écossais, qui, suivant Johnson, est un des plus grands amours-propres nationaux qui existent dans le monde, l'amour-propre écossais fut très-mécontent de cette conclusion; et quelque temps après, on assura que des manuscrits légués par Macpherson renfermaient le véritable texte des poésies d'Ossian, qu'on allait enfin le voir paraître; et en effet, on le publia; et, pour rendre la chose authentique, on mit en tête un portrait d'Ossian, que voici... (On rit.) Vous le voyez, Messieurs, Ossian offre bien toutes les conditions nécessaires à un successeur d'Homère. Il est vieux; sa figure est grave, majestueuse, inspirée; de longs cheveux blancs couvrent sa tête. Enfin il paraît aveugle. Après cela, demandera-t-on sur quel buste, sur quelle médaille contemporaine, on a modelé ce portrait d'Ossian? Je ne sais ce que les éditeurs peuvent répondre à cela. Toutefois, comme ils tenaient beaucoup à la véracité de leur publication, ils ont transmis à l'Institut de France l'exemplaire que je tiens, et où se trouve une lettre manuscrite de sir John Sinclair, dans laquelle il insiste beaucoup sur la réalité, la parfaite authenticité de l'original gaëlic. Il répète ce qu'on avait dit plus d'une fois, que cette poésie, dans l'original, était infiniment supérieure à la traduction de Macpherson, et que Macpherson, au lieu de faire la fortune des vieilles ballades, les avait réellement gâtées, et leur devait réparation.

Messieurs, malgré ces faits, qui ne sont pas pour vous d'un intérêt bien vif, mais qui tiennent à une sorte de problème historico-littéraire assez curieux, je crois que l'on peut conserver de grands, de légitimes doutes sur l'authenticité des poèmes d'Ossian.

Ce n'est pas qu'il n'ait existé, et qu'il n'existe encore un idiome *gaëlic*, parlé dans une portion de l'Irlande et dans les montagnes d'Écosse. Ce n'est pas non plus que cette langue ne soit poétique, et

n'offre même, ainsi que l'ont remarqué des savants que je ne contredirai pas, quelque analogie singulière avec l'hébreu. Ce n'est pas non plus que dans cette langue il n'y ait une sorte de littérature populaire conservée au quinzième et au seizième siècle. Ainsi Buchanan parle de ces Bardes écossais, héritiers lointains des Bardes qu'a désignés Tacite :

Accinunt autem carmen non inconcinnè factum, quod fere laudes fortium virorum contineat.

Un livre de prières écossais du seizième siècle, rappelle dans une note le nom de Fingal. Un autre livre écossais du même temps, publié par un évêque, renferme des plaintes sur ce que les Écossais de la montagne préfèrent les chants grossiers de leurs pères et les exploits fabuleux de leurs héros, à de pieuses et bonnes lectures. Enfin, on ne peut douter qu'il ne se conserve dans les montagnes d'Écosse des traces et des souvenirs de cette poésie traditionnelle. Il est certain, par le témoignage d'une foule de voyageurs, que le nom d'Ossian y était répété de père en fils, qu'on y joignait même l'épithète d'aveugle, *Ossian dall*. Il paraît également que plus d'un proverbe populaire rappelait quelques exploits des compagnons de Fingal, et qu'on se souvenait d'*Agandecca, la fille de la neige*.

Enfin, on ne peut douter non plus, d'après l'exposé judiciaire et véridique de la commission *highlandaise*, qu'il ne se rencontre dans les vieux chants gaëlics quelques peintures de guerre, quelques sentiments de patriotisme ou d'amour, encadrés plus tard dans le travail de Macpherson.

Après lui et le succès de son ouvrage, d'autres recherches dans les montagnes d'Écosse avaient donné un résultat poétique assez semblable au sien. En 1780, un docteur Smith, tenté par la gloire de Macpherson, avait également recueilli des chants gaëlics, les avait revisés, publiés; et il y a grande analogie de sujets et de formes entre ces morceaux et les premières poésies d'Ossian; on ne peut croire même que le second traducteur a imité le style du premier. Mais ce docteur Smith avoue naïvement que pour faire son travail il a pris çà et là une demi-stance, un demi-vers. Les *récitateurs* de ces chants antiques qu'il a rencontrés dans les montagnes, étaient pour lui, dit-il, des espèces d'éditions incomplètes, pleines de lacunes et de fautes; et il suppléait à l'une par l'autre. Vous voyez que ce travail est une sorte de recrépissage moderne, où il est fort difficile de reconnaître la part de l'originalité primitive.

Un Anglais, M. Hill, a également voyagé dans les montagnes d'Écosse pour découvrir quelques fragments ossianiques. Mais ici, Messieurs, la comparaison est encore moins favorable à l'authenticité des premiers poèmes d'Ossian. Ce n'est pas que les recherches de cet Anglais ne nous reproduisent quelques lambeaux raccommodés par Macpherson; mais généralement c'est une poésie toute différente; c'est une poésie triviale, lourde, plate. Par exemple, le chant intitulé, *la Prière d'Ossian*, qui nous montre le Barde allant consulter saint Patrik, discutant avec lui sur le christianisme, et finissant par être baptisé, ce chant ressemble tout à fait aux fabliaux grossiers du moyen âge; il n'a rien du caractère élevé, enthousiaste, sentimental, qui respire dans les poésies d'Ossian publiées par Macpherson.

Voilà donc, Messieurs, quelques premières raisons de doute. On peut en tirer d'autres du caractère même de Macpherson, qui paraît un adroit exploitateur de gloire et de fortune. Très-jeune il publie un premier ouvrage en son nom, un poème sur les sites et les souvenirs des montagnes d'Écosse. Il ne réussit pas; il n'est pas lu. Il reprend alors une partie des images qu'il avait jetées dans son poème; il les développe plus librement dans une prose élégante et nombreuse; il les mêle à quelques fragments de vieux chants gaëlics dont il s'inspire; et, plus hardi sous un nom étranger, il prodigue les couleurs et les artifices de langage rendus plus piquants par une rudesse apparente. Sous cette forme nouvelle, par ce faux air de barbarie, il frappe des esprits rassasiés de raisonnement et d'élégance. Le succès une fois obtenu, il est attaqué avec tant de vivacité comme faussaire, qu'il craint d'en accepter le tort ou la gloire; il se défend, et en se défendant il se trouve lié à son premier mensonge.

Mais, dira-t-on, comment expliquer cette édition que j'ai devant les yeux? Messieurs, par un seul mot : la copie sur laquelle cette édition a été faite était presque en entier écrite de la main de Macpherson; elle renferme même les divisions de chant et de livre adoptées dans la traduction.

Remarquez de plus qu'à cette époque la langue gaëlicque, qui, si longtemps, avait été un idiome rude et populaire, était cultivée littérairement. Afin de civiliser les pauvres habitants des montagnes, afin de les enlever à leurs passions et à leurs souvenirs indigènes, la politique anglaise répandait au milieu d'eux des écrits en langue gaëlicque. On avait traduit pour leur usage la Bible tout entière et différents livres de dévotion et de morale. Beaucoup de personnes lettrées avaient acquis l'habitude d'écrire plus ou moins habilement ce dialecte populaire : Macpherson était de ce nombre. Peut-on s'étonner dès lors que la tentation de soutenir un

mensonge qui flattait l'orgueil national, que la facilité de l'étayer sur un peu de vérité aient produit, quoique bien tard, ce manuscrit gaëlic, seule et dernière preuve de l'authenticité des poëmes d'Ossian, et preuve, suivant nous, très-douteuse?

Elle ne détruit pas en effet les objections tirées de la forme même de l'ouvrage. Sans doute ici, Messieurs, le scepticisme doit éprouver quelque embarras de voir des hommes savants, comme le docteur Blair, adopter avec enthousiasme la gloire des poëmes d'Ossian, les déclarer à la fois authentiques et sublimes. Telle est la singularité du préjugé : Malcolm-Laing ne voit dans les poëmes d'Ossian qu'un immense plagiat. Votre Ossian, dit-il, me parle des *joies de la tristesse;* c'est une expression qu'il a prise d'Homère. Il fait retentir sans cesse le bruit de la mer; c'est une imitation de ce beau vers :

Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

Le docteur Blair dit au contraire : Quel grand poëte que cet Ossian! Au milieu de l'Écosse du deuxième siècle, dans un temps de barbarie, il rencontre des expressions et des images révélées au génie d'Homère! il me parle, comme Homère, des *joies de la tristesse*, etc... Vous le voyez, en discutant ainsi, on peut épuiser les textes de part et d'autre, sans avancer la question.

Mais d'autres objections, plus morales que littéraires, se présentent. N'est-il pas singulier que, dans cette poésie si antique, et qu'on fait remonter au siècle de Septime-Sévère, il n'y ait aucune trace de culte religieux, aucun détail des cérémonies, aucun rite enfin, mais seulement un vague respect pour les ombres des aïeux? N'est-il pas étonnant que les poëmes d'un temps barbare expriment une si grande générosité de sentiment? Les Gaëls et les Bardes de votre Ossian ressemblent tout à fait à ceux qu'imaginait Tacite, en dérision et en censure des vices de Rome. Lorsque Tacite met dans la bouche de Galgacus ces pensées mélancoliques et profondes : *Sicut in familiâ recentissimus quisque servorum et conservis ludibrio est; sic in hoc vetere orbis terrarum, famulatu novi nos ac viles in excidium petimur;* ou bien, ces dernières paroles : *proindè ituri in aciem majores vestros ac posteros cogitate*, ce n'est pas un Barbare qui parle; ce sont les idées philosophiques et poétiques tout ensemble d'un Romain qui, sous le nom et avec la rudesse d'un Barbare, n'est pas fâché de flétrir plus énergiquement les crimes et l'esclavage de Rome. Eh bien! ajoute-t-on, le langage si élevé, la pureté d'héroïsme, le désintéressement, la générosité poussés à l'excès dans les héros de Macpherson ou d'Ossian, sont une fiction poétique et littéraire à peu près semblable.

Cet argument, je l'avoue, me paraît le plus fort. Nous savons d'ailleurs, par des épreuves récentes, ce que c'est que la poésie des peuples primitifs, ou des peuples retombés dans la barbarie. Vous avez lu ces *chants grecs*, qu'une main si savante a réunis, qu'un esprit si ingénieux, si libre, si varié dans ses études, a interprétés et fait sentir au public français. Cette poésie a quelque chose d'elliptique, de hardi, de figuré; mais elle est sauvage. Une grande énergie, et parfois une grande générosité de sentiments, n'y est pas exempte de cette rapacité féroce, de ce goût du pillage et de la guerre, de ces haines implacables qui appartiennent à l'homme primitif, à l'homme rendu à lui-même. De plus, voyez comme ces morceaux sont courts, rapides, tels que, dans une vie agitée, l'ignorante inspiration peut les créer, et la mémoire peut les retenir. Mais admettre, supposer des poëmes longs, complets dans toutes leurs parties, monotones, il est vrai, mais presque artificiellement monotones, cela, je l'avoue, me paraît bien contraire à la vraisemblance. Je crois donc que des chants populaires existaient en Écosse; que ces chants, sous un climat moins heureux que la Grèce, devaient cependant, par cette liberté native, et cette inspiration des mœurs locales, avoir quelque chose de fier, de hardi, d'élevé; que ces chants, altérés par la tradition orale, avaient pu se mêler, se confondre, s'embrouiller l'un l'autre; qu'une main habile pouvait les extraire, les épurer; mais que, pour les amener à ce degré de développement, de correction sauvage, si l'on peut parler ainsi, que leur a donné Macpherson, il fallait un grand travail et une refonte qu'on peut égaler un peu à la fabrication primitive et originale.

Je crois, du reste, qu'il en est à peu près des mœurs calédoniennes, dans l'Ossian de Macpherson, comme des mœurs sauvages retracées de nos jours par un homme de génie. Malgré l'art avec lequel l'illustre écrivain a intercallé quelques proverbes des Natchez dans les poëmes de *René* ou d'*Atala*, vous ne croyez pas sans doute avoir la vie sauvage sous les yeux. L'entreprise de Macpherson, avec une grande infériorité de talent, offre quelque chose de cette fiction littéraire.

Maintenant que la question philologique est discutée, reste la question poétique.

Je crois entendre dire autour de moi : Que vos poëmes viennent du Nord ou du Midi; qu'ils viennent d'Ossian ou de Macpherson, sachons ce qu'ils valent. Le premier point cependant méritait d'être examiné; car, dans l'étendue philosophique et comparée que nous faisons des littératures, il est d'un

grand intérêt de connaître par un exemple de plus ce que produit l'esprit de l'homme livré à lui-même, avant l'étude, la contagion de l'exemple, et ce plagiat éternel que toutes les nations se font réciproquement. Je voudrais donc voir quelques-unes de ces poésies gaëlicques dans la pureté de leur barbarie primitive. Mais où les trouver? Les fragments vraiment originaux que l'on cite sont si courts qu'ils ne peuvent en donner l'idée. M. Suard me contait qu'un Macdonald, gentilhomme écossais, savant et spirituel, lui avait souvent récité avec enthousiasme des fragments gaëlics : mais M. Suard n'entendait pas plus le gaëlic que moi ; et l'admiration de M. Macdonald pouvait tenir à ce préjugé qui nous fait mettre grand prix à ce que nous savons seuls.

Mais si nous ne croyons pas à l'authenticité des poëmes ossianiques, dans leur forme actuelle et leur développement, voyons quelle estime nous devons faire de l'artifice moderne qui les a composés. Expliquons-nous en même temps pourquoi cette fiction obtint un si grand succès, et quel genre d'enthousiasme et d'attrait porta toutes les littératures de l'Europe à imiter Ossian. Je ne parle pas de la traduction de Letourneur. Mais je vois le célèbre Goëthe saisi d'admiration pour Ossian, et lui accordant même une telle puissance de mélancolie, que c'est Ossian qu'il fait lire à son Werther, avant le suicide. Je vois Cesarotti, esprit facile et brillant, nourri de la littérature grecque, près de préférer Ossian à Homère, et traduisant le Barde écossais en vers italiens pleins d'éclat et de mouvement. A ces autorités, j'en puis opposer une, celle de Voltaire, qui fait si souvent de la raillerie même l'instrument d'une raison supérieure et fine.

« Un Florentin, nous raconte Voltaire, homme de lettres, d'un esprit juste et d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliothèque de milord Chesterfield, avec un professeur d'Oxford et un Écossais qui vantait le poëme de Fingal, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle ! s'écriait-il ; le poëme de Fingal a passé de bouche en bouche jusqu'à nos jours depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré ; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes ! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de Fingal :

Cuchulin était assis près de la muraille de Tura, sous l'arbre de la feuille agitée ; sa pique reposait contre un rocher couvert de mousse ; son bouclier était à ses pieds, sur l'herbe. Il occupait sa mémoire du souvenir du grand Carbar, héros tué par lui à la guerre. Moran, né de Fitilh, Moran, sentinelle de l'Océan, se présenta devant lui.

— Lève-toi, lui dit-il, lève-toi Cuchulin ; je vois les vaisseaux de Swaran, les ennemis sont nombreux ; plus d'un héros s'avance sur les vagues noires de la mer.

Cuchulin, aux yeux bleus, lui répliqua : Moran, fils de Fitilh, tu trembles toujours ; tes craintes multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce le roi des montagnes désertes qui vient à mon secours dans les plaines d'Ullin. — Non, dit Moran, c'est Swaran lui-même ; il est aussi haut qu'un rocher de glace ; j'ai vu sa lance, elle est comme un haut sapin ébranché par les vents ; son bouclier est comme la lune qui se lève ; il était assis au rivage sur un rocher ; il ressemblait à un nuage qui couvre une montagne, etc.

Ah ! voilà le véritable style d'Homère, dit alors le professeur d'Oxford.

Le Florentin, ayant écouté avec une grande attention les premiers vers de Fingal beuglés par l'Écossais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures asiatiques, et qu'il aimait beaucoup mieux le style simple et noble de Virgile.

L'Écossais pâlit de colère à ce discours ; le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord Chesterfield encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

Le Florentin, échauffé, et se sentant appuyé, leur dit : Messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature ; rien n'est plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux que l'on appelle en Italie *improvisatori*, et je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce style oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes qui sont presque toujours les mêmes, pour entasser combats sur combats, et pour peindre des chimères.

— Qui ? vous ! lui dit le professeur, vous feriez un poëme épique sur-le-champ ? — Non pas un poëme épique raisonnable et en vers corrects comme Virgile, répliqua l'Italien, mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

— Je vous en défie, dirent l'Écossais et l'Oxfordien. — Eh bien ! donnez-moi un sujet, répliqua le Florentin. Milord Chesterfield lui donna le sujet du *Prince Noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, et donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, et commença ainsi :

Muse d'Albion, génie qui présidez aux héros, chantez avec moi, non la colère oisive d'un homme implacable envers ses amis et ses ennemis ; non des héros que les dieux favorisent tour à tour, sans avoir aucune raison de les favoriser ; non les exploits extravagants du fabuleux Fingal, mais les victoires véritables d'un héros aussi modeste que brave, qui mit des rois dans ses fers, et qui respecta ses ennemis vaincus.

Déjà Georges, le Mars de l'Angleterre, était descendu du haut de l'empyrée, monté sur le coursier immortel, devant qui les fiers chevaux du Limousin fuient comme des brebis bêlantes et les tendres agneaux se précipitant en foule les uns sur les autres pour se cacher dans la bergerie à la vue d'un loup terrible qui sort du fond des forêts, les yeux étincelants, le poil hérissé, la gueule écumante, menaçant les troupeaux et le berger de la fureur de ses dents avides de carnage.

Martin, le célèbre protecteur des habitants de la fertile Touraine; Geneviève, douce divinité des peuples qui boivent les eaux de la Seine et de la Marne; Denis, qui porta sa tête entre ses bras à l'aspect des hommes et des immortels, tremblaient en voyant le superbe Georges traverser le vaste sein des airs, etc.

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche, comme dit Homère, plus serrées et plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ses paroles n'étaient pas froides : elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les Cyclopes frappent les foudres de Jupiter sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru de prodiguer les images gigantesques, et d'appeler le ciel, la terre et les enfers à son secours.»

Il y a sans doute, Messieurs, beaucoup d'esprit dans cette parodie. Peut-être va-t-elle même en secret jusqu'à se moquer, non-seulement d'Ossian, mais un peu d'Homère. Mais je m'arrête au premier point; et, je l'avoue, la rédaction, car c'est le terme qu'il faut adopter, la rédaction de Macpherson me paraît, comme à Voltaire, un assemblage de figures pompeuses, de paroles retentissantes, une sorte d'improvisation asiatique, qui ne vaut pas le mélange heureux du naturel et de l'élégance. Je le crois de plus, et c'est une idée bien simple, que je n'ai pas vue exprimée dans tout ce débat, une grande portion du succès de Macpherson était due à l'emploi nouveau de la prose poétique. L'Angleterre n'était pas, comme la France, habituée à une sorte de prose élevée, passionnée, hardiment figurée. Lorsque Gibbon avait commencé d'écrire, son style emphatique avait paru trop élégant; et Hume lui reprochait d'avoir imité le style brillant et haut en couleur des écrivains français. La grande tentative de prose poétique, faite par Macpherson, saisit plus vivement les lecteurs anglais. Jusque là, l'imagination avait été mise en réserve par les Anglais, pour n'être employée que dans les vers; avec Macpherson, elle entrait dans la prose. Je m'explique donc très-facilement la vive impression que devait produire un pareil ouvrage; et je reconnais les beautés nouvelles qui sont nées de ce mélange de souvenirs indigènes habilement recueillis, et de l'emploi d'un style inusité dans la langue anglaise.

En effet, ce n'est pas d'après le pathos uniforme de Letourneur qu'il faut juger les poèmes d'Ossian; le texte anglais a bien plus d'éclat et d'énergie. Il a dans son luxe sauvage quelque chose de grave et d'animé qui plaît à l'imagination.

De plus, on connaissait ces héros d'Homère, si rudes, si cruels; la poésie ne s'était pas encore emparée des traditions antiques sur les mœurs des peuples du Nord, sur leur générosité et leur culte pour les femmes. Tacite raconte que les Germains croyaient voir dans les femmes quelque chose de saint et de sacré. Cette idée n'a pas été perdue pour Macpherson. La civilisation moderne lui a également communiqué des idées de générosité, que le mélange de la barbarie rendait plus saillantes.

Dans le poème d'Ossian, intitulé : *Lathmon*, deux jeunes guerriers, Gaul et Ossian lui-même, tels que Nisus et Euryale, traversent de nuit le camp des ennemis. Dans Virgile, Nisus et Euryale, si touchants par leur amitié, leur piété filiale, égorgent de sang-froid des guerriers endormis. Au contraire, sous la loi du point d'honneur moderne, les guerriers *ossianiques* s'arrêtent, et l'un d'eux dit à l'autre : Voudrais-tu souiller ton glaive? réveillons-les pour les combattre; et en même temps il fait du bruit avec son bouclier, et tout le camp se lève. Voilà tout un camp armé contre deux hommes; de grands coups de lance sont portés de part et d'autre; mais le jour paraît; et toute une armée se voit en présence de deux ennemis qui la bravent. Que fait le général? il arrête ses soldats; il descend seul, en disant : Ils ne sont que deux. Mot sublime, emprunté encore à des idées de générosité chevaleresque et moderne! Il s'avance au combat contre un des jeunes guerriers, qui le désarme d'un coup de lance. Il va périr; mais il est sauvé par l'ami même de son adversaire qui le couvre de son bouclier. Il y a là, ce me semble, une gageure de générosité, une enchère d'héroïsme, bien éloignée de la rudesse des mœurs primitives.

Nous avons des exemples des vieilles poésies guerrières et vraiment barbares. Nous avons ces hymnes scandinaves recueillies par Olaüs. Il n'y a là rien de pareil. Le roi Lodborg, tombé dans les mains de ses ennemis, est enfermé dans un cachot, où il meurt dévoré par des vipères. Le Scalde contemporain lui fait dire : « Les déesses de la mort « m'appellent; j'entends leurs voix, je vais bien« tôt m'asseoir auprès d'elles, dans la haute de« meure, et boire de la bière avec elles; je souris « en mourant. » Voilà le sublime barbare. Il n'a rien de ce raffinement de générosité et d'enthousiasme chevaleresque qui caractérise les héros d'Ossian.

Un autre genre de beauté qui se trouve dans Ossian, me paraît également peu compatible avec la rudesse des temps barbares; c'est la mélancolie. Sans doute, dans la vie sauvage, comme on l'a remarqué, le chant de l'homme est souvent triste; mais la longue méditation sur cette tristesse, une

sorte de spiritualisme rêveur, tout cela semble plutôt appartenir aux sociétés avancées qu'aux sociétés primitives.

La mélancolie d'Ossian ressemble si fort à celle de Milton, que l'on est tenté de croire à l'imitation ; elle n'en est pas moins expressive et touchante ; nous pouvons l'étudier sur une double épreuve. Ce docteur Smith, qui, après Macpherson, recueillit des poésies gaëliques, a publié un chant d'Ossian, aveugle, assis au tombeau de son aïeul, et sur la pierre sépulcrale échauffée par les rayons du soleil, saluant l'astre qu'il ne voit pas.

Fils du ciel, les pas de ta course sont beaux quand tu voyages au-dessus de nos têtes dans ta splendeur, et que tu disperses les orages devant ta face. Ta chevelure d'or est belle, quand tu te plonges dans les flots de l'Occident, et l'espérance de ton retour n'est pas moins belle. Dans les ténèbres de la nuit, tu ne perds jamais ta route, et les tempêtes, dans l'abîme agité des mers, s'opposent vainement à toi. A la voix du matin, tu es toujours prêt, et la lumière de ton retour est charmante : elle est charmante, mais je ne la vois pas, car tu ne peux chasser la nuit des yeux du poëte. Mais le nuage des années peut un jour obscurcir ton visage, et tes pas, comme les miens, peuvent s'appesantir par l'âge. Tu peux un jour, comme ta sœur, promener ton disque pâli dans les cieux, et oublier l'heure de ton lever; la voix du matin t'appellera; mais tu ne lui répondras plus. Le chasseur sera sur la colline pour épier ta venue, mais il ne te verra pas; une larme jaillira de ses yeux : le rayon du ciel, dira-t-il à ses chiens, nous a manqué, et il retournera dans sa cabane avec tristesse. Mais la lune brillera dans son éclat, et les bleuâtres étoiles, chacune à leur place, se réjouiront. Oui, Soleil, un jour tu vieilliras dans les cieux, et peut-être tu t'endormiras dans la tombe comme Trathal. Ne te souviens-tu pas, ô Soleil, de ce chef intrépide (1)?

Macpherson, de son côté, a fait un morceau à peu près semblable; vous en conclurez, je crois, que voilà deux modernes qui ont travaillé sur un vieux souvenir, et jeté leur vernis poétique sur un thème primitif et populaire qui circulait dans l'Écosse :

O toi qui roules au-dessus de nos têtes, rond comme le bouclier de mes pères, d'où viennent tes rayons, ô Soleil? d'où vient ta lumière éternelle? Tu t'avances dans ta beauté majestueuse, et les étoiles se cachent dans le ciel; la lune pâle et froide se plonge dans les ondes de l'Occident. Mais toi, tu te meus seul; eh! qui peut être le compagnon de ta course? Les chênes des montagnes tombent; les montagnes elles-mêmes sont détruites par les années; l'Océan s'élève et s'abaisse tour à tour; la lune se perd dans les plaines du ciel; mais tu es à jamais le même, te réjouissant dans l'éclat de ta course. Lorsque le monde est obscurci par les orages, lorsque le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu parais dans ta beauté à travers les nuages, et tu te ris de la tempête.... Hélas! tu brilles en vain pour Ossian; car il ne voit plus tes rayons, soit que ta chevelure dorée flotte sur les nuages de l'Orient, soit que ta lumière frémisse aux portes de l'Occident.... Mais peut-être, comme moi, tu n'as qu'une saison, ô Soleil! et tes années auront un terme. Peut-être tu t'endormiras un jour dans le sein des nuages, et tu n'entendras plus la voix du matin! »

Il est évident que ces deux morceaux sont deux fabrications modernes, faites sur un fonds inculte et antique; et, quand on songe aux incomparables apostrophes de Milton au Soleil, on s'explique tout à la fois la facilité et l'éclat de l'imitation. Car il semble qu'il est tombé de ces belles et vivifiantes paroles de Milton quelque chose qui doit faire vibrer toute âme un peu poétique. Ici, vous le voyez, la question littéraire rentre dans la question philologique. L'étude que nous faisons du morceau, comme œuvre poétique, nous apprend jusqu'à quel point il peut être une œuvre factice.

Ainsi, je ne vois dans Ossian qu'un effort de rajeunissement littéraire par l'imitation des formes antiques, qu'un des premiers essais de ce *pastiche* de la pensée et du style, commun aux littératures vieillies; et, chose remarquable, c'est surtout dans les sentiments qui touchaient au dix-huitième siècle, dans cette mélancolie rêveuse, dans cette *religiosité* vague, dans cette tristesse substituée au culte, que le poëte, que Macpherson-Ossian a été original, singulier, hardi; c'est l'homme du dix-huitième siècle qui est intéressant et original, sous le masque, sous le manteau du Barde aveugle. Son Oscar, sa Malvina, son Fingal, tous ces personnages, qu'il a corrigés, embellis, mis en mouvement, dans son poëme, ont un reflet de cet esprit sentimental du dix-huitième siècle. La simplicité prétendue de Macpherson n'existe que dans un point, la monotonie. Il est naturel, en effet, que dans l'imitation d'une vie rude, inculte, qui n'est animée que par les accidents de la guerre, qui ne connaît d'autre catastrophe que la mort après le combat, il y ait peu de variété. Il est naturel aussi que, dans une société semblable, le ciel, le soleil la lune, les étoiles, les montagnes, les bois, le bruissement de la mer, les algues jetées sur le rivage, reviennent sans cesse sous le pinceau du poëte. Tel est aussi, en grande partie, le coloris de la poésie d'Ossian. Eh bien! quand ce coloris fut importé dans la France élégante, philosophique, raisonneuse, c'était une grande nouveauté, c'était un échantillon de la nature qu'on rendait à des gens qui ne la regardaient pas depuis longtemps.

Cependant, il a fallu quelque chose de plus, créé par l'artifice du rédacteur moderne : c'était ce sentiment triste et sévère, c'était cette vue mélancolique de la vie, cette émotion vague remplaçant un culte positif, qui convenaient merveilleusement à la fin du dix-huitième siècle et aux temps désastreux qui suivirent, à des jours de douleur et d'exil. Cette poésie d'Ossian est comme un chant monotone, bien fait pour bercer des âmes fatiguées de réflexion et de tristesse.

Quelle leçon de goût sort de cet examen? C'est la nécessité que la littérature, dans toutes ses tentatives, soit nationale et contemporaine. Lors

(1) *Gaelic Antiquities, by John. Smith*, p. 269.

même que, pour tromper le goût des contemporains, l'imagination cherche une fiction lointaine, lors même qu'elle se transforme, qu'elle se déguise et se cache sous un faux nom; c'est par les accidents actuels qu'elle plaît et qu'elle est puissante. Échappez donc à l'imitation, échappez à la littérature fausse et artificielle; soyez de votre temps par la vie et les émotions, et vous mériterez d'en être par le talent... Soyez homme avant d'être écrivain.

SEPTIÈME LEÇON.

Influence de la littérature française sur la littérature italienne au milieu du dix-huitième siècle. — État social et gouvernement de l'Italie à cette époque. — Milan, Naples, Rome. — Voltaire et Bettinelli. — Protection singulière accordée aux sciences politiques. — Beccaria, Filangieri, Genovesi, Pagano. — Réfutations générales sur les publicistes italiens.

Messieurs,

Nous l'avons dit, la littérature française était la grande tribune de l'Europe au dix-huitième siècle; elle se faisait entendre des rois et des peuples; elle prédominait de beaucoup la tribune libre et légale du parlement d'Angleterre. C'est un fait historique et mémorable qu'il importe de rappeler. C'est en même temps l'excuse, ou plutôt c'est le motif des digressions qui nous conduisent dans divers pays de l'Europe, pour y chercher la trace vivante du génie et des opinions françaises. Oui, cette littérature, par la voix de quelques grands hommes et même de leurs plus faibles imitateurs, avait partout une influence incalculable, plus active que l'exemple même des libres discussions du parlement britannique. Ces discussions encore peu connues au dehors étaient en quelque sorte l'affaire publique, mais privée du pays : renfermées dans l'enceinte de l'Angleterre et des pays soumis à ses lois, elles ne semblaient pas applicables aux intérêts et aux besoins des autres peuples.

Au contraire, les discussions purement abstraites et spéculatives de la littérature française, les raisonnements de ses écrivains, de ses philosophes, agissaient partout: ces hommes, en effet, paraissaient se proposer non quelques améliorations dans les lois de leur pays, mais une sorte de réforme sociale, hardie, universelle.

De plus, Messieurs, les résistances locales, les intérêts privés retardent sans cesse les changements amenés par un débat parlementaire; mais dans ce champ illimité des espérances et de l'utopie, rien n'arrête l'écrivain. Un exemple vous le fera sentir.

Il y a plusieurs siècles que la législation anglaise est souillée de dispositions barbares, impitoyables, étrangères aux mœurs et à la civilisation modernes. Elles y subsistent encore, modifiées par la pratique et l'usage, mais inscrites dans la loi. Il y a deux ans tout au plus qu'un ministre célèbre les a corrigées, effacées dans quelques parties.

Mais cette réforme abstraite et intellectuelle que tente la pensée dans un livre, ne rencontre pas l'obstacle des faits et de la nécessité. Promulguée par le talent, accueillie par l'enthousiasme des lecteurs, elle se répand, s'accrédite, passe d'une littérature dans l'autre, et agit sur les esprits et les mœurs bien des années avant d'être introduite dans les lois.

Ainsi, tandis que dans la législation criminelle d'importantes réformes étaient si lentes à s'établir en Angleterre, où l'institution politique était toujours prête pour les réclamer et les autoriser, le principe de ces réformes salutaires passait rapidement des ouvrages de Montesquieu dans ceux d'un Italien, d'un publiciste de Milan ou de Naples. Sous la conquête et sous le pouvoir absolu, l'imagination philosophique, la science travaillant dans la solitude, rêvaient, méditaient, coordonnaient ce que la pratique et l'habitude parlementaire étaient bien loin d'établir dans un état libre.

C'est en partie ce résultat de la puissance et de la haute autorité des écrivains français que j'essaie aujourd'hui d'exposer à vos yeux; j'en chercherai l'exemple dans cette Italie, où tant de causes semblaient retarder davantage le renouvellement des esprits.

Quel pays en effet appelle davantage l'attention des studieux amateurs de la littérature et des arts? Ce pays qui renferme tant de monuments, et qui semble lui-même une statue mutilée du passé; ce pays qui, par un triste phénomène, paraissait avoir rétrogradé, tandis que tous les autres États avançaient d'un pas rapide; ce pays, dont le génie remonte à un temps de barbarie pour le reste de l'Europe, et qui précéda, qui domina tous les peuples modernes par la religion et les arts!

Messieurs, la littérature italienne, dans le dix-huitième siècle, porte tellement l'empreinte de la nôtre, que l'esprit des Italiens devenu une dépendance morale du génie français, en même temps qu'un de leurs royaumes et une de leurs principautés devenaient le patrimoine d'une branche de la dynastie française. Cette double influence doit nous occuper, et mérite d'être examinée jusqu'à notre époque.

L'Italie de nos jours, je le sais, a trouvé de rigoureux détracteurs. Je regrette que l'éloquent historien des *républiques d'Italie* se soit attaché, dans

un de ses chapitres, à représenter la nation italienne comme tout à fait déchue d'elle-même; qu'il ait répété avec une amère sévérité que les Italiens ont abdiqué même la qualité la plus naturelle à l'homme, le courage; que souvent parmi eux des hommes de noble naissance, d'éducation libérale, ne dissimulent pas leur lâcheté, et même en plaisantent. L'historien ajoute que ce sentiment de la peur, ainsi adopté par un peuple, finit par l'avilir tout entier.

Je regrette également qu'un jeune et célèbre poëte ait durement flétri dans de beaux vers le caractère italien, ait établi une sorte de similitude injurieuse entre le langage et le génie de la nation, et n'ait vu dans l'un et dans l'autre qu'une docilité souple et rampante, qu'une flexibilité tortueuse, qui se prête aisément aux impulsions du génie, mais qui obéit aussi à toutes les volontés et à toutes les menaces de la force.

Je ne crois pas, Messieurs, qu'il faille médire d'une nation tout entière. Je crois que l'espèce humaine, intelligente et libre, est trop noble et de trop bonne maison pour que jamais aucune de ses branches puisse se dégrader tout à fait, et perdre le caractère que lui a imprimé son auteur.

J'imagine, au contraire, que dans cette Italie qui n'a pas beaucoup de mouvement extérieur, mille qualités fortes et brillantes, mille dons heureux du courage et du génie se conservaient obstinément sous la conquête. Les exemples qui contredisent l'éloquent et sévère historien de l'Italie ne sont pas rares, ne sont pas éloignés de nous.

A l'époque où le chef de la France poussait vers le nord une armée européenne, souvent les bandes italiennes ont formé l'avant-garde même des Français. Lorsque l'imprudence du chef les jetait au milieu d'un climat glacial que les Romains mêmes n'avaient pas bravé, les Italiens mouraient plus vite que les Français, avec la simplicité des habitudes de leur village, en récitant des prières à leurs saints; mais ils mouraient avec courage.

N'insultons pas le génie de l'Italie, parce qu'il sommeille; croyons que cette nation, à la tête de toutes les autres dans le quatorzième siècle, si brillante au seizième, si spirituelle, si vive, si bien née pour la politique et les arts, croyons que cette nation, si elle pouvait jouir et d'elle-même et de favorables institutions, montrerait bientôt tout ce que le ciel du Midi nourrit de flamme et de génie dans les habitants de ces heureux climats.

Mais il ne s'agit pas de l'avenir : ce qui nous occupe, c'est d'expliquer comment, sous des gouvernements absolus, mais doux et modérés, quelque chose de la lumière de la France gagna l'Italie dans le dix-huitième siècle.

Traçons-nous d'abord à nous-mêmes une carte politique de l'Italie. Prenons ce beau pays à la paix d'Aix-la-Chapelle, après quarante ans de guerres, de ravages et de trêves passagères. L'Italie avait été, depuis le commencement du dix-huitième siècle, ce qu'il y a de pis pour un pays, un champ de bataille disputé par des étrangers et des maîtres. La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, l'année même où parut *l'Esprit des lois*, fixa de nouveau les limites des différentes souverainetés d'Italie. Ce sont les États ou rétablis, ou constitués, ou garantis par cette paix, qui vont nous présenter, dans leurs éléments divers et dans leur activité commune, le spectacle de l'Italie du dix-huitième siècle, de l'Italie puissamment modifiée par la France.

Le plus grand événement consacré par ce traité mémorable, c'était l'élévation d'un prince de la dynastie des Bourbons au trône de Deux-Siciles. Ce royaume de Naples, qui avait tant de fois changé de maître et passé de main en main, arrivait à un fils de Philippe V, à un élève de Fénelon.

En même temps, le duché de Parme était cédé à un Bourbon de la même branche. Il semble, Messieurs, que les inclinations douces et généreuses, que la protection éclairée des arts, qui avaient caractérisé la puissance personnelle de Louis XIV, devaient se transmettre à ses héritiers, et qu'ainsi un gouvernement plus sage et plus habile était promis aux peuples des Deux-Siciles.

A l'autre extrémité de l'Italie, le duché de Milan, théâtre de tant de guerres sanglantes, longtemps dominé avec dureté par la maison d'Autriche, puis délivré d'elle, non par la révolte, mais par une autre conquête, lui était revenu : seulement une politique meilleure, un intérêt mieux avisé, et l'heureuse influence d'un homme, du comte de Firmian, avaient apporté dans l'administration de ce beau pays une douceur et une sagesse inaccoutumées jusqu'alors.

L'État de Milan jouissait du repos et de la justice. Bien plus, le pouvoir y protégeait les lettres et les arts, non-seulement comme un amusement de la paix, comme une distraction qui empêche de sentir le poids de l'autorité; mais il les secondait dans leurs applications les plus utiles, les plus élevées, les plus indépendantes.

Le comte de Firmian, formé aux leçons de la philosophie française, éclairé d'ailleurs par les conseils du sage empereur d'Autriche, avait mis dans le gouvernement du Milanais une équité singulière, et en même temps un désir continu de réforme et d'amélioration. C'est un fait qu'il importe de noter dans l'histoire des progrès de l'esprit humain : en 1768, à Milan, un gouverneur autrichien avait établi une chaire d'économie poli-

tique, tandis que, même de nos jours en France, sous des institutions sages et libres, cette partie importante de la science sociale reste encore négligée, ou du moins n'est pas publiquement enseignée.

A Naples même, la douceur du gouvernement des Bourbons, après avoir protégé la vieillesse infortunée du hardi et paradoxal Vico, avait accueilli, avait honoré l'esprit indépendant de Genovesi; et cette ville, que l'on regarde comme livrée ou à des plaisirs frivoles, ou à des superstitions, avait vu s'élever dans son sein un enseignement libre et sérieux. Une fondation particulière avait ajouté à l'université de Naples, dès l'année 1758, une chaire d'économie politique.

Ainsi, Messieurs, aux deux extrémités de l'Italie, à Naples sous le pouvoir absolu, à Milan, sous la conquête, la science était accueillie, protégée comme un moyen d'élever l'esprit des peuples et d'éclairer les gouvernements.

Certes, Messieurs, dans cette révolution remarquable de l'Italie, il faut bien reconnaître l'influence qu'avaient exercée les livres et les prédications philanthropiques des écrivains français du dix-huitième siècle.

Les autres parties de l'Italie nous offrent un spectacle non moins curieux. Rome, cette Rome pontificale qui avait été la grande souveraineté du moyen âge, qui, même depuis la réforme, s'était montrée puissance politique si hardie, si entreprenante, qui si longtemps avait écarté Henri IV du trône, fait en partie la puissance de la monarchie espagnole, limité l'orgueil et les grands desseins d'Élisabeth, Rome n'était plus que la ville de la religion et de la science. Son pouvoir politique semblait abdiqué par elle; son pouvoir de civilisation, premier instrument de sa grandeur, se conservait encore.

Rien n'est plus remarquable peut-être que la supériorité d'esprit qui caractérisa plusieurs pontifes romains du dix-huitième siècle, Benoît XIV, Clément XIII, Clément XIV, Pie VI qui vécut jusqu'à nos jours. Tous étaient des hommes éclairés, des hommes de lettres, des hommes d'état et de bons prêtres : sans abandonner leur propre croyance, ils avaient les idées et les lumières de leur temps.

Ce n'est pas sans doute que dans la situation extraordinaire de Rome, avec tout ce qu'elle avait été et tout ce qu'elle voulait être encore, elle devint réellement favorable à la tolérance et à la liberté modernes; mais elle était pleine d'hommes savants et distingués : les lettres et les écrits des cardinaux Passionnei, Quirini, Lambertini annoncent une haute intelligence sociale, et de grandes vues de justice et d'humanité.

La Toscane offrait un spectacle non moins digne d'intérêt. Tout ce que dans les autres pays d'Italie on admettait par la théorie et la littérature, on le réalisait par la pratique dans la Toscane.

C'est encore, Messieurs, un exemple qui fortifie nos remarques sur la puissance des livres, quelquefois plus active que la puissance même des institutions.

Beaucoup d'années s'écouleront encore avant que la réforme des lois criminelles dans les pays les plus libres ait amené tous les adoucissements réclamés par un esprit ou de charité chrétienne, ou de bienfaisance philosophique. Eh bien! dans la Toscane, un prince, Allemand d'origine, porté par le droit de la force et des traités sur le trône de Florence, avait tout à coup réalisé les idées les plus généreuses du dix-huitième siècle. Secondé par ces mœurs sociables et cette bienveillante mollesse des Florentins qui n'avaient plus leur frénésie républicaine, ni ces haines implacables chantées par le Dante, Léopold avait supprimé la peine de mort, supprimé les soldats, à moitié supprimé les impôts, et presque supprimé les prisons. Florence était devenue une espèce de Salente, une ville je ne dirai pas philosophique; car je crois que les plaisirs frivoles et profanes y dominaient beaucoup trop; mais enfin tout cet ordre social habituel, toutes ces duretés d'une civilisation savante et armée, tout ce développement de pouvoir, de force et de menaces, avaient disparu de la Toscane.

Jamais pays sur la terre n'offrit peut-être davantage l'image d'un État où il y a de la liberté sans anarchie, une puissance absolue sans ombre de despotisme, une obéissance parfaite sans que l'on voie personne commander, une licence presque absolue dans les actions, sans désordres et sans crimes : telle était la Toscane.

En présence de ce bonheur, affermi par le sage emploi du pouvoir absolu, les républiques d'Italie se cachaient presque de honte; elles avaient perdu cette humeur altière, ce génie politique et guerrier du seizième siècle; elles n'avaient plus ni factions ni grands hommes : sans avoir abandonné leur liberté comme Florence, elles s'étaient énervées et adoucies comme elle.

Au dix-huitième siècle, ces républiques n'étaient plus que des municipalités commerçantes et des villes de plaisir, où les fêtes, les académies, les théâtres attiraient les étrangers de toute l'Europe.

Il faut cependant excepter Venise; non que Venise n'eût elle-même perdu beaucoup de sa hauteur et de ses prétentions politiques. Elle n'avait pris aucune part dans la grande guerre de la succession; elle avait vu les souverainetés de l'Italie changer, sans intervenir elle-même, sans repousser, sans appeler aucune domination. Tout ce génie sombre, actif, ardent du conseil des dix et du sénat

de Venise avait disparu. Il ne restait à Venise que les profits de son commerce, bien affaibli par la puissance britannique; la force encore vantée mais inactive de son gouvernement, et enfin des plaisirs, une licence de mœurs impures qui abâtardissaient le peuple, afin de maintenir l'insolent pouvoir de l'aristocratie. Tandis que dans l'Orient c'est le despotisme lui-même qui est énervé, à Venise c'était le peuple que l'on corrompait pour le tenir dans l'esclavage.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que cette Italie, divisée sous tant de formes, offrant, pour ainsi dire, tous les accidents de la constitution sociale, depuis la théocratie, devenue douce et indulgente, jusqu'à l'aristocratie toujours hautaine, depuis la monarchie absolue jusqu'à la démocratie, depuis la conquête jusqu'au gouvernement électif, ne semble-t-il pas, dis-je, que l'Italie, mélange si divers, devait donner au génie mille occasions de se produire? Mais, il faut le dire, tous les gouvernements d'Italie, depuis le plus doux jusqu'au plus sévère, n'admettaient aucun principe de vraie liberté. Lorsque les idées philosophiques de la France pénétraient en Italie, elles arrivaient comme une espèce de bienfait autorisé par le pouvoir.

C'était *con licenza di superiori*, que l'on traduisait les écrivains français. Ainsi quand le grand-duc, le gouverneur de la province, le roi, ses ministres, étaient eux-mêmes plus ou moins pénétrés des idées que les livres français avaient répandues dans l'Europe, alors ils les laissaient descendre jusqu'à leurs sujets. A Naples, Filangieri, gentilhomme de la chambre du roi, marié à une dame de haute naissance, aux soins de laquelle était confiée l'éducation de l'infante, tirait de son crédit de cour une liberté d'écrivain populaire. Telle était cette singulière situation de l'Italie, où les idées mêmes de liberté étaient données et recommandées par le pouvoir absolu.

Cette méthode pour la distribution des lumières prévient les troubles de la place publique et des assemblées délibérantes; mais, on le conçoit sans peine, elle a beaucoup moins de force et d'étendue dans ses progrès. Pendant que les idées de justice et de bonne économie sociale étaient officiellement énoncées dans les chaires d'Italie, le gouvernement restait arbitraire et le peuple frivole.

C'est une chose curieuse de songer combien ce spirituel pays, combien cette nation si hardie et si inventive dans le seizième siècle, était dans le dix-huitième frappée d'une sorte de timidité morale.

Vous pouvez lire dans les voyageurs du temps les descriptions des fêtes savantes dont ils sont témoins dans ces mille académies qui remplissaient l'Italie. Arrivent-ils à Vérone, à Florence, à Mantoue, à Brescia, ils vont dans de magnifiques amphithéâtres; tous les hommes éclairés du pays sont réunis : à une de ces pompes savantes, seize cardinaux assistaient avec beaucoup d'hommes célèbres, un public immense, et cette vivacité d'émotion italienne si empressée à tout saisir. Le lecteur ou l'orateur prenait la parole, et il lisait une dissertation sur *l'usage des boissons froides dans l'antiquité*, ou bien un mémoire sur le sens de quelques vers de Virgile, ou, lorsqu'il était plus hardi et plus querelleur, une dissertation sur un passage du Dante, quelquefois même une critique du Dante. Cela excitait alors une prodigieuse rumeur, les passions s'animaient, les influences politiques étaient invoquées; quelquefois l'imprudent, le hardi novateur (1) était plus ou moins persécuté, plus ou moins averti de régler mieux son langage; mais enfin ces grandes perturbations sociales étaient rares.

Tel était donc, Messieurs, le fond de l'Italie : beaucoup d'esprit, de facilité, d'enthousiasme prodigué, épuisé sur des questions frivoles, un peuple tout littéraire, mais une littérature qui d'elle-même ne s'occupait que de questions inutiles à la raison humaine.

C'est du milieu de ce *far niente* littéraire que commencent à s'élever quelques penseurs plus hardis, qui voyagent. Ainsi Algarotti, noble Vénitien qui devint plus tard le confident de Frédéric, parcourt l'Europe, communique avec tous les savants de France et d'Angleterre, expose le système de Newton, et rapporte dans son pays les idées de Montesquieu et de Voltaire. Ainsi Bettinelli, jésuite et écrivain remarquable, vient visiter Voltaire à Ferney : singulièrement frappé de l'accueil qu'il en reçoit, tout en le blâmant, il n'échappe pas à la contagion d'un esprit si vif et si brillant, et, revenu en Italie, se souvient trop de Voltaire dans la plupart de ses ouvrages.

Bettinelli nous a fait le récit de cette entrevue dans un livre bien frivole pour la forme, suivant l'usage des Italiens : un *Traité de l'Épigramme*. Il est vrai qu'il s'agit du dieu de l'épigramme, de Voltaire.

Lorsque j'arrivai aux Délices, il était dans son jardin; j'allai vers lui, et lui dis qui j'étais. « Quoi! s'écria-t-il, un Italien, un jésuite, un Bettinelli! c'est trop d'honneur pour ma cabane. Je ne suis qu'un paysan, comme vous voyez, ajouta-t-il en me montrant son bâton qui avait un hoyau à l'un des bouts, et une serpette à l'autre : c'est avec ces outils que je sème mon fruit, comme ma salade, grains à grains; mais ma récolte est plus abondante que celle que je sème dans des livres pour le bien de l'humanité. » Sa singulière et grotesque figure fit sur moi une impression à laquelle je n'étais pas préparé. Sous un bonnet de velours noir qui lui descendait jusque sur les yeux, on voyait une grosse perruque qui couvrait les trois quarts de son visage : ce qui rendait son nez et son menton encore plus saillants. Il avait

(1) Bettinelli.

le corps enveloppé d'une pelisse de la tête aux pieds : son regard et son sourire étaient pleins d'expression.

Voltaire se souvint aussi de Bettinelli ; et il lui écrivait à Vérone, en réponse à une invitation que lui faisait le jésuite de venir visiter son beau pays :

« Si j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise et votre Vérone ; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on saisit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis pas du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser et de lire ; et je vous dirai ingénûment que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique de Saint-Pierre de Rome fort belle ; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre.

Voilà quel était le rapprochement de l'esprit français et de l'esprit italien en la personne du religieux Bettinelli et de Voltaire.

Mais cette autre communication des idées françaises, au nom du pouvoir lui-même ; cette philosophie, tout à la fois libre et autorisée que répandaient les Beccaria, les Genovesi, les Filangieri, a quelque chose de plus sérieux qui nous occupera davantage. En effet, nous n'essayons pas d'exposer, même imparfaitement, une histoire de la littérature italienne au dix-huitième siècle ; nous voulons seulement constater, surprendre en Italie les traces du passage de l'esprit français. L'Italie nous intéresse dans son rapport avec la France, et comme un supplément de notre histoire.

Voltaire n'avait pas seulement écrit au jésuite Bettinelli ; vous le savez, il avait écrit au pape lui-même. Je ne voudrais pas déroger à la gravité naturelle de nos séances. Cependant il y a dans ce rapprochement d'un pape zélé comme Benoît XIV et d'un philosophe sceptique et moqueur comme Voltaire, quelque chose qui, de part et d'autre, manquait de vérité. Le pape ne pouvait pas se dissimuler les coups violents que Voltaire avait portés non-seulement à des abus qui altéraient la religion, mais à la religion elle-même.

D'autre part, Voltaire avait bien au-dedans de lui la conscience, et peut-être l'orgueilleuse conscience de son peu de respect pour le pape. Il n'était donc pas sincère lorsqu'il exprimait tant de vénération pour Benoît XIV, et allait jusqu'à faire à sa gloire un distique latin qui n'est pas bon, qui n'est pas même un distique :

« Lambertinus hic est, Romæ decus ac pater orbis,
« Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat. »

Au reste, Voltaire a fait tant de beaux vers français qu'on peut bien lui passer quelques mauvais vers latins.

De même, lorsque le pape, dans sa réponse, porte la complaisance jusqu'à défendre et à vanter le distique, et de plus, jusqu'à croire ou paraître croire que la tragédie de *Mahomet* est un hommage indirect au christianisme, en vérité, ce pape, malgré le respect dû à sa mémoire, manque aussi quelque peu de franchise. Dans ces complaisances mutuelles de Benoît XIV et de Voltaire, ce qui me frappe, c'est l'influence prodigieuse qu'avaient prise les opinions françaises dans toute l'Europe ; c'est l'espèce de crainte et de faiblesse qu'éprouve le pontife devant cette redoutable idole de l'opinion élevée par le génie de Voltaire.

Certes, il fallait que les idées nouvelles eussent pénétré bien avant, même à Rome, pour que le cardinal Quirini, qui aimait beaucoup la poésie, mais qui était cardinal et ne manquait pas d'ambition, s'amusât dans ses loisirs à traduire *la Henriade* en vers latins. Voltaire était presque le Luther de son temps, avec des formes différentes, avec plus d'esprit, de finesse, de vivacité : comme Luther, il secouait, il ébranlait les colonnes du temple ; mais je n'ai pas entendu dire que, dans son temps, Luther trouvât des traducteurs à Rome parmi les cardinaux.

Il y avait donc, Messieurs, un prodigieux changement, une révolution véritable dans les esprits ; il y avait une force nouvelle qui grandissait chaque jour, en face d'une puissance antique et révérée, qui doutait d'elle-même, qui cédait, qui traitait avec ses plus redoutables antagonistes.

Les formes du pouvoir absolu, théocratique et social, se conservaient toujours en Italie. Ce qui est l'âme et la vie de ce pouvoir, la confiance en soi-même, l'orgueil de sa force, la conviction de son droit, n'existait plus pour lui ; mais cette révolution morale, à moitié dissimulée, ce changement des esprits qui n'est pas suivi du changement des institutions, ne suffit pas pour donner à la pensée toute sa hardiesse et sa puissance. Il restait de part et d'autre une sorte de réserve, une réminiscence du passé qui entravait encore les esprits.

Telle était la langueur morale d'une grande portion de l'Italie, dans le dix-huitième siècle. Les exceptions à ce niveau général des esprits sont peu nombreuses ; elles furent, comme nous l'avons dit, autorisées, appelées, par le pouvoir lui-même ; c'est là, Messieurs, ce qui doit fixer nos regards sur les tentatives philosophiques et politiques de Beccaria, de Genovesi, de Pagano et de Filangieri.

Au seizième siècle, l'Italie avait eu sa littérature politique. Née tout entière des passions de la li-

berté, ou, des intrigues du pouvoir, elle n'avait rien d'abstrait. Elle ne se proposait pas la réforme de la société humaine, un idéal de justice et de bonheur. Non; elle se proposait la liberté d'une part et la domination de l'autre. Machiavel était-il le secrétaire de la liberté ou de la tyrannie? je ne le sais pas encore. Il a été torturé pour la liberté; il a reçu pension de la tyrannie. Mais ce que je sais, c'est qu'il a senti, ou du moins conçu également les deux passions. Son livre est écrit pour avertir le faible ou pour armer l'homme puissant. Du reste, sa morale, c'est le succès. Ce qu'il entend par la politique, c'est l'art de conquérir, de dominer, ou de s'affranchir par la violence et la ruse.

D'autres écrivains beaucoup moins célèbres de la même époque ont tous le même caractère. On peut dire que si ce caractère est coupable à nos yeux de perversité, ce n'est pas Machiavel qu'il faut accuser, c'est l'état des esprits, ce sont les mœurs politiques de son temps; et ces mœurs naissaient inévitablement de la constitution même de l'Italie, de la faiblesse, de la rivalité continuelle de cette foule d'États qui se disputaient la gloire et la puissance.

Au contraire, le mouvement politique de l'Italie au dix-huitième siècle est un mouvement de philosophie spéculative. Vous voyez un pouvoir qui n'est plus attaqué par personne, une domination autrichienne établie dans les belles vallées du Milanais : elle n'a pas d'inquiétude; la garnison est là; les Italiens sont désarmés depuis longtemps; ils ne pensent plus à la guerre; il n'y a plus même de *condottieri*, de *bravi*.

Milan est en repos; Pavie non moins tranquille. Sa grande université n'a plus ces turbulents écoliers du quinzième siècle, qui rappelaient ceux de l'université de Paris. Qu'arrive-t-il cependant? ceux même qui gouvernent s'ennuient presque de gouverner des hommes si paisibles; ils sont fatigués de ce calme universel; ils cherchent à exciter au moins une sorte de mouvement des esprits. Ajoutons les qualités personnelles, les vertus accidentelles de l'un de ses gouverneurs. Je conçois ainsi le comte de Firmian pendant près de quarante années uniquement occupé à faire penser les Milanais, à leur fournir des bibliothèques, à leur ouvrir des musées, des laboratoires, à créer pour eux des chaires, à faire venir de France, à faire traduire des livres, dont il retranchait quelques passages.

Je m'explique aussi le mouvement philosophique de Naples; le même calme y règne: le pouvoir garanti par les traités, établi par la succession, est encore mieux assuré qu'à Milan. Aucune inquiétude ne troublant le trône de Ferdinand IV, son esprit s'ouvre à l'idée de faire prospérer ses peuples. Il aperçoit que la science peut devenir un moyen de richesse et d'industrie; que des idées justes sur le commerce, que des réformes bien conçues dans la législation, peuvent faire que le pays produise davantage, paie plus aisément les impôts; il appelle la science comme un profit pour le pouvoir. Et depuis Genovesi, jusqu'à cet abbé Galiani, si spirituel et si libre penseur, quoiqu'il se vantât de n'aimer *que Machiavel, et le despotisme bien cru, bien vert*, on voit le gouvernement de Naples accueillir, appeler au ministère, les hommes les plus éclairés du pays, les plus instruits dans les sciences politiques.

Reste maintenant à examiner le mérite littéraire de ces publicistes italiens du dix-huitième siècle. M. de Sismondi leur refuse le talent et le style, et ne voit dans leurs ouvrages que l'intérêt du fond et des recherches. Ce jugement me paraît sévère.

Ces écrivains sont des esprits élevés, imitateurs, mais imitateurs de la France; nous devons le leur pardonner. Ils ont eu d'ailleurs l'avantage de manifester les premiers, pour leur pays, des idées qu'ils empruntaient au nôtre, mais qu'ils développaient, qu'ils animaient quelquefois. Parlant à un peuple moins éclairé que les Français, ils avaient besoin de transformer de nouveau des vérités facilement comprises en France. Enfin, ils ont eu, dans leur enthousiasme pour notre littérature, une sorte de naïveté, de sincérité non sans erreur, mais piquante et même instructive. Je prendrai d'abord Beccaria.

Rappelez-vous, Messieurs, cette ville de Milan, ce comte de Firmian qui se donne tant de peines pour éclairer les Milanais: sous ses yeux se forme une société de jeunes nobles italiens qui s'occupent de législation et d'économie sociale. Là se trouvaient Pierre et Alexandre Véri, le marquis de Longo, le comte Visconti, le comte Sechi, tous ingénieux et savants.

Cette Académie n'avait d'autres oracles que les philosophes français; elle les confondait un peu dans son enthousiasme; elle admirait Buffon, Montesquieu; mais elle admirait presque autant Helvétius, et même l'abbé Morellet, homme infiniment respectable, homme que j'ai connu, et dont j'honore la mémoire, mais qui ne sera pas très-connu de l'avenir.

Membre de cette Académie à vingt-huit ans, Beccaria, soutenu par les encouragements et l'amitié du comte de Firmian, imprime son ouvrage *des Délits et des Peines*, ouvrage dans lequel il propose d'abolir la peine de mort en général, et même de supprimer la prison pour les banqueroutiers. L'abbé Morellet le traduisit; et Beccaria l'en re-

mercia par une lettre que je cite, parce que c'est l'aveu naïf d'un étranger, tout saisi, tout bouleversé de la philosophie française.

Je ne saurais vous exprimer combien je me tiens honoré de voir mon ouvrage traduit dans la langue d'une nation qui éclaire et instruit l'Europe. Je dois tout moi-même aux livres français, etc., etc. D'Alembert, Diderot, Helvétius, Buffon, Hume, noms illustres, et qu'on ne peut entendre prononcer sans être ému, vos ouvrages immortels sont ma lecture continuelle, l'objet de mes occupations pendant les jours, et de mes méditations dans le silence des nuits! Rempli des vérités que vous enseignez, comment aurais-je pu encenser l'erreur adorée et m'avilir jusqu'à mentir à la postérité? etc., etc. Dites surtout à M. le baron d'Holbach que je suis rempli de vénération pour lui, et que j'ai le plus grand désir qu'il me trouve digne de son amitié, etc., etc. Je date de cinq ans l'époque de ma conversion à la philosophie, et je la dois à la lecture des *Lettres persanes*. Le second ouvrage qui acheva la révolution dans mon esprit est celui de M. Helvétius. C'est lui qui m'a poussé avec force dans le chemin de la vérité, et qui a le premier réveillé mon attention sur l'aveuglement et les malheurs de l'humanité. Je dois à la lecture de *l'Esprit* une grande partie de mes idées.

Messieurs, à nos yeux, ou du moins à mes yeux, l'enthousiasme de Beccaria n'est pas fort raisonnable. D'Alembert est un esprit supérieur et même créateur dans les sciences mathématiques; mais, sur la philosophie morale, il est écrivain froid et sans idées nouvelles; et il a traité de la littérature avec des vues étroites, mesquines, paradoxales, sans être piquantes. Helvétius est un compilateur d'idées hardies; il emprunte à Montesquieu, à Voltaire, à Rousseau; et il gâte ce qu'il leur prend. Il se fait le plagiaire de toutes les personnes spirituelles de son temps, et compose un livre avec des bons mots de société.

Le baron d'Holbach avait une excellente maison, et donnait à dîner à toute la philosophie du dix-huitième siècle; mais, du reste, ses ouvrages étaient des pamphlets sans érudition contre le christianisme; et le principal est un pamphlet même contre le déisme. Le *Système de la nature*, écrit d'une manière fausse, pédantesque, abstraite et violente tout à la fois, a choqué, a révolté le bon goût de Voltaire, qui d'impatience écrivait sur les pages de son exemplaire des notes, ou plutôt des sarcasmes contre les mauvais principes et surtout le mauvais style du livre.

Il n'y a rien là, vous le voyez, qui justifie la *vénération* d'un esprit élevé, plein d'enthousiasme pour l'humanité, comme Beccaria. L'explication est pourtant très-simple. Toutes les fois qu'une grande réforme, qu'une grande innovation est tentée par quelques hommes de génie, elle entraîne à sa suite une foule d'esprits subalternes ou violents, qui tantôt exagèrent les idées qu'ils ne comprennent pas bien, tantôt s'élancent hors des rangs pour se faire remarquer. Dans le premier moment qui suit la réforme, dans l'agitation des esprits, on confond presque ses mérites si prodigieusement divers. Tout homme engagé sous les drapeaux d'une opinion puissante, est de loin compté pour quelque chose; et c'est ainsi que les gros volumes de l'*Encyclopédie* étaient lus partout et excitaient l'admiration des étrangers éclairés, comme les pages profondes de Montesquieu, les pages éloquentes de J.-J. Rousseau, ou les pages de Voltaire, si vives, si spirituelles, si raisonnables, quand il n'a pas tort.

Il y avait cependant dans cet enthousiasme de Beccaria une sincérité qui est intéressante, bonne en quelque sorte comme toute passion vraie. Mais à mes yeux elle dénonce ce que fut en effet Beccaria, un cœur sensible et généreux, plutôt qu'un esprit pénétrant et profond; un homme épris des idées neuves, plus que capable de les discerner, de les produire lui-même. C'est un de ces hommes destinés à soutenir les vérités qu'ils adoptent, par leurs vertus, par la bonne foi, par la candeur avec laquelle ils les professent; il ne les aurait peut-être pas trouvées lui-même; il ne sait pas les dégager de l'alliage qui peut en altérer la pureté; mais il les recommande, il les honore par la noblesse de son caractère. Tel fut Beccaria, noble Milanais, marquis par sa naissance, et en même temps professeur dans une chaire. Il releva l'enseignement aux yeux de ses concitoyens; il fit aimer la science. Il a entendu le cri de la justice et de la vérité, il l'a répété avec tant de chaleur d'âme, que sa puissance peut se comparer à celles de ces grands rénovateurs de l'esprit humain, qui agissent par leur propre force, mais plutôt avec la supériorité de la raison, qu'avec une certaine candeur d'âme, dont les hautes intelligences sont quelquefois privées.

C'étaient quelques jeunes Italiens, qui, dans Milan, où ils se plaignaient de ne pas trouver plus de quinze ou vingt personnes instruites, s'échauffaient d'un enthousiasme commun, s'inspiraient l'un l'autre de leur amour de la vérité, de la justice et de la liberté. Ils ne faisaient pas grand bruit, ils n'agitaient pas le pays; c'étaient des espèces de conspirateurs intellectuels, et les plus inoffensifs, les plus paisibles de tous; mais leur existence indique à un haut degré le pouvoir de cette littérature française qui avait si vivement saisi ces jeunes et généreuses âmes.

Messieurs, ce même caractère de candeur, et en même temps de confiance dans la vérité, qui distinguait ces hommes relégués sous la puissance autrichienne, au milieu de Milan, nous le retrouvons avec plus d'éloquence dans Filangieri. Filangieri paraît singulièrement frappé de cette idée, qui au reste a fait la grande autorité de la littérature au dix-huitième siècle, que les philosophes doivent ré-

former les nations. Filangieri est une espèce de missionnaire, de législateur philanthrope, saisi de la pensée que les gouvernements sont trop lents, trop timides dans leurs réformes, que les peuples ont longtemps souffert, que c'est à la civilisation encore plus qu'à la liberté à adoucir, à améliorer leur destinée. Cette idée germe dans la tête d'un jeune homme que tous les dons de la nature et de la fortune recommandent aux yeux de ses concitoyens, qui d'abord est un des plus brillants seigneurs de la cour du roi de Naples, et quelques années plus tard un de ses ministres.

Dans le dix-huitième siècle, la philosophie était en partie l'opposition; elle fit des ouvrages pendant trente ou quarante ans; elle eut parfois de grands torts, elle ne s'interdit pas le scandale; mais elle invoqua de grandes vérités; et un jour elle arriva au ministère avec Turgot et Malesherbes. Il en fut de même, plus doucement à Naples. Filangieri, dont le premier volume avait été mis à l'index par la congrégation de Rome, fut nommé ministre des finances par le roi de Naples. Il allait alors sans doute donner carrière à toutes ses vues; il allait appliquer, éprouver, et peut-être briser ses systèmes; mais une mort prématurée enleva tout à coup à Naples cet homme plein de noblesse d'âme, et dont l'esprit, quoiqu'il eût plus de générosité que de force, est cependant remarquable parmi les esprits qui ne furent pas originaux. Après lui, cette école de Naples n'eut qu'un publiciste, Pagano, qui a péri si cruellement dans les troubles de son pays. Il a peut-être plus d'audace d'esprit que Filangieri, des vues plus neuves; mais il n'a pas au même degré ce qui fait l'apostolat, pardonnez-moi cette expression, cette chaleur qui fut si longtemps appliquée aux plus grands intérêts de la religion, et qui peut s'appliquer également aux intérêts de la vie sociale, ce zèle d'humanité adopté comme une croyance, qui vous inspire, qui vous fait désirer le bonheur de vos semblables, avec la même chaleur de conviction, avec la même ardeur de zèle que d'autres missionnaires ont désiré le salut de leurs frères. Eh bien! cette disposition d'esprit, la philosophie du dix-huitième siècle l'affectait en France plus qu'elle ne l'avait. Je suis choqué, et vous le serez comme moi, de la morgue philosophique qui trop souvent domine dans les écrits de Diderot et de Raynal. Je trouve un peu de faste italien dans Filangieri; mais j'y reconnais aussi plus de candeur et de sincérité.

Lorsque vous lisez Filangieri à distance, si l'on peut parler ainsi, il n'a pas cette vigueur de génie qui vous soutient dans Montesquieu, qui fait que les pages de Montesquieu ne vieilliront pas, que le feu de sa parole ne s'éteindra pas. Non, il a besoin de l'illusion du moment; il a besoin qu'on voie en lui un homme zélé pour la justice, espérant l'obtenir demain, s'il la demande aujourd'hui. Ce n'est pas comme grand écrivain, et par la force de son esprit, qu'il est puissant; c'est par cette effusion d'une âme bienveillante et libre. Filangieri se regarde comme une espèce de conseiller des rois. C'est encore une idée particulière à la philosophie du dix-huitième siècle. Cette prétention est bien moins marquée chez les Anglais qui jouissaient d'un gouvernement libre. Là ce ne sont pas les philosophes, mais le public entier qui donne son avis. Filangieri vous dit :

> Les princes n'ont pas le temps d'acquérir des lumières. Forcés à un travail continu, un grand mouvement les agite, et leur âme, pour ainsi dire, n'a pas le temps de se fixer sur elle-même. Ils doivent donc confier à d'autres hommes le choix des moyens propres à faire naître et à faciliter les travaux de l'autorité publique. Cet emploi sacré appartient aux philosophes, aux ministres de la vérité.
>
> Je ne sais, il est vrai, par quelle funeste destinée l'homme de lettres n'est pas toujours admis à discuter devant les princes les grands intérêts de l'État.

Messieurs, souvenez-vous du temps où La Bruyère, spirituel, moqueur, indépendant par la pensée, écrivait ces paroles :

> Un homme, né chrétien et français, se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style.

Ainsi, au milieu de cette splendeur toute littéraire du siècle de Louis XIV, un esprit tel que La Bruyère croyait que les institutions religieuses et sociales qui existaient alors interdisaient la discussion de tous les grands sujets. Et vous voyez, par l'influence toute puissante qu'avait exercée cette littérature française du dix-huitième siècle, tous les grands sujets arriver cinquante ans plus tard, sous la plume d'un Italien du royaume de Naples; et cet Italien se croit appelé à donner des conseils aux rois, s'érige en missionnaire de la vérité, et même commet une petite usurpation, en n'attribuant qu'aux hommes de lettres le droit de la dire. Cette puissance de la littérature est en effet le moyen, et n'est pas le but. La véritable institution qui convient à la dignité du trône, c'est la loi de la publicité offerte à tout le monde; c'est la raison publique devenant force dans l'État; c'est le bon sens de tous, c'est la raison humaine elle-même portant la vérité jusqu'à l'oreille du souverain. Cette aristocratie des hommes de lettres n'était qu'un premier degré.

Voilà ce que des hommes tels que Beccaria et Filangieri ont commencé par leurs travaux. Voilà le noble effort qui dans cette Italie, si éloignée des libres institutions de l'Angleterre, s'accomplissait par l'influence du génie français au dix-huitième siècle.

Nous donnerons quelques développements à ces idées; et, après avoir indiqué le principe commun de ce mouvement littéraire, nous en chercherons dans quelques écrivains les résultats les plus brillants et les plus utiles.

HUITIÈME LEÇON.

Suite des réflexions sur l'influence française en Italie. — Écrit remarquable de Pierre Véri. — Souvenir des persécutions de Giannone.—Filangieri.—Caractères principaux de son ouvrage. — Faux jugement qu'il a porté sur la constitution anglaise. — Résumé.

Messieurs,

J'ai faiblement esquissé le tableau moral et politique de l'Italie dans la seconde moitié du dix-huitième siècle; j'ai montré l'influence et, pour ainsi dire, le souffle de la France sur cette mobile et spirituelle nation, partagée en tant de nations diverses, depuis Rome jusqu'à Milan, depuis Naples jusqu'à Venise. J'ai tâché de saisir les principaux caractères de cette influence; j'ai nommé quelques-uns des hommes qui l'avaient reçue avec le plus d'enthousiasme, qui l'avaient communiquée avec le plus de chaleur d'âme et de talent.

Il me reste une tâche plus difficile et plus détaillée, c'est d'apprécier avec justesse les ouvrages de ces Italiens formés par l'imitation de la France, de les étudier dans un double rapport avec leur génie particulier et la commune inspiration qu'ils empruntaient à notre littérature.

Ici, Messieurs, je crains que mon langage ne soit infidèle à force d'être vrai. Parlons simplement : je crains qu'un sincère examen de ces auteurs, qu'une justice exacte rendue au mérite et à la forme de leurs ouvrages n'acquitte pas assez la dette de reconnaissance qui leur est due.

Presque tous ces Italiens du dix-huitième siècle, éveillés par l'exemple de la France, furent publicistes novateurs, jurisconsultes humains et généreux, économistes plus ou moins éclairés. On voit en eux cette intention dominante de ne pas faire des lettres un instrument de frivolités, mais de les consacrer aux grands intérêts de l'homme et de la vie sociale. Toutefois, dans l'exécution, le succès a-t-il répondu à leurs efforts, à leur talent même? Leurs ouvrages sont-ils animés de cette âme immortelle qui survit aux circonstances et aux passions contemporaines? Ont-ils cette durée d'expression que l'on admire dans Montesquieu, qui fait que les idées mêmes de Montesquieu, devenues communes, jetées dans la circulation universelle, sont encore des médailles frappées d'un coin inimitable, et ne deviennent pas une monnaie vulgaire qu'on se passe de main en main? Mais ce don du génie est bien rare; et je ne sais même si l'esprit italien, tel qu'il se développait au dix-huitième siècle, sous l'influence de l'imitation étrangère et de la servitude nationale, pouvait atteindre jusque là. Messieurs, il faudra donc juger sévèrement des hommes que l'on est obligé cependant d'estimer beaucoup.

Il est d'ailleurs un fait qu'il importe de rappeler, et dont l'oubli nous rendrait facilement injustes envers nos prédécesseurs étrangers ou même français. Une foule de vérités utiles, de recommandations généreuses en faveur de l'humanité sont devenues aujourd'hui des lieux communs. Que je prenne Beccaria, Genovesi, tel autre publiciste de Milan ou de Naples, qui faisait de grands efforts de courage, qui s'élançait bien au-delà du cercle de son pays, pour proclamer tout ce qu'un amour ardent de la justice inspirait à son âme, j'aurai l'air de vous répéter un article suranné de gazette.

Mais cependant, c'est à la popularité même de ces idées qu'il faut reconnaître la puissance salutaire de ceux qui en furent les premiers interprètes; c'est parce qu'elles sont aujourd'hui des lieux communs, qu'on doit beaucoup de reconnaissance à ceux qui les énoncèrent d'abord, comme des nouveautés hardies. Maintenant leur gloire a disparu dans le triomphe complet de leurs opinions. Mais je crois, et c'est un jugement qui ne déplaira pas à la mémoire de ces hommes généreux, je crois qu'ils seraient flattés de voir ainsi leurs propres idées effacées par le bonheur et le progrès social des peuples qu'ils voulaient éclairer, et, s'ils avaient plus d'un regret encore à former sur leur patrie, ils se réjouiraient du moins de voir que tant de réformes qu'ils ont réclamées avec énergie, tant de vérités qu'ils ont dévoilées avec une générosité presque imprudente, sont devenues le patrimoine de ces nations européennes dont ils souhaitaient le bonheur avec tant de chaleur d'âme et de sincérité. (Applaudissements.)

Aujourd'hui, Messieurs, vous ne serez pas très-touchés de savoir que le comte Pierre Véri a fait une dissertation pleine d'éloquence et de logique contre l'emploi de la torture. Personne maintenant ne craint la torture; c'est une horreur passée d'usage. A peine cinquante ans séparent les générations actuelles du temps où régnait cette barbarie; l'abolition de ce crime des lois fut un bienfait de Louis XVI; toutefois il semble que des siècles se sont écoulés depuis cette époque si rapprochée de nous.

Singulière vicissitude de l'esprit humain! Aujourd'hui le passé, dans ce qu'il a de plus déplorable,

n'est pour nous qu'un objet d'imagination. Le célèbre Manzoni, malgré les émotions présentes qui doivent le préoccuper et lui rappeler quelquefois le passé, ne consulte les chroniques de sa patrie que pour écrire des romans.

Dans un livre que l'on peut citer ici, parce que c'est un ouvrage de haute littérature, quoique ce soit un roman, Manzoni raconte l'épouvantable fléau qui désola Milan en 1630, la peste qui dépeupla cette ville si habitée et si florissante, même sous la conquête. Il a étudié tous les chroniqueurs du temps, pour peindre avec de vives, d'énergiques couleurs, et l'atrocité du mal, et la superstition qui en doublait l'horreur et l'espèce de rage fanatique dont furent saisies les âmes. On vit alors, en effet, ces hommes, qui mouraient par milliers, s'accuser l'un l'autre, des poursuites judiciaires s'élever au milieu de la peste, et, pour arracher l'aveu d'un crime imaginaire, la torture se mêler aux supplices déjà si affreux que la nature infligeait à ce peuple dévoué. Voilà ce qu'a dépeint Manzoni. Cet accident moral d'un horrible fléau n'est à ses yeux qu'un sujet pour l'imagination, qu'un exercice pour le talent.

Mais il y a soixante-dix ans, lorsque cette Académie savante, généreuse, dont je vous ai parlé, se forma dans Milan, sous la protection du comte de Firmian, c'était dans un but plus sérieux, plus grave, que l'on fouillait aussi les vieilles chroniques et les archives de la ville. Sous la sage domination du comte de Firmian, toutes les rigueurs des lois barbares que la conquête, que le despotisme, que l'imitation mal entendue des usages romains, avaient entassées dans le Milanais, les procédures sanglantes et les tortures subsistaient encore. La philosophie du gouverneur acquittait sa dette, en favorisant quelques jeunes écrivains, en faisant venir des livres de France, surtout en formant d'utiles institutions pour les lettres et les sciences. Mais ce fonds de barbarie si difficile à déraciner, ces abus permanents qui ont pris droit de conquête et de possession, étaient à peine touchés par les réformes salutaires du comte de Firmian. Ainsi la torture se conservait encore. Il y avait torture préparatoire et torture extraordinaire. Là, comme ailleurs, ce fut un progrès de la civilisation de créer une torture plus douce avant la condamnation, et de réserver la grande torture, la torture extraordinaire, pour des hommes déjà condamnés que l'on suppliciait avant de les envoyer au supplice.

Indigné de ce reste affreux de barbarie, un des membres de la jeune académie de Milan va feuilleter les chroniques de la ville, pour y trouver des arguments contre la torture qu'il avait déjà combattue en termes voilés dans un journal dont le comte de Firmian, par une innovation singulière, avait permis l'établissement. Le jeune publiciste Pierre Véri découvre dans les archives l'histoire judiciaire de cette peste de 1730, que vient d'exploiter l'imagination de Manzoni. Il y prend non des tableaux, mais des conseils pour l'humanité; avec ce secours il compose un ouvrage tout à fait singulier, une dissertation de droit infiniment dramatique : *Observations relatives à la torture, et particulièrement aux procédures qui ont eu lieu dans la peste qui désola le Milanais.* Le jurisconsulte commence par vous raconter cet horrible désastre; il décrit une contagion dont rien jamais n'égala l'horreur, qui en six mois enleva plus de cent mille âmes dans Milan; puis du milieu de ce fléau épouvantable, le fléau judiciaire, si l'on peut parler ainsi, qui s'élève, la superstition qui s'emparant des esprits forcenés par la terreur, leur persuade d'imputer le mal à des poisons méchamment répandus et à un art infernal qui souille les portes des maisons et leur communique la peste. Bientôt le préjugé populaire jette le soupçon de ce crime bizarre sur un magistrat même du conseil de santé. On l'arrête, on le juge; on le met à la torture : vous entendez cette torture, vous voyez les inquisiteurs qui interrogent et le magistrat qui proteste de son innocence; vous entendez la torture qui recommence, les dénégations toujours fermes; la torture redoublant encore et demandant davantage, la voix de l'accusé qui faiblit, ses prières aux saints, à la vierge; puis enfin sa patience vaincue, et cet homme qui devient accusateur contre lui-même d'un crime impossible, et cet aveu qui devient une accusation contre une foule d'autres infortunés; et une peste nouvelle qui commence, comme le disait Tacite, en parlant des délateurs.

Après ce hideux tableau retracé avec les pièces mêmes, avec les monuments officiels de la procédure, l'écrivain s'arrête, et dans plusieurs chapitres, il se demande, avec un calme admirable, si la torture n'est pas un supplice atroce, si elle peut servir à la découverte de la vérité, et si, au lieu d'arracher la vérité, elle ne peut pas, au contraire, arracher le mensonge.

Cet écrit, Messieurs, est une œuvre inspirée non seulement par un noble sentiment, mais par un pressant devoir, puisque le fléau qu'il dénonce souillait encore la procédure milanaise au dix-huitième siècle. Il n'y a donc nulle déclamation, mais une vive et naturelle éloquence. C'est une savante recherche historique, un drame et une discussion légale tout ensemble. Cependant je crois que Manzoni lui-même n'a pas lu cet ouvrage, quoiqu'il soit compatriote de l'auteur. Le noble et beau travail de

Pierre Véri a disparu, est oublié dans l'heureuse révolution morale qui a banni de tous les codes cette infamie qui les souillait.

Ce que je viens de dire de Pierre Véri, non moins digne d'être connu, mais par hasard moins célèbre que Beccaria, je pourrais le dire également de Beccaria lui-même. Une foule d'idées justes, sages, répandues dans son ouvrage, sont devenues populaires. Ce livre fut trop loué dans le temps; il répondait au vœu public. Nous avons, vous le savez, une sorte d'égoïsme d'admiration pour les idées semblables aux nôtres; c'est nous-mêmes que nous flattons en applaudissant nos interprètes. Aucune gloire de génie ne peut s'attacher au livre de Beccaria; on doit à l'auteur un souvenir éternel de reconnaissance.

Je passe rapidement sur ce sujet, parce que je n'aime pas improviser des redites. Nous avons donc vu dans la ville de Milan, sous la conquête autrichienne, sous la domination autrichienne, pour ne blesser personne, nous avons vu cette philosophie morale appliquée à la législation, produisant des ouvrages utiles, sans être durables, des ouvrages qui sont de bonnes actions plutôt que de beaux livres, et qu'on doit payer en estime, mais non pas en gloire.

A la même époque, Messieurs, des tentatives plus remarquables se préparaient à l'autre extrémité de l'Italie. Ce mouvement généreux des esprits, communiqué par la philosophie française, dans ce qu'elle eut de sage et d'utile, avait gagné le royaume de Naples. C'était sous les auspices d'un prince de la maison de Bourbon. En effet, ne croyez pas, malgré l'adoucissement général des mœurs auquel l'Italie n'avait pu échapper, ne croyez pas que dans ce pays où nulle liberté politique et civile n'était assurée, où la petitesse même des États favorisait la persécution, où tant de souverainetés arbitraires se renvoyaient l'une à l'autre les objets de leur haine et de leur vengeance, ce fût sans quelque péril que l'on osât dire la vérité. On n'avait pas toujours pour être protégé un gouverneur autrichien; souvent on n'avait qu'un prince italien d'origine; et, il est triste de le dire, quelquefois la nationalité était encore pire que la conquête. Ainsi dans le royaume de Naples on avait vu Giannone, qui ne doit pas figurer, sous le rapport de l'éloquence, dans notre revue littéraire, mais qui appartient à l'histoire de la philosophie, on avait vu Giannone, homme célèbre, avocat habile, pour avoir écrit une histoire de son pays, où il s'était permis quelques insinuations contre les abus de la cour de Rome, tout à coup mis à l'*index*, excommunié par l'archevêque, et obligé de fuir.

Ce malheureux Giannone avait traîné cette proscription, cet anathème dont il ne pouvait se débarrasser, dans tous les États de l'Italie. Quelque temps il avait trouvé un asile à Vienne, où la politique de la cour d'Autriche croyait avoir besoin alors de protéger un adversaire de la cour pontificale. Mais il en était sorti à l'avénement de don Carlos, pour se réfugier à Venise, et il avait éprouvé que la hautaine aristocratie de Venise n'était pas plus tolérante que le despotisme de Naples. Il avait erré à Pise, à Parme, à Genève enfin, où il avait cru trouver la liberté. Comme il était fidèle observateur de sa religion, il se laissa conduire, pour faire ses pâques, dans un village catholique dépendant du roi de Sardaigne. Il y fut enlevé par des soldats de ce prince, jeté dans une forteresse, puis dans une autre. Ses papiers furent saisis, envoyés à Rome; et lui-même finit ses jours dans la citadelle de Turin, après vingt ans de captivité. De tels exemples intimidaient, refroidissaient un peu l'énergie des publicistes italiens.

C'est un phénomène remarquable même que le degré d'audace et de liberté d'esprit qui se conservait dans quelques-uns de ces hommes. Il est vrai que souvent cette audace et cette liberté d'esprit deviennent vagues et déclamatoires, précisément même parce que l'absence d'une garantie légale, d'une liberté positive, les pousse à l'exagération. C'est le caractère des ouvrages d'un homme dont je vous parlerai dans une prochaine séance, et dont le nom éveillera des souvenirs plus intéressants que ceux qui nous occupent, de cet Alfieri, publiciste et poëte avec tant de passion.

L'Italie manquait si fort de liberté, que l'on conçoit sans peine cette facilité des esprits ardents à en imaginer une excessive, illimitée; c'est encore un des torts du pouvoir absolu, d'égarer ainsi les esprits généreux.

Cependant, Messieurs, ce triste exemple de Giannone, cette captivité comminatoire qui devait apparaître à tous les publicistes italiens, fut heureusement éloignée par la sage politique qu'adoptèrent les princes de la maison de Bourbon. Vous verrez tout à l'heure que nulle exagération ne se mêle à cet éloge. Vous serez même comme moi étonnés, confondus de l'enthousiasme philosophique, de l'illusion bienveillante, de l'esprit de liberté qui caractérisent Filangieri, d'abord gentilhomme de la chambre du Roi, pendant qu'il faisait son ouvrage, et ministre, pour l'avoir fait. Vous direz : Comment est-il possible qu'en 1780 de pareils ouvrages, qui auraient paru singulièrement hardis à la cour de France, alors si tolérante, devinssent un moyen de crédit et d'élévation dans le royaume de Naples ?

Messieurs, le problème s'explique naturellement

par une chose qui est née du pouvoir absolu même, le prodigieux enthousiasme qui, dans le dix-huitième siècle, s'attachait à la littérature.

Louis XIV avait supprimé tous les pouvoirs politiques; il avait annulé le parlement, si respectable par son courage, par son zèle pour les anciennes traditions, les anciennes libertés du royaume. Il avait nivelé la noblesse, il avait fait descendre les plus hautains seigneurs au service de sa personne. Mais sans le savoir, ou du moins sans le vouloir, il avait créé auprès de lui, par sa faveur, une puissance qui devait bientôt grandir, remplacer toutes les autres ou les faire renaître; c'était la puissance des lettres.

Cette puissance ne prit pas d'abord le caractère qu'elle eut plus tard; elle se montra hardie par le génie, timide par les objets où s'appliquait ce génie. Elle fut d'abord puissance d'abstraction appuyée sur la foi et sur une philosophie toute spéculative, ou puissance d'imagination réalisée et satisfaite par les merveilles ingénieuses des arts et de la poésie. Mais ensuite, quand la première moisson fut faite; quand il fallut, à l'activité des esprits éveillés par la noble jouissance des arts, un autre exercice ou plutôt le même exercice étendu à d'autres objets, renouvelé sous d'autres formes, alors la littérature s'empara de tout. Elle devint pouvoir politique, pouvoir civil, enfin elle fut de beaucoup la plus grande force de la société, on l'accusa d'être devenue le plus grand levier des mutations politiques; et en effet, le reproche est compris dans l'éloge.

Eh bien! Messieurs, les puissances étrangères, qui d'abord avaient été éblouies, enchantées par cette pompe majestueuse et soumise de la littérature dans le dix-septième siècle, avaient pris l'habitude de fixer toujours les yeux sur la France, d'attendre de la France, pour ainsi dire, tous les plaisirs de la pensée. Mais bientôt cette même France envoya non plus les plaisirs, mais les hardiesses de la pensée. Elle ne fit plus seulement des tragédies, des oraisons funèbres, d'éloquents sermons, où le respect pour le souverain se confondant avec la liberté religieuse, il semble que le pouvoir même du prêtre vient appuyer celui du prince. Elle fit des livres de morale, de philosophie, d'économie sociale; elle toucha toutes les questions; elle dénonça les fautes, les abus, les erreurs. Par la puissante séduction qu'elle exerçait, par la vérité qui se mêlait à ses paroles, elle conquit partout des prosélytes et des admirateurs.

Ainsi, à la cour de France, elle eut des disciples dans ceux même qui étaient chargés de la réprimer. Ses doctrines furent portées au-dehors non-seulement par des livres, mais par des ambassadeurs, par des hommes du pouvoir, qui n'avaient pas abdiqué la prétention du talent et du bel esprit.

Il ne faut pas s'étonner que cette puissance des idées françaises une fois établie, on en voie le contre-coup dans des pays où ni les institutions, ni les habitudes, ni les mœurs anciennes ne pouvaient faire espérer rien de semblable.

En 1748, Montesquieu avait fait paraître son *Esprit des lois*. Avec une admirable sagacité et une sagesse non moins grande, il avait pénétré tous les systèmes sociaux; il avait examiné la raison de l'existence de tous les gouvernements. Par précaution peut-être, par supériorité d'esprit peut-être, il avait fait plutôt un livre d'histoire qu'un livre de théorie. Ce beau génie avait senti qu'il est facile de se livrer à ses propres espérances, de tracer sur le papier, sans que personne vous contredise, des plans de bonheur, de liberté, de justice imaginaire. Il avait dédaigné cette portion de la tâche offerte aux publicistes. Il s'était attaché seulement à expliquer ce qui était, plutôt qu'à désirer ce qui pouvait être, sentant bien que la justesse de ses pensées, l'impartialité de ses jugements sur chacun des abus, des torts, des vieilles coutumes mêlées aux diverses constitutions sociales de l'Europe, serait aussi énergique et moins suspecte que des illusions de publiciste théorique. Telle avait été la pensée de *l'Esprit des lois*.

Vingt ans plus tard *l'Esprit des lois* avait parcouru toute l'Europe, avait reçu les hommages enthousiastes des orateurs du parlement britannique, avait pénétré en Italie avec quelques retranchements ordonnés par la censure; puis on avait eu la véritable édition; on l'avait lue avec plus d'ardeur; et les idées de cet ouvrage fermentaient dans toutes ces têtes italiennes, si spirituelles et si vives.

Ainsi le jeune Filangieri, homme de cour, à Naples, est séduit quand il a lu Montesquieu; non-seulement il est séduit, mais son imagination veut aller bien au-delà des pensées du maître. Il y a dans Schiller une scène bien fausse, celle où le marquis de Poza, jeune Espagnol plein d'imagination et de chaleur d'âme, transformé tout à coup en philosophe du dix-huitième siècle, séduit Philippe II, l'inquisition elle-même, par son enthousiasme et l'entraînement victorieux de ses espérances philanthropiques. C'est là une faute de vérité locale et une faute de goût; mais à la cour bienveillante et paisible des Bourbons de Naples, au dix-huitième siècle, un homme né dans le palais, un favori, un marquis de Poza pouvait librement exprimer son admiration pour les idées de liberté habilement cachées, mais montrées par Montesquieu, et s'animer lui-même d'un enthousiasme plus spéculatif et beaucoup plus ambitieux dans ses espérances.

C'est ainsi que Filangieri a composé son livre intitulé *Science de la Législation*. Ce livre, Messieurs, a été fait trop vite, par un trop jeune homme, et pour une trop jeune nation, si l'on peut parler ainsi. Tout est illusion, bonne foi, conviction illimitée de la puissance de la vérité, de sa prompte victoire. Ce livre est curieux sous ce rapport; ce n'est pas le talent de l'auteur, quoique l'auteur ait du talent, qui m'occupe, qui m'intéresse dans ce livre; c'est la date et le lieu.

A Naples, dix ans après l'époque où le moine Pépé, en prêchant sur la place publique, avait dominé la ville, fait trembler la cour, et était devenu un personnage si redoutable qu'on imagina une intrigue pour l'envoyer en Espagne, où il ne voulut pas aller, dans cette Naples si remplie de superstition et d'oisiveté, du milieu de la cour, Filangieri élève sa voix jeune, présomptueuse, pure, pour blâmer le gouvernement anglais; il trouve qu'il n'offre pas assez de liberté, assez de garantie, que c'est un gouvernement faible, corrompu, insuffisant. Oui, quelque chose des illusions que l'on vit plus tard se mêler aux vertus, au courage d'une assemblée célèbre, semble respirer d'avance dans l'ouvrage de Filangieri. Cela m'explique le péril et le mécompte de ces théories, de ces spéculations toutes littéraires que la pratique n'a jamais averties, rectifiées, qui vivent d'elles-mêmes, des espérances, des joies qu'elles se donnent toutes seules.

Cependant, Messieurs, l'ouvrage de Filangieri renferme de belles choses, un sentiment généreux et salutaire, plusieurs vérités praticables parmi de singulières illusions.

Certainement, Filangieri est né de Montesquieu; si Montesquieu n'avait pas écrit, si ce puissant génie et quelques autres n'avaient pas dénoué la pensée des hommes, Filangieri ne se serait peut-être pas douté de tout cela; il aurait vécu paisiblement au milieu des plaisirs et des fêtes de Naples; mais saisi par la lecture d'un homme de génie, par la hardiesse qui fait le fond de ses pensées, en apparence si réservées, si sérieuses, Filangieri entre dans cette carrière ouverte et y dépasse, non par les vues, mais par les espérances, le grand homme qui l'a précédé; il fait l'histoire non pas des lois existantes, mais des lois possibles; il cherche les principes des choses; il ne respire que réformes, changements, améliorations, vérité, justice; mais il avait trente ans; il est mort à trente-six ans, à l'époque où le talent est à peine assuré. Il faut reconnaître en lui un esprit facile et brillant, des études profondes et variées. Cette science du droit romain, que les Italiens possèdent particulièrement, est portée chez lui à un très-haut degré. Son esprit rapide a saisi toutes les législations de l'Europe. Cette Angleterre qu'il juge mal, il la sait bien. Une foule de faits curieux qui tiennent non-seulement à la constitution, mais aux détails de la législation si mêlée et si obscure de l'Angleterre, lui sont présents. C'est un savant homme, et en même temps un esprit plein de candeur, de vivacité et de grâce; la lecture de son livre est intéressante, amusante, instructive. On est involontairement séduit par l'utopie perpétuelle de cette jeune âme qui, du milieu de la ville de Naples, rêve ainsi une liberté, une justice, une force dans les droits des nations, une incorruptibilité dans les hommes vraiment admirables : ce sont *les mille et une nuits* de la politique.

La division de l'ouvrage est facile et naturelle. L'auteur considère d'abord l'objet de la législation, la bonté absolue et la bonté relative des lois, leurs rapports avec la forme du gouvernement, avec le génie de la nation, avec le climat, la richesse ou la stérilité du sol, la situation et l'étendue du pays, enfin avec la religion de l'État. De ces vues générales, il passe à l'examen des lois économiques et politiques; ensuite il traite de la procédure criminelle et de la législation pénale; enfin il cherche, dans un système d'éducation publique, le correctif et le supplément de tout le reste. Les faits anciens, le travail des législations antérieures, reviennent dans son ouvrage, comme dans le livre de Montesquieu; mais il ne s'étudie point à justifier par des explications les exemples qu'il rapporte. Il les blâme, les rejette, et substitue le mieux au mal, l'innovation à l'usage. Dans l'examen d'un livre dont on ne peut s'empêcher d'aimer l'auteur, je veux faire d'abord la part du blâme et m'en délivrer; ce qui me paraît le plus faible, ce sont les vues de Filangieri sur la législation politique. Vous avez présents à la pensée, Messieurs, ces beaux chapitres où Montesquieu a commenté le gouvernement anglais. Ces chapitres sont à la fois d'un historien, d'un philosophe et d'un homme d'état. Montesquieu ne cherche pas à refaire le gouvernement anglais; il croit à la puissance et à la bonté d'une institution qui subsiste et s'épure d'elle-même; seulement il donne la raison de chaque chose. Les formes extérieures et matérielles du gouvernement le conduisent à expliquer l'esprit du peuple; il saisit le rapport qui unit ces deux choses; il voit comment une force secrète est souvent placée à côté d'une faiblesse apparente; il voit comment les formes ne sont pas tout; comment il est un esprit indépendant des formes qui les vivifie, les supplée, les corrige. Filangieri ne voit rien de semblable; il regarde le gouvernement anglais; il y aperçoit d'abord trois grands abus qu'il veut dé-

truire, et qui sont la constitution même. Le premier de ces abus, selon lui, c'est la prédominance du pouvoir royal ; le second, c'est la corruption possible des membres du congrès ; le troisième, c'est la variation perpétuelle de la constitution. Il en conclut que le gouvernement anglais est mauvais, et pire que le pouvoir absolu. Écoutons ses premières paroles :

L'indépendance où se trouve la puissance exécutrice envers la puissance législative est le vice particulier de cette espèce de gouvernement. Ce vice est fondé sur une prérogative qu'on ne pourrait abolir sans détruire la constitution.

Ainsi, Messieurs, cette idée si bien développée par Montesquieu, que sans le pouvoir prédominant et inviolable du souverain la toute puissance passerait au corps parlementaire, que ce corps deviendrait tyrannique, parce qu'il serait isolé, qu'alors on aurait une république non libre ; cette idée que le génie de Montesquieu avait devinée dans la solitude, et que la révolution tout entière a vérifiée par la plus terrible des épreuves, elle n'a pas du tout apparu à l'esprit de Filangieri.

Autre chose encore : la corruption des membres du congrès. Je ne prétends pas que jamais dans aucun pays on n'ait gagné un député. Par caractère je ne suis point paradoxal ; mais je crois que Filangieri abuse singulièrement des faits, lorsqu'il conclut d'un accident partiel que les gouvernements mixtes sont les plus favorables à la tyrannie, et qu'ils favorisent par la complaisance intéressée des assemblées une oppression sans obstacles, sans responsabilité, sans péril. Montesquieu avait bien mieux vu.

Comme la puissance exécutrice, dit-il, disposant de tous les emplois, pourrait donner de grandes espérances, et jamais des craintes, tous ceux qui obtiendraient d'elle seraient portés à se tourner de son côté, et elle pourrait être attaquée par tous ceux qui n'en espéreraient rien.

Vous apercevez sous ces paroles si simples la profondeur et la sûreté de cet esprit ; il a compris la difficulté d'un gouvernement où la force de contradiction et de résistance ne serait fondée que sur la vertu seule ; il croit qu'une combinaison plus certaine pour la liberté est celle qui attache les intérêts et les ambitions même à la défense de la justice, et fait qu'il y aura toujours des hommes prêts à dire la vérité, et la disant par passion, s'ils ne la disaient par vertu. Cet ordre d'idées, qui est la philosophie de la politique, la philosophie des lois, jamais le publiciste italien n'y fait attention. Cherchant toujours un contre-poids à l'influence exagérée de la couronne, il blâme l'institution de la pairie, et ne trouve qu'un moyen bien étrange d'en prévenir l'abus ; le voici : c'est que la chambre des députés puisse chasser qui bon lui semble de la chambre des pairs, et que cette exclusion rende à jamais celui qui l'aura méritée indigne de servir l'État, et même de posséder aucune des charges qu'il pourrait obtenir du prince. D'une autre part, Filangieri, toujours dans l'intention de prévenir une influence corruptrice, veut que la chambre des députés décerne elle-même des récompenses et des honneurs ; qu'elle puisse donner, par exemple, le droit de devenir membre perpétuel du parlement. Ainsi, voilà une chambre des députés qui aurait le droit d'exclure qui elle veut de la chambre des pairs, et de mettre à tout jamais qui elle veut dans la chambre des députés. Ce sont là des choses qui font sourire les plus jeunes et les moins publicistes de mes auditeurs. La vertu salutaire d'un bon et sage système politique s'est communiquée et a révélé à tout le monde quelque chose de la vraie nature et des vrais moyens de la liberté. Mais, à moins d'avoir le génie de Montesquieu, ou d'être instruit par l'expérience, on est exposé à de singulières méprises. Filangieri, dans ses loisirs heureux de Naples, à la cour du roi Ferdinand, arrangeait avec candeur le gouvernement représentatif d'Angleterre ; et ses rêveries, non pas qu'on l'ait copié, mais par l'instinct d'une inexpérience semblable à la sienne, sont devenues plus tard de funestes tentatives. Ainsi, dans les premiers jours de nos troubles civils, une erreur fatale repoussa toute idée de constituer une chambre haute ; ainsi, plus tard une de nos assemblées, celle qui avait le plus encouru la réprobation publique, se perpétua, comme l'indique Filangieri, en déclarant qu'il faudrait nécessairement réélire les deux tiers de ses membres. Vous voyez que les illusions des publicistes deviennent quelquefois les tristes réalités de l'histoire.

La troisième objection de Filangieri contre le gouvernement d'Angleterre, c'est la mobilité de sa constitution. A ses yeux, sans cesse l'action personnelle du souverain, les changements du pays et des mœurs publiques, agissent sur cette constitution, l'altèrent, en déplacent quelques parties. C'est encore une erreur de fait et d'opinion : nul peuple n'a des lois immobiles, excepté la Chine peut-être. Les lois anglaises changent peu ; et elles changent pour le bien du pays. Bolingbroke l'a remarqué : c'est la vertu, la bonté de la constitution anglaise d'avoir tout à la fois une partie immuable et une partie mobile, d'être antique et nouvelle, d'égaler le temps en puissance de durée, et de se plier aux changements qu'il apporte, de s'approprier incessamment toutes les forces et toutes les lumières du pays. Le publiciste italien n'a pas apprécié cet avantage ; il veut qu'on ne puisse jamais faire aucune modification aux lois fondamentales,

sans le vote unanime de tous ceux qui composent les pouvoirs de la société. Il tombe, comme vous voyez, dans *le liberum veto* des Polonais. C'est-à-dire, que pour corriger la plus admirable constitution des peuples civilisés, il nous propose de mettre à la place la loi qui a détruit ce généreux royaume de Pologne et qui lui a donné la conquête, après plusieurs siècles d'anarchie.

Sachons gré à Filangieri de cette philanthropie généreuse qui l'anime; et puis disons qu'il manque également d'expérience et de génie; qu'il s'est trompé, toutes les fois qu'il n'a pas suivi Montesquieu. Cependant cet ouvrage, que je ne crois pas avoir jugé avec trop de sévérité dans ce qui touche à la législation politique, est remarquable et digne de grands éloges dans ce qui touche à la législation criminelle.

Vous voyez sans peine combien de tels sujets sont intimement liés à toutes les spéculations sur l'éloquence et les lettres. En effet, Messieurs, après les plus hautes pensées de la métaphysique et de la morale religieuse, il ne reste pas pour l'homme un sujet d'un intérêt plus présent et plus élevé tout ensemble que cette méditation sur le bonheur de ses semblables, réalisé par le plus haut degré de justice et de liberté raisonnable. Ainsi donc, la loi criminelle et la loi civile, les idées philosophiques qui peuvent les améliorer, voilà sans doute ce qui méritait le mieux d'occuper les loisirs de ces publicistes de l'Italie. Là je suis, je l'avoue, singulièrement frappé des immenses connaissances et de la sagesse de vues que montre Filangieri. J'indiquerai aux jeunes étudiants une de ses vues qui me paraît très-sagace et très-savante. C'est le rapport qu'il découvre entre la législation criminelle des Romains et celle des Anglais. Montesquieu, sur ce sujet, n'avait rien dit avec la même précision. Filangieri démontre que l'instruction judiciaire, chez les Romains, offrait des analogies remarquables avec celle des tribunaux anglais. De quelques passages de Cicéron, de Pline le jeune et de Quintilien, il conclut que c'était l'avocat qui interrogeait les témoins accusateurs; que l'accusé lui-même disparaissait pour ainsi dire dans le débat; que le supposant menteur, parce qu'il était intéressé à l'être, on ne l'interrogeait pas; et qu'ainsi c'était par une discussion étrangère à lui, qu'on arrivait jusqu'à lui. Tel est, vous le savez, l'esprit de la procédure anglaise.

Dans cette partie de son ouvrage, Filangieri ne se montre pas préoccupé d'impraticables théories. Il parle en présence des faits, et avec l'espérance d'agir sur les lois criminelles de son pays et des nations étrangères. A cette époque, il existait encore dans les procédés de la justice des abus dont Louis XVI commença la réforme. C'est pour les combattre qu'écrivait Filangieri. Chose remarquable, Messieurs! beaucoup de sages garanties qui se mêlent à la rigueur, encore excessive, de quelques portions de nos codes criminels, se trouvent nettement indiquées et éloquemment réclamées dans le publiciste italien. Rien de plus beau que ce qu'il dit sur la nécessité d'une instruction publique et contradictoire. Rien de plus humain, de plus vrai, que ses réflexions sur l'abus du *secret* qui n'a pas disparu des législations modernes. Souvent il s'adresse au cœur des rois, qui alors étaient dans presque toute l'Europe les uniques législateurs des nations. C'est là qu'il est éloquent. Se mêle-t-il quelque défaut à ce langage? Oui, je le crois; une sorte de jeunesse et de déclamation dans le style. Cette langue italienne est toujours la langue des *improvisateurs;* elle a quelque chose de séduisant, d'animé, de brillant, de sonore. Vous avez entendu quelquefois ce célèbre Italien qui faisait des tragédies tout de suite, sur place; on lui donnait un mot, *Cléopâtre*, *Alexandre*: il s'animait, il parlait, il chantait, il était poete; une foule d'images rapides, un songe, un crime, une passion profonde, un grand sacrifice, passaient sous vos yeux et s'embellissaient des charmes des vers. Vous arriviez à la fin de la pièce, le héros était tué ou se tuait lui-même, comme dans une tragédie régulière, et vous restiez dans une sorte d'enchantement d'avoir entendu tant de mots sonores qui laissaient peu de souvenirs, et d'avoir reçu tant d'émotions fugitives.

Je ne sais, mais il y a quelque chose de cette forme de composition, ou plutôt de ce prestige, dans les ouvrages même sérieux et médités des Italiens. Leur parole est vive, et ne laisse pas une trace profonde; leur indignation est trop théâtrale; leurs colères sont comme ces émeutes de Naples, si violentes, et qui tombent si vite: tout est un feu; un instant après il n'y a plus personne.

Certes, Messieurs, nous voulons que le publiciste ne soit pas étranger aux émotions de l'homme; nous aimons que, sans chercher l'éloquence, qu'on ne trouve pas quand on la cherche, il ne s'interdise pas un sentiment énergique, une expression forte, passionnée, qui lui est donnée par les choses mêmes. Qu'il ait parfois comme Montesquieu cette ironie amère et dure, plus accablante que l'invective; qu'il soit capable d'une généreuse colère. Mais lorsque Filangieri, pour me faire sentir l'isolement déplorable de l'accusé, s'adresse tout à coup au Roi, lui demande de se déguiser, de pénétrer dans la prison, le suppose arrivé avec cette vivacité d'imagination italienne, et puis, voit l'accusé qui parle à ce Roi, qui lui fait un long discours, il y a là quelque chose qui peut-être n'est pas assez tou-

chant, à force d'être théâtral; je suis en doute de ce que je lis. Après une première émotion, quand je réfléchis davantage, cela ne me paraît pas assez grave, assez sérieux pour la grandeur même des intérêts défendus. Je ne veux pas que le publiciste devienne acteur à ce point. Je me défie des sentiments qu'il m'enlève, qu'il me dérobe par cette illusion de pitié.

Certainement l'état des prisons avant les grands changements de la société était affreux, déplorable; l'humanité, l'expérience moderne, n'ont pas encore tout corrigé, tout épuré. Il est honorable pour le publiciste italien d'avoir élevé la voix contre ce fléau de l'arbitraire; mais j'aurais voulu que sa parole fût plus simple et plus sérieuse. Je suis plus touché de ce bon prédicateur de province qui, parlant pour la première fois à la cour, après avoir décrit, devant Louis XVI ému, l'horreur des prisons, les souffrances des coupables, des accusés même, s'écriait : « Eh quoi! sous un bon roi, des sujets « qui envient l'échafaud! » Il y a là une vigueur d'âme et d'émotion que la brillante vivacité de la pensée italienne n'atteint pas.

Je rougis, Messieurs, de mes chicanes littéraires sur Filangieri. Il ne faut pas examiner en rhéteur les vues d'un homme droit et pur; ou du moins, cette critique achevée, il ne faut y attacher aucun prix. Disons à Filangieri qu'il est utile pour le triomphe même de la vérité, d'avoir toujours une juste et naturelle expression; qu'il faut se défendre d'un faux enthousiasme, afin que l'enthousiasme des bons sentiments ait plus d'empire et de vraisemblance. Puis, laissons bien vite ces remarques de goût, et rendons hommage à l'honnête homme, au citoyen généreux, à l'esprit élevé, qui, si jeune, au milieu des mœurs serviles et superstitieuses de Naples, défendait la justice avec tant de force et de candeur.

NEUVIÈME LEÇON.

Suite de l'examen de la littérature italienne à la fin du dix-huitième siècle. — Coup-d'œil sur le gouvernement et la civilisation du Piémont. — Alfieri. — Ses voyages. — Ses immenses travaux. — Ses ouvrages politiques. — Principales époques de sa vie.

Messieurs,

Nous avons vu la philosophie française traduite en italien; nous avons vu les idées de réforme politique, la révolution morale enfin, transportée à Milan, à Naples; spectacle plus curieux peut-être pour l'histoire des peuples que pour celle du génie! En effet, cette invasion prématurée que la France faisait par ses doctrines, avant de la faire par ses armes, a dû jusqu'à certain point préparer, faciliter les conquêtes qu'elle tenta plus tard, à l'époque où ces théories, dont les écrivains français n'avaient peut-être pas le secret eux-mêmes, devinrent de puissantes et terribles réalités. Mais ce point de vue, je l'écarte; et, m'attachant à la seule question d'influence littéraire, il me semble que ce n'est pas dans cette imitation textuelle, dans cette adoption servile de l'indépendance française, que l'on peut trouver la gloire de la pensée italienne; car nulle originalité ne s'y mêle. Ces Beccaria, ces Genovesi, ces Véri, ces Filangieri sont des Italiens *francisés*, ingénieux zélateurs d'idées étrangères, novateurs et pourtant copistes, reproduisant ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes pensé, et l'exprimant avec la vivacité naturelle à leur langue et à leur pays. Mais, pour trouver la pensée italienne elle-même, pour la trouver originale, c'est-à-dire nationale, il faut quitter la belle Italie, il faut nous arrêter dans ses faubourgs, et étudier un homme doublement singulier par son caractère et par son talent, Alfieri.

Ce n'est pas qu'il ait échappé à cette puissante, à cette inévitable influence de l'esprit français au dix-huitième siècle; mais du moins il s'est débattu contre elle, il l'a reniée, il l'a repoussée, autant qu'il a pu :

> Bacchatur vates magnum si pectore possit
> Excussisse Deum....

L'empreinte est sur lui; mais il la maudit, il n'en veut pas. Certes, ce n'est pas un des spectacles les moins intéressants de l'histoire littéraire au dix-huitième siècle que l'existence, les progrès, les ouvrages de ce républicain Alfieri, né dans la petite ville d'Astie, sous la domination despotiquement paternelle du roi du Piémont.

A l'occasion d'Alfieri, Messieurs, je ne prétends pas faire un tableau moral, politique et littéraire du Piémont; cependant il m'est impossible de ne pas réfléchir un moment sur un fait qu'Alfieri a si bien caractérisé lui-même, en appelant le Piémont un pays *amphibie*, pour peindre ce peuple mélangé, français et italien tout ensemble, français par le gouvernement, par la cour, italien par la superstition et les mœurs.

Il y avait longtemps que l'influence française avait commencé dans le Piémont : ouvrez le plus frivole des livres, dont je ne vous ai pas parlé, les *Mémoires d'Hamilton;* vous y voyez une copie, une contrefaçon de l'élégance et du luxe de la cour de France à Turin; c'est la même langue, le même goût des plaisirs et les mêmes faiblesses. Je ne redirai pas les expressions trop peu graves, dont se sert le médisant et spirituel historien, en parlant de la princesse qui régissait le Piémont, et qui était une fille de Henri IV (1).

(1) Christine, duchesse régente de Savoie, morte en 1663.

Plus tard la gloire vint relever cette frivolité de la cour du Piémont; un prince anima de son énergie ce petit État. Vous savez quel fut Victor-Amédée; il eut plus d'une fois l'honneur d'être battu par Catinat, après une vive et habile défense. Il aimait la guerre, et la savait : politique vraiment italien, il changeait trop rapidement d'alliance; ainsi il se trouva généralissime des armées de l'Empire, et deux mois après généralissime des armées de la France; mais cette mobilité de politique était subordonnée en lui à un instinct d'agrandissement et d'usurpation, très-bien calculé, et digne d'un roi plus puissant. Après beaucoup de guerres, de pillages, après avoir vu ses États envahis, sa capitale assiégée, Victor-Amédée, tantôt fugitif, tantôt vainqueur, finit par augmenter un peu ses États, et conquérir l'île de Sardaigne : alors il s'appela le roi de Sardaigne, au lieu de s'appeler le duc de Savoie.

Du reste, malgré les historiens et ces éloges vulgaires qu'ils donnent à la sagesse de ce prince, à ses vertus, à la justice de son administration, il ne faut pas croire que le gouvernement du Piémont fût à cette époque autre chose qu'un despotisme de famille très-actif et très-minutieux. Le roi, après l'avoir longtemps exercé, finit par en être victime lui-même.

Possédé d'une manie d'imiter les plus grands princes, furieux d'être le roi d'une si petite monarchie, et voulant se conduire avec ce grandiose plus ou moins chevaleresque qui avait signalé Charles-Quint, par exemple, Victor-Amédée abdiqua comme lui. Par un véritable plagiat, il avait copié jusqu'aux formes de la cérémonie, et jusqu'aux paroles dont s'était servi Charles-Quint en quittant la couronne. Bientôt, pour compléter l'imitation, ou plutôt sans le vouloir, par l'inspiration de regret et d'ennui commune à tous les rois en retraite, il voulut aussi remonter sur le trône. Mais avec cette dureté de commandement si facile dans un petit État parfaitement soumis, son fils le prévint; et malgré sa gloire, malgré les souvenirs qui s'attachaient à lui, il fut un jour enlevé de son lit par les grenadiers de son ancienne garde, et jeté dans une prison, où il mourut de honte et de chagrin. Telle fut la fin de Victor-Amédée.

Charles-Emmanuel son fils, quoiqu'il eût débuté sous de si mauvais auspices et par une si noire ingratitude, se conduisit en bon et sage prince, disent les historiens : il fit peu la guerre, et la fit utilement; il enrichit son peuple par le commerce, et l'appauvrit par les impôts. Sans être aimé de ses sujets, il avait pris un grand pouvoir sur eux; et les vicissitudes passagères de sa fortune le trouvèrent toujours ferme sur un trône qui occupait si peu de place en Europe, et que la France ou l'Autriche semblait pouvoir faire disparaître d'un mot.

Cependant, Messieurs, ma première remarque subsiste. Le Piémont, sous Charles-Emmanuel, était, comme sous Victor-Amédée, une monarchie absolue. On ne pouvait en sortir pour voyager, sans une permission expresse du prince. Une loi du pays portait de plus : que « nul habitant du Piémont ne pourrait, dans quelque partie de l'Europe « que ce fût, imprimer des livres ou autres écrits, « sans autorisation de la censure du Piémont, sous « peine de soixante-dix écus d'amende, et tous « autres châtiments, même corporels. » Je ne sais comment cette loi s'exécutait, lorsque le voyageur Piémontais, coupable d'un tel délit, avait soin de rester dans un pays éloigné de son heureuse patrie; mais s'il rentrait en Piémont, on le saisissait, et on lui faisait acquitter avec dépens cet arriéré de censure auquel il avait échappé.

Tous les usages tyranniques étaient héréditaires dans ce pays : par exemple, il était rigoureusement prohibé d'exporter de l'argent hors du royaume. C'était une grande difficulté, une entreprise périlleuse de faire sortir du Piémont une modique somme qui vous appartenait. Beaucoup d'autres préjugés despotiques pesaient encore sur ce petit État, et dans un étroit espace y semblaient plus asservissants qu'ailleurs. C'est ainsi que la monarchie du Piémont était arrivée au milieu du dix-huitième siècle. Par sa situation, elle ne pouvait guère échapper à cette puissance, à cette active domination que l'esprit français étendait sur tous les pays voisins ou éloignés. Lorsque la pensée française dominait dans la cour de Catherine, croirez-vous que ce Piémont, pressé entre la France, l'Allemagne et la véritable Italie, pût échapper à l'influence que la France exerçait partout? Non sans doute. Il en résultait un mélange d'éléments bizarres; quelques idées de la philosophie française se répandaient à Turin, tandis qu'une domination rigoureuse et des habitudes superstitieuses opprimaient sur tout le reste du pays.

C'est dans cette condition sociale que naquit un des esprits les plus indépendants, les plus indociles qui aient existé jamais, une des têtes les plus vives, un des cœurs les plus passionnés qu'ait échauffés le ciel d'Italie, un homme qui, s'il eût vécu contemporain du Dante, eût été son complice ou son rival de faction et de poésie, un homme qui avait en lui ce même foyer de haine contre la tyrannie, et de passion pour la liberté : tel fut Alfieri. Il était né noble; il avait et il garda toute sa vie les préjugés et l'orgueil de sa naissance; il fut démocrate, mais démocrate féodal, si l'on peut parler ainsi.

Tout dans sa première jeunesse devait servir encore à développer ce caractère indomptable : né

d'un père âgé, il fut de bonne heure orphelin; une autre union éloigna de lui sa mère; un tuteur le surveilla mal, et peu longtemps; à seize ans il se trouva parfaitement maître de ses actions. Il avait été mis au collége des nobles à Turin. Si l'on en croit ses Mémoires, et surtout les études de sa jeunesse, ce collége était une fort mauvaise école. Il y prit une habitude violente de dissipation et de paresse, le goût vif des exercices du corps au milieu de la plus complète inaction d'esprit, et surtout la passion des chevaux, passion qu'il n'abandonna jamais, et qui, dans la suite, le disputa dans son cœur à celle des vers.

C'est au milieu de ces occupations ardentes et frivoles qu'Alfieri touche à l'époque de son affranchissement. Alors il se trouve à l'étroit dans son Piémont; il s'impatiente de vivre dans un pays, dit-il, où le petit roi d'un si petit royaume se mêle des petites affaires de toutes les familles. Il obtient une permission de voyage, et il part. Mais qu'allait-il faire? Il était présomptueux, ignorant, sans autre goût que le changement et le mouvement, libre de sa fortune, sans conseil et sans maître. Il s'élance de toute la rapidité de ses chevaux à travers l'Europe; il la parcourt à bride abattue; il voit vite et mal l'Italie; il entre à Paris, il le voit hideux, et part. Il passe en Hollande, en Angleterre; il revient. Il avait voyagé; il avait changé de place; il avait un moment trompé cette ardente activité qui le dévorait. Du reste, rien de nouveau ne lui était apparu. Rien ne s'était déterminé dans sa vocation et son existence.

Cependant, au milieu de tout ce que je raconte et de tout ce que je supprime, dans cette vie ardente, frivole, égarée par toutes les passions de la jeunesse, subsistait un ferment salutaire, un goût des lettres qui, par moments, par caprices, commença de paraître.

Mais Alfieri, élevé dans le collége des nobles et parmi les familles de la cour, ne connaissait que le français. La langue habituelle du Piémont est un italien un peu corrompu, fort semblable à l'italien de Venise. Ce n'est pas cette belle, cette harmonieuse langue du Tasse et de l'Arioste; car, pour le dire en passant, lorsqu'on vous raconte, Voltaire lui-même, que c'est un charme, en se promenant au milieu des lagunes de Venise, d'écouter le soir les gondoliers redire, d'une voix mélodieuse, les octaves du Tasse, et que si Boileau, juge sévère du Tasse, les avait entendus, il eût été ravi par la douceur de ces concerts, il y a là, Messieurs, fort peu de vérité. Les gondoliers vénitiens, d'une voix plus ou moins douce, chantent les octaves du Tasse, mais en patois; ce ne sont plus les mêmes expressions, les mêmes rimes, les mêmes désinences. C'est encore, si vous le voulez, un exemple de cette puissance obtenue par le génie sur la pensée des hommes les plus grossiers; mais ce ne sont plus les beaux vers du Tasse; ce n'en est qu'une parodie grossière, à l'usage du peuple.

Mais excusez cette digression qui veut dire que l'italien populaire du Piémont, semblable à celui de Venise, est un dialecte que négligeaient la noblesse et les gens bien élevés de Turin. Ils le parlaient, comme quelques-uns de nos jeunes auditeurs, habitants du Midi, ont parlé dans leur enfance le patois provençal, que depuis leur séjour à Paris ils dédaignent, et dont peut-être ils ne se souviennent plus.

Alfieri n'avait donc parlé que le français à son collége et dans la société choisie de Turin. Ses voyages ramenaient toujours pour lui l'usage du français. A Milan, en Hollande, en Angleterre, le français avait été la langue commode et courante dont il s'était servi.

Revenu de sa première excursion en Europe, ayant fait halte un moment à Turin, dans l'ennui de sa solitude, dans la préoccupation de quelques souvenirs, il jette les yeux sur les livres. Sachons de lui ce qu'il lisait et comment il lisait :

> Toutes mes lectures, dit-il, étaient des livres français; je voulus lire le roman de Rousseau; je m'y essayai plusieurs fois; mais, quoique je fusse par nature d'un caractère très-ardent et alors agité d'une vive passion, cependant je trouvai dans ce livre tant de manière, tant de recherche, tant d'affectation de sentiment et si peu de sentiment, tant de chaleur de tête et tant de froideur de cœur, que je ne pus jamais terminer le premier volume.
>
> Quant aux ouvrages politiques, comme le *Contrat social*, je ne les entendais pas, et je les laissai bien vite. La prose de Voltaire me séduisait singulièrement; mais ses vers m'ennuyaient. Je n'ai jamais lu *la Henriade* que par fragments détachés. Tout au contraire, j'ai lu Montesquieu d'un bout à l'autre deux fois avec étonnement, avec plaisir, et aussi, je crois, avec quelque utilité. Le livre de *l'Esprit* d'Helvétius me fit une profonde mais pénible impression; mais le livre des livres pour moi, celui qui cet hiver me fit véritablement passer des heures ravissantes et fortunées, ce fut Plutarque, les *Vies des grands hommes*. Quelques-unes d'entre elles, Timoléon, César, Brutus, Pélopidas, Caton, et d'autres, je les ai lues quatre et cinq fois avec un tel transport de cris, de pleurs, de fureur, que ceux qui m'auraient entendu d'une chambre voisine m'auraient certainement pris pour un fou.
>
> En écoutant les grandes actions de ces grands hommes, souvent je trépignais des pieds, tout hors de moi; et des larmes de douleur, de rage jaillissaient de mes yeux, en songeant que j'étais né en Piémont, dans un État et sous un gouvernement où l'on ne pouvait ni faire ni dire de grandes choses, et où peut-être on ne pouvait en sentir ni en penser même inutilement.

Vous voyez, Messieurs, qu'on peut perdre son temps, lorsqu'on a ce foyer dévorant de chaleur et d'enthousiasme. Après cet hiver de repos passé dans les agitations de l'étude et les mêmes transports de ravissement pour Plutarque qu'avait éprouvés Rousseau plus jeune encore, Alfieri, las de Turin, repart et prend sa course de nouveau;

mais cette fois il ne veut pas faire un petit voyage. Il s'élance par l'Allemagne, la Prusse, le Danemarck, la Suède, la Russie; il revient ensuite, repasse par la Prusse, court en Hollande, en Angleterre, en France, en Espagne, en Portugal, et enfin après dix-huit mois d'excursions, au nord et au midi de l'Europe, après avoir traversé vingt pays sans les regarder, il rentre à Turin.

Ce voyage, sous le rapport du développement intellectuel, avait été en apparence stérile, comme les précédents. Des courses rapides et sans but, des imprudences, des folies de jeunesse, une vague et mélancolique ardeur avaient occupé tous les moments d'Alfieri. A peine nous dit-il parfois que, las de ne rien faire, il avait porté la main sur quelques volumes de Montaigne, placés dans sa voiture, et en avait lu çà et là quelques pages. En Danemarck cependant, il s'était avisé qu'il y avait une langue italienne, et qu'il était Italien; et il avait commencé à lire quelques poëtes de sa nation, dont il ne comprenait pas sans peine le pur et classique langage. Par les conseils d'un compatriote qu'il avait trouvé à la cour de Danemarck, dans les moments de solitude et d'ennui, lorsqu'il ne pouvait se promener en traîneau, il lisait quelques vers de Pétrarque ou du Tasse, et commençait à sentir un peu de sympathie pour son pays.

Enfin le voilà de retour en Piémont, et fixé à Turin, autant qu'il pouvait l'être. Bientôt, cet homme si paresseux et si actif à la fois, cet homme dont tous les goûts étaient des fureurs, et qui tombait dans une mortelle léthargie lorsqu'il n'était pas transporté par une passion presque maniaque, Alfieri, las des voyages, cherche quelque nouvelle et ardente préoccupation, l'étude, les lettres, la gloire; et dans je ne sais quel moment de loisir et d'agitation, il s'avise de faire une tragédie. Il savait assez bien le français, très-peu l'italien et fort mal le latin; car il ne l'avait étudié qu'au collége de Turin. C'est avec ces préliminaires qu'il est saisi tout à coup de la passion et de l'espérance de créer un théâtre tragique en Italie. Dans ses courses, et partout, il avait lu des pièces françaises; il avait entendu des acteurs français dans tous les théâtres de l'Europe; il n'avait pas dû non plus ignorer les tragédies de Métastase, alors si célèbres en Italie : il l'avait même vu, et dans ses Mémoires il tient note de ce souvenir.

J'aurais pu facilement, dit-il, connaître et fréquenter le célèbre poëte Métastase; mais je l'avais vu un jour à Schœnbrunn dans les jardins impériaux faire à Marie-Thérèse la petite génuflexion d'usage avec un visage si servilement satisfait et adulateur, que moi, qui *plutarquisais* dans mon jeune enthousiasme (pardon, Messieurs, de ce barbarisme traduit de l'italien), je n'aurais pas voulu pour rien au monde avoir de commerce ni de familiarité avec une muse qui se louait ou se vendait ainsi au pouvoir despotique.

Messieurs, ce n'est pas la raison et la vérité que nous cherchons ici, c'est Alfieri; nous voulons le trouver.

Moriamur pro rege nostro Mariâ Thereiâ. La princesse qui a mérité qu'un peuple généreux et libre, que les Hongrois aient fait jaillir du milieu de leurs rangs ce cri d'enthousiasme et d'amour, pouvait bien mériter qu'un poëte italien, fût-il Métastase, la saluât avec respect. Je ne partage donc pas la colère d'Alfieri; mais vous voyez cette jeune et fougueuse imagination si à l'étroit dans le Piémont, qui a couru toute l'Europe, sans trouver nulle part assez de liberté pour son ardeur, qui se lasse de tout, qui s'impatiente de l'apparence même du joug, qui regarde presque une formalité de cour comme la tyrannie elle-même. Maintenant qu'Alfieri veut être poëte, ce n'est pas Métastase qu'il imitera, il se souvient de cette génuflexion des jardins de Schœnbrunn; et dans cette ardeur à la fois obstinée et capricieuse qui domina sa vie entière, une cause pareille suffit pour le rejeter à mille lieues du poëte de cour, et rendre ses vers âpres et durs, en proportion de la mollesse heureuse qui assoupit la muse de Métastase.

Ainsi, c'est sous une inspiration de haine contre toute espèce de joug et de servitude, dans l'enthousiasme d'une altière et capricieuse indépendance, et en même temps sous une inspiration ignorante d'une part, et française de l'autre, qu'Alfieri va commencer d'écrire; il a beau jurer qu'il ne veut pas imiter les Français; il a beau vouloir, après avoir été Français pendant une partie de sa vie, se *défranciser*, se *dépiémontiser* , comme il dit : le cachet de l'imitation se conserve. Dans les habitudes de son théâtre, dans les formes de sa tragédie, nous trouverons partout la trace du génie français. Cependant, cette première inspiration qu'il ne peut pas détruire, dont il profite, en cherchant à la cacher, il y mêle son originalité propre, et celle de son pays et de sa langue. Par un effort bien singulier, bien rare, il entreprend de faire à la fois ses études et ses ouvrages; le voilà qui, dans son ardeur, apprend la langue, la versification, le théâtre, lit tous les poëtes de sa nation, en même temps qu'il compose des vers. Il médite un chant du Dante, et il fait une scène de sa tragédie; il étudie les finesses de la langue toscane dans la meilleure et, suivant lui, la plus ennuyeuse grammaire du monde, et en même temps il s'exerce à composer des sonnets.

Avec cette passion qu'il a nommée lui-même une rage d'étude, en quelques années il dévore toutes les difficultés de la langue italienne, s'empare de toutes ses richesses, se remplit de littérature et de poésie. Du milieu de ses études, de ses imitations,

de ses inspirations personnelles, de ses caprices, de ses calculs, il fait sortir un théâtre.

Mais ce théâtre, pour en bien comprendre le caractère, il faut consulter la vie et les autres ouvrages d'Alfieri. Cet homme, que nous avons représenté si impatient du joug, devait porter dans tout son génie littéraire cette passion qui l'avait fait écrire. Ainsi jusque là, dans l'Italie, on avait parlé d'amour; on avait célébré les émotions religieuses; on avait fait de la poésie le supplément de la musique, une musique nouvelle. Alfieri veut faire de la poésie l'instrument de la liberté. Mais cette liberté, où la fera-t-il entendre? Sera-ce à Rome? Il n'y a pas de place pour elle. A Naples? La liberté d'Alfieri est bien plus hardie, bien autrement violente que la liberté théorique dont Filangieri se faisait l'introducteur à la cour de Naples. Sera-ce à Milan? Le gouvernement autrichien ne le souffrirait pas. Sera-ce en Piémont? Déjà elle y paraît importune et déplacée. Aussi, dès que la vocation tragique d'Alfieri se développe, sa première pensée est de s'affranchir de son pays. Résolu d'être original et libre, il veut d'abord échapper à la littérature française et à la cité piémontaise; je me sers de cette expression, faute d'en trouver une autre.

Les préliminaires, les premiers essais de cet affranchissement furent quelques voyages dans l'heureuse Toscane. Alfieri aurait souhaité parfois de fixer son séjour en Hollande ou à Londres. Ce pays lui plaisait par la liberté, mais non par la nature; et cette âme de poete, si elle se trouvait à l'aise sous les lois libres de l'Angleterre, avait besoin d'être inspirée par le soleil de l'Italie.

Ses voyages à Florence l'attachaient à l'Italie. C'est une chose qui nous échappe à nous, habitants des froids climats, que cet enthousiasme des Italiens pour la mélodie de leur langue. Il faut entendre le plus rude des poetes italiens, celui que les critiques du pays ont accusé d'avoir brisé l'harmonie de leur langue à coups de hache, il faut l'entendre vous exprimer le délire que lui donne non pas le climat de la Toscane, mais les sons qui sortent de la bouche des habitants. Il s'accuse, avec une sorte de componction de musicien, d'avoir longtemps répété et écouté les sons sourds et durs de cette langue d'au-delà des monts, la langue française; et il s'épanouit avec délice, en redisant les mélodieux accents de ce *divin* langage de Pétrarque et du Tasse. C'est le même enthousiasme qu'éprouvaient les Grecs.

Ne vous ai-je pas une fois raconté cette anecdote d'un emprunt que voulait contracter le peuple d'Athènes? On avait fait venir de Carie un banquier fort riche, qui prêtait aux républiques du temps, homme considérable, mais parlant un mauvais dialecte, et prononçant fort mal. Au moment où, sur la place publique d'Athènes, on allait décider cette importante affaire, il s'avise de prononcer : το δαναρον δανισω; un sifflet universel s'élève; et tout le monde abandonne le malencontreux prêteur.

Quelque chose de cette disposition organique, de cette irritabilité musicale, s'était conservé dans l'Italie. Alfieri sentait très-vivement cette impression. Il n'a pas plus tôt fait trois ou quatre pèlerinages de prononciation et d'harmonie à Florence, qu'il ne peut pas concevoir un autre séjour, un autre asile. Quelque chose d'ailleurs de plus sérieux et de plus élevé se mêlait à ce motif qui nous paraît frivole, et qui ne l'est pas pour un Italien. Alfieri donnait chaque jour davantage un développement hautain à sa pensée. Ses tragédies respiraient un sentiment de liberté quelquefois peu vraisemblable, plus analogue au génie de l'auteur qu'à la situation des personnages, mais par cela même plus énergique et plus saillant. C'était le caractère de tout ce qu'il écrivait, de tout ce qu'il pensait. Il comprit que l'air du Piémont ne lui était pas bon; mais le Piémont était un pays si heureux, qu'il n'était pas facile d'en sortir. L'usage donnait alors au souverain une espèce de juridiction sur les biens de toute la noblesse : une loi, si on peut appeler cela une loi, disait que l'on ne pouvait les aliéner sans la permission du souverain; il en était surtout ainsi des domaines féodaux. Ce vasselage autrefois se liait à une sorte de résistance et de liberté; mais il n'était plus alors qu'un moyen d'oppression minutieuse. Alfieri fut obligé de faire une donation de tous ses biens à sa sœur, ne pouvant pas les vendre; et en même temps il obtint, par une condition secrète, une pension de cette sœur. Ensuite, voulant assurer sa liberté par sa fortune, il demanda que le capital d'une partie de cette pension fût réalisé et acquitté sur-le-champ. Mais c'était un événement que de faire sortir du Piémont une centaine de mille francs; il fallut beaucoup de démarches et d'efforts pour obtenir le consentement du roi.

Enfin voilà donc Alfieri échappé du Piémont, et libre comme on l'est à Florence, assuré d'entendre prononcer admirablement le pur toscan, ne dépendant plus que de cette servitude générale qui pesait sur l'Italie; mais n'étant plus dans cette servitude étroite et spéciale où il se trouvait en face d'un petit souverain, dans une petite cour, au milieu d'un petit pays : là, Messieurs, Alfieri continue ses études avec une passion qui est historique dans les lettres, et qui entra pour quelque chose dans son génie. Il avait déjà commencé à rapprendre le latin; il lut successivement avec une ardeur infatigable tous les auteurs classiques de l'antiquité; il enrichit son esprit plutôt sous le rapport du goût,

de l'élégance, que pour la connaissance générale de la philosophie et de l'histoire. Il acheva plus librement encore quelques ouvrages qu'il avait commencés, et il se livra sans réserve à toutes les espérances de sa gloire future.

Cependant cette gloire était encore un secret pour presque toute l'Italie. Elle avait même peu d'occasions de s'y produire. Les acteurs tragiques étaient fort rares en Italie. Les théâtres de Vicence et de Vérone étaient magnifiques, et excitaient, vous le savez, la jalousie de Voltaire, qui disait que les beaux théâtres étaient en Italie, et les bonnes pièces en France; mais l'Italie ne voyait guère sur ces théâtres que des opéras, ou des espèces de comédies qui ne peignaient ni les mœurs ni la vérité, des parades licencieuses et fantasques. De plus, les drames d'Alfieri, que nous n'avons pas encore examinés, mais que nous devinons par le caractère de l'auteur; ces drames, avec la passion de la liberté, avec la haine de la tyrannie qui les anime, n'auraient pas facilement obtenu l'autorisation de ceux qu'il fallait consulter, avant de jouer une pièce en Italie.

Ce ne fut qu'après des travaux infinis, après douze ans de lectures, de traductions, de pièces composées, de pièces récitées, qu'Alfieri, dans un séjour à Rome, commence à révéler sa gloire à tout le monde; il fait imprimer quatre de ses tragédies, et il a l'honneur de les présenter au pape. Quoiqu'il voulût, pour plus d'un motif, paraître respectueux dans cette audience, il fit une grande témérité, il baisa la main du pape, privilége qui n'est réservé qu'aux cardinaux. Malgré cette irrévérence, Alfieri trouva protection et faveur dans Pie VI. Quelques-uns de ces ouvrages représentés à Rome par les personnes du rang le plus élevé obtinrent un grand succès. L'Italie est toujours et naturellement la patrie des arts; il n'y avait pas d'acteurs dignes de représenter de vraies tragédies; mais il se rencontrait dans la société une foule de gens d'esprit et de goût, qui se plaisaient à réciter sur un théâtre particulier les ouvrages d'Alfieri; et les principaux nobles romains, dans l'oisiveté qui fait l'existence de Rome, se faisaient comédiens pour jouer ses pièces.

Cependant le talent d'abord âpre et dur d'Alfieri s'était insensiblement assoupli et perfectionné; mais son âme avait gardé toujours sa fierté et sa haine exagérée contre toute espèce de pouvoir. En communiquant ces sentiments à tout son théâtre, il les a surtout exprimés avec une grande énergie dans deux ouvrages. Ces deux ouvrages ne sont pas assez vrais pour être beaux; mais il est difficile d'avoir un monument plus original de la pensée d'un homme de génie, avec ses passions et ses caprices. Dans ces deux livres respire l'âme d'Alfieri. L'un est intitulé *de la Tyrannie;* l'autre, *du Prince et des Lettres*. Ce traité de la tyrannie est sans doute d'une exagération chimérique. L'auteur y dit en propres termes que les peuples de l'Europe moderne et chrétienne sont beaucoup plus esclaves, plus opprimés que les peuples d'Orient; il ose dire qu'en Turquie, en Orient, avec l'égalité d'oppression il y a du moins le dédommagement de la révolte et de la vengeance, et que, dans les pays civilisés, avec les mêmes maux on n'a pas le même avantage.

Ce livre qui est manifestement une exagération des paradoxes mêmes du *Contrat social,* un contrat social remanié par un esprit plus violent, étranger aux études politiques, et ne pensant que par passion et caprice; ce livre est, comme celui de Rousseau, tout rempli d'une fausse imitation de la liberté antique. Tandis que, selon l'expérience moderne, l'industrie, la richesse, sont des instruments de liberté, Alfieri les proscrit avec l'austérité d'un Spartiate, oubliant que le théâtre, même sévère, même sans amour, devrait être enveloppé dans cette interdiction. Tout ce que l'enthousiasme d'un Timoléon ou d'un Brutus peut inspirer de plus hardi, de plus farouche, paraît naturel à l'âme d'Alfieri.

Avec une noble fierté il y a, ce semble, dans ce livre, une grande ignorance de la vie réelle, une passion excessive qui ne voit pas ce que les sociétés modernes, tempérées par la civilisation seule, offraient d'humain et de salutaire, et qui rêvant toujours, au milieu du dix-huitième siècle, des Néron et des Tibère, poursuit de ses invectives une tyrannie absente et impossible. Ainsi, malgré la préférence d'Alfieri pour l'Orient et la Turquie, et malgré la nécessité fort pénible de demander des congés pour voyager en Italie, et de donner son bien pour le vendre, ce gouvernement même du Piémont ne me paraît pas justifier toute la colère du poëte.

L'autre ouvrage d'Alfieri, *du Prince et des Lettres*, est à tous égards plus remarquable. Ce n'est pas qu'on n'y trouve aussi de l'excès et de l'amertume; mais il y a une belle vérité, c'est que la pensée n'est grande et noble qu'autant qu'elle s'appartient en entier; c'est que la protéger, ce n'est pas l'élever. Quelques préjugés fort répandus sont réfutés dans cet ouvrage. Alfieri ne laisse plus à la puissance l'honneur d'avoir créé le génie; Alfieri n'admet plus que le calme du pouvoir absolu soit une inspiration pour le talent. L'histoire de la Grèce et de Rome lui fournit une foule d'exemples contraires. Une certaine force logique encore imitée de Rousseau, mais naturelle, se fait sentir dans tout l'ouvrage. L'auteur considère d'abord les princes qui ne protégent pas les lettres; puis ceux

qui les protégent, et enfin si les lettres ont besoin d'être protégées. Il montre que c'est toujours un degré de liberté qui élève l'esprit littéraire. Au fond, la question agitée par Alfieri se réduit à savoir s'il vaut mieux que la littérature soit un art, ou qu'elle soit une puissance. Alfieri démontre avec force que la protection absolue qui peut encourager le peintre, l'artiste, le musicien, court risque d'affaiblir la pensée de l'écrivain. Il fait voir que dans le siècle où, sous le pouvoir absolu, les lettres ont brillé d'un grand éclat, elles ont eu quelque inspiration auxiliaire qui les a soutenues et affranchies. Ainsi, sous Louis XIV, la religion était devenue une puissance qui avait sa liberté propre et son domaine inviolable. Ainsi, du haut de leurs chaires d'évêques, Bossuet et Fénelon étaient aussi libres qu'un orateur antique. Toutes ces idées sont éloquemment développées dans Alfieri. L'Italie, depuis Machiavel, n'avait connu ni cette langue ni cette énergie d'âme.

Alfieri, au milieu des loisirs de Rome et de Florence, avait augmenté le nombre de ses ouvrages et mûri son talent. Il avait exercé son oreille, autant qu'il le voulait, à ce charme de l'italien harmonieux et pur. Maintenant, pour assurer sa gloire et publier tous ses ouvrages, il veut se rendre en France.

Il y avait quelque chose de singulier dans la destinée d'Alfieri. Ici, mes expressions seront réservées sans être obscures. Cet ardent ami de la liberté se trouvait lié à la destinée d'une personne qui avait été l'épouse du prétendant à la couronne d'Angleterre, de ce prince Édouard qui releva avec tant de courage l'étendard infortuné des Stuarts dans les plaines d'Écosse, fut vaincu, erra dans l'Europe, se maria, et vint mourir assez obscurément à Florence, trahi par la femme qu'il avait choisie. Chose singulière! Cet Alfieri, cet ardent ennemi du pouvoir arbitraire, pour favoriser une passion que la morale réprouve, invoqua contre le dernier des Stuarts une espèce de coup d'état qui priva le malheureux prince de la société d'une compagne envers laquelle on prétend qu'il était coupable. Je ne rappelle ces souvenirs que parce qu'ils complètent cette destinée capricieuse, passionnée d'Alfieri.

C'est au milieu de tels engagements qu'il arrive à Paris, pour préparer l'édition complète de ses ouvrages, à la faveur de cette liberté qui, bien qu'elle ne fût nullement déclarée par les lois, existait déjà par les mœurs. Mais les théories de la pensée, les jeux et les doctrines de l'imagination philosophique, qui, depuis cinquante ans, s'élevant du milieu de la France, se communiquaient au dehors et avaient si vivement préoccupé l'oisiveté des Italiens, allaient bientôt recevoir une grande et terrible réalité. Alfieri, toujours comte, malgré sa haine du pouvoir absolu, toujours animé d'un orgueil nobiliaire, malgré ses illusions républicaines, voit tout à coup la théorie passer à la pratique au milieu de Paris. D'abord son imagination poétique fut saisie de ce qu'il y avait d'audacieux, d'extraordinaire dans cette grande commotion; une ode de lui célèbre un des premiers événements de nos troubles civils. Mais ensuite, lorsque des rigueurs tyranniques armèrent la liberté, comme elles avaient armé le pouvoir, lorsque la violence des lois, la fureur des factions vint tout à coup emprisonner et ensanglanter une partie de la France, Alfieri, avec cette impétuosité qui n'eut jamais de borne, recula; et d'une passion générale, abstraite pour la liberté, se jeta dans la haine la plus violente contre la tentative de liberté qu'on faisait en France.

Cette habitude, ce goût de confiscation qui séduit tous les pouvoirs tyranniques avait été fatal à la fortune d'Alfieri. Des rentes qu'il avait acquises en France furent réduites au tiers; son argent fut remplacé par des assignats. Il voulut enfin sortir de France; ses livres furent saisis; la magnifique édition de son théâtre, qu'il avait préparée avec un soin et des efforts infinis, fut également confisquée par des gens qui ne rendaient pas. Alors Alfieri fut saisi de la colère la plus implacable et la plus poétique qui soit jamais entrée dans l'âme d'un homme, depuis feu le Dante. Oui, Messieurs, cet Alfieri, qui, indépendamment du *Traité de la Tyrannie* et de ses tragédies, avait fait un poème de *l'Étrurie*, dans lequel il avait déposé toute la violence de ses sentiments républicains, et où, par exemple, on voyait Laurent de Médicis armé du poignard par les ombres de tous les assassins des tyrans, qui lui apparaissent une nuit, pour lui commander un meurtre égal à la gloire des leurs; le poëte, qui s'était emporté à faire ainsi l'apothéose du meurtre, n'eut plus que des paroles de malédiction et d'horreur, non seulement pour les crimes qui souillèrent la révolution française, mais pour cette révolution elle-même. Son âme était saisie d'une espèce de furie, à la seule idée que des avocats avaient un si grand pouvoir sur un pays. Un sentiment plus facile à expliquer, et qui se justifie de lui-même, lui inspirait une haine implacable contre des crimes que l'histoire flétrira.

Ce fut dans cette espèce de frénésie qu'il passa les dernières années de sa vie, exhalant chaque jour sa colère dans des vers, dans des sonnets, dans un ouvrage intitulé: *Miso-Gallo*. Depuis vingt ans il haïssait la langue française, et son défaut d'harmonie; maintenant, c'était le nom,

l'image de la France, la vue même d'un Français qu'il abhorrait du fond de son âme.

Malheureusement la destinée et la puissance de la révolution conduisent bientôt les armes françaises en Italie. Le Piémont disparait. Alors l'âme d'Alfieri, qui avait tant dédaigné son pays natal, fut saisie d'un sentiment de citoyen et de sujet qui est honorable pour lui. Il rappelle, dans ses Mémoires, qu'il chercha le prince malheureux dont le trône venait de s'écrouler, qu'il s'empressa de lui offrir ses services, et qu'il voulut dépendre à l'instant où le roi n'avait plus de pouvoir.

Cependant cette passion contre la France était un peu je ne dirai pas tempérée, mais distraite par la passion du travail. Alfieri, à quarante-huit ans, s'était épris d'une nouvelle ardeur pour une nouvelle étude. C'était le grec : impatienté d'avoir fait des tragédies sans avoir lu Euripide et Sophocle dans l'original, il avait résolu d'apprendre le grec; et, de même qu'il avait fait des tragédies, parce que, suivant son expression, il l'avait voulu longtemps, il l'avait voulu fortement, ainsi il voulut savoir le grec, et il le sut. En effet, avec une ardeur d'écolier... je me trompe, avec une ardeur telle que ne l'ont pas les écoliers, en quelques années, il saisit, enlève, dévore toutes les difficultés, toutes les beautés de la langue grecque. Orateurs, poetes, historiens, tout cela entre dans sa mémoire, dans son imagination; et il finit par faire des vers grecs. C'est avec ce caprice mêlé toujours à ce qu'il faisait de grand, d'original, qu'au moment où toutes les dignités honorifiques, tous les ordres chevaleresques disparaissaient de l'Europe, il institue un ordre nouveau, celui de chevalier d'Homère. Il se fait nécessairement le premier chevalier de cet ordre. Il fait fabriquer avec beaucoup de soin par d'habiles artistes un médaillon, sur lequel étaient gravées les images de plusieurs poetes qui entouraient leur chef Homère, et de l'autre côté il écrit ces deux vers grecs :

Αὐτον ποίησας Αλφηριος ἱππε' Ομηρου
Κοίρανικῆς τιμὴν ἤλφανε θειοτεραν.

« Alfieri s'étant fait lui-même chevalier d'Homère, vient de créer un ordre plus divin que le diadème des rois. »

Vous allez me dire que peut-être, au milieu de son esprit anti-français, de sa haine contre la révolution et de sa passion pour le grec, ces vers semblent indiquer une sorte d'orgueil républicain, qui se conservait encore dans son âme. En effet, Alfieri prétendait toujours qu'il n'avait pas abjuré ses doctrines, et qu'en détestant la révolution française, il avait gardé toujours la même haine du pouvoir absolu, le même enthousiasme pour la liberté.

Mais pendant qu'il se faisait ainsi chevalier d'Homère, l'invasion française le poursuivait encore. Florence, ville plus spirituelle et plus musicale que guerrière, fut un jour occupée par un escadron français. Alfieri resta le cœur tout plein d'une double haine. Le général français, dont je ne sais pas le nom, voulut, avec cette courtoisie de vainqueur qui ne coûte pas beaucoup, visiter Alfieri : il se présenta deux fois chez lui; Alfieri n'y était jamais. Le général insiste par un message. Alfieri lui répond par écrit : « Si le général, en qualité de commandant de Florence, ordonne de se présenter devant lui, Alfieri, qui ne résiste pas à la force qui commande, se constituera en sa présence; mais, s'il ne s'agit que d'une curiosité particulière, Alfieri, naturellement très-sauvage, ne veut point faire de connaissance nouvelle, et le prie en conséquence de l'en dispenser. »

Le général français fit répondre qu'il était bien fâché, qu'il aimait beaucoup la littérature, qu'il aurait été très-flatté de voir Alfieri, mais qu'il y renonçait.

Avec l'espèce de tourment que cette présence de la conquête donnait à l'âme altière d'Alfieri, il prolongea pendant quelques années encore sa vie, au milieu des occupations ou plutôt des fureurs de l'étude; car, jamais de sa part un goût ne fut autre chose qu'une fureur. Ainsi, dans ses dernières années, languissant, affaibli, quoique assez jeune encore, il passait de longues heures, ou à retoucher ses ouvrages avec ardeur, ou à traduire avec passion les meilleurs classiques grecs et latins, ou à les apprendre par cœur. « De même, dit-il, que j'avais autrefois inondé ma mémoire des vers du Dante, du Tasse, de l'Arioste, ainsi maintenant je la remplissais des accents d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Pindare. » Cette frénésie d'étude était à peine interrompue par quelques courses à cheval dans Florence. Jusqu'à présent je ne vous ai pas assez parlé de sa passion pour les chevaux. Elle subsistait toujours à côté de ses fureurs poétiques, à côté de ses égarements passagers, à côté de sa haine contre les Français. Les trois passions les plus vives qui remplirent son cœur, n'affaiblirent jamais cette passion effrénée qui lui fit une fois traverser les monts, entreprendre un long voyage, aller en Angleterre acheter quinze beaux chevaux, les ramener, en leur faisant franchir les Alpes à travers mille difficultés, et en se comparant à Annibal pour la hardiesse et le bonheur du passage.

Enfin, après avoir fatigué son âme, son esprit, sa mémoire, par tant d'études, par tant d'émotions, par tant d'impatiences et d'espérances, après s'être enivré de plaisir, de travail, de gloire, Alfieri

arriva haletant au terme prématuré de sa carrière. Il écrivit lui-même son épitaphe et celle de la personne à laquelle il avait dévoué sa vie.

Il mourut ; et dans le cercueil où son corps fut exposé, au milieu d'une des églises principales de Florence, les traits de son visage conservaient encore une empreinte singulière de noblesse et de fierté. C'est là que l'auteur du *Génie du Christianisme*, voyageant alors, vit pour la première fois Alfieri. C'est ainsi, Messieurs, qu'à certaines époques de l'histoire des lettres, quand un génie disparaît, un autre plus éclatant s'élève, et que la providence semble avoir soin de ne pas laisser d'interrègne dans la gloire. (Applaudissements.)

DIXIÈME LEÇON.

Examen du système théâtral d'Alfieri. — Ce système calqué sur le nôtre.—Sujets mythologiques, romains et modernes. — *Agamemnon* d'Alfieri, comparé avec la pièce d'Eschyle et avec celle d'un poëte français de nos jours. — *Mérope*. — *Virginie*.

Messieurs,

J'ai rapidement esquissé la vie et l'âme d'Alfieri ; j'ai conté ses courses lointaines, ses immenses études, son infatigable et capricieuse ardeur. Maintenant restent ses ouvrages, son génie, son système, ce qui fait sa gloire enfin. Vous ne vous étonnerez pas qu'au milieu de cette revue d'auteurs italiens du second ordre, rencontrant un homme de génie, nous nous arrêtions avec plus de complaisance et de loisir à l'étudier, à le bien connaître.

Alfieri, formé par les exemples de la France, imitateur de la tragédie française du dix-septième siècle, disciple des opinions et de la philosophie du dix-huitième, nous appartient à double titre, par l'imagination et par le raisonnement. De plus, cette tentative de créer pour son pays un théâtre non pas national, mais nouveau, à une époque où les sources de l'imagination semblaient taries de toutes parts, ce dévouement passionné à la poésie, cette ardeur d'enthousiasme, si rare dans le dix-huitième siècle, caractérisent d'une façon originale la physionomie d'Alfieri. On ne peut répéter son nom, sans être frappé des ressemblances qui le rapprochent d'un grand poëte de nos jours. Avec sa mélancolie hautaine et bizarre, avec sa fougue impétueuse, avec ses courses sans but, ses passions sans dignité, son ardeur au travail, comme au désordre, Alfieri nous rappelle Byron. Les traits originaux et semblables de ces deux physionomies frappent tout d'abord; mais ils annoncent le poëte plutôt que l'inventeur dramatique. Ce sont les traits d'une imagination égoïste et tout occupée d'elle-même, les caprices d'une âme malade et passionnée, plutôt que ce n'est le caractère varié d'un génie supérieur, facile, créateur, qui se désintéresse et se sépare de lui-même, pour se placer tout entier dans la fiction qu'il invente, pour se transporter dans les personnages qu'il imagine et qu'il produit sur le théâtre.

Alfieri, comme Byron, est naturellement le poëte de la méditation solitaire, de l'orgueil misanthropique, bien plus que le poëte de l'imagination animant la scène, et se multipliant par des êtres qu'elle a créés, et qu'elle a doués de son flexible langage.

De ces paroles ne faut-il pas conclure que ce n'est point par une vocation toute puissante, inévitable, qu'il a choisi la tragédie, mais que dans un besoin d'émotion, de travail et de gloire, il s'est saisi du théâtre, qu'il a voulu être poëte tragique, et qu'il l'a été? Peut-être même ce point de vue nous donne-t-il le secret des imperfections du système dramatique d'Alfieri. Comme il n'avait pas la souplesse et l'inépuisable variété du génie théâtral proprement dit, comme il était toujours le poëte de ses impressions, de ses souvenirs, de ses colères, il n'a pas éprouvé le besoin de rendre la tragédie plus familière et plus naturelle; il lui a suffi de rendre ses personnages poëtes et républicains, à la manière d'Alfieri. La forme connue, la forme employée avec tant de puissance par le génie français lui suffisait pour cela ; car elle est un cadre pour le talent, bien plus que pour la vérité.

Vous le savez, quelle que soit la juste admiration qui s'attache à cette forme, plus la réflexion l'étudie, plus la maturité de l'âge diminue pour nous la séduction des beaux vers, si vive dans la jeunesse, plus nous apercevons ce qu'il y a souvent de factice et de pompeux dans le langage de notre tragédie.

Vertueuse Zaïre, etc.

Malgré la douce mélodie de ces vers, je ne sais quel instinct nous avertit que là n'est point la vérité; que c'est une convention du théâtre, une langue à part, musicale, charmante, mais qui n'est pas l'expression simple et naturelle de mœurs véritables.

Mais ces belles formes, cette admirable convention de la langue tragique de notre théâtre, s'accordaient très-bien avec le génie d'un poëte qui voulait se mettre lui-même sur la scène, et était plus occupé de ses propres idées que de ses personnages. Alfieri, qui a tant étudié, n'alla donc jamais plus loin que le théâtre français. Je ne dis pas qu'il soit possible d'aller au-delà de ce modèle ; mais il ne l'essaya point ; il n'imagina, ne voulut, ne chercha pas autre chose.

Alfieri n'a jamais prononcé le nom de Corneille; cependant je suis persuadé qu'il l'avait prodigieusement lu. Remarque singulière! cet homme qui dans ses Mémoires a raconté tant de choses, ou plutôt s'est confessé de tant de choses, n'est convenu nulle part de tout ce qu'il a pris au théâtre français. Un plus grand génie, Rousseau, qui nous a confié sur lui-même tant de détails qu'il aurait bien fait de dérober à toutes les mémoires, et d'effacer de la sienne, s'il avait pu, ne nous a pas dit toute la vérité sur ses propres études : jamais Rousseau n'a confessé à quel point il avait imité Montaigne. Dans les ouvrages mêmes où il lui emprunte le plus, il ne parle de lui que négligemment, et pour le critiquer. J'en conclus que nous avons encore plus d'amour-propre pour notre esprit que pour notre caractère ou nos mœurs, et que nous aimons mieux convenir d'un défaut de conduite que d'un plagiat.

Même réserve, même réticence dans Alfieri. Ce dialogue si vif et si coupé, cette forme si brusque et si rapide, ces vers dont la poésie italienne frémit, qui sont coupés, fendus en deux, par une réplique soudaine et violemment alternée, il a pris tout cela de Corneille, et de son propre génie bien entendu; car on ne prend jamais, sans trouver en soi; mais enfin il ne nomme, il ne désigne nulle part ce Corneille dont il profite si bien. Tenons-le cependant pour un vrai disciple du théâtre français, et de plus pour un esprit conforme aux inspirations savantes et régulières de notre poésie.

Faut-il ajouter avec un critique ingénieux qu'à la pureté, à la sage méthode, à l'habile enchaînement du théâtre français, Alfieri a réuni les beautés soudaines, hardies, accidentelles de Shakspeare ou d'Eschyle, et qu'ainsi il serait le premier des poëtes tragiques? Je suis fort éloigné de le reconnaître; j'hésite toujours à le croire né poëte dramatique; mais je le sens, je le vois grand poëte, tellement passionné du théâtre, faisant les tragédies avec une telle fureur, qu'il était impossible qu'il ne les fît pas avec talent. Il avait au plus haut degré ce don si rare et si puissant: *ardorem quemdam amoris sine quo, cùm in vitâ, tum in eloquentiâ, nihil magnum effici possit.* Et cette ardeur est le véritable enthousiasme; c'est une invocation que l'on se fait à soi-même par cette chaleur tout à la fois du génie et du travail, par le travail même échauffant le génie. Mais, né sous l'imitation du théâtre français, Alfieri s'est exercé dans une forme constamment la même, sur toutes les combinaisons théâtrales que l'imagination peut embrasser, que l'histoire peut offrir. Alfieri a fait des tragédies mythologiques comme en a fait Racine, des tragédies romaines comme en a fait Corneille, des tragédies modernes comme l'avait essayé Corneille, comme l'a tenté plus souvent Voltaire. Quelle part d'invention a-t-il portée dans chacun de ces ordres divers de sujets et des formes? Pour la tragédie mythologique, pour les sujets grecs, a-t-il été frappé de cette idée que nous étions imitateurs, non pas du théâtre grec, mais d'Aristote; que le théâtre grec, né dans le plus poétique de tous les pays, avait été quelque chose que rien n'égale dans les âges modernes, pas même Racine; que tout avait favorisé cette prééminence; que, par exemple, les représentations tragiques de la Grèce, non pas même telles qu'on les voyait dans Athènes, mais telles qu'on les vit en Sicile, dans une colonie, dans un faubourg de la Grèce, près de Taormine, sur ce théâtre qui avait pour perspective les sommets de l'Etna et les rivages de la mer, et n'était éclairé que par la lumière du jour, que la tragédie ainsi conçue avait été le plus magnifique, le plus enchanteur, le plus poétique de tous les spectacles? S'est-il dit que cette civilisation grecque, toute homérique et toute républicaine en même temps, mêlant ce qu'il y avait de plus hardi, de plus élevé dans le courage, de plus libre, de plus fantasque dans l'imagination, avait eu mille enchantements pour saisir les âmes; que les modernes, lorsqu'ils enfermaient toutes ces fictions de la Grèce dans leurs cadres actuels; lorsque dans leurs théâtres noirs et nocturnes, loin de ces vives et éclatantes beautés de la nature, loin de ce ciel divin de la Grèce, ils reproduisaient les inventions de la poésie antique, faisaient toute autre chose qu'elle?

Tout cela sans doute était plus puissant pour l'illusion théâtrale que les trois unités dramatiques puisées dans Aristote. Alfieri l'a-t-il pensé? et en a-t-il conclu que, pour faire des tragédies grecques, il fallait traduire les poëtes grecs; qu'autrement, on reproduisait sous des noms antiques les combinaisons modernes si éloignées de la simplicité d'action et de la pompe lyrique du théâtre d'Athènes? Non, il a imité les Grecs d'après Racine. Mais Racine lui-même, dans sa *Phèdre*, dans son *Iphigénie*, a fait des ouvrages que n'auraient pas reconnus les Grecs. Changeant tout d'après nos bienséances modernes, il n'a emprunté à ses modèles que des beautés de style. Il a imité le style d'Euripide et de Sophocle, comme il imitait le style de Virgile. Ce sont des formes de poésie grecques, admirablement appropriées à notre langue qu'elles enrichissent. Mais l'esprit du théâtre n'est pas le même.

Des noms antiques, des bienséances modernes, Euripide corrigé d'après Aristote, des mœurs factices, et une poésie admirable; voilà la tragédie grecque de la France. Sans doute, il était possible

à un homme de génie de tenter une autre route, en s'affranchissant de ces bienséances contemporaines qui avaient effrayé le génie de Racine et lui avaient arraché ce mot : *Que diraient nos petits maîtres?* Il fallait remonter tout droit vers le théâtre grec, se pénétrer de son esprit, de ses formes, en copier les traits, au lieu de les adoucir, et retrouvant à force d'imagination les mœurs, les idées, le costume d'un peuple disparu de la terre, être Grec dans les sujets mêmes de l'antiquité, où l'on n'aurait pas eu de modèles, être Grec par le caractère général, et non par quelques détails d'expression. C'était là une belle tentative pour le génie : c'était une originalité possible encore. Je ne crois pas que Gœthe l'ait réalisée dans son *Iphigénie*, que Grillpazzer en approche dans sa *Médée*. Placé dans un autre point de vue, Racine ne l'a pas cherchée. Alfieri n'y songea pas non plus, dans ses premiers essais : il étudia d'abord le théâtre antique en France. Il conçut la forme des tragédies mythologiques, selon le goût français. Pour les sujets romains, il pouvait imiter et Plutarque qu'il admirait avec tant d'ardeur, et Shakspeare qui met la vie réelle sur la scène avec tant de force, qui la montre bizarre, brutale, populaire. Alfieri avait lu Shakspeare dans une traduction française, et avait été saisi d'enthousiasme pour ses grandes beautés. Cependant il ferma le livre, et aspirant lui-même, dit-il, à la gloire de l'originalité, il ne voulut pas se soumettre à l'imagination d'un autre. Mais qu'arriva-t-il? il resta sous la loi du théâtre français, pour les sujets romains, comme pour les sujets mythologiques.

Viennent maintenant les sujets modernes. Voltaire y avait porté cette noblesse soutenue de langage, cette pompe d'expression qui semble un peu en contraste avec la rudesse naturelle et poétique des mœurs du moyen âge. Du reste, le costume des diverses nations, les habitudes locales, les détails de la vie avaient, quoi qu'on en ait dit, faiblement occupé le génie de Voltaire dans ses tragédies. Alfieri poussa beaucoup plus loin l'oubli des mœurs locales; ou plutôt il a tout à fait négligé cette partie de l'art. Ainsi, poëte mythologique, poëte romain, poëte moderne, Alfieri reste toujours imitateur du théâtre français; ses pièces sont toujours des tragédies françaises, avec les confidents de moins et la république de plus. C'est-à-dire qu'Alfieri n'a pas une innovation d'idées; il n'a que l'innovation d'un sentiment qui lui est propre. Ardemment passionné pour les institutions de liberté, ou plutôt pour les sentiments de liberté, il les place partout, autant qu'il peut, dans les sujets mythologiques comme dans les sujets romains et dans les sujets modernes. Mais, quoique la passion soit une belle chose, elle n'est pas le génie proprement dit; et certes, il vaut mieux avoir une idée neuve et créatrice qui étend les bornes de l'art, qu'une passion toujours la même qui rétrécit l'horizon du poëte.

Au reste, nous ne devons pas trop nous plaindre de l'hommage qu'un homme supérieur, qu'un grand poëte a rendu à notre théâtre, en l'imitant. Je le dirai de plus, c'est une nouvelle et intéressante épreuve de la beauté du système dramatique embrassé par le génie des Corneille et des Racine, et des imperfections attachées à l'observation trop exacte et trop servile de ce système. Lorsque en effet Alfieri, prenant le cadre de la tragédie française pour le type universel, se borne à mettre des monologues à la place des confidents, et à supprimer les récits à la fin des pièces, sans les épargner ailleurs, aucune innovation réelle ne suit cette espèce de réforme de détails. C'est un changement de distribution; c'est une économie nouvelle dans des formes toujours semblables. Beaucoup de nos tragédies françaises n'avaient pas non plus de récits. D'ailleurs, ce que l'on reproche au récit, ce n'est pas le récit même, c'est de faire trop souvent partie d'une pièce, où un événement pressé dans un trop petit espace de temps et de lieu, ne saurait être entouré, avec vraisemblance au moins, de tous les accidents, de toutes les circonstances qui lui donneraient un caractère originel et nouveau. Ainsi, les personnes qui se trouvent à l'étroit dans le théâtre français, celles à qui je ne dis point le génie, mais la forme théâtrale de Racine et Corneille ne suffit pas, allèguent que dans la plus belle tragédie de ces deux grands poëtes telle passion, tel événement, telle leçon morale ne ressort pas assez, dans l'absence des contrastes et des détails variés, qu'un développement plus long, qu'une liberté plus grande aurait permis de placer sous vos yeux. Lorsqu'Alfieri, après une action courte et précipitée, met sur la scène le dénoûment, au lieu de le faire raconter par des personnages, il n'a pas suppléé par là au défaut de temps et de vraisemblance; il n'a pas multiplié les incidents qui préparent; il n'a pas rendu la vie réelle plus présente au théâtre. L'objection subsiste contre lui, si l'objection est juste.

De même, quand Alfieri s'est fatigué de ses éternels confidents, sur l'épaule desquels le prince s'appuie, et qui sont là pour écouter de longs récits, en faisant de temps en temps une petite réflexion, afin de donner au prince le temps de reprendre haleine et d'achever son histoire, quand, au lieu de ces entretiens commodes, il laisse un prince tout seul sur le théâtre, et l'oblige de se raconter à lui-même les choses qu'il a faites et les

sentiments qu'il éprouve, je ne puis voir là ni nouveauté ni progrès. Qu'un second personnage arrive, qu'un dialogue commence, qu'une action se développe, qu'ensuite le prince reste seul et continue ses réflexions, ou que le prince se retire et que le personnage qui lui succède commence à son tour un monologue, il y a là, ce me semble, une bien fâcheuse monotonie, que la vraisemblance ne rachète pas; car, dans la vie, les confidents sont encore plus fréquents que les monologues. Peu de princes, à chaque occasion, se promenant seuls à grands pas, disent tout haut leurs pensées et leurs affaires, comme un poete récite ses vers; beaucoup de princes confient ou laissent échapper leurs secrets. Ces deux petites réformes, qui suivant moi n'en sont pas, Alfieri les a également appliquées aux sujets mythologiques, aux sujets romains et aux sujets modernes.

J'entends quelqu'un contredire à demi-voix cette division, que je répète un peu trop. Voici le motif qui la justifie pour moi, et qui me fait distinguer dans l'antiquité deux sortes de sujets, les uns mythologiques ou grecs, les autres historiques ou romains. Dans les premiers, il y a toujours un fond d'imagination poétique donné par la Grèce elle-même, un idéal créé d'avance, et qui tient quelque chose du dithyrambe, première origine de la tragédie. Dans les sujets romains, au contraire, il n'y a pour texte et pour inspiration que la prose élégante de Tite-Live, ou les fortes peintures de Tacite. Ce sont des hommes, ce ne sont pas des êtres poétiques que vous mettez en scène, vos matériaux sont de l'histoire, et non pas de la poésie; vous taillez le marbre, et ne trouvez pas la statue toute faite. Voilà le motif d'une distinction qui n'a d'autre mérite que d'être raisonnable et indiquée par les faits.

Maintenant, puisque dans ces trois natures de sujets qu'Alfieri a successivement essayées, il est resté également imitateur du théâtre français, et que les réformes qu'il a faites sont les mêmes partout, suivons dans l'examen rapide de ses ouvrages cette division à la fois chronologique et littéraire.

Ces sujets mythologiques, contre lesquels on élève aujourd'hui beaucoup d'objections, ne peuvent pas être étudiés dans le point de vue où nous sommes placés.

Race d'Agamemnon qui ne finis jamais !

Sans doute, de grands génies ont si puissamment traité ces vieux sujets de la muse grecque, et la foule des imitateurs y est revenue tant de fois, que le charme s'en est usé tout à fait. Cependant, comme au fond il n'y a pas de sujet vieilli pour le talent, que le talent se montre, qu'il touche, qu'il effleure encore une de ces antiquités doublement surannées, vous la verrez se ranimer, se rajeunir, reparaître vive et brillante comme au premier jour. Ainsi ce sujet d'Agamemnon, un poete de notre siècle l'a tout à coup animé d'une énergie nouvelle.

Voyons comment Alfieri avait auparavant remanié cet antique souvenir.

Messieurs, c'est surtout dans ces sujets littéralement imités de l'ancienne Grèce que nous voyons la profonde, l'incalculable différence qui sépare notre théâtre du théâtre antique; c'est lorsque les noms, les scènes, tout se ressemble, que cette dissemblance éclate surtout à mes yeux. Une tragédie d'*Agamemnon* pour les Grecs était une espèce de légende religieuse et nationale : tous leurs grands poetes avaient traité ce sujet. Eschyle y avait mis sa puissante originalité. On conçoit sans peine combien les usages des Grecs, combien leur mélopée majestueuse était naturellement assortie à l'antiquité d'une pareille fable. J'imagine que sur un théâtre de la Grèce, lorsqu'on représentait un drame semblable, quelque chose de religieux gagnait l'âme de tous les spectateurs : on ne calculait pas très-bien la vraisemblance; il y avait des choses forcées, convenues, sacrées pour ainsi dire : il fallait qu'Agamemnon fût immolé par la main de sa femme, et qu'elle le frappât sans hésitation et sans remords; c'était la donnée poétique, c'était la croyance historique et populaire. Un poete moderne se donne des peines infinies, fait de grands efforts pour préparer le cœur d'une femme à un pareil crime. Son talent s'évertuera pour la conduire de la passion au remords, du remords à la passion, et la faire arriver, à travers mille vicissitudes de l'âme, au coup fatal et irréparable. Le poete grec est libre de tous ces soins, surtout Eschyle, dont l'inspiration première est pleine de rudesse et de vivacité; il vous montrera Clytemnestre recevant Agamemnon sans trouble, sans inquiétude, l'accueillant très-bien, lui faisant même un long discours, tel qu'Agamemnon lui dit avec une naïveté singulière : « Fille de Léda, gar« dienne de ma maison, tu m'as fait un discours « semblable à mon absence : il est bien long. »

Aucune alternative, aucune incertitude entre des passions contraires ne retardera le dénoûment. Le chœur chantera, suivant l'usage; Agamemnon se retirera. Clytemnestre, sans avoir eu d'entretien avec cet Égisthe dont les séductions infâmes la préparaient au crime, saura bien de sa main, et tranquillement, frapper Agamemnon : pourquoi cela? parce que c'est la tradition historique, et qu'elle suffit au poete; la nature lui est ici donnée par l'histoire.

Mais dans cette pièce si simple, et dont toutes les circonstances se trouvent inévitablement tracées, n'y a-t-il pas cependant un art habile et profond? vous en jugerez : d'ingénieux critiques ont établi que la tragédie grecque était quelque chose d'heureux, un bon commencement perfectionné depuis. Je ne sais; mais, dans ces premières tentatives de l'art que l'on croit si imparfaites, il me semble reconnaître des traits de goût exquis que l'on n'a point surpassés : par exemple, Oreste et Électre ne paraissent pas sur la scène dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. J'imagine que, selon les mœurs grecques, il y avait quelque chose d'invraisemblable et de choquant à rendre un fils presque enfant, à rendre une fille si jeune témoin, confidente ou délatrice des fautes d'une mère coupable; notre délicatesse moderne n'atteindra pas cette pureté primitive de la muse grecque. Le génie d'Eschyle ne se montre pas moins dans un de ces rôles dont le poëte était le maître, qu'il aurait pu ne pas produire sur la scène. Le personnage de Cassandre est d'une poésie qui devait transporter de terreur et d'enthousiasme les âmes des Grecs.

Cette Cassandre captive, toujours prophétesse, arrivant au milieu du palais d'Agamemnon, et par une prédiction inutile, comme celle qui avait annoncé la chute de Troie, annonçant au vainqueur qu'il tombera sous les coups d'une épouse infidèle, forme un admirable spectacle. Des traits d'une pureté naïve en relèvent l'éclat. Cette jeune Cassandre avec son enthousiasme et sa beauté, lorsqu'on s'étonnera des prédictions confuses qui sortent de sa bouche, tout à coup revient à elle-même, et dit d'une voix solennelle : « Bientôt l'oracle ne « regardera plus l'avenir à travers des voiles, « comme une jeune épouse. » Quel charme dans cette comparaison singulière à la fois et naturelle! On sent que la jeune et infortunée prophétesse, au moment où elle rêve des crimes, des meurtres, des vengeances impitoyables, est femme encore, et se souvient avec tristesse du bandeau nuptial réservé pour d'autres, et que son front captif ne portera jamais. Il y a là sans doute une poésie ravissante. Voilà quelle est la tragédie grecque, même quand on la commente mal!

Il s'agissait pour les modernes de travailler sur ce fonds poétique; il s'agissait de suppléer par un art ingénieux aux vraisemblances qui nous manquent dans un tel sujet et d'enlever à la muse grecque quelques-unes de ses vives inspirations.

Alfieri, quand il a traité ce sujet, s'est efforcé de faire tout ce qu'Eschyle n'avait pas fait. Il a eu soin d'expliquer, de préparer le crime de Clytemnestre. Des modernes ne concevraient pas dans une femme cette fureur atroce, spontanée, sans remords, sans incertitude, qui, du premier moment où Agamemnon touche le seuil de son palais, a résolu sa mort et l'exécute. Aussi, dans Alfieri, d'éloquents entretiens, des combats de passions, des remords, un désespoir violent, un refus de s'associer au crime, une faiblesse qui y ramène, enfin, une complicité qui entraîne, toutes ces choses précèdent et préparent le crime. C'est la part de création du poëte moderne; mais c'est en même temps ce que la poésie grecque n'avait pas besoin de se donner, et ce qui pour elle était remplacé par la tradition et la fatalité. Mais Alfieri a tout à fait négligé ce beau rôle de Cassandre. Sa muse un peu âpre et dure n'a pas senti, comme l'a fait un poëte de nos jours, que la vérité de ces sujets grecs consiste entièrement pour nous dans une perspective poétique, qu'il faut leur conserver par l'éclat du langage.

C'est une grande erreur d'accuser la délicieuse élégance de Racine dans les pièces empruntées des Grecs. Cette élégance est comme une illusion d'optique pour ces sujets lointains et fabuleux. Certainement ce n'est pas le langage ordinaire des hommes. Mais pour me faire croire que ce sont des Grecs que je vois, pour me transporter par l'imagination dans ce monde de l'héroïsme et de la poésie, pour me montrer ces dieux en commerce avec les mortels, il me faut cette langue harmonieuse; si vous l'altérez, il n'y a plus d'illusion. Alfieri ne l'a pas assez senti : à ses personnages grecs il donne le même langage énergique et mâle qu'aux personnages romains. Dans sa tragédie d'*Agamemnon*, rien n'apparaît comme un souvenir poétique de la Grèce, rien ne vous transporte au milieu de ce pays de fables et de prestiges. Au contraire, un de nos poëtes, qui a quelquefois imité Alfieri, mais en homme supérieur, M. Lemercier s'est emparé avec art, ou plutôt avec une inspiration véritable, de cette belle création du rôle de Cassandre qu'avait négligée le tragique italien. Écrivant aussi sous la loi des idées modernes, M. Lemercier a été obligé de préparer par de longs combats, par de pénibles résistances le crime de Clytemnestre. Il n'a pas osé lui faire dire comme lady Macbeth : *Ote-moi mon sexe;* il l'a laissée femme, indécise, à demi coupable, à demi repentante, et jusqu'au dernier moment prête à ne pas faire ce qu'elle fait.

Mais à ces beautés toutes modernes que le génie grec n'avait pas cherchées dans un tel sujet, et dont l'auteur français partage la gloire avec Alfieri, M. Lemercier a joint le rôle de Cassandre, qui répand sur son ouvrage un admirable prestige poétique, et je ne sais quoi du ciel de la Grèce.

Une des plus belles scènes de la pièce d'Alfieri est le retour d'Agamemnon. Remarquez, Messieurs,

que dans des sujets artificiels, comme le sont les sujets mythologiques, rien de plus favorable au poëte que de rencontrer un sentiment naturel, primitif, couvert de cette brillante parure des souvenirs grecs. Lorsque Achille invoque l'honneur dans Racine :

L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles;

il y a, je crois, une inadvertance du poëte. Cette idée d'honneur n'existait pas pour les Grecs; elle n'existait pas, du moins sous cette forme. Mais lorsque Agamemnon, revoyant, après dix années, le sol de sa patrie, le palais de ses aïeux, sa famille, se livre aux impressions que tout le monde éprouve, qu'a senties le soldat revenant de Russie, l'élégance poétique ne coûte rien à la vérité du sentiment.

Je revois à là fin les murs tant désirés d'Argos; je presse ce sol chéri que j'ai foulé en naissant; tous ceux qui sont à mes côtés sont des amis, ma fille, ma femme, mon peuple fidèle, et vous, dieux pénates, que je viens adorer.

Que me reste-t-il maintenant à désirer ou à espérer? Oh! comme ils sont longs deux lustres passés sur la terre étrangère, loin de tout ce qu'on aime! Oh! comme il est doux de rentrer dans sa patrie, après tous les maux d'une guerre sanguinaire! O véritable port, véritable asile de la paix, de se trouver au milieu des siens! Mais pourquoi suis-je le seul qui me réjouisse? Ma femme, ma fille, vous restez muettes, fixant sur la terre un regard incertain, inquiet!

A ces paroles naturelles et touchantes, Clytemnestre reste froide et presque silencieuse. C'est l'art moderne employé par Alfieri. Le poëte italien fait contraster avec ce silence la tendresse de la jeune Électre baisant la main d'Agamemnon.

O main qui as fait trembler l'Asie, ne dédaigne pas l'hommage d'une jeune fille. Ah! j'en suis sûre, après des royaumes conquis, le spectacle le plus doux pour un bon père, c'est de revoir, d'embrasser ses enfants obéissants et chéris, qui ont grandi dans son absence.

Voilà un charme de naïveté bien pris à la Grèce, sans en être imité. Eschyle n'avait rien de semblable.

M. Lemercier a tout à fait reproduit ces beautés :

Salut, ô murs d'Argos! ô palais, ô patrie!

. . . .

Par un soin délicat, afin d'éloigner Électre de sa mère, le poëte français a placé les mêmes paroles dans la bouche du jeune Oreste :

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

. . . .

Mais, nous l'avons dit, la supériorité du poëte français est surtout dans l'introduction si originale et si nouvelle du personnage de Cassandre. Remarquons d'abord la singulière différence qui sépare le théâtre grec et le théâtre moderne. Dans l'art ingénieux du poëte français, un mot a réveillé la douleur et le délire prophétique de Cassandre : le nom d'Hector est prononcé. Dans la tragédie d'Eschyle, Agamemnon, entrant sur la scène, commence par un récit de toutes les horreurs sanglantes de la prise de Troie; il étale toute sa gloire, ne s'inquiète pas de la douleur de sa captive, qui est là présente et silencieuse.

Voilà bien la rudesse des mœurs antiques opposée à la délicatesse des nôtres. Le poëte français, par une inspiration de goût moderne, a donné à Cassandre un degré de sensibilité non usée par le malheur, que n'avait pas la Cassandre d'Eschyle. Un mot a ranimé dans son âme toutes ces angoisses de tristesse que dans Eschyle tout le discours d'Agamemnon n'excitait pas. Mais, cette différence admise, le poëte français a été saisi d'un enthousiasme d'imagination et d'élégance mélodieuse, seule fiction possible pour reproduire cette belle antiquité, pour nous rendre la Grèce, pour nous faire entendre, après deux mille ans, les sons qui ne s'entendent plus sur le théâtre d'Athènes. Cassandre laisse échapper tout à coup ces paroles d'une tristesse et d'une harmonie ravissantes :

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort...

. . . .

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée.
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté
Il attacha le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle
Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
Ce dieu me retira son favorable appui,
Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée....
Que suis-je? une ombre errante aux enfers appelée.
L'heure fatale approche.... Adieu, fleuves sacrés!
Ondes du Simoïs, sur vos bords révérés,
Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,
Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices;
Et ma voix, chez les morts où bientôt je descends,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accents.

Dans un semblable rôle, la vérité, c'est la poésie, c'est la mélodie du langage. On ne peut autrement naturaliser sur le théâtre moderne ces créations de la fable antique. Une fois inspiré par cette fiction de Cassandre, le poëte français en a tiré la grande originalité de son ouvrage. Cassandre reparaît sur la scène. Je n'ose dire que la situation soit plus tragique, plus imposante que dans Eschyle. En effet, dans Eschyle, Cassandre, dont l'oracle ne sera plus voilé comme le visage de la vierge parée pour l'autel, continue, renouvelle, rend plus claires ses prédictions, pendant que le crime même s'accomplit; et cette réalité, que la prédiction reçoit à l'instant où elle s'exprime encore, a quelque chose de terrible, comme la fatalité même. Le poëte français a fait naître la situation de l'incrédulité persévérante des personnages qui écoutent Cassandre, et non pas du moment où se place la dernière prédiction :

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser

. . . .

Qui doit-on frapper? — Toi. —
Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête? —
Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

(Applaudissements.)

Vous voyez la puissance du talent pour tout rajeunir. Le souvenir d'Ilion est bien vieux : dans la bouche du poete, il vous émeut encore.

Je devrais maintenant, Messieurs, essayer un autre parallèle, et rapprocher la *Mérope* de Voltaire de celle d'Alfieri : vous remarqueriez encore l'art du poete italien pour renouveler un de ces beaux et antiques sujets de la mythologie. Dans sa sévérité concise, dans son désir d'innover, non par la création, mais par la réforme, Alfieri, presque toujours, réduit le nombre de ses personnages.

Ainsi, par un calcul malheureux en poésie, il avait supprimé ce rôle original de Cassandre; dans sa *Mérope* il a également borné le nombre des personnages à quatre. Horace, le plus classique des poetes, avait dit :

Neu quarta loqui persona laboret.

Horace ne voulait pas qu'il y eût quatre personnages parlant à la fois sur la scène; mais il n'aurait pas exigé du poete de n'en mettre que quatre dans toute une tragédie.

C'est la règle qu'Alfieri semble s'être imposée, et qu'il suit presque toujours, grâce à la suppression des confidents. Dans *Mérope*, Polyphonte, Égisthe, Mérope et Polydore suffisent au génie du poete; il tire même de la nécessité où il se réduit une inspiration nouvelle et théâtrale. Le même personnage sert à la fois au nœud et au dénoûment, et cause l'erreur de Mérope avant de la détromper. C'est le vieillard dépositaire du secret de la naissance d'Égisthe, c'est Polydore qui, rencontrant l'armure sanglante du jeune homme dont il est séparé, la porte à sa mère. Ce sont là sans doute des adresses du talent; mais je ne sais si elles n'offrent pas quelque chose de trop habilement combiné pour la vérite du pathétique et pour l'émotion théâtrale. Cette *Mérope* de Maffei que Voltaire avait imitée d'abord, et dont il s'était ensuite bien moqué, cette pièce dont les détails sont un peu naïfs, où la reine ne reçoit point de visite, parce qu'elle a la fièvre, est, à tout prendre, plus touchante et plus vraie que la *Mérope* d'Alfieri. Mais je ne veux pas insister sur le parallèle d'ouvrages trop connus. Un mot seulement : l'extrême sévérité d'Alfieri dans cette pièce et dans quelques autres, cette singulière économie dans le nombre des personnages, excita les railleries des critiques italiens. On fit en Toscane une parodie fort maligne de la manière d'Alfieri : c'est une *Mort de Socrate*, drame seulement composé de trois personnages, Socrate, Xantippe et Platon. Il y a la même économie de paroles que de personnages. Le plus grand pathétique de l'ouvrage est le moment où Socrate expire. Socrate dit : *Je meurs*. Platon a dit : *O mon maître!* Xantippe dit : *O mon époux!* (On rit.) Mais les parodies ne prouvent rien.

Il est vrai seulement que dans les sujets pathétiques, où le cœur aimerait à développer toutes les émotions qu'il éprouve, la méthode si concise d'Alfieri est souvent froide et fausse. Malgré de grandes beautés qui éclatent dans la *Mérope* d'Alfieri, malgré l'énergie qu'il a mise dans la scène de la reconnaissance, sous les yeux de Polyphonte, et au moment où Mérope va immoler son fils, la *Mérope* de Voltaire me paraît bien préférable. Ainsi, dans les sujets mythologiques, Alfieri, plus imitateur des Français que des Grecs eux-mêmes, n'a pas égalé ces modèles de seconde main qu'il avait trop suivis. Il n'a pas la mélodieuse élégance et le pathétique de Racine dans sa *Phèdre* ou son *Iphigénie*. Il n'a pas non plus cette noblesse touchante et en même temps cette vivacité d'émotion que Voltaire a répandue dans sa belle tragédie de *Mérope*.

Laissons cette partie du théâtre d'Alfieri : avec beaucoup d'art et de talent, on n'y retrouve pas le sentiment poétique de la Grèce, ce que Racine, au milieu des ornements empruntés à son siècle, avait reproduit dans un si rare degré. Mais lorsque Alfieri traitera des sujets romains; lorsque dans cette Italie, dans cette Rome dégénérée, il pourra remonter en souvenir aux temps antiques, il me semble que nous pouvons beaucoup attendre de lui; que l'auteur du *Traité de la Tyrannie*, que cette âme toute pleine de passions et d'illusions républicaines doit être inspirée puissamment au théâtre par les noms de Brutus et de Virginie.

Je m'arrête à ce dernier sujet, l'un des plus pathétiques de l'histoire romaine. Quelques-unes des personnes qui m'écoutent l'ont peut-être vu récemment transporté sur le théâtre anglais de Paris, et par un poete de nos jours nommé Knowles. Je n'aime pas juger les contemporains; mais l'auteur de cette *Virginie* est étranger; il ne me demandera pas compte de mes censures. Je n'hésite point à dire qu'il ne me paraît pas un grand poete; il écrit avec toute la liberté du système de Shakspeare; mais son expression est souvent froide et faible. En imitant ce qu'il croit les détails de la vie domestique des Romains, il a sans cesse des souvenirs, des images qui appartiennent à nos temps, à nos mœurs. Je crois qu'il fait broder un chiffre par Virginie. Je ne sais si déjà on faisait ces choses à Rome. Le poete anglais, comme on l'a remarqué dans une ingénieuse critique, emploie par un fréquent et insupportable anachronisme, des expres-

sions mélancoliques prises aux idées chrétiennes, qui se trouvent singulièrement placées dans les mœurs mythologiques. Cependant cette pièce, par la variété de spectacle que permet l'absence des unités est vive et attachante. Une scène où la jeune Virginie paraît dans la maison de sa mère travaillant à côté d'elle, ce calme parfait d'une humble famille au milieu de Rome guerrière et opprimée, touche d'abord les âmes; et lorsque l'orage va tomber sur ce toit si modeste, lorsque cette jeune fille que vous avez vue paisible et laborieuse à côté de sa mère sera menacée par un ravisseur, lorsque le Forum s'agitera pour elle, l'intérêt s'accroîtra par le contraste de ces premières scènes. Lisez au contraire la tragédie de La Harpe : je dis lisez; car on ne la joue plus, vous apercevrez deux hommes, Numitorius et Icilius, qui s'entretiennent ensemble. Numitorius parle à Icilius de l'hymen qui s'apprête pour lui; et il mêle au compliment qu'il lui adresse, des considérations politiques en vers pompeux. Votre âme n'est pas du tout saisie; vous n'êtes pas à Rome dans une famille plébéienne; vous êtes au théâtre.

Voyons ce que tente Alfieri dans un tel sujet; beaucoup plus que La Harpe, sans doute. Mais, soumis aux règles et aux bienséances sévères du théâtre français, il a craint les détails de la vie commune et les scènes domestiques. Il ne s'est presque point départi d'une certaine solennité de langage; il a même cela de particulier, que chez lui le peuple est un personnage qu'on appelle *popolo*, qui parle à son tour, et prononce quelques mots uniformes : *Quelle horreur! Grands Dieux!* etc. Dans Shakspeare, le peuple est une foule du milieu de laquelle jaillissent des paroles, les unes communes, les autres énergiques et profondes. Malgré ces restes de contrainte que s'est imposés Alfieri pour éviter le tumulte du théâtre anglais, son action est vive dans le premier acte de *Virginie*.

« Pourquoi tardes-tu? lui dit sa mère; il faut re« tourner à notre demeure. — O ma mère! je ne « passe jamais dans cette place qu'une grande pen« sée n'arrête mes pas. C'est ici le lieu d'où mon Ici« lius faisait entendre les libres sentiments de son « cœur. Maintenant, la puissance absolue l'a rendu « muet. Oh! combien il doit y avoir en lui de dou« leur et de colère! »

Il n'y a pas là cet intéressant contraste que le poëte anglais a trouvé; mais il y a de l'émotion. Vous êtes à Rome; vous entendez cette jeune fille toute saisie des mêmes passions qui vont agiter la place publique; la colère politique lui arrive par l'amour. Marcus paraît avec des esclaves, et réclame Virginie. La scène est belle. Virginie s'écrie : « Un « défenseur s'élèvera pour moi. Certes, je suis fille « de mon noble père; car je sens palpiter dans mon « cœur une âme libre et romaine. J'aurais une « autre âme, si je n'étais pas née de lui. » Si l'on avait pu jouer cette pièce en Italie, ces paroles auraient enlevé tout l'amphithéâtre de Vérone.

Icilius arrive pour défendre celle qui lui est promise; son langage est plein de passion et d'éloquence; il s'adresse aux citoyens assemblés : « Entre Icilius et Marcus, s'écrie-t-il, quel est le « menteur? Soyez-en juges, Romains! »

Malheureusement la vigueur et l'originalité qui animent ce premier acte ne se soutiennent pas dans le reste du drame. La vérité de la conception première est détruite par des défauts empruntés à la forme trop timide et trop rétrécie de notre théâtre. Votre bon goût concevra-t-il que le décemvir Appius a deux entretiens particuliers avec Virginius, le père de sa victime destinée; qu'il cherche à le gagner; qu'il lui fait des raisonnements, pour le détourner de s'associer à une prétendue conspiration d'Icilius? Il me semble que la nature, la vérité, le sentiment de l'art nous disent que ces deux hommes ne devaient pas s'approcher; que je ne sais quel soupçon odieux, quelle crainte terrible élevait entre eux une barrière insurmontable. Ils ne doivent se voir qu'une fois sur la place publique, à l'instant où le juge inique prononce sa sentence, et où le père désespéré poignarde sa fille. Mais la règle qui veut

> Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait accompli,
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli;

cette loi dont Alfieri ne savait pas se démêler comme Racine et Corneille, cette loi faisait que, ne pouvant développer son action et multiplier les accidents de la scène, forcé de concentrer tout le combat théâtral dans un court espace et un petit nombre de rôles pour remplir les cinq actes, il rapprochait des personnages qui n'auraient pas dû se voir, s'entendre, se parler.

Je ne veux pas lasser votre attention : nous reviendrons sur Alfieri. N'oubliez pas en effet que, malgré les défauts de son théâtre, il est grand poëte, et que, malgré son système d'imitation, c'est un esprit original, élevé, capricieux. C'est bien lui qu'il a représenté, lorsqu'il se peint à la Villa Strozzi, près des Thermes de Dioclétien, parcourant les vastes campagnes de Rome, et traversant de toute la vitesse de son cheval ces immenses solitudes qui, dit-il, invitent à rêver, à pleurer et à faire des vers. C'est Byron composant des tragédies. Après les deux essais qu'a tentés Byron, je ne sais si, dévoué entièrement au théâtre, il eût trouvé la véritable inspiration; mais, alors même que la perfection de l'art n'existe pas, l'empreinte de

l'homme de génie nous plaît et nous intéresse. C'est là ce que nous étudierons encore dans Alfieri.

ONZIÈME LEÇON.

Suite des considérations sur le théâtre d'Alfieri. — Sujets historiques romains. — Sujets modernes. — Philippe II. — Influence morale des pièces d'Alfieri. — État de l'Italie à la fin du dix-huitième siècle. — Conquête française. — Ses résultats salutaires.

Messieurs,

Tandis que je vous entretiens d'Alfieri, un critique, homme de goût, me reproche de ne pas vous parler de Métastase. J'ai craint, je vous l'avoue, d'épisode en épisode, d'oublier tout à fait la France, et de me perdre dans une interminable revue de l'Italie. D'ailleurs, et c'est l'excuse de mon silence sur Métastase, l'étude de ses ouvrages ne me conduisait pas à cet examen, encore plus moral que littéraire, de l'esprit italien dans ses rapports avec la France.

Je voulais marquer cette révolution tout à la fois active et sourde qui fermentait en Italie dans la seconde moitié du dix-huitième siècle; je la liais dans ma pensée aux grands événements qui firent que les opinions abstraites de la France devinrent, comme le disait Pitt, des opinions armées, et bouleversèrent tout à coup le monde qu'elles avaient occupé ou amusé jusque là.

Dans ce point de vue, Alfieri, avec sa philosophie altière et républicaine, son humeur inflexible, ses ouvrages tout remplis des mêmes passions que lui, me paraissait un personnage caractéristique, et qui représentait une époque sur laquelle il a puissamment agi. Mais au contraire, le doux, l'harmonieux Métastase n'est national, qu'autant que l'Italie n'est pas une nation.

Je n'ai point partagé l'autre jour la colère d'Alfieri dans les jardins de Schœnbrunn. Mais enfin, Métastase, poëte *césaréen*, comme il s'appelait, poëte lauréat de la cour de Vienne, presque toujours exilé de son heureuse patrie, dont il parle si bien la langue mélodieuse, pour amuser des maîtres étrangers, Métastase, avec ses opéra charmants, ses pièces si régulières et si parfaitement invraisemblables, les mœurs factices de son théâtre, la mollesse contagieuse des sentiments qu'il exprime, ne me fait voir dans l'Italie qu'une immense et ingénieuse académie, occupée du charme plutôt que du génie des arts, et livrée à ces distractions frivoles, à cette vie oiseuse, qui l'avaient fait descendre du haut rang où le seizième siècle l'avait élevée. Mais ce qui nous intéresse, ce que nous cherchons, c'est le travail de l'Italie pour sortir d'une telle langueur; et Métastase, à cet égard, n'a rien à nous apprendre.

On peut dire seulement que ce poëte, imitateur de la France, imitateur de formes, et non d'idées, enlevant à Racine des grâces de langage qu'il efféminé, est souvent d'une exquise élégance; que son expression est pure, ingénieuse, délicate, admirable, si l'on veut, pourvu qu'on ne prétende pas que ce soit l'expression tragique. Voltaire semble d'un autre avis, je le sais. Par un souvenir de sa prédilection pour la mollesse de Quinault, peut-être par un retour intéressé sur lui-même, et dans la conscience que ses propres tragédies, si élégantes, n'ont pas la forte poésie de Racine, il a dit quelque part que Métastase donnait l'idée de la tragédie grecque. Nous, qui regardons la tragédie grecque comme une œuvre si haute, comme le modèle souverain de l'art, si Métastase nous en offrait la plus fidèle image parmi les modernes, nous aurions eu bien tort de l'oublier; mais il n'en est pas ainsi. On chantait dans la tragédie grecque; mais on chantait comme dans une fête patriotique consacrée à la gloire des héros du pays, et non comme dans un salon de musique, où le talent charme l'oisiveté de quelques amateurs. On chantait; mais ces chants faisaient frémir d'enthousiasme ou de terreur tout un peuple assemblé. Cela ressemble-t-il à ces théâtres d'Italie, où les spectateurs, du milieu de leurs oisifs entretiens, de temps en temps portent l'oreille vers la scène, écoutent une ariette, et se remettent à causer. Certes, entre cette manière d'assister à la tragédie-opéra, et les profondes, les terribles impressions que la tragédie musicale et passionnée des Grecs faisait sur leurs âmes, la différence est grande; elle dénote une différence plus grande encore dans le caractère des ouvrages et le génie des poëtes. Là tout effleure, amuse; ici tout pénètre et déchire. L'opéra de Métastase est une distraction; la tragédie grecque était une passion.

Voltaire cite pourtant des exemples à l'appui de son parallèle. Je les prendrai : je rapporterai, d'après son choix un passage qui lui paraît *digne de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il n'est pas faible*. C'est la strophe que, dans l'opéra d'*Artaxerce*, chante le jeune Arbace, accusé de meurtre et innocent, Arbace dans la main duquel on vient de saisir une épée teinte d'un sang royal qu'il n'a pas versé.

Certes, voilà une situation assez forte, assez dramatique, assez menaçante pour élever un peu le personnage au-dessus de la simple émotion musicale. Cependant Arbace chante la strophe suivante :

« Je vais sillonnant une mer cruelle, sans voile « et sans navire. L'onde frémit, le ciel s'obscurcit,

« Le vent s'accroît, l'art est vaincu ; et je suis forcé « de suivre le caprice de la fortune. Malheureux ! « dans cet état je suis abandonné de tous. Je n'ai « avec moi que l'innocence qui me conduit au nau- « frage. »

Figurez-vous ce langage paisiblement allégorique dans une situation si vive, cette *cantilena* artistement mélodieuse au milieu du sang, du meurtre. Rien de moins vrai sans doute ; rien de moins grec, rien de moins tragique.

Si l'on accuse notre théâtre moderne, notre théâtre français, de détruire quelquefois par le prestige et le charme du langage la vérité naturelle et énergique des impressions, que dire de l'opéra de Métastase ?

Sans doute, un charme singulier d'élégance, une imagination facile et gracieuse anime les opéra de Métastase ; on peut même en détacher quelques scènes d'un vrai pathétique. Mais, si l'on prétend que les opéra italiens sont des tragédies, je donne la préférence à l'ouvrage du spirituel Casti, l'auteur des *Animaux parlants,* qui a fait de la conspiration de Catilina un opéra, non pas séria, mais buffa. Une des situations fortes de la pièce, c'est un monologue de Cicéron, préparant, comme il le dit lui-même, ce qu'il doit improviser au sénat. Après avoir essayé plusieurs mouvements de colère, plusieurs débuts brusques et soudains, il s'arrête à cet éclat d'indignation : « *Quousque tandem abu-* « *tère, Catilina, patientiâ nostrâ?...* » Il le répète plusieurs fois, et chante : *Al fine, al fin l'ho ritrovato* : « Enfin, enfin je l'ai trouvé. » C'est une parodie ; mais au moins c'est une parodie qui fait rire. Trop souvent, dans l'opéra italien sérieux, les grands sujets de l'histoire sont mis en parodies sérieuses ; c'est-à-dire que la vérité du sentiment, la vérité de l'histoire, la vérité de la passion, tout cela est détruit et remplacé par un langage élégant, harmonieux, qui ne peint, qui n'exprime aucune émotion réelle, aucun caractère possible, mais des caractères convenus, comme des notes de musique.

Ainsi, Messieurs, le point de vue littéraire, moral, historique dont nous sommes surtout occupés nous ramène à cet Alfieri qui, enlevant la poésie théâtrale à de pompeuses frivolités, lui donnait une véritable action sur les esprits et sur les âmes. Nous avons dit ce qui nous semblait manquer à son génie dramatique. Les sujets mythologiques et les sujets romains ne lui étaient pas apparus avec la vérité soit des mœurs poétiques de l'ancienne Grèce, soit des mœurs historiques de l'ancienne Rome.

Cependant, ce théâtre romain d'Alfieri abonde en grandes beautés, en traits d'éloquence énergiques et nouveaux. Le langage de l'auteur, tant blâmé par les puristes de l'Italie, ce langage un peu rude, un peu *Dantesque,* chargé de quelques inversions, et dénué de la mélodie naturelle aux grands poëtes de l'Italie, ce langage s'assortit naturellement au caractère des sentiments romains. Souvent le style d'Alfieri semble du latin retrouvé. Dans son *Octavie*, dans ses *Deux Brutus,* c'est l'expression de Tacite et de Tite-Live, non-seulement traduite, mais ressuscitée et rendue pour ainsi dire à sa propre langue. Mais ce mérite d'un style antique et original suffira-t-il pour l'œuvre tragique ? Peut-il donner ou suppléer la puissance du pathétique théâtral ? Non sans doute ; et il y avait, dans une disposition de l'âme d'Alfieri que nous avons indiquée déjà, plus d'un obstacle à la vérité tragique. Le poëte tragique est un être souple, multiple, variable, dominé par toutes les passions qu'il prête à ses personnages, mais n'ayant pas lui-même une passion en propre qui lui défende ces transformations.

Alfieri, si rude, si dur, si hautain dans son ardeur républicaine, ne pouvait pas aisément plier son génie à concevoir et à rendre d'autres caractères et d'autres rôles ; son caprice d'homme est en lutte avec son intérêt de poëte et d'écrivain ; et l'homme passe le premier.

Si vous aviez proposé à Shakspeare, tout barbare qu'il est, ou qu'on le suppose, à Shakspeare, né poëte tragique, de faire une tragédie de la mort de César, d'y montrer Brutus haranguant les Romains après le meurtre du dictateur, mais de ne pas laisser paraître Antoine ; si vous lui aviez dit : Faites parler Brutus, troublez l'âme des Romains ; réveillez leur courage et leur patriotisme, et restez-en là ; le poëte vous aurait dit : Non, ce ne sont point là les Romains, comme je les ai lus dans mon vieux Plutarque. Après que Brutus a été applaudi des Romains, Antoine est venu à son tour dans le Forum ; il a parlé différemment ; et les Romains tout changés se sont mis en fureur contre les meurtriers que tout à l'heure ils admiraient. Voilà quel est le peuple, et quels étaient les Romains ! C'est ainsi que je dois les mettre sur la scène.

Mais Alfieri, qui n'aurait pas changé d'avis, qui serait toujours resté du parti de Brutus, est heurté singulièrement par l'idée que dix-huit siècles avant lui le faible patriotisme des Romains a changé d'opinion et s'est démenti.

Ainsi, dans sa tragédie de *Brutus*, il supprime Antoine et son discours ; il supprime les faits, la vérité à la fois historique et théâtrale, parce que cette vérité blesse sa colère républicaine ; il refait les Romains autrement qu'ils n'ont été ; Brutus, tout sanglant du meurtre de César, prononce un énergique discours ; Alfieri et le peuple applaudissent avec fureur : personne ne vient ; plus d'An-

toine, plus de réminiscence de César, plus de puissance attachée au nom du dictateur et à ses funérailles; des Romains héroïques, inflexibles, comme aux plus beaux jours de la république, et la pièce finit.

Cela, Messieurs, fait sans doute d'Alfieri une nature d'homme originale et obstinée dans ses propres impressions; mais cela ne fait pas le poëte tragique, qui s'exprime non par lui-même, mais par les personnages qu'il a créés ; cela ne fait pas cette nature de poëte féconde, variée, indéfinissable dans les métamorphoses qu'elle subit à mesure qu'elle adopte un personnage, qu'elle le quitte, et qu'elle en prend un autre. Voilà pour la conception même des ouvrages; voilà comment elle était quelquefois dénaturée par le génie ou plutôt par le caractère de l'écrivain. La même influence se manifeste dans les formes du langage. Alfieri avait travaillé à rendre la langue italienne plus énergique et plus ferme; il cherchait la concision, l'ellipse, les brusques mouvements du langage analogues aux mouvements de son âme: dans certains sujets, rien de mieux; non-seulement alors il fortifie, il élève la langue italienne, mais il ajoute par le caractère de l'idiome à l'expression et à la vérité des personnages. Dans d'autres sujets, le même avantage ne se retrouve pas. Ainsi, que Sénèque et Néron paraissent sur la scène et s'entretiennent, les phrases coupées :

Maître du monde entier, que te manque-t-il? — La paix. — Tu l'auras si tu ne la ravis pas aux autres...

il n'y a pas force majeure pour que Néron soit elliptique à ce point; ce n'est pas un trait de caractère. Que le poëte, au contraire, porte cette précision dans le personnage de Philippe II, il en résultera non-seulement un effet de langage remarquable, mais un effet de vérité. Malheureusement, Alfieri, passionné pour la précision, l'a presque uniformément donnée à tous ses personnages. Ainsi, dans le style comme dans l'invention, partout son caractère personnel prédomine sur son caractère poétique.

Maintenant, Messieurs, Alfieri a-t-il atteint davantage la vérité théâtrale dans les sujets modernes? C'est la dernière question que nous avons à nous faire. Vous le savez, toute la querelle qui peut naître sur les formes du théâtre, sur les diverses combinaisons du génie dramatique doit surtout s'appliquer aux sujets modernes. En effet, lors même que notre tragédie serait, ce qui n'est pas, une imitation de la tragédie grecque, on sent que l'imitation devrait s'arrêter devant la prodigieuse différence de mœurs qu'offrent les sujets du moyen âge. L'oubli de cette vérité avait produit dans l'Italie du seizième siècle des drames insipides et faux, tels que *la Rosamonde* de Ruccellai, mêlés de chœurs sans motif, sans vraisemblance poétique, et où le caractère des mœurs du moyen âge est altéré par un faux coloris qui n'est ni grec ni moderne.

Alfieri avait trop d'élévation d'esprit pour tomber dans une pareille faute. D'ailleurs, son théâtre imité du théâtre français, son théâtre qui n'est que le théâtre français, je ne dirai pas épuré, mais rétréci, était trop différent des formes grecques pour les approprier aux sujets qui les admettent le moins. Mais en même temps ce théâtre si austère était dénué des développements de mœurs, des peintures et des détails qui peuvent rajeunir et inspirer la tragédie moderne.

On s'étonne de voir des personnages du quinzième et du seizième siècle ramenés à la rigueur de cette précision classique, à ce langage énergique et savant, à cette noblesse sévère et un peu monotone qui distingue le style d'Alfieri. Seulement, lorsqu'il se présente un rapport entre le caractère d'Alfieri et celui d'un de ses personnages, alors le poëte grandit, il est lui tout entier.

Essaie-t-il de faire parler Marie Stuart, cet esprit dur ne peut se plier à rendre l'âme faible et passionnée, la coquetterie imprudente et quelquefois cruelle de cette jeune reine; son langage est froid, laborieux, recherché; la scène même est mal choisie : c'est Marie Stuart coupable; c'est la mort de Darnley qu'il présente; ce n'est pas la Marie Stuart de Schiller. Retrace-t-il au contraire la conspiration des Pazzi, a-t-il la joie d'épancher toute l'amertume de son âme républicaine, peut-il transformer les Médicis en tyrans, et célébrer leurs assassins : alors son ouvrage est plein de vigueur et de naturel.

Il y a cependant plus d'un mensonge historique dans ce drame. Je n'entreprendrai pas ici une apologie des Médicis. C'est bien assez que les poëtes et les savants de leur siècle les aient prodigieusement loués; j'avouerai même que leur gloire, comme celle d'Auguste, a été faite par les lettres qu'ils avaient protégées, et que les torts de leur ambitieuse politique ont disparu dans cette gloire. Il est bien vrai que des exils, des cruautés même avaient établi la puissance des Médicis; mais tant d'actions généreuses, un sentiment d'humanité et de politesse sociale si élevé ont signalé cette domination illégitime sur des citoyens libres, que l'on ne peut s'associer à la haine implacable d'Alfieri. De plus, toute vérité contemporaine, toute couleur historique a disparu de ses tableaux passionnés. Les Pazzi étaient des banquiers de Florence, excités secrètement par le pontife de Rome; le principal conjuré était Salviati, l'archevêque de Florence; le principal assassin était le prêtre Stéphano.

Cette influence du fanatisme ou plutôt de l'hypocrisie sur un crime politique est faiblement indiquée. Salviati agit peu ; Stéphano ne paraît pas ; les Pazzi, criminels instruments d'une intrigue étrangère et d'une vengeance pontificale, sont transformés en conspirateurs généreux et républicains. On voit encore ici le mensonge involontaire que fait la passion de l'auteur, et son impuissance de ne pas se mettre lui-même dans sa pièce. Mais ces ambitieux et sanguinaires athées du seizième siècle, qui avaient des papes pour complices, et assassinaient au pied des autels, la superstition du peuple, l'impiété des grands à cette époque, nul de ces traits caractéristiques n'est conservé par Alfieri.

Dans la tragédie de *Philippe II*, vous sentirez plus de vérité ; vous y rencontrez même des idées de génie. La haine contre le pouvoir a donné au poëte la profonde intelligence de l'âme de Philippe II. L'énergie du sentiment qu'il éprouve le préserve d'une déclamation vulgaire et violente. Le Philippe II d'Alfieri est plus naturel que ne le sont les tyrans de Corneille ; il n'abonde pas en éloges de sa propre rigueur, en exagérations de sa propre cruauté, il n'est pas un tyran de théâtre, mais un vrai tyran. Une belle idée d'Alfieri, c'est d'avoir fortement marqué le caractère sombre et taciturne de Philippe II : il lui a donné un confident. Alfieri dérogeait sous ce rapport à sa rigueur théâtrale ; mais à ce confident Philippe II ne dit rien. Ce confident le suit, l'observe, le devine ; on aperçoit une sympathie secrète entre ces deux âmes, l'une atroce et impérieuse, l'autre atroce et servile ; on voit que l'un de ces hommes est fait pour obéir à la volonté de l'autre, à son silence même, pour comprendre ses vengeances et les exécuter ; on le voit, on en frémit ! Voilà l'une des créations d'Alfieri.

D'autres combinaisons de cette pièce sont fortes et théâtrales. Telle est la scène où Philippe, faisant paraître devant lui les deux objets de sa jalousie et de sa haine, Isabelle et don Carlos, les effraie, les trompe par des paroles à double sens, et les confrontant l'un à l'autre, sans paraître les interroger, fait surprendre leur secret par un témoin qui les observe en même temps que lui. Cette scène, terrible à la première vue et à la réflexion, est supérieure peut-être à la scène où l'admirable Racine place Britannicus et Junie sous la garde jalouse de Néron invisible.

Mais après cette forte situation, je ne suis pas sûr que la vérité, le naturel, se retrouvent dans le dialogue de Philippe et de Gomez :

As-tu entendu ? — J'ai entendu. — As-tu vu ? — J'ai vu. — O rage ! Donc le soupçon — est maintenant certitude — et Philippe est encore à venger ! — Penses-y. — J'y penserai, suis-moi.

je crains que ce langage ne soit trop artificiel, que l'on ne sente trop le calcul du poëte qui a brisé ses vers et épargné ses mots. Je ne sais si la colère, la vengeance, la servilité, doivent s'entretenir avec cette concision elliptique.

Du reste, si dans cette tragédie le caractère de Philippe paraît tracé avec une vigueur singulière, celui de son fils n'est pas moins expressif. Don Carlos a de la chaleur d'âme et de l'épanchement ; il est bien de lui avoir donné un ami auquel il parle beaucoup, de même que Philippe est taciturne avec son complice ; l'innocence, la jeunesse se confient ; le crime et la tyrannie ne parlent pas ; voilà le contraste naturel et saillant. Mais les autres personnages ne sont pas rendus avec la même force. Dans la tragédie de Schiller, c'était une belle conception d'avoir placé sur la scène, comme un dernier coup de théâtre, ce vieux inquisiteur qui semble un spectre du temps passé, et qui est évoqué par Philippe II, pour lui donner la force d'achever son crime : cet inquisiteur ne déclame pas ; il n'est pas même en colère ; son fanatisme est trop profond, trop envieilli dans son âme ; c'est un prêtre de quatre-vingt-dix ans ; il est aveugle ; son âme est inflexible, indifférente ; et il a ordonné tant de supplices et tant d'auto-da-fé, qu'il ne peut hésiter en faveur d'aucune victime. De ce vieux spectre interrogé par Philippe, sur le scrupule qu'il sent encore à faire mourir son fils, sort tout à coup cette réponse affreusement tragique, cette épouvantable absolution du crime par le blasphème : *Pour apaiser la justice de son père, le fils de Dieu est bien mort sur la croix.*

Au lieu de cette création mystérieuse, dans le drame d'Alfieri vous avez un conseiller d'état ou un personnage qui n'est pas caractérisé, mais qui paraît remplir la fonction d'inquisiteur, plaide avec véhémence la cause de ce qu'il appelle la religion, et réclame la punition de don Carlos. C'est le langage d'un fanatique vulgaire, ou d'un déclamateur hypocrite. Cette faute tient à la négligence d'Alfieri pour toute couleur locale. Il ne peint jamais les hommes d'un pays, d'une époque. Dans le conseil de Philippe II, Pérès, ami de don Carlos, parle avec cette liberté que notre tragédie autorise quelquefois envers les tyrans. Il y a telle pièce française, même de nos grands maîtres, où le tyran est si mal mené qu'on finit presque par avoir pitié de lui. Philippe II n'est guère mieux traité par Pérès. Le discours de ce jeune Espagnol, où respire toute l'âme d'Alfieri, est plein du mépris le plus énergique et de la haine la moins déguisée. C'est un défaut de vraisemblance sans doute. Est-ce une faute dramatique ? je ne sais ; car le poëte en profite pour donner un trait de plus à l'impénétrable hypocrisie

de Philippe II. Loin de paraître offensé, « Enfin, dit-il, j'ai trouvé la pitié dans l'un de vous. » Si Philippe II a eu la patience de supporter un pareil discours, si jamais on a osé le lui adresser, je suis tenté de croire qu'il s'en est servi, jusqu'à l'instant de le punir; mais quand Philippe est seul, il laisse éclater toute sa colère d'avoir été forcé d'entendre un langage si libre. Le monologue, dont Alfieri abuse souvent, est ici naturel; Philippe ne pouvait confier à personne toute la souffrance de son orgueil humilié.

Que de traîtres! s'écrie-t-il; qu'il est audacieux ce Pérès! a-t-il pénétré dans mon cœur? Quel orgueil! Une âme ainsi faite être née où je règne, et vivre encore où je règne!

Enfin, Messieurs, voici, selon moi, le plus beau trait de cette tragédie, premier début d'Alfieri, et l'un de ses plus remarquables ouvrages. On voit au théâtre des traîtres que tout le monde connaît, que l'on devine pendant qu'ils parlent. Dans les opéra de Métastase, c'est mieux encore : les traîtres, quand ils mentent, quand ils trompent, quand ils se parjurent, ont toujours soin, par un *à parte*, de vous tenir bien avertis. Mais il y a dans la pièce d'Alfieri un emploi singulier et nouveau de la trahison. Ce confident auquel Philippe parle si peu, ce Gomez, qui est avec lui en sympathie plutôt qu'en complicité, vient tout à coup auprès d'Isabelle, lui confesse les cruautés du roi, lui révèle l'intention de sauver don Carlos, lui offre son secours, et donnant par des motifs d'intérêt qu'il avoue une vraisemblance à son zèle, trompe la jeune reine, et trompe le spectateur avec elle. La ruse, la perfidie infernale qui prépare la catastrophe devient une espèce de péripétie qui la retarde, une raison de doute et d'incertitude, un moyen d'espérance qui prolonge et soutient l'intérêt de la pièce. Rien de plus beau que la scène où cette fourberie, avant d'avoir été fatale, est démasquée par l'incrédulité obstinée de don Carlos, qui ne se trompe pas, comme une jeune femme crédule et passionnée. A peine Isabelle, introduite dans la prison de Carlos, lui a-t-elle confié ses espérances et les promesses de Gomez, que Carlos s'écrie :

Imprudente, malheureuse ! qu'as-tu fait? Comment as-tu ajouté foi à la pitié de Gomez! Si ce ministre impie d'un roi impie t'a dit la vérité, eh bien, il t'a trompée avec la vérité.

En effet, Gomez lui avait dit : « Philippe est un tyran soupçonneux et cruel; il veut la mort de son fils.» Tout cela était vrai. Cependant la crédulité d'Isabelle n'avait fait que hâter le crime, et donner un prétexte de plus à la vengeance du tyran. Voilà des beautés neuves, fortes, hardies. Telle est, Messieurs, l'esquisse d'un ouvrage qui renferme d'ailleurs de grandes fautes. Cette esquisse n'est pas un jugement. On m'écrit que je juge trop. Non, Messieurs, je doute, je conjecture, je discute; je vous communique une impression que vous adoptez, que vous amendez; mais je ne juge pas. Il y a dans ces leçons moins des idées toutes faites que des germes d'idées.

Quoi qu'il en soit, les tragédies d'Alfieri, constante image du caractère de l'auteur, plutôt qu'image mobile et variée de tous les accidents de la pensée poétique, ne tardèrent pas à exercer une grande influence en Italie. Les pièces d'Alfieri n'étaient pas jouées sur des théâtres publics. Mille obstacles qui ne sont point bornés à l'Italie devaient s'y opposer. Le jeu même des acteurs italiens, efféminés par leurs spectacles habituels, ne se serait pas facilement élevé à cette énergie rude si simple; le public y suppléa de lui-même. D'abord, nous l'avons dit, on avait joué les pièces d'Alfieri à Rome, dans les palais des grands seigneurs romains. Quelques années plus tard, on les jouait dans les places publiques, dans les tavernes. C'est une chose remarquable et un beau succès pour le poëte. Dans beaucoup de villes d'Italie, parmi des artisans qui, la plupart ne savaient pas lire, il se forma, pour jouer les pièces d'Alfieri, des sociétés, des réunions, des espèces de *carbonari* comédiens, si l'on peut parler ainsi. Et l'on dit que ces nouveaux acteurs rendaient les fortes scènes, le vigoureux langage du poëte avec une vivacité et une énergie singulières.

Les grands changements qu'éprouva l'Italie à la fin du dix-huitième siècle servirent à étendre et à populariser cette gloire. Alfieri avait détesté la république française presque autant qu'il aimait la gloire littéraire. Cependant ce fut cette même république, ce fut l'action rapide de la liberté française, qui seconda le plus la célébrité du poëte. En peu d'années, pendant lesquelles la censure fut abolie et remplacée par la conquête, dix-huit éditions du théâtre d'Alfieri remplirent l'Italie. Il était le génie poétique de son époque, et l'homme qui répondait le mieux à la passion, aux espérances des âmes italiennes. Ce qu'il y avait d'exagéré dans son enthousiasme antique et patriotique était en rapport, en harmonie avec cette liberté plus théâtrale que réelle dont furent charmés les Italiens.

Cependant il ne faut pas croire qu'Alfieri fît alors toute la gloire de l'Italie. Il était l'homme en qui éclatait le plus la philosophie française du dix-huitième siècle, s'animant de l'imagination italienne. Mais d'autres hommes célèbres, tous nés sous la même influence, sans lui emprunter ce qu'elle avait de plus sérieux et de plus actif, portèrent leurs noms dans l'Europe. Tels furent, avec des talents et dans des genres divers, Cesarotti, Goldoni, Monti : ce sont surtout des lettrés. Alfieri était

plus : il était poëte, il était homme, il était passionné; il agissait, il poussait les âmes en avant. L'abbé Cesarotti, traducteur élégant de trois tragédies de Voltaire, savant auteur d'un cours d'éloquence grecque, mais surtout admirable interprète d'Ossian, porta tout à coup au milieu de la belle Italie toutes ces images du Nord, tous ces nuages amoncelés sur les montagnes par le faux barde d'Écosse. Mais il n'eut point d'influence sur l'esprit général de son pays; il donne quelques images de plus à la poésie, il enrichit le vocabulaire des poëtes ses rivaux; il effraie, il scandalise l'Académie de *la Crusca,* en introduisant quelques métaphores de plus dans la langue; mais tout ce travail littéraire ne peut se comparer à l'action énergique et nouvelle qu'Alfieri exerça sur ses compatriotes, et qui se liait à la révolution morale du dix-huitième siècle.

Goldoni, qu'on a appelé le Molière de l'Italie, était plus Français qu'Italien. Sans doute ses pièces les plus naïves sont celles qu'il a composées dans le dialecte vénitien, dont j'ai eu tort de médire. Mais il a passé en France les trente dernières années de sa vie; son théâtre est rempli des idées et des formes du nôtre; et vous savez qu'il finit par composer pour notre scène et dans notre langue.

Le caractère français de l'Italie au dix-huitième siècle, soit qu'il se montre dans le style et le goût, soit qu'il se manifeste avec plus de force et de sérieux par le renouvellement des opinions et des mœurs, était, Messieurs, un événement mémorable que j'ai dû caractériser avec soin, et qui mérite une place dans l'histoire générale de l'esprit européen. Maintenant il me serait difficile de ne pas jeter un regard sur les événements qui suivirent cette longue communauté d'idées, et sur la réunion puissante et momentanée qui confondit la France et l'Italie. Ce serait une erreur de ne pas voir que l'action de l'esprit français en Italie avait dès longtemps préparé des conquêtes, dont la rapidité parut tenir du prodige. Lorsque nos troubles civils s'allumèrent, l'Italie en reçut avidement la flamme; et, en étudiant l'histoire de cette époque, on voit bien que, sous la frivolité apparente de l'imagination italienne, fermentaient alors des passions violentes et actives. A la fin du dix-huitième siècle, tout dans l'Italie tendait à une réforme. L'Église même semblait travaillée de ce besoin nouveau et inconnu pour elle. On avait vu un prince de la maison d'Autriche, un Léopold exciter la hardiesse de l'évêque de Pistoie; on avait vu des tentatives de réforme changer les habitudes et même les cérémonies religieuses du pays. En même temps toute cette littérature italienne, quoique soumise à une inquiète surveillance, à une censure méticuleuse e tyrannique, laissait percer l'agitation intérieure et une ardeur secrète de nouveauté, de changement. Tout à coup ce ne sont plus des livres prohibés, ce sont des drapeaux vainqueurs qui passent les Alpes, et qui viennent réveiller, agiter l'Italie.

Il n'y a pas dans l'histoire un spectacle plus curieux que cette expédition d'un jeune conquérant qui se trouve par sa nature, par sa langue, dans une sorte de rapport et d'alliance avec le pays qu'il vient occuper. C'était un conquérant indigène au milieu de sa conquête, si l'on peut parler ainsi. Quand l'histoire racontera cette grande guerre d'Italie, qui commence à l'année 1796, elle ne devra pas seulement l'expliquer par le génie du capitaine et par cette première verve de gloire, par ce bonheur, cette puissance de début qu'on a quelquefois dans le génie politique ou guerrier comme dans le génie des arts; il faudra compter aussi pour beaucoup ce champ naturel et favorable qui lui était donné, cette Italie dont il parlait la langue, dont il avait en partie les habitudes, le tour d'imagination, et à laquelle il avait emprunté ce qui le caractérisait lui-même, la fougue doublée de ruse : c'est avec cela qu'il la traverse, la délivre, la subjugue. Bientôt, sous les auspices d'une imagination de conquérant aussi menteuse qu'une imagination de poëte, s'élèvent en Italie la république Ligurienne, la république Parthénopéenne, la république Romaine, la république Cisalpine, toutes fantasmagories de liberté qui devaient en un moment disparaître, et se réduire au royaume de Naples et au royaume d'Italie gouverné par un vice-roi. Il y a eu dans ce dénoûment quelque chose de parfaitement conforme aux événements qui l'avaient préparé, à cette imagination trompeuse et séduisante qui prend ses rêves pour sa force.

La république Cisalpine était proclamée et avait une très-belle constitution. Le conquérant avait porté partout sa main de fer, et l'avait remplie de riches dépouilles; il semblait qu'il n'eût plus rien à demander à l'Italie. Tout à coup on apprend, par un décret daté de Lyon, que *la Consulte* de la république Cisalpine réunie à Lyon a supplié le maître de la France d'être aussi le maître de l'Italie, et qu'il n'y a plus de république Cisalpine. C'était le temps des événements singuliers : quelques années après, on apprit un jour, par un décret daté du camp français sous les murs de Vienne bombardée, que Rome avait cessé d'être, mais qu'il y avait une préfecture de plus dans l'empire. L'auteur du décret, considérant que Charlemagne, *son auguste prédécesseur*, n'avait donné qu'à titre de fiefs diverses contrées au pontife de Rome, statuait :

Art. 1. Les États du pape sont réunis à l'empire français.
Art. 2. La ville de Rome, premier siége du christianisme,

et si célèbre par les souvenirs qu'elle rappelle et les monuments qu'elle conserve, est déclarée ville impériale et libre; son gouvernement et son administration seront réglés par un décret impérial.

En conséquence, on lui donna un préfet; et Rome fut une bonne préfecture du premier ordre.

Dans ces événements si facilement accomplis par une force à la vérité prodigieuse, plusieurs points de vue historiques et moraux se présentent d'eux-mêmes; le premier, le plus frappant, c'est la situation nouvelle de l'Italie sous cette conquête. Nous ne faisons pas ici, vous le croyez bien, un panégyrique; par disposition naturelle, nous serions portés plutôt à la justice contraire. Mais cependant on ne peut méconnaître le grand effet moral, le renouvellement salutaire qu'éprouva l'Italie, par une conquête à laquelle les esprits avaient été préparés, et qui n'était si complète que parce qu'elle n'était pas imprévue, quoiqu'elle fût soudaine. Cette Italie, qui depuis le seizième siècle avait langui, reçut tout à coup une vie et une activité nouvelle. La France semblait en cela imiter l'antique Rome. Vous le savez, dans chaque pays conquis, la prise de possession des Romains, c'était de faire à la hâte de grands travaux publics, d'ouvrir des routes, d'élever des amphithéâtres, de bâtir des thermes, des temples; ils pavaient le large chemin des légions romaines; et dans beaucoup de contrées, vingt siècles n'ont pas déplacé les dalles de pierre qu'avaient posées leurs mains. Dans nos villes du Midi, vous admirez encore des ruines plus belles que des monuments. Eh bien, quelque chose de cette activité gigantesque caractérisa ce qui se passait de nos jours en Italie. Je ne sais si cette même sympathie de langue et d'origine, qui avait d'abord facilité les entreprises du vainqueur de l'Italie, l'intéressait davantage aux Italiens, et lui donnait une sorte de prédilection pour leur pays; mais enfin, dans son règne parfois si dur et si violent, il répandit beaucoup de bienfaits sur l'Italie. Quelques-uns de ces bienfaits ne plairaient peut-être pas à un peuple qui voudrait toujours être libre. Cette belle route tracée à travers le Simplon, ce passage permanent qui vaut mieux que le passage d'Annibal, ces relais de postes établis dans les Alpes, ce chemin qui perce le rocher, s'engouffre sous une longue voûte éclairée par des lampes, et reparaît ensuite à la clarté du jour; ce sont là de grands travaux de main d'homme, et un danger pour l'Italie qui a perdu ses murailles. Avant et depuis, d'autres travaux français avaient assaini, embelli plusieurs contrées de l'Italie. Les tentatives d'un pontife, de Pie VI, pour dessécher les marais pontins, furent renouvelées avec plus d'art et de puissance. Ailleurs, l'Italie recevait des monuments nouveaux. La magnifique cathédrale de Milan était achevée. On faisait des routes, des ponts, des promenades publiques, mille embellissements auxquels les Italiens n'avaient pas songé depuis deux siècles, et qu'ils attendaient pour ainsi dire de la main des Français. Du reste, malgré les promesses du vainqueur, ce n'était certainement pas la liberté qu'on avait donnée aux Italiens; il s'en fallait beaucoup. Je vois qu'une très-rigoureuse censure interdisait dans l'Italie impériale la publication de beaucoup d'ouvrages; je vois que tous ces beaux esprits qui n'avaient pas la fierté d'Alfieri baissaient humblement la tête sous la main du conquérant. Je lis une lettre de Cesarotti dans laquelle il remercie, avec une profonde reconnaissance, le secrétaire du ministre d'un vice-roi d'avoir fait donner à son neveu une place de juge-de-paix dans la ville de Milan. Je lis beaucoup de pièces dans lesquelles le brillant et énergique Monti, qui, au commencement des troubles civils, avait si violemment excité la haine populaire contre les Français, les célèbre avec un enthousiasme plus français que patriotique; mais, ne l'oublions pas, l'Italie avait éprouvé pendant longtemps deux privations, la privation de la liberté et la privation de l'ordre. L'Italie était remplie d'hommes éclairés, d'hommes spirituels; l'Italie était un pays charmant pour le voyageur; mais la théorie des impôts, les arts industriels, tout ce qui constitue l'ordre des peuples civilisés, et surtout l'ordre des Français, y était singulièrement négligé. Cette police active de la conquête, cette main puissante qui se portait partout, cette volonté ferme et bienveillante pour les Italiens, en quelques années, changea l'état du pays. Le conquérant s'est vanté lui-même d'avoir jeté cinq cent millions en Italie. Je ne sais pas à qui il les avait pris. Mais il est certain qu'il consommait dans l'Italie les impôts prélevés sur elle, et la faisait en général gouverner par des magistrats indigènes, précaution qui dissimule et adoucit la conquête.

Ce spectacle étonnant d'une domination étrangère, qui, pendant huit années, transforme un pays, met l'ordre où l'ordre n'existait pas, fait profiter les vaincus plus que les conquérants eux-mêmes, laissera certainement dans l'histoire et dans l'avenir des Italiens une trace durable. Nous ne pouvions l'oublier en retraçant la puissance de cet esprit français qui, d'abord novateur en spéculation, le devint par la conquête, déplaça les dominations, et changea les pays, lors même qu'il ne les gardait pas.

Parmi les événements singuliers qui ont caractérisé cette période de l'histoire, il en est un qui fait ressortir l'influence salutaire d'un pouvoir unique et ancien. L'Italie comptait dans son sein des royau-

tés comme Naples, des républiques comme Venise. Lorsque l'étonnant édifice élevé par le conquérant s'est brisé, lorsqu'il est tombé du haut de sa pyramide, et sa pyramide avec lui, les peuples soumis jadis à des souverains ont retrouvé une patrie. Venise, que personne ne réclamait, Venise, qui n'avait plus la force de se réclamer elle-même, a disparu; elle a changé de main; elle a été comme ces proies trop riches qui, enlevées par la force, reprises par la justice, ne reviennent jamais dans la main du propriétaire.

DOUZIÈME LEÇON.

Rapport de la France au dix-huitième siècle avec l'Allemagne. — Influence moins littéraire que politique et sociale. — Joseph II, Frédéric. — Même action de l'esprit français dans le Nord.—Catherine et Voltaire.—Réformes singulières en Espagne et en Portugal. — Puissance des idées françaises dans toute l'Europe. — Résumé.

Messieurs,

J'ai marqué l'influence littéraire de la France sur deux pays célèbres, l'un par le génie politique et l'étude des sciences sérieuses, l'autre par l'éclat de l'imagination et le bon goût dans les arts, l'Angleterre et l'Italie. Je devrais, continuant cette revue de l'Europe, y chercher partout l'empreinte de la domination intellectuelle de la France; mais bien des choses me manquent pour achever ma tâche. Essaierais-je de rechercher en Allemagne la trace de l'esprit français au dix-huitième siècle, une ignorance presque absolue de la langue allemande m'entrave et m'embarrasse. Je sais bien qu'en France une difficulté de ce genre n'arrête pas toujours, et n'empêche pas de parler provisoirement; mais, j'ai de plus un meilleur motif de silence: c'est que la moisson est faite, c'est que la tâche a été remplie avec une éclatante supériorité par une personne qui a plié sa belle imagination au travail de la critique, pour élever la critique même au niveau de sa pensée originale et libre; cette personne, cette femme grand homme, c'est madame de Staël.

Ainsi, je saurais autant de littérature allemande que j'en sais peu, je pourrais interroger face à face ces demi-dieux de la Germanie, je pourrais les entendre dans leur langue, les suivre dans toutes les énigmes de leurs plus hautes pensées, que je ne m'aviserais pas de recommencer ce qui a été fait avec tant d'esprit et de génie. D'ailleurs, pour l'objet qui nous occupe, l'action de la littérature française en Europe dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, nous avons peu de chose à demander à l'Allemagne de cette époque. Sans doute elle n'avait pas abjuré l'imitation; car les Allemands, malgré l'élévation de leur esprit et leur désir d'originalité, sont, par la date de leur naissance littéraire, un peu soumis à la loi de l'imitation; mais ils s'étaient fait dès lors imitateurs cosmopolites; et, dans la variété des modèles qu'ils choisissent, dans cette espèce d'expérience perpétuelle qu'ils font sur toutes les combinaisons de la pensée, dans cette mixtion qu'ils opèrent entre tous les éléments de la science et de l'imagination, il y a peu de place pour la régularité française; et il sort de ce mélange une sorte d'originalité laborieuse, mais nationale. Ce caractère qui distingue la littérature allemande à la fin du dix-huitième siècle ne rentre pas dans le cadre que nous nous sommes proposé. Cette littérature toutefois n'avait pas entièrement échappé à l'influence de la nôtre; elle en reçut même deux traits distinctifs, le scepticisme et la philanthropie; mais elle n'en adopta ni le goût ni les formes. Hormis le religieux et poétique Klopstock, presque tous les écrivains allemands de cette époque sont, dans leurs opinions, dominés, sans le savoir, sans l'avouer, par l'astre de Voltaire; mais ils ont soin de ne pas laisser à la pensée de Voltaire, traduite dans leur langue, son inimitable clarté, sa vivacité brillante; ils la surchargent d'érudition, l'obscurcissent un peu, et lui donnent quelque chose de plus grave et de plus lourd. Ainsi fait le sceptique et ingénieux Wieland, que ses contemporains ont nommé Voltaire, et qui était Voltaire autant qu'un Allemand peut l'être. (On rit.) A Dieu ne plaise que cette parole, échappée trop vite, soit étendue au-delà de ma pensée; elle laisse à cette grande et savante nation toute la gloire de travail et de génie, toute la hauteur d'intelligence qui lui appartient, et qui ne lui sera pas contestée par un adversaire aussi faible que moi. Je ne voudrais pas imiter Perrault, qui n'était fort contre Homère que de ce qu'il ne savait pas le grec. (Applaudissements.)

Mais enfin, lorsque Wieland imite Voltaire, et il l'imite sans cesse, il mêle au ton libre et léger de son modèle un détail d'érudition et de métaphysique abstraite. Il n'a pas comme Voltaire cette vivacité moqueuse qui s'applique aux sujets modernes et présents, quelquefois les transforme en allégories, en contes de fées, mais y porte toujours l'expressive malignité de mémoires contemporains. Tout au contraire, Wieland ne se rit pas de son siècle, ne le regarde même pas; il fait la chronique scandaleuse de l'ancienne Grèce. Malheureusement, la vivacité du satirique s'émousse par le travail de l'antiquaire. Des plaisanteries sur Alcibiade, des épigrammes contre Diogène, des allusions piquantes aux philosophes néo-platoniciens du quatrième siècle, ne portent pas coup,

de nos jours. Cependant, c'est là que le très-spirituel et très-érudit Wieland a renfermé son talent par un choix volontaire et par cette ignorance de la vie commune et de la réalité qui plaît aux écrivains allemands. Après Wieland, Lessing, esprit original et correct à la fois, Lessing, à qui nous emprunterons dans la suite de ce cours plus d'une ingénieuse théorie sur les arts, est l'homme qui, en imitant quelquefois le génie français, l'a le mieux conçu et le plus finement critiqué. Mais, en exceptant ces deux hommes célèbres, nous ne retrouvons pas l'influence de la France dans la littérature allemande du dix-huitième siècle; ou du moins elle n'agit que sur les opinions, et non sur le goût et les formes du talent. L'objet d'imitation de l'Allemagne, c'était l'Angleterre, c'était l'Allemagne elle-même, la vieille Allemagne, que les Allemands modernes s'efforcent de retrouver par l'imagination et l'étude, et dont ils spiritualisaient les vieux souvenirs et polissaient l'inculte génie. Mais surtout ils travaillaient à transporter dans la langue allemande la poésie libre et pittoresque de Thompson, de Milton, la puissante originalité de Shakspeare. La littérature allemande était toute anglaise à cette époque. Seulement, comme il y avait une intime analogie, une communauté entre les origines des deux nations, entre les premiers types des deux langues, dans ces imitations l'Allemagne conservait plus de naturel qu'il n'appartient aux imitateurs. Elle avait trouvé le modèle le mieux en rapport avec elle-même, et par conséquent celui qui laissait le plus d'inspiration dans la copie.

Mais ceci est une digression; car je ne dois point parler de l'Allemagne; j'ai dit ma raison et mon excuse. Sous un autre point de vue, cependant, il m'est impossible de ne pas remarquer combien l'esprit français eut de puissance sur l'état social des Allemands. C'est là que se montre dans toute sa force ce caractère d'une littérature qui n'est pas simplement une étude, un amusement, mais une occupation active et sérieuse, un instrument de réforme et de changement. Voilà ce que nous ne pouvons méconnaître. Les universités, les savants, les poëtes un peu artificiels de l'Allemagne se révoltaient contre les formes de la littérature française, la trouvaient faible, sans originalité, ou contraire à l'esprit germanique. Gottsched lui-même, partisan routinier du goût français, avait soin d'épurer la langue allemande de tous les mots d'origine française, importés par le baron de Canitz et d'autres écrivains du dix-septième siècle. Mais l'état social des Allemands n'échappait point à cette autorité de l'esprit français, que repoussait en partie leur littérature. La politique humaine et généreuse de Joseph II et de Léopold était évidemment inspirée par les livres français. Répandus dans toute l'Europe, ces livres, désavoués en France par les précautions du pouvoir, en même temps qu'ils étaient adoptés par l'engouement public, agissaient dans les pays étrangers sur la conduite même des princes.

Quand on parcourt le règne de Joseph II, de ce monarque à la fois philanthrope et despote, qui protégeait avec un zèle impérieux les idées de liberté, et portait dans certaines réformes religieuses une sorte d'intolérance, on reconnaît le disciple des philosophes français du dix-huitième siècle. Dans l'affaire du Brabant, par exemple, comme politique, Joseph II fut imprudent; comme prince absolu, il se montra tyrannique; mais il recevait l'influence des idées que la philosophie française avait accréditées en Europe.

Un exemple plus mémorable encore de la même influence, c'était Frédéric-le-Grand; c'était sa colonie française de Berlin, ses Académies, sa passion exclusive pour notre langue; son despotisme qui se croyait à l'abri de tout reproche, parce qu'il asservissait les prêtres; sa tolérance religieuse qui n'était que du mépris, et tant d'autres traits singuliers de son règne et de sa vie. Qu'arriva-t-il de là? C'est que les Prussiens ne gardèrent qu'une liberté sous le règne de Frédéric, ce fut celle de ne pas recevoir, de ne pas subir cette littérature française qu'il leur apportait comme une mode de cour et comme un titre de sa supériorité personnelle. Lisez les poésies *de Gleim*, qui se nommait le grenadier de l'armée prussienne: en célébrant la gloire militaire de Frédéric, il lui reproche ses injustes mépris pour la langue et le génie de l'Allemagne, et se plaint que son patriotique hommage ne sera peut-être pas connu de l'orgueilleux souverain qui dédaigne les chants nationaux du pays qu'il rend vainqueur. Rien de plus poétique, ce me semble, que cette amertume dans l'enthousiasme et cette émotion d'un cœur allemand, mais elle atteste surtout combien la préférence littéraire de Frédéric pour la France était impuissante à changer le génie national de son propre pays. Frédéric avait beau faire, il ne pouvait mettre le bon goût français *à l'ordre du jour* de ses régiments. Aussi, cette superficie de philosophie française, de bel esprit français, qu'il importa dans Berlin, n'eut aucune action, aucune autorité sur l'imagination allemande, et fut au contraire repoussée en proportion des efforts que le prince despote faisait pour l'établir.

Ainsi, Messieurs, une grande influence de la philosophie française sur la politique des souverains de l'Autriche et de la Prusse, une très-faible in-

fluence du goût français sur quelques écrivains allemands, qui couvrent ce qu'ils empruntent de scepticisme à notre littérature par l'érudition, la métaphysique rêveuse, et l'imitation du génie anglais, voilà ce qu'à la première vue nous offre l'Allemagne.

Cependant ces vastes États du Nord, qui occupent aujourd'hui une si grande place dans la politique et dans l'attente des peuples, n'avaient pas échappé non plus à la puissance de l'esprit français. Il ne s'agit plus là pour nous de surprendre, de constater dans quelques écrivains étrangers l'adoption des idées, que la France avait mises dans le monde. Nous n'irons pas demander à un auteur russe ou suédois ce qu'il a imité des livres français du dix-huitième siècle. Mais jetant un coup-d'œil sur le Nord, nous y verrons l'esprit français porter en Russie, en Danemarck, en Suède, tout à la fois la politesse de cour et la philanthropie sociale. Tels sont les deux caractères de son influence.

Certes, ce sera dans l'histoire de la civilisation un spectacle à jamais curieux que de voir une puissante souveraine comme Catherine en correspondance habituelle avec Voltaire, de la voir invitant d'Alembert à venir à sa cour élever l'héritier de son vaste empire, et recevant avec admiration le sceptique Diderot. La familiarité de Voltaire en écrivant à Catherine, la politesse, l'art ingénieux, la coquetterie de Catherine dans ses réponses au malicieux solitaire de Ferney, tout cela peut caractériser une époque. Cette destinée de Voltaire, qui, gentilhomme de la chambre exilé de Versailles, a tant de crédit et de faveur à Saint-Pétersbourg, forme une anecdote piquante de cette grande révolution morale du dix-huitième siècle. Sans doute, la philosophie impartiale, la philosophie qui n'est ni une passion de parti ni un instrument de circonstance, s'offensera de voir Voltaire prodiguer tant d'éloges à la femme qui, pour régner, avait fait étrangler son mari. On s'étonnera que, par distraction, il lui donne même le nom de Sémiramis. On ne sera pas moins blessé de voir l'impératrice, laissant échapper à la fois le secret de sa faiblesse et celui de son crime, écrire à Voltaire « que l'aîné des Orloff a l'âme d'un Romain, qu'il « est digne des plus beaux temps de la république. » On ne s'étonnera pas moins, ou plutôt on concevra très-bien qu'elle veuille intéresser Voltaire à la destruction du royaume de Pologne, qu'elle prétende travailler par cette conquête aux progrès de la tolérance. Mais la réponse de Voltaire est un curieux exemple de la toute puissance qu'avait prise l'esprit, en traitant familièrement avec les souverains. Voltaire ne paraît pas croire que le désir de propager la tolérance ait seul déterminé l'invasion des belles provinces de Pologne et l'avénement d'un favori de Catherine au trône qu'elle se prépare à faire disparaître.

Je ne suis pas fait, lui répondit-il, pour pénétrer dans vos secrets d'état; mais je serais bien attrapé si Votre Majesté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il est philosophe, il est tolérant par principe : j'imagine que vous vous entendez tous deux, comme larrons en foire, pour le bien du genre humain.

A la vérité, pour racheter la petite sincérité philosophique de cette phrase, il ajoute :

Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord. Votre Majesté Impériale a beau dire, je vous fais étoile; et vous serez étoile.

Mais, malgré ce compliment poétique, la leçon était un peu vive. Cependant Catherine fit semblant de ne pas l'entendre; elle ne s'arrêta point à l'application si piquante et si juste du proverbe populaire. Elle continua, sous les yeux et avec l'autorité de Voltaire, de saccager la Pologne, dans l'intérêt de la tolérance; elle flattait aussi le philosophe de l'espérance qu'elle allait affranchir tous les serfs de l'empire de Russie; puis elle promettait plus sérieusement de conquérir la Grèce et la Turquie; enfin elle affectait de préparer un magnifique code de lois pour tous les tartares, tous les baskirs, tous les cosaques de son empire; et après avoir réuni les députés de ces nombreuses provinces, et leur avoir fait donner lecture de ce code, auquel ils étaient peu préparés, elle en avait envoyé en France un exemplaire, que la censure du temps, par une forte mesure, défendit de réimprimer à Paris.

Ce code, en Russie, n'avait du reste aucun inconvénient pour le despotisme; car il n'était ni entendu, ni appliqué. C'était une espèce de *manifeste* adressé par la puissante souveraine à la philosophie française du dix-huitième siècle; c'était un manteau pour couvrir l'invasion de la Pologne; c'était une déclaration sans conséquence qui faisait grand plaisir à Paris, et valait de grands éloges à l'impératrice. On y voyait de belles citations de Montesquieu, et plusieurs principes de *l'Esprit des lois*, rangés en articles, à l'usage, croyait-on, du plus vaste empire de la terre. Il y avait dans tout cela du prestige, de la tromperie; mais on ne peut y méconnaître un singulier hommage rendu à cette puissance de l'esprit français dans le dix-huitième siècle; et c'est là ce qu'il nous importe de marquer en ce moment.

D'autres exemples achèvent de caractériser cette vaste et curieuse influence. Vous la retrouvez au plus haut degré dans les écrits du roi de Suède, l'infortuné Gustave III. Ces cours du Nord étaient devenues de petites académies françaises. Sans doute, ce changement n'agissait pas sur la foule :

dans ces monarchies, une trop haute barrière séparait le peuple et la cour. De plus, le changement était fait trop vite, improvisé tout à la fois par engouement et par théorie; et les peuples qui devaient en recueillir le fruit n'étaient nullement préparés à le comprendre ni à le recevoir. Ainsi cependant, du milieu de Paris, les livres des écrivains français, et surtout l'ouvrage de Montesquieu, génie tout ensemble hardi et modéré, devenait la raison d'état de la plupart des souverains, ou du moins leur raison d'état publique, officielle. L'ancien machiavélisme restait comme une ressource cachée, comme un secret de cabinet; mais ce qu'on avouait, ce qu'on annonçait au peuple, c'étaient les idées de tolérance et d'humanité proclamées par Montesquieu et par Voltaire. Voltaire, le plus populaire des écrivains, Voltaire, dont la profondeur se cache sous l'agrément, dont l'audace s'enveloppe de frivolité, exerçait une action plus étendue sur les rangs élevés de la société, dans tous les pays de l'Europe. L'autorité de Montesquieu épurait la politique ostensible des gouvernements. La séduction de Voltaire agissait sur les idées, sur l'esprit, et trop souvent, il faut le dire, sur les mœurs des cours, de la noblesse et des hommes les plus éclairés. C'était donc, après avoir analysé le génie de ces puissants écrivains, et relevé dans l'un d'eux ce que la morale et la vérité peuvent y blâmer, que je devais placer le tableau de l'influence française dans toute l'Europe; car ce n'est pas Marmontel ou Diderot qui ont ainsi régné: c'est Montesquieu, c'est Voltaire.

Maintenant, Messieurs, il me reste à retracer les mêmes faits se reproduisant sous d'autres formes, dans les pays où d'anciennes institutions, d'anciens préjugés, une civilisation contraire à la civilisation moderne semblaient opposer bien plus d'obstacles aux progrès de l'esprit français. En effet, dans le plus vaste empire du Nord, avant le dix-huitième siècle, vous n'avez que la barbarie. Le jour où le czar Pierre, par coup d'état, importe la tactique, l'industrie, les arts modernes dans son pays, il y fait une place pour les idées de la philosophie française, qui plus tard y devaient être appelées, en partie, comme un amusement de cour, en partie, comme un instrument de politique et de pouvoir. Dans cette Russie complétement sauvage il y a cent ans, la tolérance pouvait naître bien plus vite que dans cette Italie spirituelle et polie dès le quatorzième siècle. Les souvenirs, ou plutôt l'absence de souvenirs que laissait cette vie rude et barbare du Nord, remplacés promptement par les merveilles toutes faites de notre civilisation, n'étaient pas un obstacle aux idées de tolérance moderne; au lieu que, dans l'Italie, les restes d'une autre civilisation savante et superstitieuse, plus favorable aux arts qu'à la raison, luttaient contre l'esprit de réforme. Une semblable résistance s'offrait avec plus de force dans l'Espagne, dans le Portugal; et la civilisation française, qui, sans descendre dans les classes inférieures, avait travaillé si vite sur l'esprit des cours du Nord, devait trouver une œuvre plus difficile dans les beaux climats du Midi.

Cependant, là même, nous sommes singulièrement frappés de tout ce que cette littérature française a fait en cinquante ans. Les événements actuels et les idées qui nous entourent sont bien contraires à ce résultat, je le sais. On ne peut se figurer aisément que, sous quelques rapports, l'action des idées françaises était, au milieu du dix-huitième siècle, plus puissante, plus prompte à Madrid, à Lisbonne qu'à Paris; et pourtant l'histoire l'atteste. Une première révolution morale avait suivi l'élévation de Philippe V sur le trône d'Espagne. Ce sera, Messieurs, un souvenir éternellement glorieux pour la maison de Bourbon, que le crime permanent de l'inquisition, que les sacrifices humains, au nom de la foi, aient disparu pour jamais, aussitôt qu'un fils de France occupa le trône d'Espagne. Le dernier auto-da-fé célébré à Madrid est de 1680. Il marqua la chute irrévocable de la branche d'Autriche en Espagne, de cette domination si pesante et si tyrannique.

Toutefois, le caractère de Philippe V, la mélancolie dont il fut tourmenté une grande partie de sa vie, je ne sais quelle mollesse énervante du climat, quelle apathie naturelle aux murailles d'Aranjuez, retarda beaucoup l'action salutaire de l'esprit français en Espagne. Le bien que semblait promettre cette influence fut réalisé longtemps après par un prince habile, généreux, dont la mémoire n'est pas assez souvent célébrée; qui, obligé de lutter pour conquérir et garder le pouvoir, s'exerça presque comme Henri IV, et qui, dans une vie longue, montra toujours les vertus d'un honnête homme, et quelquefois les qualités d'un grand roi. Aujourd'hui ce n'est pas en Espagne que l'on irait chercher des ministres: aucune idée de supériorité politique, de sagesse, de science économique et sociale, ne s'attache aux hommes d'état de cette nation. Dans le dix-huitième siècle, au contraire, de 1750 à 1784, vous voyez en Espagne le gouvernement confié à plusieurs hommes habiles et généreux, formés aux leçons de la philosophie française, dans ce qu'elle avait eu de sage, d'applicable, et disciples éclairés de Montesquieu. D'Aranda, Campomanès, Florida Blanca, sont des hommes qui feraient honneur à l'époque actuelle, des esprits élevés en qui l'étude avait rapidement développé des idées qui devaient naître ailleurs de l'expérience et du temps. Ils

étaient devenus hommes d'état bienfaisants, sages réformateurs, comme autrefois Lucullus devint général, en lisant de bons livres pendant son voyage. C'est encore une reconnaissance qu'on doit à la partie vraiment utile et morale des lettres françaises dans le dix-huitième siècle.

Sans doute de grands obstacles arrêtèrent en Espagne cette influence étrangère; sans doute il en résulta des bizarreries sociales. Lorsque vous voyez le roi Charles III, dans un goût de civilisation moderne, probiber ces immenses chapeaux sous lesquels se cachait la figure d'un Espagnol, et ces vastes manteaux que l'on portait même par une chaleur plus forte que celle-ci, et où l'on enveloppait toute sa personne, et souvent son poignard; lorsque vous voyez les édits royaux se multiplier pour cette réforme, et en 1765 une épouvantable émeute éclater à Madrid en faveur des chapeaux et des manteaux, dans cette anecdote puérile, vous reconnaissez ce que ce peuple avait de tenace et d'obstiné, et combien sera pénible la tâche du réformateur. Cependant, quelques années après, une suppression plus importante que celle des chapeaux signale tout à coup et la politique et la puissance du ministre espagnol. Une société célèbre, qui semblait avoir son camp privilégié dans l'Espagne, y fut supprimée par un décret de l'autorité royale. L'ordre s'exécuta sous quelques rapports avec une rigueur excessive, mais généralement avec une habileté politique, une science économique et judiciaire très-remarquables. Tout ce qu'avaient pensé Montesquieu et d'autres publicistes sur l'inconvénient des propriétés de main-morte, sur la réforme désirable et possible dans le nombre des monastères, sur les abus du pouvoir temporel ecclésiastique, se reproduit dans les ordonnances royales que fit rendre le marquis d'Aranda. Le même esprit dicta les édits qui bornèrent singulièrement la juridiction de ce tribunal de l'inquisition, dont la pensée faisait frémir Pascal écrivant à Paris ses immortelles *Provinciales*.

Telle était l'influence de l'esprit français sur l'Espagne du dix-huitième siècle. Là, comme dans le Nord, elle agit plutôt sur l'ordre social que sur la littérature. Nous trouvons peu d'auteurs espagnols imitant le génie des écrivains français, ayant du talent avec eux, d'après eux, comme eux; mais l'esprit français se réalise en Espagne par des édits et des actes de gouvernement; on le retrouve dans des ouvrages écrits par les hommes mêmes qui régissent l'État. La discussion et la science semblent devenues dans l'Espagne de cette époque, comme aujourd'hui dans les pays les plus libres, un moyen de crédit, une arme du pouvoir. Campomanès publie d'utiles traités sur l'instruction élémentaire de la classe pauvre, sur la nécessité de multiplier les manufactures, sur les taxes arbitraires, nuisibles à l'industrie. Tous les objets d'économie sociale sont traités, non pas spéculativement, mais pour la pratique, non par des écrivains dans leurs greniers, comme on le disait encore du temps de Louis XIV, mais par des écrivains hommes d'état et ministres. En Espagne, comme dans le Nord, l'influence française n'avait saisi que la cour et les esprits éclairés. Le peuple en recevait le bienfait par contre-coup : mais les idées mêmes ne lui arrivaient pas; et elles y auraient trouvé dans les vieilles coutumes plus d'obstacle qu'ailleurs.

On donnerait une notion fort incomplète de la philosophie française, dans ce qu'elle a fait de bon et d'utile, si on n'allait pas soigneusement recueillir les traces de son influence dans un pays tel que l'Espagne. Ce règne de Charles III, qui du reste était lui-même un prince pieux autant qu'éclairé, ce règne marqué par la répression du pouvoir monacal, l'encouragement du commerce et des arts, restera dans les annales de l'Espagne, comme le monument d'une belle tentative de réformation politique et sociale. En effet, tout ce qui fait que l'Espagne est un pays quelque peu civilisé, qu'elle a des ponts, un hôtel des postes, un hôtel des douanes, qu'elle a même deux canaux (on n'a pas achevé le second), qu'elle a je ne ne dirai pas seulement des Académies (il y en a tant en Italie!), mais un cabinet d'histoire naturelle, un jardin des plantes, tout cela se rapporte au règne de Charles III, et fait la gloire de ses trois ministres, d'Aranda, Campomanès, Florida Blanca. Une circonstance remarquable atteste combien cet esprit d'amélioration inspiré par les écrivains français était puissant à la cour de Madrid. Le marquis d'Aranda, qui avait vaincu la redoutable société des jésuites, blessé lui-même dans le combat, et ébranlé par les haines qu'avait excitées sa victoire, comme il arrivera presque toujours aux adversaires d'une secte nombreuse et opiniâtre, fut quelques années après obligé de quitter le ministère, et de venir ambassadeur en France; mais sa politique lui survécut dans les conseils du souverain. Ses rivaux, ses successeurs suivirent le mouvement de réforme qu'il avait commencé. Florida Blanca continua l'ouvrage du marquis d'Aranda, qui recevait à Paris les éloges empressés des philosophes et du public.

Mais cette adoption de théories et d'idées étrangères qui peut hâter la réforme politique d'un peuple et lui donner de nouveaux moyens de prospérité, ne sert pas également à l'inspiration et au génie littéraire. Tandis que Campomanès faisait de bons mémoires contre les empiétements ecclésiastiques, l'accumulation des propriétés dans les

mains du clergé, l'abus des donations, et tâchait de redresser sur ce point l'esprit incorrigible des Espagnols, un autre homme d'état, don Ignacio de Luzan, ministre du commerce et directeur de l'Académie royale, écrivait un gros volume in-folio, renfermant une poétique régulière et classique. On eût dit que l'action administrative qui réformait le pays voulait aussi réformer le goût, qu'on allait donner des principes d'imagination d'après nos poetes, comme on faisait des réformes dans les lois d'après nos publicistes. Mais il n'en va pas ainsi. Don Ignacio pouvait être un excellent ministre du commerce; mais sa poétique n'a pas fait naître de poetes en Espagne. Ces théories de goût empruntées à la France n'étaient bonnes qu'à refroidir l'imagination espagnole, qui n'a tout son éclat que lorsqu'elle a tous ses caprices. Ainsi, réforme littéraire sans intérêt et sans pouvoir, réforme politique singulièrement curieuse et digne d'occuper une grande place dans l'histoire de l'esprit européen au dix-huitième siècle; voilà ce que nous offre l'Espagne sous l'influence française.

Le même spectacle, le même contraste se présente à nous dans le Portugal. Souvent les écrivains du dix-huitième siècle ne sont pas seulement accusés d'avoir été des sceptiques, tort dont je conviens tout à fait pour quelques-uns d'entre eux; on leur reproche encore d'avoir été des déclamateurs, d'avoir follement exagéré les violences, les abus de la superstition. Cependant en 1750, sous le règne de Jean V, un juif de Lisbonne, qui avait du goût pour la littérature et qui voyait avec dépit la décadence du théâtre portugais, depuis que l'enthousiasme des expéditions aventureuses du seizième siècle n'animait plus l'imagination poétique, se mit à composer des opéra; c'était un délassement bien peu répréhensible: personne de vous ne se douterait que cela dût attirer quelque danger à l'auteur; d'ailleurs, ces opéra étaient bien censurés, avant de paraître sur la scène. Qu'arriva-t-il cependant de ce pauvre juif? Dans un magnifique auto-da-fé, célébré à Lisbonne en 1755, il fut brûlé vif. Était-ce pour avoir fait des opéra? était-ce seulement pour être juif? le fait n'est pas éclairci. Mais enfin il fut une des victimes nombreuses de cet auto-da-fé. Ainsi, lorsque trois ans plus tard Montesquieu, en 1758, publiait, dans *l'Esprit des Lois*, ce beau, cet éloquent chapitre où il représente une jeune juive au pied du bûcher, adressant d'éloquentes paroles à ses persécuteurs, et reprochant aux Chrétiens d'alors de prendre le rôle des Dioclétiens et de donner aux Juifs celui des martyrs, Montesquieu n'était pas déclamateur. Ce sont peut-être ces pages éloquentes traduites dans toute l'Europe, commentées par l'enthousiasme de tous les hommes éclairés, qui ont fait que le bûcher de 1755 a été le dernier, même en Portugal, et qu'on n'a brûlé personne depuis Antonio José. Reconnaissons donc partout cette salutaire influence de l'esprit français dans le dix-huitième siècle. En Portugal, comme en Espagne, nous la verrons non pas seulement proscrire quelques restes de barbarie, mais commencer une société nouvelle.

Ici, Messieurs, je rencontre quelques difficultés; je crains de sortir de la littérature et de tomber dans l'histoire; mais, lorsque l'histoire ne fait que constater les résultats des lettres mêmes, lorsque l'histoire ne fait qu'enregistrer les faits qui sont nés de l'influence des lettres et de la pensée, pouvons-nous lui refuser une place?

Ainsi, lorsque vous voyez, sous le règne de Joseph Ier, s'élever en Portugal un ministre qui partage les idées du marquis d'Aranda, mais emprunte à ce fonds de barbarie que conservait son pays, quelque chose de plus altier et de plus violent pour réprimer cette barbarie même, lorsque vous voyez un marquis de Pombal, qui semble le Richelieu de la philosophie moderne, combattre le fanatisme par des actes arbitraires et cruels, en blâmant ce résultat, vous en tenez compte dans l'histoire de l'esprit humain. Don Antonio Carvalho, depuis marquis de Pombal, avait voyagé dans l'Europe et recueilli les leçons partout répandues de la philosophie française. Devenu ministre principal et favori de Joseph, roi de Portugal, il s'attacha d'abord à ranimer le commerce et les arts dans son pays, et surtout à l'affranchir du joug monacal. Ce fut en Amérique qu'il porta les premiers coups à cette puissance, qui si longtemps avait dominé l'Europe. Un traité d'échange stipulé avec l'Espagne donnait à la couronne de Portugal ces colonies du Paraguay que les jésuites avaient habilement civilisées, et qu'ils gouvernaient en feudataires indépendants. Les jésuites résistèrent à ce changement de maître, et les paisibles colons des provinces d'Uraguay et de Maragnon prirent les armes, pour rester fidèles au pouvoir des Pères qui leur avaient appris, disaient-ils, à être hommes et chrétiens. Pombal envoya son frère et des troupes pour les soumettre. La guerre se fit avec cruauté; le plus beau monument élevé par les jésuites, le seul qui fût sans danger pour l'Europe, disparut sans retour. Le Portugal, au lieu de laisser subsister un État florissant, une espèce de république chrétienne, mit sous son pouvoir une colonie pauvre et dévastée. Mais cet événement, que doivent blâmer la philosophie et l'humanité, eut dans l'Europe un contre-coup salutaire.

Le Portugal avait été longtemps sous le joug de ces moines impérieux, dont le sage et pieux

Charles III disait : « Toutes les fois qu'on me parle « d'une mauvaise affaire, je demande s'il n'y a pas « là quelque moine. » Le marquis de Pombal, les ayant une fois blessés au Paraguay, ne craignit pas de les attaquer en Europe. Actif, ambitieux, intrigant et homme d'état, il obséda si bien toutes les volontés du roi qu'il fit éloigner les jésuites de la cour, dont ils étaient maîtres depuis un siècle. Bientôt éclate une conspiration. Le roi de Portugal, assailli dans sa voiture, est frappé d'une balle. L'impérieux marquis de Pombal fait saisir plusieurs grands du royaume, soupçonnés tout autant de haine contre lui que de trahison contre le roi. Trois Pères de la fameuse société étaient accusés d'avoir été consultés par les assassins, et d'avoir répondu que le meurtre du roi ne serait pas même un péché véniel : telle était encore la puissance de la société, que Pombal, malgré son audace, n'osa pas les livrer à la justice sans un bref de Rome : il le demande en vain. Le marquis de Tavora et deux autres grands du royaume portent leurs têtes sur l'échafaud ; les trois religieux sont inviolables. Pombal alors imagine de faire traduire le principal d'entre eux devant l'inquisition, sous prétexte d'hérésie ; et l'inquisition prononça le supplice du feu pour punir quelques phrases mystiques et quelques rêveries. Peu de temps après, l'implacable Pombal fit célébrer avec grande pompe un auto-da-fé, où ne furent exposés que des prêtres et religieux. Telles étaient les applications violentes et dérisoires que recevaient les principes de la philosophie française des mains d'un ministre impérieux et vindicatif.

Toutefois, dans l'histoire des lettres françaises, dans le développement de la civilisation de l'Europe au dix-huitième siècle, cette administration de Pombal au milieu du Portugal était une espèce de phénomène que nous avons dû rappeler. Ce ne fut pas seulement à des violences de partis, à des abus de la force, sous le nom de tolérance, à des réformes par le glaive, que Pombal borna l'exercice de son pouvoir ; il fit encore des choses grandes et salutaires ; il réveilla le génie de sa nation ; il lui rendit l'ardeur du travail et du commerce. Mêlant les intérêts de son pouvoir à ceux de la couronne, il fut réformateur à son profit ; mais on ne peut douter que cette administration vigoureuse n'ait eu dans les destinées du Portugal une influence qui peut-être s'apercevra plus tard, qui longtemps a pu rester suspendue, mais a jeté dans les esprits d'heureux germes d'activité sociale.

Telle est, Messieurs, la revue rapide, superficielle, mais sincère de l'influence sociale et politique obtenue par la littérature française sur toute l'Europe du dix-huitième siècle. Cette influence, vous le voyez, change de caractère, s'empreint plus ou moins des vices et des passions des pays auxquels elle s'applique ; elle se transforme, se modifie, s'exagère, d'après les hommes qui la reçoivent et qui s'en servent ; mais elle n'en est pas moins l'âme commune de la civilisation de l'Europe à cette époque ; elle se manifeste quelquefois par des injustices qu'elle désavoue. C'était comme un déplorable prélude, comme un essai des violences qui signalèrent à une époque plus rapprochée de nous la même tentative pour passer de la spéculation à la pratique, pour traduire les idées en faits. Toutefois c'est un spectacle instructif et un monument singulier de la puissance de l'esprit français.

Cet esprit, je ne l'ai pas encore fait connaître tout entier ; je n'ai choisi d'abord que les hommes qui en avaient été les plus éclatants interprètes ; Montesquieu, par l'élévation, par la force, par la sagesse de ses pensées ; Voltaire, par le don inimitable de plaire à tout le monde, et de faire tout comprendre ; Rousseau, par la passion, par la colère, par la logique, s'appliquant aux intérêts et aux droits des peuples, et agitant ceux que Montesquieu avait instruits, ceux que Voltaire avait fait rire. Ces trois hommes avaient été les rénovateurs de l'esprit européen. Voltaire disait :

> J'ai plus fait dans mon temps que Luther et Calvin.

Ce qu'il disait avec orgueil, et sans y mêler quelques scrupules qu'il aurait dû sentir, Montesquieu pouvait l'exprimer avec confiance ; son action, moins visible, moins bruyante, avait pénétré plus avant. Rousseau pouvait le dire : ses livres, qui, dans la froideur de nos habitudes actuelles, nous intéressent seulement par l'éloquence et par la beauté de langage, et nous laissent apercevoir les vices de raisonnement, les exagérations de principes saisissant alors tous les esprits, avaient quelque chose de la puissance attachée aux discours des orateurs antiques ; sa parole ne retentissait pas du haut d'une tribune ; elle n'agitait pas un peuple rassemblé dans une place publique ; mais elle avait l'Europe tout entière pour forum ; elle était répétée par toutes les jeunes imaginations, invoquée même par les plébéiens qui, parvenus au pouvoir, luttaient contre les grands, et par les grands qui luttaient contre les prêtres ; elle donnait des armes à toutes les passions et à tous les talents à la fois.

En revenant bientôt en France, nous n'y retrouverons plus rien d'égal à ces trois puissants génies. Mais il n'est pas sans intérêt d'examiner ceux qui en France même furent les disciples, les imitateurs de ces premiers penseurs qui avaient agité l'esprit de l'Europe.

Ce n'est plus par des noms d'hommes que nous caractériserons l'époque qui nous reste à retracer.

Il n'y a plus d'hommes dont les noms parlent assez haut; mais nous examinerons successivement dans les écrivains français du second ordre la philosophie, la théorie des arts ou la critique, et enfin l'application du talent à tous les objets d'utilité sociale, à toutes les questions d'ordre politique. Ainsi nous serons conduits par une pente insensible à cette grande époque où la théorie fit place à l'action; et nous aurons vu la littérature, après avoir dévoré tous les sujets spéculatifs, après s'être exercée sur tout ce qui intéresse l'imagination et le cœur, devenir exclusivement une puissance sociale qui change, réforme et bouleverse.

TREIZIÈME LEÇON.

Suite de l'examen de la littérature française au dix-huitième siècle.— Écrivains du second ordre.—Ministère du duc de Choiseul. — État général de la société; affaiblissement de tous les anciens pouvoirs. — Progrès du scepticisme et du matérialisme secondés par la monarchie absolue.— Helvétius. — *Le Système de la nature.* — *L'Encyclopédie.* — Philosophie religieuse.—Résumé.— Esquisse des sujets qui restent à retracer pour compléter ce Cours.

Messieurs,

Nous allons aujourd'hui rentrer en France. La longue digression que j'ai faite avait son intérêt et son motif; elle était liée à l'histoire des lettres françaises, et nécessaire à l'intelligence du passé, comme à la prévoyance de l'avenir. Mais ce foyer de flamme et de lumière qui du milieu de la France éclairait, et plus tard embrasa l'Europe, nous devons nous y arrêter encore. Après avoir suivi l'action des lettres françaises au dehors, il faut en voir les derniers effets dans notre patrie même. Ce ne seront plus quelques hommes de génie puissants par leur pensée qui nous apparaîtront; ce sont les interprètes nombreux d'une opinion devenue générale; c'est une force collective; c'est un système. Ce point de vue, s'il est moins favorable à l'admiration littéraire, n'est pas moins instructif pour l'histoire des mœurs et de la société.

Cette philosophie dont nous avons retrouvé par toute l'Europe l'influence souvent généreuse et salutaire, il faut l'examiner aussi dans les erreurs qu'on lui reproche; il faut chercher ce qu'elle devenait, lorsque du génie d'un Montesquieu elle tombait à quelque esprit à la fois violent et subalterne qui exagérait les idées qu'il empruntait.

Lorsqu'on jette un regard impartial sur les temps qui nous ont précédés, lorsqu'on parcourt d'une seule vue les quarante années antérieures à 1789, on est frappé du prodigieux travail de destruction qui s'opérait de toutes parts en France. Vos imaginations classiques se souviennent de cette belle fiction où Virgile, enlevant tout à coup le nuage qui obscurcit les yeux mortels d'Énée, lui fait voir tous les dieux ensemble occupés à démolir les forteresses, les murailles et les portes de Troie :

> Ipse pater Danais animos viresque secundas
> Sufficit. . . . .
> Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
> Numina magna deûm.
> Tum verò omne mihi visum considere in ignes
> Ilium, et ex imo verti Neptunia Troja.

Ces vers, éclatant de poésie, ne pourraient-ils pas offrir une image allégorique de toutes les forces destructives qui, du trône jusqu'au dernier rang de la société, travaillaient en France avec une espèce de concorde à tout changer, à tout renouveler? Ainsi s'abîmait l'ordre antique sous tant de coups redoublés.

Les uns agissaient sans le savoir, les autres sans le vouloir, les autres avec une volonté dont eux-mêmes ne calculaient pas la puissance. Ce trône, que Louis XIV avait exhaussé sur la gloire, était rabaissé par la faiblesse. Tandis que la monarchie absolue de Louis XIV, au temps où les passions du roi servaient de spectacle à toute la France, était ennoblie par l'illustration des armes, par l'éclat de la jeunesse, par cette prospérité qui donne de la grâce à tout, c'était au milieu des revers et au commencement de la vieillesse que le successeur de Louis XIV, indifférent à la gloire, aux arts, se livrait à des plaisirs qui dégradaient la dignité du prince et la force du gouvernement. Une favorite était le premier ministre de l'État; plus d'un philosophe briguait sa protection et attendait, comme nous le dit naïvement Marmontel, le moment de voir passer la jeune souveraine. Première cause de destruction sur le trône même! Au-dessous du trône, toute cette hiérarchie sociale, transformée sans être détruite par Louis XIV, était sourdement minée par l'action des idées et des mœurs. Le clergé n'avait plus que l'éclat des richesses enviées, dangereuses, et qui, suivant la prédiction éloquente de Massillon, devaient un jour renverser le sanctuaire plutôt que le défendre. Dans le siècle de Louis XIV, c'était sur la primauté de la science et du génie que s'était fondée presque toujours la primauté épiscopale et religieuse. Eussiez-vous été maîtres de choisir, d'appeler le plus digne, vous n'auriez pas trouvé dans la France un génie plus puissant, plus élevé que Bossuet, une âme plus vertueuse, plus pure, un plus beau talent que Fénelon, un orateur plus éloquent, un homme de bien plus modeste et plus simple que Massillon.

Le siècle de Louis XIV avait hérité d'une des habitudes et d'un des secrets de la puissance ecclésiastique : il élevait les talents encore plus que la naissance. Fléchier était sorti de la boutique d'un

chandelier, pour parler avec autorité dans la chaire épiscopale de Nîmes. Beaucoup d'autres hommes célèbres du dix-septième siècle avaient également échangé l'obscurité de leur naissance contre les dignités de l'Église. Au contraire, l'esprit de cour qui dominait le gouvernement de France au dix-huitième siècle appelait exclusivement aux premières dignités du sacerdoce des hommes qui n'avaient d'autre titre que leur noblesse, les grâces légères de leur esprit, ou quelquefois des protections doublement scandaleuses pour un ministre de l'autel. Du reste, nul grand talent n'illustrait la chaire chrétienne.

Ainsi, une des colonnes de l'édifice, cette puissance morale de l'ordre ecclésiastique sur laquelle Louis XIV avait en partie appuyé sa monarchie, tombait et s'écroulait d'elle-même.

Cet autre appui de l'ancienne monarchie, la noblesse, malgré les faveurs qui lui étaient prodiguées, avait également beaucoup perdu de cette confiance en soi-même, de cette foi à ses priviléges et à ses droits qui fait une partie de la puissance de tous les corps. Louis XIV lui-même avait commencé cette décadence de la noblesse. Le jour où il avait tiré les seigneurs des donjons de leur château, ou du gouvernement militaire des provinces, pour leur offrir l'élégante domesticité de la cour, il avait ôté à l'esprit féodal sa force et sa fierté.

Bientôt la cour n'eut plus l'éclat, la dignité que lui avait donnés Louis XIV; les vices succédèrent aux plaisirs élégants et délicats, aux fêtes brillantes. Ainsi la cour devint l'écueil de la noblesse.

Une autre puissance sociale n'était pas moins affaiblie et travaillée par un mal intérieur : je parle de ces corps judiciaires qui avaient fait une partie de la gloire de l'ancienne monarchie, qui avaient déterminé toutes les grandes mutations qu'elle éprouva.

Louis XIV avait abaissé sous le fier niveau de son sceptre les parlements comme la noblesse. A sa mort, on avait vu combien les volontés du plus impérieux souverain s'arrêtent après lui. Le premier acte de ce parlement, si faible, si humble sous Louis XIV, avait été de casser le testament du grand roi; mais, après cette démarche éclatante, le parlement ne montra ni des lumières ni une fermeté de principes proportionnée au rôle qui lui était offert par une monarchie absolue et un prince faible. Occupés de misérables tracasseries théologiques, combattant tantôt les molinistes, tantôt les philosophes, les parlements, devenus jansénistes à force de haïr les jésuites, ne furent point saisis, entraînés par un grand intérêt politique et social. La forme même de ces parlements, l'hérédité de rang et de fortune qui perpétuait dans les mêmes familles le patriciat de la justice, les rendait plus étrangers au progrès des lumières, et ne les associait pas assez au renouvellement des esprits. Leur indépendance était souvent mêlée de routine et de préjugés. Ces parlements, si hardis contre la cour, étaient en même temps faibles et timides devant l'opinion, qui ne les avait pas créés, qui ne les reconnaissait pas. Quelquefois d'accord avec le public, souvent ils le heurtaient jusqu'au scandale, et paraissaient inspirés par les traditions d'un autre siècle.

Ainsi les parlements poursuivaient avec sagesse et fermeté une société célèbre à laquelle on imputait beaucoup de torts, et qui semblait dépositaire des dernières passions de la ligue et du despotisme monacal. Mais en même temps le parlement de Paris, consacrant une cruauté judiciaire dont s'indignait l'Europe, telle que la littérature française l'avait faite, ordonnait, à la majorité de quinze voix contre dix, le supplice atroce de ce jeune chevalier de La Barre, coupable d'un scandale qu'une justice plus douce aurait puni de quelques mois de prison. Cet arrêt, rendu au milieu de la philanthropie du dix-huitième siècle, infligeait au condamné la torture ordinaire et extraordinaire, la mutilation de la langue et du poing, et permettait par grâce que la tête lui fût tranchée, avant que son corps fût jeté sur le bûcher. Vous sentez ici, Messieurs, une contradiction profonde et intolérable entre les préjugés d'un corps et l'état de la société.

Le supplice de l'infortuné Lally, les raffinements de cruauté, les surcroîts de barbarie qui se mêlèrent à l'horreur même du supplice, n'offrent pas un exemple moins triste de ce désaccord entre les anciennes habitudes judiciaires et les mœurs nouvelles.

Après avoir examiné d'une vue incomplète ces éléments de l'ordre social, après nous être dit combien ils étaient affaiblis, impuissants, opposés l'un à l'autre, il nous reste à chercher si la présence de quelque homme d'état supérieur ne pouvait pas tout réunir, tout relever. En effet, par ces caprices et ces intrigues de cour favorables à la médiocrité, et quelquefois au talent, le pouvoir tomba et s'arrêta plusieurs années dans les mains d'un homme d'un esprit généreux, élevé, actif, le duc de Choiseul; et cependant c'est là que l'on aperçoit la faiblesse de l'ancienne monarchie française. Le duc de Choiseul ne fit rien de salutaire et de durable. Il forma des plans vastes; il eut des pensées hardies; il voulut changer la politique de l'Europe; mais tout son pouvoir se réduisit à terminer enfin cette interminable affaire des jésuites, à les faire exiler du royaume. Les armes françaises n'avaient pas retrouvé leur éclat. Le gouvernement

était sans force, et la nation sans liberté. On imputait nos malheurs à mille causes. La personne même qui devait en rougir le plus, la femme qui dégradait le trône par son pouvoir et le monarque par ses conseils, écrivait à un général d'armée ces étranges paroles :

Qu'est devenue notre nation? les parlements, les encyclopédistes l'ont changée complétement. Quand on manque assez de principes pour ne reconnaître ni Divinité ni maître, on devient bientôt le rebut de la nature; et c'est ce qui nous arrive.

Qui est-ce qui gourmandait ainsi la nation, et insultait à son avilissement prétendu? Une personne qu'on ne peut pas nommer ici.

L'administration du duc de Choiseul, subordonnée elle-même à cette influence frivole et profane, ne put relever la France. On le voit luttant contre une matière rebelle qui ne rendait pas sous sa main, former mille projets, vouloir ici arrêter l'impératrice, là le roi de Prusse, soutenir le vieux colosse musulman qui déjà était occupé à sa chute, rêver la délivrance et le maintien de la Pologne, et du milieu de cette ambition diplomatique tomber lui-même du pouvoir par la plus scandaleuse des intrigues de palais, en même temps que ces parlements devenus, malgré leurs préjugés, trop forts pour un gouvernement qui dépérissait chaque jour, étaient supprimés par un coup d'état du chancelier Maupeou.

Lorsque tant de causes réunies, tous les torts de la faiblesse et du pouvoir absolu à la fois poussaient la société vers une irrésistible décadence, faut-il demander quelle fut aussi la part et le tort des lettres? La littérature philosophique a joué en France le même rôle, a tenu la même place que la controverse religieuse en Angleterre. L'une et l'autre ont précédé les troubles civils; l'une et l'autre ont ébranlé les anciennes opinions sur lesquelles reposait je ne dirai pas l'ancienne constitution, mais l'ancienne forme de l'État.

En Angleterre, des intérêts véritables et légitimes de libertés s'étaient cachés, s'étaient enveloppés sous les absurdités théologiques et les fantaisies bizarres de sectaires innovant à l'envi l'un de l'autre, depuis l'*indépendant* mystique jusqu'au *nullifidien*. La philosophie française eut également ses sectaires pour qui les mots de tolérance, de lumières et d'humanité devinrent le prétexte de spéculations dangereuses et bizarres; mais la philosophie française, comme la controverse anglaise, renfermait un principe de justice et de perfectionnement social. En peut-on douter, si l'on songe que cette philosophie est devenue sous plus d'un rapport le droit public de l'Europe, de la France; qu'elle a créé la liberté des cultes, l'égalité devant la loi, la liberté de la pensée et de la presse; qu'elle a fait disparaître les entraves d'une législation barbare et gothique; qu'elle a réclamé la publicité des procédures, l'abolition de cette infâme torture qui déshonorait nos lois jusque sous le règne du vertueux Louis XVI?

C'est à cette époque cependant que l'on vit aussi se produire avec une déplorable profusion les vieilles doctrines d'athéisme, de matérialisme, d'intérêt personnel que les Grecs et les Romains avaient jugées contemporaines de toutes les époques d'affaiblissement social. Singularité remarquable! tandis que la société française était travaillée de l'espérance de s'affranchir, de s'élever, tandis qu'on aspirait à retrouver presque la vertu civique, une partie des écrivains faisaient dominer dans leurs ouvrages les opinions le plus contraires à toute dignité, à toute indépendance de l'âme. En effet, Messieurs, ce n'est point la croyance de l'intérêt personnel et de la nécessité; ce n'est pas la doctrine qui enlève à l'homme son âme, et le réduit à n'être que l'instrument de ses propres organes; ce n'est pas cette doctrine qui pourra jamais inspirer le courage des grands dévouements, l'héroïsme des grands devoirs : réformation sociale et matérialisme semblent deux choses contradictoires.

Ici nous apercevons encore à côté des torts de la pensée les torts du pouvoir. En effet, sous quelle forme de gouvernement, sous quel régime politique s'est produite cette licence de doctrines? Était-ce à la faveur d'une liberté illimitée? Était-ce sous des institutions parlementaires qui permettaient la discussion, l'examen? Non, ce fut sous les auspices d'une censure très-rigoureuse, sous le calme du pouvoir absolu. Le droit commun était le silence, le respect du rang et de la faveur; mais comme la philosophie sceptique invoquait la licence des mœurs, comme elle consacrait et encourageait tous les plaisirs d'une vie élégante et polie, il y eut bientôt une complicité naturelle entre la cour qui défendait d'écrire, et les écrivains qui bravaient cette défense, au profit de l'amusement et du scandale.

Quand vous voyez Voltaire encenser le maréchal de Richelieu, le nommer son héros, ou bien écrire cette pièce du *Mondain*, charmante si l'on veut, mais qui n'est que l'apothéose du vice élégant, ne reconnaissez-vous que la faiblesse du courtisan, la flatterie du gentilhomme de la chambre de Louis XV? Une pensée plus sérieuse dictait ce frivole langage. C'était à l'appui du scepticisme et de la liberté d'opinion que Voltaire flattait ainsi les vices et les grands de la cour. Mais cette ruse de guerre, ce subterfuge de la stratégie, philosophique, une postérité plus sévère ne l'admet pas pour excuse. Elle laisse peser sur une portion de la philosophie du dix-huitième siècle le tort d'avoir mal compris la métaphysique et dépravé la morale.

L'état de la société française, tel que nous l'avons esquissé devant vous, n'opposait aucune barrière à cette double influence; car les amendes, les lettres de cachet, et même le brûlement des livres au pied du grand escalier du Palais, ne sont pas des obstacles contre les doctrines. La pensée a quelque chose de libre et d'insaisissable qui ne peut être dompté que par la pensée. On a fait en Angleterre quatre ou cinq épreuves de licence irréligieuse et sceptique. Sous le règne de Charles II, à la faveur du pouvoir absolu et de la corruption de cour, les écrits licencieux s'étaient multipliés. Plus tard, la pensée affranchie s'épura; le libre examen donna des défenseurs à la morale. En Angleterre, les doctrines sceptiques ont plus d'une fois recommencé le combat; chaque fois elles ont trouvé d'éloquents, de nobles adversaires. A une époque voisine de nous, l'irréligieuse démocratie de Thomas Payne disparaissait devant l'éloquence religieuse de Burke, et était foudroyée de toutes parts; c'est qu'au scepticisme on n'opposait pas la censure, mais la vérité. La défense était aussi libre, et plus noble que l'attaque. Les talents supérieurs se jetaient de préférence vers une cause qui répondait davantage à l'élévation de l'âme et ne laissait pas moins de dignité dans le combat. En France, au contraire, il y avait un haut clergé qui se taisait, qui jouissait de ses richesses, de ses honneurs, mais qui ne se mêlait plus aux querelles. Le parti philosophique n'ayant pour contradicteurs que la censure, ou le jésuite Nonotte, et éludant la censure à la faveur de la connivence universelle, triomphait et grandissait chaque jour.

Il est très-difficile d'être vainqueur, sans abuser de la victoire. Le parti philosophique fit un peu comme une armée d'invasion qui entre dans un pays sous prétexte de l'affranchir, et qui brûle, pille, saccage, détruit. Ainsi dans le champ de la morale, ces écrivains qui ne voulaient que ruiner quelques préjugés, quelques oppressions monacales, finirent par attaquer la spiritualité de l'âme, la réalité de la conscience, la liberté de la pensée humaine, et Dieu même.

Dira-t-on que, parmi ces agresseurs, dans l'avant-garde même de cette armée philosophique, il s'est trouvé des hommes généreux dont le caractère démentait les doctrines? j'en conviens. Me dira-t-on qu'Helvétius était un homme bon et secourable, que sa vie, trop occupée par le plaisir, était ennoblie par la bienfaisance; que dans sa magnifique terre de Voré, maître un peu irritable quand il s'agissait d'un délit de chasse, il était du reste le seigneur le plus humain et le plus doux? j'y souscris, j'y consens; je n'ai pas besoin de lui imputer un vice, un tort personnel pour faire retomber ce vice ou ce tort sur sa philosophie. Dans cette étude que nous faisons de l'esprit humain, manifesté par la littérature, l'instruction est pour nous plus curieuse, quand nous voyons une doctrine erronée plus forte que les vertus de l'homme qui la reçoit et la proclame. C'est là qu'on aperçoit la puissance de cette opinion générale, de cette force qui poussait la *Trombe* irrésistible du dix-huitième siècle.

Maintenant je me demande si ce gros volume d'Helvétius renferme quelques vérités utiles au genre humain, si la métaphysique, cette toile de Pénélope qu'on recommence toujours, si la morale, ce fondement de la vie humaine, a dû au génie d'Helvétius quelques vérités nouvelles. J'ouvre le livre de *l'Esprit*, et j'y vois :

> Nous avons en nous deux facultés, si j'ose le dire, deux puissances passives; l'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs; on la nomme sensibilité physique.
>
> L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle mémoire; et la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affaiblie.
>
> Ces facultés, que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, et qui nous sont communes avec les animaux, ne nous fourniraient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étaient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.
>
> Si la nature, au lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes, sans arts, sans habitations, sans défense contre les animaux, ne fussent encore errants dans les forêts?

Je n'en doute pas en effet; si une partie des hommes étaient des chevaux, les autres hommes monteraient dessus. Mais ce n'est point ici la question. Ce qu'il importe de remarquer, c'est la singularité du raisonnement que tire l'auteur de la distinction entre les qualités sensibles et la constitution extérieure. Il semble que les qualités sensibles doivent l'emporter sur l'organisation extérieure, en fussent-elles le résultat. Point du tout. Telle est la logique d'Helvétius que, la parité admise dans le premier point, c'est de la différence sur le second qu'il fait tout sortir. Selon lui, l'homme a comme les animaux, et pas plus, la sensibilité physique et la mémoire; mais, comme d'ailleurs il est autrement fait, cette seule différence extérieure suffit pour créer le prodigieux intervalle qui sépare l'homme des animaux. Plus conséquent avec lui-même, Helvétius aurait déduit de l'organisation materielle de l'homme quelques autres qualités physiques et sensibles qu'il aurait jointes à ces deux premières, dont il l'avait doué en commun avec les animaux. Il aurait dit : L'homme possède la sensibilité, la mémoire, et telle autre faculté. Mais non; il s'est arrêté à la seule forme extérieure; et il a été plus absurde que le matérialisme même. Ailleurs Helvétius entreprend de prouver que juger, c'est sentir. De ce que diverses actions peuvent être re-

présentées dans un tableau, il conclut que le rapport moral de ces actions m'est donné par les sens, et que j'ai l'idée de la justice, comme celle de la grandeur ou de la petitesse physique.

Ce livre d'Helvétius, que les censures de la Sorbonne et les petites persécutions du pouvoir ont rendu célèbre, est partout écrit avec la même faiblesse de logique. On n'y sent aucune force de tête, aucune conception vigoureuse. Cependant il eut beaucoup d'influence; il offrait une doctrine morale qui flattait les penchants du siècle.

C'est que la douleur et le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral, et que le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondements d'une morale utile.

Ainsi, Messieurs, voilà un seul point de vue offert à l'homme, le bonheur personnel; un seul sentiment consacré, l'égoïsme. Toute l'histoire vous dit, au contraire, que c'est dans le sacrifice du moi au devoir que se montre la dignité de la nature humaine, et que se révèlent avec le plus d'énergie les joies de la conscience satisfaite.

Mais cette doctrine d'Helvétius n'était qu'un commencement. Quelques années après parut un livre célèbre, *le Système de la nature*, dont la fastueuse diction et la mauvaise logique impatientaient la verve pleine de goût de Voltaire. Dans ce livre, l'auteur est arrivé à l'incroyable proposition que voici :

Si l'homme, d'après sa nature, est forcé d'aimer son bien-être, il est forcé d'en aimer les moyens; il serait inutile et peut-être injuste de demander à l'homme d'être vertueux, s'il ne l'était pas, sans se rendre malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice.

Voltaire se fâche sur ces paroles, et il s'écrie avec colère : « Cette maxime est encore plus exécrable en morale que les autres ne sont fausses « en physique. Quand il serait vrai qu'un homme « ne pût être vertueux sans souffrir, il faudrait « l'encourager à l'être. La proposition de l'auteur « serait nécessairement la ruine de la société. »

La réfutation est vive; elle n'est pas profonde; car ce n'est pas seulement par l'intérêt qu'il faut repousser la doctrine de l'intérêt. Si cette doctrine était vraie, l'esprit de l'homme l'adopterait en dépit du mal qu'elle peut faire; car il ne dépend pas de nous de croire ou de ne pas croire, par une considération d'utilité. C'est dans la réalité et le sentiment du devoir qu'il faut trouver la solution du problème; elle n'est pas ailleurs.

Cette doctrine, exprimée dans *le Système de la nature*, se retrouve dans vingt autres écrivains du dix-huitième siècle. Elle n'a pas de nom propre. C'est ici que l'on peut rappeler l'existence d'un ouvrage qui ne porte aucun caractère de génie, mais qui eut une grande puissance, *l'Encyclopédie*. Nul doute que Diderot ne soit un homme rare par le mouvement de l'esprit, par l'abondance des idées, par une sorte d'émotion électrique dans le langage; moins de doute encore que d'Alembert, esprit géométrique et esprit fin, n'ait embrassé une grande variété de connaissances, et porté la lumière sur toutes les choses qui tenaient à l'ordre matériel. La réunion de ces deux esprits semblait promettre un grand ouvrage. *L'Encyclopédie* caractérise le dix-huitième siècle, en ce qu'elle atteste le progrès des connaissances humaines et le désir de les faire servir au bien de l'espèce humaine; mais en même temps, elle est remplie de ce scepticisme qui, pour changer un état de société en contradiction avec l'état des esprits, ébranle les principes de toute société, et quelquefois de toute morale. Que de plus, ce livre soit souvent mal écrit, cela était inévitable dans quarante volumes in-folio. Que Voltaire dise : « J'y trouve des articles « pitoyables, qui me font honte à moi qui suis « l'un des garçons de cette grande boutique, » rien de plus naturel. Que Diderot se vante d'avoir dans cet ouvrage, « l'univers pour école, et le « genre humain pour pupille, » l'expression est ridicule; mais l'intention qui dictait *l'Encyclopédie* n'en était pas moins puissante.

Que pouvait-on opposer à cette force active qui sapait les anciennes opinions? La Sorbonne pouvait-elle lutter contre cet esprit nouveau qui, rendu si piquant sous la plume de Voltaire, se retranchait encore dans les lourds et gros volumes de *l'Encyclopédie*, et donnait au scandale même un air de gravité?

Marmontel faisait paraître un livre, *Bélisaire*, qui contient de fort bonnes choses; il y est dit qu'il faut être humain, ne pas opprimer les peuples, favoriser le commerce, ne pas persécuter les hommes pour cause de religion. Malgré la simplicité de ses maximes, comme la Sorbonne ne les reconnaissait pas encore, tout le monde les applaudissait par malice. La Sorbonne, alors croyant Marmontel un hardi philosophe, prenait le parti de frapper un grand coup; elle faisait ce qu'on appelait une censure; elle tirait de *Bélisaire* trente-deux *propositions*, les déclarait hérétiques et mal-sonnantes, et faisait imprimer cet anathème.

Dans le dix-septième siècle, Bossuet, qui était à lui seul une Sorbonne, avait fait de ces choses-là; attentif à tout ce qui pouvait porter atteinte à l'orthodoxie, le Père Caffaro voyait-il, dans une lettre écrite en latin, insinuer une opinion favorable au théâtre, Bossuet aussitôt le censurait par une réponse admirablement écrite. Élie Dupin avait-il dans son *Histoire ecclésiastique* inséré quelques maximes un peu libres, Bossuet, le censurant et

le réfutant à la fois, l'écrasait de sa supériorité encore plus que de son épiscopat.

Mais lorsque ce grand docteur, lorsque cette puissante avant-garde de l'Église eut disparu, lorsqu'il resta seulement des bonnets de docteur, ce fut toute autre chose; cette censure de la Sorbonne dirigée contre *Bélisaire* trouve tout à coup un redoutable adversaire dans Turgot, l'un des hommes les plus éclairés et les plus sages du dix-huitième siècle. La Sorbonne avait intitulé, suivant l'usage, son recueil des propositions mal-sonnantes *indiculus;* Turgot y joint l'épithète de *ridiculus*. La Sorbonne avait noté parmi les propositions dangereuses cette phrase assez commune, pour être irréprochable :

> Ce n'est pas à la lueur des bûchers qu'il faut éclairer les âmes.

Turgot conclut de la logique de la Sorbonne que « c'est à la lueur des bûchers qu'il faut éclairer les « âmes; » et un sifflet universel accueille *l'indiculus ridiculus*.

Que fais-je en ce moment, Messieurs? Est-ce une épigramme contre le passé? une plaisanterie contre la Sorbonne d'un autre siècle? Non; mais nous avions besoin de faire remarquer cet état d'une société qui avait plus d'esprit que ceux qui voulaient la gouverner, et à laquelle il fallait de nouveaux titres de pouvoir, de nouveaux motifs et une nouvelle forme d'obéissance.

Tel était l'état de la société française au dix-huitième siècle; il explique les écarts, les excès, les erreurs d'une portion des écrivains philosophes; il explique leur irrésistible puissance, l'ardeur complaisante de l'opinion à les accueillir, la maladresse et le mauvais succès du pouvoir, quand il essayait de les frapper. De même que l'anathème de la Sorbonne ne faisait que soulever le poids du livre de Marmontel, les actes de rigueur du gouvernement ne servaient qu'à donner de l'éclat, de l'importance à la philosophie. Lorsqu'au milieu des plaisirs de Paris, on faisait arrêter Diderot, ou que Marmontel était conduit à la Bastille, dont il n'a gardé d'autre souvenir que celui des excellents dîners qu'il y a faits, nulle autorité morale n'était attachée à de pareilles rigueurs; elles ne donnaient aux opinions qu'elles essayaient d'opprimer que plus de force et de malice à la fois. Aussi la philosophie avançant chaque jour, à travers de faibles résistances, commençait à inspirer une inquiétude sérieuse aux esprits les plus fins et les plus prévoyants de l'époque. Frédéric, qui devait avoir à cet égard une double sagacité, comme homme de génie et comme roi, s'alarma singulièrement. Voltaire lui demandait d'ouvrir un asile dans ses États aux philosophes trop peu libres en France, où ils étaient si puissants. Frédéric lui répondait avec une sorte de gravité :

> Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves; je ne m'y oppose pas; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent. Toutefois, à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils observent la décence dans leurs écrits.

Bien plus : il allait non pas jusqu'à excuser, mais jusqu'à concevoir le supplice si rigoureux infligé au jeune La Barre. Ce roi qui, dans sa correspondance secrète, professe le plus cynique mépris pour toutes les croyances humaines; ce roi qui prend Julien pour modèle, mais qui, loin d'être enthousiasme comme Julien, avait toute la sécheresse du sceptique le plus spirituel et le plus endurci, Frédéric, dans les dernières années de sa vie, était si fort inquiet des hardiesses de la philosophie, qu'il en voulait beaucoup moins à l'intolérance. C'est que le scepticisme seul, la doctrine de l'intérêt personnel, ne suffisent pas pour élever l'âme à une philosophie qui ne se démente pas.

Un sceptique, dans sa correspondance privée, se moque des opinions les plus saintes; mais si ce sceptique est roi absolu, il pourra bien, au profit de son pouvoir, appuyer même des préjugés tyranniques. A cet égard, Frédéric est lui-même un dernier argument contre cette philosophie de la sensation et de l'intérêt personnel : longtemps approbateur de la licence morale, la réforme lui déplaît quand elle peut toucher au pouvoir absolu; et son scepticisme même ne tient pas contre son intérêt.

Toutefois, Messieurs, cette exposition serait injuste et incomplète, si j'oubliais de rappeler qu'en présence de cette philosophie égoïste et sceptique, les doctrines de justice, de tolérance et de liberté trouvèrent aussi d'invariables défenseurs. Remarquez bien ce mouvement naturel à l'esprit humain, qui veut que, dans le combat de l'erreur et de la vérité, toujours la victoire reste à la vérité, si la force ne vient pas la compromettre en l'appuyant d'une protection brutale. On vit à la fin du dix-huitième siècle des hommes qui appartiennent à l'histoire sous d'autres rapports, M. Turgot et M. Necker, se déclarer les défenseurs de la morale la plus élevée et la plus pure. Un homme qu'on a souvent jugé avec sévérité, que les savants blâment, que les philosophes n'aiment pas, que les critiques ont censuré vivement, ramena le sentiment religieux dans les âmes. Cet homme, c'est Bernardin de Saint-Pierre. Peu m'importe qu'il se soit trompé dans sa théorie des marées, et qu'on lui ait reproché des défauts de caractère en contradiction avec sa philosophie affectueuse et douce. Bernardin de Saint-Pierre avait connu Jean-Jacques; c'était comme une espèce d'Élisée qui avait reçu le manteau de son

maître ; il avait comme lui cet amour des champs, cette imagination descriptive et passionnée qui colore avec tant d'éclat le spectacle même de la nature, et qui, mêlant à la sensation physique tout ce que l'enthousiasme spiritualiste a de plus pur, séduit les imaginations vives et les cœurs vertueux. N'oublions pas que le dix-huitième siècle, époque d'incrédulité, mais de philanthropie, a vu naître un écrivain que l'enthousiasme de l'humanité a rendu le plus touchant interprète du sentiment religieux.

J'aurais beaucoup à dire, sans achever. Mais l'année prochaine nous parlerons encore du dix-huitième siècle ; nous le verrons finir. Ce long jour qui avait éclairé l'horizon de l'Europe s'abaissera au milieu d'une nuit pleine d'orages. Ce sera sans doute un curieux spectacle d'étudier le dernier état des opinions philosophiques et morales dans cette société si près de sa ruine et de son renouvellement. Pour l'histoire de l'art, nous rechercherons aussi où s'arrêtait l'imagination à la fin de cette époque si féconde ; enfin nous examinerons ce caractère d'une littérature devenue toute politique, et, pour dernière œuvre, faisant naître la tribune. Là, nos regards détournés de la France reviendront sur l'Angleterre, pour y chercher le vivant modèle de la pensée qui gouverne par la parole. Pendant que la France est agitée de troubles civils qui nous feraient peine à voir, nous regarderons ces grands combats de la tribune anglaise, souvent animés par le récent souvenir de nos théories, ou le menaçant spectacle de nos terribles expériences. Nous mettrons en scène ces hommes supérieurs, les Fox, les Pitt, les plus grands témoignages peut-être de la puissance de la pensée : Fox défendant les libres opinions de la philosophie française, Pitt régnant par le talent de la parole, comme Richelieu avait régné par la politique et la menace. Certes, ce tableau d'un siècle où la pensée avait entrepris de changer tout, de se substituer à tout, sera dignement terminé par le nom et la vie politique de Pitt qui soutient seul le combat contre la France armée de ces doctrines, qu'elle propageait par des révolutions et des victoires. Ainsi sera complétée pour nous cette grande époque d'activité littéraire et de changement social, qui commence par des livres hardis, et finit par le renouvellement du monde.

Je sens, Messieurs, combien dans ces leçons, qu'un devoir universitaire m'oblige de terminer aujourd'hui, j'ai été loin de répondre à ce que votre bienveillance avait le droit de me demander. Pour instruire dignement la jeunesse, il faudrait déjà l'avoir instruite plusieurs fois ; et cependant, pour lui parler avec chaleur, avec intérêt, il faut une première vivacité d'âge qui n'admet pas ces expériences successives et réitérées, et qui déjà commence à s'affaiblir en moi. Je ne me flatte donc pas de pouvoir vous intéresser longtemps encore. Déjà, je le sens, j'ai moins de cette prompte mémoire, de cette action naturelle et de cette facilité d'apprendre, si nécessaire pour instruire un semblable auditoire. Aussi mon ambition est d'avoir laissé dans ces séances, non pas le souvenir de quelques paroles plus ou moins heureuses qui me seraient échappées, mais celui des sentiments qui me sont communs avec vous, de ce même amour des lois, de cette même ardeur pour toutes les vocations honorables, de ce même vœu, de cette même espérance pour le pays que nous aimons. (Applaudissements prolongés.)

TABLEAU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Troisième Partie.

1829.

PREMIÈRE LEÇON.

Esquisse générale du Cours pendant la première partie de cette année. — Revue de la critique littéraire au dix-huitième siècle. — Productions originales, nées de l'esprit nouveau de cette époque. — Application de la littérature aux affaires. — Mirabeau. — Point de vue sous lequel l'éloquence politique sera considérée en France et en Angleterre.

De longs applaudissements ayant d'abord empêché le professeur de parler : « Messieurs, dit M. Villemain, je suis vivement touché de votre accueil si cordial, et permettez-moi de le dire, si fraternel. Je suis heureux de retrouver aujourd'hui tout l'intérêt que vous m'avez montré dans une occasion bien differente, qui peut se reproduire, et que je n'éviterai jamais, quand il le faudra. » (Applaudissements réitérés.)

MESSIEURS,

L'année dernière, j'ai retracé l'influence des lettres françaises sur toute l'Europe; maintenant, il faut examiner ce que cet esprit littéraire était en France même, comment il agissait sur toute la société, ce qu'il devint, lorsqu'il n'eut plus de grands hommes pour organes. Dès lors, il faut l'avouer, le génie de la littérature française n'égala pas sa puissance. Quand vous avez ôté ces quatre grands esprits, Voltaire, Montesquieu, Buffon et Rousseau, vous trouvez bien encore une nation toute imprégnée d'esprit, pleine d'ardeur pour la philosophie et les arts; mais vous ne rencontrez presque plus d'hommes supérieurs et de talents originaux. Voilà ce qui nous reste à étudier du dix-huitième siècle.

Ces grandes applications que l'éloquence avait reçues dans l'âge précédent ne se retrouvaient plus; et les nouvelles idées qui les remplacent étaient exprimées sans génie. L'éloquence de la chaire, cette éloquence qui avait eu longtemps une si grande autorité morale, une domination naturelle et avouée sur les esprits, passe à des abbés qui veulent avoir des bénéfices, à des rhéteurs ingénieux, à des hommes de talent, mais qui n'ont pas ou n'osent avouer cette foi inexorable, si puissante pour la parole. Oh! que nous sommes tombés, lorsque du génie sublime et victorieux de Bossuet, lorsque de l'éloquence persuasive de Massillon, nous venons écouter les phrases élégantes, la théologie académique de l'abbé Poulle!

A ces grands intérêts, à ces grands sujets de la chaire chrétienne, qui sont pris hors de l'empire du temps, on avait substitué des séductions mondaines de langage; et l'éloquence religieuse était devenue toute temporelle. Que dans la *réforme* j'entende un discours chrétien, où l'argument théologique disparait pour faire place à l'argument moral, rien ne me choque, ne m'étonne; ce discours est en rapport avec les idées du culte protestant. Mais lorsque je vois le Père Neuville, jésuite, pour flatter l'esprit de son siècle, faire un discours sur *l'humeur*, sur *l'affabilité*, sur une sorte de vertu mondaine et sociale, je sens qu'il a perdu à la fois son caractère et sa puissance. Rien d'entraînant, rien d'élevé ne peut sortir d'un tel sujet. Quand on craint et qu'on évite sa propre croyance, peut-on l'imposer à ses auditeurs? L'éloquence a besoin d'être une conviction avant d'être un talent. Ce dix-huitième siècle, si vanté pour la domination qu'il a exercée sur les esprits, a-t-il donc manqué de force oratoire? Non; mais elle avait changé de forme avec les opinions du temps; et nous serons étonnés de la place où nous la trouverons quelquefois.

Au premier coup-d'œil, on n'aperçoit dans le dix-huitième siècle, séparé de ses principaux génies, que la littérature agissant sur elle-même, la littérature devenant elle-même son objet de contemplation et d'étude. Ici se présentent ces rapports que nous avons déjà quelquefois indiqués, entre la littérature active, image de la vie, et la littérature artificielle, ingénieux reflet des livres. Une grande partie du dix-huitième siècle, qui fut cependant si novateur, a été consacrée à cette littérature artificielle. La critique qui est la forme la plus générale de cette littérature, voilà ce qui se présente à nous dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il n'est pas un grand écrivain qui

échappe à ce désir, à ce besoin d'analyse critique. Il semble qu'après de nombreuses innovations en théorie, la réforme réelle ne s'étant pas encore produite, le talent manquait de but et de carrière, et revenait sans cesse à la seule contemplation de l'art. Vous voyez Buffon faire un discours sur le style; vous voyez Montesquieu donner des préceptes de goût; Voltaire, ce génie du siècle, dans sa volumineuse collection, est plus critique encore qu'historien et poëte. L'époque et les institutions le ramènent à cet emploi subalterne des forces de sa pensée; c'était presque la seule tâche offerte aux talents du second rang, à Thomas, à La Harpe à Marmontel, à Barthélemy, Chamfort, enfin à presque tous les hommes célèbres du dix-huitième siècle, qui ne furent pas des esprits originaux.

Cicéron, orateur et consul, a prodigué ses veilles à l'analyse la plus attentive et la plus minutieuse de l'éloquence: c'est que l'éloquence, dans l'antiquité, était quelque chose de plus haut et de plus sacré que parmi nous; elle était la première puissance et la première sauve-garde; elle était toute la publicité, la parole, l'imprimerie, la liberté, tout ensemble. Vous ne vous étonnerez pas maintenant de voir dans Cicéron ces élans d'enthousiasme, lorsqu'il parle de la gloire d'un orateur, et qu'il se souvient de la sienne. Dans les États modernes, le même pouvoir suivait-il le talent de la parole? Non sans doute; mais l'état de la civilisation moderne attachait un autre intérêt non moins grand à l'étude des lettres. Il ne s'agit plus, comme dans l'antiquité, d'une seule langue et d'une seule nation, s'étudiant elle-même ou étudiant les Grecs. Plusieurs nations se sont avancées à la fois dans la carrière des arts; plusieurs époques rivalisent. De là cet esprit d'analyse et de comparaison, cette science des lettres qui devait occuper tant de place dans le dix-huitième siècle.

Maintenant, Messieurs, analyserons-nous des analyses, critiquerons-nous longuement des ouvrages de critique? N'est-ce pas une tâche ingrate? Mais y manquer serait-ce représenter le dix-huitième siècle?... A cette époque, les lettres se servaient de point de vue à elles-mêmes, en attendant un autre intérêt. Voyez, dans les ouvrages du temps, avec quelle ardeur les salons de Paris étaient préoccupés d'une pièce de vers, passionnés pour une lettre de Voltaire; voyez aussi ces mêmes salons, lorsque le premier souffle des intérêts politiques vient les agiter, leur fougue se retourne, et va se jeter sur ce nouvel aliment. Mais aujourd'hui que les questions littéraires qui agitaient le dix-huitième siècle sont bien refroidies, comment parcourir cette longue série de critiques? Nous ne mettrons pas de noms propres en tête de nos chapitres. Un nom propre n'est expressif qu'autant qu'il indique un système, une pensée. Ainsi, nous chercherons d'une manière générale quelle était la critique littéraire dans le dix-huitième siècle; quelles innovations elle approuvait; quelles idées elle se faisait de l'originalité et du goût; comment elle concevait le génie antique et le génie moderne. Nous nous demanderons si au milieu d'une société amollie, dans une vie toute de plaisir et de dissipation, le dix-huitième siècle pouvait avoir le sentiment le plus vrai de l'antiquité, et pouvait le manifester. Nous nous demanderons s'il pouvait heureusement s'enrichir de l'imitation étrangère. Ici se présenteront les tentatives et les théories de changement faites à cette époque. Voltaire avait, dit-il lui-même, ramassé des diamants dans la fange de Shakspeare, et se plaisait à les polir et à les faire briller à tous les yeux; mais plus tard, la gloire de Shakspeare étant évoquée contre la sienne, il fulminera contre Shakspeare les anathèmes d'un goût dédaigneux; il voudra le replonger dans cette fange, et l'appellera *Gilles*. Alors viendront d'autres imitateurs du poëte anglais. Ces révolutions du goût tenaient-elles à l'esprit de hardiesse ou à la satiété? Nous l'examinerons.

Les tentatives des novateurs, comment se faisaient-elles? Avec une timidité maladroite. Ils ne traduisaient de Shakspeare que ses défauts, et dédaignaient son naturel, sa simplicité. Les traducteurs de Shakspeare, dans le dix-huitième siècle, l'ont rendu lourd, rhéteur, et l'ont chargé de plates périphrases. Le poëte anglais vous peint-il la passion violente, forcenée de son Othello : au milieu des mouvements qu'il donne à cette âme naturellement féroce, il lui échappera des expressions d'une grâce que Racine aurait enviée. Si Othello voit descendre sur le rivage de Chypre la jeune Desdemona, qui a bravé tous les périls pour le suivre, il la salue de ces simples et gracieuses paroles : O ma belle guerrière! Les traducteurs mettront : Aimable enfant!... intéressante orpheline! et, après cela, on pourra leur dire : « Vantez-vous d'avoir tué un poëte. »

Ce goût de pompe, de dignité, de haute convenance, que le dix-septième siècle avait imprimé à la littérature, et qui se produit avec tant d'éclat dans les ouvrages des grands hommes de cette époque, ne se conservait que d'une manière artificielle dans le dix-huitième siècle; et par là, peut-être, l'antiquité si simple n'était pas mieux comprise que les littératures étrangères.

Si je cherche le génie de la Grèce dans l'ouvrage du savant, de l'ingénieux Barthélemy, je suis souvent trompé; la vérité même de son érudition semble altérée par le goût factice de son temps. Épaminondas est rapetissé par le voisinage d'un Fran-

çais de Paris, qui s'appellera Philotas. Ai-je lu dans la retraite des dix mille de Xénophon, cet éloge si vrai, si touchant, si naïvement républicain de quelques guerriers morts pour leur pays : *Ils moururent irréprochables dans la guerre et dans l'amitié;* que j'ouvre maintenant les pages de l'élégant Barthélemy, j'y trouve sous des noms grecs une épitaphe d'un genre bien différent, qui renferme une allusion flatteuse pour M. le duc de Choiseul : *Je veux qu'on grave profondément sur mon tombeau ces paroles : Il obtint les bontés d'Arsame et de Phédiame. Il obtint les bontés*... Quel anachronisme de langage dans un pareil sujet !

C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle, ce défaut de costume et de vérité, que l'on a trop reproché à Racine, se reproduisait sans cesse et n'avait pas la même excuse.

Cependant, cette critique, ce goût de la littérature, pour elle-même, qui était devenu la passion du dix-huitième siècle, essayait de créer une éloquence nouvelle. Un homme d'une âme élevée, Thomas, qui aimait la gloire comme on ne l'aimait guère dans le dix-huitième; car on cherchait surtout la vogue et le bruit; Thomas, par des veilles assidues, voulut se créer une réputation d'orateur; il s'est flatté d'être un grand homme; il a cru qu'en faisant, pour l'Académie française, les éloges du maréchal de Saxe et de Duguay-Trouin, qu'en imaginant l'éloge de Marc-Aurèle, il trouverait cette puissante émotion, cette vie de la parole qui faisait la grande éloquence antique. On souffre presque à songer que ce noble et rare talent a été dominé toute sa vie par une illusion dont il n'aurait pu être détrompé sans une amère douleur? Mais ne voit-on pas tout d'abord que ces discours, prononcés vingt ans après l'événement, qui n'avaient ni l'autorité de la religion, ni la solennité de la mort, ne sont que des œuvres de rhéteur? Aussi ce n'est pas comme orateur, mais comme savant critique, comme appréciateur éloquent du génie littéraire que Thomas a mérité sa renommée.

La critique, Messieurs, à laquelle retombaient tous ces hommes du dix-huitième siècle qui cherchaient l'originalité, se présente sous trois formes : la forme dogmatique, historique, conjecturale.

La première est la critique d'Aristote; elle n'a pas pour objet de produire, de demander de nouveaux chefs-d'œuvre. Aristote traite l'éloquence et la poésie comme la nature : il constate ce qui a été fait, il ne cherche point à inspirer ce qu'il faut faire, et les préceptes qu'il pose sont comme des lois générales qu'il a tirées des faits de l'intelligence.

La forme historique, appliquée à la critique littéraire, est plus féconde et plus variée; elle est durable, et se rajeunit par le mouvement de l'esprit humain. On la voit s'introduire et même occuper trop de place dans presque tous les ouvrages du dix-huitième siècle.

Voltaire enferma dans l'histoire une foule de détails sur les lettres. Le dix-septième siècle, dépeint par ce brillant génie, nous laisse souvent oublier les événements politiques qui troublaient l'Europe, pour nous occuper du progrès des arts, et nous faire assister aux créations de l'éloquence et de la poésie. La critique peut suivre cet exemple, en mêlant l'histoire à la littérature, comme Voltaire mêlait la littérature à l'histoire.

La dernière forme de critique est la critique conjecturale, qui a l'ambition de pousser les esprits en avant, de leur ouvrir des routes qu'on n'a pas encore tentées, de dire enfin, comme un pilote habile : Allez là, naviguez vers ce point, vous découvrirez quelque terre nouvelle. Cette critique a été presque étrangère au dix-huitième siècle; il était trop content de lui, pour imaginer rien au-delà de lui-même; il s'étudiait, se proposait pour modèle à lui-même, se copiait sans cesse. Il y avait, à cette époque, plus de salons que de cabinets d'étude; on pensait pour les autres et non pour soi; on innovait selon la mode, et non d'après une rêverie capricieuse et solitaire.

A la même époque, au contraire, chez une nation savante, spéculative, ingénieuse, en Allemagne, un grand travail d'esprit se faisait dans le champ de la critique conjecturale. Un homme de talent n'inventait pas; mais il inventait comment il fallait inventer. Il ne faisait pas une tragédie, un poème épique; mais, dans l'ardeur de ses illusions poétiques, dans le vague de ses espérances, regardant à droite, à gauche, les Grecs, les Français, Shakspeare, il s'ingéniait pour concevoir quelque chose que l'on n'eût pas pensé, pour trouver quelque route où l'on n'eût pas marché, et la proposait à l'émulation de ceux qui voudraient s'y élancer avec lui ou sans lui. De là, Messieurs, dans la littérature du dix-huitième siècle, en Allemagne, des gloires qui se succédaient comme des systèmes, tandis que le caractère de la gloire est d'avoir quelque chose de permanent et d'universel : ce sont les paroles de Cicéron, qui s'y connaissait. Et le génie semblait naître de la critique, au lieu de l'inspirer. En France, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Diderot donna l'exemple de cette critique conjecturale. Il avait, comme les Allemands, quelque chose de désordonné, le goût de l'extrême naturel et la facilité de tomber dans l'affectation. Diderot commença une réforme dramatique par un traité, et fut novateur en théorie, avant de l'être en fait.

Il en fut autrement de Ducis. Le bon Ducis, homme éloquent, homme inspiré, quoiqu'il n'ait presque fait que traduire, homme original qui copiait souvent, Ducis n'avait fait aucune théorie; seulement il avait lu Shakspeare dans des traductions. Son esprit avait été saisi des traits de cette nature si simple et si forte; il avait eu le frisson de Shakspeare, comme dit un Anglais. Il fit des tragédies jetées dans le moule français, il est vrai: Shakspeare était entré là-dedans, comme il avait pu; on l'avait rapetissé, dépouillé, ébranché, pour ainsi dire. Ces scènes monstrueuses, ces larges développements, cette liberté illimitée de temps, de lieu, avait disparu; on l'avait emboîté dans la règle des vingt-quatre heures. Pour épouvanter les spectateurs et la mère d'Hamlet, pour lui arracher l'aveu de son crime par la terreur, on n'avait pas osé, comme Shakspeare, ramasser sur la route une troupe de comédiens ambulants, et leur faire jouer une tragédie dans une tragédie. Ducis avait pris gravement une urne: une urne! c'est quelque chose de plus régulier; il y avait déjà une urne dans Oreste. C'est un moyen grec (on rit), admis, incontestable. Du reste, la terreur est également sortie de cette épreuve. La scène admirable où Hamlet presse sa mère de jurer sur la cendre de son père, cette crise du remords qui fait rebrousser le faux serment de la mère d'Hamlet, tout cela est neuf, dramatique, hardi. Malheureusement, dans le reste de l'ouvrage, le naturel de Shakspeare est détruit, les termes abstraits et métaphysiques abondent; mais il y a une force poétique, l'âme de Ducis, qui se mêle à tout et qui anime l'ouvrage en dépit du faux système. Le poëte français ne peut pas hasarder, comme son modèle, de grandes apparitions d'ombres. Voltaire l'avait essayé; et quand on avait vu une ombre qui venait se promener dans le palais de Ninus, tout le monde avait trouvé cela extraordinaire; il avait donc fallu renoncer à cet appareil tragique; il avait fallu recourir à des choses connues, usitées, un songe, par exemple (on rit); mais Ducis, dans la peinture de ce songe, mit une expression énergique et terrible.

Plus réfléchi, mais non poëte comme Ducis, Diderot n'avait tenté qu'en prose sa révolution dramatique; c'était ce qu'on a nommé le drame bourgeois, la parfaite représentation de la nature; non plus de la nature choisie, mais de la nature habituelle dans ses moindres détails. On avait pensé à cela dès le dix-septième siècle. Vous connaissez ce passage où Labruyère se moque de la minutieuse exactitude à retracer tous les petits faits de la vie commune. Diderot, en faisant la tentative de mettre la vie réelle sur la scène, aurait pu certainement s'élever à un haut degré de vigueur et d'originalité. Car la vie réelle, ce ne sont pas ces détails matériels, c'est le naturel des passions. Les détails peuvent être vrais; mais si le style est emphatique, affecté, tandis que les actions sont vulgaires et communes, vous n'y gagnerez rien; le faux est déplacé, mais il existe; il est dans le langage, au lieu d'être dans la décoration. *Le Père de Famille* et *le Fils Naturel* sont écrits, aux accidents de talent près, comme la traduction de Shakspeare par Letourneur. C'est une emphase perpétuelle; c'est une exaltation de tous les sentiments, c'est une surcharge des sentiments par les expressions; c'est l'opposé, dans le style, de la vérité, que l'on cherchait par le costume. Ainsi, Messieurs, la critique littéraire dans le dix-huitième siècle peut nous offrir une étude historique, mais non pas l'exemple d'une innovation de théorie justifiée par d'heureuses créations.

L'intérêt nouveau qui devait passionner les esprits n'était pas venu. La réforme de toutes les idées était déjà faite; la réforme d'aucune des institutions n'avait eu lieu. Ainsi les esprits s'exerçaient dans le vide; ils faisaient des discours académiques, parce qu'ils n'avaient pas autre chose à faire; ils mettaient des hardiesses dans une tragédie, parce qu'ils ne pouvaient pas exprimer des vérités ailleurs. On voyait une lutte entre le mouvement prodigieux de la nation et l'étroite barrière qui l'enfermait de toutes parts; mais quelque chose annonçait le moment où cette barrière tomberait d'elle-même. Rien n'était changé extérieurement; et cependant tout était changé: les formes, les hiérarchies étaient les mêmes; la foi vivifiante qui les avait animées n'existait plus. Les parlements, si puissants, si vénérés au milieu de la persécution et même de la révolte, dans le seizième siècle, ces parlements que, sous la main dominatrice de Louis XIV, on avait vus encore graves, irréprochables, sévères, vous les voyez faibles et agités dans le dix-huitième siècle: un coup d'état d'un homme médiocre et violent les fait disparaître; et Voltaire en félicite avec admiration le chancelier Maupeou, parce que Voltaire ne voyait dans le parlement, dernier défenseur des libertés publiques, qu'un corps mécontent de ses hardiesses irréligieuses. Une double révolution sociale s'était donc faite. Le principe qui avait animé ces corps était tombé; et l'esprit de liberté, qu'ils avaient protégé, invoquait un autre appui.

Cet événement fit naître les occasions dont le talent avait besoin pour grandir. Bientôt ce ne sera plus l'éloquence académique, la critique littéraire qui tiendra la première place; ce ne sera plus la philosophie vague; ce ne sera plus la contempla-

tion de l'esprit occupé à se regarder lui-même. La lutte va s'élever entre deux opinions qui veulent se détruire l'une l'autre. Les talents viendront alors; ils auront carrière.

Si vous aviez vécu au dix-huitième siècle, Messieurs, que le matin, vous promenant au Jardin des Plantes, vous eussiez remarqué un homme alors obscur, Bernardin de Saint-Pierre, qui passait de longues heures à étudier la botanique; que le soir, parcourant les salons de Paris, vous eussiez rencontré Beaumarchais dans l'inquiétude des spéculations, dans le mouvement des intrigues, dans l'agitation de son procès contre le parlement Maupeou, ayant du crédit à la cour, mais poursuivi, *blâmé*, vous eussiez vu dans le même jour les deux talents originaux, les deux vrais écrivains de l'époque. Ce sont sans doute deux diversités bien étranges; c'est le contemplatif au plus haut degré, et l'homme actif; c'est le rêveur solitaire, l'écrivain mélancolique, capricieux; et l'écrivain industrieux, ardent, habile au succès, faisant des mémoires judiciaires et des drames. Eh bien, la littérature du dix-huitième siècle ne présente, pendant quarante ans, d'esprits originaux que ces deux hommes. C'est que, dans la carrière de l'esprit, il n'y a, pour ainsi dire, que ces deux grandes originalités; de la solitude, ou de l'activité, de la méditation repliée sur elle-même, s'élevant par une pensée intérieure à tout ce que l'amour de l'humanité a de plus bienfaisant et de plus noble; ou bien du talent novateur qui se mêle à tout, agite et domine l'opinion. Pour compléter le tableau du dix-huitième siècle, et pour l'intelligence de l'art et de la nouveauté politique qui change les bornes de l'art, nous nous arrêterons devant ces deux esprits qui avaient une physionomie si diverse.

Un écrivain de nos jours, singulièrement vif et spirituel, s'est plu à comparer Sheridan et Beaumarchais, l'un et l'autre obscurs, pauvres, nés de leurs œuvres, parvenus par le talent; mais l'un, en faisant des comédies, arrive à la chambre des communes, puis au ministère; le crédit de cour ne suffit pas à l'autre pour s'élever un peu; il lui faut un procès. Ce fait n'est point particulier à Beaumarchais; il appartient à toutes les nouveautés, à toutes les puissances de cette époque. S'élever par l'éclat pur et paisible de la littérature était réservé à bien peu d'hommes. Au milieu de l'agitation des esprits, à mesure que la société avançait vers un dénoûment commencé depuis la régence, vous voyez se multiplier les hommes qui se produisent par le bruit et par l'influence politique. C'est alors qu'aux parquets des parlements de France retentit une éloquence nouvelle, celle des Servan, des Lachalotais, des Montclar. Si nous cherchons du génie dans ces hommes, nous ne le trouverons pas, quoiqu'ils aient exercé une grande puissance. Tel est le sort de la littérature active qui se mêle aux événements; son succès n'est pas la gloire. Souvent, lorsque les passions qui l'inspiraient ont disparu, lorsque le bien qu'elle a réclamé s'est accompli, lorsqu'elle a réussi dans son œuvre enfin, il ne reste plus d'elle qu'un souvenir. C'était une illusion faite aux contemporains; la postérité, en consacrant les intentions utiles et généreuses, n'admire que le génie. Mais indépendamment du mérite de ces hommes, il faut noter leurs efforts, parce qu'ils marquent une époque nouvelle. La réforme politique occupait tous les esprits: c'était la réforme appliquée à la législation criminelle que demandait Dupaty; c'était la réforme appliquée à l'administration du royaume, que Necker et Turgot préparaient, sans le vouloir, par d'éloquents écrits. C'était la réforme sociale que demandait le vertueux Malesherbes, éloquent défenseur de la liberté publique, avant d'être martyr du trône; c'était la même réforme que demandait ce Mirabeau, que nous attendons depuis une heure, et qui a été l'orateur du dix-huitième siècle.

Combien se justifie, par son exemple, la remarque déjà faite sur les étranges efforts dont un homme avait besoin pour arriver à la renommée, à travers tous les obstacles qu'opposait cet ordre social, à la fois si puissant et si faible? Deux duels, un enlèvement, quatre lettres de cachet, un procès criminel, et un procès en séparation, voilà les moyens de célébrité de Mirabeau, voilà sa présentation au public. Cependant il était d'une naissance illustre: gentilhomme de Provence, il appartenait à la classe des nobles possédant fief; son père, le marquis de Mirabeau, était considérable par son nom, sa fortune, et par plusieurs écrits consacrés à des généralités philanthropiques, quoiqu'il eût obtenu cinquante-quatre lettres de cachet contre sa famille.

Nous verrons le génie oratoire renaître au milieu des orages de la vie à demi-romanesque, à demi-coupable du jeune Mirabeau, puis se produire avec éclat à la faveur des premières mutations politiques. Cette éloquence, qui, sous des formes si différentes, tour à tour est sortie des agitations de la liberté, ou des méditations de la loi religieuse, du forum ou du cloître, Mirabeau semble nous la rendre, au milieu des scandales de sa vie tumultueuse. Lui-même disait, de l'un de ses mémoires contre sa femme, avec cet orgueil qu'il opposait au sentiment de ses vices: « Si ce n'est pas là de l'élo- « quence inconnue à nos siècles barbares, je ne « sais quel est ce don du ciel, si rare et si grand! »

Quelque temps encore: que la carrière s'agran-

disse; que les passions politiques succèdent aux scandales privés; que l'approche des états-généraux appelle en Provence Mirabeau, qui semblait dégradé par ses fautes et par le malheur; là, vous apercevez tout à coup la puissante nouveauté qui va changer la France; vous entendez une voix telle que vous n'en avez pas encore entendu, s'écrier dans cette assemblée, d'où la noblesse repousse le noble qu'elle appelle transfuge : « Ainsi périt le « dernier des Gracques; mais, avant d'expirer, il « lança de la poussière vers le ciel, en attestant « les Dieux vengeurs; et de cette poussière naquit « Marius, Marius, moins grand pour avoir exterminé les Cimbres et les Teutons que pour « avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la noblesse. » Quelques jours encore, l'homme qui avait prononcé ces mots terribles arrête une émeute, contient le peuple de Marseille, tout en l'excitant par son éloquence familière; il le veut paisible, mais paisible par lui, et par sa parole; vous reconnaissez l'orateur; vous voyez renaître le génie des Gracques.

Bientôt cette France, qui était devenue un immense auditoire entraîné par une foule d'écrivains, va se concentrer dans une seule assemblée, où ne dominera plus que la parole. C'est là que paraît l'orateur moderne, l'orateur des intérêts politiques, les plus grands après ceux de la religion, et les plus faits pour inspirer une vive et soudaine éloquence. Ne me demandez pas ce que fut Mirabeau selon les maximes de la morale, mais ce qu'il fit, et quelle puissance il exerça sur les autres hommes.

Personne de vous, peut-être, ne l'a connu; mais si nous consultons les mémoires du temps, si dans ses paroles à demi-figées sur le papier nous cherchons à reconnaître l'inspiration primitive, nous voyons un homme audacieux par le caractère autant que par le génie, attaquant avec véhémence lorsqu'il aurait eu peine à se défendre, faisant passer le mépris qu'on lui avait d'abord montré pour le premier des préjugés qu'il veut détruire, y réussissant à force de hardiesse et de talent, et ressaisissant par l'éloquence l'ascendant sur les passions populaires qu'il cesse de flatter. Ces dons naturels, cette voix tonnante, cette action, tout cela était enseveli dans les livres des rhéteurs; mais tout cela est ressuscité par Mirabeau. Cet homme était né orateur; sa tête énorme, grossie par son énorme chevelure; sa voix âpre et dure, longtemps traînante, avant d'éclater; son débit, d'abord lourd, embarrassé, tout, jusqu'à ses défauts, impose et subjugue.

Il commence par de lentes et graves paroles qui excitent une attente mêlée d'anxiété. Lui-même il attend sa colère; mais qu'un mot échappe du sein de la tumultueuse assemblée, ou qu'il s'impatiente de sa propre lenteur, tout hors de lui, l'orateur s'élève. Ses paroles jaillissent énergiques et nouvelles; son improvisation devient pure et correcte, en restant véhémente, hardie, singulière; il méprise, il menace, il insulte. Une sorte d'impunité est acquise à ses paroles comme à ses actions. Il refuse des duels avec insolence, et fait taire les factions du haut de la tribune.

Cette puissance oratoire le suit partout avec une majesté théâtrale. Après la séance fameuse où tous les nobles de l'assemblée avaient abandonné leurs titres, le comte Mirabeau n'avait plus été désigné dans les feuilles publiques que sous son ancien et obscur nom de famille, *Riquetti*. La plaisanterie parut mauvaise à l'orgueilleux tribun; et, s'approchant des logographes en descendant de la tribune: *Avec votre Riquetti, dit-il, vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours.*

Les discours médités de Mirabeau surpassaient encore, pour la vigueur et la logique, sa parole improvisée. A la vérité, il a des hommes de talent à son service; il a des ouvriers qui travaillent à son éloquence; il est parfois plagiaire à la tribune, comme il l'était dans les gros volumes qu'il compilait pour vivre, pendant les mauvais jours de sa jeunesse; mais il est plagiaire inspiré, et par un mouvement, par un mot, il rend éloquent comme lui ce qu'il emprunte aux autres.

Cet examen du génie de Mirabeau sera presque exclusivement une étude historique. Il y aurait de la petitesse à mesurer, d'après les règles du goût, cette parole qui fut une action si dominante. Mais puisqu'elle fut si puissante, elle était sans doute animée d'une grande verve de passion et de génie. Après Mirabeau, nous ne chercherons pas plus avant dans nos troubles civils. Que demander à des temps où la parole, après avoir été la plus puissante des actions, était devenue le plus irrésistible des désordres, et n'était plus maîtresse d'elle-même?

C'est une belle chose que la gloire; et l'antiquité nous a transmis assez d'admiration pour ces hommes qui, après avoir défendu avec courage leur pays, ou même leur parti, avaient la tête tranchée, et ne paraissaient plus que comme des victimes à cette tribune qu'ils avaient illustrée de leur génie.... Mais, dans nos troubles civils, les sacrifices sont trop fréquents, les victimes trop nombreuses; il y a trop de sang, pour qu'on s'arrête à étudier le talent sur des échafauds et des ruines.

Un autre sujet, que je vous avais annoncé l'année dernière, occupera notre attention. Il aura

pour vous quelque nouveauté. Cette éloquence politique qui troublait la France, nous la verrons en Angleterre plus calme et autrement puissante. Nous entendrons, dans le parlement britannique, le contre-coup des orages de notre tribune. Sans adopter le point de vue des insulaires, nous trouverons dans cet éloignement quelque chose de plus désintéressé et de plus calme qui favorise la réflexion. Nous concevrons mieux quand nous verrons les craintes de Pitt, quand nous l'entendrons dans le parlement se débattre contre son puissant adversaire, et trembler à la fois au nom de Fox et de la France; nous concevrons mieux quel était ce prodigieux mouvement des esprits qui, né à Paris, se perpétuait dans toute l'Europe avec tant de violence et de rapidité.

Je ne sais si les Anglais eux-mêmes sont assez sensibles à leur gloire de tribune.

M. Hume ne croit pas à cette gloire.

« De toutes les nations polies et savantes, dit-il, « la Grande-Bretagne, seule, possède un gouvernement populaire, et admet au partage de la législation des assemblées assez nombreuses, pour que « l'on y suppose le pouvoir de l'éloquence. Mais « quels orateurs pouvons-nous citer? où peut-on rencontrer les monuments de leur génie? On trouve, « il est vrai, dans nos histoires, les noms de quelques personnes qui dirigeaient les résolutions de « notre parlement; mais, ni eux-mêmes, ni les autres, n'ont pris la peine de conserver leurs discours; et l'autorité qu'ils exerçaient semble avoir « tenu plutôt à leur expérience, à leur sagesse, « à leur crédit, qu'au talent de l'éloquence. »

En effet, dans la révolution anglaise, il n'y eut qu'un homme éloquent; et c'est celui qui aurait pu se passer de l'être, grâce à son épée, Cromwell. Hormis Cromwell, éloquent parce qu'il avait de grandes idées et de grandes passions, la révolution anglaise n'inspirait que des rhéteurs théologiques, en qui la vérité du fanatisme même était faussée par un verbiage convenu.

Plus tard, et du temps de M. Hume, le parlement britannique eut des orateurs. Lord Chesterfield nous représente ainsi le premier Pitt, qui fut depuis lord Chatam : « Il égala d'abord les plus « anciens et les plus habiles. Son éloquence était « variée; et il excellait par la discussion comme « par le mouvement; ses invectives surtout étaient « terribles et prononcées avec une telle énergie « de diction, avec une dignité si sévère d'action et « de parole, qu'il intimidait ceux qui voulaient et « pouvaient le mieux le combattre. Les armes leur « tombaient des mains; et ils frissonnaient sous « l'ascendant de son génie. »

Pour qu'un juge délicat et moqueur, tel que Chesterfield, prodigue tant de louanges, il fallait l'autorité d'un bien rare talent. Nous tâcherons d'en recueillir les débris épars.

Plus tard, vous verrez M. Pitt, ministre à vingt-deux ans, accomplir déjà cette œuvre difficile du gouvernement par la parole; lutter longtemps contre la haine d'une portion de l'aristocratie et contre toute la puissance des passions populaires.

Ne sera-t-il pas intéressant de rechercher, de reproduire devant vous quelques-uns des combats oratoires qui signalèrent cette vie agitée et glorieuse?

Lorsque Sheridan balance la puissance du gouvernement britannique par un discours, vous croyez revoir le génie des républiques anciennes; mais une raison plus haute et forte, une politique plus savante domine tous ces mouvements de la parole moderne.

M. Hume dit quelque part : « Les grands intérêts nous manquent; nous n'avons pas de Verrès. » Mais l'Inde, avec ses cent millions d'habitants subjugués, si doux, si faciles à se laisser piller, n'offrait-elle pas un champ assez vaste à l'ambition anglaise? Et lorsqu'un colonel Clive dépouillait et opprimait les petits rois de l'Inde, lorsqu'un lord Hastings dominait avec tant de rapacité, les matériaux d'indignation manquaient-ils donc à l'éloquence? Nous la retrouverons, je l'espère. Pour l'honneur de l'éloquence, il faut qu'elle ait été mise en mouvement cette fois. Grandeur des sujets, immensité des intérêts politiques débattus, sentiments d'humanité et de générosité faciles à invoquer, lutte violente d'ambition, tout s'offrait dans cette cause, et Burke y portait la parole; cependant, nous le verrons, la sublime idée de l'éloquence antique n'y fut point égalée. Cicéron disait à quelques hommes de son temps : *Non vobis deest ingenium, sed oratorium deest ingenium.* « Ce n'est pas le génie qui vous manque, « mais le génie oratoire. »

M. Hume, qui écrivait avant l'époque la plus glorieuse et la plus féconde du parlement britannique, semble appliquer à ses concitoyens cette sentence de Cicéron. « Il y a, disait-il, je l'avoue, dans « le tempérament et le génie anglais, quelque « chose de peu favorable au progrès de l'éloquence « et qui rend tous les efforts de ce genre plus dangereux et plus difficiles, parmi nous, que chez « toute autre nation. Les Anglais sont remarquables par le bon sens, ce qui les met en défiance « contre les tromperies de la rhétorique et de l'élégance. Ils sont aussi particulièrement modestes; et ils trouveraient de l'arrogance à présenter aux assemblées publiques, autre chose « que la raison, et à vouloir les conduire par la pas-

« sion ou la fantaisie. Peut-être me permettra-t-on « d'ajouter que nos concitoyens ne sont pas géné- « ralement fort remarquables par la délicatesse du « goût et la sensibilité pour les arts. Leurs facultés « musicales, pour me servir de l'expression d'un « noble auteur, sont médiocres et froides. De là, « leurs poëtes tragiques, pour agir sur eux, ont « recours au sang et au meurtre; et leurs orateurs, « privés de tout moyen semblable, ont renoncé à « l'espérance de les émouvoir, et se sont confinés « dans le raisonnement et la discussion. »

En vérité, si ce reproche est fondé, la modestie des Anglais ne serait pas une excuse suffisante. Peut-être trouverait-on un autre motif dans quelques circonstances des mœurs et des usages de cette grande nation; peut-être les formes même de la discussion établie, cette autorité des précédents, cette jurisprudence parlementaire, qui restreint les débats, ont-elles souvent gêné l'éloquence, sans pourtant arrêter celle de Fox. Certes, lorsque le génie d'un Chatam, d'un Pitt, d'un Fox, d'un Shéridan est emporté par quelque grand intérêt de politique ou d'honneur national, lorsqu'ils regardent le continent, lorsqu'ils sortent de leur île, en la prenant pour point d'appui, lorsqu'enfin il s'agit pour eux de la liberté de l'Amérique, ou de l'envahissement de l'Europe, toutes ces petites entraves disparaissent; et leur âme monte aussi haut que peut aller la puissance de la parole; mais ces grands effets sont rares.

Peut-être, Messieurs, parmi les peuples appelés à la sage liberté des temps modernes, en est-il chez qui le mélange de l'imagination et du raisonnement, de la force et de la vérité doit se produire avec plus d'éclat que chez les Anglais. La nation qui, longtemps privée de droits politiques, s'est illustrée par de si éloquents écrivains, ne doit pas manquer d'orateurs. On peut le croire, en songeant au passé et à l'avenir de la France; et déjà les exemples ne nous manqueraient pas, si nous pouvions les nommer.

DEUXIÈME LEÇON.

Digression sur le caractère général de la critique. — Époque et forme de la critique dans l'antiquité grecque. — Influence de l'imitation et de l'analyse sur les lettres romaines. — Comment la littérature ancienne se réduisit à la critique. — Renouvellement des idées par le christianisme. — Age nouveau de la critique, après le Dante. — Renaissance du goût en Italie. — Enthousiasme littéraire du seizième siècle. — Haute critique dans le siècle de Louis XIV. — Son influence sur le siècle suivant.

Messieurs,

Je vous ai promis une assez grande variété d'objets dans nos séances; mais non pas un intérêt égal; et je crains que certaines questions dont il faudra nous occuper ne justifient bien peu et ne fassent disparaître cette nombreuse affluence. De quoi vais-je d'abord vous entretenir? encore de la critique : c'est presque vous parler de moi-même; et cependant, achèverais-je le tableau du dix-huitième siècle, indiquerais-je suffisamment les caractères de cette époque, si je passais trop vite sur ce qui fut sa destinée, son étude, et en partie sa gloire, sur ce qui occupa tant de place dans le génie de Voltaire, et faisait tout le génie d'un autre?

Ainsi, Messieurs, avant d'arriver à ce que vous attendez, à cette éloquence active, animée, réelle de la tribune britannique, je vais vous retenir quelque temps; je vais vous faire languir dans les détails sur la théorie et les révolutions du goût.

Que de questions, cependant, inférieures sans doute aux grands intérêts qui préoccupent les esprits, et à ces hautes études qui les poussent en avant, mais utiles et curieuses, se lient à ces recherches! La question du goût en général et du goût national; la question du beau, de la vérité dans les arts, de la décadence et du progrès.

Une des idées, Messieurs, qui se présentent le plus souvent dans les écrits, dans les discours de notre temps, une idée que tout le monde doit croire un peu, parce qu'elle flatte tout le monde, c'est l'idée du progrès continu des connaissances; c'est l'idée de ce noble et beau développement de l'esprit humain, si manifeste dans chaque nation civilisée, et plus manifeste encore dans le mouvement commun de l'Europe.

Cependant lorsqu'on ramène ses regards sur l'étude des lettres, cette espérance semble contredite et démentie. C'est un lieu commun, c'est un axiome, qu'il y a dans les lettres décadence inévitable, que la pureté, l'éclat des langues, que la prospérité de l'imagination et du goût ne se soutiennent pas longtemps à la même hauteur; qu'après des âges de poésie, de fécondité, viennent des époques de critique, d'analyse et de raisonnement; que cette première fleur de la pensée humaine une fois enlevée, lorsqu'un Homère, s'il y a eu un Homère, un Dante, un Tasse, un Milton, un Racine ont passé, il faut de longs siècles, des renouvellements de civilisation, des barbaries intermédiaires et salutaires, pour que de nouveau le génie poétique enfante quelque chose de grand et d'inattendu.

La critique doit rechercher les causes de ce problème : et c'est pour cela que nous devons nous occuper d'elle.

La critique est aussi ancienne que les lettres. Le potier porte envie au potier, et le poëte au poëte, dit le vieil Hésiode. De l'envie à la critique, il n'y a

qu'un pas; mais on peut assigner un motif plus noble à la réflexion qui juge les inspirations du génie.

Si nous reportons nos yeux vers l'antiquité grecque, nous voyons les premiers philosophes tellement saisis du génie d'Homère, que l'analyse, l'enthousiasme raisonné de ses poèmes, se mêlent à toutes leurs pensées. Platon est le premier commentateur d'Homère; les vers d'Homère cités, discutés, approuvés pour la poésie, condamnés pour la morale, reviennent sans cesse dans les plus belles pages de Platon. Pour Aristote, comme il était de son génie d'embrasser tout ce qui existait et tout ce qu'on avait pensé, de faire les catégories de la nature et les catégories de l'esprit humain, la littérature ne pouvait pas lui échapper. Mais l'examinait-il dans la même vue qui nous occupe aujourd'hui? nullement : il ne raisonnait pas sur la poésie, dans l'intention de créer des poëtes. Il ne ressemblait pas aux critiques modernes, qui ont composé une esthétique à Zurich, une esthétique à Weymar, dans l'espérance qu'elle serait reproduite et mise en valeur par des poëtes de Zurich ou de Weymar. C'était la pensée humaine qu'il étudiait dans les œuvres de tous les hommes qui en avaient le plus signalé la gloire; c'était l'histoire naturelle de l'esprit humain qu'il écrivait. Ses ouvrages de critique n'ont ni poussé l'imagination dans des routes nouvelles, ni arrêté son essor. Ce qui a sans doute arrêté l'essor de la pensée grecque, ce fut la perte de la liberté. Toute cette littérature grecque, qui avait été prodigieusement neuve et puissante, parce qu'elle était active et mêlée à de grandes passions, parce qu'une tragédie était une fête religieuse, parce qu'un discours était une action qui frappait le peuple assemblé autour de la tribune, et de là toute la Grèce; cette littérature tomba, quand elle n'eut plus la liberté pour âme. Elle devint tout entière critique, non plus à la manière d'Aristote, avec cette sagacité haute qui fait un ouvrage original sur les procédés connus de la pensée humaine; mais avec cette facilité ingénieuse, qui discute, commente, admire ce qu'a créé le génie. C'est là-dessus que cette Grèce, si vantée, si brillante, a vécu pendant quatre ou cinq siècles.

Successeurs d'Alexandre, les Lagides voulurent relever la gloire du génie grec, transplanté sous le ciel de l'Égypte. Ils avaient fait construire une magnifique tour pour servir aux recherches d'astronomie, et une plus magnifique bibliothèque pour inspirer des écrivains et des poëtes. Quand on élève une tour en faveur des astronomes, il y a chance pour qu'ils découvrent quelque chose de nouveau dans le ciel; mais toutes les bibliothèques du monde ne feront pas naître un poëte; au contraire. Les Ptolomées, les Hipparques, firent de précieuses découvertes; mais pas un poëte véritable n'est éclos dans le muséum d'Alexandrie; quelques versificateurs, moitié critiques, moitié poëtes, y naquirent. Ils faisaient des tragédies, des hymnes, des poèmes épiques; ils faisaient des choses qui portaient les mêmes noms que dans les beaux jours de la Grèce libre et inspirée; mais toutes ces œuvres d'imagination prétendue n'étaient au fond que des œuvres de science et d'industrie : et dans ce sens, je puis dire que la critique était devenue le caractère unique de la littérature.

Il n'en est pas moins sorti de cette école des hommes rares. Car, remarquez-le, tout ce qui est une passion, peut devenir une source de talent. Quelle était, par exemple, plusieurs siècles après cette première décadence, la passion de Longin? Ce n'était ni la gloire et la renaissance de la Grèce morte pour toujours, ni la liberté, ni la religion, ni rien des grandes choses qui ont fait battre les plus nobles cœurs : c'était l'amour des lettres pour elles-mêmes, la contemplation du beau dans les arts, la recherche de cette perfection idéale que Platon avait si bien exprimée, par des paroles qu'a si vivement rendues Cicéron :

Insidebat quippe animo species quædam eximia pulchritudinis, quam intuens in eâque defixus, ad illius similitudinem artem manumque dirigebat.

Cette espèce d'idolâtrie littéraire pour la beauté de l'éloquence, cette passion, la moins active de toutes, la plus étrangère à la vie réelle, aux débats sérieux qui grandissent les hommes, mais passion enfin, a suffi pour animer le rhéteur grec d'une verve qui nous intéresse et nous attache encore. C'est là le sublime de la critique; c'est son œuvre d'inspiration.

La littérature romaine naquit à demi sous l'action des mœurs, à demi sous l'influence de la critique; telle était la puissance des lettres, qu'il fut impossible au peuple romain, en succédant aux Grecs, dans l'empire du monde civilisé, de ne pas rester sous la domination de leur esprit : chose remarquable! un des premiers grands poëtes de Rome fut un critique.

Cette critique si rarement éloquente, même chez les Grecs, où elle était née de la perfection et de l'enthousiasme des arts, la voilà élevée, dans Horace, à la dignité et à la passion de la poésie.

Lorsque l'on parle du rapport de la littérature classique avec l'antiquité, de la ressemblance du siècle de Louis XIV avec le siècle d'Auguste; toutes ces expressions, si peu vraies dans le détail, ne se justifient que par cette grande conformité des modernes et des Romains, d'avoir eu, dans les arts,

d'illustres devanciers, dont le génie les a dominés en dépit d'eux-mêmes, et se mêle à leurs pensées, comme il a influé sur leur langue.

La littérature latine, mélange de l'inspiration et de la critique, porta l'imitation et l'analyse dans les œuvres les plus spontanées de l'éloquence. Quand vous lisez Cicéron, lui dont le génie fut excité par les plus grands événements qui puissent animer les hommes, vous semble-t-il plus passionné pour la république, ou pour l'éloquence? En vérité, la question serait douteuse. Quand il explique toutes les ruses de la stratégie oratoire, quand il décrit, en palpitant, les victoires de la tribune, quand il pénètre dans les joies et les angoisses qu'ont senties les Antoine et les Crassus; quand il admire cette parole brûlante et soudaine, qui tombe comme la foudre sur une grande assemblée; quand il s'attendrit sur les Gracques qu'il a blâmés comme aristocrate, et dont il est fou comme orateur; quand il passe par toutes ces émotions si vives, vous sentez qu'il est encore plus écrivain qu'il n'est consul et homme d'état. Toutefois, à cet amour de l'art se mêlait une grande, une sérieuse inspiration, celle à laquelle il a consacré sa vie et qui lui fit trancher la tête. Mais après lui, après l'élévation d'Octave, lorsque vint ce règne si vanté comme l'ère du goût et de la politesse romaine; lorsque l'on put dire : *Augustus eloquentiam, sicut omnia pacavit*, Auguste a *pacifié* l'éloquence comme tout le reste; oh! c'est alors que la littérature romaine, détournée des hautes voies de l'inspiration originale et de l'enthousiasme, entra plus avant dans cette route d'imitation et de critique.

De là, ce caractère d'artiste qui prédomine dans presque tous les écrivains de cette époque. L'éloquence *pacifiée* devint plus pompeuse que virile. Chassée du forum, elle se réfugia dans l'histoire, et n'y trouva pas toute la liberté dont elle avait besoin.

En lisant Tite-Live, en l'admirant même, nous devinons que ce beau génie a été élevé par des rhéteurs, des rhéteurs grecs, pleins d'imagination et de goût; mais des rhéteurs. Les anciennes vertus de la république lui servent d'un texte pour bien dire; il fait parler avec une habile élégance la rudesse des vieux Romains. On a perdu cette lettre admirée des anciens, que Tite-Live avait composée sur l'éloquence; mais son histoire nous dit ce que cette lettre devait contenir. César avait écrit des mémoires, dans la vive et soudaine inspiration de ses campagnes. Tite-Live écrit l'histoire de la république, avec l'artifice savant d'un Romain monarchique du siècle d'Auguste, et d'un studieux imitateur des Grecs du temps de Périclès.

Dans la suite, ce caractère de science critique domina de plus en plus dans la littérature romaine, jusqu'au moment où les vices d'un gouvernement barbare et corrompu abattirent à la fois l'art et le talent. Le livre ingénieux et brillant de Quintilien, un grand nombre de lettres de Pline, ce *Traité de l'Éloquence*, échappé à la jeunesse de Tacite, un ouvrage qu'il ne faut pas lire et qu'il est à peine permis de nommer, cette Satire de Pétrone, où quelques leçons de goût sont indignement mêlées à toutes les impuretés du vice, plusieurs lettres de Marc-Aurèle et de Fronton, beaucoup d'autres monuments encore nous montrent que la littérature romaine passa par tous les artifices, par toutes les tentatives de la science littéraire; que successivement elle épuisa l'imitation des Grecs, l'imitation d'elle-même dans son époque de pureté, l'imitation d'elle-même dans ses siècles de décadence; qu'elle alla successivement de l'innovation à l'archaïsme, de l'archaïsme à la barbarie; qu'enfin n'étant pas renouvelée par une grande et libre inspiration qui vînt des mœurs publiques, elle croyait se rajeunir par des artifices et des procédés de sophiste, par des ruses d'écrivain, par l'imitation morte des anciens livres, à défaut de sentiments libres et de pensées originales.

C'est ainsi, Messieurs, que l'esprit humain, mis en mouvement par quelques génies puissants, resta, plusieurs siècles ensuite, à travailler sur leurs œuvres et leurs pensées, et que les lettres, au lieu d'être l'instrument de ses efforts, en devinrent l'objet.

Je crois, et je parle ici dans une vue toute littéraire et toute historique, je crois que si les orateurs chrétiens, avec leurs idées nouvelles, leur enthousiasme, leurs martyres, leurs passions de cloître et de tribune tout à la fois, n'étaient venus dans le monde, on aurait continué sans fin à faire des commentaires sur Homère et sur Virgile, et que l'univers serait devenu scholiaste. C'est là le caractère ineffaçable de la littérature des derniers temps du paganisme grec ou romain.

Mais enfin ces hommes parurent; ils mirent dans le monde une passion nouvelle et tout un ordre d'idées inconnues. Malgré leur admiration des lettres profanes, ils cessèrent de les imiter, les regardant comme une idolâtrie. Ils firent la plus grande des révolutions contre cet enthousiasme étroit et servile, qui retenait les esprits dans une contemplation oisive des chefs-d'œuvre antiques. Ce zèle eut son excès voisin de la barbarie. Un pape du sixième siècle écrivait à un évêque pour lui reprocher de savoir et d'enseigner la grammaire. Cette étude lui semblait une profanation païenne. Ce pape était Grégoire le Grand.

De cette prodigieuse révolution de l'esprit hu-

main, sortit lentement toute une littérature. Vous voyez pendant plusieurs siècles, non-seulement par la barbarie, mais par l'épuisement, par la préoccupation des nouvelles idées qui ne servaient qu'à l'éloquence religieuse (car je ne compte pas une tragédie de Grégoire de Naziance), vous voyez l'esprit humain sommeiller, indifférent tout à la fois à l'inspiration et à la critique. Il fallait que ce goût d'études, de contemplations poétiques, fût réveillé encore par l'apparition d'un grand génie; il fallait qu'Homère recommençât, et qu'il naquît des idées, des croyances, des passions nouvelles, qu'il sortît de la barbarie du moyen âge comme le premier Homère, ou comme l'école homérique était sortie de l'agitation des guerres de la Grèce en Asie: ce fut le Dante. Le plus grand hommage peut-être qui ait été rendu à la puissance des lettres latines, conservée à travers toutes les altérations de la pensée humaine, c'est le sceau que le génie de Virgile a mis sur le génie du Dante. Ce théologien sublime et à demi-barbare, cet esprit si prodigieusement poétique et subtil, voit dans Virgile un maître de la parole et une espèce d'enchanteur, dont la magie doit lui ouvrir le paradis. C'est là sans doute un des premiers et des plus saillants exemples de ces étranges confusions d'idées que les souvenirs de l'antiquité et l'alliance des pensées nouvelles jetaient dans les esprits, à la faveur d'une naïve ignorance. Quoi qu'il en soit, le Dante, voilà l'homme qui remet en mouvement l'imagination humaine, qui la fait marcher dans une route inconnue et appelle de nouveau la contemplation sur les œuvres du génie. A la suite du Dante, vous voyez renaître la critique, l'esprit de comparaison, d'analyse, l'admiration ingénieuse et savante. Il y a encore dans l'Italie des chaires consacrées à l'interprétation du Dante; mais souvent cette interprétation est moins littéraire qu'elle n'est historique; souvent les commentateurs s'occupent avant tout de retrouver certaines antiquités, de constater les droits de certaines villes, quelquefois même de justifier des généalogies, et de sauver telle ou telle noble famille du malheur d'avoir été mise, en la personne de ses ancêtres, dans les cercles infernaux du Dante.

Tel ne fut pas le premier caractère de l'interprétation *dantesque;* Boccace, et un fils du Dante, qui se succédèrent dans cette tâche de commenter le premier poëte moderne, s'occupèrent avant tout de pénétrer cette mysticité théologique qui faisait la poésie du moyen âge. J'ai lu quelques pages du Commentaire de Boccace; et bien que l'esprit d'un faiseur de contes forme un contraste singulier avec la sublime et sauvage imagination du Dante, c'est merveille de voir avec quelle sagacité et quel enthousiasme Boccace pénètre dans la pensée du grand poëte.

Voilà donc, Messieurs, la critique littéraire enfin retrouvée, voilà de nouveau le goût éveillé par le génie. C'est au milieu du quatorzième siècle.

Un poëte anglais a dit quelque part: « Nous « naissons tous originaux, et nous mourons tous « copies. » Ce poëte est dépité de ce que nous tous et lui-même nous ne pouvons échapper à l'action des hommes de génie qui nous ont précédés, et secouer le joug de leurs idées. Il est certain qu'une partie de l'Italie resta longtemps copiste du Dante. Les imaginations avaient été tellement ébranlées par la puissance de cette première et dominante imagination, qu'elles se souvenaient de lui quand elles voulaient créer quelque chose.

Bientôt cette *critique* d'enthousiasme fut mêlée d'une *critique* d'érudition. Le Dante, averti par l'antiquité, quoiqu'il fût avant tout suscité par lui-même et par la théologie de son temps, donna tout à la fois le signal à la poésie et à la science. Tous ceux qu'il anima de l'amour des arts, sans les rendre créateurs comme lui, se précipitèrent vers les monuments de l'antiquité, que l'on commençait à dégager des ruines. On voit tout à coup se déployer et les trésors de la Grèce et ceux de l'ancienne Italie; on voit l'esprit de l'homme changer de place et d'enthousiasme, quitter ces idées théologiques qui l'avaient seules occupé pendant les premiers siècles, et se ravir d'admiration à la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité profane. Vous le savez, cet enthousiasme alla presque jusqu'à la réalité de l'idolâtrie. Nous avons vu tout à l'heure que la critique est une passion; eh bien, il faut le dire, au quinzième et au seizième siècle, elle devint presque une religion. Beaucoup de ces imaginations italiennes, que le moyen âge qui les entourait encore avait rebutées par sa barbarie et par sa rudesse, et qui se laissaient charmer à ces idiomes retrouvés de la Grèce et de Rome, et à ces monuments pleins d'imagination et de génie, ne pouvaient pas séparer la forme du fond, et enveloppaient dans leur enthousiasme, et la beauté du langage qui les saisissait, et les fables bizarres que ce langage avait couvertes d'un immortel éclat. C'est une des plus étranges illusions de l'esprit humain, une de celles qui expliquent le mieux cette puissance des lettres, que, ni le progrès des sciences exactes, ni la variété et l'instabilité des doctrines, ni la décadence de l'art, ne peuvent détruire, parce qu'elle tient à la partie la plus sensible de l'homme, et qu'elle est à la fois, de toutes les émotions de l'esprit, la plus vive et la plus populaire.

Aussi, Messieurs, au seizième siècle, la critique

naissante était étendue, fortifiée par l'alliance de la vieille érudition. Ce fut un âge nouveau. Aujourd'hui, Messieurs, vous voulez bien vous réunir, vous empresser avec une extrême indulgence, pour écouter, pour juger des réflexions sur cette littérature moderne déjà si vieille, des commentaires plus ou moins sensés sur les productions des grands écrivains du dernier siècle, sur les ressemblances et les diversités des littératures modernes. Vous avez mille autres objets d'intérêt et de distraction savante; mais songez, devinez par la pensée, quelle devait être l'impression bien plus vive de curiosité, d'enthousiasme, dans les lycées nouveaux de l'Italie, combien les salles devaient être plus étroites, lorsque cette littérature, aujourd'hui surannée pour nous, était toute jeune et toute vivante, lorsqu'elle sortait hier du tombeau, lorsqu'elle arrivait ce matin de la Grèce, sur un vaisseau fugitif, lorsque cette imagination italienne, la plus heureuse de toutes, préludant par l'étude à l'inspiration immortelle de l'Arioste et du Tasse, expliquait, par la bouche éloquente de Politien, avec une chaleur qu'on ne peut plus retrouver, les merveilles du génie d'Homère, la grâce et la grandeur du génie de Sophocle et d'Euripide. Oh! que nous sommes des barbares en comparaison! (Applaudissements.)

C'est alors, Messieurs, que la critique fut éloquente; c'est alors qu'elle fut un pouvoir, un enthousiasme qui faisait tomber les larmes des yeux, nous dit-on, qui faisait battre le cœur, non-seulement aux jeunes Italiens, mais encore à ces froids Germains, à ces Français, à ces Anglais, à ces Bourguignons, accourus de loin, et par de pénibles voyages, pour entendre les hommes nouveaux de l'Italie interprétant les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Ainsi, les lettres exerçaient chaque jour une domination plus active sur les âmes. Elles créaient un autre pouvoir moral que l'influence théologique, et opposaient une résistance de plus à l'empire de la force brutale, qui avait régné dans le moyen âge. Du milieu de cette vive préoccupation qu'inspiraient les souvenirs et l'étude de l'antiquité, s'éleva le génie moderne, non plus sauvage dans sa grandeur, irrégulier dans sa sublimité, mais gracieux, correct, et séduisant tout à la fois; ce fut le Tasse. Vous ne croyez pas, Messieurs, que dans ce grand poete, l'art soit une espèce d'instinct qui s'ignore lui-même. Non, tout ce que la philosophie des arts, tout ce que la réflexion et l'étude peuvent donner au génie, appartenait au Tasse. Jamais poete ne fut plus savant; et surtout, jamais savant ne fut aussi poete. Je ne dis pas que toute cette science, que cette richesse et cet embarras de souvenirs lui fût présent, lorsqu'il laissait échapper tant de vers délicieux et faciles. Il en est de cette influence des livres, comme de toutes celles que les impressions de la vie, le mouvement du monde, l'intimité des hommes supérieurs, peuvent exercer sur nous. Elles modifient, elles élèvent, elles éclairent l'esprit qui les reçoit; mais, quand elles lui servent longtemps après pour créer et pour agir, il n'a pas la conscience de leur origine étrangère : elles sont devenues partie de lui-même. C'est ainsi que le Tasse, après avoir médité avec science, avec goût, imaginait de verve. Cette action d'une critique savante et élevée, qui prenait sa source dans l'enthousiasme du beau et dans la plus fine intelligence de ses effets, on ne peut en douter après avoir lu quelques traités du Tasse; on y voit un homme tout rempli de Platon et d'Homère, de Virgile et du Dante, qui sait l'antiquité comme le moyen âge, et que toute chose inspire, parce qu'il est lui-même original.

Mais l'Italie seule eut alors une critique ingénieuse et féconde; l'Italie eut cette gloire d'avoir des génies originaux, pleins de l'âme de l'antiquité, et des savants qui l'interprétaient avec passion, avec goût, avec quelque chose qui semblait échappé d'elle.

Je respecte infiniment la vieille université de Paris; mais, aux quinzième et seizième siècles, malgré le nombre prodigieux de ses étudiants, au milieu de leurs disputes de *réalistes* et de *nominaux*, je ne puis trouver en eux ce sentiment délicat des lettres qui avait ranimé et enchanté l'Italie.

Sans doute, Messieurs, le seizième siècle en France offre un prodigieux mouvement d'érudition et d'esprit; mais le goût semble peu s'y mêler. La *poétique* de Scaliger est un curieux monument de savoir et de lecture. Mais, bien que Scaliger ait de l'enthousiasme, et qu'il dise d'une ode d'Horace : « J'aimerais mieux l'avoir faite que d'être roi d'Aragon; » malgré la rare et profonde sagacité de Scaliger, on sent à quelque chose de rude et de pesant que l'on n'est plus en Italie.

J'imagine, il est vrai, que dans les entretiens où se plaisaient ensemble Paul de Foy, le cardinal d'Ossat, le jeune de Thou, quelques-uns de ces esprits fiers et libres qu'avait produits le seizième siècle, le sentiment des lettres et le goût devaient s'élever et s'épurer. Voyez cependant quelle fausse idée de la beauté poétique avait le seizième siècle! Voyez la gloire de Ronsard! Malgré tout ce qu'une critique moderne, savante et fort spirituelle peut dire en faveur de Ronsard, malgré cette demande en cassation après deux siècles, j'ai peine à concevoir que de vrais, d'ingénieux appréciateurs des Grecs et de Virgile, aient pu jadis tant admirer Ronsard. L'immense réputation de ce poete marque le peu de progrès que le goût avait alors fait en France.

Un seul homme qui admirait Ronsard aussi, mais peut-être par scepticisme, et parce qu'il aimait à ménager les opinions puisssantes, un seul homme, Montaigne, eut un goût vrai, et porta dans la critique une intelligence exquise, comme dans toute chose. Ce que nous pouvons trouver de mieux senti sur les lettres, à cette époque, ce sont quelques pages où Montaigne parle de Sénèque, de Cicéron, de Plutarque; ce sont ses ingénieuses comparaisons d'Horace, de Virgile, de Lucain. L'expression de génie suit en lui le mouvement d'enthousiasme naturel et sincère; il se colore du style des écrivains qu'il admire; son français, encore irrégulier et souple à tous les mouvements, s'agrandit s'élève, s'anime et s'empreint de tout l'esprit de l'ancienne Rome. Voilà le grand critique du seizième siècle.

Quant à notre grand siècle de Louis XIV, à ce siècle sur lequel la littérature française raisonne depuis cent cinquante ans, comme le siècle d'Auguste, il naquit à moitié sous l'influence de la critique, à moitié sous celle de l'inspiration. Je n'examine pas en soi ce fait; je n'en tire pas surtout, comme on l'a voulu quelquefois, une objection absolue. Je ne dis pas que la littérature du dix-septième siècle ne fut pas une littérature nationale, parce que des Grecs et des Romains avaient existé auparavant, et que les esprits du siècle de Louis XIV n'avaient pu ignorer leurs chefs-d'œuvre, ni méconnaître leur génie; mais je conçois que dans cette littérature née sous deux influences comme la littérature latine, éveillée tout à la fois par elle-même et par des souvenirs étrangers, il y ait quelque chose d'artificiel.

Je le sens toutefois dans les critiques, bien plus que dans les hommes de génie. Lorsque le Père Lebossu, par exemple, dont Boileau parle avec admiration, comme *d'un des plus excellents écrivains du siècle*, lorsque le Père Lebossu, frappé de la lecture de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Énéide, y remarquant des récits placés d'une certaine façon, un certain merveilleux, des songes, des tempêtes, détermine une espèce de recette pour la composition générale des poèmes épiques (on rit), constate l'existence d'un certain nombre d'éléments poétiques et créateurs qui doivent entrer dans les épopées futures, je vois là, sans doute, une critique faible et stérile; mais, lorsque un rare et nerveux esprit comme celui de Boileau, sous la loi de correction que lui donne l'antiquité, caractérise avec tant de force et de finesse le faux goût de son temps, la fausse imitation espagnole alors à la mode, le ridicule des grands romans, la fadeur du bel esprit, voilà une critique féconde et créatrice, une critique, qui, comme Descartes, et comme l'école de Port-Royal, servit à donner aux grands talents du siècle de Louis XIV, ce tour mâle et simple, que l'on pouvait ne pas attendre sous le pouvoir absolu et sous une domination si haute et si fastueuse.

On peut le dire, sans manquer de justice envers un roi qui a tant fait pour la splendeur et le progrès de la France : Port-Royal avec ses études austères et ses résistances philosophiques, Boileau avec son goût ferme et moqueur, Descartes plus que tout le monde avec son génie si dégagé de tout ce qui l'entourait, voilà les hommes qui, plus que Louis XIV, ont créé le siècle littéraire de Louis XIV, et l'ont jeté dans les routes de l'imitation antique, sans lui ôter la vigueur originale.

Dans cette grande époque, la critique eut l'avantage incontestable d'être exercée par des hommes de génie.

Dans l'éloquence alors, c'était Pascal qui était le premier critique. C'étaient ses réflexions si vives et si neuves sur l'art de persuader, sa comparaison si ingénieuse sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, qui fixaient les vrais principes de goût dans l'art d'écrire, et d'avance faisaient justice de quelques paradoxes de d'Alembert et de Condillac. Géomètre comme d'Alembert, mais éloquent comme Démosthènes, et trouvant sa place dans tous les partages de l'esprit humain, Pascal se moque par prévoyance de cette froide régularité, de cette desséchante méthode que Condillac enseigna dans son *Art d'écrire*, et qui défend à tout le monde d'être orateur ou poëte, au nom de la justice.

Pour compléter cette perfection de la critique, dans le dix-septième siècle, à côté de Pascal, de ce génie si pénétrant et si vif, si grave et si moqueur, paraît Fénelon, avec la vive sensibilité de son âme, avec ce pur enthousiasme de l'antiquité, avec cette disposition tendre et rêveuse qui peut produire une hérésie en théologie, mais qui est merveilleusement salutaire pour l'imagination poétique.

Je ne vous parle pas de Bossuet; sa gravité apostolique lui interdisait presque de raisonner sur les lettres. Il dit quelque part qu'il trouve un *grand creux* dans la poésie; il s'indigne avec véhémence contre Molière; il ne pardonne pas même au sévère Boileau : il lui reproche d'avoir, par ses exagérations sur la faiblesse de l'esprit humain, choqué de hautes vérités. Je crois qu'il n'est pas non plus content de La Fontaine. Quant à Racine, il le trouve profane et dangereux, et ne le loue que de son repentir; et cependant, Messieurs, Bossuet, qui s'offenserait de cet éloge, est aussi un grand, un admirable maître de goût. C'est bien lui qui, le plus original des hommes par l'expression, sent avec un égal enthousiasme la Grèce et la Judée, est à la fois atti-

que et oriental. Quel charme éloquent dans ses discours familiers, nous dit un témoin, lorsque se promenant dans les allées de Germini, après avoir occupé ses graves interlocuteurs de la fatale hérésie de M. de Cambray, ou de la grande conversion de M. de Turenne, il les entretenait avec un inexprimable enthousiasme de *la douceur de Virgile et de la sublimité d'Homère!* Beaucoup de traits épars dans ses écrits, même les plus sévères, dans son Histoire universelle, dans sa lettre au souverain pontife, dans sa lettre contre les spectacles, décèlent combien ce grand homme avait sur les lettres un goût vif et vrai, antique, naturel.

Il faut l'avouer, Messieurs, en sortant de cette grande école, on descend; là revient ce problème que nous avons indiqué au commencement de la séance. Depuis le siècle de Louis XIV, l'esprit humain s'est élevé sur beaucoup de points. Je ne parle pas seulement des sciences naturelles; je ne parle pas seulement de ce progrès inévitable qui fait que les découvertes s'enchaînent aux découvertes, qu'il n'y a pas de décadence dans la géométrie, et que, dans l'intervalle entre Newton et Lagrange, on avance toujours, quoique d'un pas moins rapide.

Mais indépendamment de cette marche des sciences, personne ne contestera que sur d'autres points de l'ordre moral, les esprits n'aient gagné depuis cette grande époque. Certes, depuis le temps où madame de Sévigné, si bonne quand elle s'intéressait, si spirituelle, si éloquente, raconte avec une insouciante raillerie les troubles, les malheurs de la Bretagne, et dit : « Nos paysans ne se lassent pas de se faire pendre, » jusqu'à l'époque où un sentiment plus vrai de l'humanité, où non pas une pitié, mais un intérêt grave et sérieux pour le peuple, est entré dans toutes les âmes, un progrès moral s'est fait sentir. Certes, de la proscription des *Dissidents,* justifiée par d'illustres écrivains du dix-septième siècle, aux idées de tolérance religieuse si universellement adoptées, si légalement consacrées aujourd'hui, une grande et salutaire réforme s'est opérée.

Nous pourrions indiquer, sur d'autres points, des progrès qui ne sont pas douteux. Pourquoi donc, dans les lettres, qui tiennent de si près à toute la vie morale ne retrouve-t-on pas le même résultat?

Voltaire en donne une raison :

« Le goût, dit-il, peut se gâter chez une nation; « ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de « perfection. Les artistes, craignant d'être imita« teurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloi« gnent de la belle nature, que leurs prédécesseurs « ont saisie. Il y a du mérite dans leurs efforts; ce « mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux « des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte; « et il en paraît d'autres qui font des efforts pour « plaire; ils s'éloignent de la nature, encore plus « que les premiers. Le goût se perd : on est en« touré de nouveautés, qui sont rapidement effa« cées les unes par les autres; le public ne sait plus « où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon « goût, qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt « que quelques bons esprits conservent encore loin « de la foule. »

Ce n'est pas tout, Voltaire a écrit cent fois, mille fois, qu'il était chez *les Welches,* « que le goût « était perdu; que l'on tombait dans la barbarie; « que le dix-huitième siècle était l'égout de tous « les siècles; que le dix-huitième siècle était dans la « fange, s'il n'avait pas été relevé par le quinzième « chapitre de Bélisaire; » et nous, qui croyons que le quinzième chapitre de Bélisaire ne relève pas un siècle, où en sommes-nous? (On rit.)

Sans adopter ces mépris colériques de Voltaire pour son temps, il est vrai de dire que, lorsqu'une forme de société est affaiblie, vieillie, les lettres doivent baisser avec elle.

Des chances plus favorables renaissent pour le talent, si quelque principe nouveau et fécond s'introduit dans les mœurs de cette nation. Il n'y a pas alors de décadence fatale et constante.

Parmi les nations modernes, choisissons celle qui n'est pas le mieux née pour les arts, mais qui porte en elle un principe de mouvement et de liberté, l'Angleterre; la poésie y semblait morte, lorsque tout récemment un homme de génie s'est élevé. Byron fait chaîne avec les grands hommes, dont il est séparé par cent ans d'intervalle. Il y avait eu décadence intermédiaire; mais il n'y a pas décadence continue. Est-il besoin de citer la France et le grand exemple qu'elle offre?

Disons-le sans hésiter, le progrès social, la liberté civile et politique qui semble distraire les esprits de l'étude des lettres, qui semble y substituer un intérêt plus grave et plus dominant, élève et ranime les lettres, au lieu de les affaiblir. Voyez l'Espagne. Après l'enthousiasme religieux, l'enthousiasme de guerre, de découverte, de poésie qu'elle eut au dix-huitième siècle, rien n'ayant renouvelé ni affranchi les esprits, sa littérature s'arrêta; ces génies, naturellement libres et originaux, restèrent sous le joug; un vain travail sur les mots, une science subtile pour obscurcir et alambiquer les pensées, produisit l'école de Gangora. Quelques poëtes gracieux s'élevèrent encore pour rendre cette nature de sentiment qui échappe le plus aux influences extérieures, et qui sort tout entière d'une âme émue. Mais, à cette exception près, qui appar-

tient à l'homme, et non pas à la nation, il semble que cette Espagne, autrefois si poétique, ait dormi pour les arts.

Ne croyons donc pas, Messieurs, comme Voltaire semble le dire, que ce soit seulement l'action de la littérature sur elle-même qui hâte ou suspend la décadence du goût; elle est soumise à mille autres causes locales, accidentelles, politiques.

Mais une question qui se présente alors, c'est la question de la vérité dans le goût : si les influences sociales doivent le rajeunir et le modifier, le caprice peut-il aussi le changer? n'a-t-il pas quelque chose d'invariable comme la vérité, et quelque chose de passager, de mobile comme les usages et les coutumes des peuples? Si tout est incertain dans le goût, nulle raison pour ne pas croire que la barbarie ne vaille mieux que la perfection poétique et oratoire, nul motif pour ne pas méconnaître les plus grands génies d'une nation, et ne pas leur préférer tous les caprices de la pensée.

Le dix-huitième siècle fut peu novateur à cet égard. Très-libre dans la critique philosophique, religieuse, historique, il fut en général timide dans la critique littéraire. Il était subjugué, dominé par le grand siècle qui l'avait précédé; il l'était surtout par Voltaire qui, le plus hardi des hommes en toute chose, était circonspect en fait de goût et de langage. Il y eut cette singularité dans le dix-huitième siècle que, contradicteur violent du siècle qui l'avait précédé dans les questions religieuses et morales, il en resta souvent le fidèle continuateur dans les formes poétiques et littéraires; mais ces formes n'étant plus animées par les mêmes sentiments qui les avaient vivifiées dans le dix-septième siècle, n'eurent plus le même éclat. Une tragédie de Voltaire ne valut pas une tragédie de Racine, parce que Voltaire avait imité Racine.

La critique dans le dix-huitième siècle fit peu cette différence : elle s'attacha presque exclusivement à l'élégance et à l'art du style. Parmi les critiques de cette époque, où tout écrivain était critique, un homme nous paraît avoir eu surtout un beau sentiment des lettres; mais il a bien peu écrit : c'était un jeune officier qui n'avait point fait d'études savantes, qui avait lu les grands écrivains du dix-septième siècle, admirait beaucoup Voltaire et en était aimé; c'était Vauvenargues. Ce jeune homme, mort trop tôt, et qui n'a pas montré tout son talent, a eu sur le goût quelques nobles idées : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, a-t-il « dit. Les grandes pensées viennent du cœur. » Que de choses dans ces simples paroles! Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût : ainsi le goût n'est pas une théorie, ni un dogmatisme fait d'avance, ni une tradition de Rome, de Florence ou de la Grèce. Non, le goût se retrouvera partout où l'âme sera vivement émue. Qu'une société s'élève, s'améliore; qu'un sentiment de dignité morale se répande, le goût doit s'épurer, se ranimer. Voyez, en effet, toutes les fois que c'est l'âme qui a parlé, qui a répondu, qui a été éloquente, y a-t-il pour vous une question de goût? Quand ce prédicateur racontait à une mère le sacrifice d'Isaac commandé à Abraham par Dieu, et que cette femme troublée lui répondait : « Dieu n'aurait jamais ordonné ce « sacrifice à une mère! » vous inquiétez-vous de savoir si cette parole est belle, selon les règles du goût? Est-il aucun art, aucun talent qui puisse imaginer au-delà? C'est l'âme qui a trouvé cela; et l'âme a trouvé la chose que le goût de tous les temps admirera et sentira de même.

Cette autre maxime : *les grandes pensées viennent du cœur*, n'est pas moins féconde, ou plutôt rentre dans la première et se confond avec elle. Toutes les fois que le cœur aura été ému, il s'élèvera de lui-même au plus haut degré de vérité. C'est une règle plus sûre que ce conseil général de se rapprocher de la nature, de ressembler à la nature; en effet, qu'est-ce que la nature? C'est l'émotion vraie du cœur de l'homme. Il ne faut pas dire que les anciens ont été plus grands orateurs ou poëtes que les modernes, parce qu'ils étaient plus près de la nature? Est-ce que la nature est un lieu placé quelque part, et dont vous pouvez être près ou loin? La nature, c'est l'âme de l'homme. Toutes les fois qu'elle s'améliore par des sentiments de vertu, de liberté, de justice, les lettres doivent s'améliorer aussi. Ainsi, Messieurs, la littérature, et c'est par là que cette étude, qui j'espère ne passera pas de mode en France, doit intéresser tous les nobles cœurs, est engagée dans toutes les nobles causes; elle a besoin, non-seulement de paix et de prospérité, comme on l'a dit souvent, mais de dignité morale et de vertus publiques, pour s'élever elle-même.

TROISIÈME LEÇON.

Étude de l'antiquité trop négligée dans le dix-huitième siècle. — Infériorité de la critique littéraire sous ce rapport. — Exceptions honorables. — Thomas. — Barthélemy. — Caractère général de l'éloquence de Thomas. — Quelques remarques sur les Éloges académiques. — Supériorité de Thomas dans la critique. — Examen de l'Essai sur les Éloges. — Lacune dans cet ouvrage. — Résumé sur le caractère et le talent de Thomas.

Messieurs,

Nous devons chercher quelle fut l'application de la critique à l'antiquité dans le dix-huitième siècle. Ici, quoique nous n'ayons plus à parler que des seconds rangs de la littérature, le nom d'un génie

qui a prédominé et agité toute cette époque se présente d'abord. On ne peut s'occuper du dix-huitième siècle sans penser à Voltaire ; il en est l'âme, le mouvement, la vie. Son esprit tout moderne, ses capricieux dédains, sa vivacité moqueuse, tout cela devait plus ou moins influer sur la manière dont le dix-huitième siècle concevrait l'antiquité. C'est assez dire que cette époque ingénieuse ne nous paraît pas avoir eu le sentiment le plus vrai des beautés simples et grandes de la littérature grecque et romaine.

Aujourd'hui, on est souvent injuste pour le génie du dix-septième siècle : on le croit emprisonné tout à la fois dans l'imitation antique et l'étiquette de cour. On prend toutes les circonspections que montrait alors le talent pour des timidités de théorie : rien n'est moins vrai. Sans doute la civilisation élégante et un peu formaliste de cette époque arrêtait parfois le génie de Racine, et lui a fait peut-être sacrifier quelques belles scènes ; mais le goût, la science de Racine avait tout conçu, tout embrassé, tout comparé. Il admirait de l'antiquité mille choses qu'il ne lui empruntait pas. Dans une de ses préfaces, si simplement écrites, mais toujours si pleines de vues et de goût, Racine vous dit qu'il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une *scène merveilleuse*, celle où la jeune reine est dépeinte *mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent par la robe.*

Certes, Messieurs, toute la familiarité du goût moderne et ce désir d'imitation exacte de la nature, que l'on vante aujourd'hui, ne pourraient rien imaginer de plus simple que cette situation naïve tant admirée par l'excellent goût de Racine.

La critique, dans le dix-huitième siècle, moins savante et moins amie du vrai, ne me paraît pas avoir eu cette même intelligence vive et libre des beautés antiques, les plus étrangères à nos mœurs. L'antiquité, pour Voltaire, c'est surtout le dix-septième siècle ; c'est dans les formes élégantes, majestueuses, que la littérature du siècle de Louis XIV avait données à ses imitations, que Voltaire étudie surtout les Grecs et les Romains ; il les voit peu face à face. Par cela même, son goût théorique est plus restreint, plus timide que celui de ses illustres devanciers.

De même que Racine avait cultivé son génie par l'étude si variée de toutes les beautés de la poésie grecque, Voltaire se forme presque exclusivement par la contemplation de Racine, pour le mouvement et l'expression poétique, et l'imitation des Anglais pour cette liberté philosophique, qu'il a portée dans la poésie.

Née sous l'autorité de Voltaire, la critique au dix-huitième siècle méconnut souvent, comme lui, le simple et beau génie de l'antiquité. Le dirai-je, Messieurs, à cet égard, l'érudition manquait au dix-huitième siècle encore plus que le goût. Ces études classiques, accusées de nos jours, mais toujours si précieuses et si inspirantes, étaient fort affaiblies ; mille causes y concouraient. Il y avait déjà longtemps que l'abbé Gédoyn, dans un morceau plein de grâce et d'esprit, avait malignement comparé la vie bruyante et dissipée des commencements du dix-huitième siècle aux études austères du siècle précédent, qui déjà dégénérait un peu de l'érudition du seizième.

En rappelant ces magistrats du vieux temps, qui, retirés dans leurs maisons après les travaux du Palais, y consumaient de longues veilles à lire Tacite et les orateurs de la Grèce et de Rome, il opposait à ces exemples passés de mode cette sociabilité nouvelle, cette civilisation élégante et si polie qui répandait les hommes les plus graves au milieu du monde le plus léger. La trace de ce changement de mœurs se retrouve dans toute la littérature du dix-huitième siècle. Elle est une conversation plutôt qu'un travail. Les fortes études y sont abandonnées. Comme on n'entendait plus aussi bien l'antiquité, on cesse de l'aimer, de la sentir avec cette prédilection ingénieuse et délicate qui avait caractérisé les grands esprits de l'époque précédente.

Aujourd'hui, Messieurs, le goût de la littérature grecque a été singulièrement ranimé. Une école célèbre qui a duré trop peu de temps, a popularisé en France un goût vif pour cette belle langue, et en a multiplié les interprètes. Au contraire, si nous jetons les yeux sur le dix-huitième siècle, si nous feuilletons les ouvrages de plusieurs critiques célèbres de cette époque, nous y trouvons une grande différence, et souvent une fâcheuse ignorance de la langue grecque. Des critiques éminents sous d'autres rapports, d'Alembert, par exemple, esprit sage, si méthodique, si ferme, d'Alembert qui a porté si loin sa gloire dans les sciences mathématiques, semble connaître médiocrement la littérature ancienne dont il aime à s'occuper. Ses traductions de Tacite sont remplies d'erreurs et de faux sens.

Un homme dont il faut parler avec une estime vraie, un homme qui avait porté dans la critique ce qu'il y a de plus rare peut-être, l'éloquence et l'émotion, La Harpe est supérieur, sous plus d'un rapport, quand il n'a d'autre antiquité à examiner que le dix-septième siècle. Mais la vraie, la vieille antiquité, lui échappe à demi. Souvent il a l'air de n'avoir pas lu les écrivains dont il parle avec admiration.

Je ne rappellerai pas les expressions trop amè-

res dont le savant helléniste Brunck s'est servi pour relever les fautes de La Harpe dans ses traductions de Sophocle. Les auteurs latins, Cicéron, Tite-Live, lui étaient plus familiers. Il les analyse avec talent, avec vivacité; rien ne manque souvent à ses éloges, que d'avoir saisi le vrai sens de l'auteur.

Les traductions fréquemment semées dans *le Cours de Littérature* de La Harpe sont remplies des fautes les plus graves, les plus inattendues. L'esprit antique y est sans cesse altéré, et la pensée de l'original souvent défigurée par les plus singulières inadvertances. Me permettrez-vous, Messieurs, au milieu de cette imposante réunion, de revenir un moment au collége, et d'indiquer, en passant, quelques erreurs qui sont un symptôme de la négligence des études classiques dans un écrivain d'un goût d'ailleurs si sévère.

(Le professeur entre ici dans des détails techniques, et cite un assez grand nombre de passages latins.)

Voilà, Messieurs, une réponse un peu longue à l'accusation que l'on m'a faite de vouloir décréditer l'étude des langues anciennes.

Ajouterai-je que l'auteur du *Cours de Littérature*, dans son analyse, d'ailleurs éloquente, de Démosthènes, commet une erreur continue, c'est de faire ressembler Démosthènes à un écrivain élégant du dix-huitième siècle. Est-ce Démosthènes qui a dit au milieu d'un mouvement fort animé: « Le succès est dans la main des dieux; l'intention « est dans le cœur du citoyen? »

Non, certes, Démosthènes dans toute sa vie n'a pas fait une semblable antithèse. Je ne voudrais pas, Messieurs, chicaner ainsi plus longtemps la renommée d'un critique justement célèbre. Mais ces remarques appartiennent à l'histoire des lettres. Elles sont moins un reproche personnel qu'une réflexion générale sur l'affaiblissement des études classiques dans le dix-huitième siècle. Ajouterai-je mille erreurs de détail relevées par les savants étrangers ou français? Dirai-je que, parlant d'Aristote, La Harpe a oublié qu'Aristote a fait des vers, un hymne sublime? dirai-je qu'il n'a rien dit d'une foule de fragments précieux de la poésie grecque; qu'il juge Aristophane, Pindare, Thucydide, Xénophon, Térence, Tite-Live, avec une légèreté ou une brièveté singulière? Dirai-je, enfin, que l'auteur du *Cours de Littérature*, qui, dans l'analyse des productions principales du dix-septième siècle, et surtout dans le jugement de notre théâtre tragique, est plein d'émotions pour le génie, et heureusement animé d'une admiration sincère et persuasive, semble un guide infidèle, trompeur, toutes les fois qu'il s'agit de littérature ancienne?

Il ne faut pas croire cependant que le dix-huitième siècle, tout entier, ait négligé les graves et puissantes études, sans lesquelles, hormis quelques esprits originaux nés d'eux-mêmes, le talent moderne a rarement acquis toute sa vigueur, et ce bon sens mâle et simple qui marqua le dix-septième siècle. Deux hommes, alors, Messieurs, parmi les écrivains du second ordre, étudièrent l'antiquité avec ardeur, en eurent la science plutôt que le sentiment; mais enfin ajoutèrent à leur talent tout ce que peut donner la lecture la plus vaste, la méditation la plus laborieuse. Ces deux hommes, plus dignes encore de respect que de gloire, sont Thomas et Barthélemy.

Nous parlerons d'abord du premier, en le considérant surtout comme un habile et élégant critique.

Thomas appliquait à l'étude des lettres une imagination forte, quoique dépourvue de création et de variété, un talent de style cultivé par le travail le plus opiniâtre, un goût qui manquait un peu de délicatesse et de naturel, une âme plus élevée que sensible, et dont l'enthousiasme ressemblait à l'exagération. Qu'un rayon de plus, qu'un rayon du feu sacré fût descendu dans cette âme généreuse, il eût été grand orateur, ou peut-être (car le talent des hommes varie par leur destinée et par leur époque) que Thomas, né plus tôt, eût été associé à ces fortes et religieuses études qui formèrent les plus grands esprits du dix-septième siècle, qu'il fût entré au Port-Royal, que dans la candeur d'une foi non combattue et qui eût semblé naturelle à la gravité et à la mélancolie de son caractère, il eût embrassé le ministère de l'Évangile, sans doute une vive croyance aurait développé en lui un talent énergique. Ayant des sujets sérieux pour se passionner, un devoir à remplir, trouvant dans cette action, que la parole chrétienne exerçait sur un auditoire ému, de quoi s'inspirer, de quoi soutenir sa verve intérieure, il eût été un prédicateur éloquent.

Mais Thomas s'éleva dans une époque où l'Académie remplaçait la chaire : il composa pour l'Académie des discours d'une forme indécise, entre la dissertation savante et l'allocution oratoire. Il fit pour des grands hommes, morts depuis longtemps, des oraisons funèbres, sans cercueil et sans temple. Il les fit avec une liberté d'allusions qui est puissante pour l'effet momentané, mais qui ne suffit pas à la vie durable des productions de l'art. Son éloge de Duguay-Trouin semble maintenant chargé de grands mots emphatiques. A l'époque où il fut prononcé, sous une forme de gouvernement qui ne permettait aucune discussion politique des intérêts présents, ce discours saisissait les esprits par une allusion à l'état malheureux où était tombée la

marine française, à la langueur de ces ports jadis si animés, à l'abaissement de ce pavillon jadis si glorieux. Une sorte d'intérêt électrique s'attachait aux paroles de l'orateur qui sont maintenant froides et mortes sur le papier. Il en est de même de quelques autres de ses éloges. Lorsque dans la France gouvernée, il est vrai, par des mœurs douces, quelquefois par des influences généreuses, il n'y avait cependant aucun droit garanti, excepté les abus ; lorsque, par exemple, les lettres de cachet étaient une chose usuelle, courante, reconnue; figurons-nous ce cadre allégorique d'un éloge de Marc-Aurèle prononcé par un philosophe stoïcien, et, parmi des généralités hautaines et pompeuses sur la dignité de l'âme, sur l'inviolabilité du sanctuaire de la conscience, un morceau énergique, animé contre cette justice arbitraire qui enlève l'homme à lui-même, qui le jette dans un cachot, loin de l'image sacrée de la loi qu'il doit toujours pouvoir invoquer; nous le concevons; le public était saisi, transporté; cette allusion paraissait un grand, un admirable mouvement d'éloquence; l'impression contemporaine traduisait en sublime ce qui n'est aujourd'hui qu'une vérité commune et avouée de tout le monde. C'est ainsi qu'une partie du pouvoir attaché à cette incomplète éloquence a disparu par le changement des mœurs et le progrès politique; c'est ainsi que, grâce à des institutions libres, on trouvera maintenant presque déclamatoire ce qui paraissait alors une hardiesse utile et courageuse.

En rendant hommage au généreux écrivain, ce ne sera pas, Messieurs, dans cette partie de ses ouvrages, dont le langage est fastueux et la vérité commune, que nous pouvons chercher le titre durable de sa renommée.

Malgré ses efforts pour atteindre à l'éloquence active et populaire, c'est dans un monument de critique, dans un livre où il analyse ingénieusement les productions les plus artificielles de l'antiquité, que Thomas a montré le plus de talent.

Son *Essai sur les Éloges* est le durable, le vrai titre de la gloire de Thomas; et qu'est-ce que l'*Essai sur les Éloges?* C'est un ouvrage sur tous les éloges qui ont été faits dans le monde, depuis qu'on fait des éloges. Au premier coup-d'œil, une inévitable monotonie est attachée à un semblable sujet. Je ne sais si un essai sur toutes les satires qu'on a faites dans le monde depuis qu'on fait des satires, serait amusant; mais, sur les éloges, c'est bien pis. (On rit.)

Si dans l'étude de la littérature quelque chose est surtout favorable au talent de l'écrivain et à l'intérêt du lecteur, c'est cette naturelle, cette facile variété qui naît de tous les accidents de la pensée humaine, de tous les mouvements divers de la civilisation, de toutes les vicissitudes du talent. Quand vous lisez des ouvrages, qui peut-être auraient pu recevoir quelques développements nouveaux, l'Histoire littéraire de l'Italie, de Ginguené, quelques belles parties du Cours de La Harpe, ce qui vous plaît, c'est que votre pensée passe rapidement d'un objet à un autre, c'est qu'elle suit la pensée humaine; mais si, dans un traité en deux volumes, écrit avec talent, avec chaleur quelquefois, on vous entretient sans cesse de panégyriques, panégyriques des princes morts, panégyriques des princes vivants, panégyriques des grands écrivains, il est impossible que tout le talent de l'auteur sauve son ouvrage d'une fatigante uniformité.

De plus, l'éloge est-il un genre de littérature parfaitement vrai? dans quelques situations, sans doute. Oui, cet éloge que Cicéron prononçait sur les guerriers de la légion de Mars tombés dans un combat contre Antoine, et qui n'était qu'une harangue politique, une philippique nouvelle. Oui, cet éloge que l'on prononçait dans Athènes sur la tombe des guerriers morts, et qui suscitait un nouvel héroïsme dans le cœur des citoyens. Mais les panégyriques qui furent faits successivement à l'honneur de tous les Césars romains : voilà, j'en ai bien peur, une littérature froide, morte d'avance; et cependant ce sont ces cendres que Thomas a voulu ranimer sous nos yeux. Le souvenir de ses propres ouvrages, et l'analogie qu'ils offraient avec les écrits des anciens rhéteurs, déterminait cette préférence. Au fond, toute la partie académique de la littérature du dix-huitième siècle avait beau, par l'allusion, par la hardiesse contemporaine, s'élever au-dessus d'elle-même, elle ressemblait un peu à la littérature sophistique, sans objet avoué, sans passion véritable.

Ce n'était pas l'éloquence religieuse agissant sur un auditoire qu'elle instruit et qu'elle touche; ce n'était pas l'éloquence philosophique, dans le calme de la solitude, dans l'indépendance de la réflexion, s'adressant à tous les esprits qui pensent, à tous ceux qui veulent être éclairés ou consolés; ce n'était pas l'éloquence politique se mêlant à tous les intérêts de la vie, dominant par la parole, entraînant avec force les volontés des hommes. C'était une éloquence indécise et mêlée, sans caractère personnel et sans effet durable. De là, cette pompe factice qui voulait suppléer à l'absence des intérêts présents. Lorsque les rhéteurs latins veulent caractériser la véritable éloquence : *Grandis et ut ita dicam pudica oratio non est maculosa neque turgida, sed naturali pulchritudine exsurgit*, ou lorsqu'ils en déplorent la perte et l'expliquent par ces mots : *Ventosa ista et enormis loquacitas ex Asia nuper commigravit*, ils ne

nous apprennent rien ; ils n'indiquent les causes ni de la perfection, ni de la décadence. Cette haute simplicité, cette pureté d'un goût mâle et sévère, disparut avec la liberté de la Grèce, avec la liberté de Rome. Ce n'est pas le faux goût des orateurs asiatiques, c'est le despotisme asiatique importé dans Rome qui énerva le génie. Quand l'âme est à l'étroit, quand elle cherche des expressions pompeuses, parce qu'elle ne peut montrer ses sentiments dans leur naïveté énergique et primitive, alors le goût tombe, l'éloquence meurt. Voilà ce qui, dans les ouvrages de Thomas comme dans ceux des anciens rhéteurs, amène cette emphase si justement blâmée, ces grands mots, ces paroles fastueuses de Voltaire, le plus léger, le plus ingénieux, le plus naturel des moqueurs, appelait du *gali-thomas*, quoiqu'il écrivît à Thomas des lettres bien affectueuses et bien admiratives ; en voici quelques phrases qui ne sont pas un modèle de franchise :

« On ne lit plus Descartes, mais on lira son « éloge, qui est en même temps le vôtre. Ah ! « Monsieur, que vous y montrez une belle âme et « un esprit eclairé ! etc., etc....

« On m'a dit que vous faites un poème épique « sur le czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer « les grands hommes ; c'est à vous à peindre vos « confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philoso- « phie sublime dans votre poème. Le siècle est « monté à ce ton-là, et vous n'y avez pas peu con- « tribué. »

Je ne sais, Messieurs, mais sous ces paroles flatteuses n'y a-t-il pas quelque chose d'ironique et de railleur? Thomas ne s'en apercevait pas ; il était dans la bonne foi, dans la candeur de son ambition oratoire. Il se regardait comme un missionnaire de raison et de vérité ; il croyait que ces paroles pompeuses, ces généralités un peu vagues qui passaient sous la censure de la Sorbonne, et dont elle rayait quelques hardiesses, étaient décisives pour le bonheur, pour l'affranchissement de l'espèce humaine.

Et puis, dans cette vie oiseuse et tranquille du dix-huitième siècle, au milieu de cet engouement littéraire, si flatteur pour les écrivains, parmi ces apothéoses de la mode qu'obtenait la philosophie, son âme rêvait des persécutions et s'aguerrissait contre des tyrannies imaginaires.

« Thomas, nous dit Marmontel, était par com- « plexion et par principes, un stoïcien, à la vertu « duquel il n'aurait fallu que de grandes épreuves. « Il aurait été, je le crois, un Rutilius dans l'exil, « un Thraséas ou un Soranus sous Tibère, mieux « qu'un Sénèque sous Néron, un Marc-Aurèle sur « le trône. »

Mais le dix-huitième siècle, malgré la forme arbitraire du pouvoir, n'offrait rien pour exercer, pour animer cette énergie du martyre philosophique. Thomas fut longtemps le secrétaire et l'ami de M. de Praslin, qui était ministre ; ensuite il fut accueilli, honoré dans la maison de M. Necker, qui était ministre. Quoique laborieux et souvent solitaire, il vivait dans cette haute société, dont les opinions et les goûts étaient en contradiction avec les préjugés qu'elle gardait encore, dans ce monde brillant qui redoutait la philosophie et admirait les philosophes.

Ainsi donc, sa vie s'écoula sans épreuves, sans combats, sans aucun incident qui fît éclater cette puissance d'indignation qu'il avait, dit-on, au fond de l'âme.

Les occasions lui manquèrent pour être éloquent au sérieux. Nous ne voulons pas parler ici, comme Marmontel, de ces grandes épreuves que la tyrannie antique réservait au courage. On ne peut espérer ces choses-là dans nos temps modernes. Mais si Thomas fût né dans un pays libre comme l'Angleterre, si parmi les agitations régulières d'une liberté forte cependant, il eût eu quelque grand combat à soutenir contre un parti, contre un pouvoir, je crois qu'alors son éloquence eût été plus vraie et de meilleur goût, en devenant énergique à propos. Mais cette véhémence qui se perd dans le vide et s'adresse à des tyrannies qui ont deux mille ans de date, cette association de colère avec Helvidius et Thraséas ne peut inspirer de paroles vives et naturelles.

C'est seulement l'art des rhéteurs ; c'est ainsi que Thémiste, Libanius, Dion, Chrysostôme, dans des temps de domination absolue, tempérée par l'amour des lettres, ou quelquefois par la philosophie du prince, rappelaient poétiquement les anciennes vertus des républiques, et étalaient sans péril de grands sentiments dans de longues harangues qui se terminaient par l'éloge pompeux du maître. Cependant, Messieurs, après ces réflexions qui ne sont pas des critiques personnelles, car elles portent moins peut-être sur l'écrivain que sur l'époque, il faut rendre justice aux rares qualités de l'âme et de l'esprit de Thomas. Il avait dans le cœur l'amour de la gloire, de la vertu et de la science ; il était zélé pour le progrès de l'humanité ; il y croyait avec ardeur, sentiment qui nous paraît manquer à la philosophie des derniers siècles de l'empire. Lorsque les *éloges* de Thomas rentrent dans la critique littéraire, dans l'histoire de l'esprit humain, son éloquence s'anime. Il suffit de rappeler son panégyrique de Descartes. Il règne dans quelques parties de cet ouvrage, malgré les malicieuses flatteries de Voltaire, une pompe un peu déclamatoire qui ne vaut pas le portrait énergique et simple que l'on

vous a tracé de Descartes dans cette chaire où je parle. Mais on y trouve aussi, je crois, une élévation de sentiment, un enthousiasme qui peut parler à l'âme, à travers l'appareil scientifique.

On peut citer comme belles les pages où Thomas, après avoir énuméré les premières découvertes de Descartes qu'il grandit un peu par le faste de ses paroles (car Descartes n'a pas tout à fait recréé l'entendement humain ; c'est trop), où l'orateur, dis-je, s'anime à l'idée des progrès infinis de la science, à l'idée de ce mouvement commun du genre humain, et écrit ces paroles :

Au siècle de Descartes il n'était pas temps d'expliquer le système du monde. Ce temps n'est pas venu pour nous. Peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance. Combien de siècles faudra-t-il encore pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous, et descendent dans la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des satellites déjà connus? Combien de mouvements irréguliers assigner à leurs véritables causes? etc.

Et peut-être après ces collections immenses de faits, fruits de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversements et de révolutions ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore, pendant des milliers d'années, les progrès de l'esprit humain dans cette étude de la nature! Heureux si, après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connaissances au point où il avait été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde, et que ce qui a été commencé dans l'Égypte et dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris et développé dans l'Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, s'achèvera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelque endroit sauvage de l'Amérique septentrionale ou des terres australes; tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de la Méditerranée. Alors on se souviendra de Descartes; et son nom sera prononcé peut-être dans les lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Me suis-je trompé, Messieurs? ce morceau magnifique par les termes n'excite aucune impression sur vous. Votre froideur est un jugement. L'épreuve d'un vaste auditoire me révèle le côté faible de cette éloquence fastueuse, mais inactive, éloquence de combinaison et de cabinet, qui n'est pas faite pour émouvoir les hommes assemblés.

Du reste, nous l'avons dit, cet éloge de Descartes était un ouvrage de critique, une dissertation philosophique et littéraire : c'est par là que j'explique la supériorité de ce discours; il appartenait à un genre vrai, bien que gâté par l'exagération du langage.

Je n'en parle du reste ici, Messieurs, que par épisode : j'ai voulu marquer le rapport du talent de Thomas avec ces sophistes, avec cette littérature artificielle dont il s'est fait l'ingénieux historien, l'élégant traducteur, dans son *Essai sur les Éloges*. C'est ce dernier ouvrage qui nous importe pour y chercher quels progrès faisait la critique par les longues études de Thomas sur un grand nombre de monuments de la littérature grecque et latine. Je devrais indiquer avec quel art l'habile écrivain rattache l'histoire des mœurs à celle des lettres, et souvent, à l'occasion d'un panégyrique assez médiocre, introduit dans ses analyses de curieux rapprochements historiques, des vues intéressantes sur la civilisation et les arts. Mais avant tout, il est une omission singulière qui me frappe dans cet ouvrage, d'ailleurs si serré, si rempli de faits et de recherches, c'est l'oubli de ce qu'il y a peut-être eu de plus caractéristique et de plus vrai dans la littérature *du panégyrique*. Le savant critique remonte aux premiers temps et aux premiers éloges, aux hymnes pour les dieux ; il ne fait grâce d'aucun panégyrique, en prose, en vers, déclamé ou chanté, chez les peuples civilisés ou barbares ; il parcourt la Grèce libre, la Grèce soumise aux Romains, mais toujours savante, et plus adulatrice que jamais, Rome libre si peu de temps, dès qu'elle fut lettrée, et Rome asservie sous les empereurs ; mais il nomme à peine et il oublie d'analyser les *panégyriques* de l'Église chrétienne. N'était-ce pas là, Messieurs, cependant, que l'on pouvait espérer l'originalité et la vie, comme je l'ai dit dans la dernière séance? Qu'à la mort d'un empereur, une cérémonie se célèbre, qu'un sophiste grec ou romain, un Libanius, un Thémiste, ou quelquefois le successeur de l'empereur, prenne la parole et fasse un discours, ou bien encore que l'empereur soit célébré de son vivant, et en personne, malgré quelques traits d'éloquence, je m'ennuie de cette littérature qui semble un cérémonial. Mais à côté de cette société officielle et pompeuse, il y avait une société secrète et passionnée. Si quelque chose pouvait me faire retrouver l'éloquence qui avait animé les beaux jours de la Grèce, si quelque chose pouvait me rendre la place publique d'Athènes, sous une autre forme, c'était une catacombe, une église chrétienne. Là aussi, en effet, c'étaient des hommes libres et enthousiastes qui célébraient le grand exemple que leur avait laissé l'un d'eux, en mourant pour la cause commune. Quel intérêt puis-je éprouver, lorsque vous me faites lire les compliments que Libanius adressait à l'empereur Valens, et plus tard à l'empereur Théodose, ou à tel autre empereur? Dans une époque même plus heureuse pour les lettres, quel vif étonnement puis-je éprouver à l'analyse des longues louanges que le consul Pline adresse en face à l'empereur Trajan? Mais que sur les pas de ces orateurs obscurs et véhéments que forme le christianisme, vous me fassiez descendre dans une réunion de persécutés ; si là, l'un d'eux se lève, prend la parole, commence par une prière, et ensuite, en

termes énergiques et familiers, avec l'enthousiasme et le pressentiment du martyre (il s'agit du martyre tel que l'éprouva l'Église naissante), décrit les douleurs et la constance de celui que pleure la société chrétienne ; ne sentez-vous pas quelle vie puissante animait de semblables panégyriques qui pouvaient être interrompus tout à coup par les satellites des empereurs et par un renouvellement de persécution? Il y a, par exemple, dans les ouvrages de saint Cyprien, un écrit intitulé : *in laudes martyrum :* ce n'est pas l'éloquence correcte et pure de la Grèce ; c'est une éloquence qui se rapproche davantage de l'énergie véhémente de quelques orateurs du seizième siècle. Là point d'éloges pompeux ; point de phrases élégamment polies ; l'orateur vous dit : « Lorsque les bourreaux déchi« raient ces victimes de notre foi, j'ai compris par « les paroles des spectateurs qu'il y avait à leurs « yeux je ne sais quoi de grand à ne pas être dompté « par la douleur. On disait à l'entour : Celui-ci a « des enfants ; il a une femme dans sa maison ; et ni « la tendresse, ni la pitié pour ces gages chéris ne « l'ont distrait du supplice ; il faut connaître cette « religion et en pénétrer la vertu. Ce n'est pas une « confession faite à la légère, que celle pour laquelle « un homme peut mourir. » Ces simples paroles que je traduis mal, et de mémoire, ont une force naïve d'éloquence que vous ne trouverez pas dans tous les panégyriques de l'empire.

Je suis donc fâché, pour l'art et pour la vérité, que Thomas ait négligé ces sources fécondes de pathétique et de grandeur morale. J'insisterai quelque peu sur le caractère et les occasions de cette éloquence. Dans l'état du monde d'alors, sous la domination des Césars et des prétoriens, tandis que d'un côté étaient la force matérielle et les préjugés sanguinaires de l'idolâtrie, de l'autre les vertus et la foi des Chrétiens, la mort même naturelle de tout chrétien zélé, était une perte patriotique pour la société nouvelle. Tout le monde se réunissait dans l'église. Là, un frère déplorait la perte de son frère, un fils celle de son père ; rien n'était apprêté dans cette éloquence, ce n'était point un hommage décerné seulement à la puissance ; ce n'était pas le culte exclusif de la grandeur ; il n'y avait pas ces vaines formalités qui remplissent tous les panégyriques païens de cette époque ; on n'entendait pas les mots de *vir perfectissimus*, *vir clarissimus :* rien des formalités de la courtisanerie de Byzance. C'était au contraire quelque chose de libre, de fier, dans l'humilité même. Après Constantin, ce caractère d'égalité évangélique se conserve encore. Représentez-vous Grégoire de Naziance, orateur grec, dans sa petite ville de Naziance, dont tout le peuple est chrétien comme lui ; il a perdu son frère Césarius qui avait vécu longtemps à la cour des empereurs, qui avait été médecin du palais de Julien. Julien, et cette anecdote appartient à l'histoire, malgré son ardeur de prosélytisme païen, a ménagé Césarius, par estime pour ses rares talents, par attrait pour son éloquence ; il a voulu seulement le vaincre par les séductions du pouvoir et de l'amitié. Le chrétien fut inflexible, s'exila, erra longtemps dans la Thrace ; ces aventures de la vie chrétienne, ces épreuves, sont contées vivement, avec enthousiasme : tout cela était interrompu, sans doute, par les acclamations de la société chrétienne qui était là présente, et qui triomphe dans les éloges donnés à l'un de ses frères. N'est-ce pas là l'éloquence populaire dans toute sa vérité? Une autre fois, Grégoire de Naziance prononçait l'éloge funèbre de son père, qui avait été évêque de Naziance. Il est interrompu par la présence de saint Basile, son ami, et alors le plus grand homme de l'Église d'Orient, Basile, cet orateur chrétien, si savant dans les lettres et la philosophie profane, et longtemps élevé dans Athènes, où il avait excité l'admiration et la jalousie même de Julien.

Grégoire de Naziance se détourne un moment du triste et solennel office qu'il rend à son père, et s'adressant, au milieu de la société chrétienne, à l'ami qui vient le visiter dans sa douleur : « Homme « de Dieu, lui dit-il, d'où viens-tu? Que veux-tu? « Quel bien nous apporte ta présence? Viens-tu « pour chercher le pasteur, ou pour examiner le « troupeau? Si tu viens pour nous, hélas! tu nous « trouves à peine vivants, et déjà frappés de mort « dans la plus chère partie de nous-mêmes. » Ces expressions si simples et si vives, cette confusion de la famille et de l'Église, ces sentiments de la nature mêlés à l'émotion du prêtre, selon le génie des premiers temps, répandent sur ces discours un intérêt mélancolique, une tristesse religieuse pleine de charme et d'originalité.

Le dirais-je, même lorsque ce n'est plus la vie privée du christianisme, si l'on peut parler ainsi, qui occupe les orateurs, lorsqu'ils rentrent sous la loi pompeuse de l'étiquette de Rome ou de Bysance, leur culte, dans sa pureté et sa vivacité primitive, leur laisse quelque chose de fier et de libre. Un éloge funèbre de Théodose, prononcé par saint Ambroise, par ce saint Ambroise qui avait réprimandé la cruauté de Théodose, ne ressemblera pas aux fastueux éloges que les rhéteurs païens prodiguaient à la mémoire de ce prince dont leur flatterie fait un dieu, tout chrétien qu'il était. Ces idées de la brièveté de la vie et de l'immortalité de l'âme, ce mépris des grandeurs, ce compte à rendre devant Dieu, ces choses, qui sont des lieux communs dans les bouches vulgaires, et des vérités sublimes

dans celle de Bossuet, animant toutes les oraisons funèbres des Pères de l'Église. L'orateur n'est pas un sophiste qui loue, mais un intercesseur puissant, quelquefois même un juge.

De plus on voit poindre, dès le troisième siècle, cette domination théocratique qui a si longtemps pesé sur le monde au moyen âge, et embarrassé la civilisation des temps modernes; mais alors elle luttait contre une force plus rude et moins éclairée; alors elle était un secours donné au nom de la religion, à la liberté humaine vaincue et chassée de toutes parts. Un vif intérêt, une sorte de sympathie involontaire s'attache à ces résistances religieuses, à cette autorité morale que l'orateur chrétien porte avec lui, alors même qu'il vient célébrer, sur un tombeau, la puissance terrestre, qu'il humilie au nom du ciel.

A ces grands spectacles du christianisme naissant, à cette éloquence active, qu'il ressuscitait et qu'il appelait à toutes les affaires de la vie, en même temps qu'il lui faisait exprimer des idées nouvelles et mystérieuses, on ne pourrait opposer les harangues des sophistes grecs ou romains; et cependant, ce sont ces monuments d'une froide éloquence qui ont presque seuls occupé l'attention, l'intérêt de Thomas.

En ce sens, on peut dire que son travail est bien supérieur à son sujet. Il faut en excepter quelques belles digressions, où il a ramené les noms et les ouvrages de plusieurs grands écrivains de l'antiquité, Platon, Xénophon, Tacite. Là, il admire avec goût, avec éloquence. Je voudrais donner quelque exemple de ce genre de beautés. Je voudrais faire ressortir le talent de l'auteur. Ce talent ne sera jamais simple; jamais on ne pourra dire de Thomas, ce que Pascal aimait tant à dire : « Vous « êtes tout étonnés, tout ravis, quand vous trouvez « le style naturel. Vous vous attendiez à un auteur, « et vous rencontrez un homme. » Non, Thomas est toujours un auteur; c'est un auteur savant, ingénieux, élégant; mais c'est un auteur. Eh bien! je crois qu'il se fait, qu'il se fera, chaque jour, un progrès dans le goût public, et que ce progrès nous éloigne de ce qui tient trop au métier d'auteur. Des choses qui, à une époque trop exclusivement littéraire, à une époque de bel esprit et de nullité politique, aurait plu singulièrement, nous paraîtraient aujourd'hui froides, vides, pompeuses. L'antiquité, toujours théâtrale dans Thomas, serait aujourd'hui conçue d'une manière plus simple et plus vive tout à la fois. Cette pompe, qu'on a reprochée à quelques tragédies françaises, choque surtout quand on la trouve placée dans de simples ouvrages de philosophie et d'analyse, quand on voit que l'écrivain, sans aucune émotion dramatique, s'est, de gaîté de cœur, en quelque sorte guindé pour paraître grand et sublime.

Mais enfin, me direz-vous, quel mérite trouverez-vous dans cet ouvrage? Pourquoi nous en parlez-vous longtemps si, lors même que vous prétendez le louer, vous retombez dans une critique involontaire, et par cela même plus rigoureuse? Je louerai, Messieurs, une grande érudition, dont l'objet n'est pas assez varié, un talent d'écrire noble et ferme, une dignité, une chaleur de sentiment à laquelle manque seulement la réalité d'une application utile et immédiate.

Thomas, tourmenté du besoin de l'inspiration, et ne la trouvant pas dans les événements et les mœurs de son siècle, la demandait à l'histoire, la cherchait dans les livres. Ainsi, il composait avec effort des pages d'un tour élevé, dans lesquelles on désire un peu de cette chaleur qui fait vivre même les incorrections et les fautes. On m'a reproché d'avoir parlé de Mirabeau, et d'avoir fait en cela preuve de mauvais esprit et de mauvais goût. Oh! combien Mirabeau, avec ce qu'il a d'inculte, de bizarre, est un orateur plus vrai, plus expressif, que le studieux, l'élégant, le pompeux Thomas!

Quelquefois cependant, nous l'avons dit, lorsqu'il se borne à la critique, et qu'il élève la critique par le sentiment moral, l'éloquence se retrouve sous sa plume. C'est presque toujours cette éloquence secondaire, née à l'occasion d'une autre éloquence; mais quelquefois les expressions en sont neuves et le mouvement pittoresque.

Plutarque, biographe et peintre des grands hommes, est admirablement dessiné par Thomas. Je rappellerai ce morceau quoique trop connu, et je le cite en expiation de mes censures : « Évoque « devant moi les grands hommes; je veux les voir « et converser avec eux, disait un jeune prince « plein d'imagination et d'enthousiasme, à une Py- « thonisse célèbre qui passait dans l'Orient pour « évoquer les morts. Un sage qui n'était pas loin « de là, et qui passait sa vie dans la retraite, ap- « procha et lui dit : Je vais exécuter ce que tu de- « mandes : tiens, prends ce livre, etc., etc. »

Hormis quelques expressions un peu abstraites et techniques dans la suite de ce morceau, le langage en est élevé et le sentiment vrai.

Thomas, sans être jamais familier, sans descendre à ces traits de mœurs qui peignent un caractère ou une époque, n'a pas moins bien retracé la vie et l'influence des sophistes grecs dans les derniers temps de l'empire. Ce tableau, dont la malignité contemporaine voudra peut-être faire une application, est plein d'élégance et de finesse.

« Les orateurs grecs qu'on nomme sophistes, « jouaient alors un grand rôle, etc., etc. »

Cette description élégante vous touche peu. C'est que vous avez le sentiment d'une vie beaucoup plus vraie, et par conséquent d'une éloquence plus sérieuse. Vous voulez bien venir écouter quelqu'un qui vous parle avec moins de facilité qu'un sophiste grec, et qui n'a pas non plus un intérêt actif à défendre, une passion sérieuse à faire prévaloir. Toutefois il vous entretient d'un objet d'étude; peut-être ne le considère-t-il pas sous un point de vue assez intéressant, assez élevé. Mais enfin l'enseignement est ici le but de la parole. L'histoire de la langue et des lettres, les accidents variés du goût, la diversité des époques, le génie des écrivains, leur biographie dans ses rapports avec leur talent, leur influence sur les opinions et les mœurs, voilà, sans doute, autant de sujets d'un intérêt secondaire, mais véritable, qui ne sont pas empruntés à des passions fugitives et fausses, qui n'ont pas besoin d'être exagérées par la parole. C'est en ce sens que nos écoles, tant calomniées aujourd'hui, n'ont pas de ressemblance avec la brillante et vaine sophistique des anciens rhéteurs.

En Grèce et à Rome, du temps de leur décadence, que faisait-on dans les écoles des sophistes? On y parlait, pour bien parler; on improvisait sous un personnage fictif, dans une situation imaginaire; on jouait soi-même un rôle. Ici il n'y a que la littérature, sous la forme historique; c'est un livre négligé, incomplet, incorrect, que vous écoutez; mais c'est un livre sur l'objet de vos études. Rien de factice ou de théâtral ne se mêle à ce qui vous occupe: l'examen des lettres et du goût.

Vous me reprochez peut-être, Messieurs, d'avoir consacré une heure à l'analyse de cette ancienne sophistique grecque et latine, à laquelle Thomas, avec son talent et son érudition, a consacré un gros volume; mais il faut la connaître un peu, ne fût-ce que pour ne pas l'imiter.

Thomas, qui a fait un excellent ouvrage de critique sur un sujet stérile, et a étudié de l'antiquité la partie la moins instructive, cet écrivain dont la postérité connaîtra peu de pages, était cependant un homme rare, et eût mérité, par ses vertus, d'être un homme de génie.

Rien n'égala la pureté, la simplicité de sa vie. Il était né pauvre. Dévoué longtemps à des devoirs austères, à une vie simple, jamais il ne sacrifia à aucun intérêt; cet héroïsme de délicatesse ne pouvait, dans la tranquillité de la vie du dix-huitième siècle, s'exercer que sur de petites choses. C'était une place à l'Académie à prendre ou à ne pas prendre; c'était une place de secrétaire du duc de Praslin à quitter ou à ne pas quitter; mais Thomas, dans ces petites épreuves, fit tout ce qui était noble; il le fit bien; il le fit à propos. Jeune, il avait été préoccupé de sentiments très-religieux; il avait écrit contre Voltaire avec une foi sincère. Plus tard, ses opinions changèrent; il devint un philosophe, comme on l'était alors. Je ne sais s'il était sceptique; mais il fut toujours grave, pur, irréprochable dans sa vie. Jamais dans ses ouvrages, qui le firent accuser d'impiété, de sédition, vous ne trouverez une phrase qu'une conscience sévère et juste puisse blâmer; le goût y blâmera beaucoup de choses, jamais la conscience. Enfin, quand il sortait de cette pompe oratoire dont il était entouré, quand c'était son âme qui parlait, non-seulement il était éloquent, mais il était poëte. Certainement cette ode *au Temps*, qui fut couronnée à l'Académie, réunit, dans les premières strophes, tout ce que la pompe, le galimatias, le faux goût peuvent entasser; mais lorsque le poëte revient sur lui-même, par retour naturel et attendrissant, les expressions sont simples et pures.

> Si je devais un jour, pour de viles richesses,
> Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
> Si mon cœur, par mes sens, devait être amolli,
> O temps! je te dirais: hâte ma dernière heure;
> Hâte-toi, que je meure;
> J'aime mieux n'être plus, que de vivre avili.
> Mais si de la vertu les généreuses flammes
> Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes,
> Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
> S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
> Languisse sans défense,
> Et dont ma faible main puisse essuyer les pleurs:
> O temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse,
> Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
> Reçoive mes tributs de respect et d'amour;
> Et vous, gloire, vertu, déesses immortelles,
> Que vos brillantes ailes
> Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Enfin, lorsque Thomas était loin de l'Académie, loin des sociétés brillantes et fastueuses du dix-huitième siècle, lorsqu'il était triste, malade, réfugié sous le climat de Provence, où il cherchait à ranimer un peu sa vie défaillante, il écrivait des lettres qu'on ne peut lire sans la plus vive émotion. Il n'est plus rhéteur; il n'est plus bel écrivain; mais il est plein d'éloquence. Il écrivait à un homme célèbre du dix-huitième siècle, à Ducis, esprit si original et si naturel, bien plus original dans sa personne que dans ses tragédies; car ses tragédies étaient à moitié fausses, par bien des causes; mais sa personne, rien ne l'avait jamais touchée ni altérée. De nos jours, il passa devant Bonaparte, sans être effleuré par lui, sans baisser la tête. Thomas l'aimait. C'étaient deux hommes excellents, faits l'un pour l'autre. Il lui écrivait cette lettre, qui sera ma dernière citation et mon plus grand éloge de l'auteur :

Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la Grande-Chartreuse. Ce lieu est fait pour vous. Combien

il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres! Je vous connais, vous serez plus d'une fois tenté d'y rester; vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchants. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie, ils ne s'occupent que du dénoûment, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux cieux: c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau. Il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux! quel contraste! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui, de là, voulait remuer le monde, et se mêlait à tous les événements, dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille, etc.

J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; cela est effrayant. Aimons-nous jusqu'au dernier jour; et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose, au lieu que, dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée.

QUATRIÈME LEÇON.

Barthélemy. — Anecdotes de ses premières années. — Ses vastes études. — Plan de son ouvrage sur la Grèce. Beauté réelle du sujet. — Inconvénient d'un cadre fictif. — Rapprochement de Barthélemy avec des écrivains de nos jours. — Faux goût plus fort que son érudition. — Il ramène tout aux idées françaises, au lieu de conserver l'originalité grecque. — Principales parties de son ouvrage. — Parallèle entre un récit de Xénophon et un récit de Barthélemy. — Mérite durable du *Voyage d'Anacharsis.*

MESSIEURS,

J'ai dit que la critique littéraire, au dix-huitième siècle, étudiait trop peu l'antiquité, la traduisait faiblement, la jugeait quelquefois avec une injuste légèreté. Cependant, un ouvrage célèbre de cette époque est là pour démentir une partie de mes censures. C'est cet ouvrage qui doit aujourd'hui nous occuper.

Si nous avons regretté que le cadre adopté par Thomas, que cet examen étroit et uniforme d'un seul genre de littérature, le moins heureux, le moins favorable de tous, ait gêné son talent, ce regret ne convient plus, quand il s'agira d'un autre sujet de critique, traité à la même époque, de l'histoire littéraire de la Grèce, c'est-à-dire du sujet le plus beau, le plus varié que l'imagination puisse embrasser, que le goût puisse choisir.

D'une autre part, Messieurs, a-t-il manqué quelque chose à l'écrivain? Cette frivolité mondaine, dont nous avons parfois accusé le dix-huitième siècle, ce goût tout moderne de littérature, qui semblait une mode plutôt qu'une étude, cet oubli, ce dédain des lettres antiques étaient-ils le partage de l'abbé Barthélemy? Non. Jamais homme ne fut plus érudit, plus studieux amateur, plus ingénieux annotateur de l'antiquité. Son érudition doit épouvanter, non-seulement tout le dix-huitième siècle, mais même le quatorzième, qui se pique de savoir et d'exactitude.

Quelques souvenirs de sa vie, quelques anecdotes qui ne peuvent vous déplaire le prouveront assez. L'abbé Barthélemy ne fut pas, selon l'usage du dix-huitième siècle, saisi, presque au sortir du collége, par la vie littéraire. Il ne suivit pas cette carrière, tracée d'avance, qui faisait qu'après avoir achevé ses études on entrait dans le monde, que l'on avait un prix à l'Académie, ou même que l'on composait sa tragédie, et qu'on était dès lors homme de lettres reconnu et déclaré. Rien n'égala, Messieurs, la jeunesse laborieuse, les profondes études, la vie de Bénédictin par laquelle l'abbé Barthélemy se prépara de loin à cet ouvrage, que nous allons accuser d'être un peu superficiel et frivole.

Barthélemy, l'un des hommes les meilleurs qui aient honoré les lettres, l'un des plus savants et des plus sagaces qui aient éclairé la haute critique et les recherches d'antiquité, était né dans la Provence, auprès de la petite [illegible] Aubagne. Il fut [illegible], dès sa première jeunesse, à être érudit. Ses distractions, ses amusements, étaient de composer des racines de la langue arabe, d'apprendre par cœur les sermons de quelque moine maronite, et de les réciter aux chrétiens orientaux que leur commerce appelait à Marseille.

Il avait fait de plus toutes les études savantes du temps; rien ne lui manquait; il avait d'abord étudié chez les Oratoriens, et ensuite chez les Jésuites. Maintenant, ces études avaient-elles complétement développé son esprit? lui offraient-elles tous les points de vue scientifiques et littéraires que l'on doit ouvrir à la jeunesse? Voyons comme lui-même en a jugé. On n'accusera pas dans sa bouche la frivolité dédaigneuse et profane d'un professeur de notre époque; et, comme souvent, Messieurs, on vous reproche les leçons que vous écoutez, il faut que je vous dise ce que l'abbé Barthélemy pensait lui-même de celles qu'il avait entendues à votre âge :

J'avais fait mes cours de philosophie et de théologie chez les Jésuites. Dans le premier de ces cours, le professeur, voulant nous donner une idée du cube, après s'être bien tourmenté, sans réussir, prit son bonnet à trois cornes et nous dit : Voilà un cube. (Rire universel.) Dans le second, le professeur du matin, pendant trois ans entiers, et pendant deux heures tous les jours, écumait et gesticulait comme un énergumène pour nous prouver que les cinq propositions étaient dans Jansénius.

Je m'étais heureusement fait un plan d'étude qui me rendait indifférent aux bêtises et aux fureurs de mes nouveaux régents, etc., etc.

Je n'aurais pas dit cela de mon chef; je n'aurais pas ainsi traité une éducation que l'on opposerait sans doute avec hauteur à l'éducation de nos jours; mais enfin, comme c'est à la fois le plus grave et

le plus doux des critiques du dix-huitième siècle qui a porté ce jugement, je ne suis pas fâché de le lire, sans y engager ma responsabilité.

Au milieu de ces études officielles, régulières chez les Jésuites, corrigées par cette méditation de la langue arabe qui occupait les récréations de Barthélemy, son érudition s'accroissait prodigieusement. Il y joignait une singulière modestie, une aimable naïveté de caractère, qui n'était cependant pas exempte de quelque malice, mais d'une malice qui avait son aménité, sa douceur piquante.

Voici ce qu'il raconte lui-même de son érudition :

Mon maître avait dressé, pour mon usage, quelques dialogues arabes, qui contenaient, par demandes et par réponses, des compliments, des questions et différents sujets de conversation; par exemple : Bonjour, Monsieur; comment vous portez-vous? — Fort bien, à vous servir. — Il y a longtemps que je ne vous ai vu. — J'ai été à la campagne, etc.

Un jour on vint m'avertir qu'on me demandait à la porte du séminaire. Je descends, et me vois entouré de dix à douze principaux négociants de Marseille. Ils amenaient avec eux une espèce de mendiant qui était venu les trouver de [illegible] (à la Bourse) : il leur avait raconté qu'il était juif [illegible] élevé à la dignité de rabbin; mais que, pénétré des vérités [illegible] il s'était fait chrétien; qu'il était instruit des langues orientales, [illegible] pour s'en convaincre, on pouvait le mettre aux prises avec quelque savant. Ces Messieurs ajoutèrent, avec politesse, qu'ils n'avaient pas hésité à me l'amener. Je fus tellement effrayé, qu'il m'en prit la sueur froide. Je cherchais à leur prouver qu'on n'apprend pas ces langues pour les parler, lorsque cet homme commença tout à coup l'attaque avec une intrépidité qui me confondit d'abord. Je m'aperçus heureusement qu'il récitait en hébreu le premier psaume de David, que je savais par cœur. Je lui laissai dire le premier verset, et je ripostai par un de mes dialogues arabes. Nous continuâmes, lui par le second verset du psaume, moi par la suite du dialogue. La conversation devint plus animée; nous parlions tous deux à la fois, et avec la même rapidité. Je l'attendais à la fin du dernier verset : il se tut en effet; mais pour m'assurer l'honneur de la victoire, j'ajoutai encore une ou deux phrases, et je dis à ces Messieurs, que cet homme méritait, par ses connaissances et par ses malheurs, d'intéresser leur charité. Pour lui, il leur dit dans un mauvais baragouin, qu'il avait voyagé en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie, en Turquie, et qu'il n'avait jamais vu un si habile homme que ce jeune abbé. J'avais alors vingt-un ans. (Rire général.)

Ces anecdotes ne sont pas indifférentes à la connaissance du caractère littéraire de Barthélemy. Vous voyez que l'érudition ne lui a pas inspiré le charlatanisme, au moins pour ses lecteurs; vous voyez qu'il est ingénieux, agréablement moqueur dans sa manière de conter. Lorsque ses études se seront encore étendues, lorsque tout ce qu'on peut savoir de littérature classique aura passé par cet esprit facile et fin, nous chercherons quel ouvrage doit en sortir.

Barthélemy, après avoir ainsi longtemps étudié à Marseille, vint à Paris, objet de toutes les jeunes ambitions, carrière ouverte à tous les jeunes talents. Il débuta par l'intime confiance, par la docte familiarité de M. de Boze, homme alors très-considérable, ayant cette existence grave et paisible que donne un mélange de crédit et d'érudition

M. de Boze était conservateur du cabinet des médailles. Là, Barthélemy vit, pour la première fois, les gens de lettres, comme on disait alors. Il les vit avec ce respect, cette candeur qui lui était naturelle et qu'il peint à merveille; permettez-moi encore cette citation. « C'est là que j'ai connu « le comte de Caylus, M. l'abbé Sallier, les abbés « Gedoyn, de la Blèterie, du Resnel, etc... » Tous hommes célèbres, Messieurs, que vous ne connaissez pas beaucoup aujourd'hui. Mais poursuivons:

Leurs paroles, leurs gestes, rien ne m'échappait; j'étais étonné de comprendre ce qu'ils disaient. Ce profond respect pour les gens de lettres, je le ressentais tellement dans ma jeunesse, que je retenais même les noms de ceux qui envoyaient des énigmes au Mercure. (On rit.)

Barthélemy, dans cette société savante, sous ce maître habile et sévère dont il devint le collaborateur, étudia profondément l'antiquité dans ses rapports avec la science des médailles. Une mission de confiance le conduisit en Italie. Pourquoi faire? ce n'était pas pour recueillir les impres[illegible] le spectacle de ces lieux antiques et poétiques peut donner à l'âme du voyageur; ce n'était pas pour les considérer en artiste; mais pour acheter quelques médailles. Cette science et ce devoir de sa place étaient devenus pour lui une passion. Son voyage n'est donc qu'une description, froide pour vous, des visites qu'il fait chez de célèbres antiquaires, des beaux et riches cabinets qu'il parcourt, de la jalousie que lui inspirent ces cabinets de savants italiens, qui font rougir la pauvreté du *Cabinet du Roi;* enfin des efforts qu'il fait pour acquérir une médaille. Il vous parle de tel fameux antiquaire de Florence ou de Padoue, qu'il a supplié longtemps de lui céder une médaille double. « Je n'ai jamais pu, dit-il, fléchir ce tigre. » Toute fantaisie vive, toute étude ardente et continue devient une passion; et toute passion a son intérêt. Les médailles, voilà quel était l'enthousiasme de l'abbé Barthélemy à cette époque.

Conduit à Rome, il ne faut pas oublier ce fait qui influa sur toute sa vie, il y connut l'un des plus spirituels seigneurs de la cour de Louis XV, M. de Stainville, qui fut célèbre plus tard sous le nom de duc de Choiseul, ami des arts, protecteur des lettres, brillant de tout ce que la science du monde et le goût peuvent donner de plus séducteur. L'abbé Barthélemy était tout fait pour cette société; il y plut singulièrement; et comme il vivait au dix-huitième siècle, sa faveur d'homme de bonne compagnie fit sa fortune de savant.

Dans sa prospérité, Barthélemy resta l'homme le plus doux, le plus bienveillant, le plus géné-

reux. Comblé des faveurs de cour, il en refusait plus qu'il n'en acceptait. De retour à Paris, il s'était plongé de nouveau dans l'érudition. Il nous dit quelque part: « Tout mon regret, c'est de n'avoir pas commencé mon ouvrage dix ans plus tôt, et de n'avoir pas eu dix ans de plus pour l'achever; » et cependant, ce livre, il y consacra trente ans.

La vue de l'Italie lui avait d'abord inspiré le plan d'un autre ouvrage que celui qui a fait sa gloire. Parcourant ces beaux lieux en antiquaire, il y avait partout trouvé la trace de cette magnifique restauration des arts qui avait signalé le seizième siècle. En même temps, son goût vif pour l'érudition lui avait fait croire qu'un intérêt presque égal s'attachait aux productions graves et lourdes des savants de cette époque et aux enchantements des arts et du génie dans l'antiquité. Ainsi, il voulait d'abord supposer un voyage en Italie au seizième siècle, parcourir en imagination toutes ces villes si brillantes du luxe de l'industrie et du luxe des arts, communiquer avec ces professeurs célèbres, ces savants de tout genre, qui exploitaient, déterraient, rajeunissaient l'antiquité; admirer ici Michel-Ange, là Jérôme Cardan, ici Arioste, là le savant Alciat, Accurse, et une foule d'autres dont les noms ne sont plus vantés que dans des commentaires qu'on ne lit pas. Heureusement il abandonna cette idée. Il craignait de n'avoir pas assez d'études, dit-il lui-même; et il se reporta vers la littérature classique qui avait occupé toute son enfance, toute sa jeunesse, et que son travail assidu pour les médailles remettait sans cesse devant ses yeux.

Le voilà donc dévoué à un grand, à un immense travail.

Ici, Messieurs, j'aperçois la difficulté de la tâche que j'essaie en ce moment. Comment oser juger le travail d'un homme à la fois si savant et si modeste, d'un homme qui, possédant l'antiquité tout entière, étant aux yeux de la critique habile de notre temps un des érudits les plus profonds qui aient existé, a consacré la plus belle partie de cette érudition à un ouvrage dont nous ne ferions pas la moindre partie?

Mais, Messieurs, une double question se présente: la question du savoir et celle du goût, du sentiment vrai dans les arts. Barthélemy, par ses études, ses recherches profondes et minutieuses, s'était donné tout ce que l'érudition peut offrir au talent. Par le caractère du temps où il a vécu, par la manière dont elle a compris l'antiquité, par la disposition paisible de son esprit, étranger à tous les intérêts passionnés de la vie, a-t-il aussi bien senti ce qui devait animer un pareil ouvrage? Le plan même qu'il s'est proposé est-il le mieux conçu, le plus naturel, le plus favorable tout ensemble à l'effet et à la simplicité? Nous pouvons tous nous faire et la question et la réponse. Pour moi, je ne sais, mais il me semble que l'abbé Barthélemy n'a pas exploité toute la belle et riche carrière où pouvait fouiller l'érudition.

Certes, si après les œuvres d'imagination et de création, il est un sujet vaste qui doive soutenir et inspirer le talent, ce serait l'histoire critique du génie de la Grèce; mais cette histoire simplement faite. Nous savons tous quelle place les lettres occupent dans la vie d'un peuple civilisé; mais ce qui est vrai de tous les peuples, l'est cent fois plus de la Grèce. La Grèce! c'est la poésie, c'est l'éloquence, ce sont les lettres vivantes et personnifiées. La Grèce, dans la variété de ses climats, dans la diversité de ses républiques, dans cette diversité violente et continue d'une république avec elle-même, par les agitations et les rivalités de ses citoyens, les combats de la tribune et du théâtre, elle avait rassemblé tous les accidents et tous les contrastes de l'imagination humaine. La Grèce depuis l'Attique jusqu'à l'[illegible], depuis Syracuse jusqu'à Stagyre, elle avait dans un étroit espace tous les degrés, et pour ainsi dire toutes les températures du génie; il n'était pas une de ces petites îles qui ne produisît quelque grand poëte. Aussi sa littérature n'eut pas de courtes existences comme les littératures modernes, des deux ou trois siècles de gloire, comme la France, l'Italie, l'Angleterre; elle a duré des milliers d'années. Quand a-t-elle commencé? Était-ce avec Homère? mais Homère n'était-ce pas plusieurs poëtes réunis sous un seul nom? Et plusieurs siècles après Homère, ne s'élève-t-il pas des poëtes qui ont l'air de poëtes originaux? Eschyle est neuf, libre, inculte, comme le grand poëte d'une littérature qui commence, et pourtant il y a quatre siècles derrière lui; Sophocle est également neuf. Puis viennent d'autres grands poëtes, dont l'imagination est toute fraîche. Cependant leur idiome n'a pas l'air d'être sorti tout récemment de la pensée humaine. C'est une langue qui rend toutes les émotions que la guerre, la politique, les passions et les arts peuvent faire passer dans l'homme.

Enfin cette littérature grecque, lors même qu'elle devient *critique*, qu'elle n'agit plus sur la vie humaine, qu'elle agit sur elle-même, elle est encore riche, originale, autant que la critique peut l'être. Elle a gardé surtout ce privilége d'une langue admirable, souple à tous les caprices, à toutes les finesses de la pensée. Et puis, cette prodigieuse révolution morale dont nous avons parlé, cet événement le plus grand qui ait traversé le monde, ce renouvellement des cultes, par où a-t-il passé d'abord? par la langue grecque. C'est par le christia-

nisme et la langue grecque que le monde a été changé. Tous ces missionnaires qui allaient de la Judée jusqu'à Lyon, jusqu'à Rome, étaient des juifs hellénistes ou des Hellènes judaïsants; toutes ces écoles qui florissaient dans Alexandrie, dans Antioche, dans Ascalon, dans Gaza, étaient grecques. Cette immensité, ce cosmopolitisme, pardonnez-moi ce mot barbare, qui sera le dernier état de la littérature grecque, est le dernier caractère de sa puissance. On a bien tort de croire qu'elle finit au règne d'Alexandre. Elle se transforme, elle s'étend au contraire. Après avoir été jusqu'à Alexandre, la première souveraine de l'imagination et du goût, elle est devenue, après Alexandre, la pensée de l'univers. (Applaudissements.)

Je crois, Messieurs, qu'il fallait conserver ce beau sujet dans son immense unité, dans sa grande et féconde simplicité, qu'il fallait raconter l'histoire de l'esprit grec. L'abbé Barthélemy a choisi de préférence un cadre imaginaire. Il a cru trouver dans une fiction quelque chose de plus grand, de plus [illegible] la vérité. Nous ne pouvons nier que ce cadre ne soit [illegible] disposé, qu'un art délicat, industrieux, n'ait présidé à l'emploi de toutes ces richesses qu'avait amassées une lente érudition. Barthélemy, lisant tous les auteurs grecs et latins par ordre, puis les commentateurs, recueillait sur des cartes les faits, les mots, les interprétations qui pouvaient, comme autant de parcelles, être un jour employés dans le monument dont il avait fixé la forme et l'étendue.

Mais quoi de plus difficile que de faire une mosaïque éloquente? comment, après avoir ainsi amassé en détail une foule innombrable de particularités, après les avoir classées avec toute la perfection de la méthode, ou retenues avec la plus grande précision de mémoire, comment animer le tout d'un esprit de vie et d'unité? Je ne sache qu'un homme de notre temps qui ait fait cela, surtout dans deux cents pages : c'est ce jeune homme dont je vous ai parlé souvent, l'historien de *la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Une multitude de petits détails, de phrases, de mots perdus, disséminés dans les chroniques, formant toutes les nuances, toutes les variétés de la vie de cette époque, se sont habilement groupés dans ses récits; mais il ne les a pas déposés, pour ainsi dire, l'un après l'autre sur le papier; sa pensée les avait fortement saisis, son imagination s'en était colorée; il a jeté de verve tout ce qu'il avait appris, comme autant de choses qu'il aurait intimement senties. Mais pour cela, il faut une merveilleuse et vive disposition, une mémoire passionnée. C'est un don bien rare; et, en respectant les vastes études, le talent de Barthélemy, je n'y trouve pas ce caractère. Cependant, ce caractère était essentiel au plan qu'il s'était proposé; car ce plan, ce n'est pas une analyse, ce n'est pas un récit, c'est l'imitation de la vie, la traduction littérale, pittoresque de tout ce que le spectacle de la Grèce aurait donné d'émotions et d'idées à un contemporain. Il s'était donc imposé, il s'était commandé à lui-même cette vivacité de coloris, ce naturel dans les détails, cette expression du moment, dont je lui reproche d'avoir manqué. Un autre plan, historique et plus simple, ne lui aurait pas demandé autant, et aurait rendu davantage.

Le défaut du plan qu'il a préféré, c'est aussi de rapetisser, de diminuer la grandeur du sujet. Je crois que, dans l'austérité du bon goût qui caractérisait le dix-septième siècle, on n'eût guère approuvé le cadre inventé par Barthélemy. J'imagine que Boileau lui aurait reproché d'imiter les grands romans de M^me^ Scudéry, lui aurait dit qu'il ne fallait pas ainsi mêler le faux et le vrai, ni à côté d'Épaminondas, ou de tout autre grand homme bien réel, bien vrai de la Grèce, mettre un personnage de fantaisie. Cependant, Messieurs, un semblable artifice de composition fait, sous quelque rapport, la gloire de notre époque. Les ouvrages tant admirés d'un célèbre écrivain de nos jours ne sont autre chose qu'un emploi, une exploitation de l'histoire, à la faveur de la fiction, qu'une manière de faire ressortir les personnages réels par les personnages inventés. Marie Stuart a-t-elle jamais été plus vivement peinte, plus naïvement retrouvée que dans un roman de Walter-Scott? L'explication de cette difficulté, et de ce contraste entre deux époques, tient à la forme des ouvrages. Si vous concevez un plan, où des personnages inventés expriment tout ce qu'il y a de privé dans la vie humaine, tandis que vos personnages historiques sont l'image de la vie publique et privée tout ensemble, un véritable intérêt peut s'attacher à cette composition. Mais, pour y réussir, il faut, à la vivacité des couleurs, joindre la nouveauté des découvertes. L'antiquité nous donne-t-elle assez pour cela? les détails originaux sont-ils assez nombreux pour entretenir l'illusion du lecteur? Un célèbre romancier anglais a imaginé, dit-on, de mettre en roman l'histoire de Marc-Antoine et du triumvirat. Je suis en doute du succès. Ma raison, c'est que le romancier moderne ne fera pas un récit plus pittoresque et plus animé que Plutarque, et qu'il n'a pas de mémoires secrets sur Marc-Antoine. Il est d'avance vaincu par l'histoire. Pour matériaux, il n'a que des statues taillées par le ciseau des grands maîtres; quand il les aura morcelées, pour les refaire, il n'aura fait qu'un double emploi : à la bonne heure pour le moyen âge, où les matériaux

bruts abondent ; mais là où il ne reste que les monuments de l'histoire, on ne peut faire passer le roman. Je le crains donc, l'idée du savant, de l'ingénieux Barthélemy n'était pas heureusement choisie. Ses personnages fictifs ne sont que les spectateurs convenus des événements ; leur présence n'ajoute pas un trait au tableau. Philotas, Timagène, Apollodore, Lysis, pâles figures que nous ne regardons pas : Philotas, je crois, est tué à la bataille de Chéronée ; l'auteur lui donne des regrets que personne ne partage. Barthélemy n'avait pas su créer une physionomie antique ; il avait attribué seulement à Philotas quelques manières françaises, frivolité, vivacité, légèreté, amour-propre, des défauts ou des qualités qui courent le monde ; mais il n'avait pas fait un personnage grec d'origine. Même défaut de vérité dans tout l'ouvrage : l'introduction même est écrite par le personnage imaginaire qui voyage dans la Grèce. C'est un Scythe ; cette supposition ne peut plaire, que si quelques traits de la nature originale de ce personnage, de son climat, de son pays, se retrouvent dans ses récits. Malheureusement ce Scythe est encore un Athénien, ou plutôt un Français ; voici comme il s'exprime :

> Les premiers habitants de la Grèce n'avaient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortaient que pour disputer aux animaux des aliments grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins et leurs maux. Le sentiment de leur faiblesse les avait rendus malheureux ; ils le devinrent par le sentiment de leurs forces.

Que d'antithèses, que d'expressions abstraites pour un Scythe ! Plus loin je lis :

> L'Hercule qu'on adore est un fantôme de grandeur élevé entre le ciel et la terre, comme pour en combler l'intervalle.

Un Grec ou un Scythe a-t-il jamais parlé ainsi ? Cette supposition d'un ouvrage écrit dans l'antiquité était bien peu faite pour le talent ingénieux, élégant et tout moderne de Barthélemy.

Voyons maintenant quelles sont les belles parties de cet ouvrage, et quel en fut le succès. La critique devra non pas se taire, mais s'humilier un peu à ce souvenir. Lorsque le *Voyage du jeune Anacharsis* parut, jamais les esprits n'avaient été plus occupés, en France, d'intérêts sérieux. C'était en 1788. La société était toute palpitante de curiosité et de passion politique ; il s'agissait d'un renouvellement universel ; le *Voyage du jeune Anacharsis*, vivement accueilli, fut presque une distraction. Il fut lu, vanté, admiré. Sans doute, tout ce qu'il y avait de respectable dans l'auteur, sa réputation, sa vieillesse, sa vie exempte de tout reproche, un grand nombre d'amis, des protections éclatantes, l'intérêt même du livre, cette prétendue nouveauté de couleurs que le dix-huitième siècle prenait pour l'antiquité elle-même, voilà des causes de succès et de faveur publique. Mais de plus, il faut le dire, bien que rien n'égale la circonspection de l'abbé Barthélemy, bien que son esprit fût très-éloigné de l'enthousiasme de nouveautés qui agitait alors les têtes, bien que l'imitation réelle de la liberté grecque fût à mille lieues de sa pensée, le reflet, même affaibli, des couleurs antiques, le ressouvenir des belles cités de la Grèce, de leur libre et puissante démocratie, plaisait aux imaginations et flattait les vagues espérances du temps. On lisait cet ouvrage de littérature et d'érudition, précisément parce qu'on était occupé de tout autre chose que de littérature et d'érudition.

D'autres motifs encore avaient favorablement préparé les esprits. Comme si la famille de Choiseul avait dû faire sentir de toute manière, à Barthélemy, l'influence salutaire de son nom et de son amitié, un autre Choiseul, le comte de Choiseul-Gouffier, ami passionné des arts, les étudiant tout à la fois par goût et par une sorte de coquetterie pour le public, avait parcouru la Grèce dont il rêvait la renaissance et dessinait les ruines. De retour en France, le comte de Choiseul publia le premier volume d'un magnifique ouvrage, rempli de gravures, et en même temps semé de pages brillantes, où sont retracées et l'abrutissante oppression des Turcs et l'infortune des Grecs. Barthélemy avait inséré dans ce voyage une élégante description des fêtes antiques de Délos. M. de Choiseul alla de nouveau dans l'Orient comme ambassadeur de la France, à Constantinople, où il faisait, au nom des arts et par son enthousiasme, une espèce de conspiration contre la barbarie musulmane. Les sentiments libres répandus dans son ouvrage, je ne sais quelle générosité tout à la fois poétique et novatrice qui en avait inspiré les plus belles pages, continuaient à charmer le public français. C'était un prélude au succès de Barthélemy, un commencement d'admiration qui était prêt et attendait son ouvrage.

Ces impressions contemporaines ont disparu ; il reste le livre qui garde encore dans l'estime publique une place élevée ; il a été traduit dans presque toutes les langues ; les nations les plus érudites lui ont rendu cet hommage. Presque aucun des faits qu'il renferme n'a été contesté. En Angleterre, on l'a réimprimé, en supprimant toutes les indications d'auteurs, toutes les notes. Après les avoir soigneusement vérifiées, on les supprimait comme inutiles, à force d'être exactes. En Allemagne, le savant Schlegel, dans son beau traité de l'art dramatique, ne relève que deux erreurs ou deux opinions de l'abbé Barthélemy ; il l'accuse de s'être mépris sur le véritable sens d'une réponse d'Antigone, et d'avoir cru qu'elle laissait échapper l'aveu

de sa tendresse pour le fils de Créon; une autre fois il lui reproche d'avoir supposé que les femmes grecques, qui n'assistaient qu'aux tragédies, fréquentaient aussi le théâtre comique. Ce n'est qu'entre gens du métier que ces difficultés existent. Parfaite exactitude dans l'infinie variété des détails; voilà d'abord un grand mérite. De plus, Messieurs, ce plan qui nous plaît moins qu'une histoire simple et complète du génie grec, ce plan qui nous paraît un peu factice, conventionnel, a cependant l'avantage de réunir, dans une étendue médiocre, une foule incroyable de faits, de souvenirs. Le *Voyage d'Anacharsis* renferme mille précieux détails de géographie, d'histoire générale et anecdotique; des peintures de mœurs, des descriptions d'arts, des analyses, des traductions, des citations habilement intercalées dans un récit facile et varié. On parcourt la Grèce entière; on la voit sous toutes les formes que lui avait données la nature et le génie de l'homme. Le style paraît brillant; les descriptions, les images, y sont répandues avec une profusion qu'on prend pour la vérité grecque.

Comment ne pas se croire dans le pays de la poésie, lorsque ces belles Messéniennes, dont le nom est devenu popolaire par le talent d'un poëte de nos jours, remettent sous nos yeux les guerres cruelles de Lacédémone contre un peuple libre? Comment enfin ne pas croire qu'on a sous les yeux l'image fidèle de la société athénienne, lorsque des anecdotes, des bons mots, des épigrammes font passer devant nous tout le bel esprit d'Athènes?

Ici, Messieurs, nouvelle objection. Barthélemy connaissait à fond l'antiquité; mais il était surtout de son temps; il aimait mieux son temps que tout autre. Le plus grand service qu'il pût rendre à la Grèce, à ses propres yeux, c'était de rapprocher l'esprit grec de l'esprit français. Il y a telle soirée décrite dans son livre qui vous transporte dans un salon de Paris : cette soirée, par exemple, où un poëte sifflé arrive, et est accueilli par la maîtresse de la maison avec une espèce de compliment consolatoire et épigrammatique. Ne croyez-vous pas que vous êtes chez madame Geoffrin, et que vous voyez arriver M. de La Harpe sortant de la représentation des *Brames*, ou M. Marmontel sortant de celle de *Cléopâtre?* Les mœurs parisiennes, le bel esprit français, la société animée, ingénieuse du dix-huitième siècle, précoccupaient incessamment Barthélemy. Cette manière de peindre l'antiquité par des ressemblances modernes peut plaire un moment; mais elle n'est ni la plus instructive, ni la plus amusante. Hume a fait un dialogue, où il s'attache à montrer la prodigieuse différence qui sépare un peuple ancien, quel qu'il soit, d'un peuple moderne. Il raconte une foule d'usages athéniens sous des noms barbares, l'exposition des enfants, les fréquentes tortures des esclaves, la réclusion habituelle des femmes, et d'autres traits de mœurs que je ne veux pas rappeler; il les place dans je ne sais quel pays sauvage, qui n'est pas sur la carte; et quand un des interlocuteurs s'étonne, il montre qu'il a parlé des Athéniens, et retrouve dans chacun de ces faits hétérodoxes, bizarres, invraisemblables, une citation classique; puis, il laisse à juger si, comme on le dit, les Athéniens sont les Français de la Grèce. Cette manière philosophique et satirique de Hume est plus piquante et plus vraie que l'art de Barthélemy, pour calquer les mœurs des Athéniens sur les mœurs françaises, et mettre des madrigaux ou des épigrammes du dix-huitième siècle dans le pays de Platon et de Démosthènes.

Résumons maintenant, Messieurs, les principaux sujets enfermés dans le cadre de l'auteur. Lorsqu'il passe en revue l'histoire et la politique de la Grèce, il rencontre de son temps des rivaux habiles. Dans l'université de Cambridge, huit ou dix jeunes Anglais, des meilleures familles (il y en a deux qui, je crois, sont devenus ministres), s'étaient occupés de l'étude de l'antiquité, avec la forte attention particulière à cette jeunesse anglaise qu'on élève pour la vie politique et les grands emplois. Ils réunirent leurs essais dans de prétendues lettres athéniennes, où, sous le nom d'un agent qui réside à Athènes, et de quelques autres personnages, ils décrivent la société grecque comme ils la conçoivent. La guerre du Péloponèse, le gouvernement, les mœurs passent sous nos yeux; on voit Périclès et Aspasie. Toute la portion historique et politique de cet ouvrage, est, je crois, supérieure au savant travail de l'abbé Barthélemy; on sent que ce sont de jeunes esprits élevés dans un pays libre. Les intrigues de la place publique, les caractères des orateurs, les ambitions rivales, les révolutions d'une mobile démocratie, tout cela est vivement décrit. Le goût littéraire occupe peu de place dans l'ouvrage; ce que les auteurs ont voulu savoir, c'est le sérieux de la Grèce pour la guerre et la politique. Le langage est moderne, plein d'anachronismes; mais les faits, les détails, les causes sont exposés avec une intelligence et une énergie singulière.

Barthélemy n'avait pas connu ce travail, que lord Dower lui envoya comme un hommage que rendaient au savant écrivain de vieux ministres, qui se souvenaient d'avoir composé un livre d'érudition à vingt ans.

Une autre partie de l'ouvrage de Barthélemy s'attache à l'examen, à l'analyse des beaux-arts. Là, il me semble que l'auteur n'a pas ces vives impres-

sions, cet enthousiasme et cette science du beau qui caractérise Winkelmann, et qu'on retrouve dans le *Jupiter-Olympien* d'un critique de nos jours. Ses descriptions de temples et de statues, d'après Pausanias, n'ont pas cette éloquence qui rivalise avec la pensée de l'artiste, et la fait comprendre en l'égalant.

L'histoire anecdotique est peut-être ce qu'il y a de plus agréable dans le livre de Barthélemy; mais la fiction qui se mêle toujours à la vérité, la gâte un peu. Je veux bien visiter l'Académie, je veux bien y rencontrer Diogène, puisqu'il y va; et j'applaudis au trait ingénieux qui distingue son cynisme de la simplicité de Phocion. Mais ensuite, si je vais souper chez Platon, ne me donnez que des paroles de Platon. Je suis inexorable sur ce point. Lorsque Dion se retire après avoir soupé comme on soupait chez Platon, avec des olives, si vous faites dire par le philosophe à ses convives : « Dion est aujour- « d'hui victime de la tyrannie; je crains bien qu'il « ne le soit un jour de la liberté. » Je relis Platon pour y trouver ces mots, et je les cherche en vain. Vous m'avez donné une phrase moderne pour une anecdote grecque.

Une dernière et précieuse partie du *Voyage d'Anacharsis*, ce sont les analyses littéraires. Personne ne possédait mieux que l'auteur la littérature grecque, personne n'avait plus de science. Avec quel plaisir ne s'arrête-t-on pas à l'entendre redire quelques beaux passages de Platon, au cap Sunium, ou raconter une représentation théâtrale, ou faire parler Xénophon dans sa retraite, et plus tard Démosthènes à la tribune? Toute cette partie de l'ouvrage de Barthélemy est instructive, intéressante, ingénieuse. Cependant il me reste encore un scrupule. Vous en serez juge. Cette fois, ce n'est pas moi qui vais critiquer Barthélemy; c'est la Grèce, mal interprétée par moi, il est vrai, mais enfin c'est elle. Je vais mettre, en présence de l'abbé Barthélemy, un écrivain grec que je traduirai mot à mot, que je traduirai mal, mais que je traduirai. Je puis choisir entre beaucoup d'exemples. J'en prends un où cet atticisme et cet ionisme, qui sont les deux caractères de la langue grecque, et semblent offrir ce qu'il y a de plus gracieux dans l'élégance, et de plus fin dans la simplicité, sont heureusement réunis. Lorsque Barthélemy, au lieu de rassembler des traits épars, emprunte à Xénophon des discours, des récits entiers, conserve-t-il la vérité du langage grec ? Vous allez le voir.

Une des belles scènes retracées par Barthélemy, c'est la vie de Xénophon dans sa retraite de Scillonte. L'écrivain conduit ses personnages imaginaires dans cette retraite que la générosité des Lacédémoniens a donnée au héros exilé d'Athènes. Il fait converser Xénophon pour lui enlever quelques pages de ses écrits. Cet entretien, qui succède à une *partie* de chasse *extraite* d'un traité de Xénophon, amène le récit de la mort d'Abradate et de Panthée. Vous connaissez cette histoire touchante. Sachons d'abord ce qu'elle est dans Xénophon, et puis nous verrons si l'élégance moderne ne l'a pas altérée.

Xénophon raconte dans *la Cyropédie*, que Cyrus ayant fait captive une princesse d'Orient, Panthée, l'avait confiée à la garde d'un de ses favoris, qui devint épris d'elle. Instruit par la princesse, Cyrus blâma vivement ce favori, qui feignit de s'exiler; Panthée, par reconnaissance, attira son mari Abradate dans l'alliance et sous les drapeaux de Cyrus; Abradate fut tué dans un combat. C'est là que nous prendrons le récit original. La bataille s'est donnée dans les plaines de la Lydie. Abradate, emporté par son courage, a péri. Son corps a été placé dans un char et conduit au bord du Pactole; Panthée son épouse est auprès. Cyrus envoie des présents vers elle, et fait rassembler des troupeaux et des chevaux pour les immoler en grand nombre aux mânes d'Abradate.

N'oublions pas ces usages de Grèce et d'Orient. Nous ne sommes pas de ces esprits dédaigneux, jaloux de faire que l'antiquité nous ressemble; au contraire, et c'est l'esprit de notre temps, elle nous plaira d'autant plus, qu'elle sera plus différente de nous.

Dès qu'il vit cette femme assise par terre, et le corps étendu près d'elle, il pleura de douleur et dit : « Hélas! âme bonne et fidèle, es-tu donc partie, nous quittant pour toujours? » Et en même temps, il prit la main du cadavre, et cette main resta dans la sienne; car elle avait été coupée par le fer des Égyptiens. Cyrus voyant cela, s'affligea beaucoup plus encore : et la femme poussa des gémissements; ayant repris la main que tenait Cyrus, elle la baisa, et de nouveau, comme elle pouvait, la rejoignit au corps, et elle dit : « O Cyrus, tout le reste est de même; mais pourquoi faut-il que tu le voies? et elle dit encore : Je sais qu'il a souffert à cause de moi, et pareillement à cause de toi, ô Cyrus. J'étais folle; je lui ai recommandé de se conduire ainsi pour toi, afin de te paraître un ami digne d'estime. Et lui, je le sais, n'a pas songé à ce qu'il souffrirait, mais à ce qu'il ferait pour te plaire. Et pour cela, dit-elle encore, il est mort sans reproche; et moi, qui le lui ai conseillé, je suis là, vivante. »

Cyrus pleura quelque temps en silence. Ensuite il dit à haute voix : « O femme! il a eu du moins une belle fin, car il est mort vainqueur. Mais toi, prends soin de le parer avec ces dons qui viennent de moi. (Gobryas et Gadatas étaient là portant beaucoup de précieux ornements.) Sache, dit-il ensuite, qu'il recevra d'autres honneurs, qu'on lui élèvera un monument digne de vous deux, et qu'on immolera des victimes, comme il convient pour un homme vaillant. Et toi, tu ne resteras pas seule; je t'honorerai pour ta sagesse et toutes tes vertus. Je choisirai quelqu'un qui te conduise où tu veux aller. Seulement, dit-il, apprends-moi vers qui tu souhaites d'être conduite. » Panthée répondit : « Prends confiance, ô Cyrus, je ne te cacherai pas près de qui je veux aller. » Cyrus s'était retiré, plaignant la femme qui était veuve d'un tel homme, et l'homme qui ne verrait plus une telle femme. Panthée donna l'ordre

à ses eunuques de s'éloigner, afin, disait-elle, que je le pleure, comme je veux; mais elle dit à sa nourrice de demeurer, et lui recommanda, quand elle serait morte, de l'envelopper elle et son mari sous le même voile. La nourrice la supplia beaucoup de ne point faire cela; mais comme elle n'obtenait rien, et qu'elle la voyait irritée, elle s'assit en pleurant. Panthée ayant tiré un poignard qu'elle avait préparé depuis longtemps, se frappa, et laissant tomber sa tête sur le cœur de son époux, elle expira. La nourrice poussant des cris, les enveloppa du même voile, comme Panthée l'avait voulu. Cyrus, lorsqu'il apprit l'action de Panthée, vint tout saisi d'épouvante, comme pour la secourir. Les trois eunuques s'étaient percés de leur poignard, au lieu où elle leur avait ordonné de rester. Cyrus, après s'être approché de ce spectacle de douleur, admirant cette femme et gémissant sur elle, se retira, et il eut soin, comme il le devait, qu'on leur rendît tous les honneurs, et qu'un magnifique tombeau leur fût élevé, etc., etc. Sur trois colonnes plus basses on lit cette inscription : *tombeau des eunuques.*

Voilà, Messieurs, un récit grec dans son admirable simplicité; écoutez maintenant un récit français du dernier siècle :

Il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes : il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui; mais elle reste entre les siennes : le fer tranchant l'avait abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, et Panthée fait entendre des cris déchirants. Elle reprend la main, et après l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, et prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres : « Eh bien, Cyrus, vous voyez le malheur qui me poursuit; et pourquoi voulez-vous en être le témoin? C'est pour moi, c'est pour vous qu'il a perdu le jour. Insensée que j'étais, je voulais qu'il méritât votre estime, et trop fidèle à mes conseils, il a moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il est mort dans le sein de la gloire, je le sais; mais enfin il est mort, et je vis encore!..... »

Cyrus après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit : « La victoire a couronné sa vie, et sa fin ne pouvait être plus glorieuse. Acceptez ces ornements qui doivent l'accompagner au tombeau, et ces victimes qu'on doit immoler en son honneur. J'aurai soin de consacrer à sa mémoire un monument qui l'éternisera.

Quant à vous, je ne vous abandonnerai point; je respecte trop vos vertus et vos malheurs. Indiquez-moi seulement les lieux où vous voulez être conduite. »

Panthée l'ayant assuré qu'il en serait bientôt instruit, et ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avait élevé son enfance : « Ayez soin, lui dit-elle, dès que mes yeux seront fermés, de couvrir d'un même voile le corps de mon époux et le mien. » L'esclave voulut la fléchir par des prières; mais comme elle ne faisait qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit, fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souveraine.

Pourquoi, Messieurs, *ses yeux se remplissent de larmes?* Pourquoi pas tout simplement, *il pleure?* Et plus bas, pourquoi, *cette main qui vient de combattre pour lui :* pourquoi cette petite circonstance, *au plus fort de la mêlée?* le grec dit seulement, *mais cette main suivit la sienne; car elle avait été coupée par le fer des Égyptiens.*

Que dire surtout, Messieurs, de cette expression romanesque *de baisers enflammés*, et de ces mots « qui expirent sur les lèvres? »

Il fallait des paroles analogues au triste effort de Panthée, essayant d'ajuster ce bras coupé. Ces expressions froides ou fastueuses : « Il a moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres, il est mort dans le sein de la gloire, » sont-elles le langage d'une telle situation?

Et dans la réponse de Cyrus : « Je ne vous abandonnerai point : je respecte trop vos vertus et « vos malheurs, » ne reconnaissez-vous pas les phrases convenues d'une tragédie médiocre? *Vos vertus et vos malheurs!*

Pardon de tant de critiques. Ce n'est pas un manque de respect pour le talent qui a composé cet ouvrage, pour la vaste érudition qui l'a inspiré; c'est la censure de cette vaine pompe moderne, si déplacée dans un tel sujet.

Et dans les derniers mots de Panthée à Cyrus, comment n'avoir pas laissé cette ironie de douleur, cette amertume qui sied bien à l'extrême malheur et aux résolutions désespérées?

Barthélemy n'a pas même gardé cette expression toute simple, toute antique, *sa nourrice.* Il faut qu'il écrive : *une femme qui avait élevé son enfance.* A cette femme qui a élevé son enfance, Panthée parle *du moment où ses yeux seront fermés.* Le grec dit : *quand elle sera morte.*

« L'esclave voulut la fléchir par des prières. »

Il y a dans le grec : *l'esclave la supplia beaucoup de ne pas faire cela;* ce sont les expressions simples de la nature.

Mais voyons la fin du récit dans Xénophon :

La nourrice ayant poussé des cris, les enveloppa tous deux du même voile, comme Panthée l'avait ordonné.

L'auteur français oublie ce trait de mœurs, et se borne à dire noblement : « ses femmes et toute sa « suite poussèrent des cris de douleur. »

L'intérêt local cependant, l'intérêt historique, n'est-ce pas de voir cette femme obéir, avec la stricte obéissance de l'Orient, aux derniers ordres de sa maîtresse? Pourquoi l'auteur français a-t-il supprimé tout cela dans un ouvrage où la vérité littéraire ne devait servir qu'à faire connaître la vérité pittoresque et morale?

Je ne sais non plus par quel motif il a supprimé ce tombeau que l'on élève aux trois eunuques et l'inscription qui rappelait le souvenir de leur fidélité et de leur mort : tout cela était de l'Orient, raconté par la Grèce.

Messieurs, j'aurais beaucoup d'observations à faire ainsi, sous le rapport du goût et de la vérité grecque. Je pourrais revenir sur le *Voyage d'Anacharsis,* peut-être le ferai-je. Mais je voudrais ne

pas laisser une fausse impression dans vos esprits ; je voudrais que ces censures ne vous parussent tenir ni à une sorte de rigueur systématique, ni à une affectation de simplicité, ni surtout à un manque de respect pour une des renommées les plus vénérables et les plus pures du dix-huitième siècle.

L'influence de ce faux goût qui altérait la littérature à la fin du dix-huitième siècle, m'a paru surtout attestée par l'exemple d'un homme que la science parfaite de l'antiquité et une mémoire enrichie de tous les trésors du génie grec, n'a pu préserver de l'affectation et de la fausse élégance. Sa gloire en est-elle détruite? Non! Il aura toujours, il aura longtemps du moins, cette gloire d'avoir fait, à tout prendre, des forces de son esprit, l'emploi le plus habile et le plus ingénieux. Cet homme, digne de tant d'estime, de tant d'égards, n'avait pas reçu de la nature les dons élevés du génie. Eh bien ! par l'étude, par le travail, il a fait un bel ouvrage, que l'on ne peut facilement égaler, qui ne sera pas remplacé. Il a fait un ouvrage durable, au lieu d'avoir, comme tant d'autres écrivains du dix-huitième et peut-être du dix-neuvième siècle, disséminé ses forces sur vingt sujets divers. Il a, jeune encore, conçu la pensée d'une noble tâche; il l'a poursuivie avec la conscience et l'ardeur du talent; il a employé trente ans à l'accomplir; et il a fini par laisser après lui un monument dont nous blâmerons quelques parties, mais que nous serons obligés de louer et d'estimer toujours.

CINQUIÈME LEÇON.

Quelques mots encore sur le *Voyage d'Anacharsis*.—Point de vue de l'auteur, dans le jugement du théâtre grec. — Conforme à l'opinion de Voltaire. — Objection à cet égard. — Forme libre et variée de la tragédie grecque. — Fausse critique de la tragédie d'*Alceste*. — Rapprochement d'un passage d'Euripide et d'un passage de Shakspeare. — Imitation du théâtre grec dans le dix-huitième siècle. — Ducis. *OEdipe chez Admète*, pièce grecque trop francisée. —*Philoctète* de La Harpe.

MESSIEURS,

Nous pourrions, à la faveur du *Voyage d'Anacharsis*, parcourir une partie de l'antiquité grecque; nous pourrions, en discutant les jugements d'un savant homme, en nous éclairant de son érudition, en attachant nos petites critiques à ses grandes recherches, vous entretenir longtemps de cette littérature si poétique et si éloquente; mais il faut se borner. Il y aurait à la fois digression et présomption à parler de la Grèce par incident, et à effleurer tout un ordre d'idées si divers et si élevé.

Je choisirai donc seulement un point dans cette grande histoire; je rappellerai ce qu'en a dit l'ingénieux, le savant Barthélemy; je chercherai ce que l'on peut dire encore.

De toutes les questions d'histoire littéraire qui sont approfondies ou indiquées dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, et qui peuvent le plus intéresser votre attention, l'une des principales, sans doute, c'est la question du théâtre, et du théâtre tragique.

En effet, sans vouloir nous occuper de toutes les nouveautés plus ou moins paradoxales qui peuvent paraître sur la scène très-mobile de l'opinion critique, aujourd'hui que nous entendons sans cesse vanter la tragédie irrégulière, et attaquer, comme suranné, ce théâtre classique, si longtemps admiré et admirable en tant de parties, il est naturel de nous demander quelle est la vérité à cet égard. Y a-t-il une espèce de tromperie qui dure en France, depuis le temps de Racine? Avons-nous été dupes de notre admiration? ou plutôt la tragédie ne peut-elle pas avoir plusieurs formes? La véritable tragédie grecque ne diffère-t-elle pas infiniment de la tragédie française? Eschyle, Euripide même ne ressemblent-ils pas quelquefois à Shakspeare?

Dans l'examen du théâtre grec, Barthélemy sera pour nous un juge très-savant des faits, et un témoin de la préoccupation involontaire avec laquelle le dix-huitième siècle appréciait cette belle portion du génie antique. Au jugement que la critique dans le dix-huitième siècle portait du théâtre grec, nous ferons succéder l'examen rapide des tentatives que fit alors le talent pour imiter ces grands modèles. Cet ordre est simple et naturel.

Il n'existe dans le monde que trois formes de tragédie, même en y comprenant les tragédies chinoises et les tragédies indiennes, que j'ai peu lues, je l'avoue. Ces trois formes sont, la forme grecque, la forme anglaise ou espagnole, qui est l'absence de forme, la libre irrégularité de l'imagination, se jouant à travers tous les accidents de la vie humaine, représentés sur la scène, sans limites de temps et de lieu; enfin la forme française, création savante et originale tout ensemble, qui a voulu ressembler aux Grecs et qui en est très-éloignée, hormis ce charme et ce génie de style que Racine enlevait à Euripide, et qu'il aurait pu prendre également à Virgile, sans passer par le théâtre grec.

Un professeur savant, ingénieux, que vous avez le regret de n'avoir pas encore entendu cette année, M. Andrieux, a publié quelques réflexions pleines de goût et de nouveauté sur la tragédie grecque. Elles devraient m'empêcher de parler après lui; mais il n'est rien de si excusable et de si aisé que de faire quelques plagiats, en improvisant. Je mêlerai donc sans scrupule, et par réminiscence, plusieurs de ses idées à celles qui me viendront à moi-même

Une première et importante remarque, c'est que les *trois unités* ne sont pas dans le théâtre grec, et même ne sont pas, en toutes lettres, dans Aristote. Voilà donc une loi qui ne se trouve ni dans les coutumes du peuple, ni dans la volonté du législateur. Ce n'est pas à dire qu'Aristote ait conçu la tragédie avec tous ces hasardeux caprices qui caractérisent quelques théâtres modernes. Sans doute, il l'a réglée, il l'a systématisée dans des bornes rigoureuses; mais il n'exige pas ces trois unités, devenues la loi du théâtre français.

Dans la réalité, le théâtre grec était plein de changements de scène et de voyages. Vous savez que dans Eschyle, plus d'une fois un acte est séparé d'un autre par un grand intervalle de temps et de lieu. Dans l'*Alceste*, dans *les Phéniciennes*, dans *les Troyennes*, les changements sont fréquents. Je ne parle pas du *Prométhée*, pièce monstrueuse, où l'on voit arriver l'*Océan* qui vole, porté sur un animal ailé, et d'autres folies poétiques de l'imagination grecque.

Enfin, la première des unités, non pas dans la routine, mais pour la réflexion, l'unité d'intérêt n'était pas toujours observée dans le théâtre grec; souvent l'intérêt était multiple, variable, représenté par plusieurs personnages qui devenaient tour à tour les héros et l'objet du drame.

Quel était donc le caractère éminent, distinctif du théâtre grec? Était-ce la continuité du sérieux dans la tragédie? Non, Messieurs; dans ces pièces nombreuses, qu'avait composées Sophocle, on trouverait tous les contrastes de tragique et de comique, toutes les familiarités de mœurs, toutes les licences de quelques scènes modernes. Il y avait un drame de *Nausicaa*, où, non-seulement comme dans Homère, la princesse Nausicaa venait, entourée de jeunes filles laver son linge à la rivière; mais on la voyait se livrer, avec ses compagnes, à mille jeux, et entre autres divertissements, jouer à la paume.

Ce qui caractérisait le théâtre grec, Messieurs, était-ce donc le soin de tempérer l'horreur tragique, et d'éviter ce qu'il y avait de trop affreux pour l'imagination et pour les regards? Ce précepte qu'Horace donnait, bien longtemps après,

Neu populo coram pueros Medea trucidet,

« que Médée n'égorge pas ses enfants devant les spectateurs, » était-il la règle de la scène grecque? Non! A lire quelques chefs-d'œuvre qui ont survécu, à consulter les souvenirs, les traditions des scholiastes, sur beaucoup d'autres ouvrages perdus, la scène grecque était sans cesse ensanglantée; le spectacle de la souffrance et de la mort y frappait sans cesse les yeux. Hippolyte, brisé de sa chute, était apporté sur le théâtre avec ses plaies toutes saignantes. La tragédie de *Philoctète* offrait également les images les plus affreuses de la douleur physique. La scène grecque, non plus que la scène anglaise, ne répugnait pas à cette contemplation des misères de l'homme matériel. Elle n'admettait pas seulement ces nobles douleurs, ces angoisses de l'âme qui font l'héroïsme de nos grands hommes et de nos personnages de théâtre; elle se plaisait dans ce que l'humanité a de plus déplorable et quelquefois de plus hideux.

Ces traits, imparfaitement rassemblés, vous montrent, dans la tragédie grecque, le caractère que l'on devait attendre d'une scène destinée à des républiques. Comment supposer que cette pompeuse décence, qui, sous l'autorité de Louis XIV et de sa cour, réglait le génie des poëtes, ait pu se trouver dans les premières inspirations du théâtre, au milieu des passions démocratiques, parmi les haines cruelles qui déchiraient la Grèce, et dans ces mœurs païennes, qui, malgré les prodiges des arts, laissaient l'homme encore dur et féroce?

La tragédie grecque eut donc, Messieurs, un caractère qui a disparu, et qui était singulièrement empreint de violence et de simplicité, de hardiesse et de naïveté poétique.

Lorsque, à des milliers d'années de ces mœurs primitives, de beaux génies qui cultivaient les lettres dans la paix d'une cour élégante, d'une civilisation tranquille, ont imité ces grands modèles, ils ont habilement dérobé quelques fictions poétiques; il les ont rendues plus sages, plus régulières selon l'esprit moderne; ils ont enlevé de riches ornements de langage; mais ils ont abandonné, quoiqu'en l'admirant, tout ce qui leur paraissait trop hardi, trop nouveau, trop antique. Racine n'aurait pas osé représenter, sur la scène française, Hippolyte entouré d'un chœur de jeunes gens comme lui et se dévouant à la rudesse et à la simplicité d'une vie de chasseur; il n'aurait pas fait entendre ce chœur qui célèbre la paix des champs et décrit, en vers admirables, cette prairie solitaire où *la pudeur fait son asile;* il n'aurait pas imaginé Hippolyte, dans son enthousiasme, s'adressant à Diane, se vantant d'être séparé de tout, et de n'entendre que la voix de la déesse au milieu de la solitude. Ce sont là des idées toutes grecques, toutes singulières; et quand Racine répondait aux reproches d'Arnault, *qu'auraient dit nos petits-maîtres, si je n'avais pas fait mon Hippolyte amoureux?* il donnait le secret de toutes les transformations que le goût de son temps lui prescrivait dans les sujets antiques. Aussi, disons-le, rien ne ressemble moins et ne peut moins ressembler à une pièce grecque qu'une pièce française sur un sujet grec.

Lorsque le dix-huitième siècle remplaça cette grande époque, qui, tout en imitant, avait été si originale et si féconde, on se détourna de l'antiquité : mais quand on lui emprunta quelque sujet, on ne changea pas le point de vue qu'avait eu le dix-septième siècle. Voltaire, qui, avec la prodigieuse mobilité de son esprit, sa curiosité infatigable et diverse, son besoin de tout embrasser, son désir de nouveauté, n'avait pas le temps de vieillir sur les ouvrages des Grecs, dit dans une de ses premières préfaces : « Les tragédies grecques sont « maintenant oubliées et méprisées. » Mais il continue de les imiter avec timidité : il en change les mœurs et le caractère ; il en ôte l'originalité ; il gâte prodigieusement l'*OEdipe* de Sophocle, puisqu'il y met cette ridicule passion de Jocaste, dont il s'est tant moqué lui-même, qu'on n'en peut pas rire après lui.

Lorsque le goût devint plus hardi par la nécessité d'être neuf, lorsque l'épuisement des anciennes formes, et l'impuissance d'égaler les admirables et gracieux modèles qu'avaient donnés Racine, poussa vers l'imitation étrangère et ramena quelquefois vers l'imitation grecque, on ne suivit pas une autre voie que Voltaire ; on resta convaincu que la tragédie grecque devait être ce que l'avait faite Racine, qu'il ne fallait pas tenter de l'imiter autrement, qu'il fallait toujours l'épurer, la polir, la rapprocher de nos formes. On resta convaincu surtout qu'elle était constamment noble et sérieuse. Quand elle ne l'avait pas été dans le texte original, on lui en faisait la guerre, on se moquait d'elle. Écoutez Voltaire traduisant une scène de l'*Alceste* d'Euripide, et montrant Hercule à table, qui chante pendant les funérailles d'Alceste.

« Un domestique, dit-il, vient parler tout seul « de l'arrivée d'Hercule : c'est un étranger qui a « ouvert la porte lui-même, s'est d'abord mis à ta- « ble ; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas assez « vite à manger ; il remplit de vin à tout moment « sa coupe, boit à longs traits du rouge et du pail- « let, et ne cesse de boire et de chanter de mau- « vaises chansons qui ressemblent à des hurle- « ments, sans se mettre en peine du roi et de sa « femme que nous pleurons. C'est sans doute quel- « que fripon adroit, un vagabond, un assassin.

« Il ne faut pas disputer des goûts, ajoute Vol- « taire ; mais il est sûr que de telles scènes ne se- « raient pas souffertes chez nous à la Foire. »

Voilà l'opinion du temps sur le théâtre grec. On croyait insupportable, on eût déclaré absurde, ridicule, et même nullement grec, ce qui, dans une pièce grecque, s'écartait de la forme que nous avions, jusque-là, donnée aux imitations de Sophocle et d'Euripide. La Harpe, qui avait étudié le théâtre grec, en jugeait de même. La scène que nous venons de citer et qu'il ne connaissait pas seulement d'après la traduction ironique de Voltaire, lui paraît très-choquante.

Tout le savoir de Barthélemy, son immense étude des monuments de la Grèce, ne l'empêche pas d'exprimer la même censure, au nom des anciens qui n'en ont rien dit. « Comment souffrir, « fait-il dire à l'un de ses interlocuteurs antiques, « ces scènes entremêlées de bas comique, et ces « fréquents exemples *de mauvais ton* et d'une « familiarité choquante ? » Dans ces expressions, vous reconnaissez l'esprit de la critique française, l'idée que nul mélange de comique ne doit jamais s'allier à la dignité tragique, et que les Grecs ont dû faire ainsi, puisque c'est ainsi qu'on les a imités.

Ne pourrons-nous pas dire maintenant, Messieurs, que ces scènes grecques de *mauvais ton*, blâmées par Barthélemy, appartenaient à un genre de tragédie qui a son originalité, sa beauté, et qui touche tout à fait à celui que les Espagnols et les Anglais ont choisi de préférence ? C'est le mélange de toutes les formes, de tous les langages, de tous les accidents hauts et bas de la vie humaine, librement produits sur la scène. La tragédie grecque avait connu et souvent employé ce moyen, cette confusion du terrible et du comique.

Je voudrais qu'un homme tel que l'abbé Barthélemy, après le savant et ingénieux chapitre où il retrace l'aspect du théâtre et les détails matériels de la scène, la foule des spectateurs, la présence des magistrats qui viennent se placer, l'arrivée des généraux, et enfin toutes ces formes particulières à la vie grecque, nous eût donné, non pas la pièce ou la scène grecque qui ressemble le plus à nos idées, mais celle qui s'en éloigne le plus, et qui est pour nous la plus originale, la plus étrangère.

Barthélemy nous fait entendre et traduit avec éloquence les plaintes d'Antigone qui, entraînée dans un cachot, regrette la vie, déplore tous les biens qu'elle perd, et laisse entrevoir un sentiment d'amour pour le fils de Créon. La scène est belle ; mais il n'y a pas besoin d'aller en Grèce pour cela ; c'est le pathétique ordinaire de la tragédie. Mais le théâtre grec, dans son infinie variété, pouvait offrir des singularités de mœurs et de génie qui, vues par un spectateur scythe, ne devaient paraître ni trop familières, ni de mauvais ton ; car, probablement, cette impression n'aurait pas existé pour ce Scythe plus qu'elle n'existait pour les Athéniens. Puisque vous avez voulu faire juger Athènes par un témoin immédiat, vous avez dû laisser à ce témoin le même ordre d'idées qui préoccupait les contemporains. Eh bien ! il est vrai-

semblable que pour les Athéniens, que pour les auditeurs d'Euripide, il y avait nouveauté, poésie, grand pathétique dans cette même tragédie d'*Alceste*, que Racine n'aurait pas osé imiter, mais qu'il admirait beaucoup, et que Voltaire n'imitait ni n'admirait. Les premières scènes vous reportaient au milieu des mœurs grecques. Vous voyez la condition des femmes moins élevée, moins honorée que celle des hommes. Alceste était heureuse de se dévouer pour son époux. Les oracles avaient condamné Admète à mourir. Alceste, en se substituant à lui, remplissait le plus saint devoir d'une femme. Admète refusait longtemps ce sacrifice. Après la mort d'Alceste, dans son deuil inconsolable, il devient farouche, dur, inhumain même pour son père. Cependant sur le seuil du palais se présente un hôte. Il y avait, selon les mœurs antiques, quelque chose de sacré dans la présence d'un hôte; c'est un homme envoyé par Jupiter et par les dieux. Dès qu'il a touché vos foyers, dès qu'il s'est approché du lieu des libations, il est saint pour vous, vous devez l'accueillir; si vous avez un deuil dans votre maison, par générosité, par hospitalité, vous cacherez ce deuil à ses yeux. Admète cherche une excuse au désordre qui frappe les regards de son hôte; il prétexte la mort d'une femme étrangère, et se retire accablé de douleur. Hercule s'asseoit à la table hospitalière; il ne chante pas de mauvaises chansons comme le dit Voltaire; il ne demande pas à boire du rouge et du paillet; ce sont là des circonstances trop modernes; mais voici ce que dit de lui l'esclave qui l'a reçu, et qui s'indigne de son indifférence :

Il prend en main une coupe entourée de lierre; il boit le jus noir de la vigne, jusqu'à ce que la flamme du vin l'ait tout échauffé. Il couronne sa tête de branches de myrthe, et hurle des chants grossiers. Il chante, sans avoir souci des malheurs d'Admète, et nous, esclaves, nous pleurons notre maîtresse, et nous ne montrons pas à cet hôte nos yeux mouillés de larmes. Admète le veut ainsi.

Mais qu'arrive-t-il de ce contraste de tragique et de comique, de tristesse et de joie, qui nous étonne un peu, malgré l'éclectisme littéraire de notre époque? un effet dramatique, inattendu. Cet hôte bruyant, qui se livre à la joie auprès d'un deuil qu'il ignore, apprend enfin par la tristesse de l'esclave, qu'Admète l'a trompé par respect pour les lois de l'hospitalité, et qu'il s'agit des funérailles, non d'une femme étrangère, mais d'Alceste, morte pour son époux. Saisi de douleur, il s'écrie :

J'ai bu dans la maison d'un hôte si malheureux, je me suis assis à un festin, la tête couronnée de fleurs! C'est ta faute de ne m'avoir pas dit le malheur qui frappait ces demeures. Où est-elle ensevelie? où irai-je pour la trouver?

Hercule s'élance alors vers le tombeau, combat le génie de la mort, qui emmenait la jeune et belle Alceste, l'arrache de ses mains, et la ramène inconnue et voilée devant son époux.

Voilà ce qui ravissait, ce qui enchantait les Grecs. Quelle puissance d'illusions religieuses, pour faire adopter cette fable d'une femme arrachée à la mort, et rendue à l'époux qui la pleurait! Mais une fois cette croyance admise, quel charme de pathétique dans un tel spectacle! Sont-ce là ces lois vulgaires, tant répétées, qui veulent que la tragédie se termine toujours du bonheur au malheur? Ce qui sera pathétique et théâtral, cette fois, c'est le retour d'Alceste, encore pâle du tombeau, et le bonheur inespéré de son époux. Ce qui sera tragique, c'est le mélange même du comique, c'est le contraste des funérailles d'Alceste, de la douleur de ses jeunes enfants, du deuil de son mari, et de la joie de cet étranger indifférent qui est assis à table.

Ne reconnaissez-vous pas là ces vicissitudes de la vie humaine, si frappantes dans Shakspeare? Cette belle Juliette qui a brillé au milieu du bal, deux jours après elle est morte. Voilà des musiciens qu'on a fait venir pour sa noce; il n'y a plus de noce à faire : ces musiciens vont servir à autre chose, à l'enterrement. A côté de cette salle où est étendue Juliette morte, où sa famille pleure, ils sont là qui causent, et font des plaisanteries. Voilà Shakspeare éminemment classique; il se rencontre avec Euripide. (On rit.)

En devons-nous, Messieurs, moins admirer le goût sévère, l'admirable régularité de nos grands poëtes? Que ce soit seulement la preuve de cette liberté qu'il faut laisser au génie, pourvu qu'il soit du génie, et sauf à ne pas le reconnaître toutes les fois qu'il aura été bizarre, sans être plus pathétique et plus neuf.

J'imagine aussi que l'imitation du théâtre grec aurait pu être tentée par la hardiesse de l'exactitude, après l'avoir été par les artifices du goût. De même que Racine avait enlevé aux Grecs la beauté des formes poétiques, laissant de côté les traits de mœurs, la simplicité, la nudité des images, et l'horreur tragique qu'admirait Fénelon; ainsi, lorsque les esprits furent, je ne dis pas plus avancés, mais plus libres, le talent pouvait essayer de reproduire toute une pièce grecque, et mettre l'originalité du spectacle dans la fidélité de la copie. C'est la marche naturelle des esprits. D'abord, lors même qu'ils imitent, ils transforment. Racine ne pouvait se défendre de donner à son Iphigénie la dignité, la fierté que l'esprit chevaleresque et les mœurs de la cour de Louis XIV imposaient à une princesse. Il n'aurait pas osé, comme Euripide, lui faire exprimer l'espèce d'horreur timide, enfantine, qu'elle éprouve à la pensée de descendre dans le

noir tartare, et de quitter cette douce lumière du ciel de la Grèce.

> Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

C'est ainsi qu'une princesse bien élevée, respectueuse, doit répondre à son père. (On rit.)

Mais enfin, cent ans après Racine, les esprits concevaient-ils mieux que la nouveauté peut venir, non pas de la transfusion d'un sujet antique dans un moule moderne, mais de la reproduction fidèle de l'antiquité sur la scène? La critique n'a pas su le conseiller. Cherchons si le talent l'a fait. Après Voltaire deux hommes célèbres ont traité de sujets grecs dans le dix-huitième siècle, Ducis et La Harpe; c'est-à-dire un esprit hardi, incorrect, puissant, et un esprit sage, élégant, plein de goût. L'*OEdipe chez Admète* de Ducis saisit vivement les contemporains. Cette tragédie pleine de grandes beautés passa pour antique, et fut fort admirée.

Première objection, cependant. Le sujet de cette pièce, c'est la confusion de deux sujets grecs. Les ennemis de Térence lui reprochaient de mêler quelquefois deux comédies grecques, pour en faire une latine, *quòd græcas commacularet fabulas.* Ducis fit la même chose: il prit le beau sujet grec d'*OEdipe à Colone* et le sujet d'Alceste. Il imagina de mettre sur la scène cette fatalité de la vieillesse d'OEdipe aveugle, errant avec sa fille, de le conduire à la cour d'Admète, de cet Admète également menacé par les Dieux; et puis, comme OEdipe a l'air d'un homme maudit, qui n'est bon qu'à mourir, le poete le substitue, pour victime, à la jeune Alceste et à son époux, et le fait périr pour tout accommoder. Plus tard, l'éloquent Ducis, car il était éloquent, a voulu simplifier sa pièce, et l'a réduite à n'être qu'*OEdipe à Colone.*

Messieurs, votre bon goût vous avertit de ce qu'il y a de faux, de forcé dans ce mélange, dans cette alchimie littéraire, qui prend deux sujets, les met ensemble, renverse les mœurs grecques, en gardant les noms grecs, et fait servir OEdipe à un dénoûment. Si vous cherchez la nouveauté, l'originalité, lequel vous plaira le plus d'entendre, au début de la tragédie refaite par Ducis, Thésée qui cause avec son confident, et ce confident qui lui dit:

> D'où vous vient cet air sombre, ce front préoccupé?

ou d'être tout à fait dans la Grèce, d'apercevoir au loin, lorsque la scène s'ouvrira, les murailles d'Athènes, puis un bois sacré, un temple dont la forme effrayante annonce le sanctuaire des Furies? Ce sont les environs du bourg de Colone, près d'Athènes. Un vieillard appuyé sur les bras d'une jeune fille s'avance lentement, et dit: « Fille du « vieillard aveugle, Antigone, dans quelle contrée, « vers quelle ville sommes-nous? Quelle main doit « aujourd'hui accueillir d'une indigente aumône, « OEdipe errant, qui demande peu, obtient moins « encore, mais toujours assez pour lui; car les « malheurs et le temps et mon courage m'apprennent à m'en contenter.

« Mais, ô ma fille, si tu vois quelqu'un assis dans « l'enceinte profane ou dans le bocage des Dieux, « arrête mes pas, et fais-moi reposer, afin que nous « demandions où nous sommes; car, étrangers, « nous venons pour nous informer près des citoyens et pour faire ce que l'on nous dira, etc. »

Messieurs, oubliez cette prose, et mettez là-dessus de beaux vers; mettez l'illusion de la mélodie, le charme du spectacle. Ne sentez-vous pas quelle puissante originalité naîtrait de cette exacte imitation? Au contraire, j'ouvre la pièce de Ducis, et je lis:

> Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère,
> M'apprenant votre nom, m'engager à le taire?

J'ignore pourquoi *Polynice se cache,* je vois un prince auquel un autre prince adresse la parole en termes pompeux. Rien de nouveau, de simple, de naturel ne me saisit, ne m'attache; cependant, le grand talent de Ducis avait senti ce qu'il y avait de beau dans les paroles de Sophocle; mais il ne les a pas reproduites avec assez de fidélité, ni placées avec autant de bonheur. C'est au troisième acte qu'OEdipe paraît. « Ma fille, arrêtons-nous, etc. »

Mais que de circonstances originales ont disparu, cette vie errante d'OEdipe, cette aumône de chaque jour qu'il attend! L'auteur du *Paria* nous a rendu ce beau trait de simplicité antique.

Ducis l'avait négligé; il parle des rochers sauvages, des noirs cyprès qui entourent OEdipe. Ce qui est bien mieux dans la scène grecque, c'est ce mélange de la douleur du vieillard, de son incurable mélancolie, et de ces beaux lieux dans lesquels on lui dit qu'il est amené. Il écoute la description charmante de ces bois si frais et si paisibles; il entend les voix mélodieuses des oiseaux; et tout à coup il apprend qu'il est auprès du temple des Furies.

Voilà ces grands effets de l'imagination grecque, qu'il ne faut pas abréger, mais traduire!

Les scènes originales, poétiques, familières, se succèdent dans l'*OEdipe à Colone,* et ne sont pas conservées par Ducis. Rien, au fond, n'est plus simple, et pour certains critiques, peut-être, ne semble plus monotone que cette pièce grecque, où OEdipe, immobile dans ce lieu, dont il ne veut pas sortir, voit tous les personnages passer devant lui. Mais rien, selon le génie grec, n'était plus pathétique et plus nouveau que ces efforts si divers, tentés auprès d'un inflexible vieillard, que les anathèmes des dieux ont endurci dans sa colère et dans sa

haine des hommes. Ce vieux OEdipe, si maudit, si malheureux, et en même temps si indomptable, et en même temps si sacré, que ses cendres doivent communiquer quelque chose de saint et d'immortel au territoire de Colone, quelle ne devait pas être la puissance tragique d'un tel spectacle sur les imaginations grecques! Des scènes variées venaient se mêler à la monotonie de la situation, ou plutôt du principal personnage, dont cette monotonie faisait la grandeur, parce qu'elle exprimait la constance même de son malheur et de sa haine.

Cependant les Grecs, au milieu de ce qu'il y avait de plus terrible et de plus fatal dans leur système tragique, ne pouvaient s'interdire les grâces de l'imagination. OEdipe, dans cet asile, est visité par sa seconde fille Ismène. Je voudrais voir un poete (où est-il?), je voudrais voir un poete conserver fidèlement, renouveler ces beautés naïves, à la faveur de la disposition présente des esprits, à tout concevoir dans les choses de goût. Je voudrais entendre des vers français, simples et naturels, exprimant tous les traits de cette physionomie grecque.

J'en suis malheureusement réduit à ma traduction bien faible, et qui m'impatiente à lire; mais vous reconaîtrez au moins, dans cette version littérale, le mouvement de la scène grecque.

ANTIGONE.

Je vois une femme qui s'avance vers nous, montée sur un haut coursier. Sur sa tête un chapeau thessalien défend son visage de l'ardeur du soleil. Que dois-je penser? Est-ce elle? N'est-ce point elle? Malheureuse! Non, ce n'est pas une autre. Ses yeux s'animent en s'approchant de moi; aux signes qu'elle fait, je ne puis reconnaître que la tête d'Ismène.

OEDIPE.

Que dis-tu, mon enfant?

ANTIGONE.

Que j'aperçois ta fille, que j'aperçois ma sœur. Sa voix dans ce moment va nous en assurer.

ISMÈNE.

O douces paroles de mon père et de ma sœur à la fois entendues! Hélas! parvenue avec tant de peine à vous trouver, avec quelle douleur je vous vois!

OEDIPE.

O ma fille! tu viens.

En présence de ces beautés si neuves et si simples, direz-vous, avec l'auteur du *Cours de Littérature: L'art des Corneille, des Racine, des Voltaire, est plus riche, plus varié, plus savant que celui des Sophocle et des Euripide?* Regarderez-vous, avec lui, la tragédie comme une espèce d'industrie qui a fait des progrès successifs, depuis Eschyle jusqu'à nos jours, et était, de son temps, parvenu au plus haut degré représenté par lui et ses contemporains. Je ne puis m'empêcher de signaler ces singulières illusions. La tragédie grecque est un tout; elle est complète. C'est la gloire du génie poétique; il ne procède pas par essai, mais par chef-d'œuvre; il ne continue pas, il recommence. La vraie manière d'imiter la tragédie grecque, serait de la traduire avec une exactitude passionnée, de se transporter par l'imagination, s'il est possible, dans toutes les impressions qui l'ont dictée, et de trouver de naïves et belles paroles pour les rendre.

Quoi de plus tragique et de plus touchant que ce spectacle d'OEdipe, réfugié dans le bois sacré des Furies, au pied de leurs autels, n'ayant pour soutien qu'une fille, compagne de tous ses malheurs, et au milieu des menaces et de la défiance des étrangers, tout à coup secouru par la présence d'une seconde Antigone, qui apparaît au loin! Mettez cette situation en beaux vers; ayez un théâtre, non pas étroit, étouffé, mais un théâtre antique, ouvert à trente mille spectateurs, éclairé par la lumière du beau ciel de la Grèce, offrant une scène immense, un paysage poétique, et concevez le charme de ces détails si naïfs, et de cette arrivée d'Ismène auprès de son vieux père.

L'influence du goût littéraire qui prédominait dans le dix-huitième siècle, la manière timide et dédaigneuse dont l'antiquité était comprise, n'a pas permis à ce talent de Ducis, qui semble rude et familier, de conserver ces beautés naturelles.

Mais comme Ducis était un homme doué d'une sensibilité forte, et, à tout prendre, un génie poétique, il a trouvé de grandes beautés aussi. Quelquefois il les a trouvées dans le renversement du système grec. Est-ce pour le talent la meilleure chance, que de s'emboîter ainsi dans des conceptions étrangères, et puis de les forcer, de les changer, de ne les embellir même qu'en les falsifiant? Ducis, par exemple, ne conserve pas la haine inflexible d'OEdipe; il ne le montre pas implacable comme la fatalité qui pèse sur lui, rendant autant de haine qu'il souffre de maux; il lui donne au contraire un retour d'attendrissement pour son fils. Toutefois ce mouvement est beau; cette péripétie, placée tout entière dans le cœur, est d'un grand effet dramatique. Cela n'est pas grec; mais c'est admirable.

Quels vers que ceux-ci! quelle énergie de haine! quelle puissance d'imprécation!

Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes, sur tes pas, ton camp se précipite;
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi;
Que la nature entière, à tes regards perfides,
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main doit saisir,
Au moment de l'atteindre, échappe à ton désir!

Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace, en tombant, que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu! tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils, etc.

Polynice redouble son repentir et ses prières. Il invoque le secours de sa sœur. Le cœur d'OEdipe s'émeut. La fatalité grecque est vaincue par le pathétique du poëte, pour ainsi dire. OEdipe pardonne et laisse échapper ces mots qui excitaient un vif enthousiasme sur la scène française :

Crois-tu qu'à pardonner, un père ait tant de peine, etc.

Faut-il cependant, Messieurs, mêler ainsi des beautés de nature et d'origine diverse? Fallait-il détruire cette inflexibilité consacrée du caractère d'OEdipe, semblable à celle que Shakspeare a donnée au roi Léar, et y substituer cette facilité de pardon, puisée dans d'autres mœurs? cependant les beaux vers de Ducis se gravent dans la mémoire. On oublie la question de la vérité grecque; et on reste sous la puissance du poëte moderne.

Un autre imitateur des Grecs fut La Harpe. Là, Messieurs, l'entreprise moderne rentrait dans cette exacte imitation, dans cette fidélité habile, qui me semble un moyen d'originalité, quand le modèle est loin de nous, et qu'il est beau et grand par lui-même. Rousseau avait dit :

« Nul doute que la plus belle tragédie de Sophocle, traduite fidèlement, ne tombât tout à « plat sur notre théâtre. » Racine n'avait voulu emprunter aucun sujet à Sophocle, parce qu'il trouvait les ouvrages de ce grand poëte trop beaux pour y changer, et qu'il n'osait les reproduire fidèlement.

A la fin du siècle dernier, La Harpe tenta cette seconde épreuve, dont Racine avait désespéré. Déjà le goût public, par la satiété des fausses imitations du théâtre grec, était préparé pour accueillir une imitation fidèle et littérale. La Harpe l'essaya sur *Philoctète;* malheureusement il était devancé : Fénelon avait passé par là. Il avait enlevé à Sophocle, dont il était admirateur passionné, les traits les plus énergiques de ses vives peintures, et les avait rendus dans une prose plus poétique que les vers.

Cependant La Harpe, par zèle pour les bons principes et pour la vérité du théâtre grec, qu'il n'avait pas toujours assez reconnue, espéra traduire avec plus de fidélité que Fénelon. Ce n'est pas qu'il ne fasse encore bien des changements : il supprime les chœurs, il retranche des imprécations qui lui paraissent trop violentes, il change souvent le style. Au début de la pièce nous lisons :

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage
Dont jamais nul mortel n'aborda le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival, etc.

Vous m'arrêtez tous. Non, Sophocle n'a pas dit, fils et rival; il n'a pas fait cette antithèse. En effet, il y a seulement dans Sophocle : « Fils du plus vail-« lant des Grecs, Néoptolème, fils d'Achille. »

Je passe rapidement, mais avec regret, à la fin de la pièce, et je trouve :

Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

Je suis encore bien assuré que Sophocle n'a pas fait cette mesquine antithèse.

Mais les objections de détail, quelques critiques sur des vers qui manquent un peu d'élégance, le reproche d'une certaine roideur dans l'élocution, tout cela n'empêche pas que ce travail ne soit précieux, ne mérite de grands éloges. C'était d'abord, je le pense, un progrès vers le naturel que cet essai d'une reproduction complète d'un modèle antique.

Si vous songez qu'avant La Harpe un poëte, qui n'est pas sans mérite, avait imaginé d'ôter à Philoctète sa solitude, et de placer près de lui sa fille, la princesse Sophie, qui ne manque pas d'exciter une violente passion dans le cœur de Pyrrhus, vous avouerez que l'abus du goût français ne pouvait aller plus loin.

La Harpe a gardé la situation dans sa forte simplicité : il a senti et exprimé tout ce qu'il y avait de tragique dans cette conception d'un homme trahi, solitaire, ulcéré de haine depuis dix ans, puis invoquant ceux qui l'avaient abandonné, les suppliant de l'emmener avec eux. Là toutes les catastrophes ne sont que les agitations du cœur de Philoctète.

De beaux contrastes se présentent entre un petit nombre de personnages : la haine implacable de ce vieux guerrier trahi, la naïve candeur, en même temps la ruse involontaire de Néoptolème, l'habileté, le sang-froid, l'ambition patriotique d'Ulysse. Tous ces caractères sont fortement imaginés, mis à l'épreuve, et développés avec une vive éloquence.

Je connais peu de choses plus nouvelles et plus touchantes que cette première impression de Philoctète, à la vue de ces Grecs qu'il aperçoit de loin. Elle est rendue avec beaucoup de chaleur, de vérité, par La Harpe. Les prières ardentes de Philoctète, sa joie, son attendrissement, quand il a la promesse de partir avec Néoptolème, tout cela est éloquent. Ce qui manque, c'est je ne sais quelle grâce, quelle harmonie d'expressions grecques. Il me serait facile de citer beaucoup l'original, et d'en accabler le traducteur.

Il faut que je vous avoue que, presque enfant, il y a beaucoup d'années, j'ai joué la tragédie de

Sophocle en grec; je vous dirai même confidemment que je faisais le personnage d'Ulysse. (On rit.) Je suis assez faible helléniste; mais il m'est resté des lambeaux de mon rôle, qui composent le fond de mon érudition grecque.

Des hommes de goût, dont j'estime l'opinion, m'ont reproché quelquefois une sorte de sévérité dans la critique. On m'a blâmé d'avoir sans titre, cela est vrai, mais non pas sans motifs, accusé La Harpe et d'autres écrivains du dix-huitième siècle de n'avoir qu'une connaissance superficielle de l'antiquité. Je pourrais en trouver des preuves nombreuses dans la traduction de Philoctète; je le pourrais, toujours appuyé sur mon ancien rôle. (On rit.) Je pourrais emprunter de l'érudition toute faite. Brunck, personnage très-savant et rude dans son langage, a relevé les erreurs de La Harpe avec une impitoyable dureté; il se sert de ces injures du seizième siècle, conservées jusqu'au dix-neuvième.

En effet, il y a, dans la version poétique de La Harpe, quelques méprises singulières, et qui ne choquent pas moins la poésie que le sens. Mais passons : La Harpe avait montré dans son premier ouvrage, Warwick, l'expression énergique des sentiments de haine. Le même talent se retrouve dans sa version de Sophocle.

Cette scène, où les noms des héros du camp grec moissonnés par la mort, sont prononcés devant Philoctète, qui s'indigne que tous les hommes courageux périssent, et que Thersite soit debout; cette scène est éloquente dans le traducteur comme dans l'original. Les invectives contre Ulysse n'ont pas moins de véhémence; mais il n'y a pas ce charme des contrastes familiers à l'imagination grecque, cette mélodieuse douceur que Sophocle avait donnée aux adieux de Philoctète quittant sa claire fontaine et sa grotte sauvage.

En tout cependant, cet ouvrage paraît un des plus beaux monuments de l'étude de l'antiquité dans le dix-huitième siècle; il me laisse une idée, une espérance : si l'imagination de nos jeunes poëtes, qui est aujourd'hui tant curieuse de nouveauté, qui est en quête de l'originalité, qui s'en va en Espagne, en Angleterre, en Portugal, partout, cherchant des inspirations, des formes, veut un jour se porter sur le génie grec, non pour le corriger, le modifier, mais pour le rendre dans son originalité primitive, de beaux effets de l'art, d'heureuses singularités sortiront de cette étude. Je le souhaite au talent; et, Messieurs, l'originalité, soit qu'on la cherche dans les sujets, soit qu'on la voie dans le langage, ne croyez pas qu'elle ait besoin d'être empruntée à un mélange de barbarie et de beauté; elle est surtout dans la beauté pure. Quoi de plus original que la perfection d'une statue grecque? le génie grec (car nous ne lui reprochons pas, comme une faute, son naturel même, et ce que Barthélemy nommait *mauvais ton et familiarité*); le génie grec, dans sa correction et dans sa liberté tout ensemble, offre tant de richesses, que si quelque heureux talent approchait de ces sources fécondes, il y trouverait l'inspiration de la nature même, et aurait l'avantage incalculable, quoi qu'on en dise, d'être à la fois original et pur.

SIXIÈME LEÇON.

Critique française appliquée à la littérature étrangère. — Pourquoi nulle dans le dix-septième siècle. — Innovation de Voltaire à cet égard. — Objet et caractère de sa critique. — Sa première opinion sur Shakspeare. — Autres tentatives de critique étrangère, superficielles et bornées. — Turgot. — Ses vues sur la poésie allemande. — Changement du goût public. — Traduction de Shakspeare. — Indignation de Voltaire. — Examen de ces deux opinions sur Shakspeare. — Imitations de Shakspeare par Ducis. — Digression, anecdotes sur le caractère et l'originalité de Ducis. — Forme de ses imitations trop régulière, trop classique, dans le sens vulgaire du mot. — Vrai génie du drame anglais manqué par lui. — Parallèle de son *Macbeth* avec celui de Shakspeare.

MESSIEURS,

Poursuivons notre incomplète analyse des travaux de la critique française au dix-huitième siècle. Il nous reste à chercher quel esprit elle porta dans l'examen des littératures modernes et étrangères, quels exemples elle leur emprunta, quelles routes nouvelles elle entrevit. Peut-être aurais-je dû m'occuper plus longtemps de ses recherches et de ses opinions sur les anciens; mais, comme on l'a dit :

Trop de critique entraîne trop d'ennui.

J'aurais pu louer, dans Marmontel, ses résumés solides, ingénieux, des théories oratoires de l'antiquité; mais nous en parlerons plus tard, quand nous mettrons en scène l'éloquence politique. J'aurais pu faire ressortir quelques beaux chapitres de La Harpe; mais vous les lisez, et votre estime n'a pas besoin d'être confirmée par un suffrage de plus. Je viens donc, sans plus différer, au jugement que la critique française du dix-huitième siècle portait des littératures étrangères. Je cherche quelles idées la France recevait du reste de l'Europe, comment elle concevait, imitait ou corrigeait le génie des autres nations. Là, comme ailleurs, il faut s'attendre ou se résigner à voir d'abord Voltaire : sa figure prédomine toute l'époque; il en a été le premier poete, le premier critique, le premier historien, le premier pamphlétaire; c'était sa fatalité; c'était le droit de son infatigable talent. Ce fut Vol-

taire qui remua les esprits en tous sens et sur toutes les questions ; ce fut lui qui les avertit de regarder autour d'eux et de s'enquérir au dehors. Cette revue des autres nations, l'a-t-il faite avec une impartialité bien difficile pour un génie si vif? l'a-t-il faite avec une patience que ses propres inspirations ne lui laissaient pas le temps d'avoir, et qui seraient une condition trop dure pour ces esprits mêlés d'air et de feu, suivant l'expression d'Arioste?

Il nous a laissé le soin de cette lente et curieuse investigation, de ces exactes recherches ; c'est une besogne inférieure qu'il nous a renvoyée. Pour lui, il a le premier jeté beaucoup de vues neuves et de vives clartés sur le génie des littératures étrangères; mais on ne peut pas dire qu'il les ait véritablement appréciées. Son œuvre, dans ce genre, le modèle qu'il a donné, c'est la perfection du style critique : sans beaucoup approfondir les questions, il a écrit sur la littérature avec plus d'aisance et de grâce que ne l'avait jamais fait personne, avec plus de vivacité, de sens, de justesse, lors même qu'il se trompait.... cette expression hyperbolique et contradictoire m'échappe ; mais vous la corrigez. Vous entendez bien ce que j'ai mal dit. C'est que lors même qu'il est emporté par un caprice d'humeur, par une saillie, et qu'il juge trop légèrement une littérature, une époque, un homme de génie, il y a cependant un fond de vérité fine et moqueuse qui subsiste dans son erreur.

Le dix-septième siècle, uniquement occupé de lui-même et des anciens, s'était fort peu inquiété de ce qui se passait dans la littérature du reste de l'Europe. La domination politique et sociale dont jouissait la France, lui donnait, à cet égard, une insouciante et orgueilleuse sécurité. Comme presque toutes les nations imitaient la France, elle ne songeait pas elle-même à les imiter. La mode de la littérature espagnole et italienne, qui avait régné sous Louis XIII, et sous la régence d'Autriche, était tombée par l'influence du goût plus sévère que consacraient les hommes de génie.

L'Angleterre faisait horreur, faisait peur, c'était un pays d'hérétiques qui venait d'être agité par une épouvantable révolution. Bien que les intérêts politiques aient souvent rapproché le cabinet de Versailles et celui de Londres ; bien que le mariage de la sœur de Charles II avec le frère de Louis XIV, et plus tard le long exil du roi Jacques, aient dû amener en France des idées anglaises, on n'en trouve aucune trace dans notre littérature. C'est que la communication était entre les deux cours, et non pas entre les deux pays. Les beaux esprits de France semblaient se garder de l'Angleterre, comme d'une contrée barbare. L'Anglais Hamilton écrivait en français d'une manière plus spirituelle, plus légère, plus française, qu'aucun Français peut-être. Mais Saint-Évremont, réfugié en Angleterre pendant vingt ans, n'apprit pas même à lire la langue anglaise. Parmi nos grands écrivains du dix-septième siècle, il n'en est aucun, je crois, où l'on puisse reconnaître un souvenir, une impression de l'esprit anglais. Corneille n'entendit jamais parler de Shakspeare, et j'en ai bien du regret. Quant à Molière, j'imagine, et c'est une curiosité philologique dont vous ne vous inquiéterez pas beaucoup, qu'il a mis à profit deux ou trois plaisanteries de Shakspeare, qu'on lui avait contées sans doute, et que je retrouve dans une des moindres pièces de notre grand poète comique ; mais elles ne valent guère la peine d'être citées.

Du reste, le voisinage des deux nations, et les intérêts des deux politiques qui s'entremêlaient ou se heurtaient souvent, n'avaient produit aucune analogie, aucune communication entre les deux littératures. Aussi, lorsque le grand novateur, Voltaire, parut, son premier emploi fut d'aller en Angleterre, d'y ramasser à pleines mains des idées nouvelles et de les rapporter en France. Cette importation fit beaucoup de bruit et agrandit la renommée de l'auteur d'*Œdipe*. Les *Lettres philosophiques* sur les Anglais furent un de ses ouvrages les plus célèbres, les plus poursuivis et les plus puissants. En même temps que Voltaire introduisit les libres opinions et le scepticisme des Anglais, il imitait leur poésie, d'abord leur poésie philosophique qu'il voulait naturaliser en France, et qu'il savait faite pour lui, puis leur poésie dramatique, à laquelle il faisait quelques emprunts timides et déguisés sous la parure de son langage. Dans sa pensée de critique, il regarda l'Angleterre comme une mine à exploiter, qui devait lui fournir de la philosophie et de la tragédie. Le premier, il prononça parmi nous avec éloge le nom de Shakspeare, qui plus tard lui donnait tant d'humeur. En vérité, on croirait qu'il y a dans la littérature des progressions et des fatalités comme dans la politique ; et Voltaire, annonçant en 1730 la gloire de Shakspeare, ressemble à un noble qui aurait demandé les états-généraux en 1788, et aurait émigré deux ans après, avec horreur, avec effroi. Voltaire ne ménageait pas d'abord son admiration en parlant de Shakspeare ; car il le comparait à Homère, qu'à la vérité il traitait assez légèrement ; le passage est curieux : notons-le pour mémoire.

J'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais, et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé. Shakspeare, leur premier poète tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de *divin*. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de Racine, toute bien traduite qu'elle est par Philips, où

au *Caton* d'Addison, qu'aux anciennes pièces de Shakspeare, etc., etc. Quand j'eus une assez grande connaissance de la langue anglaise, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment et ait tort d'avoir du plaisir.

Voilà donc un jugement admiratif, malgré les expressions sévères qui s'y mêlent. Pendant vingt ans, ce jugement fut la règle du goût en France. Pompignan, littérateur instruit, Racine le fils, poete plein d'élégance et de goût, redisaient le nom de Shakspeare comme celui d'une espèce d'Eschyle moderne. Voltaire faisait un pas de plus en sa faveur; il traduisait en vers élégants et forts le monologue d'Hamlet. Un écrivain qu'on accusait de paradoxe littéraire Marmontel, sans savoir l'anglais, vanta quelques intentions tragiques, quelques grands traits de Shakspeare, et félicita le comédien Garrick d'avoir corrigé et épuré pour la scène moderne les ouvrages de ce vieux poete irrégulier, mais sublime.

Tel était, Messieurs, le point où s'était arrêtée en France la question du théâtre étranger et du génie de Shakspeare. Elle semblait fixée par le jugement suprême de Voltaire. Laissons-la reposer pour quelque temps, et cherchons les travaux de la critique française, au dix-huitième siècle, sur toutes les autres branches de littérature étrangère.

Ces travaux étaient superficiels et bornés. Voltaire presque seul avait parlé de la poésie italienne avec la grâce habituelle de son style. Il avait jugé trop vite et trop sévèrement le génie du Dante. Il s'était impatienté des langueurs de Pétrarque, tout en traduisant avec une élégance admirable quelques-uns de ses plus beaux vers. Mais il avait dignement célébré le Tasse, et l'Arioste surtout, que personne n'aima et ne sentit mieux que lui. Quant à l'Allemagne, il n'y pensait pas du tout. Je ne sais si le mauvais séjour qu'il avait fait à Francfort, et d'autres souvenirs amers de son voyage en Prusse, contribuaient à cette humeur. Je ne sais si le dédain que Frédéric lui-même témoignait pour la littérature allemande avait favorisé et excité le dédain de Voltaire. Mais enfin, dans toute la collection de ses œuvres, je ne trouve guère qu'un seul jugement sur les écrivains d'Allemagne : c'est qu'il leur souhaite *plus d'esprit et moins de consonnes*.

Cette plaisanterie frivole passa presque pour un arrêt, dont l'ignorance s'accommoda; et, jusqu'à l'époque où un homme ingénieux, pénétrant, d'un esprit vaste, et qui se portait à tout, M. Turgot, tourna les yeux vers la littérature allemande, on n'avait plus prononcé son nom dans la nôtre. Et tandis que ce pays de la science laborieuse et du génie un peu artificiel, cette Alexandrie moderne qui a produit des philosophes profonds, des poetes touchants et rêveurs, tentait toutes les formes de l'imitation et tous les hasards de l'originalité, nos critiques ignoraient presque l'existence de cette littérature tardive et féconde. M. Turgot, qui s'était essayé avec succès sur la philosophie, l'histoire, la politique, l'administration, et qui avait à la fois le besoin de beaucoup savoir et d'innover, s'occupa de la littérature allemande avec autant de sagacité que de goût. Il écrivit sur la versification de cette langue alors presque inconnue en France. Par ses traductions élégantes, il fit admirer Gessner, le premier écrivain d'Allemagne qui ait été connu et populaire en France.

Mais vous le voyez, Messieurs, ces rares emprunts, ces communications accidentelles, ne donnent aucune idée du rapport intime et rapide, des perpétuels échanges que les littératures de l'Europe ont entr'elles aujourd'hui, et qui semblent presque un des objets de leur civilisation et de leur industrie.

Cette curiosité pour la littérature étrangère s'accrut cependant vers la fin du dix-huitième siècle. Les critiques qui s'en occupaient le plus, l'abbé Arnaud, M. Suard, étaient des hommes pleins de goût, d'un esprit facile, élégant; mais leurs travaux furent peu nombreux. C'étaient quelques analyses d'auteurs italiens, quelques traductions des historiens anglais disciples de Voltaire. Ainsi la littérature française allait reprendre chez l'étranger ce qu'elle-même avait en partie donné : elle ne s'enrichissait pas de vues originales et nouvelles.

D'après cette revue rapide, vous voyez, Messieurs, qu'il faut revenir au point que nous avons un moment quitté. Toute la controverse de littérature étrangère, au dix-huitième siècle, toute l'innovation qui se manifesta dès lors est dans Shakspeare. La question de savoir ce qu'il est, à quel point on doit l'admirer, comment on doit l'imiter, est toute la question de critique moderne que le dix-huitième siècle nous ait laissée. De plus, ce que nous cherchons, la théorie d'abord, puis la tentative de création, le conseil de l'œuvre, nous le trouvons à l'occasion de Shakspeare. Originairement annoncé par Voltaire, traduit par Letourneur, ce qui était un grand malheur pour lui, critiqué avec une vive prévention par La Harpe, il a été remanié, retraduit, refait par un poete, par Ducis; ainsi tous les accidents que peut éprouver une gloire, un génie, toutes les transformations que la critique, la traduction, l'analyse et la recomposition, si l'on peut parler ainsi, peuvent faire éprouver aux pensées d'un homme, Shakspeare les a subies parmi nous. Voilà donc un heureux modèle d'expérience littéraire.

Nous allons faire dans cette séance (je vous demande pardon du parallèle) ce que Shakspeare

fait sans scrupule dans ses tragédies; nous allons consommer vingt-cinq ou trente ans, Messieurs, en quelques minutes, et courir en un moment d'un point extrême à l'autre. Nous avons laissé Voltaire proclamant le nom de Shakspeare, le soutenant contre les préjugés de la délicatesse française. Pas sons, trente ans plus tard, à l'époque où Voltaire est inquiet, embarrassé, effrayé de la réputation croissante de ce Shakspeare qu'il a produit avec tant de peine dans le monde français.

Il y a vingt ans qu'il a fait *Zaïre*, cette pièce enchanteresse, comme dit Rousseau, où, malgré quelques formalités de langage, il y a tant de passion, de grâce, de naïveté quelquefois. Il a bien pris un peu dans Shakspeare pour faire Zaïre; mais il ne s'en souvient plus. D'ailleurs, il lui semble que ce sont quelques cailloux bien rudes qu'il a taillés en diamants. Ses amis, hommes de goût, l'auraient bien rassuré à cet égard. S'il a mis dans la bouche d'Orosmane, jaloux, furieux :

Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi;

M. de La Harpe trouve ces vers élégants, bien supérieurs aux paroles du sauvage Othello : « De « quelle mort le tuerai-je? je voudrais le tenir neuf « ans entiers mourant sous ma main. » Cela semble bizare à l'ingénieux critique, et il ne s'inquiète pas de savoir si le désespoir d'Othello ne doit pas être en effet bizarre et forcené dans son langage. Que ce Maure, que ce barbare, parlant de Desdemona, s'écrie déjà plein de fureur : « Une musicienne admirable! ah! les accents de sa voix adouciraient la férocité d'un tigre! » La Harpe se moque de cette simplicité de paroles, en la comparant à l'élégance du style d'Orosmane.

Est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu si légitime,
Cette voix infidèle et l'organe du crime.

Quels vers, dit-il à Voltaire, à côté du grossier langage de Shakspeare! vous n'êtes pas inquiet de lui avoir pris cela.

La Harpe convient une fois que Voltaire a profité d'un mot pathétique, échappé à ce barbare Shakspeare: « Il faut que je pleure, mais ces pleurs sont cruels; *I must weep; but these tears are cruel.* »

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs sont cruels; et la mort va les suivre.

Il oppose avec orgueil, à ce qu'il appelle le hasard heureux d'un génie brut, ces vers élégants de Voltaire.

Je ne crois pas que dans cette imitation la supériorité soit à Voltaire. Je n'aime pas ces expressions un peu trop languissantes : « la honte où je me li« vre; la mort va les suivre, » qui paraphrasent les paroles énergiques de Shakspeare. A quoi bon du reste relever ces fautes? Votre goût m'avait prévenu.

Mais enfin, lorsque l'élégance du style prédominait exclusivement, il est certain que ces vers si harmonieux, si doux, dans lesquels se cachent quelques expressions faibles, effaçaient de beaucoup une traduction de Shakspeare, en prose prétentieuse et barbare.

Cependant, cette traduction, toute mauvaise qu'elle est, saisit les esprits par une puissance d'originalité et par une foule de beautés primitives qu'elle n'avait pu étouffer. De plus, la satiété même, je ne dirai pas du beau, mais de l'imitation affaiblie du beau, cette fatigue que fait éprouver, à la longue, l'éclat un peu uniforme d'une littérature ingénieuse et raffinée, poussait vers ces nouveautés étrangères. La traduction de Letourneur eut le plus grand succès. Sans intelligence du naturel et de la simplicité, gâtant le génie de Shakspeare par la déclamation, le traducteur, dans ses préfaces, se montrait fort injurieux pour d'autres formes de génie, pour d'autres originalités non moins puissantes et plus pures que celles de Shakspeare. Il disait, ridiculement, que Shakspeare avait *dédaigné d'avoir du goût;* comme si ce dédain pouvait convenir à personne, et comme si Shakspeare n'avait pas eu parfois un goût admirable, et même une délicatesse exquise dans certaines nuances de passion et de vérité. De plus, il attaquait par d'assez lourdes épigrammes la dignité soutenue de notre théâtre, et par là, Voltaire lui-même, dont la pompe et l'élégance régnaient paisiblement sur la scène française. Toutes ces choses arrivaient à Ferney, où Voltaire vieilli, mais toujours passionné pour la gloire du théâtre, survivant à son génie par son ardeur et par son esprit, ne faisait plus que *les Guèbres* et *les Lois de Minos.* Il crut voir ébranler son ancienne gloire, dans un moment où il ne pouvait plus la rajeunir par de nouveaux succès. Ce dépit, cette crainte, le mauvais goût du traducteur, l'emphase de sa version et de ses éloges, inspirent à Voltaire la verve la plus colérique et la plus amusante que je connaisse.

Avez-vous lu son abominable grimoire, dont il y aura encore cinq volumes? Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakspeare; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son

énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi; sans quoi, je me sens capable de faire un mauvais coup.

Les Gilles et les Pierrots de la foire Saint-Germain, il y a cinquante ans, étaient des Cinna et des Polyeucte, en comparaison des personnages de cet ivrogne de Shakspeare, que M. Letourneur appelle le Dieu du théâtre.

Heureusement, Messieurs, Voltaire ne fit pas un mauvais coup; mais il voulut faire un coup de force : il porta plainte contre Shakspeare à l'Académie française; il lui écrivit une grande lettre, qui fut officiellement lue par d'Alembert en séance publique. Cette lettre était singulièrement vive, spirituelle; seulement elle ne montre qu'un côté de la question. Voltaire parcourt rapidement toutes les pièces de Shakspeare; il en extrait ces bizarreries, ces absurdités, ces obscénités, ces fatras de mauvais goût, que l'on y trouve çà et là, et les jette pêle-mêle à la tête de l'Académie. La conclusion fut très-applaudie :

Figurez-vous, Messieurs, Louis XIV dans sa galerie de Versailles, entouré de sa cour brillante; un Gilles s'avance couvert de haillons, et propose à cette assemblée d'abandonner les tragédies de Racine pour un saltimbanque qui fait des contorsions et qui a des saillies heureuses.

Cette vive et singulière prosopopée ne décide en rien la question, et on ne peut raisonnablement l'admettre comme un jugement définitif sur Shakspeare. Quel esprit fut jamais plus juste, plus pénétrant que celui de Voltaire! mais toute passion rend un peu étroit l'esprit le plus vaste. Ce goût si vif que ressentait le poëte du dix-huitième siècle pour l'élégance sociale dont il était l'interprète, cette gloire du théâtre français, qui se confondait avec la sienne, cette jalousie en faveur de Racine et de Corneille, sous laquelle il cachait son nom, lui inspirait une violente partialité contre Shakspeare. Enfin, malgré son admirable souplesse, préoccupé des créations, des idées, des formes que lui-même avait portées dans l'art dramatique, pouvait-il entrer facilement dans le génie de ce théâtre fantasque et désordonné de Shakspeare, et se plaire à cette rude simplicité souvent mêlée d'affectation, à ces accidents si nouveaux de la pensée, qui n'ont aucun rapport avec l'élégance de la civilisation moderne, et sont une éloquente image des mœurs féroces du moyen âge? Sa colère, ses dégoûts étaient sincères autant que véhéments.

Mais Shakspeare a cela de particulier, que, fidèle écho des passions et du génie des temps barbares, il offre des sympathies profondes avec le cœur de l'homme, tel qu'il existe en tout pays. Son costume est national, et du moyen âge; mais le fond de ses pensées est universel. Toutefois ce fond de pensées, puisé pour ainsi dire dans le trésor commun de la nature humaine, aura d'autant plus d'attrait et d'empire, qu'il trouvera des esprits moins disciplinés au joug des formes établies et des conventions sociales. Il plaira peut-être encore plus en Amérique qu'en Angleterre; il plaira plus en Angleterre qu'en France; il plaira plus à la France nouvelle qu'il ne pouvait plaire à l'ancienne France, dominée par l'esprit de cour et d'académie. On peut le dire d'une manière générale, et c'est un nouvel exemple de l'alliance et du changement simultané des mœurs publiques et du goût littéraire, plus l'élément démocratique entrera dans les mœurs d'un peuple, moins Shakspeare le heurtera, l'étonnera. Il n'y a pas de doute que, pour un esprit charmé des bosquets de Versailles, des pompes de la cour de Louis XIV, enchanté des plaisirs d'un monde ingénieux et poli, cette crudité sauvage, cette violence hideuse, ce langage ardent et forcené qui remplit si souvent les pièces de Shakspeare n'ait quelque chose de révoltant. Mais, pour cet esprit, Eschyle et souvent Homère n'auraient-ils pas le même défaut? Vous figurez-vous que la société élégante et polie de la cour de Louis XIV, ou la société spirituelle et philosophique du dix-huitième siècle vint assister à la représentation des *Euménides* d'Eschyle? Eût-elle supporté Oreste poursuivi par ces déesses qui, de guerre lasse, finissent par s'endormir un moment, et le *possédé* du paganisme, Oreste, respirant quelque peu, pendant que les Euménides ronflent? eût-elle supporté de voir Apollon qui, pour protéger le parricide, avait endormi les furies, et qui n'ayant pu les faire dormir assez longtemps, se trouve fort embarrassé lorsqu'elles se réveillent et qu'elles lui disent : « Jeune dieu, tu es bien osé d'avoir trompé « de vieilles déesses. » Est-ce que toutes ces bizarreries de l'imagination grecque n'auraient pas été vraiment intolérables pour le bon goût du dix-septième et du dix-huitième siècle? Faut-il décider cependant que ces fantasques inventions étaient absurdes, ridicules, et qu'il n'y a pas un état de société, un état de l'imagination humaine où ces choses puissent avoir leur grandeur, leur énergie? Faut-il nier même qu'elles n'aient une beauté durable, pour qui saura les comprendre par cette imagination qui se rend contemporaine de toutes les époques?

Quoi qu'il en fût des colères de Voltaire, malgré la forme élégante que conservait la littérature du dix-huitième siècle, et que les théories seules ne pouvaient pas détruire (car elle ne devait céder qu'à des changements de mœurs), la renommée de Shakspeare grandissait chaque jour en France. On se moquait des phrases ridicules de Letourneur; mais on était saisi de quelques-uns de

ces traits pathétiques, profonds, originaux qui abondent dans le poëte anglais.

De plus enfin, un homme, qui, je crois, avait du génie, se chargea de le produire sur la scène française, non plus en lui enlevant à peine quelques intentions, quelques expressions poétiques, mais en transportant ses pièces avec les noms des personnages et des pays, en ne craignant plus ces mœurs du moyen âge, ou du moins en promettant qu'il ne les craindrait pas: ce fut Ducis.

Vous n'avez peut-être pas connu Ducis; c'était un des hommes le plus faits pour frapper l'imagination et laisser un long souvenir. Au milieu de cette espèce d'uniformité qui rapproche et confond les talents secondaires d'une époque, Ducis avait quelque chose de rare et d'original. Je ne l'ai vu que très-âgé. Sa figure, singulièrement grave et majestueuse, avait un caractère naïf et inspiré; on aurait cru voir, je ne dirai pas un descendant d'*Ossian* (cette généalogie est trop douteuse), mais d'Homère lui-même. On sentait au premier aspect que ce n'était pas un homme du temps, un homme tel que vous en verrez beaucoup, même parmi les poëtes. Il n'avait rien du monde; il ne s'inquiétait pas de toutes les petites affaires, de toutes les petites ambitions de la vie; sauvage et doux, poëte au plus haut degré, n'ayant besoin de rien pour être poëte, il a chanté les plaisirs de la campagne, enfermé dans sa modeste retraite à Versailles; c'était là qu'il rêvait dans sa poésie inculte cette nature pittoresque, négligée qui lui plaît et qui lui ressemble.

Un autre trait distinctif, un autre caractère de cet homme, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable. Jamais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle, car dans son siècle, il fut constamment très-religieux. Il vivait avec plusieurs hommes de l'opinion philosophique, surtout avec Thomas, dont il était l'ami le plus intime. Ses tragédies sont empreintes des libres maximes et des expressions abstraites, communes à la littérature du temps; mais son goût, son étude, sa préférence solitaire, était la lecture de la Bible et d'Homère. Voilà comment il résistait au dix-huitième siècle, comment il était un esprit original au milieu de son temps. Les théories ordinaires de l'élégance ne lui arrivaient pas. Il avait fait des tragédies en arrangeant Shakspeare suivant sa guise et le hasard de son talent du jour. On les jouait; elles réussissaient. La Harpe en publiait d'ingénieuses critiques, relevait des invraisemblances, soulignait des vers incorrects; cela ne touchait pas Ducis; cela ne le changeait pas; il allait toujours de son pas, à la suite de Shakspeare. On ne lui faisait point, je crois, la véritable objection. Nous tâcherons de la trouver tout à l'heure.

Mais achevons de marquer le caractère singulier de Ducis au milieu de la philosophie du dix-huitième siècle. Lorsque commencèrent les troubles civils de la France, d'abord il saisit les idées nouvelles avec une ardeur singulière, à la fois novateur et dévot, républicain et royaliste, plein d'enthousiasme, et bonhomme par-dessus tout. Quand ces troubles devinrent plus violents, plus sanglants, il n'eut pas peur; mais il eut horreur. On venait encore lui dire d'avoir du talent, de faire des tragédies. « Hélas, disait-il, la tragédie court « les rues; si je mets le pied hors de chez moi, j'ai « du sang jusqu'à la cheville; j'ai vu trop d'Atrées « en sabots, pour oser en mettre sur la scène. » C'était là sa manière de sentir et de s'exprimer.

Quand l'ordre social se rétablit avec pompe, lorsqu'on fit l'empire, l'homme qui voulait être la gloire publique de la France, et s'occupait d'attirer, d'absorber dans l'abîme de sa renommée toutes les célébrités secondaires, tourna les yeux vers Ducis; il voulait le faire sénateur. Ducis n'en avait nulle envie; vous me pardonnerez ces anecdotes qui achèvent l'esquisse d'un caractère original. Le maître de la France le chercha donc, et voulut l'honorer, le récompenser, *l'avoir* enfin. En général, il séduisait si facilement, qu'il était tout étonné de trouver quelqu'un qui osât résister ou même échapper à ses bienfaits.

Un jour, dans une réunion brillante, il l'aborda, comme on aborde un poëte, par des compliments sur son génie; ses louanges n'obtiennent rien en retour; il va plus loin, il parle plus nettement; il parle de la nécessité de réunir toutes les célébrités, toutes les gloires de la France autour d'un pouvoir réparateur. Même silence, même froideur; enfin, comme il insistait, Ducis, avec une originalité toute shakspearienne, lui prend fortement le bras, et lui dit: « Général, aimez-« vous la chasse? » Cette question inattendue laisse le général embarrassé. « Eh bien, si vous aimez « la chasse, avez-vous chassé quelquefois aux ca-« nards sauvages: c'est une chasse difficile, une « proie qu'on n'attrape guère, et qui flaire de loin « le fusil du chasseur. Eh bien, je suis un de ces « oiseaux; je me suis fait canard sauvage. » (On rit.) Et en même temps il fuit à l'autre bout du salon, et laisse le vainqueur d'Arcole et de Lodi fort étonné de cette incartade.

On ne peut pas, Messieurs, on ne doit pas séparer l'homme de l'écrivain. Cette nature originale dans la vie commune, cette indépendance capricieuse, imployable à tout joug, aura sans doute laissé quelque chose d'elle dans les œuvres les plus artificielles du poëte; voilà l'excuse de mes anecdotes.

Cependant, Messieurs, telle est, dans les choses même d'imagination, la force des idées reçues, l'influence presque invincible des formes adoptées, que cet homme si difficile à prendre, si libre de sa nature, est loin de s'être assez affranchi dans ses ouvrages des habitudes et des théories consacrées avant lui sur la scène française. Ce que les contemporains de Ducis auraient dû lui reprocher, ce n'est pas quelque vers incorrect ou dur; il fallait lui dire : Prenez garde! vous innovez beaucoup, et vous n'innovez pas assez. Vous allez prendre les tragédies de Shakspeare, génie vaste et sans frein, qui déroulait dans la libre irrégularité de ses plans les grands tableaux du moyen âge, et mettait tout un siècle et tout un monde sur la scène. Vous conservez quelques-unes de ses idées, ses sujets, ses expressions ; puis, vous l'enfermez dans le moule antique et moderne de la tragédie française ; mais ce n'est plus Shakspeare.

Prenons sa plus belle tragédie, *Macbeth:* qu'est-ce que cette pièce de *Macbeth?* quand a-t-elle été faite, et pour quels spectateurs? pour l'Angleterre, au temps où les mœurs féroces et l'esprit violent du moyen âge commençaient à peine à se régler un peu sous la dure domination d'Élisabeth; pour une cour du seizième siècle, grossière et raffinée, portant quelque chose de rude dans son luxe encore nouveau et dans ses premières jouissances de l'esprit; pour un peuple fanatique, souvent effarouché par les cruautés de ses maîtres, et à qui cependant les querelles religieuses et quelques vieux usages nationaux laissaient une sorte de liberté, même dans l'esclavage. Les rêves de la sorcellerie étaient là plus qu'ailleurs conservés, au milieu des imaginations mélancoliques du Nord. Lisez les ouvrages du temps, vous y trouverez des opérations magiques, des sorts, des empoisonnements. Lisez même, quarante ans plus tard, les Mémoires de Whitelocke, vous verrez, là que trois sorcières ont été brûlées, ici qu'on fait le procès à quelques autres; puis des prédictions, des sortiléges, des prodiges. Que Shakspeare mît des sorcières hideuses sur le théâtre, qu'il en fît les agents visibles de ses drames, la croyance populaire était prête, et rien ne manquait dans l'imagination pour la terreur tragique. La pièce s'ouvre admirablement par ces sorcières, attendant l'issue d'une bataille. Le langage complète la fiction. Elles disent quelques mots mystérieux et vagues qui vous jettent dans le monde idéal de l'horreur. Puis paraît Macbeth victorieux, et dans le cœur fidèle encore à son souverain.

Macbeth et Banquo traversent la bruyère où se tiennent les trois fées infernales. Les voyez-vous sous le pinceau du poëte?

Quelles sont ces créatures si décharnées et d'une forme si bizarre? elles ne sont pas semblables aux habitants de la terre, et pourtant elles sont sur la terre. Vivez-vous? êtes-vous quelque chose que l'homme puisse interroger? vous semblez m'entendre; chacune de vous pose son doigt amaigri sur ses lèvres desséchées. Vous devriez être des femmes; mais ces barbes m'empêchent de m'expliquer ainsi ce que vous êtes. Parlez, si vous pouvez; qui êtes-vous? — Et soudain elles répondent par ces cris mystérieux : Salut à toi, Macbeth, Thane de Glanis! salut à toi, Macbeth, Thane de Cawdor! salut à toi, Macbeth; tu seras roi!

Représentez-vous, Messieurs, un auditoire préparé par la superstition populaire, et concevez la puissance prestigieuse d'un tel spectacle.

Maintenant, ouvrez la tragédie de Ducis : que trouvez-vous au lieu de cette exposition si terrible et de cette action qui marche si vite, au lieu enfin de cette conjuration magique qui déjà s'est emparée de Macbeth?

Vous assistez à une conversation entre Duncan et son confident de Glanis;

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieux plus sombres, etc., etc.

puis le récit, l'exposition d'usage et la pompe habituelle de la tragédie française. Rien de nouveau, d'inattendu, d'horrible ne vous frappe.

Cependant on a voulu profiter des terribles inventions de Shakspeare ; mais comment? il a fallu anoblir et déguiser ces sorcières du moyen âge. Le roi Duncan vous dira :

....Les erreurs populaires,
Sans doute, en d'autres temps, objets de mon mépris,
Ont vaincu, malgré moi, mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Iphyctone,
Iphyctone, interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels et s'échappe à leurs yeux.

Ainsi voilà une espèce de magicienne du grand monde, qui s'appelle du beau nom d'Iphyctone, qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qui n'a rien de cette sorcellerie sauvage et populaire étalée par Shakspeare, et qui certes ne fera pas plus de peur à la société polie du dix-huitième siècle, qu'elle n'en eût fait aux imaginations grossières du seizième siècle. C'est un personnage sans date, sans réalité dans l'imagination.

Ducis, cependant, était obsédé de ces fantômes du génie de Shakspeare, qu'il n'osait pas reproduire, et qu'il ne savait comment rendre supportables à la délicatesse moderne; il en prend ce qu'il peut, et le place dans un songe.

Cette forme est bien usée, mais le récit de ce songe est énergique.

Existez-vous, *leur dis-je*,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige?
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entr'eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche,
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche, etc.

Ce sont là de beaux traits, ce sont des inten-

tions poétiques fortement rendues; mais ce n'est plus la vie et la terreur de la scène originale.

Continuons; car c'est une manière de juger à la fois Shakspeare et l'esprit littéraire du dix-huitième siècle. On a dit que, dans la sauvage irrégularité de ses pièces, tout est jeté à l'aventure, qu'aucune vue de l'art ne détermine la place d'une scène, que rien n'est préparé. Sans doute, la forme de ses tragédies, images des mœurs féroces du moyen âge, admet peu les longs développements usités sur notre scène; mais souvenez-vous de l'histoire du moyen âge. Quoi de plus commun dans la rudesse et la violence de ces temps, que des crimes subits et comme involontaires?

Voyez nos annales au quinzième siècle : le duc de Bourgogne, assassin du duc d'Orléans, déclare que le diable l'a tout à coup poussé, et qu'il a fait cette action. L'homme du moyen âge était violent, soudain, irréfléchi dans ses résolutions. Voilà l'homme que peignait Shakspeare.

Ces scènes qui semblent détachées, regardez-les bien; ce qu'elles vous offrent, c'est toujours un contraste. A l'instant où cette terrible manifestation de l'enfer a épouvanté et animé Macbeth, arrive la nouvelle qu'il est nommé Thane de Glanis, puis Thane de Cawdor; et ces premières prophéties justifiées l'enhardissent à réaliser lui-même la dernière. Ces grands effets de théâtre disparaissent dans l'imitation. Le poete s'arrête à décrire les combats du cœur et les nuances successives de l'ambition, au lieu de montrer coup sur coup toutes les attaques du dehors qui viennent ébranler l'âme de Macbeth, l'enlèvent et la précipitent vers son crime.

Une idée que Shakspeare a eue comme Corneille, c'était, lorsqu'il fait les femmes perverses et cruelles, de les faire pires que les plus méchants hommes. Ces personnages de Cléopâtre, de Rodogune, qui sont une des plus fortes créations de Corneille, se retrouvent dans lady Macbeth. Voyez, si quand je traduirai quelques passages de ce rôle, vous trouverez justes les plaisanteries de Voltaire. Voyez, si vous ne sentirez pas le frémissement tragique.

Dans la rapide et savante composition de ce drame, irrégulier en apparence, lorsqu'une fois le germe du crime est déposé au cœur de Macbeth par l'infernale vision, et lorsque divers incidents sont venus, sans relâche, le développer, le faire croître, arrive la dernière tentation. C'est la présence du roi dans le château de Macbeth, son défenseur, son vengeur et son successeur prédestiné. Lady Macbeth est avertie de son arrivée par une lettre, qui lui annonce en même temps les promesses de grandeur faites à son époux. Elle entre sur la scène, cette lettre à la main, et dit ces paroles, étranges, mais sublimes :

Le corbeau lui-même s'enroue à croasser l'entrée fatale de Duncan dans nos murailles. Venez, esprits qui excitez les pensées de mort; ôtez-moi mon sexe, et remplissez-moi de la plus implacable cruauté. Endurcissez mon sang, fermez tout accès, tout passage au remords; et que la pitié, par ses repentirs, n'ébranle pas mon cruel projet, et ne fasse pas trêve entre la pensée et l'action. Venez, dans mon sein de femme, changer le lait en fiel, vous, ministres de mort, qui que vous soyez, invisibles substances qui veillez au malheur du genre humain. Viens, épaisse nuit, revêts-toi des plus noires fumées de l'enfer, afin que mon couteau ne voie pas la blessure qu'il fait, et que le ciel ne regarde pas à travers le rideau de l'obscurité, et ne crie pas : Arrête! arrête!

Au milieu de ce funèbre soliloque, dans l'action pressée du poete, survient à l'instant Macbeth; et toute la pensée du crime est commune aux deux époux avant d'être exprimée; ou plutôt elle passe comme l'éclair de l'âme fortement criminelle de lady Macbeth, à l'âme ardente et faible de Macbeth.

Lady Macbeth seule :

Noble Glanis, digne Cawdor, plus grand encore par le salut qui a suivi, ta lettre me transporte au-delà de ce temps présent tout rempli d'ignorance, et je suis dans l'avenir en ce moment. — MACBETH. Cher amour, Duncan arrive ici ce soir. — LADY MACBETH. Et quand part-il d'ici? — Demain, selon mon projet. — Oh! jamais le soleil ne verra ce demain.

Voilà, Messieurs, ce qui remplace les préparations dramatiques. Maintenant, et je ne veux affaiblir en rien la gloire méritée de Ducis, ouvrez la tragédie française.

Macbeth entre sur la scène.

Posez là ces drapeaux; vous, que l'on m'avertisse
Si l'on a de Menthet découvert l'artifice.

Frédégonde (lady Macbeth) paraît avec son fils.

.... En sortant des alarmes
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes, etc.

Messieurs, je vous le demande, dans la plus complète impartialité, les beautés si originales du poete anglais, ce crime conçu entre les deux époux par leur seule présence, tout cela est-il remplacé, égalé par des conversations semblables à tant d'autres?

Essayons de marquer encore quelques-unes des beautés de l'ouvrage anglais, qui ont disparu dans l'imitation.

Macbeth est l'Athalie anglaise, le chef-d'œuvre de Shakspeare. La scène du meurtre de Duncan, le festin royal et l'ombre de Banquo, la terreur et le délire de Macbeth, toutes créations d'une incomparable énergie! Je ne sais si l'imagination peut concevoir quelque chose de plus atterrant que ce guerrier, invincible jusque là, qui est abattu, qui est vaincu par son crime, qui semble agité d'une noire folie au milieu du festin de triomphe, qui

voit l'ombre sanglante de sa victime occupant la place destinée pour lui-même, et, pressé de s'asseoir, répond d'une voix lugubre : *la table est pleine* (the table is full) ; paroles intraduisibles pour la force et pour le son.

Puis, quand ce délire a troublé l'assemblée, quand sa femme l'arrache à ceux qui le regardent, qu'elle l'excite, en l'insultant, à avoir un peu plus de courage, quoi de plus terrible que cette frénésie de désespoir sans remords, qui lui fait dire : « Les « temps sont changés; autrefois, quand on avait tué « un homme, quand on lui avait brisé la tête, tout « était fini. Maintenant, le tombeau nous renvoie « ceux qui sont morts. » Non, l'horreur tragique et la puissance de l'imagination, s'effrayant elle-même et effrayant les autres, ne peut pas aller plus loin.

Eh bien ! Messieurs, que trouvez-vous dans l'imitation française ? Une scène solennelle, comme on en avait vu tant d'autres ; une scène qui peut rappeler le couronnement de Sémiramis, je suppose, ou tout autre couronnement, etc... C'est un guerrier qui s'avance et qui dit :

Macbeth, Duncan n'est plus ; j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi ;
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,
De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.

Voilà des idées fort sages et fort justes sur la nécessité d'un bon gouvernement !

Le grand talent de Ducis éclate pourtant à travers ces langes d'un faux système et d'une imitation incomplète. La terreur et l'illusion de Macbeth, qui croit voir l'ombre de Duncan, sont rendues avec énergie : de beaux vers éclatent çà et là ; mais ils ne sont pas enchâssés au milieu de ces circonstances familières et terribles qu'avait combinées l'imagination sauvage et libre de Shakspeare.

Si nous poursuivons l'analyse du drame anglais, nous y rencontrons encore des choses admirables, que rien ne remplace dans l'ouvrage français. Là, il est vrai, c'est la libre conception du théâtre anglais qui a permis ces beautés. A la faveur de cette irrégularité de temps, le poëte a pu montrer toutes les suites d'un premier crime : il a couronné Macbeth, et puis il l'a fait tyran, parce qu'il avait d'abord été meurtrier ; il a multiplié le nombre de ses victimes, jusqu'au moment où l'horreur devenant plus forte que la crainte, la vengeance reviendra de toutes parts contre lui. Il faut pour cela la liberté de cette scène ; il faut disposer de l'espace et du temps. Dans les vingt-quatre heures, on ne saurait entasser tant d'événements.

Macduff, un des chefs, un des seigneurs de la cour de Duncan a fui en Écosse depuis les premiers crimes du règne si long de Macbeth. Il voit paraître un compatriote fugitif comme lui. Là commence une scène aussi neuve que pathétique.

MACDUFF. Qui est-ce ?
MALCOLM. C'est un compatriote, mais je ne le connais pas. Qui êtes-vous ? L'Écosse existe-t-elle encore ?
ROSSE. Hélas ! pauvre pays qui peut à peine se reconnaître lui-même ; on ne peut plus l'appeler notre mère, mais notre tombeau, ce pays où personne ne sourit, excepté celui qui n'a pas l'intelligence ; ce pays où les soupirs, les gémissements ne sont plus remarqués, où le chagrin le plus violent semble un mal ordinaire, où, quand la cloche sonne pour la mort d'un homme, on ne demande plus pour qui, où les hommes meurent plus vite que les fleurs qu'ils portent à leurs chapeaux.

Mais cette peinture terrible n'est qu'un prélude à de plus grandes douleurs. Macduff demande s'il y a quelques nouvelles encore.

Votre château, répond Rosse, est surpris, votre femme et vos enfants barbarement massacrés. Raconter comment, ce serait joindre à cette curée de meurtres, votre propre mort. — MACDUFF. Mes enfants aussi ? — Votre femme, vos enfants, vos serviteurs, tous ceux qu'on a pu trouver. — Et je n'étais pas avec eux ! Ma femme aussi, ma femme tuée ? — Je l'ai dit, raffermissez votre courage contre cette douleur mortelle. Cherchons le remède d'une grande vengeance. — MACDUFF. Il n'a pas d'enfants ! (Applaudissements.)

Ce mot, le plus terrible qu'une juste haine ait inspiré ; ce mot, à la fois si barbare et si paternel ; cet aveu, qu'il n'y a pas de vengeance possible contre l'homme qui, ayant tué vos enfants, n'en a pas à lui que vous puissiez tuer ; pourquoi n'éclate-t-il pas avec la même énergie dans l'ouvrage de Ducis ?

D'autres beautés originales ont été également abandonnées et pour ainsi dire désespérées par le traducteur.

Sans doute, il y a un grand effet dramatique dans la scène de somnambulisme conservée par Ducis ; mais pourquoi l'avoir ennoblie, pourquoi l'avoir séparée de quelques détails familiers conçus par Shakspeare ? Combien, dans l'original, la terreur de ce spectacle n'est-elle pas rendue plus naturelle par la présence du médecin qui contemple les phénomènes de la maladie et en raisonne à sa manière ! et l'indifférence de Macbeth, trop coupable pour garder quelque tendresse à sa complice, n'est-elle pas un trait de plus ? Il n'écoute pas les discours du médecin ; il est tout entier à son péril et à ses remords. « As-tu, répond-il avec impatience, quelque potion « pour ôter les remords d'un cœur malade, pour « soulager la conscience du poids des crimes ? »

Ainsi entouré, ce somnambulisme n'est plus une recette de terreur, un épouvantail de théâtre ; il fait partie de cette folie qui suit le crime, et que semble éprouver Macbeth. Concluons de là, Messieurs, que Shakspeare ne doit pas être imité, parce qu'il ne faut guère imiter personne, mais que surtout il ne doit pas être imité par fragments, morcelé, changé, raccommodé ; qu'il faut le donner tel que Dieu et la nature l'avaient fait, ou ne pas le donner du tout ; que dans ses créations originales et puissantes, il y a quelque chose qu'aucun calcul de l'art moderne

ne peut surpasser, et que l'on fausse en le corrigeant. Laissons cependant à Ducis une part de gloire et de génie, quoique dans une tentative incomplète et fausse. Maintenant, pour expier mes critiques sur un poëte qui, né avec un talent original, a trop imité, je vous recommande, Messieurs, de relire l'ouvrage où il n'a été inspiré que par son âme, la belle tragédie d'*Abufar*.

SEPTIÈME LEÇON.

Grand nombre des écrivains critiques au dix-huitième siècle. — Ouvrages trop connus pour être analysés. — Littérature trop artificielle, et partant uniforme. — Exception à ce caractère. — Bernardin de Saint-Pierre. — Rapport que sa vie présente avec celle de Rousseau. — Son enfance rêveuse. — Ses premières études interrompues par un voyage à la Martinique. — Ses plans chimériques. — Ses voyages en Hollande, en Russie, en Pologne, en Saxe. — Sa pauvreté. — Son projet de civiliser Madagascar. — Son séjour à l'Ile-de-France. — Sa description de cette colonie. — Ses aventures, ses malheurs, source de son talent original. — Quelques mots sur son caractère. — Anecdotes à ce sujet.

Messieurs,

Je ne sais si vous n'êtes pas un peu fatigués d'entendre si longtemps parler d'auteurs et de critiques. Quant à moi, je sens ou je prévois l'inévitable uniformité qui suivrait l'examen de toute la littérature critique et secondaire du dix-huitième siècle, et je m'arrête avant que le sujet ne s'épuise. J'aurais beaucoup à dire encore, même pour être juste. Je devrais rappeler tant d'hommes ingénieux qui ont écrit sur les lettres, la philosophie, l'histoire. Pourquoi ne parlerais-je pas de Champfort, écrivain spirituel, et dont la fin fut si malheureuse après une vie brillante, frivole au milieu des cercles de Paris? Pourquoi ne dirais-je rien de Duclos, esprit si ferme et si caustique, à qui les bons mots échappaient naturellement? Comment ne pas nommer Rulhière, un des esprits les plus élégants et les plus fins du dix-huitième siècle, qui travaillait une anecdote, préméditait une épigramme, la lançait à propos, et jouissait de cette gloire pendant plusieurs mois de suite. Pouvons-nous oublier que Rulhière, dont la célébrité fut longtemps un succès de société, méritait en même temps, par des travaux lents et secrets, une renommée plus durable? Ne faudrait-il pas aussi parler de l'abbé Raynal, écrivain déclamateur et pourtant instruit, esprit abondant, facile, plein de paradoxes, de vues fausses, et de choses utiles qui passaient pour imprudentes, et qui sont devenues vulgaires après lui? Comment surtout ne pas ressusciter un moment la physionomie si vive, si originale de Diderot, homme très-supérieur à ses ouvrages, qui dans ses livres a souvent mis des contradictions, des faussetés, des choses obscènes et absurdes, et qui, dans sa personne, était rempli d'enthousiasme et d'éloquence?

Quand j'aurais étendu cette liste, d'autres noms viendraient encore, d'autres hommes d'esprit ou de talent réclameraient leur part de souvenir. Ne faudrait-il pas dire un mot de Rivarol, qui le premier porta, dit-on, l'improvisation dans la société, homme plus célèbre par ses conversations que par ses ouvrages, mais singulièrement ingénieux, ce que la facilité de parler ne suppose pas toujours; à la fois puriste et novateur, écrivant sur les lettres, la philosophie, la politique, avec un caractère particulier d'expression qui échappait à cette uniformité d'élégance commune au dix-huitième siècle? Pourquoi enfin ne parlerais-je pas de beaucoup d'hommes encore, qui, sur la fin du dix-huitième siècle, dans ce passage de la décadence au renouvellement, furent des hommes de beaucoup d'esprit, et toujours des écrivains puissants sur l'opinion? Messieurs, c'est qu'en vous parlant de ces talents divers, je vous occuperais cependant toujours d'un même sujet. Je vous parlerais toujours d'une littérature convenue, artificielle, ingénieuse. Malgré la variété des noms, la ressemblance des physionomies répandrait une sorte de langueur dans mes analyses; et vous seriez, comme on l'était au dix-huitième siècle, ennuyés de tant d'esprit, et attendant quelque chose de nouveau, d'original, que vous demanderiez avec impatience; car les réflexions, les critiques sur cette littérature artificielle vous paraîtraient plus artificielles encore.

Hâtons-nous donc de chercher d'où viendra le changement, d'où luira quelque rayon nouveau de naturel et de simplicité dans les arts.

Nous n'y serons pas embarrassés, quand tout aura changé, quand les événements réels seront venus rajeunir la scène; mais, à cette époque, nous restons encore dans le champ paisible de la spéculation et des lettres; et c'est là que nous attendons quelque nouveauté qui nous enlève à cette littérature si uniformément spirituelle. Nous cherchons la grande puissance qui avait marqué les commencements du dix-huitième siècle, l'originalité, l'imagination. Les hommes d'esprit, les raisonneurs piquants, hardis, que j'ai nommés, n'avaient pas cet heureux don.

L'imagination, c'est le rameau d'or dont parle Virgile, qui brille et se fait reconnaître dans la forêt sacrée, au milieu de tous ces arbres d'une hauteur égale :

Discolor unde auri per ramos aura refulsit.

Mais cette imagination se forme-t-elle aisément, au milieu des raffinements et des industries de la vie

sociale, lorsque l'esprit est une monnaie courante que tout le monde se passe, lorsque l'idée la plus hardie devient tout de suite un lieu commun, et que, dans ce mélange rapide et continu, personne n'est plus assuré de penser comme soi-même? Dans ce dernier degré de sociabilité littéraire, l'originalité du talent devient plus rare encore que la force des caractères dans une civilisation corrompue.

Considérez de plus la vie des hommes de lettres que je vous ai nommés. Cette vie est uniforme; elle est la même pour tous. Le collége, l'étude, les succès du monde, l'Académie; les voilà. Quelques personnes ont trouvé sévères et déplacées mes remarques sur le style d'un homme très-savant, l'abbé Barthélemy; elles n'étaient que justes, et seulement un peu faibles. C'est que l'érudition solitaire de Barthélemy, et ses fortes études, qui auraient dû lui donner au moins l'originalité du savoir, étaient venues se perdre dans l'élégance du monde et dans la couleur générale de la littérature du temps. Le souvenir de ses lectures ne pouvait pas être plus fort que toutes les habitudes de la vie dont il était entouré; après avoir tant étudié la Grèce ancienne, et lu si longtemps Homère et Xénophon, il n'avait qu'un style académique.

L'étude ne suffit pas pour développer les germes du talent original. C'est la vie entière qu'il faut, une vie exercée par des passions, des combats, des épreuves. Plus la société polie, élégante, oisive produit des esprits aimables et légers, moins il s'élèvera d'esprits libres, indépendants, créateurs. Voyez, dans toute l'Europe, le seizième siècle et le commencement du dix-septième, c'était une époque rude, inégale, féconde, où tout annonçait la richesse et la puissance de l'esprit humain: les grands hommes pullulaient; on vit de grands poëtes, des orateurs énergiques et populaires, des écrivains forts, pleins d'une conscience hardie: c'était le temps des hommes qui changeaient le monde par la parole, c'était le temps des grandes aventures; et c'était souvent par les aventures réelles de la vie que l'on préludait à celles de l'imagination. Avant de faire un poème épique, on allait jusqu'au bout du monde, aux Indes; on éprouvait des exils, des captivités, des naufrages; on connaissait, pour les avoir soufferts, tous les accidents et toutes les passions de la vie, dans un siècle orageux. Mais lorsque, au contraire, du milieu de la vie la plus calme, on veut s'élancer dans tous les hasards de l'imagination, l'effort est souvent vulgaire et prosaïque. Ce n'est pas à dire qu'il faille recommander le malheur, comme moyen d'avoir du génie. Tous les accidents du sort ne suffiraient pas, si la nature ne s'y prêtait. Mais on sent qu'une âme ainsi exercée a toute une autre force. Il ne faut donc pas s'étonner que ces époques heureuses d'une civilisation si bien arrangée, ne soient pas un champ fécond pour l'originalité. Bien plus, si nous pouvons l'y trouver encore, ce sera dans quelque homme isolé au milieu de ce monde si sociable, ayant eu ses aventures, ses malheurs particuliers, dans la tranquillité générale.

Tel fut en effet Rousseau. Malgré les dons naturels d'imagination et de sensibilité qui étaient en lui, croyez-vous, Messieurs, que si Rousseau eût fait ses études au collége des Grassins, sous M. le Beau, ensuite eût obtenu quelque petite place de faveur, pour lui laisser le temps d'avoir du talent, eût bientôt concouru avec Thomas, eût été vainqueur ou vaincu dans l'éloge de Dugay-Trouin ou de Descartes, puis eût fait un livre; croyez-vous que, dans cette vie paisible, se fût également développée cette puissance singulière d'imagination, cette verve de caprices, et enfin toutes ces choses qui l'ont fait Rousseau? Non, sans doute : sa vie longtemps errante, ses humiliations si dures, si diverses, les essais qu'il fit du monde dans les plus basses conditions; cette misère si poignante qu'il souffrit plus d'une fois, et qui était en contraste avec son génie, et sa prédestination à la gloire; cette nécessité de noter, dans son souvenir, le jour où il a cessé de craindre de mourir de faim, toutes ces épreuves ont puissamment contribué à lui donner cette verve misanthropique qui agissait avec tant de force sur les esprits amollis de son siècle. Ces idées d'innovation et de changement dont les heureux même étaient alors préoccupés, il les proclamait avec l'expérience et l'irritation du malheur.

Cette même puissance des impressions personnelles, pour le développement du génie, se retrouve dans un autre écrivain du dix-huitième siècle. L'homme qui, à la fin de cette époque de raisonnement et d'analyse, fit croire encore à l'imagination, avait passé presque par les mêmes épreuves que Rousseau: c'est Bernardin de Saint-Pierre. C'est de lui que je vais vous parler.

Sa vie est un roman; mais nous y cherchons une étude littéraire; et ce roman, d'ailleurs, je ne le conterai pas tout entier, parce que je parle en Sorbonne. La réflexion qui sortira de ce récit, c'est l'avantage, pour le talent, de se former au milieu des accidents naturels de la vie. A la vue de cet homme qui, à travers la vie la plus aventureuse, devient un écrivain de génie, vous sentirez combien l'éducation des livres est incomplète, et combien le spectacle de la nature et la rude expérience du monde, même lorsqu'elle est mal reçue, mal comprise par un esprit trop inquiet, sont féconds et inspirateurs.

Il était né au Hâvre, ville qui de nos jours a produit un poete. Son enfance fut studieuse et rêveuse; il lui arriva, comme à tout le monde, de ces petites aventures, de ces niaiseries du premier âge, qui deviennent des anecdotes dans la vie des hommes célèbres. Un trait de son caractère naissant, c'est le goût vif qu'il avait pour la campagne et pour la solitude. Il avait trouvé, dans sa famille, les *vies des Pères du Désert :* il les lut avec toute la curiosité d'une jeune et vive imagination. Ces merveilleux récits, ces fuites dans la Thébaïde le remplirent d'enthousiasme pour la vie solitaire, et de confiance dans le secours de la Providence, si bien qu'à neuf ans il se détermine un jour à se faire ermite. Le mobilier de son ermitage était un petit panier où l'on avait mis son déjeuner pour l'école. Avec cela, il se rend dans un bois, à une demi-lieue du Hâvre, et y passe la journée. Sa bonne vint l'y chercher, et le ramena le soir; et voilà la première aventure de sa vie terminée. (On rit.)

Dirai-je un autre événement de son enfance? Il vola un jour des figues dans un jardin. Vous savez que Rousseau a volé des pommes, et que saint Augustin a volé des poires. Saint Augustin a consigné ce fait dans un livre original et charmant, qui n'était cependant, pour lui, que le témoignage de son repentir et de ses graves sollicitudes. Il s'est beaucoup grondé ce petit vol d'enfant : *Non ipsâ re quam furto appetebam*, *sed furto ipso delectabar*, dit-il, avec une ingénieuse componction. Je n'approfondirai pas le caractère du vol de saint Augustin : quoi qu'il en soit, Bernardin de Saint-Pierre ne paraît pas s'être autant repenti du sien.

Ces premières dispositions, qui n'avaient rien de singulier dans un enfant, furent suivies bientôt d'un goût très-vif pour les voyages. Cette impression, qu'entretenait la lecture de tous les livres de voyage qu'il pouvait dérober, était sans cesse excitée par le séjour même du Hâvre et la vue de son port animé. Il y avait quelque chose de bien décidé, sans doute, dans le penchant du jeune de Saint-Pierre, puisqu'à douze ans ses parents consentirent à le laisser partir pour la Martinique avec un de ses oncles, qui était capitaine de vaisseau. Il s'ennuya de la vie du navire, ne fut pas fort touché de l'aspect de la Martinique, et revint faire ses études au collége des Jésuites de Caen. Les Jésuites étaient des maîtres habiles et ingénieux; ils aimaient à rendre l'instruction amusante, mais toujours au profit de leur ordre. Ainsi, dans les heures de récréation, et même quelquefois dans les heures d'étude, ils lisaient à leurs élèves les *Lettres édifiantes*, ouvrage que Montesquieu aimait tant, qui est plein de descriptions curieuses sur l'Inde, la Chine et tout l'Orient, mais aussi d'anecdotes et de miracles à la gloire des *Jésuites*.

L'imagination de Saint-Pierre fut encore saisie avec une nouvelle vivacité par cette lecture; et il était déterminé à se faire missionnaire, beaucoup moins pour convertir des infidèles que pour voir des pays nouveaux, et se remplir de l'aspect de ce magnifique Orient qui l'enchantait dans les récits des Pères. Vous savez que Fénelon avait eu le même désir d'aller en Orient, en Perse, en Grèce, pour gagner à la fois des âmes à Dieu, et satisfaire son imagination éprise des souvenirs et des antiquités de la Grèce. Le jeune de Saint-Pierre, comme Fénelon, cédant aux prières de sa famille, abandonna ce projet; mais il ne perdit pas son instinct voyageur.

Doué d'un esprit singulièrement facile, il continua ses études par les mathématiques, et il y fit de rapides progrès. Son instruction le porta bientôt à un état honorable. Nommé ingénieur des ponts-et-chaussées, il partit pour l'Allemagne, où nous faisions une campagne qui n'était ni très-utile ni très-brillante. Il se trouva au siége de Dusseldorf, et s'y battit avec beaucoup de courage, comme s'était battu Descartes. Il revint blessé, mécontent. On dit que son caractère était ombrageux, qu'il se fit des querelles avec ses supérieurs et ses égaux. Je ne sais; il est difficile qu'une imagination vive, qu'un talent supérieur n'ait pas quelque chose de fier et d'indépendant, que les esprits médiocres ou tyranniques appellent insubordination, hauteur. De retour en France, il sollicita, chose qui suffit pour donner de l'humeur. Il présenta des plans, des projets, des mémoires; il avait l'esprit possédé de mille idées de réforme et d'innovation. Quelque chose de positif et de romanesque se mêlait en lui : il avait des systèmes d'améliorations pratiques pour le service militaire, et en même temps l'espérance de fonder une colonie parfaitement pure, parfaitement heureuse, à l'abri des maux et des vices de nos grands États.

Plein de ces projets divers, sans protecteur, sans appui, ayant excité quelques jalousies subalternes, de Saint-Pierre se vit, avec des talents et une ambition romanesque, par conséquent innocente, éloigné de tout. Il tomba dans la pauvreté et dans le découragement. Alors l'idée lui vint un jour de quitter Paris et sa chétive demeure, de vendre ses livres de mathématiques, qui faisaient à peu près toute sa fortune, d'emprunter quelques louis à ses amis, et d'aller au fond de la Russie fonder sa colonie sur les bords du lac Aral. Il en coûte quelque chose d'avoir de l'imagination; cela donne parfois un peu de bizarrerie dans la conduite de la vie et dans les projets qui la remplissent. Il part, il arrive d'abord en Hollande; et en Hollande,

au lieu d'être fondateur de colonie, créateur d'empire, il devient provisoirement journaliste. Un Français, homme d'esprit, qui faisait une gazette à Amsterdam, le prend pour associé; il profite de son talent, le traite avec estime, le comble d'offres avantageuses; mais il ne peut enchaîner longtemps l'humeur mobile du jeune voyageur. Après avoir écrit dans la Gazette d'Amsterdam cinq ou six mois, de Saint-Pierre se souvint de sa colonie: impatient de l'établir enfin, il part de nouveau pour Lubeck, se rend de Lubeck à Cronstadt, s'embarque, et arrive un matin à Saint-Pétersbourg.

Promptement séparé de quelques compagnons de voyage descendus dans le yacht avec lui, il se trouva perdu dans cette ville immense, où il ne connaissait personne. L'argent, ce sauf-conduit universel chez les peuples civilisés, ne tarda pas à lui manquer. Il errait le long des quais de granit qui bordent la Néwa, sans amis, sans ressource, n'ayant plus que six francs pour vivre, et encore préoccupé de l'espérance de fonder sa colonie dans quelque canton fertile et désert de la Russie.

Ce pays, malgré la prétendue stabilité du pouvoir absolu, venait tout récemment de changer de maître, par le crime et le génie de Catherine. Parmi les hommes qui, après avoir servi l'infortuné Pierre III, étaient entrés dans la faveur de Catherine, se trouvait le maréchal de Munich, vieux guerrier éprouvé par toutes les vicissitudes de cette cour orageuse, et par un exil en Sibérie; un hasard lui fit connaître Bernardin de Saint-Pierre; il s'intéressa pour lui, c'est-à-dire qu'il le mit sur un traîneau, et l'envoya chercher fortune à Moscou.

Arrivé dans cette ville, théâtre récent de la révolution qui avait changé l'empire, de Saint-Pierre est protégé par un Français, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie, et enfin présenté à la czarine, dont le crime semblait disparaître dans l'éclat qu'elle répandait autour d'elle.

Le jeune étranger fut accueilli avec une bienveillance singulière, sur laquelle l'ambition et les intrigues de cour fondèrent quelques espérances. Puis il est conduit chez Orloff, grand seigneur parvenu, favori puissant, protecteur des arts, futur libérateur de la Grèce, et le même qui avait de ses mains étranglé Pierre III. Orloff le reçut avec un mélange de politesse européenne et de sauvagerie tartare; il lui parla de la cour, des arts, de la littérature française, des grands hommes qui faisaient la gloire de Paris, de l'Opéra, de l'*Encyclopédie*. Il lui montra, sur un pupitre, deux volumes de l'*Encyclopédie*, tout chargés de notes françaises de la main de Catherine. Il lui offrit de riches présents, et parut vouloir attacher à sa fortune le talent du jeune étranger. Si de Saint-Pierre eût été un esprit adroit et pratique, ou bien un homme intéressé, ambitieux, il eût flatté Orloff, il se fût élevé ou enrichi comme tant d'autres. Mais il n'était occupé que d'une idée, d'établir promptement sa colonie sur les bords du lac Aral, de lui donner de sages lois, de bonnes mœurs. Il répondit aux politesses empressées, et même aux offres séduisantes d'Orloff en lui déroulant son projet. Orloff ne songeait pas à fonder des républiques ni des colonies. De Saint-Pierre passa tout de suite, à ses yeux, pour un rêveur. On l'envoya en Finlande comme capitaine d'artillerie, reconnaître et déterminer des positions militaires.

Voilà donc cet esprit plein d'illusions bienfaisantes, ce Platon moderne, ce rêveur d'une nouvelle Atlantide, qui part pour aller dans les immenses forêts de la Finlande, choisir des positions, calculer la résistance que ces bois épais doivent opposer au feu de l'artillerie. Il y resta plusieurs mois tout occupé de combinaisons militaires, au milieu de ces déserts de sapins et de bouleaux dont il a tracé de si pittoresques descriptions.

Sa mission achevée, il revint à Moscou; mais un caprice de cour avait exilé ses principaux protecteurs. Son projet favori, l'établissement de sa colonie, devenait plus impossible que jamais. Le chagrin de ce mécompte, l'aspect de cette cour licencieuse et barbare, où les vices élégants n'ôtaient rien à la férocité, le rebutent. Un souvenir de la liberté polonaise qui brillait au loin, le séduit. Il renonce à l'ambition subalterne de rester capitaine d'artillerie, ou de devenir colonel dans les troupes russes, et demande son congé.

Ce sont ces caprices, ces bourrasques d'un esprit généreux et inquiet, qui l'ont fait accuser; et c'est pour cela que je les rappelle. Arrivé en Pologne, il oublia, dans de brillantes séductions, les intérêts de la liberté polonaise. Il quitta la Pologne par un caprice, courut à Vienne, retourna inutilement à Varsovie; partit pour Dresde, y vécut dans les plaisirs, et revint en passant par la Prusse. Là, ce n'étaient plus de folles distractions qui l'attiraient. Frédéric, déjà vieux, courbé, chagrin, ne croyant qu'à l'esprit, et cependant ne se servant que du despotisme, s'occupait à faire manœuvrer sa garde, en même temps qu'il écrivait des lettres charmantes à Voltaire et à d'Alembert. Pour lui, un homme de la taille de Bernardin de Saint-Pierre, ayant déjà servi dans les troupes russes, n'était bon qu'à faire un officier. Mais l'esprit indépendant de Bernardin de Saint-Pierre fut blessé à l'aspect de cette discipline dure et impitoyable, exercée par un roi philosophe, enfin à cette image de servitude et d'uniformité qui, comme le dit Alfieri, faisait de la Prusse une vaste caserne. Il ne voulut pas rester

là; et quoiqu'il eût perdu six années en courses vaines, quoiqu'il n'eût ni argent, ni amis, ni protecteurs, ni titres à faire valoir, il repartit de Prusse pour la France. Qu'avait-il fait pendant ces six ans, où il semble imprudent, oisif, et quelquefois désordonné? Il avait vu, il avait senti, il avait souffert : il avait amassé des émotions et des couleurs; il s'était fait autre que les autres hommes; il avait été pour le vulgaire un aventurier; mais il avait passé par l'école qui développe les peintres, les poëtes, les hommes de talent. Voilà ce qu'il avait gagné à ses longs voyages. Toutefois il mourait de faim, ou à peu près.

Il se remit à travailler, mais non pas pour la gloire; il ne savait pas qu'il était fait pour elle, mais pour les bureaux du ministère. Il faisait des projets : projet pour prévenir le partage de la Pologne, ce qui était fort raisonnable en soi; projet pour aller aux Indes par une route nouvelle; projet pour coloniser l'île de Madagascar. Enfin, les mémoires qu'il envoyait dans les bureaux, l'amitié d'un M. Henin, auquel il adressait des lettres pleines d'intérêt et de noblesse, lui valurent la modeste faveur d'aller, comme ingénieur, à l'Ile-de-France, avec la mission secrète de passer, s'il le pouvait, à Madagascar, et de jeter les fondements de sa colonie.

Là, Messieurs, la vie de Bernardin de Saint-Pierre commence à devenir moins obscure; on dit que ce fut à son désavantage. Je persiste dans mon opinion; je n'aime pas à chicaner la gloire et le caractère d'un homme d'un rare talent. Je conçois, j'explique une vivacité trop ombrageuse dans l'homme qui portait en lui une supériorité réelle, et se voyait sans cesse maltraité par la fortune et par les sots favoris qu'elle crée si souvent. Il se blessait aisément; et pourquoi n'aurait-il pas eu de la fierté? Il était en butte à des jalousies, des délations, des défiances. Cela semble naturel; car il n'était pas à sa place.

Ainsi, son séjour à l'Ile-de-France se passe en discussion avec l'ingénieur en chef, avec le commissaire de la marine. Il fait des écritures contre eux; ils font des écritures contre lui. Tout cela nous importe peu : lorsque Cicéron a des querelles avec Antoine, et des explications avec Brutus, le débat intéresse doublement. Mais si Tite-Live avait eu, de son temps, des contestations avec quelque préfet ou quelque proconsul inconnu, nous nous serions fort peu empressés d'en éclaircir le sujet, et de chercher si l'écrivain de génie a eu des torts de caractère.

Quoi qu'il en soit, alors pour la première fois, le talent de Bernardin de Saint-Pierre, enrichi déjà de tant d'impressions diverses, s'annonça au public par un ouvrage. Il était revenu pauvre, comme toujours, de l'Ile-de-France; mais il en rapportait un livre inspiré par la vue des lieux, rempli d'intéressantes remarques sur le climat, les productions de l'île, et de réflexions éloquentes sur la vie coloniale et le sort des esclaves. A l'âge de près de quarante ans, le voilà enfin arrivé à la destination pour laquelle la nature l'avait fait, qu'il avait cherchée à travers toutes les vicissitudes de la vie active; le voilà peintre de la nature et écrivain moraliste. A cette époque, un livre était le grand moyen de distinction, de célébrité dans Paris. De Saint-Pierre, accueilli par d'Alembert, fut introduit dans la société des philosophes.

Je ne les accuse pas ici. Plusieurs d'entre eux avaient de l'élévation, du talent, des vues généreuses; mais ils avaient l'inconvénient de toute société qui domine, ils étaient absolus, tyranniques; ils ne supportaient ni le dissentiment, ni même l'indépendance. Voyez comme ils ont haï Rousseau! Bernardin de Saint-Pierre fut exposé aux mêmes disgrâces. Cette vie aventureuse et solitaire, ces épreuves si rudes, où l'âme se trouve aux prises avec tous les périls et avec sa propre faiblesse, l'avaient averti de Dieu. Il était penseur libre; mais il était homme religieux, et préoccupé de l'idée de la Providence. Plus d'une fois, au milieu de la tempête, au milieu du désert, ou dans ce désert d'hommes indifférents qui laissent mourir de faim celui qu'ils ne connaissent pas, il croyait avoir été protégé de Dieu. Il avait une sorte de piété à lui, originale comme toute sa vie. Cette émotion était rare dans le dix-huitième siècle; elle ne plaisait pas à beaucoup de ces esprits, durs et sybarites, qui, au milieu de toutes les douceurs de la vie sociale, n'ayant pas connu la souffrance, regardaient l'invocation à Dieu comme une faiblesse. Il se trouva bientôt déplacé dans ces réunions philosophiques. Esprit naïf, formé par la lecture des anciens, de Virgile, de Plutarque, et par la réflexion solitaire, il n'apportait pas dans le mon de cette vivacité légère et moqueuse que l'on recherchait alors. Il n'avait pas de saillies; il était rêveur, distrait, timide et ombrageux, comme les hommes qui ont beaucoup souffert. Tout cela déplut dans la société de mademoiselle de l'Espinasse. Son amour-propre, à la fois craintif et irritable, exagéra peut-être de légères marques de froideur. Il rompit avec les philosophes; il regarda d'un autre côté; car il était à la fois désintéressé et inquiet de sa mauvaise fortune, épris de la solitude et capable d'ambition. Il espéra qu'un grand seigneur du temps, le baron de Breteuil, la première fois qu'il serait ambassadeur, le mènerait à sa suite; mais un jour ce grand seigneur lui dit : « Mon cher Bernardin de Saint-« Pierre, vous n'êtes pas gentilhomme, je ne puis « rien faire pour vous; je pars demain pour mon « ambassade. »

Une personne d'un esprit rare a peint très-vivement cet état des mœurs dans lequel il y avait des préjugés plus forts que la sociabilité même, qui semblait rapprocher tous les rangs. Souvent, au milieu d'une familiarité libre, affectueuse, que le goût des lettres avait fait naître, un mot dur et blessant vous avertissait d'une inégalité que rien ne pouvait détruire.

Bernardin de Saint-Pierre retomba de tout son poids sur lui-même, également las des grands seigneurs et des philosophes. Le voilà rejeté dans la solitude et dans la pauvreté. Il habitait une petite chambre de la rue Saint-Étienne-du-Mont; et là, oublié de tout le monde, ou même défavorablement jugé par ceux qu'il avait quittés trop vite, il vivait obscur. Il connaissait Rousseau, il allait le voir, et s'étonnait parfois de le trouver misanthrope et insociable; c'est qu'il était moins vieux que Rousseau, qu'il n'avait pas encore passé par la gloire, qu'il n'avait pas souffert pour elle, et qu'il n'avait pas autant rompu avec les espérances du monde. Souvent ces deux hommes, dont l'un était l'élève de l'autre, allaient se promener ensemble dans les campagnes voisines de Paris, et là prenaient en pitié tous les désordres d'une société inégale et corrompue, l'excès du luxe et celui de la misère. Ces idées, qui occupaient alors les esprits les plus graves, ces idées qui tourmentaient les Necker, les Turgot, agissaient avec plus de force encore sur des imaginations vives et passionnées, qui spéculaient loin de la réalité.

Enfin, du milieu de cette vie malheureuse, de cette indigence presque continuelle, de cette solitude presque absolue, de cette communication rare et inspirante avec Rousseau, sortit un écrivain original, et le livre des *Études de la Nature*.

Oh! s'il est dans la vie d'un homme qui a beaucoup souffert, qui a été maltraité des hommes, et qui a la conscience du génie méconnu, s'il est dans sa vie un beau jour qui le paie de toutes ses peines, qui l'en paie avec usure, c'est le moment où son talent se révèle, où tout à coup il est assuré de sa gloire par le cri public. Souvenez-vous du récit où Rousseau se représente assistant au *Devin de Village*, dans les magnificences de Fontainebleau, au milieu des pompes de la cour; lui inconnu, pauvre, avec son costume négligé, et où tout à coup il entend l'admiration qui circule autour de lui, et mille voix qui répètent : *Que cela est divin! Tous ces sons vont au cœur!* Ce jour-là, Rousseau, dans son âme de poëte, goûta la plus grande des joies.

Eh bien! cette enivrante émotion d'un juste orgueil, elle fut sentie par Bernardin de Saint-Pierre, jusque là si malheureux, lorsqu'au milieu de cette société, qui vivait de systèmes d'économie sociale et de petits vers, s'éleva un cri d'enthousiasme pour saluer l'écrivain nouveau qui rendait tant de charmes au spectacle de la nature.

Voilà quel fut le succès de Bernardin de Saint-Pierre; voilà la gloire qui lui échut un jour, la gloire du génie littéraire; il est proclamé le premier, ou du moins le plus séduisant écrivain de son temps : Rousseau était mort depuis quelques années.

Cependant Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas encore publié son ouvrage enchanteur, *Paul et Virginie*. Cette pastorale, d'une forme si neuve, lui avait été inspirée par l'impression de ses voyages et par une anecdote recueillie à l'Ile-de-France. Mais cette anecdote n'offrait rien du charme que l'auteur a répandu dans son récit. C'est lui qui a créé ces deux figures idéales, et qu'on n'oubliera jamais; c'est lui qui a imaginé cette vie si simple, si pure; c'est lui qui, réalisant les rêves de sa jeunesse, a peint le bonheur de la vertu et de l'innocence dans cette pauvre famille, rejetée loin de l'Europe par l'infortune ou par le préjugé.

Cet ouvrage augmenta l'enthousiasme que le public ressentait déjà pour l'auteur des *Études*. Ce qu'il y avait de vrai dans la philanthropie du dix-huitième siècle, et ce qu'il y avait de factice dans sa sensibilité, le naturel et la mode furent également intéressés, ravis par le charme de ces peintures sans modèle.

Cependant la révolution approchait. Tandis que les esprits s'amusaient doucement à ces images de bonheur, de simplicité, de pureté patriarcale, toutes les agitations terribles des troubles politiques se préparaient; et le cœur de l'homme allait être mis à nu, dans ce qu'il y a de plus grand et de plus hideux. Que deviendra le philosophe, le rêveur solitaire, l'ami de l'humanité, au milieu de ce profond bouleversement? Il faut le dire, Messieurs, la conduite de Bernardin de Saint-Pierre fut simple et pure. L'illustration répandue sur lui, les doctrines qu'il avait soutenues, sa haine de l'odieux trafic des noirs, tant d'autres idées philanthropiques dont la révolution se parait, le recommandaient aux hommes alors puissants. Ainsi Bernardin de Saint-Pierre, par un choix naturel, fut nommé directeur du Jardin des Plantes.

Pendant une époque de sang et de violence, mille souvenirs protégeaient encore le génie de l'auteur des *Études de la Nature;* et l'on ne doit ni l'accuser, peut-être, de s'être enveloppé dans une silencieuse obscurité, ni le louer de n'avoir pas prostitué sa plume à la tyrannie décemvirale. Mais plus tard, d'autres séductions plus glorieuses vinrent le chercher. C'est une anecdote qui ne peut

vous déplaire, que le souvenir des avances du vainqueur de l'Italie et de la France envers un écrivain célèbre.

Du fond de l'Italie, le général qui ménageait toutes les gloires, toutes les illustrations, qui flattait la cendre d'un pape, de même qu'il courtisait un membre de l'Institut, Bonaparte lui avait écrit une lettre où il lui disait : *Votre plume est un pinceau.* Un écrivain, un poete, ne résiste pas à ces choses-là, dites par un grand général.

Lorsque le vainqueur d'Italie, rappelé par la maladroite jalousie du Directoire, vint à Paris, lorsque avec cette modestie connue il voulut fuir tous les honneurs, rompre avec l'ambition, qu'il accepta la place de membre de l'Institut, qu'il annonça le projet d'être assidu aux séances et de s'occuper exclusivement du progrès des sciences, il alla voir l'auteur des *Études de la Nature* avec le même empressement qui lui faisait rechercher toutes les célébrités de l'époque. Il confia ses projets de retraite à Bernardin de Saint-Pierre, qui vivait dans une petite maison de campagne qu'il avait acquise du fruit de son travail. Il lui dit, entre autres choses, avec beaucoup de candeur, qu'il était las de tout, même de l'Institut, et qu'il était résolu d'acheter, comme lui, une petite campagne près de Paris, et de s'y retirer définitivement. Bernardin de Saint-Pierre entra tout à fait dans ce projet; il alla même jusqu'à proposer sa maison d'Essonne. Le général fut un peu embarrassé, et malgré ses desseins de réforme, il murmura les mots *de train de chasse*, d'équipage, qui faisaient que la maison n'était pas assez grande. Il ne disait pas tout, il lui fallait l'Europe.

Cependant, quoique le général n'eût pas acheté la petite retraite de l'écrivain, il continua de le voir familièrement, et il l'invitait à dîner. Un jour entre autres il le reçut avec quelques hommes de lettres célèbres, Ducis, Colin-d'Harleville, Arnault. La conversation fut douce de sa part, aimable et spirituelle de la part des convives, flattés d'être réunis par un hôte dont la gloire enivrait alors la France. Le général parla de nouveau de ses projets de retraite. Il y tenait plus que jamais ; cependant, tout à coup il s'anima, s'emporta contre la malignité des journalistes qui l'accusaient d'ambition ; et par une transition naturelle, comme il causait là avec quatre ou cinq amis intimes, avec des hommes de talent et de bonne foi, qui avaient un crédit naturel sur l'opinion, il leur proposa d'entreprendre un journal, afin de défendre la vérité, de le justifier lui-même de ses prétendus projets d'ambition, et de favoriser le retour de la raison publique vers les idées d'ordre et de modération qu'il était si nécessaire d'établir. Messieurs, malgré la candeur connue des poetes, ce projet les étonna quelque peu. L'esprit indépendant et fin de Bernardin de Saint-Pierre ne fut pas satisfait du rôle qui lui était proposé; il ne voulut pas devenir le journaliste du conquérant, et le vieux poete Ducis, avec sa figure vénérable et sa voix de stentor, se leva tout à coup et dit : « Allons donc, général, « vous nous appelez à un pouvoir impossible; si « nous faisions ce que vous demandez, bientôt « vous nous redouteriez, vous nous écraseriez. » Le général ne dit rien, et il renonça à son projet de journal, comme il avait renoncé à son projet de solitude champêtre.

Cependant la célébrité inoffensive de Bernardin de Saint-Pierre et ces premières avances de protection et d'amitié lui assuraient faveur, sous l'empire du conquérant, lorsqu'il revint d'Égypte avec plus de gloire et plus d'ambition que jamais. On dit que l'auteur des *Études de la Nature* pouvait devenir sénateur. On dit aussi que l'illustre guerrier lui fit proposer d'écrire ses campagnes, et que l'écrivain s'excusa, refus qui devait déplaire. Il vécut paisible, assez silencieux admirateur du nouveau pouvoir, s'occupant des lettres, qui avaient fait sa gloire, et d'un petit jardin; allant à l'Institut, où il soutint plus d'un combat, toujours zélé pour les saintes doctrines de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et les annonçant avec une persuasive éloquence.

Il eut des adversaires, des ennemis. Son caractère fut attaqué. La trop longue épreuve de la mauvaise fortune lui avait laissé, peut-être, quelque chose d'inquiet et d'ombrageux dans la prospérité même. Mais cela doit inspirer plus d'intérêt que de reproches.

Il me semble que cet écrivain si éloquent et si pur, fut un homme sincère et bon. J'ai trouvé des preuves de sa candeur qui ne permettent aucun doute. Il en est une que je vais vous lire. Publique, elle eût paru peut-être une flatterie, mais elle était confidentielle et secrète.

Il raconte à sa femme qu'il a été nommé président ou directeur de l'Académie, et que l'abbé Maury a eu une voix; que sans doute il sera chargé de féliciter l'empereur à sa première victoire, que quelques personnes ont paru lui envier ce privilége, et puis il ajoute :

Tu sais qu'il vient de battre les Russes et qu'il est à leur poursuite.... Hier, j'ai lu un trait qui m'a fait plaisir. Deux jours avant la bataille d'Eylau, il était logé à deux lieues de là, dans un village. Il occupait la maison du ministre, située à mi-côte, et il avait couché dans sa bibliothèque. Il y avait sur sa table un livre des amis. Quand il fut parti, le ministre y trouva écrit de la main de l'Empereur : « Heureux asile de la tranquillité, pourquoi es-tu si voisin du théâtre des horreurs de la guerre? »

Ne semble-t-il pas qu'il pensait à notre Éragny? S'il t'y

avait vue avec notre chère famille, crois-tu qu'il eût donné la bataille? (On rit.)

Quand on a écrit cela, Messieurs, on peut paraître dupe; mais on est absous de tout calcul, de toute combinaison habile et intéressée. Je trouve dans cette confidence naïve, l'apologie de Bernardin de Saint-Pierre et la marque la moins douteuse de sa candeur, de la simplicité de ses pensées et de sa conduite. De plus, il était l'ami de Ducis. Heureux l'homme dont le nom est une défense, un éloge pour ceux qui furent ses amis!

J'ai parlé longtemps de Bernardin de Saint-Pierre, et n'ai rien dit de son talent : le temps m'a manqué; une seule observation cependant. L'originalité de Bernardin de Saint-Pierre, inspirée par les épreuves de sa vie, s'est développée surtout dans l'expression du sentiment religieux et des beautés de la nature. Ces deux choses se tiennent et saisissent les âmes avec plus de force, dans un temps de raffinement social.

Ainsi, dans une époque dont j'aime à vous parler, dans les premiers jours du christianisme, lorsque la société était savante, dure et corrompue, le génie, l'action populaire passa tout à coup du côté des orateurs du christianisme. Que faisaient-ils ces hommes? ils parlaient de Dieu, de l'âme et de la nature. Ils rendaient à des peuples gâtés par la force rude et factice de la vie sociale, l'amour des beautés naturelles, et par elles les élevaient vers Dieu.

Les ouvrages des Grégoire de Naziance, des Basile, des Jérôme, sont remplis de descriptions pittoresques. Ouvrez saint Basile : tantôt, dans des homélies au peuple de Césarée, il explique toutes les merveilles de la création avec un langage savant et poétique; tantôt il décrit sa fuite loin des hommes, sa retraite dans un lieu charmant de la province du Pont, l'épaisseur de la forêt, la hauteur et la verdure des arbres, puis le fleuve qui passe sous ses yeux et qui le sépare du monde.

Voyez saint Jérôme. La Dalmatie et la Judée, tout renaît dans ses écrits. Presse-t-il un ami de venir le rejoindre dans la solitude : « La Religion, « lui écrit-il, fait fleurir le désert, que tardes-tu « plus longtemps ? Qui peut te retenir dans le ca- « chot enfumé des villes ? »

Cette impression de solitude, ce goût des champs, cette émotion de la vie champêtre sous les yeux du Créateur, ce mélange de sentiments religieux et de sensations naturelles est, ce me semble, ce qui ravive le mieux l'âme de l'homme usé par la fatigue de la société.

Avec moins de foi et de puissance, Bernardin de Saint-Pierre eut quelque chose de ce charme. Il fit briller, aux yeux du dix-huitième siècle, les plus pures images de la nature; mais il ne décrivit pas, comme Delille, pour décrire; il ne regarda la nature que pour être ému dans tout ce que l'âme de l'homme peut enfermer de plus religieux et de plus intime; il ne fut pas seulement un écrivain pittoresque, il fut un poëte, un moraliste. Avec un instinct de goût, il comprit qu'à ce public, rassasié et dédaigneux, il ne suffisait pas de montrer les beautés vulgaires de la nature qui l'entourait. Il avait vu cette riche et puissante nature des tropiques; il la rendit avec d'éblouissantes, d'immortelles couleurs : mais surtout, il en anima le tableau par des impressions morales; et dans cette nature qu'il sentait si bien, il ne vit, il ne conçut rien d'aussi grand que la beauté de l'âme et le spectacle de l'innocence ou de la vertu, sous les regards de Dieu. Voilà sa puissance et son originalité qui ne passera pas. Un soin minutieux des détails, une exactitude, une belle imagination, l'ont fait peintre; mais le sentiment religieux dont il est rempli l'a fait poëte gagnant les âmes à l'attrait de sa parole.

HUITIÈME LEÇON.

Caractère poétique des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. — La poésie avait-elle manqué au dix-huitième siècle? — Distinction à ce sujet. — Poésie pittoresque et religieuse; puissance qu'elle a sur les âmes. — Du genre descriptif considéré comme un progrès inconnu aux anciens. — Défaut de plan dans les *Études de la Nature*. — Éléments du génie de l'auteur, l'observation de la nature et l'imitation des anciens. — Nouveauté de ses images, et forme antique de sa langue. — Ses théories de bonheur et de perfection sociale. — Les trois âges d'or. — Attaques de Bernardin de Saint-Pierre contre l'ancienne société. — Résumé général de ses vues, soit chimériques, soit pratiques. — Rapprochements de son style et de celui d'Amyot; citations. — Motif de cette longue analyse. — Adieux à la pure littérature.

Messieurs,

A notre dernière réunion, je me suis un peu perdu dans la biographie. J'ai conté l'histoire d'un homme, au lieu d'analyser un livre. Cependant, il faut en venir aux ouvrages de M. de Saint-Pierre. Ils ont trop fortement saisi l'esprit des contemporains, pour ne pas renfermer un intérêt durable, qu'il importe de connaître et d'étudier.

Quelle fut la cause de ce prodigieux succès? Quel charme nouveau animait ces écrits dans une littérature en décadence, et dans une langue déjà fatiguée de tant de chefs-d'œuvre? Je le crois, Messieurs, le caractère des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, c'est qu'on y trouve ce qui manquait le plus à la fin du dix-huitième siècle, de la poésie, et une poésie nouvelle. En effet, cette époque, dont je suis loin de rabaisser l'éclat littéraire, avait connu

deux formes de poésie, représentées presque uniquement par le même homme, la poésie pompeuse et la poésie épicurienne, les vers élégants, harmonieux, le beau langage dont Voltaire animait son *OEdipe* et son *Brutus*, les vers spirituels, insouciants, sveltes, moqueurs, qui lui échappaient encore à quatre-vingts ans, les *Stances à madame du Deffant.* Voilà les deux extrêmes de beauté poétique, les deux formes, l'une théâtrale, et l'autre toute mondaine, que le dix-huitième siècle avait surtout admirées.

Mais n'y a-t-il que cela, Messieurs, dans l'imagination humaine? L'impression vive des beautés naturelles, la méditation de l'âme repliée en elle-même, n'est-elle pas une poésie? Dieu, la providence, l'ordre du monde, plus merveilleux encore à la science qui le découvre qu'à l'ignorance qui s'en étonne, l'origine, les mystérieuses espérances de notre nature et les secrets infinis de notre cœur, ne sont-ce pas, pour le poëte, autant de sources fécondes qui se renouvellent au lieu de tarir? Notre dix-huitième siècle semblait en avoir détourné ses regards, pour n'écouter que les accents pompeux du théâtre, ou les chants ironiques du scepticisme et de la mollesse.

Un grand maître de l'art de la parole, comme de la science philosophique, vous a dit, Messieurs, que toute la poésie du dix-huitième siècle était en Allemagne; il l'a rassemblée, réalisée, personnifiée dans Klopstock et dans Goëthe. Cela, comme presque toute opinion concise, rapidement jetée par un homme supérieur, est en partie vrai, en partie contestable. Non, sans doute: si la poésie est cette fantaisie mobile et puissante, qui rend avec une vivacité singulière et des termes ineffaçables les choses qui la frappent, ou les rôles qu'elle veut prendre, toute la poésie n'était pas en Allemagne; car Voltaire était en France.

Mais si la poésie est encore cette contemplation ardente et réfléchie de l'âme sur elle-même et sur les grands spectacles de la nature, ces élancements d'un cœur religieux vers la divinité, ce trouble intime qui agitait Milton, cela convenait peu au siècle et au génie de Voltaire. Si la poésie est un sentiment naïf, qui s'intéresse aux plus petites choses, s'arrête à décomposer le calice d'une fleur, mais ne se borne pas à le décrire, et s'émeut, s'enthousiasme sur ces imperceptibles merveilles de la nature, on peut la refuser à Voltaire. Quoiqu'il fût agriculteur bienfaisant, et qu'il ait enrichi les bords de son lac, il n'a pas, comme Virgile, cet instinct délicat et cet amour passionné des champs; il ne sent pas la nature comme un poëte antique. Son esprit était trop vif, trop mondain, trop plein de malice et de réflexion tout ensemble.

Ajoutons une autre remarque. Non-seulement ces caractères, ces attributs de la poésie n'appartenaient pas aux écrivains du dix-huitième siècle, et au plus célèbre de tous; mais jusque là, ils s'étaient rarement alliés à l'esprit français. On a dit dans un ouvrage célèbre, que la poésie descriptive est une création moderne, que les anciens, avec leurs dieux et leurs fables, peuplant le monde d'une foule d'allégories ingénieuses qui arrêtaient sur elles l'imagination du poëte, n'avaient pas conservé de regards pour la nature même, et qu'elle était moins bien sentie par eux que par les modernes. Débarrassés de ces images fabuleuses, de ces voiles élégants que l'antiquité interposait entre les objets naturels et le cœur de l'homme, les modernes ont mieux vu la nature face à face, et l'ont rendue dans leurs tableaux avec toute la vivacité, toute la vérité des couleurs primitives.

Je ne sais si l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* a eu raison cette fois. Lorsque je regarde l'antiquité, j'y vois bien cette prestigieuse mythologie répandue sur le monde entier; mais j'y vois en même temps, sous un beau climat, une vie simple et rude qui favorise l'amour des champs. Où le spectacle de la nature a-t-il été jamais mieux reproduit que dans Homère? ces peintures sont presque entièrement étrangères à nos poëtes du dix-septième siècle.

Boileau dit quelque part:

> Tous ces bords sont couverts de saules non plantés,
> Et de noyers souvent du passant insultés.

Voilà, je crois, le seul trait de description naturelle qu'on trouve dans ses ouvrages. Racine, l'admirable Racine, n'en pouvait faire entrer aucun dans ses nobles et touchantes tragédies. Cela était permis à Euripide; mais notre théâtre n'eût pas admis ce mélange. De grands poëtes, Corneille et Molière, n'ont été occupés qu'à la peinture de la vie historique et de la vie sociale. L'impression des champs, la vive émotion de ce spectacle merveilleux qui remplit le monde, n'avaient que faire pour ainsi dire avec notre belle et savante poésie du dix-septième siècle. Je ne vois alors qu'un poëte qui ait aimé les champs et qui ait peint la nature; la nature était pour lui le cadre de ses drames. Ce n'était pas une nature cherchée bien loin: La Fontaine n'avait pas du tout voyagé. Venu au monde à Château-Thierry, dans la Champagne, un des pays les moins pittoresques de la France, ses courses se bornèrent à quelques châteaux de princes, au parc de Versailles et à la Provence. De plus ses distractions étaient grandes; il nous a conté lui-même, qu'en route, il s'oublia un jour à lire Tite-Live dans la cour d'une auberge et laissa partir la voiture,

ne songeant plus ni au voyage, ni au pays où il était.

Cependant, de tous les écrivains du siècle de Louis XIV, La Fontaine semble presque le seul qui ait regardé la nature ailleurs que dans les poèmes des anciens, et qui ait joint à l'étude une observation minutieuse et naïve. Les beautés du spectacle de la nature qu'il a décrites étaient simples et vulgaires, comme il pouvait les rencontrer dans ses promenades. Mais ce spectacle n'a pas besoin d'être compliqué, d'être enrichi d'accidents pittoresques, de phénomènes variés. Partout la nature est admirable pour qui sait la sentir. La beauté ravissante du tableau est dans l'âme du peintre. La Fontaine décrivant un printemps de France, un printemps ordinaire, loin du ciel de la Grèce ou de l'Italie, La Fontaine, montrant le lapin qui trotte à *travers le thym et la rosée,* est aussi poëte que les anciens le furent jamais.

Un autre génie de cette époque a senti vivement la nature; mais il semble qu'il l'ait sentie surtout d'après les anciens. Une préférence de son goût lui a fait chérir, dans leurs ouvrages, ce qui peint le calme des champs, la solitude des bois, le brillant horizon de la Grèce; il a aimé cette traduction élégante, harmonieuse qu'ils avaient faite les premiers de tous les sentiments qu'éveille dans l'âme le spectacle de la nature; mais il l'a peu regardée lui-même ou ne l'a pas vue dans son incomparable richesse : pour le peindre, il a pris les couleurs d'Homère ou de Virgile. Cette puissance d'imitation, qui caractérise la littérature du dix-huitième siècle, n'est nulle part plus visible que dans Fénelon; il lui est arrivé, pour le spectacle de la nature, ce que Platon raconte de tous les hommes qui s'arrêtent à de secondes *images,* au lieu de remonter au type divin. La beauté de la copie a intercepté ses regards et lui a dérobé le modèle; il ne voit pas la nature au-delà d'Homère, de Théocrite, de Virgile; il a tracé, d'après eux, ces descriptions gracieuses, ces détails champêtres du *Télémaque* et d'Aristonoüs, un peu vieillis pour nos sens depuis qu'on nous a rapporté des natures rares du tropique, des cieux du Nouveau-Monde brillant sur l'immensité des fleuves et du désert, des levers et des couchers du soleil au milieu du grand Océan, qui ont un peu gâté le simple coucher du soleil de notre village. Ainsi l'émotion de l'homme, au spectacle des merveilles du monde physique, est devenue plus difficile et plus exigeante; on a demandé à la nature même de montrer ce qu'elle *avait de plus rare.* Cependant Fénelon, en reproduisant l'image des champs, par une réminiscence de l'antiquité poétique, avait commencé à donner, à la littérature magnifique du siècle de Louis XIV, le goût d'une simplicité pittoresque; c'est le même charme qui nous touche parfois dans les récits naïfs d'un vieux missionnaire, d'un voyageur illettré, et qui se trouve si rarement sous la plume des savants et des auteurs.

Après ces essais peu nombreux, après ces deux hommes qui, l'un par des émotions intérieures et poétiques, l'autre par une imagination nourrie de l'antiquité, avaient décrit la nature dans un siècle de philosophie religieuse et d'inspiration littéraire, restait une place pour l'homme qui aurait beaucoup vu, beaucoup observé, et saurait tirer de ses impressions une poésie neuve et variée. Rousseau avait mêlé à sa dialectique et à son éloquence l'impression vive des lieux qu'il avait vus. Voyageur plus aventureux, observateur non moins sensible, Bernardin de Saint-Pierre a-t-il fait davantage? a-t-il étendu et rajeuni le domaine des lettres? Son imagination, il faut l'avouer, avait plus de grâce et de sensibilité que de force; son coloris était plus doux qu'éblouissant: il semble aussi que cette puissance de composer et de réunir, sans laquelle le génie ne paraît pas tout entier, lui ait un peu manqué. Il ne s'était proposé lui-même que de faire des *Études,* et il n'a presque laissé que de beaux fragments.

Il se comparait à un jeune peintre qui s'essaie sur mille formes, sur mille intentions, plutôt qu'il ne conçoit un grand et vaste tableau. Seulement, les esquisses de Bernardin de Saint-Pierre sont achevées, et il a mis dans les détails la perfection qu'il ne portait pas dans l'ensemble. Ce qui manque au plan général, ne manque pas au style et à l'expression. L'éloquence peut se trouver dans des fragments; elle peut animer les diverses parties d'un ouvrage qui n'est ni progressif, ni complet, ni créé d'un seul jet de génie. Disons-le : esprit trop mobile pour ordonner le plan vaste d'une description de la nature liée à l'idée de la Providence, et qui réunit à la science des faits les vérités morales, il a effleuré cet immense sujet. Il a rassemblé quelques anecdotes de la nature, au lieu d'en écrire l'histoire. Les peintures sont exquises; les réflexions souvent faibles, paradoxales, sans nouveauté; mais l'âme du poëte est partout.

Quand il parut avec cet ouvrage, devant la sévérité mathématique et la justesse moqueuse de d'Alembert, devant la raison grave de Necker, devant la belle littérature de La Harpe, de Champfort et de tant d'autres écrivains qui n'imaginaient pas qu'il y eût dans le monde un autre sujet d'intérêt que la société et le travail de l'esprit sur lui-même, Bernardin de Saint-Pierre sembla presque un novateur étrange.

On raconte que la première fois qu'il vint timidement lire un de ses ouvrages, chez madame

Necker, une société choisie s'était rassemblée. Là se trouvaient Buffon, Thomas, le chevalier de Chastellux, d'autres hommes célèbres. Il commence sa lecture : c'était *Paul et Virginie.* M. de Buffon s'arrête avec assez de plaisir à quelques mots d'histoire naturelle; mais la simplicité, la naïveté de ces peintures, la conception même de cette histoire, cette vieille esclave, ces deux petits enfants auxquels on veut l'intéresser, le fatiguent, et il demande sa voiture; M. Thomas ne paraît pas moins froid; madame Necker accorde à peine quelques mots d'éloge. L'auteur sort de cette lecture découragé, désespéré. Depuis quinze ans, il poursuit l'espérance de faire une œuvre de génie, dans son donjon de le rue des Grès. Il consulte son ami, le peintre Vernet, qui n'est pas littérateur, homme de goût, selon le monde, mais qui, par son art et son génie pittoresque, est poëte; Vernet admire ces brûlantes descriptions de la riche nature des tropiques, ces traits naïfs de mœurs, mêlés à de si vives couleurs, il dit à Bernardin de Saint-Pierre : « Vous avez du génie. » Cependant ce témoignage sincère et enthousiaste ne suffisait pas : il fallait des appuis, des prôneurs, un libraire enfin. L'auteur chercha longtemps, et présenta ses *Études de la Nature* aux libraires les plus célèbres : on lui rendait son manuscrit; on lui disait que cet ouvrage n'était pas dans le goût à la mode; et on ne s'apercevait pas que l'ouvrage qui doit devenir le plus à la mode, sera nécessairement celui qui ressemblera le moins à tous ceux qui étaient à la mode jusqu'alors. (On rit.)

Après bien des refus et des retards, les *Études de la Nature* furent enfin publiées; et malgré les défauts du plan, la nouveauté des images enchanta tout le monde. L'ouvrage fut réimprimé de toutes parts, et trop pour l'auteur, qui a tant accusé les contrefaçons. *Paul et Virginie* eut encore un succès plus populaire. Lettrés, curieux, ignorants, tous les esprits furent saisis du charme infini de cet ouvrage, où l'intérêt romanesque est si naïf et la description si passionnée.

Nous avons dit la grande cause du succès de Bernardin de Saint-Pierre : c'est qu'il était poëte dans un siècle où, malgré le rare talent de Delille et tous les artifices ingénieux de sa versification, il n'y avait plus guère de poésie : c'est encore que la poésie est une chose vraie, qui ne peut jamais se montrer sans se faire reconnaître et sans être puissante sur les cœurs.

Qu'un siècle soit préoccupé de sérieux intérêts, d'études techniques, ou qu'un siècle soit frivole, épicurien, charmé du bel esprit en littérature, si vous lui montrez la véritable poésie, vous le distrairez, vous le ravirez, vous vous ferez écouter. Poëtes, qui que vous soyez, n'accusez jamais votre siècle; mais, siècles, accusez quelquefois vos poëtes.

Ainsi, Messieurs, l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre saisit l'imagination des contemporains, leur rendit l'intelligence des beautés naturelles, et réveilla dans les âmes des émotions poétiques, qui semblaient étrangères à la philosophie dominante du dix-septième siècle. Maintenant essaierons-nous d'analyser les éléments divers qui composent pour nous cette poésie? Y a-t-il beaucoup d'art? N'y trouve-t-on que la trace de l'éducation singulière qu'avait reçue le génie de l'auteur, au milieu d'une vie toute d'aventures? ou bien y reconnaît-on l'éducation des livres et l'étude de grands modèles? Cette double influence est visible dans ses écrits. Il réunit à l'impression personnelle et naïve, toutes les traditions du goût; il les sait et les retrouve à la fois.

Sous le rapport de la langue et du style, Bernardin de Saint-Pierre avait habilement rétrogradé vers un autre siècle. Avec tant de nouveauté dans ses images, il a de l'archaïsme dans sa manière d'écrire. La littérature, depuis le siècle de Louis XIV, avait toujours été s'épurant, cherchant l'élégance, la noblesse, la dignité des formes; Buffon, si grand écrivain d'ailleurs, avait dit : « Ayez du scrupule sur le « choix des expressions, de l'attention à ne nommer « les choses que par les termes les plus généraux ; » c'est-à-dire, soyez pompeux et soyez vague. Au contraire, Bernardin de Saint-Pierre, malgré le tour brillant de son imagination, ne craint pas les termes simples, particuliers, les noms propres des choses. Son expression colorée n'en est pas moins familière. Il y a chez lui du savant, pas trop savant, qui parfois emploie les paroles techniques, quand elles sont plus précises, mais plus souvent fait servir le langage usuel à exprimer avec grâce, avec vivacité, les objets que récapitule et que dissèque la science. Il y a dans son style du voyageur, du marin, du botaniste, autant que du poëte. On reconnaît l'homme qui a souffert les bourrasques de la vie. Son langage n'est pas digne et pompeux, comme un langage de cabinet ou de théâtre. Les images basses et vives qui abondent dans nos vieux auteurs ne lui répugnent pas. Écrivain si harmonieux et si pur, il a baissé d'un ton de la dignité du beau style. Comme J.-J. Rousseau, et peut-être plus que lui, il innove par la familiarité des comparaisons, l'expressive simplicité des nuances, son dédain pour la richesse et le faste, sous toutes les formes, depuis le luxe des palais jusqu'à celui des livres et du style, l'ont ramené vers notre littérature du seizième siècle. Il est élève de Montaigne et d'Amyot. Il étudie dans leurs ouvrages une double antiquité, celle des sentiments grecs et romains et du bon vieux style français. Il imite avec

un art infini cette langue moins régulière, moins bien faite, moins liée que notre langue classique, mais libre, naïve, abondante en images et en expressions heureuses, que la désuétude a rajeunies. La nature lui donne le sujet de ses tableaux; la vieille littérature française lui donne en partie ses couleurs.

Mais ce n'était pas tout, aux yeux du dix-huitième siècle, pour agiter, pour saisir les esprits: il fallait des vues, des systèmes, une conception philosophique. C'est là ce que Bernardin de Saint-Pierre a tenté, plus qu'il ne l'a fait. C'est dans la partie ambitieuse de son ouvrage et de son talent que j'aperçois ce qui peut lui manquer. Ce n'est pas que le reproche soit général; ce n'est pas que je méconnaisse ce qu'il y a de consciencieux, de naturel, d'involontaire dans ses théories. Évidemment, de Saint-Pierre appartient à l'école de ces sublimes penseurs qui de tout temps ont souhaité l'amélioration et le bonheur du genre humain. Il est disciple de Pythagore et de ces sages de Sicile, disciple de Platon dans sa République, de Xénophon dans sa Cyropédie, de Thomas Morus dans son Utopie, de Fénelon enfin. Il est tourmenté des mêmes idées, épris des mêmes espérances.

Le monde, depuis qu'on raisonne, depuis qu'on imagine, a été perpétuellement occupé d'une espérance qui était un peu sa condamnation. Il a toujours rêvé quelque chose de bien meilleur que ce qu'il était, que ce qu'il éprouvait. Dans la naïveté des premiers temps, il a rêvé l'âge d'or, il a mis le perfectionnement, l'amélioration derrière lui, pour ainsi dire.

Une autre époque de l'esprit humain ne chercha point l'âge d'or dans des temps reculés, mais dans des contrées lointaines, où l'on n'était pas encore parvenu.

Cette illusion se remarque dans les derniers temps de l'antiquité grecque. Elle animait les efforts que faisait le peuple conquérant et éclairé pour civiliser des pays barbares. Il espérait y trouver bien plus qu'il n'y portait.

De même que vous trouvez dans les vieilles traditions de la Grèce la croyance et le regret de l'âge d'or aux premiers jours du monde, ainsi dans les récits du siècle d'Alexandre on voit partout l'idée qu'il existe des terres mystérieuses, où se conserve un âge d'or contemporain des malheurs du monde. Sans doute l'imagination grecque, excitée par les exploits d'Alexandre, ne rêvait cet âge d'or que pour l'envahir, que pour le prendre; mais une telle espérance n'indique pas moins l'idéal de perfection naturel à l'esprit humain. On en trouve mille traces dans les auteurs grecs de cette époque. Chose singulière! ce rêve occupait les esprits, au milieu des guerres sanglantes et des crimes de la succession d'Alexandre. Nous lisons dans Diodore qu'un certain Evhemère, envoyé par le tyran Cassandre, avait découvert, visité, décrit l'île Panchaïa, merveilleux séjour de richesse et d'innocence, où le plus parfait bonheur, la paix, la justice, la puissance paisible, l'obéissance volontaire et libre florissaient depuis des milliers d'années.

D'autres écrivains de la même époque plaçaient ces chimères de félicité dans les parties de l'Inde où n'avaient pas encore pénétré les armes des Grecs. Cette illusion se prolongea plusieurs siècles. Lucien s'est moqué de toutes ces rêveries dans son *Voyage imaginaire;* il atteste, par ses hyperboles amusantes, tous les mensonges que ses contemporains devaient faire, et que nous avons perdus. Sous ce rapport, cette ingénieuse parodie est historique. Nous entrevoyons, en la lisant, ces espérances de perfection et de bonheur, dont se berçait encore l'esprit grec sous le joug de Rome.

Dans le mouvement du quinzième et du seizième siècle, époque où l'esprit d'aventure et de découverte offre plus d'une analogie avec les expéditions lointaines des Grecs sous Alexandre, les hardis navigateurs de l'Europe avaient espéré que dans ces pays nouveaux, où ils devaient porter le fer et le feu, ils trouveraient le bonheur, le règne parfait de l'innocence et de la vertu. C'est une naïveté qui remplit les lettres de quelques-uns des contemporains de Colomb. Ils annoncent que l'on a découvert les îles *fortunées*. Colomb lui-même, dans les illusions mêlées à son sublime enthousiasme, cherchait plus que le passage aux Indes, plus que des îles fortunées, plus qu'un nouveau monde. Dans ses derniers voyages de découvertes, il croyait, par des raisonnements scientifiques, s'approcher du Paradis, c'est-à-dire du plus haut degré de l'âge d'or.

Serait-ce que, sans l'aiguillon d'une espérance chimérique, les plus grands esprits eux-mêmes ne pourraient pas réaliser toute la hauteur de leurs pensées? serait-ce que, dans la faiblesse et l'ambition de l'homme tout ensemble, la vérité n'est pas un attrait assez fort pour lui, et qu'il a besoin, pour atteindre où il doit monter, qu'un peu d'illusion, de rêverie vienne se mêler à ce qu'il éprouve de vrai, et l'élève au-dessus de lui-même? Enfin, Colomb s'imaginait, appuyant de calculs physiques ses pieuses illusions, que le monde qu'il avait poursuivi avec tant d'opiniâtreté, à travers les démentis de ses contemporains, devait le conduire vers des hauteurs inconnues, où l'air et la vie s'épuraient, où une atmosphère semi-divine enveloppait et nourrissait des créatures meilleures et plus heureuses, et qu'enfin sa découverte du Nouveau-Monde était un pas vers le ciel. C'est ainsi que vieux, cassé d'infir-

mités, de douleurs, abreuvé d'amertumes, presque aussi malheureux de sa gloire qu'il l'avait été de sa longue attente, Colomb s'embarquait de nouveau et naviguait vers cette grande et dernière espérance.

Après ces illusions de l'esprit humain, rêvant le bonheur, rêvant l'âge d'or, à des époques et sous des formes diverses, il est encore une autre espérance commune aux sociétés avancées, et qui naît, non de la crédulité, non de l'enthousiasme, mais de l'expérience même et du progrès de la vie sociale.

Le troisième âge d'or, c'est la perfectibilité; c'est le but où conduit cette conviction, que le monde s'améliore par sa durée, que des idées plus vraies, que des mœurs plus pures, qu'une liberté plus grande doivent progressivement élever l'intelligence et la condition de l'homme.

Un moraliste qui, comme de Saint-Pierre, avait plus d'imagination que de force d'esprit, se trouvant au dix-huitième siècle, a dû mêler ces diverses théories de bonheur. Séduit par les rêves poétiques de l'antiquité, il voyait en même temps poindre devant lui les systèmes nouveaux de réforme sociale: poëte, il aimait à se reporter vers ces images de bonheur, d'innocence, réalisées, supposées dans la vie patriarcale et dans les mœurs des nations primitives. Philosophe du dix-huitième siècle, il révérait cet âge d'or de la perfectibilité qui doit naître du raisonnement et de la science.

Ainsi, l'écrivain le plus simple, le plus naturel du dix-huitième siècle, le plus opposé à l'esprit général du scepticisme et d'analyse, était novateur comme les autres; et ce n'est pas là, sans doute, la moindre singularité de son ouvrage. Au milieu de tant de descriptions naïves, de tant de souvenirs de voyageur, de tant d'émotions de poëte épris des beautés de la nature, il mêle des idées de changement politique, il raisonne en publiciste; il rédige des constitutions; il fait même une découverte à ce sujet, découverte qui a son importance, puisqu'elle a été inscrite dans la loi fondamentale d'un État puissant de l'Amérique méridionale, et qu'elle a été réclamée par un publiciste célèbre. C'est Bernardin de Saint-Pierre qui, le premier, a cru sage d'ajouter au pouvoir législatif et au pouvoir exécutif un pouvoir neutre et indépendant. « Je conçois, dit-il, dans la monarchie, ainsi que « dans toute puissance, un troisième pouvoir né- « cessaire à son harmonie, que j'appelle modéra- « teur. » Et ailleurs : « Le pouvoir modérateur ap- « partient essentiellement au roi. »

Vous me direz, Messieurs : A la bonne heure; il est curieux de voir l'influence du siècle se manifester à ce point sur l'esprit de l'homme que sa vocation primitive, ses études, ses aventures semblent le plus y dérober; il est remarquable de voir un homme que la nature avait fait botaniste et poëte, devenir publiciste. Mais que valent ces idées en elles-mêmes? elles ont gardé le tour d'esprit un peu romanesque de l'auteur. Seulement, à une époque où la théorie était souvent chimérique, ses plans d'innovation, toujours purs et bienveillants, ont un caractère particulier de candeur antique. Que penserez-vous, par exemple, de son idée sur la responsabilité des ministres? Il ne veut pas qu'on se borne à déterminer par des lois les abus du pouvoir ministériel, et à établir par des institutions le moyen de les réprimer : il veut encore que le zèle des ministres soit excité par des récompenses; il veut que, dans un gouvernement sagement pondéré, tout ministre qui aura bien gouverné dix ans, ait une statue au bout de ce terme. Il ne songe pas que dix années de ministère sont une assez belle récompense, et que la statue est de trop. (On rit.)

Beaucoup d'autres pensées de Bernardin de Saint-Pierre sur l'éducation, sur l'Élysée réservé aux grands hommes, sont poétiques, ingénieuses, sans être fort utiles. Lorsque, cependant, ses vues de politique, en même temps qu'elles tiennent à l'esprit général du temps, sont liées à ses propres études, un peut les lire avec un double intérêt. Elles font sentir plus vivement à quel point toutes les idées qui ont dominé depuis un quart de siècle étaient puissantes, victorieuses, universelles, avant l'époque où elles commencèrent à être appliquées : ainsi, et cette remarque ne peut trop se répéter, parce qu'elle explique une partie de l'histoire de France, quand Bernardin de Saint-Pierre publia son livre des *Études de la Nature*, en 1784, il fut obligé de le porter d'abord à un censeur laïc, puis à un censeur ecclésiastique; voilà bien des précautions : cependant les derniers chapitres de cet ouvrage tel qu'il parut avaient pour objet la diminution du pouvoir temporel du clergé, l'enlèvement d'une partie de ses richesses, l'abolition du célibat des prêtres, l'abus des grandes propriétés. Regardez, Messieurs, quelles idées, au milieu des années 1780 et 1784, c'est-à-dire dans un temps où l'ancien ordre social reposait encore, vermoulu, mais immobile. C'est alors que, par la puissance de l'opinion, les hommes qui étaient les contrôleurs privilégiés des pensées, les douaniers postés à la barrière, laissaient passer tranquillement ces principes nouveaux, qui entraînaient le renversement inévitable de tout le système ancien; et ces idées étaient produites par l'écrivain le plus paisible, le moins animé d'une passion novatrice et violente.

En parlant d'un écrivain illustre et aimable tout à la fois, vous concevez que j'ai dû changer l'ordre naturel du développement, commencer par les choses que j'admire le moins, et pour conclusion réserver la louange.

Je ne voudrais pas vous laisser pour dernière impression la faiblesse de quelques vues politiques de Bernardin de Saint-Pierre. Je ne voudrais pas même faire juger la gloire d'un grand écrivain, d'un poëte, par quelques vérités politiques qui lui sont échappées, et qui étaient l'expression d'opinions générales de son temps; ce n'est pas seulement comme écho de son siècle que nous voulons le faire entendre, c'est comme une voix nouvelle qui s'élevait et qui venait du désert.

Sans doute, vous voyez se réfléchir en lui les opinions contemporaines avec une grande vivacité. S'agit-il de ces grandes propriétés féodales, de ces droits oppressifs, monuments des iniquités d'un autre âge, il attaque avec amertume. Dans son amour des champs, dans ses goûts d'indépendance et de simplicité, dans ses vœux pour le bonheur du paysan, il trouve mille arguments contre l'état de la propriété dans l'ancienne France; il les exprime avec une énergique candeur qui ne prévoyait pas des révolutions, et qui pouvait les provoquer.

Mais lorsque l'esprit nouveau lui apparaît, non plus comme rénovateur de la société, non plus comme ennemi de l'orgueil et de l'oisiveté des riches, comme protecteur du travail des pauvres, mais comme sceptique et comme incrédule à Dieu et à la Providence, alors son âme se soulève et se passionne; et c'est dans cette opposition à son siècle que fut en partie son éloquence. Il est poëte par son amour de la nature; il est homme éloquent par ces anathèmes qu'il lançait contre les doctrines sceptiques et désolantes qu'avait attaquées Rousseau.

Ce nom me rappelle la plus grande influence qui ait agi sur le talent de Bernardin de Saint-Pierre. Vous figurez-vous, en effet, quelle devait être l'inspiration de ces entretiens avec l'homme de génie qui déjà vieux, fatigué du monde et de la retraite tout à la fois, sans amis, et cependant plein d'amitié, prêt à s'épancher dans le premier cœur qui s'ouvrait à lui, se confie au pauvre voyageur revenu de l'Ile-de-France. Dans une promenade, un jour, Bernardin de Saint-Pierre avait récité à Rousseau les beaux vers de La Fontaine sur Philomèle et Progné; Rousseau fond tout à coup en larmes; il apercevait une sorte de ressemblance entre sa propre destinée, glorieuse et infortunée, et celle de cet oiseau qui enchante les bois, où il se cache et fuit les hommes, dont la vue lui rappelle ses maux. Ces larmes de Rousseau ne devaient pas impunément couler devant un homme fait pour la gloire. D'autres conversations, où Rousseau lui raconta les épreuves de son talent, ses premières idées, ses tentatives, tantôt d'écrire l'histoire, tantôt d'achever son beau, son singulier roman d'*Émile,* tout cela éveillait le génie du jeune écrivain.

Rousseau lui inspirait aussi, avec une force nouvelle, le goût des anciens. Ni l'un, ni l'autre, Messieurs, ne connaissait beaucoup les langues anciennes; mais le goût des anciens est une sympathie, une disposition de l'âme, bien plus qu'il n'est une érudition, une doctrine.

Rousseau, comme vous le savez, ne savait pas le grec; il entendait peu le latin. Quand il a traduit Tacite, il s'est mépris souvent; mais il avait l'âme toute préparée, toute conformée pour l'intelligence de l'antiquité.

Il en est de même de M. de Saint-Pierre: les livres modernes, composés par des auteurs, lui déplaisent, le choquent. Il lui faut des hommes qui aient connu la vie active, qui aient souffert au milieu des aventures réelles de ce monde. Il croit les trouver bien davantage dans les anciens, dans Hérodote, par exemple, qui a tant voyagé; dans Xénophon qui a fait la retraite des dix mille, et qui l'a écrite; dans Thucydide, général, homme d'état, orateur, amiral, proscrit, éprouvé enfin par toutes les conditions de la vie. Ce sont là les écrivains qui le charment, en dépit de l'obstacle d'une langue mal connue, à travers ces nuages d'un idiome étranger; l'instinct de son âme lui fait retrouver la vérité, l'originalité antique, bien mieux que ne la comprenaient et Thomas, si savant, et l'abbé Barthélemy qui était plus que savant.

Ainsi le sentiment de la nature, le goût de nos vieux écrivains, l'intelligence profonde et passionnée de l'antiquité; voilà trois éléments, trois sources de talent qui se réunissent pour former le génie de M. de Saint-Pierre.

Maintenant, Messieurs, vous me direz: Mais chacun de ces éléments est-il aussi précieux que vous le supposez? vous nous parlez de cette vieille langue, de cette vieille littérature; est-ce qu'en effet, au milieu de nos mœurs du quinzième ou du seizième siècle, pendant nos querelles religieuses, dans cette vie moderne d'alors si rude, sans être pour cela naïve, il y avait quelque chose qui puisse servir au génie d'un écrivain moderne? Sans doute, les pamphlets théologiques du seizième siècle sont de mauvais modèles de goût; mais les livres de cette époque, où l'étude de l'antiquité se mêle à l'esprit gaulois, ont un caractère original. On y trouve cette naïveté que nous supposons toujours aux anciens, et que les anciens ont souvent. Nos vieux auteurs la donnent à ceux qui ne l'avaient

pas. Nous l'avons remarqué déjà, la naïveté de Plutarque est du fait d'Amyot. Un autre écrivain, qui a servi quelque peu de modèle à l'auteur de *Paul et Virginie*, Longus, avec son *Daphnis et Chloé*, est naïf, à condition d'être traduit par Amyot. Longus, en lui-même, est un sophiste qui exploite artificiellement une idée heureuse et naturelle. Il est rhéteur, fait des phrases symétriques, antithétiques, à consonnances et désinences calculées. Dans le style d'Amyot, il est devenu simple, ingénu, presque négligé. Toutes les finesses de la pensée grecque au quatrième siècle, se sont simplifiées, sans perdre de leur grâce primitive. L'art de l'auteur se change en une sorte d'enjouement délicat qui amuse l'imagination.

Aussi, Bernardin de Saint-Pierre nommait Amyot l'un des écrivains les plus durables de notre langue; c'est par lui qu'il étudiait la Grèce; c'est de lui que vient ce mélange d'élégance antique et de vieille naïveté qui fait un des plus grands charmes du style des *Études de la Nature*.

Reste maintenant à dire ce qui animait ces imitations diverses, et ce qui fut l'âme, la vie, de ce talent original et artiste, que Bernardin de Saint-Pierre avait cultivé par l'étude de l'antiquité et du moyen âge: c'était le sentiment religieux.

Ici, Messieurs, veuillez observer que cette réaction religieuse, dont on a beaucoup parlé, ne date pas seulement du *Génie du Christianisme*. Il est arrivé à l'illustre auteur de ce bel ouvrage ce qui arrive à tout homme de génie, qui fait ce que d'autres avaient essayé, avec moins d'à-propos ou de puissance. Les premières tentatives disparaissent dans sa gloire; il semble rester inventeur, parce qu'il est modèle.

Dans la réalité, du milieu même du dix-huitième siècle s'éleva d'abord la résistance au parti sceptique. Et pourquoi? c'est que le scepticisme n'est pas un état définitif de l'âme humaine, mais une épreuve, un passage. Ainsi, le combat contre le scepticisme commence le jour de sa victoire. Tant qu'il est une attaque contre les abus du pouvoir religieux, il est possible, il est naturel que les talents, les imaginations les plus vives, les consciences les plus fières, se rangent de son côté. Mais vainqueur, il ne satisfait plus : la guerre recommence au milieu de lui-même. Ainsi, la réaction religieuse, pour parler comme on le fait, dont *le Génie du Christianisme* fut un si éclatant témoignage, un si admirable monument (l'auteur est à Rome, assez loin pour qu'on puisse le louer), avait été précédée, préparée sous des formes diverses, et d'abord par quelques pages de l'*Émile*. La réaction religieuse dans Rousseau, c'était la haine de l'athéisme, c'était le spiritualisme le plus ardent, c'était l'agitation même d'un doute plein de respect; enfin c'était l'éloquence même de l'écrivain; c'était cette chaleur, cette puissance d'émotion qui était tout un culte, et qui excluait, qui repoussait bien au-delà d'une simple réfutation les doctrines froides et sceptiques.

Après Rousseau, il est un homme célèbre à plus d'un titre que l'on doit placer parmi les premiers chefs de ce mouvement religieux : c'est Necker. Le titre de son ouvrage, *de l'Importance des Opinions religieuses*, semble annoncer que les croyances religieuses apparaissent, surtout à l'auteur, sous un point de vue politique et d'intérêt social. Mais le livre même, par la gravité des sentiments, par la chaleur d'âme vive et sérieuse dont il est rempli, appartient à une conviction plus haute, et signale le retour de l'esprit philosophique vers le dogme religieux.

Avec sa belle imagination et son coloris nouveau, Bernardin de Saint-Pierre tentait le même effort; non-seulement il soutenait l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme qui en est le corollaire, mais il se faisait pour ainsi dire le commentateur le plus enthousiaste et le plus minutieux de la Providence. Tandis que, autour de lui, les sciences naturelles semblaient se passer de Dieu, à force de bien analyser le monde matériel, de Saint-Pierre entreprend de replacer partout Dieu, de montrer sans cesse l'action d'une providence ingénieuse, infatigable, qui pourvoit à tout, qui prépare tout, qui a disposé le nid de la colombe, comme elle soutient les soleils au milieu de l'immensité. Rien de nouveau dans cette vue : Fénelon, dans le *Traité de l'existence de Dieu*, Cicéron avant lui, Platon et tant d'autres avaient épuisé l'argument des causes finales. Oui, mais la nouveauté était dans l'époque et dans la forme. C'est en présence de l'*Encyclopédie*, au milieu du triomphe des sciences physiques, et enfin dans un livre d'histoire naturelle que l'auteur des *Études* relève l'honneur des doctrines religieuses et spiritualistes et fait de la description pittoresque une arme pour le raisonnement.

Pour louer, je devrais citer; mais l'ouvrage est trop connu; d'ailleurs, les beautés en sont gracieuses, égales, faites pour plaire par le charme continu du langage, plutôt que vives, éclatantes, destinées à enlever l'admiration par force et par surprise. Après avoir décomposé ce talent si pur et si nouveau et montré ses inspirations principales, j'en rapporterai seulement quelques exemples, dans l'ordre d'idées que j'ai marqué.

Emprunte-t-il quelque chose aux anciens, vous voyez, pour la première fois, depuis Fénelon et Rousseau, ce goût exquis, cette intelligence déli-

cate de l'antiquité qui, en l'imitant, la continue, qui parle et sent comme elle. Voyez, par exemple, combien, dans une opinion qu'il partageait avec son temps, il était antique par la forme.

Plutarque disait que de son temps, sous Trajan, on n'aurait pas levé trois mille soldats dans la Grèce, qui avait fourni autrefois des armées si nombreuses, et qu'on y voyageait quelquefois tout un jour sans rencontrer d'autres personnes que quelques bergers le long des chemins. C'est que les terres de la Grèce étaient presque toutes tombées en partage à de grands propriétaires, etc., etc.

Les grandes propriétés ôtent à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout et à ceux qui n'ont rien. « Les gerbes, disait Xénophon, donnent à ceux qui les font croître le courage de les défendre. Elles sont dans les champs comme un prix au milieu d'un jeu pour le vainqueur. »

Citation et texte, tout semble ici de la même date. Son imitation d'Amyot et de nos vieux auteurs naïfs est plus imperceptible, en quelque sorte, plus répandue dans ses pages élégantes, plus cachée sous les formes gracieuses de sa parole. Citons d'abord Amyot : prenons quelques-unes de ses peintures de bonheur, que Bernardin de Saint-Pierre aime à reproduire :

Janus avait à Rome un temple, ayant deux portes, lesquelles on appelle les portes de la guerre, pour ce que la coutume est de l'ouvrir quand les Romains ont guerre en quelque part, et de le clore quand il y a paix universelle, ce qui est bien malaisé à voir et advient bien peu souvent. Mais, durant le règne de Numa, il ne fut jamais ouvert une seule journée, ains demeura fermé l'espace de quarante et trois ans entiers, tant étoient toutes occasions de guerre et partout éteintes et amorties, à cause que non-seulement à Rome le peuple se trouva amolli et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté de Numa; mais aussi ès villes d'alenviron commença une merveilleuse mutation de mœurs, ne plus ne moins que si c'eût été quelque douce haleine, d'un vent salubre et gracieux, qui leur eût soufflé du côté de Rome pour les raffraîchir : et se coula tant doucement ès cœurs des hommes un désir de vivre en paix, de labourer la terre, d'élever des enfants en repos et tranquillité, et de servir et honorer les Dieux.

Voilà, Messieurs, cette plaisante et douce simplicité, ce langage rompu, amolli dans sa rudesse, qu'un écrivain très-spirituel et très-savant de nos jours, qu'un grand artiste de négligences s'étudiait à imiter, à force de soins; eh bien! mille traces heureuses de ce modèle se retrouvent dans le style de Bernardin de Saint-Pierre : elles y semblent naturelles.

Relisez-le, Messieurs, pour vérifier vous-mêmes cette remarque; revoyez ces descriptions charmantes qu'il trace de la vie de son pays, de sa province de Normandie; ce sont autant de détails touchants sur le sort des laboureurs, les soins de la culture, la paix des champs. Des images, des expressions jetées çà et là dans ses récits, vous rendront cette grâce inimitable du vieux français d'Amyot.

Mais la vive couleur de ses propres impressions, cette force de poésie descriptive qui peint une nature riche et nouvelle, vous la trouverez dans des descriptions qu'il a faites du climat des tropiques, dans sa peinture enchanteresse des îles Cyclades, de l'île de Délos, tableau de la vérité la plus riante et d'un goût antique, où la mythologie même est renouvelée par l'imagination pittoresque et le vif sentiment de la nature.

Enfin, sa plus grande puissance de poëte et d'homme éloquent, il la reçoit du sentiment religieux, si rare dans son siècle. Dans ces pages si rêveuses et si touchantes, de Saint-Pierre n'est pas seulement théiste, spiritualiste; il avait quelque chose de plus dans l'âme. Parmi les écrivains du dix-huitième siècle, il est le seul qui aime à citer les livres hébraïques et l'Évangile. Il se plaît aux cérémonies religieuses. On le sent, à la manière dont il raconte qu'il est allé un jour avec Rousseau visiter les ermites du Mont-Valérien, et qu'ils furent tous deux singulièrement touchés, en les entendant réciter les litanies de la Providence. Que veux-je dire, par là, Messieurs? sinon que ces deux esprits furent sans cesse agités d'émotions religieuses qui ne se renfermaient pas seulement dans le spiritualisme; leur âme vive allait au-delà; ils avaient quelque chose de cette piété d'imagination et de sentiment qui intéresse et qui touche dans quelques pages des Confessions de saint Augustin. Ce mélange d'impressions mystiques et de vif attrait pour la nature, faisait en grande partie leur originalité.

Est-ce saint Augustin, est-ce saint Jérôme, ou bien est-ce un écrivain du dix-huitième siècle qui a écrit ce que je vais vous lire?

Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté! toujours ancienne et toujours nouvelle; ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au-dedans d'eux mêmes; si vous étiez un amas d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante et trompeuse, ils vous apercevraient et vous attribueraient la puissance de leur donner quelque plaisir; votre nature vaine occuperait leur vanité, etc., etc.

Cependant, qui ne vous voit pas, n'a rien vu; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti. Il est comme s'il n'était pas; et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux; moi-même, ô mon Dieu! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi, etc., etc. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous, toute puissance est faiblesse; avec vous, toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents; à votre voix, le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers.

Messieurs, je vous retiens le plus longtemps que je peux dans ces méditations tranquilles, dans ces douces spéculations de poésie, de solitude, de rêverie. C'est une expiation anticipée.

Encore un peu, et nous allons entrer dans les horreurs de la vie active, autant qu'on le peut faire dans un Cours de Littérature. Ce ne sont plus ces aimables rêveurs, ces moralistes poëtes, ces enchanteurs par la parole, qui vont nous occuper. Bientôt nous entendrons les voix de la tribune affaiblies, il est vrai, en passant par cette tribune d'ici, mais encore bruyantes et sévères.

La belle et pure littérature va faire place, dans nos studieuses recherches, à cette éloquence active que vit renaître la France à la fin du dernier siècle, que l'Angleterre possédait depuis sa liberté, et qui est liée désormais à la dignité et au développement de l'espèce humaine. Nous en chercherons le caractère et les formes diverses. Nous allons en esquisser l'histoire, comme un grand et dernier chapitre de l'histoire des lettres. Nous parlerons de la France et des orateurs anglais qui nous avaient précédés dans la carrière. Nous les ferons connaître depuis Chatam et Burke, jusqu'à Sheel, jusqu'à cet homme qui semble de nos jours un tribun retrouvé pour la cause de la liberté religieuse.

Nous essaierons de raconter cette vie dévorante de la tribune, ces combats, ces grands devoirs, puis d'analyser cette parole énergique et simple, que demande la gravité des intérêts et des passions politiques; et alors vous regretterez, peut-être, les premières contemplations douces et variées que vous offrait l'étude des lettres, et vous direz comme Milton « Oh! combien de fois, depuis que je suis « entré sur cette mer turbulente, au milieu de ces « rauques disputes, il m'arrive de regretter ma so« litude animée d'heureuses pensées, et cette atmos« phère paisible et pure de mes études bien aimées « qui m'enchantaient d'innocence, de douceur et « d'harmonie! » (Applaudissements.)

NEUVIÈME LEÇON.

État de la littérature au moment où elle devint toute polémique. — Progrès général des esprits. — Voltaire avait donné l'exemple de l'application des lettres aux affaires. — L'examen porté sur les institutions religieuses. — La Chalotais; Monclar. — La suppression des Jésuites accroît l'autorité des parlements. — Esprit de réforme porté sur la procédure criminelle. — Intérêt nouveau de ces questions. — Servan; Dupaty. — Esprit de réforme politique. — Malesherbes. — Débat judiciaire et politique tout ensemble. — Le parlement Maupeou; Beaumarchais. Mérite singulier de ses Mémoires. — Résumé. — Toute la littérature de ce temps aboutit vers la tribune.

Messieurs,

Nous avons donc quitté le champ paisible de l'imagination et des lettres; et, sans le vouloir, nous sommes, par le mouvement du dix-huitième siècle, entraînés sur la haute mer. Il nous faut aborder les écueils de la politique : cette pensée moderne, dont nous suivons l'histoire, n'aura bientôt plus d'autre objet ni d'autre forme.

Ce n'est pas que, pour nous, ce dernier point de vue ne soit dégagé de toute passion violente, et ne nous apparaisse déjà dans la perspective historique; mais, à cette distance, il préoccupe encore d'un tout autre intérêt que l'intérêt des lettres. Nous aurions même quelque peine, et nous trouverions quelque chose de puéril à raisonner sur les principes du goût, à l'occasion de ces grandes crises sociales qui bouleversent le monde.

Mais le renouvellement qu'elles impriment à l'esprit humain, la puissance inattendue qu'elles communiquent à des talents vigoureux, déplacés dans le repos, et que l'agitation fait paraître, le réveil de l'éloquence populaire, après tant de siècles de silence, la force active, vivante, le despotisme soudain de la parole succédant à la lente autorité des livres, voilà ce qui nous reste à expliquer, à retracer. Nous n'irons pas, à l'imitation des anciens rhéteurs, analyser des préceptes d'éloquence, qui en vérité nous semblent bien variables et soumis à tous les accidents du génie et de la situation sociale; mais nous rappellerons ce qui prépara l'éloquence politique parmi nous.

Vers la fin du dix-huitième siècle, à l'époque où la littérature se transforme, et, au lieu d'être à elle-même son objet, va devenir l'instrument de réforme universelle, cette littérature était encore brillante, ingénieuse. Je pourrais en citer de nombreux exemples, trop rapprochés de notre temps pour ne pas vous être encore familiers, mais qui seront peu connus de l'avenir.

Une seule remarque : l'esprit était devenu commun, le génie très-rare; les lumières avaient gagné, les grands talents avaient presque disparu. Considérez les quinze années qui précédèrent les troubles civils de la France, vous trouverez peu d'hommes qui aient consacré leurs efforts à élever un monument dans les lettres. De tous les écrivains de cette époque, un seul, après ceux que j'ai déjà nommés, fit un grand ouvrage, qui ne touchait à aucune des passions, à aucun des intérêts du temps, c'était Bailly, déjà célèbre par ses lettres paradoxales sur l'Atlantide. Le sujet et le titre de son *Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne* ne doit pas empêcher de reconnaître dans cet ouvrage, hautement scientifique, une importante composition littéraire, tout à la fois par les qualités et par les défauts de l'auteur. Le style en est brillant, animé, souvent mêlé d'affectation, mais d'une affectation spirituelle. Les idées générales, les grands systèmes, le mouvement

de l'esprit humain, sont exposés dans un bel ordre. Les hommes, auteurs ou promoteurs de quelque grande découverte, sont peints avec plus d'éclat que de précision. Mais, surtout, le zèle de la science, l'enthousiasme du progrès se montrent à chaque page du livre et y répandent parfois une vive éloquence. Mais il ne nous appartient pas de juger ici ce grand travail, étranger à nos études, et où la forme, un peu trop ornée, n'est qu'une partie accessoire à l'importance des recherches. Il nous suffit de rappeler le solide et ingénieux jugement qu'en a porté un homme qui est à la fois un spirituel écrivain et un savant illustre, M. Biot.

Pour nous, Messieurs, ce qui nous reste à retracer, pour compléter l'histoire du dix-huitième siècle, c'est le mouvement tout politique des lettres dans les années qui précédèrent la révolution sociale; c'est l'invasion de la philosophie dans les affaires, dans l'administration, dans la justice, c'est enfin l'innovation spéculative transformée en innovation active et réelle.

Là, Messieurs, comme partout, il faut s'attendre à rencontrer d'abord Voltaire. Montesquieu, avec beaucoup de force et de finesse, avait souvent effleuré, par des satires, les mœurs et les abus de son temps; il avait expliqué, d'une manière générale, les ressorts de la monarchie française; il en avait systématisé les accidents; mais il n'était pas entré dans les détails intérieurs et domestiques de l'administration de l'État; il n'avait pas mis à nu tout ce qui se cachait, de corruption et d'arbitraire, sous cette forme de gouvernement qui lui semblait animée par l'honneur.

S'enveloppant sous de spirituelles allusions, Montesquieu fuyait le langage direct et véhément d'un réformateur. Par exemple, vous ne trouverez nulle part, dans *l'Esprit des lois*, la censure claire, expressive des lettres de cachet; vous n'y trouverez pas une théorie, pas un vœu, qui réclame les anciens états-généraux du royaume. Loin de là, Montesquieu déclare que l'essence de la constitution de la France est d'avoir des *pouvoirs subordonnés et dépendants*, c'est-à-dire des parlements, et le droit de remontrance, tempéré par l'exercice habituel de la puissance absolue. Telles sont les bornes où s'arrêtait, dans l'examen des institutions de la France, ce génie élevé qui jette au-dehors de si vastes regards.

Avec des principes en apparence plus flexibles, avec une étude moins attentive de la politique et des lois, enfin avec la distraction des talents divers auxquel il se livrait tour à tour, Voltaire a cependant plus que Montesquieu attaqué l'abus des anciennes institutions. Ayant vu croître des idées qu'il avait semées, et enhardi lui-même par les changements qu'il avait faits, il n'hésita point dans sa vieillesse à proclamer librement les projets d'amélioration et de réforme dans l'État et les lois. Avec cette raison pénétrante, que relevait tant d'esprit, il toucha toutes les questions.

Je ne parle pas de ce qu'il a écrit au détriment de sa gloire, et en blessant les sentiments les plus intimes des âmes religieuses. Je parle de ses opinions relatives à la sage administration et au bien-être de la société. Deux volumes de Voltaire, touchant la législation et l'économie politique, renferment une foule de vues utiles, praticables, sur des objets qui alors étaient soigneusement soustraits aux regards, et demeuraient un mystère de greffe ou de bureau.

Le premier, par son zèle généreux et la prodigieuse popularité de ses écrits, il attira l'intérêt public sur les erreurs fréquentes et les rigueurs excessives des procédures criminelles. Le premier, il avait entrevu quelque chose dans le dédale des finances, et tourné les esprits vers les questions d'utilité publique, de commerce et d'industrie.

Grâce à ses expressions malicieuses et piquantes, il a fait lire ce qui eût ennuyé sous une autre plume, et comprendre ce qu'il ne disait pas.

Cette impulsion nouvelle des esprits continua longtemps. La curiosité philosophique dévora d'abord tout ce qui s'offrait naturellement à elle. Questions de religion abstraite, questions de morale, controverses, paradoxes, tout est épuisé; il ne reste plus que l'ordre social, tel qu'il a été extérieurement établi par Louis XIV, tel qu'il est dégénéré sous son faible successeur. C'est donc à cet ordre social que maintenant l'esprit d'investigation, de curiosité philosophique, de liberté pensante va s'adreser.

Là, Messieurs, les noms se présentent en foule. Chacun des hommes qui préparèrent cette innovation peut dire : Nous sommes dix mille; et je m'appelle légion.

C'était dans les dernières époques de l'ancienne monarchie un contraste bizarre que la conservation de certaines formes méticuleuses, de certaines précautions du pouvoir, et le développement de cette liberté qui éclatait de toutes parts.

Pour mettre quelque précision dans cette revue rapide, incomplète, voyons sur quels points de l'ordre social en lui-même se porta successivement l'esprit de réforme et d'examen; suivons-le tour à tour dans les institutions religieuses, judiciaires, politiques enfin.

Sur le premier point, le changement avait été bien plus grand dans les opinions que dans les choses. L'ordre religieux subsistait au milieu du dépérissement des croyances. Il éprouva cepen-

dant une réforme mémorable. L'événement qui fit éclater les talents de quelques hommes répandus dans les parlements du royaume, et qui manifesta cette première application de la littérature aux affaires, cette prise de possession du barreau et du parquet par l'éloquence philosophique, ce fut le procès et l'expulsion d'une société célèbre dont on a tant parlé qu'il est inutile d'en parler encore.

Peut-on oublier cependant, pour l'intelligence des opinions du temps, quelle puissance, quelle autorité populaire fut attachée aux paroles de trois hommes inégalement connus aujourd'hui, La Chalotais, Monclar et Castilhon? A beaucoup de savoir et de persévérance, ils joignirent un grand caractère de probité morale. En reprenant les combats qu'avait soutenus la magistrature du seizième siècle, ils lui empruntèrent quelque chose de son énergie.

La Chalotais surtout est un esprit plein de feu, de vivacité, de hardiesse, une conscience naturellement éloquente. L'avocat-général de Monclar est plus calme, plus réservé, plus impartial dans l'invective même. Son exposé des doctrines de *la société des Jésuites*, et du génie despotique et servile de leur constitution, est un chef-d'œuvre de méthode et de clarté, sans exagération, sans fausse éloquence. Cet important débat, porté dans divers parlements du royaume, produisit encore d'autres discours remarquables. Mais ces volumes nombreux de mémoires, de rapports, de délibérations sur cette vieille question théologique, doublée d'intrigues politiques, ont aujourd'hui perdu leur intérêt. Il n'y a que Pascal qui fasse vivre à jamais ses plaisanteries, et qui emporte à sa suite l'immortalité grotesque du Père Bauny, d'Escobar et de tant d'autres. En honorant les magistrats, qui dans le dix-huitième siècle achevèrent l'ouvrage de Pascal, on ne saurait leur attribuer cette puissance du grand écrivain; ils n'atteignent pas là. Citer leurs ouvrages, excellents pour le temps, excellents pour le but, ce serait presque affaiblir leur gloire; ce serait vous faire lire un *factum*, lorsque les juges, les avocats, les clients, les spectateurs contemporains, tout le monde a disparu.

En rappelant tout à l'heure cette division d'ordre religieux, d'ordre judiciaire et d'ordre politique, également modifiés par les idées nouvelles, je ne prétendais pas séparer trois choses qui se tiennent toujours. Ainsi, Messieurs, le changement que l'ordre religieux, tel qu'il était constitué depuis Louis XIV, reçut en France par l'expulsion des Jésuites, se mêle à l'accroissement du pouvoir du parlement. Aussitôt que cette société célèbre, qui avait si longtemps pesé sur les consciences, et qui avait appuyé son autorité morale de tant de *lettres de cachet*, fut tombée, le pouvoir des grands corps judiciaires dut s'élever chaque jour davantage; et ce progrès inévitable préparait une lutte entre l'ordre judiciaire et l'ordre politique.

En effet, lorsque La Chalotais, avec son inflexible fermeté, eut, à force de *réquisitoires* et de *discours*, abattu la puissante société; lorsqu'il eut arraché ces édits rétractés plus d'une fois, et enfin accordés au vœu public, alors toutes les espérances de l'ancien orgueil parlementaire se réveillèrent en lui. Il n'était pas seulement vainqueur dans une lutte difficile; il était Breton, ardent, ferme, opiniâtre, altier. De plus, Messieurs, dans la constitution, ou plutôt dans le mélange de constitutions qui formait l'ancien ordre politique de la France, sous une monarchie absolue dont le principe en apparence n'était pas contesté, plus d'une province avait conservé des libertés, des franchises, ou du moins des prétentions, des réminiscences de franchises et de libertés, qui devenaient un obstacle au gouvernement arbitraire.

Nulle part, ces idées n'étaient plus fortes et plus entreprenantes que dans la Bretagne. Ainsi quelques taxes imposées irrégulièrement à cette province, la maladresse et la dureté du gouverneur, son manque de courage, défaut plus impardonnable en France même que l'arbitraire, avaient excité contre lui la plus violente agitation dans cette Bretagne, si peu paisible, même sous Louis XIV. Une descente passagère des Anglais ayant troublé la province, le gouverneur, pendant l'action qui fut victorieusement soutenue par les milices, s'était, dit-on, retiré dans un moulin. La Chalotais, qui n'était pas seulement un habile jurisconsulte, un homme ferme et éloquent, mais encore un diseur de bons mots, ne put s'empêcher de dire : « Notre « général s'est plus couvert de farine que de gloire. »

Ce mauvais bon mot avait été le commencement d'une profonde haine entre le gouverneur et l'avocat-général. La résistance de La Chalotais et du parlement de Bretagne à l'enregistrement des édits bursaux donna des armes à cette haine. Au milieu des réquisitoires et des remontrances, La Chalotais fut arbitrairement arrêté et conduit à la citadelle de Saint-Malo. Son fils, magistrat comme lui, partagea le même sort. Cinq conseillers du parlement de Bretagne, qui s'étaient distingués par l'énergie de leurs protestations, furent également arrachés à leur famille et jetés dans les cachots. La Bretagne frémit de ce coup d'état inusité pour elle, et révéra, dans les magistrats qu'on lui enlevait, les soutiens de sa liberté. Cet esprit de résistance légale s'alliait à la loyauté la plus vive. Parmi les magistrats détenus se trouvaient deux hommes de la famille de Charette, le chef vendéen. C'est ainsi que,

dans les premières protestations de la liberté anglaise sous Charles, on trouve inscrits sans cesse des noms qui figurent, quelques années plus tard, dans l'armée royale.

La Chalotais, du fond de sa prison, fit un mémoire au roi. Étroitement séquestré, il l'écrivit avec un cure-dents; et Voltaire, dont les paroles donnaient la gloire, se hâta de dire, que *ce cure-dents avait gravé pour l'immortalité*. L'intérêt public se déclarait pour La Chalotais : la commission nommée pour le juger se récusa. Un nouveau parlement, un parlement *Maupeou*, institué à Rennes, n'osa le condamner. Il fallut avoir recours à une lettre d'exil, à l'arbitraire, san forme légale; tant ce vertueux magistrat imposait respect à tout ce qui avait l'apparence, le simulacre de la justice! Après quelques années d'absence, il revint à l'époque du retour des parlements, et reprit des fonctions illustrées par sa fermeté courageuse.

Il y avait donc, dans le régime incertain et souvent arbitraire de cette époque, plus de maladresse que de violence durable; il y avait ce mélange d'injustice et de faiblesse qui encourage la résistance, et qui la rend audacieuse, énergique, qui lui donne la popularité du malheur et l'ascendant du succès.

Maintenant il faudrait retrouver dans La Chalotais, dans ses mémoires, dans ses adresses au roi, quelque chose de cette éloquence que la passion anime et qui lui servit. Mais ce don de l'éloquence que Mirabeau se vantait, vingt ans plus tard, d'avoir seul reçu du ciel, ne s'obtient pas au prix d'une persécution. Malgré l'honorable et inspirante disgrâce de La Chalotais, malgré cet à-propos, disons presque, cette nécessité d'avoir du talent, on trouve dans les défenses du célèbre procureur-général de Bretagne plus de hauteur que de force, et rien de ces grandes qualités qui font l'orateur.

Là encore, je craindrais que la lecture de l'écrit ne diminuât la renommée qui doit s'attacher à l'action. Là encore, je trouve une éloquence momentanée qui avait besoin d'être accueillie par des passions contemporaines, et qui reste glacée pour des auditeurs d'une autre époque. Le génie seul de l'écrivain pourrait leur rendre présent et sensible ce qui n'est plus qu'un débat oublié.

Dans cette portion des écrits du dix-huitième siècle, qui n'est ni spéculative ni littéraire, et qui s'appliquait directement à des intérêts réels de justice et de liberté, il n'apparaît donc, Messieurs, aucun modèle, aucun monument durable par lui-même : il ne faut y voir que des témoignages historiques. Ce sont les signes curieux du changement moral qui avait précédé la révolution de l'État; ce sont les premiers exemples de l'esprit de liberté, exemples d'abord perdus dans l'immobilité apparente du pays, ensuite effacés par la violence d'un bouleversement général, mais dignes aujourd'hui de retrouver une place dans la reconnaissance publique.

Si nous poursuivons, par un rapide examen de l'esprit de réforme manifesté dans l'ordre judiciaire, toute l'histoire de cette première révolution, elle se présente sous un double aspect, l'administration de la justice et le pouvoir politique; et, sur les deux points, c'est l'esprit nouveau de la philosophie qui domine.

Voltaire, avec ses écrits simples, modérés, pour les *Calas*, le chevalier de *la Barre*, les *Sirven*, sur l'infortuné *Lally*, soulève l'inquiétude publique, et l'avertit que cette magistrature si antique et si respectée conservait cependant des formes barbares, incomplètes, peu rassurantes pour la liberté, pour l'innocence.

Tel était le changement général des esprits que ces questions, qu'on eût négligées dans la première frivolité du dix-huitième siècle, excitaient alors le plus vif intérêt, la plus curieuse attention.

Voltaire dit quelque part dans ses lettres : « Je « me suis fait Perrin Dandin, je ne m'occupe plus « que de procès; j'en juge tous les jours au coin de « mon feu. » Cet esprit si amoureux de la gloire, ou même de la vogue, ne pouvait plus la demander au théâtre; il n'avait plus la jeunesse et le génie qui fait des Zaïre. Mais pour intéresser, pour dominer encore, il avait déplacé son esprit; il l'avait jeté sur les questions judiciaires : et un exposé, un *factum*, un mémoire *sur procès*, *signé Voltaire*, occupait aussi vivement les cercles de Paris que les beaux vers de sa jeunesse avaient charmé la cour.

Je ne conteste pas cependant qu'un zèle d'humanité, qui réchauffait son vieux sang, comme il le dit lui-même, n'ait aussi inspiré sa parole. Mais je remarque seulement que, par le progrès et la nouvelle préoccupation des esprits, c'était pour le génie même un calcul de gloire, de s'appliquer à ces questions d'intérêt judiciaire et privé, de discuter ces formes légales, dont la curiosité publique commençait à s'enquérir après les avoir longtemps ignorées.

Voyez dans tout le siècle de Louis XIV, il n'y a qu'un seul procès qui attire l'attention, le jugement de Fouquet. Encore, malgré la haute situation de l'accusé, a-t-il fallu pour cela bien des circonstances heureuses de son infortune, l'amitié éloquente de Pélisson, les beaux vers de La Fontaine, les admirables lettres de madame de Sévigné, où l'on commence à sentir la révolte du bon sens public contre ces commissions arbitraires instituées pour condamner. Peut-être même ce procès, illustré par de tels souvenirs, a-t-il plus d'importance pour nous qu'il n'en eut pour les contemporains; car

on en trouve peu de traces dans les autres écrits du dix-septième siècle.

Le procès du chevalier de Rohan, quoique tout politique et terminé par une sentence de mort, reste fort obscur et n'excite dans les esprits aucune controverse, aucun intérêt durable. La justice semble alors un sanctuaire où pénètre de temps en temps l'autorité absolue du roi, mais qui demeure interdit aux regards de la foule. Les condamnations de quelques coupables célèbres sont un texte de récits, d'anecdotes dans les ouvrages du temps. Mais les rigueurs barbares de la procédure et des supplices ne font naître aucun doute, aucune pitié. C'était une tradition consacrée.

Même indifférence au commencement du dix-huitième siècle. Ce n'est plus le respect de l'usage, mais la frivolité qui détourne l'attention publique de ces graves sujets. On s'occupe parfois de sauver arbitrairement du supplice un homme de bonne famille; mais on n'examine ni l'atrocité du supplice en lui-même, ni le préjugé des peines infamantes. L'exception est réclamée; jamais la réforme. On prévient une sentence impitoyable par une lettre de cachet, et la rigueur des vieilles lois se prolonge par les priviléges mêmes qui en exemptaient une classe de la société.

Mais plus tard, à l'époque qui précédait et qui amenait un grand renouvellement politique, la sollicitude générale s'éveilla sur toutes ces questions. Beaucoup de procès, malgré le secret de l'audience, furent portés devant le public, et l'opinion souvent éclaira la justice.

Parmi les hommes qui secondèrent ce mouvement, on doit compter un jeune magistrat qui fut beaucoup loué par l'école philosophique, l'avocat-général Servan. On doit aussi distinguer le président Dupaty, dont le nom, honoré dans la magistrature et dans les lettres, s'est transmis à des fils dignes de le porter.

Je voudrais, Messieurs, pouvoir louer sans réserve le talent de Servan; mais ce talent, qui s'appliquait à des intérêts si purs et si durables, porte trop l'empreinte d'une éloquence factice et d'un goût passager. La passion contemporaine, excitée par les plus justes motifs, l'accueillit avec enthousiasme.

Quoi de plus touchant que cette cause où l'avocat-général prenait la défense d'une femme protestante, répudiée, rejetée par son mari, qui, pour être coupable, s'était avisée de se faire catholique, et invoquait, à l'appui de son scandale, l'interdiction des droits civils dont les protestants étaient frappés par d'anciens édits? Une bizarre prohibition réduisait les religionnaires à l'ancien *contubernium* des esclaves romains; Servan, au nom d'un principe de justice et de la tolérance, avait à réclamer les intérêts les plus sacrés de la pudeur et des mœurs.

Combien je voudrais que ce plaidoyer, qui excita les éloges des premiers hommes du siècle, fût un modèle que la vérité du langage, que la chaleur d'une éloquence naturelle et simple, eussent à jamais conservé pour l'avenir! Mais il n'en est pas ainsi. En lisant ce discours, vous serez étonnés qu'une cause si belle, une conviction si pure, un devoir si saint, rempli par un magistrat homme de talent, n'aient pu le préserver de la déclamation et de la recherche; vous serez choqués d'une sorte d'afféterie répandue même sur les considérations les plus graves de justice et de morale.

Sans doute, il y a, dans l'ouvrage de Servan, des choses ingénieuses, élégamment exprimées; mais rien ne touche profondément l'âme, rien ne s'élève à ce langage fort, animé, qui n'emploie les paroles que pour le besoin de la pensée.

Par respect pour le noble motif qui inspirait le magistrat, j'hésite à chicaner ses phrases trop artificielles, ses antithèses, ses généralités vagues ou pompeuses. Mais je dirai que dans un autre sujet, dans une autre cause moins sévère à la vérité, il a oublié le langage du magistrat jusqu'à mêler aux raisonnements judiciaires un morceau à demi élégiaque sur l'amour. « Passion inconcevable, dit « l'orateur, où c'est la faiblesse qui refuse, et les « yeux inflexibles qui pleurent, etc., etc. »

Faudra-t-il donc, Messieurs, pour trouver une vive éloquence, appliquée au barreau, une discussion rapide, naturelle, piquante, une œuvre durable, un *mémoire* enfin qui survive au *proces*, chercher, non dans les recueils des orateurs de l'ancienne magistrature, mais nous adresser à un auteur de drames et de comédies? J'en ai peur, je l'avoue; et cette nécessité ne tient pas seulement au rare talent d'un homme. Mais, dans l'intervalle, la situation publique de la France s'était agrandie; cette intime alliance des garanties judiciaires et des libertés politiques va se marquer pour nous dans un procès, dont le début est grotesque, et l'influence grande et sérieuse. Ici, d'ailleurs, nous allons trouver tous les contrastes à la fois, les noms les plus disparates, les talents les plus divers, engagés dans une même lutte, Malesherbes et Beaumarchais.

Ces persécutions, qu'avait éprouvées La Chalotais en expiation de sa victoire sur les Jésuites, n'étaient qu'un prélude au coup d'état qui faillit enlever à la France les derniers défenseurs de son droit public. On peut le remarquer : c'est presque toujours à la veille des crises qui poussent les esprits en avant, que l'effort, pour les faire reculer,

est tenté avec le plus de hardiesse. C'était à vingt ans de l'époque où l'on devait réclamer les états-généraux, qu'un magistrat ambitieux, médiocre, servile, le chancelier Maupeou, pour ajouter son nom à toutes les épithètes, avait imaginé de briser les parlements. C'est à ce moment qu'il détruisait ces grands corps, qui avaient donné des martyrs de la royauté sous la Ligue; qui, réduits à l'inaction politique sous Louis XIV, avaient été toujours intègres et respectés; qui plus tard avaient traversé, sans tache, les saturnales de la régence; qui, enfin, par leurs préjugés, et plus encore par leurs vertus, par leurs traditions domestiques, par la gravité de leurs mœurs, se trouvaient engagés dans une sorte de résistance immuable contre le torrent des innovations. L'aveuglement était tel que les mêmes hommes qui redoutaient la moqueuse vivacité de Voltaire, voulaient abattre, faire disparaître la seule autorité que Voltaire redoutait quelque peu en France.

Le parlement de Paris avait opposé ses remontrances, consacrées par d'anciens usages, à l'entérinement de taxes nouvelles. Menacé par des ordres du roi, et empruntant une forme de résistance qui rappelait les *interdits* du moyen âge, il avait cessé spontanément ses fonctions et suspendu la justice. La cour répondit par un coup d'état. Dans une nuit, les membres du parlement furent enlevés de leurs maisons par des mousquetaires et dispersés en exil.

Ensuite on établit un parlement nouveau, composé de conseillers arbitrairement choisis.

Ainsi, le droit ancien des parlements, cette inamovibilité acquise pour eux par la propriété, cette salutaire vénalité des charges qui remplaçait l'élection, tout est détruit en un moment. Voltaire applaudit. Il craignait, parfois, pour la licence de ses écrits, l'austérité janséniste du parlement. Mais fallait-il à cause de cela célébrer l'œuvre arbitraire d'un ministre despote et d'une courtisane? n'achevons pas.

Voilà donc le parlement disgracié, remplacé par un corps sans titre, sans droits, arbitrairement établi; voilà la propriété, appui de la magistrature, indignement violée; voilà les lettres de cachet qui exilent quarante magistrats respectables. Voltaire l'approuve; mais cette fois la France n'est pas de son avis; vous le verrez bientôt. Ces crises politiques allaient rendre à l'éloquence la place qui lui appartient si rarement dans l'ordre paisible d'une monarchie absolue. Le parlement de Paris était frappé; la cour des aides subsistait encore; et là, dans une fonction éminente, se trouvait un des plus grands hommes de bien qui aient honoré la France, Malesherbes. Il réclama, il porta devant le trône des plaintes fermes et respectueuses. C'était, depuis la grande usurpation de Louis XIV sur les anciennes libertés nationales, le premier renouvellement de cette éloquence austère des Talon et des Molé.

Je sais bien que ces discours ont été reprochés à M. de Malesherbes, et qu'aux yeux de certains hommes son sang même n'a pas absous sa mémoire. Je sais qu'on a même dit qu'il s'était repenti d'avoir été si sincère, et qu'au lieu de trouver deux belles actions dans sa vie, on s'est servi de la seconde pour prétendre qu'il avait rétracté la première. Mais, quand j'étudie la révolution d'Angleterre, quand je vois ce généreux Falkland, d'abord dans la chambre des communes, intrépide soutien des privilèges populaires, luttant avec force contre le pouvoir absolu, puis, au jour de la guerre, lorsque le glaive est tiré, se jetant tout à coup dans le camp du monarque, mais dès lors découragé de la vie, et n'ayant un mouvement de joie que le jour de la bataille où il se fit tuer, quand je vois ce Falkland, je m'explique, à toutes les époques des grands troubles civils, ces âmes nobles et pures qui ont d'abord embrassé la cause d'une liberté généreuse, l'ont suivie longtemps, et qui, en l'aimant et la regrettant toujours, meurent pour un autre devoir.

Bien que l'on ne retrouve pas dans ces belles et patriotiques remontrances de Malesherbes la force du génie antique, il y règne une élévation morale qu'on ne peut assez admirer. Écoutez ce noble langage :

Les cours sont aujourd'hui les seuls protecteurs des faibles et des malheureux. Il n'existe plus depuis longtemps d'états-généraux, et dans la plus grande partie du royaume, point d'états-provinciaux; tous les corps, excepté les cours, sont réduits à une obéissance muette et passive : aucun particulier dans les provinces n'oserait s'exposer à la vengeance d'un commandant, d'un commissaire du conseil, et encore moins à celle d'un ministre de Votre Majesté, etc.

On dit que Votre Majesté choisira un nombre d'officiers suffisant et capable de composer votre parlement. Nous osons vous attester, Sire, au nom de tous ceux qui ont déjà rempli des charges de magistrature, de tous ceux qui se sont distingués dans le barreau, de tous ceux, en un mot, qui pourraient inspirer de la confiance pour le nouveau tribunal, qu'on ne trouvera pour le remplir que des sujets qui, en acceptant cette commission, signeront leur déshonneur : les uns qui, par ambition, voudront bien affronter la haine publique; les autres qui se dévoueront avec regret, mais qui y seront forcés par l'indigence; les uns par conséquent déjà corrompus, les autres qui ne tarderont pas à l'être.

Et ne croyez pas, Sire, que ceux qui entreront dans cette magistrature de nouvelle création puissent mettre leur honneur à couvert, en alléguant qu'ils y ont été forcés.

Tout le monde sait aujourd'hui que de pareils ordres ne se donnent qu'à ceux qui les ont mendiés secrètement.

Veuillez, Sire, interroger la nation elle-même, puisqu'il n'y a plus qu'elle qui puisse être écoutée de Votre Majesté.

Le témoignage incorruptible de ses représentants vous fera connaître au moins, s'il est vrai, comme ses ministres ne cessent de le publier, que la magistrature seule prend in-

térêt à la violation des lois, ou si la cause que nous défendons aujourd'hui est celle de tout ce peuple, par qui vous régnez, et pour qui vous régnez...

Le dirai-je cependant, Messieurs, ces paroles inspirées par un sentiment calme de devoir et de vérité, n'auraient pas suffi ; cette éloquence simple ne répondait pas assez à la spirituelle malignité du public français. Si le parlement Maupeou n'avait été attaqué que par la gravité consciencieuse de Malesherbes, s'il n'avait eu contre lui que la vertu, peut-être fût-il resté debout plus longtemps. Mais la fatalité ou plutôt la justice lui réservait d'être atteint par ces flèches du ridicule qui avaient renversé tant de choses dans le dix-huitième siècle. C'est ici que nous voyons l'alliance la plus intime, la plus puissante de la littérature et de la politique, de l'esprit et des affaires. En même temps se présente un homme d'une activité, d'une opiniâtreté, d'une gaieté sans égale, amusant et infatigable plaideur, doué du talent de rendre l'arbitraire, non-seulement odieux, mais moquable, et de mettre le ridicule du parti des gens de bien. Ainsi se trouvent soulevés contre la nouvelle magistrature, non-seulement les hommes graves des anciens parlements, mais toute cette foule immense et frivole qui faisait un public puissant au dix-huitième siècle.

Le parlement Maupeou s'était assis sur les fleurs de lys, par lettres de cachet, pour ainsi dire ; l'ancienne constitution du royaume semblait détruite ; ce qu'elle avait de plus imposant, ce sacerdoce de la justice, transmis depuis tant de siècles, était renversé. Mais voilà que Beaumarchais, qui jusque là s'était occupé d'horlogerie, de littérature et d'affaires, qui avait inventé un nouveau ressort de montre, donné des leçons de musique aux princesses, et composé deux drames assez médiocres, voilà que Beaumarchais se trouve engagé dans un procès contre l'héritier du fournisseur Paris-Duverney. Il va solliciter ses juges, les conseillers du nouveau parlement ; il fait de nombreuses visites au conseiller-rapporteur, et donne pour avoir une audience cent louis, puis quinze louis. Ces quinze louis deviennent le sujet d'un immense scandale ; ces quinze louis, exploités, commentés par l'imagination féconde de Beaumarchais, sont l'origine d'un grand changement, renversent cette magistrature bâtarde élevée sur les ruines des anciens parlements, et commencent une réforme qui ne devait pas s'arrêter à la magistrature.

Sans doute, Messieurs, la mode, la malignité, le scandale, tous ces éléments d'un succès ne suffisent pas pour expliquer le triomphe de Beaumarchais ; il faut encore faire une grande part au talent, à la vivacité, à l'éloquence.

Aussi, en vérité, je devrais lire, au lieu de raisonner ; mais d'autre part, ces mémoires si spirituels et si forts, blessent en bien des choses. Peut-on avoir raison avec tant de bouffonnerie ? Peut-on avoir une fierté si bien placée, et manquer si souvent de justice et de dignité ? Peut-on défendre à ce point la cause de l'opinion générale, et cependant employer quelquefois des insinuations odieuses, des révélations que l'honnêteté défend ? Il faut donc regarder ce livre singulier comme un mélange du mémoire judiciaire, du pamphlet, de la comédie, de la satire, du roman ; il faut y voir, comme dans l'auteur même, une réunion de tous les contrastes, quelque chose de rare et d'équivoque, un talent admirable, mais plus digne de vogue que d'estime, une verve de plaisanterie qui nous entraîne, mais qui révolte quelquefois en nous un sentiment de décence et de vérité.

Que pensait Voltaire de ces mémoires ? Lui qui, par vengeance ou par prudence, avait paru si content de la création du parlement Maupeou, que disait-il de la flagellation impitoyable infligée à toute cette magistrature ? Ce qu'il en a dit, Messieurs ? il a presque été jaloux de l'auteur, éloge qui confond ; il a écrit ces paroles : « Ces mémoires sont bien prodigieusement spirituels ; je crois cependant qu'il faut encore plus d'esprit pour faire *Zaïre* et *Mérope*. » Le voyez-vous, dans la terreur que lui inspiraient l'esprit et la vogue immense de Beaumarchais ? il s'est réfugié, il s'est enfui jusqu'à *Mérope* et jusqu'à *Zaïre*. Écoutons encore Voltaire :

J'ai lu tous les mémoires de Beaumarchais, et je ne me suis jamais tant amusé.

Ces mémoires sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéressant, de plus humiliant pour ses adversaires. Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme arlequin sauvage renversait une escouade du *guet*.

Et ailleurs :

J'ai pourtant eu le quatrième mémoire de Beaumarchais ; j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression ; il n'y a point de comédie plus plaisante, point d'histoire mieux contée, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie.

Et c'est Voltaire qui parle ainsi !

En effet, Messieurs, ce singulier talent de l'éloquence judiciaire, tel que les anciens l'ont vanté, l'ont pratiqué, ce talent, plus puissant que moral, analysé, par Cicéron, avec tant de plaisir et d'orgueil, cet art d'envenimer les choses les plus innocentes, d'entremêler de petites calomnies, un récit naïf, de médire avec grâce, d'insulter avec candeur, d'être ironique, mordant, impitoyable ; d'enfoncer, dans la blessure, la pointe du sarcasme ; puis de se montrer grave, consciencieux, réservé, et bientôt après de soulever une foule de mauvaises passions, au profit de sa bonne cause, d'intéresser l'amour-propre, d'amuser la malignité, de flatter

l'envie, d'exciter la crainte, de rendre le juge suspect à l'auditoire, et l'auditoire redoutable au juge; cet art d'humilier et de séduire, de menacer et de prier; cet art, surtout, de faire rire de ses adversaires, au point qu'il soit impossible de croire que des gens, si ridicules, aient jamais raison; enfin, tout cet arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective; voilà ce qui compose, en partie, les mémoires de Beaumarchais! (Applaudissements.)

Ce n'est pas tout: les sentiments élevés, les inspirations de l'intérêt public, ne manquent pas non plus. Beaumarchais, souvent bouffon comme son *Figaro*, est quelquefois noble, passionné, indigné comme le plus sérieux des hommes de bien; il est même pathétique, tantôt par l'attendrissement, tantôt par l'énergie. Rien n'avait été épargné contre lui. On l'avait accusé d'intrigue et de friponnerie. Marié deux fois, on l'avait accusé d'avoir empoisonné ses deux femmes. Mais tant d'affreuses calomnies sont autant de coups d'éperon qui l'excitent et le poussent en avant. On reconnaît en lui le vrai caractère de l'orateur, que l'interruption anime, que l'insulte enhardit, que le péril encourage, et dont la voix devient plus forte, plus il est assailli. Pourquoi n'écrit-il que des mémoires! Pourquoi est-il sur la sellette, courant risque d'être blâmé, et même marqué de la main du bourreau, selon la jurisprudence barbare du temps? Mettez-le sur un autre théâtre; jetez-le dans le parlement d'Angleterre, sur les bancs de l'opposition. Il n'est pas plus bouffon que Shéridan; il n'est pas moins spirituel. Ce discours de Shéridan sur la guerre de 1792, ces moqueries si amères contre la grande *autocrate* de Russie, cette familiarité si piquante, ces répliques si vives, Beaumarchais les aurait eues: je ne sais même s'il aurait eu besoin, comme Shéridan, d'écrire ses bons mots sur un calepin, et de s'en servir d'abord dans une comédie, puis dans un discours au parlement; il est varié, fécond. N'ayant pour se soutenir que ces misérables quinze louis, que cette pauvre querelle et un certain nombre d'adversaires étourdis qui viennent se jeter à la traverse, il a rempli deux volumes. Donnez-lui mieux à combattre; il eût égalé ou surpassé Shéridan.

Maintenant, Messieurs, j'éprouve quelque embarras pour justifier cette admiration, où rien n'est exagéré cependant. C'est la perfection même de ces pamphlets judiciaires, qui permet peu d'en détacher quelques traits. Tout est lié, tout est calculé pour le plus grand effet de ridicule et de gaieté; souvent c'est une forme singulière, qui vaut surtout par la place où elle se trouve. Vous souvenez-vous d'un excellent sarcasme de Swift? Il s'agissait de tourner en ridicule milord Marlborough, ce grand général devenu premier ministre. Marlborough avait le tort d'être fort intéressé, et plus avide encore d'argent que de gloire. Swift imagine à ce sujet de placer dans un petit écrit sur le ministère une addition à deux colonnes. D'une part, on voit tout ce qu'a coûté Marlborough: pension annuelle de quatre mille livres sterling; gratification extraordinaire de trente mille livres sterling; plus, cinquante mille livres sterling pour la construction du magnifique château qui doit immortaliser la victoire de Blenhiem; plus, sommes diverses vaguement indiquées, gratifications que Marlborough s'est données lui-même, et qui par cela même ont quelque chose d'illimité. En regard, sur l'autre colonne, on voit ce que coûtait la gloire d'un triomphateur romain: quatre dragmes pour une couronne de lauriers; cent livres sterling pour un char de triomphe; dix livres sterling pour un bœuf, etc., etc. Beaumarchais a quelques-unes de ces recettes de moquerie; cela ne se définit pas : il faut voir sur le papier le compte de ses visites inutiles chez son juge; puis, de sa visite utile : un parlement tout entier ne peut pas tenir contre cela. (On rit.)

Ajoutez un mouvement qui prévient la monotonie du ridicule, ses adversaires changés pour lui en personnages de comédie, dont il dispose, les formalités de la justice, les interrogatoires, les recollements tournés en scène et en incidents dramatiques. Le contraste de cette moqueuse et implacable publicité avec le mystère dont s'enveloppait encore la procédure, ces secrets du greffe mis au grand jour, la femme du grave magistrat balbutiant quelques mots de chicane que son mari a eu la maladresse de lui apprendre, les dits et les contredits, les écritures, le greffier : tout cela commenté par Beaumarchais; quelle source de ridicule! mais cela est trop plaisant pour être lu.

Prenons plutôt Beaumarchais dans le sérieux, ou plutôt dans le mélange du sérieux et du plaisant. C'est le passage où, se montrant exposé à toutes les disgrâces du sort, il remercie le ciel de lui avoir donné les ennemis qu'il a.

Dès lors je suis comme Sosie; ce n'est plus le moi souffrant et malheureux qui prend la plume; c'est un autre moi courageux, ardent à réparer les pertes que la méchanceté m'a causées dans l'opinion de mes concitoyens, qui brûle d'intéresser les âmes sensibles, en peignant à grands traits l'iniquité de mes ennemis, qui s'efforce d'exciter la curiosité des indifférents, en égayant un sujet aride. J'aspire à m'envelopper de la bienveillance publique, à en opposer la protection tutélaire à la haine de ceux qui me persécutent, etc., etc.

Maintenant, Messieurs, j'ai dit que ce même homme était capable d'une gravité soutenue; en voici la preuve et l'occasion :

Le jour où il fut condamné (car rien ne lui manqua pour le succès), en descendant l'escalier du

palais, il se trouva sur le passage d'un magistrat respectable, mais d'un caractère trop vif. Ce magistrat, blessé de sa présence, on ne sait par quel motif, ordonne aux huissiers de le faire retirer. Beaumarchais proteste, porte plainte, se fait accusateur au moment où il est condamné.

Tel fut l'avantage de cette situation nouvelle que, prenant le langage d'un offensé, il s'éleva jusqu'à la dignité la plus ferme et la plus soutenue. Cet épisode de son procès, où, plaideur blâmé, il remonte au niveau du magistrat, et se place même au-dessus en oubliant son injure, est un chef-d'œuvre de talent.

J'étais confondu dans la foule et sur les derniers rangs, etc., etc.

Quelle réflexion dernière se présente, Messieurs, en relisant ces singuliers mémoires de Beaumarchais? Quelle idée font naître les incidents de ce procès soutenu par un homme, contre une magistrature sans autorité dans la nation? C'est que, sous les formes railleuses, bouffonnes d'un débat privé, paraissait déjà tout le sérieux des passions politiques. Cette France si longtemps satisfaite d'être amusée par l'esprit, n'a plus d'autre passion que l'activité des affaires et du changement.

Elle accepte Beaumarchais pour défenseur, pour vengeur des droits publics. Elle le soutient dans toutes ses plaidoieries épisodiques, qu'il sait habilement lier à des intérêts de liberté. Ses mémoires ne plaisent pas seulement par l'agrément infini du sarcasme, mais par la hardiesse utile des principes nouveaux qu'ils proclament; ils font encore plus révolution que scandale. Ils répondent à ce désir de justice et d'égalité devant les lois qui se fortifiait chaque jour. Que reste-t-il à attendre dès lors? C'est que l'éloquence politique s'élève et se développe sous sa forme véritable, dans un pays qui la demandait sous toutes les formes. Mais cette éloquence, nous allons d'abord en chercher l'origine et l'exemple au dehors; et nous ne reviendrons en France qu'après avoir, quelque temps, parcouru l'Angleterre.

DIXIÈME LEÇON.

Considérations générales sur l'éloquence politique. — Caractère particulier de l'éloquence politique chez les modernes, et surtout en France. — En quoi elle diffère de la tribune antique. — La Grèce. — Rome. — Puissance de l'improvisation. — Exemple rapporté par Cicéron. — Vie périlleuse des orateurs. — Admirable peinture qu'en fait Cicéron. — Cet état presque habituel de la république romaine se retrouve dans nos troubles civils. — Une séance du sénat romain. — Caractère politique de l'éloquence chrétienne dans les premiers siècles. — Résumé.

Messieurs,

On m'a quelquefois reproché de faire une histoire plutôt qu'un cours, de raconter, au lieu d'instruire. Je n'espère pas me corriger tout à fait de ce défaut. Aujourd'hui même que notre séance doit offrir, par le sujet, plus d'ensemble et de régularité, je ne promets pas de devenir dogmatique. Et d'abord, Messieurs, je ne conçois guère l'étude des lettres autrement que par une suite d'épreuves, d'expériences sur toutes les créations de la pensée. Je ne crois pas que les formes du génie puissent être prévues, calculées, enfermées dans un certain nombre de règles et de préceptes. Prêt à vous entretenir de l'éloquence de la tribune, de cette éloquence vraiment oratoire, comme disaient les anciens, *magna illa et oratoria eloquentia*, les principes de l'art m'échappent, les catégories me semblent incomplètes. Il y a dans tous les arts de l'esprit, et en particulier dans l'éloquence, quelque chose de trop puissant et de trop libre, pour s'assujettir aux systèmes des rhéteurs.

De même que, suivant la haute remarque de Buffon, pour bien connaître la nature, il ne suffit pas d'apprendre les classifications des sciences, et qu'il faut la contempler elle-même, dans son incalculable richesse et sa perpétuelle activité; ainsi, pour concevoir le génie de l'éloquence dans toute son étendue, il n'y a pas de division, fût-elle inventée par Aristote, il n'y a pas de préceptes, fussent-ils donnés par Cicéron, qui suffisent. Il faut éprouver, au moins par l'imagination, la force de tous les sentiments humains, comparer les siècles divers et leurs inspirations dominantes, étudier tous les efforts et tous les hasards du talent: et puis, quand vous aurez fait ce cours de rhétorique universelle, toute émotion profonde que vous ressentirez dans la vie, toute passion vive qui remuera votre âme, vous apprendra bien au-delà de ces premières leçons d'éloquence.

Messieurs, nous avons presque épuisé l'examen de la littérature française au dix-huitième siècle. Nous sommes arrivés à cette époque, où l'esprit ne peut plus se prendre qu'à l'ordre social. Tout ce qui avait occupé la spéculation et le raisonnement oisif est expliqué, analysé. Ces premiers aliments offerts à l'activité de la pensée, sont dévorés. On est parvenu au pied de l'édifice qu'il s'agit d'abattre et de reconstruire; et le dernier ouvrage que le talent se propose alors, c'est une révolution sociale. C'est ainsi que va s'élever la tribune politique.

Mais en France, à la fin du dix-huitième siècle, quel caractère aura cette tribune nouvelle? Ressemblera-t-elle à celle des Anglais, régulière et presque formaliste, au milieu même d'une guerre civile, s'appuyant sur les traditions et les anciens souvenirs, alors qu'elle innove dans la souverai-

neté même? Rappellera-t-elle cette tribune polonaise, élevée par moment au milieu des agitations d'une anarchie guerrière? Enfin aura-t-elle quelque ressemblance avec cette tribune de l'antiquité si fortement liée à tout l'état social, aux mœurs, au climat, à la vie de ces hommes qui, sous le nom des Grecs et des Romains, fatiguent sans cesse l'univers de leur souvenir? Non, Messieurs, elle aura nécessairement un autre caractère, un caractère singulier, nouveau, qui tient à son origine littéraire et philosophique. On y reconnaîtra le développement d'un peuple qui, après avoir employé les sciences et les talents à l'amusement, à l'intérêt de la vie sociale, à l'affranchissement des esprits, veut les faire servir au renouvellement de la société elle-même. Elle aura donc quelque chose de plus hardi, de plus systématique, de plus général que toutes les autres éloquences politiques qui ont éclairé ou troublé tout le monde.

Mais avant d'essayer ce difficile examen, ne faut-il pas jeter quelques regards en arrière et autour de nous? Au milieu de toutes les variétés nationales, ne faut-il pas d'abord nous rendre compte du caractère essentiel attaché à l'éloquence de la tribune? L'éloquence politique (le mot le dit assez) n'appartient qu'aux États libres. Son théâtre est une assemblée populaire; sa plus grande puissance, la parole soudaine excitée par la chaleur du débat.

Dans quels lieux du monde ces deux conditions de l'éloquence s'étaient-elles rencontrées davantage? Ici l'antiquité nous répond : elle nous obsède, nous accable du nombre et de l'éclat de ses exemples; mais nous n'irons pas les reprendre en détail, et faire un épisode qui soit un ouvrage.

Nous n'essaierons pas non plus d'analyser cette rhétorique d'Aristote, travail d'un esprit si fort, mais œuvre de philosophie, plutôt que leçon d'éloquence, composée pour la Grèce, lorsqu'elle n'était plus libre. Nous chercherons seulement à recueillir, dans l'éloquence de l'antiquité, quelques caractères généraux de l'esprit humain, qui doivent se reproduire, toutes les fois qu'il y aura la liberté pour inspiration et la parole soudaine pour instrument. Où pourrait-on chercher ailleurs que dans la Grèce la première forme, le plus heureux développement de cette éloquence? Elle y était le gouvernement et le spectacle des peuples, tout à la fois. Ici, la multitude des faits, des souvenirs embarrasse la pensée et permet à peine de saisir quelques traits distincts ou dominants. Toutefois, ce qui nous frappe d'abord, c'est ce caractère de logique et d'imagination qui appartenait à l'éloquence politique des Grecs. En même temps que, chez eux, la philosophie entrait dans l'éloquence, elle protestait contre elle. La réforme tentée par les philosophes était ennemie de la domination exercée par les orateurs. Ce premier trait ne vous semble-t-il pas marquer une différence entre l'éloquence politique des anciens et celle qui naquit, en France, du développement des idées générales et de l'esprit d'indépendance philosophique? Dans l'antiquité grecque, la philosophie considérait l'éloquence comme une force injuste et passionnée, qui trompait les hommes en flattant leurs préjugés, et les tyrannisait au milieu d'un État libre. Au contraire, dans nos États modernes, et surtout en France, ce sont les idées philosophiques, dans leur hardiesse, qui ont enhardi la parole; ce sont toutes les doctrines dont les philosophes modernes avaient, pendant un demi-siècle, rempli leurs ouvrages qui, tout à coup, assaillirent la tribune et se proclamèrent elles-mêmes à haute voix.

Mais, une plus grande différence, c'était celle des climats, des imaginations, des mœurs. Bien que l'esprit des Grecs fût singulièrement dialecticien et subtil, la condition de l'éloquence, pour eux, c'était la pureté, l'élégance, l'harmonie du langage. Rien n'était plus sévère, plus délicat sur le goût que cet auditoire démocratique d'Athènes. Cicéron le remarque : devant le peuple athénien, un orateur n'eût osé se servir d'un terme dur ou inusité : *Eorum religioni cùm serviret orator, nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat.* Le plus grand et le plus austère des orateurs athéniens, dans une cause qui intéresse le salut commun, est obligé de s'excuser d'avoir manqué à l'élégance attique, et de rappeler aux Athéniens que le sort de la Grèce ne dépend pas d'un geste oratoire.

Cependant, Messieurs, cette perfection de langage qui semblait imposée aux orateurs de l'antiquité grecque, comment l'accorder avec cette condition de soudaineté si puissante dans le débat politique? Périclès, selon Plutarque, n'allait jamais à la place publique sans avoir demandé aux dieux la grâce de ne rien dire d'imprudent, rien qui ne fût nécessaire, rien qui ne fût convenable. Cette prière était toute une préparation oratoire. Phocion, silencieux, au pied de la tribune, cherchait, avant d'y monter, comment il exprimerait en moins de mots ce qu'il avait à dire. La préméditation seule en effet peut donner la concision du langage. Qui doute cependant, Messieurs, malgré ces exemples, que dans le mouvement d'une assemblée populaire, la parole des orateurs d'Athènes ne fût souvent subite, improvisée? Pour persuader les autres, il faut penser avec eux, en même temps qu'eux. Vous lisez dans les rhétoriques d'excellents préceptes sur l'action, sur la perfection du geste,

la force et la vérité du débit. Rien de mieux; tous ces conseils vous apprennent à simuler, à grand'peine, ce que vous feriez naturellement, si vos paroles étaient l'expression soudaine de vos sentiments et de votre âme. Il peut y avoir beaucoup d'art, mais il n'y a plus de vérité lorsqu'on récite au lieu de sentir. On n'est plus orateur; on est acteur. La perfection même du débit, s'il n'est pas l'accent involontaire de l'âme, deviendrait un défaut, en trahissant l'artifice.

Je sais que les rhéteurs anciens ont compté la mémoire parmi les qualités essentielles à l'orateur. Mais cette mémoire n'était pas celle des phrases et des mots; c'était une vive sensibilité qui retient toutes les impressions qu'elle a reçues, retrouve subitement toutes les idées qui l'ont frappée, et se ranime, plutôt qu'elle ne se ressouvient. C'était une attention vaste et sûre qui parcourt rapidement toutes les parties d'une cause, d'un sujet, et n'oublie rien, par la force même du raisonnement et la nécessité de la méthode. En lisant les discours de Démosthènes, même les plus travaillés, ces discours où Longin ne voyait pas une phrase, pas une expression que l'on pût changer ou déplacer, sans détruire la justesse et l'énergie du langage, vous remarquerez cependant des choses soudaines, imprévues pour l'orateur, des expressions qui ont dû lui être données par l'accident du combat. Dans son plaidoyer contre Eschine, il répond à des objections qu'il vient d'entendre. S'il refuse l'ordre de discussion que veut lui imposer son adversaire, s'il développe sa défense comme il l'avait préméditée, il y entremêle cependant des répliques soudaines. Il en cherche l'occasion, il interpelle Eschine; il attend, il défie sa réponse, et triomphe de son silence qu'il ne pouvait prévoir.

Parmi les écrits de Démosthènes, on a conservé des fragments assez courts qui devaient trouver place dans des discours presque entièrement improvisés. Il y a, par exemple, tout un recueil d'exordes. Cette précaution était devenue précepte pour Cicéron. Vous vous souvenez que ce grand maître de tous les secrets de la parole dit quelque part, que l'orateur doit être assuré du commencement de son discours, qu'ensuite, animé par la parole même, il achèvera sous l'inspiration du moment. Cicéron, par une belle similitude, rappelle que les rameurs font voguer d'abord une barque à force de bras, puis s'arrêtent, tenant les rames suspendues; mais le mouvement une fois donné pousse la barque en avant. C'est ainsi que le discours soudain, que la parole pressée par l'impulsion première du discours écrit, conserve le même élan et la même vigueur.

Si de la Grèce, entrevue rapidement, nous passons à Rome, nous y retrouvons les mêmes caractères de l'éloquence politique, l'audace et la soudaineté, avec des intérêts plus grands. L'éloquence grecque était presque renfermée dans Athènes; elle agissait sur des hommes libres, en qui la liberté avait développé tous les dons de l'intelligence; mais elle n'avait pas ce vaste théâtre, cette puissance d'action que la parole trouva dans Rome. C'est à Rome peut-être que nous devons chercher le plus haut degré de l'éloquence politique, considérée tout à la fois comme puissance et comme art. Là paraît tout entier cet empire que, dans la société antique, la parole exerçait sur les hommes assemblés. Nul doute que l'art moderne ne soit resté loin de ces exemples.

Vous souvenez-vous du passage où Rousseau, donnant la supériorité à la vie sauvage sur la vie sociale, allègue pour motif que, dans la vie sauvage, l'homme endurci, développé par l'exercice et le besoin, se porte tout entier partout, que ses membres plus agiles, sa vue plus perçante, tous ses organes plus subtils ou plus forts, sont comme autant d'armes attachées à lui-même, et toujours prêtes, tandis que l'homme social, l'homme civilisé, peut à peine, par mille secours étrangers, mille moyens artificiels, remplacer cette force primitive que le sauvage a seulement conservée? On pourrait, Messieurs, avec plus de justesse, appliquer ce contraste à l'orateur antique, mis en parallèle avec l'écrivain moderne. L'orateur antique, tel que Cicéron nous le montre, tel qu'il aime à le décrire, avait bien en soi cette force immédiate, complète, indépendante. C'était l'homme, en qui la voix, la pensée, l'âme étaient le mieux développées pour une action soudaine. Ce n'était pas dans un seul discours qu'il mettait son génie; il ne faisait pas une œuvre en quelque sorte distincte de lui-même; il se portait tout entier partout, opposant, comme une armure naturelle, sa force oratoire à tous les accidents de la vie sociale, aux inimitiés, aux périls. Dans nos temps modernes, il se rencontre parfois un homme qui fait un livre meilleur que lui, c'est-à-dire, qui, s'aidant de tous les moyens de la civilisation littéraire et de l'art industriel d'écrire, travaillant, imitant, raccommodant, compose un certain nombre de pages, qui renferment un certain nombre d'idées, tandis que lui-même, pris sur le fait, sommé de parler, ne montrerait pas le quart du talent qu'il a mis dans son ouvrage.

De même, Messieurs, en sens inverse, un orateur de Rome, un Galba, un Crassus étaient bien supérieurs à leurs écrits. Ils trouvaient, au moment, un génie qu'ils n'ont pas laissé sur le papier. Cicéron nous l'apprend. Leurs ouvrages, que nou

avons perdus, n'étaient plus eux-mêmes. Ils n'avaient rien d'exact, de poli, de complet. Mais, dans la chaleur du combat, lorsqu'il avait fallu montrer l'homme armé du don naturel et soudain de la parole, le guerrier de la tribune, alors ils avaient été puissants, grands, admirables; ils avaient accompli l'œuvre de l'orateur.

Où trouverons-nous, Messieurs, quelques souvenirs originaux de ces victoires de tribune, de cette action instantanée de la parole, dont lord Chatam, en Angleterre, et Mirabeau, parmi nous, ont ressuscité l'exemple? Ce n'est pas, je le crois, dans les discours même de Cicéron tels qu'ils nous ont été transmis. Ces discours portent évidemment la marque d'un art ingénieux et savant, qui les a corrigés, embellis. Cicéron l'a dit cent fois, et toute l'antiquité romaine le répète. Souvent ce grand orateur avait parlé d'après quelques notes fort courtes, rapidement jetées, et que Tiron l'affranchi publia dans la suite. Elles étaient, nous apprend Quintilien, fort simples, négligées, faites pour le besoin de l'orateur, bien différentes en cela des extraits, soigneusement travaillés, d'un autre orateur, Sulpicius. Mais les discours qui nous restent de Cicéron ne sont plus ces notes, premier jet de la pensée de l'orateur. On n'y trouve pas ces improvisations accidentelles qui faisaient sa force; il y a trop d'art, trop de symétrie, trop peu de mots répétés, une élégance trop achevée.

Ce n'est pas sans doute que le don naturel de l'élégance, fortifié par l'habitude, cet art infini d'une rhétorique longtemps apprise, ne puisse inspirer quelques phrases savantes et harmonieuses, même à l'improviste; mais un art trop habile se fait sentir dans les discours de Cicéron. Voyez même sa harangue contre Catilina. Je suis sûr que, dans la solitude de son cabinet, il a revu ces invectives soudaines, ces injures d'abord arrachées par la colère, et que, de sang-froid, il les a rendues plus amères et plus poignantes, s'il l'a pu.

Ainsi, pour trouver l'inspiration immédiate et primitive de l'éloquence romaine, il faut chercher, çà et là, quelques fragments conservés. Je citerai d'abord un exemple emprunté à l'orateur romain, le plus célèbre avant Cicéron, et le mieux loué par lui, Crassus. Il semble, à la vérité, que le talent de Crassus était surtout judiciaire; mais vous savez quelle était, chez les anciens, l'intime alliance de la tribune politique et du barreau.

Les passions, développées par la liberté, étaient à la fois si puissantes et si désordonnées, dans ces républiques orageuses, que la justice était à peine possible. Dans les préceptes donnés par les orateurs anciens, on suppose presque toujours le magistrat violent, partial, injuste, corrompu; n'importe: voilà l'homme que la parole doit enlever. Mille scènes tumultueuses se mêlaient sans cesse à la solennité de la justice. La forme de cette justice, le lieu où elle était rendue, le caractère des accusations si souvent politiques, la présence des partis opposés, la foule du peuple, tout excitait et élevait l'orateur. Le petit ou même le grand Châtelet, la salle des pas-perdus ne ressemblent pas à cet immense Forum, à cette place publique où l'on prononçait les décrets qui abolissaient les royautés d'Asie, où l'on donnait les dignités de Rome, où l'on proposait, où l'on abrogeait des lois, et qui servait aussi de théâtre aux grands débats judiciaires. Une des plus belles inspirations de la parole improvisée, celle que Cicéron nous a conservée, sous le nom de Crassus, vous ne pouvez pas la supposer ailleurs que dans le Forum.

Voyez d'ici ce Forum tel qu'il n'est plus, cette place immense, arène journalière du peuple-roi; à l'une des extrémités, sur de hautes estrades, sont réunis les juges en grand nombre; plus bas est l'accusé, citoyen considérable, Plancus; en face l'accusateur, un homme de la famille des Brutus, redouté par la violence de ses invectives et méprisé pour ses mœurs. Un peuple immense se presse. Brutus a porté la parole avec toute l'énergie de la haine. Le plus grand orateur de Rome, Crassus, a commencé la défense de l'accusé. Cependant ce vaste Forum, rempli par les spectateurs du combat judiciaire, est tout à coup traversé par une imposante cérémonie. Une femme du sang des Brutus, Junia venait de mourir. Son corps est conduit avec pompe vers le bûcher funèbre; une suite nombreuse de citoyens forme le cortége; on porte au-devant les images révérées de tous les aïeux de Junia, jusqu'au premier Brutus. Ce spectacle, cette solennité de la mort suspend un moment l'audience, cette audience en plein air, à la face de Rome et des dieux. Mais Crassus a saisi soudainement cette occasion pour accabler son adversaire. Avec un degré inexprimable de véhémence, lançant des regards terribles sur l'accusateur, se précipitant de tous ses gestes sur lui, d'une voix tonnante et rapide, il s'écrie:

Que fais-tu là, Brutus, tranquillement assis? que veux-tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton frère, à tous ces grands hommes dont tu vois passer les images, à tes ancêtres, à Lucius Brutus, qui délivra le peuple du joug des rois? De quel travail, de quelle gloire, de quelle vertu, te dira-t-elle occupé? Du soin d'augmenter ton héritage? cela serait peu digne de ta naissance; à la bonne heure, cependant: mais non; il ne te reste rien de ce patrimoine; tes vices l'ont dévoré. Dira-t-elle que tu t'appliques à la science des lois? ce serait une tradition paternelle; mais, en vendant la maison de ton père, tu n'as pas même sauvé, parmi les débris de ses meubles, le siége où il était assis pour entendre ses clients. Au métier des armes? tu n'as vu de ta vie un camp. A l'éloquence? mais tu n'en possèdes aucune. Tu as seulement prodigué tout ce que tu avais de force et de voix,

dans ce vil trafic d'accusations et de calomnies. Comment oses-tu voir le jour? envisager ce peuple, paraître au Forum, dans la ville, sous les yeux des citoyens? n'as-tu pas frissonné à la vue de cette femme morte, et des images de tes ancêtres? Ces glorieuses images, non-seulement tu ne les imites pas dans ta vie, mais tu n'as pas même une demeure à toi pour les recueillir.

Ce morceau est tout dans les mœurs antiques, tout plein d'allusions romaines ; et cependant il conserve pour nous une étonnante énergie.

Voilà l'improvisation ; et vous sentez bien, Messieurs, que plus cette vie de Rome était agitée, exposée aux attentats de la force, plus cette nécessité d'être armé sans cesse de sa parole et de son génie était imposée à l'orateur. Un homme qui aurait eu besoin de se retirer, pour méditer son discours, ou de retrouver ses tablettes, pour le lire, était un homme perdu, anéanti. Que l'on considère ces troubles civils qui rendirent la vie des Romains si affreuse et si dramatique pendant un demi-siècle, le développement de l'éloquence, dans ses formes les plus vives et les plus soudaines, paraîtra l'inévitable résultat des malheurs et des agitations de Rome. Là, comme ailleurs, c'était au prix de la souffrance qu'arrivait le génie.

Aussi, je ne m'étonne pas que, longtemps après, les écrivains, qui, sous l'empire, parlaient timidement de la république, aient caractérisé l'éloquence comme une espèce de brûle-maison, de désordre continuel : *Magna illa eloquentia, sicut ignis, materiâ alitur, et urendo carescit.*

Je ne m'étonne pas que, sous la paisible servitude imposée par Auguste, ils aient rappelé avec une espèce d'effroi ces agitations continuelles du Forum, ces nuits entières passées à la tribune, ces morts prématurées, ces hommes tués par la parole. Je ne m'en étonne pas; mais je préfère, à leur incomplet témoignage, la vive peinture que Cicéron a faite de cette vie qu'il avait éprouvée lui-même et à laquelle il se dévouait. C'est un magnifique épisode qu'il a jeté dans ses beaux dialogues *de oratore.*

Dans ces dialogues, vous le savez, il a choisi pour organes les plus célèbres orateurs de l'époque antérieure à la sienne, Crassus, Antoine, Sulpicius, Cotta, etc. Au commencement de son troisième livre, il rend hommage à la mémoire de ces hommes illustres, dont il retrace les morts prématurées.

Comme je me disposais, mon frère Quintus, à rapporter dans ce troisième livre le discours que nous avait tenu Crassus, après Antoine, un cruel souvenir a renouvelé l'ancienne tristesse de mon âme. Ce génie, digne de l'immortalité, cette douceur de mœurs, cette vertu qui brillait dans Crassus, tout fut détruit par une mort soudaine, dix jours après les entretiens que vous venez de lire. Crassus, de retour à Rome, le dernier jour des jeux, s'était vivement ému à la nouvelle d'une harangue prononcée devant le peuple, et où le consul Philippe avait dit, qu'il fallait un autre conseil à la tête de la république, et que, pour lui, il ne pouvait la gouverner avec un pareil sénat. Le matin des ides de septembre, Crassus et une foule de sénateurs se réunirent, sur une convocation de Drusus; ce tribun, après une plainte amère contre Philippe, demanda qu'il fût délibéré sur les outrages que Philippe avait proférés contre le sénat, dans l'assemblée du peuple. J'ai vu souvent les plus habiles s'accorder à dire que chaque fois que Crassus parlait avec quelque soin, il semblait n'avoir jamais mieux parlé. Mais cette fois on convint, d'un accord unanime, que si Crassus surpassait ordinairement tous les autres, dans ce jour, il s'était surpassé lui-même.

Il déplora l'infortune et l'abandon du sénat qui, dans ce consul, dont le devoir était celui d'un bon père, d'un fidèle tuteur, trouvait un vil brigand, et voyait piller par lui le patrimoine de sa gloire et de sa dignité. Il dit, qu'il ne fallait pas s'étonner si l'homme dont les conseils avaient bouleversé la république, voulait repousser, loin de la république, les conseils du sénat.

Crassus, par ces paroles, ayant allumé la colère de Philippe, homme impétueux, éloquent et terrible dans la défense, celui-ci ne put le souffrir; il s'emporte, et ordonnant de saisir les biens de Crassus, il crut l'effrayer par cette menace. C'est dans ce moment que Crassus fut inspiré d'une divine éloquence; et déclarant qu'il ne reconnaissait plus comme consul celui pour lequel il n'était pas lui-même sénateur, il s'écria : « Penses-tu, lorsque tu as frappé d'une « odieuse confiscation, l'autorité même du sénat tout en- « tier, quand tu l'as indignement brisée sous les yeux du « peuple, que tu pourras m'épouvanter par cette saisie de « mes biens? Ce n'est pas là qu'il faut porter tes coups. Si tu « veux enchaîner Crassus, c'est ma langue qu'il faut arra- « cher; et alors, même le souffle de mon âme repoussera ta « tyrannie. » Il parla longtemps, avec une grande force d'organe, de colère et de génie. Il développa, dans les termes les plus magnifiques et les plus forts, et fit admettre cette déclaration, que, dans l'intérêt du peuple romain, jamais ni la prudence, ni la fidélité du sénat n'avait manqué à la république. Il fut présent même, nous le voyons par les registres, à la rédaction du décret. Mais ce fut pour cet homme divin le chant du cygne; ce fut le dernier son de cette voix, que nous semblions espérer encore, lorsque nous venions dans le sénat, après sa mort, pour regarder la place où il s'était arrêté la dernière fois. On nous disait qu'il ressentit en parlant une douleur de côté, qui fut suivie d'une sueur abondante. Saisi par un frisson, il rentra chez lui tremblant de la fièvre ; et le septième jour il fut enlevé par un mal de poitrine. O trompeuses espérances des hommes! ô fragilité de la condition humaine ! ô vanité de nos efforts, qui se brisent au milieu même de la carrière, qui disparaissent dans la tempête, avant même d'avoir entrevu le port !

Tant que la vie de Crassus avait été occupée dans les travaux du Forum, il était distingué par les services qu'il rendait aux particuliers et par la supériorité de son génie, etc., etc.

L'année qui suivit son consulat, cette année qui, du consentement de tous, semblait lui ouvrir la route vers la plus haute autorité dans l'État, lui ravit tout à coup, par la mort, toutes les espérances et toutes les pensées de la vie. Ce fut sans doute une perte amère pour sa famille, pour la patrie, pour tous les gens de bien ; mais tels furent après lui les destins de la république, qu'il est permis de dire que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais accordé la mort. Crassus n'a point vu l'Italie en proie aux feux de la guerre civile ; il n'a point vu le deuil de sa fille, l'exil de son gendre, la fuite désastreuse de Marius, le carnage qui suivit son retour; enfin il n'a point vu dégrader par tous les genres de flétrissure cette république où il avait obtenu tant de gloire, lorsque elle-même était si florissante.

Mais puisque j'ai pensé aux coups capricieux de la fortune, mon discours n'a pas besoin de s'égarer au loin. Il me suffit, pour exemple, de ces hommes qui paraissent dans le dialogue que je vous rapporte. Bien que la mort de Crassus ait excité de justes regrets, qui ne la trouve heureuse, en se rappelant le sort de tous ceux qui eurent avec lui ce dernier entretien? Ne savons-nous pas que Catulus, ce citoyen si

éminent par tous les genres de mérite, qui ne demandait à son ancien collègue Marius que l'exil pour toute grâce, fut contraint de s'ôter lui-même la vie. La tête sanglante de Marc-Antoine, à qui tant de citoyens devaient leur salut, fut attachée à cette même tribune, où, pendant son consulat, il avait défendu la république avec tant de fermeté, et que, pendant sa censure, il avait parée des dépouilles de nos ennemis. Avec cette tête tomba celle de Caïus César, trahi par son hôte, et celle de son frère Lucius, en sorte que celui qui n'a pas été le témoin de ces horreurs semble avoir vécu et être mort avec la république. Crassus n'a point vu son proche parent Publius, citoyen du plus grand courage, mourir de sa propre main; la statue de Vesta, toute teinte du sang de son collègue le grand pontife Scœvola, ni l'affreuse destinée de ces deux jeunes gens qui s'étaient attachés à lui. Cotta, qu'il avait laissé florissant, peu de jours après, déchu de ses prétentions au tribunat par la cabale de ses ennemis, fut, quelques mois plus tard, chassé de Rome. Sulpicius, qui croissait pour la gloire de l'éloquence romaine, attaquant avec imprudence ceux qu'il avait le plus aimés, périt d'une mort sanglante; et sa témérité ne fut point punie sans un grand dommage pour la république.

Ainsi Crassus, la gloire de ta vie, l'à-propos de ta mort, me font penser que la faveur des Dieux a protégé ta naissance et tes derniers moments; car ton courage et ta fermeté d'âme t'auraient livré au glaive de la guerre civile; ou, si la fortune t'avait préservé d'une mort violente, elle t'aurait forcé d'être spectateur des funérailles de ta patrie. Et non-seulement la tyrannie des méchants, mais la victoire même des bons aurait affligé tes yeux de tout le sang romain qui la souillait.

Ne reconnaissez-vous pas ici, Messieurs, une triste analogie entre ces annales sanglantes de la tribune romaine et l'histoire de nos premiers orateurs politiques? Lorsque, au commencement de nos troubles civils, on voyait ces hommes éclatants d'esprit et d'espérance, se presser autour d'une tribune nouvelle et inconnue, aurait-on pensé que, quelques mois après pour les uns, quelques années après pour les autres, presque tous auraient disparu? Mirabeau, il est tombé comme Crassus, tué par la tribune; et ces jeunes gens faits pour la gloire, et qui n'ont pas eu le temps de la recueillir, ou qui l'on gâtée, Barnave, et d'autres, ils sont morts, comme le jeune Sulpicius, sous le glaive des proscripteurs. Le talent de la parole les désignait pour l'échafaud. Presque tous les hommes célèbres d'alors furent emportés, dévorés par la tempête civile.

Ainsi l'étude de l'éloquence, loin de nous ramener à la méditation des formes littéraires, comme l'ont voulu quelques rhéteurs, nous précipite, nous enfonce plus que nous ne voudrions dans tous les souvenirs de l'histoire politique et de la morale, qui en est l'âme et la vie.

Il faut maintenant, Messieurs, compléter par des exemples moins connus, cette idée, cette esquisse que j'ai voulu vous donner du caractère libre, énergique, soudain de l'éloquence politique dans l'antiquité. Le dernier exemple que je choisirai, est emprunté à Cicéron, précisément parce qu'il vous fera voir Cicéron sous un autre aspect que celui qui vous est le plus familier. Vous assisterez par cette lecture à une scène intérieure du sénat. Vous verrez comment une éloquence qui n'a rien de pompeux ni de préparé, arrivait soudainement à l'orateur dans les débats du sénat. En songeant que de telles épreuves étaient journalières, vous aurez peine à concevoir la vie laborieuse, dévorante que quelques-uns de ces hommes ont soutenue si longtemps. Quel plus grand phénomène moral que Cicéron! Cette activité perpétuelle, ces crises d'inquiétude, d'ambition et de douleur, et ces continuelles études; cet homme qui, sans cesse, menacé dans son salut, dans sa gloire, en butte aux plus mortelles inimitiés, ne peut se sauver un moment dans sa maison de campagne, qu'aussitôt tous les souvenirs de la Grèce, la philosophie, la poésie, les sciences naturelles, les arts, ne le préoccupent tout entier; puis, qui rentre dans Rome pour y trouver la guerre au Forum, la guerre au sénat!

Mais laissons ce panégyrique inutile, et venons à l'exemple que je vous ai promis. Il montre bien cette convulsion perpétuelle de l'état romain si contraire à l'ordre, au bonheur, si favorable au talent.

Clodius, ancien ami de Cicéron, a été accusé, comme vous le savez, d'avoir profané les mystères de la bonne Déesse, dans la maison de César. Traduit devant les centumvirs, il a gagné ou effrayé le plus grand nombre de ses juges; le tribunal avait fait venir une garde nombreuse, pour se mettre à l'abri des satellites de Clodius. Malgré cette précaution, Clodius est absous. « Apparemment, dit « alors le grave Catulus, les juges n'avaient demandé des gardes que pour mettre à l'abri l'ar- « gent qu'ils ont reçu de Clodius : » voilà la vie romaine de ces temps. Cependant, de la place publique, Clodius s'est rendu à l'assemblée du sénat avec toute l'effronterie de son absolution récente; Cicéron, indigné, prend la parole; entendez-le dans une lettre familière raconter cette journée :

J'ai accablé Clodius en face dans le sénat, d'abord par un discours suivi et plein de véhémence; puis dans une altercation dont je ne vous donnerai que quelques traits; car le reste ne peut avoir de force et de grâce, n'étant plus animé par cette chaleur de la discussion, ou comme vous dites, vous autres Grecs, du combat. Aux ides de mai, nous étions assemblés au sénat. Invité à dire mon avis, je parlai de la république en général, et j'amenai divinement la parole sur Clodius. « Il ne fallait pas que, pour une blessure, le sénat se laissât vaincre et perdît courage. Le coup était de telle nature, que l'on ne devait ni se le dissimuler, ni s'en effrayer. Nous paraîtrions lâches d'en avoir peur, et stupides de ne pas nous en apercevoir. Lentulus avait été absous deux fois; Catilina deux fois. Celui-ci était le troisième que les tribunaux lâchaient contre la république. Tu te trompes, Clodius, les juges ne t'ont pas laissé Rome pour ville, mais pour prison. Ils n'ont pas voulu te retenir dans la cité, mais te priver de l'exil. Ainsi donc, Pères conscripts, ranimez votre courage. L'union des hommes de bien subsiste. Ils ont une douleur de plus; mais leur vertu n'en est pas affaiblie; aucun

dommage nouveau n'est survenu ; mais le mal qui existait a été découvert. Parmi les juges d'un homme pervers, il s'est trouvé plusieurs hommes semblables à lui. » Mais qu'est-ce que je fais? j'ai presque enfermé un discours dans une lettre. Revenons à la dispute. Ce bel enfant se lève et me reproche d'avoir visité les eaux de *Baies*. — Mensonge! mais qu'importe? est-ce la même chose que d'avoir visité les mystères? ai-je reparti, etc., etc. — Jusques à quand, reprend Clodius, souffrirons-nous ce roi? Tu prononces le nom de Roi (*Marcius rex*), lui dis-je; mais *Roi* n'a fait de toi aucune mention (il avait, comme on sait, dévoré en espérance la succession de *Roi*). — Tu as acheté une maison, me dit-il. — Crois-tu, lui ai-je répondu, que ce soit même chose que d'acheter ses juges? — Les juges, me dit-il, ils ne t'ont pas cru, malgré ton serment. — Il y en a vingt-cinq, ai-je dit, qui m'ont cru sur parole; et les trente même qui t'ont absous ne te croyaient pas; car ils ont reçu ton argent d'avance. — Abattu par les cris qui s'élevèrent, il resta muet et fut terrassé.

Voilà, Messieurs, quelle était à Rome l'éloquence politique en famille, dans l'intérieur du sénat, au milieu de ces graves Pères conscripts.

L'excès de la liberté était son inspiration; la parole soudaine, son arme la plus puissante. Sous cette forme, l'éloquence politique semble n'appartenir à nos États modernes que dans les époques de troubles et de révolutions. Vous ne pourriez vous figurer dans la chambre des lords d'Angleterre un débat semblable; une altercation si violente entre deux hommes considérables, sans autre fin que des injures dites réciproquement. Telle fut la société romaine, admirable et affreux mélange de liberté, de génie, de force et d'anarchie. C'était là que poussaient les grands hommes et les grands orateurs, avec une énergie sans égale.

Si nous jetons un regard sur tout ce monde intermédiaire entre les grands jours de la liberté romaine et nos temps modernes, l'éloquence politique a disparu. Sous les premiers empereurs elle se produit encore à demi dans Rome, à la suite des débats judiciaires; mais elle est singulièrement dénaturée et avilie.

Rome souffrit tous les maux de la servitude par toutes les institutions, et sous tous les noms qui avaient protégé sa liberté. Le droit universel d'accusation, cette espèce de magistrature dont chaque citoyen était revêtu pour la liberté commune, donna, sous les Césars, ces délations infâmes au profit de la tyrannie, cette éloquence lucrative et sanguinaire, *lucrosam et sanguinolentam eloquentiam,* dont parle Tacite. Cremutius, Cordus, Helvidius, Thraseas, périrent sous ces accusations politiques empruntées aux anciennes formes de la république.

Mais ce contre-sens bizarre, cette prostitution du talent qui faisait de la parole un instrument servile, ne pouvaient rien inspirer de grand et de durable. Quelquefois seulement, lorsque l'autorité du prince pesait avec moins de rigueur, cette attaque permettant une défense, on vit la liberté politique, toujours mêlée à l'éloquence judiciaire, reparaître dans la bouche des Pline et des Tacite. Leurs discours ont péri; mais, en lisant les histoires de Tacite, nous ne pouvons douter qu'il n'ait été grand orateur, dans l'accusation du crime et la défense de la vertu. Pline (1), son ami, nous apprend qu'il répondait sur-le-champ avec une force singulière et une gravité majestueuse.

A côté de ce sublime talent, florissait l'éloquence frivole et fastueuse des rhéteurs. Le même Pline raconte qu'il vient d'entendre un Grec nommé Isée :

Jamais, dit-il, Isée ne se prépare; et il parle toujours en homme préparé. Son style est grec et attique, ses débuts sont faciles, élégants, harmonieux, quelquefois graves et pleins de force; il demande un sujet, il laisse le choix aux auditeurs, et prend le côté de la question qu'il leur plaît; puis il se lève, s'enveloppe de sa robe et commence. Les mots, les idées lui arrivent, tout lui obéit, les paroles se pressent en foule; et quelles paroles! élégantes, pures. On aperçoit dans ses discours soudains une grande lecture, un grand exercice du style; il débute avec convenance; il raconte avec clarté; il discute vivement; résume avec force; il instruit; il plaît; il touche.

Enfin, c'est un admirable orateur, et cependant c'était un sophiste dont personne n'a jamais parlé, excepté Pline. Il y a donc, pour ainsi dire, une contrefaçon du talent de la parole. Il est une espèce d'illusion, de prestige que peut opérer, même sur les habiles, la seule facilité du langage. Que manquait-il, sans doute, à cette éloquence du sophiste grec? La conviction, la vérité, la passion; c'est-à-dire toute l'éloquence. C'était un tour de force, au lieu d'être un effort de talent.

La véritable éloquence, celle qui a la liberté pour âme et la parole soudaine pour instrument, reparut avec le christianisme. Ses premiers orateurs furent les Démosthènes de leur temps, les défenseurs du plus grand intérêt social. Ne pouvant plus affranchir les corps, abattus sous le glaive des prétoriens, ils se chargèrent des âmes. Ces hommes, qui n'avaient plus ni patrie, ni droits publics à défendre, ils les rejetèrent vers le ciel. Ces imaginations, qui étaient éteintes par la servitude, ils surent les ranimer, les passionner jusqu'à l'enthousiasme pour des sentiments nouveaux.

Ainsi naquit l'éloquence *politique-religieuse;* c'est l'idée qu'il faut prendre des *premiers Pères de l'Église.* Ils forment le troisième âge de *l'éloquence active.* Les Grecs les Romains et les Chrétiens cosmopolites!

Deux choses distinguent les premiers orateurs du christianisme, la parole soudaine et l'action sur le peuple. Saint Augustin vous dit : « Lorsque tous « se taisent pour écouter un seul, et qu'ils tien-

(1) Respondit Cornelius Tacitus eloquentissime, et, quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.

« nent leurs yeux attachés sur lui, l'usage, la dé« cence, ne permettent pas de l'interrompre, pour « lui demander ce que l'on n'a pas compris; c'est « pour cela, surtout, que la sollicitude de l'orateur « doit aider l'auditoire silencieux. Une multitude, « avide d'instruction, a coutume de manifester, « par quelque mouvement, si elle a compris. Jus« qu'au moment où elle donne ce signe, il faut re« tourner le sujet avec une infinie variété d'expres« sion : voilà ce que ne peuvent faire ceux qui « débitent mot à mot un discours retenu de mé« moire. »

N'est-ce pas là, Messieurs, le vrai portrait de l'orateur? Il devine ce qui manque à sa pensée. Les paroles lui naissent par le besoin des hommes qui l'écoutent.

Mais de plus, Messieurs, dans les premiers temps du christianisme, la vérité passionnée des sentiments qui agitaient les âmes, l'enthousiasme dont étaient saisis tous ces hommes de Judée, de Syrie, de Grèce, d'Afrique, d'Espagne, qui devenaient concitoyens dans l'Église, donnait à cette éloquence une force irrésistible. Quels étaient les intérêts de cette cité chrétienne, voyageuse, incertaine, menacée? C'était de corriger un vice, de prévenir un scandale qui déshonorait le peuple naissant, d'empêcher qu'on ne vînt profaner, par la débauche d'une fête, les tombeaux des martyrs, ou qu'on ne fît un marché de l'Église; c'était de proposer le rachat de captifs, ou de demander que des sectaires qui avaient tué un prêtre chrétien ne fussent pas punis de mort, parce que le sang d'une victime, même prise parmi les persécuteurs, eût fait honte à la foi nouvelle.

Quelle merveilleuse chaleur devait animer les discours de ces hommes! Venaient-ils comme des rhéteurs longuement préparés, ou comme des sophistes indifférents à la cause qu'ils défendent, et jaloux seulement de bien dire? Non : ils étaient tout pleins d'une vérité qui débordait dans leurs paroles.

Saint Augustin nous raconte, avec une naïveté charmante, qu'un jour devant parler à son peuple de Numidie, il avait médité un beau discours. Il aimait prodigieusement les lettres; sa conversion avait été commencée par un dialogue de Cicéron; l'antithèse et tous les artifices du langage lui plaisaient beaucoup. Il avait donc préparé un sermon bien poli. Mais arrivé dans la chaire chrétienne, lorsqu'il voit ces matelots d'Hippone, ces marins grossiers, qui n'ont d'autre idée que leurs profanes et grossières fantaisies, que leurs jeux de gladiateurs ou leurs festins de débauche, il change de texte, il oublie son discours, il parle avec les premières paroles qui lui viennent; il est simple, grossier comme ses auditeurs; il pleure, il attendrit ces hommes; et depuis ce temps on n'a plus ni chanté, ni fait la débauche dans l'église d'Hippone.

Quel est le rhéteur ancien, quel est le sophiste admiré par Pline, qui ait fait de ces choses-là? Ils ont prononcé des discours; on a applaudi : voilà tout.

Évidemment, cette même force de l'éloquence religieuse, s'appliquant aux intérêts civils, se conserva pendant toute la durée du moyen âge. C'est par elle qu'il faut expliquer des faits miraculeux dont les légendaires ont encombré l'histoire. Ces rois barbares, domptés par une vision, cet Attila qui a vu deux anges en l'air qui l'ont arrêté lorsqu'il s'approchait de l'évêque de Rome, nous attestent seulement que les hommes du christianisme enté sur l'ancienne société avaient conservé, selon le génie du temps, cette puissance de persuasion, cette autorité de la parole qui subjugue les âmes. Lorsque l'un d'eux se présentait devant les hommes grossiers du Nord, avec l'appareil majestueux de leur sacerdoce, les chefs barbares cédaient aux prières touchantes du pontife intrépide, au milieu de la peur qu'il avait pour ses frères; et ils se plaignaient ensuite d'avoir *été enchantés par des paroles magiques*. C'est ainsi que dans la chute de l'ancienne société, dans la barbarie du moyen âge, l'éloquence, considérée comme l'action la plus puissante de la force morale, garda son empire bien des siècles encore.

Au milieu de la civilisation moderne, cette éloquence perdit de son pouvoir : elle prend quelque chose de pompeux, de régulier, de sublime, d'incomparable, quand c'est Bossuet qui parle. Mais peut-être Bossuet, avec plus de génie, ne dominait pas, ne troublait pas, n'agitait pas, comme ces hommes des premiers temps de l'Église; ou du moins c'étaient des consciences choisies qu'il troublait. Et, cependant, quel homme fut jamais mieux doué de tous les dons qui peuvent faire l'orateur soudain et inspiré. Mais son éloquence s'exerçait dans des solennités préparées. Bossuet n'a pas prêché de missions, n'a pas demandé grâce pour des rebelles, n'a pas accusé des hommes puissants. Enfin, il n'a pas besoin d'entrer avec passion dans des intérêts présents et populaires. Aussi quelque sublimes que soient ses ouvrages par la magnificence du langage et par l'inspiration poétique, il n'a pas eu toutes les grandes occasions oratoires de convaincre et d'attendrir; et c'est de lui qu'on peut dire que son génie est encore supérieur à tout ce qu'il a fait.

Voilà donc, Messieurs, les mouvements divers de l'éloquence chez les nations civilisées. Elle est d'abord toute politique, puis politique-religieuse;

puis exclusivement religieuse, jusqu'au moment où les idées de liberté sociale reparurent dans l'Europe éclairée. Avec ces généreuses idées, on vit renaître l'éloquence politique. C'est elle que nous allons, Messieurs, chercher en Angleterre. Si les opinions philosophiques, si les idées de réforme qui remplissaient nos ouvrages ont préparé notre tribune, cependant, c'est l'exemple de l'Angleterre, ce sont surtout les grands débats sur les événements d'Amérique qui ont mis, de plus près, le feu aux imaginations françaises.

Il faut donc, pour mieux comprendre cette puissance nouvelle de la tribune qui devient la voix du dix-huitième siècle mourant, écouter d'abord l'Angleterre ; il faut rapidement parcourir les diverses époques de l'éloquence britannique, depuis le temps où, encore toute imprégnée des passions religieuses, elle n'était qu'une scolastique turbulente, jusqu'au moment où elle proclamait, avec un généreux enthousiasme, les grands principes de liberté, de justice et de respect pour les droits de l'humanité.

ONZIÈME LEÇON.

L'éloquence politique placée moins haut par Cicéron que l'éloquence judiciaire. Pourquoi. — Rare et tardive chez les modernes. — Elle n'a longtemps d'autre asile que les conciles. — Anciens états-généraux de France. — Parlement d'Angleterre. — Vicissitudes de la constitution anglaise. — Époques diverses du parlement. — Époques scolastique et religieuse. — De l'éloquence de Cromwell. — Première époque toute politique. — Portrait de Bolingbroke. — Widham. Walpole. Pulteney. — Citations. — Résumé.

Messieurs,

Notre dernière séance était un épisode, mais un épisode nécessaire. Nous ne pouvions arriver de prime-abord à cette éloquence politique des modernes, qui naquit en France de l'esprit littéraire et en Angleterre de la controverse religieuse, mais qui, par cette double origine, devait, dans les deux pays, s'éloigner également de l'éloquence politique des anciens.

Nous avons jeté un regard sur cette antiquité vers laquelle on aime toujours à revenir. Nous avons entrevu ce modèle grand et original qui ne peut guère se reproduire pour nous. Nous avons fait paraître rapidement sous vos yeux ces physionomies de la tribune antique, auxquelles on ne peut rien comparer dans la régularité de nos temps modernes. Quelques vérités d'observation plutôt que de théorie, quelques idées générales sur l'éloquence politique, sont indirectement sorties pour nous de cette superficielle revue.

Aux yeux des anciens, l'éloquence politique n'était pas la première, la plus grande des formes qu'employait le talent. Cicéron nous l'indique : « Dans tous les autres sujets, dit-il, un discours à faire n'est qu'un jeu pour l'homme qui « n'est pas sans talent, sans expérience, ni tout à « fait étranger aux lettres et à la culture de l'esprit : dans le débat judiciaire, la tâche est grande ; « et je ne sais même si ce n'est de beaucoup la « plus grande parmi les œuvres humaines. » *Omnium cæterarum rerum oratio, mihi crede, ludus est homini non hebeti, neque inexercitato, neque communium litterarum et politioris humanitatis experti; in causarum contentionibus magnum est quoddam opus; atque haud sciam, an de humanis operibus longe maximum.* Vous le voyez : ce consul, ce grand homme d'état, cet orateur de la place publique et du sénat, ôtait à la tribune publique sa primauté naturelle et la transférait au barreau. Pourquoi, Messieurs? c'est que le barreau dans l'antiquité était réellement une arène politique, c'est que toutes les passions qui agitaient l'assemblée populaire dominaient aussi l'âme du juge. Formes rigoureuses, texte littéral des lois ; tout cela n'arrêtait pas des hommes animés d'un sentiment de liberté plus militaire que civil. Tout procès considérable était un grand combat où toutes les passions qui troublaient la république étaient en scène. Ainsi, ce qui fait la grandeur de l'éloquence politique appartenait presque toujours aux débats judiciaires des anciens ; et de plus, il y avait l'intérêt du drame, l'homme attaqué, défendu, le spectacle d'une vie en péril, d'une gloire compromise, ou d'une juste vengeance à satisfaire, d'une grande expiation à demander au nom de la patrie.

Ne l'oublions pas d'ailleurs ; et cette éloquence judiciaire toujours animée des passions publiques, et l'éloquence délibérative avaient à la fois pour les anciens la réalité, l'activité du combat et la beauté d'une œuvre de l'imagination et de l'art.

Quand vous lisez les traités de rhétorique de Cicéron, quand vous voyez les minutieuses attentions auxquelles se complaît ce grand homme, ces analyses si détaillées, si fines, de tous les procédés du langage, vous avez peine à croire qu'il s'occupe d'armer un homme pour le combat ; il a l'air, au contraire, de former l'esprit élégant d'un rhéteur pour les études oiseuses du cabinet. L'entendez-vous qui s'extasie sur la cadence heureuse de cette phrase : *judicium patris filii temeritas comprobavit*, prononcée par Crassus ou par un autre grand orateur devant le peuple romain? Combien il admire ce *Dichorée : comprobavit!* Avec quel soin il nous avertit que la moindre altération dans cette harmonie détruirait tout! *jam nulla sunt.*

Ainsi pour ces peuples à l'imagination vive et musicale, la loi suprême était la passion habilement excitée; l'éloquence tenait lieu de justice, et l'harmonie était une grande, une indispensable partie de l'éloquence.

Mais lorsque nous arrivons, Messieurs, vers nos froids climats, vers nos institutions compliquées, nées de la raison et du besoin, bien plus que de l'enthousiasme, et presque toujours appliquées à des intérêts de commerce et d'industrie sociale, nous ne pouvons plus retrouver cette puissance de l'imagination oratoire, ni cette vive sensibilité, cette exigeante délicatesse dans les auditeurs. C'est une autre éloquence qu'il faut à des esprits plus éclairés et plus calmes.

Remarquons-le, d'ailleurs, Messieurs : ce ne sont pas les nations modernes les mieux nées pour les arts de l'esprit qui, les premières, ont reçu cette inspiration que le débat politique, que la liberté de la parole peut donner au talent.

L'Italie du moyen âge, si favorable à la poésie, ne vit pas renaître l'éloquence romaine. Le sénat de Venise discutait dans le mystère; et à Florence, on proscrivait si vite, que les orateurs n'avaient pas le temps d'achever leurs discours.

Dans cette Italie moderne, point d'éloquence politique, malgré tant de républiques; chose remarquable! L'énergie de la parole semble lui manquer comme le courage militaire. Là, point d'orateurs célèbres dont le talent se manifeste dans un sénat nombreux ou dans une assemblée populaire, mais des publicistes habiles, qui font secrètement des mémoires pour les conseils des républiques ou des princes. C'est ainsi que se forma Machiavel, admirable écrivain, mais non pas orateur. Les discours mêmes qu'il a jetés dans son Histoire de Florence ne semblent pas animés de passions réelles. Ce sont des œuvres littéraires, des imitations, des réminiscences de Tite-Live. On sent que Machiavel n'avait pas sous les yeux le modèle vivant de cette éloquence qu'il met dans la bouche de Renault d'Albizzi, ou de tel autre citoyen de Florence.

Le lieu, peut-être, où l'éloquence délibérative, l'éloquence de la discussion libre se produisit, dans le moyen âge, avec le plus d'éclat et d'empire, c'étaient les conciles. Les conciles ont été les assemblées religieuses et politiques de tout le moyen âge. Croyez-vous, en effet, Messieurs, que ce fut dans les Champs de Mai de Charlemagne que l'on entendit une discussion complète et libre? Je sais que la monarchie militaire et féodale de ce conquérant a été quelquefois citée comme un premier essai de gouvernement représentatif. Mais dans le fait, lorsque Charlemagne, entouré de ses barons et de ses grands-officiers, arrivait à ses assemblées d'Aix-la-Chapelle ou de Francfort, on proclamait la loi, le *capitulaire* qu'il avait décrété; la foule immense qui était là, Français ou même Gaulois, répondaient par des acclamations; et on inscrivait sur les lettres patentes, *cum assensu omnium;* mais on n'avait point parlé, ni surtout contredit. Au contraire, dans les conciles généraux, dès le troisième siècle du christianisme, et dans ces conciles provinciaux qui se renouvelaient si fréquemment à toutes les époques du bas-empire et du moyen âge, on discutait, avec une grande force et une grande liberté, les intérêts de la religion, où venait se perdre et se renouveler toute l'existence civile des peuples. Dans quelques pays même, en Espagne par exemple, les conciles étaient évidemment des assemblées politiques. On y faisait des lois criminelles, qui portent, au milieu de ce temps barbare, le caractère d'une raison plus haute et d'une justice incomparablement plus humaine. Ces lois, sans doute, n'étaient pas décrétées sans de sérieux débats. Je ne vous donne pas ici, Messieurs, cette influence politique des assemblées d'évêques comme un modèle de constitution sociale. J'y vois seulement l'autorité de la parole et l'exemple d'un libre et salutaire débat.

Il était naturel que, dans un temps de domination brutale, le raisonnement seul ne pût contrepeser la force matérielle. La parole, qui est l'instrument de la force morale, avait besoin alors, pour être inviolable, de sortir d'un sanctuaire et non d'une tribune. Elle trouvait là son asile contre la puissance militaire; elle établissait son droit de conquête dans ces assemblées, où l'intelligence était protégée par la religion. Cette pieuse sauvegarde, cette illusion d'un saint respect, qui se plaçait à la porte du concile, en rendait seule les délibérations impunies et libres, et ne les soumettait qu'aux mouvements de la conscience et à l'ascendant de la parole.

Hors de là, si vous jetez les yeux sur la longue histoire de la civilisation européenne, cheminant, comme elle peut, à travers les guerres, les despotismes, les révolutions, bien peu d'asiles vous semblent ouverts à cette parole, qui a besoin de toute sa liberté pour avoir toute sa puissance, et qui a besoin d'un peu de sécurité pour avoir toute sa liberté.

Nos anciens états-généraux, vers le temps du roi Jean, avaient offert, au milieu des désastres de la France, un grand spectacle, un curieux monument du patriotisme et de l'esprit national. Mais, à des époques moins éloignées, vous savez combien ces assemblées, dont le retour était si rare, furent gênées dans leur action par des règles de discipline intérieure. Souvent la libre discussion y trouvait à

peine place. Souvent c'était une cérémonie pompeuse plutôt qu'un débat. Chacun des trois ordres était représenté par un orateur. Cet orateur exprimait dans un discours les plaintes et les vœux de l'ordre au nom duquel il parlait. On a peine à retrouver, dans les monuments du temps, les traces de quelque débat libre et prolongé. La convocation irrégulière et peu fréquente de ces assemblées, leur courte durée, la désuétude des traditions, tendaient à les rendre impuissantes.

Dans les états-généraux ou dans ces grandes assemblées simulant les états-généraux, que vous voyez présidées par le chancelier de l'Hospital, tout se passe avec une sorte de pompe, qui interdit l'énergie et la liberté du débat. Le chancelier, dans un savant discours plein de citations antiques et de loyales paroles, vante beaucoup les états-généraux. « Il n'est, dit-il, acte tant digne d'un roi et si propre « à lui, que de tenir les États et de donner audience « générale à ses sujets. » Mais ce principe fut bien vite oublié, au milieu des actes du pouvoir absolu et des fureurs de la guerre civile. Les annales de nos états-généraux demeurent presque entièrement stériles pour l'éloquence. Le parlement seul, le parlement de Paris a laissé quelques beaux monuments d'antique indépendance dont je vous ai déjà plusieurs fois entretenus.

C'est en Angleterre, Messieurs, qu'il existait des États permanents et libres, un droit ancien de discussion sur les intérêts publics ; c'est l'Angleterre qui, dès le temps de Comines, paraissait à cet historien judicieux un pays à part, où le peuple avait ses droits dans le gouvernement et se mêlait des affaires.

C'est donc là, Messieurs, que nous devons rechercher les premières applications et les progrès de l'éloquence politique parmi les modernes. Ce tableau sera fort divers. Les gouvernements les plus uniformes en apparence changent beaucoup. Lisez M. Hallam : bien qu'il regarde la constitution anglaise comme une œuvre unique et toujours la même, bien qu'il diffère de l'opinion de Hume, et que, dans les temps même où Hume n'avait vu que le pouvoir arbitraire, Hallam retrouve déjà tous les principes de la constitution ; cependant l'Angleterre, dans son ouvrage, change tout à fait d'aspect à chaque nouveau règne, et surtout à chaque siècle. Quelle différence prodigieuse entre l'époque où un député des communes, pour un discours au parlement, était mis en prison par un ordre du roi, et cette indépendance inviolable dont la parole jouit en Angleterre et qui appartient nécessairement à la vie politique d'un État libre! Quel intervalle entre le temps où les débats parlementaires étaient, pour ainsi dire, intérieurs et domestiques, renfermés dans le cercle d'un petit nombre d'hommes, et interdits au reste de la nation, et le temps où ces débats, aussitôt publiés, sont entendus de toute l'Angleterre ! Quelle différence, à des époques d'ailleurs assez voisines, entre la publicité furtive, incomplète, que recevaient ces débats parlementaires, reproduits dans une feuille sous des noms étrangers, sous des anagrammes obscurs, et ces mille journaux qui les colportent et les traduisent dans le monde entier! Enfin, pour marquer la plus incalculable différence, quelle distance entre la tribune anglaise du dix-septième siècle, solitaire, opprimée, sans liberté de la presse, et la tribune de nos jours, appuyée sur le secours permanent d'une presse inviolable !

Si vous passiez de cette histoire de la parole en elle-même, à toutes les autres modifications du gouvernement, vous seriez encore plus frappés de cette prodigieuse mutabilité, ou plutôt de cette continuelle progression.

Ce qu'il nous importe de retracer en ce moment, c'est l'action que le pouvoir politique manifesté par la parole, en Angleterre, devait exercer sur l'Europe, lors même que cette influence était bien moins libre et moins active que de nos jours. Ce que nous cherchons, c'est le nombre d'idées politiques mises dans le monde par les institutions et la tribune anglaise, avant que les discussions philosophiques de France aient fait naître une tribune bien autrement puissante.

Il nous faut donc feuilleter ces recueils énormes, et pourtant incomplets, du parlement britannique, y chercher, nous ne dirons pas les exemples oratoires (cette vue serait puérile), mais les passions qui animèrent le talent, y saisir ce qui appartient à l'éloquence politique en elle-même et au génie particulier des Anglais, enfin tout ce qui semblera chez eux un progrès, un caractère que la tribune seule pouvait leur donner, et qui ne serait pas venu de la littérature et du raisonnement philosophique.

On peut révoquer en doute l'intérêt d'une recherche semblable. Peut-être même les premiers détails vous en paraîtront-ils arides et bien étrangers à l'histoire de l'éloquence.

La France a excellé dans les lettres. Non-seulement elle a produit beaucoup de grands écrivains, d'écrivains de génie, mais elle a eu, pour ainsi dire, une intelligence générale, une facilité naturelle et ingénieuse, commune à une foule d'hommes. Nulle part, peut-être, la médiocrité même n'eut autant d'esprit.

Il n'en va pas ainsi chez d'autres peuples. La civilisation s'y développe avec moins d'égalité. Quelques hommes supérieurs éclatent, dominent ; ils sont grands poëtes, grands philosophes. L'art est

peu cultivé par les autres. Il n'est permis que d'être homme de génie. Le goût, l'élégance sont ignorés ou dédaignés. Cette idée que fait naître une partie de la littérature des Anglais, se trouve encore justifiée par les monuments de leur éloquence politique.

Vous y rencontrez çà et là des choses grandes et fortes; mais souvent, quoique le pays fût bien gouverné, quoique les ministres eussent raison, quoique l'Angleterre s'enrichît, formât d'heureuses alliances, étendît son pouvoir, sa tribune était sans éclat, sans grandeur. Il y a telle session anglaise où il ne s'est pas fait une phrase éloquente, où il ne s'est pas dit un bon mot, et où les affaires ont merveilleusement prospéré. Cette nature d'esprit, ce goût de l'utile, cette indifférence de l'ingénieux qui n'est qu'ingénieux, est un trait remarquable dans l'histoire des Anglais; mais cela doit un peu décolorer leurs annales parlementaires. Lorsqu'on viendra, dans une vue qui n'est pas frivole, mais qui toutefois n'est pas immédiatement politique, feuilleter ces annales, et que, comparant les moyens aux résultats, on voudra retrouver le génie des orateurs antiques, on sera tout étonné et on sera tenté de dire comme Cicéron, lorsqu'il rappelle les premiers grands événements de Rome, accomplis à une époque où elle était encore barbare: *Quam magna et inania verborum!* Que de grandes choses faites sans le secours de la parole!

Un homme du plus beau talent avait, je m'en souviens, pour objection contre les gouvernements représentatifs, que ces gouvernements n'étaient pas favorables aux lettres et ne produisaient pas d'assez grands orateurs. Il insistait sur ce reproche avec une vivacité singulière. On pouvait lui répondre, que les gouvernements ont dans le monde une autre vocation que de former des hommes éloquents. La liberté, le bonheur, la dignité morale des nations valent bien l'élégance du style. Mais, de plus, l'objection n'est pas fondée. Tout au contraire: au lieu de l'admettre et de la généraliser, on peut, je crois, marquer les causes particulières qui, pendant longues années, ont restreint l'essor du génie britannique dans une carrière naturellement si favorable.

Et d'abord, n'oublions pas que, par le bonheur même de leurs institutions prématurées au milieu de l'Europe moderne, la tribune des Anglais a précédé l'époque de leur développement moral et littéraire. Cette rudesse et cette grossièreté par laquelle ont passé d'autres peuples dans la culture des arts, l'Angleterre l'a traversée dans sa vie politique.

De plus, les formes antiques du parlement, le secret qui longtemps enveloppa ses séances, les précautions auxquelles était assujettie la parole, pour éviter tout débat personnel, devaient affaiblir l'énergie du langage. Songez à l'autorité absolue de ce président tellement impassible que, dans de vieux procès-verbaux de la chambre des communes, il ne semble pas un homme : on ne le désigne que par ces mots : *La chaire* (the chair) commande le silence. *La chaire* rappelle à l'ordre. *La chaire* termine le débat. Ce fut sous cette rigoureuse discipline que se forma la chambre des communes. Elle l'observa jusqu'à certain point, même dans la révolution et la guerre civile; et ce fait, frivole en apparence, ne contribua pas médiocrement à laisser à l'éloquence anglaise quelque chose de calme et de formaliste; de là, cet autre usage de ne point répondre directement, de ne jamais prendre à partie celui que l'on combat; et, quand on se lève tout impatient de réfuter un sophisme, d'accabler un adversaire, cette nécessité de se tourner vers le président et de lui adresser paisiblement la parole. Enfin la nature même des débats, la discussion fréquente des intérêts de commerce, l'examen des traités d'alliance, sous un point de vue de profit plutôt que de gloire, le détail des taxes et des perceptions, toutes ces choses que l'esprit moderne élève par des idées d'ordre et de système, traitées alors avec un bon sens assez rude, n'offraient pas beaucoup d'occasions au génie des orateurs. A ce sujet, M. Hume dit que la chambre des communes ressemble plus à un greffe qu'à un sénat antique. Pour expliquer le peu d'éloquence des orateurs, il allègue encore l'indifférence des auditeurs, qui, dit-il, aussitôt que l'heure du dîner arrive, laisseraient là Cicéron lui-même. Depuis longtemps tout est changé sur ce point. Vous savez la ténacité des débats du parlement britannique, et ces interminables séances de nuit, prolongées jusqu'au matin : *magistratuum conciones pernoctantium in rostris.*

Admettons cependant ces différences techniques, matérielles, qui séparent un banc de l'opposition anglaise d'une tribune grecque ou romaine. Les différences morales sont bien plus grandes encore. Sans doute, de grands événements politiques ont agité l'Angleterre; sans doute, il ne lui a rien manqué pour l'éloquence, ni les révolutions, ni les crimes, ni les malheurs, ni la gloire; mais ces révolutions se sont développées d'abord sous l'influence théologique. Ce parlement, qui avait quelque chose de formaliste dans les habitudes et la régularité de ses débats, prit un caractère scolastique sous l'autorité des passions puritaines. Sans doute, ces puritains, si vivement dépeints par un écrivain de nos jours, inspirant l'esprit de révolte au nom de Dieu, ces prédicateurs, qui, pendant le combat, se faisaient tenir les bras élevés au ciel, comme Moïse, et animaient au meurtre leurs partisans fanatiques, ces hommes avaient à leur ma-

nière une irrésistible éloquence : leur démagogie religieuse surpassait en fureur la liberté antique; mais ces hommes étaient errants dans les forêts de l'Écosse. Sur le théâtre des affaires et des intérêts du pays, arrivaient au contraire des puritains scolastiques, dont l'âpre véhémence était soumise à des formes régulières et à une méthode pédantesquement inexorable. Pym et tant d'autres, dont la parole fut si forte pour détruire, ont dans leur air quelque chose de calme, de froid, qui ne va guère aux révolutions; ils discutent en logiciens; ils ne haussent pas seulement la voix; ils sont implacables sans paraître animés. Cromwell, voilà presque le seul orateur de la révolution anglaise. Voltaire, qui s'étonne de la puissance de ses discours si souvent bizarres, ajoute : « Un geste de cette « main qui avait gagné tant de batailles et tué tant « de royalistes, faisait plus d'effet que toutes les « périodes de Cicéron. »

Ce n'était pas tout, cependant. Il y avait dans l'esprit de Cromwell une sombre ardeur qui était singulièrement assimilée au génie de son temps et une force d'imagination qui se produisait parfois avec la plus expressive énergie.

Un autre homme de ce temps, la première grande victime de la révolution, Strafford, montra dans son procès beaucoup d'éloquence, parce que, malgré ses fautes, il avait une grande âme. On peut remarquer aussi les belles et généreuses paroles qu'un homme de bien, assez obscur dans l'histoire, Benjamin Rudyard, faisait entendre au commencement de la guerre civile. Mais, hormis ces rares exemples, quand vous parcourez les volumineux recueils du parlement à l'époque de la révolution, vous croyez presque toujours entendre parler le même homme; vous vous demandez comment tant de caractères si hardis, si énergiques, si passionnés, peuvent offrir une telle uniformité de langage. C'est toujours la même théologie qui revient; ce sont des expressions faites d'avance, inévitables, que les orateurs répètent l'un après l'autre.

Cherchons toutefois, dans cette monotonie puritaine, ce qui éclate, ce qui est saillant, bizarre. Écoutons Cromwell. Comme un autre homme extraordinaire, moins coupable et plus grand que lui, il avait la passion de parler et d'écrire. Il faisait à tout propos de longs discours, divisés comme des sermons, selon le génie du temps.

Je ne me suis point appelé moi-même à cette place; voilà ma première vérité. Beaucoup d'entre vous ont porté témoignage de moi; voilà ma seconde vérité.

Cependant cette écorce théologique se brise quelquefois. Quand on vient jusqu'à lui, quand on touche son pouvoir, quand ces fantasmagories de parlements, qu'il s'amusait à susciter, veulent devenir des parlements sérieux, et qu'on lui demande compte de ce qu'il a fait, qu'on veut chicaner les constitutions, les décrets qu'il imagine, alors voici comme il parle :

Que maintenant on prétende avilir ce gouvernement avoué par Dieu, reconnu par les hommes, je veux être roulé dans la tombe et enterré avec infamie plutôt que d'y consentir jamais. Vous êtes appelés ici pour sauver une nation, plusieurs nations, etc., etc. Que répondrez-vous à Dieu! que répondrez-vous aux hommes, à ce peuple qui vous a envoyés, qui attend de vous l'allégement de ses maux, la paix, le repos, la stabilité? Lui direz-vous, quand il s'agira de lui rendre compte : Nous avons querellé, nous avons disputé pour la liberté de l'Angleterre. J'en atteste le Seigneur que la liberté de l'Angleterre, la liberté du peuple, la garantie contre toute tyrannie est assurée par la constitution présente, qui se défend assez d'elle-même.

Ceci n'est pas d'une logique fort rigoureuse; mais on y sent une puissance de caractère qui est éloquente.

Ailleurs, Cromwell mêle à ce prestige hypocrite dont il s'entourait une sorte de franchise et de naïveté, autant que Cromwell pouvait être naïf. Entendez-le, par exemple, s'injurier lui-même et répéter les accusations de fourberie, d'astuce répandues contre lui :

C'était, disent quelques personnes, la fourberie du lord-protecteur (je prends cela pour moi), c'était la ruse de cet homme et ses intrigues qui conduisaient tout; et, comme on dit encore dans les pays étrangers, il y a cinq ou six hommes en Angleterre qui ont de l'habileté; ils font toute chose. Oh! quel blasphème dites-vous là! parce que des hommes qui sont sans Dieu, dans ce monde, ignorent et ne peuvent comprendre ce que c'est que de prier, de croire, de recevoir les réponses de Dieu, et d'être inspiré par son esprit, etc., etc.; ceux qui attribuent à telle ou telle personne l'idée et l'accomplissement de ces grandes choses que le Seigneur a opérées au milieu de nous, et qui prétendraient qu'elles ne sont pas la révolution de Jésus-Christ lui-même, sur qui repose le gouvernement, ceux-là parlent contre Dieu; et ils tomberont sous sa main, sans le secours d'un médiateur. Ainsi, quoi que vous puissiez penser de certains hommes, quoi que vous disiez, cet homme est rusé, politique, subtil (je prends cela pour moi), prenez garde, je vous le répète, de juger les révolutions de Dieu, en croyant examiner le produit des inventions des hommes.

N'est-il pas étonnant, Messieurs, que Hume ait négligé de tels discours? Il compare le langage de Cromwell à celui d'un paysan grossier, et ne peut comprendre, dit-il, comment un homme, avec des paroles si absurdes, menait les trois royaumes. J'ai voulu vous montrer que, sous cette forme, qui choquait le goût de Hume, il y avait quelque chose d'énergique et d'éloquent qu'il aurait dû reconnaître. Certes, il n'y a rien de plus singulier que cet homme qui se dit publiquement les injures que l'Angleterre lui disait tout bas, qui s'en honore, ou plutôt qui les renvoie à Dieu même.

Mais, me dira-t-on, dans cette révolution, qui devait faire éclater des talents si divers, ne nommerez-vous que Cromwell? Est-ce là le modèle de l'éloquence parlementaire que vous nous réservez?

Et ce généreux Falkland, d'un esprit cultivé par les lettres, d'une âme si élevée, si désintéressée, si courageuse, comment n'aurait-il pas été éloquent? Je le regrette; mais les discours de Falkland n'offrent rien qui puisse soutenir l'attention de la postérité : la froideur et la subtilité qu'on y trouve sont une preuve que la parole ne suit pas toujours les mouvements de l'âme. Il est une éducation de l'esprit, une habitude du faux goût, qui ôte à la sensibilité la plus vraie, son expression forte et naturelle.

A cette époque, l'éloquence et l'esprit anglais se partageaient, pour ainsi dire, en trois écoles, indépendamment des sectes religieuses : d'abord l'école de la cour, qui avait conservé ses formes d'élégance, de bel esprit, favorisées par Élisabeth, ce langage subtil, cet *euphuïsme* dont Shakspeare a lui-même reçu l'empreinte, que Walter-Scott a ingénieusement périodé dans un de ses romans. Falkland, qui ressemblait si peu par le caractère aux autres courtisans, n'avait pas cependant échappé à leur langage subtil et maniéré. Une seconde école, peu nombreuse, était l'école philosophique et républicaine, à la manière des anciens, trop éloignée des mœurs de son temps, trop spéculative pour avoir un langage véhément et naturel. Sidney, le premier homme de cette école, se montra peu dans le parlement. Les défiance de Cromwell l'en écartèrent; et il semble avoir été plus fait pour la méditation que pour les combats de la tribune. Mais une lettre, qu'il écrivit dans son exil, après la restauration, rappelle l'éloquence comme les sentiments de la fameuse lettre de Brutus. C'est le plus beau monument de cette école *classique* dans la révolution anglaise.

Reste maintenant l'école théologique, qui était l'âme des troubles civils, l'instrument de la réforme sociale. Malgré sa lourde monotonie, cette école devait avoir parfois de l'éloquence. Seule, elle était forte des passions du temps; mais elle se trouvait tellement surchargée d'un fatras inintelligible, que le génie même aurait péri sous le poids, et le génie était rare.

Voilà, Messieurs, l'esquisse, aride comme le sujet même, de l'éloquence anglaise, dans l'époque où tant de passions auraient dû l'animer : vous attendrez-vous à la trouver plus puissante, plus active, lorsque la société devient plus paisible et plus régulière? Ce que les passions n'ont pas fait, les intrigues, les intérêts le feront-ils? J'en doute, Messieurs; et il faut nous attendre, longtemps encore, à ne trouver, dans les débats du parlement anglais, qu'un intérêt local et historique. Cependant des hommes s'élevaient, dont le nom est grand ou célèbre. Les débats qui suivirent l'établissement de Guillaume III et qui marquèrent son règne, se distinguent par la méthode, la science politique; mais on y trouve plus d'habileté que de génie; et si l'habileté suffit au succès contemporain, c'est le génie qui seul intéresse l'avenir.

L'époque de la reine Anne et le temps de Georges Ier virent briller des hommes fameux dans l'éloquence politique et les lettres, Swift, Steel, Bolingbroke, Pulteney. Aucun homme peut-être n'a jamais été plus fait que Bolingbroke pour devenir un grand orateur. Tous les dons de la nature lui avaient été libéralement accordés, la physionomie la plus expressive, l'organe le plus puissant, la mémoire la plus sûre, la plus ornée, la plus rapide, une facilité d'expression telle que, suivant un contemporain et un contemporain jaloux, *même* dans l'abandon d'un entretien familier, les paroles de Bolingbroke, saisies sur-le-champ, auraient soutenu l'examen de la plus rigoureuse critique; on pouvait l'imprimer à mesure qu'il parlait. Malheureusement on ne l'a pas imprimé du tout.

En même temps, les vicissitudes de sa fortune furent nombreuses et dramatiques. Il a été d'abord opposant, ministre très-attaqué, opposant de nouveau, ministre tout puissant, ministre accusé. On ne peut imaginer une carrière plus active et qui donnât plus d'occasions de talent. L'Angleterre elle-même était dans la crise la plus vive. La reine Anne voulait assurer à son frère exilé l'héritage du royaume dont son père avait été dépouillé. La race des Stuarts était près de remonter directement sur ce trône, d'où la puissance publique l'avait fait tomber. Bolingbroke favorisait secrètement les vues de la reine Anne. Cet homme d'une vie licencieuse, ce savant incrédule, ce précepteur ou ce confident de Voltaire en fait de scepticisme, était un zélé partisan, sinon de la cause catholique, au moins de la succession catholique. L'entreprise qu'il tentait par audace ou qu'il tolérait par complaisance, était la plus hardie qu'un homme pût former au milieu des passions profondes et des intérêts nombreux qui repoussaient les Stuarts. A quel point conduisit-il cette intrigue? On l'ignore : car l'obscurité de son caractère équivoque, au milieu de ses talents si brillants, s'est répandue même sur le fait le plus important de sa vie. Mais ses actions publiques étaient grandes : ministre, il avait poussé l'Angleterre dans une guerre glorieuse; puis il l'en retirait par sa volonté; il arrêtait les victoires de Marlborough et signait la paix d'Utrecht.

Comment ne s'est-il donc conservé aucun monument de son éloquence, inspirée par de si grandes occasions? L'illustre Fox en a, quelque part, exprimé ses regrets. A cette époque, Messieurs, les discussions parlementaires n'étaient pas encore librement publiées. Quelques pairs, quelques mem-

bres des communes faisaient imprimer leurs discours; mais tout le débat improvisé restait inconnu; et c'est là que régnait Bolingbroke, par la beauté de son langage et son imagination facile, brillante, impétueuse. Quoi qu'il en soit, il n'a rien publié de ses paroles; on trouve, çà et là, dans des recueils, deux ou trois lignes qui indiquent que lord Bolingbroke a parlé, s'est défendu, a repoussé une objection; mais rien de plus; et l'on peut croire que lui-même, dans les embarras de sa double politique, il a voulu prévenir la publicité de ses discours et sacrifier sa gloire à ses desseins.

Enfin, la maison d'Hanovre monta sur le trône en dépit des obstacles et des intrigues. Bolingbroke, fugitif et banni, vint en France, où il enchanta Voltaire par son érudition, son esprit et son incrédulité. « Je n'ai jamais, dit Voltaire, en« tendu parler notre langue avec plus de justesse « et d'énergie. » Mais les plaisirs de la France, l'amitié de Voltaire, ses confidences poétiques, tout cela ne put retenir longtemps Bolingbroke. Le besoin de l'agitation politique le rappelait vers l'Angleterre. Il obtint, à grands sacrifices d'honneur, la promesse d'y rentrer un jour. Il y rentre; mais il n'est plus membre de la chambre des pairs. Dans son rappel, il reste exilé du parlement. Publiciste, faute d'une place pour être orateur, Bolingbroke écrit sur la politique; puis il se lasse. Il veut essayer de la retraite; il s'est fait fermier, dit-il; *il a pris racine au milieu de ses arbres et de ses plantes.* Mais Walpole est toujours ministre; la guerre recommence, la guerre parlementaire, j'entends; Bolingbroke revient à Londres; et des pamphlets pleins de verve signalent son talent et son dépit. Mais il ne rentre pas dans cette chambre, d'où il a été exclus; exemple mémorable de cet arbitraire mêlé à la liberté anglaise! Il est là, en dehors de la chambre des pairs, ne pouvant arriver à la chambre des communes, moins que pair, moins que député, et sans cesse, par ses écrits, faisant trembler le ministre victorieux. Après cela, Messieurs, irons-nous feuilleter le *Craftsman*, et citer longuement les écrits polémiques de Bolingbroke? Malheureusement l'homme qui aurait été le plus fait pour être un grand orateur, ses fautes et les circonstances de sa vie l'ont enlevé à cette gloire.

Dans quelques-uns de ses écrits, dans ses lettres sur l'histoire, dans son *idée du roi patriote*, dans ses réflexions sur *les partis*, on sent une éloquence admirable par moment, à laquelle manque la tribune; ce fut le désespoir de sa vie et sa punition trop sévère. Il tâchait de se consoler par la culture des lettres, et en formant près de lui quelques jeunes membres du parlement, les Windham, les Marchemont, etc.

Pendant que Bolingbroke se consumait dans l'inaction de son génie, un ministre régnait paisible et absolu. Vous savez que Walpole fut ministre vingt ans. C'était là, Messieurs, un grand obstacle, un grand découragement pour la parole. Toujours Walpole, appuyé d'une main sur la caisse d'amortissement et de l'autre sur le trône, et opposant à toute la puissance du talent, du zèle patriotique, son immuable stabilité!

Cependant il serait intéressant de retrouver quelques traces de cette lutte si longue. Walpole, demandez-vous d'ailleurs, ce Wigh si longtemps ministre, était-il dénué de talent? Non certes; il est un des premiers modèles, non de l'éloquence, mais de la tactique parlementaire. Quelles que soient ses forces secrètes et ses moyens d'influence étrangers à l'art oratoire, vous le voyez attentif à ne rien laisser sans réponse, méthodique, ferme, railleur. Les sentiments élevés ne sont guère à son usage; mais il parle le langage de l'intérêt avec habileté, avec instinct; il est infatigable et toujours prêt à donner hardiment, au moins, une mauvaise raison.

Dans sa longue carrière, il eut à combattre, entre autres adversaires célèbres, Windham, lord Carteret, Pulteney, Shéridan. C'est d'eux que Voltaire a écrit: « Je ne sais si les harangues méditées « qu'on prononçait autrefois dans Athènes et dans « Rome, l'emportent sur les discours non préparés « du chevalier Windham, de lord Carteret, etc. »

Comment ces discours admirables des adversaires de Walpole sont-ils donc aujourd'hui si peu connus? C'est qu'il y a, Messieurs, quelque exagération dans l'éloge. Nous avons l'imagination dramatique et une facilité singulière à tout agrandir. On lit dans Voltaire, qu'en 1738 un patron de navire anglais fut cause de la guerre déclarée par l'Angleterre à l'Espagne. Tombé dans les mains des Espagnols qui faisaient alors de grandes déprédations sur les colonies anglaises, cet homme avait eu le nez et les oreilles coupées. Il parut dans cet état devant la chambre des communes, et dit, selon Voltaire: « Messieurs, quand on m'eut ainsi « mutilé, on me menaça de la mort: je l'attendis; « et je recommandai mon âme à Dieu, et ma ven« geance à mon pays. » C'est alors, d'après ce récit, que la chambre étant toute émue, ses premiers orateurs parlèrent avec tant d'éloquence. Malheureusement, Messieurs, cette grande scène oratoire est douteuse. La présentation au parlement et le discours de ce patron de navire ne sont attestés par aucun monument. Suivant toute apparence, ce sont de ces paroles historiques faites par les historiens. Il y avait alors de fréquents comités où l'on recevait les plaintes du commerce anglais. On

trouve, dans les recueils parlementaires, les rapports faits à la chambre sur ce sujet, et les pétitions présentées. On y trouve de solides discussions, de curieux détails sur les pertes du commerce, sur le danger des colonies, sur la nécessité de la guerre; mais rien qui permette de croire que le parlement ait été le théâtre de cette scène pathétique et vraiment regrettable, que raconte si bien Voltaire.

Cependant je voudrais détacher de ces débats quelque chose qui vous en fît bien connaître le caractère véhément et positif. Walpole était obstiné à la paix; loin de s'indigner, comme l'a dit Voltaire, il cherchait à calmer l'orgueil national. Alors même que la marine espagnole, ce qui ne semble guère vraisemblable aujourd'hui, avait souvent insulté la marine anglaise, il voulait encore éviter, différer la guerre; il négociait; il avait fait une convention pacifique et peu honorable.

Windham, l'un des chefs de l'opposition et zélé partisan de la guerre, attaque cette convention et tâche de faire rougir Walpole; il le presse, il le pousse, afin de le mettre en mouvement.

Dans la vie publique, dit-il, comme dans la vie privée, il y a certains affronts qui n'admettent pas d'arrangement pacifique, de négociation. Si un gentilhomme était bâtonné en pleine rue, et qu'au lieu de rendre l'insulte, il envoyât un prêtre à son agresseur pour arranger l'affaire à l'amiable, cet agresseur pourrait le trouver fort bon chrétien, mais fort peu gentilhomme; et, partant, loin de lui offrir aucune satisfaction qu'un homme d'honneur puisse accepter, il dirait: *le drôle a mérité ce qu'il a reçu*. Aussi le véritable homme d'honneur, éprouvé par une telle injure, en tire une vengeance immédiate à la première rencontre. Il en va de même dans la vie publique et les affaires des nations. Il y a certains affronts qu'une nation peut faire à une autre, et qui doivent être à l'instant ressenties d'une manière hostile. Quand une insulte est commise par les sujets d'un gouvernement sans mission apparente, sans mandat de l'autorité publique, la nation injuriée peut envoyer des ambassadeurs pour demander satisfaction, et elle ne doit pas ressentir hostilement cette insulte, jusqu'à ce que la nation tout entière ait fait l'acte sien et ait déclaré que le délit de quelques-uns de ses sujets était un délit public qu'elle accepte et qu'elle veut soutenir. Mais, quand il n'en est pas ainsi, quand l'insulte, quand l'attaque vient de l'autorité publique, la satisfaction ne doit pas être sollicitée par prières et par ambassadeurs; elle doit être prise immédiatement par des flottes et des armées envoyées pour cela.

On pourrait, Messieurs, trouver dans les orateurs anglais de cette époque des exemples assez fréquents de cette simplicité nerveuse et presque démosthénique. Et puis, il est un autre mérite que l'éloquence: c'est l'esprit politique, ce sang-froid ferme, actif, qui répond à tout, ne s'intimide ni ne s'irrite, et gouverne par la parole. C'est là surtout une qualité puissante pour les contemporains, décisive pour les affaires, morte sur le papier, morte dans les livres.

C'est la qualité éminente de Walpole, pendant vingt années de ministère. Qu'un orateur énergique et spirituel, sir John Saint-Aubin, demande le rapport de l'acte qui établit le parlement septennal, Walpole se lève, et sur-le-champ, par un discours qui n'est pas éloquent en lui-même, mais qui est ferme et décisif, il répond à tous les arguments de son adversaire.

Que Pulteney, avec une grande chaleur d'âme, attaque la permanence de l'armée, qu'il expose, en invoquant les souvenirs antiques, Marius, Sylla, César, combien les armées furent de tout temps fatales à la liberté de leur pays (il s'agissait alors de porter l'armée anglaise de douze mille hommes à dix-huit mille), Walpole, sans érudition historique, sans mouvement d'imagination, expliquant la composition de l'armée anglaise, le petit nombre des soldats, le lien qui unit les officiers à l'intérêt civil et aristocratique, réfute en peu de mots, avec force, avec simplicité, les terreurs éloquentes de Pulteney.

Un des caractères de ces discussions, Messieurs, c'est l'absence des idées générales et des théories. Notre tribune, née, comme nous l'avons dit, d'un développement philosophique de la littérature, a gardé l'esprit de son origine. L'éloquence politique des Anglais, appuyée sur une suite de traditions, forte d'une jurisprudence de liberté, remonte très-rarement à des principes abstraits et généraux. Jamais, par exemple, ni le principe de l'élection directe, ni celui de l'inamovibilité des juges, n'ont été systématiquement démontrés dans le parlement d'Angleterre; ces droits se sont établis par l'habitude et par la loi. Le *jury* est considéré comme un privilége attaché à la qualité d'Anglais, un droit de naissance, *birth-right;* mais la bonté absolue et spéculative de cette institution n'a jamais été l'objet d'un examen parlementaire: il n'en était pas besoin; la longue possession prouvait plus que la théorie.

De là, Messieurs, dans ce premier âge de l'éloquence anglaise, avant que la puissance de l'Angleterre ait appelé à sa tribune les affaires du monde entier, les débats du parlement offrent peu de choses d'intérêt universel et durable. C'est presque toujours une polémique temporaire et locale, qui ne peut guère occuper l'avenir. Je ne veux pas vous laisser croire cependant que Walpole ait été si longtemps ministre sans avoir rien dit qui mérite aujourd'hui d'être lu. J'hésite entre vingt discours, entre son adresse ou sa fermeté, son astuce ou son insolence. Je choisis presque au hasard.

L'éternelle durée de son ministère commençait à lasser ses plus opiniâtres ennemis; on a de la patience, on a de la force, on a des discours pour six ou sept ans; mais un ministre qui reste là vingt ans! la patience échappe et la parole s'épuise.

En 1739, Walpole réussit encore à prévenir cette guerre avec l'Espagne, à laquelle voulaient le forcer ses ennemis : il apporte à la chambre un traité de paix qui dément toutes leurs prédictions et leurs espérances. La majorité est prête à l'accueillir. Windham prend la parole :

Messieurs, dit-il, je ne me lève pas, après un si long débat, pour exprimer de nouveau mon sentiment sur le traité que l'on va, je le crois, adopter; je veux seulement manifester le chagrin profond qu'il me donne. Je n'ai pas entendu une personne hors de la chambre approuver ou justifier ce traité; et je croyais que, puisque les sentiments des particuliers sont tels, le sentiment de la majorité serait semblable. S'il en est autrement, je ne puis l'expliquer que par deux causes : ou les membres de la chambre sont convaincus par les arguments qui viennent d'être exposés devant eux, ou il y a pour les convaincre d'autres méthodes que des arguments. Je n'ai pas le droit de faire la seconde supposition; ainsi je dois admettre la première; mais c'est pour moi, Messieurs, une pensée bien triste de songer que de si faibles motifs aient déterminé de tels esprits, et qu'on abandonne ainsi les intérêts les plus sacrés de l'Angleterre, etc., etc.

Le parlement perdra son autorité; car ce que vous faites n'est pas l'avis du public. On dira donc qu'il est gouverné par une faction; et quelles en seront les conséquences? je laisse à ces Messieurs à les considérer; car ils vont donner leur vote. Pour ma part, je ne les génerai pas plus longtemps; je me retire; je quitte le parlement, et voici mes dernières paroles : Je supplie le Dieu tout-puissant qui a si souvent protégé ces royaumes, de leur conserver sa gracieuse protection, et de les sauver des dangers qui menacent le pays et la constitution.

Cette protestation éloquente, cette retraite annoncée ne laisse pas que d'émouvoir la chambre. Walpole répond sur-le-champ :

Messieurs, la mesure, que le gentilhomme qui vient de parler et ses amis peuvent prendre, ne me donne aucune inquiétude. Les amis de la nation et de Sa Majesté leur sont fort obligés d'avoir ainsi jeté le masque, en faisant cette déclaration hautement. Nous pouvons être sur nos gardes contre la rébellion ouverte; mais il est difficile de se prémunir contre la trahison clandestine. La faction dont je parle, n'a jamais siégé dans cette assemblée, ne s'est jamais associée à quelque mesure publique du gouvernement qu'avec une intention de le perdre et de le détruire. Le gentilhomme qui est maintenant l'organe de cette faction a été le chef de ces traîtres qui, pour placer sur le trône un prétendant papiste, il y a vingt-cinq ans, conspirèrent la perte de leur patrie et de la famille royale. La vigilance du gouvernement le saisit; et sa clémence lui fit grâce. Depuis lors, il use de ce pardon pour travailler légalement à la destruction des lois, etc., etc. Toute ma crainte, aujourd'hui, c'est que l'honorable membre et les siens n'accomplissent pas leur promesse de se retirer du parlement : car nous y avons été trompés déjà plus d'une fois.

Voilà, Messieurs, avec quelle altière autorité parlait ce souple et adroit Walpole, comment il faisait servir à sa défense les vieux périls de la maison d'Hanovre. Il ne s'agit pas là du talent de l'orateur, mais de cette audace d'un homme enraciné au pouvoir.

C'est historiquement qu'il faut considérer ces rapides détails sur la tribune britannique, dans les commencements du dix-huitième siècle. Cet âge de l'éloquence anglaise, quoique déjà tout politique, ne la montre encore que renfermée dans des débats intérieurs, et plus puissante par l'habileté que par le talent. Plus tard viendront deux ordres de questions, qui doivent la passionner et l'ennoblir. Les questions de conquête, de domination, et les questions d'humanité, de justice, dont la politique de ces premiers temps ne s'était pas occupée. Ainsi dans l'ébranlement de l'Europe à la fin du dix-huitième siècle, et à dater de la guerre d'Amérique, l'Angleterre, par son activité sur tous les points du monde, occupera sa puissante tribune des plus grands événements de l'histoire moderne. Et en même temps, les efforts tentés, les vœux exprimés pour l'abolition de la traite des noirs, pour l'émancipation des catholiques, pour la délivrance des colonies, signaleront une éloquence généreuse et morale, celle des Chatam, des Burke, des Wilberforce. Ainsi la tribune anglaise paraîtra s'agrandir de tous les intérêts européens et de tous les sentiments cosmopolites qui viendront se mêler à son patriotisme.

DOUZIÈME LEÇON.

Unité du sujet dans cette leçon. — William Pitt. — Détails sur son éducation et sa jeunesse. — Caractère de son éloquence; sa lutte contre Walpole. — Vie parlementaire de William Pitt. — Ministre en 1756, et, de nouveau, en 1757. — Exemple d'une élévation indépendante de l'aristocratie et de la cour. — Glorieuse administration de William Pitt. — Sa retraite. — Fermeté de ses principes. — Refuse plusieurs fois le ministère. — Rentre dans les affaires en 1766. — Est créé lord et vicomte de Chatam. — Courte durée de son ministère. — Son opposition aux rigueurs exercées contre les colonies d'Amérique. — Sa haute prévoyance. — Ses discours aux différentes époques de la guerre d'Amérique. — Ses dernières paroles à la chambre des pairs. — Sa mort. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Parallèle de cette mort d'un grand ministre dans un État libre, avec celle de Richelieu et de Mazarin.

Messieurs,

Vous ne me le direz pas; mais je vous ai peut-être ennuyés dans la dernière séance. C'était beaucoup ma faute, et un peu la faute du sujet. Plus d'incohérence que de diversité, des noms propres au lieu de physionomies vivantes et reconnaissables, trop d'histoire, et trop peu d'intérêt dramatique, voilà ce qui devait lasser votre attention. Aujourd'hui, si j'ai le même malheur, je serai sans excuse. J'ai à vous entretenir d'un noble sujet qui offre une imposante unité; j'ai à développer devant vous une grande et belle vie d'orateur moderne; j'ai à vous montrer un homme de génie dans un État libre, un ministre élevé au pouvoir par l'éloquence et la vertu, un grand orateur, au milieu des événements le plus faits pour l'inspirer. Je vais vous parler de lord Chatam.

C'est lui qui réalise le mieux cette idée d'enthousiasme patriotique, d'élévation, de magnificence

de langage que l'exactitude un peu minutieuse des formes modernes semble s'interdire et reléguer dans l'antiquité; de plus, c'est une âme remplie de ces sentiments généreux, liés à notre nature, qui ne passent pas comme les intérêts politiques, et qui, à deux mille ans de distance, font battre tout cœur d'homme, comme le premier jour où ils furent exprimés.

A cet égard même, les émotions toutes morales qui souvent animèrent les paroles de Chatam, son amour de l'humanité, doivent être plus durables que quelques-unes des inspirations religieuses et patriotiques de l'éloquence grecque ou romaine. Les longues apostrophes de Cicéron à tous les dieux, dont Verrès avait pillé les temples, les solennelles prières de Démosthènes aux divinités de la Grèce, sont aujourd'hui froides et mortes pour nous. Ce qu'il y a de passions généreuses dans l'éloquence de Chatam, subsiste et vivra toujours. Sa carrière d'ailleurs embrasse une mémorable époque de la puissance britannique. Que de choses intéressantes et nouvelles vont s'offrir à nous, l'influence du talent au milieu d'un État libre, la dignité du caractère, appui du talent et de l'ambition, le pouvoir noblement exercé, noblement perdu, la grandeur d'un citoyen anglais qui, sorti des conseils du souverain, les domine encore, enfin l'alliance rare et toute moderne du patriotisme le plus ardent et d'un vaste amour de l'humanité!

Une vie si bien illustrée par la tribune publique a dû s'y dévouer de bonne heure. Quoique William Pitt (depuis lord Chatam) fût né d'une famille peu considérable par le rang et la fortune, sa première éducation le destinait au parlement : élevé d'abord au collége d'Éton, il y étudia les anciens avec cet esprit d'imitation moins littéraire encore que patriotique, alors commun dans la jeune noblesse anglaise, et qui avait formé la magistrature française au seizième siècle.

Ce n'étaient pas des leçons de style et de goût, mais des exemples de sévère franchise, de liberté généreuse, que ces esprits graves du seizième siècle et ces esprits ambitieux de l'Angleterre, au dix-huitième siècle, cherchaient dans l'étude de l'antiquité.

Du collége d'Éton, le jeune Pitt vint à l'université d'Oxford pour y faire ces hautes études qui déterminent la vocation du talent. Il y passa trois années à lire assidûment les philosophes et les orateurs grecs; il y fit même beaucoup de vers latins. On peut découvrir déjà, dans ces *essais* de collége, les sentiments qui animèrent sa vie. Une pièce qu'il composa sur l'avénement de Georges II, débute par ces mots :

Angliœ vos o prœsentia numina gentis
Libertas, atque alma Themis, Neptune britanni
Tu pater Oceani.....

« Puissantes divinités de la nation anglaise, li-« berté, justice; et toi, Neptune, père de l'Océan « britannique... » Liberté! justice! Ce furent les deux inspirations de Chatam; et cette épithète de Britannique, orgueilleusement donnée à l'Océan, il la justifia presque dans son ministère.

Pendant ces trois années de séjour à Oxford, le jeune Pitt se prépara pour l'éloquence par des études semblables à tout ce que les anciens nous ont conté de leurs orateurs. Il se fit Grec et Romain par une méditation ardente des chefs-d'œuvre antiques. Il mit en usage tous ces savants avis, toutes ces heureuses expériences de Cicéron, pour fortifier l'esprit, enrichir l'élocution, élever le *talent*. Il s'anima de cette grande ambition de l'éloquence, que ni l'étude ni la gloire ne peuvent jamais rassasier ; tel il paraissait aux yeux de ses jeunes compagnons. Vingt ans plus tard, un poëte ingénieux, Warton, lui rappelait ce souvenir, en lui adressant des vers sur la mort de Georges II :

Ne refuse pas, lui disait-il, cet humble présent d'une muse indépendante; elle sort de ce même bocage où fut élevée ta pensive jeunesse, dans les pures maximes de la sagesse athénienne, et où, pour la première fois, l'image de la liberté anglaise brilla de tout son éclat devant tes yeux rêveurs.

Après cette forte éducation, le jeune Pitt voyagea, selon l'usage si raisonnable des Anglais. Il vit la France et l'Italie; puis revint dans son pays, près de sa mère, demeurée veuve et sans fortune. La célébrité de ses premières études, je ne sais quoi d'orateur qui était en lui, dans sa taille élevée, dans ses yeux pleins de feu, dans sa voix sonore, dans la dignité et la force singulière de son langage, le désignaient pour la chambre des communes. Il y fut nommé, par le bourg d'*Old Sarum*, à l'âge de vingt-sept ans. Vers le même temps, il acheta, selon la coutume anglaise, une commission d'officier dans un régiment.

A l'époque où William Pitt vint siéger au parlement, ce Robert Walpole, dont je vous ai déjà parlé si longtemps, était toujours ministre. Ce qu'il y avait d'astucieux et de corrupteur dans le caractère de ce ministre, devait peu sympathiser avec l'âme altière et pure de Pitt. Cependant, cette répugnance ne se marqua point d'abord avec énergie dans le langage du jeune député des *communes*. Le début de son éloquence, son *maiden-speech*, fut un acte d'opposition respectueux et détourné, la demande d'une riche dotation pour le prince de Galles, qui venait d'épouser une princesse d'Allemagne. On admira le talent de Pitt et les vives couleurs dont il avait peint le caractère et les vertus du jeune prince, rendu populaire par la

haine jalouse que lui portait Walpole. Quelques autres discours ajoutèrent à la réputation naissante de Pitt, et firent prévoir qu'il effacerait un jour les Windham et les Pulteney. On lui trouvait un art inconnu jusqu'alors dans le parlement britannique et une imitation pompeuse de Cicéron. Mais la première occasion où il montra son génie véritable, un mélange d'amertume railleuse et de gravité véhémente, ce fut une réplique soudaine à Walpole. Ce ministre avait fait proposer un bill pour forcer au service, dans la marine militaire, tous les matelots des navires marchands. Ce n'est pas que les Anglais n'eussent déjà *la presse*, qui est, par elle-même, une charge pesante, une dure tyrannie irrégulièrement exercée. Mais Walpole avait cru nécessaire d'ajouter à cet antique abus, un enrôlement général et forcé de tous les hommes de mer ou de rivière, de tous les bateliers de la Tamise, qui paraîtraient bons pour servir sur la flotte anglaise. Pitt, dans un discours qui n'est pas conservé, s'éleva vivement contre cet abus de pouvoir. Sans doute, avec cette candeur de jeunesse dont il ne faut pas se corriger, il avait invoqué ces sentiments de droit naturel, d'équité, de justice, ces choses que l'on appelle de la philanthropie. La noblesse même des pensées qu'il exprimait avec chaleur, lui donnait un langage élevé, solennel, presque poétique, et son débit était éclatant et animé.

Walpole, avec ce froid sarcasme, facile au pouvoir et au succès, releva dédaigneusement le jeune orateur. Il dit : « que des déclamations véhémentes et de belles périodes pouvaient agir « sur les hommes jeunes et sans expérience; que « probablement, l'honorable gentleman avait contracté cette habitude d'éloquence, en communiquant avec les jeunes gens de son âge, plutôt « qu'avec les hommes instruits et graves; mais « qu'il ne suffisait pas d'apporter au parlement des « gestes et des émotions de théâtre. »

Je vous ai donné, l'autre jour, une séance intérieure du sénat romain, comme un modèle de débat politique, peu désirable à reproduire, et peu fait pour nos mœurs modernes. Je puis vous montrer le jeune Pitt, repoussant Walpole avec une véhémence presque digne de l'injurieux langage des anciens. A peine Walpole avait-il achevé son ironie ministérielle, applaudie par une majorité puissante, que Pitt se lève; et, après avoir de nouveau discuté la question :

Quant au reproche d'être jeune, dit-il, que l'honorable gentilhomme m'a fait avec tant de chaleur et de bon goût, je n'essaierai pas de l'affaiblir ou de le nier; je me borne à souhaiter d'être au nombre de ceux dont les folies cessent avec la jeunesse, et non de ceux qui sont ignorants, malgré l'expérience; je ne me charge pas de décider si la jeunesse peut être objectée à quelqu'un comme un tort, mais la vieillesse, j'en suis sûr, peut devenir justement méprisable, si elle n'a apporté avec elle aucune amélioration dans les mœurs, et si le vice paraît encore où les passions ont disparu. Le malheureux qui, après avoir vu les suites de ses fautes nombreuses, continue de s'aveugler, et joint seulement l'obstination à la sottise, est certainement l'objet de la haine ou du mépris, et ne mérite pas que ses cheveux blancs le mettent à couvert de l'insulte. Plus haïssable est encore celui qui, à mesure qu'il s'est avancé dans la vie, s'est éloigné de la vertu, qui devient plus méchant avec moins de tentations, qui se prostitue lui-même pour des trésors dont il ne peut jouir, et use les restes de sa vie à la ruine de son pays.

Mais la jeunesse n'est pas mon seul crime; on m'accuse de faire un personnage théâtral : ce reproche suppose, ou quelque singularité de gestes, ou quelque dissimulation de mes propres sentiments, ou une facilité à prendre les opinions et le langage d'autrui. Sur le premier point, le reproche est trop frivole pour être réfuté. Sur le second, je le renvoie tout entier à celui qui l'a fait.

Je ne vous cite pas ce discours comme un modèle d'urbanité; Pitt continua plus vivement encore et fut rappelé à l'ordre par l'*orateur*.

Cependant ce nouveau champion, qui s'élevait avec toute l'ardeur de la jeunesse contre la vieille puissance de Walpole, hâta la chute du ministre. Après deux demandes d'accusation, inutilement présentées, Walpole tomba devant un nouveau parlement. Des enquêtes sont commencées sur ce long règne ministériel. Il s'agissait de reprendre et de discuter vingt années d'administration, pendant lesquelles le ministre avait, à tout prendre, affermi la succession protestante et accru la puissance de l'Angleterre. Les débats furent longs, opiniâtres; deux cent quarante-quatre voix contre deux cent quarante-deux refusèrent d'admettre une enquête qui s'étendît à toute la durée de l'administration de Walpole.

Pitt alors proposa de borner l'accusation aux dix dernières années de ce ministère: cet avis prévalut appuyé par d'éloquents discours. Mais les méfaits de Walpole sont trop loin de nous et trop exclusivement anglais, pour que j'essaie de ressusciter ces vieux débats où l'on admira la talent et la véhémence de Pitt. On ne les a conservés, d'ailleurs, que sous une forme incomplète et mutilée; il n'en reste que des fragments recueillis, ou même refaits, dans lesquels nous aurions peine à démêler l'inspiration primitive de l'orateur.

A une époque plus avancée de sa vie, nous l'entendrons lui-même; ses paroles ont été textuellement recueillies, et elles offrent alors un tel caractère d'énergie propre et originale, que l'on ne peut y supposer aucune altération étrangère.

Ainsi, laissons cet éternel débat sur Walpole mourir dans un comité de la chambre des communes, et reportons nos regards vers la noble carrière qui va s'ouvrir au génie de William Pitt.

Messieurs, ce qu'il y a de remarquable dans la destinée de cet homme d'état, c'est qu'il a commencé, dans les mœurs politiques de l'Angleterre,

une révolution que l'on attribuait seulement à notre époque. Vous avez entendu dire souvent, vous avez lu qu'un ministre célèbre, mort il y a peu de temps, était en Angleterre le premier exemple d'une grande fortune politique, obtenue par le talent seul, que c'était la première puissance oratoire qui se fût élevée d'elle-même, sans le secours des grands patronages et des alliances aristocratiques; et cette innovation semblait liée à tout un changement de l'ordre social et des mœurs. Non, Messieurs; la supériorité du talent avait à cet égard devancé l'influence des idées nouvelles. Le premier exemple illustre d'un parvenu au pouvoir, au milieu de l'aristocratie anglaise, est William Pitt.

L'avénement de la maison de Brunswick, qui n'avait pas été uniquement, comme on le dit, une révolution nationale, mais bien plutôt une habile combinaison aristocratique, s'appuyant sur les sentiments publics, laissa subsister et consacra toute la puissance des grandes familles. En transférant le trône, au nom du principe populaire, elles avaient fortifié leurs priviléges : et elles s'étaient établies les gardiennes de la royauté nouvelle. On le vit sous Guillaume III, sous la reine Anne. Le ministère d'Oxford et de Bolingbroke fut une lutte de la haute noblesse tory contre l'aristocratie wigh; aucun homme *nouveau* n'y joua de grand rôle. Et les Wighs, ayant triomphé, le pouvoir se fixa derechef dans la main des puissantes familles de ce parti. Le péril même qu'avaient couru les intérêts nationaux favorisa cette tutelle aristocratique; on eût dit que la révolution avait été faite pour les grands seigneurs wighs, et que leur ambition contente était la garantie des libertés publiques; on eût dit qu'ils étaient obligés d'être toujours ministres, pour la sûreté commune.

Cette illusion, entretenue par les entreprises infortunées du parti jacobite, se prolongea jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Après la chute de Walpole, c'est le lord Carteret, le duc de Newcastle et d'autres nobles personnages de l'aristocratie wigh qui d'abord concentrent dans leurs mains le pouvoir William. Pitt, fils d'un simple écuyer, ayant à peine deux cents livres sterling de revenu, officier dans un régiment, et encore (ce que j'ai oublié de dire) Walpole l'avait destitué de son grade; Pitt enfin n'avait aucun titre aristocratique, au milieu de cinq ou six grandes familles en possession de gouverner l'Angleterre; et il avait trop de fierté pour être leur client et s'élever à leur suite, en les servant de son éloquence. La dignité de son caractère, la force de son génie, soutenus par une faveur publique habilement ménagée, furent ses seuls appuis et lui donnèrent enfin l'alliance de l'aristocratie, ou lui permirent de s'en passer.

La première administration qui succédait à Walpole avait offert une part de puissance au jeune Pitt : il refusa. Nommé, quatre ans après, conseiller privé et payeur-général des troupes anglaises, après avoir exercé cet emploi avec un rare désintéressement, il le quitta pour un dissentiment politique; et il ne fut enfin appelé au ministère qu'en 1756, à la chute du duc de Newcastle. Ce fut la victoire de l'homme *nouveau* sur le grand seigneur, du talent sur les titres. Là se présente une autre singularité du caractère et de la fortune de Pitt. Comme il s'était passé de cette affiliation aristocratique, qui semblait la condition nécessaire du pouvoir, on le voit se passer respectueusement de la faveur du souverain et contrarier ses vues. Celui qu'il veut servir, c'est exclusivement le roi d'Angleterre, et non pas le roi d'Angleterre, prince du Hanovre.

Georges Ier, inquiet sur ses États du Hanovre, voulait entrer dans la confédération des princes d'Allemagne, et se préparait une guerre longue et difficile, sans profit pour l'Angleterre. Pitt, serviteur de son pays encore plus que du roi, refusa d'y consentir. Malgré l'ascendant de son nom, cette résistance fut suivie d'une disgrâce, ou, du moins, d'une retraite à peu près forcée. Le voilà retombé sur cette faveur publique, qui, tout à l'heure, l'avait poussé au pouvoir.

Mais la volonté du roi ne pouvait donner à d'autres ministres la force que leur refusait l'opinion de l'Angleterre; et les coalitions aristocratiques des Wighs avaient perdu leur crédit, depuis qu'un homme *nouveau* s'était montré plus habile et mieux populaire. Le duc de Newcastle, rappelé à la tête de l'administration, se sentit trop faible. Il fallut recourir à William Pitt et accepter ses conditions. Ce fut alors qu'il entra dans le gouvernement de l'Angleterre avec toute la puissance de son nom et d'un caractère que rien n'avait fait varier. Ce fut en 1757. Cette époque de sa vie, qu'il a rappelée souvent avec un orgueil presque cicéronien, doit laisser trace dans notre mémoire. Elle fut, sous plus d'un rapport, funeste à notre pays, alors gouverné par des mains si faibles. Pitt poursuivait avec ardeur l'abaissement de la France : c'était le but de sa politique. Ne vous attendez donc pas, Messieurs, à voir son ministère marqué seulement par des actes de justice, des perfectionnements de liberté. Comme la constitution anglaise est fixée, développée depuis longtemps, le génie politique se montre, et la popularité s'obtient, dans ce pays, beaucoup moins par l'adoption de généreux principes que par l'habile intelligence des intérêts britanniques. Ce William Pitt, si grand aux yeux de ses concitoyens, si national, vénéré comme le dé-

fenseur le plus pur et le plus invariable des principes de liberté, vous ne trouverez dans ses discours que peu de théories généreuses; il eut rarement l'occasion ou le besoin de les exprimer, hormis dans les grandes et dernières circonstances de sa vie. C'est un patriote anglais, bien plus qu'un ami spéculatif de la liberté. C'est surtout en agissant avec passion pour les intérêts de son pays contre l'étranger, qu'il manifeste son esprit national. Sans doute, il ne conçoit pas la grandeur de l'Angleterre sans liberté légale; mais, rassuré par les lois, c'est surtout de cette grandeur qu'il s'occupe. Incorruptible défenseur des droits du peuple anglais, ami des principes pour l'Angleterre, il n'a pas avec les nations étrangères beaucoup plus de scrupules qu'un ancien Romain.

Dès sa jeunesse, on avait dit de lui qu'il avait la vertu d'un Romain et les nobles manières d'un courtisan français; mais cette vertu de Romain, c'était l'intérêt de l'Angleterre avant tout. Ainsi, Messieurs, ce ministère attendu, annoncé avec éclat, ce ministère qui fit la gloire et l'orgueil de sa vie, ne vous imaginez pas qu'il ait eu pour résultat un certain nombre de lois favorables à la liberté, et l'accomplissement de quelques théories bienfaisantes. Il fut tout politique, tout dirigé vers l'intérêt de l'Angleterre au dehors. William Pitt ne considéra pas l'Angleterre comme un État dont les relations intérieures ont besoin d'être perfectionnées au profit de la justice et de la liberté; mais comme une puissance établie, qu'il fallait agrandir et faire dominer sur toutes les autres puissances. Son ministère fut surtout un ministère de conquête et d'envahissements au dehors.

Cette administration, qui éleva très-haut l'influence britannique, dura quatre années. Pendant ces quatre années, l'Angleterre domina dans presque tous les cabinets de l'Europe, fut absolue sur les mers, posséda paisiblement ses colonies d'Amérique et les accrut, nous enleva le Canada, la Louisiane, et ruina nos comptoirs de l'Inde.

Dans le gouvernement de l'Angleterre, cette générosité de sentiments, naturelle à William Pitt, si elle ne passa pas dans les lois, se marqua du moins par quelques actes honorables. Avant lui, les Écossais, qui avaient suivi l'étendard infortuné du prince Édouard, avaient été cruellement décimés par le vainqueur. Non-seulement les Wighs avaient fait couler des flots de sang sur les échafauds de Londres; non-seulement des proscriptions, dignes de Jacques II, avaient été dans le premier moment renouvelées pour les princes de la maison de Hanovre; mais une sorte d'inquisition se prolongeait sur les montagnes d'Écosse et en tenait les habitants désarmés. Pitt fut plus habile et plus généreux; il sentit que ces hommes braves et loyaux aimaient la guerre, encore plus qu'ils n'aimaient le prince Édouard, et qu'en leur redonnant des armes, il les rendrait fidèles. Il les mit au milieu de l'armée anglaise, et les envoya combattre en Amérique contre les Français; de Jacobites persécutés, il en fit d'excellents soldats pour la maison de Hanovre.

Cependant, Messieurs, ce ministre qui travaillait avec hauteur aux intérêts de l'Angleterre, qui avait peu de ménagements de cour, peu de complaisances, voyait insensiblement se former contre lui un parti nombreux. La mort de Georges II favorisa ce parti. Un jeune prince arrivé sur le trône, n'ayant pas encore la parfaite intelligence des sentiments anglais, ne sachant pas peut-être à quel point les droits du pays étaient désormais invariables, fut séduit par quelques idées de pouvoir absolu, autant qu'il était possible de les rêver, au milieu de la réalité qu'offrait la liberté anglaise.

L'influence que lord Bute exerça dès l'avénement de Georges III, avait affaibli l'autorité de Pitt. Cependant ce ministre poursuivait avec ardeur ses plans de domination au dehors. Non content d'avoir abaissé (ce mot me coûte à dire, mais il est vrai), d'avoir abaissé la France, d'avoir ruiné ses colonies, et commencé cette grande domination dans l'Inde, qui devait indemniser l'Angleterre de la perte de l'Amérique, Pitt voulait abattre l'Espagne, dont il redoutait l'intime alliance avec la France. Sous quelque prétexte, comme la politique en trouve toujours, il avait hâte de lui déclarer la guerre; mais par la secrète autorité de lord Bute, il se vit, sur cette importante question, abandonné de tout le ministère. Alors, avec ce point d'honneur politique naturel à tout ministre anglais, et plus encore à William Pitt, il se retira du conseil. Pour sa gloire, ce fut une heureuse circonstance: le pouvoir n'était pas la plus belle place d'un homme tel que lui. Dans nos gouvernements représentatifs, où tant d'influences se mêlent à celle du talent et de la raison, il est bien rare que la défense, même sage, même juste, des intérêts du gouvernement, puisse obtenir une faveur égale à celle qui suit la profession indépendante des principes de liberté. Hors du ministère, le langage plus désintéressé est aussi plus puissant.

Pendant ces quatre ans, Pitt parla souvent avec un talent supérieur à la chambre des communes; il domina ce grand conseil de la nation; il resta même populaire, en étant ministre. Cependant les plus beaux souvenirs de son éloquence, les plus fortes émotions qu'elle excita dans les âmes, appartiennent à une autre époque de sa vie.

Voilà donc ce grand homme d'état rentré dans

la condition privée. Je dis ce grand hommm d'état, car aussitôt qu'il eut quitté le pouvoir, on s'aperçut de la sagesse de ses conseils. Comme l'énergie, l'éclat du talent excluent, aux yeux de quelques hommes, la prudence politique, il n'est pas mauvais de rappeler que Pitt, hardi ministre, fut en même temps sage ministre. Il avait annoncé, dans un intérêt d'ambition anglaise, la nécessité de commencer la guerre contre l'Espagne; il avait montré le moment favorable. Un an après, en 1761, les Espagnols justifièrent la prévoyance de Pitt, en osant les premiers attaquer l'Angleterre. L'estime, l'admiration publiques, s'accrurent alors pour l'homme d'état qui avait sacrifié son pouvoir à une opinion vérifiée par l'événement.

William Pitt poursuivit cette noble carrière de l'opposition anglaise. Ce fut ainsi qu'il lutta, tantôt contre l'influence secrète, tantôt contre le gouvernement public de ce lord Bute qui semblait le génie du pouvoir absolu, conservé près du trône constitutionnel de l'Angleterre. Le ministre, effrayé des attaques de la presse, fit décerner des *warants généraux*, c'est-à-dire des ordres d'arrestation en blanc, contre tout auteur ou publicateur de libelles. Pitt opposa vainement des réclamations pleines de force. Incapable d'abandonner les droits de la liberté, sous prétexte des abus de la licence, il défendit le célèbre Wilkes, dont il blâmait le séditieux langage, mais qu'il voyait soumis à une procédure arbitraire de la chambre des communes. Que ne puis-je ici vous citer ses paroles littérales? elles ne furent pas conservées. C'est un regret qui s'attache à une grande partie de cette vie parlementaire. Il en reste des souvenirs plutôt que des monuments. Nous n'avons que de froids extraits de ces éloquents discours où Pitt défendait les principes de la liberté et les intérêts de la domination anglaise contre une politique oppressive et faible.

Cependant lord Bute et les faibles successeurs qui se traînaient à sa suite voulurent désarmer ce terrible adversaire, en lui offrant le partage du pouvoir. C'est une chose curieuse dans l'histoire de la constitution britannique et des mœurs parlementaires, que les négociations entamées auprès de lui, que sa noble et simple résistance, ses refus, ses conditions. Sujet dévoué, rien dans sa conduite ne montre une indépendance dédaigneuse, une hautaine hostilité. C'est la gravité impartiale d'une ferme conscience qui ne cède pas même au prince qu'elle aime et ne saurait accepter de lui le pouvoir qu'avec l'assurance de faire le bien qu'elle souhaite, comme elle l'entend et comme elle le veut: les mémoires du temps sont remplis de conversations entre William Pitt et quelques négociateurs de cour.

Il y eut même plus d'une entrevue politique entre ce grand citoyen, élevé si haut par sa vertu, et le roi d'Angleterre, Georges III. On reprochait quelquefois à Pitt son inflexible fermeté dans ces royales conférences, la hauteur avec laquelle il exigeait l'éloignement de quelques favoris du souverain, enfin l'orgueil de sa raison ou de sa conscience, qui ne voulait rien accorder et ne céder sur rien; il répondait: « Je suis prêt à aller à « Saint-James, si je puis y porter avec moi la cons- « titution. »

Vous me pardonnez ces détails historiques; ils me servent à dessiner devant vos yeux cette physionomie romaine-anglaise; ils sont nécessaires pour juger même le talent de l'orateur. Ce qui me détourne de donner des préceptes d'éloquence, c'est que rien n'est plus personnel à l'homme, plus attaché à lui, à sa vie tout entière que la parole, dont il a le droit de se servir.

Mille expressions, mille formes de langage n'ont pu venir qu'à William Pitt, à cet homme si dédaigneux du pouvoir et si inflexible dans ses opinions. En disant les mêmes choses, un autre paraîtrait déclamateur; et l'on sent que Pitt parle ainsi, parce qu'il lui est impossible de tirer d'autres sentiments de son âme.

Cependant, si la politique anglaise n'avait offert que des circonstances ordinaires, le génie de Pitt, et ce tour d'imagination élevée qui le caractérise, ne se serait pas montré tout entier; mais un des plus grands événements qui aient mis à l'épreuve la puissance britannique se préparait depuis plusieurs années: les colonies de l'Amérique septentrionale avaient reçu, dès leur origine, quelques-unes des institutions de liberté, le jury, les assemblées provinciales; mais le roi et le parlement britannique retenaient sur ces colonies tous les droits de la domination. La politique commerciale de l'Angleterre, stipulant pour elle-même, entravait, de prohibitions ou de taxes onéreuses, le commerce des Américains. Un impôt sur le *timbre* avait excité leurs plaintes. Pitt, dès l'origine, les appuya de son éloquence: il avait éprouvé leur courage et leur fidélité dans les guerres de l'Angleterre contre la France; et il trouvait juste de leur assurer le droit des autres sujets anglais, de ne supporter que des impôts consentis par leurs représentants. L'influence de Pitt, à la tête de l'opposition, força le ministère de révoquer la taxe du *timbre;* et peu de temps après, ce ministère, affaibli doublement par sa faute et par sa rétractation, tomba devant la popularité toujours croissante de Pitt.

En 1766, le *grand député* des communes est encore une fois porté au pouvoir par le vœu de

son pays. Toutes les répugnances de cour cédaient devant sa gloire. Nommé pair et vicomte de Chatam, il forme un nouveau ministère, dont il refuse d'être le chef, mais que son génie devait animer. Par une impartialité trop haute et trop hardie, il y fit entrer des hommes de partis opposés. Mais, tourmenté d'infirmités douloureuses, il ne put porter le poids des affaires; et il se retira bientôt, laissant l'Angleterre avec tous les périls que sa présence avait un moment suspendus. Dans sa retraite, on le vit défendre les libertés du pays, à la chambre des pairs, comme il les avait défendues à la chambre des communes. Lord Mansfield prétendait que, dans les questions de liberté de presse, le jury n'étant juge que du fait, devait se borner à déclarer l'existence et la publication du livre, et que c'était à la cour à le qualifier de *libelle*. Lord Chatam combattit avec force cette doctrine qui supprimait la salutaire intervention du jury dans le point le plus important à la liberté.

La chambre des communes, après avoir expulsé Wilkes de son sein, avait refusé de le recevoir, quand la majorité des électeurs de Middlessex le renvoyait siéger; et elle avait admis à sa place le candidat de la minorité. Chatam défendit de nouveau Wilkes, ou plutôt les principes insultés en sa personne; et il nota de son éloquent blâme la décision arbitraire des communes. Mais une plus grande question se présente.

L'administration qui avait succédé à lord Chatam reprit l'usage de taxer l'Amérique, et excita bientôt de nouvelles plaintes. Il n'y avait pas là seulement, Messieurs, une question d'impôt; il y avait ce fait de la civilisation antique et moderne, cette émancipation inévitable d'une colonie trop puissante et trop éloignée de sa métropole; ajoutez ce commencement d'indépendance autorisée par les institutions mêmes que l'Angleterre avait laissé tomber sur l'Amérique; elle lui avait trop donné, pour lui refuser davantage. Aussi lorsque le parlement britannique ordonna de recevoir en Amérique le thé des Indes, en même temps qu'elle grevait de taxes nouvelles les produits américains, une révolte éclata dans Boston; on jeta dans la mer le thé des Indes; on déclara qu'on n'avait pas besoin de ces marchandises étrangères, et que l'Amérique se suffirait à elle-même. Bientôt les assemblées provinciales s'arment et se coalisent. Des colons pleins d'ardeur et de fierté d'esprit, s'indignant de n'être qu'une province anglaise et voulant être une nation, répandent dans l'Amérique de généreux *manifestes*, comme les écrits de Franklin, d'abord garçon imprimeur, puis l'un des premiers citoyens de l'Amérique.

Une fermentation singulière agite cette terre d'indépendance. Les premières résolutions, adoptées par le gouvernement britannique, furent maladroites et cruelles. Des troupes avancent sur Boston; le port est bloqué; des rigueurs sont indistinctement exercées contre les habitants de la ville; et le sentiment de la haine s'accroît dans le cœur des Américains; et l'on avance de plus en plus vers l'émancipation; et l'on s'appelle encore *royalistes*, ou du moins *loyalistes;* mais déjà on aspire à l'entière indépendance. Quelle devait être, dans ce grand mouvement, la conduite du gouvernement anglais? Pouvait-il se soumettre à ces insurgés d'au-delà de l'Océan? Pouvait-il accorder immédiatement tout ce que ceux-ci réclamaient par les armes? D'ailleurs, cet orgueil du peuple anglais, que l'on a vu résister si longtemps à d'autres demandes non moins justes, croyez-vous qu'il eût aisément suivi la politique timide ou sage d'un ministère qui aurait cédé trop vite aux Américains? Poussé par un point d'honneur de ministère et de nation tout ensemble, le gouvernement britannique s'obstine dans sa vengeance, dans la répression, dans la soumission de ce Nouveau-Monde qui veut lui échapper.

Protester au nom de la justice et de l'humanité contre les barbaries de cette guerre civile, au nom de la prudence contre de fausses promesses et un succès impossible, prévoir les maux, proposer le remède, offrir à l'Angleterre de lui rendre ce monde qu'elle va perdre, et de concilier ses droits légitimes avec la liberté nécessaire des colonies, voilà la mission que remplit lord Chatam! voilà toute la tâche de l'orateur antique reproduite ou surpassée! Que ce soit Démosthènes qui parle contre l'envahissement de Philippe, ou Chatam qui discute la rébellion de l'Amérique, c'est également la puissance morale d'un homme, sa sagesse, sa véhémence que je vois régner sur les volontés d'un peuple.

Maintenant, Messieurs, beaucoup d'écrivains anglais ont blâmé la conduite de lord Chatam. On a dit que cette éloquence si énergique et si vive, en révélant la profondeur de la plaie qui dévorait l'Angleterre, avait enhardi ses ennemis. Lord Chatam répondait que ses conseils, suivis à propos, auraient fait cent fois plus de bien que ses prophéties ne pouvaient faire de mal. D'ailleurs, les imprudences de la tribune sont la loi des pays libres; et la liberté répare les accidents qu'elle cause.

Je n'hésite pas, Messieurs, à comparer les discours de Chatam, pour le génie, pour la véhémence de la conviction, pour la grandeur des mouvements de l'âme, aux plus belles harangues de Démosthènes. Il y a, de plus, un tour d'imagination grave et mélancolique qui tient à l'âme religieuse de l'ora-

teur, à son âge; à son infirmité, et qui lui donne un caractère particulier d'éloquence.

Je vais citer, traduire, admirer.

Vous concevez, Messieurs, que ces événements politiques si grands, doivent offrir le drame oratoire dans toute sa variété. On voit d'abord l'événement qui s'annonce, les raisonnements, les protestations, les prophéties de l'orateur : l'événement avance vers son terme; mille incidents le retardent ou le compliquent; l'orateur est obligé de changer, de corriger lui-même ses plans, ses projets; on lui répond par les désastres des insurgés et par quelques succès de l'armée royale. Il propose un nouveau traité de paix, dans la victoire de l'Angleterre; il en propose un nouveau, dans sa défaite. Enfin le dernier acte arrive, en dépit du ministère, en dépit de l'opposition, en dépit de lord Chatam, qui tant de fois l'avait annoncé; il faut s'avouer vaincu, il faut reconnaître l'entière séparation de l'Amérique : c'est alors que l'âme de Chatam, si patriotique, se montre avec une effusion sublime; et il meurt presque en achevant son discours. C'est la tragédie oratoire tout entière.

Nous ne pourrons qu'en détacher quelques scènes. Le ministère a fait présenter un bill pour l'envoi d'un nouveau corps de troupes en Amérique, afin de réprimer les premières tentatives des insurgés. Lord Chatam prend la parole :

Mylords, l'état de souffrance qui m'accable ne pouvait m'empêcher de soumettre à vos Seigneuries mes pensées sur le bill aujourd'hui débattu et sur les affaires de l'Amérique. Si nous faisons un rapide retour sur les motifs qui ont engagé les ancêtres de nos concitoyens d'Amérique à laisser leur pays natal courir les dangers innombrables de ces contrées lointaines et inexplorées, notre étonnement de la conduite que tiennent leurs descendants devrait naturellement disparaître. Souvenez-vous que ce coin du monde est celui où des hommes d'un esprit libre et entreprenant se sont enfuis plutôt que de se soumettre aux principes serviles et tyranniques qui dominaient alors dans notre malheureuse Angleterre; et devez-vous vous étonner, Mylords, que les descendants de ces hommes généreux s'indignent, quand on veut leur ravir des priviléges si chèrement achetés! Si le Nouveau-Monde avait été colonisé par les enfants d'un autre royaume que l'Angleterre, ils y auraient apporté avec eux, peut-être, les chaînes de l'esclavage et l'habitude de la servilité. Mais ces hommes qui se sont enfuis de l'Angleterre, parce qu'ils n'y étaient pas libres, doivent garder la liberté dans le monde où ils ont cherché leur asile, etc., etc.

Mylords, je suis vieux; je voudrais conseiller au noble lord qui nous gouverne de prendre une méthode plus douce pour régir l'Amérique; car le jour n'est pas loin où cette Amérique pourra rivaliser avec nous, non-seulement dans les armes, mais dans le commerce et dans tous les arts. Déjà les principales villes d'Amérique sont instruites et polies, et entendent la constitution de cet empire aussi bien que le noble lord qui nous gouverne.

Mylords, c'est une doctrine que je porterai avec moi jusqu'à la tombe : ce pays ne possède pas sous le ciel le droit de taxer l'Amérique; cela est contraire à tous les principes de justice et de politique; il n'est point de nécessité qui puisse le justifier.

Ne pouvant dissimuler la révolte de la ville de Boston, il s'adresse au sentiment public, à cette espèce de sympathie, à cette parenté qui devait unir les Anglais et les Américains :

Au lieu de ces mesures âpres et barbares que vous avez prises, passez une amnistie sur toutes ces erreurs de jeunesse de vos frères d'Amérique; recevez-les dans vos bras; et j'ose affirmer que vous trouverez en eux des enfants dignes de vous. Et si leur révolte devait se prolonger au-delà du terme d'amnistie, que, je l'espère, cette chambre va fixer, je serai des premiers à proposer quelques mesures qui leur fassent sentir le tort d'irriter une mère indulgente et généreuse, une mère, Mylords, dont le bonheur a été toujours ma plus douce consolation. Ceci peut sembler inutile à dire; mais je dois déclarer que le temps n'est pas loin où l'Angleterre aura besoin de l'assistance de ses amis les plus éloignés. Puisse la main de la Providence, qui dispose de tout, ne pas lui rendre nécessaire mon faible secours, et puisse-t-elle exaucer les prières que je formerai toujours pour son bonheur!

Et il termine par ces paroles empruntées pieusement à l'*Écriture :*

Que la longueur des jours soit accordée à mon pays! qu'il ait dans sa main droite de longs jours, et dans sa gauche des richesses et des honneurs, et qu'il marche toujours dans le sentier de la justice et de la paix!

Je vous l'ai dit, c'est ici l'éloquence de ce grand citoyen, de cet homme grave, irréprochable; elle n'appartient qu'à lui. Voilà donc, Messieurs, la première et inutile protestation de lord Chatam, au commencement des troubles, avant que le feu n'ait pris à toute l'Amérique, et bien avant que le pavillon français n'ait apporté ses secours inespérés. Mais bientôt la guerre s'engage; l'armée anglaise éprouve d'humiliantes défaites. La résistance s'accroît; elle devient universelle; et le citoyen anglais hésite plus que jamais à s'intéresser à ces insurgés si cruellement traités, mais devenus si puissants. Cependant Chatam, dans la générosité de sa conscience, dans les hautes vues de sa politique, ne change pas d'opinion, et continue à protester contre l'obstination indécise, si l'on peut parler ainsi, de lord North, qui faisait toujours la guerre sans la vouloir.

Déjà les troupes anglaises ont, plus d'une fois, reculé devant ces pauvres milices américaines, animées par la liberté et par Washington. Chatam, que ses infirmités, que sa goutte, que sa tristesse retenaient presque toujours dans la solitude, reparaît au parlement. Il semble que cette grande et majestueuse physionomie se présentait, par intervalle, au milieu des législateurs anglais, pour les avertir de ce qu'il fallait faire ou éviter. Puis, les trouvant obstinés dans leur aveuglement, il s'éloignait encore et attendait des événements une instruction plus puissante que ses paroles :

Mylords, je désire ne plus perdre un jour, dans cette crise qui s'avance et qui nous presse. Une heure maintenant passée, sans amortir les ferments qui agitent l'Amérique, peut enfanter des années de désastre et de honte. Pour ma part, je ne déserterai pas un seul moment la conduite de cette importante affaire, à moins que je ne sois cloué sur mon lit

par l'extrême souffrance ; je m'en occuperai partout ; je m'en occuperai sans cesse ; je viendrai heurter à la porte de ce ministère endormi et tout confondu, et je l'éveillerai au sentiment de son propre danger ! (Applaudissements.)

De nouveau, je conjure, je presse vos Seigneuries d'adopter sans retard cette mesure de conciliation. J'affirme qu'elle produira d'heureux effets, si elle arrive à temps ; mais si vous différez jusqu'à ce que votre espérance se réalise, vous différerez toujours. Pendant que vous le pouvez encore, apaisez ces ferments de haine qui dominent en Amérique, retirez la cause de cette inimitié ; retirez cette armée nuisible, incapable de vous servir ; car son mérite est l'inaction ; sa victoire serait de ne pas combattre. Que pourrait-elle d'ailleurs contre une nation brave, généreuse, unie, qui a des armes dans les mains et du courage dans le cœur ? Trois millions d'hommes, les vrais descendants de nos vaillants et pieux ancêtres, chassés dans ces déserts par les maximes étroites d'une superstitieuse tyrannie, ne sont-ils pas invincibles ? L'esprit de persécution ne doit-il jamais s'apaiser ! Faut-il que ces braves enfants de nos braves aïeuls héritent de leurs souffrances, comme ils ont hérité de leurs vertus ? Nos ministres nous disent, que les Américains ne doivent pas être entendus. Ils ne l'ont pas été en effet ; ils ont été frappés, condamnés, sans être entendus ; la main indifférente de la vengeance a frappé tout à la fois sur l'innocent et sur le coupable, avec des formalités de guerre. Vous avez bloqué cette ville ; vous avez réduit à la mendicité, à la famine trente mille habitants. Cette résistance à votre arbitraire système de taxation pouvait être prévue ; elle sort de la nature des choses et de la nature des hommes, et surtout de l'esprit wigh qui domine dans cette contrée. L'esprit qui résiste à nos taxes en Amérique est le même qui autrefois s'opposait aux dons gratuits, à la taxe des vaisseaux en Angleterre ; c'est le même esprit qui fit lever toute l'Angleterre, qui, par le bill des droits, revendiquait la constitution anglaise, et enfin qui a établi cette grande maxime fondamentale de vos libertés, qu'un sujet anglais ne doit être taxé que de son consentement. Ce glorieux esprit wigh anime trois millions d'Américains qui préfèrent la pauvreté et la liberté à des chaînes dorées, et qui mourront pour la défense de leurs droits, comme des hommes libres. Qu'opposerez-vous à cet esprit dont la véhémence sympathise avec les cœurs de tant d'Anglais wighs ? etc., etc.

Quand vos Seigneuries regardent les papiers qui nous arrivent d'Amérique, quand vous considérez la fermeté, la sagesse de ces hommes, vous ne pouvez vous empêcher de respecter leur cause et de faire des vœux pour qu'elle réussisse. Pour moi, je dois l'avouer, dans toutes mes lectures, dans toutes mes observations, et vous savez que l'étude a été mon goût favori, que j'ai beaucoup lu Thucydide et étudié les hommes d'état de l'Ancien-Monde, pour la solidité des raisonnements, pour la prudence des résolutions, je dois avouer qu'au milieu des circonstances si difficiles, si âpres, si périlleuses, aucun peuple, aucune réunion d'hommes n'a montré plus de sagesse que le congrès de Philadelphie.

J'ai la confiance que vos Seigneuries le sentiront ; tous nos efforts pour imposer la servitude à de tels hommes, pour établir le despotisme sur cette puissante nation continentale, doivent être vains et funestes. Nous serons définitivement forcés de nous rétracter ; rétractons-nous donc, pendant que nous le pouvons, et avant qu'il ne le faille. Je dis que nous devons nécessairement révoquer ces actes violents ; ils doivent être révoqués ; vous les révoquerez ; je m'y engage d'honneur ; vous les révoquerez à la fin, j'y joue ma réputation tout entière ; je consentirai à être pris pour un idiot, si vous ne les révoquez pas.

Et on les a revoqués !

Évitez donc cette humiliante, cette disgracieuse nécessité. Avec une noblesse qui convient à votre haute situation, faites les premières avances de concorde et de paix. C'est votre dignité d'agir avec prudence et avec justice. La concession descend avec meilleure grâce et plus utilement des mains du supérieur ; elle réconcilie la supériorité du pouvoir avec les sentiments intimes des hommes, rétablit la confiance sur des bases inébranlables d'affection et de reconnaissance. Ainsi pensait un sage, un poëte, l'ami de Mécène, le panégyriste d'Auguste ; c'est à lui, c'est au successeur de César, maître du Monde, qu'il disait et qu'il recommandait comme une règle de conduite et de prudence :

> Tuque prior tu parce,
> Projice tela manu. . . . .

Messieurs, ces éloquents discours ne produisaient rien ; mais ils agitaient vivement l'esprit anglais ; ils étaient lus avec ardeur ; ils luttaient contre la partialité passionnée du peuple qui s'indignait de voir des sujets échappés de ses mains. La majorité votait comme à l'ordinaire. Mais la conscience du peuple anglais était profondément ébranlée. Il semble que lord Chatam, à chaque défaite qu'éprouvait son opinion, redoublait de force, croissait en énergie. Il attendait quelques mois encore, un malheur de plus en Amérique, un allié de moins ; et il revenait accabler lord North et ses collègues de leur impuissance et de ses prédictions trop vérifiées. C'est ce qui donne à ses discours, que je suis désolé de morceler ainsi, une progression, une rapidité, un mouvement oratoire et dramatique que rien n'égale et que tout extrait défigure et détruit.

Enfin, en 1777, les choses allaient plus mal : les Américains s'enhardissaient tous les jours ; ils battaient des troupes anglaises, ils prenaient des corps entiers prisonniers ; ils avaient de puissants alliés. D'un autre côté, le gouvernement britannique agissait avec violence et faiblesse ; il n'osait, il ne pouvait employer beaucoup de sujets britanniques ; il louait des troupes allemandes, des troupes suisses ; il les embarquait et les envoyait ; il avait des généraux malhabiles ou malheureux, Burgoyne, par exemple, auteur d'une assez bonne comédie. Dans ces déserts de l'Amérique, au milieu de ces peuplades sauvages, encore mêlées à la civilisation naissante des États nouveaux, parmi ces fleuves immenses, ces forêts incultes, les troupes anglaises, épuisées de marches, étaient surprises et accablées.

En 1777, cependant, le roi et son ministère voulaient continuer la guerre avec plus de ténacité que jamais. Le discours de la couronne l'avait dit, e l'adresse proposée y souscrivait avec ardeur.

Lord Chatam prend la parole :

Je me lève, Mylords, pour déclarer mes sentiments sur le sujet le plus solennel et le plus sérieux. Il impose à mon esprit un fardeau dont rien, j'en ai peur, ne pourra me délivrer ; mais je tâche d'en alléger le poids par la communication libre et sans réserve de toutes mes pensées.

Pour la première partie de l'adresse, je m'associe de cœur au noble comte qui l'a proposée. Personne ne sent une joie plus sincère que moi ; personne ne peut offrir de félicitations plus vraies sur le nouvel accroissement de la dynastie protestante. Mais je dois m'arrêter là ; ma complaisance de cour ne peut aller plus loin. Je n'irai pas faire des congratulations sur les disgrâces et les malheurs de l'Angleterre. Je ne puis m'associer à cette aveugle et ser-

vile adresse, qui approuve et sanctifie les monstrueux projets, par lesquels le malheur est sur nos têtes et la destruction à nos portes. Mylords, c'est aujourd'hui un périlleux et formidable moment; ce n'est pas le temps de la flatterie. Il faut maintenant parler au trône le langage de la vérité; il faut dissiper le mensonge et l'obscurité qui l'entourent.

C'est notre devoir, Mylords; c'est la fonction naturelle de cette noble assemblée, conseil héréditaire de la couronne. Et où est le ministre qui a osé suggérer au trône le langage inconstitutionnel que l'on a fait entendre? Le langage ordinaire et bienveillant du trône, c'est une adresse au parlement pour lui demander son avis, pour s'appuyer sur son droit légitime de remontrance et de secours. De même que c'est le droit du parlement de donner cet avis, c'est le devoir de la couronne de le demander. Mais en ce jour, en cette circonstance terrible, on ne s'appuie pas sur nos conseils; on ne nous demande pas notre avis. La couronne d'elle-même déclare son irrévocable détermination de poursuivre les mesures commencées; et quelles mesures, Mylords! celles qui ont produit tous nos périls et amené la destruction à nos portes!

Lord Chatam continue, en flétrissant tout le système de guerre adopté par les ministres, comme inepte et cruel à la fois; il accuse l'emploi de bandes allemandes, qui portent leur vénale férocité dans ces provinces encore anglaises, qu'il fallait ménager, même en les combattant; il dénonce l'odieuse alliance avec ces hordes cannibales qu'on enivre pour les rendre plus barbares encore que la nature ne les a faites. A ce sujet, vous connaissez déjà une admirable réponse, qui fut inspirée à lord Chatam par les malencontreuses paroles de lord Suffolck pour justifier cette barbarie. Mais écoutez l'orateur, il ne se répète pas; son indignation renouvelle son génie :

Mylords, cette ruineuse et humiliante situation dans laquelle nous ne pouvons ni agir avec succès, ni souffrir avec honneur, nous force de prendre le langage le plus expressif et le plus haut, pour délivrer Sa Majesté des illusions qui l'obsèdent.

L'état désespéré de nos armées au-dehors est connu; personne ne peut les estimer plus que je ne fais; j'aime et j'honore les troupes anglaises; je connais leur vertu et leur valeur; je sais qu'elles peuvent tout faire, excepté l'impossible; mais la conquête de l'Amérique anglaise est une chose impossible. Je me hasarde à vous le dire: *vous ne pouvez pas conquérir l'Amérique;* vos armées ont fait dans la dernière guerre tout ce qu'elles pouvaient; il vous en a coûté des troupes nombreuses sous un habile général pour expulser six mille Français de l'Amérique française.

Mylords, *vous ne pouvez pas conquérir l'Amérique.* Quelle est là-bas notre situation présente? Nous n'en connaissons pas tous les périls, mais nous savons que dans trois campagnes nous n'avons rien fait. Outre les pertes et peut-être la destruction des troupes du Nord, notre meilleure armée, celle que commande sir William Howe, a reculé devant les lignes américaines; elle a été forcée d'abandonner son entreprise et de suivre, avec beaucoup de retard et de danger, un plan nouveau et des opérations lointaines. Quel en est le résultat? nous le saurons bientôt, et dans toute chance, nous aurons à le déplorer; mais pour la conquête, Mylords, je le répète, elle est impossible. Vous pouvez accumuler les dépenses et les efforts, entasser tous les secours qui s'achètent ou s'empruntent, trafiquer, brocanter avec chacun de ces petits misérables princes d'Allemagne, qui vendent et expédient leurs sujets pour les boucheries d'un prince étranger : vos efforts seront toujours vains et impuissants; doublement impuissants par le secours mercenaire que vous choisissez pour appui; car il irrite jusqu'à un incurable ressentiment les âmes de vos ennemis. Quoi! lancer sur eux ces fils mercenaires du pillage et du meurtre, les dévouer eux et leurs possesions à la rapacité de cette fureur soldée! Si j'étais Américain, comme je suis Anglais, tant qu'un soldat étranger aurait le pied sur mon pays, je ne poserais pas les armes; jamais! jamais! jamais! (Applaudissements.)

Notre armée est infectée par la contagion de ces vils alliés. L'esprit de brigandage et de rapine s'y est répandu ; je le sais, et malgré ce que le noble lord qui a proposé l'adresse a pu nous dire de son opinion sur notre armée d'Amérique, je sais, par des informations authentiques et par des officiers expérimentés, que notre discipline est mortellement atteinte. Pendant que nous nous abaissons, l'Amérique s'élève; pendant que notre force et notre discipline dépérissent, la sienne va grandissant et s'améliorant. Mais, Mylords, quel est l'homme qui, pour compléter ces disgrâces et ces méfaits de notre armée, a osé associer à nos armes la massue et le couteau à écorcher du sauvage? Appeler dans une alliance civilisée les féroces sauvages des forêts, remettre à l'impitoyable Indien la défense de nos droits contestés, soudoyer les horreurs de cette guerre barbare contre nos frères! Mylords, ces monstruosités demandent vengeance et punition; si vous ne les effacez pas, il en restera une souillure sur le caractère national. C'est une violation de la constitution; Mylords, je crois que cela est contre la loi.

Entendez-vous cette hyperbole éloquente d'un Anglais qui n'imagine rien au-delà de ces mots: « Je crois que cela est contre la loi. »

Je voudrais, je pourrais citer encore beaucoup de choses admirables; mais il faut finir.

Qu'arriva-t-il, cependant? Les désastres continuels de l'armée anglaise, le secours imprévu d'une élite de jeunes Français, ce caprice de la fortune, qui voulait qu'on eût sollicité à Versailles, pour aller mourir en Amérique, et qu'une faveur de cour envoyât des auxiliaires aux soldats de l'indépendance, tout cela fit rapidement prospérer les armes américaines; et deux ans après ces anathèmes de lord Chatam, lord North, incertain dans son obstination apparente, passant d'une extrême hauteur au découragement et à l'abandon, paraît prêt à reconnaître l'émancipation américaine. Il semble qu'il avait longtemps dissimulé une effrayante vérité, et que tout à coup il dit: C'est vrai; et tombe vaincu. Il avait lutté contre une insurmontable nécessité; il pouvait traiter avec elle, il pouvait lui faire sa part; mais il la méconnaît longtemps, et tout à coup il demeure terrassé devant elle.

Le duc de Richmond doit proposer à la chambre des pairs une adresse, pour solliciter la fin de la guerre et la reconnaissance de l'affranchissement de l'Amérique.

Lord Chatam touchait à sa soixante-dixième année. Ce corps, dévoré par les passions de la tribune, s'affaiblissait chaque jour; une effrayante maigreur avait altéré ses traits encore majestueux. Quand il apprend cette nouvelle, il se fait conduire à la chambre des pairs. On voit ce vénérable vieillard qui arrive pâle comme la mort, mais richement vêtu, comme s'il eût affecté quelque chose de solennel et de pompeux dans ce dernier jour. Il est appuyé sur

son fils, William Pitt, qui devait être un si grand homme. Aussitôt qu'il paraît, la chambre entière se lève et le laisse respectueusement passer. Il se rend à son banc. Le duc de Richmond propose le projet d'adresse, pour abandonner l'Amérique; Chatam se lève alors, et après quelques mots sur sa longue absence et ses infirmités:

Mylords, dit-il, je me réjouis de ce que la tombe n'est pas encore fermée sur moi, de ce que je suis encore vivant pour élever ma voix contre le démembrement de cette ancienne et très-noble monarchie. Courbé comme je le suis, par la main de la douleur, je suis peu capable d'assister mon pays dans cette périlleuse conjoncture; mais, Mylords, tant que je garde le sentiment et la mémoire, je ne consentirai jamais à priver la royale postérité de la maison de Brunswick et les descendants de la princesse Sophie, de leur plus bel héritage.

Où est l'homme qui ose conseiller un tel sacrifice? Mylords, Sa Majesté fut appelée par succession au gouvernement d'un empire aussi vaste que sa gloire était éclatante. Ternirons-nous la gloire de cette nation par un lâche abandon de ses droits et de ses plus précieux domaines? Ce grand royaume, qui a survécu tout entier aux déprédations des Danois, aux irruptions des Écossais, à la conquête normande, et qui arrêta l'invasion de l'Armada d'Espagne, tombera-t-il devant la maison de Bourbon? Sûrement, Mylords, cette nation n'est plus ce qu'elle était: un peuple qui était, il y a dix-sept ans, la terreur du monde, descendre si bas, que de dire à son ancien et implacable ennemi: « Prenez tout ce que nous avons, seulement donnez-nous la paix! » Cela est impossible.

Je ne fais la guerre à aucun homme, à aucun parti; je ne désire pas leurs emplois; je ne voudrais pas m'associer à des hommes qui persistent encore dans leur erreur, ou qui, au lieu de marcher sur une ligne droite, font halte entre deux opinions qui n'admettent pas de milieu. Mais, au nom de Dieu, s'il faut absolument se déclarer pour la paix ou pour la guerre, et si l'une ne peut être maintenue sans honneur, pourquoi l'autre n'est-elle pas commencée sans hésitation? Je ne suis pas, je l'avoue, exactement informé des ressources de ce royaume; mais, sans les connaître, je suis convaincu qu'il en a de suffisantes pour défendre ses justes droits. Et puis, Mylords, toute situation vaut mieux que le désespoir; faisons du moins un effort; et s'il faut tomber, tombons comme des hommes!

Que voulait lord Chatam? une chose grande, hardie, dangereuse; une déclaration de guerre à la France. Il voulait que la protection accordée par la France aux insurgés d'Amérique, fût prise pour une guerre commencée et rendue. Quand il eut parlé, au milieu du trouble de l'assemblée, le duc de Richmond répond en peu de mots: « Que s'il est une autre voie pour tirer l'Angleterre du péril où elle se trouve, il faut l'indiquer; que s'il est un homme d'état qui puisse le faire, sans doute c'est lord Chatam. » A ces paroles, lord Chatam se lève avec effort; mais obsédé de sa douleur, et peut-être de l'impuissance de ses pensées contre une si grande difficulté, il retombe et s'évanouit. Son fils et ses amis l'emportent dans leurs bras, et l'assemblée émue se sépare. Il languit quelques jours et expira, avec le profond regret de voir qu'après tant d'avertissements méconnus, et pour n'avoir pas fait à temps ce que demandait la justice, on faisait avec faiblesse plus qu'elle n'aurait voulu.

Voilà la vie mal esquissée de ce grand homme d'état. Je vous demande maintenant s'il est un plus noble spectacle que cette vie et cette mort, que ce pouvoir possédé quelque temps, quitté avec dignité, repris par devoir et avec indépendance, quitté de nouveau, et alors cette grande autorité morale, cette sagesse prophétique, et ce dernier moment si solennel, cette impuissance de vivre au-delà de ce que l'orateur croyait la perte de son pays, car il craignait que l'Angleterre ne succombât sous l'émancipation de l'Amérique; il ne songeait pas que ces conquêtes, dont il avait enrichi l'Angleterre dans l'Inde, lui ouvraient une carrière inépuisable, où le génie européen, n'ayant pas à lutter contre lui-même, se met à l'aise et domine paisiblement cent millions d'Asiatiques.

Encore un mot, Messieurs. Que votre imagination se représente cette destinée si belle de lord Chatam; que, d'une autre part, elle se souvienne de ces destinées de quelques hommes d'état trop loués par la servilité même de la postérité (car la postérité est quelquefois servile à sa manière et par tradition); qu'elle se ressouvienne d'un Richelieu, d'un Mazarin, de ces hommes qui, avec du génie sans doute, ont dominé ou par le despotisme cruel ou par la ruse; qu'elle se représente les derniers jours de Richelieu traversant la France avec la haine publique, tantôt suivi, sur le fleuve qu'il remonte, d'une barque où sont enchaînées ses victimes, tantôt porté dans une chambre de bois que soutiennent vingt-quatre de ses gardes, faisant abattre, pour passer, les murs des villes, et venant sur son lit de mort triompher à Paris du supplice de ses ennemis; ou bien, regardez la mort de Mazarin, dans les mémoires de son favori Brienne. Voyez-le dans son palais rempli de ses rapines et de ses vols, dans sa riche galerie de peintures, tremblant et livide à l'aspect de la mort qui arrive et qu'il ne peut fuir. Puis voyez lord Chatam, le plus grand citoyen de son pays, dont il fut le plus grand ministre, mourant à la tribune, au milieu du culte de ses concitoyens, mourant de l'humiliation passagère de son pays, et lui laissant, par son nom, une gloire immortelle! (Applaudissements réitérés.)

TREIZIÈME LEÇON.

Orateurs contemporains de lord Chatam. — Importance des événements; vivacité des débats. — Monuments de cette époque. Comment on peut les étudier. — Burke. Détails sur le début de sa carrière et sur sa fortune politique. — Éloquence irlandaise. — Fox, fils de lord Holland; et Pitt, fils de lord Chatam. — Éducation de Fox; sa jeunesse; son début dans le parlement. — Opposition contre lord North. Wilkes. Burke. Fox : citations comparées. — Éducation de Pitt. — Lettres que lord Chatam lui écrit sur ses études; réflexions à ce sujet. — Commencement de la lutte entre Fox et Pitt. — Élévation prématurée de Pitt.

MESSIEURS,

Lord Chatam nous a seul préoccupés à notre dernière séance : les yeux attachés sur cette grande physionomie, qui nous rappelait la majesté de l'orateur antique, nous avons négligé tout le reste. Nous avons pris en quelque sorte sa biographie pour l'histoire publique de l'Angleterre pendant une époque mémorable. Il faut maintenant replacer sous vos yeux toute la scène de cet immense débat, au milieu duquel notre admiration n'avait d'abord aperçu qu'un seul et grand orateur.

L'époque dans laquelle déjà nous sommes entrés, Messieurs, et dont nous avions, pour ainsi dire, détaché lord Chatam, pour le montrer à part dans l'originalité de son caractère et de son génie, cette époque est l'âge glorieux de l'éloquence politique chez les Anglais. Alors a été démenti ce préjugé de leurs propres écrivains, qui leur refusait le génie oratoire; et le cardinal Maury a vainement essayé de leur appliquer encore l'orgueilleuse distinction de Cicéron : *Non vobis deest ingenium; sed oratorium deest ingenium*. Alors commence à briller ce qu'on nomma dans la suite la *grande pleïade britannique*, Chatam, dont le génie n'eut jamais plus d'éclat que dans sa vieillesse, Burke, d'une imagination si brillante et d'une âme si généreuse, Fox, déjà dans la vigueur de l'âge et du talent, respectueux émule de lord Chatam, et destiné à être un jour vaincu par le jeune fils de son illustre modèle, Shéridan, énergique, ingénieux, auquel il n'a manqué que plus de dignité dans la vie et plus de gravité dans l'éloquence, Pitt, enfin, qui, presque au sortir de l'enfance, parut fait pour gouverner par le caractère et par la parole. Viennent ensuite des hommes remarquables, à côté même de Pitt, mais destinés à servir ses desseins, Dundas, Windham si passionné dans la cause du pouvoir, après avoir suivi avec ardeur le parti de la liberté. Enfin les événements de cette époque sont, avant même la révolution française, d'un haut intérêt politique; ce sont les premières tentatives pour l'émancipation catholique, et ces tentatives, repoussées par des révoltes, la guerre d'Amérique et tous les débats qu'elle entraîne, débats sur la politique extérieure et sur les libertés vitales du pays, protestations contre les mesures arbitraires, défense des droits individuels contestés comme les droits nationaux. En même temps paraissent des hommes faits pour les troubles civils, des physionomies ardentes qui étonnaient le reste de l'Europe, encore paisible, lord Gordon, séditieux fanatique, soulevant de si terribles émeutes dans Londres, le célèbre Wilkes, habile tribun, selon les mœurs modernes, se servant de la liberté de la presse avec une audace toute puissante et moins redoutable encore par sa présence à la chambre des communes qu'il ne le devint par son expulsion arbitraire.

Il suffit de consulter les mémoires du temps, pour juger combien cette autorité populaire d'un homme éloquent et hardi était alors un spectacle singulier pour le reste de l'Europe. Dans la Correspondance littéraire de La Harpe, on trouve un grand portrait de Wilkes, où il est représenté comme une espèce de Catilina. On eût dit qu'il s'agissait d'un homme d'un autre monde, comme si le détroit et le pouvoir absolu séparaient la France et l'Angleterre par une barrière infranchissable.

Cependant on touchait à l'époque où la hardiesse légale de l'opposition britannique allait être prodigieusement surpassée par la violence de la révolution française. Mais, avant cette grande crise sociale, et sur cette première scène du parlement d'Angleterre, où nous avons annoncé tant d'hommes supérieurs, cherchons la trace de leur passage. Ici, Messieurs, nous éprouvons un regret, qui n'est pas un blâme. La plupart de ces hommes, préoccupés de l'effet immédiat de leurs paroles, se sont médiocrement inquiétés de leur gloire d'orateur pour l'avenir. L'ingénieux Pline, parlant de l'éloquence, dit avec raison, qu'elle est surtout dans la voix animée, dans la voix vivante, dans le discours improvisé : *Multo magis afficit viva vox*. Presque tous ces orateurs du parlement britannique, satisfaits de cette action immédiate du talent sur les auditeurs, contents d'avoir réussi dans le lieu et dans le moment où ils ont parlé, laissaient ensuite leurs paroles, imparfaitement recueillies, se répandre comme elles pouvaient. Jamais ils n'ont écrit; rarement ils ont corrigé ce qu'ils avaient dit : la forme même du discours direct n'est pas conservée dans les débats imprimés du parlement; et l'on peut croire que le fond seul des idées se retrouve, et que les paroles originales ont souvent disparu. Il n'est pas permis de récuser à cet égard le témoignage contemporain d'Erskine. Dans une lettre à l'éditeur des discours de Pitt et de Fox, après avoir loué l'intention et l'utilité d'un semblable recueil,

il en déplore l'imperfection inévitable. Les discours recueillis, dénués de la vie de la parole, et dépouillés souvent des plus heureuses expressions de l'orateur, ne lui paraissent qu'une froide et pâle représentation. « Il eût fallu, dit-il, l'art de « la tachygraphie pour conserver les termes de « l'orateur. Vous avez dû vous borner à repro- « duire ses idées généreuses, etc., etc. »

Ainsi donc, ce travail intérieur et soudain de l'orateur, cette production immédiate de la parole inspirée par la nécessité du combat, ces caprices de verve instantanée, ces beautés fortuites du langage, toutes ces choses qui, comme les traits même de la physionomie, caractérisent l'homme né pour l'éloquence, nous ne pourrons aujourd'hui les retrouver, les étudier dans ce qui nous reste de ces grands hommes de la tribune anglaise. Il y a cependant quelques exceptions; elles se rencontrent parmi ceux qui étaient plus particulièrement auteurs, écrivains, avant d'être orateurs, c'est-à-dire, qui n'avaient pas au plus haut degré l'instinct primitif et spontané de l'éloquence. Ce sont ceux-là surtout, Shéridan, Burke, qui ont conservé et soigneusement publié quelques-uns de leurs discours. Mais Fox! sa vocation était remplie, sa victoire était obtenue, il avait été lui-même tout entier, lorsque sa parole avait agité la chambre des communes, humilié North ou embarrassé Pitt; il ne s'inquiétait pas du reste. Pitt! son devoir était accompli, non pas seulement lorsqu'il avait parlé avec vigueur et talent, mais lorsqu'il avait emporté, par sa parole, ce que voulait sa politique. Fox, dans son orgueil d'orateur et dans son indifférence pour le talent d'écrivain, se trouvait satisfait par le combat livré dans la chambre des communes. Pitt, plus dédaigneux encore, plus élevé au-dessus de son propre talent, était occupé, non de sa parole plus ou moins énergique et heureuse, mais de sa victoire. Son éloquence même n'était à ses yeux que l'instrument, le moyen secondaire de sa puissance.

Quel est, Messieurs, le résultat de ce premier parallèle? C'est que Pitt était un grand homme d'état éloquent, et Fox un admirable orateur; mais l'un et l'autre ont un peu disparu pour la postérité, quand elle veut les juger comme des écrivains, et qu'elle cherche sur le papier leurs paroles durables. Cependant nous essaierons de rassembler quelques fragments authentiques, de rechercher, de reconnaître, dans des copies incomplètes, les traits originaux çà et là répandus, enfin de deviner par conjecture ce que le combat, le moment devait ajouter de grandeur à ces discours.

Comme un seul homme ne peut cette fois nous préoccuper, comme la vie de Fox est longue, et que c'est ailleurs que nous devrons le retrouver dans tout son éclat, enfin comme Pitt est à peine né, quoique déjà il touche au pouvoir, nous nous occuperons de plusieurs orateurs à la fois. Nous verrons l'état de l'Angleterre et du parlement pendant quinze ou vingt ans, depuis les premières agitations de l'Amérique jusqu'à l'élévation de Pitt. En même temps, nous chercherons à bien marquer les fortunes diverses de tous ces hommes, ce qu'ils devaient, soit au talent seul, soit au talent aidé de la naissance; comment la constitution du pays les appelait nécessairement, et comment ils se préparaient à cette destinée, quelles étaient les études, quels étaient les travaux qui les amenaient ou plus lentement ou plus vite à cette gloire inévitable, en Angleterre, pour tout homme supérieur.

Dans l'ordre des dates, le premier qui se présente, c'est Burke. La vie politique de Burke, illustrée surtout par des souvenirs qui se lient à la révolution française, remonte cependant à une époque beaucoup plus ancienne. Son éloquence fut mêlée à presque tous les débats importants du règne de Georges III. Il parut avec éclat dans l'opposition pendant les ministères de lord Bute, du duc de Newcastle et de lord North. Il nous suffira de rappeler en peu de mots le début et le progrès de sa carrière. Lord Chatam, nous l'avons dit, sans fortune et sans illustration de naissance, s'était élevé au pouvoir et aux grandes dignités par l'éloquence et le talent politique. Burke, avec moins d'éclat, offre le même exemple. Né en Irlande, d'un avocat de Dublin, après d'excellentes études, il vint à Londres pour s'attacher au barreau, en 1753. Il était alors âgé de vingt-trois ans. Sa pauvreté ne lui permit pas de suivre une profession longtemps infructueuse, et le força de travailler pour les journaux et les libraires. Il publia, sous le titre de *Réclamation en faveur de la société naturelle*, un écrit fort démocratique. Cet ouvrage, à la vérité, n'était qu'une parodie des pamphlets irréligieux de Bolingbroke, et avait pour objet de montrer que la forme d'argument dont le scepticisme se servait contre la religion, détruisait également toutes les bases de la société civile; mais cette intention ironique échappa, dit-on, à beaucoup de lecteurs; et Burke fut plusieurs fois accusé dans la suite pour cet ouvrage mal compris.

Mais poursuivons l'histoire de sa jeunesse. Forcé, pour vivre, de se faire un nom, il écrivait sur la politique, la littérature, les arts. Ses premiers travaux le lièrent d'amitié avec Samuel Johnson, le grand critique de l'Angleterre, avec le peintre Reynolds et le comédien Garrick. Il se fit aussi connaître de quelques hommes politiques du temps. Pour prétendre à la chambre des communes, la fortune lui manquait; mais un ministre, le marquis

de Rockingham, lui fit présent d'une propriété qui le rendait éligible au parlement. Et, dans les mœurs anglaises, ni la dignité de Burke, ni sa délicatesse, ne furent le moins du monde effleurées par ce don qu'il accepta.

Conduit par la littératnre à la vie politique, le voilà donc à la chambre des communes. Mais il y arrivait bien tard, du moins pour l'Angleterre, à trente-cinq ans, tandis que vous verrez Fox y arriver à dix-neuf ans, c'est-à-dire avant d'être majeur, et Pitt aussitôt qu'il eut vingt ans.

Quoique Burke fût attaché au pouvoir, puisque les ministres lui donnaient des maisons, cette situation, toujours défavorable, ne parut pas gêner son talent; et son début au parlement jeta beaucoup d'éclat. Jusqu'à lui, le langage des affaires, une discussion habile et forte, avaient presque exclusivement dominé dans la chambre des communes : les ornements de l'imagination et du style étaient peu connus. William Pitt lui-même avait plus de grandeur et de force que d'élégance oratoire; et il venait de porter à la chambre des pairs sa haute et majestueuse éloquence.

Burke était Irlandais de naissance, et l'Irlande, vous le savez, dans cette unité multiple qui fait la force et l'embarras de l'Angleterre, l'Irlande a son caractère privilégié. Enfants du Nord, les Irlandais ont quelque chose de l'imagination d'Orient. Ce n'est pas que je veuille constater par là leur origine prétendue *milésienne*. Mais, pour l'imagination et le goût, leurs orateurs, leurs écrivains offrent certainement une analogie remarquable avec ces orateurs anciens que Cicéron appelait *asiatiques*, et dont il a caractérisé le talent par des expressions assez malicieuses, quoiqu'il leur ait emprunté quelque chose.

Ce que Cicéron nomme *asianum genus*, par opposition à l'atticisme, ce *genus opimæ atque adipatæ dictionis*, cette éloquence pompeuse et brillante qui florissait dans les villes grecques de l'Asie-Mineure, semble s'être reproduite dans les modernes orateurs de l'Irlande, jusqu'au moment, du moins, où la grandeur d'une lutte récente a mêlé tant d'énergie au faste habituel de leur langage.

Burke, apportant au milieu du parlement britannique une sorte d'imagination enthousiaste, un style brillant et fleuri, une abondance presque poétique de métaphores et d'images, saisit d'abord l'attention. De plus, son influence ne se bornait pas au talent de la parole; il voulait éclairer le pouvoir qu'il servait. Les premières plaintes de l'Amérique furent accueillies par sa généreuse intervention. Il concourut à faire abolir la taxe du *timbre;* mais la politique qu'il inspirait et qu'il soutenait par son talent ne fut pas durable; le ministère de Rockingham tomba; et bientôt après s'éleva le ministère de lord North, qui a coûté si cher à l'Angleterre, de ce lord North, qu'on a peut-être trop accusé et qui a été, si l'on peut parler ainsi, le titulaire d'un malheur inévitable. Dans la situation de l'Angleterre, il fallait bien que les colonies se séparassent d'elle; il fallait que l'Angleterre laissât échapper de son impérieuse tutelle cette grande puissance qu'elle avait créée avec une sorte d'orgueil imprudent. Et quand ces quinze États d'Amérique, avec leur liberté, leur richesse et leur population croissant chaque jour, avec l'esprit *wigh,* qu'ils avaient reçu d'Angleterre, voyaient des taxes et des commissaires arriver de si loin, et des ordres arbitraires traverser l'Atlantique, la tentation de les renvoyer devait être bien vive; et il ne fallait pas toutes les fautes de lord North pour que cette tentation réussît un jour. Mais enfin, dans le patriotisme de tout bon Anglais, ce malheur pèse sur la mémoire de lord North; cependant, c'était un homme plein de talent et d'esprit, il avait surtout au plus haut degré ce don ministériel d'être impassible. Les plus vives attaques ne pouvaient lui donner ni trouble, ni colère. Une seule fois seulement il perdit ce calme habituel, mais dans une occasion touchante et qui honore sa mémoire.

Du reste, dans cette chambre des communes, où se trouvaient des hommes ardents comme Wilkes, dont l'amertume était aigrie par les injures qu'il avait souffertes et par tant d'exclusions arbitraires qu'avait vaincues l'obstination des électeurs, North écoutait les plus violentes invectives avec le plus parfait sang-froid; quelquefois il paraissait s'endormir; mais il se réveillait pour répondre; et il se défendait alors avec une grande facilité d'expression. Pendant que les paroles graves, solennelles de lord Chatam sur la guerre d'Amérique retentissaient à la chambre des pairs, une autre protestation, moins éloquente, mais vive, injurieuse, se renouvelait chaque jour à la chambre des communes. Les principaux organes de cette opposition étaient Burke, Fox, et ce Wilkes, si longtemps repoussé du parlement.

Henri Fox, qui doit jouer un si grand rôle dans l'histoire parlementaire de son pays, Fox, l'antagoniste prédestiné de Pitt, sortait d'une famille opulente et considérable. Il était fils d'Henri Fox, lord Holland, l'un des plus habiles confidents de Walpole; et par sa mère il était allié à la royale maison des Stuarts.

Par une singularité remarquable, les rôles qu'avaient soutenus lord Holland et lord Chatam devaient être renversés en la personne de leurs fils. Lord Holland avait été le soutien zélé d'un pouvoir

corrupteur, insidieusement arbitraire. Chatam avait été l'ennemi constant de ce pouvoir et le défenseur enthousiaste de la liberté. Le fils de Chatam, au contraire, l'illustre Pitt, devait être, avec beaucoup de génie sans doute, et avec l'excuse d'une grande nécessité, le plus habile promoteur du pouvoir; et Fox devait être un jour le plus ardent ami de toutes les doctrines populaires.

En attendant, il recevait de son père une grande fortune acquise sous de fâcheux auspices et à travers un procès en concussion qui dura beaucoup d'années. Voici le portrait que Chesterfield a tracé de lord Holland, dont Fox répudia si noblement l'exemple : « Cet homme, dit-il, n'avait aucune notion, aucun principe de liberté, de justice; il méprisait comme des sots ou comme des hypocrites tous ceux qui pouvaient ou paraissaient y croire; et il a toujours vécu, comme Brutus est mort, en appelant la vertu un vain mot. »

Fils d'un tel père, Fox fut élevé dans toute la liberté d'une grande fortune et d'une morale peu sévère : les habitudes de la jeunesse développèrent en lui les goûts frivoles qui, dans la suite, ont fait tort à sa gloire et à son élévation politique : et le contraste qui devait se trouver entre son rival et lui commença dès l'enfance. Fox étudia d'abord dans le collége d'Éton; il apprit le latin, le grec; mais toutes les dissipations du plaisir lui étaient déjà familières; il porta les mêmes goûts à Oxford, en les mêlant aux plus laborieuses études. Dès l'âge de quatorze ans, son père, qui croyait apparemment qu'on pouvait prodiguer l'argent mal acquis, l'habituait à jouer gros jeu : l'ayant conduit aux eaux de Spa, il lui donnait chaque soir plusieurs guinées pour aller les perdre; et il déposait ainsi dans l'âme de cet enfant la passion effrénée qui, trente ans plus tard, le détournait des plus graves devoirs, et pendant son ministère, obligeait ses commis de le poursuivre de leurs portefeuilles jusque dans les maisons de jeu.

Mais, en même temps, lord Holland préparait son fils au talent de la parole, l'encourageait, l'exerçait à tout dire avec assurance, et lui laissait, dans son esprit comme dans sa conduite, une liberté pleine de verve et de caprices. Au milieu des cercles les plus nombreux, Fox, à peine sorti de l'enfance, discutait, raisonnait avec une aisance hardie qui déployait en lui toutes les ressources de son heureux naturel.

Élu membre de la chambre des communes à l'âge de dix-neuf ans, l'illégalité de sa nomination prématurée ne fut couverte que par la protection du pouvoir. Un semblable avénement et la situation de lord Holland attachait le jeune orateur au parti du ministère. Mais ce joug était peu fait pour lui; et quoiqu'il ne le rompît pas d'abord, il le porta toujours avec une sorte d'indépendance. Un emploi considérable, dont il fut doté par le crédit de son père, ne l'empêcha pas de se rapprocher des membres de l'opposition, tout en les combattant encore quelquefois. Et, lorsque vinrent les événements de la guerre d'Amérique, lorsqu'il eut entendu l'éloquence de Burke dans une si noble cause, un sentiment généreux s'alluma dans son âme; il s'ennuya de sa dépendance.

D'autres questions s'élevaient en même temps que celle de l'Amérique, et intéressèrent également la générosité de Fox. Les persécutions légales et régulières, qui pesaient sur les catholiques d'Irlande, avaient été faiblement adoucies par quelques bills; et des protestations publiques, des émeutes même s'élevaient en Angleterre contre ces actes de justice, et commandaient au pouvoir de nouvelles rigueurs. Car, en Angleterre, souvent c'est une erreur de l'esprit public qui fait l'erreur du gouvernement. Ainsi, on réclamait par des séditions le maintien des actes de tyrannie.

L'âme de Fox fut blessée de cette timide complaisance qui traînait l'administration britannique à la suite des passions populaires. Tout à coup il brise avec elle; et élevant la voix en faveur des catholiques, il parle avec force contre le serment du *Test*. Au milieu de la séance du parlement, il reçut un billet de lord North, qui lui annonçait sa destitution. Voilà donc, Messieurs, encore un redoutable champion pour appuyer les droits des Américains.

Je ne vous promets pas de vous faire entendre beaucoup de paroles aussi imposantes et qui laissent dans vos âmes une impression aussi durable que les discours de lord Chatam. Cependant, pour concevoir et la constitution britannique et le rôle puissant que l'éloquence joue dans le gouvernement de l'Angleterre, il faut rappeler encore quelques-unes de ces scènes parlementaires, qui se liaient aux commencements et aux incidents de la guerre d'Amérique.

Voulez-vous entendre raisonner ce Wilkes, réputé si factieux? D'abord il établit ce principe : l'Angleterre n'a pas le droit de taxer l'Amérique, plus que le gouvernement anglais n'a le droit de taxer les sujets anglais sans leur consentement.

Si l'on veut consulter, dit-il, les recueils de la Tour de Londres, on trouvera que la ville de Calais en France, quand elle appartenait à la couronne impériale de ces royaumes, n'a jamais été taxée sans avoir des représentants au parlement. Deux bourgeois de Calais votaient et siégeaient dans cette chambre. Le *writt* du chancelier, à ce sujet, sous le règne d'Édouard VI, et les noms des bourgeois se conservent encore. Je les ai publiés d'après des copies authentiques.

Après avoir exposé le droit des Américains, la modération de leurs demandes, leur intention de

rester fidèles à la couronne d'Angleterre, et l'imprudence de les traiter trop vite en rebelles, l'orateur touche hardiment la grande question de la légitimité, que le succès donne à toute résistance :

Des hommes éclairés, dit-il, ont employé leur éloquence à envelopper toutes les provinces d'Amérique dans le crime de rébellion. Mais l'état présent de ce pays est-il une rébellion ? ou n'est-ce qu'une résistance convenable et juste à des coups d'autorité qui blessent la constitution, qui envahissent la propriété et la liberté ? Voici ce que je sais très-bien. Une résistance couronnée de succès est une révolution, et non plus une rébellion. La rébellion est écrite sur le dos du révolté qui s'enfuit; mais la révolution brille sur la poitrine du guerrier victorieux. Qui peut savoir, si, pour prix de nos folles menaces, les Américains, après avoir tiré l'épée, n'en jetteront pas le fourreau aussi bien que nous; et si, dans peu d'années, ils ne fêteront pas l'ère glorieuse de la révolution de 1775, comme nous célébrons celle de la révolution de 1688 ? Si le ciel n'avait pas couronné du succès les généreux efforts de nos pères pour la liberté, leur noble sang aurait coulé sur les échafauds, à la place du sang des rebelles écossais; et cette période de notre histoire, qui nous fait tant d'honneur, aurait passé pour une rébellion contre l'autorité légitime, et non pour une résistance autorisée par toutes les lois de Dieu et de l'homme.

Ces discours hardis ne laissaient pas de troubler le sang-froid de North, et augmentaient infiniment les difficultés de sa périlleuse tâche. Les moyens qu'il mettait en usage pour soutenir cette guerre étaient, même en Angleterre, des *bills* contre la sédition, de fréquentes proclamations, et afin d'exciter le sentiment populaire, des cérémonies religieuses, où l'on invoquait la faveur du ciel sur les armes britanniques, c'est-à-dire sur les armes mercenaires et barbares de ces bandes allemandes et de ces hordes sauvages qui, au nom du roi d'Angleterre, ravageaient les provinces des colons anglais d'Amérique.

Une proclamation royale venait d'ordonner un jeûne solennel pour appuyer les nouveaux armements préparés par le ministère. La vive imagination de Burke s'empare de ce contraste de dévotion officielle et de guerre implacable; et, après avoir énergiquement retracé les embarras de l'Angleterre :

Dans cette situation insupportable, dit-il, on nous appelle aux pieds des autels du Tout-Puissant, avec la guerre et la vengeance dans le cœur, au lieu de la paix de notre divin Sauveur. Il nous a dit : *Je donne la paix ;* mais nous, ce jeûne public, nous le célébrons, n'ayant dans le cœur et à la bouche que la guerre, la guerre contre nos frères ! Jusqu'à ce que nos églises soient purifiées de cet abominable office, je les regarderai, non comme les temples de Dieu, mais comme les synagogues de satan. C'est un acte infâme, comme acte politique; c'est une impiété, comme acte prétendu de dévotion nationale. Eh quoi ! vous convoquez le peuple avec des formes solennelles à se rendre dans les églises, à participer au sacrement et à faire un sacrilége au pied de l'autel; vous voulez qu'il commette un parjure public, en chargeant nos frères d'Amérique du crime de rébellion, également coupables, soit que vous mentiez en le sachant, soit qu'ignorant la vérité, vous appeliez Dieu tout-puissant en témoignage d'une imposture qui devient un blasphème.

Mais cette éloquence, fastueuse, antique, n'était pas ce qui saisissait le plus fortement les vieux Anglais, raisonneurs opiniâtres, zélés pour la gloire de leur pays et incapables d'être conduits autrement que par un intérêt bien montré, bien compris. Voilà peut-être par quel motif Burke n'eut pas tout à fait dans son pays la puissance oratoire que semblaient lui décerner les éloges des étrangers. Ce n'est pas que Fox, dans ces complaisantes réciprocités d'éloges politiques qui ne tirent pas à conséquence, ne l'ait appelé le plus beau génie de l'Angleterre au dix-huitième siècle. Mais, dans la réalité, cette parole pompeuse de Burke convenait bien moins que l'éloquence de Fox au caractère tout politique et tout pratique de l'Angleterre.

Cette grande question de l'Amérique est agitée par Fox avec plus de vigueur et de précision. Son animosité véhémente, mais habile, ne s'exhale pas en injures vagues. Le génie de la discussion, *la stratégie* parlementaire, l'art de prouver et d'attaquer, éclate dans Fox avec une singulière habileté et un bonheur presque continuel. Bien que les paroles dont il s'est servi n'aient pas été conservées dans la vivacité de l'à-propos incomparable qu'admiraient les auditeurs, il reste encore dans ces copies froides, incomplètes, quelque chose de *démosthénique*. Cependant ce n'est encore ici que le début de Fox : il n'a point en tête, jusqu'à présent, cet adversaire qu'il combattit près de vingt années; il n'est pas encore engagé dans cette lutte à mort contre M. Pitt, lutte d'autant plus remarquable, que chacun des deux adversaires y remplissait le rôle qui convenait le mieux à sa nature, et qu'ils se partageaient admirablement l'attaque et la défense, l'appel aux passions populaires et l'apologie du pouvoir. Mais revenons à lord North : après Wilkes, après Burke, Fox l'attaquait encore avec autant d'ironie que de véhémence.

Il faut relire son admirable discours dans la session de 1780, à la suite de la victoire de lord Cornwalles sur les insurgés. Il faut voir comment, après tant de défaites des armes anglaises, dont il accuse le ministère, il l'accable encore plus de cette unique et stérile victoire, remportée malgré ses fautes. Il faut l'entendre renouveler les prédictions et l'éloquence de Chatam :

On me reproche, s'écrie-t-il en finissant, d'avoir dit que la guerre d'Amérique est injuste. J'ignore s'il y a péril à dire ce qu'on pense ; mais je sais qu'il est du devoir de tout honnête homme de le dire; je pense, moi, que la guerre d'Amérique est injuste; je l'ai dit cent fois dans cette chambre; je l'ai dit mille fois ailleurs; je le dirai en tout temps et partout où j'aurai occasion de le dire; je le dirais à l'univers entier, si ma voix avait assez de force pour se faire entendre dans toutes les parties de cet univers.

Tous ces discours éloquents, toutes ces invectives, concourant avec l'intrépide défense des Américains et leur révolution habile et modérée, avec les manifestes de leurs congrès et les armes de la France, l'Angleterre perdit l'Amérique. Mais ce

n'était pas tout; bien d'autres périls se mêlaient à ce désastre. L'Angleterre n'avait pas dans l'Europe un seul allié fidèle; il y avait bien des alliances écrites, des traités, des ambassadeurs, toutes ces cérémonies de la paix; mais l'Angleterre n'était plus crainte et toujours haïe. L'Irlande était agitée, quarante mille hommes avaient pris les armes; la liberté de l'Angleterre semblait enfanter mille dangers; des écrits factieux se répandaient avec profusion; le peuple appuyait toujours par des émeutes les lois odieuses contre les catholiques; des discours d'une violence extraordinaire retentissaient dans toutes les réunions publiques. Sous prétexte de s'opposer aux mesures de justice que réclamaient les *dissidents*, lord Gordon, membre du parlement, rassemble un peuple immense, ivre de sédition et de fanatisme, et s'avance, à la tête de cette foule, jusqu'aux portes de Westminster, précédé, pour bannière, d'un immense rouleau de parchemin sur lequel étaient inscrits les noms des pétitionnaires. La chambre ferme ses portes à une pareille armée; mais ce refus est le signal du plus affreux désordre; et c'est là qu'on peut apprécier la puissance d'un gouvernement libre qui survit à de tels excès.

Tout semblait annoncer une révolution en Angleterre: pendant trois jours une populace de cent vingt mille hommes fut maîtresse de la ville de Londres; les prisons furent forcées, et des malfaiteurs se joignirent aux séditieux. On incendia plusieurs chapelles catholiques. Le ministère, embarrassé de ses fautes, tremblait d'agir; enfin, la fermeté de Georges III rétablit l'ordre public.

Mais que d'embarras ne restaient pas à l'Angleterre, par la honte et les pertes de cette guerre d'Amérique, par ces ferments de discorde intérieure excités sans cesse, par cette révolte puissante et impunie qui s'était arrêtée comme par miracle, et qui avait failli emporter tout le gouvernement britannique? C'est peu de temps après, Messieurs, que l'on voit paraître un jeune homme, Pitt, qui saisit d'une main ferme le gouvernail de l'État. Mais laissons-le encore un moment de côté; demandons aux hommes plus âgés, plus célèbres, ce qu'ils pouvaient faire pour l'Angleterre ; de quelles idées sont-ils préoccupés? quel esprit de réforme les animait? quel secours véritable offraient-ils, soit à la liberté, soit au pouvoir.

En 1781, après ces désordres intérieurs, ces revers publics, tous ces torts d'une administration impuissante, Burke se présente pour demander, quoi? la réforme des dépenses royales. Son langage pour obtenir ces économies semble même singulièrement bizarre et méprisant. On eût pu croire que cette puissance salutaire de la couronne, qui occupe une si grande place au milieu du gouvernement britannique, allait s'éclipser devant les passions populaires et les théories des réformateurs.

Vous serez peut-être étonnés du langage qu'emploie dans cette occasion un orateur anglais qui nous apparaît comme le plus zélé défenseur des prérogatives monarchiques, et qui s'est signalé par sa haine violente de la révolution française. Mais cela vous montrera, mieux que l'histoire, l'extrême liberté du gouvernement anglais et sa force à la fois.

Vous êtes dans ce grave parlement d'Angleterre, sous ces vieilles et noires murailles qui ont vu passer tant de révolutions, qui ont vu la rampante servitude des communes sous Henri VIII et sous Élisabeth, leur victoire sanguinaire sur Charles I^er, qui ont entendu la théologie soldatesque de Cromwell, qui ont vu les grenadiers du général mettre à la porte par les épaules les *communes* indociles, qui ont vu la restauration imprudente et tyrannique de Charles II, et l'usurpation de Guillaume III justifiée par la prospérité de l'Angleterre ; puis le long ministère de Walpole et ses chambres vénales, puis Chatam, puis North et l'abaissement de l'Angleterre. Burke se lève ; et que propose-t-il? des choses qui ont commencé la révolution dans d'autres pays, une amère censure des dépenses du gouvernement monarchique. Et là, sous la protection de la liberté même, aucun danger ne suivra ces vives attaques. C'est un discours contre la liste civile du roi d'Angleterre; c'est Burke, le monarchique Burke qui prononce ce discours, assaisonné de la raillerie la plus amère. Il parcourt les diverses dépenses de la couronne; il propose des économies d'une sévérité excessive, et l'on peut dire presque ridicule ; il célèbre avec admiration les réformes volontaires qu'à cette époque, plusieurs années avant nos troubles civils, Louis XVI s'était imposées. Il exalte la stabilité, le bonheur de la France, par opposition au danger de l'Angleterre. Et, sous une forme presque bouffonne, il accuse la tolérance intéressée du parlement pour ces prodigalités royales, dont la suppression lui paraît le salut de l'Angleterre.

Lord Talbot, dit-il, avait essayé de réformer la maison du du roi; mais, dans ce louable projet, il n'avait pas vu l'écueil contre lequel tout plan économique doit échouer. Il n'avait pas prévu l'inconvénient attaché à l'usage de faire exercer les fonctions d'une place par un autre que le titulaire. Le tourne-broche de la cuisine du roi était membre du parlement. Cette circonstance fit tout avorter. Le département de lord Talbot devint plus dispendieux que jamais ; la dette de la liste civile s'accumula; les fournisseurs n'étant plus payés firent banqueroute. Pourquoi ? parce que le tourne-broche du roi était membre du parlement.

Le sommeil de Sa Majesté était interrompu; son oreiller était hérissé d'épines; la paix de son esprit était absolument détruite. Pourquoi? parce que le tourne-broche du roi était membre du parlement.

On ne payait plus les juges; la justice s'exilait du royaume ;

les ministres étrangers restaient dans l'inaction; le système de l'Europe était dissous; la chaîne de nos alliances brisée, tous les rouages du gouvernement étaient enrayés, à l'intérieur du royaume et dans l'étranger. Pourquoi? parce que le tourne-broche du roi était membre du parlement. (On rit.)

Voilà, Messieurs, ce que les Anglais appellent *humour*, et ce qu'ils réclament comme un *genre d'esprit* qui leur appartient par privilége; je vous le donne ici, non comme bon, mais comme anglais.

Mais il faut en convenir, après avoir lu pareil discours, si le ministère de lord North était faible, malhabile et surtout malheureux, l'opposition n'avait pas conçu la grandeur du rôle auquel un homme pouvait être appelé par les périls de l'Angleterre. L'opposition de Burke, tantôt mélancolique et pompeuse, tantôt minutieuse et bouffonne, les invectives plus littéraires que politiques de Wilkes, et même la vive éloquence de Fox, tout cela ne donnait pas à l'Angleterre l'homme d'état dont elle avait besoin. Ainsi, dans cette heureuse constitution même, il ne faut pas croire que la liberté suffise pour tout faire; il ne faut pas croire que l'absence de ces caprices qui ailleurs élèvent au pouvoir d'indignes favoris, assure toujours à l'État une habile administration. Dans cette forme de gouvernement, comme dans toute autre, on aperçoit des lacunes, de longs intervalles, pendant lesquels on attend l'homme supérieur qui ferait servir la liberté à l'appui du pouvoir.

L'Angleterre, tourmentée au-dedans, mutilée par la perte de ses provinces d'Amérique, semblait toucher à sa ruine; mais elle portait en elle une force incalculable que la main d'un homme de génie pouvait mettre en action. Où sera cet homme? Les grands orateurs anglais, Burke, Fox, épuisent leurs forces en stériles débats; leur parole agite les esprits; mais elle ne les gouverne pas; ils prédisent, ils racontent éloquemment les maux de l'Angleterre; ils ne lui ouvrent pas la voie du salut. Lord Chatam lui-même, malgré cette gloire complète et pure que nous avons voulu lui laisser, ne s'était pas montré, dans les dernières années de sa vie, aussi puissant pour détourner les dangers du royaume qu'habile à les prévoir. Dans son court et dernier ministère, il s'était entouré des opinions les plus disparates; il avait fait une mosaïque ministérielle, où, suivant l'expression de Burke, des hommes bizarrement réunis pouvaient se demander l'un à l'autre: Mon collègue, comment vous appelez-vous?

Lord North, malgré les fautes et les disgrâces de sa politique, par cela seul qu'il durait et se maintenait au pouvoir, semblait encore plus homme d'état que ses rivaux. Mais un jeune homme, celui que j'ai déjà nommé et que j'ai retiré de la scène, un jeune homme venait d'achever ses études; c'était le second fils de lord Chatam, Pitt. Il n'avait pas reçu cette éducation à la fois savante et licencieuse qui développa le talent et les passions de Fox; il avait été sévèrement et pieusement élevé par son illustre père et par lady Esther, sa mère. Les soins d'une santé délicate interrompirent souvent ses premières études. Cependant, telle était l'ardeur et la facilité de son esprit, qu'à l'âge de douze ans, nous apprend son précepteur, il ne rencontrait plus de difficultés dans les auteurs latins; bientôt après, ce fut un jeu pour lui de traduire, à livre ouvert, des pages entières de Thucydide, qu'il lisait en anglais sur le texte grec.

Comme on m'a plus d'une fois accusé de décréditer les études classiques, je cite cet exemple, pour vous montrer qu'elles servent même à devenir ministre. (On rit.)

Cependant cet effort excessif et prématuré le fit tomber malade; il languit plusieurs mois, incapable de toute application. Quand il fut de retour au collége, son père lui écrivait pour encourager et modérer tout à la fois son application à l'étude:

Avec quel sentiment de joie et de bonheur j'écris à mon bien-aimé William, depuis la lettre rassurante de son précepteur Wilson! Je sais maintenant que je ne m'adresse plus à un malade; j'espère qu'il est convalescent et qu'il va beaucoup travailler; j'espère qu'il consultera maintenant le docteur Glynne, non pas comme médecin, mais comme poëte. Mais, malgré le bonheur inexprimable que j'éprouve de savoir son retour à la santé, je le supplie de ne pas trop travailler, de ne pas trop se presser. Votre maman, mon fils, vient de me rappeler le proverbe français: « Reculer pour mieux sauter. » C'est surtout aux jeunes gens ardents et studieux qu'il faut le rappeler.

N'aimez-vous pas, Messieurs, cette naïveté touchante et paternelle d'un grand homme d'état?

Enfin, la santé raffermie du jeune William lui permit de nouveaux travaux: il faut que je vous en donne une idée:

Il n'est presque pas, écrit son précepteur, un auteur grec et latin que nous n'ayons lu ensemble tout entier; il étudiait avec soin les différents styles des orateurs; et il avait le sentiment le plus délicat et le plus vif de leurs beautés caractéristiques. La rapidité de son intelligence n'empêchait pas son exacte et minutieuse application. Quand il était seul, il consumait des heures entières sur les passages remarquables d'un orateur et d'un historien; il étudiait le tour, les expressions, la manière de disposer le récit et d'expliquer les motifs secrets ou manifestes des actions; quelques pages l'occupaient toute une matinée. C'était pour lui surtout une occupation favorite de comparer les discours opposés sur un même sujet, et d'examiner comment chaque orateur avait défendu sa cause, et prévenait ou repoussait les objections de son adversaire: étude, je crois, la plus profitable à un futur homme d'état. Les auteurs qu'il préférait étaient Tite-Live, Thucydide et Salluste. Il avait aussi l'habitude de noter toutes les pensées éloquentes, toutes les expressions fortes et énergiques qu'il rencontrait dans ses lectures. Il avait beaucoup étudié les poëtes grecs et romains; il était surtout si curieux de bien connaître les poëtes grecs, qu'il lut avec moi, sur sa demande, le plus obscur et le moins intéressant de tous, Lycophron.

Lycophron, Messieurs! en faites-vous autant? Vous ne saviez pas peut-être que Pitt avait étudié Lycophron. Écoutez encore le témoignage de ce savant précepteur que Pitt, une fois ministre, fit évêque:

Sa sagacité était si vive et si profonde, son intelligence si prodigieuse, il avait si bien étudié toutes les beautés, toutes les finesses de la langue grecque, que si l'on avait découvert de son temps une pièce inconnue de Ménandre ou d'Eschyle, ou une ode de Pindare, je suis persuadé qu'il l'aurait sur-le-champ mieux entendue que les plus célèbres érudits.

Lord Chatam pleurait de joie en apprenant les progrès extraordinaires d'un fils si digne de lui. La dernière année de sa vie, pendant les intervalles de ses vives souffrances, il lui écrivait avec un mélange de badinage et de tendresse sérieuse qui touche singulièrement dans un si grand homme:

Comment puis-je mieux employer la force de ma main qui se ranime un peu, qu'à tracer quelques lignes pour mon cher William, l'espérance et la consolation de ma vie. Vous aurez plaisir à voir par l'écriture de cette lettre que je gagne tous les jours et que je suis presque bien. J'ai été ce matin à Cambden; et j'ai soutenu avec beaucoup de courage une visite d'une heure et tout l'ennui de ces conversations frivoles. Je suis revenu à la maison sans être trop las; et j'ai dîné comme un fermier. Lord Mahon (c'était son gendre) a confondu sans le convaincre l'incorrigible docteur Wilson. La foudre du docteur Franklin, tout révolté qu'il est, me paraît une chose très-innocente, etc., etc. Ma main commence à se lasser; ainsi, tous mes plus sincères compliments à votre compagnie habituelle, Aristote, Homère, Thucydide, Xénophon, sans oublier les publicistes et les auteurs du droit des gens. Adieu, mon très-cher William.

A la mort du grand Chatam, Pitt avait dix-huit ans. Il n'appartenait pas à cette ancienne aristocratie qui, longtemps en Angleterre, parut posséder de droit les hautes dignités et le pouvoir politique. Il n'avait que le nom glorieux de son père, sans fortune; un homme d'état anglais ne s'enrichit pas. Il s'attacha donc au barreau, il plaida quelques causes; et, dans la simplicité nerveuse de son langage, on apercevait déjà le génie qui l'appelait plus haut; en même temps, il fréquenta les séances de parlement. Il écoutait avec soin les plus habiles orateurs des deux chambres, et s'exerçait à leur exemple. Il n'essayait pas, comme un rhéteur grec, de discuter avec une égale facilité les opinions opposées; mais il choisissait, dans les débats qu'il avait entendus, l'opinion qui lui plaisait comme vraie et comme utile; et il s'étudiait à la développer, à la fortifier d'arguments nouveaux et à combattre toutes les objections. Ce travail solitaire l'occupa deux années. « C'est ainsi qu'il avait, dit encore son précepteur, acquis une facilité singulière à tout exprimer avec justesse et netteté, et à mettre toujours le meilleur mot dans la meilleure place. »

Aussitôt qu'il fut assez vieux pour être membre de la chambre des communes, à vingt ans, à peu près, il se présenta d'abord aux élections de Cambridge; malgré l'éclat de son nom et la réputation prématurée de son talent naissant, il n'obtint pas les suffrages. Mais, peu de mois après, un homme qui disposait d'un bourg-pourri, le fit élire; et il eut la joie inexprimable, comme il l'écrivait à un ami, d'entendre enfin sa voix dans le parlement; il avait vingt-un ans.

Je m'arrête ici, Messieurs. Il ne faut pas légèrement esquisser la carrière de cet homme prodigieux, en qui le talent de la parole n'est que l'instrument de la pensée politique.

Le ministère de lord North, qui se traînait tout brisé depuis la séparation des colonies, est attaqué à la fois par Fox, par Burke et par le jeune Pitt, que son instinct même du pouvoir fait débuter par l'opposition. Un autre ministère se forme; et Pitt, que North appelait un jeune homme né ministre, est désigné pour y prendre part. Mais il refuse. Le marquis de Rockingham, lord Shelburne et Fox, qui depuis si longtemps attendaient le pouvoir, succèdent à lord North, avec le fardeau d'une guerre désastreuse à finir : lord Rockingham, qui était le lien de ce ministère, étant mort, le roi d'Angleterre fit un mouvement; l'éloquent Fox tomba du pouvoir; et lord Shelburne s'appuya de l'alliance de Pitt, qui fut nommé chancelier de l'échiquier. Que fait alors Fox? Il aperçoit, sur les bancs de l'opposition, ce lord North dont il s'est tant moqué, ce lord North qu'il a tant accusé de maladresse et même de trahison, ce lord North auquel il a reproché, non-seulement d'avoir perdu, mais d'avoir vendu l'Amérique, ce lord North qu'il a fait un jour pleurer au milieu de la chambre des communes; il l'aperçoit sur ce banc; et comme tout moyen lui paraît bon pour redevenir ministre, il fait une alliance, une coalition avec son ennemi de la veille. Le jeune Pitt, malgré toute sa sagacité, n'avait pas prévu que Fox et North, réconciliés par une chute commune, se réuniraient pour l'attaquer. La faute était excusable; cette coalition semblait impossible à deviner. Voilà que, par un étonnant oubli de toutes les invectives qu'ils se sont réciproquement adressées, un an après la chute de lord North, Fox et North dans l'intimité de leur haine contre le nouveau ministère, l'attaquent, l'obsèdent, l'insultent et le renversent sous le poids de leur scandaleuse union. Voilà lord North qui rentre victorieux, appuyé sur le bras de Fox. Mais, il faut le dire, malgré les mutations permises aux hommes d'état, malgré les exemples nombreux de ces évolutions politiques, la chose parut trop forte. (On rit.) Par des influences de parti, des séductions de toute espèce et d'éloquentes apologies, lord North et Fox, étayés l'un sur l'autre, troquant ensemble toutes les forces qu'ils pouvaient

rassembler, obtinrent la majorité dans la chambre des communes. Mais cette majorité n'était plus soutenue par le vœu public. Après sept mois de règne, cette coalition menteuse et cupide se brise, à la suite d'une victoire qu'elle vient de remporter dans la chambre des communes. Fox, pour fortifier le pouvoir parlementaire dont il se croyait maître, aux dépens de la royauté dont il se défiait, avait imaginé le projet d'un bill, qui, dépouillant la compagnie des Indes d'une part de ses priviléges, attribuait à la chambre des communes la nomination directe des commissaires qui devaient surveiller l'administration de cette immense colonie. Le roi d'Angleterre, Georges III, inquiet de cette extension de pouvoir, fit échouer le bill de l'Inde dans la chambre des pairs; et ces pièces mal jointes qui formaient le ministère *de la coalition*, se déconcertèrent et tombèrent de toutes parts; il n'y eut plus de gouvernement. Alors ce jeune homme de vingt-quatre ans (il avait un peu vieilli), qui déjà était une fois tombé du pouvoir, et dont le génie, en rappelant avec moins d'éclat l'éloquence de l'illustre Chatam, semblait avoir quelque chose de plus sage, et, pour ainsi dire, de plus mûr, ce jeune homme vient par droit de conquête prendre le ministère; et appuyé, non pas comme Walpole, sur la corruption, mais, fort de son génie, sur la confiance de l'Angleterre, il y resta vingt ans. Et, sans anticiper aujourd'hui sur le récit de sa vie et les combats de son éloquence, savez-vous quelle impression il fit sur ses contemporains? savez-vous quelle était l'autorité qu'obtint son génie et que garde sa mémoire? Quand on va maintenant visiter Westminster, que l'on se fait montrer la tombe de ce grand lord Chatam, dont l'éloquence vous a l'autre jour si vivement agités, et qu'approchant avec respect de cette tombe, on cherche l'inscription, l'hommage que doit y voir gravé l'admiration nationale, sur le marbre on lit ces mots: *le père de M. Pitt.*

QUATORZIÈME LEÇON.

Encore l'éloquence politique. — Intérêt et difficulté de cet examen. — Étude simultanée de l'éloquence et de la constitution anglaise. — Science politique de Pitt, principe de son éloquence. — Son attachement aux lois de son pays. — Nouveaux détails sur le *bill des Indes*. — Victoire légale de Pitt. — Autre débat célèbre sur *la Régence*. — Citations comparées des discours de Pitt et de Fox. — Exemple mémorable de la force de la constitution britannique. — Faiblesse de la monarchie de France à la même époque. — Première tentative de réforme. — Mirabeau. — Puissance irrésistible de la révolution.

Messieurs,

Le sujet que nous avons commencé depuis quelques séances, est difficile, et parfois embarrassant; mais ce n'est pas un motif d'abréger. Nous ne pouvons abandonner si vite cette tribune politique des temps modernes. Dans l'histoire de l'esprit humain, rien ne saurait offrir un caractère plus instructif et plus élevé. D'ailleurs, Messieurs, malgré nos épisodes et nos digressions dans tout le domaine des lettres, quel est ici notre enseignement spécial, officiel? l'éloquence, art sublime, varié, multiple, insaisissable, qui ne s'enseigne pas, il est vrai; mais n'importe: c'est le programme traditionnel, le devoir ostensible. Eh bien! puisque nous sommes professeur d'éloquence, n'oublions pas qu'il n'y a dans le monde que deux grandes éloquences: l'éloquence religieuse et l'éloquence des intérêts civils. L'éloquence religieuse, nous n'avons guère mission pour en donner les règles, pour en développer le génie; nous l'avons essayé cependant. L'éloquence des intérêts civils, elle nous est étrangère aussi, mais non pas inaccessible; elle n'est pas renfermée dans une sphère séparée, exclusive. Elle se lie à tous les travaux de votre jeunesse; elle fait partie et de vos réflexions présentes et de votre activité future; elle tient essentiellement à cette belle étude des *lois civiles*, qui occupe le temps du plus grand nombre d'entre vous; elle est l'âme de ce mouvement social, auquel vous serez mêlés quelque jour.

Et puis, Messieurs, ce travail sur l'éloquence délibérative, tel que nous le concevons, tel que nous l'essayons devant vous, ce n'est pas une gymnastique d'école, simulant des combats de tribune; c'est encore moins un lieu commun de parti; c'est un examen, un tableau comparé des efforts que le génie de deux grandes nations de l'Europe a faits dans une même carrière; c'est l'histoire vivante des trente grandes années qui ont précédé votre jeunesse; c'est le péristyle de tout ce vaste avenir qui est ouvert aux peuples de l'Europe; c'est le commencement de la nouvelle ère de la France.

Que de réflexions salutaires, instructives, données par les faits mêmes, doivent se mêler à cette étude! Elle ne sera pas pour nous technique et seulement littéraire, mais historique et morale. Quand je lis dans Rollin, Le Batteux, Marmontel et beaucoup d'autres, le récit des grands combats de la tribune grecque et romaine, et l'analyse de tant d'immortels discours, ces habiles critiques, malgré leur talent, me semblent un peu étrangers au milieu d'un pareil sujet. Aucun des événements, aucune des passions qui auraient pu leur donner l'idée de la tribune antique n'existait pour eux; jamais ils n'en avaient eu ni l'expérience, ni même le spectacle.

Il n'en est pas ainsi de nos jours. L'intelligence

des intérêts publics, la facilité d'en raisonner ou d'en déraisonner, mais d'en parler enfin, est qualité commune. La langue politique est l'idiome vulgaire d'un État libre. Ainsi, Messieurs, grandeur et haute instruction du sujet, popularité des connaissances qu'il suppose, favorable disposition des esprits, tout, ce semble, nous permet et nous sollicite de nous arrêter longtemps sur ce dernier acte du dix-huitième siècle.

Les personnages qui nous apparaîtront sur la scène sont grands, les situations fortes, le génie de l'homme aux prises avec tout ce que les incidents fortuits peuvent amener de plus décisif dans la destinée des nations. Notre admiration, Messieurs, s'accoutume trop à ne compter que les renommées oratoires de l'antiquité. Un homme comme Pitt, comme Fox et même comme Mirabeau, était de la taille de ces hommes qui vous paraissent si grands, parce qu'ils sont placés sur ce piédestal grec ou romain. Ce qui manque en perfection même à leurs ouvrages, n'est pas une infériorité dans leur mission ni dans leur génie. Ainsi, ce soin sévère, ce soin d'artiste qui a poli, qui a conservé toutes les expressions d'un Démosthènes ou d'un Cicéron, n'a presque jamais appartenu à ces orateurs modernes, occupés d'intérêts trop nombreux, trop complexes, et parlant à des peuples trop peu curieux de l'élégance et du charme de la parole. Mais cette négligence, qui diminue la beauté du monument pour les yeux de la postérité, n'a pas affaibli l'action de l'orateur sur les contemporains; et c'est cette autorité de la parole qui est historique; c'est cette autorité de la parole instantanée qui explique pour nous et le progrès rapide de certaines idées, et les grands changements des États.

A la dernière séance, j'ai voulu laisser votre attention se reposer sur cette fortune singulière de l'Angleterre, qui, après la perte de l'Amérique, au milieu des désordres excités par les passions religieuses, dans l'imminence des révolutions de l'Europe, lui donnait pour ministre un jeune homme de vingt-quatre ans, doué de cette ténacité au pouvoir et de ce génie de gouvernement qui semble le sceau que la Providence avait mis sur lui : j'avais nommé Pitt.

Mais ici, Messieurs, je suis obligé de m'arrêter encore à quelques détails, et de lier l'histoire de la constitution anglaise à l'histoire de l'éloquence. Il y a longtemps que Cicéron, quand il voulait former son orateur, avertissait que la facilité de l'expression, la promptitude et l'éclat de l'imagination, n'était que l'arme extérieure, l'instrument du génie; mais qu'une étude profonde, de vastes connaissances, une méthode sûre et rapide étaient le fond de l'orateur. *Nisi res subest percepta et cognita, inanis et irridenda verborum volubilitas,* disait le plus admirable parleur de l'antiquité. Et ailleurs, quelle vaste réunion de connaissances philosophiques, historiques, judiciaires il demande à son orateur! Comme il lui prescrit la science des lois, des traités, l'étude des coutumes et de l'économie sociale; toutes notions qui, dans les mœurs modernes, sont devenues plus vastes, plus compliquées, plus nécessaires encore : car, chez les anciens, la liberté, ou du moins la république, avait précédé la civilisation; chez nous, la civilisation a précédé et fait naître la liberté, comme la dernière et la plus belle science de l'état social.

Ainsi, Messieurs, l'étude de l'éloquence britannique, vous ne pouvez pas la séparer d'un examen attentif du droit public et civil des Anglais. C'est là que vous retrouvez la force de ces grands orateurs. La connaissance profonde de la constitution et des intérêts du pays est le trésor de leur éloquence. Et de même, Messieurs, Mirabeau qui, le premier, montra l'éloquence politique parmi nous, ce qui fit sa supériorité, indépendamment des dons naturels du génie, c'est que dans les prisons, qui servaient de repos à l'orageuse activité de sa jeunesse, dans ces études forcées qu'on lui faisait faire au donjon de Vincennes, tout le travail du publiciste, de l'historien, du savant, avait occupé ses loisirs. Au milieu de cette jeune noblesse de France, si spirituelle dans sa frivolité même, parmi tant d'hommes distingués qui brillaient, à la fin du dix-huitième siècle, par les grâces de l'esprit et je ne sais quel charme de belle littérature, les fortes études, les études abstraites, salutairement ennuyeuses, étaient rares. Ceux qui rêvaient avec le plus d'ardeur une réforme sociale s'occupaient peu de chercher dans la législation et l'histoire les moyens de l'accomplir. L'excès même de leurs espérances, leur ambition illimitée de perfectionnement les exemptaient d'étudier un passé qu'ils dédaignaient. Au contraire, ce Mirabeau, si longtemps rebuté par la société, si longtemps chassé loin d'elle, en avait profondément étudié tous les ressorts et discuté tous les principes dans le loisir des cachots, dans l'épreuve des débats judiciaires. Il était jurisconsulte et publiciste, avant d'être orateur. Ne séparons jamais l'éloquence de toutes les sciences morales qui la nourrissent et la font vivre.

Vous avez vu ces études de Pitt, qui n'avaient pas été de simples études littéraires. Vous avez vu ces méditations de la sagesse historique et politique des anciens. D'autres études, dont la trace n'est pas conservée, l'avaient initié dans tous les calculs de la politique financière, lui avaient appris toutes les ressources et toutes les richesses de la Grande-Bretagne et fait comprendre toute l'organisation,

et de ses colonies perdues, et de ses colonies conservées. Il avait soigneusement étudié les forces et les intérêts divers des puissances de l'Europe.

Indépendamment de ces connaissances variées, qui étaient comme un instrument d'agression et d'hostilité contre les autres États de l'Europe, il avait au plus haut degré le sentiment de la constitution britannique ; il en possédait la jurisprudence et le génie ; il en avait l'intelligence et l'amour. Ce dernier mot peut étonner, quand on parle du ministre. (On rit.) Une idée vulgaire et naturelle fait supposer qu'à la possession du pouvoir est attaché le goût exclusif des priviléges de ce pouvoir. Mais Pitt, tel qu'il paraîtra devant vous, ne concevait pas son pouvoir dans l'action particulière qui lui était confiée, il le concevait dans cette puissance collective, dans ce jeu simultané de tous les ressorts de la constitution britannique ; il le concevait dans le parlement, comme dans le roi. Il sentait bien, rassuré par son génie, qu'il ne devait avoir peur d'aucune des institutions de son pays, et que toutes seraient obligées, non pas de céder sous lui, mais de le fortifier de leur force et de consacrer de leurs droits tout ce qu'il oserait entreprendre pour la grandeur de l'Angleterre. Son attachement aux lois lui donnait plus de puissance qu'ailleurs des ministres habiles et despotiques n'en ont trouvé dans la ruine des libertés publiques.

A cet égard, Messieurs, sa vie politique présente un caractère éminent et bien rare : c'est qu'en luttant pour obtenir ou garder le pouvoir, il luttait en même temps pour le maintien de la constitution britannique, et qu'il engageait, pour ainsi dire, dans la cause de son ambition la liberté de son pays. On le voit dans le premier grand combat qu'il eut à soutenir, dans ce *bill de l'Inde,* que j'ai déjà nommé. Mais que vous importe en ce moment le bill de l'Inde? Comment pourrai-je rendre clair, facile, je ne dis pas pour vous, mais pour moi-même, ce débat entre des hommes d'état habiles, ce débat appliqué à des intérêts si loin de nous? essayons-le cependant.

L'Angleterre avait perdu sans retour l'Amérique, ou du moins elle ne pouvait plus la posséder que par le commerce, espèce de conquête qui, dans nos États civilisés, vaut quelquefois mieux que le domaine direct et onéreux ; mais il lui restait les Indes ; les Indes! cinquante millions d'habitants, soumis à des gouverneurs anglais, une compagnie de commerce exploitant cet immense empire, et au-delà des possessions anglaises, l'Asie à conquérir. Mais tout ce que la rapacité des proconsuls romains avait pu entasser jadis de vexations, de vols et de barbaries, s'était malheureusement reproduit dans l'Inde, conquise par les Anglais. On avait vu des princes mis à la torture, pour les forcer de livrer leurs trésors ; on avait vu d'immenses populations mourant de faim, sur cette terre féconde, où l'homme vit de si peu de choses; on avait vu toutes les cruautés que l'industrie mercantile peut exercer, quand la cruauté est un moyen de profit, se déployer contre cette race malheureuse et paisible. Un grand procès criminel avait commencé contre le *Verrès* de l'Inde. Je vous en parlerai plus tard (car comme nous l'avons dit, l'éloquence judiciaire, l'éloquence de l'attaque et de la défense, dans un procès criminel, reçoit singulièrement l'influence des institutions politiques d'un pays ; la liberté l'anime comme tout le reste). Mais enfin, sous un autre rapport, l'accusation *intentée* contre Hastings, appelait les regards, et de l'Angleterre, et de l'Europe, et les fixait sur ce magasin immense de richesses commerciales, sur ce vaste trésor ouvert dans l'Inde à l'Angleterre, et souillé sans cesse par la férocité de ses agents. C'était à cette occasion que Fox avait conçu le plan d'un bill pour réformer l'administration de l'Inde. Il y prévenait le retour des plus odieux abus de pouvoir. Il offrait quelques sûretés aux sujets indiens et aux princes indigènes, instruments et victimes de la rapacité anglaise. En diminuant les priviléges de la compagnie des Indes, il établissait au-dessus d'elle une juridiction publique, une haute surveillance de *comités* indépendants qui devaient garantir la bonne administration du pays et protéger les vaincus. Mais, Messieurs, nous l'avons dit, au fond de ce plan généreux se cachait une idée d'ambition et de parti.

Fox, par son talent, son éloquence, l'autorité de sa parole, le nombre de ses partisans, s'était imposé au roi d'Angleterre. Suspect au roi, dont il était le ministre, il avait formé le projet de transférer à la chambre des communes, *par le bill de l'Inde*, une des prérogatives de la couronne et son plus grand moyen d'influence, la disposition immédiate de places honorables et lucratives. Il sentait bien que la volonté du roi n'était pas pour lui, et que d'ailleurs elle pourrait lui échapper ; mais il croyait, dans l'orgueil de son éloquence, que la soumission d'un parlement ne lui manquerait jamais. Dès lors, en créant, sous prétexte de surveiller les affaires de l'Inde, un grand nombre d'emplois considérables à la nomination du parlement, il se promettait d'assurer à la fois l'indépendance de la chambre des communes et sa propre puissance. Dans le fait, il n'eût pas seulement rendu la chambre des communes indépendante, il l'eût rendue corruptrice, de corrompue qu'elle a été quelquefois ; et déplaçant les abus de la constitution anglaise au lieu de les corriger, il n'eût travaillé qu'au succès de son ambition. Voilà quel était le

plan de Fox, ou quel eût été du moins le résultat de ses efforts.

La chambre des communes était du même avis que Fox. Le bill passa; mais la volonté personnelle du souverain, de puissantes démarches, accréditées de son nom, et que Fox dénonça vainement à la chambre des communes, enfin le talent de Pitt, et la perspective d'un tel soutien dans le ministère, toutes ces causes firent échouer le bill de l'Inde à la chambre des pairs; et le même soir Fox reçut, à minuit, sa démission par un message du roi. Pitt fut nommé premier ministre.

Mais il fallait toujours régler cette immense affaire de l'Inde. En présence de cette majorité des communes dont la *résolution* ambitieuse et intéressée venait d'être rejetée par les lords, il fallait proposer un nouveau projet de *bill* sur la grande question qu'elle avait déjà décidée. Pitt présenta lui-même un second *bill* de l'Inde, où il avait soigneusement évité tout ce qui ressemblait aux dispositions du projet de Fox. En proposant aussi des recours et des garanties contre les abus des agents de la compagnie des Indes, en admettant des juridictions supérieures et protectrices, c'était à la couronne seule qu'il réservait le droit de les établir et de les renouveler. Mais l'épreuve était difficile: il s'agissait d'engager la chambre des communes tout à la fois à se contredire et à se dépouiller. Pitt, si jeune encore, et demandant une chose si humiliante et si dure, pouvait-il vaincre la vieille autorité de Fox, retombé à la tête de cette majorité nombreuse qu'il avait voulu enrichir d'un si beau privilége pendant son ministère? Le projet, présenté par l'habile ministre et vivement combattu par Fox, fut rejeté. Voilà Pitt en présence d'une majorité parlementaire qui repousse ses plans et veut l'éloigner du ministère, où Fox semble près de rentrer, vainqueur de son jeune rival et des influences de la couronne. Tremblant à l'idée de ce joug, le roi ne voulait pas sacrifier son ministre, et il hésitait à dissoudre la chambre. Telle est la crise mémorable que présentait l'Angleterre en 1784. D'une part, le roi, Pitt et la chambre des pairs; de l'autre, une majorité des communes, nombreuse, fortement liée, animée par de vives passions et conduite par un grand orateur qui avait su l'intéresser doublement au succès de son ambition. Certes, une telle épreuve pouvait paraître dangereuse pour un État moins heureusement constitué : elle pouvait épouvanter un roi qui n'eût pas cherché son secours dans l'action même des libertés publiques.

Pitt lutta pendant trois mois contre cette chambre qui s'obstinait à rejeter tous ses *bills*, et d'où partaient de fréquentes adresses au roi et des représentations hardies sur le projet éventuel de la dissoudre. Il la fit d'abord proroger de quelques semaines. Un esprit moins vigoureux et moins ferme que Pitt se serait effrayé. C'étaient, sous quelques rapports, les premiers procédés de la révolution de 1640 qui semblaient reparaître; c'était une chambre des communes qui voulait se rendre permanente et qui sommait le souverain de s'engager à ne point la dissoudre.

Pitt soutint cet orage avec un calme singulier, opposant à toutes les attaques, tantôt des réponses mesurées, tantôt un froid silence, qui le fit traiter de *dictateur* par le vieux lord North. Une fois seulement, pressé par les demandes impérieuses de l'opposition-majorité, il laissa paraître dans son langage un mouvement de colère. Shéridan aussitôt le surnomma *l'enfant colère*, et l'expression fut répétée. Pitt avait encore ces couleurs innocentes et enfantines de la première jeunesse. Avec ses cheveux blonds, sa taille grande et mince, il offrait quelque chose de cet air de faiblesse et de timidité qui marque souvent le passage de l'adolescence à la vraie jeunesse; c'était là cependant l'homme qui gouvernait l'Angleterre, en l'absence même des conditions naturelles du gouvernement parlementaire.

Après trois mois de ce débat pénible, faux, contraire à l'esprit de la constitution anglaise, Pitt osa croire qu'il était appuyé par les vœux de la plus grande partie de la nation et que l'Angleterre n'était pas du même avis que la majorité de la chambre des communes; car enfin l'Angleterre n'avait pas à regretter pour son compte le rejet du premier *bill* des Indes présenté par Fox. Quand la chambre des communes aurait eu le droit exclusif de distribuer les emplois supérieurs de l'Inde, chaque bourgeois de Londres n'eût pas été nommé *commissaire;* le public était donc fort désintéressé sur cette prétention de la chambre des communes, et il commençait à la trouver injuste et exigeante.

Pitt s'aperçut que sa jeunesse, sa fermeté, son talent lui faisaient gagner chaque jour quelque chose dans l'estime de l'Angleterre; et enfin il saisit le moment décisif et détermina le roi à dissoudre la chambre des communes. La nation jugea le procès qui lui était soumis: une nouvelle assemblée, sortie de l'élection la plus vivement disputée, vint prêter aux desseins de Pitt l'appui d'une nombreuse majorité. Ainsi fut fondé ce ministère de vingt ans, par un jeune homme qui, suivant lord North, avait, pour début, gagné le roi, malgré la chambre des communes, et vaincu la chambre des communes par la nation.

Prenons le second acte de cette vie politique ainsi commencée. Le jeune ministre continue de s'appuyer sur la confiance de son roi, sur cette faveur

personnelle qui lui a permis de lutter avec tant de hardiesse et de bonheur contre une résistance qui semblait si redoutable. Mais il y réunit l'approbation de la chambre des communes. Occupé tout entier des finances et de la prospérité de l'Angleterre, il ne songe plus maintenant à la réforme parlementaire qu'il avait proposée pendant la courte durée de son opposition. Il est désormais trop ministre et trop sûr de la chambre des communes pour vouloir rien changer à l'élection des députés, et il jouit de son pouvoir doublement affermi.

Mais la catastrophe la plus imprévue vient ébranler ce pouvoir. En 1788, à l'époque où la politique du cabinet anglais était attentive à profiter des grands mouvements qui se préparaient sur le continent, Pitt apprend tout à coup que la raison du roi d'Angleterre s'est troublée. Georges III, dont les vertus domestiques, dont les qualités pures et simples avaient gagné l'affection du peuple anglais, ce prince, l'ami d'Herschell, et qui joignait le goût des sciences à la sagesse politique, au milieu de la vie la plus régulière, la plus étrangère aux passions qui avaient troublé tant de cours de l'Europe, est frappé d'une aliénation d'esprit, que l'on essaie en vain de cacher. Il tombe dans le même état que le roi Lear.

Fox, se remettant des fatigues d'une session où il avait combattu avec une impuissante habileté les mesures financières de Pitt, voyageait alors au fond de l'Italie. Il apprend que tout l'aspect de l'Angleterre va changer; que ce roi, dont l'opiniâtre volonté avait soutenu son jeune ministre, ne peut plus présider aux affaires, ne peut plus les autoriser au moins de son nom. Il sait que le prince de Galles, successeur imminent, nécessaire, appartient tout entier à la cause de l'opposition, et il se croit assuré de triompher bientôt avec elle. Plein de cette espérance, il traverse, en cinq jours, une grande partie de l'Italie, s'embarque et arrive à Londres pour être ministre. Mais il fallait combattre et renverser Pitt, qui se préparait à se passer de l'appui du roi, comme il s'était passé, pendant quelques mois, de l'appui des communes. Vous permettrez, Messieurs, quelques détails sur un tel débat, entre de tels adversaires. C'est une étude historique autant qu'une étude oratoire; c'est le sujet d'un parallèle curieux et une transition naturelle à l'histoire de l'éloquence politique en France.

On croirait que la résistance du ministre et son obstination à garder le pouvoir, l'inaction dégradante du monarque, l'ambition et les droits du prince héritier vont agiter l'Angleterre; mais l'Angleterre, appuyée sur ses lois et sur le génie de Pitt, après un orage régulier et tout parlementaire, va paisiblement fixer les droits du prince et compléter sa constitution par un grand exemple. La France, au contraire, qui semblait protégée par les vertus généreuses de son roi, la France, où il n'y avait pas, au premier aspect, d'opposition puissante et armée, d'ambitions en présence, va tout à coup être emportée dans la plus terrible tempête civile qui ait jamais changé les destinées d'un peuple.

Mais suivons ce mémorable débat du parlement d'Angleterre. Les chambres s'étaient réunies sans la forme ordinaire et solennelle, sans le discours du roi. Pitt prend la parole devant les communes et annonce le lamentable événement qui éloigne la présence du souverain; il propose en même temps de recueillir les témoignages des médecins, et de chercher dans les lois et l'histoire de l'Angleterre les règles de la conduite à tenir. Fox, impatient de saisir l'autorité, s'élève contre tout délai, toute recherche et déclare que la maladie du roi transfère le pouvoir au prince-régent, immédiat et légitime héritier. Pitt insiste de nouveau pour qu'on entende le rapport des médecins de S. M. et pour qu'un comité nombreux soit désigné par la chambre des communes et qu'il s'occupe de rechercher dans l'histoire d'Angleterre, dans les monuments du parlement, tous les faits, tous les exemples qui pourraient servir de règle dans une circonstance aussi grave et aussi malheureuse.

Vous reconnaissez là, Messieurs, l'esprit de la politique anglaise qui s'appuie presque toujours sur l'autorité des précédents, et semble plus occupée de la jurisprudence que de la théorie.

Les recherches sont faites. Le comité en rend compte à la chambre deux jours après, et c'est alors que s'engage cette grande lutte de principes opposés et d'ambitions rivales.

Ce ne sera point là, Messieurs, cette éloquence vive, tumultueuse, qui agitait les places publiques de l'antiquité; ce ne sera point cette éloquence impétueuse et terrible qui se déchaîna dans les troubles politiques de la France : un autre sentiment, une autre admiration s'attache à la lecture de ces débats si véhéments et si graves à la fois, qui consolident un empire au lieu de l'agiter. On entre dans une espèce d'enthousiasme pour ce système de liberté, où le développement le plus hardi des passions politiques, où l'invocation de tous les droits populaires n'ébranle pas cependant les colonnes de l'empire. Si quelques-uns des orateurs qui ont éclaté dans les révolutions ou dans les démocraties étonnent davantage l'imagination, peut-être y a-t-il plus de grandeur dans le calme de ces hommes qui se disputent de si grands intérêts avec tant d'énergie, et dont les témérités même sont des instruments

d'ordre et de pouvoir. Pitt, cet intrépide défenseur des prérogatives royales, cet homme qui, sur la tête égarée de Georges III, a soutenu la couronne, si haute et si dominante, au milieu de l'ébranlement de l'Europe; cet homme, qui a lutté corps à corps contre le génie effrayant et multiple de la révolution française; cet homme, qui a vaincu, dix ans après sa mort, dans une célèbre bataille dont je ne veux pas rappeler le mystérieux souvenir; Pitt enfin, croyez-vous qu'il va timidement se traîner dans les doctrines du droit divin et du pouvoir légitime? Non, Messieurs : il va s'appuyer sur des doctrines si hardies, qu'ailleurs on les traiterait de factieuses. C'est au nom des changements mêmes que la puissance suprême a éprouvés sur le sol instable et mouvant de l'Angleterre, que Pitt va soutenir les droits de ce roi qui n'est plus, de ce roi qui, par la perte de sa raison, est retranché du nombre des vivants, mais dont la puissance, comme une illusion inviolable, subsiste encore, protégée par le génie de son ministre. Entendez-le, Messieurs :

Dans la plupart des contrées, dit-il, un événement comme celui que nous déplorons aurait presque rompu les liens de l'union sociale; mais dans ce pays, sous cette heureuse forme de gouvernement qui offre les avantages et prévient les maux de la démocratie, de l'oligarchie, de l'aristocratie, rien de semblable n'est à craindre. Bien qu'un des trois pouvoirs de la législature vienne à manquer, la voix du peuple se retrouve tout entière dans ses représentants, les deux chambres. Les lords et les communes représentent tous les intérêts du peuple; en eux réside le droit constitutionnel de suppléer à la défaillance du troisième pouvoir. Tel est l'esprit de la constitution; tel fut le sentiment de ceux qui ont fait la révolution. Ils n'avaient pas, comme aujourd'hui, à pourvoir à la suspension du pouvoir royal, pendant que le trône était occupé, mais à remplacer l'absence de l'une des trois branches de la législature, qui avait disparu. Mais qu'il y ait absence définitive, ou suspension accidentelle, c'est également aux autres branches de la législature qu'il appartient d'y suppléer. Le pouvoir de donner le trône s'est trouvé dans le peuple, au moment de la révolution, et a été exercé par le parlement. D'après les mêmes principes de liberté et les mêmes droits parlementaires, le pouvoir de suppléer à l'action royale qui vient à manquer, appartient au peuple, c'est-à-dire aux lords, aux communes, ses légitimes représentants.

Fox avait dit : « L'état malheureux du roi est une sorte de mort civile. Dans le droit ordinaire, un pareil état ouvre au profit du successeur légitime tous les droits qu'il peut avoir. Ainsi tous les droits de la couronne sont dévolus au prince qui doit hériter de Georges III. »

Pitt réfute cet argument avec une admirable précision et une grande dignité.

Le comité, dit-il, peut-il considérer la maladie du roi, accident d'une nature connue et souvent passagère, comme une mort civile? Non, certes. S'il y avait en ce moment telle chose qu'une mort civile, son altesse royale le prince de Galles monterait immédiatement sur le trône avec la plénitude des prérogatives royales et non pas avec le titre de régent; car la mort civile, comme la mort naturelle, est irrévocable et permanente. Je ne vois dans Blackstone que deux faits par lesquels un homme puisse encourir la mort civile; le premier, c'est le bannissement du royaume par sentence légale; le second, c'est l'entrée en religion et la profession dans un ordre monastique; en effet, dans le premier cas, il existe un acte qui sépare le criminel de toute société au-dedans du royaume; et dans l'autre, il y a l'acte volontaire d'un homme qui se sépare du monde. Voudrait-on prétendre que l'un ou l'autre de ces exemples soit analogue à cette *visitation* du ciel, à ce coup de la main divine que nous déplorons, et qui peut, qui doit, selon toute apparence, n'être que passager? Et peut-on argumenter de ce malheur comme d'un acte qui prive, à l'avenir, Sa Majesté de l'exercice des pouvoirs, dont elle n'a jamais abusé, et auxquels elle n'a jamais renoncé?

Avant d'écouter la réponse de Fox, veuillez remarquer, Messieurs, cette interversion dans les rôles des deux adversaires. Pitt, défenseur-né de la prérogative royale, invoquait la souveraineté du peuple, le droit qu'avaient exercé les chambres de transférer la couronne. Il en concluait que la suspension provisoire et forcée de l'activité du roi ne pouvait pas, de plein droit, transmettre l'autorité royale dans les mains de l'héritier naturel; qu'il fallait une déclaration du parlement; et que cette déclaration devait fixer des limites à l'exercice du pouvoir qu'elle transférait. Fox, au contraire, oubliait ces droits populaires qu'il avait si souvent invoqués et cette autorité du parlement qu'il avait voulu naguère enrichir des dépouilles de la couronne.

Sans doute, pour les deux illustres adversaires, la question n'était pas uniquement constitutionnelle et théorique. Pitt voulait rester ministre; il sentait bien que le prince de Galles, appelé tout à coup à la plénitude des fonctions royales, pouvait renouveler l'administration, appeler Fox au gouvernement, dissoudre la chambre des communes, et, par l'exercice de la prérogative, modifier même la chambre des pairs.

Fox, malgré son zèle démocratique, croyant que le prince de Galles le ferait ministre, avait hâte qu'il fût régent avec toutes les prérogatives de roi. Espérant exercer le pouvoir du prince, il voulait qu'il en eût le plus possible; il s'opposait à toute réserve et même à toute discussion. Il fut obligé cependant de se rétracter sur le premier point, et il reconnut que le parlement avait le droit de déclarer la régence; mais il soutenait encore, qu'en la déclarant, les chambres ne pouvaient pas la limiter, parce qu'elle résidait virtuellement dans la personne du prince. Pitt avait poussé l'audace de son principe jusqu'à dire : « Le fils du roi d'Angleterre n'a pas actuellement plus de droit à l'exercice du pouvoir royal que tout autre sujet du royaume. » L'opposition releva vivement ces paroles; Burke essaya de tourner en ridicule l'ambition du ministre, en l'appelant un des *candidats* à la régence, et en ajoutant, que pour lui, il aimait mieux donner sa voix à l'héritier légitime.

Fox, mêlant la logique et l'ironie, attaqua le

discours de Pitt avec une merveilleuse habileté :

Faire une loi, dit-il, pour désigner le régent, c'est changer la forme de la monarchie, et d'héréditaire la rendre élective. La Pologne et la misérable condition de ses habitants nous disent assez ce que c'est qu'une monarchie élective. Le droit de faire des lois ne réside que dans la législature complète, et non dans le simple concours de deux de ses branches. Notre constitution est bâtie sur ce principe, dont la durée importe à son existence; s'il en était autrement, la constitution pourrait être détruite sans obstacle: si deux branches de la législature avaient le pouvoir de faire une loi, elles pourraient, par cette loi, dénaturer, anéantir le troisième pouvoir.

La situation actuelle des affaires vient d'être comparée à la révolution de 1688. Il n'y a nulle ressemblance. Le trône alors avait été déclaré vacant, et le reste de la constitution subsistait. Maintenant le trône est occupé; mais son autorité est suspendue. Au temps de la révolution, l'assemblée qui fut alors convoquée, sachant bien qu'elle ne pourrait faire aucun changement dans la forme de la monarchie tant qu'elle n'aurait pas une *tête*, rétablit d'abord le troisième pouvoir et ensuite détermina ses limites. Aujourd'hui, on invite le comité à procéder d'une manière bien différente, à créer d'abord un nouvel office et ensuite à déclarer qui doit le remplir. Et quelle serait la situation d'un régent élu par cette chambre? Ce serait un mannequin, une poupée, une créature du parlement, *sine pondere corpus*, une insulte, une moquerie à tous les principes de gouvernement.

Ensuite, par un adroit sophisme, confondant la régence et la royauté, il combat toute restriction du pouvoir royal dans la personne de celui qui doit en être dépositaire:

La régence, dit-il, ne doit pas être plus élective que la couronne. Elle ne doit pas être plus limitée, car elle a les mêmes devoirs; et pour les remplir, elle a besoin des mêmes forces. Que penseriez-vous d'un Polonais qui demanderait à un gentilhomme anglais, si la monarchie de la Grande-Bretagne est héréditaire ou élective? Tout homme un peu familier avec notre constitution, croira d'abord que la réponse est toute simple. « Notre monarchie est héréditaire. » Toutefois si la doctrine du jour prévalait, voici quelle doit être la réponse : Je ne puis vous dire : demandez au médecin de Sa Majesté. Quand le roi se porte bien, la monarchie est héréditaire; mais quand il est malade et incapable d'exercer l'autorité souveraine, elle est élective.

Et cependant cette assertion que la monarchie britannique est élective, est si matériellement hostile aux principes de la constitution, qu'elle ne saurait être supportée. Comment donc venir à bout de cette difficulté? On trouvera sans doute un légiste subtil et politique, qui établirait que la monarchie étant héréditaire, le pouvoir exécutif peut se transmettre par élection. De cette manière, la couronne et l'action de la couronne seraient séparées comme distinctes par leur nature; l'une serait la chose, l'autre le nom, etc... Ai-je besoin de rappeler ici ma résistance connue aux empiétements de la couronne? Plus d'une fois l'influence de la couronne a été combattue dans cette chambre, et, je le crois sincèrement, pour le bien du peuple. Lorsque la puissance exécutive était portée au-delà de ses limites naturelles, il fallait bien lui résister. Je me suis fort avancé dans cette voie et ne me suis pas fait scrupule de déclarer que les subsides devraient être suspendus, si l'assentiment royal était refusé à quelques réformes constitutionnelles d'une prérogative dangereuse et abusive. Les hommes modérés jugèrent cette doctrine violente. Pour moi, je l'ai constamment maintenue et le public en a profité. Mais, je vous le demande, est-ce aujourd'hui l'occasion de déployer ce pouvoir constitutionnel de résistance à la prérogative et de combattre l'influence de la couronne dans cette chambre? Je l'avoue, j'ai tiré gloire de cette lutte, quand la couronne était dans la plénitude de ses pouvoirs; mais je rougirais de fouler aux pieds ses droits, maintenant qu'elle est gisante devant nous, dépourvue de toute force et incapable de résistance. Que le très-honorable gentilhomme s'enorgueillisse d'une semblable victoire, qu'il triomphe sans combat, qu'il prenne avantage des calamités et des misères de l'humaine nature; que, semblable à quelque avare et dur seigneur d'un manoir voisin de la mer, il se gorge de richesses acquises par le pillage des naufragés et par ce droit rigoureux de *trouvailles et d'aubaines* exercé sur toutes les choses que les accidents variés du malheur peuvent jeter en sa puissance; pour moi, je ne me vanterai jamais d'avoir remporté de telles victoires et d'avoir garni mes mains de richesses amassées à ce prix.

Après ces éloquentes paroles, Fox termine par des attaques personnelles, comme dans toute discussion complète :

Si les chambres (ajoute l'orateur) peuvent faire régent qui leur plait, elles peuvent désigner le régent pour un mois, pour un jour, pour un an, et transformer la monarchie en république. Le très-honorable gentilhomme a nié que le prince de Galles eût plus de droit à la régence que lui-même n'en avait. Et cependant il a confessé qu'il y aurait violation du devoir si l'on pensait à un autre régent; et tout cela pour le misérable triomphe de faire voter sur lui et d'insulter un prince, dont il sent bien qu'il ne mérite pas la faveur.

Pitt se lève et répond sur-le-champ à son habile adversaire. Je voudrais vous faire lire ces discours, autant qu'on le peut du moins. Recueillis par fragments, perdus dans des recueils, ils sont peu connus en France et mal traduits, plus mal que je ne le fais. Pitt commence par de savantes recherches historiques, empruntées aux règnes de Richard II et de Henri VI; mais, de cette antiquité confuse, il fait sortir de lumineuses idées sur le gouvernement parlementaire; il attaque ce principe d'une régence absolue qui pourrait en quelques mois, en quelques jours, pendant un accès de fièvre du roi, renverser tout l'ordre du gouvernement établi. Renvoyant à Fox son ironie, il s'étonne de ce zèle excessif pour le pouvoir royal; enfin il se défend lui-même avec une dignité pleine de force.

Le très-honorable gentilhomme, dit-il, m'accuse d'agir par un mauvais esprit d'ambition et de ne pouvoir supporter l'idée de perdre ce ministère que j'ai si longtemps gardé; il m'accuse de ne point espérer la faveur du prince, parce que je m'en crois indigne, et dès lors d'envier, d'entraver l'élévation de mes futurs successeurs. Est-ce à moi ou à lui qu'appartient ce caractère de mauvaise ambition, toute prête à sacrifier les principes de la constitution à l'amour du pouvoir? Je laisse la chambre et le pays en décider. Ils jugeront si dans toute ma conduite quelque considération personnelle, quelque soin de mon propre pouvoir, paraît avoir eu la plus grande part aux résolutions que j'ai proposées. Quant à cette prétendue conviction de ne pas mériter la faveur du prince, tout ce que je puis dire, c'est que je ne connais qu'un moyen, pour tout autre ou pour moi, de mériter cette faveur, c'est d'avoir constamment travaillé dans la vie publique à faire son devoir envers le roi, père du prince, et envers le pays. Si, par de tels efforts pour mériter la confiance du prince, je l'avais cependant perdue, quel que fût le motif d'une chose si pénible pour moi, j'en aurais du regret, sans doute; mais je le dis hardiment, il me serait impossible d'en avoir du repentir.

A la suite de ce débat, soutenu de part et d'autre avec toutes les ressources du savoir, de l'éloquence et du sarcasme, Pitt fit adopter une résolution

portant que la régence serait offerte au prince de Galles, avec les restrictions que le parlement jugerait convenables. Il prévint alors le prince par une lettre respectueuse et ferme; celui-ci répondit avec hauteur; mais Pitt, achevant son ouvrage, fit insérer pour conditions, dans le bill de régence, que le régent ne pourrait créer de pairs, qu'il ne pourrait conférer de charges inamovibles, ni de pensions, que la garde de la personne du roi serait exclusivement commise à la reine, etc. Telles étaient les conditions prévoyantes, par lesquelles, en supposant la longue maladie du roi, Pitt assurait le maintien de son propre pouvoir. Le prince, malgré son dépit, plia devant l'habile et impérieuse volonté du ministre.

Une difficulté restait encore. Comment ce bill, voté par les deux chambres, pour fixer des limites au pouvoir qui devait suppléer la couronne, recevrait-il la dernière sanction, nécessaire à la loi? Les savants et les jurisconsultes anglais s'embarrassaient dans des subtilités singulières. La question était insoluble. Il aurait fallu un roi, pour compléter l'acte qui fixait les pouvoirs du régent. Pendant qu'on argumentait sur cette difficulté, les soins de l'art et une révolution heureuse rendirent au roi d'Angleterre sa complète raison. Pitt, après avoir abattu ses adversaires à force de talent, eut la joie d'annoncer aux chambres que le roi avait recouvré la santé et qu'il allait reprendre l'administration de l'empire. C'est à la fin de l'année 1788 que cette grande crise fut ainsi conduite à terme par le génie et la bonne fortune d'un homme.

Le rétablissement inespéré de Georges III, sa présence au parlement et dans les fêtes publiques excitèrent le plus vif enthousiasme. La gloire de Pitt profitait de ces transports de loyauté pour le souverain, dont il avait défendu les droits en même temps que ceux du parlement. Il était célébré comme le ministre habile d'un roi chéri et comme le défenseur des libertés publiques. Il avait réussi à faire passer le maintien de son pouvoir, pour l'affermissement de la constitution même.

Combien un pareil ministre, un homme semblable aurait été nécessaire dans une monarchie voisine, pour présider à la plus grande mutation politique des temps modernes! Mais nous demandons l'impossible; c'est à l'école de la liberté que se forment des hommes qui peuvent ainsi la conduire et la dominer. La France, du milieu de l'inertie et des intrigues, compagnes du pouvoir absolu, pouvait-elle produire un homme ainsi fait pour la liberté et le commandement tout ensemble? Il n'y avait pas de Pitt en France.

A peine j'aborderai ce grand sujet aujourd'hui.

Tandis que ce pays, rival de la France, et qui avait été si cruellement humilié par elle pendant la guerre d'Amérique, s'affermissait dans sa paix intérieure, sous l'ascendant de Pitt, tandis que cette crise passagère de la maladie du roi et de l'ambition de Fox disparaissait, une agitation bien autrement profonde, bien autrement irremédiable tourmentait la France. L'appauvrissement des finances, le poids d'une dette qui s'accroissait chaque jour, plus que tout cela, l'impuissance de supporter un ordre social qui n'était plus en accord avec les lumières et les idées du temps, mille causes diverses et la nécessité avant toutes les autres causes, précipitaient la France vers un grand dénoûment. On n'avait pas vu d'états-généraux depuis 1616. Le règne de Louis XIV avait été une longue suspension des droits publics de la France; le règne du Régent une honteuse dégradation de tous les sentiments d'honneur et de loyauté qui pouvaient suppléer aux libertés publiques; le règne de Louis XV, malgré quelques succès militaires et les talents de quelques hommes d'état, avait laissé dépérir et tous les préjugés et toutes les forces réelles de la vieille monarchie. Depuis la dernière convocation des états-généraux, tout était changé en France; aucune des croyances du siècle du Louis XIV ne subsistait plus; toutes ces choses que l'assemblée constituante a déclarées mortes, étaient mortes avant elles; et ce fut là tout à la fois la merveille et l'explication de sa puissance. Ainsi, doublement du tiers, réunion des trois ordres, abolition violente et spontanée des titres de noblesse, des dignités féodales, toutes ces choses qui semblent le prodige de l'audace, étaient inévitables et faciles. Les hommes qui furent les acteurs de ce grand mouvement n'ont pas fait ces choses-là; ils les ont dites tout haut; elles étaient faites avant eux, dans la réalité et dans l'opinion. Avant qu'on l'eût écrit, le *tiers* était devenu la nation.

Cependant, il y eut des organes publics, des hérauts d'armes de cette révolution, des voix pour proclamer ces idées toutes puissantes. Dans le nombre, il est un homme qui d'abord domina tous les autres par l'audace comme par le génie. Aujourd'hui, nous le montrerons à peine, assez seulement pour marquer le contraste de la liberté fixe et régulière, et de la liberté violente; le contraste d'un État affermi sur des lois et d'un État qui cherche les siennes dans une révolution.

Ces doctrines si hardies, ces principes de la souveraineté populaire, que Pitt invoquait tout à l'heure à l'appui de son autorité, elles n'étaient dans les mains de Mirabeau que des leviers pour mettre sous le seuil de la monarchie et la faire sauter tout entière.

Jetez-le dans un État libre et constitué, placez-le

dans le parlement d'Angleterre, sa force démagogique disparaît. Il est le rival de Fox et le successeur de Pitt. Élevé sous le régime absolu, il en reçut les souillures. Pitt, passant des études de sa jeunesse au gouvernement, dans sa vie austère et pure, ne connut guère d'autre passion un peu humaine que l'ambition. Au contraire, la vie de Mirabeau fut longuement traînée dans tous les scandales du désordre, du vice, et, j'ai honte de le dire, quelquefois de la bassesse. Cet homme puissant, ce génie de la parole, il ressemble au lion de Milton, dans le premier débrouillement du chaos, moitié lion, moitié fange, et pouvant à peine se dégager de la boue qui l'enveloppe, lors même que déjà il rugit et s'élance. (Applaudissements.)

Ses vices sont sur lui comme un poids qui le déprime et le retient encore, quand il se montre homme de génie. Mémorable exemple! les fautes de cet homme, cet arriéré de honte qui lui restait, arrête sa gloire, l'empêche d'être grand et utile, comme il l'eût été, le rabaisse à des actions avilissantes, au moment où il est porté au sommet de la puissance publique. Vous rappellerai-je sa vie? dirai-je en même temps que, dans cette vie, il faut faire la part et du régime au milieu duquel il fut élevé, et des irritantes tyrannies, des traitements iniques auxquels il fut soumis? Rappellerai-je que, pour des égarements de jeunesse, il est arbitrairement jeté de prison en prison; que, s'il est coupable, il n'est pas jugé, mais puni par lettres de cachet; que de ce donjon de Vincennes, qui devient pour lui l'école du publiciste et de l'orateur, il écrit en vain des lettres suppliantes à son père, à ce prétendu ami des hommes, père si dur et si tyrannique, incapable de comprendre le génie et de plaindre le malheur de ce fils qu'il a fait.

Enfin Mirabeau sort du cachot de Vincennes, quelques années avant l'époque où il devait paraître sur un si grand théâtre. Les interdictions civiles dont il est frappé, la perte de ses biens, cette espèce de proscription qui l'éloigne du rang où l'appelait sa naissance, en fait d'abord un écrivain polémique, autant qu'on pouvait l'être alors. C'est ainsi qu'il prélude à la tribune par des pamphets sur la *caisse d'escompte*, sur l'*agiotage*, sur l'*entreprise des eaux de Paris*. De là, il passe à Berlin avec une mission équivoque. Il en revient avec un gros livre compilé à la hâte. Toujours pauvre et dissipateur, accablé de dettes et de besoins, il va chercher fortune en Angleterre et ne réussit à rien, qu'à juger admirablement ce pays. On lui reprocha dans ce voyage des actions honteuses que je ne puis croire; mais par les égarements trop réels de sa vie, il est un peu coupable même des calomnies inventées contre sa mémoire.

Cet homme était déplacé dans l'ancien ordre social, tout à la fois par l'injuste oppression qu'il avait subie et par les fautes qui le déshonoraient. Un grand mouvement ébranle la France : la convocation des états-généraux a retenti. Mirabeau secoue la fange de sa robe; il court à Marseille, pour devenir tribun, député, puissance. Et là, voyez les dernières apparences de cet ancien ordre social qui allait s'écrouler, peu de mois avant l'époque où tout le système public sera renouvelé par une déclaration de l'assemblée constituante, Mirabeau discute dans l'assemblée de la nation provençale, en faveur des *non-possédant fiefs* contre les *possédant-fiefs*. Vous croiriez la féodalité encore vivante; ce ne sont que des mots. Cependant Mirabeau est *désigné* par la terreur des nobles qu'il combat. Chassé du sein de cette noblesse qui aurait dû s'armer de lui, il est élu comme représentant du *tiers*. Des choses qui, en Angleterre, ne sont rien, des acclamations, des triomphes populaires, semblent alors un immense scandale, une révolution tout entière. Mirabeau, avec son écriteau : *Mirabeau, marchand de draps*, le comte de Mirabeau, devenu marchand de draps, et l'élection publique qui l'envoie comme représentant du tiers, et son arrivée à Versailles et son entrée dans cette assemblée où quelques murmures semblent le signaler, mais où bientôt il va prendre une place si grande, tout cela caractérise cette époque de transition violente entre l'ancien ordre et l'ordre nouveau.

Maintenant, comment faire connaître cet homme? Choisirai-je les discussions de principes? choisirai-je les accidents d'éloquence? Qu'est-ce qui le rendit si puissant? Ce n'étaient pas ses théories; c'était cette parole électrique et violente qui jaillissait de lui comme la foudre.

On était là depuis trois ou quatre jours à discuter, pour savoir quel nom prendrait l'assemblée. On était là à se débattre entre des titres plus ou moins systématiques. Mirabeau parle et tout le génie du soulèvement populaire anime ses paroles. Et, dans cette séance mémorable, où l'assemblée devint assemblée nationale, en refusant de se retirer, quelle est la voix qui détermina cette résistance soudaine? C'est la voix de l'orateur; c'est la parole insolente et toute puissante de Mirabeau:

> Les communes de France ont résolu de délibérer : nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi; et vous qui ne sauriez être son organe auprès de l'assemblée nationale, vous qui n'avez ici ni place, ni voix, ni droit de parler, allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes.

Eh! Messieurs, redirais-je ces paroles, si elles n'étaient pas devenues toutes froides et tout historiques pour nous? Laissez-nous examiner inno-

cemment, et d'une manière instructive pourtant, ces grands souvenirs de nos annales publiques. Qu'importe maintenent que ces paroles de Mirabeau si énergiques et si véhémentes retentissent encore devant vous? M'accusera-t-on de les avoir lues dans l'histoire? croit-on que, lorsque vous voyez aujourd'hui un roi vénéré sur le trône et des assemblées à la fois fortes et paisibles, il soit dangereux et irritant pour personne de se souvenir de ce turbulent discours qui a commencé l'ère nouvelle de la France! Non sans doute. C'est ici qu'il faut reconnaître et admirer cette sublime alchimie de la providence, qui tire le bien du mal, qui, des passions les plus violentes et des fureurs démocratiques, fait sortir plus tard le repos, mais la liberté des empires. (Applaudissements.)

QUINZIÈME LEÇON.

Considérations sur le caractère général de l'assemblée constituante. — Faux point de vue des contemporains; grandeur réelle de l'assemblée. — Mélange d'abstractions et d'activité toute puissante. — Différence de cette assemblée et du parlement britannique de 1640 et de 1688. — Prédominance de Mirabeau, et pourquoi. — Trait distinctif de sa politique. — Principaux débats auxquels il prend part. — Victoires de son éloquence. — Tâche impossible qu'il entreprend; sa mort. — Dernières réflexions.

Messieurs,

J'éprouve aujourd'hui un embarras véritable, que votre bienveillance ne me rend pas habituel. Je redoute le sujet où je me suis engagé à la fin de la dernière séance et qu'il me faut rapidement traverser. Je regrette ces orateurs anglais, il y avait là moins de responsabilité, une tâche moins difficile. Mais évoquer du milieu de notre propre histoire des souvenirs si grands, si mêlés, si terribles, qui sont encore pour les esprits un sujet de controverse et d'animosité! On hésite à cette pensée. Même, en ne cherchant qu'une étude historique dans ce qui a si puissamment agité les âmes, on craint que les passions ne soient pas encore assez éteintes, que les cendres ne soient pas encore assez froides. Une sorte d'électricité se conserve dans ces paroles qui ont fait lever la France, il y a quarante années et qui ont commencé la plus grande des révolutions sociales. Faut-il cependant fuir devant ces souvenirs? Peut-on aujourd'hui, par le silence, comme on le pouvait, il y a quinze ans, par le despotisme et par la gloire, faire oublier cette mémorable assemblée d'où sont nées les libertés, les agitations et les prodigieuses conquêtes de la France, quoique cette assemblée eût déclaré, dans une de ses premières séances, que la nation française renonçait, par principe d'humanité, à toute espèce de conquêtes?

Et cette éloquence dont nous suivons l'histoire, cette parole moderne dont nous cherchons le caractère, où pouvons-nous la reconnaître plus vivante et plus active que dans un homme de cette assemblée? Jamais cette force de la pensée, manifestée par le langage et agissant sur des hommes pleins de passions et d'espérances, jamais cette dictature du génie n'a été plus visible, plus prompte, plus impérieuse que dans ces premiers temps des troubles civils de la France. Oh! que le parlement d'Angleterre, avec ses précédents et sa jurisprudence de liberté; oh! que le parlement de 1640, avec ses longues phrases puritaines et son verbiage théologique, du milieu duquel s'élança Cromwell tout armé; oh! que ces souvenirs, si terribles cependant, sont inférieurs à la puissance morale que développe la France agitée par cette réforme sociale, qu'elle se flatte de rendre universelle et d'appliquer au monde entier! Dans l'ambition presque folle de ces grandes idées, il y avait cependant quelque chose de puissant et de hardi, qui en fait un événement sans égal dans l'histoire moderne.

Historiens du génie français, observateurs de l'influence des lettres sur les réformes sociales, nous sommes obligés de nous arrêter dans une curieuse contemplation, devant cette grande époque et devant les hommes qui lui ont surtout donné l'empreinte éclatante qu'elle gardera dans la postérité. Je le sais; cette mémorable assemblée a commis toutes les fautes de l'inexpérience et toutes celles que commande la nécessité. Dans cette étonnante activité, dans ce travail de destruction et de reconstruction, qui consuma trente mois, une foule d'erreurs métaphysiques se mêlaient à l'énergie de la faction et de la liberté. Jamais tant de contrastes de la rêverie spéculative et de l'activité turbulente du forum ne furent accumulés, et cela même est un des caractères les plus originaux, les plus ineffaçables de l'époque. Je le sais bien aussi, dans cette France si ingénieuse, si oisive, si littéraire, après ce long règne du *bon plaisir*, après ce silence entrecoupé par des plaisanteries de salon, ces voix fortes qui retentissent tout à coup, ces douze cents hommes réunis dans une assemblée, ce sénat qui est un forum, devaient singulièrement étonner les esprits. Il y avait sans doute du prestige et du mensonge dans l'admiration que sentirent les contemporains à la vue d'un spectacle si grand, mais surtout si nouveau. Ainsi, reproches légitimes que la froide postérité peut adresser maintenant aux âmes ardentes de ces premiers régénérateurs de la France, explication de l'enthousiasme exagéré qu'ils inspirèrent, puissance incalculable de cette grande innovation de la parole publique, indépendamment du génie des orateurs; ce sont là,

Messieurs, des choses qu'il faut d'abord séparer du caractère général de cette assemblée qui, connue sous le nom d'états-généraux, s'appela bientôt assemblée nationale, puis assemblée constituante, et ne sera jamais oubliée dans l'histoire du monde.

Vous avez vu par ce peu de paroles que j'ai rappelées dans la dernière séance, comme un essai de la puissance et du génie de Mirabeau, comme un exorde de sa vie oratoire, vous avez vu, par ce peu de paroles, si hardies et si dominantes, presque toute l'histoire de cette assemblée. Elle s'empara de la tribune comme par droit de conquête. Il y eut quelque chose de violent, de victorieux dans son avénement; et, dès lors, le même caractère devait s'imprimer à tous ses actes.

Toutefois, par la disposition des esprits, par cette origine littéraire et philosophique que la réforme sociale avait parmi nous, par l'influence de ces théories dont Rousseau avait été le tribun éloquent et rêveur, on vit, au milieu des grands coups d'état législatifs, au milieu même des désordres, des séditions du dehors et de tous les accidents d'une vaste et terrible révolution, un caractère d'abstraction et de généralité régner dans les délibérations de l'assemblée nouvelle. Tous les problèmes du publiciste se trouvèrent réunis dans un court intervalle. Ainsi donc, il serait difficile de choisir un sujet plus vaste de réflexions, d'études historiques, morales, oratoires; il serait difficile de voir jamais l'esprit de l'homme plus actif et plus novateur en aussi peu de temps. Dans le dessein de cette assemblée, qui veut faire un code social complet et nouveau, il y a quelque chose que le monde n'avait pas vu, je crois, avant elle. Que voulait le parlement d'Angleterre en 1640? que demandait-il dans ses premières doléances? le retour annuel des assemblées qui avaient été imprudemment interrompues, l'abolition de certaines taxes onéreuses et irrégulières, la punition de puissants ministres qui s'étaient rendus odieux aux communes. Était-ce à de pareilles réformes que se bornait la première espérance des législateurs de la France? Un intervalle incalculable sépare les deux époques et les deux ambitions. A une époque plus récente encore, à l'époque où fut recommencée, sous une autre forme, la révolution d'Angleterre, que voulait cette assemblée qui, sous le nom de *convention,* accueillit un prince nouveau? La confirmation de certaines libertés publiques dès longtemps établies dans le droit commun de l'Angleterre, une dynastie protestante et le pouvoir du parlement. Reportez maintenant vos yeux sur le travail de l'assemblée constituante; quelle incomparable différence pour l'immensité des résultats!

Ainsi, Messieurs, jamais carrière plus vaste ne fut ouverte à l'ambition et à l'énergie du talent oratoire; et c'est pour cela que cette époque, lors même qu'elle est confusément montrée, parle si fortement aux âmes. Une puissance extraordinaire de renouvellement et de création lui fut donnée, sous la loi inévitable du bouleversement et du désordre; il y a de quoi admirer et de quoi trembler. Par là cette époque est singulièrement instructive et dramatique; par là, Messieurs, l'homme qui fut le plus puissant organe, la voix vivante de cette époque, me paraît supérieur, non pas en habileté, en génie, mais en domination sur l'esprit des hommes, aux orateurs politiques, dont je vous ai parlé jusqu'à présent.

La liaison que je cherche à marquer entre l'Angleterre et la France, cette supériorité, non pas de sagesse, mais d'éclat, de bruit dans le monde, que je donne à la France, se justifierait par toutes les parties du parallèle; mais en même temps vous verriez combien il était nécessaire et naturel de vous montrer le génie politique anglais, avant de suivre la France dans cette grande crise de son renouvellement.

Une des supériorités secondaires, une des supériorités d'étude qui appartenaient à Mirabeau, c'était la profonde connaissance, la vive intelligence de la constitution anglaise, de ses ressorts publics et de ses ressorts cachés; c'était le sentiment de la vie politique et parlementaire. Cependant, sa première pensée fut-elle de rapprocher les constitutions des deux pays? A la vue de ce grand royaume de France que Louis XIV avait élevé si haut, sur de fragiles appuis, et que Louis XV avait laissé tomber de ses mains énervées, conçut-il le projet de le relever, en lui donnant des bases semblables à celles du gouvernement britannique? On peut le croire; mais Mirabeau ne l'avoua pas. Sa vie tout entière lui imposa le rôle de grand et redoutable factieux. C'est à ce prix qu'il avait besoin de fonder son pouvoir et de prendre de vive force une popularité qui luttât pour lui contre la perte de l'estime publique. Lorsqu'il entre à l'assemblée constituante, il est forcé d'agiter cette assemblée, avant de prétendre à la gouverner, d'y porter tout l'entraînement des passions démocratiques, avant de pouvoir la soumettre à ses pensées.

Sa vie politique se partage donc en deux grandes entreprises, peut être inconciliables: la puissance tribunitienne exercée dans toute sa violence, l'emploi de la parole comme d'une arme destructive; puis un grand effort pour régler, pour dompter cette effervescence populaire qui s'était emportée à sa voix. Mais pourquoi fallait-il que dans cette dernière tâche, qu'aurait si fort ennoblie la conviction, il entrât de honteux motifs, et que l'on vît à

une violence calculée succéder une modération vénale, lors même qu'elle était sincère?

Cependant, Messieurs, quelle admiration sans estime, quel étonnement ne doit pas s'attacher à cet homme, lorsque, après avoir arrêté votre attention sur la grandeur de la mission offerte à l'assemblée constituante, vous considérez de quels éléments était formée cette assemblée! Que d'hommes remarquables par les lumières, le talent, la générosité des sentiments, étaient réunis de toutes les parties du royaume! Un écrivain anglais a dit du parlement de 1640 : « Aucune époque n'a produit de plus grands hommes que ceux qui siégeaient dans cette assemblée; ils avaient les talents et les intentions nécessaires pour rendre la patrie heureuse, si, par un fatal enchaînement de circonstances, l'Angleterre n'eût été mûre pour sa ruine. » Ces paroles s'appliquent bien mieux aux hommes de l'assemblée constituante. Tout ce que l'habitude des travaux de la pensée, le vif sentiment de la civilisation, la science spéculative, peuvent offrir de talents et de lumières, étaient là réunis. Des ecclésiastiques savants et éclairés, des magistrats habiles, une foule d'hommes ingénieux, quelques hommes éloquents composaient cette élite de la France.

C'était un homme rare et supérieur, sous quelques rapports, que ce jeune Barnave, dont la vie, le talent, les opinions mêmes, rien ne fut achevé, et qui mourut avant d'être lui-même. C'était un sage politique, digne d'être admiré dans le parlement d'Angleterre, que ce Mounier, si hardi dans les assemblées provinciales du Dauphiné, si modéré dans l'assemblée constituante, et qui montra toujours, au milieu des violences de la tribune et des émeutes populaires, une raison lumineuse et prévoyante. C'était un homme remarquable par tout pays libre, qu'Adrien Duport, qui, dans une époque d'inexpérience et d'essai, répandit tant d'idées justes et praticables sur le système judiciaire dans ses rapports avec la liberté civile.

L'abbé Maury, que je n'admire pas, qui, dans l'éloquence religieuse, manquait de naturel et paraissait avoir plus d'art que de foi, l'abbé Maury, qui prenait souvent l'emphase pour le talent, était cependant un homme à qui l'énergie de ses organes plutôt que de sa pensée, une forte et tenace mémoire, une immense capacité de travail, l'esprit de tout le monde, pillé par ses réminiscences et toujours à ses ordres, donnaient une puissante action de tribune.

Cazalès était, par nature et par instinct, tout ce que l'abbé Maury voulait devenir à force de travail et d'étude. Ce jeune officier de cavalerie, publiciste pour avoir lu Montesquieu, se sentit orateur en présence d'une grande assemblée. Ses discours ont quelque chose de libre, d'énergique; et toute la puissance de l'esprit novateur se montre même dans la manière dont Cazalès défend l'ancien ordre social.

Parmi les hommes dont la voix se faisait entendre plus rarement, ou même qui n'approchèrent pas de l'orageuse tribune, que d'esprits distingués, que de talents divers qui furent célèbres dans d'autres époques! Vous avez lu les Mémoires de Ferrières; vous y reconnaissez un esprit ferme et juste, un homme instruit de toutes les grandes questions politiques, un homme qui sait l'histoire et la vie humaine, qui est fidèle à son parti et qui le juge. Eh bien! Ferrières ne parla jamais à l'assemblée constituante. Un homme célèbre de nos jours, qui, dans sa verte vieillesse, conserve toute la puissance de la dialectique et de l'éloquence, M. de Montlosier, y prit rarement la parole. Ses discours, il est vrai, furent éclatants et mémorables. On n'aurait pas dû oublier qu'il fit entendre alors la plus éloquente apologie de la religion et de ses ministres. Lorsque l'on discutait la confiscation des biens du clergé, c'est lui qui s'écriait avec tant d'énergie : « Vous voulez les chasser de leurs palais; eh bien! ils se réfugieront dans la cabane du pauvre qu'ils ont souvent nourri et consolé. Vous voulez leur arracher leurs croix d'or; eh bien! ils prendront une croix de bois; et c'est une croix de bois qui a sauvé le monde. »

Voilà, Messieurs, les mouvements d'éloquence et d'imagination qui, dans cette assemblée, échappaient à des hommes que l'ambition de la tribune tentait rarement et dont la voix ne s'élevait que par intervalle. Quelle devait être la vivacité de génie, la puissance oratoire de l'homme qui était éminent parmi des hommes si distingués et dominait une telle élite de talents divers!

Nous ne nous arrêterons à aucun détail littéraire pour analyser le génie de Mirabeau; nous chercherons à expliquer son influence, par le rapport intime de sa parole avec la nouveauté et la violence des situations où il se trouvait; ce sera pour nous une rhétorique expérimentale toute en faits et en actions.

Un des premiers caractères de Mirabeau, c'était la force lumineuse et pratique de son esprit. Beaucoup d'illusions généreuses et de théories dominaient dans l'assemblée. Tous ces hommes que la lecture de Rousseau et des autres écrivains philosophes passionnait pour la liberté, n'avaient pas cependant la science de la liberté; car dans nos États modernes, la liberté est une science encore plus qu'une passion. Ils ressemblaient un peu à cet écrivain brillant et ingénieux dont je vous ai parlé l'an-

née dernière, à ce Filangieri qui, au milieu de la cour de Naples, rêvait des utopies et des plans de constitution, plus libres que la constitution anglaise.

Au contraire, l'esprit de Mirabeau était tout politique; et cette forme violente, cette vivacité tribunitienne dont il couvre ses pensées, n'est qu'un emprunt qu'il fait à l'esprit de son temps, ou une satisfaction qu'il lui donne. Mais, chose remarquable! ce qui est chez lui artificiel, convenu, est cependant plein de vigueur, d'originalité, de vérité. Malgré la sagesse intime et cachée de ses projets, ce qu'il jette à son auditoire, cette véhémence de langage, ces déclamations populaires, tout cela est aussi animé, aussi contagieux, aussi puissant que si l'âme de l'orateur eût été bouleversée dans ses derniers replis et agitée de toutes les passions d'un vrai tribun emporté par ses paroles.

Voilà le premier trait caractéristique de cet homme; toutes les puissances et tous les effets de la parole passionnée lui arrivent à la fois. Ironie mordante, amère, mépris superbe qu'il jette du haut de son éloquence sur tous ceux qui le contredisent, impunité naturelle, incontestée à tout ce qu'il ose faire et dire : voilà ses priviléges.

Maintenant, Messieurs, étudions-le dans quelques-unes des situations de ce siècle de deux ans, où tant de choses furent faites en France.

J'ai dit que deux grands rôles partagent cette courte carrière. Ne croyez pas cependant que ces deux rôles n'appartiennent pas nécessairement et naturellement au même homme : la sagesse de Mirabeau, la justesse naturelle de son esprit paraissent même dans ces premières fougues de tribune, par lesquelles il s'empare des passions démocratiques, en adoptant leur langage; et de même, dans les derniers temps de sa vie politique, dans son retour intéressé à une modération qu'il préférait, il garde encore ce ton hautain et cette éloquence éclatante qui domine le bruit populaire.

Lorsque Mirabeau n'était encore que tribun, le sage Mounier, croyant pouvoir entraver la puissante action de l'assemblée nationale par des formes, avait soutenu qu'il était illégal de demander le renvoi des ministres; que l'accusation était ouverte contre eux; mais qu'aucune autre demande, aucune influence réelle ou présumée sur la volonté souveraine ne pouvait sortir de l'assemblée populaire. Entendons Mirabeau réfuter cette doctrine :

Eh! comment nous refuseriez-vous ce simple droit de déclaration, vous qui nous accordez celui de les accuser, de les poursuivre et de créer le tribunal qui devra punir ces artisans d'iniquité dont, par une contradiction palpable, vous nous proposez de contempler les œuvres dans un respectueux silence? Ne voyez-vous donc pas combien je fais aux gouvernants un meilleur sort que vous, combien je suis plus modéré? Vous n'admettez aucun intervalle entre un morne silence et une dénonciation sanguinaire. Se taire ou punir, obéir ou frapper, voilà votre système. Et moi, j'avertis avant de dénoncer, je récuse avant de flétrir, j'offre une retraite à l'inconsidération ou à l'incapacité avant de les traiter de crimes. Qui de nous a plus de mesure et d'équité?

Mais voyez la Grande-Bretagne : que d'agitation populaire n'y occasionne pas ce droit que vous réclamez! C'est lui qui a perdu l'Angleterre..... L'Angleterre est perdue! Ah! grand Dieu! quelle sinistre nouvelle! Eh! par quelle latitude s'est-elle donc perdue? ou quel tremblement de terre, quelle convulsion de la nature a englouti cette île fameuse, cet inépuisable foyer de si grands exemples, cette terre classique des amis de la liberté?... Mais vous me rassurez... L'Angleterre fleurit encore pour l'éternelle instruction du monde; l'Angleterre répare dans un glorieux silence les plaies qu'au milieu d'une fièvre ardente elle s'est faites. L'Angleterre développe tous les germes d'industrie, exploite tous les filons de la prospérité humaine; et tout à l'heure encore, elle vient de remplir une grande lacune de sa constitution avec toute la vigueur de la plus énergique jeunesse et l'imposante maturité d'un peuple vieilli dans les affaires publiques.

Cette vive réponse, Messieurs, remet devant vos yeux ces débats anglais sur la régence, qui nous occupaient il y a quelques jours. Vous voyez par cet exemple la prompte communication d'idées qui existait à cette époque entre la France et l'Angleterre, et surtout entre l'Angleterre et Mirabeau.

Ce caractère d'esprit sérieux, applicable aux affaires, cet esprit de vrai politique, que nous retrouvons au milieu des passions, ou réelles, ou simulées du tribun, devait rendre insupportables pour Mirabeau quelques-uns des premiers débats de l'assemblée constituante.

Son sens supérieur lui montrait que ce n'était point par une espèce de délibération philosophique qu'il était nécessaire de commencer la régénération d'un grand empire. Il ne prit qu'un intérêt médiocre à cette discussion des droits de l'homme, dont il était cependant le rapporteur; et l'on ne peut remarquer dans ses paroles à ce sujet que sa définition de la tolérance religieuse, et la force avec laquelle il en établit la justice et la nécessité. Là, Messieurs, les idées de Mirabeau et ses expressions se rencontrent assez souvent avec les idées, les expressions d'un orateur de notre temps, enlevé trop vite à la tribune. M. de Serres, dans les débats remarquables que fit naître son projet de loi en faveur de la liberté de la presse, montra d'une manière admirable comment l'absolue liberté de la controverse religieuse résulte du principe de la tolérance. C'est le même ordre d'idées, et, sous quelquelques rapports, la même vigueur que dans le discours de Mirabeau. La supériorité de Mirabeau, c'est d'avoir si nettement posé la limite, à une époque où de telles idées étaient nouvelles et vivement contredites. Remarquez d'ailleurs que cette question spéculative l'occupait à peine quelques moments, au milieu de tant d'intrigues et de travaux.

Car, une chose qui doit surtout redoubler la surprise, c'est l'activité prodigieuse de cet homme pendant deux ans : fréquents discours à la tribune, longs et laborieux débats, journaux rédigés par lui-même, correspondance secrète avec le pouvoir, correspondance double peut-être, présence assidue dans l'assemblée, ou dans les clubs populaires, effort perpétuel de la pensée, de la parole, vie violente, déréglée, vices mêlés aux travaux.

Il est à remarquer, Messieurs, que le travail de l'assemblée se portant presque à la fois sur toutes les questions spéculatives et toutes les questions de circonstances, exigeait de l'homme qui voulait la dominer, une activité, une facilité de génie encore plus diverse qu'elle n'était énergique.

Ainsi tantôt vous voyez Mirabeau, dans le débat sur le *veto*, remonter à toutes les idées fondamentales de la monarchie constitutionnelle, et sauf quelques expressions violentes qui étaient là pour être applaudies, développer avec une haute sagesse, comme l'aurait fait M. Pitt, le principe nécessaire de la sanction royale; tantôt, vous le voyez, à l'occasion d'un incident public, d'une émeute populaire, reprendre toute son audace de tribun et épouvanter de ses paroles la cour qu'il veut sauver.

Mais je suis impatient de vous le montrer dans un de ces grands duels oratoires, où l'homme éloquent, animé par un adversaire, paraît de toute sa hauteur. Choisissons.

On a dit, et j'ai répété, que Mirabeau avait de nombreux coopérateurs de sa gloire, que dans la dissipation de sa vie et l'accablement de ses travaux, souvent il s'aidait ou de l'esprit littéraire de Champfort, ou de la science de M. Dumont, ou de la rhétorique de Cerutti, ou du talent de tout autre. Mais il ne me paraît jamais plus éloquent, plus puissant, que lorsqu'il ne peut avoir de secours, lorsqu'il se défend sur l'heure, lorsque de toutes parts assailli, serré de près, acculé à la tribune, il se retourne et donne un coup de défense à côté de lui.

Qu'une brusque et injurieuse interruption éclate contre l'orateur, qu'une menace forcenée lui soit lancée de loin, ou qu'un adversaire habile le prenne corps à corps, sa parole est irrésistible et d'une effroyable amertume; demandez à l'abbé Maury.

Quelquefois sa parole est si réellement soudaine, qu'elle s'abandonne elle-même avant d'être achevée. S'il aperçoit, pendant qu'il parle encore, un mouvement dans l'assemblée, une résistance trop forte, il se rétracte avec passion, et par une secousse violente donnée à son esprit et à celui des autres, il les domine encore en changeant lui-même d'opinion.

On a dit, il est vrai, que dans les derniers mois de sa laborieuse carrière, quelquefois à la tribune, il éprouvait une sorte de pesanteur et d'embarras, que ses idées arrivaient lentement, ou n'arrivaient pas, qu'il chargeait ses phrases de longs adverbes, pour attendre... (On rit.) C'est, je le crois, que cet esprit vigoureux était impuissant à parler sans idées. Il ne voulait pas, il ne pouvait pas avoir cette stérile facilité qui répand des mots plus ou moins harmonieux, plus ou moins liés, dans l'absence des sentiments et des pensées. Non; quand son esprit, ou inquiet, ou épuisé, ne trouvait pas de quoi parler, il le montrait; et puis l'impatience de ce retard avoué lui rendait bientôt son énergie; il compensait le temps qui lui manquait par un effort plus actif de la pensée; et après quelques minutes d'anxiété, d'embarras, il se retrouvait tout entier; sa pensée jaillissait rapide comme la colère, substantielle et serrée comme la méditation. Car il avait médité en un moment par la vigueur interne de son esprit. (Applaudissements.) Vous avez raison d'applaudir; car cela ne se retrouvera plus de long temps.

Mais j'oublie tant de vives répliques, de sarcasmes soudains, de rudes apostrophes; je cherche une grande victoire de tribune. Il en est une que je dois rappeler encore ici, quelque célèbre qu'elle soit. On y retrouve le caractère comme le génie de Mirabeau. La commission des finances a fait son rapport sur le plan proposé par M. Necker; Mirabeau a parlé avec force et astuce tout à la fois. Il veut que le plan de finances soit accepté, mais qu'il soit accepté à la charge de M. Necker, si l'on peut parler ainsi; car il a envie d'être ministre, et ministre des finances; il espère, et c'est la plus grande audace de sa pensée, soutenir cet édifice à moitié ébranlé par lui-même et raffermir cette monarchie, en la renouvelant, et surtout en la gouvernant. Il a donc parlé une première fois; et puis on a reparlé, raisonné, débattu, amendé, sous-amendé. L'heure avance, et l'assemblée, comme l'ont décrite les contemporains, est incertaine, embarrassée, harassée. Il prend alors la parole :

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

Daignez, Messieurs, daignez me répondre. Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril? qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose? Oui, a crié quelqu'un dans l'assemblée. Je conjure celui qui répond oui de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort

contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances, etc.

Vous voyez là, Messieurs, cette domination d'un homme. Mirabeau fait adopter un plan qu'il déclare nécessaire et qu'il blâme. Cette assemblée, divisée, incertaine, impuissante à délibérer, est entraînée par les paroles de l'orateur.

Maintenant, c'est dans un combat corps à corps, c'est aux prises avec un adversaire habile, secondé de passions puissantes, que je veux vous montrer Mirabeau.

La question est une de celles qui, sans être incertaines pour les publicistes, peuvent être longtemps débattues. Il s'agit du droit de paix et de guerre, dans une monarchie limitée. Ce droit appartient-il exclusivement au souverain ? Doit-il être exercé par les assemblées seules? Doit-il être partagé entre le souverain et les assemblées?

Le gouvernement anglais, dans la pratique, résout sans peine cette difficulté. Le vote de l'impôt transfère réellement aux chambres le droit de paix et de guerre. Mais l'esprit français, à cette époque, était trop préoccupé de rigoureuses théories, pour concevoir, pour approuver ce mode indirect et détourné d'obtenir tous les résultats de la liberté, sans collision immédiate entre les pouvoirs. En Angleterre, Fox, ou tout autre partisan de la réforme politique, n'avait jamais demandé que le parlement eût seul le droit de déclarer la guerre. Il savait bien qu'à l'époque de la guerre d'Amérique, lorsqu'il attaquait avec tant de force les énormes subsides demandés par les ministres, si son opinion avait prévalu contre la dépense, elle aurait réellement prévalu contre la guerre, et que, si au contraire une assemblée servile ou prévenue votait des sommes immenses pour une guerre désastreuse, elle eût également voté cette guerre.

Mais quelle que fût la supériorité pratique de l'esprit de Mirabeau, il n'aurait pu faire admettre ces idées simples dans l'assemblée, au milieu du règne tout puissant des prétentions populaires. C'était un grand effort pour l'orateur de conserver une part d'action au pouvoir exécutif, et de repousser la doctrine qui mettait le droit de guerre dans les mains de l'assemblée.

Le premier discours de Mirabeau, à ce sujet, ne saurait être rapidement analysé, ni rapporté par fragments; ce discours est méthodique, clair, énergique, plein d'idées justes, et incline visiblement à faire prédominer l'autorité du roi dans la décision de la guerre. Quelques phrases d'une singulière violence, quelques menaces démocratiques sont une espèce de rançon, que la popularité de l'orateur payait pour la sagesse de ses vues politiques. On s'étonne que tant de détours et de subterfuges n'enchaînent pas son génie.

Ce discours et le décret proposé par Mirabeau trouvèrent un adversaire redoutable par le talent et plus encore par la popularité. Cette palme démocratique qui faisait la gloire de Mirabeau et que des bruits obscurs commençaient à lui disputer, elle est brisée sur sa tête par son jeune rival. Mirabeau peut en un moment être précipité de ce trône chancelant de l'opinion publique; il est accusé comme un déserteur de la cause populaire. Il arrive à l'assemblée, et sur son passage des clameurs injurieuses le désignent et le menacent. On crie devant lui : « La grande trahison du comte de Mirabeau. » Il entre dans la salle : l'impression récente et profonde du discours de Barnave, les passions de la foule et cette irrésistible action d'un préjugé général, tout est contre Mirabeau ; disons-le même, quoiqu'il eût raison dans le débat, le sentiment des motifs intéressés auxquels il obéissait autant qu'à la vérité, devait au fond de l'âme l'embarrasser et l'affaiblir.

Toutefois, rien n'est abaissé dans sa contenance; rien n'est affaibli dans son accent. Il est prêt, avec toutes ses forces, à lutter contre un déchaînement populaire, comme il avait lutté contre le pouvoir absolu.

Il prend la parole. Je ne vous rappelle pas auparavant le discours de Barnave; c'est par impartialité : dénué d'une expression vive et durable, le discours de Barnave ne frapperait pas aujourd'hui les esprits; on ne concevrait plus la puissance qu'il recevait et de la voix de l'orateur et de l'émotion de l'assemblée et de toute l'ardeur des passions de parti ; il paraîtrait seulement froid et méthodique; mais alors il était éloquent. Tenons-le pour tel; admettons, sans le relire et d'après l'enthousiasme contemporain, que Barnave a vivement plaidé la cause du parti populaire, qu'il a signalé les guerres injustes et malheureuses entreprises par les rois; qu'il a vivement intéressé toutes les passions démocratiques. Rappelez-vous que Mirabeau est obligé de se justifier lui-même, avant de défendre son opinion, qu'il est perdu s'il a tort, perdu s'il a raison contre le préjugé populaire ; que, menacé de toutes parts, il n'a pour appui que son talent.

On répand depuis huit jours, dit-il, que la section de l'assemblée nationale, qui veut le concours de la volonté royale dans l'exercice du droit de la paix et de la guerre, est parricide de la liberté publique ; on répand les bruits de perfidie, de corruption ; on invoque les vengeances populaires pour soutenir la tyrannie des opinions. On dirait qu'on ne peut, sans crime, avoir deux avis dans une des questions les plus délicates et les plus difficiles de l'organisation sociale. C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible devraient, au

milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires.

Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe; et, maintenant, on crie dans les rues : *la grande trahison du comte de Mirabeau...* Je n'avais pas besoin de cette grande leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole à la Roche tarpeïenne; mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire, cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers; il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié des hommes que je n'ai pas cessé de combattre; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution, celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé, celui qui depuis vingt ans combat toutes les oppressions, qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants. Que m'importe? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière.

Alors, serrant de près son adversaire, opposant à chaque argument subtil une réponse énergique et simple, s'élevant à toutes les vues de la politique, sans paraître abandonner les passions qu'il a besoin de ménager, Mirabeau reprend tous ses avantages à force de talent. Avec quelle déxtérité il repousse le principal argument de Barnave!

Pour un homme à qui tant d'applaudissements étaient préparés au-dedans et dehors de cette salle, M. Barnave n'a point du tout abordé la question. Ce serait un triomphe trop facile maintenant que de le poursuivre dans les détails, où, s'il a fait voir du talent de parleur, il n'a jamais montré la moindre connaissance d'un homme d'état. Il a déclamé contre ces maux que peuvent faire et qu'ont fait les rois; et il s'est bien gardé de remarquer que, dans notre constitution, le monarque ne peut plus désormais être despote ni rien faire arbitrairement; et il s'est bien gardé surtout de parler des mouvements populaires, quoiqu'il eût donné lui-même l'exemple de la facilité avec laquelle les amis d'une puissance étrangère pourraient influer sur l'opinion d'une assemblée nationale en ameutant le peuple autour d'elle et en procurant dans les promenades publiques des battements de mains à leurs agents. Il a cité Périclès faisant la guerre pour ne pas rendre ses comptes : ne semblerait-il pas à l'entendre que Périclès ait été un roi ou un ministre despotique? Périclès était un homme qui, sachant flatter les passions populaires et se faire applaudir à propos en sortant de la tribune, par ses largesses ou celles de ses amis, a entraîné à la guerre du Péloponèse..... qui? l'assemblée nationale d'Athènes.

A demi-vaincu dans cette lutte, obligé de transformer en partie son opinion, Mirabeau triompha par son éloquence. Suivrai-je le reste de ses combats, au milieu des travaux innombrables de l'assemblée? Mais ce serait retracer, sous une forme incomplète, l'histoire politique de la France. Tous ces discours auraient besoin, pour être entièrement compris, d'un récit pour lequel le temps et le talent nous manquent. Souvent, d'ailleurs, la parole, cette parole si puissante, n'était alors que l'instrument forcé, involontaire, des passions publiques qu'elle semblait exciter.

Je n'achève pas, Messieurs; je passe tout de suite à la fin de ce drame si plein et si court. Épuisée trop vite, la vie devait manquer à tant de force et d'énergie morale et abandonner cet homme au milieu de son ambition. Après avoir précipité les événements de la révolution, il semblait capable de les suspendre. C'est une illusion, je le crois; mais cette illusion, si vivement ressentie par les contemporains, est un tel éloge de son génie, qu'on ne peut jamais la séparer de son souvenir.

Sans doute, dans cette assemblée, Mirabeau conserva sa puissance jusqu'à sa mort; sans doute, dans les premières violences populaires, lorsqu'une voix obscure et criarde (c'était celle de Robespierre) s'élevait pour réclamer déjà des proscriptions, le tonnerre de la voix de Mirabeau, partant de la tribune, fit en un moment rentrer dans le néant ce blasphémateur. Cependant telle est l'irrésistible action des mouvements populaires, telle est la fatalité ou plutôt la progression attachée aux grands changements politiques, que si Mirabeau, surmontant à force d'énergie vitale les travaux excessifs auxquels il se livrait, eût poussé sa carrière, ce mauvais et obscur déclamateur auquel il avait imposé silence par quelques paroles de mépris, se vengeant par l'échafaud, aurait fait un jour tomber la tête du grand orateur.

Il a échappé à ce danger par une mort prématurée, dans la plénitude de son génie et de sa puissance, et tandis que l'enthousiasme public l'entourait encore des consolations qui peuvent soutenir l'homme supérieur arraché à sa gloire et à ses desseins.

SEIZIÈME LEÇON.

Modération et affaiblissement de l'assemblée constituante. — Mirabeau non remplacé. — Caractère de la parole dans les assemblées qui suivirent. — Traits distinctifs de quelques orateurs. — Brièveté de cet examen. — Considérations nouvelles sur l'Angleterre, par rapport aux troubles civils de la France. — Situation des partis politiques anglais; comment ils furent affectés par la révolution française. — Explication de la conduite de Pitt. — Germes de division dans le parti wigh. — Burke, Shéridan, Fox. — Premiers signes de dissentiment. — Débat mémorable; rupture solennelle entre Fox et Burke. — Conséquences de cet événement.

MESSIEURS,

Nous traverserons rapidement la France agitée par une révolution si violente. Comment analyser

les discours de cette tribune, entourée de tant de séditions populaires, et bientôt, de tant d'échafauds?

Ce n'est plus ici l'étude de l'élève des lois et de l'éloquence; c'est un sujet réservé pour les plus graves méditations de l'historien. Quelques tristes pensées peuvent seulement nous apparaître du milieu de ce chaos, où le son de la parole est interrompu par le retentissement de la hache.

Une première vue nous frappe quand Mirabeau succombe, cette grande assemblée, qu'il avait animée de ses passions, semble s'affaiblir et tomber avec lui. Cette modération, qui, dans Mirabeau, était devenue croyance sincère et calcul d'intérêt, se communique au plus grand nombre, et le rôle qu'il avait pris lui-même est aussitôt tenté par ceux qui naguère le combattaient; mais la prévoyance et le génie politique manquèrent à cette modération faible et tardive. Les puissantes idées dont l'assemblée s'était servie pour tout renverser autour d'elle, la renversèrent elle-même: elle tomba devant cette loi gigantesque et insurmontable de la souveraineté populaire qu'elle avait proclamée. Elle se sentit inquiète, épouvantée du mandat qu'elle exerçait depuis plus de deux ans. Cette jalousie démocratique, qui s'attache à tout et à la popularité même, reprochait aux députés de l'assemblée constituante un si long pouvoir. Il fallut le déposer et même s'interdire le droit de le recevoir de nouveau.

Au milieu de l'assemblée, et du sein d'un groupe peu nombreux, dont la force devait croître avec le désordre public, sortaient des cris de haine contre le talent et l'influence de quelques hommes. C'était une aristocratie qui restait à détruire.

Cette grande assemblée, qui avait tout changé en France, est obligée de finir; et en abdiquant, elle prononce contre chacun de ses membres l'incapacité d'être réélu dans l'assemblée nouvelle. Ainsi, non-seulement par le mouvement nécessaire d'une révolution, la violence allait s'accroître, mais par ce changement systématique de personnes, par cette exclusion de tous ceux qui avaient déjà paru, enfin par cet appel de toute une race politique nouvelle, le progrès naturel des troubles civils est centuplé en France.

On doit regretter d'autant plus cette imprudente abnégation de soi-même, qui saisit l'assemblée constituante, que les principes de la monarchie représentative s'y fortifiaient chaque jour et y trouvaient des auxiliaires parmi ceux qui les avaient autrefois repoussés. Toutes les idées anglaises, énoncées d'abord par Mirabeau, étaient, à la fin de l'assemblée, répétées par Cazalès. C'était au nom de toutes les théories d'un gouvernement libre, et même au nom de la souveraineté du peuple, que cet orateur, animé, brillant, précis, défendait la cause du privilége, qui commençait à devenir celle de l'infortune.

Mais cet homme et tous ceux même qui avaient servi avec le plus d'ardeur la réforme sociale, allaient être écartés de l'arène politique et frappés d'interdiction par l'imprudent décret de l'assemblée constituante. Une autre assemblée succède avec des ambitions nouvelles, un surcroît d'inexpérience et de violence, plus de passions et moins de talent. Trop faible contre le flot populaire qui la pousse et l'écrase, elle fera bientôt place à une assemblée nouvelle, la dernière et la plus implacable, dans cette enchère de la démocratie sur elle-même.

Mais, sans esquisser ces grands tableaux, qu'il serait si difficile d'achever, rappelons seulement que le raisonnement et la discussion disparurent devant la force incalculable de l'anarchie populaire. J'ignore si le tempérament oratoire de ces hommes de l'antiquité était plus fort que le nôtre; je suis tenté de le croire, quand au milieu des proscriptions de Rome et de ses impitoyables guerres civiles, je vois ces hommes conserver leur éloquence et dominer au sénat et au forum peu d'heures avant de mourir sous le glaive. Mais il ne semble pas donné aux modernes d'avoir cette même vigueur de génie, surtout lorsque les événements leur arrivent, non pas comme les crises naturelles d'une ancienne république, mais comme une surprise, comme un phénomène de tout l'état politique instantanément renouvelé. A mesure que la révolution avance, que les périls et les fureurs s'accroissent, que les proscriptions, les vengeances, les coups d'état populaires bouleversent la société, les talents, l'éloquence s'effacent. Je ne sais quel symbole uniforme et violent impose à toutes les imaginations un langage à peu près semblable. Une sorte de formule déclamatoire et terrible semble commandée à l'homme supérieur comme à l'homme médiocre. La force individuelle disparaît au milieu de ce mouvement tumultueux de tout un peuple en colère.

Plus l'histoire politique de cette époque est extraordinaire et pleine d'un affreux pathétique, plus l'histoire oratoire, si l'on peut parler ainsi, devient stérile, monotone, étrangère aux véritables inspirations du génie. Ce n'est pas sans doute qu'il n'y ait des hommes qui s'élèvent et qui dominent encore; ils sont montés sur des ruines. Leur grandeur a quelque chose de gigantesque et de hideux. Il en est un qui rappelle les traits de Mirabeau; ce n'est pas dans une salle fermée qu'il doit parler; il serait à l'étroit; c'est au grand air, c'est au milieu d'un peuple en émeute. Il est l'orateur de Paris tumultueux. Cet homme a sa manière d'être éloquent; la parole est un instrument de destruction à son usage. Il n'a pas ce langage uniforme que se ren-

voie et se communique un parti; il a son génie à lui. Au milieu des passions les plus féroces, ce génie est capable d'un mouvement de pitié. Mais il faudrait retracer de trop sanglants souvenirs.

Il est un autre homme qui apparait, au milieu de cette terrible époque, avec une physionomie d'orateur. Né sous le ciel du Midi, dans ce pays des orateurs et des ministres (on rit), jeune, ardent, mélancolique, impétueux et insouciant, inspiré par la tribune, fait pour tout oser à la tribune, doué d'une grande énergie, lorsque la parole est toute sa tâche, et puis s'éteignant, tombant, aussitôt qu'il est descendu de la tribune; grand orateur et à peine homme dans la conduite de ce monde et dans la défense de sa propre vie; admirable pour soulever, pour agiter, pour conduire, en apparence, une assemblée et ne sachant pas se défendre contre un *comité* qui va l'envoyer à la mort. Cet homme, dans un État libre et régulier, où le talent de la parole, la prompte vivacité du langage sont des armes suffisantes, il se fût placé bien haut, quoiqu'il manquât, je crois, d'habileté politique.

On pourrait ainsi, Messieurs, parmi tous ces hommes qui montèrent les degrés sanglants de la tribune et qui disparurent, on pourrait choisir, désigner quelques talents, quelques natures faites pour l'éloquence et le mouvement politique. Mais, je le répète, ces hommes s'effacent, sont anéantis dans cet immense nivellement. Ils ne peuvent servir à l'explication historique des événements; et l'histoire de l'éloquence ne saurait se placer au milieu de cette horrible énergie de la vie active, occupée uniquement à se défendre et à détruire.

Lorsque, dans un discours sur le sujet le plus lamentable de nos troubles civils, vous entendez cet orateur qui retrace les périls de la France et les convulsions de sa grandeur, attaquée de toutes parts et se dévorant elle-même par l'anarchie, lorsque vous l'entendez s'écrier avec une éloquente tristesse: « Prenez garde que la France, au milieu « de ses victoires, ne ressemble à ces monuments « fameux, qui, dans l'Égypte, ont vaincu le temps. « Le voyageur qui passe s'étonne de leur grandeur; « mais, s'il y pénètre, que trouve-t-il? de froides « cendres et le silence des tombeaux. » Que faisaient tous ces grands mouvements d'éloquence? La fureur d'un libelliste obscur, la haine féroce d'un mauvais déclamateur, l'infernal, le pitoyable génie tout à la fois d'un homme qui enivrait de ses poisons la plus vile populace, suffisaient pour abattre la tête de cet éloquent orateur. Les armes étaient trop inégales; sa supériorité même faisait de lui, au milieu de ce chaos, quelque chose d'étranger, de disparate, dont il fallait se délivrer par l'échafaud.

Nous n'irons pas plus loin dans cet examen. Il faut porter ailleurs nos regards et nous distraire de ce terrible spectacle, sans perdre ce qu'il offrait de grand et d'instructif.

Un pays qui avait communiqué à la France presque toutes les idées dont elle était passionnée, un pays qui avait éprouvé avec moins de puissance et de fureur les mêmes agitations civiles, regardait d'un œil attentif et quelquefois avec une satisfaction intéressée, ces tourmentes terribles qui agitaient la France. L'écho de l'assemblée nationale était dans le parlement d'Angleterre. On ne prévoyait pas encore quelle serait la portée de ces coups puissants qui ébranlaient le trône de France et renouvelaient la vieille société; mais tous les esprits, en Angleterre, étaient saisis d'une indicible curiosité et considéraient avec une ardeur sans égale ce qui se passait en France. Mille passions particulières du pays se liaient à cet exemple si voisin et qui pouvait être si contagieux.

Pitt avait presque vieilli dans le ministère; il touchait à sa trentième année; il était dans la vigueur de son génie, plein d'audace et d'expérience, et habitué à tout faire pour l'intérêt de l'Angleterre. Assuré de la paix des trois royaumes, il ne redoutait pas d'abord le voisinage de ce volcan qui s'allumait en France; et, avec un sentiment de joie nationale et inique, il regardait paisiblement s'agiter ce grand peuple, croyant qu'il allait se consumer.

Cependant les partis réguliers, officiels, qui divisent l'Angleterre, retrouvaient à la vue de ce violent mouvement, si près d'eux, une ardeur qu'ils avaient perdue depuis un demi-siècle. Les Wighs, plus d'une fois corrompus par le pouvoir, ou même amollis par l'habitude d'une paisible opposition, s'animaient à l'exemple de ces théories si audacieuses et si hautaines qui renouvelaient la France.

Mais du milieu des Wighs tout un parti, zélé pour les *précédents* de cette jurisprudence de liberté, qui fait la loi de l'Angleterre, s'alarmait et s'indignait des innovations de la France. C'était les Wighs aristocrates qui ne concevaient la liberté qu'avec ces hautes prérogatives de la noblesse maintenues en Angleterre, cette chambre des pairs si forte, et qui, par son influence, nomme un si grand nombre de députés des communes, cette autorité presque seigneuriale des *justices* de paix, ce monopole territorial des anciennes familles, ce droit d'aînesse, gardien permanent de l'inégalité, cette puissante Église, dotée de tant de richesses et de tant de priviléges, ces dîmes enfin et cette proscription légale des *dissidents* religieux.

Aux yeux de ces hommes qui étaient des Wighs cependant, qui se montraient passionnément atta-

chés aux libertés politiques de l'Angleterre, il y avait quelque chose de scandaleux et de funeste dans la réforme bien autrement profonde et violente de cette nation qui, pour début de sa liberté, faisait disparaître les restes d'usages féodaux, les coutumes, les formes, les lois civiles, que l'Angleterre croyait essentielles à l'existence, non-seulement de ses pouvoirs, mais de sa liberté même.

Veuillez, Messieurs, ne pas considérer ici le point de vue exclusivement présenté par quelques ouvrages, cette idée d'une conspiration du ministère anglais contre l'ordre public en France. Non! des intérêts plus vrais, plus naturels, étaient en question. C'était une crainte exagérée peut-être, mais sincère et nationale, que la France, dans ses convulsions, inspirait à l'Angleterre. Cette crainte divisa l'opposition anglaise; elle amena cette guerre terrible que Pitt, après s'être tenu si longtemps à l'écart, ameuta, souleva de tous les coins de l'Europe et poussait incessamment contre la France.

Arrêtons-nous un moment pour reconnaître les principaux personnages qui doivent figurer dans ces premiers débats de l'Angleterre sur la France.

Nous avons déjà nommé, nous avons montré plus d'une fois Burke avec son caractère, austère, élevé, son imagination enthousiaste, le mouvement naturel de son esprit vers toutes les pensées graves et religieuses et ces principes de monarchie féodale qu'il conservait au milieu du zèle le plus ardent pour les anciennes libertés défendues par les Wighs.

Un autre personnage se produisait sur le même théâtre avec moins de noblesse et de dignité. C'était Shéridan, arrivé d'Irlande avec une grande ardeur de se signaler, un prodigieux besoin d'argent, une singulière facilité à le dépenser, toutes les passions frivoles de la jeunesse.

Le début de sa vie fut un duel, un enlèvement et un mariage avec une cantatrice. La seconde passion de sa vie fut un amour effréné pour le jeu; et la dernière, j'ai honte de le dire, un amour effréné pour le vin. (On rit.)

Époux de cette jeune et brillante cantatrice, que, par un sentiment d'orgueil bien placé, il voulut éloigner du théâtre, Shéridan donna d'abord des soirées musicales; puis, il composa pour vivre et se fit auteur dramatique. Bien plus, il met en comédie la romanesque histoire de son mariage; et, pillant une autre pièce de théâtre qu'un poëte du temps avait composée sur le même sujet, il se fait à la fois le plagiaire de sa propre aventure et des plaisanteries publiées contre lui-même. Il y avait peu de dignité dans cette manière de tirer parti de tout et de prendre ses sujets si près de soi. (On rit.)

Mais la pièce étincelait d'esprit et de gaieté; la réputation de Shéridan s'accrut promptement; et bientôt après la charmante comédie de *l'École de la Médisance* attira la foule au théâtre de Drury-Lane, dont il devint directeur.

C'est au milieu de cette carrière théâtrale, que Shéridan connut l'illustre Fox qui gouvernait l'opposition. La naissance de Fox, les habitudes d'une grande fortune perdue, ses affiliations aristocratiques, au milieu de la démocratie de ses doctrines, en faisaient une espèce de grand seigneur pour Shéridan: malheureusement Fox lui donnait l'exemple de la passion du jeu et des plaisirs.

Les deux amis (car ils furent amis du moment qu'ils se virent; leurs esprits s'entendirent d'abord; tous deux avaient une franchise affectueuse et vive, je ne sais quoi de brillant, de facile, d'abandonné, qui n'excluait pas la vivacité du sarcasme, mais la rendait aimable); les deux amis jugèrent, au premier entretien, que la carrière naturelle de Shéridan était le parlement. Shéridan se sentait inspiré par le génie de Fox; et Fox voyait dans la verve spirituelle de Shéridan un secours puissant pour l'opposition. Shéridan n'était pas propriétaire. Il possédait une action sur le théâtre de Drury-Lane; ce n'était pas une base électorale admise par les lois. Je ne sais quel arrangement il fit; il engagea son action pour une autre propriété, et enfin il se fit éligible et fut nommé.

Mais le grave aspect de la chambre des communes, tant de noms illustres, l'autorité de tant d'hommes vieillis dans les affaires, le langage même des discussions imposèrent d'abord à Shéridan, qui n'avait d'autre titre que l'amitié de Fox et sa comédie. Il passa deux ans sur les bancs de l'opposition ne parlant pas, mais votant avec une ardeur extrême (on rit); au dehors de la chambre, il se dédommageait ou se vengeait de son silence par des pamphlets pleins d'amertume; et dans la vivacité piquante de ses écrits, on pouvait apercevoir que si jamais la facilité ou l'audace de parler lui venait, nul orateur ne pourrait rivaliser avec ce mordant et spirituel adversaire.

Enfin le principal soutien de l'opposition était ce Fox, que je n'ai plus besoin de vous faire connaître.

La révolution française, les premières théories, les premiers actes qui la signalent, le renouvellement de tout l'ordre extérieur et politique d'un grand pays, les violences, les attentats qui bientôt s'y mêlent, tombaient au milieu de l'opposition anglaise comme une pierre de scandale, comme un immense sujet de blâme et d'enthousiasme.

Pitt demeurait immobile. N'avait-il pas dès lors l'ambition de se faire le chef et le défenseur des rois de l'Europe, et, à leur tête, d'entreprendre une lutte aussi longue que sa vie, contre ce grand peuple qui allait déborder sur l'Europe? Mais, dans

la prévoyance de cette terrible épreuve, n'est-il pas à croire qu'il songeait que la liberté du gouvernement britannique peut quelquefois affaiblir son action, et qu'une guerre, pour être puissamment soutenue par l'Angleterre, a besoin d'être nationale, voulue par l'Angleterre? Les traditions de son illustre père étaient devant ses yeux, pour lui dire que les efforts contre l'Amérique avaient été anéantis par la puissance d'une opposition qui sans cesse invoquait tous les sentiments généreux au profit des *insurgés*, et qui, refroidissant le zèle public pour une cause injuste, rendait la victoire des soldats anglais impopulaire et aggravait la honte de leurs défaites.

C'est par là, bien plus que par d'autres motifs, qu'il faut expliquer la circonspection et la lenteur de Pitt. Pour entreprendre ce qu'il voulait, il attendait qu'il y eût peu de monde prêt à le blâmer. Il sentait que, dans une lutte si terrible à soutenir au dehors, l'opposition intérieure, si elle était trop nombreuse, trop puissante, si elle conservait tous ses chefs, serait mortelle au courage, à l'énergie de l'Angleterre : et il ne voulait pas attaquer un peuple en révolution avec la moitié des forces d'un peuple libre.

Ainsi la première pensée de ce grand homme d'état fut de préparer et d'attendre la division du parti wigh, de faire que les contradicteurs de sa politique fussent moins nombreux, et qu'une partie de ses adversaires, venant à lui et l'invoquant contre la révolution française, lui dît : « Prenez les armes pour défendre notre opinion et la vôtre, car nous pensons comme vous sur ce grand débat. »

Ainsi, ce ne seront pas des épisodes oratoires que les scènes parlementaires dont je vais tout à l'heure vous entretenir; ce sont des faits historiques, curieux, nécessaires pour l'intelligence des événéments généraux de l'Europe.

En même temps nous y verrons en présence ces hommes célèbres dont le génie s'est trop peu conservé dans les extraits de leurs discours. Nous tâcherons de suppléer à ces inexactitudes, en nous pénétrant au moins de la situation qui inspirait leurs paroles, et en devinant par cette situation quelles devaient être l'énergie et la puissance de ces paroles.

Dès l'année 1790, l'imagination de Burke et son âme généreuse avaient été singulièrement émues des violences, des iniquités qui s'étaient mêlées à la régénération de la France. Quoiqu'il n'eût pas été fort zélé pour l'abolition des lois répressives rendues contre les catholiques en Irlande, cependant il avait éprouvé un vif sentiment d'indignation, en voyant les rigueurs exercées contre l'Église de France. Et puis, nous l'avons dit, ce Wigh, inaccessible à toute séduction du pouvoir, avait cependant, par le mouvement naturel de son imagination, une sorte d'attrait pour la grandeur, l'éclat du rang, la majesté des souvenirs; il avait une sorte de chevalerie dans la pensée; et les violences démocratiques qui menaçaient une femme et une reine blessèrent vivement son âme généreuse. L'ouvrage qu'il publia à la fin de 1790 semblait le premier manifeste des rois, dans le silence de leurs armes encore immobiles. Cet ouvrage commença à exciter en Angleterre la sympathie pour de grandes infortunes. En même temps, toute cette société aristocratique, puissante au nom de la liberté, se sentait inquiète pour ses pouvoirs, ses priviléges, ses bourgs-pourris, sa domination dans le parlement. Tous ces intérêts se serrèrent l'un contre l'autre à la voix de Burke.

D'une autre part, cet esprit de prosélytisme ardent qui caractérisa les troubles civils de France se manifestait en Angleterre avec une singulière et menaçante activité. Ce droit habituel de rassemblement, de discussion, qui s'exerçait en paix depuis cent années, prenait, sous l'inspiration de l'esprit français et des ardentes théories de la révolution, une énergie nouvelle. Ce n'étaient plus ces longues et lentes discussions des vieux *clubs* anglais ; c'était quelque chose qui semblait emprunté à la flamme nouvelle de la France.

Pitt se taisait encore : ses expressions graves et discrètes marquaient à peine un dissentiment public. Le parlement s'était encore peu occupé de cette question; nulle idée de guerre contre la France ne semblait probable ni prochaine. Au contraire, la tradition politique tournait les idées anglaises vers un autre but. L'impératrice de Russie, ce colosse femelle que Shéridan, avec sa moqueuse et bouffonne éloquence, représentait un pied posé sur le rivage de la Baltique et l'autre sur le rivage de la Mer-Noire, voulait étendre son bras jusqu'à Constantinople. Elle avait hâte de justifier l'inscription de Potemkin : *C'est ici le chemin de Bysance*. Elle ne songeait pas qu'à l'autre bout de l'Europe, il se faisait un mouvement qui dérangerait sa conquête. L'Angleterre était exclusivement préoccupée du soin d'arrêter les agrandissements de la Russie vers l'Orient et regardait cette puissance comme seule menaçante pour la liberté de l'Europe, sans croire encore qu'un autre péril s'élevait du côté de la France.

En 1791, après la prise d'Ocksakow, Pitt proposa donc à la chambre un projet d'armement maritime, pour faire respecter la neutralité de l'Angleterre entre la Russie et la Porte, ou plutôt pour arrêter la Russie, en lui montrant la guerre prête à protéger la Turquie. Dans les débats mé-

morables qui suivirent le message royal, Fox fit éclater tout son enthousiasme en faveur de la révolution et des réformes politiques de la France. Il vanta le bonheur de la France et la sécurité qu'elle donnait aux autres peuples par la sagesse de ses lois. « J'admire, dit-il, la constitution nouvelle de « la France, comme le plus glorieux monument de « liberté que la raison humaine ait élevé dans au- « cun temps et dans aucun pays. »

Burke ne contredit pas immédiatement ce magnifique éloge d'une révolution qu'il détestait. Il semble que les deux anciens amis avaient longtemps évité de se rencontrer, ou plutôt de se heurter sur ce sujet nouveau qui préoccupait toutes leurs pensées et divisait leur politique si longtemps unanime et solidaire. Ils craignaient, on le sent, de rompre publiquement cette longue et intime alliance, glorieuse à tous deux. Une fois Burke s'était levé pour répondre à son ami; mais le cri ministériel, *aux voix!* poussé par habitude, l'avait maladroitement empêché de parler.

Dans une autre occasion, dans le débat sur le budget de l'armée, le dissentiment des deux amis s'était manifesté, mais avec de grands égards et une réserve mutuelle. Après avoir attaqué la nouvelle institution des gardes nationales de France, et signalé le danger de cette puissance et de cet exemple pour l'Angleterre, Burke avait dit :

Je regrette que mon honorable ami ait laissé échapper une expression de joie à ce sujet; j'attribue cette opinion de sa part à son zèle reconnu pour la plus noble des causes, la liberté. C'est avec une peine inexprimable, que je suis séparé, par la plus légère dissidence, de mon ami, de celui dont l'autorité devrait être toujours si grande sur moi et sur tous les hommes éclairés :

. . . . . quæ maxima semper
Censetur nobis, et erit quæ maxima semper.

Ma confiance dans mon ami était si grande, qu'elle était absolue. Je ne rougis pas d'avouer une telle docilité; quand on a bien choisi son guide, elle soutient au lieu d'affaiblir. Celui qui appelle à son aide une intelligence égale à la sienne double sa force. Celui qui trouve l'appui d'une intelligence supérieure s'élève en s'unissant à elle; j'ai obtenu le bienfait d'une telle alliance, et je ne voudrais pas m'en départir légèrement. Presque en toute occasion, je serais heureux que l'on reconnût mes propres sentiments dans les paroles de M. Fox; je souhaiterais, comme un des plus grands biens pour mon pays, que ce très-honorable gentilhomme y fût appelé au pouvoir, parce que je sais qu'il joint à son grand et mâle génie le plus haut degré de cette modération qui est le meilleur contre-poids de la puissance, et qu'il est un des hommes les plus sincères, les plus dénués d'artifices, les plus bienveillants, désintéressé à l'excès, d'une nature douce et indulgente, même pour les fautes, sans une goutte de fiel dans toute sa personne. La chambre doit voir dans mon empressement à remarquer une expression ou deux de mon meilleur ami, avec quelle sollicitude je voudrais empêcher que les troubles de France ne trouvassent quelque appui en Angleterre, où des personnes mal intentionnées recommandent, comme un modèle, l'esprit violemment démocratique de la réforme française.

Après cette affectueuse précaution, il avait, sans aucun ménagement, censuré les actes et l'esprit général de la révolution.

Je m'étonne, avait-il dit, que cette chose étrange, qu'on appelle révolution en France, puisse être comparée aux glorieux événements de la révolution anglaise, et que la conduite de nos soldats en cette occasion soit assimilée à la mutinerie de quelques-uns des régiments français. Alors le prince d'Orange, prince du sang royal d'Angleterre, était appelé par l'élite de l'aristocratie anglaise pour défendre son ancienne constitution, et non pour niveler tous les rangs. Vers ce prince ainsi appelé, les chefs de l'aristocratie qui commandaient les troupes allèrent, avec leurs soldats, comme vers le libérateur du pays; l'obéissance militaire changea d'objet; mais la discipline militaire ne fut pas un moment interrompue; cette différence que j'indique dans la conduite de l'armée anglaise, je la trouve dans toute la nation anglaise à la même époque. En fait, la révolution anglaise et celle de France sont précisément l'opposé l'une de l'autre, dans chaque circonstance particulière et dans le caractère général de l'événement. Chez nous, c'était une monarchie légale essayant l'arbitraire; en France, c'était un monarque arbitraire commençant à légaliser son pouvoir : la première devait trouver résistance; le second faveur et soutien, etc. Nous ne détruisîmes pas la monarchie, peut-être même serait-il facile de montrer que sa puissance fut augmentée. La nation conserva la même hiérarchie, les mêmes priviléges, les mêmes franchises, les mêmes règles de propriété, les mêmes subordinations, le même système de lois, de revenus, de magistrature, les mêmes lords, les mêmes communes, les mêmes corporations, les mêmes électeurs. L'Église ne fut pas affaiblie; ses richesses, sa splendeur, ses rangs demeurèrent dans le même état.

Burke concluait de cette différence, que la France, avec sa révolution universelle, retombait dans le chaos de la barbarie, et qu'elle avait fait *une chose sans nom*, comme les sorcières de Macbeth. Ce grand esprit ne remarquait pas assez la nécessité de circonstances diverses et les caractères nécessairement opposés d'une révolution toute politique et d'une révolution à la fois politique et sociale.

Fox, ému de ces violentes invectives, contre des principes qui lui étaient chers, mais plein de respect pour son ami, répondit avec une grande modération. Il déclara qu'il n'approuvait aucun système violent, qu'il était également ennemi de toutes les formes absolues de gouvernement, monarchie absolue, aristocratie absolue, démocratie absolue, et qu'il était zélateur invariable d'une constitution mixte, où les pouvoirs sont balancés; puis, répondant par des expressions non moins flatteuses aux éloges que Burke lui avait prodigués, il ajouta :

Telle est mon admiration pour le jugement de mon très-honorable ami, telle est mon estime de ses principes, ma haute opinion de ses lumières, tel est à mes yeux le prix inestimable de son amitié, que, si je mettais dans la balance, d'une part, tout ce que j'ai recueilli de mes lectures politiques et de l'étude, tout ce que l'expérience du monde et des affaires m'a appris, et de l'autre, tout ce que j'ai tiré des conseils et des entretiens de mon ami, je ne pourrais décider à qui je dois davantage.

Mais Shéridan, avec son amère vivacité, vint aigrir ce débat paisible et mêlé de tant d'amitié.

Je diffère absolument, dit-il, de mon très-honorable ami sur chaque mot qu'il a prononcé, touchant la révolution

française. Je la trouve semblable à notre révolution, en ce sens qu'elle a résulté d'un principe aussi juste et d'une provocation aussi réelle.

J'admire les vues générales et la noble conduite de l'assemblée nationale. Je ne conçois pas qu'on l'accuse d'avoir renversé les lois, la justice et la fortune publique du pays. Quelles étaient ces lois? les mandats arbitraires du despotisme. Quelle était cette justice? les décisions partiales d'une magistrature vénale. Quel était ce revenu public? la banqueroute autorisée. L'erreur fondamentale de mon très-honorable ami, c'est d'accuser l'assemblée nationale d'avoir créé les maux qui existaient dans toute leur difformité à l'époque de sa première réunion, etc., etc. Pour de tels maux, à quel remède fallait-il recourir, sinon à une réforme radicale de tout le corps de la constitution? Ce changement n'était pas seulement l'objet et le vœu de l'assemblée nationale, c'était la demande et le cri de toute la France, unie comme un seul homme et pour un seul dessein.

Ensuite Shéridan réfuta vivement et avec une amère ironie, la comparaison que Burke avait faite entre la France et l'Angleterre, à l'époque de leurs révolutions. Burke se montra blessé de cette réplique et se plaignit que l'honorable gentilhomme avait cruellement défiguré ses paroles et avait tâché de le faire paraître un avocat du despotisme; il déclara, que dès-lors l'honorable gentilhomme et lui étaient séparés dans la politique.

Tel fut le premier signe de ce dissentiment profond qui devait plus tard diviser pour toujours les deux chefs du parti wigh. L'amitié de Shéridan fut la première sacrifiée par Burke.

Mais il lui en coûtait bien plus de rompre avec un ami de vingt ans, avec l'homme qu'il admirait le plus, disait-il. Plusieurs mois se passèrent encore; Burke et Fox continuaient de se voir habituellement, se communiquaient leurs pensées, s'éclairaient, se soutenaient l'un l'autre, dans les objections qu'ils faisaient à Pitt. Ils blâmèrent d'un commun accord le projet de guerre contre la Russie, et, par des raisons diverses, ils entravèrent également les desseins réels ou apparents du ministre. Mais sous cette concorde dans l'opposition, on pouvait apercevoir déjà l'affaiblissement de l'amitié. Unis encore dans une hostilité commune, ils ne l'étaient plus dans tous leurs sentiments; la brèche était faite et devait bientôt s'élargir.

Une occasion, qui semblait étrangère à ce débat de principes, le fit éclater dans toute sa force.

Les Anglais, pour se dédommager de la perte des États-Unis, avaient eu soin de s'approprier le Canada; et au milieu des loyales inquiétudes de Pitt, pour la sûreté des trônes de l'Europe, il affermissait habilement la domination anglaise dans cette nouvelle colonie. Éclairé par les anciennes fautes de l'Angleterre, dans l'administration des États-Unis, et par le grand exemple de son père lord Chatam, il vint proposer au parlement un bill fort sage, pour régler la situation de la colonie de Quebec. Il la divisait en deux provinces; il établissait un sénat et une assemblée populaire, l'*habeas corpus*, les garanties de jury; et il consacrait en même temps le principe si longtemps réclamé par l'Amérique, qu'aucune taxe ne serait imposée sans le consentement des États de la colonie.

C'est la discussion de ce bill, Messieurs, qui rompit tout à fait la longue alliance de Fox et de Burke et manifesta sans retour leur divorce politique. Tel fut l'événement mémorable qui divisa l'opposition anglaise, donna dès lors à Pitt l'appui d'une immense majorité dans le parlement et dans le pays, et lui permit de former ces grandes entreprises qui ont besoin d'être peu contredites. Je vais rassembler quelques détails sur cette grande scène parlementaire. En marquant une époque historique, elle vous fera bien connaître l'éloquence politique et le caractère des hommes d'état anglais. Nulle part, le naturel et l'émotion des sentiments privés ne se mêlèrent davantage à la gravité d'un intérêt public.

Mais permettez-moi, avant de commencer ce récit, d'emprunter à un écrivain ingénieux, alors émigré en Angleterre, la vivante peinture qu'il a faite de l'un des deux orateurs. Elle vous mettra Burke sous les yeux; et vous concevrez mieux ensuite son éloquence, que je traduirai trop faiblement:

L'orateur que je désirais le plus entendre était le célèbre M. Burke, auteur du *Traité du Sublime*, et souvent sublime lui-même. Il se leva enfin; mais, en le considérant, je ne pouvais revenir de ma surprise. J'avais si souvent entendu comparer son éloquence à celle de Démosthènes et de Cicéron, que mon imagination, l'associant à ces grands hommes, me le représentait, comme eux, sous des traits nobles et imposants. Je ne m'attendais pas sans doute à le voir dans le parlement d'Angleterre, revêtu de la toge antique, mais je n'étais nullement préparé à cet habit brun si serré, qu'il semblait gêner tous ses mouvements et surtout à cette petite perruque ronde et bouclée, qui, malgré tous mes efforts pour trouver un objet de comparaison plus relevé, lui donnait l'extérieur d'un bedeau de village. Nous sommes tellement dominés par les idées accessoires, qu'il se passa quelque temps avant que cette impression désagréable pût se dissiper.

Cependant M. Burke s'avança au milieu de la salle, contre l'usage ordinaire; car on parle debout et découvert, mais sans sortir de place. Pour lui, de l'air le plus simple, je dirai même le plus humble, les bras croisés sur la poitrine, il commença son discours d'un ton si bas, qu'à peine pouvais-je l'entendre; mais bientôt, s'animant par degrés, il peignit la religion attaquée, les liens de la subordination rompus, la société entière menacée dans ses fondements; et, pour montrer que l'Angleterre ne devait compter que sur elle-même, il traça à grands traits le tableau politique de l'Europe; il peignit l'esprit d'ambition et de vertige qui animait la plupart des gouvernements, l'insouciance coupable des autres, la faiblesse de tous. Lorsque, dans cette grande revue, il en fut à l'Espagne, cette monarchie immense, mais qui semblait tomber en léthargie: Que peut-on en attendre? s'écria-t-il; l'Espagne est une baleine échouée sur le rivage! L'assemblée entière était attentive, et tous les regards fixés sur lui.

Tel est l'homme qui prend la parole, pour discuter le bill de Quebec. Il en contredit quelques dispositions; il fait ressortir l'avantage des autres; il insiste sur les garanties sages et modérées qui

sont données aux libertés de cette colonie, puis en même temps, il pousse un cri de joie, en disant qu'il n'y voit pas cette désastreuse et coupable déclaration des droits de l'homme, qui a mis en feu la France. Il remercie le ciel d'avoir préservé cette colonie, en la donnant à l'Angleterre, d'être infectée par les doctrines contagieuses de sa métropole. A cette occasion, il retrace, avec une éloquente colère, les derniers événements de Paris et l'espèce de captivité que subissait Louis XVI, au milieu de son peuple. Ses expressions ardentes et sévères agitent vivement l'assemblée.

M. Fox se lève :

Il semble, dit-il, que c'est un jour privilégié, où chacun peut se lever et insulter tel gouvernement qu'il lui plaît. Quoique personne n'ait dit un mot sur les troubles de la France, mon honorable ami vient de prendre la parole, et de flétrir de gaieté de cœur ces mémorables événements. Il aurait pu traiter, ce me semble, le gouvernement de la Chine, ou celui de la Turquie, ou les lois de Confucius, précisément de la même manière et avec autant d'opportunité. Chacun aurait aujourd'hui le même droit que mon honorable ami d'insulter les gouvernements de tous les pays anciens ou modernes.

Burke reprit la parole avec cette promptitude, cette facilité soudaine, qui est la condition de l'éloquence politique. Il justifia l'opportunité de ses reproches en les aggravant. Il décrivit avec une vivacité nouvelle l'anarchie qu'il reprochait à la France et dont il voulait, disait-il, préserver l'Angleterre. Il se laissa emporter à des expressions violentes, qui excitèrent des murmures et des cris à l'ordre, sur les bancs des amis de Fox. Dans ce moment, lord Sheffield se leva pour proposer, avec une simplicité qui peut paraître un peu malicieuse, de décider par une motion d'ordre, que *les dissertations sur la constitution française et le narré des événements qui se passaient en France, n'étaient pas selon l'ordre, dans un rapport exact avec les clauses du bill de Quebec, qui devait être lu une seconde fois, paragraphe par paragraphe.*

Fox appuya la proposition, de manière à renouveler le combat, au lieu de le finir.

Je suis, dit-il, sincèrement affligé de sentir que je dois appuyer une telle proposition : je le suis d'autant plus que mon très-honorable ami l'a rendue nécessaire, en introduisant avec si peu de régularité, une discussion sans rapport avec le bill de Quebec. Quant à la révolution française, je diffère entièrement de mon honorable ami. Nos opinions, je n'hésite pas à le dire, sont aussi distantes que les deux pôles. Mais qu'importe cette différence d'opinions sur un point de spéculation théorique? et qu'a-t-elle à faire avec la discussion positive qui nous occupe? Sur cette révolution je tiens à mon sentiment, et je ne rétracte pas une syllabe de ce que j'ai dit. Je pense que c'est un des événements les plus glorieux de l'histoire du monde, etc. Si je différais de mon honorable ami sur quelques points de l'histoire, sur la constitution d'Athènes et de Rome, faudrait-il nécessairement que notre dissentiment fût débattu dans cette chambre? Si je louais la conduite du premier Brutus, si j'appelais l'expulsion des Tarquins un acte généreux et patriotique, serait-il juste de dire que je médite l'établissement du consulat dans mon pays? Si je répétais l'éloquent panégyrique de Cicéron sur le meurtre de César, la conséquence serait-elle que je suis venu ici, avec un poignard sur moi, pour tuer quelque grand homme, ou quelque orateur? Si vous dites qu'admirer une action, c'est vouloir l'imiter, montrez qu'il y a quelque analogie dans les circonstances. C'était à mon honorable ami de prouver avant d'accuser mes paroles que l'Angleterre était précisément dans la situation de la France, au moment de la révolution française; et alors, quelque reproche calomnieux que dût m'attirer ma déclaration, je serais prêt à dire que la révolution française devrait être imitée par ce pays.

Mais au lieu de chercher des différences d'opinions, sur des sujets, qui heureusement ne sont pour l'Angleterre que spéculations et théories, venons à un fait, à une application pratique, à la discussion du bill qui nous est présenté, et que l'on voie si mes objections à ce bill étaient républicaines, et sur quel point je diffère de mon honorable ami. *J'ai appris* de hautes et respectables autorités qu'une *petite discussion* de grands événements, sans *information suffisante*, ne faisait honneur ni à la plume de l'écrivain, ni aux paroles de l'orateur. Si on décide que mon honorable ami doit continuer ses arguments contre la révolution française, je quitterai la chambre; et quand un ami me fera dire que les articles du bill de Quebec vont être discutés, je reviendrai pour les débattre. Ce n'est pas, de ma part, répugnance à écouter mon honorable ami, je l'ai toujours écouté avec plaisir, excepté lorsque nul résultat profitable ne peut suivre ses paroles; quand le moment de la discussion sera venu, tout faible que je me sens, si je me compare à mon honorable ami, que je puis appeler mon maître et de qui je tiens tout ce que je sais en politique, je serai prêt à défendre les principes que j'ai avancés, même contre l'éloquence supérieure de mon honorable ami; je serai prêt à soutenir que les droits de l'homme tournés en dérision par mon ami, comme de vaines chimères, sont réellement la base de toute constitution raisonnable et de la constitution anglaise elle-même, comme le prouve le livre des statuts. Car si je comprends quelque chose au contrat originel entre le peuple anglais et son gouvernement, tel qu'il est établi dans ce livre, ce contrat est une reconnaissance des droits inhérents aux peuples, en leur qualité d'hommes; de ces droits que nulle prescription ne peut effacer, que nul accident ne peut détruire. Si de tels principes sont dangereux pour la constitution, ces principes étaient ceux de mon honorable ami, de qui je les ai appris, durant la guerre d'Amérique. Nous nous sommes réjouis ensemble des succès de Washington; ensemble nous avons donné des larmes à la perte de Montgommery; c'est de mon honorable ami que j'ai appris que la révolte d'un peuple entier ne pouvait pas être factice et encouragée sous-main, qu'il fallait qu'elle eût été provoquée. Telle était, à cette époque, la doctrine de mon honorable ami, qui disait, avec autant d'énergie que d'éloquence, qu'il ne saurait pas lancer un bill d'accusation contre un peuple. Je regrette de le voir; mon honorable ami a depuis lors appris à rédiger un pareil bill d'accusation, et à le surcharger de toutes les épithètes techniques qui défiguraient notre livre des statuts, tels que malicieux, scélérat, diabolique. Pour moi, instruit par mon honorable ami que la révolte d'un peuple n'arrive pas sans provocation, je ne puis me défendre d'un sentiment de joie, depuis que la constitution de la France est fondée sur ces droits de l'homme qui servent de base à la constitution britannique. Le nier, c'est faire une libelle contre la constitution britannique; il n'est pas un livre, pas un discours de mon honorable ami, quelque éloquents que soient ses livres et ses discours, qui puissent me faire abandonner ou affaiblir mon opinion.

Cette vive réponse, où l'amitié tempérait encore l'amertume, blessa la fierté de Burke. Il se leva, et d'une voix grave et sévère, avec une émotion difficilement continue, il reprit en ces mots :

Quoique j'aie été plusieurs fois interrompu et rappelé à l'ordre, j'ai écouté M. Fox avec le calme le plus absolu,

sans l'interrompre une seule fois. Cependant, il me semble que son discours est plus irrégulier et bien plus éloigné de l'ordre que le mien. Ma conduite publique, mes paroles, mes écrits ont été traduits et falsifiés en termes amers et durs; mes conversations confidentielles mêmes sont livrées à la chambre et sont commentées, pour faire ressortir ma prétendue inconsistance politique. Telles sont donc les marques d'affection que je devais recevoir d'un ami que je croyais si chaud et si sincère? Fallait-il donc qu'après une intimité de vingt-deux ans, sans la moindre provocation, sans le moindre motif, il me blessât ainsi dans mes croyances les plus chères et jusque dans les confidences de mon amitié! Je ne puis concevoir que M. Fox m'accuse d'avoir parlé légèrement, sans exactitude, sans informations, sur des faits inconnus. N'a-t-il pas vu dans mes mains les livres, les pamphlets, les récits qui nous font connaître tous les malheurs, tous les crimes de la France?

Ensuite Burke entre dans une vive réfutation des principaux arguments de Fox; il fait ressortir de nouveau l'irremédiable désordre où est tombée la France, et cet état violent et anarchique, qui la sépare, à ses yeux, de tout gouvernement fixe et régulier; puis, revenant aux détails même du débat, il se plaint qu'on l'ait d'abord fatigué par des interruptions, toutes les fois qu'il lui échappait une expression trop vive, ou plutôt trop juste; et ensuite, qu'après cette artillerie volante des rappels à l'ordre et des interruptions, on l'attaque avec toute la puissance de M. Fox.

Je le sais, dit-il, dans notre carrière, nous avons été divisés, M. Fox et moi, sur plus d'un sujet; sur la réforme parlementaire, sur le bill des dissenters, sur le mariage du roi; mais jamais ces dissidences d'opinions n'avaient, un seul moment interrompu notre fidèle amitié. A l'époque de la vie où je suis arrivé, il est peu raisonnable de provoquer des ennemis, ou de donner à ses amis une cause de rupture et d'abandon. Mais je suis si fortement, si invariablement attaché à la constitution anglaise, que je ne puis hésiter. Mon devoir public, ma prudence, mon amour de mon pays, m'ordonnent de m'écrier : Fuyez la constitution française; séparez-vous d'elle.

Fox, qui était ému de ces paroles, dit alors à demi-voix, assez haut pour être entendu : « Mais ce « n'est pas une rupture d'amitié. — C'est une rupture d'amitié, reprit Burke. Je sais ce qu'il m'en « coûte. J'ai fait mon devoir, au prix de la perte « d'un ami : notre amitié est finie. » Puis alors, avec cette véhémence d'imagination qui le caractérise et que le goût de toutes les nations ne peut pas approuver, il apostrophe vivement Fox et Pitt, comme deux illustres rivaux, qu'il conjure de se réunir pour le salut de l'Angleterre et de la civilisation. Et soit qu'ils se rencontrent dans l'hémisphère politique, comme deux météores enflammés, ou qu'ils s'avancent comme deux frères unis, il les conjure de protéger la constitution anglaise. Puis s'adressant à la puissance divine qui lance une comète hors de son orbite, il représente vivement la faiblesse et la misère des mortels, qui n'ont de règle que l'expérience et doivent laisser à Dieu les idées de perfection, auxquelles ils ne sauraient atteindre.

L'orateur mêlait à ce langage pompeux, asiatique, irlandais, une émotion profonde; car cette froide assemblée du parlement d'Angleterre fut vivement touchée. On fut attendri jusque sur les bancs de la Trésorerie; et, suivant le témoignage des contemporains, plusieurs personnes pleuraient.

Fox cependant se leva pour répondre; mais il resta plusieurs minutes sans pouvoir parler. De grosses larmes coulaient de ses yeux; son cœur semblait battre dans sa poitrine. Il était dans une convulsion de tristesse violente; et cependant, comme il était orateur encore plus qu'ami, il fait effort, et il va parler.

J'espère, dit-il, que les incidents de cette nuit n'ont pas tout à fait changé le cœur de mon honorable ami, quoi qu'il en puisse dire. Il me serait trop pénible de me séparer d'un homme auquel je dois tant; et malgré la sévère âpreté de ses paroles, je ne puis renoncer a l'estime et à l'amitié que je lui porte et qu'il me rendait; je ne puis oublier que, presque enfant, j'ai été accoutumé à recevoir des marques d'affection de mon honorable ami, et que cette amitié s'est accrue avec nos années. Il y a maintenant vingt-cinq ans que je le connais; il y a vingt ans que nous vivons ensemble familièrement et que nous sommes dans la plus intime communication de vues, de pensées, d'espérances. J'espère qu'il voudra bien se souvenir de ces temps passés, et que, malgré quelques imprudentes paroles qui auraient pu le blesser, il ne croira pas que j'aie voulu intentionnellement l'offenser. C'est là toute mon espérance. Qu'il me permette de différer d'opinion avec lui, et qu'il ne prenne pas mon dissentiment pour un oubli de mon admiration et de mon amitié.

Et puis, il rentre dans la discussion et il est plus énergique, plus spirituel, plus amer, plus blessant que jamais. Aussi, Burke se lève de nouveau :

La tendre affection, dit-il, que M. Fox a témoignée dans le commencement de son discours, a été bien effacée par la suite et la fin de ses paroles. Il a eu l'air de regretter avec une expression de tendresse et d'intérêt les durs procédés de cette soirée; et je crains bien que nos ennemis ne s'en souviennent toujours, au préjudice de tous deux. Mais, sous ce masque de fausse douceur, il a recommencé ses attaques avec plus de vivacité que jamais; il m'a reproché d'avoir abandonné mes opinions; il m'a accusé d'une misérable inconsistance, qui me rendrait indigne de cette amitié dont il parle; il a travesti mes opinions.

Et là les récriminations deviennent plus amères. Cependant ces hommes avaient beaucoup de cœur l'un et l'autre. Fox avait peut-être plus d'abandon, plus de vive bienveillance, plus de cordiale franchise; mais son génie d'orateur l'emportait même contre son ami. Burke avait plus de gravité morale, plus de vertu sévère; il était plus fait pour une amitié vertueuse et respectée; et par cela même, il était plus disposé à la rompre avec hauteur et inflexibilité, le jour où il se croirait blessé dans les droits qu'elle lui donnait. Ainsi, c'est de son côté que se montre la rigueur, et c'est du côté de Fox que sont les torts et les excuses.

Du reste, ce mémorable débat commence une grande époque dans la situation de l'Angleterre et dans la politique de Pitt. Pendant que les deux amis se blessaient et se pleuraient l'un l'autre, pendant que ces débats doubles et triples leur donnaient le

temps de se faire de mutuelles et irréparables offenses, Pitt, impassible, regardait cette lutte, et peut-être en jouissait; je suis tenté de le croire, quand je vois l'art habile avec lequel il se mêle à une altercation si vive et si touchante. Ne croyez pas qu'il avertisse les deux amis de tout ce qu'ils ont fait; ne croyez pas, comme l'a dit un brillant historien, qu'il se hâte de tendre les bras à Burke et de l'enlever à l'opposition; non : il semble demeurer impartial et presque indifférent; il n'a pas l'air de prévoir les résultats de cette division; il prend la parole seulement pour une question de forme, et dit avec un sang-froid imperturbable :

La chambre se trouve dans une situation singulière par rapport à ce débat. La question principale a été abandonnée. Il est difficile de rentrer immédiatement dans la discussion des principaux articles. Quant à l'incident qui a été élevé par le très-honorable lord Sheffield, il m'est impossible de dissimuler mon opinion. Je crois que si le très-honorable préopinant s'est écarté de la discrétion, il ne s'est pas écarté de l'ordre. La discrétion est relative à la question de savoir jusqu'à quel point une discussion peut être introduite, quoique cette discussion ne soit pas en elle-même contraire à l'ordre. Ce premier point ne regarde que les expressions dont a pu se servir l'orateur. S'être écarté de l'ordre serait un tort plus grave. Je ne crois pas que ce soit ici le cas. Je pense donc qu'il ne serait pas juste de dire que le très-honorable préopinant se soit écarté de l'ordre. Et, d'un autre côté, je crois à propos de retirer la motion que lord Sheffield a proposée, pour qu'il soit décidé qu'on s'occuperait exclusivement du bill de Quebec.

Après ce petit discours si court et si habilement insignifiant, la séance fut levée. L'opposition demeura profondément et irréparablement divisée. Le génie de Pitt vit arriver à ses côtés, pour le seconder et le servir, la brillante imagination de Burke, ses grands talents, son autorité morale et sa bonne foi. Quelle fortune pour un ministre tel que Pitt, qui voulait dominer par la raison et la confiance publique!

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Influence de la constitution politique sur l'éloquence judiciaire.— Éloquence judiciaire des Anglais.— Motifs de cet examen. — Procès politiques portés devant la chambre des lords. — Affaire de Hastings, gouverneur de l'Inde. — Discours de Shéridan à la chambre des communes pour appuyer l'accusation. — Formes de la poursuite. — Discours de Shéridan et de Burke devant la chambre des lords. — Procès civils et criminels devant le jury. — Erskine. — Esquisse de ses opinions et de sa vie.

Messieurs,

Nous sommes rentrés en Angleterre pour entendre de loin le retentissement terrible encore de la révolution française. Nous avons assisté, dans la chambre des communes, à ces premiers débats, où le nom de la France animait si vivement les orateurs. Ce nom, invoqué ou maudit, nous le retrouverions sans cesse dans la vie parlementaire de Fox et de son rival. *La France!* Ce fut là le cri de guerre de Pitt et son prétexte de pouvoir. Le spectacle continu de cette haine vous lasserait plus qu'il ne vous offense. De trop longues analyses justifieraient le reproche que l'on m'a fait d'une admiration complaisante et partiale pour le génie de Pitt. Cependant, pour échapper à ce reproche, je ne veux pas tronquer, mutiler de si grands souvenirs; je ne vous en tiens pas quittes; nous y reviendrons encore et longtemps.

Mais aujourd'hui, Messieurs, comme j'aime mieux manquer de méthode que de variété, je vais, par une digression naturelle, vous occuper d'un autre sujet que l'éloquence politique : nous parlerons de l'éloquence judiciaire telle qu'elle se développe sous l'influence de la liberté.

Nulle part cette puissance de la liberté qui, fondée sur les lois, entretenue par les assemblées, vivante dans les mœurs, se mêle à tout dans un pays, nulle part cette âme et cette voix de la société politique n'agit et ne retentit avec plus de force que dans le débat judiciaire.

Entre les tribunaux d'un gouvernement absolu et ceux d'un État libre, la différence est incalculable. Une distance non moins grande sépare les tribunaux modernes des tribunaux antiques. Une chose vous a frappés dans les souvenirs de l'antiquité, c'est qu'aucune règle sévère et précise ne dominait la justice, c'est que la justice était la volonté du juge, emportée d'assaut par l'éloquence de l'orateur. Artifices, séductions, menaces, haine, envie, tout ce que la passion peut employer de forces et de levier contre la raison, telles étaient les armes naturelles du combat judiciaire.

Je ne parle que de l'antiquité républicaine et non de ces temps de l'empire, où il ne restait à l'appui de l'innocence ni liberté, ni morale. Alors la défense était interdite comme une révolte; il n'y avait plus que l'éloquence de la délation, s'acharnant sur un malheureux accablé par le pouvoir et par la loi. Sous l'empire même de Vespasien, le sénat jugeait à mort des accusés sans défenseurs.

Au contraire, dans les États libres de nos temps modernes, le caractère essentiel de la justice, c'est d'assurer à l'accusé toutes les sauve-gardes de la défense et de la publicité, c'est de n'employer envers lui qu'un langage calme et modéré. Le devoir de l'éloquence, c'est de présumer le juge impartial, de parler a sa raison, à sa conscience et de n'exciter en lui que l'amour de la vérité, ou du moins que des passions généreuses et bienveillantes. Nulle part ce caractère ne se montre avec plus d'éclat et ce devoir n'est mieux rempli que dans le barreau anglais. C'est là son titre de gloire. La gloire de l'éloquence ne lui appartient pas au même degré. D'autres peuples pourront à cet égard surpas-

ser les Anglais ; mais cette haute impartialité, cette probité de conviction, ce calme consciencieux du juge, des jurés, de *l'avocat de la couronne*, cette dignité simple de la défense, ce sont là des attributs inaliénables de la justice anglaise.

Dans une circonstance, cependant, Messieurs, ce langage modéré de *l'accusation*, ce respect de l'accusé, qui distingue les tribunaux anglais, est singulièrement altéré : c'est lorsque la passion politique et parlementaire inspire et dirige le procès. Mais alors le tribunal est si élevé, les formes si protectrices, que la violence passionnée de l'attaque laisse encore à la justice toute son impartialité majestueuse. Deux formes de justice existent pour les Anglais : cette justice politique qui s'attache à certains prévenus et qui, par l'organe de la chambre des communes, les traduit devant la chambre des lords ; cette justice commune, populaire, naturelle, qui appartient à tout citoyen anglais et lui assure le jugement impartial de douze de ses égaux.

Il faut le dire, cette première, cette solennelle justice, cette justice privilégiée, rendue par la chambre des pairs et demandée par la chambre des communes, elle n'est pas exempte de passions ; car c'est le zèle de parti qui presque toujours lui donne naissance.

Ainsi, soit que, dans une crise violente de la constitution anglaise, les voix âpres et menaçantes de la chambre des communes viennent demander la tête de Strafford, trop fidèle conseiller du pouvoir arbitraire ; soit qu'à une époque récente de civilisation plus douce et de liberté paisible, Fox, Shéridan, Burke, coalisent leurs talents pour dénoncer et poursuivre les injustices de Hastings, gouverneur de l'Inde, il faut l'avouer, une passion, une partialité digne de Rome et d'Athènes, une insidieuse véhémence sont les armes de l'accusation.

Nous commencerons par ces accusations solennelles, poursuivies au nom des communes devant la chambre des lords, et dont l'animosité rappelle les débats judiciaires des républiques anciennes.

Le procès de Strafford, tout empreint des passions violentes du temps, est plutôt un acte sanglant de révolution qu'un exemple des procédés de la justice dans un pays libre. D'ailleurs, dans cette cause mémorable, l'acharnement des accusateurs fut sans éloquence et sans génie. L'habileté haineuse de Pym ne se retrouve plus aujourd'hui sous la diffusion méthodique de ses longues diatribes. Le temps a glacé cette argumentation puritaine. Dans ce débat, l'accusé, la victime, le coupable peut-être, Strafford seul fut éloquent. Mais nous ne voulons pas étudier en passant, et comme un épisode oratoire, cette grande question historique. Choisissons de préférence, dans l'époque moderne et singulièrement agitée qui nous occupait tout à l'heure, sous la domination parlementaire de Pitt, l'exemple d'un grand intérêt judiciaire débattu dans les deux chambres d'Angleterre. Arrêtons-nous au procès de Hastings. C'est un monument curieux des mœurs et de la politique anglaise. L'ardeur et la solennité de l'accusation, les délits de l'accusé, les pièces mêmes du procès, la lenteur de l'examen et l'indulgence partiale du jugement, tout est caractéristique et propre à l'Angleterre. Pour théâtre à de pareils débats, dans nos temps civilisés, il faut un pays à qui la puissance maritime ait donné quelque chose de l'esprit envahisseur des anciens Romains ; un pays qui, librement gouverné au-dedans, tyrannise au-dehors et livre à d'avares gouverneurs ses lointaines conquêtes. Il faut ce monde si riche de l'Inde à piller et dévorer ; et pour que l'intérêt national, malgré le talent des accusateurs, ait entouré et protégé le coupable, il faut ce dur égoïsme d'un peuple commerçant et dominateur.

Aujourd'hui, les parjures, les rapines, les crimes, qui ont affermi la puissance anglaise dans l'Inde, ont disparu dans la grandeur de l'entreprise achevée. Quand on voit ce vaste continent, ces cent millions d'hommes maintenus en repos et en obéissance par les délégués d'une grande compagnie de marchands, sous l'influence de l'empire britannique ; quand on voit cet ordre régulier qui a succédé aux dominations absurdes et féroces des princes mahométans et relevé par un joug meilleur les paisibles habitants de ces climats ; quand on examine cette politique semblable à celle des Romains, qui n'a pas violemment remué les coutumes, les usages, les lois des vaincus, n'a point tourmenté leurs consciences ; quand on pense que toutefois ce vaste continent s'est progressivement humanisé, qu'on a brûlé moins de femmes, que des brames mêmes, éclairés par la raison de l'Europe, ont écrit dans leur langage contre cette barbarie, qu'une justice exacte a été assurée aux habitants avec le maintien de leurs lois antiques, que ces peuples se sont accoutumés à y mêler les formes tutélaires des tribunaux anglais, que le code des Hindous et quelques débris des lois mahométanes soigneusement recueillis, ont été appliqués par des jurés indiens, et qu'ainsi ce que la civilisation a de plus favorable pour la liberté s'est introduit parmi ces nations immobiles qui n'avaient pas changé depuis quatre mille ans, on a certainement besoin d'admirer ce grand ouvrage de la politique et de la puissance européenne. Mais remontons un peu dans le passé. Que de flots de sang répandus ! que de princes, mahométans, indiens, n'importe, trahis, dépouillés, massacrés ! que de noires iniquités froidement commises ! Puis cette dérision singulière de la fortune !

cet exemple, unique dans l'histoire, d'une justice de conquérant, d'un brigandage à main armée, exercé par une compagnie de commerce qui ruine une province, confisque un empire, afin de compléter le *dividende de ses sociétaires*.

Tel fut longtemps le caractère de la domination des Anglais dans l'Inde. Toutefois, malgré cette solidarité qui attachait la nation aux intérêts de la compagnie et l'enrichissait de ses exactions, plus d'une réclamation humaine et courageuse s'était élevée dans le parlement contre les injustices des officiers anglais dans l'Inde. Déjà Clive avait été accusé, Clive qui, pour son compte, intègre et désintéressé, ce me semble, avait, au nom et au profit de la compagnie des Indes, déployé toute la rapacité d'un brigand. Mais, souvenez-vous de Cortez, si grand homme d'ailleurs; quand vous lisez la conquête du Mexique, écrite par des admirateurs, par des complices de Cortez, quand vous lisez les lettres mêmes de Cortez, éloquentes comme les récits de César, n'y trouvez-vous pas mille aveux naïfs d'une cruauté avare et astucieuse ? Un motif explique tout : l'idée que des hommes païens et conquis étaient à peine des hommes. C'était sans doute cette barbare idée qui, effaçant d'une âme généreuse le sentiment du juste, lui faisait croire que la justice et l'humanité n'étaient pas obligatoires envers de malheureux idolâtres.

Dans un temps plus civilisé, un sentiment de même nature, le mépris pour des hommes ignorants et simples a fait en partie les cruautés du colonel Clive. Seulement, ces cruautés commises en pleine civilisation, ces barbaries atroces exécutées sans fanatisme et mêlées à cette gloire de philanthropie que réclame l'Angleterre, toutes les fois que cette gloire ne contrarie pas trop son intérêt, forment un contraste plus révoltant et plus odieux.

Clive accusé avait été défendu par sa hauteur d'âme, par la fierté de ses réponses, enfin par sa pauvreté, qui attestait que, s'il fut un vainqueur impitoyable, il était un spoliateur incorruptible, et que son avare fidélité avait enrichi la compagnie des Indes, sans rien prendre pour lui-même.

Mais quelques années après, une accusation plus forte s'éleva contre un autre gouverneur de l'Inde, dont la gloire militaire avait moins d'éclat, et dont les violences étaient dénoncées par de plus redoutables adversaires; ce fut le fameux Hastings. Quels étaient ses délits? Je ne puis extraire ici toutes les pièces de cet immense procès; mais un ou deux faits suffiront pour en indiquer le caractère.

Hastings, maître de l'Inde, au nom de la compagnie, tenait sous son empire de petits princes mahométans, de la race de ces Mogols dévastateurs d'une moitié de l'univers; c'étaient le *Raja de Bénarès*, le *Raja d'Oude*, et vingt autres. Tous ces princes devaient payer un gros tribut à la compagnie; telle était la première condition de l'alliance; et puis, quand il y avait quelque *déficit* dans la caisse de la compagnie, quand la récolte ou la vente du coton avait été moins productive, on retombait sur les alliés et on leur demandait, sans formalités, un supplément d'impôt. On se servait d'eux aussi pour exercer des extorsions indirectes sur le peuple. Ils étaient d'abord employés comme instruments; puis comme comptables de la compagnie. On leur prenait leurs trésors; on les obligeait de prendre l'argent de leurs sujets, et on leur reprenait cet argent, comme leur propre trésor.

Hastings, à la fin de l'année, au moment où il réglait ses comptes, vit qu'il lui manquait cinquante millions. Alors il se mit en marche, avec quelques centaines d'Anglais, vers la ville sainte, la ville sacrée de Bénarès, afin de visiter un de ses alliés.

Sur l'ordre de trouver immédiatement les cinquante millions, le fidèle allié se trouble, s'embarrasse, s'excuse. Avec une audace tout à fait à la Cortez, Hastings s'aventure presque seul dans la ville de Bénarès; et ces pauvres Hindous, si faibles, si indolents, si timides qu'ils soient, ont une velléité de commencement de révolte. Mais bientôt les sabres et les fusils anglais abattent toute résistance. La forteresse et tous les trésors du *Raja* sont pillés. Mais les soldats anglais, malgré leur discipline vantée, prétendirent avoir pillé cette fois pour leur compte; et tous les trésors furent perdus pour Hastings et pour la compagnie.

Il fallait cependant trouver les cinquante millions qui manquaient au budget. Hastings projette alors de marcher vers un autre de ses alliés, le *Raja d'Oude*. Ce prince avait une mère et une sœur, les princesses *Begoum*. Ces noms un peu bizarres ont tant figuré dans le procès, qu'ils vont nous devenir familiers.

Retirées dans l'asile du Zennanah (ce sont les harems de l'Inde), les *Begoum* avaient d'immenses richesses, que l'imagination cupide des Anglais grossissait encore.

Hastings accuse ces femmes timides d'avoir conspiré contre la puissance anglaise et fomenté la sédition de Bénarès. Sur ce prétexte, il charge le propre frère, le propre fils de ces princesses, le *Raja d'Oude*, de les punir en son nom, de les dépouiller de leurs trésors. Des soldats anglais sont donnés pour auxiliaires à ce fils envoyé contre sa mère. Le *Raja* partit pour cette honteuse mission. Il s'empara sans obstacle de la ville et du palais des princesses : mais le préjugé de l'Inde, auquel les Européens mêmes s'étaient insensiblement habitués, arrêta les spoliateurs à la porte du Zennanah, plus

inviolable encore que les sérails mahométans. Hastings alors fit saisir deux vieux eunuques, confidents des *Begoum*, et les fit mettre à la torture jusqu'à ce que les princesses épouvantées aient livré leurs trésors. Cette expédition rapporta cinquante millions. Après s'être ainsi servi du fils pour dépouiller la mère, Hastings se joua cruellement de ce misérable allié et lui enleva ce qu'il lui avait assuré par un traité, pour salaire de son obéissance. Si ce mélange de fraude, d'avarice et de lâcheté vous paraît moins odieux encore que les cruautés inouïes du proconsul romain, songez à la différence des temps, au progrès de la civilisation et des mœurs, et vous avouerez que le crime n'est pas moins grand.

Tels étaient, Messieurs, les faits que les orateurs les plus éloquents de l'opposition anglaise dénoncèrent à la chambre des communes, pour être poursuivis devant la chambre des lords.

Burke proposa d'abord l'accusation de Varren Hastings, comme prévenu de haute trahison. Cette motion, développée avec beaucoup d'éloquence et soutenue par Fox, fit plus d'impression sur la chambre des communes qu'elle n'eut de popularité dans le public. L'intérêt anglais, le zèle commercial, le mépris pour les vaincus, la faveur naturelle pour les victorieux et les habiles, tout cela protégeait et enveloppait Hastings. Les esprits ne furent un peu échauffés, dans l'intérêt de la justice et de l'humanité, que par l'éloqence de Shéridan. Consultons les témoignages contemporains sur l'effet immédiat de son discours.

Pendant cinq heures et demie, M. Shéridan, par une improvisation d'une beauté sans exemple, commanda l'attention et l'admiration générale de la chambre qui était singulièrement nombreuse. Il unit à la force d'argumentation la plus convaincante, la plus lumineuse précision de langage et le plus admirable mélange de gravité, de grâce, de plaisanterie, de pathétique, de colère. Tous les préjugés furent successivement vaincus par cette combinaison de tant de talents réunis. Les auditeurs furent tellement fascinés par l'éloquence, qu'au moment où M. Shéridan s'assit, la chambre entière, les députés, les pairs, les étrangers, éclatèrent en un tumulte d'applaudissements, et, par une forme d'approbation inusitée dans la chambre, battirent plusieurs fois des mains. M. Burke déclara que l'on venait d'entendre le plus merveilleux effort d'éloquence, de logique et d'esprit réunis, dont il y ait souvenir. M. Fox dit que tout ce qu'il avait jamais entendu, tout ce qu'il avait jamais lu, comparé à ce discours, s'évanouissait comme un nuage devant le soleil. M. Pitt reconnut que ce discours avait surpassé toute l'éloquence des temps anciens et des temps modernes, et qu'il offrait l'exemple de tout ce que le génie et l'art pouvaient fournir pour agiter et dominer les âmes.

Cette impression fut si vive, que la chambre restait dans une sorte d'éblouissement et de stupeur; un ami de M. Hastings essaya vainement de faire entendre quelques mots et se rassit. Plusieurs membres déclarèrent que, venus avec une disposition favorable à l'accusé, leur esprit avait été comme éclairé d'une lumière irrésistible. Quelques autres demandèrent un intervalle, avant de prononcer, se défiant de l'extrême puissance qui venait d'être exercée sur eux.

M. Fox et M. Taylor répondirent qu'il était peu convenable et peu parlementaire de retarder un vote, à cause même de la forte conviction opérée dans les esprits.

Mais Pitt, qui n'était pas fâché de prolonger ce procès et aimait mieux voir l'ardeur éloquente de l'opposition s'épuiser sur le gouverneur de l'Inde que sur le ministère, appuya la demande d'ajournement, avec des termes ingénieux et flatteurs pour l'amour-propre de Shéridan. Il déclara, qu'avant de rien décider, il fallait se donner au moins le temps *de sortir du cercle de l'enchanteur*.

Voilà donc Shéridan très-satisfait de son triomphe et la délibération remise. Enfin, la chambre vota l'accusation: mais plusieurs années s'écoulèrent avant le jugement.

Malheureusement, cet admirable discours que vous attendez, que vous voulez comparer avec les éloges excessifs de Fox, de Burke, il est perdu, il n'existe plus, il s'est évaporé. Shéridan qui souvent travaillait avec un soin spirituel et minutieux, Shéridan qui improvisait peu, improvisa cette fois: c'est-à-dire, une profonde étude avait mis sous ses yeux tous les faits, tous les détails, tout le système politique de l'Inde; peut-être même avait-il prémédité les principaux points de son discours. Mais le discours entier jaillit d'inspiration.

On peut le croire, avec cette vive et heureuse nature, animée par la chaleur du débat, par l'électricité d'un grand auditoire, par l'action soudaine qu'il exerçait et par cette puissante réaction de la parole sur l'orateur lui-même, Shéridan s'emporta bien au-delà de ses premières pensées. Il dédaigna ses notes et fut entraîné par le hasard de son génie.

Shéridan, le 7 octobre 1785, a donc été le plus éloquent des hommes, au jugement de ses compatriotes et de ses rivaux. Il faut y croire de confiance; car nous ne pouvons le vérifier. De ce long et admirable discours, il n'est resté qu'un faible débris; c'est un extrait inséré dans l'*Annual Register*, extrait fort court, en style indirect et sans couleur.

Je croirais que Shéridan fut lui-même embarrassé du prodigieux succès de son discours, qu'il eut peur de sa gloire. Il était paresseux et distrait. D'ailleurs, il savait sans doute que retoucher des paroles dites, corriger à froid la vive inspiration du moment, est un travail difficile, obscur et ingrat, qui donne autant d'impatience que l'on avait eu de verve: il l'abandonna. Peut-être fit-il bien. Il aurait eu beau raccommoder, embellir son discours accidentel; il n'aurait pu retrouver cette séduction immédiate, cette vive fascination que produit la parole, cet éblouissement volontaire, cette association des auditeurs au triomphe de l'orateur improvisant, ce partage de ses émotions, cette création commune, pour ainsi dire, qui met une sorte d'égoïsme dans leur enthousiasme. Tout cela meurt, disparaît sur le papier: il reste des beautés éteintes et des fautes

visibles. Shéridan ne voulut pas publier ses paroles, et il les laissa se perdre pendant qu'elles étaient admirées.

Maintenant, essaierons-nous de conjecturer, par quelques faibles restes, ce que la parole primitive dut avoir d'original et de puissant?

Parmi les parcelles desséchées de son discours, voici un fragment où l'on sent vibrer l'âme de l'orateur. Par une rencontre assez remarquable, on tâchait de justifier Hastings, à peu près comme Cicéron rapporte qu'on défendait Verrès. On disait : Oui! il a opprimé les sujets de l'empire; oui! il a dépouillé de vieilles princesses de l'Inde qui gardaient des trésors inutiles; il a fait mettre à la torture quelques esclaves fidèles; mais c'est un esprit supérieur; c'est un grand général :

Boni imperatoris nomen objicitur.

Shéridan repousse cette apologie avec la même vigueur de raisonnement et de moquerie, que Cicéron opposait aux admirateurs du talent militaire de Verrès :

Pour apprécier, dit-il, la force d'une telle défense, il suffit de considérer en quoi réside cet imposant caractère de grandeur et de génie. Ne doit-on pas seulement le reconnaître dans de grandes actions dirigées vers de grandes fins? C'est là que je place la grandeur véritable. Il y a, je le sais, une autre espèce de grandeur d'esprit, qui consiste à exécuter hardiment une mauvaise action et à poursuivre avec audace un but odieux; mais les actions de Hastings n'ont ni l'un ni l'autre de ces caractères, pas même le dernier. Je ne vois rien de grand, de fort, de hardi dans ses mesures et dans son esprit. Au contraire, il a poursuivi le but le plus coupable par les moyens les plus vils; il a toujours tyrannisé, ou trompé, ou menti, il a été tour à tour Denys-le-Tyran et Scapin. Autant on pourrait comparer le rampement tortueux d'une vipère au vol droit de la flèche, autant on peut comparer la basse duplicité et l'ambition sanguinaire de Hastings à la générosité hardie d'un grand dominateur. Je ne vois dans tout ce qu'il a fait qu'une masse hétérogène de qualités contraires, et rien de grand que ses crimes, et ceux-ci rabaissés encore par la petitesse de ses motifs, etc., etc.

Shéridan continue cette vive attaque par un sarcasme, qui m'étonne dans la bouche d'un Anglais; car ce sarcasme peut aller plus loin que Hastings, et atteindre presque la nation entière dans ses habitudes et son génie.

Je me souviens d'avoir entendu dire à un savant et honorable gentilhomme, M. Dundas, qu'il y avait dans la constitution et dans la forme de la compagnie des Indes quelque chose qui communiquait à toutes ses opérations les principes sordides de son origine, quelque chose qui mêlait à l'administration politique et même aux entreprises les plus hardies la mesquine avidité d'un brocanteur et l'audace d'un pirate. Ainsi, dans leurs transactions militaires et civiles, on voit les membres de la compagnie envoyer des ambassadeurs qui mettent à l'enchère, et des généraux qui font le commerce. Nous avons vu une révolution faite par déposition de témoins assermentés. Une ville est assiégée pour le paiement *d'une lettre de change*, un prince détrôné pour établir la *balance d'un compte*. C'est ainsi qu'ils ont fait un gouvernement qui unit à la majesté dérisoire d'un sceptre sanglant les petits trafics d'un marchand, et qui, tenant un gourdin dans sa main gauche, vide les poches de sa main droite.

Cette bouffonnerie véhémente, ces dérisions des guerres commerciales et de la domination mercantile des Anglais, voilà le passage le plus curieux qui nous reste de ce discours si vanté! Shéridan avait dignement terminé par une invocation éloquente à la justice des communes.

Vous ne pouvez, disait-il, concevoir quelle serait la joie de ce peuple délivré; vous ne pouvez entendre les cris d'allégresse qu'un vote de cette chambre ferait pousser dans ce vaste continent de l'Inde. Que la Grande-Bretagne montre sa force aux nations; qu'elle étende son bras au-delà des mers, et que, par un signe de sa volonté, elle sauve de la destruction tant de millions d'hommes éloignés d'elle. Croyez-vous que les bénédictions de ce peuple sauvé se dissiperont dans l'air? non, c'est le ciel même qui deviendra votre débiteur; c'est lui qui recevra les acclamations de gratitude et de reconnaissance, les prières et les bénédictions de ce peuple entier. C'est dans cette confiance, monsieur l'orateur, que je demande que Warren Hastings soit accusé devant la chambre des pairs. J'ai dit.

Ce procès, qui n'est que politique devant la chambre des communes, ce projet d'accusation, qui, adopté par elle, n'est qu'une sentence morale portée sur Hastings, va devenir un vrai débat judiciaire, en arrivant à la barre de la chambre des lords. Ici, permettez quelques détails nécessaires.

La chambre des communes nomma, suivant l'usage, un comité pour diriger et soutenir l'accusation qu'elle avait décrétée. Ce comité choisit des orateurs, pour porter la parole devant les pairs. Les principaux furent Shéridan et Burke.

Après un délai fort long, la chambre des pairs se réunit dans la grande salle de Westminster. Shéridan paraît à la barre pour exposer l'accusation au nom des communes d'Angleterre.

Vous savez que, dans la pratique anglaise, rien n'est plus rare que de pareilles accusations. Le droit d'accuser les ministres, par exemple, est écrit dans la loi, mais ne s'exerce presque jamais. C'est là même que vous pourrez reconnaître le grand sens de Mirabeau et l'interprétation ingénieuse et vraie qu'il donnait à la constitution anglaise, dans sa réponse à Mounier. Avant que la chambre des communes ait résolu l'accusation, avant que le comité soit nommé, avant que les *directeurs* de l'accusation soient choisis, avant que l'accusation arrive à la chambre des pairs et que la chambre des pairs soit assise pour juger, un ministre est tombé, remplacé, oublié. Si Hastings avait été ministre, probablement accusé de son vivant, c'est-à-dire, du vivant de son ministère, il aurait cessé d'être poursuivi après sa chute. Mais, gouverneur de l'Inde, ce n'était pas un intérêt d'ambition, une rivalité de pouvoir qui lui avait suscité des adversaires; ses torts n'étaient pas expiés par

la fin de sa mission ; sa présence en Angleterre les rappelait et animait ses accusateurs.

Ce fut Shéridan qui porta le premier la parole à la chambre des pairs. Un immense et brillant auditoire était réuni, une grande attente excitée. Sans doute, quelque partialité se conservait en faveur de Hastings, surtout dans les hommes de la cour, qui croient toujours leur cause intéressée au maintien et à la défense des abus de pouvoir. Cependant le souvenir du mémorable discours de Shéridan à la chambre des communes, le préjugé d'une décision de cette chambre, la lumière déjà répandue sur l'administration tyrannique de l'Inde favorisaient le talent de l'orateur.

Le second discours de Shéridan a été beaucoup moins vanté que le premier. Cependant il faut vous dire le jugement de Burke. Ce sera une leçon de modestie pour vous. Si quelque jour vous êtes orateurs, membres d'une assemblée, vous saurez d'avance ce qu'il faut penser des éloges de parti et quelle admiration complaisante se prodiguent entre eux les rivaux politiques.

Après le plaidoyer de Shéridan, Burke déclara : « Que de tous les genres d'éloquence connus dans « les temps anciens ou modernes, de tous les exem« ples que pouvaient offrir la subtilité du bar« reau, la dignité du sénat, l'austérité de la chaire, « rien n'était comparable au discours que la cham« bre venait d'entendre, dans la salle de West« minster : que jamais orateur sacré, jamais écri« vain célèbre ne s'était élevé au niveau, soit de « cette pureté de sentiments, soit de cette variété « de connaissances, de cette force d'imagination, « de cette piquante justesse d'allusion, de cette « beauté de style, de cette énergie de langage ; « enfin, que depuis l'éloquence jusqu'à la poésie, « il n'était pas un genre, pas une forme de talent, « dont il ne fût possible de trouver le plus parfait « modèle dans quelque partie de ce discours, qui « avait fait une trop vive impression sur les esprits « de la chambre pour être jamais oublié. »

Ce symétrique et accablant éloge m'embarrasse un peu ; car, cette fois, nous avons le discours presque entier, les paroles mêmes de Shéridan, prises sur le fait et en partie conservées.

Vous savez, il est vrai, ce que pensaient les anciens de ces infidèles reproductions de la parole : « *Aliud est bona actio ; aliud, bona oratio*. Autre chose un bon discours parlé ; autre, un bon discours écrit. » Les défauts du discours écrit sont presque les mérites de la parole improvisée. Que de fois le vice de l'expression soudaine est corrigé par la vérité de l'accent ! Que de fois les répétitions, les superfluités du langage accidentel paraissent naturelles, heureuses, nécessaires ! Et puis, quand cela tombe sur le papier, rien n'est plus froid. Aussi Fox, abordé par un homme qui se félicitait d'avoir recueilli son discours sans omettre un seul mot, répondait : « Si vous avez écrit tout ce que j'ai dit, tant pis ; cela doit faire un mauvais discours à lire. »

Mais si cette épreuve est une pierre de touche dangereuse pour la gloire littéraire d'un orateur, c'est un excellent moyen d'apprécier ce qui est en lui et de reconnaître ce qu'il a de naturel, de vérité, de vivacité.

Je vais tâcher de remarquer rapidement moins les beautés que les effets du discours de Shéridan. Obligé de lutter contre lui-même, de répéter, pour obtenir la condamnation, ce qu'il a dit pour obtenir l'accusation, il se transforme, il se renouvelle. Il a changé de langage ; il parle sous une autre inspiration ; il est plus grave, plus modéré, plus judiciaire.

Dans un début majestueux, plein du respect de la constitution et de la loi, il renonce à cette animosité d'accusateur qu'il avait montrée devant la chambre des communes ; il détermine admirablement le devoir du juge et la nature de la conviction qui doit l'éclairer. Il n'y a peut-être que l'Angleterre où de telles paroles soient naturellement inspirées par les lois du pays. Elles rappelleront quels sont, aux yeux d'un Anglais, les vrais caractères de l'évidence judiciaire.

Vos Seigneuries, j'en ai la confiance, ne croiront pas que, si je demande une réparation nécessaire pour l'honneur anglais, je veuille pour cela que l'on fasse un exemple sur le prévenu, sans avoir la preuve complète et légitime de sa culpabilité. Non, Mylords, nous le savons bien ; c'est la gloire de la constitution anglaise, que ni le bruit de la commune renommée, ni le caractère d'un homme quel qu'il soit, ni l'ascendant et le pouvoir d'un accusateur, ni l'intérêt moral et politique, ni même la secrète conviction de culpabilité, que le juge peut renfermer dans son sein, n'autorisent une cour anglaise à rendre sentence, pour toucher un cheveu de la tête, ou effleurer la propriété, la réputation, la liberté du plus pauvre sujet qui respire l'air de cette équitable et libre contrée. Nous savons, Mylords, que la culpabilité légale n'existe pas sans la preuve légale, et que la règle qui définit l'évidence est autant la loi du pays que celle qui définit le crime. Nous savons enfin, qu'il faut non-seulement la réalité du crime et la conviction du juge, mais encore des preuves extérieures et des preuves morales, tellement évidentes que cette conviction, le juge ne puisse la refuser.

Ainsi ce n'est pas la conscience vague, spontanée du jury, qui fait la règle du jugement ; c'est la conscience éclairée par des preuves régulières, évidentes. Le juré, qui croit instinctivement, ne doit pas être satisfait et doit s'abstenir de condamner, jusqu'à ce qu'il croie légalement. La conviction même ne lui suffit pas, sans la démonstration.

Shéridan reprenait ensuite la vive peinture des violences arbitraires de Hastings. Les principaux

agents du gouverneur sont mis en scène par l'imagination dramatique de l'orateur. D'éloquentes descriptions retracent les coutumes de l'Inde et nous transportent sous ce beau ciel d'Orient, au milieu de ces peuples indolents et timides, opprimés par l'impitoyable activité des Anglais. Ici, l'orateur vous montre le palais d'un prince indien, idole sans pouvoir, chargé d'or et de diamants, proie facile offerte à l'avidité du gouverneur; ailleurs, il décrit ces retraites de femmes de l'Inde, espèce de sanctuaire, où elles sont plutôt *enchâssées* que captives, et d'où elles ne sortent jamais, même avec un triple voile. Il montre ces saints asiles profanés par la rapacité de Hastings. C'est la chaleur accusatrice et l'imagination pathétique de Cicéron dans *les Verrines;* c'est la même abondance de paroles vives et pittoresques. Rien de plus rare dans l'éloquence anglaise qui veut surtout avoir raison et sembler impartiale. Mais dans ce procès Shéridan a rassemblé toutes les formes de l'éloquence, depuis l'invective antique, jusqu'à cette religion de la loi, ce respect des droits de l'accusé, qu'il exprime d'abord.

Il restait un argument, une excuse en faveur de Hastings, la nécessité, la raison d'état. Après avoir essayé de défendre ses actes, on finissait par dire qu'il avait été forcé d'agir ainsi. Shéridan répond avec ce mélange de colère et d'ironie, où surtout il excelle :

Nécessité d'état, dira-t-on! Non, Mylords, la nécessité d'état, cet impérieux despote, garde encore quelque générosité. Sa démarche est hardie; ses volontés rapides; sa main terrible et saisissante. Mais ce qu'elle fait, Mylords, elle l'avoue; elle dédaigne une autre justification que ces grands motifs qui ont placé le sceptre de fer dans ses mains. Mais une nécessité d'état qui fraude, escroque, qui cherche à se tapir derrière les pans d'une robe de juge, une nécessité d'état qui tâche de tirer de quelques propos et de quelques rumeurs subalternes sa pitoyable justification; non, Mylords, ce n'est pas là une nécessité d'état; arrachez-lui son masque et vous ne verrez qu'une basse et vulgaire avarice, qu'un misérable péculat, qui se cache sous de fastueux déguisements et diffame l'honneur public, au profit d'une fraude particulière. S'il y avait dans cette circonstance quelque nécessité d'état, essentielle au salut de l'Angleterre, si quelque grand homme étendant les conquêtes de l'Angleterre, si quelque amiral portant au loin la vengeance et la gloire de l'Angleterre, était forcé à quelque acte de violence, pour nourrir ceux qui versent leur sang pour la Grande-Bretagne; si un général défendant une forteresse, et là, renfermé comme un aigle dans son aire, était obligé, pour le salut de ses troupes, d'user de quelque violence passagère, justifiée par le succès, croyez-vous que les communes d'Angleterre viendraient l'accuser pour un tel acte de nécessité, croyez-vous que je porterais la parole? non.

Vous voyez que Shéridan faisait ses réserves.

Cette éloquente accusation se prolongea pendant trois jours, sans amener de jugement. Le procès fut encore remis. Longtemps après, Burke à son tour porta la parole avec non moins de véhémence et de solennité. Le nom seul de Burke excite l'attente et prépare à l'admiration. Sans doute aussi cet homme, que nous voyons, emporté par un sentiment excessif de pitié généreuse, lancer anathème sur tout un peuple, devait trouver dans son âme une vive indignation contre la tyrannie d'un proconsul.

Cependant, son discours, qu'il a recueilli lui-même, est loin de remplir l'attente du lecteur. Ce n'est plus une improvisation; et ce n'est pas un discours écrit. Une sorte d'exagération qu'on a prise quelquefois pour du génie et qui nous paraît de l'emphase, altère ce que l'indignation de l'orateur a de plus énergique et de plus vrai.

Cette éloquence de Burke, qu'on a faussement égalée à celle du plus célèbre écrivain de notre époque, a trop de pompe et de lenteur pour le débat judiciaire.

Quelques morceaux d'apparat, qui brillent dans son discours, paraîtraient aujourd'hui froids et hyperboliques. Il y règne une sorte de monotonie fastueuse et un faux sublime d'images. Je n'en donnerai pour exemple que la péroraison même de l'orateur :

Mylords, les communes attendent l'issue de cette cause avec un tremblement d'inquiétude. Il y a vingt-deux ans qu'elles y sont occupées; et de ces vingt-deux ans, sept ont été employés au jugement. Elles regardent les intérêts les plus chers du pays comme engagés dans le procès. Elles sentent que l'existence de la constitution même en dépend. La justice de vos Seigneuries s'élève et domine dans le monde; mais elle domine au milieu d'un vaste amas de ruines qui l'entourent, dans tous les coins de l'Europe. Si vous affaiblissez la justice, et par là les liens de la société, l'autorité si bien tempérée de cette cour, qui, je m'en fie à Dieu, durera jusqu'à la fin des temps, recevra une blessure fatale que le temps ne pourrait guérir. Mylords, ce n'est pas la criminalité du prisonnier, ce n'est pas le droit des communes à demander jugement contre lui, ce n'est pas l'honneur et la dignité de cette cour, ce n'est pas l'intérêt de plusieurs millions d'hommes qui seul réclame votre justice. Quand les flammes dévorantes auront détruit ce globe périssable et qu'il aura disparu dans les abîmes de la nature, d'où il a été appelé à l'existence par son grand créateur, alors, Mylords, quand toute la nature, les rois, les juges mêmes répondront de leurs actions, alors paraîtra ce qui précède la création même, je veux dire l'éternelle justice, c'était l'attribut du Dieu de la nature avant la création des mondes. Il restera près de lui quand les mondes périront : et la partie terrestre de cette justice confiée à vos soins est maintenant remise solennellement dans vos mains par les communes d'Angleterre. J'ai achevé.

N'y a-t-il pas là, Messieurs, malgré la grandeur réelle de la situation et des souvenirs, une sorte d'emphase et *de bombast*, pour me servir d'une expression anglaise, difficile à traduire, mais intelligible par le son?

Voilà, Messieurs, les plus célèbres monuments de l'accusation politique chez les Anglais. On y retrouve la partialité haineuse, ou l'indignation civique de l'antique forum, mais avec moins de grandeur et de simplicité. Le barreau britannique nous offre une autre éloquence judiciaire où éclatent davantage les plus beaux attributs de la liberté

moderne. Cette éloquence, c'est celle qui, s'interdisant toute passion, ne s'adresse qu'à la conscience du jury. Elle n'est pas cependant étrangère à la politique : car la politique se mêle à tout dans un État libre. Les procès de liberté de la presse, la défense des accusés pour crimes d'état, lui offrent de grandes occasions; et plus d'une fois les libertés publiques de l'Angleterre ont paru triompher dans la déclaration particulière d'un jury.

Un homme, dans le barreau anglais, vers la fin du dernier siècle et jusqu'à nos jours, a souvent illustré son nom par des causes et des succès semblables. En m'écoutant, vous avez nommé Erskine, chancelier et pair d'Angleterre.

Rarement, vous le savez, un habile avocat devient un grand orateur politique. Les deux talents ne s'excluent pas, sans doute; nous en avons sous les yeux une preuve éclatante. Mais rien n'est plus variable, à la fois plus étendu et plus limité, que ce don de la parole. Déplacez tel orateur; il n'est plus le même. Les Anglais l'ont souvent remarqué. A la faveur de la vie politique commencée chez eux de si bonne heure, ils ont éprouvé que la meilleure préparation pour la tribune, était la tribune même. Les grands intérêts du pays saisissant d'abord un esprit jeune et plein de force, le forment bien mieux à l'éloquence que ne peut faire une profession souvent occupée d'intérêts privés et subalternes.

On remarquait encore à ce sujet, que la méthode du législateur diffère beaucoup de celle du jurisconsulte. L'un doit s'élever à la théorie de la loi, tandis que l'avocat même le plus éclairé abuse souvent des incertitudes et des imperfections de la loi, pour faire triompher sa cause. Le talent de l'orateur politique veut quelque chose de plus impartial et de plus vaste, un regard jeté sur tous les intérêts du pays à la fois, tandis que le coup-d'œil de l'avocat, si net et si rapide, est nécessairement restreint et partial. Mais en Angleterre comme en France, à ces raisonnements on peut opposer d'illustres exemples. Romilly et Brougham ont passé avec éclat du barreau à la chambre des communes.

Erskine, le premier des orateurs du barreau anglais, n'eut pas tout à fait la même gloire. Sa vie heureuse et pleine par le travail et le succès, nous le montre d'abord enseigne de vaisseau, puis officier, ensuite avocat, député des communes, ministre, enfin membre de la chambre des lords. Il porta dans le barreau, encore assujetti aux traditions de la routine, un caractère de talent original et nouveau. Mais conduit par sa réputation de grand avocat à la chambre des communes, paraissant tard, pour l'Angleterre du moins, au milieu de cette élite d'hommes politiques, il fut inférieur, il fut éclipsé. On honora beaucoup son caractère, sa fidélité dans ses amitiés, sa défense inébranlable des principes constitutionnels. Son éloquence eut peu d'éclat et de pouvoir.

C'est donc sa supériorité dans le barreau qui fait encore aujourd'hui son titre. Mais ce n'est pas seulement parce qu'il fut un avocat habile, éloquent, mais parce qu'il porta dans la plaidoirie l'intégrité du juge et le zèle le plus éclairé, le plus opiniâtre pour la liberté civile et politique.

A l'époque où les malheurs de la France, où les violences, les crimes, qui avaient souillé sa liberté naissante, produisaient dans l'âme des Anglais une sorte de repoussement et d'indignation, à cette époque où, par la force réprimante, quelquefois excessive, que la liberté trouve en elle-même, les jurés anglais, le public anglais poursuivaient avec une rigueur singulière tout complice présumé des opinions de la France, Erskine, calme, impassible, se montra le défenseur constant des accusés politiques; c'est ainsi qu'il plaida pour un homme dont il n'aimait point les doctrines irréligieuses et violemment démocratiques, mais dans lequel il crut voir la liberté de la presse attaquée, Thomas Payne. Dans une autre occasion, lorsqu'une apologie de Hastings, pleine de récriminations et d'insultes contre la chambre des communes, était poursuivie devant le jury, Erskine, préférant à tout la liberté de la presse, défendit, au préjudice de ses propres amis, l'avocat imprudent du gouverneur de l'Inde.

Enfin, la liberté de la presse est redevable à Erskine de sa plus belle garantie; ce fut lui qui revendiqua le plus puissamment les droits de jury contre la doctrine arbitraire de lord Mansfield; ce fut lui qui, dans la défense du Doyen de Saint-Azaph, fit ressortir le principe tutélaire de la double autorité du jury et de sa compétence sur l'intention comme sur le fait. S'il fut condamné, il vit, deux ans après, un bill du parlement faire de son opinion la loi du pays. Et, lorsque plus tard le succès de ses amis politiques, la faveur publique, le crédit de son nom, l'élevèrent à une grande dignité, quand il devint pair du royaume, grand seigneur, il prit des armoiries, selon l'usage; mais dans ses armes, il mit pour écusson ces mots : *les droits du jury*. Telle est cette vie, partout conséquente avec elle-même, d'un grand citoyen anglais; tel est Erskine, dont le caractère est trop pur et trop noble pour que son éloquence ne doive pas encore nous occuper.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Digression apologétique. — Quelques détails encore sur les procès politiques. — Circonstances du procès de lord Melville. — Caractère du barreau anglais. — Causes principales plaidées par Erskine devant le jury. — Alliance remarquable dans cet orateur de l'esprit de liberté et du sentiment religieux. — Sa défense des *Droits de l'homme* de Thomas Payne. — Son accusation contre l'*Age de Raison*, du même auteur. — Autre procès de liberté de la presse. — Affaire de Napoléon contre Pelletier. — Mackintosh, avocat de Pelletier. — Portrait de de cet orateur célèbre. — Citation. — Résultat du procès.

MESSIEURS,

Avant de reprendre l'examen qui doit nous occuper, il faut que je me défende, que je me justifie. Mon plaidoyer ne sera pas long.

On m'a récemment adressé une lettre amère et bien écrite, pour me reprocher une admiration aveugle, une partialité, on disait presque une servilité envers M. Pitt. Je regrette qu'il se trouve encore, dans quelques personnes qui font partie de cet auditoire, des préjugés que, je l'avoue, dans ma bonne foi je croyais éteints par la réflexion et le temps. L'auteur de cette lettre, persuadé que mes éloges de Pitt sont une espèce d'apostasie de pays et de principes tout à la fois, signale ce ministre comme un homme pervers, un scélérat politique, un Borgia nouveau. Prenant des libelles pour des autorités, il affirme que la mort violente de tel souverain est l'œuvre de Pitt, que tel meurtre fut payé par lui, telle révolution irrésistible et toute puissante dirigée par sa main, tel attentat de cette révolution consommée par ses ordres. Je pensais que ces paradoxes de la haine contemporaine avaient disparu. Je me trompais. Tout ce que je puis dire maintenant, c'est qu'une étude des monuments originaux, peut-être aussi attentive que celle de mon rigoureux contradicteur, m'a convaincu que si Pitt portait au plus haut degré l'égoïsme du sentiment anglais, s'il détestait encore plus les victoires de la France que les crimes de la révolution, s'il n'eut pas cette philanthropie, cette générosité de sentiments que nous aimons, que nous admirons, cependant il montra, dans ce poste si corrupteur et si difficile de ministre d'un grand empire, une probité politique assez rare. Cet homme, qui a gouverné vingt années, sans qu'une action coupable puisse être notoirement démontrée contre lui, n'est pas indigne que son nom soit répété avec estime devant un auditoire français. D'ailleurs, Messieurs, quel a été mon but dans cette digression sur l'Angleterre? Ce n'était pas l'apothéose de Pitt. Ce n'était pas de préconiser un grand caractère étranger. Ce sont les principes mêmes de la liberté civile et politique, dont j'ai voulu montrer la salutaire puissance par l'exemple d'un pays et d'un homme. C'est la liberté légale, c'est le gouvernement constitutionnel que j'ai loués dans le panégyrique d'un homme qui leur devait sa force et sa gloire. Permis à vous, permis à moi de ne pas avoir de prédilection pour M. Pitt. Mais je crois impossible de nier ses rares talents et de ne pas avouer, avec madame de Staël, qu'il tenait à la liberté au moins par son génie, qu'il avait besoin d'elle, comme elle avait besoin de lui. Au milieu de ces luttes orageuses et régulières d'une liberté appuyée sur la loi, il a paru un des plus grands athlètes de la parole, il a été le ministre dirigeant de l'Europe; il a montré tout à la fois la supériorité du génie parlementaire sur les conseils des rois absolus et la force d'un État libre contre un peuple en révolution. Parlant de l'éloquence moderne, pouvais-je oublier un si grand exemple? pouvais-je méconnaître le génie d'un homme qui a régné par la parole, ce qui vaut mieux, quoi qu'on en dise, que de régner par la censure et par le sabre? Voilà mon excuse. (Applaudissements.)

Je reviens maintenant, Messieurs, aux discussions du barreau britannique. Je cherche le caractère de l'éloquence anglaise, appliquée à ces débats qui tiennent de la liberté politique et du droit civil. Ce caractère ne se retrouve pas seulement dans les procès solennels jugés devant la chambre des lords; il appartient à beaucoup de débats portés devant les tribunaux anglais, c'est-à-dire devant le jury.

Ces grandes causes politiques, ces grandes accusations de ministres, sont très-rares; c'est l'*ultima ratio* qui, presque toujours, est prévenue ou évitée par une chute accidentelle ou une retraite volontaire.

Dans les quarante années qui nous précèdent, parcourant les annales judiciaires du parlement anglais, je ne trouve, avec les procès de Hastings, qu'une seule cause politique, celle de lord Melville. Quelques détails rattacheront ce fait particulier à la politique générale.

Un des caractères de Pitt avait été d'attirer, de soumettre à lui les hommes qui, supérieurs dans les affaires, n'ont pas cependant le haut génie du gouvernement et dont l'habileté a besoin d'un chef et d'un guide. Pitt se servait d'eux, les laissait parler à côté de lui, après lui, les faisait sous-ministres, ministres et gouvernait. Un des plus habiles de ces hommes d'état auxiliaires, était Dundas, depuis lord Melville. Savant et célèbre avocat d'Écosse, il avait été conduit à la chambre par sa réputation d'orateur, et s'était aussitôt distingué par le talent politique et cette ambition un peu secondaire, mais active et décidée qui l'appelait au gouvernement. Il avait suivi M. Pitt dans ce débat sous la régence,

dont je vous ai naguère entretenus. Il en fut récompensé par plusieurs fonctions importantes, entre autres celle de trésorier-général de la marine, place qu'avait occupée lord Chatam.

Dans le gouvernement anglais, si vanté, il y avait alors de grands et singuliers abus : la comptabilité n'était pas fort régulière, ni aussi nettement ordonnée que dans d'autres pays moins libres. On sait les dilapidations du père de Fox, lord Holland. Il mourut sans avoir éclairci ses comptes.

Lord Melville, dans sa place de trésorier-général de la marine, n'eut pas une administration moins suspecte et moins embrouillée. Les revenus de cette place s'augmentaient autrefois de diverses remises, indemnités, placements facultatifs des fonds de l'État, toutes choses obscures et favorables aux illégalités du preneur. En 1782, un bill du parlement, voulant remédier à ces abus, avait modestement réduit à quatre mille livres sterling les appointements du trésorier-général de la marine. Il paraît que lord Melville ne se contenta point de cette réforme; et on l'accusait d'avoir, pendant seize ans d'administration, de 1784 à 1800, éludé la décision de la chambre, qui ordonnait que les fonds de la marine fussent déposés à la banque, sans pouvoir en sortir jamais, que pour une application immédiate et expresse à quelque partie du service de la marine. On peut s'étonner, sans doute, qu'une règle si positive ait été si longtemps violée sans réclamation. Quoi qu'il en soit, la chambre prit enfin connaissance de cet abus.

Un comité, nommé pour l'examen de l'amirauté, établit, dans son rapport, que lord Melville avait souvent retiré de la banque les fonds du service de la marine pour les employer provisoirement à des spéculations particulières, à des achats de rente et d'actions de la compagnie des Indes ; que, de plus, des sommes considérables avaient été entièrement détournées du service de la marine, sans que lord Melville voulût rendre compte de leur emploi, bien qu'il déclarât en avoir usé pour le service de l'État, mais dans des circonstances trop délicates pour être révélées au public.

Voilà donc un procès politique, qui n'est au fond qu'un procès d'argent. Rien de plus triste pour un homme d'état!

Un membre de la chambre, Withbread, s'emparant de ce rapport, pressa la chambre d'en admettre les conclusions. Pitt prit d'abord la parole pour défendre son malheureux collègue. En avouant de graves irrégularités, il expliqua comment un emploi provisoire des fonds de la marine, une attribution de ces fonds à d'autres services publics, avait pu quelquefois être nécessaire et tolérée. Il soutint qu'il n'était pas prouvé que l'abus eût été poussé plus loin, et qu'au lieu d'un usage différent, mais toujours au profit de l'État, on se fût permis un usage personnel et au profit du trésorier-général. Il conclut à demander une nouvelle enquête et la question préalable sur la motion primitive. Quelques orateurs, parmi lesquels était Canning, parlèrent dans le sens du ministre; mais Fox, mêlant l'indignation et le sarcasme, repoussa leurs raisonnements avec une vivacité qui peut donner l'idée de l'injurieuse licence des débats britanniques :

> J'ai l'espoir, j'ai la confiance qu'une intègre et nombreuse majorité dans cette chambre marquera du sceau de sa réprobation une si monstrueuse et si impudente culpabilité. Mais, disent quelques personnes, les dépositions ne sont pas d'une évidence légale. Je le nie. Si une accusation était décrétée contre lord Melville et ses associés, ces dépositions pourraient être produites contre eux à la barre des lords. En vérité, j'éprouve une forte répugnance à entrer dans les pénibles détails de la conduite d'un homme avec lequel j'avais eu autrefois quelques relations passagères. Dieu le sait, ce n'étaient que des relations d'hostilité! Mais, après les résultats de l'enquête, je serais honteux de moi-même, si j'appartenais au même ordre de société que cet homme.

La chambre se divisa. Deux cent seize voix furent pour la question préalable, et deux cent seize la rejetèrent. Dans ce partage, le président se déclara contre l'avis du premier ministre; et lord Melville fut poursuivi. Ces anecdotes, en même temps qu'elles servent à l'intelligence de l'histoire judiciaire du parlement, ont pour objet de vous montrer que cette puissance singulière de Pitt n'était pas une dictature sans condition. Ce premier ministre si puissant n'aurait pu protéger le plus habile et le plus zélé de ses associés contre un soupçon déshonorant. Il essaie de le défendre avec réserve, et bientôt il cède.

Quelques jours après cette première épreuve de l'improbation parlementaire, Pitt annonça lui-même à la chambre des communes qu'il avait conseillé au roi d'éloigner lord Melville. Il semblait exprimer en même temps le désir que tout fût terminé par cette disgrâce. Mais les accusateurs persistaient dans l'intention de poursuivre.

L'effort et l'ascendant de Pitt se réduisit à procurer à son ancien collègue l'honneur d'une poursuite devant la chambre des lords. Un grand nombre de membres des communes voulaient que, prévenu de concussion, lord Melville fût renvoyé devant les tribunaux ordinaires, devant le jury.

Vous seriez tentés de croire que, dans un État si anciennement gouverné par des formes de liberté, il devait exister à cet égard un ordre invariable et nécessaire : il n'en est pas ainsi. Une première résolution de la chambre des communes avait ordonné au procureur-général de la couronne de poursuivre devant la cour du banc du roi. Pitt obtint de la chambre que cette résolution fût chan-

gée en un renvoi devant la cour des pairs; mais il allégua surtout des motifs de convenance et d'égards pour l'infortune d'un homme tombé de si haut. Il se fonda sur les opérations politiques et secrètes que lord Melville avait prétextées, et dont la chambre des lords devait être meilleur juge qu'un tribunal ordinaire. Ces raisons et l'influence du ministre l'emportèrent. L'accusation fut portée à la barre de la chambre des lords. Lord Melville se justifia médiocrement et fut absous; mais il resta déchu de ses emplois, accablé sous le poids de cette humiliante incertitude qui avait divisé la chambre des communes.

Voilà le seul grand procès politique depuis le procès de Hastings. Il est curieux par les circonstances techniques et judiciaires, beaucoup plus que par l'éloquence des débats. Laissons lord Melville absous par la chambre des pairs; tenons-le, s'il le faut, pour excellent comptable et passons à d'autres sujets.

J'ai nommé le grand avocat anglais du dernier siècle, Erskine; j'ai dit que son talent avait été surtout inspiré par des causes qui se rattachaient aux institutions libres de l'Angleterre. Cette influence de la liberté légale sur l'éloquence judiciaire, cet intime rapport de la constitution politique d'un pays avec l'existence des tribunaux, n'est nulle part plus apparente que dans la vie oratoire d'Erskine.

Une réflexion sur laquelle je ne serai pas désavoué, c'est qu'il n'est pas dans la vie civile de profession plus honorable, plus naturellement généreuse que celle du barreau. Même sous le pouvoir arbitraire, lorsque tous les esprits sont courbés, sont abattus, lorsqu'une servilité, qui atteint d'abord les agents immédiats de l'autorité, s'étend sur des hommes que leur situation, que leur fortune semblent laisser indépendants, c'est dans la profession du barreau, que vous trouvez liberté, fermeté, courage. Cela tient au devoir essentiel, à la nature même de la profession; c'est un instinct d'état. Un avocat, c'est un défenseur; et ce mot renferme tout, résistance à l'oppression, habitude et besoin de réclamer contre l'injustice, libre examen et langage hardi. Durant les oppressions diverses qui ont agité de grands pays, c'est dans les avocats que vous avez trouvé fidélité à toutes les infortunes, zèle pour toutes les victimes. Sous les gouvernements tyranniques, ils ont été plus d'une fois les seuls représentants du courage civil; sous les gouvernements libres, où ce courage civil devient un droit au lieu d'être une vertu, leur place est belle encore. Aussi, en Angleterre, nulle profession n'est plus honorée; elle conduit aux plus grands honneurs, à moins que, par un juste orgueil et quelquefois par un calcul d'intérêt, un avocat ne préfère sa profession à tout. Vous avez appris, par le curieux dialogue de Loysel, qu'au quinzième et au seizième siècle, il y avait en France une sorte de communauté entre l'ordre judiciaire et le barreau. Rien n'était plus fréquent et plus approuvé que de voir un avocat célèbre, blanchi dans l'exercice de sa profession, passer au rang des juges. Le même usage se conserve en Angleterre. Les juges, vous le savez, y sont très-peu nombreux; le jury supplée; mais ils sont magnifiquement rétribués par l'État. Cependant un avocat anglais refuse souvent d'accepter une place de juge, parce que les avantages de cette haute dignité, quelque grands qu'ils soient, sont de beaucoup inférieurs à ceux d'un avocat célèbre.

Souvent aussi un avocat devient tout d'abord président d'une cour de justice; car, dans la rigueur des principes anglais, loin d'avoir une série successive d'avancements judiciaires à proposer à l'émulation, on évite même d'élever un juge à la dignité de président; on préfère choisir un homme qui n'était qu'avocat. Tant il a semblé que l'indépendance morale, la consciencieuse inviolabilité d'un juge serait effleurée, si, même dans sa carrière, une chance d'ambition lui était ouverte, si une seule tentation lui était permise!

La loi anglaise, vous le savez, est une étude infinie, un docte chaos: point de Code fait tout d'une pièce, uniforme, systématique; d'anciennes et nombreuses coutumes, une longue série de statuts, une immense jurisprudence, une procédure très-épineuse. Mais, par cela même que la législation est moins faite, la science du jurisconsulte est plus haute. L'avocat anglais est obligé de porter ses recherches dans ce vaste dédale; aussi on vante en général son érudition. De plus, cette habitude des pensées politiques, cet esprit parlementaire que répand la liberté de la presse, agit avec plus de force sur des hommes accoutumés, par devoir, à méditer les lois. Les meilleurs avocats anglais réunissent, dit-on, à une grande variété de connaissances, un talent remarquable pour comprendre et discuter les questions les plus compliquées du droit public.

Cependant, je ne crains pas de le répéter, telle est cette prodigieuse difficulté de la vie parlementaire, qu'il est infiniment rare qu'un avocat anglais, parvenu à la chambre des communes après un long exercice de sa profession, se place au niveau de ces hommes, qui dès l'âge de vingt ans, sont dévoués exclusivement à la vie politique.

A cette indépendance de caractère, à cette variété de connaissances que l'on reconnaît dans les avocats anglais, Erskine, le premier peut-être, joignit la pureté du goût littéraire et l'éclat de l'é-

locution. Il y avait quelque chose d'un peu rude et pédantesque dans tous les monuments de la plaidoirie anglaise jusqu'au milieu du dernier siècle. C'était une continuation de notre vieux barreau du seizième siècle, sans la même vigueur et la même puissance. Mais Erskine est un esprit poli, classique et philosophique, pénétré de toutes les idées modernes, dans ce qu'elles ont eu de plus juste et de plus étendu. Si nous louons les Anglais, j'imagine qu'Erskine aurait prodigieusement loué les Français. C'est un élève de Montesquieu. Les doctrines, les idées, les expressions de *l'Esprit des lois* éclairent et animent son éloquence. Il doit à Montesquieu ce qu'il y a de plus élevé dans ses discours.

Maintenant, à cet homme d'un rare talent, il fallait des occasions. Les procès civils, les procès pécuniaires prêtent rarement à l'éloquence; et dans les usages anglais, beaucoup de causes, même importantes pour les mœurs, se résolvent en procès pécuniaires. Le scandale a son tarif. L'indignation morale et l'intérêt romanesque aboutissent à une question d'indemnité. Cette nature de procès civils, qui forme une tache dans la civilisation et la jurisprudence anglaise, nous ne saurions même l'indiquer clairement, quoiqu'elle ait fait souvent briller l'habileté des avocats.

Restent deux ordres de débats judiciaires d'un intérêt élevé : les procès de liberté de presse, les procès politiques devant le jury. Dans les temps ordinaires, lorsque le pays est paisible, cette occasion disparaît. Mais dans les dernières années du dix-huitième siècle, l'action des troubles civils de France avait un puissant contre-coup sur l'Angleterre. Ce prosélytisme ardent, premier caractère de la révolution française, cette ambition de tout renouveler, cet apostolat politique, avait trouvé nécessairement en Angleterre des partisans parmi les mécontents, les spéculatifs, les réformateurs, les ambitieux, enfin toutes ces classes d'hommes qui, par des motifs divers, ont le désir de l'agitation et du changement. Ainsi, dans les années 1791, 1792 et suivantes, vous voyez l'Angleterre se couvrir de clubs. Animés d'un esprit nouveau, ils se passionnaient pour toutes les théories de la tribune française; ce que notre révolution pouvait avoir de violent et d'injuste, ils le voyaient en perspective, à leur manière; ils le recouvraient de gloire, d'héroïsme, de liberté; et ils semblaient impatients d'appliquer les mêmes expériences à leur pays. Les anciennes idées d'émancipation catholique, de réforme parlementaire, de plaintes contre les bourgs-pourris, les réclamations contre l'abus des taxes, se transformaient en déclaration des droits de l'homme. Cette puissante tribune française, qui jetait des flammes, était regardée de loin avec enthousiasme, par une foule d'hommes qui commençaient à prendre en dégoût les institutions trop paisibles de leur pays. Des sociétés publiques ou secrètes s'étaient formées et correspondaient avec celles de France. Mais à cette vue, presque toute l'aristocratie anglaise, noble et commerçante, qui d'abord avait approuvé les principes de la réforme française, s'était violemment portée à l'autre extrémité; et de même que l'on voyait des ferments de discorde et de révolution dans le peuple, on voyait dans les hautes classes, qui sont si puissantes en Angleterre, un dégoût violent, une haine injuste contre tout principe de liberté, au-dehors du moins; car l'idée ne leur venait pas de les arracher de leur propre pays. Mais ils les regardaient, en France et sur le continent, comme un danger terrible qui allait les atteindre et les dévorer; et cette violence, cet emportement injurieux qui remplit l'ouvrage de Burke, cette fureur éloquente dont il se passionnait au seul nom des idées que lui-même auparavant avait si souvent proclamées, ce n'est que l'expression de l'inquiétude mêlée de haine qui avait saisi la société anglaise et la majorité des deux chambres.

Ces institutions si favorables à la liberté, cette indépendance du jury, ce droit de pétition, cette toute puissance du parlement, n'étaient plus des sauve-gardes démocratiques; c'étaient, au contraire, des appuis pour l'aristocratie anglaise et de fortes barrières contre l'esprit nouveau. Toutes les fois qu'un homme était accusé de communication avec les novateurs de France, toutes les fois que ses écrits semblaient révéler une sorte d'attrait pour les doctrines qui régnaient en France, une sorte de complicité théorique avec les auteurs de cette révolution menaçante, les jurys anglais prononçaient les *verdicts* les plus sévères. Il semblait que dans ce pays, où il y a moins de magistrature officielle, chacun se faisait magistrat, pour défendre cet ordre public qui se confiait à lui. Ce zèle avait ses abus, ses excès et pouvait avoir sa tyrannie. Les actes du pouvoir politique étaient animés de la même passion. Le parlement avait passé un bill, portant qu'il existait en Angleterre une conspiration pour renverser les fondements de la société; en vertu de cet acte, plusieurs sujets du royaume étant arrêtés sans les garanties habituelles de la loi anglaise, le parlement, par un second bill, autorisa leur emprisonnement prolongé.

Voilà quelle était cette espèce de passion publique qui animait tous les esprits pour la défense de l'ordre social menacé par le voisinage et les commotions de la France. De touchants spectacles ex-

citaient encore ces défiances et ces animosités de la peur; elles se nourrissaient de l'attendrissement pour de grandes infortunes. L'Angleterre était comme une île de refuge, ouverte à tous les hommes qui fuyaient le sol brûlant de la France, où ils avaient perdu leurs biens, leurs enfants, leurs parents immolés sur l'échafaud. Cette hospitalité envers les proscrits, cette vue journalière de leurs malheurs irritait d'autant plus contre les théories de la France. Le noble, le riche, le propriétaire anglais étaient saisis d'une crainte vindicative, moins par pitié pour les victimes, que par un retour sur eux-mêmes et sur les terribles effets du déchaînement populaire.

Dans cette situation, la conduite d'Erskine fut belle, il était le partisan zélé des principes démocratiques; il était un Wigh véritable. En même temps il était attaché avec un dévoûment sérieux aux principes de la monarchie anglaise et aux vérités du christianisme. Dans le bouleversement fondamental de 1793, lorsque tout avait été détruit en France, trône, mœurs, justice, religion; lorsque le christianisme avait été aboli, autant qu'il peut l'être, c'est-à-dire pour peu de temps et sans successeur, l'âme d'Erskine avait partagé cette indignation qu'éprouvait Burke. Pour lui aussi, ces hommes de sang, qui, à la place de la liberté, avaient établi le plus épouvantable despotisme et la plus détestable inquisition, ces sophistes absurdes et féroces qui avaient, par une apothéose doublement sacrilége, couronné la déesse de la raison, ces hommes qui avaient envoyé sur l'échafaud tant de prêtres, de vieillards, de femmes, convaincus d'une même innocence, ces hommes qui avaient fait tant de crimes, que l'on ne peut plus ni accuser ni oublier, lui étaient odieux, exécrables; mais en même temps, il ne descendait pas à cette faiblesse de certains esprits, que la haine des crimes commis au nom d'une opinion irrite et acharne contre les principes généreux qui sont l'âme de cette opinion; il n'allait pas, comme Burke, renier, blasphémer les premières espérances, les premières théories de la révolution française, parce qu'elles étaient tombées dans les mains de quelques hommes qui les avaient souillées et ensanglantées. Non, il restait intrépidement, l'expression n'est pas trop forte au milieu de l'animadversion de l'esprit anglais, il restait intrépidement attaché à ces premiers principes, à ces premières espérances; il était l'imperturbable défenseur de la liberté de la presse, du droit de pétition et de toutes les doctrines sacrées qui avaient fait la gloire de l'Angleterre. Au contraire, plus ces doctrines, reproduites d'abord par les glorieuses réformes de l'assemblée constituante, étaient dépravées par la convention, plus il les invoquait avec force; et il croyait que c'était par la liberté qu'il fallait lutter contre la tyrannie démagogique. Son nom et son rare talent lui donnaient à cet égard une grande influence en Angleterre; et lorsque, à la suite des actes du parlement, les procédures commencèrent contre ces hommes qu'on avait d'abord arrêtés arbitrairement, l'autorité morale et le talent d'Erskine étaient nécessaires pour combattre, avec quelque succès, non-seulement le préjugé du pouvoir, mais le préjugé national même, qui accablait les prévenus de tout le poids de la publique indignation.

Car, remarquez-le, Messieurs, la liberté dans un État forme une espèce de pouvoir collectif qui souvent déploie, pour sa propre défense, une force et une ardeur que l'administration la plus énergique et la plus concentrée ne saurait avoir. Il fallait le courage civil d'Erskine pour lutter contre cette unanime colère des jurés anglais empressés de déclarer coupable toute participation même chimérique aux théories de la France.

Une des occasions les plus importantes où Erskine obtint cette influence, c'est le procès de Thomas Hardy. Cet homme s'était fait le secrétaire d'un club de réformateurs séditieux ou spéculatifs, qui correspondait avec quelques démocrates français. Il était l'ami d'Horne Tooke, célèbre par ses écrits de grammaire et ses pamphlets politiques. Arrêté d'abord, sur un bill du parlement, Thomas Hardy, après une détention assez longue, fut traduit avec plusieurs autres accusés devant le jury. On produisait contre Thomas Hardy des pièces nombreuses, des lettres aux affiliés du club, des plans de réforme politique et une chanson séditieuse. Il avait en effet beaucoup écrit, beaucoup parlé; mais enfin il s'agissait de savoir si cet homme était criminel de haute trahison au premier chef, s'il avait conspiré, s'il avait pu conspirer le renversement de la constitution anglaise et la mort du roi d'Angleterre, s'il méritait de perdre la tête, parce qu'il avait été absurde dans quelques-uns de ses écrits et qu'il avait reçu des confidences coupables ou folles. Telle était la cause qu'Erskine entreprit de défendre. Son plaidoyer est un chef-d'œuvre dans le système de la défense moderne: rien n'est donné à la passion; ce ne sont pas là des juges comme les juges de l'antiquité, dont l'orateur effraie, bouleverse l'esprit, et contre lesquels il emploie tous les ressorts des passions humaines.

Non! la vérité, l'évidence, le respect scrupuleux des institutions anglaises, la liberté, l'intérêt de l'Angleterre, voilà les seuls arguments d'Erskine. Il n'essaie pas un moment d'émouvoir ou de passionner ses juges; ou du moins il ne leur présente que cette noble, cette pure passion de la vérité cherchée par elle-même, cette joie de l'évidence

qui absout, ce doute religieux, ce doute sacré dans le cœur du juré, toutes les fois que la plus manifeste conviction ne vient pas l'assaillir de sa lumière.

Nous ne pouvons suivre ici l'admirable méthode qui préside à ce discours, ni retracer l'art infini de l'orateur pour discuter les charges, apprécier les témoignages, combattre les préjugés, atténuer enfin la terrible présomption qui naissait des *bills* du parlement. C'est le chef-d'œuvre d'une dialectique sincère et convaincante.

En combattant les alarmes excessives qu'inspirait la révolution française, il ne veut pas cependant trop rassurer son pays. Il promène aussi ses regards sur les trônes ébranlés; mais il fait sortir de ce spectacle des conseils de modération et de liberté pour l'Angleterre. Il invoque au secours de l'accusé ce qui faisait son péril, et s'arme des désordres et des violences de l'anarchie, pour le recommander à la protection des lois anglaises, si favorables aux accusés. Rien de plus vrai, de plus élevé que ce mouvement d'éloquence.

A l'époque où d'autres nations sont prêtes à renverser leur gouvernement, que votre sagesse fasse sentir aux sujets britanniques l'excellence du nôtre : tirons le bien du mal. Les habitants dispersés de tous les lieux du monde, fuiront vers nous, comme vers un asile sacré; chassés de leur patrie, pour n'avoir pas cédé à des réformes nécessaires, victimes de leur folle obstination à souffrir que la corruption suivît son cours jusqu'à la ruine entière de la société, en touchant nos rivages, ils connaîtront le prix de la sécurité et quelles sont les lois qui la donnent; ils liront ce jugement, et votre décision fera palpiter leurs cœurs; ils se rediront l'un à l'autre, et leur voix retentira jusqu'aux extrémités de la terre : puisse la constitution anglaise durer à jamais; c'est le sanctuaire encore subsistant des opprimés! Ici, et seulement ici, le sort de l'homme est en sûreté. L'autorité, établie pour les fins de la justice, peut s'armer contre elle; la chambre des communes elle-même peut rendre une déclaration qui préjuge le crime; on peut employer toute espèce d'artifices pour tromper les opinions du peuple : ce qui, dans un autre pays, serait une destruction inévitable, dans cette Angleterre libre et éclairée, ne fera pas tomber un cheveu de la tête de l'innocent. Le jury fixera ses yeux sur la loi, comme sur l'étoile polaire qui doit le diriger; il ne voudra pas, dans sa prudence, donner l'exemple du désordre et prononcer un verdict de censure contre l'autorité; mais, d'une autre part, il ne se fera pas l'instrument d'un sacrifice politique; il délivrera un homme innocent et sincère des piéges de l'injustice. Quand votre verdict sera prononcé, tel sera le jugement du monde; et si, parmi nous-mêmes, il se trouvait quelques hommes ennemis du gouvernement, rien ne sera plus capable de regagner leurs cœurs. Ils diront : si nous avons perdu notre juste influence dans le parlement, il nous reste encore une ancre de miséricorde pour retenir le vaisseau au milieu des efforts de la tempête; nous avons encore, grâce à Dieu, une bonne administration de la justice, appuyée sur l'indépendance des juges, sur les droits des jurys et sur l'intégrité d'un barreau prêt, dans tous les temps et en toute occasion, à se porter en avant pour la défense du dernier homme de l'Angleterre, traduit en jugement devant les lois du pays.

Une portion nombreuse du public témoignait un vif intérêt à l'accusé et n'éprouvait pas, pour les doctrines de la révolution française, la même haine que l'aristocratie anglaise. L'éloquence d'Erskine, toute grave et modérée qu'elle était, enflamma les esprits; le calme de l'audience fut troublé; ce mouvement se communique au dehors; un peuple immense s'était amassé aux portes; une sorte de sédition d'enthousiasme avait commencé. Alors Erskine eut un des plus beaux triomphes qui puissent être réservés à l'homme de bien éloquent. Les juges le pressèrent d'aller lui-même apaiser cette foule menaçante; il sortit, harangua le peuple, l'engageant à se confier à la justice du pays et lui rappelant avec gravité que la sûreté de tout Anglais reposait à l'abri des lois inestimables de l'Angleterre, et que tout effort pour intimider et violenter ces lois, non-seulement serait un affront à la justice publique, mais un danger pour la vie des accusés.

Cette foule immense se dispersa, et un silence respectueux succéda tout à coup à cette commotion qui épouvantait la ville de Londres.

Quand le calme fut entièrement rétabli, les jurés prononcèrent leur verdict de *non-coupable*. Mais, chose digne de remarque et qui honore doublement le sage patriotisme d'Erskine! en sauvant la vie d'un accusé, il servit la paix publique. Ce débat solennel, cette défense si ferme et si heureuse de quelques hommes que la conscience même de leurs complices ne pouvait trouver entièrement innocents, ce grand exemple de l'indulgente équité des lois anglaises, devint, comme Erskine l'avait éloquemment prédit, une salutaire leçon et une espèce de manifeste sur l'excellence de la constitution attaquée par les novateurs. Cette fièvre de nouveautés s'arrêta. Les procès criminels cessèrent; et une justice tellement impartiale, qu'elle rendait à la liberté des hommes dénoncés par un bill du parlement et à demi-convaincus, satisfit et calma le pays, plus que toutes les rigueurs légales ne l'auraient effrayé.

Ce beau succès éleva très-haut la réputation et la popularité d'Erskine. Une autre cause célèbre vint l'augmenter encore. Vous savez, Messieurs, que Thomas Payne, d'abord apologiste zélé de l'émancipation des États-Unis, puis partisan outré de toutes les réformes, ayant passé en France, y devint membre d'une assemblée trop fameuse. Il avait publié, sous le titre de *Droit de l'homme*, une véhémente réfutation de l'ouvrage de Burke. Tous les principes de la souveraineté populaire, toutes les doctrines les plus hautaines de la démocratie, étaient exposés dans cet ouvrage avec une sorte de rudesse violente et familière.

Cependant, lorsque son livre fut dénoncé, Erskine vit dans cette cause le principe de la liberté de la presse à défendre.

Ce principe veut que le délit, et non l'erreur,

soit puni. Les théories générales, les abstractions politiques, même les plus téméraires et les plus fausses, lorsqu'elles n'offrent pas le caractère direct de la sédition et de l'outrage, ne tombent pas dans le domaine de la loi. Car si la loi proscrivait le paradoxe, elle menacerait bientôt même la pensée. Telle était depuis longtemps la maxime des Anglais. Mais l'exemple terrible de la France, ces théories traduites si vite en attentats et en crimes, cette intime alliance du système et de l'action, avaient puissamment réagi sur la doctrine des jurisconsultes anglais ; et à la vue du bouleversement de ce grand pays, dans la terreur d'un danger semblable, ils invoquaient la condamnation des doctrines, comme celle des crimes. Erskine, résistant à cette prévention de l'inquiétude publique, se présenta pour défendre le livre de Thomas Payne, dont il ne partageait point les opinions.

Malgré l'autorité morale et le rare talent d'Erskine, malgré l'adresse de sa défense et l'art avec lequel il reproduisit les témoignages des plus célèbres publicistes et de Burke lui-même, qui, dans des temps plus paisibles, avait énoncé les mêmes théories de liberté trouvées si coupables dans Thomas Payne depuis que la France avait tenté de les mettre en œuvre, le livre de Payne fut condamné tout d'une voix.

Dans les rangs même d'une portion des Wighs, le zèle d'Erskine et sa défense des *Droits de l'homme* furent frappés de défaveur. Depuis longtemps chancelier du prince de Galles, protecteur-né de l'opposition légale, il perdit cette charge qu'il avait méritée par une longue fidélité politique.

Ici, Messieurs, vous allez juger, par un fait moins connu, le caractère moral et la conscience religieuse d'Erskine.

Erskine avait défendu, au prix de sa fortune et de ses alliances politiques, la cause de Thomas Payne, c'est-à-dire le droit illimité de discussion politique.

Deux ans après, un nouvel ouvrage du hardi démocrate est publié en Angleterre. Après avoir attaqué par ses audacieuses théories le principe des monarchies européennes, Thomas Payne attaquait le christianisme. Absent, et protégé par une déplorable élévation, il était à l'abri des coups de la justice anglaise ; son livre seul pouvait être atteint par la vindicte publique. L'accusation de ce livre était une profession de principes, et non pas une attaque contre l'auteur lui-même. Ce même Erskine qui avait réclamé, en défendant le livre *des Droits de l'homme*, la liberté absolue de la discussion politique, attaqua l'abus de la discussion religieuse.

Ici, remarquons en passant les procédés de la loi anglaise. Le livre de Thomas Payne circulait. Le grand jury, c'est-à-dire la chambre d'accusation, formée des principaux propriétaires, déclare qu'il y a lieu de poursuivre l'ouvrage. Erskine alors publie un discours à l'appui de la poursuite, en son propre nom et comme citoyen anglais. Il y reconnaît que toute discussion générale, abstraite, des principes d'un culte, doit être libre, qu'elle résulte de la liberté même de la presse ; mais que toute diffamation violente et injurieuse d'un culte doit être interdite et punie. J'aime à faire connaître cette doctrine d'un esprit supérieur, parce que, dans plusieurs occasions et par quelques absolutions éclatantes, la sagesse des tribunaux français l'a reproduite et consacrée.

Permettez-moi de vous citer la fin de ce plaidoyer mémorable ; rien ne montre mieux ce caractère de l'orateur, qui n'est pas l'accusateur officiel ou le défenseur intéressé de toutes les causes, mais une personne indépendante, ayant sa conviction, sa foi, son autorité morale.

Messieurs, il est encore une considération, une seule qu'il m'est impossible d'omettre, parce que j'avoue qu'elle m'affecte profondément. L'auteur de ce livre a écrit avec force, en faveur de la liberté publique ; et cette dernière production que j'accuse, a été, pour ce motif, plus promptement répandue, surtout parmi ceux qui s'étaient attachés à ses premiers ouvrages. Cette circonstance, Messieurs, rend une attaque publique, de la part d'un tel écrivain, contre toute religion révélée, infiniment plus dangereuse. Le sentiment religieux et moral du peuple anglais est l'ancre de salut qui peut maintenir l'État, au milieu des tempêtes qui agitent aujourd'hui le monde. Si la masse du peuple était détournée des principes de la religion, fondement de cette humanité et de cette bienveillance qui a été si longtemps notre caractère national, au lieu de m'associer comme je l'ai fait plusieurs fois, à des plans de réforme politique, je fuirais dans le coin le plus reculé du monde, pour éviter de telles agitations, et je supporterais non-seulement les abus et les imperfections qui se mêlent à notre sage gouvernement, mais le plus mauvais gouvernement de la terre, plutôt que d'aller entreprendre une œuvre de réformation, avec une multitude affranchie de tous les liens du christianisme, et qui n'aurait d'autre idée de l'existence de Dieu que celle qu'on peut recueillir de l'observation de la nature, comme l'entend M. Payne, sans promesse de récompense à venir, pour animer le bon à la poursuite glorieuse de la prospérité humaine, sans menace de châtiment, pour effrayer le méchant qui voudrait la détruire à sa naissance.

Je n'ai pas d'objection à la controverse la plus étendue et la plus libre sur les points fondamentaux de la religion chrétienne ; et quoique la loi ne le permette pas, je ne redoute point les raisonnements du déiste contre l'existence du christianisme même, parce que, suivant les paroles de son divin auteur, s'il vient de Dieu, il survivra. Je ne redoute pas un livre de raisonnements ; mais je ne saurais souffrir un livre d'outrages, etc., etc.

Messieurs, je ne puis finir, sans exprimer ma vive douleur de toutes les attaques essayées contre le christianisme par des écrivains qui se donnent pour les premiers promoteurs des libertés civiles du monde. Sous quels autres auspices que ceux du christianisme les libertés du monde, anciennement perdues, ont-elles été reconquises ? Quel autre zèle que celui des Chrétiens fervents a consacré les libertés anglaises ? Et, même de nos jours, sous quelle autre sanction, la liberté et le bonheur sont-ils répandus dans les régions les plus éloignées de la terre ? Quelle œuvre de civilisation, quelle grande communauté sociale cette sauvage religion de la nature a-t-elle jamais établie ? Nous voyons au contraire

les peuples qui n'ont eu pour se diriger d'autres lumières que celles de la nature, enfoncés dans la barbarie, ou esclaves sous des gouvernements arbitraires, tandis que, sous la dispensation chrétienne, le monde avance lentement, mais toujours plus éclairé, à chaque pas, selon les prophéties de l'Évangile, et marchant, je le crois, pour dernier terme, vers un bonheur universel et éternel. Chaque génération de la race humaine ne voit se dérouler qu'un petit nombre d'anneaux de cette chaîne mystérieuse; mais en faisant chacun notre devoir dans la condition qui nous est départie, nous sommes sûrs de remplir l'objet de notre existence. J'en ai la confiance, vous ferez le vôtre aujourd'hui.

Noble et touchant langage! Un préjugé ou un faux prétexte semble supposer que les doctrines de libertés sont ennemies de ces principes qu'Erskine vient d'exprimer avec tant de force et d'éloquence; mais c'était, au contraire, dans l'alliance intime du sentiment religieux et de l'esprit de liberté que l'éloquent orateur trouvait à la fois la force et le pathétique de ses raisonnements. Sans cesse vous le verrez, dans ses discours, s'adresser non pas simplement à la justice, à la probité, mais à ce qu'il appelle le christianisme des jurés.

Cette union des idées de perfectibilité sociale et des principes du christianisme caractérise le talent d'Erskine. Elle est pour lui la source d'un pathétique grave et doux. C'est le Fénelon des avocats. Au milieu de l'âpreté des discussions judiciaires, encore exaspérées par les animosités politiques, Erskine, philanthrope et chrétien, porte une sorte de sérénité persuasive. Il est au premier rang de ces vrais apôtres de l'humanité qui, en Angleterre, ont appuyé sur l'esprit de l'Évangile toutes les idées de réforme (1) et de liberté politique.

Parlons encore de ce procès, Messieurs. Ce n'est plus cette éloquence tempérée d'Erskine, dont je vais vous occuper. Il s'agit d'une cause singulière qui fut plaidée avec toute la vivacité du sarcasme.

L'accusé était un émigré français, écrivain politique, qui, loin de son pays, vivait du travail assidu de sa plume et faisait à Londres un journal violent et satirique. La partie plaignante était le général de l'armée d'Italie, le conquérant passager de l'Égypte, le premier consul de la république française, dans la suite empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin.

C'était sans doute un remarquable hommage à la puissance des lois anglaises, que ce recours porté devant un jury étranger, par le vainqueur de l'Europe, par l'homme qui, en France même, avait détruit l'action politique du jury et l'indépendance de la presse.

La plainte avait pour objet une ode satirique publiée dans *l'Ambigu*, journal de Pelletier, et divers morceaux où l'on insinuait, par des allusions historiques, qu'un usurpateur n'avait pas de droit à la vie plus qu'au trône, et que le courage de qui voudrait le tuer serait un acte de justice publique.

L'attorney-général exposa l'accusation, dans un plaidoyer qui se compose surtout de citations. Avec un zèle médiocre pour le plaignant, il n'eut pas de peine cependant à établir le délit d'outrage et de provocation au meurtre.

La défense de Pelletier avait été recherchée, demandée par un orateur du plus beau talent, sir James Mackintosh, qui d'abord avait vivement approuvé les principes de la révolution française et les avait défendus contre Burke, dans un livre intitulé: *Vindiciæ gallicanæ*, ou *Apologie de la révolution française et de ses admirateurs anglais*. Bientôt après, indigné des attentats de la révolution victorieuse, Mackintosh avait modifié ses premières opinions, s'était rapproché de Burke et du gouvernement. C'est lui qui, dans la suite, a rempli de grandes fonctions judiciaires à Bombay, dans l'Inde, et y a fait respecter et chérir le nom anglais. Il a depuis revu son pays et reparu avec éclat dans les rangs de l'opposition. C'est une imagination brillante et facile, animée par un cœur généreux. C'est un défenseur et un ornement du parti de la liberté, un de ces hommes qui ont réclamé avec éloquence l'émancipation catholique et lutté contre l'esprit militaire et despotique de lord Castlereagh. Mackintosh, homme de lettres et de goût, autant qu'il est orateur politique, promet depuis longtemps une histoire du règne de Georges III; mais il semble que cette facilité heureuse de la tribune ne le suive pas dans le cabinet, et qu'il ait moins d'ardeur pour écrire que de talent pour parler.

Pour un tel orateur, dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent, c'était une heureuse fortune de faire indirectement comparaître devant un jury anglais le vainqueur de l'Europe et de lui répéter, par le privilège de la défense, à peu près les mêmes choses dont il se plaignait.

Si ce plaidoyer de Mackintosh n'était qu'un pamphlet contemporain, je ne vous en parlerais pas. Mais un homme si distingué ne pouvait se borner à ce facile mérite. De hautes considérations, des vues sages et élevées sur la liberté politique et sur la longue crise de l'Europe se mêlent à l'amertume habile de son discours. Ce n'est pas simplement l'ouvrage d'un orateur; on sent le publiciste et l'ami sincère de son pays.

L'art oratoire, que je suis bien loin de refuser aux Anglais et que je trouve au contraire si remarquable sous la simplicité de Pitt ou de Fox, n'est nulle part plus brillant et plus pompeux que dans ce plaidoyer. C'est un travail classique pour l'élégance.

(1) On n'a point parlé ici du plaidoyer mémorable d'Erskine pour Hatfield. Cité et analysé dans un ouvrage de madame de Staël, ce discours est trop connu.

On reconnaît un écrivain paré, jusqu'au luxe, de tous les ornements de l'antiquité, mais éloquent lui-même.

Mais ce qui me frappe surtout et ce que je préfère, c'est le point de vue élevé auquel l'orateur ramène tout le débat. Le premier consul était peu favorable à la liberté de la presse : il ne la souffrait pas chez lui ; il la détruisait ailleurs. A la marche qu'il suivait, on pouvait croire que successivement il s'emparerait de tous les États de l'Europe ; et comme il établissait son gouvernement et ses principes dans tous les pays dont il s'emparait, insensiblement il n'y aurait pas eu dans le monde un lieu où la parole eût été plus libre qu'à Paris. Il était jeune, vivant de cette vie puissante, infatigable, qui pouvait suffire à tant d'entreprises et user la résistance de tant de peuples. A la vérité, il y avait une paix provisoire entre la France et l'Angleterre; mais le sentiment, l'instinct de l'Europe était la longue durée de la guerre. Malgré la confiance que les Anglais avaient dans leur île, dans leurs vaisseaux, dans leurs lois, dans leur liberté, dans leurs armes, en songeant à cette guerre viagère qu'ils avaient devant les yeux, plus d'une inquiétude pouvait les saisir. C'est à cette crainte naturelle que s'adresse Mackintosh ; il montre que par les victoires de la Révolution la liberté avait perdu en Europe ; que tant de petits États, autrefois protégés par la tolérance des rois, Genève, la Suisse, la Hollande, où la liberté de la pensée et de la presse se conservait au moins comme un objet de commerce, n'existaient plus, et qu'elle n'avait plus que l'Angleterre. Ce n'était pas là un argument d'avocat, mais une prévoyance de publiciste qui devait être partagée par l'auditoire.

Ces faibles États, dit-il, ces monuments de la justice de l'Europe, l'asile de la paix, de l'industrie, des lettres, les tribunes de la raison publique et le refuge des innocents opprimés et de la vérité proscrite, ont péri avec ces anciens principes, qui étaient leur unique sauve-garde. Ils ont été engloutis par cette terrible commotion qui a ébranlé les lieux les plus reculés de la terre; ils sont détruits; ils ont disparu pour jamais.

Un seul asile de libre discussion est encore inviolable; il est encore un petit coin de l'Europe où l'homme peut librement exercer sa raison sur les plus graves intérêts de la société, où il peut hardiment publier son jugement sur les actes des plus orgueilleux et des plus puissants despotes. La presse anglaise est libre encore; elle est gardée par la libre constitution que nous ont transmise nos aïeux; elle est gardée par les cœurs et les bras des Anglais. Et je n'hésite pas à dire que, si elle doit succomber, elle ne succombera que sous les ruines de l'empire britannique. C'est une imposante considération, Messieurs; tout autre monument de la liberté européenne a péri; cet ancien édifice, élevé par la sagesse et la vertu de nos pères, est encore debout; il est debout, grâce à Dieu, solide et entier; mais il est debout seul, et de toutes parts entouré de ruines. Dans ces circonstances extraordinaires, je le répète, je dois considérer ce débat comme le commencement d'une longue suite de luttes, entre le plus grand pouvoir du monde et la seule presse libre qui subsiste en Europe; et j'ai la confiance que vous vous considérerez vous-mêmes comme les sentinelles avancées de la liberté, ayant aujourd'hui à soutenir le premier combat que le droit de libre discussion livrera contre le plus formidable ennemi qu'il ait jamais rencontré.

Après une longue et vive discussion, plus injurieuse qu'historique, l'orateur revenait encore à ce premier argument :

Devant cette cour où nous sommes réunis, Cromwell renvoya deux fois l'auteur d'une satire contre sa tyrannie, pour le faire convaincre et punir comme libelliste; et dans cette cour, presque à la vue de l'échafaud dégouttant du sang de son souverain, sous le cliquetis des baïonnettes qui avaient chassé le parlement avec outrage, deux jurys successifs délivrèrent le courage satirique et déboutèrent le procureur-général de l'usurpateur. Alors même, Messieurs, quand toutes les lois et toute liberté étaient foulées aux pieds d'un brigand militaire; alors même quand cette infortunée contrée, triomphant au-dehors, mais esclave au-dedans, ne voyait d'autre avenir qu'une longue succession de tyrans, montant au trône à travers les meurtres; alors même l'indomptable esprit de la liberté anglaise survivait dans les cœurs des jurés anglais ; cet esprit, je m'en fie à Dieu, n'est pas éteint; et si quelque moderne tyran espérait, dans l'ivresse de son insolence, intimider un jury anglais, il lui dirait : Nos ancêtres ont bravé les baïonnettes de Cromwell, nous ne craindrons pas les tiennes. *Contempsi Catilinæ gladios, non pertimescam tuos.*

Si nous sommes condamnés à la cruelle punition de survivre à notre patrie, si, dans les conseils impénétrables de la Providence, cet asile privilégié de justice et de liberté, ce noble ouvrage de la vertu et de la sagesse humaine, est destiné à la ruine, ce qui, je le dis sans préjugé national, serait le coup le plus dangereux pour la civilisation; au moins emportons avec nous, dans notre triste exil, la consolation de n'avoir pas violé les droits de l'hospitalité; de n'avoir pas arraché de l'autel le suppliant qui implorait protection, victime volontaire de sa loyauté et de sa conscience.

Le procureur-général reprit la parole avec beaucoup de force et de simplicité. Il cita surtout les passages qui, en rappelant les noms de César et de Romulus, avaient eu pour objet d'exciter à l'imitation d'un assassinat.

Je crois, dit-il, que pour l'acquit de mon devoir, il m'est impossible de ne pas établir que de tels écrits ont, relativement aux magistrats d'une contrée étrangère, une tendance odieuse et meurtrière. Je crois que vous aussi, pour l'acquit de votre devoir, sans souvenir du passé, sans crainte d'aucune injure à venir, vous devez rendre la justice rigoureusement. Votre verdict doit réprouver tout projet de meurtre et d'assassinat. Considérez combien de tels projets seraient dangereux, s'ils n'étaient pas déshonorés et découragés dans ce pays libre; car ils peuvent exciter des représailles qui porteraient sur les têtes qui nous sont les plus chères et les plus respectables. Messieurs, j'ai la confiance que votre verdict fortifiera les relations par lesquelles les intérêts de cette contrée sont liés avec ceux de la France, et qu'il fera éclater dans tous les lieux du monde, la conviction de la pureté de la magistrature anglaise et de l'impartialité de toutes ses décisions.

Les jurés déclarèrent Pelletier coupable. Mais quelques mois après, la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre ; et le plaignant, qui avait dû être médiocrement satisfait de toute cette procédure, de toute cette plaidoirie, et qui sans doute, en se faisant lire le discours de Mackintosh, s'était impatienté de voir un avocat si hardi contre un conquérant, eut recours aux armes au lieu des

tribunaux; et à la journée d'Austerlitz et à quelques autres journées, il obtint sentence contre la liberté de l'Europe.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Dernières considérations sur l'éloquence politique des Anglais. — Côté moral de cette éloquence. — Influence de la tribune sur le progrès social et le triomphe des principes de tolérance et d'humanité. — Abolition de la traite des noirs. — Rôle de M. Pitt dans cette grande question. — Commencement de l'émancipation catholique. — Autre point de vue sous lequel apparaît M. Pitt. — Sa situation et son caractère dans la grande guerre de l'Europe. — Sa retraite momentanée des affaires. — Sa rentrée au pouvoir; sa mort. — Courte administration de M. Fox. — Disparition successive des hommes les plus célèbres du parlement.

Messieurs,

Il me reste à résumer et à finir l'histoire de la tribune anglaise dans le dernier siècle et jusqu'aux commencements du nôtre. Il faut voir vieillir et mourir ces hommes dont nous avons entendu les premières paroles. Ce n'est point, Messieurs, par une partialité étrangère que je prolonge cet examen; mais, je vous l'ai dit, j'éprouve une impuissance absolue à retracer ici les horribles et grands spectacles de la France dans les convulsions de la terreur.

Quelque chose de trop violent, de trop sanguinaire est attaché alors à la parole; ce n'est plus de l'art ou du génie; c'est un protocole de meurtre, souvent absurde autant que féroce.

Aucun des instruments naturels du raisonnement et de la persuasion n'est plus en usage; on est hors de la loi du bon sens, comme de l'humanité. Les contradicteurs sont frappés de mort; les persécuteurs, les oppresseurs de la parole sont tués à leur tour : la tribune est l'escalier de l'échafaud. Il y a dans cette terrible loterie de vengeance et de mort, dans cette peur implacable qui fait tant de victimes, un état de société si extraordinaire que l'on ne peut en tirer d'exemple pour un autre temps. Les âmes forcenées par la haine ou le péril étaient montées à un langage qui devient ailleurs presque incompréhensible et paraît froid à force de fureur. L'histoire, l'histoire expressive et morale peut sans doute trouver là d'énergiques tableaux, de solennelles instructions. Au milieu du tumulte de ce grand peuple, de cette marche impétueuse aux frontières, de ce choc des factions intérieures, elle peut faire retentir, comme un cri d'alerte et de mort, la voix de cette tribune sanglante. Mais que signifierait cette voix, isolée du récit complet des événements?

Au contraire, lorsque la société, gouvernée par la tribune, agitée par elle, est cependant régulière et forte, lorsqu'elle vous offre cette puissance morale de l'homme sur l'homme, sans que la force matérielle et brutale vienne intervertir l'action de la pensée, alors l'étude des monuments de l'éloquence est instructive, féconde; elle est l'histoire même; elle en est du moins la plus belle partie. Ce n'est pas ma faute si cette condition se retrouve surtout en Angleterre. Protégés par leurs vaisseaux, par leur île, par leur liberté, contre la victorieuse contagion des principes de la révolution française, les Anglais, attentifs aux bouleversements de l'Europe, présentent, dans les fortes et paisibles délibérations de leur parlement, un des plus grands spectacles de la civilisation moderne. La parole y paraît habile et prévoyante. Elle éclaire, elle contient, elle gouverne. Que si l'égoïsme des Anglais semble exploiter avec un art profond les malheurs des autres peuples; si, après avoir ameuté les rois dans cette guerre qu'ils alimentent avec le sang de l'Europe et les trésors de l'Inde, ils se retirent loin de l'incendie qu'ils ont allumé; en morale, en politique nationale, on peut s'en indigner. Mais, si vous cherchez un exemple des forces de l'esprit humain, telles qu'elles se manifestent et se développent dans un État libre, sans anarchie, nul spectacle plus imposant, nul mélange plus remarquable d'habileté et de puissance ne peut attacher les méditations de l'historien, de l'orateur, du citoyen. L'action de l'éloquence sur une société politique est là, sous la forme qui convient à nos temps modernes. C'est une leçon applicable; c'est l'image d'un gouvernement libre et régulier.

Je m'arrête donc, Messieurs, à ce sujet. Combien d'importantes leçons viennent là se mêler, pour nous, à des souvenirs qui contristent le sentiment national! La politique, d'ailleurs, n'y paraîtra pas toujours égoïste et cruelle dans son habileté. Nous y retrouverons aussi les traces de ce progrès social qui naît de la liberté même.

Si quelque chose ajoute au prix de ces gouvernements libres et publics, appuyés sur la tribune et qui s'adressent à l'intelligence éclairée des hommes, c'est que, dans la lutte des passions contemporaines, au milieu des vues ambitieuses et intéressées que cette politique ne se refuse pas plus que les autres, il y a cependant toujours quelque but honorable qu'il faut avouer, qu'il faut poursuivre aux yeux du monde. C'est une expiation que la publicité exige du pouvoir dans les États libres. C'est un hommage, c'est une dette que la politique de tribune paie à la conscience humaine. Tout gouvernement libre a souvent besoin d'être un gouvernement moral; tout gouvernement dont les desseins sont annoncés et débattus à haute voix, fût-il ambitieux, injuste, a besoin de donner quelque satis-

faction à l'humanité et de proclamer, d'accomplir quelque réforme sage et généreuse. Dans un gouvernement où tout est public, où tout est discuté et librement contredit, il n'est pas possible que l'intérêt, la cupidité ou même les préjugés d'un patriotisme étroit et égoïste soient exclusivement entendus, et que la vérité, la justice n'aient pas leur heure et leur jour.

Voyez cette Angleterre si profondément passionnée pour ses intérêts propres, et qui les comprend si bien; cette Angleterre ambitieuse par nécessité (car son existence est liée inséparablement à sa grandeur), elle a besoin de dominer les mers pour être en sûreté chez elle. A diverses époques sa tribune a proclamé des maximes généreuses, cosmopolites, qui semblaient contrarier sa politique. D'abord l'intérêt, le préjugé populaire, l'égoïsme mercantile luttaient contre cette nouveauté, la repoussaient, la reléguaient parmi les rêves de la philanthropie; puis l'action de la publicité, quelques voix éloquentes, quelques ambitions habiles qui s'emparaient de cette vérité, quelque circonstance heureuse qui la rendait moins redoutable pour le préjugé ou l'intérêt du pays, la faisaient insensiblement dominer dans les esprits et finissaient par la réaliser dans les lois.

A la fin du dernier siècle, vous voyez fermenter, au milieu de l'Angleterre, de nouvelles idées de philanthropie tolérante et libérale, que l'on croyait opposées aux intérêts les plus directs du gouvernement et du public anglais.

L'une de ces réformes, c'était l'abolition du *trafic des noirs*, auquel l'Angleterre se livrait sans scrupule depuis tant d'années; l'autre, c'était l'émancipation des catholiques, ce grand acte qui vient de s'accomplir sous nos yeux, après deux siècles de tyrannie et cinquante ans de réclamations inutiles. *La traite des noirs*, l'Europe chrétienne, l'Europe civilisée, l'Europe philosophique avait laissé subsister cette barbarie, et le progrès même de la marine et du commerce n'avait fait que l'accroître. Quelques réflexions mordantes et profondes de Montesquieu, quelques épigrammes humaines de Voltaire, quelques véhémentes déclamations de Raynal n'avaient point effacé cette honte de la civilisation moderne. Elle se maintenait puissante et protégée; elle s'appuyait sur les préjugés de l'intérêt, les plus enracinés de tous. La traite des noirs semblait indestructible. Nul pays, comme a dit quelque part M. Pitt, *n'avait plongé plus avant que l'Angleterre sa main dans ce crime;* et cependant telle est la mauvaise action commune à tout un peuple, tel est le crime lucratif dont l'abolition fut obtenue par la tribune anglaise vers la fin du dix-huitième siècle.

Ici, Messieurs, avant de livrer vos âmes aux impressions que doit exciter le langage des orateurs qui préparèrent cette amélioration dans le sort d'une partie de l'espèce humaine, il faut discuter une objection. On a dit : Cette philanthropie de l'Angleterre était un calcul d'intérêt, un instrument de guerre et de destruction. Lorsque, du milieu des troubles de la France, quelques flammèches de ce feu terrible qui embrâsait la métropole furent tombées sur Saint-Domingue, lorsque de toutes parts la révolte éclatait contre les *blancs*, les Anglais, impitoyables jusqu'alors, s'avisèrent d'une tardive humanité. Pour offrir un motif de plus aux meurtriers, pour compléter et rendre irrévocable la perte de cette malheureuse colonie de Saint-Domingue, dont ils enviaient l'ancienne prospérité, ils se donnèrent le facile mérite de proclamer la destruction de l'esclavage, l'égalité des races, l'émancipation des noirs, la proscription d'un commerce impie, sacrilége. Ils furent humains à la vue du Cap incendié et pour la ruine des malheureux colons échappés aux premiers coups des nègres, dont la fureur se ranima par l'hypocrite sanction que la sage Angleterre semblait donner à leurs vengeances.

Il serait triste, Messieurs, qu'une de ces belles actions que je n'attribue pas au génie propre d'un peuple, mais à la puissance salutaire de la publicité, il fallût la rayer des annales de l'Angleterre et l'expliquer seulement par un odieux calcul.

Là, comme ailleurs, peut-être, une part de mal s'est mêlée à un grand bien; là, comme souvent dans le cœur de l'homme, un mauvais motif s'est caché dans le coin d'une belle action; mais imputer tout à la perversité d'un calcul inhumain, je ne puis l'admettre.

N'oublions pas, Messieurs, l'esprit général du dernier siècle et son caractère dominant sous ses formes diverses. Bien que la France, dont j'ai si soigneusement retracé l'influence, ait une part incalculable dans le renouvellement du monde à cette époque, bien que cette philosophie, d'abord sceptique, puis ardemment philanthropique de la fin du dix-huitième siècle, ait agi dans le monde entier, son action n'était pas unique. Une autre force, que la France ne soupçonnait pas assez, qu'elle croyait avoir abolie, se conservait encore : c'était celle du christianisme libre. A peine les colonies anglaises avaient-elles échappé au joug de la métropole, à peine ces riches et puissantes contrées étaient-elles devenues maîtresses d'elles-mêmes, assujetties seulement à l'Évangile et à leurs assemblées nationales, qu'un nouveau principe de progrès, de réformation morale se développa dans les âmes. Les quakers, cette secte que l'on voit poindre au milieu de

la révolution de Cromwell, et dont il ne fit rien, parce qu'ils n'étaient pas des hommes de révolution sanglante, ces quakers, dès longtemps transplantés en Amérique et profitant de l'émancipation qui venait d'être conquise par elle, firent entendre avec plus de force les pures maximes de l'Évangile, si longtemps méconnues par le monde chrétien.

Dans les États de l'Amérique du sud, ils réclamaient l'abolition de l'esclavage des noirs. Faisant ce que les prédicateurs ne font pas toujours, ils commencèrent par eux-mêmes la réforme qu'ils conseillaient aux autres. Les colons de la Virginie attachés à la secte des quakers affranchirent leurs esclaves.

Cet exemple rapporté en Angleterre eut, dès les années 1784 et 1785, une singulière influence sur les esprits et sur les mœurs. La secte des méthodistes qui commençait à s'élever adopta vivement l'espérance d'une amélioration pour le genre humain et d'un grand acte de justice. Des foules de pétitions furent adressées au parlement; des prédications éloquentes retentirent dans les temples; deux universités, celles d'Oxford et de Cambridge, jusque là séparées par une violente opposition politique, se réunirent pour demander d'une voix commune l'interdiction d'un trafic odieux.

Veuillez remarquer ces dates qui sont une apologie de l'Angleterre. Dès l'année 1786, avant qu'on pût prévoir l'incendie de Saint-Domingue, avant la grande commotion qui ébranla la France, l'abolition de la *traite des noirs* était une doctrine, une espérance chère aux philanthropes anglais. C'était ce que réclamaient les hommes pieux, les sectaires ardents, les esprits élevés, les spéculatifs, tous ces amis de l'humanité qui marchent en avant, blâmés d'abord et plus tard suivis de la foule.

En 1789, cette demande prit un caractère plus pressant, plus grave. Un homme de bien qui doit être aimé de toutes les nations, et pour lequel les partialités patriotiques doivent disparaître devant l'hommage qui est dû à sa vertu cosmopolite, Wilberforce, adopta avec ardeur cette cause; il se fait l'apôtre de ce grand acte de justice, il sollicite la fin de cette inconcevable barbarie; M. Fox, avec son éloquence, sa vivacité d'imagination, se porte pour l'auxiliaire, pour l'allié de Wilberforce. Dans Wilberforce, c'était le sentiment chrétien, le zèle *méthodiste*, c'était tout à la fois la pureté de l'évangéliste et la chaleur du sectaire, qui inspiraient l'éloquence. Chez Fox, au contraire, c'étaient des idées plus générales, plus humaines, plus terrestres, si vous voulez, et qui répondaient davantage à l'esprit français. Mais quoi qu'il en soit, et en partant de points différents, l'homme pieux et le philosophe, le sectaire et les sceptiques se réunissaient dans cette réclamation généreuse.

Pitt parut d'abord froid, silencieux, réservé. Cependant, il renvoya les pétitions à l'examen du conseil privé et engagea la chambre des communes à décider que, l'année suivante, elle considérerait cette grande question. En effet, Messieurs, la question était bien grave pour un peuple commerçant, si l'on songe que les vaisseaux du commerce anglais exportaient chaque année, de la côte d'Afrique, près de quatre-vingt mille esclaves et les vendaient soit aux colonies britanniques, soit aux colons étrangers, aux Danois, aux Français, aux diverses nations, à qui leurs plantations imposaient la nécessité de cet odieux secours.

Faut-il, Messieurs, être en doute de la parfaite sincérité de M. Pitt? Eh quoi! en 1789, il nous paraît encore froid, incertain sur cette grande question. Son humanité n'est pas éveillée; et puis trois ans après, lorsque vient ce grand désastre de Saint-Domingue, c'est lui dont la voix retentit par-dessus toutes les voix; c'est lui qui, dans la chambre des communes, est plein de sensibilité, d'indignation, d'éloquence. C'est lui qui, plus passionné pour la justice, pour la liberté, pour l'humanité, que les orateurs de l'opposition eux-mêmes, veut qu'à l'instant, sans ajournement, sans délai, on déclare l'abolition de cet infâme, de cet odieux trafic, qu'il a supporté si longtemps.

Il n'en est pas moins intéressant d'examiner, comme un progrès inévitable d'un gouvernement libre, cette grande décision d'un peuple et d'un parlement si habilement occupé de ses intérêts commerciaux, et qui semble tout à coup prêt à les sacrifier.

Dans les occasions où le génie oratoire de Pitt était enchaîné par sa politique, vous l'avez vu singulièrement calme, impassible. Faut-il croire que, s'il est pathétique sur les mêmes questions qu'il avait traitées d'abord avec une si froide réserve, son émotion était un calcul? ou plutôt, n'est-il pas vraisemblable que des questions d'humanité, d'abord négligées par l'indifférence naturelle du pouvoir, au milieu des distractions d'un si vaste empire, se montrant à lui tout entières, après un mûr examen, son âme enfin s'émut, et que cette éloquence était sincère, quoique tardive, quoique arrachée et longtemps refusée, pour ainsi dire?

J'aurais peine à supposer que toutes les émotions auxquelles cet homme si grave, si sévère, si purement, si exclusivement ministre, se livre tout à coup, sont des ornements d'éloquence et des leurres pour la pitié publique. Je conçois plutôt que, lorsqu'il eut pénétré par une étude sérieuse dans toutes les horreurs de la question de la traite, il s'indigna et fut à bon escient pénétré d'une pitié profonde. Remarquons-le d'ailleurs, Messieurs, son discours

offre, dans la forme même, un trait caractéristique de sincérité.

Comment est-il conçu? Lorsque Fox avait traité la même question, son âme généreuse s'était tout de suite saisie de tous les points de vue qu'elle offrait dans l'intérêt de la justice, de la dignité humaine. Fox avait vu cette odieuse déprédation d'hommes arrachés à leurs pays, pour être les victimes d'un esclavage sans limites, sans règles. Il avait trouvé là un double avilissement pour l'espèce humaine, par la misère des esclaves et la dépravation des maîtres; il s'était écrié que tout ce qu'on racontait de l'horrible barbarie des planteurs et de l'impitoyable cruauté des capitaines de vaisseaux *négriers*, tout cela était vrai, devait être vrai, parce qu'il y a dans le pouvoir illimité, dans le despotisme du maître, quelque chose qui rend l'homme fou, et par là même atroce sans but et sans fin. Commentant l'histoire à l'appui de cette profonde vérité morale : Quand je vois, avait-il dit, passer sur le trône des Césars tous ces monstres qui se succèdent, qui ne sont ni de la même famille, ni du même sang, qui sont seulement du même pouvoir; quand je les vois tous également atroces, quand je vois un Héliogabale barbare comme Néron, un Domitien atroce comme un Caracalla, quelle conséquence puis-je en tirer, sinon qu'il y a dans le pouvoir absolu, illimité, sans règle, sans barrières, une frénésie toute faite qui tourne la tête humaine, une folie qui rend l'homme sanguinaire?

Cet admirable raisonnement de Fox était l'expression naturelle d'un esprit généreux, épris d'un zèle ardent pour le bonheur, pour la liberté de l'espèce humaine.

La marche du discours de Pitt est différente. Il paraît profondément ému en commençant son discours. Je crois qu'il est ému. La longue séance ou plutôt la longue veille du parlement s'était prolongée jusqu'à quatre heures du matin; la patience et l'attention la plus forte semblaient harassées. C'est alors que Pitt prend la parole :

A cette heure du matin, je crains bien d'être trop épuisé pour entrer suffisamment dans une si grave question; mais si je n'ai pas assez de force pour y suffire, je sens cependant avec une telle énergie la grandeur de l'intérêt qui nous occupe, que j'ai besoin d'en décharger mon cœur.

Puis, s'emparant des aveux échappés de tous les côtés de la chambre, sur l'horreur de ce commerce et sur la nécessité d'y apporter quelque réforme, il ajoute ces paroles :

Le point à débattre maintenant parmi nous, c'est seulement l'époque et la forme de cette abolition. J'en félicite cette chambre, j'en félicite ce pays, j'en félicite le monde entier. La question en elle-même est gagnée; la sentence est prononcée; cette malédiction du genre humain, cet odieux trafic a été vu par la chambre tel qu'il était réellement, et cette tache honteuse, ce stigmate imprimé sur le caractère national a disparu, ou va bientôt disparaître pour jamais.

Alors, avec un ordre admirable, une précision singulière, une infinie variété de détails, dans un discours de deux heures, il parcourt toute l'organisation du système colonial, il examine l'état de la population, la somme du travail, l'activité plus grande attachée au travail des mains libres, les ressources étrangères qui peuvent utilement suppléer à l'action des esclaves, la possibilité que tout à la fois la population et le produit s'accroissent par un régime de libre culture. C'est seulement lorsque toutes ces considérations d'économie politique, le bon ordre social, d'intérêt bien entendu ont frappé l'assemblée, qu'il se livre à ces mouvements de justice et de sensibilité qu'il avait si longtemps tenus en réserve.

Dans ce contraste entre les deux discours, vous voyez la différence de ces deux génies; l'un exclusivement préoccupé par les grandes pensées de justice, par le bien spéculatif; l'autre, lors même qu'il obéissait à un sentiment généreux, attentif surtout à l'intérêt immédiat de l'Angleterre. Pitt conçoit la justice, il l'aime, il la préfère; mais il aurait reculé devant elle, si, pour y arriver, il avait fallu passer par-dessus les avantages du pays; ministre avant tout, et Anglais, avant d'être philanthrope. Mais ce sérieux, cette gravité pratique et positive, ce zèle exclusif pour l'intérêt de son pays, tout cela n'empêche pas cependant que son âme n'éclate aussi en nobles et généreux sentiments, lorsque enfin, pour lui, l'heure est arrivée de s'y livrer, non pas seulement en sûreté de conscience, mais en sûreté de profit pour l'Angleterre. Ne négligeons pas ce monument curieux de l'éloquence de Pitt.

Après un examen détaillé de la constitution et de toutes les ressources économiques des colonies anglaises, après avoir établi l'opportunité, l'utilité même de la suppression de l'esclavage, Pitt saisit le point de vue moral de cette grande question. C'est alors seulement que, tranquille sur l'intérêt de l'Angleterre, il adopte le principe d'humanité dans toute sa plénitude, sans restriction, sans retard.

Je viens à l'Afrique maintenant, dit-il; c'est là que je m'arrête; et c'est là que mes honorables amis ne me paraissent pas porter leurs principes assez loin. Pourquoi le commerce des esclaves doit-il être aboli? Parce que c'est une incurable injustice. Dès lors, l'argument n'est-il pas cent fois plus fort, pour une abolition immédiate que pour une suppression graduelle? En laissant cet odieux trafic se prolonger un jour de plus, mes honorables amis n'affaiblissent-ils pas, n'abandonnent-ils pas leur propre raisonnement? Si l'iniquité de ce commerce doit le faire abolir enfin, pourquoi ne serait-il pas aboli maintenant? Pourquoi laisser une injustice durer une heure de plus? De tout ce que j'entends au-dehors de la chambre, il est manifeste pour moi qu'une conviction générale existe sur l'iniquité de ce trafic. Quelques hommes ont été conduits, par cette évidence même,

à la supposition que le commerce d'esclaves n'aurait jamais commencé, sans une irrésistible nécessité. Cette nécessité que l'on a conclue de l'injustice même, a produit une sorte d'acquiescement au maintien d'un si grand mal. Les hommes en sont venus à le compter parmi ces maux nécessaires, que l'on regarde comme le partage des créatures humaines et qui tombent sur quelque pays ou sur quelques individus de préférence à d'autres, par les dispensations impénétrables de la Providence. L'origine du mal dans le monde est sans doute une question au-delà de l'intelligence humaine, et la volonté de Dieu qui le souffre, un mystère dont nous ne pouvons nous enquérir. Mais quand il s'agit d'un mal moral, et que ce mal est en nous, ne croyons pas que nous puissions acquitter notre conscience par cette manière générale, pour ne pas dire impie, d'écarter la question, en la renvoyant à la Providence. Si nous voulons y réfléchir un moment, nous verrons qu'il n'y a de mal nécessaire, que celui qu'on ne pourrait éloigner sans un mal encore plus grand. Je le demande maintenant, quel peut être ce mal plus grand, qui prédominerait le mal dont il s'agit? Je ne sache pas qu'il ait existé de mal, je n'imagine pas qu'il puisse exister de mal plus grand, que d'arracher annuellement soixante ou quatre-vingt mille personnes de leur terre natale, par les efforts combinés des nations les plus civilisées, habitantes de la partie la plus éclairée du monde; et cela, sous la sanction des lois d'un peuple qui s'appelle le plus libre et le plus heureux de tous. Si ces misérables créatures étaient convaincues de quelque crime avant leur enlèvement, devrions-nous prendre sur nous l'office du bourreau?... Mais si nous faisons pis encore, si nous induisons ces hommes à nous vendre leurs frères, ne sommes-nous pas assurés que, par des brigandages, par des guerres injustes, par des condamnations iniques, ils tâcheront de se procurer un nombre croissant de victimes en proportion avec nos demandes? Pouvons-nous douter, si les guerres d'Afrique sont leurs guerres ou les nôtres? Pour moi, je n'hésite pas à dire que ce sont les armes anglaises, mises dans la main des Africains, qui propagent sur cette terre le ravage et la désolation.

Alors, Pitt se livre à un enthousiasme qui vous étonnera dans un ministre des finances. Il ne lui suffit pas de repousser par la logique et l'ironie tous ces sophismes usés, tous ces lieux communs hypocrites d'une barbare cupidité : que les nègres, à tout prendre, étaient encore plus misérables dans leur propre pays; que, d'ailleurs, ils étaient si stupides et si grossiers, qu'ils ne sentaient pas le mal qu'on leur faisait; qu'ils s'habituaient à l'esclavage et au travail des plantations; qu'ils étaient traités moins durement qu'on ne croyait; enfin, que c'était une véritable humanité de les enlever d'Afrique, où leurs compatriotes les auraient tués, et de les emporter à fond de cale, pour les vendre à des Européens qui avaient intérêt à les conserver vivants. Après avoir fait justice de tous ces mauvais prétextes d'une détestable action et de toutes ces excuses inventées après le crime, il interpelle gravement la chambre et dit avec une admirable éloquence :

Il fut un temps, qu'il est bon de rappeler quelquefois à la mémoire de nos contemporains, temps de barbarie, où des sacrifices humains étaient, dit-on, offerts dans cette île; alors, et c'est ce que je veux remarquer aujourd'hui, le commerce des esclaves était pratiqué parmi nous. Les esclaves, comme nous pouvons le lire dans l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, par Henry, étaient autrefois un article établi de nos exportations. « Un grand nombre d'hommes, dit-il, étaient emportés comme des animaux, de la côte de la Grande-Bretagne et exposés en vente sur le marché de Rome. » On ne voit pas distinctement par quel moyen on se les procurait : mais il y avait certainement une ressemblance assez grande entre la situation de nos ancêtres et celle des malheureux indigènes de l'Afrique. L'historien nous dit que l'adultère, la sorcellerie, les dettes étaient les principales causes qui fournissaient d'esclaves le marché de Rome; qu'à ce nombre on ajoutait encore les prisonniers faits à la guerre et quelques malheureux qui, après avoir perdu tous leurs biens au jeu, avaient joué leur propre corps et ceux de leurs femmes et de leurs enfants. Chacune de ces causes est indiquée, presque dans les mêmes termes, comme étant aujourd'hui une source d'esclavage en Afrique. Ces faits et un ou deux exemples de sacrifices humains fournissent la prétendue preuve que l'Afrique est frappée d'une naturelle incapacité pour la civilisation, qu'il y aurait enthousiasme et fanatisme à la croire capable d'acquérir jamais les connaissances et les mœurs de l'Europe; que la Providence n'a jamais voulu l'élever au-dessus de l'état de barbarie; que la Providence l'a irrévocablement condamnée à être seulement une pépinière d'esclaves pour les Européens libres et civilisés.

Admettez ces principes, en les appliquant à l'Afrique, et je serais curieux de savoir pourquoi l'on n'aurait pu les appliquer aux anciens Bretons encore barbares. Pourquoi quelques sénateurs romains, raisonnant sur les mêmes principes que quelques-uns des honorables membres de cette assemblée, et désignant les Bretons barbares, n'auraient-ils pas dit avec une égale hardiesse : C'est un peuple qui n'arrivera jamais à la civilisation; c'est un peuple destiné à n'être jamais libre, un peuple, sans l'intelligence nécessaire pour la pratique des arts utiles; abaissé par la main de la nature au-dessous du niveau de la race humaine et créé pour faire une fourniture d'esclaves au reste du monde. D'après les principes que nous avons entendus, cela ne pouvait-il pas se dire aussi bien et avec autant de vérité de la Bretagne, à cette époque de son histoire, que nous pouvons le dire aujourd'hui des habitants de l'Afrique?

Nous sommes, il y a longtemps, sortis de la barbarie. Nous avons presque oublié que nous fûmes autrefois des barbares. Nous sommes parvenus à un état de société qui présente le plus saillant contraste avec tous les traits dont un Romain aurait pu jadis nous caractériser et que nous appliquons maintenant à l'Afrique. Il ne manque plus qu'une chose pour achever le contraste et pour nous justifier aussi de l'imputation d'agir, même à cette heure, comme des barbares. En effet, nous continuons encore, à cette heure, le barbare trafic des esclaves; nous le continuons en dépit de nos grands et incontestables droits à la civilisation. Nous fûmes autrefois aussi obscurs parmi les nations de la terre, aussi sauvages dans nos coutumes, aussi corrompus dans nos mœurs, aussi dégradés dans notre intelligence, que le sont aujourd'hui les malheureux Africains. Mais, dans le cours d'une longue suite d'années, par une progression lente et d'abord presque insensible, nous sommes devenus riches d'une diversité de biens, favorisés sans mesure de tous les dons de la Providence, incomparables dans le commerce, éminents par les arts, plus avancés qu'aucun autre peuple dans les recherches de la philosophie et de la science, et comblés de toutes les bénédictions de la société civile.

Nous sommes en possession de la paix, du bonheur et de la liberté; nous sommes sous la conduite d'une religion douce et bienfaisante; nous sommes protégés par des lois impartiales et par la meilleure administration de la justice : nous vivons sous un système de gouvernement que notre heureuse expérience nous autorise à proclamer le meilleur et le plus sage que l'on ait jamais imaginé. Nous aurions été pour toujours exclus de tous ces biens, s'il y avait quelque vérité dans les principes que plusieurs membres de la chambre ont établis pour l'Afrique. Si ces principes étaient vrais, nous aurions dû languir, jusqu'à cette heure, dans le misérable état de brutalité et de dégradation où l'histoire atteste que nos ancêtres furent plongés. Si les autres nations avaient appliqué à la Grande-Bretagne le raisonnement que quelques sénateurs de cette île appliquent maintenant à

l'Afrique, les siècles auraient passé, sans nous tirer de la barbarie; et nous qui jouissons des bienfaits de la civilisation anglaise, des lois anglaises et de la liberté anglaise, nous serions en ce moment peu supérieurs, soit pour la morale, soit pour les connaissances, aux grossiers habitants des côtes de la Guinée.

Enfin, cet éloquent discours, qui ne serait qu'une déclamation, s'il n'avait pas produit un bien durable, se termine par un mouvement d'enthousiasme presque poétique :

Si nous écoutons la voix de la raison et du devoir, si nous obéissons cette nuit à leurs conseils, quelques-uns d'entre nous pourront vivre assez pour contempler le revers du spectacle dont nous détournons aujourd'hui les yeux avec honte et regret. Nous pourrons voir les naturels d'Afrique engagés dans les paisibles travaux de l'industrie et dans les soins d'un commerce légitime; nous pourrons voir les rayons de la science et de la philosophie poindre sur cette terre qui, dans une époque plus tardive encore, pourra briller d'une pleine lumière.... Alors nous pourrons espérer que l'Afrique enfin, après toutes les autres parties du monde, recevra, vers le soir, ces félicités qui sont descendues sur nous, avec tant d'abondance, à une heure plus matinale de l'univers. Alors l'Europe, profitant de cette amélioration et de ce bonheur, recevra une juste compensation de sa générosité, s'il faut appeler générosité, de ne plus retenir ce continent sous les ténèbres, qui, dans d'autres régions plus favorisées, ont disparu si vite.

...Nos primus equis oriens afflavit anhelis :
Illic sera rubens accendit lumina vesper.

Malgré ces belles promesses d'une imagination philanthropique, malgré l'ascendant du premier ministre, la mesure ne fut adoptée qu'avec un amendement et sous la réserve d'une exécution graduelle et successive. Toutefois, c'est de cette époque, de ce discours, que commence la réforme de cette grande cruauté de la civilisation. Depuis, le même principe a passé dans les lois des autres peuples; et l'interdiction de ce commerce impie, infâme, s'est renouvelée, sans être malheureusement assez sévère et assez efficace. Plus de trente ans après Pitt, des voix éloquentes et généreuses ont invoqué les mêmes principes, ont dénoncé presque les mêmes barbaries à la tribune des chambres françaises. Tel est le succès tardif de ces missions d'humanité. Les générations passent, de nouveaux talents s'élèvent pour plaider la même cause. Le mal s'adoucit et le bien tout entier s'accomplira dans l'avenir. Honneur à M. Pitt, pour avoir commencé.

C'était, Messieurs, au milieu de cette poursuite paisible d'un but salutaire pour l'humanité que le ministre anglais se préparait à la guerre la plus terrible qui ait agité l'Europe. Ici nous passerons vite. Il n'y a pas d'époque dans l'histoire de son pays, que l'on aime à entendre maudire. Ce parlement d'Angleterre, qui était la tribune de l'Europe et l'arsenal des rois coalisés, ne retentissait que d'imprécations contre la France. Nous écarterons les invectives et chercherons seulement les traces de génie.

L'habile lenteur de Pitt avait obtenu ce qu'elle voulait. Elle avait irrévocablement divisé l'opposition anglaise. Pour combattre un peuple dont la force était doublée par une révolution, elle avait attendu que toute l'Angleterre fût unie, resserrée par la crainte et la haine.

C'est ainsi que Pitt déclara, qu'il commença la guerre, avec l'appui du vœu national et d'une immense majorité dans les deux chambres. Cependant quelques voix éloquentes qui représentaient l'opposition, demandaient incessamment une paix, une trêve. Pitt demeurait inflexible à tous les raisonnements et même aux souffrances intérieures de son pays. Il s'était dit que cette France si forte et rendue furieuse, il fallait la lasser, l'épuiser dans une guerre plus longue que ne serait son ardeur. L'opposition, affaiblie et sans popularité, répétait inutilement : que cette guerre acharnée centuplait les forces, ou du moins les efforts de l'ennemi; qu'un peuple en révolution est d'autant plus redoutable, qu'on lui offre la guerre au dehors; et qu'on le consumerait bien mieux, en le laissant à lui-même, au lieu de le distraire de l'anarchie par le péril et par la victoire.

Les deux opinions étaient éloquemment défendues; et les chances des armes venaient souvent appuyer la dernière. Combien de fois l'opiniâtre constance de Pitt reçut-elle le démenti de la défaite! Combien de fois vit-il ces coalitions qu'il avait si laborieusement formées, se briser, se dissoudre sous le coup de foudre d'une victoire! Alors, renfermé dans son île, il attendait, il amoncelait une guerre nouvelle. Il réveillait les craintes; il sollicitait les haines; il soldait, il enrégimentait les peuples, et il redescendait encore sur ce champ de bataille où son armée européenne avait été vaincue. Dans le point de vue impartial et désintéressé, qui nous est facile aujourd'hui, on est frappé du génie de cet homme, d'autant plus que ce n'est point à la faveur du pouvoir absolu qu'il obtient ces grands résultats. Il n'est pas despote ou général. Battu au Nord, il ne peut pas traverser son empire silencieux et aller chercher une victoire au Midi. Il est vaincu; les alliés de l'Angleterre ont fui, ont traité; des milliers d'Anglais sont tombés sur le champ de bataille; il faut qu'il rende compte de tout.

Il a des adversaires éloquents, implacables; il a contre lui les reproches, l'humiliation de son pays, tant de trésors prodigués en vain, de subsides donnés d'avance et dépensés par une défaite, avant d'être votés : et cependant sa fermeté, son génie, son éloquence, lui donnent, à lui ministre accusable et fragile, toute l'audace, toute la stabilité d'un despote longtemps vainqueur. C'est ainsi qu'au mi-

lieu des troubles de l'Irlande, d'une détresse générale, d'une révolte de la flotte, on le voit suffire à tout et diriger l'Europe.

La supériorité de cet homme éclate pour nous dans toute sa politique, indépendamment du blâme qui peut s'attacher à ses actes. Remarquons-le encore : cet effroi de la révolution française, cette haine des crimes qui la souillaient, Pitt n'essaya jamais d'en abuser contre les principes éternels de la liberté. Tout le parti sur lequel il s'appuyait, cette aristocratie anglaise, si hautaine, ces déserteurs du parti wigh n'avaient que des paroles d'imprécation pour les premiers auteurs, pour les promoteurs généreux de la réforme française. Rien n'était collectif et implacable comme leur haine. Dans leur propre pays même, si une tradition de liberté, qu'aucun préjugé ne pouvait détruire, les empêchait de mettre violemment la main sur les droits publics et de les briser comme des choses profanées par l'abus qu'on en faisait ailleurs, cependant toute impartialité avait disparu des procès politiques. Les bills du parlement étaient des actes d'accusation; la liberté individuelle était suspendue. L'homme à qui cette disposition ardente des esprits remettait, dans quelques circonstances, un si grand pouvoir, ne s'en servit jamais pour aucun intérêt personnel d'orgueil et de vengeance. Son langage même n'avait pas ce caractère d'âpreté que l'on retrouve dans Windham, dans Burke. Il était grave et modéré. Je n'en citerai qu'un exemple : c'est une mémorable anecdote parlementaire.

Les convulsions violentes et sanguinaires de la France semblaient apaisées. Un gouvernement à la fois moins menacé et moins cruel régnait sur elle ; cependant la guerre durait encore ; une sorte d'interdit était jeté sur ce pays par les puissances de l'Europe. Les hommes qui avaient pris part aux premiers troubles de la France, quoique victimes eux-mêmes de l'anarchie, restaient en butte aux soupçons et aux rigueurs. Trois membres de l'assemblée constituante, inégalement célèbres, également honorables, le général Lafayette, MM. de Puzy et de Maubourg, avaient été saisis hors de France par les soldats de la Prusse et jetés dans un cachot d'Olmutz, de cette forteresse d'Olmutz, espèce de Bastille européenne, pour les vaincus et les malheureux défenseurs des plus nobles causes qui aient été soutenues en Europe. C'était là que, sur la recommandation de la Russie, avaient été soigneusement gardés plusieurs de ces courageux Polonais qui avaient fait d'impuissants efforts pour l'indépendance de leur pays. Là, près du généreux Français qui avait acquis tant de gloire en Amérique, une femme, modèle de vertu et de tendresse conjugale, avait obtenu la faveur d'une captivité commune : elle était enfermée, avec sa fille, dans la prison de son époux.

Toutes les âmes généreuses ressentaient un vif intérêt pour cette infortune, qui semblait continuer les proscriptions, au moment où elles commençaient à cesser en France. Le bruit devait en retentir dans le parlement britannique.

Un Irlandais, le général Fitz-Patrick, avait, dès l'année 1794, réclamé vivement; mais la haine et la terreur qu'inspiraient les désordres et les victoires de la France étaient encore trop récentes. On avait peur de la pitié, comme d'une faiblesse qui vous livrerait à l'ennemi. Burke, dans l'ardeur de sa conversion nouvelle, dans son indignation devenue impitoyable à force de pitié, s'était élevé avec une inexorable véhémence contre toute réclamation et avait fait taire les orateurs. Cependant la captivité s'était prolongée ; les rigueurs ne s'étaient pas affaiblies. Cette femme, d'un dévoûment si noble et si tendre, partageant une dure captivité, ajoutait un intérêt de plus au malheur du généreux proscrit.

Le général Fitz-Patrick renouvela, dans la chambre des communes, la demande d'une intervention en faveur des trois prisonniers d'Olmutz. Son discours élégant et noble ne s'adressait qu'à l'honneur national, ne réclamait que la justice, sans récrimination politique.

L'impétueux Windham, alors ministre de la guerre, qui avait été Wigh si ardent, et qui, par cela même, était Tory si passionné, Windham se lève et veut répondre ; mais Pitt, qui prévoyait sa colère, prend la parole. Son langage est calme et bienveillant ; il s'accuse presque ; il regrette de ne pouvoir adopter ce qu'on lui propose ; les expressions d'estime, d'intérêt tombent de sa bouche ; il voudrait tout concilier et cependant il trouve des raisons invincibles pour ne rien faire. Le débat se prolonge. Fox répond avec un peu d'amertume. Wilberforce se lève : ardent ami de la liberté, l'irréligion française l'a ramené vers le pouvoir. Wigh et *méthodiste*, il soutient le ministère de Pitt, par attachement à l'ordre social ; mais dans son alliance désintéressée, il conserve la générosité de ses premiers principes. En ce moment il paraît favorable à la motion de Fitz-Patrick ; il propose une intervention, dont il laisse la forme au choix du ministère. Fitz-Patrick accepte l'amendement proposé. Windham fait encore un signe pour obtenir la parole ; mais l'*Orateur* évite de l'apercevoir ; le débat continue. Enfin, dans un intervalle, Windham s'est levé, et avec cette vivacité colère, avec ces expressions injurieuses, spirituelles, avec ce mélange de logique et d'inconséquence qui le caractérisent, il se moque de la philanthropie de Wilberforce, allié actuel du ministère ; il se moque plus amèrement

du zèle généreux de Fitz-Patrick; il prend en main la cause des persécuteurs; il trouve des excuses à toutes les violences; il parodie la pitié la plus légitime; il demande pourquoi le même intérêt ne s'attache pas à tant d'autres victimes politiques, à Collot-d'Herbois, par exemple, à ce pauvre Collot-d'Herbois; puis alors, avec une verve bouffonne, il fait un tableau pathétique des malheurs présumés de Collot-d'Herbois; il décrit la Guyane; il s'indigne du mauvais climat et du séjour insalubre de cette colonie; il s'attendrit ironiquement: puis il devient sérieux, dur, implacable; il s'élève contre les hommes qui, bien ou mal intentionnés, dit-il, ont pris part au commencement des grands troubles civils; il s'irrite contre ceux que leur intérêt même, leur naissance, leur fortune n'a pas retenus dans le parti du pouvoir; il leur dit anathème; il souhaite qu'ils épuisent le calice jusqu'à la lie. Après ces dérisions amères, ces bouffonneries, ces insultes, il se rasseoit paisiblement. Fox se lève. Je ne redirai pas ici tout son discours. Je ne m'arrêterai qu'à la réfutation de cette maxime dure et fausse de Windham, qui réprouve les mécomptes de la vertu et calomnie ses revers, plus qu'il ne s'indigne contre les crimes, qui ne fait aucune part aux intentions et ne juge que le succès. Après une amère allusion à la désastreuse entreprise de Quiberon, dirigée par Windham:

Eh quoi! dit Fox, quelque corrompu, quelque intolérant, quelque oppressif, quelque ennemi des droits et du bonheur de l'humanité que soit un gouvernement; quelque vertueux, quelque modéré, quelque patriote, quelque humain que soit un réformateur, celui qui *commence* la réforme la plus juste, doit être dévoué à la vengeance la plus irréconciliable? S'il vient après lui des hommes indignes de lui, qui ternissent par leurs excès la cause de la liberté, ceux-là peuvent être pardonnés: toute la haine de la révolution criminelle doit se porter sur celui qui a *commencé* une révolution vertueuse? Ainsi, le très-honorable secrétaire de la guerre pardonne de tout son cœur à Cromwell, parce que Cromwell n'est venu qu'en second, qu'il a trouvé les choses préparées, et qu'il n'a fait que tourner les circonstances à son profit. Mais nos grands, nos illustres ancêtres, Pym, Hampden, le lord Falkland, le comte de Bedfort, tous ces personnages à qui nous sommes accoutumés à rendre des honneurs presque divins, pour le bien qu'ils ont fait au genre humain et à leur patrie, pour les maux dont ils nous ont délivrés, pour le courage prudent, l'humanité généreuse, le noble désintéressement avec lequel ils ont poursuivi leurs desseins; voilà les hommes qui, suivant la doctrine de cette soirée, doivent être voués à une exécration éternelle. Jusqu'ici nous trouvions Hume assez sévère, lorsqu'il dit qu'Hampden est mort au moment favorable pour sa gloire, parce que, s'il eût vécu quelques mois de plus, il allait probablement découvrir le feu caché d'une violente ambition. Mais Hume va maintenant nous paraître bien doux, auprès du très-honorable sécrétaire de la guerre. Selon ce dernier, les hommes qui ont noirci, par leurs crimes, la cause brillante de la liberté, ont été vertueux, en comparaison de ceux qui voulaient seulement délivrer leur pays du poids des abus, des fléaux de la corruption et du joug de la tyrannie. Cromwell, Harrisson, Bradshaw, l'exécuteur masqué qui a fait tomber la tête de l'infortuné Charles I^er^, voilà les objets de la tendre commisération et de l'indulgence éclairée du très-honorable secrétaire de la guerre. Hampden, Bedfort, Falkland, tués en combattant pour leur roi, voilà les *criminels* pour lesquels il ne trouve pas encore assez de haine dans son cœur, ni assez de supplices sur la terre. Le très-honorable secrétaire nous l'a dit positivement: pour ces rois et pour ces ministres absolus, Collot-d'Herbois est bien loin de mériter autant de haine et de vengeance que Lafayette... Après m'être étonné d'abord de cette proposition, je commence à la concevoir. En effet, Collot-d'Herbois est un infâme, est un monstre; Lafayette est un grand caractère et un homme de bien. Collot-d'Herbois souille la liberté, il la rend haïssable par tous les crimes qu'il ose revêtir de son nom; Lafayette l'honore, il la fait chérir par toutes les vertus dont il la montre environnée.

Ces épisodes oratoires ne doivent pas nous détourner du grand spectacle que présente cette époque; c'est toujours Pitt qui la remplit tout entière. En 1800, des propositions de paix sont *faites* à l'Angleterre par le nouveau gouvernement de France. Pitt les combattit dans le parlement. Le temps me manque ici pour reproduire son discours; mais je l'indique à votre attention, comme un monument historique. Les événements y sont jugés, dans le point de vue patriotique d'un Anglais, mais avec ce reste de haute impartialité dont un homme de génie ne peut se défaire. L'homme qui s'était saisi du pouvoir en France, est apprécié sans colère, sans insulte, avec un secret respect et une visible terreur pour la supériorité et l'activité de son génie. Mais cet homme, par cela seul que l'orateur le juge ainsi, il le croit incapable de la paix. Dans deux pages, politiquement et historiquement admirables, il fait résulter la nécessité de la guerre, la passion de la guerre, et je dirai presque le droit de la guerre, pour cet homme, de la situation où il est placé et du besoin qu'il a d'assurer et de compléter sa fortune. Il le regarde, il le représente comme une puissance fatale, poussée toujours devant elle et qui doit marcher et grandir jusqu'à sa chute; et il attend cette chute. Mais la politique prévoyante et obstinée d'un homme ne pouvait se communiquer à tout un peuple; elle ne pouvait tenir contre les coups redoublés des événements qui venaient briser toutes les ligues et déconcerter tous les plans.

C'était au commencement de 1800 que Pitt parlait ainsi; en même temps, il cherchait à ménager des forces nouvelles pour la lutte si longue, à laquelle il dévouait son pays et lui-même. Cette unité à laquelle il avait ramené les partis, il voulut l'établir dans les éléments de la monarchie britannique. Il supprima le parlement d'Irlande et réunit entièrement cette île à l'Angleterre. Une conséquence naturelle de l'acte d'union, c'était sans doute l'émancipation catholique. Pitt la désirait: il était digne de l'accomplir. Mais elle était réservée à une autre époque. Remarquez-le, Messieurs; cette Angleterre dont la puissance et la liberté même semblaient fondées sur des oppressions partielles, chaque fois qu'elle a besoin de trouver un surcroît de

force, elle détruit une injustice, elle reconnaît un droit. Veut-elle se préparer pour quelque grande lutte, ce n'est pas une liberté qu'elle supprime; c'est une liberté qu'elle élève, comme une colonne de plus, pour soutenir l'édifice.

Après avoir réuni l'Irlande à l'Angleterre, Pitt songeait à préparer l'émancipation des catholiques. Mais ces coups de hache de la victoire faisaient sauter en éclats tous les plans du ministre. La bataille de Marengo brise la coalition. Pitt alors descend du ministère; il n'en tombe pas, il se retire. La paix qu'il a repoussée, il la croit provisoirement nécessaire, inévitable; mais il laisse à des hommes inférieurs, à des sous-ordres de son génie, le soin de la faire et de la signer à sa place. Il était sûr qu'elle ne serait pas longue; ce fut la paix d'Amiens.

Dans l'intervalle, Fox vint en France et fut accueilli par le premier consul. Savez-vous l'idée qu'il emporta de ses entretiens? que le premier consul était un jeune homme enivré de sa grande situation, étourdi de ses prodigieux succès, qui voulait rester là, et souhaitait passionnément le maintien de la paix; que l'on avait été bien coupable de contrarier une intention si sincère.

Une fois, revenant de dîner à la nouvelle cour, Fox était singulièrement frappé de l'enthousiasme du jeune consul pour le bien de l'espèce humaine, et de ses projets de réunir les deux mondes, de rapprocher l'*homme blanc* et l'*homme noir* et de fonder les bases d'une paix perpétuelle. Sans faire tort à la sagacité de l'homme d'état anglais, j'imagine qu'il fut dupe et qu'il y avait dans la politique instinctive du jeune conquérant un désir de flatter le philanthrope auquel il parlait et de le bercer d'espérances selon son cœur.

Pitt était moins confiant. Loin de croire à la durée de la paix, il redoutait pour l'Angleterre une invasion, qui peut-être ne fut jamais sérieusement projetée. Cette crainte d'un pareil homme est un hommage au génie du guerrier. Cependant, au premier signe de Pitt, ce ministère qu'il avait laissé là, comme son chapeau, disait-on, se retira. Pitt remonta, par droit de conquête, à cette place qu'il avait déjà occupée dix-huit ans, et aussitôt la guerre est rallumée. L'art et la politique ramassent de tous côtés des soldats pour commencer cette dernière campagne de l'Europe contre la France, du vivant de Pitt au moins. Mais, encore une fois, le bras de fer du conquérant brisa toutes les forces de la coalition.

Les subsides anglais étaient dévorés; l'Angleterre pliait sous le poids d'une dette énorme. La confiance dans l'habileté du ministre était ébranlée devant de tels désastres. L'âme altière de Pitt ne résista pas à cette nouvelle tromperie de ses espérances. C'est en 1805 que la paix de Presbourg fut signée. Quelques mois après, Pitt n'existait plus. Ce n'est pas de la goutte qu'il est mort, c'est de chagrin. Il ne put résister à ce dernier démenti qu'il recevait. Son patriotisme et son orgueil furent également désespérés. Il mourut sans douter de la sagesse de ses premières vues; il y croyait fermement; il les léguait à d'autres : mais il éprouvait un cruel mécompte, une amère douleur de ne pas assister lui-même au succès de ses desseins et de s'en remettre à l'avenir et à d'autres mains.

Cette grande scène du parlement d'Angleterre se dégarnit et semble se fermer en quelques années. Tous ces personnages qui avaient paru avec tant d'éclat, s'en vont l'un après l'autre. Singulier éloge, tout à la fois d'une constitution sociale et d'un homme! Ce que cet homme avait commencé par son audace d'esprit, par son génie tenace et entreprenant, tout cela sera continué et achevé par l'esprit du pays, pour ainsi dire par la tradition qui remplacera l'homme supérieur et régnera pour lui. C'est la gloire des États libres. Ils font naître le génie; et ils peuvent s'en passer, et vivre, en quelque sorte, de la pensée publique.

J'ai dit que cette scène du parlement britannique, si riche, si éclatante de talents, devint déserte. Pitt meurt à quarante-sept ans, consumé par les travaux et les chagrins du grand rôle qu'il avait commencé si jeune. Son rival Fox, qui depuis vingt-quatre ans luttait pour ressaisir le pouvoir, arrive enfin à ce but : le voilà ministre. Il trouve les embarras qu'avait légués l'exécution même des grands desseins de son prédécesseur, cette dette immense, cette guerre commencée; il veut faire une guerre de plus, une guerre à la Prusse pour la défense des États de Hanovre. Mais au milieu de ses projets à peine ébauchés, et avant qu'on eût pu juger si son génie politique égalerait son éloquence, il meurt. Shéridan lui survécut quelques années; mais pour languir au-dessous de lui-même, dans la décrépitude prématurée du talent. Rien ne dévore comme la tribune. Elle consume, par l'agitation véhémente de la parole, les impatiences de l'amour-propre et les inquiétudes ou les mécomptes de l'ambition : la vie politique dans un État libre, c'est l'émotion irritante de la parole ajoutée à tout l'accablement des affaires. Cette vie eût tué Richelieu dix ans plus tôt.

Un moment secrétaire d'état avec Fox, Shéridan ne fut plus rien après lui. Le brillant Shéridan perdit tout, non-seulement sa fortune; il avait commencé par là; non-seulement le pouvoir; il n'était pas fait pour le garder, mais il perdit sa popularité. Et j'ai peine à le dire, il échoua dans une élection. Sa misère devint si grande, qu'il allait être arrêté sur son lit de mort. Son médecin fut obligé de le

sauver des huissiers, en déclarant qu'il ne pourrait être transporté vivant jusqu'à la prison. On regrette que cette générosité prétendue des Anglais, ne se soit pas trouvée là, et que vingt mille souscriptions ne soient pas venues protéger le lit de mort de ce Shéridan qui avait fait tant rire le public à ses comédies et qui s'était fait tant applaudir au parlement.

L'aîné de tous ces hommes illustres, Burke, les avait depuis longtemps précédés dans la tombe. Ses derniers jours avaient été empoisonnés d'une amère douleur. Il avait élevé, avec les soins les plus tendres, un fils qui annonçait le plus rare talent pour les lettres et la tribune. Une mort prématurée lui enleva ce jeune homme. Le jour où, après cet inconsolable malheur, il reparut pour la première fois dans le parlement, Fox s'approcha de lui, malgré leur vieille animosité, souvent aigrie par de nouveaux dissentiments, malgré les blessures réciproques qu'ils s'étaient faites : Fox le voyait si malheureux, qu'il voulait redevenir son ami. Mais Burke détourna les yeux, refusant de recevoir les consolations d'un homme qu'il n'aimait plus. Bientôt il se retira tout à fait du parlement; il ne voulut plus d'une célébrité qu'il ne pouvait transmettre à son fils; et peu de temps après, Burke n'était plus.

Ainsi, cette brillante pléiade du parlement britannique s'éteignit. Ces quatre hommes diversement célèbres, qui avaient charmé, dominé leurs concitoyens, qui avaient régné sur l'opinion, ou guidé le pouvoir, les voilà disparus. Après eux, resta l'esprit même du pays, la puissance de la constitution; puis s'élevèrent des hommes qui s'appelaient leurs élèves et qui, déjà, sont eux-mêmes remplacés presque tous. Vingt ans suffisent dans cette active et dévorante carrière pour renouveler tous les personnages. Burke, Pitt, Fox, furent enlevés avant la vieillesse, comme nous avons vu disparaître, plus vite encore, Camille Jordan, de Serre et le général Foy! (Applaudissements.)

VINGTIÈME LEÇON.

Retour à la littérature française.—Nouveau caractère qu'elle reçoit de la révolution.—Son rôle dans nos troubles civils. — Les deux Chénier. — Détails sur leurs premières années. — Dissentiment des deux frères. — Mort d'André Chénier. — Justification de son frère. — Talent neuf et original d'André Chénier.— Ses principaux essais.— Caractère distinctif de sa poésie.

MESSIEURS,

Je ne voudrais pas terminer ce trop long tableau du dix-huitième siècle par des souvenirs étrangers à notre pays. Mes digressions n'étaient que des parallèles instructifs ou honorables pour la France. Il est temps de les finir. Au nom de l'éloquence, je vous ai presque conduits au greffe des tribunaux anglais. Je vous ai retenus bien longtemps à la chambre des communes. J'ai fatigué votre attention de tous les détails de la stratégie parlementaire; et je vous ai fait admirer les naturelles inspirations des grands orateurs britanniques. Ce que je cherchais là, comme ailleurs, c'étaient les lettres dans leur acception variée; c'étaient le talent, le génie appliqués aux intérêts civils de la société. Mais, si cette sérieuse et dernière vocation des lettres prédomine dans les États libres, elle est bien loin d'exclure toutes les autres formes brillantes de la pensée spéculative et de l'imagination. La tribune politique enrichit les lettres, moins par le surcroît nouveau d'une forme d'éloquence, que par le mouvement général et l'allure franche et libre qu'elle communique aux esprits. Tout pays qui conserve, ou qui voit s'élever des assemblées délibérantes, renferme une source de rajeunissement moral. Il nous reste, Messieurs, à suivre et à marquer ce résultat en France, dans les années de la révolution française. Il nous reste à examiner l'influence que cette révolution profonde, qui n'était pas un changement de pouvoir, mais un bouleversement de société, devait exercer sur l'imagination dans le présent et dans l'avenir.

Était-ce un trouble ou une régénération qu'elle devait apporter à la pensée? Devait-elle la rendre un moment folle et violente? ou la laisser longtemps féconde et agitée de grands souvenirs? Enfin, quels hommes ont paru faits pour la gloire des lettres, ont montré ou promis du génie, au milieu de cette tourmente destructive? En est-il quelqu'un dont nous puissions entrevoir l'immortalité, à travers le crêpe funèbre des proscriptions civiles? En est-il quelqu'un que nous puissions reconnaître et suivre, à la trace de son sang, jusqu'à l'échafaud, qui lui enlevait la vie et la gloire? Il en est, hélas! et dans cette longue histoire du génie français que je vous raconte, je ne puis supprimer de tels noms. Il y aurait bien mauvaise grâce dans une convenance politique qui craindrait ces tragiques souvenirs.

Je rentre au milieu de la France encore toute passionnée et toute sanglante. Je n'écoute pas les cris bruyants de sa tribune. Je me garde, ou je dédaigne d'étudier sous les vains rapports de l'art ces paroles qui étaient des actions terribles et toutes puissantes.

Mais y avait-il des lettres alors? Y avait-il des poëtes, des hommes qui se livraient au plaisir de l'imagination, pour elle-même, ou plutôt, qui la faisaient servir à la défense de l'infortune, à l'anathème du crime? Je vais rappeler des noms qui

ont été souvent signe de contradiction entre les hommes, et que tour à tour la partialité contemporaine a exaltés ou flétris, a chargés d'apothéoses ou de calomnies.

Nous l'avons dit, dans ce travail des esprits qui précéda l'emportement des troubles civils, les imaginations s'étaient élancées vers tout à la fois; elles embrassaient des espérances de progrès illimités dans les sciences; elles rêvaient le renouvellement du monde des idées, avant de mettre la main à la réforme du monde social. Mais, lorsque 1789 arriva et qu'il remit au peuple tout pouvoir de changer et de détruire, alors cette activité réelle fit disparaître ces rêves de l'imagination solitaire, ces ambitions du génie spéculatif. On se mit à l'œuvre; et on n'écrivit plus que pour agir. Cependant, quelques hommes nés pour les arts, au milieu de cette violente préoccupation, gardaient l'instinct de leur vocation, même en se mêlant à cette activité politique, que personne ne pouvait éviter ni s'interdire; ils étaient encore poëtes, écrivains, rêveurs, métaphysiciens, philosophes.

Ce célèbre et infortuné Condorcet, quelques jours avant l'époque où, proscrit par la tyrannie décemvirale, il errait sans asile, portant sur lui son gage d'affranchissement, le poison, Condorcet écrivait encore des pages animées d'un enthousiasme calculateur, dans lesquelles, s'appuyant sur toutes les théories de la science, il apprécie la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine et rêve un progrès continu de sagesse, de justice, de bonheur, au milieu de tous les délires de la force et de la tyrannie.

D'autres esprits conservaient des illusions semblables, entretenues par l'imagination. De leurs études continuées au milieu de tant de périls, du grand spectacle que ce renouvellement du monde donnait aux hommes, devait sortir une littérature nouvelle, dont l'influence se prolongera sur l'avenir. La poésie, la philosophie morale, les études historiques devaient recevoir de ce terrible renouvellement des esprits un caractère nouveau.

Parmi les poëtes de cette époque, il en est deux portant le même nom, issus du même sang, et qu'on ne peut séparer; ce sont les deux Chénier. Une tristesse uniforme se répand sur leurs destinées si différentes. Un intérêt particulier s'attachait à leur naissance, à leur éducation, à leurs premières années. De plus cruels souvenirs ont fait oublier cet intérêt. Fils d'un homme savant, qui passa la plus grande partie de sa vie dans les consulats d'Orient, ils étaient nés tous deux à Constantinople, d'une femme belle et spirituelle, d'une Grecque. Oui, cette femme était spirituelle. Il est resté d'elle des pages élégantes, ingénieuses, où le goût français, qu'elle avait appris de son mari, est animé par je ne sais quelle grâce asiatique. Ce sont deux *Lettres* sur les mœurs de son pays, deux lettres dont le sujet offre un contraste analogue à celui de sa propre destinée, d'abord brillante, heureuse, puis désolée par les regrets. L'une de ces deux lettres a pour objet les danses de la Grèce moderne. M^me^ Chénier se chargeait d'apprendre à un savant de France les vicissitudes et les formes diverses de cet art ingénieux transmis de l'antiquité et soigneusement conservé par les jeunes filles qui dansent sur les bords de la Mer-Noire et dans les Iles des Princes. Avec une érudition locale et féminine, relevée par l'étude de la poésie antique, elle explique, elle décrit *la candiote, l'arnaute, le balaristo;* et dans les chants modernes qui accompagnent ces danses symboliques, elle retrouve à peine altérés, les souvenirs de la fable et de l'histoire, les noms d'Ariane et d'Alexandre. C'est la dissertation la plus gracieuse qu'on puisse lire.

L'autre lettre est consacrée au récit des cérémonies funèbres dans la Grèce chrétienne, encore toute remplie des débris poétiques de ses anciennes mœurs. C'est une vive et touchante esquisse de ces peintures qu'a tracées, de nos jours, avec plus de détail, le docte et ingénieux Fauriel. On y voit des exemples, alors inconnus, de ces myriologues, de ces chants improvisés par le deuil des femmes grecques sur le tombeau d'un frère, d'un époux, d'un fils, et tout pleins de douleur et de poésie.

Élevés d'abord sous les yeux de ce père ingénieux, savant, et de cette mère brillante d'imagination de grâce, les deux Chénier devaient être poëtes; c'était pour eux tout à la fois une impression du premier âge et un don de naissance. J'aurai peine à juger leurs écrits. Ce n'est pas que ma préférence hésite; mais tant de souvenirs touchants se lient au nom de ces deux poëtes, tant de graves pensées et de questions délicates sur le goût se présentent à la fois, que j'éprouve une confusion d'idées qui sera trop sensible dans mes paroles.

Envoyé de Constantinople en France, André Chénier, l'aîné des deux frères, fut placé dans un collége de Paris. Son goût vif pour les arts, son instinct de l'antiquité, comme d'une patrie, se montrèrent d'abord. En apprenant la langue grecque alors très-négligée de nos savants, il semblait se souvenir des jeux de son enfance et des chants de sa mère. Il fit des progrès rapides dans toutes les études classiques. A quatorze ans, plus instruit que tous ses compagnons, il était poëte; il traduisait Anacréon et Sapho, et rendait avec grâce la douceur et la passion de ces chants nationaux pour lui. Au sortir du collége, il entra dans la vie militaire qui convenait peu à son humeur libre et rêveuse. Il la quitta et se livra de nouveau à de fortes

études, à la méditation assidue des chefs-d'œuvre antiques, retenant son talent pour le fortifier et ne se hâtant pas d'écrire.

Son frère, plus jeune que lui, se précipita plus vite vers la renommée littéraire. Après des études incomplètes et rapides dans le même collége, après quelque séjour dans une garnison, emporté par l'ardeur de la célébrité, il se jette dans cette carrière de la tragédie, si haute et pourtant si fréquentée, qui semblait alors, par la multitude des concurrents et la facilité des succès, une continuation immédiate de la rhétorique. Il fait sa tragédie d'*Azémire*, jouée et même applaudie, je crois, à Fontainebleau. Puis, esprit supérieur, il s'aperçoit, dans son succès, de tout ce qui manque à son talent; il recommence de sérieuses études, au moins sur les grands écrivains de l'école française. Une ambition ardente lui impose trois ans de retraite, pendant lesquels tout va changer en France.

Il préparait sa tragédie de *Charles IX* pour cette époque nouvelle, que son frère ne salua pas d'abord avec moins d'ardeur. Les voilà donc tous deux contemporains, spectateurs animés des mêmes événements, le plus jeune accroissant à la hâte sa célébrité, l'autre commençant la sienne. Parlons d'abord d'André Chénier; c'est justice : il avait la préséance de l'âge; il a eu celle de l'échafaud. La destinée de ces deux frères offre d'ailleurs un tragique intérêt. En repoussant avec horreur les traditions de la calomnie, on voit en eux un lamentable exemple du malheur des révolutions. L'un d'eux se dévoue lentement à l'étude de l'art : sa gloire est obscure; son imagination est à la fois studieuse et passionnée; et quand ce grand renouvellement de 1789 arrive, il en est saisi vivement. Les premiers vers connus d'André Chénier sont un hymne d'enthousiasme et de joie sur la fameuse séance du Jeu de Paume; c'est l'inauguration pindarique de la révolution sociale. Les premières tragédies célèbres de Marie-Joseph Chénier sont des tragédies partiales, comme il le dit lui-même, tout empreintes de la véhémence des passions nouvelles. C'est *Charles IX, Henri III;* ce sont des pièces qui, flétrissant d'un légitime opprobre les vieux forfaits de la souveraineté absolue, étaient, surtout à l'époque où elles parurent, de menaçantes allusions pour une souveraineté affaiblie et tombante. Cette voix commune d'enthousiasme et d'ardeur pour la réformation sociale, où s'étaient précipités les deux frères, ils ne la suivirent pas longtemps du même pas, ni avec le même cœur. André Chénier était de la race de ces hommes généreux que l'on voit paraître au commencement des révolutions, qui se passionnent avec une courageuse candeur pour toutes les nobles idées de liberté, de réparation, de justice; qui les réclament au péril de tous leurs intérêts; et puis qui, lorsque les révolutions s'avancent ou s'égarent, lorsque les réformes demandées par des âmes généreuses et souvent repoussées par d'imprudentes résistances, sont tombées dans des mains brutales et violentes, s'indignent, se séparent, deviennent transfuges du plus fort et désertent vers le parti des vaincus et des opprimés.

Ainsi, quand la révolution fut souillée, quand des meurtres ensanglantèrent des théories, alors son âme fut saisie d'indignation. Cependant cette émotion de sa pitié ne devint pas une réaction de sa raison; il ne rejeta pas les principes généreux et libres qu'il avait d'abord embrassés; il les retint avec la même énergie; il les professa avec la même éloquence; mais il sépara les assassins des réformateurs. Et ainsi, se dévouant presque à une double haine, il continuait de proclamer toutes les théories de liberté et d'attaquer avec une vertueuse colère tous les promoteurs d'anarchie. C'est une voie d'honneur et de courage; ce n'est pas celle d'une longue vie dans les temps de révolution.

Son frère était-il, au fond de l'âme, plus timide ou plus violent? Ce qu'il fit bien au-delà pour le parti républicain, était-ce un emportement de sa passion ou un sacrifice de sa faiblesse? Je ne veux pas le juger sévèrement. Je regretterais d'insulter une de ces ombres au profit de l'autre; elle m'en désavouerait. Ce n'est que la leçon morale que nous cherchons ici. Nous ne dirons que ce qui tient au développement du génie qui s'élève, quand l'âme s'épure.

Tandis que, par des écrits polémiques, André Chénier signalait sa haine contre des tyrans démocrates, et qu'en silence son imagination toute grecque se répandait dans des poésies d'une grâce ravissante, son frère obtenait la célébrité bruyante du théâtre, devenu le tumultueux écho des passions politiques. Les lettres le conduisirent à la tribune. Poëte tragique et patriotique, au milieu de ce drame épouvantable d'une révolution, il devint orateur. Il survécut à des temps affreux qui le menaçaient lui-même. Il vit plus tard sa gloire littéraire s'accroître. Son frère fut plus heureux : il ne fut que victime; il porta, jeune, sa tête sur l'échafaud, où il n'avait fait monter personne.

Cependant, Messieurs, il ne faut pas que ce parallèle, dont la vérité seule est assez sévère, devienne injuste, pour multiplier des contrastes.

Celui des deux Chénier qui avait pour lui la célébrité de la tribune, les applaudissements du théâtre et qui semblait emporté, égaré par les passions violentes du temps, qui même fut associé à l'acte le plus coupable de cette époque, son âme

cependant conservait et manifesta plus d'une fois des sentiments généreux. Lorsque l'auteur applaudi de *Caïus Gracchus* faisait entendre ces paroles : *des lois et non du sang*, ce peu de mots prononcés étaient un effort de courage. A une époque moins menaçante, lorsqu'une sorte de controverse publique s'établit entre les deux frères sur le Club trop fameux qui fit trembler les assemblées comme les trônes, on doit remarquer l'extrême modération de Marie-Joseph Chénier. On s'aperçoit qu'il craint le danger du débat et qu'il voudrait émousser la vivacité des coups qui lui sont portés à lui-même, pour ne pas exposer la main qui les porte. Enfin, dans ces jours atroces, où les premiers héros de la réformation civile étaient depuis longtemps poursuivis, où Barnave et tant d'autres avaient péri, où les premiers persécuteurs même étaient déjà victimes, lorsque André Chénier fut jeté dans les cachots, son frère s'intéressa vivement pour lui. C'était trop peu sans doute; mais lui-même alors, dans son rapport pour exclure les restes de Mirabeau du Panthéon, ayant osé ne pas nommer l'idole immonde qu'on substituait au grand orateur, se trouvait, pour ce courage de réticence, exposé au supplice : loin de pouvoir protéger, il avait à peine le crédit de vivre encore quelques jours. Le Tibère de l'anarchie l'avait désigné, du haut de la tribune, par une de ces allusions, présages de mort. Il ne paraissait plus dans l'assemblée décimée. Cependant, poëte encore, il chantait les glorieuses victoires que la révolution opposait aux crimes de ses chefs et qui servaient à leur puissance; et ce n'était pas de sa part un calcul de crainte, mais un effort de zèle pour son frère. On le vit souvent, auprès de Méhul, le célèbre musicien, méditant avec lui les paroles et l'air de ce chant du départ, qui fut entendu à la journée de Fleurus. Il espérait que cette offrande poétique, tout animée de passions républicaines, plairait à l'impitoyable orgueil des décemvirs et rachèterait la vie de son frère. Il espérait obtenir à ce prix la grâce d'une si chère victime. Il ne l'obtint pas.

Après plusieurs mois de captivité, André Chénier, avec trente-huit coupables comme lui (il y avait dans le nombre un autre poëte, Roucher, auteur des *Mois*), André Chénier fut traduit devant le tribunal de mort. Il était accusé d'un crime bien étrange, d'avoir conspiré son évasion de prison et le renversement de la république. Ramené dans son cachot, jusqu'au supplice, ses dernières pensées furent toutes de poésie et d'enthousiasme. Il faisait encore des vers à l'instant où l'échafaud l'appelait. Il y a peu de vers inspirés si près de la mort. La voix du poëte, dans cette horrible attente, resta ferme et sonore :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
 Ait posé, sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières;
 Avant que de ses deux moitiés,
Ce vers, que je commence, ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres?
. . . .

Il était huit heures du matin; on appela André Chénier; et la pièce n'a pas été achevée! Monté sur le tombereau fatal, il se trouva près de Roucher, esprit généreux, cœur droit, enthousiaste partisan des premières réformes politiques de la France. Moins jeune que son compagnon de supplice, Roucher tenait plus à la vie cependant. Il était heureux époux, heureux père. La veille de ce jour, il avait, pour dernier souvenir, envoyé son portrait à sa femme et à sa fille, avec ces vers touchants :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque ombre funeste obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon dessina cette image,
L'échafaud m'attendait, et je pensais à vous.

Quand les deux poëtes furent près l'un de l'autre, Roucher s'arma du même courage; ils s'entretinrent de leurs travaux, de leurs anciennes espérances. André Chénier avait beaucoup de pensées de gloire; il se frappa plusieurs fois le front, en disant : « Eh pourtant, il y avait là quelque chose! » Puis les deux amis récitèrent entre eux la première scène d'*Andromaque* :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'échafaud.

Ce meurtre de plus fut consommé trois jours avant le 9 thermidor.

Maintenant, a-t-il fallu que la partialité politique empoisonnât la douleur du frère qui survivait, en lui reprochant le crime de la terreur? Depuis cette fatale époque, souvent la haine de parti, souvent la polémique jeta sur Chénier ce calomnieux souvenir. Écoutez sa défense. Aujourd'hui je ne dirai que cela de son talent.

. . . . On m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois!
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats! contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,

J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymme funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Cependant une fatalité déplorable donnait un prétexte, un argument à la calomnie. Vers le temps même où la cruauté des inquisiteurs populaires allait atteindre André Chénier, son frère venait d'achever une tragédie de *Timoléon;* et, dans cette tragédie, le sauvage et faux héroïsme d'un frère, immolant son frère à la liberté de son pays, était exalté par le poëte : bien plus, un démenti était donné à l'histoire.

Dans le beau et pathétique récit de Plutarque, au milieu de l'hésitation que lui-même éprouve à condamner Timoléon, vous voyez cependant la nature satisfaite et vengée par la peinture éloquente de cette mère, qui ne pardonne point au frère assassin de son frère et libérateur de son pays, qui le repousse, qui le maudit et le fait douter de son prétendu héroïsme, en lui opposant les anathèmes d'une mère.

Chénier avait effacé ce trait de caractère authentique, selon l'histoire et selon la nature. Dans sa fable tragique, Timoléon, s'éloignant de Corinthe, après son horrible victoire, était embrassé et presque félicité par sa mère. N'abusons pas cependant de ces apparences : elles sont fausses et trompeuses. A l'époque où Chénier achevait Timoléon, il prodiguait à son frère les soins de la plus inquiète amitié. Il lui avait ménagé un asile qui semblait assuré.

Enfin, cette tragédie de *Timoléon*, loin d'être une flatterie ou une excuse pour les assassins démagogues, était pleine des mêmes cris de justice et de pitié qui les avaient offensés dans *Caïus Gracchus*. Aussi fut-elle frappée d'interdiction; et le manuscrit même saisi. Elle n'était pas une apologie des proscriptions politiques; elle était censurée par les proscripteurs.

Dans cet ouvrage, Chénier s'était trompé comme poëte; il avait fait mentir, par une fausse exaltation tragique, le cœur de cette mère qu'il mettait sur la scène. Mais il trouva dans le cœur de la sienne une justification invincible à mes yeux. Cette femme, qui avait élevé l'enfance de ses deux fils; qui leur avait communiqué l'amour des arts, et dont l'âme fut déchirée par la mort cruelle de l'un d'eux, elle garda pour celui qui survivait l'affection la plus tendre. Elle resta constamment près de lui, bénissant avec amour ses soins et son respect filial. Elle savait donc bien qu'il n'était pas la cause de son malheur, puisqu'elle n'en voulait être consolée que par lui. Chénier s'est trompé comme poëte; mais il est irréprochable et comme fils et comme frère : j'en suis sûr, j'en jure par le cœur de cette mère. (Applaudissements.)

Je regrette que ces dates fatales nous fassent sortir de l'émotion paisible des lettres. *L'étude* de l'art semble froide en présence de ces cruels souvenirs.

Où en étais-je tout à l'heure? et que me reste-t-il à dire? Je voudrais apprécier le génie d'André Chénier. Le premier caractère qui frappe dans ce poëte, c'est un goût singulier d'antiquité, une manière neuve de la sentir et de la rendre.

La littérature du dix-septième siècle avait admirablement saisi la beauté du style grec et du style romain, dans ce qui tient à la pureté de l'expression, à la justesse de l'image. Mais la vérité des mœurs, la naïveté du sentiment avaient beaucoup perdu. On en sait la cause; et il n'est pas besoin de chicaner la gloire de ces grands hommes.

Cette puissante étiquette du siècle de Louis XIV, cette préoccupation dominante des usages de la cour, avaient souvent altéré la vérité du pinceau de Racine. Admirateur si éclairé des Grecs, Racine n'aurait pas osé traduire la simplicité de Théocrite; et cependant Théocrite est lui-même l'élève d'une littérature savante qui remonte à la simplicité, par système.

Au dix-huitième siècle, la poésie, toute artificielle lorsqu'elle était sérieuse, et n'étant vraie que dans les choses peu poétiques, le scepticisme et l'ironie, n'avait pas connu le beau simple de l'antiquité; elle le dédaignait. Voltaire lui-même pensait sur Théocrite et sur Homère à peu près comme Fontenelle : il les trouvait rudes et grossiers.

Quant aux classiques du second ordre, imitateurs d'imitations successives, ils avaient, malgré le goût et le talent de La Harpe, un sentiment très-peu vrai de la poésie antique; et dans les littératures étrangères, ce qui, sous des formes diverses, offre un caractère hardiment original leur échappait ou les blessait.

A la fin du dix-huitième siècle, de Saint-Pierre avait seul rendu à la prose française un coloris nouveau, par la simplicité et par une réminiscence naïve du goût antique; c'était l'œuvre de son génie, de ses malheurs et de ses études. André Chénier fit la même chose dans la poésie. C'est un soli-

taire plein d'imagination et de goût, qui se sépare de son temps, tout à la fois par instinct et par réflexion et qui est poëte autrement qu'on ne pouvait l'être autour de lui. Sa vie moins distraite que celle de son frère, plus méditative, plus repliée sur elle-même, lui donna quelque chose de plus rare et de plus élevé. Jeune, il avait erré en Angleterre; il y avait vécu trois ans pauvre et obscur, dans un isolement dont il a peint la tristesse. Il s'y pénétra du génie de cette littérature originale et forte, qui doit plaire en proportion de la liberté des esprits; et la rudesse du goût anglais se mêla pour lui à la perfection de l'élégance antique. Il sentit Shakspeare, comme il aimait la poésie grecque.

Il y avait une grande dissidence de goût entre les deux frères. Étrange caprice de notre esprit! Nous restons parfois obstinément attachés à une seule des idées qui dépendaient d'un système, quand nous avons rejeté ou brisé tout le système.

Marie-Joseph Chénier, novateur illimité dans l'ordre politique, était presque timide dans les lettres. Hardi à renverser un trône et une société tout entière, il eût craint de violer les bienséances de l'ancienne littérature monarchique. Ses tragédies, pour la forme, la pompe, le langage, sont jetées dans le moule connu. L'allusion en est violente et passionnée; la poésie faible et sans couleur. Si l'on excepte *Tibère*, œuvre tardive d'une inspiration vengeresse, le théâtre de Chénier ne paraîtra qu'une imitation affaiblie des anciens modèles, imitation où il n'y avait de nouveau que ce qui était passager.

Au contraire, André Chénier, qui s'arrêta bien avant son frère dans la carrière des innovations politiques, avait bien plus d'audace de poëte et d'écrivain. Las du faux goût d'élégance qui affadissait la littérature, il méditait à la fois la reproduction savante et naturelle des formes du génie antique et l'application de ce langage aux merveilles de la civilisation moderne. C'est ainsi qu'il voulait chanter la découverte du Nouveau-Monde et célébrer, sous le titre d'*Hermès*, les grands progrès des sciences naturelles. En même temps il s'essayait à renouveler les grâces naïves de la poésie grecque dans de courtes *élégies*, admirable mélange d'étude et de passion, où la simplicité a quelque chose d'imprévu, où l'art n'est pas sans négligence et parfois sans effort, mais qui respire un charme à peine égalé de nos jours.

Enfin, cette muse ambitieuse de gloire, éprise de pensées nouvelles, puisait au cœur généreux d'André Chénier une verve de malédiction et de haine qui peût remplacer les ïambes perdus d'Archiloque. Revoyons quelques-unes des pages où sont gravées, avec le plus d'éclat, les pensées de ce poëte enlevé si tôt. Un caractère auquel ne peuvent guère échapper les grands écrivains d'une seconde, d'une troisième époque, l'esprit de système, inspirant jusqu'à la simplicité, se retrouve dans les écrits d'André Chénier. Il a commencé par la critique; témoins les fragments de ce poème de *l'invention*, où il donne la théorie de ses nouveautés poétiques. Ce précieux essai renferme les vues les plus justes sur l'audace légitime du talent, sur les routes véritables de l'invention, sur cette espèce de fidélité infidèle qui s'attache aux derniers imitateurs de premiers modèles. Il ne méconnaît pas la gloire des grands génies de la France; mais il leur souhaite de vrais imitateurs, c'est-à-dire des imitateurs qui ne leur ressemblent pas. C'est la doctrine de La Fontaine, si original en se croyant disciple des anciens.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Quoiqu'il fût aisé de choisir, dans les essais didactiques d'André Chénier, des vers pleins d'art et de goût, dignes des plus sévères modèles, son charme est surtout dans ces pièces inventées d'après les Grecs, dans ces idylles retrouvées, où l'imagination seule s'est donné l'émotion immédiate et pittoresque d'un temps qui n'est plus; telles sont *l'Aveugle*, *le Jeune Malade*. Enfin, ce charme se retrouve, plus grand encore peut-être, dans l'émotion intime du poëte attendri sur le sort de *la Jeune Captive*.

Bien qu'André Chénier soit un poëte habile, ce qu'il est surtout, c'est un poëte ému. Son art est plein de candeur. Il est une part de ses œuvres que la gravité de cet auditoire ne permet pas de rappeler. Rien, dans notre langue, ne surpasse la douceur gracieuse et passionnée de ses élégies. C'est la seule idée qu'il nous soit permis d'en donner ici. Je ne puis vous lire, même, cette idylle si pure, *le Jeune Malade*, où les plus charmants souvenirs de la Grèce, l'ardeur de la tendresse d'une mère, le désespoir et la joie de l'amour sont retracés avec une grâce sans égale et une ineffable harmonie. Les vers les plus mélodieux de Lamartine ont reçu, peut-être, l'inspiration de cette poésie et ne l'ont point effacée. Et puis n'oublions pas cette autre idylle qui, comme l'*Aristonoüs* de Fénelon, semble une page d'un manuscrit grec, mais traduite par quelque chose de mieux qu'un moderne, cette touchante et sublime idylle de *l'Aveugle*.

« Dieu, dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute!
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin ; et, s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois.»
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger ;
(Si plutôt sous un corps terrestre et passager
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains, près de qui les flots t'ont amené,
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

. . . .

. . . .

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté! »

Et puis ce vieillard chante ; il chante longtemps, il chante admirablement : c'est Homère.

Enfin, lorsque André Chénier fut jeté dans les épreuves, quand le cœur lui battait fort et autrement que pour des illusions politiques, son génie, qui semble élégiaque, prenait une mâle vigueur pleine de colère et de mépris. Tels sont ces vers improvisés au moment où il apprit qu'un homme d'exécrable mémoire, Collot-d'Herbois, proposait de fêter le crime de ces soldats étrangers, à la solde de la France, qui s'étaient révoltés contre leur chef et l'avaient égorgé par servilité pour la démocratie toute puissante. Ces vers sont une amère ironie ; André Chénier se charge de faire le dithyrambe de la fête donnée aux assassins.

Salut, divin triomphe! entre dans nos murailles :
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée ;
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau ;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt ;
C'est quand tu porteras Jourdan à notre armée,
Et La Fayette à l'échafaud!

Faut-il l'entendre encore pleurant et honorant Charlotte Corday, ou décrivant, avec une familière et horrible énergie, les boucheries de la *Terreur*.

Quant au mouton bêlant, la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ces ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire
Mille autres moutons comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient nos amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie ;
De l'or peut-être à mes bourreaux....
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis ; vivez contents.
En dépit de Bavus soyez lents à me suivre.
Peut-être, en de plus heureux temps,
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits ;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, amis ; vivez en paix.

Quelle voix de poëte!

Je n'ai point rappelé les beaux vers d'André Chénier, qu'un illustre écrivain fit connaître à la France. Mais relisons, pour dernier hommage à la mémoire de ce poëte, les vers sur *la Jeune Captive*. Ils lui furent inspirés par l'intérêt le plus tendre qui ait préoccupé et peut-être un peu troublé ses derniers moments.

Le grave Tertullien raconte que, même au milieu de cette captivité sainte où, dans le deuxième siècle de notre ère, la cruauté d'un préteur plongeait tant de Chrétiens, il se conservait quelque chose des faiblesses humaines et des passions profanes, et que la prison des martyrs même vit naître plus d'une fois des sentiments, que la mort expiait sans les détruire. Ainsi, dans les cachots de la *Terreur*, parmi tant de victimes réunies, plus d'une fois les âmes furent touchées d'une autre inquiétude, d'une autre émotion que la crainte de mourir.

Les vers d'André Chénier s'adressaient à une personne jeune, d'un nom illustre et d'une rare beauté. Ils respirent un charme de douceur et de tendresse qui en fait un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne ; c'est la plus pure des élégies tendres ; c'est un style dont la richesse, pleine de symboles et d'images, a quelque chose de riant et de nouveau comme la jeunesse.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore :
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

. . . .

. . . .

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Plus vive, plus heureuse, aux compagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux.
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps; je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

. . . .

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait; écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers, je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

. . . .

Voilà quel fut ce poëte, plein d'art et de génie, dans ses ouvrages inachevés, exprimant avec une merveilleuse douceur les sentiments les plus délicats de l'âme, et capable de l'indignation la plus énergique et le mieux vengeresse.

Vous voyez qu'il était de la famille des grands poëtes; c'est ce mélange de tendresse et de colère, cette vivacité d'âme qui fait peindre *Françoise de Rimini* et les cercles de l'enfer. Mais le Dante, proscrit par les fureurs civiles, avait eu le temps, dans l'exil, d'achever son ouvrage. André Chénier, pris si vite par l'échafaud, ne laissa voir que l'espérance d'un beau génie.

VINGT-UNIÈME LEÇON.

Influence de la révolution sur la littérature. — Causes et durée de cette influence. — Caractère littéraire de Chénier. Ses tragédies. — De l'inspiration immédiate des événements; en quoi trompeuse par fois. — Seconde époque de la vie et du talent de Chénier. — Sa tragédie officielle de *Cyrus*. — Sa situation sous l'Empire. — Ses derniers ouvrages, plus énergiques et plus vrais. — Sa tragédie de *Tibère*. — Beautés de cet ouvrage. — Graves objections. — Résumé.

Messieurs,

Je vais chercher encore ce qui restait de goût pour les arts et d'imagination littéraire, après le renversement social de la France. Je vais remuer ces cendres si fécondes, pour y découvrir aussi l'étincelle de vie poétique. En effet, ce lieu commun qui est une vérité, cette alliance tant rappelée entre les lettres et l'état des mœurs, n'est nulle part plus marquée, plus visible que dans les grandes crises de la société. Lorsque les années se succèdent sans agitation, sans secousse qui réagisse sur l'esprit d'un peuple, on conçoit que si les lettres, en général, reçoivent l'influence de cette paisible uniformité, le génie se fasse une vie solitaire et indépendante, et s'inspire de lui-même, bien plus que des impressions monotones d'une foule asservie. Mais lorsque la foule devient puissance active, et qu'à son gré, elle change, bouleverse, renouvelle, alors cette action de la société sur les lettres, de l'opinion commune sur le talent individuel, paraît dans toute sa force.

Ainsi, ne nous étonnons pas que toute une littérature nouvelle, dont l'enfantement dure encore, soit née du contre-coup et du souvenir de la révolution française. Ne nous étonnons pas que, suspendue d'abord et comme interceptée par un pouvoir absolu, dominateur, étourdissant, elle se ranime sous une influence de liberté. C'est le même mouvement qui se règle et se prolonge; c'est ce même besoin d'une littérature plus expressive, plus populaire, qui fasse plus d'usage de la vérité, qui s'effraie moins de ce qu'elle a parfois de grossier. C'est toujours la substitution du forum à la pompe des cours et à l'élégance de l'étiquette. Cette rapide substitution a ses écarts, ses erreurs; mais on ne peut douter qu'à l'avenir elle ne laisse une trace profonde dans toutes les œuvres de l'esprit français. Puissiez-vous avoir une littérature de génie! Mais certes, vous aurez une littérature de liberté, moins scrupuleuse dans son langage, moins polie dans ses formes, brusque, familière, capricieuse. Je n'y ai pas de regret; car ce n'est pas la correction sévère de Port-Royal, mais l'élégance sophistique du dix-huitième siècle, que nous quittons pour ces vives et nouvelles allures. Voltaire dit quelque part que les Anglais n'ont point de goût, que chez eux le peuple est le grand maître de la langue, comme dans Athènes, mais que, sous un ciel moins heureux, il n'a pas la même délicatesse d'organes. Par cette influence démocratique, résultat des lois et des mœurs, vous verrez également, parmi nous, la littérature élégante, ou ce qui vaut moins, la littérature traditionnelle, académique, s'affaiblir, s'effacer, et tous les caprices, tous les hasards de l'imagination indépendante applaudis, favorisés par la curiosité, par l'instinct public.

C'est donc à cette époque si novatrice en tout genre, à ces années de troubles et de puissance, à ces années de destruction et de création, qu'il faut faire remonter le premier changement de l'esprit littéraire et cette révolution du goût, cachée d'abord sous tant d'autres et maintenant si manifeste.

Certes, les troubles de l'Angleterre ont été pour

quelque chose dans la naissance du génie de Milton. Si l'Angleterre fût restée paisible sous le gouvernement de Charles Ier, ou seulement agitée de quelques controverses religieuses, ce génie de Milton, qui, nourri de la poésie italienne et de la Bible, avait répandu tant de charme dans l'*allegro* et *le penseroso*, ne se fût point élevé à cette puissance d'inspiration originale et sombre qui caractérise *le Paradis perdu*. La plus belle moitié du *Paradis perdu* a été dictée par la révolution anglaise. Ces fureurs théologiques du long parlement, ces éloquences mystiques et populaires qui enflammaient les esprits, on ne les lit guère, on ne les recherche pas dans les collections volumineuses du temps. Une barbarie fastidieuse se mêle à l'énergie profonde et passionnée de ces discours. Mais où l'esprit infernal et sublime qui les animait a-t-il passé? Dans *le Paradis perdu*. La verve fanatique de ces temps durs et cruels, Milton en a fait le langage de son Pandemonium. Sans le savoir, peut-être, il a copié son enfer sur les passions de la guerre civile; et dans ce sujet merveilleux, dans cette poésie extraordinaire, fantastique, il est inspiré par son siècle, autant que par la Bible.

Quoique la révolution française ait été bien autrement novatrice, plus destructive et partant plus féconde, comme ces fléaux du monde physique qui sèment la vie sous les ruines, quoiqu'elle ait plus puissamment agi sur les esprits, qu'elle ait eu un retentissement plus lointain et plus durable, elle n'a cependant pas éveillé un génie tel que Milton.

En France, les lettres mêmes étaient devenues l'instrument universel de la révolution; comme elles avaient dominé la cour, elles ameutaient le peuple. Par là même elles se confondirent avec la politique; elles en eurent littéralement le langage, au lieu d'en recevoir l'inspiration; elles se chargèrent de ces violences triviales, de ces exagérations faciles et vulgaires, qui faisaient incessamment retentir la tribune. A cette époque où les esprits étaient si profondément remués, où la chance du génie semblait multipliée par l'effort universel, vous seriez étonnés de voir combien le génie proprement dit, ce génie vivace et durable, que le temps inspire, mais qui est fait pour l'éternité, combien il a manqué, combien il est absent. Ainsi, tandis que les lettres occupaient souvent la tribune et la remplissaient de déclamations, de lieux communs traditionnels, laissées à elles-mêmes, elles n'avaient aucune énergie, aucune originalité. Elles étaient l'écho monotone du même cri populaire.

André Chénier, qui vous a touchés par son malheur et par ses vers, est un phénomène à part, au milieu de cette tempête civile; rien d'animé et de nouveau comme lui ne s'élève autour de lui. Son frère est loin de cette originalité naïve. Esprit ardent, passionné, coupable par sa passion, il n'a pas trouvé la véhémence du génie dans cette colère politique qui l'emporta si loin. Non, il est correct, facile, il a les formes du goût; c'est l'impétuosité, la verve, le désordre, si l'on peut parler ainsi, qui lui manquent. Ses premiers ouvrages, ses tragédies, espèce de pamphlets joués sur un théâtre, trouvant tout un public en colère, pour les entendre, pour les commenter, excitèrent un prodigieux enthousiasme. Elles sont maintenant sur le papier, froides et décolorées; vous n'y trouverez pas même ces hyperboles de la haine, ces expressions ardentes, ces *monstra orationis*, comme parle Cicéron; ce sont des tragédies faites d'après les règles et sous l'inspiration de Voltaire, un peu meilleures, je le crois, que celles de La Harpe, mais également dénuées de force et de nouveauté.

C'était une chose nouvelle pour la forme, de mettre sur cette scène française, si longtemps soumise à l'étiquette du goût et de la censure tout à la fois, un cardinal, le cardinal de Lorraine, Charles IX et sa cour, une reine comme Médicis, un ministre comme Lhospital. Mais la nouveaute des costumes et des personnages ôtée, approchez, prenez ces scènes, lisez-les, c'est la régularité pompeuse de notre tragédie; rien de simple, de familier; nulle naïveté de fanatisme, nulle vérité de crime ne vous transporte dans ce siècle et dans cette cour. Le langage de tous les acteurs du drame est d'une élégance uniforme; c'est ainsi que Chénier fait parler le chancelier de Lhospital, qui n'était pas alors à la cour de Charles IX, qui ne devait pas, qui ne pouvait pas s'y trouver encore; la vraisemblance dramatique l'en chassait, comme l'histoire. Il avait fallu trois ans d'absence de ce grand homme de bien, pour que la cour, où il avait habité, devînt le théâtre d'un tel crime. Mais passons sur cette inexactitude: ce chancelier de Lhospital, ce personnage, demi-gaulois, demi-romain, cette longue barbe blanche qui imposait aux jeunes courtisans, cet homme d'une conscience si ferme, qui, avec ses expressions fortes et familières, troublait Catherine de Médicis et la faisait hésiter sur une mauvaise action, que fait-il dans le drame de Chénier? il parle bien; il parle élégamment; il ressemble un peu au Burrhus de Racine: ce n'est pas le chancelier de Lhospital retrouvé, ressuscité, rhabillé devant le public.

Le talent de Chénier était bien loin d'avoir, en originalité, ce que son esprit politique avait en audace et en violence. Deux natures dans cet homme; l'une régulière, timide, et l'autre..... vous la connaissez. Cette observation peut, sous le rapport de l'art, s'appliquer à presque tout le théâtre de Chénier. Deux caractères y dominent, l'imitation des

formes convenues et l'allusion contemporaine. Mais l'allusion contemporaine ne fait pas vivre les ouvrages; elle leur ôte, en durée, ce qu'elle leur donne en vogue; l'art ne l'interdit pas; mais il veut des beautés plus intimes; l'allusion contemporaine est à la vérité ce que le costume extérieur est aux personnages; il faut qu'on puisse l'ôter, ou qu'elle tombe par le temps, et qu'il reste une vérité qui se fasse reconnaître et admirer toujours. Mais dans les premiers ouvrages de Chénier, tout ce qui n'est pas allusion contemporaine manque de nerf et de chaleur.

Nous ne craignons pas d'appeler productions froides ces tragédies qui répondaient aux passions les plus violentes et étaient soutenues par elles. Ce fut, au contraire, lorsque Chénier n'eut plus ce secours, lorsqu'il retomba sur lui-même, privé de ce parterre de tout un peuple en émeute, qu'il mit dans ses ouvrages une empreinte plus vigoureuse. Ce fut alors que son talent s'éleva. Lorsqu'il était aidé, porté par l'entraînement populaire, le poëte travaillait peu ses drames; il prenait la colère de parti pour cette verve intérieure, durable. De belles tirades, répandues dans *Henri VIII*, dans *Charles IX*, suffisaient à l'enthousiasme du moment et donnaient une gloire bruyante, comme les acclamations qui suivent l'orateur populaire. Aidé par les mêmes passions, Chénier parut un grand poëte lyrique, lorsqu'il célébrait les victoires et les violences qui signalèrent la révolution. Écho des passions de la foule, il semblait un Tyrtée. En relisant ces poésies alors si puissantes, on serait étonné de les trouver faibles et languissantes, maintenant qu'il n'y a plus de fanatisme politique pour les animer.

Mais tout va changer dans l'État; et le contrecoup de ce changement se retrouvera dans les destinées du talent, comme dans la situation des particuliers. A ce désordre si longtemps déchaîné, va succéder une régularité despotique et minutieuse; ce ne sera plus le niveau de l'égalité, mais la main du conquérant qui fera plier toutes les têtes; l'anarchie est remplacée par l'ordre et le silence. Ces talents, qu'avait emportés le mouvement populaire, sont réduits à travailler pour eux-mêmes, à s'irriter, à se taire, à souffrir. Mais ce n'est pas dans le bruit et le feu de la révolution parlementaire, que Milton avait composé son beau poëme; il était alors trop distrait du génie par la passion; il n'avait pas ce retour de l'âme sur elle-même, cette méditation vigoureuse et féconde; il amassait, sans le savoir, ce qui devait l'inspirer plus tard; il recevait tout ce que son temps lui donnait; il entassait confusément toutes ces émotions de liberté, de fanatisme et de vengeance qui avaient rempli les dix années de la révolution anglaise. Et puis, à quelle époque écrivit-il? dans un temps où toutes ses espérances étaient amèrement démenties, où il était rejeté loin de la vie active à laquelle il s'était mêlé si hardiment et où une sorte d'anathème le séparait du commerce des hommes. Il a rappelé lui-même, dans des vers sublimes, le premier trouble et la terreur qu'il éprouva pendant les fêtes qui célébraient le retour d'un gouvernement qu'il avait combattu et insulté. Il se représente tel que le divin Orphée, déchiré par les Bacchantes. Ce fut de ces cruelles épreuves et de cette vie triste et solitaire qu'il reçut la dernière inspiration : ce fut alors qu'il fit *le Paradis perdu*. Sans la révolution, sans le spectacle et la complicité de ses fureurs, il n'eût pas rassemblé les fortes émotions qui animèrent son génie; sans l'humiliation et la défaite de son parti, sans la retraite où il se condamna, il n'eût pas eu ce recueillement profond, cette poésie intérieure de l'âme, cette réminiscence lointaine qui, par cela même, devient créatrice.

A Dieu ne plaise que je veuille arranger les choses pour le mieux, et dans une espèce d'utopie, faite après coup, disposer les événements tout exprès pour le génie de Milton; mais on ne peut nier que ces vicissitudes de la vie du poëte, cette activité violente, puis cette solitude triste et forcée, ce recours à lui seul, n'aient dû puissamment agir sur son imagination.

Chénier, que la nature n'avait pas fait pour tant de gloire, subit aussi de pénibles épreuves, dont la trace se retrouve dans son talent. Dans ce pays où avaient régné les assemblées populaires et les hommes sortis de leur sein, on vit s'élever un général; et ce général rétablit successivement une religion, un trône, une noblesse, tout ce que la révolution avait fait disparaître. Les hommes qui avaient renversé l'ancien édifice social et qui se tenaient debout sur ses ruines, tombèrent à leur tour, comme des espèces de rois de l'anarchie détrônés par la victoire. Rien ne pouvait offrir un désappointement plus cruel, que cette monarchie relevée par un homme sorti de la république, que ces orateurs, que ces poëtes, que ces enthousiastes de la liberté, réduits à chanter l'inauguration d'un empereur. Beaucoup de personnes s'y résignèrent avec une grande facilité. Il y avait dans l'esprit de Chénier quelque chose de plus intraitable et de plus ferme; mais il était embarrassé de plus d'un souvenir. Regret de la part qu'il avait prise aux troubles civils, admiration prématurée pour un conquérant démentie par l'indignation contre un souverain absolu, haine de ce pouvoir et besoin d'y trouver une sauve-garde, toutes ces pensées diverses tourmentaient Chénier. Il redoubla d'efforts; et ses

meilleurs ouvrages, ceux qui lui mériteraient une partie de la renommée que la passion contemporaine lui avait décernée, ce sont ceux qu'il a faits sous *l'empire*, dans l'amertume de sa haine et de sa longue impuissance; et cependant, ce pouvoir qu'il n'aimait pas, il avait commencé par vouloir le chanter. Dans le théâtre posthume de Chénier, le premier ouvrage qui se présente, c'est une tragédie de *Cyrus*. Et quelle est cette tragédie de *Cyrus?* Un symbole, une allégorie de l'avénement d'un moderne fondateur d'empire. Mais dans cette flatterie officielle, Chénier n'avait pas répudié ses propres maximes; en commettant une faiblesse dont il avait un peu de honte, il voulait la compenser, la démentir, à l'instant même où elle lui échappait. Cette tragédie de *Cyrus*, où le conquérant français est intrônisé sur la scène, était en même temps remplie de préceptes hardis sur les droits des peuples et sur la liberté publique, qu'il ne faut pas manquer d'affermir, sans doute, le jour où l'on couronne un conquérant.

Qu'arriva-t-il de là? d'une part, tout ce qu'il y avait encore de passions vives dans les jeunes esprits, se souleva contre l'apothéose du conquérant; et d'autre part, les partisans, ou même les agents du pouvoir nouveau, se blessèrent de ces maximes insolentes qui venaient là racheter les compliments que le poëte décernait au vainqueur. Les jeunes étudiants d'une école savante, animés de l'esprit que leur avaient légué les premières années de la révolution victorieuse, vinrent outrageusement siffler la nouvelle pièce; et les émissaires du pouvoir souverain sifflèrent aussi; la pièce tomba tout à la fois sous les coups de ceux dont elle rappelait les maximes et de celui dont elle flattait le pouvoir.

Le mécompte du poëte, le sentiment amer de sa faiblesse inutile et mal reçue, le tournèrent de nouveau vers les études solitaires, qui devaient mûrir et fortifier son talent. Jusque là Chénier, avec une facilité singulière, une mémoire active et tenace, un goût pur et varié, n'avait pas fait cependant ces fortes études qui donnent au talent la vigueur et le coloris. Ses études sur la poésie ne remontaient pas beaucoup au-delà des auteurs classiques, qui sont dans notre langue, qui sont nos anciens. Mais alors, il fit à peu près comme Alfiéri. Il recommença, dans un âge mûr, des études sévères; il se rapprocha des Grecs; il médita l'antiquité; et cet homme qui, lorsqu'il pouvait tout dire, lorsqu'il lui fallait des vers aussi animés que les passions d'un peuple en révolution, nous avait paru un poëte assez pur, mais faible, plus tard, lorsque la tribune et le théâtre lui furent interdits, lorsqu'il n'eut plus pour inspiration que l'étude et ses souvenirs, il s'anima d'une verve nouvelle, et son style, à l'école des anciens, prit une vigueur de correction et d'enthousiasme.

Ces lieux communs philosophiques, paraphrasés en vers un peu languissants, firent place à des traits expressifs de vérité historique et à cette diction forte et sévère, qui a placé une des tragédies posthumes de Chénier au rang des meilleures productions de notre siècle.

Voyons quel était l'état de son âme, lorsqu'il travaillait ainsi. Surprenons ces rancunes de républicain et de poëte, qui, le ramenant sur lui-même, le forçaient de trouver en lui ce qu'il avait de mieux pour se venger. *Fœcundum concute pectus.*

Doué d'un talent facile, Chénier, poëte tragique, s'était exercé dans la satire, dans l'épître; et ses ouvrages en ce genre rappelaient agréablement la manière de Voltaire; mais on n'y trouvait pas cette verve que la colère lui donna pendant sa longue disgrâce. L'inspiration qu'il reçut alors est bien autrement vive et poétique. Lisez ces vers longtemps inédits et difficiles à publier, *la Promenade*. A la vue de Saint-Cloud, séjour du conquérant, du héros, du despote, pour lequel il avait fait plusieurs odes, et même entrepris, je crois, un poëme épique, le poëte s'écrie :

Saint-Cloud! je t'aperçois; j'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes Naïades plaintives;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi :
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux :
Désormais je n'y vois que la toge avilie,
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour :
Ah! de la liberté tu vis le dernier jour!
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage!
Un Corse a des Français dévoré l'héritage!
Élite des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance!
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France!
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier!
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier!
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir leur puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France?
Jeune imprudent, arrête : où donc est l'ennemi?
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi.....
Vains cris! plus de sénat; la république expire;
Sous un nouveau Cromwell naît un nouvel empire.
Hélas! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.
Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes;
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie

Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais, lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers,
Il vint contre l'empire échanger ses lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie;
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'orateurs
Lui vendre avec l'État leurs vers adulateurs,
Le tyran dans sa cour remarqua mon absence :
Car je chante la gloire, et non pas la puissance.

(Applaudissements.)

Ah ! Messieurs, le poëte, le tyran, tout a disparu. Ne prenons plus parti dans cette querelle; mais admirons cette verve correcte, cette plénitude de sens et cette vigueur d'expression qui anime maintenant la poésie de Chénier; c'est un autre homme, c'est un autre poëte.

Suivons ailleurs cette heureuse transformation de son talent; voyons si cette amertume de la liberté perdue, cette colère longtemps étouffée qui s'exhale contre la tyrannie, cette éloquence d'une émotion mélancolique, solitaire, animeront avec autant d'énergie une grande œuvre poétique, une composition théâtrale. L'ouvrage de Chénier, qui fait son titre de gloire, et dans lequel l'étude, le talent, la passion propre de l'auteur ont produit cette originalité à laquelle il ne s'était pas élevé jusque là, vous l'avez nommé, c'est la tragédie de de *Tibère*.

Cette tragédie est composée dans un système étroitement régulier. L'étiquette rigoureuse qui, sous l'ancienne monarchie, avait dominé le théâtre français, s'y conserve avec plus de scrupule que ne l'aurait voulu la vérité. L'imitation de Tacite y paraît éloquente; mais elle n'est pas complète encore. Le *Britannicus* de Racine n'avait pas reproduit tout ce que les paroles même de Tacite pouvaient offrir ou inspirer. La pièce de Chénier est composée avec une discrétion sévère, une retenue poétique, qui n'atteint pas à la perfection de Racine et ne sait pas y substituer des beautés hasardeuses et nouvelles.

Je m'explique : un Anglais, non pas Shakspeare, mais Ben Johnson, avec cette liberté de son théâtre, qui ne donne pas de génie, mais qui sauve l'ennui, fait un drame de *Séjan*. Il met sur la scène tout ce que Tacite lui donne, et même ce qui manque au texte mutilé de Tacite, mais ce que l'ordre du récit faisait aisément prévoir et suppléer. Il récite, il met en action la fameuse lettre arrivée de Caprée... *Verbosa et grandis epistola venit à Capreis*. Le sénat est assemblé au grand complet. Séjan vient prendre place; c'est le favori, le confident de l'empereur, c'est presque l'empereur, pendant que Tibère est à Caprée. Tout le monde s'empresse, le salue, l'admire. La lecture de la lettre commence. Une insinuation défavorable semble désigner Séjan; l'inquiétude se peint dans tous les regards; on hésite entre l'abandon et l'enthousiasme; la même insinuation se renouvelle. Quelques sénateurs détournent la tête et s'éloignent; un mot de faveur et de confiance succède. Tout le monde se rapproche avec respect; la même épreuve recommence. Enfin, par une vicissitude habilement ménagée, par des évolutions successives, qui agitent tout le sénat, on arrive jusqu'au moment où les expressions de la lettre étant claires, accablantes, irrévocables, la lettre d'ailleurs étant finie et ne pouvant plus se démentir elle-même, tout le monde se lève, et un cri de haine et de mort éclate contre Séjan.

En admettant la liberté de la scène anglaise, la faculté et l'habitude de faire paraître un grand nombre de personnages, vous concevez tout ce qu'il y a de dramatique dans un tel spectacle, qui n'est que l'histoire elle-même.

Le goût sévère de Chénier, les habitudes poétiques dans lesquelles il était élevé et qu'il retenait comme des traditions inviolables, ne lui auraient pas permis de tenter rien de semblable. Ainsi, dans sa belle tragédie de *Tibère*, rien ne vous fait voir et sentir les grandes scènes des funérailles de Germanicus retracées par Tacite; rien ne vous introduit dans les vœux du peuple, ne vous fait assister à ces agitations, à ces souvenirs qui couvaient sous la servitude imposée par Tibère. Les expressions les plus vives de l'historien sont conservées sans doute avec un art admirable, mais conservées en récits, et industrieusement transportées dans une suite de conversations éloquentes, où l'on rappelle ce que Tacite avait mis sous les yeux.

Que Chénier ait altéré les faits historiques, cela n'est pas une objection. L'histoire appartient au poëte, comme l'argile au potier. Il peut la transformer, la modifier, en jeter une partie, pour ainsi dire, et animer le reste; il le peut : tout dépend du succès.

Tacite, dans son admirable récit, qu'avait-il voulu? Fixer les yeux des hommes sur la profonde scélératesse de Tibère, la vertueuse magnanimité d'Agrippine et l'abjection où était tombé le sénat romain. Voilà les trois personnages véritables de son drame : Tibère, Agrippine, le sénat, symbole vivant de la bassesse publique. Du lit de mort de Germanicus, l'historien suit Agrippine jusqu'à Rome, où elle va demander vengeance.

At Agrippina, quamquàm defessa luctu, et corpore ægro, omnium tamen quæ ultionem morarentur intolerans, ascendit classem cum cineribus Germanici, et liberis; miserantibus cunctis, « quòd fœmina, nobilitate « princeps, pulcherrimo modò matrimonio inter venerantis gratantisque ad spici solita, tunc ferales reliquias « sinu ferret, incerta ultionis, anxia sui, et infelici « fœcunditate fortunæ totiens obnoxia. »

Agrippine, malgré l'accablement de la douleur et de la maladie, impatiente de tous les obstacles qui retardaient sa vengeance, monte sur la flotte avec les cendres de Ger-

manicus et ses enfants. Tout le monde regardait avec pitié cette femme naguère la première en noblesse, heureuse d'une si belle union, accoutumée à paraître au milieu du respect et des acclamations, et maintenant portant sur son sein des reliques funèbres, incertaine de sa vengeance, inquiète d'elle-même, et par sa malheureuse fécondité, tant de fois exposée à la fortune.

Je ne puis guère traduire ces paroles. Vous en voyez tout le pathétique et toute la tragédie.

Après ce funèbre augure des calamités d'Agrippine, Tacite décrit son voyage.

Nihil intermissâ navigatione hiberni maris, Agrippina Corcyram insulam advehitur, littora Calabriæ contrà sitam. Paucos dies ibi componendo animo, violenta luctu et nescia tolerandi.

Agrippine, ne laissant pas interrompre son voyage par l'hiver, aborde à l'île de Corcyre, située en face des rivages de Calabre. Là, elle emploie quelques jours à remettre son âme forcenée par le deuil et incapable de se contenir.

Voilà cette Agrippine, toute passionnée de désespoir, implacable par vertu comme par orgueil, et prête à braver tous les périls pour satisfaire aux mânes de son époux !

C'est ainsi qu'à travers les gémissements du peuple, elle arrive jusqu'au palais de Tibère, avec les cendres de son époux, pour demander vengeance contre Pison, empoisonneur de Germanicus et confident de l'empereur. Et d'abord, Messieurs, était-il impossible de conserver quelque chose de ce tableau tout vrai et tout vivant? Ne pouvait-on voir Agrippine à Brindes? Tacite avait donné des couleurs incomparables. Ce silence lugubre et prudent de tout un peuple, ce scrupule qu'il a sur l'expression de son amour et de sa douleur, puis sa résolution vaincue par la présence d'Agrippine. C'étaient là des peintures originales qui manquent dans le poëte moderne. Tacite est inépuisable. Il multiplie toutes les images de deuil autour d'Agrippine et contre Tibère. « *Dies, quo reliquiæ tumulo* « *Augusti inferebantur, modò per silentium* « *vastus, modò ploratibus inquies.* Le jour, où « les restes de Germanicus furent portés au tombeau « d'Auguste, parut tantôt dépeuplé par le silence, « tantôt tumultueux et troublé par les pleurs. » Mais tout cela n'est que l'avant-scène du drame écrit par l'historien. Tibère avait préparé un faux accusateur pour dénoncer Pison; il sent que cette douleur, cette indignation publique demandent une expiation. Il se résout dès lors à abandonner le misérable dont il s'est servi pour commettre un crime. Un des satellites de Séjan est chargé de poursuivre l'empoisonneur de Germanicus.

Enfin Tibère paraît dans le sénat. Son langage est empreint de cette hypocrisie profonde, qui faisait hésiter même la bassesse : tant l'expression de sa douleur était forte ! tant celle de sa colère était naturelle ! Il y avait lieu cependant de douter de sa douleur et de sa colère.

Cependant ces récits pathétiques, ces peintures si vives ne suffisaient pas pour offrir une tragédie fortement liée, progressive, retardée par des incidents et précipitée par une catastrophe. Il a donc fallu que le poëte fît des efforts d'invention, d'autant plus que les limites étroites du cadre où il se renfermait lui refusaient la riche variété de ces grandes scènes données par l'histoire. Je doute que ces inventions soient heureuses. Ma critique est une conjecture, une recherche expérimentale sur le goût. Il imagine, par exemple, de donner à Pison de vifs remords et des élans de générosité républicaine. Un confident de Tibère, un homme choisi par Tibère doit éprouver un ressentiment et un désespoir profond d'être abandonné par le maître pour lequel il avait fait un crime. Il peut vouloir se venger en s'avouant coupable et en dénonçant son complice. Mais des remords et surtout des sentiments de liberté dans son cœur, j'ai peine à les concevoir. Une invraisemblance plus marquée, plus incontestable, c'est la transformation du caractère d'Agrippine. Vous avez vu, dans Tacite, Agrippine, son admirable pureté d'âme; mais, en même temps, sa hauteur inflexible et sa haine vengeresse. Croirait-on que, dans la tragédie du poëte français, Agrippine se laisse approcher par Cneius, par le fils de ce Pison abhorré, qu'elle s'entretient avec lui de ses malheurs et de l'empoisonnement de son époux; que, dans une sympathie de haine commune contre Tibère, elle accepte ses confidences et qu'elle lui rend les siennes; et qu'enfin, émue par la piété filiale et la douleur vertueuse de ce jeune homme, elle lui dit :

Tu l'emportes, Cneius, etc., etc.
Lève-toi : de Pison que la faute s'oublie!
Avec Germanicus je le réconcilie.
Il osa le combattre; il pourra le bénir.
Nos guerriers se tairont : je cours les prévenir.

Certes, Messieurs, dans les mœurs antiques, dans les mœurs romaines, avec le caractère et la douleur d'Agrippine, il y a là une étrange altération de la vérité ! Où donc est cette énergie d'une haine si juste? Qu'est devenu ce devoir de vengeance qui avait amené Agrippine du fond de l'Orient ? il s'agissait bien d'une de ces péripéties de générosité théâtrale, tant rebattues dans les pièces vulgaires. L'intérêt ici, c'était la vérité; c'était Agrippine inconsolable et inflexible. Agrippine supporter la présence d'un fils de Pison! comploter avec lui le pardon et le salut de son père ! Jamais.

Suivant Tacite, Pison, après avoir paru deux fois devant les sénateurs, accablé par le silence hostile et la cruelle indifférence de Tibère, se donna la mort. « On avait vu, dit Tacite, dans les mains

« de Pison, des papiers qu'il ne publia pas. Ses amis « répétèrent que c'étaient des lettres de Tibère et « des ordres contre Germanicus, et qu'il avait ré« solu de les produire devant le sénat et d'accuser « l'empereur, mais qu'il fut amusé par les pro« messes de Séjan ; que du reste il ne se tua point « lui-même, et fut assassiné dans sa prison. » Quoi qu'il en soit, le procès ne continue pas; Tibère s'informe et se plaint de cette mort. Il rend au fils de Pison les biens paternels et distribue aux accusateurs des récompenses, des sacerdoces, des dignités. La vengeance de Germanicus est achevée, tant bien que mal; et il ne reste plus qu'à trouver l'occasion de faire périr sa veuve et ses enfants. Voilà l'histoire, voilà la vérité, voilà Tacite.

Le poëte moderne a cherché dans son génie une autre combinaison. Après une scène très-éloquente, où les deux complices se sont heurtés et où Tibère a craint les révélations de Pison, Séjan, par l'ordre de Tibère, excite une sorte d'émeute ; et pendant qu'il va pour réprimer cette émeute, Pison se trouve tué. Mais le fils de Pison dénonce et le crime de son père et le crime de l'empereur, et se frappe au milieu du sénat. Je le dis en toute humilité, ce dénoûment, compliqué et sanglant, est moins tragique, je le crois, que l'histoire. L'effet original et terrible, ce n'est pas que Tibère soit convaincu en face; c'est plutôt que Tibère triomphe, que la conscience de tous les témoins sache son crime, mais que la servitude publique ait l'air de ne pas le voir, de ne pas le croire. Peut-être faut-il alors qu'une violence trop forte ne soit pas faite à la bassesse publique, que le crime ne soit pas tellement montré qu'elle ne puisse détourner la tête, ne pas le reconnaître; mais que ce crime se perde dans une sorte d'obscurité mystérieuse. On peut donc, Messieurs, exprimer plus d'un doute sur le plan qu'a suivi le poëte et sur les altérations qu'il a fait subir à l'histoire, sans augmenter le pathétique de la scène.

Voyons maintenant quelques-unes des beautés fortes et savantes dont il a semé cet ouvrage.

D'abord et surtout, ce sont des beautés de style; ce sont, comme dans *Britannicus,* mais à un degré inférieur, des coups de crayon de Tacite, habilement reproduits. L'imitation est souvent expressive et passionnée. Le poëte a senti pour son compte ce qu'il emprunte à l'histoire. Combien cependant il est encore loin de l'admirable coloris de Racine et de cette pureté énergique et sévère qui règne dans *Britannicus!*

Voyez par exemple cette imitation d'un trait célèbre de Tacite :

Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros, qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.

Vous reconnaissez le *præfulgebant Cassius, atque Brutus, eo ipso quòd effigies eorum non visebantur.* Mais votre goût, sans que je le dise, vous avertit que cette expression, *provoquaient la douleur et la reconnaissance*, n'est pas de la langue de Racine.

Ailleurs Chénier retrace le magnifique tableau de l'arrivée d'Agrippine. Mais où cette imitation est-elle placée? dans la bouche de Séjan, du complice de Tibère, de l'implacable ennemi d'Agrippine? Mais alors ce récit n'est qu'un ornement, qu'une espèce de rapport pompeux que Séjan vient faire à l'empereur. L'intérêt d'un récit s'augmente par l'émotion de celui qui raconte. Ici, toutes les teintes de tristesse, si fortement marquées dans la narration de Tacite, contrastent trop, suivant moi, avec l'indifférence ou la haine de Séjan. Dramatiquement, ce récit adressé à Tibère est poignant et cruel. Mais devait-il être fait par Séjan, et l'accent ému des paroles de Tacite n'est-il pas détruit et profané par un tel organe? Au reste, Messieurs, dans toute la pièce, une foule de traits énergiques de Tacite sont rendus avec un rare bonheur. Quels beaux vers que ceux où sont exprimés les dégoûts de Tibère sortant du sénat et ayant des nausées de toutes les bassesses qu'il vient d'entendre!

Mais que sont désormais les Pères de l'État?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendants de Dèce et de Camille!
Enfants de Quintius! postérité d'Émile!
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence.
Et craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

Parmi les grands effets dramatiques de cette tragédie, on a remarqué surtout ce tête-à-tête de Tibère et de Pison, ce terrible entretien où l'empereur avait à répondre à l'homme qu'il laisse accuser pour un crime qu'il lui a commandé. La situation est forte, originale, impossible historiquement. Tibère n'a pas reçu en audience le complice qu'il abandonnait. Mais, la supposition admise, quelle vigueur dans cette scène!

TIBÈRE.

Je n'ai vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables?

TIBÈRE.

Sur des preuves, sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait?

PISON.

Moi,

Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire!

Vous les avez gardés?

PISON.

Je connaissais Tibère.

Enfin, mêlant la critique à l'admiration, je reviens au dénoûment de l'ouvrage, à la dernière scène. Elle est sans doute d'un grand effet théâtral: Tibère, le sénat, Agrippine et le fils de Pison en présence. Mais, de cette violence faite au caractère principal, à celui d'Agrippine, sort l'incident le plus singulier et le plus faux. Lorsqu'on annonce au sénat la mort de Pison, lorsque l'empereur se croit en sûreté par la disparition de son complice, lorsque le sénat, dans un silence hébété, attend ce qu'il faut décider, ce qu'il faut croire, Cneius désespéré, ayant avoué le crime de son père, Agrippine tout étonnée défend la mémoire du meurtrier de son époux. Cette confusion est vraiment étrange dans un tel sujet.

TIBÈRE.

D'un crime, je le sais, Pison fut incapable.

CNEIUS.

Vous vous trompez, César, mon père était coupable.

AGRIPPINE.

Cneius, après sa mort, osez-vous l'outrager!

CNEIUS.

Écoutez, Agrippine, avant de me juger.

Que de cet imbroglio bizarre sorte l'affreuse vérité; que le jeune Cneius révèle le double crime de Tibère, l'empoisonnement de Germanicus et l'assassinat de l'empoisonneur, que l'on entende alors Agrippine s'écrier: *Quel abîme!* Il n'y en a pas moins quelque chose d'insoutenable dans cette situation. Elle ferait souffrir le bon sens du spectateur; elle détruit le grand caractère d'Agrippine; elle dément la nature et l'histoire. Dans l'histoire, Agrippine ne doute pas un moment que le crime n'ait été consommé par Pison et ordonné par Tibère. Sa conviction était dans sa douleur. C'est là ce qui rend sublimes, et son voyage à Rome et sa poursuite devant le sénat de Tibère.

Il y a, dans cette transformation du rôle et de la passion primitive d'Agrippine, un défaut de vérité qui altère le grand effet du cinquième acte.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit sur le mystère dont Tacite entoure le crime de Tibère, sur ce silence de la peur qui me semble plus tragique et plus terrible que les cris accusateurs de Cneius. Les paroles de Cneius n'en sont pas moins dramatiques, éloquentes. Cneius se frappe avec le poignard qu'il a retiré de la blessure de son père, et s'adressant à Tibère, selon l'usage un peu trop fréquent sur notre théâtre, de maltraiter les tyrans en face, il s'écrie:

Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Éclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père!
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
. . . .
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes;
Séjan respire encor; tu puniras ses crimes:
J'ai vécu, je meurs libre; et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Voilà sans doute l'accent tragique; on le retrouve presque toujours dans cette pièce. La déclamation s'y mêle rarement. Je souhaiterais que Chénier eût fait plusieurs tragédies semblables, et celle-ci doit assurer à son nom une gloire durable.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

État des lettres dans les années qui suivirent la Révolution. — Entrave au mouvement des esprits. — Littérature critique et traditionnelle. — Travail remarquable de Chénier sur cette époque. — Talents originaux diversement influencés par le souvenir de la Révolution. — Mme de Staël. — M. de Maistre. — Traits généraux du caractère et du talent de Mme de Staël. — Ses premières années. — Supériorité de son génie. — But élevé de tous ses ouvrages. — Sa lutte contre l'esprit despotique de l'empire.

MESSIEURS,

Vous avez pu le remarquer, cette longue histoire du dix-huitième siècle, que je conte depuis trois ans, est cependant fort incomplète. J'ai souvent oublié, abrégé, omis. Je ne cherche, je ne saisis que les points de vue littéraires qui tiennent soit à l'histoire de l'éloquence et à l'influence des lettres sur les esprits, soit aux progrès de la société et aux révolutions du goût. C'est dans ce cadre limité que nous avons eu tant de sujets à parcourir. Aujourd'hui que nous approchons du terme, et que je puis m'écrier: *Italiam! Italiam!* je me garderai bien de vous arrêter sur tous les souvenirs littéraires que présente la fin du dix-huitième siècle.

Attentif à marquer, dans la révolution sociale de la France, les nouveaux éléments qui se préparèrent pour la pensée, les nouvelles inspirations que reçut le talent, j'ai montré cette poésie originale et savante dans André Chénier, philosophique et hardiment satirique dans son frère. Faudrait-il également ramener sous vos yeux tant de noms connus et d'ouvrages presque récents? Essaierai-je d'assigner, par une subtile analyse de quelques-uns de ces talents intermédiaires, l'influence diverse de deux époques? Dirai-je que Delille, artiste ingénieux, poëte spirituel et symétrique, brillant imitateur des

grâces de l'ancienne société, prit, au milieu de la proscription, de plus sublimes accents pour promettre l'immortalité au juste et en menacer le coupable? Dirai-je que plus tard, revenant de l'exil, et sur le déclin de l'âge, il porta, dans ses poèmes trop nombreux, une vigueur de coloris, supérieure à l'élégant artifice de ses premiers vers, mais toujours trop dénuée de naturel et de sensibilité? Rappellerai-je qu'un poete, laborieusement original et quelquefois d'une rare élégance, Lebrun, s'anima, dans nos troubles civils, d'une verve ou d'une frénésie guerrière et patriotique? On le sait; et je n'aime pas à répéter ce qu'on a cent fois dit, mieux que moi, avant moi, à côté de moi. Ce jugement sur les écrivains qui, nés dans le dix-huitième siècle, ont commencé l'époque présente et coloré leur talent d'une double lumière, je le trouve habilement exprimé dans le *Tableau de la Littérature* de Chénier. Là, cet esprit amer et véhément s'est élevé à l'impartialité; il a secoué ses préjugés de parti, ses haines littéraires; il a été juste envers tout le monde, à une grande exception près.

Séparé de Delille par le plus profond dissentiment politique, animé contre lui par les épigrammes même dont il l'avait souvent poursuivi, cependant il loue avec enthousiasme l'auteur du poème de *l'Imagination*, et de tant d'autres ouvrages, où l'art des vers, sans être assez varié, est porté à un degré trop méconnu de nos jours. Ce même Chénier, qui avait quatre ou cinq haines accumulées contre La Harpe, qui le haïssait pour leurs anciennes rivalités théâtrales avant 1789, pour leur division politique, pour sa conversion religieuse, qu'il appelait une apostasie, enfin pour tant de critiques amères et injurieuses qu'il en avait reçues, eh bien! dans une occasion solennelle, il rend à La Harpe la justice la plus sérieuse et la plus éclairée. Il lutte pour son ennemi contre le jugement partial de ses propres amis; et dans une belle et judicieuse analyse, il démontre la supériorité du *Cours de Littérature*.

Nous ne reviendrons pas sur ce jugement, ni sur beaucoup de renommées contemporaines assez bien appréciées par Chénier, pour que la révision du procès soit superflue: *omnia jam vulgata*. Nous nous attacherons seulement à quelques talents originaux qui ont fortement marqué la nouvelle direction de l'esprit français, dans la littérature, la philosophie et la politique.

Ici viennent s'offrir de singuliers contrastes entre la grandeur des troubles civils et les nouvelles occupations des esprits. Au milieu de cette société qui sort de ses ruines et qui se reconstitue, avec des formes encore républicaines, sous la main despotique d'un conquérant, vous voyez la controverse littéraire prendre une grande part de l'attention publique. Ces passions politiques, qui, après avoir fermenté dans la littérature de tout un siècle, avaient fait une si terrible explosion, elles disparaissent, se cachent, se dissimulent sous quelque intérêt spéculatif de critique et de littérature. A ces théories qui avaient ébranlé le monde, à ces débats gigantesques de la tribune succèdent des dissertations sur le goût. Nos plus jeunes auditeurs ne s'en souviennent pas. Mais il y a vingt ans, cette nation conquérante, maîtresse au dehors des destinées de l'Europe, semblait n'avoir d'autre discussion permise, d'autre exercice public de la pensée que la controverse sur la prééminence littéraire du dix-septième ou du dix-huitième siècle, sur le bon et le mauvais style. C'était la part que le maître avait faite à l'activité des esprits sous son empire. On y reconnaît sa politique.

Lorsque, par exemple, un esprit hardi et colère comme Chénier, un homme qui avait embrassé avec violence tous les intérêts de la révolution, s'occupait paisiblement à rédiger un long rapport sur les prix décennaux, et là, suivant l'instruction officielle, faisait un inventaire exact des grands et des petits poèmes, des tragédies, comédies et autres ouvrages de l'époque, et déclarait enfin, au nom de l'Institut, les divers degrés de mérite de tant de productions, et les titres de celles qui méritaient la couronne littéraire promise par décret impérial, croyez-vous qu'il n'y eût dans tout cela qu'une protection un peu trop administrative pour les arts de l'imagination? non, il y avait tout un calcul de gouvernement; il y avait le souvenir et la crainte de ce prodigieux pouvoir que les lettres avaient exercé sur la France; il y avait cette sagacité qui, connaissant aussi bien le passé qu'elle n'avait pas vu, que le présent qu'elle exploitait, avertissait le maître qu'une littérature, dont les hardiesses spéculatives avaient changé le monde social, devait être régularisée, cadastrée, couronnée, si l'on veut, mais soumise. C'était un système assez semblable à cette hiérarchie poétique et officielle de la Chine, où une série d'examens bien soutenus, et de *compositions*, rédigées d'après les anciennes règles du gouvernement et du goût, conduisent un homme à tous les honneurs.

Le républicain Chénier, l'énergique et libre écrivain, était réduit à s'enfermer dans ce cadre étroit, et à servir ce plan d'organisation littéraire. Il pesait une à une pour le concours, il classait avec ordre beaucoup de renommées dont nous n'avons rien à dire, parce que vingt années ont été pour elles une postérité lointaine qui les a vu disparaître. Remarquable par le mérite du style, cet ouvrage de Chénier manque trop d'une vérité assez sévère. Il

atteste les entraves dont le pouvoir absolu chargeait le talent, tout en paraissant l'honorer.

Mais à côté de cette littérature officielle que le conquérant voulait établir, comme une distraction à ses conquêtes et pour empêcher le public de songer à mal, il s'élevait une autre littérature plus libre, plus fière, qui gardait le souvenir des grands débats par lesquels la France avait été divisée. C'est véritablement celle qui est neuve et féconde, celle qui est née de la révolution et doit agir sur la postérité. Les dissentiments profonds, les haines de parti que laissent après eux de longs troubles civils, se retrouvent tout entiers dans cette littérature; ils en sont l'âme et la physionomie. Par là, elle aura sans doute un côté temporaire et périssable; mais elle n'est pas factice comme celle qui, sous le niveau d'une timide régularité, se bornait à des imitations du passé. Je ne parle pas ici des vivants, Messieurs. Mais revenons à ma pensée.

Cette littérature indépendante, née du contrecoup de la révolution, partiale, passionnée, sincère, je ne la signalerai que dans deux écrivains célèbres. Là, je chercherai l'influence que l'esprit nouveau, ou le retour systématique vers l'esprit ancien, espèce d'innovation rétrograde qui suit les troubles civils, avait exercée sur deux talents originaux. Je la chercherai dans la littérature, dans l'analyse philosophique et dans la politique spéculative. Ces deux noms sont inégalement connus en France. L'un vous est plus familier, vous inspire plus d'attrait et de confiance. Pour moi, je ne les compare pas. L'un de ces talents me heurte et me repousse par le caractère général de ses maximes: l'autre a toute mon admiration, me séduit, m'intéresse, me gagne le cœur; mais ma préférence, ma sympathie, ma complicité d'opinion, ne ferme pas mes yeux sur l'originalité que l'on a pu mettre à défendre d'autres doctrines. Vous avez l'enthousiasme de votre âge pour le génie de Mme de Staël, pour ce talent si spirituel, si élevé, si généreux, qui avait énergie d'homme et grâce de femme, qui mêlait à tant d'imagination, une raison fine et profonde, et était toujours emportée par de nobles instincts de bonté, de justice, de liberté, de courage. Les premières et les plus pures espérances de la réforme sociale n'eurent jamais de plus éloquent interprète: ses écrits intéressent le présent et l'avenir.

L'autre talent, dont je dois vous entretenir, se compose à la fois d'une imagination forte et d'une mauvaise humeur très-véhémente. C'est aussi le spectacle de la révolution qui a fait naître ou excité ce talent. C'est le dégoût, l'horreur des scènes ou folles ou sanglantes qui l'ont fait violemment rebrousser vers les doctrines les plus dures et les plus serviles du pouvoir monacal et de l'ancien pouvoir arbitraire. Ce prédicateur de servitude est un esprit indépendant et hasardeux. Ce soutien systématique de l'inquisition avait tout ce qu'il fallait pour devenir hérétique. Cet homme capricieux, ardent, dédaigneux, réclamant par orgueil la servitude des intelligences, vous le savez, c'est M. de Maistre.

L'influence diverse des troubles civils sur le talent se retrouve à plusieurs époques de l'histoire. La révolution d'Angleterre nous offre l'exemple d'un homme qui, parti de points très-opposés, arrive, sous une autre forme, au même résultat que M. de Maistre. Hobbes était naturellement un esprit libre et sceptique. L'horreur profonde pour la révolution anglaise le transforme en partisan du pouvoir absolu. Comme l'anarchie était venue par l'influence religieuse, il repousse à la fois la religion et l'anarchie et ne veut que le despotisme politique. M. de Maistre, d'une imagination ardente et mystique, a été témoin d'une révolution violente et cruelle; il l'a vu naître et se développer sous un principe d'irréligion; il a vu l'anarchie s'appuyer sur le mépris des croyances religieuses. Plein de ces souvenirs, il invoque aussi le despotisme; mais ce n'est pas celui de l'autorité civile. Il la méprise comme trop faible. Son recours est au despotisme religieux, à la théocratie. Ce pouvoir religieux, il veut l'élever au-dessus de tout gouvernement civil et de toute liberté d'examen; il veut asservir à la fois les intelligences et les trônes, la liberté et les rois.

Vous le voyez, sans introduire dans les lettres une sorte de fatalisme rationnel, sans supposer que les événements de chaque siècle obsèdent tout homme de génie et le forcent à marcher dans certaines voies, à parler suivant un certain formulaire, il est impossible de méconnaître ces influences de la société sur les esprits, sur les plus grands esprits, sur ceux qui ont l'air de mener les autres hommes.

M'arrêtant à cette littérature philosophique, particulièrement inspirée par la révolution française, j'ai choisi, pour personnifier les opinions diverses, deux noms, deux talents éclatants. Ici j'éprouve plus d'un scrupule et d'une gêne d'esprit. L'histoire contemporaine est, dit-on, impossible à écrire avec une entière véracité; *la critique* contemporaine, c'est-à-dire l'histoire des esprits, ne l'est pas moins. Lorsqu'on a vu, entendu, admiré quelque rare talent, cette froide et rigoureuse fidélité, qui jugerait sans aucune complaisance, sans aucune séduction de souvenir, me paraît bien difficile. D'une autre part, l'impartialité complète de la pensée est une chimère. Vous, qui jugez des talents opposés, pouvez-vous assez vous défaire de vous-mêmes, pouvez-vous assez vous débarrasser de votre esprit dont

vous vous servez au moment même, pour ne pas sentir une préférence en faveur des opinions qui vous ressemblent, qui sont une partie de vous-même? Il est donc possible que je sois partial.

L'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne*, je l'ai connue; je l'ai vue toute animée de cette vie puissante et de ce feu de génie qui brillait dans ses moindres entretiens, et qui lui donnait une nature de supériorité, que l'on ne peut oublier ni retrouver. Cette personne vraiment admirable, dont les écrits, quelque talent qu'on y reconnaisse, ne sont qu'une épreuve affaiblie d'elle-même, réunissait plusieurs formes d'esprit et d'originalité. Elle appartenait à deux époques; et avant tout, elle était elle-même. Élevée dans le dix-huitième siècle, dans ce temps où l'esprit était la seule affaire, sa rare intelligence avait reçu l'éducation la plus hâtive. Toute petite, tout enfant, avec ses grands yeux noirs étincelants d'esprit, elle était là, dans le salon de son père, homme de talent, philosophe, ministre; elle prenait part à tout. Elle conversait avec les premiers esprits du temps. C'était M. Thomas un peu trop emphatique et majestueux même dans les petites choses, mais enfin homme rare, ingénieux, muni d'une immense lecture et d'érudition antique, à laquelle le dix-huitième siècle avait trop renoncé. Penseur, actif et laborieux, Thomas était parfois un peu subtil et déclamateur; mais il méditait beaucoup et étudiait tout. Là aussi était Raynal, esprit facile, irrégulier, qui, dans ses livres, faisait un amalgame singulier de statistique et de verve déclamatoire, qui rassemblait une foule de détails précieux, et alors nouveaux, sur les colonies et le commerce, et y mêlait tour à tour de sages maximes de liberté et de virulentes apostrophes aux peuples et aux rois. Là venait l'illustre Buffon. Là se réunissaient encore des écrivains d'un vrai mérite, célèbres dans leur temps, Marmontel, poëte oublié, littérateur instruit et ingénieux, Champfort, si piquant par ses mots et ses écrits; puis ces brillants auxiliaires de la littérature; ces associés libres des académies, pour ainsi dire, ces gens d'esprit qui n'écrivaient pas et n'en avaient peut-être que plus d'esprit. Ceux-là composaient dans les salons. Un bon mot, un agréable récit, une controverse, quelquefois calculée d'avance, mais vivement soutenue, voilà leurs ouvrages. Souvent le bon mot, l'ingénieux paradoxe était répété par l'auteur dans diverses maisons; c'étaient les éditions successives du livre. (On rit.)

On le conçoit sans peine, ce mouvement de conversation, cette joûte des amours-propres, cette active circulation des idées devaient être comme autant de soufflets de forge, qui attisaient le feu d'une jeune intelligence. Il est tout simple que, douée d'une vivacité merveilleuse et toujours excitée, mademoiselle Necker ait montré, dès l'âge de douze ans, plus d'esprit que tous les gens qui faisaient de l'esprit auprès d'elle.

Si le dix-huitième siècle avait duré toujours, si ce *far niente* littéraire, qui enchantait et occupait Paris, eût pu se prolonger cinquante ou soixante ans, M^me^ de Staël fût restée le plus brillant esprit de son temps. On eût vanté l'inimitable vivacité de ses paroles. Elle eût écrit avec talent; mais elle n'eût pas été ce qu'elle sera pour l'avenir. Après cette éducation d'esprit, de grâces et de frivolité, voilà que tout à coup on arrive devant l'œuvre si sérieuse d'une révolution sociale. L'esprit de M^me^ de Staël passe à une nouvelle école. Elle débute par l'enthousiasme. Fille d'un ministre célèbre et d'abord populaire, cette jeune femme, dont l'esprit concevait et animait tout, combien ne devait-elle pas se plaire à cette gravité nouvelle des entretiens excités par la tribune de l'assemblée constituante! On sent dans ses ouvrages combien son imagination et son amour-propre ont joui de cette vie intellectuelle, brillante, active, imprudente. Quand elle raconte, avec une éloquence naïve, le bonheur de vivre en 1789, d'être agité chaque jour par l'émotion de tant nobles espérances et le spectacle de tant de changements, de voir enfin se réaliser tant de spéculations et de vœux philosophiques, on sent, à la vivacité de ses paroles, après tant d'années, combien le cœur a dû lui battre, et combien ses expressions, au moment même, devaient être inspirées. Seulement cela ne saurait durer longtemps. Cette *lune de miel* des révolutions, cette première joie, ce premier enthousiasme est bientôt remplacé par une vertueuse indignation, par des craintes, par des dangers inévitables. La gloire de M. Necker est renversée; des réformes salutaires et glorieuses sont suivies de tumultes démocratiques, de vengeances impitoyables. Alors cette âme si vive et si généreuse se replie sur elle-même.

Au brillant spectacle de civilisation qu'offrait l'ancienne France, a succédé l'anarchie grossière et la violence. Cette société élégante et spirituelle qui faisait la conversation dans Paris, est dispersée par la terreur. Ainsi la rare intelligence de M^me^ de Staël, qui, d'abord agacée, excitée par l'éducation la plus ingénieuse, s'était animée plus tard d'un vif enthousiasme, mûrit dans la réflexion et le malheur. Ce sont, Messieurs, ces diverses épreuves senties par une âme mobile et passionnée, qui servirent à former l'originalité de ce grand talent spirituel et grave, enthousiaste et sensé. C'est ainsi que, dans cette brillante élève des entretiens du dix-huitième siècle, dans cet esprit tout exalté de spé-

culations généreuses, vous trouverez une force de raison et un sérieux capable de comprendre et d'exposer les conditions d'un État libre, mieux que ne l'ont fait des publicistes célèbres. C'est dans cette variété d'éducations morales, unie à cette nature si rare, que je trouve la source de tant d'ouvrages opposés, *les Lettres sur Rousseau, la défense de la Reine, Corinne, l'Allemagne,* et ce livre qu'on aurait peine à croire sorti de la main d'une femme, *les Considérations sur la Révolution française.* Une dernière épreuve lui restait à subir, c'était la lutte contre un pouvoir non pas cruel, mais ombrageux, impatient de toute liberté de penser, et régulièrement tyrannique.

Mme de Staël avait fui avec horreur, et non sans péril, l'anarchie sanglante de la France. Dans sa retraite, le cœur brisé de douleur, devenue incapable de tout travail qui ne fût pas un effort d'indignation et de pitié, elle publia, comme femme et comme mère, une défense de la reine Antoinette. Le génie n'écrivit jamais rien de plus touchant que cette admirable et inutile prière. Je craindrais d'en affaiblir l'effet sublime par une citation incomplète et épisodique. On y verrait combien cette personne si prodigieusement spirituelle, qui prenait si facilement à l'espérance, sentait la douleur et le malheur d'autrui; mais ce fut le seul ouvrage, et nous en louons son génie, qu'elle eut alors la force d'écrire.

Enfin des jours meilleurs se lèvent. A un gouvernement massacreur, comme l'appelait Napoléon, succède un pouvoir faible, souillé, bizarre, encore anarchique et mêlé de violences, mais qui ne faisait plus couler de sang. Mme de Staël reparut en France, et elle y fonda de nouveau l'esprit de société. Après ces temps de rudesse et de cruauté, où l'anarchie avait un peu ressemblé à la barbarie, elle ramena l'influence de l'esprit et l'influence des femmes. Ces anecdotes tiennent à l'histoire; et quand, sous ce gouvernement précaire et tyrannique, tantôt si débile, tantôt faisant des coups d'état, comme tout le monde, on nous raconte l'influence extraordinaire exercée par une femme, fille d'un ministre proscrit, il faut voir là le retour de cette puissance de l'esprit, indigène en France, et d'autant mieux accueillie qu'elle avait été longtemps exilée par le fanatisme politique. A ce début d'un nouveau gouvernement, à cet essai d'ordre encore mêlé de beaucoup de désordre, succède, par un coup de violence, un pouvoir plus sérieux, plus régulier, qui voudra l'ordre complet, mais à son profit, et qui s'achemine au despotisme avec l'ascendant de la force et de la popularité. Une révolution servile s'opère dans les esprits. On voit rapidement grandir le dominateur, devant lequel tout le monde va plier; et ceux qui tiennent encore la tête haute et parlent librement, ont déjà quelque chose d'étrange et de trop hardi, dans le silence universel.

Cet homme, au milieu de sa gloire et de sa force, avait singulièrement peur de la liberté d'esprit, de la réflexion et de l'examen. Il voulait une littérature qui ne songeât à rien de ce qui n'est pas la littérature même, c'est-à-dire, qui écrivît sans penser, une littérature qui ne fît pas de métaphysique: c'était de l'idéologie; qui ne s'occupât ni de droit public, ni d'histoire: c'était de la fiction. Aussi, cette femme éloquente, admirée, qui, même avant la révolution, avait jeté dans ses *Lettres sur Rousseau* tant de vues neuves et hardies, qui depuis s'était mêlée aux luttes politiques et avait souvent agi sur l'opinion, était pour lui quelque chose de menaçant. Il la redouta bientôt, au point de la persécuter.

Le pouvoir de l'esprit est comme tous les autres pouvoirs; on ne saurait y renoncer. Mme de Staël ne voulait pas abdiquer cet empire qu'elle avait exercé sur l'élite de la société. Être éloignée de Paris lui semblait un supplice, un affreux exil: le conquérant le savait. Au prix de quelques louanges, il lui aurait vendu, peut-être, un *permis* de séjour; mais l'âme élevée de Mme de Staël ne pouvait flatter une gloire qui marchait au despotisme, et la vive sagacité de son esprit ne lui laissait pas la ressource de se faire illusion, comme tant d'autres. Elle se taisait obstinément dans ses ouvrages et ne se taisait pas dans son salon. Elle avait une facilité merveilleuse à dire des mots spirituels et profonds que tout le monde répétait et qui gâtaient l'opinion, disait le maître. Dans un temps de domination nouvelle, lorsque, chaque jour, la révolution ou l'ancienne royauté renvoyait au bercail du pouvoir absolu quelque brebis égarée, une plaisanterie, qui embarrassait un dévoûment de la veille ou qui pouvait décourager une conversion du lendemain, heurtait vivement celui auquel s'adressaient toutes les conversions et tous les dévoûments; c'étaient chaque jour blessures nouvelles.

Cependant Mme de Staël n'écrivait plus que sur *la critique;* elle faisait son ouvrage de *la littérature, chez les anciens et chez les modernes.* Y avait-il là de quoi blesser le premier consul? Pourquoi s'offensait-il de ce livre? Était-ce par zèle pour les doctrines classiques? Tenait-il absolument à la prééminence de Racine sur Shakspeare? Était-il personnellement intéressé à la gloire de Boileau? Non! Mais ce caractère politique et raisonneur que les troubles civils avaient laissé dans les esprits et que Bonaparte voulait détruire, il le voyait avec dépit, sous la plume de Mme de

Staël, s'introduire même dans la critique littéraire. En effet, que cherchait Mme de Staël dans ce livre? l'influence des lettres sur l'indépendance des esprits, et réciproquement l'influence des institutions libres sur le progrès des lettres. Son but était de montrer que l'indépendance est mère du génie, et que tout ce qui profite à la liberté profitera bientôt à l'imagination, au talent, à l'enthousiasme. Ce n'est pas tout : elle voyait l'esprit français rebuté, fatigué des tentatives hasardeuses qu'il avait faites, et prêt à retomber dans l'ornière du passé et du pouvoir absolu. A cette langueur publique, elle opposait le système et l'espérance de la perfectibilité progressive. Dédaignant la servilité, comme elle détestait la violence, flétrissant les crimes de la révolution, sans renier ses principes, elle excitait les âmes à mieux espérer de l'avenir et à chercher dans le progrès des mœurs sociales et des institutions, le plus heureux emploi des facultés de l'homme.

Ces inductions littéraires déplaisaient fort au conquérant ; il aimait mieux remonter vers le siècle de Louis XIV. Il ne craignait pas Louis XIV. Il trouvait les idées de pouvoir absolu qui avaient servi ce monarque, bonnes pour celui qui s'asseyait à la même place. Il avait répugnance pour ces doctrines de progrès social, qui avaient commencé la révolution et pouvaient la continuer. Il voulait qu'elle fût arrêtée en lui. Toute cette littérature expérimentale et nouvelle lui paraissait une espèce d'insurrection.

Dans quelques pages de son livre, Mme de Staël agaçait, pour ainsi dire, l'amour-propre du conquérant et lui montrait les récompenses de la gloire dans un État libre.

Il n'est pas vrai qu'un grand homme ait plus d'éclat, en étant seul célèbre, qu'environné de noms fameux qui le cèdent au premier de tous, au sien. On a dit, en politique, qu'un roi ne pouvait pas subsister sans noblesse ou sans pairie. A la cour de l'opinion, il faut aussi que des gradations de rangs garantissent la suprématie. Qu'est-ce qu'un conquérant opposant des barbares à des barbares dans la nuit de l'ignorance? César n'est si fameux dans l'histoire que parce qu'il a décidé du destin de Rome, et que dans Rome étaient Cicéron, Salluste, Caton, tant de talents et tant de vertus que subjuguait l'épée d'un seul homme.

Le César moderne trouvait plus sûr de ne pas laisser pousser ces Caton, ces Salluste, ces Cicéron.

Derrière Alexandre s'élevait encore l'ombre de la Grèce. Il faut, pour l'éclat même des guerriers illustres, que le pays qu'ils asservissent soit enrichi de tous les dons de l'esprit humain. Je ne sais si la puissance de la pensée doit détruire un jour le fléau de la guerre; mais avant ce jour, c'est encore elle, c'est l'éloquence et l'imagination, c'est la philosophie même qui relèvent l'importance des actions guerrières. Si vous laissez tout s'effacer, tout s'avilir, la force pourra dominer; mais aucun éclat véritable ne l'environnera; les hommes seront mille fois plus dégradés par la perte de l'émulation, que par les fureurs jalouses dont la gloire, du moins, était encore l'objet.

Ces coquetteries indépendantes ne séduisaient pas le despote. Il s'indignait d'une liberté même abstraite et spéculative. Il ne pouvait pardonner surtout à Mme de Staël les pages sur l'éloquence politique, et ces conseils d'indépendance adressés au tribunat, qui n'était pas trop hardi, et que cependant on devait bientôt éliminer.

Là commence cette lutte du pouvoir contre l'opinion. Elle fut consommée par l'asservissement de toute liberté d'écrire, et par la persécution de Mme de Staël et d'un autre illustre écrivain.

Voilà, Messieurs, le point de vue anecdotique et politique de cet ouvrage. Aujourd'hui, ce qui faisait l'allusion contemporaine d'un tel écrit, ces conseils détournés, ces protestations généreuses, cachées sous des expressions piquantes, ces théories de goût qui sont des conseils de dignité et de courage, ont encore un vif intérêt. Cette femme illustre n'avait pas, ne pouvait avoir toute l'érudition nécessaire pour le vaste sujet qu'elle s'était proposé. Jeune encore, dans une vie brillante, souvent troublée par le malheur ou distraite par le monde, avait-elle soigneusement étudié toutes les littératures de l'antiquité et des temps modernes? Ses plus habiles censeurs ne l'avaient pas fait non plus. Qu'il y ait dans son ouvrage des inexactitudes, qu'elle ignore quelquefois les faits, ou les plie à des vues systématiques, je le crois. Dans une critique ingénieuse, on lui reprocha d'avoir donné à la littérature latine sur la littérature grecque une supériorité peu fondée; d'avoir dit sans motif que la littérature latine était née de la philosophie; d'avoir supposé qu'elle fût en progrès, lorsqu'elle était en décadence : peu m'importe.

Mme de Staël s'est peut-être trompée sur quelques points. Parfois elle a sacrifié l'un de ses principes à l'autre. Au nom de la *perfectibilité*, par exemple, elle affirme qu'il y a, dans Quintilien, beaucoup plus d'idées justes et fines, sur l'art oratoire, que dans Cicéron. Elle oublie que l'action de la liberté est plus instructive encore que l'action du temps, et que Cicéron s'était formé dans le Forum, Quintilien dans une école. Et puis, je crois qu'elle avait peu lu Quintilien.

Quel homme avait alors assez étudié, pour faire une histoire systématique et complète de l'alliance de la littérature avec l'esprit national dans l'antiquité? Cet ouvrage de Mme de Staël, l'érudition en est parfois douteuse, insuffisante : mais tout ce qui est de l'auteur, dans son livre, tout ce qui n'est pas étudié, tout ce qu'elle a pensé, est plein de vivacité, de force, de vérité même. Ainsi, elle marque admirablement quelques grandes différences sociales entre l'esprit de l'antiquité et l'esprit moderne. Elle les voit, les conçoit par une sorte

d'*intuition*. Elle a surtout compris et exprimé avec une haute supériorité le caractère de la réforme chrétienne au milieu de l'ancien monde.

Cette idée même de la perfectibilité, que l'on a voulu combattre par l'expérience et par la raillerie, deux arguments commodes pour les esprits légers, elle la discute avec beaucoup de vraisemblance et de force. Certainement, elle ne prétend pas qu'aux huitième et neuvième siècles on vécût mieux et qu'on fît des vers plus spirituels que du temps d'Auguste et d'Horace; mais elle dit que la nature humaine, multiple, perfectible par beaucoup de côtés, avait gagné pour le sentiment moral; que certaines cruautés de la civilisation antique avaient été abolies par l'influence du christianisme, au milieu même de l'ignorance du moyen âge; que, dans cette fermentation, sous ce fumier de barbarie, il s'était déposé des germes nouveaux; que dès lors il s'était ébauché de grandes découvertes anonymes qui appartiennent à l'esprit de ces temps grossiers; qu'ainsi le genre humain ayant couvé longtemps, on vit, aux quinzième et seizième siècles, éclore tous ces merveilleux produits de l'intelligence, on vit ce soudain essor, ce grand armement de l'esprit humain, entreprenant à la fois tant de routes nouvelles, agrandissant le monde et s'élevant à la liberté religieuse et politique. Depuis, on a répété ces choses, exprimées alors par Mme de Staël avec autant de nouveauté que d'éloquence.

Sur la littérature anglaise et sur la littérature du Nord, Mme de Staël jeta également, dans ce premier ouvrage, beaucoup de vues ingénieuses. Shakspeare jusque là n'avait jamais été jugé avec autant d'enthousiasme et d'esprit. Ce qu'elle dit sur le goût n'a rien au fond d'excessif. Qui doute que le goût ne varie, qu'il n'y ait dans le goût une partie mobile et changeante; mais cette portion de beauté poétique, oratoire, qui tient au développement des sentiments les plus intimes et les plus délicats du cœur de l'homme, elle ne change, elle ne se dément pas. De même que le bon moral n'est pas faux, il n'y a pas un beau à la fois moral et poétique qui soit passager. Toute cette théorie du goût, qui rattache incessamment l'étude des lettres à la dignité de l'âme humaine, Mme de Staël l'expose admirablement. C'est la grande innovation qu'elle porta dans la critique; c'est la noble originalité de son ouvrage, d'ailleurs si spirituel et quelquefois si vrai.

Un pouvoir ombrageux se tint pour offensé de ce livre, et exila l'auteur à quarante lieues de Paris. Là, Mme de Staël fit ce roman de *Delphine*, qui réunit à la finesse de l'observation morale tant de verve éloquente. Mais, vous le savez, nous ne parlons jamais ici de romans.

Cependant la colère du chef de la France contre Mme de Staël s'était accrue par de nouveaux griefs. M. Necker, dans le loisir de la solitude, avait publié un ouvrage politique, où il jugeait avec prévoyance et liberté quelques actes du gouvernement français. Mme de Staël n'observait pas toujours ce ban de quarante lieues qui lui était imposé et qui rappelait si bien les exils arbitraires de l'ancienne cour. D'ailleurs elle inquiétait du voisinage de son esprit l'ombrageuse fierté du maître. Ennuyée de cette tyrannique petitesse, Mme de Staël quitte la France et fait un premier voyage en Allemagne. Elle fut ramenée en Suisse par une vive douleur, la perte de son père, dont la gloire était pour elle une conviction et un culte qui anima toute sa vie.

Accablée de ce cruel chagrin et découragée par l'asservissement progressif de la France, Mme de Staël parut renoncer à la littérature politique. Le premier consul était empereur, sacré par le pape et reconnu par les rois du continent. Sa grandeur s'élevait si haut que nulle main n'y pouvait plus atteindre. Tout le monde était du parti de sa fortune et s'habituait à trouver qu'on aurait tort de le contredire. Mme de Staël voulant se reposer par l'impression paisible des arts, partit pour l'Italie, ce pays de distraction et de loisir. Ce voyage lui inspira *Corinne*, œuvre originale et touchante, qui tient du roman, du poëme et du traité philosophique. On y retrouve ce caractère de son génie, d'exceller surtout dans la peinture du monde et du cœur humain, de sentir et d'exprimer la vie sociale, mieux encore que le spectacle de la nature et des arts. Mais quel intérêt neuf et profond dans le principal personnage de ce drame éloquent! quel charme attaché à cette fiction poétique, qui semble parfois la confidence d'une âme supérieure et l'histoire de ses propres tourments! que de ravissants contrastes! quelle vivacité d'émotion et de langage! L'alliance de l'imagination et du génie méditatif donne à cet ouvrage une originalité qui ne passera point.

Rien dans ce livre ne touchait au monde politique. Corinne était toute idéale. Cependant, s'il faut en croire une anecdote, le dominateur de la France fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur*. Il y blâmait vivement l'intérêt répandu sur Oswald, et s'en fâchait, comme d'un défaut de patriotisme. On peut lire cette critique amère et spirituelle. Cependant le public ne fut pas du même avis.

Mme de Staël était revenue en France, mais toujours à quarante lieues de Paris, quelquefois s'avançant jusqu'à Auxerre, et puis forcée de se replier vers son exil. Ce fut alors qu'elle s'occupa

d'un ouvrage qui semblait à l'abri des défiances du pouvoir. C'était un voyage philosophique et littéraire, une description de la société allemande, une analyse des monuments les plus célèbres de la poésie et de la philosophie allemande. Or, l'Allemagne n'est pas libre; alors elle l'était moins encore. Comment donc l'admiration pour la littérature d'un peuple savant, rêveur, méditatif, mais chez lequel il n'y avait ni tribune, ni discussion indépendante, pouvait-elle réagir contre le système de soumission et de silence que le maître de la France voulait imposer à l'Europe? Cependant, cet ouvrage l'offensa singulièrement. Il avait été soumis à la censure, et la censure avait fait son devoir; elle avait ôté plusieurs témérités, c'est-à-dire, elle avait affaibli une préférence donnée à l'*Iphigénie* de Goëthe sur l'*Iphigénie* de Racine; elle avait supprimé une phrase où l'auteur disait de l'Allemagne privée de liberté: « que c'est un temple auquel il manque un faîte et des colonnes. »

Cependant, au moment où l'ouvrage mutilé, révisé, approuvé, était enfin imprimé et près de paraître, un ordre subit fait détruire tous les exemplaires et exile l'auteur de France. Je me trompe; une grande partie de l'Europe était France alors: et Mme de Staël fut seulement exilée près de Genève. Mais cet exil limité, qui la retenait encore sous le joug commun, ne lui semblait que plus pénible et plus menaçant. De cette retraite, elle médite bientôt un exil plus lointain, une fuite qui l'affranchisse. C'était une dernière lutte que l'indépendance de la pensée, représentée par une femme de génie, avait à soutenir contre un vainqueur si puissant. Je laisserai les admirateurs les plus éclairés du conquérant juger s'il y avait, de sa part, sagesse et bon calcul. Retirée dans un château près de Genève, Mme de Staël n'écrivait plus; elle parlait peu; car la contagion de la disgrâce s'était étendue autour d'elle. Mais elle pensait encore, et il paraît que cela blessait une autorité trop jalouse. On venait quelquefois auprès d'elle avec un zèle administratif qui se retrouve à toutes les époques; on l'engageait à faire sa paix; on la priait de saisir une grande occasion qui s'offrait: par exemple, de célébrer la naissance du roi de Rome. Elle répondait: « Tout ce que je puis pour lui, c'est de lui « souhaiter une bonne nourrice; » et ces mots téméraires répétés, recueillis, arrivaient par estafette et blessaient profondément. Elle prit donc le parti de fuir, de disparaître, de sortir de ce cercle du Dante qui reculait sans cesse et qui allait bientôt s'adosser à Moscou. Elle veut partir d'avance, aller plus vite qu'une armée française.

Dans un livre charmant, le plus naturel de ses ouvrages, celui qui lui ressemble le mieux, *les Dix Années d'exil*, elle peint naïvement la situation de son âme en ce moment décisif. Elle voyait cette main de fer qui s'étendait partout, et elle craignait de rester en-deçà. Ainsi, en 1812, pendant que cette armée, composée de vingt peuples, se rassemblait, que les rois alliés étaient là, qui attendaient le lever du conquérant, un matin, madame de Staël paraissant se disposer à faire une promenade dans les limites permises, un éventail à la main, monte en voiture et part de Copet pour l'Angleterre, en passant par la Russie; car les autres chemins n'étaient pas sûrs. Elle traverse l'Allemagne, la Pologne, gagne la Russie qui allait être le champ d'une si épouvantable guerre et d'un si prodigieux renversement de fortune, et arrive à Moscou. Les Mémoires contemporains diront l'influence que ses paroles eurent alors sur les résolutions d'Alexandre. Elle est quelque chose, cette puissance de la pensée proscrite par la force. Non-seulement elle dépose dans l'avenir contre une gloire oppressive, mais elle peut, dans le présent, la traverser, la combattre, lui susciter de fatales résistances, inspirer à ses ennemis l'audace de se sauver par la guerre.

Sans discuter des souvenirs mêlés de tant de douleur, on peut croire que cette femme, par la hardiesse de son esprit, la fermeté de sa prévoyance et la verve de haine qui l'animait contre le conquérant, fut fatale à ses desseins.

Cependant, la puissante armée avait débouché de la Pologne et marchait vers Moscou. Désastreux souvenir! deuil public de la France! reproche éternel à l'imprudence du conquérant!

Mme de Staël était partie d'un port de la Russie pour la Suède; son passage n'y fut pas sans puissance. Il y avait là sur le trône un soldat de la France républicaine, un roi fait nouvellement, qui cherchait à séparer sa fortune de celle du conquérant. L'animosité de Mme de Staël, le génie qu'elle mettait dans sa haine, agirent puissamment sur la conduite que tint le nouveau roi.

Après une fuite si longue à travers l'Europe, où elle laissait partout quelques traces de ses conseils et de son génie, elle arrive en Angleterre. Cette existence agitée avait achevé de communiquer à son talent ce caractère d'originalité et, si cette expression m'est permise, *d'étrangeté*, que la critique lui a quelquefois reproché.

Française par l'esprit (car jamais personne depuis Voltaire, et autrement que Voltaire, n'eut plus de cet esprit qui séduit et qui charme en France), cette espèce de divorce avec son pays, en haine du pouvoir qui le gouvernait, le goût des littératures étrangères, d'abord invoquées par elle comme une forme d'opposition, l'enthousiasme pour l'Angle-

terre, pour les mœurs, les idées, la liberté des Anglais, la rendirent quelquefois sévère pour la France.

Mais le savoir et les lettres n'offrent qu'un intérêt secondaire, à moins qu'on ne les rattache intimement au progrès social et à la liberté d'un peuple. C'est l'effort constant, c'est la gloire de Mme de Staël.

Une prévention naturelle ferait croire qu'un esprit de femme, un esprit ardent, ingénieux, romanesque, a dû porter beaucoup d'illusion dans la politique. Mais sa préférence même pour l'Angleterre, qui lui inspira une phrase que je voudrais rayer de ses écrits, la retint toujours dans les maximes d'une liberté sage et praticable. Ses ouvrages politiques, et c'est un point de vue qui nous occupera dans la prochaine séance, sont donc aussi remarquables par la vérité que par l'éclat du talent. A vrai dire, ce n'est pas le génie anglais, dont Mme de Staël fait l'apothéose; c'est le bienfait de deux siècles de liberté qu'elle célèbre et qu'elle offre à l'émulation de tous les peuples. Par là, ses écrits sont au nombre de ceux qui répondent le mieux à l'esprit de notre temps, et ont contribué à le faire naître. En littérature, en politique, plusieurs des idées nouvelles ou des nobles vœux de Mme de Staël sont aujourd'hui des vérités reconnues et des faits accomplis.

Dans la philosophie, elle ne resta pas esclave des doctrines sceptiques du dix-huitième siècle; mais elle ne se sauva pas à l'extrémité opposée. Sa pensée fut religieuse, sans être mystique.

Dans la politique, elle fut éloquemment émue, indignée de ce qui avait souillé la liberté; mais elle resta fidèle à la liberté, à cette foi des nobles âmes; elle eut le sentiment le plus énergique des institutions qui conviennent à un pays agité par de longs troubles civils. A cet égard, son influence fut grande et salutaire, car c'est un des caractères de cette femme extraordinaire, que jamais pour elle l'influence active ne se sépara des succès du talent.

Dans nos vicissitudes, au milieu de ces révolutions qui se renversaient l'une l'autre, elle restait généreuse, bienveillante, secourable; elle disait elle-même que son salon, où l'Europe était admise, était l'hôpital des partis vaincus. On y trouvait réunis les hommes les plus opposés. L'épreuve fut grande et ne se reverra plus. Vous savez qu'à une époque dont le souvenir s'éloigne, il est venu en France des hôtes très-importuns, des souverains étrangers étonnés de leur victoire.

Quand on songe à ce temps où la fortune de la France était couverte d'un crêpe, où l'on pouvait douter de l'avenir, où l'on ne savait pas que de tant de maux, de tant d'incertitudes sortiraient des institutions puissantes et libres, il faut louer Mme de Staël d'avoir alors employé tout ce qu'elle avait d'ascendant et d'éloquence à relever le génie français, à célébrer ce grand peuple qui n'était pas vaincu dans la défaite de son chef, enfin à lui souhaiter, à lui prédire une liberté digne de sa gloire.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

Caractère politique de l'ouvrage de Mme de Staël sur l'Allemagne. — En quoi opposé au despotisme. — Perfectibilité sociale plus vraie que la perfectibilité littéraire. — *Les Considérations sur la Révolution française.* — Du reproche de partialité fait à cet ouvrage. — Grandes beautés historiques. — Sagacité politique. — Élévation du sentiment moral. — De la doctrine opposée. M. de Maistre. — Liaison systématique de ses livres. — *Les Soirées de Saint-Pétersbourg.* — Jugement sur cet ouvrage.

Messieurs,

J'ai commencé l'analyse d'un grand talent, dont l'influence se prolonge sur toute la littérature contemporaine et tient à ce renouvellement des esprits qui devait surtout nous occuper. Je n'ai pas dissimulé ma partialité; c'est une partialité tout à la fois d'opinion et de personne. J'ai écouté souvent cette voix si animée, si éloquente; j'ai assisté au mouvement de cette imagination puissante et rapide, qui s'emparait des esprits avec une force indicible, et jetait dans le moindre entretien tant d'éclat et de lumière. C'est une sorte de prestige qui brille pour moi sur les pages du livre. Je crois l'entendre parler encore en lisant ses écrits.

Mais, comme cette partialité se fonde sur la plus juste admiration, elle n'ôtera rien à la vérité de mes paroles. Le rare talent de Mme de Staël, gêné par le temps où elle a vécu, s'est, plus d'une fois, renfermé dans la critique, cette occupation des littératures vieillies, qui les termine et les résume plus souvent qu'elle ne les rajeunit. Mais la partie la plus sérieuse, et, suivant moi, la plus originale et la plus haute de ses écrits, est toute politique et tout appliquée aux intérêts contemporains.

Analyser *l'Allemagne*, serait une tâche difficile; car ce livre n'est lui-même qu'un extrait, un commentaire fait avec génie. L'unité d'un tel travail est dans l'âme de l'auteur, dans cette verve continue et variée, qui se prête à l'étude de tant de créations diverses. On admire ce regard pénétrant, jeté sur toute la littérature d'un pays, cette intelligence profonde, cette vive sensibilité, qui porte dans l'analyse tout l'intérêt de la passion et toute la nouveauté de l'inspiration.

L'enthousiasme de l'auteur pour la littérature allemande, alors si peu connue en France, est-il exagéré, est-il surtout exclusif, comme on l'a dit souvent? Mme de Staël, dans le dégoût que lui ins-

pirait le pouvoir absolu qui pesait sur la France, n'est-elle pas injuste envers notre gloire littéraire? Non. Elle ne méconnaît pas, elle sent vivement les beaux génies de la France. Mais elle blâme une froide régularité qui survit au génie; elle oppose à ces stériles traditions la richesse et les essais de l'imagination étrangère.

Cette poésie du Nord, un peu studieuse, comme le fut celle d'Alexandrie, avec quelle vivacité Mme de Staël la reproduit et l'interprète! Ne vous y trompez pas : l'Allemagne est encore plus spirituelle dans son livre qu'elle ne l'est en elle-même. A cet égard, les préférences excessives de l'auteur seraient rachetées et pour ainsi dire démenties par son talent même. C'est ce coloris brillant de l'esprit français, jeté sur l'élégance un peu laborieuse de l'art germanique, c'est l'imagination vive et juste de Mme de Staël, qui nous plaît encore dans cette description rapide et pittoresque de l'Allemagne littéraire. En laissant à ces talents étrangers qu'elle met en scène leurs physionomies originales, elle les anime du feu de ses paroles.

En 1808, le maître de la France, alors au faîte de sa prospérité, répondait aux touchantes prières d'Auguste Staël, qui sollicitait le retour de sa mère à Paris et promettait qu'elle ne s'occuperait plus de politique : « Bah! de la politique, n'en fait-on « pas en parlant de morale, de littérature, de tout « au monde? »

Cela est vrai : quand l'oppression existe, penser, c'est protester. Le conquérant n'en disait pas assez : on fait de la politique, surtout avec la littérature; car la littérature, c'est l'âme humaine tout entière, développée, montrée. Les intérêts de la société, les passions contemporaines, le sentiment de la liberté, ou la gêne du pouvoir, se retrouvent sans cesse dans la pensée de l'écrivain. Ainsi ce livre de *l'Allemagne*, où il n'est, en apparence, question que du génie poétique de Schiller et de Goethe, que de la petite cour de Weimar qui n'aurait pas pu mettre deux mille hommes en campagne pour attaquer le conquérant, que de Schelling et de la philosophie transcendante et rêveuse, si peu offensive pour l'homme occupé des intérêts actifs, ce livre de *l'Allemagne*, cet enthousiasme de l'indépendance littéraire, cette apothéose du devoir, cette ardeur de spiritualisme, étaient dans la réalité une indirecte et continuelle protestation contre le système de gouvernement qui dominait la France et s'étendait par contre-coup sur l'Europe. Le dominateur ne s'y méprenait pas. En effet, ce n'était pas la force violente qui était son arme habituelle. Le maintien de l'ordre, l'application régulière des lois qu'il avait faites, l'éloignement de toute cruauté inutile, le goût même de la justice, formaient les caractères généraux de son gouvernement. Mais le despotisme sur les volontés, l'abaissement des caractères dans l'état social, en même temps que l'exaltation du courage sur les champs de bataille, c'étaient là aussi les principes et les appuis de son pouvoir.

L'ouvrage de Mme de Staël, tout animé d'une sorte d'indépendance morale, respirant la haine de l'intérêt personnel, l'enthousiasme pour les nobles sacrifices, pour la liberté, au moins spéculative, pour la liberté de l'âme, soumise à la seule loi du devoir, choquait les maximes politiques du conquérant. Si ces doctrines-là s'étaient répandues, les séductions du pouvoir se seraient affaiblies; il eût été réduit à la force, et la force était son arrière-garde. Il ne s'en servait pas d'abord. Il aimait mieux gagner, que menacer.

Mme de Staël terminait son livre par ces belles paroles :

O France! terre de gloire et d'amour, si l'enthousiasme un jour s'éteignait sur votre sol, si le calcul disposait de tout, et que le raisonnement seul inspirât même le mépris des périls, à quoi vous serviraient votre beau ciel, vos esprits si brillants, votre nature si féconde? Une intelligence active, une impétuosité savante, vous rendraient les maîtres du monde; mais vous n'y laisseriez que la trace des torrents de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert!

Cela voulait dire : Vous avez des armées de six cent mille hommes admirablement conduites; vous avez une garde invincible; vous avez une puissance d'action et de commandement que rien n'égale; vous avez mis l'ordre dans le despotisme; votre administration tient dans sa main toutes les forces de la France; au dehors, quand elle prend possession d'un pays, elle le règle et le civilise : mais avec tout cela, vous avez détruit toute indépendance nationale ou privée, proscrit la volonté, le courage civil et tous les sentiments qui font les peuples libres et grands.

Mais l'allusion contemporaine qui ne serait qu'une malignité du talent contre le pouvoir, ne suffirait pas pour intéresser l'avenir. Il faut qu'elle ait une vérité durable. C'est la beauté, c'est le caractère de ce livre. Ce qui était une opposition momentanée contre le règne tout puissant de la force et de l'intérêt, reste encore une noble instruction pour les temps de liberté et de progrès. La passion qui règne dans ce livre et qui l'anime d'un même esprit, dans la diversité des sujets et des formes, c'est le sentiment moral. L'étude des lettres et de l'art y prend le caractère de ce qu'il y a de plus élevé parmi les hommes, la vertu et la liberté.

Cette forme d'ouvrage, où Mme de Staël portait tant d'enthousiasme et de supériorité, n'était pas cependant son choix de prédilection.

Élevée au milieu de l'éclat du monde et des épreuves d'une révolution, trouvant, dans le sentiment le

plus vif de son âme, sa piété filiale, un intérêt qui la ramenait sans cesse à la politique, ce qui plaît surtout à Mme de Staël et ce qui développe le mieux son génie, c'est la peinture de la vie sociale. Cette personne renommée pour son imagination excelle par le sentiment de la réalité. Que, ressuscitant les fêtes du moyen âge, elle montre Corinne au Capitole, qu'elle retrace avec une admirable vivacité le tableau de la vie poétique et l'idéal et l'enthousiasme, les esprits froids peuvent blâmer l'éclat de ses couleurs; mais tout le monde admirera la peinture qu'elle fait d'une petite ville d'Écosse. Là, par l'expressive vérité des détails, un sujet insipide devient original.

La même force d'imagination suivait l'auteur de *Corinne* dans ses écrits sur le gouvernement. Mais, en politique, l'imagination ressemble bien à l'illusion. Malgré cette double utopie à laquelle Mme de Staël était exposée, comme publiciste spéculatif et comme femme, un caractère singulier de précision et de vigueur, un grand bon sens se reconnaît dans ses écrits politiques.

On l'a remarqué spirituellement : si Mme de Sévigné, dans sa frivolité de femme de cour, a parfois des instincts sérieux de raison indépendante, et s'élève même à la politique par l'austère théologie de Port-Royal, Mme de Staël, dans une vie toute autre et dans les habitudes toutes politiques de son esprit, revient sans cesse à des pensées de femme. Le même trait ineffaçable se retrouve dans cette héroïne de nos troubles civils, qui écrivit avec tant de talent et mourut avec tant de courage. Mme Roland, cette femme stoïque et républicaine, a remarqué et décrit, au milieu des plus grands périls, le noble maintien et la grâce élégante d'un des orateurs de la Gironde, avec le même soin que, dans ses Mémoires, l'ambitieuse et politique Anne Comnènes dépeint minutieusement les manières et le costume de Bohémond, fils de Guiscard.

La prédominance du talent politique, la vive intelligence des intérêts sociaux, forment, dans Mme de Staël, un caractère distinctif auquel nous devons nous arrêter. C'est par là, d'ailleurs, que son génie aura le plus d'influence sur la littérature de l'époque présente et de l'avenir.

Si la perfectibilité littéraire est chose fort douteuse, il n'en faut pas conclure que le progrès social et politique soit également un paradoxe et une prétention de l'orgueil contemporain. On conçoit très-bien que l'expression des sentiments naturels, une fois enlevée par de vives imaginations, dans le premier développement d'un idiome jeune et vigoureux, soit difficilement surpassée par le travail industrieux et réfléchi d'une littérature savante. Aussi, sans proscrire les accidents heureux qui envoient, à toutes les époques, des hommes de talent, en admettant même que certaines formes politiques rendent, à cet égard, la chance meilleure, on ne peut espérer, dans les arts de l'imagination, un progrès qui ne soit souvent interrompu par l'épuisement et la décadence. Mais l'existence sociale admet une foule de combinaisons secondaires, où l'expérience vaut beaucoup, où les idées d'un homme, mises au bout des idées d'un autre homme, produisent un progrès inévitable et continu. On n'a pas surpassé l'imagination du Dante et du Tasse; et nul doute que même l'Italie ne soit, de nos jours, gouvernée avec infiniment plus d'ordre et de justice qu'au quatorzième ou au quinzième siècle. Cependant, la civilisation trouve dans ce pays de puissants obstacles. Mais l'action seule du temps, le perfectionnement impossible à éviter, a produit cette prééminence d'une époque sur l'autre, pour la vie sociale, sans la produire pour le génie. Combien ce résultat n'est-il pas plus rapide et plus marqué, lorsque le mouvement social est secondé par les institutions et les lois?

Le principe de la perfectibilité politique, dans nos sociétés modernes, n'est donc pas une théorie, mais un résultat de l'expérience. Voyez l'Irlande, catholique, il y a cent cinquante ans; voyez-la, jusqu'à la fin du dernier siècle, courbée sous le poids de tant d'oppressions et d'incapacités rigoureuses, auxquelles on ne pouvait toucher et que le peuple anglais appuyait par des séditions. Voyez-la maintenant affranchie, du consentement de tous, par le chef du parti tory, qui, si longtemps, avait maintenu et préconisé cette servitude : rien n'atteste mieux la puissance de la raison humaine et le chemin qu'elle fait à la longue dans le monde. « La raison, disait Montesquieu, finit toujours par avoir raison. » Dans ce mot piquant est toute la théorie de la perfectibilité sociale; l'épreuve est quelquefois longue, mais le résultat infaillible.

C'est à la défense de ce beau système, ou plutôt de cette vérité, que l'illustre auteur de *l'Allemagne* a consacré son génie.

Les *Considérations sur la Révolution française* ne sont, sous la forme philosophique et narrative, qu'une exposition des progrès de l'esprit humain dans l'ordre politique, un tableau des premières réformes, des malheurs qui les suivent, du pouvoir absolu qui en hérite, les détruit ou les détourne à son profit, enfin des espérances d'ordre et de liberté qui sortent de la chute de ce pouvoir et qui doivent se perpétuer dans l'avenir. Peut-être Mme de Staël, par un paradoxe de piété filiale, a-t-elle limité d'abord l'étendue de ce grand sujet. En rendant une impartiale justice aux nobles intentions et au talent de Necker, on ne peut, je crois, placer sous

ses auspices cette mémorable histoire du renouvellement d'un peuple. Il n'est pas assez grand homme, personne n'est assez grand homme pour recevoir une pareille dédicace. La physionomie de M. Necker ne peut prédominer sur cette vaste série d'événements qu'il n'a pas dirigés. Mais cette illusion d'un sentiment respectable, qui semble d'abord restreindre le cadre de l'ouvrage de Mme de Staël, n'altère pas l'admirable sagacité de ses jugements. Elle assigne les causes de la révolution avec une grande pénétration. Elle en exprime les résultats nécessaires et prodigieux avec une énergie que peu de grands écrivains ont égalée. On admirera surtout la manière dont elle a caractérisé l'homme auquel on ne contestera pas d'avoir eu, sur le monde, l'action la plus puissante. Je ne dis pas que ce soit l'impartialité absolue de l'histoire qui ait présidé à cette partie de l'ouvrage. Pour moi, je tiens beaucoup à l'impartialité; j'ai même été accusé d'en faire trop d'estime et surtout trop d'usage; mais je la conçois et je l'exige surtout dans le jugement d'une époque éloignée.

L'historien qui vient alors, comme un organe de la justice publique, remuer les pièces d'un vieux procès, qui les discute, les déchiffre, les explique l'une par l'autre, pour en tirer la vérité, serait en contradiction avec sa tâche, s'il montrait ombre de partialité. Son mérite, c'est une égale intelligence de toutes choses, une égale disposition à haïr ou à aimer, suivant la vérité même des faits, indépendamment de toute préférence, de toute pensée systématique : il est faux et inutile, s'il est partial; il se dégrade, s'il fait servir au triomphe d'une opinion actuelle l'interprétation de vieux faits qui dormaient en repos et ne savaient pas qu'on les évoquerait un jour pour appuyer des paradoxes et des intérêts du moment. Mais l'auteur contemporain, s'il n'était pas un peu partial, je douterais qu'il fût assez sensible à l'impression des choses. Plus son âme avait de vivacité, plus son intelligence avait de force, plus il a dû sentir le contre-coup des événements et des hommes, avec un surcroît d'émotion qui demeure dans ses tableaux. La véhémence de ses expressions, la partialité de son langage est l'indice de sa véracité. Si je le trouvais tout à fait impartial, je me dirais qu'il a voulu lutter contre lui-même; je me dirais qu'il a voulu retravailler ses impressions du moment et remonter au rôle d'historien; j'aurais peut-être moins de foi en lui, par cela même qu'il serait plus exact. Cette foule de faits et d'inductions, que le temps seul déroule, qui ne peuvent exister pour les contemporains écrivant à l'heure même, viendront cinquante ans plus tard. L'entière impartialité, c'est l'œuvre de l'historien racontant à loisir le passé, mais non la vertu du spectateur qui, fortement agité par ses impressions de joie, d'indignation, de crainte, raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a souffert en le voyant.

Ainsi la postérité recueillera plus d'instruction sur l'homme et sur le siècle, dans les vives peintures, dans les impatiences généreuses, dans les spirituelles ironies de Mme de Staël, qu'elle n'en aurait trouvé dans le récit le plus habilement compassé pour paraître impartial. C'est, je crois, la plus belle partie des *Considérations sur la Révolution française*. Ce n'est pas, sans doute, le tableau complet d'un règne qui embrasse, dans son cours si plein et si rapide, tant de faits militaires et civils; mais c'est le point de vue de ce règne, tel qu'il apparaissait aux yeux de la morale et de la liberté. C'est une anticipation sur le jugement de l'avenir. Jamais l'éloquence de l'auteur ne fut plus neuve et plus animée. Les pages où elle peint le mouvement de la cour nouvelle qui se forme, la chute précipitée de tout le monde vers une commune obéissance, sont dignes de Tacite; elle le rencontre, sans le suivre. Quelques-unes des formes expressives, dont l'historien antique s'était servi, renaissent là, sous une même émotion de colère et de génie. Un autre passage non moins admirable, c'est celui où, s'arrêtant à considérer le conquérant au faîte de la gloire, avec cette cour de rois, ce cortége de peuples, cette alliance impériale, elle cherche, dans un vice de sa nature morale, le côté faible de sa puissance.

> Il ne fallait encore, à cette époque, à Bonaparte, qu'un sentiment honnête, pour être le plus grand souverain du monde : soit l'amour paternel, qui porte les hommes à soigner l'héritage de leurs enfants; soit la pitié pour ces Français qui se faisaient tuer pour lui au moindre signe; soit l'équité envers les nations étrangères, qui le regardaient avec étonnement; soit enfin cette espèce de sagesse naturelle à tout homme, au milieu de la vie, quand il voit s'approcher les grandes ombres qui doivent bientôt l'envelopper. Une vertu, une seule vertu, et c'en était assez pour que toutes les prospérités humaines s'arrêtassent sur la tête de Bonaparte. Mais l'étincelle divine n'existait pas dans son cœur.

Éclat des couleurs historiques, énergie du sentiment moral, partialité qui sert à l'expression et qui ne nuira pas à la vérité pour l'avenir, voilà quelques caractères de cet ouvrage.

On peut y relever des exagérations de louange ou de blâme envers les hommes; mais, nulle part, n'éclate davantage cet amour du bien, cet espoir du progrès, qui animait quelques orateurs politiques de nos temps modernes. Mme de Staël y mêle un mouvement de confiance religieuse. C'est le même sentiment que je vous signalais dans un homme qui lui était inférieur par le talent, mais égal par l'âme, dans Erskine. Le dix-huitième siècle avait méconnu et rejeté ce caractère; il supposait une alliance utile entre le scepticisme et le zèle de la

liberté, une complicité nécessaire entre la religion et le pouvoir absolu. Mme de Staël est un des grands talents qui ont protesté, avec le plus de force, contre ce faux commentaire, appuyé malheureusement sur trop de faits. Plus elle avançait dans la vie, plus son âme devenait grave, religieuse, unissant la tolérance et le zèle. La fin de son ouvrage est une réfutation éloquente d'un *mandement*, dont je ne veux pas rappeler ici les doctrines ennemies de toute liberté civile. Mais c'est au nom du christianisme qu'elle les combat. Il y avait, dans cette vive imagination, un double enthousiasme, ou plutôt tous les enthousiasmes à la fois. Mais le point de repos pour cette âme si active, l'espérance où elle s'appuyait, c'était la liberté politique et l'amélioration morale. Pourquoi la vie lui a-t-elle manqué, dans cette noble tâche de seconder, par l'apostolat du talent, le mouvement public d'un peuple vers des institutions qui le relèvent et l'éclairent? Jamais le caractère des écrits de Mme de Staël n'avait été si bienfaisant, si pur, que dans les dernières années de sa trop courte carrière. Son génie s'élevait encore; et elle allait mourir. Une grande renommée lui survit et doit se lier aux nouvelles destinées de la France.

Pendant cette même période, un autre talent, doué de force et d'originalité, trouvait, dans le spectacle des troubles civils, qui avaient agité et formé l'âme de Mme de Staël, un prétexte à des inductions bien différentes. A côté de cette philosophie religieuse et amie de la liberté, s'élevait une autre philosophie théocratique et despotique; elle était inspirée par la haine de toutes les violences irréligieuses et anti-sociales qui avaient tourmenté la France; elle se réfugiait dans le pouvoir absolu; elle prenait le contre-pied de tout ce qui avait été dit, fait et pensé en France depuis un siècle. Nous avons déjà nommé l'organe, l'hiérophante de cette philosophie, M. de Maistre.

En rapprochant les ouvrages de ces deux écrivains, on peut voir le double contre-coup de la révolution française sur les esprits énergiques. Ici, complète adoption des principes de liberté, en les soumettant à la loi morale du devoir; haine invariable du despotisme militaire et civil, du despotisme sous toutes les formes; haine renforcée par le spectacle même de la tyrannie multiple des comités et des clubs; espoir et confiance dans l'avenir : là, haine aveugle contre toute espèce de liberté, justification théorique du pouvoir absolu, proscription de toutes les idées qui avaient pu avancer l'indépendance de l'homme, proscription des principes mêmes de justice et d'humanité qui avaient précédé les violences de la révolution, anathème sur les lettres et les sciences, regret de l'ignorance du moyen âge, apothéose de l'inquisition et de la tyrannie.

Je ne tire, Messieurs, aucune induction personnelle de ces emportements de la pensée abstraite, ou de ces paradoxes de la mauvaise humeur. J'admets que le comte de Maistre, ancien sénateur du Piémont, et, après l'occupation de son pays, réfugié à la cour de Saint-Pétersbourg, avait, dans le caractère, les qualités les plus nobles, comme il avait, dans l'esprit, beaucoup de force : mais il s'agit en ce moment des doctrines.

Vous savez, par Alfieri et par l'histoire, que, de tous les pays despotiquement gouvernés, le Piémont était un de ceux où le droit *de propriété*, l'indépendance personnelle, la faculté d'aller et de venir, de garder son bien ou de le vendre, était le plus complétement entravée par le régime absolu. Noble et sénateur, M. de Maistre, malgré les lumières de son esprit, s'était habitué, de bonne heure, à cette forme de royauté. Puis, les violences, les coups d'état populaires, enfin l'envahissement de son pays l'irritèrent contre les principes de la réforme française. Ses méditations et sa vie se continuèrent à Saint-Pétersbourg, loin des exemples et des habitudes d'un pays libre. En 1792, sous le titre de *Considérations sur la France*, il avait publié un livre amer, éloquent, plein de prophéties telles que la prévoyance de la haine en sait faire; dans lequel, calculant d'avance les crimes futurs par les violences actuelles, il menaçait la révolution des fureurs où elle devait être inévitablement entraînée.

Plus tard, il fit paraître un ouvrage sur le *principe générateur des constitutions sociales*. Là, on sent que cet esprit amer et véhément, dégoûté des parodies tyranniques, jouées au nom de la souveraineté populaire, se réfugie dans un régime despotique, suspendu à une chaîne qui remonte dans les cieux. Pour lui le *principe générateur des constitutions*, c'est le pouvoir absolu des prêtres; c'est la puissance de tout faire, appuyée sur l'infaillibilité. Vous apercevez ici cette antithèse entre les opinions, ce contraste violent dont je vous ai parlé. S'il y a quelque chose qui vous jette à mille lieues du principe de la perfectibilité sociale, de l'espérance que l'administration des États s'améliore, s'adoucisse, c'est le principe non pas d'un premier pacte, mais d'une première imposition du pouvoir souverain faite à l'espèce humaine, et sous laquelle, à tout jamais, elle doit plier la tête. Dans ce système, loin que la perfectibilité soit en avant, la perfection est en arrière; et l'on doit supposer que, plus on se rapproche de cette source du pouvoir absolu, plus on arrive à la vérité des gouvernements. Aussi les modèles, les autorités produites

par le comte de Maistre, ce sont les lois de *Menou*, ce sont tous les codes des Indous; ce sont les maximes de ces nations doublement immobiles, par le servage théocratique et par l'indolence du climat, et qui sont trois ou quatre mille années avant de faire un sous-amendement dans leurs lois.

Ce n'est pas, Messieurs, qu'une grande vigueur, non de raison, mais de raisonnement, ne se mêle à l'exposition de cette théorie; ce n'est pas que le style de l'auteur, énergique, passionné, colère, tout à la fois impatientant et amusant, ne donne un singulier attrait à la lecture de ses livres. Mais ce qui nous occupe, c'est la vérité; et nous ne pouvons la voir dans un système démenti par l'expérience et par le bon sens.

Quoi qu'il en soit, cette manière de voir et de comprendre la politique avait tourné l'esprit subtil et vigoureux de M. de Maistre vers les études métaphysiques, et ces études s'étaient confondues pour lui avec la plus haute théologie, telle qu'il l'imaginait du moins. Il a réuni ces divers éléments de ses méditations dans un ouvrage célèbre: *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il les a réalisés sous une autre forme plus pratique, dans son livre non moins célèbre du *Pape*. Enfin il en a fait une application particulière et locale dans son livre de *l'Église gallicane*. Ainsi, dans un petit nombre d'ouvrages, cet esprit capricieux et puissant a fait ce que de plus grands génies n'ont pas eu le courage d'achever. Il a suivi, complété, épuisé son propre système. Il l'a considéré d'abord dans l'ordre le plus élevé d'abstraction; puis il l'a suivi dans une application théologique, puis dans une application universellement sociale, puis dans une application particulière au gouvernement religieux et civil de son pays d'adoption littéraire, la France.

Nous ne parlons ici que du système et de la persévérance de l'auteur. Nous n'envisageons que l'enchaînement de ses idées passant par des épreuves successives; mais n'oublions pas, sans faire tort à la puissance du paradoxe et de l'esprit de parti, que le coloris ardent et capricieux de l'auteur, l'éclat de son imagination, sont de beaucoup dans sa renommée. Il a quelque chose de hasardeux, d'entreprenant, de novateur. C'est un mélange singulier de routine et de subtilité, d'immobilité et de mouvement. C'est par des paradoxes qu'il raffermit les vieilles idées; c'est avec une sorte de verve aventureuse et démocratique, qu'il défend la théocratie; c'est enfin avec toute la véhémence d'un pamphlet politique, qu'il appuie les doctrines de soumission et de silence universel. Ainsi le génie de son siècle perce tout entier dans l'anathème qu'il prononce contre son siècle; c'est avec l'esprit, les passions, avec les formes politiques du dix-neuvième siècle qu'il le répudie, qu'il l'accable sous sa colère, sous son mépris des sciences et de l'esprit modernes.

Venons au détail, soit des beautés philosophiques et morales, disséminées dans ce livre, soit des erreurs étranges auxquelles se laisse emporter l'auteur.

M. de Maistre, qui du reste était un homme du monde, mélange de courtisan et de militaire, érudit avec grâce, plus curieusement qu'exactement érudit, M. de Maistre avait un frère plus spirituel encore que lui peut-être, l'auteur d'un petit ouvrage philosophique, mélancolique, sérieux, railleur, appelé *Voyage autour de ma Chambre*, et d'une *Nouvelle* originale et touchante, *le Lépreux de la cité d'Aost*. Malgré son goût pour les études métaphysiques et l'austérité de ses doctrines, M. de Maistre portait, dans son style, beaucoup d'agrément et de vivacité pittoresque. Cependant, il emprunta quelquefois la plume de son frère. C'est à celui-ci qu'appartient le gracieux prologue des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, cette charmante description d'une navigation sur la Néwa dans une nuit d'été:

> Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.
>
> Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'Occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon; et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.
>
> Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néwa coule à pleins bords, au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue....
>
> Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens: on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néwa, avec des bosquets d'orangers: ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale.

Mais enfin, que fait M. de Maistre sur cette belle rivière? il converse, en bateau, avec un membre du sénat de Saint-Pétersbourg et un jeune Français qu'on désigne par le titre de *chevalier*. L'entretien, repris en d'autres lieux, pendant plusieurs soirées, fait passer, sous nos yeux, de grands problèmes métaphysiques, dont M. de Maistre donne la solution, suivant le caprice de sa verve et de son humeur.

Le sujet principal, c'est le gouvernement temporel de la Providence. Dans le choix de cette question et la manière de la traiter, se retrouve encore

le contre-coup de la révolution française. Je vois une imagination ardente et méditative, fortement émue de toutes les grandes catastrophes qui avaient bouleversé l'Europe, depuis trente ans, de ces prodigieuses victoires, de cette impitoyable anarchie, de ce pouvoir dominateur, qui semblait s'élever sans terme. A la vue de tant d'événements, M. de Maistre réfléchit sur la manière dont va le monde; il reprend cet ancien problème :

> Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem,
> Curarent superi terras, an nullus inesset
> Rector, et incerto fluerent mortalia casu.

Ce n'est pas qu'il hésite; sa foi dans la Providence est entière : mais il cherche à expliquer l'action de la Providence d'une manière nouvelle, en supposant qu'elle a tout son développement, même dans cette vie. C'est, au fond, une *variante* de *l'optimisme* chanté par Pope.

M. de Maistre combat les arguments tirés contre la Providence, du mal physique et du mal moral, en établissant la culpabilité de l'homme, la souffrance nécessaire attachée à sa nature, l'influence de la vertu sur le bonheur.

Après ces idées communes qu'il a rajeunies par l'imagination, M. de Maistre entre dans un système qui lui est plus particulier, ou plutôt qu'il emprunte à la théologie. Cette nécessité et cette justice de la souffrance humaine une fois admises, il en cherche le remède dans la prière et dans ce qu'il appelle la *réversibilité*, c'est-à-dire, l'expiation par la souffrance d'autrui. Il détourne cette idée de sa source mystérieuse et sublime, pour la suivre dans toutes les applications de la vie. A vrai dire, il donne la théorie métaphysique des *indulgences*. Comment, me direz-vous, ce système, dont la première partie est un lieu commun de la philosophie et du bon sens humain, et dont la seconde n'offre qu'une déduction théologique, a-t-il suscité tant de plaintes et d'objections? La cause en est dans les détails, et je dirai presque dans les épisodes de l'ouvrage; car enfin, dans le plan qui vient d'être rappelé, il n'était pas nécessaire de placer un éloge du bourreau, et non-seulement du bourreau qui exécute avec le glaive, mais du bourreau qui roue, qui torture avec un exécrable détail de barbarie, que l'imagination véhémente de l'auteur s'est plu à reproduire et à exagérer. Ce n'est plus cette pureté, cette élévation de philosophie, de mysticité, que vous admirez dans Fénelon; ce n'est plus cette gravité théologique, cette autorité éloquente qui vous frappe dans Bossuet; c'est une dévotion capricieuse et colère; c'est un amour de la justice, qui a quelque chose de systématiquement cruel. On y retrouve l'impression violente que laissent les guerres civiles dans les imaginations blasées par la terreur. C'est là ce genre frénétique ou *satanique*, reproché à quelques écrivains anglais de nos jours. M. de Maistre, je le sais, était homme respectable et bon; mais son imagination est implacable. Il ne conçoit l'ordre social que cimenté par le sang et appuyé sur le bourreau.

Marquons ici de nouveau le contraste entre les deux écoles philosophiques, nées du spectacle de la révolution française. L'une, épouvantée des crimes, mais ne désespérant pas de la justice, de la vérité, ne se souvient des échafauds que pour espérer l'amélioration des lois, l'adoucissement progressif des peines, et s'il est possible, l'abolition de *la peine de* mort. Remontant aux plus belles espérances du christianisme ancien, aux doctrines de saint Augustin qui, dans une lettre à un gouverneur d'Afrique, demandait que des hommes coupables même de meurtre, fussent condamnés seulement à des travaux utiles, elle examine le droit de vie et de mort; et, sans le contester d'une manière absolue, elle démontre que l'application de ce droit terrible est dans un rapport direct et continu avec l'état de la société; qu'un progrès dans les mœurs suppose un adoucissement dans les peines, et que ces deux termes se rencontrent ainsi dans une proportion toujours égale, qui doit amener enfin la faculté, et par là même, le devoir de supprimer la peine de mort.

M. de Maistre, au contraire, remonte à l'institution de l'échafaud dans sa pureté la plus atroce. Ce qu'il considère, c'est l'infliction de la peine de mort, dans l'horreur de ses détails. Ce qui l'occupe, ce n'est pas le droit du pouvoir primitif qui prononce la mort au nom de la justice, mais l'action du vil instrument qui la consomme matériellement. Que ce tableau brille enluminé d'un ardent et affreux coloris, peu nous importe. M. de Maistre raisonne ainsi :

> De cette prérogative redoutable, dont je vous parlais tout à l'heure, résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtiments décernés par la justice humaine; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment; car la raison ne découvre, dans la nature de l'homme, aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, Messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur, sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire; et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un *fiat* de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde....
>
> Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur,

un parricide, un sacrilége; il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons, etc.....

L'horreur que vous éprouvez m'avertit de ne pas continuer; et cette horreur est un jugement. Faut-il écrire ce que les hommes réunis ne peuvent entendre? Le dégoût moral devrait arrêter l'imagination de l'écrivain. Et d'ailleurs, quel défaut de vérité au milieu de cette horreur! Quoi, il a fallu un coup d'état de Dieu pour créer le bourreau! quoi, le bourreau a été créé comme un monde! Cependant ce bourreau qui roue, qui torture, et qui a été formé exprès pour cela par Dieu, n'existe plus dans une grande partie de l'Europe. Déjà l'œuvre la plus sanglante de la loi est devenue moins cruelle : elle peut, elle doit s'adoucir encore.

Dans le passé même, les peintures hideuses de l'auteur ne sont-elles pas démenties par l'histoire? lorsque, dans Athènes, c'était une coupe de cigue qui donnait la mort, où était toute cette fantasmagorie d'horreur et de sang dont l'écrivain s'est servi? Du reste, vous apercevez ici ce faux goût, qui, même dans une école que l'on devait croire attachée aux doctrines spiritualistes, n'agit que par un grossier matérialisme d'imagination; car ici, ce qui est digne des méditations du philosophe et de l'homme religieux, c'est le pouvoir d'infliger la mort : ce n'est pas l'acte matériel qui exécute cette mort; il y a fausse imagination dans le style, comme il y a fausse philosophie dans les principes de l'auteur.

Les conséquences de cette manière de voir, de sentir et de s'exprimer, si elles ne produisaient que des fautes passagères de goût, pourraient facilement s'oublier, mais elles agissent sur le fond même des opinions de l'écrivain; elles lui inspirent une cruauté systématique. M. de Maistre en vient jusqu'à justifier toute espèce de condamnation, fût-elle inique. Tandis que le bon sens grossier disait qu'il valait mieux sauver dix coupables, que de faire périr un innocent, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* raisonne autrement. Il croit tellement à l'infaillibilité des condamnations, qu'elles lui semblent justes dans leur iniquité même. En cas d'incertitude, une condamnation lui paraît le meilleur et le plus court. Je cite pour me justifier :

Qu'un innocent périsse, c'est un malheur comme un autre, c'est-à-dire commun à tous les hommes... Il est possible qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis, l'ait réellement mérité pour un autre crime absolument inconnu. Heureusement et malheureusement, il y a plusieurs exemples de ce genre, prouvés par l'aveu des coupables; et il y en a, je crois, un plus grand nombre que nous ignorons.

J'avoue, Messieurs, que, quel que soit le brillant esprit de l'auteur, quelle que soit cette imagination contagieuse qui colore toutes ses expressions, qui donne une vie singulière à ses paradoxes, il suffit qu'une supposition, si gratuitement barbare, se trouve dans ses écrits, pour qu'on doive le combattre. Il n'y a pas de talent qui prescrive contre le bons sens et contre l'humanité.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Examen des doctrines politiques de M. de Maistre. — Publicistes théocratiques sous l'Empire; événements qui favorisaient leur théorie. — Le livre du *Pape;* côté faible de cet ouvrage; défaut de sérieux et de foi. — Réflexions sur le talent de l'auteur. — Résumé sur la littérature du commencement de ce siècle, dans ses rapports avec l'âge précédent, soit qu'elle le répète, le continue ou le combatte. — Esquisse sommaire des principales productions; caractère des nouveaux talents. — Conclusion du Cours.

Messieurs,

Nous allons réunir, dans cette dernière séance, une grande variété de sujets. Ce sera tout à la fois un résumé et un programme. Ce qui nous occupe encore, ce sont les différents contre-coups du dix-huitième siècle sur l'époque présente. En cherchant à marquer ces influences, comme nous touchons à des contemporains, nous tâcherons de ne pas trop multiplier les noms propres, et de juger surtout les doctrines.

Trois opinions ont survécu au dix-huitième siècle, et sont inspirées ou par ses leçons ou par la haine de ses exemples : l'opinion *ultramontaine*, dont je vous ai déjà cité l'interprète le plus ingénieux et le plus hardi; l'opinion sceptique, qui n'est qu'un écho du dix-huitième siècle; l'opinion spiritualiste, qui sera l'âme du dix-neuvième.

Toute la science philosophique et littéraire se résout dans ces trois opinions diverses. Celle des trois, qui semble la plus étrange et la plus disparate, devait naître de cette disposition naturelle à l'esprit humain, qui souvent, lorsqu'il a épuisé toutes les conséquences d'un principe, d'une théorie, se rejette à l'autre bout du principe, de la théorie opposée.

La dernière opinion, la dernière expérience du dix-huitième siècle, avait été la réforme sociale poussée à l'excès, l'abolition des anciennes croyances et des anciens pouvoirs. Pour quelques imaginations, à la fois vives et systématiques, la première réaction intellectuelle contre ces violences, ce fut l'abaissement volontaire de la raison, devant une autorité religieuse, infaillible, absolue, avec laquelle on voulait mâter et humilier la puissance populaire, qui avait tant abusé du déchaînement de sa force.

Ainsi, Messieurs, à peine vous voyez, en France, l'ordre social de nouveau sortir d'un camp, que des publicistes, des théoriciens, se présentent pour appuyer, par le raisonnement, les intérêts du pou-

voir absolu. C'était, sans doute, le profond, le juste dégoût des violences démocratiques, c'était, je le veux, la haine du passé, plutôt que la flatterie du présent, qui inspirait ces complaisantes théories; elles n'en profitaient pas moins au maître nouveau. Quelques-uns de ces publicistes, attachés à d'autres intérêts, longtemps zélés pour une autre cause, semblaient lui pardonner son usurpation en faveur de son despotisme. L'habile conquérant des esprits comme du trône, attentif à démêler, dans chaque opinion, ce qui pouvait être utile à l'obéissance, se gardait bien de dédaigner cette colère que l'ancienne fidélité ou l'ancienne piété gardait aux opinions indépendantes. Il l'exploitait pour la servitude commune; et il savait bon gré aux faiseurs d'*utopies*, qui rêvaient une monarchie plus absolue même que son pouvoir.

Des événements politiques, des faits visibles pour tous les yeux, venaient appuyer ce travail purement spéculatif de quelques écrivains. On avait vu, dans les dernières années du dix-huitième siècle, au milieu d'une société encore paisible, le discrédit, la dérision des croyances religieuses, l'avilissement de l'autorité ecclésiastique. Plus tard, la persécution avait relevé le clergé en l'immolant; elle avait remplacé les évêques mondains et les abbés gros décimateurs par des martyrs de prison ou d'échafaud; les épigrammes avaient disparu devant la pitié pour les victimes; la foi avait repris l'autorité du malheur et du dévoûment : de là, ce retour de l'influence religieuse qui suivit les temps les plus cruels de l'anarchie.

D'autre part, l'ambitieux général, qui ne voyait dans la religion qu'un instrument de pouvoir, ce même homme qui, dans l'expédition d'Égypte, avait témoigné tant de respect pour les *Imans* et pour la loi mahométane, affectait de protéger l'antique foi de la France. Il avait pensé que le culte rétabli attacherait à son pouvoir tous les cœurs qui conservaient le regret et le souvenir des anciens autels; et que ces autels relevés vieilliraient son trône nouveau et le consacreraient tout ensemble.

Trente ans après l'époque où Paris avait retenti de l'apothéose de Voltaire, quelques années après ces jours d'anarchie délirante, où l'extinction entière du culte avait été solennellement proclamée, il imagine de ressusciter, pour appuyer sa monarchie moderne et guerrière, la sanction pontificale. Il rend, pour son usage, à cette souveraineté ecclésiastique de Rome, un droit que Louis XIV n'aurait pas voulu lui reconnaître, et dont Charlemagne avait profité, dans l'ignorance d'un temps barbare. Au milieu des vieux représentants de tous les principes philosophiques et démocratiques qui avaient animé la révolution, entouré lui-même du reste éclatant des armées républicaines et de cette garde musulmane qui brillait comme une réminiscence de ses victoires d'Égypte, il fait apparaître toute une pompe religieuse, tout un cortége épiscopal, et le pape lui-même venant sacrer la dynastie nouvelle dans la cathédrale de Paris.

Cette grande escobarderie du conquérant, cette confiscation de toutes les anciennes doctrines religieuses, au profit d'une usurpation si récente, cette habile combinaison qui opposait l'Église à la Vendée et s'appuyait à la fois sur la révolution et sur le pape, ne pouvait du reste se faire impunément, et devait jeter, dans les esprits, des pensées différentes de l'intérêt du conquérant, et qui réagiraient plus tard contre sa puissance.

En effet, ce que le moyen âge même n'avait pas souffert sans quelque résistance, ce que la France avait repoussé, du temps de la ligue; ce que nos anciens parlements avaient toujours combattu, comme une folle prétention; ce qui aurait fait frémir d'indignation, ou plutôt sourire de pitié tout l'esprit sceptique du dix-huitième siècle; en un mot, la dictature personnelle du chef de l'Église, le transfèrement des couronnes par sa main, ou du moins avec son assistance, et de plus le renversement de l'ancienne hiérarchie ecclésiastique, la déposition des anciens évêques, par la volonté seule du pape; tout cela ne pouvait s'accomplir sans relever, aux yeux de la foule, le pouvoir pontifical. Le conquérant n'avait voulu qu'une cérémonie, une décoration; mais par un contre-coup singulier, de cette révolution, qui avait proclamé l'anéantissement du sacerdoce et du culte, sortait la plus éclatante manifestation de la suprématie pontificale gouvernant l'Église et disposant des trônes. Vingt ans avaient suffi pour parcourir ces deux extrémités de la politique humaine. A la vérité, c'était un simulacre, plutôt qu'une restauration véritable du pouvoir religieux; mais il en restait quelque chose dans la pensée de la foule et des spéculatifs. Aussi, du premier jour que le chef du nouvel empire eut invoqué, eut ressuscité cet appui de la religion, il créa contre lui-même un immense contre-poids. Il est bien vrai que, plus tard, il s'empara de Rome et qu'il en fit une ville de province, dont Paris était la capitale; il est bien vrai que, dans son palais de Fontainebleau, il tint le Souverain-Pontife prisonnier, et qu'il agita le projet d'un schisme et d'une église nationale; mais il avait, par le premier acte de son avénement, élevé beaucoup plus la puissance pontificale, qu'il ne pouvait jamais l'abaisser. Il avait donné des armes à la papauté, en se faisant couronner par elle. Cette sourde, mais active protestation, cette confédération religieuse, qui se forma contre lui, dans la France, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne, et lui

suscita de redoutables inimitiés, se liait à cette reconnaissance de la souveraineté pontificale dont il avait donné l'exemple.

Maintenant, lorsque les faits avaient ainsi démenti les opinions du dix-huitième siècle, lorsque, dans un intervalle si court, il s'était opéré une si prodigieuse réaction, non pas seulement de théories, mais d'événements, peut-on s'étonner que des esprits vifs, des logiciens à imagination, aient tiré de ce spectacle tout un système? C'est l'idée qui se présente, à la lecture du livre remarquable de M. de Maistre, intitulé *le Pape*. Comme l'opinion qui a dicté ce livre a exercé et garde encore sa puissance, comme elle a ses orateurs, ses métaphysiciens, ses politiques, on ne peut l'oublier parmi les principaux résultats du contre-coup de la révolution sur l'époque présente.

Essaierai-je d'examiner en peu de mots, devant vous, ce livre du *Pape?* L'érudition en est variée, curieuse, partiale. Il faudrait, pour la réfuter, plus de temps, et surtout plus de savoir que nous n'en avons. L'ensemble du livre est ingénieux et fortement lié; l'auteur ne recule jamais devant les conséquences de son propre système. Sa manière de se défendre, c'est d'exagérer et d'affirmer hardiment. Dans la portion historique de son ouvrage, on sent un esprit ardent et préoccupé, que rien n'arrête, et qui fait, à son aise, l'*utopie* du passé.

M. de Maistre, placé, dans notre époque, entre les gouvernements militaires et les essais de gouvernements libres, entre les baïonnettes et les discours, entre ces assemblées de quatre cents ou de cinq cents personnes qui discutent avec talent, et ces nombreuses armées permanentes, regarde tout ce monde en pitié et il expose son système. « Vous voulez, dit-il, que les hommes soient heureux, et pour cela, qu'ils soient libres et gouvernés par les lois : rien de mieux. Moi aussi, moi, qui méprise les assemblées, le peuple et toute liberté de penser, excepté la mienne, je veux que le pouvoir soit juste, soit raisonnable; je veux, comme vous, le triomphe d'une loi impartiale et souveraine. Mais vous procédez mal. Au lieu de mettre le contrepoids en bas, au lieu de chercher, dans la foule, une force de résistance aveugle et violente, il faut créer une force de direction, éclairée, incorruptible, infaillible. Cette force, elle existe, elle est devant vos yeux; c'est le Souverain-Pontife. »

Voici pour la théorie; maintenant, pour la pratique, les exemples sont là, dit-il. « Est-ce que, dans le onzième, dans le douzième siècle, le Souverain-Pontife ne régnait pas sur les consciences? est-ce que cette souveraineté des consciences ne lui donnait pas la souveraineté des personnes? est-ce qu'il ne déposait pas les rois? est-ce qu'en déposant les rois, il ne soulageait pas les peuples, s'ils étaient opprimés? Eh bien! ressuscitez cet ordre de choses, vous qui voulez des résistances, des garanties, reconnaissez au pape la souveraine autorité sur les rois et sur les peuples; mettez en lui tous les gouvernements représentatifs de la terre, si l'on peut parler ainsi, et sans combat, sans révolution, sans anarchie, par sa seule autorité, il maintiendra la justice et la liberté dans l'Europe. »

Maintenant les détails, les développements de cette théorie, animés par une éloquence spirituelle, paradoxale, outrecuidante, la vivacité du style, l'intrépidité des assertions les plus étranges, tout cela fait de l'ouvrage de M. de Maistre un livre curieux et original.

Que manque-t-il pour que ce soit un grand, un bel ouvrage? Deux choses, je crois, Messieurs; une sérieuse conviction, une véritable *foi*. La conviction peut fort bien se trouver dans un ordre d'idées inapplicables. Un esprit vigoureux et préoccupé peut imaginer un système impossible à réaliser et qui ne lui apparaisse pas moins avec une grande évidence de réalité.

Mais, quand la conviction manque, la violence même ne donne pas de sérieux aux paroles. L'écrivain paradoxal ressemble alors au faux brave : plus il fait de bruit, moins il est sûr de lui-même. Sous le faste de ses dédains, sous l'orgueil de ses affirmations, on aperçoit quelque chose qui vous avertit que tout ce qu'il dit ne lui paraît pas, à lui-même, praticable et vrai. S'agit-il de la résurrection d'un ancien système, de l'apologie d'un état de choses qui n'est plus et que l'on veut rétablir; si cet emprunt, fait au passé, n'est pas compris et développé dans l'esprit même du passé, je ne puis croire à la franchise du novateur. Prenez-vous des raisons philosophiques, ou faites-vous des calculs de sagesse mondaine, pour appuyer l'autorité de Grégoire VII, pour la réclamer de nouveau? vous êtes, à mes yeux, inconséquent et peu sincère. Vous demandez le despotisme de la foi, en alléguant des raisons de prudence et d'utilité? Mais vous n'avez donc pas la foi, c'est-à-dire la seule chose qui pourrait rendre, pour vous, ce que vous demandez, également juste et possible!

J'admets, quoique l'esprit du christianisme ne suppose rien de semblable, qu'une imagination ardente et pieuse, un spéculatif, soit frappé de ce besoin d'une autorité suprême, absolue sur la terre, et de cette impuissance de l'établir assez sage, assez éclairée, en n'employant que les contre-poids humains, qu'alors il se réfugie, de désespoir, au pied de la chaire pontificale, et lui donne la dictature. Mais il faut que ce soit une foi ardente, un enthousiasme sans calcul qui adopte et me commande

cette croyance à l'*infaillibilité* d'un homme. Si ce sont des raisonnements tout humains, tout profanes, si c'est une sorte de machiavélisme avoué qui vient me demander cette croyance, je la refuse; si vous raisonnez, votre système est faux. Mieux vous raisonnez humainement, plus votre système est faux dans l'ordre divin, qui seul peut le légitimer. Il ne suffit pas de crier qu'il serait infiniment utile à l'ordre que tout le monde crût à l'*infaillibilité* d'un homme. On ne saurait croire, en vertu d'un calcul d'intérêt; et cette croyance ne pourrait avoir la salutaire puissance dont vous parlez, qu'à condition d'être spontanée, involontaire, irrésistible. Voilà le premier vice, le vice radicalement destructif du système de M. de Maistre. Que direz-vous d'un homme qui rattache le salut et le bonheur de l'espèce humaine à la foi dans l'*infaillibilité* du pape, et puis qui vous démontre cette *infaillibilité* surnaturelle, par les mêmes considérations d'utilité et d'expédition des affaires, qui ont motivé le caractère irrévocable des arrêts de cours souveraines?

Écoutez-le, Messieurs; voici les paroles du texte:

Quand même on demeurerait d'accord qu'aucune promesse divine n'eût été faite au pape, il ne serait pas moins *infaillible*, ou censé tel, comme dernier tribunal: car tout jugement, dont on ne peut appeler, est et doit être tenu pour juste, dans toute association humaine, sous toutes les formes de gouvernement imaginables; et tout véritable homme d'état m'entendra bien, lorsque je dirai qu'il ne s'agit pas seulement de savoir si le Souverain-Pontife *est*, mais *s'il doit être* infaillible.

C'est-à-dire que, par une espèce de franc-maconnerie de gouvernement, par ces demi-mots compris des habiles, vous croyez imposer l'enthousiasme et la foi. Oui, l'intérêt public et la nécessité que les procès finissent nous obligent, sans croire infaillible un arrêt souverain, de le croire définitif et de l'exécuter. Nous contrepesons l'avantage de l'ordre général et le désavantage possible d'un mauvais jugement, et nous donnons la préférence au premier intérêt, par l'exercice même, et non par le sacrifice de notre raison. Mais lorsque, sur des questions d'un ordre surnaturel, on vient employer un moyen grossier de prudence, une espèce de *fin de non-recevoir* judiciaire, pour commander la soumission du sens commun au plus incroyable des miracles, à l'*infaillibilité*, résidant sur sa tête et dans la pensée d'un homme, alors la raison tout entière se soulève, et l'éloquent écrivain n'est plus qu'un sophiste, qui s'est pris dans ses paroles! (Applaudissements.)

Dans les choses d'ordre spirituel, on peut invoquer une révélation mystérieuse; mais le principe de l'utilité, dans les choses de Dieu, la convenance, la commodité de la foi, pour gagner du temps et pour abréger les débats, quel défaut de foi dans un pareil argument! Combien les défenseurs sincères de la suprématie pontificale s'en seraient indignés! Dites-nous, célèbre écrivain, puisque vous comparez le pape à la cour royale, admettez-vous, en certain cas, la *requête civile* contre l'infaillibilité du pape? qu'aurait dit Grégoire VII, dans son orgueilleuse foi en Dieu et en lui-même, si, pour justifier la suprématie, on l'eût comparé aux sept juges impériaux, qui assistaient, dans la ville de Pise, aux plaids tenus par la comtesse Mathilde? n'eût-il pas excommunié son hérétique défenseur?

Cette partie du livre de M. de Maistre étant à tel point dénuée de foi et n'appuyant un *droit* prétendu divin que sur des calculs mondains, la dernière application qu'il a faite de ses propres principes devient presque dérisoire. J'ai beau relire la remontrance qu'il suppose présentée par une nation du Nord, au Saint-Père, pour le prier de la débarrasser de son roi; j'ai beau admirer le soin loyal avec lequel l'auteur a rédigé ce modèle de requête, à l'usage des peuples opprimés ou mécontents: je me dis, rien de cela n'est sérieux: ce qui était faux, en raisonnement, ne deviendra point vrai dans la pratique. Publiciste ingénieux, avez-vous jamais imaginé de bonne foi que, dans l'état présent de l'Europe, il fût possible de mettre en pratique ce détrônement pontificalement administratif (on rit), sur requête et par simple bulle? Vous citez le moyen âge? Jamais pareille chose s'est-elle passée, même dans le moyen âge? et votre interprétation de l'histoire n'est-elle pas aussi fausse que votre interprétation de la foi? Que voyons-nous dans la férocité de ces temps et dans la lutte des vassaux et des princes? La souveraineté pontificale, quelquefois bienfaisante, quelquefois injuste, s'élève et trouve des alliés, des vengeurs, des complices; mais ces passions humaines, dont elle se sert, ne lui opposent-elles aussi aucune résistance? Sa suprématie est-elle paisible?

Grégoire VII réussit-il sans trouble, sans violence, à détrôner les rois? Quelque autre pape a-t-il jamais prononcé une exclusion du trône, qui n'ait été suivie de résistance et de guerre? Non, cette souveraineté pontificale, en tant qu'elle s'exerçait sur le temporel, loin d'être une pacification publique, était une révolution de plus dans un ordre social, si tumultueux et si violemment agité. C'était une cause de guerre de plus et non la fin d'aucune guerre. Savez-vous quel était le langage de Grégoire VII, quand il exposait cette doctrine renouvelée, édulcorée, systématisée par M. de Maistre?

Qui ne sait que les rois et les princes ont tiré commencement de ceux qui, méconnaissant Dieu, par l'orgueil, la rapine, la trahison, les meurtres, en un mot, par tous les crimes à la fois, à l'instigation du diable, prince du monde, ont prétendu, dans leur aveugle passion et leur intolérable

arrogance, n'étant que des hommes, dominer sur leurs égaux?

Que voyez-vous là, si ce n'est un manifeste de guerre entre les pouvoirs rivaux? C'est le pape de Rome qui écrit contre l'empereur d'Allemagne. La suprématie pontificale est une arme, au milieu de cette féodalité toujours armée. Qu'elle ait, plus d'une fois, frappé l'injustice et le crime; qu'elle fût même plus sage que les autres pouvoirs du temps, nul doute; mais elle n'eut jamais cette force pacifique et cette sagesse infaillible qu'on lui attribue. Il y a donc, dans cet exemple emprunté au moyen âge, altération des causes et des faits.

Tous les écrits de Grégoire VII, que M. de Maistre considère comme le Louis XIV, comme le Pierre-le-Grand de son système, comme le Richelieu de la théocratie; tous ces écrits ne renferment rien qui soit emprunté à une théorie de pacification générale. On dirait que Grégoire VII veut élever, à son usage, une espèce de califat chrétien, et mettre sous ses pieds toutes les autres souverainetés.

Il compare dédaigneusement un roi, un empereur à un prêtre; il humilie le roi par la vue de sa faiblesse, et le représente, au lit de mort, demandant les secours du prêtre. Sans doute l'esprit humain a pu profiter, pour son émancipation, de ces coups portés par le sacerdoce au despotisme militaire; mais il retombait sous un autre joug: et souvent les deux jougs se sont réunis, pour le mieux accabler.

Quoi qu'il en soit, cette doctrine, telle que la résume M. de Maistre, que serait-ce autre chose que la reproduction de l'ancien sacerdoce égyptien? Cette doctrine, vous le savez, Bossuet l'avait vivement combattue, dans la candeur de sa soumission à Louis XIV; il avait réfuté les ultramontains de son siècle, plus sincères et aussi plus conséquents que ceux du nôtre. Aussi Bossuet est qualifié, par M. de Maistre, du titre d'hérétique. «Bossuet, s'il ne s'est pas repenti, dit-il, est mort hérétique.» Pauvre Bossuet, mort hérétique! Pouvait-il s'attendre à un pareil anathème, lancé un jour contre lui, par un officier, un laïque, un homme du monde, exagérant toutes les opinions et les doctrines religieuses, et les soutenant par des arguments empruntés à l'esprit sophistique d'un autre âge? Il n'aurait pas imaginé cela.

Ainsi, pour la théorie et pour les faits, pour le raisonnement spéculatif et pour les recherches historiques, le livre de M. de Maistre me paraît souvent porter à faux. Restent le talent de l'auteur, les vérités particulières qu'il exprime, ce je ne sais quoi d'éloquent et d'animé qui lui appartient. A part le système, le sujet embrassé par l'auteur est grand et beau. L'histoire du pontificat romain, sa naissance, ses progrès, son influence sur la formation des monarchies européennes et sur la civilisation, l'unité d'esprit qui le caractérise et semble un symbole humain de son unité religieuse, enfin les événements extérieurs, ce mouvement du monde, qui, après avoir affaibli l'Église de Rome par les schismes, lui ramène de nouveaux disciples par l'indifférence, ces vicissitudes singulières qui ont fait aujourd'hui raffermir la chaire pontificale de saint Pierre par les armes des puissances protestantes; tout cela sans doute présente un des plus vastes problèmes que le génie historique puisse traiter avec profondeur et variété. Le livre de Montesquieu, *la Grandeur et la Décadence des Romains*, ce résumé sublime et incomplet, n'embrassait pas, peut-être, un texte aussi fécond et aussi grand. Je regrette que le système ait prévalu sur le récit. Ce n'est pas que l'ouvrage de M. de Maistre ne renferme des choses grandes et vraies sur l'action morale de l'Église romaine, sur la puissance de ses rites et de sa langue immuable et cosmopolite, sur son influence politique et ses efforts pour assurer l'indépendance nationale par la religion. Ses vues sur la *donation* de Constantin, pièce frauduleuse, qui dépose cependant d'un fait authentique, son apostrophe aux détracteurs de Grégoire VII, son âpre censure des empereurs d'Allemagne, son tableau du schisme oriental, tout cela est historique et semé de grands traits.

Rien de plus élevé que le tableau de l'Italie, conservée par la puissance pontificale. L'auteur invoque avec éloquence le patriotisme; mais partout il favorise les doctrines qui mettent aujourd'hui la moitié de l'Italie sous le joug de l'Autriche.

Si l'on regarde comme une œuvre littéraire ce manifeste ingénieux, savant, paradoxal, contre la société moderne, l'auteur manque souvent de naturel dans son style, comme de vérité dans ses idées. Sa vive imagination lui donne un langage brillant et coloré. Il est remarquable, qu'étranger et loin de la France, il ait manié si habilement notre langue. Ennemi dédaigneux du dix-huitième siècle, son style est, sous quelques rapports, d'une date plus ancienne et d'une verve plus franche; mais il tombe aussi quelquefois dans une étrange affectation de science et de subtilité.

Dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, les lois de la fermentation sont les mêmes. Elle naît du contact et se proportionne aux masses fermentantes. Rassemblez des hommes rendus *spiritueux* par une passion quelconque, vous ne tarderez pas de voir la chaleur, puis l'exaltation et bientôt le délire, précisément comme dans le cercle matériel, la fermentation *turbulente* mène rapidement à *l'acide*, et celle-ci à la *putride*. Toute assemblée tend à subir cette loi générale, si le développement n'en est arrêté par *le froid* de l'autorité qui se glisse dans les interstices et tue le mouvement.

Cela veut dire sans doute qu'il ne faut pas d'assemblées politiques; mais cette manière d'attaquer le gouvernement représentatif me paraît aussi faible au fond que mauvaise par la forme.

Voyons dans M. de Maistre un homme de beaucoup d'esprit, plutôt qu'un génie profond; un écrivain éclatant et paradoxal, plutôt qu'un grand écrivain. Quoi qu'il en soit, il est le Sénèque de l'école ultramontaine : et, par sa vive imagination, il a mérité d'être appelé *le prophète du passé*.

Un autre écrivain, dont je parlerai peu, parce qu'il est vivant, s'est attaché aux mêmes doctrines et les a revêtues de son énergique éloquence : c'est M. de la Mennais. Sous quelques rapports, disciple de M. de Maistre, il a son indépendance et son originalité à lui, comme tout écrivain supérieur. Il offre ce caractère actuel de l'école ultramontaine, de défendre l'autorité par l'indépendance, et de porter quelque chose de démocratique et d'impétueux dans l'apologie, ou plutôt dans la consécration du pouvoir absolu. Il est inutile de dire combien il a de verve, de talent, de vigueur; on ne peut lui refuser surtout ce talent d'une controverse spirituelle, animée, mordante, telle qu'elle se développe dans les États libres. Plus coloriste que créateur, plus passionné que philosophe, il ne peut cependant être retenu dans les entraves du système qu'il défend, et, en voulant la théocratie et le pouvoir absolu, il est emporté, par son génie, vers la dissidence et la liberté.

Voilà, jusqu'à présent, les plus célèbres organes d'une école qui ne doit pas se fortifier dans l'avenir. Le principe de l'autorité, développé par M. de la Mennais, comme un corollaire de l'ouvrage de M. de Maistre, n'a rien de nouveau. Un jésuite, cité par l'illustre auteur de *l'Indifférence*, avait exprimé cette opinion. Dans son zèle pour l'autorité, il va jusqu'à déclarer qu'elle est la seule règle de nos jugements; que, hors de l'autorité, il n'est aucune voie possible d'arriver à la vérité. Dans cet excès, les opinions les plus opposées finissent par se toucher. L'éloquent auteur de *l'Indifférence* embrasse les sophismes par lesquels le sceptique Bayle s'amusait à renverser tous les fondements de la croyance et à nier le raisonnement et le bon sens. M. de la Mennais adopte, au profit de l'autorité, les arguments du pyrrhonisme. C'est ainsi que, dans l'ordre politique, le pouvoir absolu et l'esprit démocratique, poussés au *maximum*, se touchent, se confondent. Napoléon argumentait de la souveraineté du peuple, pour s'attribuer un despotisme illimité : « En Angleterre, disait-il souvent, il faut une opposition, parce que le pouvoir est monarchique, aristocratique, fractionnaire, et que dès lors la nation est distincte de lui; mais ici, je suis le peuple, moi; le peuple m'a transmis ses pouvoirs. Il ne peut donc avoir un intérêt séparé du mien : me contredire, c'est attaquer l'intérêt public tout entier dans moi. » Ainsi, il proscrivait toute liberté, au nom d'une prétendue souveraineté populaire, comme les publicistes théocratiques suppriment le raisonnement, au nom de la raison universelle. C'est la même logique, le même *imbroglio* des opinions l'une dans l'autre.

A côté de cette école ultramontaine, le mouvement de réaction contre le dix-huitième siècle élevait une autre école, qui s'appelle elle-même *éclectique* ou spiritualiste, et qui agissait avant d'avoir un nom : c'est l'école du *Libre Examen*. La révolution politique, après s'être fondée sur le scepticisme, avait fini par être épouvantablement affirmative. Elle proscrivait tout ce qui ne lui ressemblait pas à elle-même. Vous voyez dans quelles opinions extrêmes certains esprits s'étaient réfugiés, pour combattre les restes de cette doctrine. D'autres esprits, plus élevés, je crois, embrassant les choses humaines d'une vue plus indépendante, voulurent faire un choix dans les doctrines de la révolution et de tous les temps. Ils cherchèrent le vrai et le beau sous toutes les formes; ils furent justes envers le passé et envers leur temps.

C'est à cette école que je rapporterai l'ouvrage le plus célèbre des commencements du dix-neuvième siècle, *le Génie du Christianisme*. Ce livre est né, sans doute, du mouvement d'aversion et d'effroi qu'avaient inspiré les fureurs démocratiques. C'est une réclamation éloquente contre le renversement de tout un ordre social; c'est une invocation de ce qu'il y avait de grand et de noble dans les anciennes doctrines, avant qu'elles fussent tombées en décrépitude; c'est un anathème lancé sur les crimes de l'anarchie et de la force populaire. Mais ce n'est pas un avertissement de fuir à l'autre extrême; ce n'est pas l'apothéose du pouvoir théocratique, par protestation contre la tyrannie des *clubs;* ce n'est pas la haine de la pensée libre par protestation contre l'anarchie.

Non, ce bel ouvrage semble dicté surtout par un vaste éclectisme, par une haute et vive intelligence qui réunit l'enthousiasme des vieux temps et la raison moderne. C'est une magnifique apologie des bienfaits du christianisme et non des fautes de ses ministres; c'est le développement poétique et souvent sublime de toutes les grandes choses inspirées par la religion, depuis les bonnes œuvres, jusqu'aux pensées de génie. C'est l'idée que les premières libertés du monde moderne, l'abolition de l'esclavage et les commencements de l'émancipation politique, se rattachent au christianisme. Dans les

œuvres de l'esprit humain, il faut distinguer, à égalité de génie même, celles qui regardent vers l'avenir, ou celles qui se retournent vers le passé : les dernières ne seront jamais que des oraisons funèbres ; les autres peuvent avoir une puissance active et créatrice. Tel est l'ouvrage de M. de Chateaubriand ; toute l'espérance de nos institutions y perce déjà, sous des formes presque uniquement littéraires. En terminant ces admirables tableaux, les yeux fixés sur l'avenir, il célèbre les trois ou quatre grandes découvertes, qui, dit-il, ont changé le monde : la découverte de l'Amérique, la liberté de la presse, le gouvernement représentatif. Sans partialité contemporaine, ne voit-on pas là ces révolutions récentes de l'Amérique, aujourd'hui tout à fait indépendante de l'Europe et peuplée d'autant d'États libres qu'elle recevait autrefois de colonies d'aventuriers ? N'y voit-on pas la reconnaissance anticipée de cette tribune de la presse, tribune toujours ouverte, invincible sauve-garde, que M. de Chateaubriand a si puissamment contribué à fonder parmi nous, et qui doit prendre place dans le droit public de tous les peuples modernes ? N'y voit-on pas le gouvernement que nous avons et qu'un préjugé servile voulait borner à l'Angleterre ? Ainsi cet ouvrage aux poétiques réminiscences, aux belles traditions, était plein d'un avenir déjà commencé et qui se dévoile encore. Personne, aidé du livre de M. de Maistre, et le portant sous le bras, ne peut s'en retourner vers le onzième siècle et retrouver Grégoire VII, foulant à ses pieds le diadème de Henri VIII. Il y a là une infranchissable barrière de siècles écoulés. Mais la liberté, la justice, elle appartient à cet avenir placé devant vous et qui s'étend à mesure que vous vivez.

Tel est, dans un illustre exemple, le caractère de cette philosophie spiritualiste, qui réunit l'esprit épuré du christianisme et le travail de la civilisation. Elle a déjà produit des philosophes, des orateurs, des poëtes, et satisfait aux aptitudes les plus variées du talent. Là, se place, dans un rang à part, cet homme de bien et d'éloquence, esprit original et nerveux, qui a porté à la tribune la même lumière dont il avait éclairé les études philosophiques, et qui a défendu les droits du pays, comme il avait, par ses doctrines généreuses, réhabilité l'intelligence humaine. N'y rangera-t-on pas encore cet illustre orateur de la chambre des pairs, publiciste d'une raison si haute et si pénétrante, qui n'a jamais fait servir la parole qu'à la science et à la justice, et n'est ému que de la passion de la vérité ?

Reste l'école sceptique, plus directement issue de l'esprit qui a précédé les troubles civils de la France. Elle en est le reflet, tandis que les autres en sont le contre-coup. Je ne puis, à ce sujet, ni discuter longtemps, ni surtout indiquer des noms. Une chose doit vous frapper, c'est l'abaissement où était tombée cette école, à l'époque où les libertés publiques, réclamées autrefois par ses premiers organes, disparaissaient sous le règne de la force. Quelques-uns d'entre vous se souviendront peut-être du singulier projet de couronner le *Catéchisme* de Saint-Lambert dans la solennité des prix décennaux. Le Catéchisme de Saint-Lambert ! c'était, au commencement du dix-neuvième siècle, le dernier résultat, le résidu, le *caput mortuum* d'une théorie philosophique qui avait été si puissante.

Je ne dis pas que, depuis cette époque, des esprits plus vigoureux n'aient relevé l'étendard et ne le tiennent d'une main plus ferme. Je ne nie pas que la doctrine même de l'intérêt n'ait eu quelques sectateurs désintéressés, qui ne se sont pas rendus aux arguments de la force plus qu'à ceux du *spiritualisme*, et qui n'ont pas plié devant un injuste pouvoir ; mais j'indique seulement à quel point l'école sceptique en était arrivée au commencement du dix-neuvième siècle, comment l'école ultramontaine ou mystique était à la fois forte en talents et restreinte dans son action ; combien l'école spiritualiste était éclatante de génie et puissante sur l'avenir, combien elle renfermait de germes féconds et d'opinions qui se communiquent.

Là, se termine le résumé, pour ainsi dire, abstrait, de notre époque. Le reste serait une nomenclature de contemporains, toujours complaisante et suspecte. La durée chronologique d'un siècle n'est pas le terme de sa durée intellectuelle. J'ai conduit le dix-huitième siècle jusqu'au moment où il devient tout ce que nous entendons, tout ce que nous voyons, où il est en vous et se confond avec une époque nouvelle, que vous commencez. Je m'arrête au moment où je me trouve en face de vous. Je n'essaierai pas de prophétiser sur le dix-neuvième siècle : il est pourtant moins compromettant de prédire que de nommer. Pour nous borner à quelques traits incontestables, il semble que les caractères dominants du siècle nouveau seront la science historique, la philosophie morale, l'éclectisme en littérature, ce qui est plus favorable au savoir qu'à l'originalité, enfin l'éloquence politique. Je ne dis pas, je ne voudrais pas dire que le génie poétique ne vienne heureusement s'y mêler. Déjà la lyre a trouvé de nouveaux accents de l'âme ; et le drame s'agite pour être à la fois idéal et naturel.

Au risque de me répéter pour dire vrai, je remarquerai que, dans la circulation d'idées des gouvernements libres, dans cette fermentation publique de la pensée, il y a quelque chose qui, stérile pour le grand nombre, doit féconder le talent. Je doute qu'un pays puisse jouir longtemps de la fa-

culté de tout dire, sans qu'il arrive accidentellement des hommes de génie qui diront des choses admirables. C'est une épreuve du calcul des probabilités; c'est une chance établie sur l'impossibilité morale, que la pensée soit excitée de toutes parts, sans faire vibrer çà et là quelque corde nouvelle. Rien de semblable sous le joug fastueux de l'empire. La longue polémique contre le passé, ou bien les rêves libres de l'imagination poétique, étaient presque les seuls champs ouverts au talent. *Les Martyrs*, cette conception si étrangère au temps présent, cette œuvre d'inspiration et d'étude à la fois, l'homme de génie qui l'a faite, né dans un temps plus libre, n'eût pas cherché peut-être l'asile d'une fiction semblable: mais avec quelle vigueur il eût porté dans l'histoire ses pinceaux éclatants de coloris et de jeunesse!

J'imagine donc, Messieurs, que diverses parties de la littérature grandiront à la faveur de cette indépendance générale des esprits. J'imagine aussi, que la langue, le goût, subiront des révolutions inévitables. Les révolutions de la langue sont-elles un résultat que l'on puisse arrêter ou blâmer, et les révolutions du goût dépendent-elles des écrivains? Deux questions qui s'offrent ici d'elles-mêmes. Les révolutions de la langue, nous n'en sommes pas maîtres; elles nous emportent à notre insu. Il n'y a pas de langue qui puisse demeurer *stationnaire;* le mot nouveau qui m'échappe le prouve. Il y a cependant, pour les langues, une époque de perfection et de maturité. Un homme d'esprit du dix-huitième siècle, Italien, écrivant le français, prétendait qu'il est absurde, en fait de langue, de croire une époque meilleure qu'une autre. J'en demande pardon à Galiani. Tout n'est pas de convention dans le langage; ou du moins, il y a une convention plus vraie et plus durable que les autres. Le style de Rabelais était le bon *français* local, accidentel, d'une époque et d'un génie; mais il n'exprimait pas cet état de société, dans lequel le vrai domine sur l'accidentel, et qui offre à la généralité de l'esprit humain le plus de points de vue en rapport avec lui-même. Il y a dans les langues, comme dans le goût, une partie certaine, durable, et une partie variable. Tant que le variable l'emporte sur le certain, c'est que la langue n'était pas finie, qu'elle est incomplète; quand le contraire arrive, vous reconnaissez l'époque de maturité d'un idiome. Ce n'est pas que le temps, qui use les mots comme les pièces de monnaie, ce n'est pas que mille influences de mœurs, de coutumes, d'imitations étrangères, ne viennent encore modifier la langue. Il se fait des alluvions; mais le fleuve ne se déplace plus. Et tout écrivain, jaloux d'être lu de l'avenir, doit rester fidèle au type primitif, de sorte que le caractère anciennement national de la langue prédomine dans ses ouvrages, sur les variations accidentelles.

Que ceux d'entre vous, Messieurs, qui se destinent à l'instruction de la jeunesse recommandent toujours l'étude attentive des grands écrivains du dix-septième siècle, parce que, dans les belles productions de cette époque, la partie durable et vraie l'emporte infiniment sur la partie variable et accidentelle, et que l'avenir ne pourra mettre, dans la langue française, plus de formes justes et vraies que n'en ont laissé ces premiers et heureux génies. Quant au goût, cette même influence de la société, qui agit sur les esprits, qui les féconde, qui les éveille, qui les excite, comment voulez-vous qu'elle n'agisse pas sur le goût? Ainsi, la philosophie sera plus sérieuse et plus métaphysique à la fois. L'histoire sera plus expressive, plus familière et plus détaillée. L'âge où est arrivée une nation, les vicissitudes qu'elle a subies, les crises politiques par lesquelles elle a passé, les communications qu'elle a eues avec d'autres peuples, lui donnent l'intelligence des temps divers et lui ôtent cette espèce de dédain aristocratique, que la France de Louis XIV avait pour tout ce qui ne lui ressemblait pas.

Ce sont là des sources fécondes pour la littérature française; voilà ce qu'elle peut faire encore de sa langue et de sa liberté; voilà comment, sans perdre le caractère national, mais en le développant, le goût peut se rajeunir. Un tel mouvement succède toujours aux grandes révolutions politiques: il s'est perpétué plus d'une fois sous le pouvoir absolu; il doit être plus puissant sous la liberté. Espérons encore, pour la France, un âge glorieux dans les arts du génie.

En attendant que cette époque se réalise, nous allons bientôt nous replonger dans l'étude progressive et lente du génie français. Nous allons le reprendre à son berceau, mais avec bien plus d'exactitude et de détail que nous ne l'avions fait encore. Nous essaierons de démêler d'abord les origines de la langue et de l'esprit français. Disciple d'un érudit inventeur, je remonterai jusqu'à ces premiers types habilement retrouvés, jusqu'à cette langue *romane*, corruption intermédiaire entre la langue latine et les premiers monuments de la langue française. J'en suivrai les deux divisions principales sur le sol français; puis j'indiquerai les rapports qu'elles offrent avec les littératures du midi de l'Europe, et avec la littérature anglaise, qui seule, dans le Nord, reçut par la conquête l'empreinte du vieil esprit français.

Cette étude, qui commencera l'an prochain, verra se renouveler plusieurs fois nos auditeurs; car nous remonterons lentement toute cette histoire des mœurs et des idées modernes manifestées par les let-

tres. Ce sera d'abord l'étude des faits plutôt que celle de l'art. L'esprit humain sera l'objet de nos recherches, et, pour ainsi dire, le personnage dont nous recueillerons les traditions et les anecdotes, à travers une foule de monuments peu connus. En étudiant l'imagination littéraire du moyen âge, nous étudierons l'histoire simultanée de cette grande époque chez plusieurs peuples, Italien, Portugais, Espagnol, Français du midi et du nord. D'abord pénible, mais curieuse, cette histoire s'animera d'un intérêt plus vif, à mesure que nous avancerons vers la lumière des arts, qui se lève en Italie, dès le treizième siècle.

Avant de commencer cette tâche, que je ne me flatte pas de remplir, avant de préparer les études très-variées, par lesquelles je voudrais rajeunir tout à la fois le sujet et le professeur, il est un autre point de vue que j'ai réservé pour nos dernières séances de cette année. Ce sont des *prolégomènes*, où j'essaierai de caractériser ce qu'il y a d'éléments communs et antiques dans la formation des littératures européennes; c'est-à-dire, je rechercherai les premières influences littéraires et morales répandues par le christianisme, au milieu même de la civilisation grecque et latine. J'éviterai, dans un double motif, par un intérêt de variété pour les auditeurs et de prudence pour moi, de rentrer dans les vues si ingénieusement exposées par un savant collègue; mais en laissant de côté les monuments historiques, dont il a fait une si profonde analyse, je suivrai, dans les ouvrages des *Pères de l'Église*, les traces premières de l'esprit nouveau qui fermenta sous le fumier de la barbarie et qui jette une si vive lumière dans le poëme du Dante (1).

Je montrerai comment la littérature moderne existait, en quelque sorte, avant les peuples nouveaux. Indépendamment de ces chutes d'empire qui, dans la chronologie vulgaire, distinguent et séparent les époques, il y a des renversements d'idées morales, il y a des révolutions accomplies au fond des âmes, et qui transforment les idées et les langues des peuples. Ainsi la première apparition des écrits bibliques, la prédication et la vie chrétienne commencèrent, au cœur de la civilisation antique, la société moderne, avant que les races fussent changées, avant qu'il y eût, pour ainsi dire, un moule nouveau de peuple, pour recevoir les idées nouvelles.

Ici, Messieurs, je termine ce long tableau du dix-huitième siècle, en vous remerciant de la bienveillance inspiratrice dont vous avez honoré mes constants efforts. Le *Cours* est achevé. Il ne me reste plus qu'à en préparer un nouveau, moins incomplet, mieux ordonné, plus instructif. Je cesse de parler aujourd'hui, pour commencer à étudier demain. (Vifs applaudissements.)

(1) Ces Leçons n'ont pas été recueillies, ainsi que l'explique M. Villemain lui-même dans la deuxième Leçon du *Tableau de la Littérature au moyen âge*. Il a revu plus tard ce travail, et en a fait un volume spécial, publié sous le titre de *Mélanges historiques et littéraires*.

(*N. de l'Éd.*)

FIN DU TABLEAU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE AU MOYEN AGE

en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre.

Quatrième Partie.

1830.

PREMIÈRE LEÇON.

Discours préliminaire.

MESSIEURS,

Cet auditoire si nombreux et si troublant, même par sa bienveillance, ajoute encore à l'embrouillement de pensée que j'éprouve en ce moment; car il faut, je l'ai annoncé, vous donner un programme du moyen âge. Jusqu'à présent, je parlais de choses que je connaissais assez bien, et où la faiblesse de ma parole était du moins soutenue par d'anciennes études. Maintenant, je vais parler de choses que je sais à peine, que j'apprends, à mesure que je les dis: j'ai besoin, et ce n'est pas une phrase faite ni apportée de chez moi, j'ai besoin d'une double indulgence.

Dans cet effort que je vais tenter pour encadrer la partie du moyen âge qui doit nous occuper, et pour y choisir quelques points dominants, caractéristiques, tant de faits que l'on ne peut dire tous et qu'on craint d'omettre, tourbillonnent autour de mon esprit. A quoi m'attacher de préférence? Ces monuments si nombreux, et la plupart mal connus, cette confusion de langues et de civilisations, ces lacunes et cette abondance tout à la fois rendent presque impossible de faire ce que cependant je veux essayer.

L'année dernière, en finissant, je vous ai parlé vite et faiblement de la grande puissance qui allait ranimer la société, de ces génies sublimes nés du vivant de l'empire romain que tuait ou transformait le christianisme : j'ai dit que bientôt une vie nouvelle allait couler, se répandre dans des canaux nouveaux comme elle; que des races, des langues étaient prêtes pour la recevoir, et qu'alors seulement la métamorphose du monde romain serait manifeste, serait entière.

Tant que les langues grecque et latine sont là vivantes, bien que tout le reste soit renouvelé, il y a, dans cette persistance, dans cette tenacité des anciennes formes, quelque chose qui empêche de voir toute l'originalité créatrice qui vient de naître avec la pensée chrétienne. Plus tard, au contraire, lorsque les vieilles races ont été balayées de la terre, ou du moins lorsqu'elles se sont cachées sous le costume des conquérants nouveaux, lorsqu'elles se sont dénaturées pour obtenir la permission de vivre; lorsque, du choc des barbaries qui se succèdent, sont nés des idiomes nouveaux, alors la révolution de l'esprit humain paraît dans toute son immensité. Sur l'ancien territoire romain, tout est changé, bouleversé; ce ne sont plus des Gaulois, des Ibères devenus Romains; ce sont des races nouvelles avec les variétés de leurs physionomies et de leurs langues; c'est le chaos renaissant au milieu de cette uniformité que la conquête romaine avait commencée et que semblait d'abord achever le christianisme.

Voilà l'état du monde, où il faut s'avancer, s'aventurer, pour apercevoir, à l'origine, les littératures et le génie des principaux peuples de l'Europe. J'ai restreint beaucoup cette tâche, en l'essayant. J'ai jeté la moitié de mon sujet, parce que je n'y entendais rien; j'abandonne toute la partie germanique, non que je ne l'admire, non que je n'aperçoive de loin, avec une vue confuse et faible, tout ce qu'il y aurait de grand et d'instructif dans les vieux monuments de ce génie du Nord, qui florissait dans l'Islande républicaine, au milieu du monde barbare, qui, sous le nom de *gothique*, traversa tout le midi de l'Europe, et qui, sur sa terre natale, montra tant de vigueur indigène. Mais enfin, je sais tout cela trop peu et trop mal; je ne puis en parler.

Je me renferme, je m'emprisonne dans l'autre moitié de l'Europe, le Midi et les contrées centrales qui ont reçu et gardé le plus longtemps l'influence du génie méridional. Ainsi les deux Frances, au-delà et en deçà de la Loire, la France du Midi et

celle du Nord ; l'Angleterre, placée si près de nous, et sur laquelle a passé la conquête française, représentée par les Normands ; l'Espagne, dont les provinces limitrophes ont longtemps parlé la même langue que notre Midi ; enfin l'Italie, voilà tout ce qui nous occupera. Tous ces sujets se tiennent et n'en forment qu'un seul ; toutes ces langues, excepté l'*anglais* qui, secouant la conquête et les lois françaises, reverdit de bonne heure sur sa vieille souche teutonique, toutes ces langues sont sœurs ; elles sont nées toutes de la même corruption ; elles ont toutes germé dans les ruines de la langue latine.

Ainsi, marquons d'abord ce grand résultat, né de la civilisation antique et qui lui survécut. Le génie romain, dans tous les lieux qu'il avait conquis et longtemps possédés, porte ses lois, ses mœurs, sa langue ; puis vient la religion plus puissante que l'empire romain, qui ajoute la sainte uniformité de son rituel à cette première uniformité de la conquête et de la politique. Saint Augustin l'a remarqué en termes éloquents :

Opera data est ut imperiosa civitas non solùm jugum, verùm etiam linguam suam domitis gentibus, per pacem societatis, imponeret, per quam non deesset, imò et abundaret interpretùm copia.

Augustin voit quelque chose de merveilleux, de prédestiné, dans cette puissante diffusion de la langue romaine. A ses yeux, c'est le moyen providentiel qui préparait la prédication générale et rapide de la foi chrétienne.

Quelles que soient les causes de cette grande révolution si majestueusement annoncée dans l'esprit religieux, une chose vous frappe, c'est que toutes les Gaules, jusqu'au Rhin, tous les Espagnes, et nécessairement l'Italie entière, parlaient la langue latine au quatrième, au cinquième siècle. Sans doute il y avait des idiomes locaux, des patois qui se cachaient dans quelque coin de village ; mais la religion parlait latin, la loi parlait latin, la guerre parlait latin ; partout le latin était la langue que le vainqueur imposait au vaincu. Pour traiter avec lui, pour lui demander grâce, pour obtenir la remise de l'impôt, pour prier dans le temple, toujours il fallait la langue latine.

Ainsi, cette grande transmutation des vaincus par les vainqueurs, ce changement de la société, sans la destruction des individus, s'était accompli sous la puissante politique des Romains, aidée par la prédication du christianisme.

Combien cet état du monde dura-t-il? Comment devait-il s'altérer progressivement? A quelle époque, du milieu de cette langue romaine, universellement répandue, naquirent les langues nouvelles, et avec elles une manifestation plus complète, plus efficace de l'esprit moderne? Car l'esprit des hommes est tellement dominé par les formes du langage, que même des hommes nouveaux de race et d'esprit, s'ils prennent l'usage d'une vieille langue, perdront quelque chose de leur caractère natif, et que, si plusieurs races se mêlent, elles ne formeront un peuple que lorsqu'elles auront une langue commune et nouvelle.

Ces questions, plus ou moins éclaircies, nous retiendront longtemps. Nous serons grammairiens, lexicographes, autant que nous le pourrons. Ces études ont leur intérêt, leur originalité historique et piquante, et vous ne me reprocherez pas de m'y arrêter.

Longtemps avant cette révolution, voyons d'abord tout le midi de l'Europe soumis par les Romains, et adoptant leur langue et leurs mœurs. C'est le sceau de la victoire ; c'est la condition de la vie paisible au milieu de la défaite. Mille preuves viennent à l'appui de ce fait. Entendez-vous au quatrième siècle, sous Théodose, cet orateur gaulois qui, parlant au sénat romain, éprouve, dit-il, quelque crainte d'apporter parmi les descendants de Cicéron et d'Hortensius la rudesse inculte et grossière du langage transalpin, *rudem et incultum transalpini sermonis horrorem*. Il ne s'agissait pas d'une harangue celtique, mais d'un discours dans la langue latine des Gaules. Dans les siècles antérieurs, Suétone, Pline, Juvénal, Martial ont cent fois parlé des jeux littéraires et des déclamations en langue latine usitées à Lyon, à Vienne, à Bordeaux, dans toutes les villes de la Gaule méridionale et de l'Espagne. Plus tard, de curieux monuments attestent, dans les assemblées provinciales des Gaules, l'emploi de la langue latine pour rédiger les actes, exposer les plaintes des sujets gaulois, et même quelquefois accuser le préfet romain. C'était en langue latine que se produisait tout l'esprit du pays.

Il est à croire qu'une altération dans cet état des provinces conquises par les Romains ne date que de l'invasion de nouvelles races barbares. Qu'arriva-t-il alors? De même que Rome civilisée avait imposé sa langue à tous les peuples qu'elle soumettait par ses armes, les nouveaux conquérants renversèrent-ils la civilisation récente qui venait d'être élevée dans les Gaules, et mirent-ils leurs mœurs et leur langue à la place de celle que les Romains avaient en partie substituées aux usages et à l'ancien idiome du pays? Non ! et c'est là qu'apparaît la force de la civilisation. Un savant célèbre, dans un ouvrage sur les langues *ouigour*, a ingénieusement établi que, dans la langue d'un peuple formé par des agrégations diverses, on retrouve la population primitive de chacune des races réunies, en évaluant la quantité de mots et de tours que cha-

cune d'elles avait apportés à la masse commune de l'idiome nouveau.

Mais cette remarque ne peut avoir toute sa justesse qu'autant que les races qui viennent ainsi se réunir, offrent une égalité de civilisation et de force intelligente. Lorsque au contraire c'est le savant, l'ingénieux qui vient soumettre le grossier et l'ignorant, alors l'équilibre dans le contingent que chacun apporte à la formation de la langue nouvelle est rompu; les lumières l'emportent sur le chiffre numérique des individus; et ceux qui ont le plus d'idées donnent incomparablement le plus de mots.

Certes, les Romains, qui avaient conquis et colonisé la Gaule, étaient beaucoup moins nombreux que les Gaulois. Ils n'en firent pas moins adopter leur langue, parce qu'ils imposaient leurs lois et leur religion. Les Francs étaient aussi beaucoup moins nombreux que les Gaulois qu'ils envahirent. Cependant, s'ils avaient été supérieurs par l'intelligence et les arts, surtout s'ils avaient apporté avec eux un culte nouveau, l'ancienne civilisation, l'ancienne langue eût été vaincue par la nouvelle, aidée de la force. Mais comme, au contraire, les Francs n'étaient, relativement aux Gaulois transformés en Romains, que des barbares, ils prirent le pays, sans le transformer; ils reçurent la religion des évêques gaulois. Ils laissèrent subsister la langue que parlait cette religion. Ils apprirent eux-mêmes les idiomes populaires entés sur cette langue progressivement altérée dans les Gaules, et à la longue, ils se confondirent dans le peuple plus nombreux et plus éclairé qu'ils avaient conquis. L'ancien esprit romain, l'ancienne langue romaine corrompue successivement, prévalurent dans les Gaules sur la langue des conquérants nouveaux.

L'examen de ces faits, Messieurs, entraînera de longs détails. Là se présenteront des questions d'histoire et de philologie qui sont contentieuses, je l'avoue. Lorsque nous aurons admis qu'à dater du septième siècle, trois langues avaient cours dans les Gaules, la langue latine encore officielle et ecclésiastique, une langue vulgaire uniformément altérée du latin, une langue allemande que les vainqueurs avaient apportée avec eux, qu'ils perdirent en partie et qu'ils n'imposèrent pas aux habitants du pays, plus d'une difficulté se présente.

En admirant et en étudiant les belles recherches d'un homme de lettres célèbre, érudit et poëte, M. Raynouard, peut-être lui soumettrons-nous quelques doutes sur la généralité de son système; peut-être, en nous appuyant sur l'autorité d'un savant non moins ingénieux, de M. Schlegel, demanderons-nous s'il est naturel de supposer que, dès le septième siècle, une même langue corrompue du romain avait uniformément soumis à son empire la totalité des deux Gaules, et même s'étendait dans une partie de l'Espagne et de l'Italie supérieure. Nous ne négligerons au reste aucune des réponses et des preuves qu'a données l'auteur à l'appui de ses savantes conjectures. Ajoutons d'ailleurs que, par une chance fort heureuse, sa gloire est à l'abri des contradictions mêmes qu'éprouverait son système. Lorsque l'on révoquerait en doute cette espèce d'universalité qu'il paraît accorder à une langue romane uniforme, sonore, méridionale, et cependant parlée au Nord comme au Midi, il restera toujours, Messieurs, qu'il a savamment retrouvé, expliqué, analysé les monuments de cette langue qui, la plupart, n'étaient pas publiés; qu'il a, dans la variété de ces monuments, découvert et régularisé les éléments primitifs d'une langue mal connue jusque là, et qui a été, sinon le seul, du moins le principal intermédiaire entre la civilisation romaine et la nôtre, et qu'enfin il a retrouvé non seulement des livres, mais tout un idiome.

Quoi qu'il en soit, qu'une langue romane uniforme ait étendu son empire sur un si vaste territoire, ou que, dès l'origine, deux langues romanes plus ou moins marquées des accents du Nord et du Midi aient partagé la France, il n'est pas douteux que, vers le huitième siècle, cet élément nouveau de civilisation, simple ou double, était né. Ainsi, vous connaissez tous, ou vous avez tous entendu, rappeler le serment de Charles-le-Chauve traitant avec son frère, roi Teutonique. Le serment est traduit dans la langue vulgaire des deux nations. La langue des Francs naturalisés et dominateurs en France, est, d'après ce serment, déjà fort semblable au *roman*.

Le serment, au contraire, du roi de Germanie est en langue théotisque, dans la langue qu'avait parlée Charlemagne, mais qui, sous ses successeurs au trône de France, avait cédé à un idiome nouveau, dégénéré du latin.

Cette langue, nommée *roman rustique*, était-elle identique dans toutes les Gaules, ou n'offrait-elle pas plutôt des dialectes multiples? n'importe : il est certain qu'elle existait au huitième siècle, immédiatement issue du latin et tout à fait distincte des langues germaniques.

Mais combien de temps s'écoula-t-il, avant que cette langue rustique, grossière, que l'on n'écrivait pas, devînt capable d'éloquence?

Charlemagne, dont le génie s'étendait à tout, s'était occupé même de grammaire. Entre deux conquêtes, il avait fait rédiger une syntaxe de la langue théotisque qui, avec le latin, était alors la langue de la cour et des affaires; et il avait établi des écoles pour l'enseignement de l'un et de l'autre. Il ne paraît pas qu'il se soit occupé du *roman rus-*

tique. Mais ce qui prouve que cet idiome était déjà formé et usité, sinon à la cour toute allemande de Charlemagne, au moins dans ses États, c'est que, suivant Éginhard, ce prince ajouta dans l'usage vulgaire les noms des mois de l'année, pris de sa langue maternelle, c'est-à-dire pris de la langue allemande. Cette innovation même atteste l'existence distincte et complète de la langue romane, dans la Gaule du Nord.

Lorsqu'une fois les peuples mélangés de la Gaule furent en possession d'un idiome nouveau sorti de la langue latine, et où se replaçaient quelques débris du langage celtique, survivant à la civilisation romaine, qu'arriva-t-il? Comment se dénoua le génie de la nation? où parut la première lumière de l'esprit moderne? où se leva la poésie? C'est là, Messieurs, que les savantes recherches de M. Raynouard offrent, avec une incontestable vérité, l'intérêt le plus vif et le plus nouveau. Cette langue *romane*, dont il avait indiqué la naissance collective sur tous les points des Gaules, il la suit, il la considère dans le Midi; c'est là qu'il aperçoit toute cette population de poëtes, connus sous le nom de troubadours; là se découvre toute une littérature ingénieuse dans ses formes, vive image du temps et pleine de précieux souvenirs qu'a négligés l'histoire.

Les causes de ce développement prématuré de la langue provençale se rattachent, comme toujours, à l'état de la société. Pendant que la France du nord était livrée à des dominations dures et violentes, et souvent ravagée par des ennemis, le Midi avait été plus paisible, plus industrieux, plus riche, d'abord sous les rois d'Arles, puis sous les comtes de Provence. Près de deux cents ans s'étaient écoulés sans invasions de barbares, sans guerres sanglantes. La féodalité régnait là comme ailleurs, mais une féodalité plus douce. Ces cruautés épouvatanbles, et pour ainsi dire naturelles dans l'esprit du temps, qui remplissent l'histoire de la France du nord, on les rencontre beaucoup plus rarement dans la France du midi. La douceur du climat, je ne sais quelle impression chevaleresque et généreuse venue de l'Espagne et même des Maures, avaient communiqué aux habitants une élégance poétique qui se rapproche un peu de l'humanité des temps modernes.

Là, Messieurs, je devrais souvent abréger ou fuir des détails qui ne conviendraient pas à la gravité de cet auditoire. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'on rassemble tant de personnes dans les vénérables murs, assez mal rajeunis, de l'antique Sorbonne, pour leur faire des dissertations sur les cours d'amour, pour leur réciter des *tensons*, des *lais*, des *discorts*, que les chevaliers du moyen âge adressaient aux châtelaines. Je ne veux pas que mes ennemis, si j'ai des ennemis, puissent jamais accuser la Sorbonne et moi d'une pareille innovation. (Rires et applaudissements.)

Cependant, Messieurs, de bien graves auteurs ont traité cette matière. Les arrêts de ces cours frivoles, dont je ne veux pas une seconde fois prononcer le nom en langue vulgaire, ont été recueillis par un savant magistrat, sous le titre d'*Arresta amorum*. Les jugements auxquels a présidé la vicomtesse de Béziers, assistée de quatre-vingts dames du pays, étaient rendus en latin presque aussi bon que celui de saint Thomas.

On ne peut pas se dissimuler, d'ailleurs, qu'il y a tout un caractère de sociabilité, tout un trait caractéristique de l'histoire d'un peuple, dans l'institution de ces *cours* qui, des provinces du Midi, passèrent à d'autres parties de la France. De tels usages forment un curieux contraste avec la sanguinaire rudesse des mœurs féodales. Ce contraste si ancien peut servir à expliquer, dans un temps plus rapproché de nous, des singularités semblables, par exemple, la grâce frivole, l'élégante urbanité, qui florissait à côté de la plus épouvantable barbarie du seizième siècle; et plus tard, ce reste de dureté de mœurs, que l'on remarque au commencement du siècle de Louis XIV et jusque dans la politesse de sa cour. Le moyen âge vit de ce mélange, de cette incohérence dramatique et pittoresque, dont notre jeune poésie s'inspire heureusement et que je tâche d'examiner en érudit, comme l'ont fait Sainte-Palaye, Bonamy, l'abbé Le Bœuf, tant d'hommes graves qui écrivaient des mémoires pour l'Académie des Inscriptions, et qu'on n'a jamais accusés d'inconvenance. Toutefois, je serai très-réservé, très-rapide dans mon exposition sur une partie de cette littérature. Il en est une autre, non moins curieuse et plus sévère.

Qu'étaient les Troubadours? Des hommes de guerre, pour la plupart; quelques-uns, des seigneurs de châteaux; d'autres, des gens d'esprit du temps, qui, animés par leur nature musicale de méridionaux, favorisés par cette langue sonore et métallique, et redisant avec verve la pensée populaire, tantôt attaquaient ou célébraient dans leurs chansons les seigneurs du voisinage, tantôt les invitaient à la paix, tantôt les excitaient à la croisade, parfois même insultaient toutes les puissances de l'État et de l'Église. La poésie provençale, c'était, pour ainsi dire, la liberté de la presse des temps féodaux; liberté plus âpre, plus hardie et moins réprimée que la nôtre.

Je pourrais vous en citer des exemples vraiment incroyables. Le savant M. Raynouard en a reproduit plusieurs dans son beau recueil des *poésies*

romanes. Il en est d'autres devant lesquelles il s'est arrêté par une sorte de discrétion et de réserve qui remontait à six siècles en arrière; il les a laissés, sous l'idiome provençal, ensevelis dans les 25 in-folio manuscrits de M. de Sainte-Palaye.

Qu'avec le secours de son excellente grammaire et de ses lumineuses explications sur le génie de cette langue, à la fois savante et simple, on parvienne à lire ces curieux monuments, on y trouvera des trésors de verve et de vivacité ingénieuse; on admirera la hardiesse de ces chants si libres, qui répandaient la gaieté, la satire, l'insulte, et faisaient dominer l'esprit dans un temps où la force matérielle était si puissante : elle-même empruntait ce secours, et les plus belliqueux seigneurs étaient souvent poetes.

Un autre point de vue se rattache à ces poésies. Le onzième siècle avait vu s'accomplir une grande révolution dans tout le système de l'Europe. Cette révolution ne doit pas être séparée, dans notre souvenir, du premier élan poétique des peuples du Midi; car, remarquez-le bien, ce n'est qu'à la suite de grands événements, et sous les auspices de quelque génie supérieur, que se dénoue, que grandit l'esprit de toute une nation. A la fin du onzième siècle, tout était changé dans la langue des peuples de l'Europe latine. La date précise du changement, je ne la connais pas. Il en est de ces révolutions dans l'esprit et l'idiome des peuples, comme de cette révolution que chacun de nous éprouve en soi-même, on ne s'aperçoit pas de ce que chaque jour nous emporte; on se croit aujourd'hui le même qu'hier, et puis, avec une succession d'*aujourd'hui*, mis au bout l'un de l'autre, on se trouve un jour un homme tout différent; on est passé de la jeunesse à l'âge viril, de la maturité à la vieillesse. La même chose a lieu dans ce développement progressif des peuples; ils ne s'aperçoivent pas d'abord qu'ils changent, qu'ils descendent, qu'ils dérivent, et puis tout à coup ils se trouvent ailleurs. Au milieu du onzième siècle, l'Europe latine n'était plus ce qu'elle avait été avant Charlemagne; mais pour déclarer ce mouvement et lui donner une énergie créatrice, il fallait ce qui avait manqué depuis Charlemagne, et ce qui vint alors, des grands hommes, des hommes qui changent l'esprit des nations, ou qui l'adoptent et le poussent, en leur disant ce qu'elles croient, et leur faisant faire ce qu'ils veulent. Il en parut trois de conditions fort diverses, un pape, un brigand et un roi : Grégoire VII, Robert Guiscard et Guillaume-le-Conquérant.

Il faut nous occuper d'eux, avant de revenir aux Troubadours. De ces hommes, le premier, parce qu'il agit de toute la puissance de la pensée, c'est Grégoire VII. Robert Guiscard n'est qu'un bras héroïque conduit par un génie aventurier. Guillaume-le-Conquérant, son nom dit sa gloire; c'est un génie vraiment dominateur et politique, un Charles-Quint du onzième siècle. Mais ce pape, Grégoire VII, il n'a que sa pensée et la croyance des autres pour dominer tout le monde. Robert et Guillaume ont la force des armes, l'ascendant guerrier du Nord sur le Midi, le courage de leurs compagnons et je ne sais quoi d'audacieux qui avait amené la race normande des bords de la Scandinavie jusqu'à Rouen, à Londres et à Salerne, et qui de là l'emportait à Constantinople.

Eh bien! quand ces trois hommes eurent passé, qu'ils furent morts dans la même année, nommée par le peuple une année miraculeuse qu'avaient signalée une comète et des pestes, que resta-t-il après eux? Il resta surtout Grégoire VII, bien qu'il eût manqué ce qu'il avait voulu, bien qu'il fût mort exilé, presque captif, et que son génie eût succombé sous son entreprise, du moins en apparence. Mais il laissait après lui des idées plus puissantes que lui; et son système acheva ce que lui-même n'avait pas fait. A sa suite, la souveraineté ecclésiastique s'étend sur toute l'Europe. Ce n'est pas, comme celle de Robert Guiscard, une souveraineté qui s'épuise dans un coin de la Calabre, qui va tenter la conquête de la Grèce, et qui s'arrête quand le conquérant est frappé de mort. Ce n'est pas, comme celle de Guillaume, une souveraineté laborieuse, qui, après avoir conquis à grand'peine un peuple, lui imposant mœurs, coutumes, lois, langue nouvelle, finit cependant par se confondre avec lui et par disparaître dans la nationalité anglaise. Non, c'est une souveraineté qui survit à tout, domine sans violence plusieurs nations, à la fois, et ne s'use pas pendant plusieurs siècles.

Elle devait être surtout puissante chez les peuples du midi de l'Europe, que de fréquentes guerres avec les Maures avaient attachés plus vivement à leur foi, et qu'une imagination ardente passionnait pour les pompes et les fêtes du culte.

Faut-il croire cependant que le pouvoir pontifical, et, au-dessous, le pouvoir ecclésiastique, fût alors la seule force morale qui dominât les esprits? Non; cette indéracinable liberté de l'esprit humain, qui d'abord s'était enveloppée de la tiare pour lutter contre la force matérielle, elle se cache et même elle se produit ailleurs. Pendant que des barons injustes et féroces tremblaient sous l'anathème épiscopal, souvent aussi un poete, un Troubadour de Béziers ou de Toulouse réprimait avec une chanson l'avarice ou la dureté des clercs.

Je ne compare pas les deux puissances; mais cette chanson, apprise et répétée par le peuple,

était aussi une force morale; elle vengeait de ses hypocrites persécuteurs l'infortuné comte de Toulouse; elle accusait l'impitoyable Montfort; elle attaquait des vices puissants et sanctifiés; elle parlait à tous les gens d'esprit du temps : et, on le sait, à toutes les époques, il y a des gens d'esprit; seulement ils sont habillés autrement. On a dit que saint Thomas d'Aquin avait autant de génie que Platon; à la bonne heure; mais le costume est bien différent.

Dans les *Sirventes* provençaux paraît donc, non-seulement une source de poésie nouvelle, mais un principe de raisonnement et de liberté qui s'oppose à ce qui était alors bien plus puissant que le fer, l'influence théologique et monacale. Il est singulier de voir la témérité avec laquelle, dans ces temps que notre imagination se figure si soumis, si respectueux, non-seulement les abus, mais quelquefois les choses saintes, sont tournées en dérision et non pas seulement à force de naïveté, comme on le suppose, mais quelquefois avec une malice profonde qui ferait peur à des temps plus cultivés. Vous le concevez, Messieurs, le goût, encore plus que la prudence, m'avertira d'élaguer ces détails et de ne pas vous lire la chronique scandaleuse du moyen âge. Il nous restera un grand objet d'étude dans le génie de cette littérature méridionale, parente de la nôtre, et dans l'esprit nouveau d'indépendance qu'elle annonce, dès le douzième siècle, sur les grandes questions qui devaient agiter le seizième.

A côté de cette poésie des Troubadours, s'élevait une autre poésie, moins vive, moins ingénieuse, autrement téméraire. Quelle que fût la conformité primitive de la langue romane du Midi et de celle du Nord, la séparation au douzième siècle était visible; la langue des Trouvères et la langue des Troubadours offrent alors de grandes et curieuses différences dans les mots comme dans les ouvrages. Une sorte de vivacité moqueuse, de raillerie satirique, anime aussi la langue des Trouvères; mais au lieu d'éclater par des images brillantes et lyriques, d'avoir quelque chose de musical, comme les voix du Midi, l'esprit des Trouvères est prosaïque et narquois; c'est un conte au lieu d'une ode. Ici je crois voir un chevalier Troubadour qui, du haut de son coursier, chante des vers de guerre ou d'amour; là un bourgeois malin qui, dans les rues étroites de la cité, devise avec son compère, se moque, se raille des choses dont il a peur. Dans l'œuvre des Trouvères, il n'y a de poésie qu'un certain mètre, une versification fort grossière, point d'harmonie, peu d'images. Leurs vers sont des lignes de convention, tandis que dans la poésie de Troubadours, les vers sont des parties de musique. Dans les Trouvères la finesse naïve du récit tient la place du talent poétique. Nous analyserons avec soin ces différences et ces variétés.

Ce n'est pas tout, il y avait, chez les Trouvères comme chez les Troubadours, un mouvement d'invention qui ne se bornait pas à quelques chants malins ou passionnés, mais qui s'égarait dans de longs récits. En petits vers de huit syllabes, on faisait des espèces de poèmes épiques ou romans de chevalerie. Ils étaient beaucoup lus : un livre était toute la bibliothèque d'une famille, d'un château. Ce livre, tel qu'on en conserve encore, avait l'air d'un meuble; il était enfermé dans des planches, il était cadenassé; on ouvrait cela comme une espèce de sanctuaire, et pendant les longues soirées, on le relisait sans cesse. De là, dans les poésies des Troubadours, ces allusions si fréquentes à quelques romans.

Il y avait toute une mythologie chevaleresque, toute une série de noms et de souvenirs, qui était présente à la mémoire des habitants du pays. La pensée de ces bonnes gens était claquemurée dans leurs fabliaux et tout à fait étrangère à l'antiquité. Aujourd'hui cette poésie a pour nous un intérêt historique sur lequel nous insisterons longtemps. Elle offre la plus vive image de l'esprit du temps, elle était moins un art qu'une croyance.

Au reste, ces fabliaux des Trouvères, ces longs poèmes historiques, chevaleresques, allégoriques du treizième siècle, peuvent occuper curieusement l'érudition. Mais ce n'est qu'au génie qu'il est donné d'agir sur les âmes, d'élever ces monuments qui rayonnent au loin dans les siècles, et enfin de créer une littérature qui ait une date précise : cette date, c'est un grand homme. Toute la poésie française du treizième siècle est, pour ainsi dire, anonyme; vous distinguez seulement Thibaut, roi de Navarre; qu'il soit coupable ou non d'avoir adressé des vers à la reine Blanche, ce qui a fort inquiété quelques érudits de l'Académie des Inscriptions, vous reconnaissez dans ses vers, en langue déjà française, un tour libre, hardi, naïf, une heureuse imitation de la vivacité provençale. Comte de Champagne et roi de Navarre, Thibaut a réuni les caractères des deux poésies. La prose de Ville-Hardouin plaît par la candeur antique et la rudesse encore informe de langage; on sent un idiome tout jeune, qui raconte des choses nées en même temps que lui. Joinville, enfin, dans son récit trop court, se montre admirateur si sincère de saint Louis, que, la passion donnant à son style une inimitable vérité, il est le témoin le plus fidèle de son temps et sera relu dans tous les temps. Mais la puissance communicative du génie n'est pas encore attachée à de tels écrits; c'est une image heureuse de l'esprit d'alors; ce n'est pas une œuvre créée. La langue des Troubadours, plus répandue que celle des Trouvères,

par sa communication naturelle avec l'Espagne, n'avait pas produit non plus un de ces grands ouvrages qui dominent les siècles. Sans doute le *Romancero* du Cid est une brillante épopée du hasard et du génie populaire. Cette foule de *romances* inspirées dans le treizième et dans le quatorzième siècle offrent d'étonnantes beautés que nous traduirons; mais il n'y a point là l'œuvre unique d'un grand génie. C'est l'esprit espagnol et non pas un homme né de l'Espagne, mais supérieur à elle et qui l'élève à sa suite. Il faut chercher ailleurs; il faut regarder l'Italie: c'est là que s'allumera le premier flambeau du génie européen; c'est là que, pour la première fois, l'antiquité sera égalée, et que la puissance créatrice d'Homère semblera recommencer sous une autre forme.

Le monde italien avait dû garder, plus que tout autre, la trace puissante de la domination romaine; la langue latine avait dû s'y corrompre plus lentement et plus difficilement qu'ailleurs. Par là on doit expliquer peut-être comment l'apparition du génie italien fut plus tardive que celle de l'esprit provençal ou français. Une sorte d'obscurité est répandue sur la naissance poétique de ce phénomène qu'on appelle le Dante. Rien ne l'annonce. D'où vient-il? Comment tout à coup une langue est-elle formée, à l'instant où il est né? Cinquante ans auparavant, où était cette langue? Elle n'a pas laissé de monuments; il faut disserter, conjecturer, pour croire qu'il existait dès lors une langue italienne. De savants hommes estiment qu'elle n'était pas autre que la langue *romane*. On peut difficilement les convaincre d'erreur. Il semble que le Dante ait tellement saisi l'imagination de ses contemporains, quand il a paru, qu'aussitôt ils ont oublié tout le reste.

Quoi qu'il en soit, plus d'une cause avait préparé ce grand avénement du génie au milieu de l'Italie. Cette contrée, qui était restée toujours plus civilisée que les autres parties de l'Europe, n'avait pas subi aussi puissamment l'influence de la féodalité. Les esprits y demeurèrent plus éclairés et plus libres. Dès la fin du onzième siècle, le contre-coup et l'exemple des hardiesses de Grégoire VII émancipent, enhardissent toute la nation. Non-seulement le prêtre, mais l'Italien semble s'être associé d'orgueil à ces foudres puissants qui avaient excommunié les rois d'Allemagne. Un amour-propre national inspire à tout ce peuple un orgueilleux dédain pour ces barbares d'au-delà les monts, pour ces Germains, pour ces Teutons qui venaient mourir en Italie, et qui, lorsqu'ils n'y mouraient pas de la peste, s'en retournaient excommuniés par le Saint-Père.

Ainsi, comme souvent les choses humaines se développent dans un ordre de conséquences qui ne ressemblent pas aux principes, c'est le grand asservisseur des rois et des consciences, le grand despote religieux, Grégoire VII, cet homme dont les anathèmes faisaient trembler tout le monde, qui favorise la hardiesse et le premier élan de l'esprit populaire.

Quelque temps après sa mort, dans toute l'Italie, vous voyez croître l'indépendance locale. Les Allemands sont des étrangers, des ennemis qui montent la garde en Italie et ne s'y naturalisent pas. L'esprit fier et brillant des Italiens s'indigne d'obéir à ces lourds dominateurs; on repousse leur jargon du Nord; et, des ruines du latin, se forme cet élégant idiome que bientôt le génie du Dante va frapper en bronze pour l'avenir. Cependant l'esprit de fédération bourgeoise, plus précoce et plus actif en Italie qu'il ne le fut en France, tantôt s'appuyant d'une bulle, tantôt d'un diplôme impérial, grandit avec une énergie singulière. Ce ne sont pas des guerres seigneuriales, comme en France, mais des guerres de ville à ville. Ce ne sont pas des luttes de vassaux qui se battent pour un maître, qui souffrent ou frappent, sans que leur intelligence s'élève et que leurs droits s'augmentent. Ici chacun est partie dans la victoire. Les esprits s'éclairent et se forment; la guerre est une école de liberté municipale, et l'intelligence générale de la nation se fortifie au milieu des agitations et des combats de toutes les cités qui disputent leur indépendance.

Comme on n'avait pas naturellement un seigneur féodal, on était exposé souvent à supporter un tyran. Ainsi quelque chose de ces passions ardentes et profondes, par lesquelles autrefois dans la Grèce et la Sicile l'esprit démocratique luttait contre le maître qui venait le subjuguer, se retrouve au milieu des cités d'Italie du treizième et du quatorzième siècle. Ces passions qui fermentaient dans ce peuple naturellement si ingénieux et si animé par son soleil, elles attendaient un homme qui dît, avec des paroles qu'on ne pût oublier, ce que tout le monde avait fait, souffert, senti, qui fût théologien et factieux; car toutes les occupations du temps, c'étaient la théologie et la faction, les bulles et les guerres civiles, la guerre des Gibelins contre les Guelfes, la guerre des Blancs contre les Noirs, des Cerchi contre les Donati, de chaque ville contre chaque ville, et d'une moitié des citoyens contre l'autre. Ce n'est pas là, sans doute, une image de bonheur. Elles n'étaient pas heureuses non plus, ces cités de la Grèce qui déployaient tant de grandeur et de génie. Avec moins de perfection élégante et quelque chose de rude encore, l'Italie du moyen âge rappelle la Grèce. Le Dante est à la fois l'Homère et

l'Eschyle de ces temps nouveaux. Il nous attachera longtemps ; il sera pour nous le premier grand génie de l'Europe moderne; il nous montrera ce qu'il y avait de pensée profonde et de haute poésie cachée sous la rude écorce du moyen âge.

Remarquez-le, Messieurs, un événement dont, à dessein, je ne vous ai point encore parlé, les croisades, ont occupé le monde pendant plus de quatre-vingts ans. L'Europe entière, soulevée d'elle-même, s'est jetée sur l'Asie ; le génie européen a communiqué de toutes parts avec l'Orient ; de grands et nouveaux spectacles l'ont frappé ; les langues et les dominations chrétiennes ont été portées dans la Syrie et dans la Judée; et cependant cette immense révolution, ce n'est pas le sujet qui a saisi l'imagination poétique du Dante. Il y avait, dans l'état intérieur de l'Europe, quelque chose de plus grand encore que ce prodigieux épisode; c'était la cause même de ce mouvement; c'était la religion, le pouvoir pontifical; c'était la liberté naissant en Italie, à l'ombre sanglante des luttes du sacerdoce et de l'Empire. Voilà les deux grandes images qui apparurent à l'âme du Dante.

A trois siècles de distance, la belle imagination du Tasse, dans les délices de la cour de Ferrare, ne vit rien de plus merveilleux à raconter que les croisades. Mais en présence même des croisades, et sous leur récent souvenir, il y avait quelque chose au-dessus; c'étaient l'Église et la liberté de l'Italie. Voilà ce que le Dante conçut et enferma dans sa mystérieuse vision de la vie à venir ; voilà ce qui, s'unissant au génie, donne à son ouvrage cette durée immortelle, et ce qui en fait le tableau le plus animé du moyen âge, en même temps qu'il est la souche antique de la langue italienne et la première source de grande poésie dans l'Europe.

D'où vint à la pensé du Dante ce drame sublime et fécond? Lui fut-il inspiré, comme on l'a dit, par un fabliau, par le conte du *Jongleur*, qui va en enfer et joue des âmes aux dés contre saint Pierre? ou par cette vision poétique de Brunetto Latini, maître du Dante, et que, par parenthèse, il a mis dans l'un des cercles infernaux? Non. Ce qu'il a imité, c'est tout ce qu'on disait autour de lui. Il eut pour inspiration la pensée commune de ses contemporains. Mais il avait le génie qui révèle à cette pensée populaire sa propre grandeur, qu'elle ne savait pas. S'il eut d'ailleurs quelque secours, ce fut celui d'un de ces hommes que j'ai nommés tout à l'heure, d'un de ces grands promoteurs de l'esprit humain qui avaient paru à la fin du onzième siècle, et ébranlé les imaginations par leurs entreprises et leurs victoires : ce sera Grégoire VII. Je vais, à cette occasion, vous faire connaître quelque chose qui n'a jamais été cité nulle part, même en Italie, et que l'on ne trouve ni dans Muratori, ni dans Tiraboschi, ni dans Baronius.

Bien avant l'époque du Dante, un jour, dans la petite ville d'Arezzo, le pape Nicolas II étant présent, un cardinal était monté en chaire et avait prêché. Ce cardinal avait alors cinquante ans; il était petit de taille; ses yeux brillaient, animés d'un feu ardent et sombre qui faisait trembler les pécheurs; ses cheveux encore tout noirs donnaient aux traits de son visage, déjà vieilli, quelque chose de plus viril et de plus dur. Sa parole était révérée du peuple ; il passait dès lors pour un saint homme ; et tous les évêques de l'Italie tremblaient devant son pouvoir : c'était Grégoire VII, qui n'était encore que l'archidiacre Hildebrand.

Voici ce qu'il dit. Vous allez y retrouver peut-être l'inspiration du Dante. Pourquoi remonter si haut? C'est qu'un homme de génie ayant prêché une semblable chose, elle dut être répétée, commentée, grossie, altérée par l'imagination populaire, et, dans son cours, se chargeant de mille accessoires, devenir une vaste légende, qu'ensuite un autre homme de génie ressaisit, et qu'il élève à toute la hauteur de la poésie; mais le germe primitif était là. Pour Grégoire VII, il ne s'agissait pas d'une pensée poétique, mais d'un acte de domination sacerdotale. Il voulait faire comprendre, par une fiction terrible, que les biens de l'Église étaient chose sacrée et inviolable, et que ni barons ni princes ne pouvaient impunément y porter la main. De plus, dans sa pensée politique, ce crime, le plus grand de tous, il fallait l'imputer aux Allemands, aux ennemis de l'Italie et des papes. Écoutez :

Dans les contrées germaniques, un certain comte, riche et puissant, et, ce qui semble un prodige dans cette classe d'hommes, d'une bonne conscience et d'une vie innocente, au moins selon le jugement humain, mourut il y a près de dix ans. Depuis cette mort, un saint homme descendit en esprit aux enfers, et aperçut le susdit comte, placé sur le degré le plus haut d'une échelle. Il affirmait que cette échelle semblait s'élever intacte entre les flammes bruyantes et tourbillonnantes de l'incendie vengeur, et être là placée pour recevoir tous ceux qui descendaient d'une même généalogie de comtes. Cependant un noir chaos, un affreux abîme s'étendait à l'infini et plongeait dans les profondeurs infernales, d'où cette échelle immense surgissait. Tel était l'ordre établi entre ceux qui s'y succédaient l'un à l'autre : le nouveau venu prenait le degré supérieur de l'échelle ; et celui qui s'y trouvait auparavant et tous les autres, descendaient chacun d'un échelon vers l'abîme. Les hommes de cette famille venant, après la mort, se réunir successivement sur cette échelle, à la longue, par une loi inévitable, ils allaient tous, l'un après l'autre, au fond de l'abîme.

Le saint homme qui regardait ces choses, demandant la cause de cette horrible damnation, et surtout pourquoi était puni ce comte, son contemporain, qui avait vécu avec tant de justice, de décence et de probité, une voix répondit : A cause d'un domaine de l'église de Metz qu'un de leurs ancêtres, dont celui-ci est l'héritier au dixième degré, avait enlevé au bienheureux Étienne, tous ceux-ci ont été dévoués au même supplice; et, comme le même péché d'avarice les avait réunis dans la même faute, ainsi le même supplice les a rassemblés pour les feux de l'enfer.

Eh bien ! maintenant que vous avez dans la pensée

ces dix échelons, ce noviciat progressif de l'enfer, ne vous semble-t-il pas qu'un tel récit, que des récits analogues, partis d'abord de cette bouche terrible qui faisait trembler les rois, et de cette chaire pleine d'anathèmes, circulant avec toutes les variantes de la foule effrayée, devaient tôt ou tard déposer dans l'âme d'un homme de génie le germe de ce plan extraordinaire et sublime, où neuf cercles infernaux étalent sous les yeux du poete une continuelle progression de supplices?

Le temps me manquerait pour parcourir toutes les parties de la rapide esquisse que je me proposais. Le génie du Dante est distinct et séparé de tout ce qui l'entoure. Rien ne le précède et rien ne l'égale. Maintenant, par cette puissante commotion qu'un homme supérieur donne à ses contemporains, des génies secondaires naîtront à sa suite. Ainsi se présente le quatorzième siècle de l'Italie, avec son éclat, sa belle langue, son harmonie, que le Dante lui-même avait imitée des Troubadours provençaux, mais en les effaçant trop, pour qu'on les nomme après lui.

Nous étudierons avec soin toute cette littérature italienne, où la France puisa beaucoup, et qui lui devait tant à elle-même. Les vers si gracieux et le zèle érudit de Pétrarque, les narrations de Boccace et d'autres conteurs, seront un sujet d'étude sur le goût et l'esprit du moyen âge. Ainsi se termine le quatorzième siècle en Italie. L'âge qui suit n'est qu'un temps d'érudition. Il semble que l'esprit humain avait fait d'abord un grand pas par sa propre force; puis, il s'arrête; il recherche, au lieu d'inventer : c'est comme un repos entre les œuvres immortelles du quatorzième siècle et les créations non moins grandes du seizième; c'est une jachère dans la pensée humaine.

Même spectacle en France, sans le même dédommagement. Rien, dans notre quatorzième siècle, qui ait approché, même de loin, des créations du Dante et de l'élégance de Pétrarque; mais déjà beaucoup de traits de cet esprit vif et moqueur qui appartient à notre nation, et était né, je pense, avec le premier Gaulois.

La suite du singulier *roman de la Rose*, commencé dès le treizième siècle; Froissart, chroniqueur si naïf et cependant plein de finesse, Froissart, poete ingénieux de l'école des Troubadours par l'imagination, et de l'école des Trouvères par la malice; Charles d'Orléans, tombé dans le goût de la poésie par sa captivité d'Azincourt; vingt-cinq ans de prison! que voulez-vous qu'on devienne? poete, si l'on peut; Charles d'Orléans, qui fit des vers avec tant de grâce dans notre langue et dans celle de ses vainqueurs; voilà ce que le goût peut choisir dans le quatorzième siècle, et ce qui succédera pour nous à cette grande, à cette interminable contemplation du Dante. Puis arrive l'érudition chez nous, comme en Italie. C'est une foule d'écrivains, une incroyable profusion de livres, notre siècle devancé, les manuscrits qui s'entassent et sont à la porte, attendant la découverte de l'imprimerie. Tout cela nous fournira de curieux détails pour l'histoire des lettres.

Les romans de chevalerie, qui avaient précédé les grandes inventions du Dante, se multiplieront plus que jamais dans le quinzième siècle; ils seront, pour ainsi dire, l'imagination publique du temps; on les comptera par centaines, les *Palmerin d'Olive*, les *Palmerin d'Angleterre*, les *Florian du désert*, etc., etc. Je ne les ai pas lus tous : mais M. de Paulmy les avait lus. Et notez que c'est une chose méritoire d'avoir lu M. de Paulmy; car il a employé quarante volumes à rendre compte de ses lectures!

A quoi vient aboutir cette littérature? Comment finit le quinzième siècle? Par un narrateur trop peu moral, mais pénétrant et judicieux, par un excellent historien, par Comines. Remarquez-vous ces hasards de l'esprit français qui ressemblent bien à des lois générales et naturelles? De même que les fabliaux et les contes du treizième et du quatorzième siècle avaient conduit à l'esprit si naïf et si piquant d'un narrateur comme Froissart; ainsi tous les longs romans de chevalerie et toute l'érudition du quinzième siècle aboutissent à l'esprit judicieux et malin de Comines. Le génie de la nation, sous les influences les plus diverses de modes et d'études, semble surgir toujours, et se reproduit toujours, finissant à chaque époque par son type le plus expressif et le plus heureux. (Mouvement dans l'auditoire.)

Est-ce pour m'avertir qu'il est temps d'achever, Messieurs? Je ne pourrai pas tout dire aujourd'hui. Je sens que, pour un programme, il faudrait écrire; on est trop long, en parlant. On déborde d'un côté; on verse de l'autre. Mais j'ai cru, Messieurs, qu'il fallait répondre à votre intérêt, par l'oubli de toute prétention littéraire. Je n'aspire pas à composer un discours exact et régulier, mais à vous faire part de mes impressions, bien sûr que votre goût m'aidera souvent à les corriger.

A côté de cette raison piquante, de cette sagacité politique de Comines, qui couronne les premiers développements de l'esprit français, paraîtront les essais du théâtre. Ils n'auront pas pour nous un intérêt littéraire, mais anecdotique et moral. Nous n'y chercherons pas non plus une querelle de doctrine. Nous sommes *éclectiques* en littérature, en ce sens, que nous aimons tout ce qui est beau, ingénieux, nouveau, n'importe quelle soit l'école. Nous croyons même qu'il ne faut vouloir être d'aucune école, pas même de celle du génie; car, s'il fut original, il n'avait pas lui-même d'école; et, à

son égard, l'imitation serait une première infidélité. Mais laissant de côté cette digression, insérée dans une phrase, je dirai que les commencements du théâtre hasardeux et libre, c'est en France que nous les trouverons. Dans l'ordre des temps, la France est entrée la première dans cette voie d'où elle sortit tout à fait. Elle l'a connue et quittée. On faisait aussi des pièces en Italie; mais il ne paraît pas qu'elles eussent grand génie. J'ignore si c'était une pièce de théâtre, que cette représentation de l'enfer, qui fut essayée à Florence, en 1304, pour fêter l'arrivée d'un légat du pape. Les habitants étaient entassés sur les bords de l'Arno et sur un pont, où se jouait la pièce, composée de damnés et de démons. Je ne sais pas bien quelle était le dialogue. Les démons tourmentaient les damnés, et les damnés se plaignaient. Mais il y eut une épouvantable catastrophe : le pont s'écroula. Ne faites pas de ceci par vos rires, Messieurs, un drame de Shakspeare. Démons et damnés tombèrent dans la rivière. L'idée de cette pièce était quelque chose de très-singulier : mais on ne peut regarder cela comme un précédent théâtral.

D'une autre part, le génie espagnol, qui produisit des choses si grandes dans l'art dramatique, ne s'était pas débrouillé, avant le seizième siècle. C'est donc en France que se trouvent les plus nombreuses tentatives du théâtre au quinzième siècle. C'est là que nous les étudierons. D'ailleurs nos pauvres Troubadours, ils ne sont plus; ils se sont tus avant la fin du quatorzième siècle. Bientôt leur langue n'a plus été qu'un patois provincial. Le Dante les a nommés; c'était leur gloire. Il a rencontré en purgatoire un de ces poëtes, l'élégant Sordello; et il en a mis un autre en enfer, le belliqueux Bertram de Born, qu'il représente comme un cadavre sanglant et tronqué, marchant sa tête à la main.

Cette libre poésie des Troubadours n'avait plus retrouvé son heureux génie, depuis la destruction des Albigeois, qu'elle essaya de défendre par ses chants. Elle languit et disparut insensiblement. On n'en parlait plus au quinzième siècle.

C'est dans l'Espagne, dont la langue conservait tant de rapports avec celle des Troubadours, que nous pourrions chercher un reflet prolongé de leur imagination. Mais le dialecte castillan commençait à y dominer sur le catalan, dans les œuvres littéraires, et la poésie était plus savante qu'inspirée. Le marquis de Santillane et d'autres écrivains donnaient des préceptes sur le goût; la critique précédait la hardiesse.

Pourquoi cela? c'est que le génie espagnol n'était pas encore dans sa voie; il n'avait pas fait les grandes choses dont il avait besoin pour s'enorgueillir et s'animer. Après le Cid, un grand mouvement avait gagné les imaginations, sans qu'un grand poëte se fût détaché de la foule. Le peuple, pour ainsi dire, avait été poëte, et une foule de talents anonymes avaient travaillé, sans se connaître. Cependant quelques chroniqueurs espagnols attireront vivement notre attention et pourront être comparés aux historiens d'Italie. Alaya n'est pas inférieur au célèbre Villani, et dans le quinzième siècle la vie dramatique d'Alvar de Luna a été retracée avec un rare talent par Castellanos.

C'est dans les chroniques et les romances espagnoles que l'on voit bien tout ce que la langue nationale met de vérité dans la peinture du moyen âge. Les récits latins sont menteurs par la forme, à moins qu'ils ne soient très-barbares, et que leur barbarie, simulant la vie rude de ce temps, ne laisse percer les mouvements de l'idiome vulgaire. Les vieux mouvements en langue espagnole montrent seuls à nu et avec une admirable vivacité de couleur cette vie chrétienne du moyen âge entremêlée à la vie arabe, cette ardeur religieuse, et en même temps cette tolérance née d'une sorte de générosité chevaleresque, et qui céda plus tard à la cruauté politique. Le roi don Sanche malade va se confier à l'hospitalité et aux médecins du roi maure de Cordoue. Tolède reconquise par les Espagnols garde sa grande mosquée. Les Maures se font chevaliers comme les Espagnols, et ceux-ci deviennent savants et mathématiciens comme les Maures. Ce curieux spectacle de deux peuples, tour à tour conquérants et conquis, se communiquant toutes leurs idées et ne se mêlant pas, se ressemblant de génie et invinciblement séparés par la religion, voilà ce que nous étudierons dans les récits espagnols, depuis le vieux poëme du Cid jusqu'aux chroniques de la guerre de Grenade. Par une réserve fort naturelle, nous disserterons peu sur la littérature arabe, dans ses rapports avec l'Europe au moyen âge. Si nous avions quelque chose du vaste savoir de M. Fauriel, qui possède l'arabe comme le grec moderne et toutes les littératures du Midi, nous entrerions avec joie dans ces *mines d'Orient*, où se cachent tant de trésors d'imagination et de poésie. Mais, ignorants que nous sommes, nous tâcherons seulement de chercher le reflet du génie arabe dans le génie espagnol, d'où il passa dans le reste de l'Europe.

Beaucoup d'esprits reçurent au moyen âge l'influence de la littérature et des inventions arabes, sans connaître la source originale. Le génie oriental leur apparaissait à travers l'Espagne et le christianisme. Notre ignorance, qui est la même, nous fera mieux comprendre leur impression qui était semblable à la nôtre.

Lorsque nous aurons cherché dans une foule de

souvenirs populaires et dans un petit nombre de monuments épars quel était l'esprit général de la nation espagnole, ne serons-nous pas tentés de regarder ailleurs et de nous dire : Pourquoi donc est-elle devancée, cette nation si forte et si vive? Comment cette race, formée du sang arabe et européen, ardente, ingénieuse, guerrière, comment n'a-t-elle pas encore du génie dans les arts? Pourquoi les Italiens se sont-ils élevés plus tôt? Je le crois, cette nécessité pour un peuple d'être un peuple, avant d'avoir du talent, d'avoir fait de grandes actions, avant de faire des livres, n'était pas satisfaite. Ainsi l'Italie, en s'affranchissant sous les auspices de ses grands papes du moyen âge, en transformant ses villes en républiques agitées, mais libres, avait de bonne heure accompli son œuvre et s'était ouvert la carrière des arts et du génie. L'Espagne ne l'avait pas fait encore; mais si elle a tardé, combien son œuvre sera grande! A quel haut degré va-t-elle porter la puissance de l'esprit humain! Que de grandes actions elle accumule à la fin du quinzième siècle! En quelques années, vous voyez se réunir les deux couronnes d'Aragon et de Castille, Grenade assiégée, une autre ville bâtie sous ses remparts et pressant la chute du dernier des rois maures. Les Espagnols vainqueurs, n'étant pas encore gâtés par le fanatisme barbare de l'inquisition, garderont d'abord les vaincus pour sujets, pour commerçants, pour laboureurs. Alors l'Espagne sera puissante, industrieuse, fière d'elle-même et de sa gloire, elle aura le temps d'entreprendre de grandes choses et d'avoir du génie. Et quelle grande chose elle entreprendra! une chose si grande que tout l'avenir du monde y est compris. Je ne sais par quelle cause, soit par une tradition de la Chine, venue jusqu'à la foire de L ipsick, soit par l'invention fortuite d'un Allemand, l'imprimerie vient de se découvrir. L'Espagne, avec son Génois, entreprend quelque chose de plus grand; il part, et l'Amérique est trouvée! Le quinzième siècle se ferme presque par cet événement le plus mémorable qui ait paru dans l'histoire du monde, depuis celui qui a changé la foi des nations. Et l'homme qui a fait cet immortel ouvrage, c'est lui qui, le premier, montre à l'Espagne la hauteur du génie littéraire, si ce mot convient à un homme aussi puissant en œuvres que Christophe Colomb. Ce génie épars jusque là dans quelques chants populaires, vous le retrouverez porté jusqu'au sublime par l'enthousiasme du grand homme, qui a des pensées aussi hautes que l'action qu'il a faite. Lorsque nous voudrons savoir ce qu'était l'éloquence espagnole à la fin du quinzième siècle, nous le demanderons à cet étranger, nous arracherons quelques pages aux conférences de Christophe Colomb, discutant contre les moines qui voulaient lui refuser l'Amérique; nous l'entendrons, dans ses lettres, se justifiant contre les rois auxquels il a donné un monde, dont ils ne lui savent pas gré. Alors nous verrons comment le génie d'éloquence qui vient après l'action est aussi grand qu'elle et non moins digne de laisser dans la mémoire des hommes un souvenir qui ne s'efface jamais. (Applaudissements.)

DEUXIÈME LEÇON.

Réponse à une accusation. — Recherches *philologiques*. — Premières causes de corruption pour la *langue latine*. — Innovations grammaticales d'Auguste. — Tendance progressive des idiomes. — Réfutation de l'opinion que la langue italienne soit un ancien patois du latin. — Causes diverses de l'extension et de l'altération de l'idiome latin. — Influence de la conquête et de la religion. — Influence des barbares. — Exemples nombreux des variations subies par les mots. — Naissance d'un idiome moderne. — Sa forme multiplie; doutes soumis à M. Raynouard. — Premiers monuments de la langue romane.

Messieurs,

Je ne veux pas mêler de polémique à ces entretiens littéraires; je ne répondrai pas en détail à des accusations, que cependant je ne puis tout à fait ignorer. A l'occasion de la première séance de ce cours, on m'a reproché, dans un écrit périodique, de n'avoir pas rendu dignement hommage à l'influence du christianisme sur la civilisation moderne, de ne pas connaître les monuments ecclésiastiques, et d'être à la fois coupable d'injustice et d'ignorance. On concluait en demandant la suppression de cette chaire. Beaucoup d'entre vous, Messieurs, se souviendront que, précisément à la fin de l'année dernière, comme pour vous préparer à nos études actuelles, j'ai employé plusieurs leçons à caractériser, trop faiblement sans doute, mais de toutes nos forces, cette mémorable influence, qu'on m'accuse de calomnier, en la taisant.

Ces leçons, je ne les ai pas jusqu'à présent laissé recueillir, parce que des paroles négligées, fortuites, étaient trop au-dessous de la grandeur et de la gravité d'un tel sujet. Mais enfin, j'avais exprimé suffisamment l'impression que m'ont faite ces grands souvenirs de l'antiquité chrétienne; et vous avez paru la partager avec moi. On me reproche d'ignorer les monuments ecclésiastiques. Comme la mémoire est la plus humble des qualités de l'esprit, je dirai que, si j'avais à répondre à mes accusateurs, je pourrais bien les accabler de mes citations. Mais laissons cela. Pour être irréprochable, je vais m'enfermer aujourd'hui dans la grammaire, au risque de m'attirer une autre plainte.

Dans la dernière séance, j'ai plus affirmé que discuté, j'ai présenté plutôt des assertions générales

que je n'ai exposé des faits curieux et détaillés. C'est la loi, c'est le tort de tout discours préliminaire. Aujourd'hui, je reprends quelques-unes de mes assertions, je les détaille et je les prouve; je tombe dans des minuties, je suis technique, ennuyeux; n'importe, excusez-moi par le motif.

Constatons d'abord un premier fait, c'est que la langue latine était, par sa nature, par ses formes savantes et complexes, promptement exposée à subir de graves altérations. Une langue synthétique, comme l'appelle M. Schlegel, une langue qui ne procède point par des moyens simples, analogues aux besoins rigoureux des idées, mais qui, dans sa construction habilement systématique, offre des cas nombreux, des désinences variées, des verbes multiples dans leurs temps et dans leurs modes, des inversions prolongées, une syntaxe artistement combinée, une langue ainsi faite, à son plus beau période, est susceptible d'une grande perfection oratoire et poétique. Mais sitôt que la barbarie et l'ignorance viennent la heurter, ce magnifique édifice doit rapidement se dégrader et se détruire. Pour changer ma comparaison, c'est un instrument musical, délicat, compliqué, qui ne pouvait être touché que par un artiste, et qui se dérange ou se brise sous des mains grossières et maladroites.

Que la langue latine, comme la langue grecque, ait été difficile pour ceux même qui la parlaient de naissance; nul doute à cet égard. Varron nous dit que l'on avait une foule de traités sur les déclinaisons des noms et des verbes : *Græcos et Latinos, de utrâque declinatione nominum et verborum, libros fecisse multos*. César avait écrit deux livres sur l'*analogie* ou le rapport des mots; Pline, un traité sur les *locutions douteuses*. La grammaire, sans y comprendre même les études de littérature qui s'y mêlaient ordinairement, était pour les Romains une science que l'on étudiait avec soin dans l'enfance : *Præcepta latinè loquendi puerilis doctrina tradit*. Il y avait des écoles nombreuses, des méthodes diverses. L'orthographe était aussi une matière difficile, et parfois controversée. Les grammairiens la voulaient conforme aux règles et à l'étymologie. D'autres, comme Auguste, homme de goût, écrivain correct, précis, et de plus empereur, ce qui donne toujours une certaine influence, jugeaient que l'orthographe devait être l'image fidèle de la prononciation.

Orthographiam, id est formulam rationemque scribendi à grammaticis institutam, non adeò custodiit; ac videtur eorum sequi potiùs opinionem, qui perindè scribendum ac loquimur existiment.

Pour les puristes de Rome, Auguste donc ne savait pas l'orthographe : il écrivait comme on parle. Cette méthode peut nous expliquer les singulières altérations de mots latins, que l'on rencontre dans la foule des inscriptions recueillies par Gruter et d'autres savants. La langue latine y paraît fort différente de ce que vous la voyez dans les livres. Cela tient soit à des archaïsmes, soit à des variations d'orthographe, soit, dans les inscriptions plus récentes et chrétiennes, à des erreurs que faisait naître la complication même de la langue. Quant aux archaïsmes, en fait de style et d'orthographe, il s'en est conservé des exemples curieux. Il y a, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une inscription, trouvée sur une colonne rostrale, dans laquelle, vous, latinistes exercés, vous auriez quelque peine à reconnaître cette langue qui vous est familière.

Ainsi, la langue latine était, en quelque sorte, de son vivant, exposée à mille altérations qui tenaient à la perfection même de sa contexture primitive. De plus, il y a dans les langues et dans l'esprit de l'homme un travail continu qui s'opère. Ce n'est pas, sous tous les rapports, je crois, un perfectionnement indéfini; mais c'est une tendance progressive à la clarté, à l'ordre, à la méthode. De là vient ce que M. Schlegel appelle le caractère *analytique* des langues. A ce sujet, il explique comment même les idiomes qui n'ont pas subi l'influence de la conquête et qui n'ont pas été déplacés de leur territoire, ont, par la marche naturelle de l'esprit humain, quitté les formes savantes de la grammaire synthétique et pris les formes plus simples, plus claires, plus directes de la grammaire analytique.

Sur ce point que j'ignore, MM. les élèves de l'École préparatoire pourront consulter le jeune et célèbre orientaliste qui leur donne des leçons de grammaire générale et qui possède si bien les idiomes de l'Inde; car M. Schlegel, qui lui-même l'a vérifié par l'étude du sanscrit, nous atteste que c'est dans la presqu'île de l'Inde que s'est accomplie cette révolution grammaticale d'un peuple sur lui-même.

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'au milieu de la perfection savante de la langue synthétique des Latins, il se préparait déjà quelques signes précurseurs de ce mouvement de l'esprit humain vers la clarté, vers la méthode, vers la précision, vers quelque chose de moins poétique et de plus net. Je vais en donner une preuve assez curieuse, empruntée de Suétone. Il s'agit toujours d'Auguste, dont vous voyez que nous faisons aujourd'hui un maître de langue. Voici ce que rapporte Suétone de sa manière d'écrire :

Præcipuam curam duxit, sensum animi quàm apertissimè exprimere : quod quò faciliùs efficeret, aut necubi

lectorem vel auditorem obturbaret ac moraretur, neque præpositiones verbis addere, neque conjunctiones sæpiùs iterare dubitavit, quæ detractæ afferunt aliquid obscuritatis, et si gratiam augent.

Il mettait son principal soin à exprimer le plus clairement possible sa pensée : pour y parvenir, et afin de n'embarrasser et de n'arrêter nulle part le lecteur et l'auditeur, il n'hésitait pas à ajouter des prépositions aux verbes, et à multiplier les copulatives, dont la suppression apporte un peu d'obscurité, quoiqu'elle ait de la grâce.

Ainsi, aux yeux des Latins eux-mêmes, quelques procédés de leur langue étaient des causes d'obscurité; et un esprit aussi méthodique, aussi net que celui d'Auguste, ne voulant pas qu'on se trompât jamais sur sa pensée, et probablement sur ses ordres, avait éprouvé le besoin de quitter l'élégance habituelle des formes latines, et d'employer d'avance la précision de nos constructions modernes. Cette anecdote grammaticale, je la rapporte pour appuyer l'observation ingénieuse et générale de William Schlegel, et faire sentir, par un exemple qui n'est pas douteux, ce travail naturel de l'esprit, cherchant, à mesure qu'il se raffine, une plus grande précision, une plus grande clarté dans le langage. Gardons-nous de croire que les langues soient toujours simples, en proportion de leur antiquité. Au contraire, la poésie lyrique, première née de la pensée humaine, se plaît aux inversions, aux ellipses; elle aime le demi-jour des métaphores et le vague des expressions illimitées; c'est en vieillissant que les peuples prennent, comme Auguste, un langage plus nécessairement intelligible et plus net.

Ainsi, Messieurs, premier point que nous venons d'établir un peu longuement : la langue latine oratoire, à l'époque où elle était le plus florissante, laissait apercevoir un certain manque de clarté rigoureuse, que l'on corrigeait par des procédés qui se rapprochent de la marche plus précise et plus simple des langues analytiques.

Cela peut-il conduire à croire, avec de savants Italiens, avec Bembo, Cittadini, que dès lors il existait, sous la forme de patois populaire, d'idiome local, une espèce de langue italienne? On met de l'amour-propre à tout, et les peuples comme les individus. Les Italiens, non contents d'avoir une langue bien évidemment issue de la langue latine, veulent qu'elle en ait été un dialecte contemporain. On a composé là-dessus de gros livres. C'est un paradoxe peu soutenable, dont Muratori a fait justice. Toutefois, voulez-vous savoir sur quelles apparences on a pu l'étayer? Dans ces révolutions de la société et des mœurs, dans ces transmutations d'une langue dans une autre, les éléments qui prédominent ne sont pas toujours ceux que l'on connaissait le mieux. Sans doute en Italie, à côté de la langue *citadine*, à côté de l'urbanité romaine, dont parle Cicéron, il existait une langue latine un peu moins correcte, où se retrouvaient des locutions villageoises, locales, et quelques restes de la langue des nations vaincues. Plusieurs mots de cet idiome provincial sont plus voisins de l'italien qu'ils ne le sont du latin lui-même. Là, vous trouverez, au lieu de *mutare*, le verbe *cambiare*, qui se conserve dans l'italien moderne. Là, *minare* signifie mener; *battuere* signifie battre. Plaute et Apulée se sont servis de ces mots ou surannés ou provinciaux, que nos langues ont adoptés. Saint Augustin remarque aussi que, dans la langue militaire et *populaire*, on prenait le mot *parentes* dans le même sens que celui de *cognati* et d'*affines*. Ces vieux mots, ces locutions populaires avaient dormi pendant l'éclat et la gloire de la langue latine : conservés dans quelque coin, ou ressuscités par l'usage, ils passèrent aux races nouvelles. Mais il y a loin de quelques accidents particuliers de langage à l'identité que l'on a voulu supposer entre la langue moderne et je ne sais quel patois antique, contemporain de l'élégance romaine.

Cicéron, curieux observateur des minuties du langage, Cicéron, qui avoue s'être instruit dans la conversation des mariniers sur le véritable sens d'un mot latin qu'il avait mal employé, ne nous dit nulle part que le langage du peuple fût tout à fait distinct de celui des orateurs, qu'il fût enfin une autre langue. Lorsqu'il allait causer avec les paysans voisins de ses terres, il remarqua seulement qu'ils étaient tous du parti de César. Je maintiens que, s'il y avait eu dans leur idiome quelque chose de caractéristique, il n'eût pu s'empêcher d'en être frappé, même en ce moment, et de le dire dans les lettres où il raconte ces entretiens. En allant les consulter sur la politique, il eût aussi remarqué leur dissidence sur la grammaire. Il n'en dit mot; et tout porte à croire que les différences étaient légères, et que de plus elles étaient locales et ne formaient pas un idiome populaire uniforme, voisin et séparé de la langue latine. Voilà ma conclusion.

Mais comment se fait-il que plusieurs de ces mots, qui n'étaient pas restés dans la langue littéraire, aient passé dans les langues modernes? par une raison très-simple, qui s'est reproduite en beaucoup de lieux. Les langues se conservent de deux façons. Elles se conservent par la science, les monuments littéraires, la communication des esprits; elles se conservent aussi par l'isolement et l'ignorance. On l'a remarqué : tandis que les beaux esprits de l'Italie, à force de travail et d'imitations étrangères, ont altéré leur langue, il y a tel village voisin de Florence, où se retrouvent les expressions

littérales de Boccace et de Pétrarque. C'est là que certains curieux, certains gourmets toscans vont chercher la pureté de ce langage chéri. De même notre savant Villoison, à la fin de sa préface sur Homère, raconte que le lieu où subsistent le plus de traces de l'ancien grec, des formes et du mâle accent dorique, c'est un canton de *Mania*, fort redouté des voyageurs. Comme les habitants n'écrivaient pas, ne communiquaient pas au dehors, et qu'ils ne s'entretenaient guère avec les gens qu'ils volaient, ils avaient gardé, par tradition domestique, les formes de l'ancienne langue; et la curiosité philologique profitait de leur ignorante barbarie.

Pour me résumer (il faut de l'ordre, quand on parle de grammaire), deux faits principaux : difficulté de la langue latine pour les Latins eux mêmes, et complication favorable à la corruption; car il est facile de manquer aux règles quand il y en a beaucoup; existence de quelques variations populaires qui ne formaient pas une langue complète, ni surtout analogue à la langue italienne, mais d'où plusieurs mots étrangers au latin écrit sont passés par tradition dans les langues modernes.

Ce qui nous reste à constater maintenant, c'est la prodigieuse extension de la langue latine, c'est sa promulgation européenne, si l'on peut parler ainsi. Ce fait sort de toutes parts. La politique du sénat et de l'empire, qui respectait la religion des peuples, voulait cependant les assimiler aux Romains par la langue et les mœurs.

Cette civilisation communiquée, dit Tacite, était une partie de l'esclavage. Divers édits ordonnaient que tous les actes du gouvernement, toutes les proclamations, tous les avis des gouverneurs fussent rédigés en langue latine. Des récompenses, des honneurs, des droits de cité, offerts à l'ambition des *Provinciaux*, les invitaient à étudier la langue romaine. Les plus rebelles même ne s'y dérobaient pas. Les Bretons, qui, par leur caractère national et le bonheur de leur position insulaire, s'étaient plus longtemps défendus contre le joug de Rome et la tyrannie de ses mœurs, finirent par étudier l'éloquence latine. Tacite le remarque : *Ita ut qui linguam abnuebant, eloquentiam mox concupiscerent :* « Ceux qui avaient d'abord repoussé notre langue, bientôt ambitionnèrent même notre éloquence. »

Juvénal indique ces mêmes conquêtes de la langue et des lettres romaines :

Gallia causidicos docuit facunda Britannos.

Ainsi, c'était déjà un des peuples vaincus qui devenait maître du latin pour un autre peuple, subjugué comme lui. C'était une série, un enchaînement, un emboîtement de servitudes.

Maintenant, ce latin qu'apprenaient les vaincus, je conçois très-bien que tous ne le parlaient pas comme les beaux esprits de Bordeaux et de Toulouse. Ce n'est pas ma faute, Messieurs, si je n'ai pu nommer Paris. Vous savez que c'était alors une pauvre bourgade, gelée une moitié de l'année, et où, suivant Julien, qui l'habita quelque temps, on parlait un langage assez semblable au croassement des corbeaux : c'était le celtique. La fortune des villes varie beaucoup. Un bel esprit de Lyon, de Poitiers, de Bordeaux, de Toulouse, parlait la langue latine élégamment; il se faisait envoyer en mission à l'empereur; il adressait un discours au préfet, il concourait pour ces jeux littéraires que Juvénal a rappelés :

Aut Lugdunensem rhetora dicturus ad aram.

Quelquefois il était nommé sénateur. César, qui n'était pas scrupuleux, amena, comme vous le savez, un jour à Rome une centaine d'officiers gaulois qui avaient fait la guerre avec lui, et dont il fit tout de suite des sénateurs, afin d'avoir la majorité. Rien de plus connu que ce fait historique.

Je crois donc que toute la classe noble, parmi les peuples vaincus, apprit correctement la langue latine et oublia presque la sienne. Le grand nombre d'écrivains nés en Espagne et en Gaule, pendant les deuxième, troisième, quatrième et cinquième siècles, en sont une preuve. Mais vous concevez qu'il n'en était pas de même du peuple; il apprenait le latin comme il pouvait; il était bien obligé de le savoir, puisque les ordres du maître étaient toujours promulgués dans cette langue. Cependant, il gardait quelque souvenir de la sienne; ou, quand il parlait la langue latine, il l'altérait à sa manière. Je vais vous dire, à cet égard, une petite anecdote qui n'est piquante que pour un grammairien.

Dans un conte d'Apulée, imité du grec, et moitié ingénieux, moitié bizarre, le héros, qui a été transformé en âne, qui fait le métier d'âne, et qui, par parenthèse, raconte lui-même son histoire, allant avec un jardinier, son maître, est rencontré par un soldat romain, un légionnaire; et ce soldat, avec la hauteur de la domination romaine, *superbo atque arroganti vultu,* dit au jardinier : *Quorsùm ducis vacuum asellum?* Où conduis-tu l'âne qui n'est pas chargé? Le jardinier n'entend pas. Le soldat se fâche, frappe d'abord le pauvre jardinier, puis s'expliquant avec plus de clarté, il lui dit : *Ubì ducis asinum illum?* Le soldat fait un solécisme, et il est compris.

Une langue belle et savante, comme le latin, voulait marquer toutes les nuances de la pensée, et n'admettait pas le même adverbe dans deux situations tout à fait dissemblables? C'est ici la question *ubì* et la question *quò* tant de fois rebattues

dans les grammaires qui ont tourmenté notre enfance. *Où* se traduit par *quò*, lorsqu'il y a mouvement, et par *ubì* lorsqu'il n'y en a pas. Tou cela embrouillait la cervelle des Germains, des Illyriens, des Celtes, conquis par les légions romaines. Pour être entendus, les vainqueurs faisaient un solécisme. Ce solécisme passait dans la langue. On oubliait la fine distinction de *quò* et d'*ubì;* on se réduisait à *ubì* pour tous les cas; on le prononçait d'abord *oubi* comme les Romains, car la prononciation dure plus longtemps que l'orthographe; les ignorants la répètent et la conservent. Bientôt, par le parler bref et rapide des peuples barbares, ce terme *ubì* s'abrégeait d'une voyelle; on disait *oub;* arrive quelqu'un de plus délicat qui prononce *où;* et vous êtes parvenu à la langue moderne; vous êtes en France.

Je conclus, de ce minutieux exemple, que sur tous les points de l'Empire un travail à peu près semblable devait s'opérer pour mettre la langue conquérante, la langue romaine à la portée des ignorants et des étrangers; que cette langue se simplifiait, pour être apprise; que, pour se simplifier, elle se corrompait, et, par cette décadence progressive, tendait vers la forme des langues modernes.

Une autre puissance que la conquête militaire vint aider à la prodigieuse extension de la langue latine, et concourut à la modifier, car ces deux choses marchèrent ensemble : plus le latin se répandit, plus il s'altéra. L'influence dont je parle, ce fut celle de la prédication et des liturgies chrétiennes. Jamais les délégués et les instruments de la puissance romaine n'avaient pu être aussi nombreux, aussi actifs, que l'étaient ces apôtres de croyance et ces maîtres de conscience, jetés par la foi nouvelle sur tous les points du monde. Les édits d'un préteur, les harangues d'un général, tout cela n'était rien en comparaison de cet apostolat perpétuel et multiple. Ainsi, avec le christianisme, la langue latine, qui, dans l'Occident, était seule la langue des prédicateurs, dut rapidement s'affermir et s'étendre, devenir plus familière aux peuples déjà soumis, et pénétrer chez ceux mêmes qui ne l'étaient pas. Faudrait-il rappeler que, dans l'ardeur de leur foi, ces prédicateurs devaient peu s'inquiéter de l'exactitude grammaticale? Nul doute. Mais prouvons d'abord l'extension de la langue latine parmi les Chrétiens.

Saint Augustin, parlant à son auditoire africain et numide, dit quelque part : « On connaît le proverbe carthaginois que je vous citerai en latin, parce que vous n'entendez pas tous le punique : Si la peste vous demande un écu, donnez-lui-en deux, et qu'elle s'en aille. » *Proverbium notum est punicum, quod quidem latinè vobis dicam, quia punicè non omnes nostis; punicum enim proverbium est antiquum : Nummum quærit pestilentia, duos illi da, et ducat se.* Ainsi, parmi les descendants mêmes de la race punique, le latin était universellement répandu, et compris à la fois par ceux qui avaient oublié leur propre langue, et par ceux qui la savaient encore. Les prédications et les prières de l'Église en étendaient sans cesse l'usage. Mais ce latin d'Afrique n'était-il pas altéré? Saint Augustin le dit. Ce studieux amateur de Cicéron et de Virgile se vante même d'avoir souvent employé des locutions barbares et populaires pour se faire mieux goûter des mariniers d'Hippone.

Ailleurs, il se plaint que les chants du peuple gâtaient la langue latine. « Je ne puis obtenir, dit- « il, qu'ils ne disent pas *super ipsum* floriet *sanc- « tificatio mea*. » On peut croire que ces chants populaires introduisaient bien d'autres altérations dans l'ancienne langue. Il y avait des rhéteurs païens qui attaquaient le christianisme à cause de cela. Mais la grammaire était un bien petit événement dans le monde, à côté de cette prodigieuse et bienfaisante révolution. Arnobe répondait à ces rhéteurs avec un grand dédain pour leurs scrupules; et il avoue qu'en effet le christianisme doit changer la langue, comme tout le reste. Ainsi, Messieurs, immense extension de la langue latine; altération de cette langue par son extension même; influence du christianisme, qui précipite à la fois cet accroissement et cette décadence.

Une autre cause toute puissante vient bientôt s'y mêler; c'est l'invasion des barbares en Gaule, en Espagne, en Italie. Vers le quatrième et le cinquième siècle, débordent tout à coup, dans les pays civilisés par les Romains, des peuples féroces, massacrant tout devant eux, s'établissant là où ils ont tué, et se faisant servir par le reste des vaincus. Il semble que l'ancienne langue, l'ancienne civilisation auraient dû céder à ces maîtres nouveaux. Mais il arrivait ce que l'on a vu se renouveler dans la Chine conquise par les Tartares, et même dans la Grèce du Bas-Empire asservie par les Turcs. Les vainqueurs ignorants se servaient de l'esprit des vaincus, et leur laissaient leur idiome et leurs usages. Ainsi, dans cette Grèce sur laquelle ont passé un si grand nombre de populations barbares et cruelles, le fond de la langue antique a été conservé par la religion, malgré l'ignorance où est tombé le peuple indigène. Les Romains du quatrième siècle, par l'ascendant de leur religion et de leur supériorité morale, conservèrent aussi leur langue. Ils la firent même adopter par leurs maîtres nouveaux. Mais comme les maîtres ont toujours raison par quelque côté, il entra dans la langue la-

tine de nombreuses altérations, apportées du Nord par ces hordes barbares. Remarquez, en effet, le caractère des mots nouveaux qui se mêlent, à cette époque, au vocabulaire latin. Leur objet annonce leur origine. Ce ne sont pas, comme chez nous aujourd'hui, des termes abstraits ou complexes : non. Mais le barbare arrivant avait toujours à la bouche le mot *War, her,* le mot qui faisait sa force. Le Romain vaincu latinisait le mot favori de son maître ; il répétait *guerra*. Ainsi la langue latine s'enrichissait d'une façon singulière. Une foule d'autres mots latinisés expriment les habitudes de la vie barbare. Voilà ce qui compose en partie le Glossaire de Ducange.

Ainsi, avant que la langue latine fît place aux idiomes modernes, elle reçut et s'appropria beaucoup d'éléments des langues barbares. Souvent un mot barbare a d'abord été latinisé, puis *romanisé,* c'est-à-dire employé dans la langue rustique, pour arriver à nos idiomes modernes. Les barbares, apprenant et gâtant tout ensemble la langue latine, lui empruntaient surtout les mots qui répondaient à leurs affections et à leurs pensées journalières. En même temps qu'ils imposaient *guerra* et *battalia,* ils prenaient *mactare,* qui, d'un usage poétique en latin, recevait d'eux un emploi familier, aujourd'hui conservé dans les langues méridionales. Il y avait une sorte de sympathie pour eux attachée à ces mots.

A cet égard, les études étymologiques peuvent offrir de curieuses observations sur les rapports de l'esprit des peuples.

Au reste, ces révolutions que des causes si diverses opéraient dans l'ancien idiome latin, vous concevez sans peine qu'elles devaient être plus tardives, plus lentes, plus contestées au sein de l'Italie. En effet, là il y avait d'abord cette antique possession de latin, plus complète que partout ailleurs. La source garde toujours une part de ses eaux. Il y avait de plus la présence continue, l'action toute puissante de l'Église ; c'était son chef-lieu, c'était son camp principal. Nous voyons que le pape Zacharie eut besoin de déclarer valables beaucoup de baptêmes célébrés dans le Nord en ces termes à demi-barbares : *In nomine de Patria, et Filia, et Spiritua sancta.* Mais en Italie, l'Église restait en général aussi correcte dans sa langue, qu'elle était constante dans ses antiques usages.

Voilà ce qui peut expliquer, comment il est si difficile de trouver des traces anciennes de la langue vulgaire en Italie. Elle se forma plus tard que les autres langues issues du latin. Le latin résista plus longtemps en Italie qu'ailleurs. Portez vos souvenirs sur les faits historiques. Quand Charlemagne vint à Rome, le salut, les cérémonies, les acclamations populaires, tout cela fut latin. *Vivat Carolus, Augustus, imperator.* Il semble que, si des mots en langue vulgaire eussent été prononcés par le peuple, la chronique les eût annotés, comme elle l'a fait pour le serment de 842.

Évidemment, c'était une sorte d'honneur, que l'on accordait toujours aux prêtres de l'Église latine, de leur parler leur langue. Quand vous voyez plus tard le pape Étienne IV venir à Reims visiter Louis-le-Débonnaire, les historiens ont soin de dire que les saluts se firent en langue latine. Le latin était toujours la langue vivante de l'Église, et par cela seul il dominait tous les idiomes vulgaires; par là aussi le latin dut être plus inviolable, plus lentement corruptible en Italie, que partout ailleurs. A cet égard, il faut que je vous cite le curieux aveu de Muratori. Il ne doute pas qu'il n'ait existé, au neuvième siècle, une langue vulgaire. Il en trouve la preuve dans bien des mots épars et dans cette épitaphe d'un pape :

> *Usus franciscâ, vulgari, et voce latinâ,*
> *Edocuit populos eloquio triplici.*

Mais il ajoute :

> Quelle fut cette langue vulgaire italienne, dans les huitième, neuvième et dixième siècles? J'avoue que je ne puis en dire mot. Certainement, lorsque, par des motifs d'érudition, je fis beaucoup de voyages et visitai beaucoup d'archives d'Italie, un de mes plus ardents désirs était de trouver quelque échantillon de la langue italienne parmi les vieilles chartes. Nous pouvons croire que, depuis le temps de Charlemagne. il ne manquait pas d'évêques et de curés, prêchant au peuple la parole de Dieu. S'ils le faisaient en latin, on se demande comment le peuple les entendait. En outre, si les marchands et d'autres gens ignorant la langue latine avaient à écrire des lettres et à tenir leurs comptes, peut-on penser qu'ils ne fissent pas usage de cette langue vulgaire, puisqu'ils ne savaient pas la langue latine? J'avais donc l'espérance de découvrir quelque fragment de cette ancienne langue des Italiens; mais, en vain j'y ai mis tous mes soins; en vain, d'autres ont fait probablement la même recherche. J'ai pu seulement publier quelques recettes pour teindre les mosaïques et d'autres secrets de l'art, écrits dans le huitième siècle, où, parmi un fort grossier latin, se trouvent quelques mélanges de langue vulgaire, mais non pas encore la langue vulgaire effective.
>
> (MURATORI, *Dissertat.* 32.)

Muratori a du moins recueilli beaucoup de parcelles et, pour ainsi dire, d'indices de cette langue vulgaire dont il n'a pu découvrir aucun monument. Ce sont des noms de lieux ayant déjà la désinence italienne, des articles, des substantifs modernes, mêlés dans de vieux titres en langue latine. En Italie, comme dans le reste de l'Europe latine, tous les actes se faisaient en latin. Mais vous concevez que le latin du jardinier, dont j'ai parlé tout à l'heure se retrouvait souvent même sous la plume du notaire.

C'était une confusion incroyable. Ces désinences variées des verbes et des noms étaient oubliées. On rangeait les mots comme on pouvait, sans égard

aux temps et aux cas. Il y a des contrats de vente ou de mariage les plus singuliers du monde : *Cedo tibi de rem paupertatis meæ tàm pro sponsalia quàm pro largitate tuæ, hoc est casa cum curte circumaucta, mobile et immobile... Cedo tibi bracile valente solidus tantus*, etc. S'entendait-on? Ce latin faisait-il naître des procès? Je l'ignore. Il n'y avait pas même la grammaire de l'ignorance; tout semblait fortuit et sans règle; les mots étaient juxta-posés, au lieu d'être mis en rapport. Voilà l'état où le latin était tombé, aux septième et huitième siècles, dans tous les lieux où il était encore parlé officiellement. Je ne dis pas qu'il n'y eût des hommes de race franque ou lombarde qui, ayant étudié le latin dans les auteurs, l'écrivaient avec une sorte de correction. Mais le latin des tribunaux et des greffes, celui qui intervenait dans toutes les transactions civiles, était un assemblage confus de barbarismes et de solécismes, où commençaient à se montrer, comme un soutien pour l'intelligence, quelques procédés et quelques mots des langues modernes. Ainsi, faute de savoir bien marquer les variétés des cas par celles des désinences, on introduisait des particules, des affixes, qui sont comme les béquilles de la langue : *Donabo ad conjux. Donatio de omnia bona. Mercatum de omnes negotiantes. In præsentia de judices.*

Ce qui se passait en Italie, chef-lieu de la religion et de la latinité, arrivait également en France, et même plus vite. Si, dès le septième siècle, en Italie, le commandement militaire était à demi barbare : *Non vos turbatis. Ordinem servate : bandum sequite : nemo dimittat bandum, et inimicos seque;* on peut croire qu'il dégénéra plus promptement encore dans les Gaules. Saint Jérôme avait observé que la langue latine changeait incessamment par les temps et par les lieux. Cette mutation continuelle devait être d'autant plus active, qu'il arrivait un plus grand nombre de Francs, de Bourguignons et de Goths qui s'emparaient de tout.

Cependant, le pape Anastase écrivait à Clovis en latin fort régulier, pour le féliciter de son invasion. La chancellerie de Clovis parlait également assez bon latin. Il avait auprès de lui des Gaulois lettrés et romains, comme Mahomet II eut des secrétaires grecs. Il répondait en latin aux évêques qui lui demandaient, non l'affranchissement, mais la restitution de leurs serfs enlevés à la guerre. Il convoquait en latin le concile d'Orléans.

Langue allemande, langue du vainqueur, mais non employée par lui dans le gouvernement, ni imposée aux vaincus gaulois et romains; langue latine, langue de l'Église, langue des affaires : voilà ce que vous apercevez en Gaule au sixième et au septième siècle. Cependant, une altération progressive ne tarda pas à s'introduire. Les restes des anciens idiomes celtiques, que la conquête romaine avait à demi effacés, reparaissaient; quelques mots, apportés par les Francs, s'introduisaient avec des désinences latines. L'incapacité grammaticale des magistrats et des officiers publics était plus grande dans le peuple. Ces désinences, que l'on ne savait plus varier, devinrent un embarras que l'on supprima. On ne peut douter qu'au septième et au huitième siècle cette révolution, peut-être insensible d'un jour à l'autre, ne fût universelle. L'idiome moderne commença et fut d'abord le *roman rustique*.

Maintenant, comme paraît le croire l'homme de talent et le savant célèbre auquel nous avons rendu tant d'hommages, faut-il supposer que cette langue, naissant chaque jour du latin, s'étendait uniformément à la plus grande partie des contrées réunies sous l'empire de Charlemagne; qu'elle était parlée en-deçà et au-delà de la Loire; qu'elle passa les Alpes et les Pyrénées, et fut commune à la France, à l'Italie et à une partie de l'Espagne? A l'appui de cette conjecture, M. Raynouard cite des faits curieux, allègue des raisons ingénieuses. « Les premières traces de cette langue semblent identiques dans toutes ces contrées; la langue romane existe encore aux îles Baléares. Des anecdotes prouvent qu'un Espagnol et un Italien s'entendaient au sixième siècle. Le plus ancien monument de la langue romane parlée dans la France du nord, appartient à la langue romane du Midi. »

La réponse que nous soumettons à l'illustre savant sera d'abord théorique, puis technique et minutieuse. En général, il est à croire qu'une langue savante, travaillée en tous sens par la barbarie, et déconstruite par l'ignorance d'hommes grossiers, de races et de contrées diverses, ne sera pas uniformément altérée; car l'uniformité, c'est presque la science. L'uniformité supposerait la méthode même, dont l'absence est attestée par la corruption de l'ancienne langue. On conçoit très-bien qu'un idiome écrit et littéraire s'impose à une grande diversité de peuples, parce que le type est toujours présent ou reconnaissable. On le regarde et on l'imite. Mais, quand une langue n'est que parlée, comment est-il possible qu'elle soit parlée uniformément à deux cents lieues de distance? Dira-t-on que, dans un certain état social, il a dû exister, pour l'esprit humain, des procédés naturels et spontanés, qu'il appliquait à un nouveau langage? Oui, pour le but, c'est-à-dire la simplicité; mais non pour la forme, qui a dû varier souvent. Je conçois fort bien au Nord ou au Midi plusieurs populations travaillant, par un instinct d'ignorance et de nécessité, à déconstruire cette belle langue latine, abrégeant les mots, sup-

primant les désinences mobiles qu'ils ne savent plus employer, étayant la phrase par des termes auxiliaires. L'intention sera toujours la même; mais non l'accident. Ici on gardera un cas, plutôt que l'autre; ici on supprimera telle voyelle, et là telle autre; ici on dira *domnus*, comme du temps même de saint Ambroise; ailleurs, *Domine, Dom*, *Don, Dueno;* car le hasard ne saurait être uniforme.

Venons à d'autres faits particuliers. Vous supposez cette universalité primitive de la langue romane, comme intermédiaire entre le latin et les trois ou quatre langues qui se partagent aujourd'hui l'Europe latine. Les monuments contemporains manquent. Que nous reste-t-il pour discuter? Il nous reste l'état actuel de ces langues. Si une de ces langues est encore maintenant plus près de la langue latine que ne l'est cette langue *romane*, j'en conclus qu'elle n'a point passé par elle; car les langues ne remontent pas; quand elles ont commencé à s'altérer, elles continuent. Un exemple suffira. Je vous fais grâce des autres, car l'ennui est un obstacle à la clarté. Du mot latin *tenere*, le roman provençal faisait *tenia* à l'imparfait; l'Italien dit *teneva*. N'est-il pas vraisemblable que *teneva* est directement venu de *tenebat*, sans traverser *tenia?*

Si vous prenez beaucoup d'autres mots, vous trouverez que, dans les langues espagnole et italienne, ils n'ont subi qu'un léger changement, *parcè detorta*, et se sont conservés plus près du latin que dans la langue romane; ce qui prouve qu'elle ne leur a pas servi de communication et de passage.

Mais le savant auteur de la grammaire romane produit des faits curieux, qui semblent justifier l'identité des langues vulgaires de la Provence, de l'Espagne et de l'Italie dans le neuvième siècle. La Chronique des Saints lui en fournit; car il y a telle légende pieuse, tel récit miraculeux du moyen âge, qui n'est plus maintenant qu'une pièce justificative dans un procès grammatical. Un Espagnol malade, visitant divers lieux saints de l'Europe, pour obtenir sa guérison, vint à Fulde, dans la Hesse, où il fut accueilli par un prêtre étranger qui s'entretint facilement avec lui, parce que, dit la Chronique, ce prêtre étant Italien, connaissait la langue de l'Espagnol. Le malade guérit. Mais, il ne s'agit plus aujourd'hui que du fait grammatical. On a répondu que ce fait n'était pas péremptoire; qu'aujourd'hui même un Italien et un Espagnol pourraient se comprendre, malgré le divorce bien réel des deux langues; que cette facilité devait être plus grande à une époque où les idiomes vulgaires étaient plus près de leur source commune, le latin.

Examinons un autre fait. Gonzon, auteur italien du dixième siècle, répondant à l'abbé de Saint-Gall, dit quelque part: « Le moine de Saint-Gall m'accuse à faux d'ignorer les règles de la grammaire, « bien que je sois gêné quelquefois en écrivant, par « l'habitude de notre langue vulgaire, qui est voisine du latin. » Mais cela prouve, ce que l'on sait, une corruption de la langue romaine, une langue vulgaire enfin, mais non qu'elle fût la même en Italie qu'en France. Il y a de graves motifs d'en douter, malgré l'imposante autorité de M. Raynouard. Ce qui paraît certain, c'est que, dans la décadence de la langue latine et le mélange des peuples, la régularité de la corruption fut plus hâtive en France qu'en Italie; que le *roman* de la France méridionale était commun aux provinces limitrophes d'Espagne, et même, avec de légères différences, à la France septentrionale.

En effet, le monument le plus antique d'une langue moderne parlée dans la France du nord, les serments prononcés en 842 par Louis-le-Germanique et les seigneurs français, se rapprochent beaucoup du roman provençal tel que nous le voyons au dixième siècle. Malgré l'aridité de ces détails, n'éprouverez-vous pas, Messieurs, quelque intérêt à considérer le plus vieux et le plus grossier essai qui nous reste de cet idiome national illustré par tant de rares génies dans les deux derniers siècles; de cet idiome organe de tant de pensées généreuses qui ont agi sur l'univers, vive expression de nos mœurs, et qui un jour aussi doit s'altérer, périr, devenir barbare, et faire germer dans ses ruines de nouveaux idiomes?

Voici ce court échantillon de la langue vulgaire, qui était entendue des troupes de Charles-le-Chauve.

SERMENT DE LOUIS-LE-GERMANIQUE.

Pro Deo amur et pro xristian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in adjuda et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist; in o quid il mi altresi fazet: et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit (1).

SERMENT DU PEUPLE FRANÇAIS.

Si Loduuigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat; et Karlus, meos sendra, de suo part non lo stanit; si io returnar non l'int pois, ne io, ne ceuls cui eo returnar int pois, in nulla ajudha contra Lodhuwig nun li iver (2).

(1-2) Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, dorénavant, autant que Dieu savoir et pouvoir me donnera, oui, je soutiendrai mon frère Charles, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste que l'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi; et jamais avec aucun ne ferai traité, qui, de ma volonté, soit préjudiciable à mon frère Charles. — Si Lodwig « garde le serment qu'à son frère Charles il jure, et si Charles, mon Seigneur, de son côté, ne le maintient, si je ne « puis l'y ramener, ni moi, ni aucun autre, je ne lui donnerai aucune aide contre Lodwig. »

Est-ce une langue déjà faite, Messieurs? n'est-ce pas un essai informe de création? Plusieurs verbes, plusieurs mots construits ensemble, sont encore tout latins: *donat, jurat, conservat, de suo, meos, in damno sit*. Il n'y a plus de désinences variables dans les noms, et il n'y a pas encore d'articles. Cependant la forme des langues modernes perce déjà tout entière dans ce *roman;* la plupart des mots sont provençaux, espagnols, avec quelques aspirations un peu rudes du Nord. Remarquez-vous aussi cette *juxta-position* des mots, *pro Deo amur*, employée pour marquer le rapport, à la place des désinences et des articles? Même chose, dans notre langue: *Féte-Dieu*, *Hôtel-Dieu*, sont de vieilles locutions encore usitées, qui portent témoignage de leur origine et qui se trouvent dans l'anglais, avec le même procédé d'inversion qu'offre l'idiome roman.

Cette langue ne tarda pas à se polir. Elle eut alors des règles fort ingénieuses; il en est une que je me hâte d'indiquer, parce que, longtemps méconnue de nos érudits, elle a été mise en lumière par la sagacité de M. Raynouard. Cette règle consistait à mettre l'*s* au singulier, dans les cas directs, à l'ôter dans les cas obliques; à la supprimer également au pluriel dans les cas directs, et à la replacer dans les cas obliques. Ce procédé fut-il systématique ou accidentel? Vous en jugerez. Des gens expéditifs comme les barbares, devaient, au lieu de *murus*, dire *murs;* aux autres cas de singulier, *muri*, *muro*, ils supprimaient seulement la voyelle, sans rétablir cette *s*, qu'ils ne trouvaient pas. Même chose, au nominatif pluriel *muri;* mais, dans les cas obliques du pluriel, *muris*, *muros*, cette *s* reparaissant, était conservée. Ainsi, une lettre finale, tantôt supprimée, tantôt remise, donnait un moyen facile de remplacer les désinences latines et de varier les cas. N'en faut-il pas conclure qu'il y a dans l'esprit humain une industrie native qui, malgré l'ignorance d'une époque, trouve des procédés ingénieux et faciles pour exprimer tous les résultats de la pensée et parvient à égaler, dans un idiome fort imparfait, les plus grandes finesses des idiomes les plus savants?

Après les serments de 842, le plus ancien monument un peu étendu de la langue romane, c'est un poëme sur Boëce, publié par l'active érudition de M. Raynouard.

Le souvenir de Boëce, philosophe et poëte dans un siècle déjà presque barbare, ministre et victime de Théodoric, s'était conservé non-seulement parmi les lettrés, mais dans le peuple: ce poëme en langue vulgaire l'atteste.

Un autre monument non moins curieux, est une espèce de poëme religieux à l'usage des Vaudois. On peut y découvrir, avec d'anciens rudiments de la langue romane, les premiers indices de quelque indépendance religieuse, depuis la grande invasion du pouvoir pontifical. C'est en langue vulgaire que commence à se manifester l'esprit de réforme morale et d'émancipation, qui devait amener plus tard cette guerre sanglante des Albigeois, où l'humanité fut défendue par les Troubadours avec tant de courage. Ainsi, Messieurs, vers le neuvième et le dixième siècle, vous apercevez en France ce que l'Italie n'offrait pas encore, au moins dans les monuments connus jusqu'à présent, c'est-à-dire un idiome nouveau, complet, assujetti à certaines règles ingénieuses et faciles, employé dans des actes publics, et servant à exprimer déjà, par le chant et la poésie, des passions populaires et des idées nouvelles.

En Espagne, la même révolution dans la langue avait dû s'accomplir. Les traces en sont rares, excepté pour la partie de l'Espagne qui, touchant aux provinces méridionales de la France, en parlait la langue. Le plus ancien monument de la langue espagnole, c'est une ordonnance d'un roi maure, rendue en 734, pour assurer aux Chrétiens conquis la liberté de leur culte et l'inviolabilité de leurs évêques. Dans cette pièce, écrite en latin barbare, sont mêlés plusieurs termes de la langue *romane*. Chose singulière! c'est dans la charte de servitude et de tolérance qu'un roi maure, amené du fond de l'Afrique, pour régner à Tolède, donnait en langue latine à des vaincus de race cantabre, que vous retrouvez la première trace de leur idiome chrétien et moderne.

Messieurs, j'ai fort imparfaitement rempli cette partie de ma tâche, qui consistait à vous donner une idée du travail de l'esprit humain dans la première formation des langues de l'Europe latine.

J'avoue que ces développements paraissent bien arides, qu'ils ont dû souvent lasser votre attention, précisément parce qu'ils sont à la fois longs et courts, qu'ils sont un détail, et cependant un sommaire. Il est difficile, en parlant devant un auditoire si nombreux, de réduire ces choses au plus grand degré d'exactitude et de précision; et il est impossible, dans un tel sujet, de ne pas laisser, même en abrégeant, trop de remarques minutieuses. Mais, il fallait passer par ce défilé raboteux, pour arriver à des objets plus riants, pour entrevoir cette ingénieuse littérature du Midi, ce premier éclat de l'imagination provençale, qui contraste avec l'esprit tout clérical, l'esprit d'imitation et de servitude conservé dans les écrits latins des religieux du moyen âge.

L'intelligence de l'Europe à cette époque se divise en deux grandes fractions. Ici, l'esprit ecclé-

siastique officiel et dominateur qui parle la langue latine; là, l'esprit jeune, nouveau, hardi, chevaleresque, qui parle les langues nées d'hier. Pour arriver à ce premier point, il fallait étudier la décomposition pénible de cette langue latine qui avait autrefois conquis l'Europe, et qui la gouvernait encore par la théologie.

Une fois sortis de ces épines, nos recherches et nos découvertes seront plus attrayantes; et, comme involontairement j'ai l'esprit frappé de ces romans de chevalerie dont nous parlerons, je ne puis me défendre de songer, en ce moment, à ce grand nombre de romans, qui commencent à peu près comme nos études sur le moyen âge. Le chevalier est d'abord obligé de franchir des landes arides, des buissons, des marais; il tombe dans les fossés bourbeux d'un gothique château; mais enfin, il arrive; il découvre des salles resplendissantes de lumière, des princesses enchantées sur des trônes enrichis de diamants; il entend des musiques célestes; c'est tout un monde nouveau qui se révèle à ses yeux. Je souhaite que la riante apparition de la poésie provençale ait pour vous un charme semblable, et vous dédommage ainsi des aridités et du désert que je vous ai fait traverser.

TROISIÈME LEÇON.

Innovations grammaticales de la langue vulgaire. — Les articles; l'emploi des verbes auxiliaires. Détails à cet égard. — Littérature latine contemporaine du développement de la langue *romane*. — Caractères de ces deux civilisations, presque étrangères l'une à l'autre. — Poésies des Troubadours au commencement du douzième siècle. — Guillaume, duc d'Aquitaine; Bernard de Ventadour. — Quelques mots sur Bertram de Born. — Traduction d'un de ses chants guerriers. — Liberté hardie de la plupart des Troubadours.

Messieurs,

Je ne vous tiens pas encore tout à fait quittes de la grammaire et de la philologie. On m'a conseillé, en termes ingénieux, de passer vite à la poésie des Troubadours; mais il faut me pardonner encore quelques recherches techniques. Ce ne sont pas des remarques curieuses ou savantes; mais ce sont de petits événements de grammaire, qu'il n'est pas permis d'oublier dans l'histoire des antiquités de notre langue. Je tâche seulement de distribuer nos études en ce genre, de manière à ne surcharger aucune séance par un détail trop long et trop exclusivement ennuyeux.

Aujourd'hui, quelques mots encore sur plusieurs des éléments de la langue nouvelle. Nous marquerons, dans ceux mêmes qui semblent le plus modernes, un rapport intime avec la langue latine; et leur uniformité, dérivant de la même source, nous montrera le mouvement simultané des dialectes du Midi, pour se développer sous l'influence de la langue et des souvenirs romains.

Parlons d'abord de l'article; comment l'article roman est dérivé du mot latin, et quel rôle il devait jouer dans les langues modernes.

Que l'article roman, dans ses variétés, que le masculin *el*, *elh*, *lo*, que le féminin *la*, *ill*, *ilh*, que le pluriel *els*, *elhs*, *los*, *li*, *las*, conservés ou légèrement altérés dans nos langues du Midi, viennent directement du pronom latin *ille*, cela n'a pas besoin d'être dit. Mais remarquons que, dans les meilleurs auteurs de l'antiquité, ce pronom *ille* avait reçu quelquefois, comme représentant du substantif, des applications fort rapprochées de notre usage moderne. Si un jeune étudiant de nos colléges écrivait cette phrase latine: *Romani sales salsiores sunt quàm illi Atticorum*, on l'accuserait de gallicisme. Eh bien! c'est une phrase de Cicéron. Cette manière d'employer *ille*, de lui donner dans la phrase construite la place du nom, cette anticipation sur les formes de nos langues se retrouve dans le style du plus grand et du plus pur écrivain de l'ancienne Rome. Dans beaucoup d'autres passages des auteurs latins, le pronom *ille* est appliqué d'une manière emphatique. C'était un acheminement vers l'emploi qu'il a pris dans nos langues modernes, et qui se lie naturellement à ce besoin de méthode et de précision qu'éprouvent à la fois la civilisation et la barbarie, les peuples métaphysiciens et les peuples grossiers.

En effet, cet usage de l'article essayé par les plus élégants auteurs latins, c'est par les auteurs semi-barbares qu'il a été plus nettement caractérisé et qu'il est entré dans les langues modernes. Ces chartes, ces contrats, dont je vous ai parlé, renferment sans cesse des applications de *ille*, *illa*, *illud*, qui représentent nos articles. *Illi Saxones persolvant de illos navigios*, etc. — *Dono præter illas vineas*, *quomodò ille rivulus currit*, *totum illum clausum*. Au milieu des phrases les plus incorrectes et de la plus bizarre confusion des cas, un instinct de clarté, déjà tout moderne, ramène sans cesse l'emploi de ce mot.

Je m'arrête, Messieurs. Quelque chose de plus important que l'article et un attribut particulier des langues modernes, c'est l'emploi du verbe *être* et du verbe *avoir*, usités comme auxiliaires. La plus grande révolution qui se soit opérée dans la syntaxe, depuis les Grecs et les Romains, consiste dans ce double procédé. On ne peut nier, cependant, que le principe ne s'en trouve dans la forme même de ces langues antiques. Non-seulement le verbe *avoir*, mais l'acception singulière qu'il a prise dans nos langues modernes, dérive du latin: elle y était rare, peu apparente, peu nécessaire, suppléée par d'au-

tres modifications ingénieuses et variées; elle y était cependant. On a remarqué plusieurs phrases latines où le verbe *habere*, construit avec un participe, a précisément la même place et la même force que le verbe *avoir* dans nos langues modernes. *Urbem quam parte captam, parte dirutam habet,* disait Tite-Live. « La ville qu'il a prise en partie, en partie détruite. » — *Præmisit omnem equitatum quem ex omni provinciâ coactum habebat :* « Il fit partir en avant la cavalerie qu'il avait rassemblée de toute la province. » Et si l'on conteste, sur ces exemples, où *habere* pourrait être remplacé par le verbe *tenere,* il en est d'autres de plus précis encore, de plus littéralement modernes. *Vectigalia parvo pretio redempta habet* : « Il a racheté le tribut à bas prix.» — *De Cæsare satis dictum habeo :* « J'en ai dit assez sur César. » Là, certainement, il n'y a pas la possession exprimée: on ne possède pas ce que l'on a dit. Le verbe *habere* a perdu dans cette phrase, sa force primitive et a pris un sens accessoire, comme dans nos langues modernes.

Ce n'est pas tout. Une singularité qui semble moderne encore, c'est l'emploi impersonnel du verbe *avoir*, et, dans ce cas, la substitution du verbe *avoir* au verbe *être*. On en trouve aussi la trace dans la vieille langue latine. Ouvrez Plaute, témoin d'autant plus important, que son langage familier a dû se conserver dans la langue populaire; vous y voyez : *Quis istìc habet?* « Qu'y a-t-il là? qui est là? » On a rapproché cette construction du verbe grec ἔχειν; on a sous-entendu le pronom personnel *se :* n'importe; voilà dans l'usage courant et littéraire une application du verbe latin *habere*, semblable à notre tournure impersonnelle, *il y a*.

La langue romane offrit d'abord ces types, qu'elle recevait directement du latin. Ses verbes *actifs* se conjuguèrent avec le secours du verbe *avoir,* qui servit à former à la fois le passé et le futur. Je sais qu'on peut supposer à cet usage une origine gothique. On peut dire même, si l'on veut, que le verbe gothique *haben* est plus ancien que le verbe latin *habere*. Il est certain que cette forme et son acception comme auxiliaires appartiennent à cette vieille langue du Nord qui remonte jusqu'aux Scythes, et qui offre des affinités remarquables avec le sanscrit et le grec.

Quand Ovide exilé nous parle de cette langue gétique et sarmate, qu'il avait si bien apprise, et dans laquelle, avec sa facilité de bel esprit romain, il faisait des vers et des panégyriques pour le roi du pays :

> *Jam didici Geticè Sarmaticèque loqui ;*

quand il célèbre ce roi, qui était poëte lui-même; quand il rappelle que dans cette langue barbare, mais anciennement cultivée, on trouve des traces de la langue grecque, altérées par la rudesse de la prononciation gétique :

> *In paucis remanent Graiæ vestigia linguæ,*
> *Hæc quoque jam Getico barbara facta sono ;*

peut-on douter du commerce primitif de toutes ces langues? peut-on s'étonner que le gothique ait eu anciennement des analogies avec le latin, qui porte des caractères si fréquents de grécité? Peu importe l'étymologie immédiate; le latin *habere* et le gothique *haben* ont une même source, sont un même mot : seulement l'usage auxiliaire que ce terme avait plus souvent dans la vieille langue teutonique a prédominé dans la formation de nos idiomes modernes.

Les Grecs et les Latins avaient également appliqué le verbe *être* d'une manière accessoire, mais en hommes qui pouvaient se passer de cette ressource, et qui trouvaient d'autres moyens dans les inflexions variées de leurs verbes. Pour former le passif, ils ne se servaient pas tout d'abord du verbe *être;* ils ne l'admettaient que pour un ou deux temps, le passé et le futur passé. *Amatus sum, amatus ero*. L'idiome vulgaire, qui naissait du latin, employa tout de suite, et pour tous les temps passifs, le verbe *être;* cela était plus expéditif et plus simple. On répétait un verbe que l'on savait, au lieu d'en apprendre un nouveau. On joignait, au participe passé de chaque verbe, les diverses modifications du verbe *être*. C'est le procédé de la langue romane et le nôtre.

Cette méthode amena bientôt une autre simplification un peu barbare; c'est l'alliance du verbe *être* et du verbe *avoir*. Par quel travail l'esprit est-il arrivé à dire *j'ai été?* Quel rapport y a-t-il entre cet *avoir,* qui indique primitivement la possession, et le fait d'une action accomplie, et, par conséquent, d'une action passée? Si quelque chose exclut la possession, c'est le passé. L'esprit moderne est arrivé là par un détour. D'abord il a été beaucoup plus barbare et plus logique; il a dit : je suis été, *sono stato ;* sans doute parce que dans la latinité barbare on avait dit *sum status*, les deux verbes étant à la fois rapprochés et distincts. Ces deux verbes *essere* et *stare* se retrouvaient dans le roman méridional; ils se conservaient encore dans le français déjà formé des *Assises de Jérusalem ;* on y lit : *il fut été mort*.

Les peuples grossiers procèdent à peu près comme les enfants. Si vous avez parfois étudié le langage des enfants, comme s'y plaisait Rousseau, vous avez pu observer que leurs barbarismes sont logiques. Nous autres écrivains, académiciens, nous disons sans scrupule : Je vais là ce soir ; irez-vous?

Notre phrase est incorrecte : un mot important est supprimé. La précision du langage demandait *y irez-vous?* L'élision a prévalu, et l'habitude a rendu la phrase complète, malgré la grammaire. Un enfant ne manque pas de dire, par sa logique naturelle, *irai-je-t'y?* Il est plus correct, et même un peu harmonieux, moyennant ce *t* qu'il a introduit.

Les peuples barbares procédaient comme cet enfant; ils altéraient, ils suppléaient, ils raccommodaient la langue latine par des ressources à peu près semblables. Ce premier travail une fois achevé, quand leurs sens se sont un peu raffinés, que leur goût est devenu plus sévère et plus délicat, que la pratique même de cette langue, maniée par eux, a servi à l'épurer et à l'assouplir, alors ils ont abandonné quelques-unes de ces constructions barbarement méthodiques, et les ont remplacées par des irrégularités et des équivalents. On s'est lassé de cette forme, *je suis été*, d'autant plus que les deux verbes, qui étaient d'abord distincts par leur double origine, s'étaient confondus en un seul. En français, on a abandonné un des verbes *être;* et, choqué du double emploi du second, on l'a remplacé par le verbe *avoir*. La langue romane offrit d'abord, dans la conjugaison de ses verbes, ce procédé simple et facile, qui se retrouve dans tous les idiomes actuels de l'Europe latine. Là naquit notre grammaire analytique et simple.

Ainsi, Messieurs, depuis le neuvième siècle, il existait en France, et, avec des nuances plus ou moins fortes, dans toute l'Europe méridionale, un idiome entièrement formé sur le type latin, qui avait supprimé les désinences des cas, simplifié les verbes, suppléé les inflexions variées du passif par les verbes auxiliaires, créé des règles commodes et ingénieuses. C'est un grand travail de l'esprit humain. Relativement à l'extension de cette langue dans la France du nord, on ne peut contester l'autorité des *serments* de 842; la langue de cet antique document se rapproche tout à fait du roman méridional. L'orthographe de ce morceau, l'emploi fréquent des *k*, les sons durs de quelques mots, étaient peut-être communs alors au roman français du Midi et du Nord; peut-être aussi doit-on y voir comment la langue méridionale était altérée dans le Nord, où cependant il n'est pas douteux, par cet exemple, qu'elle ne fût comprise et usitée.

Maintenant que l'analyse abrégée des principales parties de cet instrument nouveau a lassé votre attention, n'est-il pas temps de rappeler ce qu'il produisit d'ingénieux sous des mains habiles? Nous passons tout à coup du travail le plus aride au plus intéressant des spectacles, la naissance du génie chez un peuple nouveau. Mais il est plus facile d'expliquer des règles de grammaire que de retrouver l'intelligence de ce premier enthousiasme poétique, emprunté à des temps si différents du nôtre, à des mœurs qu'il faut étudier. Que de choses seront perdues pour nous dans cette vivacité naïve, et dans cette mélodie déjà savante qui charmait la France méridionale au douzième siècle!

Mille questions d'histoire et d'antiquités modernes, mille curieuses recherches devraient se lier à l'étude de cette poésie vulgaire, et je suis encore plus gêné par la foule des souvenirs, que je n'étais tout à l'heure refroidi par la sécheresse des détails. Mais d'abord cet art, ce génie nouveau qui s'élève avec une langue nouvelle, pouvons-nous le considérer en lui seul, et ne tenir aucun compte des études et des réminiscences latines qui développaient, à la même époque, l'esprit des hommes, sous l'influence toute puissante de l'Église? N'y a-t-il pas dans cette situation, pour ainsi dire, double des intelligences, dans ce travail à la fois latin et moderne, ecclésiastique et populaire, qui se faisait alors, et qui était indépendant l'un de l'autre, un trait caractéristique du moyen âge, qui n'appartient à aucune autre époque?

Aujourd'hui notre civilisation courante est devenue le fond de nos pensées les plus intimes. La vie est si savante, si développée, si munie d'inventions ingénieuses, qu'elle est bien plus forte que les souvenirs du passé. C'est dans le temps présent qu'on vit; c'est avec les pensées de tout le monde que chacun pense; les études variées, les souvenirs viennent se perdre dans le sentiment actuel de la civilisation, et servent seulement à l'orner et à l'enrichir. Mais il y eut dans le moyen âge un état du monde tout différent, où la science était autre chose que la civilisation; où il existait deux civilisations : une civilisation de réminiscence et de solitude, qui s'entretenait par la contemplation religieuse et l'étude de quelques monuments de l'antiquité; une civilisation de gaieté, de désordre, qui était la vie des châteaux et des cours. Cela ne peut plus se retrouver. Il y a sans doute ici de bien studieux jeunes gens, dévoués à de longs travaux; mais jamais ces travaux les emportent-ils tout à fait hors de leur temps? sont-ils dans un autre monde, dans un autre ordre d'idées que celui qui préoccupe tous les esprits?

Il n'en était pas de même aux onzième et douzième siècles. Un homme, dans la solitude du cloître, séparé du monde par la vie religieuse, défendu des violences par les barres qui fermaient la porte du couvent et par le respect religieux qui en défendait l'entrée, étudiait d'abord les livres saints. Beaucoup d'esprits restaient, pour ainsi dire, opprimés sous le poids de cette étude; et, dans les longs travaux du cloître, le chant grégorien et la

prière prenaient toute leur pensée. Mais d'autres esprits plus actifs rêvaient au-delà ; ce n'était pas la vie extérieure qui les occupait, c'était la vie antique. Ils ne quittaient pas leur cellule pour errer en imagination au milieu des tournois et des fêtes du moyen âge ; c'était un monde inconnu pour eux ; on le voit dans la sécheresse des chroniques écrites par des moines : mais ils vivaient avec ces Pères de l'antiquité chrétienne, Augustin, Jérôme, qui eux-mêmes étaient, par l'étude, contemporains des grands hommes de l'antiquité païenne. Aussi, un moine savant du douzième siècle, sous son costume qui aurait si fort étonné Cicéron, avait cependant un grand nombre d'idées philosophiques, morales, littéraires, en commun avec Cicéron. Par l'imagination et la pensée, il ressemblait bien plus à ces grands lettrés de l'antiquité qu'à ce baron ignorant et féroce, tout bardé de fer, qui ne savait que piller et tyranniser ses vassaux.

Par exemple, à la fin du dixième siècle, dans ce temps où la trêve de Dieu obtenait à peine qu'il y eût deux jours de la semaine sans pillage et sans guerre, un savant, un philosophe, comme Gerbert, se formait dans les monastères d'Aurillac et de Bobio. Il relisait les plus précieux manuscrits de l'antiquité latine, ceux même que nous n'avons plus. Il étudiait la métaphysique, l'histoire, les lettres. Il apprenait, d'après quelques traités grecs et latins, les éléments de la géométrie. Il travaillait même à des ouvrages d'une mécanique ingénieuse ; il fabriquait des horloges de bois et des sphères. Il les échangeait pour des manuscrits : « Nous ne t'envoyons pas de sphère, écrivait-il à « un de ses amis. Nous ne l'avons pas encore. Et « ce n'est pas une chose de peu de travail à faire, « au milieu de tant d'occupations. Si donc tu tiens « à ces grandes études, adresse-nous le volume de « l'Achilléide de Stace soigneusement transcrit. « Cette sphère, que tu n'obtiendras jamais gratis, « à cause de la difficulté d'un tel ouvrage, tu pour- « ras me l'arracher par ton présent. » Voilà quelles étaient les distractions de ce moine du dixième siècle, qui, à la vérité, fut accusé de magie et qui devint pape. N'est-il pas évident que de pareilles études, de pareils souvenirs, qui le transportaient dans un monde si différent du monde barbare et même du monde chrétien, devaient déposer dans son esprit une foule de pensées étrangères à son siècle, et faisaient de lui un homme autre que ses contemporains ?

Les plus remarquables exemples de ce retour à l'antiquité par l'étude se trouvent précisément à l'époque où naissait et se développait le génie moderne dans une langue vulgaire. Vers les dixième et onzième siècles, la langue latine, dès longtemps bannie de l'usage vulgaire, quoique réservée encore aux actes publics et souvent même à la prédication, était devenue langue savante, mais pourtant familière, et, pour ainsi dire, domestique dans les couvents. Elle y était étudiée avec soin et parlée naturellement. Elle n'était plus ce qu'on la vit au septième siècle, emportée par une décadence progressive qui la précipitait vers la barbarie. A cette époque, les savants même, Grégoire-de-Tours écrivaient dans un style grossier, dont les constructions sont souvent défectueuses, mêlées de termes qui n'appartiennent pas à la langue latine. Mais au dixième et au onzième siècle, vous voyez des moines, des religieuses, des évêques parler une langue qui n'est pas la langue latine du siècle d'Auguste, qui a son originalité propre, mais qui en même temps a quelque chose de correct et de savant.

Par exemple, il est un écrivain, fort peu connu de vous peut-être : c'est un Allemand qui vivait au milieu du onzième siècle, c'est Lambert d'Affschensbourg. Il a écrit une histoire des guerres de l'Italie contre l'Empire ; il a raconté la vie de plusieurs papes de cette époque ; il a retracé le caractère des empereurs d'Allemagne ; il a expliqué leur politique ; il a montré les luttes des grands vassaux d'Allemagne contre la puissance impériale : tout cela dans un style plein de nerf et de vigueur, imité de l'antiquité, sans être servilement calqué, reproduisant des pensées modernes, sans tomber dans la barbarie, altérant quelquefois, par cette élégance, le vrai caractère de la vie féodale, mais offrant cependant le modèle d'une pensée forte et d'une langue généralement expressive et naturelle. Ce phénomène littéraire s'explique aisément. Doué d'un génie heureux, cet homme, dans son couvent, avait lu sans cesse Tite-Live, Tacite, Salluste ; et par cette méditation assidue, il s'enlevait à son temps, dont cependant il écrivait l'histoire. De tels récits, sans doute, laissent à désirer. Historiquement, la barbarie du style vaut mieux pour nous donner l'image et comme le reflet de la vie contemporaine. Mais ce que nous cherchons en ce moment, c'est le travail raffiné de quelques hommes dans un siècle grossier, ce retour à l'éloquence par l'étude et le goût. Cela même devient un trait caractéristique de l'esprit du temps. On en trouve d'autres exemples, parmi lesquels je citerai les drames latins d'une religieuse allemande du onzième siècle, Hroswithe, qui, dans des sujets chrétiens, imite avec assez d'art le style de Térence.

Enfin, quand cette langue latine, conservée comme un instrument savant, tombait sous la main d'un homme de génie, alors elle prenait une

énergie, une élévation singulière. Croyez-vous par exemple, que, lorsque ces hommes d'action et de conseil qui entouraient Guillaume-le-Conquérant, Lanfranc et d'autres, s'exprimaient en latin, ils n'y portassent pas la vigueur et la plénitude de leur pensée? Je ne sais pas si Guillaume-le-Conquérant dictait lui-même ses lettres en latin; mais certes ce n'était pas un secrétaire obscur, un clerc de paroisse, qui les traduisait. Rien qui soit d'une éloquence diplomatique plus serrée, plus vive, plus originale, que la lettre par laquelle Guillaume, répondant à Grégoire VII, lui promet le tribut et lui refuse l'hommage.

Le latin ecclésiastique prend un caractèré plus grand encore sous la plume de Grégoire VII. Le recueil des lettres de ce pape est un monument unique dans l'histoire de l'esprit humain. Le style en est original comme la pensée. Ce n'est pas le latin incorrect et lourd de Grégoire de Tours. Ce grand pape était plus instruit même des lettres. Il déteste l'antiquité païenne; on dit même qu'il en a brûlé quelques monuments : mais il en a presque l'éloquence. Il est là dans sa langue naturelle; il s'en sert pour écrire à des femmes, à Béatrix, à Mathilde. Car il arrivait alors pour le latin, ce qui arriva pour le français dans une partie des contrées de l'Europe. Le français fut étudié comme langue morte, et parlée comme langue familière et vivante. Frédéric, Walpole écrivaient le français avec invention, comme une langue vivante, et avec pureté, parce qu'ils l'avaient apprise littérairement. Même résultat pour le latin à cette époque; même mélange d'une réalité active qui communique tant de vie au langage, et de cette étude sérieuse et attentive que le septième siècle avait presqu'entièrement ignorée, qui s'était ranimée comme par un effort du génie de Charlemagne, et qui, interrompue de nouveau, reparaissait avec plus de force au dixième siècle, sous l'influence de quelques savants hommes.

C'est surtout à l'empire de l'Église que la langue latine avait servi d'interprète. C'est dans les grands débats entre les empereurs et les papes qu'on pourrait trouver veine d'éloquence. Chose remarquable! le savoir était égal dans les champions des deux causes! Ainsi l'Italie pontificale influait doublement sur la civilisation du monde : elle influait par ses exemples; elle influait par la résistance et par l'émulation haineuse qu'elle provoquait. Le croiriez-vous? la chancellerie des empereurs d'Allemagne, à Ramberg, à Mayence, avait des hommes presque inconnus de l'histoire, et qui, sur la querelle de l'empire et du sacerdoce, sur l'indépendance des princes, sur les droits réels ou prétendus des rois d'Allemagne en Italie, raisonnent avec une subtilité diplomatique, une précision, une clarté, une science de langage tout à fait remarquable, et cela, dans la barbarie des onzième et douzième siècles. C'est seulement dans ces débats réels que le talent se retrouve. Lorsque la passion n'est pas là, pour animer cette lettre morte d'une langue ancienne, lorsque ces écrivains font des vers et des panégyriques, ils peuvent rester corrects, et employer grammaticalement la langue latine; mais ils semblent frappés de mort : il n'y a que la controverse qui leur rende ce qu'on souhaite, ce qu'on trouve dans une langue actuelle. Mais pour faire apprécier quelques-uns de ces essais de génie, il faudrait les encadrer dans un long récit; il faudrait leur restituer toutes ces circonstances et tout cet intérêt du moment, qui faisait le talent de l'écrivain et la vie de l'ouvrage.

Je laisse donc de côté cette étude intéressante. J'oublie même les sermons de saint Bernard, qui, prononcés en latin, avaient cependant une action populaire. Ce fait, qui prouve qu'au douzième siècle la langue latine était encore fort répandue et à demi *vulgaire,* vous étonnera peut-être. Quelques savants même en ont douté; mais on peut leur opposer une très-forte autorité. Le secrétaire même de saint Bernard a écrit ces paroles : « Moi qui avais « quitté la plume, ayant pressenti et connu le dé« sir que vous avez de posséder les paroles de ce « saint homme, dont l'éloquence et la sagesse, la « vie et la gloire se sont répandues dans toute la « *latinité,* j'ai pris mes tablettes, et j'ai transcrit « ce que j'avais. »

Ainsi, cet état double de l'esprit humain, que nous avons déjà remarqué, se retrouve partout. Il y avait dans l'Europe une espèce de république intellectuelle et invisible qui tenait à l'antiquité et parlait sa langue; et on l'appelait *omnis latinitas,* comme on dit aujourd'hui toute la chrétienté. On ne peut douter cependant que saint Bernard n'ait aussi prêché dans la langue du pays, dans le roman wallon, déjà fort distinct du roman provençal. Le cri de guerre *diex el volt* était la réponse du peuple.

Il est à croire, Messieurs, que le premier grand emploi de la langue moderne, la première action puissamment populaire, exercée par elle, se rattache aux commencements des croisades. En effet, si vous imaginez une cause qui ait dû animer les esprits, les enhardir et les forcer à la parole publique, en langue vulgaire, c'est sans doute cet enrôlement universel au nom de la croix, ce religieux appel qui s'adressait à l'ignorant, au villageois comme au seigneur, c'est-à-dire souvent à deux ignorants ensemble. Qu'aurait fait la langue latine entre ce baron qui ne savait pas lire et ce vilain qui ne parlait que le patois de son village? C'est alors

qu'on vit partout les puissants prédicateurs qui agitaient les esprits, se servir de l'idiome moderne.

Dans le Midi, beaucoup d'œuvres poétiques avaient précédé cet avénement de l'éloquence. La grande révolution des croisades en multiplia le nombre, mais n'en changea pas le caractère tour à tour religieux et profane. On croirait, en les lisant, qu'il entra dans les croisades autant d'idées mondaines et frivoles que d'idées enthousiastes et sévères. Je ne veux pas rappeler ici l'anecdote de ce chevalier qui part pour la croisade, afin de rencontrer plus facilement une dame, qu'il avait peine à voir dans son château. Ce fait, que votre gravité et la mienne laissent passer rapidement, en rappellerait mille autres, et indique l'esprit général de la poésie des Troubadours. C'est ici que notre étude sur le moyen âge présente plus d'une difficulté, qu'il faut éluder discrètement. Le bon temps, comme on l'a dit, le siècle de nos bons aïeux ne fut pas toujours, ne fut jamais un temps de pureté morale. Des gens qui déplorent, à dater du quatorzième siècle, la corruption progressive, et, pour ainsi dire, la perfectibilité indéfinie des mauvais principes, seraient épouvantés, si on essayait d'ouvrir devant eux et d'interpréter les productions de ces temps, qu'on aime à supposer innocents, parce qu'ils étaient grossiers et féodaux. La licence et même l'impiété se mêlent sans cesse à la vivacité naïve et à l'imagination piquante des écrivains. Je sais que les arts n'ont pas toujours, et ne peuvent avoir la sévérité que prescrit la morale; je sais que l'imagination et le goût ne s'effraient pas de tout ce qui peut blesser une austère vertu; mais ici, je dois indiquer, plutôt que définir.

Bornons-nous d'abord à rêver cet état de la France méridionale, qui favorisa le génie de ces poëtes et qui inspira la mollesse de leurs chants. Depuis la fin du neuvième siècle, à côté de cette France du Nord, si ravagée, si désolée par les invasions et le mauvais gouvernement, par les guerres intestines et la rapacité des seigneurs, une France du Midi avait reçu des lois plus douces et une vie meilleure. La fondation du petit royaume d'Arles, qui fut ensuite remplacé par le comté de Provence, divisé plus tard en comté de Barcelonne et en comté de Toulouse, le gouvernement de plusieurs petits princes, qui passèrent obscurs, heureusement pour leurs sujets; l'union de la princesse Doulce avec le comte de Barcelonne; l'influence des Espagnols, qui, à cette époque-là, étaient fort avancés en civilisation, et avaient beaucoup emprunté du génie brillant et de la galanterie chevaleresque des Maures; toutes ces causes firent fleurir dans la Provence les arts et la *gaye science*. Figurez-vous que la vie féodale, singulièrement adoucie dans ce pays, offrait plus rarement qu'ailleurs des guerres intestines; que le comte de Provence et de Barcelonne tenait une cour élégante, où se réunissaient une foule de gentilshommes du pays, dont la vie se passait tout entière à chasser au faucon, à faire des vers, à les chanter, à les offrir; puis à discuter entre eux sur des questions qui n'ont pas un intérêt philosophique très-grand, et qui semblaient la contre-partie des thèses qu'on agitait dans l'école d'Albert-le-Grand ou même d'Abeilard. C'étaient des questions d'un ordre fort subtil, à peu près semblables à celles que M. de La Harpe a traitées dans son *Cours de Littérature*, lorsque, parlant devant l'auditoire ingénieux et mêlé de l'*Athénée*, il examinait, avec beaucoup de savoir et de méthode, si Orosmane était plus malheureux, quand il croyait à l'infidélité de Zaïre, ou quand il la savait innocente, après l'avoir tuée. La question, que je n'aurais pas soulevée, fut gravement discutée par plusieurs esprits élégants du dix-huitième siècle. M. de La Harpe lut leurs lettres devant son auditoire, résuma, prit des conclusions, que vous pouvez lire dans le *Cours de Littérature*.

Eh bien! ces questions, qui, pour parler sérieusement, me paraissent une fadeur de la fin du dix-huitième siècle, sont nées par anticipation, et ont été développées avec beaucoup d'esprit, dans la France du douzième et du treizième siècle. Les Troubadours ne faisaient pas autre chose. Un Troubadour était donc souvent un gentilhomme qui avait un bon château et des vassaux, comme, par exemple, Bertram de Born, qui avait mille sujets; son frère lui en prit un jour cinq cents, mais il les reconquit après une rude guerre. Quelquefois aussi c'était un prince souverain, comme le plus ancien des Troubadours dont nous ayons les œuvres, Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine; lequel Guillaume fut, dans la première partie de sa vie, un mauvais prince, et même un bien discourtois chevalier, qui, plus tard, courut les aventures de la croisade avec beaucoup d'intrépidité, et finit par se faire moine. Quelquefois aussi un Troubadour n'était rien qu'un obscur vassal, un serviteur né dans le château, comme, par exemple, Bernard de Ventadour, le fils de l'homme qui chauffait le four du comte de Ventadour. Ce Bernard avait été élevé par la bonté de son seigneur; il avait un talent naturel pour la poésie; il avait la voix belle; il faisait des vers, il les chantait, il les dédiait. Ces vers avaient du succès. A la vérité, un jour le comte de Ventadour fit sévèrement séquestrer la comtesse dans un donjon du château, et chassa le malheureux Troubadour. Alors il partit avec ses vers et alla tranquillement à la cour d'Éléonore de Guyenne, de cette Éléonore qui a tant embar-

rassé quelques-uns de nos graves historiens; de cette épouse de Louis-le-Jeune, répudiée par lui pour sa conduite légère à la croisade, et qui dès-lors épousa le duc de Normandie, lui porta la Guyenne en dot, et par là facilita les entreprises des Anglais sur la couronne de France. Bernard de Ventadour est accueilli par Éléonore de Guyenne; il est reçu dans sa cour, il fait des vers pour elle; il dit dans ses vers qu'elle sait lire :

J'écris pour elle; et elle sait lire.

Cependant il ne put obtenir de la suivre en Angleterre auprès du grand-duc de Normandie, son époux, qui goûtait moins la poésie du Troubadour. De la petite cour de Guyenne, Bernard passa donc à celle du bon Raymond, comte de Toulouse.

Après cette vie de gaieté et de faveur, il finit, comme on finissait toujours à cette époque, par se faire religieux; il entra dans l'ordre de Cîteaux. Ainsi le seigneur aventureux et tyrannique, le Troubadour imprudent, tout le monde aboutissait au cloître.

Un Troubadour avait auprès de lui quelqu'un qui ressemblait à un écuyer à côté d'un chevalier. Le Troubadour faisait des vers, et souvent les chantait lui-même; mais de plus il était suivi d'un et parfois de deux jongleurs, qui chantaient ses vers, ou récitaient de longs romans et des histoires de chevalerie. Comme le jongleur était un personnage secondaire, quand on était las de l'entendre, pour varier, il faisait des tours. Dans les mœurs du temps, la condition de Troubadour, souvent adoptée par les grands, était singulièrement honorée; celle des jongleurs, au contraire, semblait un peu dédaignée. Toutefois, quand on était un jongleur très-habile ou très-heureux, on s'élevait au rang de Troubadour. A force de chanter des vers, on apprenait à en faire soi-même; si ces vers étaient ingénieux, s'ils étaient répétés, s'ils plaisaient à des beautés célèbres du temps, alors un duc, un comte, un vicomte vous faisait chevalier; et, quand on devenait chevalier et qu'on avait la *gaye science,* on était de plein droit Troubadour. Quelquefois aussi quand on était Troubadour, et que l'on commettait d'autres fautes que celles qui étaient alors universelles et permises aux Troubadours, on était dégradé et on retombait à l'état de jongleur. Dans la biographie des Troubadours, écrite en langue romane, et plus facile à entendre que leurs vers, on voit que Gaucelm Faidit, Troubadour célèbre, ayant eu le tort et le malheur de perdre tout son avoir au jeu de dés, fut réduit à se faire jongleur, et n'était plus reçu qu'à ce titre dans les cours et dans les châteaux.

Toutes les conditions sociales, nous l'avons vu, fournissaient des Troubadours : leur carrière était assez uniforme dans son heureuse gaieté, et sans autre événement que la passion qui les inspirait. Rarement les Troubadours allaient visiter la Terre-Sainte. Par leurs chants, ils excitaient à la croisade; mais ils étaient retenus par les délices des cours de Provence. Il en est un cependant dont le voyage fut célèbre, tellement que le moine des îles d'Or, historien des Troubadours, l'a placé en tête de tous les autres. C'est Geoffroy Rudel; son histoire sera très-courte.

Geoffroy Rudel était vanté pour le tour ingénieux de ses chansons et la douceur de sa voix. Il faisait aussi de longues histoires, qu'il n'écrivait pas, mais qu'il racontait dans les soirées des châteaux. Un jour on lui montra le portrait d'une dame française de la Terre-Sainte, de la comtesse de Tripoli. A la vue de ce portrait, il prit la résolution de partir pour la croisade. Malgré les regrets de ses nombreux amis et les efforts qu'on fit à Béziers et dans d'autres villes pour le retenir, il partit. Embarqué au port de Marseille, il fit dans la traversée des vers charmants que je ne vous traduirai pas, et dans lesquels il chantait son départ, qui n'était pas un pèlerinage. Il tomba malade en route; il aborda mourant à Tripoli; on annonça dans la ville, moitié française et moitié sarrasine, qu'il arrivait un vaisseau d'Occident, et que sur ce vaisseau était un chevalier, un poëte attiré de si loin par la réputation des vertus de la comtesse de Tripoli; qu'il était dangereusement malade et demandait à la voir avant de mourir. La comtesse de Tripoli, touchée de ce dévoûment et de ce malheur, se rendit à bord, et donna sa bague au chevalier, qui expira, dit-on, en la voyant. La comtesse le fit ensevelir dans l'église des Templiers, et prit bientôt après le voile de religieuse.

Voilà une histoire sèchement et mal contée. C'est le procès-verbal d'un roman; mais vous voyez bien vite tout ce que l'imagination riante et poétique du douzième et du treizième siècle devait rêver sur de pareils souvenirs. Ces faits, volontairement écourtés, vous concevez sans peine combien la poésie des Troubadours les embellissait et les animait de couleurs variées et nouvelles.

Ainsi, il est vrai de dire qu'avec ce mouvement du monde, qu'avec les croisades, avec ce mélange de guerre et de passion, il entrait dans le monde tout un enthousiasme qui devait plus tard animer le génie du Tasse et produire cette admirable poésie moderne de l'Italie au seizième siècle. Les anecdotes des mœurs, les petits contes historiques sont donc liés ici naturellement à l'histoire des lettres et au développement du génie poétique dans l'Europe moderne.

Mais vous me direz peut-être, ces Troubadours enfin, dont vous nous parlerez encore, qu'ont-ils fait de plus que des chansons et des pèlerinages?

Qu'est-ce que leur talent? leur poésie ressemble-t-elle aux fadeurs modernes où leur nom figure? ou bien ce talent a-t-il réellement quelque chose d'original? Y a-t-il là une nouvelle époque pour l'esprit humain, au moins dans les arts ingénieux de l'imagination et du goût? Je le croirais. Une chose m'embarrasse seulement; c'est l'égalité de gloire et de talent entre tous ces hommes. Le caractère du génie, c'est de primer tout d'abord au milieu de la foule des talents. Les arts sont cultivés dans un pays; c'est la langue commune. Arrive l'homme de génie; il a une langue à lui. Quand vous lisez tous ces Troubadours, vous êtes frappés de l'uniformité gracieuse de leurs images et de leurs expressions. Leur poésie riante et sonore semble toujours le son d'une même musique. En les étudiant beaucoup, on a quelque peine encore à les distinguer. Il y a cependant des différences :

. . . . Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Il y a surtout des variétés dans les caractères, qui ont produit de fortes nuances dans les talents. Aucun d'eux, je le crois, ne s'élève au-dessus de tous par un éminent génie. Mais quelques-uns, dans les aventures de leur vie et dans l'ardeur de leurs passions, ont eu quelque chose de puissamment original, qui s'est communiqué à leurs poésies. Je ne sais si leur talent était supérieur; mais leurs ouvrages éclatent et se distinguent. Ce sont, parmi ces hommes, ceux qui étaient adonnés au métier des armes. Cette vie guerrière du moyen âge, c'est là seulement qu'elle respire; vous ne la retrouvez pas dans les chroniques latines. Lorsque le chroniqueur est un moine quelque peu savant, ce sont de vagues récits chargés de phrases de Tite-Live. L'intelligence de la guerre y manque toujours; on ne sent pas en lisant cela, comment, au douzième siècle, battait le cœur sous l'armure. On n'a aucune idée de cette race d'hommes fiers et belliqueux; on n'imagine pas les vertus qui se mêlaient à leur courage féroce; on ne conçoit ni leur grossièreté ni leur génie. Au contraire, dans ces chevaliers poëtes, dans ces hommes de guerre qui chantaient la passion des armes, tout ce jeu d'une vie aventureuse, ce mélange de mollesse et d'instinct belliqueux, est rendu, comme il est senti, avec une vivacité qui, parfois, égale l'accent même des grands poëtes. Mais comme cet effet tient à la passion encore plus qu'au talent, comme c'est l'éclair de l'héroïsme reflété dans les vers, en ce genre la poésie des Troubadours n'a pas produit de longs ouvrages. Il n'y a pas là de Dante; il n'y a pas même de Pétrarque. Ce sont des effusions éloquentes et passagères de colère et de haine; ce sont des chants du moment. Tant que le guerrier troubadour a été sous le feu de sa passion, il a été poëte; mais ce génie habile, cet art profond, cette science surtout d'avoir longtemps du talent, il ne semble pas qu'elle leur ait été donnée. Puis, dans cette vie errante et agitée, elle n'était guère possible. Qui aurait retenu de longs poëmes? Ces chants fort répandus n'étaient conservés que par la mémoire; parmi les guerriers, plus d'un Troubadour ne savait pas écrire. Bien que l'on ait prétendu que la mémoire seule avait d'abord transmis les grands poëmes homériques, l'exemple des Troubadours et des chants populaires de la Grèce moderne, me fait croire que là où la civilisation est peu avancée, la poésie ne fait guère de longs ouvrages.

Il faut donc nous borner à saisir, dans les vers des Troubadours, les traits caractéristiques et nationaux inspirés par cette passion de la guerre et ces accidents de la vie féodale.

Si vous voulez concevoir un moment ce qu'était un seigneur chanteur de ce temps-là, un guerrier troubadour, c'est à Bertram de Born qu'il faut vous adresser. Sa vie fut plus orageuse que celle de tous les autres Troubadours, son caractère était plus fier et plus hardi, la rudesse du moyen âge est tout entière en lui. Cependant ses vers sont habilement entrelacés; des coupes savantes, des cadences harmonieuses et symétriques, un art que Pétrarque, dans les douceurs de sa vie cléricale, a trouvé cinquante ans plus tard, est déjà dans Bertram de Born, au milieu des agitations et des fatigues de sa vie guerrière.

On ne peut pas rendre cela. Voilà, comme l'a très-bien remarqué M. William Schlegel, toute une partie de la poésie des Troubadours qu'il faut chercher dans l'original. La poésie française elle-même, maniée avec art, aurait peine à suivre tous les artifices du rhythme provençal. Je respecte, j'admire notre vers alexandrin; mais, je le dirai, il a quelque chose de lent, même quand on le précipite, qui ne pourrait pas remplacer cette vivacité, ces mouvements brusques, ces saillies, et en même temps ces retours de la poésie romane. Ainsi, quand j'essaierai de traduire au lieu de raisonner, quand je voudrai vous mettre en face d'un poëte belliqueux tel que Bertram de Born, j'aurai le regret de gâter, d'altérer ce qu'il a dit. Figurez-vous qu'une science presque égale à celle des poëtes de l'antiquité, a dans l'original construit les paroles, nuancé, varié les sons et joué avec le mètre; puis arrêtez-vous seulement aux pensées et aux passions.

Bien me plaît le doux printemps qui fait venir les feuilles et les fleurs. Il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. Il me plaît de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés. Il me plaît jusqu'au fond du cœur de voir rangés dans la campagne, cavaliers avec les chevaux armés.

J'aime quand les coureurs font fuir gens et troupeaux. J'aime quand je vois à leur suite beaucoup d'hommes d'armes ensemble rugir; et j'ai grande allégresse quand je vois châteaux forts assiégés et murs croulants et déracinés; et que je vois l'armée sur le bord qui est tout à l'entour clos de fossés avec des palissades garnies de forts pieux.

Il me plaît le bon seigneur qui est le premier à l'attaque avec un cheval armé, et se montre sans crainte, parce qu'il fait oser les siens, par sa vaillante prouesse. Et, quand il revient au camp, chacun doit s'empresser et le suivre de bon cœur. Car nul homme n'est prisé quelque chose, tant qu'il n'a pas reçu et donné bien des coups. Nous verrons les lances et les épées briser et dégarnir les casques de couleur et les écus, dès l'entrée du combat, et les vassaux frapper ensemble et fuir à l'aventure les chevaux des morts et des blessés; et quand le combat sera bien mêlé, que nul homme de haut parage n'ait autre pensée que de couper têtes et bras; car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu. Je vous le dis: le manger, le boire, le dormir, n'ont pas tant de saveur pour moi que d'ouir crier des deux parts: *à eux;* et d'entendre hennir chevaux démontés dans la forêt, et d'entendre crier *à l'aide, à l'aide*, et de voir tomber dans les fossés petits et grands sur l'herbe, et de voir les morts qui ont les tronçons de lances dans leurs flancs traversés.

Barons, mettez en gage châteaux, villages et cités avant qu'aucun vous guerroie.

Et toi, mon chanteur, cours vite vers *oui et non;* dis-lui qu'ils sont trop longtemps en paix.

Savez-vous quel était ce *oui et non?* C'est Richard Cœur-de-Lion. Richard était politique en même temps que guerrier; il n'était pas toujours pressé de faire la guerre, il disait oui et non; et le Troubadour, dans sa gaieté moqueuse, lui fait de sa prudence un sobriquet injurieux. Voyez avec quelle irrévérence il traite les rois!

Il n'avait pas beaucoup mieux traité sa propre famille.

Mon frère, dit-il quelque part, veut avoir la terre de mes enfants; il veut que je lui en cède une partie. On dira peut-être que c'est méchanceté de ne pas lui céder le tout, de ne pas me réduire à devenir son humble vassal; mais je le déclare, il s'en trouvera mal s'il ose disputer avec moi. Je crèverai les yeux à qui voudra m'ôter mon bien. La paix ne me convient pas; la guerre seule me plaît. Je n'ai égard ni aux lundis, ni aux mardis. Les semaines, les mois, les années, tout m'est égal. En tout temps, je veux perdre quiconque me nuit. Fussent-ils trois, quelle que soit leur puissance, ils ne gagneront pas sur moi un pouce de terre. Que d'autres cherchent, s'ils veulent, à embellir leurs maisons et à se faire une vie douce. Pour moi, faire provision de lances, de casques, d'épées, de chevaux, c'est ce que j'aime. A tort ou à droit, je ne céderai rien de la terre de Haut-Fort: elle est à moi; et on me fera la guerre tant qu'on voudra.

Remarquez-le, Messieurs. Cette terre de Haut-Fort était située près de Limoges. Rien au monde n'est plus ridicule que les prétentions ou les préjugés de pays; et personne ne croit ces plaisanteries dénigrantes, que les habitants des divers provinces se renvoient les uns aux autres. Certes, je tiens les habitants de Limoges tout aussi spirituels que ceux du reste de la France; et dans cette réunion nombreuse de jeunes gens venus de toutes les provinces, je suis sûr qu'il y a des Limousins qui valent les Provençaux et les Toulousains. Cependant un préjugé contraire a été quelquefois exprimé, d'abord par Rabelais, qui ne respectait rien: vous vous souvenez de cette scène si piquante ou Pantagruel, ennuyé du mauvais français latinisé d'un écolier de l'Université, lui dit en le renvoyant: « Tu veux parler comme un Démosthènes de Grèce, « et tu n'es qu'un Limousin de Limoges. » Vous savez aussi combien Molière, qui respectait si peu de choses, a quelquefois cherché à jeter du ridicule sur les Limousins. Eh bien! par une expiation anticipée, cette poésie vive, brillante, cet éclat de trompette, ce son de lyre, cette verve, ce génie musical, appartient à un Limousin. C'était dans le Limousin que s'élevait une partie de ces poëtes si brillants, si hardis. Cette fanfare poétique que vous venez d'entendre, c'est de la banlieue de Limoges qu'elle vient. J'en conclus que les habitants de toutes les parties de la France sont également spirituels, et que peu de pays ont été mieux pourvus par la nature.

Pour choisir aujourd'hui parmi les Troubadours (car le nombre est une difficulté de cette étude), nous nous sommes arrêtés à celui qui rend le mieux cet accent guerrier, et que l'on peut nommer le *Tyrtée* du moyen âge. Cette langue qu'il parlait, et qui portait le nom de langue *limosine*, de *provençale*, de *catalane*, était alors à son plus haut degré de perfection poétique, naturelle, forte. C'est la langue qu'ont étudiée Pétrarque et le Dante. Dans cette langue, nous avons à considérer encore plus d'un poëte célèbre, sans être supérieur aux autres, mais célèbre par des circonstances étrangères à son génie, célèbre parce que Pétrarque l'a nommé, célèbre parce qu'il porte un nom historiquement conservé parmi nous. Il y a beaucoup de familles qui trouveraient leurs plus glorieux ancêtres dans les Troubadours de ce temps-là. Il y a une famille entre autres, dont je ne veux pas prononcer le nom, famille profondément dévouée à la monarchie, qui a bien produit le Troubadour le plus turbulent, le plus hardi, le plus factieux que l'on ait vu dans le douzième siècle.

QUATRIÈME LEÇON.

Sources étrangères de la poésie provençale; digression à ce sujet. — Quelques traces du souvenir de l'antiquité; mais surtout imitation de la poésie arabe. — Double influence du génie oriental sur l'Europe, par les deux moyens le plus opposés. — Civilisation des Chrétiens, d'abord moins adonnée aux arts que celle des Arabes. — Splendeur des Maures d'Espagne; leur ascendant sur l'imagination des Méridionaux; détails à cet égard. — Caractère de leur poésie. — Ses ressemblances avec la poésie des Troubadours; citations, rapprochements.

Messieurs,

Nous avons épié le premier réveil de la poésie en Europe. Déjà, dans quelques chants des Troubadours, nous avons entrevu la naissante originalité

du génie moderne. Il faut revenir sur nos pas ou du moins nous détourner un moment par une digression difficile pour moi, mais que je ne puis éviter.

Cette poésie, dont je vous ai déjà fait entendre quelques accents, était-elle entièrement indigène et spontanée? Le travail ordinaire de notre critique moderne, la recherche des premières origines, la découverte des emprunts qu'une littérature fait à l'autre, ne doit-elle pas nous occuper ici? cette poésie des Troubadours, doit-on la supposer une fleur de Provence, qui naquit là, comme une fleur des champs? n'eut-elle aucun germe apporté de loin? L'opinion des savants, et des plus savants, est, à cet égard, fort diverse. Écoutez-vous le docte Andrès, il vous dira que la poésie provençale, imitée par Pétrarque et le Dante, ne tenait rien de l'influence des Arabes (1). Lisez-vous au contraire des hommes qui ne sont pas plus orientalistes que moi, mais fort savants, M. Ginguené et M. de Sismondi, à leurs yeux la littérature provençale est une perpétuelle imitation de la littérature arabe.

Mais d'abord, la poésie provençale n'a-t-elle pas puisé à quelque autre source? l'antiquité lui fut-elle aussi complétement inconnue qu'on le suppose? cette séparation que nous avons indiquée entre les deux civilisations qui se partageaient l'Europe, l'une libre et chantante, l'autre monacale et renfermée, ce divorce du cloître et du monde était-il tellement rigoureux, que nul souvenir classique ne parvînt aux poëtes en langue vulgaire? M. Ginguené le croit; il a dit que l'on ne rencontrait dans les Troubadours aucune trace, aucune réminiscence, même involontaire, de la poésie antique. Cela n'est vrai qu'en partie. Sans doute, Bertram de Born, et tel autre poëte chevalier, fut trop occupé de guerre et de coups d'épée, pour avoir étudié aucun manuscrit grec ou latin; mais il n'en était pas de même de tous les Troubadours : quelques-uns d'entre eux ont appartenu aux deux civilisations, aux deux littératures. Arnaud Daniel, de qui le célèbre Arnaud d'Andilly prétendait descendre, avait beaucoup écrit en latin dans sa jeunesse, et avait composé, en langue romane, un chant qu'il appelait *les Visions du Paganisme*, « *las Phantomarias del Paganisme*. » Voilà un homme qui était arrivé à la poésie populaire, en passant par l'érudition. Tel autre Troubadour, dans sa jeunesse, avait été envoyé à Toulouse, pour étudier le droit canon, et, après l'avoir longtemps appris, l'avait laissé là pour la *gaye science*.

La poésie provençale n'est donc pas aussi exempte, aussi pure qu'on le croit, de tout souvenir de l'antiquité, de tout emprunt classique. Dans le petit nombre de poésies *romanes* que j'ai pu étudier, je trouve quelques imitations littérales de l'antiquité et quelques allusions mythologiques. Voici d'abord un exemple minutieux, mais frappant : Ovide avait dit :

> *Naso tibi mittit, quam non habet ipse, salutem.*
> Ovide vous envoie le salut qu'il n'a pas.

Je trouve la même expression, le même jeu de paroles dans un poëte provençal, *envoyant à sa dame le bonjour qu'il n'a pas*. Il y a, je crois, ici plus d'imitation que de rencontre accidentelle. Ailleurs, une strophe élégante d'un Troubadour rappelle la fable de Narcisse. Bernard de Ventadour emprunte à Ovide la comparaison de cette lance qui seule pouvait guérir les blessures qu'elle avait faites.

> *Vulnus in Herculeo quæ quondam fecerat hoste,*
> *Vulneris auxilium Pelias hasta tulit.*

Ce petit nombre de rapprochements permet de croire que l'antiquité classique n'avait pas impunément existé pour l'imagination des Provençaux, et que, soit par tradition, soit autrement, ils en ont reçu quelque influence. Ce ne sont pas, comme nous l'avons dit, leurs plus grands poetes, ceux qu'animait une verve belliqueuse : ils n'avaient pas le temps de lire. Seulement, on peut croire qu'il circulait dans la poésie provençale quelque réminiscence vive et gracieuse de l'antiquité; mais elle n'y dominait pas, et devait s'effacer sous le coloris national et contemporain.

Un dernier exemple prouvera bien au-delà de mes premières paroles. Il y a tel poëte provençal qui semble presque un érudit, suivant le temps :

> C'est raison et justice (dit ce poëte), tant qu'on est au monde, que chacun apprenne de ceux qui savent le plus. Jamais la sagesse de Salomon, et le savoir de Platon, et le génie de Virgile, d'Homère et de Porphyre, et des autres doctes que vous avez entendu nommer, n'auraient été prisés, s'ils eussent été célés.

Voilà Porphyre, que nous autres, hommes de collége, lisons à peine, et qui est cité assez mal à propos, mais du moins connu d'un Troubadour. Au reste, bien qu'on ne puisse mettre en doute ces réminiscences de l'antiquité, leur influence est médiocre et légère dans l'ensemble des productions qu'on doit à la muse méridionale. Il faut chercher ailleurs; il faut porter ses regards vers une autre origine, d'autant plus que les analogies entre les littératures ne consistent pas dans un petit nombre d'emprunts accidentels, ou même dans quelques imitations systématiques; mais surtout dans les rapports de climat et de génie, qui font qu'un peuple est porté naturellement à se modeler sur un autre peuple, une époque sur une autre époque. Or, la

(1) Egli è vero che nelle composizioni de' Provenzali non si scorge vestigio d'arabica erudizione, ne v'è segno alcuno d'essersi formati i provenzali poeti su le poesie degli Arabi. (Andrès, *dell' origine e de' progressi d'ogni letteratura*, p. 1, cap. XI.)

poésie méridionale du moyen âge, par son allure vive, libre, hardie, légère, par ses préoccupations habituelles, par son enthousiasme, par la forme métrique qu'elle a adoptée, se rapproche très-peu de l'antiquité; les influences qui en sont arrivées jusqu'à elle ne l'ont pas pénétrée, ne l'ont pas animée; ce n'est point là son origine et sa famille. La véritable similitude, la parenté de génie n'existe pour elle qu'avec cette littérature de l'Orient, dont il faut vous parler, malgré mon ignorance.

Ma seule excuse dans cette tentative bizarre, faite au reste si souvent qu'on s'étonne moins de la renouveler, c'est que le point de vue dans lequel se place aujourd'hui l'homme qui parle de la littérature orientale, sans savoir un mot de langue arabe, ressemble à celui même où se trouvaient souvent les peuples et les poëtes du moyen âge, qui reçurent l'impression de cette littérature étrangère, sans l'avoir regardée en face. C'est par mille détours, que le souffle de la poésie arabe, le parfum de l'Arabie est arrivé dans notre Occident, et que cette verve orientale passa jusqu'à nos Méridionaux, qui sont presque des gens du Nord pour les Arabes. Ce n'est pas, en effet, par l'étude, par la méditation des recueils immenses de la littérature arabe, que nos Européens du moyen âge ont reçu cette empreinte africaine et asiatique; c'est par une transmission invisible, par une contagion poétique et populaire. Mariana rapporte que, dans le onzième siècle, au siége de Calcanassor, un pauvre pêcheur chantait alternativement en arabe et en langue vulgaire une complainte sur le sort de cette malheureuse ville. Le même air s'appliquait tour à tour aux paroles étrangères et nationales. On le voit par cet exemple: en Espagne, la guerre et le commerce fréquent des deux peuples avaient répandu la connaissance de la langue arabe parmi les Chrétiens; et l'on ne peut douter que les Arabes à leur tour n'eussent appris la langue vulgaire du peuple conquis. Or, cette langue vulgaire, dans la Catalogne, n'était autre que la langue provençale, qui recevait ainsi naturellement les impressions de l'esprit arabe. L'idiome vulgaire parlé dans les autres parties de l'Espagne, était, nous le croyons et nous le prouverons, distinct et séparé de notre langue romane. Mais, né du latin comme elle, en ayant même gardé davantage les consonnances éclatantes, il était facilement compris de tous les peuples de l'Europe latine, et ne pouvait se charger des teintes de l'esprit arabe, sans les communiquer à ces peuples.

Remarquez, Messieurs, l'influenee de ce séjour des Maures au milieu de l'Espagne, et de cet intime commerce, de cet échange d'idées que la conquête, la paix, la tolérance, les guerres et les traités établirent entre les deux races. Oh! quel magnifique lieu commun je pourrais faire en ce moment sur la littérature orientale! Comme il me serait facile, aidé du *Journal des Savants*, de remonter jusqu'à l'époque antérieure à Mahomet, jusqu'aux sept poèmes suspendus dans le temple de la Mecque; puis de retracer cet instinct poétique des Arabes, cette vie pastorale toujours la même dans l'immense étendue du désert, cette imagination colorée des feux du soleil, et qui reproduit, sans se lasser jamais, les trésors d'une nature si riche, et trouve d'inépuisables expressions pour peindre une *gazelle* ou un orage! Mais je n'aurais que des impressions qui seraient des plagiats, que des réminiscences de livres, que des souvenirs de la troisième main, que des réverbérations d'enthousiasme; aussi je ne l'essaie pas. Je m'attache seulement à une de ces observations que tout le monde peut faire et que vous jugerez. Remarquons d'abord l'intime analogie entre le génie hébraïque proprement dit, et le génie oriental. La Bible, dans sa partie humaine et poétique, la Bible, lorsqu'elle n'est que sublime, est Arabe. Job est un Arabe. Quand vous lisez ce poëme dans la traduction si vive, si brusque, si orientale de saint Jérome, à cette description du cheval, si frémissante de poésie, à ces entretiens de Job avec ses amis, à ces paroles magnifiques pour peindre les splendeurs de la création, vous êtes au milieu des sites, des mœurs et de l'imagination arabes; vous êtes dans le désert et sous la tente; vous sentez mieux cette nature orientale que par aucun récit, aucune recherche profonde.

J'admets, comme le dit le docteur Lowth, que le sublime du livre de Job ait dégénéré, quand on le retrouve dans les vieilles poésies purement arabes. Mais il y a du moins une grande et persistante analogie pour la forme, pour l'audace des images, la vivacité des tours, les perpétuelles allégories du langage, la personnification poétique de toutes les parties de la nature: c'est le caractère arabe-hébraïque. Eh bien! Messieurs, cet esprit européen qui est raisonnable, sagace, ingénieux, mais qui naturellement n'a pas ces vives allures d'enthousiasme et ces débordements de poésie, tout enseveli qu'il était sous le fumier du moyen âge, il reçut deux fois à cette époque l'ardente et vivifiante impression du génie oriental; d'abord, en allant à la messe, en écoutant les chants de la liturgie et les traditions miraculeuses de la foi. Sans les analyser ici sous le point de vue poétique, comme l'a fait un illustre écrivain, bornons-nous à dire que le génie oriental, la poésie hébraïque y coulent à pleines sources; et que ce sublime religieux et quotidien, cette poésie des prières du matin et du soir, agissaient sur l'imagination des Européens et devaient leur donner

quelque chose de hardi, de vif, que n'avait pas même l'imagination grecque et latine. Ainsi, première influence, influence pieuse et canonique de l'imagination orientale, passant par le christianisme, et allant réchauffer les esprits du Septentrion. Cette influence est, en partie, restée jusqu'à nos jours dans la verve mystique des Allemands, chez qui le premier modèle d'éloquence, en langue vulgaire, fut la version de la Bible par Luther. Elle est également reconnaissable dans Shakspeare, dans cet homme du Nord, qui a chargé son langage de tant d'*orientalismes*.

A côté de cette transmission orientale reçue par la foi des peuples de l'Europe, il en vient une autre apportée par les infidèles, par les Musulmans. C'est une nouvelle secousse donnée à l'esprit européen, une seconde impulsion vers l'Orient. En même temps que la prédication chrétienne, les prières chrétiennes, les paraboles des livres saints, et les vieilles légendes des premiers siècles, nées de la Bible et du génie oriental, agitaient les imaginations grossières et engourdies des barbares occidentaux, voilà que l'invasion des Arabes vient apporter une nouvelle flamme, un nouveau foyer asiatique en Europe. On l'a dit : l'Alcoran est un immense plagiat de la Bible. Il est manifeste, et le savant Hyde l'a démontré, que Mahomet, dans sa grande idée d'enlever l'Arabie aux superstitions idolâtres, et de la reporter vers la croyance d'un Dieu unique, fut inspiré par les livres saints, depuis longtemps répandus dans l'Orient. Des récits conformes ou faiblement altérés, des allusions fréquentes, des paraboles prises dans le même sens, des imitations de formes et de langage, font reconnaître cette source dans l'ouvrage du prophète arabe. L'Alcoran, l'évangile des Arabes, porté par eux dans une partie de l'Europe, rappelé sans cesse dans toutes leurs paroles, et connu même des Espagnols qui ne l'adoptaient pas, agita de nouveau les esprits européens dans le sens oriental. Ainsi, les deux influences les plus diverses, les deux forces les plus antipathiques, venaient du fond de l'Asie se réunir pour exciter l'esprit de notre Occident, et lui communiquaient quelque chose de ce génie oriental qui a été la source de toute religion et de toute poésie.

Il reste à vérifier si, dans la civilisation particulière des Arabes qui subjuguèrent l'Espagne, dans les communications des Espagnols avec eux et avec les peuples du midi de la France, on peut retrouver les traces d'une influence exercée sur l'origine et les développements de la poésie provençale.

Quand on jette un coup-d'œil rapide sur l'Europe du neuvième et du dixième siècle, il est impossible, même à l'ignorance, de ne pas reconnaître cette primauté singulière du génie arabe, pendant une partie du moyen âge. Oui, dans un coin de l'Italie, dans cette Rome dont le nom était encore la plus grande puissance du monde, au neuvième siècle, il y a une source immense de civilisation. Mais ce qui est l'instrument de cette civilisation en est d'abord la seule forme et la seule pensée. Rome n'est encore que théologique. Il y a bien dans sa théologie des prodiges de civilisation à venir, des arts, de l'érudition, du génie; mais tout cela est brut et enveloppé. Rome ne songe pas encore à transporter le dôme du Panthéon, à créer des chefs-d'œuvre; elle n'a ni sculpteurs, ni peintres, ni poëtes. Elle n'a encore que des prêtres; de même que l'ancienne Rome n'avait que des soldats dans les commencements de sa grandeur. Aux douzième, treizième et quatorzième siècles, ces grands papes qui ont changé le monde en le dominant, qui le conduisaient insensiblement et involontairement, je le crois, à la supériorité des arts et des lumières, ils ne s'entouraient encore d'aucun des brillants prestiges qui devaient sortir plus tard de cette puissance; ils s'enfermaient tout entiers dans la théologie, parce que la théologie était pour eux la souveraineté. Ainsi donc, la force de civilisation qui siégeait à Rome était grande, féconde ; mais elle était bornée dans ses premières formes; elle n'était ni ingénieuse, ni savante ; elle s'adressait à l'imagination mystique et non pas à la pensée multiple et variée par les arts : tandis que (mais quelqu'un ne va-t-il pas m'accuser d'une préférence pour le mahométisme? non, l'absurdité est trop forte), tandis que cette autre civilisation, cette civilisation mahométane qui devait si vite se tarir et s'épuiser, qui ne portait pas en elle le même principe de perfectionnement, brillait, dès le neuvième siècle, d'un grand éclat dans les sciences et les arts.

L'Asie et la côte d'Afrique furent remplies par les Arabes de l'éclat et du luxe des arts. Des villes que l'on croirait barbares, Balke, Samarcande, avaient des universités célèbres, des écoles plus fréquentées que les nôtres. Un souverain arabe imposait, pour tribut, à l'empereur grec de lui envoyer le plus qu'il pourrait de manuscrits antiques. Plusieurs de ces princes qui habitaient les palais enchantés de Bagdad, pendant un long règne, n'eurent pas de soin plus empressé que d'encourager les savants et les poëtes, de rassembler de vastes bibliothèques et de faire traduire ou composer des ouvrages. Les noms d'Aaroun-al-Raschild et de son fils Al-Mamoum, marquent le commencement de cette ère glorieuse qui se continua sous leurs successeurs. Jamais ni Léon X, ni Louis XIV ne protégèrent les lettres avec plus de prédilection et de magnificence. Sans doute, à toute cette littérature manquait la vie, c'est-à-dire la liberté. Ne

croyez pas, sur la parole de quelques orientalistes, qu'il se soit alors élevé des orateurs comparables à Démosthènes : il n'y a pas de grand orateur sous l'empire d'un kalife; mais, dans les académies de Bagdad et de Cufa, on vit fleurir une éloquence vague et pompeuse, telle qu'elle est permise à l'esclavage. Cette littérature, dans tout ce qui n'était pas le jeu de l'imagination, manquait de grandeur et d'énergie; mais elle était brillante dans sa poésie, savante dans ses formes.

Non-seulement elle eut cette abondance de fictions riantes et de récits poétiques, naturels à la jeunesse d'un peuple d'Orient; mais elle connut aussi tous les travaux des littératures vieillies. Cet âge de la civilisation arabe produisit des grammairiens sans nombre, des professeurs, des commentateurs, des auteurs de dictionnaires et de recueils variés sous toutes les formes. A Fez et à Maroc, on dissertait et on compilait, comme à Paris, de nos jours. La littérature arabe prit encore un autre caractère, en passant d'Afrique en Espagne. C'est là surtout que nous pouvons l'entrevoir, à travers le voile de la traduction et le reflet de l'imitation populaire. C'est de là surtout qu'elle agit sur l'imagination de nos Méridionaux, avec d'autant plus de puissance et de rapidité, qu'elle leur était analogue. Remarquez-le, en effet, Messieurs; ce n'était pas la première épreuve de cette influence naturelle de l'Orient sur le Midi. Dans le beau temps des Romains, n'entendez-vous pas Cicéron accuser souvent ce qu'il appelait *asianum genus*, le genre asiatique, et se plaindre de cette élocution fastueuse et emphatique, qui venait corrompre la pureté de l'atticisme romain? Deux siècles après, d'autres écrivains de Rome imputaient à cette même influence la perte du goût et l'exagération nouvelle du style : *Ventosa ista et enormis loquacitas ex Asiâ nuper commigravit.* C'était donc une expérience déjà faite, que toutes les fois que l'imagination asiatique venait toucher l'imagination méridionale de l'Europe, elle lui communiquait quelque chose de fastueux et de désordonné. Les peuples espagnols, par leur climat, par leur zèle religieux et leur vie chevaleresque, étaient particulièrement disposés à recevoir cette influence. Et puis, comment voulez-vous qu'il n'y eût pas complaisance, imitation empressée pour le génie des vainqueurs si brillants qui remplirent l'Espagne de la pompe de leurs monuments? Certainement, dès le treizième et peut-être dès le douzième siècle, les arts chrétiens et occidentaux firent de grandes choses, surtout dans l'architecture. Ceux qui s'y connaissent sont frappés de cette puissance de génie qui, à une époque où la pensée était encore enveloppée et trouvait à peine des formes de langage, bâtissait des idées avec des pierres et faisait, si l'on peut parler ainsi, des poèmes épiques avec des cathédrales.

Mais, bien avant ce glorieux essor du génie chrétien, se manifestant par l'architecture, le génie arabe avait élevé de nombreux monuments. Je n'examine pas quelles objections peuvent s'adresser, sous le rapport de l'art, à cette architecture arabe; mais sa variété, ses coupes hardies et capricieuses, toutes ses pompes devaient puissamment saisir l'imagination des peuples vaincus; et les Arabes, à certains égards, leur apparaissaient comme des maîtres protégés par ces génies heureux de l'Orient, qui les aidaient à construire tant de magnifiques édifices brillants de marbre et d'or. La richesse prodigieuse que les Arabes apportèrent ou firent naître en Espagne est attestée par toutes les vieilles chroniques espagnoles : « Ils nous ont pris notre terre, disaient-elles; mais ils l'ont couverte d'or. » Cette pauvre Espagne à laquelle ses vainqueurs même ont apporté tant d'or, qui est allée chercher tant d'or en Amérique, et qui est le pays du monde où il y en a le moins!

Figurez-vous, Messieurs, qu'au neuvième et au dixième siècle, c'est-à-dire à une époque où nous ne pouvons placer avec certitude aucun monument des arts, parmi les Chrétiens et même au commencement du onzième siècle, où la vie des temps féodaux était encore si rude, si barbare, où un riche baron habitait une tourelle fortifiée de murs épais et mal éclairée par quelques lucarnes, Séville, Tolède, Grenade étaient remplies de somptueux palais. Si ces édifices offraient dans leur construction quelque défaut ou quelque irrégularité, ils étaient embellis par tous les artifices d'un art ingénieux et plus voisin de l'affectation que de la négligence. La magnificence orientale les animait d'un éclat dont les petites cours de l'Europe chrétienne, et même la cour de Charlemagne, ne pouvaient donner l'idée. La vie féodale était étrangère aux Arabes; mais le plus grand luxe du moyen âge, ce cortége de nombreux vassaux, se retrouvait dans la vie arabe. C'était la pompe du patriarche, au lieu de celle du seigneur; c'était l'union de la famille puissante, de la tribu, substituée à la domination du maître et au servage des vassaux. Ces opulentes tribus des Abencerrages et des Zégris ajoutaient à la magnificence des trônes de Grenade et de Cordoue, et brillaient d'un éclat extraordinaire dans les fêtes. Le pays tout entier était enrichi par le commerce et l'industrie de ses vainqueurs.

Que restait-il à faire, au milieu de cette prospérité pompeuse, qui était interrompue seulement par des guerres contre d'anciens Espagnols canton-

nés dans leurs pauvres petites forteresses, du fond desquelles cependant ils devaient sortir pour vaincre? Le commerce et la culture des arts.

Il existe un catalogue fait par le savant Yriarté. En le parcourant, on est étonné du nombre prodigieux d'auteurs arabes nés en Espagne, et de la foule d'ouvrages sur la philosophie, la poésie, l'éloquence, les arts industriels, l'agriculture, qui dorment ensevelis dans la bibliothèque de l'Escurial, et qui furent autrefois présentés aux rois de Grenade et de Cordoue. Il n'est pas douteux que de cette source il ne se soit répandu sur l'Europe plusieurs de ces inventions ingénieuses, qui, vers les onzième, douzième et treizième siècles, se montrent tout à coup, sans date certaine et sans nom d'auteurs. Cette incertitude même atteste leur origine; et cette origine explique comment elles parurent sur divers points en même temps et furent importées par plusieurs personnes à la fois. Ainsi, l'usage du papier, la boussole, l'invention de la poudre, semblent être venus de l'Orient par les Arabes, dont le vaste empire, par ses extrémités opposées, touchait à la Chine et à la France.

Mais ce qui nous occupe en ce moment, ce n'est pas cette influence, cette transmission de découvertes si difficile à constater; c'est surtout le mouvement donné à l'imagination, l'action sur la pensée poétique, sur le développement des lettres en Occident. A cet égard, les faits abondent. A défaut de l'étude, impossible pour nous, des originaux, nous pouvons recueillir des anecdotes répandues dans le moyen âge et qui attestent cette influence. Au dixième siècle, Gerbert, ce savant homme, après avoir étudié dans le monastère d'Aurillac, voulant étendre ses connaissances et s'enfoncer dans les arts profonds de l'Orient, se rend à Tolède. Là, pendant trois ans, il étudia les mathématiques, l'astrologie judiciaire et la magie sous les docteurs arabes. Revenu de ce docte pèlerinage, il fut supérieur de Bobio, celui des couvents du moyen âge qui avait conservé le plus de manuscrits antiques; de là, il devint précepteur du fils de Hugues-Capet; puis évêque de Reims, d'où il passa au service de l'empereur d'Allemagne, qui le fit nommer évêque de Ravenne, et ensuite pape, sous le nom de Sylvestre II. Un pape sorti de l'école des Arabes!

Ce n'est pas tout: lisez les chroniques du temps et les récits des plus graves auteurs, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, du précepteur de saint Louis, vous y trouverez à ce sujet une histoire où se reconnaît toute l'influence arabe, et qui entoure d'une espèce de voile magique la personne mystérieuse de Gerbert. Il est dit que Gerbert, devenu pape, et tenant à Rome les clefs de saint Pierre, possédait encore ces secrets merveilleux qu'il avait appris en Espagne des sages d'Orient. Un jour, il découvrit dans les ruines de Rome une statue d'airain, d'un travail précieux, qui avait un doigt indicateur tourné vers l'Orient: il s'approcha de cette statue, il la toucha; la statue frappée se fendit et donna passage. Gerbert descendit dans une avenue souterraine éclairée de mille lampes, et parcourut de vastes salles éblouissantes de lumière et remplies de statues d'or et de marbre, avec des diadèmes enrichis de diamants. Je ne sais pas ce que Gerbert, ou Sylvestre II, fit de ces trésors. Il remonta, et bientôt après, mourut. Cette mort est obscure et enveloppée, dans le récit original, d'une sorte de terreur magique et presque diabolique. Le chroniqueur a l'air de croire que la puissance surnaturelle accordée à ce pape, et qu'il tenait de la science orientale, tourna contre lui.

Qu'est-ce que tout cela, Messieurs? Un conte arabe, un fragment des *Mille et une Nuits*, lié naturellement, par l'imagination des contemporains, au souvenir de cet homme qui était allé étudier à Cordoue les merveilles de l'Orient. Cette légende du moyen âge atteste l'impression des contes orientaux sur l'esprit des gens de France et d'Italie. Les moines ennemis de Gerbert, qui, au onzième siècle, racontèrent cette histoire, faisaient comme nous, de l'arabe, sans le savoir; ils ignoraient la véritable source de ce conte mystérieux qui poursuit Gerbert devenu pape, après avoir été disciple des astrologues musulmans. C'est ainsi qu'un grand nombre d'idées se répandent anonymes dans le monde; on ne sait pas leur auteur, et on subit leur puissance.

Maintenant cette civilisation arabe, dont les traditions se retrouvent ainsi dispersées dans l'histoire anecdotique de quelques hommes célèbres du moyen âge, nul doute qu'elle n'ait agi particulièrement sur les peuples les plus rapprochés de l'Espagne. Les Provençaux et les Catalans étaient sans cesse en communication; des chevaliers provençaux visitaient la cour des comtes de Sarragosse. Pendant soixante ans, la même maison gouverna les deux pays. Les chevaliers arabes, c'est l'expression des chroniques, visitaient les cours des princes chrétiens d'Espagne et de Sicile. Quelques-uns d'entre eux étaient, comme les Troubadours, poëtes et guerriers. Ils savaient les langues des chrétiens méridionaux; et plus d'une fois le chant mêlé du pêcheur de Calcanassor se renouvela dans le palais d'un roi espagnol, en présence des chevaliers et des dames.

Quelle était alors cette poésie arabe? Galante, passionnée comme l'Orient, guerrière comme l'islamisme à sa naissance; elle ne se perdait pas en

longs récits; elle n'en avait pas la patience. Elle était lyrique. La *gazelle* et la *casside* étaient ses formes favorites. Le nom de *gazelle* semble indiquer et dessiner devant vous cette poésie svelte et gracieuse; rien ne ressemble mieux, pour la forme, aux chants d'amour de la Provence.

Il n'y a pas de poëmes dramatiques chez les Arabes. Leur génie est tout conteur et ami du merveilleux; mais leurs poésies offrent quelques modèles de dialogue ou de discussion, entre un poëte et un amant malheureux, entre deux poëtes rivaux; c'est ce que vous retrouvez dans les *Tensons* des Provençaux.

Un autre élément de la poésie moderne, la rime était orientale. J'ignore si la rime se trouve dans la poésie hébraïque. Saint Jérôme, qui avait appris l'hébreu à Bethléem, où il traduisit les Livres saints, prétendait y retrouver l'hexamètre latin, et n'indique aucun autre caractère du mètre hébraïque. On concevra comment une semblable question a pu rester indécise pour une langue dont la prononciation est perdue, et où les voyelles sont retranchées dans l'écriture. Cependant Voltaire, qui n'est pas à cet égard une grande autorité, affirme que le vers hébreu est rimé. Il cite à l'appui un *rabbin* qu'il avait choisi pour précepteur d'hébreu, et qui lui montra, dit-il, dans le texte saint, deux petits vers qui rimaient.

Quant à la poésie arabe, la question n'est pas douteuse. Les orientalistes disent qu'une grande partie des poésies arabes, sinon toutes, est rimée; que cette rime est quelquefois une assonnance; que souvent elle est pleine, redoublée, entrelacée, distribuée par échos, et que la poésie arabe, si hardie dans ses images, si emportée, si capricieuse, est singulièrement savante, symétrique, artiste par la forme.

Tel est aussi le caractère de la poésie provençale. Sous ce rapport, elle ne ressemble nullement aux poésies des Trouvères, et à d'autres essais des langues naissantes. Vous trouverez dans la poésie provençale tout l'art d'entrelacer les rimes, toute la science de mètre, tout le calcul de consonnances habilement mêlées, toutes les règles quinteuses et difficiles qu'on peut s'imposer à soi-même, pour multiplier les effets de l'harmonie. L'art savant et ingénieux des poëtes modernes le céderait aux procédés métriques et aux artifices de style employés, par qui? par un guerrier, par Bertram de Born. On s'étonne de voir cette rude et vive nature se plier ainsi et se laisser emboîter dans les formes de versification les plus symétriques. J'imagine que les chants arabes et espagnols avaient pu donner, par la musique même, le type de cette poésie provençale, si rigoureusement asservie dans ses mètres.

Cependant il est une autre origine probable de la rime moderne. On a remarqué combien les consonnances sont anciennes dans la poésie latine. On se souvient de ces vers rapportés par Cicéron :

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Aras sanguine fœdari.

Ces répétitions certainement offrent un calcul métrique. Enfin, dans tout le moyen âge, la rime vous arrive par la grossièreté même des poëtes.

Au dixième et au onzième siècle, on trouve un grand nombre de vers latins rimés; mais cette rime pouvait paraître alors empruntée de la poésie vulgaire. Les chants d'église en langue latine en avaient, bien des siècles auparavant, consacré l'usage. Les assonnances et les consonnes redoublées y prennent parfois une majesté singulière :

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favillâ
Teste David cum sybillâ.

Nul doute que, lorsque la répétition fréquente de ces syllabes uniformes était soutenue par la majestueuse lenteur du chant grégorien, elle devait avoir beaucoup d'empire sur les âmes. Et quand un poëte moderne, Goethe, a fait de ce chant même un moyen dramatique, un instrument de terreur et de remords, qui trouble l'imagination d'une jeune femme, il a parfaitement senti ce que le son de ces finales terribles ajoute à l'émotion religieuse.

Maintenant, Messieurs, pour nous résumer : incontestable supériorité de la civilisation arabe au milieu du neuvième et du dixième siècle; chef-lieu de cette civilisation en Espagne; influence exercée par le voisinage, la communication des cours, le mélange des peuples; reflet de l'imagination et de la poésie arabe parmi les Chrétiens du Midi; nouvel art des vers; application de la rime, dont l'origine est incertaine, double peut-être, mais dont l'emploi savant et calculé chez les Provençaux, se rapproche, dit-on, des formes de la poésie arabe.

Essaierons-nous, par quelque exemple, de marquer ou plutôt de conjecturer le caractère de cette poésie arabe, telle que l'Espagne la connut au dixième siècle? Prenons le *mot-à-mot latin* d'un texte arabe, et traduisons-le fidèlement. Ne choisissons pas dans les poëtes les plus anciens et les plus célèbres. Non, c'est la civilisation poétique de l'Arabie espagnole, si l'on peut parler ainsi, que nous voulons montrer. Ce fut celle-là qui devait agir sur les cours chrétiennes de l'Espagne et de la Gaule méridionale. Nous prendrons la description du palais d'un roi maure. Ce luxe des fêtes, cette richesse orientale qui se communiquait à la poésie,

nous apparaîtra tout entière dans un pareil exemple.

Ces vers ont été faits par un poëte de cour, en l'honneur d'Al-Mansour, c'est-à-dire le *Victorieux*. C'est le seul mot arabe que je sache. Al-Mansour était kalife de Cordoue, et l'un de ces princes maures qui ont le plus protégé les arts en Espagne.

Qu'il est beau le palais que tu remplis, et dont la grandeur est illustrée par ta gloire!

Ce palais! si tu touchais d'un rayon de sa lumière les yeux d'un aveugle, il retournerait clairvoyant à sa demeure.

Il sort de la source de vie le vent de ce palais, et il ranimerait les ossements des morts.

Il fait oublier le breuvage du matin et la voix des belles chanteuses. Sa hauteur surpasse Cawarnak et Sédir. Pour le bâtir auraient en vain travaillé ces Perses antiques, qui ont élevé de hauts monuments. Beaucoup de siècles ont passé sur les Grecs, et ils n'ont point fait à leurs rois une demeure pareille ou comparable.

O roi, tu nous rappelles le paradis, quand tu nous montres ces salles immenses aux voûtes élevées. A cette vue, les fidèles multiplient leurs bonnes œuvres et espèrent le jardin céleste et les robes de soie. Les pécheurs redressent leurs voies égarées, et font par expiation de bonnes œuvres.

C'est un ciel nouveau parmi les sept cieux; il peut mépriser l'éclat de la pleine lune; car il voit sur sa sphère lever l'astre de Mansour. Je crois rêver dans le paradis, quand je vois dans ce palais la magnificence de ta cour. Quand les esclaves en ouvrent les portes, elles semblent, par le roulement de leurs gonds sonores, souhaiter la bien-venue à ceux qui implorent ta faveur. Des lions mordent les anneaux de ces portes, et murmurent dans leurs gueules: Dieu est grand. Ils sont accroupis, mais prêts à dévorer quiconque s'approcherait du seuil, sans être appelé.

La pensée, libre du frein, s'élance pour atteindre à tant de grandeur, et tombe accablée de son impuissance.

Le marbre blanc des cours semble un tissu léger, une mosaïque de perles brillantes. Vous croiriez que la terre est de musc; elle en exhale le parfum et la saveur. Quand le jour finit, ce palais peut le remplacer et ramener la lumière au commencement de la nuit. (Suit une description du jet d'eau.)

La mort de cette poésie, c'est la menace atroce qui se trouve au milieu de ces sons harmonieux. Voilà pourquoi la civilisation arabe portait en elle un germe destructif: une servile terreur s'y mêle aux élans de l'imagination.

Du reste, calculez par la pensée ce que l'éclat de l'expression originale, la science du mètre, les intraduisibles allusions, doivent mettre de charme dans cette poésie. M^me^ de Staël, d'un esprit si élevé et si fin, avoue que l'imagination agissant par l'harmonie, avait sur elle une telle force, qu'elle n'entendait pas sans émotion redire ces paroles: *Les orangers de Grenade* et *les citronniers des rois maures*. Un géomètre dirait: Qu'est-ce que cela prouve? Mais si ce charme indéfinissable est attaché à la mélodie de certains sons, combien cette mélodie, quand elle est continue et variée tout ensemble, ne doit-elle pas avoir de grâce et de magie!

Un caractère fréquent de la poésie arabe, qui a passé dans la poésie romane, c'est l'allégorie. On a dit que l'allégorie est une ressource de la peur, et que pour cela même elle avait dû naître en Orient. Je ne sais; mais chez les Arabes d'Espagne elle fut parfois ingénieuse autant que hardie. On en cite un exemple qui mérite d'être rappelé.

Le kalife de Cordoue avait voulu agrandir ses jardins et faire élever un pavillon sur un petit champ qui les bornait, et qui était le bien d'une pauvre veuve. Celle-ci refusa. Le prince alors, ou son ministre, s'empara du petit champ, et un palais tout brillant d'or y fut élevé. La pauvre femme alla se plaindre au cadi de Cordoue. L'affaire était difficile: le cadi, homme de bien, monta sur son âne, et se rendit auprès du kalife, à l'heure même où, entouré de sa cour, ce prince était dans le pavillon. Le cadi portait avec lui un grand sac. Après s'être prosterné devant le kalife, il le pria de lui accorder la permission de remplir son sac avec la terre du jardin. Le roi, qui était bon, y consentit. Le sac plein, le cadi, avec cette familiarité orientale qui se mêle à la servitude, dit au roi: « Ce n'est pas tout; pour achever ton œuvre, il faut que tu m'aides à charger ce sac sur mon âne. » Le kalife essaie et trouve le fardeau trop lourd. « Prince, dit gravement le cadi, si ce sac, qui ne renferme qu'une bien petite partie de la terre, t'a semblé si lourd, comment pourras-tu porter devant Dieu cette terre tout entière que tu as usurpée? » Le roi fut touché de l'allégorie, et rendit le champ à la pauvre femme, en lui laissant le pavillon et toutes ses richesses.

Rien n'est plus commun dans la poésie provençale que l'allégorie; seulement elle est un jeu de l'esprit, au lieu d'être une action.

Il est encore un trait commun à l'imagination arabe qu'on y retrouve également. C'est l'emploi de certains êtres mystérieux. Je ne parle pas des fées si célèbres dans notre Occident et qui peuvent y être nées. Mais on trouve dans les poésies *romanes* ces fictions arabes d'animaux magiques, de perroquets merveilleux, qui sont les agents d'un récit.

Une autre analogie me paraît plus spontanée qu'imitée. La poésie des Troubadours, que l'on suppose frivole, a souvent retracé des sentiments graves et touchants. L'une de ses formes, c'est le chant funèbre sur la perte d'un guerrier. Cela sans doute appartient à tout peuple guerrier.

Ainsi, je ne supposerai pas que les chants nombreux des poëtes arabes sur la mort de leurs guerriers aient inspiré les poëtes provençaux. Il y a cependant des ressemblances remarquables entre quelques-unes de ces poésies.

Mais sans m'arrêter à ces comparaisons où la ressemblance ne prouverait pas l'imitation, je me bornerai à un exemple qui dément le préjugé vulgaire sur la poésie des Troubadours. On la suppose

frivole et licencieuse ou tout au plus satirique. Je vous la montrerai touchante et religieuse dans l'élégie funèbre.

Ce guerrier sauvage, ce Bertram de Born, dont vous avez entendu le cri de guerre si haineux, si implacable, exprima sa douleur sur la perte du jeune prince Henri, qu'il avait armé contre son père: coupable entreprise, dont le grand-justicier du treizième siècle, le Dante, a voulu le punir par le supplice allégorique qu'il lui inflige dans l'Enfer. Voici du moins comment le guerrier troubadour regrettait la perte de l'ami dont il avait trop excité l'ambition :

Si tous les deuils, et les pleurs, et les regrets, et les douleurs, et les pertes, et les maux, qu'on a vus dans ce triste siècle, étaient réunis, ils sembleraient trop légers au prix de la mort du jeune prince anglais, dont la perte afflige le mérite et l'honneur, et couvre d'un voile obscur le monde privé de joie et plein de colère et de tristesse.

Tristes et dolents sont demeurés les courtois soldats, et les Troubadours et les jongleurs avenants; ils ont eu dans la *mort* une mortelle ennemie; car elle leur enlève le jeune roi anglais, près de qui les plus généreux semblaient avares. Jamais il ne sera pour un tel mal, croyez qu'il ne sera jamais assez de pleurs et de tristesse.

Cruelle mort, source d'afflictions, tu peux te vanter; car tu as enlevé au monde le meilleur chevalier qui fût jamais. Il n'est aucun mérite qui ne se trouvât dans le jeune roi anglais; et il serait mieux, si raison plaisait à Dieu, qu'il eût vécu que maints envieux, qui n'ont jamais fait aux braves que mal et tristesse.

De ce siècle lâche et plein de troubles, si l'amour s'en va, je tiens sa joie pour mensongère; car il n'est rien qui ne tourne en souffrance. Tous les jours, vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins q'hier. Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais, qui du monde était le plus vaillant des preux. Maintenant est parti son gentil cœur aimant, et reste pour notre malheur, déconfort et tristesse.

A celui qui voulut, à cause de notre affliction, venir au monde, et nous tira d'encombres, et reçut mort pour notre salut, comme à un maître doux et juste, crions merci, afin qu'au jeune roi anglais il pardonne s'il lui plaît, et le fasse habiter avec nobles compagnons, là où jamais ne sera ni deuil ni tristesse.

Rien de plus habile dans ces tours que cette poésie qu'anime une verve de douleur; rien de plus savant que la forme et la distribution des rimes. Je sais que tout cela disparaît dans la traduction; mais il reste le contraste d'un tel langage avec le rude caractère du guerrier.

Maintenant, Messieurs, sur cette mauvaise prose, qui n'a d'autre mérite que la fidélité rigoureuse, matérielle, remettez des sons cadencés et touchants, cette langue mélodieuse et sonore du Midi, une musique expressive et simple, la voix mâle du guerrier-poëte attendri par la douleur, et vous aurez retrouvé tout le charme de la poésie et deviné sa puissance.

CINQUIÈME LEÇON.

Caractère général de la poésie romane.— Difficulté de la traduire. — Combien elle diffère de la poésie moderne. — Genres qui lui ont manqué. — Grand nombre et uniformité de ses poëtes. — Encore Bertram de Born. — Citation remarquable. — Événements politiques où furent mêlés les Troubadours; les Croisades. — Double point de vue à cet égard. — Anecdotes diverses. — Peu de Troubadours présents à la guerre sainte. — Chants de quelques-uns d'entre eux.—Richard Cœur-de-Lion; sa complainte.

MESSIEURS,

Nous autres, gens du Nord, avec nos étés pluvieux et nos froids hivers, je ne sais si nous sommes bons juges de la poésié méridionale. Ce qu'elle a de brillant et de sonore ne fournit pas assez pour nous à la réflexion. Dans la vie tout extérieure, toute sensitive des peuples du Midi, l'harmonie seule défraie, pour ainsi dire, la poésie. Cette harmonie charme encore un étranger, quand il peut l'écouter dans l'idiome original; mais c'est un son qui s'affaiblit et meurt dans une traduction; et ce qui reste de sentiment et de pensée n'a pas toujours assez de force et de variété pour soutenir l'intérêt. Sous ce rapport, la poésie *romane* ressemble bien peu à celle que, dans nos temps modernes, on a nommée *romantique*. L'étymologie ne prouve pas ici l'origine. La poésie romantique, telle qu'elle se montre dans les écrits des poëtes allemands, est singulièrement rêveuse, réfléchie; elle travaille beaucoup la pensée; elle subtilise le sentiment; elle approfondit les impressions; elle est *alexandrine* bien plus que *romane* et provençale; elle rappelle bien moins la poésie du moyen âge que celle qui se forma dans le Bas-Empire, sous la double influence du christianisme et du platonisme, alors que les imaginations savantes et agitées étaient saisies d'une fièvre mystique. Rien ne ressemble moins à la poésie méridionale des premiers temps; poésie qui est tout à fleur d'âme, et qui plaît, comme les accents d'une belle voix, indépendamment des pensées et des sentiments qu'elle exprime.

Ce caractère de la poésie provençale rend plus difficile la tâche que j'ai commencée. Si j'essaie de faire passer sous vos yeux cette succession de Troubadours qui charmèrent les petites cours du Midi, dans le douzième et le treizième siècle, j'aurai bien de la peine, surtout avec les restrictions que je m'impose, à ranimer assez votre attention.

La Provence, la Catalogne, la haute Italie, en tant que les poëtes y parlaient la langue provençale, ont produit plus de cent poëtes, célèbres de leur temps. Il est resté de ces poëtes des recueils immenses, dont la moindre partie publiée forme déjà plusieurs volumes. Dans cet amas de poésies, les sujets et les idées sont peu variés; le mètre l'est

beaucoup. Les combinaisons rhythmiques des Troubadours sont très-nombreuses; mais, sous cette diversité apparente se cache, il faut l'avouer, non pas la stérilité de l'âme, mais une sorte d'uniformité qui tient au retour fréquent des mêmes impressions. L'amour, la guerre, la croisade et le clergé, voilà les quatre préoccupations qui sans cesse inspirent leur talent et animent quelquefois leur verve colérique. La *chanson*, la *complainte*, le *lai*, le *sirvente* et le *tenson*, voilà les principales formes qu'ils emploient.

Les grandes compositions des Muses modernes leur manquent : point de tragédies, point de drames, malgré les contes qu'avait fait le *moine des Iles d'Or*, qui rapporte qu'un poete provençal avait mis en vers toute l'histoire de Jeanne de Naples, à mesure, pour ainsi dire, que Jeanne exécutait elle-même son histoire. Cette princesse eut une vie agitée par des malheurs, et même par des crimes. Sous quelques rapports, elle anticipa sur Marie Stuart, et fut peut-être plus coupable qu'elle. Son premier époux, André de Hongrie, périt assassiné sous ses yeux, et, on le croit, avec son aveu. Elle se remaria trois fois, au milieu des révoltes et des guerres. Un poete provençal, si l'on en croit le moine des Iles d'Or, mit en tragédie les principaux événements de cette vie aventureuse et passionnée, sous le règne même de Jeanne de Naples; mais cette tradition paraît fausse. La littérature romane n'a laissé ni drames ni poèmes épiques. Je suppose que la poésie provençale, si savante dans ses formes, était nécessairement difficile à manier; que cette difficulté détournait des grands ouvrages la paresse méridionale, tandis que chez les Trouvères, où le mètre était grossier et facile, on ne se donnait aucune peine pour versifier, en douze mille petites lignes de huit syllabes, un grand poème de chevalerie. Il semble que beaucoup de Troubadours provençaux se bornaient à conter, en prose, des romans de chevalerie, et qu'ils réservaient la poésie pour de courtes chansons de guerre et d'amour.

Ainsi restreinte dans ses sujets, diversifiée dans ses formes, multipliée par le nombre de ses poetes, la poésie romane devrait nous occuper longtemps. Nous tâcherons de fixer votre intérêt sur quelques points généraux, au lieu de le disperser sur des noms propres, maintenant oubliés. Aujourd'hui, nous considérerons la poésie romane dans son application aux événements politiques et religieux. Nous montrerons sa hardiesse et son influence sur le moyen âge,

Dans ce point de vue, le premier Troubadour qui se présente nous est déjà connu. C'est la physionomie la plus expressive parmi les poetes provençaux. C'est ce Bertram de Born, ce poete batailleur. Ce que j'en dirai aujourd'hui atteste moins son talent que les aventures singulières de sa vie, et le secours qu'il tirait de ce talent, au milieu des crises de sa fortune. Auprès de lui, d'ailleurs, viennent se réunir de grands noms historiques, liés au souvenir des Croisades, où nous suivrons l'influence des Troubadours.

Que votre attention, Messieurs, se reporte un moment sur l'état singulier du territoire français au douzième siècle. Un roi d'Angleterre, par exemple, était vassal d'un roi de France; et en même temps il s'avançait jusqu'au cœur de la France; il possédait la Normandie, la Guyenne et l'Anjou. Le roi d'Aragon était suzerain d'une partie de la France méridionale. Cependant à l'époque où la couronne de France était si fort échancrée, elle n'était pas portée par un roi faible ou vulgaire : c'était Philippe-Auguste.

D'une autre part, le duc de Normandie, roi d'Angleterre, trouvait dans le nombre même de ses possessions des difficultés nouvelles. L'esprit belliqueux de la féodalité se communiquait dans les familles régnantes, comme il circulait parmi tous les seigneurs. Henri II, roi d'Angleterre, avait dans ses fils, le duc de Guyenne et le comte d'Anjou, des rivaux redoutables. Un homme qui, comme Bertram de Born, ne possédait qu'une petite seigneurie, et avec des peines infinies, n'avait pu que reconquérir son château de Haut-Fort et quatre ou cinq villages, n'avait d'autre moyen de se rendre redoutable que de pousser à la guerre ces puissants vassaux. Il formait des ligues; il excitait des guerres entre les deux fils du roi d'Angleterre, les animant l'un contre l'autre, et contre leur père. Vaincu, il traitait comme il pouvait, et bientôt il recommençait la guerre. Les princes se réconciliaient; la désertion, la félonie, diminuait le nombre des confédérés; Bertram de Born, pour se venger, faisait une chanson contre le vainqueur et contre les alliés infidèles. Quand Richard devint roi d'Angleterre, il fit de son mieux pour le pousser à la guerre contre Philippe-Auguste, et lança des sirventes en guise de *manifestes*.

Ce n'est pas l'intérêt poétique qu'il faut chercher dans ces vers; c'est, avant tout, l'intérêt historique. Rien ne fait mieux concevoir la vie féodale, que cette action d'un homme guerrier et poete, sur tant de princes ambitieux, ces guerres, ces paix infidèles, ces trahisons, ce sang constamment répandu aux milieu des fêtes, des tournois et des chansons amoureuses.

Vous pouvez remuer toutes les chroniques des moines, vous n'y trouverez jamais rien de pareil. Vous pouvez chercher dans l'histoire le caractère de ces barons féodaux, vous ne les connaîtrez ja-

mais, si vous n'entendez pas l'un d'eux. Prenons d'abord la querelle de Bertram de Born avec Richard. Bertram de Born a reuni quelques seigneurs contre Richard, duc d'Anjou; il a été battu; son château est pris, et Richard y met un gouverneur. Le poëte lui adresse un sirvente: c'est une pièce diplomatique du temps.

Malgré mes pertes, j'ai le cœur de chanter. J'ai rendu Haut-Fort au seigneur Richard; mais puisque j'ai paru devant lui, et qu'il m'a fait merci, en m'embrassant, je n'ai plus rien à craindre. Les barons du Limousin et du Périgord, qui m'avaient engagé leur foi, m'ont trahi. Je les abandonne à mon tour. Si le comte Richard veut m'accorder sa faveur, je me dévouerai à son service, et mon attachement sera pur comme l'argent fin. Sa dignité doit le rendre semblable à la mer qui semble vouloir garder tout ce qu'elle reçoit, et qui bientôt le rejette sur la rive. Un si noble baron doit restituer ce qu'il a pris sur un vassal qui s'humilie. Qu'il me confie au moins la garde de mon château. Ceux qu'il en a chargés sont mal avec moi. Nous aurons toujours des querelles ensemble. En me le rendant, il ne se fera point tort; car je suis prêt à l'honorer et à le servir. C'est ce que je n'aurais pas fait, si l'on ne m'eût trahi.

Eh bien! vous entendez un baron de ce temps-là; vous voyez ce que vous ne trouvez dans aucune histoire, ce mélange de finesse et de rudesse, cet esprit moqueur, hardi, français, dit-on.

Le château fut rendu. Bertram, désormais attaché à Richard, entra dans la révolte de ce prince et de ses deux frères contre leur père, le roi Henri II. Cette entreprise fut traversée par la mort prématurée du jeune prince Henri, si éloquemment regretté par Bertram, dans la complainte que je vous ai lue. Privé d'un si puissant secours, Bertram continua la guerre; mais son château fut pris, et lui-même fut amené devant le roi d'Angleterre. L'entrevue semble touchante et singulière. Le roi lui dit: « C'est donc vous qui vous vantiez d'avoir tant « d'esprit? — Je pouvais dire cela dans un temps, « repartit Bertram; mais en perdant votre fils, j'ai « perdu tout ce que j'avais d'esprit et d'habileté. » Au nom de son fils, le roi d'Angleterre se prit à pleurer et s'écria: « Bertram, malheureux Bertram! « c'est bien raison que vous ayez perdu l'esprit de- « puis que mon fils est mort; car il vous aimait uni- « quement, et pour l'amour de lui je vous rends « votre liberté, vos biens, votre château. » Et il lui rendit tout, en effet, et lui donna cinq cents marcs pour payer les frais de la guerre.

Voilà encore une fois Bertram de Born rentré dans son château. Il y resta quelque temps assez paisible. Enfin, ce pauvre roi d'Angleterre, dont la succession avait été si odieusement disputée de son vivant, mourut; et Richard monta sur le trône, ce brillant Richard, cet aventureux et hasardeux Richard, dont les qualités chevaleresques étaient mêlées à des vices odieux, qui ont disparu sous le coloris romanesque de sa vie. Le souvenir des Croisades a particulièrement répandu sur lui cet intérêt poétique. Il partit de bonne heure pour cette grande expédition qui avait déjà vu se renouveler tant d'armées chrétiennes, rapidement moissonnées sous le ciel brûlant de la Syrie. Pareille entreprise était une carrière ouverte à tous les esprits violents et hardis, à tous les gens querelleurs de l'Europe féodale. Il semble que Bertram de Born devait partir un de premiers; mais il ne se pressa pas du tout. Il en donnait la raison, que je vous dirai un peu plus tard.

Nous avons donc été conduits, par le mouvement de ce récit, au grand événement où vient se concentrer tout l'héroïsme et toute la poésie du moyen âge, aux Croisades.

Il n'est pas de sujet sur lequel on ait plus raisonné. Prenez-vous les écrivains du dix-huitième siècle? ce n'est qu'un concert de paroles méprisantes sur cette folie sauvage qui précipitait tant de peuples en Palestine, et les envoyait mourir sans raison et sans but. Consultez-vous les écrivains de l'âge précédent, et quelques philosophes du nôtre? les Croisades sont une œuvre admirable, le plus manifique exploit de cette féodalité chrétienne, dont le pape était le grand suzerain.

Nous ne nous tiendrons pas dans un point mitoyen, entre ces deux opinions. L'une nous paraît infiniment plus vraie que l'autre. Ainsi, pour le dire sans aucun détour, l'opinion philosophique du dix-huitième siècle qui a flétri les Croisades comme une folie infructueuse et barbare, ne nous semble nullement conforme à la vérité historique. Soyez frappés d'une chose. Le zèle religieux, l'enthousiasme excessif, la prédication, étaient la cause immédiate, et pour ainsi dire violente des Croisades; mais ils n'en étaient pas la cause unique, L'état du monde rendait inévitable cette guerre. Depuis cinq siècles, deux grands mouvements s'étaient déployés dans le monde et agissaient en sens contraire, la civilisation chrétienne et la civilisation musulmane, le kalifat musulman, et on peut presque dire le kalifat chrétien, qui avait ce caractère particulier, que, dénué de tout pouvoir matériel, il dominait par la parole et la pensée les forces bruyantes et dispersées de l'Europe féodale. Sous ce rapport, dans les voies ordinaires de la politique humaine, dans la prévoyance vulgaire de ce monde, une sorte d'infériorité semblait le menacer, si jamais les deux puissances venaient à se heurter; car enfin le kalifat musulman, qui réunissait l'Alcoran et le glaive, avait quelque chose de plus impétueux, de plus irrésistible. Aussi ne vit-on jamais la puissance de l'enthousiasme et de la conquête s'avancer dans le monde, avec une plus épouvantable rapidité. Du fond de l'Arabie, en peu d'années, le glaive musulman avait subju-

gué la Perse, la Syrie, l'Égypte, une partie de l'Empire grec, toute l'Afrique civilisée par les Romains, la Calabre, la Sicile, l'Espagne, et ne s'était arrêté que devant Charles-Martel. Mais cette exception d'une défaite essuyée dans les plaines de France, n'en laissait pas moins subsister l'invasion musulmane en Europe.

Certainement si la politique humaine eût seule dirigé les conseils des princes d'Europe, aux onzième et douzième siècles, ce motif même seul aurait pu leur inspirer les *Croisades*. Dans le dernier siècle, Montesquieu écrivait ces paroles : « Dans les « sociétés, le droit de la défense naturelle entraîne « quelquefois la nécessité d'attaquer, lorsqu'un « peuple voit qu'une plus longue paix en mettrait « un autre en état de le détruire, et que l'attaque « est le seul moyen d'empêcher cette destruction. »

Ce conseil d'anticiper une guerre inévitable, jamais, certes, il ne fut d'une application plus nécessaire, plus raisonnable que dans cette époque du monde où la puissance musulmane enserrait de toutes parts l'Europe divisée.

Je ne dis pas, Messieurs, que toutes ces raisons soient entrées dans l'esprit des peuples du moyen âge; elles étaient cependant plus contemporaines que les vues d'intérêt commercial alléguées par Robertson. Cette idée d'une guerre préservatrice contre les Musulmans n'existait pas, pour le douzième siècle, aussi nettement que nous l'exprimons; mais elle ne lui était pas inconnue; elle était précise et déterminée dans quelques chefs, instinctive et confuse dans la foule. Ainsi, les plus grands papes, vingt ans avant les Croisades, parlaient avec une force singulière du danger de voir le christianisme, déjà banni de l'Afrique, disparaître entièrement de l'Asie. Malgré la haine du schisme, ils s'inquiétaient vivement du péril où se trouvait Constantinople, chaque jour resserrée par la conquête des Mahométans; ils s'alarmaient pour l'Espagne; ils craignaient sans cesse que de l'Espagne, la conquête mahométane ne débordât sur toute la France méridionale. Enfin, ils étaient plus occupés encore de la domination des Sarrasins en Sicile, et de cet effrayant voisinage qui pouvait les jeter sur l'Italie et les conduire jusqu'à Rome, où ils avaient déjà paru dans le huitième siècle.

Dès l'année 1074, Grégoire VII écrivait à l'empereur Henri : « J'annonce à Votre Grandeur que les Chrétiens d'outre-mer, « dont le plus grand est affligé par les païens de désastres « inouïs, et journellement massacrés comme de vils trou- « peaux, ont envoyé vers moi, dans l'excès de leur mi- « sère, me suppliant de secourir nos frères de tous les « moyens qui seraient en mon pouvoir, afin que la religion « chrétienne ne soit pas, ce qu'à Dieu ne plaise anéantie, de « nos jours. »

Le pape Urbain, dans ses célèbres prédications au concile de Clermont, à toutes les inspirations bibliques et religieuses mêla des paroles politiques.

On voit que la pensée d'un danger continuel qui pesait de l'Asie sur l'Europe entière, entra pour beaucoup dans le zèle éclairé des pontifes. Cette guerre sainte était donc la vieille guerre de l'Europe contre l'Asie, disons même de la civilisation contre la barbarie; car le génie des nations d'Europe, bien que grossier encore, renfermait en lui des germes de civilisation que n'avait pas le mahométisme asiatique.

Ainsi, cette disposition déjà visible des peuples de l'Europe, qui, par leur culte et leurs lois naissantes, les poussait vers l'amélioration des mœurs, leur inspirait une haine naturelle contre le despotisme musulman, qui reculait vers la barbarie. Ce sentiment se mêlait, on le voit dans Guillaume de Tyr, à l'antipathie religieuse; pour lui, les Sarrasins n'étaient pas seulement des mécréants, mais des barbares.

Enfin, l'état de l'Europe, cette multitude de guerriers sans emploi, cette profusion d'une force féodale, qui ne s'exerçait sur elle-même qu'en se dévorant, tout cela précipitait les peuples chrétiens vers quelque grande conquête cherchée au loin. Dans le point de vue historique, l'accusation d'absurdité contre les Croisades n'est pas plus raisonnable qu'elle ne le serait contre la guerre de Troie. En effet, la guerre de Troie, ce n'était pas la vengeance de Ménélas et la poursuite d'Hélène; c'était le sentiment instinctif qui armait la civilisation des Grecs, ingénieuse et libre, contre la mollesse servile de l'Orient; c'était l'anticipation naturelle de cette guerre qu'un jour la Perse devait apporter dans la Grèce.

De même que les causes rapprochent ces deux événements, les résultats les assimilent; comme pour les nations septentrionales du vieux monde, ainsi pour les nations chrétiennes du moyen âge, une grande guerre, poussée au loin, vers l'Asie, fut l'occasion du plus grand développement des courages et des esprits. Le temps des Croisades fut, comme la guerre de Troie pour les Grecs, l'âge héroïque des nations européennes. Là, les plus beaux souvenirs de leur poésie ont pris leur source; là, le mouvement social a commencé; là, les gouvernements mêmes ont pris un caractère nouveau; là, les premiers grands hommes ont paru, non plus isolément, dispersés à de longs intervalles, comme du temps de Charlemagne, mais réunis, groupés ensemble, s'animant l'un par l'autre.

Cette fécondité d'une nature jeune et vigoureuse qui, dans les chants homériques, rassemble tant de hardis courages, tant de grands hommes autour d'Agamemnon, se retrouve dans les Croisades. Le génie d'un poëte contemporain leur a manqué;

mais les événements eux-mêmes ont eu plus de grandeur et de poésie que *l'Iliade*. La Croisade a été, pour ainsi dire, une merveille au-dessus de l'imagination des hommes qui l'ont vue, qui en ont été les acteurs et les témoins. Elle n'a pas suscité un grand génie qui la célébrât. Lorsque, plus de trois siècles après, le Tasse en reçut l'impression, il la reproduisit un peu énervée par la mollesse et le bel esprit de Ferrare ; il la renouvela sans doute à sa manière, avec un charme singulier d'imagination et de riant coloris, mais non pas avec la puissance et la rudesse des souvenirs originaux. Mais ne médisons pas d'un grand poëte, bien que ses peintures aient plus d'éclat que de vérité.

Après avoir établi ou rappelé ce qui nous semble la vérité historique; après avoir constaté dans les mœurs, dans l'esprit et dans les intérêts du temps, la grandeur des Croisades, il nous reste à chercher parmi les souvenirs de la poésie provençale ce qui porte l'empreinte de ce grand événement. Cette étude nous montrera, dans sa naïveté, le pieux héroïsme du moyen âge. La Croisade n'y paraîtra pas toujours une guerre sainte ; mille idées profanes se mêleront au zèle religieux. Un seigneur ira à la Croisade par un frivole motif que j'ai déjà rappelé ; un autre en reviendra bien vite par le même motif; un autre n'ira point par le même motif. Toutes les passions ambitieuses, les haines, les cupidités, les jalousies se déploieront avec une rude et libre franchise.

Combien tous ces mélanges bizarres, tous ces bouillonnements de la civilisation naissante ne devaient-ils pas agiter l'âme du poëte ! Je regrette que nous n'ayons guère de poésies romanes faites en Syrie, au milieu de la Croisade. Non, c'était surtout en France que les Troubadours chantaient la guerre sainte; mais très-peu allèrent en partager les périls. A peine, dans le volumineux recueil de Sainte-Palaye, cinq à six pièces sont-elles indubitablement datées de la Terre-Sainte. C'est en Provence, c'est dans les cours brillantes du Midi, qu'on faisait des vers pour exciter à la Croisade et au martyre.

Cependant, Messieurs, soyons justes envers la poésie. Le premier des Troubadours qui ait chanté la Croisade se croisa : c'est Guillaume, comte de Poitiers. Il avait grand besoin, sans doute, de ce saint pèlerinage; car il y avait dans sa vie des choses bien difficiles à expier; il en est que je ne puis même rappeler. Il avait enlevé la femme du vicomte de Châtellerault et l'avait épousée du vivant de son mari. L'évêque de Poitiers, avec cette généreuse fermeté que déploya souvent le clergé dans le moyen âge, le réprimanda dans l'église, et commença contre lui la formule d'excommunication. Le comte tire son épée et veut frapper le prélat. L'évêque de Poitiers demande un moment de répit, se recueille, et d'une voix forte achève l'anathème. « Frappe maintenant, dit-il, je suis prêt. — Non, dit le comte, je ne veux pas maintenant, parce que je vous enverrais en paradis. »

Comme il ne faut désespérer de personne, Guillaume, qui avait fait beaucoup de méchantes actions semblables, partit dès les premiers temps de la Croisade. Il faut entendre ses adieux à son pays :

Je veux faire un chant, et je prendrai pour sujet ce qui cause ma peine; je ne serai plus attaché au Poitou ni au Limousin.

Je m'en irai en exil outre-mer; je laisserai mon fils en guerre, dans la crainte et le péril; et ses voisins l'inquiéteront.

Il m'en coûte de quitter la seigneurie du Poitou; je laisse à la garde de Foulcques d'Anjou ma terre et son jeune cousin.

Si Foulcques d'Anjou et le roi, de qui je relève, ne lui prêtent assistance, la plupart des seigneurs, qui verront un faible jouvenceau, ne manqueront pas de lui nuire.

S'il n'est très-sage et vaillant, les traîtres Gascons et les Angevins l'auront bientôt renversé, quand je serai éloigné de vous.

Fidèle à l'honneur et à la bravoure, je me sépare de vous; je vais outre-mer, aux lieux où les pèlerins implorent leur pardon.

Adieu, brillants tournois; adieu, grandeur et magnificence, et tout ce qui attachait mon cœur; rien ne m'arrête, je vais aux champs où Dieu promet la rémission des péchés.

Pardonnez-moi, vous tous, mes compagnons, si je vous ai offensés; j'implore mon pardon, j'offre mon repentir à Jésus, maître du ciel; je lui adresse à la fois ma prière, et en roman et en latin.

Trop longtemps je me suis abandonné aux distractions mondaines; mais la voix du Seigneur se fait entendre. Il faut comparaître à son tribunal; je succombe sous le poids de mes iniquités.

O mes amis! quand je serai en présence de la mort, venez tous auprès de moi, accordez-moi vos regrets et vos encouragements; hélas! j'aimai toujours la joie et les plaisirs, soit quand j'étais chez moi, soit quand j'en étais éloigné.

J'abandonne donc joie et plaisirs, le vair, le gris et le sembelin (habillements des barons).

Je vous ai dit que Bertram de Born, qui n'avait pas moins besoin d'expiation que le comte Guillaume, ne partit pas pour la Croisade. Il plaisante lui-même de son inaction volontaire, tout en accusant celle des autres :

De tous ceux qui se croisèrent, je sais maintenant lequel a le plus de mérite : c'est le seigneur Conrard, le plus parfait de tous, lui qui se défend à Sur, contre Saladin et sa vile bande. Que Dieu accorde son secours à Conrard, car celui des hommes est bien lent; seul il obtiendra le prix, puisque seul il brave les fatigues et les dangers.

Seigneur Conrard, je vous recommande à Dieu; je serais allé outre-mer auprès de vous, je vous l'assure; mais j'ai perdu patience quand j'ai vu que les comtes, les ducs, les rois et les princes retardaient toujours; et d'ailleurs, il est une dame, belle et blonde, auprès de qui mon courage s'est peu à peu attiédi; autrement je combattrais à vos côtés depuis plus d'un an.

Seigneur Conrard, je connais deux rois qui diffèrent trop de vous aider; vous entendez qui : le roi Philippe est l'un; il craint : le roi Richard est l'autre; il craint aussi. Plût à Dieu que chacun d'eux fût dans les fers des Saladins, puisqu'ils se moquent ainsi de Dieu; puisqu'étant croisés, ils ne se disposent point à partir.

Seigneur Conrard, l'affection que je vous porte inspire mes vers; et je ne considère ni ami, ni ennemi; mais je chante pour blâmer les croisés de ce qu'ils ont ainsi mis le passage et leurs serments en oubli : ils ne pensent pas que Dieu voit avec peine qu'ils vivent dans les orgies et dans les délices, et que vous endurez la faim et la soif, quand ils reposent tranquillement.

Seigneur Conrard, la roue tourne toujours en ce monde, et finit par amener le mal; j'en connais peu qui ne se mettent en souci de tromper ceux qui sont leurs voisins et ceux qui ne le sont pas; mais celui qui perd ne montre pas de joie; or, sachent bien ces hommes que j'accuse d'agir ainsi, que Dieu note ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait.

Seigneur Conrard, le roi Richard a un si grand mérite, et je le dis (quoique parfois je parle mal de lui), qu'il s'embarquera bientôt avec autant de forces qu'il le pourra : on me l'assure. Le roi Philippe monte en mer, ainsi que d'autres rois; ils conduisent des secours tels, que nos conquêtes s'étendront jusqu'à l'Arabie.

A l'exemple du belliqueux Bertram de Born, beaucoup d'autres Troubadours, sans quitter la France, attaquaient par des *sirventes* amers les envahissements des Sarrasins, la lenteur des seigneurs, les jalousies des rois. Quelquefois la réprimande est si vive, qu'il faut la rappeler comme un trait distinctif de la liberté du temps. Citons un exemple entre plusieurs.

Le marquis de Montferrat s'était croisé comme tout le monde. Il ne se pressait pas de partir; il restait dans son comté : il ne savait pas qu'un jour il serait roi de Thessalonique. Voici comme un Troubadour l'apostrophe :

Marquis, je veux que les moines de Cluny fassent de vous leur capitaine, ou que vous soyez abbé de Cîteaux, puisque vous avez le cœur assez vil pour aimer mieux deux bœufs et une charrue à Montferrat, qu'ailleurs être empereur.......

Le royaume de Thessalonique, sans pierrier et sans mengoniau, vous pourriez l'avoir, et maint château que je ne nomme pas.

Par Dieu! marquis, Rolland dit à son frère, et Gui marquis et Rainaud leur confrère, Flamands, Français, Bourguignons et Lombards, vont tous disant que vous semblez bâtard.

Vos ancêtres, je l'entends dire et rapporter, furent tous preux; mais il ne vous en souvient guère; si vous n'avez soin de changer, vous perdrez le tiers et le quart de votre honneur.

Figurez-vous donc, Messieurs, que tandis que la prédication chrétienne du haut des chaires ranimait le zèle des fidèles, tandis que les lettres apostoliques des papes appelaient les rois, excitaient les peuples, la voix des Troubadours, tantôt maligne et moqueuse, tantôt enthousiaste et sévère, inspirait aussi la Croisade. C'est même un trait remarquable que ce concours de deux influences qui souvent se contrariaient. Dans cette époque du moyen âge, les deux puissances morales, inégales dans leurs effets, bien diverses dans leur origine, c'étaient la religion et la poésie populaire. Souvent elles étaient en guerre; les peuples hésitaient, si j'ose parler ainsi, entre les prédicateurs et les chanteurs, et quelquefois, par la corruption et la frivolité de notre nature, les chanteurs l'emportaient.

Mais dans ce mouvement rapide d'enthousiasme, qui s'entretint et se renouvela si longtemps, presque toujours les Troubadours et les prêtres, la poésie et la religion s'accordèrent pour célébrer la Croisade, pour appeler à la croisade tous ceux qui portaient un cœur d'homme et une épée, pour avertir les Chrétiens d'Europe du délaissement de leurs frères, enfin pour recruter sans relâche cette armée que l'Asie dévorait incessamment. On peut s'étonner que le Tasse n'ait pas songé à placer un Troubadour dans sa *Jérusalem*. En effet, le dévoûment du comte d'Anjou eut quelques imitateurs parmi des chevaliers troubadours. On a conservé quelques-uns de leurs chants inspirés sous le ciel de la Syrie, au milieu des victoires ou des souffrances de l'armée chrétienne. On peut chercher dans leurs vers quelques traces de ce nouveau contact du génie d'Europe avec le génie oriental. Cet orientalisme, qui, par l'invasion des Musulmans, était arrivé dans l'Espagne, qui de là s'était reflété sur l'Europe méridionale, les Chrétiens étaient allés le chercher de nouveau jusque dans les murs de Jérusalem. Mais le Troubadour de Provence, exilé en Palestine, gardait toujours l'amour du pays de la *gaye science*. Nous avons le chant d'un Troubadour, dont la vie première avait été frivole et emportée par les délices des cours du Midi. Peyrols, longtemps poëte favori du Dauphin d'Auvergne, exilé par ce prince pour des vers adressés à la duchesse de Mercœur, partit pour la croisade : je ne sais s'il s'en lassa bien vite; mais voici quelques vers qu'elle lui inspira sur les lieux mêmes :

Puisque j'ai vu le Jourdain et le Saint-Sépulcre, ô vrai Dieu, qui êtes le Seigneur des seigneurs, je vous rends grâces de ce qu'il vous a plu de me faire tel honneur que de me permettre de contempler le lieu sacré où vous naquîtes véritablement; j'en ai la plus vive allégresse : car si j'étais en Provence, d'un an les Sarrasins ne m'appelleraient Jean.

Que Dieu nous accorde maintenant bon voyage et bon vent, bons navires et bons matelots; car je veux retourner à Marseille : mon cœur y était resté, quoique je fusse vraiment outre-mer; je recommande à Dieu Acre et Sur, et Tripoli, et l'Hôpital, et le Temple.

Vous reconnaissez ce goût des Troubadours pour le séjour de France. Je vous ai parlé de ceux qui n'avaient pu la quitter; en voici un qui est allé sur les bords du Jourdain. Au lieu de toutes les impressions mélancoliques qu'un poëte de nos jours n'aurait pas manqué de trouver dans ces saints lieux, cet homme du douzième siècle souhaite surtout un bon navire, un bon vent et le port de Marseille.

Ailleurs Peyrols parle encore de la Croisade, dans une pièce de vers pleine de délicatesse et de grâce : c'est un *tenson*, un dialogue entre lui et l'Amour.

Chacun des interlocuteurs donne ses raisons pour et contre la Croisade. « Quoi! dit l'Amour, vous « iriez outre-mer quand les rois n'y vont pas? Voyez « comme ils se font la guerre et comme les barons « cherchent aussi des excuses ! » Peyrols se laissa convaincre et ne retourna plus en Terre-Sainte. Cette pièce indique d'ailleurs, vous le voyez, la décadence de l'esprit des Croisades. Les gentilshommes s'en lassèrent comme les rois.

Dans le petit nombre de Troubadours qui prirent la croix, il faut cependant compter deux rois, Richard et Frédéric. Richard étant, comme nous l'avons dit, dans sa jeunesse, seigneur feudataire de l'Anjou, avait un commerce fréquent avec ces gentils Troubadours de la Provence et de l'Auvergne; il parlait et chantait leur langue. Quand il devint roi d'Angleterre, il fut suivi à sa cour nouvelle par un grand nombre de Troubadours, qui étaient là comme un cortége d'honneur. Nous remarquerons ailleurs à quel point l'influence des Troubadours se retrouve dans les premiers essais de la poésie anglaise. Chaucer, au quatorzième siècle, était encore un de leurs élèves. Dans ses guerres, dans ses aventures lointaines, Richard garda le souvenir de cette poésie provençale et la cultiva. Si votre imagination se reporte aux grands exploits de Richard, malgré ses vices, un intérêt singulier s'attache à ses vers. En effet, ce Richard n'était pas seulement un batailleur, comme Bertram de Born; placez-le dans un autre siècle, ce ne sera pas un prince juste et doux, mais un grand homme; c'est un homme qui réunit à l'audace que montra Charles XII, plus de génie politique et de prudence. Au milieu de ses périlleuses aventures, toujours errant ou combattant hors de ses États, son nom remplit les vieux monuments de l'Angleterre. Peu de rois ont moins habité leur royaume, et y ont cependant laissé une trace plus profonde que Richard.

Richard, après avoir livré tant de combats, tué tant de Sarrasins, revint de la Croisade sans armée et même sans écuyer; mais cela n'effrayait pas un chevalier comme Richard. Débarqué en Europe, sur les côtes de Dalmatie, il entreprit de traverser seul le territoire de l'un de ses plus grands ennemis, le duc Léopold d'Autriche, dont il avait fait une fois abattre l'étendard déjà planté sur une tour de Palestine.

En passant par la Styrie, il fut arrêté par Léopold et jeté dans une tour; puis Léopold le vendit prisonnier à l'empereur Henri VI, qui le retint dix-huit mois captif. C'était une triste reconnaissance de son héroïsme dans la Croisade. Vous savez ce que le roman et le théâtre ont jeté d'ingénieux et de touchant sur cette aventure; vous connaissez cette histoire d'un Troubadour fidèle qui s'était mis en quête de Richard, que l'on savait revenu de la Terre-Sainte, et que l'on ne voyait reparaître nulle part. Selon ce récit, le Troubadour Blondel, après avoir erré dans beaucoup de lieux, chantant au pied des forteresses qui pouvaient renfermer son maître, entendit du fond d'une tour une voix qui achevait la chanson, et reconnut Richard.

Je ne sais si l'histoire est authentique, si la fidélité du Troubadour, si la découverte imprévue de Richard, si ce chant à deux voix du Troubadour et du prince captif, si tout cela offre autant de vérité que d'intérêt. Mais nous avons du moins un vestige curieux du talent poétique de Richard dans les loisirs de sa captivité.

Il s'est conservé dans les deux dialectes des Troubadours et des Trouvères, une chanson où Richard, prisonnier, se plaint de ses vassaux, de ses amis, qui l'abandonnent, et du roi de France, qui profite de ce temps pour envahir son territoire. Je ne ferai qu'une remarque philologique. Cette chanson existe dans les deux langues, celle des Troubadours et celle des Trouvères.

Avant que l'admirable travail de M. Raynouard eût jeté la lumière sur ces origines de notre idiome, qui sont liées de si près à toute l'histoire du moyen âge, on avait à cet égard des notions si confuses, et on portait tant de négligence dans cette étude, que l'abbé Millot, qui a composé trois volumes sur les Troubadours, a traduit tout de travers cette chanson de Richard, et, de plus, voulant citer un couplet dans la langue originale, a mêlé les deux textes.

Ce n'est pas moi qui triomphe de cela; mais on peut apprécier le service rendu par l'écrivain qui, de nos jours, a parfaitement éclairci l'histoire de cette littérature et de cette langue, que ne savaient pas distinguer d'un autre dialecte des hommes de mérite qui faisaient trois volumes sur ce sujet. Mais passons à la chanson, en traduisant d'après le roman provençal; car il est à croire que Richard la composa dans le dialecte qui était la langue favorite de la poésie, et pour ainsi dire le toscan du siècle : du reste, dans cette chanson, l'intérêt poétique est médiocre. Ce qui doit plaire, c'est l'intérêt anecdotique et la singularité de vers composés par un homme qui a gagné tant de batailles et qui chante du fond de sa prison :

Déjà nul homme prisonnier ne dira sa raison bien nettement, si ce n'est en homme qui se plaint; mais pour réconfort, il doit faire une chanson. J'ai beaucoup d'amis; mais pauvres sont leurs dons : c'est une honte à eux si, pour ma rançon, je suis deux hivers prisonnier.

Or, sachent bien mes hommes et mes barons anglais, normands, poitevins et gascons, que je n'ai si pauvre compagnon que je voulusse pour argent laisser en prison. Je ne leur fais aucun reproche; mais je suis encore prisonnier!

Je sais bien, et je tiens pour vrai certainement, qu'homme mort ou prisonnier n'a ni amis ni parents; et s'ils m'abandonnent pour or et pour argent, c'est un mal pour moi, un

plus grand pour ma nation, qui, après ma mort, souffrira reproche pour m'avoir laissé prisonnier.

Pas n'est merveille si j'ai le cœur dolent, lorsque Monseigneur met ma terre en saccage; il ne lui souvient pas de notre serment, que nous fîmes pour la sûreté commune : je sais bien de vrai que guère longtemps ne serai prisonnier.

Comtesse Souer, Dieu sauve votre souverain mérite, et garde la beauté que j'aime tant, et par qui je suis déjà prisonnier.

Je m'arrête ici. Dans la prochaine séance, nous considérerons d'autres monuments historiques et poétiques de la langue romane au milieu de la Croisade sanglante contre les Albigeois.

SIXIÈME LEÇON.

Utilité historique de la poésie provençale. — Liberté extraordinaire dont elle est la preuve et l'expression. — Chant de Sordello sur la mort de Blacas. — Poésie satirique des Troubadours, inférieure à leur poésie amoureuse. — Vie heureuse et douce imagination du Midi troublées tout à coup par une horrible calamité. — Innocent III. — Hérésie des Albigeois; leurs prières en langue vulgaire. — Causes de la Croisade contre les Albigeois. — Son influence sur le génie méridional. — Chant de vengeance et de haine contre Rome.

Messieurs,

La littérature, telle que nous l'étudions, est tour à tour un objet d'art et un monument historique. Je ne puis, dans cette revue du moyen âge, offrir toujours à votre attention d'heureux fragments poétiques et des beautés inédites. Je suis soumis à la loi accidentelle de mon sujet. Quelquefois, sous les décombres de ces vieux temps, nous découvrirons des choses éclatantes et neuves; plus souvent, nous n'y trouverons que des matériaux informes et bruts. Ce sont de curieux éléments pour l'histoire, et non des spectacles pour l'imagination. Aussi, Messieurs, en parcourant cette littérature des Troubadours, dont une portion nous est sévèrement interdite, nous nous attacherons de préférence à quelques singularités de mœurs et d'événements, dont l'intérêt soutienne ou supplée pour nous le talent poétique.

Nous avons indiqué déjà ce caractère libre et hardi de la muse provençale, ce droit de réprimande et de satire qu'elle exerça contre toutes les puissances du moyen âge. C'est un trait distinctif du temps. Cette époque serait mal comprise, si elle ne se présentait qu'avec cette apparence d'ordre et de soumission, que les écrivains de la monarchie ont uniformément répandue sur notre histoire. Presque toujours, par un anachronisme de langage, ils ont attribué quelque chose de l'esprit paisible du dix-septième siècle aux temps agités du moyen âge. Si vous étudiez la France du treizième et du quatorzième siècle dans Daniel, il vous semble qu'une sorte de régularité et de subordination en animait et en contenait toutes les parties. Cette illusion était née d'abord de la lecture même des chroniques, rédigées par des moines, dans la paix des monastères. Ils avaient involontairement communiqué à leurs récits quelque chose de la quiétude et du calme de la vie monastique; et les historiens officiels de la monarchie absolue ajoutèrent, plus tard, à ces fausses couleurs, un ton d'étiquette et de gravité.

Au contraire, les monuments immédiats de la poésie populaire, lors même qu'ils ne satisfont pas l'imagination et le goût, ont toute la vivacité, ou plutôt toute la rudesse d'une vérité naïve et historique. Comment croyez-vous, par exemple, qu'au treizième siècle on traitait ces empereurs d'Allemagne, ces rois d'Aragon, de Castille, de France, que l'histoire nous montre à la tête de leurs nombreux vassaux et dans la pompe de leurs cours? Ne vous semble-t-il pas que les papes seuls avaient le droit de les maudire et de les insulter, et que, du reste, tout genou fléchissait devant ces princes? Consultez les Troubadours, et vous verrez que ni les puissances de la terre, ni même celles de l'église n'étaient ménagées par ces hardis interprètes des passions de la foule. Une double vérité naîtra pour nous de cette étude; nous connaîtrons mieux les événements et l'esprit du temps tout à la fois. Vous le concevez; je ne dirai pas la convenance, mais le bon sens ne laisse pour nous, dans ces vieux monuments, qu'un intérêt froidement historique; et si, par exemple, nous empruntons à un Troubadour la satire amère des excès de la cour de Rome, la censure violente, excessive peut-être, des abus du pouvoir ecclésiastique ou civil, ce sont des paroles mortes, dépouillées non-seulement de toute allusion, mais de toute vraisemblance dans nos temps modernes.

Un chevalier, un Troubadour illustre, Blacas, meurt : voilà les Troubadours qui célèbrent en lui le guerrier vaillant, généreux, dont la vertu faisait honte aux plus puissants monarques. Dans la complainte du fougueux Bertram de Born sur la mort du jeune Henri, nous avions admiré la douceur et la mélancolie du langage. Le poëte, qui déplore la perte de Blacas, porte dans sa douleur bien plus d'amertume; il la rend outrageuse pour tous les princes de la chrétienté. D'une complainte funèbre, il fait un *sirvente*. Ce poëte, c'est Sordello, né dans l'Italie du Nord, mais poëte de la langue provençale. Le Dante a cru lui devoir cet insigne honneur, de l'invoquer presque à l'égal de Virgile, dont il le fait le compatriote, lorsqu'il le rencontre dans son mystérieux voyage.

Malgré ce singulier parallèle, la poésie de Sordello vous paraîtra bien rude; elle ressemblera pour vous à quelques-uns des chants de la Grèce moderne et barbare. Il est un de ces *chants popu-*

laires, où, par une fiction digne de la férocité des Klephtes de la montagne, la tête coupée d'un guerrier s'entretient avec un aigle qui la dévore: « Mange-moi, dit cette tête; nourris-toi de mon « courage. »

C'est le génie rude et farouche du moyen âge, qui, par une exception unique, s'était conservé, jusqu'au dix-huitième siècle, dans quelques cantons de la Grèce asservie. Un tour d'imagination semblable se retrouve dans les vers de Sordello; il y a de plus cette libre et séditieuse hardiesse des Troubadours, qui gourmandaient tous les princes du temps.

Je ne nommerai pas, comme l'a fait un savant historien, cette liberté des Troubadours, *le cri de l'opinion publique*. Une telle puissance n'existait pas alors. La liberté était renfermée dans quelques châteaux; elle voyageait avec quelques Troubadours; elle passait vite de la plainte à l'action, de la chanson à la mêlée: il faut lui laisser sa physionomie guerrière. Voici, Messieurs, ce chant singulier, plus remarquable par la hardiesse injurieuse que par le talent:

Je veux, en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, plaindre le seigneur Blacas; et j'en ai bien raison : car en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami; et les plus nobles vertus sont éteintes en lui. Le dommage est si grand, que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais; à moins qu'on ne lui tire le cœur et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur; et alors ils en auront beaucoup.

Que d'abord, l'empereur de Rome mange de ce cœur; il en a grand besoin, s'il veut conquérir par force les Milanais, qui maintenant le tiennent conquis lui-même; et il vit déshérité, malgré ses Allemands.

Qu'après lui, mange de ce cœur le roi des Français; et il recouvrera la Castille, qu'il a perdue par niaiserie : mais s'il pense à sa mère, il n'en mangera pas; car il paraît bien, par sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise.

Je veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce cœur, et il deviendra vaillant et bon; et il recouvrera la terre que le roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et lâche.

Et le roi de Castille, il convient qu'il en mange pour deux; car il tient deux royaumes et n'est pas assez preux pour un seul : mais s'il en veut manger, il faut qu'il en mange en cachette; car si sa mère le savait, elle le battrait avec des verges.

Je veux que le roi d'Aragon mange de ce cœur. Cela le délivrera de la honte qu'il recueille ici, à Marseille et à Milan; car il ne se peut honorer autrement, en actions ou en paroles.

Je veux aussi que l'on donne du cœur au roi navarrois, qui valait mieux comte que roi; je l'entends dire ainsi. C'est un mal quand Dieu fait monter un homme à haute puissance, et que le défaut de cœur le fait baisser de prix.

Le comte de Toulouse a besoin d'en manger beaucoup, etc., etc.

Je n'achève pas, Messieurs : ce singulier repas est trop long; cependant la pièce de Sordello fut très-répandue et fort approuvée dans le temps. Ce *thème* d'un cœur mangé parut si beau, que voilà deux ou trois autres poëtes qui le reprennent et le paraphrasent. Ce n'est plus simplement le cœur de Blacas, mais le corps de Blacas tout entier qu'on coupe, qu'on divise, et que le poëte propose d'envoyer à divers peuples de la chrétienté, aux vaillants Poitevins, aux *couards* Anglais, etc. Certes, sous le rapport du goût, si l'on compare ces inventions aux beaux rêves de la poétique Italie, notre Midi paraît encore bien grossier. Aussi, c'est un exemple de liberté féodale, et non de poésie, que nous avons voulu chercher ici.

Cette poésie des Troubadours, en devenant satirique et haineuse, perdait quelque chose de sa brillante inspiration. Elle semble née pour chanter le beau ciel de Provence, le printemps, les plaisirs: quand elle s'arrachait à ce *doux emploi*, comme dit La Fontaine, elle était souvent plus injurieuse qu'énergique. Ce qui fait surtout le charme et l'éclat de cette poésie, c'est l'expression interminable des sentiments délicats du cœur; c'est le langage uniforme de l'amour, soit qu'on l'écoute dans les accents passionnés d'un guerrier troubadour, ou dans les douces paroles de la comtesse de Die. Mais nous en sommes réduits à l'intérêt historique. Et, dans les sujets graves, si l'on excepte Bertram de Born, et quelque autre peut-être, le génie manque aux Troubadours.

Hors de là, figurez-vous cette longue et ingénieuse chanson qui se fait entendre dans toute la Provence. Elle est l'occupation des grands, des preux, des Troubadours, des jongleurs. Sans cesse les autres langues de l'Europe, qui commencent à se former, viennent s'y mêler; mais la primauté provençale s'y reconnaît toujours. Il est entre autres une forme singulière, que, dans notre civilisation avancée, on n'imaginerait pas, qui suppose une communauté, une affinité perpétuelle entre plusieurs langues : c'est ce qu'on appelait le *discort*. Ce sont des sentiments de dépit, d'inquiétude, d'espérance, exprimés en plusieurs langues à la fois. On faisait une pièce de vers en italien, en provençal, en français, en gascon, en espagnol; on mêlait tout cela, suivant son émotion; et quand le poëte avait tout à fait perdu la tête, ce n'était pas seulement de strophe en strophe qu'il changeait de langue, c'était de vers en vers. Il y a plusieurs pièces dans cette forme singulière. Tout cela suppose un grand loisir dans une nation; ces jeux d'esprit ne trouveraient guère place chez un peuple agité par de graves intérêts. Cette douce occupation dura plus d'un siècle. Si la poésie qui en fut l'ouvrage n'est pas d'une grande admiration, si on ne place point cette poésie dans les archives de l'esprit humain, après ces quatre ou cinq poésies qui font l'enchantement éternel de notre imagination, on s'arrête cependant avec plaisir sur elle, et on y voit le témoignage de la prospérité sociale dont jouit un peuple, au milieu des agitations sanglan-

tes de toute l'Europe. Mais ce bonheur ne devait pas être durable. Le caractère du moyen âge, qui s'était adouci sous le ciel heureux de la Provence, va reparaître avec son atroce et puissante énergie. Cette contrée, si florissante au milieu du douzième siècle, va recevoir en son sein toutes les horreurs d'une guerre de fanatisme et de pillage; elle va cruellement expier tout ce qu'elle a eu de paix et de bonheur; elle va souffrir au-delà des autres pays de l'Europe. S'il est un grand contraste entre les occupations de l'esprit et la destinée des hommes, c'est la Provence qui doit l'offrir : ses jeux poétiques, ses *cours* d'amour, sont tout à coup remplacés par toutes les fureurs de la guerre et de l'inquisition la plus impitoyable. C'est encore là, Messieurs, un des grands événements du moyen âge, sur lequel la poésie *romane* peut fournir des pièces historiques.

La Croisade des Albigeois! Quelle idée s'en fait-on, soit que l'esprit monacal, soit que l'esprit philosophique retrace seul ces grands souvenirs? Longtemps d'abord, le témoignage des victimes avait été supprimé; c'étaient les inquisiteurs qui s'étaient faits historiens. Puis le récit des inquisiteurs fut commenté plus tard uniquement par l'esprit philosophique. Tout ce qui avait été fait de violent et d'inhumain dans cette guerre, parut tenir à une scélératesse profonde; tandis que le caractère de certaines époques, c'est que de méchantes actions soient commises par des hommes qui tous n'étaient pas méchants. Image fidèle des préjugés et des passions du temps, cris de douleur des vaincus dans cette guerre désastreuse, la poésie des Troubadours est un vivant commentaire de ces événements.

En ce moment, deux choses nous frappent : le caractère historique et la forme littéraire de cette poésie. Ce caractère historique ne peut bien se concevoir, sans quelques réflexions rapides sur l'hérésie des Albigeois. Dans la multitude de sectes que les premiers siècles de notre ère avaient vu naître et grandir sur le tronc puissant du christianisme, il en est une dont le nom varia beaucoup, mais qui, dès l'origine, avait, dans la simplicité de ses dogmes, quelque chose d'analogue à la croyance *protestante* réduite à ses formes les plus austères. Au sixième siècle, cette secte avait le nom de *Paulicienne;* elle rejetait entièrement l'autorité du pontife de Rome; elle méconnaissait en général l'autorité du sacerdoce; elle niait le purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts. Du reste, elle recommandait des mœurs chastes et pures, de rigoureuses abstinences. Cette secte avait deux caractères singuliers, qu'elle reçut de la diversité de ses fortunes et de ses périls : tantôt elle était purement ascétique, solitaire, pythagoricienne; tantôt elle était guerrière et impitoyable.

Lorsque le mahométisme s'étendit rapidement sur l'Asie-Mineure, les Pauliciens, qui avaient été persécutés par les empereurs grecs, subirent assez volontiers le joug musulman; mais sous le cimeterre et l'Alcoran, ils gardèrent leur foi et y mêlèrent seulement quelque chose de l'imagination orientale. Avec les Mahométans, ils passèrent en Espagne; d'Espagne, ils arrivèrent en Provence, et ils parcoururent ainsi une partie de l'Europe méridionale, à la faveur des victoires de leurs maîtres. On les trouve répandus dès le huitième siècle. C'est dans la première langue du moyen âge, dans cet idiome roman, dont les débris ont été si récemment étudiés, que cette secte énonça d'abord ses dogmes et ses prières. Après les serments de 842, un des plus anciens monuments de la langue romane, c'est *la Noble leçon des Vaudois,* pieuse et simple paraphrase de maximes évangéliques. Là, rien n'indique absolument une hérésie dogmatique; mais on sent un esprit de libre examen et de conscience individuelle. Ces maximes sévères, cette morale pure, cette religion simple et s'exprimant en langue vulgaire, étaient communes à un grand nombre d'habitants du diocèse d'Albi, d'où vint le nom d'Albigeois.

Sous les comtes de Toulouse, grâce à cet esprit de tolérance, dont l'Espagne elle-même donnait l'exemple, dans ces guerres sans cesse mêlées de traités de paix, d'alliance, de mariages entre les familles arabes et chrétiennes, cette secte fut tolérée dans presque tout le Midi; elle y prit de grands accroissements; elle s'adonnait au commerce et aux arts; elle augmentait cette richesse et cette prospérité méridionale qui formait un si grand contraste avec la grossièreté rude et militaire de la France du Nord.

Tel était encore l'heureux état de cette secte à la fin du douzième siècle. Le comte de Toulouse la protégeait; le tuteur du vicomte de Béziers était soupçonné d'en faire partie : les temples des Albigeois étaient fréquentés, leurs hymnes, en langue vulgaire, retentissaient librement, et leur foi vivait paisible à côté de la foi catholique, dans les mêmes cités et dans les mêmes villages.

Mais alors monta sur la chaire de saint Pierre un des plus puissants génies qui aient jamais existé. On ne peut trouver ces expressions trop fortes, quand on songe que cet homme accomplit tout ce que le plus hardi des papes, avant lui, avait seulement projeté : la grande suzeraineté pontificale, cette ambition, cette théorie de Grégoire VII, fut véritablement mise en pratique par Innocent III.

La chaleur des Croisades, l'enthousiasme qui avait inspiré ces grandes expéditions, commençait

à s'attiédir. La voix puissante du pontife ne le ranima qu'à demi. Je ne sais si lui-même voulut porter dans l'Orient toute la force de sa volonté, s'il voulut consumer là tout l'empire qu'il avait sur l'âme des hommes. Mais on le voit, en peu d'années, humilier, abaisser, dompter Philippe-Auguste, agiter l'Angleterre, réprimander le roi d'Aragon, le roi de Bohême, l'Empereur, donner ou laisser prendre Constantinople, enfin maîtriser tous les rois de l'Europe, en faire ses vassaux, ses hommes *liges*, au nom de la religion.

Voilà quel était Innocent III.

Ce tableau incomplet de ses desseins et de ses actes n'est pas son apothéose. Dans le grand nombre de ses entreprises, il faut compter l'oppression, l'anéantissement de ce peuple albigeois, disséminé parmi les habitants du Midi. Ce fait a presque disparu dans l'immense activité du pontificat d'Innocent III.

Innocent III, monté sur le trône de Rome, et faisant la revue de l'univers, aperçoit, dans un coin de la France méridionale, ce petit peuple des Albigeois, qui suit des prêches particuliers, qui fait habituellement ses prières en langue romane, et semble ainsi renier la suprématie de la vieille langue religieuse et politique de Rome. On ne disait pas que ce petit peuple fût malfaisant. Lorsque les premiers conseils de mort et de persécution furent donnés, les habitants répondaient : « Nous ne pouvons pas les tuer, nous avons été nourris avec eux; nous avons des parents parmi eux, et nous voyons combien leur vie est honnête. » Cela était humain et sensé; mais voici comment les passions violentes du moyen âge précipitèrent un affreux dénoûment, qui, sans doute, n'était pas dans la première intention du pontife.

Dès l'année 1195, Innocent III avait envoyé dans la province de Narbonne deux légats, pour convertir et accuser les hérétiques. Il leur adjoignit plus tard un prêtre du pays, Pierre de Castelnau.

A cette époque, un légat venu de Rome c'était plus que ne fut, dans l'ancien monde, un sénateur romain député vers un roi. Vous vous souvenez d'avoir lu dans l'histoire ancienne cette réflexion, que souvent les Romains entreprirent de grandes guerres, firent des siéges mémorables, détruisirent des peuples entiers, afin que l'offense d'un ambassadeur romain ne restât pas impunie. C'était le prestige et la politique de Rome d'attacher un sceau d'inviolabilité au moindre de ses mandataires, et de payer de tout le sang d'un peuple l'insulte qui pouvait leur être faite. A ce prix, il y avait, en quelque sorte, économie de guerres pour elle. En vengeant, par une épouvantable destruction, l'injure de la toge romaine, elle s'épargnait la nécessité de prendre plus souvent les armes. Il en était de même, au moyen âge, pour le maintien de cette succession dictatoriale que Rome chrétienne semblait avoir reçue de l'ancienne Rome, et le pontificat semblait avoir d'autant plus besoin de ce talisman de terreur autour de ses envoyés, qu'il n'avait pas de légions à lui pour les défendre.

Les légats d'Innocent III parcoururent la Provence, aidés de plusieurs moines de Cîteaux; ils prêchaient, discutaient, menaçaient, et rencontraient dans la liberté des esprits une résistance à laquelle Rome n'était pas accoutumée. C'étaient de bien âpres controverses, substituées à l'aimable frivolité des *tensons* et des controverses d'amour. Arrivés dans le palais de Raimond de Toulouse, les légats y trouvèrent grand nombre de Troubadours, de musiciens, de jongleurs, et quelques hérétiques; car le comte protégeait à la fois les hérétiques et les poëtes. Les légats, et surtout Pierre de Castelnau, réclament auprès du prince la punition de ses sujets dissidents. Celui-ci promet, hésite, ajourne, et n'ose nier la terrible puissance qu'il tâche d'éluder. Cependant, avec ce despotisme apostolique qu'ils portaient en eux, et qui leur permettait, d'après les principes de Grégoire VII, de révoquer arbitrairement les évêques, comme d'excommunier les princes, ils avaient déposé l'archevêque de Narbonne et les évêques de Toulouse et de Viviers, coupables à leurs yeux d'indulgence et de faiblesse. Il y avait eu, quelques années auparavant, un Troubadour ingénieux, célèbre par ses vers passionnés, Foulquet de Marseille. Après la vie ambulante, frivole, capricieuse de la *gaye science*, après bien des vers adressés aux dames du Midi, Foulquet de Marseille avait été pris tout à coup d'une grande mélancolie; il était entré dans l'ordre de Cîteaux. Jeune encore, il avait gardé, sous le cilice, la violence de l'ambition mondaine. Il vint joindre son ardente ferveur au zèle farouche du légat. Le légat le fait évêque de Toulouse. Ainsi, voilà le comte Raimond, qui, jusque dans sa cour, pleine de chevaliers et de poëtes, voit croître contre lui la formidable puissance de l'Église romaine. Chaque jour, nouvel avertissement, nouvelles plaintes, nouvelles menaces, sur la lenteur du comte à punir ses sujets. Pour l'y forcer, les légats s'avisent même d'un étrange moyen.

Le comte était en guerre avec plusieurs barons du Languedoc et de Provence, et quelques-uns de ses vassaux qui lui refusaient le service féodal. Le légat se présente comme médiateur dans le camp des barons, et vient annoncer de leur part la réconciliation et la paix, sous la seule condition que les troupes qu'ils avaient rassemblées serviraient à détruire les Albigeois. Le comte refusa d'ouvrir ses

États à ses ennemis pour tuer ses sujets. Alors le sanguinaire pacificateur le déclara schismatique, rebelle à l'Église, et le frappa d'anathème; puis il écrivit à la cour de Rome. Nul récit moderne n'atteindrait à la réalité pour peindre cette puissance irrésistible de la chaire apostolique; il faut recueillir quelques paroles d'Innocent III. Voici comment le pontife appuyait son légat :

Si nous pouvions, écrivait-il au comte Raimond, ouvrir votre cœur, nous y trouverions, et nous vous y ferions voir les abominations détestables que vous avez commises; mais comme il est plus dur que la pierre, c'est en vain qu'on le frappe avec les paroles du salut; on ne saurait y pénétrer. Homme prestilentiel! quel orgueil s'est emparé de votre cœur, et quelle est votre folie de ne vouloir point de paix avec vos voisins, et de braver les lois divines, en protégeant les ennemis de la foi! Si vous ne redoutez pas les flammes éternelles, ne devez-vous pas craindre les châtiments temporels que vous méritez par tant de crimes?...

Le comte plia la tête, fit la paix avec les nobles provençaux suscités contre lui par le zèle du légat, et promit d'exterminer ses sujets hérétiques. Mais il ne se pressait pas d'accomplir cette œuvre. Le légat irrité vient à lui, l'appelle lâche, parjure, tyran, et lui laisse pour adieu une nouvelle et dernière excommunication. Puis, comme ce sénateur romain qui, seul au milieu d'un peuple ennemi, déployait le pan de sa robe et en laissait tomber la guerre, le légat reprit tranquillement sa route, sous la protection de cette inviolabilité du pontificat suprême. Dans une auberge sur les bords du Rhône, il est rejoint par un gentilhomme du comte de Toulouse, par un de ces hommes qui, dans une cause ou dans l'autre, sont prêts à offrir des crimes pour preuve de zèle. Cet homme l'insulte et l'assassine.

Voilà la majesté pontificale indignement violée, l'épouvantail des peuples et des rois attaqué par un crime.

L'imagination froide de nos temps ne peut se figurer l'horreur et l'épouvante de cette catastrophe dans le moyen âge, la puissance de cette voix d'Innocent III, qui, du haut de la chaire de saint Pierre, retentit dans toute l'Europe, pour demander vengeance du sang de son légat, l'indignation des peuples, l'empressement des seigneurs : c'est une Croisade nouvelle. On était las de l'Orient, où l'on mourait trop. Tout ce qu'il y avait de mauvaises et même de bonnes passions, l'ardeur du pillage et le zèle religieux, sont enflammés à la fois. Les seigneurs grossiers et indigents de nos provinces du Nord brûlent de se jeter sur cette riche proie du Midi, que leur désigne du doigt le pontife.

La colère d'Innocent III n'était pas une vaine menace. Déjà des milliers d'hommes s'étaient levés dans toute la France. Là paraissait Simon de Montfort, le sanguinaire héros de cette Croisade antichrétienne; Eudes III, comte de Bourgogne, et d'autres grands vassaux de Philippe-Auguste; des archevêques, des évêques, beaucoup de moines de l'ordre de Cîteaux. Lorsque le comte Raimond de Toulouse vit s'avancer vers lui cette force irrésistible, armée de ce que tous les hommes regardaient avec respect et tremblement, il fut abattu malgré son courage; il consentit à se mettre lui-même à la suite de la Croisade; il s'enrôla contre ses sujets. Nous n'essaierons pas de suivre cette lamentable entreprise. Nous ne pouvons que retracer ce qui tient à la civilisation et au génie du Midi.

Ce ne fut pas seulement le meurtre accidentel du légat qui produisit cette guerre désastreuse. L'hérésie même des Albigeois n'en fut pas la cause unique. Il régnait depuis longtemps dans le Midi une lutte entre la pensée libre et le pouvoir de l'Église, entre la poésie et la prédication. Sans cesse de ce choc jaillissaient des mots amers et cruels qui blessaient la puissance de Rome, et qui paraîtraient un scandale dans notre temps. La vie désordonnée du clergé prêtait à l'amertume de cette censure laïque. Il y avait bien des années que les saints même se plaignaient de la conduite des prêtres. « Qui me donnera, disait saint Bernard, de voir, « avant de mourir, l'Église de Dieu comme elle « était dans les premiers jours? »

Quand nous lisons ces paroles, et d'autres semblables que Bossuet a citées, nous devinons ce que la liberté des Troubadours devait dire des vices du clergé; et nous concevons aussi combien cette liberté devait nourrir de ressentiments et provoquer de cruels représailles.

Quoique Raimond de Toulouse se fût uni aux *Croisés*, la guerre n'en était pas moins destructive. Béziers fut emporté d'assaut, et c'est là qu'on entendit ce mot impitoyable, cette horrible impiété du fanatisme : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra « ceux qui sont à lui. »

Après le sac et la destruction de Béziers, Simon de Montfort pressa plus vivement le siége de Carcassonne, où était enfermé le vicomte de Béziers. Cette ville fut prise également; le vicomte de Béziers tomba dans les mains de Simon de Monfort et mourut bientôt. Simon de Montfort fut fait vicomte de Béziers, avec l'approbation du pape.

Maître de cette partie du Midi, le terrible Simon de Montfort marcha bientôt sur Toulouse. Je ne veux pas entrer dans le récit de cette guerre; elle dura vingt ans. La souveraineté de Toulouse fut transférée à Simon de Montfort. Elle lui fut arrachée par la résistance des peuples, et le courage de Raimond de Toulouse, qui, tombé du pouvoir, re-

trouva, pour le reconquérir, l'intrépidité qu'il n'avait pas eue pour le garder.

L'Espagne vint se mêler dans ces luttes sanglantes; elle y parut comme protectrice de la tolérance religieuse, de la liberté de conscience. Veuillez m'entendre comme je parle, et ne jamais songer à notre temps. Mes paroles sont des paroles du treizième siècle, des paroles gothiques. Au reste, en lisant le récit de cette affreuse guerre, on éprouve une espèce de joie vengeresse à songer que ce sanguinaire Montfort, qui avait si fort outre-passé les anathèmes de Rome, ne profita pas de ces crimes, qu'il perdit cette souveraineté de Toulouse, acquise par tant d'atroces perfidies, et fut tué en guerroyant au pied d'un château.

Par cette mystérieuse alchimie de la Providence, qui tire si souvent le bien du mal, quel fut celui qui hérita du fruit de tant de spoliations et de violences? saint Louis. A la suite de cette Croisade impie, de ce sac de Béziers, de cet empoisonnement du vicomte de Béziers, de cette expulsion de Raimond de Toulouse, des trahisons de Foulquet, évêque de Toulouse, qui, deux fois, livra par de faux serments le peuple de son diocèse, ce fut saint Louis, le meilleur des rois du moyen âge, qui recueillit le comté de Toulouse. La maison des comtes Raimond était éteinte : on ne voulait à aucun prix de la postérité du cruel Montfort. La souveraineté de la France avait, par un progrès naturel, une influence irrésistible sur ce Midi, qui avait essayé quelque temps de se donner à l'Espagne : le comté de Toulouse fut réuni à la monarchie française.

Mais dans ce chaos d'événements, qu'était devenue la poésie provençale, et ce génie, premier né de l'Europe moderne? faisait-on encore des vers? où en étaient la civilisation, les arts, la *gaye science?* Tout cela pouvait-il trouver place entre le Troubadour Foulquet, devenu si cruel sous la mitre, et le féroce Montfort, qui ne savait pas lire, et tous ces destructeurs qui s'étaient lancés, comme des loups du Nord, sur la Provence? Ce *far niente* poétique était bien loin. On ne pouvait plus aller de château en château chanter les vers, les offrir aux nobles dames; tout était hérissé et ensanglanté par la guerre; les tournois, les fêtes avaient disparu.

Enfin, l'imagination des hommes n'était plus la même; elle avait été comme submergée dans ces flots de sang. Chose remarquable, et qui montre combien non-seulement le caractère de tout homme, mais le caractère d'une nation peut profondément s'altérer, à force de souffrances qui l'effarouchent et le dépravent! lors même que cette lutte terrible est apaisée, la poésie provençale n'a plus sa vivacité gracieuse et légère. Quelquefois encore, en parcourant ces poetes, on trouve des traces d'une vie plus heureuse; et puis tout à coup ils sont retombés de leurs tournois et de leurs cours galantes aux bûchers et aux échafauds; ils essaient vainement de sourire encore et de se souvenir de leur première joie. On lit une pièce ingénieuse, un dialogue entre un Troubadour et un berger. Ce sont des descriptions riantes; mais soudain tout est attristé, ensanglanté; c'est le sac de Béziers, c'est la mort du jeune vicomte, c'est la spoliation de Raimond de Toulouse, c'est l'étranglement de celui-ci, la pendaison de celui-là, ce sont les bûchers dressés dans toute la Provence.

Parmi ces tristes et derniers monuments de la poésie romane, il faut chercher quelque témoignage textuel des passions haineuses et des pensées hardies qui fermentaient dans le cœur des opprimés. C'est un détail historique qu'il serait impossible de trouver ailleurs, et qui vous étonnera. Mais quoi! direz-vous, tout ce qu'il y a de sacré et de puissant sur les imaginations était attaqué avec plus d'amertume et de violence que dans les époques modernes d'irréligieuse anarchie! Cela est-il possible? Songez au massacre de Béziers. On aperçoit de plus, dans ce testament vengeur de la poésie provençale, dans ces derniers chants inspirés par la haine contre Rome, la marque d'un changement social. Les chevaliers troubadours ont péri, sont dispersés, quelques-uns enrôlés sous la bannière des persécuteurs. D'autres poetes ont succédé; ce ne sont plus des gentilshommes ou de jeunes vassaux élevés par leur protection, qui ont appris la *gaye science* pour plaire à leur seigneur. C'est le fils d'un tailleur de Toulouse, qui est devenu Troubadour, mais Troubadour triste, désolé, comme son malheureux pays, vengeur et injurieux comme l'âme d'un opprimé.

Voici, par exemple, un sirvente de Guillaume de Figueras, qui justifie toutes ces réflexions. Ce sirvente est un long cri de guerre contre Rome, parce que Rome, c'est dans l'impitoyable Simon de Montfort que les victimes la voient personnifiée.

Figurez-vous vingt strophes qui commencent chacune par ce mot *Roma;* et ce mot chaque fois ramène une suite de reproches outrageux. Le poete accuse Rome de tout; il l'accuse du sang versé dans la Palestine et du succès des Turcs.

Je veux faire un *sirvente* sur ce ton qui me sied; je ne veux plus le différer. Je sais, sans pouvoir en douter, que j'en aurai malveillance; car je fais un *sirvente* sur ces faussaires pleins de tromperie, sur Rome, qui est chef de la décadence en laquelle déchoit tout bien.

Je ne m'étonne point, Rome, si le monde est dans l'erreur, puisque tu as mis le siècle en travail et en guerre; car mérite et miséricorde par toi meurent et s'ensevelissent. Rome trompeuse, conductrice, cime et racine de tous maux, le bon roi d'Angleterre fut par toi trahi.

Rome trompeuse, la convoitise t'égare; à tes brebis tu tonds de trop près la laine; mais que le Saint-Esprit, qui reçut chair humaine, entende mes prières et brise tes becs, Rome, et je m'en dédis; car tu es fausse et méchante envers nous et envers les Grecs.

Rome, aux hommes niais tu ronges la chair et les os, et tu conduis les aveugles avec toi dans la fosse. Tu transgresses trop les commandements de Dieu; car ta convoitise est si grande, que tu pardonnes les péchés pour deniers; de trop forte endosse, Rome, tu te charges.

Rome, sache bien que ton lâche trafic et ta folie firent perdre Damiette. Tu règnes méchamment, Rome; que Dieu t'abatte en ruine, parce que si faussement tu règnes par argent; Rome, tu es de mauvaise race et parjure.

Rome, vraiment nous savons très-bien qu'avec la duperie d'une fausse indulgence, tu livras au malheur le baronage (les barons) de France, et la gent de Paris. Même le bon roi Louis par toi fut occis; car par une fausse prédication tu l'éloignas du pays.....

Rome, aux Sarrasins tu fais peu de dommages; mais les Grecs et les Latins tu les pousses à destruction. Dans le feu de l'abîme, Rome, vous avez votre place....

Rome, je discerne bien les maux qu'on ne peut dire; car vous faites par dérision le martyre des Chrétiens; mais en quel livre trouvez-vous, Rome, qu'on doive occire les Chrétiens? Que le vrai Dieu, le vrai pain quotidien me donne ce que je désire voir des Romains!

Rome, il est vrai, manifeste que tu es trop travaillée de la fougue de tes prédications traîtresses contre Toulouse; tu ronges laidement les mains, à la manière des serpents enragés, aux petits et aux grands. Mais si le digne comte vit encore deux ans, la France ressentira douleur de tes tromperies.

Rome, tant est grande ta forfaiture, que tu méprises Dieu et ses saints: tant ton règne est mauvais, Rome fausse et trompeuse. C'est pourquoi en toi se cache et s'abaisse et se confond la tromperie de ce monde; tant est grande l'injustice que tu fais au comte Raimond!

Rome, Dieu le soutienne et lui donne pouvoir et force, à ce comte qui tond les Français, et les écorche, et les pend, et en fait un pont, lorsqu'avec lui ils font assaut. Quant à moi, Rome, il me plaît fort que Dieu se souvienne de tes grands torts; qu'il plaise à Dieu d'arracher le comte à toi et à la mort!....

Rome, bien souvent on a ouï dire que tu portes tête vide, parce que tu la fais souvent tondre; aussi je pense et crois que besoin te serait d'un peu de cervelle: car tu es de mauvais gouvernement, toi et Cîteaux, vu qu'à Béziers vous fîtes faire une si étrange boucherie.

Rome, avec faux appaux, tu tends tes filets et tu manges maints mauvais morceaux. Tu as visage d'agneau au simple regard; au-dedans, tu es loup enragé, serpent couronné, engendré de vipère; c'est pourquoi le diable t'appelle comme sa créature.

Vous voyez l'atrocité réciproque des haines et des vengeances. Cette épouvantable Croisade ne fut pas seulement une guerre de fanatisme; ce n'est pas seulement Innocent III qu'il faut accuser du sang versé; il l'a regretté, il l'a pleuré; et, plus tard, ses bulles frappèrent d'anathème Simon de Montfort, qui paraît ne pas s'en être beaucoup inquiété.

Mais il est manifeste, il est visible que les Provençaux haïssaient les Français et voulaient exister à part. Ces questions littéraires, qui nous occupent, sont liées à une vérité historique: un peuple, une langue; une langue, un peuple. Si la Provence fût demeurée indépendante, c'était un peuple du Midi de plus, avec son nom, sa langue, ses arts, son génie propre.

Cet accident d'une hérésie, qui devint comme le prétexte d'une guerre d'ambition, ne peut faire méconnaître la cause première de ces événements, où s'accomplissait l'action du Nord sur le Midi, de la France centrale de Hugues-Capet sur la petite souveraineté de Toulouse. La devise fut la religion et la vengeance du sang d'un légat; l'instrument fut la colère d'Innocent III et le bras de Simon de Montfort; la cause véritable, fut ce besoin pour la France de s'agrandir et d'enfermer dans son sein ces petites principautés du Midi, plus civilisées, plus riches et plus faibles qu'elle. Mais ces vérités de fait ne sont pas des apologies. Ces explications posthumes n'affaiblissent en rien la juste horreur qui, dans la pensée des contemporains, dut s'attacher aux barbaries de cette invasion.

Depuis lors, la poésie des Troubadours n'est plus qu'une complainte haineuse et vengeresse; elle n'est plus qu'une protestation contre la perte de la liberté du Midi et de l'ascendant toujours croissant de la France: cette pensée se lie à un retour vers les Croisades. Ces malheureux Troubadours qui voulaient s'absoudre de penser comme les hérétiques, en même temps qu'ils les défendaient, prêchaient la Croisade. Plusieurs chants, qui étaient répétés par les soldats du comte de Toulouse, étaient un cri de guerre sainte. Ces impitoyables vainqueurs qui leur arrivaient, ils voulaient les renvoyer sur les bords du Jourdain. Ainsi, ce sanglant et horrible intermède des Albigeois servit à ranimer le zèle des Croisades, qui emporta si loin l'héroïsme de saint Louis.

Messieurs, nous avons rapidement esquissé les traits principaux de l'esprit provençal, qui, d'abord parent de l'esprit français, s'en était séparé, avait brillé d'un vif éclat, et s'affaiblit et s'éteint au moment où les provinces du Midi sont absorbées dans le territoire français.

Maintenant, nous nous rapprochons tout à fait de notre véritable patrie; et nous tâcherons de démêler les premiers caractères, les premiers indices du génie purement français.

SEPTIÈME LEÇON.

Nouveaux détails sur l'idiome de la France septentrionale. — Comment l'influence allemande y laissa peu de traces. Faits historiques. — Quelques débris du *roman wallon* au huitième et au neuvième siècle. — Modification apportée par les Normands. — Caractère distinct et développement de cet idiome au onzième siècle. — Conquête de Guillaume. — Premiers écrivains normands; Robert Wace. — Commencement de la littérature chevaleresque. — Ses trois grandes divisions: romans de Charlemagne, de la Table-Ronde et des Amadis.

MESSIEURS,

Nous sommes obligés d'alterner entre la grammaire et la poésie. Je ne puis séparer les recher-

ches techniques des souvenirs qui flatteraient votre imagination. D'abord, entraînés vers le Midi, nous avons suivi la poésie provençale dans ses heureux développements. Il faut maintenant rétrograder vers la France du nord, et nous enquérir du travail qui s'était fait dans les esprits. Un critique habile, La Harpe, a dédaigné ces études. A nos yeux, elles ont quelque chose de plus satisfaisant et de plus nouveau que la redite d'une admiration même ingénieuse pour les grands écrivains du dix-septième siècle. Seulement, il faut acheter ici l'intérêt par un peu d'effort.

Messieurs, je redescends vers la barbarie; je me dis : pendant que ce Midi, cette Provence, cette Auvergne, ce Limousin, voyaient naître tant de poëtes ingénieux, tandis qu'une langue sonore et flexible se pliait, avec un art savant, à toutes les impressions de l'âme et même à toutes les nuances d'un esprit de galanterie parfois subtil et maniéré, la France septentrionale était-elle dénuée de tout instinct poétique? Sa voix plus rude n'avait-elle pas aussi des accents qui méritent d'être entendus et notés? Sa littérature ne peut-elle pas aussi déposer de son histoire?

Nul doute que, dans le nord comme dans le midi de la Gaule, il n'y eût très-anciennement une langue vulgaire, formée du latin corrompu; nul doute aussi, je crois, qu'au septième et au huitième siècle, cette langue, touchant à son origine, sortant à peine des types latins, ne fût presque homogène sur tous les points de la France. Plus les altérations étaient récentes, plus elles devaient être analogues et se confondre, en se rapprochant de la racine commune. Cependant la prononciation seule, l'accent plus grave ou plus aigu devait introduire déjà dans les mots de nombreuses diversités.

L'existence de cette langue vulgaire est souvent rappelée dans les écrits latins du temps. Saint Germain, évêque de Paris au huitième siècle, étant mort, des miracles se firent sur son tombeau. Un sourd et muet, entre autres, ayant touché la châsse, retrouva sur-le-champ l'usage de la voix, si bien que non-seulement il put parler la langue vulgaire, mais qu'il apprit les lettres latines et devint clerc. Il y avait donc une langue vulgaire. Voilà le seul fait qui résulte pour nous de cette merveilleuse légende du moyen âge.

Mais, dira-t-on, le dialecte teutonique ne devait-il pas dominer dans cette langue vulgaire de la France septentrionale? C'était une invasion allemande qui avait fondé la monarchie française; c'était une seconde invasion allemande qui l'avait agrandie en la transférant; peut-on supposer que la langue des vainqueurs et des maîtres n'eût pas profondément pénétré dans l'idiome populaire? La réponse est facile. Nous avons déjà rappelé que, dans le mélange de plusieurs peuples, l'influence d'un idiome était proportionnée, non-seulement au nombre, mais au degré de culture de ceux qui le parlaient. La civilisation *gallo-romane* étant fort supérieure à celle des Germains, la langue de ceux-ci exerça peu d'empire; ou plutôt elle exista, pour ainsi dire, à part, au milieu du pays conquis, et se conserva parmi les envahisseurs, sans se communiquer aux indigènes. Dans le huitième siècle, un décret du concile de Reims prescrivait aux ecclésiastiques, lorsqu'ils avaient prêché en langue latine, de répéter leurs homélies en langue romane rustique ou en langue théotisque : *In Romanam rusticam linguam aut theotiscam*. Ces paroles nous disent que, dans toute la France, il y avait des hommes qui n'entendaient que la langue allemande. C'étaient les vainqueurs, les colonies militaires, les barons germains auxquels Clovis ou Charlemagne avait distribué des fiefs. Mais après Charlemagne et dans le démembrement de son empire, quand il y eut un souverain germanique distinct du roi de France, et que le Rhin fut une limite entre des États séparés, qu'arriva-t-il? Les princes de la race conquérante, qui restaient en France au milieu de l'affaiblissement de leur pouvoir et de la caducité prématurée de leur dynastie, se souvinrent peu de l'Allemagne, ou ne s'en souvinrent qu'avec défiance; ils entrèrent dans les mœurs *gallo-romanes;* ils prirent les habitudes et la langue du peuple indigène. Leur politique ne vit pas volontiers des seigneurs qui étaient restés allemands et qui relevaient de l'empereur germanique par de grandes terres qu'ils avaient dans ses États, conserver aussi des domaines en France. Ils s'occupèrent de les en dépouiller. Ce calcul fut réciproque. Les princes d'outre-Rhin, redevenus purs Germains, travaillaient à déposséder les seigneurs qui, résidant près du roi de France, avaient encore des terres en Germanie; et, d'autre part, les rois de France, bien qu'ils eussent du sang germain dans les veines, s'occupèrent avec persévérance d'enlever les propriétés et les fiefs aux Allemands de pure race, sujets d'un autre empire.

C'est par là que l'on peut expliquer comment l'idiome des vainqueurs laissa si peu de traces sur le territoire français. D'abord, l'invasion n'avait pas pénétré dans le peuple, qui, beaucoup plus nombreux et plus civilisé que ses vainqueurs, résistait et gardait sa langue et ses mœurs. Puis l'influence de la cour conquérante et celle de la féodalité germanique s'affaiblirent, l'une par l'action du peuple sur ses souverains, l'autre par la politique même des rois de France, qui s'occupèrent constamment, depuis Charlemagne, de fermer la France

à leurs anciens compatriotes, et de ne pas laisser de fiefs allemands parmi nous. Ainsi, en deux siècles, comme l'a très-bien montré M. Bonami, savant académicien dont vous n'avez peut-être jamais entendu parler, on voit disparaître de France l'idiome théotisque.

Il resta quelques mots d'origine teutonique, çà et là répandus dans notre vocabulaire, presque entièrement formé de termes latins; et sous ce rapport, le roman *wallon*, le français du Nord, ne différa nullement du roman méridional; il est également héritier direct et universel de la langue latine. Mais nul monument de quelque étendue, nul poème, nul chant, n'atteste le premier état du *roman wallon*, dans une époque contemporaine des plus anciennes poésies provençales. A l'exception des fameux serments de 842, on n'a pas, je crois, publié, jusqu'à ce jour, de texte *wallon* antérieur à l'an 1000. Sous cette époque reculée, on ne trouve que des mots isolés de ce dialecte, épars dans les chroniques latines, mais pas une phrase entière. Ainsi, je lis dans une chronique de Mortagne, au huitième siècle, qu'un homme périt d'une mort très-odieuse, que vulgairement on appelle *murt*. Ailleurs je vois que les Normands remontaient sans cesse la Seine et arrivaient jusqu'à Paris sur des navires nommés *bargas* dans la langue du lieu : *navibus, quas nostrates* bargas *vocant*. Voilà un échantillon du français au neuvième siècle; voilà tout ce que j'en sais. Hincmar, évêque de Reims, parle de dispositions militaires, qui s'appellent *scaras* en langue vulgaire : *Bellatorum acies, quas vulgari sermone* scaras *vocamus*. Voilà un mot du roman méridional, qui appartenait au roman wallon. Une recherche minutieuse, une investigation microscopique, n'a découvert, comme monument de la langue française septentrionale vers les huitième, neuvième et dixième siècles, que des mots, quelquefois des noms propres qui sont aussi des indices, *Cellas, Ferrerias, Valcresson*, etc.

Voilà des traces bien fugitives. Comment établir quelque fait général sur de si faibles échantillons? Comment supposer que cette langue ne fût pas écrite, puisqu'elle était certainement parlée dans l'usage vulgaire? Comment affirmer qu'elle était écrite d'une manière absolument identique au roman méridional, qui, avant le dixième siècle, avait, comme vous le savez, une forme complète et régulière?

La conjecture la plus savante et la plus ingénieuse ne peut jamais ici devenir une certitude. Cependant il est manifeste que dans cette langue de la France centrale, dans ce roman *wallon* du neuvième siècle, dont il reste si peu de traces, il s'opérait un travail de formation constant et progressif. En voici la preuve. Le *roman* du Midi, au douzième siècle, lu devant vous, serait inintelligible; il vous paraîtrait peut-être plus éloigné de notre langue que l'italien. Ce ne serait pas seulement la prononciation, ce serait le système des constructions, la forme savante des phrases, tous les procédés de la langue enfin qui vous feraient obstacle, à moins d'une étude attentive de quelques mois. Au contraire le dialecte de Rouen, au douzième siècle, le français du *roman de Roux*, serait généralement compris. L'orthographe, quelques mots durs et singuliers, vous arrêteraient à peine; et une attention un peu pénétrante démêlerait, dans le français parisien ou normand du douzième siècle, les germes et les formes primitives de notre langue actuelle. Il est donc manifeste, quelle que soit l'unité ou la diversité du point de départ, qu'un grand progrès, dont la trace n'a pas été retrouvée, s'était accompli dans le roman *wallon*, et l'avait insensiblement conduit vers le type qui devait rester national en France. Il est manifeste qu'à dater de ces serments de 842, une scission, une différence très-forte s'était marquée entre la langue *romane* du Midi et celle du Nord.

Quelle a pu être la cause et la date de cette révolution? On la reporte à l'invasion des Normands.

Au septième et au huitième siècle, c'était en latin qu'on écrivait même les chansons. Dans la France du nord, quand Clotaire II remporta une grande victoire, cette victoire fut célébrée dans son armée par une chanson latine. Ces chansons étaient rimées, à la vérité; c'était le cachet moderne mis sur l'idiome antique. A Paris, qui était déjà la capitale du royaume du Nord, la prédication était également latine. On conçoit qu'avec de pareilles habitudes, avec cette persistance de la langue latine appliquée à tous les actes de la vie civile, et employée même à l'expression des sentiments populaires, la langue usuelle ne devait être qu'un idiome rarement écrit, qui subissait un développement insensible.

Une influence nouvelle vint tout à coup agir sur toute la France centrale et septentrionale. Les Normands débarquent; leurs invasions se renouvellent pendant cinquante ans; ils s'établissent enfin; ils s'emparent d'une des plus riches provinces de France, et s'y fondent un État nouveau. On vit alors se reproduire ce qui avait marqué la première conquête allemande. Les vainqueurs adoptèrent la langue des vaincus; mais ils y mirent quelque empreinte de la leur et de leur génie national. Dès le commencement du onzième siècle, la Normandie paraît non pas poétique comme la Provence, mais docte et lettrée pour le temps. Il y avait des écoles nombreuses où l'on enseignait le latin et la langue vulgaire, le *roman* qu'on appelait aussi le *nor-*

mand. Ce soin des étrangers pour l'apprendre, dut servir à le perfectionner. Les princes de race danoise qui régnaient en Normandie avaient un esprit singulièrement politique. On voit Rollon et ses descendants, aussitôt qu'ils sont établis dans la Normandie, éloigner d'eux les sujets danois, les renvoyer sur les bords de la mer, en faire des garnisons pour maintenir le pays vaincu, et vivre eux-mêmes au milieu de leurs nouveaux sujets, dont ils prennent la religion, la langue et les mœurs. Cette influence fut si rapide, qu'à Rouen, capitale des nouveaux conquérants, on ne parlait que la langue romane. Le successeur de Rollon, Guillaume I[er], voulant que son fils n'ignorât point la langne danoise, fut obligé, ainsi qu'il le dit, de l'envoyer à Bayeux, poste avancé où abordaient souvent de nouvelles recrues d'hommes du Nord. Tant l'intérieur même du pays était demeuré tout *roman* et tout français !

Malgré cette pleine victoire de l'idiome indigène, on ne peut douter que le mélange des races, que l'influence des conquérants ne modifiât le langage même qu'ils adoptaient. Si, jusque là, les syllabes sonores, empruntées à la langue latine, avaient gardé beaucoup de place dans le *roman* du nord, comme dans celui du midi, vers cette époque, on les voit devenir moins fréquentes. Une différence notable, qui va paraître minutieuse, c'est la substitution des *e* aux *a*, d'une voyelle sourde à une voyelle éclatante. Quand la langue latine était morte, et qu'on s'était partagé ses dépouilles, de *charitas, charitatis*, on avait fait *charitat* ou *charitad;* d'*amatus*, on avait fait *amato, amad.* Le français wallon ou normand prononça *charité, amé* ou *amed.*

Ainsi, à dater du dixième siècle, révolution peut-être insensible chaque jour, mais visible au bout de quelques années dans la langue *wallonne;* sons durs qui prédominent ; syllabes sourdes et nasales; séparation plus grande d'avec la souche latine ; forme moderne qui commence à paraître ; caractère tout à fait identique, homogène au français actuel. Cela peut se reconnaître dans le dialecte parisien et normand du douzième siècle.

Une influence glorieuse fut dès lors réservée à ce dialecte. Si les Normands l'avaient tout à la fois appris et modifié, bientôt ils le portèrent en Italie, en Angleterre, en Grèce. Plus tard, cette même langue fut parlée dans les *Assises* de Jérusalem. Guillaume, maître de l'Angleterre, eut la politique des Romains ; il imposa la langue franco-normande à ses gens d'affaires et à ses tribunaux. De même qu'il établit la loi du *couvre-feu*, il établit la loi du français. Le français devint, pour ainsi dire, le latin de l'Angleterre, la langue savante qu'il fallait étudier pour toutes les transactions civiles. Un décret de Guillaume ordonne que, dans les couvents qui renferment des écoles, on apprenne d'abord le français et ensuite le latin, si on avait le temps. Vous ne pouvez douter que cette importance donnée par le conquérant à une langue qui, de l'autre côté de la mer, était vulgaire et dédaignée, ne servit au développement de cette langue. C'est par là que l'on s'explique comment nos plus anciens monuments de roman *wallon*, de français parisien, ont été rédigés par des Normands en Angleterre. C'est qu'en Angleterre, le français populaire prenait, sous l'influence et par l'épée de Guillaume, un crédit, une autorité qu'il n'avait pas même à Paris ; il était la langue des maîtres et des savants. Quand il s'agira des premiers écrivains français, de ceux qui ont bégayé la langue que vous parlez, vous me demanderez pourquoi je vous nomme Robert Wace et vous parle de gens qui sont nés dans l'île de Jersey; c'est que, par l'influence de Guillaume et de la conquête, le français eut, en Angleterre, une importance presque classique, qu'il devint un objet d'étude et d'émulation pour les écrivains, et que, dès lors, il dut prendre plus vite une sorte de consistance et de maturité.

A l'appui de cette conjecture, je vais citer un passage de vieux français-normand. C'est pour la première fois qu'un fragment de notre ancien idiome aura pu paraître intelligible à cet auditoire. Vous allez reconnaître distinctement votre langue. Je choisirai quelques détails du grand exploit que la poésie normande devait célébrer avec ardeur, la *Conquête de Guillaume.* Ce sont des vers du roman de Roux, chronique où Robert Wace raconte les actions de Rollon et de ses successeurs.

Taillefer, ki mult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant li Dus alout cantant
De Karlemaine è de Rollant,
E d'Oliver è des vassals
Ki morurent en Renchevals (1).
Quant il orent chevalchié tant
K'as Engleis vindrent aprismant (2):
Sires, dist Taillefer, merci,
Jo vos ai lungement servi,
Tut mon servise me debvez;
Hui se vos plaist me le rendez.
Por tut guerredun (3) vos requier,
Et si vos voil forment préier :
Otréiez mei, ke jo n'y faille,
Li primier colp de la bataille.
E li Dus respont : Je l'otrei.
E Taillefer point à desrei (4),
Devant toz li altres se mist;
Un Engleiz feri, si l'ocist;

(1) Ronceveaux.
(2) Approchant.
(3) Récompense.
(4) Pique au galop.

De soz le pis (1) parmi la pance
Li fist passer ultre la lance;
A terre estendu l'abati,
Poiz trait l'espée, altre féri,
Poiz a crié : Venez, venez;
Ke fetes-vos? férez, férez.

Ce n'est plus là, Messieurs, du *roman* ou du provençal; la langue française est trouvée.

Le progrès et l'influence de l'idiome français continuèrent longtemps d'être favorisés par la politique des successeurs de Guillaume, occupés d'un double intérêt. Ce calcul d'un souverain qui se dépouille lui-même de sa propre nationalité, lorsqu'il est appelé à gouverner une nation étrangère, n'était pas applicable à ces princes normands, restés ducs de Normandie et devenus rois d'Angleterre. Ils voulaient se maintenir Normands : de là cette protection si magnifique qu'ils accordèrent aux chants des Trouvères, et ce soin empressé d'introduire la langue française dans les tribunaux. La trace s'en conserve encore aujourd'hui. La procédure anglaise est remplie de termes du vieux français. On y reconnaît l'empreinte du conquérant, et comme le coup de son gantelet de fer sur la nation vaincue. Mille anecdotes, qu'il serait facile de recueillir, attestent à cet égard la politique des rois anglo-normands. En 1093, Wistan, évêque et homme d'état célèbre, fut écarté des conseils du roi d'Angleterre : parce qu'il ne savait pas le français, *quasi homo idiota, quia linguam gallicam non noverat.*

Ce crédit de l'idiome français ne se bornait pas à l'Angleterre. Les aventureuses expéditions des Normands l'avaient porté dans la Calabre et dans la Sicile. A Naples, Henri, appelé au trône par les seigneurs qui s'étaient révoltés contre son frère Guillaume Ier, refusa, par la raison qu'il ignorait la langue française, qui était nécessaire à la cour : *quæ maxime necessaria esset in curiâ.* Sans rivaliser avec l'influence poétique et chantante du *roman* méridional, le français du Nord, le dialecte parisien-normand avait donc, dès la fin du douzième siècle, une véritable prépondérance. La conquête l'avait porté à Naples, en Sicile et en Angleterre, et la politique des conquérants l'y maintenait, comme un signe et un attribut de leur puissance. Ce fait incontestable nous servira de lien pour réunir les diverses parties du tableau littéraire de l'Europe latine au moyen âge. C'est ainsi que nous avons dû naturellement y placer l'Angleterre. Dans ce mouvement des idiomes nouveaux, nés de la chute de l'empire romain et du renouvellement des races, l'Angleterre a reçu l'influence de la France. A la longue, le caractère allemand et saxon a prédominé, ou plutôt il s'est formé en Angleterre un peuple mixte, qui tient à la race teutonique par le fond de sa langue et de son génie, mais qui conserve encore plusieurs traits gravés sur lui par la conquête de Guillaume.

Cette action de l'idiome et de l'esprit français au milieu de l'Angleterre est surtout visible dans les temps qui suivirent l'invasion normande, à laquelle étaient associés des Angevins, des Poitevins, des Français du centre et du nord. De là, Messieurs, la première littérature, la première poésie nationale de l'Angleterre a reçu un cachet qui la rapproche de l'Europe latine. Voyez les poëtes anglais de la fin du huitième siècle : ils sont Français par le caractère des inventions et des formes. Cette influence a été si puissante, que bien qu'elle n'ait pu déraciner les vieux mots, elle a placé dans ces vieux mots d'autres idées. Si vous suivez plus tard le développement de la littérature anglaise, vous reconnaîtrez la trace de cette influence primitive dans la singularité qui fait que l'Angleterre, presque allemande par les origines de sa langue, est beaucoup plus française qu'allemande par les allures simples et le tour naturel et libre de son génie. Les nuances du caractère intellectuel des peuples seraient souvent inexplicables, si on n'allait les chercher, les surprendre dans leur origine.

Dès le commencement du quinzième siècle, nous trouvons Chaucer, élève des Trouvères et des Troubadours, et qui cependant parle un anglais entièrement éloigné de notre langue : il a pris nos idées, mais il a gardé le vieil idiome anglo-saxon.

Or, nous le redisons, parce que d'excellents esprits ont, sans motif, allégué le contraire, notre langue est de race latine, et nullement de race teutonique. Le savant Ginguené a écrit que la langue *théotisque* est la source de la nôtre, et il cite comme échantillon quatre vers rimés, dont tous les mots sont encore aujourd'hui allemands ou anglais, mais étrangers à notre langue.

Nous avons constaté un premier fait historique : c'est, après un débrouillement plus ou moins obscur, l'existence, à la fin du onzième siècle, d'un idiome séparé de l'idiome provençal, dérivé de la même source, mais distinct dans ses formes, et offrant déjà l'analogie la plus remarquable avec notre langue du quinzième, du seizième et du dix-septième siècle. Nous n'avons pu suivre la naissance de cette langue nationale, mais nous avons marqué son premier âge. Jusque là les monuments manquaient. Tout à coup ils abondent, et se multiplient sous toutes les formes. Faut-il supposer qu'alors seulement l'esprit français eut sa vigueur et son originalité? Non, sans doute; mais il le renfermait dans la langue latine. Un Abeilard, un saint Ber-

(1) La poitrine.

nard, ces hommes si admirés de leurs contemporains, et qui, dans un siècle plus heureux, auraient été de beaux génies durables, ne se servaient de la langue vulgaire ni dans leurs lettres, ni dans leurs discours publics. On croit cependant qu'Abeilard en fit usage dans les chansons qui rendirent sa passion trop fameuse, et dont il atteste lui-même la vogue populaire : *Si qua invenire liceret carmina, essent amatoria, non philosophiæ secreta. Quorum etiam carminum pleraque adhuc in multis frequentantur et decantantur regionibus, ab his quos similis vita delectat.* Mais la personne la plus intéressée dans ces vers les a rappelés par des paroles qui mettent les érudits en doute : « La plupart des vers que tu as laissés, écrivait-elle, furent des chants d'amour, en « mètre ou en rhythme. Ces vers, par la douceur, « hélas! trop grande de l'expression et du chant, « mettaient ton nom dans toutes les bouches, et en « même temps le nom d'Héloïse. Toutes les places, « toutes les maisons, retentissaient de moi. » *Pleraque amatorio metro vel rhythmo composita reliquisti carmina; quæ pro nimiâ suavitate tàm dictaminis, quàm cantûs, tuum in ore omnium nomen tenebant..... Me plateæ omnes, me domus singulæ resonabant.*

De savants hommes ont prétendu que ces paroles *metro* et *rhythmo*, n'étaient pas applicables à des chansons en langue vulgaire, et désignaient des vers latins, ou mesurés ou rimés, selon l'usage du temps. Mais alors il faut supposer que le latin était encore entendu sur les places publiques; et cela même expliquerait la longue infériorité et la disgrâce de la langue vulgaire.

Ainsi donc, avant ces auteurs anglo-normands, nulle trace bien marquée du développement de l'idiome national; et d'autre part, sous l'influence de ces auteurs, de longs poëmes, de grands récits, des suites d'ouvrages en vers prosaïques. A cet égard, le *roman wallon* semblerait donc avoir une supériorité sur le roman provençal (1), où l'on rencontre si peu de grands ouvrages et de poëmes narratifs. Ils abondent, au contraire, dans cette langue plus rude et moins heureuse de la France septentrionale. C'est là que nous trouvons la grande création du moyen âge, l'imagination du moyen âge personnifiée, la chevalerie.

Ici nos recherches devraient s'animer d'un intérêt nouveau. S'il est dans le moyen âge un souvenir gracieux, s'il est un beau rêve de la pensée humaine, une espèce d'épopée à laquelle tout le monde travaille à la fois, qui se renouvelle et s'étend sans cesse, c'est l'histoire de la chevalerie.

Quelle en est l'origine? où commence-t-elle? quelle est la vérité sur laquelle on a brodé cette riante fiction? à quelle partie de l'Europe faut-il l'attribuer? vient-elle du Midi? vient-elle des Arabes, comme on l'a cru? Est-elle née du reflet des Croisades? est-ce la légende des Croisades, si l'on peut parler ainsi?

La vérité est la racine de toute poésie. L'esprit de l'homme, on le dit en philosophie, on l'éprouve en littérature, n'invente rien d'une manière absolue, même quand il combine les fables les plus chimériques. C'est avec des débris de vérité qu'il fait une fiction. Ainsi, quelque grand événement, quelque spectacle extraordinaire avait agité les imaginations humaines, pour les porter à ce rêve de la chevalerie, qui devint la pensée commune dans une partie de l'Europe. Nul doute que c'est à Charlemagne qu'il faut reporter cette première influence. Songez en effet combien les hommes avaient l'imagination vive et facile à ébranler, dans ces temps du moyen âge. Puis, figurez-vous Charlemagne, avec tout ce qu'il réunissait de majestueux, d'éclatant, d'inattendu; ses grandes entreprises, ce voyage de Rome, ce couronnement mystérieux, ses guerres d'Allemagne, ses guerres d'Espagne, ses luttes contre les Maures et contre les Saxons; puis cette magnificence, ces fêtes, ces tournois, cette cour d'Aix-la-Chapelle, qui semblait une merveille à l'Europe barbare; la personne même de ce prince, telle que nous l'ont représentée l'archevêque Turpin et la chronique de Saint-Denis : et maintenant doutez-vous que, du vivant de ce héros et lorsqu'il fut mort, toutes les imaginations et des reclus et des laïques n'aient incessamment travaillé sur ce grand souvenir, et n'aient fait de Charlemagne et de ses pairs, le premier type de ces chevaliers dont la force surnaturelle était une féerie? L'ignorance aidait la poésie; on faisait des histoires merveilleuses dans lesquelles le héros arrivait de plein pied de la Terre-Sainte en Irlande. Je ne doute pas que la surprise donnée aux imaginations par cette puissance extraordinaire de Charlemagne, ses victoires, ses voyages perpétuels qui le montraient magiquement à tous les bouts de son empire, n'aient préparé les esprits à faire, à comprendre, à goûter toutes les fictions chevaleresques.

D'autres éléments venaient s'y mêler. Un des

(1) Nous parlons ainsi jusqu'à preuve contraire, en nous conformant à l'opinion soutenue avec force par M. de Sismondi. Il paraît certain cependant que le dialecte provençal avait produit de longs ouvrages, en plus grand nombre qu'on ne croit. Le Dante rappelle des récits en prose du troubadour Arnauld Daniel :

Versi d'amore, e prose di romanzi.

M. Raynouard cite deux poëmes chevaleresques et un roman en prose dans la langue des Troubadours. Enfin, un des hommes les plus savants et les plus ingénieux de notre pays, M. Fauriel, dans ses recherches profondes sur l'histoire du moyen âge, a, dit-on, recueilli plusieurs autres romans de chevalerie dans cette même langue.

caractères de ces récits, c'est un esprit presque religieux de galanterie, un culte idéalisé pour les femmes. Vous retrouvez là une trace germanique. Tacite, opposant la simplicité de ces peuples aux vices de Rome, nous dit qu'ils croyaient trouver dans les femmes quelque chose de prophétique et de divin : *Inesse quin etiam fœminis sanctum aliquid et providum putant.* Du génie chaste et rêveur de ces peuples, d'une sorte de générosité empreinte dans leurs mœurs même barbares, était sorti ce sentiment d'adoration pour un sexe faible que le christianisme vint émanciper et ennoblir. De là, sans doute, il a passé dans les romans de chevalerie.

A cette manière abstraite de voir dans Charlemagne le type de la chevalerie, nous pouvons ajouter un témoignage authentique. Le plus ancien roman de chevalerie, c'est la *Légende du Voyage de Charlemagne*, par Turpin. Tout est gigantesque dans ce récit. Ce n'est plus l'héroïsme des guerriers d'Homère, cet héroïsme qui s'accommodait de la fuite et du pillage; c'est le merveilleux des miracles et la pureté des vertus chrétiennes. Roland abandonné veut briser son épée, pour qu'elle ne tombe pas dans les mains des ennemis de la foi; à chaque coup qu'il porte, il fait sauter des rocs énormes. Il appelle Charlemagne; le son du cor qu'il fait vibrer retentit jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Charlemagne ne vient pas, parce que le traître Ganelon l'en empêche. Roland redouble, et enfin les veines de sa poitrine se brisent sous l'effort de sa voix; il est vaincu par lui-même; il tombe.

Voilà le premier roman de chevalerie, quel qu'en soit l'auteur, Turpin ou un moine obscur. C'est le souvenir de Charlemagne qui a créé cette vaste épopée, prolongée pendant plusieurs siècles. Les douze pairs de Charlemagne deviennent les arcs-boutants de la chevalerie et leurs noms inspirent de longs poèmes.

Bientôt les souvenirs même de l'histoire ancienne, quelques grands noms grecs ou romains qui avaient surnagé dans l'imagination confuse du moyen âge, deviennent les sujets de romans de chevalerie. C'est le sort d'Alexandre. Deux poëtes du douzième siècle célèbrent le héros macédonien, dans un poème en grands vers, rempli de tournois, de féeries et d'allusions à Philippe-Auguste. Comme le monarque français avait rançonné les juifs de son royaume avant de partir pour la Croisade, de même Alexandre met à contribution les usuriers de la Macédoine; il ne manque pas non plus de créer douze pairs, comme avait fait, dit-on, Charlemagne.

Cette puissance de l'anachronisme, ces esprits qui sont submergés dans les mœurs de leur temps, qui reçoivent avec candeur quelques grandes traditions historiques et les affublent du manteau qu'ils portent eux-mêmes : tout cela est singulièrement favorable à l'invention, à la poésie.

Quand on est, comme nous, *éclectique;* quand on peut discuter avec une justesse d'érudit ce qui convient à chaque époque, on n'est pas soi-même sous la séduction de ses propres paroles; on n'est pas trompé, on ne trompe pas; on est difficilement poëte. Mais à certaines époques, c'est l'imagination publique, courante, qui est poëte; et personne en même temps n'est grand poëte, et ne réalise à un plus haut degré cette pensée, pour ainsi dire, vulgaire. Voilà ce qui arrivait au douzième et au treizième siècle dans la France du Nord. Beaucoup de gens racontaient, versifiaient ce que tout le monde croyait; c'étaient d'interminables histoires des paladins de Charlemagne, des géants et des fées. Une autre source de romans de chevalerie venait de s'ouvrir. Ces Normands, qui, devenus Français par la langue et les mœurs, allaient conquérir l'Angleterre, avaient fait auparavant de bien grandes choses dans le monde. Longtemps, par leurs courses, ils avaient ravagé toutes les côtes de la Baltique et de la Méditerranée; ils avaient traversé la Russie, pénétré jusqu'à Constantinople, offert leur secours au faible empereur grec; par leur héroïsme aventureux, ils avaient été les précurseurs des Croisades. Quelques-uns des leurs (ils étaient nombreux, ils étaient quarante), en revenant de la Terre-Sainte, où ils protégeaient les pèlerins, avaient délivré Salerne d'une armée de Sarrasins, puis l'avaient conquise et gardée. Enfin, Guillaume prenait l'Angleterre, tandis que Guiscard envahissait la Grèce et menaçait Constantinople. Ils étaient Charlemagne à eux tous; ils ébranlaient de même l'imagination; ils avaient également offert au monde européen un spectacle de puissance et d'héroïsme.

Nouvelle date pour la poésie, nouvelle origine pour les créations de l'esprit humain : aussi vous voyez surgir, à la suite des Normands, une foule de fictions et de poëmes, sans autre génie qu'une singulière hardiesse d'invention; c'est toute la chevalerie de la Table-Ronde. Le premier modèle est l'auteur du roman de Brut, qui écrivait vers l'an 1155; il rapporte l'histoire fabuleuse des premiers rois d'Angleterre, en remontant jusqu'à Brut, fils d'Ascagne et petit-fils d'Énée. Ce Brut fait de longs voyages, rencontre des îles enchantées, des palais merveilleux, et enfin trouve l'Angleterre où il établit sa famille qui règne glorieusement. Là figurent l'institution de la Table-Ronde et l'enchanteur Merlin, un des personnages les plus popu-

laires du moyen âge, et voilà toute une série de fables, vraiment ingénieuses, qui sort de cette secousse donnée à l'imagination humaine par les grands exploits des Normands.

Ces poétiques souvenirs conservaient tant de force, que Milton, dans sa jeunesse, avait imaginé d'y consacrer un poëme épique, par lequel il se promettait d'immortaliser son nom. Il l'avoue quelque part dans de beaux vers latins. Il a bien fait d'abandonner ce sujet pour le plus grand de tous, et de sacrifier l'enchanteur Merlin au *Paradis perdu*. Mais on voit, par cette première tentation, cette velléité du génie, combien il y avait de charme et de vie poétique dans ces vieux souvenirs. Arioste avait déjà fait pour les romans de Charlemagne ce que Milton rêvait pour ceux du roi Artus. Mais, avec son goût exquis, Arioste n'avait pas pris au sérieux les contes du douzième siècle; il les renouvela en n'y croyant plus, seule manière de se servir encore des fictions naïves d'un autre âge.

Au risque de faire une division symétrique ou systématique, je continue, et je trouve encore dans une troisième classe de romans l'influence de la réalité sur la fiction. Charlemagne et les Normands avaient fait naître deux générations de chevaliers. Une autre va sortir du plus grand homme de l'Espagne, du Cid. Le Cid, à la fin du onzième siècle, le Cid au siége de Tolède; les combats corps à corps livrés entre les chefs de deux armées; cette diversité de mœurs, de coutumes, d'armures; ces hommes du Nord, du Midi, accourus de toute la chrétienté pour servir sous le drapeau du Cid; ce grand homme dont la gloire prédomine; sa vie pleine d'aventures et de périls; sa générosité : tout cela, diversement reproduit dans les chants populaires, devait donner naissance à un nouvel ordre de compositions romanesques.

Au contre-coup de ce grand nom, je rattacherai les *Amadis*, ces fictions dont l'auteur immédiat n'est pas connu, et que plusieurs nations se disputent. Dans le Cid, c'est moins la grandeur des événements que la grandeur de l'homme qu'il faut considérer. Il n'est pas, comme Charlemagne, Guillaume, ou Robert Guiscard, conquérant d'empires; c'est l'héroïsme luttant sur l'étroit territoire de l'Espagne, ne gagnant pas de couronnes pour lui-même, mais les donnant. Aussi les romans de chevalerie espagnols semblent porter l'empreinte de ce dernier caractère. On y trouve plus de générosité, plus de délicatesse, un point d'honneur plus élevé.

Dans les romans qui appartiennent aux Normands, dans les romans de la *Table-Ronde*, on trouve le goût des aventures extraordinaires, les courses lointaines, les grandes conquêtes, les grandes entreprises. Il est peu de chevaliers qui ne deviennent rois, et pas d'écuyer qui n'obtienne une île, comme la souhaitait Sancho-Pança. C'est l'esprit aventureux, mais intéressé des Normands, qui veulent, à travers les batailles et les coups d'épée, arriver à quelque chose de sûr et de profitable. Dans les romans qui tiennent à l'école de Charlemagne, vous trouvez une ambition moins étendue; tout le monde ne croit pas pouvoir aspirer si haut; on sent que la première place est prise, et personne ne la dispute. Ainsi, ces pairs de la cour de Charlemagne font très-honnêtement leur métier de chevaliers; ils ont beaucoup d'aventures, donnent ou reçoivent grand nombre de coups de lance; mais je ne vois pas qu'ils fassent une très-haute fortune, à l'exception du bon Ogier le Danois, qui n'épouse pas une reine, mais une fée, et devient immortel par ses enchantements. Quant aux romans nés du Cid, ils ont un caractère tout particulier : vous y apercevez le reflet de la vie arabe et de la vie espagnole. C'est là que le culte pour les femmes prend une ardeur de passion et une délicatesse de jalousie qui rappelle les mœurs de l'Orient. L'ambition y tient moins de place que l'amour.

Ces trois ordres de romans sont trois suppléments à l'histoire; ils la rendent, ils l'expriment souvent avec plus de vérité que l'histoire ne s'exprime elle-même, ils racontent ce qu'elle oublie. Enfin, ils attestent surtout par contre-coup la disposition générale des esprits; car, sachons-le bien, au douzième et au treizième siècle, ils n'étaient pas reçus pour romans. Je ne suis pas convaincu que celui qui les écrivait ne les prît pas lui-même pour histoire véritable; certainement beaucoup de lecteurs s'y trompaient.

Si nous parcourons quelques chansons de Troubadours, on voit que les noms et les aventures des principaux personnages de la chevalerie étaient en quelque sorte historiques, que l'on y faisait de fréquentes allusions, comme à des faits reconnus. Désigne-t-on les études nécessaires à un jongleur, il doit savoir l'histoire du roi Artus, de la belle Yseult, etc.; ce sont des choses qu'un jeune homme bien élevé ne peut pas ignorer; avec cela, on connaît le monde, on sait l'histoire.

Voilà quelle était la disposition du moyen âge, et comment les esprits, frappés d'abord par le spectacle réel de grands événements et de grands hommes, avaient créé des fictions qui étaient devenues la vérité elle-même, et remplaçaient pour eux le monde de la nature et de l'histoire.

Cette illusion naïve des imaginations explique une foule de faits singuliers qui remplissent les annales du moyen âge. Tant de légendes merveilleuses et si attestées, tant de miracles ont existé pour les contemporains, comme ces histoires chevaleres-

ques dont ils se nourrissaient uniquement! L'habitude et l'attrait de la fiction avaient rendu l'esprit incapable de croire et d'aimer autre chose : et le surnaturel était devenu en tout l'explication la plus simple.

Pour qu'un autre intérêt s'attache à ces productions, dans notre siècle d'analyse, il faudra tantôt y chercher le caractère et le progrès de la langue, tantôt l'esprit du temps, tantôt l'œuvre du talent, c'est-à-dire mettre quelque étude à distinguer ce qui était la pensée commune et ce qui fut la pensée poétique d'un homme. Nous dirons parfois: Voici des inventions ingénieuses et délicates qu'un esprit du douzième siècle a trouvées; en quoi cet homme ressemblait-il à ses contemporains? en quoi leur était-il supérieur? Nous chercherons pourquoi cette littérature si féconde n'a pas produit quelque œuvre de génie. Les génies supérieurs sont-ils distribués de telle façon que nulle circonstance heureuse ne puisse en développer un de plus, s'il n'est pas sorti par une destination providentielle? Quelquefois, dans ces ouvrages, nous reconnaîtrons de singuliers hasards de talent, qui semblaient promettre qu'un homme comme le Dante serait né plus tôt, et serait né ailleurs.

Aujourd'hui je ne prolongerai pas davantage cette revue. Nous avons marqué comment le langage français se forma; nous avons indiqué les origines de la mythologie du moyen âge. Nous avons expliqué cette puissance d'imagination, qui n'était pour ainsi dire qu'une puissance de crédulité. Maintenant nous chercherons le talent; nous serons moins heureux peut-être à le trouver.

HUITIÈME LEÇON.

Réalité de la chevalerie; fidèlement décrite dans les romans du moyen âge.— Éducation et devoirs des chevaliers. — Fabliau de Saladin, ordonné chevalier. — Cour de Philippe-Auguste.— Grand nombre de productions littéraires.— Chrétien de Troyes; ses principaux poëmes. — Commencements de la prose française. — Ville-Hardouin; sa langue et son style.

MESSIEURS,

La littérature romanesque du moyen âge ne devrait pas nous occuper plus longtemps, si elle n'était pas aussi vraie que fabuleuse. Mais sous ces histoires extravagantes, sous ces imaginations singulières qui remplissent tant de romans versifiés du douzième et du treizième siècle, se cache, ou plutôt se montre une imitation fort expressive de la vie contemporaine. On a dit que la chevalerie était tout entière une fiction; le caractère factice des invocations qu'on lui adresse dans nos temps modernes, a fait douter d'autant plus de son existence dans le passé. Cependant la chevalerie est un événement réel de l'histoire, une grande institution du moyen âge. Son image est reproduite dans ces romans remplis d'enchanteurs et de géants. Tout ce qu'on y voit, les mœurs, les détails, les costumes, les usages de la vie, les aventures même, dans ce qu'elles ont de naturel et d'humain, sont l'expression exacte et fidèle du temps. A cet égard, les romans de chevalerie peuvent s'appeler une chronique du moyen âge, non moins vraie que la chronique même de Saint-Denis.

Nous l'avons dit d'abord: bien que poëte signifie faiseur, et que Troubadour ou Trouvère soit synonyme d'inventeur, jamais poëte ne fait ou n'invente que l'idéal des événements ou des croyances de son temps. L'imagination n'est qu'un souvenir plus vif; parfois elle imite seulement une copie. On l'admire quand elle renouvelle la réalité.

Qu'est-ce que la chevalerie? C'est la vie du moyen âge mise en action; c'est la garde d'honneur de la féodalité. On ne pourrait concevoir la durée de la vie féodale sans ce cortége de guerriers qui la soutiennent, sans ces passions, ce point d'honneur, cet enthousiasme qui l'animent et l'embellissent.

Aussi, un très-savant homme, M. de Sainte-Palaye, voulant établir tous les caractères de la chevalerie, considérée comme institution militaire et religieuse, les a tout simplement cherchés dans les romans du moyen âge; et ce n'est point erreur ou système de sa part. Les auteurs de romans de chevalerie ont, en effet, mêlé aux fictions les plus bizarres l'imitation fidèle de ce qui se trouvait inscrit dans le rituel des chevaliers.

Voyons, d'après ces témoignages, quelle était la vie d'un chevalier.

Quand un enfant avait le bonheur de naître fils de gentilhomme, et que cet enfant était vif, alègre, on le tirait à sept ans des mains des femmes; il n'avait guère autre chose à faire que de courir et de s'exercer au saut et à la lutte. Bientôt il devenait *damoisel*, *varlet* ou *page*, qualités à peu près semblables, que l'on a confondues ou distinguées selon les temps. Alors il était presque toujours éloigné de la maison paternelle, et mis chez quelque haut baron ou seigneur du voisinage. Il y servait le maître, ou souvent la dame du château, suivait sa haquenée, portait ses lettres, quand elle savait écrire. Mais il faisait aussi l'apprentissage de la chasse et de la guerre, lançait et rappelait le faucon, maniait, la lance et l'épée, s'endurcissait à la fatigue et aux plus périlleux exercices; surtout il était sans cesse entretenu d'exploits de guerre. La grande salle du château était une école où se réunissaient écuyers et chevaliers, et où se formaient les jeunes pages, en entendant parler, dit Froissart, de faits d'armes et d'amour.

Dans ces études, plus amusantes que le grec et le latin de nos jours, il gagnait quatorze ou quinze ans. Alors il était fait écuyer. Il y avait plusieurs ordres d'écuyers : écuyer de corps ou d'honneur; c'était celui qui montait à cheval et marchait à la suite du chevalier ou de la dame du château; écuyer tranchant ; écuyer échanson ou pannetier; toutes formes de domesticité. Mais vous savez que, d'après un usage venu des forêts de Germanie, ou peut-être emprunté au Bas-Empire, certains offices domestiques étaient nobles, devenaient des titres et des grades d'honneur. Le jeune homme que l'on faisait écuyer, était présenté à l'autel; et là commençait l'intervention des cérémonies réligieuses, souvent renouvelées dans la suite ; car la chevalerie, c'était la réunion des deux choses qui occupaient le moyen âge, la religion et la guerre. Écuyer, le jeune homme continuait à se former par la conversation et l'action, beaucoup plus que par aucune étude régulière. Puis, il devenait archer ou homme d'armes. Là surtout l'éducation militaire était appliquée dans toute sa rigueur, et faisait des prodiges supérieurs à toute la gymnastique des anciens. L'homme d'armes, sous le poids de son harnais, s'élançait, franchissait des fossés.

Lorsque, au milieu de tous ces exercices, le jeune gentilhomme avait atteint vingt-un ans, arrivait le moment de le faire chevalier. Remarquez bien que, dans les idées du temps, mélange de liberté sauvage et de dévotion austère, une pareille cérémonie était une initiation. Les veilles d'armes dans l'église duraient plusieurs nuits. L'aspirant à la chevalerie était amené à l'autel par son père et sa mère, ou par ses parrains qui portaient des cierges. Le prêtre, après avoir célébré la messe, prenait sur l'autel même l'épée et le baudrier, et en ceignait le jeune chevalier. Une foule de cérémonies symboliques avaient précédé : c'étaient le bain, les vêtements de lin blanc, la confession, souvent à haute voix, la communion, le serment, qui exprimait tous les sacrifices et toutes les vertus imposées au chevalier. Enfin, on amenait un cheval de bataille à la porte de la chapelle; le jeune initié, bondissant de joie, s'élançait tout armé sur ce cheval, le faisait vivement caracoler, et tout le monde reconnaissait un bon chrétien et un excellent chevalier.

Certes, entre ces faits et l'histoire de Tistan de Leonois ou de Gauvain, il n'y a de différence que le merveilleux. Du reste, ils ont passé par ces épreuves; ils furent armés ainsi : la religion, la guerre et l'amour se sont également mêlés dans leur pensée.

La prodigieuse influence que cette chevalerie exerça dans le moyen âge est-elle douteuse? Non. Cette chevalerie était tantôt la force des rois, tantôt l'indépendance des barons; cette chevalerie maintenait tout ce grand édifice de la féodalité que supportait le peuple. Cette chevalerie gardait même sur le champ de bataille les préjugés de son noviciat, avec une force vraiment inconcevable. Ainsi, dans un mémorable combat, où de pauvres paysans en révolte se présentaient avec d'énormes bâtons et des hoyaux, de brillants escadrons de chevaliers, tout bardés de fer, se laissèrent assommer sans se défendre, plutôt que de tirer l'épée contre des vilains sans armes. C'est le scrupule dont s'est moqué Cervantes et qui scandalise si fort Sancho, lorsque, battu par des muletiers, il se voit abandonné par son maître qui ne veut pas déroger jusqu'à le défendre contre de tels assaillants. Cette caricature du point d'honneur chevaleresque est rigoureusement vraie; la tuerie de ces chevaliers du Hainaut l'atteste.

Au reste, Messieurs, pour abréger et suppléer à cet égard les détails historiques, nous citerons un fabliau du douzième siècle. Là vous trouverez les formes de la chevalerie soigneusement retracées dans un récit des Croisades. Ces deux choses se touchent. En même temps que l'institution politique développait la chevalerie, la guerre sainte d'Orient lui ouvrait le plus vaste champ, et permettait à l'imagination de tout rêver dans ces lointains et merveilleux pays. Ces conquêtes de royaumes et d'empires qui remplissent nos romans du moyen âge, c'était la réalité prise sur le fait; c'était le marquis de Montferrat devenu roi de Thessalonique, ou Baudouin, empereur de Constantinople.

Revenons à notre fabliau, considéré comme témoignage historique. Il nous montre *Saladin* armé chevalier. Ce premier fait étonne d'abord; il semble un de ces grossiers anachronismes de mœurs communs dans les écrivains du moyen âge. Saladin, le héros de l'Islamisme, le destructeur du royaume chrétien de Jérusalem, soumis à tous les rites pieux de la chevalerie! cela ne peut se concevoir. Toutefois les chroniques latines attestent qu'en effet Saladin voulut être armé chevalier par un Français. Sur cette anecdote, le Trouvère a fait un récit que nous ne donnons pas pour une œuvre de poésie, mais pour un procès-verbal fort exact d'une réception, selon le rituel de la chevalerie.

Il me convient de rimer un conte, que j'ai ouï conter, d'un roi qui, en terre païenne, fut jadis homme très-puissant, et très-loyal Sarrazin ; il eut nom Saladin. Il fut cruel, et fit maintes fois beaucoup de mal à notre loi, et maints dommages à notre nation par son orgueil et sa violence. Une fois advint qu'à la bataille fut un prince, qui avait nom Hugues de Tabarie. Avec lui était grande compagnie des chevaliers de Galilée; car il était seigneur de la contrée. Assez de faits d'armes ils firent ce jour ; mais il ne plut au Créateur, qu'on appelle le roi de gloire, que les nôtres eus-

sent victoire; car là fut pris le prince Hugues; et il fut mené le long des rues droit par-devant Saladin, qui le salue en son latin; car il le connaissait fort bien : « Hugues, j'ai grande liesse quand je vous tiens, dit le roi, par Mahomet, et une chose je vous promets; c'est qu'il vous faudra mourir ou venir à grande rançon. » Le prince Hugues répondit : « Puisque vous m'avez partagé le jeu, je choisirai la rançon, si j'ai de quoi la payer. — Oui, dit le roi; cent mille besants tu me compteras. — Ah! sire, je ne pourrais y atteindre, quand je vendrais toute ma terre. — Vous le ferez bien. — Sire, comment? — Vous êtes de grand courage et plein de chevalerie, et nul preux ne vous éconduira, si vous lui demandez rançon, sans vous donner un beau don; ainsi vous pourrez vous acquitter. — Maintenant je veux vous demander comment je partirai d'ici? Saladin lui répondit : Hugues, vous m'attesterez sur votre foi que vous reviendrez, et que, d'ici à deux ans, sans faute, vous aurez rendu votre rançon, ou que vous rentrerez en prison : ainsi, vous pourrez partir. — Sire, reprit-il, votre merci; et tout ainsi je le promets. » Alors il a demandé congé et veut s'en aller en son pays. Mais le roi l'a pris par la main et en sa chambre l'a mené, et l'a prié fort doucement : « Hugues, dit-il, par cette foi que tu dois au Dieu de ta loi, instruis-moi; car j'ai envie de bien savoir comment l'on fait les chevaliers. — Beau sire, dit Hugues, je ne ferai, et je vous dirai pourquoi. Le saint ordre de chevalerie serait en vous mal placé; car vous êtes de la mauvaise loi, et n'avez baptême, ni foi, et je ferais grande folie si je voulais vêtir un fumier de drap de soie. Je ferais méprise si sur vous je mettais un tel ordre; et je n'oserais l'entreprendre, car j'en serais fort blâmé.— Là, Hugues, dit-il, vous ne le ferez pas? Il n'y a point de mal à vous de faire ma volonté, car vous êtes en ma prison.— Sire, puisque je ne puis m'y refuser, je le ferai sans retard. » Lors, il commence à lui enseigner tout ce qui lui convient de faire; lui fait bien arranger les cheveux, la barbe et le visage, comme il convient à nouveau chevalier; puis le fit entrer dans un bain. Lors le soudan commence à demander ce que cela signifie. Hugues Tabarie répond : « Sire, ce bain où vous vous baignez signifie que, comme l'enfant, pur de péchés, sort des fonts, quand il vient du baptême, ainsi devez sortir de là sans nulle vilenie, et prendre un bain d'honneur, de courtoisie et de bonté. — Ce commencement est très-beau, dit le roi, par le grand Dieu. » Après qu'on l'a du bain ôté, il se coucha dans un beau lit, qui était fait à grand plaisir. « Hugues, dites-moi sans faute la signifiance de ce lit. — Sire, ce lit veut dire qu'on doit par sa chevalerie conquérir en paradis la place que Dieu octroie à ses amis. C'est là le lit de repos; qui n'y sera pas, sera bien sot. » Quand il fut resté un peu dans le lit, il se vêtit de draps blancs qui étaient de lin. Lors Hugues lui dit en son latin : « Sire, ne tenez pas à mépris ces draps blancs; ils vous donnent à entendre que chevalier doit tendre à conserver sa chair pure, s'il veut arriver à Dieu. » Après il lui remet une robe vermeille. Saladin s'étonne fort pourquoi le prince fait cela. « Hugues, dit-il, que signifie cette robe? » Hugues de Tabarie répond : « Sire, cette robe vous donne à entendre que votre sang devez répandre pour sainte église défendre, afin que nul ne puisse lui mal faire; car chevalier doit faire tout cela, s'il veut plaire à Dieu. » Après il lui chaussa des souliers d'étoffe noire, et lui dit : « Sire, sans faute cela vous avertit, par cette chaussure noire, que vous ayez toujours en mémoire la mort et la terre où vous serez gisant, d'où vous venez et où vous irez. Vos yeux doivent la regarder, pour que vous ne tombiez en orgueil; car orgueil ne doit pas régner dans un chevalier; il doit toujours tendre à la simplicité. — Tout cela est fort beau à entendre, dit le roi; il ne me déplaît pas. » Après se leva debout, puis se ceignit d'une ceinture blanche; ensuite Hugues lui mit deux éperons à ses deux pieds, et lui dit : « Sire, tout ainsi que vous voulez que votre cheval soit animé à bien courir, quand vous frappez des éperons, ces éperons signifient que vous ayez bien dans le cœur de servir Dieu toute votre vie. »

Après, il lui ceignit l'épée, etc.

Ce n'est qu'un très-petit extrait que je vous donne. La cérémonie symbolique se continue : enfin Hugues dit : « Maintenant je suis votre ami; et puisque je suis votre ami, j'ai le droit de vous emprunter : je vous emprunte ma rançon. » Il y avait là cinquante émirs qui étaient chevaliers, tant bien que mal; ces cinquante émirs s'empressent de contribuer. Hugues reçoit tous ces présents et les offre à Saladin, qui les lui rend avec la liberté.

Vous voyez comment nos Trouvères exploitaient les usages de la chevalerie et les souvenirs des Croisades : nulle imagination poétique, nulle harmonie et nul talent; mais une bonhomie maligne, une fidélité minutieuse à raconter tout ce qu'ils voyaient devant eux, en y mêlant un peu de merveilleux pris à la Croisade ou à la féerie.

Cette littérature était-elle féconde, était-elle variée? C'est par milliers que se comptent à la Bibliothèque du Roi les manuscrits du moyen âge. La vie entière du temps est là. Il ne faut que de la patience pour tirer de ces ruines la statue complète du passé. Mais ce qui doit occuper l'historien, nous ne pouvons l'essayer dans ces revues littéraires. Nous ne pouvons analyser cette foule d'ouvrages encore inédits ou publiés par fragments. Nous nous bornons à rappeler ce grand nombre de monuments, comme une marque de la singulière activité des esprits et du développement qu'ils avaient reçu.

Fauchet, érudit du seizième siècle, a fait une biographie des poëtes français antérieurs à l'an 1300. Il en compte plus de cent. Chrétien de Troyes, le plus fécond d'entre eux, a composé plusieurs grands romans de chevalerie de dix à douze mille vers chacun. Beaucoup d'autres poëtes, dont le nom seul ne vous apprendrait rien, furent contemporains de Chrétien de Troyes, et, bien qu'écrasés par sa brillante renommée, ils obtinrent aussi faveur et succès à la cour des princes. Philippe-Auguste, ambitieux et politique, fut grand protecteur des arts et des lettres. Pour le temps, il était magnifique, comme Louis XIV. Il aimait, à sa manière, les plaisirs de l'esprit. Ainsi, après un tournoi, on se réunissait dans la grande salle du palais, pour entendre les poëtes et les chanteurs. On applaudissait les vers de Chrétien de Troyes; on riait des facéties du jongleur. Il y avait le poëte favori du roi; le poëte lauréat; il se nommait Helinant, et avait une pension. Voilà tout ce que je sais de son talent. Il était tellement considéré, que, par un anachronisme singulier, son nom est placé dans le poëme de *l'Alexandride*; il récite un chant à la table d'Alexandre. Il est vrai que, dans le même ouvrage, c'est la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, qui brode la tente du roi de Perse Darius.

A la lecture de ces grands poëmes, dont les bizarres allusions charmaient la cour, on mêlait les

jeux moins graves des Trouvères. Ces hommes étaient, pour le temps, des espèces de comédiens ambulants. Ils étaient reçus plusieurs jours dans les palais et dans les châteaux; ils racontaient des romans de chevalerie, représentaient des fabliaux et quelquefois parodiaient les cérémonies les plus saintes de la religion. Il y avait un conte bizarre, une histoire du renard : ce renard faisait un chemin étonnant, devenait évêque, archevêque, pape. C'était une plaisanterie qui se répétait et qui faisait rire les chevaliers et les grandes dames de la cour de Philippe-Auguste.

Vous aurez pu lire dans l'histoire de Russie quels grossiers délassements, quelles insipides plaisanteries amusaient, au commencement du dix-huitième siècle, la cour de Moscou et tenaient lieu de ces plaisirs de l'esprit, dont l'attrait devient si vif chez les hommes civilisés, mais est toujours plus ou moins nécessaire aux hommes réunis. Sous ce rapport, la cour de Russie ressemblait à la cour de France du treizième siècle; seulement, du milieu de ces mœurs si rudes du treizième siècle, il sortait quelque chose de vif, de brillant, d'ingénieux, qui appartenait à la chevalerie et qu'on ne trouvait pas dans la barbarie continuée de quelques États modernes. C'était une espèce de civilisation moderne, née dès lors par l'influence de quelques-unes des idées que l'esprit moderne a le plus repoussées. Rien de plus grand que Philippe-Auguste. Il n'en restait pas moins à sa cour et autour de lui une barbarie, que la générosité chevaleresque avait seule adoucie.

Tout cela, Messieurs, est exposé avec beaucoup de talent dans une histoire récente de Philippe-Auguste, ouvrage composé d'après une forte et ingénieuse étude, et où l'on sent partout l'inspiration des sources primitives et la nouveauté que donnent les grandes recherches.

On ne peut douter, au reste, que le règne de Philippe-Auguste n'ait marqué dans le temps un véritable progrès. Ces longs et ennuyeux poèmes écoutés avec ardeur, cette cour si facilement amusée, tout cela était un développement de l'esprit français. Avant Philippe-Auguste, la cour de France, excepté pendant la tentative prématurée, et par cela même impuissante de Charlemagne, avait été ignorante et rude. Avec Philippe-Auguste, elle reprit le goût des lettres; et les plaisirs de l'esprit, arrangés comme on le pouvait alors, entrèrent dans ses délassements.

Cependant, ce n'est guère qu'à l'époque de saint Louis, que les monuments de l'esprit français deviennent autre chose que de vieilles médailles, sans intérêt pour le goût. C'est vers ce temps que la langue se dérouille, qu'elle se démêle tout à fait de l'idiome provençal, sans tomber dans cette dureté anglo-normande des premiers poëtes qui avaient écrit en langue française de Robert Wace et de l'auteur du roman de *Brut*. Elle commence à prendre son caractère de langue française, sans garder toute l'aspérité d'une langue du Nord. Le règne de saint Louis est une date mémorable dans l'histoire de notre génie national.

On ne peut mettre en doute l'influence de ce prince, dont l'esprit avait été cultivé avec tant de soin et était si supérieur; car il était l'homme le plus pieux de son siècle et en même temps il résistait à la cour de Rome. Sa piété ne l'avait nullement dompté, mais seulement épuré. Tout ce que l'imagination peut réunir, peut supposer de plus grand, se retrouve en lui.

Les *Établissements* de saint Louis, ce code de ses lois, trop sévèrement jugé par Montesquieu, sont un monument admirable pour le treizième siècle. Saint Louis est en même temps grand prince dans l'administration intérieure de son royaume. On peut lire dans l'histoire comment il répare en quelques années le mal que la Croisade avait fait à ses États. Enfin sa piété, qui était si ferme dans ses luttes contre les papes, était sublime sur le champ de bataille; et bien que la raison puisse blâmer en lui ces aventureuses entreprises, qui n'étaient plus nécessaires à la défense générale de la chrétienté, qui enlevaient ce grand roi à tout le bien qu'il aurait fait à son royaume, il est impossible de n'être pas frappé de l'héroïsme qu'il montra dans son expédition d'Égypte. Leibnitz a remarqué la sagacité politique qui avait fait choisir à ce prince l'Égypte pour centre de la guerre qu'il portait en Orient. Sa seconde Croisade, mal justifiée par l'intérêt égoïste de son frère, le montre, d'une autre part, si courageux, si grand, si résigné sur la cendre où il expire, que l'admiration ici vient l'absoudre de son imprudence.

Il a plus fait comme homme qu'il n'a laissé de monuments comme roi; mais ce qu'on lui doit surtout et ce qu'on a moins vu, c'est le mouvement qu'il a donné à l'esprit de son peuple. Cela ne se saisit pas, pour ainsi dire; cela ne se constate pas dans un acte particulier. Mais prenez la France avant Louis IX, regardez la France, après lui; il semble que ce soient d'autres hommes; les esprits se sont élevés. C'est à dater de ce prince que la civilisation française a commencé, que le talent, et nous ne le comptons ici que comme expression du développement national, se caractérise et fait entrer la langue et les productions françaises dans le trésor commun du génie de l'Europe.

Si, après avoir lu les fabliaux du douzième siècle, vous prenez Joinville, il semble que plus d'un

siècle ait séparé ces écrits. Il n'y a dans l'intervalle que le passage d'un grand homme et le mouvement d'idées qu'il fait naître.

Reviendrons-nous de ces souvenirs historiques à des détails de grammaire? chercherons-nous dans la langue les traces de cette révolution? Qu'il nous suffise de rappeler que la séparation des dialectes du Nord et du Midi, tout à fait accomplie, laisse désormais à l'idiome français un caractère propre et marqué. Les monuments de cette époque sont déjà du français; on n'a plus besoin de les traduire. Telle est la différence qui frappe d'abord entre Joinville et Ville-Hardouin.

A Ville-Hardouin et aux chroniques de Saint-Denis commencent les monuments de l'histoire nationale en langue vulgaire; monuments beaucoup plus vrais que les chroniques latines, par cela seul que les expressions y font, pour ainsi dire, partie des événements. Dans Ville-Hardouin, peintre admirable de mœurs et de détails, le caractère de l'idiome français est encore peu développé. Si l'on voulait un exemple pour montrer combien fut longue l'étroite affinité des dialectes romans du Midi et du Nord, on pourrait surtout choisir Ville-Hardouin; il a encore ces syllabes sonores et ces restes de latinité que vous retrouvez dans la poésie provençale.

Combien du reste ce récit est une vive peinture du moyen âge, dans une de ses grandes et singulières entreprises! Nulle part on ne sentira mieux l'alliance entre la réalité des événements et les fictions de cette époque.

Qu'est-ce que l'ouvrage de Ville-Hardouin? c'est le récit d'une conquête que font par accident des seigneurs français, qui ont pris la croix dans un tournoi en Champagne, ont passé la mer, sont venus rétablir sur le trône de Constantinople un prince déchu, se sont armés contre lui, ont conquis Constantinople, et érigé des principautés et des seigneuries en Grèce et en Asie. C'est à la fois une chronique et un roman de chevalerie. Dans ce récit, les tournois paraissent le rendez-vous naturel, le *forum* du temps. La fière indépendance de la féodalité et l'ambition hautaine des barons se montrent dans le caractère même de l'entreprise. Sans consulter aucun roi, sur un mot de confiance que leur a fait dire le pape, ils partent, ils arrivent à Constantinople. Un autre trait caractéristique du moyen âge, c'est le développement prématuré des villes d'Italie, qui contraste avec le rude courage des seigneurs féodaux. Les barons de France ont des chevaux, des lances, des épées; mais il faut qu'ils s'adressent à une ville marchande, à Venise, pour avoir des vaisseaux. Arrivés devant Constantinople, ils y mettent un empereur nouveau; puis ils se ravisent; après avoir regardé cette ville, si grande, si bien dorée, où il y a de si belles églises, ils pensent qu'il vaudrait mieux prendre un pareil empire que de le donner; et ils s'emparent de Constantinople.

Voilà Baudouin qui devient empereur de Constantinople; il a eu la bonne part. Mais tous ces barons, tous ces chevaliers, si contents qu'ils soient d'avoir fait un empereur, sont impatients d'avoir aussi pour leur compte quelque petite souveraineté. Geoffroy de Ville-Hardouin, après avoir beaucoup guerroyé, reçut en partage la ville de Messinople, dans la Thessalie. Il y mourut vers l'an 1213; et sa famille, alliée aux empereurs français de Constantinople, subsista longtemps après lui dans l'Orient, et posséda les principautés de Corinthe et d'Argos. Ainsi, dès le commencement du treizième siècle, la suzeraineté féodale était transportée au milieu de la Grèce; beaucoup de gentilshommes français s'étaient fait donner des châteaux et des terres, auprès de Ville-Hardouin. C'était une colonie conquérante qui apportait avec elle ses usages. Les jeunes damoisels, les varlets allèrent faire leur éducation en Grèce, au lieu de rester en Picardie ou en Touraine. La conquête de la Morée, par Guillaume de Champlite, étendit cette influence; les auteurs du temps disent que le beau parler français, le parler *délitable*, était usité en Morée aussi bien qu'à Paris.

Tout cela, Messieurs, fait partie de ce tableau du moyen âge, où tant de mouvement et d'activité entreprenante se mêlait à tant d'ignorance et d'inhabileté. Si vous consultez les monuments de cette époque, il vous semblera que les communications des hommes entre eux étaient rares, difficiles. Il y avait beaucoup de bourgeois enfermés dans leurs villes, pour qui le monde se terminait au bout de leurs remparts. On n'avait pas l'idée des lieux et des distances. Au commencement du douzième siècle, les moines de Ferrières, dans le diocèse de Sens, ignoraient qu'il y eût en Flandre une ville de Tournai. Mille anecdotes minutieuses de ce genre pourraient être recueillies. Un bourgeois de Paris, obligé de partir pour Amiens, faisait son testament. Tant les routes étaient peu sûres! tant il y avait de chevaliers félons, de mauvais châtelains qui n'observaient pas leurs serments et dépouillaient les malencontreux voyageurs!

Mais pour ceux qui n'avaient pas besoin des douceurs de la vie, qui ne craignaient pas les aventures, il n'y avait plus de limites à l'audace; on partait alors pour Babylone; on allait offrir son épée à un roi de Thessalonique; on ne savait pas où était Thessalonique; mais on rassemblait vingt, trente gentilshommes, et on se mettait en route. Les Vé-

nitiens, qui étaient plus avisés, à qui le commerce et la science du gain avaient donné cette dextérité qui domine toujours, se prêtaient à tous les mouvements chevaleresques de nos hommes du continent; ils fournissaient des vaisseaux, et faisaient payer cher le passage. Il fallait s'indemniser par la guerre. C'était ainsi que ces pieux pèlerins, qui partaient de France avec l'intention de délivrer les lieux saints, finissaient par s'emparer de Constantinople et par piller Sainte-Sophie.

Quoi qu'il en soit, après quelques romans de la Table-Ronde, translatés en la *parlure* de France par des Anglo-Normands, vers le milieu du douzième siècle, l'histoire de Ville-Hardouin est presque le plus ancien monument que nous ayons de la prose française. Sous ce rapport seul, il serait digne d'un haut intérêt. La langue s'y reconnaît mieux que dans les rimes alignées des Trouvères. Par la vivacité et la vérité du récit, il intéresse plus encore. Ce n'est pas un historien, c'est un homme qui dit la chose qu'il a faite ou qu'il a vue, avec la plus grande simplicité de langage, comme il l'a faite, comme il l'a vue. C'est une déposition perpétuelle que ce livre. De nos jours, quand le talent imite cette forme, il reste quelque chose d'artificiel même dans la tentative la plus heureuse. Vous découvrez l'homme ingénieux du dix-neuvième siècle qui se cache sous les formes naïves du conteur du treizième. Mais quand c'est l'homme même du treizième siècle qui parle et conte ainsi, le charme de vérité n'est plus seulement dans le récit tout entier, mais dans chaque mot : l'auteur, le temps et l'ouvrage ne sont plus qu'une même chose que vous avez devant les yeux.

Ouvrez le récit de Ville-Hardouin, vous voyez tout d'abord un saint homme, qui eut nom Foulcque de Neuilly, et était curé de ce lieu. *Cil Foulcque commença à parler de Dieu par France et par les autres terres.* L'*apostole* de Rome, Innocent III, envoie vers ce saint homme et lui fait dire de prêcher la Croisade. L'année suivante, à un beau tournoi qui se donnait en Champagne, une foule de seigneurs prennent la croix. Mais il fallait des vaisseaux. Six députés sont choisis par les seigneurs croisés pour aller faire cette demande à Venise, et Ville-Hardouin est du nombre. Ils arrivent et trouvent le doge Dandolo, homme sage et preux, qui les accueille volontiers. L'historien ne remarque pas même que ce doge, plein d'ardeur pour les grandes entreprises, avait alors quatre-vingt-neuf ans. Mais suivons Ville-Hardouin dans le palais de ce doge, dans son conseil, et enfin dans une grande assemblée du peuple en la chapelle de Saint-Marc, *la plus belle qui soit.* La scène est merveilleuse. D'abord Ville-Hardouin et ses associés ont soigneusement conféré avec le doge et les principaux membres du sénat; puis, comme Venise était encore démocratique (quel spectacle pour ces seigneurs féodaux du moyen âge!), il leur faut *requérir le peuple humblement.* C'est Geoffroy de Ville-Hardouin, le maréchal de Champagne, qui dit : « Seigneurs, les plus hauts et plus puissants barons de « France nous ont envoyés à vous, et vous crient « merci, afin qu'il vous prenne pitié de Jérusalem, « qui est dans le servage des Turcs, et qu'au nom « de Dieu vous veuillez les accompagner pour venger la honte de J.-C. : et ils vous ont élus, parce « qu'ils savent que nulle nation n'est aussi puissante que vous sur mer, et ils nous ont commandé de tomber à vos pieds et de ne pas nous lever « que vous n'ayez octroyé la promesse d'avoir pitié « de la Terre-Sainte d'outre-mer. »

Maintenant, les six messagers s'agenouillent en pleurant, et le doge et tous les autres s'écrièrent tous d'une voix, en levant leurs mains en haut : « Nous l'octroyons, nous l'octroyons. » Et il y eut si grand bruit et si grande *noise, qu'il semblait que la terre fondît.*

Ce discours, ce récit, mettent certainement les choses sous les yeux avec une vérité de couleur que nul art moderne ne saurait atteindre. Ville-Hardouin continue de raconter en détail les lents préparatifs de la Croisade. Thibaut, comte de Champagne, qui devait la commander était mort prématurément. A son défaut, on s'adresse au duc de Bourgogne, au comte de Bar-le-Duc, enfin au marquis de Montferrat. De toutes parts, les barons et les pèlerins se rendent à Venise, d'où l'armée devait partir. C'est alors que le vieux doge, aveugle et chargé de quatre-vingt-dix ans, ayant assemblé le peuple dans l'église de Saint-Marc, annonce qu'il veut se croiser aussi, et mourir avec les pèlerins. Enfin, on met à la voile pour se rendre à Corfou. Les embarras de l'expédition, les jalousies, les divisions de tant de chefs ambitieux, tout cela forme un tableau naïvement retracé. L'historien, quoique mêlé toujours aux événements, parle peu de ce qu'il fait lui-même; et quand il en parle, c'est avec une grande prud'hommie. « Moi, dit-il, bien témoigne, Geoffroy, le maréchal de Champagne, « qui cette œuvre dicta. »

Ce précieux monument de notre histoire nationale peut aujourd'hui nous occuper sous plusieurs rapports. Veut-on s'attacher à l'état de la langue, à la forme de l'idiome, il offre beaucoup d'analogies avec le roman méridional, et l'on peut y noter l'observation de plusieurs des règles que M. Raynouard a savamment rappelées. Les désinences méridionales y sont encore fréquentes : *segnor, tremor, empereor, vos, dolorous*... La suppression

de l'*s*, dans les cas directs du pluriel, est soigneusement observée; la construction est simple et régulière; l'expression courte et pittoresque.

Mais le grand intérêt de ce livre, c'est la peinture historique; c'est le rapprochement des Grecs et des Francs, opposés et réunis dans un même récit. Rien de plus singulier que ce peuple grec de Constantinople, débris pétrifié du vieux Bas-Empire, qui paraît en présence de cette jeune race de guerriers francs. L'astuce et la timidité de cette cour grecque, remplie sans cesse de complots, la rude et ardente ambition des croisés, tout cela est vivement reproduit. A peine un nouvel empereur, Alexis, est-il élevé sur le trône par le secours des Latins, qu'il s'occupe d'éloigner des hôtes si dangereux, et de les renvoyer à la Croisade. Mais ceux-ci n'ont hâte de quitter leur proie. Les plaintes réciproques et les négociations se multiplient, jusqu'au moment où la guerre éclate. Les Grecs brûlent les vaisseaux des Latins; mais une trahison de palais fait périr Alexis, et met à sa place un seigneur de sa cour. C'est alors que les alliés poussent la guerre avec plus de force; la ville de Constantinople est prise et pillée le jour de Pâques fleuries. Il faut voir la joie des vainqueurs de trouver tant d'or et d'argent fins, de vaisselle, de pierres précieuses, de samis, de draps de soie et d'hermines. Le grave historien ne manque pas d'employer, en cette occasion, sa formule favorite: « Et bien témoigne, Geoffroy, le maréchal de Cham« pagne, à son escient pour vérité, que jamais, « depuis le commencement des siècles, ne fut tant « gagné en une ville. » Cette armée, pauvre et grossière, est maîtresse de tout. « Chacun prit hôtel, « comme il lui plut, et il y en avait assez. Ainsi « firent la Pâque fleurie, et la grande Pâque après, « en cet honneur et en cette joie que Dieu leur eut « donnés. » Mais bientôt une grande part du butin est rapportée à la masse commune, sous peine d'excommunication. Puis les chefs de l'armée ont un empereur à élire: Baudouin, comte de Flandre, est choisi de préférence au marquis de Montferrat, qui se contente d'être roi de Thessalonique.

Tant d'événements n'ont pas lieu sans de fréquentes délibérations, où Ville-Hardouin porte souvent la parole avec prudence et gravité. C'est un des caractères de ce livre. L'histoire y paraît déjà politique, sous des formes très-naïves. Vous êtes dans le conseil tumultueux des Latins; vous voyez comment se prépare, se justifie cette singulière diversion qui emploie à l'envahissement d'un État chrétien les armes prises pour délivrer Jérusalem. L'établissement du nouvel empire, la mort de Baudouin, l'avénement de son frère Henri, choisi par les barons français forment un récit plein d'intérêt, que l'on regrette de ne pas voir continuer plus longtemps. Ville-Hardouin s'est arrêté, en effet, à la mort du marquis de Montferrat, en l'année 1207; et c'est dans les historiens byzantins qu'il faut chercher la suite de cette invasion qui avait porté une dynastie et une cour étrangères à Constantinople. L'influence de ces conquérants fut passagère, et n'arrêta pas la décadence du peuple grec. Constantinople, sous ses maîtres grossiers, garda sa langue et sa théologie. Seuls, ils s'étaient réservé les jeux chevaleresques et le maniement des armes; ils donnaient des tournois dans l'*Hippodrome*, et en excluaient les Grecs. Cependant ceux-ci, serviles et flatteurs, adoptaient quelques-unes des traditions de leurs maîtres. On trouve, à cet égard, des traces curieuses dans les historiens byzantins, beaucoup moins naïfs que nos chroniqueurs, lors même qu'ils n'ont pas moins d'ignorance. Nos romans de chevalerie, portés à Constantinople avec nos usages, y furent pris pour des histoires authentiques; et cinquante ans plus tard, lorsque la conquête française avait disparu, et que l'empire grec avait renoué le fil de sa débile existence, il y avait dans la noblesse de Constantinople plusieurs familles qui se vantaient d'être alliées aux paladins Roland et Renaud. Singulière illusion, qui montre seulement la puissante influence de ces écrits chevaleresques, si conformes à la vie aventureuse du temps!

Je borne ici, Messieurs, ce rapide examen d'un livre plus susceptible d'étude que d'analyse. L'historien de ce livre, qui en est aussi un des principaux personnages, nous offre dans ses actions la réalité de cette chevalerie, dont les romans du moyen âge ont tracé la peinture idéale. Homme de guerre et de conseil, il porte la prudence, la bonne foi, la prud'hommie au milieu des entreprises les plus téméraires et les plus injustes. Il nous donne l'idée de ces caractères fermes et sévères des vieux temps, qui se remuaient tout d'une pièce, semblables à ces armures d'acier dont les guerriers étaient revêtus. Tel ne nous paraîtra pas un autre chevalier, un autre historien qui doit nous occuper, le naïf et aimable Joinville. Mais nous réserverons cette étude pour la séance prochaine : elle se rattachera naturellement au progrès de la langue nationale sous saint Louis. Nous suivrons en même temps le nouvel essor que prend la poésie des Trouvères. Thibaut, comte de Champagne, dans ses chants ingénieux, nous fera reconnaître l'idiome français. Je n'aurai plus besoin d'être pour vous un interprète, et de vous traduire votre langue. Joinville et Thibaut vous mettront au milieu de la France.

NEUVIÈME LEÇON.

Richesse de la poésie des Trouvères aux douzième et treizième siècles. — Caractère des Fabliaux. — Romans historiques. — Roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel; citations. — Poésies de Thibaut, comte de Champagne. — Joinville. — Rare mérite de son ouvrage.

MESSIEURS,

Le français septentrional, développé plus tard que le roman du Midi, eut une littérature beaucoup plus riche et plus variée. La preuve en serait longue, et je ne peux la donner complète. Plusieurs parties de cette littérature sont frappées d'interdiction pour nous. Il y aurait peu de bienséance à chercher, dans cet amas de fabliaux et de contes, l'occasion d'un rire trop facile.

Sous le point de vue historique, la liberté des Trouvères n'offre pas le même intérêt que celle des Troubadours; elle n'a pas cette vivacité hautaine et poétique, cette hardiesse éclatante qui forme un singulier contraste avec l'oppression féodale; elle a dans ses médisances quelque chose de sournois. Souvent aussi, ses plaisanteries auraient aujourd'hui un sens et une portée qu'elles n'avaient pas dans le vieux temps. Il serait aisé, comme l'a fait un écrivain célèbre, d'en détacher même des témérités philosophiques. La citation exacte serait un mensonge; car, pour les contemporains, ces impiétés apparentes n'étaient pas ce qu'elles seraient pour nous. Il y avait alors beaucoup de candeur dans les esprits et de corruption dans les mœurs : c'est le double caractère qui se fait sentir dans cette foule de fabliaux, recueillis et extraits par Legrand d'Aussy. On peut les étudier dans le texte original, sous le rapport de la langue et même du style, à la fois grossier et malin; on peut y chercher curieusement l'origine de plus d'un récit de Boccace et des autres conteurs italiens; surtout, on peut s'en servir pour deviner les mœurs bourgeoises et la vie familière du temps, de même qu'on se sert des romans de chevalerie pour retrouver les usages de la vie guerrière et seigneuriale. Mais cette étude, nous pouvons l'indiquer plutôt que la faire : qu'il nous suffise de constater ici que l'esprit des Trouvères, au douzième et au treizième siècle, a mis en mouvement l'imagination italienne, si féconde dans l'âge suivant. Sans doute les modèles ont été bien surpassés par les imitateurs; sans doute aussi quelques-uns de ces modèles ne méritaient pas beaucoup d'être imités. Mais ce ne sont pas seulement des contes licencieux que l'Italie a empruntés aux Trouvères; c'est chez eux que Boccace a puisé cette histoire de Griselidis, où la plus parfaite pureté morale est développée avec tant d'imagination et de grâce. Boccace a jeté son style et son génie sur ce vieux conte de nos poëtes.

Mais comment ce qui était rude et grossier dans une langue, a-t-il été porté dans une autre, presque contemporaine, à ce haut point de perfection élégante? Pourquoi la langue italienne est-elle comme fixée dès le commencement du quatorzième siècle, tandis que la nôtre changeait sans cesse, et que ses monuments devenaient presque inintelligibles pour les nationaux, à cinquante ans de leur date première? Ces questions doivent s'éclaircir par la comparaison des faits. En France, les fabliaux n'étaient que des traditions bourgeoises et populaires, écrites par le premier venu : en Italie, ils furent des ouvrages d'art, composés par des hommes de génie; et l'homme de génie seul fixe une langue, en la personnifiant par son style. Tant qu'il n'y a, pour ainsi dire, d'imagination que dans la foule, dans le peuple d'un pays, l'idiome est variable, incertain; c'est une mer agitée, où l'on ne peut élever aucune construction. Mais quand l'imagination supérieure d'un homme maîtrise toutes les autres, elle laisse après elle un monument durable. Les fabliaux sans nombre et sans nom de nos auteurs sont oubliés : quelques récits de Boccace et de deux ou trois de ses contemporains ont servi, comme les vers du Dante, à fixer une grande époque de la langue et du génie moderne.

Pour énumérer tous les titres de nos faiseurs de fabliaux, nous pourrions aussi chercher ce que leur emprunta le génie de Molière. Molière, comme La Fontaine, un peu gêné par les nobles entraves du siècle de Louis XIV, aimait à revenir à ces vieux récits gaulois; il n'en redoutait pas la licence, et en prenait la gaieté vive et peu contenue. Ce n'est pas le *Tartufe* qu'il a pris chez les Trouvères, bien qu'on s'y moque déjà des papelards et des hypocrites; mais les scènes bouffonnes du *Médecin malgré lui* sont tirées d'un fabliau amusant qui avait frappé l'esprit de Molière. Au reste, dans l'immense collection des plagiats, dans ces emprunts perpétuels entre les nations, entre les auteurs, ce larcin est bien peu de chose.

La même recherche pourrait s'appliquer à d'autres récits des Trouvères; mais nous ne nous perdrons pas dans cette étude généalogique de quelques vieilles plaisanteries, venues de nos vieux poëtes jusqu'à Rabelais, et de Rabelais jusqu'à Voltaire. Rappelons seulement que, dans leur première origine, elles portaient le type de l'esprit français, plus railleur que poétique. Quand nous avons une fois caractérisé cette liberté, ce cynisme ignoré de lui-même, qui distingue la littérature des Trouvères, la démonstration nous est impossible et nous ne pouvons que le dire sans le prouver.

Le savant auteur de l'*Histoire de Philippe-Auguste*, dans un résumé qui se lit et ne se parle pas devant le public, a rassemblé de curieuses citations qui tiennent au récit des faits par la peinture des mœurs.

Pour nous, il nous suffit d'abord de marquer l'abondance et la liberté de cette littérature des Trouvères, aux douzième et treizième siècles, et d'indiquer sa hardiesse moqueuse, ses railleries contre les moines et les gens d'église, ses sarcasmes sur la vie domestique, enfin tout ce qui la rendait puissante et populaire. Dans la France du Nord, comme dans la Provence, c'était l'état de certains hommes de savoir ces contes et de les réciter. C'était le bel esprit de quelques grands seigneurs; c'était le gagne-pain de quelques pauvres gens d'esprit. Les grands ouvrages cependant furent aussi fort nombreux. La facilité de cette langue qui avait peu de règles et de cette poésie qui n'en avait qu'une, la rime, permettait à tout homme doué de quelque invention et de quelque mouvement d'esprit de raconter longuement ce qu'il savait ou ce qu'il imaginait. Chose remarquable! l'usage si fréquent alors d'écrire en langue latine n'appauvrissait nullement la littérature en langue vulgaire. Le nombre de manuscrits qui nous restent encore de ces temps est prodigieux. Il serait fort désirable qu'une protection éclairée et une curiosité habile choisissent, dans ces antiquités nationales, un certain nombre d'ouvrages à publier, pour constater le mouvement progressif de la langue française : ce serait en même temps servir à l'intelligence de notre histoire.

En attendant que l'on s'occupe officiellement d'un tel soin, un homme de savoir et de goût s'est fait récemment éditeur de quelques-uns de ces manuscrits. Cet homme est M. Crapelet, qui, dans la noble profession d'imprimeur, a senti, comme les Étienne et tant d'autres, que le goût des lettres était, pour ainsi dire, une bienséance d'état. Versé dans l'étude de notre vieux langage, il a cherché, parmi les nombreux manuscrits français du treizième siècle, quelque ouvrage d'un caractère original. Le treizième siècle avait produit beaucoup de grands poèmes ou romans de chevalerie, beaucoup de contes et de fabliaux; avait-il fait aussi des romans historiques? Les romans de chevalerie, avec leur merveilleux, leurs fées, leurs enchanteurs, leurs géants, quoique inspirés primitivement par l'histoire, n'y tiennent plus; et les fabliaux, avec leur rudesse, leur grossièreté et leur licencieuse expression des mœurs bourgeoises, ne sont qu'une variante de la satire et de la comédie. Les romans historiques, mélangés de faux et de vrai, sans fiction surnaturelle, offriraient un intérêt de plus. On en fit beaucoup, et en vers, à cause de la facilité de versifier ainsi.

Le livre qu'a choisi M. Crapelet porte sur une tradition historique; nul merveilleux, nulle circonstance extraordinaire ne se mêle au récit : tout est dans la peinture des sentiments et des mœurs, et dans le récit d'une vengeance atroce, qui parait authentique. C'est l'histoire sanglante que Dubelloy a mise au théâtre, sous le nom de *Gabrielle de Vergy*; c'est le roman de la dame de Fayel et du sire de Coucy. Le sujet semble bien tragique pour faire un roman écrit avec cette espèce de gaieté libre, de laisser-aller, de *nonchaloir* qui caractérise habituellement le style des Trouvères. Toutefois l'ouvrage est conduit avec art et simplicité, plein de curieux détails, intéressant par la naïveté et quelquefois par le pathétique. La langue en serait difficilement comprise, à moins d'une étude particulière; l'obscurité de certains usages ajoute à celle d'un style vieilli. M. Crapelet a éclairci le texte par une traduction trop élégante peut-être. Il ne s'est pas assez renfermé dans cette simplicité de langage qui appartenait au temps, et qu'il aurait fallu remplacer pour nous par des expressions plus modernes, mais équivalentes. Toutefois le charme du récit, la fidèle expression du costume, font lire cette traduction avec le même plaisir qu'un agréable roman de nos jours. Mais occupons-nous d'abord du texte original et même de sa forme extérieure et matérielle.

Au treizième siècle, malgré la grossièreté du temps, on consacrait aux choses d'esprit tous les soins d'une industrie élégante. De là ces manuscrits sur vélin, en longs caractères, et tout parsemés de vignettes et d'ornements, qui supposent, sinon beaucoup de goût, au moins une grande patience. Tel est le texte du roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel. Plusieurs dessins, entremêlés au manuscrit, en retracent les scènes principales.

Maintenant ouvrons le manuscrit, et cherchons ce qui peut nous aider à mieux connaître l'état de la langue et des mœurs, le caractère des idées du temps, et le tour d'imagination particulier à l'auteur anonyme de cet ouvrage.

Dès l'abord, nous verrons que ce livre appartient à une époque où les lettres devaient être fort cultivées. Le poete est auteur de profession; cela est visible. Il dit, avec un peu d'humeur, que « jadis (on regrettait déjà le temps passé) les princes et les comtes faisaient chants, poèmes et jeux-partis, en rimes gentilles; qu'il en est encore beaucoup qui feraient des romans mieux que jadis; mais que ceux qui ne savent ni faire ni comprendre ces ouvrages leur sont contraires, et disent, par moquerie, que ce sont des *souffleurs contre le vent*, des

ménestrels et des jongleurs. » Le poëte, continuant à se plaindre de son siècle, ajoute : « S'il advient qu'un homme de peu d'avoir fasse un ouvrage, ils diront qu'il a mal *trouvé*, lui qui n'a pu *trouver* un logis. »

Dans cette froide plaisanterie, que verrons-nous? l'existence d'une classe d'hommes qui n'étaient ni grands seigneurs, ni jongleurs à la suite des grands, et qui, dans leur libre pauvreté, écrivaient, faisaient des vers. De là cette révolte de l'esprit contre la richesse, et cette plainte un peu amère du talent qui se croit méconnu. C'est une disposition que l'on s'étonnera peut-être de trouver au milieu des grands coups de lance et des tournois du moyen âge; elle tenait à cette civilisation ingénieuse que déjà les cours et les villes avaient développée. Cette plainte des poëtes, en langue vulgaire, s'explique d'ailleurs. Tous les avantages, toutes les faveurs étaient réservés à la littérature latine. On jugeait, on dissertait, on prêchait en latin. C'était le latin théologique qui procurait les prébendes et les abbayes, tandis que l'éloquence, en langue vulgaire, l'art de conter et de faire des vers, n'obtenait que l'admiration de la foule et la protection incertaine des grands.

Après un prologue ingénieux, commence le roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel. On y retrouve la vie intérieure du temps, mieux et plus fidèlement que dans les histoires de chevalerie; l'événement est placé dans une époque peu éloignée de celle où écrivait le poete, vers le temps du roi Richard. On voit par cet ouvrage comment on vivait noblement au douzième siècle, quels étaient les usages, les jeux, les sujets d'entretien. Ce n'était pas quelque représentation du théâtre, mais un tournoi. On disait : « Il y aura de belles joûtes entre « Lafère et Vaudeuil; le comte de Flandre y sera; « beaucoup de nobles dames et demoiselles du « Hainaut y viendront, accompagnées de chevaliers « les plus renommés de Flandre; y serez-vous, « madame? »

L'intrigue et les détails du roman ramenèrent avec plus de naturel que de variété les formes et parfois la licence des fabliaux. Mais le talent de l'auteur reparaît dans certaines nuances de pathétique qu'il sait répandre avec art sur son récit. Souvent la passion du châtelain de Coucy, je dirai même sa mélancolie (le mot était déjà français et enchâssé plus d'une fois dans les vers du vieux poëte), sa mélancolie s'exprime par des chants pleins de grâce, de douceur, d'harmonie. Le progrès est visible, si vous comparez ces vers à ceux de Chrétien de Troyes.

Après de beaux faits d'armes dans les tournois, après tous les incidents d'une passion tour à tour heureuse et traversée, le châtelain désespéré part pour la croisade, ressource générale, ressource inévitable. Il se couvre de gloire. Malheureusement il est atteint d'une flèche empoisonnée. Sentant que sa vie ne peut se prolonger, il veut revenir en France. Il meurt sur le vaisseau. A sa dernière heure, il recommande à son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel.

> De par moi li présenterez,
> Et li dites que li renvoi
> Ses traisses et le cœur de moy.
> Siens fu, dès que je la connui;
> C'est droit qu'a des remaigne à lui.

On sent tout ce qu'il y a d'expresif et de pathétique dans ce simple langage. Jamais le style n'est poétique; il semble que les Trouvères croient que tout le talent du poete, c'est de conter. Netteté, vivacité touchante, voilà leur caractère. Souvent les idées sont pittoresques; ces tournois, ces jeux guerriers, ces souvenirs de la croisade et du roi Richard, tout cela plaît fort à l'imagination; mais le style de l'écrivain n'a point cherché à augmenter cette poésie naturelle du sujet. Il suit sa modeste allure de petits vers de huit syllabes, qui se succèdent, sans mélange régulier de rimes masculines et féminines. L'extrême simplicité de ce mécanisme forme un contraste singulier avec l'art brillant et varié des poëtes provençaux. Évidemment ces vers ne coûtaient pas plus à l'écrivain que la prose la plus simple; mais il y a des qualités de l'esprit distinctes des beautés du style qui se font sentir dans le récit des Trouvères; c'est une sorte d'enjouement et de rapidité; c'est une naïveté parfois touchante, qui n'ajoute pas à la force du sentiment, mais qui le montre à nu et jusqu'au fond de l'âme.

Sous le rapport de la langue et de la diction, ce que l'on peut remarquer dans ce roman, c'est une précision souvent heureuse et qui n'a pas vieilli; elle donne de la grâce à de bien petits détails. Dès le commencement du poëme, s'agit-il de montrer la dame de Fayel, le poëte dit :

> La dame s'est tost acesmée;
> Car belle dame est tost parée.

Puis il donne en quatre vers une description de sa toilette, curieuse pour les antiquaires. Du reste, nous le répétons, il ne faut pas chercher dans l'ouvrage la poésie de l'écrivain, mais celle du sujet; elle éclate dans la simplicité, pour ainsi dire technique de quelques parties du récit.

De nos jours, un poëte d'un rare talent, et dont le talent est souvent attaqué, a jeté les vives couleurs de son style sur les souvenirs du moyen âge; il s'est plu aux armoiries, aux combats, aux usages de ce vieux temps; il en a blasonné ses vers. C'est

ainsi qu'il a décrit le *Pas d'armes du roi Jean*. A ces savantes créations du talent, il serait curieux de comparer des récits presque officiels de tournois, écrits en vers fort négligés, sous l'impression des temps et des lieux.

Sachez qu'ils dormirent peu cette nuit, car les héraults s'apprêtèrent dès le matin, et ils vont par les hôtels, criant à maints chevaliers de venir à l'église; et ceux-ci le font à la hâte. Lors, on voit partout les menins brider et couvrir les chevaux, et polir les écus. Ils font un tel bruit, que c'est merveille à ouïr. Vous pourriez voir là maints bons destriers au poil luisant, qui hennissent; vous entendriez les trompettes bondir et faire toute la ville retentir. Et quand la messe fut chantée, bientôt maintes dames montèrent pour voir et pour regarder ceux qui veulent garder leur honneur, et mettre cœur, corps et âme pour l'amour de l'honneur et des dames. Là, vit-on des dames vêtues de samis, ornées d'orfroi et de pourpre...... Elles étaient noblement parées; leur beauté éclaire la galerie.

Puis commencent les joûtes, longuement et savamment décrites, avec tout le détail des armoiries et des devises, des attitudes et de l'escrime chevaleresque. On entend les héraults s'écrier: « Saint-Georges, voici le bon Enguerrand de Cou- « cy. » Et les écuyers baillent à chacun sa lance; et messire Enguerrand presse son cheval de l'éperon, plus vite qu'oiseau vole à sa proie, etc. Je n'achève pas ce récit; vous vous figurez sans peine le prix de cette peinture naïvement originale et où tout est poétique, parce que rien n'est inventé.

Plusieurs chevaliers sont abattus, et le héros du roman manque d'être tué. On le remporte chez lui; il est plusieurs jours retenu par ses blessures. Cependant un bal est donné après le tournoi; et après le bal, les dames se réunissent et vont chez le châtelain; on arrive en grande cérémonie dans sa chambre; on lui fait un discours; et on lui donne le prix comme à celui des chevaliers du pays qui avait le mieux soutenu la joûte. Après cela, on distribue du vin et des dragées; et tout le monde s'en va. Le chevalier guérit le plus vite qu'il peut, et recommence à paraître dans d'autres tournois, jusqu'au moment où il part pour la Terre-Sainte.

A quelle époque se faisait cet ouvrage, qui peut paraître un échantillon choisi entre beaucoup d'autres d'un caractère à peu près semblable? C'était probablement sous saint Louis, dans la gravité de ce pieux règne, qu'une histoire d'amour, où les Croisades même sont regardées comme un expédient favorable à des faiblesses humaines, amusait les lecteurs, et assurait à l'écrivain une gloire dont il se vante dans ses derniers vers. Il y avait donc à côté de cette société théologique et latine, non-seulement l'activité d'une société littéraire ingénieuse et libre, mais il y avait son succès, son impunité; aucune gêne religieuse ou politique ne semblait entraver ces écrits. Un peu plus tard, dans le quatorzième siècle, nous verrons la prédication chrétienne tonner avec une grande force contre le *roman de la Rose*. Mais le roman de la Rose attaque avec beaucoup de hardiesse les vices du clergé: c'était une guerre personnelle. Quant à l'enjouement et au libre récit des romanciers, on n'y mit nul obstacle; et les rigoureux statuts de saint Louis contre les blasphémateurs n'atteignirent pas les jeux de l'imagination poétique. A cet égard, la France du Nord, mieux favorisée que celle du Midi, conserva cette liberté dont les poëtes provençaux avaient usé si hardiment, et qu'ils perdirent sous l'excommunication et la conquête.

C'étaient les Français qui faisaient la croisade contre les Albigeois; tout en la faisant, ils la jugeaient. Chose remarquable! non-seulement ils jugeaient cette croisade, mais celles mêmes qui les conduisaient à la Terre-Sainte. Nous, aujourd'hui, avec notre esprit impartial, nous n'avons pas eu de peine à donner les motifs à la fois d'enthousiasme et de bon sens qui pouvaient justifier la croisade; mais les contemporains, qui n'avaient pas tous le même degré d'enthousiasme, qui se croisaient quelquefois malgré eux, par respect humain, par crainte, par l'autorité d'un seigneur ou d'un évêque, censuraient ces expéditions. On a cité souvent un fabliau de Rutebeuf, où un croisé et un non croisé discutent fort librement. Tous les arguments du bon sens et de l'esprit sceptique sont produits par le non croisé. « Il ne voit nul motif de quitter « son pays, sa femme, ses enfants, son héritage, « pour une terre lointaine, dont il n'aura rien. « C'est à faire aux riches abbés et aux prélats qui, « voués au service du ciel, possèdent tous les biens « de ce monde. On peut gagner le paradis par- « tout et sans un si long voyage. A quoi bon aller « détrôner le Soudan? Ceux qui vont à ces saintes « expéditions pour se sanctifier, en reviennent « plus brigands qu'ils n'étaient partis. » Le non croisé dit toutes ces choses avec des expressions fort dégagées, fort désinvoltes, qui ne sentent pas du tout leur douzième siècle. Il est vrai qu'après avoir bien raisonné, il se laisse convaincre et finit par prendre la croix. C'était le passeport de la hardiesse du poëte.

Quant à la croisade des Albigeois, qu'elle ait été jugée par les victimes, nous le concevons; que la souffrance leur ait donné la philosophie, rien de plus naturel. Mais que les instruments mêmes de la persécution en aient senti l'horreur, voilà ce qui frappe davantage; et cela se rencontre dans les poëtes du temps. Ce n'est pas seulement le pauvre ménestrel, l'obscur Trouvère qui hasarde à ce sujet quelque trait de satire; c'est Thibaut, comte de Champagne, qui blâme avec indignation la croisade des Albigeois qu'il avait suivie. Sommé d'y prendre part, il avait

donné à cette pieuse expédition quarante jours de service militaire. Mais la dette une fois acquittée par la guerre et le pillage, il juge l'événement ; il s'aperçoit que c'est une mauvaise action :

> Ce est des clercs, qui ont laisié sermons
> Pour guerroier et pour tuer les gens :
> Jamais en Dieu ne fust tels homs créans,
> Notre chief fait tous les membres doloir.

C'est le pape Innocent III que le poëte désigne par ce dernier vers.

Ainsi dans ces temps que l'histoire représente comme grossiers et crédules, déjà régnait une liberté d'esprit en contradiction souvent avec les actes et qui n'empêchait pas le mal, mais le blâmait.

Cette disposition même était plus générale qu'on ne le croit. Le grand nombre de livres publiés dans ces temps atteste un grand nombre de lecteurs. A voir les bibliothèques de vers, qui datent du douzième siècle, il faut admettre que, dans cette vie urbaine et féodale, beaucoup de personnes, des clercs, des ignorants, des femmes, se livraient à cette distraction, et que lire et raisonner sur ses lectures était un plaisir fort en vogue. De là beaucoup d'idées devaient se répandre ; et la réflexion indépendante naissait au milieu des préjugés qui semblaient encore emmailloter les esprits. La raison avait déjà ses droits. Elle n'est pas une hardiesse d'hier, dans notre Europe moderne ; les idées de justice et de tolérance ne sont pas une création de l'esprit philosophique. Comme elles tiennent au fond même de notre nature, elles reparaissent sitôt que notre esprit s'exerce par l'étude.

Ces premières vues qui sortent de la littérature du moyen âge ne tiennent pas à l'art. On ne tirera pas de cette époque un livre de plus à mettre dans la bibliothèque choisie du genre humain. Mais en étudiant les ouvrages littéraires qu'elle a produits, on comprendra mieux l'histoire, et on se corrigera de plus d'un préjugé sur les siècles passés.

On serait tenté de croire que, dans ces châteaux massifs, dans ces tourelles gothiques, la vie était grossière, que sous le harnais nulle élégance sociale ne se mêlait à la rudesse extérieure et matérielle des mœurs. Il n'en est pas ainsi. Beaucoup de livres de ce temps respirent une sorte d'urbanité délicate et de générosité digne des temps les plus civilisés. Il semble que, presque à toutes les époques de notre moyen âge, soit par une tradition conservée de la vieille société romaine, soit par l'effort d'une heureuse nature, quelques esprits avaient atteint un haut degré de culture morale. Il y a dans les vers de Thibaut telle nuance de sentiment délicat, tel mélange de finesse et de noblesse d'âme, que les siècles les plus ingénieux n'auraient pas surpassé, et qui est sorti cette fois de l'âme du poëte.

La langue était encore loin d'avoir un caractère fixe et durable : elle changeait sans cesse. On travaille maintenant beaucoup cette même langue ; on l'altère en tous sens. Cependant les écrivains du dix-septième siècle sont encore parfaitement et heureusement intelligibles pour nous. Au contraire, du douzième au quatorzième siècle, la langue subit une grande métamorphose. Sous Louis XII, Villon veut faire une pièce en vieux français du temps de saint Louis ; il n'en sait pas les règles. M. Raynouard, avec notre exactitude moderne, relève les fautes nombreuses que le poëte du quinzième siècle a faites, en voulant parler la langue déjà surannée du treizième.

Tout cela nous avertit d'être circonspects dans nos remarques de langue et de goût sur ces vieux monuments, déjà mal interprétés et mal connus, dans les époques intermédiaires. Les chansons de Thibaut sont écrites dans cet idiome septentrional de France, fort distinct de la langue du Midi, et où paraît déjà la forme française avec sa netteté piquante et naïve. On y retrouve cependant une empreinte, un reflet des Troubadours. Leur langue était celle de la passion délicate, la langue des fêtes et des chants. De plus, Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, avait plusieurs affinités avec le Midi, par son origine et par sa royauté. Thibaut était né de Blanche, fille du roi de Navarre ; il fut élevé par une grand'mère qui avait tenu des cours d'amour avec beaucoup d'éclat. Appartenant par son fief de Champagne à la France du Nord, il avait eu de bonne heure, par sa famille, les habitudes gracieuses et poétiques du Midi, et il mêla dans ses vers le génie des deux nations et des deux langues.

A l'époque même où l'auteur du roman du *châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* déplorait l'abandon où les ducs, les comtes délaissaient la poésie, il y avait donc un grand personnage, un fils de roi, un comte de Brie et de Champagne, plus tard roi de Navarre, qui faisait force chansons amoureuses. C'est la première réputation classique, en poésie vulgaire, que nous trouvons dans la France septentrionale au moyen âge. C'est le premier écrivain qu'on cite partout, et dont les vers puissent s'entendre et se lire. Vous savez qu'il se révolta contre la reine Blanche pendant la minorité de saint Louis. Vous savez aussi que la tradition le suppose épris d'une passion violente pour cette pieuse princesse. Plusieurs érudits ont vivement repoussé ce soupçon. Une des meilleures raisons

peut-être qu'on puisse donner en leur faveur, c'est que les vers par lesquels le roi de Navarre aurait célébré la reine Blanche, datent d'une époque où elle avait cinquante-six ans. Mais les savants auteurs qui, dans leur respect pour Blanche et pour l'étiquette, ont nié avec le plus de force la passion de Thibaut, n'ont pas osé, par le même motif, faire usage d'un argument si simple. Thibaut a donc eu le tort de se révolter contre Blanche, régente de France; il a eu le tort d'entrer dans une ligue avec le duc de Bretagne, avec le comte de Boulogne; mais il n'est pas coupable des vers adressés à la reine Blanche; ces vers n'étaient pas destinés pour elle. Quoi qu'il en soit, ils respirent une naïveté gracieuse; les expressions ont une grâce qui n'a pas tout à fait vieilli. Enfin, la principale règle de notre poésie, le mélange alternatif des rimes masculines et féminines, s'y fait déjà sentir. Observée d'abord dans les chansons, il semble que cette règle eut pour origine l'instinct musical. Mais, de là, elle passa dans tous les genres de poésie et fut dictée par le goût. C'est le plus grand progrès que fit le mécanisme de nos vers. Thibaut n'observe pas souvent cette règle, mais il la devine et s'en sert à propos. Malgré la rudesse de la langue d'*oïl*, quelques-unes de ses chansonnettes ont une douceur élégante qui ne serait pas indigne des Troubadours, et qui, de plus, est déjà toute française. On peut en détacher des stances qui, lues devant vous, sembleraient appartenir à une époque plus avancée de notre langue :

J'aloie, l'autre ier, errant,
Sans compagnon,
Sor mon palefroi, pensant
A faire une chançon,
Quand je oi, ne sai comment,
Ès un buisson,
La vois dou plus bel enfant
K'oncques vist nul hom,
Et n'estoit pas enfés si
N'eust quinze ans et demi;
Oncques nule rien ne vi
De si gente façon.

Ailleurs le mélange régulier des rimes se joint à l'élégance de l'expression :

L'autre nuit, en mon dormant,
Fus en grant doutance,
D'un jeu parti en chantant,
Et en grant balance,
Quant amours me vint devant,
Ki me dist, que vas querrant?
Trop as corage movant,
Ce te vient d'enfance.

Voilà donc, au commencement du treizième siècle, la langue française toute faite et semblable à la nôtre. Depuis lors, elle s'est développée par un progrès constant vers la clarté, la précision, la justesse. Mais elle existait déjà. Elle a gardé dans la suite l'emploi des formes ingénieuses que, dès le treizième siècle, l'alliance du génie méridional et de la langue des Trouvères donnait aux chansons d'un comte de Champagne, roi de Navarre.

Ce progrès de la langue, à une époque si reculée, est remarquable dans la prose comme dans la poésie. Partout, c'est par les vers que commence la littérature; mais c'est par la prose que la littérature se fixe, et que la langue se décide. Cette même époque qui vit naître Thibaut, comte de Champagne, le premier chansonnier parmi les rois, vit naître le premier narrateur éloquent et naïf en langue vulgaire, Joinville. Plus d'un motif m'autorise à réunir ces deux noms. Joinville avait été élevé à la cour de Thibaut. C'est là qu'il avait, dès l'enfance, puisé quelque chose de cet esprit conteur des Troubadours, qu'il porta dans l'histoire. Là, il avait pris cette liberté d'entretien et cette vivacité moqueuse qu'il conserva près du pieux Louis IX, sans trop scandaliser le saint roi. Amusé par la gentillesse du jeune sénéchal de Champagne, saint Louis le mettait quelquefois aux prises avec maître Sorbon, le fondateur du collége de Sorbonne, un des hommes les plus graves du temps, et riait quand le docteur était déconcerté, désarçonné par les plaisanteries du jeune chevalier.

Joinville s'était croisé, malgré quelque chose de profane et de léger qui était en lui; il s'était même croisé avec toutes les pieuses précautions du temps. Il avait fondé, avant de partir, une messe anniversaire pour le repos de son âme, s'il venait à mourir. Il avait de plus engagé ses terres, ses châteaux, et fait argent de toute main; il était sur la flotte du roi, qui souvent conversait avec lui. Saint Louis mettait l'entretien sur des sujets dignes de gens qui vont à la croisade. « Sénéchal, lui dit-il un jour, quelle chose est-ce que Dieu? — Sire, c'est si souveraine et bonne chose, que meilleure ne peut être. — Vraiment, c'est moult bien répondu, car cette réponse est écrite en ce livret que je tiens en ma main. Autre demande vous ferai-je; savoir: Lequel vous aimeriez mieux être lépreux et ladre, ou avoir commis et commettre un péché mortel? — Et moi, dit Joinville, qui oncques ne lui voulus mentir, je lui répondis que j'aimerais mieux avoir fait trente péchés mortels, que d'être lépreux.» Cette répartie est peu grave, sans doute: maître Sorbon ne l'eût point pardonnée au jeune sénéchal. Mais ce qui appartient à l'histoire, et ne se peut trop remarquer, c'est l'impression de ce libre discours sur le bon roi Saint Louis :

« Quand les frères furent départis de là, il me rappelle tout seulet, et me fit seoir à ses pieds, et me dit: Comment avez-vous osé dire ce que vous avez dit? et je lui réponds que encore je le dirais.

Et il va me dire: Ha! fou musart, musart, vous y êtes déçu; car vous savez qu'il n'est lèpre si laide que d'être en péché mortel. Et vous prie que, pour l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moi, vous reteniez ce dit en votre cœur.»

N'est-elle pas admirable le bonté de ce roi et de ce saint, qui, tout roi et tout saint qu'il est, ne se fâche point de la réponse du jeune homme, laisse les témoins se retirer, et ne le réprimande que lorsqu'il est seul avec lui? On n'a jamais dit cela dans le panégyrique de saint Louis, bien qu'on en fasse un chaque année, depuis deux siècles.

Dans l'ordre des temps, le récit de Joinville est le premier monument de génie en langue française. J'entends par génie un haut degré d'originalité dans le langage, une physionomie particulière et expressive, quelque chose enfin qui a été fait par un homme et n'aurait pas été fait par un autre: c'est le livre de Joinville. Cette facile et vive gaieté, supportée ou plutôt aimée par saint Louis, se répand sur le récit, et l'anime de ce tour d'esprit que La Fontaine appelait enjouement. Ces aventures si sérieuses de la Terre-Sainte, il ne les raconte pas avec indifférence; il en est ému, il en souffre: cependant son courage et sa gaieté se conservent, et font ressortir encore l'héroïsme du roi, dont il est le plus fidèle, le plus gai conseiller, le plus sincère historien. Il combattit souvent près de lui, et fut mêlé à tous les grands périls. A Damiette, il donna librement son avis, et contredit le roi. Il se tenait à l'écart, craignant de l'avoir offensé, lorsqu'il sentit une main se placer sur ses yeux, il entrevit un gros rubis que portait le roi, et reconnut encore mieux le prince à quelques paroles pleines de confiance et d'amitié.

Joinville, si aimé de saint Louis, revint avec lui de la croisade; il retourna dans ses terres de Champagne, et recommença tranquillement la douce vie de seigneur. Mais quand saint Louis, tourmenté d'un nouveau désir de croisade, partit pour Tunis, le sénéchal ne voulut plus le suivre: saint Louis ne s'en fâcha pas. Bientôt Joinville apprit avec douleur sa mort. Il déposa dans une enquête pour la canonisation du roi; et, comme vous le voyez, il avait beaucoup à dire. Ensuite il écrivit l'histoire de saint Louis. Le texte original, longtemps perdu, a été retrouvé, bien qu'on y puisse supposer de fréquentes altérations, telles qu'on avait coutume d'en faire successivement, au moyen âge, dans les copies nouvelles des manuscrits en langue vulgaire. Parmi ces variantes, nous ne choisirons le texte le plus ancien qu'autant qu'il pourra facilement être saisi par cet auditoire. Il y a d'ailleurs un charme de naturel qui s'est conservé dans la variété de ses versions, et qui en est, pour ainsi dire, le cachet authentique. C'est par là qu'on peut expliquer le caractère prématuré de quelques expressions de Joinville, qui semblent encore toutes fraîches et toutes nouvelles, tant elles étaient heureuses et impossibles à remplacer. Cette remarque s'appliquerait à d'autres ouvrages où la supériorité de l'écrivain lui a fait, pour ainsi dire, anticiper d'un demi-siècle le progrès naturel de la langue, en lui donnant tout d'abord les expressions qui ne passent pas, celles qui sont à la fois les plus expressives et les plus courtes. Il en est ainsi de Joinville: la vive imagination et en même temps l'imagination ignorante de cet ingénieux chevalier lui a donné des paroles qui ne peuvent s'oublier. Tout est nouveau, tout est extraordinaire pour lui: le Caire, c'est Babylone; le Nil, c'est un fleuve qui prend sa source dans le Paradis. Il y a de ces notions particulières sur beaucoup des choses; mais quant aux faits véritables, on ne saurait trouver plus naïf témoin. On dirait que les objets sont nés dans le monde le jour où il les a vus; il les décrit avec une merveilleuse précision de langage, sans rien altérer. Il les décrit comme Hérodote, mieux que lui peut-être; car Hérodote était déjà savant; Joinville, Dieu merci, ne l'est pas du tout.

Comme c'est la première fois que nous trouvons un type de génie dans cette époque lointaine, arrêtons-nous un peu. Joinville part-il pour la croisade, ses émotions pieuses ne sont pas très-fortes; il ne les a pas chargées. Mais il faut repasser devant son château; et là, comme il a le cœur tout ému, il le dit. « Ainsi que j'allais de Bleicourt à Saint-Ur-
« ban, qu'il me fallait passer auprès du chastel de
« Joinville, je n'osai oncques tourner la face devers
« Joinville, de peur d'avoir trop grand regret, et
« que le cœur ne me faillist de ce que je laissais
« mes deux enfans et mon beau chastel de Joinville,
« que j'avais fort au cœur. »

Puis quand il monte sur un vaisseau, il faut voir son admiration du vaisseau et de la mer, et de quelle façon le merveilleux de la croisade commence pour lui, au moment de quitter le port:

Nous entrasmes au mois d'aoust, celui an, en la nef à la roche de Masseille, et fut ouverte la porte de la nef pour faire entrer nos chevaulx, ceulx que devions mener oultre mer. Et quant tous furent entrez, la porte fut reclouse et estouppée, ainsi comme l'on vouldrait faire un tonnel de vin: pour ce quant la nef est en grant mer, toute la porte est en eaue. Et tantost le maistre de la nau s'escria à ses gens, qui estaient au bec (1) de la nef: « Est votre besongne preste? Sommes-nous à point? » Et ils dirent que oy vraiement. Et quant les presbstres et clercs furent entrez, il les fist tous monter au chasteau de la nef, et leur fist chanter ou nom de Dieu, que nous voulsist bien tous conduire. Et tous à haulte voix commencèrent à chanter ce bel igne, *Veni creator Spiritus*, tout de bout en bout. Et en chantant, les mariniers firent voile, de par Dieu. Et incontinent le vent s'en-

(1) La proue.

tonne en la voile, et tantost nous fist perdre la terre de veuë, si que nous ne vismes plus que ciel et mer, et chascun jour nous esloignasmes du lieu dont nous estions partiz. Et par ce veulx-je bien dire, que icelui est bien fol, qui sceut avoir aucune chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en tel dangier. Car si on s'endort au soir, l'on ne sceit si on se trouvera au matin au sous de la mer.

On ne commente pas cet admirable naturel.

DIXIÈME LEÇON.

Résumé général sur le treizième siècle. — Grands hommes de cette époque; mouvement général des esprits. — Influence de la France sur l'imagination; trois mythologies nouvelles. — Paris, rendez-vous scientifique. — Italiens célèbres venus à Paris.—Ouvrage écrit en français par Brunetto Latini. — Influence des Provençaux sur l'Italie; détails à cet égard. — Premiers essais de poésie sicilienne. — Poésies italiennes de la fin du treizième siècle. — Précurseurs du Dante. — Quelques circonstances de la vie du Dante. — Ses études; son caractère; son génie.

Messieurs,

Nous avions choisi comme dernière expression de la langue et de l'esprit français, au treizième siècle, Thibaut, comte de Champagne, et l'historien Joinville. Mais ces exemples ne suffisent pas pour indiquer le grand travail des imaginations à cette époque, et l'influence que dès lors la France exerçait sur l'Europe. Ne mettons pas de vanité nationale dans des recherches d'antiquités: cela serait puéril; mais n'évitons pas une vérité historique, flatteuse pour notre pays. Nous avons fixé notre attention sur deux esprits originaux que produisit la France au treizième siècle; il nous reste à considérer le mouvement d'étude et d'activité littéraire qui, en partie excité par la France, se communiquait aux autres nations, et qui fait de cette époque, trop négligée, un des âges mémorables de l'esprit moderne.

Ce qui caractérise un siècle, ce qui l'élève, c'est le nombre des hommes éminents et le progrès général des esprits. Lorsque plusieurs hommes éclatent et dominent, et que dans la foule les esprits sont remués, le siècle est grand et doit laisser une trace durable : c'est le trait distinctif du treizième siècle.

Alors, comme au seizième siècle, vous voyez sur les trônes et dans les cloîtres, dans la vie guerrière et dans la vie civile, beaucoup d'hommes extraordinaires et fortement caractérisés; et d'abord, à la première place de la chrétienté, sur le siége de l'Église romaine, c'est Innocent III, dont le pontificat fut si long, si laborieux, si actif; qui, persécuteur et bienfaisant, écrasa, dans des flots de sang, la malheureuse race des Albigeois, et par toute l'Europe releva les mœurs et les études du clergé. Dans le nombre de ses successeurs, paraît un Grégoire IX, digne de lutter contre saint Louis.

En France, trois grands rois, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Bel, dont un seul fut homme vertueux, mais qui tous exercèrent une haute domination sur les hommes de leur temps.

En Espagne, la monarchie chrétienne s'agrandit sous Ferdinand III. Alphonse X, dans un règne souvent malheureux, protége et cultive les arts, et fait admirer en lui une science que l'on appelait alors *sagesse*.

En Allemagne, paraissent deux princes héroïques et politiques à la fois, Frédéric Barberousse et Frédéric II; l'un, dont le règne agité embrasse quarante années, conquérant de l'Italie et de la Terre-Sainte, joignant à la hardiesse aventureuse de la chevalerie la sagesse d'un roi; le second, sans cesse occupé de guerres et d'études, parlant presque toutes les langues de l'Orient et de l'Europe occidentale, poëte, philosophe, naturaliste, déployant avec plus de rudesse et d'imagination, comme il sied au moyen âge, cette activité, cette passion des arts et cette liberté de penser, qu'un prince du même nom reproduisit au dix-huitième siècle.

En Angleterre, ce n'est pas la supériorité des princes qui favorise le progrès des esprits; c'est leur faiblesse, leur chute, leur exil. Jean-sans-Terre, par ses revers et sa honte, développe le génie de sa nation, plus que Guillaume ou Richard n'avaient fait avec toute leur gloire. Il donne la grande Charte à l'Angleterre.

A côté de cette action puissante, qui dans le treizième siècle fut exercée par plusieurs princes, on voit aussi se déployer la force populaire : c'est en Italie qu'elle renaît, dans le pays qui avait conservé le plus de traces de la civilisation antique; elle y renaît, à la faveur de la religion moderne. Singulière contradiction de la destinée! La même cause qui avait contribué le plus efficacement à détruire l'ancienne société, ressuscite quelque chose de l'ancienne liberté. Les démocraties italiennes s'élèvent à l'ombre de la chaire pontificale. On le voit surtout au treizième siècle. C'est pour l'Italie l'époque de la lutte acharnée entre les Guelfes et les Gibelins; c'est alors que vous voyez s'élever, grandir, lutter toutes ces villes rivales, qui dans leurs murs renferment des magistrats électifs, un sénat, une place publique, une tribune enfin, tous ces grands instruments de liberté et de génie dont la Grèce et Rome avaient fait tant d'usage.

Cette activité politique, cette vie populaire, ne se retrouvait qu'en Italie; mais l'activité des esprits s'exerçait déjà dans une grande partie de l'Europe, en France surtout. Le nombre des écrivains que la France produisit dans ce siècle, la variété très-

grande de leurs ouvrages, l'empressement curieux des lecteurs, les publications diverses que la parole, que le chant donnaient à ces écrits, tout cela n'appartient pas seulement à l'érudition littéraire, mais à l'histoire. C'est un fait mémorable où se manifeste le travail et le progrès des esprits. Les romans de chevalerie et les fabliaux avaient fait toute la littérature du douzième siècle; l'âge suivant les vit se multiplier avec plus d'abondance encore; et de plus, il produisit force traductions en langue vulgaire, et même des traités scientifiques. Les contes et les romans ne furent plus la seule lecture: preuve incontestable que les esprits devenaient plus éclairés et plus studieux. Nous ne pouvons analyser devant vous les volumineux manuscrits des poèmes chevaleresques de Huon de Villeneuve, ou d'Adenez dit *le Roi*. Un de ces ouvrages a, dit-on, plus de soixante-dix-sept mille vers de dix syllabes; et beaucoup d'autres n'en ont pas moins de vingt mille. Tant de vers supposent peu de poésie. Aussi, pour faire connaître ce qu'il y a d'ingénieux dans quelques-uns de ces ouvrages, nous préférons citer plus tard les versions en prose que l'on en fit dans les siècles suivants; car ces récits n'y perdent rien; et l'on peut étudier, de cette manière, le progrès de la langue et le raffinement successif des esprits retravaillant ce vieux fonds de la chevalerie, *l'Iliade* du moyen âge.

En attendant, voulons-nous résumer toutes les créations poétiques achevées ou versifiées dans le treizième siècle, un mot suffit; le moyen âge a inventé trois mythologies : la mythologie chevaleresque, la mythologie allégorique et la mythologie chrétienne, si l'on me pardonne cette expression. Ce n'est pas la pensée particulière d'un homme de génie qui éclate dans ce travail; c'est une imagination collective, semblable à celle qui créa les belles fables de l'antiquité. Ainsi se forma cette mythologie chevaleresque, empruntée au Nord, à l'Orient, aux fables arabes et aux légendes chrétiennes, ces génies, ces enchanteurs, ces fées, ces géants, ces nains, ces animaux magiques. L'imagination, entourée de tant d'êtres fabuleux, ne tarda pas à personnifier les vices, les vertus, les pensées. Ce fut une seconde mythologie tout allégorique; elle remplit le *Roman de la Rose*, et d'autres poèmes du temps: on en retrouve quelque chose dans le gracieux génie de Pétrarque; elle a passé tout entière dans les premiers poetes anglais; elle se mêle aux libres récits de Chaucer; elle remplit le poème savamment travaillé, mais ennuyeux, de Spencer.

Quant à la mythologie chrétienne, si l'on permet cette profane alliance de mots pour exprimer ce qui ne peut se dire autrement, elle fut plus heureuse; elle inspira, dans le temps où elle avait le plus de force, un homme de génie qui lui consacra un immortel monument. Les dogmes du christianisme une fois déposés dans les esprits, l'imagination ne s'était pas arrêtée; on se racontait les rêves des légendes, les terreurs de la piété. Pour l'ignorance, le culte des saints était devenu tout un paganisme, plein d'histoires fabuleuses. La religion, comme le gouvernement féodal, avait son merveilleux, ses romans de chevalerie, tels que la *Légende dorée de Pierre de Voragine*. A côté des fabliaux profanes qui se moquaient si librement des prêtres et des moines, il y avait de pieux fabliaux, des récits édifiants et comiques, où d'ordinaire le diable était pris pour dupe : c'était la partie burlesque du merveilleux chrétien.

Voilà ce qu'avait inventé l'imagination du moyen âge, et ce qui, dès le treizième siècle, formait en France toute une littérature, imitée par les autres nations. Source principale des récits chevaleresques, la France était de plus une sorte de rendez-vous scientifique. Paris, la Sorbonne, l'Université, avaient grand renom dans toute l'Europe; les Italiens même ont avoué cette supériorité précoce de la France. Un homme d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Italie, devenait-il célèbre dans son pays par ses talents? une tentation naturelle l'attirait vers Paris. C'est ainsi qu'Albert le Grand, né à Cologne, admiré des Allemands, vint enseigner dans l'université de Paris. C'est ainsi que saint Thomas, né dans la ville d'Aquino en Italie, vint à Paris étudier sous Albert le Grand, et que l'Anglais Roger Bacon, génie inventeur, passa dans cette ville plusieurs années de retraite profonde et d'étude.

Quelle cause donner à cette préférence pour Paris? Était-ce la célébrité que les inventions des Trouvères avaient obtenue dans les autres contrées! était-ce l'éclat de l'Université de Paris, les bulles dont les papes l'avaient dotée, la protection que lui assuraient les rois? n'était-ce pas surtout le progrès que la société politique avait déjà fait en France sous saint Louis? Si vous considérez l'état de l'Europe, nulle part il n'y avait alors autant d'ordre et de justice que dans la capitale du royaume de France, et ce qu'on y trouvait encore de barbarie était partout dans l'Europe.

On venait donc à Paris étudier la scolastique et la théologie. Les étrangers y apprenaient le français et s'exerçaient à l'écrire, comme un beau et savant langage. Un Italien, Brunetto Latini, qui fut le maître du Dante, se trouvait à Paris en 1266; il suivait les cours célèbres de cette époque; il entendait deux professeurs, Italiens de naissance, qui étaient venus enseigner à Paris la dogmatique et la scolastique; et il écrivait son livre intitulé *le Trésor*, compilation assez confuse : il l'écrivait en

français, dans un style déjà fort intelligible pour nous. Il donne ainsi la raison de ce choix :

« Se aucuns demandoit pourquoi chis livres est « écrit en Roumans, pour chou que nous sommes « Ytalien, je diroie que ch'est pour chou que nous « sommes en France, et pour chou que la parleure « en est plus délitable et plus commune à toutes « gens. »

Voilà comment un Italien écrivait à Paris le français en 1266.

Mais il vint, un peu plus tard, dans la même ville, un personnage bien autrement célèbre dans le souvenir des hommes. C'était vers 1304. Beaucoup de monde, clercs et laïcs, étaient accourus dans la grande salle de l'Université pour entendre une thèse qui devait être soutenue *de quolibet*, sur tout ce qu'on voudra. Le tenant était un étranger, jeune encore, d'une physionomie haute et grave. Il y avait quatorze champions attaquants. Chacun présentait sa question, sa difficulté, avec tous les arguments que la science du temps pouvait fournir. Lorsque ces quatorze chevaliers scolastiques eurent passé, le tenant reproduisit lui-même toutes les questions; puis il les reprit, et avec une infinie variété d'arguments, terrassa chacun de ses quatorze adversaires (1).

Cet étranger était le Dante, qui, banni de son pays, voyageait alors en France pour son instruction.

Ainsi voilà les points les plus opposés qui se rapprochent et se confondent dans ce vaste cadre du moyen âge. Nous étions occupés de ces romans chevaleresques et de ces fabliaux, œuvre originale, mais assez grossière, d'une langue naissante; nous assistions à ces débats scolastiques où se consumait tant de vigueur d'esprit en vaines subtilités et en latin barbare, et nous rencontrons là le créateur de la poésie moderne, l'homme qui imprime à sa propre langue l'originalité, la pureté, la durée.

Il n'est pas sans doute, dans l'histoire littéraire du moyen âge, de physionomie plus difficile à retracer, où paraissent davantage et le génie individuel et le génie du temps. A côté de Huon de Villeneuve et du poëte Adam, surnommé le Bossu d'Arras, et de tant d'autres Trouvères, aux sobriquets bizarres, il faut regarder cette grande et haute figure du Dante. D'où vient-il? Comment cette nation, qui naguère n'avait pas de langue écrite, a-t-elle tout à coup tant de génie? Voilà ce que nous cherchons. Nous aurons pour guide les études mêmes du Dante; car, ce n'est pas un esprit inculte qui grandit sans communication avec ses contemporains. Non; il en est l'expression la plus énergique, la plus haute; mais il en est l'expression fidèle. Il domine la foule et il en est sorti. Il a les idées de tous les hommes de son temps; c'est leur langue qu'il parle; il l'élève à je ne sais quelle sublimité simple, inconnue avant lui; mais il la prend dans l'usage populaire et il ne s'en saisit point par une inspiration aveugle, instinctive; il la prend avec science, avec choix. C'est un génie studieux autant que créateur. Il innove et il imite. Nul exemple ne saurait mieux faire comprendre l'influence des autres hommes sur le génie le plus original qui s'élève au milieu d'eux.

Nous allons, avant de le regarder en face et de l'admirer, prendre ses papiers, consulter ses notes, savoir de lui ce qui se passait autour de lui.

Le Dante a fait, je ne sais dans quelle année de son exil, un ouvrage sur l'éloquence vulgaire ou plutôt sur la langue vulgaire. Cet ouvrage, nous le séparons en ce moment du Dante et nous le consultons comme une œuvre grammaticale et littéraire du temps. Là, le Dante procède comme tout philosophe ou théologien habile du treizième siècle. Il recherche curieusement qui a parlé le premier de l'homme ou de la femme. Il conclut en faveur de l'homme, à cause de son droit de prééminence. Puis il se demande en quelle langue Dieu a parlé à l'homme. Il résout ainsi le problème souvent agité de l'invention humaine ou de la transmission divine du langage : il reconnaît l'hébreu pour l'idiome originel et donné de Dieu.

Descendant de ces antiquités mystérieuses à l'Europe moderne, il distingue très-bien la grande famille des langues slaves et celle des langues de race latine. « Elles n'en font qu'une, dit-il, bien qu'elles « paraissent trois. Pour signe d'affirmation les uns « disent *oc*, les autres *oïl*, les autres *si* : ce sont « les Espagnols, les Français et les Italiens. La « preuve de l'origine commune de ces trois langues « est dans le grand nombre de mots semblables « qu'elles emploient. » Puis, après avoir indiqué les territoires et les limites géographiques de ces idiomes, il en définit les caractères. « La langue « d'*oïl*, à cause de son agrément et de sa facilité, a « pour elle de posséder tout ce qui est inventé ou « écrit en prose vulgaire, les livres remplis des « actions des Grecs et des Romains, les longs récits « d'Artus et beaucoup d'autres ouvrages d'histoire « et de science. » N'est-il pas curieux de voir cette

(1) Fu questo poeta di meravigliosa capacità, e di memoria fermissima, e di perspicace intelletto, in tanto che essendo egli a Parigi, e quivi sostenendo in una quistione (*de quolibet*) che in una scuola di teologi si faceva, quattordici quistioni da diversi valentuomini e di diverse materie, con loro argomenti pro et contra fatti da' proponenti, senza metter tempo in mezzo, raccolte ed ordinatamente come poste erano state, recitò, poi quel medesimo ordine seguendo, sottilmente sclvendo e rispondendo agli argomenti contrarj; la qual cosa quasi miracolo da tutti i circunstanti fut reputata. (*Vita di Dante Alighieri*, per Boccaccio.)

supériorité de la prose française déjà reconnue dans le siècle du Dante, et par le Dante lui-même? Quant à la langue de *si*, aux yeux du Dante, elle se divise en quatorze idiomes qui remplissent toute l'Italie, au-delà et en deçà des Apennins, au Nord, au Midi, au centre. Il se demande ensuite si cette division est définitive. « Non, dit-il, chacun de ces « idiomes se subdivise lui-même en un si grand « nombre, que je porterais à mille tous les dia- « lectes, toutes les variétés de langages qui se par- « lent en Italie. »

Cette multitude même de langages nous expliquera, je crois, pourquoi la langue italienne fut si tardive à se fixer, à se constater visiblement par des écrits. Tout homme doué de quelque invention voulait être entendu au-delà des murs de sa ville; il était tenté de choisir, non pas un de ces patois de l'Italie, mais une langue durable, vivace : il écrivait en langue latine. Ce n'est pas tout. Lorsque le souffle du génie moderne commençait à donner, lorsqu'il fallut bien se détacher de cette latinité morte, ou qui ne vivait plus que dans les églises et dans les greffes, les premiers hommes qui, en Italie, sentirent en eux quelque talent poétique, pour rendre en langue vulgaire les émotions du cœur, cherchèrent un autre idiome moderne qui leur offrît ce caractère d'unité qu'ils ne trouvaient pas en Italie. Le provençal devint pour eux la langue littéraire. Cette influence que la langue des Trouvères obtenait en Angleterre par la conquête et l'envahissement politique, la langue des Troubadours l'exerça sur l'Italie du Nord, par le seul pouvoir du goût et de l'harmonie.

Ainsi se touchent les diverses parties du tableau que nous avons à retracer. Dans nos recherches sur la poésie *romane*, nous avons presque toujours cité de préférence les poetes qui appartiennent à la France méridionale; mais beaucoup d'autres qui ont parlé cette même langue *romane* étaient des Italiens de Gênes, de Milan, de Mantoue, de Modène. Ce n'est pas que le provençal fût la langue vulgaire autour d'eux; mais la multitude des dialectes qui se partageaient l'Italie engageait ces poetes à s'emparer d'une langue plus fixe, plus durable, pour lui confier leurs chants et leur gloire. Il n'est pas sans doute un nom plus italien que celui de la maison d'Este. La maison d'Este s'unit dans notre souvenir à la gloire des grands poetes de l'Italie. Eh bien! au milieu du treizième siècle, la faveur de cette famille, amie des lettres, était toute pour la Provence. C'était l'esprit provençal, c'était la poésie provençale qui régnait à cette cour. Un monument curieux l'indique. C'est un manuscrit de 1254, conservé dans la bibliothèque de la maison d'Este. Vous y trouverez la preuve de cette prédominance de la poésie provençale, qui venait vaincre l'Italie jusque sur son propre territoire. Nous citerons le fragment d'une notice, qui, dans ce manuscrit, précède diverses poésies romanes du treizième siècle.

Maître Ferrari fut de Ferrare; il était jongleur, et s'entendait mieux à *trouver*, c'est-à-dire à versifier en provençal, qu'aucun homme qui fût en Lombardie. Il connaissait bien les lettres; et pour écrire, personne ne pouvait l'égaler. Il fit beaucoup de bons et beaux livres. Il était homme courtois de sa personne. Il voyagea et servit des barons et des chevaliers, et il s'arrêta dans la maison d'Este; et quand les marquis tenaient cour et donnaient quelque fête, les jongleurs qui s'entendaient en langue provençale accouraient là, venaient tous à lui et le proclamaient leur maître; et s'il en venait quelqu'un qui fût plus habile que les autres, et qui fît essai de ses inventions et de celles d'autrui, il lui répondait à l'improviste; de manière qu'il était le premier champion poétique dans la cour du marquis d'Este. (Tirab., t. IV, page 311.)

Ces plaisirs, ces jeux de l'esprit, que nous avons trouvés, sous une forme un peu grossière, à la cour de Philippe-Auguste, s'animaient dans les petites cours italiennes de tout l'éclat de la poésie provençale. Aussi, quelles sont les autorités que cite le Dante, les modèles qu'il invoque et qu'il veut imiter? Après les anciens qu'il nomme dans un ordre assez confus, ce sont les poetes de la langue provençale. Le Dante avait beaucoup étudié les anciens et en connaissait un grand nombre. Il ne célèbre pas seulement les poetes Virgile, Horace, Ovide, Stace, Lucain; il parle des écrivains qui ont employé une prose élevée, Tite-Live, Pline, Frontin, Paul Orose, « et beaucoup d'autres, dit-il, que la solitude favorable nous invite à visiter. » Cependant, à le voir citer Paul Orose, abréviateur inexact et barbare, à côté de Tite-Live, on peut juger quelle confusion existait dans la bibliothèque et dans le goût du moyen âge (1).

Mais, après ces modèles inégaux, jetés pêle-mêle à l'imagination du Dante, il admirait surtout les Troubadours, Bertram de Born, Arnaud Daniel, pour avoir chanté, l'un la guerre, l'autre l'amour (2). Il étudiait soigneusement les formes de leur versification et de leur langage. Parfois il dit : « Arnaud « Daniel fait ainsi la stance; et moi aussi j'ai fait « des stances semblables. »

Crédit et faveur de la poésie provençale dans les cours d'Italie; influence de cette poésie sur les premiers essais en langue italienne; voilà deux faits d'abord reconnus.

Mais une autre influence concourut à ranimer

(1) Nec non alios qui usi sunt altissimas prosas, ut Titum Livium, Plinium, Frontinum, Paulum Orosium, et multos alios, quos amica solitudo nos visitare invitat. (*De Vulgari Eloquentia.*)

(2) Circà hæc, illustres viros invenimus vulgariter poetasse; scilicet Bertramum de Bornio, arma, Arnaldum Danielem, amorem. (*Ibid.*)

les lettres en Italie. C'est ici que parait Frédéric II, et son règne agité et glorieux qui remplit la première moitié du treizième siècle. Ce qui se passait à la petite cour d'Este se réalisait avec bien plus d'éclat à Naples et à Palerme. Frédéric, Allemand d'origine, mais né en Italie, élevé en Italie, roi des Romains à son berceau, et pupille d'Innocent III, garda toujours une préférence pour les Italiens, et ne négligea rien pour éveiller leur génie. Dans l'intervalle de ses courses guerrières en Allemagne et en Palestine, dans les vicissitudes de son pouvoir, attaqué tour à tour par les princes allemands et par les papes, Palerme était pour lui un lieu d'asile et de repos, où il réunissait les savants de toutes les nations. Par une des nombreuses singularités de son caractère et de sa vie, ce prince, qui avait fait une croisade par ordre du pape, s'entourait dans ses États de serviteurs et de confidents mahométans. Mais alors les Orientaux étaient pour les Chrétiens ce que les Chrétiens sont aujourd'hui pour eux, des maîtres et des modèles dans les sciences naturelles et les arts utiles à la vie. De même que, de nos jours, Mahmoud confie sa garde à des Arméniens, et ses armées à des officiers francs, Frédéric II remplissait sa cour d'*émirs*. Il avait sans cesse près de lui des astronomes, ou plutôt des astrologues arabes, et n'entreprenait rien sans leur avis. Mais cette superstition pour les sciences orientales, qui lui attira le reproche d'impiété, ne le rendait pas moins favorable aux arts naissants de l'Occident. Je doute fort qu'il ait composé ce livre fameux *de tribus impostoribus*, dont les papes l'ont accusé, et que personne ne connait. Mais il a fait quelques chansons, qui sont à peu près le plus ancien monument que l'on ait conservé de la poésie italienne. Son chancelier, Pierre Desvignes, homme savant et philosophe, a laissé également des poésies, qui, par le sujet et les sentiments, se rapprochent beaucoup de celles des Troubadours. Ainsi c'est encore l'influence provençale, qui, par un détour, en se mêlant au dialecte sicilien, vient réagir sur l'Italie.

Quand un prince fait des vers, nul doute que le nombre des poëtes ne se multiplie dans ses États. Les chansons et les bienfaits de Frédéric II éveillèrent l'imagination des Siciliens. « L'empereur « Frédéric, nous dit un vieux recueil de *Nouvelles*, « fut un très-noble seigneur ; et les gens qui « avaient du mérite venaient de toutes parts à lui, « parce qu'il était homme donnant volontiers, et « qu'il faisait gracieux visage ; et ceux qui avaient « quelque talent particulier accouraient vers lui, « Troubadours, beaux parleurs, hommes d'art, « jongleurs, bouffons, gens de toute espèce. » Sans doute, sous le soleil de la Sicile, le goût de la poésie avait dû toujours être instinctif et populaire; mais depuis Frédéric, et à son exemple, il fut cultivé par des hommes de profession savante, Mazzeo di Ricco, Guido, Arigo di Testa, Jacopo, Stefano. Ils ne chantèrent que la passion et le plaisir.

Cependant sur le continent la même influence s'exerçait; et, comme l'a remarqué le Dante, par l'illusion que le pouvoir de Frédéric faisait aux hommes, ce que l'on écrivait en Italie, s'appelait sicilien. La Sicile avait l'honneur de donner son nom à tout le génie naissant de l'Italie. A Vérone, à Pise, à Mantoue, on s'était lassé de la langue provençale. Plusieurs hommes de talent commençaient à donner à l'idiome italien les mètres des Troubadours, sans altérer son caractère national. La plupart de ces poëtes sont inconnus, à moins que le Dante n'ait daigné rappeler leurs noms, en les effaçant de son prodigieux éclat. Ce n'est pas qu'une étude attentive ne puisse apercevoir, dans ces premiers rudiments d'une langue qui se forme et d'un génie qui se prépare, de précieuses traces du travail que faisait alors l'esprit humain. C'est vers ce temps que, soit par des transmissions venues de l'Orient, soit par quelques créations savantes ou fortuites de l'esprit européen, plusieurs découvertes commençaient à se répandre; que, par exemple, la boussole fut révélée aux hommes. Vous trouvez cette grande découverte constatée dans une pièce galante d'un Italien du treizième siècle, qui compare la direction de l'aiguille aimantée au mouvement de son cœur vers l'objet de ses vœux.

On pourrait ainsi rechercher dans ces vieilles poésies, frivoles en apparence, de curieux indices sur l'état des connaissances, à la fin du treizième siècle; mais on y trouverait peu de génie, et, ce qui doit étonner davantage, fort peu de naturel. Le langage de la passion y prend souvent un tour affecté: ces poëtes imitaient. Toutefois, au milieu de cet effort pour égaler les Provençaux et les Siciliens, l'Italie tendait à sortir de cette multiplicité un peu confuse de langages, dont parle le Dante. Elle devait se former tôt ou tard un parler qui ne fût ni de Pise, ni de Florence, ni de Padoue; qui fût emprunté à tous les idiomes, et qui les dominât. C'est ce que le Dante appelle un parler *cardinal, illustre, aulique*. C'est une sorte de langue littéraire, extraite de la langue commune. De nos jours, en Italie, sous quelques rapports, la langue écrite est une langue morte que l'on étudie dans les livres, inconvénient véritable pour la force et la naïveté du langage. Mais au temps du Dante, et pour le Dante, la langue écrite, quoique évidemment distincte de la foule des dialectes populaires, s'étudiait, non dans les livres, mais dans les hommes.

Elle était à la fois langue savante et langue vivante, choisie et naturelle, privilégiée et populaire. De là, Messieurs, la différence entre le style du Dante et celui d'Alfieri. L'un est une œuvre animée d'une vie immortelle; l'autre une belle copie de la mort. L'un et l'autre cependant ne pouvaient appartenir qu'à l'Italie.

Mais revenons. Depuis près d'un siècle, par l'exemple des Provençaux, par la protection de quelques princes, surtout de Frédéric II, par le nombre des écoles, par les débats théologiques, par le réveil spontané de l'imagination, sous un beau ciel, et dans une riche nature, un grand travail se faisait en Italie. Déjà, dans la foule des poëtes, on distinguait Guido Guinizzelli de Bologne, Guittone d'Arezzo, Guido Cavalcanti, dont les *canzoni* sont plus d'une fois citées par le Dante. Des écoles de littérature étaient établies à Florence. La religion ne s'opposait pas à ce nouvel effort des esprits. Une grande révolution s'était faite à cet égard, ou plutôt un retour vers le premier esprit du christianisme. Au sixième siècle, Grégoire le Grand écrivait à un évêque, pour le réprimander sévèrement de ce qu'il avait permis l'enseignement de la grammaire, c'est-à-dire des lettres. « Le nom de Ju- « piter, lui disait-il, ne doit pas se trouver dans une « bouche accoutumée à prononcer celui de Jésus- « Christ. » Au dixième siècle, Grégoire VII défendait impérieusement à un roi de Bohême de faire traduire les livres de *l'Écriture* dans la langue vulgaire du pays, de peur que les vérités saintes ne fussent exposées à des interprétations téméraires.

Mais, dans le treizième siècle, l'Église romaine, si habile dans l'art d'approprier sa domination au mouvement des esprits, au lieu de les retenir, semble les pousser vers l'étude et la science. Vous voyez le pape Honorius III déposer un évêque, pour n'avoir pas étudié Donat. Les nouvelles confréries religieuses qui s'établissent, celles de Saint-Dominique et de Saint-François ne s'enferment plus dans l'usage exclusif d'une langue savante, chaque jour moins comprise du peuple. On les voit emprunter, pour la prédication et les cantiques, la langue usuelle du pays, et ressusciter ainsi l'action populaire, qui signalait le christianisme à sa naissance. Sous ce rapport, l'ordre des Franciscains, qui, né en Italie, s'étendit si rapidement, contribua beaucoup aux progrès de la langue et de la poésie italiennes. Il substitua souvent aux hymnes latines de l'Église des chants pieux en langue vulgaire.

Un peuple immense se réunissait pour redire ces chants. Un Frère dont le nom a été conservé, frère Pacifique, en avait fait la musique, et dirigeait les voix des religieux et de la foule.

Voici quelques vers de ces hymnes, un des plus anciens monuments qui nous soient restés de l'italien vulgaire : « O très-haut Seigneur, à vous la « gloire, la louange et l'honneur; à vous se rap- « portent toutes les actions de grâces; il n'est pas « d'homme qui soit digne de vous nommer. Soyez « loué et exalté, Dieu souverain de toutes les créa- « tures et en particulier du soleil, votre ouvrage, « par lequel brille ce jour qui nous éclaire. » Ces prières, animées par des voix jeunes et harmonieuses, donnaient à la langue vulgaire toute l'autorité du zèle religieux. Au seizième siècle, quand les protestants, aux portes de Paris, chantaient quelques cantiques de David rimés en français par Marot, le fanatisme du temps s'indignait de cette profanation des choses saintes et la réprimait par des bûchers et des échafauds. Cependant l'Italie pontificale en avait donné l'exemple, trois siècles auparavant.

Quoi qu'il en soit, l'influence des cours, l'enthousiasme religieux et la galanterie chevaleresque, tout se réunissait, à la fin du treizième siècle, pour multiplier les essais de poésie italienne. Quelque créateur que soit le génie du Dante, le prodige de son langage et de son rhythme, ses *tercets* si bien soutenus, tout cela n'est pas sorti de sa seule pensée. Les poëtes italiens, ses prédécesseurs, avaient déjà fait briller un travail ingénieux de style; et parfois, dans leurs *canzoni*, ils égalent les Troubadours, ces premiers maîtres de la poésie moderne. L'instrument était à demi trouvé; mais il fallait l'employer à de grandes conceptions poétiques, et lui faire dire autre chose que des chants de piété ou d'amour.

Ces trois mythologies que nous avons désignées plus haut comme l'œuvre du moyen âge, n'avaient pas toutes pris racine en Italie; la fiction chevaleresque y tenait peu de place. L'Italie ne partage point la gloire d'avoir créé cet ordre de sentiments et d'idées qui lui inspira plus tard les deux chefs-d'œuvre de la poésie épique. Le motif qui nous a fait expliquer la chevalerie par la féodalité, explique assez l'absence des inventions chevaleresques en Italie. Dès la fin du douzième siècle, la domination à la fois excessive et régulière de l'Église, les divisions des villes, le nombre des républiques avaient substitué, dans l'Italie, à l'esprit féodal l'esprit clérical ou commercial. Or, point de féodalité dans le fait; point de chevalerie dans la fiction.

Quant à cette mythologie allégorique dont s'amusa la France du Nord, qui a produit de si longs et, il faut le dire, de si ennuyeux poèmes, l'Italie ne parut pas s'en aviser. Je ne sais si l'esprit vif des Italiens dédaigna ces inventions pénibles et détournées; mais ce qui domine dans les premiers essais de la poésie italienne, c'est la scolastique et

l'amour. Ce fut l'inspiration du Dante. Ce grand homme, à le bien considérer, était tout à fait de son temps; et c'est dans le travail d'imagination qui portait à leur plus haute puissance des croyances alors générales, que se trouvent le caractère et la sublimité de son génie.

Les événements de sa vie furent-ils pour quelque chose dans ce génie? et la biographie, stérile quand il s'agit d'un écrivain vulgaire, d'un de ces écrivains anonymes, sous leur nom, ne serait-elle pas ici vraiment instructive? elle se rattache au second grand intérêt du moyen âge. Les Croisades furent le premier; le second fut la querelle du sacerdoce et de l'Empire; toujours la religion, la religion agissant au loin contre l'Asie mahométane; la religion agissant au sein de l'Europe contre le pouvoir civil.

Le Dante, si supérieur à ses contemporains, qu'on les a tous oubliés devant sa gloire, avait été précédé de tant de poetes, que dans le nombre il s'en trouvait déjà du même nom que lui. Oui, ce grand nom du Dante, que l'esprit harassé des landes du moyen âge attend avec impatience, vous le rencontrez une première fois; et vous êtes trompé. Il s'agit d'un Dante, né aussi dans la Toscane, fameux à la fin du treizième siècle et dont les sonnets éveillèrent, dit-on, le génie d'une jeune Sicilienne, la première femme poete qui soit nommée dans la littérature d'Italie. Elle prenait plaisir à s'appeler *la Nina du Dante,* Nina di Dante.

Mais ce faux Dante va disparaître. Le grand poete est né au milieu de toutes les passions de guerre et de vengeance qui divisaient les Guelfes et les Gibelins. Il sortait d'une famille remplie de ces passions, la famille Alighieri, attachée au parti Guelfe, à ce parti qui, soulevé contre l'empereur d'Allemagne, cherchait dans la défense des papes la liberté de l'Italie. Tout jeune, il porta les armes pour cette cause; il était à la bataille de Campaldino, où les Guelfes de Florence furent vainqueurs des Gibelins. Le crédit de sa famille, son génie naissant, tout l'appelait à ces honneurs civiques qui, dans l'Italie du moyen âge, renouvelaient les périls et les grandes ambitions de la Grèce et de Rome. Il fut successivement officier, ambassadeur et prieur; c'est-à-dire un des six magistrats suprêmes de Florence. Il y avait dans la constitution de cette ville de quoi nous expliquer le développement précoce du génie italien; elle était fondée sur la liberté, les sciences et les métiers. Florence avait d'abord été, comme l'ancienne Rome, sous le joug de sa noblesse; mais elle s'en affranchit; et la ville entière forma une fédération où n'entraient que les professions savantes et les métiers utiles. Ces idées qui sembleraient hardies, même de nos jours, étaient nées, dans le treizième siècle, de la situation des cités d'Italie. Le Dante était inscrit sur les registres de Florence, dans la sixième classe, sous le titre de physicien, c'est-à-dire médecin. C'est de là qu'il fut bientôt élevé à la dignité de prieur, et c'est alors que commencèrent tous ses malheurs.

Le parti Guelfe vainqueur s'était partagé entre deux familles puissantes, les *Cerchi* et les *Donati.* Tout parti qui se divise envoie des recrues à ses ennemis. La minorité invoque ceux qu'elle combattait autrefois, contre ceux qui l'oppriment aujourd'hui.

Un accident, commun alors dans les villes d'Italie, vint aider aux troubles de Florence. Les Guelfes de Pistoie s'étaient également divisés en deux partis ennemis. Après des luttes longues et sanglantes, voulant, dit Machiavel, finir leurs dissensions, ou les accroître, en les faisant partager à d'autres, les principaux de ces deux factions vinrent s'établir à Florence. Ils y trouvèrent des alliances toutes prêtes dans les haines des *Cerchi* et des *Donati;* ils rajeunirent et enflammèrent ces haines, donnant leurs noms de *Blancs* et de *Noirs* aux deux partis, et chaque jour les mettant aux prises. Aux promenades publiques et dans les cérémonies des funérailles, dans tous les lieux où l'on se rencontrait, le sang coulait. Le Dante était favorable aux *Blancs*. Cependant, magistrat de Florence, il voulut rétablir la paix et il fit bannir les chefs des deux partis. Mais les *Blancs* furent bientôt rappelés, et les *Noirs* conspirèrent. Ils eurent pour eux le petit pape, le peuple et Charles de Valois, prince français, appelé pour rétablir l'ordre dans Florence. Désigné comme Blanc par les Noirs, le Dante eut sa maison pillée et fut condamné au bannissement et au feu, s'il était pris. Nous ne réviserons pas ce procès. Le Dante avait aimé passionnément son pays; on le voit par les malédictions mêmes qu'il lui jette, du milieu de son exil. Il ne pouvait oublier cette Florence qu'il avait défendue de son épée, servie dans les conseils et qu'il devait tant illustrer de son génie. Mais c'était une âme de feu, généreuse, implacable. Guelfe, proscrit par les Guelfes, il se fit Gibelin. Je ne sais pas s'il a bien fait; mais ces esprits ardents, élevés, vont toujours d'un extrême à l'autre. Leur inconstance même vient de leur énergie. Ne leur demandez pas les vertus modérées et la résignation à l'injure. Voilà le Dante Gibelin. Mais quoique ce parti fût celui de l'empereur, il offrait peu de chances à l'ambition. Banni de sa ville, le Dante se réunit aux Gibelins, dans une entreprise inutile contre Florence; puis il erra dans l'Italie, s'arrêtant tour à tour chez le seigneur de Goubio, chez les Scaligers, princes de Vérone, à Ravennes, à Mantoue.

Ce fut ainsi, errant, malheureux, qu'il acheva son sublime ouvrage. Ce travail n'était pas seulement une préoccupation poétique; c'était sa vengeance, c'était son arme. Maître de l'enfer, du purgatoire et du paradis, les possédant par droit de génie, il pouvait là donner des places à ses ennemis et à ses amis. Cet exilé, ce banni que vous aviez chassé de Florence, dont vous aviez rédigé la sentence de mort, il avait à peine un asile; il était obligé, comme il le dit, de monter et de redescendre l'escalier d'autrui, et de sentir combien est amer le pain de l'étranger. Cependant il était bien plus puissant que vous. Du milieu de sa fuite, de son exil, il pensait, il écrivait, il punissait ses ennemis. Il y avait trois hommes qui s'étaient montrés ses persécuteurs; il ne les tuait pas, il les laissait à Florence; mais il disait dans ses vers que ces trois hommes étaient morts, qu'il les avait vus dans l'enfer, que leurs corps n'avaient plus qu'une apparence de vie animée par des démons. Ces récits terribles faisaient fuir les Florentins à l'approche des trois damnés vivants, qui eux-mêmes peut-être n'étaient pas sûrs d'être en vie, et ne savaient s'ils n'étaient pas en effet des démons, et si le poëte n'avait pas raison.

Voilà la terrible puissance que le génie de cet homme exerçait sur ses contemporains. Voilà ce qui vous expliquera sans peine pourquoi ses chants étaient répétés partout, pourquoi il avait mille occasions de s'impatienter, en rencontrant un forgeron ou un ânier qui estropiait quelques-uns de ses vers. Cette gloire populaire était mêlée de je ne sais quelle terreur mystique qui s'attachait au nom, à la présence du poëte.

Vous savez cette joie de Démosthènes, le jour où il entendit une femme du peuple, disant : « Vois-tu cet homme, c'est Démosthènes. » Le Dante recueillait souvent de ces témoignages naïfs d'admiration populaire. A Vérone, passant près d'une porte où plusieurs femmes étaient assises, il entendit une d'elles dire à voix basse : « Voyez-vous cet homme; c'est lui qui va en enfer quand il veut, et qui en revient, et qui rapporte des nouvelles de ceux qui sont là-bas; » et une autre répondre : « Ce que tu dis doit être vrai; ne vois-tu pas comme il a la barbe crépue et le teint noirci? c'est le feu et la fumée de l'enfer. » Il sourit en continuant son chemin (1), et ne fut pas fâché de cette crédule terreur qui donnait plus de foi à ses vers.

Ainsi votre pensée se figure cet homme de génie mêlé à ses contemporains, et solitaire parmi eux, profondément ulcéré, Guelfe par patriotisme, Gibelin par vengeance, mais ne flattant pas plus les empereurs qu'il n'épargne les papes, entassant à son gré toutes les puissances de la terre dans ces fournaises qu'il allume. Inquiet et fier, il change incessamment d'asile; il est pour les savants un grand théologien :

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.

C'est le premier vers de l'épitaphe inscrite à Ravennes sur son tombeau. Pour le peuple, il est une sorte d'être intermédiaire entre l'homme et le démon; il sait les choses de l'enfer; il connaît les noms des *damnés*. Ce n'est pas un poëte de cabinet; il y a quelque chose en lui du *vates* de l'antiquité; quelque chose même de plus grand; car ses prédictions ne se bornent pas aux événements de cette vie terrestre : il prophétise au-delà du temps et du monde. Cependant ce banni tournait toujours ses yeux vers Florence. Un trait manquerait à son caractère, s'il eût moins regretté son pays. Mais quand de Florence on lui offrit un rappel indigne de lui, il faut voir avec quelle force il le refuse, et comme il se défend contre le pardon injurieux qu'on veut lui infliger. Sa réponse est adressée à un religieux de cette ville, qui s'était vivement intéressé pour lui.

Par votre lettre, que j'ai reçue dans les sentiments de respect et d'affection qui vous sont dus, j'ai compris avec reconnaissance combien mon rappel dans ma patrie vous tenait au cœur. Votre bienfait me lie d'autant plus étroitement, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Maintenant je vais répondre au contenu de cette lettre; et si ma réponse n'est pas telle que le souhaiterait peut-être la pusillanimité de quelques hommes, je la remets affectueusement à l'examen de votre prudence, avant une décision dernière. Voici ce qui m'a été annoncé par les lettres de votre neveu, du mien et de plusieurs amis. D'après une ordonnance récemment faite à Florence, touchant les bannis, si je voulais payer une certaine somme d'argent et me soumettre à offrir cette humiliante rançon, je pourrais être absous et rentrer aussitôt; en quoi je trouve deux choses risibles et mal assorties. Je le dis, mon Père, pour ceux qui ont exprimé de telles conditions; car votre lettre, écrite avec plus de discrétion et de sagesse, ne contenait rien de semblable.

Est-ce là ce rappel glorieux qui ramène Dante Alighieri dans sa patrie après quinze ans d'absence? Est-ce bien ce qu'a mérité son innocence, manifeste à tout le monde? est-ce le prix de ses sueurs et de sa persévérance dans l'étude? Loin de moi, loin d'un homme serviteur de la philosophie cette bassesse de cœur toute charnelle, qui me ferait, à la manière d'un certain demi-savant et de quelques autres infâmes, m'offrir moi-même à la honte!

Loin d'un homme qui prêche la justice une telle faiblesse, qu'ayant subi l'injustice, il donne de l'argent à ceux qui l'ont faite comme à des bienfaiteurs!

Ce n'est pas là mon chemin pour rentrer dans la patrie, mon Père; mais si, par vous ou par les autres, il peut se trouver quelque autre voie qui ne soit pas contraire à la renommée du Dante, à son honneur, je la prendrai sans hésiter. S'il n'en est point de semblable pour entrer à Florence, jamais je n'entrerai à Florence. Eh quoi! ne verrai-je point partout la lumière du soleil et des astres? ne pourrai-je point partout contempler sous le ciel les plus ravissantes vérités, à moins que je ne sois auparavant redevenu sans gloire, ou plutôt avec ignominie, citoyen de France? et puis, le pain ne me manquera pas.

(1) Sorridendo alquanto, passò avanti. (*Vita di Dante*, per Boccacio.)

Voilà quelle était cette âme d'homme. Il fallait la montrer, avant d'étudier le génie du poëte.

Le Dante avait d'abord voulu composer son grand ouvrage en langue latine; on cite même quelques vers de ce premier essai :

> *Ultima regna canam, fluido contermina mundo*
> *Spiritibus quæ lata patent.*

Mais le progrès de la poésie italienne, les hommages qu'il recevait dans les villes où il promenait son malheur, montrant, comme il le dit lui-même, les blessures que lui avait faites la fortune; tout le jetait dans l'idiome vulgaire. C'est au peuple qu'il veut parler.

Les contemporains s'étonnèrent d'abord que de si hautes pensées fussent abaissées à la langue commune. Dans un ingénieux morceau de critique sur le Dante, on a cité une anecdote curieuse qui marque parfaitement cette disposition des esprits, au moyen âge. Un jour un pèlerin était entré dans le monastère de Corvo, et se tenait en silence devant les religieux. Un d'eux lui demanda ce qu'il voulait et ce qu'il était venu chercher; l'étranger, sans répondre, contemplait les arcades et les colonnes du cloître. Le religieux lui demanda de nouveau ce qu'il cherchait; alors il tourna lentement la tête, et regardant le religieux et ses Frères, il répondit : La paix ! Frappé de ce langage, le religieux le prit à l'écart, et comprit, à quelques mots, que c'était le Dante; et comme il en était tout ému, le Dante tirant un livre de son sein, le lui donna gracieusement et dit : Frère, voici une partie de mon ouvrage que peut-être vous ne connaissez pas; je vous laisse ce souvenir.

Je pris ce livre (1), ajoute le religieux, et après l'avoir serré contre mon cœur, j'y attachai mes regards en sa présence, avec un grand amour. Mais en reconnaissant le langage vulgaire, je ne pus cacher un étonnement, dont il me demanda la cause. Je répondis que j'étais surpris qu'il eût chanté dans cette langue, parce qu'il me paraissait chose difficile, ou plutôt incroyable, que de si profondes pensées pussent être reproduites à l'aide des mots dont le vulgaire fait usage, et qu'il ne me paraissait pas convenir à une science si haute et si digne d'être ainsi vêtue à la mode du petit peuple. Et lui : « Vous avez raison; et moi-même j'ai partagé votre façon de penser. Et alors que les semences de cet ouvrage, peut-être jetées par le ciel, commencèrent à germer dans mon sein, je choisis le plus noble langage, et j'y fis même quelques essais. Mais quand je considérai la condition du siècle présent, que je vis les chants des illustres poëtes du temps presque tenus pour rien, et les nobles personnages, pour le service desquels on écrivait ces choses dans ce bon temps, abandonnant (ô douleur !) la culture des arts libéraux aux plébéiens, je jetai alors cette faible lyre dont je m'étais d'abord chargé, et j'en accordai une autre plus appropriée à l'oreille des modernes; car le pain qui est dur convient mal à la bouche des nouveaux-nés. » Cela dit, il ajouta beaucoup de choses pleines d'une passion sublime.

Ainsi, caractère fort et passionné, caractère qui sert au génie et lui donne sa forme; vie agitée, errante, malheureuse, comme l'imagination et la théorie cherchent de nos *jours à la rêver* pour le poëte et comme les vicissitudes du moyen âge la faisaient sans peine; voilà ce que d'abord nous offre le Dante.

Je n'essaierai pas aujourd'hui de parler de son ouvrage. J'ai à peine esquissé confusément quelques traits de lui-même; je les laisse dans votre imagination, pour qu'elle les achève.

(1) *Globe*, du 27 janvier 1830.

ONZIÈME LEÇON.

Essence du poème épique; il doit renfermer toute la science d'un temps. — Caractère de la *Bible* et des poëmes homériques; impossibilité de cette épopée encyclopédique dans les temps modernes. — Parallèle entre les âges successifs de l'antiquité et ceux des temps modernes; *âge divin*, *âge héroïque*. — Fausse analogie entre l'*âge héroïque* de l'antiquité et le *moyen âge*. — Science du moyen âge contraire à la naïveté primitive. — Éléments poétiques de cette même époque. — Imagination du Dante. — Sa *Vita nuova*. — Considérations sur la *Divina Commedia*.

Messieurs,

Nous avons esquissé la vie de Dante. Voyons maintenant son grand ouvrage. Depuis cinq siècles, ce poème est l'orgueil et l'étude d'une nation spirituelle, et singulièrement née pour les arts. Il est resté comme un monument original qui n'a point servi de modèle. On imite Shakspeare; on fait des tragédies d'après Shakspeare, et Schiller semble parfois atteindre jusqu'à lui. Je ne sache pas qu'on ait imité le Dante, que ce prophète de poésie ait laissé son manteau à personne, et que des génies semblables soient nés de son inspiration.

Quelle est donc cette forme de génie, haute et inaccessible, qui n'a été vue qu'une fois? quel est cet ouvrage du Dante? Faut-il le nommer poème épique? y a-t-il plusieurs ordres de poèmes épiques? peuvent-ils appartenir à tous les âges d'une nation? ou sont-ils exclusivement dévolus à une première époque de jeunesse et de candeur, à une puberté de l'imagination dans les peuples, qui, une fois passée, ne se retrouve ni ne se remplace?

A ces questions spéculatives que réveille le nom du Dante viennent se joindre plusieurs points de vue littéraires, sur l'art, sur la fiction, sur le naturel et la poésie du style. Mais d'abord la *Comédie* du Dante est-elle un poème épique? Qu'est-ce qu'un poème épique? quels en sont les éléments et les caractères? Montesquieu, qui aimait à décider les questions par des plaisanteries, se moque des gens qui croient qu'on n'a jamais fait que deux poèmes épiques et qu'on n'en peut plus faire. Ces gens-là peut-être n'ont pas tort. Un poème épique, est-ce autre chose que le monument le plus complet de l'imagination et des croyances d'un peuple? Sous ce rapport, le poème épique ne convient qu'aux

temps où l'on sait peu de choses, où l'on imagine, où l'on sent beaucoup. Un tel ouvrage doit être l'encyclopédie d'un siècle et d'une nation. Vous figurez-vous un poème épique naissant de nos jours, parmi les innombrables classifications de la science et les travaux variés des esprits, dans notre société si laborieuse et si compliquée? Comment créer une fiction qui soit une croyance? comment résumer tant de faits et d'idées? Il serait impossible de renfermer, dans le plus long poème, une partie des pensées, des inventions, des sciences qui préoccupent les contemporains. Comment répondre à cette grande curiosité que le poete doit satisfaire? Le poème épique, vaste comme le monde, lorsque le monde est très-borné, c'est l'Iliade et l'Odyssée; soit qu'on y reconnaisse l'œuvre d'un génie unique, selon la croyance d'Aristote et de toute l'antiquité; soit que l'on prétende y démêler la production fortuite et artificielle des travaux poétiques de tout un siècle, comme l'a supposé Vico. Quoi qu'il en soit, tout ce qui existait d'idées pour les Grecs, depuis leur théogonie la plus haute, jusqu'aux arts industriels dont ils avaient l'usage, depuis la morale sublime qui respire dans la belle *allégorie* des prières, jusqu'à l'industrie de l'ouvrier qui, sur son enclume portative, battait les feuilles d'or pour en revêtir les cornes du taureau consacré, tout ce que sentait, tout ce que savait, tout ce qu'inventait la Grèce, du temps d'Homère, est dans l'Iliade. Les livres saints des Hébreux offrent ce même caractère de l'épopée antique. Tout ce qui occupait ce peuple, depuis les rites durs et minutieux auxquels son humeur indocile était asservie, jusqu'à l'enthousiasme religieux et poétique dont il était saisi; tout ce qu'il connaissait, depuis les pratiques de l'agriculture et de la vie pastorale, jusqu'aux métiers qu'il apprit de son commerce avec Ophir, jusqu'à l'art difficile de graver en pierres fines (1); tout ce qu'il faisait enfin se trouve dans l'épopée biblique.

Mais tout ce que savaient les Romains est-il dans l'Énéide? Au siècle d'Auguste, l'Énéide pouvait-elle être le résumé des croyances et des pensées du peuple romain, tel que l'avaient laissé tant d'années de guerre civile et de corruption? est-elle l'image de cette société ambitieuse, politique et savante, qui, vaincue par ses vices, se soumettait à un despote? n'était-elle pas plutôt une distraction studieuse, un travail tout littéraire? Dans le soin que prend Virgile pour corriger, pour épurer les formes rudes de la mythologie homérique, et les rapprocher de l'urbanité romaine, qui n'y croyait pas, n'aperçoit-on pas que le siècle du poete n'est plus épique? Que dire des poèmes nés dans la décadence de la littérature latine? Tous furent également des œuvres d'imitation, et non des monuments de génie. Ce qui, pendant une longue suite de siècles, ne s'était pas reproduit, le poete épique, qui sait tout ce que savent ses contemporains, et élève tout ce qu'ils savent et pensent à la plus haute puissance d'imagination et de génie; cet homme, qui avait manqué au monde depuis Homère, a-t-il pu, a-t-il dû se retrouver dans le moyen âge? est-il né à cette époque, ou ne doit-il jamais naître? car nous ne pouvons l'espérer de nos jours. Ici se présente cette histoire psychologique de l'espèce humaine où se complaît la littérature allemande. Pénétrante et mystique, elle a pris plaisir, non-seulement à décomposer la pensée dans l'individu, mais dans les races et dans les divers âges du monde. Ramenée à la théologie par l'abstraction philosophique, elle s'est dit qu'au commencement des nations il y avait une époque d'inspiration religieuse et d'autorité sacerdotale; elle l'a nommée l'*âge divin*. Lorsqu'au règne de la *foi* se mêle celui de la force, lorsque les guerriers entrent en partage avec les prêtres, que toute inspiration ne sort plus du sanctuaire, mais que les hommes, rudes encore, ont en eux quelque chose de hardi qui les porte aux grandes entreprises, alors commence l'*âge héroïque*. Puis vient l'*âge humain*, où nous sommes, et qui se prolongera.

Messieurs, dans ce système, dans cette espèce d'inventaire abstrait des procédés de l'espèce humaine, la poésie épique appartient à l'*âge divin*, ou plutôt elle se trouve sur les confins de l'*âge divin* et de l'*âge héroïque*. Homère marque le moment où les anciennes hymnes, la voix sacerdotale qui sortait du temple, ne parlaient plus seules au peuple. On célébrait les exploits des héros, en même temps que les traditions mystérieuses des dieux. Cette alliance éclate dans l'Iliade.

En rappelant cet exemple, les critiques allemands affirment que le monde moderne, à dater du moyen âge, a précisément offert le même spectacle. Il leur a semblé que le moyen âge avait exactement renouvelé ces diverses époques de l'antiquité. Dans la domination des prêtres chrétiens sur les ruines de l'Empire, dans la croyance aux légendes et aux miracles, ils ont vu l'*âge divin*. La féodalité et les ordres chevaleresques leur ont offert l'*âge héroïque*.

Disons-le cependant, Messieurs, sans méconnaître quelques analogies apparentes, l'esprit humain est plus libre et plus varié que ne le veulent ceux qui essaient de le renfermer ainsi dans le compas d'un système. Il ne reprend pas inévitablement la même route; il ne refait pas, à des siècles de dis-

(1) On tailla deux pierres d'onyx qu'on enchâssa dans des chatons d'or; et on grava sur ces pierres les noms des enfants d'Israel, comme l'on grave sur les cachets. (*Exode*, XXIX, 6.)

tance, un travail tout à fait semblable. Sa progression une fois commencée ne s'arrête pas; les secousses rétrogrades qu'il éprouve laissent subsister quelque chose de l'esprit qui avait précédé; et en ce sens, on peut dire que jamais la même époque ne saurait se reproduire deux fois, avec des caractères absolument identiques. Ainsi, les premiers siècles du moyen âge offraient, dans la suprématie sacerdotale, dans la mythologie populaire des légendes, dans les mœurs guerrières des seigneurs, une ressemblance extérieure avec l'*âge divin* ou l'*âge héroïque* de la Grèce; à la bonne heure; mais il s'y mêlait une différence profonde, c'était cette tradition, ce débris de civilisation romaine qu'avaient reçus les premiers temps modernes. Remarquez-le : notre *âge divin* et notre *âge héroïque* avaient hérité de l'âge analytique des Grecs et des Latins. De là, ces formes savantes, ces habitudes subtiles de raisonnement qui se montraient au milieu de l'enthousiasme et de la rudesse d'une société naissante. Le moyen âge ne pouvait pas abolir la trace de cette antiquité savante et raisonneuse qui avait existé avant lui; il ne pouvait pas empêcher que, de toutes parts, des rayons de cette lumière n'arrivassent à lui. Il dénaturait les idées qu'il en recevait. De la philosophie ancienne, il faisait la scolastique; à la morale de Platon, ce dernier degré de la sagesse humaine, divinisé par l'Évangile, il mêlait des coutumes féroces : mais cette alliance même donnait une physionomie nouvelle au moyen âge et interdit la comparaison entre cette époque et toute autre. Le moyen âge est un chaos d'éléments disparates, un amas confus où les débris de la civilisation romaine, comme autant de fossiles d'un monde anté-diluvien, avaient survécu à l'inondation de la barbarie, et se conservaient entiers et reconnaissables, au milieu des créations nouvelles. C'étaient deux sociétés réunies. L'une était là morte et gisante; mais sa langue, ses lois, ses livres demeuraient à l'usage d'une partie de la société vivante, et lui communiquaient, toute jeune qu'elle était, quelque chose des souvenirs et des expériences d'une vieille civilisation.

Aussi, dans les écrivains du huitième siècle même, vous retrouvez telle réminiscence de la philosophie antique, qui semble une anticipation de notre *humanité* moderne. Eginhard pense et s'exprime comme l'homme le plus vertueux d'un siècle éclairé. C'est que, par l'étude et le souvenir, il appartenait à d'autres temps que le sien. Par les monuments de la belle civilisation romaine, il avait deviné la nôtre. Voilà ce qui fut donné au moyen âge, et ce qui n'avait pas existé dans l'*âge héroïque* de la Grèce. Il en résulte que ce caractère de candeur primitive, d'originalité féconde, mais bornée, d'imagination épuisant tout un monde contemporain, et ne sachant rien au-delà, ne pouvait appartenir à la jeunesse de nos temps modernes, comme il avait appartenu à la première époque de l'antiquité. S'il y a eu un Homère dans le moyen âge, il n'a pas dû être seulement le témoin, l'interprète de la société féodale; il n'a pas dû seulement sceller dans ses vers l'alliance de l'*âge divin* et de l'*âge héroïque* : il a fallu qu'il se souvînt de ce vieil empire romain, qui avait préexisté, et que son imagination fût remplie de César, d'Auguste, de Constantin, de Cicéron, de Virgile. Il a été savant de la science du passé; et dès lors il devait être peintre moins naïf de son temps. Quelle que fût la liberté de son génie, la nouveauté de son langage, il n'a pas été libre du joug de toute imitation. Il n'a pas échappé à cette forme érudite qui est imprimée à toute la littérature moderne; il naissait dans un siècle qui déjà pliait sous le poids des souvenirs.

Cependant, si la simplicité de l'*âge héroïque* ne se retrouvait pas dans le moyen âge, si elle ne pouvait renaître, beaucoup de choses se réunissaient pour favoriser l'inspiration poétique. Cette idée d'un homme qui chante pour les autres hommes un long récit de faits merveilleux, cette idée, si elle n'est qu'un procédé de l'art, doit manquer de puissance. Mais au moyen âge, malgré ce mélange des deux civilisations, et cette tradition romaine qui nuisait à la naïveté, il y avait dans les âmes beaucoup d'ardeur et de foi. Tout ce qu'elles savaient des temps passés prenait à leurs yeux la forme de leur temps. Alexandre, nous l'avons vu, était le premier des chevaliers; Virgile, dont les vers n'avaient jamais cessé d'être cités dans les chroniques les plus barbares, n'était pas seulement un poëte; c'était un prophète et même un enchanteur. Cette illusion date du troisième siècle du christianisme, où Constantin, prêchant, le jour de Pâques, dans la principale église de sa ville nouvelle, interprétait, comme une prédiction de la naissance du Messie, l'églogue

Ultima cumæi venit jam carminis ætas.

Cette illusion superstitieuse, attachée au génie d'un grand poëte, s'était conservée dans tout le moyen âge. Virgile avait eu sa légende. On racontait l'histoire d'un miroir magique où il voyait, dit-on, l'avenir.

Ainsi, à nos yeux, différence et ressemblance du moyen âge avec les temps héroïques de l'antiquité. Il n'avait pas comme eux cette naïveté, cette ignorance que ne surcharge aucun souvenir; il était obsédé par une civilisation antérieure; mais, comme eux, il était plein d'enthousiasme et de crédulité poétique.

Maintenant que cet enthousiasme, tout en se mêlant aux souvenirs de l'antiquité, s'attache au plus

grand intérêt des temps nouveaux, une œuvre originale, quoique savante, a dû naître. Cet intérêt, cette préoccupation du moyen âge, c'était la vie à venir. On rapportait toutes les actions à ce but. La trace en est partout. Les seigneurs donnaient à leurs serfs la liberté, ou dotaient les couvents, *propter proximum Dei judicium*. La fin du monde, la résurrection, étaient les idées les plus familières à l'imagination des hommes. Il paraît que, par la fausse interprétation d'un passage célèbre de l'Évangile, le monde chrétien resta longtemps sous la terreur imminente d'une destruction universelle. Comment vivait-on? Comme dans un pays désolé par une révolution sanguinaire, ou par quelque contagion. Une crainte perpétuelle s'affaiblissant à la longue, on s'occupait des plaisirs et des intérêts de la vie, puis on revenait à cette idée prédominante et terrible, la fin du monde, le purgatoire, l'enfer.

Un passage que j'ai cité au commencement de ce cours indique combien l'éloquence chrétienne et la politique pontificale abusaient de ces terreurs populaires pour fonder leur pouvoir. Sans cesse les prédications du onzième et du douzième siècle remettent cette image du dernier jugement devant les yeux des hommes. Un poëte de génie connaissant à peu près tout ce qu'on savait de son temps, devait être naturellement porté à saisir un pareil sujet. Puis, s'il y avait dans la disposition de son âme une sorte de mélancolie ardente, ce choix s'expliquera mieux encore. Ici je ne suivrai pas les critiques italiens qui, sans amour-propre national, ont cherché les traces des inventions du Dante dans le roman provençal de *Guérin le Malheureux*, et dans quelques fabliaux. Je n'examinerai pas non plus ce qu'il doit à son ancien maître Brunetto Latini. Dans un poëme allégorique, celui-ci raconte qu'ayant appris l'exil des Guelfes, ses amis, troublé par la douleur, il s'égara dans une forêt, et parvint au pied de hautes montagnes couvertes d'une foule d'hommes et d'animaux qui mouraient et se reproduisaient à la voix d'une femme, dont la tête touchait au ciel. Cette femme, qui était la nature, lui expliqua les mystères de la création, et finit par lui enseigner son chemin pour sortir de la fôret, et trouver la philosophie et l'amour. Le poëte obéit, et rencontre Ovide qui lui sert de guide. Je ne chercherai pas si cette fiction, assez froide, a pu inspirer le Dante. Je me demanderai plutôt si, en étudiant les autres écrits du Dante lui-même, ceux qui ont échappé à sa première jeunesse, on n'aperçoit pas les traces de l'imagination faite pour tracer cette œuvre infernale et céleste, dont tout son siècle lui donnait l'idée. Quand on veut savoir ce qui a inspiré Milton, on lit tous ses ouvrages, et dans le *Tétrachordon*, sous l'amas barbare de la scolastique, on aperçoit, comme une illumination soudaine, la brillante esquisse du *Paradis perdu*. Le poëte se révèle. Vous voyez que cet homme, au milieu de la guerre civile et de la théologie du long parlement, est obsédé de la création sublime qu'il porte en lui. De même, je demande à tous les écrits du Dante le secret et la trace de son inspiration. Il est un premier écrit du Dante, œuvre originale, où vous pouvez reconnaître et prédire l'homme qui fera le paradis, le purgatoire et l'enfer; cet ouvrage est *la Vita nuova*. C'est un récit d'amour; c'est la confession d'un poëte, et non-seulement d'un poëte plein d'âme et de tendresse, mais d'un poëte habile et savant. Sous ce rapport, il offre un singulier contraste d'enthousiasme et de pédanterie qui marque l'homme et le siècle.

Il s'agit pour le Dante d'encadrer quatorze sonnets qu'il a faits, à différentes époques, pour Béatrix. Chaque sonnet a sa notice, pour ainsi dire. On peut y retrouver la vie de Florence à la fin du treizième siècle, vers 1295. Déchirée par les factions des Gibelins et des Guelfes, Florence n'en était pas moins une ville de galanteries et de fêtes. Les réunions de plaisir, les promenades, les danses, les rencontres à l'église (déjà l'église, en Italie, était un rendez-vous), semblent les principaux incidents de cette vie occupée par l'amour. De touchants usages, pareils à ceux de la Grèce moderne, se mêlaient aux cérémonies des funérailles. C'étaient autant d'inspirations qui développaient le talent poétique et l'émotion mélancolique du Dante; car le génie de ce grand poëte n'est pas italien, mais rêveur, triste, exalté. S'il était moins naturel, je le dirais germanique.

Voici, par exemple, le sujet de l'un de ses sonnets:

> Ce fut le bon plaisir du Seigneur des anges d'appeler à sa gloire une jeune dame d'une très-grande beauté, et qui était fort aimée dans la ville. Je vis son corps étendu dans le cercueil, au milieu de beaucoup de dames qui pleuraient d'une façon touchante. Alors me rappelant que je l'avais vue faire compagnie à la plus belle de toutes, je ne puis retenir mes larmes, et en gémissant, je me proposais de dire quelques paroles sur sa mort, en mémoire de ce que je l'avais vue avec ma dame.

Mais ce qui, dans la *Vita nuova*, fait surtout connaître l'âme agitée du Dante, ce qui le montre sous le joug de la fantaisie poétique, c'est un long récit dont je ne veux rien retrancher: tant les expressions en sont originales et suffisent pour expliquer tout son génie! Cela vous semblera-t-il un songe, une vision, une extase? n'importe. Si vous y trouvez quelque chose de bien extraordinaire, de bien étranger aux procédés habituels de la raison, pensez que ce n'est pas avec un sens calme et rassis que l'on ose ces créations sublimes de la *Divina Commedia*; et souvenez-vous du mot de Sénèque:

Nullum est magnum ingenium sine mixturâ dementiæ.

Une imagination puissante, une sensibilité vive, ces deux âmes de la grande poésie, ne peuvent être portées à l'excès, sans toucher quelquefois au délire. Il faut vous faire connaître cet homme de génie, dussiez-vous croire un moment que cet homme de génie était fou :

Peu de jours après, il arriva que j'éprouvai dans quelque partie du corps une douloureuse infirmité. J'en souffris sans relâche, pendant beaucoup de jours, un mal très-cruel, qui me réduisit à une telle faiblesse, qu'il me fallut rester là, comme ceux qui ne peuvent se mouvoir. Le neuvième jour, me sentant une douleur presque intolérable, il me vint un penser sur la dame que j'aimais. Quand j'eus songé quelque temps à elle, je me remis à penser à ma vie affaiblie; et voyant combien son cours était incertain, quand même je serais en santé, je commençai à gémir au-dedans de moi sur une telle misère. De là, soupirant avec force, je me disais : « De toute nécessité il faut que la belle Béatrix une fois se meure. » Et alors un si fort égarement me saisit, que je fermai les yeux et commençai à travailler, comme une personne frénétique, et à imaginer mille choses. Dans le commencement de l'illusion où s'égarait ma fantaisie, il m'apparut des figures de femmes échevelées qui me disaient : « Toi aussi tu mourras. » Et puis, après ces femmes, il m'apparut d'autres figures de femmes diverses et horribles à voir, qui me disaient : « Tu es mort. » Mon imagination ayant commencé à errer, j'en vins à ce point de ne pas savoir où j'étais; et il me semblait voir marcher des femmes échevelées, gémissantes et merveilleusement tristes; et il me semblait voir le soleil s'obscurcir et les étoiles devenir d'une telle couleur que je les croyais en deuil, et la terre trembler.

M'émerveillant de cette vision et tout épouvanté, j'imaginai qu'un ami venait me dire : « Ne sais-tu pas? ton admirable dame est partie de ce monde. » Alors je commençai à pleurer d'une façon déchirante; et non-seulement je pleurais en imagination, mais je pleurais de mes yeux, et je les mouillais de véritables larmes. Je crus regarder vers le ciel, et il me semblait voir une multitude d'anges qui retournaient en haut et avaient devant eux une nuée très-blanche; et il me parut que ces anges chantaient un hymne glorieux; et il me semblait entendre les paroles de leur chant, *hosanna in excelsis*, et je ne crus pas entendre autre chose. Alors il me parut que mon cœur, où était renfermé tant d'amour, me disait : « Cela est vrai : elle est morte, notre dame bien aimée. » Et il me parut que j'allai pour voir le corps où avait habité cette âme noble et bienheureuse; et cette imagination trompée, qui me montrait ma dame morte, fut si forte que je crus voir des dames qui couvraient sa tête d'un voile blanc; et il me semblait que son visage avait un tel air d'humilité, que je croyais l'entendre dire : « Je vois le principe de la souveraine paix. » Dans cette imagination, j'appelais la mort, en lui disant : « Mort chère, viens à moi, ne me sois pas cruelle; viens à moi, qui te désire beaucoup, et qui, déjà tu le vois, porte tes couleurs. » Et quand j'eus vu remplir tous les douloureux offices que l'on rend aux corps inanimés, il me parut que je retournais dans ma chambre; et là, il me parut que je regardais vers le ciel; et mon illusion était si grande que je commençai à dire à haute voix : « O belle âme! que bienheureux est celui qui te voit! »

Pendant que je disais ces paroles avec un douloureux gémissement, et que j'appelais la mort, une jeune dame qui était assise loin de mon lit, croyant que mes pleurs et mes paroles étaient causés seulement par les souffrances de ma maladie, se mit à pleurer de crainte. Les autres dames qui étaient dans la chambre firent retirer cette jeune femme qui était ma parente très-proche; et elles vinrent vers moi pour me réveiller, croyant que je rêvais; et elles me disaient : « Ne dors plus, ne te décourage pas. » Et comme elles me parlaient ainsi, mon illusion était au point où je voulais dire : « O Béatrix! sois bénie. » Et j'avais déjà dit, O Béatrix! et me retournant, j'ouvris les yeux, et je vis que j'étais dans l'erreur; et quoique j'eusse prononcé ce nom, ma voix était tellement brisée par les sanglots et les pleurs, que ces dames ne purent m'entendre, à ce que je crois.

Cette pieuse extase, cette vision mystique, ces anges mêlés au souvenir de Béatrix, tout cela ne vous révèle-t-il pas la véritable inspiration de la *Divine Comédie?* Faut-il la chercher ailleurs, et la croire empruntée de quelques fabliaux? N'est-il pas manifeste que le Dante la portait en lui, jusque dans sa fièvre et dans ses rêves?

Maintenant que vous connaissez les songes mystiques, les pieuses hallucinations qui devaient servir à la pensée du poëte, il faut chercher en lui ce que le moyen âge ne pouvait rejeter, l'élément technique, la science, et, pour ainsi dire, la scolastique de la poésie, comme on la concevait alors.

Nous nous trompons souvent, lorsque nous supposons au moyen âge moins une étude qu'un instinct, une création immédiate et spontanée de sentiments et de pensées nouvelles. Tout à l'heure, je rappelais les différences qui le séparent de la vieille antiquité grecque; elles éclatent partout. Ce père de la poésie moderne, ce Dante, qui avait tant d'invention dans les extases fébriles de sa jeunesse, veut-il écrire? quelle que soit la native et indomptable originalité de son génie, il écrit d'après des règles et des modèles. Il est disciple de la Bible et d'Aristote, de Virgile et des scolastiques. Sa passion et ses rêves lui ont donné cette première idée d'une femme bénie, apparaissant au milieu du chœur des anges; sa science orthodoxe fera plus tard de cette femme le symbole de la théologie, et il sera guidé par elle dans son céleste voyage. Puis il consultera la poétique des anciens, pour disposer de ces inventions si nouvelles. Il raisonne, d'après leur autorité, sur la forme et le titre de son poëme. Ce n'est pas au hasard qu'il a pris ce nom de *Comédie*; il en donne l'explication et le motif dans une lettre qui peut servir de préface à son ouvrage.

La comédie, nous dit-il, est un genre de composition poétique qui diffère de tous les autres. Il diffère de la tragédie, en ce que la tragédie est belle et paisible dans le début, horrible à la fin. La comédie, au contraire, s'annonce par de graves embarras, mais aboutit à quelque chose d'heureux, comme on peut le voir dans les pièces de Térence. De là quelques poëtes ont coutume de souhaiter par forme de salut amical un *commencement tragique et un dénoûment comique*. Ces deux genres diffèrent également par le langage. Celui de la tragédie est élevé, sublime; celui de la comédie est détendu et simple, comme le veut Horace dans sa poétique. C'est par là que le présent ouvrage s'appelle *comédie*. Si vous regardez le sujet, il est d'abord horrible et hideux, c'est l'enfer; et il est à la fin heureux, désirable, gracieux, le paradis. Si vous regardez le langage, c'est un style détendu et simple, puisque c'est la langue vulgaire dans laquelle conversent les femmes.

Cette manière de raisonner semblera peut-être bien subtile dans sa naïveté : il est singulier que le paradis soit comparé à un dénoûment de comédie. Mais dans ces bizarres mélanges d'idées, vous ne reconnaissez que mieux avec quelle force l'antiquité régnait sur tous les esprits cultivés du moyen âge. On ne lui échappait qu'en étant simple troubadour, faisant quelques vers pour sa dame, sans souci de tout le reste du monde. Mais sitôt qu'on essayait quelque sujet plus grand, on retombait sous la puissance de l'antiquité. C'est merveille de voir comment le Dante, à l'appui de ses conceptions fantastiques, a soin de citer Horace, et comment il examine dans son poëme le *sujet*, l'*agent*, la *forme*, le *but*, le *titre* et la *leçon philosophique*. L'abbé Le Bossu ne ferait pas mieux, et c'est ainsi qu'il procédait dans l'analyse de *l'Iliade*. Mais croyez-vous qu'Homère se soit avisé, de son temps, d'un travail d'esprit aussi scolastique? et ne voit-on pas là, sous des traits bien visibles, la différence entre l'originalité antique, toute pure et naïve, et celle du moyen âge, souvent complexe et laborieuse?

Mais toutes ces distinctions une fois marquées, reste l'œuvre elle-même, ce monument d'un génie créateur, encore plus original par son âme et sa mélancolie que par ses inventions, ayant la plus vive sensibilité de haine et d'amour, et là toute une source de poésie; reste enfin cette expression complète de la science et des passions d'un temps : la théologie et la guerre civile.

C'est avec cette double disposition, l'une instinctive et passionnée, et l'autre studieuse et scolastique, que le Dante a fait tout son ouvrage. C'est la cause et des beautés sublimes et des détails étranges ou fastidieux pour l'avenir qui remplissent ses *chants*.

Il fallait des imaginations bien occupées de l'enfer, pour qu'on leur en offrît de si longues descriptions. Mais le génie du poëte a triomphé de cette difficulté. L'écueil du sujet se montre davantage dans la suite. L'imagination humaine est moins puissante à peindre la félicité que la souffrance. Le paradis donne moins que l'enfer au poëte; son invention s'épuise; et il se rejette sur une scolastique savante, qu'il expose avec un rare talent d'expression, mais qui répand pour nous, sur la fin du poëme, la froideur et l'ennui. Je dis pour nous, Messieurs; car c'est une critique opposée par notre siècle au siècle du Dante : ces subtilités mystiques, ces raisonnements de saint Bonaventure et de saint Thomas avaient, pour les contemporains, un grand intérêt didactique; s'ils déplaisent aujourd'hui, nous n'en devons pas moins admirer la grande et simple machine du poëte, et la majestueuse unité de sa *Trilogie*.

Souvenirs de l'antiquité, science théologique, imagination, passion; voilà les caractères du Dante et les éléments de son poëme. Ils se mêlent et se corrigent l'un l'autre, avec une singulière naïveté. Adorateur de Virgile, Dante ne conçoit rien de mieux que de prendre ce poëte païen pour guide et pour patron dans le monde surnaturel des Chrétiens. Mais au-dessus de Virgile, au-dessus de la poésie même, il place la théologie, la science sacrée. Comment lui apparaît-elle? sous les traits de cette Béatrix de la *Vita nuova*. Les allégories sont froides d'ordinaire; le Dante seul en fait une toute passionnée, apothéose de foi et d'amour. Ce souvenir, cette grande puissance d'un ancien amour a tant de force, que l'image de Béatrix est partout dans le poëme. D'abord invisible aux yeux du Dante, elle l'a protégé de loin, lui envoyant Virgile; mais elle se manifeste elle-même aux abords du paradis; et cette claire vision semble la première des joies célestes que le poëte va décrire. Béatrix, éblouissante de lumière, a les yeux fixés sur le soleil; Dante regarde Béatrix; et il monte, attiré par cette invincible puissance. Fiction mystique et sublime, ornée d'une ravissante poésie!

Pour égaler par la parole ces créations si neuves de la pensée, pour rendre tout cet idéal sensible et naturel, il fallait, ce qui est la vie des ouvrages, la beauté et la vérité du style; et c'est là peut-être le plus grand caractère du Dante. Il est surtout immortel par la perfection de ce langage, qui semblait né d'hier, et était déjà si fécond et si riche, qu'il devient la source inépuisable où se retrempe et se fortifie l'idiome italien. Mais comment interpréter et reproduire, dans une langue étrangère, cette perfection si vivement goûtée par les nationaux? Nous ferons quelque essai de traduction littérale. La langue italienne du Dante avait de grandes affinités avec le provençal. Ce sont souvent les mêmes tours, la même vivacité simple. Ainsi se lient et se rapprochent nos études diverses sur le moyen âge. Le style du Dante, c'est la langue de génie, parmi ces idiomes contemporains que nous avons réunis dans nos recherches. Mais cette supériorité n'empêche pas des ressemblances que nous aurons soin de conserver. L'italien du Dante est souvent du vieux français, avec ce je ne sais quoi de court, de vif, de passionné, que regrettait Fénelon, et que nous essayons de contrefaire.

Choisissons un exemple dès le début de l'ouvrage. Le Dante raconte que, dans le milieu du chemin de la vie, il se trouvait errant par une forêt obscure et exposé à des bêtes féroces, lorsque, devant ses yeux, s'offrit quelqu'un qui, par un long silence, semblait avoir perdu l'usage de la voix :

Quand je le vis dans ce grand désert : « Prends pitié, lui criai-je, qui que tu sois, ombre ou homme véritable. » Il me répondit : « Je ne suis plus un homme ; je le fus. Mes parents furent Lombards, et tous deux de Mantoue. Je naquis sous Jules, assez tard ; et je vécus dans Rome sous le bon Auguste, au temps des dieux faux et menteurs. J'ai été poëte ; et j'ai chanté le pieux fils d'Anchise, qui vint de Troie, après que le superbe Ilion fut brûlé. Mais toi, pourquoi retournes-tu à cette forêt fatale ? Pourquoi ne pas franchir ce mont délicieux qui est le commencement et la cause de toute joie ? — Es-tu ce Virgile, cette source qui répand un si large fleuve d'éloquence ? lui ai-je répondu, le front rougissant. O gloire et lumière des autres poëtes ! que j'aie pour moi la longue étude et le grand amour qui m'ont fait chercher ton livre. Tu es mon maître et mon modèle ; tu es le seul dont j'ai pris le beau style qui m'a fait honneur. »

Virgile lui promet de le guider dans le royaume éternel ; et ils se mettent en route, « comme le jour s'en allait et que l'air obscurci délivrait de leurs fatigues les animaux qui sont sur la terre. » Virgile alors raconte quel motif l'a conduit vers le Dante.

J'étais, dit-il, parmi ceux dont le sort demeure suspendu, lorsqu'une dame bienheureuse et belle m'appela. Je la priai de me commander. Ses yeux brillaient plus que les étoiles. Elle commença de me dire ces douces paroles, d'une voix angélique, dans son langage : « Ame généreuse de Mantoue, dont la gloire dure encore dans le monde, et doit durer autant que le mouvement, mon ami, et non celui de la fortune, est arrêté dans son chemin sur la plage déserte, et rejeté en arrière par la crainte. Je tremble qu'il ne soit déjà si fort égaré, que je ne me sois levée trop tard pour le secourir, d'après ce que j'ai entendu de lui dans le ciel. Maintenant, va, et avec ta parole ornée, et avec tout ce qui a puissance pour le sauver, aide-le tellement que je sois consolée. Je suis Béatrix, moi qui te fais aller. Je viens d'un lieu où je désire retourner. L'amour m'a conduite et me fait parler. Quand je serai devant mon Seigneur, je me louerai souvent de toi à lui. » Alors elle se tut.

Virgile achève ce récit, où figurent encore deux femmes mystérieuses, une qui n'est pas nommée, et une autre qui, sous le nom de Lucie, représente, dit-on, la grâce divine. Ce sont elles qui ont averti Béatrix des périls de son ami.

Voilà les gracieux auspices sous lesquels s'avance le poëte toscan ; et son guide, en les rappelant, lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas hardiesse et confiance, lorsque trois femmes bénies prennent soin de toi dans la cour du ciel ? » Quel charme ineffable dans ces paroles, et quel contraste elles vont offrir ! A cette touchante protection de trois femmes célestes, veillant sur un poëte, à cette douce voix de Virgile, qui répète leurs paroles et sert de guide à leur ami, succède tout à coup la voix de l'enfer lui-même :

Per me si va nella città dolente.

« Par moi on va dans la cité des larmes ; par moi « on va dans l'éternelle douleur ; par moi on va « chez la race damnée. La justice anima mon grand « créateur ; je suis l'ouvrage de la divine puissance, « de la suprême sagesse et du premier amour. Avant « moi rien n'exista de créé que les choses éternelles ; « et moi je dure éternellement. Laissez toute espé« rance, vous qui entrez. »

C'est ainsi que le poëte nous agite incessamment par les images les plus opposées, et fait naître une admirable variété dans la monotonie même de son terrible sujet. Ne croyez pas, comme l'a dit légèrement Voltaire, que l'ouvrage du Dante soit un poëme bizarre, où l'on remarque seulement deux ou trois morceaux d'un style naïf. Sans doute le génie, surtout à la naissance des arts, a ses hauts et ses bas, ses élans et ses chutes ; mais le Dante se soutient par l'éclat de l'expression et languit rarement. En laissant à part ces épisodes, tant de fois admirés, ces extrêmes opposés de la grâce et de l'horreur, *Françoise de Rimini, Ugolin*, le poëme du Dante est à chaque page rempli d'admirables beautés. Quelque chose de l'art antique s'y mêle, dans le style, aux formes simples d'un style nouveau. Aussi le Dante ne craint pas de s'associer à ces grands hommes, dont il est le disciple. Rien de plus ingénieux et de plus aimable que son initiation au milieu d'eux dans une sorte de vestibule de l'enfer, où sont retenues quelques grandes âmes du paganisme. Au moment où Virgile reparaît au milieu d'elles,

J'entendis, poursuit le Dante, une voix s'écrier : « Honorez le grand poëte ; son ombre absente est de retour. » Quand la voix eut cessé, je vis quatre grandes ombres venir à nous. Elles n'avaient dans leur aspect ni joie ni tristesse. Mon maître me dit : « Regarde celui qui, avec une épée dans la main, précède les autres comme leur roi ; c'est Homère, poëte souverain. L'autre est Horace le satirique. Ovide est le troisième, et Lucain est le dernier. » Ainsi je vis se réunir cette belle école du maître de la grande poésie qui plane, comme un aigle, sur la tête des autres poëtes. Quand ils eurent parlé quelque temps ensemble, ils se tournèrent vers moi, avec un salut amical. Mon maître sourit d'autant ; et ils me font alors encore plus d'honneur ; car ils me reçurent dans leur troupe, et je fus le sixième parmi ces grands génies.

C'est dans cette école antique que le théologien scolastique, que le chef de parti courageux, que le banni vindicatif avait appris l'art des vers. C'est du mélange de cette étude et de son génie qu'est sorti le prodige de son style, tantôt simple et sublime, comme celui d'Homère, tantôt plus satirique que celui d'Horace, plus riche et plus varié que celui d'Ovide, plus mâle et plus fier que celui de Lucain.

Mais le temps nous presse ; nous reviendrons sur cet ouvrage, chef-d'œuvre et symbole du moyen âge, où le profane et le sacré, l'antiquité, les mœurs modernes, tant de choses bouillonnent confondues. Pour en parler moins longuement, nous avons besoin de l'étudier encore.

DOUZIÈME LEÇON.

Unité de la *Divina Commedia*. — Sous quelques rapports, elle offre le caractère des grands poèmes anciens. — Elle renferme toute l'histoire, toute la science, toute la poésie du temps. — Situation de l'Italie. — Dessein patriotique du poëte. — Caractère de sa théologie. — Sublimité et variété de sa poésie. — Résumé sur le génie et l'influence du Dante.

Messieurs,

Je n'essaierai par de morceler, par des analyses successives, les trois grands actes de la *Divine Comédie*. Le premier caractère de cette œuvre étonnante, c'est l'unité : non que l'intérêt soit égal dans toutes les parties du poëme ; mais une même pensée originale les anime ; et c'est d'une seule vue qu'il faut les embrasser, en ne séparant pas le théologique et l'abstrait, du poétique et du sublime.

Malgré la prodigieuse différence des temps, le poëme du Dante reproduit le caractère des grands poëmes primitifs de l'antiquité ; il est *encyclopédique;* il enferme dans son vaste sein l'histoire, la science, la poésie tout entière d'un siècle.

Je m'attache d'abord à l'histoire.

La grande question, la grande lutte du moyen âge, le sacerdoce et l'empire, le pape et l'empereur, sont là mieux exprimés que dans aucune autre monument. Dans ce combat, la passion avait attaché le Dante à une cause ; mais son génie les conçoit toutes deux. Guelfe d'origine, Gibelin par vengeance, il s'élève par son génie au-dessus des Guelfes et des Gibelins, et embrasse toute la société chrétienne.

Depuis que l'empire romain était tombé, et que la barbarie avait séjourné sur ce monde, autrefois civilisé ; depuis qu'une horrible confusion avait couvert l'Italie, que les monuments du génie antique étaient détruits ou dégradés, que les lois, les arts avaient péri, que les races avaient changé, et que, suivant l'expression amèrement dédaigneuse de Machiavel, les hommes avaient quitté les noms de César et de Pompée, pour ceux de Pierre, de Jean et de Mathieu, aux yeux du petit nombre qui étudiait encore, les peuples semblaient profondément déchus. Nulle part cette impression n'était plus vive qu'en Italie. La magnificence des ruines, les traces partout subsistantes de la grandeur romaine, y faisaient ressortir le malheur des nouveaux temps. Les guerres implacables entre les villes, les tyrannies, les proscriptions faisaient de cette belle contrée la terre la plus opprimée et la plus anarchique de l'Europe. A cette vue, il est à croire que le génie du Dante, aidé dans ses systèmes par ses passions, comme il arrive toujours, voulant à la fois l'humiliation de ses persécuteurs et la paix de son pays, cherchait dans le joug impérial cette puissante unité que l'Italie a perdue depuis tant de siècles, et que Machiavel lui souhaitait, même au prix et par la main d'un Borgia. Selon toute apparence, trois siècles plus tôt le Dante eut la même idée. En voyant l'Italie sanglante et déchirée, il leva les yeux vers Rome et le pape ; mais alors les papes, par leur simonie et par leurs vices, soutenaient mal les desseins du plus grand de leurs prédécesseurs. Il regarda plus loin, et il souhaita pour l'Italie même un César d'Allemagne, qui rendît à cette terre désolée la puissance des lois et la paix. Comment expliquer autrement que cet homme inflexible et si fier, qui n'avait pu supporter la liberté d'une république, ait invoqué un maître étranger ? C'est que la fiction de l'empire romain, l'ombre de l'ancienne Italie, lui apparaissait encore. Il veut un empereur qui soumette ces villes inutilement républicaines, puisqu'elles sont injustes.

Cette pensée du Dante, elle sera partout dans son poëme ; c'est pour elle en partie qu'il a été composé ; il ne la perd pas de vue dans ses plus fantasques imaginations. Lorsque, voyageant, avec Virgile, dans ce pays inconnu de l'enfer, il emploie les inventions les plus bizarres pour passer d'un cercle à l'autre, et une invention plus bizarre encore pour sortir de l'abîme ; lorsqu'il fait de Lucifer lui-même et de sa taille immense une échelle sur laquelle il gravit et remonte vers la lumière ; regardez bien cette merveilleuse apparition : Lucifer a trois têtes, trois gueules dévorantes, occupées chacune à mâcher incessamment un damné ; dans l'une est Judas Iscariote, qui représente le parjure, le révolté contre Dieu ; dans les deux autres, Brutus et Cassius ; Brutus, que le poëte punit, mais qu'il n'avilit pas ; Brutus, qui se tord sous les dents de Lucifer *et ne dit mot*, stoïque et inflexible, même au milieu de ce bizarre supplice ; Cassius, que le poëte apelle *le membru*, je ne sais par quel motif. Mais cette incertitude que je fais porter sur l'épithète, un savant littérateur l'applique à la pensée même de cette fiction. « Il ne voit pas, dit-il, le rapport de Brutus et de Cassius avec Judas Iscariote. » Oubliez-vous donc la grande préoccupation du poëte ? Près du rebelle à Dieu, il met les rebelles à l'empire, personnifiés par les deux meurtriers du premier César ; et malgré l'attrait naturel que son âme devait avoir pour Brutus, il le choisit, afin d'immoler au pouvoir impérial la plus grande victime.

Voilà donc la pensée politique du poëte gravée dans la dernière fiction de son *enfer*. Quel sera le type le plus éclatant du *paradis?* Encore un symbole de l'empire, un aigle immense, mystérieux, dont le corps est une mosaïque de saints, et dont

l'œil est formé de cinq rois et d'un juste du paganisme, de ce Riphée dont parle Virgile :

> . . . . *Justissimus unus*
> *Qui fuit in Teucris.*

Il ne s'agit pas de s'arrêter à ce caprice, qui mêlait ainsi tous les souvenirs du poëte ; ce qui nous importe, c'est la pensée principale de ce symbole, et cette consécration de l'aigle impériale.

Quel était le raisonnement qui répondait en théorie à la fiction du poëte? Là nous remarquerons, je crois, ce défaut d'équilibre qui se trouvait, au moyen âge, dans les plus hautes intelligences. La raison y paraissait bien moins développée que les autres puissances de l'esprit ; elle s'enveloppait des formes d'une scolastique minutieuse et barbare. Naissante, elle se défiait, pour ainsi dire, d'elle-même, et n'osait marcher qu'avec des entraves, qu'elle prenait pour des appuis.

Le principe de l'empire, exprimé dans ses vers par un si bizarre et si poétique symbole, le Dante le soutenait dans ses écrits en prose, avec une argumentation d'école, que vous n'attendriez guère d'un tel génie. Je n'en citerai qu'un échantillon, pour marquer la pensée dominante qu'il a portée dans son poëme. C'est un passage du livre *de Monarchiâ* :

> Le pape et l'empereur, étant ce qu'ils sont par certaines relations, peuvent être ramenés à l'unité, en tant qu'hommes ; mais ils diffèrent, en tant que pape et empereur. Que l'autorité de l'Église ne soit pas la cause officiente de l'autorité impériale ; on le prouve ainsi : ce, sans quoi une chose a toute sa vertu, n'est pas la cause de cette vertu. Or, l'Église n'existant pas, l'Empire eut toute sa vertu. Donc l'Église n'est pas la cause de la vertu de l'empire, ni par conséquent de son autorité, sa vertu et son autorité étant identiques. Soit l'Église *A*, l'empire *B*, l'autorité *C*. Si *A* n'existant pas, *C* était déjà dans *B*, *A* n'était pas cause que *C* fût dans *B*. Bien plus, si l'Église avait la vertu d'autoriser l'empereur de Rome, elle la tiendrait ou de Dieu, ou d'elle-même, ou de quelque empereur, ou du suffrage de tous les mortels, ou du suffrage des plus puissants parmi eux. Il n'est pas une autre voie d'où cette vertu puisse lui venir. Elle ne l'a reçue d'aucun de ces côtés ; donc elle ne l'a pas.

Il y a bien certainement justesse et vérité sous ces formes barbares ; mais figurez-vous maintenant quelle vertu poétique devait animer un homme, pour que, d'une telle éducation donnée à son esprit et de ces habitudes scolastiques, il s'élevât jusqu'aux merveilleuses fictions de la *Divine Comédie*.

En même temps que le génie du Dante voulait l'affranchissement et l'unité du pouvoir civil, il reconnaissait l'autorité religieuse du pontificat; il voulait qu'elle fût le type de la vérité morale; que, sans droit pour couronner ni pour dépouiller l'empereur, elle eût le droit de l'avertir, et qu'ainsi le monde vît luire *deux soleils*.

Il y avait là, comme vous le voyez, au milieu du moyen âge, plus de sagesse et de vérité que dans l'écrivain célèbre qui, de nos jours, faisant l'utopie du passé, rêvait une suprématie pontificale, dont l'action toujours présente disposerait des couronnes, et préviendrait à la fois les tyrannies et les révolutions.

Peut-être seulement l'erreur du Dante était de croire à l'union de deux pouvoirs égaux. Mais il éprouvaient, au milieu des républiques de l'Italie, ce que les philosophes de l'antiquité avaient senti dans les troubles de Corinthe ou d'Athènes. Ces sages avaient souhaité la paix et le bonheur par des moyens contraires à ce qui se produisait sous leurs yeux. La justice et la liberté qu'ils ne trouvaient pas dans la démocratie, ils l'attendaient d'un roi vertueux. Ils rêvaient, comme dit Platon, *un bon tyran, aidé d'un bon législateur*. Au quatorzième siècle, le Dante, mécontent aussi des caprices populaires, mettait son utopie dans un pouvoir suprême, mais non pas unique, voulait un empereur tout puissant et un pape vertueux, qui maintiendraient, l'un, la justice dans le gouvernement, l'autre, la pureté dans les mœurs.

Telle est la pensée principale de ce poëme en cent chants, où se confondent et se succèdent les allusions satiriques et les vérités dogmatiques, les faits de l'histoire et les symboles, où saint Bonaventure explique longuement les plus subtiles difficultés de la théologie. C'est qu'en effet toutes ces choses avaient une importance égale dans l'esprit du moyen âge ; et c'est sous ce point de vue que le livre du Dante offre un si curieux monument de mœurs et d'histoire. Ces longs détails, ces interminables expositions de doctrines, qui jettent aujourd'hui tant de langueur sur une partie de la *Divina Commedia*, semblaient aux contemporains une source inépuisable d'instruction. Sans doute c'est un grand désavantage pour le poëte dans la postérité ; mais si l'on peut, par l'illusion de l'étude, se séparer de son temps, et concevoir cette époque où la théologie était la lumière des esprits, la seule vérité, on croira sans peine que toutes les parties du poëme du Dante devaient avoir, pour les contemporains, le même intérêt et la même puissance, et servir également sa pensée principale. Mais pour approcher de ce but, pour relever l'Empire, pour faire que ce César d'Allemagne parût aux Italiens digne de les gouverner, le poëte s'est emporté souvent à une liberté qui dément toutes les idées ordinaires sur le moyen âge.

L'imagination de quelques publicistes modernes, en regrettant la suprématie pontificale, en fait un beau idéal de pouvoir absolu, et l'environne, dans le passé, d'un culte d'obéissance fort exagéré. La *Divina Commedia* nous en donne la preuve. Le Dante ne traite pas mieux les papes que les plus

obscurs citoyens de Florence; il place leur punition en enfer, et leur censure en paradis. Dans l'enfer, il ouvre une fosse ardente où il entasse pape sur pape, tous également simoniaques, le dernier mort attendant son successeur, par lequel il doit être poussé et enfoncé plus avant dans la flamme. Dans le paradis, cet aigle mystique, tout composé de saints, ce symbole déifié de l'Empire, profère une longue invective contre les vices des papes, le luxe, la vénalité de l'Église romaine et le scandale de ses indulgences; c'est Luther anticipé de trois siècles. A cet égard, le génie du Dante est un événement historique. Plus ses vers étaient populaires et saisis par la foule, plus la puissance pontificale devait faiblir en Italie, dès le quatorzième siècle.

La captivité de Boniface VIII dans Anagni, et sa joue meurtrie par le gantelet d'un chevalier de Philippe-le-Bel, l'abandon de Rome et le séjour des papes dans Avignon, voilà, sans doute, une grande et ancienne dégradation de cette puissance, qu'une théorie mystique se plaît à se figurer si paisible au milieu du moyen âge; mais la hardiesse seule du Dante, les amers sarcasmes, les dures vérités qu'il jette à la cour de Rome, n'annoncent pas avec moins de force cet affaiblissement, et doivent être comptés parmi les signes précurseurs du grand schisme qui souleva contre les papes la moitié de l'Europe.

Ainsi, le poème du Dante, à cette variété qui embrassait toutes les connaissances du temps, réunit ces germes de passions et d'idées nouvelles que fit éclore l'avenir. On peut croire à la puissance d'un génie, dont les expressions deviennent la langue d'un pays.

Nous n'insisterons pas d'avantage sur le caractère historique de l'ouvrage du Dante. Ce qui intéresse surtout l'avenir, c'est l'œuvre poétique. On explique le reste, on en tire une induction; la poésie plaît et vit par elle-même.

Là commencerait une longue étude. Sans doute la poésie du Dante ne sert qu'à sa pensée, ne sert qu'à son dessein. Que, dans une fiction éblouissante, le poëte retrace un char ailé, traîné par un griffon merveilleux, précédé de vingt-quatre vieillards, de candelabres d'or et de toutes les pompes décrites par Ézéchiel; que ce char s'arrête, au milieu du cantique des anges, à l'apparition de Béatrix; qu'un aigle se précipite sur le char et y laisse une partie de ses plumes; qu'un renard s'y glisse, qu'un dragon s'y attache, qu'une prostituée s'y vienne asseoir, qu'un géant la saisisse, et que le char entraîné disparaisse avec elle dans la forêt, tandis que Béatrix demeure au pied de l'arbre de la science; l'imagination des contemporains aimait à travailler sur ces allégories faciles à comprendre. Ce char était l'Église; ce griffon, J.-C. et sa double nature; ce renard, l'hérésie trompeuse; cette prostituée, les mauvais papes; ce géant, Philippe-le-Bel.

Ainsi les allégories du Dante rendaient populaires, et pour ainsi dire visibles ces idées d'indépendance civile que le génie des grands papes du onzième siècle avait voulu tout à fait détruire, qui, dès le siècle suivant, paraissaient, avec plus ou moins de hardiesse, dans les écrits des théologiens mêmes. Proclamées avec audace par Arnaud de Brescia, on les retrouve exprimées avec réserve dans les écrits de Jean Gerson et de quelques docteurs de l'université de Paris. La France, au quatorzième siècle, suivait le mouvement hardi de l'indépendance italienne; on écrivait de petits ouvrages, *de Auferibilitate papæ;* c'était le Port-Royal du temps. C'est ainsi qu'au dix-septième siècle, tandis que l'Allemagne bouillonnait encore du schisme de Luther, quelques théologiens français luttaient respectueusement contre Rome, au nom de saint Augustin.

Plus je prolonge, Messieurs, ces développements historiques, plus nous nous apercevons à quel point l'épopée du Dante devait s'éloigner de celle d'Homère. Poëte du moyen âge, il est obligé de porter le poids de ces souvenirs incomplets, désordonnés, mais si nombreux, que lui donne l'antiquité; il est contraint de recueillir tous les traits de cette société confuse et complexe, où le pape, l'empereur, les rois, les vassaux, les tyrans, les villes libres se mêlaient dans une lutte perpétuelle. C'est du milieu de cet amas de souvenirs et de faits que le poëte s'élance pur et nouveau. Quand il soulève cette robe doctorale du moyen âge, son imagination invente, comme on inventait aux premiers jours du monde; il a les goûts naïfs; il a la voix jeune et argentine du poëte grec; comme lui, il aime toutes les images simples de la nature, des champs, de la vie domestique; elles reviennent sans cesse dans ses vers. C'est là ce qui jette un admirable contraste entre les éléments divers de son génie; c'est le trait le plus marqué, peut-être, dans sa physionomie de grand poëte primitif. Entre tous les poëtes de l'Europe moderne, il n'y a que Milton qui, du milieu du chaos politique de son temps et de la sublimité idéale de son sujet, remonte vers la nature; mais, toujours savant, il a décrit d'après la Bible et d'après Homère, plus qu'il ne la voit et ne la sent elle-même.

Le Dante, plus subtil dans ses fictions, est plus simple et plus vrai dans ses peintures. C'est lui surtout qui, dans les intervalles, dans les repos de ses rêves fantastiques, vous rend cette première et vive impression des objets naturels, cette *aimable simplicité du monde naissant*, comme disait Fénelon.

Depuis Homère, peintre si admirable des champs et de la vie domestique, il n'y a eu que le Dante qui fût à la fois si créateur et si vrai. Jamais on n'a rendu tous les objets de la vie champêtre avec ces expressions que l'on appellerait basses dans une littérature artificielle et qui ont le mérite d'être nécessaires. Et (singularité précieuse de son ouvrage!) cette simplicité parfaite, cette copie exacte de la vie, au milieu de quoi est-elle jetée? parmi les rêves les plus hardis de l'imagination poétique. Dans les poëtes qui ont voulu peindre la nature, vous ne la trouvez pas; et chez le Dante, qui peint le surnaturel, vous la trouverez partout. Ces hommes qui restent sur la terre, qui vous promettent l'image fidèle de la vie, ne la connaissent pas, ou la déguisent par leur langage; et cet homme qui habite dans le ciel, quand il est sorti de l'enfer, ou du moins du purgatoire; qui est entouré de ces anges emportés d'un vol insensible sur leurs blanches ailes; ce poëte mystique, et tout idéal, qui monte d'étoile en étoile par la force attractive de la foi et de l'amour, vous parlera de ce qui fait la vie du laboureur ou du pâtre italien avec une naïveté qui sera comprise et reconnue par eux. Veut-il montrer les âmes attentives au doux chant du musicien Casella, et se dispersant à la voix sévère de Caton, il les compare à des colombes qui, réunies pour la pâture, occupées à becqueter le blé ou l'orge, s'il apparaît quelque chose dont elles aient peur, fuient tout à coup. Un chemin de purgatoire, mystérieux et difficile, où il faut voler avec effort sur les ailes du désir, lui rappelle ces petits chemins des collines d'Italie, ces sentiers étroits, dont le paysan cache l'entrée avec un fagot d'épines, quand le raisin commence à mûrir. Les ombres du purgatoire s'avançant l'une après l'autre, sur le passage du poëte, réveillant dans sa pensée une image non moins naïve de la vie champêtre : « Telles on voit les brebis sortir du bercail, une première d'abord, puis une seconde, puis une troisième; et les autres, plus timides, attendent, la tête et les yeux baissés vers la terre. Ce que la première fait, elles le font de même, si elle s'arrête, les autres s'arrêtent comme elle; et, simples et paisibles, elles ne savent pourquoi. »

Voilà cet art d'être intéressant, nouveau, poétique dans les plus simples détails. Boileau dit quelque part, avec admiration, que les critiques de l'antiquité n'ont jamais relevé dans Homère l'emploi d'un seul mot bas, quoiqu'il ait fait deux grands poëmes. Je suis assez disposé à croire que, du temps d'Homère, il n'y avait guère de mots bas, sans doute par l'excellente raison qu'il n'y avait pas de mots nobles. Homère compare Ajax, combattant avec obstination, à un âne que les coups des villageois ne peuvent arracher d'un champ de chardons. Le Dante compare les âmes glorieuses du paradis qui se pressent vers lui, à la foule des poissons que l'on voit, dans un vivier clair et tranquille, s'élancer vers le pain qu'on leur jette. Pour l'un et l'autre poëte, il n'est rien dans la nature qui ne puisse fournir des tableaux et des couleurs.

Ainsi, malgré cette différence nécessaire entre un poëte du moyen âge et un poëte de l'antiquité primitive, malgré cet amas scientifique qui pesait sur un homme du treizième siècle, le Dante, et c'est la merveille de son génie, a retrouvé, dans une foule de détails, la simplicité charmante de la poésie grecque.

Ces images naïves se multiplient surtout dans les chants du *paradis*. C'est là que le poëte a le plus besoin d'appeler toute la nature à son aide. On conçoit une série d'épreuves par lesquelles l'âme s'épure; mais comment établir des degrés dans la béatitude? A peine Virgile a-t-il donné vingt vers à la peinture de l'Élysée.

« Ils arrivèrent à ces demeures de joie, à la riante verdure des bois fortunés, au séjour bienheureux. Là, un air plus libre revêt les champs d'une lumière de pourpre; ils ont leur soleil et leurs astres. Les uns s'exercent sur un cirque de gazon, combattent en se jouant et luttent sur le sable. Les autres marquent du pied la cadence des chœurs, et récitent des vers. »

Devenêre locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hìc campos æther et lumine vestit
Purpureo; solemque suum, sua sidera nôrunt.
Pars in gramineis exercent membra palæstris,
Contendunt ludo, et fulvâ luctantur arenâ:
Pars pedibus plaudunt choreas, et carmina dicunt.

Voilà tout le paradis de Virgile. Quelques âmes choisies, celles des héros qui sont morts pour leur patrie, ou des inventeurs qui ont enrichi la vie de découvertes utiles :

Inventas aut qui vitam excoluêre per artes.

Ces âmes privilégiées font de petits repas sur le gazon :

Conspicit ecce alios dextrâ lævâque per herbam
Vescentes.

Un si grand poëte n'a rien trouvé de mieux pour peindre les béatitudes célestes, qu'une espèce de répétition assez insipide des occupations de cette vie.

On ne saurait assez admirer la fécondité du Dante, qui de ce même sujet a tiré tout un poëme. Mais comment faire sentir la grâce de cette expression, tantôt familière, terrestre, et tantôt idéale? Le talent a pu l'essayer dans des vers français; mais toute traduction en vers est une autre création que

l'original. Pour en donner quelque idée, il vaut mieux en calquer les formes dans une prose naturelle. Il en est de la prose, pour traduire exactement un poëte, comme de ces figures de cire qui n'ont aucun mérite d'art, et qui peuvent avoir un grand mérite de fidélité, et, par une imitation matérielle et complète, reproduire toutes les formes et les teintes même de la physionomie. J'essaie ainsi de traduire encore quelques passages du Dante, sans rien ajouter à son style. Je tâche de rendre les expressions de sa langue forte et jeune, emportée vers les plus grandes hardiesses par la sublimité des choses qu'elle exprime, souvent simple, populaire, mais sans calcul, non pour faire un contraste, mais pour être entendu de tout le monde.

Pour cet essai, je suis incertain seulement sur le choix; car je pense un peu comme les commentateurs du Dante; je le trouve partout admirable pour le génie de l'expression. Ses fautes, ses inégalités, ne semblent pas altérer l'originalité puissante et continue de son style. Ce sont des fautes qui sont nées pour nous du changement de la perspective. Mais il écrivit toujours avec la même inspiration de verve et d'amour. Comme les controverses théologiques le passionnaient autant que la vision céleste, son langage est toujours également animé. Tâchons cependant de saisir quelques beautés plus éminentes que les autres, semblables à ces lumières, à ces gloires du paradis qui éclatent plus rayonnantes, au milieu même de la splendeur céleste.

Tel nous paraîtra ce magnifique et gracieux début des chants du purgatoire. Lucifer transporte les deux poëtes hors de l'abîme. Vous avez encore l'imagination toute effrayée du tableau de l'enfer, et de cette sortie aussi terrible que le séjour. Tout à coup le poëte fait entendre ces mots, auxquels je vous prie d'ajouter mentalement le charme du mètre et de l'harmonie :

Pour voguer sur une onde meilleure, la nacelle de mon génie maintenant déploie ses voiles, laissant au loin cette mer si cruelle; et je vais chanter le second royaume, où l'âme humaine s'épure et devient digne de monter vers les cieux. Mais ici que la poésie morte renaisse, ô muses saintes! puisque je suis à vous.... La douce couleur du saphir oriental qui brillait dans la sérénité de l'horizon jusqu'au premier cercle des cieux, rendit le bonheur à mes yeux, sitôt que je fus sorti de cette vapeur morte qui avait contristé mes yeux et mon cœur. La belle planète qui encourage à aimer faisait rire tout l'Orient. Je me tournai à main droite, et je vis quatre étoiles qui ne furent jamais vues que de la race première. Le ciel semblait se réjouir de leurs flammes. O septentrion, laissé veuf, puisque tu es privé de contempler ces étoiles!... Comme j'avais cessé de les regarder, me détournant un peu vers l'autre pôle, là où le char avait disparu, je vis près de moi un vieillard seul, digne par son aspect de tant de vénération, que nul fils n'en doit davantage à son père.

Ce vieillard est Caton, qui, dans la pensée du poëte, étant l'homme le plus vertueux du paganisme, semble digne de présider à la garde de ce lieu d'épuration et d'épreuve. Mais cette image si sévère est tout à coup adoucie par la plus riante des fictions :

Un air doux et toujours égal me frappait au front, pas plus fort que le zéphir. Les feuilles tremblantes et inclinées se ployaient toutes vers le côté où la sainte montagne projette son ombre. Elles n'étaient pas tellement agitées que, sur les cimes, les oiseaux eussent cessé leurs concerts; mais dans une joie vive ils accueillaient les premières heures du jour, en chantant sous le feuillage, dont le frémissement répondait à leurs voix.

Déjà d'un pas lent, je m'étais avancé dans l'antique forêt, si loin que je ne pouvais reconnaître par où j'étais entré. Voilà qu'un ruisseau m'arrête, coulant à gauche et courbant de ses flots légers l'herbe qui croissait sur ses rives. Toutes les eaux, même les plus pures, paraîtraient altérées par quelque mélange, au prix de celle-ci, qui ne cache rien, bien qu'elle s'écoule sous une ombre perpétuelle, qui n'y laisse tomber jamais les rayons du soleil ou de la lune. Je retins mes pas, et de mes yeux, je franchis au-delà du ruisseau, pour contempler la verdure fleurissante. Et là, comme il apparaît parfois subitement une chose dont la merveille éloigne l'esprit de toute autre pensée, il m'apparut une femme seule, qui s'en allait chantant et cueillant les fleurs dont toute sa route était parsemée. Ah! belle femme, qui t'animes aux rayons de l'amour céleste, si je veux croire les traits qui sont le témoignage du cœur, je souhaite, lui dis-je, que tu viennes plus avant vers ce ruisseau, assez pour que je puisse entendre ce que tu chantes. Tu me fais souvenir quelle était Proserpine, dans le temps où sa mère la perdit, et où elle perdit le printemps.

Comme dans le bal une jeune fille s'avance et resserre ses pas près de la terre, et met à peine un pied devant l'autre, elle marche vers moi sur les fleurs vermeilles et azurées, semblable à la vierge qui baisse des yeux pleins de pudeur; et elle rendit mes vœux satisfaits en s'approchant, au point que le doux son de ses paroles venait à moi. Aussitôt qu'elle fut sur le bord où l'herbe est baignée par les ondes du ruisseau, elle me fit le don de lever ses yeux sur moi. Je ne crois pas que tant de lumière brilla sous les cils de Vénus, blessée par son fils. Elle souriait de la rive droite du ruisseau, debout, cueillant de ses mains les fleurs que, sans culture, la terre jette de son sein.

Cette gracieuse vision, le poëte l'appelle Mathilde; et sous ce nom de l'héroïque amie de Grégoire VII, les commentateurs ont reconnu la *vive affection* pour l'Église. Mais comment accorder l'apothéose de la comtesse Mathilde avec la partialité du Dante pour l'Empire? C'est que le poëte l'emporte en lui sur le Gibelin.

Une des plus grandes beautés de la *Divina Commedia*, c'est la présence du poëte dans toutes les parties de son ouvrage. L'écueil du talent, dans la composition fantastique, serait de faire disparaître l'homme du milieu de ces tableaux. Des images trop idéales, bien que sublimes, lassent à la longue notre faiblesse humaine. Quel intérêt n'éprouvez-vous pas lorsque dans l'enfer et le ciel, tracés par Milton, vous voyez reparaître l'homme lui-même, le poëte qui vous entretient de ses maux. Cette image d'un homme tel que nous, au milieu de tout le merveilleux poétique, nous touche et nous attire, comme ferait l'accent d'une voix humaine, au milieu de la plus belle nature dépeuplée d'hommes.

Cette heureuse impression revient sans cesse dans le poème de Dante : contemplateur des choses divines, il en varie l'expression par ses souvenirs d'homme. Au milieu d'un autre monde, il vous parle de sa gloire, de ses espérances. L'amour-propre poétique, certes, ne s'est jamais donné de joie plus douce que celle du Dante, lorsque, à l'entrée du purgatoire, dans ce passage où déjà l'on aperçoit les riantes couleurs de la vie heureuse, il rencontre un musicien, son ami, qui, prié de charmer les âmes par sa voix mélodieuse, chante tout à coup une *canzone* du Dante. Riez-vous d'un poëte qui se fait réciter ses vers, même dans l'autre monde? Ailleurs, cette préoccupation que le Dante a de sa gloire, est mêlée d'une modestie philosophique et sublime. C'est un des beaux épisodes de ce poème tout en épisodes. C'est une admirable allusion au progrès des arts et à la vanité de la gloire. Le poëte s'y montre avec le pressentiment de sa renommée. S'adressant à une âme qu'il croit reconnaître :

Ah! n'es-tu pas Odérigi, l'honneur de Goubio, et l'honneur de cet art qui est nommé *enluminure* à Paris? — Frère, répondit-il, les toiles que peignait Franco de Bologne ont plus d'éclat. La gloire est toute à lui maintenant, et je n'en ai qu'une part. Je n'aurais pas été si courtois, tant que j'ai vécu, par le grand désir d'exceller dans l'art où j'avais mis mon cœur. Je paie ici la rançon de mon orgueil; et encore je ne serais pas dans ce séjour, n'était que, pouvant pécher, je me tournai vers Dieu. O vaine gloire des faibles humains! combien dure peu cette verte cime, si elle n'est pas suivie d'un siècle grossier! Cimabué crut dans la peinture être maître du champ, et maintenant Giotto a pour lui la gloire; il obscurcit la renommée de celui-ci. C'est ainsi qu'un Guido a enlevé à l'autre la gloire de l'éloquence; et peut-être il est né celui qui les chassera l'un et l'autre du nid.

Le bruit du monde n'est qu'un souffle du vent, qui tantôt vient d'ici, tantôt vient de là, et change de nom, parce qu'il change de côté. Avant que mille ans soient passés, quelle renommée auras-tu de plus, si ta chair vieillie se sépare de toi, que si tu étais mort avant d'avoir quitté le bégaiement de l'enfance? l'espace est plus court devant l'éternité, qu'un mouvement de sourcil comparé au cercle le plus lent des cieux. Celui qui chemine si lentement devant nous, remplit de son nom toute la Toscane; et maintenant à peine on parle de lui dans Sienne, où il était maître, lorsque fut brisée la rage de Florence, orgueilleuse dans ce temps, comme elle est aujourd'hui prostituée. Votre renommée ressemble à l'herbe qui croît et disparaît, et que fane le même soleil qui l'a fait sortir de terre fraîche et nouvelle. (*Purgatoire*, chant XI.)

Ce poëte qui chassera Guido de son nid, vous le devinez sans peine.

Le Dante vit en effet se vérifier cette prédiction. Les copies de son poème répandues dans l'Italie étaient accueillies avec admiration. Un an après son exil, une nouvelle sentence rendue par les magistrats de Florence l'avait condamné au feu (*Igne comburatur sic quod mariatur*). Mais ses concitoyens, avertis de sa gloire, n'avaient pas tardé à se repentir de cette rigueur ; et nous avons vu qu'il aurait pu rentrer dans son pays, s'il avait consenti à la satisfaction qu'on lui demandait. A lire quelques poésies d'amour qui lui échappaient encore, on croirait qu'il était retenu loin de Florence par d'autres motifs que sa juste fierté.

O ma chanson de montagne, dit-il, tu pars. Peut-être tu verras Florence, ma terre natale, qui, vide d'amour et dépouillée de pitié, m'a banni loin d'elle. S'il t'est permis d'entrer, dis : « Mon maître désormais ne peut plus faire la guerre. Là d'où je viens, une chaîne le retient, telle que, si votre cruauté se laisse fléchir, il n'a pas la liberté de revenir ici. »

Cependant, jamais la passion de la patrie n'éclata dans de plus beaux vers que ceux où il décrit l'antique pureté de Florence. C'est un des admirables passages du poème. Le Dante, en plaçant ce récit dans la bouche d'un bienheureux, le premier de ses ancêtres, accable de reproches ses contemporains avilis. Savez-vous cependant quel était son dernier vœu, sa dernière pensée, le prix qu'il espérait de sa gloire? le voici :

« S'il arrive jamais que le poème sacré auquel a mis la main le ciel et la terre, et qui m'a fait maigrir pendant bien des années, surmonte la cruauté qui me retient hors du beau bercail où je dormais, agneau ennemi des loups qui lui font la guerre, avec une autre voix, avec une autre chevelure, je reviendrai, poëte, et sur les fonts de mon baptême je prendrai la couronne. » (Chant XXV, *Paradis*.)

Je m'arrête à ces vers, parce qu'ils sont comme le testament de cette âme poétique. Dans le hardi mythologue du christianisme, dans cette imagination qui a créé tout un monde d'anges, vous voyez le Chrétien naïf, le simple fidèle. Il est enfant soumis de l'Église, quoiqu'il ait flétri les papes avec tant de hardiesse. Cette couronne qu'il espérait de l'avenir, il voudrait la recevoir sur le baptistaire de saint Jean. C'est ce contraste d'une audace de génie qui semble devancer la réforme, et d'une foi respectueuse et vive, d'une imagination qui invente au-delà du christianisme, et d'une docilité de laïc, qui règne partout dans les magnifiques inventions du Dante, et forme la réunion si extraordinaire de la naïveté et de l'idéal mystique. C'est dans ce mélange de sentiments si divers, d'inspirations si opposées, que s'est formé le plus grand poëte du moyen âge, ce poëte dont les vers sublimes et naturels ne s'oublieront jamais, tant que la langue italienne sera conservée, tant que la poésie sera chérie dans le monde.

TREIZIÈME LEÇON.

Limites de ces études sur la littérature italienne. — Réponse à une objection. — *Fra Jacopone*. — Princes protecteurs des lettres en Italie. — Rôle important des orateurs et des poëtes. — Renaissance de la littérature latine. — Pétrarque; son couronnement au Capitole. — Rienzi. — Travaux et influence de Pétrarque. — Ses poésies en langue vulgaire.

MESSIEURS,

Dans nos recherches de littérature étrangère, nous ne devons nous attacher qu'aux noms célèbres

et aux esprits originaux, dont l'influence s'est exercée sur l'Europe et sur la France. Nous nous sommes arrêtés devant le génie créateur du Dante. Mais je n'irai pas, plagiaire du savant historien de la littérature italienne, analyser, ou même nommer tous les ouvrages qu'elle produisit au quatorzième siècle. Je ne dois montrer de cette langue et de cette poésie que leur affinité avec le roman méridional, leur développement précoce et leur éclatante primauté.

Mais, tout en bornant ainsi mon sujet, il faut que je réponde à une objection qui m'a été faite, ou plutôt que je profite d'un avis qui m'a été donné par un des auditeurs de ce Cours

On me reproche, dans une lettre, d'avoir négligé la source principale où puisa le génie du Dante, et gardé le silence sur les poésies de Fra Jacopone. Je l'avoue, Messieurs, je n'en ai pas parlé, faute de les connaître. Cette omission n'a pas été un jugement, mais une ignorance, comme il arrive parfois aux personnes qui veulent instruire les autres. Depuis notre dernière séance, j'ai cherché les œuvres de Fra Jacopone, et je me suis mis à les lire. Je suis demeuré bien convaincu que le Dante les avait ignorées comme moi, ou du moins que son génie n'avait rien emprunté aux inventions du Frère. Cependant ce personnage est, parmi les poëtes contemporains du Dante, une des physionomies originales qui valent la peine d'être retracées. On sent chez lui cette mystique ferveur qui tourmentait alors les imaginations vives, et qui pouvait aisément devenir du génie poétique. Fra Jacopone, issu d'une famille noble, fut élevé avec soin; dans sa jeunesse, il annonça beaucoup d'ardeur pour l'étude, et une éloquence naturelle. Il suivit à Rome la profession d'avocat. Il était marié, riche, célèbre : un événement funeste l'éloigna tout à coup du monde.

Dans une fête où il assistait, un plafond qui s'écroula fit mourir sa jeune épouse. En la retrouvant morte au milieu des ruines, il s'aperçut qu'elle cachait un cilice sous ses robes de bal. Sa douleur, sa piété s'exaltent à cette vue. Il renonce à tout; il devient fou et moine.

Ce rapprochement involontaire n'a rien d'ironique. Jacopone, après son malheur, avait erré, comme un insensé, couvert de haillons, mendiant, et parfois mêlant à sa folie apparente ou réelle d'amers sarcasmes et de hardis apologues contre les puissants du monde. Reçu dans l'ordre des frères Mineurs, il garda la même hardiesse, et n'épargna pas surtout les vices des ecclésiastiques. Il les attaquait sans cesse dans des rimes en langue vulgaire, d'un style assez grossier. C'était une espèce de censeur privilégié qui couvrait sa témérité sous son capuchon et sous sa folie. C'était, si vous le voulez, le bouffon du genre, dont le Dante était le poëte.

Errant et proscrit, le Dante flétrissait avec énergie les vices des papes et des princes, en mêlant cette âpre satire aux plus sublimes fictions de la poésie, aux plus graves enseignements de la religion. Fra Jacopone, du fond de son couvent, attaquait le pape et les cardinaux en vers mystiques et bouffons. Protégé par son génie, et même par son malheur, le Dante acheva impunément son poëme. Il n'en fut pas de même de Fra Jacopone. Le pape Boniface VIII le fit jeter dans un cachot, dont le pauvre moine a laissé la description la plus hideuse. Fra Jacopone y composa de nouvelles poésies, toujours animé d'un pieux enthousiasme. J'ai trouvé dans ses œuvres non la pièce qu'il avait composée contre le pape Boniface VIII, mais celle où il lui demande grâce.

« O pape Boniface, je subis ta sentence, et la malédiction et l'excommunication. Je garde la blessure que tu m'as faite avec ta langue fourchue; touche-la de même avec ta langue, et guéris-la. Cette blessure ne peut être guérie sans absolution. Je te demande par grâce que tu me dises *absolvo te*, et que tu me laisses mes autres peines, jusqu'à ce que j'aie quitté ce monde. »

Ailleurs, il se compare au « Lazare enterré, cadavre infect de quatre jours, » et il supplie le pape de dire comme notre Seigneur : « Lève-toi, et sors. »

Cette résignation ne toucha point le pontife; et Jacopone, comme il l'avait prédit au pape, ne fut délivré qu'à l'époque même de la captivité de Boniface VIII. Il continua ses prédications morales ou satiriques en rimes populaires. Mais ce recueil, que j'ai lu, que j'ai tâché d'entendre, n'a rien de commun avec le génie du Dante. Ce sont les bizarreries d'une verve grossière; mais nulle trace de cette vivacité d'imagination, de cette hauteur de génie, de ces fictions plus poétiques encore que mystiques.

Ce qui a fait supposer l'analogie, l'imitation, c'est que plusieurs cantiques de ce Fra Jacopone ont la forme de visions. Par exemple, c'est un défunt qui ressuscite, s'entretient avec ses héritiers et leur reproche de ne pas payer les aumônes qu'ils ont promises pour le repos de son âme. Les parents lui répondent avec dureté. Il y a sans doute çà et là quelque force dans la peinture des misères humaines; mais rien qui ait mérité d'inspirer le Dante. Vous le voyez seulement, cet exemple atteste que la poésie circulait partout dans l'Italie. Elle était accueillie dans les cours des princes; elle enchantait les cercles des femmes; elle sortait du cachot d'un couvent; elle était mystique et populaire.

Un semblable mouvement ne pouvait être isolé. Les grammairiens, les scolastiques, les philo-

sophes, les jurisconsultes, s'élèvent de toutes parts en Italie. C'est alors aussi que les hommes puissants commencent à ménager les lettrés. L'Italie républicaine avait tourné vite au despotisme. Beaucoup de ces petites villes, qui d'abord avaient un sénat, une assemblée populaire, étaient asservies, dès la fin du treizième siècle. Il y avait à Vérone, à Padoue, à Ravennes, à Milan, des hommes qui, chefs militaires d'abord, nobles de naissance, ou aventuriers parvenus, avaient saisi le pouvoir. Ces hommes cherchaient à gagner les gens d'église et les poëtes. Il y avait encore une autre classe de savants, dont le crédit paraissait chaque jour s'établir: c'étaient les jurisconsultes, les hommes qui avaient retrouvé et savaient interpréter quelques lambeaux des lois romaines. Ils étaient Gibelins, attachés à César, et opposés au droit canonique. Plusieurs d'entre eux cultivaient la poésie: tel fut Cino de Pistoïa, célèbre professeur de droit romain, et auteur de sonnets amoureux.

Prêtres, poëtes et jurisconsultes, ces trois puissances étaient fort respectées. Dans les divisions de l'Italie, les lettres naissantes trouvaient partout de zélés protecteurs. Au premier rang était la maison de Naples. Il n'y avait pas cinquante ans qu'un prince farouche, quoique frère de saint Louis, avait envahi le trône des Deux-Siciles. C'était une invasion du Nord, pour ainsi dire, que ces Français arrivés à Naples. Les vengeances de Charles d'Anjou avaient été cruelles; son gouvernement avare et dur. A la troisième génération, vous trouverez sur ce trône de Naples un roi Robert, savant, poli, généreux. Jamais on n'a imaginé une attention plus ingénieuse et une admiration plus naïve pour tout ce qui tient aux lettres. Il s'était occupé d'abord d'un tombeau de Virgile que l'on dit près de Naples, sur le mont Pausilippe; puis il favorisait tous les poëtes du temps et les comblait d'honneurs. Son palais, construit avec élégance, renfermait de nombreux appartements destinés aux hommes célèbres par leur savoir. La bienveillance du roi avait voulu établir un rapport entre la décoration de ces appartements et les études des hommes qu'il y recevait. L'appartement des prédicateurs et des théologiens était orné de peintures du paradis; les poëtes avaient dans leurs chambres des tableaux qui représentaient Apollon, le Pinde et le Permesse, etc., etc.

A l'autre extrémité de l'Italie, sans doute dominaient des hommes qui ressemblent peu au roi Robert; c'était un Barnabé Visconti, guerrier féroce, qui partageait le pouvoir avec son frère Galéas, plus habile et non moins despote. Mais, voyez quelle était alors la puissance des lettres! les Visconti veulent-ils avoir la paix avec les Vénitiens, ils cherchent l'homme le plus savant, qui parle la langue latine avec le plus d'élégance, et l'envoient au sénat de Venise. Dans l'éblouissement où la renaissance des lettres jetait tout à coup l'Italie moderne, il semble que les orateurs, les poëtes étaient des messagers de paix, des médiateurs naturels, au milieu des nations divisées, au milieu de ces villes qui se disputaient le pouvoir; c'est un état singulier du monde, qui ne ressemble en rien à ce qui se passait en France, où la théologie avait plus de crédit que les lettres, où la force matérielle était domptée par la puissance ecclésiastique, non pas comme savante, mais comme autorisée de Dieu. En Italie, indépendamment de la pieuse illusion que faisait l'Église, vous voyez le talent de penser, l'art de la parole exercer par lui-même un grand empire.

Mais dans ce tableau général, il faut s'attacher, comme nous l'avons dit, à quelques-uns de ces noms célèbres qui sortent d'un pays et appartiennent à tous les autres. Étudiant surtout les littératures étrangères dans leurs rapports avec la France, nous devons rappeler le nom moderne, qui, dans le quinzième et le seizième siècle, a exercé le plus d'empire sur le goût poétique de notre nation: c'est Pétrarque.

Mais comment parler encore de Pétrarque? comment reproduire l'impression indéfinissable qui tient au charme de ses vers? comment traduire la mélodie? comment faire sentir une force d'imagination si étrangère à notre temps, à nos mœurs et peut-être trop délicate pour nous, quoiqu'elle date du moyen âge? Évitons d'abord cette difficulté, au risque de paraître sévère et technique, en parlant d'un poëte si gracieux. Que Pétrarque nous rappelle un savant, un érudit profond, un chercheur d'antiquités, et en même temps une sorte de puissance politique soutenue par les lettres: vous n'ignorez pas que c'est sous ce point de vue qu'il parut aux yeux de ses contemporains. S'il a été couronné au Capitole, ne croyez pas que ce soit pour avoir fait des vers à Laure, ou, ce qui serait plus vraisemblable, pour avoir mêlé aux émotions de son amour ces magnifiques *canzoni*, pleines de patriotisme et de grandeur? Non; c'était pour avoir entrepris son *Africa*, si peu lue par la postérité, et où manque la moitié d'un livre, sans qu'on s'en soit jamais aperçu. Tâchons aujourd'hui, Messieurs, de nous représenter Pétrarque tel que l'ont vu ses contemporains, tel qu'il parut au roi Jean, lorsqu'il vint en ambassade à la cour de France. Orateur, philosophe, moraliste, par ses écrits latins, par sa vaste correspondance avec tous les hommes instruits, par sa faveur auprès des princes, Pétrarque a presque été, dans son temps, ce que

Voltaire fut dans le dix-huitième siècle; il avait autant de renommée et nul rival. Comme Voltaire, il entretenait son crédit auprès des hommes puissants, par quelques complaisances; mais il leur donnait en général des conseils de justice et d'humanité.

Pétrarque était né Gibelin; son père avait été chassé de Florence, quelque temps après les troubles qui en avaient banni le Dante. Alors s'était accompli un des plus singuliers événements du moyen âge, la translation de la cour pontificale dans le comtat d'Avignon. Notre imagination, qui toujours reporte sur le passé les systèmes de notre temps et s'efforce de le voir, comme la théorie prendrait plaisir à le faire, attache au pontificat, dans le moyen âge, la toute puissance et l'inviolabilité. Cependant, à cette époque, la papauté est tout à coup enlevée de Rome, telle qu'une tente déployée pour une nuit, selon la comparaison de l'Écriture; et elle est retenue soixante ans sur une terre étrangère. Avignon étant devenue, par la présence de Clément V, qu'on appela le pape gascon, le séjour de l'Église romaine, le père de Pétrarque y vint chercher asile. Fils d'un proscrit Gibelin, réfugié près de la cour d'un pape, le jeune Pétrarque ne pouvait se distinguer que par l'étude. Il étudia d'abord la grammaire à Carpentras, puis le droit à l'université de Montpellier. Mais la passion des lettres antiques le préoccupait seule. Son père, qui, suivant l'usage des pères, contrariait cette vocation peu lucrative du talent, vint un jour le surprendre à Montpellier, et jeta au feu ses livres chéris, qui le détournaient des *Pandectes*. Le jeune homme sauva du feu Virgile et quelques traités de Cicéron. Envoyé par son père à Bologne, où florissaient les études de droit, il y connut Cino de Pistoie, jurisconsulte célèbre, dont les sonnets pleins de grâce et de douceur sont une innovation heureuse dans la langue italienne, que le Dante avait laissée si âpre et si fière. Sous ce maître, Pétrarque apprit plus de poésie que de jurisprudence. « La science des lois, dit-il, ne lui déplaisait pas; mais il méprisait l'application frauduleuse et intéressée qu'en faisaient les hommes de son temps. » A vingt-deux ans, il revint dans Avignon, à cette cour ecclésiastique et galante, dont il a tracé dans ses ouvrages de si libres peintures, et qu'il a tant de fois nommée la *Babylone d'occident*. Son érudition et les agréments de son esprit lui valurent de puissantes protections, et surtout l'amitié des *Colonne*. Il devint à la fois poëte en titre de la célèbre Laure, et prêtre de l'Église romaine. Cela pouvait s'accorder dans les mœurs naïves du temps. Nous avons raison de dire que toutes les parties du moyen âge se tiennent et s'expliquent. Il arrivait alors, dans le monde même ecclésiastique, ce que l'on voit dans les romans de chevalerie. Pétrarque prit une dame de poésie, comme les chevaliers avaient une dame de leurs pensées. Mais je passe rapidement, et je continue la vie de Pétrarque.

Le voilà prêtre et poëte; le voilà tour à tour consulté par les cardinaux graves ou profanes d'Avignon, et faisant des vers en langue vulgaire sur les incidents de sa passion idéale. Mais cette curiosité savante qui l'obsédait ne le laissa pas longtemps dans la mollesse d'Avignon. Il parcourut l'Allemagne et la France; il y cherchait des manuscrits et des hommes qui valussent des livres. De là, il visita Rome. Revenu dans Avignon, et las du spectacle de la cour pontificale, il se retira près de Vaucluse, dans une agréable retraite; il y composa un *Traité sur la vie solitaire*, et commença son poëme de *l'Afrique*, à l'imitation de Virgile, qu'il contrefaisait en latin, et qu'il égalait, sans le savoir, en langue vulgaire. La réputation de son éloquence était dès lors si grande, qu'il put espérer la couronne de laurier, que, disait-on, Virgile avait reçue jadis au Capitole. Il avait plusieurs raisons pour la désirer : d'abord une grande analogie entre le mot *laurier* et le nom de *Laure*, puis la gloire d'un tel triomphe.

Il est à croire que cet honneur fut longtemps sollicité par les amis de Pétrarque. Enfin, un jour, il reçut une lettre du sénateur de Rome qui l'invitait à venir au Capitole recevoir la couronne du poëte; le même jour, il était appelé par le chef de l'université de Paris. Dans une de ses lettres, il peint son embarras entre ces deux triomphes qui l'attendent.

Je suis fort incertain entre deux routes à prendre. L'histoire est courte et merveilleuse. Aujourd'hui, vers six heures du matin, on m'a remis des lettres du sénat, qui m'invitent avec beaucoup d'instances à venir à Rome prendre le laurier poétique. Ce même jour, vers dix heures, il m'est arrivé, avec des offres semblables, un message de Robert, chancelier de l'Université de Paris, mon concitoyen et mon ami zélé. Il me presse, par les meilleurs raisonnements, d'aller à Paris. Comme la chose est presque incroyable, je t'envoie les deux lettres, avec les cachets. L'une m'appelle à l'Orient, l'autre à l'Occident. Tu verras quelle est la force des raisons de part et d'autre. Je sais qu'il n'y a presque rien de solide en ce monde. Dans la plus grande partie de nos souhaits et de nos efforts, nous sommes trompés par les autres. Cependant comme l'esprit de la jeunesse est plus ambitieux de gloire que de vertu, ne pourrai-je trouver cette concurrence aussi glorieuse pour moi, que le fut pour Syphax, roi puissant de l'Afrique, l'empressement des deux plus grandes ville du monde à rechercher son amitié? Cet honneur s'adressait à son trône et à ses richesse; celui-ci ne s'adresse qu'à moi. Ses solliciteurs le trouvèrent au milieu de l'or, des pierreries, entouré de gardes. Les miens m'ont trouvé, promeneur solitaire, errant le matin dans la forêt, le soir dans les prés, sur les bords de ma fontaine

Il n'hésita pas cependant. Rome à cette époque valait mieux que Paris. Il partit pour Rome, en passant par la cour de Naples. Là il fut reçu avec de

grands honneurs, par le roi Robert, qui entendit la lecture de son poème de *l'Afrique*, et lui donna audience solennelle pour une autre épreuve. C'était un examen que le roi fit subir au poëte, pendant trois jours, en présence de toute sa cour. Le bon roi, émerveillé, voulait lui décerner, à Naples, le laurier poétique. Mais Pétrarque ne pouvait renoncer à son laurier du Capitole. Il reçut seulement des lettres du roi pour le sénat romain, et un diplôme qui lui conférait le droit d'enseigner, discuter, haranguer en tout lieu, et de porter une robe de poëte. C'était un vêtement particulier, qui empêchait de se méprendre, comme on le peut aujourd'hui. L'examen terminé, au milieu des applaudissements d'un immense auditoire, le bon roi Robert, se levant de son trône, ôta sa robe de pourpre et en fit don à Pétrarque, pour qu'il s'en revêtît le jour de son triomphe.

Pétrarque se hâta d'arriver à la ville impériale, à la ville éternelle, à la ville pontificale, comme il le répétait dans ses lettres; car jamais la langue latine ne lui donne d'expressions assez emphatiques pour rendre l'idée attachée à cette ombre de Rome. Le voilà dans Rome. Voulez-vous connaître la cérémonie de son couronnement? Nous avons le récit d'un contemporain, habitant de la ville :

Au temps que Étienne Colonne fut légat du pape, le cardinal Orsini vint couronner messire François Pétrarque, poëte illustre et savant. Cela fut fait au Capitole de cette manière. Douze jeunes gens de quinze ans se vêtirent de rouge; tous fils de gentilshommes et citoyens de Rome, un de la maison de Fornoue, un de la maison Tencia, un de la maison Capizucchi, un de la maison Cafarelli, un de la maison Cancielleri, un de la maison Coccini, un de la maison Rossi, un de la maison Papazucchi, un de la maison Paparèse, un de la maison Altieri, un de la maison Lénie, un de la maison Astalli; et puis ces jeunes gens dirent beaucoup de vers faits en l'honneur du peuple par ce Pétrarque. Puis venaient six principaux citoyens, vêtus de drap vert; ce furent un Savelli, un Conti, un Orsini, un Annibali, un Paparèse, un Montanaro; ils portaient une couronne de diverses fleurs; puis paraissait le sénateur, au milieu de beaucoup de citoyens; et il portait une couronne de laurier, et il s'assit sur le siége d'honneur; et le susdit messire François Pétrarque fut appelé à son de trompes; et il se présenta vêtu d'une robe longue, et il dit trois fois : « Vive le peuple romain! vivent les sénateurs! et que Dieu les maintienne avec la liberté. » Puis il s'agenouilla devant le sénateur, lequel dit : « Je couronne la première vertu. » Et il ôta sa guirlande et la posa sur la tête de messire François; et celui-ci dit un beau sonnet à l'honneur des anciens Romains. Et cela finit avec beaucoup de gloire pour le poëte; car tout le peuple criait : « Vivent le Capitole et le poëte. » (*Murat.*, t. XII, p. 540.)

Déjà les Italiens de Rome avaient transporté le mot *virtus* de l'idée de force à celle de talent, ce qui les a conduits à dire un *virtuose*.

Ce procès-verbal de la cérémonie ne rend pas sans doute l'enthousiasme dont furent saisis les spectateurs. C'est un des phénomènes curieux de l'histoire des nations, que ces réminiscences toutes littéraires qui les font quelquefois remonter vers un passé qui ne peut renaître, et les trompent sur leur faiblesse présente.

Nous avons vu près de nous un exemple de ces illusions, malgré tout ce qui s'y mêlait de véritable courage. De nos jours, la Grèce crut retrouver sa grandeur antique; et, dans cette espérance si vivement saisie et poursuivie à travers tant de maux, il entrait une sorte d'enthousiasme studieux, que partageait même le peuple ignorant. Vous avez peut-être lu cette anecdote rapportée par un Anglais qui voyageait en Grèce plusieurs années avant l'insurrection. Comme il était monté, près de Salamine, dans la barque d'un pauvre pêcheur, cet homme, tout en ramant, lui dit d'un air d'orgueil : « C'est pourtant là qu'était notre flotte, du temps de Xercès. » Par un reste de tradition nationale, par la curiosité des étrangers, par le reflet des études de quelques jeunes Grecs modernes, il s'entretenait ainsi dans le pauvre peuple de l'Attique ou de la Morée un souvenir de l'ancienne Grèce, un héroïsme d'imagination, quelquefois puéril, mais qui servit à la liberté.

De même, dans l'Italie du quatorzième siècle, tandis que les lettrés cherchaient les vieux manuscrits, vantaient le génie des anciens Romains, répétaient les noms de Cicéron et de Brutus, quelque chose de cet enthousiasme arrivait au peuple. Il rêvait de retrouver la puissance de ses ancêtres, et d'égaler leurs grandes actions. Ce mouvement d'imitation était surtout naturel à Rome, où les ruines étaient si éloquentes, et en disaient encore plus que les savants. Mais il en était de ce plagiat d'héroïsme, comme des plagiats de style que faisaient les écrivains du temps, qui tâchaient d'imiter Tite-Live ou Cicéron. La forme était copiée et le génie manquait. Il aurait fallu, au lieu de ressusciter les anciens souvenirs du *tribunat*, créer sur place un nouveau patriotisme qui convînt aux Italiens de Rome. Il n'en fut pas ainsi.

A peine Pétrarque, avec sa robe triomphale et sa couronne de laurier, avait-il quitté le Capitole, qu'il fermenta dans Rome un esprit singulier de liberté savante. On vit s'élever un chef nouveau, que l'on pourrait nommer un tribun antiquaire.

Rienzi, d'une obscure naissance, fils d'un aubergiste de Rome, avait longtemps étudié la grammaire et la rhétorique avec cette ferveur qui passionnait alors quelques esprits. Il se fit connaître du peuple par son amour des vieux monuments; il errait dans Rome, lisant les inscriptions, les commentant à sa manière. Tite-Live, Cicéron, César, étaient ses auteurs favoris, leurs paroles étaient sans cesse dans sa bouche; souvent il s'écriait : « O quels hommes que ces Romains! que j'aurais voulu vivre de leur temps! »

Cet enthousiasme était resté d'abord stérile; mais la longue absence des papes, les désordres et l'oppression que les grandes familles exerçaient dans Rome, favorisaient l'ambition de Rienzi. Il en cacha le but; il proposa même une ambassade, pour supplier le pape de revenir à Rome; il fut choisi pour cette mission, ainsi que Pétrarque. Arrivés à Avignon, ils adressèrent au pape de magnifiques harangues, pour le presser de rendre à Rome sa sainte présence et la liberté. Mais le pape hésitait beaucoup à quitter la tranquille paix d'Avignon; et les cardinaux, disent les auteurs contemporains, ne voulaient pas renoncer aux bons vins de France.

Excusez mon exactitude. Rome en fut donc pour ses frais d'ambassade et d'éloquence; mais Rienzi revint avec le titre de *Notaire apostolique*, qui lui fut accordé par le crédit de Pétrarque. Cette dignité, tout obscure qu'elle était, lui permit de tenter plus facilement, au milieu du peuple de Rome, ce rôle de tribun qu'il avait lu dans l'histoire romaine, et qui lui paraissait si beau.

L'occasion était favorable : il n'y avait pas plus à Rome de pouvoir impérial que de pape. L'Empire n'était pas alors ce que l'imagination le suppose aujourd'hui. Retenus par les divisions de l'Allemagne, les empereurs ne pouvaient rien sur l'Italie; leur faiblesse contrastait avec la magnificence de leur titre. L'empereur Charles IV, sortant de la ville de Worms, était arrêté par le boucher qui avait défrayé sa table, et n'obtenait libre passage que sur la caution de l'évêque. Ce *saint empire romain*, qui n'était qu'une parodie de l'empire des Césars, était représenté à Rome par un magistrat sans pouvoir. Figurez-vous, dans cette anarchie, les plus puissantes familles se faisant la guerre au milieu de la ville; puis le peuple; puis Rienzi.

Rienzi était sans cesse au milieu du peuple, lui parlant de Brutus et d'Horatius Coclès, lui montrant des ruines, inventant l'histoire, quand il ne la savait pas. Quelques-unes de ses plus inspirantes allusions portaient sur des erreurs de *latiniste*. Il se conservait dans l'église de Saint-Jean-de-Latran une table d'airain immense, où était inscrit un décret par lequel le sénat reconnaissait à Vespasien différents priviléges, et, entre autres, le droit d'étendre le *pomœrim*. Rienzi interprétait ce mot comme celui de *pomarium*, verger; et, il en concluait que l'Italie tout entière, jardin de Rome, devait lui être soumise. Il agitait avec ce contre-sens le peuple savant et déguenillé de Rome.

Il est nommé tribun par acclamation, et s'établit au Capitole. Alors il s'occupa de remettre l'ordre dans la ville; il réprima le brigandage des barons romains; il en exila plusieurs, et fit de bonnes lois sévèrement exécutées. Quelque chose de fastueux et de théâtral se mêlait à ces actes utiles; il prit les titres d'*ami du genre humain*, *de défenseur de la liberté*, de *zélateur de l'Italie*, de *tribun auguste*.

Mais ce Rienzi, quel rapport a-t-il avec Pétrarque, érudit et poëte? Pétrarque était la puissance morale qui soutenait cette entreprise; il écrivait à Rienzi et au peuple de grandes lettres latines, pour les féliciter de leur courage; il nommait Rienzi un homme *envoyé du ciel*, et évoquait à son aide tous les souvenirs de l'antiquité classique.

Cette révolution de collége, étant devenue sanglante, ne se prolongea point. Rienzi, par la folie qui se mêlait à son audace, tomba du pouvoir. Pétrarque le protége, l'arrache à la vengeance même du pape. Rienzi le tribun a été livré au pape; il est dans les prisons d'Avignon. Pétrarque le déclare poëte. Rienzi, délivré, repart pour l'Italie; et il ne tarde pas à rentrer dans Rome, comme tribun. Dans ces événements du moyen âge, particuliers à l'Italie, on ne peut méconnaître le prestige que l'enthousiasme de l'antiquité littéraire exerçait sur les esprits.

Tandis que le tribun Rienzi essayait de ressusciter la république romaine, Pétrarque, en partageant son illusion, s'occupait surtout de ranimer le goût des lettres antiques, et d'en retrouver les monuments. Nous avons indiqué déjà ses efforts pour la découverte des manuscrits; mais il faut l'écouter lui-même. C'est là qu'on aperçoit pour la première fois l'influence de cette espèce de république littéraire qui se forma vers la fin du moyen âge, pouvoir distinct de l'Église et de l'État, et dont la trace se retrouve plus tard dans les immortels écrits du président de Thou. Le lien d'unité de l'Europe avait d'abord été seulement théologique; c'était la religion parlant latin: il devint, au quatorzième siècle, philosophique et littéraire. D'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, de France, on se communiquait, on s'entendait pour la recherche des manuscrits. Ce fut une première confédération des esprits éclairés, au milieu de cette Europe asservie de tous côtés par la puissance ecclésiastique et la domination féodale. Donnons d'abord quelque idée des recherches de Pétrarque et de la manière dont l'antiquité se révélait alors aux hommes studieux. Il écrivait à son frère :

Les *Académiques* de Cicéron m'ont fait connaître et aimer Varron. J'ai trouvé, dans les *Offices* pour la première fois, le nom d'Ennius. J'ai pris goût à Térence par la lecture des *Tusculanes*. J'ai connu, par le traité *de la vieillesse*, les *origines* de Caton et l'*économique* de Xénophon. Augustin m'a donné avis de rechercher le livre de Sénèque *contre les superstitions*. Servius m'a fait connaître les *Argonautiques* d'Apollonius. Lactance, parmi beaucoup d'autres, m'a fait désirer les livres de Cicéron *sur la république*. Si je te suis cher, impose à quelques hommes fidèles et lettrés le soin de

parcourir la Toscane, de fouiller les armoires des religieux et des autres hommes instruits, dans l'espoir qu'il en sortira quelque chose pour calmer ou irriter ma soif. Bien que tu n'ignores pas que c'est là depuis longtemps ma pêche et ma chasse, j'ai voulu te le dire particulièrement dans cette lettre, pour que tu redoubles de zèle. J'adresse la même prière à mes amis en Bretagne, en Gaule, en Espagne. Tâche de ne le céder à personne en zèle et en persévérance.

Ce zèle actif était mêlé de cruels mécomptes et de grandes douleurs. Quelquefois ces manuscrits, rassemblés avec tant de peine, se perdaient. Pétrarque avait le traité de Cicéron, *de Gloriâ*. Il le confia à un de ses anciens maîtres. Celui-ci, pauvre et peu fidèle, mit le manuscrit en gage, et négligea de le retirer. Pétrarque déplora longtemps ce malheur, qui ne fut pas réparé. Cicéron était le premier objet de son culte. Il avait transcrit toutes les lettres de ce grand homme, et il s'occupait sans cesse de recueillir ses autres ouvrages.

Au départ de mes amis, dit-il quelque part, et quand ils me demandaient, selon l'usage, si je voulais quelque chose de chez eux, je leur répondais : Rien que des ouvrages de Cicéron. Je donnais des notes à ce sujet; je sollicitais de vive voix et par lettres; et que de fois, vous pouvez le croire, j'ai envoyé des demandes et de l'argent, non-seulement en Italie, où j'étais le plus connu, mais dans les Gaules, en Germanie, mais jusqu'en Espagne et en Angleterre! J'en envoyai même en Grèce, et d'où j'attendais Cicéron, je reçus Homère qui, par mes soins, a été traduit en latin.

Cette étude perpétuelle des anciens l'avait presque rendu leur contemporain. Dans le recueil de ses écrits, on trouve des lettres adressées à Cicéron, à Sénèque, à Tite-Live; et cette forme singulière n'est pas un jeu d'école. Il semble leur correspondant naturel; tant il les connaît, tant il les aime, tant il est penétré de leur esprit!

On dirait, Messieurs, que je vous raconte la vie d'un érudit d'Allemagne. Je ne parle que de manuscrits d'auteurs latins retrouvés; et il s'agit du plus élégant et du plus tendre des élégiaques modernes. C'est la singularité du siècle et de la renommée de Pétrarque. Il devait à son éloquence latine une gloire plus populaire que celle même du Dante; et il en tirait un crédit politique accordé rarement aux lettres.

Milan était gouvernée par un archevêque, Jean Visconti. Cet archevêque, souverain ecclésiastique et civil, avait excité par cette double puissance la jalousie de l'empereur et du pape. On avait envoyé d'Avignon un légat, pour prescrire à l'archevêque d'opter entre le spirituel et le temporel. Visconti reçut ce message à une messe solennelle dans la cathédrale de Milan; et la cérémonie achevée, s'étant approché du légat, la croix dans une main et dans l'autre une épée : « Voilà, lui avait-il dit, mon spirituel; et voici mon temporel; avec l'un je défendrai l'autre. » Je regrette que Pétrarque se soit fait le conseiller de cet archevêque, rebelle à son Église et oppresseur de ses peuples. Nous le voyons là comme Platon à la cour de Denis le Tyran; mais, il faut le dire, mieux traité que Platon. A la mort de Visconti, son pouvoir se partagea entre ses trois neveux. Pétrarque garda près d'eux toute sa faveur, et remplit plusieurs ambassades en leur nom. Mais il ne restait pas attaché uniquement à ces princes; il allait promenant, non sa servilité, mais sa puissance littéraire au milieu de toutes les cours. Venise même, la fière Venise, qui résiste à la fois au pape et à l'Empereur, l'appelle. Il s'agissait d'obtenir qu'un général célèbre de Lombardie consentît à porter les armes pour les Vénitiens, et à les aider dans la conquête de l'île de Chypre. Pétrarque le détermine par son éloquence. Le général soumet l'île de Chypre, et revient à Venise, où il présida des jeux équestres, donnés en l'honneur de sa victoire. On aurait cru voir un triomphe antique. Pétrarque assistait à ces fêtes dans une place d'honneur, à côté du doge.

Eh bien ! tous ces titres de célébrité, cette influence politique, tout cela n'aurait rien fait pour la gloire de Pétrarque. Ces événements ne sont aujourd'hui qu'une anecdote peu connue, curieuse seulement parce qu'elle indique le développement d'une puissance nouvelle dans le moyen âge, l'action du talent littéraire.

Mais, c'est ailleurs que sa gloire est durable. C'est l'accident le plus frivole de sa vie qui en est devenu le grand événement. Cet homme qui écrivait sans cesse en latin, ce curieux investigateur de tous les monuments de l'antiquité, avait lu aussi des poetes provençaux; pendant son séjour à la cour d'Avignon, le 6 avril de l'an 1327, il avait aperçu dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon, la femme à laquelle il doit son immortalité. Depuis ce jour, au milieu de ses recherches d'érudition, dans les intervalles de ses ambassades, de ses voyages, une pensée poétique l'occupa sans cesse; et par elle, il polit la langue italienne. Le Dante avait beaucoup fait pour cette belle langue; mais il lui restait à gagner en perfection. Pour cela une émotion vive et un long travail sont également nécessaires. La vérité des impressions ne suffirait pas, si quelque chose de trop rapide, de trop précipité égarait le talent du poete. Ainsi, Messieurs, ce que le goût reproché à Pétrarque l'a servi, cette forme régulière, étroite du sonnet. Boileau a dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

On rit maintenant de cette prétention; mais pour une littérature naissante, le sonnet avait l'avantage inestimable de forcer le talent à beaucoup de soins et de pureté. Pétrarque a dit quelque part : « Si j'avais su que mes vers en langue vulgaire seraient

tellement chéris du peuple, je ne les aurais pas laissés si négligés; j'aurais serré mon mètre, et rendu mon style plus rare. » Hypocrisie du poëte! Messieurs, sans cesse il retouchait le style de ses sonnets. La religion des Italiens pour la gloire de Pétrarque, a retrouvé de nombreux manuscrits, dans lesquels tel sonnet où il n'est question que des yeux de Laure, a peut-être été retravaillé vingt fois, pour arriver au dernier degré de l'élégance poétique.

C'est par là que Pétrarque, avec bien moins de génie que le Dante, fut comme lui un des créateurs de la langue italienne. Si vous cherchiez les causes qui ont pu rendre le développement de la langue latine si précoce et si brillant à la fois, peut-être les trouveriez-vous dans cette analogie heureuse de deux génies : l'un fécond, hardi, osant tout, forçant et créant à la fois tous les ressorts de sa langue, et dans un vaste poëme, qui admet tous les tons, réunissant tout ce que l'imagination peut offrir de plus hardi, de plus singulier et de plus sublime; l'autre, aussi modeste, aussi pur dans son art, que son rival est illimité dans son audace, et s'attachant à de petites compositions, inspirées d'enthousiasme et retouchées sans cesse. Aucune des autres littératures de l'Europe n'éprouva cette rencontre, cette jonction de deux planètes poétiques si heureusement opposées l'une à l'autre.

Cependant cet événement littéraire devait avoir une haute importance. L'histoire de la langue est tellement liée à la pensée de tout un peuple; cette pensée dans les choses littéraires, est tellement liée à toute son histoire, que vous ne pouvez supposer dès le quatorzième siècle un si grand progrès d'art et de poésie, sans admettre toute une civilisation hâtive au milieu de l'Italie.

Mais comment apprécier et sentir, comment rattacher à notre idiome ces beautés particulières de Pétrarque? Faut-il se moquer d'une admiration nationale, et juger Pétrarque avec sévérité, comme l'a fait un homme de talent, M. de Sismondi? Non, Messieurs; rien n'est plus vrai, plus juste que la gloire de Pétrarque. C'est un poëte admirable; il n'a qu'un seul défaut, qui tient à son génie, c'est de ne pouvoir être tout à fait compris que par sa nation. Il est tellement Italien qu'on ne peut le dépayser, sans le détruire. Lisez-le dans sa langue; si vous essayez de toucher une expression, de l'enlever, de la traduire, vous la fanez. Quelque chose de cette grâce idéale, de ce charme délicat et voilé qu'il avait pris pour objet de sa poésie, s'est communiqué à tous ses vers. Dans la langue originale, lors même que la mélodie des sons n'est pas parfaitement saisie par une oreille étrangère, le charme des tours ne peut échapper à l'attention; c'est un plaisir musical qui ravit l'âme et rappelle les plus douces émotions qu'aient données Virgile ou Racine. Mais si vous prenez quelques mots français pour les mettre à la place de ces mots italiens; si, avec des mains toujours un peu lourdes, des mains de traducteurs, vous voulez saisir ces grâces fugitives, vous ne les retrouvez plus; et à l'instant où vous voulez communiquer votre enthousiasme, l'objet en a disparu.

Faut-il essayer cependant? On dit que notre siècle est redevenu poétique; alors on doit savoir que la poésie est une chose sans nom, que souvent elle n'a pas de traits distincts, qu'elle est un caprice de l'âme, et qu'avec elle l'impuissance de l'analyse est le triomphe du goût. Oui, par exemple, que je traduise ces vers de Pétrarque :

Voi ch' ascoltate in rime sparse il suono....

« Vous qui écoutez dans ces rimes éparses le son « des soupirs dont je nourrissais mon cœur dans « ma première et jeune erreur, lorsque j'étais un « homme tout autre de ce que je suis, etc., etc. » Cela ne vous offre qu'un écho lointain et faux de la plus délicieuse mélodie. Mais écoutez dans la langue originale les accents qui sont la musique de ces pensées, et vous connaîtrez le charme de la poésie.

Vous vous expliquez alors comment, depuis cinq siècles, toutes les fois que sous ce ciel d'Italie, dans cette vie oisive et musicale, parmi ces imaginations si naturellement vives, quelques vers de Pétrarque sont récités par une voix harmonieuse et passionnée, un frémissement d'enthousiasme circule dans l'auditoire, et Pétrarque semble le premier des poëtes.

La poésie serait quelque chose de moins admirable, si l'on pouvait la prendre sur le fait, en dresser procès-verbal, la traduire dans une autre langue, et vous dire : la voilà. Pétrarque est le plus indigène des poëtes de sa nation. Rien n'a vieilli dans son langage. Ses vers ont tellement saisi l'imagination, que les mots qui les composent n'ont pu s'oublier, et que la langue a été fixée par l'admiration pour le poëte. Il y a dans les idiomes humains un point de vérité et de perfection que le génie peut deviner et hâter. Par la vivacité de l'émotion, par le soin curieux de l'harmonie, Pétrarque a trouvé l'expression nécessaire du sentiment, l'expression qui ne peut périr que lorsque la langue se détruira tout entière.

Après cela, Pétrarque était-il grand poëte dans toute l'étendue de l'expression? Son imagination embrassait-elle fortement autre chose que ce qui faisait sa passion? Je ne le crois pas. A cela même tient sa supériorité dans le genre où il a enfermé sa gloire. S'il avait voulu, à l'imitation du Dante, écrire

en langue vulgaire un grand poème, il est à croire qu'il n'eût pas été plus heureux que dans *l'Africa*.

Ce n'est pas que la force lui manque. Décrire une promenade, un incident de fête, célébrer la fontaine de Vaucluse, tout cela n'exige que grâce et douceur. Mais son âme est capable d'énergie. De ces fêtes pontificales d'Avignon et de ces douces retraites qui n'entretenaient sa pensée que de la présence ou du souvenir de Laure, il sort quelquefois pour flétrir les vices de l'Église, pour féliciter de généreux défenseurs des droits de l'Italie, pour réveiller le courage dans le cœur des Italiens, pour exciter les rois à la croisade.

Pétrarque imite souvent les poésies des Provençaux; il célèbre Arnaud Daniel et quelques autres. Il leur emprunte des formes et des images. Mais ce mélange de passion et de pureté, ce désintéressement délicat du cœur, il n'en trouvait nulle part le modèle. C'est une alliance de la philosophie de Platon avec les chants des Troubadours. C'est la piété chrétienne portée dans l'amour avec son ardeur mystique et presque son humilité.

Personne ne reproduit avec autant de naturel et de force, en langue vulgaire, le double patriotisme d'un Italien lettré pour l'Italie antique et moderne. Voyez à quel point nous sommes dominés par le langage. Lorsque Pétrarque retombe dans ce vieil idiome des Romains qu'il sait classiquement, la vérité même de ses sentiments est altérée; l'instrument trompe la main qui s'en sert; son enthousiasme latin pour Rome est vague et déclamatoire. Lorsqu'au contraire il parle italien, le fond même de ses impressions se corrige. Ce n'est plus par de vaines hyperboles, mais par des cris de l'âme qu'il exprime les malheurs de l'Italie. C'est ce qui frappe dans une *canzone* à Rienzi, dont il espérait faire un grand homme et un libérateur public; c'est ce qui rend sublime quelques-uns de ses sonnets satiriques, mêlés à tant de chants d'amour; c'est ce qui éclate surtout dans une ode à l'Italie, dont je ne pourrai rendre, mais dont je raconterai l'effet prodigieux et durable.

Italie, ma chère Italie, quoique la parole ne puisse rien pour guérir les mortelles blessures que je vois si pressées sur ton beau corps, je veux que mes soupirs soient tels que les espèrent le Tibre, l'Arno et le Pô, dont j'habite les rives, douloureux et pensif. Roi du ciel, je demande que la pitié qui t'a conduit sur la terre te fasse prendre en gré ce beau pays. Vois, Dieu bienfaisant, quelle légère occasion et quelle guerre cruelle! Ces cœurs qu'endurcit l'impitoyable Mars, ouvre-les et attendris-les. Fais que ta vérité s'entende par ma bouche; vous à qui la fortune a mis en main les rênes de cette belle contrée, dont il semble que vous ne prenez nulle pitié, que font ici tant d'épées étrangères? Pourquoi la verte plaine se teint-elle d'un sang barbare? Une vaine erreur vous trompe; vous voyez mal et vous croyez bien voir, vous qui cherchez dans un cœur vénal l'amour ou la foi. Celui qui a le plus de troupes, est entouré de plus d'ennemis. Oh! dans quel désert étranger s'est amassé ce déluge pour inonder nos douces campagnes! Qui nous défendra si la résistance ne vient pas de nos propres mains?

La nature avait bien pourvu à notre empire, quand elle mit la barrière des Alpes entre nous et la race tudesque; mais l'aveugle désir, obstiné contre son propre bien, s'est si fort trompé lui-même qu'il a mis dans un corps sain une maladie mortelle, etc., etc. N'est-ce pas ici cette terre que je touchai d'abord? N'est-ce pas le nid où je fus nourri si doucement? N'est-ce pas cette patrie à laquelle je me confie, mère indulgente qui recouvre dans son sein ceux qui m'ont donné le jour? Au nom de Dieu, que cela vous touche l'âme; et regardez en pitié les larmes d'un peuple douloureux, qui attend de vous seul son repos, après Dieu. Pour peu que vous donniez quelque signe de pitié, le courage prendra des armes contre la fureur, et le combat sera court; car l'antique valeur dans les cœurs italiens n'est pas encore morte.

Seigneurs, voyez comme le temps vole, et comme la vie s'enfuit, et comme la mort arrive sur nous. Vous êtes ici maintenant; songez au départ; il faut que l'âme arrive nue et seule à ce terrible passage. Pour franchir cette vallée, qu'il vous plaise de laisser ici la haine et la colère, vents impétueux qui troubleraient cette vie tranquille.

Voulez-vous juger la puissance de cette poésie? Écoutez un fait dont vous ne parlerez pas.

A Milan, où réside une puissance formidable, dont l'envahissement est garanti par les traités, à Milan, où campe une garnison autrichienne, où, sur la place principale de la ville, sont braqués des canons, la mèche prête, et la bouche tournée vers les rues les plus populeuses, comme pour avertir la nation que les étrangers sont là, une fois cette pièce de vers fut chantée par une voix jeune et mélodieuse, dans la plus brillante réunion de la ville. L'enthousiasme fut inexprimable et alarma les vainqueurs: le lendemain la prison avait fait taire la chanteuse.

Ainsi ce poëte de tendresse et de mélodie a été, en même temps, le premier lyrique de l'Europe moderne. Le premier, il a trouvé des sons qui, pour les contemporains, avaient toute la force du plus généreux patriotisme; et, je le répète, lorsque tant de siècles ont passé, cette poésie est tellement naturelle aux Italiens, a gardé tant de sympathie avec leurs âmes, que la conquête et le pouvoir craignent encore de l'entendre, et ne la laissent pas réciter impunément. C'est une réponse au reproche vulgaire de fadeur et de mollesse.

QUATORZIÈME LEÇON.

Prose italienne du quatorzième siècle. — Historiens habiles de Florence; Jean Villani; comment il diffère de Froissart. — Boccace à la cour de Naples. — Jeanne de Naples; ses vicissitudes. — Travaux érudits de Boccace. — Ses écrits en langue vulgaire.

MESSIEURS,

Nous avons vu la poésie italienne s'élever au plus haut degré de force originale et de perfection. Nous l'avons vue saisir la primauté sur tous les idiomes de l'Europe latine. L'influence de cette supériorité

se prolongera jusqu'au dix-septième siècle, dans les littératures espagnole, française, anglaise. Nous devions marquer avec soin ce réveil matinal du génie italien. Mais l'éclat précoce de l'imagination et de goût suppose tout un ordre de civilisation en même temps développé. Dire que l'Italie fut, au commencement du quatorzième siècle, de beaucoup la plus poétique des nations de l'Europe, c'est dire qu'elle les surpassait en tout, qu'elle avait plus de savoir, plus de grandeur, plus de politesse sociale.

Malheureusement les Italiens, par je ne sais quelle fatalité qui ne leur permit pas, lors même qu'ils étaient libres, de ressembler aux Romains, ont souvent rabaissé leur génie par l'usage qu'ils en faisaient. Habitués à regarder Bossuet, Pascal, Montesquieu comme les hommes éloquents de notre langue, nous sommes tout étonnés d'apprendre qu'en Italie, dans ce pays d'évêques, où la religion aurait dû, ce semble, avoir autant de génie qu'elle exerce de puissance, le modèle de l'éloquence nationale, c'est un faiseur de contes, Boccace.

Cependant, gardons-nous de croire que le génie sérieux de l'Italie se soit borné aux hardiesses philosophiques cachées sous la licence des contes de Boccace. Essayons, au contraire, de rechercher si, dans une époque où l'Europe était encore grossière, et n'avait d'esprit que pour la scolastique et les fabliaux, il n'y avait pas en Italie quelque chose de plus intelligent et de plus élevé.

L'Italie était républicaine, non pas avec audace, avec génie, comme l'avaient été Rome et la Grèce, non pas avec cette éloquence de la tribune antique; elle l'était surtout par le commerce et l'industrie. A cet égard, elle avait devancé l'esprit de l'Europe actuelle. Les États libres de l'Italie étaient des cités marchandes, où la pratique soit d'un art, soit d'un métier, le travail et le gain donnaient l'indépendance et la noblesse. Ainsi se formait un esprit actif et souple, plein d'inventions, mais dénué, je le crois, de grandeur et d'enthousiasme. Cet esprit ne créait pas d'orateurs, mais seulement des hommes habiles, qui dirigeaient les affaires d'un petit État, comme celles de leur maison de commerce, et cultivaient les arts pour servir à leur industrie lucrative, ou pour s'en délasser. Ils étudiaient la géographie, la navigation, le droit civil, et avaient de très-bonne heure des idées d'économie politique, alors étrangères à toute l'Europe. Puis, dans leur loisir, au lieu de la dure gymnastique des anciens, ils s'occupaient de vers et de chansons, ou lisaient des contes frivoles. Rien, même dans Florence, qui puisse se comparer à la place publique et aux études philosophiques d'Athènes; ou du moins, si ce rapprochement est possible, c'est plus tard, lorsque Florence ne sera plus république : c'est le joug des Médicis qui lui donnera quelque ressemblance avec Athènes libre.

Mais nous ne sommes qu'au quatorzième siècle, au temps où la France et l'Angleterre étaient encore amusées par de longs romans, et n'avaient fait aucune œuvre de génie. L'Italie était plus heureuse. Tandis que la haute et gracieuse poésie était née sur cette terre, tandis que l'érudition y sortait, pour ainsi dire, du sol, avec tant de monuments antiques, l'histoire y prenait un caractère qu'elle n'avait encore nulle part. Dès le dixième siècle, l'Italie avait eu, comme les autres pays de l'Europe, grand nombre de chroniques latines. Plusieurs, écrites en vers latins demi-barbares, sont curieuses par les faits : tels les poèmes de Guillaume de Pouille sur Guiscard, et du chapelain Donizon sur la comtesse Mathilde. Mais, là comme ailleurs, la langue latine ôte à ces monuments quelque chose de la vérité locale. Vous ne sentez pas où vous êtes; vous n'entendez pas l'accent des voix populaires : tout cela disparaît dans l'idiome étranger et antique dont se sert l'historien. Il faut attendre encore, pour trouver l'expression originale des physionomies italiennes ; elle paraît avec les premiers récits en langue vulgaire; elle y est vive et complète.

Nos chroniques de Saint-Denis sont sèches et grossières. Joinville est admirable de candeur et presque de génie; mais les qualités diverses de l'historien, l'attention impartiale, le savoir, l'exactitude, tout ce qui n'est pas impression personnelle, ne les lui demandez pas. Ne les demandez même pas à Froissart, qui a tant de supériorité et de charme dans ses récits. Au contraire, dès que vous avez des historiens en Italie, vous avez des narrateurs judicieux, instruits, qui n'oublient rien. Pourquoi cela? Presque tous appartiennent à cette même classe d'hommes qui, dans les autres pays de l'Europe, étaient ou méprisés ou presque inconnus; ils s'occupent de commerce. Ville-Hardouin était un chef de bande; Joinville, un chevalier; Froissart, un Troubadour; les moines de Saint-Denis étaient des moines; tous hommes renfermés dans leur profession guerrière ou cléricale, s'inquiétant peu de la vie du peuple. Au contraire, un historien d'Italie, au quatorzième siècle, c'est un marchand qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu, qui connaît, pour son négoce, comment vivent les peuples, leurs besoins, leurs occupations, leurs richesses; souvent c'est un homme qui a de nombreux vaisseaux en mer, qui communique partout, qui s'enquiert à propos, et s'est accoutumé à bien savoir les nouvelles, ne fût-ce que pour en tirer de l'argent; c'est un homme qui fait déjà la banque, et qui prête à des rois étrangers; car, sur ce point, certains usa-

ges de l'Europe contemporaine étaient connus dès le treizième siècle. Un tel historien n'aura pas toujours cette candeur et cette imagination qui vous plaisent dans Froissart ; il ne sera pas narrateur si minutieux, peintre si brillant des combats, des tournois et des fêtes ; il s'en inquiète surtout pour savoir le prix des étoffes et des armes. Mais tout ce qui tient à la richesse, à l'accroissement des villes, à la population, aux denrées, enfin mille détails qui semblent n'intéresser que l'esprit statistique de notre froide et calculante Europe, déjà vous les trouvez dans ces premiers narrateurs italiens : il y en a des traces dans Riccordano Malaspina. Avec la rude simplicité de ces phrases où le même mot est dix fois répété, vous arrivez toujours à quelque détail précis. Encore quelques années, vous trouvez l'historien exact et complet, Villani. Cet homme est le contemporain de Froissart ; il parle une langue à peu près aussi simple, et cependant sa manière d'écrire l'histoire est tout opposée. Villani était un riche marchand de Florence ; il avait toute l'expérience et le sérieux de cette profession. Tout ce que Froissart néglige et dédaigne, occupe Villani. De plus, il avait étudié les anciens, que Froissart ne connaissait pas, et il prend chez eux une gravité de style qui se mêle à sa science des affaires et de la vie.

Villani était venu jeune à Rome pour un devoir de piété, au jubilé de Boniface VIII. L'aspect de Rome lui donna l'idée d'écrire l'histoire de Florence, sa patrie ; il commence aussitôt. Toute sa vie n'en est pas moins occupée d'affaires : il est directeur de la monnaie à Florence ; il est trois fois prieur, ou premier magistrat ; il est envoyé en ambassade dans la plupart des villes d'Italie ; il ne cesse pas ses opérations de commerce. Elles tournèrent mal à la fin : il était associé dans une compagnie de banque qui avait avancé de grandes sommes au roi d'Angleterre. Les troubles de l'Angleterre et l'embarras de son roi ; un autre prêt au roi de Sicile, tout cela compromit la banque de Florence ; et avec une rigueur que les habitudes commerciales avaient dès lors établie, Villani et ses associés sont jetés en prison. Voyez toutes les vicissitudes de cet historien. Pèlerin, commerçant, magistrat, banqueroutier, il passe par tous les états. Cela suffit pour marquer le contraste entre les habitudes d'un historien d'Italie et celles de nos historiens de France, écuyers ou Troubadours. Le seul caractère qui les rapproche, c'est cette candeur de piété, cette bonne foi crédule qui leur fait raconter miracles, prédictions, pronostics singuliers. L'expérience de la vie pratique ne corrige pas Villani de cette prévention universelle : et l'on est tout surpris de voir ce même homme, si judicieux, qui vous explique si bien les séditions par des causes matérielles, et marque si juste le prix du blé, vous dire ensuite comment tout avait été prophétisé par un saint ermite du voisinage. Voilà le trait de ressemblance. Du reste, tout diffère dans l'intention et la marche des deux historiens. Je vais, par de courtes citations, faire ressortir ce contraste.

Voici pourquoi Villani a écrit son livre :

Une grande partie des Chrétiens qui vivaient alors firent ce pèlerinage, les femmes comme les hommes, de divers pays, de loin et de près ; et ce fut la chose la plus étonnante que l'on vit jamais, que, pendant toute l'année, il y ait eu à Rome, outre le peuple romain, deux cent mille pèlerins, sans compter ceux qui étaient sur les routes, pour aller ou pour revenir ; et des vivres étaient fournis à tous, aux chevaux comme aux personnes, avec une grande patience, sans bruit et sans désordre ; et j'en puis témoigner, car je fus présent là, et j'ai vu. Des offrandes faites par les pèlerins, il y eut un grand trésor pour l'église ; et les Romains par le commerce devinrent tous riches. Me trouvant à ce bienheureux pèlerinage dans la sainte ville de Rome, voyant les grandes et antiques choses qu'elle renferme, et lisant les histoires des grandes actions des Romains, écrites par Virgile et par Salluste, Lucain, Tite-Live, Valérius, Paul Orose et autres maîtres de l'histoire, qui décrivent les petites choses comme les grandes, pour donner mémoire et exemple aux siècles à venir, je leur ai emprunté le style et la forme, quoique je ne fusse pas un disciple digne de faire œuvre si grande. Mais considérant que notre cité de Florence, fille et créature de Rome, était en train de monter et de s'élever aux grandes choses, de même que Rome était sur son déclin, il me parut à propos de rapporter dans ce volume et dans cette nouvelle chronique tous les faits et les commencements de la ville, autant que je le pourrais, de rechercher, de découvrir et de suivre le récit des événements passés, présents et futurs. Et ainsi, avec la grâce du Christ, dans l'année 1300, revenu de Rome, je commençai à compiler ce livre, à la gloire de Dieu et du bienheureux saint Jean, et pour célébrer notre ville de Florence.

Vous voyez que l'Italien, avec ce commencement d'études classiques confuses qui lui arrivent par la découverte des manuscrits, regarde Virgile comme un historien, et met Paul Orose à côté de Tite-Live. Voyons maintenant comment débute Froissart. Il n'a rien lu des anciens ; on dirait qu'il ne sait même pas s'il a existé des Romains ; il ne sait que ce qu'il a vu ou entendu ; il croit que les événements ont commencé avec lui, et ne s'inquiète pas au-delà :

J'ai commencé jeune, de l'âge de vingt ans, et suis venu au monde en même temps que les faits et aventures, et si y ai toujours pris grand'plaisance plus qu'à autres choses ; et si Dieu m'a donné la grâce que j'ai été bien de toutes parties, et des hôtels des rois, et par espécial du roi Édouard, et de la noble reine sa femme, madame Philippe de Hainaut, à laquelle en ma jeunesse je fus clerc, et la desservais de beaux dits et traités amoureux ; pour l'amour du service de la noble dame à qui j'étais, tous autres grands seigneurs, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, m'aimaient et me voyaient volontiers. Ainsi au titre de la bonne dame et à ses côtés, et aux côtés des hauts seigneurs, en mon temps, j'ai recherché la plus grande partie de la chrétienté. Partout où je venais, je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été dans les faits d'armes, et qui proprement en savaient parler ; et aussi aux anciens hérauts d'armes pour vérifier et justifier les matières. Ainsi ai-je rassemblé la noble et haute histoire ; et tant que je vivrai, par la grâce de Dieu, je la continuerai ; car plus j'y suis et plus y labeure, plus me plaît. Car

ainsi comme le gentil chevalier ou écuyer qui aime les armes, en persévérant et continuant, se nourrit et perfectionne; ainsi en labourant et ouvrant, je m'habilite et me délecte.

Il y a grande différence, comme vous voyez, entre le sérieux, la candeur grave et pieuse de l'un des historiens, et la gaieté, l'enjoûment, l'indifférence de l'autre, qui s'occupe surtout de s'amuser.

Ainsi, Messieurs, au commencement du quatorzième siècle, l'Italie n'était pas seulement plus inventive, plus puissante en imagination que les autres pays de l'Europe; elle était plus sérieuse, plus savante, plus capable d'écrire l'histoire et de raisonner gravement sur les intérêts des peuples. C'est là, sans doute, le grand mérite de Villani; car, du reste, il n'a rien de cette vivacité qui nous plaît dans Froissart. Chez celui-ci souvent les faits sont altérés, confondus; il n'y a de parfaitement vrai que l'impression de l'historien pour les choses qu'il aime, fêtes, tournois, parures. Les détails qui ne seraient pas des peintures, l'ennuient. Au contraire, Villani ne néglige rien de ce qui sert à la vérité. Il a, par avance, plusieurs caractères des historiens modernes; il explique les faits; il rend compte des causes et des moyens. Ce n'est pas qu'il ne s'anime parfois, et ne décrive avec force ce qu'il a vu; mais alors même, il conserve son exactitude et sa précision d'homme d'État. La naïveté, la candeur de diction qui se mêlent à cette fermeté de bon sens, lui donnent, sans génie, une sorte d'originalité. Sous ce rapport, il a quelque ressemblance avec Comines. Les mots dont il se sert sont simples et naïfs; la pensée est forte et pénétrante. Dans une guerre, dans une sédition, il racontera simplement les faits; mais, en même temps, il vous fera bien connaître les ressources de commerce et d'impôt, et toute la situation de chaque peuple et de chaque parti.

Il est malaisé de traduire Villani; sa pureté de langage, vantée par l'Académie de la Crusca, nous échappe; et son style nous paraît un peu nu. Tâchons cependant de saisir le caractère de ses récits: choisissons un événement remarquable; l'oppression où fut réduite Florence, lorsque le duc d'Athènes, envoyé sous prétexte de pacifier la ville, de calmer les haines entre les Guelfes et les Gibelins, s'empara du pouvoir absolu. Vous ne trouverez pas dans ce récit l'indignation républicaine des écrivains antiques; point d'enthousiasme, point de colère. Les début est simple et sans passion, et, s'il est permis de le dire, tout à fait bourgeois.

Il y a parmi nous autres Florentins un vieux proverbe:

Florence n'est pas remuante,
Si elle n'est toute souffrante.

Bien que ce proverbe soit grossier de style et de rime, il se trouve par expérience qu'il est de fort bon sens, et qu'il s'applique à notre sujet. En effet, ce duc n'eut pas régné trois mois, qu'il déplut à la plupart des citoyens par ses iniques procédés, comme nous l'avons dit. Les grands et les puissants qui avaient d'abord gouverné le pays, se voyant réduits à rien, le haïssaient à mort. Aux hommes de condition moyenne et aux artisans, sa souveraineté déplaisait par le mauvais état de la contrée et par le poids insupportable des impôts et des gabelles. Et tandis que les citoyens avaient d'abord espéré que sous son gouvernement les dépenses diminueraient, il fit le contraire. Et par les mauvaises récoltes, le blé monta à plus de vingt sous le setier, ce qui mécontenta le petit peuple.

Villani continue ce récit des griefs de Florence contre son nouveau maître; puis il montre trois complots qui se forment, et qui manquent, parce qu'ils ne sont que des entreprises particulières pour l'intérêt ou la vengeance de quelques grandes familles; puis une dernière tentative irrésistible, parce qu'elle est générale et populaire. Cette exposition est digne de Thucidide.

La ville de Florence était ainsi agitée, suspecte et odieuse au duc; celui-ci avait découvert les conjurations faites par tant de citoyens et manqué son projet pour réunir et surprendre les nobles; d'autre part, les principaux citoyens se sentant coupables de complots, sachant la mauvaise intention du duc, et voyant qu'il avait plus de deux cents cavaliers de sa suite, et que chaque jour il arrivait à son secours des gens du seigneur de Bologne, et que d'autres hommes de la Romagne avaient déjà passé les monts, ils craignirent que le retard ne leur vînt à péril, se souvenant du vers de Lucain:

Tolle moras, semper nocuit differre paratis.

Les Adhémar, les Médicis et les Donati, le jour de Sainte-Anne de l'année 1343, ordonnèrent que, dans le Marché-Vieux et à la porte de Saint-Pierre, quelques pauvres gens allassent se déguiser et criassent ensemble: *aux armes*, *aux armes!* Et ils firent ainsi. La ville était troublée et dans la terreur. A l'instant, comme il était ordonné, tous les citoyens furent armés, à cheval ou à pied, chacun dans son quartier, portant les bannières de l'armée du peuple et de la commune, et criant: « Meure le duc et ses suivants, et vivent le peuple et la commune de Florence, et la liberté! » Et sur-le-champ la ville fut barricadée et fermée à l'entrée de chaque rue et de chaque quartier. Ceux d'au-delà de l'Arno, grands et peuples, se conjurèrent ensemble et se baisèrent sur la bouche, et barrèrent les têtes des ponts, résolus, si le pays de l'autre côté de l'eau se perdait, de tenir bravement sur cette rive.

Ce récit, où une citation de Lucain succède à un proverbe populaire, n'est pas éloquent; mais il peint au naturel; il dit ce qui s'est fait: voilà le génie du chroniqueur italien.

Villani eut pour continuateurs son frère et son neveu; tous deux, avec moins de talent, ont la même candeur et la même exactitude. Cette école, ou plutôt cette famille d'historiens atteste, par sa manière d'écrire, les singuliers progrès de l'Italie au quatorzième siècle. On y voit que cette nation devançait alors les autres, précisément par cet esprit sérieux, positif, cette activité, cette science des affaires, qu'elle a depuis négligés, et qui ont fait passer le sceptre à d'autres nations. Il y a dans les *Villani* quelque chose du sens et de la liberté d'un historien

anglais. C'était l'œuvre de l'esprit républicain; mais cette influence n'était pas unique.

Le caractère de l'Italie, à cette époque, était multiple et varié, comme les formes des souverainetés qui la partageaient. Ici, des démocraties actives, turbulentes, pleines d'émulation, où le travail et le talent conduisaient aux premiers honneurs; là, des aristocraties, royautés à cent têtes, qui tenaient tout un peuple en haleine, et le faisaient travailler incessamment à leur grandeur; là, de petites dominations toutes guerrières, et s'appuyant sur la force; là, de petites cours élégantes, voluptueuses, hospices ouverts aux savants, aux poëtes.

Dans les républiques, dans la portion sérieuse et agitée de l'Italie, on écrivait moins qu'à Naples, sous la protection de ce bon roi Robert, qui n'avait souci que des lettres et des plaisirs. Cependant Florence eut le privilége de produire tous les hommes de génie de cette époque, mais ce n'est pas à Florence qu'ils passèrent leur vie. Le Dante était banni; Pétrarque, fils d'un banni; Boccace, Florentin par son père, était né à Paris, et n'habita que peu de temps sa patrie, bien qu'il y ait rempli les dignités civiles, auxquelles nul homme célèbre n'échappait dans ces petites républiques. Boccace est à nos yeux un écrivain du royaume de Naples, où il passa ses plus belles années; il exprime par la mollesse de ses écrits cette civilisation voluptueuse des cours d'Italie.

Là, nous rencontrons une des physionomies les plus originales du moyen âge; elle se trouve incidemment mêlée à nos récits : c'est Jeanne de Naples. Vous croyez peut-être, après avoir lu l'histoire et le roman, que le personnage de Marie Stuart est unique dans le monde; que cette beauté, cet esprit, ces malheurs, cette facilité d'être coupable, ce don d'être séduisante, ce mélange de coquetterie et de raison, de frivolité et de force d'âme, que tout cela, dans un tel degré, ne s'est vu qu'une fois, et qu'il n'y a qu'une Marie Stuart. Eh bien! il y en a deux. Dès le quatorzième siècle, non pas dans la sauvage Écosse, mais sous le ciel de Naples, il était né une femme qui, comme Marie Stuart, fut reine charmante, coupable et malheureuse, qui, folle de plaisirs et de fêtes, se jouait avec grâce, au milieu des factions, et qui, suspecte d'avoir fait mourir un époux indigne d'elle, périt elle-même par la main qui lui disputait le trône. Jamais deux médailles n'ont mérité d'être autant rapprochées; jamais deux figures originales ne furent plus semblables.

Nous avons parlé de ce bon roi Robert, qui faisait lui-même des *Examens littéraires,* et se montrait protecteur si généreux de tous les hommes célèbres de l'Italie. Jeanne de Naples était sa petite-fille; elle était née de son fils, qui mourut jeune et ne monta jamais sur le trône. Le roi Robert vieillissant, inquiet sur l'avenir de sa couronne, voulut à tout prix assurer l'héritage de sa petite-fille; il la maria presque enfant à André de Hongrie, qui, descendant de la maison d'Anjou, avait des droits au royaume de Naples. Cet étranger, avec ses habitudes du Nord et le cortége d'une chevalerie barbare, arrivant au milieu des fêtes ingénieuses de la cour napolitaine, fut mal accueilli. Bientôt il devint odieux à la jeune princesse, qui passait son temps à faire des lectures, à écouter, à chanter des vers, et s'entourait de poëtes, inconnus aujourd'hui, parmi lesquels était un homme d'immortelle renommée, Boccace. Il composait des romans pour cette cour; il y faisait librement figurer la famille du roi, surtout une fille naturelle de ce prince, dont il était aimé, et qu'il a célébrée sous le nom de *Fiammetta*.

Après la mort du roi Robert, le mariage de Jeanne fut troublé plus violemment par des jalousies et des haines. André mourut assassiné, presque sous les yeux de la jeune reine, et sans doute de son aveu. André, quoique haï, fut vengé. Naples se souleva contre les meurtriers; Jeanne en livra quelques-uns pour victimes; et l'année suivante elle épousa le plus coupable, Louis de Tarente, son cousin. Mais bientôt la vengeance vint du Nord. André de Hongrie avait un frère, vaillant capitaine, qui saisit avidement une occasion de ravager l'Italie. On vit paraître aux portes de Naples les lances hongroises, précédées d'un grand étendard noir, sur lequel était peint fort grossièrement le meurtre d'André. La reine s'enfuit par mer, et passa dans ses États de de Provence. Perdu dans ce désastre de la cour galante de Naples, Boccace fit une églogue latine sur les maux du peuple vaincu et l'exil de la reine. La peste vint aider les Napolitains; et cette armée d'hommes du Nord, sans combattre, dépérissait sous le ciel d'Italie. André s'éloigna chargé de dépouilles. La jeune reine reparut avec sa cour. A peine eut-elle rétabli le luxe et les fêtes, que le terrible vengeur revient de Hongrie avec dix mille cavaliers. Nouvelle fuite de la reine de Naples et de ses poëtes; nouvelle églogue de Boccace.

Jeanne, pendant son premier exil, avait cédé au pape le territoire d'Avignon, où résidait la cour pontificale. Elle se soumit alors à sa sentence, et offrit de répondre devant lui, sur la mort de son époux. Voilà sans doute un exemple éclatant de cette haute juridiction religieuse du moyen âge, tant regrettée par quelques publicistes modernes. Ce spectacle est grand: une reine, accusée du meurtre de son mari, arrête la guerre déchaînée contre ses peuples, en se rendant au tribunal du pape. Elle est jugée, non pas comme le sera Marie Stuart, par

des ennemis, au gré d'une Élisabeth, plus occupée de se défaire d'une rivale que de punir une coupable : libre et reine, elle se présente, dans Avignon, aux commissaires du pape. Une longue instruction commence; Jeanne de Naples parla plusieurs fois devant ses juges; Pétrarque écrivit pour sa défense. La jeune reine avouait qu'elle avait eu pour son époux une insurmontable aversion; mais elle attribuait ce sentiment, qui avait encouragé les meurtriers, à quelque maléfice jeté sur elle. Les cardinaux trouvèrent l'excuse suffisante; Jeanne fut acquittée.

Le frère et le vengeur du roi mort, ayant appris la sentence pontificale, sans objection, sans plainte, retira ses troupes, et refusa même une riche amende que les juges avaient imposée à la reine. Cette fois, par l'autorité du pape, une sentence fut mise à la place d'une guerre; et les peuples durent bénir la puissance protectrice qui terminait leurs maux et jugeait les différends des rois.

Avec l'absolution pontificale, Jeanne remonta paisiblement sur son trône. Je ne voulais que faire connaître cette cour voluptueuse et sanglante, où s'était formé le génie de Boccace. Je ne suivrai pas davantage la vie de cette reine, qui, perdant l'époux qu'elle s'était donné par un crime, en choisit un troisième, guerrier aventureux, dont l'ambition remuante harassa les faibles Napolitains. Délivrée de ce maître impérieux, elle s'unit à un quatrième époux; et enfin, comme la Providence est plus sévère que le pape, elle périt, belle encore et puissante de séductions, par l'impitoyable barbarie de Charles de Durazzo, l'héritier de son choix, qui la fit étrangler en prison.

J'ai dit, Messieurs, que cette cour de Naples fut l'école où se forma Boccace. Son père, adonné au commerce, avait voulu l'élever pour sa profession; mais l'esprit de Boccace, libre, insouciant, ami des plaisirs, ne pouvait s'y plier : il fut cependant quelques années à Paris, dans la boutique d'un marchand. Je ne sais s'il y lut nos vieux fabliaux, qu'on l'accuse d'avoir beaucoup imités. Nul doute au moins qu'il n'ait parfaitement su la langue des Trouvères, et qu'il n'ait pu, dans la suite, facilement les étudier. Ils furent pour lui ce que les Troubadours avaient été pour Pétrarque, des modèles infiniment surpassés. Boccace garda toujours souvenir de Paris; et il y fait de fréquentes allusions dans ses récits. Mais Paris, sale, mal bâti, ne pouvait l'inspirer, comme cette cour de Naples, dont il a retracé les délices dans ses romans, du reste assez médiocres, de *Filocopo* et de *Fiammetta*, et même dans son poëme de la *Théséide*.

C'est à la cour de Naples qu'il faut imputer la liberté excessive du *Décaméron*. C'est aussi là qu'on doit trouver l'explication d'une chose qui m'a toujours choqué dans ce livre original, le plus ancien chef-d'œuvre de la prose moderne. Je veux parler de ce bizarre contraste entre le prologue et le sujet, ou plutôt de cette insouciance immorale qui place tant d'histoires frivoles et licencieuses au milieu du tableau d'une peste. Thucydide, retraçant un fléau semblable, est partout austère et triste, et ne badine pas avec les vices et la corruption des mœurs, qu'il montre gravement comme une des suites de ce fléau. Mais Boccace, à côté de cette horrible contagion qu'il décrit avec tant de force, place une petite société, qui, dans la plus charmante retraite, s'égaie à des récits d'amour.

Je reconnais là cette vie de Naples. Boccace est insouciant, comme les maîtres qu'il avait servis. Il avait vu cette cour de Jeanne, où les crimes se mêlaient aux fêtes, ces spectacles de sang et de supplices qui n'interrompaient pas les danses du palais; il avait vu cette reine intrépidement frivole à l'approche d'une invasion de barbares, abandonnant ses États à leur vengeance, et ramenant bientôt sa cour brillante dans Naples saccagée, fuyant et revenant encore. Cette persévérance dans les plaisirs, au milieu des périls et des malheurs d'un peuple, lui servit de modèle : c'est l'inspiration qui a dicté le singulier plan du *Décaméron*.

Un savant littérateur a nié le défaut que j'accuse; il dit que les récits du *Décaméron* ne forment pas toujours un si étrange contraste avec le terrible début de l'ouvrage; qu'il y a des histoires tragiques, des histoires touchantes et pures, comme celle de Grisélidis. N'importe : la licence occupe tant de place dans ce livre, que l'excuse me paraît faible. Seulement Jeanne de Naples et sa cour m'expliquent ce désordre et cet égoïsme de gaieté, au milieu de la peste.

Mais cela ne fit pas la perfection originale du *Décaméron*. Boccace est de l'école du Dante et de Pétrarque; école qui nous rappelle ce que nous oublions trop, combien l'étude de l'antiquité a été salutaire, combien elle le sera toujours. On semble croire que les anciens retrouvés ont pu nuire au génie moderne; qu'ils nous ont embarrassés de leur présence, et nous ont empêchés d'être aussi originaux que nous l'aurions été sans eux, et qu'en les mettant aujourd'hui de côté, on reprendrait cette originalité qu'on a manquée longtemps par leur faute. Rien de plus douteux. Je vois dans le moyen âge des génies qui se développent sans les anciens, et d'autres qui ont reçu leur secours : la grandeur originale appartient à ces derniers. Quel Troubadour ou quel Trouvère peut se comparer au Dante et à Pétrarque? C'est qu'en effet cette contemplation inspirante de la littérature antique

ne pouvait pas détruire l'originalité native. Elle était ce que l'éducation est, à toutes les époques, pour les esprits vigoureux, une force et un moyen bien plus qu'un obstacle; elle ne les submergeait pas dans de vieux souvenirs, toujours moins puissants sur l'imagination que les choses présentes; mais elle préparait leur esprit et leur âme à sentir plus vivement, à rendre avec plus de force ce qu'ils voyaient autour d'eux.

Cette heureuse influence se montrait surtout lorsqu'ils parlaient en langue vulgaire, et sur des sujets modernes. Pétrarque n'égale Virgile que dans les sonnets italiens. Boccace n'a point de génie quand il écrit, même en langue vulgaire, son poème grec de la *Théséide*. Son érudition latine, sa demi-connaissance du grec, son savant traité de la *Généalogie des Dieux*, tout cela, fort admiré de son temps, serait ignoré du nôtre. Mais Boccace n'avait pas impunément étudié Cicéron, Virgile, Horace, Térence, et presque tous les grands écrivains de l'antiquité, qu'il recherchait, transcrivait avec un soin merveilleux. Il puisa dans cette étude un goût exquis d'élégance et de naturel, un art fin et délicat; et, cet art se mêlant aux premières et vives allures d'un idiome naissant, que l'auteur n'avait pas besoin de forcer pour le rendre original, de là vint le style le plus savant, le plus naïf, le plus gracieux que l'on eût encore vu dans nos langues modernes. Savez-vous qu'il y a du Cicéron dans Boccace? — Quoi! le style du grand orateur dans les pages d'un faiseur de contes? — Oui; ces formes périodiques, ces phrases si habilement prolongées, cet art de réunir et de grouper une foule d'idées accessoires, ces liaisons savantes du style, cette élégance, cette harmonie se retrouvent dans les descriptions et les récits de Boccace. C'est son langage naturel, toutes les fois qu'il n'est pas licencieux ou comique. Les vengeances de l'amour, les combats de l'amitié, la résignation de la vertu lui ont inspiré cette éloquence. Je ne puis pas parler du reste.

Au quatorzième siècle, les contes manuscrits de Boccace étaient lus en Italie de tous ceux qui savaient lire. Pétrarque, grave, sévère, religieux même dans ses faiblesses, traita le *Décaméron* avec indulgence. Après l'avoir loué sur le commencement et sur la fin, la description de la peste et la touchante histoire de Grisélidis: « Si j'ai rencontré, « disait-il à son ami, quelque trace de licence, « vous étiez excusé par votre âge, à l'époque où « vous avez écrit cet ouvrage, par le style et la « langue, par la frivolité des sujets et des lec« teurs. (1) » Singulière excuse, il faut l'avouer, que donne ce bon Pétrarque! Dans un écrit dangereux pour les mœurs, il semble que l'emploi de la langue vulgaire n'était qu'un tort de plus.

Aussi, quand l'imprimerie commença, et que les éditions de Boccace se multiplièrent, on devint plus rigoureux. La cour de Rome, en particulier, fut très-blessée du livre; elle y blâmait surtout la liberté de certains traits contre le clergé. Choisissons un exemple.

Boccace raconte qu'il y avait à Paris un marchand juif, fort honnête homme, quoique juif, et qui avait un ami fort bon chrétien. Le chrétien voulait toujours convertir le juif; et celui-ci se défendit longtemps; mais enfin il annonce à son ami le dessein d'aller à Rome. « Rome est le siége de la chrétienté, la source de la religion elle-même; si je ne me convertis pas à Rome, où me convertirai-je? » L'ami s'effraie de ce projet: aller à Rome, et voir ce qui s'y passe, lui paraît un grand moyen de ne pas se convertir. Le juif part, observe tout dans Rome, et revient. Le chrétien ami, fort inquiet, vient savoir le succès du voyage. Le juif lui dit: « J'ai vu qu'il n'y avait à Rome aucune piété, « aucune dévotion, aucune bonne œuvre dans au« cun prêtre; que l'avarice, la gourmandise, la « fraude, l'envie, la débauche, l'orgueil et des cho« ses pires encore, s'il se peut, étaient toutes en « faveur, et que c'était plutôt l'officine du diable « que le temple de Dieu. Il m'a semblé que le sou« verain pasteur et ceux qui l'entouraient faisaient « tout pour détruire le christianisme. Cependant je « vois que le christianisme prospère et s'agrandit; « qu'il s'élève chaque jour. J'en ai conclu que vo« tre religion était vraie, puisque la cour de Rome « et les cardinaux ne pouvaient pas la détruire. « J'en ai conclu qu'à défaut de ces hommes qui « devaient en être les appuis, et qui en sont les « fléaux, il faut que ce soit l'Esprit saint lui-même, « la main de Dieu qui soutienne le christianisme. « Ainsi, allons à l'Église, et là, selon les usages de « votre sainte foi, faites-moi vite baptiser. »

Quelle profondeur de malice dans cette histoire!

Ce qui avait librement circulé, avant la découverte de l'imprimerie, excita les graves et tardives inquiétudes de la cour de Rome au seizième siècle. Le livre fut censuré, prohibé, frappé d'anathème. Alors une grande négociation s'établit entre un Médicis, souverain de Florence, et la cour de Rome. On envoya quatre ambassadeurs florentins, citoyens considérables; et le pape nomma de son côté plusieurs commissaires. On passa deux ans à discuter le *Décaméron*, à retrancher des passages, à supprimer des histoires, à remplacer des mots, à

(1) Delectatus sum in ipso transitu; et si quid lascivire liberioris occurreret, excusabat ætas tunc tua, dùm id scriberes, stylus, idioma, ipsa quoque rerum levitas et eorum qui talia lecturi videbantur.

couper la moitié d'un récit. Il en résulta une édition solennellement publiée, qu'on appela l'*édition des Députés*, en mémoire des grands travaux et des immortelles conférences qui avaient présidé à cette œuvre. Aussitôt que cette édition officielle fut publiée, tout le monde acheta des contrefaçons, où l'ouvrage original était complet.

Pour nous, Messieurs, nous n'aurions pas même parlé de ce livre, s'il n'avait pas fallu achever la comparaison entre les diverses littératures de l'Europe, au moment où elles commençaient à se caractériser. De plus, l'extrême popularité du *Décaméron*, l'influence qu'il eut dans le quinzième et le seizième siècle, est un trait de mœurs qui fait partie de l'histoire. Si l'on songe que plus tard des récits semblables se sont trouvés sous la plume et sous le nom d'une reine; si l'on se souvient de la vie de cour que retrace Brantôme, et que laisse deviner Marguerite de Valois, on avouera que Boccace est le peintre le plus curieux et le plus vrai des mœurs que la rude corruption du moyen âge avait léguées au seizième siècle.

Sous un autre rapport, on est surpris que, tant d'années avant le grand schisme de Luther, un Italien ait écrit si librement sur les saints et les miracles. C'est un supplément populaire à la hardiesse plus sérieuse du Dante, c'est le second signe de la grande révolution qui déjà se préparait. Chez Boccace, cette audace est couverte par la licence des mœurs; singularité commune dans le moyen âge. La liberté philosophique toute seule aurait fait brûler l'auteur; elle prit pour manteau la licence des mœurs; elle a passé sous cette sauve-garde. La morale n'admet point une telle excuse; mais, à part ce qu'elle blâme dans Boccace, il reste une admirable peinture sociale. Quand on cherche les hommes qui ont eu du génie avant Molière, à la manière de Molière, il faut nommer Boccace. Quand on veut trouver des traits de comédie aussi bons que ceux du *Tartufe*, il faut les chercher dans Boccace, il faut relire l'histoire de cet hypocrite, qui, après une vie désordonnée, s'avise de vouloir mourir saint homme, trompe un prêtre par une confession de novice, s'accuse presque d'avoir tué une puce avec trop de colère, ment jusqu'à l'agonie, est canonisé après sa mort, et fait, dit Boccace, tout autant de miracles qu'un autre saint.

Voilà comment Boccace est devenu l'écrivain le plus populaire de l'Italie; voilà pourquoi nous n'essaierons pas de le traduire. Pour nous en détourner, le scrupule littéraire suffirait, même à défaut d'un autre; car on ne saurait atteindre à ce style habile et moqueur, à cet art facile de conter. Naïf comme le vieux français, ce style a bien plus d'élégance; la forme en est correcte, pure, classique; malheureusement le fond ne l'est pas du tout. C'est un motif pour nous d'abréger. Cependant, si l'on s'étonnait de m'entendre ici parler de Boccace, je rappellerais qu'un respectable prélat italien, monsignor Bottari, a lu devant l'Académie de la Crusca plusieurs dissertations où il établit que les intentions de Boccace avaient été toujours parfaitement innocentes; que ni la morale ni la religion ne pouvaient se plaindre de lui; qu'il était de tout point irréprochable. Je ne pense pas comme le prélat; aussi, je ne cite pas Boccace. Mais si l'on me reprochait d'avoir nommé Boccace, même sans le citer, je citerais monsignor Bottari.

QUINZIÈME LEÇON.

Romanzo espagnol; comment dérivé du latin. — Longue influence de la langue latine en Espagne. — Vieux monuments de la poésie castillane. — Vers d'Alphonse le Sage. — Fragment d'un poëme du Cid. — *Romances* du Cid.

Messieurs,

Nous avons vu, des ruines fécondes de la civilisation romaine, sortir de nouveaux idiomes, de nouvelles littératures. Nous avons suivi cette grande révolution dans les Gaules du Nord et du Midi. Nous l'avons retrouvée dans l'Italie, dans ce chef-lieu de l'ancien monde, où les invasions barbares, tant de fois renouvelées, étaient aux prises avec tous les monuments et tous les souvenirs du génie romain, et où dès lors une langue nouvelle avait dû commencer plus tard, et se perfectionner plus vite que partout ailleurs. Pour achever ce tableau et marquer l'espèce de synchronisme moral que nous avons annoncé, il faut nous occuper aussi d'un pays dont la langue n'est pas moins immédiatement dérivée du latin, qui, voisin de la France méridionale, en adopta longtemps l'idiome poétique, qui plus tard imita les Italiens, et qui cependant conserve un génie propre et une physionomie puissamment originale. Ce pays, c'est l'Espagne.

Rien, Messieurs, n'est arbitraire dans le cercle d'études que nous avons tracé. Partout se montre l'étroite parenté des langues de l'Europe méridionale; et mille rapprochements de mœurs et de génie se mêlent à cette première affinité, d'autant plus sensible qu'on la cherche dans un temps plus reculé.

Et d'abord, Messieurs, rappelons que, dans l'Espagne comme dans les Gaules, Rome avait mis la main partout; que ses usages militaires et civils, ses lois, ses mœurs, sa langue avaient pris, à la longue, possession du pays. De retour en Espagne, après trente-cinq ans d'absence, Martial trouvait dans sa petite ville de Bilbilis des *puristes* envieux qui censuraient ses épigrammes latines, et à Cor-

donc un poëte qui les récitait sous son nom (1). Sénèque, Lucain, Florus, toute une école d'écrivains, attestent avec quelle distinction les natifs ou les colons d'Espagne cultivèrent les lettres romaines. Là, comme ailleurs, la prédication chrétienne fortifia l'œuvre de la conquête; et l'on compte beaucoup d'Espagnols parmi les écrivains de l'Église latine. Il semble cependant que le site de l'Espagne avait dû permettre qu'il se conservât quelques traces d'anciennes mœurs, à l'abri des montagnes et des rochers. Quoique la puissance romaine eût tout fait pour bannir d'Espagne le nom carthaginois, il était resté dans plusieurs cantons une tradition de l'idiome punique. Mais, dans les villes, la langue latine avait prévalu.

Ainsi, Messieurs, aux derniers temps de l'Empire, vers le sixième siècle, la langue et la civilisation romaines dominaient exclusivement sur la Péninsule. Là, comme dans la Gaule, se reproduisit cette double prise de possession, exercée par le pouvoir civil et par l'Église. Or, vous le savez, quand on cherche pourquoi le génie romain pénétra si profondément toutes les nations qui furent touchées par lui, on n'en trouve pas d'autre cause que ces deux envahissements successifs des légions et de l'Église. Au quatrième et au cinquième siècle, vous voyez l'Espagne chrétienne jeter un grand éclat. Elle eut de nombreux docteurs, des poetes, des hérétiques. Elle fut le siége de plusieurs célèbres conciles. Ses évêques étaient renommés pour leur foi, et souvent loués par saint Augustin. Cette influence religieuse et savante que l'Espagne avait d'abord reçue de l'Italie, elle la recevait aussi de l'Afrique, dont les côtes septentrionales étaient alors un des pays les plus civilisés de la terre. Vous savez la gloire des églises d'Afrique, à cette époque, leurs débats, leurs cinq cents évêques, la splendeur de Carthage, ses temples, ses écoles, ses théâtres, où l'on représentait d'anciennes tragédies latines, et des comédies de Plaute. De nos jours, un conquérant, pour injurier l'Espagne qu'il n'avait pu soumettre, disait d'elle : « N'y pensons plus, l'Espagne est en Afrique. » Par une singulière vicissitude, au cinquième siècle, ce voisinage de l'Afrique entretenait en Espagne la civilisation et la science. Cet état se prolongea jusqu'au temps des invasions, qui, de toutes parts, entamèrent l'Empire romain. Les plus humains et, pour ainsi dire, les plus dociles des barbares, échurent pour conquérants à l'Espagne; ce furent les Visigoths. Ils adoptèrent le christianisme, et prirent en même temps des principes de législation civile inconnus aux autres peuples. Aussi, dès le sixième siècle, vous voyez tout un système de justice sociale s'élever en Espagne et succéder à l'administration romaine, abolie par la défaite. L'Espagne vécut plusieurs siècles sous ces maîtres nouveaux, qui reçurent sa religion.

Est-ce à l'époque de cet établissement des Goths qu'il faut reporter l'origine de la langue espagnole? Doit-on supposer, avec un savant célèbre, que cette langue dérive d'une *langue romane, uniformément parlée dans l'Europe du Midi?* ou ne faut-il pas croire plutôt qu'elle naquit de la lutte et du mélange de la langue latine, anciennement naturalisée en Espagne, avec quelques restes d'anciens idiomes, et la langue des nouveaux envahisseurs? Cette seconde hypothèse est, je crois, la seule vraisemblable, du moins pour les parties de l'Espagne qui ne touchent pas au Midi de la France. Il est visible que, les éléments barbares qui se mêlaient à la langue romaine étant divers, l'altération ne devait pas être uniforme. Une cause particulière voulait, je crois, qu'en Espagne le type romain se défendît longtemps et laissât de très-fortes empreintes dans la langue nouvelle. Encore aujourd'hui, en espagnol comme en italien, on peut écrire plusieurs lignes qui seraient à la fois latines et modernes. Si la langue espagnole a conservé fréquemment les mots et les désinences sonores du latin, il ne faut pas s'en étonner; quelque chose a dû rendre le latin plus puissant et plus durable en Espagne que partout ailleurs : c'est le pouvoir et l'action législative des évêques.

Dès le sixième siècle, vous voyez régulièrement établies en Espagne des assemblées épiscopales, où se discutaient les lois civiles. Ces conciles politiques parlaient latin, beaucoup mieux sans doute que les barons et les grands vassaux de Charlemagne : le latin était la langue unique de l'Église. Or, plus l'homme qui parlait latin avait d'influence, plus les formes du latin se perpétuaient dans la nation. Ainsi je n'hésite pas à dire que ces nombreuses assemblées d'évêques, qui remplissent toute l'histoire d'Espagne, depuis le cinquième jusqu'au huitième siècle, furent une cause permanente de domination pour le latin, et qu'enfin, lorsque cette langue s'altéra, ses types durent laisser une trace profonde dans la langue nouvelle. Un monument remarquable de cette intervention épiscopale, c'est le recueil de lois promulgué dans le seizième concile de Tolède, vers la fin du septième siècle. Écrit en latin, sous le titre de *Forum judicum*, ce recueil ne fut traduit en castillan que dans le milieu du treizième siècle. Jusque là, sans doute, il était, sous la forme latine, suffisamment intelligible pour les juges et le plus grand nombre des habitants. La conquête arabe même ne paraît pas avoir détruit cet état de

(1) Dic, vestro, rogo, sit pudor poetæ,
Ne gratis recitet meos libellos.
Liber XII, ep. 53.

choses. En refoulant les peuples vaincus autour de leurs églises et de leurs prêtres, elle dut même les rattacher, dans quelques provinces, à la langue latine, comme à une langue sacrée, dans laquelle les vaincus pouvaient plus librement invoquer leur Dieu et maudire leurs ennemis. Il est certain du moins que les rois maures d'Espagne, au huitième siècle, empruntèrent souvent la langue latine, dans les ordonnances et les actes publics qui s'adressaient à leurs sujets chrétiens.

Ce que Bossuet a dit de la France, avec une espèce de joie, qu'elle était une monarchie fondée par des évêques, serait bien plus vrai de l'Espagne. Mais, chose singulière, cette influence prédominante du corps épiscopal y fondait, non pas la monarchie absolue, comme le voulait Bossuet, mais une monarchie libre et tempérée. C'est le caractère qui règne dans le *Forum judicum*. Cette loi est très-supérieure aux autres lois des peuples barbares, presque toujours fondées sur le droit du plus fort, entre le maître et l'esclave, et sur le droit de représailles entre les égaux. Au contraire, la vieille loi espagnole suppose une justice antérieure et générale, qui seule peut rendre le pouvoir légitime. Les évêques élisaient les rois, et les rois devaient gouverner selon les lois. Tel fut le régime sous lequel vécut l'Espagne jusqu'à l'invasion des Maures, au commencement du huitième siècle.

Cette côte d'Afrique, où étaient nés tant d'hommes célèbres dont l'éloquence avait agité les églises chrétiennes, envoyait maintenant à l'Europe un peuple nouveau, armé tout à la fois du fanatisme et de la science, les Arabes, déjà maîtres de l'Asie. Alors plusieurs civilisations, ou, si vous voulez, plusieurs barbaries, tantôt luttant, tantôt confondues, couvrirent à la fois le sol de l'Espagne. Quelle langue prédominait dans ce chaos? Un auteur du dixième siècle, Liutprand, nous dit que, « vers l'année 728, il y avait dix langues en Espagne : 1° le vieil espagnol; 2° le cantabre; 3° le grec; 4° le latin; 5° l'arabe; 6° le chaldéen; 7° l'hébreu; 8° le celtibérien; 9° le valencien; et 10° le catalan. » On ne conçoit pas bien dans cette nomenclature quelle pouvait être la place du grec en Espagne. L'usage du chaldéen et de l'hébreu s'explique par la présence d'un grand nombre de Juifs. Le vieil espagnol, le cantabre, le celtibérien désignent d'anciens idiomes qui avaient survécu à la conquête romaine, et qui, sans doute, en se mêlant avec le latin, donnèrent naissance à un *romanzo* vulgaire, devenu le *castillan*. Quant à la langue arabe, il paraît que d'abord elle envahit une grande partie du territoire. Un écrivain du neuvième siècle, Alvaro de Cordoue, se plaint que les chrétiens de son temps écrivaient, recueillaient, publiaient les livres arabes. « Ils estiment moins, « dit-il, les ruisseaux abondants de l'Église, qui « coulent du paradis. Hélas! ô douleur! les Chré- « tiens ne savent plus leur loi (1). » Enfin les langues valencienne et catalane étaient évidemment identiques avec notre langue provençale.

Mais que cette langue ait été commune à toutes les parties de l'Espagne, au neuvième siècle, voilà ce que nous ne pouvons croire, malgré l'autorité d'un savant célèbre. Seulement, tous les dialectes romans de cette époque étant fort voisins de la souche primitive, se touchaient, se confondaient en beaucoup de points. Ainsi vous trouvez dans le vieil espagnol des lignes entières qui sont provençales; par exemple, dans un poème d'Alexandre, au douzième siècle, vous lisez :

> *Era esta Corinta una nobla cuzidad,*
> *Sobre todas las otras avia grant bontat....*

Et ailleurs :

> *Udieron una voz de grand tribulacion;*
> *Fo perturbada toda la procession.*

Tout cela, vous le voyez, n'est que du latin plus ou moins altéré.

Aussi, M. Raynouard, dans un admirable travail philologique, dans sa *Grammaire comparée des langues du Midi*, a ramené sous un petit nombre de règles faciles et claires les diverses altérations de la langue latine dans les différents idiomes. C'est une clef pour ouvrir ces belles littératures du Midi, trop négligées de nos jours. Avec cette ingénieuse méthode, une étude de quelques mois suffit à donner l'intelligence de ces langues, dans leurs monuments les plus anciens.

La langue catalane ou provençale était parlée dans la Catalogne, dans la Navarre et dans l'île Majorque. Un autre *roman*, devenu le fond de l'espagnol moderne, était usité dans la Castille. La Galice et le Portugal avaient un dialecte particulier, comme ils l'ont encore aujourd'hui.

Quand vit-on enfin l'idiome castillan sortir de la corruption du latin, et pousser, comme un jeune rameau, sur cette souche antique? Quand cette nouvelle langue eut-elle une poésie distincte de celle des Catalans, qui se confond elle-même avec le provençal? Certes, si la grandeur romanesque des événements, l'ardeur patriotique et religieuse, les guerres étrangères et civiles, doivent agiter, enhardir l'imagination, rien de tout cela ne manquait à la Castille. Cependant le premier réveil de la poésie populaire y paraît assez tardif. Non-seulement la poétique Provence, mais notre Picardie, notre Normandie, semblent avoir produit des romans et des

(1) Sanchez, t. I, p. 48.

poètes avant cette Espagne, où le climat devait éveiller le génie. On peut croire que l'influence arabe, dominant à la fois par les armes et par le savoir, arrêta, dans une grande partie de l'Espagne, l'originalité native des esprits. On s'étudiait à parler et à écrire la langue des vainqueurs. Encore aujourd'hui, la bibliothèque de l'Escurial renferme beaucoup de livres arabes, composés dans le douzième siècle par des Espagnols chrétiens. Ces hommes, qui ne s'étaient pas convertis à l'Alcoran, se convertissaient, pour ainsi dire, à la science et à la poésie orientale. Ils avaient pour la langue arabe cet attrait curieux qu'inspire la supériorité des connaissances. Il paraît même que l'arabe était la belle langue à la cour de plusieurs de ces petits rois de Castille, qui, tour à tour, luttaient contre les Maures et s'unissaient à ceux. Le castillan ne se conservait plus que chez les chrétiens des montagnes.

Ainsi l'invasion arabe avait accompli un des plus grands effets de la conquête : elle avait, en partie, arraché au peuple vaincu son idiome national. Si la conversion religieuse avait suivi, l'Espagne devenait entièrement arabe; car voici la règle historique : tout peuple conquérant qui impose sa religion, impose sa langue, et absorbe dans son unité la nation qu'il a soumise; mais si le peuple conquérant n'impose que sa langue, tôt ou tard le peuple vaincu reparaîtra.

Quoi qu'il en soit, l'époque où l'idiome national, qui semblait submergé sous la conquête arabe, prit un caractère, ne remonte pas au-delà du onzième siècle. C'est alors que vous voyez les souverainetés chrétiennes se dégager au milieu des Maures, grandir, se fortifier; c'est alors que paraît ce grand Cid, dont le nom remplit toute l'histoire d'Espagne, en fait longtemps tout le merveilleux et toute la poésie : cependant il ne semble pas qu'il se soit conservé de monuments, en langue vulgaire, tout à fait contemporains du Cid. Le poème du Cid, qui, par la simplicité du récit et la barbarie gothique du langage, paraît plus ancien que toutes les *romances* espagnoles, n'est peut-être que du treizième siècle. C'est vers ce temps que la monarchie castillane s'affermit. Alphonse le Sage, qui monta sur le trône en 1252, protége et cultive les sciences, au milieu d'un règne agité.

Ce prince est un des hommes extraordinaires du moyen âge; il eut plus d'une fois à combattre ses sujets et ses enfants; lié souvent par des traités avec les rois maures d'Espagne, il passa pour un impie. Le premier des princes espagnols, il se fit nommer empereur d'Allemagne. Pour acheter cette dignité, il appauvrit, il épuisa ses sujets par des impôts, tout en se vantant d'avoir trouvé par sa science la pierre philosophale. Cette découverte eût été bien belle pour un roi, et aurait facilité son gouvernement! il aurait fait tout seul son budget, sans consulter les Cortès! Mais il paraît que cette ressource prétendue était vaine; car les peuples mécontents se soulevèrent contre Alphonse, qu'ils accusèrent d'avoir falsifié les monnaies : c'était là sans doute tout son secret pour faire de l'or. Quoi qu'il en soit, le roi, pour se justifier, a consigné dans un poème sa mystérieuse science. Il y raconte qu'ayant appris qu'il vivait en la terre d'Égypte un sage versé dans la connaissance de l'avenir, il l'a consulté par ses messagers; qu'il lui a même envoyé jusqu'au port d'Alexandrie le meilleur de ses vaisseaux, que le sage astronome s'y est embarqué, et est venu avec empressement à sa cour. « Il savait faire, ajoute-t-il, la *pierre* qu'on nomme *philosophale*, et il m'a enseigné cet art. Nous l'avons faite ensemble; depuis, je l'ai faite seul; et bien souvent mon trésor s'en est accru. » Alphonse se compare, sous ce rapport, au roi Midas. Et il ajoute qu'il veut faire jouir de cette découverte sa patrie et sa famille. « Je veux, dit-il, vous donner un avis qui n'est pas de médiocre importance; si vous devenez possesseur de ce trésor, vous le devez tout entier à celui qui vous le révèle. » Malheureusement, il exprime cette merveilleuse recette par des hiéroglyphes et des lignes que personne n'a jamais su déchiffrer.

Quoi qu'il en soit, c'est de ce prince et de son règne que datent les progrès de la langue espagnole vulgaire, du *roman* espagnol; car, remarquez-le bien, cette expression de *roman* qui n'indique pas l'unité de formes, mais l'unité d'origine, s'applique à toutes les langues du Midi. En 1220, Jacques Ier, prince de Catalogne, avait défendu à ses sujets la lecture des livres saints en langue romane « *ne quis libros veteris vel novi testamenti in* romancio *habeat.* »

Alphonse le Sage, au contraire, fit traduire la Bible en langue romane, c'est-à-dire en castillan; car le même mot indique ici deux dialectes fort différents. Du reste, si ce travail prouve une langue régulière, il ne paraît pas que cette langue eût encore de véritable poésie. Le *Romancero*, cette espèce d'Iliade populaire que le goût de notre siècle admire avec raison, appartient à une époque plus récente, au moins dans sa forme actuelle; les pièces éparses qui le composent ont été retouchées et refaites, peut-être dans le quinzième siècle. On y trouve des allusions mythologiques peu conformes à la simplicité chevaleresque et chrétienne des premiers temps. Mais il n'est pas moins vrai de dire que ces chants populaires sont un des monuments les plus originaux du génie moderne dans le moyen âge. Difficilement, on trouverait une poésie qui, sous la

négligence du mètre et du langage, eût plus de vivacité; et malgré quelques traces d'affectation et quelques jeux de mots dont nous ignorons la date, nulle part la simplicité des mœurs primitives, ce mélange de générosité et de férocité, n'est plus remarquable et plus intéressant par le contraste.

Ces romances, nous l'avons dit, sont loin d'être le plus ancien témoignage qui nous reste du Cid. Peut-être ne sont-elles en grande partie que des fragments altérés de quelque grand poème perdu. Les exploits du Cid avaient été racontés par les Maures, comme par les Chrétiens. On dit même que ce héros, qui, dans les vicissitudes de sa vie, tira plus d'une fois l'épée pour les ennemis de sa foi, avait près de lui deux écuyers musulmans qui furent les premiers historiens de sa vie. Ces récits furent répétés et traduits. Telle est l'origine vraisemblable d'un fragment sur le Cid, fort antérieur aux *romances*, si l'on en juge par la rudesse de la versification et du langage. Un savant littérateur a déjà fait connaître quelques passages de ce poème qui n'embrasse qu'une époque de la vieillesse du Cid. Nous essaierons de revenir après lui sur ce sujet, en choisissant de préférence ce qu'il a négligé de traduire. Il ne s'agit pas là du premier coup d'épée de don Rodrigue. Ce n'est pas le Cid de Corneille, le jeune amant de Chimène, avec son duel et son amour. Le chroniqueur espagnol raconte le dernier exil du Cid, qui, à l'âge de soixante-quatre ans, est banni par le roi Alphonse VI, et se sépare de sa femme et de ses fils.

Pleurant de ses yeux, malgré sa force d'âme, il tournait la tête et regardait sa demeure. Il vit les portes ouvertes et sans cadenas; les perches de la fauconnerie vides, sans toiles et sans faucons et sans autours apprivoisés. Mon Cid soupira; car il eut de très-grands soucis. Mon Cid parla bien, et d'une voix très-calme: « Merci à toi, Seigneur père, qui es dans les cieux. Mes ennemis méchants m'ont enlevé cela. » Alors il se hâta de partir, et lâcha les rênes. A la sortie de Bivar, ils eurent la corneille à droite; et à l'entrée de Burgos, ils l'eurent à gauche. Mon Cid conduisait les hommes et levait la tête. Mon Cid Ruy Diaz entra dans Burgos. Il avait à sa suite soixante lances ornées de bannières. Pour le voir, les hommes et les femmes s'étaient mis aux fenêtres, pleurant de leurs yeux: tant ils avaient de douleur! et ils disaient de leur bouche, pour toute parole: « Dieu, quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur! » Mais personne n'osait l'inviter: tant le roi Alphonse avait une grande puissance! Car, avant la nuit, son ordre, écrit et scellé, était venu à Burgos avec un grand message annonçant que personne ne donnât logement à mon Cid, et que tout homme qui lui dirait une simple parole perdrait les oreilles et les yeux de la tête, et de plus, le corps et l'âme. Le peuple chrétien avait un grand tourment; car il n'osait rien dire de mon Cid. Le Cid alla droit à son logement; il trouva la porte bien vérouillée par la terreur du roi Alphonse qui le voulait ainsi; en sorte que si on ne les brisait par force, nulle ne s'ouvrait. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix. Les gens de la maison ne voulaient pas répondre une parole. Mon Cid s'approcha, tira son pied de l'étrier et frappa un coup. La porte ne s'ouvrit pas; car elle était bien fermée. Une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet. « Cid, une autre fois, vous avez ceint l'épée dans un bon moment. Maintenant le roi a défendu de vous recevoir. A la nuit, son ordre est venu avec un grand message, et fortement scellé. Nous n'oserions vous ouvrir, ni vous recueillir pour rien. Sinon, nous perdrions notre avoir et nos maisons, et de plus les yeux de la tête. Cid, vous ne gagneriez aucune chose à notre mal. Mais que le Créateur vous favorise de toutes ses bénédictions. » La petite fille dit cela, et tourna vers sa maison. Le Cid alors vit qu'il n'avait pas la bonne grâce du roi. S'étant retiré de la sorte, il traversa Burgos.

Tout cela ne ressemble guère sans doute à nos idées romanesques sur la gloire du Cid: mais je ne sais s'il est possible de mieux exprimer le délaissement de ce grand capitaine. Cette ville inhospitalière, ces maisons fermées, cette petite fille de neuf ans qui seule ose parler au proscrit, l'obéissance résignée du Cid qui s'éloigne, tout cela forme, dans la rude négligence du chroniqueur, une peinture parfaitement originale.

Le Cid emprunte cinq cents marcs d'argent à un Juif, rassemble quelques centaines de cavaliers, et va combattre les Maures. Après de grands exploits, dont il fait hommage à l'injuste Alphonse, le Cid s'empare de Valence, où il fait venir sa femme et ses filles. Assiégé dans sa conquête par l'empereur de Maroc, il remporte une grande victoire; il se promet d'y trouver le trousseau de ses filles, que, pour plaire au roi Alphonse, il donne en mariage aux *Infants* de Carion. Je ne reproduirai pas la partie de cet épisode habilement rendue par M. de Sismondi; les filles du Cid, livrées à leurs indignes époux, sont maltraitées par eux, et laissées pour mortes dans les bois de Corpez. Ramenées à leur père, leur vue excite sa vengeance; il réclame justice auprès du roi Alphonse. Les Cortès sont assemblées à Tolède; on y voit, dit le chroniqueur, les hommes les plus sages et les meilleurs de toute la Castille.

Le cinquième jour, arriva mon Cid le Batailleur. Il envoya devant Alvar Fanez, pour baiser les mains du roi, son seigneur, bien qu'il sût qu'il arriverait le même soir. Quand le roi l'apprit, il fut touché. Il monta à cheval avec des grands et alla recevoir celui qui était né dans une heure prospère. Le Cid vint à la hâte, avec les siens, compagnies vaillantes qui ont un seigneur semblable à elles. Quand le bon roi Alphonse le vit, le Cid le Batailleur se jeta à terre. Il voulait s'abaisser et honorer son seigneur. Quand le roi l'entendit, il ne tarda pas un moment: « Par saint Isidore, en vérité, cela ne sera pas aujourd'hui. A cheval, Cid; sinon, je ne serais pas content. Nous vous saluons d'âme et de cœur; mon cœur est affligé de ce qui vous pèse. Dieu veut que votre présence honore aujourd'hui la cour. — *Amen*, dit mon Cid le Batailleur. »

Il baisa la main du roi, et il salua: « Grâces soient rendues à Dieu, quand je vous vois! Je me soumets à vous et au comte don Henrique, et à tous ceux qui sont ici. Dieu sauve nos amis, et vous surtout, seigneur! Mon épouse dona Ximena est une dame d'honneur; elle vous baise les mains, parce que ce qui nous afflige vous pèse, seigneur. » — Le roi répondit: « Qu'il se fasse ainsi. »

Le roi retourna vers Tolède. « Cette nuit, dit mon Cid, je ne veux pas aller plus loin. Grâces soient rendues au roi, et que le Créateur vous favorise! Rentrez dans la ville, sei-

gneur. Moi, avec les miens, je m'arrêterai à Saint-Servan. Mes compagnies resteront là cette nuit; je ferai la veille dans ce saint lieu. Demain matin, j'entrerai dans la ville, et j'irai à la cour avant de déjeûner. » — Le roi dit: « Il me plaît. » Et il entra dans Tolède. Mon Cid Ruy Diaz était demeuré à Saint-Servan. Il ordonna d'allumer des cierges et de les poser sur l'autel. Il eut le désir de veiller dans le sanctuaire même, en priant le Créateur. Ils dirent les matines au point du jour; la messe fut achevée avant le lever du soleil; l'offrande du Cid fut bonne et complète.

Le poëte chroniqueur continue son récit avec la même exactitude minutieuse:

Mon Cid partit de Saint-Servan pour la cour. A la porte du dehors, il descendit de cheval, à son gré. Il entre prudemment avec tous les siens. Il marche entouré d'eux, au nombre de cent. Quand on vit entrer celui qui était né dans une heure prospère, le roi don Alphonse, le comte don Henrique et le comte don Raymond, se levèrent, et après eux, tous les autres; et ils reçurent le Cid avec grand honneur. Le roi dit au Cid: « Ça, venez, sire Batailleur, sur ce siége que je vous dois, bien qu'il déplaise à quelques-uns, vous serez assis mieux que nous. » Alors celui qui avait conquis Valence fit beaucoup de remercîments: « Siégez sur votre banc, dit-il, comme roi et seigneur. Je m'asseoirai là avec les miens. »

Le roi approuva du cœur ce que disait le Cid; et mon Cid se plaça sur un banc. Les cent hommes qui le gardaient se mirent à l'entour. Tout ce qu'il y a de gens à la cour regardaient mon Cid et sa barbe longue et liée par un cordon. Dans ses mouvements, il semblait bien un homme. Les *Infants* de Carion, accablés de honte, ne pouvaient le regarder. Alors se lève debout le bon roi don Alphonse: « Écoutez, hommes d'armes, et que le Créateur vous favorise. Depuis que je suis roi, je n'ai pas fait plus de deux assemblées de Cortès: la première fut à Burgos, et l'autre à Carion. Je tiens cette troisième à Tolède aujourd'hui, pour l'amour de mon Cid, né dans une heure prospère, afin qu'il ait justice des *Infants* de Carion. Ils lui ont fait un grand tort, nous le savons tous. Soient juges le comte don Henrique, le comte don Raymond, et vous autres comtes qui n'êtes d'aucun parti, avec sagesse et prudence, parce que vous êtes examinateurs, pour choisir la justice. De part et d'autre, soyons en paix aujourd'hui. Je jure par saint Isidore, celui qui engagera mes Cortès à me quitter perdra mon affection. Maintenant, mon Cid, fais ta demande; nous saurons ce que répondent les *Infants* de Carion. »

Mon Cid baisa la main du roi, et se levant: « Je vous remercie beaucoup, comme roi et seigneur, de ce que vous tenez cette assemblée par amour de moi. Voici ce que je demande aux *Infants* de Carion. Pour mes filles qu'ils ont délaissées, je ne sens pas de déshonneur; car vous les aviez mariées, roi. Mais quand ils emmenèrent mes filles de Valence la grande, bien que je les aimasse d'âme et de cœur, je leur donnai deux épées, *Colada* et *Tison*. Je les avais gagnées à la manière d'un baron, pour me faire honneur avec elles et vous servir. Quand ils abandonnèrent mes filles dans le bois de Corpez, ils ne voulurent plus avoir rien de commun avec moi; et ils perdirent mon affection. Qu'ils me donnent mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les juges dirent: « C'est raison. » Le comte de Garcia dit: « Nous discuterons cela. » Alors les *Infants* de Carion se retirèrent à part avec tous leurs parents et le parti qu'ils ont là. Ils traitèrent vite la chose, et l'accordèrent. « Le Cid le Batailleur nous fait grande amitié de ne nous rien demander aujourd'hui pour l'honneur de ses filles: nous aurions traité avec le roi don Alphonse. Donnons-lui ces épées, puisque telle est sa demande; et quand il les aura reçues, la cour peut se séparer: le Cid le Batailleur n'aura plus d'autre justice de nous. »

Ayant ainsi parlé, ils revinrent à la cour: « Merci, roi don Alphonse; vous êtes notre seigneur. Nous ne le pouvons nier, il nous a donné deux épées; puisqu'il les demande, et qu'il en a envie, nous voulons les rendre, devant vous. » Ils découvrirent les épées, *Colada* et *Tison*, et les posèrent dans la main du roi leur seigneur. Il tira les épées et illumina toute l'assemblée. Les poignées et les garnitures sont tout en or. Tous les vaillants hommes de la cour en furent émerveillés.

Le Cid reçut les épées, baisa les mains du roi, et retourna au banc d'où il s'était levé; il les tient dans ses mains, et les regarde de plus en plus. On n'avait pu les changer; car le Cid les connaît bien. Il tressaillit de joie dans tout son corps, et sourit. Il leva la main et se prit la barbe. « Par cette barbe que personne n'a arrachée, qu'elles aillent venger dona Elvire et dona Sol! » Et il appelle son cousin, tend vers lui le bras, et lui donne *Tison*. « Prends-la, cousin; elle devient meilleure par son maître. » Il tend le bras à Martin Antolinez de Burgos, et lui donne *Colada*. « Martin Antolinez, preux vassal, prenez *Colada*; je l'ai gagnée sur un bon seigneur, le comte don Raymond Bérenger de Barcelonne; je vous la donne pour que vous en ayez grand soin. S'il vous arrive de combattre avec elle, vous gagnerez grand prix et grande estime. » Antolinez lui baisa la main, il prit et reçut l'épée. Aussitôt mon Cid le Batailleur se lève: « Grâces soient rendues au Créateur et à vous, roi seigneur! Je suis payé maintenant de mes épées, *Colada* et *Tison*. J'ai autre chose à redemander aux *Infants* de Carion. Quand ils emmenèrent de Valence mes deux filles, je leur donnai en or et en argent trois mille marcs d'argent. Moi faisant cela, ils ont agi comme vous le savez: qu'ils me donnent mon avoir, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les Infants accablés cèdent encore à cette juste demande, qu'ils croient la dernière. Alors le Cid éclate en reproches plus violents; il réclame, non plus des restitutions, mais la vengeance de l'outrage de ses filles; et il presse la cour de lui accorder le combat contre ces traîtres. Tout cela sans doute, malgré la rude négligence du langage, nous paraît éclatant et poétique. Cette ruse du Cid, pour reprendre d'abord à ses ennemis ses propres bienfaits, ces deux épées remises aux deux champions que le Cid se destine et qu'il charge tout à coup de venger sa cause, voilà un grand spectacle d'imagination ou d'histoire. Nous croirions le fait historique, tant le chroniqueur paraît peu capable d'inventer avec génie; mais peut-être n'a-t-il fait que copier une tradition populaire.

Après un débat sur la dernière demande du Cid, les Infants sont assignés à paraître en champ-clos dans un délai de trois semaines. Le roi don Alphonse et toute sa cour viennent assister à ce combat, où les Infants de Carion tombent vaincus par les champions du Cid. Enfin, pour achever la vengeance et la gloire du héros, ses deux filles outragées sont demandées en mariage par les Infants de Navarre et d'Aragon.

Roman de chevalerie, pour ainsi dire historique, ce *poëme du Cid* est un des monuments les plus curieux du moyen âge. La langue dans laquelle il est écrit, facilement intelligible, touche encore, de toutes parts, au latin. Les mots d'origine arabe y sont fort rares. On n'y trouve pas, comme dans les *romances*, quelques-uns de ces traits laborieux et recherchés qui décèlent une époque plus récente. Tout y est simple et grossier; mais il y règne une véritable originalité de mœurs et de langage.

D'une antiquité moins authentique, le recueil des *romances du Cid* doit exciter cependant un vif intérêt. Il abonde en traits poétiques. Souvent on y retrouve aussi les traces de cette nature inculte qui éclate dans le poëme du Cid, et qu'a défigurée plus tard la galanterie chevaleresque. Je le dirai cependant, ce *Romancero*, formé de chants accidentels, recueillis et remaniés à diverses époques, me paraît un des arguments que l'on peut opposer à ceux qui donnent à *l'Iliade* une origine semblable et en font l'œuvre collective et populaire d'un siècle. Vous ne trouverez dans le *Romancero* du Cid rien de cette belle ordonnance, de cette unité, de cet intérêt progressif qu'on admire dans l'épopée homérique. On a beau dire, le hasard ne peut pas simuler le génie.

Mais, si quelques-unes de ces romances sont froides et communes, on trouve dans les autres des scènes d'une admirable naïveté, une vive expression de mœurs, des mots sortis du cœur. Le caractère de don Diègue, tel que l'a tracé Corneille, aurait pu s'emprunter à ces romances. Ce désespoir de l'honneur outragé, cette douleur de la vieillesse qui ne peut se venger, cet honneur espagnol enfin, sont rendus avec une force admirable dans les premières romances. Corneille ne paraît en avoir connu que deux, et même sous une forme très-inexacte. Son génie a deviné et remplacé le reste. Cependant, ne nous y trompons pas, si Corneille emprunte à ces romances la tradition si poétique des amours de Chimène, il l'a bien embellie par son langage.

Nous parlerons avec détail de ce recueil, Messieurs. On l'a souvent défiguré, même en l'admirant. L'écrivain étranger qui, par ses éloges et ses traductions, a jeté le plus d'éclat sur ces romances, Herder, en détruit tout à fait la simplicité par son faux coloris germanique. On a plus d'une fois loué ces romances d'après sa version, qui ne leur ressemble pas. Ainsi, dans la première, il supprime l'épreuve toute matérielle que don Diègue essaie sur les poignets et les bras de ces fils, pour chercher un vengeur. A cette torture, Corneille avait substitué un admirable dialogue: Herder est moins heureux. Voici la traduction fidèle de l'original espagnol:

Diego Lainez songeait avec souci à la tache de sa maison, fidèle, riche et antique, plus que celle d'Inigo et d'Abarca: et voyant que les forces lui manquent pour la vengeance, et que ses longs jours ne lui permettent pas de la prendre par lui-même, il ne peut plus dormir de nuit, ni goûter des aliments, ni lever de terre ses yeux; il n'ose sortir de sa demeure, ni causer avec ses amis : il craint que le souffle de sa honte ne les offense. Étant à lutter avec ces nobles dégoûts, pour user d'une épreuve qui ne tournât point à mal, il fit appeler ses fils, et, sans leur dire une parole, il alla, leur prenant, l'une après l'autre, leurs jeunes mains fidèles, non pour y chercher les lignes de la chiromancie; car cette mauvaise pratique n'était pas encore née en Espagne; mais, malgré l'âge et ses cheveux blancs, l'honneur donnant des forces à son sang glacé, à ses veines, à ses nerfs et à ses froides artères, il serra leurs mains de telle sorte, que les jeunes hommes dirent: « Seigneur, c'est assez; qu'essaies-tu? que veux-tu? Lâche-nous, car tu nous fais mourir. » Mais, quand il en vint à Rodrigue, l'espérance du secours qu'il cherchait étant comme morte, puisqu'il ne se trouve pas dans les deux premiers, celui-ci, les yeux rouges de sang, comme une tigresse d'Hircanie, avec beaucoup de fureur et d'audace, lui dit ces mots : « Lâche-les, mon père, ou malheur à toi! Lâche-les; car il ne te suffirait pas d'être mon père, ni de me faire satisfaction en parole. Mais, avec ma main même, je t'arracherai les entrailles, mon doigt se faisant passage en place de dague ou de poignard. » Le vieillard, pleurant de joie, dit : « Fils de mon âme, ton courroux me soulage, et ton indignation me plaît. Ces bras, mon Rodrigue, montre-les pour la vengeance de mon honneur, qui était perdu, s'il n'est reconquis et gagné par toi. » Il lui conta son injure et lui donna sa bénédiction, et l'épée, avec laquelle Rodrigue donna la mort au comte, et commencement à ses exploits.

Je ne prolongerai pas aujourd'hui cet examen du *Romancero*. J'ai mieux aimé traduire que raisonner. Je reviendrai sur ce sujet; et je tâcherai de faire connaître quelques fragments curieux de cette vieille littérature espagnole, où l'on trouve de si belles choses anonymes, et tant de poésie, sans un grand poëte.

SEIZIÈME LEÇON.

Caractère surtout historique de la vieille poésie castillane. — Romance du roi Rodrigue. — Nouvelles observations sur le *Romancero* du Cid. — Poésies morales. — Don Santo Rabby. — L'esprit religieux de l'Espagne au moyen âge; moins intolérant que dans la suite. — Légendes versifiées. — Prose castillane. — Don Juan Manoël. — Le chroniqueur Ayala.

MESSIEURS,

Je réunirai, dans cette séance, des souvenirs fort divers, toujours sur un même sujet, la vieille littérature castillane.

Lorsque la critique est moins une leçon de goût qu'une recherche d'érudition, lorsque, au lieu d'analyser des chefs-d'œuvre, elle s'attache à découvrir quelques singularités inédites, quelques rares échantillons d'une barbarie plus ou moins originale, l'intérêt doit quelquefois languir. Si pourtant cela nous arrive, Messieurs, la faute semble en être à moi. Est-il, au premier abord, une étude plus faite pour exciter l'intérêt et ranimer l'imagination, que cette histoire toute poétique de l'Espagne, ce mélange de religion, de guerre, d'amour, comme dans le reste du moyen âge, mais avec des nuances orientales et plus fortes? D'où vient cependant que les monuments de cette époque ne répondront pas à toute l'attente éveillée dans l'imagination par le nom de cette époque même? C'est que, pour les contemporains, la réalité n'avait pas tout le charme de grandeur et de poésie que nous y supposons vaguement. Aujourd'hui, paisibles rêveurs, évoquez, dans les palais de Grenade, dans les tours de l'Al-

hambra, les souvenirs de l'amour et de l'honneur, vous croirez, au loin, entrevoir mille fantômes poétiques. Il vous semblera que l'Espagne était, au moyen âge, un pays d'enthousiasme et de génie. Mais il n'en va pas ainsi. La Castille est moins féconde, moins variée dans ses vieux monuments littéraires, que ne le fut la Picardie, par exemple. Oui, feuilletez les romans des Trouvères, au treizième siècle; une foule d'inventions heureuses, une abondance inépuisable d'imagination caractérisent ces provinces, dont le nom, à force d'être national, est devenu bourgeois et vulgaire à nos yeux. Au contraire, l'esprit tout échauffé d'une vague admiration, cherchez-vous ce que la longue lutte de deux religions, le génie des Maures et celui des Chrétiens ont dû produire de neuf et de hardi dans les arts, hormis les belles Romances du Cid, la moisson ne sera pas abondante.

Cependant, quelques traits distinctifs marqueront la poésie espagnole à sa naissance. Le premier, c'est un amour de la patrie, plus animé que chez les autres peuples du même temps. Ce besoin qu'avait l'Espagnol de regagner pied à pied sa terre natale, cette présence assidue de l'ennemi, cette croisade permanente pendant cinq siècles, c'étaient là des aiguillons qui devaient exciter l'amour du pays jusqu'au fanatisme.

Aussi, dans cette littérature plus riche de l'Italie, de l'Angleterre, de la France, au moyen âge, vous ne trouverez pas, comme en Espagne, une suite de chants tout à fait nationaux; vous n'y trouverez pas, sur chaque événement, sur chaque grand homme du pays, une romance populaire. C'est donc là le premier caractère de cette littérature du moyen âge en Espagne : moins variée, plus pauvre que celle des autres pays de l'Europe, elle est plus indigène, plus locale, plus historique.

L'imagination poétique de ce peuple semble avoir été, pendant plusieurs siècles, absorbée par cet unique soin de lui-même. Vous trouverez chez les Espagnols beaucoup moins que chez les autres nations *romanes*, les longs poèmes, les longs récits chevaleresques et les fabliaux. Ce n'est qu'au sortir du moyen âge, quand l'Espagne eut échangé son patriotisme, multiple, divisé comme son territoire, contre la grande monarchie de Charles-Quint, que sa littérature devient si féconde et si puissante à la fois.

Cependant, après avoir fait prédominer, dans les origines de la littérature castillane, cette forme historique de la romance populaire, nous rappellerons quelques essais d'un autre genre, quelques imitations de nos romans de chevalerie, et surtout quelques poèmes mystiques naturels au génie espagnol, mais qui, sans doute, inspirés dans la monotonie du cloître, n'ont rien de la verve poétique des *romances*. Enfin, pour compléter cette revue de toutes les formes que la pensée recevait, à la même époque, dans les diverses contrées de l'Europe latine, nous opposerons à Villani et à Froissart les premiers essais des chroniqueurs espagnols en langue vulgaire.

Le plus ancien monument de cette poésie espagnole, que j'appelle une suite d'annales, retenues par l'imagination populaire, c'est la *Romance du roi Rodrigue*. Je la traduis avec une rigoureuse exactitude; je tâche d'en conserver les expressions; et, dans quelques *idiotismes*, vous reconnaîtrez plus d'une trace de la première et étroite affinité entre les dialectes *romans*.

Les armées de don Rodrigue perdaient courage et fuyaient, tandis que, dans un huitième combat, ses ennemis étaient vainqueurs.

Rodrigue s'éloigne de son pays et de son camp royal. Il va seul, le malheureux; nul compagnon ne lui restait.

Épuisé de fatigues, il ne pouvait plus conduire son cheval, qui chemine au hasard, comme il lui plaît; car il ne dirige plus sa route.

Le roi marche si accablé qu'il ne sent plus; il est mort de soif et de faim, tellement que c'était pitié de le voir. Il est si couvert de sang, qu'il paraissait rouge comme la flamme.

Il portait toutes faussées ses armes qui étaient garnies de riches pierreries; il portait une épée dentelée comme une scie par les coups qu'elle a reçus. Son casque bosselé s'enfonçait sur sa tête; son visage était gonflé par la souffrance.

Il monte sur la cime d'un côteau, le plus élevé qu'il aperçoit. De là, il regarde son armée, comme elle est vaincue. Il regarde ses bannières et les étendards qu'il avait, comme ils sont tous foulés aux pieds et couverts de poudre.

Il cherche des yeux ses capitaines; et aucun ne paraissait. Il regarde la plaine teinte d'un sang qui coule en ruisseaux; et, triste de ce spectacle, il sentait en lui une grande pitié.

Pleurant de ses yeux, il parlait ainsi :

« Hier j'étais roi d'Espagne; aujourd'hui je ne le suis pas d'un seul village.

Hier j'avais des villes et des châteaux; aujourd'hui je n'ai rien.

Hier, j'avais des créatures et un peuple qui me servait; aujourd'hui je n'ai pas un créneau, que je puisse dire à moi.

Malheureuse fut l'heure, malheureux fut le jour où je naquis et où j'héritai d'une si grande seigneurie, puisque j'avais à la perdre tout entière en un seul jour !

O mort, que ne viens-tu! que n'enlèves-tu mon âme de ce corps misérable, puisqu'on t'en rendrait grâces ! »

La monarchie des Goths est tombée. Voilà le génie espagnol qui commence sous la servitude et qui va grandir dans ce pénible apprentissage. Une résistance et un progrès continués pendant six siècles jusqu'au moment où les bannières espagnoles viendront assiéger Grenade, et où l'on chantera les adieux du *roi* Boabdil, cette lente éducation d'un peuple, commencée par la défaite, achevée par la victoire, tout cela est marqué par autant de poésies, dont la simplicité fait la grandeur, où le poete n'est rien, où l'événement est tout.

Parmi les héros divers de ces *chants*, il en est un

qui éclate par-dessus tous les autres, le Cid; son histoire est à la fois authentique et romanesque. Ailleurs, dans la France si guerrière, la chronique et le roman sont deux choses distinctes. A l'exception de Charlemagne et de sa cour, dont l'histoire se perdait dans un passé déjà lointain, nos héros véritables ne servaient pas aux récits de nos Trouvères. Les personnages de tous ces romans, dont s'est amusé si longtemps l'esprit de l'Europe et qui n'ont pu être tués que par l'imagination plus forte et la raison moqueuse de Cervantes, ces personnages, Cléomadès, Tristan de Léonois, etc., sont étrangers au monde réel. Mais le Cid est un héros intermédiaire entre la fable et l'histoire. Ses grands exploits, ses conquètes, sa fière indépendance de la suzeraineté de Castille, tout cela est historique; et en même temps le *Romancero* fait du grand capitaine un chevalier errant qui sauve l'honneur des femmes et punit la déloyauté. La grandeur historique et l'idéal du roman chevaleresque, voilà le Cid dans le *Romancero*.

Un jeune écrivain de talent et de goût prépare une traduction complète de ce recueil. Je désire beaucoup que son élégant travail soit bientôt publié. Mais je n'essaierai pas de détacher quelque chose des cahiers qu'il a bien voulu me confier: voulant toujours lier quelques idées aux exemples que je rapporte, il faut bien que je traduise moi-même ces exemples, de peur que, sous une autre main, ils ne contredisent mes idées. Je vais donc vous citer encore les romances du Cid dans ma traduction, choisissant ce qui peut faire ressortir les diverses nuances de grandeur historique et de beauté poétique. Je ne discute pas la question d'ancienneté. Nul doute, je le répète, que ces poésies longtemps traditionnelles n'aient subi bien des variantes, par lesquelles chaque génération s'appropriait cette œuvre nationale. Cela même prouve combien elles sont indigènes. Elles se sont perpétuées en se modifiant, toujours sous l'empreinte du caractère espagnol.

Oui, sans esprit de système, sans admiration paradoxale, il est impossible de ne pas goûter vivement ces chants. Je regrette que notre grand Corneille les ait à peine connus, et que, hormis deux romances mutilées et confuses, il n'ait eu qu'un reflet de cette poésie primitive à travers des tragédies espagnoles du seizième siècle. Plus on admire la passion, la poésie, qui éclatent dans *le Cid* de Corneille, cet amour de Chimène, si pur et si abandonné, ces caractères de don Diègue et de Rodrigue, plus on sentira vivement les romances espagnoles.

Les *romances* esquissent rapidement ce que le poëte français développe selon le génie de notre théâtre. Tout y est plus simple et plus rude. Je ne rappelle pas les vers de Corneille; mais que chacun se les récite à soi-même. Prenons le moment où le père envoie son fils à la vengeance et où le fils hésite entre son amour et son honneur. Voici maintenant la romance:

Le Cid restait pensif, se voyant jeune d'âge pour venger son père, en tuant le comte de Lozano. Il regardait la bande redoutable du puissant ennemi, qui avait, dans les montagnes, mille Asturiens ses partisans; il considérait comment, dans les Cortès du roi de Léon Fernand, le vote du comte était le premier, et son bras le meilleur dans les guerres. Tout cela lui paraissait peu devant une telle injure, la première qui se fût faite au sang de Lain le Chauve. Au ciel, il demandait justice; à la terre, il demandait du champ; à son vieux père, liberté de combattre; à l'honneur, du courage et un bras. Il ne s'inquiète pas de sa jeunesse, parce qu'en naissant le vaillant Hidalgo est accoutumé à mourir pour les occasions d'honneur. Il découvrit une vieille épée de Mudarra le Castillan, qui restait là vieille et rouillée, par la mort de son maître; et songeant qu'elle seule suffisait pour la décharge de son devoir, avant de la ceindre, il lui parla ainsi, tout agité: « Tiens compte, vaillante épée, que mon bras est celui de Mudarra et qu'il va combattre lui-même avec ce bras, parce que l'offense est sienne. Je sais bien que tu auras honte de te voir ainsi dans ma main; mais tu ne pourras avoir la honte de reculer d'un pas: tu me verras sur le champ de bataille, aussi brave, que tu es de bonne trempe. Tu as recouvré un second maître, aussi bon que le premier.

Allons, allons au champ, parce que c'est l'heure de donner au comte Lozano le châtiment que méritent sa langue si infâme et sa main. » Déterminé, le Cid va; et il va si déterminé, que, dans l'espace d'une heure, il demande vengeance au comte.

Le défi de Rodrigue au comte, la douleur et la joie du vieux don Diègue, tout cela n'est pas moins énergiquement rendu que dans Corneille. Rodrigue apporte à son père la tête sanglante du comte, puis commence ce drame de Chimène poursuivant la mort de Rodrigue. Mais la Chimène des romances espagnoles n'est pas combattue par l'amour. Un mot seul du roi donne l'idée que cet amour pourra naître. L'art du moyen âge n'avait pas imaginé ces contrastes passionnés, où triomphe la tragédie moderne. Écoutez le romancier espagnol:

Le seigneur roi était assis dans son fauteuil à dos, jugeant les discordes de sa nation mal réglée: libéral et justicier, il récompense le bon et punit le méchant, parce que les châtiments et les récompenses font la sécurité des vassaux. Traînant de longs manteaux de deuil, entrèrent trente Hidalgos, écuyers de Chimène, fille du comte Lozano. Elle demanda aux huissiers envoyés vers elle la suspension des jugements. En ce moment, le roi envoya à la chambre de dona Uraca un message; et Chimène commença ainsi ses plaintes, à genoux sur l'estrade: « Seigneur, il y a six mois que mon père est mort sous les mains d'un jeune homme, que les tiennes ont élevé pour être meurtrier. Quatre fois je suis venue à tes pieds; et quatre fois ma poursuite a obtenu des promesses, et justice, jamais. Don Rodrigue de Bivar, jeune homme orgueilleux et vain, profane tes justes lois; et tu favorises ce profanateur: tu le caches, tu le couvres, et puis, l'ayant mis en sûreté, tu gourmandes tes juges, parce qu'ils ne peuvent le prendre. Si les bons rois représentent l'image de Dieu et son office sur la terre envers les humbles humains, il ne doit pas être roi bien craint et bien aimé, celui qui manque en la justice, et encourage les méchants. Tu vois cela, tu en juges mal; pardonne, si je te parle mal; l'injustice change, dans une femme, le respect en colère. —

Gentille donzelle, répondit le roi Fernand, il n'est pas que vos plaintes ne puissent adoucir un cœur d'acier et de marbre. Si je garde don Rodrigue, pour votre bien je le garde : un jour viendra que par lui tu changeras en joie tes pleurs. »

Cette prédiction est le nœud du poème. Bientôt Chimène, qui réclamait la punition de Rodrigue, voyant sa valeur et sa gloire, le demande pour mari.

Grande était la renommée de Rodrigue de Bivar; il avait vaincu cinq rois maures du pays des Maures. Il les délivra de la prison où il les avait mis; ils se rendirent ses vassaux; leurs pairs promirent pour eux. Le roi, qui s'appelait Fernand, était à Burgos : Chimène Gomez parut devant le bon roi. Elle se tenait humble devant lui, et exposa ses raisons. « Je suis fille de don Gomez, comte de Gormaz; don Rodrigue de Bivar l'a tué avec valeur. Je viens demander que vous me fassiez une grâce en ce jour; et ce que je vous demande, c'est Rodrigue pour mari. Je me tiendrai pour bien mariée, moi son honorable ennemie, parce que je suis certaine que ses exploits iront en croissant, et qu'il sera le plus grand, pour le rang, qu'il y ait dans votre terre. Vous m'accorderez un grand bienfait de lui faire grâce de bon cœur, parce que c'est le service de Dieu; moi-même je lui pardonnerai la mort qu'il a donnée à mon père, s'il consent à cela. » Le roi trouva bien ce que Chimène demandait; il écrivit au Cid ses lettres, lui disant qu'il vînt à Valencia, où il était, pour une chose qui le comblerait de joie. Rodrigue, qui vit les lettres que le roi Fernand lui envoyait, monta sur Babieça.

C'est partout la même naïveté, la même rudesse de mœurs. Les pricipaux incidents de la glorieuse vie du Cid sont ainsi consignés dans une suite de chants populaires. Sa fidélité pour le roi don Sanche; la mort de ce roi, assassiné sous les murs de Zamora; l'avénement du frère de don Sanche, don Alphonse; le refus altier du Cid de lui prêter serment, tant que ce roi n'aura pas déclaré qu'il est étranger à la mort du frère dont il prend la couronne; la docilité du roi, obligé d'obéir à un sujet si puissant, et de jurer peut-être un mensonge, pour obtenir en revanche le serment du Cid; les persécutions suscitées à ce héros; son exil; ses victoires; sa retraite chez les Maures; son mariage avec une seconde Chimène; ses nouveaux exploits; le mariage et l'affront de ses filles; sa vengeance; la gloire de sa vieillesse; les rois de l'Orient qui lui envoient des ambassadeurs et des présents; sa mort; son corps placé tout armé sur son fameux cheval Babieça, et ce corps inanimé qui gagne une dernière victoire et met en fuite les ennemis; voilà l'épopée du Cid.

Je regrette que le célèbre Herder, dans sa traduction traduite par M. de Sismondi, ait constamment altéré la simplicité rude de ces chants. Sans doute, il ne faut pas, dans notre littérature savante, habile, toujours un peu systématique, contrefaire la simplicité gothique; il ne faut pas, dans une composition moderne, écrire en moyen âge; mais une plus grande faute, c'est, quand on traduit, de substituer notre siècle au temps passé.

Vieillir nos inventions, en les fardant d'une fausse simplicité; rajeunir les vieilles et rudes inventions du moyen âge, en les animant d'un coloris sentimental, à la moderne, double mensonge que le goût doit également repousser! Traduisez le moyen âge, et ne l'inventez pas.

Mais Herder a tout à fait détruit le caractère des *romances* du Cid. Il a mêlé une élégance germanique du dix-huitième siècle, un tour factice d'imagination, à la rudesse de ces chants, à leurs répétitions, à leur négligence parfois prosaïque; car, dans l'original, jamais l'expression n'a coûté d'efforts; quand elle arrive toute poétique, l'auteur s'y plaît et la redit souvent; et quand elle manque, les faits parlent.

Lisez-vous, par exemple, dans la traduction de Herder, la romance où le Cid est représenté dans sa vieillesse, entouré de ses filles, et recevant un message et des présents du roi de Perse, Herder a tout changé, tout embelli, tout gâté. Il représente le Cid endormi dans son fauteuil, et Chimène du doigt faisant signe à ses filles de ne pas troubler le doux sommeil de leur père. Voilà bien les petits soins de sensibilité bourgeoise, que les poëtes allemands aiment à retracer. Mais cela ne va point à l'ardente activité du Cid. Ce grand capitaine ne dormait pas de jour. Rien de pareil dans l'original espagnol. Voici la vraie romance toute simple :

La renommée du Cid arriva jusqu'aux frontières de la Perse; car elle allait par tout le monde, disant ce qu'il était. Et comme le soudan l'apprit, et qu'il sut bien la vérité des actions du vaillant Cid, il lui prépara un présent. Il chargea plusieurs chariots de grenades, de pourpre et de soie, d'or, d'encens et de myrrhe, et de beaucoup d'autres richesses. Et avec un de ses parents, de sa maison et de sa table, il envoya ce présent au Cid, en ajoutant ces mots : « Tu diras à Ruy Dias le Cid que le soudan se recommande à lui, parce que j'ai grand désir d'apprendre de ses nouvelles. Et par la vie de Mahomet, et par ma tête royale, je lui donnerais ma couronne, seulement pour le voir dans mon pays. Qu'il reçoive de ma grandeur ces faibles dons, en signe que je suis son ami, et le serai jusqu'à sa mort. »

L'Arabe se mit en route, et en peu parvint jusqu'à Valence, où il demanda permission au Cid de lui parler en face. Le Cid sortit pour le recevoir; et quand le Maure le vit, il trembla d'être en sa présence. Et comme il hésitait dans son trouble à faire son message, le Cid lui prit la main, et dit :

« Tu es bien venu, Maure, tu es bien venu dans ma ville de Valence. Si ton roi était chrétien, j'irais pour le voir dans son pays. »

Avec ces discours et d'autres semblables, ils allèrent tous deux à la ville, où les habitants firent une grande fête. Le Cid lui montra sa maison, ses filles et Chimène. De quoi le Maure était ébloui, voyant une si grande richesse. Le Maure y resta quelques jours à se reposer, jusqu'à ce qu'il voulut s'en aller, et qu'il demanda permission de partir. Et en retour du présent qu'il recevait du soudan, Rodrigue lui renvoya d'autres choses qu'il n'avait pas. Le Maure congédié, Rodrigue, avec sa Chimène et ses deux filles, rendit de grandes grâces à Dieu.

Ce n'est pas là le Cid assis dans un fauteuil, sans pouvoir remuer. Il montre sa femme et ses filles, comme un meuble : c'est la rudesse du moyen âge.

Je ne veux pas multiplier sans fin ces citations. Qu'il me suffise d'avoir caractérisé la vraie simplicité de ces œuvres primitives, simplicité admirable et historique, qu'on doit fidèlement traduire, mais qu'il ne faut pas simuler dans une œuvre moderne; car alors elle perdrait son premier mérite, la vérité.

Tandis que, dans les Asturies, dans la Castille, dans le royaume de Valence, l'imagination populaire chantait les exploits du Cid, et que des poëtes sans nom faisaient ces immortelles romances, une poésie plus savante et moins durable florissait dans la Catalogne et l'Aragon. C'est un fait curieux que les efforts, les libéralités, la protection politique employés à cet usage. Rien ne prouvera mieux d'ailleurs à quel point la poésie provençale était devenue classique pour une partie de l'Europe. Voici comment s'exprime Zurita, dans ses Annales d'Aragon, sous la date de 1398 :

Aux armes et aux exercices de guerre, qui étaient les passe-temps ordinaires des anciens princes, succédèrent les inventions et la poésie vulgaire, et cet art qu'on appelle la *gaie science*. On commença d'en établir des écoles publiques. Et ce qui, dans les temps passés, avait été un honnête exercice et un délassement des travaux de la guerre, par lequel s'étaient signalés en langue *limosine* beaucoup de nobles esprits de la Catalogne et du Roussillon, s'avilit tellement que tous semblaient des jongleurs. Pour attester ce fait, il suffira de rappeler ce que dit le fameux cavalier don Henrique de Villena : « Que pour fonder dans le royaume une grande école de la *gaie science*, à l'imitation des Provençaux, et pour attirer les plus excellents maîtres de cet art, une ambassade solennelle fut envoyée au roi de France. »

Ainsi voilà, dans le quatorzième siècle, en Espagne, au milieu des guerres civiles, le goût de la poésie poussé jusqu'à la science et à l'abus. L'imitation de la Provence était complète, à la cour des princes d'Aragon, des comtes de Barcelonne. Cette influence avait commencé au règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, vers la fin du douzième siècle : elle se soutint longtemps; elle survécut à la décadence même de la poésie provençale sur son propre territoire. Mais les troubadours catalans se perdent, pour ainsi dire, dans le grand nombre des troubadours, et ne font pas une gloire particulière pour l'Espagne. La poésie catalane s'est effacée devant l'idiome et la poésie castillane, cultivés d'abord avec moins d'étude et d'éclat, et qui, plus tard, ont exclusivement prévalu.

Pendant ce règne de la poésie provençale au-delà des Pyrénées, la Castille, la Galice et le Portugal avaient toujours gardé leurs dialectes particuliers, immédiatement issus du latin. C'est dans le castillan du treizième et du quatorzième siècle que sont écrites les romances du Cid. C'est dans cet idiome que nous trouverons encore quelques compositions étrangères au reste de l'Europe, ou du moins plus spécialement marquées du caractère mystique de l'Espagne. Ce ne sont pas des fabliaux pieux et moqueurs, comme ceux qu'on faisait à Paris à la même époque. Ce ne sont pas des légendes insipidement fabuleuses, comme quelques-unes d'Italie; ce sont des légendes mélancoliques et passionnées; quelquefois même ce sont des espèces de drames. Peut-être, sous ce rapport, l'Espagne a-t-elle devancé les autres nations. Il est un de ces drames dont je dois dire quelques mots.

L'auteur, d'abord, est un personnage singulier du quatorzième siècle. Il était Juif, nourri dans la science des Arabes. Cependant, au milieu de cette Espagne, renommée pour l'intolérance, il parvint aux emplois, aux honneurs; il fut protégé par plusieurs rois; il excita la jalousie des évêques, et se soutint par son talent. Il s'appelait *don Santo Rabby*. La singularité de sa fortune est expliquée par ces noms : il était un noble pour les Espagnols, et un saint pour les Juifs.

Quoi qu'il en soit, don Santo Rabby fut poëte en langue vulgaire. On cite des fragments d'une allégorie morale et dramatique, qu'il a composée sous ce titre : *La danse générale*. Elle est écrite dans un vieux castillan, rapproché du latin, et facilement intelligible. Qu'est-ce que cette *danse?* direz-vous. — Un drame, dont les personnages sont : la Mort, un prédicateur et des personnes de toute condition, hommes, femmes, jeunes filles.

La Mort ouvrait la scène :

Je suis, disait-elle, la Mort inévitable pour toutes les créatures qui sont et qui seront dans le monde. J'appelle chacun et je dis : Hélas! pourquoi t'inquiètes-tu de cette vie si courte, qui passe en un moment, puisqu'il n'est pas de géant si fort qui puisse se préserver de cet arc? Il convient que tu meures, quand je te frapperai de ma flèche cruelle.

A ce *protagoniste* succède un prédicateur, qui, dans un long sermon, conseille de faire de bonnes œuvres, et de se tenir prêt pour la danse générale de la Mort.

Après lui, la Mort reprend, et dit :

Tout ce qui naît dans ce monde, en quelque condition que ce soit, vient à la danse mortelle. Celui qui ne voudra pas, je suis prête à l'y faire venir, de force ou de gré. Puisque le frère vous a prêché que vous ayez tous à faire pénitence, quiconque ne voudra pas y mettre ses soins est désormais désespéré.

La ronde va commencer. La Mort, promenant ses regards sur toute cette foule, s'écrie :

J'appelle d'abord à ma danse ces deux jeunes filles que tu vois là si belles : elles sont venues à mauvaise intention, pour entendre mes chansons qui sont tristes. Mais ni les fleurs, ni les roses, ni les parures qu'elles ont coutume de porter ne les défendent. Si elles le pouvaient, elles voudraient bien se séparer de moi; mais cela ne se peut; car elles sont mes fiancées.

Il y a, je crois, dans le poëte anglais Young,

une imagination semblable, la Mort qui, parée de diamants, vient au bal. Ce qui me frappe, c'est de trouver ces raffinements mélancoliques dans un poëte du moyen âge. Cela tient sans doute à la gravité naturelle, à la tristesse religieuse du caractère espagnol. L'identité nationale de chaque peuple se marque surtout dans sa littérature. Dès l'origine et dans la rudesse de notre vieille langue, vous trouvez déjà le badinage, le tour léger, l'enjouement de l'esprit français. L'idiome italien est élégant et gracieux dès la fin du treizième siècle. La sévérité mélancolique du génie espagnol est déjà toute empreinte dans les poésies castillanes de la même époque.

S'il en est ainsi, ce que doit surtout nous offrir la vieille littérature espagnole, ce sont des poésies pieuses. N'est-ce pas l'Espagne, en effet, qui reste la dernière sous le poids de ces habitudes monacales du moyen âge, renversées, dans l'Europe, par le schisme du seizième siècle et la philosophie du dix-huitième, et affaiblies, même en Italie, par l'élégance sociale et l'esprit littéraire? Rien de tout cela n'a pénétré l'Espagne, malgré la double invasion des doctrines et des armes de la France. Les idées nouvelles y ont agité quelques esprits; mais elles n'ont pas remué ces masses profondes, qui restent dans l'admiration et l'obéissance pour les moines. On doit donc croire que c'est de bien loin que date un pareil pouvoir. On se tromperait.

Dans les treizième et quatorzième siècles, il y avait une sorte de liberté d'esprit chez les Espagnols. C'était leur bon temps; c'était leur siècle d'indépendance religieuse. Malgré l'esprit austère et passionné du peuple, cette présence d'un si grand nombre de Musulmans au milieu des Chrétiens, ce long partage du même territoire, ce commerce habituel, cette richesse, ce génie industrieux des Maures, tout cela avait adouci l'âpreté de la haine religieuse. De là, dans les rois chrétiens d'Espagne au moyen âge, une disposition à l'indépendance civile contre la cour de Rome. De là, chez le peuple espagnol, plus de liberté en matière religieuse, que dans tout autre pays de l'Europe. C'est ainsi que l'Espagne chrétienne défendit les Albigeois, et qu'elle ne laissa point déposer ses rois par les excommunications du Vatican.

Les évêques d'Espagne, au treizième et au quatorzième siècle, interviennent dans les affaires civiles, en hommes d'état. Ce privilége qu'ils avaient eu avant la conquête arabe, de concourir à l'élection des rois, les avertit de respecter un titre qu'ils peuvent donner eux-mêmes. On ne les voit point lutter par des anathèmes contre la puissance civile: ils aiment mieux la soutenir et la partager. Que leur nation soit victorieuse, ou vaincue, on les voit, par politique, favoriser les traités, qui, dans une ville, assurent aux Chrétiens des églises, et aux Maures des mosquées. On les voit admettre même des distinctions tolérantes entre les Chrétiens qui ont été quelque temps sujets des Maures, et les Chrétiens qui n'ont jamais subi ce joug: ils exigent moins des premiers. Voilà le spectacle qu'offrait, au quatorzième siècle, un grand nombre de villes d'Espagne, reprises par les Castillans sur les Maures.

Ainsi, à cette époque, rien de ce que vous voyez au seizième siècle, lorsque le farouche, l'impitoyable Philippe II brise les libertés de la nation espagnole et abat le courage, la hardiesse d'esprit, par l'établissement de l'inquisition. Au quatorzième siècle, rien de ces hymnes barbares, de ces exhortations au meurtre pour la foi, qui remplissent les pièces de Lope de Vega et de Caldéron. La vieille poésie espagnole n'est pas impitoyable dans sa superstition. Parlant de quelques guerriers ennemis, elle dit qu'ils sont « *Hidalgos*, quoique Maures. » Certes, pour l'orgueilleuse et nobiliaire Espagne, n'était-ce pas une grande marque de tolérance, d'admettre qu'un mécréant, qu'un Maure fût gentilhomme?

Les légendes chrétiennes n'en étaient pas moins fort populaires. Après les romances historiques, la poésie mystique est ce qu'il y a de mieux dans la vieille Espagne. La piété était en Espagne indigène comme la valeur. On compte parmi les monuments de la langue castillane, au treizième et au quatorzième siècle, beaucoup de légendes versifiées. C'était le *Romancero* de l'Église. Il se compose de vies de saints, ou de gloses poétiques de l'Évangile. Ce sont des vers rudes, sans éclat dans le style, mais avec une sorte d'invention dans les faits, un tour d'esprit hardi: nulle trace de cette pompe, de ce faste de langage qui remonte à Lucain et à Sénèque; l'hyperbole est dans la fable, et non dans le langage grossier, mais naturel. Le cadre de ces légendes est parfois très-poétique. Je ne sais si notre critique moderne, subtile par satiété, n'a pas une admiration trop complaisante pour quelques vieux monuments du moyen âge, qui n'ont d'autre mérite qu'une extrême différence avec tout ce que nous voyons. Ce qui était commun dans le moyen âge, nous paraissant singulier dans le nôtre, finit même par nous sembler original. Je ne sais si je tombe dans ce défaut; mais voici le début d'un poëme mystique espagnol qui m'a frappé. L'auteur veut raconter les douleurs de Marie pendant la *Passion*:

Au nom précieux de la sainte reine, de qui est né salut et soulagement pour le monde, si elle me guide par la grâce divine, je voudrais composer un poëme sur ses douleurs, les douleurs qu'elle souffrit pour son divin fils, en qui le péché n'eut jamais entrée, qui ne fit aucun mal, et fut très-mal jugé. Saint Bernard, un bon moine, fort ami de Dieu,

voulut savoir l'excès de la douleur que je vous raconte. Mais il ne put trouver une autre voie que de s'adresser à celle à qui Gabriel dit : « Dieu soit avec vous. » Plusieurs fois, l'homme pieux, versant de vives larmes de son cœur affermi fit à la glorieuse Vierge la demande qu'elle lui envoyât cette consolation. L'homme de bien disait de toute son âme : « Reine des cieux, avec qui le Messie a partagé tout son pouvoir, ne perds pas l'apanage de ta pitié. Toute la sainte Église y gagnera beaucoup, et aura plus de gloire devant toi. On saura de plus grandes nouvelles à ta louange que n'en publient tous les docteurs de France. » Le moine appuya si bien ses raisons, que sa voix monta jusqu'aux cieux. La sainte Marie dit : « Songeons à nous rendre là ; ce moine ne veut pas nous laisser de loisir. » La Vierge glorieuse descendit, vint à la demeure où le moine priait, le capuchon baissé. « Dieu te sauve, lui dit-elle. Mon âme déchirée me porte à te donner secours et consolation. — Dame, dit le moine, si tu es Marie, qui de tes mamelles a nourri le Messie, je voulais savoir de toi ce que tu as souffert. Je m'occupais de cela, car en toi est toute mon espérance. — Frère, dit la dame, ne doute pas de la chose ; je suis dame Marie, épouse de Joseph. Ce que tu me demandes me rend curieuse et pensive. Je veux que moi et toi nous composions un récit. — Signora, dit le moine, je sais bien que la tristesse ni la douleur ne te peuvent toucher ; car tu es dans la gloire de Dieu notre Seigneur. Mais je cherche conseil ; fais-moi cette grâce, je te prie, de me dire d'abord : Quand le Christ fut saisi, étais-tu avec lui ? comment l'observais-tu ? avec qui l'écoutais-tu ? Je te prie de m'en parler quelques moments. — Frère, dit la dame, c'est chose pesante de renouveler mes afflictions ; car je suis glorifiée. »

La Vierge alors commence son récit : c'est la *Passion*, racontée, non plus par un disciple, mais par une mère. Le poëme est terminé par une apparition de Jésus-Christ, qui descend près de sa mère, dans la cellule du saint homme. Cela est bien supérieur aux représentations à demi-bouffonnes du quinzième siècle. Tout est grave et pathétique dans la légende espagnole, avec une extrême simplicité de langage.

Vous remarquez, par le choix que le poëte a fait de saint Bernard, à quel point les grands noms de France étaient alors célèbres. Il est visible qu'à cette époque, c'était de la France que les idées religieuses, poétiques, se répandaient dans l'Europe. Plus tard, ce fut l'Italie que l'on imita ; puis l'Espagne, au seizième siècle, quand elle eut l'Amérique et Charles-Quint.

Aujourd'hui, nous n'en sommes qu'à l'époque où l'Espagne, dans sa littérature encore peu féconde, inventait surtout de pieuses légendes et des romances populaires. S'il existe en effet, en langue castillane, de plus longs poëmes, écrits au quatorzième siècle, ce sont des traductions de nos romans versifiés du treizième, du *Roman d'Alexandre*, du *Vœu du paon*, et de quelques autres. L'*Amadis* seul vient du Portugal. On trouve dans ces ouvrages la même ignorance, le même anachronisme de mœurs, qui caractérisent nos romans, et nulle poésie véritable. Les beaux romans de chevalerie espagnols sont du siècle suivant. Mais ce qui appartient à l'Espagne du quatorzième siècle, ce qui commence à marquer le progrès de la langue et des esprits, ce sont quelques écrits solides et sérieux en prose castillane. On y reconnaît l'influence arabe ; car les conquérants de l'Espagne étaient ses instituteurs.

Un de ces écrits se compose de leçons allégoriques et de sentences, comme les aime l'imagination d'Orient. C'est, avec d'autres circonstances, la même forme que *le Dolopathos*, une suite de récits divers pour éclairer l'esprit d'un prince. C'est un ministre qui joue là le rôle de sage, et n'emploie d'autre intrigue, à chaque occasion difficile, que de conter une histoire. Ce recueil, intitulé *le Comte Lucanor*, est l'ouvrage du prince don Juan Manoël, qui, allié à la famille royale de Castille, occupa de grands emplois et servit avec gloire contre les Maures dans le milieu du quatorzième siècle. Son livre est un monument curieux de la gravité espagnole et de l'esprit allégorique des Arabes.

Mais un monument plus important de la prose castillane, une antiquité bien autrement nationale, c'est la chronique d'Ayala. Un peuple n'a fait un grand progrès de civilisation que lorsqu'il possède sa propre histoire dans sa langue vulgaire. Joinville et Froissart ont marqué cette époque pour la France ; les Villani, pour l'Italie. Ayala montre combien sous l'apparente uniformité de ses vieilles mœurs chrétiennes et chevaleresques, l'Espagne avait changé, pour être parvenue de ses traditions chantées à des récits graves, impartiaux, politiques. Les temps qu'il décrit ont d'ailleurs toute la grandeur de l'histoire. C'est l'époque de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, et de son homonyme, le roi d'Aragon, auquel les peuples avaient donné le même surnom de Cruel. La Castille, que se disputaient Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare, est un champ de bataille où se rencontrent le prince Noir et Bertrand Duguesclin. La politique étrangère se mêle aux guerres civiles.

Le sujet ainsi était ce qui convient le mieux à l'histoire, vaste dans son unité. Tout préparait Ayala pour la tâche d'historien ; il avait été officier-général, gouverneur de provinces frontières, chancelier du roi. Ainsi que Comines, avec lequel il a plus d'un rapport, il avait abandonné le prince qu'il servait, pour passer à la cour d'un plus heureux et d'un plus habile. Mais ce double rôle, cette sorte de trahison, lui donnait de grandes lumières sur les événements. Rien de plus satisfaisant par la clarté, rien de plus net et de plus ferme que ses récits. On peut les opposer aux chroniques de Villani et à la partie la plus sérieuse des chroniques de Froissart, incomparable comme historien amusant. Ayala est un narrateur correct, expressif, nourri de faits et de détails ; chez lui, la beauté

du récit consiste dans une simplicité qui ne permet aucun ornement ni aucune altération.

Êtes-vous curieux de savoir quelles étaient, au quatorzième siècle, les Cortès de Castille? Sans réflexions, une anecdote contée par Ayala nous dit comment le roi savait éluder déjà et réduire à un cérémonial le droit des députés des villes :

Un jour, le roi D. Pèdre était assis dans les Cortès qu'il tenait à Valladolid; et les députés du royaume avaient à lui répondre; et il y eut un grand débat entre les députés de Tolède et ceux de Burgos, pour savoir qui d'eux répondraient les premiers à ce que le roi avait dit..... Don Juan Lunez de Lara, seigneur de Biscaye, soutenait le parti de Burgos, parce qu'elle est capitale de la Castille; et don Juan, fils de l'infant don Manuel, le parti de Tolède, disant qu'elle avait été capitale de l'Espagne : et par cette raison, tous les grands qui étaient là se divisèrent en deux partis. Le roi dit alors ces paroles que son père avait dites, dans une semblable occasion, aux Cortès d'Alcala : « Ceux de Tolède feront tout ce que j'ai recommandé, « et ainsi j'ai parlé pour elle; par conséquent c'est à Burgos « à répondre. » Et il se fit ainsi; et les deux partis se tinrent pour satisfaits.

Mais ce qui frappe surtout dans Ayala, c'est l'impassible fermeté avec laquelle il retrace les cruautés et les souffrances de ses personnages. Nulle part, la férocité du moyen âge n'est plus fortement rendue. L'historien fait comprendre par lui-même ses héros : sa pitié les accuserait trop et les ferait croire des monstres, tandis qu'ils n'étaient que des hommes passionnés dans un temps encore barbare. Cette insensibilité du récit tient à ces fibres grossières du moyen âge, qui n'étaient pas plus remuées dans celui qui racontait les crimes que dans celui qui les avait faits. Cependant le récit même d'Ayala, sans exprimer l'émotion de l'écrivain, montre, avec une admirable force, le progrès de la cruauté, le goût croissant du meurtre dans ce don Pèdre, qui tue ses cinq frères, sa femme, ses ennemis, ses courtisans, et meurt poignardé.

On le devine tout entier dans les détails de sa première cruauté, la mort de Garci Laso, ennemi du gouverneur de don Pèdre.

(1) Ce même jour, aussitôt, le samedi soir, après que le roi était à Burgos, la reine dona Maria, sa mère, envoya un écuyer à Garci Laso, qui lui dit qu'elle l'envoyait lui dire que, pour rien au monde, il ne vînt au palais le lendemain dimanche : et Garci Laso ne le voulut pas croire. Mais le lendemain dimanche, de grand matin, il fut au palais; et les portes étaient bien gardées; et Garci Laso entra; et avec lui Rui Gonzales de Castaneda, et Pero Ruiz Carillo, ses beaux-frères, mariés à ses sœurs, et Gomez Carillo, fils de Pero Ruiz Carillo, et d'autres chevaliers et écuyers. Et dès qu'ils furent entrés où était le roi, la reine s'en fut dans une autre chambre; et avec elle était Don Vasco, évêque de Palencia, son grand chancelier. Et aussitôt que la reine fut partie de là, on prit trois hommes de la cité de Burgos, qui s'appelaient, l'un Pero Ferrandez de Medina, l'autre Alfonso Ferrandez, greffier, et l'autre Alfonso Garcia de Camargo, et par surnom le *Gaucher*. Et après que ces hommes de la cité eurent été pris et tirés à part, don Juan Alfonso de Alburquerque dit à un alcade royal qui était là, et que l'on nommait Domingo Juan de Salamanca : « Alcade, savez-vous ce que vous avez à faire? » Et l'alcade alors alla vers le roi, et lui dit tout bas, D. Juan Alfonso l'entendant : « Seigneur, vous ordonnez cela; car je n'ose dire ce que c'est. » Et alors le roi dit très-bas, parce que ceux qui étaient là l'écoutaient : « Huissiers, saisissez Garci Laso. » Et D. Juan Alfonso avait là, ce même jour, trois écuyers, ses créatures, auxquels il se fiait, avec d'autres hommes à lui, qui étaient debout, prêts et armés, et tenaient des épées et des poignards; et on les nommait Alfonso Ferrandez de Vargas, Rui Ferrandez de Escobar et Farrand Garcia Medina. Et quand le roi eut donné cet ordre de prendre Garci Laso, ces trois écuyers de D. Juan Alfonso aussitôt saisirent Garci Laso très-hardiment; et alors Garci Laso dit au roi : « Seigneur, que ce soit votre mercy de me faire donner un prêtre, pour me confesser. » Et il dit à Rui Ferrandez de Escobar : « Rui Ferrandez, mon ami, je vous prie d'aller à D. Léonore, ma femme, et de m'apporter un billet d'absolution du pape, qu'elle a. » Et Rui Ferrandez s'en excusa, disant qu'il ne le pouvait faire, et alors ils lui donnèrent un prêtre, qu'ils trouvèrent par aventure. Et Garci Laso se retira vers un petit portail, qui était, dans la maison, sur la rue, et là commença à parler avec lui de pénitence. Et le prêtre disait depuis, qu'à l'instant où Garci Laso commençait à parler de pénitence, il l'observait pour voir s'il avait quelque couteau, et qu'il ne lui en trouva pas. A cette heure que Garci Laso fut pris, Rui Gonzalez de Castaneda, et Pero Ruiz Carrillo, et Gomez Carrillo, son fils, et ceux qui tenaient le parti de Garci Laso, se retirèrent dans un endroit du palais, et restèrent tous ensemble. Et D. Juan Alfonso de Alburquerque dit au roi : « Seigneur, ordonnez ce qu'il y a à faire. » Et alors le roi chargea Vasco Alfonso de Portugal, et Alvar Gonzalez Moran, deux cavaliers de la garde d'Alburquerque, de dire aux huissiers qui tenaient Garci Laso de le tuer. Et ils furent au portail où était Garci Laso, et ils ordonnèrent cela aux huissiers. Et ceux-ci n'osaient le faire. Et ces huissiers s'appelaient, l'un Juan Ferrandez Chamorro, un autre Rodrigo Alfonso de Salamanca, un autre Juan Ruiz de Ona; et ce Juan Ruiz courut au roi, et dit : « Seigneur, qu'ordonnez-vous de faire de Garci Laso? » Et le roi dit : « Je vous ordonne de le tuer. » Et alors l'huissier revint, et lui donna d'une massue sur la tête; et Juan Ferrandez Chamorro lui donna d'un poignard (1). Et ils le frappèrent de beaucoup de blessures, jusqu'à ce qu'il mourût. Et le roi ordonna qu'ils le jetassent dans la rue; et cela se fit. Et ce même jour de dimanche, pour ce que le roi venait d'entrer dans la cité de Burgos, il y avait une course de taureaux sur la place, devant le palais de l'évêque, au lieu où gisait Garci Laso. Et on ne l'enleva point de là; et le roi vit comme le corps de Garci Laso était couché par terre, et comme les taureaux passaient sur lui. Et il ordonna de le mettre sur un banc; et ainsi tout ce jour il resta là (2). »

Le seul remords de don Pèdre, son seul acte d'humanité, est de faire ôter un cadavre de dessous les pieds des taureaux. Du reste, comme ce court récit est complet dans son horreur! Cette absolution du pape gardée en portefeuille, ce meurtre dans un palais, le combat de taureaux : en une page, vous avez toute l'Espagne, sa politique, sa religion, ses crimes et ses fêtes.

D'autres faits caractéristiques sortent du récit d'Ayala. Ainsi vous disserteriez beaucoup pour sa-

(1) *Cronica del rey Don Pedro*, p. 40.

(1) *Diole con una porra,... diole con una broncha.*

Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.

(Corneille.)

On a conservé, en traduisant, ces idiotismes qui marquent l'affinité des deux langues.

(2) Un homme de talent, M. Chasles, avait déjà traduit ce morceau, dans une dissertation piquante sur Ayala. Je n'ai pas adopté sa version, qui m'a paru s'éloigner quelquefois du texte.

voir quelle était la civilisation des Arabes, comparée à celle des Espagnols, de quel côté était la supériorité. Un fait va vous le dire.

Cet abominable Pierre-le-Cruel est vainqueur, avec l'assistance du Prince Noir. Il a tué impunément ses cinq frères, et repoussé Duguesclin. Que fait-il alors? Il écrit à un sage docteur arabe pour lui demander des avis. Il semble qu'il veuille devenir honnête homme, autant qu'il le peut. Le docteur arabe lui répond une lettre empreinte de l'imagination et de la gravité orientale, pleine, au fond, de la philosophie la plus humaine et la plus sage. Il examine ce qu'a fait don Pèdre. Il lui dit : « Vous avez été tenté » ; et sur chaque crime, il lui donne un conseil.

Après ce récit, l'historien continue à raconter toutes les cruautés de don Pèdre. Il dit seulement que cette lettre l'avait touché, mais qu'il n'en tint compte. Ainsi, il semble que, dans cette épopée historique, si simplement racontée, vous avez une vision de sagesse, qui s'est montrée à Pierre-le-Cruel, l'a averti vainement et se retire.

C'est un guerrier généreux, c'est Duguesclin qui est l'instrument à demi volontaire de la trahison par laquelle tant de crimes sont vengés. La guerre a recommencé; Duguesclin délivré a réduit aux abois le parti de Don Pèdre. Il tient ce roi assiégé dans le château de Montiel. Don Pèdre, sans espoir, et trompé par de faux serments, vient, une nuit, à la tente de Duguesclin, et se met en son pouvoir.

Il s'aventura une nuit, et s'en vint à la demeure de messire Bertrand, et se mit en son pouvoir, armé d'une épée et sur son cheval. Et comme il était là, descendu du cheval sur lequel il était venu à la demeure de messire Bertrand, il dit à Bertrand : « Monte à cheval. Il est temps que nous allions..... » Personne ne lui répondit, parce qu'ils avaient fait savoir au roi Henrique comment le roi don Pèdre était dans la demeure de messire Bertrand. Quand le roi don Pèdre vit cela, il pensa que la chose allait mal, et voulut monter sur le cheval sur lequel il était venu; et un de ceux qui étaient avec messire Bertrand se mit à la traverse, et dit : « Attendez un peu ; » et il lui montra qu'il ne le laissait point partir. Et cette même nuit vinrent avec le roi don Fernando de Castro, et Diego Gonzalez d'Oviedo, fils du maître d'Alcantara, et Rodriguez de Senabria, et d'autres. Et lorsque le roi don Pèdre fut venu là, et lorsqu'il fut entré dans la demeure de messire Bertrand, comme nous l'avons dit, le roi don Henrique le sut, parce qu'il était déjà là, averti et armé de toutes ses armes, et le bassinet en tête, attendant ce fait. Et il vint là armé, et il entra dans la demeure de messire Bertrand. Et comme le roi don Henrique vint, il se mit à la traverse du roi don Pèdre; et il ne le connaissait pas, car il y avait un long temps qu'il ne l'avait vu. Et on raconte qu'un cavalier de ceux de messire Bertrand dit : « Prenez garde, voici votre ennemi » ; et le roi don Henrique doutait encore si c'était lui. Et on raconte que le roi don Pèdre dit deux fois : « Je le suis, je le suis. » Et alors le roi don Henrique le reconnut, et le frappa avec une dague au visage; et on dit que le roi don Pèdre et le roi don Henrique tombèrent à terre, et que le roi don Henrique le frappa, étant à terre, d'autres blessures.

(1) *Cronica del rey don Pedro*, p. 554.

Aventurose una noche, e vinose para la posada de mosen Beltran, etc.

Quelle était l'émotion de l'historien dans ce récit terrible? Il continue par ces mots : « Et là mourut le roi don Pèdre, le 23 mars de ladite année; » et il fait tranquillement un portrait de sa personne. Seulement un mot échappe et révèle le sentiment de l'historien. « Il avait, dit-il, tué beaucoup « d'hommes dans son royaume, par quoi lui arriva « tout ce malheur. » Voilà toute la morale de cette terrible histoire, et le génie du moyen âge.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Situation de la France au quatorzième siècle. — Progrès politique des esprits; importance nouvelle du *tiers-état*. — Poésie satirique; le *Roman de la Rose*. — Influence des événements sur le talent historique. — Froissart; ses premières occupations; sa vie errante; détails tirés de ses poésies. — Compositions de ses chroniques. — En quoi plus vrai que les historiens de l'antiquité. — Sa manière de peindre.

Messieurs,

Le talent historique, en langue vulgaire, qui signale au quatorzième siècle l'Italie et l'Espagne, se retrouve sous la même date en France, avec non moins de bon sens et plus de charme. Ce synchronisme entre les littératures *romanes* serait complet, si nous pouvions y comprendre une province d'Espagne qui eut sa couronne et son idiome à part, le Portugal; mais le Portugal, qui devança l'Espagne dans la carrière des découvertes aventureuses, eut plus tard qu'elle des chroniqueurs et des historiens. Ce n'est qu'au milieu du quinzième siècle que la langue et l'esprit de la nation sont assez fixés pour que l'histoire soit écrite avec une supériorité digne des événements.

Il est, à cette époque, un chroniqueur portugais qui eut à raconter cette tragédie si touchante d'Inès de Castro, et à peindre cet implacable amour de don Pèdre. C'est Bertram Lopes, gardien des archives de Portugal déposées dans la *Tour du Tombeau*, historiographe, et pourtant narrateur sincère et pathétique. Mais fidèle à la chronologie, non moins importante pour les idées que pour les faits, nous ne voulons pas antidater un examen des éloquentes chroniques de Lopes. Nous en parlerons ailleurs. Aujourd'hui, nous sommes au quatorzième siècle et en France.

Combien l'Italie était déjà brillante et cultivée! quel beau réveil de l'esprit humain que cette poésie sublime, cette élévation métaphysique, cet art délicat et passionné! Pourquoi la France en était-elle si loin, elle dont la langue, dont la poésie semblaient

d'abord plus hâtives que la langue et la poésie italiennes? Nous retrouvons ici la nécessaire alliance de l'histoire et de la littérature; nous sommes obligés de demander aux événements la cause de cette inégalité dans le progrès des nations vers les arts.

La France, au quatorzième siècle, fut livrée à l'anarchie, à la guerre civile, aux invasions étrangères. Quand on voit les règnes malheureux de Philippe de Valois et de Jean, cette captivité du roi, cette prise de possession de la France par les Anglais, la folie de Charles VI et les crimes d'Isabeau de Bavière, on explique comment deux siècles ont séparé l'époque littéraire de la France et celle de l'Italie.

Gardons-nous de penser toutefois que, dans cette infériorité où elle était retenue par ses malheurs, la France n'ait pas montré plusieurs signes de progrès social. Un premier fait l'atteste : je parle de l'assemblée *des États*, sous le roi Jean. Jusqu'à présent, nous nous sommes avancés dans l'histoire littéraire du moyen âge, sans trouver encore ce grand symptôme du développement d'un peuple, la puissance politique de la parole, le talent appliqué à autre chose que la distraction des esprits, et servant à gouverner les peuples.

Les silencieuses *Cortès* de Castille ne nous ont rien offert : un court passage d'Ayala a pu faire présumer que leur liberté était presque un cérémonial. Nul monument d'éloquence républicaine dans les républiques d'Italie. L'Angleterre, nommée ici par anticipation, l'Angleterre, dans les luttes de ses barons contre Jean-sans-Terre, agit beaucoup plus qu'elle ne parla ; ou du moins, s'il est vraisemblable que, dès cette époque, la forme du gouvernement y produisit l'éloquence, des documents mutilés ne permettent pas de juger quels furent alors chez les Anglais le caractère et l'effet de cette puissance nouvelle.

Il semble qu'en France, au milieu du quatorzième siècle, de plus grands périls, de plus grandes épreuves pour le patriotisme devaient animer les assemblées alors si fréquentes. Jean II, menacé d'une nouvelle guerre contre les Anglais, convoque *les États* en 1355. Les députés de la noblesse, du clergé et des bonnes villes sont réunis dans les salles du parlement de Paris. Le chancelier ouvre *les États* par un discours, où il déclare, entre autres promesses, que le roi n'altérera point les monnaies : c'était alors la ressource la plus habituelle des rois et l'abus qui excitait davantage l'inquiétude et la révolte des esprits. Puis, le chancelier demande des troupes et de l'argent. Les trois ordres répondirent, chacun par l'organe d'un seul orateur, qu'ils étaient *appareillés de vivre et de mourir avec le roi;* mais ils décrétèrent que l'unanimité des trois ordres était nécessaire pour toute proposition.

Ainsi, Messieurs, sous l'immobilité apparente de la société française, un grand progrès s'était accompli. Le tiers-état, si longtemps inférieur et opprimé, était devenu l'égal des deux autres ordres.

Maintenant (le croiriez-vous?), dans les historiens du temps, dans le plus ingénieux de tous, cette déclaration si importante est à peine indiquée. Froissart, avec sa légèreté de Troubadour, se borne à dire que les États mirent « corps et avoir au service du roi ; » et il calcule le nombre des hommes d'armes, et l'argent de l'impôt. Le grand événement qui se passait dans ces *États* est comme indifférent à l'imagination de l'historien ; il disparaît, à ses yeux, devant le bruit militaire, l'esprit de chevalerie et la domination royale. Ce n'est pas tout cependant. Le roi déclara, par une ordonnance, que les fonds alloués pour la guerre seraient levés par des commissaires, et surveillés par des intendants que nommeraient *les États ;* que nulle somme ne serait distraite de cet usage ; et que, si on tentait de le faire, les députés étaient tenus, sous la foi du serment, de résister à cette violence. Il renonça désormais à toutes les vexations qui faisaient le privilége de sa maison et de sa cour, au droit de prendre sur les gens du peuple, *blé, vin, vivres, charrettes*, *chevaux*, et soumit ses officiers au paiement et à la poursuite, pour les choses qu'on leur aurait fournies. Il s'engagea, pour lui-même et pour toute sa maison, à ne jamais exiger de prêts par force ; il interdit aux créanciers la faculté de transférer leurs droits à des personnes privilégiées. Il promit que nul sujet du royaume ne serait plus enlevé à ses juges ordinaires, etc., etc. Voilà quelques-unes des nombreuses réformes et des garanties de justice que renfermait cette ordonnance, espèce de charte, presque semblable à celle que les barons anglais venaient d'imposer à Jean-sans-Terre.

La captivité du roi de France et la nouvelle convocation des États par le jeune dauphin accrurent encore cet esprit de liberté. Les débats de cette époque orageuse, s'ils s'étaient fidèlement conservés, offriraient sans doute un curieux monument du génie français ; on y verrait combien le tiers-état s'était élevé depuis deux siècles, pour être entré en partage avec les deux ordres qui avaient eu si longtemps le privilége de la guerre et de la science. Nous aurions vu là ce qu'il est difficile de trouver ailleurs, une expression vive de l'esprit du *tiers-état*, une éloquence sérieuse et pourtant populaire.

Les livres de cette époque, excepté les fabliaux, sont toujours de la littérature ecclésiastique ou chevaleresque ; ce sont toujours des raisonnements théologiques, ou des descriptions de beaux faits

d'armes, de tournois et de fêtes seigneuriales. La part du peuple, bien moins grande dans la littérature qu'elle ne dut l'être dans les assemblées *des États*, se bornait à des vers malins, où l'on satirisait plutôt les vices du clergé que l'insolence et la tyrannie des nobles. Le monument le plus curieux de cette libre poésie, c'est le *Roman de la Rose*, commencé dans le treizième siècle par Jean de Meung, achevé dans le quatorzième par Guillaume de Lorris. Un défaut du *Roman de la Rose*, c'est qu'il est difficile de le lire, et peu séant quelquefois d'en parler. C'est un ouvrage singulier, spirituel et docte pour le temps. Il n'appartient plus à cette littérature naïve qui ne se souciait pas de l'antiquité, et qui, dans son style gaulois, dérivait de la langue latine, sans le savoir.

Remarquez-le, Messieurs, lorsque, dans nos projets d'innovations, nous accusons les deux derniers siècles d'avoir intercepté la poésie nationale des siècles antérieurs, et d'avoir, en se faisant Grecs et Romains, supprimé cet esprit indigène, ces croyances naïves de notre vieille France, nous nous méprenons sur un fait. Cette littérature née du sol, cette fleur des champs, n'a guère existé; toujours quelque germe étranger était là.

Dès le milieu du treizième siècle, vous voyez l'antiquité surgir de toutes parts et pénétrer en tous sens cette littérature, qu'à sa rudesse on serait tenté de croire instinctive et originale. Le *Roman de la Rose*, par exemple, est surchargé de souvenirs antiques; c'est la glose de *l'Art d'aimer* d'Ovide, avec un mélange d'abstractions, d'allégories, de subtilités scolastiques. Dans ce cadre, que l'esprit galant et chevaleresque du siècle avait choisi, le poëte a jeté mille traits malicieux. Il en est quelques-uns qui expliquent comment La Fontaine aimait si fort le *Roman de la Rose*. La Fontaine le lisait patiemment, curieusement; ce vieux style le faisait travailler. Il arrivait à quelques traits piquants contre les moines, contre le clergé; cela soutenait son attention. Un peu à la gêne dans la gravité de son siècle, il était reconnaissant de trouver dans un vieil auteur ce qu'il aurait bien voulu dire, ce qu'il laisse quelquefois deviner dans ses fables. Cela lui inspirait trop de faveur pour cette poésie, dont il aimait les malices bien plus que les négligences. Je suis sûr que le jour où, lisant le *Roman de la Rose*, il a trouvé ce petit passage :

> Le dieu d'amour, cil qui départ
> Amourettes à sa devise,
> C'est cil qui les amants attise,
> Cil qui abat l'orgueil des braves,
> Cil fait les grands seigneurs esclaves,
> Et fait servir royne et princesse,
> Et repentir none et abesse,

La Fontaine a été fort satisfait.

Voilà les beautés du *Roman de la Rose*.

Maintenant essaierai-je une analyse? dirai-je que dans ce poème le principal personnage, en quête pour obtenir le but de ses vœux, est traversé par *Mâle-Bouche et Dangier*, et autres acteurs allégoriques; qu'il est rassuré par *Bel-Accueil*; qu'il s'entretient avec des amis, discute avec des dames; qu'une foule d'histoires sont racontées; qu'on trouve là, je ne sais pourquoi, les cruautés de Néron, la mort de Sénèque, ailleurs celle de Lucrèce, un morceau sur l'alchimie, des digressions sur Boèce et son livre, des épisodes de chevalerie, un éloge de saint Augustin? C'est une bibliothèque mal rangée. Il y règne quelque chose de cette singulière variété de souvenirs qui préoccupait le Dante, lorsque, libre, à la faveur de son cadre immense, il mêlait Saladin et Virgile, Tristan et Charlemagne, tout enfin. C'était le caractère du temps. L'homme de génie savait tirer de cette confusion un effet sublime : le conteur agréable, comme Guillaume de Lorris ou Jean de Meung, en profitait pour débiter, à tort et à travers, tout ce qu'il avait appris.

Sur ce point, les deux auteurs du *Roman de la Rose* n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre. Du reste, ce qui est rare, le continuateur paraît avoir plus de talent que l'inventeur. Jean de Meung écrit avec diffusion, mais beaucoup d'esprit; ses satires devaient singulièrement amuser les contemporains; il a quelques traits de cette moquerie, dont Rabelais fut un si grand maître. On raconte de lui, que voulant obtenir les honneurs d'une belle sépulture ecclésiastique, il avait légué au couvent des Cordeliers deux coffres pesants et qui semblaient remplis de choses précieuses. Après toutes les cérémonies faites en grande pompe, quand on ouvrit les coffres, on n'y trouva que des ardoises chargées de figures et de signes géométriques. Les moines trompés voulaient reprendre à Jean de Meung ce qu'ils lui avaient donné, la sépulture; mais un arrêt du Parlement, dit-on, prévint ce scandale. Que l'anecdote soit plus ou moins douteuse, Jean de Meung, s'il n'a pas attrapé les moines après sa mort, s'en est du moins fort moqué de son vivant. Nulle part, l'oisiveté, le luxe, l'avarice que l'on reprochait aux gens d'église, ne sont attaqués plus vivement. Ces épigrammes, fussent-elles injustes parfois, sont historiques. Elles montrent surtout que la lutte contre l'Église était, au moyen âge, beaucoup plus tolérée qu'on ne le croirait; qu'il y avait même dès lors, ce que l'on vit éclater en Allemagne au seizième siècle, un secret accord entre les princes et les libres esprits; que les princes, fatigués des menaces et des extorsions de la cour de Rome, ménageaient la hardiesse de quelques Trouvères et de quelques savants, comme une arme à opposer à

cette puissance. La société moderne a offert, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-septième, ces alliances accidentelles du pouvoir avec l'esprit, ces tentatives de libre examen, tacitement protégées.

Mais le *Roman de la Rose* et la *Bible Guyot*, cette autre satire grossière et fidèle des mœurs du temps, tout cela ne peut se comparer à l'éclat poétique de l'Italie. Le premier écrivain de la France, alors, ce fut un chroniqueur. On peut le remarquer : tout siècle de révolutions développe le talent historique. Voyez notre époque : ce n'est pas simplement par l'étude, c'est, pour ainsi dire, par le contre-coup des faits, que les esprits sont portés aujourd'hui vers l'histoire. Dans le dernier siècle, de grands talents écrivirent l'histoire; mais le spectacle de grands événements leur manquait. La supériorité même de leur esprit, en les rendant juges sévères du passé, satiriques ingénieux, ne les rendait pas peintres expressifs et naturels d'événements qu'ils n'avaient pas vus, et dont rien ne leur donnait l'idée, dans l'élégance sociale et la douce tranquillité de leur temps. Au quatorzième siècle, époque d'ignorance, où les arts se développèrent peu dans la France agitée de révolutions et de guerres, il était naturel, au contraire, que le talent d'écrire l'histoire naquît des événements. Ainsi, tandis que vous voyez les Villani s'élever en Italie, Ayala porter dans les chroniques espagnoles un naturel âpre, une éloquence nue et simple, en France, la vivacité du coloris, l'enjouement de l'imagination anime le récit historique: Froissart a commencé d'écrire.

Quel était Froissart? un homme d'église, un bon chanoine, qui même avait été quelque temps curé; et cependant son histoire et ses poésies ne sont, comme il le dit, que récits de guerre et d'amour. Il faut prendre le quatorzième siècle comme il a été; il ne faut pas s'effaroucher de voir un clerc tonsuré faire un volume de poésies galantes, ne rester en place nulle part, être toujours à la suite des fêtes et des noces, mener joyeuse vie, laisser son argent chez les taverniers, par exemple, cinq cents écus chez les traverniers de Lestine, village où il était curé. Tout cela était fort simple. Deux choses manquaient alors, le sentiment de la décence et celui de l'humanité.

Né à Valenciennes, dans le Hainaut, vers l'an 1337, Froissart était fils d'un peintre d'armoiries. Il étudia pour devenir prêtre, bien qu'il parût avoir peu de vocation; car il nous dit lui-même que dès douze ans il n'aimait que

> Veoir danses et carolles,
> Oïr ménestrels et parolles
> Qui s'apertiennent à dédult.

Ses goûts allèrent se fortifiant avec l'âge.

> Au boire je prens grant plaisir:
> Aussi fai-je en beaus draps vestir.
> En viande fresche et nouvelle,
> Quant à table me voy servir,
> Mon esperit se renouvelle.
> Violettes en leurs saisons,
> Et roses blanches et vermeilles
> Voy volentiers; car c'est raisons;
> Et chambres pleines de candeilles,
> Jeux et danses et longues veilles,
> Et beaus licts pour li rafreschir,
> Et au couchier, pour mieulx dormir,
> Épices, clairet et rocelle;
> En toutes ces choses véir
> Mon esperit se renouvelle.

Avec ces inclinations, aussitôt qu'il eut pris les ordres sacrés, il s'attacha d'abord à la maison de sire Robert de Namur, seigneur de Montfort. Ce seigneur, qui remarquait en lui une curiosité naturelle, une perpétuelle attention à s'enquérir des faits d'armes, l'engagea, fort jeune encore, à composer la chronique des guerres du temps. Froissart se fit *historien:* c'est le titre qu'il se donnait lui-même. Je suis un historien, disait-il en se présentant; et il faisait des questions sur toutes choses. Être un historien à cette époque, n'était pas condition facile. Que raconter? le passé, on l'ignorait faute de livres; le présent? mais nulle communication régulière entre les peuples; du secret autour des princes (car plusieurs étaient absolus déjà); peu de liberté; les Troubadours avaient péri, depuis la Croisade sanglante des Albigeois. Pour savoir, il fallait courir les aventures, être un historien errant, comme il y avait des chevaliers errants. Il fallait aller de ville en ville, de château en château, et voir sur les lieux, apprendre des personnages mêmes tout ce qu'on voulait dire. Cette ambulante étude convenait à l'humeur libre et hardie de Froissart; et, s'il voyagea pour écrire l'histoire, je crois qu'il se fit historien pour voyager. Il se mit à l'œuvre dès l'âge de vingt ans; mais il eut quelques distractions qu'il nous raconte.

> . . . . . Sur l'eure de prime,
> S'ésbatoit une damoiselle
> A lire un rommant; moi, vers elle
> M'en vins, et li dis doucement
> Par son nom : « Ce rommant, comment
> L'appellés-vous, ma belle et douce? »
> Elle cloi atant la bouche;
> Sa main dessus le livre adoise.
> Lors respondi, comme courtoise,
> Et me dit : « De Cléomadés
> « Est appellés; il fut bien fés,
> « Et dictés amoureusement.
> « Vous l'orés; si dire comment.
> « Vous plaira dessus vostre avis. »

Froissart consentit sans peine à dire son avis. La dame à son tour lui demanda des livres.

> « . . . Jeune homs, je vous prie
> Qu'un rommant me prestés pour lire.

Bien véés, ne vous le fault dire,
Que je m'y esbas volontiers;
Car lires est un douls mestiers.

Froissart, en prêtant ses livres, y joignait des vers; il allait au bal et dans les compagnies. Tout à coup il apprit que la jeune demoiselle, qui était riche et de noble maison, allait se marier. Il en fut malade de chagrin, trois mois durant, fit des vers bien tristes; et enfin il lui prit envie d'aller outre-mer, hors du pays pour se remettre un peu en santé. Il partit pour l'Angleterre, où il fut très-bien accueilli par les seigneurs, les dames et demoiselles. La reine, Philippe de Hainaut, le protégeait beaucoup. Il faisait des vers; et malgré la mélancolie qu'il avait apportée de France, il passait assez bien son temps. Il s'ennuyait toutefois. La reine, qui en devina le motif, lui dit :

Dorénavant congié vous donne,
Mais je le voeil et si l'ordonne
Qu'encor vous reveniez vers nous.

Puis, elle lui fit présent de chevaux, argent et joyaux. Il partit, retrouva en France tous ses chagrins, et résolut de s'éloigner encore. Il revint en Angleterre, auprès de la reine, qui le reçut mieux que jamais, et le fit son *clerc*. En cette qualité, il faisait des poésies d'amour. Mais il s'occupait toujours de sa grande chronique, et il profitait de la faveur des princes pour voyager et s'instruire. Il alla visiter l'Écosse, alors pays perdu. Il approcha familièrement du prince de Galles, le grand homme de ce siècle. Il suivit à Milan le duc de Clarence, qui allait épouser la fille de Galéas II. Des fêtes, voilà ce qu'il fallait à Froissart! Celles de Milan eurent quelque chose de plus remarquable que les tournois et les parures : c'était la présence des trois esprits les plus agréables du temps, Froissart, Boccace et Chaucer. Il paraît que Froissart se mêla beaucoup des préparatifs du bal, et qu'on y dansa même un *virelay* dont il était l'auteur, et qui fut très-applaudi. En rappelant ces succès et ces plaisirs de cour, Froissart n'oublie pas les florins d'or et les ducats que lui donnèrent gracieusement le comte de Savoie et le roi de Chypre.

Froissart avait bien envie de retourner en Angleterre et d'y retrouver la protection de cette bonne reine Philippe; mais il apprit sa mort. Désolé, il revint à son pays, et on lui donna la cure de Lestines, dans le diocèse de Cambrai. Il la garda peu de temps, et reprit la vie plus agréable des cours. Il alla près de Wenceslas, duc de Brabant, prince généreux, et qui faisait des vers. Froissart lui servit de secrétaire et de poëte; il retouchait les vers du duc, et y mêlait les siens. Il réunit le tout dans un roman de *Méliador*, ou du chevalier au soleil d'or. Wenceslas mourut : Froissart chercha une autre cour et un autre maître. Il passa au service du comte de Blois, qui le fit clerc de sa chapelle, et il y composa pour sa cour des pastourelles et des épithalames. De là il eut envie d'aller voir la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix. Il se mit en route sur un bon cheval, avec une lettre du comte de Blois, et menant en laisse quatre lévriers. En cet équipage, il arrive à la cour de Béarn et y reçoit le plus gracieux accueil. Il assistait tous les soirs au souper du comte.

Là, toutes les nuits, je lisoie
Devant lui, et le solaçoie
D'un livre de Melyador,
Le chevalier au soleil d'or,
Lequel il ooit volentiers;
Et me dist : « C'est un beaus mestiers,
Beaus maistres, de faire tels choses. »
Dedens ce romanc sont encloses
Toutes les chançons que jadis
Faisait le bon duc de Braibant,
Dont l'âme soit en paradys!

Le comte de Foix aimait les vers; il passait pour le prince le plus vaillant, le plus aimable et le plus généreux de son temps. On vantait sa courtoisie et sa magnificence. Enfin, on ne pouvait lui reprocher qu'une seule action : il avait tué son fils. Il n'y a pas, Messieurs, dans ce langage une surprise préméditée, mais une expression des mœurs du temps. Il est vrai, ce crime épouvantable, qui ajoute tant à l'infamie de Philippe II, et qui souille toute la renommée de Pierre-le-Grand, le comte de Foix l'avait commis, et telle était encore la barbarie des mœurs, au quatorzième siècle, que l'horreur naturellement attachée à un tel forfait disparaissait presque dans les qualités chevaleresques du prince, et que Froissart vous raconte cela sans indignation, sans effroi. Froissart avait été trois mois de l'*hostel* du comte; il avait admiré sa bonne mine, son humeur libérale, sa sagesse, sa piété même; du reste, nul souci.

En quittant cet *excellent prince*, Froissart partit à la suite de la comtesse de Boulogne, qui allait épouser le duc de Berry. Il fut encore là de toutes les fêtes, et fit une pastourelle pour le lendemain des noces.

Il obtint, vers ce temps, le *canonicat de Chimay*. Puis il se remit à voyager plus que jamais, pour la composition de son histoire. Il allait de la Hollande en Picardie, de Paris à Valenciennes, se trouvait aux conférences de Lollinghen, à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, à l'entrevue du pape et de Charles VI dans Avignon, au serment de Gaston de Foix, dans Toulouse, regardant, écoutant, questionnant.

Il lui restait quelque chose à dire sur les guerres d'Espagne; et il lui manquait pour cela le témoignage des Portugais. On l'avait assuré que plusieurs che-

valiers de cette nation se trouvaient à Bruges. Il part pour Bruges; il apprend là qu'un autre chevalier portugais, vaillant et sage, était en Zélande; et le voilà qui se met en route pour aller en Zélande, savoir des nouvelles du Portugal. Il y trouve son homme, *gracieux* et *accointable*, et le tient six jours de suite, lui faisant raconter des histoires et anecdotes, qu'il couche par écrit. Après avoir épuisé la mémoire de ce chevalier, il part pour une autre recherche. Il vieillissait; et son ardeur de savoir et de courir n'en était que plus vive. Il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre. Il a conté lui-même sa réception à la cour, et comment il présenta au roi Richard II son roman de *Méliador*.

Si le vis en sa chambre, dit-il, car tout pourveu je l'avoie, et luy mis sur son lict; et lors l'ouvrit et regarda dedans, et luy plut très-grandement; et plaire bien luy devoit; car il estoit enluminé, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux à dix clous d'argent dorez d'or, et rose d'or au milieu, à deux gros fermaux dorez, et richement ouvrez, au milieu rosiers d'or. Adonc, demanda le roy de quoy il traitoit, et je luy dy : d'amour. De ceste responce fut tout resjouy; et regarda dedans le livre en plusieurs lieux, et y lisit, car moult bien parloit et lisoit françois; et puis le fit prendre par un sien chevalier qui se nommoit messire Richard Credon, et porter en sa chambre de retrait, dont il me fit bonne chère.

N'est-il pas édifiant, Messieurs, d'entendre un poëte dire que son livre a dû plaire, à cause de la reliure, et parce qu'il était enluminé et *historié?* C'est une joie d'auteur bien modeste. Mais à cette époque la beauté du manuscrit avait grande part dans le mérite de l'ouvrage.

C'était au petit lever du roi d'Angleterre que ce livre avait été présenté, et tout le monde entourait Froissart; un écuyer du roi imaginant alors que ce poëte était de plus un historien, s'approche, et lui dit : « Messire Jehan, n'avez-vous pas trouvé « quelqu'un qui vous ait parlé du voyage que le roi « a fait en Irlande. — Nenny, répond Froissart. » Et voilà ce personnage qui lui raconte tout ce qui s'est fait en Irlande; et Froissart le met dans sa chronique.

Ainsi figurez-vous ce poëte de cour, et ce chroniqueur ambulant, toujours en quête d'événements qu'il recueille tantôt par hasard, tantôt avec beaucoup de peine. Je ne sais s'il portait avec lui des livres, ni où, ni comment il travaillait. Mais, à force de voyages, d'allées et de venues, cette grande chronique se trouva faite, au milieu de la vie la plus remuante qui fut jamais. Seulement vous me demanderez ce que devenait, pendant ce temps, son canonicat de Chimay. Ce canonicat, il n'y allait jamais, excepté dans les deux ou trois dernières années de sa vie, quand il ne fut plus homme de fêtes et de plaisirs. Ce fut sans doute dans cette retraite qu'il écrivit la dernière copie de ses chroniques, on ne sait pas vers quelle année.

On a soupçonné Froissart d'avoir fait des variantes dans ses récits. On a dit que, changeant de maître, allant d'une cour à l'autre, il altérait parfois les manuscrits de son histoire, selon les lieux et les temps. Aucuns ont prétendu que lorsqu'il passait le détroit et visitait la cour de Richard, la chronique avait quelques pages de plus, où les Anglais étaient toujours vainqueurs et fort aimés dans les provinces conquises. Puis, de retour en France, il abrégeait, changeait, ajoutait, dit-on. Le reproche nous paraît peu fondé. Froissart travaillait partout à son histoire; mais ce qu'il lisait à la cour des princes, c'était surtout romans et vers d'amour. Quoi qu'il en soit, la chronique de Froissart, dans l'état où elle nous a été rendue par un habile éditeur, offre une assez grande impartialité. Il y a sans doute peu d'indignation pour les pillages et les cruautés des Anglais; mais ce n'est point par une traîtresse complaisance pour le plus fort, ce n'est point par une lâche désertion du vaincu : c'est qu'un certain sens moral, une certaine chaleur d'humanité, manquait à l'historien comme à ses personnages. Les faits hideux de vengeance, de perfidie qui nous révoltent, excitaient alors assez peu d'étonnement; et l'historien serait infidèle à son temps, s'il avait marqué pour son compte plus d'émotion et de colère. Il aime les Anglais, cela est vrai; mais il aime aussi la bravoure des Français. Il est pour le prince Noir. Il est aussi pour Bertrand Duguesclin; et quand Duguesclin, avec ses compagnies franches et ses habitudes d'homme de guerre, fait de mauvaises actions, ce qui lui arrive parfois, quand ce rude chevalier laisse assassiner don Pèdre dans sa tente, Froissart jette le manteau là-dessus; cela ne l'indigne pas; il est tout aussi indulgent pour Duguesclin qu'il peut l'être même pour un roi d'Angleterre.

Nous avons indiqué, bien ou mal, comment l'homme a vécu, et comment il a fait son livre; comment ses distractions furent son travail, son étude; comment c'est sur les grands chemins et dans les cours, dans les fêtes, qu'il a recueilli les documents de son ouvrage.

Maintenant, ce livre, que nous paraît-il? une histoire presqu'universelle des États de l'Europe, depuis l'année 1322, jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Je dis presque universelle; car, dans la pensée de l'auteur, ce qui prédomine, c'est l'Angleterre et la France : l'Angleterre, avec ses victoires, son invasion; la France, avec la défaite de son roi Jean, les victoires et la sagesse de Charles V, les malheurs et l'égarement de Charles VI. Autour de ce centre de récit, premier objet de l'historien, venaient se réunir des histoires tout entières, amenées là comme par épisode. Duguesclin et le prince

Noir, après s'être heurtés en France, se rencontrent en Espagne. Froissart suit ses héros. L'Espagne le fait penser au Portugal. Ainsi, nulle distribution savante et systématique, la préoccupation de l'historien devenant la règle de son récit. Quelquefois d'heureux contrastes, d'adroites transitions, l'historien mis en scène, ses aventures mêlées aux faits de l'histoire. Par exemple, dans ce voyage qu'il fit pour conduire quatre lévriers à Gaston de Foix, il rencontra sur la route un chevalier, nommé messire d'Espaing du Lion, homme habile dans les négociations et dans les guerres. Il l'accoste, et tout en chevauchant de concert, il l'interroge. Il rencontre une ville fortifiée, un château fort : il questionne le chevalier, qui raconte à Froissart que cette ville a été emportée d'assaut, que ce château fort a été pris par ruse, enfin, tout ce qui s'est passé. Froissart met cela dans son récit, avec tout le dialogue. Quand on lit Hérodote, on aime qu'il vous parle de son voyage en Égypte, de ses questions aux prêtres des dieux et de leurs réponses. Froissart, qui n'avait pas lu Hérodote, fait comme lui ; il intercalle dans ses *chroniques* son voyage de Blois à Orthez, et tous les récits que lui fait le chevalier.

En chevauchant le gentilhomme et beau chevalier, dès qu'il avait dit au matin les oraisons, devisait tout le jour avec moi, demandant nouvelle, et aussi quand je lui en demandais, il m'en répondait....

Après dîner, le chevalier me dit : « Chevauchons ensemble tout souef, nous n'avons que deux lieues de ce pays qui valent bien trois de France jusques à notre gîte. » Je répondis : « Je le vueil. »

Et ailleurs :

Messire Espaing du Lion me dit : « Messire Jean, allons voir la ville. — Sire, dis-je, je le vueil. » Nous passâmes au long de la ville et vînmes à une porte qui siéd de vers Palamininch, et passâmes, et outre, vînmes sur les fossés. Le chevalier me montra un pan de mur de la ville ; et me dit : « Véez-vous ce mur illec ? — Oïl, sire, dis-je, pourquoi le dites-vous ? — Je le dis pourtant, dit le chevalier, vous véez bien que il est plus neuf que les autres. — C'est vérité, répondis-je. — Or, dit-il, je le vous contrai, par quelle incidence ce fut, et quelle chose, il y a environ dix ans, il en avint. Autrefois vous avez bien ouï parler..., etc. »

Cette forme est employée tout un demi-volume ; et bien quelle soit accidentelle, l'art n'aurait pas mieux imaginé. C'est un passage de la narration générale à une foule de petits détails, qu'il eût été difficile de semer dans cette narration. Les pauvres historiens modernes sont accablés sous le nombre des faits et des circonstances ; ils sont obligés de les exposer dans un récit bien long, ou de les résumer en réflexions abstraites. Froissart ne suspend jamais le récit ; mais il change le narrateur : tantôt c'est lui, tantôt un personnage. Il se réserve les grands événements, les batailles, les fêtes ; il les raconte comme s'il en avait été spectateur. Puis cette foule de menus faits et d'anecdotes qui gêneraient sa marche, il en charge parfois un interlocuteur ; et la vivacité de l'entretien ajoute une nuance au récit et pique l'attention du lecteur. Conter est tout le génie de Froissart ; mais il conte admirablement.

Nous avons noté dans Villani les recherches instructives, la précision de détails, le soin de la vérité, non-seulement dans la peinture, mais dans l'explication des événements. Rien de tel dans Froissart ; il ne s'inquiète pas des causes et des moyens. Son livre en ressemble d'autant plus aux romans de chevalerie, où l'on ne dit jamais les détails prosaïques de la vie. Vous ne trouverez rien d'exact dans Froissart, sur les impôts, le commerce, les provisions de guerre ; mais il décrit parfaitement les drapeaux, les devises, les champs de bataille et les cours, tout ce qui frappait l'imagination et les yeux. Il ne donne pas la statistique du camp, mais il donne le tableau des tournois. Quant à la peintre des hommes, elle est admirable. Édouard III, le prince Noir, le roi Jean, Charles V, le connétable de Clisson, Bertrand Duguesclin, Gaston, toutes ces physionomies sont là : vous entendez les discours de ces hommes, soit que l'historien les répète littéralement, ou qu'il les invente, dans un parfait rapport avec leurs caractères et avec leur temps qui est le sien. Le dirai-je ? à cet égard, il me paraît avoir un avantage sur les anciens. Dans les discours qui parsèment leur histoire, vous reconnaissez l'écrivain plus que le personnage. L'élégance de Tite-Live, la précision ornée et brillante de Tacite ont empreint d'un caractère à peu près semblable tous les discours qu'ils rapportent ; mais les paroles que Froissart met dans la bouche de Charles V, au lit de mort, ont dû être prononcées ; l'auteur n'y est pour rien. S'agit-il de personnages inférieurs, de bourgeois, pour lesquels Froissart n'a pas grand goût, l'historien conserve leur langage avec une parfaite simplicité, malgré sa préférence pour les tournois et le beau monde de la chevalerie.

Dans le siècle dernier, on a voulu mettre en scène le dévoûment des six bourgeois de Calais. On a fait une tragédie qui est la chose du monde la plus fausse, bien qu'elle ait eu grand succès. Tous ces bourgeois sont plus que des chevaliers ; ils paraissent uniformément guindés à un ton d'héroïsme. Lisez Froissart ; tous les personnages y sont vrais. Le gouverneur de Calais aura son courage et sa fierté à lui ; c'est un homme d'un autre ordre que les bourgeois ; il parlera autrement. Les bourgeois qui ne sont pas des citoyens d'Athènes ou de Rome, n'auront pas cette rage de mourir que leur a donnée Dubelloy : et c'est là le sublime

de leur action; avec un cœur d'homme, un cœur de bourgeois, si vous voulez, avec peu d'envie d'être tué, ils se sont offerts pour leur pays. Ils craignent d'être pendus; et, malgré la peine que cela leur fait, ils vont chercher le roi qui est bien capable de les faire pendre sur place. Quand ils arrivent devant le roi d'Angleterre qui est fort irrité et veut qu'ils meurent, rien ne les défend, que la pitié de la reine; elle est là enceinte, et la vue de ces six hommes, la *hart* au col, lui fait mal; elle pleure et demande si bien leur grâce que le roi l'accorde, tout en grondant.

Il y a un fait que Froissart n'a pas dit: cette bonne reine d'Angleterre, tout en larmes à la vue de ces six hommes qu'on va pendre, quand le roi très-clément leur a pardonné et a seulement pris tous leurs biens, elle accepte une part de la confiscation et garde à son profit la maison d'un de ces malheureux, qu'elle a fait renvoyer la vie sauve.

Toujours ce même défaut de délicatesse morale dans le moyen âge. J'imagine que Froissart a négligé ce fait, parce qu'il n'a pas été blessé du contraste. On mettait les vaincus à rançon; ils n'étaient pas pendus; c'était bien assez pour eux: du reste, leurs maisons étaient bonnes à prendre.

Mais écoutons le récit de Froissart, admirable, à cette nuance près:

.... Lors messire Jean de Vienne vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens à la halle. Au son de la cloche, vinrent hommes et femmes; car moult désiraient à ouïr nouvelles. Quand ils furent tous venus et assemblés en la halle, hommes et femmes, messire Jean de Vienne leur démontra moult doucement les paroles toutes telles que ci-devant sont récitées, et leur dit que autrement ne pouvait être, et eussent sur ce avis et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et pleurer, et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler, et mêmement messire Jean de Vienne larmoyait moult tendrement.

Une espace après se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, que on appelait sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi: « Seigneurs, grand'pitié et grand méchef serait de laisser mourir un tel peuple, que ici a, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen.... J'ai si grand'espérance d'avoir grâce et pardon envers notre seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuil être le premier; et me mettrait volontiers en ma chemise, à nud chef, et la hart au col, en la merci du roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, chacun l'alla adorer de pitié; et plusieurs hommes et femmes se jetaient à ses pieds, pleurants tendrement; et était grand'pitié de là être, et eux ouïr, écouter et regarder.

Secondement, un autre très-honnête bourgeois et de grand'affaire, et qui avait deux belles demoiselles à filles, se leva et dit tout ainsi qu'il ferait compagnie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre; et appelait-on icelui sire Jean d'Air.

Après, se leva le tiers, qui s'appelait sire Jacques de Vissant, qui était riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il ferait à ses deux cousins compagnie.

Ainsi fit sire Pierre de Vissant, son frère; et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévêtirent là ces six bourgeois tous nus en leurs brais et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent hart en leur col, ainsi que l'ordonnance le portait, et prirent les clefs de la ville et du châtel, chacun en tenait une poignée...

Si s'en allèrent les six bourgeoi sn cet état que je vous dis, avec messire Gautier de Manny, qui les amena tout bellement devers le palais du roi.....

Le roi était à cette heure en sa chambre, à grand'compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venaient en l'arroy qu'il avait devisé et ordonné; et se mit hors, et s'en vint en la place devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand'foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, ni comment ils finiraient, et mêmement la reine d'Angleterre, qui moult était enceinte, suivit le roi, son seigneur. Si vint messire Gautier de Manny, et les bourgeois près lui qui le suivaient... Le roi se tint tout coi, et les regarda moult cruellement; car moult haïssait les habitans de Calais. Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux par devant le roi, et dirent ainsi, en joignant leurs mains: « Gentil sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons été d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands: si vous apportons les clefs de la ville et du châtel... Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haute noblesse... » Le roi les regarda très-ireusement: et, quand il parla, il commanda que on leur coupât tantôt les têtes.

Tous les barons et les chevaliers qui là étaient en pleurant priaient si acertes que faire pouvaient au roi qu'il en voulut avoir pitié et mercy; mais il n'y voulait entendre. Grinça le roi les dents, et dit: « Qu'on fasse venir le coupe-tête. »

A donc fit la noble reine d'Angleterre grand humilité, qui était durement enceinte, et pleurait si tendrement de pitié, que elle ne se pouvait soutenir. Si se jeta à genoux par devant le roi, son seigneur, et dit ainsi: « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si comme vous savez, je ne vous ai rien réquis ni demandé; or, vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame, sa femme, qui pleurait à genoux moult tendrement; si lui amollit le cœur; car enuis l'eut courroncée, au point où elle était; si dit: « Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne le vous ose esconduire; et combien que je le fasse avec peine, tenez, je les vous donne; si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit: « Monseigneur, très-grand mercis! » Lors se leva la reine, et fit lever les six bourgeois et leur ôter les cordes d'entour leur cou, et les emmena avec li en sa chambre, et les fit revêtir et donner à dîner tout aise, et puis donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'ost à sauveté.

Les peintures de la vie féodale tracées par Froissart présentent tous les contrastes de rudesse et de courtoisie chevaleresque, de barbarie et d'humanité. Une infinie variété naît de sa naïve exactitude. Son âme vive et mobile, enjouée plutôt que forte, est un miroir fidèle où se reflète tout le moyen âge. Vous a-t-il raconté quelque grand événement, a-t-il peint cet héroïsme des bourgeois de Calais, dont il ne paraît pas fort attendri pour son compte, mais qu'il a rendu si touchant par l'émotion des spectateurs, il vous dira d'aussi bonne foi un conte de fées. Oui, un conte de fées; le mot n'est pas exagéré. Pendant son séjour à Orthez, Froissart était étonné de voir à quel point le comte de Foix était promptement instruit de tout ce qui se passait en pays étranger. Il s'enquiert auprès d'un écuyer du comte, qui se prend à rire, et lui dit: « Voirement faut qu'il le sache par voie de nécromancie. » A ce mot, l'historien ouvre les deux oreilles, et presse

l'écuyer de s'expliquer, promettant bien de n'en dire mot, tant qu'il sera en ce pays. L'écuyer le tirant à part, dans un angle de la chapelle du châtel d'Orthez, commence son conte, dont Froissart n'a rien perdu. Il y avait en ce pays un sire de Corasse, qui savait à point nommé tout ce qui se faisait en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie, et le rapportait à notre bon seigneur Gaston de Foix. — Comment cela? — Il avait à ses ordres un Esprit malin qui venait lui tout conter; cet Esprit s'appelait Orton. Quand on sait le nom d'un Génie, on est bien sûr de son existence.

Mais d'où venait ce Génie? — Le sire de Corasse disputait quelques dîmes de son église à un clerc de Catalogne. Il fut condamné par le pape à Avignon. Le clerc vint avec la sentence pour se mettre en possession; mais le chevalier n'en tint compte, et renvoya le clerc avec menaces. Quelque temps après, une nuit qu'il dormait, il est réveillé par un bruit affreux dans son château; et le lendemain ses gens lui dirent que toute sa vaisselle était brisée. Même noise, même désordre la nuit d'après dans la chambre du chevalier. Il ne peut se tenir de crier : « Qu'est-ce? » et le tapageur invisible lui répond : « C'est le clerc de Catalogne qui m'envoie : tu lui fais grand tort, car tu lui ôtes les droits de son héritage, et je ne te lairray en paix que tu lui aies fait bon compte. — Ah! lui dit le sire de Corasse, le service d'un clerc ne vaut rien, laisse-le en paix et me sers. » Le malin Esprit, en effet, change de condition, et se donne au chevalier, qu'il venait visiter toutes les nuits, lui apportant nouvelles de tous les lieux du monde. Le sire de Corasse tenait au courant Gaston, qui approuvait fort l'emploi d'un émissaire aussi prompt, et surtout aussi peu dispendieux. Malheureusement, par le conseil de Gaston, le sire de Corasse voulut connaître la figure de son messager. Nouvel incident conté longuement. Orton se déguise en deux fétus de paille, puis apparaît sous la forme d'une truie maigre. Le sire de Corasse lâche sur elle ses chiens. Le malin Esprit, indigné d'un tel procédé, ne revint plus faire de rapport au sire de Corasse, qui mourut l'année suivante. Voilà ce que s'est laissé conter, et ce que redit sérieusement le bon Froissart. Villani aurait su que Gaston de Foix entretenait des espions dans les cours d'Europe, et l'argent que cela lui coûtait. Froissart, endoctriné par le récit de l'écuyer, soupçonne seulement que le comte Gaston, depuis la mort du sire Corasse, s'est procuré quelque autre messager diabolique.

Heurusement, de ces contes à dormir debout Froissart passe à des récits de la plus expressive vérité.

J'ai cité la mort de Charles V; il y a beaucoup d'autres tableaux non moins grands. Le roi Jean, prisonnier dans la tente du prince de Galles, offre une peinture admirable. Vous vous souvenez de l'entrevue de Paul-Émile et de Perse dans Tite-Live. Paul-Émile n'y paraît qu'un vainqueur dur et dédaigneux, auquel l'historien a prêté quelques lieux communs de morale philosophique. Froissart est bien supérieur, en étant plus simple.

Quand ce vint au soir, le prince de Galles donna à souper au roi de France et à monseigneur Philippe, son fils, à monseigneur Jacques de Bourbon, et à la plus grande partie des comtes et des barons de France qui prisonniers étaient. Et assit le prince le roi de France et son fils monseigneur Philippe, monseigneur Jacques de Bourbon, monseigneur Jean d'Artois, le comte de Tancarville, etc., etc., à une table moult haute et bien couverte; et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables. Et servait toujours le prince au devant de la table du roi, et par toutes les autres tables, si humblement comme il pouvait. Ni oncque ne se voulut seoir à la table du roi, pour prière que le roi lui sçut faire; ainsi disait toujours qu'il n'était encore mie encore si suffisant qu'il appartenist de lui seoir à la table d'un si haut prince et de si vaillant homme que le corps de lui était, et que montré avait la journée.

C'est que le prince de Galles, bien que vainqueur du roi Jean, se souvenait qu'il était son vassal. Ainsi, du milieu de cette féodalité si cruelle, si barbare, sortait une urbanité nouvelle. Le souvenir d'un certain devoir faisait que le vassal victorieux dans une bataille servait à table humblement son seigneur vaincu et prisonnier.

Et toujours s'agenouillait par devant le roi, et disait bien : « Cher sire, ne veuillez mie faire simple chère, pour tant si Dieu n'a voulu consentir huy votre vouloir; car certainement monseigneur mon père vous fera toute l'honneur et amitié qu'il pourra, et s'accordera à vous si raisonnablement que vous demeurerez bons amis ensemble à toujours. Et m'est avis que vous avez grand'raison de vous réjouir, combien que la besogne ne soit tournée à votre gré; car vous avez aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse, et avez passé tous les mieux faisans de votre côté. Je ne le dis mie, cher sire, sachez, pour vous railler; car tous ceux de notre partie et qui ont vu les uns et les autres, se sont par pleine science à ce accordés, et vous en donnent le prix et le chappelet, si vous le voulez porter. »

A ce point commença chacun à murmurer; et disaient entr'eux, Français et Anglais, que noblement et à point le prince avait parlé. Si le prisaient durement, et disaient communément que en lui avaient et auraient encore gentil seigneur, s'il pouvait longuement durer et vivre, et en telle fortune persévérer.

Dans certains récits de bataille, dans le récit de la bataille de Crécy, Froissart est véritablement homérique. On ne saurait décrire avec plus de force le choc de ces deux masses d'hommes d'armes qui se heurtent. Arrivez-vous dans le château de Gaston de Foix, il est impossible de peindre avec plus de grâce la vie oiseuse, les délices, les fêtes de cette cour. Passez-vous en Espagne, la tyrannie de Pierre le Cruel, la hardiesse de Henri de Transtamare, le génie du prince Noir, sont devant vous. Rentrez-vous en France, la sagesse de Charles V, son

activité, son administration habile et réparatrice, sont décrites avec un soin et un sérieux, que fait ressortir l'enjouement habituel de Froissart. Grands événements, anecdotes familières, nations diverses, Anglais, Flamands, Français, tout se mêle et se succède sans confusion; et jamais les couleurs de l'historien ne sont semblables, quoiqu'il soit toujours naïf, naturel, abandonné.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Étude nécessairement simultanée de l'Angleterre et de la France au moyen âge. — Faible influence de la civilisation romaine sur l'Angleterre. — Race teutonique incessamment renouvelée. — Efforts de Guillaume le Conquérant pour faire prévaloir l'idiome français en Angleterre. — Résistance de la langue nationale. — Monuments de cette langue au douzième siècle.— Poésies des ménestrels. — Chants populaires. — Robin Hood. — Imitation de nos romans et de nos fabliaux. — Imitation de l'Italie. — Chaucer; de lui et de ses ouvrages.

MESSIEURS,

La France est trop mêlée à l'Angleterre dans le quatorzième siècle, pour que nous puissions bien connaître la littérature de l'un de ces pays, sans étudier celle de l'autre. Avant d'aller plus loin en France, nous sommes pressés de voir quels germes la conquête de Guillaume, c'est-à-dire l'invasion guerrière et politique du génie français, avait laissés en Angleterre, et quelle influence à son tour l'Angleterre, par ses victoires, exerça sur notre patrie.

Cette réciprocité d'invasions entre la France et l'Angleterre, ce contact perpétuel d'alliances ou d'hostilités pendant plusieurs siècles, est un des grands spectacles du moyen âge. De là vint qu'une nation du Nord, une race teutonique reçut de bonne heure une forte empreinte de la civilisation *romane;* de là cette singularité qui nous montre les inventions et les formes des Troubadours et des Trouvères dans l'idiome tout germanique de la vieille Angleterre. Ainsi, se touchent et se réunissent les diverses parties du vaste sujet que nous avons essayé de parcourir.

En effet, Messieurs, vit-on jamais deux pays, se détestant davantage, plus intimement unis? La langue, les lois, les usages, les familles françaises occupent le sol anglais avec Guillaume; la nation anglo-normande possède à son tour une partie de la France, et voit son roi couronné dans Paris.

Durant ce long intervalle et cette lutte opiniâtre qui change de terrain, les langues indigènes des deux pays se sont mêlées; le français a d'abord prévalu comme langue du vainqueur et comme langue savante; puis le vieil idiome anglais a refleuri sur sa souche teutonique, d'abord tout ébranchée par le glaive des Angevins et des Poitevins qui suivaient Guillaume.

Mais avant de suivre les époques de cette révolution, il faut chercher quel était l'ancien dépôt de civilisation romaine laissé dans la Grande-Bretagne. Les Romains n'avaient jamais conquis et possédé ce pays au même point que les contrées méridionales de l'Europe. Ils y avaient rencontré, dans les provinces du Nord, une invincible résistance, et partout une soumission incertaine et agitée. Ils n'avaient pu y faire dominer leurs mœurs; les Bretons rejetèrent longtemps l'idiome latin: *linguam romanam abnuebant;* et bien que les nobles du pays eussent fini par l'apprendre, il n'y devint pas d'un usage fréquent et populaire. Aussi, à l'époque de l'affranchissement du monde par les barbares, lorsque le joug romain fut levé, nul peuple ne redressa la tête plus promptement que les Bretons. Il faut entendre là-dessus leurs vieilles chroniques. « Les Césariens, disent-elles (car les « Romains ne furent jamais pour les Bretons qu'un « poste de soldats étrangers), ayant opprimé l'île « pendant 400 ans et extorqué par an 3000 livres « d'argent, repartirent pour la terre de Rome, afin « de repousser l'invasion de la horde noire. Ils ne « laissèrent, à leur départ, que des femmes et de « petits enfants, qui tous devinrent Cambriens. »

Ainsi la vieille race barbare et indigène reparaît en un moment sur le sol breton. Cet événement est accompli dès le cinquième siècle; et on pourrait supposer que toute trace de la langue et de la civilisation romaine disparut en même temps de la Grande-Bretagne. Mais depuis la première entrée des légions, une autre cause avait agi; et si elle ne servit pas là comme ailleurs à compléter et à doubler, pour ainsi dire, la prise de possession des Romains, elle devait en maintenir du moins quelques restes.

Avec les proconsuls, les généraux, les soldats, les percepteurs d'impôts, étaient venus, dès le second siècle, les prêtres d'une religion nouvelle. Sous le César Constance, qui commandait l'armée romaine en Bretagne, ils eurent beaucoup de puissance; et la foi, secrètement protégée, fit de grands progrès. Cependant leur action n'étant pas aidée par une entière soumission du pays aux usages de Rome, elle fut moins complète que dans les Gaules. Les églises chrétiennes qui se conservèrent dans la Grande-Bretagne, firent des schismes à leur manière, et furent de bonne heure séparées de l'église de Rome.

Vous le savez, le christianisme, presque à sa naissance, avait vu les hérésies se multiplier en Orient, parce que la culture des lettres, les prétentions orgueilleuses de l'esprit et le talent sophis-

tique y faisaient naître les disputes. L'Occident, au contraire, moins savant, avait été moins divisé. La foi était aidée par l'ignorance des peuples et la difficulté qu'ils avaient à imaginer eux-mêmes une erreur. Ce que le savoir et la métaphysique faisaient en Grèce, l'indépendance d'esprit, la haine du joug et de l'idiome romains, l'attachement aux usages nationaux, le firent en Angleterre.

Ainsi, dès la première conquête, médiocre influence de l'esprit romain sur celui de la Grande-Bretagne, action du christianisme, tardive, inégale, indépendante de l'Église romaine : voilà ce qui doit expliquer comment ce pays, voisin de la Gaule, subjugué comme elle par les Romains, et depuis conquis par elle, a gardé dans sa langue une nationalité si distincte et si fortement marquée.

Cette nationalité ne cessa de se fortifier par les invasions et les mélanges de peuples, qui survinrent, après l'éloignement des Romains. C'étaient comme autant de couches homogènes, malgré quelques variétés apparentes, qui s'amoncelaient sur le même sol. Ainsi, les invasions saxonnes se mêlèrent à la race cambrienne, sans l'altérer. Ainsi, les Danois, qui succédèrent aux Saxons, n'étaient qu'une autre famille de la même race du Nord. Ainsi les Normands, qui vinrent après les Saxons et les Danois, n'étaient eux-mêmes que des Danois adoucis par le ciel de France et recrutés par des Français. A ces révolutions se rattachent trois époques du langage parlé dans la Grande-Bretagne. Dans la première, qui dure trois cent trente ans, depuis l'invasion saxonne, ce langage est appelé *british-saxo*. Les Danois parurent ensuite : c'était une variante de la première conquête. Là commence la seconde époque de la langue, le *danish-saxo,* dans lequel furent écrits les ouvrages du roi Alfred. Puis vinrent les Normands transformés en Français, comme des voleurs qui auraient pris les habits de ceux qu'ils avaient tués. A leur suite ils amenaient des hommes de toutes les provinces de France, et se confondaient avec eux par la langue et les usages. De là date une trosième époque dans la langue de la Grande-Bretagne, le *normand-saxo,* principe de la langue actuelle.

Vous le voyez, l'Angleterre fut sans cesse ramenée à son origine par les causes mêmes qui altèrent celle des autres peuples, par les invasions étrangères. Ces invasions lui amenaient autant de nuances de sa propre nature. Elle se retrouvait toujours, en s'alliant, même par force, à des parents un peu éloignés.

Voilà comment ce fond de nationalité anglaise, sans cesse surchargé par des éléments qui, dans leur hostilité même, avaient quelque chose de sympathique avec lui, a survécu à tout, et à travers quelques influences véritablement étrangères, s'est maintenu toujours. Voilà, pour nous réduire à la question littéraire, comment la langue anglaise est encore aujourd'hui une langue tout à fait teutonique, malgré ce que la conquête normande devait y laisser de formes françaises.

Pendant les luttes des Saxons contre les Danois, l'Angleterre avait eu un grand homme; et soudain s'était opéré le mouvement que produira toujours un grand homme, dans un siècle barbare. Plus savant que Charlemagne, Alfred avait lui-même cultivé les lettres, et traduit en langue vulgaire Paul Orose et Boèce, les deux auteurs favoris du moyen âge. Mais ces hommes que la nature jette par hasard au milieu d'un siècle qui n'est pas fait pour eux, obtiennent beaucoup de gloire et n'exercent qu'une influence peu durable. Cependant au nom d'Alfred viennent se lier les noms d'Alcuin et du vénérable Bède. Les lettres latines furent cultivées avec soin dans les monastères anglais; et la théologie servit à ranimer le goût de l'étude. C'est une réponse à l'opinion de ceux qui ont regardé le règne de la théologie dans le moyen âge, comme une époque perdue pour l'intelligence humaine. La théologie a été la forme que prenait alors la pensée. De même que, dans un autre temps, toutes les idées se traduiront en idées politiques, et s'appliqueront aux grands problèmes de la société; ainsi, dans le moyen âge, les esprits se faisant une occupation à la fois plus subtile et plus désintéressée, toutes les idées, toutes les forces du raisonnement s'appliquaient à la vie future. Mais par cela même que cette occupation toute métaphysique avait quelque chose de vague et d'incertain, elle avait aussi quelque chose de grand, de hardi, de singulièrement favorable à l'élévation et à l'originalité de la pensée. Ne vous étonnez donc pas que sous cet amas théologique on trouve parfois une étonnante sagacité, un grand esprit stérilement consumé. Le théologien d'une époque eût été le philosophe d'une autre. Les théologiens anglo-normands du douzième siècle nous offriraient plus d'une marque de cette vérité. Mais ils ont écrit en langue latine; et c'est surtout dans la langue vulgaire que nous cherchons à constater les travaux et les progrès de l'intelligence. C'est là qu'elle nous paraît indigène et moderne.

La langue vulgaire anglaise, telle que la conquête la trouve et la modifie, voilà notre étude.

Guillaume est arrivé; il a gagné la grande bataille d'Hastings; tout tombe devant lui; il fait périr plusieurs des grands d'origine saxonne qui ont échappé au champ de bataille; il dépouille les couvents, les églises; il chasse les évêques; il fait dresser un grand livre noir où sont inscrits les gens suspects, c'est-à-dire les nobles, les riches; il les

dépouille, et met à leur place des Normands, des Français, des gens de la conquête. Tout cela, Messieurs, a été supérieurement retracé par un habile écrivain, et je ne veux pas essayer une contrefaçon de ses vives peintures. Mais ce qu'il n'a pas décrit, ou du moins ce que l'on peut décrire avec plus de détail, c'est la révolution du langage, après cette invasion. C'est là, sans doute, le plus faible, le plus imperceptible des intérêts, dans l'histoire de la conquête. Cependant ce point de vue peut offrir aussi quelque importance historique.

Voulez-vous savoir jusqu'à quel point l'esprit des conquérants a transformé la nation conquise? Regardez à l'idiome du pays. Dans un mélange de plusieurs peuples, il y a, vous le savez, un singulier rapport entre la prédominance des mots et celle des races. Le sang anglais a prévalu, puisque aujourd'hui la langue anglaise est seule restée maîtresse. La grammaire ici nous apprend l'histoire. D'abord le conquérant, un des plus impérieux dominateurs qui aient jamais pesé sur le monde, en même temps qu'il s'emparait des couvents, des châteaux, des terres, de l'argent, des femmes du peuple vaincu, en même temps qu'il s'ingérait dans tout, réglait tout, forçait ses nouveaux sujets d'éteindre leurs feux à six heures du soir, voulut aussi les dépouiller de leurs souvenirs, et leur prendre leur idiome natal.

On vit là cette naturelle résistance de l'homme aux influences excessives, illimitées, que la force veut exercer sur lui. Malgré tous les efforts du vainqueur pour décréditer la langue anglaise, elle prévalut. Un évêque, savant et pieux, était chassé de son siége parce qu'il ne parlait point français. Des témoins déposaient-ils en anglais devant les tribunaux, c'était merveille si on les écoutait. Il ne s'agissait pas là d'interprètes jurés; on mentait, quand on ne parlait pas français. Aussi tous ceux qui voulaient avoir quelque faveur ou même quelque repos, les ambitieux, les gens paisibles, parlaient français comme ils pouvaient. Les couvents, ou du moins tous les emplois supérieurs des couvents étaient donnés à des Français qui avaient importé leur langue, et exigeaient qu'on la parlât autour d'eux. Tant que la main de fer de Guillaume fut là, on prononça fort mal le français en Angleterre; on y mêla beaucoup d'incorrections; mais on le parla. Cela se soutint encore sous ses premiers successeurs. La vanité même finit par s'accommoder de ce qui d'abord semblait un joug onéreux. Beaucoup d'Anglais indigènes croyaient à ce prix se confondre avec la race des conquérants. « Les hommes de « province, dit un chroniqueur, oublient leurs « dialectes de Cornouailles, de Galles et de Devons- « hire, et s'étudient à parler français, pour paraî- « tre nobles. » Le chef-lieu de ce français qu'on parlait en Angleterre, était Rouen. C'était de là que venaient incessamment à la cour de Londres des Trouvères qui entretenaient le goût de la langue et de la poésie *romane*.

La conquête de la Normandie sous Philippe-Auguste fut le premier coup porté à cette influence; la communication des deux pays ne fut plus aussi fréquente; le français d'Angleterre, séparé de sa couche continentale, fut moins jeune, moins vivant; il eut bientôt quelque chose d'étrange et de suranné, dont en France on se moquait. Cependant la cour du roi d'Angleterre et la plupart des seigneurs maintenaient toujours l'usage exclusif du français : et dans les écoles publiques, le français seul était enseigné et parlé. Voilà ce qui me paraît prouvé par un passage très-curieux d'un auteur anglais du quatorzième siècle :

Les enfants à l'école, contre l'usage de toutes les autres nations, sont forcés d'abandonner leur propre langue, et de dire leurs leçons, et tout ce qui les occupe, en français : ainsi l'ont établi les Normands, depuis leur première venue en Angleterre. Les enfants de gentilshommes sont instruits à parler français, du jour où on les remue dans leur berceau, et où ils peuvent parler et jouer avec un hochet. Les gens du pays veulent ressembler aux gentilshommes, et se plaisent à parler français, pour être crus tels. Cette mode était fort usitée, depuis le premier temps; elle commence à s'affaiblir un peu : car John de Cornouailles, un maître de grammaire, a changé la leçon dans son école, et l'étude du français en celle de l'anglais. Richard de Laincry et d'autres ont appris de lui cette manière d'enseigner; de manière qu'aujourd'hui, l'an de N. S. 1385, et la neuvième année du roi Richard II, dans toutes les écoles d'Angleterre, les enfants abandonnent le français et apprennent l'anglais.

Ainsi, vous le voyez, c'est seulement trois siècles après la conquête que la loi tyrannique de Guillaume commence à fléchir, et que les enfants des Anglais peuvent apprendre à lire dans leur langue.

Il faut que l'instinct national soit bien fort pour que cette domination si longue d'un idiome étranger n'ait pas laissé dans la langue anglaise des traces plus nombreuses. Il est vrai, la langue nationale, chassée des écoles publiques, avait continué de lutter dans les familles contre l'idiome étranger des vainqueurs. Le maintien obstiné du langage et des mœurs faisait partie de la résistance du peuple. Nul doute que cette portion de l'Angleterre qui répugna si longtemps au pouvoir des Normands ne s'attachât à la vieille langue du pays, comme au symbole même de sa liberté et de sa défense. Il semble que ce puissant intérêt a dû produire quelques poésies, quelques chants populaires, où le vieil anglais, le *bristish-saxo*, se retrouverait d'autant plus pur, et préservé par une haine patriotique de la contagion de l'idiome normand. Toutefois, il subsiste peu de ces monuments originaux, de ces protestations en langue nationale contre l'invasion étrangère; je n'en connais

aucune qui date des premiers jours de la conquête. Les plus anciens essais de poésie anglaise qui nous aient été conservés, offrent un tout autre caractère. En même temps que Guillaume-le-Conquérant employait la rigueur de ses édits pour proscrire l'idiome national, il faisait servir la langue anglaise même à sa politique. Voici comment.

Travaillait-il à dépouiller les riches monastères saxons, ou à les transférer à des hommes de race normande, il chargeait sans doute quelque ménestrel de faire en langue anglaise des vers moqueurs contre les moines, et préparait ainsi leur spoliation aux yeux du peuple. On est fort tenté d'admettre cette conjecture, lorsqu'en remuant les plus anciens débris de l'idiome anglais, on trouve, au lieu de chants populaires contre l'avarice et la tyrannie des vainqueurs, un conte satirique sur les moines, qui fut chanté dans un festin public, à la cour de Guillaume. Quoi qu'il en soit, la langue de ce conte est le *british-saxo,* légèrement modifié par la nouvelle conquête; on y reconnaît tous les types de l'anglais actuel, avec des variantes d'orthographe.

Au loin sur la mer, près l'Espagne occidentale, est une île de Cocagne: nulle terre sous le ciel n'abonde en autant de biens. Quoique le paradis soit joyeux et brillant, Cocagne est d'un plus bel aspect. Qu'y a-t-il dans le paradis, que verdure et fleurs? Malgré le plaisir qu'on y trouve, il n'y a pas de viande, mais seulement du fruit; il n'y a pas de salle à manger, mais beaucoup d'eau pour éteindre la soif.

Le poëte contait alors que dans cette île de Cocagne, symbole des couvents anglais, et supérieure au paradis, on trouvait de grands châteaux bâtis tout en pâtés de perdrix et en powdings, etc., etc. Voilà les plaisanteries satiriques d'un temps grossier. Elles n'ont d'autre intérêt pour nous que d'avoir servi les projets du conquérant.

Cet idiome anglais et cette poésie populaire, que les vainqueurs employaient contre les vaincus, devaient aussi donner aux vaincus plus d'une arme contre leurs maîtres. Si les Normands plaisantaient les riches abbés du pays, pour les dépouiller, les Anglo-Saxons tâchaient de mettre leurs églises à couvert, en célébrant la gloire et les miracles des saints qu'elles avaient eus. De là, grand nombre de légendes versifiées au douzième siècle. Les saints de ces légendes étaient toujours de race saxonne, de bonne vieille race. L'imagination du pauvre peuple semblait les invoquer contre les Normands.

Aux faits merveilleux qui remplissent ces histoires, se mêle parfois de touchantes anecdotes. J'aime mieux les pieuses fictions des vaincus que les durs sarcasmes commandés par les vainqueurs. Il est, par exemple, une légende de Thomas Beckett, qui offre un début, sous la rudesse du vieux style anglo-normand, plein de charme et d'intérêt. Vous savez que Thomas Beckett, dont l'histoire a été de nos jours habilement restaurée par la vive imagination de M. Thiérry, était un homme de race anglaise, qui devint favori d'un roi normand, archevêque de Cantorbéry, lutta contre ceux qui l'avaient protégé, fut martyr de son courage ou, si l'on veut, de son ambition. La légende raconte la naissance de Thomas Beckett, et rapporte à ce sujet une anecdote gracieusement romanesque.

Le père de Thomas Beckett, Gilbert, Anglais de race et homme assez obscur, était parti pour la croisade, dans l'espérance d'acquérir quelque gloire sous la bannière normande. Il fut fait prisonnier et retenu dans la maison d'un chef sarrasin. Il intéressa vivement la fille de son maître, et par le secours de cette jeune femme, qui d'abord sacrifia son amour à la liberté de celui qu'elle aimait, il s'échappa. Mais il laissait après lui de trop puissants souvenirs. La jeune fille, ennuyée de son absence, s'enfuit aussi pour le retrouver. Elle ne savait que deux mots d'anglais, *London* et *Gilbert,* le nom de son amant et le nom de la ville où il était né. Suivant la légende, elle s'embarque avec ce secours dans un port d'Asie, et répétant toujours *London* et *Gilbert*, elle arriva jusqu'à Londres. Perdue dans cette grande ville, et redisant ces deux mots, elle attire la foule autour d'elle. Les uns voulaient l'exorciser; d'autres cherchèrent Gilbert. Enfin, l'homme qui était appelé de si loin reconnut cette voix.

Les plus graves personnages de l'Église furent consultés sur cet événement, ce voyage extraordinaire, cette persévérance; ils déclarèrent tout d'une voix qu'il fallait baptiser la jeune fille et l'épouser. Et c'est de ce mariage que naquit le grand martyr, Thomas Beckett. Voilà une histoire fort gracieuse, si elle n'est pas véridique. Il y a deux ballades populaires qui la racontent, et une vie des saints qui la consacre; ainsi, n'en doutez pas.

Voilà quelques essais de l'imagination du peuple conquis. Longtemps les vainqueurs en firent peu d'estime. A la cour de Guillaume et de ses premiers successeurs, on n'accueillait que la poésie française des Trouvères, ou les chants méridionaux des Troubadours.

Richard Cœur-de-Lion faisait, nous l'avons dit, des vers dans les deux dialectes *romans*. La pièce célèbre qui lui est attribuée se conserve sous les deux formes; et si Blondel, qui, suivant la chronique, découvrit par ses chants le roi prisonnier, était un Trouvère, il est certain que Richard eut souvent à sa cour et dans son camp des Troubadours, dont il était le protecteur et le rival, tandis qu'il paraissait au contraire négliger fort la langue et la poésie du peuple anglais. Cependant ce prince,

qui dédaignait ses sujets, et qui, dans sa vie aventureuse, habita si peu l'Angleterre, fut l'homme dont les exploits remuèrent le plus fortement l'imagination des Normands et des Anglais. Il força deux peuples, divisés sur tant de choses, à s'accorder en un point, l'admiration pour le roi Richard.

Aussi c'est surtout à dater de son règne, et à l'occasion des souvenirs de sa vie, que se manifestent les premiers signes du talent poétique en langue anglaise. Au commencement du douzième siècle, lorsqu'on écrivait un roman de chevalerie en Angleterre, on l'écrivait en français, parce que ce n'était qu'un homme de race normande, ou un protégé des Normands à qui venait une telle idée. Depuis le roi Richard, je vois le goût de la chevalerie, l'imagination chevaleresque se répandre, s'étendre à toutes les classes du peuple, et les récits d'aventures, les romans, se multiplier dans la langue du pays. Je vois alors un grand nombre de romans français traduits en anglais.

On avait en Angleterre ce roman d'Alexandre-le-Grand, qui se retrouve dans tous les pays de l'Europe; on avait des romans d'Hector et d'Achille, de Jason et d'Hercule, de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, des douze Pairs, des Chevaliers de la Table-Ronde, de l'enchanteur Merlin, de Lancelot du Lac, etc.; les uns, traditions défigurées de la poésie antique; d'autres imités de la France; d'autres nés du sol anglais. Parmi ces derniers, rien n'offre plus d'intérêt et de poésie que le roman historique de Richard Cœur-de-Lion. C'est un reflet des Croisades et de l'Orient. On y voit quelle vive impression le ciel de Syrie avait faite sur les guerriers septentrionaux; c'était pour eux le pays des merveilles et de la magie. Le roman de Richard est presque contemporain du héros; et cependant, les faits y sont partout altérés, pour faire place à l'Orient. Richard, vous le savez, était né du second mariage d'Éléonore de Guienne. Nul fait plus connu et plus difficile à oublier que ce mariage qui avait valu de belles provinces aux Anglais, et coûté tant de maux à la France. Le poëte n'en tient compte. Il n'hésite pas à donner pour mère à Richard une princesse de Syrie, que le roi d'Angleterre a fait demander en mariage par ambassadeurs. On voit, au premier livre du roman, la fille du soudan remonter la Tamise, dans toute la pompe de son cortége oriental. Ce sont des fêtes merveilleuses, des trésors extraordinaires, des talismans, des miroirs magiques, toute la féerie des *Mille et une Nuits*. Cette influence arabe, qui naissait en Espagne de la conquête, les septentrionaux allaient la chercher eux-mêmes à sa source; et elle se reproduit dans toute la littérature chrétienne qui suivit les Croisades.

Parmi les poèmes chevaleresques, alors si multipliés chez les Anglais, il en est où l'on trouve un caractère de liberté qui appartient au génie particulier de cette nation. Le roi Alfred avait dit dans son testament, que les Anglais doivent être aussi libres que la pensée. La trace de ce vœu d'un bon roi se retrouve dans les plus anciens monuments de la poésie anglaise, après la conquête. Les Anglais portèrent un esprit d'indépendance politique jusque dans leurs fictions chevaleresques. Ce peuple, qui semble avoir emprunté à l'esprit litigieux des Normands, ses vainqueurs, de nouvelles forces pour défendre ses droits, et qui fit servir la procédure à la liberté, montre ce caractère dès le treizième siècle. Il est indocile, frondeur, peu ébloui de la pompe des cours, et très-empressé à relever les fautes des rois et les vices des évêques. Ses fictions les plus frivoles en apparence ont un but moral. Ses romans de chevalerie ont quelque chose de plus sérieux que les nôtres. L'écrivain ne se borne pas à entasser des aventures merveilleuses; il tâche d'en faire sortir quelque instruction utile et souvent hardie. Un de ces romans m'a frappé, sous ce rapport. On y raconte les infortunes d'un roi puni de son orgueil par la plus étrange mystification. Le début seul suffira pour indiquer la forme de l'ouvrage.

En Sicile était un noble roi, beau, fort et vaillant jeune homme. Il avait, dans la grande Rome, un frère, pape de toute la chrétienté, et en Allemagne un autre frère, empereur, qui battait les Sarrasins. Ce roi était appelé le roi Robert. Personne ne le vit jamais avoir peur; on le nommait le *Victorieux*. En aucun pays, il n'y avait son pareil, roi ou duc, de loin ou de près; car il était la fleur de la chevalerie. Son frère était empereur; son autre frère vicaire de Dieu, pape de Rome, comme je l'ai dit auparavant : il se nommait le pape Urbain. Il aimait également Dieu et les hommes. L'empereur s'appelait Valamon. Il n'y avait pas un plus vaillant guerrier après son frère de Sicile, dont je vais parler quelque peu.

Ce roi pensa qu'il n'avait pas d'égal dans le monde, de loin ni de près; et dans sa pensée, il eut de l'orgueil; car il n'avait d'égal nulle part. Une nuit de la Saint-Jean, il voulut aller à l'église pour entendre les vêpres; et il lui sembla qu'il était là trop longtemps : son esprit était plus occupé des honneurs du monde que de Jésus, notre Sauveur. A *Magnificat*, il entendit un vers qu'il fit répéter au clerc dans sa propre langue; car il ne savait pas ce qu'on chantait en latin. Le vers était ce que je vous dis :

Deposuit potentes de sede,
Et exaltavit humiles.

Le clerc dit tout franchement : « Sire, telle est la puissance de Dieu, qu'il peut élever ce qui est bas, et abaisser ce qui est élevé, en un moment. Sans mentir, Dieu peut faire sa volonté en un clin d'œil. » Le roi dit, avec une folle pensée : « Vous lisez et chantez des fables. Qui pourrait me réduire à telle extrémité? Mon nom est fleur de chevalerie. Je puis détruire mes ennemis; il n'est pas d'homme sur terre qui puisse tenir contre moi : donc c'est une chanson frivole. » Il pensa follement ainsi, et, dans cette pensée, le sommeil le prit sur son siége, comme raconte le livre.

Quand les vêpres furent achevées, un roi tout semblable à lui se leva et sortit. Tout le monde le suivit, tandis que le

véritable roi était oublié. Le nouveau roi, je vous le dirai, était un ange divin, envoyé pour abattre son orgueil. L'ange mena joyeux déduit dans la salle du palais. Chaque homme était content de lui. Le roi se réveilla. Il crut qu'il était arrivé un malheur à ses gens; car il était là tout seul; et une nuit noire tombait sur lui. Il appela ses hommes : il n'y eut personne qui dit *oui*. Mais le sacristain de l'église, à la fin, vint tout doucement près de lui, et dit : « Que fais-tu ici, mauvais larron? Tu es ici pour commettre félonie, pour voler Dieu et la sainte église. » Le roi s'enfuit bien vite, comme un homme qui serait égaré; il s'arrêta devant son palais, et appela le concierge : « Faux traître, ouvre les portes, vite. » Le portier dit : « Qui appelle ainsi? » Il répondit : « Tu verras bien qui nous sommes; tu sauras bien que je suis ton maître. Tu seras couché bien bas en prison, et pendu comme un traître, au nom de la loi. » Enfin le roi entre et arrive dans la salle, où il trouve sa place occupée par l'ange, qui lui fait mettre un habit de fou; et il est le fou de la salle.

Nous ne suivrons pas cette singulière histoire. L'empereur Valamon fait inviter le roi de Sicile à se rendre à Rome auprès de leur frère le pape. L'ange reçoit l'invitation, et fait le voyage en grande pompe, avec le pauvre fou à sa suite. L'épreuve est longue et fort diversifiée; Rome et l'Église ne sont pas épargnées par le malin romancier; et le roi, transformé en fou, apprend plus de choses dans sa nouvelle profession qu'il n'en avait su pendant tout son règne. Enfin, l'ange trouvant la leçon suffisante, se fait connaître, et remet le roi de Sicile sur son trône.

Voilà, ce me semble, Messieurs, dans un roman du treizième siècle, le germe et l'exemple de cette sorte de gaieté maligne et sérieuse que les Anglais s'approprient sous le nom caractéristique d'*humour*, gaieté qui fait le principal mérite de Swift et de Sterne, et semble naturellement appartenir à un peuple spirituel occupé de ses affaires, et se servant de l'esprit pour aiguiser le bon sens, et non pour s'en passer.

Presque tous les romans de chevalerie qui furent remaniés par les poetes anglais du treizième et du quatorzième siècle, reçurent quelque chose de cette teinte ironique et hardie.

Il est une autre poésie plus indigène, mais d'un intérêt fort limité, qui naquit alors des suites de la conquête. Elle n'a pas le caractère élevé, la grandeur de patriotisme que l'imagination moderne se plaît à y supposer. C'est tout simplement la poésie des braconniers et des bandits, que la rigueur des lois refoulait dans les forêts de la Grande-Bretagne.

Il y a seulement cette différence que, dans le moyen âge et dans un pays subjugué, un bandit avait quelque chose d'un chevalier et d'un proscrit, deux caractères honorables et poétiques.

On l'a bien compris de notre temps, parce que l'exemple était sous nos yeux. Nous avons lu les poésies des Klephtes, pendant que les Klephtes, de voleurs devenus citoyens, se battaient pour leur pays.

La conquête de Guillaume, la domination de ses successeurs, les insolences des seigneurs normands, avaient créé dans l'Angleterre un grand nombre de fugitifs et de mécontents, hors la loi du pays, dont ils étaient les défenseurs. Cantonnés dans les bois, les marais, les montagnes, ils faisaient la guerre au gibier du roi, et parfois aussi se vengeaient du gouvernement par le pillage des voyageurs. Le peuple, accablé de taxes et de corvées par les Normands, admirait l'audace de ces hardis braconniers, et les aidait, quand il pouvait, à échapper à la tyrannie commune.

Il est un des héros de cette vie aventureuse, dont le nom est resté très-célèbre en Angleterre : Robin Hood. C'était, vous le savez, un braconnier par état, chef de voleurs par accident. Parmi les attributs de la domination normande, un de ceux auxquels les vainqueurs tenaient le plus, c'était la chasse exclusive. Des lois terribles punissaient les infracteurs de ce privilége. Chasseur intrépide, bientôt voleur entreprenant, Robin Hood fut célébré par l'imagination populaire dans toute la Grande-Bretagne. Son nom retentissait, comme de nos jours, dans les îles de l'Archipel et dans la Morée, les noms de Nikitas, de Colocotroni et d'autres chefs, qui avaient acquis beaucoup de gloire, en enlevant des moutons et parfois des *Pachas*.

Les romances du Cid nous retracent l'Espagne héroïque et chrétienne du moyen âge. Les fabliaux de Rudbeuf et des autres Trouvères parisiens, nous montrent la sournoiserie moqueuse des mœurs bourgeoises. Les vieilles ballades sur Robin Hood et ses compagnons offrent un caractère d'originalité fort différent, et propre à l'Angleterre. Sous l'extérieur uniforme de la poésie du moyen âge, sous ce coloris identique de barbarie, tâchons de saisir ces nuances diverses, ces variantes de la situation et de l'imagination des personnages. Toute la poésie normande et picarde ne donnerait rien de semblable à tel chant sur les braconniers anglais du treizième siècle. Ce n'est plus ni l'imagination chevaleresque, ni la galanterie provençale, ni la malice bourgeoise, bien paisible dans les rues étroites de la cité, se raillant des prieurs et des moines. C'est la poésie du montagnard; c'est la libre audace de l'homme des bois qui n'a que son arc et ses flèches, et le sentiment de cette vive et fraîche nature d'Angleterre et d'Écosse.

Marquons soigneusement ces différences dans l'uniformité du moyen âge. Car, il faut l'avouer en passant, Messieurs, toute cette littérature des siècles d'ignorance est un peu monotone. Il n'y a que l'art qui sache produire la variété. C'est le charme de ces grandes époques de lumières et de bon goût, que notre satiété moderne se plaît à critiquer.

Voici une vieille ballade qui peut-être a subi quelques corrections de siècle en siècle, et a été plus ou moins refaite par l'imagination qui la chantait, mais dont le fond est bien anglais, bien montagnard :

Quand le taillis est brillant et le gazon beau, et les feuilles larges et longues, il est doux, en se promenant dans la forêt, d'écouter le chant des petits oiseaux.

Le merle chantait, perché sur une branche, si fort qu'il réveilla Robin Hood, dans le bois où il était couché.

« Ma foi, dit le gentil Robin, j'ai fait cette nuit un rêve : j'ai songé de deux robustes bourgeois qui pouvaient se battre corps à corps avec moi.

Il m'a semblé qu'ils me frappaient, et me liaient, et me prenaient mon arc. Si je suis Robin en vie sur cette terre, je me vengerai d'eux.

— Les rêves sont légers, dit Petit-Jean, comme le vent qui souffle sur la colline. Si le vent a été plus fort que jamais cette nuit, demain il peut se tenir coi.

— Levez-vous, tenez-vous prêts, mes braves hommes; Jean viendra avec moi. Je vais chercher là-bas ces robustes bourgeois, dans la verte forêt où ils sont. »

Alors ils jetèrent sur eux leurs habits verts, et prirent chacun son arc; et ils s'avancèrent pour chasser dans la forêt, jusqu'à un bouquet de bois, où ils se plaisaient le plus d'ordinaire.

Là, ils aperçurent un robuste yeoman qui s'appuyait contre un arbre. Il portait à son côté une épée et une dague, qui avaient tué bien des gens; et il était enveloppé dans un manteau, qui couvrait sa tête et sa taille.

« Tenez-vous là maître, dit Petit-Jean, sous cet arbre; et j'irai à ce robuste yeoman là-bas, pour savoir ce qu'il veut. — Ah ! Jean, tu ne tiens pas garnison près de moi; je trouve cela singulier. Quand donc, ai-je envoyé mes hommes en avant, et me suis-je tenu derrière? N'était la peur de faire éclater mon arc, Jean, je te briserais la tête. »

Comme souvent les paroles engendrent la haine, Robin et Jean se séparèrent. Et Jean est parti pour Barnesdale. Il connaît tous les chemins. Et quand il vint à Barnesdale, il y eut grande douleur; car il trouva deux de ses compagnons tués sur une pelouse ; et Scarlett fuyait à pied, à travers les tronc d'arbres et les pierres; car le fier shériff, avec cent quarante hommes, courait après lui.

« Je vais tirer un coup, dit Jean; avec la force du Christ, je ferai que ce shériff, qui court si vite, voudra s'arrêter. »

Alors Jean banda son arc et le prépara pour tirer. L'arc était d'un bois tendre, et tomba à ses pieds. « Malheur à toi, maudit bois, le plus maudit qui soit jamais venu sur un arbre! tu es ma perte aujourd'hui, quand tu devrais être mon secours. »

Le coup ne fut que faiblement tiré. Cependant la flèche ne partit pas en vain; car elle rencontra un des hommes du shériff, et William A Trent fut tué.

Il aurait mieux valu pour William A Trent d'avoir été au lit bien triste, que d'être ce jour sur la pelouse verte du bois, pour rencontrer la flèche de Petit-Jean.

Mais comme on dit, quand les hommes viennent aux mains, cinq valent mieux que trois. Le shériff eut bientôt pris Petit-Jean et l'attacha contre un arbre.

« Tu seras traîné dans la plaine et pendu haut sur la colline. — Mais tu peux manquer ton dessein, dit Jean, si c'est le vouloir du Christ. »

Ne parlons plus de Petit-Jean, et pensons à Robin Hood, comment il est allé vers le robuste yeoman, là où il se tenait sous le feuillage.

« Bonjour, bon compagnon, dit Robin. — Bonjour, bon compagnon, dit celui-ci. Il me semble par cet arc que tu portes dans ta main, que tu dois être un bon archer.

J'ai perdu mon chemin et ma matinée, dit l'yeoman. — Je te conduirai à travers le bois, dit Robin; bon compagnon, je serai ton guide.

— Je cherche un banni, dit l'étranger; on l'appelle Robin Hood; j'aimerais mieux trouver ce fier banni que quarante bonnes livres sterling.

— Maintenant viens avec moi, vigoureux gentilhomme, et tu verras tôt Robin. Mais d'abord prenons quelque passe-temps sous ces arbres verts; faisons quelque épreuve au plus fort, dans le bois. Nous avons chance de rencontrer ici Robin Hood, au premier moment. »

Ils coupèrent deux branches d'épines qui poussaient sous un buisson et ils les placèrent entrelacées, pour faire un but à leurs flèches. « Commence, bon camarade, dit Robin Hood. — Non, par ma foi, bon camarade, dit l'autre; tu seras mon guide. »

Robin tira le premier, et ne manqua le but que de la largeur du doigt. L'homme était un bon archer, mais il ne pouvait en faire autant. Le second coup qu'il tira, il mit dans la guirlande; mais Robin tira beaucoup mieux que lui; car il perça la branche du milieu.

« Bénédiction sur toi, dit l'homme, bon compagnon! Si ton cerf était aussi bon que ta main, tu vaudrais mieux que Robin Hood. Maintenant, dis-moi ton nom, sous les feuilles du bois.

— Non, ma foi, dit Robin, jusqu'à ce que tu m'ayes dit le tien. — Je demeure dans la vallée, dit celui-ci, et j'ai juré de prendre Robin; et quand on m'appelle par mon vrai nom, je suis Guy de Gisborn.

— Ma demeure est dans ce bois, dit Robin; je suis Robin Hood de Barnesdale, que tu as si longtemps cherché. »

Quiconque ne leur est ni allié ni parent, aurait eu beau spectacle de voir ces deux hommes se rencontrer avec leurs sabres flamboyans, de voir comment ils combattirent deux heures d'un jour d'été, etc.

L'adversaire de Robin Hood est un yeoman, c'est-à-dire un homme de cette riche bourgeoisie qui forme encore aujourd'hui la garde nationale de l'Angleterre, et qui monte à cheval, dans l'occasion, pour repousser les *briseurs de métiers*. Le yeoman, est tué; comme vous le croyez bien. Le héros braconnier, Robin Hood, sort du bois tenant à la main la tête de son ennemi, comme Rodrigue, dans les romances espagnoles, apporte celle du comte de Gormas. Il tue le shériff, et délivre Petit-Jean qu'on allait pendre. Et vive Robin Hood, vivent les braconniers! Mort au shériff! Voilà la morale du poème.

Ainsi, Messieurs, dans cette revue fort incomplète, nous avons déjà noté divers genres de poésie : fabliaux satiriques, dictés par les conquérants contre les moines du pays; poésie religieuse, pieuses légendes de saints, destinées à lutter contre l'invasion guerrière, ecclésiastique et civile des Normands; poésie populaire à la gloire des braconniers hardis et des chefs de bandes. Nul de ces essais ne marque encore la naissance d'une littérature. Les romans de chevalerie, indigènes ou imités, étaient les seuls ouvrages de quelque importance qu'eût produits la langue anglaise; mais la poésie en était fort rude et sans aucun art.

Au treizième siècle, la France, comparée à l'Angleterre, était plus développée pour les lettres et pour le goût, et bien moins avancée dans la pratique de la liberté et l'art du gouvernement.

Ce n'est qu'au milieu du quatorzième siècle qu'enfin la littérature anglaise possède un écrivain, un poëte, un homme en qui on ne peut mécon-

naître beaucoup d'esprit, l'art de conter, et ce mélange d'érudition et de naïveté qui rend si piquants plusieurs écrivains du moyen âge. Je parle de Chaucer. C'est de lui que la plupart des critiques anglais datent le premier âge de leur poésie littéraire. Bien plus récent que les Troubadours, venu après le Dante, Pétrarque et Boccace, Chaucer, qui fut leur élève, ne saurait leur être comparé. Il a cependant son mérite et son tour original. Mais il est fort difficile à traduire, ou pour la langue ou pour la bienséance. Il a de plus beaucoup écrit; et j'avoue qu'embarrassé souvent par son vieux style, ses idiotismes, ses allusions, je ne l'ai pas lu tout entier. Tâchons du moins de démêler quelques-uns des caractères de son époque et de son talent.

Né à Londres, en 1328, Chaucer s'éleva par l'esprit de cour et de flatterie. Il fut de bonne heure page d'Édouard III, puis confident du duc de Lancastre, puis envoyé d'Angleterre à Paris, ensuite à Gênes. Il vit, il connut Pétrarque en Italie. C'est de lui qu'il emprunta le sujet de cette touchante histoire de Grisélidis, si bien racontée par Boccace. Il en met à son tour le récit dans la bouche d'un clerc d'Oxford, avec un prologue de quelques vers à la gloire de Pétrarque :

> Je veux vous dire un conte que j'ai appris à Padoue d'un digne clerc, qui a mérité ce titre par ses discours et ses œuvres; il est maintenant mort et cloué dans sa bierre. Je prie Dieu de donner le repos à son âme, François Pétrarque, le poëte lauréat, ce clerc illustre, dont la douce éloquence illumina l'Italie d'un éclat poétique, comme Tite-Live l'avait éclairée par la philosophie, les lois et toute autre science...

Ainsi c'est un homme du Nord qui vient puiser à la belle civilisation du Midi. Ce n'est plus l'esprit natif de la vieille Angleterre, plus ou moins mélangé d'esprit normand; c'est un lettré anglais qui connaît bien les deux *Italies*, et a devant lui plusieurs modèles. Chaucer savait à fond la langue latine et l'écrivait avec goût; il traduisit *la Consolation* de Boèce. On voit qu'il avait lu tous les ouvrages latins de Pétrarque; et quand il imite les poëmes italiens, ou Boccace avait lui-même imité les Latins, souvent il abandonne la copie, pour s'attacher à l'original, qu'il rend avec plus d'énergie et de fidélité que ne l'avait fait Boccace. Ainsi, dans *Arcile et Palémon*, épisode emprunté de *la Théséide*, il reproduit d'après Stace la belle description du temple de Mars faiblement esquissée par Boccace.

> *Terrarum exuviæ circùm, et fastigia templi*
> *Captæ insignibant gentes, cælataque ferro*
> *Fragmina portarum, bellatricesque carinæ.*
> . . . .
> . . . . *Bellorum solus in aris*
> *Sanguis, et incensis qui raptus ab urbibus ignis.*

Tous ces traits revivent avec une grande force dans le vieil anglais de Chaucer.

Malgré cette étude et ce goût d'imitation classique, il n'est pas de meilleur peintre que lui du moyen âge; pas d'écrivain où les mœurs, l'esprit, le langage de ce temps soient mieux conservés. Voilà son originalité. C'est un Trouvère anglais; c'est un conteur de la cité de Londres. Il imite nos fabliaux et les chants amoureux des Troubadours. Mais il a son caractère propre de liberté politique et religieuse; et son imagination savante est nourrie de fables orientales, comme de réminiscences latines.

Aujourd'hui, Messieurs, j'effleure à peine cette analyse sur laquelle nous reviendrons. Indiquons seulement quelques points.

C'est Chaucer qui marque le premier développement de la poésie anglaise. Le français n'est plus pour lui la langue de la conquête, mais une langue littéraire. C'est ainsi qu'il a traduit en vers le *Roman de la Rose*, comme il aurait imité un ouvrage classique des anciens. Dans cette version, il lutte habilement contre le style de ses deux modèles, et semble parfois l'emporter, soit que son anglais paraisse moins vieilli que le français de Jean de Meung, soit qu'il ait ajouté quelques traits de hardiesse. Car, il faut le dire, à ses titres d'homme de cour, de savant, d'ami de Pétrarque, d'imitateur de Boccace, il joignait celui d'hérétique. Il fut un des premiers disciples de Wiclef, dont la secte alors naissante hâta l'émancipation de l'esprit anglais.

Rappelez-vous quelle place la religion occupait dans les esprits au moyen âge, combien elle était plus puissante même que la chevalerie. Or, tandis que, dans les pays tout à fait catholiques, l'Église de Rome retenait les vérités chrétiennes sous le voile de la langue latine, et ne permettait pas qu'elles fussent exposées en langue vulgaire, le premier signe, le premier effort de l'hérésie fut de traduire la Bible pour tout le monde; et la popularité de la religion accrut ainsi celle de la langue. De même que la traduction de la Bible par Luther servit puissamment à fixer l'allemand, je ne doute pas que les versions de Wiclef et de ses disciples n'aient hâté le perfectionnement et étendu l'action de la langue anglaise. Chaucer se fit le poëte de cette réforme, c'est-à-dire toutes les pensées hardies qui étaient enveloppées dans la théologie de Wiclef, toutes les inductions, toutes les conséquences que les esprits libres pouvaient tirer de la lecture immédiate de la Bible, Chaucer les exprimait vivement et les animait par des satires contre la cour de Rome et les abus de la vie monacale.

La chevalerie même n'est pas épargnée par le bon sens épigrammatique de Chaucer. Les romans de

chevalerie régnaient partout; eh bien! dans Chaucer, vous trouvez, sous une forme ironique, la protestation de la saine raison et du goût contre ce genre d'imagination stérile à force d'être extravagant. Son *sir Thopas* est le précurseur de Don Quichotte. Cette parodie fait partie des *Contes de Cantorbéry*, recueil d'historiettes, dans le goût du Décaméron, mais écrites en vers, avec moins de charme et de poésie que n'en offre la prose de Boccace.

Le cadre de ce recueil est du reste ingénieux. Chaucer ne suppose pas, comme l'a fait Boccace, avec une insouciance immorale, des récits amoureux, au milieu d'une peste, il rassemble à Southwark, dans une auberge, divers pèlerins venus pour honorer la châsse de Thomas Beckett. Dans l'inaction de la soirée, ces pèlerins se content des histoires touchantes ou gaies. Leur réunion seule est assez dramatique. Elle offre tous les états, tous les personnages du moyen âge, un chevalier, un écuyer, un médecin, une abbesse, un moine, un huissier de la cour ecclésiastique, un étudiant, un vendeur d'indulgences, etc., etc. Chaucer, parlant à son tour, commence l'histoire de sir Thopas. Il accumule les enchantements et les prodiges. Mais au milieu du récit, lorsqu'il avait déjà tué grand nombre de géants, un des auditeurs l'arrête et lui dit : « Plus de ces contes pour l'amour de Dieu; « vous ne faites que perdre le temps; ne rimez pas « davantage. Dites-nous en prose seulement quel« que chose où il y ait un peu de gaieté et d'instruc« tion. » Chaucer laisse là son histoire et commence une allégorie morale de Mélibée, qui a pour épouse la *Prudence* et pour fille la *Sagesse*.

Toute cette histoire est assez commune; mais elle renferme de sages conseils et une excellente morale pour un faiseur de contes, parfois licencieux, comme Chaucer. C'est un des premiers essais de la prose anglaise. Malheureusement Chaucer est peu piquant lorsqu'il est moral.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Nouveaux détails sur la poésie anglaise au quatorzième et au quinzième siècle. — Poëtes érudits : Gower. — Ménestrels. — Médiocrité de toute cette poésie. — Imitation moderne du vieux style anglais; essais *pseudonymes* de Chatterton. — Caractère de la poésie française au commencement du quinzième siècle. — Charles d'Orléans. — Reproduction artificielle de notre vieille poésie; Clotilde de Surville.

MESSIEURS,

Au quatorzième siècle, la langue française, importée par les Normands, se conservait encore en Angleterre, dans tous les actes publics, comme le symbole de la conquête. Ce qui nous frappe en cela, c'est le résultat politique. Si l'on songe en effet que, peu d'années après cette époque, l'Angleterre avait à demi subjugué la France, qu'un roi d'Angleterre s'était fait l'héritier présomptif du royaume de France, et que son fils, enfant, fut sacré à Paris, dans l'église de Notre-Dame, on jugera sans peine à quel point l'ancienne naturalisation de la langue française en Angleterre pouvait favoriser l'envahissement de la France, et servir à confondre les deux peuples sous un même joug. Cela peut expliquer aussi comment, jusqu'à la fin du quinzième siècle, les actes du parlement britannique furent rédigés en langue française, et comment, aujourd'hui même, c'est en français que le roi d'Angleterre prononce certains mots caractéristiques, certaines formules sacramentelles de sa prérogative. Ces mots sont là, comme le reste, le débris d'une grande ambition, celle de régner sur la France.

Mais ce français de chancellerie a peu de rapport avec les lettres. La prononciation normande, qui déjà gâtait notre idiome parisien, était encore gâtée par l'accent anglais. Aussi les Anglais de race se moquaient de ce français de conquête, implanté dans leur pays. Chaucer est rempli d'allusions plaisantes à ce sujet. Parle-t-il d'une abbesse, dans le prologue de ses Contes de Cantorbéry, il la représente ainsi :

> La supérieure était une nonne souriant d'un air simple et doux. Elle n'avait pas de plus grand serment que par saint Éloi. Elle parlait français, bel et bien, d'après l'école de Stratfordat Bowe; car elle ne savait pas le français de Paris.

Quoi qu'il en soit, un progrès de la langue anglaise suivit cette longue influence de la nôtre. Le style de Chaucer est en partie formé sur le modèle du *Roman de la Rose* et de nos meilleurs fabliaux. Non seulement, il imite avec art plusieurs tournures de notre langue, mais souvent, par une bigarrure moins heureuse, il introduit dans son style anglais des mots, des phrases toutes françaises; par exemple, ce refrain, qui coupe une de ses ballades anglaises : « J'ai tout perdu, mon temps « et mon labeur. »

Ailleurs il conserve en français les noms de nos personnages allégoriques : *Faux-Semblant*, *Bel-Accueil*, etc.

On voit qu'à cette époque les hommes de cour, les magistrats et les savants, en Angleterre, étudiaient et employaient notre langue, presque comme le latin. On lit dans un vieux règlement d'Oxford que les écoliers de cette université n'avaient la permission de causer entre eux qu'en latin ou en français. Enfin tous les poëtes anglais du quatorzième siècle savaient assez bien notre langue pour l'écrire.

Le principal rival de Chaucer, Gower, avait fait un grand ouvrage en trois parties : *speculum meditantis ; vox clamantis ; confessio amantis.* C'est un poème *polyglotte*. La première partie était en vers français, la deuxième en latin, la dernière en anglais. Le livre est d'ailleurs fort ennuyeux dans les trois langues. C'est de la poésie scolastique, comme toute la poésie savante du moyen âge ; et le génie du Dante n'est pas là. Gower a fait d'autres poésies françaises plus agréables et plus courtes, entre autres, un recueil de ballades, qui tomba jadis au pouvoir de Fairfax, général habile, et, de plus, curieux antiquaire, mais pauvre homme d'état, facilement dupé par Cromwell. En tête de ce recueil, on lit quelques vers que je vous citerai :

A l'université de tout le monde
Johan Gower ceste ballade envoie ;
Et si je n'ai de François la faconde,
Pardonnez-moi que je de ce fourvoie.
Je suis Anglois ; si quiez par telle voie
Estre excusé ; mais, quoique mal on die,
L'amour parfait en Dieu se justifie.

Cependant ce poëte, qui fut fort goûté à la cour, qui réunissait à une facilité naturelle de versifier en anglais, des connaissances assez étendues, qui savait le latin, le grec, l'histoire, la mythologie, la scolastique et l'alchimie, n'a du reste aucun génie. On voit que la littérature anglaise, hormis les heureuses saillies et la verve satirique et déjà hérétique de Chaucer, n'était alors inspirée que par la France et l'Italie. Le goût assez grossier des poëtes anglais se distinguait du reste fort peu entre ces différents modèles. De mauvaises compilations latines du douzième siècle, telles que le *Gesta romanorum*, étaient consultées avec plus de soin que les élégants écrits de Pétrarque.

Savez-vous comment Gower parle du premier grand poëte moderne? « Un certain poëte d'Italie, dit-il, qui était appelé le Dante.... » Singularité de la gloire! Comme elle est lente à se former! Voilà le premier hommage que le Dante ait reçu dans la patrie de Milton ! Boccace était surtout admiré pour son savoir et ses compilations latines. La science était si nouvelle alors, qu'elle semblait du génie, et qu'on vous savait gré d'un souvenir, comme d'une invention. Cela justifie-t-il les objections répétées de nos jours contre l'étude et l'influence des littératures classiques? Nullement. Sans doute elles semblaient accabler quelques esprits faibles qui, surchargés tout à coup de tant de souvenirs, succombaient sous le poids. Leurs ouvrages, stériles d'inventions, se remplissaient de lieux communs empruntés à l'antiquité ; mais l'ignorance ne les eût pas mieux inspirés.

Il y avait dans le peuple quelques esprits plus vifs, qui, sans culture et sans lettres, étaient poëtes. Nous ne parlons pas de ces Bardes gallois, qu'Édouard persécuta et dont les vers sont perdus. Mais il y avait des Ménestrels, semblables à nos Troubadours. Ils étaient inviolables ; ils avaient le droit d'entrer en tous lieux ; on leur devait le vivre et le couvert ; et ils s'acquittaient en chansons. Je trouve à cet égard un édit curieux, daté du quatorzième siècle, et rendu par ce même Édouard, destructeur des Bardes du pays de Galles :

« Édouard, par la grâce de Dieu. . . ., aux shériffs, salut. — Attendu que beaucoup de personnes fainéantes, sous couleur de profession de Ménestrels, ont été, et sont reçues à boire et à manger dans les maisons des autres, et ne se sont contentées, à moins de présents des maîtres de la maison ; voulant réprimer ces procédés outrageux et cette paresse, avons ordonné que personne ne pourra s'introduire, pour boire et manger, dans les maisons des prélats, comtes et barons, à moins d'être Ménestrel, etc., etc., il n'en pourra venir là que trois ou quatre au plus, le même jour. Et quant aux maisons de moindre qualité, nul n'y pourra entrer, à moins d'être demandé ; et ceux qui le seront devront se contenter de boire et de manger, sans faire aucune demande ; et s'ils pèchent contre cette ordonnance, ils perdront le rang de Ménestrels. »

Comme la liberté fut hâtive dans la vieille Albion, cette poésie des Ménestrels se mêla de bonne heure à des intérêts politiques. Un jour que le roi Édouard II, tenant grande cour plénière, recevait ses prélats, ses barons, et, suivant l'usage agreste du temps, dînait sous la feuillée, une femme, habillée en Ménestrel, s'approcha, sur un coursier de bataille, tout auprès du roi, et lui chanta une chanson qui renfermait la plus vive satire de tout son gouvernement. Ensuite, usant du privilége de femme et de Ménestrel, elle piqua des deux et se retira, laissant la cour très-ébahie et le roi très-irrité de cette adresse.

Vous pouvez croire que de bonne heure aussi les puissants s'inquiétèrent d'une pareille liberté ; elle était odieuse à ceux qui gouvernaient, et chère au peuple qui croyait y voir une protection. Plusieurs édits montrent les Ménestrels persécutés. L'espèce de proscription qui jadis avait frappé les Bardes gallois au milieu de leurs forêts, suivit ces chantres plus civilisés qui circulaient dans les cités et les villages d'Angleterre. Vous voyez se prolonger jusqu'au règne d'Élisabeth cette lutte des chanteurs contre les hommes puissants. Un des actes qui les frappent date du règne de la despotique Elisabeth. Par cet acte, tout Ménestrel errant doit être jugé et puni comme vagabond. On n'excepte que les acteurs d'intermèdes, appartenant à des barons du royaume, ou à quelque personnage de rang plus élevé. Ainsi cette poésie hardie et libre des premiers temps était réduite à la domesticité. Au reste, il ne semble pas que, même dans ses jours de liberté, elle ait eu quelque grande inspiration. Je lis attentivement l'histoire de la poé-

sie anglaise de Warton, le recueil de Percy; je parcours les vieilles chroniques; je cherche, je compulse, et, je l'avoue, je ne trouve aucun génie dans les restes de cette vieille poésie anglaise. Le pur, l'académique Addison s'est amusé, dans quelques chapitres du *Spectateur*, à comparer à Virgile la ballade populaire de Chevy-Chase; mais son admiration nous semble un peu subtile. Je ne trouve donc, à cette époque, aucun monument de l'originalité anglaise que l'on puisse comparer à ce que faisait alors la France ou même l'Italie dans les arts: point de chronique comme celle de Froissart; point de vers comme ceux de Pétrarque. Ce n'est pas que l'on n'écrivit beaucoup en Angleterre. Toutes les inventions de France et d'Italie, au quatorzième siècle, étaient aussitôt traduites en anglais. La communication d'idées en quatre ou cinq nations de l'Europe était dès lors très-fréquente et très-rapide. Ce degré de civilisation, qui semble le caractère de notre époque, cette circulation littéraire qui nous apporte si vite un roman de Walter Scott ou des vers de Byron, est plus ancienne qu'on ne le croit; elle date du treizième et du quatorzième siècle.

L'Angleterre, alors, empruntait beaucoup plus qu'elle ne créait. Elle traduisait nos romans et nos fabliaux. Mais sa poésie nationale était stérile, et sans grandeur. La fiction est venue depuis aider à la vérité. On a supposé, dans une époque très-récente, des compositions anglaises, dont la date se rapporte au moyen âge. C'est une ruse et un passe-temps des littératures vieillissantes de contrefaire le passé et d'en imiter les formes et le langage, pour rajeunir le présent. Cette tentative fut faite en Angleterre. Elle doit vous intéresser, parce que le nom du contrefacteur poétique rappelle un esprit original.

Au milieu du dernier siècle, on vit paraître, dans les journaux de Bristol, des poésies données sous le nom de Rowley, prêtre anglais du quinzième siècle. Ces poésies offraient beaucoup d'imagination et une vive sensibilité; les formes, les constructions étaient surannées; l'orthographe, plus encore. L'Angleterre savante fut fort occupée de cette découverte. On avait vu successivement paraître une description de moines passant sur le vieux pont de Bristol, un fragment prétendu de la tragédie d'OElla, des chœurs de Ménestrels, un chant sur la bataille d'Hastings.

Quel était l'auteur de ces publications? Un enfant de quinze ans, Chatterton. Il y avait dans l'âge, dans l'inexpérience d'un tel éditeur, quelque chose qui favorisait la fiction. On devait croire qu'il disait vrai; car comment aurait-il eu l'habileté de mentir ainsi? comment ce savant archaïsme pouvait-il appartenir à un enfant? On admira donc beaucoup ces vieilles poésies, jusqu'au moment où Walpole, esprit fin et curieux antiquaire, découvrit la fraude.

Maintenant, comment cette fraude a-t-elle été faite? Il faut en dire quelques mots. Nous achèverons l'esquisse de la vieille poésie anglaise, en marquant par quels artifices un homme de talent la simulait au dix-huitième siècle. Chatterton était fils d'un maître d'école. Rêveur et studieux dès l'enfance, il montra une sorte d'attrait et de curiosité instinctive pour les impressions gothiques et les anciennes écritures. Dans la modeste succession de son pauvre père, il se trouvait quelques vieux papiers, tirés d'un coffre autrefois déposé dans la cathédrale de Bristol. Le petit Chatterton s'applique longtemps à les déchiffrer, à les transcrire, à imiter la forme des caractères; et puis, il annonce d'un air mystérieux, à sa mère, qu'il a découvert un trésor. Peu de temps après il envoie au journal de Bristol la première pièce qui attira l'attention.

Eh bien! ces belles poésies, cet enfant de quinze ans les avait faites. C'était un génie singulier, d'une dissimulation étonnante à cet âge, et jetant une sorte de naïveté dans ces œuvres si complétement factices. Passionné de gloire et de fortune, le pauvre enfant quitte Bristol, et vient à Londres avec ses vieilles poésies et une vivacité d'imagination qui s'intéresse à toutes les querelles politiques. Il est accueilli par les Whigs, engagé à écrire pour l'opposition. Il écrit dans les journaux des morceaux de polémique, qui ne sont pas ennuyeux, après soixante ans, et où l'on remarque une intelligence des querelles du temps et une finesse de réflexion satirique, merveilleuse dans un petit antiquaire de seize ans, qui n'avait jamais fait autre chose qu'aller à l'école et copier de vieux manuscrits. Adopté avec cette faveur qui est la protection que donne le public, Chatterton s'imagina qu'il allait tout obtenir. Il répétait même, qu'avant de mourir, il aurait rétabli le peuple anglais dans ses droits. Mais cette faveur publique s'adressait à un jeune homme sans prévoyance; et elle était elle-même peu prévoyante. On accueillait avec empressement Chatterton; on le comblait d'éloges; on admirait sa science, son génie, son courage; et on ne savait pas s'il avait dîné; et lui, fier et dissimulé, cachait sa misère, comme il avait déguisé son talent poétique, pour le faire mieux applaudir. On le voyait sans cesse dans les réunions brillantes; il enchantait tout le monde par la vivacité de sa conversation, par ce mélange de sarcasmes contre les ministres du jour, et de prétendues découvertes sur la poésie du quinzième siècle. Puis, il sortait de là; il ren-

trait dans son grenier et tâchait de dormir, parce qu'il n'avait pas de quoi manger. Ce rôle pénible, ce mélange de misère et de célébrité, de souffrances physiques et de succès d'amour-propre, il le soutint quelque temps avec une singulière énergie. Puis, un jour, ce pauvre enfant, désespéré, s'empoisonna. Aussitôt qu'on apprit sa mort et tous ses malheurs, l'intérêt, l'enthousiasme prirent un caractère plus sérieux. Quand il fut mort, on s'occupa de savoir comment il aurait pu vivre. On fit une souscription. Ces paroles ne voulaient pas provoquer un rire d'ironie. Ce secours tardif ne fut pourtant pas inutile. Chatterton, au milieu de ses bizarreries, aimait tendrement sa mère et sa sœur. Lors même qu'il n'avait rien pour lui, il leur envoyait des présents et leur parlait sans cesse de sa fortune et de ses espérances. On recueillit et on publia ses œuvres au profit de sa famille : c'étaient les prétendues poésies de Rowley et des traductions d'originaux qui n'ont point existé; car Chatterton avait un goût singulier pour ce genre d'imposture littéraire.

Mais cette fiction ne pouvait se soutenir devant des yeux exercés. Rien de plus malaisé que cet effort pour se transporter dans le passé, pour en prendre le costume et le langage. On imite, on emprunte quelques formes de style, quelques locutions surannées; mais le caractère des idées vous trahit toujours. On sait combien nos grands poëtes même ont manqué la vérité des mœurs grecques et romaines. Shakspeare est plus indifidèle encore aux costumes de l'antiquité, quoiqu'il soit plus fidèle au fond même de la nature humaine. La vérité du moyen âge n'est pas moins difficile à saisir pour un moderne. Que serait-ce quand il s'agit, non pas seulement d'imiter le moyen âge, mais d'en être, de faire un ouvrage anti-daté du quinzième siècle? Je laisse de côté les fautes matérielles, les confusions de style, qui décèlent l'artifice; je ne m'arrête qu'aux idées. Dans un des prétendus chants de Rowley, sous la vieille orthographe et les vieux mots, artistement combinés par Chatterton, je retrouve ce que je vais traduire :

O toi! que reste-il maintenant de toi, OElla, l'enfant chéri de l'avenir? Que mon chant soit hardi comme ton courage, et aussi durable pour la postérité!

Je reconnais tout de suite la forme de la pensée moderne, bien que Chatterton eût écrit ce texte d'une écriture gothique et sur du vieux parchemin qu'il avait soigneusement sali.

Mais laissons là cette fraude trop évidente d'un rare et malheureux jeune homme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vraie poésie anglaise du quatorzième et du quinzième siècle n'a produit, à l'exception de Chaucer, rien de puissant et d'original. Les philologues anglais peuvent étudier, pour l'histoire de leur langue, les poèmes de Lygdate, pleins d'imitations italiennes; la vieille chronique de Hardings. Les règnes de Richard III et de Henri VII comptèrent beaucoup d'obscurs versificateurs, mais aucun qui puisse trouver place dans une revue générale et comparée des littératures. Le grand mouvement du génie anglais n'a daté que de la réforme.

Dans les recherches sur le travail et le développement des esprits, il faut tenir grand compte de l'apparition accidentelle des hommes de génie. On répète que tout homme est l'ouvrage de son temps; mais il est vrai de dire que tel siècle a été l'ouvrage d'un homme. Sans cet homme le siècle continuait à cheminer dans une ornière tracée : cet homme paraît et le pousse ailleurs et plus loin. Ce grand accident d'un homme de génie, venu à propos dans les arts, l'Italie l'éprouva dès la fin du treizième siècle : l'Angleterre n'eut quelque chose de semblable qu'au seizième. Jusque là, et dans le temps qui nous occupe, elle était, pour les lettres et la poésie, inférieure aux autres nations. La longue durée de ses guerres civiles, les agitations de son gouvernement, tout cela détournait les Anglais de ces paisibles études, déjà si florissantes en Italie, et ranimées en France, sous Charles V et dans les dernières années de Charles VII.

Ainsi revenons à notre France. Ce mélange des deux peuples, commencé par la conquête de Guillaume et tristement continué pour nous par l'invasion de Henri V, mit, pendant soixante ans, les deux nations ennemies dans un commerce perpétuel d'usages et d'idées. Si Gower faisait des vers français, nos plus ingénieux poëtes de cette époque savaient parfaitement l'anglais. Quelques-uns d'eux, et le premier de tous, Charles d'Orléans, ont fait des vers en cette langue. Si on avait parlé français à la cour de Guillaume et de ses premiers successeurs, en revanche, à cette cour, que le duc de Bedfort, au nom de Henri VI, tenait à Vincennes, les seigneurs français tâchaient de prononcer l'anglais. Cependant la politique des princes anglais, comme rois et comme vainqueurs, était toujours d'affecter l'habitude familière de la langue française.

Du reste, les mêmes événements étaient l'unique préoccupation des deux peuples. Parcourez-vous, dans les deux idiomes à cette époque, tout ce qui n'est pas traduction ou théologie? partout vous trouvez la bataille d'Azincourt : c'est le grand souvenir. Les chroniqueurs racontent qu'au retour de Henri V à Londres, après cette victoire, la salle de Westminster était remplie de musiciens et de poëtes. On chantait :

Ils virent saint Georges marcher devant le roi; ils sonnèrent gaiement de la trompette, pour commencer la grande bataille. Nos archers tiraient de grand cœur, et firent bientôt saigner les Français; leurs flèches passaient vite; ils en perçaient nos ennemis, à travers les cuirasses et les heaumes... Sept mille furent tués en rang... Les Français, malgré tout leur orgueil, s'enfuirent. *Je me rends*, criaient-ils de toutes parts, etc., etc.

Je n'achève pas. Mais, rentrez-vous en France, la même image vous poursuit. Si je parcours les poésies d'Alain Chartier, il me parle de quatre dames attachées de cœur à quatre guerriers, qui se trouvaient à cette funeste journée. Chacune d'elles raconte et son amour et sa douleur; un des guerriers a été tué glorieusement sur le champ de bataille, un autre fait prisonnier et conduit en Angleterre; on ignore le sort du troisième; un dernier est bien portant, et s'est enfui. Vous devinez sans peine des quatre dames quelle est la plus malheureuse : celle qui ne pleure que l'honneur de son amant.

Voilà, Messieurs, sous la plume du pédantesque Alain Chartier, une marque de ce qui nous intéresse le plus, l'intime union des pensées, des sentiments d'un peuple avec sa littérature. A d'autres époques, ce sont les traductions, les imitations, les systèmes qui défraient la littérature. Elle est certainement plus puissante et plus vraie, lorsque ce sont les événements du jour qui en deviennent le sujet et qui en font à la fois la nouveauté et la passion.

Alain Chartier, malgré l'hommage inusité que Marguerite d'Écosse lui rendit pendant qu'il dormait, était un commentateur assez lourd, un traducteur assez plat, un historien assez ennuyeux. Cependant, ce sentiment patriotique, ce regret cruel que les malheurs de la France communiquaient à tout cœur digne de les sentir, arrive jusqu'à lui; et dans son poème des *Quatre Dames*, il y a plus de talent qu'on ne devait en espérer de son nom.

Cette bataille d'Azincourt, dont nous ne faisons plus ici qu'une date littéraire, se lie pour nous au souvenir du plus heureux génie qui soit né en France, au quinzième siècle, d'un poëte véritablement original, que Boileau ne connaissait pas, puisqu'il ne lui a pas accordé la louange réservée pour Villon,

D'avoir su le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Ce poëte était un prince, Charles d'Orléans, né d'une princesse italienne, Valentine de Milan. Cette origine et l'éducation qu'elle suppose expliquent le goût si pur de Charles d'Orléans. L'heureux reflet de la civilisation italienne était passé sur lui.

Jetée au milieu de la cour cruelle et corrompue d'Isabeau de Bavière, Valentine de Milan, par sa douceur, ses aimables vertus, était la consolatrice de l'infortuné Charles VI. Mais ses grâces mêmes et la supériorité de son esprit, mal compris d'un siècle barbare, la faisaient accuser de magie. Vous avez présente à la mémoire l'horreur de ces temps, la misère du peuple, les assassinats de prince à prince dans les rues de Paris. Le roi était fou; son conseil à peu près. L'époux de Valentine, Charles d'Orléans, et le duc de Bourgogne, se disputaient le pouvoir. Le duc de Bourgogne fait tuer son rival; puis, rentré au conseil, il raconte le crime, en disant que le diable l'a tenté. Le roi n'y peut rien; Valentine fuit avec ses enfants. On trouve un cordelier, Jean Petit, qui, devant les grands et le peuple assemblés à la place Maubert, prononce un long discours pour justifier et célébrer l'assassinat du duc d'Orléans. Valentine de Milan ne survécut pas à l'année de son deuil.

Élevé sous les yeux d'une telle mère, dans le goût des fêtes et des arts, témoin de ses vertus et de son courage, Charles d'Orléans avait dix-sept ans lorsqu'il la perdit. Au lit de mort, elle avait chargé ses enfants de poursuivre le meurtrier de leur père. Ainsi, la première pensée de Charles d'Orléans, si fort en contraste avec la gaieté poétique et galante de son caractère, fut la vengeance. Il s'arme, se ligue avec les ducs de Bourbon et de Berry, et fait la guerre à l'assassin de son père. Le duc de Bourgogne meurt assassiné. Réuni alors à la couronne de France, le jeune Charles d'Orléans figure à la bataille d'Azincourt. Fait prisonnier, il est conduit en Angleterre, et il y fut gardé vingt-cinq ans.

Cette captivité nous a valu le volume de poésie le plus original du quinzième siècle, le premier ouvrage où l'imagination soit correcte et naïve, où le style offre une élégance prématurée, où le poëte, par la douce émotion dont il était rempli, trouve de ces expressions qui n'ont point de date, et qui, étant toujours vraies, ne passent pas de la langue et de la mémoire d'un peuple. Sans doute quelques empreintes de rouille se mêlent à ces beautés primitives; mais il n'est pas d'étude où l'on puisse mieux découvrir ce que l'idiome français, manié par un homme de génie, offrait déjà de créations heureuses.

Ce n'est pas que l'éducation poétique de Charles d'Orléans ne paraisse se lier à cette école subtile et allégorique, dont *le Roman de la Rose* était le code; sans cesse *Faux-Semblant*, *Bel-Accueil*, *Dangier*, et autres personnages, figurent dans ses vers. Plus d'une fois, il altère ce qu'il sent lui-même par les choses qu'il imagine, ou plutôt par les imaginations toutes faites qu'il emprunte. L'allégorie était devenue une espèce de mythologie, dont

les poëtes n'osaient se départir. Mais, sous ce costume nouveau, sa démarche est gracieuse et libre. Et puis, quand il regrette la France et les affections qu'il y conserve, il est poëte de cœur.

Ce n'est pas tout; il est aussi très-spirituel. On doit le remarquer, l'esprit; qui n'est pas la plus précieuse qualité dans les lettres, est celle qui peut-être vient le plus tard. L'esprit est moins naturel, moins spontané que le talent; il se forme de tout ce qu'il entend; il suppose une société savante, habile, raffinée. Au moyen âge, ce n'est pas l'esprit qui domine dans les lettres. Il y a telle nation dont les poésies, pleines de grandeur, n'offrent aucune trace d'esprit, dans le sens moderne du mot. Charles d'Orléans a surtout de l'esprit dans l'expression et dans le tour. C'est un esprit, comme celui de La Fontaine, formé d'enjoûment, de délicatesse et de malice. Est-il rien de plus gracieux que sa première élégie sur lui-même?

Au temps passé, quand nature me fist
En ce monde venir, elle me mist
Premièrement tout en la gouvernance
De une dame que on appeloit Enfance,
En luy faisant estroit coumandement
De moy nourrir et garder tendrement,
Sans point souffrir soing ou mélancolie
Aucunement me tenir compaignie.

Jeunesse vient ensuite, et je ne vous dirai pas toute son histoire; mais elle conduit le poëte à un manoir, où il est fort bien reçu, en disant son nom. Après beaucoup d'instructions, il reçoit là des lettres-patentes ainsi conçues :

Dieu Cupidon et Vénus la déesse,
Ayant pouvoir sur mondaine lyesse,
Salut de cœur par notre grant humblesse
A tous amants;

Savoir faisons que le duc d'Orléans,
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de nos servants,
Par ces présentes;

Et luy avons assigné sur nos rentes
Sa pension en joyeuses attentes,
Pour en jouir par nos lettres-patentes,
Tant que voldrons;

En espérant que nous le trouverons
Loyal vers nous, ainsi que fait avons
Ses devanciers, dont contents nous tenons
Très-grandement, etc., etc.

N'est-on pas surpris de trouver dans cette langue rude et nouvelle un si facile et si ingénieux emploi des formes qui résistent le plus à la poésie? Cette manière d'assouplir gaiement la langue de la chancellerie, de parodier les édits royaux, semblerait appartenir au style de Voltaire. Et voyez d'ailleurs comme le langage est aisé, coulant, naturel, pour le quinzième siècle.

Vous jugez bien, Messieurs, d'après les lettres-patentes qui furent délivrées au duc d'Orléans, et dont il a fait grand usage, que je ne puis pas analyser tous ses ouvrages. Je les indique avec le sang-froid d'un antiquaire, comme avait fait M. l'abbé Sallier. Presque toutes ces poésies, le monument le plus gracieux de notre vieille langue, sont très-frivoles par le sujet.

Je ne parle pas d'une chanson latine, non publiée, mais qui se trouve dans le manuscrit original, avec ce refrain :

Laudes Deo sint atque gloria.

Je laisse aussi de côté deux chansons anglaises, qui montrent à quel point Charles d'Orléans avait mis à profit sa captivité; et j'étudie en grammairien ses chansons françaises.

Sous le rapport de l'art, remarquons d'abord qu'il observe rarement le mélange alternatif des rimes masculines et féminines. Cette règle n'était encore suivie que dans les rondeaux et dans quelques pièces en vers d'inégale mesure. Charles d'Orléans y porte une grâce singulière. Ses vers sont entrelacés habilement; ses refrains amenés avec goût.

Charles d'Orléans n'était pas seulement poëte galant et délicat; il était guerrier, il était prince. Captif depuis cette malheureuse journée d'Azincourt, sachant les misères de la France, tant ravagée par l'Anglais, il devait exhaler sa douleur dans ses vers. Mais, je l'avouerai, ce qu'il regrette surtout, c'est le beau soleil de France, le beau mois de mai, les danses et les belles dames de France. Il a peu de mélancolie sur le reste. Il semble homme d'humeur vive et gaie, qu'un sourire et un rayon de soleil raniment tout à coup. Ses paroles sont charmantes, pour chanter le beau temps et les doux loisirs.

Les fourriers d'été sont venus
Pour appareiller son logis;
Ils ont fait tendre ses tapis
De fleurs et perles tissus.

Cœurs, d'ennuy piéça morfondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis;
Allez-vous-en, prenez pays,
Hiver, vous ne demourez plus.

Les fourriers d'été sont venus....

. . . .

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye
De soleil riant, cler et beau.

Il n'y a beste, ni oyseau,
Qui en son jargon ne chante et crye;
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfévrerie :
Chacun s'habille de nouveau.

Le temps a laissié son manteau, etc.

Bien que Charles d'Orléans nous paraisse souvent trop distrait des maux de la France par les plaisirs qu'il trouva dans l'exil, il s'attendrit parfois au nom de son pays; et ses vers ont alors le charme d'un demi-sourire, au milieu des pleurs.

> En regardant vers le pays de France,
> Ung jour m'advint adoure sur la mer;
> Qu'il me souvint de la doulce plaisance
> Que je soulois audit pays trouver.
> Si commençay de cueur à souspirer;
> Combien certes que grant bien me faisoit
> De veoir France que mon cueur amer doit.
>
> . . . .
>
> Alors chargeai en la nef d'espérance
> Tous mes souhaits, en les priant d'aller
> Oultre la mer, sans faire demourance,
> Et à France de me recommender.

Ailleurs il plaisante avec grâce sur le bruit de sa mort, répandu dans la France, qu'il n'a pas vue depuis si longtemps, et il se donne à lui-même un certificat de vie, dans une forme poétique et gaie.

> Nouvelles ont couru en France
> Par maints lieux que j'estoye mort;
> Dont avoient peu desplaisance
> Aulcuns qui me hayent à tort:
> Aultres en ont eu desconfort,
> Qui m'ayment de loyal vouloir,
> Comme mes bons et vrays amis.
> Si fais à toutes gens savoir
> Qu'encore est vive la souris.
>
> Je n'ay eu ne mal, ne grevance,
> Dieu mercy, mais suis sain et fort;
> Et passe temps en espérànce,
> Que paix, qui trop longement dort,
> S'esveillera, et par accort
> A tous fera lyesse avoir.
> Pour ce, de Dieu soient maudis
> Ceux qui sont dolents de veoir
> Qu'encore est vive la souris.

On remarquera que l'expression de Charles d'Orléans est ingénue, familière, sans avoir jamais rien de bas. C'est sa grande supériorité sur Villon, qui aurait mieux valu, nous dit Marot, « s'il avait de-« meuré en la cour des rois et des princes, où les « jugements s'amendent et les langages se polis-sent. » Il y a dans Charles d'Orléans un bon goût d'aristocratie chevaleresque, et cette élégance de tour, cette fine plaisanterie sur soi-même, qui semble n'appartenir qu'à des époques très-cultivées. Il s'y mêle une rêverie aimable, quand le poëte songe à la jeunesse qui fuit, au temps, à la vieillesse. C'est la philosophie badine et le tour gracieux de Voltaire, dans ses stances à madame Du Deffant :

> Je fus en fleur au temps passé d'enfance;
> Et puis après, devins fruit en jeunesse;
> Lors m'abatit de l'arbre de plaisance,
> Vert et non mûr, Folie ma maîtresse.

Boileau se vantait d'avoir parlé poétiquement de sa perruque : Charles d'Orléans, tout brillant chevalier qu'il est, parle de ses lunettes :

> Par les fenestres de mes yeulx,
> Au temps passé, quant regardoye,
> Advis m'estoit, ainsi m'aid Dieu,
> Que trop plus belles veoye
> Qu'à présent ne fais; mais j'estoye
> Ravy en plaisir et lyesse,
> Es mains de madame Jeunesse.
>
> Or maintenant que deviens vieulx,
> Quant je lis au livre de joye,
> Les lunettes prens pour le mieulx;
> Par quoy la lettre me grossoye,
> Et n'y voy ce que je souloye.
> Pas n'avoye cette foiblesse
> Es mains de madame Jeunesse.
>
> Jeunes gens, vous deviendrez vieulx,
> Si vivez, et suivrez ma voye.

Sans doute il y a dans ces poésies charmantes un reste de négligence et de dureté qui arrête quelque peu le lecteur. C'est pour nous une épreuve, une pierre de touche certaine, pour démêler d'avec les contrefaçons modernes ce qui porte la date véritable du moyen âge. Quel que soit l'heureux génie d'un écrivain de ce vieux temps, il reste toujours quelque chose de gothique et d'étrange.

Ce caractère est plus adouci dans les poésies de Charles d'Orléans que partout ailleurs, si vous les comparez aux vers d'Alain Chartier, et même aux vers de Christine de Pisan, fille d'un astrologue italien, que le sage roi Charles V avait fait venir à sa cour. Mais il y a dans le style et la pensée de ce temps, un reste de rudesse choquant pour le nôtre. Si donc jamais on vous montre des poésies du quinzième siècle, où le plaisir que vous éprouvez soit sans interruption et sans effort, où le style, chargé seulement, pour mémoire, de quelques mots surannés, coule du reste avec aisance et soit partout précis et clair, dites-vous bien que ce n'est pas du moyen âge; il y a mensonge plus ou moins habile.

C'est par un nouvel exemple de ces fraudes littéraires que je terminerai cette revue comparative et trop abrégée. Nous avons eu, comme les Anglais, une contrefaçon élégante, une spirituelle mystification sur la poésie de notre quinzième siècle. De même que Chatterton leur a forgé le vieux Rowley, nous avons cru quelque temps à Clotilde de Surville. Ses poésies *retrouvées* ont fait grand bruit en France, il y a vingt ans. Le monument est curieux : c'est une petite construction gothique, élevée à plaisir par un moderne architecte. Mais le goût qui a présidé à cette œuvre factice, la vérité des sentiments qui se cache sous la combinaison du langage, tout cela mérite d'être étudié.

En 1802, on annonça les poésies inédites de Clotilde de Surville, noble dame du quinzième siècle. Ce nom de Surville n'était pas inconnu dans notre histoire, et avait été récemment porté par un mar-

quis de Surville, homme de cœur et d'esprit, qui servit en Amérique, revint en France pour émigrer, y rentra pour combattre, et fut cruellement mis à mort par une commission militaire.

Il paraît que le marquis de Surville, passionné pour la poésie, avait d'abord été poëte moderne, vu qu'il était né dans le dix-huitième siècle. Ses essais se perdirent dans la foule. M. de Surville alors tâcha de vieillir sa muse. Une curiosité féodale qui lui faisait relire avec plaisir les vieux titres de sa famille, le portait à imiter l'ancien style. Ses amis ont prétendu qu'il avait retrouvé les poésies d'une arrière-bisaïeule, qu'il les avait déchiffrées, transcrites (car on n'a jamais montré la copie originale), et que, peu de jours avant de mourir, il avait recommandé par une lettre ce précieux dépôt. A-t-on supposé cette lettre? ou bien a-t-il voulu lui-même tromper sur une chose aussi frivole, dans un moment si solennel et si triste? Quoi qu'il en soit, l'authenticité de ses poésies n'en est pas moins invraisemblable. Quand on a lu Charles d'Orléans, on reconnaît dans les poésies de Clotilde une fabrication moderne qui se trahit par la perfection même de l'artifice.

Les objections techniques se présentent d'abord. Clotilde, dans ses poésies, est beaucoup plus savante que son temps. Elle cite des livres qu'on n'avait pas : elle parle des satellites de Saturne qui n'étaient pas encore découverts : elle observe dans sa versification des règles qui n'existaient pas : elle est fidèle à l'entrelacement rigoureux des rimes : elle évite avec scrupule les hiatus de voyelles. Enfin, sous les vieux mots accumulés et sous la vieille orthographe, elle a je ne sais quel tour d'idées modernes, et cette élégance d'un idiome depuis longtemps assoupli. Mais, la fraude une fois prouvée, reste le mérite de la fraude en elle-même. Ces poésies sont charmantes. Admettez-vous que ce soit un raisonnable et bon travail d'écrire en vieux français, comme on écrit en latin ou en grec, il faut goûter beaucoup les poésies de Clotilde de Surville. Je ne dis pas qu'un profond philologue comme M. Raynouard, ne puisse noter dans cette œuvre en langue morte, des erreurs grammaticales, des anachronismes de mots, des barbarismes, et parfois une correction vraiment fautive pour le quinzième siècle; mais les qualités même qui prouvent la supposition de l'ouvrage, augmentent l'attrait de la lecture. C'est un certain degré de précision et de clarté peu connu dans le moyen âge. La justesse, l'ordre, la liaison des idées manquaient alors. Cette netteté de l'esprit, qui a passé des ouvrages les plus sérieux aux plus frivoles, ne se faisait pas sentir dans les idées, hormis en Italie, où la langue avait été subitement perfectionnée par trois hommes de génie.

Quand je lis Clotilde de Surville, tout me montre une main moderne. On a eu beau choisir de vieux mots qu'on a eu soin d'expliquer au bas de la page; le tour, le mouvement, la phrase sont d'une date récente. Écoutez ces vers charmants :

> Clotilde au sien amy doulce mande accolade,
> A son espoulx, salut, respect, amour!
> Ah! tandiz qu'esplorée et de cœur si malade,
> Te quier la nuict, te redemande au jour,
> Que deviens, où cours-tu? loing de ta bien-aymée
> Où les destins entraisnent donc tes pas?
> Faut que le dize, hélas! s'en croy la renommée,
> De bien long-temps ne te revoyrai pas!
>
> Bellone, au front d'arhain, ravage nos provinces;
> France est en proye aux dents des léoparts :
> Banny par ses subjects, le plus noble des princes
> Erre, et proscript en ses propres remparts,
> De chastels en chastels et de villes en villes,
> Contrainct de fuyr lieux où devoit regner;
> Pendant qu'hommes félons, clercs et tourbes serviles,
> L'ozent, ô crime! en jusdment assigner!...
> Non, non; ne peult durer tant coulpable vertige :
> O peuple franc, reviendraz à ton roy!

Cette lecture ne vous a pas laissé un moment d'embarras. C'est le français moderne, à la netteté des constructions. C'est une contrefaçon très-élégante, trop élégante peut-être.

Encore une remarque. M. de Surville était un fidèle serviteur de la cause royale. Il s'est plu, je crois, dans la solitude et l'exil, à cacher ses douleurs sous ce vieux langage. Quelques vers de ce morceau, sur les malheurs du règne de Charles VII, sont des allusions visibles aux troubles de la France à la fin du dix-huitième siècle. C'est encore une explication du grand succès de ces poésies. Elles répondaient à de touchants souvenirs; comme l'ouvrage le plus célèbre du temps, le *Génie du Christianisme*, elles réveillaient la pitié et flattaient l'opposition.

Vous êtes trop jeunes, Messieurs, pour avoir souvenir de cela. On aimait à trouver, sous le puissant Empereur, des souvenirs d'opposition dans une femme poëte du quinzième siècle. Ce plaisir est perdu pour nous. Il reste l'œuvre ingénieuse d'un homme de talent, et, chose remarquable! quelques poésies pleines de naturel et de sensibilité, sous un travail évidemment artificiel. Ce travail même atteste cependant l'impossibilité, pour une époque, d'en contrefaire une autre. La leçon de goût qui sort de là, c'est qu'il ne faut pas tenter sous son propre nom ce que l'on ne peut faire non plus sous un faux nom. Que chaque siècle écrive la langue qu'il parle. Une époque de raffinement ne doit pas simuler la barbarie. Si on la simule sous un nom ancien, la contrefaçon se trahira; si on essaie de la simuler sous son propre nom, on restera tout à la fois inférieur à son temps et à soi-même.

VINGTIÈME LEÇON.

Suite de la poésie française. — De la chute et de la renaissance de l'art dramatique. — Premiers essais de la religieuse Hroswithe, dès le onzième siècle. — De l'origine des mystères. — Idée de ce genre d'ouvrages. — Soties, Moralités. — Le Savetier. — L'Avocat patelin.

Messieurs,

Nous avons encore à parler de la poésie française au moyen âge ; mais, quelle poésie! Nulle élégance, nulle douceur harmonieuse; une simplicité sans charme, une grossièreté sans force. Convenons bien de ce fait : la vraie poésie, naturelle, expressive, brillante de coloris et d'images, en France, elle ne fut jamais contemporaine que du bon goût; nous n'avons pas eu de poésie à la fois rude et sublime. Il n'y en a pas moins dans ces œuvres, faibles et barbares, de précieux indices d'originalité nationale et le sujet d'une étude sur le travail de l'esprit humain et ses lents progrès. C'est là qu'il nous faudra chercher aujourd'hui la renaissance du plus beau des arts, du plus savant, du plus difficile, de celui que l'antiquité grecque avait porté si loin, qui mourut avec l'avénement du christianisme et l'invasion des barbares, qui fut seize siècles avant de reparaître, et qui se montre alors avec tant d'éclat et de diversité, en Espagne, en Angleterre, en France; l'art dramatique enfin. Ce qui va nous occuper, ce sont quelques études, les unes vulgaires, les autres presque inédites, sur le premier débrouillement du théâtre dans l'Europe moderne. Je ne vous promets pas un égal intérêt dans tous les détails. Je crains que votre attention ne soit quelquefois trompée, comme l'ont été mes recherches. S'il est cependant une portion de la littérature qui soit intimement liée avec toute l'existence d'un peuple, qui serve à la fois à former ses mœurs et à les constater, c'est le théâtre. Ce que nous savons le mieux de la Grèce, c'est peut-être ce que nous a dit Aristophane, dont le drame était pourtant si allégorique et si fabuleux. Nous avons perdu beaucoup d'anecdotes de la civilisation romaine, parce que chez elle le théâtre, imité du grec, était une œuvre littéraire, plutôt qu'une expression sociale, et que les comédies vraiment romaines, ces pièces obscènes et populaires dont parlent Tertullien, saint Augustin, Arnobe, ont entièrement disparu pour nous.

Le coup mortel porté au théâtre vint du christianisme. Tandis que la philosophie grecque florissait encore et faisait dominer son langage jusque dans le palais des Césars, le théâtre, dès longtemps déchu, faute de génie, était chaque jour avili par ses excès et par la prédication chrétienne. Il méritait cet anathème. Impudique à un degré que notre imagination moderne ne peut concevoir, ce théâtre devait révolter les chastes regards de cette population nouvelle, qui naissait de la fange du vieux peuple. Parcourez les premiers écrivains du christianisme, Athénagoras, Tertullien, Cyprien, et tant d'autres; vous voyez leur colère s'allumer au seul nom de théâtre : poëtes, acteurs, spectateurs, ils enveloppent tout dans leurs âpres censures. Bien plus : Julien essaie-t-il une restauration du paganisme, un récrépissement de ce vieil édifice? une de ses réformes, c'est d'interdire les théâtres païens aux prêtres païens. « Avertissez-les, écrit-il au « grand pontife Arsace, qu'un sacrificateur ne « doit pas fréquenter le théâtre, ni boire dans un « cabaret, ni exercer quelque métier vil ou hon« teux. » A dater du règne de Constantin, la législation porte témoignage de la sévérité du christianisme envers le théâtre. On voit, par divers édits, qu'il était défendu aux comédiens convertis de remonter jamais sur la scène, aux comédiennes de porter des pierreries et des étoffes précieuses, aux juges de fréquenter les théâtres, hormis les jours de fête, pour la naissance ou l'avénement de l'empereur.

On rappelle ces faits anciens, parce que c'est là qu'il faut chercher l'origine et l'excuse de l'anathème qui a longtemps pesé sur cette profession de comédien, si honorée dans la Grèce. Ce n'étaient pas des hommes récitant en public de beaux vers et de nobles maximes, qu'avait flétris la prévention chrétienne : c'étaient des mimes, des bateleurs qui figuraient tout ce que l'imagination impure peut rêver de plus déshonnête. Cependant le christianisme déshonora le théâtre sans le détruire; et même, ce qu'il y eut jamais de plus infâme dans les scandales de la scène, se vit dans Constantinople chrétienne, et y fut représenté par une femme qui devint impératrice, Théodora.

Ainsi, le christianisme avait frappé d'anathème tous les théâtres, avait confondu presque dans une haine commune, la pureté païenne de Sophocle et les souillures des mimes romains; et cependant, lorsqu'il est vainqueur, corrompu lui-même par les mœurs d'Orient, il souffre, dans la ville bâtie pour être chrétienne, de plus grandes turpitudes que n'en avait vu la Grèce idolâtre. La chaire chrétienne protestait depuis longtemps, et en vain : Constantinople était ivre de la licence du théâtre, comme de la pompe des cérémonies saintes. Telle est l'image qu'offrent souvent les sociétés vieillies, où les éléments les plus contraires subsistent à côté l'un de l'autre, dans une égale impuissance de se supporter ou de se détruire. Ce fut, pendant quatre siècles, le sort du monde romain.

Mais ce qui vint ajouter la ruine à l'anathème, ce

qui abolit enfin le théâtre, ce fut l'invasion des barbares. Partout, dans l'Occident, où s'établissent les barbares, les jeux de la scène ont cessé. Dans la douleur des peuples exprimée par quelques écrivains du temps, le regret des théâtres perdus se place presque à côté de tous les autres regrets de la patrie asservie et malheureuse. Un évêque, je m'en souviens, reproche aux habitants de Trèves, qu'après la désolation de leur ville, le massacre de leurs plus illustres citoyens, l'armée barbare s'étant retirée, leur première pensée, leur première supplique à l'empereur fût pour le rétablissement d'un théâtre.

Mais bientôt tout fut détruit, et le prétoire et le cirque. Le clocher seul de l'église surmonta cet amas de cendres et de décombres, entassé par les barbares. De ces cirques magnifiques, de ces théâtres découverts, qu'on admirait dans les villes de Trèves, de Nîmes, de Lyon, de Marseille, de Poitiers, on en était venu à la rusticité de la cour de Clovis, qui, pour se distraire dans sa vieillesse, avait mandé de Rome un joueur de flûte. C'était là toute la pompe et toute la musique du palais.

Ainsi, Messieurs, au septième siècle, mettez à part Constantinople, foyer de civilisation et de vices, égout de la vieille société, où se conservaient sa science et ses arts, comme ces chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'on a retrouvés dans la vase du Tibre ou sous les eaux croupissantes des Marais Pontins, mettez à part Constantinople, partout ailleurs les théâtres, les jeux dramatiques étaient détruits.

Mais il semble que l'esprit de l'homme ait incessamment besoin de ces émotions qu'inspire un spectacle tragique et majestueux, ou de cette distraction vive et gaie que donnent la satire et la raillerie comique. A peine le théâtre est-il tombé, bien moins sous les anathêmes du christianisme que sous la hache des barbares, qu'on voit, du milieu même de l'Église, sortir un nouveau théâtre. Oui, ces cérémonies saintes, ces pompes sévères, ces commémorations mystiques de notre foi, pendant lesquelles, d'abord, on proscrivait, comme une impiété, tout spectacle et tout jeu public, deviennent elles-mêmes un spectacle licencieux et profane. Au lieu de célébrer les fêtes, on les représente, on les joue, si je puis parler ainsi. On substitue aux symboles, à la prière, la représentation dramatique et détaillée. S'agit-il de la fête de Noël? on figure dans l'église tout ce que raconte l'Évangile, la crèche, les bergers, l'adoration des mages. Puis, ce besoin de gaieté grossière, que les hommes éprouvent d'autant plus qu'ils souffrent davantage, introduisit bientôt dans ces tragédies toutes faites que la religion donnait, un mélange de comique. Voici ce que rapporte Cédrene, auteur byzantin du onzième siècle:

Théophylacte est l'auteur de cette pratique encore subsistante, d'offenser, dans les jours de fêtes, Dieu et la mémoire des saints, par des propos indécents, des rires, des cris, au milieu même des hymnes saints, que nous devons offrir à Dieu avec contrition de cœur, pour notre salut. Il avait rassemblé une multitude d'hommes déshonorés, et avait mis à leur tête un certain Euthyme, qu'il avait donné aussi pour intendant de l'église. Et il les instruisit à mêler à l'office divin des danses sataniques, des cris inconvenants, et des chansons prises dans les rues et les mauvais lieux.

Ainsi voilà un évêque qui avait attaché un théâtre à son église. Les cérémonies saintes étaient pour lui mêlées d'intermèdes comiques, où figurait une troupe de mimes, auxiliaires des prêtres. Et ce n'est pas dans les contrées ignorantes de l'Europe, c'est à Constantinople que cette innovation bizarre s'établit.

De là, sans doute, les abus qui passèrent dans nos églises d'Occident; cette fête de l'Ane; *Adventavit asinus pulcher et fortissimus;* cette procession du Renard, et mille autres folies grossières, devenues la *petite pièce* du culte religieux.

Ces grossières tentatives s'ignoraient elles-mêmes, ne savaient pas qu'elles étaient sur la route de l'art théâtral, et que même elles allaient à cet art sublime par un détour qu'avait suivi le génie grec. En effet, les érudits en conviennent, c'est dans les mystères d'Éleusis qu'il faut chercher la première origine de l'art théâtral. Ces mystères, où l'enseignement religieux, la révélation du dogme, la prière étaient mêlés à des représentations riantes ou terribles qui servaient d'épreuves aux initiés, ont pu, dit-on, donner l'idée de cette tragédie grecque, dont les premiers essais gardaient encore un caractère symbolique et religieux. Ainsi, nos farces grossières du moyen âge, nos pieuses parodies de l'Évangile, jouées gravement dans les églises, devaient conduire à la tragédie, comme les initiations d'Éleusis conduisaient au *Prométhée* d'Eschyle et à l'*OEdipe* de Sophocle: seulement nous nous sommes plus écartés que les Grecs de cette origine de l'art.

Cependant, à côté de ce débrouillement si pénible et si lent des esprits, alors qu'ils repassent par tous les degrés de barbarie, et qu'ils recommencent, sans traditions et sans souvenirs, toutes les tentatives et tous les hasards de la pensée ignorante, il y avait quelques études, quelques essais solitaires qui remontaient directement aux modèles antiques. Ces études, presque toujours inséparables du travail spontané des esprits dans le moyen âge, nous devons en parler ici. Nous avons rarement fait mention des ouvrages de cette époque, écrits en langue latine, parce que le vrai caractère des peuples ne se montre que dans l'emploi de leur langue vulgaire. Leurs impressions, leurs idées sont toujours altérées par l'usage nécessairement

artificiel d'une langue morte. On ne peut les bien connaître qu'en les écoutant parler, pour ainsi dire, à travers la distance des siècles.

Cela posé, voyons cependant si cette littérature latine du moyen âge, lien de communication entre l'antiquité classique et l'esprit moderne, n'offre pas quelques essais qui aient préparé la renaissance de l'art dramatique en langue vulgaire. Nous avons déjà nommé Hroswithe, cette religieuse du monastère de Gandersheim, au onzième siècle. Dans la solitude du cloître, elle avait lu Térence; et, sur ce modèle elle eut la pensée d'écrire, dans la même langue, de petits drames, consacrés à des sujets religieux. Elle essaya la première, ce qu'on a renouvelé dans le seizième siècle, d'enlever aux auteurs profanes leur style. Elle a fait six pièces dans ce goût; personne n'en a parlé. Ces six pièces sont fort courtes. Je ne sais si elles furent jouées souvent : un passage me le ferait croire.

Ainsi, en Allemagne, dans un monastère qui comptait cinquante religieuses de noble famille, il paraît que, vers 1080, on avait dressé un petit théâtre, comme à Saint-Cyr, sous madame de Maintenon, et que là quelques jeunes sœurs, ayant sans doute obtenu dispense pour s'habiller en hommes, représentèrent une espèce de tragédie, *la Conversion de Gallicanus*. Voici le sujet de la pièce : Constantin-le-Grand avait promis de donner la belle Constantia, sa fille, à un jeune Romain de haute naissance et de grand courage, mais encore attaché au culte des faux dieux. Une guerre suspend ce projet : le jeune amant y vole et se couvre de gloire dans un combat, où il est miraculeusement sauvé. Touché de ce secours de la Providence, il se laisse convertir à la foi par deux officiers de l'empereur, Paul et Jean. Dans sa pieuse ferveur, il renonce à la main de la princesse, qui, de son côté, se consacre à la vie religieuse. Voilà le premier acte, où l'unité de temps, comme vous le voyez, n'est pas fort rigoureuse. C'est une pièce libre, qui, en tout, dure vingt-cinq ans. Au second acte, trois empereurs ont déjà passé; c'est Julien qui règne. Julien, après avoir exilé Gallicanus, le fait tuer en Égypte. Puis sa persécution s'attache avec plus de violence et de haine aux deux officiers du palais qui avaient autrefois accompli l'heureuse conversion de Gallicanus. On ne voit pas le motif de cette colère. Mais l'auteur, dans la prose assez correcte de son drame, fait habilement parler Julien. Il y a là un sentiment vrai de l'histoire; Julien ne paraît pas un féroce et stupide persécuteur, comme l'auraient imaginé les légendaires du sixième siècle. La religieuse de Gandersheim avait saisi le caractère de Julien : on le voit avec sa modération apparente, son esprit impérieux et ironique. Il ne peut triompher de l'obstination chrétienne des deux officiers de l'empereur; il les exile, en laissant prévoir leur supplice.

Je traduis cette scène. Ce qui fait l'intérêt de ce morceau, ce n'est pas le degré de talent, c'est la date; c'est que, dans le onzième siècle, au milieu de la grossièreté féodale et de l'ignorance, lorsque rien ne rappelait le souvenir de ce grand art du théâtre, une femme ait écrit, et que des femmes aient joué cet ouvrage.

JULIEN.

Je n'ignore pas, Jean et Paul, que vous avez été dès l'enfance attachés au service des empereurs.

JEAN.

Nous l'avons été.

JULIEN.

Il convient dès lors que, placés près de moi, vous serviez dans le palais où vous avez été nourris.

PAUL.

Nous ne servirons pas.

JULIEN.

Est-ce moi que vous ne servirez pas?

JEAN.

Nous l'avons dit.

JULIEN.

Est-ce que je ne vous parais pas un Auguste?

PAUL.

Un Auguste, bien différent de ses prédécesseurs.

JULIEN.

En quoi?

JEAN.

En religion et en vertu.

JULIEN.

Expliquez-vous.

PAUL.

Les glorieux empereurs Constantin, Constant et Constance, auxquels nous avons obéi, étaient très-chrétiens, et se glorifiaient de servir Jésus-Christ.

JULIEN.

Je le sais; mais je ne veux pas les imiter en cela.

PAUL.

Tu n'imites que le mal. Ils étaient assidus à l'église; et, ôtant leurs diadèmes, ils adoraient à genoux Jésus-Christ.

JULIEN.

Vous ne me forcez pas à la même chose, sans doute?

JEAN.

Aussi tu ne leur ressembles pas.

PAUL.

Comme ils offraient leur encens à Dieu, ils relevaient par leur vertu l'éclat du diadème impérial, et réussissaient dans toutes leurs entreprises.

JULIEN.

Et moi aussi.

JEAN.

Ce n'est pas de la même manière; pour eux, la grâce divine les accompagnait.

JULIEN.

Niaiserie! Autrefois j'ai suivi sottement ces pratiques; j'ai été clerc dans l'église.

JEAN.

Qu'en dis-tu, Paul? il a été clerc.

PAUL.

Chapelain du diable.

JULIEN.

Mais, lorsque j'ai vu qu'il n'y avait là rien d'utile, je me suis tourné vers le culte des dieux, dont la faveur m'a porté au faîte de l'empire.

JEAN.

Tu nous as interrompus, pour ne pas entendre la louange des justes.

JULIEN.

Que me fait-elle?

PAUL.

Rien; mais ce que je vais ajouter te regarde. Comme le monde n'était pas digne de les conserver, ces vertueux empereurs ont été reçus parmi les anges; et la république malheureuse a été abandonnée à ton pouvoir.

JULIEN.

Pourquoi malheureuse?

JEAN.

Par le caractère de son souverain.

PAUL.

Tu as déserté toute religion, et imité l'idolâtrie. C'est pour cela que nous nous sommes soustraits à ta présence et à la société des tiens.

JULIEN.

Quoiqu'insulté par vous, je fais grâce encore à votre témérité, et je veux vous élever aux premiers grades du palais.

JEAN.

Ne te fatigue pas; nous ne céderons ni à tes menaces, ni à tes séductions.

JULIEN.

Je vous donne une trève de dix jours, pour revenir au bon sens et rentrer en grâce avec nous : sinon, ce qu'il faut faire, je le ferai; et je ne serai plus votre risée.

PAUL.

Ce que tu dois faire, fais-le dès aujourd'hui. Tu ne pourras nous ramener ni à ton palais, ni à ton service, ni au culte de tes dieux.

JULIEN.

Allez, retirez-vous; faites ce que je vous conseille.

Voilà, Messieurs, ce qui a précédé Corneille de six siècles. Mais ces tentatives obscures, enfermées dans un cloître, bornées à une langue morte, ne pouvaient avoir qu'une faible influence; et surtout elles ne peuvent servir à nous faire retrouver ce que nous cherchons dans l'étude du théâtre, le témoignage expressif et vivant des mœurs contemporaines.

Par ce motif, Messieurs, je ne m'arrêterai pas sur quelques essais de même nature, tentés avec plus de talent par un poëte d'Italie, qui fut en même temps historien, Mussato. Ce qui distingue une de ces compositions, c'est le choix que le poëte avait fait d'un sujet tout récent, les crimes d'Excellino, un des plus odieux tyrans qui aient pesé sur les villes d'Italie. Mais l'imitation servile du style de Sénèque, la poésie factice des chœurs, une pompe déclamatoire, étrangère à l'esprit du temps, ôtent à cet ouvrage toute force et toute vérité. Il ne paraît pas d'ailleurs que cette pièce, en langue morte, ait été jouée sur un théâtre.

Voulons-nous marquer avec précision quand, pour la première fois, cette représentation d'une pièce en langue vulgaire, cette action matérielle et morale d'un drame joué devant une foule qui comprend et s'émeut, s'est vue en Europe? la chose est difficile. Fontenelle, plus ingénieux qu'érudit, a fait des bons mots sur les antiquités de notre théâtre. Il admet, au quatorzième siècle, l'existence d'un drame provençal, sous le titre d'*Hérésie des prêtres*. Mais le restaurateur de la langue et de la poésie *romanes*, M. Raynouard, a prouvé que les Troubadours n'eurent pas de littérature dramatique. Le Troubadour était à la fois auteur et acteur; il chantait ses propres poésies; il récitait de longs romans. Il employait la forme du dialogue dans les *jeux-partis* et les *tensons*. Mais tout cela n'était pas l'art dramatique : c'était une forme d'églogue, à l'usage des cours d'amour. Nous arrivons au milieu du quatorzième siècle, sans trouver aucune trace évidente de compositions dramatiques en langue vulgaire.

A cette époque, cependant, toutes les fois qu'il survenait quelque solennité, un mariage royal, la présence d'un prince étranger, on donnait des spectacles dans les rues. Mais ces représentations étaient fort simples : tout le monde y jouait; on allait, on venait dans un certain ordre; on changeait deux ou trois fois de costume. Le peuple était chargé de représenter le peuple : on le divisait quelquefois en Chrétiens et en Sarrasins, en Romains et en Juifs. C'était une pantomime, à laquelle on mêlait le jeu de quelques machines.

On trouve dans une vieille chronique du temps de Philippe-le-Bel quelques détails sur une de ces représentations. Le jour que Philippe-le-Bel arma son fils chevalier, il y eut un spectacle où paraissait la personne de Notre Seigneur, qui mangeait des pommes avec sa mère, et disait des patenôtres.

« On entendit les bienheureux chanter dans le « paradis, en la compagnie d'environ quatre-vingt-« dix anges; on entendit les damnés gémir dans un « enfer noir, au milieu de cent diables, qui riaient « de leurs supplices. On vit aussi un renard habillé « en clerc.... »

Voilà, Messieurs, selon toute apparence, la plus ancienne analyse d'un drame moderne en langue vulgaire.

Ces représentations allèrent se perfectionnant et

se diversifiant. La comédie bouffonne naquit au milieu du drame religieux. Mais ce n'est que vers 1402, dans les premières années du quinzième siècle, que le théâtre prit, en France, une sorte de consistance. Quelques pèlerins, dit-on, qui depuis longtemps jouaient des *Mystères* à Paris et dans la banlieue, étaient menacés d'interdiction par le prévôt de Paris; le roi Charles VI, mélancolique et fort ennuyé, vint, pour juger l'affaire, voir une de leurs représentations. Il fut amusé, et, par reconnaissance, il autorisa par un édit la confrérie dramatique.

Voilà le monument le plus ancien d'une sorte de constitution régulière donnée au théâtre, *dans la prévôté et vicomté de Paris*.

Faut-il maintenant rire de pitié au souvenir assez confus de ces *Mystères*, joués au quinzième siècle par privilége du roi? Oui, sans doute; les anachronismes monstrueux, les parodies involontaires, les absurdités font de ce théâtre une œuvre barbare et ridicule. On ne peut même en rien lire; ce qui était alors grossier ou naïf, aujourd'hui semblerait une indécence et une bouffonnerie sacrilége.

Cependant il est fâcheux qu'à cette époque la langue n'ait pas été mieux faite, et qu'il ne se soit pas trouvé, par hasard, quelque homme de génie, parmi les confrères de la Passion. Au fond, la matière était admirable. Concevez un théâtre qui serait, dans la foi des peuples, le supplément du culte même, concevez la religion mise en scène, avec la sublimité de ses dogmes, devant des spectateurs convaincus; puis un poete d'une forte imagination, pouvant user librement de toutes ces grandes choses, non pas reduit à nous dérober quelques pleurs sur de feintes aventures, mais frappant nos âmes avec l'autorité d'un apôtre et la magie passionnée d'un artiste, s'adressant à ce que nous croyons, à ce que nous sentons, et nous faisant verser de vraies larmes sur des sujets qui nous paraissent non-seulement vrais, mais divins: certes, rien n'aurait été plus grand que cette poésie. Au lieu de cette curiosité à demi indifférente, qui, dans notre siècle, conduit au théâtre des spectateurs distraits par mille soins, supposez une assemblée attentive, ardente, pieusement émue par le sujet seul, indépendamment des inventions du poete; mettez ces hommes en présence des plus grands souvenirs qui aient formé leur croyance; ayez un poete surtout, un poete

> . . . . . . *Cui mens divinior atque os*
> *Magna sonaturum;*

faites-lui réciter, décrire, dialoguer ce drame sublime et tout fait de la Passion; qu'il vous montre la persécution et les douleurs du Fils du Dieu, la trahison du faux disciple, les hésitations de Pilate, ce juge qui se lave les mains du crime qu'il laisse commettre; ces prêtres et ce peuple égaré qui se saisissent du crime qu'on leur abandonne, et l'achèvent; toutes les tristesses de la Passion, le reniement de saint Pierre, les douleurs de la mère au pied de la croix: pouvait-il exister jamais tragédie plus déchirante? Mais le poete a manqué; et le sujet de la Passion, traité et remanié sans cesse, n'a produit que de froides et stériles absurdités, où la licence de tout dire n'a jamais inspiré quelque chose qui valût la peine d'être dit. Il y a grand nombre de manuscrits divers sur ce thème de la Passion; vous pouvez les feuilleter, vous n'y trouverez pas, je crois, une scène, une intention, une beauté durable.

Quant à la forme de ces représentations, elle offre plus d'une remarque curieuse. Le nombre des personnages était fort grand, l'action presque illimitée; elle se partage en *journées*. On représentait successivement toute l'histoire évangélique. Quel est le type le plus ancien de ces drames? On l'indiquerait difficilement. Quintilien nous apprend que, dans les jeux dramatiques de la Grèce, on était admis à présenter au concours des pièces d'anciens auteurs, habilement retouchées, et que plus d'une remporta le prix sous cette forme nouvelle. Il n'y avait pas ces belles solennités pour les poetes de France, au quinzième siècle; mais il paraît qu'on retouchait fréquemment et qu'on remettait sur la scène, avec des additions et des variantes, les drames de la Passion. La langue changeait souvent, précisément parce qu'elle était défectueuse, et qu'il y a, dans les idiomes, un point de maturité véritable qu'ils doivent atteindre avant de se fixer.

Mais, me dira-t-on, est-il possible que nul éclair de génie ne brille dans ce chaos? Ces sujets, qui vous paraissent si pathétiques, et sur lesquels vous rêviez tout à l'heure fort vaguement une espèce d'utopie théâtrale, n'auraient-ils, dans tout le moyen âge, avec une application si constante des esprits, inspiré que des productions informes où le goût ne peut rien découvrir? J'en suis convaincu. Il y a peut être quelque intention touchante dans cette prière de Marie:

> Mon cher enfant, ma très-douce portée,
> Mon bien, mon cœur, mon seul avancement,
> Ma tendre fleur que j'ai longtemps portée
> Et engendrée de mon sein proprement,
> Mon doux enfant, mon vrai Dieu et mon père!

Mais tout cela est noyé dans un déluge de mots insipides. Le dernier vers est beau peut-être, si l'auteur s'en est douté. Tout est manqué du reste. Cette scène, si naturellement expressive du reniement de saint Pierre, supposez-la traitée par un poete

comme Shakspeare ou même Calderon, rien de plus dramatique. Elle est dans nos *Mystères* si insipidement barbare, qu'il est impossible de la lire. La douleur de la mère au pied de la croix, ce dernier adieu qui a inspiré à Grégoire de Nazianze, dans sa tragédie trop imitée d'Euripide, quelques expressions si touchantes, est stérile pour le versificateur français.

Parmi toutes ces compilations de *Mystères*, ces diables, ces anges, ces personnages allégoriques, comme par exemple *Repentance*, qui vient apporter à Judas une corde et un poignard, ce qui semble le plus supportable, c'est un *Mystère* d'Abraham. Il y a du moins de la simplicité. Dans ce fatigant chaos de barbarie, lorsqu'on rencontre quelque chose qui n'est que médiocre avec un peu de naturel, on est tout ranimé; c'est l'impression que produit cette scène du *Mystère* d'Abraham :

ISAAC.

Mais veuillez-moi les yeux cacher,
Afin que le glaive ne voye,
Quand de moi veudrez approcher;
Peut-estre que je fouyroye.

ABRAHAM.

Mon ami, si je te lyoye?
Ne seroit-il point deshonneste?

ISAAC.

Hélas! c'est ainsi qu'une beste.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils.

ISAAC.

. . . . . Adieu, mon père,
Bandé suis; de bref je mourray,
Plus ne vois la lumière claire.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils.

ISAAC.

. . . . . Adieu, mon père;
Recommandez-moi à ma mère,
Jamais je ne la reverray.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils, etc.

Malgré la faiblesse ou l'insipide démence de toutes ces compositions, elles occupaient si vivement les esprits que, dans la durée du quinzième siècle, vous voyez le théâtre attaqué sans cesse par des sermons et par des arrêts, plus d'une fois interdit au nom du parlement, réclamé par le peuple, protégé par la cour. La sottise ne prescrit jamais aux yeux de tout le monde. Quoique la grossièreté des *Mystères* fût en rapport avec le goût du temps, il y avait des esprits éclairés que ces travestissements de la foi choquaient comme une profanation. Enfin les *Mystères* furent prohibés. On porta sur la scène d'autres sujets; on fit des drames avec toutes les histoires et même les contes. Ainsi la Grisélidis de Boccace fut représentée sur le théâtre. Mais ce même défaut de génie, cette grossièreté que rien ne rachète, cette froideur dans l'absurdité, qui déparent les *Mystères*, s'attachent à tous les autres drames sérieux de la même époque.

Il paraît que, chez nous, le sérieux, comme la poésie, ne parut qu'avec le progrès du goût et de la raison. De soi-même, et par instinct, l'esprit français n'allait qu'à la raillerie et à la satire. L'esprit français n'a toute sa force que lorsque sa justesse naturelle est développée par l'étude. Dans la liberté d'une verve ignorante, il n'a fait que des bouffonneries; il n'a rien produit d'original dans le sérieux qu'à l'époque du goût perfectionné. Au quatorzième et au quinzième siècle, nulle composition n'est bonne, si elle doit être sérieuse : mais les ouvrages dont la malice fait le génie, qui vivent de saillies et de gaieté, ils devancèrent chez nous la civilisation et le goût : c'est la production vraiment indigène et qui a poussé sans culture. Nos tragédies-mystères étaient pitoyables; le pathétique du sujet ne donnait rien au poëte. Mais dans la plaisanterie, la parodie, de bonne heure nous avons eu des hommes supérieurs. Il en est même d'anonymes. Qui a fait *l'Avocat Pathelin?* Je ne sais; c'est tout le monde, je crois, comme tant de malins fabliaux, sans auteur connu, comme tant d'épigrammes, tant de bons mots sans maîtres : c'est, pour ainsi dire, l'œuvre de l'esprit français; c'est la conversation courante du pays.

Ainsi, quittons-nous les *Mystères* dont nous ne pouvons rien tirer, et nous rabattons-nous sur les jeux de la *Basoche;* allons-nous entendre ce que disaient les clercs, qui, dans les vacances du palais, à Pâques, s'étaient mis à jouer la comédie, et inventèrent les *Sotties*, les *Moralités*, sans s'inquiéter de Plaute ou de Térence, nous trouverons parfois un excellent comique. Il n'y a que l'embarras du choix et la difficulté des citations.

Voici, par exemple, une pièce dont le sujet et la forme devaient sembler fort piquants. L'*Ancien Monde*, qui ouvre la scène, se plaint d'aller fort mal : « C'est grand pitié que ce pauvre monde, » dit-il. Survient un personnage allégorique qui n'en est pas moins très-vivant, très-réel, et se rencontre partout : ce personnage s'appelle *Abus*. Il endort *Vieux Monde*, et lui promet de tout arranger. « Il « ne faut pas, lui dit-il, tant vous tourmenter; pre« nez vos aises; dormez; je me charge de tout. » Le *Vieux Monde* se met à sommeiller; et *Abus*, resté maître du terrain, appelle ses acteurs. Il frappe à différents arbres; et l'on en voit sortir *Sot Dissolu*, habillé en homme d'église, *Sot Glorieux*, habillé en gendarme, *Sot Fripon*, avec une robe de procureur.

Allons, des cartes à foison;
Vin clair et toute gourmandise;

dit le représentant du clergé.

A l'assaut, à l'assaut,

dit le gendarme.

A cheval, sus en point, en armes.
Je feray pleurer maintes larmes
A ces gros villains du village.

Avec ce cortége, *Abus* commence par tondre et dépouiller le *Vieux Monde* endormi. Puis il en crée un nouveau, qui va plus mal encore que l'ancien, et qui tombe dans l'abîme.

Une chose digne de remarque, c'est la liberté de cette attaque contre les corps privilégiés de l'État, et cette protestation en faveur des vilains contre les hommes d'armes et les gens d'église. Aussi les *Sotties* n'eurent pas moins d'ennemis que les *Mystères;* on voulut également les interdire. Ce fut une alternative perpétuelle de rigueur et de tolérance; on fermait, on r'ouvrait le théâtre de la *Basoche*. Le roi lui-même n'avait pas été épargné dans la petite comédie de l'*Ancien Monde*. Un personnage disait :

Libéralité interdite
Est aux nobles par avarice;
Le chef même y est propice.

Mais ce roi était Louis XII; et loin de se fâcher de l'épigramme, il dit : « J'aime mieux les faire rire « par mon avarice, que si mes dépenses les faisaient « pleurer. » Il ajouta même souvent que la *Basoche* était bonne pour lui dire bien des choses qu'on cachait à un roi, et l'avertir de beaucoup d'abus qu'il ne pourrait connaître autrement. Mais le privilége de la *Basoche* ne survécut guère au règne de ce bon prince. François I^er^, ce roi chevalier, roi despote, ce *protecteur des lettres*, qui avait eu forte tentation de détruire l'imprimerie, ne tolérait pas les *Sotties*, dont la liberté aurait pu lui dire bien des choses sur l'imprudence de ses guerres et le luxe de ses fêtes. Mais il semble, toute différence à part, que l'on vit alors sur notre théâtre comique la révolution qu'avait éprouvée celui d'Athènes. On passa d'une satire âpre et licencieuse à une raillerie plus fine et plus détournée. A ces allégories si directes et si vives qui frappaient les corps privilégiés, succédèrent de petites satires des mœurs domestiques.

Parmi ces pièces, il en est une excellente. Elle n'a que le défaut d'être trop connue, et, pour ainsi dire, usée, vulgaire. Elle n'est pas cependant connue sous sa forme primitive; mais elle est devenue proverbe et lieu commun. Je n'en peux mais; et elle ne m'en paraît pas moins digne d'être étudiée dans le texte original, altéré par Brueys.

Cet *Avocat Pathelin* est bien vieux, puisqu'il paraissait déjà très-vieux à Pasquier, dont le style est aujourd'hui si gothique pour nous. Voici comment parle ce critique du seizième siècle :

Ne vous souvient-il point de la responce que fit Virgile à ceux qui lui impropéroient l'étude qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur dit que, en ce faisant, il avoit appris à tirer l'or d'un fumier. Le semblable m'est advenu naguères aux champs, où étant destitué de la compaignie, je trouvay, sans y penser, la farce de maistre Pierre Pathelin, que je leu et releu avec un tel contentement, que j'oppose maintenant cet eschantillon à toutes les comédies grecques, latines et italiennes. L'autheur introduit Pathelin advocat, maistre passé en tromperie, une Guillemette sa femme, qui le seconde en ce mestier, un Guillaume drapier, vray badaud, je dirois volontiers, de Paris; mais je feroy tort à moy-même; un Aignelet berger, lequel, discourant son fait et son lourdois, et prenant langue de Pathelin, se faict aussi grand maistre que luy.

En effet, cette pièce est pleine de vrai comique : il y a du Molière; il y a du Rabelais. Le sujet est peu de chose : *la farce de maistre Pierre Pathelin*, les ruses d'un avocat pauvre et fripon, pour avoir un habit. Mais le dialogue est parfait de naturel, à quelques grossièretés près.

La scène s'ouvre par les reproches de Guillemette à son mari.

Je vy que chascun vous vouloit
Avoir pour gagner sa querelle.
Maintenant chascun vous appelle
Partout, l'avocat dessous l'orme.

Pathelin se défend comme il peut, et promet d'avoir un habit neuf.

Je m'en veux aller à la foire.

GUILLEMETTE.

A la foire?

PATHELIN.

Par sainct Jean, voire,
A la foire, gentil' marchande;
Vous desplait-il si je marchande
Du drap, ou quelque autre suffrage
Qui soit bon à notre mesnage?
Nous n'avons robe qui rien vaille.

GUILLEMETTE.

Vous n'avez denier ni maille;
Que ferez-vous?

PATHELIN.

Vous ne sçavez;
Belle dame, si vous n'avez
Du drap pour nous deux largement,
Si me desmentez hardiment.
Quel' couleur vous semble plus belle,
D'un gris vert? d'un drap de Brucelle?
Ou d'autre? Il me le faut savoir.

GUILLEMETTE.

Tel que vous le pourrez avoir :
Qui emprunte ne choisit mye.

PATHELIN (en comptant sur ses doigts).

Pour vous, deux aulnes et demye;
Et pour moi, trois, voire bien quatre,
Ce sont....

GUILLEMETTE.

Vous comptez sans rabattre;
Qui diable vous les prestera?

PATHELIN.

Que vous en chault qui ce sera?
On me les prestera vraiement,
A rendre au jour du Jugement, etc.

La scène change; Pathelin est dans la boutique du marchand, il lui fait mille contes, comme vous savez, lui parle de son père, de sa tante :

Que je la vis belle,
Et grande, et droite, et gracieuse!
Par la Mère Dieu précieuse,
Vous lui ressemblez de corsage.

Et il vient très-naturellement au drap.

Or, vrayment, j'en suis attrapé;
Car je n'avois intention
D'avoir drap, par la passion
De Nostre Seigneur, quand je vins.
J'avois mis à part quatre-vingts
Escus, pour retraire une rente;
Mais vous en aurés vingt ou trente,
Je le voy bien; car la couleur
M'en plaist très tant, que c'est douleur.

Le drapier demande vingt-quatre sous de l'aune. Pathelin s'écrie : « Vingt sous, vingt sous. » Le débat s'échauffe. Pathelin cède enfin, et emporte le drap sans payer.

Suit la visite du drapier; la folie de Pathelin; l'ébahissement du pauvre drapier.

Mais la maîtresse scène, comme dit Montagne, c'est la scène qui nous a enrichis de ce proverbe si juste et si utile à rappeler parfois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent : *Revenez à vos moutons*. Elle n'est pas moins plaisante dans l'original que dans Brueys. C'est la même confusion, le même enchevêtrement de draps et de brebis dans la tête du pauvre marchand, deux fois volé.

LE JUGE.

Sus, revenons à nos moutons :
Qu'en fut-il?

LE DRAPIER.

Il en prit six aulnes
De neuf francs.

Ce juge représente un véritable bailli de village du vieux temps. Il se creuse la tête pour voir comment on peut tirer le drap des moutons, et les moutons du drap. Vient la morale : c'est qu'un fripon, alors même qu'il a l'avantage d'être homme de loi, peut fort bien être trompé par le fripon qu'il a défendu.

Pathelin a ordonné à son client de se défendre comme un mouton, de dire *bée* pour toute réponse. C'est un ordre de circonstance, qui ne doit pas durer plus longtemps que le procès. Mais Agnelet se sert du même moyen, pour payer l'avocat de sa peine. A ces *bée* répétés, Pathelin s'écrie, par un souvenir plaisant de sa propre friponnerie :

. . . Me fais-tu menger de l'oie?
Maugrebleu, ai-je tant vécu,
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un villain paillart me rigolle?

Ainsi, Messieurs, au quinzième siècle, on avait déjà trouvé la comédie. Quant au drame sérieux, nous avons encore longtemps à l'attendre.

VINGT-UNIÈME LEÇON.

Suite de la poésie française au quinzième siècle. — Villon; autres poëtes de la même époque.—Digression sur la poésie étrangère de notre temps. — Romans de chevalerie. — *La Dame du Lac*.—Jean de Paris.—Ouvrages historiques du quinzième siècle. — Comines.

MESSIEURS,

Nous sortons par degrés du moyen âge, pour entrer dans la civilisation moderne. Il n'y a pas une époque précise, un jour fixe, où l'on puisse dire : Ici finit le moyen âge. Mais un mouvement, plus rapide sous quelques princes, et jamais interrompu, conduit insensiblement les esprits de cette rudesse, de cette ignorance, ou de ce confus savoir à des idées justes, à des sentiments élevés, à une sociabilité nouvelle. Le quinzième siècle est le temps le plus marqué de ce passage mémorable. La littérature y devient plus active et plus variée, surtout en France.

Le quinzième siècle ne nous offre aucun grand génie, mais beaucoup de travail et beaucoup d'esprit. C'est une difficulté dans le cadre que nous nous sommes proposé. Comment analyser une littérature à la fois stérile et féconde, citer tant de noms obscurs? Il faudra nous attacher à quelques caractères généraux de cette époque, en faire une abstraction qui nous dispense de nommer toutes les personnes, et de raconter toutes les anecdotes.

Poésie, romans, histoire, voilà ce que nous tâcherons de résumer. Sans doute, Messieurs, cette étude, qui, dans la longue série de souvenirs que nous avons retracée, a paru plus d'une fois languissante, doit prendre un nouvel intérêt à mesure que nous approchons du terme et que nous entrevoyons la lumière des arts. Déjà la langue, si confuse et si variable pendant plusieurs siècles, a pris plus de correction et de force. Déjà elle offre, dans la vivacité pittoresque de ses tours, un type national qu'on ne saurait trop étudier. C'est la remarque de Fénelon et de La Bruyère, du plus naturellement élégant, et du plus savamment ingénieux des écrivains français. On s'écarte aujourd'hui du caractère de notre langue, par recherche et par ignorance. L'acception primitive des mots, leur sens natif, et partant leur vérité, leur grâce s'est altérée, s'est effacée. On innove, non pas dans le génie de notre langue, mais contre son génie, toujours clair

et précis. S'il est un préservatif contre cette erreur, c'est l'étude de l'antiquité française, en remontant jusqu'à Froissart et à Joinville.

Je reprends, Messieurs, la division que j'indiquais, et je vais parcourir beaucoup de choses, dont un petit nombre mérite d'être étudié.

Nul poëte en France, au quinzième siècle, hormis peut-être Charles d'Orléans; le drame inférieur à tout; la poésie légère, souvent heureuse dans sa négligence, et pleine de saillies; un progrès de la langue et de l'art des vers.

Nous ne nommons pas tous les poëtes qui, dans le temps, ont été les rivaux de Charles d'Orléans, ou même lui ont été préférés, parce qu'ils étaient plus savants. Il y avait ce malheur que beaucoup d'hommes, qui n'étaient nés avec aucun talent pour la poésie, trompés par leurs études, faisaient des vers. Christine de Pisan, par exemple, était belle, vertueuse, savante, mais nullement poëte. Cependant, comme elle savait l'italien et le latin, qu'elle était personne d'étude et d'esprit, elle composa des vers toute sa vie. Ses ouvrages sont illisibles, ennuyeux; mais ils furent admirés des contemporains.

Il n'en est pas de même d'un homme qui avait fort mal étudié, dont la vie fut misérable, déshonorée, et dont l'imagination fut abaissée souvent à ce qu'il y a de plus vil, enfin qui fut escroc, avant d'être poëte, Villon. Enfant de Paris, comme on disait alors, ses idées, ses sentiments, ses images, vous montrent ce qu'était la corruption d'une grande ville. C'est un homme dont le théâtre est la petite halle, le marché, le Pré aux Clercs; ses tours sont des friponneries; quelques-uns de ses vers même sont en style d'argot, langue qui a vieilli comme l'autre. Marot, qui, par l'ordre de François I^er^, dont le goût délicat s'amusait cependant aux poésies de Villon, fit paraître une édition plus soignée de ce poëte, disait de ces pièces : « Touchant le jargon, je le laisse à corriger et à expliquer aux successeurs de Villon, en l'art de la pince et du croc. » Quant au reste de ses poésies, peu nombreuses, il y a bien de la rouille encore; mais elles ont parfois un caractère qui plaît, et que l'on n'attendrait pas surtout d'un pareil homme. C'est une sorte de mélancolie, un retour amer et triste sur cette vie si courte, si gâtée par le vice et par la folie.

On se demande où Villon a puisé de tels sentiments. Il est vrai qu'il a vu de près la mort, qu'il faillit deux fois être pendu, et qu'un appel extraordinaire le sauva. Mais ce n'est pas alors qu'il fut mélancolique. Les pièces faites dans la prison du Châtelet sont toutes bouffonnes; il nargue la potence avec des expressions si grossières, que le cynisme en détruit la hardiesse. Mais, quand il est libre, heureux, et que, sous la protection de quelques grands seigneurs libertins, qui aimaient en lui leur poëte, il peut mener une douce vie, c'est alors qu'il tombe dans cette étrange mélancolie, qui lui a inspiré quelques vers pleins de charme et de tristesse :

> Où sont les gracieux gallans
> Que je suivoye au temps jadis,
> Si bien chantans, si bien parlans,
> Si plaisans en faicts et en dicts?
> Les aucuns sont morts et roydis,
> D'eulx n'est plus rien maintenant;
> Repos ayent en paradis,
> Et Dieu sauve le remenant!

Et ailleurs :

> Dictes-moy, où, ne en quel pays
> Est Flora, la belle Romaine,
> Archipiada, ne Thaïs,
> Qui fut sa cousine germaine?
> . . . .
> Mais où sont les neiges d'antan (1)?
>
> La royne blanche comme ung lys,
> Qui chantoit à voix de sireine,
> Berthe au grand pied, Bietris, Allys
> Harembouges qui tint le Mayne,
> Et Jehanne la bonne Lorraine,
> Que Anglois bruslèrent à Rouen :
> Où sont-ils, Vierge souveraine?
> Mais où sont les neiges d'antan?

C'est le charme d'Horace et d'Anacréon. Rien de plus mélancolique et de plus aimable que cette évocation des beautés célèbres, ces paroles gracieuses, et cette chute uniforme qui les renvoie toutes au néant, et les fait disparaître, comme la neige de l'an passé.

Ainsi cet escroc, ce gibier de prison, avait une âme de poëte, et, dans une vie honteuse et un siècle grossier, il a eu quelques inspirations qui égalent ce que, dans une civilisation éclairée, un génie délicat et pur peut exprimer de plus touchant. Cela justifie fort bien Boileau de l'avoir mis en tête de nos vieux poëtes.

Je ne dénombrerai pas tous ses successeurs immédiats; je ne parle pas de Pierre Michaud, de Martial de Paris, de Coquillart, de Guillaume Cretin, de Jean Lemaire, de Jean Bouchet; je laisse même de côté Jean Marot, père d'un meilleur poëte que lui, et Octavien de Saint-Gelais, bien qu'il ait de la grâce et du goût, et qu'on trouve de lui des vers d'amour qui, malgré son évêché, lui firent, dans son temps, beaucoup d'honneur.

Sans analyser exactement ces poëtes du quinzième siècle, je ne tirerai qu'une conséquence de leur nombre et de leurs productions variées : il n'y avait pas d'homme de génie, il n'y avait pas de vraie poésie; mais un goût très-vif des plaisirs de l'es-

(1) De l'an dernier.

prit. Cela ne fait pas époque dans l'histoire des arts; mais c'est une circonstance remarquable de la civilisation du temps. Les intelligences ont gagné, le sentiment des arts se répand, le langage a quelque chose de plus correct et de plus fin; mais rien de grand et d'original, aucune de ces créations qui nous avaient frappé si vivement en Italie, et que semblait favoriser la vivacité première d'une littérature naissante.

Aujourd'hui, Messieurs, dans notre sévérité contre nous-mêmes, nous sommes fort injustes : nous essayons de rabaisser nos grands poëtes, je ne dis pas au profit des poëtes antiques, mais en l'honneur de poëtes d'Angleterre et d'Allemagne. C'est une innovation plus facile que vraie. D'abord les modernes que l'on met si fort au-dessus de Racine, manquent précisément du caractère qui seul pourrait justifier une telle préférence, cette imagination naïve accordée à certaines époques où l'imitation, le système, le calcul, n'ont pas encore gêné les plus heureux talents. La récente et célèbre poésie du Nord est réfléchie, savante, artificielle. Goethe, qu'un homme éloquent a proclamé le seul poëte du dix-huitième siècle, est, si vous voulez, le plus habile des poëtes *alexandrins*; cette épithète explique ma pensée et abrége ma phrase. Goethe appartient à une école, et à une école subtilement naturelle, laborieusement téméraire, qui prémédite avec soin, qui déduit avec artifice ce que les impressions paraissent avoir de plus excentrique et de plus capricieux. Même doute sur lord Byron. Ce n'est pas dans la simplicité ardente du génie que Byron a fait ses ouvrages; c'est avec une connaissance profonde et un dégoût savant de ce qui existait avant lui. Il y a dans sa poésie une sorte de *spleen* de la pensée, comme du cœur; il cherche avec effort des émotions nouvelles dans l'art, comme la satiété tâche d'inventer de nouveaux plaisirs dans la vie. Si donc le grand âge littéraire de la France mérite le reproche de n'avoir pas une poésie assez simple, assez native, ce n'est pas en vertu de ce reproche qu'on devrait préférer la poésie étrangère à la nôtre.

Cette apologie m'entraîne un peu; mais j'achève. On n'a pas objecté seulement à nos poëtes ce goût d'imitation, ce soin trop visible, cet art trop régulier; on se plaint que leur imagination s'occupe trop peu des objets réels et familiers de la vie : ils sont poëtes de cabinet et poëtes de cour; ils ont affaibli la vérité par l'élégance, et l'émotion par l'étiquette; ils n'ont pas assez emprunté soit à la solitude, soit à la vie active; ils n'ont pas su puiser dans le mélange avec ce que la société a de moins élevé, dans l'étude des sentiments les plus abjects du cœur humain, des couleurs fortes et puissamment originales; ils sont soumis à une loi rigoureuse qui ne leur permet que ce qui est noble, décent, régulier. Ainsi leur diapason est moins étendu, leur voix a des timbres moins variés. Ce reproche est plus spécieux que l'autre. Il est vrai qu'une certaine vérité rude et nue a effrayé notre poésie trop élégante. Ce qu'il y a de plus intime dans l'âme a été parfois dédaigné par elle, comme dépourvu de dignité. Et encore que d'exceptions à ce reproche! Corneille, Molière, La Fontaine. Cependant il est vrai de dire qu'on trouve quelques teintes de plus dans Shakspeare, Milton, Thompson, Schiller, et que cette poésie faisant moins de choix dans les objets de la nature, paraît oser plus dans l'expression.

Le quinzième siècle, avec sa rudesse et sa liberté, aurait pu nous donner cet avantage; mais comme il n'a pas produit d'homme de génie, il n'a pas eu d'influence décisive. Il n'a pas affranchi le langage, et il a légué une poésie assez timide à des écrivains admirables.

Mais l'esprit français, un peu contraint et réservé dans la haute poésie, avait réussi de bonne heure dans l'art de conter. En ce genre, le naturel, la facilité, la gaieté lui appartiennent dès le douzième siècle. Ces dons indigènes se fortifièrent par l'habitude et l'exercice. On les retrouve, au quinzième siècle, dans le style de ces grands romans, qui faisaient alors le passe-temps de tout ce qui lisait. On ne peut pas nombrer ces ouvrages. La plupart n'étaient que des copies plus modernes d'anciens romans, des *variantes* de langage sur un sujet connu; mais l'art de conter s'y renouvelait toujours. J'aurais eu peine à traduire les premiers textes, sans les altérer : quand je les relis dans la rédaction du quinzième siècle, je les retrouve plus intelligibles et non moins naturels.

Dans la foule de ces récits, il en est un peu connu, je crois, et le plus ingénieux du monde : c'est une épisode de Merlin l'enchanteur, vieille invention du dixième siècle. L'auteur conte ici comment l'habile enchanteur perdit sa puissance ou du moins sa liberté.

Il y avait une fée très-bienfaisante qui protégeait la fille de la comtesse Viviane, dame du Lac. Cette bonne fée avait doté la petite Viviane de tous les dons, de tous les charmes, et particulièrement du pouvoir de rendre fou l'homme le plus sage. La comtesse mourut; et la jeune fille resta maîtresse dans sa seigneurie. Un jour qu'elle chassait en grand équipage, elle rencontra l'enchanteur Merlin, à pied, dans la forêt. L'enchanteur Merlin conçut une passion très-vive pour la jeune héritière, et se fit sans peine accueillir dans le château du Lac. Mais Viviane craignait de donner sa main à quelqu'un qui serait plus puissant et plus habile qu'elle. L'enchanteur demanda et obtint un

an d'épreuve. Dans cet intervalle il multiplia les prodiges de sa féerie, pour embellir le château du Lac et amuser la suzeraine. C'étaient des feux d'artifice, comme en font les enchanteurs, de merveilleux jardins plantés en un moment, des grottes illuminées, des cascades, des tournois où Merlin remportait toujours le prix, des spectacles, des comédies excellentes où Merlin jouait mieux que personne. Pendant ces agréables essais, le roi Arthus, à qui son conseil de ministres ne suffisait pas, et qui avait toujours besoin de l'enchanteur Merlin, le faisait chercher partout. Arthus, selon l'auteur, était alors attaqué par les Romains. Averti de son péril, l'enchanteur Merlin quitte à grand' peine le château du Lac, arrange les affaires du roi Arthus, chasse les Romains, et revient achever son temps d'épreuve. Les fêtes recommencent plus ingénieuses et plus élégantes que jamais. Tous les génies de l'air et des eaux sont aux ordres de l'enchanteur pour varier les amusements au château du Lac.

Mais rien de tout cela ne satisfait Viviane; son inquiétude s'accroît avec les prodiges de l'enchanteur. Elle voulait de lui quelque chose de plus : c'était son art même, sa science. Elle écoutait avec soin les paroles *mirifiques* qu'il laissait échapper. Elle lisait furtivement dans son grimoire, au lieu de regarder ses fêtes. Insensiblement elle apprit ou devina beaucoup de choses; tantôt c'était le secret d'évoquer les génies et de s'en faire obéir, tantôt l'art de traverser les airs, ou de se transformer, tantôt l'art d'endormir à volonté, enfin tout le bagage d'un enchanteur. Alors la dame lui dit :

Beau doulx ami, je veux que vous m'enseigniez comme je pourrois un homme enclore et enserrer, sans murs, sans tours, sans fers, mais que jamais ne ysslt, sans mon vouloir.

Le pauvre enchanteur vit bien ce que cela voulait dire.

Hélas! damoiselle, répondit-il, bien vois que vous voulez me tollir ma liberté; mais je suis si surprins de votre amour, que à force, le veuille-je ou non, me convient octroyer votre volonté.

Et puis, il enseigne ce secret dernier à l'intelligente Viviane. Celle-ci ne tarde pas à le mettre en usage. Ces beaux jardins du château n'étaient fermés que par une haie d'aubépine blanche, toujours en fleurs. Viviane enchante la haie, de sorte qu'elle devient une barrière infranchissable. Ce n'est pas tout : au-dessus et au-dessous de la haie un obstacle invisible ferme le passage; les oiseaux sont forcés d'arrêter leur vol; les poissons ne peuvent suivre le cours du ruisseau au-delà du parc enchanté. Merlin l'ignorait encore, ou plutôt ne voulait pas s'en apercevoir; Viviane enfin l'agréait pour époux; et il prodiguait les derniers prestiges de son art pour les fêtes de ses noces.

Mais de nouveaux embarras étaient survenus au roi Arthus. On invoque Merlin à la cour; un brave chevalier, son ami, part pour le chercher. Il arrive à la belle haie d'aubépine; et vous croyez bien qu'il ne peut pas traverser. Il se fatigue, il se désespère, et finit par tomber de sommeil. Un voix lui apprend que Merlin est captif. A son réveil, une vaste avenue se présente devant lui; elle conduit à une grotte magnifique, où Viviane permet que Merlin donne encore quelquefois des consultations à ses amis. Le chevalier, accueilli d'abord par la belle Viviane, dépose tout appareil militaire, et arrive à la grotte. Il y trouve Merlin toujours très-habile magicien, excepté pour lui-même. Il en reçoit d'excellents conseils pour tirer le roi Arthus d'embarras. Merlin l'accompagne jusqu'à la fatale haie, l'embrasse, et lui dit :

Adieu vous die, messire Gauvain, mon chier et doux ami, qui jadis m'avez vu le plus sage des hommes, et de maintenant me trouvez le plus fol : mais folie qui vient d'amour est pardonnable; et telle est la mienne : ores doncques, messire Gauvain, recommandez-moi au roy Arthus, à Genièvre la belle royne, à tous les compagnons de la Table-Ronde, à tous les hauts barons, et aux nobles et vertueuses dames, demoiselles et pucelles de la Grande-Bretagne; car plus ne me verront, ni ne m'oiront parler.

Cet épisode bien conté plairait sans doute. L'idée première en est infiniment spirituelle. Il y a ce qui plaît et ce qui est rare, un mélange d'imagination et de vérité morale, ce que Wieland a tant cherché et n'a pas trouvé avec son *Oberon*, le secret de mettre de la malice et de la philosophie dans des contes à dormir debout. Rien au monde ne pique davantage le goût, et n'égaie mieux la réflexion. C'est un sujet charmant qui méritait Voltaire ou l'Arioste. Eh bien! cette invention, je ne sais à qui elle est : elle n'a pas de nom. Cela prouve beaucoup d'esprit dans le quinzième siècle.

Il est un autre roman d'un genre fort différent, dont je dois dire aussi quelques mots. Ce n'est pas un récit chevaleresque; c'est à la fois un roman de mœurs et une satire politique contre les Anglais. Sous ce rapport, il indique une préoccupation du temps. Le titre est : *Jehan de Paris*. Quel est ce Jean de Paris? C'est un prince qui n'est pas dans l'histoire; car il ne s'agit point là du roi Jean battu par les Anglais : tout au contraire. Ce Jean de Paris, s'il ne bat pas les Anglais, du moins se moque d'eux. A la mort du roi son père, il projette de réclamer la main d'une princesse d'Espagne, qui lui était promise depuis l'enfance. Mais il apprend que le vieux roi d'Angleterre a formé le même dessein, qu'il est attendu par la cour de Burgos, et qu'il fait faire ses emplettes de noces en France. Le jeune roi s'arrange pour que les marchands de Paris vendent aux acheteurs anglais ce qu'ils ont de moins beau et de plus commun. Le roi d'Angle-

terre, avec son cortége et ses présents, demande permission de passer par la France. Il débarque à Calais et se met en route pour la frontière. Mais il est bientôt rencontré par un autre voyageur, dont le train est plus brillant, la suite plus nombreuse, et qui pourtant ne se donne que pour un bourgeois de Paris. Partout ce bourgeois devance le roi. Arrive-t-on dans une auberge, Jean de Paris a loué toute l'auberge. Il veut bien en céder quelque chose au roi d'Angleterre, et l'invite même à souper. « Voilà, lui dit-il, mes cousins du faubourg « Saint-Honoré et du faubourg Saint-Denis. » C'étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon. On sert en magnifique vaisselle d'argent : « Vaisselle de « voyage, dit Jean de Paris, que j'ai prise par le « conseil de ma bonne mère, et pour ne point cas- « ser d'assiettes. »

On le voit, cette pauvre France, qui avait été tant pillée par les Anglais dans le quinzième siècle, aimait, dans ses romans, à se faire plus riche qu'eux.

Le roi d'Angleterre est ébloui, régalé, mystifié. Il manque de chevaux; Jean de Paris lui en donne. Il est arrêté par une rivière; Jean de Paris le fait passer sur deux bateaux, qu'il a, dit-il, menés en route avec lui. Arrivé en Espagne, Jean de Paris, par son cortége, les belles étoffes et le luxe de ses gens, éclipse tout à fait le roi d'Angleterre. Il s'est pourvu de tout; il donne des tournois, des bals. Le roi d'Angleterre et les seigneurs de sa suite sont les plus gauches du monde. Jean de Paris, avec ses garçons de boutique, fait admirablement les honneurs de la fête. Jean de Paris étonne tout le monde, plaît surtout à la princesse, se fait connaître et l'épouse. Le roi d'Angleterre s'en retourne bien moqué.

Cette analyse est très-froide aujourd'hui; mais vous devinez combien ce roman devait amuser les lecteurs du quinzième siècle. C'est l'image du bon ton de Paris, à cette époque; c'est une plaisanterie qui, sans être toujours de bon goût, est vive et nationale.

D'autres ouvrages du même temps réunissent les aventures chevaleresques, les mœurs de cour et les mœurs bourgeoises. Le plus piquant de ces livres, malgré quelques longueurs, est le *Petit Jehan de Saintré*, ou l'histoire de la Dame aux belles Cousines. Mais le sujet est si délicat que je n'en puis rien citer. Voilà mon seul jugement.

Un autre roman célèbre, de la même époque, c'est l'histoire de *Gérard de Nevers et de la belle Euriant*. On sait qu'il a fourni la plus touchante situation de Tancrède, celle où le chevalier combat pour l'honneur de la femme qu'il croit infidèle. Dans le vieux roman, fort altéré par M. de Tressan, cette scène est rendue avec beaucoup de passion et d'éloquence.

De 1462 jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'imprimerie, encore toute récente, reproduisit un grand nombre de romans de chevalerie. C'était la lecture favorite du temps. Le génie des romans chevaleresques était partout; il passait dans la chronique, dans l'histoire. Si je consulte Olivier de la Marche, chroniqueur exact et judicieux, j'y trouve des scènes toutes chevaleresques. Si je prends les Mémoires de Boucicaut, j'y vois ce maréchal Boucicaut, personnage historique et sérieux, soumis à toutes les épreuves de l'éducation galante des romans. Les principaux chapitres ressemblent à ceux de Gérard de Nevers, ou du Petit Jehan de Saintré. C'est le même style fleuri, le même mélange d'images guerrières et champêtres.

> Quand l'hyver fut passé, et le renouvel du doux printemps fut revenu, en la saison que toute chose meine joye, et que bois et prez se revestent de fleurs, et la terre verdoye, quand oisillons par les boscaiges menent grand bruit, lorsque rossignols demeinent glay (1), au temps que amour faict aux gentils cœurs aimans plus sentir sa force, et les embrase par plaisant souvenir, qui faict naître un désir, qui plaisamment les tourmente en douce langueur de savoureuse maladie, adonc au gay mois d'avril, estoit le bel gracieux et gentil chevalier messire Boucicaut à la cour du roy, où festes et danses souvent se faisoient.... etc.

Voilà comment on écrivait l'histoire.

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, ne peuvent que relever, par le contraste, le rare mérite d'un historien du même temps, aussi judicieux, aussi politique, aussi raisonnable que les autres étaient romanesques. La supériorité d'un homme, c'est d'être à la fois de son temps et hors de son temps; c'est d'exprimer ce que pensent ses contemporains, et d'avoir une physionomie à soi. Tel fut le caractère de Comines. C'est le personnage le plus original de notre littérature, au quinzième siècle, parce que, avec la naïveté de ce temps, il a la raison ferme d'une autre époque. Vous en êtes à des chroniques toutes semblables, pour la forme et les détails, aux romans de chevalerie, et vous voyez paraître un esprit sérieux, solide, intelligent de toutes les ruses, jugeant avec un sens merveilleux le caractère, la forme, le but des gouvernements, plus habile que scrupuleux, mais cependant s'élevant à la probité par le bon sens, parce que, à tout prendre, elle est plus raisonnable que le reste et qu'elle assure mieux le maintien de la puissance. Cet homme, c'est Comines. Nous arrivons à lui, comme au type le plus expressif des progrès que la raison avait faits au quinzième siècle, comme à un écrivain original, qui, dans un temps d'imagination vive et légère, peint avec la verve réfléchie de Ta-

(1) *Glay*, chant, ramage.

cite, les crimes du despotisme, et déjà conçoit habilement les formes diverses des États, les droits des peuples. Ce confident, ce panégyriste d'un despote habile, aimait la liberté comme chose utile et bien entendue.

Philippe de Comines apprit le métier d'historien par la pratique des affaires ; et ce fut en faisant sa propre fortune qu'il se rendit expert à juger la politique. Vous savez qu'il était né sujet du duc de Bourgogne ; mais Philippe, tout jeune, était déjà fin et rusé. Il s'aperçut qu'il ne fallait pas être le ministre, ni le favori d'un prince *téméraire*, et que le duc de Bourgogne, tout riche, tout puissant qu'il était, finirait mal, parce qu'il manquait de raison et d'entendement. Un jour que Louis XI, qui, avec beaucoup d'artifice, avait fait une imprudence, se trouvait dans les mains du duc de Bourgogne, Comines aida secrètement le prisonnier contre le prince, parce qu'il sentit que Louis XI réparerait sa faute, et que Charles perdrait l'avantage qu'il tenait du hasard. Louis XI délivré se souvint du service, moins par reconnaissance que par le désir d'employer encore un homme si habile. Philippe de Comines, rebuté par la mauvaise fortune et les fautes de Charles-le-Téméraire, le quitta pour passer à la cour de Louis XI. Il y fut comblé de bienfaits, reçut plusieurs domaines et seigneuries ; car Louis XI était libéral pour séduire, et payait largement les services. Comines fut négociateur de Louis XI en Angleterre, à Florence, à Venise, en Savoie. Louis XI avait-il besoin de gagner quelqu'un dans le conseil du roi d'Angleterre ? Philippe de Comines s'en chargeait volontiers et s'en acquittait prudemment. Il savait fort bien marchander un ministre et même un grand chambellan, comme vous verrez bientôt. Je regrette que le premier de nos historiens qui ait été philosophe, ne soit pas un homme d'État plus scrupuleux ; mais souvenons-nous des habitudes du moyen âge, temps de corruption bien plus que d'innocence, où les sentiments d'humanité et de délicatesse morale étaient faibles et confus ; et n'oublions pas ce qui se passe même dans nos jours de perfectionnement social. Philippe de Comines, en général assez discret sur lui-même, n'est nullement embarrassé de ses peccadilles diplomatiques. J'avoue même que les cruautés de Louis XI l'indignent peu. Il a trop de bon sens pour ne pas trouver que la tyrannie est un faux calcul : mais il n'a pas assez de vertu pour haïr le tyran. Et puis, il se plaît si fort à l'habileté, qu'il excuse volontiers une mauvaise action bien faite. A tout prendre, il préférerait, je crois, Louis XI à saint Louis. Il sait gré à Louis XI d'avoir réussi.

Et cependant, cet homme que le goût de l'habileté corrompt en quelque sorte, qui, à force d'admirer la savante astuce d'un roi, oublie les idées de justice, garde un sentiment de liberté. Certes, si c'était un admirateur du pouvoir habile, ce n'était pas un serviteur docile de tout pouvoir. Après la mort de Louis XI, il entra dans quelques intrigues assez hardies. Membre du conseil de régence, il fit avec les princes une espèce de conjuration, et un commencement de guerre civile contre Anne de Beaujeu. Exilé de la cour avec le vieux duc de Bourbon, il y revint après deux ans, pour tramer de nouvelles intrigues. Et cette fois il fut *rudement* traité. On l'enferma dans une de ces *rigoureuses prisons* qu'il a décrites : « Cages de fer et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelques huict pieds de large, et de la hauteur d'un homme et un pied plus. » Il resta là huit mois, et il ne paraît en avoir gardé aucun ressentiment. Il dit de ce cachot : « Plusieurs l'ont maudit, et moy aussi, qui en ay tasté, sous le roy de présent, l'espace de huict mois. » Il ne s'indigne pas de cette manière de traiter les prisonniers d'État. Il est à peu près comme cet officier allemand qui disait : « Quant aux coups de bâton, j'en ai beaucoup donné, j'en ai beaucoup reçu ; et je m'en suis toujours bien trouvé. » C'est la même manière de raisonner.

Cela posé, Messieurs, reste le livre en lui-même. De même que les chroniques de Froissart, au quatorzième siècle, retraçaient, pour ainsi dire, le sérieux de la chevalerie et étaient le chef-d'œuvre de cet art de conter employé par les Trouvères, ainsi, le livre de Comines, en marquant le progrès que la raison, le gouvernement, l'art de vivre avaient fait en France au quinzième siècle, offre la perfection d'un récit à la fois judicieux et naïf. Au talent de conter se joint la sagacité politique ; il y a la même différence entre les écrivains qu'entre les sujets : ce n'est plus un Troubadour décrivant des tournois et des batailles ; c'est un homme d'État expliquant des négociations et des intrigues. Comines n'est pas éloquent. Il a dans l'esprit trop de rectitude et de fermeté pour s'amuser aux phrases ; et il est rarement assez ému pour trouver de vives expressions. Fait-il un portrait de Louis XI, sans doute il analyse fort bien l'esprit et les qualités de ce prince ; mais il passe froidement sur ses vices, ne tenant compte que de ce qui est utile ou nuisible à la conduite des affaires.

Entre tous ceux que j'ay jamais connus, le plus sage, pour soy tirer d'un mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre : le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyait point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit ga-

gner : mais y continuoit, en luy promettant largement, et donnant par effet argent et estats qu'il connaissoit qui luy plaisoient. Et ceux qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit: et ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il estoit naturellement ami des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy.

Comparer Comines à Tacite, serait une grande méprise. Tacite ! son sang bout, à la pensée non-seulement d'un tyran, mais d'un maître ; sa justice est de l'indignation ; il hait le triomphe inique, il aime la défaite honorable ; il est pour Thraséas contre Vespasien ; il hait Tibère ; Comines aime assez Louis XI. Cependant, Messieurs, si Comines est un politique dur, indifférent, dont la probité même faiblit devant l'intérêt, ce n'est pas un esclave. Savez-vous qu'il a sur certains points des opinions de liberté que l'on pourrait croire fort modernes? Par exemple, il dit quelque part :

Y a-t-il roy ne seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subjects, sans octroy et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie ou violence? On pourroit respondre qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'assemblée, et que la chose seroit trop longue à commencer la guerre et à l'entreprendre : je responds à cela qu'il ne se faut point tant haster, et l'on a assez temps : et si vous dis que les roys et princes en sont trop plus forts, quand ils entreprennent quelque affaire du consentement de leurs subjects, et en sont plus craints de leurs ennemis.

Et ailleurs :

Mais si nostre roy, ou ceux qui le veulent eslever et agrandir disoient : « J'ai des subjects si bons et si loyaux qu'ils ne refusent chose que je leur demande, et suis plus craint, obey et servy de mes subjects que nul autre prince qui vive sur la terre, et qui plus patiemment endure tous maux et toutes rudesses, et à qui moins il souvient de leurs dommages passez; » il me semble que cela luy seroit grand los (et en dis la verité) que non pas dire : « Je prends ce que je veux, et en ay privilége : il le me faut bien garder. » Le roy Charles-Cinq ne le disait pas : aussi ne l'ai-je pas ouy dire aux roys, mais je l'ay bien ouy dire à aucuns de leurs serviteurs, auxquels il sembloit qu'ils faisoient bien la besogne : mais, selon mon advis, ils mesprenoient envers leur seigneur, et ne le disoient que pour faire les bons valets.

Il tient beaucoup à cette idée du libre octroi de l'impôt. Il assure que Mahomet II, à sa mort, « se « fit conscience d'une taxe qu'il avoit mise nouvelle- « ment sur ses sujets. » Et il ajoute : « . . . Or, « regardez que doit faire un prince chrétien, qui « n'a authorité fondée en raison de rien imposer, « sans le congé et permission de son peuple. »

Voilà ce qu'écrivait ce confident, cet historien, ce panégyriste de Louis XI, cet homme qui a servi Louis XI dans quelques négociations à demi scélérates. Cela ne donne-t-il pas bien à réfléchir sur le caractère antique de nos libertés nationales, caractère longtemps effacé par l'illusion que le dix-septième siècle fit à la France? Ces idées qui, dans le quinzième siècle, étaient familières au bourgeois, à l'échevin, au bailli, au ministre et au prince, furent ensuite suspendues et comme anéanties dans ce grand interrègne des libertés publiques qu'on appela le règne de Louis XIV. Mais les anciennes habitudes du pays avaient établi jadis ce principe aujourd'hui gravé dans nos codes ; il avait été pratiqué des siècles entiers, comme vérité vulgaire, avant d'être écrit comme loi fondamentale.

Ainsi, pour le sentiment du bien et du mal, Comines n'est pas au-dessus de son siècle. Ses idées sur les droits des peuples sont également celles de ses contemporains. Mais, pour l'intelligence des événements et des caractères, pour ce mélange de bon sens et de finesse, qui démêle si bien la vérité, il est incomparable : c'est là son génie. « Il a auto- « rité et gravité, comme dit Montaigne, et sent « partout son homme de bon lieu, élevé aux gran- « des affaires. »

Pour bien juger ce livre, il faudrait maintenant le citer beaucoup, ou du moins en choisir les traits distinctifs. Voulons-nous prendre une impression vraie de la morale du temps, du zèle des agents de Louis XI, du caractère des hommes avec lesquels il traitait? lisons une anecdote à laquelle j'ai déjà fait allusion. Il s'agit de ce chambellan du roi d'Angleterre que Comines entreprit de gagner pour le roi de France, après l'avoir autrefois payé pour le duc de Bourgogne. Comines commence la séduction par lettres, dit-il ; ensuite il charge un agent subalterne, Pierre Claret, d'aller à la cour de Londres et d'achever l'affaire de la main à la main.

Ledit Pierre Claret étoit très-sage homme, et eut communication bien privée avec ledit chambellan, en sa chambre, à Londres, seul à seul. Et après luy avoir dit les paroles qui estoient nécessaires à dire de par le roy, il lui présenta les deux mille escus en or sol : car en autre espèce ne donnoit jamais argent à grands seigneurs estrangers. Quand ledit chambellan eut reçu cet argent, ledit Pierre Claret luy supplia que, pour son acquit, il lui en signast une quittance ; ledit chambellan en fit difficulté. Lors luy requist de rechef ledit Claret qu'il luy baillast seulement une lettre de trois lignes, adressante au roy, contenant comme il les avoit reçus, pour son acquit envers le roy son maistre, afin qu'il ne pensast qu'il les eust emblez, et que ledit seigneur estoit un peu soupçonneux. Ledit chambellan voyant que ledit Claret ne luy demandoit que raison, respondit : « Monseigneur le maistre, ce que vous dites est bien raisonnable : mais ce don vient du bon plaisir du roy, votre maistre, et non pas à ma requeste ; s'il vous plaist que je le prenne, vous me le mettrez ici dedans ma manche ; et n'en aurez autre lettre ne tesmoins : car je ne veux point que pour moi on die : « Le grand chambellan d'Angleterre a esté pensionnaire du roy de France, ne que mes quittances soient trouvées en sa chambre des comptes. » Ledit Claret se tint a tant, et luy laissa son argent, et vint faire son rapport au roy qui fut bien courroucé qu'il n'avoit apporté ladite quittance. Mais en loua et *estima* ledit chambellan, plus que tous les autres serviteurs du roy d'Angleterre : et depuis fut toujours payé ledit chambellan sans bailler quittance.

Estimer est bien ; estimer un homme pour cela ! Il y a, dans ce mot, le gouvernement de Louis XI

et la conscience de Philippe de Comines. Vous le voyez, Messieurs, ce bon chambellan n'a pas fléchi sur le principe ; jamais il n'a baillé quittance. Ce n'est pas la vénalite, c'est la quittance qui choquerait Comines ; précaution de fripon vaut pour lui probité.

Je dis, Messieurs, qu'un pareil récit est trois et quatre fois historique, et m'apprend mieux que toutes les réflexions quelle était la naïve corruption du temps.

L'histoire de Comines offre cependant d'autres mérites plus sérieux. Les chapitres où il explique les causes de la résistance victorieuse des Suisses et l'affaiblissement de la maison de Bourgogne, ceux où il retrace les révolutions fréquentes d'Angleterre, veulent être médités avec soin.

Vous avez dans la mémoire ces pages de Tacite sur Tibère mourant, Tibère hypocrite et tyran jusqu'à sa dernière heure ; Tibère se fardant, se mettant du rouge, prolongeant, malgré sa faiblesse, un repas auquel il ne peut prendre part, et tout cela pour tromper la croyance des hommes et régner, quand il va mourir. Les passages de Tacite sont admirables. On y sent cette haine éloquente, cette vengeance de l'homme de bien. Comines n'est pas ému à ce point, en racontant les derniers jours de Louis XI. Ses tableaux sont moins animés ; mais la leçon n'est pas moins forte. La tyrannie lui paraît surtout odieuse, parce qu'elle est déraisonnable.

Il était près de Louis XI, dans les derniers temps de ce prince ; il venait l'entretenir d'affaires publiques et recevoir ses ordres. Il avait même le triste honneur de coucher dans sa chambre. Quelle idée cela lui donne-t-il ?

> Est-il doncques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que luy-même se tenait ? Les cages où il avait tenu les autres avaient quelques huict pieds en carré, et luy qui estoit si grand roy, avait une petite cour de chasteau à se pourmener ; encore n'y venoit-il guère : mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres : et allait à la messe, sans passer par ladite cour. Voudroit-on dire que ce roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit en peur de ses enfans et de tous ses prochains parens, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient biens ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaisnoit ainsi de si estranges chaînes et clostures ?

Il fallait qu'il y eût dans ce spectacle de Louis XI mourant quelque chose de bien tragique et de bien misérable ; car cette âme politique de Comines finit par être remuée. Et après nous avoir décrit les angoisses de Louis XI, ce moine qu'il fait venir et auquel il demande la vie pour des reliques, ce médecin dont il subit les insolences, dont il paie les menaces, après nous avoir tranquillement, froidement traînés à travers les supplices anticipés, tout l'enfer en cette vie que se faisaient Louis XI et d'autres princes, il arrive à cette conclusion :

> Mais, à parler naturellement, comme homme qui n'a aucune littérature, mais quelque peu d'expérience et sens naturel, n'eut-il pas mieux valu à eux et à tous autres princes et hommes de moyen estat, qui ont vescu sous ces grands et vivront sous ceux qui règnent, eslire le moyen chemin en ces choses ? C'est à sçavoir moins se soucier, et moins se travailler, et entreprendre moins de choses, et plus craindre à offenser Dieu, et à persécuter le peuple, et leurs voisins, par tant de voies cruelles, que j'ai assez déclarées par ci-devant, et prendre des aises et plaisirs honnestes ? Leurs vies en seroient plus longues. Les maladies en viendroient plus tard : et leur mort en seroit plus regrettée, et de plus de gens, et moins désirée : et auroient moins à douter à la mort.

Ce dernier trait semble de Bossuet.

Comines a d'abord été le peintre le plus expressif et le plus intelligent de la politique et de l'habileté de Louis XI. Puis, s'élevant, par son bon jugement, à la haine du vice et de la tyrannie, il arrive à ces paroles dignes d'un prédicateur éloquent. On ne peut donc pas dire que l'histoire de Louis XI manque de moralité : seulement la moralité y vient un peu tard.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Dernière époque du moyen âge. — Développement de l'érudition en Italie. — Papes lettrés et protecteurs des lettres. — Action de l'Italie renaissante sur la Grèce dégénérée. — Influence réelle des Grecs de Constantinople. — Côme de Médicis, et Florence. — Rareté du génie ; progrès du savoir. — Politien. — Savonarole.

Messieurs,

Nous touchons presque au terme du moyen âge. Nous voyons déjà le caractère de cette époque s'affaiblir et changer, à mesure que la savante littérature de l'antiquité reparaît et que les découvertes modernes se multiplient. Mais ce qui marque la fin du moyen âge, le grand événement, l'hégire de la raison humaine, c'est la découverte de l'imprimerie. Là commence, avec son éclat et sa force, la civilisation moderne.

Le pays où cette influence agit le plus, n'est pas celui qui avait eu l'honneur ou le hasard de trouver l'imprimerie. En cela, l'Italie fut devancée par l'Allemagne. Cependant, l'Italie nous montre, dès le quinzième siècle, un développement anticipé de toutes les facultés et de tous les vices de la civilisation moderne. Et, sans réduire tous les résultats de la pensée, non plus que les événements de l'ordre politique, à certaines fatalités rationnelles, on ne peut méconnaître cette avance que l'Italie garde longtemps sur les autres nations, parce qu'elle l'avait une première fois obtenue.

Ainsi, lorsque nous sommes encore barbares et ignorants, l'Italie a son premier âge d'inspiration et de poésie; au temps où notre vieille langue commence à s'animer d'un instinct poétique, l'Italie a déjà son siècle d'érudition, son quinzième siècle; à l'époque où, à notre tour, nous étudions laborieusement, l'Italie a son siècle de goût et de génie perfectionné, son immortel seizième siècle. Les rapports de cette comparaison se retrouvent toujours; et notre dix-septième siècle arrive, comme le seizième siècle de l'Italie, pour réunir également le goût et l'imagination, la science des formes, et l'originalité.

L'explication est facile. Cette multitude de petits États que la rivalité et que la liberté civilisent plus vite, ces princes nouveaux, qui cherchent dans la protection des lettres un moyen de séduction et de pouvoir, ce reste de culture romaine jamais détruit en Italie, enfin et surtout l'influence pontificale, voilà ce qui devait hâter les progrès de l'Italie.

La papauté, dans son admirable instinct de domination, s'était successivement appropriée à l'état des peuples; elle avait été toujours plus savante, plus habile qu'eux. Mais d'abord sa science était uniquement théologique, lorsque la théologie suffisait pour dominer, anéantir les intelligences. Plus tard, lorsque du sein de la théologie, qui se divisa comme un empire trop vaste, sortirent une foule de sciences, la métaphysique, la morale, la politique, la littérature, pour garder sa primauté l'Église lui donna plusieurs formes, l'appliqua, pour ainsi dire, à tous les travaux de l'esprit humain. Ces papes, qui longtemps avaient prohibé la littérature profane, ces papes, qui avaient interdit le goût et le génie presque comme une hérésie, devinrent les promoteurs les plus zélés de la restauration des lettres antiques. Quelques-uns même furent tout à fait des érudits, des écrivains.

Et c'est ici, Messieurs, que le principe d'élection, qui contre-pesait seul tant de causes d'asservissement attachées à la nature du pouvoir ecclésiastique, se montre dans toute sa force salutaire. Quels hommes étaient nommés papes? Souvent un pauvre clerc, un obscur étudiant, élevé par hasard dans l'école de quelque église cathédrale ou collégiale. Élu pape, cet homme aimait les lettres auxquelles il devait tout; il les protégeait avec ardeur, et préparait l'émancipation laïque par ce même éclat de savoir et d'éloquence qui relevait en lui la majesté pontificale. Le pape Nicolas V, dans sa jeunesse, sous le nom obscur de Thomas de Sarzane, avait été copiste de manuscrits grecs et latins; Pie II avait été le docte Æneas Sylvius.

Cependant cette même époque, où la papauté se montra souvent protectrice si éclairée des lettres, vit les plus grands scandales de l'Église s'asseoir sur la chaire de saint Pierre. Je ne parle pas de ce long schisme d'Occident qui fit que, pendant tant d'années, il n'y avait pas de pape qui n'eût son antipape, et que, grâce à l'intervention du concile, on eût seulement trois papes, au lieu de deux. Je ne rappelle pas qu'un de ces papes avait été corsaire dans sa jeunesse, et porta dans le Sacré Collége toutes les habitudes de son premier état. J'écarte le nom d'Alexandre VI, ce nom qui en dit trop pour en dire assez. Que dans un siècle, où de grands raffinements de corruption s'alliaient à des mœurs encore à demi barbares, qu'à la faveur d'un choix illimité, au milieu des ambitions si actives de l'Italie, quelques hommes impurs aient saisi la tiare, rien de plus naturel, à moins d'un miracle permanent que l'Église même ne promettait pas.

Ainsi, Messieurs, dans un point de vue vraiment philosophique, il ne faut pas tirer une conséquence trop forte de l'apparition de quelques hommes criminels, mais semblables à leur siècle, sur la chaire de saint Pierre. On doit, au contraire, avouer que, malgré ces honteux accidents, malgré ces odieux interrègnes d'un pouvoir dit infaillible, l'action générale des papes, au quinzième siècle, fut puissante et salutaire, qu'elle servit à polir les mœurs, à éclairer les esprits, qu'elle prépara tout ce qui devait se faire de libre et de grand, même contre leur pouvoir.

Les autres puissances de l'Italie ne secondaient pas ce mouvement des esprits avec moins d'ardeur, Ces *Sforce*, élevés par la violence sur le trône de Milan, ces héritiers de soldats farouches ne songeaient qu'à honorer les lettres, à encourager les savants. Un petit duc de Mantoue avait établi dans ses États une immense école nommée *Maison joyeuse*, parce qu'elle offrait un système d'éducation où la gymnastique la plus salutaire, l'hygiène la plus agréable, étaient mêlées habilement à l'assiduité de l'étude. Sans avoir d'aussi ingénieux établissements, toutes les autres villes d'Italie, principautés, aristocraties, démocraties, avaient multiplié les chaires savantes. Le spectacle que présente aujourd'hui l'Allemagne était alors en Italie. Les *professeurs* de ce temps n'étaient pas inactifs et faibles, comme nous:

Declamare doces, ô ferrea pectora vecti.

Philelphe, par exemple, donnait cinq leçons publiques par jour. Il allait parfois, dans la même journée, professer à Bologne et à Padoue, et, avec une infatigable activité, distribuait la science à des auditeurs qui se renouvelaient sans cesse. Il y avait dans cette érudition quelque chose de la ferveur de l'apostolat; et les disciples ressemblaient à des

Croyants. A la vérité, toutes ces leçons n'étaient pas savantes et profondes; souvent ce n'était qu'une lecture, une interprétation de quelque auteur grec ou latin récemment retrouvé. Mais cette lecture était faite, était accueillie avec enthousiasme: ce *mot à mot* était une découverte. Étudiants et copistes à la fois, les auditeurs transcrivaient avec ardeur ces pages précieuses que le maître leur révélait.

Mais les hommes qui furent les héros de cette époque n'ont laissé que leurs noms; on ne lit plus leurs ouvrages; ce ne sont que des commentaires, bien surpasés depuis. Ces hommes étaient remarquables cependant; ils avaient à la fois enthousiasme et sagacité. Cet esprit de hardiesse et d'aventure qui appartient au moyen âge, avait passé même dans de studieux compilateurs. L'érudition n'était pas alors une science timide et sédentaire, enterrée dans l'inaction d'un cabinet; elle s'exerçait par des voyages et des périls. Voulait-on devenir helléniste, on s'embarquait, on partait pour Constantinople et pour l'Asie; on allait déterrer dans quelque ville, déjà conquise par les Turcs, un savant grec qui s'y cachait; on obtenait de lui la science; on recueillait, parmi les barbares, quelques manuscrits; on les rapportait en Europe avec une joie inexprimable, qui éclate dans les lettres naïves de tous ces savants. Quelquefois on périssait dans ces doctes pèlerinages. Un de ces savants qui rapportait de Constantinople beaucoup de manuscrits, fit naufrage, et fut frappé de la foudre « comme Ajax Oïlée, » ne manquent pas de dire les autres savants. Ces érudits aventureux offraient une autre ressemblance avec les héros d'Homère; c'étaient la même rudesse de paroles, la même violence injurieuse. Ces hommes remplissaient toute l'Italie du bruit de leurs querelles pour un passage, pour un mot. Un d'eux, dans sa moderne latinité, avait écrit *Turcos;* un autre prétendait qu'il fallait dire *Turcas;* et ce schisme de grammaire excitait, de part et d'autre, des torrents d'invectives. L'histoire de ces hommes prouverait que les lettres n'adoucissent pas toujours les mœurs. Ils s'accusent mutuellement et confusément d'adultère et de plagiat, de vol et d'hérésie. Les fautes de ces hommes, les misères de leur vanité sont maintenant oubliées comme leurs services. Vous ne connaissez guère Ambroise le Camaldule, Jean Aurispa, Philelphe, Laurent Valla, si dignes d'estime cependant.

Nous ne pouvons, dans cette revue rapide, que citer quelques hommes éminents, et résumer l'influence collective des autres. Parmi ces hommes, il faut placer au premier rang les Grecs réfugiés de Byzance. On a souvent exagéré leur influence; mais il ne faut pas la méconnaître. En face de cette société nouvelle qui s'était lentement dégrossie, et qui, des mœurs barbares de Clovis et de ses compagnons, était arrivée à la piété compatissante de saint Louis, à l'ingénieuse sagacité de Joinville, et plus tard à la finesse et au ferme jugement de Comines, il s'était conservé une vieille civilisation gréco-romaine, débris fossile de l'ancien monde: c'était Constantinople. Seule, de toutes les villes de l'Empire, Constantinople n'avait pas été prise par les barbares, jusqu'au moment du moins où nos Français y passèrent. Elle avait gardé le dernier résidu de la monarchie des Césars et tout l'étalage de domesticité impériale. Là, les races n'avaient pas été renouvelées; elles étaient restées ce qu'avait fait Constantin, un mélange de Romains transportés et de Grecs abâtardis. Seulement la nuance romaine s'était affaiblie; et le nom seul avait subsisté sous une forme grecque. Faiblement recruté par l'Occident, et resserré, emprisonné par les Turcs, l'État byzantin s'était maintenu dans une sorte d'immobilité, avec ses vieilles lois, ses mœurs corrompues, ses querelles théologiques et ses pratiques monacales. Il avait peu changé, du cinquième au douzième siècle; il languissait, toujours le même, dans des révolutions sans cesse renaissantes. Sa frêle et convulsive existence végétait dans les crises. C'étaient toujours des conspirations de palais, des intrigues de patriarches ou d'eunuques, une cour lettrée, superstitieuse et vile, un peuple ingénieux et dégradé, un reste de goût des arts sans génie, des inventions de tactique sans vertu guerrière, une science politique sans force et sans succès.

Le pouvoir absolu d'une part, et de l'autre un pouvoir ecclésiastique à la fois tyrannique et dépendant, avaient abaissé les âmes. En effet, et ceci ne sera pas une apothéose indirecte de l'Église romaine, mais une vérité historique, à Constantinople, le patriarche, accablé par la présence de l'empereur, et sans cesse occupé à des manœuvres subalternes pour servir ou contrarier le palais voisin de son église, ne pouvait s'élever aux grandes vues du chef libre des prêtres italiens. Le génie même de Photius divisa la chrétienté, sans affranchir le patriarcat de Byzance. Tandis que le clergé romain, n'ayant à résister qu'aux Césars lointains d'Allemagne, croissait en puissance et embrassait la suprématie du monde catholique, les archevêques de Constantinople, assez forts pour troubler l'État et non pour le gouverner, continuèrent à végéter entre les conspirations et la servitude. Cependant ces empereurs de Byzance, enfermés dans un territoire que morcelait chaque jour la conquête, harcelés de querelles ecclésiastiques, sans cesse attentifs à doter un couvent, à gagner des moines, à déposer un patriarche, n'avaient, à

l'exception de Cantacuzène, de Comnène et de quelques autres, ni la grandeur d'âme antique, ni l'énergie des chefs nouveaux de l'Occident.

Ainsi, ce gouvernement de Constantinople se traînait au milieu d'un vain luxe et d'une politique laborieuse et stérile. Au onzième et au douzième siècle, il était beaucoup plus éclairé par ses réminiscences que le reste de l'Europe; mais il avait une certaine vileté de cœur et une timidité d'esprit qui le rabaissaient au-dessous de ces barbares, Normands, Bourguignons, Catalans, Anglais, dont il empruntait les secours et subissait souvent les violences. A vrai dire, ce n'est pas Constantinople qui a éclairé et civilisé l'Europe; mais plutôt, c'est le travail spontané de l'Europe, c'est son premier progrès hors de la vie barbare, qui, vers la fin du quatorzième siècle, commençait à réagir sur Constantinople et réveillait cette civilisation pétrifiée. Dans l'empire vieilli et épuisé de Byzance, cette tentative de renaissance fut courte, et bientôt anéantie sous les ruines, tandis que la civilisation vraiment nouvelle des Occidentaux continua son progrès, et s'enrichit des débris mêmes de la Grèce.

Dès le commencement du quinzième siècle, plusieurs lettrés byzantins, dégoûtés des humiliations de leur pays, émigraient en Italie. Leur influence fut utile : ils enseignaient la langue de leurs aïeux; ils faisaient connaître leurs grands écrivains. Mais ce qu'ils trouvaient en Italie, cette sève d'un peuple nouveau, ce sang rajeuni et mélangé des fortes races du Nord, cette imagination populaire répandue dans un idiome naissant, cet esprit d'entreprises et d'activité commerçante, qui rendait les Génois maîtres des faubourgs de Constantinople, tout cela ne servait pas moins aux Grecs que leur littérature aux Occidentaux; et si l'Empire n'eût pas été tout à fait délabré, vermoulu, si les Turcs, qui s'en emparaient pied à pied depuis un siècle, n'eussent pas été là, on eût vu s'accomplir la régénération de la vieille Grèce par l'Italie moderne, bien plus que celle de l'Italie par la Grèce.

Le concile de Florence favorisait ce mouvement et pouvait rapprocher les deux peuples. Il s'agissait d'obtenir la plus utile des croisades, un secours des princes chrétiens qui sauvât l'Empire grec, et repoussât les Turcs en Asie. Un congrès théologique avait dû précéder. Ce fut un grand spectacle que cet empereur et ces évêques d'Orient, ces successeurs de Constantin, et des Chrysostôme, avec leurs traditions pompeuses et monacales, leurs costumes à demi asiatiques, arrivant au milieu des villes républicaines de l'Italie. A Florence, déjà la démocratie cédait à cette popularité élégante et littéraire dont s'entouraient les Médicis. Quels étaient donc ces hommes? des marchands. Encore un caractère de la société moderne, qui ne se retrouvait pas à Constantinople.

Jean de Médicis, fils d'un père enrichi par le commerce, et négociant lui-même, avait occupé les principales charges de l'État, en servant toujours la cause populaire. Son fils, Côme de Médicis, lui succède, avec plus d'éclat, dans la faveur publique, fondement de ce pouvoir nouveau. Il avait acheté, pour ainsi dire, ses concitoyens en leur faisant part de son immense fortune. Il bâtit pour eux des portiques, des églises, des bibliothèques. L'esprit de faction ou de liberté se soulève contre sa bienfaisante dictature; il est chassé de Florence. Rétabli bientôt par la force, son pouvoir, que les gens de lettres ont tant célébré, fut d'abord rigoureux et cruel. Le bannissement, la prison perpétuelle, la torture, la mort, frappèrent les plus hardis soutiens de l'autre parti. Mais ensuite Médicis reprit son autorité toute de munificence et de sagesse. Il emploie les nombreux vaisseaux de son commerce à recueillir des Grecs fugitifs et à se procurer des statues et des manuscrits.

Dès la fin du quatorzième siècle, Florence, patrie du Dante et de Pétrarque, avait été la ville des arts comme celle de la poésie. La peinture, la statuaire, l'orfévrerie l'avaient décorée de leurs ouvrages. Après un concours solennel, où des rivaux généreux s'étaient empressés eux-mêmes de proclamer le vainqueur, le génie de Ghiberti avait ciselé ces admirables portes du baptistaire de Saint-Jean, que plus tard Michel-Ange, dans sa ferveur de chrétien et d'artiste, appelait les *portes du paradis*.

La munificence, ou, si l'on veut, l'adroite ambition de Médicis avait encore hâté ce mouvement des arts; son palais, ses jardins étaient remplis de leurs chefs-d'œuvre. Florence réunissait, en leur faveur, tout à la fois les avantages d'une cour, où le souverain récompense avec choix, et ceux d'une démocratie, où le suffrage du peuple donne la gloire.

C'est au milieu de cette ville qui naissait ainsi d'elle-même, c'est dans cette civilisation de nouvelle race, que parurent les Grecs, et que vint leur empereur, avec un cortége de courtisans et d'évêques. Voyez ce concile de Florence en 1439, si peu d'années avant la chute de l'Empire et la désolation de Constantinople. Représentez-vous l'impérieuse obstination des docteurs italiens, et parmi les Grecs, les uns théologiens inflexibles, ne voulant rien céder, les autres politiques et prêts à transiger sur le symbole, pour obtenir le secours de l'Europe; et derrière eux tous, quelques lettrés, redevenus d'anciens Grecs, indifférents à l'Église et à l'Empire, et disant tout bas, pendant que l'on

dispute : « Ils ont beau faire, tout cela ne peut « aller loin ; il faudra bientôt en revenir aux an« ciens dieux de la Grèce. » Pour de tels hommes, nous l'avons dit, la littérature était une religion. On conçoit avec quel zèle ils répandirent l'étude de cette belle langue grecque, qui n'avait pas cessé pour eux d'être une langue vivante.

Quelques années plus tard, un jeune Italien, de haute naissance, dit-on, était saisi de la même idolâtrie que ces savants Grecs de Byzance; il quitte sa famille, il ne se fait pas moine, selon l'usage, il se fait Romain, Romain des premiers temps de la république; il prend le nom de Pomponius Lætus, et dans sa vie, pauvre, fière, libre, dévouée tout entière à la recherche des monuments et de l'histoire de Rome, il célèbre avec ses amis quelques rites singuliers, quelques commémorations savantes qui le firent accuser de conspiration et d'impiété. C'était l'enthousiasme de l'érudition dans de jeunes esprits ; c'était une passion de l'antiquité, fervente et puérile, assez semblable à cette idolâtrie pour le moyen âge, qui s'est emparée de quelques étudiants d'Allemagne, et a passé jusque dans leur costume.

Les parents de Pomponius, au premier rang de la noblesse de Naples, le priaient instamment de venir habiter au milieu d'eux; il leur répondit par cette courte épître en latin : « Pomponius Lætus « à ses parents et alliés, salut. Ce que vous deman« dez est impossible. Adieu. » Pomponius avait aussi l'usage de débaptiser ses élèves et de leur donner des noms romains. Enfin, on dit qu'il célébrait annuellement la fête de Romulus, dans cette réunion nommée l'*Académie romaine*.

Ces fantaisies de jeunes érudits étaient assez innocentes. Je suis fâché que le pape Paul II ait pris les choses si fort au sérieux, et poursuivi les membres de l'*Académie* comme des conspirateurs qui voulaient renverser le christianisme, la papauté, et rétablir immédiatement la république romaine. Dans le nombre était Platina, écrivain énergique et correct en langue latine. Il fut mis à la torture, et s'en est souvenu plus tard, en écrivant l'histoire des papes.

Ces deux faits rapprochés, cette réminiscence idolâtrique de la vieille Grèce, au concile de Florence, ce paganisme littéraire de l'*Académie romaine*, indiquent assez de quelle ardeur on fut saisi pour l'étude de l'antiquité. Quand ce goût allait jusqu'à la folie dans quelques esprits ardents, il était la passion de la foule. De toutes parts, on traduisait les auteurs grecs, on transcrivait les auteurs latins, on imitait, on copiait leur style.

Sous ce rapport, l'érudition devient, au quinzième siècle, un retard et une entrave pour l'esprit humain. Cette Italie qui avait eu le Dante et Pétrarque, cette Italie si élégante, si poétique par la voix de ces deux grands hommes et du conteur Boccace, elle ne parlait plus italien. L'érudition dédaignait cette langue trouvée d'hier, et déjà si belle. On n'écrivait plus qu'en latin des poëmes, des histoires, des traités, des dialogues, des foules d'ouvrages, plagiats ou parodies du passé. C'est en latin qu'on correspondait avec ses amis; c'est en latin qu'on faisait des épigrammes ou des diatribes. Tant cette langue était populaire! L'influence de la littérature sur la langue nationale fut donc indirecte, et comme insensible. C'est en passant par une langue morte ressuscitée, c'est en la parlant avec plus de justesse et d'art, que le goût perfectionné réagit alors sur l'idiome vulgaire. C'est ainsi qu'après une sorte de repos, prolongé pendant un siècle, l'italien, sous la plume de Machiavel, de l'Arioste, du Tasse, va se trouver plus flexible, plus élégant, plus pur, sans avoir rien perdu de sa vigueur et de sa grâce native.

Il y eut cependant quelques exceptions à ce travail oiseux et paisible des savants d'Italie, absorbés dans la contemplation de l'antiquité renaissante. Je citerai Politien et Savonarole, l'un esprit élégant et tout moderne, au milieu de son exquise érudition, le poëte des Médicis; l'autre tribun religieux et politique, puissant par la parole. C'est dans Politien que nous retrouvons cette ingénieuse urbanité de Florence, telle qu'on la vit briller dans le palais de Médicis, et dans ses jardins de Fésoles et de Careggi. Politien est l'orateur de l'érudition, le poëte de la critique. Ce zèle d'antiquité, si fantasque et si rude chez quelques savants, se montre en lui paré de grâces, de délicatesse et d'enthousiasme. Sans lui, nous aurions peine à concevoir ces leçons qui charmaient l'imagination des Italiens et semblaient, à leurs yeux, une soudaine révélation de l'art antique.

Figurez-vous, Messieurs, la belle galerie de Médicis, ornée de ces chefs-d'œuvre de sculpture enlevés aux barbares, un auditoire de nations diverses, des Grecs réfugiés, des citoyens de toutes les villes d'Italie, et parmi eux ce Pic de la Mirandole, d'un si fabuleux savoir, des étrangers d'au-delà les Alpes, des barbares, comme on disait en Italie, des Anglais même. Politien, l'ami du modeste dictateur de Florence, dont il élève les enfants, prend la parole. Poëte habile en langue vulgaire, Politien donnait ses leçons en langue latine. Il commence l'explication d'Homère ou la lecture de Virgile; il y prélude par de beaux vers en l'honneur de ces grands poëtes; puis il récite, il analyse, il compare leurs beautés. Usages antiques, principes du goût, inspirations du génie, artifices du langage, tout

s'éclaircit et se développe, à la voix du brillant interprète. Profond dans la science du droit romain, il mêle les recherches les plus curieuses à l'attrait de la poésie. Il fallait l'entendre s'écrier alors, dans des vers tout vivants de vérité :

O vatum preciosa quies, ô gaudia solis
Nota piis, dulcis furor, incorrupta voluptas,
Ambrosiæque deûm mensæ ! Quis talia cernens
Regibus invideat? Mollem sibi prorsùs habeto
Vestem, aurum, gemmas, tantùm hinc procul esto, mali-
Vulgus ; ad hæc nulli perrumpant sacra profani ! [gnum

A cette époque de renaissance, l'étude était une initiation, le goût des lettres un culte. Voilà ce que Politien exprime avec une vivacité charmante. A force de goût, Politien était naturalisé romain du temps d'Auguste. Cette transformation était plus vraie que celle de Pomponius. Ces vers, on ne les distinguerait pas de la poésie de Virgile ; ils en ont le tour libre, le mouvement et l'harmonie. Une passion s'y fait sentir, et leur donne le naturel. Cette passion, c'est l'amour des lettres, porté au point d'être lui-même une poésie. Mais, on le sent, une telle source est peu féconde. Le Dante, c'est tout un monde, c'est le monde moderne ; il a ouvert un trésor de poésie nouvelle, toute une religion, toute une société. Les images de Politien, bien qu'elles lui soient données par une réminiscence si vive qu'elle vaut la réalité, ne mènent à rien et s'épuisent bientôt.

Quelquefois, dans ce langage convenu, il exprime des sentiments vrais, avec un charme singulier. Ainsi, après avoir retracé l'heureux sujet des *Géorgiques*, il s'écrie, presque du ton de Virgile :

O Dieux puissants, accordez-moi une telle vie ; donnez-moi ce bonheur, ce délassement du travail, ces faciles richesses. Que l'ambition de mes vœux monte jusque là. Jamais, certes, jamais je ne demanderai que mon front envié brille de l'éclat du chapeau rouge, et que sur ma tête s'élève la mitre à triple couronne. Voilà ce que je rêvais paisible dans la grotte de Fésoles, au champ des Médicis, près Florence, sur ce mont consacré qui regarde d'en haut la ville d'*Homère* et les vagues lentement déroulées de l'Arno, dans cet asile heureux et ce doux repos que me donne Laurent, une des gloires d'Apollon, Laurent, l'appui fidèle des muses persécutées. S'il me fait jamais de plus assurés loisirs, je sentirai le souffle d'un plus grand Dieu : ce ne sera plus la forêt et les rochers de la montagne qui rediront ma voix ; mais toi-même, ô ma douce patrie, un jour peut-être tu ne dédaigneras pas mes vers, quoique tu sois, ô Florence, la mère de si grands poëtes.

Hanc, ô cælicolæ magni, concedite vitam.
Sic mihi delicias, sic blandimenta laborum,
Sic faciles date semper opes. Hàc improba sunto
Vota tenùs ; nunquam certè, nunquam illa precabor,
Splendeat ut rutilo frons invidiosa galero,
Tergeminâque gravis surgat mihi mitra coronâ.
Talia Fæsuleo lentus meditabar in antro,
Rure suburbano Medicum, quà mons sacer urbem
Mœoniam, longique volumina despicit Arni,
Quà bonus hospitium felix, placidamque quietem
Indulget Laurens, Laurens haud ultima Phœbi
Gloria, jactatis Laurens fida ancora musis !
Qui si certa magis permiserit otia nobis,
Afflabor majore Deo ; nec jam ardua tantum
Sylva meas voces, montanaque saxa loquentur ;
Sed tu (si qua fides) tu nostrum forsitan olim,
O mea blanda altrix, non aspernabere carmen,
Quamvis magnorum genitrix, Florentia, vatum.

Nous ne sommes plus assez classiques pour être ravis de ces vers. Nous cherchons quelques traits de mœurs sous ce costume de poëte païen. *Mœoniam urbem, la ville d'Homère !* Florence, pleine de Grecs fugitifs et d'admirateurs de la Grèce antique, était devenue, pour ces savants, la ville d'Homère.

Mais ne vivait-on à Florence qu'à deux mille ans de soi ? ne trouvait-on de l'enthousiasme que dans les souvenirs ? fallait-il se faire Romain, pour sentir palpiter quelque chose sous la mamelle gauche ?

.... *Nilne salit lævâ sub parte mamillæ ?*

Oui, Messieurs, il y avait en langue vulgaire une poésie ingénieuse, élégante, adulatrice ; celle que Politien, tout jeune encore, prodigua pour célébrer le tournoi où parurent les deux fils de Médicis. C'est le mélange le plus heureux de l'art antique et des formes du langage moderne. C'est déjà, dans un court essai, la manière gracieuse et brillante du Tasse. Mais c'était dans l'Église surtout qu'il y avait une éloquence active et populaire. Pendant que ces disciples des Grecs, ces latinistes ingénieux, s'occupaient, dans la belle galerie de Médicis, à disculer sur le souverain bien et la belle poésie ; tandis qu'ils traduisaient d'inspiration Homère et Sophocle ; tandis que Marcile Ficin, dans sa mysticité platonique, interprétait Proclus, ou que Politien faisait représenter sa pastorale virgilienne d'Orphée, des moines franciscains, dominicains et autres étaient inquiets et mécontents. Avec leur latin barbare, ils dominaient les esprits depuis neuf siècles ; cette science nouvelle, profane et platonique les choquait beaucoup. Ils prêchaient contre Médicis et ses lettrés ; et ceux-ci parfois allaient les entendre. Ces hommes avaient de l'éloquence ; car ils agitaient la foule. Il en est un, oublié d'ailleurs, sur lequel nous avons le témoignage de Politien lui-même.

J'étais venu l'entendre, dit-il, avec une disposition de curiosité vague, et, pour dire vrai, presque de dédain. Mais dès que j'ai vu la taille de l'homme, sa contenance, et un certain caractère nullement commun, dans ses yeux et dans son visage, j'ai attendu quelque chose digne d'approbation. Il commence à parler ; je suis tout oreilles : voix sonore, paroles élégantes, hautes pensées. Je reconnais l'habileté des *incises ;* je sens la période ; je suis charmé par le nombre. Il commence sa division ; je suis attentif : rien d'embarrassé, de vide, de traînant. Il tresse une série d'objections ; je suis pris : il en détache les nœuds ; je suis délivré. Il introduit çà et là de petits récits ; je me sens attiré. Il module des vers ; je suis saisi. Il plaisante ; j'éclate de rire. Il pousse, il presse par de fortes vérités ; je me rends. Il essaie des sentiments plus doux ; aussitôt des larmes coulent sur mon visage. Il crie avec colère ; je suis épouvanté, et je voudrais n'être pas venu. Enfin, selon la chose qu'il traite,

il varie ses images et les inflexions de sa voix, et il relève toujours le débit par le geste. Il m'a toujours fait l'effet de grandir dans la chaire; au-delà, non-seulement de sa propre taille, mais de la taille humaine. Étudiant ainsi l'ensemble et le détail de ses qualités, ma raison a cédé à ce prodige. Je croyais cependant que, la nouveauté une fois épuisée, il m'attacherait moins de jour en jour. Nullement. Le lendemain il m'apparut tout autre, et meilleur que lui-même.

Cette peinture prouve autant peut-être la mobile sensibilité de Politien que le talent du prédicateur. Il faut ajouter de plus que ce prédicateur, terrible dans la chaire, n'était pas de ceux qui faisaient la guerre aux beaux esprits profanes. Aimable et mondain comme eux, il devint l'ami de Pic de la Mirandole et de Politien, et accepta les bienfaits de Médicis.

Vous venez de voir l'ingénieux érudit, l'élégant classique vaincu, ébloui par la parole vive et variée de ce moine de Florence. Ajoutez quelque chose de plus à cette éloquence populaire; qu'elle brave Médicis, au lieu d'être pensionnée par lui; qu'elle soit libre, fière, factieuse, combien n'aura-t-elle pas de puissance! Il vint ce prédicateur, au temps même où la dictature de Laurent de Médicis semblait le mieux affermie.

Jérôme Savonarole, dominicain, avait été nommé prieur du couvent de Saint-Marc à Florence. Il entreprit de réformer les mœurs et l'état politique de la ville. Médicis, en protégeant les lettres, semblait aussi protéger les plaisirs. Savonarole attaque vivement cette corruption, instrument de servitude, et réveille la morale, au profit de la liberté. Une foule immense se pressait à ses sermons, et on dit même qu'il se fit un grand changement à Florence. Cette guerre, que Savonarole faisait au pouvoir de Médicis, et quelquefois à sa personne, dura quatre ans. Citoyen tout puissant d'une ville qui se croyait libre, Médicis n'essaya jamais rien contre le hardi prédicateur. C'était à la fois prudence et générosité. Probablement Savonarole martyr eût été plus puissant. Au contraire, Laurent de Médicis poussa le calme et la magnanimité de la patience jusqu'à la fin. Au faîte de cette puissance et de cette gloire populaire qu'il gardait encore, malgré Savonarole, il est atteint d'une maladie mortelle. C'est dans les adieux de ses savants amis et dans leurs entretiens philosophiques, qu'il passe ses heures dernières. Savonarole se présente; il le reçoit; il écoute ses religieux conseils, comme il avait souffert ses publiques invectives. Mais Savonarole ne demandait pas seulement la conversion du pécheur, une autre pensée, un zèle tout republicain se mêlait à sa foi. Il voulait de Médicis une promesse d'abdication, s'il revenait à la santé. Médicis ne céda point sur ce point : il se repentit de ses fautes, mais non pas de son pouvoir.

Dans l'anarchie qui suivit sa mort, le crédit populaire de Savonarole s'augmenta. Florence sembla devenir une espèce de démocratie théocratique, dont il était le *Samuel*. Le successeur de Laurent, quoique élevé par Politien, n'avait rien de l'habileté et du grand jugement de son père. Puis, les événements de l'Italie, l'invasion française et la présence de Charles VIII, tout cela menacait sa débile souveraineté. Savonarole se fit le partisan des Français; aussi Comines lui veut beaucoup de bien. Il faut l'entendre :

Moy estant arrivé à Florence, allant au-devant du roy, allai visiter un frère prescheur, appelé *frère Hieronymo*, demeurant en un couvent réformé, homme de saincte vie... La cause de l'aller voir fut qu'il avait toujours preschê en grande faveur du roi; et sa parole avait gardé les Florentins de tourner contre nous : car jamais prescheur n'eut tant de crédit en cité.... avait toujours assuré la venue du roy.... et avait presché, avant qu'elle advint, la mort de Laurent de Médicis.... Plusieurs le blasmoient.... D'autres y ajoutèrent foy.... De ma part, je le répute bon homme.

Ce rôle d'allié de l'étranger ne détruisit pas son ascendant sur Florence. Il aida le départ des Français, comme il avait appelé leur présence, et il resta tout puissant par la prédication. Débarrassé de Médicis et des Français, il rétablit la republique dans Florence. Ses sermons deviennent des harangues toutes politiques. Un de ses discours était divisé en quatre points, la crainte de Dieu, l'amour de la république, l'oubli des injures, l'égalité des droits entre les citoyens.

Malheureusement la chaire de saint Pierre fut occupée par l'abominable Alexandre VI. Savonarole ne l'épargna point, et attaqua dans ses discours les infamies de la cour pontificale. Alexandre VI le somma de comparaître à Rome : le peuple de Florence ne voulut pas le laisser partir. Ce prédicateur-roi était au plus haut degré de son pouvoir. Une excommunication d'Alexandre VI ne l'effraya point. Le pape prit alors un détour habile pour l'attaquer.

Il y avait à Florence un Franciscain, éloquent comme Savonarole, et peut-être plus fanatique. Suscité secrètement, il se mit à prêcher contre Savonarole. Le peuple se partage. Peut-être la véhémence de Savonarole l'eût emporté; mais le Franciscain imagine un autre moyen. Il promet de traverser sain et sauf un bûcher, et défie Savonarole d'en faire autant. Il y avait eu à Florence un exemple de ce défi. Au onzième siècle, le moine Pierre Aldobrandini, pour justifier son couvent, avait ainsi, dit-on, traversé les flammes, et mérité le surnom d'*Igneus* et la qualité de cardinal que lui donna Grégoire VII. Un disciple favori de Savonarole accepta l'épreuve pour son propre compte. Mais le Franciscain déclara qu'il ne pouvait entrer dans le feu qu'avec Savonarole lui-même. On assure qu'il disait : « Je ne crois pas qu'il se fasse un mi« racle en ma faveur; probablement je serai brûlé;

« mais vous le serez aussi, et par là j'aurai rendu « un grand service à mon pays. » Savonarole ne se pressait pas, et subtilisait. « Si vous croyez au « miracle, disait-il, je suis prêt; mais si vous n'y « croyez pas, je ne puis consentir; car vous com« mettez un homicide en entrant au bûcher avec la « certitude d'être brûlé; c'est une mauvaise action « que je ne dois pas favoriser. » Il y avait autour de Savonarole des enthousiastes plus francs : le frère Dominique de Pescia, son disciple, demandait instamment à traverser le bûcher avec un disciple du Franciscain, tandis que celui-ci discuterait contre Savonarole. La chose fut ainsi convenue.

Le bûcher est dressé sur la place publique. Un peuple immense accourt; beaucoup de gens voulaient encore se jeter au feu pour Savonarole. Les magistrats contiennent cet enthousiasme. La cérémonie est commencée : Savonarole paraît suivi du frère qui doit représenter pour lui au bûcher. Il entonne : *Prodeant vexilla regis*. Le disciple du Franciscain est prêt; mais Savonarole exige que le sien, en traversant les flammes, porte dans ses mains la sainte Eucharistie. Le Franciscain déclare que ce préservatif est un sacrilége, que d'ailleurs cela n'entre pas dans le premier traité. Les discussions se prolongèrent en présence du bûcher pendant plusieurs heures, et enfin, une grande pluie qui survint, arrêta la dangereuse épreuve.

Mais le coup était porté. Il était arrivé, Messieurs, sous une autre forme, à Savonarole ce que, dans les troubles publics de divers États, ont éprouvé des chefs puissants, de grands démagogues, lorsque le cœur leur a failli, que le courage physique leur a manqué. Savonarole eut peur du bûcher; et sa puissance tomba. En y réfléchissant, le peuple de Florence passa de son enthousiasme au mépris et à l'insulte. On était furieux d'avoir été privé d'un si beau spectacle, d'avoir perdu un miracle. On le poursuivit d'outrages jusqu'à son couvent; et le profond et atroce Alexandre VI, qui, de loin, avait tout disposé, et qui sans doute avait prévu que l'esprit politique de Savonarole refuserait cette folle épreuve, acheva bien vite l'ouvrage de la vengeance populaire. Des commissaires du pape arrivent; Savonarole, mis à la torture, avoue qu'il a été un faux prophète, et qu'il a séduit le peuple par des mensonges. Il est condamné au feu avec son disciple et un autre frère; il est brûlé avec eux sur la même place où il avait évité le bûcher; et de grand chef de parti, ou de grand martyr, il reste un obscur ambitieux, un fanatique sans courage, qui cependant a été, à cette époque, l'homme le plus éloquent de l'Italie.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

Suite de la littérature méridionale au moyen âge. — Portugal. — Origine et caractère de sa langue. — Rapport intime des poëtes portugais avec les Troubadours; exemple cité. — Instinct maritime des Portugais, marqué dans leur première poésie. — Progrès de leur littérature au quinzième siècle. — Prose élégante. — Poésie mélancolique. — Esprit d'entreprise dont fut animée cette nation, et qui devait se communiquer à ses écrivains. — Annonce de sa gloire dans le seizième siècle.

Messieurs,

Il nous reste à suivre le dénoûment du quinzième siècle et du moyen âge, dans les deux contrées où s'était le plus conservée l'inspiration *romane*, le Portugal et les royaumes d'Aragon et de Castille. Jusqu'à présent, par l'ordre de mon sujet, un peu par mon ignorance, et pour gagner du temps, j'avais ajourné l'examen de cette littérature portugaise, si intimement unie à notre ancien idiome méridional, curieuse par elle-même, illustrée au seizième siècle par un homme de génie, et qui, même dans la stérilité de nos jours, a produit un des meilleurs poëtes de l'Europe moderne, Francisco Manoël, mort en exil, traducteur élégant du beau poëme des *Martyrs*, et honoré d'une louange durable dans les vers de Lamartine.

Si les destinées politiques d'un peuple agissent puissamment sur le génie de ses écrivains, on ne doit pas s'étonner que le Portugal, trop négligé par les critiques européens, ait eu son âge de gloire littéraire. Aucune nation, dans le quinzième et dans le seizième siècle, n'a montré plus d'audace, n'a plus entrepris, n'a étonné les hommes par de plus grandes actions, que faisait ressortir la faiblesse de ce petit État.

Les antiquités du Portugal se confondent avec celles de l'Espagne, et c'est là notre excuse pour n'avoir pas recherché plus tôt l'origine et les premiers progrès de sa langue. Séparé de l'Espagne par un étroit filet d'eau, le Portugal avait, en même temps qu'elle, subi jadis la conquête romaine. A travers les récits malheureusement mutilés des Latins, nous voyons que le Portugal, *la Lusitanie*, était une de leurs plus importantes et de leurs plus belliqueuses provinces. Il fut dompté avec peine, et, plus d'une fois, rebelle. Son climat, ses produits, son commerce le rendaient précieux à Rome. Nous n'avons point de détails sur les colonies romaines qui vinrent se mêler aux habitants nombreux du pays. Mais un fait historique, constaté pour nous par la grammaire, c'est que la civilisation romaine avait profondément pénétré dans la Lusitanie; car aucune contrée de l'Europe n'a mieux conservé dans son idiome moderne l'empreinte du latin.

Ainsi, dans plusieurs recueils, on a cité des passages, les uns accidentels, les autres rédigés avec intention, qui offrent des suites de phrases à la fois latines et portugaises. Il est donc vraisemblable que, dès les premiers siècles de notre ère, la province entière de Lusitanie avait parlé la langue latine, sauf peut-être quelques *districts* de montagne où se conservaient des restes de vieux idiomes. Lorsque l'invasion barbare vint remplacer l'invasion romaine, le Portugal partagea le sort de l'Espagne. Il passa sous le joug des Vandales et des Goths; et nul doute qu'à l'époque où leur domination en Espagne fut brisée par la conquête arabe, le Portugal n'ait aussitôt subi le même changement de maîtres. C'était la fatalité du voisinage : Romains, Vandales, Goths, Arabes, tous ceux qui conquirent l'Espagne assujettirent également le Portugal.

C'est donc au moment où l'Espagne renaissait à elle-même et commençait à secouer le joug arabe, qu'il faudra chercher le renouvellement du Portugal, et voir cette contrée devenant à la fois indépendante des Maures, ses vainqueurs, et de l'Espagne, dont elle avait si longtemps supporté le joug et suivi les révolutions.

On peut s'étonner, Messieurs, que dans un pays comme le Portugal, qui, malgré l'inquisition, a cultivé les arts, et qui a produit beaucoup d'hommes ingénieux et savants, les recherches sur la vieille littérature nationale aient été si fort incomplètes. La preuve est là cependant. Les meilleurs livres portugais renferment peu de détails sur la formation et le débrouillement de leur idiome. On n'a rien cité de plus ancien qu'un fragment de trente-deux vers, en style assez confus, et où M. Raynouard a le regret de ne point retrouver les formes de sa langue chérie. Ce morceau semble se rapporter à l'époque où les vainqueurs de Tarifa envahirent aussi la pointe occidentale de l'Europe, et touchèrent le Portugal.

Du reste, le Portugal ne nous en offre pas moins le rapport intime que nous cherchons entre les diverses parties de ce Cours d'études sur le moyen âge. Si nous avions besoin à cet égard d'un lien historique de plus, nous pourrions le rattacher au premier affranchissement de ce pays. A la fin du onzième siècle, le Portugal, délivré de tant d'invasions successives, se forme en État indépendant, sous un prince français. Veuillez noter ce fait, Messieurs; en l'année 1072, le roi de Castille, Alphonse VI, ayant donné sa fille en mariage à Henri de Bourgogne, de la maison royale de France, le fait gouverneur de la partie du Portugal déjà délivrée des Maures. Henri de Bourgogne vient prendre possession, avec quelques chevaliers français, et bientôt reçoit le titre de comte du Portugal : voilà le commencement de ce royaume. Il amène à sa suite quelques Troubadours; voilà les premiers poëtes du Portugal. Il règne, il combat, il meurt, et laisse un fils dont le nom devient tout portugais, Alphonse Henriquez, prince vaillant et heureux, qui, dans une vie de quatre-vingt-onze ans et un règne de soixante-treize, affermit et régla cet état nouveau.

Que votre souvenir s'arrête sur cette origine française de la monarchie du Portugal. Là se rapportent de grands événements que l'on ne peut séparer de l'histoire littéraire, plusieurs victoires sur les Maurès, la convocation des Cortès à Lamégo, la prise de Lisbonne, capitale et forteresse de la domination arabe. Grâce aux exploits de Henriquez, le comté de Portugal prit le nom de royaume. Ces événements supposent quelque civilisation contemporaine. Il faut croire qu'alors, vers la fin du douzième siècle, le Portugal ne le cédait en rien à l'Espagne. La guerre et de grandes actions devaient y produire aussi des chants héroïques. Lisbonne était d'ailleurs plus commerçante et plus riche que toutes celles des cités d'Espagne qui n'étaient pas au pouvoir des Arabes.

Nul doute, Messieurs, qu'à cette époque, la langue portugaise ne fût, sous tous les rapports, et malgré l'indépendance du pays, un dialecte, un annexe de la langue espagnole. Elle se confondait surtout avec le galicien. Elle avait aussi un grand nombre de formes et de mots en commun avec notre langue *romane*. Elle a conservé cette nuance distinctive d'être plus douce et moins pompeuse que l'espagnol, d'assouplir et d'abréger les mots par la fréquente suppression des consonnes.

Une remarque plus curieuse, c'est la conformité d'intention poétique, entre les plus vieux débris de la langue portugaise et les monuments de la poésie provençale. Ici les doctes conjectures de M. Raynouard ont le caractère de l'évidence. Il est manifeste que cette poésie provençale, qui, si elle n'était pas la seule poésie de l'Occident, était la poésie dominante et privilégiée, avait, je ne sais en quel temps, tellement pénétré dans le Portugal, que tout ce qui était poëte en ce pays, se disait, se sentait Troubadour. Mais ce n'est qu'à une époque fort récente que des témoignages décisifs sur ce point ont été recueillis. Si quelque chose pouvait faire comprendre l'ingrate insouciance du gouvernement portugais pour l'ancienne gloire du pays, il suffirait de dire que nous devons à un Anglais la plus curieuse publication des vieux monuments de la langue portugaise. Sir Charles Stuart, le même diplomate qui apporta du Brésil une constitution aux Portugais, trouva dans la bibliothèque de Coïmbre

un recueil de chansons inédites. Il l'a fait transcrire avec beaucoup de soins, et imprimer à Paris. Ce recueil atteste l'intimité de la vieille poésie portugaise et du génie provençal. Vous croiriez lire de ces vieilles poésies romanes dont je vous ai tant parlé, il y a trois mois. C'est la même imagination galante et mystique; c'est la même abondance de sentiments gracieux, et la même rareté d'idées. C'est une civilisation élégante et peu réfléchie, où domine heureusement la délicatesse envers les femmes et un point d'honneur amoureux qui élève et adoucit des mœurs encore barbares. Cette ressemblance de formes n'est pas le seul témoignage qui prouve et l'origine commune et l'étroite communication des langues provençale et portugaise; sans cesse dans les vers des vieux poëtes du Tage, vous retrouvez le nom et l'autorité poétique des Troubadours.

« Je voudrais, dit un de ces poëtes, je voudrais « de grand cœur faire pour ma dame un chant, tel « que le devrait faire un Troubadour. » Et ailleurs : « O reine et lumière de mes yeux! je vois ici beau« coup de Troubadours qui *trouvent* d'amour pour « leurs dames. » Et ailleurs : « Quelquefois j'ai dit « dans mes chansons que je ne voudrais vivre sans « dames; et parce qu'alors je cessais de *trouver*, « plusieurs me tiennent pour quitte de l'amour. »

Algua vex dix eu en meu cantar
Que non querria viver sen sennor,
E por que m'ora quitey de *trobar*,
Muytos me teen por quite d'amor.

Ces paroles, qui n'ont pour nous, Messieurs, qu'une valeur grammaticale, montrent, vous le voyez, qu'en Portugal, comme dans l'Aragon, comme dans la haute Italie, le Trouvère provençal était le grand modèle : heureuse expression trop oubliée, qui rattachait la poésie au seul don d'inventer! En parcourant ces vieilles poésies portugaises, si semblables aux chansons provençales, j'ai remarqué cependant cette nuance individuelle, que chaque peuple apporte dans un travail commun, et dans l'imitation d'un même modèle. Au milieu de ces poésies, d'une galanterie assez monotone, on voit percer l'instinct qui a fait la gloire et la puissance des Portugais, ce goût des aventures maritimes, cette ambition des navigateurs. Je n'en donnerai qu'un exemple, emprunté à une chanson d'amour assez languissante, et où il y a plus de répétitions que de beaux vers :

Tous ceux qui vont aujourd'hui sur mer, croient que le monde n'a pas de plus grande souffrance que celle de la mer; et ils ne connaissent pas d'autre mal. Mais il m'en arrive autrement. La souffrance d'amour me fait oublier les grandes souffrances de mer. La plus grande des peines est la peine d'amour pour ceux à qui Dieu veut la donner : c'est une peine de mort; ce qu'on souffre sur mer n'est pas tel.

En bonne foi, c'est la plus grande peine de toutes celles qui furent, sont, ou seront jamais. Ces autres qui ne connaissent pas l'amour, disent que non; mais moi je dirai ce qu'elle est. C'est la plus grande peine; elle fait oublier les maux de la mer, qui font mourir tant d'hommes.

Pardonnez-moi d'avoir recherché dans ces poésies assez fades un indice de l'entreprenant génie des Portugais. C'est ce génie, marqué dès le douzième siècle, qui a porté si haut leur grandeur passagère, et qui, de cette petite province de Traos-Montès, a fait un État si puissant aux Indes. Quand Lisbonne fut pris et que les Portugais purent remonter le Tage, ils héritèrent de l'esprit hardi et commerçant des Arabes. Sur terre, l'ambition des Portugais affranchis n'avait plus où s'étendre; ils rencontraient sur leurs frontières une puissance plus forte qu'eux. La mer leur restait libre et sans bornes. Dès la fin du treizième siècle, avec les extrèmes périls rappelés dans ces vieilles poésies, ils s'aventurèrent sur des frêles navires. Leur audace est bientôt favorisée par cette belle invention de la boussole, anonyme comme presque toutes les grandes découvertes, mais qui se rencontre précisément à l'époque où le développement simultané de plusieurs nations de l'Europe avait besoin d'un tel secours. On la voit, dans un espace de temps presque indivisible, en Italie, en France, en Angleterre, en Portugal.

Le mariage d'une princesse anglaise avec Jean Ier, qui régnait à la fin du quatorzième siècle, donna naissance au plus habile promoteur de cet instinct des Portugais pour les entreprises de mer : ce fut le prince Henri, infant toute sa vie, sujet fidèle d'abord de son père, puis de son frère, mais l'homme le plus utile à ses compatriotes, parce qu'il porta leur force vers le seul point où elle pouvait agir et s'étendre. Il ne pouvait pas accroître le territoire de son peuple; il lui a donné l'Océan. Doué d'un génie pénétrant et studieux, ayant fait dans sa jeunesse une seule expédition à Tanger, il se retira dès lors loin de la cour de Lisbonne, à Sagrès, près du cap Saint-Vincent. Là, entouré de quelques Juifs savants et de quelques-uns de ces Maures de Maroc et de Fez, qui étaient alors les savants du monde, il médite sur les ouvrages géographiques des anciens et sur les récits de quelques voyageurs du moyen âge; il étudie Ptolomée et Benjamin Tudel; il profite de quelques notions que les croisades avaient fait arriver en Occident; de quelques récits hyperboliques et menteurs des cosmographes arabes induit la vérité; et enfin, dans sa retraite, il dispose, il combine un plan certain de découvertes. Il le suit avec persévérance, durant un grand nombre d'années. Il traçait lui-même pour ses navigateurs des instructions et des cartes. Il leur disait, avec un vrai génie : « Allez vers le cap

Bojador, cette barrière infranchissable; vous ne le franchirez pas ; mais vous vous élèverez au large, et vous ferez quelques découvertes ; puis vous reviendrez ; et nous recommencerons jusqu'à ce qu'il soit franchi. » Deux capitaines, dignes de lui, exécutèrent ses grands desseins. A leur première navigation, ils découvrirent l'île aujourd'hui nommée Porto-Santo. L'année suivante, ils reconnurent, en lui donnant le nom de Madère, une île fameuse, visitée jadis par les vaisseaux de Carthage. Enfin, après quinze ans d'épreuves, le cap Bojador, ce *cap des tempêtes* qui semblait fermer l'Océan, fut franchi. Les vaisseaux du prince Henri touchèrent aux îles Açores et aux îles du cap Vert : la route de Vasco de Gama fut préparée.

Voilà le génie, cette sagacité pleine de prévoyance et d'audace qui mesure la portée des autres hommes, et, en leur commandant, les élève à la hauteur de ses propres desseins. Ce fut le caractère des plus grands hommes ; et le prince Henri, dans son observatoire du cap Saint-Vincent, a montré cette rare puissance. Comme il l'avait prédit, comme il le voulut, le cap Bojador fut franchi, et les grandes découvertes commencèrent. Dans cette île que les Portugais nommèrent *Madère*, à cause des bois dont elle était couverte, on trouva une statue équestre, en bronze, ayant un doigt indicateur tourné vers l'Occident. Le signal avait été donné, et la route était désormais ouverte. Ces grandes découvertes, ces merveilleuses nouvelles de pays lointains, cette habitude de la hardiesse et du succès, animaient sans cesse le génie portugais et lui communiquaient une ardeur utile à toutes choses. Le prince Henri a beaucoup fait pour son pays, et même pour l'Europe ; car les hommes qui donnent ainsi le premier mouvement sont en partie les auteurs des grandes choses qui se font même après eux. Par la grandeur de ces souvenirs que je retrace si faiblement, vous devez concevoir quelle était l'impression contemporaine. C'est ainsi que cette petite nation portugaise eut, pendant plus d'un siècle, un degré d'enthousiasme et d'énergie, et comme un *paroxisme* de gloire d'où elle est bien tombée. C'est ainsi qu'ils avaient découvert et fréquenté par le commerce ou par la guerre cinq mille lieues de côtes, conquis Goa, Malaka, Ormus, l'île de Ceylan, fondé Macao, sur les frontières de la Chine, soumis une partie de l'Inde, devancé partout les Anglais, pris, avant eux, Ceylan : pardon, Messieurs, je me répète et me perds dans ces conquêtes. Mais enfin, les Portugais, dès le quatorzième siècle, avec plus d'héroïsme et de grandeur, avaient déployé ce génie habile et dominateur, qui soumet à l'île britannique tant de riches contrées et tant de millions d'hommes.

Nous avons dit souvent que la littérature est la parole écrite d'un peuple, qu'elle a nécessairement un degré de force et d'éclat porportionné aux grandes actions qu'un peuple a faites, aux grandes émotions qu'il s'est données. Ce contre-coup n'est pas toujours immédiat. Souvent c'est dans le recueillement qui suit l'activité des conquêtes, que le génie, éveillé par elles, s'exerce et se développe. Quelquefois c'est à la même heure, et sous une inspiration commune. Il n'est pas possible, et l'histoire le prouve, qu'un peuple sans courage, sans enthousiasme, ou politique ou religieux, produise de grands écrivains. Les écrivains sont les représentants de la pensée publique. Si cette pensée est faible et morte, ils ne diront rien. Tout peuple abaissé par le despotisme perd le génie des lettres. On a eu grand tort de dire que, sous le repos du pouvoir absolu, les plaisirs de l'esprit et le progrès des lettres sont un dédommagement de la liberté perdue. On n'a pas même cet avantage. Voyez, de nos jours, l'Italie, l'Espagne, le Portugal.

Au moyen âge, le Portugal jouissait de cette libre constitution établie par les cortès de Lamégo; et les entreprises et les succès glorieux de ses navigateurs y devaient animer les esprits d'un juste orgueil. Je l'avouerai cependant, le reflet de ces événements sur les lettres ne fut pas d'abord aussi éclatant qu'on pourrait le croire. C'est au seizième siècle que l'on trouve un Camoëns, si poétique par sa vie, son caractère, ses ouvrages. Mais, dans l'époque où nous sommes renfermés, il y a plutôt un mouvement général d'imagination qu'une prééminence de génie ; il n'y a rien surtout que l'on puisse comparer aux grands noms de l'Italie, dans le quatorzième siècle. C'est plus tard, après le développement de la grandeur portugaise dans l'Inde, que le génie de la nation paraît : on le trouverait dans les lettres d'Albuquerque, comme dans les vers du Camoëns, dans les sermons de quelques missionnaires, comme dans les pages éloquentes de l'historien Barros. Les hommes d'action alors furent hommes de lettres; et le talent d'écrire reçut de cette alliance une énergie particulière au seizième siècle. Mais, avant que ces immortelles découvertes des Portugais fussent entièrement accomplies, il semble que le génie de la nation demeurait absorbé par l'effort qu'elles lui coûtaient. Je me représente, en Portugal, tous ceux qui avaient de l'ambition, de la hardisse d'esprit, les yeux incessamment fixés sur l'Océan, et y cherchant, à perte de vue, la grandeur et les destinées futures de leur pays : nulle distraction, nulle étude qui enlève les esprits à cet unique soin.

Cependant il y avait aussi, dans l'histoire inté-

rieure du Portugal, des événements, des catastrophes, des combats de passion qui devaient intéresser vivement l'imagination et éveiller le talent. Tout le monde connaît la touchante histoire d'Inès de Castro. La froideur des vers de Lamotte n'a pu glacer le pathétique naturel d'un tel sujet. Il ne paraît pas cependant que cette tradition ait fortement inspiré la poésie contemporaine. On ne la trouve rappelée que dans peu de vers, dont quelques-uns sont attribués à don Pèdre lui-même. Mais les vieux historiens du Portugal n'ont pas omis ce fait, que l'on serait tenté de révoquer en doute.

L'histoire des premiers souverains du Portugal a été racontée par une suite de chroniqueurs. Un des plus célèbres est Fernand Lopez, gardien des archives déposées dans la *Tour du Tombeau*. Il a écrit la vie de don Pèdre, de l'époux de la malheureuse Inès. En Portugal, c'est un récit populaire que jadis régnait Alphonse, prince sévère et justicier; que l'infant don Pèdre, son fils, veuf d'une première épouse, s'était épris de dona Inès, sa cousine, et dame d'honneur du palais. On montre même, près de Mondenégo, un ruisseau sur lequel on dit que glissaient, enfermées dans une boîte légère, les lettres des deux amants. Don Pèdre avait eu de cette union secrète deux enfants, que le cruel Alphonse fit tuer dans les bras de leur mère, qui en mourut de douleur. Don Pèdre, plein de désespoir et de fureur, prit les armes, mais il céda, et il attendit la mort de son père et son avénement, pour donner carrière à toute sa vengeance. Alors il se fit livrer les assassins d'Inès, et les punit du dernier supplice. On dit encore qu'il fit retirer du tombeau les restes inanimés d'Inès, les fit revêtir d'ornements royaux, et présenta ce cadavre couronné aux hommages de sa cour. Mais cette lugubre apothéose de l'amour conjugal est sans doute le rêve des imaginations émues par le souvenir d'Inès. Il n'y a rien de tel dans le vieil historien. Son récit, sans cette terreur théâtrale, n'en est pas moins pathétique. On y trouve un caractère de gravité et de simplicité.

Quatre ans après être monté sur le trône, don Pèdre, qui n'avait pas parlé de sa douleur et de sa vengeance, réunit un jour les États de son royaume et ses principaux officiers, fait apporter les Évangiles, les touche corporellement, dit le chroniqueur, et jure qu'il avait été l'époux légitime d'Inès, qu'il l'avait tenue pour sa femme digne et vertueuse, et qu'il demandait qu'un acte en fût dressé. Puis un des principaux du royaume, le comte Barcellos, prend la parole, et prononce ce discours rapporté par l'historien :

Amis, vous devez savoir que le roi, notre seigneur, qui règne aujourd'hui, étant encore enfant, se trouvant au bourg de Bragance, du vivant du roi Alphonse, son père, reçut pour femme légitime Inès de Castro, qui fut fille de don Pèdre Fernandez de Castro; et elle le reçut pour époux; et ledit seigneur la tint toujours pour son épouse, remplissant tous ses devoirs, jusqu'au temps de sa mort. Et, comme ce mariage ne fut pas annoncé à tous les habitants du royaume, pendant la vie du roi Alphonse, par la crainte que son fils avait de lui, s'étant marié de telle sorte, sans son ordre et sans son aveu, par ce motif maintenant le roi, notre seigneur, pour décharger son âme, et pour dire la vérité, et ne point laisser de doute à quelques-uns qui ne savaient pas de ce mariage, s'il avait existé oui ou non, a fait serment sur les saints Évangiles et a donné foi et témoignage que la chose s'est passée ainsi que je le dis. Vous le verrez par un acte qu'en a fait le notaire Gonzallo Perez, ici présent; et de plus, vous verrez le dire de l'évêque de Guarda et d'Étienne Lobato, ici présents, qui assistèrent à ce mariage.» Alors il fit lire tout haut le témoignage qu'ils avaient tous deux donné sur cela. «Et comme la volonté du roi notre seigneur, dit-il, est que cela ne reste plus caché, mais qu'il lui plaît que tous le sachent, pour faire disparaître le doute qui pouvait jusqu'à présent exister à cet égard, il m'a ordonné de vous déclarer tout cela, pour ôter le soupçon de vos cœurs. Mais parce que, s'opposant à ce que je dis et à ce qui vous a été lu et déclaré, quelques personnes pourraient dire que tout cela ne suffisait pas, s'il n'y avait eu dispense, à cause du grand empêchement qui existait entre eux, elle étant la cousine du roi notre seigneur, comme fille de son cousin germain, à cet effet il m'a chargé de vous instruire de tout, en vous montrant cette bulle, dans laquelle le pape lui permet de se marier avec toute femme, fût-elle sa parente autant et plus que ne l'était dona Inès.

Vous le voyez, rien de ce couronnement funéraire : une déclaration d'état-civil seulement. Cette scène semble avoir pour objet, non d'étaler le délire de l'amour, mais de montrer, dans tout son jour, la vertu d'Inès, et de proclamer la sainte légitimité de son union. Ce soin d'honorer la vertu d'une femme aimée, cette reconnaissance, après la mort, du titre qu'elle avait caché durant sa vie, voilà tout ce que donne la vérité historique; et cela même a sa grandeur et sa poésie.

Ajoutons seulement un mot, qui touche à l'exactitude historique. La bulle que fit lire don Pèdre, et qui renfermait l'autorisation, pour ce prince, de contracter mariage avec toute personne qu'il choisirait, fût-elle sa parente ou alliée au degré prohibé, cette bulle, qui semble faite pour prévenir toute objection sur son mariage avec Inès sa cousine, est datée d'Avignon, et de la neuvième année de Jean XXII. Or, à cette époque, don Pèdre n'avait que cinq ans. Faut-il supposer que le roi don Alphonse s'était procuré par avance une bulle à toute fin, pour le mariage futur de son fils? Il est plus vraisemblable que cette pièce est une fraude de l'amour de don Pèdre, pour légitimer l'union dont le souvenir lui était si cher. Mais n'insistons pas sur ce détail : qu'il nous suffise d'avoir ramené à la vérité historique cette tradition du couronnement d'Inès après sa mort.

Cette cérémonie n'en est pas moins imposante et tragique, dans le récit de Fernand Lopez. Elle est racontée après plusieurs faits, plusieurs traits

de caractère, qui ont montré don Pèdre comme un justicier sévère, devenu implacable par une grande douleur. Ici, ce prince fait trancher la tète à deux officiers de son palais, coupables d'une lâche concussion. Ailleurs, il en condamne deux autres à mort, pour avoir tué un Juif, crime souvent impuni dans le moyen âge. Ailleurs, dans son impartiale cruauté, il fait attacher à la torture un évèque accusé d'adultère. On sait quel était, depuis Grégoire VII, le pouvoir abusif des juridictions ecclésiastiques. En se réservant la connaissance de tous les délits commis par des clercs, elles les jugeaient avec cette indulgence partiale que montrent, de nos jours, les conseils de guerre, quand ils ont à statuer sur les violences des militaires contre les citoyens. Sous le règne de don Pèdre, un prêtre avait tué un homme. L'official ecclésiastique, pour toute punition, le dégrada du sacerdoce. Don Pèdre fait assassiner le meurtrier par un maçon. On amène cet homme devant le roi, qui, à son tour, le dégrade de l'état de maçon. Telle était, au moyen âge, la justice bizarre même d'un prince réformateur.

Quand don Pèdre eut établi ce caractère de justicier inflexible, et qu'il eut publiquement honoré la mémoire d'Inès et la pureté de leur union, il tourne ses regards vers la retraite où s'étaient réfugiés les assassins d'Inès; il les fait demander à don Pèdre, roi de Castille, et aussi surnommé *le Cruel*. Les assassins d'Inès sont amenés; et voici comment le fait est raconté:

Alvar Gonzalez et Péro Coëlo furent traînés en Portugal, et conduits à Santarem, où était le roi don Pèdre. Et le roi, dans le plaisir de sa vengeance, témoigna une grande douleur de ce que Diego Lopez lui avait échappé par la mort. Et sans pitié, il les fit mettre de sa main à la torture, voulant qu'ils confessassent de quoi ils avaient été coupables dans la mort de dona Inès, et ce que son père avait préparé contre elle, quand ils allèrent pour le crime de sa mort. Et aucun d'eux ne répondit à ses demandes. Et le roi, comme quelques-uns disent, frappa lui-même au visage Pero Coëlo; et celui-ci proféra contre le roi des paroles déshonnêtes, en l'appelant traître, parjure, bourreau des hommes. Et le roi enfin les fit tuer; et il fit arracher leurs cœurs. Et il dit à celui qui les arrachait, que c'était là un agréable office.

Voilà, Messieurs, les fidèles et épouvantables récits de Fernand Lopez: on y voit à nu la férocité du moyen âge, dans un cœur irrité par la vengeance et l'amour. Fernand Lopez, pour la simplicité rude et la gravité, n'est pas inférieur à l'historien espagnol Ayala.

Mais la littérature portugaise avait dès lors d'autres titres de gloire. Ici, Messieurs, se placeront quelques détails rapides et fort incomplets sur le second âge de la poésie en Portugal. Je n'essaierai pas de suivre la filiation des talents, à partir de ces vieilles poésies portugaises, imitées de celles des Troubadours. Il y a là, même pour les nationaux, de nombreuses lacunes, qu'un étranger ne saurait remplir. Dans cet intervalle, depuis le commencement du treizième siècle jusqu'au quinzième, l'étude des anciens, l'imitation de l'Italie moderne, gagnèrent en Portugal. Des universités s'établirent; la langue latine fut écrite avec art. La lange castillane était aussi, pour les Portugais, un idiome littéraire, dont beaucoup d'entre eux firent usage.

Cependant la poésie nationale ne cessa pas d'être cultivée. Cette lamentable histoire d'Inès de Castro inspira les poetes, comme elle avait animé le grave historien Fernand Lopez. On a conservé, sur ce sujet, des vers attribués à don Pèdre lui-même. J'ai peine à croire qu'ils soient du féroce *Justicier*. Je croirai plutôt que cette douleur de don Pèdre était un thème tout préparé, dont s'emparait l'imagination des poetes.

Quant au caractère langoureux et tendre de ces poésies, cette forme, qui contraste avec les hardis travaux des Portugais, à cette époque, était commune à presque tous leurs ouvrages. Rien, dans leurs chants nationaux, qui puisse se comparer aux Romances du Cid; mais une langueur gracieuse et touchante, et parfois une sorte de mélancolie moderne.

Le premier poete illustré dans ce genre de composition, s'appelait Marcias. Sa vie est elle-même un récit amoureux. Attaché à la cour, ami du marquis de Villena, sa passion pour une noble dame lui fit encourir la disgrâce du roi. On le mit en prison; et un jour qu'à la fenêtre du donjon où il était retenu il soupirait sur son luth le nom de la femme qu'il aimait, il fut tué d'un coup d'arbalète par le mari jaloux. On l'ensevelit dans l'église de Sainte-Catherine; et, avec ce mélange de religion et de galanterie, familier aux méridionaux, on ne manqua pas de graver sur la pierre tumulaire placée près du chœur: « Ci-gît Marcias l'*amoureux*. » C'est l'épitaphe de ce matyre d'une espèce nouvelle. Sa légende inspira toute une école de poetes portugais.

Le Portugal est un charmant pays. De nos jours, lorsqu'un grand poete, fatigué de plaisirs, ayant le spleen de la satiété et celui du génie, quitta tristement sa nébuleuse patrie pour se désennuyer en courant le monde, à peine eut-il touché le Portugal, qu'il se sentit renaître à la vue de ce beau climat et de cette terre jadis glorieuse et toujours fertile.

Au moyen âge, cette même impression des lieux, cette molle et riche nature, ce beau ciel sans nuages disposaient l'âme des Portugais à des chants aussi doux que leur vie était rude et guerrière. Oui; audelà des mers, à Macao, à Goa, à Ceylan, le Portugais était indomptable, impitoyable, intolérant jusqu'à la fureur. Mais le Portugais sur les bords

du Tage, lorsqu'il n'était pas enflammé par l'ardeur du combat et la rapacité de la conquête, semblait un peuple paisible, occupé de labourage, et aimant à chanter ses doux loisirs. Ses poésies ont quelque chose de distinct, parmi les chants méridionaux.

En général, les peuples du Midi semblent peu réfléchis; ils sentent la vie, plutôt qu'ils n'y songent. Je ne sais quelle cause a rapproché la littérature portugaise de ce caractère de méditation et de mélancolie qu'on attribue surtout aux peuples du Nord. Il me vient en ce moment à la pensée cette expression du Camoëns, dans un de ses sonnets : « Camoëns, dont la lyre sonore sera plus célèbre « qu'elle ne doit être heureuse. » Ce charme de tristesse ne peut se définir. On le retrouve, sous mille formes, dans les poëtes précurseurs du Camoëns, et effacés par sa gloire. Ce n'est pas, chez le Portugais, cette gaieté bruyante, cette folle joie des Provençaux; ce n'est pas non plus la gravité austère des Espagnols et cette fierté qui craint de s'attendrir, et cette imagination pompeuse qui exagère et manque le sentiment. Non; c'est une émotion à la fois vive et réfléchie, qui se plaît aux images de l'amour et des champs. De là, naquit chez les Portugais une poésie pastorale.

Je tâche, Messieurs, de distinguer les compositions originales de celles qui étaient communes aux diverses nations de l'Europe. Je laisse de côté les romans de chevalerie, parce que les romans de chevalerie appartenaient à tous les peuples, et étaient un objet d'emprunt et de commerce. Mais je m'arrête à ces poésies, à la fois idéales et naturelles, à ces *pastorales*, qui furent inspirées aux Portugais par leur beau climat et leur génie mélancolique.

Que Fontenelle, dans les rues peu poétiques de Rouen, ou dans les salons encore moins poétiques de Paris, dans sa vie scientifique et mondaine, compose des églogues, c'est une gageure de l'esprit et une preuve qu'on peut tout faire. Mais qu'au quinzième siècle un Portugais, à l'âme vive et langoureuse, errant sur les rives fleuries du Tage, sur les bords du Mondenégo, près de ce ruisseau où don Pèdre venait trouver Inès, qu'un Portugais, plein de ces souvenirs alors récents, module des pastorales dans sa langue harmonieuse, qu'il fasse dire à ses bergers leur vie douce, leurs orangers, leurs moissons presque sans culture, doutez-vous du charme de cette poésie? Ne devait-elle pas être plus simple même que celle de Virgile, dont les poésies sont imitées de Théocrite, plus que de la campagne?

Les Portugais devaient avoir, dans un rare degré, le talent descriptif. Le pays l'inspirait; les entreprises lointaines le développèrent encore. Ils quittaient les bords du Tage pour visiter les forêts de l'île de Ceylan, les rivages de Mosambique, la presqu'île du Gange. Dans les récits de leurs historiens éclatent tous les trésors, toutes les merveilles de ces riches contrées. Camoëns, l'imagination remplie de la poésie antique, a négligé les tableaux de la nature orientale étalés sous ses yeux. A cet égard, les chroniqueurs, les voyageurs, les moines portugais ont été plus fidèles et plus poëtes que lui. Cherchons les premiers exemples de cette imagination descriptive, innée dans le Portugal et fortifiée par tant de causes étrangères. On la trouve, au quinzième siècle, dans les ouvrages de Bernard de Ribeiro, poëte et romancier éloquent. Ces ouvrages, effacés dans son pays par l'éclat du Camoëns, offrent un caractère qui doit nous frapper dans notre étude attentive du développement littéraire chez les différents peuples.

Indépendamment des traits distinctifs de chaque peuple, il y a des nuances qui n'appartiennent qu'à une certaine époque, dans la vie de ces peuples. Montaigne a dit : « Le temps attache plus de rides « à l'esprit qu'au visage. » La même chose se retrouve dans les nations : leur génie s'attriste, en vieillissant. Quelquefois cependant ces règles sont interverties. Nous trouvons un peuple qui, dans sa littérature, s'avise d'être réfléchi et mélancolique, avant l'époque où tous les peuples devaient l'être. Bernard de Ribeiro avait composé un roman qui porte tout à fait ce caractère; c'est l'ouvrage intitulé : *Menina e Moça*. On le croit rempli d'allusions aux événements de la cour d'Emmanuel. Mais la forme en est toute idéale, et, comme on dirait aujourd'hui, romantique. Le peintre de Conrard et de Médora désavouerait-il ce récit, que Ribeiro met dans la bouche d'une jeune fille, arrachée à la solitude où elle avait caché sa vie?

> C'est sur ce mont désert que je passais mes jours, comme je le pouvais. De là je regardais comment la terre va se perdre dans les flots, et comment la mer s'étend loin du rivage, pour finir où personne ne peut la voir. Et quand la nuit venait recueillir mes pensées, quand je voyais les oiseaux chercher la retraite et le sommeil, je rentrais dans ma pauvre cabane, où Dieu est témoin des nuits que je passais. Ainsi le temps coulait pour moi.
>
> Il y a peu de jours, en gagnant la hauteur, je vis l'aurore se lever et répandre sa lumière entre les vallées. Les oiseaux s'appelaient par de doux chants. Les bergers conduisaient leurs troupeaux dans la prairie. Il semblait que cette journée devait être heureuse pour tout le monde. Mais alors mes chagrins se pressèrent d'autant plus dans mon âme et mirent devant mes yeux tout le bonheur que m'aurait donné ce beau jour, si tout n'était changé pour moi. La joie de la nature m'attrista; je voulus fuir....

Dans ces paroles faiblement calquées sur la prose originale, ne reconnaissez-vous pas un tour d'élégance et d'imagination mélancolique, qui semble prématuré, au quinzième siècle, et qui ap-

partient plutôt à l'école poétique de nos jours? N'est-il pas singulier que ces impressions se rencontrent dans les mœurs rudes du moyen âge, dans ce pays de marins et de conquérants, sur cette terre du Portugal, où la civilisation semble si tardive, parce qu'elle a reculé devant le despotisme et l'ignorance?

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Retour à l'Espagne. — Des mœurs et du génie aragonais. — Influence que dut avoir la constitution républicaine de l'Aragon. — Langue catalane. — Chronique de Ramon Muntaner. — Littérature castillane au quinzième siècle. — Jean de Mena; Villena. — Poésie plus érudite qu'inspirée. — Chroniqueurs espagnols. — Développement nouveau du génie espagnol. — Quelques mots sur les écrits de Christophe Colomb. — Résumé.

Messieurs,

Je poursuis, et j'aurai bientôt terminé cette imparfaite revue de l'esprit méridional au moyen âge.

Nous avons à parler une seconde fois du peuple non pas le plus ingénieux, mais le plus original de cette époque, de celui qui, marqué d'un caractère distinct, aurait montré une grande force d'imagination, même sans écrire. Il semble que, chez les Espagnols, indépendamment de la poésie qui brille dans quelques ouvrages, il y avait une poésie répandue dans les paroles, dans les mœurs et les actions, et qui tenait à la fois de la vivacité provençale et de la pompe asiatique.

Le lien qui réunissait nos provinces méridionales et une partie de l'Espagne était un des plus forts que puissent avoir deux peuples, la communauté d'idiome.

Ainsi, sans recommencer nos recherches, un peu longues et pourtant incomplètes, sur la langue *romane*, nous rappellerons que cette langue, à la fois savante et populaire, était parlée dans la Catalogne, dans la Navarre, dans l'Aragon, et jusque dans les îles Majorque. Elle s'y modifia sans doute, et donna naissance au dialecte catalan, dont les productions originales et nombreuses n'ont été, je le crois, appréciées, jusqu'à présent, dans aucun ouvrage d'histoire littéraire. C'est une lacune que j'indique, et ne me charge pas de remplir. Bouterweck et M. de Sismondi n'en disent mot dans leurs ouvrages sur la littérature espagnole. Cependant il n'est pas, dans le moyen âge, de plus curieux souvenir. Depuis le douzième siècle, une constitution forte, libre, savamment établie, énergiquement et minutieusement défendue, régissait l'Aragon. Qui dit une constitution tempérée, suppose un degré de civilisation assez avancée, un développement actif dans les esprits, l'industrie commerciale, le don et l'exercice fréquent de la parole publique. Comment donc a-t-on négligé cette portion de la littérature du moyen âge, liée de si près à des institutions politiques?

Vers le milieu du douzième siècle, en 1142, la Catalogne était soumise à des comtes; plus tard, réunie à l'Aragon, elle eut le même roi. Mais, sous ces formes diverses, le fondement de la constitution aragonaise était une assemblée des *Ricos-Hombrès* et des *Idalgos*, qui avaient le droit non-seulement de délibérer sur tous les intérêts du royaume, mais de faire prévaloir leur volonté par la force. Plus tard s'y réunirent les délégués des bourgs et des villes. Jusque là, vous ne voyez peut-être que le caractère commun des assemblées féodales du moyen âge, et l'ancienne division des trois ordres. C'est ainsi que cette assemblée luttait contre une royauté d'abord élective, ensuite héréditaire, et toujours rigoureusement limitée. Mais une institution, particulière à ce pays, atteste avec quel soin toutes les parties de la constitution avaient été balancées : c'était le *Justizza*, fidèle image de cette antique magistrature des éphores, qui régnaient sur les rois de Sparte. Le *Justizza* n'était pas né cependant d'une imitation savante, étrangère au libre génie de l'Aragon. C'était originairement un magistrat choisi par le roi, et comme une espèce de censeur qu'il donnait lui-même à ses ministres, pour être averti de leurs fautes. Il était souverain juge du royaume, et recevait l'appel de toutes les sentences rendues par les autres juges, seigneurs ou baillis. Ce *Justizza*, auquel l'historien Zurita donne le titre de *défenseur du peuple*, devait déclarer, en toute occasion, si les actes du pouvoir étaient conformes aux lois fondamentales de l'Aragon. Cette constitution, vous le voyez, était sévère et laborieuse : l'expérience moderne a sans doute trouvé mieux. Mais, ce que nous avons voulu noter, c'est le développement moral que supposent de telles institutions.

Ce qui nous frappe surtout, c'est la prévoyance singulière avec laquelle étaient rédigées les constitutions de cet État. Montesquieu nous dit que, dans l'île de Crète, il y avait un droit d'insurrection, qui était le correctif et l'annexe de la loi fondamentale. Il en était ainsi dans l'Aragon, et non par les concessions de quelque faible monarque, mais par une disposition primitive de la loi. Il existait le *droit d'union*, c'est-à-dire le droit écrit de s'assembler, de prendre les armes, et de changer la personne du souverain, quand les lois étaient violées.

Vous pouvez croire que le roi, quelque résigné qu'il fût, par l'habitude, aux étroites limites de sa puissance, devait s'indigner de cet obstacle permanent et lutter pour le détruire. Au milieu du

quatorzième siècle, après des soulèvements, des victoires et la vigoureuse résistance des nobles aragonais, nous voyons un roi anéantir le privilége de l'*union*, et faire abroger par les Cortès cet article de la loi fondamentale. L'imagination pittoresque du moyen âge et de l'Espagne marqua cet acte législatif. La salle des Cortès, à Sarragosse, était remplie de tous les députés des États. On discuta en l'absence du roi. Quand la résolution de supprimer l'article fut adoptée, le roi parut, entouré de ses capitaines; et, s'avançant au milieu des Cortès, il tire un poignard, se fait une blessure au bras, et en laisse couler le sang sur la page du livre de la loi où était inscrit l'antique droit de la révolte. « Que cette loi séditieuse, dit-il, qui a « fait tant d'outrage à la monarchie, soit effacée par « le sang d'un roi! »

Cependant, telle était l'empreinte qu'une liberté si précoce avait laissée dans tous les cœurs aragonais, que, malgré cette solennelle abolition du droit de résistance, l'habitude en resta toujours; seulement elle se régla et s'adoucit. Le *Justizza* fortifié devint le supplément de ce droit terrible. Avec une prudence toute moderne, les États d'Aragon substituèrent à la garantie violente et tumultueuse de la révolte, une sauve-garde paisible. Jusque là, le *Justizza* était élu par le roi, et ne devenait tout puissant qu'à l'abri d'une insurrection. Les Cortès déclarèrent que le *Justizza* serait inamovible et inviolable; et ils balancèrent ainsi la force du pouvoir par la force d'un principe: principe d'autant plus remarquable dans ce siècle, qu'il n'était emprunté à aucune sanction religieuse, mais à la seule idée du droit et de la justice.

Il est curieux, Messieurs, de jeter un regard sur ces efforts de la liberté civile, dans le moyen âge, surtout si l'on réfléchit que ces efforts habiles et prématurés appartiennent au pays qui, dans nos temps modernes, a le plus perdu ses droits et son indépendance.

Les faits particuliers attestent à quel point la vertu salutaire de ces libres institutions élevait la condition du peuple aragonais parmi les autres nations, et influait sur les mœurs et les lois du pays. Jamais la torture, cet interrogatoire de l'ancienne Europe, cette absurde barbarie, que l'Angleterre elle-même, malgré de meilleures institutions, garda si longtemps, ne fut reçue en Aragon. Les Cortès, par cette fierté qui naît de la liberté, déclarèrent que nul paysan aragonais ne pouvait être mis à la torture. Bien plus, quoique le zèle religieux, quoique cet amour profond du catholicisme, que les cérémonies extérieures, que l'antiquité de la foi, que la lutte fréquente contre les Maures avaient si profondément enraciné dans le cœur espagnol, fût commun à la Catalogne et à tout l'Aragon, jamais ces deux provinces ne consentirent à supporter l'Inquisition. Savez-vous par quel raisonnement elles repoussaient l'Inquisition? Ce n'était pas, j'en conviens, par une idée de liberté religieuse, de tolérance philosophique: ils étaient bien loin de là. Ils n'imaginaient pas qu'on eût tort de contraindre la foi, ou même de brûler les hérétiques; au contraire, ils croyaient qu'on avait raison de les brûler. Mais, au milieu de cette participation au fanatisme commun du temps, ils s'étaient préservés d'en faire l'application, par un principe de liberté civile. Ils disaient: « L'Inquisition condamne sans confronter l'accusateur et le coupable, sans écouter la défense; elle met les hommes libres à la torture; elle arrache l'aveu des accusés par un supplice qui précède la sentence; elle confisque les biens des coupables: tout cela est contraire aux lois aragonaises et détruit les libertés que nous avons reçues de nos pères: nous ne voulons pas de l'Inquisition. » Et puis, après cette profession de foi civile, après ce démenti donné par leurs principes politiques à leur croyance religieuse, les Aragonais coururent aux armes et brûlèrent le grand inquisiteur sur le premier bûcher qu'il eût élevé dans Sarragosse. (Applaudissements.)

Messieurs, il ne faut brûler personne. Cette action cruelle, cette résistance indomptable fait pressentir de combien de génie eut besoin Charles-Quint pour assouplir insensiblement la fierté du caractère aragonais, pour l'atteler, comme le reste de l'Espagne, à son char, et former, de tant d'éléments indociles, sa grande monarchie. Quoi qu'il en soit, à côté de cette énergie violente, ce qui frappe dans le caractère aragonais, c'est un esprit légal, né de l'habitude des assemblées, et porté jusqu'à cette minutie des formes et cette étiquette constitutionnelle que l'on ne supposerait pas en Espagne.

Lorsque déjà l'habileté, les victoires de Ferdinand et les vertus douces, la popularité chrétienne d'Isabelle avaient assuré la puissance des deux époux, Ferdinand, entraîné par un grand intérêt de politique et de guerre, est obligé de quitter ses États, et laisse la régence à Isabelle. A ce titre, elle avait le droit de présider les Cortès; mais une vieille loi du royaume interdisait à tout étranger l'entrée de cette assemblée. Les États délibérèrent longtemps avant de l'admettre; et la régente attendit leur décision pour exercer le pouvoir qu'elle avait reçu de Ferdinand. On s'étonnera peut-être de trouver ce respect des formes, cette procédure de la liberté, en Espagne, et au quinzième siècle.

Cependant ce peuple, si attentif à la défense de ses droits, sans avoir les doux loisirs et la *gaie*

science des Troubadours, cultiva beaucoup les lettres. Il eut, de bonne heure, non-seulement des poëtes, mais des historiens.

Dès le treizième siècle, la valeur des guerriers catalans et aragonais était célèbre dans le monde. Ils quittaient, par bandes, leur pays, et s'offraient, comme auxiliaires, à l'empereur grec et aux petits princes chrétiens d'Asie. C'étaient les Suisses du temps. Mais leur service, quoique mercenaire, tenait quelque chose de l'enthousiasme des Croisades. Un gentilhomme catalan partait de son château avec sa bande bien armée. Il guerroyait, pendant longues années, en Grèce et en Orient, puis, sur ses vieux jours, revenait en Catalogne écrire ses campagnes. Ces chroniques de combattants et de voyageurs ont un grand charme : elles me paraissent préférables aux chroniques espagnoles, même à celles d'Ayala. Il en est une, entre autres, celle de Ramon Muntaner, la plus originale du monde. Ouvrez le livre ; vous y verrez un vieil Espagnol, bien brave, bien pillard et bien pieux. Tranquille, après la vie la plus aventureuse, il est dans son château de Xiluella, et dort dans son lit, lorsque lui apparaît un vieillard, vêtu de blanc, qui lui dit : « Muntaner, lève-toi, et songe à faire un livre des grandes merveilles dont tu as été témoin, et que Dieu a faites, dans les guerres où tu t'es trouvé. » Muntaner hésite d'abord ; mais la vision revient une seconde fois ; et il se met à écrire alors, « pour attirer les bénédictions de Dieu sur soi, sa femme et ses enfants. » Son récit a pour nous un double intérêt : il embrasse l'histoire d'une portion de la France. Au commencement du treizième siècle, le comté de Provence, le Béarn, la Gascogne, les villes de Carcassonne, de Béziers, de Montpellier, appartenaient à la couronne d'Aragon, et lui étaient fort attachés. Muntaner fait très-bien concevoir par ses récits la cause de cette vive affection. Les libertés municipales de nos villes du Midi trouvaient un appui dans la libre constitution de la Catalogne. Rien n'était plus populaire que Jacques d'Aragon, à Montpellier.

Les actions de la grande *Compagnie* catalane offrent un vif intérêt. Les aventures de l'historien, le rapprochement de ses mœurs pieuses et rudes avec la finesse et la scolastique des habitants de Constantinople, sa bonne conscience de barbare, quand il pille, tourmente, insulte ceux qu'il est venu secourir, tout cela est dépeint au naturel. Mais nous n'insisterons pas sur cette chronique, récemment traduite en français.

Je ne parlerai pas des poésies aragonaises du moyen âge : d'abord, j'ai grande peine à les entendre ; et n'étant pas guidé dans mon choix, j'ai mal placé cette peine et consommé beaucoup de temps, pour expliquer des choses qui méritaient peu d'être traduites. J'ai entrevu cependant quelques beautés dans un poème d'un habitant de Majorque. Le dialecte de cet ouvrage se rapproche beaucoup des formes provençales.

Je souhaiterais qu'un homme instruit et studieux voulût bien défricher ce champ nouveau de la littérature aragonaise ; je suis convaincu qu'il en tirerait de précieux détails sur l'esprit de cette nation, et qu'il y trouverait des choses grandes et fortes ; car il est impossible qu'il n'y en ait pas chez tout peuple où les âmes ont été développées par les événements et les institutions.

A côté de cet Aragon, si agité par ses lois, qui a produit des talents que je ne connais pas, et que je recommande aux recherches, la Castille offrait des institutions plus paisibles. Cependant cette même influence de la vieille liberté du moyen âge, entretenue par les longues luttes des Espagnols pour regagner pied à pied leur territoire, se montre en Castille. Il n'y a pas de *Justizza;* les Cortès, comme nous l'avons indiqué, d'après un passage d'Ayala, sont respectueuses et soumises. Telle est du moins l'impression qu'en donnent la plupart des historiens. Peut-être, écrivant sous Charles-Quint et Philippe II, la présence du maître leur a-t-elle interdit la liberté même des souvenirs. Je trouve dans une vieille chronique, qu'en 1257, il y avait cent quatre-vingt-deux députés des villes aux Cortès ; puis, dans une chronique du quinzième siècle, je n'en trouve que dix-huit à une nouvelle assemblée. Rien n'explique cette différence. Les villes avaient-elles perdu leurs chartes ? Le tiers-état avait-il en partie disparu de l'assemblée nationale ?

La royauté n'en fut pas plus paisible. L'esprit de révolte remplaça l'esprit de liberté. Au milieu du quinzième siècle, les grands d'Espagne, de l'ordre ecclésiastique et civil, se réunirent pour perdre l'infortuné roi Henri IV. Une cérémonie insultante et bizarre le dégrada du trône. On fit solennellement le procès à une figure de cire, qui représentait le monarque. La sentence lui fut prononcée. L'archevêque de Tolède porte le premier coup à cette figure ; et des coups successifs la dépouillent de ses insignes : singulier spectacle, contraire au bon sens et à la justice, et qui, loin d'attester le progrès des institutions civiles dans la Castille, ne nous montre que le triomphe prolongé de ce même pouvoir des évêques, qui avait autrefois humilié les fils de Charlemagne.

Mais c'est trop raconter. Cherchons maintenant quels talents sont sortis, au quinzième siècle, de cette société espagnole, religieuse, guerrière, enthousiaste. Disons d'abord, pour être vrai, que si les vieilles Romances du Cid ont été corrigées de

mémoire, dans le quinzième siècle, par ceux qui les chantaient, ce quinzième siècle, de lui-même, n'a rien produit de comparable à ces romances, première effusion héroïque et naïve du courage espagnol. Déjà l'érudition, à laquelle je ne reproche pas, comme on l'a fait, d'avoir perdu l'esprit moderne, cette érudition qui a soutenu le génie là où elle l'a trouvé, mais qui ne le faisait pas, cette érudition qui grandit le Dante, mais ne soulève pas de terre Jean de Mena, ou tel autre, était entrée en Espagne. Un de ses premiers promoteurs fut le marquis de Villena. Il réunissait en lui le sang des deux maisons royales : son père était fils naturel d'un roi d'Aragon, et sa mère fille naturelle d'un roi de Castille.

Il fut un généreux protecteur des lettres. Il avait d'abord voulu naturaliser la poésie des Troubadours, dans un pays où leur langue était parlée. C'était lui qui avait fondé, à Sarragosse, cette Académie de la *gaie science*. Il mettait un grand zèle à rassembler des livres en toutes langues. Il écrivait en vers et en prose. Il fit les mêmes efforts en Castille qu'en Aragon. Il voulait y porter aussi la langue et la poésie des Troubadours. Mais cette tentative toute littéraire ne réussit pas. J'ai peu de choses à dire de Villena. C'est un de ces hommes célèbres de leur temps, qui n'intéressent guère la postérité, parce que leur génie n'est pas resté sur le papier. Quelques poésies éparses, sous son nom, dans le *Romancero* général, paraissent faibles et froides. Villena était un grand seigneur, un homme illustre; il était l'ami particulier du roi Jean II, protecteur des lettres lui-même; et cependant il fut sans cesse exposé aux accusations des moines d'Espagne. Sa science passait pour magie, hérésie, impiété. Villena meurt : ses livres tombent entre les mains des moines, à qui le roi Jean n'ose les refuser. Voici ce qu'en dit le médecin du roi, philosophe pour le temps :

.... Deux chariots, chargés de livres qu'il a laissés, ont été amenés au roi; et comme on dit que ce sont des ouvrages traitant de magie et d'autres arts qu'il n'est pas bien d'étudier, le roi ordonna qu'on les portât au logis de frère Lope de Barrientos. Frère Lope, qui se soucie moins d'être reviseur de grimoires que de gouverner le prince, fit brûler plus de cent volumes, qu'il n'a pas plus vus que le roi de Maroc, et qu'il n'entend pas plus que le doyen de Ciudad-Rodrigo.... Il est resté dans les mains de frère Lope beaucoup d'autres ouvrages précieux, qui ne seront ni brûlés ni rendus. Si vous voulez bien m'envoyer une lettre que je puisse montrer au roi, afin que je demande pour vous à Sa Majesté quelques-uns des livres de D. Henri, nous sauverons ainsi un péché à l'âme de frère Lope; et celle de D. Henri se réjouira de n'avoir pas pour héritier l'homme qui lui a fait la réputation de magicien et de sorcier.

Vous voyez, dès cette époque, commencer en Espagne la lutte renouvelée au dix-huitième siècle, entre quelques nobles éclairés et l'esprit étroit et persécuteur des moines. Villena est le devancier d'Olavidès. Le haut clergé espagnol avait aussi la même disposition à favoriser les travaux de l'esprit et les entreprises généreuses. Il s'en est bien corrigé depuis.

Ce goût des lettres passa du marquis de Villena à un autre illustre seigneur de la même époque, Mendosa de Santillane. Toute la cour du roi Jean II, malgré les guerres, les trahisons, les conspirations perpétuelles, était préoccupée par la passion des lettres et le désir d'avancer les études. De là, plusieurs Académies fort anciennes en Espagne. Ce goût des arts ne se borna pas à la poésie. Dès le quinzième siècle, la peinture avait fait de grands progrès en Espagne. Vous savez qu'à l'époque récente où la visite des armées françaises nous révéla l'Espagne, on fut tout surpris de trouver, dans les monastères de ce pays, une admirable école de peinture, et toute une suite de tableaux saints, dignes de rivaliser avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres d'Italie. L'Europe ignorait ce génie de l'Espagne. Il avait commencé dès le quinzième siècle, par l'influence des princes et des grands d'Espagne, empressés de favoriser les artistes et les poëtes. Ils avaient mieux réussi sur un point que sur l'autre : la poésie de cour a rarement de la grandeur. Toutes les poésies espagnoles du quinzième siècle, tous les vers de Jean de Mena et de ses imitateurs, sont bien loin des vieilles Romances du Cid. On y trouve des réminiscences nombreuses de l'antiquité et des plagiats du Dante, le seul poëte dont le nom avait pénétré avec éclat dans l'Espagne. Déjà les esprits commençaient à s'affaiblir en imitant, et à s'emboîter dans les formes créées par un homme de génie et qu'il aurait fallu renouveler après lui. Un poëte de ce temps fit un long poëme sous le titre de *Labyrinthe de la vie*. Rien de plus froid que cet ouvrage. C'est une contrefaçon du grand poëme du Dante. Le poëte s'est égaré dans un désert; une femme mystérieuse lui apparaît et lui montre les images diverses de la vie humaine. La forme est copiée, et le génie manque.

Mais, me direz-vous, n'y avait-il pas, à cette époque, un sujet permanent d'inspiration pour l'Espagne, quelque chose qui, indépendamment de vos protectorats littéraires et des imitations de l'Italie, devait sans cesse aviver et rajeunir la littérature nationale? C'était la présence des Maures, de cette nation ardente, poétique, grande d'abord par sa victoire, et qui, maintenant vaincue, cédant pied à pied la terre qu'elle avait conquise vendait chèrement la gloire aux Espagnols. C'était la prise de ces villes ornées et brillantes, de cette opulente Xerès, de ce magnifique Alhambra, de ces palais féeries où s'étonnaient d'entrer les rudes et vieux Chrétiens des Asturies. Que de pieux enthousias-

mes! quels sujets de triomphe et de poésie! De là vinrent, dans le quinzième siècle, beaucoup de romances pleines de grâces et d'originalité, où l'on trouve une agréable confusion du génie maure et du génie castillan. La frivolité s'y mêle à la grandeur. Elles ont quelque chose de cette architecture mauresque, où une fantaisie d'Orient a sculpté en dentelles des pierres colossales.

Cela peut-il se traduire? je ne sais. Il en est une, par exemple, dont notre grand poëte, M. de Chateaubriand, a pris avec grâce quelques traits charmants :

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit, sur la montagne,
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
 Cité mignonne,
 Mon cœur te donne,
 Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville,
Cordoue et Séville.
Superbes atours
 Et perles fines
 Je te destine
 Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présens :
 J'ai pour parure
 Riche ceinture
 Et beaux enfans.

Ce langage animé, cette vie donnée aux puissantes cités d'Espagne est bien oriental. Voici la romance espagnole, dans sa simplicité première :

Abenhamar, Maure de la Mauritanie, tu naquis sous des signes favorables. La mer était calme, la lune dans son croissant : un Maure qui naît sous de tels signes ne doit pas dire de mensonges. Alors lui répond le Maure (écoutez bien ce qu'il lui disait) : « Je ne t'en dirai pas, seigneur, quand cela devrait me coûter la vie; car je suis fils d'un Maure et d'une captive chrétienne. Quand j'étais tout petit garçon, elle me disait souvent de ne pas dire de mensonges, que c'était une grande vilainie. Ainsi donc, demande, roi; car je te dirai la vérité. — Je te remercie, Abenhamar, de cette courtoisie. Quels sont ces châteaux hauts et resplendissans? — C'est l'Alhambra, seigneur, et l'autre est la Mosquée; les autres, les Alijares, travaillés merveilleusement. Les Maure, qui les travaillait gagnait cent doubles chaque jour; et le jour qu'il ne travaillait pas, il en perdait autant. L'autre est le Généralif, jardin qui n'a pas son égal; l'autre, les Tours Vermeilles, château de grande valeur. » Alors parla le roi don Juan (écoutez bien ce qu'il disait) : « Si tu voulais, Grenade, je me marierais avec toi; je te donnerais en arrhes et dot Cordoue et Séville. — Je suis mariée, don Juan, mariée et non veuve; le Maure qui me possède me veut grand bien..... »

Si les exploits glorieux du Cid avaient inspiré tant de belles choses à la poésie populaire, il semble que les dernières victoires des Espagnols sur les Maures, la chute de Grenade, l'abaissement, la fuite de ces maîtres étrangers, n'auraient pas dû moins heureusement animer l'imagination espagnole. Quel sujet de chant triomphal pour les Chrétiens que l'exil de Boabdil et ses larmes, quand, du haut des monts Alpulaxaras, il aperçoit sa capitale au pouvoir des Chrétiens! Le lieu où il s'arrêta est encore appelé, dans la tradition poétique du pays, *le dernier soupir du Maure*, *el ultimo suspiro del Moro*. Mais aucun chant célèbre n'a consacré ce grand souvenir. Les romances, alors fort nombreuses, furent plus galantes qu'héroïques. Le génie des vainqueurs parut s'amollir et se modeler sur celui des vaincus.

Mais la littérature espagnole, au quinzième siècle, ne se bornait pas à reproduire les grâces un peu fardées et le luxe de l'imagination arabe : elle se proposait aussi d'autres modèles et tâchait d'imiter les écrivains de Rome, dans la poésie et dans l'histoire. On voit, par des poésies de Jean de Mena, qu'Ovide, Properce, Tibulle, Boèce, Tite-Live, Cicéron, Juvénal, lui sont familiers. Il mêle leurs noms avec ceux du Dante et de quelques auteurs de romans de chevalerie. Ayala même traduisit Tite-Live. La plupart des chroniqueurs espagnols montrent cette connaissance et ce goût de l'antiquité. Nous avons, à dater du treizième siècle, les vies des rois d'Espagne et même celles de quelques ministres, comme Alvaro de Luna, écrites par des contemporains. Ces chroniques ont été fort louées par Bouterweck. Je ne sais s'il les avait bien lues. Il en vante la précision et le naturel; et c'est le mérite qui me paraît y manquer le plus. Cette naïveté de mœurs, cette vive peinture que l'on cherche dans les vieux récits, ne se trouvent point là. Ce n'est ni Froissart, ni même Ramon Muntaner. C'est un récit tout roide et tout solennel. Ces chroniqueurs étaient, la plupart, hommes lettrés et doctes, qui citent beaucoup Cicéron, Tite-Live, Sénèque, et font de grands efforts, dans leur idiome encore rude, pour simuler les belles formes de la langue latine. Il en résulte que le plus grand charme des chroniques en langue vulgaire, l'unité du style et des faits, manque à ces récits trop ornés. La pompe uniforme des chroniques latines du quinzième siècle, cette fausse élégance qui détruit tout à fait la couleur locale du moyen âge, semble avoir passé dans ces chroniques espagnoles. Peut-être dira-t-on que ce langage est, pour les Espagnols, plutôt naturel qu'imité, et que ce faste, cette gravité de termes, ces phrases longues et emphatiques tiennent au génie même de la nation. La réponse est dans la vive simplicité des romances du Cid et dans la simplicité austère des anciens récits d'Ayala. Rien n'est plus éloigné de l'enflure et des faux ornements qui remplissent

l'histoire des *Illustres guerriers* et la vie d'Alvaro de Luna. Ces ouvrages, en longues et laborieuses périodes, semblent calqués sur les formes latines.

Mais le caractère unique de cette vie d'Alvaro de Luna, c'est d'être le panégyrique d'un favori, composé après sa chute, et même après sa mort. Jamais la flatterie pour un homme puissant, jamais l'enthousiasme de l'éloge ne furent poussés plus loin. Richelieu triomphant était moins loué par l'Académie. Et cette narration si pompeuse des grands services d'Alvaro de Luna est terminée par le détail de son procès et de son supplice. C'est une fidélité fort honorable pour le chroniqueur et pour le héros, premier modèle de ces ministres qui, dans la vieille Europe, essayèrent de lutter contre le pouvoir des grands, par un peu de soulagement donné aux peuples. Il ne faut pas dire cependant, comme un critique espagnol, que cet ouvrage soit écrit avec la plume de Salluste. J'en trouve le style vague et déclamatoire. L'auteur, qui paraît avoir été un confident intime d'Alvaro de Luna, ne rapporte pourtant aucun de ces traits simples et familiers qui donnent tant de vérité à l'histoire. Je ne sais, par exemple, si le dernier entretien d'Alvaro de Luna et du roi, son maître, est fidèlement rendu par l'historien :

Le roi voulant apaiser les craintes de Ruy Diaz, et peut-être les siennes propres, d'après les choses que lui avaient insinuées à l'oreille les personnes dont nous avons parlé, eut un long entretien avec son loyal grand maître. Il lui dit : « Tu sais, grand maître, quels maux amène et a toujours amenés l'envie, depuis le premier homme jusqu'à nos temps. On a vu toujours, et on voit la grande et heureuse fortune avoir pour compagne l'envie ; et si une personne, quel que soit son mérite, jouit d'une fortune favorable, c'est chose forcée qu'il se trouve des hommes, tantôt plus, tantôt moins, selon le rang, pour lui porter envie... Aujourd'hui beaucoup de cavaliers de mes royaumes ont envoyé vers moi pour m'assurer que, si je t'éloignais de ma cour, ils viendraient tous me servir et seraient à mes ordres. C'est pourquoi, afin de calmer et d'apaiser le royaume, je te prie de vouloir bien te retirer ; et je te promets de te conserver dans tes honneurs, rangs, seigneuries, terres, dignités, rentes. »

Alvaro de Luna répond à son tour par une longue moralité et en citant des phrases de Sénèque le philosophe ; ce que j'ai peine à croire authentique. Il me semble que l'historien invente mal ou défigure ce qu'il avait appris. Je crois qu'il a substitué son érudition latine au langage naturel d'une âme fière et hardie, comme celle d'Alvaro de Luna. Généralement, ces chroniques espagnoles me paraissent empreintes d'une pompe monotone, qui peut offrir, sous quelques rapports, l'expression du caractère espagnol, mais qui souvent ne doit pas être vraie, même chez eux, parce qu'elle ne le serait nulle part.

Ainsi, Messieurs, le quinzième siècle ne nous montre en Espagne aucun de ces monuments originaux et durables qui marquent le génie d'un peuple. La littérature fut studieuse, sans génie ; elle produisit, sans inventer.

Si, pour nous reposer de cette course longue et stérile, nous voulons trouver enfin dans l'idiome espagnol un discours, un écrit d'une beauté durable, j'imagine qu'il faut nous adresser aux hommes qui ont agi et ont fait de grandes choses. Un d'eux n'était pas même Espagnol de naissance ; il se servit de la langue castillane, comme du premier instrument qu'il trouvait là, et dont il avait besoin pour se faire entendre : c'était le Génois Colomb. Je n'hésite pas à le dire, cet étranger qui n'apprit l'espagnol que tard, dans ses audiences et dans ses placets pour faire agréer la découverte d'un nouveau monde, Colomb a été, dans son siècle, l'homme le plus éloquent de l'Espagne. C'est qu'il avait de grandes idées, qui emportaient avec elles des expressions sublimes ; c'est qu'il avait surtout de l'enthousiasme : *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* Les formes extérieures de l'art, les phrases longues et savantes n'avaient pas manqué, jusque là, dans les chroniqueurs espagnols. Avec lui commence le sublime, la simplicité dans la grandeur. Je voudrais avoir non-seulement tout ce que Colomb a écrit pour s'expliquer, pour se défendre, mais tout ce qu'il a dit pendant sa longue attente et sa persécution, ses conjectures éloquentes, ses affirmations sublimes, ses vives réponses aux esprits légers ou envieux qui doutaient de son génie. Je voudrais qu'on nous eût fait connaître, ce qui existe encore, le procès-verbal des conférences de Colomb dans le couvent de Simancas, avec plusieurs religieux qui opposaient à son dessein des textes de l'Écriture et des raisonnements tirés de la Cosmographie de Ptolémée. Il ferait beau voir ce grand homme redressant par sa haute sagacité les notions incomplètes de la géographie antique, détruisant une fausse science par ses vues hardies et nouvelles ; puis s'armant à son tour d'une foi enthousiaste contre une foi ignorante et craintive, s'emparant aussi de l'Écriture, non pour arrêter, mais pour étendre et élever l'esprit de l'homme interprétant ces paroles du Prophète : *Multi pertransibunt, et multiplex erit scientia*, comme une prédiction de ses découvertes, et croyant lire dans la Bible ce qu'avait inventé son génie. Je ne sais pourquoi Wasington Irving ne nous a pas conservé tout ce débat, tout ce travail d'un grand génie pour faire entrer sa pensée dans des esprits si inférieurs à lui.

Nous avons du moins le journal de Christophe Colomb et quelques-unes de ses défenses et de ses suppliques. Ce journal est empreint de la plus vive émotion pour les beautés de la nature et de la plus fervente piété. C'est un exemple de plus que, même dans la science, les grandes choses se font

par l'imagination et l'enthousiasme. C'est en mêlant la hardiesse et même la chimère des spéculations aux combinaisons infinies des chiffres, que Kepler parvint à ses belles découvertes. L'âme a besoin de s'élancer pour atteindre a · grand.

Colomb, plus que Kepler encore, avait ce tour d'imagination sublime et mystique, ce goût du merveilleux porté dans la science.

Vous le savez, pour faire avec toutes nos forces la chose que nous voulons, il faut prétendre au-delà. On a trouvé, dans le moyen âge, plusieurs secrets de chimie en poursuivant les rêves de l'alchimie. Colomb lui-même, ce n'était pas seulement la route des Indes, Si-pango, ni même tout un monde, qu'il cherchait avec tant d'efforts; c'était le paradis. Déjà sûr de sa première découverte, il affirmait, plein de joie, dans ses lettres à Ferdinand, que bientôt il allait trouver les grands fleuves dont la source est dans l'Eden, et que les nouvelles terres qu'il avait découvertes devaient, en s'élevant, aboutir à une atmosphère épurée, où la nature serait parfaite et la vie bienheureuse; et il raisonnait avec toute la logique de la science, sur ce pieux espoir. Vif sentiment de la nature, naïveté du poëte, enthousiasme, qui rêve tout un monde idéal au-delà du nouveau monde découvert, voilà le journal et les lettres de Colomb pendant ses voyages. Rien dans la poésie descriptive n'est plus gracieux que la première impression qu'il a reçue des beaux rivages trouvés par son génie, de cette douce température, qu'il compare à celle du royaume de Valence dans une matinée de printemps, de ces brises et de ces grandes forêts qui semblaient saluer l'abord de ses vaisseaux. Bientôt après, ses défenses montrent une grandeur d'âme égale à son génie.

Le plus haut degré d'éloquence ne peut se produire de lui-même et isolé de la vie réelle. Il faut qu'il porte sur l'énergie du caractère, sur l'homme tout entier, et sur l'homme exercé par de grandes épreuves. Ainsi les puissants orateurs de l'antiquité; ainsi, dans nos mœurs plus paisibles, ces grands évêques appuyant leur éloquence sur les œuvres d'une vie activement religieuse. Colomb, qui avait quelque chose de plus grand, ne doit pas cependant se comparer à ces hommes. La portion de son génie qui est tombée sur le papier et n'est plus que de l'éloquence, n'est pas fort étendue; j'en détacherai quelques fragments. Je laisse ce qu'on a souvent admiré, et je m'attache à un passage où paraît surtout l'exaltation mystique de Colomb. C'est dans une lettre datée de son quatrième voyage, où cet homme prodigieux, avec de frêles embarcations dont notre habileté moderne n'oserait se servir, traverse des mers si nouvelles, brave tant de périls, consumé d'âge et de goutte. C'est une lettre adressée à Ferdinand et à Isabelle, et le compte rendu des dernières souffrances qu'il a éprouvées, retenu par la saison et par la détresse de ses vaisseaux sur une plage malheureuse. J'imagine que, sous l'enthousiasme rêveur et mélancolique de ses paroles, se cache une prévoyance politique et un avis pour Ferdinand. Déjà il avait éprouvé l'avare ingratitude de ce prince, la froideur d'Isabelle, les perfidies de la cour. Écoutez son récit, dont la fin ressemble à un délire fébrile traversé par des éclairs de raison sublime :

Mon frère et le reste des nôtres étaient sur un navire, dans le fleuve, et moi sur la côte, seul, consumé d'une fièvre ardente. Je gagnai avec effort le point le plus élevé, appelant d'une voix lamentable, en pleurant, les capitaines de Vos Altesses et les quatre vents du ciel à mon secours. Mais ils ne me répondirent rien. Épuisé de fatigues, je m'endormis, et j'entendis une voix compatissante qui disait :

« O insensé! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes : que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis ta naissance il a toujours eu le plus grand soin de toi; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins, il fit retentir ton nom dans toute la terre. Il te donna les Indes, qui sont une si riche partie du monde; tu les distribuas comme il te plut, et il te donna pouvoir pour cela. Tu reçus de lui les clefs des barrières de l'Océan, fermées jusque là de chaînes si fortes; on obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu acquis une gloire immortelle parmi les Chrétiens. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israel, lorsqu'il le tira d'Égypte? et pour David même, qu'il éleva du rang de simple pasteur au trône de Judée? Reviens à ton Dieu, reconnais enfin ton erreur : sa miséricorde est infinie; ta vieillesse ne t'empêchera pas de faire de grandes choses; il tient dans ses mains les plus brillants héritages. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans, lorsqu'il engendra Isaac, et Sara elle-même était-elle jeune? Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde? Dieu maintient toujours les priviléges qu'il a accordés et ne viole jamais les promesses qu'il a faites; le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses intentions, et qu'il l'entendait d'une autre manière; il ne fait pas souffrir le martyr, pour le plaisir des bourreaux; il agit exactement comme il parle; tout ce qu'il promet, il le tient, et même au-delà : tel est son usage. Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi, et ce qu'il fait pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as essuyés, en servant les autres. »

J'étais comme à demi mort, en entendant tout cela; mais je ne pus trouver aucune réponse à des paroles si vraies; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas, prends confiance; toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre; et ce n'est pas sans raison. » Je me levai aussitôt que cela me fut possible; et au bout de neuf jours le temps redevint favorable.

Il faut clore le quinzième siècle par cette vision sublime, où rien ne manque, le genie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme.

FIN.

ÉTUDE

SUR LE

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Tableau du dix-huitième Siècle.)

L'ouvrage de M. Villemain est déjà mis au nombre de ces vieux et excellents livres dont il ne reste plus qu'à analyser le mérite. Sans faire précisément de fracas dans le monde, sans jouir d'une de ces vogues passionnées où il entre toujours un peu de caprice, et qui sont sujettes à de si fâcheux retours, le *Tableau du dix-huitième siècle* est venu tout simplement se placer dans cette élite de livres qu'on garde après les avoir lus. Il a enchanté les vieillards, heureux de retrouver, dans les pages brillantes et animées de M. Villemain, comme un dernier reflet de ce siècle de littérature et de philosophie où ils ont vécu; il nous a ravis, nous dont la jeunesse commence aussi à s'éloigner tristement, par le souvenir, par la représentation toute vive de ces matinées de la Faculté des Lettres qui nous rendaient nos études si douces et nous renvoyaient à nos livres avec une si ardente soif de savoir; il a causé à tous ceux qui aiment les lettres pour elles-mêmes, qui mettent les jouissances qu'elles donnent au-dessus de toutes les jouissances, une charmante surprise par ce goût de pure littérature qu'on y respire. M. Villemain a une passion vraie, naïve, chose rare aujourd'hui! et cette passion, c'est l'amour des lettres! Elle se répand comme une douce chaleur sur tout ce qu'il écrit; elle est son inspiration, son âme. On éprouve, en le lisant, quelque chose du plaisir qu'il ressent lui-même à orner ses idées de la lumière d'un beau langage, à achever avec amour une phrase spirituelle et finie. On se réjouit presque d'avoir trouvé avec lui une expression si ingénieuse, un tour si heureux, un mot si éclatant et si juste. Qui a la mémoire plus éloquente que M. Villemain? et cette éloquence de la mémoire, d'où vient-elle, si ce n'est de la sensibilité d'une âme que le beau touche profondément? qui sait mieux que lui l'art de faire trouver une saveur toute nouvelle dans les morceaux qu'il cite ou plutôt qu'il détache de son propre fonds où le goût les a gravés? Qui a comme lui la puissance de rajeunir les impressions les plus émoussées, par la jeunesse et la fraîcheur de ses impressions personnelles? En écoutant les leçons de M. Villemain (car ces leçons écrites ont encore toute la chaleur et tout le naturel des leçons improvisées), on croit lire, pour la première fois, et lire avec lui, Buffon et Montesquieu, Fontenelle et Voltaire, Diderot et Jean-Jacques; on découvre avec ravissement des vers de Lucrèce, de Virgile, de Térence, de Racine, qu'on savait par cœur; on voudrait être débarrassé de tout pour n'avoir plus qu'à vivre dans le coin le plus obscur et le plus solitaire du monde, avec cette famille de poëtes et de penseurs, l'honneur du genre humain!

Quelle est l'âme sensible aux lettres qui n'ait pas fait ce rêve d'une vie toute plongée dans l'étude et dans la lecture? qui ne s'est figuré, avec délices une petite retraite bien sûre, bien modeste, où il n'aurait plus à s'occuper que du beau et du vrai en eux-mêmes, où il ne verrait plus les hommes et leurs passions, les affaires et leurs ennuis, l'histoire et ses terribles agitations, qu'à travers ce rayon de pure lumière que le génie des grands écrivains répand sur tout ce qu'il représente? Quelles charmantes matinées que celles qu'on passerait, par un beau soleil, dans une allée bien sombre, au milieu de ce bruit des champs, immense, confus, et pourtant si harmonieux et si doux, à relire tantôt une tragédie de Racine, tantôt l'histoire des origines du monde, racontées par Bossuet avec une grâce si majestueuse! quel plaisir de ne se sentir pas tiré, au milieu de ces charmantes études, par l'affaire qui vous rappelle à la maison, de ne pas porter au fond de l'âme l'idée importune de l'ennui qui vous a donné rendez-vous pour ce soir ou pour demain, et qui ne sera, hélas! que trop exact à l'heure; de ne rentrer chez soi que pour changer de livres et de méditations, ou pour se livrer à ce repos absolu qui est doux comme le sentiment d'une bonne conscience! Aujourd'hui, c'est Montesquieu qui fera les frais de la journée; demain, ce sera Tacite. On se crée des semblants d'étude, on se ménage des récréations. Le fond de la vie, c'est un abandon complet aux lettres, sans ambition personnelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence. Une vie, formée sur ce modèle, serait-elle heureuse? Cette contemplation éternelle n'enfanterait-elle pas le dégoût, la paresse, la folie peut-être? C'est possible. Il vaut mieux l'imaginer que la posséder; mais on avouera au moins que l'idée en est délicieuse.

L'idée m'en est cent fois venue en lisant l'ouvrage de M. Villemain. Je me suis dit avec amertume que je ne lisais pas assez; je me suis promis d'allonger ces heures que tout homme qui sait vivre réserve pour lui seul et dont on ne jouit jamais mieux qu'en les employant à des études de goût. J'ai pris avec moi-même l'engagement d'esquiver cent sottes affaires dont on s'embarrasse étourdiment, pour m'adjuger non-seulement des heures, mais des jours entiers, un petit nombre de jours

bien nets d'affaires, bien religieusement consacrés à mon propre plaisir, n'appartenant qu'à moi et à mes livres. M. Villemain, au milieu des mille occupations qui l'accablent, membre du conseil de l'Université, secrétaire perpétuel de l'Académie, pair de France et orateur de l'opposition, trouve bien du temps pour son immense et infatigable lecture! Quel est le livre qu'il n'ait pas lu? quel est le poëte dont il ne sache pas les vers par cœur, pour peu que ce poëte en ait fait qui soient dignes d'être retenus? Vous vous rappelez confusément que Cicéron a dû dire telle chose: attendez; n'allez pas chercher votre Cicéron et fouiller péniblement l'*index* que quelque savant allemand a mis dix ans à compiler: M. Villemain est là; voici le passage tout entier que vous auriez eu plus de peine à retrouver que M. Villemain n'en a eu à l'apprendre. Vous balbutiez la moitié d'un vers de Térence; M. Villemain achève avec cette liberté et ce feu de débit qu'il fait passer, je ne sais comment, dans ses citations écrites. Vous nommez quelque poëte latin moderne: M. Villemain l'a lu, il y a vingt ans peut-être, c'est-à-dire qu'il le sait par cœur. Il n'y a pas un coin dans notre littérature française que M. Villemain n'ait soigneusement visité. Dans ce dix-huitième siècle, où tout le monde a écrit, je ne sais pas un mérite si humble, si caché, que M. Villemain ne l'ait découvert, et le pieux Mesenguy, dont je croyais bien le nom oublié partout ailleurs que dans le ciel, a sa place à côté de vingt poëtes auxquels il est arrivé de rencontrer un vers heureux.

Ce n'est pas tout. Les deux littératures de l'antiquité et la littérature française depuis son origine jusqu'à ce que j'ai bien peur qu'il ne faille appeler sa fin, ne se sont pas partagé tout le temps de M. Villemain et toute son ardeur de savoir et de comparer: M. Villemain connaît la littérature anglaise aussi bien que la nôtre. Cela est fâcheux quelquefois pour nous; non pas que M. Villemain ne soit un admirateur passionné de notre littérature, mais la passion n'est guère exclusive et fanatique que quand elle est ignorante. M. Villemain en sait trop pour croire que nous ayons tout embelli. Voltaire, qui ne souffrait pas la comparaison avec Sophocle, se fâcherait fort de voir la préférence qu'avec tous les respects et tous les ménagements du monde M. Villemain se hasarde quelquefois à donner à Shakspeare. Cette science des littératures comparées relève la critique de M. Villemain jusqu'à la hauteur d'une analyse de l'esprit humain. Sous des formes littéraires, c'est une philosophie profonde et judicieuse, et les lois du goût, par le rapprochement de ce qui a plu aux hommes de tous les temps et de tous les pays, prennent un caractère de nécessité qui les rattache à Dieu même ou à la nature des choses. Tant de science, je l'avoue, n'est pas indispensable pour sentir le beau et le vrai; les hommes de génie s'en passent fort bien, et il y a des siècles heureux où le goût est comme une grâce naturelle et simple qui se répand sur tout le monde et qu'on apporte en naissant: cette grâce-là, il ne faut pas nous la demander à nous. A sa place, ce que nous devons chercher, c'est un art savant qui n'est ni la poésie, ni la grande éloquence, mais qui les imite par un effort de réflexion et par un profond retour sur soi-même et sur les autres, notre temps est celui de la critique. Ne le dédaignons pas pour cela; car la critique a aussi sa place, et une glorieuse place, dans l'histoire des lettres, et, en voulant être naïfs, nous ne serions plus que ridicules; notre ignorance préméditée, pour être gauche, n'aurait pas l'air plus naturel et plus inspiré que la science.

M. Villemain qui a, je pense, autant d'esprit naturel et de talent inné que qui ce soit, a tout lu. Non-seulement il connaît les livres; il sait leur histoire, leur histoire publique et privée. Il vous dira quel jour ils sont nés, sous l'influence de quel signe, comment ils ont fait leur fortune et souvent aussi comment ils l'ont perdue. Cette histoire, presque secrète ou au moins très-oubliée, des livres n'est pas moins nécessaire en littérature que le sont les mémoires en politique pour expliquer bien des choses. Un livre n'est qu'un morceau détaché de la pensée, de la vie d'un auteur; l'auteur lui-même appartient à son siècle. Son siècle! Le mot est bien ambitieux. Son génie dépend de mille petites circonstances, du lieu de sa naissance, de son éducation, de l'humeur des gens dans la société de qui il a passé ses premières années. Tout cela fait l'auteur et tout cela fait le livre. Rousseau n'a jamais pu effacer la tache de domesticité que la honte et l'orgueil avaient fait entrer jusqu'au fond de son âme. Elle était invisible pour tout le monde; lui seul la voyait et toujours, toujours! Ni la gloire, ni le fol enthousiasme du monde, ni l'âge, ni la philosophie, rien n'a lavé la malheureuse tache qui reparaissait à ses yeux au milieu des plus brillants succès; rien n'a fait taire la voix qui lui disait: Tu as été valet! Et je ne sais, malgré l'esprit élégant de Voltaire, ses triomphes, sa cour de rois, je retrouve dans l'effronterie d'un grand nombre de ses pages l'homme de lettres ivrogne et libertin du commencement du dix-huitième siècle, soupant volontiers chez les grands seigneurs, et se vengeant de ses complaisances un peu basses par des épigrammes plus basses encore! La magnificence des dentelles de Buffon va on ne peut mieux avec la parure et la pompe de son style; la forme épigrammatique que Montesquieu donne souvent à ses pensées les plus profondes est d'un homme qui, avant d'écrire dans la retraite, avait vécu dans une société des femmes spirituelles et d'esprits recherchés. En tout il n'y a presque pas un livre de ce temps-là qui ne vous dise à chaque page: Quel effet ferais-je dans les salons de Paris?

Il faut donc savoir, non-seulement ce que sont les livres, mais ce qu'on été les auteurs; la biographie est une partie principale de la critique. M. Villemain connaît admirablement les mémoires secrets de la littérature. Il rapproche les ouvrages de la vie des auteurs, il montre le livre dans l'homme, il explique les défauts du goût par les faiblesses de l'âme; et presque toujours, grâces en soient rendues à la justice divine, le talent a failli par où la moralité a manqué. Voulez-vous voir tout de suite la distance qui sépare le langage d'un homme vertueux, simple, sincère en tout, des traits recherchés d'un bel esprit parfaitement égoïste? Un passage d'une admirable simplicité, pris dans une lettre du bon Rollin, un trait de déclamation souverainement froid et ridicule échappé à Fontenelle et recueilli par

M. Villemain, vous mettront à même de juger du cœur des deux hommes. Rollin écrit au roi, protestant et philosophe, Frédéric : « Votre Majesté descend du trône jusqu'à son serviteur et par là trouve le moyen de se mettre de niveau avec lui pour en faire son ami. Oui, Sire, je le serai toute ma vie. Mais c'est trop peu pour moi : que me reste-t-il à vivre? Je souhaite l'être pendant toute l'éternité : cet unique vœu dit beaucoup de choses. » Écoutons maintenant le sage Fontenelle recevant à l'Académie le cardinal Dubois qui succédait à M. Dacier. « Quel honneur, dit Fontenelle, pour M. Dacier *dont le nom, déjà lié par ses travaux à ceux de Platon, de Plutarque, de Marc-Aurèle, le sera désormais à celui du cardinal Dubois!* »

L'heureux rapprochement! Quelle gloire pour M. Dacier d'avoir traduit Platon et d'être mort assez à propos pour céder sa place dans l'Académie française au cardinal Dubois! Que la comparaison est bien trouvée entre Marc-Aurèle et l'abbé fripon qui eut l'habileté d'escroquer jusqu'à un chapeau de cardinal! Quelle vie à ajouter à celles des grands hommes de Plutarque que la vie de Dubois! Je suis bien sûr que M. Dacier, dans sa candeur d'helléniste, n'aurait jamais fait au cardinal Dubois un compliment comme celui-là! Il aurait pu outrer l'éloge, comparer le valet du régent au cardinal de Richelieu, dont Dubois était bien loin d'avoir la hauteur d'âme, ou au cardinal Mazarin, aussi fin et aussi corrompu que Dubois, plus homme d'État que lui; il aurait pu sacrifier à Dubois la gloire de tous les cardinaux du monde, et même de tous les papes; mais Marc-Aurèle, mais Platon, mais Plutarque! oh! ces hommes-là, le bon M. Dacier n'en aurait pas fait le sacrifice à tous les premiers ministres de France et d'Angleterre! On voit bien que Fontenelle se moquait des anciens et faisait à peu près le même honneur aux modernes!

Ceci est malheureusement un des traits caractéristiques du dix-huitième siècle, malgré de nobles exceptions. Voltaire rachetait ses libertés par des flatteries qui ne lui coûtaient rien, qui coulaient de source. Un premier ministre était toujours à peu près sûr d'être son meilleur ami. Les réputations les plus pures de l'histoire ancienne et moderne, les noms les plus vénérés, ceux de Sully, de Colbert, de Marc-Aurèle, de Socrate, viennent sous sa plume arrondir un compliment et enjoliver une phrase carressante, ce qui n'empêche pas Voltaire de reprocher amèrement au dix-septième siècle les pompeux mensonges de quelques dédicaces et de quelques oraisons funèbres. Oui, le dix-septième siècle aussi a été flatteur, mais il est presque toujours digne, jusque dans l'excès de ses flatteries, parce que celui qui flatte se tient à une distance respectueuse de celui qui est flatté, et n'a pas l'air d'un valet qui étudie le faible et les vices de ses maîtres pour entrer plus avant dans leur confiance et dans leur familiarité. C'est un hommage, une adoration, un culte, si l'on veut, mais un culte sincère, qui s'adresse à la grandeur, à la naissance, aux dignités, puissances dans lesquelles le dix-septième siècle avait foi. Cette foi, le dix-huitième siècle ne l'avait plus. Il flatte et il se moque dans l'âme de ses flatteries. Il est courtisan et il n'est pas sujet soumis et respectueux. Voltaire, il est vrai, aimait naturellement les grands seigneurs, tout en les méprisant. Sa philosophie épicurienne est faite pour les gens comme il faut et pour les traitants, surtout pour les gens qui ont un bon estomac, des maîtresses et une loge au spectacle; elle aurait de la peine à se passer de cent mille livres de rente. Voltaire flattait donc les grands seigneurs, les riches, les puissants, par un penchant naturel qui n'en est pas plus estimable; il se rapprochait d'eux par une communauté de morale légère et de goût du faste et du plaisir. Il leur allait au cœur par ses poëmes libertins, et savait admirablement l'art de faire passer ses hardiesses en philosophie, et même en politique, sous le couvert d'un conte licencieux.

J'en suis fâché pour le dix-huitième siècle et pour sa littérature, si belle à d'autres égards, son immoralité est une tache que tant d'éloquence et de génie n'effacera pas. On se demande, malgré soi, si cette philosophie était sérieuse, si elle avait réellement pour but d'élever et d'épurer l'esprit humain en l'affranchissant, ou de mettre les passions à l'aise en corrompant le cœur. Je ne vois pas que, dans l'antiquité, Socrate et Platon, Cicéron et Sénèque, qui ne se gênaient certes pas avec les préjugés et les superstitions de leur temps, aient profité de la liberté d'esprit qu'ils se donnaient pour relâcher aussi la morale, qui est la règle du cœur, tandis que, par une triste fatalité, je ne sais quel air de corruption respire jusque dans les écrivains les plus graves du dix-huitième siècle; il y a toujours, dans leurs ouvrages, quels qu'ils soient, un coin pour la licence. On a peine à se former une idée exacte de ce qu'ils appellent la vertu, quoique ce mot revienne à tout bout de champ sous leur plume. Dans Voltaire, il semble que la vertu, ce soit l'art de jouir de la vie le plus possible, et de parer le plaisir d'un certain vernis d'élégance. Dans Rousseau, c'est une exaltation de l'imagination, une sorte de mysticisme philosophique qui se passe tout en rêves, en pensées sublimes, et ne s'abaisse pas jusqu'à l'humble et terrestre soin de régler les actions et de les soumettre à la loi bourgeoise du devoir. Dans Montesquieu même, la vertu ne s'élève guère au-dessus du type assez grossier, et imaginaire peut-être, que les anciens nous ont laissé de la vertu politique. Si on descend plus bas et jusqu'à certains écrivains du second et du troisième ordre dans le dix-huitième siècle, oh! pour le coup, la vertu, c'est le vice tout bonnement, le vice effronté, déclamateur, content de lui-même. Convenez que les *Bijoux indiscrets* font un singulier effet à côté de ce titre magnifique de philosophe, et que Leibnitz ou Descartes, sans remonter plus haut, auraient eu de la peine à reconnaître la philosophie et l'idée de la vertu dans *Jacques le Fataliste.*

S'il faut juger d'un système par son dernier mot, et de l'esprit d'un siècle par sa fin, la philosophie du dix-huitième siècle, serait-ce un épicuréisme tout cru, tout vert, un matérialisme brutal? Le dix-huitième siècle aurait-il trouvé la morale si étroitement unie au christianisme qu'il n'aurait pu attaquer celui-ci sans briser celle-là? Aurait-il été obligé de favoriser les mauvais penchants du cœur pour ébranler la foi et de passer par la corruption pour arriver à l'incrédulité? Ce serait un grand éloge et une magnifique apologie pour le chris-

tianisme! Vrai ou faux dans un sens absolu, il faudrait au moins que le christianisme eût une vérité relative bien extraordinaire et fût entré bien avant dans la connaissance de l'homme pour s'identifier avec ses plus nobles penchants et avec toutes les vérités morales et sociales! Faut-il attribuer les égarements du dix-huitième siècle à cette espèce d'entraînement qui pousse les esprits d'un excès à l'autre, et ne sait pas plus tenir le milieu dans la liberté que dans la soumission? Est-ce une loi fatale qu'on ne s'affranchisse du joug que pour tomber dans la licence, et Voltaire ne pouvait-il être l'apôtre de la tolérance sans l'être du cynisme et de l'impiété? La licence des écrivains de ce temps est-elle enfin une faute du temps lui-même? L'excuse de leur immoralité est-elle dans l'hypocrisie des prêcheurs officiels de morale; l'excuse de leur impiété dans l'incrédulité des ministres de la foi qui, ne croyant plus, persécutaient encore; l'excuse de leur acharnement à frapper pêle-mêle les abus et les vérités sociales dans le défaut de liberté publique? Si Voltaire eût pu faire imprimer publiquement à Paris ce qu'il y a de bon et de sain dans sa philosophie, n'eût-il pas fait imprimer clandestinement en Hollande ses vers licencieux et ceux de ses ouvrages où le scepticisme va jusqu'à l'impiété? Ou, en tous cas, la liberté eût-elle élevé une concurrence d'esprits religieux et moraux qui se seraient chargés de faire front à la licence que les arrêts du parlement, la Bastille et la censure ennoblissaient et n'étouffaient pas?

Cette opinion paraît être celle de M. Villemain. Il y revient souvent dans son ouvrage. Il cite l'exemple de l'Angleterre où, presque à la même époque, l'impiété, mise à la mode par de beaux esprits, trouva à qui parler dans de savants et éloquents apologistes du christianisme. Admirateur passionné du génie de ces grands écrivains du dix-huitième siècle, épris comme eux de l'amour des lettres et de la liberté, M. Villemain ne fait pas grâce, pour cela, à la licence et à l'impiété : il les flétrit avec une indignation qui vient de l'âme, même sous la plume de Voltaire, même parées de toutes les grâces de la poésie, à plus forte raison sous la plume de Diderot. La juste mesure avec laquelle M. Villemain fait la part du bien et du mal, rend justice aux qualités de l'homme souvent meilleur que le philosophe et le moraliste, analyse les maladies du génie et le plaint en l'admirant; ce mélange de compassion et de sévérité, d'enthousiasme et de discernement fait d'un ouvrage de critique et de goût une œuvre excellente de morale. Le goût pour le beau s'allie si naturellement à l'amour du bien! En renvoyant à une société corrompue, à un gouvernement de despotisme sans gloire, la responsabilité de la licence qui déshonore trop souvent la littérature du dix-huitième siècle, M. Villemain a-t-il fait connaître le secret de cette étrange alliance du bien et du génie du mal, dont les inspirations semblent se mêler dans les écrits de cette époque?

Je voudrais le croire; je le crois presque à force de le désirer. Je serais heureux de rejeter sur un gouvernement déshonoré toute la fange d'un siècle dont nous n'aurions hérité que la liberté et l'esprit d'examen; j'aimerais à penser qu'en renversant ce gouvernement et en fondant une société nouvelle, le dix-huitième siècle a expié, dans son sang généreusement répandu, ses complaisances pour la corruption des belles dames et des grands seigneurs, et les erreurs de sa philosophie; je rendrais avec joie aux abbés libertins et incrédules de ce temps tous les romans, tous les contes, tous les poèmes scandaleux, tous les pamphlets athées, tous les catéchismes matérialistes qui ont fait leurs délices avant que la philosophie ne leur enlevât leurs gros revenus. J'ai vu souvent avec indignation des gens qui regrettent, dans l'amertume de leur cœur, les abus, les désordres politiques et sociaux dont la partie licencieuse de la littérature du dix-huitième siècle n'a été que l'accompagnement naturel, imputer hypocritement tout le mal aux lettres et à la philosophie. Je n'écoute pas des énergumènes qui crient que Rousseau a renversé les fondements de la société, quand j'aperçois que ce qu'ils appellent la société et ses fondements, c'est quelque chose comme le despotisme incohérent de Louis XV. S'il faut choisir, j'aime mieux la maxime : *L'insurrection est quelquefois le plus saint des devoirs*, que celle-ci : *La résistance n'est jamais permise*. Je suis peu touché, très-médiocrement édifié des malédictions que certaines gens ont toujours à la bouche contre l'irréligion de Voltaire, quand je reconnais que ce qu'ils nomment la religion, c'est l'établissement politique du clergé avant la révolution de 1789, l'intolérance et la suprématie orgueilleuse et tyrannique d'un culte sur les autres. Si je regrette une aristocratie, ce n'est certainement pas celle dont la révolution a fait justice. En un mot, l'envie que j'aurais de condamner sans ménagement des écrivains et des philosophes qui n'ont pas su se préserver de la corruption commune, tombe quand je vois que l'arrêt qu'on demande contre eux est un arrêt de réhabilitation pour tous les abus que leur voix vengeresse a fait écrouler.

Je ferai donc avec M. Villemain, dans le jugement définitif que je veux porter sur les écrivains du dix-huitième siècle, la part du temps, et je la ferai la plus grosse possible. Quand nous ne serions pas tout à fait équitables pour la société et pour le gouvernement de Louis XV, il n'y aurait pas grand mal à cela. Belles duchesses de Versailles, marquises et comtesses qui faisiez et défaisiez les ministres dans l'alcove du roi, voilà les vers galants que Voltaire adressait à votre pudeur sans craindre de l'effaroucher; reprenez-les, ils sont bien à vous. Comme nous pouvons être libres penseurs sans nous faire pardonner la hardiesse de notre esprit par le dévergondage de nos mœurs, nous laisserons dans les boudoirs du dix-huitième siècle les romans de Crébillon le fils et ceux de Diderot. Nous croirons en Dieu, s'il vous plaît, parce qu'il n'y a plus de Sorbonne dont les décisions orthodoxes soient soutenues d'un arrêt du parlement ou d'une lettre de cachet. Le matérialisme et l'athéisme ne se montrent plus à nous entourés de cette espèce de faveur qu'ils avaient surprise par un air d'opposition et de liberté; il n'en reste qu'une odieuse doctrine dont la corruption et l'égoïsme sont la fin. Si le doute règne encore dans un grand nombre d'esprits, il n'y a plus heureusement de haine dans les cœurs contre le christianisme, parce qu'on ne persécute plus personne au nom de l'Évangile. Nous ne trouvons pas plus de goût au cynisme de l'impiété qu'au cynisme de l'im-

moralité; et, pleins de reconnaissance pour les grands génies qui nous ont enrichis de tant de vérités utiles et dont l'éloquence fera l'admiration de tous les siècles, nous les plaignons de n'avoir pas su être aussi hauts de cœur qu'ils l'étaient d'esprit.

Les erreurs de la philosophie du dix-huitième siècle ont eu pourtant une autre cause encore que la corruption des mœurs et la licence générale, une cause plus noble, source d'égarements, mais source féconde de découvertes hardies et sublimes. Cette cause, c'est le procédé même, c'est la méthode employée par le dix-huitième siècle. Mécontents de tout ce qu'ils avaient sous les yeux, de la société qu'ils méprisaient en partageant ses désordres, d'un gouvernement hypocrite et lâche qui les persécutait plus pour le bien qu'ils pouvaient faire que pour le mal qu'ils faisaient, et souvent aussi, je le crois, mécontents d'eux-mêmes, les écrivains du dix-huitième siècle, dans leurs recherches morales et politiques, ont voulu remonter tout droit et par la seule vigueur de leur esprit à la vérité absolue. Comme Descartes, ils ont fermé les yeux; ils ont tâché d'oublier tout ce qu'ils avaient appris, tout ce qu'ils avaient vu; ils ne se sont embarrassés ni des traditions, ni des lois, ni des mœurs; ils n'ont pas cherché la nature humaine dans les hommes, mais dans l'image de l'homme, telle que leur esprit se la formait.

Pour nous, ce côté d'erreurs du dix-huitième siècle commence à être bien moins redoutable. L'expérience, dans son impitoyable crible, a secoué, pendant cinquante ans, toute cette philosophie mêlée de tant de bien et de mal; quelques grandes vérités sont restées d'un côté et ne périront plus; beaucoup de paradoxes sont tombés de l'autre et vieillissent dans l'oubli. Quand il s'agit de licence et d'immoralité, que la condamnation soit rigoureuse! Pas de pitié pour la corruption. Tout ce que nous pouvons faire par respect pour le talent, c'est de passer en baissant les yeux. Quand il s'agit de ces erreurs qui sont le prix de la découverte des grandes vérités, c'est autre chose. Il faut se souvenir de la faiblesse humaine à laquelle n'échappe pas l'élite même de l'humanité. Il faut avoir plus de reconnaissance pour une vérité conquise que de rancune pour la peine qu'on a eue à tirer cette vérité des erreurs qui l'enveloppaient. On n'élève plus d'*Émile*, mais nos femmes allaitent leurs enfants; on ne nous moule plus des constitutions, tous les matins, sur le type impossible du *Contrat social*, mais nous avons des droits qu'aucune puissance au monde ne nous ôtera. Le temps des *Brutus* et des *Cincinnatus* est passé, il faut l'espérer; mais nous avons une tribune. Le dix-huitième siècle a d'ailleurs trop chèrement expié ses erreurs théoriques pour que nous ayons le droit de ne les lui pas pardonner. J'aime bien mieux l'éloquente sympathie de M. Villemain, qui ne l'empêche pas de repousser d'une main sévère le faux, le dangereux, le mauvais, qu'une colère aveugle dont la prévention semble n'être sensible qu'au plaisir de condamner et de maudire.

Et puis, je le confesse, le dix-huitième siècle a quelque chose qui me désarmerait, quand nous ne lui aurions pas tant d'autres obligations; c'est son amour pour les lettres. Jamais siècle n'a été plus littéraire que celui-là! Jamais ce bel instrument du style n'a été manié avec plus d'habileté! Jamais on ne s'est laissé plus enchanter par l'éloquence! Jamais le langage écrit, ce magnifique perfectionnement du langage parlé, n'a été aimé et cultivé pour lui-même avec tant de passion, je dirais presque de fanatisme! Jamais la pensée n'a coulé de la plume sous plus de formes brillantes, ingénieuses, sans cesse renouvelées! On respectait peu de choses dans le dix-huitième siècle, mais on respectait souverainement un livre. Ces penseurs hardis n'auraient pas laissé échapper une phrase sans lui avoir donné tout le poli, tout le fini, toute la grâce ou toute la magnificence qu'elle comportait. Voltaire rit de tout; mais, quand il est question d'une situation théâtrale, il ne rit pas. Il discute avec la gravité et la subtilité d'un docteur de Sorbonne. Il revient cent fois à la charge, il consulte tout le monde, il en perd le boire et le manger, il ne dort pas. Un vers dur le fait sauter sur son fauteuil; une faute de goût le met en colère même contre une impiété, et la seule chose qu'il ne pardonne pas à un philosophe, c'est de mal écrire. Vous haussez les épaules de cette passion pour les mots? Eh bien! avec votre dédain pour ces futilités littéraires, ayez, je vous prie, la grâce et la légèreté de Voltaire, écrivez avec plus de naturel et de liberté que lui, faites pétiller plus d'idées dans un style plus coulant et plus simple! Le style, c'est la beauté de la pensée, comme les bois, les eaux, la lumière, sont la beauté du monde.

Les hommes les plus graves du dix-huitième siècle, ceux mêmes dont les hardiesses politiques ont fini par enfanter des révolutions et par remuer le monde, ont sacrifié, avant tout, aux lettres; oui, même Montesquieu. Qu'on le prenne pour un reproche, si l'on veut : je suis convaincu que l'auteur de *l'Esprit des lois* a voulu faire, avant tout, un beau livre. Je suis certain qu'il a eu sans cesse devant les yeux, en écrivant, ce type du beau, cet idéal de la forme que Cicéron consultait avant de prononcer contre Catilina ou Antoine ses foudroyantes harangues, et Tacite avant d'imprimer sur Tibère ou Néron ces flétrissures que l'éternité même des siècles n'effacera pas. N'est-ce pas pour cela que Montesquieu avait placé à la tête d'un des livres de l'ouvrage le plus grave du dix-huitième siècle une invocation aux muses? Voyez avec quel art calculé tantôt il aiguise sa phrase en épigramme, tantôt il la jette avec une sorte de négligence et de fougue! Comme il achève un tableau, ou comme il n'en dessine que quelques traits avec l'insouciance du génie que l'abondance de ses conceptions presse de passer à autre chose! Buffon, le grand naturaliste, est encore plus amoureux de l'éloquence et de la beauté du style que le grand publiciste. Il en est trop amoureux, j'en conviens; il se farde; il est brodé et doré sur toutes les coutures; il sacrifierait, je crois, une vérité s'il ne pouvait l'exprimer en termes qui satisfissent son goût de magnificence. Mais, après tout, il est lu de l'univers entier; cela n'arrive guère aux naturalistes. La finesse des tours de Fontenelle est l'œuvre de l'art le plus délicat. Il met dans chacun de ses mots tout l'esprit qu'il peut contenir, et cet homme, qui n'était étranger à aucune science, physique, astronomie, géométrie, est le plus merveilleux constructeur de phrases ingénieuses que je connaisse.

Et les sauvageries de Rousseau, qu'y a-t-il de plus littéraire au monde? Rousseau a rompu avec les salons de Paris; il a vendu sa montre; il a pris une perruque ronde et un habit gris; le voilà ermite et reclus. Mais à quoi songe-t-il sous ces beaux arbres, dans ces vertes clairières de la forêt de Montmorency? Il songe à transporter dans son style la fraîcheur des ombres, la limpidité des eaux, la vague immensité des champs; il a renoncé à tout, moins, je lui en demande bien pardon, pour être plus philosophe que pour être plus éloquent. La sagesse n'a que le second rang dans son cœur; la beauté, sous la forme que lui donne le vêtement du langage, a le premier. Oh! que la brusquerie de son humeur et la bizarrerie de sa vie vont fournir à sa verve oratoire de traits piquants, de déclamations brillantes! Comme il rentrera dans ces salons qu'il a quittés, dans ces Académies qu'il dédaigne et qui le haïssent, dans toute cette société littéraire, armé de paradoxes et d'éloquence! Comme il aura le droit d'être grondeur, frondeur, moraliste et misanthrope, et de faire d'admirables livres contre les livres, de la philosophie contre les philosophes, des romans mondains contre le monde! Il ne s'épargnera pas lui-même, et il ne sera jamais plus éloquent qu'en dévoilant les fautes de sa propre vie. A Dieu ne plaise pourtant que je veuille dire que Rousseau n'a cherché dans sa philosophie que des effets oratoires! Je veux dire que, comme tous les hommes de son temps, il a eu pour première passion la passion des lettres; il leur a tout confié, ses peines, ses erreurs, ses amours; il n'a pas eu un sentiment qu'il n'ait écrit, une espérance ou une angoisse, une idée sublime ou folle, qu'il n'ait fixée par la beauté de son style dans des pages qui ne mourront pas.

Avec tout cela, je le sais bien, le dix-huitième siècle n'a que la seconde place en littérature, peut-être même parce qu'il a été trop littéraire. Sous Louis XIV, une tragédie de Racine ou une oraison funèbre de Bossuet n'étaient pas une si grande affaire, et Voltaire a plus passé que Racine, Rousseau que Bossuet. Les hommes de lettres n'avaient pas le premier rang dans le monde; c'est pour cela sans doute qu'ils l'ont conservé dans la littérature. Le naturel et la simplicité de leur vie est demeuré dans leurs ouvrages; leur talent a la candeur de leur cœur. Boileau ne croyait pas du tout que l'art de faire des vers l'égalât à Louis XVI ou même aux ministres et aux grands seigneurs de la cour; Auteuil n'était que la petite maison d'un poëte; on n'y médisait que des mauvais auteurs; on y respectait Dieu et les puissances, et une question de théologie y paraissait bien plus sérieuse qu'une question de littérature. La Fontaine n'écrivait pas ses fables pour changer la société, quoique les bêtes qu'il fait parler donnent de si bonnes leçons aux hommes. Bossuet voulait être éloquent pour toucher et pour convertir, et se souciait bien moins de sa réputation que de son salut. La Bruyère, le censeur des ridicules et des vices, ne déclame jamais; il ne s'érige pas en tribun; il juge et il blâme comme un honnête homme qui veut corriger, s'il est possible, et non se faire une matière de triomphe personnel de l'amertume et de l'exagération de ses censures. Tous ces hommes-là, après Dieu et le roi, ne respectaient rien tant que les anciens; ils les étudiaient au lieu de s'en moquer, et toute leur ambition était, non pas de les surpasser, quelle vanité! non pas même de les égaler, mais d'en approcher du moins loin possible. La récompense de leur modestie est de n'être jamais tombés dans le faux et dans le déclamatoire; voilà pourquoi ils sont et resteront les premiers.

Mais en littérature la seconde place est encore bien belle. Le dirai-je? si les hommes du premier siècle ont plus de naturel, d'abandon, de grâce, les hommes du second ont plus de force. Chez eux, la puissance de la réflexion est plus marquée; ils doivent plus à eux-mêmes et moins au bonheur de leur naissance; ils ont besoin d'appeler à leur aide tous les savants calculs de l'art; on voit qu'ils ont la conscience bien claire de ce qu'ils veulent faire et de ce qu'ils font. Ils ont posé davantage sur la route par laquelle ils sont parvenus; on retrouve avec plaisir la trace de leurs pas, on devine le secret de leur talent, on surprend les artifices de leur génie; on entre pour ainsi dire en partage de leur travail et de leur succès, et il y a un vif plaisir d'amour-propre à pénétrer si avant dans le mécanisme de leur éloquence. Cela même prouve leur infériorité sans doute, puisqu'ils ne désespèrent pas la vanité de celui qui les étudie; mais cela est aussi un charme et une jouissance. Dans le second siècle, on aime les lettres pour les lettres; on est amoureux de la parole pour elle-même, on l'assouplit à toutes les formes; elle brille en traits délicats et fins, elle jaillit en passions tumultueuses, elle affecte un air grave et philosophique par sa concision, elle sait même imiter la grâce par une sorte de négligence et de laisser-aller. C'est la poésie qui perd le plus dans le second *siècle*, parce que la poésie a besoin, avant tout, d'inspiration naïve et de vérité simple. La prose, à force d'art et de science, soutient mieux la comparaison; quelquefois même elle a, dans le second siècle, une vigueur et une plénitude qui valent presque la simplicité et la sévérité des écrivains de la première époque. Tacite a de la recherche et du mauvais goût; mais quelle énergie dans l'expression! quelle majesté dans l'ensemble! avec quelle science il dispose tous les traits d'un tableau! Montesquieu est moins naturel que Bossuet; mais quel habile usage de la langue! quel relief il donne à sa pensée! que de sens il enferme dans ses mots! Pline le jeune est souvent faible, si on le compare aux écrivains du siècle d'Auguste; mais quel amour naïf de son art! quelle religion de la forme! comme il se prépare quand il doit parler! comme il corrige ce qu'il a écrit! comme il parvient quelquefois à imiter heureusement, par l'étude des secrets du style, une éloquence dont la source vive est tarie!

Plût à Dieu que nous eussions conservé quelque chose, nous autres, de cet amour de l'art et de ce culte de la forme! c'est ce qui nous manque, et c'est pour cela que si peu de nos œuvres échapperont à une infaillible et prompte mort. Voyez nos orateurs, ils brillent à la tribune; mais, trois jours après, que reste-t-il de leurs discours! c'est qu'ils n'ont pas étudié l'art; c'est qu'ils ne font rien pour lui; c'est qu'ils n'ont pas sans cesse devant les yeux, comme les anciens, le type de l'orateur. Que leur importe l'art? Leurs amis leur serrent la main; on les complimente, ils calculent tout bas de com-

bien de degrés le succès d'un jour les rapproche du ministère : quelques beaux traits, quelques mots heureux, épars dans une profusion de paroles négligées, voilà ce qu'on appelle aujourd'hui un beau discours. Les orateurs anciens avaient l'art pour but principal, et comme hommes d'État pourtant, comme citoyens, ils ne le cédaient pas, je pense, aux nôtres; aussi vivent-ils encore après vingt siècles passés sur eux, et la plupart des nôtres verront leur réputation s'éteindre avant eux. L'art n'est pas plus respecté dans nos livres; nos livres eux-mêmes ne sont que des improvisations: il n'y a que M. Villemain qui ait le talent de faire, avec ses improvisations, de bons et de durables livres. Nous sommes si riches de fonds, que nous avons, en vérité, bien le droit de mépriser la forme, et de ne pas nous embarrasser de la propriété des mots, de la construction des phrases, du choix des termes, comme ces fabricants de paroles du dix-huitième siècle, Montesquieu, Rousseau, Buffon.

M. Villemain est un des derniers et des plus fidèles dépositaires du bon goût. Ce qu'il prescrit il le fait, et si quelque chose pouvait nous rappeler au respect des lois du beau, à l'amour et à l'étude des modèles ce serait cette critique qui semble se monter au ton des grands écrivains qu'elle juge, et prendre les formes de leur talent pour en mieux faire sentir le charme. En appréciant Fontenelle, M. Villemain est fin et délicat comme lui. Son expression est grave, brillante, légère, éloquente, selon le génie des divers membres de cette glorieuse tribu d'écrivains qu'il passe en revue. L'histoire, la biographie, les détails de mœurs vivifient sa critique; une inflexible morale, un dévouement vrai et de cœur à tout ce qui honore, console et relève l'humanité, la liberté, la religion, la vérité, semblent rendre encore son goût plus pur et plus sévère; cet enchaînement de tableaux historiques, d'anecdotes racontées avec l'esprit le plus brillant, de réflexions morales et d'analyses judicieuses et profondes, qui se mêlent sans confusion, conduit le lecteur jusqu'au bout du livre sans qu'il ait un moment l'envie de s'arrêter. On n'a pas fait, depuis bien des années, un ouvrage plus piquant et plus instructif, plus propre à être goûté par tout le monde, jeunes et vieux; le succès a été complet; il devait l'être. Et pourtant ce sont bien là les leçons que M. Villemain improvisait à la Sorbonne au milieu de nos applaudissements, et souvent au bruit de la foule qui se pressait aux portes! Je les reconnais; je retrouve mes vieilles impressions. Voilà ces mots heureux, ces expressions énergiques et vives, qui sortaient comme d'elles-mêmes de la bouche du professeur! Je me souviens avec quelle grâce M. Villemain nous contait ces anecdotes, avec quelle finesse malicieuse il aiguisait en épigramme la fin de ce compliment! Que le maître reçoive donc encore une fois les applaudissements de ses disciples. Leur reconnaissance et leur affection le suivront partout; cet ouvrage, nous l'avons presque fait ensemble : pendant que M. Villemain nous échauffait le cœur par sa parole éloquente, nous l'inspirions par le désir qu'il avait de nous faire goûter le beau et aimer le bien.

SILV. DE SACY.

TABLE

DES

MATIÈRES.

SIXIÈME LEÇON.

SEPTIÈME LEÇON.

HUITIÈME LEÇON.

NEUVIÈME LEÇON.

DIXIÈME LEÇON.

ONZIÈME LEÇON.

DOUZIÈME LEÇON.

TREIZIÈME LEÇON.

QUATORZIÈME LEÇON.

QUINZIÈME LEÇON.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE AU MOYEN AGE.

Quatrième partie. — 1830.

CINQUIÈME LEÇON.

SIXIÈME LEÇON.

SEPTIÈME LEÇON.

HUITIÈME LEÇON.

NEUVIÈME LEÇON.

DIXIÈME LEÇON.

ONZIÈME LEÇON.

DOUZIÈME LEÇON.

TREIZIÈME LEÇON.

QUATORZIÈME LEÇON.

QUINZIÈME LEÇON.

SEIZIÈME LEÇON.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

VINGTIÈME LEÇON.

VINGT-UNIÈME LEÇON.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Osian 275